Aic
2

DÉMONSTRATIONS ÉVANGÉLIQUES

DE

TERTULLIEN, ORIGÈNE, EUSÈBE, S. AUGUSTIN, MONTAIGNE, BACON, GROTIUS, DESCARTES, RICHELIEU, ARNAUD, DE CHOISEUL-DU-PLESSIS-PRASLIN, PASCAL, PÉLISSON, NICOLE, BOYLE, BOSSUET, BOURDALOUE, LOCKE, LAMI, BURNET, MALEBRANCHE, LESLEY, LA BRUYÈRE, LEIBNITZ, FÉNÉLON, HUET CLARKE, DUGUET, STANHOPE, BAYLE, LECLERC, DU-PIN, JACQUELOT, TILLOTSON, DE HALLER, SHERLOCK, LE MOINE, POPE, LELAND, RACINE, MASSILLON, D'AGUESSEAU, DE BERNIS, PARA-DU-PHANJAS, SAURIN, DITTON, DERHAM, BUFFIER, TOURNEMINE, FABRICIUS, BENTLEY, WARBURTON, LITTLETON, EULER, TURGOT, THOMAS, ADDISSON, JEAN-JACQUES ROUSSEAU, STANISLAS Ier, BUTLER, STATLER, WEST, DE POLIGNAC, BERGIER, GERDIL, BEAUZÉE, BONNET, DE CRILLON, DE POMPIGNAN, DE LALUZERNE, NECKER, JENNYNGS, BLAIR, LINNÉE, DELUC, PALEY, MILNER, MAURY, DUVOISIN, PORTEUS, POYNTER, MOORE, RIAMBOURG, MOEHLER, KEITH, CHALMERS, MANZONI, S. S. GRÉGOIRE XVI, LINGARD, MARCEL-DE-SERRES, DUPIN AINÉ, BRUNATI, WISEMAN, ETC.,

Traduites, pour la plupart, des diverses langues dans lesquelles elles avaient été écrites ;

REPRODUITES **INTÉGRALEMENT,** *NON PAR EXTRAITS;*

ANNOTÉES ET PUBLIÉES PAR M. L'ABBE M****, ÉDITEUR DES COURS COMPLETS.

OUVRAGE ÉGALEMENT NÉCESSAIRE A CEUX QUI NE CROIENT PAS, A CEUX QUI DOUTENT ET A CEUX QUI CROIENT.

TOME HUITIEME.

CONTENANT LES *DÉMONSTRATIONS* DE RACINE, MASSILLON, DITTON, DERHAM, D'AGUESSEAU ET POLIGNAC.

PETIT-MONTROUGE,
CHEZ L'ÉDITEUR
RUE D'AMBOISE, HORS LA BARRIÈRE D'ENFER DE PARIS.

1843.

43206

INDEX

DES AUTEURS ET DES OUVRAGES CONTENUS DANS CE VOLUME.

—

LOUIS RACINE.

La Religion, poëme. *col.* 11
La Grâce, poëme. 109

MASSILLON.

Discours et Pensées. 151

DITTON.

La vérité de la religion chrétienne démontrée par la résurrection de Jésus-Christ. 293
Dissertation où l'on examine si la pensée et la réflexion peuvent être le pur résultat de la matière et du mouvement, et où l'on parle aussi de la nature de Dieu, de l'âme humaine et de l'univers en général, pour servir de supplément à la démonstration de la religion chrétienne. 513

DERHAM.

Théologie astronomique, ou Démonstration de l'existence et des attributs de Dieu par l'examen et la description des cieux. 563

D'AGUESSEAU.

Lettres sur Dieu et la Religion. 705
Fragments sur l'Eglise et les deux puissances. 836
Réflexions diverses sur Jésus-Christ, ou caractères divins de Jésus-Christ dans sa doctrine et dans ses œuvres. 841

POLIGNAC.

L'Anti-Lucrèce. 967

IMPRIMERIE DE MIGNE, A MONTROUGE.

VIE DE RACINE.

RACINE (Louis), fils du poëte tragique, né à Paris le 6 novembre 1692, perdit son père de bonne heure et fut confié aux soins de Rollin, alors principal du collége de Beauvais. Il demanda des avis à Boileau, qui lui conseilla de ne pas s'appliquer à la poésie; mais son penchant pour les Muses l'entraîna. Il donna, en 1720, le poëme de *la Grâce*, écrit avec pureté, et dans lequel on trouve beaucoup de vers heureux. Les chagrins que son père avait essuyés à la cour lui faisaient redouter ce séjour; mais le chancelier d'Aguesseau réussit, pendant son exil à Fresnes, à le réconcilier avec le monde, qu'il avait quitté. Le cardinal de Fleury, qui avait connu son père, lui procura un emploi dans les finances. Racine, vivement affligé de la perte d'un fils unique, ne traîna plus qu'une vie triste, et mourut dans de grands sentiments de religion, en 1763, à 71 ans. L'Académie des inscriptions le comptait parmi ses membres dès l'an 1719. Ce poëte faisait honneur à l'humanité : bon citoyen, bon époux, père tendre, fidèle à l'amitié, reconnaissant envers ses bienfaiteurs, la candeur régnait dans son caractère, et la politesse dans ses manières, malgré les distractions auxquelles il était sujet. Il s'était fait peindre, les *OEuvres* de son père à la main, et le regard fixé sur ce vers de Phèdre :

Et moi, fils inconnu d'un si glorieux père...

Pénétré de la vérité du christianisme, il en remplissait les devoirs avec exactitude. On a de lui des *OEuvres diverses*, en 6 vol. in-12. On trouve dans ce recueil : — son poëme sur *la Religion*, imprimé séparément in-8° et in-12, avec d'excellentes notes : cet ouvrage offre les grâces de la vérité et de la poésie; il n'y a point de chant qui ne renferme des traits excellents et un grand nombre de vers admirables. Ce poëme, que Laharpe regarde comme un des meilleurs du deuxième ordre, a été réimprimé un grand nombre de fois, et traduit en vers anglais, en vers allemands, deux fois en vers italiens et plusieurs fois en vers latins. Voltaire a adressé à l'auteur les vers suivants sur le poëme de *la Grâce*, un peu entaché de jansénisme :

Cher Racine, j'ai lu, dans tes vers didactiques,
De ton Jansénius les dogmes fanatiques :
Quelquefois je t'admire, et ne te crois en rien;
Si ton style me plaît, ton Dieu n'est pas le mien;
Tu m'en fais un tyran, je veux qu'il soit mon père.
Si ton culte est sacré, le mien est volontaire;
De son sang mieux que toi je reconnais le prix :
Tu le sers en esclave, et je le sers en fils.
Crois-moi, n'affecte point une inutile audace :
Il faut comprendre Dieu pour comprendre la grâce.
Soumettons nos esprits, présentons-lui nos cœurs,
Et soyons des chrétiens, et non pas des docteurs.

— Des *Odes*, recommandables par la richesse des rimes, la noblesse des pensées et la justesse des expressions : quoiqu'elles soient sur le vrai ton de ce genre, on souhaiterait d'y rencontrer plus souvent le feu de Rousseau. — Des *Epîtres*, qui renferment quelques réflexions judicieuses. — Des *Réflexions sur la poésie*, qu'on a lues avec plaisir, quoiqu'il n'y ait rien d'absolument neuf et de bien profond. — Des *Mémoires sur la vie de Jean Racine*, imprimés séparément en 2 vol. in-12. Ils sont curieux et intéressants pour ceux qui aiment l'histoire littéraire. S'il y a quelques minuties, on doit les pardonner à un fils qui parle de son père, et d'un père si célèbre. « Malheur à l'âme froide, dit un critique équitable, qui ne sera pas attendrie en assistant « à cette procession où l'auteur d'*Athalie* « porte la croix, dont ses filles composent « le clergé, et que termine le jeune Lionval « (nom de Louis Racine dans sa jeunesse), « faisant gravement les fonctions respectables de pasteur! Il faut l'avouer : nos « mœurs sont si corrompues, notre goût si « frelaté, qu'en lisant ces Mémoires, nous « nous croyons transportés, je ne dirai pas « dans un autre siècle, mais dans un autre « monde. Cependant il est encore des âmes « honnêtes qui sentent tout le prix d'un « hommage rendu à l'amour paternel par la « piété filiale; et jamais, non jamais, notre « fastueuse philanthropie ne vaudra cette « touchante naïveté. » Nous avons encore de cet auteur deux ouvrages : — *Remarques sur les tragédies de Jean Racine*, en 3 vol. in-12. — Une *Traduction* du *Paradis perdu de Milton*, en 3 vol. in-8°, chargée de notes. Elle est plus fidèle que celle de M. Dupré de Saint-Maur; mais on n'y sent point, comme dans celle-ci, l'enthousiasme de l'Homère anglais. On y rencontre quelquefois des alliances de mots qui choquent, un style heurté, des anglicismes; et c'est par là qu'elle a obtenu en Angleterre des suffrages qui lui refuse en France; car on sait que les Anglais se servent communément de cette traduction pour étudier la langue française. — Les *Pièces fugitives*, publiées sous son nom en 1784, ont été hautement désavouées par sa veuve et ses amis; et il est certain que c'est une imposture typographique, aujourd'hui si commune en fait d'ouvrages posthumes. Les *OEuvres de Louis Racine* ont été recueillies en 1747 et en 1752, 6 vol. petit in-12. M. Lenormant en a publié une nouvelle édition, Paris, 1808, 6 vol. in-8°, précédée de *l'Eloge* de l'auteur par Le Beau.

(*Une.*)

LA RELIGION.

Préface.

La raison, qui me démontre avec tant de clarté l'existence d'un Dieu, me répond si obscurément lorsque je l'interroge sur la nature de mon âme, et garde un silence si profond quand je lui demande la cause des contrariétés qui sont en moi, qu'elle-même me fait sentir la nécessité d'une révélation, et me force à la désirer. Je cherche parmi les différentes religions, celle dont cette révélation doit être le fondement. Par le premier de tous les livres, que me donne le premier de tous les peuples, et par la suite de l'histoire du monde, je trouve à la religion chrétienne tous les caractères de certitude que je souhaite. Plein d'admiration pour elle, je m'y soumettrais aussitôt, si je n'étais arrêté par l'obscurité de ses mystères et par la sévérité de sa morale. J'examine la faiblesse de mon esprit, et je reconnais que ma raison ne doit pas être ma seule lumière. J'examine mon cœur, et je reconnais que la morale chrétienne est conforme à ses besoins. J'embrasse avec joie une religion aussi aimable que respectable.

Tel est le plan de cet ouvrage, que j'ai conduit sur cette courte pensée de M. Pascal : *A ceux qui ont de la répugnance pour la religion, il faut commencer par leur montrer qu'elle n'est pas contraire à la raison, ensuite qu'elle est vénérable; après, la rendre aimable, faire souhaiter qu'elle soit vraie, montrer qu'elle est vraie, et enfin qu'elle est aimable.*

Cette pensée est l'abrégé de tout ce poëme, dans lequel j'ai souvent fait usage des autres pensées du même auteur, aussi bien que des sublimes réflexions de M. de Meaux sur *l'Histoire Universelle*. En suivant ces deux grands maîtres, j'ai choisi les deux hommes qui ont écrit sur la religion de la manière la plus convaincante, la plus noble et la plus digne d'elle.

Quoique chaque chant contienne une matière différente, et fasse, pour ainsi dire, un poëme particulier, ils doivent tous cependant répondre au dessein général, et être liés ensemble; de façon que le premier amène le second, celui-ci le troisième, et ainsi des autres.

CHANT I. — La vérité fondamentale de toutes les autres vérités, est l'existence d'un Dieu; elle fait le sujet du premier chant. J'en tire la preuve des merveilles de la nature et de l'harmonie de toutes ses parties, qui, concourant à la même fin, font voir l'unité du dessein de l'Ouvrier. Je montrerai dans la suite que cette même unité de dessein règne aussi dans l'établissement de la religion; parce que ces deux grands ouvrages ont le même auteur. L'idée que nous avons d'un Dieu me fournit la seconde preuve. Cette idée est commune à tous les hommes, qui n'ont couru après les fausses divinités que parce qu'ils cherchaient la véritable : ainsi l'idolâtrie me fournit une nouvelle preuve. La dernière est prise de notre conscience intérieure, et de la loi naturelle, qui avant toutes les autres lois, a toujours forcé les hommes à condamner l'injustice et à admirer la vertu.

CHANT II. — La nécessité de se bien connaître soi-même pour bien connaître Dieu, conduit au second chant : j'imite le langage d'un homme qui, après avoir perdu ses premières années dans des études frivoles, veut faire la plus importante des études, qui est celle de soi-même. J'ouvre les yeux sur moi, et je suis étonné des contrariétés que j'y trouve. Qui suis-je? Mon bonheur ne peut être ici-bas, puisque j'y dois rester si peu. Quand j'en sortirai, où irai-je? Mon âme est-elle immortelle? Ma raison m'en donne des assurances que je saisis avec joie; cependant comme je crains que mon intérêt à croire une vérité si consolante, ne m'en ait fait trop aisément recevoir les preuves, je veux m'instruire de ce que la raison a dit aux plus fameux philosophes de l'antiquité. Je les vois tous divisés entre eux, par des systèmes qui ne m'expliquent rien. Platon me contente plus que les autres; mais quand je lui demande la cause de mes malheurs, il se tait. Ces philosophes ont connu notre misère, et tous en ont ignoré la cause. Le silence de la raison m'alarme; je suis prêt à me désespérer, lorsque j'apprends que Dieu a parlé aux hommes. Quel est ce peuple dépositaire de sa parole? La raison, qui m'a fait sentir la nécessité d'une révélation, m'anime à la chercher.

CHANT III. — Cette recherche est la matière du troisième chant. Deux religions partagent presque toute la terre; la chrétienne et la mahométane. Mahomet, en avouant qu'il n'est venu qu'après Jésus-Christ, par cet aveu favorable aux chrétiens, me renvoie à eux : les chrétiens pour me faire connaître l'antiquité de leur religion, me renvoient aux Juifs, et les Juifs me renvoient à leur livres sacrés. Le misérable état de ce peuple, et son obstination à attendre un Messie, sont les preuves vivantes du livre qu'il conserve avec tant de soin. Ce livre m'explique l'énigme que la raison n'avait pu pénétrer. Ce livre m'apprend ensuite l'histoire de la naissance du monde, et celle du peuple favorisé de Dieu. Tandis

que tous les autres s'égarent dans l'idolâtrie, l'idée pure d'un seul être reste chez ce peuple plus ignorant que les autres : mais une protection visible le sauve du naufrage. Dieu le rappelle sans cesse à lui, ou par des miracles, ou par des prophètes : je m'arrête à ces prophètes. Surpris de leurs prédictions, ainsi que des figures aussi claires que les prophéties, je reconnais un Dieu toujours occupé de son grand ouvrage, qui tantôt nous le fait annoncer par des hommes qu'il inspire, et tantôt nous le fait envisager de loin dans des images si ressemblantes.

CHANT IV. — La venue d'un libérateur tant de fois prédit et figuré est le sujet du quatrième chant. L'enchaînement des révolutions des empires avec l'établissement de la religion chrétienne en prouve la divinité. Son histoire est celle du monde : parce que Dieu, par l'unité de son dessein, rapporte tous les événements à son grand ouvrage. La réunion de presque tous les empires à l'empire romain, si favorable au progès de l'Evangile, conduit à la paix générale de la terre sous Auguste. Cette paix prépare les païens au renouvellement des siècles, prédit par leurs oracles, et les Juifs à la venue de ce Messie prédit par leurs prophètes. Dans cette attente générale, Jésus-Christ paraît, prouve sa mission par ses miracles et par sa doctrine. Le châtiment des Juifs prouve leur crime : le rapide progrès de la religion, les martyrs et leurs miracles font tomber le paganisme en ruines ; et il est entièrement aboli par les barbares, que Dieu appelle du fond du Nord pour détruire Rome enivrée du sang chrétien, et former une Rome nouvelle, dont la grandeur, qu'elle conserve jusqu'aujourd'hui, sert encore de preuve à une religion déjà prouvée par tant de faits. Mais quelque admirable qu'elle soit par son histoire, elle semble par ses mystères et par sa morale révolter, l'esprit et le cœur : il me reste à parler à l'un et à l'autre.

CHANT V. — Je tâche, dans le cinquième chant, d'humilier cet esprit si fier. Les mystères, il est vrai, paraissent contredire la raison ; mais la raison ne doit pas être notre seule lumière : par elle seule nous ne sommes qu'ignorance : comment pourrions-nous lire dans le grand livre des secrets du ciel, puisque nous ne lisons presque rien dans le livre de la nature, qui semble ouvert à nos pieds ? Qu'avons-nous appris, depuis que nous l'étudions ? quelques faits : jamais les causes. La nature même ne nous laisse jamais entrer dans son sanctuaire. Une histoire abrégée de nos progrès dans la physique en est la preuve. Le hasard qui nous a procuré quelques découvertes, nous a peu à peu guéris de nos anciennes erreurs. La raison a semblé établir son règne depuis Descartes et Newton : mais tous deux, en nous montrant la grandeur de l'esprit humain, en ont aussi montré la faiblesse ; puisqu'ils se sont égarés comme les autres, quand ils ont voulu passer les bornes que Dieu a prescrites à notre curiosité. L'homme peut-il seulement savoir la cause de la pesanteur ? Sait-il comment se fait la digestion ? Connaît-il la cause de la fièvre, et la vertu du quinquina ? Tout est voilé pour lui dans la nature ; mais il y met encore un nouveau voile, s'il éteint le flambeau de la religion. Pourra-t-il m'expliquer pourquoi il n'est qu'ignorance ? pourquoi la terre est pleine de désordres et d'imperfections ? Ou Dieu n'a pas voulu rendre son ouvrage plus parfait, ou il ne l'a pu. Des deux côtés le déiste trouve un abîme, tandis que moi pour qui la foi lève un coin du voile, j'en vois assez pour n'être plus dans les ténèbres. La religion, en m'apprenant les causes de tous les désordres et de nos malheurs, m'apprend à mettre ces malheurs à profit, et me montre que notre ignorance, peine du péché, doit nous engager à ne pas perdre un temps si court dans des recherches inutiles. Une religion qui me répond plus clairement que la philosophie, et qui se suit avec tant d'ordre, ne peut être une invention humaine. Je n'ai plus de doute et ma raison n'en trouve point la lumière contraire à la sienne : mais ces deux flambeaux se réunissent et ne font qu'une clarté pour moi.

CHANT VI. — Après avoir combattu les athées dans le premier chant, et les déistes dans les quatre suivants ; j'attaque, dans le dernier, ceux qui ne sont incrédules que par lâcheté. Leur opposition à croire ne vient que de leur opposition à pratiquer : ils feraient à la religion le sacrifice de leurs lumières, si elle n'exigeait pas encore le sacrifice des passions. Quand le cœur n'est point touché, l'esprit qui en est toujours la dupe, cherche des prétextes pour excuser sa révolte. C'est aussi le cœur que j'attaque, en montrant la conformité de la morale de la raison avec celle de la religion. La première a été connue des poëtes, même les plus voluptueux, mais elle n'a point été pratiquée par les philosophes, même les plus sévères ; au lieu que la morale de la religion a changé l'univers, parce qu'elle est fondée sur l'amour, qui rend tous les préceptes faciles. Cet amour qui a allumé la ferveur des premiers siècles, va toujours en s'affaiblissant, ainsi qu'il a été prédit : quand il sera près de s'éteindre, Dieu viendra juger les hommes ; et au dernier jour du monde, sera consommé le grand ouvrage de la religion, qui commença le premier jour du monde.

Un sujet si vaste, si intéressant et si riche, n'a pas besoin, pour se soutenir, d'autres ornements que de ceux qu'il fournit de son propre fonds. Je perdrais le respect que je dois à mon sujet, si je m'égarais en quelques fictions. Dans tout autre poëme didactique, elles pourraient trouver place de temps en temps pour délasser de la froideur des préceptes et des raisonnements : mais elles n'en peuvent trouver dans celui-ci. La religion est si grave, que la fiction la plus sage prend auprès d'elle un air de fable qui ne peut s'allier avec la vérité.

C'est ce mélange monstrueux qu'on condamne avec raison dans le poëme de Sannasar : on se rebute d'entendre les merveilles saintes dans la bouche de Protée, le catalogue des Néréïdes qui environnent Jésus-Christ

lorsqu'il marche sur les eaux ; et l'on méprise les hommages que lui rend Neptune, lorsqu'à son aspect il baisse son trident. Cependant ce poëme, qui coûta vingt ans de travail à l'auteur, lui attira des brefs honorables de deux souverains pontifes, dans l'un desquels Léon X remercie la Providence, qui a permis que l'Eglise trouvât un si grand défenseur que Sannasar, dans un temps où elle était attaquée par tant d'ennemis. *Divina factum Providentia ut divina Sponsa, tot impiis oppugnatoribus laceratoribusque lacessita, talem tantumque nacta sit propugnatorem.* Non qu'un pape si éclairé pût approuver l'abus que le poëte avait fait des ornements de la fable, ni penser que le Jourdain, parlant de Jésus-Christ à ses nymphes, pût convertir les hérétiques et les incrédules, mais parce qu'on a toujours senti combien il était louable à un poëte de consacrer son travail à des sujets utiles, et surtout à la gloire de la religion.

J'avoue qu'en renonçant aux beautés brillantes de la fiction, il faut peut-être renoncer aussi au titre de poëte, et se contenter du rang de versificateur ; mais comme l'utilité des hommes doit être le principal objet d'un écrivain sage, je serais assez récompensé de mon travail, si ma versification contribuait à imprimer plus facilement dans la mémoire, des vérités qui intéressent tous les hommes. Quelquefois même la versification est gênée par la matière, qui ne permet pas qu'on se livre à toute son imagination, et dans laquelle on doit même sacrifier, quand il le faut, les ornements à la justesse du raisonnement.

Ce fut le seul amour de l'utilité publique, et non l'ambition de passer pour poëte, qui engagea le célèbre Grotius à mettre d'abord en vers hollandais, quoique dans un style simple et à la portée du vulgaire, son excellent traité de la *Vérité de la religion chrétienne*, qu'il donna depuis en prose latine, et qui a été traduit en tant de langues. Il voulut fournir à ses compatriotes, que le commerce conduit parmi tant de nations, et par conséquent parmi tant d'opinions, un ouvrage dont la lecture servît à les affermir dans la foi, en même temps qu'elle les délasserait pendant ces moments d'oisiveté que laisse une longue navigation. Et lorsqu'il osa mettre en vers un sujet pareil, il s'attendit à cette indulgence qu'on doit avoir pour les auteurs qui, suivant les paroles d'un ancien, dans une entreprise dont la difficulté ne les a point rebutés, ont préféré le désir d'être utiles, à l'ambition de plaire (*Plin. Nat*). *Qui difficultatibus victis, utilitatem juvandi prætulerunt gratiæ placendi.*

C'est encore à l'exemple de cet homme illustre que j'ai ajouté des notes, dont la plupart sont absolument nécessaires, ou pour développer les raisonnements, ou pour autoriser les faits. J'établis presque toujours ces faits sur le témoignage des écrivains païens ; parce que les aveux de nos ennemis sont des preuves pour nous. Si je cite quelquefois les poëtes et les philosophes profanes, c'est pour faire voir que, sur des vérités si importantes, les plus grands génies de l'antiquité ont pensé comme nous, parce que la raison a tenu le même langage à tous ceux qui l'ont écoutée attentivement : que loin d'être contraire à la religion, comme le croient ceux qui ne l'ont pas bien consultée, c'est elle au contraire, qui nous en fait sentir la nécessité, et qui nous y conduit comme par la main.

Chant premier.

La raison, dans mes vers, conduit l'homme à la foi.
C'est elle qui, portant son flambeau devant moi,
M'encourage à chercher mon appui véritable,
M'apprend à le connaître et me le rend aimable.

Faux sages, faux savants, indociles esprits,
Un moment, fiers mortels, suspendez vos mépris
La raison, dites-vous, doit être notre guide.
A tous mes pas aussi cette raison préside.
Sous la divine loi que vous osez braver,
C'est elle-même ici qui va me captiver,
Et parle à tous les cœurs qu'elle invite à s'y rendre :
Vous donc qui la vantez, daignez du moins l'entendre.

Et vous qui du saint joug connaissez tout le prix,
C'est encore pour vous que ces vers sont écrits.
Celui que la grandeur remplit de son ivresse,
Relit avec plaisir ses titres de noblesse :
Ainsi le vrai chrétien recueille avec ardeur
Les preuves de sa foi, titres de sa grandeur :
Doux trésor, qui d'une âme à ses biens attentive
Rend l'amour plus ardent, l'espérance plus vive.
Et qui de nous, hélas ! n'a jamais chancelé ?
Le prophète lui-même est souvent ébranlé.
Il n'est point ici-bas de lumières sans ombres.
Dieu ne s'y montre à nous que sous des voiles sombres.
La colonne qui luit dans ce désert affreux,
Tourne aussi quelquefois son côté ténébreux.
Puissent mes heureux chants consoler le fidèle !
Et puissent-ils aussi confondre le rebelle !

L'hommage t'en est dû, je te l'offre ô grand roi.
L'objet de mes travaux les rend dignes de toi.
Quand, de l'impiété poursuivant l'insolence,
De la Religion j'embrasse la défense ;
Oserais-je tenter ces chemins non frayés,
Si tu n'étais l'appui de mes pas effrayés ?
Ton nom, Roi très-chrétien, fils aîné d'une mère
Qui t'inspire un respect si tendre et si sincère ;
Ton nom seul me rassure, et mieux que tous mes vers,
Confond les ennemis du Maître que tu sers.

Et toi, de tous les cœurs la certaine espérance,
Et du bonheur public la seconde assurance,
Cher Prince, en qui le ciel fait croître, chaque jour
Les grâces et l'esprit, autant que notre amour ·
Dans le hardi projet de mon pénible ouvrage

Daigne au moins d'un regard animer mon courage.
C'est ta foi que je chante ; et ceux dont tu la tiens,
En furent de tous temps les augustes soutiens.
Oui, c'est un Dieu caché que le Dieu qu'il faut croire.
Mais tout caché qu'il est, pour révéler sa gloire
Quels témoins éclatants devant moi rassemblés !
Répondez, cieux et mers, et vous, terre, parlez.
Quel bras(1) peut vous suspendre, innombrables étoiles?
Nuit brillante, dis-nous qui t'a donné tes voiles?
O cieux, que de grandeur, et quelle majesté !
J'y reconnais un Maître à qui rien n'a coûté,
Et qui dans vos déserts a semé la lumière,
Ainsi que dans nos champs il sème la poussière.
Toi qu'annonce l'aurore, admirable flambeau,
Astre (2) toujours le même, astre toujours nouveau,
Par quel ordre, ô soleil, viens-tu du sein de l'onde
Nous rendre les rayons de ta clarté féconde?
Tous les jours je t'attends, tu reviens tous les jours :
Est-ce moi qui t'appelle et qui règle ton cours?

Et toi (3) dont le courroux veut engloutir la terre,
Mer terrible, en ton lit quelle main te resserre?
Pour forcer ta prison tu fais de vains efforts :
La rage de tes flots expire sur tes bords.
Fais sentir ta vengeance à ceux dont l'avarice
Sur ton perfide sein va chercher son supplice.
Hélas ! prêts à périr, t'adressent-ils leurs vœux?
Ils regardent le ciel, secours des malheureux.
La nature, qui parle en ce péril extrême,
Leur fait lever les mains vers l'asile suprême :
Hommage (4) que toujours rend un cœur effrayé
Au Dieu que jusqu'alors il avait oublié.

La voix de l'univers à ce Dieu me rappelle.
La terre le publie : Est-ce moi, me dit-elle,
Est-ce moi qui produis mes riches ornements?
C'est celui dont la main posa mes fondements.
Si je sers tes besoins, c'est lui qui me l'ordonne :
Les présents qu'il me fait, c'est à toi qu'il les donne,
Je me pare des fleurs qui tombent de sa main (1);
Il ne fait que l'ouvrir, et m'en remplit le sein.
Pour consoler l'espoir du laboureur avide,
C'est lui qui dans l'Egypte, où je suis trop aride,
Veut qu'au moment prescrit, le Nil loin de ses bords
Répandu sur ma plaine, y porte mes trésors.
A de moindres objets tu peux le reconnaître :
Contemple seulement l'arbre que je fais croître.
Mon suc (2) dans la racine à peine répandu,
Du tronc qui le reçoit à la branche est rendu :
La feuille le demande, et la branche fidèle,
Prodigue de son bien, le partage avec elle.
De l'éclat de ses fruits justement enchanté
Ne méprise jamais ces plantes sans beauté,
Troupe obscure et timide, humble et faible vulgaire.
Si tu sais découvrir leur vertu salutaire (3),
Elles pourront servir à prolonger tes jours.
Et ne t'afflige pas si les leurs sont si courts :
Toute plante en naissant déjà (4) renferme en elle,
D'enfants qui la suivront une race immortelle :
Chacun de ces enfants, dans ma fécondité,
Trouve un gage nouveau de sa postérité.
Ainsi parle la terre ; et charmé de l'entendre,
Quand je vois par ces nœuds que je ne puis comprendre,
Tant d'êtres différents l'un à l'autre enchaînés,
Vers une même fin constamment entraînés,
A l'ordre général conspirer tous ensemble ;
Je reconnais partout la main qui les rassemble,
Et d'un dessein si grand j'admire l'unité,
Non moins que la sagesse et la simplicité.
Mais pour toi, que jamais ces miracles n'étonnent,
Stupide spectateur des biens qui t'environnent ;
O toi qui follement fais ton Dieu du hasard (5),
Viens me développer ce nid qu'avec tant d'art,

(1) Les anciens, qui croyaient voir toutes les étoiles, en croyaient aussi pouvoir fixer le nombre ; mais depuis que le télescope nous en a tant fait connaître que nos yeux seuls ne peuvent découvrir, les astronomes avouent que les étoiles sont innombrables.

(2) La grandeur des corps célestes nous paraît inconcevable. Saturne est quatre mille fois plus gros que la terre : Jupiter huit mille fois, le soleil un million de fois. Notre imagination se perd dans l'espace immense qui renferme tous ces grands corps. *C'est une sphère infinie*, dit M. Pascal, *dont le centre est partout, la circonférence nulle part.* La petitesse des animaux que le microscope nous fait découvrir est également inconcevable ; en sorte que nous nous trouvons placés entre deux infinis, l'un en grandeur, l'autre en petitesse, et que notre imagination se perd dans tous les deux.

(3) Quelque grande idée que les astres nous donnent de la puissance de Dieu, nous devons encore dire avec l'auteur du Ps. 92 : *Mirabiles elationes maris, mirabilis in altis Dominus.* Ces flots qui, dans leur colère, menacent si souvent la terre d'un nouveau déluge, viennent se briser à un grain de sable ; et quelque furieuse que soit la mer en approchant de ses bords, elle s'en retire avec respect et courbe ses flots pour adorer cet ordre qu'elle y trouve écrit : *Usque huc venies, et non procedes amplius.* Job, 38.

(4) Quand l'homme voit de près la mort, dit Pline le Jeune, c'est alors qu'il se souvient qu'il y a des dieux, et qu'il est homme. *Tunc deos, tunc hominem esse se meminit.* Plus d'un esprit fort a changé de langage dans ce moment, et a fait dire de lui :

Oculis errantibus, alto
Quæsivit cœlo lucem ingemuitque reperta.

(1) Dans la moindre fleur, la moindre feuille, la moindre plume, Dieu, dit saint Augustin, n'a point négligé le juste rapport des parties entre elles. *Nec avis pennulam, nec herbæ flosculum, nec arboris folium, sine partium suarum convenientia reliquit.*

(2) Le suc de la terre circule dans les arbres et dans les plantes, comme le sang dans le corps des animaux.

(3) La cendre de la fougère, du chardon et d'autres herbes qu'on méprise, sert à faire le verre, le cristal et les glaces. L'ortie est un remède ; et elle est hérissée de dards, parce que, suivant la réflexion de Pline le Naturaliste, la nature protége les plantes salutaires contre les insultes des animaux. *Ne depascat avida quadrupes, ne procaces manus rapiant, ne insidens ales infringat, his muniendo aculeis, telisque armando, remediis ut salva sit.*

(4) La fécondité des plantes prouve le dessein du Créateur, qui non-seulement veille à la conservation de l'espèce, mais au besoin de tant d'animaux qui se nourrissent de graines. Pline le Naturaliste, liv. XVIII, assure qu'un boisseau de blé en produit quelquefois 150, et qu'un gouverneur envoya à Néron 360 tuyaux sortis d'un seul grain ; ce qui lui fait faire cette réflexion : qu'il n'y a point de grain plus fertile que le blé, parce qu'il est le plus nécessaire à l'homme. *Tritico nihil fertilius : hoc ei natura tribuit, quoniam eo maxime alebat hominem.* Par la même raison, c'est le grain qui se conserve le plus longtemps. On a mangé du pain fait avec un blé qui avait plus de cent ans. Pline, qui savait si bien admirer les merveilles de la nature, chose étonnante ! en oublia l'auteur. Cependant elles ramènent si nécessairement à un Dieu, que la philosophie, comme dit saint Cyrille, est le catéchisme de la foi. *Philosophia catechismus ad fidem.*

(5) Les matérialistes ne se servent pas du nom de *hasard*, mais de celui de *nécessité*. Les personnes éclairées comprennent aisément que je puis également me servir de l'un ou de l'autre de ces termes, puisqu'ils désignent la même chose, c'est-à-dire des effets sans cause.

Au même ordre toujours architecte fidèle,
A l'aide de son bec (1) maçonne l'hirondelle.
Comment pour élever ce hardi bâtiment
A-t-elle en le broyant arrondi son ciment?
Et pourquoi ces oiseaux si remplis de prudence
Ont-ils de leurs enfants su prévoir la naissance?
Que de berceaux pour eux aux arbres suspendus!
Sur le plus doux coton que de lits étendus!
Le père vole au loin, cherchant dans la campagne
Des vivres qu'il rapporte à sa tendre compagne;
Et la tranquille mère, attendant son secours,
Échauffe dans son sein le fruit de leurs amours.
Des ennemis souvent ils repoussent la rage,
Et dans de faibles corps s'allume un grand courage (2).
Si chèrement aimés, leurs nourrissons un jour,
Aux fils qui naîtront d'eux rendront le même amour.
Quand des nouveaux zéphirs l'haleine fortunée
Allumera pour eux le flambeau d'hyménée,
Fidèlement unis par leurs tendres liens,
Ils rempliront les airs de nouveaux citoyens:
Innombrable famille (3), où bientôt tant de frères
Ne reconnaîtront plus leurs aïeux ni leurs pères.
Ceux qui, de nos hivers redoutant le courroux (4),
Vont se réfugier dans des climats plus doux,
Ne laisseront jamais la saison rigoureuse
Surprendre parmi nous leur troupe paresseuse.
Dans un sage conseil par les chefs assemblé,
Du départ général le grand jour est réglé:
Il arrive, tout part: le plus jeune peut-être
Demande, en regardant les lieux qui l'ont vu naître,
Quand viendra ce printemps par qui tant d'exilés
Dans les champs paternels se verront rappelés.

A nos yeux attentifs, que le spectacle change.
Descendons sur la terre, où jusque dans la fange
L'insecte nous appelle, et certain de son prix
Ose nous demander raison de nos mépris.
De secrètes beautés quel amas innombrable!
Plus l'auteur s'est caché (5), plus il est admirable.
Quoiqu'un fier éléphant, malgré l'énorme tour
Qui de son vaste dos me cache le contour,
S'avance sans ployer sous ce poids qu'il méprise;
Je ne t'admire pas avec moins de surprise,
Toi qui vis dans la boue et traînes ta prison,
Toi que souvent ma haine écrase avec raison,
Toi-même, insecte impur, quand tu me développes
Les étonnants ressorts de tes longs télescopes (1),
Oui, toi, lorsqu'à mes yeux tu présentes les tiens
Qu'élèvent par degrés leurs mobiles soutiens.
C'est dans un faible objet, imperceptible ouvrage,
Que l'art de l'ouvrier me frappe d'avantage.
Dans un champ de blés mûrs, tout un peuple prudent
Rassemble pour l'Etat un trésor abondant.
Fatigués du butin qu'ils traînent avec peine,
De faibles voyageurs arrivent sans haleine
A leurs greniers publics, immenses souterrains,
Où par eux en monceaux sont élevés ces grains (2),
Dont le père commun de tous tant que nous sommes
Nourrit également les fourmis et les hommes.
Et tous nourris par lui, nous passons sans retour,
Tandis qu'une chenille est rappelée au jour.
De l'empire de l'air cet habitant volage,
Qui porte à tant de fleurs son inconstant hommage,
Et leur ravit un suc qui n'était pas pour lui;
Chez ses frères (3) rampants qu'il méprise aujourd'hui,
Sur la terre autrefois traînant sa vie obscure,
Semblait vouloir cacher sa honteuse figure.
Mais les temps sont changés, sa mort fut un sommeil.
On le vit plein de gloire à son brillant réveil
Laissant dans le tombeau sa dépouille grossière,
Par un sublime essor voler vers la lumière.

(1) Cicéron admire la prudence des oiseaux : *Aves quietum requirunt ad pariendum locum, et cubilia sibi nidosque construunt, eosque quam possunt mollissime substernunt.* De Nat. Deor.

(2) Les plus timides sont courageux alors. Les poules mêmes veulent attaquer l'homme. Cette tendresse finit sitôt que les petits n'ont plus besoin de secours : les pères et les enfants ne se reconnaissent plus. Pline, à la vérité, liv. VIII, prétend que les rats nourrissent tendrement leurs pères accablés de vieillesse : *Genitores fessos senecta alunt insigni pietate.* On n'est pas obligé de l'en croire.

(3) Dans la fécondité des animaux on trouve le même dessein du Créateur que dans celle des plantes. Il veille non-seulement à la conservation des espèces, mais à leur nourriture. Les petits animaux qui servent de nourriture aux autres sont ceux qui multiplient le plus. Si les animaux sauvages multipliaient comme les animaux domestiques, les hommes bientôt ne seraient plus les maîtres de la terre. A l'égard des hommes, suivant les calculs faits en Angleterre, il règne toujours une proportion à peu près égale entre les morts et les naissances; de façon qu'une génération passe, une autre vient et la terre ne peut être ni surchargée ni déserte.

(4) Un auteur anglais, amateur d'opinions singulières, a avancé sérieusement que les oiseaux de passage s'envolaient dans la lune. Il est certain que plusieurs passent les mers, les autres restent engourdis dans le creux des rochers.

(5) La nature, dit Pline, n'est jamais si entière que dans les petites choses; et sa majesté, comme resserrée à l'étroit, n'en devient que plus admirable. *Natura nunquam magis quam in minimis tota... in arctum coarcta naturæ majestas, nulla sui parte mirabilior.*

(1) Aristote avait avancé que les animaux à coquille n'avaient point d'yeux. Le microscope a fait revenir de cette erreur. Les cornes du limaçon sont des nerfs optiques, au haut desquels chaque œil est placé. Derham, Lister et l'auteur du Spectacle de la nature l'assurent, aussi bien que Brown, médecin anglais, dont le livre sur les erreurs populaires est traduit en français. Je sais pourtant que quelques physiciens en doutent, aussi bien que des greniers des fourmis, parce que les observateurs ne s'accordent pas toujours entre eux. Dans mon cinquième chant, en parlant de l'ignorance où est l'homme des secrets de la nature, je dis que nous en savons quelques faits, rarement les causes. Les faits même ne sont pas toujours certains, parce que Dieu, qui nous donne des yeux pour nous conduire, *ne nous en donne pas pour voir tous ses ouvrages.* Mais nous en voyons assez pour connaître l'ouvrier et l'admirer.

(2) On a prétendu même qu'elles en rongeaient le germe pour prévenir l'inconvénient de l'humidité. Aldrovandus dit avoir vu leurs greniers. Derham en rapporte plusieurs autres particularités étonnantes. Cependant M. de Réaumur prétend que les fourmis dorment tout l'hiver, et ne mangent point : que les grains qu'on leur voit emporter, ne servent qu'à la construction de leurs édifices; voilà donc tous leurs magasins détruits. Mais en attendant que la nouvelle observation soit généralement connue, on peut parler suivant l'opinion ancienne, qui est autorisée non-seulement par Salomon, mais par plusieurs naturalistes. Si les fourmis n'ont plus de greniers, il faut du moins admirer leurs édifices, qui sont toujours une preuve de leur prévoyance de l'avenir. Enfin Derham parle de petits animaux, qu'on trouve dans l'Ukraine, qui passent tout l'hiver sous terre, après avoir, pendant l'été, amassé leurs provisions.

(3) L'auteur du Spectacle de la nature appelle les papillons *les ressuscités du peuple chenille.* Ils ravissent aux fleurs un suc qui semble destiné aux abeilles. Ovide n'était pas bien instruit des merveilles de cette résurrection, lorsqu'il s'est contenté de dire l. XV :

Agrestes tineæ (res observata colonis)
Ferali mutant cum papilione figuram.

O ver, à qui je dois mes nobles vêtements,
De tes travaux si courts que les fruits sont charmants!
N'est-ce donc que pour moi que tu reçois la vie?
Ton ouvrage achevé, ta carrière est finie :
Tu laisses de ton art des héritiers nombreux,
Qui ne verront jamais leur père malheureux.
Je te plains, et j'ai dû parler de tes merveilles;
Mais ce n'est qu'à Virgile à chanter les abeilles.

Le roi (1) pour qui sont faits tant de biens précieux,
L'homme élève un front noble, et regarde les cieux.
Ce front, vaste théâtre où l'âme se déploie (2),
Est tantôt éclairé des rayons de la joie,
Tantôt enveloppé du chagrin ténébreux.
L'amitié tendre et vive y fait briller ces feux,
Qu'en vain veut imiter dans son zèle perfide
La trahison, que suit l'envie au teint livide.
Un mot y fait rougir (3) la timide pudeur.
Le mépris y réside, ainsi que la candeur,
La douceur, dont l'aspect désarme la colère,
La crainte et la pâleur, sa compagne ordinaire,
Qui dans tous les périls funestes à mes jours,
Plus prompte que ma voix, appelle du secours.
A me servir aussi cette voix empressée
Loin de moi, quand je veux, va porter ma pensée;
Messagère de l'âme, interprète du cœur,
De la société je lui dois la douceur.
Quelle foule d'objets l'œil réunit ensemble (4)!
Que de rayons épars ce cercle étroit rassemble!
Tout s'y peint tour à tour. Le mobile tableau
Frappe un nerf qui l'élève et le porte au cerveau.
D'innombrables filets, ciel! quel tissu fragile (5)!
Cependant ma mémoire en a fait son asile,
Et tient dans un dépôt fidèle et précieux,
Tout ce que m'ont appris mes oreilles, mes yeux :
Elle y peut à toute heure et remettre et reprendre;
M'y garder mes trésors, exacte à me les rendre.
Là ces esprits subtils, toujours prêts à partir (4),
Attendent le signal qui les doit avertir.
Mon âme les envoie : et, ministres dociles,
Je les sens répandus dans mes membres agiles :
A peine ai-je parlé qu'ils sont accourus tous.
Invisibles sujets, quel chemin prenez-vous?
Mais qui donne à mon sang cette ardeur salutaire?
Sans mon ordre il nourrit ma chaleur nécessaire.
D'un mouvement égal il agite mon cœur :
Dans ce centre fécond il forme sa liqueur :
Il vient me réchauffer par sa rapide course :
Plus tranquille et plus froid il remonte à sa source,
Et toujours s'épuisant se ranime toujours.
Les portes des canaux destinés à son cours,
Ouvrent à son entrée une libre carrière,
Prêtes, s'il reculait, d'opposer leur barrière.
Ce sang pur s'est formé d'un grossier aliment,
Changement que doit suivre un nouveau changement;
Il s'épaissit en chair, dans mes chairs qu'il arrose
En ma propre substance il se métamorphose.
Est-ce moi qui préside au maintien de ces lois (2)?
Et pour les établir ai-je donné ma voix?
Je les connais à peine. Une attentive adresse (3)
M'en apprend tous les jours et l'ordre et la sagesse.
De cet ordre secret reconnaissons l'auteur :
Fut-il jamais des lois sans un législateur?
Stupide impiété, quand pourras-tu comprendre
Que l'œil est fait pour voir, l'oreille pour entendre?
Ces oreilles, ces yeux, celui qui les a faits,
Est-il aveugle et sourd? Que d'ouvrages parfaits,
Que de riches présents t'annoncent sa puissance!
Où sont-ils ces objets de ma reconnaissance (4)?
Est-ce un côteau riant? Est-ce un riche vallon?
Hâtons-nous d'admirer : le cruel aquilon
Va rassembler sur nous son terrible cortége,
Et la foudre et la pluie, et la grêle et la neige :

(1) *Os homini sublime dedit*, dit Ovide, et Cicéron en donne la raison. L'homme seul est destiné à regarder le ciel. Ce grand spectacle n'est point fait pour les autres animaux. *Sunt enim e terra homines, non ut incolæ atque habitatores, sed quasi speculatores superarum rerum atque cœlestium, quarum spectaculum ad nullum aliud genus animantium pertinet.*

(2) Nous avons plusieurs parties communes avec les animaux; mais nous en avons qui ne conviennent qu'à un être créé pour regarder le ciel, marcher debout, parler, etc. Telles sont les parties du front, celles des mains, celles qui servent à la voix. Gallien observe que les animaux carnassiers ont des ongles pointus et des dents aiguës; au lieu que l'homme a des ongles plats, et n'a qu'une dent canine de chaque côté; *parce que*, dit cet auteur, *la nature savait bien qu'elle formait un animal doux, qui devait tirer sa force, non de son corps, mais de sa raison.*

(3) Sur l'artifice admirable du corps humain, on peut lire Gallien, Ray, Nieuwentyt, et Derham. L'ouvrage du dernier est le précis des sermons qu'il avait composés pour la chaire fondée par M. Boyle en Angleterre, et destinée aux preuves de l'existence de Dieu. Il est étonnant qu'on ait été obligé de fonder une pareille chaire chez des chrétiens. Pour Gallien, il n'est pas surprenant qu'il se soit tant appliqué à faire remarquer le dessein du Créateur dans ses ouvrages : il avait à confondre les épicuriens, qui attribuaient tout au hasard.

(4) Nous avons deux yeux sans voir les objets doubles, afin que l'un puisse réparer la perte de l'autre. Les araignées en ont quatre, six et huit, parce que n'ayant point de cou, et ne pouvant remuer la tête, la multiplicité des yeux supplée au défaut de ce mouvement. Le dessein du Créateur paraît en tout. C'est ainsi que les dents ne viennent aux enfants qu'après l'âge où ils sont à la mamelle; parce que si les dents venaient plutôt, elles seraient préjudiciables aux nourrissons et aux nourrices.

(5) Que de choses différentes renfermées dans le spacieux magasin de la mémoire! Tout se présente au premier signal; et quand ce que nous n'appelons pas se présente malgré nous, nous savons l'écarter. *Quædam statim prodeunt, quædam requiruntur diutius, quædam catervatim se proruunt.* S. Aug. Conf. liv. x.

(1) Je veux parler : que de mouvements dans ma langue, dans mes lèvres, dans mes poumons! Suivant que je regarde de loin ou de près, ma prunelle se dilate ou se resserre : ma volonté n'y contribue pas : elle peut suspendre ou précipiter ma respiration, ce qui est avantageux pour parler. Cependant quand je dors, je respire sans le savoir et sans le vouloir; ce qui prouve que si notre âme a un empire sur notre corps, elle ne tient pas cet empire d'elle-même, mais d'une puissance plus grande que la sienne.

(2) De toutes les extravagances dont l'esprit humain est capable, celle des épicuriens paraît la plus grande. Ils s'imaginaient que le hasard avait tout fait; que les parties de notre corps n'avaient point été destinées à quelque usage, mais que nous en avions fait usage, parce que nous les avions trouvées : que les premiers hommes naquirent de la terre échauffée par le soleil. La terre, dans sa jeunesse, dit Lucrèce, l. v, enfanta des hommes et des animaux : depuis elle devint stérile comme une femme le devient par l'âge. Cette opinion, qui commença en Egypte, paraissait vraisemblable aux anciens, à cause de ces grenouilles qu'ils s'imaginaient voir naître de la terre dans les temps de pluie. Nos physiciens nous ont appris à rire de cette erreur.

(3) L'anatomie s'est beaucoup perfectionnée dans ce derniers temps.

(4) L'objection du mal physique et du mal moral donna naissance à l'ancienne opinion des deux principes, renou-

L'homme a perdu ses biens, la terre ses beautés.
Et plus loin qu'offre-t-elle à nos yeux attristés?
Des antres, des volcans et des mers (1) inutiles,
Des abîmes sans fin, des montagnes stériles,
Des ronces, des rochers, des sables, des déserts.
Ici de ses poisons elle infecte les airs;
Là rugit le lion, ou rampe la couleuvre.
De ce Dieu si puissant voilà donc le chef-d'œuvre.
Et tu crois, ô mortel, qu'à ton moindre soupçon,
Au pied du tribunal qu'érige ta raison,
Ton maître obéissant doit venir te répondre?
Accusateur aveugle, un mot va te confondre.
Tu n'aperçois encore que le coin du tableau :
Le reste t'est caché sous un épais rideau;
Et tu prétends déjà juger de tout l'ouvrage.
A ton profit, ingrat, je vois une main sage
Qui ramène ces maux dont tu te plains toujours.
Notre art (2) des poisons même emprunte du secours.
Mais pourquoi ces rochers, ces vents et ces orages?
Daigne apprendre de moi leurs secrets avantages,
Et ne consulte plus tes yeux souvent trompeurs.
La mer, dont le soleil attire les vapeurs (3),
Par ces eaux qu'elle perd voit une mer nouvelle
Se former, s'élever et s'étendre sur elle.
De nuages légers cet amas précieux,
Que dispersent au loin les vents officieux,
Tantôt, féconde pluie, arrose nos campagnes,
Tantôt retombe en neige, et blanchit nos montagnes.
Sur ces rocs sourcilleux, de frimas couronnés,
Réservoirs des trésors qui nous sont destinés,
Les flots de l'Océan apportés goutte à goutte
Réunissent leur force et s'ouvrent une route.
Jusqu'au fond de leur sein lentement répandus,
Dans leurs veines errants, à leur pied descendus,
On les en voit enfin sortir à pas timides,
D'abord faibles ruisseaux, bientôt fleuves rapides.
Des racines des monts qu'Annibal sut franchir,
Indolent Ferrarais, le Pô va t'enrichir;
Impétueux enfant de cette longue chaîne,
Le Rhône suit vers nous le penchant qui l'entraîne;
Et son frère (4) emporté par un contraire choix,
Sorti du même sein va chercher d'autres lois.
Mais enfin terminant leurs courses vagabondes,
Leur antique séjour redemande leurs ondes :
Ils les rendent aux mers; le soleil les reprend :
Sur les monts, dans les champs l'Aquilon nous les rend.
Telle est de l'univers la constante harmonie.
De son empire heureux la discorde est bannie :
Tout conspire pour nous : les montagnes, les mers,
L'astre brillant du jour, les fiers tyrans des airs.
Puisse le même accord régner parmi les hommes!
Reconnaissons du moins celui par qui nous sommes,
Celui qui fait tout vivre et qui fait tout mouvoir.
S'il donne l'être à tout, l'a-t-il pu recevoir?
Il précède les temps; qui dira sa naissance?
Par lui l'homme, le ciel, la terre, tout commence,
Et lui seul infini n'a jamais commencé.
Quelle main, quel pinceau dans mon âme a tracé,
D'un objet infini (1) l'image incomparable?
Ce n'est point à mes sens que j'en suis redevable.
Mes yeux n'ont jamais vu que des objets bornés,
Impuissants, malheureux, à la mort destinés.
Moi-même je me place en ce rang déplorable,
Et ne puis me cacher mon malheur véritable;
Mais d'un Etre infini je me suis souvenu
Dès le premier instant que je me suis connu.
D'un maître souverain redoutant la puissance,
J'ai malgré mon orgueil, senti ma dépendance.
Qu'il est dur d'obéir et de s'humilier!
Notre orgueil cependant est contraint de plier :
Devant l'Etre éternel (2) tous les peuples s'abaissent :
Toutes les nations en tremblant le confessent.
Quelle force invisible a soumis l'univers?
L'homme a-t-il mis sa gloire à se forger des fers?
Oui, je trouve partout des respects unanimes,
Des temples, des autels, des prêtres, des victimes :
Le ciel reçut toujours nos vœux et notre encens.
Nous pouvons, je l'avoue, esclaves de nos sens,
De la Divinité défigurer l'image.
A des dieux mugissants l'Egypte rend hommage;
Mais dans ce bœuf impur qu'elle daigne honorer,
C'est un dieu cependant qu'elle croit adorer.
L'esprit humain s'égare (3), et follement crédules,
Les peuples se sont fait des maîtres ridicules.
Ces maîtres toutefois par l'erreur encensés
Jamais impunément ne furent offensés.
On détesta Mézence (4) ainsi que Salmonée,

velée par les manichéens. On ne peut répondre à cette objection que par la religion chrétienne. Bayle, qui, dans l'article des manichéens et dans celui des pauliciens, se plaît à étendre cette difficulté, avoue qu'on n'y peut répondre que par la révélation, qui nous apprend la cause du désordre. Je ferai aussi cette objection aux déistes dans le cinquième chant; mais ayant à répondre aux athées dans celui-ci, il me suffit de leur faire voir que le monde n'est pas l'ouvrage du hasard, et que les désordres que nous y croyons voir, n'empêchent pas de reconnaître partout une intelligence suprême.

(1) Les imperfections de la terre sont souvent une suite du bouleversement général causé par le déluge, comme je le dirai dans le cinquième chant.

(2) On fait des remèdes avec la vipère, la ciguë, etc.

(3) Soit que les rivières, dit Derham dans sa Théologie physique, viennent des vapeurs condensées ou des pluies; soit qu'elles viennent de la mer par voie d'attraction, de filtration ou de distillation; soit que toutes ces causes concourent ensemble, il est certain que les montagnes ont la plus grande part dans ces opérations. Ces excrescences énormes de la terre sont comme autant d'alambics.

(4) Le Pô, le Rhône et le Rhin ont leurs sources dans les Alpes : ces deux derniers sortent de la même montagne.

(1) Locke prétend que nous nous formons l'idée de l'infini par la puissance que nous avons d'ajouter toujours à l'idée du fini. Descartes et avant lui Platon et Cicéron, ont cru que l'idée de l'infini était innée en nous. En effet, pourquoi trouvons-nous finis les objets que nous voyons? Le fini suppose l'infini, comme le moins suppose le plus : ainsi nous ne nous trouvons finis, qu'à cause de l'idée de l'infini qui est en nous.

(2) On n'a jamais trouvé aucune nation, même dans le nouveau monde, qui n'eût un culte établi en l'honneur de quelque divinité; et ce consentement de toutes les nations doit être regardé, suivant Cicéron, comme la loi de la nature. *Omni in re consensio omnium gentium lex naturæ putanda est.*

(3) C'est encore Cicéron qui le dit : *Multi de diis prava sentiunt; omnes tamen esse vim et naturam divinam censent.* L'idolâtrie, dont je parlerai au troisième chant, prouve que l'homme a toujours été persuadé d'une divinité; qu'il l'a toujours recherchée : mais que plongé dans les sens, il a pris pour divin tout ce qui a frappé ses sens.

(4) Mézence, *contemptor divum*, est représenté par Virgile comme un tyran haï de tout le monde. Salmonée et

Et l'horreur suit encor le nom de Capanée.
Un impie en tout temps fut un monstre odieux ;
Et quand, pour me guérir de la crainte des dieux,
Epicure en secret médite son système,
Aux pieds de Jupiter (1) je l'aperçois lui-même.
Surpris de son aveu, je l'entends en effet
Reconnaître un pouvoir dont l'homme est le jouet (2),
Un ennemi caché qui réduit en poussière
De toutes nos grandeurs la pompe la plus fière.
Peuples, rois, vous mourez, et vous, villes, aussi.
Là gît Lacédémone, Athènes fut ici.
Quels cadavres épars dans la Grèce déserte !
Eh que vois-je partout ! la terre n'est couverte
Que de palais détruits, de trônes renversés,
Que de lauriers flétris, que de sceptres brisés.
Où sont, fière Memphis, tes merveilles divines ?
Le temps a dévoré jusques à tes ruines.
Que de riches tombeaux élevés en tous lieux,
Superbes monuments qui portent jusqu'aux cieux
Du néant des humains l'orgueilleux témoignage !
A ce pouvoir si craint, tout mortel rend hommage :
Et devant son idole un barbare à genoux,
D'un être destructeur croit fléchir le courroux.
Etre altéré de sang, je te vais satisfaire,
Que cette autre victime apaise ta colère ;
J'arrose ton autel du sang de cet agneau.
N'en es-tu pas content ? Te faut-il un taureau ?
Faut-il une hétacombe à ta haine implacable ?
Pour mieux me remplacer, te faut-il mon semblable?
Faut-il mon fils ? je viens l'égorger devant toi.
De ce sang enivré, cruel, épargne-moi.
Ces épaisses forêts qui couvrent les contrées
Par un vaste Océan des nôtres séparées,
Renferment, dira-t-on, de tranquilles mortels,
Qui jamais à des dieux n'ont élevé d'autels.
Quand d'obscurs voyageurs (3) racontent ces nou-
[velles,
Croirai-je des témoins tant de fois infidèles ?
Supposons cependant tous leurs rapports certains :
Comment opposerais-je au reste des humains
Un stupide sauvage errant à l'aventure,
A peine de nos traits conservant la figure ;
Un misérable peuple égaré dans les bois,
Sans maîtres, sans Etats, sans villes et sans lois ?
Qu'à bon droit, libertins, vous êtes méprisables,
Lorsque dans ces forêts vous cherchez vos semblables!
Ces hommes toutefois à ce point abrutis,
Dans la nuit de leurs sens tristement engloutis,
Montrent quelques rayons d'une image divine,
Restes défigurés d'une illustre origine.
Il est une justice (1) et des devoirs pour eux :
Du sang qui les unit ils connaissent les nœuds.
Au plus barbare époux la tendre épouse est chère :
Il chérit son enfant, il respecte son père.
La nature sur nous ne perd point tous ses droits.
Mais ces droits, que sont-ils? D'imaginaires lois,
Quand d'un Être vengeur j'ai secoué la crainte,
Ne peuvent sur mon âme établir leur contrainte.
C'est pour moi que je vis (2), je ne dois rien qu'à moi.
La vertu n'est qu'un nom, mon plaisir est ma loi.

Ainsi parle l'impie, et lui-même est l'esclave
De la foi, de l'honneur, de la vertu qu'il brave :
Dans ses honteux plaisirs s'il cherche à se cacher,
Un éternel témoin les lui vient reprocher :
Son juge est dans son cœur (3), tribunal où réside
Le censeur de l'ingrat, du traître, du perfide.
Par ses affreux complots nous a-t-il outragés ?
La peine suit de près, et nous sommes vengés.
De ses remords secrets triste et lente victime,
Jamais un criminel (4) ne s'absout de son crime.
Sous des lambris dorés ce triste ambitieux
Vers le ciel, sans pâlir, n'ose lever les yeux.
Suspendu sur sa tête (5), un glaive redoutable
Rend fades tous les mets dont on couvre sa table.
Le cruel repentir est le premier bourreau
Qui dans un sein coupable enfonce le couteau.
Des chagrins dévorants attachés sur Tibère
La cour de ses flatteurs veut en vain le distraire.
Maître du monde entier, qui peut l'inquiéter?
Quel juge sur la terre a-t-il à redouter ?
Cependant il se plaint, il gémit ; et ses vices

Capanée furent, suivant les poëtes, foudroyés à cause de leur impiété. Protagoras et Prodicus furent mis à mort pour avoir mal parlé des dieux : on se servit du même prétexte pour faire mourir Socrate.

(1) Dioclès, voyant Epicure dans un temple, s'écria : *Jamais Jupiter ne m'a paru si grand que depuis qu'Epicure est à ses genoux.*

(2) Usque adeo res humanas vis abdita quædam
Obterit, et pulchros fasces sævasque secures
Proculcare, ac ludibrio sibi habere videtur.

Il est si étonnant que Lucrèce ait fait cet aveu, que quelques personnes soutiennent qu'il n'a entendu parler que d'un pouvoir matériel, dénué d'intelligence.

Bayle n'est pas de cet avis. Voici, dit-il à son article, « un philosophe qui a beau nier opiniâtrément la Providence, et attribuer tout au mouvement nécessaire des atomes ; l'expérience le contraint de reconnaître une affectation particulière de renverser nos dignités. Par conséquent son *vis abdita quædam* est une preuve convaincante contre lui-même. »

(3) Bayle, qui, dans son livre sur la comète, examine si l'athéisme est plus criminel que l'idolâtrie, question qui ne méritait pas quatre volumes, rapporte, pour prouver qu'il peut y avoir des athées, les témoignages de quelques voyageurs peu fameux. Quand ces témoignages seraient véritables, que prouveraient-ils ? Un sauvage est comme un enfant dans lequel la raison ne s'est point encore développée.

(1) Montagne nous apprend que toute la morale des Cannibales consiste en deux lois : d'être courageux à la guerre, et d'aimer leurs femmes.

(2) Suivant le système de Hobbes, il n'y a point de distinction véritable entre la justice et l'injustice : la force fait le droit.

(3) Exemplo quodcumque malo committitur, ipsi
Displicet auctori; prima est hæc ultio, quod se
Judice, nemo nocens absolvitur...
Pœna autem vehemens ac multo sævior illis....,
Nocte dieque suum versare in pectore testem.
JUVÉNAL.

(4) Ce mot de Cicéron est admirable : *Virtutis et vitiorum grave ipsius conscientiæ pondus est, qua sublata jacent omnia.*

Le même Cicéron dit encore : *Magna vis est conscientiæ in utramque partem, ut neque timeant, qui nihil commiserunt, et pœnam semper ante oculos versari putent, qui peccaverunt.*

(5) Damoclès vantait le bonheur de Denis le Tyran : mais il changea de langage, lorsqu'étant à sa table, il s'aperçut d'une épée suspendue sur sa tête par un fil, ce qui a fait dire à Horace :

Districtus ensis cui super impia
Cervice pendet, non Siculæ dapes
Dulcem elaborabunt saporem,

Sont ses accusateurs, ses juges, ses supplices,
Toujours ivre de sang, et toujours altéré,
Enfin par ses forfaits au désespoir livré,
Lui-même étale aux yeux du sénat qu'il outrage,
De son cœur (1) déchiré la déplorable image.
Il périt chaque jour consumé de regrets,
Tyran plus malheureux que ses tristes sujets.
Ainsi de la vertu (2) les lois sont éternelles.
Les peuples ni les rois ne peuvent rien contre elles :
Les dieux, que révéra notre stupidité,
N'obscurcirent jamais sa constante beauté :
Et les Romains (3), enfants d'une impure déesse,
En dépit de Vénus, admirèrent Lucrèce.
Je l'apporte en naissant (4), elle est écrite en moi
Cette loi qui m'instruit de tout ce que je doi
A mon père, à mon fils, à ma femme, à moi-même.
A toute heure je lis dans ce code suprême,
La loi qui me défend le vol, la trahison,
Cette loi qui précède et Lycurgue et Solon.
Avant même que Rome eût gravé douze tables,
Métius et Tarquin (5) n'étaient pas moins coupables.
Je veux perdre un rival : qui me retient le bras ?
Je le veux, je le puis, et je n'achève pas.
Je crains plus de mon cœur le sanglant témoignage,
Que la sévérité de tout l'aréopage.
La vertu, qui n'admet que de sages plaisirs,
Semble d'un ton trop dur gourmander nos désirs.
Mais quoique pour la suivre il coûte quelques larmes,
Tout austère qu'elle est, nous admirons ses charmes.
Jaloux de ses appas, dont il est le témoin,
Le vice, son rival, la respecte de loin.
Sous ses nobles couleurs souvent il se déguise,
Pour consoler du moins l'âme qu'il a surprise.
Adorable Vertu (1), que tes divins attraits
Dans un cœur qui te perd laissent de longs regrets !
De celui qui te hait ta vue est le supplice.
Parais, que le méchant te regarde, et frémisse.
La richesse, il est vrai, la fortune te fuit ;
Mais la paix t'accompagne et la gloire te suit.
Et perdant tout pour toi, l'heureux mortel qui t'aime,
Sans biens, sans dignités, se suffit à lui-même.
Mais lorsque nous voulons sans toi nous contenter,
Importune Vertu, pourquoi nous tourmenter ?
Pourquoi par des remords nous rendre misérables ?
Qui t'a donné ce droit de punir les coupables ?
Laisse-nous en repos, cesse de nous charmer,
Et qu'il nous soit permis de ne te point aimer.
Non, tu seras toujours par ta seule présence
Ou notre désespoir, ou notre récompense.
Qui te pourra, grand Dieu, méconnaître à ces traits?
Tu nous parles sans cesse, et les hommes distraits
N'écoutent point la voix qui frappe leurs oreilles.
Tu fais briller partout tes dons et tes merveilles ;
Mais sur la terre, hélas ! admirant tes bienfaits,
Nos regards jusqu'à toi ne remontent jamais.
Quelque maître nouveau sans cesse nous entraîne,
Et d'objets en objets notre âme se promène,
Tandis que de toi seul nous restons séparés,
Quel crime, quelle erreur nous a donc égarés ?
Nos malheurs, ô mon Dieu, seraient-ils sans ressource?
Sondons leur profondeur, remontons à leur source.
Que l'homme maintenant se présente à mes yeux :
Quand je l'aurai connu, je te connaîtrai mieux.

(1) Dans cette fameuse lettre, dont le désordre fait dire à Tacite, que si on ouvrait le cœur des tyrans, on verrait comme ils sont déchirés : *Adeo facinora ipsi quoque in supplicium verterant.*

(2) « Satis enim nobis, si modo aliquid in philosophia profecimus, persuasum esse debet, si omnes deos hominesque celare possimus, nihil tamen avare, nihil injuste, nihil libidinose, nihil incontinenter esse faciendum. » C'est ce que Cicéron répète partout : qu'indépendamment de la récompense et de la punition, on doit rechercher la justice à cause d'elle-même. Il va jusqu'à supposer qu'un homme puisse, en remuant simplement les doigts, se faire mettre sur les testaments des riches. Le fera-t-il, quand même il serait certain qu'on ne le soupçonnera jamais d'avoir un secret pareil? Cicéron décide que non, et ajoute cette parole si belle : *Ceux à qui ceci paraît étonnant, ignorent ce que c'est qu'un honnête homme.* Hoc qui admiratur, is se, quid sit vir bonus, nescire fatetur. *Offic.*, l. 3.

(3) Chez les Romains, qui se vantaient d'être les enfants de Mars et de Vénus, avant même qu'ils eussent des lois contre l'adultère, le malheur de Lucrèce, qui fit chasser les rois de Rome, rendit sa vertu fameuse. Tite-Live lui fait dire, avant qu'elle se tue, *Corpus est tantum violatum, animus insons.* Pourquoi donc se tuer? comme saint Augustin l'a remarqué. On a eu raison de louer sa douleur, mais non pas sa mort.

(4) Cicéron a parlé de la loi naturelle avec autant d'éloquence que de vérité. *Est quidem vera lex, diffusa in omnes, constans, sempiterna. Hujic legi non abrogari fas est, neque derogari in hac aliquid licet, neque totu abrogari potest, neque vero aut per senatum, aut per populum solvi hac lege possumus... neque si nulla erat Romæ scripta lex de stupris, idcirco non contra illam legem sempiternam Tarquinius vim Lucretiæ attulit. Erat enim ratio profecta a rerum natura, et ad recte faciendum impellens, et a delicto avocans, quæ non tum denique incipit lex esse, cum scripta est, sed tum cum orta est : orta est autem cum mente divina.*

(5) Le perfide Métius et le cruel Tarquin n'étaient transgresseurs d'aucune loi écrite, puisque Rome n'en avait point encore. Ils étaient condamnés par cette loi éternelle et irrévocable qui précède toute loi humaine.

(1) Claudien en fait ce beau tableau :

Ipsa quidem virtus pretium sibi, solaque late
Fortunæ secura nitet, nec fascibus ullis
Erigitur, plausuque petit clarescere vulgi,
Nil opis externæ cupiens, nil indiga laudis,
Divitiis animosa suis, etc.

Il est certain, comme je le dirai dans le IVe chant, que sans la religion chrétienne il n'y a point de vraie vertu ; cependant chez les païens mêmes le secret avantage de n'avoir rien à se reprocher, *nil conscire sibi, nulla pallescere culpa*, faisait goûter à un Aristide ce bonheur qu'un Catilina ne pouvait goûter. Brutus, dira-t-on, prêt à se tuer, s'emporta contre la vertu jusqu'à s'écrier : *O malheureuse vertu ! tu n'es qu'un nom ; et moi je te servais comme si tu eusses été une réalité : mais j'éprouve que tu n'es que l'esclave de la fortune.* Brutus qui faisait consister toute la vertu dans son farouche amour pour la liberté, lorsqu'il voit le parti d'Antoine victorieux, parle ainsi par désespoir. Mais comment peut-il dire qu'il a été au service de la vertu, lui qui a si indignement assassiné César son bienfaiteur?

Chant second.

De tes lois dès l'enfance heureusement instruit,
Et par la Foi, Seigneur, à la raison conduit,
Permets que dans mes vers, sous une feinte image,
J'ose pour un moment imiter le langage
D'un mortel qui vers toi, de troubles agité,
S'avance, et pas à pas cherche ta vérité.
Quand je reçus la vie (1) au milieu des alarmes,

(1) Sur la peinture de nos malheurs écoutons d'abord le

Et qu'aux cris maternels répondant par mes larmes
J'entrai dans l'univers, escorté des douleurs,
J'y vins pour y marcher de malheurs en malheurs.
Je dois mes premiers jours à la femme étrangère,
Qui me vendit son lait et son cœur mercenaire.
Réchauffé dans son sein, dans ses bras caressé,
Et longtemps insensible à son zèle empressé,
De mon retour enfin un souris fut le gage.
De ma faible raison je fis l'apprentissage.
Frappé du son des mots, attentif aux objets,
Je répétai les noms, je distinguai les traits.
Je connus, je nommai, je caressai mon père :
J'écoutai tristement les avis de ma mère.
Un châtiment soudain réveilla ma langueur,
Des maîtres ennuyeux je craignis la rigueur :
Des siècles reculés l'un me contait l'histoire,
L'autre, plus importun, gravait dans ma mémoire
D'un langage nouveau tous les barbares noms.
Le temps forma mon goût : pour fruit de ces leçon
D'Eschine j'admirai (1) l'éloquente colère.
Je sentis la douceur des (2) mensonges d'Homère :
De la triste Didon partageant les malheurs,
Son bûcher fut souvent arrosé de mes pleurs.
Je méprisai l'enfance et ses jeux insipides.
Mais ces amusements étaient-ils plus solides ?
D'arides vérités quelquefois trop épris
J'espérais de Newton pénétrer les écrits.
Tantôt je poursuivais un stérile problème.
De Descartes tantôt renversant le système,
D'autres mondes en l'air s'élevaient à mes frais :
Armide était moins prompte à bâtir un palais ;
Et d'un souffle détruits, malgré leur renommée,
Tous les vieux tourbillons (3) s'exhalaient en fumée.

Sage. *Laudavi magis mortuos quam viventes, et feliciorem utroque judicavi qui necdum natus est, nec vidit mala quæ sub sole fiunt.* Eccles. cap. 4, v. 2, 3.

Ecoutons ensuite les païens :

> Tum porro puer, ut sævis projectus ab undis
> Navita, nudus humi jacet infans.....,
> Cui tantum in vita restat superare dolorum.

A Lucrèce ajoutons Cicéron, cité par saint Aug. : *Hominem non ut a matre, sed a noverca natum, corpore nudo, fragili et infirmo, animo autem anxio ad molestias, in quo tamen inesset obrutus quidam divinus ignis.* Aux plaintes de Cicéron, joignons celles de Pline le Nat., l. VII : *Jacet manibus pedibusque devinctis flens, animal cæteris imperaturum, et a supplicüs vitam auspicatur, unam tantum ob culpam : quia natum est.* On sait cette sentence des anciens, que le premier bonheur était de ne pas naître, le second de mourir promptement. Elle est dans Théognis et dans Cicéron : *Primum non nasci, alterum quam cito mori.* C'est donc bien injustement qu'on a accusé M. Pascal d'avoir, par misanthropie, exagéré les malheurs de l'homme : il en a parlé avec moins de vivacité que les païens, et à la peinture de notre misère il a opposé celle de notre grandeur ; au lieu que Pline s'est emporté jusqu'à dire que le plus grand des présents de la nature, était le pouvoir de nous donner la mort.

(1) Fameux rival de Démosthène, dont l'Oraison pour la couronne est si belle.

(2) Saint Augustin, dans ses *Confessions*, se reproche le plaisir qu'il avait dans sa jeunesse à lire Virgile. La lecture de ce poëte, dit-il, n'allait qu'à charger ma mémoire de ses infortunes, pendant que j'oubliais les miennes propres.

(3) M. Newton détruit les tourbillons de Descartes, et son système sur les couleurs. Suivant ses expériences, la lumière est un amas de rayons colorés. Un rayon se divise en sept parties, et le mélange des couleurs primitives produit les différentes couleurs. Mais malgré ce qu'il dit des sept premières couleurs, M. Du Fay lut à une assemblée publique de l'académie des sciences, un mémoire pour

Par mon anatomie un rayon divisé
En sept rayons égaux était subtilisé,
Et, voulant remonter à la couleur première,
J'osais à mon calcul soumettre la lumière.
Dans ces rêves flatteurs que j'ai perdu de jours !
Cherchant à tout savoir, et m'ignorant toujours,
Je n'avais point encor réfléchi sur moi-même.
Me reprochant enfin ma négligence extrême,
Je voulus me connaître : un espoir orgueilleux
Inspirait à mon cœur ce projet périlleux.
Que de fois, ô fatale et triste connaissance,
Tu m'as fait regretter ma première ignorance !
Je me figure, hélas ! le terrible réveil (1)
D'un homme qui, sortant des bras d'un long sommeil,
Se trouve transporté dans une île inconnue,
Qui n'offre que déserts et rochers à sa vue :
Tremblant il se soulève, et d'un œil égaré
Parcourt tous les objets dont il est entouré.
Il retombe aussitôt : il se relève encore ;
Mais il n'ose avancer dans ces lieux qu'il ignore.
Telle fut ma terreur, sitôt qu'ouvrant les yeux,
Et rompant un sommeil, peut-être officieux,
Je me regardai seul, sans appui, sans défense,
Egaré dans un coin de cet espace immense,
Ver impur de la terre, et roi de l'univers ;
Riche, et vide de biens; libre, et chargé de fers.
Je ne suis que mensonge, erreur, incertitude,
Et de la vérité je fais ma seule étude.
Tantôt le monde entier m'annonce à haute voix
Le Maître que je cherche ; et déjà je le vois :
Tantôt le monde entier, dans un profond silence,
A mes regards errants n'est plus qu'un vide immense.
O nature, pourquoi viens-tu troubler ma paix ?
Ou parle clairement, ou ne parle jamais.
Cessons d'interroger qui ne veut point répondre.
Si notre ambition ne sert qu'à nous confondre,
Bornons-nous à la terre, elle est faite pour nous.
Mais non, tous ses plaisirs n'entraînent que dégoûts;
Aucun d'eux n'assouvit la soif qui me dévore :
Je désire, j'obtiens (2), et je désire encore.
Grand Dieu, donne-moi donc des biens dignes de toi;
Ou donne m'en du moins qui soient dignes de moi.
Que d'orgueil ! c'est ainsi qu'à moi-même contraire,
Monstre de vanité, prodige de misère,

prouver qu'au lieu des sept couleurs primitives que compte M. Newton, on n'en doit admettre que trois.

(1) Dans ce morceau, il est aisé de reconnaître Pascal : c'est ainsi qu'il sait humilier l'homme. En même temps qu'il l'abaisse, il le relève. Montagne le jette à terre et l'y laisse sans consolation ni espérance. S'il parle de lui-même à tout moment, ce n'est que pour se décrier. *Mon esprit*, dit-il, *est si affecté à mon corps, que quand son compagnon a la colique, il l'a aussi. Si la santé me rit et la clarté d'un beau jour, me voilà honnête homme...: ma vertu est une vertu, ou innocence, pour mieux dire, accidentelle....: l'incertitude de mon jugement est si également balancée, qu'en la plupart des occurrences, je le commettrais volontiers à la décision du sort et des dés.* Voilà un homme qui fait bien de l'homeur à son jugement, à son esprit et à sa vertu.

(2) J'apporte en naissant, dit M. Bossuet, *Introd. à la Philos.*, cet amour du bonheur. La raison, sitôt qu'elle commence, me le fait chercher par des moyens bons ou mauvais : *mais enfin elle le cherche. Cependant je désire, ce qui prouve que je ne possède point. Le désir et le parfait bonheur ne peuvent se trouver ensemble.*

Je ne suis à la fois que néant et grandeur.
Mécontent des objets que poursuit mon ardeur,
Je n'estime que moi : tout autre que moi-même.
Si je semble l'aimer (1), c'est pour moi que je l'aime.
Je me hais cependant, sitôt que je me voi ;
Je ne puis vivre seul : occupé loin de moi,
Je n'aspire qu'à plaire à ceux que je méprise.

Sans doute qu'à ces mots, des bords de la Tamise
Quelque abstrait raisonneur, qui ne se plaint de rien,
Dans son flegme anglican (2) répondra, *Tout est bien.*
« Le grand Ordonnateur dont le dessein si sage,
« De tant d'êtres divers ne forme qu'un ouvrage,
« Nous place à notre rang pour orner son tableau. »
Eh ! quel triste ornement d'un spectacle si beau !
En me parlant ainsi, tu prouves bien toi-même
La grandeur du désordre et ta misère extrême.
Quand tu soutiens que l'homme est si bien partagé,
Dans tes raisonnements que tout est dérangé !
Quoi ! mes pleurs (n'est-ce pas un crime de le croire?)
D'un maître bienfaisant relèveraient la gloire !
Pour d'autres biens peut-être il nous a réservés,
Et tous ses grands desseins ne sont point achevés.
Oui, je l'ose espérer. Juste arbitre du monde,
De la solide paix source pure et feconde,
Etre partout présent, quoique toujours caché ;
Des maux de tes sujets quand seras-tu touché ?
Tendre père, témoin de nos longues alarmes,
Pourras-tu toujours voir tes enfants dans les larmes?
Non, non. Voilà de toi ce que j'ose penser,
Ta bonté quelque jour saura mieux nous placer.

Mais comment retrouver la gloire qui m'est due?
Qui peut te rendre à moi, félicité perdue ?
Est-ce dans mes pareils que je dois te chercher ?
Ils m'échappent : la mort me les vient arracher ;
Et frappés avant moi, le tombeau les dévore :
J'irai bientôt les joindre ; où vont-ils ? je l'ignore.

Est-il vrai ? n'est-ce point une agréable erreur,
Qui de la mort en moi vient adoucir l'horreur ?
O mort ! est-il donc vrai que nos âmes heureuses
N'ont rien à redouter de tes fureurs affreuses,
Et qu'au moment cruel qui nous ravit le jour,
Tes victimes ne font que changer de séjour?
Quoi ! même après l'instant où tes ailes funèbres
M'auront enseveli dans tes noires ténèbres,
Je vivrais ! Doux espoir (3) ! que j'aime à m'y livrer!
De quelle ambition tu te vas enivrer,
Dit l'impie ? Est-ce à toi, vaine et faible étincelle,
Vapeur vile, d'attendre une gloire immortelle ?
Le hasard nous forma (1) ; le hasard nous détruit ;
Et nous disparaissons comme l'ombre qui fuit.
Malheureux, attendez la fin de vos souffrances ;
Et vous, ambitieux, bornez vos espérances :
La mort vient tout finir, et tout meurt avec nous.
Pourquoi, lâches humains, pourquoi la craignez-vous?
Qu'est-ce donc qu'un cercueil offre de si terrible ?
Une froide poussière, une cendre insensible.
Là nous ne trouvons plus ni plaisirs ni douleur.
Un repos éternel est-il donc un malheur ?
Plongeons-nous sans effroi dans ce muet abîme,
Où la vertu périt, aussi bien que le crime :
Et suivant du plaisir l'aimable mouvement,
Laissons-nous au tombeau conduire mollement.

A ces mots insensés, le maître de Lucrèce,
Usurpant le grand nom d'ami de la sagesse,
Joint la subtilité de ses faux arguments ;
Lucrèce de ses vers prête les ornements.
De la noble harmonie indigne et triste usage !
Epicure avec lui m'adresse ce langage.

Cet esprit, ô mortels (2), qui vous rend si jaloux,
N'est qu'un feu qui s'allume et s'éteint avec vous.
Quand par d'affreux sillons l'implacable vieillesse
A sur un front hideux imprimé la tristesse ;
Que dans un corps courbé sous un amas de jours,
Le sang comme à regret semble achever son cours ;
Lorsqu'en des yeux couverts d'un lugubre nuage
Il n'entre des objets qu'une infidèle image ;
Qu'en débris chaque jour le corps tombe et périt :
En ruines aussi je vois tomber l'esprit.
L'âme mourante alors, flambeau sans nourriture,
Jette par intervalle une lueur obscure.
Triste destin de l'homme ! il arrive au tombeau
Plus faible, plus enfant qu'il ne l'est au berceau.
La mort, du coup fatal frappe enfin l'édifice :
Dans un dernier soupir achevant son supplice,
Lorsque vide de sang le cœur reste glacé,
Son âme s'évapore, et tout l'homme est passé.

Sur la foi de tes chants, ô dangereux poëte,
D'un maître trop fameux, trop fidèle interprète,
De mon heureux espoir désormais détrompé,
Je dois donc, du plaisir à toute heure occupé,
Consacrer les moments de ma course rapide
A la divinité (3) que tu choisis pour guide :
Et la mère des jeux, des ris et des amours

(1) On a reproché à M. de la Rochefoucauld d'avoir, dans ses Maximes, anéanti nos vertus, en rapportant toutes nos actions à l'amour-propre. Il nous a peints tels que nous sommes depuis le désordre du péché, comme je le dirai au VI^e^ chant : *Quand l'homme n'est qu'à lui, tout l'homme est à l'orgueil.*

(2) Suivant M. Pope, dans son *Essai sur l'homme*, tout ce qui est, est bien ; et dans le système général de l'univers, l'homme est à sa place. Sénèque avait dit aussi, que notre état ne comporte pas de plus grands biens. Nous avons, selon lui, reçu de grandes choses ; nous n'étions pas capables d'en recevoir de plus grandes. *Magna accepimus, majora non capimus.* Il est vrai que nous avons reçu de grandes choses ; mais la religion nous apprend que nous en avons perdu de plus grandes.

(3) *Dabam me tantæ spei*, dit Sénèque : bien différent de ces esprits forts, qui tâchent de se persuader le contraire et qui aiment à se livrer, pour ainsi dire, à l'espérance du néant.

(1) Tel est le langage des libertins dans le livre de la Sagesse : *Ex nihilo nati sumus, et post hoc erimus tanquam non fuerimus.* Et dans Sénèque le Tragique :

Post mortem nihil est, ipsaque mors nihil,
Velocis spatii meta novissima.

Quid habet ista res aut lætabile aut gloriosum ? répond Cicéron à ceux qui sont capables de dire si gaiement la chose du monde la plus triste, et qui devrait faire notre désespoir si elle était véritable.

(2) Lucrèce, liv. III :

Præterea gigni pariter cum corpore, et una
Crescere sentimus, pariterque senescere mentem.....
Post ubi jam validis quassatum est viribus ævi
Corpus, et obtusis ceciderunt viribus artus,
Claudicat ingenium : delirat, linguaque, mensque.

(3) Vénus, que Lucrèce invoque au commencement de son poëme, et qui est, selon lui, *hominum divumque voluptas,*

Doit ainsi qu'à tes vers présider à mes jours.
Si l'homme cependant, au bout de sa carrière,
N'a plus que le néant pour attente dernière ;
Comment puis-je goûter ces plaisirs peu flatteurs,
Du destin qui m'attend faibles consolateurs ?
Tu veux me rassurer, et tu me désespères.
Vivrai-je dans la joie, au milieu des misères,
Quand même je n'ai pas où reposer un cœur
Las de tout parcourir en cherchant son bonheur ?
Rois, sujets, tout se plaint, et nos fleurs les plus belles
Renferment dans leur sein (1) des épines cruelles :
L'amertume secrète empoisonne toujours
L'onde qui nous paraît si claire dans son cours.
C'est le sincère aveu que me fait Epicure.
L'orateur du plaisir m'en apprend la nature.
J'abandonne ce maître ; ô raison, viens à moi :
Je veux seul méditer et m'instruire avec toi.
Je pense (2). La pensée, éclatante lumière,
Ne peut sortir du sein de l'épaisse matière.
J'entrevois ma grandeur. Ce corps lourd et grossier
N'est donc pas tout mon bien, n'est pas moi tout entier.
Quand je pense, chargé de cet emploi sublime,
Plus noble que mon corps, un autre être m'anime.
Je trouve donc qu'en moi, par d'admirables nœuds
Deux êtres (3) opposés sont réunis entr'eux :
De la chair et du sang le corps vil assemblage ;
L'âme, rayon de Dieu, son souffle, son image.
Ces deux êtres, liés par des nœuds si secrets,
Séparent rarement leurs plus chers intérêts :
Leurs plaisirs sont communs, aussi bien que leurs [peines.
L'âme, guide du corps, doit en tenir les rênes ;
Mais par des maux cruels quand le corps est troublé,
De l'âme quelquefois l'empire est ébranlé.
Dans un vaisseau brisé, sans voile, sans cordage,
Triste jouet des vents, victime de leur rage,
Le pilote effrayé, moins maître que les flots,
Veut faire entendre en vain sa voix aux matelots,
Et lui-même avec eux s'abandonne à l'orage.
Il périt ; mais le nôtre est exempt du naufrage.
Comment périrait-il ? le coup fatal au corps
Divise ses liens, dérange ses ressorts :
Un être simple et pur n'a rien qui se divise,
Et sur l'âme la mort ne trouve point de prise.
Que dis-je ? tous ces corps dans la terre engloutis,
Disparus à nos yeux sont-ils anéantis (1) ?
D'où nous vient du néant cette crainte bizarre ?
Tout en sort, rien n'y rentre : et la nature avare,
Dans tous ses changements ne perd jamais son bien.
Ton art, ni tes fourneaux n'anéantiront rien,
Toi qui, riche en fumée, ô sublime alchimiste
Dans ton laboratoire (2) invoques Trismégiste.
Tu peux filtrer, dissoudre, évaporer ce sel ;
Mais celui qui l'a fait (3), veut qu'il soit immortel.
Prétendras-tu toujours à l'honneur de produire,
Tandis que tu n'as pas (4) le pouvoir de détruire ?
Si du sel ou du sable un grain ne peut périr,
L'être qui pense en moi, craindra-t-il de mourir ?
Qu'est-ce donc que l'instant (5) où l'on cesse de vivre ?
L'instant où de ses fers une âme se délivre.
Le corps né de la poudre, à la poudre est rendu ;
L'esprit retourne au ciel, dont il est descendu.
Peut-on lui disputer sa naissance divine ?
N'est-ce pas cet esprit (6) plein de son origine,
Qui, malgré son fardeau, s'élève, prend l'essor,
A son premier séjour quelquefois vole encor,
Et revient tout chargé de richesses immenses ?
Platon, combien de fois jusqu'au ciel tu t'élances ?

(1) Suivant l'aveu même de Lucrèce :

Usque adeo de fonte leporum
Surgit amari aliquid quod in ipsis floribus angat !

(2) Longtemps avant Descartes, Cicéron avait fait valoir cette preuve, qu'il avait trouvée dans Platon. Ce qui a paru vrai à ces grands hommes paraît douteux à Locke, qui ignore si la matière ne peut pas penser. Il n'y a point, comme dit Cicéron, d'opinion, quelque bizarre qu'elle soit, qui n'ait quelque philosophe pour protecteur. Locke avoue que nous ne pouvons concevoir la matière pensante : *mais de là*, dit-il, *devons-nous conclure que Dieu ne peut pas la rendre pensante ?* Le recours à la puissance de Dieu n'excuse pas un pareil doute. On pourrait de même rendre incertaines toutes les vérités géométriques, en disant, par exemple : Que savons-nous si Dieu ne peut pas faire un cercle carré ?

(3) M. Arnaud, lettre 501e, remarque que Descartes, dans ce qu'il a écrit sur l'âme, semble avoir été choisi par la Providence, pour confondre les libertins d'une manière proportionnée à leurs dispositions. « Il avait, dit-il, une grandeur d'esprit extraordinaire, une application à la seule philosophie, ce qui ne leur est point suspect, une profession ouverte de se dépouiller de tous les préjugés communs, ce qui est fort de leur goût ; et c'est par là même qu'il a trouvé le moyen de convaincre qu'il n'y a rien de plus contraire à la raison, que de vouloir que la dissolution de notre corps, qui n'est autre chose que le dérangement de quelques parties de la matière, soit l'extinction de notre âme. Et comment a-t-il trouvé cela ? en établissant par des principes clairs, que ce qui pense et ce qui est étendu sont deux substances totalement distinctes, en sorte qu'on ne peut concevoir, ni que l'étendue soit une modification de la substance pensante, ni la pensée une modification de la substance étendue.

(1) La destruction d'une substance étendue n'est que la séparation des parties. Quand on brûle du bois, rien n'en périt. La partie la plus subtile s'envole et s'appelle *fumée ;* la partie huileuse s'attache à la cheminée et s'appelle *suie ;* la partie grossière reste dans la cheminée et s'appelle *cendre.*

(2) Mercure Trismégiste, c'est-à-dire trois fois grand : celui que les alchimistes croient l'inventeur de leur science. Auteur aussi chimérique que leur art : *Cujus principium mentiri, medium laborare, finis mendicare.*

(3) Tous les êtres simples nous paraissent indestructibles par eux-mêmes : ainsi nous pouvons les appeler immortels. Mais nous ignorons si la destruction de l'univers n'ira pas jusqu'à l'anéantissement des éléments qui le composent.

(4) Malgré ce pouvoir de vie et de mort que les alchimistes s'attribuent, ils ne peuvent ni anéantir les corps simples, ni les produire, ni les transmuer. Quand les bonnes raisons et les mauvais succès pourront enfin leur ouvrir les yeux, ils ne chercheront plus la pierre philosophale.

(5) Lucrèce lui-même a dit la même chose, si opposée à son système, dans ces trois vers que cite Lactance, en les attribuant à la force de la vérité qui a fait parler ainsi ce poëte :

Cedit enim retro de terra quod fuit ante,
In terram : sed quod missum est ex ætheris oris
Id rursus cœli fulgentia templa receptant.

Bayle, à l'article de Lucrèce, veut donner à ces vers un sens forcé, que certainement ils ne présentent pas, et la réflexion de Lactance est juste : *Lucretius, oblitus quid assereret, et quod dogma defenderet, hos versus posuit, sed victus est veritate, et imprudenti ratio vera subrepsit*, l. VII, c. 12.

(6) Quelle volupté ne nous cause pas la découverte des vérités abstraites, volupté entièrement spirituelle ? Pythagore, pour avoir trouvé les carrés des côtés d'un triangle, sacrifia une hécatombe en action de grâces. Platon vante le bonheur de ceux qui peuvent contempler le beau et le bon dans leur principe. Nous ne pouvons voir des vérités éternelles et immuables que dans une lumière éternelle et immuable. L'être capable d'être éclairé par une pareille lumière n'est pas matériel. « Ex hoc habet argu-

Descartes, qui souvent m'y ravis avec toi ;
Pascal, que sur la terre à peine j'aperçoi ;
Vous qui nous remplissez de vos douces manies ;
Poëtes enchanteurs, admirables génies,
Virgile, qui d'Homère appris à nous charmer,
Boileau, Corneille, et toi que je n'ose nommer,
Vos esprits n'étaient-ils qu'étincelles légères,
Que rapides clartés et vapeurs passagères ?
Que ne puis-je prétendre (1) à votre illustre sort,
O vous, dont les grands noms sont exempts de la mort?
Eh ! pourquoi, dévoré par cette folle envie,
Vais-je étendre mes vœux au delà de ma vie ?
Par de brillants travaux je cherche à dissiper
Cette nuit dont le temps me doit envelopper.
Des siècles à venir je m'occupe sans cesse,
Ce qu'ils diront de moi m'agite et m'intéresse.
Je veux m'éterniser, et dans ma vanité
J'apprends que je suis fait (2) pour l'immortalité.
De tout bien qui périt mon âme est mécontente.
Grand Dieu ! c'est donc à toi de remplir mon attente.
Si je dois me borner aux plaisirs d'un instant,
Fallait-il pour si peu m'appeler du néant ?
Et si j'attends en vain une gloire immortelle,
Fallait-il me donner un cœur qui n'aimât qu'elle?

Que dis-je ? libre en tout, je fais ce que je veux,
Mais dépend il de moi de vouloir être heureux ?
Pour le vouloir, je sens que je ne suis plus libre.
C'est alors qu'en mon cœur il n'est plus d'équilibre.
Et, qu'aspirant toujours à la félicité,
Dans mon ambition je suis nécessité.
Quoi ! l'homme n'est-il pas l'ouvrage d'un bon maî-
[tre ?
Puisqu'il veut être heureux, il est donc fait pour
[l'être.
Sur la terre, il est vrai, je vois dans le malheur
La vertu gémissant (3) et le vice en honneur ;

Mais j'élève mes yeux vers ce maître suprême,
Et je le reconnais dans ce désordre même.
S'il le permet, il doit le réparer un jour :
Il veut que l'homme espère un plus heureux séjour
Oui pour un autre temps, l'Etre juste et sévère,
Ainsi que sa bonté réserve sa colère.

Père des fictions, les poëtes menteurs,
De ces dogmes, dit on, furent les inventeurs ;
Et sitôt que la Grèce (1), ivre de son Homère,
Eut de l'empire sombre admiré la chimère,
Le peuple, qu'effrayaient Tisiphone et ses sœurs,
D'un charmant Elysée espéra les douceurs.

Pluton fut leur ouvrage, et leurs mains, je l'avoue
Etendirent jadis Ixion sur sa roue.
L'onde affreuse du Styx, qui coulait sous leurs lois,
Ferma les noirs cachots qu'elle entoura neuf fois.
Ils livrèrent Tantale à des ondes perfides,
Qui s'échappaient sans cesse à ses lèvres arides.
Par l'urne de Minos, et ses arrêts cruels,
Ils jetèrent l'effroi dans l'âme des mortels.
Ils leur firent entendre une ombre malheureuse,
Qui, poussant vers le ciel une voix douloureuse,
S'écriait : *Par les maux que je souffre en ces lieux,*
Apprenez, ô mortels (2), *à respecter les dieux.*
Hardis fabricateurs de mensonges utiles,
Eussent-ils pu trouver des auditeurs dociles,
Sans la secrète voix, plus forte que la leur,
Cette voix qui nous crie au fond de notre cœur,
Qu'un juge nous attend, dont la main équitable
Tient de nos actions le compte redoutable ?
Il ne laissera point l'innocent en oubli.
Espérons et souffrons, tout sera rétabli.

L'attente d'un vengeur, qui console Socrate
Lui fait subir l'arrêt de sa patrie ingrate.
Proscrit par l'injustice, il expire content,
Et je l'admirerais jusqu'au dernier instant,
S'il ne me nommait pas, ô demande frivole !
La victime (3) qu'il veut que pour lui l'on immole.

> Aspicerem, lætosque diu florere nocentes,
> Vexarique pios; rursus labefacta cadebat
> Religio.....
> Abstulit hunc tandem Ruffini pœna tumultum,
> Absolvitque deos.

Cette raison est fausse : le ciel ne se justifie pas toujours de cette façon. Combien de scélérats n'ont point été punis sur la terre ! Claudien en devait conclure un autre séjour où tout sera rétabli. « Si la mort était la ruine de tout, disait Platon, ce serait un grand gain pour les méchants..... mais non : notre âme emporte avec elle ses bonnes et ses mauvaises actions, qui sont la cause de son bonheur ou de son malheur éternel. »

(1) Les poëtes ont conservé par leurs fables la tradition universelle de l'immortalité des âmes. C'est ce que dit Cicéron : « Permanere animos arbitramur, consensu nationum omnium : qua in sede maneant, qualesque sint, ratione discendum est. Cujus ignoratio finxit inferos..... inde Homeri tota νεκυια; inde in vicinia nostra Averni lacus, » etc. Et de là aussi la description des enfers dans Platon, qui dépeint le séjour des justes et le séjour des méchants. Ceux qui ont commis des crimes qui peuvent être expiés par des peines passagères, n'y restent qu'un an.

(2) Virgile dépeint un impie dans le Tartare, qui s'écrie :

> Discite justitiam moniti, et non temnere divos.

(3) Socrate, qui paraît si admirable dans le récit que Platon fait de sa mort, finit ses fameux discours en demandant qu'on offre un coq à Esculape. Ceux qui ne peuvent

mentum divinitatis suæ, » dit Sénèque, « quod divina delectant, nec ut alienis interest, sed ut suis. » Cicéron, dans le *traité de la Vieillesse*, fait la même réflexion. « Sic mihi persuasi, sic sentio. Cum tanta celeritas animorum sit, tanta memoria præteritorum, futurorumque providentia, tot artes, tantæ scientiæ, tot inventa, non posse eam naturam quæ res eas contineat, esse mortalem. » Et dans les Tusculanes, il dit encore que nous devons connaître notre âme, que nous ne voyons pas, comme nous connaissons Dieu sans le voir, mais par ses œuvres : « Mentem hominis, quamvis eam non videas, tamen, ut Deum agnoscis ex operibus ejus, sic ex memoria rerum et inventione, et celeritate motus, omnique pulchritudine virtutis, mentem agnoscito. »

(1) Cicéron fait valoir cet argument. « Quid procreatio liberorum, quid propagatio nominis, quid ipsa sepulcrorum monumenta significant, nisi nos futura cogitare? » Sur quoi Montagne fait cette réflexion : « Un soin extrême tient l'homme d'allonger son être. Il y a pourvu par toutes ses pièces. Pour les corps sont les sépultures, pour les noms la gloire. Il a employé toutes ses opinions à se rebâtir, impatient de sa fortune, et à s'étayer. L'âme va quêtant de toutes parts des consolations où elle s'attache et se plante. » Montagne en devait conclure la grandeur d'un être que rien de périssable ne peut contenter.

(2) Cette preuve frappait Saint-Evremont. *La preuve*, dit-il, *la plus sensible que j'aie trouvée de l'immortalité de l'âme, est le désir que j'ai de toujours être.*

(3) *Vidi lacrymas innocentium, et neminem consolatorem.* Eccl. IV. Ce désordre a souvent fait murmurer les païens contre la Providence. C'est ainsi que s'exprime Claudien :

> Sed cum res hominum tanta caligine volvi

Que notre esprit est faible et s'égare aisément !

Mais, que dis-je ? le mien s'égare en ce moment.
De l'immortalité tes promesses (1) pompeuses,
A moi-même, ô raison, me deviennent douteuses.
Quoi ! cette âme sujette à tant d'obscurité
Peut-elle être un rayon de la Divinité ?
Dieu brillant de lumière, est-ce là ton image ?
O parfait ouvrier, l'homme est-il ton ouvrage ?
Dans un corps, il est vrai, je suis emprisonné :
Mais pour quel crime affreux y suis-je condamné ?
Cruellement puni sans me trouver coupable,
Et toujours à moi-même énigme inconcevable,
Qu'ai-je fait ? Par pitié, raison, sois mon soutien :
Réponds-moi. Mais hélas ! tu ne me dis plus rien.
A mon secours enfin j'appelle tous les hommes.
Je demande où l'on va, d'où l'on vient, qui nous sommes;
Et tous sont occupés, sans songer à mes maux,
De ces amusements qu'ils nomment leurs travaux.
On détruit, on élève, on s'intrigue, on projette :
Sans cesse l'on écrit, et sans cesse on répète.
L'un jaloux de ses vers, vain fruit d'un doux repos,
Croit que Dieu ne l'a fait que pour ranger des mots.
L'autre, assis pour entendre et juger nos querelles,
Dicte un amas d'arrêts, qui les rend éternelles.
Cent fois j'ai souhaité, j'en fais l'aveu honteux,
Pouvoir de mes malheurs me distraire comme eux;
Et risquant sans remords mon âme infortunée,
Attendre du hasard ma triste destinée.
Quelques-uns (2), m'a-t-on dit, cherchant la vérité,
Dans un savant loisir ont longtemps médité :
Et leurs veilles ont fait la gloire de la Grèce :
Dans l'école d'Athène habita la sagesse.
Puisse, pour m'exposer ce merveilleux tableau,
Raphaël prendre encor son sublime pinceau !

Que de héros fameux ! quels graves personnages !
Que vois-je ? la discorde au milieu de ces sages;
Et de maîtres, entr'eux sans cesse divisés,
Naissent des sectateurs l'un à l'autre opposés.
Nos folles vanités (3) font pleurer Héraclite;
Ces mêmes vanités font rire Démocrite.
Quel remède à nos maux, que des ris ou des pleurs !
Qu'ils en cherchent la cause, et guérissent nos cœurs.
Habitant des tombeaux (1), que t'apprend leur silence?
« Les atomes erraient dans un espace immense :
« Déclinant de leur route ils se sont approchés :
« Durs, inégaux, sans peine ils se sont accrochés.
« Le hasard a rendu la nature parfaite.
« L'œil au-dessous du front se creusa sa retraite :
« Les bras au haut du corps se trouvèrent liés :
« La terre heureusement se durcit sous nos pieds.
« L'univers fut le fruit de ce prompt assemblage :
« L'être libre et pensant en fut aussi l'ouvrage. »
Par honneur, Hippocrate, ou par pitié du moins,
Va guérir ce rêveur (2) si digne de tes soins.
C'est à l'eau (3) dont tout sort que Thalès nous ramène :
L'air seul a tout produit, nous dit Anaximène;
Et l'éternel pleureur assure que le feu
De l'univers naissant mit les ressorts en jeu.
Pyrrhon, qui n'a trouvé rien de sûr que son doute,
De peur de s'égarer ne prend aucune route.
Insensible à la vie, insensible à la mort,
Il ne sait quand il veille, il ne sait quand il dort;
Et de son indolence, au milieu d'un orage,
Un stupide animal (4) est en effet l'image.
Orné de sa besace, et fier de son manteau,
Cet orgueilleux n'apprend qu'à rouler un tonneau.
Oui, sa lanterne (5) en main, Diogène m'irrite :
Il cherche un homme, et lui n'est qu'un fou que j'évite.

C'est assez (6) contempler ces astres si parfaits :
Anaxagore, enfin dis-nous qui les a faits.
Mais quelle douce voix enchante mon oreille?
Tandis qu'en ces jardins (7) Epicure sommeille,
Que de voluptueux répètent ses leçons,
Mollement étendus sur de tendres gazons!
Malheureux, jouissez promptement de la vie :
Hâtez-vous, le temps fuit, et la Parque ennemie,
D'un coup de son ciseau va vous rendre au néant :
Par un plaisir encor volez-lui cet instant.

se persuader que la dernière parole de ce héros de l'antiquité ait été si puérile, y cherchent un sens allégorique : mais ce sens est bien enveloppé ; et la réponse de Criton, *Nous ferons ce que vous souhaitez*, fait voir qu'il prend la parole de Socrate dans le sens naturel, c'est-à-dire dans le sens superstitieux.

(1) Sénèque a ainsi appelé les preuves de l'immortalité de l'âme : *Credebam facile opinionibus magnorum virorum, rem gratissimam promittentium magis quam probantium.* Cicéron paraît quelquefois penser de même. Ce n'est pas que la raison ne donne de cette vérité des preuves certaines; mais comme elles sont toutes spirituelles, l'âme les oublie quand elle retombe dans les sens, et elle y retombe souvent, ce qui fait dire à M. Bossuet : « L'âme, dégradée par le péché, captive du corps d'où lui viennent ses plaisirs et ses douleurs, ne pense, pour ainsi dire, que corps, et se mêlant avec le corps qu'elle anime, elle a peine à la fin à s'en distinguer; elle s'oublie et se méconnaît elle-même.

(2) Tous les peuples ont été plongés dans les ténèbres de l'idolâtrie, et tous les peuples ont eu des philosophes qui ont cherché la lumière : les prêtres en Egypte, les mages dans la Perse; les brahmanes dans les Indes; les druides dans les Gaules et les fameux sages de la Grèce. Quelle lumière ont-ils trouvée ? S'ils en avaient trouvé une certaine, on n'eût point vu tant de systèmes et tant d'écoles.

(3) Héraclite, surnommé le pleureur, gémissait de la folie du genre humain : Démocrite s'en moquait. Tous deux avaient raison, et en même temps tous deux étaient fous de porter les choses à l'excès.

(1) Démocrite, qui se retira dans les tombeaux d'Abdère pour mieux méditer, attribuait à la rencontre fortuite des atomes la création du monde et même la liberté de l'homme. Quel rapport entre la déclinaison des atomes et cette liberté? Ce système, qui fut aussi celui d'Epicure et de Lucrèce, fait honte à l'esprit humain.

(2) Les Abdéritains, craignant que Démocrite ne devînt fou, lui envoyèrent Hippocrate pour rétablir sa santé altérée.

(3) La folie des philosophes a toujours été de chercher l'origine des choses. Suivant Thalès, c'était l'eau ; suivant Anaximène c'était l'air, et suivant Héraclite c'était le feu.

(4) Pyrrhon, dans une tempête, montra à ceux qui étaient avec lui dans le vaisseau, un pourceau qui mangeait aussi tranquillement qu'à son ordinaire, voulant les rassurer par cet exemple. Ce philosophe, qui doutait de tout, a donné son nom à une secte nombreuse.

(5) Diogène n'avait ni religion, ni pudeur, ni raison. Et quand Alexandre disait qu'*il voudrait être Diogène, s'il n'était pas Alexandre*, il fait voir que son envie de se distinguer du reste des hommes allait jusqu'à la folie.

(6) Anaxagore, interrogé pourquoi il était né, répondit, *Pour contempler le soleil et la lune.*

(7) Epicure, appelé par Cicéron, *homo voluptarius*; par Sénèque, *magister voluptatis*. et Horace ne prend pas cette volupté pour une joie spirituelle, quand il se nomme *Epicuri de grege porcum.*

Votre austère rival, pâle, mélancolique,
Fait de ses grands (1) discours résonner le Portique.
Je tremble en l'écoutant; sa vertu me fait peur.
Je ne puis comme lui rire dans la douleur;
J'ose la croire un mal, et le crois sans attendre
Que la goutte (2) en fureur me contraigne à l'apprendre.
L'Académie enfin, par la voix de Platon,
Va dissiper en moi tout l'ennui de Zénon.
Mais de Platon lui-même, et qu'attendre et que croire,
Quand de ne rien savoir son maître fait sa gloire?
Incertain comme lui (3), n'osant rien hasarder,
Il réfute, il propose, et laisse à décider.
Par quelques vérités à peine il me console :
Il s'arrête, il hésite, il doute, et me désole.
Son disciple jaloux (4), prompt à l'abandonner,
Se retire au Lycée, et m'y veut entraîner.
Mais à l'homme inquiet, le maître d'Alexandre
Du terrible avenir ne daigne rien apprendre.
Que me fait sa morale, et tout son vain savoir,
S'il me laisse mourir sans un rayon d'espoir?
Loin des longs raisonneurs que la Grèce publie,
Le mystique vieillard (5) m'appelle en Italie.
La mort, si je l'en crois, ne doit point m'affliger :
On ne périt jamais, on ne fait que changer :
Et l'homme et l'animal, par un accord étrange,
De leurs âmes entr'eux font un bizarre échange.
De prisons en prisons renfermés tour à tour,
Nous mourons seulement pour retourner au jour.
Triste immortalité! frivole récompense
D'une abstinence austère et de tant de silence!

Philosophes : que dis-je? antiques discoureurs,
C'est prêter trop longtemps l'oreille à vos erreurs.
Ainsi donc étourdi de pompeuses paroles,
Plus troublé que jamais je sors de vos écoles.
Vous promettez beaucoup : de vos grands noms frappé,
J'attendais tout de vous, et vous m'avez trompé.
Du seul fils d'Ariston je n'ai point à me plaindre (6);
Ennemi du mensonge, il m'apprend à le craindre :
Il tremble à chaque pas, et vers la vérité
Je sens qu'il me conduit par sa timidité.
D'un heureux avenir je lui dois l'espérance.
D'un Dieu qui me chérit j'entrevois la puissance.
Mais s'il m'aime ce Dieu, dans un désordre affreux,
Doit-il laisser languir un sujet malheureux?
Pourquoi de tant d'honneur, et de tant de misère
Réunit-il en moi l'assemblage adultère?
Prodigue de ses biens, un père plein d'amour
S'empresse d'enrichir ceux qu'il a mis au jour.
L'être toujours heureux, rend heureux ses ouvrages (1);
Il s'aime, son amour s'étend sur ses images.
Il nous punit : de quoi? nous l'a-t-il révélé?
La terre est un exil : pourquoi suis-je exilé?
Qui suis-je? mais hélas! plus je veux me connaître,
Plus la peine et le trouble en moi semblent renaître.
Qui suis-je? Qui pourra me le développer?
Voilà, Platon, voilà le nœud qu'il faut couper.
Platon ne parle plus, ou je l'entends lui-même
Avouer le besoin (2) d'un oracle suprême.
Platon ne parle plus, quel sera mon secours?
Il faut donc me résoudre à m'ignorer toujours.
Dans ce nuage épais quel flambeau peut me luire?
Dans ce dédale obscur quel fil peut me conduire?
Qui me débrouillera ce chaos plein d'horreur?
Mon cœur désespéré (3) se livre à sa fureur.
Vivre sans se connaître est un trop dur supplice :
Que, par pitié du moins, la mort m'anéantisse.
O ciel, c'est ta rigueur que j'implore à genoux :
Daigne écraser enfin l'objet de ton courroux.
Montagnes, couvrez-moi : terre, ouvre tes abîmes :
Si je suis si coupable, engloutis tous mes crimes;
Et périsse à jamais le jour infortuné
Où l'on dit à mon père, *Un enfant vous est né.*

(1) Le fameux portique d'Athènes sous lequel Zénon, chef des Stoïciens, tenait son école. Il se fit devenir pâle, parce que l'oracle lui avait recommandé de prendre la couleur des morts.

(2) Les stoïciens, dans leur orgueilleuse philosophie, faisaient de leur sage un homme que rien ne pouvait ébranler. Un d'eux, dans les vives douleurs de la goutte, s'écria : *Tu as beau faire, douleur, je n'avouerai pas que tu sois un mal.*

(3) Socrate et Platon ont débité des vérités admirables, mais toujours avec un air de doute. *Suum illud, nihil ut affirmet, tenet ad extremum*, dit Cicéron de Socrate; et il dit de Platon : *In Platonis libris nil affirmatur : in utramque partem multa disseruntur.*

(4) Aristote, après avoir été longtemps disciple de Platon, se sépara de lui et se fit chef d'une secte contraire. Il donnait ses leçons en se promenant dans le Lycée. On ne sait ce qu'il a pensé sur l'immortalité de l'âme : ce qui est d'autant plus étonnant qu'il a écrit sur l'âme et a fait des traités de morale.

(5) Pythagore, qui débitait ses principes sous le voile des énigmes, ordonna à ses disciples l'abstinence et le silence. On sait son système de la métempsycose :

Omnia mutantur, nihil interit, errat et illinc
Huc venit, hinc illuc, et quoslibet occupat artus
Spiritus, eque feris humana in corpora transit;
Inque feris noster.

(6) Platon, fils d'Ariston, a bien senti la difficulté : ce n'est pas sa faute s'il n'a pu la résoudre, *rem vidit, causam nescivit.* La réminiscence qu'il imaginait, c'est-à-dire, l'opinion que nos âmes ont existé avant nos corps, n'y répond pas, non plus que le système fameux des deux principes. Cicéron, dans son Hortensius, cité par saint Augustin, approchait de plus près en disant que nous naissons pour expier quelque crime commis dans une vie précédente : *Ob aliqua scelera suscepta in vita superiore, pœnarum luendarum causa nos esse natos.* Mais quelle avait été cette vie? Bayle avoue qu'on ne peut se tirer de cette difficulté que par la révélation. « L'histoire, dit-il, est le récit des malheurs et des crimes des hommes. Il n'y a point de villes sans hôpitaux ni potences, parce que l'homme est malheureux et méchant. Mais pourquoi les païens n'avaient-ils rien à dire de bon sur cela? C'est par la révélation qu'on peut s'en débarrasser. »

(1) C'est le grand principe que saint Augustin répète contre Julien, pour prouver le péché originel : SUB DEO JUSTO NEMO MISER NISI MEREATUR.

(2) « A moins, dit-il dans le *Phédon*, qu'on ne nous donne une voie plus sûre, comme quelque promesse ou révélation divine; afin que sur elle, comme sur un vaisseau qui ne court aucun danger, nous achevions heureusement le voyage de notre vie. »

(3) « J'admire, dit M. Pascal, comment on n'entre pas en désespoir d'un si misérable état. » Un auteur fameux prétend réfuter ainsi cette pensée : « Quand je vois Paris ou Londres, je ne vois aucune raison pour entrer dans ce désespoir dont parle M. Pascal. J'y vois des hommes heureux autant que la nature humaine le comporte... Il y a bien de l'orgueil et de la témérité à prétendre que, par notre nature, nous devons être mieux que nous ne sommes. » Je le prétends, sans me croire orgueilleux ni téméraire : et qui se console, parce qu'il voit Paris et Londres, peut bien appeler ces objets de consolation, *solatia luctus exigua ingentis.* Quelques agréments que nous puissions trouver sur la terre, nous sentons bien qu'ils sont, comme dit saint Augustin, *solatia miserorum.*

De mon état cruel quand je me désespère,
Et sens avec Platon qu'il faut qu'un Dieu m'éclaire;
J'apprends qu'un peuple entier garde encore aujourd'hui
Un livre qu'autrefois le ciel dicta pour lui.
Ah! s'il est vrai, j'y cours. Quelle route ai-je à suivre?
Où faut-il s'adresser? à quel peuple? à quel livre?
Si Dieu nous a parlé, qu'a-t-il dit? je le croi.

Pour chercher de ce Dieu la véritable loi,
Parmi tant de mortels je trouve à peine un guide.
Ensevelis, hélas! dans un repos stupide,
Ou piongés presque tous dans de frivoles soins,
Leur plus grand intérêt les occupe le moins.
Montagne m'entretient de sa douce indolence :
Sait-il de quel côté doit pencher la balance (1) ?
Ce n'est pas vers le but (2) que Bayle veut marcher ;
C'est l'obstacle qu'il aime, il ne veut que chercher.
Pour toi, coupable auteur d'un ténébreux système (3),
Qui de tout réuni formes l'Etre suprême,
Et qui, m'éblouissant par tes pompeux discours,
Anéantis ce Dieu dont tu parles toujours ;
Caché dans ton nuage, impénétrable asile,
A l'abri de mes coups, tu peux rester tranquille.
Qu'à sonder l'épaisseur de ton obscurité
Tes hardis sectateurs mettent leur vanité,
Et jaloux d'un honneur où je n'ose prétendre,
Se disputent entre eux la gloire de t'entendre.
Le déiste du moins me parle sans détours :
Content de sa raison qu'il me vante toujours (4),
Elle seule l'éclaire; il marche à sa lumière.
Ouvre les yeux (1), ingrat, connais-la tout entière,
Cette même raison m'éclaire comme toi :
Tu la verras bientôt me conduire à la foi.
Au jour dont j'ai besoin elle-même m'appelle,
Et m'apprend à chercher un guide meilleur qu'elle.
D'une Religion je lui dois le désir :
C'est avec elle encor que je vais la choisir.

(1) Il est représenté regardant une balance suspendue en l'air, avec cette devise : Que sais-je?

(2) J'en parle plus au long dans mon épître à Rousseau.

(3) Ceux mêmes qui se vantent d'entendre mieux Spinosa ne s'entendent pas entre eux. Bayle, plus capable qu'un autre de saisir son système, après avoir réfuté son grand principe, que Dieu est tout, répond à ceux qui l'accusaient de réfuter Spinosa sans le comprendre : « Si je n'ai pas entendu cette proposition, ce n'est pas ma faute. Je parlerais avec moins de confiance si j'avais écrit contre tout le système de Spinosa : il me serait sans doute arrivé plus d'une fois de n'entendre pas ce qu'il veut dire, et il n'y a nulle apparence qu'il se soit bien entendu lui-même. »

(4) C'est Bayle lui-même qui dans l'article des manichéens, compare la raison à la loi de Moïse. « La loi, dit-il, suivant les théologiens, n'était propre qu'à faire connaître à l'homme son impuissance, la nécessité d'un rédempteur et d'une loi miséricordieuse : elle était un pédagogue pour nous mener à Jésus-Christ. Disons à peu près de même de la raison : elle n'est propre qu'à faire connaître à l'homme ses ténèbres, son impuissance et la nécessité d'une révélation. » Elle l'a fait jusqu'ici, elle va me guider encore dans la recherche de cette révélation, en me montrant les preuves de la religion véritable. Elle va me conduire jusqu'à celui qui guérit les maux, de la grandeur desquels elle m'a si bien convaincu. C'est ce qu'elle ne pouvait faire pour les païens. Les plus éclairés étaient aussi convaincus par elle de ces mêmes maux, et reconnaissant que Dieu était irrité contre nous, ils pouvaient comparer le supplice qu'il nous faisait souffrir, en réunissant en nous tant de grandeur et de misère, au supplice que ce tyran, dont parle Virgile, faisait souffrir à ceux qui, attachés à des corps morts, périssaient lentement dans cet embrassement funeste.

Mortua quin etiam jungebat corpora vivis,
Componens manibusque manus atque oribus ora :
Tormenti genus! et sanie taboque fluentes
Complexu in misero longâ sic morte necabat.

Voilà l'état affreux de l'homme depuis le péché : tel est ce joug terrible imposé sur lui, dont parle l'Eccléss., c. XL. *Occupatio magna creata est omnibus hominibus, et jugum grave super filios Adam, à die exitus de ventre matris eorum, usque in diem sepulturæ*, etc. Les pélagiens, qui niaient le péché originel, étaient forcés de soutenir que nous étions dans le même état où Dieu nous avait créés. S. Augustin, en leur opposant la peinture de l'homme depuis sa naissance jusqu'à sa mort, leur demandait comment une créature innocente pouvait naître si malheureuse. Il faut, leur disait-il, accuser Dieu, ou d'injustice ou d'impuissance. *Sed quia nec injustus, nec impotens est Deus, restat quod grave jugum super filios Adam non fuisset, nisi delicti originalis meritum præcessisset.* C'est donc à ce péché que la raison nous rappelle, et c'est par là qu'elle nous fait sentir la nécessité d'une révélation.

(1) Qui la connaît tout entière ne se livre pas à elle seule. Elle est une lumière obscurcie. *Obrutus quidam divinus ignis*, disait Cicéron. Sa lumière et son obscurité l'ont fait trop estimer des uns et trop mépriser des autres. De là ces sectes si différentes entre elles, des stoïciens et des pyrrhoniens, qui ont pour fondement, l'une notre orgueil, l'autre notre misère. *Ut solum certum sit, nihil esse certi, nec miserius quidquam homine aut superbius*, disait Pline le naturaliste. Montagne, qui a poussé le pyrrhonisme jusqu'à dire en regardant sa balance, *Que sais-je ?* et non pas *je ne sais*, parce qu'il ne veut rien assurer, et qu'il doute même s'il doute, ne s'attache qu'à humilier l'homme. *L'ignorance et l'incuriosité*, dit-il, *sont deux doux oreillers pour une tête bien faite.* Bayle appelle la raison *un principe de destruction et non d'édification, qui ne sert qu'à des doutes.* Et comme il se contredit souvent lui-même, il a mieux qu'un autre prouvé la faiblesse de l'homme. Les anciens pyrrhoniens étaient excusables. La raison alors ne pouvait pas mieux faire pour nous. Mais depuis qu'elle nous mène à la religion, des personnes comme Montagne et Bayle sont-elles excusables? *Exclure la raison et n'admettre que la raison*, dit Pascal, *sont deux excès également dangereux.* Tout croire et ne rien croire sont aussi deux excès, qui, quoiqu'opposés, ont une même source, le défaut d'examen. Qui croit tout prend la moindre lueur pour une véritable lumière : qui doute de tout prend le moindre nuage pour une véritable obscurité.

Chant troisième.

Cette ville autrefois maîtresse de la terre,
Rome, qui par le fer et le droit de la guerre
Domina si longtemps sur toute nation;
Rome domine encor par la Religion.
Avec plus de douceur, et non moins d'étendue,
Son empire établi frappe d'abord ma vue.
Ces peuples (1) que l'erreur rendit ses ennemis,
Contre elle révoltés, à son Dieu sont soumis.
Tout le Nord est chrétien, tout l'Orient encore
Est semé de mortels que ce grand titre honore.
Je vois, le fer en main, le superbe Ottoman
Opposer à ce nom (1) celui de Musulman.

(1) Comme, dans cet ouvrage, il ne s'agit point de la catholicité de l'Eglise, mais de la verité de la religion chrétienne; toutes les sectes chrétiennes sont également pour moi. Je parlerai, à la fin du VI^e^ chant, de celles qui ont le malheur d'être séparées de nous.

(1) Musulman signifie *vrai croyant*. C'est le titre que se donnent les sectateurs de Mahomet. Mais si l'Evangile est

Il me semble d'abord que l'un et l'autre en guerre,
Mahomet et le Christ, se disputent la terre.
Mais de la Mecque (1) en vain le fameux fugitif
Sous ses bizarres lois tient l'Orient captif :
En vain près du tombeau dont Médine est si fière,
Turc, Arabe, Persan, tout baise la poussière ;
Le livre, dont l'aspect fait trembler le turban,
Et qui rend le muphti respectable au sultan,
Que dicta, nous dit-on, la colombe au prophète (2),
M'apprend qu'il n'est du ciel qu'un second interprète ;
Que le Christ avant lui, premier ambassadeur,
Vint de l'homme tombé relever la grandeur(3).
Oui, le rival du Dieu que les chrétiens m'annoncent,
Rend hommage lui-même à ce nom qu'ils prononcent.
O chrétien, je t'admire, et je reviens à toi :
L'un et l'autre hémisphère est rempli de ta loi (4).
Des oracles du ciel es-tu dépositaire?
De ta Religion quel est le caractère?

Si tu veux, répond-il, chercher sa vérité,
Remonte seulement à son antiquité.
L'histoire t'apprendrait sa naissance et son âge,
Si de l'homme en effet sa gloire était l'ouvrage.
Mais avec l'univers son âge prend son cours :
Elle naquit le jour que naquirent les jours.
A peine du néant l'homme venait d'éclore (5),
Déjà coulait pour lui le pur sang que j'adore :
Et mes premiers écrits, annales des humains,
Des mains du premier peuple ont passé dans mes mains.
Quand le ciel eut permis qu'à la race mortelle
Un livre conservât sa parole éternelle,
Aux neveux d'Israël (Dieu les aimait alors)
Moïse confia le plus grand des trésors.
Son histoire est la leur. Elle ne leur présente
Que traits dont la mémoire était alors récente ;
Et leur historien ne leur déguise pas
Qu'ils sont murmurateurs, séditieux, ingrats.
Son livre cependant fut le précieux gage
Qu'un père à ses enfants laissait pour héritage.
Dans ce livre (1) par eux de tout temps révéré
Le nombre des mots (2) même est un nombre sacré.
Ils ont peur qu'une main téméraire et profane
N'ose altérer un jour la loi qui les condamne,
La loi, qui de leur long et cruel châtiment
Montre à leurs ennemis le juste fondement,
Et nous apprend à tous par quels profonds mystères
Ces insensés (hélas! ils ont été nos pères),
Ces gentils, qui n'étaient que les enfants d'Adam,
Ont été préférés aux enfants d'Abraham.
Du Dieu qui les poursuit annonçant la justice,
Ils vont porter partout l'arrêt de leur supplice.
Sans villes, et sans rois, sans temples, sans autels (3) ;
Vaincus, proscrits, errants, l'opprobre des mortels,
Pourquoi de tant de maux leur demander la cause?
Va prendre dans leurs mains le livre qui l'expose.
Là tu suivras ce peuple, et liras tour à tour
Ce qu'il fut, ce qu'il est, ce qu'il doit être un jour.

Je m'arrête, et surpris d'un si nouveau spectacle
Je contemple ce peuple, ou plutôt ce miracle,
Nés d'un sang, qui jamais dans un sang étranger,
Après un cours si long n'a pu se mélanger ;
Nés du sang de Jacob, le père de leurs pères,
Dispersés, mais unis, ces hommes sont tous frères.
Même religion, même législateur :
Ils respectent toujours le nom du même Auteur :

vrai, Mahomet est un imposteur, puisqu'il établit une religion contraire ; et si l'Evangile est faux, Mahomet est encore un imposteur, puisqu'il s'en autorise et se dit envoyé pour le confirmer.

(1) On prétend que Mahomet, indigné contre la Mecque, lieu de sa naissance, dont il avait été obligé de s'enfuir, voulut que Médine fût le lieu de sa sépulture. C'est à Médine que son fameux tombeau attire les Musulmans qui doivent faire ce pèlerinage une fois en leur vie.

(2) On a dit que Mahomet se mettait du grain dans l'oreille, et avait dressé un pigeon à l'y venir prendre, pour faire croire qu'il était inspiré par une colombe que le ciel lui envoyait. J'ai rapporté ce fait sur la foi de Grotius : mais comme je ne veux rien avancer que de certain, je ne le garantis pas. Plusieurs savants le regardent comme un conte inventé par les ennemis des mahométans; et Reland, dans son Traité sur leur religion, réfute Grotius. Cependant suivant un passage des deux Maronites cité par Bayle à l'article de Mahomet, on trouve dans le territoire de la Mecque des pigeons qu'on respecte comme sacrés, parce qu'on croit qu'ils descendent de celui qui approchait de l'oreille de Mahomet. Si ce second fait est véritable, il prouve le premier.

(3) Mahomet avoue que Moïse fut d'abord envoyé du ciel; et après Moïse vient le Messie, qu'il appelle le Verbe. Voici comme il parle, suivant la traduction de du Ryer : *Le Messie Jésus, fils de Marie, est prophète et apôtre de Dieu, son verbe et son esprit. Les Juifs disent l'avoir crucifié : certainement ils ne l'ont pas crucifié, mais un qui lui ressemblait. Dieu l'a enlevé, et il sera témoin contre eux au jour du jugement.* Si ce Jésus est prophète et apôtre, Mahomet ne l'est donc pas.

(4) Je ne comprends pas pourquoi Bayle, à l'article de Mahomet, avance que sa religion est plus étendue que la chrétienne. Il ne s'agit pas de comparer l'étendue des pays mahométans à l'étendue des pays chrétiens, mais le nombre des hommes qui croient à Mahomet ou à Jésus-Christ. En réunissant toutes les sectes chrétiennes, il est certain que les chrétiens sont en beaucoup plus grand nombre : la terre en est remplie. Les mahométans possèdent de vastes pays ; mais ils n'y sont jamais seuls. L'Eglise grecque est très-nombreuse : il y a beaucoup de chrétiens parmi les mahométans; il n'y a point de mahométans parmi les chrétiens. (V. Grot. de Vera Relig. l. 2, tit. 81.)

(5) Saint Jean, Apoc. c. 13. dit que l'*Agneau a été immolé dès la création du monde :* « Qui (Agnus) occisus est ab origine mundi.» Ce qui est vrai en plusieurs manières : 1° parce que Dieu avait formé le décret éternel de la mort et de la passion de Jésus-Christ; 2° parce que les mérites de sa mort ont été appliqués aux hommes depuis Adam jusqu'à Jésus-Christ comme ils le sont depuis Jésus-Christ jusqu'à la fin des siècles ; 3° parce que les sacrifices des patriarches et des prêtres de l'ancienne loi étaient des types du sacrifice du Sauveur du monde.

(1) « Ce livre qui les déshonore, dit Pascal, ils le conservent aux dépens de leur vie : c'est une sincérité qui n'a point d'exemple dans le monde ni sa racine dans la nature.»

(2) Rien n'est plus surprenant que l'application et l'industrie que les Juifs ont apportées pour préserver la loi de toute corruption, qui aurait pu s'y glisser, ou par l'ignorance des copistes, ou par la malice de leurs ennemis. Ils ont inventé pour cela la Masore, qu'ils ont appelée *la haie de la loi*, et qui consiste 1° à marquer par des points-voyelles tous les mots, dont l'usage auparavant fixait la lecture ; 2° à compter toutes les sections, les chapitres, les mots et les lettres des mots; les *a*, les *b*, etc. de chaque livre et de tous les livres ensemble de la loi, et de marquer la lettre du milieu du livre, comme dans la dernière Bible de Vanderhoogt. R. Joseph de Crète, cité par Buxtorf dans son *Tiberias* écrit : « Nos maîtres ont dit qu'il y avait dans la loi 600,000 lettres, selon le nombre des Israélites ; mais Rabbi Saadia assure qu'il y en a environ 800,000. Je n'entreprends pas de concilier ces différents sentiments. Que Dieu éclaire nos yeux par l'avénement du Messie. Amen.» Voilà un beau motif du désir du Messie, pour apprendre le nombre des lettres de la loi, au lieu de désirer d'en obtenir de lui l'esprit.

(3) C'est ce que dit le prophète Osée : « Sedebunt filii Israel, sine rege, et sine principe, et sine sacrificio, et sine altari. »

Et tant de malheureux répandus dans le monde
Ne font qu'une famille éparse et vagabonde.
Mèdes, Assyriens, vous êtes disparus :
Parthes, Carthaginois, Romains, vous n'êtes plus.
Et toi, fier Sarrasin, qu'as-tu fait de ta gloire?
Il ne reste de toi que ton nom dans l'histoire.
Ces destructeurs d'Etats sont détruits par le temps,
Et la terre cent fois a changé d'habitants,
Tandis qu'un peuple (1) seul, que tout peuple déteste,
S'obstine à nous montrer son déplorable reste.

Que nous font, disent-ils, vos opprobres cruels,
Si le Dieu d'Abraham veut nous rendre immortels?
Non, non. Le Dieu vivant, stable dans sa parole,
A juré : son serment ne sera point frivole.
Il n'a point déchiré le contrat solennel
Qu'il remit dans les mains de l'antique Israël.
Sur ses heureux enfants *une étoile doit luire*,
Et du sang de Jacob un chef doit nous conduire.
En vain par son oubli Dieu semble nous punir :
Nous espérons toujours celui qui doit venir.
Fidèles au milieu de nos longues misères,
Nous attendons le Roi qu'ont attendu nos pères.
Le grand jour, il est vrai, qui leur fut annoncé
Devrait briller sur nous, et son terme est passé.
Gardons-nous toutefois, trop hardis interprètes,
De supputer les temps marqués par les prophètes.
Maudit soit le mortel (2) par qui sont calculés
Des jours cent fois prédits, dès longtemps écoulés.
Non que de ses serments l'Eternel se repente;
Mais puisqu'il a voulu prolonger notre attente,
L'esclave avec son maître a-t-il droit de compter?
Ce calcul insolent vous osez le tenter,
Sacriléges chrétiens, jaloux de nos richesses,
Qui croyez posséder l'objet de nos promesses.
Hélas! de quelle ardeur, si ce maître eût paru,
Sous ses nobles drapeaux tout son peuple eût couru!
Qu'il vous ferait gémir sous le poids de ses armes,
Et payer chèrement l'intérêt de nos larmes!

Ainsi parlent les Juifs : terrible aveuglement!
D'un crime inconcevable étrange châtiment!
Leur roi promis du ciel, s'il n'en veut point descendre,
Si son terme est passé, pourquoi toujours l'attendre?
Ils attendront toujours : cet oracle est rendu :
Le voile tant prédit (1) est sur eux étendu.
Des antiques auteurs de ce fameux volume,
Dieu, qui seul sait les temps, a donc conduit la plume.
Sans doute il est sacré, ce livre dont je voi
Tant de prédictions s'accomplir devant moi.
Respectant désormais sa vérité divine,
De la Religion j'y cherche l'origine.

Je l'ouvre, et vois d'abord un ouvrier parfait,
Dont *au commencement* la parole a tout fait.
Le premier des humains qui lui doit sa naissance,
Par son souffle inspiré, fait à sa ressemblance,
Et que doivent servir tous les êtres divers,
Comme dans son domaine entre dans l'univers.
Il ne put sans orgueil soutenir tant de gloire;
A l'ange séducteur il céda la victoire,
Et perdit tous ses droits à la félicité,
Droits qu'il aurait transmis à sa postérité,
Mais que révoqua tous la suprême Justice.
L'immuable décret d'un éternel supplice
Réglait déjà le sort de l'ange ténébreux.
Coupable comme lui, toutefois plus heureux,
Quand tout, pour nous punir, s'armait dans la nature,
L'homme entendit parler d'une grâce future (2) :
Et dans le même arrêt dont il fut accablé,
Par un mot d'espérance il se vit consolé.
A cet instant commence et se suit d'âge en âge,
De l'homme réparé l'auguste et grand ouvrage;
Et son Réparateur alors comme aujourd'hui,
Ou promis, ou donné, réunit tout en lui.

On peut donc l'expliquer par ce livre admirable,
Aux Platons, comme à moi, l'énigme inconcevable (3).
Le nuage s'écarte, et mes yeux sont ouverts.
Je vois le coup fatal qui change l'univers;
J'y vois entrer le crime et son désordre extrême.
Enfin je ne suis plus un mystère à moi-même (4).
Le nœud se développe (5), un rayon qui me luit
De ce sombre chaos a dissipé la nuit.

Mais l'enfant innocent peut-il pour héritage?...
Ce doute seul, hélas! ramène le nuage,
Et ce n'est plus encor qu'un chaos que je voi.
Dieu, l'homme et l'univers, tout y rentre pour moi.

(1) Trois choses remarquables sur les Juifs. 1° Leur grand nombre, *malgré* le carnage horrible qui s'en est fait sous les empereurs romains, et dans plusieurs persécutions qu'ils ont essuyées depuis. 2° Leur dispersion et leur durée sur toute la terre, malgré la haine de toutes les nations. 3° Leur attachement à leur loi malgré la raison, qui leur dit que le temps de cette loi est passé, et malgré leur penchant. Ce peuple qui, sous ses prophètes, sous ses rois, à la vue même de leur temple, était toujours prêt à embrasser les religions étrangères, est resté depuis sa ruine constamment attaché à la sienne, pour être de la nôtre une preuve continuelle et vivante. Cet attachement à leur loi est cause de leur multiplication, parce qu'ils regardent toujours le célibat comme un état de malédiction : il est cause qu'ils ne se sont jamais confondus avec les autres peuples, parce que loin de s'unir à eux par le mariage, leur obligation de ne manger que les choses qu'ils ont eux-mêmes préparées les empêche d'avoir même avec eux la société de la table. Par là, méprisés et haïs partout, déclarés incapables de posséder des biens-fonds, ils sont obligés de vivre du trafic, par conséquent d'être dispersés par tout le monde. C'est ainsi que s'accomplissent les prophéties.

(2) C'est le douzième des 13 articles de leur foi, dressés par Rabbi Moïse, fils de Maimon, le plus raisonnable des rabbins: *Maudits soient ceux qui supputeront le temps du Messie.*

(1) Ce voile, figuré par celui de Moïse, est resté sur les yeux des Juifs jusqu'aujourd'hui. Nous le disons encore, comme S. Paul le disait, 2 Cor. 3 : *Usque in hodiernum diem idipsum velamen manet.*

(2) *Ipsa conteret caput tuum.* On ne peut donner qu'un sens prophétique à ces paroles. Ainsi dans le même moment où Dieu prononce aux hommes leur sentence de condamnation, il leur fait espérer un libérateur.

(3) Pourquoi sur la terre tant de beautés et d'imperfections? Pourquoi dans l'homme tant de grandeur et de misère? Pourquoi dans Dieu tant de colère et d'amour? La raison, qui ne peut expliquer cette énigme, aimait mieux autrefois admettre deux principes, l'un bon, l'autre mauvais, que de n'en admettre qu'un si contraire à lui-même. La révélation nous apprend que les contrariétés ne sont point dans l'Ouvrier, et ne sont dans l'ouvrage que par le changement que le péché y a causé. L'édifice est renversé, mais ses ruines font reconnaître sa grandeur.

(4) « L'homme, dit Pascal, en parlant du péché originel, est plus inconcevable sans ce mystère, que ce mystère n'est inconcevable à l'homme. »

(5) Tout ceci suppose ce qui a été dit à la fin du second chant.

Quand je crois, la lumière aussitôt m'est rendue :
Dieu, l'homme et l'univers, tout revient à ma vue.
L'ouvrage fut parfait, il est défiguré.
Apprenons à quel point l'homme s'est égaré.
Le père criminel d'une race proscrite
Peupla d'infortunés une terre maudite.
Pour prolonger des jours destinés aux douleurs,
Naissent les premiers arts (1), enfants de nos malheurs.
La branche en longs éclats cède au bras qui l'arrache :
Par le fer façonnée elle allonge la hache ;
L'homme avec son secours, non sans un long effort,
Ebranle et fait tomber l'arbre dont elle sort :
Et tandis qu'au fuseau la laine obéissante
Suit une main légère, une main plus pesante
Frappe à coups redoublés l'enclume qui gémit.
La lime mord l'acier, et l'oreille en frémit ;
Le voyageur qu'arrête un obstacle liquide,
A l'écorce d'un bois confie un pied timide.
Retenu par la peur, par l'intérêt pressé,
Il avance en tremblant ; le fleuve est traversé.
Bientôt ils oseront, les yeux vers les étoiles,
S'abandonner aux mers sur la foi de leurs voiles.
Avant que dans les pleurs ils pétrissent leur pain,
Avec de longs soupirs ils ont brisé le grain.
Un ruisseau par son cours (2), le vent par son haleine,
Peut à leurs faibles bras épargner tant de peine ;
Mais ces heureux secours, si présents à leurs yeux,
Quand ils les connaîtront, le monde sera vieux.
Homme né pour souffrir, prodige d'ignorance,
Où vas-tu donc chercher ta stupide arrogance ?

Tandis que le besoin, l'industrie et le temps
Polissent par degré tous les arts différents ;
Enfantés par l'orgueil, tous les crimes en foule
Inondent l'univers ; le fer luit, le sang coule.
Le premier que les champs burent avec horreur
Fut le sang qui d'un frère assouvit la fureur.
Ces malheureux tombant d'abîmes en abîmes
Fatiguèrent le ciel par tant de nouveaux crimes,
Qu'enfin, lent à punir, mais las d'être outragé,
Par un coup éclatant leur Maître fut vengé.
De la terre aussitôt les eaux couvrent la face :
Ils sont ensevelis ; c'était fait de leur race :
Mais un Juste épargné (3) va rendre en peu de temps
A ce monde désert de nouveaux habitants.
La terre toutefois jusque-là vigoureuse
Perdit de tous ses fruits la douceur savoureuse.
Des animaux (1) alors on chercha le secours ;
Leur chair soutint nos corps réduits à peu de jours.
Les poëtes, dont l'art par une audace étrange
Sait du faux et du vrai faire un confus mélange,
De leurs récits menteurs prirent pour fondements
Les fidèles récits de tant d'événements :
Et pour mieux amuser les oisives oreilles,
Cherchèrent dans ces faits leurs premières merveilles.
De là ces temps fameux qu'ils regrettent encor,
Doux empire de Rhée (2), âge pur, siècle d'or,
Où, sans qu'il fût besoin de lois ni de supplice,
L'amour de la vertu fit régner la justice ;
Siècle d'or (sous ce nom puisqu'ils l'ont célébré,
Ce siècle plus heureux, où l'or fut ignoré).
Sobre dans ses désirs, l'homme pour nourriture
Se contentait des fruits offerts par la nature.
La mort tardive (3) alors n'approchait qu'à pas lents.
Mais las de dépouiller les chênes de leurs glands,
Il essaya le fer sur l'animal timide.
La flèche dans les airs chercha l'oiseau rapide :
L'innocente brebis tomba sous sa fureur ;
Et ce sang au carnage accoutumant son cœur,
Le fer devint bientôt l'instrument de sa perte :
Et de crimes enfin la terre était couverte,
Lorsqu'un déluge affreux en fut le châtiment.
Tout nous rappelle encor ce grand événement.
Fable, histoire, physique ont un même langage (4).
Au livre des Hébreux ainsi tout rend hommage,
Et même l'on dirait (5) que, pour s'accréditer,
La fable en sa naissance ait voulu l'imiter.
Laissons-la toutefois s'égarer dans sa course,
Et de la vérité suivons toujours la source.

La terre sort des eaux et voit de toutes parts
Reparaître les fruits, les hommes et les arts.
Tout renaît ; nos malheurs et nos crimes ensemble.
Sous des toits chancelants d'abord on se rassemble :
La crainte fait chercher des asiles plus sûrs ;

(1) La Genèse en marque la naissance longtemps avant le déluge. Lucrèce prouve que le monde n'a pas été éternel, par la naissance des arts. M. Pope, dans son Essai sur l'homme, prétend que les bêtes nous ont appris les arts ; l'abeille à bâtir, la taupe à labourer, les vers à faire de la toile, etc. Démocrite avait eu la même opinion. Mais qu'en peut-on savoir ? nous avons assez de sujets véritables de nous humilier, sans en chercher d'incertains.

(2) On sait que les anciens ne connaissaient que les moulins à bras. Une ancienne épigramme grecque fait juger que les moulins à eau ont été connus du temps d'Auguste ; cependant il ne paraît pas que les Romains en aient fait usage. Les moulins à vent n'ont été connus que très-tard.

(3) Bérose, historien profane, cité par Josèphe contre Appion, parle du déluge universel dans les termes de Moïse. Abydénus, autre historien, cité par Eusèbe, rapporte l'histoire de l'arche qui sauva du déluge les hommes et les animaux. Plutarque parle de la colombe qui sortit de cette arche et rapporta des marques du retour du beau temps. Ce passage de Plutarque est dans son traité : *Si les animaux terrestres ont plus de sagacité que les aquatiques*. Lucien, dans son traité de la Déesse de Syrie, parle aussi de cette histoire de l'arche. Tant d'autorités tirées des païens doivent confondre ces beaux esprits, qui tournent en risée des faits éclatants, dont ils n'ont point approfondi les preuves. Mais leurs railleries ne peuvent séduire que ceux qui ont comme eux l'ignorance en partage.

(1) Le vingt-neuvième verset du premier chapitre de la Genèse a toujours fait croire qu'avant le déluge Dieu n'avait pas permis aux hommes de manger de la chair des animaux, et que ceux qui furent fidèles à ses ordres s'en abstinrent. Ce qui se rapporte à ce que disent les poëtes, que dans l'âge d'or on ne mangeait que des fruits.

(2) Aurea prima sata est ætas, quæ vindice nullo
Sponte suâ sine lege, fidem, rectumque colebat...
Pœna metusque aberant. (*Ovide.*)

(3) Plusieurs anciens historiens, cités par Josèphe, attestent la longue durée de la vie des premiers hommes ; l'Ecriture sainte, l'histoire et les poëtes disent la même chose.

(4) Le déluge universel est attesté par un grand nombre d'auteurs païens. La mémoire s'en est conservée dans presque toutes les nations, et même en Amérique. La nature en donne tous les jours des preuves, suivant ces paroles de M. de Fontenelle dans l'éloge de M. Leibnitz : « Les coquillages pétrifiés dans les terres, des pierres où se trouvent des empreintes de poissons ou de plantes, qui ne sont point du pays, médailles incontestables du déluge. »

(5) Quelques savants ont voulu expliquer cette conformité, en disant que les païens avaient eu connaissance des livres de Moïse ; mais il suffit que la mémoire d'événements si considérables soit toujours restée chez les hommes.

On creuse les fossés, on élève les murs.
Qu'une tour de mortels soit l'immortel ouvrage.
Dieu descend pour la voir et confond leur langage ;
Ne pouvant plus s'entendre, il se faut séparer.
Ils se rechercheront, mais pour se massacrer.
D'un importun voisin on jure la ruine.
On attaque, on renverse, on pille, on assassine.
Homme injuste et cruel, que dans son repentir
Le Dieu qui t'avait fait voulut anéantir,
Malheureux dont il vient d'abréger la carrière,
Pourquoi brille ce fer dans ta main meurtrière?
Le ciel t'a-t-il encore accordé trop de jours?
Mais qui va de leur rage entretenir le cours?
Quel intérêt les forme au grand art de la guerre?
Egaux et souverains, tous maîtres de la terre,
Ils la possèdent toute, en n'y possédant rien.
Il est à moi ce champ, ce canton c'est le mien.
Ce ruisseau... de mon bras il faut que tu l'obtiennes :
S'il coulait sous tes lois, qu'il coule sous les miennes.
On s'empare d'un arbre ; on usurpe un buisson.
De roi, de conquérant le vainqueur prend le nom.
Dans son vaste domaine il met cette rivière :
Bientôt cette montagne en sera la frontière.
L'Alexandre s'avance et n'est plus un brigand :
C'est l'heureux fondateur d'un empire puissant,
Que d'un nouvel empire alarme la naissance.
Provinces, nations, royaumes, tout commence.
La terre sur son sein ne voit que potentats
Qui partagent sa boue en superbes Etats :
Et sur elle on prépare aux majestés suprêmes,
Pourpre, trônes, palais, sceptres et diadèmes.

Mais lorsque par le fer leur droit est établi,
Le droit du ciel sur eux tombe presque en oubli,
Et, recherchant ce Dieu dont la mémoire expire,
L'homme croit le trouver dans tout ce qu'il admire.
De l'astre qui pour lui (1) renaît tous les matins,
Ainsi que la lumière il attend ses destins.
Aux feux inanimés qui roulent sur leurs têtes
Les peuples en tremblant demandent des conquêtes.
Des dons de leurs pareils, bientôt reconnaissants,
Ils adorent des arts les auteurs bienfaisants.
Devant son Osiris (2) l'Egypte est en prière :
Vainement un tombeau renferme sa poussière ;
Grossièrement taillée une pierre en tient lieu.
D'un tronc qui pourrissait le ciseau fait un dieu.
Du hurlant Anubis la ridicule image
Fait tomber à genoux tout ce peuple si sage.
Je ne vois chez Ammon qu'horreur, que cruauté :
Le sacrificateur, bourreau par piété,
Du barbare Moloch (1) assouvit la colère
Avec le sang du fils et les larmes du père.
Près de ce dieu cruel, un dieu voluptueux
Honoré par un culte impur, incestueux,
Chamos (2), qui de Moab engloutit les victimes,
De ses adorateurs n'exige que des crimes.
Que de gémissements et de lugubres cris !
O filles de Sidon ! vous pleurez Adonis :
Une dent sacrilége en a flétri les charmes ;
Et sa mort tous les ans renouvelle vos larmes (3).
Et toi, savante Grèce, à ces folles douleurs
Nous te verrons bientôt mêler aussi tes pleurs.
La foule de ces dieux qu'en Egypte on adore
Ne pouvant te suffire, à de nouveaux encore
De l'immortalité tu feras le présent :
Ton Atlas gémira sous un ciel trop pesant.
Nymphes, Faunes, Sylvains, divinités fécondes,
Peupleront les forêts, les montagnes, les ondes.
Chaque arbre aura la sienne, et les Romains un jour,
De ces maîtres vaincus esclaves à leur tour,
Prodigueront sans fin la majesté suprême (4).
Empereurs, favoris, Antinoüs lui-même
Par arrêt du sénat entreront dans les cieux,
Et les hommes seront plus rares que les dieux.

Terre, quelle est ta gloire, et quel temps de lumière
Quand la Divinité se rend si familière !
Courons, l'argent en main, entourer ses autels :
Elle est prête à répondre au moindre des mortels.
Dans Delphes, dans Délos elle fait sa demeure :
Aux sables de l'Afrique elle parle à toute heure (5) :
A Dodone (6) sans peine on peut l'entretenir,

(1) Suivant Platon et Diodore de Sicile, l'idolâtrie commença par le culte des astres : après les astres, on adora les auteurs des arts, les rois, les conquérants, les animaux utiles ou dangereux, les uns par reconnaissance, les autres par crainte. Suivant l'auteur de la Sagesse, l'idolâtrie commença par la sculpture, un père ayant fait représenter l'image de son fils mort. L'auteur de l'Histoire du ciel rapporte, par un système savant et ingénieux, l'idolâtrie à l'écriture symbolique des Egyptiens. Il y a grande apparence que l'idolâtrie a eu différentes origines chez les différentes nations.

(2) Osiris, suivant l'opinion commune, donna connaissance aux Egyptiens de plusieurs arts : ce qui le fit adorer après sa mort. L'auteur de l'Histoire du ciel explique autrement l'origine d'Osiris, d'Isis, et d'Anubis, au visage de chien, qui pour cela est appelé par Virgile *Latrator Anubis*. Sans examiner ces différents sentiments, il suffit de déplorer l'extravagance humaine, dont ces divinités sont des preuves incontestables.

(1) Divinité des Ammonites, à laquelle on sacrifiait des enfants. Presque toutes les nations ont immolé des victimes humaines; ce qui fait dire à saint Aug. : Quelle aliénation d'esprit ! Des fureurs, dont les hommes dans la vengeance ne sont pas capables, ramènent les dieux à la douceur. *Tantus est perturbatæ mentis et sedibus suis pulsæ furor, ut sic dii placentur, quemadmodum ne homines quidem sæviunt.*

(2) Divinité des Moabites, dont le culte était très-favorable aux voluptés, et à laquelle Salomon, séduit par les femmes, fit dresser un temple sur une montagne près de Jérusalem.

(3) Fête célèbre à Tyr et à Sidon. L'idolâtrie se communiqua des Egyptiens aux Phéniciens ; de ceux-ci aux Grecs, et des Grecs à tous les autres peuples. Les fêtes d'Adonis, qui se passaient à pleurer, firent dire à Cicéron : *Quid absurdius, quàm homines morte deletos reponere in Deos, quorum omnis cultus esset futurus in luctu !*

(4) L'homme est bien insensé, dit Montagne : il ne saurait forger un ciron, et il forge des dieux à douzaines. Pline plaignait l'homme de se laisser dominer par ses rêveries. *Quid infelicius homine, cui sua figmenta dominantur !*

(5) Le fameux temple de Jupiter Ammon, où voulut aller Alexandre. Caton, qui passait auprès de ce temple, n'y voulut point entrer, ne croyant pas, suivant Lucain, que le ciel eût plongé la vérité dans ces sables :

Steriles nec legit arenas
Ut caneret paucis, mersitque hoc pulvere verum.

(6) Les chênes de Dodone étaient célèbres, aussi bien que les colombes de cette même forêt, qui, dit-on, prédisaient aussi l'avenir. Où les hommes n'ont-ils pas cherché cette connaissance, qu'il leur est cependant plus avantageux de ne pas avoir, comme le dit Lucain :

Sit cæca futuri
Mens hominum fati : liceat sperare timenti.

Et d'un chêne prophète apprendre l'avenir.
Pourquoi le demander, s'il est inexplicable?
Que sert de le savoir, s'il est inévitable?
Des maux que nous craignons pourquoi nous assurer?
L'incertitude au moins nous permet d'espérer.
N'importe : les destins que le ciel nous prépare,
A notre impatience il faut qu'il les déclare,
Et s'ils ne sont écrits dans le cœur d'un taureau,
Nous irons les chercher dans le vol d'un oiseau.
O gravité de Rome! ô sagesse d'Athènes!
Quel culte extravagant! que de fêtes obscènes!
Quels sont tous ces secrets dont on ne peut parler?
O mystères suspects qu'on n'ose révéler!
Tandis que sagement on cache leur folie,
Chez d'ignorants Hébreux, femme, enfant, tout publie :
C'est de toute notre âme et de tout notre cœur
Que nous devons aimer notre Dieu, le Seigneur,
L'Etre unique, qui fit le ciel, la terre et l'homme.
JE SUIS CELUI QUI SUIS, *c'est ainsi qu'il se nomme* (1).
Et sur l'homme et sur Dieu sublimes vérités!
Dans un pays obscur d'où viennent ces clartés?
Ce seul coin de la terre est sauvé du naufrage.
Le Dieu qui le protége en écarte l'orage.
L'ordre des éléments se renverse à sa voix;
La nature (2) est contrainte à s'écarter des lois
Qu'au premier jour du monde il lui dicta lui-même,
Mais que change à son gré sa volonté suprême.
Ce peuple si sincère attestant aujourd'hui
Les prodiges nombreux que le ciel fit pour lui,
Dans ses solennités en garde la mémoire.
Je pourrais dans mes vers en retracer l'histoire.
L'on y verrait encor la mer ouvrir ses eaux,
Les rochers s'amollir et se fondre en ruisseaux,
Les fleuves effrayés remonter à leur source,
L'astre pompeux du jour s'arrêter dans sa course.
Mais frappé tout à coup par l'éclat glorieux
Que les prophètes saints font briller à mes yeux;
Chez un peuple qui marche au milieu des miracles
Je ne veux m'arrêter qu'au plus grand des spectacles.
Dans un temps qu'à des jours et tranquilles et longs,
A de fertiles champs, à des troupeaux féconds,
Il semble que le ciel ait borné ses promesses,
On voit, ambitieux de plus nobles richesses,
Des hommes pleins du Dieu dont ils sont inspirés,
Errants, de peaux couverts (1), des villes retirés;
Ils n'y vont quelquefois, ministres inflexibles,
Que pour y prononcer des menaces terribles.
Aux rois épouvantés ils n'adressent leur voix,
Que comme ambassadeurs du Souverain des rois.
Chassés, tristes objets d'opprobres et de haines,
Déchirés par le fer, maudits, chargés de chaînes,
Dans les antres cachés, contents dans leur malheur
De se rassasier du pain de la douleur,
Admirables mortels dont la terre est indigne,
Ils répètent que Dieu *rejettera sa vigne;*
Que sur une autre terre, et sous un ciel nouveau
Le loup doit dans les champs bondir avec l'agneau.
Ils répètent que *Dieu, las du sang des génisses,*
Abolissant enfin d'impuissants sacrifices,
Verra la pure hostie immolée en tous lieux.
La terre produira son germe précieux.
Du juste de Sion que les îles attendent,
Déjà de tous côtés les rayons se répandent.
De son immense gloire ils sont environnés,
Quand par un autre objet tout à coup détournés,
Ce Juste à leurs regards n'est plus reconnaissable.
Sans beauté, sans éclat, ignoré, méprisable,
Frappé du ciel, chargé du poids de nos malheurs,
Le dernier des humains, et l'homme de douleurs,
Avec des scélérats ainsi que leur complice,
Comme un agneau paisible on le mène au supplice.
Quel autre que le Dieu, qui dévoile les temps
Présentait à leurs yeux (2) ces tableaux différents?
Ils nous font espérer *un maître redoutable,*
Le prince de la paix, le Dieu fort, l'Admirable.
Son trône est entouré des rois humiliés :
Ses ennemis vaincus frémissent à ses pieds :
Son règne s'étendra sur les races futures.
Sa gloire disparaît, *et couvert de blessures,*
C'est le pasteur mourant d'un troupeau dispersé.
En contemplant celui que ses mains ont percé,
Saisi d'étonnement un peuple est en alarmes :
La mort d'un fils unique arrache moins de larmes.
David, qui voit de loin ce brillant rejeton,
Plus sage, plus heureux, plus grand que Salomon,

(1) En même temps que Tacite parle des Juifs avec un souverain mépris, il leur attribue sur la Divinité les plus grandes idées qu'on en puisse avoir. Où ce peuple ignorant les avait-il pu prendre? Nous avons vu tous les autres peuples dans les ténèbres de l'idolâtrie, et parmi eux des philosophes divisés par des systèmes contraires. Chez les Juifs la vérité d'un seul Dieu conservée : point de philosophes, mais des prophètes dont nous allons parler, qui loin d'être divisés entre eux, se rendent témoignage les uns aux autres, s'autorisent mutuellement, et ont toujours le même objet en vue.

(2) Les miracles sont des événements extraordinaires, que la suite des lois naturelles ne peut produire. C'est en cela qu'ils sont pour nous le langage de Dieu; parce que la suite des lois naturelles ne peut être interrompue que par celui même qui a établi ces lois. Spinosa définit un miracle, un événement rare, arrivé par des lois de la nature qui nous sont inconnues; comme s'il était plus difficile à Dieu de déranger les lois qu'il a établies, que d'en entretenir la continuelle exécution. Qu'il multiplie cinq pains pour nourrir cinq mille hommes, c'est un effet qu'il opère par lui seul et par une volonté particulière; et comme il est extraordinaire, nous l'appelons *miracle*. Qu'il multiplie le blé par le concours de la terre, du soleil, des pluies, etc., c'est un effet qu'il produit par une volonté générale et par les causes secondes : mais quelle chaîne de causes secondes, dont tous les anneaux se répondent depuis le commencement du monde! Ces effets ne nous surprennent pas, parce que nos yeux y sont accoutumés : c'est pourquoi, quand Dieu a voulu nous réveiller, il a opéré les effets extraordinaires que nous appelons *miracles*.

(1) Élie était vêtu de peau : Isaïe portait un sac : Abdias ne portait que du pain et de l'eau aux prophètes qui vivaient dans les cavernes : Elisée refuse les présents de Naaman. Des hommes pareils ne cherchaient pas les avantages de cette vie, quoique sous une loi qui semblait n'en promettre pas d'autres. Ils ne songeaient à plaire ni au peuple ni aux princes. Quelle différence entre de semblables prophètes et ceux qui chez les Grecs, osant prendre le même nom, vivaient dans le temple de Delphes! Leur attention à faire leur cour aux princes les plus puissants avait fait dire ce bon mot, qu'*Apollon philippisait*, parce que ses oracles étaient toujours favorables à Philippe.

(2) Est-il naturel de voir toujours le même objet sous deux points de vue si opposés? Cependant c'est ainsi que tous les prophètes contemplent Jésus-Christ. Lorsque Moïse et Elie sont avec lui sur le Thabor, quoiqu'ils le voient brillant comme le soleil, ils s'entretiennent avec lui de sa mort et de ses souffrances.

Du sein de l'Eternel sortir avant l'aurore,
Dans l'horreur des tourments David le voit encore.
Du roi de Babylone admirable captif,
A deux objets divers Dieu te rend attentif.
Elevé sur son trône, à son Fils qui s'avance
Il donne à haute voix l'empire et la puissance.
Mais tout change à tes yeux : ce Fils est immolé;
Le Christ est mis à mort, le lieu saint désolé :
Le grand prêtre éperdu dans la fange se roule :
Tout périt; l'autel tombe et le temple s'écroule.
C'est ce même captif (1) qui voit tous à leurs rangs,
Pareils à des éclairs, passer les conquérants.
Il voit naître et mourir leurs superbes empires.
Babylone, c'est toi qui sous le Perse expires.
Alexandre punit tes vainqueurs florissants.
Rome punit la Grèce et venge les Persans.
Elle renversera toute grandeur suprême;
Et le marteau fatal sera brisé lui-même.
O Rome, tes débris seront les fondements
D'un empire vainqueur des hommes et des temps!

Mais ce n'est point assez qu'annonçant ces miracles,
Des prophètes nombreux répètent leurs oracles.
Tout rempli du dessein qu'il doit exécuter,
Dieu par des coups d'essai semble le méditer :
A nos yeux à toute heure il en montre une image;
Et dans ses premiers traits crayonne son ouvrage.
Que les plus tendres mains conduisent au bûcher
Ce fils obéissant qui s'y laisse attacher;
Paisible sacrifice, où le prêtre tranquille
Va frapper sans pâlir sa victime immobile;
Que l'enfant le plus cher, en esclave vendu,
Et du sein de l'opprobre à la gloire rendu,
Aimé, craint, adoré des villes étrangères,
Soit enfin reconnu par ses perfides frères;
Pour le sang d'un agneau, que rempli de respect
L'ange exterminateur s'écarte à son aspect;
Que de tant de maisons au glaive condamnées
Celles que teint son sang soient seules épargnées;
Qu'en attachant ses yeux sur un signe élevé,
Par un heureux regard le mourant soit sauvé;
Que le jour de tristesse où le grand prêtre expire,
A tant de malheureux que son trépas retire
Des asiles prescrits à leur captivité
Devienne un jour de grâce et de félicité;
Que par les criminels proscrit pendant l'orage
Le Juste en périssant les sauve du naufrage :
Qu'il revive, et ne soit victime que trois jours,
Du monstre qui parut l'engloutir pour toujours :
Tout m'annonce de loin ce que le ciel projette;
Et sans cesse conduit par un peuple prophète (1),
J'arrive pas à pas au terme désiré,
Où le Dieu tant de fois prédit et figuré
Doit de son règne saint établir la puissance,
Ce règne dont mes vers vont chanter la naissance.

(1) « Occidetur Christus.... et civitatem et sanctuarium dissipabit populus cum duce venturo, et finis ejus vastitas... et erit in templo abominatio desolationis. » *Dan.* 9. Ces prophéties de Daniel sont si claires, que Porphyre les croyait supposées. Qu'on compare à Daniel, dit Abadie, Tite-Live, Justin et Polybe, on doutera si ce prophète ne mérite pas aussi bien qu'eux le titre d'historien.

(1) Saint Augustin dit, en parlant des patriarches, que non-seulement leur bouche était prophétique, mais que toute leur vie l'était aussi. *Illorum non tantùm lingua, sed et vita prophetica fuit.* Tertullien a dit de même : *Ut verbis, ita et rebus prophetatum.* De tant de figures je ne rapporte que quelques-unes des plus éclatantes, comme Isaac, Joseph, le serpent d'airain, l'Agneau pascal, les villes de refuge d'où l'on ne pouvait sortir qu'à la mort du grand prêtre, et enfin Jonas. Le célèbre évêque de Rochester, qui mourut à Paris, il y a quelques années, méditait un ouvrage sur la religion chrétienne, qu'il voulait prouver par les types. En effet, un homme qui soutiendrait que la ressemblance qui se trouve dans les événements arrivés à tant de personnes différentes, ne s'y trouve que par hasard, et n'a aucun rapport à Jésus-Christ, serait aussi peu sensé que celui qui, voyant plusieurs portraits du roi faits par différents peintres, soutiendrait qu'aucun de ces peintres n'a eu dessein de représenter le roi, et que tous ces portraits ne lui ressemblent que par hasard.

Chant quatrième.

Les empires détruits (1), les trônes renversés,
Les champs couverts de morts, les peuples dispersés,
Et tous ces grands revers, que notre erreur commune
Croit nommer justement les jeux de la fortune,
Sont les jeux de Celui qui, maître de nos cœurs,
A ses desseins secrets fait servir nos fureurs,
Et, de nos passions réglant la folle ivresse,
De ses projets par elle accomplit la sagesse.
Les conquérants n'ont fait par leur ambition
Que hâter les progrès de la Religion :
Nos haines, nos combats ont affermi sa gloire :
C'est le prouver assez que conter son histoire.

Je sais bien que féconde en agréments divers
La riche fiction est le charme des vers.
Nous vivons du mensonge, et le fruit de nos veilles
N'est que l'art d'amuser par de fausses merveilles :
Mais à des faits divins mon écrit consacré,
Par ces vains ornements serait déshonoré.
Je laisse à Sannasar (1) son audace profane :
Loin de moi ces attraits que mon sujet condamne :
L'âme de mon récit est la simplicité.
Ici tout est merveille et tout est vérité.

Le Dieu qui dans ses mains tient la paix et la guerre,
Tranquille au haut des cieux change à son gré la terre.
Avant que le lien de la Religion (2)

(1) Quand nous regardons avec Bossuet tous les événements du monde dans ce point de vue, l'histoire universelle devient l'histoire de la Religion. « Tous les empires, dit-il, ont concouru au bien de cette religion, et à la gloire de Dieu, qui s'en est servi pour châtier, ou pour exercer, ou pour étendre, ou pour protéger son peuple. »

(1) J'ai parlé dans ma préface de l'abus que Sannasar avait fait des fictions dans son poëme *de partu Virginis.*

(2) Polybe et Plutarque reconnurent eux-mêmes que la fortune des Romains n'était pas l'effet d'une fortune aveugle, mais d'une Providence divine. Ils ne pouvaient savoir quel était le dessein de cette Providence. Bossuet nous le fait remarquer, et Origène avait, avant lui, fait la même réflexion sur cet empire universel de Rome, au temps de Jésus-Christ. Le commerce de tant de peuples autrefois

Soit le lien commun de toute nation,
Il veut que l'univers ne soit qu'un seul empire
L'ambition de Rome à ce dessein conspire;
Mais un Etat si vaste, en proie aux factions,
Est le règne du trouble et des divisions.
Il veut que sur la terre aux mêmes lois soumise,
Un paisible commerce en tous lieux favorise
De ses ordres nouveaux les ministres divins.
Ils pourront les porter par de libres chemins,
Si l'univers n'a plus pour maître qu'un seul homme.
C'est ce Dieu qui le veut : la liberté de Rome
Ranimant ses soldats par César abattus,
Du dernier coup frappée, expire avec Brutus.
Dans ses hardis vaisseaux (1) une reine ose encore
Rassembler follement les peuples de l'Aurore.
Elle fuit, l'insensée : avec elle tout fuit,
Et son indigne amant honteusement la suit.
Jusqu'à Rome bientôt par Auguste traînées (2)
Toutes les nations à son char enchaînées,
L'Arabe, le Gelon, le brûlant Africain,
Et l'habitant glacé du nord le plus lointain,
Vont orner du vainqueur la marche triomphante.
Le Parthe s'en alarme, et d'une main tremblante
Rapporte les drapeaux à Crassus arrachés.
Dans leurs Alpes en vain les Rhètes sont cachés :
La foudre les atteint, tout subit l'esclavage.
L'Araxe mugissant sous un pont qui l'outrage,
De son antique orgueil reçoit le châtiment,
Et l'Euphrate soumis coule plus mollement.
Paisible souverain (3) des mers et de la terre,
Auguste ferme enfin le temple de la guerre.
Il est fermé ce temple, où par cent nœuds d'airain
La Discorde attachée, et déplorant en vain
Tant de complots détruits, tant de fureurs trompées,
Frémit sur un amas de lances et d'épées.
Aux champs déshonorés par de si longs combats
La main du laboureur rend leurs premiers appas.
Le marchand loin du port, autrefois son asile,
Fait voler ses vaisseaux sur une mer tranquille.

Les poëtes surpris d'un spectacle si beau
Sont saisis à l'instant d'un transport tout nouveau.
Ils annoncent que Rome, après tant de miracles,
Va voir le temps heureux prédit par ses oracles.
Un siècle (1), disent-ils, *recommence son cours,*
Qui doit de l'âge d'or nous ramener les jours.
Déjà descend du ciel une race nouvelle;
La terre va reprendre une face plus belle;
Tout y deviendra pur, et ses premiers forfaits,
S'il en reste, seront effacés pour jamais.

Tant de prédictions qui frappent les oreilles,
Font d'un grand changement espérer les merveilles.
Vers l'Orient alors chacun tourne les yeux;
C'est de là qu'on attend ce Roi victorieux,
Qui, sortant des climats où le jour prend naissance,
Doit soumettre la terre à son obéissance.
Jérusalem s'éveille à des bruits si flatteurs (2) :
L'héritier de Jacob en cherche les auteurs.
Des prophètes sacrés parcourant les volumes,
Sans peine il reconnaît le siècle, dont leurs plumes
Ont décrit tant de fois les jours délicieux.
« Il est venu ce temps, l'espoir de nos aïeux,
« Où le fer, dont la dent rend les guérets fertiles,
« *Sera forgé du fer des lances inutiles.*
« La Justice et la Paix s'embrassent devant nous.
« Le glaive étincelant d'un royaume jaloux
« N'ose plus aujourd'hui s'irriter contre un autre :
« Le bonheur des humains nous annonce le nôtre.
« Sous un joug étranger nous avons succombé,
« *Et des mains de Juda notre sceptre est tombé*,
« Mais notre opprobre même assure notre gloire :
« Des promesses du ciel rappelons la mémoire. »

Cependant il paraît (3) à ce peuple étonné
Un homme (si ce nom lui peut être donné)
Qui sortant tout à coup d'une retraite obscure,
En maître et comme Dieu commande à la nature (4).
A sa voix sont ouverts des yeux longtemps fermés,

étrangers les uns aux autres, et depuis réunis sous la domination des Romains, fut un des plus puissants moyens dont Dieu se servit pour hâter le cours de l'Evangile.

(1) Antoine, qui fut mis en fuite avec Cléopâtre dans la bataille d'Actium, avait rassemblé les forces de l'Orient.

Victor ab auroræ populis et littore rubro
Ægyptum, viresque Orientis, et ultima secum
Bactra vehit. *Æneid.* VIII.

(2) C'est ce magnifique triomphe chanté par Virgile.

Incedunt victæ longo ordine gentes,
Quàm variæ linguis, habitu tàm vestis et armis.
Hìc Nomadum genus, et discinctos Mulciber Afros,
Hìc Lelegas, Carasque, sagittiferosque Gelonos
Pinxerat. Euphrates ibat jam mollior undis :
Extremique hominum Morini, Rhenusque bicornis,
Indomitique Dahæ, et pontem indignatus Araxes. *Æn.* VIII.

(3) Cette paix générale de la terre sous Auguste est décrite dans Virgile.

Claudentur belli portæ; Furor impius intus
Sæva sedens super arma, et centum vinctus ahenis
Post tergum nodis, fremet horridus ore cruento. *Æn.* I.

Elle est encore décrite par Horace,

Tutus bos etenim rura perambulat :
Nutrit rura Ceres, almaque faustitas :
Pacatum volitant per mare navitæ....

Et par Velleius Paterculus. « Finita bella civilia, sepulta externa, reversa pax, sopitus ubique armorum furor... rediit cultus agris, sacris honos, securitas hominibus, etc. »

(1) Je ne prétends pas attribuer directement au Messie, comme quelques-uns l'ont fait, cette Eglogue de Virgile; mais il n'est pas non plus vraisemblable que pour Pollion, ou Marcellus, ou Drusus, le poëte ait pris un ton si élevé. Virgile, comme le remarque Servius, plein de la grandeur d'Auguste, entre dans l'enthousiasme, et se rappelle les prédictions des sibylles, *Cumæi carminis*. Ces prédictions d'*un maître qui viendrait de l'Orient renouveler toutes choses*, sont rapportées dans Suétone et dans Tacite. Josèphe les appliqua à Vespasien. Voici ce que dit Suétone : « Percrebuerat Oriente toto vetus et constans opinio, esse in fatis ut Judæa profecti rerum potirentur. » Tacite y est conforme : « Pluribus persuasio inerat, antiquis sacerdotum libris contineri, eo ipso tempore fore, ut valesceret Oriens, profectique Judæa rerum potirentur. »

(2) Les Juifs étaient si persuadés que le temps du Messie était arrivé, que quelques-uns d'eux prirent Hérode pour le Messie. Ainsi en même temps qu'ils attendent le grand événement prédit par leurs prophètes, les Romains de leur côté attendent un grand changement, qui, suivant leurs sibylles, doit arriver sur la terre; et dans cette attente générale, Jésus-Christ paraît.

(3) Les miracles de Jésus-Christ sont avoués par Celse et par Julien l'Apostat, qui s'écrie : « Qu'a-t-il fait de considérable sur la terre? à moins qu'on ne regarde comme une grande merveille d'ouvrir les yeux aux aveugles, de guérir les malades, etc. » Pourquoi Julien veut-il que ce ne soit pas une grande merveille?

(4) Non-seulement la nature obéit quand il lui parle, mais quand il lui fait parler par ses serviteurs. Il envoie ses apôtres prêcher en leur disant : *Allez, guérissez les malades, ressuscitez les morts.* C'est un maître qui charge de ses commissions ceux qui lui appartiennent.

Du soleil qui les frappe éblouis et charmés.
D'un mot il fait tomber la barrière invincible,
Qui rendait une oreille aux sons inaccessible ;
Et la langue qui sort de la captivité,
Par de rapides chants bénit sa liberté.
Des malheureux traînaient leurs membres inutiles,
Qu'à son ordre à l'instant ils retrouvent dociles.
Le mourant étendu sur un lit de douleurs
De ses fils désolés court essuyer les pleurs.
La mort même n'est plus certaine de sa proie.
Objet tout à la fois d'épouvante et de joie,
Celui que du tombeau rappelle un cri puissant (1)
Se relève, et sa sœur pâlit en l'embrassant.
Il ne repousse point les fleuves vers leur source (2) :
Il ne dérange pas les astres dans leur course.
On lui demande en vain des signes dans les cieux.
Vient-il pour contenter les esprits curieux ?
Ce qu'il fait d'éclatant, c'est sur nous qu'il l'opère ;
Et pour nous sort de lui sa vertu salutaire.
Il guérit nos langueurs, il nous rappelle au jour :
Sa puissance toujours annonce son amour.
Mais c'est peu d'enchanter les yeux par ces merveilles,
Il parle : ses discours ravissent les oreilles.
Par lui sont annoncés de terribles arrêts ;
Par lui sont révélés de sublimes secrets,
Lui seul n'est point ému des secrets qu'il révèle :
Il parle froidement d'une gloire éternelle ;
Il étonne le monde, et n'est point étonné :
Dans cette même gloire il semble qu'il soit né :
Il paraît ici-bas peu jaloux de la sienne.
Qu'empressé de l'entendre un peuple le prévienne,
Il n'adoucit jamais aux esprits révoltés
Ses dogmes rigoureux, ses dures vérités. [donne.
C'est en vain qu'on murmure (3), il faut croire, il l'or-
D'un œil indifférent il voit qu'on l'abandonne.
Un disciple qui vient se jeter dans ses bras,
Et qui renonce à tout pour marcher sur ses pas,
Lui demande par grâce un délai nécessaire,
Un moment pour aller ensevelir son père.
Dès ce moment suis-moi, lui répond-il alors,
Et laisse aux morts le soin d'ensevelir leurs morts.
Quittons tout pour lui seul ; que rien ne nous arrête.
Cependant il n'a pas où reposer sa tête.

D'un tel législateur quel sera le destin ?
Jadis de la vertu Platon prévit la fin.
Que son héros, dit-il, attende avec courage
Tout ce que des méchants lui prépare la rage.
S'il se montre à la terre, à la terre arraché,
Proscrit, frappé, sanglant, *à la croix attaché* (1):
Paix secrète du cœur, gage de l'innocence,
C'est toi seule à sa mort qui seras sa défense.
L'oracle est accompli. Le Juste est immolé.
Tout s'émeut, et des bords du Jourdain désolé,
Au Tibre en un moment le bruit s'en fait entendre (2).
D'intrépides humains courent pour le répandre :
Ils volent : l'univers est rempli de leur voix.

« Repentez-vous, pleurez, et montez à sa croix.
« Quel que soit le forfait, la victime l'expie.
« Vous avez fait mourir le Maître de la vie.
« Celui que vos bourreaux traînaient en criminel,
« Est l'image, l'éclat, le Fils de l'Eternel.
« Ce Dieu dont la parole enfanta la lumière,
« Couché dans un tombeau dormait dans la poussière ;
« Mais la mort est vaincue, et l'enfer dépouillé.
« La nature a frémi, son Dieu s'est réveillé.
« Il vit, nos yeux l'ont vu. Croyez (3). » Parole étrange!
Ils commandent de croire : on les croit, et tout change.

Simples dans leurs discours, simples dans leurs écrits,
Les accusera-t-on d'éblouir nos esprits ?
Ils content leurs erreurs, leur honte, leur faiblesse(4).
Par eux, de leur naissance apprenant la bassesse (5),
J'apprends aussi par eux leur infidélité,
Le trouble de leur Maître, et sa timidité.
A l'aspect de la mort il s'attriste, il frissonne (6):

(1) Spinosa, au rapport de Bayle à son article, disait que s'il eût pu se persuader la résurrection de Lazare, il eût déchiré son système, et se serait fait chrétien. Spinosa croyait donc qu'il était le maître de changer son cœur. La résurrection de Lazare redoubla la haine des ennemis de Jésus-Christ et hâta sa mort. Les Juifs virent et ne crurent point, et Jésus-Christ leur en dit la raison : *Vous ne croyez point parce que vous n'êtes pas de mes brebis.* S. Jean. X.

(2) J'ai dit au troisième chant que Dieu avait, en faveur des Juifs, renversé l'ordre des éléments. La mer entr'ouverte, le soleil arrêté sont des miracles qui paraissent plus éclatants que ceux de Jésus-Christ. Quand on lui demande des signes dans le ciel, il n'en fait point. Ce n'est pas qu'il ne soit le maître de la nature. Quand il mourra, les ténèbres couvriront la terre ; mais pendant sa vie, *pertransiit benefaciendo.* Il récompense la foi de ceux qui l'accompagnent, fait des miracles de bonté en leur faveur, et prédit que ceux qui croiront en lui en feront de plus grands.

(3) La preuve en est dans le sixième chapitre de saint Jean. Quand il assure qu'il faut manger sa chair et boire son sang, plusieurs de ses disciples le quittent en murmurant, et en disant : *Durus est hic sermo.* Il se retire alors vers ses apôtres : *Et vous*, leur dit-il, *voulez-vous aussi me quitter ?* Que le déiste explique cette indifférence d'un fondateur de religion, pour s'attirer des sectateurs.

(1) Fameux passage de Platon appliqué à J.-C. par Grotius et M. de Meaux. Cicéron et Sénèque l'ont traduit. Ce dernier, par ces mots : *extendenda per patibulum manus*, désigne clairement le supplice de la croix. Le mot grec dans Platon désigne un supplice d'esclave, dans lequel le patient était attaché à un pieu.

(2) Les grands événements arrivés dans la Judée furent bientôt connus à Rome. Auguste, au rapport de Macrobe, ayant appris qu'Hérode avait fait mourir tous les enfants au-dessous de deux ans, et n'avait pas même épargné le sien, dit qu'il aimerait mieux être le porc d'Hérode que son fils. Tibère, au rapport de Tertullien, proposa au sénat de recevoir Jésus-Christ au nombre des dieux. Calcidius, philosophe platonicien, parle d'une étoile *qui annonça*, dit-il, non des malheurs, mais la naissance d'un Dieu. Phlégon, cité par Eusèbe, Origène et saint Jérôme, parle d'une éclipse, la plus grande qu'on eût jamais vue, et qui couvrit la terre de ténèbres. *Eum mundi casum relatum in arcanis vestris habetis*, disait Tertullien aux Romains.

(3) Non contents d'attester cette vérité, ils la scellent de leur sang. Il n'est que trop commun d'oublier après leur mort ceux qu'on a aimés le plus tendrement. Les apôtres ont abandonné et renoncé Jésus-Christ pendant qu'il vivait. Ils meurent pour lui, quand il a été crucifié. Ils l'ont donc vu ressuscité. Cette belle réflexion est de saint Jean Chrysostome.

(4) Ces faiblesses confirment les témoignages que les apôtres ont rendus depuis, comme le remarque M. Foster contre Tindal, dont le livre a été réfuté par plusieurs savants, et par M. l'évêque de Londres, qui, au commencement de ses lettres pastorales, se plaint de ce que son *diocèse est le théâtre des attentats contre la religion, d'où ils se répandent partout.*

(5) Qui les obligeait de nous dire qu'ils étaient des pécheurs ; qu'au jardin des Oliviers, ils ne purent veiller une heure avec leur Maître accablé de tristesse, et qu'ils prirent tous la fuite quand ils le virent en péril ? Pourquoi nous apprendre que saint Pierre le renia trois fois ?

(6) Pascal est peut-être le premier qui ait relevé

Languissant, prosterné, la force l'abandonne,
Et le calice amer qu'on lui doit présenter,
Loin de lui, s'il pouvait, il voudrait l'écarter.
Est-il donc d'un héros d'écouter la nature ?
Socrate en étouffa (1) jusqu'au moindre murmure.
L'imposture, féconde en discours séduisants,
Eût orné son récit de charmes plus puissants.

Leurs écrits, direz-vous, dépouillés d'artifice,
Ne font point dans leurs cœurs soupçonner de malice;
Trop simples en effet, et séduits les premiers,
Ils ont cru follement des mensonges grossiers.
Mais s'ils ont pu les croire, ont-ils pu les écrire
Parmi des ennemis prêts à les contredire ?
A peine aux yeux mortels leur Maître est disparu :
A toute heure, en tout lieu, tout un peuple l'a vu.
Qu'elle a d'autorité l'histoire (2) qu'en silence
Sont contraints d'écouter des témoins qu'elle offense!
Combien de ces témoins, déjà tous pleins de foi,
Juifs circoncis du cœur, ont reconnu pour Roi
De la Jérusalem éternelle, invisible,
Celui qui dans la leur, traité de roi risible,
D'épines couronné par les mains d'un bourreau,
Dans les siennes pour sceptre a vu mettre un roseau !
Vrais enfants d'Abraham, hâtez donc votre fuite,
Titus accourt. Sortez d'une ville proscrite.

En quel funeste état te découvrent mes yeux,
Ville jadis si belle, ô peuple ami des cieux !
Qu'as-tu fait à ton Dieu? sa vengeance est certaine.
Comment à tant d'amour succède tant de haine?
Son bras de jour en jour s'appesantit sur toi,
Et tu ne fus jamais plus zélé pour sa loi (3).
Combien d'avant-coureurs (4) annoncent ta ruine !
Et la guerre étrangère, et la guerre intestine,
Et les embrasements, et la peste, et la faim.
Que de maux rassemblés! l'orage éclate enfin ;
Le nuage est crevé, je vois partir la foudre.
Jérusalem n'est plus (1), et le temple est en poudre.
Les feux, malgré Titus, prompts à le consumer,
Ces feux vengeurs, le ciel saura les rallumer,
Quand des audacieux oseront entreprendre
De relever encor ce temple de sa cendre.
« O peuple que je plains, ton vainqueur est-ce moi (2) ?
« C'est ton Dieu, dit Titus, qui se venge de toi ;
« Oui, sans doute, le ciel les punit d'une offense :
« Je n'ai fait que prêter mon bras à sa vengeance. »
Ils l'ont bien mérité ce châtiment affreux.
Le sang de leur victime est retombé sur eux.
Le père a pour longtemps proscrit ses fils rebelles :
Le maître a retranché (3) les branches infidèles.
Il n'a point toutefois arraché l'arbre ingrat ;
Mais un nouveau prodige en a changé l'éclat.
Sur cet arbre étonné que de branches nouvelles,
Sauvages autrefois, aujourd'hui naturelles !
Que vois-je? l'étranger dépouille l'héritier,
Et le fils adopté succède le premier.

De ces nouveaux enfants (4) que la mère est féconde !
Ils ne font que de naître, et remplissent le monde.
Les maîtres des pays par le Nil arrosés,
D'une antique sagesse enfin désabusés,
Ont déjà de la croix embrassé la folie.
A l'aspect d'un bois vil le Parthe s'humilie :
Et réunis entre eux pour la première fois,
Les Scythes vagabonds reconnaissent des lois.
A l'auteur du soleil le Perse offre un hommage,
Que l'erreur si longtemps lui fit rendre à l'ouvrage
Des déserts libyens le farouche habitant,
Le Sarmate indocile, et l'Arabe inconstant (5),

cette admirable simplicité des évangélistes. Ils ne parlent jamais en termes injurieux des ennemis de Jésus-Christ, de ses bourreaux, ni de ses juges. Ils rapportent les faits, sans y ajouter aucune réflexion. Ils ne font remarquer ni la douceur de leur Maître, quand il reçoit un soufflet, ni sa constance dans le supplice dont ils ne disent que ce mot, *et ils le crucifièrent*. Le triomphe de son ascension semble devoir finir cette histoire d'une manière éclatante. Deux évangélistes n'en parlent pas ; les deux autres disent seulement, *et il fut enlevé dans les cieux*. Ce caractère de simplicité et d'indifférence pour attirer l'attention des lecteurs, ne leur est commun avec aucun écrivain, et leur est commun à tous quatre, quoiqu'ils aient écrit en différents lieux et en différents temps.

(1) L'intrépidité de Socrate devant ses juges est soutenue par sa fierté. Il ose leur dire que rien ne l'empêchera d'instruire publiquement, parce que le ciel le veut. Quelles preuves donne-t-il de sa mission et de ce génie qu'il prétend lui être attaché dès l'enfance? Il conclut son apologie par se déclarer digne d'être nourri aux dépens de la république ; et par sa hardiesse il révolte les juges qui le condamnent à mort. Jésus-Christ qui garde le silence devant ses juges et jusqu'à la mort, n'est pas venu donner l'exemple de la constance humaine, mais de la profonde obéissance: il est comme un agneau devant celui qui le tond.

(2) Les Juifs avouent qu'ils ont fait mourir Jésus-Christ dont les miracles sont attestés dans le Talmud. Pourquoi gardèrent-ils le silence quand les Evangiles parurent? Une histoire qui déshonore une nation, et n'est point contredite par elle; une histoire écrite par quatre témoins oculaires, qui la scellent de leur sang, est une histoire bien véritable.

(3) Leur célèbre ambassade à Caligula en est la preuve. Ils osèrent résister à un prince si terrible, qui voulait faire mettre sa statue dans le sanctuaire de leur temple. Ce peuple autrefois si enclin à l'idolâtrie était alors très-zélé pour sa loi, comme il l'est encore aujourd'hui.

(4) Le passage de Tacite est remarquable : « Visæ per cœlum concurrere acies, rutilantia arma, et subito igne nubium collucere templum : expansæ repentè delubri fores, et audita major humana vox, excedere deos : simul ingens motus excedentium. »

(1) Ils ne l'ont jamais pu relever; ils l'entreprirent sous Julien l'Apostat, mais ils furent repoussés par des flammes qui brûlèrent les hommes et les pierres. Ce fait n'est point douteux, puisqu'il est rapporté par un historien païen, et que saint Jean Chrysostome l'objecte plus d'une fois aux Juifs.

(2) Titus, après sa victoire, au rapport de Josèphe même, qui ne songe qu'à lui faire sa cour, ne voulut point recevoir les couronnes ni les congratulations, parce qu'il reconnut qu'il n'avait été que le ministre de la vengeance divine.

(3) Ainsi ce peuple dépositaire de la révélation, avec qui Dieu a fait alliance, à qui il a envoyé ses prophètes et son fils; ce peuple, d'où sont sortis les apôtres, dispersé jusqu'aujourd'hui, se présente à nous en tous lieux pour nous rappeler ces paroles de saint Paul : *Noli altum sapere, sed time : si enim Deus naturalibus ramis non pepercit, ne forte nec tibi parcat.* Rom. XI.

(4) Ce n'est point ici un de ces dénombrements que grossit une imagination poétique. On le trouvera bien plus considérable dans le traité de Grotius de *vera Religione*, titre *de admirabili propagatione Religionis*.

On peut bien appliquer au triomphe de la foi, les vers de Virgile sur le triomphe d'Auguste :

Incedunt victæ longo ordine gentes,
Quam variæ linguis, habitu tam vestis, etc.

Tertullien, au second siècle, soutenait que l'empire de Jésus-Christ était plus étendu que ne l'avait été celui d'Alexandre et celui des Romains. Saint Justin compte d'innombrables nations dans l'Eglise. Saint Irénée en fait un catalogue encore plus nombreux. Cent ans après, Origène et Arnobe disent que le christianisme est répandu partout où le soleil porte sa lumière.

(5) M. l'abbé Desfontaines remarque sur ce vers, que les Polonais, qui sont les Sarmates de l'Europe, n'ont reçu l'Evangile que dans le dixième siècle. Ce qu'il dit est vrai

De ses sauvages mœurs adoucit la rudesse.
Corinthe se réveille et sort de sa mollesse (1).
Athène, ouvrant les yeux (2), reconnaît le pouvoir
Du Dieu qu'elle adora longtemps sans le savoir.
Mieux instruite aujourd'hui, cet autel qu'elle honore
N'est plus enfin l'autel d'un maître qu'elle ignore.
Il est trouvé ce Dieu tant cherché par Platon :
L'aréopage entier retentit de son nom.
Les Gaulois, détestant les honneurs homicides (3)
Qu'offre à leurs dieux cruels le fer de leurs druides,
Apprennent que pour nous le ciel moins rigoureux
Ne demanda jamais le sang d'un malheureux,
Et qu'un cœur qu'a brisé le repentir du crime,
Est, aux yeux d'un Dieu saint, la plus sainte victime.
Tes illustres martyrs (4) sont tes premiers trésors,
Opulente cité, la gloire de ces bords,
Où la Saône enchantée à pas lents se promène,
N'arrivant qu'à regret au Rhône qui l'entraîne.
Toi que la Seine embrasse, et qui dois à ton tour
L'enfermer dans le sein de ton vaste contour,
Ville heureuse, sur toi brille la foi naissante.
Qu'un jour tes sages rois la rendront florissante !
Sur vos têtes aussi luit cet astre divin,
Vous que baignent les flots du Danube et du Rhin,
Vous qui buvez les eaux du Tage et de l'Ibère,
Vous que dans vos forêts le jour à peine éclaire.
Et vous que, séparant du reste des humains,
Les mers avaient sauvés des fureurs des Romains;
Lieux où ne put voler leur aigle ambitieuse,
Je vois dans vos climats la foi victorieuse.
Au grand nom (5) qui du monde a couru les deux bouts,
De l'Inde à la Tamise on fléchit les genoux.
La croix a tout conquis (6), et l'Eglise s'écrie :

Comment à tant d'enfants ai-je donné la vie !

Sur les rives du Tibre éclate sa splendeur;
Là de son règne saint s'élève la grandeur,
Et dans Rome est fondé son trône inébranlable,
A tout ambitieux trône peu désirable.
Sur ses degrés sanglants je ne vois que des morts :
C'était pour en tomber qu'on y montait alors.
Dans ces temps où la foi conduisait aux supplices,
D'un troupeau condamné glorieuses prémices,
Les pasteurs espéraient des supplices plus grands.
Tel fut chez les chrétiens l'honneur des premiers rangs.

Quel spectacle en effet à mes yeux se présente !
Quels tourments inconnus, que la fureur invente !
De bitumes couverts, ils servent de flambeaux (1);
Déchirés lentement, ils tombent en lambeaux.
Dans ces barbares jeux, théâtres du carnage,
Des tigres, des lions on irrite la rage.
Que de feux ! que de croix ! que d'échafauds dressés !
Combien de bourreaux las, de glaives émoussés !
Injuste contre eux seuls, le plus juste des princes,
Par ce sang odieux contente ses provinces.
Pour eux tout empereur, Trajan même, est Néron.
Ils se nomment chrétiens, et leur crime est leur nom.
Ils demandent la mort (2), ils courent aux supplices :
Les plus longues douleurs prolongent leurs délices;
Les rigueurs des tyrans leur semblent d'heureux dons;
Ils bénissent la main qui détruit leurs prisons.
Qui peut leur inspirer la haine de la vie ?
D'éterniser son nom la ridicule envie
Quelquefois, je l'avoue, en étouffe l'amour.
Lorsque sur un bûcher Pérégrin, las du jour (3),
D'un trépas éclatant cherche la renommée,
Un cynique orgueilleux s'évapore en fumée.
Mais cet immense amas de femmes et d'enfants (4)
Qu'immolent les Romains, qu'égorgent les Persans,
Tant d'hommes dont les noms sont restés sans mémoire,
Couraient-ils à la mort pour vivre dans l'histoire ?

Plaignez, me dira-t-on, leur triste aveuglement.
L'erreur a ses martyrs : le bonze follement
Ose offrir à son dieu, stérile sacrifice,
Un corps qu'a déchiré son bizarre caprice.
Victime d'un usage antique et rigoureux(5),
La veuve, sans frémir, s'élance dans les feux,
Pour rejoindre un époux que souvent elle abhorre.

de la nation en général; mais quoiqu'elle n'ait reçu l'Evangile, aussi bien que la Grande-Bretagne, que longtemps après Jésus-Christ, il y avait des chrétiens parmi tous ces peuples dès le second siècle; et je n'avance rien que sur l'autorité de Tertullien, qui nomme les Sarmates, les Bretons, les Scythes, etc. Voici ses paroles : *Britannorum inaccessa Romanis loca, Christo vero subdita; et Sarmatarum, et Ducorum, et Germanorum, et Scytharum, et abaitarum multarum gentium et provinciarum, et Insularum nobis ignotarum, in quibus Christi nomen regnat.*

(1) Les Epîtres de saint Paul aux Corinthiens, aux Romains, aux Ephésiens, aux Galates, prouvent les nombreuses sociétés de chrétiens qui étaient déjà dans ces villes. Le progrès de l'Evangile fut aussi étonnant par sa rapidité que par son étendue.

(2) *Quod ignorantes colitis hoc ego annuntio vobis*, dit saint Paul dans l'aréopage, à l'occasion d'un autel qu'il avait trouvé dans Athènes, sur lequel était cette inscription *ignoto Deo*. Pausanias, Philostrate, Lucien ont parlé de cet autel.

(3) Les druides, qui étaient les prêtres des anciens Gaulois, immolaient aux dieux des victimes humaines. *Hominum fibris consulere Deos fas habebant* (Tac. Ann. 14).

(4) Saint Pothin et saint Irénée, successeurs des disciples des apôtres, fondèrent l'Eglise de Lyon. Le nombre des martyrs fut si grand dans cette ville, que les places publiques furent pleines de morts et les deux rivières teintes de sang.

(5) Ce n'était pas Jésus-Christ lui-même qui devait convertir les gentils : il n'était venu que pour les brebis d'Israël. Mais son nom, publié par ses apôtres, a converti les nations, comme Isaïe l'avait prédit, c. 60, *mittam ex eis ad gentes*, etc.

(6) La loi, les prophètes, tout avait disposé les Juifs à recevoir Jésus-Christ qu'ils attendaient. Ils l'ont vu, entendu et rejeté. Rien n'avait disposé les gentils, qui n'avaient entendu parler ni de Moïse, ni des prophètes; qui n'attendaient pas Jésus-Christ, qui ne l'ont ni vu ni entendu, et cependant ont embrassé sa religion prêchée par ses apôtres. Ce qui avait été prédit a été accompli.

(1) Ce supplice, qu'on faisait souffrir aux chrétiens, est rapporté par Tacite. « Pereuntibus addita ludibria, ut ferarum tergis contecti, laniatu canum interirent, aut crucibus affixi, aut inflammandi, atque ubi defecisset dies, in usum nocturni luminis urerentur. »

(2) Voltaire a opposé l'exemple des *fanatiques* à cette pensée de Pascal; *je crois des témoins qui se font égorger*. La comparaison ne peut être juste. Des fanatiques soutiennent non un fait, mais des opinions dont ils sont follement entêtés. Des *témoins* déposent d'un fait qu'ils ont vu. Or on ne soutient pas un fait, par entêtement ou par imagination : ainsi la pensée de Pascal est exactement vraie.

(3) Pérégrin, philosophe cynique, qui, après avoir été quelque temps chrétien, se brûla par vanité aux jeux olympiques.

(4) D. Ruinard a savamment réfuté Dodwel, qui avait avancé que les martyrs n'avaient pas été en grand nombre, dans un traité qu'il a intitulé, *De paucitate martyrum*.

(5) Bernier, très-fidèle voyageur, assure avoir été spectateur d'une de ces affreuses cérémonies.

Chez un peuple insensé cette loi vit encore.
Egarement cruel ! loi digne de nos pleurs !
Que la Religion enfante de malheurs !

Respectons des mortels que Dieu même autorise.
Oui, de ses plus grands dons le ciel (1) les favorise,
Et le ciel n'a jamais favorisé l'erreur.
Ils chassent cet esprit et de haine et d'horreur,
Cet infernal tyran dont nos maux font la joie :
A la voix des chrétiens abandonnant sa proie,
Des corps qu'il tourmentait (2) il s'enfuit consterné.
Le prince du mensonge est enfin détrôné.

Il usurpa l'empire et sans peine et sans gloire,
Lorsque l'homme emporté par la fureur de croire,
Sans que l'art eût besoin d'éblouir sa raison,
Au plus vil imposteur se livrait sans soupçon.
Mais ces temps ne sont plus (3) : la Grèce la première
A su du moins ouvrir la route à la lumière.
On la cherche : Platon, par ses fameux écrits,
Des honteuses erreurs inspire le mépris.
Pleines de ses leçons, des écoles célèbres
De l'enfance du monde écartent les ténèbres.
Le grave philosophe est partout révéré;
Souvent même à la cour il se voit honoré.
Son crédit peut nous perdre, et sa haine y conspire.
Mais en vain cette haine arme Celse et Porphyre.
Que peuvent contre nous leurs traits injurieux ?
Il fallait nous porter des coups plus sérieux,
Approfondir des faits récents à la mémoire,
Et sur ses fondements renverser notre histoire.
Qui ne sait que railler évite un vrai combat (4).
On traite les chrétiens d'ennemis de l'Etat.
On impute le crime à ceux dont la doctrine
N'a pu que dans le ciel prendre son origine.

(1) Je parlerai bientôt de leurs miracles. Je ne parle ici que de leurs dons surnaturels et de leur pouvoir sur les démons. Ils ne sont point dans l'erreur, puisqu'ils chassent le prince du mensonge. A l'égard des dons surnaturels, comme de parler diverses langues, de les interpréter, de prophétiser, etc., ils étaient si communs et si publics, que saint Paul, 2. *Corinth. c.* 12, en fait un dénombrement. Eût-il écrit ainsi à toute une Eglise, si ces faits n'avaient pas été certains ?

(2) A la vue même des païens, comme leur dit Tertullien, *de corporibus nostro imperio excedunt inviti, et dolentes et vobis præsentibus.* On ne parle pas en ces termes à ses ennemis d'un fait rare ou douteux.

(3) Le goût de la philosophie s'était répandu partout : le platonisme était le système dominant. On ne peut pas dire que le christianisme se soit établi à la faveur de l'ignorance. Quoique les apôtres nous paraissent simples et grossiers, ne nous imaginons pas qu'ils aient persuadé des hommes simples et grossiers comme eux. Dieu a voulu confondre la sagesse humaine, par des hommes en qui cette sagesse ne brillât ni par l'esprit ni par la science. Mais après ce miracle accompli, combien d'illustres esprits soumis à la religion chrétienne en deviennent les défenseurs ! On voit dans les trois premiers siècles des Cyprien, des Tertullien, des Origène, des Arnobe et des Lactance; dans les deux siècles suivants, des Athanase, des Basile, des Grégoire de Nazianze, des Chrysostome, des Eusèbe, des Jérôme, des Ambroise, des Cyrille, et enfin un Augustin, l'un de ces rares et vastes génies qui font l'admiration de tous les siècles.

(4) Il est aisé de railler ce qui, selon saint Paul, est folie aux yeux des hommes. Que ces prétendus beaux esprits qui croient porter coup à la religion par une raillerie, *telum imbelle, sine ictu*, fassent réflexion qu'il est glorieux pour elle de n'avoir jamais été attaquée plus solidement. Celse, Porphyre et Julien l'Apostat, malgré leur haine contre elle, malgré leur esprit et leur savoir, n'ont pu l'attaquer avec de meilleures armes.

Ainsi que dans leurs mœurs, tout est pur dans leurs lois.
C'est par eux qu'on apprend à respecter les rois,
Et que même aux Nérons on doit l'obéissance.
« *De Dieu*, nous disent-ils, *descend toute puissance;*
« Le prince est son image et, maître des humains,
« Tient du maître des cieux le glaive dans ses mains.
« Sujets, obéissez ; le murmure est un crime. »
En vain contre un pouvoir cruel, mais légitime,
Des peuples révoltés s'arment de toutes parts ;
Les chrétiens sont toujours fidèles aux Césars.

Ont-ils donc par faiblesse une âme si soumise ?
Leur pouvoir éclatant redouble ma surprise.
La nature obéit et tremble devant eux.
Quel spectacle étonnant de miracles nombreux !
Que de tristes mourants, qui fermaient leur paupière,
Sont tout à coup rendus à la douce lumière !
Et du fond des tombeaux que de morts rappelés !
De deux camps ennemis (1) par la soif désolés,
Quand d'un soleil brûlant la chaleur les embrase,
L'un périt, le ciel tonne et la foudre l'écrase ;
Et tandis que ses feux écartent le Germain,
Un torrent salutaire abreuve le Romain :
Le soldat demi-mort, dans une heureuse pluie,
Trouve tout à la fois la victoire et la vie.
De ce bienfait le prince admire les auteurs,
Et le peuple obstiné les appelle *enchanteurs*.
Enchantement divin qui commande au tonnerre !
Le charme vient du ciel quand il change la terre.

Prodige inconcevable ! un instrument d'horreur,
La croix est l'ornement du front d'un empereur.
Constantin triomphant fait triompher la gloire
Du signe lumineux qui promit sa victoire.
Cérès dans Eleusis voit ses initiés
Fouler robe, couronne et corbeille à leurs pieds.
Diane, tu n'es plus ; soutiens de ta puissance
Tes orfèvres d'Ephèse ont perdu l'espérance.
Les temples sont déserts, et le prêtre interdit
Renversant l'encensoir de son Dieu sans crédit,
Abandonne un autel toujours vide d'offrandes.
Delphes jadis si prompt à répondre aux demandes,
D'un silence honteux subit les tristes lois.

(1) Tertullien renvoie deux fois les païens à la lettre de Marc-Aurèle sur ce miracle, que Claudien attribue aux enchanteurs, *vis ubi nulla ducum*, etc. de 6. cons. Hon. On peut objecter que toute religion et toute nation se vantent d'avoir des miracles, parce que, comme dit Tite-Live, *motis in religionem animis multa nuntiata, multa temere credita.* Mais c'est ce qu'on ne peut appliquer à ceux des chrétiens. Sans parler de celui de la légion fulminante, qui est également certain, quand même le surnom *fulminante*, donné à cette légion serait antérieur; quelle longue suite de miracles attestés par des témoins oculaires et incapables de mensonge ! D'ailleurs ces miracles sont toujours des preuves de la bonté de Dieu pour les malheureux, comme des guérisons de maladies; au lieu que ceux que rapportent les historiens profanes, ou sont ridiculement inutiles, ce qui en prouve la fausseté, comme lorsqu'ils racontent qu'un devin coupa un caillou en deux avec un rasoir; qu'une Vestale puisa de l'eau avec un crible percé, etc. ou ne furent réputés prodiges que par l'ignorance des causes naturelles, comme les pluies de sang dont nos physiciens rendent aujourd'hui raison, et tous ces phénomènes dans le ciel qui n'étaient autre chose que des lumières boréales, très-capables d'effrayer un peuple qui n'en a aucune connaissance.

Enfin, comme Apollon, tous les dieux sont sans voix (1).
Aux tombeaux des martyrs fertiles en miracles,
Les peuples et les rois cherchent de vrais oracles.
On implore un mortel qu'on avait massacré,
Et l'on brise le Dieu qu'on avait adoré.

A ce torrent vainqueur Rome longtemps s'oppose(2),
Et de son Jupiter veut défendre la cause.
Mais contre elle il est temps de venger les chrétiens :
Du sang de tes enfants, grand Dieu, tu te souviens :
Tant de cris qu'éleva sa fureur idolâtre
Ont assez retenti dans son amphithéâtre.
Tu vas lui demander compte de ses arrêts.
O Dieu des conquérants, tes vengeurs sont tout prêts,
Et Rome va tomber d'une chute éternelle,
Ainsi que Babylone et la ville infidèle !

Oui, c'est ce même Dieu qui sait à ses desseins
Ramener tous les pas des aveugles humains.
Sous d'orgueilleux vainqueurs quand les villes suc-
[combent,
Quand l'affreux contre-coup des empires qui tombent
Dans le monde ébranlé jette au loin la terreur ;
Que sont tous ces héros qu'admire notre erreur?
Les ministres d'un Dieu qui punit des coupables,
Instruments de colère, et verges méprisables.
Que prétend Attila (3)? Que demande Alaric?
Où s'emporte Odoacre? où vole Genseric?
Ils sont, sans le savoir, armés pour la querelle
D'un maître qui du nord tour à tour les appelle.
Devant leurs bataillons il fait marcher l'horreur :
Rome antique est livrée au barbare en fureur :
De sa cendre renaît une ville plus belle,
Et tout sera soumis à la Rome nouvelle.

Je la vois cette Rome, où d'augustes vieillards,
Héritiers d'un apôtre, et vainqueurs des Césars,
Souverains sans armée, et conquérants sans guerre,
A leur triple couronne ont asservi la terre.
Le fer n'est pas l'appui de leurs vastes Etats ;
Leur trône n'est jamais entouré de soldats.
Terrible par ses clefs et son glaive invisible,
Tranquillement assis dans un palais paisible,
Par l'anneau d'un pêcheur autorisant ses lois,
Au rang de ses enfants un prêtre met nos rois.
Ils en ont le respect et l'humble caractère.
Qu'il ait toujours pour eux des entrailles de père !

D'une Religion si prompte en ses progrès
Si j'osais jusqu'à nous compter tous les succès,
Peindre les souverains humiliant leur tête,
Et la suivre partout de conquête en conquête ;
Quel champ je m'ouvrirais ! quel récit glorieux !
Mais que pourrais-je apprendre à quiconque a des yeux?
L'arbre couvre la terre, et ses branches s'étendent
Partout où du soleil les rayons se répandent.
De l'aurore au couchant on adore aujourd'hui
Celui qui de sa croix attira tout à lui.
Dans le temps que ce Dieu parmi nous daigna vivre,
L'aurais-je mieux connu, quand j'aurais pu le suivre
Des rives du Jourdain au sommet du Thabor?
Non, maintenant sa gloire éclate plus encor.

Je vois à ses côtés Moïse avec Elie.
Tout prophète l'annonce, et la loi le publie.
Ses apôtres enfin sont sortis du sommeil (1).
Que de nouveaux témoins m'a produits leur réveil !
C'est en mourant pour lui, qu'ils lui rendent hommage;
Ils sont tous égorgés ; voilà leur témoignage.
Je le vois : c'est lui-même, et je n'en puis douter.
Mais c'est peu de le voir, il le faut écouter :
La voix de tout ce sang que l'amour fit répandre
Me répète la voix que le ciel fit entendre,
Quand le Thabor brilla de l'un de ses rayons,
Oui, *c'est ce Fils si cher* : écoutons, et croyons.
« Le joug qu'il nous impose est, dit-on, trop pé-
[nible ;
« Ses dogmes sont obscurs ; sa morale est terrible ;
« Nos esprits et nos cœurs sont en captivité. »
D'une nouvelle ardeur justement transporté,
De ces plaintes je veux repousser l'injustice :
Il n'est pas temps encor que ma course finisse :
Poursuivons le déiste en ses détours divers.
Quel sujet fut plus grand et plus digne des vers ?

(1) Il est certain que tous les oracles cessèrent quelque temps après Jésus-Christ, et Plutarque en a cherché la cause. Mais doit-on dire que Jésus-Christ les a fait taire en naissant, puisque ce silence n'arriva pas tout-à-coup? Pour accorder les deux sentiments, je crois qu'on peut dire que Jésus-Christ en effet fit taire les démons; mais que les prêtres suppléèrent à ce silence par leurs fourberies, et que se lassant à la fin d'un personnage qui perd tout crédit quand il est découvert, les oracles cessèrent entièrement.

(2) Ce n'est point l'autorité des empereurs qui a fait tomber le paganisme, comme Jurieu l'a prétendu. Rome soutint longtemps ses dieux : mais la chute de Rome entraîna celle du paganisme.

(3) Alaric, roi des Goths, saccagea Rome en 409. Genseric, roi des Vandales, la prit encore en 445, et la livra au pillage. Attila, roi des Huns, surnommé le fléau de Dieu, ravagea en 452 plusieurs villes de l'Italie. Il allait à Rome ; mais les prières du pape saint Léon l'arrêtèrent. Odoacre, roi des Hérules, acheva en 476 de détruire l'empire romain en Italie.

(1) « Petrus verò, et qui cum illo erant, gravati erant somno, et evigilantes viderunt majestatem ejus (*Luc.* XIX).» Jusqu'à la mort de Jésus-Christ, son Eglise, représentée par les apôtres, est comme endormie. Les apôtres, après la résurrection de Jésus-Christ, connurent toute la majesté de leur Maître : et le réveil de leur foi a produit à la religion le témoignage de tant de martyrs, dont la voix est conforme à celle qu'on entendit sur le Thabor, *ipsum audite*. Mais pourquoi les apôtres, après avoir entendu cette voix, après avoir vu la transfiguration et tant de miracles, ont-ils eu si longtemps une foi languissante ? Dieu l'a permis pour assurer la nôtre. Ils ont été lents à croire, afin que nous ne le soyons pas.

Chant cinquième.

Le Verbe égal à Dieu, splendeur de sa lumière,
Avant que les mortels sortis de la poussière,
Aux rayons du soleil eussent ouvert les yeux ;
Avant la terre, avant la naissance des cieux,
Eternelle puissance, et sagesse suprême,
Le Verbe était en Dieu, Fils de Dieu, Dieu lui-même.

Fils de Dieu, cependant fils de l'homme à la fois,
Peut-il toujours égal.... Je m'arrête, et je crois.
Faible et fière raison, dépouille ton audace.
Le vent souffle (1) : qui peut en découvrir la trace?
Etonnés de son bruit, nous sentons son pouvoir :
Notre oreille l'entend, notre œil ne le peut voir.
Quelque trouble ici-bas que mon âme ressente,
La foi, fille du ciel, devant moi se présente.
Sur une ancre appuyée, elle a le front voilé ;
Et m'éclairant du feu dont son cœur est brûlé :
« Viens, dit-elle, suis-moi. L'éclat que je fais luire,
« Quand tu baisses les yeux, suffit pour te conduire.
« Est-ce le temps de voir, que le temps de la nuit?
« En attendant le jour, docile à qui t'instruit,
« Tu dois à chaque pas, plus adorer qu'entendre,
« Plus croire que savoir, et plus aimer qu'apprendre. »

Faut-il, dit le déiste (2), enchaîner sa raison?
N'est-elle pas du ciel le plus précieux don?
Et pouvons-nous penser qu'en nous l'Être suprême
Veuille étouffer un feu qu'il alluma lui-même?

Il l'alluma sans doute, et cet heureux présent
Par son premier éclat guidait l'homme innocent.
Aujourd'hui presque éteinte, une flamme si belle
Ne prête qu'un jour sombre à l'âme criminelle :
Mais la foi le ranime avec un feu plus pur.
Et d'indignes mortels l'osent trouver obscur,
Quand par bonté pour eux un Dieu se manifeste!
Il leur en dit assez : qu'ils ignorent le reste.
Jusques au temps prescrit le grand livre est scellé (3).

Pour nous confondre, hélas! que n'a-t-il pas voilé?
Pourrons-nous pénétrer ses mystères sublimes,
Quand ses moindres secrets sont pour nous des abîmes?
La nature à nos yeux sans cesse vient s'offrir :
Le livre à tout moment semble prêt à s'ouvrir (4).
Que de siècles perdus sans que rien nous attire
A rechercher du moins ce que l'homme y peut lire!
Et lorsque nos besoins, le temps et le hasard
Nous contraignent enfin d'y jeter un regard,
Instruits de quelques faits (5), en savons-nous les causes?
Attentif au spectacle, en vain tu te proposes,

(1) Spiritus ubi vult spirat, et vocem ejus audis, sed nescis unde veniat, aut quo vadat. *Jean*, III.

(2) Ceux qui opposent aux mystères la répugnance de la raison ne font pas attention que la certitude d'une vérité vient de sa démonstration, et non du consentement de notre raison. Or toute vérité révélée est démontrée : sa révélation est sa démonstration ; et toute vérité qui a une démonstration a autant de certitude qu'elle en doit avoir. C'est le principe que Locke établit dans sa troisième réplique à Stillingfleet. *La fidélité de Dieu est une démonstration à tout ce qu'il révèle, et le manquement d'une autre démonstration* (savoir celle que la raison y pourrait ajouter) *ne rend pas douteuse une proposition démontrée.*

(3) Clausi sunt, signatique sermones usque ad præfinitum tempus. *Dan.* XII.

(4) Salomon, qui avait reçu des connaissances si admirables, et qui avait tant écrit sur les animaux et les plantes, fait cet aveu : « Intellexi quod omnium operum Dei, nullam possit homo invenire rationem eorum quæ fiunt sub sole, et quanto plus laboraverit ad quærendum, tanto minus inveniat. » Nous pouvons dire encore aujourd'hui ce que Salomon disait alors.

(5) Les faits mêmes ne sont pas toujours certains, lorsque pour être découverts, ils demandent du temps, de la patience et de la sagacité. Les observateurs ne s'accordent pas toujours entre eux.

Philosophe hardi, d'en suivre le dessein.
En vain tu veux chercher la nature en son sein :
Là tu trouves écrit, *Arrête, téméraire,*
Nul de vous n'entrera jusqu'en mon sanctuaire (1).
Oui, même en ces objets si présents à nos yeux,
Tout devient invisible à l'œil trop curieux ;
Et celui qui captive une mer furieuse,
Borne aussi des humains la vue ambitieuse.
Pour sonder la nature ils font de vains efforts,
Ils en verront les jeux, et jamais les ressorts.
Partout elle nous crie : *Adorez votre Maître :*
Contemplez, admirez, jouissez sans connaître.
D'une attentive étude embrassant le parti,
Du sein de l'ignorance un mortel est parti.
A-t-il tout parcouru? pour fruit de tant de peine,
A l'ignorance encor son savoir le ramène.
Tu rougis, fier mortel ; prête à me démentir,
Ta vanité murmure : il faut l'anéantir.
De tes fameux progrès cherchons quelle est la gloire :
Faisons de ton esprit l'humiliante histoire.

L'intérêt nous donna nos premières leçons (2) :
L'amour de nos troupeaux, le soin de nos moissons
Nous firent d'un temps cher devenir économes,
Et la nécessité nous rendit astronomes.
Pouvions-nous mieux régler nos travaux et nos jours,
Que sur ces corps brillants, si réglés dans leur cours?
Le peuple qui du Nil cultivait le rivage,
Les observa longtemps sous un ciel sans nuage.
Pour mieux les contempler sous différents cantons
Il les partage entre eux, et leur cherche des noms.
Cassini, Galilée, excusez vos ancêtres :
Leurs yeux, accoutumés à des objets champêtres,
Ne virent dans le ciel que chiens, béliers, taureaux ;
Vous y saurez un jour porter des noms plus beaux.
Saturne et Jupiter vanteront leur cortége (3).
Mais de l'antiquité quel est le privilége!
Ces premiers noms donnés par de vils laboureurs
Imprimeront en nous d'éternelles erreurs.
O trop heureux l'enfant qui naît sous la balance (4)!
De son cruel voisin détestons la puissance.
Horace frémira (5), s'il sait que le hasard

(1) Les substances mélangées auxquelles nous donnons le nom de *monstrueuses* ne produisent jamais. Voilà un fait que l'expérience rend certain, et dont la physique n'explique point la cause. Pourquoi le mulet n'a-t-il jamais de postérité? Dieu ne le veut pas. Les substances mélangées n'existaient pas, quand Dieu bénit toutes ses créatures et leur ordonna de multiplier.

(2) L'astronomie, la géométrie, l'arithmétique, filles de l'intérêt, commencèrent chez les Egyptiens. « Comme leur ciel était pur et sans nuage, dit Bossuet, ils furent les premiers à observer les astres ; et pour reconnaître leurs terres, couvertes tous les ans par les débordements du Nil, ils furent obligés de recourir à l'arpentage. »

(3) Les satellites de Jupiter furent appelés *les Médicis* par Galilée, qui vivait sous les Médicis ; et M. Cassini appela *Bourbons* les satellites de Saturne, qu'il découvrit sous Louis XIV.

(4) Un historien a prétendu que cette raison avait fait donner le surnom de *Juste* à Louis XIII. Nous avons vu Boulainvilliers ne pas regarder l'astrologie judiciaire comme une folie, quoiqu'il eût d'ailleurs beaucoup de science et d'esprit.

(5) *Seu Libra, seu me Scorpius aspicit,* dit Horace. Et pourquoi cette différence si grande entre deux constellations si voisines? la différence des noms. Les laboureurs

En naissant l'a frappé de ce triste regard.
Sur la voûte des cieux notre histoire est écrite.
Dans ce livre fatal plus d'un Cardan médite (1) :
Achetons leur faveur. Richelieu, Mazarin,
Vous-mêmes prodiguez vos bienfaits à Morin (2) :
Ses yeux lisent un chiffre impénétrable aux vôtres ;
Qu'il vous fasse trembler, faites trembler les autres.
D'une éternelle nuit (3) le peuple menacé
Rappelle par ses cris le soleil éclipsé.
Mais quel corps menaçant (4) vient troubler la nature
Par son étincelante et longue chevelure ?
Qu'un si grand appareil annonce de fureur !
Vil peuple, il ne doit point te causer de terreur :
D'un important courroux ces députés sinistres,
Si ce n'est pour des rois, partent pour des ministres.
Le ciel a du loisir, ou nous fait trop d'honneur :
Le seul cri (5) d'un hibou peut nous flétrir le cœur
De tes astres, ô ciel, n'éteins pas la lumière,
Verrons-nous sans pâlir (6) tomber notre salière ?
Rassurez-nous, devins, charmes, enchantements,
Amulettes, anneaux (7), baguettes, talismans,

de l'Egypte ignoraient la conséquence qu'auraient un jour tous ces noms bizarres qu'ils donnèrent sans raison.

(1) Cardan, fameux médecin et astrologue, fut un de ces hommes qui en imposent aux autres avec un peu de science et beaucoup d'effronterie. Il eut l'impiété de tirer l'horoscope de Jésus-Christ. Il avait prédit une vie longue et brillante à son fils aîné, qui cependant, à l'âge d'environ trente ans, eut la tête coupée à Milan pour avoir empoisonné sa femme. Gassendi rapporte ce fait dans sa *Météorologie*. On prétend que Cardan, qui avait prédit le temps de sa mort, se laissa mourir de faim, quand le temps prédit arriva.

(2) Astrologue qui eut accès auprès de ces deux ministres, et une pension du second.

(3) Cette folie de vouloir délivrer le soleil par de grands cris et des bruits de chaudron se pratique encore en Egypte. Virgile prétend que le soleil fut attristé de la mort de César, *caput obscura nitidum ferrugine texit*, et que cet astre nous avertit des grands événements : *Ille etiam cœcos instare tumultus sæpe monet.* Comme nos astronomes ont enfin rassuré les peuples contre les éclipses, le soleil a beaucoup perdu de son crédit : mais quel crédit ne conserve pas encore la lune !

(4) Au rapport de Virgile, on ne vit jamais tant de comètes qu'à la mort de César, *nec diri toties arsere cometæ.* N'était-il pas un homme assez important, pour en mériter ? Cette ancienne opinion commence à se dissiper. Dans une compagnie cependant où l'on se moquait d'une pareille crainte, un prince répondit fort sérieusement aux railleurs : *Il est aisé pour vous de rire des comètes, vous n'êtes pas princes.*

(5) Funeste présage pour Didon, comme le croit Virgile :

Solaque culminibus ferali carmine bubo
Sæpe queri, et longas in fletum ducere voces.

(6) Cette superstition qui passa des Grecs aux Romains, a passé des Romains jusqu'à nous. Ma note serait longue, si à ce présage j'ajoutais tous ceux qu'il a plu aux hommes d'appeler funestes, comme les tintements d'oreilles, les éternûments, la rencontre d'une chienne pleine, d'une louve rousse, et les autres dont parle Horace dans l'Ode *Impios parræ*, etc. Le Spectateur anglais dit qu'il a vu un clou rouillé, une épingle crochue, faire pâlir des guerriers qui avaient plusieurs fois affronté le canon, et qu'un hibou pendant la nuit cause souvent plus d'alarmes qu'une troupe de voleurs. Dans tous les temps, dans tous les pays, la faiblesse de notre esprit nous a fait craindre

Somnia, terrores magicos, miracula, sagas,
Nocturnos Lemures, etc. *Hor.*

(7) Depuis que Dieu s'est retiré de l'homme pecheur il ne lui a parlé que rarement, et toujours pour le rappeler à lui et le rendre meilleur ; cependant nous nous imaginons qu'il doit à tout moment satisfaire notre curiosité sur

Et tant d'autres secours qu'embrasse une ignorance
Si folle dans sa crainte et dans son espérance.

De toutes nos erreurs (1) quand le nombreux essaim
Dans l'Égypte produit, s'échappa de son sein,
L'amour d'un doux climat l'emporta dans la Grèce.
Un peuple qu'endormaient dans une longue ivresse
La musique, les vers, les danses et les jeux,
D'Apelle, de Scopas et d'Homère amoureux,
Consacrant aux beaux arts ses yeux et ses oreilles,
Du ciel et de la terre oublia les merveilles.
Leurs sages rarement en parurent frappés :
Et jamais les Romains n'en furent occupés.
Tout plein de son héros (2), au lieu de la nature
Lucrèce leur chanta les rêves d'Épicure.
Ambitieux de vaincre, et non de discourir,
L'art des enfants de Mars (3) fut l'art de conquérir.
L'étude a peu d'attraits pour les maîtres du monde.
Le soleil (4), disaient-ils, va se coucher dans l'onde,
La voûte dont le cercle a pour base la mer
Sous son dôme brillant couvre la terre et l'air,
Et le vieux Océan, père de la nature,
Étend autour de nous son humide ceinture.
Tels étaient leurs progrès, lorsque du vrai savoir
La fureur des combats éteignit tout espoir.

Faible par sa grandeur, ce n'était qu'avec peine
Que sur la terre encor Rome étendait sa chaîne.

ses frivoles questions. De là tous ces moyens ridicules que nous avons inventés pour l'interroger ; les oracles de l'antiquité dont j'ai parlé au troisième chant, les entrailles des victimes, le vol des oiseaux, les chênes de Dodone, etc. ; de là les talismans, les amulettes, les anneaux, les bulles, etc. ; de là le crédit dans lequel se sont maintenus depuis si longtemps tous ceux qui se vantent de prédire l'avenir ou d'avoir la propriété de la baguette ; de là tous les mystères des cabalistes. J'ai vu des gens persuadés de l'existence d'un peuple élémentaire et des substances aériennes. Si le premier qui a avancé de pareilles chimères les a avancées sérieusement, il avait un grand mépris pour le genre humain. C'est la réflexion que fait Pline sur une autre espèce d'imposteurs : *Hæc serio quemquam dixisse summa hominum contemptio est.*

(1) L'Egypte fut la mère des sciences et des erreurs. Les unes et les autres passèrent d'abord en Grèce. Je ne sais pourquoi quelques-uns de nos savants ont prétendu trouver nos nouvelles découvertes dans la physique chez les Grecs. Si l'on juge de la physique des Grecs par le traité de Plutarque *des Opinions des philosophes*, quel amas d'extravagances ! Anaximène disait que les étoiles étaient fichées dans le cristal du ciel, comme des têtes de clou. Anaxagore débitait que le ciel était de pierre, et le soleil une pierre de feu aussi grande que le Péloponèse. Quand des philosophes fameux dans une nation avancent de pareilles opinions, la nation n'est pas savante. Les sages de la Grèce, occupés de la morale, négligèrent l'étude de la nature. Thalès cependant se douta que le soleil devait être plus grand que le Péloponèse, et entrevit la rondeur de la terre.

(2) La physique de Lucrèce, la même que celle d'Epicure, est un amas d'erreurs grossières. Plusieurs de ces erreurs ont été honorées des vers de Virgile, toujours très-grand poëte dans ses Géorgiques, mais souvent mauvais physicien.

(3) Virgile abandonne aux autres nations la gloire de tous les arts, même celle de l'éloquence ; *orabunt causas melius.*

(4) Quelques peuples s'imaginaient que la terre était portée par des éléphants. Les Grecs et les Romains croyaient que la nuit les astres s'allaient rafraîchir dans la mer ; que le ciel nous couvrait comme une voûte, et que l'Océan environnait la terre. Cosme l'Egyptien débite comme l'opinion commune de son temps, que le soleil se couchait derrière une montagne. De là l'inégalité des jours, suivant qu'il se couchait au haut ou au bas de la montagne.

D'esclaves trop nombreux son empire accablé,
Malgré son double appui se sentit ébranlé;
Et lorsque par les mains du conquérant Hérule
Le trône des Césars tomba sous Augustule,
Sa chute fit trembler celui des Constantins.
Le fameux imposteur, suivi des Sarrasins,
Jeta les fondements d'un pouvoir formidable (1),
Que sous un autre nom rendit plus redoutable
Le peuple que l'Euxin vomit de ses marais,
Du jour que le second de ses fiers Mahomets,
La gloire du croissant et la terreur du monde,
Eut enfin foudroyé Byzance et Trébisonde.

Que nos plus beaux (2) palais de cendres soient [couverts;
Mais pourquoi tant d'écrits à nos regrets si chers,
Sont-ils brûlés par toi, vainqueur impitoyable?
L'ignorance à tes vœux sans doute est favorable.
Que crains-tu? son empire est partout affermi,
Depuis que du bon sens un savoir ennemi,
Trouvant l'art d'obscurcir, le maître des ténèbres (3)
Forme dans ses écrits tous ces docteurs célèbres (4),
Qui, le dilemme en main, prétendent de *l'abstrait*
Catégoriquement diviser le concret.
Quand viendra ton vengeur, ô raison qu'on outrage!

De tant de mots pompeux le superbe étalage
Trouvait de tous côtés d'ardents admirateurs,
Et la nature entière était sans spectateurs.
L'intérêt cependant va nous rapprocher d'elle.
Un Génois nous apprend (5), quelle étrange nouvelle!
Qu'au delà de ce monde il est un monde encor,
Monde dont l'habitant abandonne tout l'or.

Nous volons. Quel que soit l'objet qui nous anime,
Comment de tant de mers franchissons-nous l'abîme?
Si longtemps sur sa feuille attaché dans un coin,
Par quel effort l'insecte a-t-il rampé si loin?

Un aimant (1) (le hasard dans l'air le fit suspendre)
En regardant le pôle, aux yeux qu'il dut surprendre
Révéla cet amour qu'on ne soupçonnait pas:
Amour heureux pour nous et fatal aux Incas (2).
Nos flottantes forêts couvrent le sein de l'onde.
La boussole nous rend les citoyens du monde.
Des deux Indes pour nous elle ouvre tous les ports;
Et nous en rapportons par elle les trésors.
Tant d'objets différents, tant de fruits, tant de plantes
(Que de l'esprit humain les conquêtes sont lentes!)
Donnent enfin naissance aux désirs curieux,
Et la terre ramène à l'étude des cieux.

Faibles amas de sable, ouvrage de la cendre,
Deux verres (le hasard (3) vient encor nous l'apprendre),
L'un de l'autre distants, l'un à l'autre opposés,
Qu'aux deux bouts d'un tuyau des enfants ont placés,
Font crier en Zélande, ô surprise! ô merveille!
Et le Toscan fameux à ce bruit se réveille.
De Ptolomée alors, armé de meilleurs yeux,
Il brise les cristaux, les cercles et les cieux.
Tout change: par l'arrêt du hardi Galilée
La terre loin du centre est enfin exilée.
Dans un brillant repos, le soleil à son tour,
Centre de l'univers, roi tranquille du jour (4),
Va voir tourner le ciel et la terre elle-même.
Le peuple épouvanté croit entendre un blasphème:
Et six ans de prison (5) forcent au repentir
D'un système effrayant l'infortuné martyr.
La terre cependant à sa marche fidèle,
Emporte Galilée et son juge avec elle.

D'un monde encor nouveau que d'habitants ob- [scurs (6),

(1) L'empire des califes, dont Mahomet jeta les fondements, devint beaucoup plus formidable par l'union des Turcs et des Sarrasins.

(2) Quand Mahomet II se rendit maître de Constantinople, les palais des empereurs, les statues, les tableaux et des bibliothèques plus précieuses encore que tant de rares monuments de l'antiquité, furent brûlés par un peuple ennemi des arts et des sciences.

(3) Aristote, dont la longue et étonnante fortune commença par l'amour que les Arabes prirent pour ses écrits, qu'ils obscurcirent encore par leurs commentaires. Cicéron dit qu'Aristote est inintelligible même aux philosophes. *Aristoteles ipsis philosophis ignotus.* Le P. Rapin, qui en fait un pompeux éloge dans ses réflexions sur la philosophie, avoue cependant qu'il semble n'avoir écrit que pour n'être pas entendu et pour donner de l'exercice aux siècles suivants. Pourquoi a-t-on voulu perdre son temps à un pareil exercice?

(4) Les anciens philosophes avaient négligé la nature: ceux qui les suivirent la négligèrent encore plus. Pendant plusieurs siècles, on n'entendit parler que des inutiles subtilités des scolastiques. La fameuse guerre entre les nominaux et les réalistes, où l'on vit d'un côté le docteur subtil, de l'autre le docteur invincible, ne put finir que par un édit de Louis XI.

(5) Les anciens, ayant toujours cru la terre une superficie plate, ne pouvaient soupçonner un autre hémisphère sous le nôtre. Il n'y a nulle apparence que Platon, par cette île Atlantique dont il parle, et dont les savants disputent, ait entendu l'Amérique. Cependant par quelque érudition dont nous ignorons l'origine, Sénèque le tragique annonce avec un ton de prophète, qu'un jour on découvrira un nouveau monde; mais que ce jour est très-éloigné. *Venient annis secula seris quibus Oceanus vincula rerum laxet, et ingens pateat tellus.* Sur quel fondement pouvait-il prédire ce nouveau monde, auquel on ne songeait point quand Christophe Colomb découvrit l'Amérique? Colomb lui-même la découvrit dans le temps qu'il croyait aller à la Chine.

(1) On savait seulement que l'aimant attirait le fer; et jusqu'au douzième siècle on a ignoré qu'étant suspendu, il tourne toujours le même côté vers le même pôle du monde. J'ai observé, dans le troisième chant, que les arts les plus utiles ont dû leur naissance au hasard. Nos plus belles découvertes dans la physique ont eu le même sort. Où l'esprit humain trouve de quoi s'élever, il trouve aussi de quoi s'humilier, parce que tout lui rappelle sa faiblesse et sa grandeur.

(2) Cette propriété de l'aimant découverte nous procura la boussole avec laquelle nous entreprîmes des voyages de long cours. On connut la terre: on étudia la nature et l'astronomie. Mais les Incas qui étaient depuis six cents ans les rois du Pérou, lorsque les Espagnols y arrivèrent conduits par Pizarre, eurent bien sujet de détester la boussole et les Espagnols.

(3) Le télescope trouvé dans la Zélande par les enfants d'un lunetier, au commencement du dix-septième siècle, fut cause des découvertes importantes que Galilée fit dans l'astronomie. Ce fut alors qu'il vit, pour ainsi dire, un ciel tout nouveau.

(4) Puisqu'en poésie on appelle souvent l'*univers* la terre seule; on peut bien donner ce nom au tourbillon qui emporte la terre et les autres planètes.

(5) Le malheureux Galilée, pour avoir dit que la terre tournait, et que le soleil était immobile, fut mis dans les prisons de l'inquisition, et fut obligé de se rétracter. On s'est enfin accoutumé à un système qui parut d'abord une hérésie.

(6) Le microscope a fait connaître aux observateurs, et surtout à l'illustre Réaumur, un nombre infini de merveilles, que nos yeux ne pouvaient découvrir sans ce secours.

Vous tirez du néant, illustres Réaumurs !
Pourquoi sans spectateur tout un peuple en silence
Veut-il nous dérober tant de magnificence ?
Sans un verre nos yeux ne le connaîtraient pas.
Celui qui fit ces yeux pour veiller sur nos pas
Ne nous en donne point pour voir tous ses ouvrages;
Et lorsque nous voulons percer jusqu'aux nuages
Où s'enferme ce Dieu, de ses secrets jaloux,
Pour regarder si haut (1), quels yeux espérons-nous?
Vers de terre, à la terre arrêtez votre vue.

A peine sa beauté jusqu'alors inconnue
A plus d'une merveille eut su nous attacher,
Que l'on vit en tous lieux, du soin de les chercher
Naître l'heureux dégoût des questions si folles,
Dont l'antique tyran des bruyantes écoles,
Le héros de Stagyre (2) allumait la fureur.
Du vide la nature avait encore horreur (3).
Rassurons-nous pourtant. Le jour commence à naître;
Nous allons tous penser, Descartes va paraître.

Il vit toujours caché (4), mais ses brillants travaux
Forment ses sectateurs, ainsi que ses rivaux.
Ils tiennent tous de lui leurs armes et leur gloire,
Et même ses vainqueurs lui doivent leur victoire.
Nous pouvons aujourd'hui porter plus loin nos pas,
Nous courons, mais sans lui nous ne marcherions pas.
Si la France n'eût point produit cette lumière,
Londres de son Newton ne serait pas si fière.

Par eux l'esprit humain, qu'ils honorent tous deux,
Instruit de sa grandeur la reconnaît en eux.
Mais sitôt que trop loin l'un ou l'autre s'avance,
L'esprit humain par eux apprend son impuissance.
Descartes le premier me conduit au conseil (5)
Où du monde naissant Dieu règle l'appareil.
Là d'un cubique amas, berceau de la nature (6),
Sortent trois éléments de diverse figure :
Là ces angles qu'entre eux brise leur frottement,
Quand Dieu, qui dans le plein met tout en mouvement,
Pour la première fois fait tourner la matière,
Se changent en subtile et brillante poussière.
Newton ne la voit pas ; mais il voit ou croit voir
Dans un vide étendu tous les corps se mouvoir.
Exerçant (1) l'un sur l'autre un mutuel empire,
Par les mêmes liens l'un et l'autre s'attire,
Tandis qu'au même instant et par les mêmes lois
Vers un centre commun tous pèsent à la fois.
Qui peut entre ces corps (2) de grandeur inégale
Décrire les combats de la force centrale ?
L'algèbre avec honneur débrouillant ce chaos,
De ses hardis calculs hérisse son héros.

Vous que de l'univers l'architecte suprême
Eût pu charger du soin de l'éclairer lui-même ;
Des travaux qu'avec vous je ne puis partager
Si j'ose vous distraire, et vous interroger,
Dites-moi quel attrait à la terre rappelle
Ce corps (3) que dans les airs je lance si loin d'elle ;
La pesanteur... Déjà ce mot vous trouble tous.
Expliquez-moi du moins ce qui se passe en vous.

Au sortir d'un repas (4) dans votre sein paisible
Quel ordre renouvelle un combat invisible ?
Et quel heureux vainqueur a pu si promptement
Chercher, saisir, dompter, broyer cet aliment,
Qui bientôt liqueur douce ira de veine en veine
Se confondre en son cours dans le sang qui l'entraîne?
Dans un autre combat, non moins cher à nos vœux (5),
Comment peut une écorce, espoir d'un malheureux,
Attaquer, conquérir, enchaîner l'ennemie,
Qui, tantôt en fureur et tantôt endormie,
A fait trêve avec nous le jour de son sommeil ?
Mais au jour de colère, exacte à son réveil,
Elle rallume un feu qui dans nos yeux pétille.
Tous nos esprits subtils, vagabonde famille,
S'égarent dans leur course : en désordre comme eux
L'âme même s'oublie, et dans ce trouble affreux,
La mort prête à frapper, déjà lève sa foudre.
Que d'alarmes, quels maux apaise un peu de poudre !

(1) Nous ne savons pas ce qui est à nos pieds, *disait Démocrite au rapport de Cicéron;* et nous voulons parcourir les cieux, *quod est ante pedes nemo videt, et cœli scrutamur plagas.*

(2) Aristote, dont le règne a été si long, que nous pouvons dire avoir été témoins de ses derniers soupirs.

(3) Aristote l'avait dit, et Galilée lui-même le croyait. Les fontainiers du grand Duc s'étant aperçus que dans de grands tuyaux qu'ils avaient faits, l'eau ne s'élevait pas au-dessus de trente-deux pieds, on demanda à Galilée la raison de ce fait, que le hasard apprenait. Il répondit gravement, que la nature n'avait horreur du vide que jusqu'à trente-deux pieds. Mais quand on vint à découvrir que le vif-argent ne s'élevait que jusqu'à vingt-sept pouces, nouvel embarras. Les expériences faites par M. Pascal ont démontré la pesanteur de l'air, et on a compris enfin, qu'il fallait mieux étudier la nature par les expériences, que dans Aristote.

(4) Retiré tantôt en Hollande, tantôt en Suède, où il est mort, que de contradictions il essuya, et que d'ennemis eut à combattre parmi nous le vengeur de la raison !

(5) Il n'a donné lui-même son système du monde que comme une conjecture.

(6) Cet amas de parties cubiques que Dieu, suivant Descartes, fit tourner sur leur centre, d'où sortit la matière globuleuse et la matière striée, et dont les angles en se brisant, formèrent la matière subtile qui, poussée au centre composa le corps du soleil.

(1) Suivant le système de Newton, les corps mus dans le vide s'attirent entre eux en raison directe de leurs masses et inverse du carré de leurs distances, et par les mêmes lois de l'attraction sont poussés vers le centre commun.

(2) Qu'on ne m'accuse point de manquer de respect ni pour Newton ni pour Descartes. Si je ne les admirais pas, je ne prouverais pas par eux l'impuissance de l'esprit humain, quand il veut passer les bornes prescrites à ses connaissances.

(3) La progression de la vitesse d'un corps qui tombe nous est connue : nous calculons les vitesses qu'il doit avoir dans tous les instants de sa chute. Mais pourquoi tombe-t-il ? Newton se contente de dire que la pesanteur est une première qualité que Dieu a imprimée à la matière. Nous connaissons les faits, nous raisonnons sur les causes.

(4) Est-ce la trituration, ou la fermentation, ou les deux ensemble ? La différence des sentiments prouve l'incertitude de la cause.

(5) La partie de la physique où nous devrions avoir fait le plus grand progrès pour notre intérêt, est la médecine. Pendant combien de siècles les médecins n'ont-ils eu qu'une connaissance grossière de l'anatomie, de la botanique, etc.? Pendant combien de temps ont-ils ignoré la circulation du sang? On avait soutenu jusqu'au 16e siècle que, quand le mal est du côté droit, il faut saigner du côté gauche. Brissot osa avancer le contraire, et alluma une guerre très-vive en Espagne. On eut recours aux magistrats. Arrêt rendu portant défense de saigner contre l'ancienne opinion. Appel de cet arrêt à l'empereur Charles-

(*Trois.*)

De systèmes savants épargnez-vous les frais,
Et ces brillants discours qui n'éclairent jamais.
Avouez-nous plutôt votre ignorance extrême.
Hélas ! tout est mystère en vous-même, à vous-même,
Et nous voulons encor qu'à d'indignes sujets
Le Souverain du monde explique ses projets,
Quand ce corps, de notre âme esclave méprisable,
Lui cache ses secrets d'un voile impénétrable !
De la Religion si j'éteins le flambeau,
Je me creuse à moi-même un abîme nouveau.
Déiste, que pour toi la nuit devient obscure,
Et de quel voile encor tu couvres la nature !
A tes yeux comme aux miens peut-elle rappeler
Celui qui pour un temps ne veut que m'exiler ?
Si la terre n'est point un séjour de vengeance,
Peux-tu dans cet ouvrage admirer sa puissance ?
La peste la ravage (1), et d'affreux tremblements
Précèdent la fureur de ses embrasements.
Le froid la fait languir, la chaleur la dévore,
Et pour comble de maux son roi la déshonore.
L'être pensant, qui doit tout ordonner, tout voir,
Dans ses tristes Etats aveugle, et sans pouvoir,
Jouet infortuné de passions cruelles,
Est un roi qui commande à des sujets rebelles,
Et le jour de sa paix est le jour de sa mort.
Son Etat, tu le sais, attend le même sort :
Tout périra, le feu réduira tout en cendre (2).
Tu le sais dès longtemps : mais sauras-tu m'apprendre
Par quel caprice un Dieu détruit ce qu'il a fait ?
Que n'avait-il du moins rendu le tout parfait ?
S'il ne l'a pu ce Dieu, qu'a-t-il donc d'admirable ?
S'il ne l'a pas voulu, te semble-t-il aimable ?
Tu t'efforces en vain, toi qui prétends tout voir,
D'arracher le rideau qui fait ton désespoir.
Pour moi j'attends qu'un jour Dieu lui-même l'enlève !
Il suffit qu'un instant la foi me le soulève.
J'en vois assez et vais t'apprendre sa leçon,
Qui console à la fois le cœur et la raison.

Oui, le tout doit répondre à la gloire du Maître :
L'univers est son temple (1), et l'homme en est le prêtre.
Le temple inanimé, sans le prêtre est muet.
Cet immense univers, de la main qui l'a fait
Doit par la voix de l'homme adorer la puissance,
Et rendre le tribut de la reconnaissance.
Ce tribut dura peu : l'ordre fut renversé,
Quand par le prêtre ingrat, le Dieu fut offensé.
La nature perdit toute son harmonie ;
Avec le criminel la terre fut punie.
De l'homme et de ses fils le déplorable sort
Fut la pente au péché (2), l'ignorance et la mort.
Mais ces fils n'étaient pas ; une race future....
Lorsque le Créateur frappe sa créature,
Est-ce à notre justice (3) à mesurer ses coups ?
Et ce qu'un Dieu se doit, mortels, le savez-vous ?

La terre ne fut plus un jardin de délices (4).
Ministre cependant de nos derniers supplices,

Quint. Il allait décider en faveur de l'ancienne pratique, lorsque le duc de Savoie mourut, quoique saigné dans une pleurésie, suivant cette pratique. Cette mort déroula Charles-Quint, qui n'osa prononcer : et le procès resta indécis. Quelle guerre n'a point causée parmi nous l'antimoine ? Arrêts obtenus tantôt pour le défendre, tantôt pour le permettre. Le quinquina qui guérissait si promptement la fièvre eut parmi nos médecins beaucoup d'ennemis. Ils s'opposaient à un remède si contraire aux maux dont *l'art fait son domaine*, dit la Fontaine dans son poëme du Quinquina. L'animosité de Molière contre les médecins vint de l'entêtement que plusieurs conservaient alors pour les anciennes erreurs. On sait le sujet de l'arrêt burlesque de Boileau. La plaisanterie du poëte sauva l'honneur de plus d'un philosophe et de plus d'un magistrat.

(1) L'origine du mal physique a toujours causé une grande difficulté. Maxime de Tyr, platonicien, dans son Traité *d'où viennent les maux, puisque Dieu est l'auteur des biens*, dit que la peste, les incendies, etc., ne sont point dans l'intention de Dieu, mais une suite nécessaire à la conservation de son ouvrage ; parce que la destruction des parties fait la conservation du tout. *Deus totum respicit, cujus causa necesse est corrumpi partes.* Ce principe, devenu aujourd'hui si commun, borne d'une étrange façon la puissance divine. Tantôt nos raisonneurs en ont une faible idée ; tantôt ils affectent d'en avoir une si grande, qu'ils n'osent décider si Dieu ne peut pas rendre la matière pensante. Dans quel labyrinthe on s'égare quand on perd le fil de la religion !

(2) L'attente d'un embrasement général est très-ancienne et commune à presque tous les peuples, au rapport des voyageurs. Il arrivera, disait Sénèque, *Cum Deo visum ordiri meliora, vetera finiri.* Puisque rien n'est éternel, dit Lucrèce,

Fateare necesse est
Exitium quoque terrarum, cœlique futurum.

La terre, suivant sa conjecture, ayant par la suite des temps perdu toute son humidité, deviendra combustible par l'action du soleil sur elle.

Cum sol et vapor omnis,
Omnibus epotis humoribus, exuperarint. (*L.* VII.)

D'autres philosophes conjecturent que les planètes trouvant une résistance continuelle à traverser l'Ether, leur force centrifuge s'affaiblit peu à peu, et cet affaiblissement insensible, multiplié par la suite des siècles, sera cause que la terre et les autres planètes se précipiteront enfin sur le soleil. Ne demandons point aux philosophes si leurs conjectures sont vraisemblables ou non : demandons-leur seulement pourquoi ils les font. Qui leur a dit que le monde finirait, et qu'il finirait par le feu ? La physique n'a jamais annoncé cet événement. Je dirai à la fin de sixième chant, quelle a pu être l'origine de cette ancienne tradition.

(1) Montaigne veut se moquer de ce privilége que l'homme s'attribue d'être le seul dans l'univers qui en puisse connaître la beauté et en rendre grâces à l'architecte. *Qui lui a scellé ce privilége*, dit-il ? *Qu'il nous montre les lettres de cette belle et grande charge.* Il est le seul être pensant : voilà son privilége et les lettres de sa charge.

(2) « L'homme livré à la concupiscence, dit Bossuet dans ses *Elévations*, la transmet à sa postérité : sitôt que tout naît dans la concupiscence, tout naît dans le désordre, tout naît odieux à Dieu. Quel crime a commis cet enfant ? il est enfant d'Adam ; voilà son crime. »

(3) Nous ne devons pas juger de la justice divine par la nôtre. La nôtre est une justice d'égal à égal ; la divine est une justice de l'infini au fini, du créateur à la créature. Cependant notre justice même ne punit-elle pas quelquefois les enfants des crimes de leurs pères, et n'avons-nous pas des lois qui dégradent de noblesse non-seulement le criminel, mais toute sa postérité ? Ces lois ne nous paraissent pas injustes.

(4) Milton qui ne croyait pas qu'actuellement *tout est bien*, nous dépeint aussitôt après la désobéissance d'Adam, le péché et la mort sortant de l'enfer où ils avaient été enfermés jusqu'alors, et bâtissant un pont de communication avec notre monde. Ils affermissent avec des clous et des chaînes de diamant l'arcade de ce pont. En même temps les anges, par l'ordre de Dieu, dérangent la situation de la terre, du soleil, des astres, etc. Nous allons voir des savants soutenir que ce dérangement que Milton décrit poétiquement, arriva en effet après le déluge. Comme je ne veux rien donner aux fictions poétiques, ni aux conjectures les plus vraisemblables, je n'avance rien que de certain, et ce que j'avance suffit, à ce que je crois, pour expliquer l'origine du mal physique. Dieu maudit la terre, et prédit qu'elle produirait pour nous des ronces et des épines. Elle ne fut plus un jardin de délices : voilà son premier supplice.

Et maintenant si prompte à les exécuter,
La mort, sous un ciel pur, semblait nous respecter.
Hélas ! cette lenteur à prendre ses victimes
Ne fit que redoubler notre ardeur pour les crimes.
Une seconde fois (1) frappant notre séjour,
Le ciel défigura l'objet de notre amour.
La terre par ce coup jusqu'au centre ébranlée,
Hideuse en mille endroits, et partout désolée,
Vit sur son sein flétri (2) les cavernes s'ouvrir,
Les pierres, les rochers, les sables, la couvrir,
Et s'élever sur elle en ténébreux nuages
De funestes vapeurs, mères de tant d'orages.
Les saisons en désordre et les vents en courroux
Fournissent à la mort des armes contre nous ;
Et toute la nature, en ce temps de souffrance,
Captive, gémissante, attend sa délivrance ;
Au criminel soumise, obéit à regret,
Se cache à nos regards et soupire en secret.
Oui, tout nous est voilé, jusqu'au moment terrible,
Moment inévitable, où Dieu rendu visible,
Précipitant du ciel tous les astres éteints,
Remplacera le jour (3), et sera pour ses saints
Cette unique clarté si longtemps attendue,
Pour eux-mêmes sévère, ici-bas à leur vue
Il se montre, il se cache ; et par l'obscurité
Conduit ceux qu'autrefois perdit la vanité.
De quoi se plaindre ? Il peut nous ravir sa lumière :
Par grâce il ne veut pas la couvrir tout entière.
Qui la cherche est bientôt pénétré de ses traits ;
Qui ne la cherche pas ne la trouve jamais.
Ainsi de nos malheurs j'explique le mystère.
Dans un maître irrité j'admire un tendre père :
Et je ne vois partout que rigueurs et bontés,
Châtiments et bienfaits, ténèbres et clartés.

Si ma Religion n'est qu'erreur et que fable (4),
Elle me tend, hélas ! un piége inévitable.
Quel ordre ! quel éclat ! et quel enchaînement !
L'unité du dessein fait mon étonnement.
Combien d'obscurités tout à coup éclaircies !
Historiens, martyrs, figures, prophéties,
Dogmes, raisonnements, écrits, tradition,
Tout s'accorde, se suit ; et la séduction
A la vérité même en tout point est semblable.
Déistes, dites-nous quel génie admirable
Nous sait de toutes parts si bien envelopper,
Que vous devez rougir vous-mêmes d'échapper.
Quand votre Dieu pour vous n'aurait qu'indifférence,
Pourrait-il, oubliant sa gloire qu'on offense,
Permettre à cette erreur, qu'il semble autoriser,
D'abuser de son nom pour nous tyranniser ?

Par quel crédit encor, si loin de sa naissance (1)
Ce mensonge en tous lieux a-t-il tant de puissance ?
De l'Islande à Java, du Mexique au Japon,
Du hideux Hottentot jusqu'au transi Lapon,
Nos prêtres de leur zèle ont allumé les flammes ;
Ils ont couru partout pour conquérir des âmes ;
Des esclaves partout ont chéri leurs vainqueurs :
Que leur fable est heureuse à soumettre les cœurs !

Si des rives du Gange (2) aux rives de la Seine
Entraînés par l'ardeur qui vers eux nous entraîne,
D'éloquents talapoins, munis d'un long sermon,
Accouraient nous prêcher leur Sommonokodon,
Ou que, prédicateurs au bon sens moins contraires,
L'Alcoran dans leurs mains, des derviches austères,
De par le grand Prophète en termes foudroyants,
Vinssent nous proposer d'être de vrais croyants ;
Quelle moisson de cœurs feraient de tels apôtres ?
Leurs peuples cependant ont tous reçu les nôtres.
Un Dieu né dans le sein de la Virginité,
Un Dieu pauvre, souffrant, mort et ressuscité,
Ne commande par eux que pleurs et pénitence.
Est-ce de leurs discours la brillante éloquence,
Qui peut à sa pagode arracher un Chinois ?
Quel champ pour l'orateur que la crèche et la croix !

Celui qui l'a prédit opère ce miracle.
Tout peuple (3), toute terre entendra son oracle

(1) Voilà le second supplice de la terre : le déluge. On ne peut nier que ce bouleversement général n'ait flétri sa beauté, altéré la pureté de l'air, et n'ait été la cause que la vie de l'homme a été depuis si abrégée. Mais Dieu dérangea-t-il l'axe de la terre ? Y avait-il un équinoxe perpétuel avant le déluge ? et le printemps éternel dont les poëtes ont parlé, *ver erat æternum*, a-t-il été véritable, comme Burnet l'a prétendu ? On lit avec plaisir tout ce que M. Pluche a écrit dans le Spectacle de la nature, et dans la Révision de l'histoire du ciel, pour appuyer cette conjecture ; mais je me borne à dire que par ses sables, ses crevasses, ses exhalaisons funestes, la terre nous présente en mille endroits les marques du grand coup dont elle a été frappée ; que la nature souffre et gémit, comme le dit saint Paul, Rom. VIII : *Expectatio creaturæ revelationem filiorum Dei expectat. Vanitati enim creatura subjecta est, non volens... omnis creatura ingemiscit, et parturit...* L'origine du mal physique, ainsi que celle du mal moral, est donc la même, c'est-à-dire, le péché du premier homme.

(2) Je viens de parler de nos lois qui dégradent la postérité d'un criminel. Nous en avons aussi qui dégradent sa terre, en ordonnant que sa haute futaie sera coupée jusqu'à une certaine hauteur, et les fossés du château comblés ; afin que ces châteaux soient comme punis du crime de leur seigneur. Pourquoi donc ne voulons-nous pas que Dieu, qui avait donné à l'homme l'empire de la terre, ait flétri la beauté de cet empire, lorsque l'homme par sa désobéissance se rendit indigne de le posséder ?

(3) La Jérusalem céleste, *non eget sole, neque luna ; nam claritas Dei illuminabit eam, et lucerna ejus est agnus.* Apocal., XXI.

(4) Cette pensée de la Bruyère est fameuse : « Si ma religion était fausse, voilà le piége le mieux dressé qu'il soit possible d'imaginer. Il était inévitable de ne pas donner tout au travers, etc. » Cette pensée est imitée de ces belles paroles de Richard de Saint-Victor : *Domine, si error est, quem credimus, à te decepti sumus ; quoniam iis signis prædita est religio, quæ non nisi à te esse potuerunt.*

(1) Si l'on veut opposer que les conversions ont été faites par violence en Amérique, on ne peut nier que toutes celles de l'Orient n'aient été faites par voie de persuasion. Il n'est pas nécessaire que la religion chrétienne soit partout la religion régnante, mais qu'il y ait des chrétiens par toute la terre.

(2) Cette pensée est encore dans la Bruyère. « Si l'on nous assurait que le motif secret de l'ambassade des Siamois a été d'exciter le roi très-chrétien à renoncer au christianisme, à permettre l'entrée de son royaume aux Talapoins, qui eussent pénétré dans nos maisons, pour persuader leur religion à nos femmes, à nos enfants, à nous-mêmes ; avec quelle risée et quel étrange mépris n'entendrions-nous pas des choses si extravagantes ? Nous faisons cependant à tous ces peuples des propositions qui doivent leur paraître très-folles et très-ridicules, et ils supportent nos religieux et nos prêtres... Qui fait cela en eux et en nous ? ne serait-ce pas la force de la vérité ? »

(3) Il n'est pas nécessaire que toute terre ait été con-

Sa loi sainte sera publiée en tous lieux :
Je me soumets sans peine à ce joug glorieux.
Quoique captive enfin la raison qui m'éclaire
N'y voit point de lumière à la sienne contraire.
Mais son flambeau (1) s'unit au flambeau de la foi,
Et toutes deux ne sont qu'une clarté pour moi.
Le Verbe s'est fait chair ; je l'adore et m'écrie :
Trois fois saint est le Dieu qui m'a donné la vie.
De l'horreur du néant à ton ordre tout sort :
En toi seul est la vie, et sans toi tout est mort,
O sagesse, ô pouvoir dont le monde est l'ouvrage,
Du Très-Haut, ton égal, la parole est l'image.
Quand sous nos traits caché tu parus ici-bas,
Les ténèbres, grand Dieu, ne te comprirent pas.
Aujourd'hui que ta gloire éclate à notre vue ;
Que ta Religion est partout répandue ;
De superbes esprits, ivres d'un faux savoir,
Quand tu brilles sur eux, refusent de te voir.
Leur déplorable sort ne doit point nous surprendre ;
Les ténèbres jamais ne pourront te comprendre.
L'aveugle environné de l'astre qui nous luit,
Couvert de ses rayons est toujours dans la nuit.
En vain ces insensés parlent d'un premier être :
Sans toi, Verbe éternel (2), peuvent-ils le connaître ?

vertie ; il suffit qu'elle ait entendu. Ce qui a été prédit est accompli.

(1) *La raison*, dit Locke, *est la révélation naturelle, et la révélation est la raison naturelle augmentée par un nouveau fond de découvertes, émanées immédiatement de Dieu.* Ces deux révélations nous apprennent ce que nous devons savoir pour le bien présent de nos corps et le bien futur de nos âmes. Quand nous voulons pousser plus loin notre curiosité et exercer sur les ouvrages de Dieu un droit d'examen, la nature même nous apprend que nous ne l'avons pas. J'ai fait voir dans le deuxième chant et dans celui-ci, les erreurs de ceux qui ont voulu la connaître. Ce ne sont que systèmes qui se détruisent tour à tour. Les philosophes anciens ont voulu expliquer la nature par le moyen de l'eau, de l'air, du feu ou de quelque autre principe général ; ensuite par les atomes, les quatre éléments, le sec et l'humide. Nos modernes ont eu recours, tantôt aux trois éléments sortis de l'écornement des cubes, tantôt à l'attraction, tantôt à des monades actives et passives, et capables de penser. Quelle contrariété dans l'esprit humain, qui sans preuves croit ces choses inintelligibles, et résiste à une religion prouvée par une nuée de témoins? Les plus incrédules à la parole de Dieu sont souvent les plus crédules aux folles opinions des hommes.

(2) On ne peut connaître le Père que par le Fils. Depuis le péché, Dieu s'étant retiré de nous, nous ne pouvons revenir à lui sans être rappelés. Un sujet disgracié et exilé pourra-t-il revoir son maître, si quelqu'un ne vient de sa part lui annoncer sa grâce et son rappel? Le déiste qui ne croit ni disgrâce ni rappel, veut établir sa religion sur la raison seule, sans révélation. La différence des religions qui sont sur la terre, le persuade qu'elles sont toutes fausses, parce que, dit-il, si Dieu en avait établi une, elle serait unique. Toutes ces religions qui lui paraissent si différentes, se réduisent à trois, qui toutes trois s'accordent à déposer contre lui, qu'il y a eu une révélation. Excepté un petit nombre d'idolâtres qui reste encore, comme pour nous rappeler les anciennes extravagances du genre humain sans révélation, que nous offrira la terre, si nous la parcourons? Ce que nous y trouverons d'hommes seront tous ou Juifs, ou chrétiens, ou mahométans. Le chrétien rappelé au Père par le Fils, respecte les prophètes qui annoncèrent ce Fils aux Juifs ; il regarde sa religion comme l'accomplissement de celle des Juifs, et toutes les deux n'en font qu'une. Le mahométan respecte les prophètes des Juifs, et le Messie des chrétiens auquel il fait succéder un prophète imaginaire. Sa religion qui n'est ni la juive ni la chrétienne, mais un mélange bizarre de toutes les deux, avoue que l'une et l'autre l'a précédée, et se croit comme elles, fondée sur la révélation. Voilà donc les trois religions d'accord entre elles pour confondre le déiste : voilà tous les hommes réunis, pour lui dire que toute religion doit être fondée sur la révélation et qu'il y a eu une révélation. Ainsi le déiste qui ne reconnaît ni disgrâce ni rappel, qui croit seul suivre la raison et honorer Dieu par elle, est encore plus éloigné de Dieu et de la raison, que le Juif et même que le mahométan.

(1) Personne n'ignore la punition terrible d'Osa qui, voyant l'arche près de tomber, courut pour la soutenir.

Ouvre leurs cœurs, mes vers ne les pourront ouvrir.
Change-les. Mais pour eux quand je veux t'attendrir,
Moi-même ai-je oublié que ton arrêt condamne
Le pécheur insolent, dont la bouche profane
Aux hommes sans ton ordre ose annoncer ta loi ?
Et dois-je t'implorer pour d'autres que pour moi ?
L'impiété s'armait d'une fureur nouvelle :
L'arche sainte en péril m'a fait trembler pour elle ·
Et j'ai cru que ma main la pourrait soutenir :
Oui, j'ai couru. Tu vas peut-être m'en punir ;
Et mon zèle peut-être irrite ta colère,
Quand je crains pour ta gloire et celle de ton Père.
O crainte, que la foi doit chasser de mon cœur !
Tu n'as point parmi nous besoin d'un défenseur.
Du prince des enfers que la rage frémisse ;
Qu'il ébranle, s'il peut, ton auguste édifice :
Quand mes yeux le verraient tout prêt à succomber,
L'arche du Dieu vivant ne peut jamais tomber (1).

Chant sixième.

Non, des mystères saints l'auguste obscurité
Ne me fait point rougir de ma docilité.
Je ne dispute point contre un Maître suprême.
Qui m'instruira de Dieu, si ce n'est Dieu lui-même ?
Dans un sombre nuage il veut s'envelopper :
Mais il est un rayon qu'il en laisse échapper.
Que me faut-il de plus ? Je marche avec courage,
Et content du rayon, j'adore le nuage.
Il a dit, et je crois. Aux pieds de son auteur
Ma raison peut sans honte abaisser sa hauteur.
Mais pourquoi, non content de ce grand sacrifice,
Ce Dieu veut-il encor (1) que l'homme se haïsse ?
Je m'aime : faut-il donc que m'armant de rigueur,
Toujours le glaive en main, j'aille au fond de mon [cœur
(Sacrifice sanglant ! guerre longue et cruelle !)
Couper de cet amour la racine éternelle ?
Il veut, jaloux d'un bien qu'il n'a fait que pour lui,
De nos cœurs isolés être le seul appui.
Suis-je un objet si grand pour tant de jalousie ?
De l'or, ni des honneurs l'indigne frénésie

(1) « Jésus-Christ, dit M. Bossuet, nous propose l'amour de Dieu, jusqu'à nous haïr nous-mêmes. Il nous propose la modération des désirs sensuels, jusqu'à retrancher tout à fait nos propres membres... renoncer à tout plaisir, vivre dans le corps, comme si l'on était sans corps, quitter tout, vivre de peu, presque de rien et attendre ce peu de la Providence... » *Hist. univ.*

Ne lui ravira point ce cœur qu'il doit avoir.
Faut-il à si bas prix (1) sortir de son devoir ?
Mais pour quelque douceur rapidement goûtée,
Qui console en sa soif une âme tourmentée,
Croirons-nous qu'en effet il s'irrite si fort ?
Et pour un peu de miel (2) condamne-t-il à mort?
Je sais qu'il nous demande un amour sans partage.
Mais enfin la nature est aussi son ouvrage :
Et lorsqu'à tant de maux tu mêles quelques biens,
O nature, tes dons ne sont-ils pas les siens ?
Ce n'est pas qu'attendant de toi les biens solides,
Chez tes amis fameux je choisisse mes guides.
L'arbitre renommé (3) du plaisir élégant
M'étalerait en vain tout son luxe savant ;
L'art de se rendre heureux ne s'apprend point d'un [maître
Habile seulement à ne se point connaître,
Qui mettant de sang-froid la prudence à l'écart
Veut vivre à l'aventure et mourir au hasard.
Ce rimeur enjoué m'inspire la tristesse.
Et que m'importe à moi sa goutte et sa vieillesse?
L'ennui de ses malheurs dicta ses vers badins.
Il m'y dépeint sa joie et j'y lis ses chagrins.
Il me chante l'amour d'une voix affligée;
Et suivant mollement sa muse négligée,
Du mépris de la mort me parle à chaque pas (4) :
Il m'en parlerait moins s'il ne la craignait pas :
Illustres paresseux dont Pétrone est le maître,
O vous, mortels contents, puisque vous croyez l'être,
Vous me vantez en vain vos jours délicieux :
Ne me comptez jamais parmi vos envieux.
Hélas ! dans ce temps même à vos cœurs favorable,
Règne affreux de Vénus, quand l'homme déplorable
Consacra ses plaisirs sous des noms empruntés,
Et de ses passions fit ses divinités ;
Le sage dut toujours, honteux de sa faiblesse,
Encenser à regret les dieux de la mollesse.
Leurs charmes quelquefois peuvent nous entraîner.
Malheureux, sous leur joug qui se laisse enchaîner.
Mais contre un ennemi qui souvent est aimable,
Faut-il faire à toute heure une guerre implacable?
Un seul moment de paix me rend-il criminel?
Et le Dieu des chrétiens n'est-il pas trop cruel,
Quand il veut que pour lui renonçant à moi-même,
Pour lui, mettant ma joie à fuir tout ce que j'aime,
J'étouffe la nature, et, maître infortuné,
Je gourmande (1) en tyran ce corps qu'il m'a donné ?
Dans sa morale enfin trouverai-je des charmes,
Quand il appelle heureux ceux qui versent des larmes?

Ainsi parle (2) un mortel qui combat à regret
Une Religion qu'il admire en secret.
Frappé de sa grandeur, il la croit, il l'adore :
Troublé par sa morale, il veut douter encore.
Il repousse le Dieu dont il craint la rigueur.
Achevons le triomphe en parlant à son cœur,
Et cherchant un accès dans ce cœur indocile
Chassons l'impiété de son dernier asile.

A la Religion si j'ose résister,
C'est la raison (3) du moins que je dois écouter.
A la divine loi quand je crains de souscrire,
Celle de la nature a sur moi tout l'empire.
Je veux choisir mon joug, et qu'entre ces deux lois,
Mon intérêt soit juge, et décide mon choix.
Sans doute qu'indulgente à nos âmes fragiles
La raison ne prescrit que des vertus faciles.
N'allons point (4) toutefois les chercher dans Platon,
Et laissons déclamer Sénèque et Cicéron.
Ces fastueux censeurs de l'humaine faiblesse,
Inspirés par l'orgueil plus que par la sagesse,
Peut-être en leurs écrits remplis d'austérité
Ont suivi la raison moins que leur vanité.
Faisons parler ici des docteurs moins rigides ;
Que les poëtes seuls soient nos aimables guides.
De leurs vers enchanteurs et faits pour nous charmer,
La morale n'a rien qui nous doive alarmer.
Cherchons-y ces devoirs qui, tous tant que nous [sommes,
Nous attachent au ciel, à nous, à tous les hommes.

« De Jupiter (5) partout l'homme est environné.
« Rendons tout à celui qui nous a tout donné.
« Jetons-nous dans le sein de sa bonté suprême.

(1) *Il y a des gens*, dit Pascal, *qui se damnent si sottement!* Celui que je fais parler ici, est persuadé que les plaisirs imaginaires que notre seule vanité réalise, ne méritent pas notre attachement : il est persuadé aussi que les plaisirs des sens ne le méritent pas : mais comme la nature nous y entraîne, il est effrayé d'une loi qui s'oppose toujours à la nature. Ainsi, quoiqu'il ne soit ni avare, ni ambitieux, ni épicurien, ni pyrrhonien, il a de la peine à être chrétien sincèrement.

(2) Allusion aux paroles de Jonathas, *gustans gustavi paululum melis, et ecce morior.*

(3) Saint-Evremond, fameux par l'esprit et par la volupté, fut appelé le Pétrone de son siècle. Dans son discours sur les plaisirs, il se vante de ne point se connaître. « Je ne veux avoir sur rien un commerce trop long et trop sérieux avec moi-même... Puisque la prudence a eu si peu de part aux actions de ma vie, il me fâcherait qu'elle se mêlât d'en régler la fin. »

(4) L'abbé de Chaulieu dans les poésies qu'on a imprimées sous son nom, revient à tout moment, à son âge, à sa goutte et à son mépris pour la mort.

(1) Les philosophes païens avaient raisonné de plusieurs façons différentes sur le souverain bien. Jésus-Christ commença son sermon sur la montagne, par décider cette grande question : *Heureux ceux qui pleurent, heureux ceux qui souffrent*, etc. Et le premier à qui il assure, suivant la réflexion de Bossuet, une place dans son paradis, est un compagnon de sa croix, mourant sur elle à côté de lui.

(2) Les hommes, dit Abadie, sont incrédules, parce qu'ils veulent l'être, et ils veulent l'être, parce que c'est l'intérêt de leurs passions. »

(3) *Ratio est vera lex*, disent les spinosistes dans le *Pantheisticon* imprimé en Angleterre, livre dont la morale, qui n'a pour but que la tranquillité de l'âme, est cependant très-sévère, puisqu'elle ordonne toujours la résistance aux passions. Bayle demande dans son traité sur la comète, si une société d'athées se ferait des principes de morale et de probité. Ce livre en est la preuve ; mais qui pratiquerait sincèrement cette morale, se lasserait bientôt de n'en espérer d'autre récompense que la tranquillité de l'âme. L'honnête homme est aisément chrétien.

(4) Dans la science de la nature, les anciens philosophes n'ont débité que des erreurs. Dans la science de la morale, ils ont débité les plus grandes vérités, parce que la loi naturelle grave ces vérités dans nos cœurs. Quel sévère casuiste que Cicéron dans ses Offices ! Mais ces vérités se trouvent même chez les poëtes, d'où l'on peut tirer un abrégé de morale, et les grands principes sur nos devoirs envers Dieu, envers les hommes et envers nous-mêmes.

(5) *Jovis omnia plena.* Virg. *Hinc omne principium, huc refer exitium.* Hor.

« Je suis cher (1) à mon Dieu beaucoup plus qu'à [moi-même.
« Notre encens pourrait-il par sa stérile odeur,
« D'un Etre souverain contenter la grandeur ?
« D'une main (2) criminelle il rejette l'offrande.
« Un cœur juste, un cœur saint, voilà ce qu'il demande.
« A l'un de ses côtés (3) la Justice debout,
« Jette sur nous sans cesse un coup d'œil qui voit tout.
« Et le glaive à la main demandant ses victimes
« Présente devant lui la liste de nos crimes.
« Mais de l'autre côté la Clémence à genoux,
« Lui présentant nos pleurs, désarme son courroux.
« Quand pour moi si souvent j'implore la clémence,
« N'en aurai-je jamais pour celui qui m'offense ?
« Je plains le malheureux qui prétend m'outrager,
« Et j'abandonne au ciel le soin de me venger (4).
« Si je n'ose haïr l'ennemi qui m'afflige,
« Que ne dois-je donc pas à l'ami qui m'oblige ?
« Je donne à ses défauts (5) des noms officieux.
« Mon cœur pour l'excuser me rend ingénieux.
« Il m'excuse à son tour, et de mon indulgence
« Celle qu'il a pour moi devient la récompense.
« Ma charité s'étend sur tous ceux que je voi.
« Je suis homme (6), tout homme est un ami pour moi.
« Le pauvre, et l'étranger, le ciel me les envoie (7),
« Et mes mains avec eux partagent avec joie
« Des biens qui pour moi seul n'étaient pas destinés.
« Les solides trésors sont ceux (8) qu'on a donnés.
« D'une âme généreuse ô volupté suprême !
« Un mortel bienfaisant (9) approche de Dieu même.
« L'amour de ses pareils sera toujours en lui
« Des humaines vertus l'inébranlable appui.
« Voudrait-il, alarmant ma tendresse jalouse,
« Me faire soupçonner (10) la foi de mon épouse ?
« O crime, qui des lois crains partout la rigueur,
« A tes premiers attraits il a fermé son cœur.
« Qui nourrit en secret (11) un désir téméraire,
« Même dans un corps pur porte une âme adultère.
« La pudeur (12) est le don le plus rare des cieux,
« Fleur brillante, l'amour des hommes et des dieux ;
« Le plus riche ornement de la plus riche plaine,
« Tendre fleur (13) que flétrit une indiscrète haleine.

(1) *Carior est illis homo quam sibi.* Juven.
(2) *Compositum jus, fasque animi, sanctosque recessus mentis*, etc. Perse.
(3) Cette image de la justice divine est dans Hésiode, et celle de la clémence est dans Stace. *Theb.* XII.
(4) La vengeance, dit Juvénal, est le partage d'un petit esprit. *Infirmi est animi exiguique voluptas, ultio.*
(5) *At pater ut nati, sic nos debemus amici*, etc. Ce bel endroit d'Horace est su de tout le monde.
(6) *Homo sum, humani nil a me alienum puto.* Ter.
(7) Les pauvres et les étrangers, dit Homère dans l'Odyssée, nous viennent de la part des dieux.
(8) Fameuse épigramme de Martial. *Solas quas dederis, semper habebis opes.*
(9) Rien, dit Cicéron, n'approche plus les hommes des dieux, que de faire du bien. Ceux qui *sui memores alios fecere merendo*, sont placés par Virgile dans les champs Elysées.
(10) *Hoc fonte derivata clades*, etc. Horace attribue à l'adultère tous les malheurs qui affligent les Romains.
(11) C'est Ovide qui parle ainsi de la pensée criminelle. *Quæ quia non audet, non facit, illa facit ;* et ailleurs : *Omnibus exclusis, intus adulter erit.*
(12) Cette sentence est dans Euripide.
(13) *Ut flos in septis secretus nascitur hortis, sic virgo dum intacta manet.* Catulle.

« L'amour, le tendre amour flatte (1) en vain mes désirs,
« L'hymen, le seul hymen en permet les plaisirs.
« Des passions sur moi je réprime l'empire.
« Le monde à mes regards n'offre rien que j'admire (2).
« Libre d'ambition (3), de soins débarrassé,
« Je me plais dans le rang où le Ciel m'a placé,
« Et pauvre sans regret (4), ou riche sans attache,
« L'avarice jamais au sommeil ne m'arrache.
« Je ne vais point, des grands esclave fastueux (5),
« Les fatiguer de moi, ni me fatiguer d'eux.
« Faux honneurs ! vains travaux ! Vrais enfants que [vous êtes,
« Que de vide, ô mortels (6), dans tout ce que vous [faites !
« Dégoûté justement de tout ce que je voi,
« Je me hâte de vivre (7), et de vivre avec moi.
« Je demande, et saisis avec un cœur avide,
« Ces moments que m'éclaire un soleil si rapide,
« Dons à peine obtenus qu'ils nous sont emportés,
« Moments que nous perdons, et qui nous sont comptés.
« L'estime des mortels flatte peu mon envie.
« J'évite leurs regards et leur cache ma vie (8).
« Que mes jours pleins de calme et de sérénité,
« Coulent dans le silence et dans l'obscurité :
« Ce jour même des miens est le dernier peut-être (9) :
« Trop connu de la terre, on meurt sans se connaître (10).
« Je l'attends cette mort sans crainte ni désir :
« Je ne puis l'avancer, je ne puis la choisir.
« L'exemple des Catons est trop facile à suivre.
« Lâche qui veut mourir, courageux qui peut vivre (11).
« Demeurons dans le poste où le ciel nous a mis.
« Et s'il nous en rappelle, à ses ordres soumis,
« Partons. Heureux alors qui tournant en arrière,
« Un regard, sur les pas de toute sa carrière,
« Sur tant de jours passés qu'il se rend tous présents,
« Quelque nombreux qu'ils soient, les voit tous inno- [cents !
« Quel doux contentement goûte une âme ravie !
« Ah ! c'est jouir deux fois du plaisir de la vie. »

Voilà donc cette loi si pleine de douceurs,
Cette route où j'ai cru marcher parmi les fleurs.

(1) Catulle dit à l'Hymen : *Nil potest sine te Venus, fama quod bona comprobet, commodi capere*, etc.
(2) *Nil admirari prope res est una*, etc. Hor.
(3) *Quod sis esse velis, nihilque malis.* Mart.
(4) C'est le sage dont parle Virgile, *nec ille aut noluit miserans inopem, aut invidit habenti.*
(5) *Dulcis inexpertis cultura potentis amici : expertus metuet*, etc. Hor.
(6) *O curas hominum, o quantum est in rebus inane !* Pers.
(7) *Sed neuter sibi vivit heu ! bonosque soles effugere atque abire sentit, qui nobis pereunt, et imputantur.* Mart.
(8) *Bene qui latuit, bene vixit.* Maxime d'Ovide.
(9) *Omnem crede diem tibi diluxisse supremum. Grata superveniet*, etc. Hor.
(10) *Illi mors gravis incubat, qui notus nimis omnibus, ignotus moritur sibi.* Sen. Trag.
(11) C'est Martial qui l'a dit.

Rebus in angustis facile est contemnere vitam.
Fortius ille facit, qui miser esse potest.

Platon et Cicéron, en disant qu'il n'est pas permis à une sentinelle de sortir de son poste sans l'ordre de celui qui l'y a placée, ont condamné l'homicide de soi-même par une meilleure raison. Il n'est pas étonnant que les païens aient condamné ce que rien ne peut justifier.

Quoi ! je trouve partout la morale cruelle.
Catulle m'y ramène, Horace m'y rappelle.
Tibulle m'en réveille un triste souvenir,
Lorsque de sa Délie il croit m'entretenir.
La règle de mes mœurs, cette loi si rigide,
Est écrite partout, et même dans Ovide.
Oui, c'est dans ces écrits dont j'étais amoureux,
Que la raison m'impose un joug si rigoureux.
Que m'ordonne de plus, à quel joug plus pénible
Me condamne le Dieu qu'on m'a peint si terrible ?
Mon choix n'est plus douteux, je ne balance pas.
Eh quoi ! de la vertu respectant les appas,
L'amour de mon bonheur me pressait de la suivre.
Doux, chaste, bienfaisant (1), pour moi seul j'allais vivre.
O grand Dieu! sans changer j'obéis à ta loi.
Doux, chaste, bienfaisant, je vais vivre pour toi.
Loin d'y perdre, Seigneur, j'y gagne l'assurance
De tant de biens promis à mon obéissance.
Que dis-je? La vertu qui m'avait enchanté,
Sans toi que m'eût servi de chérir sa beauté?
De ses attraits, hélas! admirateur stérile,
J'aurais poussé vers elle un soupir inutile.
Qu'était l'homme en effet, qu'erreur, illusion,
Avant le jour heureux de la Religion?
Les sages (2) dans leurs mœurs démentaient leurs [maximes.
Quand Lycurgue s'oppose au torrent de nos crimes,
Législateur impur il en grossit le cours.
Ovide est quelquefois un Sénèque en discours :
Sénèque dans ses mœurs (3) est souvent un Ovide.
A l'amour qui ne prend que sa fureur pour guide,
Des mains de Solon même un temple fut construit.
De tes lois, ô Solon, quel sera donc le fruit?
Et quel voluptueux rougira de ses vices
Quand ses réformateurs deviennent ses complices ?
Toute lumière alors n'était qu'obscurité,
Et souvent la vertu n'était que vanité.
Je déteste ces jeux (4) d'où Caton se retire,
En méprisant Caton qui veut que je l'admire.
De l'humaine vertu reconnaissons l'écueil.
Quand l'homme n'est qu'à lui, tout l'homme est à [l'orgueil.
Il n'aime que lui seul : dans ce désordre extrême,
Il faut pour le guérir l'arracher à lui-même.
Mais qui pourra porter ce grand coup dans son cœur ?
De la Religion le charme est son vainqueur.
Elle seule a détruit le plus grand des obstacles :
Reconnaissons aussi le plus grand des miracles.
Le cœur n'est jamais vide. Un amour effacé,
Par un nouvel amour est toujours remplacé ;
Et tout objet qu'efface un objet plus aimable,
Sitôt qu'il est chassé, nous paraît haïssable.
L'homme s'aimait ; Dieu vient, il nous dit : *Aimez-moi, Aimez-vous : l'amour seul comprend toute ma loi* (1).
Nouveau commandement. Le maître qui le donne
Allume dans les cœurs cet amour qu'il ordonne.
L'homme se sent brûler d'une ardeur qui lui plaît.
Plein du Dieu qui l'enchante, aussitôt il se hait :
Tout en lui jusqu'alors lui parut admirable,
Tout en lui maintenant lui paraît méprisable.
Il s'abaisse : du sein de son humilité
Sort un homme nouveau qu'a fait la charité ;
Quand ce n'est plus pour lui, mais pour son Dieu qu'il [s'aime,
Il se réconcilie alors avec lui-même.
Sitôt que par l'amour l'ordre fut rétabli,
Des plus grandes vertus l'univers fut rempli.
Et qu'est-ce que l'amour trouverait de pénible ?
Les supplices, la mort n'ont rien qui soit terrible :
D'innombrables martyrs se hâtent d'y courir.
Dieu ne veut plus de sang : amoureux de souffrir,
Les saints s'arment contre eux de rigueurs salutaires.
Les déserts sont peuplés d'exilés volontaires (2),

(1) Cicéron dépeint dans ses Offices ce contentement secret d'une âme vertueuse. « Si considerare volumus quæ sit in natura excellentia et dignitas, intelligemus quam sit turpe diffluere luxuria et delicate ac molliter vivere, quamque honestum, parce, continenter, severe, sobrie. »

(2) On peut dire du plus sage des païens, sans en excepter aucun, ce mot de saint Augustin : *Agebat quod arguebat, quod culpabat adorabat.* Les femmes furent communes par les lois de Lycurgue. Platon défendait de s'enivrer, excepté aux fêtes de Bacchus. Aristote interdisait les images déshonnêtes, excepté celles des dieux. Solon établit à Athènes le temple de l'amour impudique. « Toute la Grèce, dit Bossuet, était pleine de temples consacrés à ce Dieu, et l'amour conjugal n'en avait pas un. »

(3) Sénèque, aussi faux philosophe que faux bel esprit, rend sa morale haïssable par le ton fastueux avec lequel il la débite. Je pourrais citer des passages des anciens peu favorables à ses mœurs, et parler de ses richesses immenses : mais il suffit, pour connaître ce stoïcien si sévère en discours, de savoir qu'il était un servile adulateur du monstre dont il avait été le précepteur, jusque-là qu'il fut capable de le justifier sur le meurtre de sa mère. *Tacit., ann.* 13. J'ai rapporté au second chant la parole superstitieuse de Socrate mourant. Que dire de Sénèque mourant qui prend de l'eau de son bain et en arrose ceux qui l'environnent, en disant : *Jovi liberatori?*

(4) Les jeux de Flore se représentaient avec des licences très-scandaleuses. Caton qui y assistait, s'apercevant que par respect pour sa présence le peuple n'osait demander aux acteurs leurs licences ordinaires, se retira pour laisser toute liberté ; ce qui a fait dire à Martial : « Puisque tu savais ce qui se passait à ces jeux, pourquoi, sévère Caton, y venais-tu? tu n'y venais donc que pour en sortir? »

Nosses jocosæ dulce cum sacrum Floræ,
Festosque lusus, et licentiam vulgi,
Cur in theatrum, Cato severe, venisti?
An ideo tantum veneras, ut exires?

La réflexion de Martial est juste, mais elle ne va pas assez loin. Caton est condamnable de venir à des jeux où la pudeur défend d'assister. Caton n'est pas moins condamnable de s'en retirer, quand il voit que sa présence contient le peuple. Son indigne complaisance est la preuve de sa vanité.

(1) Rien n'est difficile à l'amour, dit saint Augustin. *Ubi amatur, non laboratur : aut si laboratur, labor certe amatur.* Nous apprenons par les païens mêmes combien les mœurs des premiers chrétiens étaient admirables. La fameuse lettre de Pline à Trajan leur rend un témoignage non suspect. Lucien, qui n'épargne personne, a raillé les chrétiens ; mais ses railleries mêmes leur font honneur. Il nous apprend dans la Mort de Peregrinus, avec quel zèle les premiers chrétiens se soutenaient les uns les autres. « Car, dit-il, leur législateur leur a fait accroire qu'ils sont tous frères, de sorte qu'ils croient que tout est commun ; ils méprisent tout et la mort même, sur l'espérance de l'immortalité. »

(2) « Le miracle des miracles, dit Bossuet, c'est qu'avec la foi, les vertus les plus éminentes et les pratiques les plus pénibles se sont répandues par toute la terre..... Les innocents mêmes ont puni en eux avec une rigueur incroyable cette pente prodigieuse que nous avons au péché. Les déserts ont été peuplés, et il y a eu tant de solitaires, que des solitaires plus parfaits ont été contraints de chercher des solitudes plus profondes. »

Qui toujours innocents se punissent toujours.
A la virginité l'on consacre ses jours.
Le corps n'a plus d'empire, et l'âme toute pure
Impose pour jamais silence à la nature.
Deux cœurs tendres qu'unit la main qui les a faits,
Goûtent dans leurs plaisirs une innocente paix,
Et leur chaîne est pour eux aussi sainte que chère.
Le pauvre et l'orphelin dans le riche ont un père.
Au plus juste courroux qui peut s'abandonner,
Quand le prince lui-même apprend à pardonner?
Théodose est en pleurs, Ambroise en est la cause (1):
J'admire également Ambroise et Théodose.

A ces traits éclatants reconnaissons les fruits
Que, fertile en héros, l'amour seul a produits.
Un culte sans amour n'est qu'un frivole hommage;
L'honneur qu'on doit à Dieu n'admet point de partage.
Ses temples sont nos cœurs. Quel terme, direz-vous,
Doit avoir cet amour qu'il exige de nous?
Si vous le demandez, vous n'aimez point encore.
Tout rempli de l'objet dont l'ardeur le dévore,
Quel autre objet un cœur pourrait-il recevoir?
Le terme de l'amour est de n'en point avoir.
Ne forgeons point ici de chimère mystique.
Comment faut-il aimer? La nature l'explique.
De toute autre leçon méprisant la langueur,
Ecoutons seulement le langage du cœur.

« La grandeur, ô mon Dieu! n'est pas ce qui m'enchante,
« Et jamais des trésors la soif ne me tourmente.
« Ma seule ambition est d'être tout à toi.
« Mon plaisir, ma grandeur, ma richesse est ta loi.
« Je ne soupire point après la renommée.
« Qu'inconnue aux mortels, en toi seul renfermée,
« Ma gloire n'ait jamais que tes yeux pour témoins.
« C'est en toi que je trouve un repos dans mes soins.
« Tu me tiens lieu du jour dans cette nuit profonde.
« Au milieu d'un désert tu me rends tout le monde.
« Les hommes vainement m'offriraient tous leurs biens,
« Les hommes ne pourraient me séparer des tiens.
« Ceux qui ne t'aiment pas, ta loi leur fait entendre
« Qu'aux malheurs les plus grands ils doivent tous s'attendre;
« O menace, mon Dieu! qui ne peut m'alarmer:
« Le plus grand des malheurs est de ne point t'aimer.
« Que ta croix dans mes mains soit à ma dernière heure,
« Et que les yeux sur toi je t'embrasse et je meure. »
C'est dans ces vifs transports que s'exprime l'amour.

Hélas! ce feu divin s'éteint de jour en jour:
A peine il jette encor de languissantes flammes.
L'amour meurt dans les cœurs, et la foi dans les âmes.
Qu'êtes-vous devenus, beaux siècles, jours naissants,
Temps heureux de l'Eglise, ô jours si florissants?
Et vous, premiers chrétiens, ô mortels admirables,
Sommes-nous aujourd'hui vos enfans véritables?
Vous n'aviez qu'un trésor et qu'un cœur entre vous;
Et sous la même loi nous nous haïssons tous.
Haine affreuse, ou plutôt impitoyable rage,
Quand, par elle aveuglés, nous croyons rendre hommage
Au Dieu qui ne prescrit qu'amour et que pardon.
Dieu de paix, que de sang a coulé sous ton nom!
N'ont-ils jamais marché que sous ton oriflamme,
Imprimaient-ils aussi ton image en leur âme
Tous ces héros croisés (1), qui d'infidèles mains
Ne voulaient, disaient-ils, qu'arracher les lieux saints?
Leurs crimes ont souvent fait gémir l'infidèle.
En condamnant leurs mœurs, vantons du moins leur zèle;
Mais détestons toujours (2) celui qui, parmi nous,
De tant d'affreux combats alluma le courroux.
Quels barbares docteurs avaient pu nous apprendre
Qu'en soutenant un dogme il faut, pour le défendre,
Armés du fer, saisis d'un saint emportement,
Dans un cœur obstiné plonger son argument?

A la fin de mes chants je me hâte d'atteindre,
Et si je ne sentais ma voix prête à s'éteindre,
Vous me verriez peut-être attaquer vos erreurs,
Vous qui de l'hérésie épousant les fureurs,
Enfants du même Dieu, nés de la même mère,
Suivez un étendard au nôtre si contraire.
Unis tous autrefois, maintenant écartés,
Qui l'a voulu? C'est vous qui nous avez quittés (3).
Vos pères ont été les frères de nos pères,
Vous le savez: pourquoi n'êtes-vous plus nos frères?
Avez-vous pour toujours rompu des nœuds si chers?
Accourez, accourez, nos bras vous sont ouverts.
De coupables aïeux déplorables victimes,
Ils vous ont égarés; vos erreurs sont leurs crimes.
Revenez au drapeau qu'ils ont abandonné:
Par le Dieu qu'on y suit, tout sera pardonné.
Songez, songez que même à nos aînés perfides,
Aux restes odieux de ses fils parricides,
Ce Dieu tant outragé doit pardonner un jour:
Contre toute espérance, espérons leur retour (4).

Oui, le nom de Jacob réveillant sa tendresse,
Il se rappellera son antique promesse.

(1) Saint Ambroise lui imposa la pénitence publique à cause du meurtre de Thessalonique. Théodose s'y soumit, et n'ayant pas la permission d'entrer dans le sanctuaire, resta prosterné devant la porte de l'église, dépouillé de ses ornements impériaux, arrosant le pavé de ses larmes, et demandant miséricorde.

(1) Les croisades furent appelées des guerres saintes, parce qu'elles avaient pour objet la délivrance des lieux saints. C'est à cause de ce zèle que Godefroy de Bouillon est le héros du Tasse, qui chante, dit-il, des armes pieuses.

Canto l'armi pietose, el Capitano
Che'l gran sepolcro libero di Christo.

(2) Julien l'Apostat disait des fureurs des Ariens contre les catholiques, que les chrétiens étaient entre eux plus cruels que des tigres. Qu'eût-il dit des fureurs des luthériens en Allemagne et de celles des calvinistes en France?

(3) « Il y a toujours, dit Bossuet, ce fait malheureux contre les hérétiques. Ils se sont séparés du grand corps de l'Eglise. Mais pour nous quelle consolation de pouvoir, depuis notre souverain pontife, remonter sans interruption jusqu'à saint Pierre, établi par Jésus-Christ, d'où, en reprenant les pontifes de la loi, on va jusqu'à Aaron et Moïse, de là jusqu'aux patriarches et jusqu'à l'origine du monde? Quelle suite! quelle tradition! quel enchaînement merveilleux! »

(4) « Ils reviendront, dit Bossuet, et ils reviendront pour ne s'égarer jamais. »

Il n'a point épuisé pour eux tout son trésor :
L'arbre longtemps séché doit refleurir encor.
Ils sont prédits les jours où, par des pleurs sincères,
L'enfant effacera l'opprobre de ses pères.
Tremblons à notre tour; ils sont aussi prédits
Les jours où l'on verra tous nos cœurs refroidis.
Ce temps fatal approche. O liens salutaires,
Vous captivez encor quelques âmes vulgaires :
Mais un sublime esprit vous brave hautement,
Et se vante aujourd'hui de penser librement.
Il doute, il en fait gloire, et sans inquiétude
Porte jusqu'au tombeau sa noble incertitude (1).
Tout était adoré dans le siècle païen :
Par un excès contraire, on n'adore plus rien.
Il faut qu'en tous ses points l'oracle s'accomplisse :
Il faut que par degrés la foi tombe et périsse (2),
Jusqu'au terrible jour tant de fois annoncé :
Ce jour dont l'univers (3) fut toujours menacé,
Jour de miséricorde, ainsi que de vengeance.

Déjà je crois le voir, j'en frémis par avance.
Déjà j'entends des mers mugir les flots troublés :
Déjà je vois pâlir les astres ébranlés ;
Le feu vengeur s'allume, et le son des trompettes
Va réveiller les morts dans leurs sombres retraites
Ce jour est le dernier des jours de l'univers.
Dieu cite devant lui tous les peuples divers,
Et pour en séparer les saints, son héritage,
De sa Religion vient consommer l'ouvrage.
La terre, le soleil, le temps, tout va périr,
Et de l'éternité les portes vont s'ouvrir.

Elles s'ouvrent. Le Dieu si longtemps invisible
S'avance, précédé de sa gloire terrible :
Entouré du tonnerre, au milieu des éclairs,
Son trône étincelant s'élève dans les airs.
Le grand rideau se tire, et ce Dieu vient en maître.
Malheureux, qui pour lors commence à le connaître.
Ses anges ont partout fait entendre leur voix,
Et sortant de la poudre une seconde fois (1),
Le genre humain tremblant, sans appui, sans refuge,
Ne voit plus de grandeur que celle de son juge.
Ébloui des rayons dont il se sent percer,
L'impie avec horreur voudrait les repousser.
Il n'est plus temps. Il voit la gloire qui l'opprime,
Et tombe enseveli dans l'éternel abîme,
Lieu de larmes, de cris et de rugissements.
Dans ce séjour affreux, quels seront vos tourments,
Infidèles chrétiens, cœurs durs, âmes ingrates,
Quand malgré leurs vertus, les Titus, les Socrates,
(Hélas! jamais du ciel ils n'ont connu les dons)
Y sont précipités ainsi que les Catons?
Lorsque le bonze (2) étale en vain sa pénitence ;
Quand le pâle bramine, après tant d'abstinence,
Apprend que contre soi bizarrement cruel,
Il ne fit qu'avancer son supplice éternel?
De sa chute surpris, le musulman regrette
Le paradis charmant promis par son prophète (3),

(1) On fait dire au duc de Buckingham dans son épitaphe, à Westminster :

Dubius sed non improbus vixi.
Incertus morior, non perturbatus.

Quand on a vécu dans le doute et qu'on meurt dans l'incertitude, peut-on se vanter de mourir sans inquiétude? Si quelques personnes d'esprit ont eu le malheur de s'égarer à ce point, ne croyons pas que leur exemple ait été généralement suivi. Dans une note du quatrième chant, j'ai nommé les grands hommes qui avaient illustré les premiers siècles de l'Eglise. On ferait une liste nombreuse de ceux qui, dans ces derniers siècles, ont édifié par une foi sincère. Je ne parle pas seulement de ces hommes rares, comme les Bossuet et quelques autres qui ont été attachés à l'Eglise par leur état et leurs travaux, ni de ces savants fameux, comme les Mabillon, les Renaudot, les Nicole, etc. Combien de génies illustres dans les lettres et même dans les sciences profondes, la métaphysique, la médecine, l'astronomie, la géométrie (quoique Bayle, à l'article de Pascal, trouve la chose bien rare), ont été remplis d'une piété humble! Le recueil des éloges des illustres membres de l'académie des sciences nous en fait connaître plusieurs. Les deux plus grands philosophes de l'Angleterre, Locke et Newton, ont montré par leurs écrits leur soumission à la révélation. Enfin je ne puis mieux finir cette note que par le nom de Pascal, dont la vie, *qui est plus propre*, disait Bayle, *à désarmer les impies que cent volumes de sermons*, confirme ce qui a été dit de la religion, qu'elle fait croire de grandes choses aux esprits les plus simples, et en fait pratiquer de petites aux esprits les plus sublimes.

(2) Un géomètre anglais, persuadé de cette vérité, a voulu y appliquer les calculs géométriques dans son livre intitulé : *Philosophiæ christianæ principia mathematica*. Sur ce principe très-faux, qu'un fait diminue par degrés de certitude à mesure qu'il augmente en ancienneté, il a calculé quand la foi en Jésus-Christ qui doit toujours aller en diminuant serait tout à fait éteinte, et a cru trouver par ce calcul, que le jugement dernier arriverait environ dans 1500 ans. Cette parole de Jésus-Christ, *non est vestrum nosse tempora*, dérange tous ces calculs de géométrie.

(3) J'ai dit au cinquième chant, que l'attente de l'embrasement général du monde est presque aussi ancienne que le monde. Les philosophes et les poëtes païens l'annoncent, Properce, Lucrèce, Ovide.

Una dies dabit exitio, multosque per annos
Sustentata ruet moles, et machina mundi.
(Propert.)

Esse quoque in fatis reminiscitur affore tempus
Quo mare, quo tellus, correptaque regia cœli
Ardeat, et mundi moles operosa laboret.
(Ovide.)

L'attente d'un pareil événement, que la physique n'a pu annoncer, doit nécessairement prendre sa source dans une ancienne tradition, dont il me paraît qu'on trouve un témoignage dans Josèphe. Il rapporte, liv. I, que les enfants d'Adam ayant été instruits que la terre devait souffrir deux déluges, un d'eau et l'autre de feu, pour conserver cette tradition, la gravèrent sur deux colonnes, dans l'espérance que si l'une périssait dans le premier déluge, l'autre pourrait subsister. Si les enfants d'Adam ont eu cette connaissance, ils l'ont répandue et elle s'est perpétuée.

(1) Loin que la raison nous prouve l'impossibilité de la résurrection des corps, elle nous en assure la possibilité. La nature semble elle-même nous en offrir une image, dans une brillante résurrection des plus vils insectes dont j'ai parlé au premier chant : prodige que la physique ne peut expliquer. Celui qui peut changer une chenille en papillon; celui qui a fait le corps humain, ouvrage si admirable ; celui qui a pu l'unir avec l'âme, a pu rendre cette union éternelle ; et s'il veut la rompre pour un temps, il peut la rétablir ensuite. La raison nous dit qu'aucune substance n'est anéantie. Dieu peut sans doute séparer celles qu'il a unies, et réunir celles qu'il a séparées. La raison nous persuade qu'il le peut, et la religion nous assure qu'il le veut. La société entre l'âme et le corps devait d'abord être éternelle. La mort fut la peine du péché. Dieu ordonna que la société serait rompue pour un temps, mais il a prédit qu'il la rétablirait un jour. Nous avons vu dans le cours de cet ouvrage, l'accomplissement de la plus grande partie des choses prédites. Soyons donc persuadés que tout le reste de ce qui a été prédit sera également accompli.

(2) Personne n'ignore les austérités presque incroyables que pratiquent les bonzes et les bramines, pour s'attirer la vénération et les aumônes des peuples. Ils sont les martyrs de l'erreur, de l'intérêt et de la vanité.

(3) La religion chrétienne, qui ordonne une vie pénitente sur la terre, promet un paradis tout spirituel : la mahomé-

Et loin des voluptés qu'attendait son erreur,
Ne trouve devant lui que la rage et l'horreur.
Le vrai chrétien lui seul ne voit rien qui l'étonne ;
Et sur ce tribunal, que la foudre environne,
Il voit le même Dieu qu'il a cru sans le voir,
L'objet de son amour, la fin de son espoir.
Mais il n'a plus besoin de foi ni d'espérance :
Un éternel amour en est la récompense.

Sainte Religion, qu'à ta grandeur offerts,
Jusqu'à ce dernier jour puissent durer (1) mes vers !
D'une muse, toujours compagne de ta gloire,
Autant que tu vivras fais vivre la mémoire.
La sienne.... Qu'ai-je dit ? où vais-je m'égarer ?
Dans un cœur tout à toi l'orgueil veut-il entrer ?
Sois de tous mes désirs la règle et l'interprète,
Et que ta seule gloire occupe ton poëte.

tane au contraire permet une vie sensuelle sur la terre, et promet un paradis tout charnel. La peinture de ce paradis est si grossière, qu'au rapport de Briot, *Empire Ottoman*, les Turcs éclairés n'osent la croire véritable, mais la multitude n'en doute pas. Plusieurs sont assez simples pour conserver un toupet de cheveux sur leur tête, afin qu'au dernier jour Mahomet les enlève plus aisément. Il doit les sauver tous. *A la vérité*, dit-il dans l'Alcoran, *les grands pécheurs seront d'abord punis, mais par mon intercession, ils seront enfin reçus dans le paraáis, n'étant pas possible que les vrais croyants restent pour toujours dans les flammes éternelles, avec les infidèles.*

(1) Une religion qui commence et finit avec le monde, et rappelle toute l'histoire du monde à la sienne, son empire ayant été établi par les révolutions des autres empires; une religion qui rappelle tous les peuples, même les mahométans par leur propre religion, à cette révélation, donnée au premier de tous les peuples, subsistant toujours pour l'attester toujours ; une religion enfin, qui par tant de témoignages tirés de la raison, de l'histoire et de la nature, développe l'origine des désordres du monde et de nos malheurs, et qui, quoiqu'annonçant un Dieu caché, forme un corps de lumière si éclatant, porte avec elle le caractère de la Divinité. Dieu ne se montre à l'homme pécheur que sous un voile ; mais les deux grands ouvrages, où brille l'unité d'un dessein toujours suivi, le font particulièrement reconnaître. Ces deux ouvrages sont la nature et la religion. Les déistes, qui ne s'arrêtent qu'au premier, sont forcés d'avouer que l'homme doit adorer un Être suprême, le Créateur du monde ; et comme ils ignorent ce qu'ils en doivent espérer et craindre, ils l'adorent sans le connaître, ou plutôt ils n'adorent rien, et l'on peut dire d'eux plus justement qu'un ancien poëte ne l'a dit des Juifs, *Nil præter nubes et cœli numen adorant.* Ceux qui connaissent un Créateur dans son ouvrage de puissance, qui est la nature, et un réparateur dans son ouvrage de justice et d'amour, qui est la religion, sont les seuls qui connaissent et adorent l'Être suprême, de la manière dont doit être connu et adoré celui qui est esprit et vérité.

AVIS DU LIBRAIRE.

Le poëme de la Religion que M. Hardion avait envoyé à feu M. Rousseau pour en examiner la versification, ayant donné lieu à la réponse suivante, qu'il a bien voulu nous communiquer, aussi bien qu'à l'épître X^e, que M. Rousseau rendit publique quelque temps après : nous avons cru nécessaire d'imprimer ici ces deux pièces. Elles font honneur à un ouvrage que M. Rousseau paraît avoir examiné avec tant d'attention, et elles n'en font pas moins à la mémoire de ce célèbre poëte, par les sentiments de religion dont elles sont remplies.

JUGEMENT DE ROUSSEAU

SUR LE POEME DE LA RELIGION.

Quelque recommandable que soit le poëme de la Religion, par l'importance et par la grandeur de son sujet, on peut dire qu'il n'est pas moins admirable par la manière dont il est traité ; soit qu'on y considère l'assemblage, le choix et la force des preuves, soit qu'on y regarde l'économie et la judicieuse distribution de ces mêmes preuves qui, se donnant du jour l'une à l'autre par l'art avec lequel l'auteur les a placées, composent un corps de lumière et un tout de conviction auquel il est impossible que l'incrédulité la plus aveugle et la plus opiniâtre puisse résister. C'est ce qui doit rendre cet ouvrage aussi immortel que la religion qu'il défend.

Mais quelque solide qu'il soit, cette solidité même aurait pu lui nuire dans l'esprit de la plupart des lecteurs à qui l'utile ne saurait plaire, s'il n'est pas accompagné d'agréments, et qui aiment mieux sacrifier l'utilité à leur plaisir, que leur plaisir à l'utilité. C'est à quoi l'auteur a bien pourvu par l'abondante et riche variété des peintures qu'il a semées dans tout son ouvrage, et par la magnificence du style dont il s'est servi pour les exprimer. En sorte que si jamais la poésie a mérité d'être appelée le langage des dieux, on peut dire que celle-ci mérite particulièrement d'être appelée le langage de Dieu, qui semble y parler lui-même par l'organe de celui qu'il a chargé de sa cause. C'est un témoignage que je dois à ma propre conscience et à l'impression que la lecture de ce poëme a faite sur mon cœur et sur mon esprit. J'en ai suivi la conduite avec une grande attention.

On ne saurait établir les preuves de la religion, qu'en commençant par établir celles de l'existence de Dieu. C'est ce que l'auteur a fait dans le premier chant, où tout ce que la physique peut fournir à la poésie, et la métaphysique à la raison, se trouve décrit et développé de la manière la plus noble et la plus distincte. Ces preuves amènent naturellement la distinction des deux substances, leur union pendant la vie et leur séparation à la mort, d'où s'ensuit la preuve de l'immortalité de l'âme. Les diverses opinions et les contrariétés des philosophes sur ce sujet con-

duisent à la nécessité d'une révélation. Le troisième chant poursuit la proposition avancée à la fin du précédent, en faisant voir par l'histoire du monde et des Juifs en particulier, que ce n'est que dans leurs livres que la révélation se trouve, d'où résulte par des conséquences indisputables l'authenticité et la vérité d'une religion annoncée par les prophètes, confirmée par les miracles et avouée par Mahomet lui-même, son plus grand ennemi,

Le quatrième chant est parfaitement lié au troisième par l'exposition admirable de la naissance de la religion chrétienne, des miracles de son auteur, de l'accomplissement des prophéties, de la propagation si rapide de l'Evangile et de son établissement au milieu des persécutions et des supplices. On y voit les nations soumises, la raison humaine confondue, la folie de la croix triomphante de la sagesse du monde, et enfin Rome, le centre du paganisme, punie comme Jérusalem l'avait été, mais relevée pour devenir, jusqu'à la fin des siècles, le centre de la religon chrétienne. Après ces preuves tirées des faits, l'auteur rassure l'esprit et le cœur de l'homme, l'un contre l'obscurité des mystères, l'autre contre la sévérité de la morale. Il fait voir dans le cinquième chant, jusqu'où va l'ignorance de l'homme, et les difficultés auxquelles le déiste ne peut répondre, au lieu que le chrétien y trouve la réponse dans la révélation. A l'égard de la morale, ce qui m'a le plus frappé est le parallèle également docte, solide et ingénieux de la morale des poëtes mêmes, et des poëtes d'ailleurs les plus corrompus du paganisme, avec celle des chrétiens.

Cette pensée, que la religion n'exige de nous, que ce que la droite raison nous ordonne, et que l'Evangile, s'il est permis de parler ainsi, ne rend pas le chemin plus étroit que la simple philosophie et les devoirs prescrits à l'honnête homme est admirablement exprimée, et il fallait qu'elle le fût; mais il fallait aussi montrer l'avantage que la morale du christianisme a sur toute autre morale. Cet avantage consiste dans le précepte de la charité, le plus doux de tous les préceptes, tous les autres ne s'adressant qu'à la raison, mais celui-ci s'adressant au cœur, qui est ce que Dieu demande particulièrement, et comme cette vertu est le couronnement de toutes les vertus chrétiennes, l'auteur ne pouvait mieux couronner son ouvrage, qu'en nous en faisant sentir le prix et la nécessité : et c'est ce qu'il a exécuté d'une manière si touchante et si élevée, qu'il semble que ce soit Dieu lui-même qui ait choisi le langage de l'homme, pour parler au cœur de l'homme.

A Bruxelles, le 3 août 1737.

Epître de Rousseau à Racine.

Le poëme de la Religion dont l'auteur m'a fait l'honneur de me communiquer le manuscrit, et qui a donné lieu à l'épître suivante, m'a paru un chef-d'œuvre de poésie, aussi bien que de piété, également admirable par la solidité des preuves qui y sont alléguées, et par l'abondante et riche variété des peintures dont il les a ornées. En sorte que si jamais la poésie a pu être nommée le langage des dieux, on peut dire que celle-ci mérite particulièrement d'être appelée le langage de Dieu, qui semble y parler lui-même par l'organe de celui qu'il a voulu charger de sa cause. C'est ce qui m'a engagé à solliciter ici l'auteur, si digne du nom qu'il porte, de donner incessamment son ouvrage au public, auquel il ne saurait être trop tôt présenté, pour le rassurer contre le progrès de l'impiété, et de cette secte d'hommes téméraires qui, avec beaucoup d'esprit, et encore plus de libertinage, semblent n'avoir en vue que d'établir sur les ruines de la religion chrétienne le système affreux du spinosisme et du matérialisme.

Epître.

De nos erreurs, tu le sais, cher Racine,
La déplorable et funeste origine
N'est pas toujours, comme on veut l'assurer,
Dans notre esprit, facile à s'égarer;
Et sa fierté dépendante et captive
N'en fut jamais la source primitive.
C'est le cœur seul, le cœur qui le conduit,
Et qui toujours l'éclaire ou le séduit.
S'il prend son vol vers la céleste voûte,
L'esprit docile y vole sur sa route;
Si de la terre il suit les faux appas,
L'esprit servile y rampe sur ses pas.
L'esprit enfin, l'esprit, je le répète,
N'est que du cœur l'esclave ou l'interprète.
Et c'est pourquoi tes divins précurseurs,
De nos autels antiques défenseurs,
Sur lui toujours se sont fait une gloire
De signaler leur première victoire.
Oui, cher Racine; et pour n'en point douter,
Chacun en soi n'a qu'à se consulter.
Celui qui veut de mon esprit rebelle
Dompter, comme eux, la révolte infidèle,
Pour parvenir à s'en rendre vainqueur,
Doit commencer par soumettre mon cœur;
Et plein du feu de ton illustre père,
Me préparer un chemin nécessaire

Aux vérités qu'Esther va me tracer,
Par les soupirs qu'elle me fait pousser.
C'est par cet art que l'auteur de la grâce,
Versant sur toi sa lumière efficace,
Daigna d'abord, certain de son succès,
Toucher mon cœur dans tes premiers essais,
Et qu'aujourd'hui consommant son ouvrage,
Et secondant ta force et ton courage,
Il brise enfin le funeste cercueil
Où mon esprit retranchait son orgueil,
Et grave en lui les derniers caractères,
Qui de ma foi consacrent les mystères.
Quelle vertu ! quels charmes tout-puissants
A son empire asservissent mes sens !
Et quelle voix céleste et triomphante
Parle à mon cœur, le pénètre, l'enchante !
C'est Dieu, c'est lui dont les traits glorieux
De leur éclat frappent enfin mes yeux.
Je vois, j'entends, je crois : ma raison même
N'écoute plus que l'oracle suprême.
Qu'attends-tu donc ? toi dont l'œil éclairé
Des vérités dont il m'a pénétré,
Toi dont les chants non moins doux que sublimes,
Se sont ouvert tous les divins abîmes,
Où sa grandeur se plaît à se voiler ?
Qu'attends-tu, dis-je, à nous les révéler
Ces vérités qui nous la font connaître ?
Et que sais-tu s'il ne te fit point naître
Pour ramener ses sujets non soumis,
Ou consoler du moins ses vrais amis ?
Dans quelle nuit, hélas ! plus déplorable
Pourrait briller sa lumière adorable,
Que dans ces jours où l'ange ténébreux
Offusque tout de ses brouillards affreux ?
Où franchissant le stérile domaine
Donné pour borne à la sagesse humaine,
De vils mortels jusqu'au plus haut des cieux
Osent lever un front audacieux ?
Où nous voyons enfin, l'osai-je dire ?
La vérité soumise à leur empire,
Ses feux éteints dans leur sombre fanal,
Et Dieu cité devant leur tribunal ?
Car ce n'est plus le temps où la licence
Daignait encor copier l'innocence,
Et nous voiler ses excès monstrueux
Sous un bandeau modeste et vertueux.
Quelque mépris, quelque horreur que mérite
L'art séducteur de l'infâme hypocrite,
Toujours pourtant du scandale ennemi,
Dans ses dehors il se montre affermi ;
Et plus prudent que souvent nous ne sommes,
S'il ne craint Dieu, respecte au moins les hommes.
Mais en ce siècle à la révolte ouvert,
L'impiété marche à front découvert :
Rien ne l'étonne ; et le crime rebelle
N'a point d'appui plus intrépide qu'elle.
Sous ses drapeaux, sous ses fiers étendards,
L'œil assuré, courent de toutes parts
Ces légions, ces bruyantes armées
D'esprits subtils, d'ingénieux pygmées,
Qui sur des monts d'arguments entassés,
Contre le ciel burlesquement haussés,
De jour en jour, superbes Encelades,
Vont redoublant leurs folles escalades ;
Jusques au sein de la Divinité
Portent la guerre avec impunité ;
Viendront bientôt, sans scrupule et sans honte,
De ses arrêts lui faire rendre compte
Et déjà même, arbitres de sa loi,
Tiennent en main pour écraser la foi,
De leur raison les foudres toutes prêtes.
Y songez-vous, insensés que vous êtes ?
Votre raison qui n'a jamais flotté
Que dans le trouble et dans l'obscurité,
Et qui, rampant à peine sur la terre,
Veut s'élever au-dessus du tonnerre ;
Au moindre écueil qu'elle trouve ici-bas,
Bronche, trébuche et tombe à chaque pas ;
Et vous voulez, fiers de cette étincelle,
Chicaner Dieu sur ce qu'il lui révèle ?
Cessez, cessez, héritage des vers,
D'interroger l'Auteur de l'univers :
Ne comptez plus avec ses lois suprêmes ;
Comptez plutôt, comptez avec vous-mêmes :
Interrogez vos mœurs, vos passions :
Et feuilletons un peu vos actions.
Chez des amis vantés pour la sagesse
Avons-nous vu briller votre jeunesse ?
Vous a-t-on vus, dans leur choix enfermés,
Et de leurs mains à la vertu formés,
Chérir comme eux la paisible innocence,
Vaincre la haine, étouffer la vengeance,
Faire la guerre aux vices insensés,
A l'amour-propre, aux vœux intéressés ;
Dompter l'orgueil, la colère, l'envie,
La volupté des repentirs suivie ?
Vous a-t-on vu dans vos divers emplois,
Au taux marqué par l'équité des lois,
De vos trésors mesurer la récolte,
Et de vos sens apaiser la révolte ?
S'il est ainsi, parlez : je le veux bien.
Mais non. J'ai vu, ne dissimulons rien,
Dans votre vie, au grand jour exposée,
Une conduite, hélas ! bien opposée.
Une jeunesse en proie aux vains désirs,
Aux vanités, aux coupables plaisirs.
Un fol essaim de beautés effrénées,
A la mollesse, au luxe abandonnées,
De faux amis, d'insipides flatteurs,
Furent d'abord vos sages précepteurs.
Bientôt après sur leurs doctes maximes
En gentillesse érigeant tous les crimes,
Je vous ai vus à titre de bel air
Diviniser des idoles de chair,
Et mettre au rang des belles aventures
Sur leur pudeur vos victoires impures.
Je vous ai vus, esclaves de vos sens,
Fouler aux pieds les droits les plus puissants ;

Compter pour rien toutes vos injustices ;
Immoler tout à vos moindres caprices,
A votre haine, à vos affections,
A la fureur de vos préventions ;
Vouloir enfin par vos désordres mêmes
Justifier vos désordres extrêmes ;
Et sans rougir, enflés par le succès,
Vous honorer de vos propres excès.
Mais au milieu d'un si gracieux songe,
Ce ver caché, ce remords qui vous ronge,
Jusqu'au plus fort de vos déréglements
Vous exposait à de trop durs tourments.
Il a fallu, parlons sans nulle feinte,
Pour l'étouffer, étouffer toute crainte,
Tout sentiment d'un fâcheux avenir ;
D'un Dieu vengeur chasser le souvenir ;
Poser en fait qu'au corps subordonnée
L'âme avec lui meurt ainsi qu'elle est née ;
Passer enfin de l'endurcissement
De votre cœur, au plein soulèvement
De votre esprit. Car tout libertinage
Marche avec ordre : et son vrai personnage
Est de glisser par degré son poison
Des sens au cœur, du cœur à la raison.
De là sont nés, modernes Aristippes,
Ces merveilleux et commodes principes,
Qui vous bornant aux voluptés du corps,
Bornent aussi votre âme et ses efforts
A contenter l'agréable imposture
Des appétits qu'excite la nature.
De là sont nés, Epicures nouveaux,
Ces plans fameux, ces systèmes si beaux,
Qui dirigeant sur votre prud'hommie
Du monde entier toute l'économie,
Vous ont appris que ce grand univers
N'est composé que d'un concours divers
De corps muets, d'insensibles atomes,
Qui par leur choc forment tous ces fantômes
Que détermine et conduit le hasard,
Sans que le ciel y prenne aucune part.
Vous voilà donc rassurés et paisibles :
Et désormais au trouble inaccessibles
Vos jours sereins, tant qu'ils pourront durer,
A tous vos vœux n'ont plus qu'à se livrer.
Mais c'est trop peu. De si belles lumières
Luiraient en vain pour vos seules paupières ;
Et vous devez, si ce n'est par bonté,
En faire part du moins par vanité
A ces amis si zélés, si dociles,
A ces beautés si tendres, si faciles,
Dont les vertus conformes à vos mœurs
Vous ont d'avance assujetti les cœurs.
C'est devant eux que vos langues disertes
Pourront prêcher ces rares découvertes,
Dont vous avez enrichi vos esprits :
C'est à leurs yeux que vos doctes écrits
Feront briller ces subtiles fadaises,
Ces arguments émaillés d'antithèses,
Ces riens pompeux avec art enchâssés
Dans d'autres riens fièrement énoncés,
Où la raison la plus spéculative
Non plus que vous ne voit ni fond ni rive.
Que tardez-vous ? Ces tendres nourrissons
Déjà du cœur dévorent vos leçons.
Ils comprendront d'abord comme vous-mêmes,
Tous vos secrets, vos dogmes vos problèmes ;
Et comme vous, bientôt même affermis
Dans la carrière où vous les aurez mis,
Vous les verrez, glorieux néophytes,
Faire à leur tour de nouveaux prosélytes :
Leur enseigner que l'esprit et le corps,
Bien qu'agités par différents ressorts,
Doivent pourtant toute leur harmonie
A la matière éternelle, infinie,
Dont s'est formé ce merveilleux essaim
D'êtres divers émanés de son sein :
Que ces grands mots d'âme, d'intelligence,
D'esprit céleste et d'éternelle essence,
Sont de beaux noms forgés pour exprimer
Ce qu'on ne peut comprendre ni nommer ;
Et qu'en un mot notre pensée altière
N'est rien au fond que la seule matière
Organisée en nous pour concevoir,
Comme elle l'est pour sentir et pour voir :
D'où nous pouvons conclure sans rien craindre,
Qu'au présent seul l'homme doit se restreindre ;
Qu'il vit et meurt tout entier ; et qu'enfin
Il est lui seul son principe et sa fin.
Voilà le terme où sur votre parole,
Et sur la foi de votre illustre école,
Doit s'arrêter dans notre entendement
Toute recherche et tout raisonnement.
Car de vouloir combattre les mystères
Où notre foi puise ses caractères,
C'est, dites-vous, grêler sur les roseaux.
Est-il encor d'assez faibles cerveaux
Pour adopter ces contes apocryphes,
Du monachisme obscurs hiéroglyphes ?
Tous ces objets de la crédulité
Dont s'infatue un mystique entêté
Pouvaient jadis abuser des Cyrilles,
Des Augustins, des Léons, des Basiles :
Mais quant à vous, grands hommes, grands esprits,
C'est par un noble et généreux mépris
Qu'il vous convient d'extirper ces chimères,
Epouvantail d'enfants et de grand' mères.
Car aussi bien, par où se figurer,
Poursuivez-vous, de pouvoir pénétrer
Dans ce qui n'est à l'homme vénérable
Qu'à force d'être à l'homme impénétrable ?
Quel fil nouveau, quel jour fidèle et sûr
Nous guiderait dans ce dédale obscur ?
Suivre à tâtons une si sombre route,
C'est s'égarer, c'est se perdre. Oui, sans doute ;
C'est s'égarer, j'en conviens avec vous,
Que de prétendre avec un cœur dissous
Dans le néant des vanités du monde,
Dans les faux biens dont sa misère abonde,

Dans la mollesse et la corruption,
Dans l'arrogance et la présomption,
Vous élever aux vérités sublimes
Qu'ont jusqu'ici démenti vos maximes.
Non, ce n'est point dans ces obscurités
Qu'on doit chercher les célestes clartés.
Mais voulez-vous par des routes plus sûres
Vous élancer vers ces clartés si pures
Dont autrefois, dont encore aujourd'hui
Tant de héros, l'inébranlable appui
Des vérités par le ciel révélées,
Font adorer les traces dévoilées,
Et tous les jours pleins d'une sainte ardeur
Dans leurs écrits consacrent la splendeur ?
Faites comme eux : commencez votre course
Par les chercher dans leur première source :
C'est la vertu, dont le flambeau divin
Vous en peut seul indiquer le chemin.
Domptez vos cœurs, brisez vos nœuds funestes :
Devenez doux, simples, chastes, modestes :
Approchez-vous avec humilité
Du sanctuaire où git la vérité.
C'est le trésor où votre espoir s'arrête :
Mais, croyez-moi, son heureuse conquête
N'est point le prix d'un travail orgueilleux,
Ni d'un savoir superbe et pointilleux.
Pour le trouver ce trésor adorable,
Du vrai bonheur principe inséparable,
Il faut se mettre en règle, et commencer
Par asservir, détruire, terrasser
Dans notre cœur nos penchants indociles;
Par écarter ces recherches futiles,
Où nous conduit l'attrait impérieux
De nos désirs follement curieux :
Par fuir enfin ces amorces perverses,
Ces amitiés, ces profanes commerces,
Ces doux liens que la vertu proscrit,
Charme du cœur et poison de l'esprit.
Dès qu'une fois le zèle et la prière
Auront pour vous franchi cette barrière,
N'en doutez point, l'auguste vérité
Sur vous bientôt répandra sa clarté.
Mais, direz-vous, ce triomphe héroïque
N'est qu'une idée, un songe platonique.
Quoi ! gourmander toutes nos voluptés ?
Anéantir jusqu'à nos volontés ?
Tyranniser des passions si belles ?
Répudier des amis si fidèles ?
Vouloir de l'homme un tel détachement,
C'est abolir en lui tout sentiment :
C'est condamner son âme à la torture ;
C'est en un mot révolter la nature,
Et nous prescrire un effort incertain,
Supérieur à tout effort humain.
Vous le croyez ; mais malgré tant d'obstacles,
Dieu tous les jours fait de plus grands miracles.
Il peut changer nos glaçons en bûchers,
Briser la pierre et fondre les rochers.
Tel aujourd'hui dégagé de sa chaîne,
N'écoute plus que sa voix souveraine,
Et de lui seul faisant son entretien,
Voit tout en lui, hors de lui ne voit rien ;
Qui comme vous commençant sa carrière,
Ferma longtemps les yeux à la lumière,
Et qui peut-être envers ce Dieu jaloux
Fut autrefois plus coupable que vous.

Pour toi, rempli de sa splendeur divine,
Toi, qui rival et fils du grand Racine,
As fait revivre en tes premiers élans
Sa piété non moins que ses talents,
Je l'avouerai, quelques rayons de flamme
Que par avance eût versés dans mon âme
La vérité qui brille en tes écrits ;
J'en eusse été peut-être moins épris,
Si de tes vers la chatouilleuse amorce
N'eût secondé sa puissance et sa force ;
Et si mon cœur, attendri par tes sons,
A mon esprit n'eût dicté ses leçons.

A Bruxelles, le 1er septembre 1737.

AVERTISSEMENT SUR L'ÉPITRE SUIVANTE.

Les amateurs de la poésie parurent contents de l'Epître de feu M. Rousseau ; ils retrouvèrent tout le feu de sa jeunesse dans plusieurs endroits, et surtout dans la peinture qu'il y fait des esprits forts :

Sous ses drapeaux, sous ses fiers étendards
L'œil assuré, courent de toutes parts
Ces légions, ces bruyantes armées
D'esprits subtils, d'ingénieux pygmées,
Qui sur des monts d'arguments entassés,
Contre le ciel burlesquement haussés,
De jour en jour superbes Encelades,
Vont redoublant leurs folles escalades, etc.

Cette même Epître ne fut pas reçue moins favorablement de ceux qui conservent un véritable amour pour la religion; ils virent avec joie un poëte tel que celui-ci en prendre la défense, et se faire gloire non-seulement de sa soumission, mais de l'aveu de son changement :

Dieu brise enfin le funeste cercueil
Où mon esprit retranchait son orgueil.
Je vois, j'entends, je crois, etc.

C'est le même aveu qu'il répète à la fin :

Tel aujourd'hui dégagé de sa chaîne
N'écoute plus que sa voix souveraine,
Et de lui seul faisant son entretien,
Voit tout en lui, hors de lui ne voit rien,
Qui comme vous commençant sa carrière.

Ferma longtemps les yeux à la lumière,
Et qui peut-être envers ce Dieu jaloux,
Fut autrefois plus coupable que vous.

Des sentiments si louables m'engagèrent à faire voir dans ma réponse, que l'exemple qu'il donnait, quelque rare qu'il soit aujourd'hui, ne doit pas surprendre, puisque les grands hommes sont ceux à qui l'humilité coûte le moins, et que les poëtes du siècle précédent, le siècle des grands hommes, ont non-seulement respecté toujours la religion dans leurs écrits, mais ont prouvé par leurs mœurs la sincérité de leur respect pour elle. Je remonte ensuite à la source de ce libertinage d'esprit, qui fait tant de progrès; je la trouve dans les écrits de Bayle qui n'ont fait que des demi-savants, et dans cette nouvelle métaphysique, dont les étranges partisans, tantôt à l'exemple de Locke n'osent décider si la matière ne peut penser, et tantôt avec M. Pope décident hardiment que tout est dans l'ordre, et que l'homme est aussi heureux et aussi parfait qu'il le doit être, quoique rien n'en prouve mieux le désordre et la misère qu'une pareille philosophie.

N'ayant pas le bonheur de pouvoir lire dans l'original les ouvrages de M. Pope, le plus célèbre poëte que l'Angleterre ait aujourd'hui, je ne prétends pas attaquer ici ses véritables sentiments, dont je ne puis être certain. Je ne prétends attaquer que ceux qui sont devenus si communs parmi nous depuis la lecture de son *Essai sur l'homme*, dont les principes n'étant pas assez développés pour nous, sont cause que plusieurs personnes croient y trouver un système, qui n'est peut-être pas celui de l'auteur.

RÉPONSE

A L'ÉPITRE DE ROUSSEAU, CONTRE LES ESPRITS FORTS.

Epître.

De ton zèle contre eux qu'ils seront étonnés
Ces esprits par l'orgueil dans l'erreur obstinés!
Eh! qui peut mieux que toi, cher Rousseau, les confondre?
Ce n'est qu'en t'imitant qu'ils doivent te répondre.
En vain dans la révolte ils étaient affermis:
Qu'ils tombent tous aux pieds du Dieu qui t'a soumis,
Et ne rougissent point d'avouer leur folie.
Quel esprit sera fier, quand le tien s'humilie?
Frappés de ton exemple, attentifs à ta voix,
Qu'ils commencent du moins à douter, quand tu crois.

Ce n'était point assez d'adorer en silence
Celui que hautement brave leur insolence:
Ce n'était point assez de renfermer en toi
Le respect que ce Dieu t'inspire pour sa loi.
Tu lui devais encor cet éclatant hommage.
Puissent tes derniers vers fruit d'un noble courage
Montrer aux ennemis de la Religion
Et sa gloire, et la tienne, et leur confusion!

Elle n'est en effet que honte et que faiblesse,
Cette force d'esprit qu'ils nous vantent sans cesse.
Un grand homme, Rousseau, si l'homme est jamais grand,
Plus il est éclairé, plus il voit son néant.
Il sait qu'il ne sait rien; il l'avoue, et sa gloire
Est celle d'écouter quand Dieu parle, et de croire.
Il laisse à l'ignorant la folle vanité,
Et met tout son repos dans son humilité,
Exemple peu commun dans le siècle où nous sommes.
Serait-il donc passé le siècle des grands hommes?

Eh! quel temps, nous dit-on, de clarté plus rempli?
Du honteux préjugé l'empire est aboli.
Nos aïeux sous son joug vieillissaient dans l'enfance;
Aujourd'hui rejetant toute aveugle puissance,
Nous ne faisons sur nous régner que la raison

Que béni soit le ciel, qui sur notre horizon
Fit lever tout à coup ces astres salutaires,
Ce grand jour dont l'éclat n'a point lui sur nos pères.
Goûtons notre avantage et plaignons leur malheur.
Quels hommes cependant! et quel temps fut le leur!
J'y vois dans son midi le soleil de la France (1).

Oui ce même soleil, si pâle en sa naissance,
De ses nombreux rayons rassemblant la splendeur
Vient briller à mes yeux dans toute sa grandeur.
Sacy, Nicole, Arnaud, Bossuet, Bourdaloue,
Pour ses Pères encor l'Église vous avoue;
Tels furent de sa foi les premiers protecteurs;
Ils revivent en vous ces illustres docteurs,
Conservant au milieu de vos grâces aimables,
De leur antiquité les rides vénérables.
Sur vos graves écrits d'un saint zèle enflammés,
Je me tais, c'est assez de vous avoir nommés.
Et sans peindre Pascal, dont la plume et la vie
Seront dans tous les temps la terreur de l'impie,
Je ne veux m'arrêter qu'à ces esprits charmants,
Agréables auteurs de nos amusements.

Que de héros! je crois entendre dans Athènes
Discourir les Platons, tonner les Démosthènes.
Par de nouveaux plaisirs tour à tour enchanté
Et loin de la tribune au théâtre emporté,
Près de Socrate assis, je trouve Thucydide;

(1) Que de grands hommes en tous les genres rassemble le siècle de Louis XIV! On peut bien dire que notre soleil fut alors dans un brillant midi, quoique peu auparavant, il eût encore été si pâle. Qu'était notre poésie avant Corneille, et qu'était Corneille lui-même dans ses premières pièces?

Ils admirent Sophocle, ils aiment Euripide.
De tous côtés alors les chefs-d'œuvre naissaient ;
Les juges éclairés qui leur applaudissaient,
Assuraient d'une longue et brillante fortune
Phèdre, le Misanthrope (1), Armide, Rodogune.
O pères trop fameux, que vos noms triomphants
Sont pesants à porter par vos faibles enfants !
A la Religion soyons du moins fidèles :
Cet amour nous rendra dignes de nos modèles.
Cherchaient-ils à briller par d'insolents propos ?
Le ciel fut-il jamais l'objet de leurs bons mots ?
A-t-on vu dans leurs vers ces sublimes génies,
Faire aux dépens de Dieu rire leurs Uranies (2) ?
Le peintre dangereux (3), dont le hardi pinceau
Du perfide hypocrite entreprit le tableau,
A ses noires couleurs en oppose d'aimables,
Et peint la piété sous ses traits véritables :
Peut-être que lui-même il l'admire en secret.
A des sujets honteux se livrant à regret,
La Fontaine en gémit (4) : à ses remords rebelle
Sa main sert malgré lui sa plume criminelle :
Vrai dans tous ses écrits, vrai dans tous ses discours,
Vrai dans sa pénitence à la fin de ses jours,
Du maître qui s'approche il prévient la justice ;
Et l'auteur de Joconde est armé d'un cilice.
D'Arnaud l'ami constant, le sage Despréaux (5),
Lança ses premiers traits contre les Desbarreaux.
Couronné par les mains d'Auguste et d'Emilie,
A côté d'Akempis Corneille s'humilie (6).
Toi qui peignis Monime et ses tendres douleurs,
Tu te fis à toi-même un crime (7) de nos pleurs.
Pour nous avoir coûté tant de larmes aimables,
On t'en a vu sur toi verser de véritables.
Puissent ceux qu'au théâtre entraîne un même attrait,
S'ils imitent ta faute, imiter ton regret !

O France, riche alors en âmes si parfaites,
Oui, la Religion captivait tes poëtes.
Faut-il s'en étonner ? l'honneur, la bonne foi,
L'austère probité fut leur première loi.
Dans leurs écrits charmants, auteurs inimitables,
Et dans un doux commerce hommes toujours aimables,
Colbert, à double titre épuisant ses faveurs,
Récompensait en eux les talents et les mœurs.
Ils ne prétendaient pas qu'un accès près des Muses
A des vices honteux pût fournir des excuses.
Tous les dons de l'esprit, quel que soit leur pouvoir,
N'affranchissent jamais le cœur de son devoir.
Vertueux citoyens, amis tendres, leur zèle
Fit régner même entre eux une paix éternelle :
Leur estime sincère en était le lien.
Qu'aisément, cher Rousseau, l'honnête homme est [chrétien !

Ranimez un moment votre illustre poussière,
O morts : si vous daignez revoir notre lumière,
Sortez de vos tombeaux et considérez-nous.
Morts fameux, dans nos traits vous reconnaissez-vous?
Vos fils.... Vous retombez, vous ne pouvez le croire.
Qui nous a donc changés ? trop d'amour pour la gloire.
Loin de suivre vos pas, les voulant devancer,
Nous crûmes follement vous pouvoir effacer.
Vous paraissez sans art : vos enfants plus habiles
Cherchèrent des beautés moins simples, moins faciles,
Et de toujours briller l'ambitieux espoir
Amena l'esprit faux, suivi du faux savoir.
L'amour d'un vain éclat, séduisante parure,
Emporta notre esprit plus loin que la nature.
Loin d'elle rien n'est beau. L'art plaît en l'imitant.
Le merveilleux sans elle éblouit un instant :
Mais par elle tout vit, tout charme, tout réveille,
Et la simplicité devient une merveille.

Un excès plus fatal emporta la raison,
Qui, lasse de chérir son heureuse prison,
Pour vouloir tout apprendre, osa d'un pas rebelle
Sortir du cercle étroit que Dieu trace autour d'elle.
Plutôt que d'y rentrer, s'égarant pour jamais,
Elle espéra, malgré tant de brouillards épais,
Etendre son empire en étendant sa vue.
La nuit l'enveloppa : sa fierté confondue,
Au lieu de s'enrichir, perdit son propre bien,
Et l'œil toujours ouvert, voyant tout, ne vit rien.
Dans ce trouble, usurpant son nom et sa puissance,
Compagne du Déisme et de la Tolérance,
Par l'orgueil soutenue et par la volupté,
Sur un trône éclatant monta l'Impiété.

Un mortel préparait la voie à ses conquêtes,
Et prompt à lui fournir des armes toutes prêtes,
A Rotterdam pour elle ouvrit son arsenal.
De toute vérité ce dangereux rival,
Guerrier infatigable et propre à tout combattre,
Peu jaloux d'élever, toujours jaloux d'abattre,
Ne se plaisait qu'à voir arguments terrassés,

(1) Les quatre pièces que plusieurs personnes regardent comme les chefs-d'œuvre des quatre différents poëtes : et si Armide est celui de Quinaut, il paraît aussi être celui de Lulli.

(2) Epître très-impie d'un auteur inconnu. On ne peut accuser aucun poëte fameux du siècle précédent, d'avoir fait des vers contre la religion.

(3) Puisque Molière, tout criminel qu'il est, n'a rien écrit qui puisse le convaincre d'impiété, pensons de lui le plus favorablement qu'il est possible ; et que le portrait qu'il a fait dans le Tartufe, act. 1, sc. 5, de la vraie piété, nous fasse croire qu'intérieurement il respectait l'original.

(4) Lorsqu'il s'écrie : *O combien l'homme est inconstant, divers, faible, léger !* etc. Jamais on ne vit des mœurs plus simples, ni un cœur plus sincère. On lit le détail de sa conversion, dont le P. Pouget fut le ministre, dans l'hist. de l'Acad. franç. M. l'abbé d'Olivet dit avoir vu le cilice qu'on trouva sur lui après sa mort, et fait de la Fontaine ce grand éloge, que *dans toute sa vie, il n'avait jamais songé à tromper en rien, ni Dieu, ni les hommes.*

(5) M. Brossette, dans les notes sur la satire première, dit que Boileau dans les derniers vers désigne Desbarreaux, et qu'il retrancha de ce portrait d'un libertin quelques vers qui parurent trop hardis à M. Arnaud.

(6) Il paraît lui-même avoir voulu s'humilier, puisqu'il dit au pape dans son Epître dédicatoire : « La traduction que j'ai choisie, par la simplicité de son style, ferme la porte aux plus beaux ornements de la poésie, et bien loin d'augmenter ma réputation, semble sacrifier à la gloire du Souverain auteur, tout ce que j'en ai pu acquérir en ce genre d'écrire. »

(7) « Postquam profana tragœdiarum argumenta tractasset, musas tandem suas uni Deo consecravit, omnemque ingenii vim in eo laudando contulit, qui solus laude dignus est. » Ces paroles de son épitaphe faite par Boileau, font connaître les sentiments des deux poëtes.

Disputeurs en déroute, et partis renversés.
Ainsi d'un œil content, Marius dans sa fuite
Contemplait les débris de Carthage détruite.
Détestable plaisir ! cœur cruel ! homme affreux
Qui regarde avec joie un objet malheureux.
Notre fier conquérant, ravageur de systèmes,
Ne traînait après lui que doutes, que problèmes,
Sophismes captieux, longues digressions,
Amas d'autorités, foule d'objections.
Ce merveilleux Protée, adroit à nous surprendre,
Infidèle aux drapeaux qu'il paraissait défendre,
Adversaire du camp qu'il avait protégé,
Et souvent déserteur aussitôt qu'engagé,
Forma plus d'un nuage à force de poussière
Qu'il fit presque voler jusques à la lumière.
Combien de raisonneurs, dont l'étonnant orgueil
S'enfla dans son informe et critique recueil (1) !
L'ardeur de disputer veut au moins pour amorce
De l'érudition quelque légère écorce ;
Mais l'étude est pénible et le fruit en est lent.
Que Bayle fut commode au lecteur indolent !
Tout s'y trouve : science, histoire, longs passages,
Grave métaphysique, et galants badinages.
Bientôt à décider son disciple hardi,
Ayant tout parcouru, crut tout approfondi.
Enfin chez l'imprimeur la gémissante presse
Vit sortir de son sein, las d'enfanter sans cesse,
D'innombrables journaux, dont le fécond progrès
Changea les ignorants en savants par extraits.

Dès longtemps la Tamise au trouble accoutumée
Fut par un nouveau trouble elle-même alarmée.
L'âme, dès sa naissance, en guerre avec le corps,
Dans ses droits cependant paisible jusqu'alors,
Pensait seule, et jamais n'avait eu cette crainte
Qu'à son grand privilége on dût porter atteinte.
Son rival lui prétend disputer ses honneurs,
Et fait parler pour lui de subtils chicaneurs.
L'âme dans ce procès ne craint point qu'on décide :
Son droit n'est point douteux, mais son juge est timide.
Locke pèse, examine (2); et pour trop balancer
Trouve la cause obscure, et n'ose prononcer.
Cruelle modestie ! ô fatale lumière !
O mer, entre elle et nous oppose ta barrière.
Vœux tardifs ! à nos yeux elle vint se montrer.
Elle était étrangère, il fallut admirer.
Peu contents de nos biens, nous vantons ceux des autres.
Nos voisins autrefois vantaient aussi les nôtres.
Eprise du plus grand de nos méditatifs (1),
Londres applaudissait à ces spéculatifs
Qui dans le sein de l'Etre en qui tout est visible,
Contemplaient l'étendue, immense, intelligible,
Archétype, en qui seul je vois, sans le savoir,
Les objets qu'ici-bas de mes yeux je crois voir.
Tout change. La raison change aussi de méthode.
Ecrits, habillements, systèmes, tout est mode.

L'homme dans tous les temps déplora ses malheurs.
Rousseau, tu l'appelais *un miroir de douleurs*.
Et quand pour son portrait tu peignis la souffrance,
Il n'y trouva que trop sa triste ressemblance.
Il se trompait lui-même, et son peintre nouveau(2)
De cet objet de pleurs fait un riant tableau.
« Eh ! pourquoi, nous dit-il, rêveurs atrabilaires,
« Vous plaire à vous forger des maux imaginaires ?
« La plainte a-t-elle donc tant de charmes pour vous ?
« Pourquoi soupçonner Dieu d'un bizarre courroux ;
« Et critiques chagrins de l'ouvrage d'un père,
« Où son amour éclate, y chercher sa colère ?
« Heureux membres d'un tout sagement ordonné,
« Au bonheur général chaque être est destiné.
« Il n'est point de désordre : et des mains de son maître
« L'homme est sorti parfait autant qu'il le doit être.
« Tout conspire pour lui, jusqu'aux séditions
« Qu'élèvent si souvent de folles passions (3).

(1) Bayle, qui de protestant se fit catholique, et retourna ensuite à la religion protestante, non-seulement a su, par sa manière de raisonner éblouir les esprits superficiels; mais il a su paraître rempli d'une vaste érudition à ceux qui n'approfondissent point. Lorsque son Dictionnaire parut, M. l'abbé Renaudot, chargé d'en faire son rapport à M. le chancelier, en donna son jugement par écrit, dans lequel il avança sans crainte, que Bayle n'avait lu les anciens, que dans les citations des modernes; et que dans les articles d'érudition un peu recherchée, il faisait plus de fautes que le Moreri qu'il critiquait. Quoi qu'un pareil reproche dût piquer un homme qui se donnait pour savant critique, Bayle, dans une réponse à ce jugement, s'efforce de se justifier sur les impiétés et les obscénités; mais à l'article de la science, il paraît baisser pavillon devant M. l'abbé Renaudot : il avoue qu'il ne fournit aux vrais savants que *des compilations indigestes et assez crues* : ce sont ses termes. Ce Dictionnaire où l'on trouve tant d'articles inutiles et où l'on ne trouve pas tant d'articles importants, peut bien être appelé un *recueil informe*.

(2) Non-seulement Locke a nié les idées innées et a soutenu que toutes venaient des sens; non-seulement il a soutenu que l'âme ne pensait pas toujours et que la pensée était à l'âme ce que le mouvement était à la matière; mais sur la question si la matière peut penser ou non, il est resté indécis, par respect, a-t-il dit, pour la puissance de Dieu. *Que savons-nous*, selon lui, *si Dieu ne peut pas la rendre pensante ? Par conséquent sommes-nous capables de connaître si un Etre purement matériel pense ou non ?* Qu'une telle modestie peut mener loin !

(1) La métaphysique du P. Mallebranche a été longtemps très en règne en Angleterre. Aujourd'hui Locke domine. Dans un livre moderne qui a fait beaucoup de bruit, les raisonnements du P. Mallebranche sont appelés des *illusions sublimes*. La mode change.

(2) J'ai parlé dans le poëme de la Religion, chant deuxième et chant cinquième, des malheurs de l'homme, dont le péché originel est la cause. Je ne soupçonne pas M. Pope de ne pas admettre cette source du désordre ; mais comme ses principes ne la supposent pas, on pourrait croire que, suivant son système, l'homme innocent serait tel qu'il est aujourd'hui, sujet aux infirmités, à la mort, aux combats de la cupidité, à l'importunité des passions. *Certainement*, disait saint Augustin aux Pélagiens qui soutenaient cette erreur, *si un peintre s'avisait de faire un pareil tableau du paradis terrestre, quand même il y mettrait une inscription ; qui de nous croirait voir un paradis ? Qui croirait même que le peintre s'est trompé ? Nous dirions tous qu'il a voulu se moquer.* « Certe si talis paradisus pingeretur, nullus diceret esse paradisum, nec si supra legisset hoc nomen inscriptum. Nec diceret errasse pictorem, sed plane agnosceret irrisorem. » *Op. imp. l.* III.

(3) Si par ce mot on n'entend que nos inclinations; il est vrai qu'elles sont utiles, nécessaires et louables suivant leurs objets. Mais comme on entend ordinairement par ce mot les mouvements violents qui emportent l'âme, et qu'elle a beaucoup de peine à retenir ; l'homme n'est-il pas bien malheureux d'avoir à soutenir contre lui-même une guerre continuelle? Et doit-on s'étonner que la morale chrétienne nous ordonne toujours de résister à nos passions, puisque la morale païenne l'a ordonné tant de

« Reconnaissez, ingrats, que leurs secrets ravages
« Vous emportent au bien par d'utiles orages.
« Tels, en se disputant le royaume des airs,
« Par leurs affreux combats les vents servent les mers. »

Philosophes profonds, vos chimères sont belles.
Quels cœurs ne vont s'ouvrir à ces douces nouvelles?
Eh quoi! lorsque la paix dans le mien veut entrer,
Il se plaint, et c'est lui que j'entends soupirer.
Qu'il se taise à l'instant; votre honneur le demande;
Qu'il soit heureux enfin quand Pope le commande.
Malgré lui, malgré moi serais-je mécontent?
Pour ce cœur toutefois, dans ses plaintes constant,
J'appelle en vain la joie : il la repousse encore.
Calmez ces passions dont l'ardeur le dévore,
Et loin de me vanter leurs utiles combats,
Délivrez-moi plutôt d'un bien dont je suis las.
L'instant qui nous délivre, est l'instant du naufrage :
Je le sais; mais hélas! ennuyé de l'orage,
Irai-je demander mon repos à la mort?
Savants navigateurs, si c'est là votre port (1),
L'asile est plus affreux pour moi que la tempête.
Que Lucrèce, s'il veut, à sa lugubre fête
Invite parmi vous son fameux traducteur,
Qui, d'un maître si cher parfait imitateur,
Dans un lien tissu par la mélancolie,
Immole sa jeunesse au dégoût de la vie.
Pour moi, peu curieux de ce tragique honneur,
Je tremble à vos sermons, apôtres du bonheur;
Et quand l'impiété, qui vante son breuvage,
Cher et dernier espoir des cœurs qu'elle encourage,
Distillerait pour moi tout le suc des pavots,
Je laisse son nectar à ses tristes héros.

Aujourd'hui, direz-vous, par nos pures lumières
Nous voulons dissiper ces vapeurs meurtrières,
Que peuvent élever dans les faibles mortels
Vos rigoureux Pascals (2), misanthropes cruels,
Qui, ne parlant jamais que de crime et de peine,
Ne nous donnent pour nous que mépris et que haine.
Eh! pourquoi dégoûter les humains de leur sort
Entretenons plutôt l'erreur qui les endort.
N'en écartons jamais, imprudemment sévères,
L'orgueil et le mensonge, enchanteurs nécessaires.

« Oui, pour attacher l'homme à sa condition (1),
« Sans cesse à ses côtés marche l'opinion,
« Dont l'art inépuisable en utiles merveilles
« Sait flatter le savant dans ses pénibles veilles,
« Consoler l'ignorant dans son repos honteux,
« Faire danser l'aveugle et chanter le boiteux.
« Nous lui devons enfin ce nuage admirable,
« Que soulève et grossit, complaisant charitable,
« L'orgueil toujours fécond en charmantes vapeurs,
« Le plus cher des amis, le plus doux des trompeurs. »

De la félicité voilà donc nos seuls gages.
La vanité, l'erreur, des vapeurs, des nuages.
Quoi! vous que la raison éclaire de si près,
Vous pour qui la nature a si peu de secrets,
Vous n'y découvrez point pour nous d'autres richesses?
De nos enfants plutôt reprenons les faiblesses.
Ne sont-ils pas heureux, lorsqu'une goutte d'eau,
Que leur souffle pénètre au bout d'un chalumeau,
A l'aide d'une pâte à s'étendre docile
Etale la grandeur de son globe fragile,
Vide ouvrage du vent, que le vent va briser?
L'homme, à tout âge enfant, ne doit que s'amuser.
Badinage, ou travail, qu'importe ce qu'il aime,
Pourvu qu'il se dérobe à l'ennui de soi-même?
Si telle est selon vous la route du bonheur,
Laissez-moi m'affliger : j'aime mieux ma douleur.
J'aime mieux, de mes maux parcourant l'étendue,
A l'objet qui m'attriste accoutumer ma vue;
Ou plutôt j'aime mieux, plein d'un espoir flatteur,
Me jeter dans le sein de mon consolateur.

Oui, l'homme est malheureux; dès longtemps tu l'éprouves :
Et son consolateur, cher Rousseau, tu le trouves.
C'est celui qu'improrait d'une mourante voix
Ce saint roi de Juda dont ta lyre (2) autrefois
Par des sons si touchants accompagnait les larmes.
C'est celui qui souvent prend contre nous les armes,
Et qui par ses rigueurs préparant ses bienfaits,
Nous livre des combats pour nous rendre la paix.
Peut-être que ce Dieu s'apprête à te la rendre :
Contre ses ennemis tu viens de le défendre.
Nous admirons ces vers qui les ont terrassés :
Puissent-ils par lui-même être récompensés!
Que, pour premier bienfait, sa clémence attendrie,
Au gré de mes désirs (3) te rende à ta patrie.
D'un mortel courageux la patrie est partout;
Mais ton courage enfin n'est-il donc pas à bout?
Que tant d'amis pour toi qui soupirent sans cesse,

fois? Tout sage doit, comme dit Horace, *responsare cupidinibus*.

(1) Pline le Naturaliste, qui serait bien mieux surnommé le Misanthrope, dit que le pouvoir de se donner la mort, est le plus grand présent que la nature nous ait fait, *quod homini dedit optimum, in tantis vitæ pœnis*; et il s'étonne qu'on ait donné l'épithète de *funestes* aux plantes qui empoisonnent : « parce que, dit-il, notre condition est telle, que pour les plus heureux mêmes, la mort est un port. » *Quoniam ea vitæ conditio est, ut mori plerumque etiam optimi portus sit.* L. XXV, c. 3. Où conduit l'esprit d'irréligion, qui était celui de Pline! Lucrèce, le prédicateur de l'impiété, se tua à quarante-quatre ans, et Creech fameux en Angleterre par sa traduction de Lucrèce, se pendit à quarante ans.

(2) Ce reproche de sévérité et de misanthropie qu'on a fait particulièrement à M. Pascal, et qu'on peut faire également à tant d'autres écrivains, est si injuste, qu'il ne mérite pas d'être réfuté. Mais d'où vient l'acharnement des esprits forts contre M. Pascal? ne vient-il pas du chagrin qu'ils ont d'avoir contre eux l'exemple d'un génie si supérieur?

(1) Ceci est encore tiré de l'*Essai sur l'homme*. Qui aurait cru que nous eussions tant d'obligation à l'opinion, à la vanité, à l'erreur? Si notre bonheur consistait à ignorer nos malheurs, le désordre en serait encore plus grand, et nous n'en serions que plus à plaindre, suivant cette belle parole de saint Augustin : *Quid miserius misero non miserante seipsum?*

(2) Le cantique d'Ezéchias, dont M. Rousseau a fait une belle traduction.

(3) Lorsque j'achevai cette Epître, le bruit courait que M. Rousseau était prêt à revenir dans sa patrie; il fit en effet un voyage à Paris, où il ne se montra qu'à quelques amis. Ce fut alors que je le vis pour la première et la dernière fois.

Doivent de tes marais t'augmenter la tristesse!
Qui t'y retient encore, ô cher infortuné?
Reviens, c'est trop souffrir : quel courroux obstiné
Tant de gloire et d'exil ne doit donc pas éteindre?
Et sous tant de lauriers quel foudre peux-tu craindre?

LA GRACE.

Préface.

Je puis, à la tête de cet ouvrage, avouer mes craintes, sans être soupçonné de cette fausse modestie si commune aux auteurs, qui dans leurs préfaces affectent un langage plein de timidité, lorsqu'ils sont intérieurement pleins de confiance. Pour moi je n'ai aucun sujet d'en avoir: je vais parler d'un mystère qui révolte l'amour-propre, et qui sera toujours l'écueil de notre raison. Je vais traiter une question sur laquelle on suit différents systèmes; et comme chacun soutient avec chaleur le parti qu'il a embrassé, je dois m'attendre à déplaire, malgré mes intentions, à ceux qui ont des sentiments contraires aux miens. Enfin j'écris en vers, et ceux qui, sans faire attention au théologien, ne regarderont en moi que le poëte, examineront mes vers avec d'autant plus de sévérité, que mon nom seul semble annoncer que je ne mérite point d'indulgence.

Ce nom, loin qu'il prévienne en ma faveur, ne sert qu'à fournir des armes contre moi. La gloire des pères est un pesant fardeau pour les enfants, et l'on n'en a presque point vu soutenir ce fardeau dignement. Ce n'est point à moi à citer les passages d'Homère et d'Euripide qui l'assurent, et je citerai encore moins un proverbe très-commun chez les Grecs et les Latins. Il est vrai que ce proverbe semble confirmé par l'histoire : rarement a-t-on vu ceux qui se sont rendus illustres, soit par les armes, soit par les lettres, laisser des successeurs dignes d'eux. Les fils des grands hommes ont presque tous dégénéré, peut-être parce qu'on les décourage, pour trop en attendre. On leur redemande des talents qu'ils ne sont pas obligés d'avoir, et l'on s'imagine qu'ils doivent représenter un bien qu'on ne reçoit jamais par droit d'héritage.

J'ai donc sujet d'appréhender qu'on n'en use à mon égard avec la même rigueur. Je pourrais y opposer quelques raisons; mais comme les lecteurs ne sont pas obligés d'écouter nos raisons, je n'alléguerai point la difficulté de la matière que je traite, dans laquelle il est impossible de ne pas sacrifier quelquefois la richesse d'une rime et la cadence d'un vers à l'exactitude du dogme. Je ne rapporterai pas non plus les motifs particuliers qui m'ont engagé à choisir une matière si épineuse. Il me suffit de dire ici que la lecture de saint Prosper m'ayant inspiré l'envie de traiter comme lui en vers une question agitée depuis si longtemps, la hardiesse de l'entreprise engagea quelques personnes fort éclairées à m'encourager et à m'aider de leurs secours, qui m'étaient absolument nécessaires.

Né, pour ainsi dire, dans le sein des muses, avec une grande inclination pour elles, et plus d'ardeur à les suivre que de talents; j'ai perdu, dès la plus tendre enfance, celui qui pouvait m'instruire le mieux à leur commerce, et par l'autorité qu'il avait sur moi, et par la longue habitude qu'il avait avec elles. Je puis dire de Boileau ce qu'Ovide disait en parlant de Virgile : *Virgilium vidi tantum.* Je n'ai fait que le voir, et je n'étais pas en âge de mettre à profit la conversation d'un pareil maître. Ainsi lorsque j'ai eu l'ambition d'entrer dans la carrière poétique, je me suis trouvé sans guide, et je me serais souvent égaré, sans les lumières que m'ont bien voulu accorder ces personnes, auprès desquelles ma muse a trouvé un accès aussi utile pour elle qu'honorable. Mon amour-propre n'a rien souffert en se soumettant à de pareils juges : j'ai corrigé avec docilité les fautes qu'ils ont reprises; et s'il en reste encore beaucoup, elles n'ont point échappé à leur vue : mais je n'ai pas toujours été capable de suivre leurs avis.

Ces fautes, que je reconnais sans peine, n'intéressent que la poésie : je ne me suis permis aucune négligence pour celles qui pourraient intéresser la doctrine. J'ai eu la précaution la plus scrupuleuse pour ne rien laisser qui méritât une censure raisonnable; et je me déclare toujours prêt à corriger ce qui pourra la mériter. Je parle d'une censure raisonnable; car j'ose dire aussi qu'il serait injuste de faire le procès à un poëte comme à un théologien, et de vouloir rappeler tous ses mots à la précision de l'école. Ce n'est point ici un traité théologique, c'est un poëme : ce n'est point aux docteurs que je parle, c'est au commun du monde. Il me suffit d'expliquer ce que tout le monde doit entendre et doit savoir. La poésie a cet avantage, qu'elle rend sensibles au peuple les vérités les plus abstraites, par les images sous lesquelles elle les présente, et que par sa mesure et son harmonie elle les imprime dans la mémoire. On lui ravirait un si beau pri-

vilége, si on la soumettait à des lois rigoureuses, qui la rendissent sèche et stérile.

J'ai souvent employé les termes de l'Ecriture sainte et des Pères, et c'est en cela que consiste le mérite de mon travail; je ne prétends pas non plus en tirer comme poëte une grande gloire. Je n'ai presque fait que traduire, et j'ai remarqué que les endroits qui ont été le mieux reçus, lorsque je les ai récités, étaient l'assemblage de plusieurs pensées des prophètes rendues fidèlement. Aussi faut-il avouer que l'Ecriture sainte nous fournit les idées les plus nobles et les plus magnifiques, et qu'on ne trouve point ailleurs ce véritable sublime qui charme tous les hommes, cet enthousiasme divin qui saisit l'âme, qui l'étonne et qui l'enlève.

Après avoir parlé de ce qui regarde le poëte, venons au théologien, si ce titre peut me convenir; et rendons compte de la doctrine de ce poëme.

Un Être tout-puissant, qui a tout fait, qui conserve tout, qui règne sur les esprits, comme sur les corps, de qui viennent toutes les lumières, toutes les vertus et dont les décrets sont la règle de l'avenir, est une vérité dont nous sommes intérieurement convaincus, et qui est renfermée nécessairement dans l'idée que nous avons d'un Etre infini. La liberté de notre âme est encore une vérité qu'il n'est pas nécessaire de prouver. Nous en trouvons la preuve en nous-mêmes, et nous sentons que nous sommes plus libres de vouloir telle ou telle chose, que de remuer la main de tel ou de tel côté. Ces deux vérités incontestables semblent cependant se contredire: ce qui ne doit pas nous surprendre, puisque la géométrie même nous offre des propositions, lesquelles quoique certaines, nous paraissent cependant opposées les unes aux autres. Comment ne trouverons-nous pas ces difficultés lorsque nous parlons de Dieu et de l'âme? Si nous ignorons ce que c'est que Dieu, ce que c'est que notre âme, et comment elle agit sur notre corps, pouvons-nous savoir comment Dieu agit sur elle? L'opération d'un Dieu nous est inconnue; celle de notre âme nous l'est aussi : comment donc pourrons-nous comprendre l'accord de deux opérations inconnues? Lorsque dans la géométrie deux propositions, qui semblent se contredire, sont également démontrées, nous ne doutons ni de l'une ni de l'autre. Lors donc que, dans la religion, deux vérités également certaines semblent se contredire, devons-nous pour cela hésiter? Si notre raison n'a pas assez de lumière pour les accorder, qu'elle ait assez d'humilité pour les adorer toutes deux. *Il faut*, dit M. Bossuet, *tenir fortement les deux bouts de la chaîne, quoiqu'on ne voie pas toujours le milieu par où l'enchaînement se continue.*

Puisque nous avons tant de peine à concilier la puissance divine et la liberté humaine, nous ne devons pas nous étonner d'entendre sur cette question parler les païens d'une façon souvent contraire. Homère, qui répète si souvent que rien n'arrive que par la volonté divine, fait dire à Achille: *Les dieux donnent la victoire, mais c'est à vous à modérer votre fierté et votre colère* (*Iliad.* X). Achille est donc le maître de son cœur: et le même Homère dit dans l'Odyssée (*l.* XXIII), qu'il *dépend des dieux de rendre insensée la personne la plus sage et de rendre sage la personne la plus insensée.* Horace demande aux dieux de bonnes mœurs pour la jeunesse: *Dî probos mores docili juventæ.* Et le même Horace prétend qu'il ne doit demander aux dieux que les biens de la santé et de la fortune; que ceux de l'âme sont en sa disposition.

Det vitam, det opes; animum mi æquum ipse parabo.

Les païens ont été souvent jusqu'à faire les dieux auteurs des crimes, pour excuser leurs passions dont ils prenaient la violence pour une force divine.

Sua cuique deus fit dira libido.

Ils trouvaient fort commode, quand ils avaient commis quelque faute de la rejeter sur les dieux:

Crimen erit superis et me fecisse nocentem,

dit Caton, dans Lucain; Hélène, dans Homère, reproche à Vénus de l'avoir séduite; et dans Euripide, de l'aveu de Ménélas lui-même, elle ne lui a été infidèle que par obéissance aux dieux. Malgré ce langage si commun chez les païens, ils en tiennent un autre tout opposé, quand ils parlent en philosophes. Ils se laissaient tromper par ce faux raisonnement de notre amour-propre, que nous n'aurions point de mérite, si notre vertu était un don du ciel. C'est ce que Cicéron fait dire à un de ses interlocuteurs dans le troisième livre de la Nature des dieux : *In virtute recte gloriamur, quod non contingeret, si id donum a Deo, non a nobis haberemus.* Le même Cicéron prétend encore qu'on ne doit demander au ciel que les dons de la fortune; mais que notre sagesse est en notre pouvoir: *Fortunam a Deo petendam, a seipso sumendam esse sapientiam.*

En effet, disait-il, quelqu'un s'est-il jamais avisé de remercier les dieux d'être honnête homme? *Nam quis, quod bonus vir esset, gratias diis egit unquam?* action de grâces qu'un chrétien fait tous les jours. Ces deux langages si contraires et si communs chez les païens ont été bien rendus par Corneille dans son OEdipe. Il fait dire à Jocaste :

C'était là de mon fils la noire destinée:
Sa vie à ces forfaits par le ciel condamnee,
N'a pu se dégager de cet astre ennemi,
Ni de son ascendant s'échapper à demi.

Et Thésée par sa réponse détruit cette absurde opinion d'une force nécessitante.

Quoi ! la nécessité des vertus et des vices,
D'un astre impérieux doit suivre les caprices,
Et Delphes, malgré nous, conduit nos actions
Au plus bizarre effet de ses prédictions?
L'âme est donc toute esclave; une loi souveraine
Vers le bien ou le mal incessamment l'entraîne,

Et nous ne recevons ni crainte ni désir,
De cette liberté qui n'a rien à choisir.
Attachés sans relâche à cet ordre sublime,
Vertueux sans mérite et vicieux sans crime,
Qu'on massacre les rois, qu'on brise les autels,
C'est la faute des dieux, et non pas des mortels.
De toute la vertu sur la terre épandue
Tout le prix à ces dieux, toute la gloire est due.
Ils agissent en nous quand nous pensons agir:
Alors qu'on délibère on ne fait qu'obéir,
Et notre volonté n'aime, hait, cherche, évite
Que suivant que d'en haut leur bras la précipite.
D'un tel aveuglement daignez me dispenser.
Le ciel, juste à punir, juste à récompenser,
Pour rendre aux actions leur peine ou leur salaire,
Doit nous offrir son aide et puis nous laisser faire.
N'enfonçons toutefois ni votre œil ni le mien
Dans ce profond abîme où nous ne voyons rien.

Ces vers admirables sont également vrais, excepté celui-ci, *doit nous offrir son aide et puis nous laisser faire,* qu'un païen pouvait bien dire, mais qu'un chrétien n'a jamais dû penser. Aussi Corneille fait parler autrement un chrétien dans Polyeucte. C'est ainsi qu'il dépeint le pouvoir de Dieu sur nous.

Il est toujours tout juste et tout bon ; mais sa grâce
Ne descend pas toujours avec même efficace :
Après certains moments que perdent nos longueurs,
Elle quitte ces traits qui pénètrent les cœurs.
Le nôtre s'endurcit, la repousse, l'égare :
Le bras qui la versait en devient plus avare,
Et cette sainte ardeur qui nous portait au bien
Tombe plus rarement ou n'opère plus rien.

Sur cette importante question les chrétiens devraient toujours tenir le même langage, puisqu'ils doivent s'accorder sur les deux grandes vérités qu'on ne peut nier, sans abandonner la foi et la raison, je veux dire sur la puissance de Dieu et la liberté de l'homme : car je ne parle point ici des hérétiques, dont les uns, de peur de détruire la liberté, ont nié la grâce, et les autres, de peur de détruire la grâce, ont nié la liberté. L'Eglise les condamne également, et reconnaît que nous faisons le bien et le mal librement, et que néanmoins nous ne faisons aucun bien que Dieu ne nous le fasse faire. C'est ce que nous sommes obligés de croire. Mais comme nous voulons aussi tâcher de le comprendre, nous avons cherché les moyens d'accorder la grâce et la liberté. De là cette différence de langage entre nous, et cette contrariété de systèmes, contrariété qui devrait du moins ne point altérer l'union et la charité, puisqu'on doit convenir des deux vérités les plus importantes.

Les maîtres dont mon intention est de suivre la doctrine, sont les deux grands maîtres que l'Eglise a particulièrement reconnus pour les docteurs de la grâce, saint Augustin et saint Thomas, dont les principes sont appelés par Alexandre VII, *tutissima certissimaque dogmata.*

Les disciples de ces deux docteurs, quoiqu'unis de cœur entre eux, et quoiqu'ils ne forment, pour ainsi dire, qu'une même école, ne parlent pas toujours le même langage. Les uns s'expliquent par des termes qui nous semblent plus faciles à concevoir, et nous offrent des images plus sensibles. Les autres s'expliquent par des termes plus abstraits ; mais leur système, plus philosophique et soutenu par un corps savant, est aujourd'hui plus généralement suivi. Je me fais gloire d'y être attaché : mais il ne m'est pas possible de mettre en vers ces termes philosophiques qui expliquent l'opération de Dieu sur sa créature. Il me suffit d'établir la souveraineté entière de celui qui fait tout en nous, et si je la dépeins souvent par des images conformes à ce que les augustiniens appellent *la délectation victorieuse*, je me sers souvent aussi d'expressions qui répondent à ce que les thomistes appellent *la prémotion physique :* ce qui se concilie aisément, puisque s'il est indubitable que Dieu nous conduit par amour, et remplace dans notre cœur par des attraits célestes les attraits des biens sensuels, il paraît également indubitable que celui qui nous donne l'être nous donne aussi la manière d'être, qu'il est le souverain moteur des cœurs, qu'il fait et notre volonté et notre liberté.

Il est vrai que j'admets, comme saint Augustin, une différence des deux états ; mais je l'admets à l'exemple de Bossuet, que les thomistes se glorifient d'avoir de leur parti. Et qui ne se glorifierait pas de penser comme a pensé un évêque, qui a été en même temps l'un des plus sublimes génies de la France, et l'une des plus grandes lumières de toute l'Eglise ? Dans son traité du *Libre Arbitre*, où il explique avec tant de clarté et de précision le système de la prémotion physique, qu'il paraît adopter, voici comme il explique aussi la différence des deux états et l'attrait de la grâce. *L'état d'innocence ne fait pas que la volonté de l'homme soit moins dépendante ; mais il faut considérer précisément les dispositions qui sont changées par la maladie, et juger par là de la nature du remède que Dieu y apporte. Le changement le plus essentiel que le péché ait fait à notre âme, c'est qu'un attrait indélibéré du plaisir sensible prévient tous les actes de notre volonté : c'est en cela que consiste notre langueur et notre faiblesse, dont nous ne serons jamais guéris, que Dieu ne nous ôte cet attrait sensible, ou du moins ne le modère par un autre acte indélibéré du plaisir intellectuel. Alors si, par la douceur du premier attrait, notre âme est portée au bien sensible ; par le moyen du second, elle sera rappelée à son véritable bien, et disposée à se rendre à celui de ces deux attraits qui sera supérieur. Elle n'avait pas besoin, quand elle était saine, de cet attrait prévenant, qui, avant toute délibération de la volonté, l'incline au bien véritable, parce qu'elle ne sentait pas cet autre attrait, qui, avant toute délibération l'incline toujours au bien apparent. Elle était née maîtresse absolue, connaissant parfaitement son bien, qui est Dieu, l'aimant librement et se*

plaisant d'autant plus dans cet amour, qu'il lui venait de son propre choix: mais ce choix, pour lui être propre, n'en était pas moins de Dieu, de qui vient tout ce qui est propre à la créature.

C'est ainsi que s'explique Bossuet dans cet excellent traité, que je citerai quelquefois dans mes notes, de même que je citerai aussi quelquefois le P. Bourdaloue, ce héros des orateurs chrétiens, qui a fait l'admiration de la ville et de la cour en prêchant l'Evangile dans toute son étendue et dans toute sa sévérité. On verra souvent ses principes conformes aux miens; parce que théologiens, philosophes, orateurs et poëtes, doivent parler de même, quand ils parlent de la toute-puissance d'un Dieu sur sa créature. Le Père Mallebranche lui-même, quoique opposé au système de la prémotion physique, ne peut s'empêcher de reconnaître dans son traité de la *Nature et de la Grâce*, qu'*il n'y a que Dieu qui agisse immédiatement sur nos esprits, et qui produise en eux toutes les modifications dont ils sont capables, et que l'âme n'est volonté que par le mouvement que Dieu lui imprime sans cesse.* Ce fameux ennemi de l'imagination, si souvent abusé par elle, opposait en même temps aux thomistes la comparaison d'une pagode que son maître jette au feu, parce qu'elle n'a pas devant lui baissé la tête, qu'elle ne pouvait baisser qu'au moyen du cordon que son maître devait tirer: cette comparaison n'a aucune justesse. Les thomistes, ni aucun bon théologien, ne disent jamais qu'on soit damné pour avoir manqué de grâce. On est puni de tel ou tel péché: or ce n'est pas le défaut de grâce qui est la cause immédiate du péché; c'est notre volonté déréglée qui nous le fait commettre.

Soyons donc toujours fortement persuadés, et de la puissance de Dieu et de notre liberté. Ces deux vérités doivent être le fondement de notre vigilance et de notre humilité. Agissons comme pouvant tout; prions comme ne pouvant rien: c'est la conclusion qu'il faut tirer de la doctrine de saint Augustin et de saint Thomas, et que je souhaite qu'on tire de ce poëme.

Quelque attaché que je sois à ces deux grands docteurs, comme l'Eglise n'a point condamné tous ceux qui suivent d'autres maîtres, il ne nous est pas permis non plus de les condamner: aussi n'ai-je attaqué qu'un seul des écrivains modernes, mais sans employer ces termes qui ne conviennent qu'aux erreurs condamnées. Je me contente de faire voir que son système trop conforme à notre amour-propre est dangereux et contraire à la doctrine de l'antiquité: mais en cela j'espère ne choquer personne, puisque personne aujourd'hui ne soutient sa doctrine telle qu'il la publia d'abord.

Eloigné de toute passion pour la dispute, à plus forte raison l'ai-je été de toute humeur satirique. Quoique, par la malignité des hommes, les traits de satire contribuent infiniment au succès des écrits, et que les poëtes soient plus enclins que les autres à railler; je n'ai point eu la tentation de gagner quelques avantages par une voie si souvent criminelle et toujours très-dangereuse. Il est permis aux gens de lettres de s'attaquer les uns les autres: les guerres alors sont innocentes et utiles, pourvu qu'elles ne se fassent point avec animosité; mais il n'est point permis dans les écrits de religion de choquer ouvertement ceux qui ne pensent pas comme nous, lorsque ce qu'ils pensent n'a point été déclaré contraire à la foi. La vérité doit toujours être défendue avec les armes de la charité, et l'on s'oppose soi-même au progrès qu'elle peut faire, quand on l'annonce avec un ton d'aigreur. J'avoue qu'il m'était échappé d'abord quelques traits un peu mordants; mais la réflexion me les a fait retrancher: et sacrifiant sans peine les intérêts de la poésie à ceux de la religion, j'ai mieux aimé affaiblir quelques vers, que d'y laisser des vivacités contraires à l'esprit de paix.

Quoique le dogme de la grâce ait causé tant de disputes parmi les chrétiens, je ne me suis appliqué qu'à celles que nous avons soutenues contre les hérétiques. Je n'ai point voulu réveiller le triste souvenir de nos troubles: pourquoi parler de ce qu'il faudrait même oublier, *si tam in nostra potestate esset oblivisci, quam tacere?*

Qu'on s'attende donc à ne trouver principalement ici que les vérités dont il est nécessaire d'être instruit. Dans le premier chant, pour conduire à la nécessité de la grâce, je dépeins l'innocence de l'homme et sa chute, l'état déplorable où il fut réduit quand il fut abandonné à lui-même, l'impuissance de la raison et de la loi pour le guérir, enfin la venue de Jésus-Christ l'auteur et le dispensateur de la grâce. J'établis dans le deuxième chant la puissance et l'efficacité de cette grâce, qui ne détruit point la liberté, puisqu'on y peut toujours résister. Dans le troisième chant j'étends la grande preuve de la puissance de cette grâce, qui est le changement du cœur, malgré tous les combats des pécheurs; et je fais voir que ces combats détruisent le système de la grâce versatile et de l'équilibre. Enfin le quatrième chant renferme le mystère de la prédestination, qui nous apprend combien la grâce est gratuite.

Voilà sans doute de grands et de nobles sujets: ils paraîtront peut-être peu susceptibles des ornements de la poésie; cependant si j'ennuie en les traitant, la faute n'en doit être imputée qu'à moi seul. Plus les objets sont grands, plus la poésie est digne de les décrire; et puisqu'un de ses avantages est de savoir peindre noblement les plus petites choses, que doit-elle donc faire, quand elle nous entretient des grandeurs de Dieu et des vérités de la religion? Virgile nous apprend la peine qu'il trouvait à relever par des expressions nobles la faiblesse des sujets de ses Géorgiques:

Verbis ea vincere magnum
Quam sit, et angustis hunc addere rebus honorem.

Cependant puisqu'il y a réussi, et que dans une matière si peu agréable, il sait

toujours nous plaire, combien les hommes seraient-ils attentifs à un poëte qui, avec le génie de Virgile, chanterait des sujets plus nobles et plus intéressants que ne le sont les préceptes du labourage, ceux de la culture des arbres et du soin des animaux ?

Chant premier.

Ennemi du mensonge et de ces fictions
Qui nourrissent des cœurs les folles passions,
Je veux prendre aujourd'hui la vérité pour guide.
Par elle encouragé dans un âge timide,
De l'illustre Prosper j'ose suivre les pas.
Puissé-je comme lui confondre les ingrats !
O vous qui ne cherchez que ces rimes impures,
Des plaisirs séduisants dangereuses peintures ;
Sur mes chastes tableaux ne jetez pas les yeux :
Fuyez ; mes vers pour vous sont des vers ennuyeux :
Des sons de la vertu votre oreille se lasse.
Profanes, loin d'ici, je vais chanter LA GRACE.
De l'humaine raison cette grâce est l'écueil.
L'homme qui pour appui ne veut que son orgueil,
Ose opposer contre elle une audace insolente.
Ses plus chers défenseurs n'ont qu'une voix trem-
[blante,
Et, contents de gémir, lorsque presque en tous lieux
Leurs cruels ennemis triomphent à leurs yeux,
Ils déplorent des jours où la foi refroidie,
Et de l'amour divin la chaleur attiédie,
Déjà des derniers temps annoncent les malheurs.
Pour de si grands périls c'est trop peu que des pleurs.
Si la timidité fait taire les prophètes,
La colère ouvrira la bouche des poëtes.

Oui, Seigneur, j'entreprends de lui prêter ma voix ;
Tout fidèle est soldat pour défendre tes droits.
Si par ta grâce ici je combats pour ta grâce,
Rien ne peut ébranler ma généreuse audace,
Dussent les libertins déchirer mes écrits :
Trop heureux si pour toi je souffre des mépris !
Que ta bonté, grand Dieu, veuille m'en rendre digne :
De tes riches faveurs, faveur la plus insigne !
Pour en être honorés, tes saints ont fait des vœux,
Et moi j'en fais pour vivre et pour mourir comme eux.
Daigne donc agréer et soutenir mon zèle :
Tout faible que je suis, j'embrasse ta querelle.
La grâce que je chante est l'ineffable prix
Du sang que sur la terre a répandu ton Fils ;
Ce Fils, en qui tu mets toute ta complaisance,
Ce Fils, l'unique espoir de l'humaine impuissance,
A défendre sa cause approuve mon ardeur ;
Mais animant ma langue, échauffe aussi mon cœur.
Que je sente ce feu qui par toi seul s'allume,
Et que j'éprouve en moi ce que décrit ma plume ;
Non comme ces esprits tristement éclairés
Qui connaissent la route et marchent égarés ;
Toujours vides d'amour et remplis de lumière,
Ardents pour la dispute et froids pour la prière.

A la voix du Seigneur l'univers enfanté
Étalait en tous lieux sa naissante beauté.
Le soleil commençait ses routes ordonnées ;
Les ondes dans leur lit étaient emprisonnées ;
Déjà le tendre oiseau s'élevant dans les airs,
Bénissait son auteur par ses nouveaux concerts :
Mais il manquait encore un maître à tout l'ouvrage.
Faisons l'homme, dit Dieu : *faisons-le à notre image.*
Soudain pétri de boue et d'un souffle animé,
Ce chef-d'œuvre connut que Dieu l'avait formé.
La nature attentive aux besoins de son maître (1),
Lui présenta les fruits que son sein faisait naître ;
Et l'univers soumis à cette aimable loi,
Conspira tout entier au bonheur de son roi.
La fatigue, la faim, la soif, la maladie,
Ne pouvaient altérer le repos de sa vie :
La mort même n'osait déranger ces ressorts
Que le souffle divin animait dans son corps.
Il n'eut point à sortir d'une enfance ignorante :
Il n'eut point à dompter une chair insolente.
L'ordre régnait alors, tout était dans son lieu ;
L'animal craignait l'homme (2), et l'homme craignait
[Dieu :
Et dans l'homme, le corps, respectueux, docile,
A l'âme fournissait un serviteur utile.
Charmé des saints attraits, de biens environné,
Adam à son conseil (3) vivait abandonné.
Tout était juste en lui, sa force était entière :
Il pouvait sans tomber poursuivre sa carrière,
Soutenu cependant du céleste secours,
Qui pour aller à Dieu le conduisait toujours.
Non qu'en tous ses désirs par la grâce entraînée
L'âme alors dût par elle être déterminée (4) ;
Ainsi sans le soleil (5) l'œil qui ne peut rien voir,
A cet astre pourtant ne doit point son pouvoir :
Mais au divin secours en tout temps nécessaire,
Adam était toujours maître de se soustraire.
Ainsi le soleil brille, et par lui nous voyons :
Mais nous pouvons fermer nos yeux à ses rayons.

Tel fut l'homme innocent : sa race fortunée
Des mêmes droits que lui devait se voir ornée ;

(1) « L'homme, né pour le commandement, dit Bossuet dans ses Elévations, commandait aux animaux et à son corps, à ses sens intérieurs et extérieurs, et à son imagination. Telle était la puissance de l'âme créée à l'image de Dieu : elle tenait tout dans la soumission et le respect. »

(2) « Qu'est devenu cet empire que nous avions sur les animaux, ajoute Bossuet? On n'en voit plus qu'un petit reste, comme un faible mémorial de notre ancienne puissance et un débris malheureux de notre fortune passée. »

(3) Pour bien entendre cette différence des deux états, qu'admet saint Augustin, il faut lire le passage de Bossuet que j'ai rapporté dans ma préface : Ce même Bossuet dans ses Elévations, explique ainsi la manière dont les anges ont persévéré par leur libre arbitre. « Leur volonté dans un parfait équilibre, donnait seule, pour ainsi parler, le coup de l'élection ; et leur choix, que la grâce aidait, mais qu'elle ne déterminait pas, sortait comme de lui-même, par sa propre et seule détermination. Tel était le libre arbitre parfaitement sain. »

(4) « Le secours de la grâce donné à Adam innocent était tel qu'il pouvait ne point s'en servir, lorsqu'il le voulait, et s'en servir s'il le voulait : mais il n'était pas tel qu'il le fît vouloir. » *S. Aug. de Corr. et Gratia, c.* 11, *n.* 31.

(5) « Comme les yeux du corps les plus sains et les mieux

Et conçu chastement, enfanté sans douleurs,
L'enfant ne se fût point annoncé par ses pleurs.
Nous n'eussions vu jamais une mère tremblante
Soutenir de son fils la marche chancelante,
Réchauffer son corps froid dans la dure saison,
Ni par les châtiments appeler sa raison.
Le démon contre nous eût eu de faibles armes.
Hélas ! ce souvenir produit de vaines larmes.
Que sert de regretter un état qui n'est plus,
Et de peindre un séjour dont nous fûmes exclus !
Pleurons notre disgrâce, et parlons des misères
Que sur nous attira la chute de nos pères.
Condamnés à la mort (1), destinés aux travaux,
Les travaux et la mort furent nos moindres maux.
Au corps, tyran cruel, notre âme assujettie
Vers les terrestres biens languit appesantie.
De mensonge et d'erreur un voile ténébreux
Nous dérobe le jour qui doit nous rendre heureux.
La nature autrefois attentive à nous plaire,
Contre nous irritée, en tout nous est contraire.
La terre dans son sein (2) resserre ses trésors:
Il faut les arracher, il faut par nos efforts
Lui ravir de ses biens la pénible récolte.
Contre son souverain l'animal se révolte:
Le maître de la terre appréhende les vers :
L'insecte se fait craindre au roi de l'univers.
L'homme à la femme uni met au jour des coupables,
D'un père malheureux héritiers déplorables.
Aux solides avis l'enfant toujours rétif,
Par la seule menace y devient attentif.
De l'âge et des leçons sa raison secondée,
A peine du vrai Dieu lui retrace l'idée.
Hélas ! à ces malheurs, par sa femme séduit
Adam, le faible Adam (3), avec nous s'est réduit.
Son crime fut le nôtre, et le père infidèle
Rendit toute sa race à jamais criminelle.
Ainsi le tronc qui meurt voit mourir ses rameaux,
Et la source infectée infecte ses ruisseaux.

L'homme depuis ce jour n'apporte à sa naissance
Que la pente au péché, l'erreur et l'ignorance.
Par l'amour des faux biens il remplit dans son cœur
Le vide qu'y laissa l'amour du créateur :
Dans son funeste sort (1) d'autant plus déplorable,
Qu'il ignore le poids du fardeau qui l'accable ;
Qu'il se plaît dans ses maux et fuit la guérison ;
Qu'il aime ses liens et chérit sa prison.
A le voir, pourrait-on croire son origine!
Est-ce là, dites-vous, cette image div ine?
Sans doute. Le portrait n'est pas tout effacé ;
Quelque coup de pinceau demeure encor tracé.

Malgré l'épaisse nuit sur l'homme répandue,
On découvre un rayon de sa gloire perdue.
C'est du haut de son trône (2) un roi précipité,
Qui garde sur son front un trait de majesté.
Une secrète voix à toute heure lui crie
Que la terre n'est point son heureuse patrie ;
Qu'au ciel il doit attendre un état plus parfait.
Et lui-même ici-bas, quand est il satisfait ?
Digne de posséder un bonheur plus solide,
Plein de biens et d'honneurs, il reste toujours vide.
Il forme encor des vœux dans le sein du plaisir,
Il n'est jamais enfin qu'un éternel désir.
D'où lui vient sa grandeur? d'où lui vient sa bas-
[sesse?
Et pourquoi tant de force avec tant de faiblesse ?
Réveillez-vous, mortels, dans la nuit absorbés,
Et connaissez du moins d'où vous êtes tombés.
Non, je ne suis point fait pour posséder la terre.
Quand ne serai-je plus avec moi-même en guerre ?
Qui me délivrera de ce corps de péché,
Qui brisera la chaîne où je suis attaché ?
Mon cœur, toujours rebelle et contraire à lui-même,
Fait le mal qu'il déteste et fuit le bien qu'il aime.
Je veux sortir du gouffre où je me vois jeté ;
Je veux... mais que me sert ma faible volonté ?
Légère, irrésolue, incertaine, aveuglée,
Et malgré son néant, d'un fol orgueil enflée,
Voulant tout entreprendre et n'exécutant rien,
Capable de tout mal, impuissante à tout bien,
Compagne qui m'entraîne au vice que j'abhorre,
Et guide qui ne sert qu'à m'égarer encore.

Mais par ce guide seul autrefois éclairés,
Les superbes mortels se croyaient assurés.
Pour confondre à jamais cette altière sagesse,
Le ciel leur fit longtemps éprouver leur faiblesse.
A leurs sens il livra rois et peuples entiers,
Et les laissa marcher dans leurs propres sentiers.
La digue fut soudain rompue à tous les vices :
On ne vit plus partout, que meurtres, injustices,
Débordements impurs, brigandages affreux,

organisés ne peuvent voir qu'avec le secours de la lumière créée, de même l'homme le plus parfaitement justifié ne peut vivre dans la justice qu'avec le secours de la lumière éternelle. » *S. Aug., de Nat. et Grat., c.* 26.

(1) « Enfants de la révolte, la révolte est la première chose qui passe en nous avec le sang : dès notre origine nos sens sont rebelles. Toutes les passions nous dominent tour à tour, et souvent toutes ensemble, et même les plus contraires. Tout le bien jusqu'au moindre nous est difficile : tout le mal, quelque grand qu'il soit, a des attraits pour nous. » *Bossuet, Élév.*

(2) « La terre, si féconde dans son origine, maintenant, si elle est laissée à son naturel, n'est fertile qu'en mauvaises herbes : elle se hérisse d'épines, nous menace de tous côtés, et semble nous vouloir refuser la liberté du passage. On ne peut marcher sur elle sans combat... Homme, voilà ta vie : éternellement tourmenter la terre, ou plutôt te tourmenter toi-même en la cultivant, jusqu'à ce que tu ailles toi-même pourrir dans son sein. O repos affreux ! O triste fin d'un continuel travail ! » *Bossuet, ibid.*

(3) *Corruit, et cuncti simul in genitore cadente*
Corruimus : transcurrit enim virosa per omnes
Peccati ebrietas.

Adam notre premier père est tombé, et nous a tous entraînés dans l'abîme où il s'est précipité : car depuis sa chute, le venin du péché et de la concupiscence se communique à tous les hommes. *S. Prosp.*, 5. *Part. c.* 17.

(1) « Cet état malheureux de l'âme asservie sous la pesanteur du corps, a fait penser aux philosophes, que nos âmes étaient attachées à ce corps comme à un cadavre, et ils ne pouvaient concevoir qu'un tel supplice se pût trouver dans un monde gouverné par un Dieu juste, sans quelque péché précédent. De dures expériences firent connaître à ces philosophes le joug pesant des enfants d'Adam ; sans en savoir la cause, ils en sentaient les effets. » *Bossuet, Elév.*

(2) « L'homme est si grand, dit Pascal, que sa grandeur paraît mieux en ce qu'il se connaît misérable. Ce sont misères de grand seigneur, misères d'un roi dépossédé. »

Et du crime honoré le règne ténébreux.
A de frivoles biens créés pour son usage,
L'homme osa follement présenter son hommage.
La bête eut des autels, le bois fut adoré;
Et tout fut, hors Dieu seul, comme Dieu révéré.
En soi-même traitant ce culte de chimère,
Le faible philosophe imita le vulgaire.
Cependant, direz-vous, la Grèce eut des Platons :
L'Asie eut des Thalès, et Rome eut des Catons.
Lucrèce estime plus son honneur que sa vie;
Décius se dévoue au bien de sa patrie.
Victime du serment aux ennemis juré,
Régulus va chercher un supplice assuré.
Rougis, lâche chrétien : dans un siècle profane
Plus vertueux que toi (1) le païen te condamne.
Ah ! du nom de *vertu* (2) gardons-nous d'honorer
Des actions que Dieu dédaigna d'épurer.
Rome n'eut des vertus que la fausse apparence,
Et, vaine, elle reçut sa vaine récompense.
L'éclat de ses héros nous charme et nous séduit :
Mais par l'arbre jugeons quel peut être le fruit.
Sur un tronc desséché rien de bon ne peut naître.
Qui n'a point Dieu pour père a le démon pour maître.
De la mort à la vie il n'est point de milieu,
Et l'homme perd son grain s'il ne sème avec Dieu.
Rien ne peut prospérer sur des terres ingrates.
Le désir de la gloire enfante les Socrates.
Du moindre des Romains l'estime et les regards
Soutiennent les Catons ainsi que les Césars.
Plaignons plutôt, plaignons ces peuples misérables,
Dont les *justes* (3) n'étaient que de moindres coupables.
Socrate, du vrai Dieu (4) s'approchant de plus près,
Sembla de sa grandeur découvrir quelques traits.
Faut-il donc pour le voir, percer tant de nuages ?
Eh ! qui de la nature admirant les ouvrages,
Frappé d'étonnement à ce premier regard,
Ira pour l'ouvrier soupçonner le hasard ?
De ce vil vermisseau j'entends la voix qui crie,
Dieu m'a fait, Dieu m'a fait; Dieu m'a donné la vie.
Tout parle à la raison, mais rien ne parle au cœur.
Le jour au jour suivant annonce son auteur.
Mais ce n'est qu'en l'aimant (1) que Dieu veut qu'on l'adore;
Et l'hommage du cœur est le seul qui l'honore.
En vain le philosophe entrevoit la clarté :
Du chemin de la vie est-il moins écarté ?
Plus criminel encor que l'aveugle vulgaire (2),
Loin de rendre au Seigneur le culte nécessaire,
Il perd, vide d'amour, tout le fruit de ses mœurs :
Son esprit s'évapore en de folles lueurs.
En différents sentiers les plus sages s'égarent;
Par des sectes sans nombre entre eux ils se séparent.
La raison s'obscurcit : la simple vérité
Se perd dans les détours de la subtilité.
Oui, grand Dieu, c'est en vain que l'humaine faiblesse
Sans toi veut se parer du nom de la sagesse :
Et quiconque usurpa ce titre audacieux
Fut de tant d'insensés le moins sage à tes yeux.
Pour guérir la nature infirme et languissante,
Ainsi que la raison (3) la loi fut impuissante :
La loi qui, ne devant jamais briser les cœurs,
Sans la Grâce formait des prévaricateurs;
La loi qui du péché resserrant les entraves,
Au lieu de vrais enfants fit de lâches esclaves;
La loi, joug importun, de la crainte instrument,
Ombre des biens futurs, vain et faible élément,
Ministère de mort, opérant la colère,
Lettre qui tue, et que dans la maison du Père
Devait porter Moïse, à ses ordres soumis,
Fidèle serviteur en attendant le Fils.
Ainsi ne put jadis le bâton d'Elisée (4)
Ressusciter l'enfant de la mère affligée :
Le prophète lui seul, touché de son malheur,
Pouvait dans ce corps froid rappeler la chaleur.
Le juif portant toujours (5) l'esprit de servitude,

(1) L'action d'un païen, quoique bonne en soi, ne pouvait être agréable à Dieu, puisque n'ayant pas Dieu pour fin elle était gâtée dans son origine. Un mauvais arbre ne peut produire de bons fruits. *Non potest arbor mala bonos fructus facere.* S. Math. VII, 18.

(2) Les actions mêmes qui sont bonnes de leur nature, si elles ne naissent pas de la semence d'une foi véritable, sont des péchés qui rendent coupables ceux qui les font.

Omne etenim probitatis opus, nisi semine veræ
Exoritur fidei, peccatum est, inque reatum
Vertitur.

S. Prosper. Part. II, c. 16.

Saint Augustin dit que les Romains, pour récompense de leurs actions vertueuses, reçurent leur grandeur humaine, l'empire du monde : *Receperunt mercedem vani vanam.*

Les deux motifs des actions d'un Romain étaient, suivant Virgile, l'amour de la patrie et la passion pour la gloire.

... *Amor patriæ, laudumque immensa cupido.*

Le P. Bourdaloue, dans son sermon sur l'état du péché, prouve admirablement que, quelque chose que fasse l'homme en cet état, son péché en détruit tout le mérite devant Dieu, qui rejette les plus belles actions quand elles sont corrompues dans le motif. *Elles n'ont point*, dit-il, *le germe de vie qui les rend méritoires. Dieu est la vie de l'âme : ainsi l'âme séparée de Dieu ne peut opérer que des actions de mort.*

(3) Le surnom de Juste fut donné à Aristide.

(4) Les grandeurs visibles de Dieu dans ses créatures ont fait connaître ses grandeurs invisibles; mais tous les philosophes, comme dit saint Paul, *ont retenu la vérité dans l'injustice* et ont refusé à Dieu le culte qu'ils savaient bien qu'on lui devait. Toute leur sagesse s'est évanouie : ils n'avaient pas été choisis pour être la lumière du monde. *Non hos elegit Dominus.*

(1) « Qui est-ce qui loue véritablement le Seigneur, si ce n'est celui qui l'aime sincèrement.... ? La piété n'est autre chose que le culte de Dieu, et on ne lui rend ce culte qu'en l'aimant. » *S. Aug., Ep.* 140.

(2) Les philosophes, *ayant connu Dieu, ne l'ont point glorifié comme Dieu, et ne lui ont point rendu grâces; mais ils se sont égarés dans leurs vains raisonnements... et ces hommes qui se disaient sages, sont devenus fous.* Rom. c. 1.

(3) Toutes les expressions dont je me sers en parlant de la loi, sont prises de saint Paul. *Lex propter transgressiones posita... cum venisset mandatum, peccatum revivixit... ministratio mortis... egena et infirma elementa.* L'Eglise chante ces paroles dans une des hymnes de Santeuil.

La loi ancienne, gravée sur la pierre, donnait des préceptes sans donner la force de les accomplir : la Loi nouvelle, gravée dans le cœur, fait exécuter tout ce qu'elle commande.

Insculpta saxo lex vetus
Præcepta, non vires dabat :
Inscripta cordi, lex nova
Quidquid jubet, dat exequi.

(4) « Elisée vint lui-même figurant Jésus-Christ, il avait envoyé devant lui son serviteur avec un bâton, qui était l'image de la loi... le maître fit ce que le serviteur n'avait pu faire : la grâce fit ce que la lettre n'avait pas fait. » *S. Aug., serm.* I *in ps.* LXX.

(5) Le caractère du vieil homme est la crainte, et celui de l'homme nouveau est le saint amour. Ce sont là les caractères des deux Testaments, l'ancien et le nouveau, figurés,

A ses égarements joignit l'ingratitude.
La race de Jacob, le peuple si chéri,
Engraissé de bienfaits n'en fut point attendri.
Cependant Dieu voulut dans ces temps déplorables
Se former quelquefois des enfants véritables.
On vit avant Moïse ainsi que sous la loi,
Quelques justes, déjà vrais chrétiens par leur foi.
La Grâce dont le jour (1) ne brillait pas encore,
Sur leur tête déjà répandait son aurore.
Cette aurore à leurs yeux de loin fit entrevoir
Cette loi, dont l'amour est l'unique devoir.
A chanter ses beautés, ses douceurs, ses merveilles,
Ses saints prématurés occupèrent leurs veilles.
Le crime de leur père en eux fut effacé
Dans le sang qui pour eux devait être versé,
Et des fruits de ce sang ils furent les prémices.
Mais lorsque le Seigneur avec des yeux propices
Regardait quelques-uns des neveux d'Israël,
Le reste, abandonné, fut toujours criminel.
Les prophètes en vain (2) annonçaient leurs oracles,
Suppliaient, menaçaient, prodiguaient les miracles,
Ce peuple, dont un voile obscurcissait les yeux,
Murmurateur, volage, amateur des faux dieux,
A ses prophètes sourd, à ses rois infidèle,
Porta toujours un cœur incirconcis, rebelle.
Dans son temple, il est vrai, l'encens se consumait;
Le sang des animaux à toute heure fumait.
Vain encens, vœux perdus! les taureaux, les génisses
Etaient pour les péchés d'impuissants sacrifices.
Dieu rejetant l'autel et le prêtre odieux,
Attendait une hostie agréable à ses yeux :
Il fallait que la loi sur la pierre tracée
Fût par une autre loi dans les cœurs remplacée.
Il fallait que sur lui détournant tous les coups,
Le Fils vînt se jeter entre son Père et nous.
Sans lui nous périssions. Qu'une telle victime
Oblige le coupable à juger de son crime.

selon saint Paul, par les deux enfants qu'eut Abraham, l'un de l'esclave, et l'autre de la femme libre. Car la crainte est l'apanage de l'esclavage, et l'amour est celui de la liberté.» *S. Aug., tom.* X. *p.* 167.

(1) « La foi des justes de l'Ancien Testament est la même foi que la nôtre, puisque ce qu'ils ont cru comme devant se faire, nous le croyons comme déjà fait.., s'ils n'ont pas été chrétiens de nom, ils l'ont été en effet.» *S. Aug. tom.* X, *Ep.* 190.

(2) Tant de promesses, de menaces, de châtiments, de récompenses, de miracles, de prophéties, enfin tant de bienfaits pour un peuple qui n'en profite point, nous prouvent l'insuffisance des remèdes extérieurs et la nécessité de la grâce.

Quel énorme forfait, qui, pour être expié,
Demandait tout le sang d'un Dieu sacrifié!
Oui, l'homme après sa chute, au voyageur semblable,
Qu'attaqua des voleurs la rage impitoyable,
Percé de coups, laissé pour mort sur le chemin,
Et baigné dans son sang n'attendait que sa fin.
Les prêtres de la loi, témoins de sa misère,
Ne lui pouvaient offrir une main salutaire.
Enfin dans nos malheurs un Dieu nous secourut :
Le ciel fondit en pluie, et le Juste parut.
O filles de Sion, tressaillez d'allégresse!
Du roi qui vient à vous célébrez la tendresse :
Il vient sécher vos pleurs et calmer vos soupirs.
Les justes de la loi, ces hommes de désirs,
De leur foi toujours vive auront la récompense.
Il vient, tout l'univers se lève à sa présence :
L'Agneau saint de son sang va sceller le traité
Qui nous réconcilie à son Père irrité.
Chargé de nos forfaits sur la croix il expire,
Et du temple aussitôt le voile se déchire.
Aux profanes regards le lieu saint fut livré :
Le Dieu qui l'habitait s'en était retiré.
De ce temple fameux la gloire était passée;
La vile synagogue allait être chassée :
Les temps étaient venus (1) où, régnant dans les cœurs,
Dieu voulait se former de vrais adorateurs,
Et donnant à son Fils une épouse plus sainte,
Devait répudier l'esclave de la crainte.
Mortels qui jusqu'ici répandiez tant de pleurs,
Tristes enfants d'Adam, bannissez vos douleurs.
Du sang de Jésus-Christ l'Eglise vient de naître,
La nuit est dissipée, et le jour va paraître.
Il arrive ce jour si longtemps attendu,
Ce jour que de si loin Abraham avait vu.
Le Saint tant désiré, tant prédit par vos pères,
Vous annonce aujourd'hui la fin de vos misères.
Sortez, humains, sortez de la captivité;
Ce Dieu qui pour toujours vous rend la liberté,
Ne veut plus que son peuple en esclave le craigne :
Sa grâce et son amour vont commencer leur règne.

(1) Dieu d'abord abandonna l'homme à son libre arbitre, sous la loi de nature, afin qu'en cet état, il fît comme l'essai de ses forces. L'homme s'étant trouvé trop faible, reçut la loi : alors sa maladie augmenta, non par la faute de la loi, mais par la corruption de la nature humaine; et par une triste expérience de sa faiblesse, il apprit à recourir au médecin et à chercher le secours de la grâce. (*S. Thom.* 3. *p. q.* 1, *art.* 5.)

Chant second.

Vous que la vérité remplit d'un chaste amour
N'espérez point encor dans ce triste séjour,
Paisibles possesseurs la goûter sans alarmes :
Chrétiens, souffrez pour elle, et prêtez lui vos armes.
L'Eglise à la douleur destinée ici-bas (1),
Prit naissance à la croix, et vit dans les combats.

(1) Depuis Abel, le premier juste égorgé par son frère, jusqu'à la fin des siècles, l'Eglise s'avance vers la patrie céleste parmi les persécutions du monde et les consolations de Dieu. *S. Aug., de Civit. Dei*, l. XVIII, c. 51.

Il faut que tout entier sur elle s'accomplisse
De son époux mourant le sanglant sacrifice (1).
Contre elle le démon arma les empereurs;
Le fer brilla d'abord : inutiles fureurs!
En vain on la déchire, en vain le sang l'inonde :
De ce sang humectée elle en devient féconde.
L'empereur à la croix soumit son front païen,

(1) « J'accomplis dans ma chair ce qui reste à souffrir à Jésus-Christ, en souffrant pour son corps, qui est l'Eglise. » (*S. Paul. aux Coloss.* I, 24.)

Montra qu'on pouvait être et césar et chrétien.
Le prêtre d'Apollon renversa son idole,
Et Jupiter vaincu tomba du Capitole.
L'Eglise dans son sein voyait naître la paix,
Quand la fière hérésie envenimant ses traits,
Aux enfants de la Foi vint déclarer la guerre.
Plus d'une fois vaincue, enfin dans l'Angleterre
Elle appelle un vengeur, et fidèle à sa voix
Pélage de la Grâce ose attaquer les lois (1).
De notre liberté défenseur téméraire,
Au céleste pouvoir il prétend nous soustraire.
Hélas ! que des humains les dehors sont trompeurs !
De Pélage longtemps on admira les mœurs :
Mais que sert qu'en public la vertu nous honore,
Si le ver de l'orgueil en secret nous dévore ?
Pélage se démasque à l'univers surpris,
Et vient à Rome même infecter les esprits.
Le docteur pénitent (2), l'austère anachorète,
Qui croit toujours du ciel entendre la trompette,
Ce savant, si fameux par tant d'écrits divers,
Qui du fond de sa grotte éclaire l'univers,
Jérôme, vieux alors, ranime son courage ;
Mais le seul Augustin devait vaincre Pélage.
De ce grand défenseur (3) le ciel ayant fait choix,
Lui mit la plume en main, le chargea de ses droits.
Augustin tonne, frappe et confond les rebelles.
Sa doctrine aujourd'hui guide encor les fidèles :
Rome, tout l'univers admire ses écrits,
Et Molina lui seul en ignore le prix.
Disciple d'Augustin, et marchant sur sa trace,
Prosper s'unit à lui (4) pour défendre la Grâce.
Il poursuivit l'erreur dans ses derniers détours,
Et contre elle des vers emprunta le secours.
Les vers servent aux saints : la vive poésie
Fait triompher la foi, fait trembler l'hérésie.
Admirateur zélé de ces maîtres fameux,
Je mets toute ma gloire à marcher après eux.
Formé dans leurs écrits et plein de leurs maximes,
Je les vais annoncer, n'y prêtant que mes rimes :
Augustin dans mes vers donne encor ses leçons.

(1) Pélage, né en Angleterre, était moine : il vint à Rome sur la fin du quatrième siècle, et y eut longtemps la réputation d'un homme de vertu et de piété. Il commença en 400 à débiter ses erreurs, qui consistent en trois points principaux : 1° qu'il n'y a point de péché originel ; 2° que l'homme se peut porter au bien sans le secours de la grâce, qui est donnée à proportion qu'on la mérite ; 3° que l'homme peut parvenir à un état de perfection dans lequel il n'est plus sujet aux passions, ni au péché. Par une profession de foi captieuse il surprit le pape Zosime, qui depuis reconnut qu'il avait été trompé, et condamna Pélage.

(2) S. Jérôme, fameux par sa vaste érudition et par sa vie austère, écrivit contre Pélage, et mourut peu de temps après.

(3) L'Eglise a toujours eu une singulière vénération pour saint Augustin, qu'elle a regardé comme le docteur de la grâce. Les conciles et les papes se sont souvent servis de ses termes pour former leurs décisions.

(4) S. Prosper, qui selon toutes les apparences n'a jamais été que simple laïque, était d'Aquitaine. Il s'est acquis une grande réputation par son poëme contre *les Ingrats*, c'est-à-dire, contre les ennemis de la grâce. « On s'étonne que ce saint ait pu accorder la beauté de la versification avec les épines de sa matière, et que l'exactitude pour les dogmes de la foi y soit si régulièrement observée, malgré la contrainte des vers et la liberté de l'esprit poétique. Les vérités sont représentées avec les ornements naturels de la poésie, c'est-à-dire avec une hardiesse également agréable et ingénieuse. » Cet éloge du poëme de S. Prosper est dans le jugement des savants, par M. Baillet.

Seigneur, c'est à tes saints à parler de tes dons !
Aux forces que la Grâce (1) inspire à la nature
Des faiblesses de l'homme opposons la peinture.
Connaissons par nos maux (2) la main qui nous guérit.
L'erreur et le mensonge assiégent notre esprit,
Et la nuit du péché, nous couvrant de ses ombres,
Entre nous et le jour jette ses voiles sombres.
Notre cœur corrompu, plein de honteux désirs,
Ne reconnaît de lois que celles des plaisirs.
Le plaisir, il est vrai, juste dans sa naissance,
Par de sages transports servait à l'innocence :
Nos corps par cet attrait devaient se conserver,
Et nos âmes vers Dieu se devaient élever.
Mais notre âme aujourd'hui n'étant plus souveraine,
Aux seuls plaisirs des sens notre corps nous entraîne.
Des saintes voluptés le chaste sentiment
Se réveille avec peine et s'éteint aisément.

A croître nos malheurs (3) le démon met sa joie :
Lion terrible, il cherche à dévorer sa proie ;
Et transformant sa rage en funestes douceurs,
Souvent, serpent subtil, il coule sous les fleurs.
Ce tyran ténébreux de l'infernal abîme
Jouissait autrefois de la clarté sublime.
L'orgueil le fit tomber dans l'éternelle nuit,
Et par ce même orgueil l'homme encor fut séduit,
Quand nos pères, à Dieu voulant être semblables.
Osèrent sur un fruit porter leurs mains coupables.

L'orgueil depuis ce jour entra dans tous les cœurs :
Là de nos passions il nourrit les fureurs ; [dre,
Souvent il les étouffe (4), et pour mieux nous surpren-
Il se détruit lui-même et renaît de sa cendre.
Toujours contre la Grâce il veut nous révolter ;
Pour mieux régner sur nous, cherchant à nous flatter,
Il relève nos droits et notre indépendance ;
Et de nos intérêts embrassant la défense,
Nous répond follement que notre volonté
Peut rendre tout facile à notre liberté.
Mais comment exprimer avec quelles adresses
Ce monstre sait de l'homme épier les faiblesses ?
Sans cesse parcourant toute condition,
Il répand en secret sa douce illusion.
Il console le roi que le trône emprisonne,
Et lui rend plus léger le poids de la couronne.

(1) Nous naissons avec l'ignorance de ce que nous devons faire, et le désir de ce qui nous est nuisible ; et à leur suite viennent l'erreur et la douleur. (*S. Aug., Ench. c.* 23.)

(2) Ce qui fait toute la maladie de l'homme, c'est l'erreur et la faiblesse : ou il ne sait ce qu'il doit faire, et il pèche par erreur ; ou il sait ce qu'il doit faire, et la faiblesse le fait succomber (*Idem*).

(3) Les démons, dit Bossuet, au lieu de la félicité dont ils jouissaient dans leur origine, n'ont plus que le plaisir obscur et malin que peuvent trouver des coupables à se faire des complices, et des malheureux à se donner des compagnons de leur disgrâce.

(4) Rien n'est si beau que la peinture que M. de la Rochefoucault, dans ses Maximes, fait de l'amour-propre. « Il est, dit-il, dans tous les états de la vie, et dans toutes les conditions : il vit partout, il vit de tout, il vit de rien, il s'accommode des choses et de leur privation : il passe même dans le parti des gens qui lui font la guerre, il entre dans leurs desseins ; et, ce qui est admirable, il se hait lui-même avec eux ; il conjure sa perte ; il travaille même à sa ruine. Enfin il ne se soucie que d'être ; et pourvu qu'il soit, il veut bien être son ennemi. »

Aux yeux des conquérants de la gloire enivrés
Il cache les périls dont ils sont entourés.
Par lui le courtisan du maître qu'il ennuie
Soutient, lâche flatteur, les dédains qu'il essuie.
C'est lui qui d'un prélat épris de la grandeur
Écarte les remords voltigeants sur son cœur.
C'est lui qui fait pâlir un savant sur un livre,
L'arrache aux voluptés où le monde se livre,
D'un esprit libertin lui souffle le poison,
Et plus haut que la foi fait parler la raison.
C'est lui qui des palais descend dans les chaumières,
Donne à la pauvreté des démarches altières.
Lui seul nourrit un corps par le jeûne abattu :
Il suit toujours le crime (1) et souvent la vertu.

Parmi tant de périls et contre tant d'alarmes
La Grâce seule a droit de nous donner des armes.
Du démon rugissant elle écarte les coups,
Contre nos passions elle combat pour nous :
Grâce que suit toujours une prompte victoire,
Grâce, céleste don, notre appui, notre gloire,
Grâce qui pour charmer a de si doux attraits,
Que notre liberté n'y résiste jamais :
Souffle du saint amour (2), par qui l'âme embrasee
Suit et chérit la loi qui lui devient aisée.
Si cette voix n'appelle, en vain l'on veut marcher :
On s'éloigne du but dont on veut s'approcher.
Sans elle tout effort est un effort stérile,
Tout travail est oisif (3), toute course inutile.
Sans elle l'homme est mort : mais dès qu'elle a parlé,
Dans la nuit du tombeau le mort est réveillé,
Et ses liens rompus ne forment plus d'obstacle.
Par quel charme suprême arrive ce miracle ?

Dans le même moment (4), ô moment précieux !
La Grâce ouvre le cœur, et dessille les yeux.

(1) Il a presque toujours quelque part à nos meilleures actions, ce qui fait dire à saint Aug. (*de Nat. et Grat.* c. 30) : « L'orgueil est comme en embuscade pour corrompre le cœur de l'homme dans le bien même qu'il fait... Si l'on s'applaudit d'avoir vaincu l'orgueil, il se prévaut de cette joie même, et s'écrie : Je vis dans ton cœur ; pourquoi triomphes-tu ? et j'y vis parce que tu triomphes. »

C'est encore ce qui a fait dire à Pascal : « Ceux qui écrivent contre la gloire veulent avoir la gloire d'avoir bien écrit ; et ceux qui le lisent, veulent avoir la gloire de l'avoir lu ; et moi qui écris ceci, j'ai peut-être cette envie, et peut-être que ceux qui le liront l'auront aussi. »

(2) « La grâce est une inspiration de l'amour divin, pour nous faire pratiquer par ce saint amour le bien que nous connaissons. » (*S. Aug. Ep. ad Bonif.*)

« C'est cette grâce, dit le P. Bourdaloue, qui opère en nous et avec nous, tout ce que nous faisons pour Dieu, et qui nous donne par son efficace non-seulement le pouvoir, mais la volonté et l'action... Son caractère est d'unir ensemble l'onction et la force, et de conduire les œuvres de Dieu avec autant de douceur que d'efficacité. »

(3) *Et nisi donet*
Quæ bona sunt, nihil efficiet bene cæca voluntas.
Hæc ut cujusquam studio affectuque petatur
Ipsa agit, et cunctis dux est venientibus ad se,
Perque ipsam nisi curratur, non itur ad ipsam.

Le libre arbitre, qui est aveugle, ne fera aucun bien, si la grâce ne le lui fait faire. Nul ne la désire et ne la cherche que par le désir et l'affection qu'elle inspire elle-même. C'est la grâce qui conduit tous ceux qui la trouvent : et si on ne marche par sa puissance, on ne va point vers elle.

(4) « Il n'y a point de cœur, quelque dur qu'il soit, qui rejette cette grâce, que Dieu par sa pure libéralité répand dans les âmes, parce que son premier effet et pour lequel Dieu la donne, est d'ôter la dureté du cœur. » *S. Aug. de Præd. sanct., cap.* 8.

L'homme aperçoit son bien et sent qu'il est aimable.
Dieu se montre, le reste est pour lui méprisable.
Plaisir, biens, dignité, grandeur, tout lui déplaît :
Il voit à découvert le monde tel qu'il est,
Plein de peines, d'ennuis, de misère, de craintes,
Théâtres de douleurs, de remords et de plaintes.
Plus de repos pour lui dans cet horrible lieu ;
Il le fuit, il l'abhorre, il vole vers son Dieu.
Pour ébranler sa foi le démon n'a plus d'armes,
La gloire est sans attraits, la volupté sans charmes.

Mais de tant d'ennemis quoiqu'il soit le vainqueur,
Si la Grâce un moment (1) abandonne son cœur,
Le triomphe sera d'une courte durée ;
Des dons qu'on a reçus la perte est assurée,
Si la Grâce à toute heure accordant son secours,
De ses premiers bienfaits ne prolonge le cours.
Sans cesse vit en nous l'ennemi domestique,
Ou captif indocile, ou vainqueur tyrannique.
Guerre continuelle : un vice terrassé
Par un vice plus fort est bientôt remplacé.
Au dehors tout irrite, et tout allume encore
Ce feu qui, sans s'éteindre, au dedans nous dévore.
Le monde qui l'attise, en tous lieux nous poursuit ;
Son commerce corrompt, sa morale séduit.
Il applaudit, il loue, et sa louange charme :
Il reprend, il condamne, et sa censure alarme.

Parmi tant de dangers la Grâce est mon recours.
Amoureux de ses biens, je les cherche, j'y cours :
Par des vœux enflammés mon âme les implore,
Et quand je les reçois je les demande encore.
Dieu, riche dans ses dons, peut toujours accorder :
L'homme, plein de besoins, doit toujours demander.
J'avance en sûreté quand Dieu me veut conduire,
Et je tombe aussitôt que sa main se retire ;
Tel que le faible enfant qui ne se soutient pas,
Si sa mère n'est plus attentive à ses pas.
Par ce triste abandon la suprême sagesse
Fait aux saints quelquefois éprouver leur faiblesse.
David, l'heureux David (2), si chéri du Seigneur,
Ce prophète éclairé, ce roi selon son cœur,
Vaincu par une femme est en paix dans le crime,
Et ne serait jamais sorti de cet abîme,
Si le ciel n'eût pour lui rappelé sa bonté.
Au tranquille pécheur Nathan est député :
Sitôt que cette voix a frappé son oreille,
David se reconnaît, son œil s'ouvre, il s'éveille.
De son trône à l'instant, d'un saint regret touché,
Il se lève, et s'écrie : *Il est vrai, j'ai péché.*
Ainsi tombe, malgré ses serments téméraires,
L'apôtre qui se croit plus ferme que ses frères,
Prêt à suivre son maître en prison, à la mort,
Nul obstacle à ses yeux ne paraît assez fort.
Il le croit, il le jure, et l'ardeur qui l'enflamme

(1) Une doctrine qui nous enseigne l'empire souverain de Dieu sur notre volonté, et qui nous apprend à tout attendre de sa miséricorde, fonde dans nos cœurs l'amour, l'humilité et la reconnaissance.

(2) « Ce fut par une providence médicinale, que le Seigneur abandonna David pour un peu de temps, de peur que par un funeste orgueil il n'abandonnât lui-même son divin conducteur. » *S. Aug., de Cont. c.* 14

Tout à coup va s'éteindre à la voix d'une femme :
Et même s'il gémit du plus grand des malheurs,
C'est au regard divin (1) qu'il doit ses justes pleurs
Mais Pierre abandonné, qui renonce son maître,
Et devient à la fois ingrat, parjure, traître,
Ranimé de la Grâce, ira devant les rois
Braver les chevalets, les flammes et les croix.
Que le juste à toute heure (2) appréhende la chute :
S'il tombe cependant, qu'à lui seul il l'impute.
Oui, l'homme qu'une fois la Grâce a prévenu,
S'il n'est par elle encor conduit et soutenu,
Ne peut, à quelque bien que son âme s'applique....
Mais à ce mot j'entends crier à l'hérétique.
Ne peut : c'est là, dit-on, le jansénisme pur.
Dans ses expressions Luther est-il plus dur ?
Ainsi la loi divine à l'homme impraticable,
Impose sans la Grâce un joug insurmontable.
Ah ! c'est là le premier des dogmes monstrueux,
Juste objet de l'horreur d'un chrétien vertueux.
Le *pouvoir suffisant* .... Au jargon scolastique
Pour l'amour de la paix le style évangélique
Doit-il céder ? Eh bien ! que ce mot soit proscrit,
J'en accepte l'arrêt de tant de noms souscrit.
Mais vous qui, transporté d'un zèle charitable,
Voulez me mettre au rang des noirs enfants du diable ;
Signalez par vos cris votre sainte douleur.
(Telle est de vos pareils la chrétienne chaleur :
Tout ce qui leur déplait leur devient hérésie.)
Répondez-moi pourtant. Le Sauveur qui nous crie :
O vous qui gémissez sous le faix des travaux,
Accourez tous à moi, je finirai vos maux ;
Ne dit-il pas, *Sans moi* (3) *vous ne pouvez rien faire ;*
Vous ne pouvez venir qu'attirés par mon Père?
Vous allez, je le vois, avec subtilité
Eluder de ces mots la sainte autorité.
Toutefois épargnez votre soin téméraire.
Je conviens avec vous (4) que l'homme peut tout faire :
Oui, qu'il peut (5) à toute heure obéir à la loi.
Mais vous devez aussi convenir avec moi,
Que nous ne mettrons point ce pouvoir en usage
Si notre volonté n'y joint pas son suffrage,
Elle qui pour le bien le refuse toujours,
Si Dieu pour la fléchir n'accorde son secours.
Nous voici donc d'accord : ah ! qu'un aveu sincère
Eût bientôt terminé cette dispute amère,
Quand de tous nos docteurs un mot troubla la paix !

(1) « Pierre n'aurait pas renoncé Jésus-Christ s'il n'eût été abandonné : et il n'aurait pas pleuré son péché, si Jésus-Christ n'avait jeté sur lui un regard de miséricorde. » *S. Aug., serm.* 285.

(2) « La grâce prévient celui qui ne veut pas : afin qu'il veuille : elle accompagne et suit celui qui veut, afin qu'il ne veuille pas en vain » *Idem.*

(3) « Sans moi vous ne pouvez rien faire... personne ne peut venir à moi, si mon Père qui m'a envoyé, ne l'attire.» *Jean.* XVIII.

(4) « Dieu ne commande pas des choses impossibles; mais en commandant il avertit, et de faire ce que l'on peut, et de demander ce que l'on ne peut pas; et il aide afin qu'on puisse. » *Conc. Trid., sess.* VI *c.* 11.

(5) « Il est certain que nous observons les préceptes, si nous voulons; mais comme c'est le Seigneur qui prépare la volonté, il faut lui demander que nous voulions autant qu'il faut pour faire ce que nous voulons. « *S. Aug., de Grat. et lib. arb., c.* 16.

O *suffisant pouvoir* qui ne suffit jamais !
Non, malgré ses efforts, la brebis égarée
Ne retrouvera point la demeure sacrée,
Si le tendre pasteur ne la prend dans ses bras,
Et jusqu'à son troupeau ne la rapporte pas.
Quand je sens pour le bien un désir véritable,
N'est-ce donc pas alors Dieu qui m'en rend capable?
Dieu seul fait tout en nous : c'est lui dont la bonté
Y forme tout désir et toute volonté.
La créature entière est soumise à son maître :
Nous devons la pensée à qui nous devons l'être,
En vain nous lui voudrons (1) disputer notre cœur,
Il en sera toujours le souverain moteur.
Dieu commande, et dans l'homme il fait ce qu'il com
mande:
Il donne le premier ce qu'il veut qu'on lui rende.
D'où vient donc cet orgueil si follement conçu ?
Quel bien possédons-nous que nous n'ayons reçu ?
Mère des bons desseins, principe de lumière,
La Grâce produit tout, et même la prière.
Quand nous courons vers elle, elle (2) nous fait courir;
Quand pour elle un cœur s'ouvre, elle le vient ouvrir ;
Elle forme nos vœux (3) et dans l'âme qui prie,
Par d'ineffables sons c'est l'Esprit-Saint qui crie.
L'homme, quand sur lui seul il ose s'appuyer,
Est semblable au roseau qu'un souffle fait plier.
Tout croît et vit en Dieu : la faible créature
De sa main libérale attend la nourriture.
Aux pâturages gras il mène ses troupeaux ;
Il les conduit lui-même à la source des eaux.
Pasteur rempli d'amour, il adoucit leurs peines ;
Il porte dans son sein les brebis qui sont pleines.
Soumettons-nous sans crainte à cette vérité :
La Grâce est le soutien de notre humilité.
Au Dieu qui vous conduit, mortels, rendez hommage.
N'allez point toutefois, en détestant Pélage,
Dans un aveugle excès follement entraînés,
Vous croire des captifs malgré vous enchaînés,
Et du ciel oubliant la douceur infinie,
Changer son règne aimable en dure tyrannie.
L'impétueux Luther (4), qu'emportaient ses fureurs,

(1) « Dieu est la cause universelle de tout ce qui est. Les façons d'être doivent venir nécessairement du premier Etre... Si le bon usage du libre arbitre ne venait pas de lui, nous pourrions dire que nous nous ferions meilleurs que Dieu nous a faits, et que nous nous donnerions à nous-mêmes quelque chose qui vaut mieux que l'être ; parce qu'il vaut mieux n'être point, que de ne pas user de son libre arbitre selon la loi de Dieu.

« A la réserve du péché, qui ne peut être attribué qu'à la créature, tout le reste de ce qu'elle a dans son fonds, dans sa liberté et dans ses actions, doit être attribué à Dieu. Et la volonté de Dieu qui fait tout, bien loin de rendre tout nécessaire, fait au contraire dans le nécessaire aussi bien que dans le libre, ce qui fait la différence de l'un et de l'autre. » *Bossuet, Traité du Libre arbitre.*

(2) Donnez ce que vous commandez, et commandez ce que vous voulez. *S. Aug Conf.*— Il est certain que nous agissons, quand nous agissons ; mais celui qui fait que nous agissons, parce qu'il donne des forces très-efficaces à notre volonté, c'est celui dont il est dit . Je vous ferai marcher dans la voie de mes préceptes. (*Idem, de Grat. et lib. arb. c.* 16)

(3) « Dans la loi de grâce, dit le P. Bourdaloue, Dieu nous donne de quoi accomplir ce qu'il nous commande, disons mieux, Dieu lui-même accomplit en nous ce qu'il exige de nous. »

(4) « Le pélagianisme, dit encore le P. Bourdaloue, attri-

Joignit ce dogme impie à tant d'autres erreurs.
Affectant d'élever la Grâce et sa puissance,
Il voulut nous ravir la libre obéissance ;
Prétendit que, contraint par les suprêmes lois,
L'homme marche toujours sans volonté, sans choix,
Vil esclave, chargé de chaînes invisibles.
Prêchant après Luther ces maximes horribles,
Calvin mit tout en feu : le fidèle trembla,
Et sur ses fondements l'Eglise s'ébranla.
Pour rassurer alors la vérité troublée,
La sage et sainte Eglise, à Trente rassemblée,
Sans que jamais l'erreur y pût mêler son fiel,
Reçut et nous rendit les réponses du ciel.
Défendons, en suivant ses dogmes respectables,
De notre liberté les droits inaltérables. [suit,

Notre cœur n'est qu'amour (1) : il ne cherche, il ne
Qu'emporté par l'amour, dont la loi le conduit.
Le plaisir (2) est son maître : il suit sa douce pente,
Soit que le mal l'entraîne, ou que le bien l'enchante.
Il ne change de fin, que lorsqu'un autre objet
Efface le premier par un plus doux attrait.
La Grâce, qui l'arrache aux voluptés funestes,
Lui donne l'avant-goût des voluptés célestes,
Le fait courir au bien qu'en elle il aperçoit,
Voir ce qu'il doit chérir, et chérir ce qu'il voit.
C'est par là que la Grâce exerce son empire :
Elle-même est amour, par amour elle attire ;
Commandement toujours avec joie accepté,
Ordre du souverain qui rend la liberté ;
Charme qui sans effort brise tout autre charme,
Vainqueur qui plaît encore au vaincu qu'il désarme.

Non que le Dieu puissant qui sait nous enflammer
Malgré nous toutefois nous force de l'aimer,
Ni qu'à suivre son ordre il veuille nous contraindre :
En cela pour nos droits nous n'avons rien à craindre.
La Grâce se plaît-elle à la gêne du cœur?
Non, ses heureuses lois sont des lois de douceur.
Il est vrai qu'aussitôt qu'elle se fait entendre,
Un infaillible aveu se hâte de s'y rendre.
Mais faut-il s'étonner que cette aimable ardeur (3)
Dissipe en un moment la plus longue froideur ?
Que du céleste feu cette vive étincelle
Embrase tous les cœurs, n'en trouve aucun rebelle ?
Que cette douce chaîne enchaîne librement ?
Que cette voix obtienne un sûr consentement
Sans qu'en elle jamais la moindre violence
Arrache cette entière et prompte obéissance ?
Le malade qui souffre et sent qu'il va mourir
Repousse-t-il celui qui vient pour le guérir ?
Libre de rejeter un pain qu'on lui présente,
Le pauvre le ravit quand la faim le tourmente.
Et maître de rester dans la captivité,
Toujours un malheureux court à la liberté.

Oui, j'y cours plein d'horreur pour ma première chaîne :
Mais celui qui la rompt m'en inspire la haine.
Oui, j'y cours ; mais celui qui daigne me l'offrir,
Lui seul a mis en moi la force d'y courir.
Dans cet heureux moment qu'au Dieu qui l'environne,
Pleine de ses attraits mon âme s'abandonne,
Et que, par son amour assiégé tant de fois,
A s'y rendre mon cœur détermine son choix ;
De tout ce que je fais je lui dois tout l'hommage.
Quand je choisis, mon choix est encor son ouvrage :
Et par un dernier coup intimement porté,
Dans l'instant que je veux il fait ma volonté,
Sans qu'à mon choix réel ce grand coup puisse nuire.
Dieu m'a fait libre (1) : un Dieu peut-il faire et détruire?
Non, Luther et Calvin assurent follement
Que la Grâce asservit à son commandement.
J'abhorre, je proscris cet horrible blasphème :
De mon sang, s'il le faut, j'en signe l'anathème.
Maître de tous ses pas, arbitre de son sort,
L'homme a devant ses yeux, et la vie et la mort
C'est toujours librement que la Grâce l'entraîne :
Il peut lui résister, il peut briser sa chaîne.

Oui, je sens que je l'ai (2), ce malheureux pouvoir,
Et loin de m'en vanter, je gémis de l'avoir.
Avec un tel appui qu'aisément on succombe !
Ah ! qui me donnera l'aile de la colombe !
Loin de ce lieu d'horreur, de ce gouffre de maux
J'irais, je volerais dans le sein du repos.
C'est là qu'une éternelle et douce violence
Nécessite des saints l'heureuse obéissance :
C'est là que de son joug le cœur est enchanté :
C'est là que sans regret l'on perd sa liberté.
Là de ce corps impur les âmes délivrées,
De la joie ineffable à sa source enivrées,
Et riches de ces biens que l'œil ne saurait voir,
Ne demandent plus rien, n'ont plus rien à vouloir.
De ce royaume heureux Dieu bannit les alarmes,
Et des yeux de ses saints daigne essuyer les larmes.
C'est là qu'on n'entend plus ni plaintes ni soupirs :
Le cœur n'a plus alors ni craintes ni désirs.
L'Eglise enfin triomphe; et, brillante de gloire,
Fait retentir le ciel des chants de sa victoire.

buant des forces à l'homme pour agir indépendamment de Dieu, semblait rendre l'homme fervent. Le calvinisme, pour élever la prédestination de Dieu, anéantissant le libre arbitre, humiliait l'homme en apparence, mais lui ôtait la pratique des bonnes œuvres. L'Eglise tient le milieu entre ces deux extrémités : elle nous maintient dans l'humilité sans préjudice de la ferveur, et excite en nous la ferveur sans intéresser l'humilité. »

(1) Les passions sont les mouvements de l'âme pour s'unir aux objets qu'elle aime, ou se séparer de ceux qu'elle hait. Ainsi toutes les passions, quoiqu'elles aient des noms différents, se réduisent à une seule, qui est l'amour. La haine pour un objet vient de l'amour qu'on a pour un autre. Le désir est l'amour d'un bien qu'on n'a pas : la joie est le plaisir que cause un bien qu'on possède. Ainsi *notre cœur n'est qu'amour*. Et la grâce, étant le souffle du saint amour, fait que toutes nos passions, c'est-à-dire tous les mouvements de notre âme, ne tendent plus qu'à s'unir à l'objet qu'elle aime, c'est-à-dire à Dieu.

(2) Nous ne pouvons manquer d'agir selon ce qui nous plaît davantage.» *S. Aug., in Epist. ad Gal., c.* 49.

(3) « Ne vous figurez rien de dur ni de fâcheux dans la sainte violence par laquelle Dieu nous attire à lui. Elle n'a rien que de doux, rien qui ne fasse plaisir ; et c'est le plaisir même qui nous attire. » *S. Aug., serm.* 131, *c.* 2.

(1) « Nous devenons véritablement libres, lorsque Dieu nous forme et nous crée, non afin que nous soyons hommes, puisque nous le sommes déjà, mais afin que nous soyons des hommes justes, ce qui est l'ouvrage de sa grâce.» *S. Aug. Enchirid. c.* 5.

(2) « Voilà, dit Bossuet dans ses *Elévations*, un trait délectueux dans ma liberté, qui est de pouvoir mal faire. Ce trait ne vient pas de Dieu, mais du néant dont je suis tiré. »

Elle chante, tandis qu'esclaves désolés,
Nous gémissons encor sur la terre exilés.
Près de l'Euphrate assis nous pleurons sur ses rives ;
Une juste douleur tient nos langues captives.
Et comment pourrions-nous au milieu des méchants,
O céleste Sion, faire entendre tes chants !
Hélas ! nous nous taisons : nos lyres détendues
Languissent en silence aux saules suspendues.
Que mon exil est long ! ô tranquille cité !
Sainte Jérusalem ! ô chère éternité !
Quand irai-je au torrent de ta volupté pure
Boire l'heureux oubli des peines que j'endure?
Quand irai-je goûter ton adorable paix ?
Quand verrai-je ce jour qui ne finit jamais ?
O grand Dieu, qui voulez que sur votre promesse
Vers ses biens éternels je soupire sans cesse !
O Dieu, l'unique auteur de tous nos saints désirs,
Remplissez donc mon cœur de ces ardents soupirs.
Que tout ce que suis, de vous seul je le tienne,
Voyez votre œuvre en moi, ne voyez pas la mienne.
Voyez-y vos présents, et venez couronner
Tout ce que votre amour m'aura daigné donner.

Chant troisième.

Tel que brille l'éclair, qui touche au même instant,
Des portes de l'aurore aux bornes du couchant ;
Tel que le trait fend l'air, sans y marquer sa trace :
Tel et plus prompt encor part le coup de la Grâce.
Il renverse un rebelle aussitôt qu'il l'atteint ;
D'un scélérat affreux un moment fait un saint.
Ce foudre inopiné, cette invisible flamme
Frappe, environne, éclaire, embrase toute l'âme ;
Saintement pénétré (1) d'un spectacle effrayant
Rancé de ses plaisirs reconnaît le néant :
D'esclave il devient libre ; à la cour il échappe,
Et fuit dans les déserts pour enfanter la Trappe.
Ainsi prompte à courir, lorsque nous nous perdons,
La grâce quelque fois précipite ses dons.
Souvent à nous chercher moins ardente et moins vive,
Par des chemins cachés lentement elle arrive.
Elle n'est pas toujours ce tonnerre perçant
Qui fend un cœur de pierre, et par un coup puissant
Abat Saul, qu'emportait une rage homicide ;
Fait d'un persécuteur un apôtre intrépide ;
Arrache Madeleine à ses honteux objets,
Zachée à ses trésors, et Pierre à ses filets.
Quelquefois doux rayon, lumière tempérée,
Elle approche, et le cœur lui dispute l'entrée.
L'esclave dans ses fers quelque temps se débat,
Repousse quelques coups, prolonge le combat.
Oui, l'homme ose souvent, triste et funeste gloire !
Entre son maître et lui balancer la victoire ;
Mais le maître poursuit son sujet obstiné,
Et parle de plus près à ce cœur mutiné.
Tantôt par des remords il l'agite et le trouble :
Tantôt par des attraits que sa bonté redouble
Il amollit enfin cette longue rigueur,
Et le vaincu se jette aux pieds de son vainqueur.

De la Grâce tel est l'aimable et saint empire:
Elle entraîne le cœur, et le cœur y conspire.
Nous marchons avec elle : ainsi nous méritons,
Et nous devons nommer (2) nos mérites des dons.

Ainsi Dieu toujours maître inspire, touche, éclaire ;
Et l'homme toujours libre, agit et coopère.
Augustin, de l'Eglise et l'organe et la voix,
De la céleste Grâce explique ainsi les lois.
Téméraire docteur, est-ce là ton langage ?
Honteux de reconnaître un si libre esclavage,
Par tes détours subtils, par tes systèmes vains
Tu prétends éluder les paroles des saints.
Hélas ! de notre orgueil telle est l'horrible plaie :
Nous craignons d'obéir, et le joug nous effraie.
Voulant trop raisonner, nous nous égarons tous :
Et, de notre pouvoir défenseur trop jaloux,
Nous usurpons du ciel les droits les plus augustes :
Nous fixons son empire à des bornes injustes.
Mais que Dieu confondrait une telle fierté
S'il nous abandonnait à notre liberté !
La Grâce, dites-vous (1), vous paraît la contraindre.
Agréable péril ! ah ! risquons, sans rien craindre,
De trop donner à Dieu, de trop compter sur lui.
Quel espoir ! quel honneur de l'avoir pour appui !
Laissons, laissons tout faire à celui qui nous aime.
Il sait mes intérêts beaucoup mieux que moi-même.
Contre lui pour nos droits nous disputons en vain,
Trop heureux de pouvoir les remettre en sa main.
Eh ! comment résister à cette main puissante ?
La molle et souple argile est moins obéissante (2),
Moins docile au potier qui la tourne à son gré,
Qu'un cœur au souffle heureux dont il est pénétré.

Oui, c'est de ta bonté que je dois tout attendre,
J'en dépends : mais, Seigneur (3), ma gloire est d'en dépendre ;

(1) On attribue l'éclatante conversion de M. l'abbé de la Trappe, à la vue du cercueil d'une dame qu'il aimait. Allant voir cette dame sans savoir qu'elle était morte subitement, il trouva son cercueil à la porte.

(2) « On a des mérites quand on est saint ; mais la grâce qui nous les donne, nous est donnée sans mérite. La récompense est due après la promesse ; mais la promesse a été faite par pure bonté. La récompense est due aux bonnes œuvres ; mais la grâce qui n'est point due précède, afin qu'on les fasse. *Bossuet, Elév.*

(1) Il est plus sûr pour nous de donner tout à Dieu, que de dépendre en partie de lui, et en partie de nous. *S. Aug. de dono Persev. c.* VI.

(2) « Celui qui a fait dans le ciel et sur la terre, tout ce qu'il a voulu, opère aussi tout ce qu'il veut dans le cœur des hommes. » *S. Aug., de Grat. et lib. arb. c.* 21.

Mutans mentem atque reformans,
Vasque novum ex fracto fingens virtute creandi.

Quelquefois, dit saint Prosper, Dieu attire à soi les nations les plus farouches et les plus opposées à l'Evangile, en changeant le fond du cœur, en rétablissant l'âme et la renouvelant, *et en formant, par une puissance de Créateur et de souverain, un vase nouveau, de ce vase qui était brisé.* Saint Prosper, Partie II.

(3) « L'état de notre être est d'être tout ce que Dieu veut que nous soyons. Il fait être homme ce qui est homme

Tu me mènes, je vais ; tu parles, j'obéis ;
Tu te caches, je meurs ; tu parais, je revis.
A moi-même livré, conduit par mon caprice
Je m'égare en aveugle, et cours au précipice.
Mes vices que je hais (1), je les tiens tous de moi ;
Ce que j'ai de vertu, je l'ai reçu de toi.
De mes égarements moi seul je suis coupable :
De mes heureux retours je te suis redevable.
Les crimes que j'ai faits, tu me les as remis ;
Et je te dois tous ceux que je n'ai point commis.

Qu'une telle doctrine est douce et consolante !
Elle remet la paix dans mon âme tremblante.
La foi m'apprend d'abord à tout craindre de moi :
L'espérance bientôt vient ranimer ma foi.
« Par vos faibles efforts, il est vrai, me dit-elle,
« Vous ne suivrez jamais la voix qui vous appelle
« De cruels ennemis, hélas ! environné
« Vous êtes à leurs traits sans cesse abandonné.
« Mais vous avez au ciel un père qui vous aime,
« Un père, c'est le nom qu'il s'est donné lui-même :
« Rassurez-vous, son fils lui sera toujours cher.
« Périsse l'insensé qui prend un bras de chair.
« L'âme sage et fidèle à son Dieu se confie,
« Et peut tout en celui qui seul la fortifie.
Le moliniste aidé par un autre secours
Ne sera point ému d'un semblable discours.
A ses ordres soumise, à ses désirs présente,
Et compagne assidue ainsi qu'obéissante,
La Grâce, nous dit-il (2), vient offrir son appui.
Quand il veut, il s'en sert, l'usage en est à lui.
Dieu fournit l'instrument qui gagne la victoire ;
Mais de s'en bien servir l'homme seul a la gloire.
Dogmes cachés longtemps aux humains aveuglés,
Et qui par Molina sont enfin dévoilés ;
Molina qui pour nous plein d'un amour de père
Adoucit d'Augustin le dogme trop sévère ;
Rend un calme flatteur à notre esprit troublé ;
Décide et parle en maître où Paul avait tremblé.
« Il n'est point, nous dit-il (3), de race favorite :
« Dieu sait de cet enfant quel sera le mérite ;
« Dieu lit dans l'avenir ce qu'il doit être un jour ;
« Et s'il se rendra digne ou de haine ou d'amour.
« La Grâce est une source en public exposée,
« Dont l'onde est en tout temps par toute main puisée;
« Et lorsque pour agir nous faisons nos efforts,
« Dieu nous doit aussitôt ouvrir tous ses trésors. »
Dans l'Espagne, où d'abord ces maximes parurent,
La vérité trembla ; les écoles s'émurent,
Et du saint si fameux par ses rares écrits
Les disciples savants élevèrent leurs cris.
Pour ramener la paix dans l'Eglise troublée,
Le pontife appela (1) la fameuse assemblée,
Où Lemos, défenseur des célestes secours,
Du mensonge hardi perçant tous les détours,
Débrouilla, confondit la doctrine nouvelle.
Clément allait lancer son tonnerre sur elle.
Il vous rendait vainqueurs, disciples d'Augustin :
Mais sa mort vous priva d'un triomphe certain.
Assis au même trône et plein du même zèle,
Paul fit dresser l'arrêt qu'attendait tout fidèle.
L'humble école espéra, sa rivale craignit ;
Mais dans le Vatican le foudre s'éteignit.

De Molina qu'alors épargna l'anathème,
Ne rejetons pas moins (2) le dangereux système.
L'orgueil sera toujours prompt à le recevoir :
Il flatte la raison qui veut tout concevoir.
Le ciel à nos regards n'a plus rien d'invisible :
On perce de la foi le nuage terrible :
Des mystères divins le voile est écarté.
Mais pour moi qui chéris leur sainte obscurité,
Je ramène le voile, et ne veux pas comprendre
Ce que l'homme doit croire, et ne doit point entendre.
Une mortelle main pourrait-elle arracher
Les sceaux qu'au livre saint Dieu voulut attacher ?
Toi seul, Agneau puissant, ô Victime adorable !
Toi seul tu peux ouvrir le livre respectable.

Hélas, s'il était vrai qu'un serviteur heureux,
Ministre obéissant, vînt remplir tous mes vœux :
Si je trouvais pour moi la Grâce toujours prête ;
Que du ciel aisément je ferais la conquête !
Mais l'homme toutefois, chancelant, inégal,
Rencontre à tous ses pas quelque obstacle fatal.
A la plus douce paix un trouble affreux succède.
Il aimait, il languit ; il brûlait, il est tiède.
La joie et le chagrin, la froideur et l'amour
De son cœur inconstant s'emparent tour à tour.
Après avoir longtemps couru dans la carrière,
Tout à coup il s'arrête et recule en arrière.
Toi donc, heureux mortel, arbitre souverain,

corps ce qui est corps, pensée ce qui est pensée, passion ce qui est passion, action ce qui est action, nécessaire ce qui est nécessaire, et libre ce qui est libre. *Bossuet, Traité du libre arbitre.*

(1) *Mea sola, non sunt nisi peccata.* Je n'ai de moi que le péché, dit S. Aug., serm. sur le Ps. 70. Et dans ses Confes., lib. II, c. 7. *Gratiæ tuæ deputo, et quæcumque non feci mala... et omnia mihi dimissa esse fateor, et quæ mea sponte feci mala, et quæ te duce non feci.* Je reconnais que c'est votre grâce, ô mon Dieu, qui m'a préservé de tout le mal que je n'ai point fait... Je vous suis redevable, et du pardon que vous m'avez accordé pour les péchés que j'ai commis, et de la protection par laquelle vous m'avez garanti de ceux que j'aurais encore pu commettre.

(2) La grâce, suivant ce système, ne change pas le cœur : elle met seulement la volonté dans l'équilibre. Ce n'est pas Dieu qui donne l'inclination à la volonté : c'est l'homme. Suivant le système des congruistes, Dieu élit le temps, le lieu, les circonstances où la volonté fera un bon usage de la grâce.

(3) Il admet une science moyenne, par laquelle Dieu prévoit, avant aucun décret de sa volonté, le bon usage que nous ferons de notre liberté dans telles circonstances.

(1) Les dominicains attaquèrent vivement le livre *de Concordia gratiæ et liberi arbitrii*, dès qu'il parut, et le déférèrent à l'inquisition de Castille. La cause fut portée à Rome. Clément VIII établit la congrégation, qui eut pour cette raison le titre *de Auxiliis*. Lemos, célèbre dominicain, s'y distingua. Après soixante-huit congrégations où Clément VIII présida, ce pape mourut. Léon XI lui succéda et mourut peu de jours après. Paul V reprit l'examen de ces disputes, et, après dix-sept congrégations, fit dresser sa bulle : mais des raisons particulières l'empêchèrent de la publier.

(2) Suivant ce système, la grâce qui n'est pas efficace par elle-même, tire son efficacité des circonstances. Saul n'eût pas été converti, si Dieu ne l'eût renversé dans le moment où il savait que le cœur du persécuteur de son Eglise serait disposé à se rendre.

Toi qui trouves toujours la Grâce sous ta main,
Contre tant de malheurs montre ton privilége :
Fais connaître tes droits (1) au démon qui t'assiége,
Le chagrin te saisit, tu te sens agité ;
Viens te rendre la joie, et la tranquillité :
Etouffe ces dégoûts qui commencent à naître.
Il est temps : qu'attends-tu? commande, parle en maître.
Mais quoi ! désir, effort, menace, tout est vain ;
Et tu veux sans succès trancher du souverain.
Misérable, du moins reconnais ta misère.
L'orgueil t'avait séduit, fais-en l'aveu sincère,
Et ressens le besoin d'un plus puissant secours :
Au Seigneur sans rougir tu peux avoir recours.
Va pleurer à ses pieds ; implore, presse, crie,
Il se plaît à donner, mais il veut qu'on le prie.
Il faut ravir ses biens, et pour être accordé,
Sans cesse son appui doit être demandé.
Nous ne pouvons jamais lasser sa patience,
Il aime que nos cris lui fassent violence.

Si la Grâce à toute heure obéit à nos lois,
Faut-il pour l'obtenir l'appeler tant de fois ?
Et si nous avons tous la force salutaire,
Que sert-il de prier (2)? nous devons tous nous taire.
Tendre Eglise, sur nous vous pleurez vainement :
Colombe, finissez ce long gémissement.
Ministres, essuyez vos larmes assidues ;
Et retirez vos mains vers le ciel étendues.
Vous qui poussez vers Dieu des soupirs éternels,
Fidèles prosternés aux pieds de ses autels,
Pourquoi répandre ainsi des prières stériles ?
C'est à vous d'ordonner, vos cœurs vous sont dociles :
Vous-mêmes à vos maux donnez un prompt secours :
Vous pouvez tout. Mais quoi ! vous soupirez toujours,
Et de tous vos efforts vous sentez l'impuissance.
Hélas, qui n'en a point la triste connaissance !
Quel mortel à son gré (3) dispose de son cœur ?

Si l'on en croit pourtant un système flatteur,
Pour le bien et le mal l'homme également libre
Conserve, quoi qu'il fasse, un constant équilibre :
Lorsque pour l'écarter des lois de son devoir,
Les passions sur lui redoublent leur pouvoir,
Aussitôt, balançant le poids de la nature,
La Grâce de ses dons redouble la mesure ;
L'homme les perd encore, et toujours libéral
Le ciel de nouveaux dons lui rend un nombre égal.
Dieu pour le criminel qui brave sa colère
Doit payer de ses biens un tribut nécessaire.
Mais en les dissipant on s'enrichit encor,
Et de grâces sans nombre on amasse un trésor.
Pourquoi donc les pécheurs (1) qui détestent leurs [chaînes,
Pour s'en débarrasser trouvent-ils tant de peines ?
Ces plaisirs qu'avec joie ils ont longtemps suivis,
Sous leur règne cruel les tiennent asservis.
Ils voudraient s'affranchir d'un joug dont ils gémissent;
Mais hélas ! chaque jour leurs forces s'affaiblissent.
Leurs fers se resserrant deviennent plus affreux,
Et toujours leur fardeau s'appesantit sur eux.
Oui, de nos passions la trop longue habitude
Malgré nous à la fin se change en servitude.
Pour connaître à quels maux ce mortel est livré,
Qui veut chasser l'amour de son cœur ulcéré,
Faisons taire un moment les saints dans cet ouvrage,
Et d'un voluptueux écoutons le langage.
« Infortuné captif (2), cesse donc de souffrir :
« Sauve-toi, guéris-toi. Mais comment te guérir ?
« Comment sortir sitôt d'un si long esclavage ?
« O Dieux ! si la clémence est votre heureux partage,
« Si vous jetez les yeux sur ceux qui vont mourir,
« Mes supplices cruels vous doivent attendrir.
« Grands Dieux! regardez-moi; détournez cette flamme
« Qui défend à la paix toute entrée en mon âme,
« Et consume mon corps par un cruel poison.
« Je ne t'implore, ô ciel ! que pour ma guérison :
« Je ne demande pas que de celle que j'aime
« L'amour puisse répondre à mon amour extrême ;
« Mais si j'ai mérité quelque chose de toi,
« O ciel ! rends-moi la vie : ô Dieux! guérissez-moi. »
Ovide, en criminel avouant tous ses crimes,
Nous en avoue aussi les peines légitimes :
« Je hais ce que je suis, je ne m'aimai jamais :
« Cependant malgré moi je suis ce que je hais.
« Non, je ne puis sortir de mon état funeste.

(1) Selon Molina, Dieu a fait un pacte avec Jésus-Christ, par lequel il s'engage à donner sa grâce à tous les hommes qui feront ce qui sera en eux par les forces de la nature. Combien l'homme s'égare quand il veut expliquer par sa raison seule ce que notre raison ne peut comprendre ! Suivant le système du P. Mallebranche, il est indigne de Dieu d'agir par des volontés particulières. Les anges ont été la cause occasionnelle des miracles de l'ancienne loi ; et l'âme de Jésus-Christ est la cause occasionnelle de la distribution de la grâce. Cette âme, quoique unie au Verbe, a des volontés que le Verbe ne lui fait point avoir, et elle ne connaît point le fond des cœurs : d'où il arrive qu'elle fait donner des grâces, sans savoir quels effets elles auront; et de même que la pluie, qui, en conséquence des lois générales, tombe sur des terres ensemencées où elle fait germer les fruits, tombe aussi sur des rochers stériles; la grâce tombe sur des cœurs disposés à la recevoir, et sur d'autres où elle ne peut produire aucun effet. Exposer un pareil système, c'est le réfuter.

(2) Quoi de plus insensé que d'avoir recours à la prière pour faire ce qui dépend de nous!... Quand nous prions, nous ne prions point Dieu de nous faire hommes, puisque nous le sommes par la nature ; ni de nous donner le libre arbitre, puisque nous l'avons reçu dès le premier moment de notre être ; ni de nous donner la loi, mais de nous la faire accomplir... La prière même est donc une preuve très-authentique de la grâce (*Saint Aug., ep.* 177).

(3) L'unique moyen d'accorder cette contrariété apparente, qui attribue tantôt à nous, tantôt à Dieu nos bonnes actions, est de reconnaître qu'elles sont de nous à cause de notre libre arbitre qui les produit ; et qu'elles sont de Dieu à cause de sa grâce, qui fait que notre libre arbitre les produit. Dieu, dit S. Augustin, nous fait vouloir ce que nous aurions pu ne point vouloir : *A Deo factum est ut vellent quod et nolle potuissent.*

(1) Ma volonté, en se déréglant, est devenue *passion :* à force de suivre cette passion, elle s'est tournée en *habitude ;* et faute de résister à cette habitude, elle est devenue *nécessité* (*Saint Aug., Confes., lib.* VIII, *c.* 5).

(2) Ceci est imité de la 77e épigramme de Catulle :

Difficile est longum subito deponere amorem :
Difficile est, etc.
O Di, si vestrum est misereri, aut si quibus unquam
Extrema jam ipsa in morte tulistis opem,
Me miserum aspicite : et si vitam puriter egi,
Eripite hanc pestem, perniciemque mihi :
Quæ mihi subrepens imos ut torpor in artus,
Expulit ex omni pectore lætitias.

« Qu'il est dur de porter un fardeau qu'on déteste ! »
Médée en succombant regrette sa pudeur,
Et se livre au transport que condamne son cœur.
Pour sauver les débris de sa vertu fragile,
Dans les bras de la mort Phèdre cherche un asile.
Mais détournons nos yeux de ces tristes objets,
Et laissons les païens en proie à leurs regrets.
Regardons un mortel que la Grâce divine
Fait sortir triomphant d'une guerre intestine ;
Et du grand Augustin apprenons aujourd'hui
Ce que l'homme est sans Dieu, ce que Dieu peut sur lui.
« Ma fougueuse jeunesse(1), ardente pour les crimes,
« Me fit courir d'abord d'abîmes en abîmes :
« Je vous fuyais, Seigneur, vous ne me quittiez pas ;
« Et la verge à la main me suivant pas à pas,
« Par d'utiles dégoûts vous me rendiez amères
« Ces mêmes voluptés à tant d'autres si chères.
« Vous tonniez sur ma tête ; à vos pressants avis
« Ma mère s'unissait en pleurant sur son fils.
« Je n'entendais alors que le bruit de ma chaîne,
« Chaîne de passions qu'un misérable traîne.
« Ma mère par ses pleurs ne pouvait m'ébranler,
« Et vous tonniez, grand Dieu, sans me faire trembler.
« Enfin de mes plaisirs l'ardeur fut amortie :
« Je revins à moi-même et détestai ma vie.
« Je voyais le chemin, j'y voulais avancer ;
« Mais un funeste poids me faisait balancer.
« J'avais trouvé, j'aimais cette perle si belle
« Sans pouvoir me résoudre à tout vendre pour elle.
« Par deux puissants rivaux tour à tour attiré,
« J'étais de leurs combats au dedans déchiré.
« Mon Dieu m'aimait encore, et sa bonté suprême
« A mes tristes regards (2) me présentait moi-même.
« Hélas ! qu'en ce moment je me trouvais affreux !
« Mais j'oubliais bientôt mon état malheureux :
« Un sommeil léthargique accablait ma paupière.
« M'éveillant quelquefois, je cherchais la lumière ;
« Et dès qu'un faible jour paraissait se lever,
« Je refermais les yeux, de peur de le trouver.
« Une voix me criait : *Sors de cette demeure.*
« Et moi je répondais (3) : *Un moment, tout à l'heure.*
« Mais ce fatal moment ne pouvait point finir,
« Et cette heure toujours différait à venir.
« De mes premiers plaisirs (4) la troupe enchanteresse
« Voltigeant près de moi, me répétait sans cesse :
« *Nous t'offrons tous nos biens, et tu veux nous quitter.*
« *Sans nous, sans nos douceurs, qui peut se contenter ?*
« *Le sage en nous cherchant trouve un bonheur facile ;*
« *Son corps est satisfait et son âme tranquille.*
« *Mortels, vivez heureux et profitez du temps :*
« *Du torrent de la joie enivrez tous vos sens.*
« *Fuyez de la vertu l'importune tristesse ;*
« *Couchez-vous sur les fleurs, dormez dans la mollesse.*
« *Et toi que dès longtemps nos bienfaits ont charmé,*
« *Crois-tu donc qu'avec nous ton cœur accoutumé*
« *Puisse ainsi s'arracher aux délices qu'il aime ?*
« *Hélas ! en nous perdant tu te perdras toi-même.*
« Mais devant moi l'aimable et douce chasteté (1)
« D'un air pur et serein, pleine de majesté,
« Me montrant ses amis de tout sexe, et tout âge,
« Avec un ris moqueur me tenait ce langage :
« *Tu m'aimes, je t'appelle, et tu n'oses venir.*
« *Faible et lâche Augustin, qui peut te retenir ?*
« *Ce que d'autres ont fait ne le pourras-tu faire ?*
« *Incertain, chancelant, à toi-même contraire,*
« *Tu veux rompre tes fers, tu veux et ne veux plus :*
« *Ne fixeras-tu point tes pas irrésolus ?*
« *Regarde à mes côtés ces colombes fidèles :*
« *Pour voler jusqu'à moi Dieu leur donna des ailes ;*
« *Ce Dieu t'ouvre son sein, jette-toi dans ses bras.*
« Hélas ! je le savais, mais je n'y courais pas.
« Un jour enfin lassé de cette vive guerre
« Je pleurais, je criais, je m'agitais par terre,
« Quand tout à coup frappé d'un son venu des cieux,
« Et des mots du saint Livre où je jetai les yeux,
« L'orage se calma, mes troubles s'apaisèrent.
« Par votre main, Seigneur, mes chaînes se brisèrent ;
« Mon esprit ne fut plus vers la terre courbé :
« Je sortis de la fange où j'étais embourbé.
« Ma volonté changea ; ce qui vous est contraire
« Me déplut, et j'aimai tout ce qui put vous plaire.
« Ma mère qu'à vos pieds vous vîtes tant de fois
« Pleurer sur un ingrat, rebelle à votre voix,
« Ma tendre mère enfin sortit de ses alarmes,
« Et retrouva vivant le fils de tant de larmes.
« Je connus bien alors que votre joug est doux :
« Non, Seigneur, il n'est rien qui soit semblable à vous.
« Dès ici-bas ma bouche unie avec les anges
« Ne se lassera point de chanter vos louanges.
« Je n'aimerai que vous : vous serez désormais
« Ma gloire, mon salut, mon asile, ma paix.
« O loi sainte ! ô loi chère ! ô douceur éternelle !
« Ineffable grandeur ! beauté toujours nouvelle !
« Vérité qui trop tard (2) avez su me charmer,
« Hélas ! que j'ai perdu de temps sans vous aimer ! »

(1) *Efferbui miser, sequens impetum fluxus mei, relicto te... Tu semper aderas, misericorditer sæviens, et amarissimis aspergens offensionibus omnes illicitas jucunditates meas ; ut ita quærerem sine offensione jucundari.* S. Aug. Conf. l. II, c. 2, n. 4.

(2) *Constituebas me ante faciem meam, ut viderem quam turpis essem, quam distortus et sordidus, maculosus, et ulcerosus. Et videbam et horrebam, et quo a me fugerem non erat... sed dissimulabam, et connivebam, et obliviscebar.* Conf. l. VIII, c. 7.

(3) *Modo, ecce modo, sine paululum. Sed modo et modo non habebant modum, et, sine paululum in longum ibat.* Conf. l. VIII.

(4) *Retinebant nugæ nugarum, et vanitates vanitatum, antiquæ amicæ meæ, et succutiebant vestem meam carneam, et submurmurabant, Dimittis nos ? et a momento isto non erimus tecum in æternum, etc.* Idem, ibid. n. 26.

(1) *Casta dignitas continentiæ, serena, et non dissoluta hilaris, honeste blandiens.* Conf. c. IX, n. 27.

(2) *Sero te amavi, pulchritudo tam antiqua, et tam nova, sero te amavi.* Conf. l. X, c. 27.

Chant quatrième.

Redonblons, s'il se peut, l'ardeur qui nous anime :
Elevons notre voix sur un ton plus sublime :
Osons du Dieu vivant célébrer la grandeur :
Osons de ses desseins montrer la profondeur.
Desseins toujours cachés, secrets impénétrables,
Jugements éternels (1), et lois irrévocables,
Lois terribles d'un Dieu qui voit dans l'avenir
Ceux qu'il veut couronner et ceux qu'il veut punir.
Des siècles à ses yeux qu'est-ce que l'étendue?
Tous les siècles entiers sont un jour à sa vue :
L'avenir est pour lui l'ordre de ses arrêts :
Il lit nos volontés dans ses propres décrets.
Mystère ténébreux (2), qui pourra le comprendre?
Mais, Seigneur, devant toi tout l'homme n'est que cen-
[dre :

Sans les examiner, qu'il reçoive tes lois.
O Dieu de vérité, quand tu parles, je crois ;
De ma fière raison j'arrête l'insolence ;
Loin de l'interroger, je t'adore en silence.
Je crois tes dogmes saints, quoiqu'ils me soient voilés:
Je les chante ; mortels, écoutez et tremblez.
De nos fragiles corps Dieu conserve la vie :
Lui seul répand le jour dans notre âme obscurcie :
Par lui nos cœurs glacés s'enflamment pour le bien.
Mortels, vous devez tout à qui ne vous doit rien.
Vous ne tenez jamais que de sa bonté pure,
Et les dons de la Grâce, et ceux de la nature.
Quand vous ne méritez qu'un juste châtiment,
Par quelle impatience et quel aveuglement
Lui demandez-vous tous le sort qu'il vous destine?
Avez-vous oublié quelle est votre origine?
Du jour que notre père attira son courroux,
Les feux toujours brûlants nous menacèrent tous.
Sous lui, sous ses enfants, héritiers de son crime,
La même chute (3), hélas! ouvrit le même abîme.
Pour un crime pareil si l'ange est condamné,
Pourquoi l'homme (1) après lui sera-t-il épargné?
Tous deux de la révolte également coupables
Devaient tous deux s'attendre à des peines semblables.
Sans espoir de retour les Anges rejetés
Dans les feux éternels sont tous précipités.
Des humains en deux parts Dieu sépare la masse :
Il choisit, il rejette, il fait justice et grâce.
Mais pourquoi grâce à vous, pourquoi justice à moi?
Qui de nous osera lui demander *pourquoi?*
Qui pourra pénétrer dans le secret auguste
Que cache aux yeux mortels un pouvoir toujours juste?
Qui se plaindra, quand tous méritent l'abandon?
Tous coupables, qui peut espérer le pardon?
Qui lui plut fut choisi : de la masse proscrite
Sa bonté sépara la race favorite.
Aimés dès leur naissance, aimés jusqu'à la fin,
Ceux qu'a marqués du Thau l'homme vêtu de lin,
Sont les heureux mortels, le céleste héritage
Que le Père à son Fils donne pour apanage.
Chef de tous les élus (2), Jésus-Christ par son sang,
Lui-même élu par Grâce, a mérité ce rang.
Cher et petit troupeau (3) *que m'a donné mon Père,*
Reposez, leur dit-il, *dans une paix entière.*
Je connais mes brebis ; je suis toujours leurs pas ;
Et l'ennemi cruel ne les ravira pas :
Sur les tendres agneaux que le ciel me confie,
Sans relâche attentif, je réponds de leur vie.
Les hommes par ce choix qui partage leur sort,
Sont tous, devant celui qui ne fait aucun tort,
Les uns vases d'honneur (4) objets de sa tendresse,
Connus, prédestinés, enfants de la promesse ;
Les autres malheureux, inconnus, réprouvés,
Vases d'ignominie, aux flammes réservés.

Qu'ici sans murmurer (5) la raison s'humilie.
Dieu permet notre mort, ou nous donne la vie :

(1) L'ordre des choses humaines, dit Bossuet, *Traité du Libre Arbitre*, est l'ordre des décrets divins. Dieu voit tout, ou dans son essence, ou dans ses décrets : il ne peut connaître que ce qu'il est ou ce qu'il opère.

(2) On objectait à saint Augustin qu'il était dangereux de parler de la prédestination gratuite. C'est-à-dire, répondait-il, que nous craignons d'offenser par nos paroles, ceux qui ne sont pas en état d'entendre la vérité; et nous ne craignons pas que ceux qui sont en état de l'entendre soient trompés par notre silence. *Timemus, ne loquentibus nobis offendatur qui veritatem non potest capere; et non timemus, ne tacentibus nobis, qui veritatem potest capere, falsitate capiatur.*

(3) *Universa massa pœnas debet, et si omnibus debitum damnationis supplicium redderetur, non injuste redderetur.* La masse entière du genre humain mérite la punition; et quand Dieu livrerait tous les hommes au supplice de la damnation, ce serait sans injustice de sa part. *De Nat. et Grat.*, c. 5.

C'est, suivant saint Augustin dans le Livre de la prédestination, ce qui ne doit pas révolter un chrétien, persuadé que tous les hommes sont tombés, par le péché d'un seul, dans une condamnation si juste, que quand Dieu n'en délivrerait aucun, on n'aurait aucun sujet de se plaindre de lui. *Omnes isse in condemnationem justissimam; ita ut nulla Dei esset justa reprehensio, etiamsi nullus inde liberaretur.* De Prædest., c. VIII.

(1) *Elegit nos Deus, non quia per nos Sancti futuri eramus, sed elegit, prædestinavitque, ut essemus.* Dieu ne nous a pas choisis, parce que nous devions être saints; mais il nous a choisis et prédestinés, afin que nous fussions saints. *De la Prædest.*, c. XVIII.

(2) *Sicut prædestinatus est ille unus, ut caput nostrum esset; ita multi prædestinati sumus, ut membra ejus essemus.* Comme Jésus-Christ a été prédestiné seul pour être notre chef, de même plusieurs d'entre les hommes ont été prédestinés pour être ses membres.

(3) *Nolite timere, pusillus grex, quia complacuit Patri vestro dare vobis regnum.* Ne craignez point, petit troupeau; car il a plu à votre Père de vous donner son royaume. *S. Luc*, XII, 32.

Oves meæ non peribunt in æternum, et non rapiet eas quisquam de manu mea. Mes brebis ne périront point à jamais; et nul ne me les arrachera d'entre les mains. *S. Jean*, X, 28.

(4) « Qui peut se plaindre de Dieu, dit l'Apôtre, si voulant montrer sa colère et faire connaître sa puissance, il supporte avec une patience extrême les vases de colère destinés à périr, afin de faire paraître les richesses de sa gloire sur les vases de miséricorde, qu'il a préparés pour la gloire? »

(5) Il suffit à l'homme de savoir qu'il n'y a point d'iniquité de Dieu : et si vous demandez pourquoi il fait les uns des vases de colère selon qu'ils le méritent, et les autres des vases de miséricorde par sa grâce, saint Paul vous répondra : Qui a connu les desseins de Dieu, ou qui est entré dans le secret de ses conseils?

Ne lui demandons point compte de ses décrets.
Qui pourra d'injustice accuser ses arrêts?
L'homme, ce vil amas de boue et de poussière,
Soutiendrait-il jamais l'éclat de sa lumière?
Ce Dieu d'un seul regard confond toute grandeur :
Des astres devant lui s'éclipse la splendeur.
Prosterné près du trône où sa gloire étincelle,
Le chérubin tremblant se couvre de son aile.
Rentrez dans le néant, mortels audacieux.
Il vole sur les vents, il s'assied sur les cieux.
Il a dit à la mer : *Brise-toi sur ta rive;*
Et dans son lit étroit la mer reste captive.
Les foudres vont porter ses ordres confiés,
Et les nuages sont la poudre de ses pieds.
C'est ce Dieu qui d'un mot éleva nos montagnes,
Suspendit le soleil, étendit nos campagnes;
Qui pèse l'univers dans le creux de sa main.
Notre globe à ses yeux est semblable à ce grain,
Dont le poids fait à peine incliner la balance.
Il souffle, et de la mer tarit le gouffre immense.
Nos vœux et nos encens sont dus à son pouvoir.
Cependant quel honneur en peut-il recevoir?
Quel bien lui revient-il de nos faibles hommages?
Lui seul il est sa fin, il s'aime en ses ouvrages.
Qu'a-t-il besoin de nous? d'un œil indifférent
Il regarde tranquille (1) et l'être et le néant.
Il touche, il endurcit, il punit, il pardonne :
Il éclaire, il aveugle, il condamne, il couronne.
S'il ne veut plus de moi, je tombe, je péris :
S'il veut m'aimer encor, je respire, je vis.
Ce qu'il veut il l'ordonne, et son ordre suprême
N'a pour toute raison que sa volonté même.
Qui suis-je pour oser murmurer de mon sort,
Moi conçu dans le crime, esclave de la mort?
Quoi! le vase pétri d'une matière vile
Dira-t-il au potier : *Pourquoi suis-je d'argile?*
Des salutaires eaux (2) un enfant est lavé.
Par une prompte mort un autre en est privé.
Dieu rejette Esaü, dont il aime le frère.
Par quel titre inconnu Jacob lui peut-il plaire?
O sage profondeur (3)! ô sublimes secrets!
J'adore un Dieu caché : je tremble, et je me tais.
Ce Dieu dans ses desseins terrible et toujours sage,
Qui, ne changeant jamais, change tout son ouvrage,
Pour ceux mêmes souvent qu'il avait rendus bons,
Arrête tout à coup la source de ses dons.
Dans cette obscure nuit l'astre si nécessaire,
La foi, quand il le veut, s'éteint ou nous éclaire.
Ce premier des présents (1) qu'il fait aux malheureux,
Leur ouvre le chemin quand il a pitié d'eux.
Que de peuples hélas! que de vastes contrées
A leur aveuglement sont encore livrées,
Assises loin du jour dans l'ombre de la mort!
Nous, plus heureux, craignons leur déplorable sort;
Le précieux flambeau qui s'allume par grâce (2),
Aux ingrats enlevé, souvent change de place.
Par le sang des martyrs autrefois humecté,
L'Orient du mensonge est partout infecté.
Cette île, de chrétiens féconde pépinière,
L'Angleterre, où jadis brilla tant de lumière,
Recevant aujourd'hui toutes religions,
N'est plus qu'un triste amas de folles visions (3).
Hélas! tous nos voisins plongés dans la disgrâce
Semblent nous préparer au coup qui nous menace.
Partout autour de moi quand je tourne les yeux,
Je pâlis, et n'y vois que le courroux des cieux.
Dans les glaces du Nord l'hérésie allumée
Y répand en fureur son épaisse fumée.
Là domine Luther; ici règne Calvin :
Et souvent où la foi répand son jour divin,
La Superstition, fille de l'Ignorance,
Prend de la Piété la trompeuse apparence.
Oui, nous sommes, Seigneur, tes peuples les plus chers:
Tu fais luire sur nous tes rayons les plus clairs.
Vérité toujours pure, ô doctrine éternelle,
La France est aujourd'hui ton royaume fidèle.
Ah! nos crimes enfin à leur comble montés,
Du ciel lent à punir (4) lasseront les bontés.
Puisse-t-il être faux ce funeste présage!
Mais, hélas! de nos mœurs l'affreux libertinage

(1) Comme Dieu, dit Bossuet, *Traité du Lib. Arb.*, possède lui-même tout son bien, et qu'il n'a besoin d'aucun des êtres qu'il a faits; il n'est porté à les faire, ni à faire qu'ils soient de telle façon, que par sa seule volonté indépendante.

(2) *Sed qui judicium arbitrii meritumque tueris.....*
Infantum discerne animos, et dissere quales
Affectus qualesque habeant hæc pectora motus.
.... Pariter nequeunt bona vel mala velle,
Et tamen ex illis miseratrix Gratia quosdam
Eligit, et rursum genitos baptismate transfert
In regnum æternum, multis in morte relictis.

Vous qui faites dépendre les dons de Dieu des mérites de l'homme, de son choix et de son libre arbitre, dit saint Prosper, faites-nous voir ce choix et ces mérites dans les enfants, et dites-nous quels sont les mouvements de leur volonté.... Tous également ne peuvent vouloir ni le bien ni le mal : et cependant Dieu, par sa miséricorde et par sa grâce, en choisit quelques-uns qu'il fait renaître dans le saint baptême pour les placer dans sa gloire, pendant qu'il en laisse un grand nombre dans la mort. *Saint Prosper, Part.* III, *c.* 10, 30.

(3) O sage profondeur. *O altitudo.* Tous les chrétiens, dit Bayle, *Art. Arminius*, doivent trouver dans ce mot de S. Paul un arrêt définitif, prononcé en dernier ressort et sans appel, touchant les disputes de la Grâce, et opposer cette forte digue aux inondations des raisonnements.

(1) Dans tous les principes de la théologie, dit le père Bourdaloue, la première grâce du salut est la lumière qui nous découvre les voies de Dieu : parce que pour agir il faut connaître, et pour connaître il faut être éclairé de Dieu.

(2) « Il y a de la part de Dieu, dit le père Bourdaloue, des substitutions terribles : il abandonne les uns, il appelle les autres. Il dépouille les uns, il enrichit les autres; mystère de prédestination certain et incontestable; mystère qui, tout rigoureux qu'il est, ne s'accomplit que selon les lois de la plus droite justice, et dans lequel Dieu découvre aussi tous les trésors de sa miséricorde.... C'est ainsi que les anges rebelles ayant laissé par leur chute un grand vide dans le ciel, Dieu leur a substitué les hommes.... Il substitue aussi un peuple à un autre peuple; et plaise au ciel que nous ne servions pas d'exemple à ceux qui viendront après nous, comme nous en servent ceux qui nous ont précédés! » (*Pensées du P. Bourd. au titre* Substitutions.)

(3) Les anabaptistes, les trembleurs, les indépendants, les puritains, etc.

(4) Plus on est environné de lumières, plus on est souvent près de tomber dans les ténèbres : parce que Dieu nous punit de l'abus de ses grâces. Jamais l'Afrique ne fut plus éclairée que du temps de saint Augustin; et cependant la religion y fut presque éteinte par les Vandales. L'Egypte, la Palestine, la Syrie, malgré cette foule de saints anachorètes, furent ravagées par l'arianisme, le nestorianisme, l'eutychianisme, etc.

A celui de l'esprit pourra nous attirer.
Déjà notre raison ose tout pénétrer.
Celui dont les bienfaits préviennent nos prières,
Du salut à son gré dispense les lumières.
Il confond l'orgueilleux qui cherche à tout savoir ;
Il aveugle celui (1) qui demande à tout voir.
Pour les sages du monde il voile ses mystères :
Il refuse à leurs yeux les clartés salutaires,
Tandis qu'il les révèle à ces humbles esprits,
A ces timides cœurs de son amour nourris,
Qui méprisent l'amas des sciences frivoles,
Et tremblent de frayeur à ses moindres paroles.
Un mot eût pu (2) changer les sages Antonins ;
Mais ce mot n'est donné qu'aux heureux Constantins.
Dieu laisse sans pitié Caton dans la nuit sombre,
Qui cherchant la vertu n'en embrasse que l'ombre.
Mais, plus terrible encor, il prévoit tous nos pas,
Et vient frapper des cœurs qui ne s'ouvriront pas.
Il verse ses faveurs (3) sur une âme infidèle,
Que l'abus de ses dons rendra plus criminelle.
Jérusalem le chasse, et rejette sa paix ;
Son ingrate Sion refuse ses bienfaits,
Et l'on eût vu par lui Tyr et Sidon touchées
Pleurer sur le cilice et la cendre couchées.
Au grand jour, il est vrai, jour terrible et vengeur,
Sidon sera traitée avec moins de rigueur.
Le serviteur rebelle aux ordres de son Maître,
Plus puni que celui qui meurt sans le connaître,
De tous les biens reçus rend compte au Dieu jaloux ;
Mais l'arrêt de Sidon en devient-il plus doux?
Tremblons jusqu'à la fin. Si l'on ne persévère,
Jamais de ses travaux on n'obtient le salaire ;
Jusqu'au dernier instant il faut toujours courir.
Près d'atteindre le terme on peut encor périr.
L'austère pénitent, le pâle solitaire,
Couché sur le cilice, et blanchi sous la haire,
Par un souffle d'orgueil, un impur mouvement,
Un désir avoué, perd tout en un moment ;
Tandis que, pénétré d'un remords efficace
Vieilli dans les forfaits, un brigand prend sa place.
A la vigne du Maître appelé le dernier,
Il n'arrive qu'au soir, et reçoit le denier,
Quelquefois, par l'effet d'une bonté profonde,
Où le vice abonda la Grâce surabonde ;
Mais quelquefois aussi par un triste retour
Un cœur où la vertu fit longtemps son séjour,
Las de sa liberté, rentre dans l'esclavage,
Et dans l'abîme affreux plus avant se rengage.
Le dernier coup porté rend le combat certain,
Et pour être vainqueur tout dépend de la fin.
La couronne est placée au bout de la carrière ;
Il faut pour la ravir (1) fournir la course entière,
De l'Eglise au berceau l'illustre défenseur,
Et des faibles chrétiens le sévère censeur,
Le soutien de la foi, la gloire de l'Afrique,
Tertullien s'égare (2) et périt hérétique.
Pour les enfants ingrats quels regrets superflus,
Lorsque de ton festin, grand Dieu, tu les exclus !
Quel désespoir pour eux quand ta voix qui les chasse
Appelle l'étranger pour s'asseoir à leur place !
Souvent il est fatal de vivre trop longtemps
Osius sur la terre (3) avait brillé cent ans,
Fléau des ariens en détours si fertiles,
Le père des pasteurs, le maître des conciles.
La mort à ses travaux allait rendre le prix,
Lorsque, las d'un exil où sa foi l'avait mis,
Il ranime une main par vingt lustres glacée,
Pour signer de Sirmich la formule insensée.
A tout craindre de nous sa chute nous instruit.
Redoublons notre course, et prévenant la nuit,
Hâtons-nous de jouir du jour qui nous éclaire.
Mais que sert de courir (4), répond un téméraire,
Qui m'oppose un discours tant de fois répété ?
Dans le ciel, me dit-il, mon sort est arrêté :
Pourquoi venez-vous donc, discoureur inutile,
M'animer aux travaux d'une course stérile?

(1) C'est une vérité incontestable, dit le père Bourdaloue, que Dieu aveugle quelquefois les hommes. De quelle manière s'accomplit une punition en apparence si contraire à la sainteté de Dieu ? C'est un secret de la prédestination, et de la réprobation des hommes, que nous devons révérer, mais qu'il ne nous appartient pas de pénétrer.

(2) *Non volentis, neque currentis, sed miserentis est Dei, qui et parvulis quibus vult, etiam non volentibus neque currentibus subvenit.* Tout dépend, dit saint Paul, non de celui qui veut, ni de celui qui court ; mais de Dieu qui fait miséricorde etqui l'accorde à qui il lui plaît d'entre les enfants, quoiqu'ils ne veuillent, ni ne courent. (*S. August., de dono Persev., c.* 11.)

(3) N'y aurait-il pas plus de bonté, nous dit notre raison, à ne point donner des grâces dont on doit abuser? Elle peut dire de même : N'y aurait-il pas eu plus de bonté à ne pas permettre la chute du premier homme? Puisque Dieu a jugé à propos de tirer le bien du mal, plutôt que de ne permettre aucun mal, réformons les idées de notre raison sur celles de la foi. En Dieu tout est incompréhensible pour nous, sa bonté, comme sa puissance.

(1) *Asserimus donum Dei esse perseverantiam, qua usque in finem perseveratur in Christo.* Nous disons que la persévérance, par laquelle nous demeurons unis à Jésus-Christ jusqu'à la fin, est un don de Dieu. *S. Aug., du don de la persév., c.* 1.

(2) Après avoir été le défenseur de la religion contre les païens et contre les hérétiques, Tertullien se sépara de l'Eglise, et embrassa la secte des montanistes.

(3) Osius, évêque de Cordoue, que S. Athanase appelle *le père des évêques, le maître des conciles, le grand confesseur de Jésus-Christ,* ne voulant pas favoriser le arien, fut exilé par Constantius. Il avait alors plus de cent ans. Après avoir souffert pendant une année d'exil beaucoup de mauvais traitements, il succomba, et signa la formule de Sirmich, dressée par les ariens. Il mourut peu de temps après.

(4) *Sunt qui propterea vel non orant, vel frigide orant. Non propter tales hujus sententiæ veritas deserenda, aut ex Evangelio delenda putabitur ?....* « Il y en a qui, frappés de cette parole de Jésus-Christ, que Dieu sait ce qu'il nous faut, avant que nous le lui demandions, ou négligent de prier, ou ne prient qu'avec tiédeur. Faut-il à cause de ces gens-là, renoncer à la vérité de la prescience de Dieu, ou l'effacer de l'Evangile ? *S. Aug. du don de la Persév. c.* XVI. Et dans le c. XIX, le même docteur ajoute : S. Cyprien et S. Ambroise, qui ont relevé le prix et la force de la grâce jusqu'à dire, l'un, qu'*il n'y a rien dont nous puissions nous glorifier, parce qu'il n'y a rien qui vienne de nous ;* et l'autre, que *notre cœur et nos pensées ne sont point en notre pouvoir*, n'ont pas cessé pour cela d'employer les exhortations et les corrections pour porter les hommes à l'observation des commandements de Dieu : et ils ne craignaient pas qu'on leur dît : Pourquoi nous exhorter et nous reprendre, s'il est vrai que nous n'ayons rien de bon qui vienne de nous; et si notre cœur et nos pensées ne sont point en notre pouvoir ? *Cyprianus et Ambrosius cum sic prædicarent Dei gratiam, ut unus eorum diceret,* In nullo gloriandum, quoniam nostrum nihil est ; *alter autem,* Non est in potestate nostra cor nostrum et nostræ cogitationes; *non tamen hortari et corripere destiterunt ut fierent præcepta divina. Nec timuerunt ne diceretur eis, Quid nos hortamini ; quid et corripitis, si nihil boni habeamus quod sit nostrum, et si non est in potestate nostra cor nostrum ?*

Au livre des élus si mon nom est gravé,
Tout crime par la Grâce en moi sera lavé.
Si le ciel en courroux me destine à la peine,
Pour chercher la vertu ma diligence est vaine.
C'en est fait, je veux vivre au gré de mes désirs :
J'attendrai mon arrêt dans le sein des plaisirs.
Détestable pensée (1) ! affreuse conséquence !
Ainsi vous vous jugez vous-même par avance.
Dans le trouble où vous jette un douteux avenir,
Ignorant votre arrêt vous l'osez prévenir.
La porte du bonheur en vain vous est ouverte,
Vous-même vous voulez assurer votre perte.
Le suivez-vous en tout, ce vain raisonnement?
Sans doute Dieu connaît votre dernier moment,
Et votre heure fatale au ciel déjà réglée
Jamais par vos efforts ne sera reculée.
Pourquoi donc dans les maux qui menacent vos jours,
De l'art des médecins cherchez-vous le secours?
De leurs soins assidus que devez-vous attendre?
Votre course est fixée, ils ne peuvent l'étendre.
Ah ! malgré ces raisons, la crainte de mourir
A des secours douteux vous force de courir.
Où sont donc pour le ciel les efforts que vous faites?
Pourquoi n'y point courir (2), malheureux que vous êtes?
J'ignore comme vous (3) quel sort m'est réservé,
Mais pour me consoler vivrai-je en réprouvé?
Non, pour mourir en saint, c'est en saint qu'il faut vivre.
Je me crois des élus, je m'anime à les suivre ;
Et comme eux je m'écrie : *Ou mourir, ou souffrir.*
Cette chair ne voudrait ni souffrir ni mourir.
Mais par la pénitence, et dans la solitude,
En châtiant ce corps réduit en servitude,
Si mon sort est douteux, je le rendrai certain.
Je travaille, je cours (4), et ne cours pas en vain.

(1) L'espérance et la crainte sont deux contre-poids qui soutiennent l'homme entre deux précipices : la présomption et le désespoir. Il suffit, pour espérer, de savoir que la miséricorde de Dieu est infinie : il suffit, pour craindre, de savoir que la persévérance est un don qu'il ne doit à personne.

(2) *Quid metuis, si in via ambulas? tunc time, si deseris viam.* « Que craignez-vous, si vous marchez dans le chemin? Vous n'avez à craindre qu'en abandonnant la voie qui mène à Dieu. » (*S. Aug. Serm.* 142.)

(3) Dieu nous a prédestinés, *dit le P. Bourdaloue*, comme des créatures raisonnables, libres, capables de mériter, et qui doivent gagner le ciel par titre de conquête ou de récompense.

(4) M. de Nointel, ambassadeur à la Porte, avait écrit à M. Arnaud, touchant la manière dont les Turcs raisonnent sur la prédestination. M. Arnaud lui répond, L. 147 : « Le meilleur est de ne se point enfoncer sur ces matières qui sont impénétrables. Il est certain que tout ce qui arrive dans le monde est réglé par la providence de Dieu, et que le péché même, dont il n'est pas l'auteur, rentre dans cet ordre, parce qu'il n'arrive point qu'il ne le permette, et qu'il ne le permet que pour en tirer du bien... Mais l'erreur des Turcs est qu'ils séparent les moyens par lesquels les événements arrivent, des événements mêmes ordonnés de Dieu : ce qui fait qu'ils croient qu'il ne sert de rien d'éviter les périls, parce que Dieu ayant réglé ce qui devait arriver, il n'est pas en notre pouvoir de l'éviter. Mais Dieu ne l'ayant réglé qu'en attachant la cause aux effets, je fais bien de ne pas m'exposer à la peste sans nécessité ; parce que ne m'y exposant pas, je ne la gagnerai pas : et ne la gagnant pas, je n'en mourrai pas : et par là je ne changerai pas l'ordre de la Providence, mais je me serai conduit d'une manière sage et qui sera conforme à cet ordre. Après tout néanmoins, il en faut toujours revenir là, qu'il y a quelque chose en tout cela qu'on ne saurait comprendre. »

Des maîtres le plus doux, des pères le plus tendre,
Dieu m'appelle et me dit qu'à lui je puis prétendre ;
Que je suis son enfant ; qu'il veut me rendre heureux.
De mon esprit j'écarte un trouble dangereux,
Et loin que mon arrêt m'inquiète et m'alarme,
J'espère tout d'un Dieu dont la bonté me charme.
J'envisage les biens que m'a faits son amour,
Comme un gage de ceux qu'il veut me faire un jour.
Pourquoi, de ses faveurs comblé dès ma naissance,
Former pour l'avenir un soupçon qui l'offense?
Non, j'y consens, qu'il soit seul maître de mon sort.
Il m'aime, du pécheur (1) il ne veut point la mort ;
Il pardonne, il invite au retour salutaire
Celui qui s'accumule un trésor de colère.
A toute heure aux méchants il prodigue ses dons ;
Son soleil luit sur eux ainsi que sur les bons ;
Il punit à regret, et ce n'est qu'en partie
Qu'il frappe sur l'ingrat que son courroux châtie.
De ses justes rigueurs pourquoi nous alarmer?
On ne le perd jamais qu'en cessant de l'aimer ;
Veut-il de son festin me refuser l'entrée,
Quand pour moi dès longtemps la table est préparée?
C'est à vous, c'est à moi que le ciel est promis :
C'est pour nous qu'à la mort il a livré son Fils.
Oui, Dieu veut le salut de tous tant que nous sommes;
Jésus-Christ a versé son sang pour tous les hommes.
Que celui qui périt ne s'en prenne qu'à soi.
Malheureux Israël, ta perte vient de toi.
Vous craignez du Seigneur les arrêts formidables ;
Cependant vous perdez ses moments favorables,
Et lorsqu'il vient à vous, vous lui fermez vos cœurs.
Hélas ! combien de fois, vous offrant ses faveurs,
Vous a-t-il ranimés par des grâces nouvelles?
Et que n'a-t-il point fait? Un oiseau sous ses ailes
Rassemble ses petits trop faibles pour voler :
C'est ainsi qu'en son sein il veut vous rassembler.
Les maux que vous souffrez, c'est lui qui les envoie :
Par tendresse pour vous il trouble votre joie ;
De vos plaisirs honteux il veut vous détacher ;
Au monde malgré vous il veut vous arracher.
Cependant, de ce monde esclaves volontaires,
Vous rejetez toujours ses rigueurs salutaires.
Mais pourquoi, direz-vous, ce Dieu de charité
Montre-t-il dans son choix tant de sévérité?
Si lui seul à ses dons nous peut rendre fidèles,
S'il veut notre salut, pourquoi tant de rebelles?
Entre tant d'appelés (2), pourquoi si peu d'élus?

(1) *Misericors et miserator Dominus, in his quibus veniam dedit, in his quibus adhuc non dedit, longanimis, non damnans ; sed expectans... vocat te nunc, exhortatur te, expectat donec resipiscas : et tu tardas?* « Le Seigneur est plein de miséricorde à l'égard de ceux dont il a pardonné les péchés : il est patient à l'égard de ceux auxquels il ne les a pas encore pardonnés : il ne les condamne pas, mais il les attend, et par là semble leur crier : Revenez à moi, et je reviendrai à vous... Dieu vous appelle aujourd'hui : Dieu vous exhorte, et il attend que vous rentriez en vous-même : et vous différez de le faire? » (*Saint Aug.*)

(2) On demande, dit le père Bourdaloue, s'il est à propos que les prédicateurs prêchent dans la chaire la vérité du petit nombre des élus. J'aimerais autant qu'on demandât si l'on doit prêcher l'Evangile en chaire. Prêchons-le sans en rien retrancher, ni rien adoucir : prêchons-le dans toute son étendue, dans toute sa sévérité. Malheur à quiconque

Leur faible nombre échappe à nos regards confus :
Les épis épargnés par la main qui moissonne,
Ces restes que le maître aux glaneurs abandonne,
Et les grappes que laisse un vendangeur soigneux,
Image des élus, sont aussi rares qu'eux.
Nous ne voyons en Dieu que justice et colère :
Est-ce ainsi qu'il nous aime? Est-ce ainsi qu'il est père?
Nous tremblons... (1) C'est assez, unissons notre foi :
Je tremble comme vous, espérez comme moi.
Il est père, il est Dieu : je crains le Dieu terrible;
Mais je chéris le père à mes malheurs sensible.
Sans peine devant lui soumettant mon esprit,
Je crois ce qu'il révèle, et fais ce qu'il prescrit.
Je laisse murmurer ma raison orgueilleuse;
Je sais que sa lumière est souvent périlleuse;
Je me livre à la foi, je marche à sa clarté :
Celui qu'elle conduit n'est jamais écarté.

Lorsque voulant sonder ses terribles décrets,
Nous portons jusqu'au ciel nos regards indiscrets;
Quand nous osons percer le voile respectable
Je ne puis de la grâce atteindre le mystère :
Mais Dieu parle, il suffit, c'est à l'homme à se taire.
Dont se couvre à nos yeux ce Dieu si redoutable,
Sa gloire nous opprime : éblouis, aveuglés,
Du poids de sa grandeur nous sommes accablés.
Ah! respectons celui qui veut être invisible,
Et craignons d'irriter sa majesté terrible.
Mais la sainte frayeur que l'homme en doit avoir,
C'est de toi seul, grand Dieu, qu'il la peut recevoir :
Apprends-nous à t'aimer, apprends-nous à te craindre.
De tes desseins cachés est-ce à nous de nous plaindre?
Détourne loin de nous cet esprit curieux
Qui rend l'homme insolent, si coupable à tes yeux.
Adoucis la fierté de ceux qui sont rebelles;
Daigne affermir encor ceux qui te sont fidèles;
Donne-nous ces secours que tu nous as promis;
Donne la grâce enfin (1) même à ses ennemis.

s'en scandalisera.... S'il y en a quelques-uns que ce sujet désespère, qui sont-ils? Ceux qui ne veulent pas bien leur salut. Tout bien examiné, il vaudrait mieux, si je l'ose dire, les désespérer ainsi pour quelque temps, que de les laisser dans leur aveuglement (*Pensées du père Bourd., au titre* Du petit nombre des élus).

(1) Qui tremble croit, et qui croit a le principe du salut. Ainsi la crainte même est un sujet d'espérance. Dans quelque abîme que l'on soit, on en peut crier, *De profundis clamavi.*

(1) *Oremus, dilectissimi, oremus ut Deus gratiæ det etiam inimicis nostris, maximeque fratribus et dilectoribus nostris, intelligere et confiteri, post ingentem et ineffabilem ruinam, qua in uno omnes cecidimus, neminem nisi Gratia Dei liberari; eamque non secundum merita accipientium, tanquam debitam reddi, sed tanquam veram gratiam, nullis meritis præcedentibus, gratis dari.* « Prions, mes très-chers frères, prions l'auteur de la grâce de faire que nos ennemis mêmes, et encore plus nos amis et nos frères, comprennent et confessent que depuis cette grande et ineffable ruine où la chute d'un seul nous a tous précipités, nul n'est délivré que par la grâce de Dieu : que cette grâce n'est point donnée comme une dette et une récompense des mérites; mais qu'étant véritablement grâce, elle se donne gratuitement sans qu'aucun mérite la précède. »

VIE DE MASSILLON.

MASSILLON (Jean-Baptiste), fils d'un notaire d'Hyères en Provence, naquit en 1663, et entra dans la congrégation de l'Oratoire en 1681. Il fit ses premiers essais de l'art oratoire à Vienne en Dauphiné, pendant qu'il professait la théologie. L'*Oraison funèbre* de Henri de Villars, archevêque de cette ville, obtint tous les suffrages. Ce succès engagea le Père de la Tour, alors général de sa congrégation, à l'appeler à Paris. Lorsqu'il y eut fait quelque séjour, il lui demanda ce qu'il pensait des prédicateurs qui brillaient sur ce grand théâtre : *Je leur trouve*, répondit-il, *bien de l'esprit et du talent; mais, si je prêche, je ne prêcherai pas comme eux.* Il tint parole : il prêcha, et il s'ouvrit une route nouvelle. Le Père Bourdaloue fut excepté du nombre de ceux qu'il ne se proposait pas d'imiter : s'il ne le prit pas en tout pour son modèle, c'est que son génie le portait à un autre genre d'éloquence. Après avoir prêché son premier Avent à Versailles, il reçut cet éloge de la bouche même de Louis XIV : « Mon Père, quand j'ai entendu les autres « prédicateurs, j'ai été très-content d'eux; « pour vous, toutes les fois que je vous ai « entendu, j'ai été très-mécontent de moi-« même. » En 1704, le Père Massillon parut pour la seconde fois à la cour, et y parut encore plus éloquent que la première : les éloges flatteurs qu'il y recueillit n'altérèrent point sa modestie. Un de ses confrères le félicitant sur ce qu'il venait de prêcher admirablement, suivant sa coutume : *Eh! laissez, mon Père*, lui répondit-il, *le diable me l'a déjà dit plus éloquemment que vous.* Les occupations du ministère ne l'empêchèrent pas de se livrer à la société : il oubliait à la campagne qu'il était prédicateur, sans pourtant blesser la décence. S'y trouvant chez M. de Crozat, celui-ci lui dit un jour : *Mon Père, votre morale m'effraie, mais votre façon de vivre me rassure.* Il se peut qu'il ait quelquefois accordé un peu trop à la complaisance ou à de pressantes sollicitations, comme il lui arriva dans la suite à l'égard du licencieux Dubois, auquel il eut la faiblesse de donner une attestation pour être prêtre, et, ce qui est plus grave encore, de le consacrer évêque. Son esprit de conciliation le fit choisir dans les affaires de la constitution, pour raccommoder le cardinal de Noailles avec le Saint-Siége : il ne négligea rien pour lui persuader l'indispensable nécessité d'acquiescer aux décrets du souverain pontife acceptés par l'Eglise universelle; mais le temps où le cardinal devait être persuadé n'était pas encore venu. Le régent le nomma, en 1717, à l'évêché de Clermont. Destiné, l'année suivante, à prêcher devant Louis XV, qui n'avait que neuf ans, il composa ces Discours si connus sous le nom de *Petit Carême*, qu'on re-

garde communément comme son meilleur ouvrage. L'abbaye de Savigny ayant vaqué, le cardinal Dubois la lui fit accorder. L'Oraison funèbre de la duchesse d'Orléans, en 1723, fut le dernier discours qu'il prononça à Paris. Depuis, il ne sortit plus de son diocèse, où sa douceur, sa politesse et ses bienfaits lui avaient gagné tous les cœurs. En deux ans, il fit porter secrètement 20,000 livres à l'Hôtel-Dieu de Clermont. Il se faisait un plaisir de rassembler des oratoriens et des jésuites à sa maison de campagne, et de les faire jouer ensemble. Son diocèse le perdit en 1742; il était âgé de 79 ans. Le caractère de son éloquence est un ton simple, noble, intéressant, affectueux, naturel; un style pur, correct, élégant, qui pénètre l'âme sans la contraindre ni l'agiter. Massillon aurait souhaité qu'on eût introduit l'usage de lire les sermons, au lieu de les prêcher de mémoire : il lui était arrivé, aussi bien qu'à deux autres de ses confrères, de rester court en chaire, précisément le même jour. Ils prêchaient tous les trois à différentes heures un vendredi saint; ils voulurent s'aller entendre alternativement; la mémoire manqua au premier, la crainte saisit les deux autres et leur fit éprouver le même sort. Quand on demandait à notre orateur quel était son meilleur sermon : *Celui que je sais le mieux*, répondait-il : on attribue la même réponse au Père Bourdaloue. La ville d'Hyères a décerné à cet illustre orateur une statue, en 1817. (*Extrait de* Feller.)

DISCOURS

SUR LA VÉRITÉ DE LA RELIGION (1).

Amen dico vobis, non inveni tantam fidem in Israel.

Je vous dis en vérité, je n'ai pas trouvé une si grande foi en Israël. Matth., VIII, 10.

D'où venait donc l'incrédulité que Jésus-Christ reproche aujourd'hui aux Juifs; et quel sujet pouvaient-ils avoir de douter encore de la sainteté de sa doctrine et de la vérité de son ministère? Ils avaient demandé des miracles, et il en avait opéré à leurs yeux de si convaincants, que personne avant lui n'en avait fait de semblables. Ils avaient souhaité que sa mission fût autorisée par des témoignages : Moïse et les prophètes lui en avaient rendu; le précurseur avait dit hautement: Voilà le Christ, et l'agneau qui vient effacer les péchés du monde; un gentil rend gloire, dans notre Evangile, à sa toute-puissance; le Père céleste, du haut des airs, avait déclaré que c'était-là son Fils bien-aimé; enfin les démons eux-mêmes, frappés de sa sainteté, ne sortaient des corps qu'en confessant qu'il était le Saint et le Fils du Dieu vivant. Que pouvait encore opposer l'incrédulité des Juifs à tant de preuves et de prodiges?

Voilà, mes frères, ce qu'on pourrait demander aujourd'hui avec bien plus de surprise à ces esprits incrédules, lesquels, après l'accomplissement de tout ce qui avait été prédit, après la consommation des mystères de Jésus-Christ, l'exaltation de son nom, la manifestation de ses dons, la vocation des peuples, la destruction des idoles, la conversion des Césars, le consentement de l'univers, doutent encore, et entreprennent eux seuls de contredire et de renverser ce que les travaux des hommes apostoliques, le sang de tant de martyrs, les prodiges de tant de serviteurs de Jésus-Christ, les écrits de tant de grands hommes, les austérités de tant de saints anachorètes, et la religion de dix-sept siècles ont si universellement et si divinement établi dans l'esprit de presque tous les peuples.

Car, mes frères, au milieu des triomphes de la foi s'élèvent encore en secret parmi nous des enfants d'incrédulité, que Dieu a livrés à la vanité de leurs pensées, qui blasphèment ce qu'ils ignorent; des hommes impies, qui changent, comme dit un apôtre, la grâce de notre Dieu en luxure, souillent leur chair, méprisent toute domination, blasphèment la majesté, corrompent toutes leurs voies comme des animaux sans raison, et sont réservés à servir un jour d'exemple aux jugements terribles de Dieu sur les hommes.

Or, si parmi tant de fidèles que la religion assemble en ce lieu, il se trouvait quelque âme de ce caractère, souffrez, vous, mes frères, qui conservez avec respect le dépôt de la doctrine que vous avez reçue des mains de vos ancêtres et de vos pasteurs, que je me serve de cette occasion, ou pour les détromper, ou pour les combattre. Souffrez que je fasse ici une fois ce que les premiers pasteurs de l'Eglise faisaient si souvent devant leur peuple assemblé : c'est-à-dire, que j'entreprenne l'apologie de la religion de Jésus-Christ contre l'incrédulité; et qu'avant de vous instruire de vos devoirs durant cette longue carrière, je commence par jeter les premiers fondements de la foi. Il est si consolant pour ceux qui croient, de découvrir combien leur soumission est raisonnable, et de se convaincre que la foi qui paraît l'écueil de la raison, en est pourtant la seule consolation, le seul guide et l'unique ressource!

Voici donc tout mon dessein. L'incrédule refuse de se soumettre aux vérités révélées, ou par une vaine affectation de raison, ou par un faux sentiment d'orgueil, ou par un amour mal placé d'indépendance.

Or, je veux montrer aujourd'hui que la

(1) Pour le jeudi après les Cendres.

soumission que l'incrédule refuse par une vaine affectation de raison, est l'usage le plus sensé qu'il puisse faire de la raison même; que la soumission qu'il refuse par un faux sentiment d'orgueil, en est la démarche la plus glorieuse; et enfin, que la soumission qu'il rejette par un amour mal placé d'indépendance, en est le sacrifice le plus indispensable. Et de là je tirerai les trois grands caractères de la religion : elle est raisonnable, elle est glorieuse, elle est nécessaire.

O mon Sauveur, auteur éternel et consommateur de notre foi, défendez vous-même votre doctrine. Ne souffrez pas que votre croix, qui vous a soumis l'univers, soit encore la folie et le scandale des esprits superbes. Triomphez encore aujourd'hui par les prodiges secrets de votre grâce, de la même incrédulité dont vous triomphâtes autrefois par les opérations éclatantes de votre puissance; et détruisez par ces lumières vives qui éclairent les cœurs, plus efficaces que tous nos discours, toute hauteur qui s'élève encore contre la science de vos mystères. *Ave, Maria.*

Première partie. — Commençons par convenir d'abord, mes frères, que c'est la foi, et non pas la raison qui fait les chrétiens : et que la première démarche qu'on exige d'un disciple de Jésus-Christ est de captiver son esprit, et de croire ce qu'il ne peut comprendre. Cependant je dis que c'est la raison elle-même qui nous conduit à cette soumission; que plus même nos lumières sont supérieures, plus elles nous font sentir la nécessité de nous soumettre; et que le parti de l'incrédulité, loin d'être le parti de la force d'esprit et de la raison, est celui de l'égarement et de la faiblesse.

La raison a donc ses usages dans la foi, comme elle a ses bornes: et comme la loi, bonne et sainte en elle-même, ne servait pourtant qu'à conduire les hommes à Jésus-Christ, et s'arrêtait là comme à son terme; de même la raison, bonne et juste en elle-même, puisqu'elle est un don de Dieu et une participation de la raison souveraine, ne doit servir, et ne nous est donnée que pour nous frayer le chemin à la foi. Elle est téméraire et sort des bornes de sa première institution, si elle veut aller au delà de ces bornes sacrées.

Cela supposé, voyons lequel des deux fait un usage plus sensé de sa raison, ou le fidèle qui croit, ou l'incrédule qui refuse de croire. La soumission à des faits qu'on nous propose de croire peut être soupçonnée de crédulité, ou du côté de l'autorité qui nous persuade : si elle est légère, c'est faiblesse d'y ajouter foi; ou du côté des choses qu'on veut nous persuader : si elles sont opposées aux principes de l'équité, de l'honnêteté, de la société, de la conscience, c'est ignorance de les recevoir comme véritables; ou enfin du côté des motifs dont on se sert pour nous persuader : s'ils sont vains, frivoles, incapables de déterminer un esprit sage, c'est imprudence de s'y laisser surprendre. Or il est aisé de montrer que l'autorité qui exige la soumission du fidèle est la plus grande, la plus respectable, la mieux établie qui soit sur la terre; que les vérités qu'on veut lui persuader sont les seules conformes aux principes de l'équité, de l'honnêteté, de la société, de la conscience : et enfin que les motifs dont on se sert pour le persuader sont les plus décisifs, les plus triomphants, les plus propres à soumettre les esprits les moins crédules.

Quand je parle de l'autorité de la religion chrétienne, je ne prétends pas restreindre l'étendue de ce terme à la seule autorité de ces assemblées saintes, où l'Eglise, par la bouche de ses pasteurs, forme des décisions, et propose à tous les fidèles les règles infaillibles du culte et de la doctrine. Comme ce n'est pas l'hérésie, mais l'incrédulité, que ce discours regarde, je ne considère pas tant ici la religion comme opposée aux sectes que l'esprit d'erreur a séparées de l'unité, c'est-à-dire, comme renfermée dans la seule Eglise catholique, que comme formant, depuis la naissance du monde, une société à part, seule dépositaire de la connaissance d'un Dieu et de la promesse d'un médiateur; toujours opposée à toutes les religions qui se sont depuis élevées dans l'univers; toujours contredite et toujours la même; et je dis que son autorité porte avec elle des caractères si éclatants de vérité, qu'on ne peut sans extravagance refuser de s'y soumettre.

En premier lieu, l'ancienneté en matière de religion est un caractère que la raison respecte; et l'on peut dire qu'une croyance consacrée par la religion des premiers hommes et par la simplicité des premiers temps, forme déjà un préjugé en sa faveur. Ce n'est pas que le mensonge ne se glorifie souvent des mêmes titres, et qu'il n'y ait parmi les hommes de vieilles erreurs, qui semblent disputer avec la vérité, de l'ancienneté de leur origine; mais à qui veut en suivre l'histoire, il n'est pas malaisé de remonter jusqu'à leur naissance. La nouveauté se trouve toujours le caractère le plus constant et le plus inséparable de l'erreur; et l'on peut leur faire à toutes le reproche du prophète : *Novi recentesque venerunt, quos non coluerunt patres eorum* (*Deut.*, XXXII. 17).

En effet, s'il y a une véritable religion sur la terre, elle doit être la plus ancienne de toutes; car s'il y a une véritable religion sur la terre, elle doit être le premier et le plus essentiel devoir de l'homme envers le Dieu qui veut en être honoré. Il faut donc que ce devoir soit aussi ancien que l'homme; et comme il est attaché à sa nature, il doit, pour ainsi dire, être né avec lui. Et voilà, mes frères, le premier caractère qui distingue d'abord la religion des chrétiens des superstitions et des sectes. C'est la plus ancienne religion qui soit au monde. Les premiers hommes, avant qu'un culte impie se fût taillé des divinités de bois et de pierre, adorèrent le même Dieu que nous adorons, lui dressèrent des autels, lui offrirent des sacrifices, attendirent de sa libéralité la récompense de leur vertu, et de sa justice le châtiment de leur désobéissance. L'histoire de la

naissance de cette religion est l'histoire de la naissance du monde même. Les livres divins qui l'ont conservée jusqu'à nous renferment les premiers monuments de l'origine des choses. Ils sont eux-mêmes plus anciens que toutes ces productions fabuleuses de l'esprit humain, qui amusèrent si tristement depuis la crédulité des siècles suivants : et comme l'erreur naît toujours de la vérité, et n'en est qu'une vicieuse imitation, c'est dans les principaux traits de cette histoire divine, que les fables du paganisme trouvèrent leur fondement : de sorte que l'on peut dire qu'il n'est pas jusqu'à l'erreur, qui ne rende par là hommage à l'ancienneté et à l'autorité de nos saintes Ecritures.

Or, mes frères, ce caractère tout seul n'a-t-il pas déjà quelque chose de respectable? Les autres religions qui se sont vantées d'une origine plus ancienne ne nous ont donné, pour garant de leur antiquité, que des récits fabuleux et qui tombaient d'eux-mêmes. Ils ont défiguré l'histoire du monde par un chaos de siècles innombrables et imaginaires dont il n'est resté aucun événement à la postérité, et que l'histoire du monde n'a jamais connus. Les auteurs de ces grossières fictions n'ont écrit que plusieurs siècles après les faits qu'ils nous racontent, et c'est tout dire, d'ajouter que cette théologie fut le fruit de la poésie; et les inventions de cet art, les plus solides fondements de leur religion.

Ici, c'est une suite de faits raisonnable, naturelle, d'accord avec elle-même. C'est l'histoire d'une famille continuée depuis son premier chef jusqu'à celui qui l'écrit, et justifiée dans toutes ses circonstances. C'est une généalogie où chaque chef est marqué par ses propres caractères, par des événements qui subsistaient encore alors, par des traits qu'on reconnaissait encore dans les lieux qu'ils avaient habités. C'est une tradition vivante, la plus sûre qu'il y eût alors sur la terre, puisque Moïse n'a écrit que ce qu'il avait ouï dire aux enfants des patriarches, et que les enfants des patriarches ne rapportaient que ce que leurs pères avaient eux-mêmes vu. Tout s'y soutient, tout s'y suit, tout s'y éclaircit de soi-même. Les traits n'en sont pas imités, ni les aventures puisées ailleurs et accommodées au sujet. Avant Moïse, le peuple de Dieu n'avait rien d'écrit. Il n'a laissé à la posterité que ce qu'il avait recueilli de la voix de ses ancêtres, c'est-à-dire, toute la tradition du genre humain : et le premier, il a rédigé en un volume l'histoire des merveilles de Dieu et de ses manifestations aux hommes, dont le souvenir avait fait jusque-là toute la religion, toute la science, et toute la consolation de la famille d'Abraham. La bonne foi de cet auteur paraît dans la naïveté de son histoire. Il ne prend point de précautions pour être cru, parce qu'il suppose que ceux pour qui il écrit n'en ont pas besoin pour croire, et qu'il ne raconte que des faits publics parmi eux, plutôt pour en conserver la mémoire à leurs descendants, que pour les en instruire eux-mêmes.

Voilà, mes frères, par où la religion chrétienne commence à s'acquérir du crédit sur l'esprit des hommes. Tournez-vous de tous les côtés, lisez l'histoire des peuples et des nations, vous ne trouverez rien de mieux établi sur la terre ; que dis-je ? rien même qui mérite les attentions d'un esprit sensé. Si les hommes sont nés pour une religion, ils ne sont nés que pour celle-ci. S'il y a un être souverain qui ait montré la vérité aux hommes, il n'y a que celle-ci qui soit digne des hommes et de lui. Partout ailleurs l'origine est fabuleuse : ici elle est aussi sûre que tout le reste; et les derniers âges, qu'on ne peut contester, ne sont pourtant que les preuves de la certitude du premier. Donc, s'il y a une autorité dans le monde à laquelle la raison doive céder, c'est à celle de la religion chrétienne.

Au caractère de son ancienneté, il faut ajouter celui de sa perpétuité. Représentez-vous ici cette variété infinie de religions et de sectes, qui ont régné tour à tour sur la terre : suivez l'histoire des superstitions de chaque peuple et de chaque pays : elles ont duré un certain nombre d'années, et tombé ensuite avec la puissance de leurs sectateurs. Où sont les dieux d'Emath, d'Arphad et de Sepharvaïm? Rappelez l'histoire de ces premiers conquérants; ils vainquaient les dieux des peuples en vainquant les peuples eux-mêmes, et abolissaient leur culte en renversant leur domination. Qu'il est beau, mes frères, de voir la religion de nos pères toute seule se maintenir dès le commencement, survivre à toutes les sectes; et malgré les diverses fortunes de ceux qui en ont fait profession, passer toujours des pères aux enfants et ne pouvoir jamais être effacée du cœur des hommes ! Ce n'est pas un bras de chair qui l'a conservée. Ah ! le peuple fidèle a presque toujours été faible, opprimé, persécuté. Non, ce n'est pas par le glaive, comme dit le prophète, que nos pères possédèrent la terre: *Nec enim in gladio suo possederunt terram* (*Ps.* XLIII, 4). Tantôt esclaves, tantôt fugitifs, tantôt tributaires des nations, ils virent mille fois la Chaldée, l'Assyrie, Babylone, les puissances les plus formidables de la terre, tout l'univers conjurer leur ruine et l'extinction entière de leur culte; mais ce peuple si faible, opprimé en Egypte, errant dans un désert, transporté depuis captif dans des provinces étrangères, n'a jamais pu être exterminé, tandis que tant d'autres plus puissants ont suivi la destinée des choses humaines; et son culte a toujours subsisté avec lui, malgré tous les efforts que chaque siècle presque a faits pour le détruire.

Or, d'où vient, mes frères, qu'un culte si contredit, si pénible par ses observances, si rigoureux par les châtiments dont il punissait les transgresseurs, si aisé même à s'établir et à tomber par l'inconstance et la grossièreté toute seule du peuple qui en fut d'abord dépositaire; d'où vient qu'il s'est seul perpétué dans le monde au milieu de tant de révolutions, tandis que les superstitions soutenues de la puissance des empires et des royaumes, sont retombées dans le néant d'où elles étaient sor-

ties ? Eh ! n'est-ce pas Dieu et non l'homme, qui a fait toutes ces choses ? N'est-ce pas le bras du Tout-Puissant, qui a conservé son ouvrage ? Et puisque tout ce que l'esprit humain avait inventé a péri, ne faut-il pas conclure que ce qui a toujours demeuré était seul l'ouvrage de la sagesse divine ? *Nonne Deus fecit hæc omnia, et non homo ?*

Enfin si à son ancienneté et à sa perpétuité vous y ajoutez son uniformité, il ne restera plus de prétexte à la raison pour se défendre. Car, mes frères, tout change sur la terre, parce que tout suit la mutabilité de son origine. Les occasions, les différences des siècles, les diverses humeurs des climats, la nécessité des temps, ont introduit mille changements à toutes les lois humaines. La foi seule n'a jamais changé. Telle que nos pères la reçurent, telle l'avons-nous aujourd'hui, telle nos descendants la recevront un jour. Elle s'est développée par la suite des siècles, et par la nécessité de la garantir des erreurs qu'on voulait y mêler, je l'avoue ; mais ce qui une fois a paru lui appartenir, a toujours paru tel. Il est aisé de durer, quand on s'accommode aux temps et aux conjonctures, et qu'on peut ajouter ou diminuer, selon le goût des siècles et de ceux qui gouvernent ; mais ne jamais rien relâcher, malgré le changement des mœurs et des temps ; voir tout changer autour de soi, et être toujours la même, c'est le grand privilége de la religion chrétienne. Et par ces trois caractères d'ancienneté, de perpétuité et d'uniformité, qui lui sont propres, son autorité se trouve la seule sur la terre capable de déterminer un esprit sage.

Mais si la soumission du fidèle est raisonnable du côté de l'autorité qui l'exige, elle ne l'est pas moins du côté des choses qu'on lui propose de croire. Et ici, mes frères, entrons dans le fond du culte des chrétiens. Il ne craint pas d'être vu de près, comme ces mystères abominables de l'idolâtrie, dont les ténèbres cachaient la honte et l'horreur. Une religion, dit Tertullien, qui n'aimerait pas d'être approfondie et qui craindrait l'examen, serait suspecte : *Cæterum suspecta est lex quæ probari non vult.* Plus vous approfondissez le culte des chrétiens, plus vous y trouvez de beautés et de merveilles cachées. L'idolâtrie inspirait à l'homme des sentiments insensés de la Divinité ; la philosophie, des sentiments peu raisonnables de lui-même ; la cupidité, des sentiments injustes envers les autres hommes. Or, admirez la sagesse de la religion, qui remédie à ces trois plaies, que la raison de tous les siècles n'avait jamais pu ni guérir ni même connaître.

Et premièrement, quel autre législateur a parlé de la Divinité comme celui des chrétiens ? Trouvez ailleurs, si vous le pouvez, des idées plus sublimes de sa puissance, de son immensité, de sa sagesse, de sa bonté, de sa justice, que celles que nous en donnent nos Ecritures. S'il y a au-dessus de nous un Etre suprême et éternel, en qui toutes choses vivent, il faut qu'il soit tel que la religion chrétienne le représente. Nous seuls ne le comparons pas à la ressemblance de l'homme. Nous seuls l'adorons assis sur les chérubins, remplissant tout par sa présence, réglant tout par sa sagesse, créant la lumière et les ténèbres, auteur du bien, vengeur du vice. Nous seuls l'honorons comme il veut être honoré ; c'est-à-dire, nous ne faisons pas consister le culte qui lui est dû, en la multitude des victimes, ni dans l'appareil extérieur de nos hommages, mais dans l'adoration, dans l'amour, dans la louange, dans l'action de grâces. Nous lui rapportons le bien qui est en nous, comme à son principe, et nous nous attribuons toujours le vice, qui n'a sa source que dans notre corruption. Nous espérons de trouver en lui la récompense d'une fidélité qui est le don de sa grâce, et la peine des transgressions qui sont toujours la suite du mauvais usage que nous faisons de notre liberté. Or, quoi de plus digne de l'Etre souverain que toutes ces idées !

En second lieu, une vaine philosophie ou avait dégradé l'homme jusqu'au rang des bêtes, en lui faisant chercher sa félicité dans les sens ; ou l'avait follement élevé jusqu'à la ressemblance de Dieu, en lui persuadant qu'il pouvait trouver son bonheur dans sa propre sagesse. Or, la morale des chrétiens évite ces deux excès : elle retire l'homme des plaisirs charnels, en lui découvrant l'excellence de sa nature et la sainteté de sa destination : elle corrige son orgueil, en lui faisant sentir sa misère et sa bassesse.

Enfin la cupidité rendait l'homme injuste envers les autres hommes. Or, quelle autre doctrine que celle des chrétiens a jamais mieux réglé nos devoirs à cet égard ? Elle nous apprend à obéir aux puissances comme établies de Dieu, non-seulement par la crainte de l'autorité, mais par une obligation de conscience, à respecter nos maîtres, souffrir nos égaux, être affables envers nos supérieurs, aimer tous les hommes comme nous-mêmes. Elle seule sait former de bons citoyens, des sujets fidèles, des serviteurs patients, des maîtres humbles, des magistrats incorruptibles, des princes cléments, des amis véritables. Elle seule rend inviolable la bonne foi des mariages, assure la paix des familles, maintient la tranquillité des Etats. Non-seulement elle arrête les usurpations, mais elle interdit jusqu'au désir d'un bien étranger : non-seulement elle ne veut pas qu'on regarde d'un œil d'envie la prospérité de son frère, mais elle ordonne qu'on partage avec lui son propre bien, lorsqu'il en a besoin : non-seulement elle nous défend d'attenter à sa vie, mais elle veut que nous fassions du bien à ceux-mêmes qui nous font du mal, que nous bénissions ceux qui nous maudissent et que nous n'ayons tous qu'un cœur et qu'une âme. Donnez-moi, disait autrefois saint Augustin aux païens de son temps, un royaume tout composé de gens de cette sorte : bon Dieu, quelle paix ! quelle félicité ! quelle image du ciel sur la terre ! toutes les idées de la philosophie ont-elles jamais approché du plan de cette république céleste ? et n'est-il pas vrai que si un Dieu a parlé aux hommes pour leur montrer les

voies du salut, il n'a pu leur tenir un autre langage.

Il est vrai qu'à toutes ces maximes, si dignes de la raison, la religion ajoute des mystères qui nous passent. Mais outre que le bon sens voudrait qu'on se soumît là-dessus à une religion si vénérable dans son antiquité, si divine dans sa morale, si supérieure à tout ce qui est sur la terre dans son autorité, et la seule digne d'être crue, les motifs dont elle se sert pour nous persuader achèvent de forcer l'incrédulité.

Premièrement. Ces mystères ont été prédits plusieurs siècles avant leur accomplissement, et prédits avec toutes les circonstances des temps, des lieux et des moindres événements, et ce ne sont pas ici des prophéties vagues, renvoyées à la crédulité du simple vulgaire, qu'on débite dans un coin de la terre, qui sont toujours du même âge que les événements et qu'on ignore dans le reste de l'univers. Ce sont des prophéties qui ont fait, depuis la naissance du monde, toute la religion d'un peuple entier, que les pères transmettaient à leurs enfants, comme leur plus précieux héritage, qui étaient conservées dans le temple saint, comme le gage le plus sacré des promesses divines, et enfin, dont la nation la plus ennemie de Jésus-Christ, qui en a été la première dépositaire, atteste encore aujourd'hui la vérité à la face de l'univers : des prophéties qu'on ne cachait point mystérieusement au peuple, de peur qu'il n'en découvrît la fausseté, comme ces vains oracles des Sibylles resserrés avec soin dans le Capitole, fabriqués pour soutenir l'orgueil des Romains, exposés aux yeux des seuls pontifes, et produits de temps en temps par morceaux, pour autoriser dans l'esprit du peuple, ou une entreprise périlleuse, ou une guerre injuste. Ici nos livres prophétiques étaient la lecture journalière de tout un peuple. Les jeunes et les vieillards, les femmes et les enfants, les prêtres et les hommes du commun, les rois et les sujets devaient les avoir sans cesse entre les mains : chacun avait droit d'y étudier ses devoirs, et d'y découvrir ses espérances. Loin de flatter leur orgueil, ils ne leur parlaient que de l'ingratitude de leurs pères : ils leur annonçaient à chaque page des malheurs, comme le juste châtiment de leurs crimes, ils reprochaient aux rois leur dissolution, aux pontifes leur profusion, au peuple son inconstance et son incrédulité ; et cependant ces livres saints lui étaient chers, et par les oracles qu'ils y voyaient s'accomplir tous les jours, ils attendaient avec confiance l'accomplissement de ceux dont tout l'univers est aujourd'hui témoin. Or, la connaissance de l'avenir est le caractère le moins suspect de la Divinité.

Secondement. Ces mystères sont fondés sur des faits miraculeux si éclatants, si publics dans la Judée, si convenus alors même par ceux qui avaient intérêt de les nier, si marqués par des événements qui intéressaient toute la nation, si répétés dans les villes, dans les campagnes, dans le temple, dans les places publiques, qu'il faut fermer les yeux à la lumière pour les révoquer en doute. Les apôtres les ont prêchés, les ont écrits dans la Judée même peu de temps après leur accomplissement, c'est-à-dire, dans un temps où les pontifes qui avaient condamné Jésus-Christ, encore vivants, auraient pu les confondre et crier à l'imposture, s'ils avaient imposé au genre humain. Jésus-Christ, en ressuscitant, selon sa promesse, confirma son Evangile ; et l'on ne peut supposer, ni que les apôtres se soient trompés sur ce fait si décisif, si essentiel pour eux ; sur ce fait tant de fois prédit, attendu comme le point principal, où tout le reste se rapportait; ce fait tant de fois confirmé et devant des témoins si nombreux ; ni qu'ils aient voulu nous tromper eux-mêmes, et aller prêcher aux hommes un mensonge aux dépens de leur repos, de leur honneur et de leur vie, le seul prix qu'ils attendaient de leur imposture. Ces hommes qui ne nous ont laissé que des enseignements si sages et si pieux, auraient donc donné à la terre un exemple d'extravagance, inconnu jusqu'à eux à tous les peuples, et se seraient, de sang-froid, sans vue, sans intérêt, sans motif, dévoués aux tourments les plus affreux et à une mort soufferte avec une piété héroïque, seulement pour aller soutenir la vérité d'un fait dont ils connaissaient eux-mêmes la fausseté? Ces hommes seraient tous morts tranquillement pour un autre homme qui les aurait trompés, et qui n'étant pas ressuscité, comme il l'avait promis, se serait joué pendant sa vie de leur crédulité et de leur faiblesse? Que l'impie ne nous reproche plus, comme une crédulité, les mystères incompréhensibles de la foi. Il faut qu'il soit bien crédule lui-même, pour pouvoir se persuader des suppositions si incroyables.

Enfin la foi de ces mystères a trouvé tout l'univers docile : les Césars, qu'elle dégradait du rang des dieux ; les philosophes, qu'elle convainquait d'ignorance et de vanité ; les voluptueux, à qui elle ne prêchait que des croix et des souffrances ; les riches, qu'elle obligeait à la pauvreté et au dépouillement ; les pauvres, à qui elle ordonnait d'aimer leur abjection et leur indigence ; tous les hommes, dont elle combattait toutes les passions. Cette foi, prêchée par douze pauvres, sans science, sans talent, sans appui, a soumis les empereurs, les savants, les ignorants, les villes, les empires. Des mystères, si insensés en apparence, ont renversé toutes les sectes et tous les monuments d'une orgueilleuse raison ; et la folie de la croix a été plus sage que toute la sagesse du siècle. Que dis-je? tout l'univers a conspiré contre elle, et les efforts de ses ennemis l'ont affermie. Etre fidèle et être destiné à la mort, étaient deux choses inséparables ; et cependant le danger était un nouvel attrait : plus les persécutions étaient violentes, plus la foi faisait de progrès ; et le sang des martyrs était la semence des fidèles. O Dieu! qui ne sentirait ici votre doigt? qui ne reconnaîtrait à ces traits le caractère de votre ouvrage? Où est la raison qui ne sente tomber ici la vanité de ses doutes, et qui

rougisse encore de se soumettre à une doctrine qui a soumis tout l'univers? Mais non-seulement cette soumission est raisonnable, elle est encore glorieuse à l'homme.

Deuxième partie.—L'orgueil est la source secrète de l'incrédulité. Il y a dans cette ostentation de raison, qui fait mépriser à l'incrédule la croyance commune, une déplorable singularité qui le flatte et fait qu'il suppose en lui plus de force et plus de lumières que dans le reste des hommes, parce qu'il a osé secouer un joug qui les assujettit tous, et contredire témérairement ce que les autres jusqu'à lui s'étaient contentés d'adorer.

Or, pour ôter à l'incrédule une si affreuse consolation, il n'y a qu'à démontrer d'abord qu'il n'est rien de plus glorieux à la raison que la foi : glorieux du côté des promesses qu'elle renferme pour l'avenir; glorieux par la situation où elle met le fidèle pour le présent; glorieux enfin du côté des grands modèles qu'elle lui propose à imiter.

Glorieux du côté des promesses qu'elle renferme. Quelles sont les promesses de la foi, mes frères? L'adoption de Dieu, une société immortelle avec lui, la rédemption parfaite de nos corps, l'éternelle félicité de nos âmes, la délivrance des passions, nos cœurs fixés par la possession du bien véritable, nos esprits pénétrés de la lumière ineffable de la raison souveraine, et heureux par la vue claire et toujours durable de la vérité. Telles sont les promesses de la foi : elle nous apprend que notre origine est divine, et nos espérances éternelles.

Or, je vous le demande, est-il honteux à la raison de croire des vérités qui font tant d'honneur à l'immortalité de sa nature? Eh quoi, mes frères! serait-il donc plus glorieux à l'homme de se croire de la même nature que les bêtes, et d'attendre la même fin? Quoi! l'incrédule croirait se faire plus d'honneur en se persuadant qu'il n'est qu'une vile boue, que le hasard a assemblée et que le hasard dissoudra, sans fin, sans destination, sans espérance, sans aucun autre usage de sa raison et de son corps, que celui de se plonger brutalement comme les animaux dans les voluptés charnelles! Quoi! il aurait meilleure opinion de lui-même, en se regardant comme un infortuné que le hasard a placé sur la terre, qui n'attend rien au delà de la vie, dont la plus douce espérance est de retomber bientôt dans le néant, qui ne tient à aucun être hors de lui, qui est réduit à trouver en lui-même sa félicité, quoiqu'il n'y trouve que des inquiétudes et des terreurs secrètes! Est-ce donc là cette affreuse distinction qui flatte tant l'orgueil de l'incrédulité? Grand Dieu! qu'il est glorieux à votre vérité, de n'avoir pour ennemis que des hommes de ce caractère! Pour moi, disait autrefois saint Ambroise aux incrédules de son temps, je me fais honneur de croire des vérités si honorables à l'homme : *Juvat hoc credere;* d'attendre des promesses si consolantes : *Sperare delectat.* C'est se punir bien ristement soi-même, que de refuser de les croire : *Non credidisse pœna est* (*Ambr., Orat. de resurrectione*). Ah! si je me trompe en aimant mieux attendre l'éternelle société des justes dans le sein de Dieu que me croire de la même nature que les bêtes, c'est une erreur que j'aime, qui m'est chère, et dont je ne veux jamais être détrompé : *Quod si in hoc erro, quod me Angelis post mortem sociare malo quam bestiis, libenter in hoc erro, nec unquam ab hac opinione, dum vivo, fraudari patiar* (*Ibid.*).

Mais si la foi est glorieuse du côté des promesses qu'elle renferme pour l'avenir, elle ne l'est pas moins du côté de la situation où elle met le fidèle pour le présent. Et ici, mes frères, représentez-vous un véritable juste qui vit de la foi, et vous avouerez qu'il n'est rien de si grand sur la terre. Maître de ses désirs et de tous les mouvements de son cœur; exerçant un empire glorieux sur lui-même; possédant son âme dans la patience et dans l'égalité, et régissant toutes ses passions par le frein de la tempérance; humble dans la prospérité, constant dans la disgrâce, joyeux dans les tribulations, paisible avec ceux qui haïssent la paix, insensible aux injures, sensible aux afflictions de ceux qui l'outragent, fidèle dans ses promesses, religieux dans ses amitiés, inébranlable dans ses devoirs; peu touché des richesses, qu'il méprise; embarrassé des honneurs, qu'il craint; plus grand que le monde entier, qu'il regarde comme un monceau de poussière : quelle élévation!

La philosophie ne détruisait les vices que par le vice. Elle n'apprenait avec faste à mépriser le monde, que pour s'attirer les applaudissements du monde : elle cherchait plus la gloire de la sagesse que la sagesse elle-même. En détruisant les autres passions, elle en élevait toujours une plus dangereuse sur leurs ruines, je veux dire, l'orgueil : semblable à ce prince de Babylone, qui n'avait renversé les autels des dieux des nations, que pour élever sur leurs débris sa statue impie, et ce colosse monstrueux d'orgueil qu'il voulait faire adorer à toute la terre.

Mais la foi élève le juste au-dessus de sa vertu même. Elle le rend encore plus grand dans le secret du cœur et aux yeux de Dieu, que devant les hommes. Il pardonne sans orgueil; il est désintéressé sans faste; il souffre sans vouloir qu'on s'en aperçoive; il modère ses passions sans s'en apercevoir lui-même; lui seul ignore la gloire et le mérite de ses actions; loin de jeter des regards de complaisance sur lui-même, il a honte de ses vertus, plus que le pécheur n'en a de ses vices; loin de chercher d'être applaudi, il cache ses œuvres de lumière, comme si c'étaient des œuvres de ténèbres : il n'entre dans sa vertu que l'amour du devoir; il n'agit que sous les yeux de Dieu seul, et comme s'il n'y avait plus d'hommes sur la terre : quelle élévation! Trouvez, si vous le pouvez, quelque chose de plus grand dans l'univers. Repassez sur tous les divers genres de gloire dont le monde honore la vanité des hommes, et voyez si, tous ensemble, ils peuvent atteindre

à ce degré de grandeur où la foi élève l'homme de bien.

Or, mon cher auditeur, quoi de plus honorable à l'homme que cette situation? je vous le demande. Le trouvez-vous plus glorieux, plus respectable, plus grand, lorsqu'il suit les impressions d'un instinct brutal; qu'il est esclave de la haine, de la vengeance, de la volupté, de l'ambition, de l'envie et de tous ces monstres qui règnent tour à tour dans son cœur?

Car, vous qui vous faites honneur de ne pas croire, savez-vous bien ce que c'est qu'un incrédule? C'est un homme sans mœurs, sans probité, sans foi, sans caractère, qui n'a plus d'autre règle que ses passions, d'autre loi que ses injustes pensées, d'autre maître que ses désirs, d'autre frein que la crainte de l'autorité, d'autre dieu que lui-même; enfant dénaturé, puisqu'il croit que le hasard tout seul lui a donné des pères; ami infidèle, puisqu'il ne regarde les hommes que comme les tristes fruits d'un assemblage bizarre et fortuit, auxquels il ne tient que par des liens passagers; maître cruel, puisqu'il est persuadé que c'est le plus fort et le plus heureux qui a toujours raison. Car qui pourrait désormais se fier à vous? Vous ne craignez plus Dieu; vous ne respectez plus les hommes; vous n'attendez plus rien après cette vie : la vertu et le vice vous paraissent des préjugés de l'enfance et les suites de la crédulité des peuples. Les adultères, les vengeances, les blasphèmes, les perfidies noires, les abominations qu'on n'oserait nommer, ne sont plus pour vous que des défenses humaines et des polices établies par la politique des législateurs. Les crimes les plus affreux et les vertus les plus pures, tout est égal selon vous, puisqu'un anéantissement éternel va bientôt égaler le juste et l'impie, et les confondre pour toujours dans l'horreur du tombeau. Quel monstre êtes-vous donc sur la terre? L'idée qu'on vient de vous donner de vous-même flatte-t-elle beaucoup votre orgueil? et pouvez-vous en soutenir la seule image?

D'ailleurs, vous faites honneur de votre irréligion à la force de votre esprit; mais allez à la source. Qui vous a mené au libertinage? n'est-ce pas la corruption de votre cœur? Vous seriez-vous jamais avisé d'être impie, si vous aviez pu allier la religion avec vos plaisirs? Vous avez commencé à douter d'une doctrine qui gênait vos passions; et vous l'avez crue fausse, dès qu'elle vous est devenue incommode. Vous avez cherché à vous persuader ce que vous aviez un si grand intérêt de croire : que tout mourait avec nous; que les peines éternelles étaient des terreurs de l'éducation; que les penchants nés avec nous ne pouvaient être des crimes; que sais-je? et toutes ces maximes du libertinage sorties de l'enfer. On croit aisément ce qu'on désire. Salomon n'adora les dieux des femmes étrangères, que pour se calmer sur ses dissolutions. Si les hommes n'avaient jamais eu de passions, ou si la religion les avait autorisées, il n'aurait jamais paru d'incrédulité sur la terre. Et une preuve que je dis vrai, c'est que dans les moments où vous êtes dégoûté du crime, vous vous tournez, sans vous en apercevoir, vers la religion; dans les moments où vos passions sont plus calmes, vos doutes diminuent; vous rendez comme malgré vous un hommage secret au fond de votre cœur à la vérité de la foi; vous avez beau l'affaiblir, vous ne pouvez réussir à l'éteindre; c'est qu'au premier signal de la mort, vous levez les yeux au ciel, vous reconnaissez le Dieu qui vous frappe, vous vous jetez dans le sein de votre père et de l'Auteur de votre être; vous tremblez sur un avenir que vous vous étiez vanté de ne pas croire; et humilié sous la main du Tout-Puissant, prête à tomber sur vous et à vous écraser comme un ver de terre, vous avouez qu'il est seul grand, seul sage, seul immortel, et que l'homme n'est que vanité et que mensonge.

Enfin, si mon sujet avait besoin de nouvelles preuves, je vous montrerais combien la foi est glorieuse à l'homme du côté des grands modèles qu'elle nous propose à imiter. Souvenez-vous d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, disaient autrefois les Juifs à leurs enfants. Souvenez-vous des saints hommes qui vous ont précédés, à qui leur foi a mérité un témoignage si avantageux, disait saint Paul aux fidèles (*Héb.*, II, 39), après leur avoir rapporté de siècle en siècle, dans ce beau chapitre de sa Lettre aux Hébreux, leurs noms et les circonstances les plus merveilleuses de leur histoire.

Voilà l'avantage de la foi chrétienne. Rappelez tous les grands hommes qu'elle a soumis dans tous les siècles; des princes si magnanimes, des conquérants si religieux, des pasteurs si vénérables, des philosophes si éclairés, des savants si estimés, de beaux esprits si vantés dans leur siècle, des martyrs si généreux, des anachorètes si pénitents, des vierges si pures et si constantes, des héros en tout genre de vertu. La philosophie prêchait une sagesse pompeuse, mais son sage ne se trouvait nulle part. Ici quelle nuée de témoins! quelle tradition non interrompue de héros chrétiens, depuis le sang d'Abel jusqu'à nous!

Or, je vous demande, rougirez-vous de marcher sur les traces de tant de noms illustres? Mettez d'un côté tous les grands hommes que la religion a donnés au monde dans tous les siècles, et de l'autre côté ce petit nombre d'esprits noirs et désespérés, que l'incrédulité a produits. Vous paraît-il plus glorieux de vous ranger dans ce dernier parti? de prendre pour vos guides et pour vos modèles, ces hommes dont les noms ne se présentent à notre souvenir qu'avec horreur, ces monstres qu'il a plu à la Providence de permettre que la nature enfantât de temps en temps; ou les Abraham, les Joseph, les Moïse, les David, les hommes apostoliques, les justes de l'ancien et du nouveau temps? Soutenez, si vous le pouvez, ce parallèle. Ah! disait autrefois saint Jérôme, dans une occasion différente, si vous me

croyez dans l'erreur, il m'est glorieux de me tromper avec de tels guides : *Si me deprehenderis errantem, patere me, quæso, errare cum talibus.*

Et ici, mes frères, souffrez que, laissant pour un moment les incrédules, je vous adresse la parole. L'incrédulité déclarée est peut-être un vice rare parmi nous ; mais la simplicité de la foi ne l'est guère moins. On aurait horreur de se départir de la croyance de ses pères ; mais on veut raffiner sur leur bonne foi. On ne se permet pas des doutes sur le fond des mystères ; mais on obéit en philosophe, en s'imposant soi-même le joug, en pesant les vérités saintes, recevant les unes comme raisonnables, raisonnant sur les autres et les mesurant sur nos faibles lumières ; et notre siècle surtout est plein de ces demi-fidèles, qui, sous prétexte de dépouiller la religion de tout ce que la crédulité ou les préjugés ont pu y ajouter, ôtent à la foi tout le mérite de sa soumission.

Or, mes frères, la sainteté veut que vous n'en parliez qu'avec une religieuse circonspection. La foi est une vertu presque aussi délicate que la pudeur : un seul doute, un seul mot la blesse ; un souffle, pour ainsi dire, la ternit. Et cependant quelle licence ne se donne-t-on pas aujourd'hui dans les entretiens sur ce que la foi de nos pères a de plus respectable ? Hélas ! le seul nom terrible du Seigneur ne pouvait pas être prononcé sous la loi par la bouche de l'homme ; et aujourd'hui ce que la religion a de plus auguste est devenu le sujet des conversations mondaines : on y parle de tout, on y décide librement de tout. Des hommes vains, d'un caractère superficiel, n'ayant pour toute connaissance de la religion qu'un peu plus de témérité que l'ignorant et le peuple ; n'apportant pour toute science que des doutes vulgaires et usés qu'ils ont appris, mais qu'ils n'ont pas formés ; des doutes tant de fois éclaircis, et qui ne semblent subsister encore que pour faire honneur à la vérité ; des hommes qui, dans des mœurs dissipées, n'ont jamais donné une heure d'attention sérieuse aux vérités de la religion, tranchent, décident sur des points qu'une vie entière d'étude, accompagnée de lumière et de piété, pourrait à peine éclaircir.

Des personnes, même dans un sexe où l'ignorance sur certains points devrait être un mérite, où la politesse et la bienséance du moins voudraient qu'en sachant on affectât d'ignorer ; des personnes qui connaissent mieux le monde que Jésus-Christ, qui ne savent pas même de la religion ce qu'il faut en savoir pour régler leurs mœurs, font les difficiles, veulent être éclaircies, craignent d'en trop croire, ont des doutes sur tout, et n'en ont point sur leurs misères et sur l'égarement visible de leur vie. O Dieu ! c'est ainsi que vous livrez les pécheurs à la vanité de leurs pensées, et que vous permettez que ceux qui veulent voir trop clair dans vos secrets adorables, ne se connaissent pas eux-mêmes. La foi est donc glorieuse à l'homme ; vous venez de le voir ; il nous reste à montrer qu'elle lui est nécessaire.

Troisième partie. — La nécessité de la foi est celui de tous ses caractères qui rend l'incrédule plus inexcusable. Tous les autres motifs dont on se sert pour le ramener à la vérité, lui sont, pour ainsi dire, étrangers ; celui-ci est pris dans son propre fond, je veux dire dans le caractère même de sa raison.

Or je dis que la foi est absolument nécessaire à l'homme dans les voies ténébreuses de cette vie, parce que sa raison est faible, et qu'il faut l'aider ; parce qu'elle est corrompue, et qu'il faut la guérir ; parce qu'elle est changeante, et qu'il faut la fixer. Or la foi toute seule est le secours qui l'aide et qui l'éclaire, le remède qui la guérit, le frein et la règle qui la retient et qui la fixe. Encore un moment d'attention ; je n'en abuserai pas.

Je dis, en premier lieu, que la raison est faible, et qu'il lui faut un secours. Hélas ! mes frères, nous ne nous connaissons, ni nous-mêmes, ni tout ce qui est au dehors de nous. Nous ignorons comment nous avons été formés, par quels progrès imperceptibles notre corps a reçu l'arrangement et la vie, et quels sont les ressorts infinis et l'artifice divin qui en font mouvoir toute la machine. Je ne sais, disait autrefois cette illustre mère des Macchabées à ses enfants, comment vous avez paru dans mon sein ; ce n'est pas moi qui vous ai donné l'âme, l'esprit, et la vie que vous y avez reçue ; ce n'est pas moi qui ai disposé la structure merveilleuse de vos membres et qui les ai mis chacun à leur place : c'est la main invisible de l'Auteur de l'univers : *Nescio qualiter in utero meo apparuistis ; neque enim ego spiritum et animam donavi vobis et vitam, et singulorum membra non ego ipsa compegi, sed mundi Creator, qui formavit hominis nativitatem* (II *Mach.*, VII, 22, 23). Notre corps seul est un mystère où l'esprit humain se perd et se confond, et dont on n'approfondira jamais tous les secrets ; et il n'est que celui qui a présidé à sa formation qui puisse les connaître.

Ce souffle de la Divinité qui nous anime, cette portion de nous-mêmes qui nous rend capables d'aimer et de connaître, ne nous est pas moins inconnue : nous ne savons comment se forment ses désirs, ses craintes, ses espérances, ni comment elle peut se donner à elle-même ses idées et ses images. Personne jusqu'ici n'a pu comprendre comment cet être spirituel, si éloigné par sa nature de la matière, a pu lui être uni en nous par des liens si indissolubles que ces deux substances ne forment plus que le même tout, et que les biens et les maux de l'une deviennent ceux de l'autre. Nous sommes donc un mystère à nous-mêmes, comme disait saint Augustin ; et cette vaine curiosité même qui veut tout savoir, nous serions en peine de dire ce qu'elle est et comment elle s'est formée dans notre âme.

Au dehors nous ne trouvons encore que des énigmes ; nous vivons comme étrangers sur la terre, et au milieu des objets que nous ne connaissons pas. La nature est pour l'homme un livre fermé ; et le Créateur, pour confondre, ce semble, l'orgueil humain, s'est

plu à répandre des ténèbres sur la face de cet abîme.

Levez les yeux, ô hommes ! considérez ces grands corps de lumière qui sont suspendus sur votre tête et qui nagent, pour ainsi dire, dans ces espaces immenses où votre raison se confond. Qui a formé le soleil, dit Job, et donné le nom à la multitude infinie des étoiles ? Comprenez, si vous le pouvez, leur nature, leur usage, leurs propriétés, leur situation, leur distance, leurs apparitions, l'égalité ou l'inégalité de leurs mouvements. Notre siècle en a découvert quelque chose, c'est-à-dire il a un peu mieux conjecturé que les siècles qui nous ont précédés ; mais qu'est-ce qu'il nous a appris, si nous le comparons à ce que nous ignorons encore !

Descendez sur la terre et dites-nous, si vous le savez, qui tient les vents dans les lieux où ils sont enfermés, qui règle le cours des foudres et des tempêtes, quel est le point fatal qui met des bornes à l'impétuosité des flots de la mer, et comment se forme le prodige si régulier de ses mouvements : expliquez-nous les effets surprenants des plantes, des métaux, des éléments : cherchez comment l'or se purifie dans les entrailles de la terre ; démêlez, si vous le pouvez, l'artifice infini qui entre dans la formation des insectes qui rampent à nos yeux : rendez-vous raison des différents instincts des animaux : tournez-vous de tous les côtés ; la nature de toutes parts ne vous offre que des énigmes. O homme ! vous ne connaissez pas les objets que vous avez sous l'œil, et vous voulez voir clair dans les profondeurs éternelles de la foi ? La nature est pour vous un mystère, et vous voudriez une religion qui n'en eût point ? Vous ignorez les secrets de l'homme, et vous voudriez connaître les secrets de Dieu ? Vous ne vous connaissez pas vous-même, et vous voudriez approfondir ce qui est si fort au-dessus de vous ? L'univers, que Dieu a livré à votre curiosité et à vos disputes, est un abîme où vous vous perdez : et vous voulez que les mystères de la foi, qu'il n'a exposés qu'à votre docilité et à votre respect, n'aient rien qui échappe à vos faibles lumières ? O égarement ! Si tout était clair, hors la religion, vous pourriez avec quelque apparence de raison vous défier de ses ténèbres ; mais puisqu'au dehors même tout est obscurité pour vous, le secret de Dieu, dit saint Augustin, doit vous rendre plus respectueux et plus attentif, mais non pas plus incrédule : *Secretum Dei intentos debet facere, non adversos* (*Tract.* 28 *in Joan.*).

La nécessité de la foi est donc fondée en premier lieu sur la faiblesse de la raison ; mais elle est encore fondée sur sa profonde dépravation. Et en effet, qu'y avait-il de plus naturel à l'homme que de connaître son Dieu, l'auteur de son être et de sa félicité, sa fin et son principe ; que d'adorer sa sagesse, sa puissance, sa bonté et toutes les divines perfections dont il a gravé des traits si profonds et si bien marqués dans son ouvrage ? Ces lumières étaient nées avec nous. Cependant repassez sur ces siècles de ténèbres et de superstitions qui précédèrent l'Evangile, et voyez jusqu'où l'homme avait dégradé son Créateur et à qui il avait fait Dieu semblable. Il ne se trouva rien de si vil dans les créatures, dont son impiété ne se fit des dieux, et l'homme fut la divinité la plus noble que l'homme adora.

Si de la religion vous passez à la morale, tous les principes de l'équité naturelle étaient effacés, et l'homme ne portait plus écrit dans son cœur l'ouvrage de cette loi que la nature y avait gravée. Platon, cet homme si sage, et qui, selon saint Augustin, avait si fort approché de la vérité, anéantit néanmoins la sainte institution du mariage ; et permettant une brutale confusion parmi les hommes, il confond les noms et les droits paternels, que la nature elle-même a toujours le plus respectés jusque dans les animaux, et donne à la terre des hommes tous incertains de leur origine, tous venant au monde sans parents, pour ainsi dire, et par là sans liens, sans tendresse, sans affection, sans humanité ; tous en état de devenir incestueux ou parricides, sans le savoir.

D'autres vinrent annoncer aux hommes que la volupté était le souverain bien ; et, quelle que pût être l'intention du premier auteur de cette secte, il est certain que ses disciples ne cherchèrent point d'autre félicité que celle des bêtes : les plus honteuses dissolutions devinrent des maximes de philosophie. Rome, Athènes, Corinthe virent des excès où l'on cherche l'homme dans l'homme même. C'est peu ; les vices les plus abominables y furent consacrés : on leur dressa des temples et des autels : l'impudicité, l'inceste, la cruauté, la perfidie et des crimes encore plus honteux furent érigés en divinités : le culte devint une débauche et une prostitution publique ; et des dieux si criminels ne furent plus honorés que par des crimes : et l'Apôtre qui nous les rapporte, prend soin de nous avertir que ce n'était point là seulement le déréglement des peuples, mais des sages et des philosophes qui s'étaient égarés dans la vanité de leurs pensées, et que Dieu avait livrés aux désirs corrompus de leur cœur. O Dieu ! en permettant que la sagesse humaine tombât dans des égarements si monstrueux, vous vouliez apprendre à l'homme que la raison toute seule, livrée à ses propres ténèbres, est capable de tout, et qu'elle ne saurait être à elle-même son guide, sans tomber dans des abîmes dont votre loi et votre lumière seule peut le retirer.

Enfin si la dépravation de la raison nous fait sentir le besoin que nous avons d'un remède qui la guérisse, ses inconstances et ses variations éternelles apprennent encore à l'homme qu'il ne peut se passer d'un frein et d'une règle qui la fixe.

Et ici, mes frères, si la brièveté d'un discours permettait de tout dire, que de vaines disputes, que de questions sans fin, que d'opinions différentes ont partagé autrefois les écoles de la philosophie païenne ! Et ne croyez pas que ce fût sur des matières que Dieu semble avoir livrées à la dispute des

hommes ; c'était sur la nature de Dieu même, sur son existence, sur l'immortalité de l'âme, sur la véritable félicité.

Les uns doutaient de tout ; les autres croyaient tout savoir. Les uns ne voulaient point de Dieu ; les autres nous en donnaient un de leur façon, c'est-à-dire, quelques-uns, oisif, spectateur indolent des choses humaines et laissant tranquillement au hasard la conduite de son propre ouvrage, comme un soin indigne de sa grandeur et incompatible avec son repos : quelques autres, esclave des destinées et soumis à des lois qu'il ne s'était pas imposées lui-même : ceux-ci, incorporé avec tout l'univers, l'âme de ce vaste corps, et faisant comme une partie du monde qui tout entier est son ouvrage. Que sais-je ? car je ne prétends pas tout dire ; autant d'écoles, autant de sentiments sur un point si essentiel. Autant de siècles, autant de nouvelles extravagances sur l'immortalité et la nature de l'âme ; ici, c'était un assemblage d'atomes ; là, un feu subtil ; ailleurs, un air délié ; dans une autre école, une portion de la Divinité. Les uns la faisaient mourir avec le corps ; d'autres la faisaient vivre avant le corps : quelques autres la faisaient passer d'un corps à un autre corps ; de l'homme au cheval, de la condition d'une nature raisonnable à celle des animaux sans raison. Il s'en trouvait qui enseignaient que la véritable félicité de l'homme est dans les sens ; un plus grand nombre la mettaient dans la raison ; d'autres ne la trouvaient que dans la réputation et dans la gloire ; plusieurs dans la paresse et dans l'indolence. Et ce qu'il y a ici de plus déplorable, c'est que l'existence de Dieu, sa nature, l'immortalité de l'âme, la fin et la félicité de l'homme ; tous points si essentiels à sa destinée, si décisifs pour son malheur ou pour son bonheur éternel, étaient pourtant devenus des problèmes, qui de part et d'autre n'étaient destinés qu'à amuser le loisir des écoles et la vanité des sophistes ; des questions oiseuses où l'on ne s'intéressait pas pour le fond de la vérité, mais seulement pour la gloire de l'avoir emporté. Grand Dieu ! c'est ainsi que vous vous jouïez de la sagesse humaine.

Si de là nous entrions dans les siècles chrétiens, qui pourrait rapporter ici cette variété infinie de sectes qui dans tous les temps ont rompu l'unité pour suivre des doctrines étrangères ? Quelles furent les abominations des gnostiques, les extravagances des valentiniens, le fanatisme de Montan, les contradictions des manichéens ? Suivez de siècle en siècle ; comme il est nécessaire qu'il y ait des hérésies pour éprouver les justes, vous trouverez que chaque âge en a vu l'Eglise tristement déchirée.

Rappelez seulement les tristes dissensions du siècle passé. Depuis la séparation de nos frères, quelle monstrueuse variété dans leur doctrine ! que de sectes sont nées d'une secte ! que d'assemblées particulières dans un même schisme ! Ce royaume illustre (1), que son voisinage, ses malheurs et des gages sacrés et augustes (2) nous rendent si cher, à combien de différents partis sur la religion est-il aujourd'hui en proie ? Cette Eglise si vénérable, si féconde autrefois en saints, par combien d'opinions et de sectes est-elle aujourd'hui déchirée ? Chacun y est à soi-même sa loi et son juge : et la religion dominante est, pour ainsi dire, de n'en avoir plus. O foi ! ô don de Dieu ! ô flambeau divin qui venez éclairer un lieu obscur, que vous êtes donc nécessaire à l'homme ! O règle infaillible descendue du ciel et donnée en dépôt à l'Eglise de Jésus-Christ, toujours la même dans tous les siècles, toujours indépendante des lieux, des temps, des nations, des intérêts, qu'il est donc nécessaire que vous serviez de frein aux variations éternelles de l'esprit humain ! O colonne de feu, si obscure et si lumineuse en même temps, qu'il est important que vous conduisiez toujours le camp du Seigneur, le tabernacle et les tentes d'Israël, à travers les périls du désert, les écueils, les tentations et les voies ténébreuses et inconnues de cette vie !

Pour nous, mes frères, quelle instruction tirerions-nous de ce discours, et que pourrais-je vous dire en finissant ? Vous dites que vous avez la foi ; montrez votre foi par vos œuvres. Que vous aura-t-il servi de croire, si vos mœurs ont démenti votre croyance ? L'Evangile est encore plus la religion du cœur que de l'esprit. La foi qui fait les chrétiens, n'est pas une simple soumission de la raison ; c'est une pieuse tendresse de l'âme ; c'est un désir continuel de devenir semblable à Jésus-Christ ; c'est une application infatigable à détruire tout ce qui se trouve en nous d'opposé à la vie de la foi. Il y a une incrédulité de cœur, aussi dangereuse pour le salut que celle de l'esprit. Un homme qui s'obstine à ne pas croire après toutes les preuves de la religion, est un monstre dont on a horreur ; mais un chrétien qui croit et qui vit comme s'il ne croyait pas, est un insensé dont on ne comprend pas la folie : l'un se damne comme un désespéré ; l'autre comme un indolent qui se laisse tranquillement entraîner par les flots, et qui croit qu'il peut ainsi se sauver. Rendez donc, mes frères, votre foi certaine par vos bonnes œuvres ; et si vous frémissez au seul nom de l'impie, ayez pour vous la même horreur, puisque la foi nous apprend que la destinée du mauvais chrétien ne sera pas différente de la sienne, et qu'il aura le même partage que les infidèles : *Partem ejus cum infidelibus ponet.* Vivez conformément à ce que vous croyez. Voilà la foi des justes et la seule à qui les promesses éternelles ont été faites. *Ainsi soit-il.*

(1) L'Angleterre.
(2) Jacques II, roi d'Angleterre, et la reine sa femme, étaient à Saint-Germain-en-Laye.

DISCOURS

SUR LA DIVINITÉ DE JÉSUS-CHRIST (1).

Vocatum est nomen ejus Jesus, quod vocatum est ab angelo.

Il fut nommé Jésus, qui était le nom que l'ange lui avait donné. Luc, II, 21.

Un Dieu qui s'abaisse jusqu'à se faire homme, étonne et confond la raison ; et dans quels abîmes d'erreurs ne se précipite-t-elle pas, si la lumière de la foi ne vient promptement à son secours, pour lui découvrir toute la profondeur de la sagesse divine, cachée dans la folie apparente du mystère de l'Homme-Dieu ? Aussi, dans tous les temps, ce point fondamental de notre sainte religion, j'entends la divinité de Jésus-Christ, a-t-il été l'objet le plus exposé aux contradictions insensées de l'esprit humain. Les hommes orgueilleux, qui ne devaient avoir dans la bouche que des actions de grâces pour le don ineffable que le Père des miséricordes leur a fait de son Fils unique, n'ont cessé de l'outrager, en vomissant contre ce Fils adorable les blasphèmes les plus impies. Aveugles, qui n'ont pas vu que le seul nom de Jésus qui lui est imposé en ce jour, ce nom qu'il reçoit d'abord dans le ciel, et qu'un ange apporte sur la terre à Marie et à Joseph, est la preuve incontestable de sa divinité. Ce nom sacré l'établit Sauveur du genre humain : Sauveur, en ce que, par l'effusion de son sang qui devient notre rançon, il nous délivre du péché et des suites qui en sont inséparables, la tyrannie du démon et de l'enfer ; Sauveur, en ce qu'attirant sur sa tête le châtiment qui était dû à nos prévarications, il nous réconcilie avec Dieu, et nous ouvre de nouveau l'entrée du sanctuaire éternel que le péché nous avait fermé. Mais, mes frères, si le Fils de Marie n'est qu'un pur homme, de quel prix sera aux yeux de Dieu l'oblation de son sang ? Si Jésus-Christ n'est pas Dieu, comment sa médiation sera-t-elle acceptée ; tandis qu'il aurait besoin lui-même de médiateur pour se réconcilier avec Dieu ?

Cette preuve que je ne fais ici qu'ébaucher, et tant d'autres que la religion me fournit, fermeraient bientôt la bouche à l'impie, et confondraient son impiété, si j'entreprenais de les montrer dans tout leur jour, et de leur donner une juste étendue. Mais à Dieu ne plaise que je vienne ici dans le temple saint, où les autels de notre divin Sauveur sont élevés, où s'assemblent ses adorateurs, entrer en contestation, comme si je parlais devant ses ennemis, et faire l'apologie du mystère de l'Homme-Dieu, devant un peuple fidèle, et en présence d'un souverain, dont le titre le plus pompeux et le plus cher est le titre de chrétien. Ce n'est donc pas pour combattre ces impies, que je consacre aujourd'hui ce discours à la divinité et à la gloire éternelle de Jésus, Fils du Dieu vivant. Je viens seulement consoler notre foi, en racontant les merveilles de celui qui en est l'auteur et le consommateur, et ranimer notre piété, en vous exposant la gloire et la divinité du Médiateur, qui en est l'objet et la plus douce espérance.

Il est à propos même de renouveler de temps en temps ces grandes vérités dans l'esprit des grands et des princes du peuple, pour les affermir contre les discours de l'incrédulité, dont ils ne sont d'ordinaire que trop environnés ; et de lever quelquefois le voile qui couvre le sanctuaire, pour exposer à leurs yeux ces beautés cachées, que la religion ne propose qu'à leur respect et à leurs hommages.

Or la divinité du Médiateur ne peut être prouvée que par son ministère ; ses titres ne sauraient paraître que dans ses fonctions : et pour savoir s'il est descendu du ciel et égal au Très-Haut, il n'y a qu'à raconter ce qu'il est venu faire sur la terre. Il est venu, mes frères, former un peuple saint et fidèle ; un peuple fidèle, qui captive sa raison sous le joug sacré de la foi ; un peuple saint, dont la conversation est dans le ciel, et qui n'est plus redevable à la chair, pour vivre selon la chair : tel est le grand dessein de sa mission temporelle.

L'éclat de son ministère est le fondement le plus inébranlable de notre foi : l'esprit de son ministère, la règle unique de nos mœurs. Or s'il n'était qu'un homme envoyé de Dieu, l'éclat de son ministère deviendrait l'occasion inévitable de notre superstition et de notre idolâtrie ; l'esprit de son ministère serait le piége funeste de notre innocence. Ainsi, soit que nous considérions l'éclat ou l'esprit de son ministère, la gloire de sa divinité demeure également et invinciblement établie.

O Jésus, seul Seigneur de tous, recevez cet hommage public de notre confession et de notre foi ! Tandis que l'impiété blasphème en secret et dans les ténèbres contre votre gloire, laissez-nous la consolation de la publier avec la voix de tous les siècles, à la face de ces autels ; et formez dans notre cœur, non-seulement cette foi qui vous confesse et qui vous adore, mais encore celle qui vous suit et qui vous imite.

PREMIÈRE PARTIE. — Dieu ne peut se manifester aux hommes, que pour leur apprendre ce qu'il est et ce que les hommes lui doivent ; et la religion n'est proprement qu'une lumière divine qui découvre Dieu à l'homme et qui règle les devoirs de l'homme envers Dieu. Soit que le Très-Haut se montre lui-même à la terre, soit qu'il remplisse de son esprit des hommes

(1) Pour le jour de la Circoncision de Notre-Seigneur.

extraordinaires; la fin de toutes ses démarches ne peut être que la connaissance et la sanctification de son nom dans l'univers, et l'établissement d'un culte, où on rende à lui seul ce qui n'est dû qu'à lui seul.

Or si le Seigneur Jésus venu dans la plénitude des temps n'était qu'un homme juste et innocent, choisi seulement pour être l'envoyé de Dieu sur la terre; la fin principale de son ministère aurait été de rendre le monde idolâtre, et de ravir à la Divinité la gloire qui lui est due, pour se l'attribuer à lui-même.

En effet, mes frères, soit que nous considérions l'éclat de son ministère dans cet appareil pompeux d'oracles et de figures qui l'ont précédé, dans les circonstances merveilleuses qui l'ont accompagné, et enfin dans les œuvres qu'il a lui-même opérées; l'éclat en est tel, que si Jésus-Christ n'était qu'un homme semblable à nous, Dieu, qui l'a envoyé sur la terre revêtu de tant de gloire et de puissance, nous aurait lui-même trompés, et serait coupable de l'idolâtrie de ceux qui l'adorent.

Le premier caractère éclatant du ministère de Jésus-Christ, c'est d'avoir été prédit et promis aux hommes depuis la naissance du monde. A peine Adam est-il tombé, qu'on lui montre de loin le Réparateur, que sa chute a rendu nécessaire à la terre. Dans les siècles suivants, Dieu ne paraît, ce semble, occupé qu'à préparer les hommes à son arrivée: s'il se manifeste aux patriarches, c'est pour les confirmer dans la foi de cette attente; s'il inspire des prophètes, c'est pour l'annoncer; s'il se choisit un peuple, c'est pour le rendre dépositaire de cette grande promesse; s'il prescrit aux hommes des sacrifices et des cérémonies religieuses, c'est pour y tracer comme de loin l'histoire de celui qui doit venir. Tous les événements qui se passent sur la terre semblent conduire à ce grand événement: les empires et les royaumes ne tombent ou ne s'élèvent que pour y préparer les voies: les cieux ne s'ouvrent que pour le promettre; et toute la nature, comme dit saint Paul, semble être dans l'impatience d'enfanter le Juste, qu'elle porte dans son sein, et qui doit venir la délivrer de la malédiction où elle est tombée: *Omnis creatura ingemiscit et parturit* (*Rom.*, VIII, 22).

Or, mes frères, faire attendre un homme à la terre, et l'annoncer du haut du ciel, depuis la naissance des siècles, c'est déjà préparer les hommes à le recevoir avec un respect de religion et de culte; et quand Jésus-Christ n'aurait que cet éclat particulier qui le distingue de tous les autres hommes, la superstition des peuples à son égard eût été à craindre, s'il n'avait été qu'une simple créature. Mais ce n'est rien même pour Jésus-Christ d'avoir été prédit: toutes les circonstances dans lesquelles il l'a été, sont encore plus merveilleuses et plus étonnantes que les prédictions mêmes. En effet, mes frères, si Cyrus et Jean-Baptiste ont été prédits longtemps avant leur naissance dans les prophéties d'Isaïe et de Malachie, ce n'ont été là que des prédictions uniques, sans suite, sans appareil, et qu'on trouve dans un seul prophète; des prédictions qui n'annoncent que des événements particuliers, et où la religion des peuples ne pouvait être surprise: Cyrus, pour être le restaurateur des murs de Jérusalem; Jean-Baptiste, pour préparer les voies à celui qui doit venir; l'un et l'autre, pour confirmer par l'accomplissement de ces prophéties particulières, la vérité et la divinité de toutes les prophéties qui annonçaient Jésus-Christ.

Mais ici, mes frères, c'est un envoyé du ciel prédit par tout un peuple, annoncé pendant quatre mille ans par une longue suite de prophètes, désiré de toutes les nations, figuré par toutes les cérémonies, attendu de tous les justes, montré de loin dans tous les âges. Les patriarches meurent en souhaitant de le voir, les justes vivent dans cette attente, les pères apprennent à leurs enfants à le désirer, et ce désir est comme une religion domestique qui se perpétue de siècle en siècle. Les prophètes eux-mêmes des gentils voient briller de loin l'étoile de Jacob, et jusque dans les oracles des idoles ce grand événement est annoncé. Ici ce n'est pas pour un événement particulier, c'est pour être la ressource du monde condamné, le législateur des peuples, la lumière des nations, le salut d'Israël; c'est pour effacer l'iniquité de la terre, pour amener une justice éternelle, pour remplir l'univers de l'esprit de Dieu, et porter à tous les hommes une paix immortelle. Quel apareil! quel piége pour la religion de tous les siècles, si des préparatifs si magnifiques n'annoncent qu'une simple créature, et dans des temps surtout où la crédulité des peuples mettait si facilement au rang des dieux les hommes extraordinaires!

D'ailleurs, mes frères, lorsque Jean-Baptiste paraît sur les bords du Jourdain, de peur, ce semble, que le seul oracle qui l'avait prédit ne devînt une occasion d'idolâtrie au peuple que le bruit de sa sainteté attirait autour de lui, il ne fait point de miracle; il ne cesse point de dire: Je ne suis pas celui que vous attendez; il n'est attentif, ce semble, qu'à prévenir des honneurs superstitieux. Jésus-Christ, au contraire, que quatre mille ans d'attente, de figures, de prophéties, de promesses, avaient annoncé avec tant de magnificence à la terre; Jésus-Christ, loin de prévenir la superstition des peuples à son égard, vient en grande vertu et puissance; il fait des œuvres et des merveilles que personne avant lui n'avait faites; et non-seulement il s'élève au-dessus de Jean-Baptiste, mais il se dit égal à Dieu même. Où serait son zèle pour la gloire de celui qui l'envoie, et son amour pour les hommes, si la méprise eût été à craindre, et si c'eût été une idolâtrie de lui rendre des honneurs divins?

De plus, mes frères, tout ce que les siècles précédents avaient eu d'hommes extraordinaires, tous les justes de la loi et de l'âge des patriarches n'avaient été que les types imparfaits du Christ, et encore chacun d'eux ne représentait que quelque trait singulier

de sa vie et de son ministère : Melchisédech, son sacerdoce ; Abraham, sa qualité de chef et de père des croyants ; Isaac, son sacrifice ; Job, ses persécutions ; Moïse, son office de médiateur ; Josué, son entrée triomphante dans la terre des vivants avec un peuple choisi. Tous ces hommes, si vénérables et si miraculeux, n'étaient pourtant que les ébauches du Messie à venir ; et il fallait bien que ce Messie dût être grand lui-même, puisque ses figures avaient été si illustres et si éclatantes. Mais ôtez à Jésus-Christ sa divinité et son éternelle origine, la vérité n'a plus rien au-dessus de la figure. Je sais, comme nous le dirons dans la suite, que l'éclat de ses merveilles, quand on y regarde de près, est marqué à des caractères divins qu'on ne trouve que dans la vie de ces grands hommes. Mais, à n'en juger que par les yeux des sens, le parallèle ne serait pas favorable à Jésus-Christ. Est-il plus grand qu'Abraham? cet homme si grand, que le Seigneur lui-même, parmi ses noms les plus pompeux, avait pris celui de Dieu d'Abraham, comme pour faire connaître à la terre que les hommages d'un homme si juste et si extraordinaire étaient plus glorieux à sa souveraineté que le titre de Dieu des empires et des nations ; si grand, que les Juifs ne se croyaient au-dessus des autres peuples du monde que parce qu'ils étaient la postérité de ce chef fameux et chéri du ciel ; et que les pères, en comptant à leurs fils les merveilles de leur nation et l'histoire de leurs ancêtres, ne les animaient à la vertu qu'en les faisant souvenir qu'ils étaient les enfants d'Abraham et les portions d'une race sainte? Est-il plus merveilleux que Moïse? cet homme puissant en œuvres et en paroles, médiateur d'une alliance sainte, qui délivra son peuple et brisa le joug de l'Egypte ; cet homme qui fut établi le Dieu de Pharaon, qui parut le maître de la nature, qui couvrit la terre de plaies, qui sépara les mers, qui fit pleuvoir du ciel une nourriture nouvelle ; cet homme qui vit le Seigneur face à face sur la montagne sainte, et qui parut devant Israël tout resplendissant de lumière? Qu'y a-t-il dans la vie de Jésus-Christ de plus surprenant et de plus magnifique? Cependant ce n'étaient là que les ébauches grossières de sa gloire et de sa puissance, il en devait être la perfection et le dernier trait. Or si Jésus-Christ n'était pas l'image de la substance de son Père et la splendeur éternelle de sa gloire, on devrait tout au plus l'égaler à ces premiers hommes, et l'incrédulité des Juifs pourrait lui demander sans blasphème : Etes-vous plus grand que notre père Abraham et que les prophètes eux-mêmes qui sont morts ? *Numquid tu major es patre nostro Abraham* (*Joan.*, VIII, 53)? J'ai donc eu raison de dire que si vous considérez en premier lieu son ministère, par cet appareil pompeux d'oracles et de figures qui l'ont annoncé, l'éclat en est tel, que si Jésus-Christ n'est qu'un homme semblable à nous, la sagesse elle-même de Dieu serait coupable de l'erreur de ceux qui l'adorent.

Mais, mes frères, le Christ a été prédit avec ses membres : nous sommes renfermés dans les prophéties qui l'ont annoncé à la terre ; nous avons été promis comme une race sainte, un peuple spirituel qui devait porter la loi gravée dans le cœur, qui ne devait soupirer que pour les biens éternels, et qui devait adorer en esprit et en vérité ; nous avons fait, comme Jésus-Christ, l'attente des justes de l'ancien temps et le désir des nations ; nous sommes cette nouvelle Jérusalem pure et sans tache, si souvent annoncée dans les prophètes, où Dieu seul devait être connu et adoré, où la foi devait être la seule lumière qui nous éclaire ; la charité, le seul lien qui nous unit ; l'espérance de la patrie, le seul désir qui nous anime. Or remplissons-nous une attente si illustre et si sainte? Sommes-nous dignes d'avoir fait le désir de tous ces siècles reculés qui nous précédèrent? méritons-nous d'avoir été attendus comme des hommes célestes qui devaient remplir la terre de sainteté et de justice? Les siècles ne se sont-ils pas trompés en attendant le peuple chrétien? Si les justes de ces temps reculés revenaient sur la terre, pourrions-nous nous montrer à eux et leur dire : Voici ces hommes célestes, spirituels, chastes, fidèles, charitables que vous attendiez? Hélas! mes frères, les justes de l'ancien temps ont été chrétiens avant la naissance de la foi, et nous sommes encore juifs sous l'Evangile : nous ne vivons que pour la terre, nous ne connaissons de biens véritables que les biens présents, toute notre religion est dans les sens, nous avons reçu plus de secours, mais nous ne sommes pas plus fidèles.

A l'éclat des prophéties qui ont annoncé Jésus-Christ, il faut ajouter celui de ses œuvres et de ses prodiges ; second caractère éclatant de son ministère. Oui, mes frères, quand même le ciel ne l'aurait pas promis à la terre avec tant de magnificence, quand il n'aurait pas fait durant tous ces premiers âges, comme la seule occupation et la seule attente de l'univers, comment se montre-t-il à la terre? Parut-il jamais un homme plus merveilleux, plus divin dans ses œuvres et dans toutes les circonstances de sa vie?

Je dis premièrement dans ses œuvres et dans ses prodiges. Je sais, et nous venons de le dire, que dans les siècles qui l'avaient précédé il avait paru sur la terre des hommes extraordinaires, que le Seigneur semblait rendre dépositaires de sa vertu et de sa toute-puissance. Moïse parut en Egypte et dans le désert le maître du ciel et de la terre ; Elie, dans les siècles suivants, vint donner le même spectacle aux hommes. Mais quand on y regarde de près, dans leur puissance même, tous ces hommes miraculeux portaient toujours des caractères de dépendance et de faiblesse.

Moïse n'opérait ses prodiges qu'avec la verge mystérieuse : sans elle il n'était plus qu'un homme faible et impuissant, et il semble que le Seigneur avait attaché la vertu des miracles à ce bois aride, comme pour faire sentir aux Israélites que Moïse lui-même n'était entre ses mains qu'un instru-

ment faible et fragile dont il lui plaisait de se servir pour opérer de grandes choses. Jésus-Christ opère les plus grands prodiges, sans parler même, et le seul attouchement de sa robe guérit des infirmités désespérées. Moïse ne communique point à ses disciples le pouvoir d'opérer des prodiges, parce que c'était un don étranger qu'il avait reçu du ciel et dont il ne pouvait pas disposer; Jésus-Christ en laisse aux siens un encore plus grand que celui qui a paru en lui-même. Moïse agit toujours au nom du Seigneur: Jésus-Christ opère tout en son propre nom, et les œuvres de son Père sont les siennes. Cependant ce Moïse qui n'avait pas été prédit comme Jésus-Christ, qui ne remettait pas les péchés comme lui, qui ne se disait pas égal à Dieu, mais seulement le serviteur fidèle; ce Moïse craignant qu'après sa mort ses prodiges ne le fissent passer pour un dieu, prend des mesures, de peur que dans la suite des siècles la crédulité de son peuple ne lui rende des honneurs divins; il veut que son tombeau soit inconnu à la terre; il va mourir à l'écart sur la montagne, loin des yeux de ses frères, de peur qu'on ne vienne lui offrir des victimes sur son tombeau, et dérobe pour jamais son corps à la superstition des tribus: il ne se montre pas à ses disciples après sa mort; il se contente de leur laisser la loi de Dieu, et fait tous ses efforts afin qu'ils l'oublient lui-même. Et Jésus-Christ après tous les prodiges qu'il opéra dans la Judée, après toutes les prédictions qui l'avaient annoncé, après avoir paru comme un Dieu sur la terre, son tombeau est connu de tout l'univers, exposé à la vénération de tous les peuples et de tous les siècles; après sa mort même, il se montre à ses disciples. La superstition était-elle donc ici moins à craindre, ou Jésus-Christ est-il moins zélé que Moïse pour la gloire de l'Etre souverain et pour le salut des hommes?

Elie ressuscite des morts, il est vrai; mais il est obligé de se coucher plusieurs fois sur le corps de l'enfant qu'il ressuscite; il souffle, il se rétrécit, il s'agite: on voit bien qu'il invoque une puissance étrangère, qu'il rappelle de l'empire de la mort une âme qui n'est pas soumise à sa voix, et qu'il n'est pas lui-même le maître de la mort et de la vie. Jésus-Christ ressuscite les morts, comme il fait les actions les plus communes; il parle en maître à ceux qui dorment d'un sommeil éternel, et l'on sent bien qu'il est le Dieu des morts comme des vivants, jamais plus tranquille que lorsqu'il opère les plus grandes choses.

Enfin, les poëtes nous représentaient leurs sibylles et leurs prêtresses comme des furieuses, lorsqu'elles prédisaient l'avenir: il semble qu'elles ne pouvaient porter la présence de l'esprit imposteur qui résidait en elles. Nos prophètes eux-mêmes, annonçant les choses futures, sans perdre l'usage de la raison, ni sortir de la gravité et de la décence de leur ministère, entraient dans un enthousiasme divin: il fallait souvent que le son d'une lyre réveillât en eux l'esprit prophétique: on sentait bien qu'une impulsion étrangère les animait, et que ce n'était pas de leur propre fond qu'ils tiraient la science de l'avenir et les mystères cachés qu'ils annonçaient aux hommes. Jésus-Christ prophétise comme il parle; la science de l'avenir n'a rien qui le frappe, qui le trouble, qui le surprenne, parce qu'il renferme tous les temps dans son esprit; les mystères futurs qu'il annonce ne sont point dans son âme des lumières soudaines et infuses qui l'éblouissent; ce sont des objets familiers qu'il ne perd jamais de vue, et dont il trouve les images au-dedans de lui; et tous les siècles à venir sont sous l'immensité de ses regards, comme le jour présent qui nous éclaire. Ainsi ni la résurrection des morts, ni la prédiction de l'avenir, ne le tire de sa tranquillité ordinaire: il se joue, pour ainsi dire, en opérant des prodiges dans l'univers: et s'il paraît quelquefois frémir et se troubler, ce n'est qu'à la vue du péché et de l'endurcissement de son peuple; parce que plus on est grand en sainteté, plus le péché offre d'horreurs nouvelles; et que la seule chose qu'un Homme-Dieu puisse voir avec frémissement, c'est le spectacle d'une con science souillée de crimes.

Telle est la toute-puissance de Jésus-Christ; ses miracles ne portent aucun caractère de dépendance, et peu content de nous montrer par là qu'il est égal à Dieu, il nous avertit encore que tout ce que son Père opère de merveilleux sur la terre, lui-même l'opère aussi, et que les œuvres de son Père sont les siennes. Trouvez-nous un prophète qui jusqu'à Jésus-Christ ait tenu ce langage, et qui loin de rendre gloire à Dieu, comme à l'auteur de tout don excellent, se soit attribué à lui-même les grandes choses que le Seigneur avait bien voulu opérer par son ministère.

Mais, mes frères, si nous avons été prédits avec Jésus-Christ, nous sommes de plus participants de sa souveraineté sur toutes les créatures. Le chrétien est par la foi maître de la nature; tout lui est soumis, parce qu'il n'est lui-même soumis qu'à Dieu seul; toutes ses œuvres doivent être en un sens miraculeuses, parce que toutes ses œuvres doivent partir d'un principe sublime et divin et être au-dessus des forces de la faiblesse humaine: nous devons être, pour ainsi dire, des hommes miraculeux, maîtres du monde en le méprisant; élevés au-dessus des lois de la nature en les surmontant; arbitres des événements, en nous y soumettant; plus forts que la mort même, en la souhaitant. Telle est la sublimité du chrétien; et il faut bien que Jésus-Christ soit grand pour avoir élevé à ce point de puissance et de grandeur la faiblesse humaine.

Enfin, le dernier caractère éclatant de son ministère sont les circonstances merveilleuses et jusque-là inouïes qui composent tout le cours de sa vie mortelle. Je sais qu'il est venu dans le dépouillement et dans la bassesse; mais à travers ces dehors obscurs et méprisables, quel éclat les ennemis mêmes de sa divinité ne sont-ils pas forcés d'y reconnaître?

Premièrement, quoiqu'ils le regardent comme un homme semblable à nous, ils le croient

cependant formé par l'opération invisible du Très-Haut dans le sein d'une vierge de Juda, contre la loi ordinaire des enfants d'Adam. Quelle gloire déjà pour une simple créature!

Secondement, à peine est-il né, que des légions célestes font retentir dans les airs des cantiques d'allégresse, et nous apprennent que cette naissance rend sa gloire au Très-Haut, et apporte une paix éternelle sur la terre. Quelle est donc cette créature qui peut rendre gloire au Très-Haut, lequel ne trouve sa gloire qu'en lui-même? Peu après un astre nouveau appelle des sages du fond de l'Orient; et, guidés par cette lumière miraculeuse, ces hommes justes viennent des extrémités de la terre adorer le nouveau roi des Juifs.

Suivez toutes les circonstances de sa vie. Si Marie le présente au temple, un juste et une sainte femme annoncent sa grandeur future; et, transportés d'une joie sainte, ils meurent avec plaisir, après avoir vu celui qu'ils appellent le salut du monde, la lumière des nations et la gloire d'Israël. Les docteurs assemblés dans le temple voient avec frayeur son enfance plus sage et plus éclairée que toute la sagesse des vieillards. A mesure qu'il avance, sa gloire se développe : Jean-Baptiste, cet homme le plus grand des enfants des hommes, s'abaisse devant lui, et se dit indigne de lui rendre même les plus vils ministères. Le ciel s'ouvre plusieurs fois sur sa tête, et déclare que c'est là le Fils bien-aimé. Les démons effrayés fuient devant lui, ne peuvent soutenir la présence seule de sa sainteté et confessent qu'il est le Saint de Dieu. Rassemblez des témoignages si différents et si nouveaux, des circonstances si extraordinaires et si inouïes : quel est cet homme qui paraît sur la terre avec tant d'éclat? et les peuples qui l'ont adoré, ne sont-ils pas du moins excusables?

Mais ce ne sont encore ici que de faibles préludes de sa gloire. S'il se retire à l'écart sur le Thabor, accompagné de trois disciples, sa gloire, impatiente, si je l'ose dire, d'avoir été jusque-là comme retenue captive sous le voile de l'humanité, éclate au dehors : il paraît tout resplendissant de lumière; le Père céleste, qui alors, de peur que la gloire de Jésus-Christ ne devînt une occasion d'erreur et d'idolâtrie aux disciples étonnés et témoins du spectacle, aurait dû, ce semble, les avertir que ce Jésus, qu'ils voyaient si glorieux, n'était pourtant que son serviteur et son envoyé, leur déclare au contraire que c'est son Fils bien-aimé en qui il a mis toute sa complaisance, et ne met point de bornes aux hommages qu'il veut qu'on lui rende. Lorsque Moïse parut environné de gloire et comme transfiguré sur la montagne de Sinaï, de peur que les Israélites, toujours superstitieux, ne le prissent pour un dieu descendu sur la terre, le Seigneur déclarait en même temps du haut du ciel, au milieu des éclairs et des tonnerres : *Je suis celui qui suis, et vous n'adorerez que moi seul* (*Exod.*, III; *Deut.*, VI). Moïse lui-même ne paraît devant le peuple que portant les tables de la loi entre les mains, comme pour leur faire entendre que, malgré la gloire dont il paraissait revêtu, il n'était pourtant que le ministre et non pas l'auteur de la loi sainte; qu'il ne pouvait la présenter que gravée sur la pierre, et qu'il n'appartenait qu'à Dieu seul de la graver dans leurs cœurs. Mais Jésus-Christ paraît sur le Thabor comme le législateur lui-même : le Père ne lui donne pas la loi nouvelle pour la porter aux hommes; il leur ordonne seulement de l'écouter, et le propose lui-même comme leur législateur, ou plutôt comme leur loi vivante et éternelle.

Que dirai-je encore, mes frères? Si du Thabor nous passions sur le Calvaire; ce lieu où devaient se consommer tous les opprobres du Fils de l'Homme, ne laisse pas d'être encore le théâtre de sa gloire et de sa divinité. Toute la nature en désordre l'y reconnaît comme son auteur; les astres qui se cachent, les morts qui ressuscitent, les pierres des tombeaux qui s'ouvrent et se brisent, le voile du temple qui se déchire, l'incrédulité elle-même qui le confesse par la bouche du centenier : on sent bien que ce n'est pas un homme commun qui meurt, et qu'il se passe sur cette montagne quelque chose de nouveau et d'extraordinaire.

Tant de justes avant lui étaient morts pour la vérité par les mains des impies : le palais d'Hérode venait de voir la tête du précurseur devenue le prix de la volupté : Isaïe avait rendu gloire à Dieu par une mort douloureuse; et malgré le sang des rois dont il était sorti, sa naissance auguste n'avait pu le mettre à couvert des persécutions, qui sont toujours la récompense de la vérité et du zèle : tant d'autres étaient morts pour la justice; mais la nature tout entière ne paraissait pas s'intéresser à leurs souffrances; les morts ne sortaient pas des tombeaux, comme pour venir reprocher aux vivants leur sacrilége : rien de semblable n'avait encore paru sur la terre.

Parcourez le reste de ses mystères; partout vous trouverez des traits nouveaux qui le distinguent de tous les hommes. S'il ressuscite d'entre les morts, outre que c'est par sa propre vertu (ce qu'on n'avait pas encore vu), ce n'est pas pour mourir encore, comme tant d'autres qui avaient été ressuscités par le ministère des prophètes : il ressuscite pour ne plus mourir; et ce qui n'avait jamais été accordé à aucune créature, il reçoit ici-bas même une vie immortelle.

S'il monte dans le ciel, ce n'est pas un char de feu qui l'élève en un clin d'œil : il s'élève lui-même avec majesté; il laisse à ses chers disciples tout le loisir de l'adorer et d'accompagner de leurs yeux et de leurs hommages leur divin Maître. Les anges viennent au-devant de ce roi de gloire comme pour le recevoir dans son empire, et consolent l'affliction des disciples, en le promettant encore une fois à la terre, environné de gloire et d'immortalité. Tout annonce ici le Dieu du ciel, qui s'en retourne dans le lieu d'où il était sorti, et qui va reprendre possession de sa

gloire; tout porte du moins les hommes à se le persuader.

Et certes, mes frères, lorsque Elie est enlevé dans un char de feu, un disciple tout seul est spectateur de cette ascension miraculeuse : elle se passe en un lieu écarté et éloigné des yeux des autres enfants des prophètes, lesquels peut-être, plus crédules et moins instruits que Elisée, eussent rendu dans ce moment des honneurs divins à cet homme miraculeux. Mais Jésus-Christ monte dans le ciel environné de gloire, à la vue de cinq cents disciples : les plus faibles, et ceux en qui la foi de sa résurrection était moins affermie, sont les premiers appelés à la montagne sainte : on ne craint rien de leur crédulité, on souffre au contraire leurs adorations, comme leurs regrets et leurs larmes; et une vie pleine de prodiges si inouïs jusque-là sur la terre est enfin terminée par une circonstance encore plus merveilleuse, et propre toute seule à le faire regarder comme un Dieu, et à immortaliser l'erreur et l'idolâtrie parmi les hommes.

En effet, mes frères, si les siècles païens, pour justifier les hommages insensés et impies qu'ils rendaient à leurs législateurs, aux fondateurs des empires et à d'autres hommes célèbres, faisaient dire à leurs historiens et à leurs poëtes, que ces héros n'étaient pas morts, qu'ils avaient seulement disparu de la terre, et qu'étant de la nature des dieux ils étaient montés dans le firmament, pour y prendre leurs places avec les autres astres, qui, selon eux, étaient autant de divinités qui nous éclairent, et pour y jouir de l'immortalité qu'ils devaient à leur naissance divine : si une fiction aussi grossière, toute seule, avait pu rendre les hommes si longtemps idolâtres, quelle impression la vérité de cette fable ne devait-elle pas faire sur les peuples; et si l'univers avait adoré des imposteurs qu'on publiait faussement être montés dans les cieux, n'aurait-il pas été excusable d'adorer un homme miraculeux, que les hommes eux-mêmes avaient vu environné de gloire, s'élever au-dessus des astres?

Mais prenez garde, mes frères, que l'occasion de l'erreur ne finit pas même avec Jésus-Christ : on nous annonce qu'il paraîtra encore à la fin des siècles, au milieu des airs, environné de puissance et de majesté, accompagné de tous les esprits célestes : toutes les nations assemblées et tremblantes attendront à ses pieds la décision de leur destinée éternelle : il prononcera en souverain leur arrêt décisif. Les Abraham, les Moïse, les David, les Elie, les Jean-Baptiste, tout ce que les siècles ont eu de plus grand et de plus merveilleux sera soumis à son jugement et à son empire; il sera seul élevé au-dessus de toute puissance, de toute domination et de tout ce qu'on appelle grand dans le ciel et sur la terre; il élèvera son trône au-dessus des nuées à côté du Très-Haut; il ne paraîtra pas seulement le maître de la vie et de la mort, mais le roi immortel des siècles, le prince de l'éternité, le chef d'un peuple saint, l'arbitre de toute créature. Quel est donc cet homme à qui le Seigneur a communiqué une telle puissance? et les morts eux-mêmes, qui paraîtront en jugement devant lui, pourront-ils être condamnés pour l'avoir adoré, lorsqu'ils le verront revêtu de tant de gloire, de majesté et de puissance?

Et une réflexion que je vous prie de faire en finissant cette partie de mon discours, c'est que si l'on ne trouvait ici qu'un trait extraordinaire et divin dans la suite d'une longue vie, on pourrait croire que le Seigneur se plaît quelquefois à faire éclater sa gloire et sa puissance dans ses serviteurs. Ainsi Hénoch fut enlevé, Moïse parut transfiguré sur la montagne sainte, Elie monta dans le ciel sur un char de feu, Jean-Baptiste fut prédit. Mais outre que c'étaient-là des circonstances uniques, et que le langage de ces hommes miraculeux et de leurs disciples sur la Divinité et sur eux-mêmes ne laissait point de lieu à la superstition et à la méprise; ici c'est un assemblage de merveilles, qui toutes, séparément même, auraient pu tromper la crédulité des hommes : ici tous ces traits répandus sur ces hommes extraordinaires, qui avaient presque été regardés comme des dieux sur la terre, se trouvent rassemblés en Jésus-Christ, mais d'une manière mille fois plus glorieuse et plus divine. Il est prédit, mais plus pompeusement et avec des caractères plus éclatants que Jean-Baptiste; il paraît transfiguré sur la montagne sainte, mais environné de plus de gloire que Moïse; il monte dans le ciel, mais avec plus de traits de puissance et de majesté qu'Elie; il lit dans l'avenir, mais plus clairement que tous les prophètes; il naît non-seulement d'un sein stérile comme Samuel, mais encore d'une Vierge pure et innocente : que dirai-je? Et non-seulement il ne désabuse pas les hommes par des expressions nettes et précises sur son origine purement humaine, mais son langage seul sur son égalité avec le Très-Haut, mais la doctrine seule de ses disciples, qui nous disent qu'il était dans le sein de Dieu de toute éternité, et que tout a été fait par lui, qui l'appellent leur Seigneur et leur Dieu, qui nous apprennent qu'il est tout en toutes choses, justifierait l'erreur de ceux qui l'adorent, quand sa vie eût été d'ailleurs ordinaire et semblable à celle des autres hommes.

O vous! qui lui refusez sa gloire et sa divinité, et qui le regardez pourtant comme l'envoyé de Dieu pour instruire les hommes, achevez le blasphème et confondez-le donc avec ces imposteurs qui sont venus séduire le monde, puisque, loin d'y rétablir la gloire de Dieu et la connaissance de son nom, l'éclat de son ministère n'a servi qu'à l'ériger lui-même en divinité, qu'à le faire placer tristement à côté du Très-Haut et plonger tout l'univers dans la plus dangereuse, la plus longue, la plus inévitable et la plus universelle de toutes les idolâtries.

Pour nous, mes frères, qui croyons en lui, et à qui le mystère du Christ a été ré-

vélé, ne perdons jamais de vue ce modèle divin, que le Père nous montre du haut de la montagne sainte. Entrons dans l'esprit des divers mystères qui composent toute sa vie mortelle : ce ne sont que les différents états de la vie du chrétien sur la terre, reconnaissons le nouvel empire que Jésus-Christ est venu se former sur nos cœurs. Le monde que nous avons servi jusqu'ici n'a pu nous délivrer de nos peines et de nos misères. Nous y cherchions la liberté, la paix, la douceur de la vie; nous y avons trouvé le trouble, la servitude, l'amertume, le malheur de nos jours. Voici un nouveau Libérateur qui vient apporter la paix sur la terre; mais ce n'est pas comme le monde la promet qu'il nous la donne. Le monde avait voulu nous conduire à la paix et à la félicité par les plaisirs des sens, par l'indolence, par une vaine philosophie; il n'y a pas réussi; en favorisant nos passions, il a augmenté nos peines. Jésus-Christ vient nous proposer de nouvelles routes pour arriver à la paix et au bonheur que nous cherchons; le détachement, le mépris du monde, la mortification des sens, l'abnégation de nous-mêmes, voilà les nouveaux biens qu'il vient montrer aux hommes. Détrompons-nous : il n'y a point de bonheur à attendre pour nous, même en cette vie, qu'en réprimant nos passions, qu'en nous interdisant tous les plaisirs violents qui troublent, qui corrompent le cœur. Il n'est que la philosophie de l'Evangile qui fasse des sages et des heureux, parce qu'elle seule règle l'esprit, fixe le cœur, et rend l'homme à lui-même en le rendant à Dieu. Tous ceux qui ont voulu suivre d'autres voies n'ont trouvé que vanité et affliction d'esprit; et Jésus-Christ seul, en venant porter le glaive et la séparation, est venu porter la paix parmi les hommes.

O mon Seigneur, je ne sais que trop moi-même que le monde et les plaisirs ne font point d'heureux! Venez donc vous-même reprendre un cœur qui a beau vous fuir, et que ses propres dégoûts ramènent à vous malgré lui-même : venez être son libérateur, sa paix et sa lumière, et ayez plus d'égard à son infortune qu'à ses crimes.

Voilà comme l'éclat du ministère de Jésus-Christ serait pour les hommes une occasion inévitable d'idolâtrie, s'il n'était qu'une simple créature. Voyons encore comment l'esprit de son ministère deviendrait le piége de notre innocence.

Deuxième partie.— L'éclat du ministère de Jésus-Christ n'en est pas le côté le plus auguste et le plus magnifique. Quelque grand qu'il nous ait paru par les oracles qui l'ont annoncé, par les œuvres qu'il a opérées et par les circonstances éclatantes de ses mystères, ce ne sont encore là, pour ainsi dire, que les dehors de sa gloire et de sa grandeur, et pour connaître tout ce qu'il est, il faut entrer dans le fond et dans l'esprit de son ministère. Or l'esprit de son ministère renferme sa doctrine, ses bienfaits et ses promesses. Développons-en toute l'étendue, et montrons, ou qu'il faut refuser à Jésus-Christ sa qualité d'homme juste et d'envoyé du Dieu tout-puissant, que les ennemis de sa divinité lui accordent, ou convenir qu'il est lui-même un Dieu manifesté en chair, et descendu sur la terre pour sauver les hommes.

Oui, mes frères, c'est une alternative inévitable : si Jésus-Christ est saint, il est Dieu; et si son ministère n'est pas un ministère d'erreur et d'imposture, c'est le ministère de la vérité éternelle elle-même, qui s'est manifestée pour nous instruire. Or les ennemis de sa naissance divine sont forcés d'avouer qu'il a été un homme juste, innocent, ami de Dieu : et si le monde a vu des esprits noirs et impies qui ont encore osé blasphémer contre son innocence et le confondre avec les séducteurs, ce n'ont été que quelques monstres dont le genre humain a eu horreur, et dont le nom même, trop odieux à toute la nature, est demeuré enseveli dans les mêmes ténèbres d'où l'horreur de leur impiété était sortie.

En effet, quel homme jusque-là avait paru sur la terre avec plus de caractères incontestables d'innocence et de sainteté, que Jésus Fils du Dieu vivant? En quel philosophe avait-on jamais remarqué tant d'amour pour la vertu, tant de mépris sincère pour le monde, tant de charité pour les hommes, tant d'indifférence pour la gloire humaine, tant de zèle pour la gloire de l'Etre souverain, tant d'élévation au-dessus de tout ce que les hommes admirent et recherchent? Quel est son zèle pour le salut des hommes? C'est là que se rapportent tous ses discours, tous ses soins, tous ses désirs, toutes ses inquiétudes. Les philosophes critiquaient seulement les hommes, et ne cherchaient qu'à faire sentir leur faible ou leur ridicule : Jésus-Christ ne parle de leurs vices que pour leur en prescrire les remèdes. Les uns étaient les censeurs des faiblesses humaines; Jésus-Christ en est le médecin : les uns se faisaient honneur de remarquer en autrui des vices dont ils n'étaient pas exempts eux-mêmes; celui-ci ne parle qu'avec une douleur amère des fautes dont son innocence le met à couvert, et répand même des larmes sur les déréglements d'une ville infidèle. On voit bien que les uns ne voulaient pas corriger les hommes, mais s'en faire estimer en les méprisant; et que l'autre ne pense qu'à les sauver, et est peu touché de leurs applaudissements et de leur estime.

Suivez le détail de ses mœurs et de sa conduite, et voyez s'il a jamais paru sur la terre un juste plus universellement exempt de toutes les faiblesses les plus inséparables de l'humanité. Plus on l'observe, plus sa sainteté se développe. Ses disciples, qui le voient de plus près, sont les plus frappés de l'innocence de sa vie; et la familiarité, si dangereuse à la vertu la plus héroïque, ne sert qu'à découvrir tous les jours de nouvelles merveilles dans la sienne. Il ne parle que le langage du ciel; il ne répond que lorsque ses réponses peuvent être utiles au salut de ceux qui l'interrogent. On ne voit point en lui de ces intervalles où l'homme se re-

trouve ; partout il paraît un envoyé du Très-Haut. Les actions les plus communes sont en lui singulières, par la nouveauté et la sublimité des dispositions dont il les accompagne ; et il ne paraît pas moins un homme divin, lorsqu'il mange chez un pharisien, que lorsqu'il ressuscite Lazare. Certes, mes frères, la nature toute seule ne saurait mener si loin la faiblesse humaine : ce n'est pas ici un philosophe qui impose, c'est un juste qui prend dans ses propres exemples les règles et les préceptes de sa doctrine ; et il faut bien qu'il soit saint, puisque le disciple lui-même qui le trahit, intéressé à justifier sa perfidie en découvrant ses défauts, rend pourtant un témoignage public à son innocence et à sa sainteté ; et que toute la malice de ses ennemis défiée n'a su le reprendre d'aucun péché.

Or je dis, mes frères, que si Jésus-Christ est saint, il est Dieu ; et que soit que vous considériez la doctrine qu'il nous a enseignée par rapport à son Père ou par rapport aux hommes, elle n'est plus qu'un amas d'équivoques malignes ou de blasphèmes enveloppés, s'il n'est qu'un homme ordinaire, envoyé seulement de Dieu pour instruire les hommes.

Je dis, soit que vous la considériez par rapport à son Père. En effet, si Jésus-Christ n'est qu'un simple envoyé du Très-Haut, il ne vient donc que pour manifester aux nations idolâtres l'unité de l'essence divine. Mais outre que sa mission regarde principalement les Juifs, qui depuis longtemps n'étaient plus retombés dans l'idolâtrie, et n'avaient pas besoin par conséquent que Dieu leur suscitât un prophète pour les corriger d'une erreur dont ils étaient exempts, et un prophète qu'on leur faisait espérer depuis la naissance du monde, comme la lumière d'Israël et le libérateur de son peuple ; outre cela, comment Jésus-Christ s'y prend-il pour remplir son ministère, et quel est son langage sur l'Etre suprême ? Moïse et les prophètes, chargés de la même mission, ne cessaient de publier que le Seigneur était un, que c'était une impiété de le comparer à la ressemblance de la créature ; et qu'ils n'étaient eux-mêmes que ses serviteurs et ses envoyés, vils instruments entre les mains d'un Dieu qui opérait par eux de grandes choses. Nulle expression douteuse ne leur échappe sur un point si essentiel à leur mission : nulle comparaison d'eux à l'Etre suprême, toujours dangereuse par le penchant que l'homme avait de prostituer ses hommages à l'homme, et de se faire des dieux palpables et visibles : nul terme équivoque qui eût pu les confondre eux-mêmes avec le Seigneur, au nom duquel ils parlaient, et donner lieu à une superstition et à une idolâtrie qu'ils venaient combattre.

Mais si Jésus-Christ n'est qu'un envoyé comme eux, il s'en faut bien qu'il ne remplisse avec autant de fidélité qu'eux son ministère. Il ne cesse de se dire égal à son Père : il vient nous apprendre qu'il est descendu du ciel et sorti du sein de Dieu ; qu'il était avant Abraham, qu'il était avant toutes choses ; que le Père et lui ne font qu'un ; que la vie éternelle consiste à connaître le Fils, comme à connaître le Père ; que tout ce que le Père fait, le Fils le fait aussi. Trouvez-moi un prophète qui jusqu'à Jésus-Christ eût tenu un langage si nouveau, si inouï, si peu respectueux pour le Dieu suprême ; et qui, loin de rendre gloire à Dieu comme à l'auteur de tout don excellent, ait attribué à ses propres forces les grandes choses que le Seigneur avait daigné opérer par son ministère. Partout il se compare au Dieu souverain : il dit à la vérité une fois que le Père est plus grand que lui ; mais quel est ce langage, s'il n'est pas lui-même un Dieu manifesté en chair ? Et ne regarderions-nous pas comme un insensé un homme qui viendrait nous annoncer sérieusement que l'Etre suprême est plus grand que lui ? N'est-ce pas s'égaler à la Divinité, que d'oser même se mesurer avec elle ? Y a-t-il quelque proportion, et du plus ou du moins entre Dieu et l'homme, entre le tout et le néant ? Mais que dis-je ? Jésus-Christ ne se contente pas de se dire égal à Dieu ; il justifie même la nouveauté de ces expressions contre les murmures des Juifs qui s'en scandalisent ; loin de les détromper nettement, il les confirme dans le sandale : partout il affecte un langage qui devient ou insensé ou impie, si son égalité avec son Père ne l'éclaircit et ne le justifie. Que vient-il faire sur la terre, s'il n'est pas Dieu ? Il vient scandaliser les Juifs, en leur donnant lieu de croire qu'il se compare au Très-Haut ; il vient séduire les nations, en se faisant adorer après sa mort à toute la terre ; il vient répandre de nouvelles ténèbres dans l'univers, et non pas y répandre, comme il s'en est vanté, la science, la lumière et la connaissance de Dieu. Quoi ! mes frères, Paul et Barnabé déchirent leurs vêtements lorsqu'on les prend pour des dieux ; ils crient hautement devant les peuples qui veulent leur immoler des victimes : Adorez le Seigneur, dont nous ne sommes que les envoyés et les ministres ; l'ange, dans l'Apocalypse, lorsque saint Jean se prosterne pour l'adorer, rejette avec horreur cet hommage, et lui dit hautement : *Adorez Dieu seul* (*Apoc.*, XIX, 10) ; et Jésus-Christ souffre tranquillement qu'on lui rende des honneurs divins ? et Jésus-Christ loue la foi des disciples qui l'adorent et qui l'appellent avec Thomas *leur Seigneur et leur Dieu* (*Jean*, XX, 28) ? et Jésus-Christ confond même ses ennemis, qui lui disputent sa divinité et son éternelle origine ? Est-il donc moins zélé que ses disciples pour la gloire de celui qui l'envoie ? ou lui importe-t-il moins de détromper nettement les peuples d'une méprise si injurieuse à l'Etre suprême, et qui anéantit le fruit unique de son ministère ?

Oui, mes frères, quel bien Jésus-Christ est-il venu apporter au monde, si ceux qui l'adorent sont des idolâtres et des profanes ? Tous ceux qui ont cru en lui l'ont adoré comme le Fils éternel du Père, l'image de sa substance et la splendeur de sa gloire. Il ne se trouve qu'un très-petit nombre d'hommes

dans le christianisme, lesquels, en le recevant comme l'envoyé de Dieu, refusent de lui rendre des honneurs divins : cette secte même, bannie de toutes parts, exécrable dans les lieux mêmes où toutes les erreurs trouvent un asile, est réduite à quelques sectateurs obscurs et cachés ; punie partout comme une impiété, dès qu'elle ose se montrer à découvert, et obligée de se cacher dans les ténèbres et dans les extrémités des provinces et des royaumes les plus reculés. Est-ce donc là ce peuple nombreux, de toute langue, de toute tribu, de toute nation, que Jésus-Christ était venu former sur la terre? Est-ce là une Jérusalem, auparavant stérile et devenue feconde, qui devait renfermer dans son sein les peuples et les nations, et où les îles les plus éloignées, les princes et les rois devaient venir adorer? Sont-ce là les grands avantages que le monde devait retirer du ministère de Jésus-Christ? Est-ce donc là cette abondance de grâce, cette plénitude de l'esprit de Dieu répandu sur tous les hommes, ce renouvellement universel, ce règne spirituel et durable que les prophètes avaient prédit avec tant de majesté, et qui devait accompagner la venue du Libérateur? Quoi! mes frères, une attente si magnifique se réduit donc à voir le monde plongé dans une nouvelle idolâtrie? Cet avénement si heureux pour la terre, promis depuis tant de siècles, annoncé avec tant de pompe, désiré de tous les justes, montré de loin à tout l'univers comme son unique ressource, devait donc le corrompre et le pervertir pour toujours? Cette Eglise si féconde, dont les rois et les Césars à la tête de leurs peuples devaient être les enfants, ne devait donc renfermer dans son enceinte qu'un petit nombre d'hommes odieux au ciel et à la terre, la honte de la nature et de la religion, obligés de cacher dans ses ténèbres l'horreur de leur blasphème? et toute la magnificence future de l'Evangile devait donc se borner à former la secte affreuse d'un impie Socin?

O Dieu! que la foi de votre Eglise paraît sage et raisonnable, lorsqu'on l'oppose aux contradictions insensées de l'incrédulité! et qu'il est consolant pour ceux qui croient en Jésus-Christ, et qui espèrent en lui, de voir les abîmes que se creuse l'orgueil, lorsqu'il entreprend de se frayer des routes nouvelles et de saper le fondement unique de la foi et de l'espérance des chrétiens.

Voilà, mes frères, comme la doctrine de Jésus-Christ, par rapport à son Père, établit la gloire de son éternelle origine. Aussi, lorsque les prophètes parlent du Dieu du ciel et de la terre, les expressions manquent à la grandeur et à la magnificence de leurs idées. Pleins de l'immensité, de la toute-puissance et de la majesté de l'Etre suprême, ils épuisent la faiblesse du langage humain pour répondre à la sublimité de ces images. Ce Dieu, c'est celui qui mesure les eaux de la mer dans le creux de sa main, qui pèse les montagnes dans sa balance, qui tient entre ses mains les foudres et les tempêtes ; qui dit, et tout est fait; qui se joue en soutenant l'univers. De simples hommes devaient parler ainsi de la gloire du Très-Haut : la disproportion infinie qui se trouve entre l'immensité de l'Etre suprême, et la faiblesse de l'esprit humain, doit le frapper, l'éblouir, le confondre; et les termes les plus pompeux ne le sont jamais assez pour suffire à son admiration et à sa surprise.

Mais lorsque Jésus-Christ parle de la gloire du Seigneur, ce ne sont plus ces expressions pompeuses des prophètes : il l'appelle un Père saint, un Père juste, un Père clément, un Pasteur qui court après la brebis égarée, et qui la met avec bonté sur ses épaules ; un ami qui se laisse vaincre par les importunités de son ami ; un Père de famille touché du retour et de la résipiscence de son fils : on voit bien que c'est ici un enfant qui parle un langage domestique ; que la familiarité et la simplicité de ses expressions supposent en lui une sublimité de connaissance qui rend l'idée de l'Etre souverain familière et fait qu'il n'est point frappé et ébloui comme nous de sa majesté et de sa gloire ; et qu'enfin il ne parle que de ce qu'il voit à découvert et qu'il possède lui-même. On est bien moins frappé de l'éclat des titres qu'on a portés, pour ainsi dire, en naissant : les enfants des rois parlent simplement des sceptres et des couronnes ; et il n'est aussi que le Fils éternel du Dieu vivant, qui puisse parler si familièrement de la gloire de Dieu même.

Voilà, mes frères, puisque nous entrons en société avec Jésus-Christ de tous ses avantages, le droit qu'il nous a acquis de regarder Dieu comme notre Père, d'oser nous dire ses enfants, de l'aimer plutôt que de le craindre. Cependant nous le servons comme des esclaves et des mercenaires : nous craignons ses châtiments ; nous sommes peu touchés de son amour et de ses promesses : sa loi si juste, si sainte, n'a rien d'aimable pour nous ; c'est un joug qui nous pèse, qui nous fait murmurer, et que nous aurions bientôt secoué, si les transgressions en devaient être impunies : on n'entend que des plaintes contre la sévérité de ses préceptes, que des contentions pour soutenir les adoucissements que le monde y mêle sans cesse : en un mot, s'il n'était pas un Dieu vengeur, nous ne le connaîtrions pas, et il n'est redevable qu'à sa justice et à ses châtiments de nos respects et de nos hommages.

Mais la doctrine de Jésus-Christ, par rapport aux hommes qu'il est venu instruire, n'établit pas moins la vérité de sa naissance divine. Car je ne parle pas ici de la sagesse, de la sainteté, de la sublimité de cette doctrine : tout y est digne de la raison et de la plus saine philosophie; tout y est proportionné à la misère et à l'excellence de l'homme, à ses besoins et à ses hautes destinées; tout y inspire le mépris des choses périssables, et l'amour des biens éternels ; tout y maintient le bon ordre et la tranquillité des Etats; tout y est grand, parce que tout y est vrai ; la gloire des actions est plus réelle et plus éclatante dans le cœur, que dans les actions mêmes. Le sage de l'Evangile ne cher

che ici-bas dans sa vertu que la satisfaction d'obéir à Dieu qui en sera un jour le rémunérateur, et préfère le témoignage de sa conscience aux applaudissements des hommes; il est plus grand que le monde entier par l'élévation de sa foi, et il est au-dessous du dernier des hommes par la modestie de ses sentiments. Sa vertu ne cherche pas dans l'orgueil le dédommagement de ses peines: c'est le premier ennemi qu'elle attaque; et, dans cette divine philosophie, les actions les plus héroïques ne sont rien dès qu'on les compte soi-même pour quelque chose : elle regarde la gloire comme une erreur, la prospérité comme une infortune, l'élévation comme un précipice, les afflictions comme des faveurs, la terre comme un exil, tout ce qui passe comme un songe. Quel est ce nouveau langage? Quel homme avant Jésus-Christ avait parlé de la sorte? et si ses disciples, pour avoir seulement annoncé cette doctrine céleste, furent pris par tout un peuple pour des dieux descendus sur la terre; quel culte pourront-ils refuser à celui qui en est l'auteur et au nom de qui ils l'annoncent?

Mais laissons là ces réflexions générales, et venons aux devoirs plus précis d'amour et de dépendance que sa doctrine exige des hommes envers lui-même. Il nous ordonne de l'aimer, comme il nous ordonne d'aimer son Père; il veut qu'on demeure en lui, c'est-à-dire qu'on se fixe en lui; qu'on cherche son bonheur en lui comme dans son Père; qu'on rapporte toutes ses actions, toutes ses pensées, tous ses désirs, qu'on se rapporte soi-même à sa gloire, comme à la gloire de son Père: les péchés mêmes ne sont remis qu'à ceux qui l'aiment beaucoup, et l'amour qu'on a pour lui fait toute la justice du juste et toute la réconciliation du pécheur. Quel est cet homme qui vient usurper la place de Dieu même dans nos cœurs? La créature mérite-t-elle d'être aimée pour elle-même? et tout ce qu'elle a de grand et d'aimable, ne sont-ce pas les dons de celui qui seul mérite d'être aimé?

Quel prophète jusqu'à Jésus-Christ était venu dire aux hommes : Vous m'aimerez; tout ce que vous ferez, vous le ferez pour ma gloire. Vous aimerez le Seigneur votre Dieu, avait dit Moïse aux enfants d'Israël. Rien n'est aimable pour soi-même que ce qui peut nous rendre heureux : or nulle créature ne peut être notre bonheur et notre perfection; nulle créature ne mérite donc que nous l'aimions pour elle-même; ce serait une idolâtrie. Tout homme qui vient se proposer aux hommes comme l'objet de leur amour est un impie et un imposteur, qui vient usurper le droit le plus essentiel de l'Etre suprême : c'est un monstre d'orgueil et d'extravagance, qui veut s'élever des autels jusque dans les cœurs, seul sanctuaire que la Divinité n'avait jamais cédé aux idoles profanes. La doctrine de Jésus-Christ, cette doctrine si divine et si admirée même des païens, ne serait donc plus qu'un mélange monstrueux d'impiété, d'orgueil et de folie; si, n'étant pas lui-même le Dieu béni dans tous les siècles, il eût fait à ses disciples, de l'amour qu'il exigeait d'eux, le précepte le plus essentiel de sa morale; et ce serait à lui une ostentation insensée, de venir se proposer aux hommes comme un modèle d'humilité et de modestie; tandis qu'il pousserait l'orgueil et la vaine complaisance plus loin que tous ces orgueilleux philosophes, qui n'avaient jamais aspiré qu'à l'estime et aux applaudissements des hommes.

Mais ce n'est pas encore assez : non-seulement Jésus-Christ veut qu'on l'aime; mais il exige des hommes les marques de l'amour le plus généreux et le plus héroïque. Il veut qu'on l'aime plus que ses proches, que ses amis, que ses biens, que sa fortune, que sa vie, que le monde entier, que soi-même; qu'on souffre tout pour lui, qu'on renonce à tout pour lui, qu'on répande jusqu'à la dernière goutte de son sang pour lui : qui ne lui rend pas ces grands hommages n'est pas digne de lui; qui le met en parallèle avec quelque créature ou avec soi-même l'outrage, le déshonore et ne doit rien prétendre à ses promesses.

Quoi! mes frères, il ne se contente pas qu'on lui offre des sacrifices de boucs et de taureaux, comme les idoles, et le Dieu même véritable avait paru s'en contenter? Il pousse encore plus loin ses prétentions, il veut que l'homme se sacrifie lui-même; qu'il coure sur les gibets; qu'il s'offre à la mort et au martyre pour la gloire de son nom! Mais s'il n'est pas le maître de notre vie, quel droit a-t-il de l'exiger de nous? Si notre âme n'est pas sortie de ses mains, est-ce à lui que nous la devons rendre? est-ce la regagner que de la perdre pour l'amour de lui? S'il n'est pas l'auteur de notre être, ne devenons-nous pas des sacriléges et des homicides en nous immolant pour sa gloire, et en transportant à la créature et à un simple envoyé de Dieu, le grand sacrifice de notre être, seul destiné à reconnaître la souveraineté et la puissance de l'Ouvrier éternel qui nous a tirés du néant? Que Jésus-Christ meure, à la bonne heure : lui-même pour rendre gloire à Dieu; qu'il nous exhorte à suivre son exemple : tant de prophètes étaient morts avant lui pour la cause du Seigneur, et avaient exhorté leurs disciples à marcher sur leurs traces; mais que Jésus-Christ, s'il n'est pas Dieu lui-même, nous ordonne de mourir pour lui, exige des hommes cette dernière marque d'amour; qu'il nous commande d'offrir pour lui une vie que nous ne tenons pas de lui : se peut-il faire qu'il y ait eu sur la terre des hommes assez grossiers et assez stupides pour se laisser tromper à l'extravagance de cette doctrine? Est-il possible que des maximes aussi bizarres et aussi impies aient pu triompher de tout l'univers, confondre toutes les sectes, ramener tous les esprits, et prévaloir sur tout ce qui avait paru jusque-là de science, de doctrine et de sagesse sur la terre? Et si nous regardons comme des barbares ces peuples sauvages qui s'immolent sur les tombeaux et sur les cendres de leurs proches et de leurs amis,

pourquoi ferions-nous plus d'honneur aux disciples de Jésus-Christ qui se sont immolés pour lui? et sa religion ne sera-t-elle pas une religion de sang et de barbarie?

Oui, mes frères, les Agnès, les Luce, les Agathe, ces premières martyres de la foi et de la pudeur, se seraient donc sacrifiées à un homme mortel; et en aimant mieux répandre leur sang que de fléchir le genou devant de vaines idoles, elles n'auraient évité une idolâtrie que pour retomber dans une autre plus condamnable, en mourant pour Jésus-Christ? Ignace lui-même, ce fameux martyr que l'Orient fournit à Rome, en voulant devenir le froment de Jésus-Christ, aurait donc perdu tout le fruit de ses souffrances, et mérité dès lors d'être déchiré par les lions furieux; puisqu'il se serait offert en sacrifice à un homme semblable à lui? Les confesseurs généreux de la foi n'auraient donc été que des désespérés et des fanatiques, qui auraient couru à la mort comme des insensés? La tradition des martyrs ne serait donc plus qu'une scène impie et sanglante? Les tyrans et les persécuteurs auraient donc été les défenseurs de la justice et de la gloire de la Divinité? Le christianisme lui-même, une secte sacrilége et profane? Le genre humain se serait donc abusé; et le sang des martyrs, loin d'avoir été la semence des fidèles, aurait inondé tout l'univers de superstition et d'idolâtrie? O Dieu! l'oreille de l'homme peut-elle entendre ces blasphèmes sans horreur? et que faut-il pour confondre l'incrédulité, que la montrer à elle-même.

Tels sont, mes frères, nos premiers devoirs envers Jésus-Christ : lui sacrifier nos inclinations, nos amis, nos proches, notre fortune, notre vie même, et en un mot tout ce qui devient un obstacle à notre salut; c'est confesser sa Divinité : c'est reconnaître que lui seul peut nous tenir lieu de tout ce que nous abandonnons pour lui, et nous rendre encore plus que nous ne quittons, en se donnant lui-même à nous. Il n'est que celui qui méprise le monde et tous ses plaisirs, dit l'apôtre saint Jean, qui confesse que Jésus-Christ est le Fils de Dieu, parce qu'il prononce par là que Jésus-Christ est plus grand que le monde, plus puissant pour nous rendre heureux, et par conséquent plus digne d'être aimé.

Mais ce n'est pas assez d'avoir considéré l'esprit du ministère de Jésus-Christ dans sa doctrine; il faut le considérer, en second lieu, dans les grâces et les bienfaits que l'univers a reçus de lui. Il est venu délivrer tous les hommes de la mort éternelle : d'ennemis de Dieu qu'ils étaient, il les a rendus ses enfants : il leur a ouvert le ciel; il leur a assuré la possession du royaume de Dieu et des biens immuables; il leur a porté la science du salut et la doctrine de la vérité. Ces dons si magnifiques n'ont pas même fini avec lui; assis à la droite de son Père, il les répand encore dans nos cœurs; tous nos maux trouvent encore en lui leur remède : il nous nourrit de son corps; il nous lave de nos souillures, en nous appliquant sans cesse le prix de son sang; il forme des pasteurs pour nous conduire; il inspire des prophètes pour nous enseigner; il sanctifie des justes pour nous animer par leur exemple; il est sans cesse présent dans nos cœurs pour en soulager toutes les misères : l'homme n'a point de passion que sa grâce ne guérisse, point d'affliction qu'elle ne rende aimable, point de vertu qui ne soit son ouvrage, en un mot, il nous assure lui-même qu'il est notre voie, notre vérité, notre vie, notre justice, notre rédemption, notre lumière. Quelle est cette nouvelle doctrine? Un homme seul peut-il être la source de tant de grâces aux autres hommes? Le Dieu souverain, si jaloux de sa gloire, peut-il nous attacher à une créature par des devoirs et des liens si intimes et si sacrés, que nous dépendions presque plus d'elle que de lui? Ne serait-il point à craindre qu'un homme devenu si utile et si nécessaire aux autres hommes n'en devînt enfin l'idole? qu'un homme auteur et distributeur de tant de grâces, et qui fait à notre égard l'office et toutes les fonctions d'un Dieu, n'en occupât aussi bientôt la place dans nos cœurs?

Car, remarquez, mes frères, que c'est la reconnaissance toute seule qui autrefois a fait les faux dieux. Les hommes, oubliant l'auteur de leur être et de l'univers, adorèrent d'abord l'air qui les faisait vivre, la terre qui les nourrissait, le soleil qui les éclairait, la lune qui présidait à la nuit : c'était là leur Cybèle, leur Apollon, leur Diane. Ils adorèrent les conquérants qui les avaient délivrés de leurs ennemis; les princes bienfaisants et équitables qui avaient rendu leurs sujets heureux et la mémoire de leur règne immortelle; et Jupiter et Hercule furent placés au rang des dieux, l'un par le nombre de ses victoires, l'autre par le bonheur et la tranquillité de son règne : les hommes, dans ces siècles de superstition et de crédulité, ne connaissaient point d'autres dieux que ceux qui leur faisaient du bien. Et tel est le caractère de l'homme; son culte n'est que son amour et sa reconnaissance.

Or, mes frères, quel homme a jamais fait tant de bien aux hommes que Jésus-Christ? Rappelez tout ce que les siècles païens nous rapportent de l'histoire de leurs dieux; et voyez s'ils ont cru leur devoir tout ce que l'incrédulité elle-même avoue avec les livres saints que le monde doit à Jésus-Christ. Aux uns, ils croyaient être redevables de la sérénité de l'air et d'une heureuse navigation; aux autres, de la fertilité des saisons; à leur Mars, du succès des batailles; à leur Janus, de la paix et de la tranquillité des peuples; de la santé, à leur Esculape. Mais que sont ces faibles bienfaits, si vous les comparez à ceux dont Jésus-Christ a comblé le monde? Il y a porté une paix éternelle, une sainteté durable, la justice et la vérité : il en a fait un monde nouveau et une terre nouvelle : ce n'est pas un peuple seul qu'il a comblé de biens, ce sont tous les peuples, c'est l'univers entier : et de plus, il n'est devenu notre bienfaiteur qu'en devenant notre victime.

Que pouvait-il faire de plus grand pour la terre? Si la reconnaissance a fait les dieux, Jésus-Christ pouvait-il manquer de trouver des adorateurs parmi les hommes; et était-il à propos que nous lui dussions tant, s'il pouvait y avoir de l'excès dans l'amour et dans la gratitude?

Encore, mes frères, si Jésus-Christ en mourant eût averti ses disciples que c'était au Seigneur tout seul qu'ils étaient redevables de tant de bienfaits; qu'il n'avait été lui-même que l'instrument et non pas l'auteur et la source de toutes ces grâces, et qu'ainsi ils devaient l'oublier et rendre à Dieu seul la gloire qui lui était due : mais il s'en faut bien que Jésus-Christ ne termine par de semblables instructions ses prodiges et son ministère. Non-seulement il ne veut pas que ses disciples l'oublient et cessent d'espérer en lui après sa mort; mais sur le point de les quitter, il les assure qu'il sera présent avec eux jusqu'à la consommation des siècles; il leur promet encore plus qu'il ne leur a donné, et se les attache par des liens indissolubles et immortels.

En effet, les promesses qu'il leur fait dans ce dernier moment sont encore plus surprenantes que les grâces mêmes qu'il leur avait accordées pendant sa vie. Premièrement, il leur promet l'esprit consolateur, qu'il appelle l'esprit de son Père : cet Esprit de vérité que le monde ne peut recevoir; cet Esprit de force qui devait former les martyrs; cet Esprit d'intelligence qui avait éclairé les prophètes; cet Esprit de sagesse qui devait conduire les pasteurs; cet Esprit de paix et de charité qui ne devait faire qu'un cœur et qu'une âme de tous les fidèles. Quel droit a Jésus-Christ sur l'Esprit de Dieu, pour en disposer à son gré et le promettre aux hommes, si ce n'est pas son esprit propre? Elie, montant au ciel, regarde comme une chose bien difficile de promettre à Elisée seul son double esprit de zèle et de prophétie : combien était-il plus éloigné de lui promettre l'Esprit éternel du Père céleste, cet Esprit de liberté qui souffle où il veut? Cependant les promesses de Jésus-Christ se sont accomplies; à peine est-il monté au ciel, que l'Esprit de Dieu se répand sur tous ses disciples; les simples deviennent plus savants que les sages et les philosophes; les faibles, plus forts que les tyrans; les insensés selon le monde, plus prudents que toute la sagesse du siècle. De nouveaux hommes paraissent sur la terre, animés d'un esprit nouveau : ils attirent tout après eux : ils changent la face de l'univers; et jusqu'à la fin des siècles cet Esprit animera son Eglise, formera des justes, confondra les incrédules, consolera ses disciples, les soutiendra au milieu des persécutions et des opprobres, et rendra témoignage au fond de leur cœur, qu'ils sont enfants de Dieu, et que ce titre auguste leur donne droit à des biens plus solides et plus vrais, que tous ceux dont le monde les dépouille.

Secondement, Jésus-Christ promet à ses disciples les clefs du ciel et de l'enfer, et le pouvoir de remettre les péchés. Quoi! mes frères, les Juifs sont scandalisés sur ce qu'il entreprend de les remettre lui-même, et qu'il paraît s'attribuer une puissance réservée à Dieu seul : mais quel sera le scandale de tous les peuples de la terre, lorsqu'ils liront dans son Evangile, qu'il a voulu laisser même cette puissance à ses disciples? Et s'il n'est pas Dieu, la folie et la témérité ont-elles jamais rien imaginé de semblable? Quel droit a-t-il en effet sur les consciences pour les lier ou les délier à son gré, et pour transmettre à des hommes faibles une puissance qu'il ne saurait exercer lui-même sans blasphème?

Troisièmement. Mais ce n'est pas assez; il promet encore à ses disciples le don des miracles; qu'ils ressusciteront les morts en son nom; qu'ils rendront la vue aux aveugles, la santé aux malades, l'usage de la parole aux muets; qu'ils seront maîtres de toute la nature. Moïse ne promet pas à ses disciples les dons miraculeux dont le Seigneur l'a favorisé : il sent bien que cette vertu lui est étrangère, et que le souverain Maître tout seul peut en favoriser qui bon lui semble. Aussi, lorsqu'après sa mort Josué arrête le soleil au milieu de sa course, pour achever la victoire sur les ennemis du peuple de Dieu, il ne commande pas à cet astre de s'arrêter au nom de Moïse; ce n'est pas de lui qu'il tient le pouvoir de faire obéir les astres mêmes; ce n'est pas à lui qu'il s'adresse lorsqu'il veut en user : mais les disciples de Jésus-Christ ne peuvent rien opérer qu'au nom de leur Maître; c'est en son nom qu'ils ressuscitent les morts et qu'ils redressent les boiteux; et sans ce nom divin, ils sont faibles comme les autres hommes. Le ministère et la puissance de Moïse finissent avec sa vie; le ministère et la puissance de Jésus-Christ ne commencent, pour ainsi dire, qu'après sa mort, et on nous assure que son règne doit être éternel.

Que dirai-je enfin? Il promet à ses disciples la conversion de l'univers, le triomphe de la croix, la docilité de tous les peuples de la terre, des philosophes, des Césars, des tyrans; et que son Evangile sera reçu du monde entier : mais tient-il le cœur de tous les hommes entre ses mains, pour répondre ainsi d'un changement, dont jusque-là le monde n'avait point eu d'exemple? Vous nous direz sans doute que Dieu révèle à son serviteur les choses futures. Mais vous vous trompez : s'il n'est pas Dieu, il n'est pas même prophète; ses prédictions sont des songes et des chimères : c'est un esprit imposteur qui le séduit et se mêle de l'instruire sur l'avenir, et les suites ont démenti la vérité de ses promesses : il prédit que tous les peuples assis dans les ombres de la mort vont ouvrir les yeux à la lumière; et il ne voit pas qu'ils vont retomber dans des ténèbres plus criminelles en l'adorant : il prédit que son Père sera glorifié, et que son Evangile lui formera partout des adorateurs en esprit et en vérité; et il ne voit pas que les hommes vont le déshonorer pour toujours, en lui égalant jusqu'à la fin des siècles ce Jésus qui ne devait être que son envoyé et son prophète : il prédit

que les idoles seront renversées, et il ne voit pas qu'il sera lui-même mis à leur place : il prédit qu'il se formera un peuple saint de toute langue et de toute tribu; et il ne voit pas qu'il vient seulement former un nouveau peuple d'idolâtres de toute nation, qui le placeront dans le temple comme le Dieu vivant, qui lui rapporteront toutes leurs actions, tout leur culte, tous leurs hommages ; qui feront tout pour sa gloire ; qui ne voudront dépendre que de lui, ne vivre que de lui et pour lui; n'avoir de force, de mouvement, de vertu que par lui; en un mot, qui l'adoreront, qui l'aimeront d'une manière mille fois plus spirituelle, plus intime, plus universelle, que les païens n'avaient jamais adoré leurs idoles. Ce n'est donc pas même ici un prophète; et ses proches selon la chair ne blasphèment donc point lorsqu'ils le prennent pour un frénétique et un insensé qui donne aux songes de son esprit échauffé tout le poids et toute la réalité des révélations et des mystères : *Quoniam in furorem versus est* (*Marc*, III, 21).

Voilà, mes frères, où mène l'incrédulité. Renversez le fondement qui est le Seigneur Jésus, Fils éternel du Dieu vivant, tout l'édifice s'écroule : ôtez le grand mystère de piété, toute la religion est un songe : retranchez de la doctrine des chrétiens Jésus-Christ Homme-Dieu, vous en retranchez tout le mérite de la foi, toute la consolation de l'espérance, tous les motifs de la charité. Aussi, mes frères, quel zèle les premiers disciples de l'Evangile ne firent-ils pas paraître contre ces hommes impies qui dès lors osèrent attaquer la gloire de la divinité de leur Maître? Ils sentaient bien que c'était attaquer la religion dans le cœur; que c'était leur ôter tout l'adoucissement de leurs persécutions et de leurs souffrances, toute l'assurance des promesses futures, toute la grandeur et la noblesse de leurs prétentions; et que ce principe une fois renversé, toute la religion s'en allait en fumée et n'était plus qu'une doctrine humaine et la secte d'un homme mortel, qui, comme les autres chefs, n'avait laissé que son nom à ses disciples.

Aussi, mes frères, les païens eux-mêmes reprochaient alors aux chrétiens de rendre à leur Christ des honneurs divins. Un proconsul romain (*Pline, ep.* I, 1), célèbre par ses ouvrages, rendant compte à l'empereur Trajan de leurs mœurs et de leur doctrine, après avoir été forcé d'avouer que les chrétiens étaient des hommes justes, innocents, équitables, et qu'ils s'assemblaient avant le lever du soleil, non pour s'engager entre eux à commettre des crimes et à troubler la tranquillité de l'empire, mais à vivre avec piété et avec justice, à détester les fraudes, les adultères, les désirs mêmes du bien d'autrui; il ne leur reproche que de chanter des hymnes et des cantiques en l'honneur de leur Christ, et de lui rendre les mêmes hommages qu'à un Dieu. Or, si ces premiers fidèles n'eussent pas rendu à Jésus-Christ des honneurs divins, ils se seraient justifiés de cette calomnie; ils auraient ôté ce scandale de leur religion, le seul presque qui révoltait le zèle des Juifs et la sagesse des gentils; ils auraient dit hautement : Nous n'adorons pas Jésus-Christ, et nous n'avons garde de transporter à la créature les honneurs et le culte qui n'est dû qu'à Dieu seul. Cependant ils ne se défendent pas contre cette accusation. Leurs apologistes réfutent toutes les autres calomnies dont les païens tâchaient de noircir leur doctrine ; ils se justifient sur tout le reste ; ils éclaircissent, ils confondent les plus légères accusations ; et leurs apologies adressées au sénat se font admirer à Rome même, et ferment partout la bouche à leurs ennemis. Et sur l'accusation d'idolâtrie envers Jésus-Christ, qui serait la plus criante et la plus horrible ; et sur le reproche qu'on leur fait d'adorer un crucifié, qui était le plus plausible et le plus capable de les décrier, qui devait être même le plus douloureux à des hommes si saints, si déclarés contre l'idolâtrie, si jaloux de la gloire de Dieu, ils ne disent mot; ils ne se défendent pas; ils justifient même cette accusation par leur silence : Que dis-je, par leur silence? Ils l'autorisent même par leur langage envers Jésus-Christ, en souffrant pour son nom, en mourant pour lui, en le confessant devant les tyrans, en expirant avec joie sur les gibets, dans l'attente consolante d'aller jouir de lui et de retrouver dans son sein une vie plus immortelle que celle qu'ils perdaient pour sa gloire. Ils souffraient le martyre, plutôt que de fléchir même le genou devant la statue des Césars, plutôt même que de souffrir que leurs amis d'entre les païens, par une compassion humaine, et pour les dérober au supplice, allassent faussement attester devant les magistrats, qu'ils avaient offert de l'encens aux idoles; et ils auraient souffert qu'on les accusât de rendre des honneurs divins à Jésus-Christ, sans jamais détruire cette fausse imputation? Ah! ils auraient publié le contraire sur les toits; ils se seraient exposés même à la mort, plutôt que de donner lieu à un soupçon si odieux et si exécrable. Que peut opposer ici l'incrédulité? Et si c'est une erreur de croire Jésus-Christ égal à Dieu; c'est donc une erreur qui est née avec l'Eglise et qui en a élevé tout l'édifice, qui a formé tant de martyrs et converti tout l'univers.

Mais quel fruit retirer de ce discours, mes frères? C'est que Jésus-Christ est le grand objet de la piété des chrétiens. Cependant à peine connaissons-nous Jésus-Christ : nous ne prenons pas garde que toutes les autres pratiques de piété sont, pour ainsi dire, arbitraires; mais que celle-ci est le fondement de la foi et du salut; que c'est ici la piété simple et sincère ; que méditer sans cesse Jésus-Christ, recourir à lui, se nourrir de sa doctrine, entrer dans l'esprit de ses mystères, étudier ses actions, ne compter que sur le mérite de son sang et de son sacrifice, est la seule science et le devoir le plus essentiel du fidèle. Souvenez-vous donc, mes frères, que la piété envers Jésus-Christ est l'esprit intime de la religion chrétienne ; que rien

n'est solide que ce que vous bâtirez sur ce fondement, et que le principal hommage qu'il exige de vous est que vous deveniez semblables à lui, et que sa vie soit le modèle de la vôtre, afin que, conformes à sa ressemblance, vous soyez du nombre de ceux qui seront participants de sa gloire.

Ainsi soit-il.

DISCOURS

SUR LES CARACTÈRES DE LA GRANDEUR DE JÉSUS-CHRIST (1).

Hic erit magnus

Il sera grand. Luc, I, 32.

Sire,

Quand les hommes augurent d'un jeune prince qu'il sera grand, cette idée ne réveille en eux que des victoires et des prospérités temporelles ; ils n'établissent sa grandeur future que sur des malheurs publics ; et les mêmes signes qui annoncent l'éclat de sa gloire, sont comme des présages sinistres qui ne promettent que des calamités au reste de la terre.

Mais ce n'est pas à ces marques vaines et lugubres de grandeur que l'ange annonce aujourd'hui à Marie que Jésus-Christ sera grand : le langage du ciel et de la vérité ne ressemble pas à l'erreur et à la vanité des adulations humaines ; et Dieu ne parle point comme l'homme.

Jésus-Christ sera grand, parce qu'il sera le Saint et le Fils de Dieu : *Sanctum vocabitur Filius Dei* (*Luc*, I, 35) ; parce qu'il sauvera son peuple : *Ipse enim salvum faciet populum suum* (*Matth.*, I, 21) ; parce que son règne ne finira point : *Et regni ejus non erit finis* (*Luc*, I, 33). Tels sont les caractères de sa grandeur : une grandeur de sainteté, une grandeur de miséricorde, une grandeur de perpétuité et de durée.

Et voilà les caractères de la véritable grandeur. Ce n'est pas, Sire, dans l'élévation de la naissance, dans l'éclat des titres et des victoires, dans l'étendue de la puissance et de l'autorité, que les princes et les grands doivent la chercher : ils ne seront grands comme Jésus-Christ qu'autant qu'ils seront saints, qu'ils seront utiles aux peuples et que leur vie et leur règne deviendront un modèle qui se perpétuera dans tous les siècles ; c'est-à-dire qu'ils auront, comme aujourd'hui, une grandeur de sainteté, une grandeur de miséricorde, une grandeur de perpétuité et de durée.

Sire,

PREMIÈRE PARTIE. — L'origine éternelle de Jésus-Christ, son titre de Fils de Dieu, qui est le titre essentiel de sa sainteté, l'est aussi de sa grandeur et de son éminence. Il n'est pas appelé grand parce qu'il compte des rois et des patriarches parmi ses ancêtres et que le sang le plus auguste de l'univers coule dans ses veines ; il est grand parce qu'il est le Saint et le Fils du Très-Haut ; toute sa grandeur a sa source dans le sein de Dieu, d'où il est sorti ; et le grand mystère de ses voies éternelles, qui se manifeste aujourd'hui, va puiser tout son éclat dans sa naissance divine.

Nous n'avons de grand que ce qui nous vient de Dieu. Oui, mes frères, que les grands se vantent d'avoir, comme Jésus-Christ, des princes et des rois parmi leurs ancêtres ; s'ils n'ont point d'autre gloire que celle de leurs aïeux, si toute leur grandeur est dans leur nom, si leurs titres sont leurs uniques vertus, s'il faut rappeler les siècles passés pour les trouver dignes de nos hommages, leur naissance les avilit et les déshonore, même selon le monde : on oppose sans cesse leur nom à leur personne ; le souvenir de leurs aïeux devient leur opprobre ; les histoires où sont écrites les grandes actions de leurs pères ne sont plus que des témoins qui déposent contre eux ; on cherche ces glorieux ancêtres dans leurs indignes successeurs ; on redemande à leurs noms les vertus qui ont autrefois honoré la patrie ; et cet amas de gloire dont ils ont hérité n'est plus qu'un poids de honte qui les flétrit et qui les accable.

Cependant la plupart portent sur leur front l'orgueil de leur origine ; ils comptent les degrés de leur grandeur par des siècles qui ne sont plus, par des dignités qu'ils ne possèdent plus, par des actions qu'ils n'ont point faites, par des aïeux dont il ne reste qu'une vile poussière, par des monuments que les temps ont effacés, et se croient au-dessus des autres hommes parce qu'il leur reste plus de débris domestiques de la rapidité des temps et qu'ils peuvent produire plus de titres que les autres hommes de la vanité des choses humaines.

Sans doute une haute naissance est une prérogative illustre, à laquelle le consentement des nations a attaché de tout temps des distinctions d'honneur et d'hommage ; mais ce n'est qu'un titre, ce n'est pas une vertu ; c'est un engagement à la gloire, ce n'est pas elle qui la donne ; c'est une leçon domestique et un motif honorable de grandeur, mais ce n'est pas ce qui nous fait grands ; c'est une succession d'honneur et de mérite, mais elle manque et s'éteint en nous dès que nous héritons du nom sans hériter des vertus qui l'ont rendu illustre : nous commençons, pour ainsi dire, une nouvelle race ; nous devenons des hommes nouveaux ; la noblesse n'est plus que pour notre nom, et la roture pour notre personne.

Mais si, devant le monde même, la naissance sans la vertu n'est plus qu'un vain ti-

(1) Pour le jour de l'Incarnation.

tre qui nous reproche sans cesse notre oisiveté et notre bassesse, qu'est-elle devant Dieu, qui ne voit de grand et de réel en nous que les dons de sa grâce et de son esprit qu'il y a mis lui-même?

C'est donc notre naissance selon la foi qui fait le plus glorieux de tous nos titres. Nous ne sommes grands que parce que nous sommes, comme Jésus-Christ, enfants de Dieu, et que nous soutenons la noblesse et l'excellence d'une si haute origine. C'est elle qui élève le chrétien au-dessus des rois et des princes de la terre; c'est par elle que nous entrons aujourd'hui dans tous les droits de Jésus-Christ, que tout est à nous, que tout l'univers n'est que pour nous; que les patriarches et tous les élus des siècles passés sont nos ancêtres; que nous devenons héritiers d'un royaume éternel, que nous jugerons les anges et les hommes; et que nous verrons un jour à nos pieds toutes les nations et toutes les puissances du siècle.

Telle est, Sire, la prérogative des enfants de Dieu. Aussi nos rois ont mis le titre de chrétien à la tête de tous les titres qui entourent et ennoblissent leur couronne, et le plus saint de vos prédécesseurs n'allait pas chercher la source et l'origine de sa grandeur dans le nombre des villes et des provinces soumises à son empire, mais dans le lieu seul où il avait été mis par le baptême au nombre des enfants de Dieu.

Mais, Sire, ce n'est pas assez, dit saint Jean (I, *Ep.* III, 1), d'en porter le nom, il faut l'être en effet : *Ut filii Dei nominemur et simus.* Si les enfants des rois, dégénérant de leur auguste naissance; n'avaient que des inclinations basses et vulgaires; s'ils se proposaient la fortune d'un vil artisan comme l'objet le plus digne de leur cœur et seul capable de remplir leurs grandes destinées; si, perdant de vue le trône où ils doivent un jour être élevés, ils ne connaissaient rien de plus grand que de ramper dans la boue et d'être confondus par leurs sentiments et leurs occupations avec la plus vile populace; quel opprobre pour leur nom et pour la nation qui attendrait de tels maîtres!

Tels, et encore plus coupables, Sire, sont les enfants de Dieu, quand ils se dégradent jusqu'à vivre comme les enfants du siècle. La grâce de votre baptême vous a élevé encore plus haut que la gloire de votre naissance, quoiqu'elle soit la plus auguste de l'univers. Par celle-ci, vous n'êtes qu'un roi temporel; l'autre vous rend héritier d'un royaume éternel : la première ne vous fait que l'enfant des rois, par l'autre vous êtes devenu l'enfant de Dieu. Tous les jours nous voyons croître et se développer dans Votre Majesté des sentiments et des inclinations dignes de la naissance que vous avez eue des rois vos ancêtres; mais ce ne serait rien si vous n'en montriez encore qui répondissent à la grandeur de la naissance que vous tenez de Dieu, lequel vous a mis par le baptême au nombre de ses enfants.

Or par tout ce qu'exige une naissance royale, iugez, Sire, de ce que doit exiger une naissance toute divine. Si les enfants des rois doivent être au-dessus des autres hommes, si la moindre bassesse les déshonore; si le plus léger défaut de courage est une tache qui flétrit tout l'éclat de leur naissance; si on leur fait un crime d'une simple inégalité d'humeur; s'il faut qu'ils soient plus vaillants, plus sages, plus circonspects, plus doux, plus affables, plus humains, plus grands que le reste des hommes; si le monde exige tant des enfants de la terre, qu'est-ce que Dieu ne doit pas demander des enfants du ciel? Quelle innocence, quelle pureté de désirs, quelle élévation de sentiments, quelle supériorité au-dessus des sens et des passions, quel mépris pour tout ce qui n'est pas éternel? Qu'il faut être grand pour soutenir l'éminence d'une si haute origine! premier caractère de la grandeur de Jésus-Christ; une grandeur de sainteté : *Hic erit magnus, et Filius Altissimi vocabitur.*

Deuxième partie. — Mais en second lieu, il sera grand parce qu'il sauvera son peuple: *Ipse enim salvum faciet populum suum,* second caractère de sa grandeur, une grandeur de miséricorde.

Il ne descend sur la terre que pour combler les hommes de ses bienfaits. Nous étions sous la servitude et sous la malédiction, et il vient rompre nos chaînes et nous mettre en liberté; nous étions ennemis de Dieu et étrangers à ses promesses, et il vient nous réconcilier avec lui et nous rendre citoyens des saints et enfants d'une nouvelle alliance; nous vivions sans loi, sans joug, sans Dieu dans ce monde, et il vient être notre loi, notre vérité, notre justice, et répandre l'abondance de ses dons et de ses grâces sur tout l'univers. En un mot, il vient renouveler toute la nature, sanctifier ce qui était souillé, fortifier ce qui était faible, sauver ce qui était perdu, réunir ce qui était divisé. Quelle grandeur! car il n'y a rien de si grand que de pouvoir être utile à tous les hommes.

Et telle est la grandeur où les princes et les souverains, et tout ce qui porte le nom de grand sur la terre, doivent aspirer: ils ne peuvent être grands qu'en se rendant utiles aux peuples et leur portant, comme Jésus-Christ, la liberté, la paix et l'abondance.

Je dis la liberté, non celle qui favorise les passions et la licence : c'est un nouveau joug et une servitude honteuse que ce funeste libertinage; et la règle des mœurs est le premier principe de la félicité et de l'affermissement des empires. Ce n'est pas celle encore, ou qui s'élève contre l'autorité légitime, ou qui veut partager avec le souverain celle qui réside en lui seul; et, sous prétexte de la modérer, l'anéantir et l'éteindre. Il n'y a de bonheur pour les peuples que dans l'ordre et dans la soumission : pour peu qu'ils s'écartent du point fixe de l'obéissance, le gouvernement n'a plus de règle : chacun veut être à lui-même sa loi; la confusion, les troubles, les dissensions, les attentats, l'impunité, naissent bientôt de l'indépendance; et les souverains ne sauraient rendre leurs sujets heureux qu'en les tenant soumis à l'autorité,

et leur rendant en même temps l'assujétissement doux et aimable.

La liberté, Sire, que les princes doivent à leurs peuples, c'est la liberté des lois. Vous êtes le maître de la vie et de la fortune de vos sujets; mais vous ne pouvez en disposer que selon les lois : vous ne connaissez que Dieu seul au-dessus de vous, il est vrai; mais les lois doivent avoir plus d'autorité que vous-même : vous ne commandez pas à des esclaves, vous commandez à une nation libre et belliqueuse, aussi jalouse de sa liberté que de sa fidélité, et dont la soumission est d'autant plus sûre, qu'elle est fondée sur l'amour qu'elle a pour ses maîtres. Ses rois peuvent tout sur elle, parce que sa tendresse et sa fidélité ne mettent point de bornes à son obéissance; mais il faut que ses rois en mettent eux-mêmes à leur autorité, et que plus son amour ne connaît point d'autre loi qu'une soumission aveugle, plus ses rois n'exigent de sa soumission que ce que les lois leur permettent d'en exiger : autrement ils ne sont plus les pères et les protecteurs de leurs peuples, ils en sont les ennemis et les oppresseurs, ils ne règnent pas sur leurs sujets, ils les subjuguent.

La puissance de votre auguste bisaïeul sur la nation a passé celle de tous les rois vos ancêtres : un règne long et glorieux l'avait affermie, sa haute sagesse la soutenait, et l'amour de ses sujets n'y mettait presque plus de bornes; cependant il a su plus d'une fois la faire céder aux lois, les prendre pour arbitres entre lui et ses sujets, et soumettre noblement ses intérêts à leurs décisions.

Ce n'est donc pas le souverain, c'est la loi, Sire, qui doit régner sur les peuples. Vous n'en êtes que le ministre et le premier dépositaire : c'est elle qui doit régler l'usage de l'autorité, et c'est par elle que l'autorité n'est plus un joug pour les sujets, mais une règle qui les conduit, un secours qui les protége, une vigilance paternelle, qui ne s'assure leur soumission que parce qu'elle s'assure leur tendresse. Les hommes croient être libres quand ils ne sont gouvernés que par les lois : leur soumission fait alors tout leur bonheur, parce qu'elle fait toute leur tranquillité et toute leur confiance. Les passions, les volontés injustes, les désirs excessifs et ambitieux que les princes mêlent à l'usage de l'autorité, loin de l'étendre, l'affaiblissent; ils deviennent moins puissants dès qu'ils veulent l'être plus que les lois; ils perdent en croyant gagner; tout ce qui rend l'autorité injuste et odieuse l'énerve et la diminue; la source de leur puissance est dans le cœur de leurs sujets; et quelque absolus qu'ils paraissent, on peut dire qu'ils perdent leur véritable pouvoir, dès qu'ils perdent l'amour de ceux qui les servent.

J'ai dit encore la paix et l'abondance, qui sont toujours les fruits heureux de la liberté dont nous venons de parler; et voilà les biens que Jésus-Christ vient apporter sur la terre; il n'est grand, que parce qu'il est le bienfaiteur de tous les hommes.

Oui, Sire, il faut être utile aux hommes, pour être grand dans l'opinion des hommes. C'est la reconnaissance qui les porta autrefois à se faire des dieux mêmes de leurs bienfaiteurs : ils adorèrent la terre qui les nourrissait, le soleil qui les éclairait, des princes bienfaisants, un Jupiter, roi de Crète, un Osiris, roi d'Egypte, qui avaient donné des lois sages à leurs sujets, qui avaient été les pères de leurs peuples, et les avaient rendus heureux pendant leur règne; l'amour et le respect qu'inspire la reconnaissance fut si vif, qu'il dégénéra même en culte.

Il faut mettre les hommes dans les intérêts de notre gloire, si nous voulons qu'elle soit immortelle; et nous ne pouvons les y mettre que par nos bienfaits. Les grands talents et les titres qui nous élèvent au-dessus d'eux, et qui ne font rien à leur bonheur, les éblouissent sans les toucher, et deviennent plutôt l'objet de l'envie que de l'affection et de l'estime publique. Les louanges que nous donnons aux autres se rapportent toujours par quelque endroit à nous-mêmes : c'est l'intérêt ou la vanité qui en sont les sources secrètes, car tous les hommes sont vains et n'agissent presque que pour eux; et d'ordinaire ils n'aiment pas à donner en pure perte des louanges qui les humilient et qui sont comme des aveux publics de la supériorité qu'on a sur eux; mais la reconnaissance l'emporte sur la vanité, et l'orgueil souffre sans peine que nos bienfaiteurs soient en même temps nos supérieurs et nos maîtres.

Non, Sire, un prince qui n'a eu que des vertus militaires, n'est pas assuré d'être grand dans la postérité. Il n'a travaillé que pour lui, il n'a rien fait pour ses peuples, et ce sont les peuples qui assurent toujours la gloire et la grandeur du souverain. Il pourra passer pour un grand conquérant, mais on ne le regardera jamais comme un grand roi : il aura gagné des batailles, mais il n'aura pas gagné le cœur de ses sujets; il aura conquis des provinces étrangères, mais il aura épuisé les siennes; en un mot, il aura conduit habilement des armées, mais il aura mal gouverné ses sujets.

Mais, Sire, un prince qui n'a cherché sa gloire que dans le bonheur de ses sujets; qui a préféré la paix et la tranquillité qui seule peut les rendre heureux, à des victoires qui n'eussent été que pour lui seul et qui n'auraient abouti qu'à flatter sa vanité; un prince qui ne s'est regardé que comme l'homme de ses peuples; qui a cru que ses trésors les plus précieux étaient les cœurs de ses sujets; un prince qui par la sagesse de ses lois et de ses exemples a banni les désordres de son Etat, corrigé les abus, conservé la bienséance des mœurs publiques, maintenu chacun à sa place, réprimé le luxe et la licence, toujours plus funestes aux empires que les guerres et les calamités les plus tristes, rendu au culte et à la religion de ses pères l'autorité, l'éclat, la majesté, l'uniformité qui en perpétuent le respect parmi les peuples; maintenu le sacré dépôt de la foi contre toutes les entreprises des esprits indociles et inquiets; qui a regardé ses sujets comme ses enfants, son royaume comme sa famille, et qui n'a usé de sa

puissance que pour la félicité de ceux qui la lui avaient confiée; un prince de ce caractère sera toujours grand, parce qu'il l'est dans le cœur des peuples. Les pères raconteront à leurs enfants le bonheur qu'ils eurent de vivre sous un si bon maître; ceux-ci le rendront à leurs neveux, et dans chaque famille, ce souvenir conservé d'âge en âge, deviendra comme un monument domestique élevé dans l'enceinte des murs paternels, qui perpétuera la mémoire d'un si bon roi dans tous les siècles.

Non, Sire, ce ne sont pas les statues et les inscriptions qui immortalisent les princes; elles deviennent tôt ou tard le triste jouet des temps et de la vicissitude des choses humaines. En vain Rome et la Grèce avaient autrefois multiplié à l'infini les images de leurs rois et de leurs Césars, et épuisé toute la science de l'art pour les rendre plus précieuses aux siècles suivants; de tous ces monuments superbes, à peine un seul est venu jusqu'à nous. Ce qui n'est écrit que sur le marbre et sur l'airain est bientôt effacé; ce qui est écrit dans les cœurs demeure toujours.

Troisième partie.—Aussi le dernier caractère de la grandeur de Jésus-Christ, c'est la durée et la perpétuité de son règne: *Et regni ejus non erit finis.* Il était hier, il est aujourd'hui, et il sera dans tous les siècles : ses bienfaits perpétueront sa royauté et sa puissance; les hommes de tous les temps le reconnaîtront, l'adoreront comme leur chef, leur libérateur, leur pontife toujours vivant, et qui s'offre toujours pour nous à son Père : il sera même le prince de l'éternité; il régnera sur tous les élus dans le ciel; et l'Eglise triomphante ne sera pas moins son royaume et son héritage, que celle qui combat sur la terre. C'est ici une grandeur de perpétuité et de durée.

En effet, la gloire qui doit finir avec nous est toujours fausse. Elle était donnée à nos titres plus qu'à nos vertus : c'était un faux éclat qui environnait nos places, mais qui ne sortait pas de nous-mêmes : nous étions sans cesse entourés d'admirateurs, et vides au dedans des qualités qu'on admire: cette gloire était le fruit de l'erreur et de l'adulation; et il n'est pas étonnant de la voir finir avec elles. Telle est la gloire de la plupart des princes et des grands : on honore leurs cendres encore fumantes, d'un reste d'éloges : on ajoute encore cette vaine décoration à celle de leur pompe funèbre; mais tout s'éclipse et s'évanouit le lendemain : on a honte des louanges qu'on leur a données; c'est un langage suranné et insipide qu'on n'oserait plus parler : on en voit presque rougir les monuments publics où elles sont encore écrites, et où elles ne semblent subsister que pour rappeler publiquement un souvenir qui les désavoue. Ainsi les adulations ne survivent jamais à leurs héros; et les éloges mercenaires, loin d'immortaliser la gloire des princes, n'immortalisent que la bassesse, l'intérêt et la lâcheté de ceux qui ont été capables de les donner.

Pour connaître la grandeur véritable des souverains et des grands, il faut la chercher dans les siècles qui sont venus après eux; plus même ils s'éloignent de nous, plus leur gloire croît et s'affermit, lorsqu'elle a pris sa source dans l'amour des peuples. On dispute encore aujourd'hui à un de vos plus vaillants prédécesseurs les éloges magnifiques que son siècle lui donna à l'envi; et malgré la gloire de Marignan, on doute si la valeur doit le faire compter parmi les grands rois qui ont occupé votre trône : et avec moins de ces talents brillants qui font les héros, et plus de ces vertus pacifiques qui font les bons rois, son prédécesseur sera toujours grand dans nos histoires, parce qu'il sera toujours cher à la nation dont il fut le père. On ne compte pour rien les éloges donnés aux souverains pendant leur règne, s'ils ne sont répétés sous les règnes suivants : c'est là que la postérité toujours équitable, ou les dégrade d'une gloire dont ils n'étaient redevables qu'à leur puissance et à leur rang, ou leur conserve un rang qu'ils durent à leur vertu bien plus qu'à leur puissance. Il faut, Sire, que la vie d'un grand roi puisse être proposée comme une règle à ses successeurs, et que son règne devienne le modèle de tous les règnes à venir : c'est par là qu'il sera, si je l'ose dire, éternel, comme le règne de Jésus-Christ: *Et regni ejus non erit finis.*

Le règne de David fut toujours le modèle des bons rois de Juda, et sa durée égala celle du trône de Jérusalem. Ce ne furent pas ses victoires toutes seules qui le rendirent le modèle des rois ses successeurs : Saül en avait remporté comme lui sur les Philistins et sur les Amalécites. Ce fut sa piété envers Dieu, son amour pour son peuple, son zèle pour la loi et pour la religion de ses pères, sa soumission à Dieu dans les disgrâces, sa modération dans la victoire et dans la prospérité, son respect pour les prophètes qui venaient de la part de Dieu l'avertir de ses devoirs et lui ouvrir les yeux sur ses faiblesses; les larmes publiques de pénitence et de piété dont il baigna son trône, pour expier le scandale de sa chute; les richesses immenses qu'il amassa pour élever un temple au Dieu de ses pères; sa confiance dans le grand prêtre et dans les ministres du culte saint; le soin qu'il prit d'inspirer à son fils Salomon les maximes de la vertu et de la sagesse; et enfin le bon ordre et la justice des lois qu'il établit dans tout Israël.

Voilà, Sire, la grandeur que Votre Majesté doit se proposer. Régnez de manière que votre règne puisse être éternel; que non-seulement il vous assure la royauté immortelle des enfants de Dieu, mais encore, que dans tous les âges qui suivront, on vous propose aux princes vos successeurs, comme le modèle des bons rois.

Ce ne sera pas seulement en remportant des victoires que vous deviendrez un grand roi : ce sera votre amour pour vos peuples, votre fidélité envers Dieu, votre zèle pour la religion de vos pères, votre attention à rendre vos sujets heureux, qui feront de votre règne le plus bel endroit de nos histoires, et le modèle de tous les règnes à venir.

Aimez vos peuples, Sire, et que ces mêmes paroles si souvent portées à vos oreilles trouvent toujours un accès favorable dans votre cœur. Soyez tendre, humain, affable, touché de leurs misères, compatissant à leurs besoins, et vous serez un grand roi; et la durée de votre règne égalera celle de la monarchie. Dieu vous a établi sur une nation qui aime ses princes, et qui, par cela seul, mérite d'en être aimée. Dans un royaume où les peuples naissent, pour ainsi dire, bons sujets, il faut que les souverains naissent de bons maîtres. Vous voyez déjà tous les cœurs voler après vous. Sire, l'amour ne peut se payer que par l'amour; et vous ne seriez pas digne de la tendresse de vos sujets, si vous leur refusiez la vôtre.

Il n'y a point d'autre gloire pour les rois : leur grandeur est toute dans l'amour de leurs peuples : ce sont eux qui perpétuent de siècle en siècle la mémoire des bons princes. Et quelle gloire en effet pour un roi, de régner encore après sa mort sur les cœurs de ses sujets ! d'être sûr que, dans tous les temps à venir, les peuples, ou regretteront de n'avoir pas vécu sous son règne, ou se féliciteront d'avoir un roi qui lui ressemble ! Quelle gloire, Sire, de faire dire de soi dans toute la suite des siècles, comme la reine de Saba le disait de Salomon : Heureux ceux qui le virent et qui vécurent sous la douceur de ses lois et de son empire ! Heureux l'âge qui montra à la terre un si bon maître ! Heureuses les villes et les campagnes, qui virent revivre sous son règne l'abondance, la paix, la joie, la justice, l'innocence des âges les plus fortunés ! Heureuse la nation que le ciel favorisera un jour d'un prince qui lui soit semblable !

Grand Dieu ! c'est vous seul qui donnez les bons rois aux peuples ; et c'est le plus grand don que vous puissiez faire à la terre. Vous tenez encore entre vos mains l'enfant auguste que vous destinez à la monarchie : son âge, son innocence, le laissent encore l'ouvrage commencé de vos miséricordes : il n'est pas encore sorti de dessous la main qui le forme et qui l'achève. Grand Dieu ! il est encore temps; formez-le pour le bonheur des peuples à qui vous l'avez réservé; et que cette prière si souvent ici renouvelée ne lasse pas votre bonté, puisqu'elle intéresse si fort le salut et la félicité d'une nation que vous avez toujours protégée.

C'est sous les bons rois que votre culte s'affermit ; que la foi triomphe des erreurs ; que l'affreuse incrédulité est bannie ou obligée de se cacher; que les nouvelles doctrines sont proscrites ; que les esprits rebelles ne trouvent de protection et de sûreté que dans l'obéissance et dans l'unité; que vos ministres, paisibles dans l'exercice de leurs fonctions, et veillant sans cesse à la conservation du dépôt, voient l'autorité de l'empire donner les mains à celle du sacerdoce, et que tous les cœurs, déjà réunis aux pieds du trône, portent la même union et la même concorde aux pieds des autels. Ajoutez donc en lui de jour en jour, ô mon Dieu ! de ces traits heureux qui promettent de bons rois à leurs peuples : que l'ouvrage de vos miséricordes croisse et se développe tous les jours en lui avec ses années. Nous ne vous demandons pas qu'il devienne le vainqueur de l'Europe, nous vous demandons qu'il soit le père de son peuple. C'est la puissance de votre bras qui nous l'a conservé, en frappant autour de son berceau tout le reste de sa famille royale ; que ce soit elle qui nous le forme et qui nous le prépare : il est, comme Moïse, l'enfant sauvé des funérailles de toute sa race ; qu'il soit comme lui, le sauveur et le libérateur de son peuple ; que ce premier prodige, qui l'a retiré du sein de la mort, soit pour nous le présage assuré de ceux que vous nous faites espérer sous son empire.

Ainsi soit-il.

DISCOURS

SUR LE VÉRITABLE CULTE (1).

Populus hic labiis me honorat; cor autem eorum longe est a me.

Ce peuple m'honore des lèvres, et son cœur est loin de moi. Matth., XV, 8.

Voici, mes frères, la nouvelle alliance, c'est-à-dire la religion du cœur, établie; le culte spirituel élevé sur les ruines de la superstition et de l'hypocrisie ; l'obéissance et la miséricorde préférées aux offrandes et aux victimes ; l'esprit qui vivifie, opposé à la lettre qui tue; la chair qui ne sert de rien, rejetée; la piété qui est utile à tout, annoncée; en un mot, les traditions humaines, les doctrines nouvelles, les erreurs populaires, la religion des sens ou condamnée dans ses abus, ou réglée dans ses usages.

Je sais que l'hérésie trouva, le siècle passé, dans ces paroles de mon texte, des occasions d'erreur et des prétextes de calomnie : elle accusa l'Eglise d'avoir succédé en ce point aux erreurs de la synagogue. L'institution sainte de nos sacrements, les honneurs rendus aux saints et à Marie, les abstinences et les veilles, la décoration des temples et des autels, l'appareil extérieur et respectable du culte, les pratiques les plus universelles et les plus anciennes, celles dont l'origine cachée dans les temps reculés fait de l'ignorance même où l'on est de leur établissement la preuve la plus décisive de leur sainteté : tout

(1) Pour le mercredi de la troisième semaine de carême.

cela ne fut plus dans la bouche du schisme que des traditions humaines contraires à la loi de Dieu, et les abus où l'ignorance et la superstition avaient conduit les simples, aux siècles précédents, nous furent imputés comme la croyance commune et la foi de toutes les Eglises.

Vous avez depuis, ô mon Dieu, réparé les ruines de votre maison; vous avez rassemblé les dispersions d'Israël. La terre heureuse que nous habitons n'a plus que le même langage; le mur funeste de séparation est détruit, et votre sanctuaire voit dans son enceinte Samarie et Jérusalem ne former plus, comme autrefois, qu'un même peuple aux pieds de vos autels. C'est à vous maintenant, Seigneur, à changer le dedans, à ramener les cœurs, à éclairer des esprits qui peut-être n'ont plié que sous le bras de l'homme; afin que non-seulement il n'y ait qu'un seul bercail et qu'un pasteur, mais même qu'un cœur et qu'une âme dans votre Eglise.

Mais à nos prières, mes frères, il faut joindre vos exemples : vos mœurs doivent achever de désabuser nos frères revenus à nous, encore plus que nos instructions; et comment voulez-vous que nous leur inspirions du respect pour les saintes pratiques du culte, tandis que vous les autoriserez à les mépriser en les méprisant vous-mêmes, ou à les regarder comme des superstitions par l'abus que vous en ferez ?

Dans le dessein donc que je me suis proposé de vous entretenir sur une matière si utile, c'est-à-dire, de vous expliquer les règles de la piété chrétienne et l'esprit du véritable culte, je veux combattre deux erreurs opposées et qui me paraissent ici également dangereuses. Il est des fidèles parmi nous qui se font honneur de mépriser toutes les pratiques extérieures de piété, qui les traitent de dévotions populaires et nous disent sans cesse que Dieu ne regarde que le cœur, et que tout le reste est inutile : première erreur qu'il importe de combattre. Il en est d'autres qui, négligeant l'essentiel de la loi, mettent en ces vains dehors toute leur religion et toute leur confiance; seconde erreur, sur laquelle je tâcherai de vous instruire. Ne rejetez pas les pratiques extérieures du culte et de la piété; ce serait un orgueil et une singularité blâmable, et vous n'adoreriez pas le Seigneur en vérité : ne comptez pas sur cet extérieur jusqu'à croire que, sans vous appliquer à purifier votre cœur et à régler vos mœurs, cet extérieur tout seul suffira pour vous rendre agréables à Dieu; ce serait l'erreur des pharisiens, et vous n'adoreriez pas le Seigneur en esprit. Ne méprisez pas l'extérieur du culte et de la piété; n'en abusez pas : voilà tout le dessein de ce discours. Implorons les lumières, etc. *Ave, Maria.*

Première partie.— Je suppose d'abord, mes frères, que le véritable culte, si nous le considérons en lui-même et sans aucun rapport à l'état présent de l'homme, est purement intérieur et se consomme tout entier dans le cœur. Adorer l'Etre souverain, contempler ses divines perfections, s'unir à lui par les saints mouvements d'un amour pur et parfait, la louange, la bénédiction, l'action de grâces, c'est toute la religion des esprits bienheureux; c'est celle des justes qui nous ont précédés avec le signe de la foi : c'eût été la religion de l'homme innocent, dit saint Augustin, si, déchu de cet état de justice où il avait été d'abord créé, on ne l'eût pas condamné à ramper sur la terre et à ne pouvoir s'élever à son créateur que par le ministère des mêmes créatures qui l'en avaient éloigné.

Successeurs de son infidélité, nous le sommes de sa peine; enfants d'un père charnel, nous naissons charnels comme lui : notre âme, enveloppée dans les sens, ne peut presque plus se passer de leur ministère; il faut à notre culte des objets sensibles, qui aident notre foi, qui réveillent notre amour, qui nourrissent notre espérance, qui facilitent notre attention, qui sanctifient l'usage de nos sens, qui nous unissent même à nos frères : telle est la religion de la terre; ce sont des symboles, des ombres, des énigmes qui nous fixent, qui nous purifient, qui nous réunissent. Abel offrit des sacrifices, Enos invoqua le nom du Seigneur avec l'appareil des cérémonies sensibles; les patriarches dressèrent des autels : la loi vit multiplier à l'infini ses pratiques et ses observances : l'Eglise, plus spirituelle, en eut moins; mais elle en eut : un Dieu même manifesté en chair y devint visible, pour s'insinuer, à la faveur de nos sens, jusque dans nos cœurs; et ce mystère, continué sur nos autels sous des signes mystiques, doit servir jusqu'à la consommation des siècles et d'exercice et de consolation à notre foi.

Les hommes ne peuvent donc se passer d'un culte extérieur qui les réunisse, qui les discerne des infidèles et des errants, qui édifie même leurs frères, qui soit une confession publique de leur foi : voilà pourquoi Jésus-Christ a rassemblé ses disciples sous un chef et sous des pasteurs visibles, les a unis entre eux par la participation extérieure des mêmes sacrements, les a assujettis aux mêmes signes sensibles, et a donné à son Eglise un caractère éclatant de visibilité, auquel on ne peut se méprendre, et qui lui a toujours servi de rempart contre toutes les sectes et les esprits d'erreur, qui, dans tous les temps, ont voulu s'élever contre elle.

Cependant ce n'est pas l'hérésie seule qui a prétendu borner tout le culte à l'intérieur et regarder toutes les pratiques sensibles comme des superstitions populaires ou des dévotions inutiles. On peut dire que cette orgueilleuse erreur a régné de tout temps dans le monde. Nous entendons dire tous les jours que la véritable piété est dans le cœur; qu'on peut être homme de bien, juste, sincère, humain, généreux sans lever l'étendard, sans courir à toutes les dévotions, sans se faire un monstre d'un vain discernement de viandes, dont la santé peut souffrir, parce que ce n'est pas ce qui entre par la bouche qui souille l'homme, mais ce qui sort du cœur; sans une exactitude puérile sur certaines pratiques que les cloîtres, plutôt que les apôtres, ont

introduites dans la religion ; et que les devoirs du christianisme sont plus spirituels, plus sublimes, plus dignes de la raison que tout ce détail de dévotion auquel on assujettit les simples : c'est-à-dire que la sagesse du monde oppose trois prétextes pour autoriser une si dangereuse illusion : l'inutilité de l'extérieur, la faible simplicité de l'extérieur, l'abus de l'extérieur. Combattons ces prétextes et établissons l'utilité, la sagesse et le véritable usage du culte extérieur.

Vous nous opposez en premier lieu que l'essentiel de la dévotion est dans le cœur et que tous ces dehors sont inutiles. Mais je pourrais vous demander d'abord : En bannissant cet extérieur que vous croyez si inutile, êtes-vous du moins fidèle à cet essentiel auquel vous vous retranchez ? En méprisant tout ce que vous croyez de surcroît dans la religion, accomplissez-vous du moins tout ce dont la loi de Dieu vous fait un devoir indispensable ? En croyant qu'il suffit de donner le cœur à Dieu, le lui donnez-vous du moins, tandis que tous les dehors sont encore au monde ? j'en appelle ici à votre conscience. Glorifiez-vous Dieu dans votre corps, et ne le faites-vous pas servir à des passions injustes ? Remplissez-vous tous vos devoirs de père, d'époux, de maître, d'homme public, de chrétien ? N'avez-vous rien à vous reprocher sur l'usage de vos biens, sur les fonctions de vos charges, sur la nature de vos affaires, sur le bon ordre de vos familles ? Portez-vous un cœur libre de toute haine, de toute jalousie, de toute animosité envers vos frères ? Leur innocence, leur réputation, leur fortune ne perd-elle jamais rien par vos intrigues ou par vos discours ? Préférez-vous Dieu à tout, à vos intérêts, à votre fortune, à vos plaisirs, à vos penchants ? et la perte de tout ne vous paraît-elle rien à l'égal de lui déplaire ? Vous renoncez-vous sans cesse vous-même ? vivez-vous de la foi ? Ne comptez-vous pour rien tout ce qui passe ? Regardez-vous le monde comme l'ennemi de Dieu ? Gémissez-vous sur les égarements de vos mœurs passées ? Portez-vous un cœur pénitent, humilié, brisé sous un extérieur encore mondain ? Avez-vous horreur de la seule apparence du mal ? en fuyez-vous les occasions, en cherchez-vous les remèdes ? Voilà cet essentiel que vous nous vantez tant : y êtes-vous fidèle ? Non, mes frères, il n'est que les âmes livrées au monde et à ses amusements qui nous redisent sans cesse qu'il suffit de donner le cœur à Dieu, et que c'est là l'essentiel. C'est que, comme il est visible qu'elles ne lui donnent pas les dehors, il faut, pour se calmer, qu'elles tâchent de se persuader que les dehors ne sont pas nécessaires et qu'elles se retranchent sur le cœur, qui ne nous est jamais connu à nous-mêmes, et sur lequel il est bien plus aisé à chacun de se méprendre.

Mais, mes frères, quand le cœur est enfin réglé et qu'on a donné sincèrement à Dieu son amour et ses affections, ah ! on ne s'avise guère de lui disputer les dehors et la profession extérieure des sentiments de salut qu'il nous inspire. C'est le sacrifice du cœur et des passions qui coûte et qui fait la grande difficulté de la vertu. Ainsi quand une fois on en est venu là, tout le reste ne coûte plus rien, tout s'aplanit, tout devient facile ; tous les attachements extérieurs, n'ayant plus de racine dans le cœur, tombent d'eux-mêmes et ne tiennent plus à rien. Aussi on voit bien tous les jours des personnes dans le monde, lesquelles, avec un cœur encore mondain et déréglé, font des œuvres extérieures de piété, remplissent des devoirs publics de miséricorde, soutiennent des œuvres saintes. Les âmes même les plus mondaines et les plus engagées dans les passions mêlent d'ordinaire à leurs plaisirs et à leurs faiblesses honteuses quelques œuvres extérieures de religion et de miséricorde, pour se calmer dans une vie toute criminelle, ou pour s'en diminuer à elles-mêmes l'horreur et l'infamie : mais on n'en voit point qui, après avoir donné sincèrement leur cœur à Dieu, rompu tous les attachements des passions et éloigné toutes les occasions du crime, ne donnent aucune marque extérieure de leur changement, persévèrent dans les mêmes liaisons, les mêmes plaisirs, les mêmes inutilités, le même éloignement des choses saintes et des devoirs extérieurs de la piété ; ne changent rien au dehors et bornent toute leur conversion à un changement chimérique qui ne paraît point, tandis que tout ce qui paraît est encore le même. Ah ! il en coûterait trop pour ne pas donner des témoignages extérieurs de respect au Dieu qu'on aime et qu'on adore ; on se reprocherait de n'avoir pas assez d'empressement pour tout ce qui tend à l'honorer ; à peine la religion fournit-elle assez de moyens et de pratiques pour satisfaire à l'amour d'un cœur fidèle. En un mot, on peut bien, avec un cœur encore mondain, remplir quelques devoirs extérieurs de piété ; mais quand le cœur est une fois chrétien, on ne saurait plus se les interdire.

D'ailleurs, la même loi qui nous oblige de croire de cœur, nous ordonne de confesser de bouche et de donner des marques publiques et éclatantes de notre foi et de notre piété. Premièrement, pour rendre gloire au Seigneur, à qui nous appartenons, et reconnaître devant tous les hommes, que lui seul mérite nos adorations et nos hommages. Secondement, pour ne pas cacher par une ingratitude criminelle les faveurs secrètes dont il nous a comblés, et porter tous les témoins de ses miséricordes sur nous, à joindre leurs actions de grâces aux nôtres. Troisièmement, pour ne pas retenir la vérité dans l'injustice par une timidité indigne de la grandeur du maître que nous servons et injurieuse à la bonté du Dieu qui nous a éclairés. Quatrièmement, pour édifier nos frères et les animer à la vertu par nos exemples. Cinquièmement, pour encourager les faibles et les soutenir par notre fermeté contre les discours insensés du monde et les dérisions publiques qu'on y fait de la vertu. Sixièmement, pour réparer nos scandales et devenir une odeur de vie, comme nous avions été une odeur de mort. Septièmement, pour con-

soler les justes et les porter, par le spectacle de notre changement, à bénir les richesses de la miséricorde divine. Que dirai-je enfin ? pour confondre les impies et les ennemis de la religion et les forcer de convenir en secret, qu'il y a encore de la vertu sur la terre.

Voilà cet extérieur que vous croyez si inutile. Cependant, c'est ainsi que les justes de tous les temps ont opéré leur salut : en se discernant du monde par leurs mœurs, par leurs maximes, par la décence et la modestie des parures, par la fuite des plaisirs publics, par un saint empressement pour tous les devoirs extérieurs du culte et de la piété. Vous-même qui paraissez faire si peu de cas des dehors de la vertu, vous les exigez pourtant des serviteurs de Dieu ; et dès qu'ils imitent les mœurs et les manières du monde, et qu'ils n'ont rien au dehors qui les distingue des autres hommes, vous devenez le premier censeur de leur piété : vous dites qu'on les canonise à bon marché ; qu'il est aisé de servir Dieu et de gagner le ciel à ce prix-là ; et que vous seriez bientôt un grand saint, s'il n'en fallait pas davantage ; et dès là vous tombez en contradiction avec vous-même, et vous vous confondez par votre propre bouche.

Mais voici un nouveau prétexte que la fausse sagesse du monde oppose à l'extérieur du culte et de la piété ; on y trouve de la simplicité et de la faiblesse. La fréquentation régulière des sacrements, les devoirs de la paroisse, les prières communes et domestiques, la visite des lieux de miséricorde, le zèle pour les entreprises de piété, certaine régularité dans la parure, l'assistance journalière aux mystères saints, la sanctification des jours solennels, le respect pour les lois de l'Église, l'exactitude à observer certaines pratiques saintes : tout cela, on veut que ce soit la religion du peuple ; on n'y trouve pas assez d'élévation et de force : on voudrait une religion qui fît des philosophes et non pas des fidèles : on dit qu'il faut laisser ces petites dévotions à un tel et à une telle, dont l'esprit n'est pas capable d'aller plus haut ; et on croit faire honneur à sa raison en déshonorant la religion même.

Mais, mon cher auditeur, vous qui nous tenez ce langage, le déréglement de vos mœurs et la bassesse de vos passions ne dément-elle pas un peu cette prétendue élévation, et cette force qui vous fait tant regarder les pratiques extérieures de piété comme le partage des âmes faibles et vulgaires? C'est ici qu'il faudrait se piquer de raison, d'élévation, de grandeur et de force. Je vous trouve tous les défauts des âmes les plus basses et les plus viles : emporté jusqu'à l'éclat, vindicatif jusqu'à la fureur, vain jusqu'à la puérilité, envieux jusqu'à la faiblesse, voluptueux jusqu'à la dissolution ; je vous trouve une âme toute de boue, qu'un plaisir entraîne, qu'une affliction abat, qu'un vil intérêt corrompt, qu'une lueur de prospérité transporte, que le seul instinct des sens guide, comme des animaux sans raison ; je ne vois en vous rien de grand, rien d'élevé, rien de digne de la force et de la sublimité de la raison : et il vous sied bien après cela de nous venir dire qu'il faut laisser aux esprits faibles et aux âmes vulgaires, tout ce détail de dévotion extérieure.

La véritable force et la seule élévation de l'esprit et du cœur, mes frères, consiste à maîtriser ses passions, et à n'être pas esclave de ses sens et de ses désirs ; à ne pas se laisser conduire par les caprices de l'humeur et les inégalités de l'imagination ; à étouffer un ressentiment et une secrète jalousie ; à se mettre au-dessus des événements et des disgrâces : voilà ce qui fait les grandes âmes, les esprits forts et élevés ; et voilà où en sont les justes que vous méprisez tant, que vous regardez comme des esprits faibles et vulgaires. Ce sont des âmes fortes, qui pardonnent les injures les plus sensibles ; qui prient pour ceux qui les calomnient et qui les persécutent ; qui ne sentent les mouvements des passions que pour avoir plus de mérite en les réprimant ; qui ne se laissent pas corrompre par un vil intérêt ; qui ne savent pas sacrifier le devoir, la vérité, la conscience à la fortune ; qui rompent généreusement les liens les plus tendres et les plus chers, dès que la foi leur en a découvert le danger ; qui se disputent les plaisirs les plus innocents ; qui sont des héros contre tout ce qui a l'apparence du mal ; mais qui, dans la religion, sont simples, humbles, dociles, et font gloire de leur docilité et de leur simplicité prétendue ; prudents pour le mal, et simples pour le bien : vous au contraire, vous êtes plus faible que les âmes les plus viles et les plus vulgaires, quand il s'agit de modérer vos passions : votre raison, votre élévation, la force de votre esprit, votre prétendue philosophie, tout cela vous abandonne ; vous n'êtes plus qu'un enfant, que le jouet des passions les plus basses et les plus puériles, qu'un faible roseau que les vents agitent à leur gré ; mais sur les devoirs de la religion, vous vous piquez de singularité, d'élévation et de force : c'est-à-dire, vous voulez être fort contre Dieu, et vous êtes faible contre vous-même.

D'ailleurs, vous regardez les saints usages que la foi de tous les siècles, que la piété de tous les justes, que les règles de la religion rendent si respectables, vous les regardez comme des pratiques populaires et trop peu sérieuses pour des hommes d'un certain caractère ; mais qu'y a-t-il dans vos occupations les plus grandes, les plus sérieuses, les plus éclatantes même selon le monde, qui soit plus digne de l'homme et du chrétien, que les pratiques les plus populaires de la piété, accomplies avec un esprit de foi et de religion ? Quoi ! les soins de la fortune ? ces bassesses pour parvenir, dont votre orgueil frémit en secret ? ces lâchetés pour détruire un concurrent et vous élever sur ses ruines? cet art éternel de paraître tout ce qu'on veut, et de n'être jamais ce qu'on paraît? ce théâtre puéril où il faut toujours jouer un personnage emprunté? ces complaisances et ces adulations fades pour des maîtres et des protecteurs, que vous ne croyez dignes que du dernier mépris ? Voilà

le beau et le grand de la vie de la cour : or, êtes-vous dans ces occasions plus content de vous-même, de votre raison, de la force et de la prétendue supériorité de votre esprit? tout cela vous paraît-il plus grand et plus sérieux que les exercices les plus familiers d'une piété simple et craintive? Grand Dieu! est-ce aux amateurs du monde à reprocher à vos serviteurs la bassesse et la simplicité de leurs occupations, eux dont toute la vie n'est qu'une révolution éternelle de puérilités, de feintes, de faiblesses, de perfidies, de démarches rampantes, auxquelles il leur a plu de donner des noms honorables? Que sont même devant vous les entreprises les plus éclatantes des princes et des conquérants, que les travaux d'une araignée, comme dit votre prophète, que le souffle le plus léger dissipe? et les œuvres les plus populaires de la religion qui tendent à vous honorer, n'ont-elles pas quelque chose de plus grand, de plus réel, de plus glorieux à la créature, que les royaumes du monde et toute leur gloire? Un David dansant devant votre arche sainte, pour solenniser le jour heureux de sa translation, et confondu avec le reste de son peuple par les hommages les plus simples et les plus vulgaires de la piété, n'était-il pas plus grand à vos yeux, que David de retour de ses victoires et de ses conquêtes? et l'orgueilleuse Michol qui traita sa piété de simplicité et de faiblesse, ne fut-elle pas couverte de l'opprobre d'une éternelle stérilité? La foi ne donne-t-elle pas du prix à tout? et tout ce qu'on fait pour vous n'est-il pas grand, puisqu'il est digne de l'immortalité?

Ce qui nous abuse, mes frères, c'est que nous avons une grande idée du monde, de ses vanités, de ses pompes, de ses honneurs, de ses occupations; et que nous ne voyons pas des mêmes yeux les devoirs de la religion. Mais une âme fidèle, que la foi place dans un point d'élévation d'où le monde entier et toutes ses grandeurs ne lui paraissent plus qu'un atome; elle regarde tout ce qui se passe ici-bas, ces grands événements qui semblent ébranler l'univers, ces révolutions qui remuent tant de passions différentes parmi les hommes, ces victoires célébrées par tant de bouches, et qui changent la destinée de tant de peuples, elle les regarde comme des changements de scène, qui ne surprennent et n'amusent des spectateurs oiseux et trompés, que parce qu'ils ne voient pas le faible artifice, et le ressort puéril et secret qui les fait mouvoir, et qui en cache le méprisable mystère : elle regarde les princes, les souverains, ces hommes illustres qui font la destinée des peuples et des royaumes, et auxquels elle rend pourtant l'obéissance et le respect dus au caractère sacré dont ils sont revêtus; elle les regarde, dès qu'ils oublient Dieu, de qui ils tiennent la puissance et l'autorité, comme ces rois que les enfants établissent entre eux, et dont les sceptres, les couronnes, la majesté, l'empire imaginaire, n'ont rien de plus réel et de plus sérieux aux yeux de Dieu que les puérilités de ce bas âge. Voilà comme l'esprit de Dieu et l'esprit du monde jugent différemment; comme les justes trouvent vain et puéril ce qui vous paraît si grand et si merveilleux, et comme vous traitez de médiocrité et de petitesse ce qui leur paraît uniquement digne de la grandeur et de l'excellence de l'homme.

Et quand je dis les justes, ne croyez pas, mes frères, que je me borne à ceux qui vivent parmi nous et dont vous méprisez si fort la fidélité extérieure, comme la suite d'un caractère faible et borné; je parle des justes de tous les siècles, des plus grands hommes que la religion ait eus, des premiers disciples de la foi, de ces héros de la grâce, que les païens eux-mêmes étaient forcés de respecter, et qui ont poussé plus loin la grandeur d'âme, l'élévation, la véritable sagesse, que toute la philosophie de Rome ou d'Athènes.

Oui, mes frères, ces hommes si généreux au milieu des tourments, si intrépides devant les tyrans, si insensibles à la perte des biens, des honneurs, de la vie, étaient des hommes simples, religieux, fervents; un docteur et un prophète répondaient parmi eux comme l'idiot aux bénédictions communes; un Paul et un Barnabé, ces hommes qu'on prenait pour des dieux, allaient rendre leurs vœux dans le temple comme le simple peuple; les grands apôtres eux-mêmes pleins de cet Esprit qui est le seigneur des sciences et la source des lumières, venaient à l'heure ordinaire adorer avec le reste des Juifs; et pour être spirituel, il ne fallait pas alors avoir une autre foi que le peuple.

Non, mes frères, plus je remonte vers la source, plus je trouve de simplicité dans le culte : vous y voyez une piété tendre, brûlante, unanime, qui cherchait à se répandre sur des pratiques sensibles, et à se consoler par ces marques mutuelles de foi et de religion : les fidèles assemblés offraient tous ensemble au Seigneur un sacrifice de louange dans des hymnes et des cantiques spirituels : ils célébraient avec une sainte ferveur ces repas communs de charité qui précédaient les saints mystères, et où, dans la simplicité de la foi, chacun mangeait avec action de grâces : ils se donnaient le baiser de paix, en soupirant après cette paix inaltérable qu'ils n'attendaient pas dans le monde, et cette union éternelle que la charité devait consommer dans le ciel : ils lavaient les pieds de ceux qui évangélisaient les biens véritables et les arrosaient de leurs larmes : ils traversaient les royaumes et les provinces pour avoir la consolation de s'entretenir avec un disciple qui eût vu Jésus-Christ : ils recevaient dans leurs maisons les hommes apostoliques comme des anges de Dieu, et leur offraient les effusions sincères de leur charité : leurs familles étaient des églises domestiques où les fonctions les plus communes devenaient des actions de religion; des prières pures et simples, mais pleines de foi; des mœurs innocentes, des enfants instruits à connaître, à adorer le Dieu du ciel et de

la terre, à espérer en Jésus-Christ, à le confesser généreusement devant les tyrans; un détail de candeur, de fidélité, de crainte du Seigneur; voilà les voies les plus sublimes et tous les raffinements de leur piété. Cependant ces hommes simples, c'étaient les fondateurs de la foi, les témoins la plupart de la résurrection de Jésus-Christ, les premiers martyrs de l'Eglise; des hommes à qui l'Esprit saint n'avait pas été donné, ce semble, avec mesure, et qui, outre la charité, avaient encore reçu la plénitude des dons miraculeux.

Les siècles suivants ne changèrent rien à cet esprit: on y vit les fidèles s'assembler sur les tombeaux des martyrs et y porter avec simplicité leurs voix et leurs offrandes. Quel respect n'avaient-ils pas pour les lieux teints de leur sang, et où ces généreux confesseurs de la foi avaient consommé leur sacrifice? Quels pieux empressements pour conserver les restes précieux de leurs corps qui avaient échappé à la fureur des tyrans? Que dirai-je du bon zèle et de la piété de nos pères dans des temps plus avancés? Que de temples somptueux le respect pour Marie n'éleva-t-il pas dans nos villes! que de dons et de richesses consacrés à la majesté du culte! que de pieux établissements pour aider à la foi des chrétiens! que de voyages entrepris pour aller honorer les lieux saints, et respecter les traces encore vivantes des mystères et des miracles du Sauveur! peut-être était-on allé trop loin; car je ne prétends pas tout justifier. Mais que sais-je, ô mon Dieu! si ces pieux excès de zèle et de simplicité ne vous honoraient pas davantage que tous les vains raffinements de notre siècle? du moins s'il y avait des abus, ils ne déchiraient pas votre Eglise comme le schisme funeste qui a voulu les réformer; qui, sous prétexte de nous donner une religion plus pure, a mis des erreurs à la place des abus qui s'y étaient glissés, a renversé le fondement de la foi en voulant ôter les décorations superflues de l'édifice, a substitué à l'excès de la crédulité un esprit de révolte et d'indépendance qui ne connaît plus de joug; et qui, n'ayant plus de règle que l'orgueil de ses propres lumières, a vu multiplier ses égarements avec ses disciples, et a enfanté presque autant d'inventeurs de nouvelles sectes, qu'elle a eu de docteurs de mensonge.

Mais nous avons beau dire, ajoutez-vous: il n'est que trop vrai qu'encore aujourd'hui une infinité de gens abusent de tout cet extérieur de dévotion: c'est un voile dont on se sert pour cacher plus sûrement ce qu'on a grand intérêt de dérober aux yeux du public; et on connaît bien des personnes à qui on serait bien fâché de ressembler sur la probité, sur la sincérité, sur l'équité, sur le désintéressement, sur l'humanité et peut-être aussi sur la régularité, et qui cependant courent à toutes les dévotions, fréquentent les sacrements, s'imposent beaucoup de pratiques de piété, et sont presque de toutes les bonnes œuvres.

A cela je n'ai qu'à vous répondre en un mot, que c'est ce qu'il faut éviter, comme nous le dirons plus au long dans la suite de ce discours; que les abus de la piété ne doivent jamais retomber sur la piété même; que l'usage injuste qu'on en fait tous les jours prouve seulement que la corruption des hommes abuse des choses les plus saintes; qu'ainsi vous devez y apporter des dispositions plus pures, des motifs plus chrétiens, accompagner ces pieux dehors d'une vie sainte, d'une conscience sans reproche, d'une fidélité inviolable à tous vos devoirs; qu'au fond, mépriser la vertu, parce qu'il se trouve des personnes qui en abusent, c'est tomber dans une illusion plus dangereuse que celle que l'on blâme, et que la meilleure manière de condamner les abus, c'est de montrer dans ses exemples le véritable usage des choses dont on abuse.

Non, mes frères, ce n'est pas que je veuille autoriser ici ce que je dois condamner dans la suite de ce discours; mais je ne voudrais pas que le zèle contre les abus de la vertu fût une satire éternelle de la vertu même: je voudrais qu'en laissant le jugement des cœurs à Dieu, on respectât des dehors qui lui rendent hommage. Hélas! le monde est déjà rempli de tant d'incrédules et de libertins; il y a aujourd'hui tant de ces impies qui attaquent par des discours de blasphème, non-seulement les pieuses pratiques du culte, mais encore la doctrine de la foi et la vérité de nos plus redoutables mystères, qu'il nous importe de respecter ce qu'on pourrait croire qu'un excès de piété a ajouté à l'extérieur de la religion, pourvu que la religion elle-même n'en soit pas blessée: c'est un reste de ce goût ancien et de cette simplicité innocente, qu'il est à propos de maintenir: il faut le considérer comme une manière de réparation publique, que la religion des peuples fait à la grandeur de la foi contre les blasphèmes des impies qui la déshonorent; et être sobre à blâmer les abus, de peur d'autoriser le libertinage.

Il est vrai que ce n'est pas la différence des hommages extérieurs qui discerne devant Dieu les bons d'avec les méchants. Les vierges folles et les vierges sages étaient toutes parées de même, portaient dans les mains les mêmes lampes, couraient au même festin; c'était l'huile de la charité qui les discernait; et voilà la voie excellente que je vais vous montrer. Après avoir établi l'utilité des pratiques extérieures contre ceux qui les méprisent, il faut en combattre l'abus contre ceux qui font consister en ces dehors toute la piété chrétienne.

Deuxième partie. — Ce que saint Paul disait autrefois des observances de la loi de Moïse, nous pouvons le dire aujourd'hui des pratiques extérieures de la piété: elles sont utiles, elles sont saintes, elles sont justes: *Mandatum quidem bonum, et sanctum, et justum* (*Rom.*, VII, 14); mais l'abus qu'on en fait, change en occasion de péché, ce qui n'avait été d'abord établi que pour faciliter le salut. Elles sont utiles, *mandatum quidem bonum;* et on les rend vaines en ne les accompagnant pas de cet esprit de foi et d'amour sans lequel la chair ne sert de

rien : elles sont saintes, *mandatum quidem sanctum ;* et l'on en fait des obstacles de salut par l'orgueil et la vaine confiance qu'elles nous inspirent; enfin elles sont justes, *mandatum quidem justum ;* et on blesse la justice, en les préférant souvent aux obligations les plus essentielles.

En premier lieu, les pratiques extérieures de la piété sont utiles, *mandatum quidem bonum ;* et on les rend infructueuses, en ne les accompagnant pas de cet esprit de foi et d'amour sans lequel la chair ne sert de rien.

En effet, mes frères, tout le culte extérieur se rapporte au renouvellement du cœur comme à sa fin principale. Toute action de piété qui ne tend pas à établir le règne de Dieu au dedans de nous, est vaine : toute pratique sainte qui subsiste toujours avec nos passions ; qui laisse toujours dans notre cœur l'amour du monde et de ses plaisirs criminels ; qui ne touche point à nos haines, à nos jalousies, à notre ambition, à nos attachements, à notre paresse, est plutôt une dérision de la vertu, qu'une vertu même. Nous ne sommes devant Dieu que ce que nous sommes par notre cœur et par nos affections : il ne voit de nous que notre amour : il veut être l'objet de tous nos désirs, la fin de toutes nos actions, le principe de toutes nos affections, l'inclination dominante de notre âme : tout ce qui ne prend pas sa source dans ces dispositions ; tout ce qui ne doit pas nous y affermir ou nous y conduire, quelque éclat qu'il puisse avoir devant les hommes, n'est rien devant lui, n'est qu'un airain sonnant, et une cymbale vide et retentissante.

Toute la religion en ce sens est dans le cœur : Dieu ne s'est manifesté aux hommes, il n'a formé une Eglise visible sur la terre, il n'a établi la majesté de ses cérémonies, la vertu de ses sacrements, la magnificence de ses autels, la variété de ses pratiques et tout l'appareil de son culte, que pour conduire les hommes aux devoirs intérieurs de l'amour et de l'action de grâces, et pour se former un peuple saint, pur, innocent, spirituel qui pût le glorifier dans tous les siècles.

Voilà la fin de tout culte établi de Dieu, et de tous les desseins de sa sagesse sur les hommes. Toute religion qui se bornerait à de purs dehors, et qui ne réglerait pas le cœur et les affections, serait indigne de l'Etre suprême, ne lui rendrait pas la principale gloire et le seul hommage qu'il désire et devrait être confondue avec ces vaines religions du paganisme dont les hommes furent les inventeurs, qui n'imposaient à la superstition des peuples que des hommages publics, et des cérémonies bizarres, qui ne réglaient point l'intérieur et laissaient au cœur toute sa corruption, parce qu'elles ne pouvaient ni la guérir ni même la connaître.

Cependant, mes frères, on peut dire que c'est ici l'abus le plus universel et la plaie la plus déplorable de l'Eglise. Hélas ! toute la gloire de la fille du roi est, pour ainsi dire, en dehors : jamais la montre ne fut si belle ; jamais les dehors du culte plus solennels ; jamais les temples plus pompeux, les sacrements plus fréquentés, les sacrifices plus communs, les œuvres de miséricorde plus recherchées ; jamais tant d'extérieur de dévotion, et jamais peut-être moins de piété, et jamais les véritables chrétiens ne furent plus rares.

Vous comprenez bien que je ne prétends pas ici justifier les vains discours du monde et les préjugés du libertinage contre la vertu, que j'ai déjà confondus dans la première partie de ce discours. L'impie veut que tous les dehors de la piété cachent un cœur double et corrompu, et que toute vertu soit une feinte et une hypocrisie, parce que l'impie juge de tous les hommes par lui-même, et ne peut se persuader qu'il y ait encore de la probité, de l'innocence et de la vérité sur la terre. Laissons-le jouir de cette affreuse consolation, et se rassurer contre l'horreur que lui inspirerait l'état monstrueux de son âme, s'il ne croyait voir partout des monstres qui lui ressemblent.

Rendons plus de justice aux hommes, mes frères, et jugeons-en à notre tour par nous-mêmes : ce n'est pas l'hypocrisie et la duplicité qui fait la grande plaie de la religion. Ce vice est trop noir et trop lâche pour être le vice du grand nombre ; et nous serions consolés, si nous pouvions compter qu'il n'y a pas plus d'impies parmi nous que d'hypocrites.

Ce n'est donc pas l'hypocrisie et cette feinte indigne qui a recours aux pratiques extérieures de la vertu pour cacher ses crimes, que je me propose ici de combattre : c'est au contraire l'erreur de la bonne foi et l'excès de confiance que la plupart des âmes mondaines mettent en ces devoirs extérieurs ; lesquelles, ne comptant pour rien la conversion du cœur et le changement de vie, vivant toujours dans les mêmes désordres, sont plus tranquilles dans cet état, parce qu'elles y mêlent quelques œuvres de piété, et se flattent d'une compensation qui déshonore la piété même, et qui, leur faisant perdre tout le mérite de ces œuvres, leur laisse toujours toute l'impénitence et toute l'énormité de leurs crimes. Or voilà une illusion universellement répandue dans le monde.

Ainsi on soulage des malheureux ; on est touché de leur infortune ; on fait des aumônes réglées, auxquelles on ne manque point : rien de plus louable sans doute et de plus recommandé dans les livres saints que la miséricorde ; mais on croit que tout est fait quand on a rempli ce devoir ; mais après cela on vit avec moins de scrupule dans des habitudes criminelles, dans des engagements profanes, dans des haines invétérées ; on est abîmé dans le monde et dans la dissipation : ah ! Dieu n'a que faire de vos biens, mais il demande votre cœur ; et votre argent périra donc avec vous. Ainsi on soutient des entreprises de piété ; on favorise les gens de bien ; on s'érige en protecteur d'une maison sainte ; on orne des temples et des autels ; mais l'ambition est toujours démesurée ; mais l'envie ronge toujours le cœur ; mais les désirs de plaire sont toujours les mêmes ; mais la li-

cence des entretiens n'a rien de plus innocent et de plus pudique ; mais en décorant les temples, on se croit dispensé d'orner son âme, qui est le temple du Dieu vivant, des dons de la grâce et de la sainteté : ah ! le Seigneur rejette vos présents ; vos dons profanent ses autels ; et c'est comme si vous embellissiez un temple d'idoles. Ainsi on assiste régulièrement aux mystères saints : on se fait un point de ne pas manquer à un salut : il n'est point de solennité qui ne nous voie approcher de l'autel pour participer aux choses saintes ; mais il n'en est point qui voie finir nos passions criminelles ; mais la vie va toujours même train ; mais les devoirs domestiques n'en sont pas mieux remplis ; mais les plaisirs n'y perdent rien ; mais l'on n'en est pas moins entêté de la parure, de la fortune, des amusements : ah ! vous participez donc à la table de Satan et non à celle de Jésus-Christ ; et tout ce que vous avez par-dessus l'impie qui vit éloigné de l'autel, c'est la profanation des choses saintes. Ainsi, dès que la main du Seigneur s'appesantit sur nos enfants, sur nos protecteurs ou sur nos proches, et que la mort paraît les menacer, on a recours aux prières des gens de bien ; on les voue à tous les lieux célèbres par les prodiges que Dieu y opère par l'entremise de ses saints : il n'est presque point de temple, ni d'autel, où ne s'offrent des sacrifices pour le retour d'une santé si chère : on redouble les largesses ; on multiplie les intercessions ; et l'on ne pense point à fléchir le Seigneur par un changement de vie, où il voulait nous conduire par cette affliction : on lui offre des victimes étrangères, et on ne lui offre pas les gémissements d'un cœur touché : on met tout en œuvre pour l'apaiser, excepté le renouvellement des mœurs et une vie plus chrétienne, la seule chose capable de désarmer sa colère ; ah ! il regarde donc avec dédain les vœux qu'on lui offre pour vous ; et sa bonté s'irrite que vous lui fassiez demander des grâces par autrui, tandis que vous vous réservez le privilége de pouvoir l'outrager encore vous-même. Que dirai-je enfin ? on porte sur son corps des marques pieuses de respect envers Marie : on a une sensibilité de dévotion pour tout ce qui regarde son culte : on récite chaque jour avec une exactitude scrupuleuse, certaines prières saintes que l'Eglise lui a consacrées ; et sous ces dehors religieux, on porte avec plus de sécurité un cœur toujours profane et corrompu : on court aux lieux où on l'honore, et au sortir de là on se croit plus autorisé de retourner à ceux où on l'offense ; ah ! vous déshonorez donc ses autels, puisque vous les regardez comme les asiles de votre impénitence et de vos crimes ; vous profanez donc ces symboles de dévotion envers elle, que vous portez sur votre corps, puisque vous croyez qu'ils promettent l'impunité à vos désordres, et on peut lui mettre dans la bouche à votre égard ce reproche terrible que le Seigneur dans son prophète faisait autrefois à des prêtres, lesquels sous la sainteté de leurs vêtements, et les marques augustes du sacerdoce, cachaient un cœur profane et souillé. Je m'élèverai au jour de mes vengeances contre ces serviteurs infidèles de mes autels : je leur arracherai ces signes inutiles de mon culte qui cachaient un cœur plein d'iniquité et de souillure ; et je délivrerai mon lin et ma laine qui couvraient leur ignominie. *Convertar, et liberabo lanam meam et linum, quæ operiebant ignominiam ejus* (*Osée*, II, 9).

C'est-à-dire, vous êtes un fantôme de chrétien, vous avez l'apparence de la piété, mais vous n'en avez pas le fond et la vertu : vous êtes ce sépulcre blanchi et pompeux, où paraissent au dehors des ornements saints, les figures de la foi, de la religion, de la justice, de la miséricorde, qui en font la vaine décoration ; mais qui au dedans est plein d'infection et de pourriture : vous ressemblez à cet autel du tabernacle, dont il est parlé dans l'Ecriture ; il était revêtu d'or pur, les dehors en étaient brillants ; mais le dedans était vide, et il n'était pas solide, dit l'Esprit de Dieu : *Non erat solidum, sed intus vacuum* (*Exod.*, XXXVIII, 7). En vain vous immolez dessus des victimes ; ce sont des sacrifices de boucs et de taureaux, des dons et des offrandes, des victimes étrangères dont le Seigneur n'a pas besoin : vos passions n'y paraissent jamais immolées devant la sainteté de Dieu : il n'y voit que de vaines apparences, et le dedans est toujours vide de foi et de piété : *Non erat solidum, sed intus vacuum.*

Mais, mes frères, comptons-nous pour beaucoup nous-mêmes, les apparences d'amitié que le cœur dément ? Les faux empressements de ceux qui ne nous aiment pas, et que nous connaissons même pour nos ennemis, nous touchent-ils beaucoup, et ne nous sont-ils pas à charge ? Nous n'estimons dans les hommes que les sentiments intimes et réels qu'ils ont pour nous : nous passons même sur l'irrégularité des manières, pourvu que nous soyons assurés du fond ; la vie même de la cour nous accoutume à ne pas faire grand cas des dehors et des démonstrations extérieures d'amitié, à être en garde contre tous ces semblants si communs et si peu sincères ; et parmi tous ceux qui nous parlent le même langage, à ne compter que sur un petit nombre d'amis véritables, dont nous savons que le cœur répond à tout le reste. Nous voulons qu'on nous aime, nous, mes frères : nous ne comptons pour rien les dehors ; nous ne nous payons que du cœur ; nous ne pardonnons pas même le plus léger défaut de sincérité ; et croyons-nous que Dieu, qui s'appelle un Dieu jaloux, soit moins sensible et moins délicat que l'homme ? Croyons-nous que Dieu, qui s'appelle le Dieu du cœur, se paie d'un vain extérieur et de simples bienséances ? Croyons-nous que Dieu, qu'on ne peut honorer qu'en l'aimant, nous quitte pour quelques vains hommages que la bouche lui rend et que le cœur lui refuse ? Croyons-nous que Dieu soit de pire condition que l'homme, qu'il ne mérite pas d'être aimé ou qu'il ne sente pas le faux de nos adorations et de nos hommages ?

Mon Dieu ! les hommes sont si réels et si

vrais dans leurs plaisirs et dans leurs passions, dans leurs projets de fortune, dans leurs haines, dans leurs animosités, dans leurs jalousies; c'est là que le cœur va toujours plus loin que l'action extérieure; ils ne sont faux que dans la religion, c'est-à-dire, ils donnent à la figure du monde la vérité et la réalité de leurs affections, et ils n'en donnent que la figure à la vérité de votre loi et à la réalité de vos promesses.

Cependant la vaine confiance est le caractère des âmes dont je parle; et c'est ici le second abus des pratiques extérieures: elles sont saintes; *mandatum quidem sanctum;* et elles deviennent des obstacles de salut par la fausse sécurité qu'elles nous inspirent.

Oui, mes frères, le désordre peut conduire au repentir: le libertinage des mœurs ne se soutient que par une ivresse qui ne dure pas: le cri de la conscience ne tarde pas de se faire entendre: on ne trouve au-dedans de soi pour se rassurer, que l'injustice ou l'infamie du déréglement, ou ces maximes monstrueuses qui promettent à l'impie un anéantissement éternel, et qu'on a plus de peine à soutenir elles-mêmes, que le crime sur lequel elles veulent nous calmer. Mais les pratiques extérieures de la religion rassurent la conscience: elles font trouver au pécheur une ressource au dedans de lui-même: les aumônes, les sacrements, les œuvres de miséricorde, la dévotion envers la mère de Dieu, le culte des saints, forment une espèce de nuage sur l'âme: on se pardonne plus facilement des fragilités et des chutes qui paraissent compensées par des œuvres saintes: on ne craint point cet endurcissement et cet abandon de Dieu, où tombent d'ordinaire ces pécheurs invétérés, parce qu'on se trouve encore sensible à certains devoirs extérieurs de la religion: on ne s'aperçoit pas que cette sensibilité est un artifice du démon, qui, comme l'endurcissement, conduit à l'impénitence: si la grâce quelquefois plus forte nous réveille et nous trouble sur la honte de nos désordres, on oppose à ces remords naissants cet amas d'œuvres mortes et inutiles; ce sont des signes de paix qui dissipent à l'instant nos alarmes: on s'endort sur ces tristes débris de religion, comme s'ils pouvaient nous sauver du naufrage; et on se fait des dehors de la piété, un rempart contre la piété même.

Ainsi on taxe son jeu et ses plaisirs pour les pauvres: on les fait entrer en société de son gain; et la fureur du jeu, si opposée au sérieux et à la dignité de la vie chrétienne, n'a plus rien de criminel à nos yeux, depuis qu'on a trouvé le secret de mettre les pauvres de moitié dans cette passion effrénée. Ainsi on ouvre sa maison à des serviteurs de Dieu: on cultive leur amitié: on conserve avec eux des liaisons d'estime et de confiance: on les intéresse à demander à Dieu notre conversion; et on est bien plus tranquille sur ses crimes, depuis qu'on a chargé des gens de bien d'obtenir pour nous la grâce de la pénitence. Ainsi enfin on consacre certains jours à la séparation et à la retraite: on s'enferme dans une maison sainte, plutôt pour jouir quelques moments plus à loisir de la paresse, que pour fuir les plaisirs; on favorise tout ce qui peut être utile au bien: on se choisit un guide fameux et éclairé: on paraît plus souvent aux pieds du tribunal sacré: on est de toutes les assemblées de piété: on s'interdit même certains abus publics dont on ne faisait pas autrefois de scrupule: on passe dans le monde pour avoir pris le parti de la vertu: cependant, hors les grands crimes dont on est sorti, tout le reste est encore le même; le cœur toujours plein de jalousies, d'antipathies, de désirs d'élévation et de faveur; les entretiens également assaisonnés d'amertume, de satire, de malignité envers nos frères: la vie pas moins tiède, sensuelle, oisive, inutile; les soins du corps et de la figure pas moins vifs et empressés; l'humeur et la hauteur dans un domestique point adoucies; la sensibilité pour le plus léger mépris ou pour un simple oubli, pas moins excessive. Malgré tout cela, on se rassure, parce qu'on se voit environné de tous les signes de la piété; qu'on a pris tous les moyens extérieurs d'assurer son salut, et qu'on n'a oublié que celui de se changer soi-même.

Non, mes frères, la confiance qui prend sa source dans les œuvres extérieures de la piété, met le cœur dans une fausse tranquillité, dont on ne revient guère: c'est par là que le peuple juif, fidèle observateur des pratiques extérieures, persévéra jusqu'à la fin dans son aveuglement. Aussi les prophètes que le Seigneur lui suscitait de siècle en siècle, bornaient presque tout leur ministère à les détromper de cette erreur dangereuse. Ne comptez pas, leur disaient-ils, sur les victimes et sur les offrandes que vous venez présenter à l'autel: ne vous confiez pas sur la multitude de vos œuvres et de vos observances légales; ce que le Seigneur demande de vous, c'est un cœur pur, c'est une pénitence sincère, c'est la cessation de vos crimes, c'est un amour sincère de ses commandements, c'est une vie sainte et innocente, c'est de déchirer vos cœurs, et non vos vêtements, c'est d'ôter le mal qui est au milieu de vous. Cependant ces dehors religieux nourrissaient toujours leur injuste confiance. Quand ils étaient ouvertement tombés dans l'idolâtrie, et qu'oubliant tout à fait le Dieu de leurs pères, ils avaient élevé au milieu d'eux des autels étrangers, les prophètes alors les rappelaient facilement de leurs égarements; ils leur faisaient répandre des larmes de componction et de pénitence, et Jérusalem se couvrait de cendre et de cilice: en un mot, quand ils étaient devenus idolâtres et ennemis déclarés du Seigneur, il n'était pas impossible d'en faire des pénitents. Mais tandis qu'ils persévéraient dans la fidélité extérieure aux observances de la loi: ah! les prophètes avaient beau alors leur reprocher leurs injustices, leurs fornications et leurs souillures, le temple du Seigneur les rassurait toujours: les sacrifices, les offran-

des, les observances dont ils s'acquittaient scrupuleusement, ôtaient aux vérités terribles qu'on leur annonçait de la part de Dieu, toute leur terreur et toute leur force. Les grands pécheurs, les impies, les publicains se convertissent; les pharisiens, les demi-chrétiens, les âmes en même temps religieuses et mondaines qui allient les devoirs extérieurs de la piété avec les plaisirs, les maximes, les passions, les abus du monde, ne se convertissent jamais, et meurent sans componction, comme elles avaient vécu sans défiance; semblables à ces soldats, dont il est parlé dans l'histoire des Machabées, lesquels sous les enseignes de Judas, combattaient, ce semble, pour la cause du Seigneur, et portaient en apparence les armes pour sa gloire; mais ayant été défaits et mis à mort, on trouva cachées sous leurs tuniques, dit l'Ecriture, des marques d'idolâtrie, et on découvrit que, sous une fidélité extérieure à la religion de leurs pères, ils avaient toujours porté toutes les abominations des nations infidèles: *Invenerunt sub tunicis interfectorum de donariis idolorum, a quibus lex prohibebat Judæos.* Et telle est la destinée des âmes dont je parle : elles combattent sous les étendards de la piété; elles paraissent même confondues, par un extérieur de religion, avec les véritables zélateurs de la loi: elles croient pouvoir allier la pratique extérieure de ses observances avec des restes d'idolâtrie: dans cette fausse sécurité, elles affrontent la mort avec confiance; mais le combat fini et le jour décisif arrivé, toutes ces vaines œuvres disparaîtront, et on découvrira sous ces dehors religieux des idoles cachées, c'est-à-dire mille passions injustes, qui devant Dieu les avaient toujours confondues avec les âmes mondaines et infidèles. *Invenerunt sub tunicis interfectorum de donariis idolorum, a quibus lex prohibebat Judæos* (II *Mach.*, XII, 40).

Hélas! mes frères, un ennemi des chrétiens leur reprochait autrefois, que les préceptes de l'Evangile étaient à la vérité admirables; que rien n'approchait de la perfection et de la sublimité des maximes de Jésus-Christ; mais qu'elles étaient si peu à la portée de la faiblesse humaine, qu'il ne croyait pas que personne pût les accomplir: *Vestra in evangelio præcepta, ita mirabilia magnaque scio, ut eis parere putem posse neminem.* Mais, mes frères, qu'auraient les maximes de Jésus-Christ de si impraticable à la faiblesse humaine, selon l'expression outrée de ce païen, si elles ne réglaient que les dehors? qu'en coûterait-il, en effet, d'être fidèle à certaines pratiques pour honorer Marie, de répandre des largesses, de protéger la piété, d'orner des temples et des autels, de se mettre sous la protection d'un saint, et d'avoir une dévotion particulière pour les lieux qui lui sont dédiés? Ce qui coûte, c'est de mortifier un désir, c'est de rompre une passion, c'est de déraciner une habitude, c'est de refondre un naturel trop vif pour le plaisir. Ce qui coûte, c'est de s'arracher à une occasion où le cœur nous entraîne; c'est de haïr le monde, qui nous rit et qui nous recherche; c'est d'aimer ceux qui nous haïssent; c'est de cacher les défauts et de dire du bien de ceux qui nous calomnient; c'est d'être détaché de tout, lors même qu'on possède tout. Voilà proprement la vie chrétienne, et voilà ce qui coûte : voilà ce qui faisait tant admirer aux païens la sainteté, l'élévation, la sagesse de la morale de Jésus-Christ: voilà ce qui leur en faisait si fort redouter, dit saint Léon, la sainte sévérité. Mais les œuvres extérieures souvent sont des fruits de l'amour-propre, loin de l'affaiblir et de le combattre; voilà pourquoi, non-seulement on borne là toute la piété, mais on les préfère même aux devoirs les plus essentiels.

Dernier abus des pratiques extérieures : elles sont justes, *Mandatum quidem justum*, et on blesse la justice en leur donnant la préférence sur les obligations les plus indispensables. Abus assez ordinaire dans la vertu, où l'on voit tant de personnes zélées pour les œuvres de surcroît, et tranquilles sur l'oubli continuel de leurs obligations les plus essentielles.

Ainsi, souvent on est de toutes les bonnes œuvres, et l'on manque à celles que Dieu demande de nous: aux fonctions d'une charge, aux obligations principales de son état, à ces devoirs obscurs et domestiques, où rien ne dédommage l'amour-propre, et où l'on n'est animé à remplir le devoir que par l'amour du devoir même. Ainsi on se prescrit des aumônes qui flattent la vanité; et on se calme sur des restitutions infinies que la loi de Dieu nous prescrit : on fait des libéralités à des maisons saintes; et l'on ne peut se résoudre à payer ses dettes: on prie, lorsque le devoir obligerait d'agir; et on agit, lorsque nos besoins devraient nous engager à prier: on règle les affaires de la veuve et de l'orphelin; et vos propres affaires dépérissent, et vous préparez à des enfants malheureux, ou à des créanciers frustrés, les fruits amers de votre injuste charité: on prend une inspection sur des maisons saintes; et l'on ne veille pas sur l'éducation de ses enfants, et sur la conduite de ses domestiques: on réconcilie des cœurs aigris et aliénés, on rétablit la paix et la bonne intelligence dans les familles; et l'on entretient la division dans la sienne propre par son humeur; et pour ne rien rabattre de ses aigreurs et de ses caprices, on aliène le cœur et l'esprit d'un époux et on le précipite dans des amours étrangères: on s'abaisse jusqu'aux ministères les plus vils envers les membres affligés de Jésus-Christ; et l'on ne voudrait pas faire une avance légère de réconciliation envers un ennemi, pour ménager sa faiblesse et le gagner au Seigneur: on s'impose une multitude de prières saintes; et de la même bouche dont on vient de bénir le Seigneur, dit saint Cyprien, on déchire ses frères, et nous faisons sentir par là, selon l'expression d'un apôtre, que *notre religion est vaine;* et que *nous nous séduisons nous-mêmes* (*Jacques*, II, 26).

Que dirai-je enfin? on est peut-être de toutes les assemblées de dévotion; et l'on ne vient pas entendre la voix du pasteur que

l'Eglise ordonne de suivre et d'écouter. Oui, mes frères, la voix du pasteur a une grâce et une vertu particulière pour ses brebis : il parle avec l'autorité et avec la tendresse d'un père; les vérités les plus simples dans sa bouche tirent de la grâce de son ministère une bénédiction que nous ne saurions donner aux nôtres; nous sommes des étrangers, il est le pasteur : nous entrons dans ses travaux; mais c'est à lui que la vigne appartient : l'assistance à votre paroisse est un devoir confirmé par la pratique de tous les siècles, par les lois de l'Eglise, par la doctrine des saints, par l'exemple des gens de bien, par l'unité du ministère : c'est là proprement l'assemblée des fidèles : c'est le corps autour duquel les aigles doivent se réunir; c'est là où est la source des sacrements, l'autorité de la doctrine, la règle du culte, le lien commun de la foi; c'est la maison de prière où vous devez venir confesser la foi que vous y avez reçue sur les fonts sacrés, et soupirer après l'immortalité que vos cendres y attendront : c'est une manière de schisme, de désobéissance, de séparation du corps des fidèles, de s'en absenter : et cependant on aura du goût pour aller se recueillir dans une maison sainte, où la singularité et la distinction flatte et soutient, et on n'en aura point pour ce devoir essentiel, parce que le mélange du commun des fidèles, qui devrait le rendre plus solennel et plus consolant, l'a rendu ou incommode ou méprisable.

Voici donc la régle, mes frères : Tout ce qui combat une obligation essentielle, ne peut être une œuvre de la foi et de la piété. Jésus-Christ n'est pas divisé contre lui-même: la charité ne détruit pas ce que la justice édifie : commencez par le devoir : tout ce que vous ne bâtirez pas sur ce fondement ne sera qu'un amas de ruines, d'œuvres mortes, de paille destinée au feu : Dieu ne compte point des œuvres qu'il ne nous demande point : la piété sincère et véritable n'est que la fidélité aux obligations de son état : quand ces devoirs seront remplis, faites-vous-en, à la bonne heure, de surcroît : mais ne préférez pas l'accessoire au principal; vos caprices, à la loi de Dieu; et la perfection chimérique de la piété, à la piété elle-même. On a beau dire : tel est le goût bizarre de l'homme; le joug du devoir n'a rien qui flatte l'orgueil : c'est un joug forcé et étranger qu'on ne s'est pas imposé soi-même, qui n'offre que le devoir tout seul, toujours triste et dégoûtant, et sous lequel l'amour-propre a de la peine à plier : mais les œuvres de notre choix, nous nous y prêtons avec complaisance; c'est un joug de notre façon qui ne nous blesse jamais; et ce qu'il pourrait avoir de pénible est toujours adouci, ou par le goût qui nous y porte, ou par le plaisir secret que l'on sent de l'avoir soi-même choisi.

Evitez donc également, mes frères, les deux écueils marqués dans ce discours : en voilà le fruit. La vertu prudente et solide tient toujours un milieu juste et équitable : c'est l'humeur toute seule qui aime les extrémités. N'ajoutons rien du nôtre à la religion : elle est pleine d'une raison sublime, pourvu que nous la laissions telle qu'elle est; mais dès que nous voulons y mêler nos goûts et nos idées, ce n'est plus, ou qu'une philosophie sèche et orgueilleuse, qui donne tout à la raison et qui ne fournit rien de tendre pour le cœur; ou qu'un zèle superstitieux et bizarre, que la saine raison méprise et que la foi désavoue et condamne. Rendons par une vie soutenue et par l'équité de toute notre conduite, la vertu respectable à ceux mêmes qui ne l'aiment pas : montrons au monde, en mettant chaque chose à sa place dans nos actions, que la piété n'est pas une humeur ou une faiblesse; mais la règle de tous les devoirs, l'ordre de la société, le bon sens de la raison et la seule sagesse où l'homme doit aspirer sur la terre. Entrons dans l'élévation des maximes de la religion, et dans toute la dignité de ses préceptes : et forçons les ennemis de la vertu de convenir que la piété toute seule sait ennoblir le cœur, élever les sentiments, former des âmes grandes et généreuses; et que rien n'est si petit et si puéril qu'une âme que les passions guident et dominent. Mettons la vertu en honneur, en lui laissant tout ce qu'elle a de divin et d'aimable, sa douceur, son équité, sa noblesse, sa sagesse, son égalité, son désintéressement, son élévation : le monde, tout injuste qu'il est, serait bientôt réconcilié avec la piété, si nous en avions une fois séparé nos faiblesses. C'est ainsi que nous ferons bénir le nom du Seigneur par ceux qui ne le connaissent pas, et que nous pourrons espérer de les voir un jour réunis avec nous dans la bienheureuse immortalité.

Ainsi soit-il.

DISCOURS

SUR LES DOUTES DE LA RELIGION (1).

Sed hunc scimus unde sit; Christus autem cum venerit, nemo scit unde sit.

Nous savons d'où celui-ci vient : mais pour le Christ, lorsqu'il paraîtra, personne ne saura d'où il vient. Jean, VII, 27.

Voilà le grand prétexte que l'incrédulité des Juifs opposait à la doctrine et au ministère de Jésus-Christ : des doutes sur la vérité de sa mission. Nous savons qui vous êtes et d'où vous venez, lui disaient-ils : mais le Christ que nous attendons, quand il paraîtra, nous ne saurons d'où il vient. Il n'est donc pas clair que vous soyez le Messie promis à

(1) Pour le mardi de la quatrième semaine de carême.

nos pères; peut-être est-ce un esprit imposteur qui opère par vous des prestiges à nos yeux, et qui impose à la crédulité du vulgaire : tant de séducteurs ont déjà paru dans la Judée, lesquels en se disant le grand prophète qui doit venir, ont trompé les peuples et se sont enfin attiré la punition due à leur imposture. Ne tenez plus nos esprits en suspens : *Quo usque animam nostram tollis* (*Jean*, 20, 24)? et si vous voulez que nous vous croyions le Christ, montrez-nous que vous l'êtes, d'une manière qui ne laisse plus de lieu au doute et à la méprise.

Je n'oserais le dire ici, mes frères, si le langage des doutes sur la foi n'était devenu si commun parmi nous, que nous n'avons plus besoin de précaution pour entreprendre de le combattre : voilà le prétexte presque le plus universel dont on se sert tous les jours dans le monde, pour s'autoriser dans une vie toute criminelle. Tout est plein aujourd'hui de ces pécheurs qui nous disent froidement qu'ils se convertiraient, s'ils étaient bien sûrs que tout ce que nous leur disons de la religion fût véritable; que peut-être il n'y a rien après cette vie; qu'ils ont des doutes et des difficultés sur nos mystères, auxquels ils ne trouvent point de réponse qui les satisfasse; qu'au fond, tout paraît assez incertain; et qu'avant de s'embarquer à suivre toutes les maximes sévères de l'Evangile, il faudrait être bien assuré que nos peines ne seront pas perdues.

Or je ne veux pas aujourd'hui confondre l'incrédulité par les grandes preuves qui établissent la vérité de la foi chrétienne : outre que nous les avons déjà établies ailleurs, c'est un sujet trop vaste pour un discours, et qui n'est pas même souvent à la portée de la plupart de ceux qui nous écoutent; c'est faire souvent trop d'honneur aux objections frivoles de presque tous ceux qui se donnent pour esprits forts dans le monde, que d'employer le sérieux de notre ministère à les réfuter et à les combattre.

Il faut donc aujourd'hui tenter une voie plus abrégée et plus facile. Mon dessein n'est pas d'entrer dans le fond des preuves qui rendent témoignage à la vérité de la foi; je veux seulement vous découvrir le faux de l'incrédulité : je veux vous prouver que la plupart de ceux qui se disent incrédules ne le sont pas; que presque tous les pécheurs qui nous vantent, qui nous allèguent sans cesse leurs doutes, comme le seul obstacle à leur conversion, ne doutent point; et que de tous les prétextes dont on se sert pour ne pas changer de vie, celui des doutes sur la religion, qui est devenu le plus commun, est le moins vrai et le moins sincère.

Il paraît d'abord étonnant que j'entreprenne de prouver à ceux qui croient avoir des doutes sur la religion, et qui nous les opposent sans cesse, qu'ils ne doutent point en effet : cependant pour peu que l'on connaisse les hommes, et qu'on fasse attention surtout au caractère de ceux qui se vantent de douter, rien n'est plus aisé que de s'en convaincre. Je dis à leur caractère, où entrent toujours le déréglement, l'ignorance et la vanité; et voilà les trois sources les plus ordinaires de leurs doutes : ils en font honneur à l'incrédulité qui n'y a presque point de part.

C'est, premièrement, le déréglement qui les propose, sans oser les croire. Première réflexion.

C'est, en second lieu, l'ignorance qui les adopte, sans les comprendre. Seconde réflexion.

C'est enfin la vanité qui s'en fait honneur, sans pouvoir parvenir à s'en faire une ressource. Dernière réflexion.

C'est-à-dire que la plupart de ceux qui se disent incrédules dans le monde, sont assez déréglés pour désirer de l'être; trop ignorants pour l'être en effet; et assez vains cependant pour vouloir le paraître. Développons ces trois réflexions, devenues parmi nous d'un si grand usage; et confondons le libertinage plutôt que l'incrédulité, en le découvrant à lui-même. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.—Il faut d'abord convenir, mes frères, et il est triste pour nous que nous devions cet aveu à la vérité : il faut, dis-je, convenir que notre siècle et ceux de nos pères ont vu de véritables incrédules. Dans la dépravation des mœurs où nous vivons, et au milieu des scandales qui depuis si longtemps affligent l'Eglise, il n'est pas surprenant qu'il se soit trouvé quelquefois des hommes qui n'aient plus voulu connaître de Dieu; et que la foi, si affaiblie dans tous, se soit enfin en quelques-uns tout à fait éteinte. Comme dans tous les siècles paraissent certaines âmes choisies et extraordinaires, que le Seigneur remplit de ses grâces, de ses lumières, de ses dons les plus éclatants, et en qui il prend plaisir de verser à pleines mains toutes les richesses de sa miséricorde : on en voit aussi en qui l'iniquité est, pour ainsi dire, consommée; et que le Seigneur semble avoir marquées pour faire éclater en elles les jugements les plus terribles de sa justice, et les effets les plus funestes de son abandon et de sa colère.

L'Eglise, où tous les scandales doivent croître jusqu'à la fin, ne peut donc se glorifier d'être tout à fait purgée du scandale de l'incrédulité : elle a de temps en temps ses astres qui l'éclairent et ses monstres qui la défigurent; et à côté de ces grands hommes, célèbres par leurs lumières et par leur sainteté, qui lui ont servi de soutien et d'ornement dans chaque siècle, elle a vu s'élever aussi une tradition d'hommes impies, dont les noms sont encore aujourd'hui l'horreur de l'univers, lesquels, par des écrits pleins de blasphème et d'impiété, ont osé attaquer les mystères de Dieu, nier le salut et les promesses faites à nos pères, renverser le fondement de la foi et prêcher le libertinage parmi les fidèles.

Je ne prétends donc pas, mes frères, que, parmi tant de libertins qui parlent au milieu de nous le langage de l'incrédulité, il ne s'en trouve quelqu'un d'assez corrompu dans l'esprit et dans le cœur, d'assez abandonné de Dieu pour être en effet et réellement incrédule : je veux seulement établir que ces

hommes impies et fermes dans l'impiété sont rares, et que, parmi tous ceux qui nous vantent tous les jours leurs doutes et leur incrédulité, et qui en font une déplorable ostentation, il n'en est pas peut-être un seul sur le cœur duquel la foi ne conserve encore ses droits, et qui ne craigne encore en secret le Dieu qu'il fait semblant de ne vouloir pas connaître. Pour confondre nos prétendus incrédules, il n'est pas toujours nécessaire de les combattre; souvent on ne combat que des fantômes : il faut seulement les montrer tels qu'ils sont : l'affreuse décoration d'incrédulité dont ils se parent tombe bientôt, et il ne leur reste plus que leurs passions et leurs débauches.

Et voilà la première raison sur quoi j'ai établi la proposition générale, que la plupart de ceux qui se vantent d'avoir des doutes ne doutent point en effet; c'est que leurs doutes sont des doutes de déréglement et non pas d'incrédulité. Pourquoi, mes frères? parce que c'est le déréglement qui a formé leurs doutes, et non pas leurs doutes le déréglement; parce qu'actuellement c'est à leurs passions, et non pas à leurs doutes, qu'ils tiennent; parce qu'enfin ils n'attaquent d'ordinaire de la religion que les vérités incommodes aux passions. Voici des réflexions qui me paraissent dignes de votre attention : je vais vous les exposer sans ornement et dans le même ordre qu'elles se sont offertes à mon esprit.

Je dis en premier lieu : parce que c'est le déréglement qui a formé leurs doutes, et non pas leurs doutes le déréglement. Oui, mes frères, on n'a point encore vu de ces hommes qui affectent de se dire incrédules, lesquels aient commencé par des doutes sur les vérités de la foi, et qui des doutes soient tombés dans la débauche : on commence par les passions; les doutes viennent ensuite : on se laisse d'abord emporter aux égarements de l'âge et aux excès de la débauche; et quand on y a fait un certain chemin, et qu'il ne paraît plus possible de retourner sur ses pas, on se dit à soi-même pour se calmer qu'il n'y a rien après cette vie, ou du moins on est ravi de trouver des gens qui nous le disent. Ce n'est donc pas le peu de certitude qu'on trouve dans la religion qui fait conclure qu'il faut s'abandonner au plaisir, et qu'il est inutile de se faire violence, puisque tout meurt avec nous; c'est l'abandonnement au plaisir qui jette dans l'incertitude sur la religion, et qui nous rendant la violence comme impossible, nous fait conclure qu'aussi bien elle est inutile. La foi ne devient donc suspecte que lorsqu'elle commence à devenir incommode : et jusqu'ici l'incrédulité n'a point fait de voluptueux; mais la volupté a presque fait tous les incrédules.

Et une preuve de ce que je dis, vous que ce discours regarde, c'est que tandis que vous avez vécu avec pudeur et avec innocence, vous n'avez pas douté. Rappelez ces temps heureux où les passions n'avaient pas encore gâté votre cœur; la foi de vos pères ne vous offrait rien que d'auguste et de respectable; la raison pliait sans peine sous le joug de l'autorité; vous ne vous avisiez pas de vous former à vous-mêmes des difficultés et des doutes : dès que les mœurs ont changé, les vues sur la religion n'ont plus été les mêmes. Ce n'est donc pas la foi qui a trouvé dans votre raison de nouvelles difficultés; c'est la pratique des devoirs qui a rencontré dans votre cœur de nouveaux obstacles. Et si vous nous dites que vos premières impressions si favorables à la foi ne venaient que des préjugés de l'éducation et de l'enfance, nous vous répondrons que les secondes, si favorables à l'impiété, ne vous sont venues que des préjugés, des passions et de la débauche; et que préjugés pour préjugés, il nous semble qu'il vaut encore mieux s'en tenir à ceux qui sont formés dans l'innocence et qui nous portent à la vertu, qu'à ceux qui sont nés dans l'infamie des passions et qui ne prêchent que le libertinage et le crime.

Ainsi rien n'est plus humiliant pour l'incrédulité, que de la rappeler à son origine : elle porte un faux nom de science et de lumière : et c'est un enfant de crime et de ténèbres. Ce n'est donc pas la force de la raison qui a mené là nos prétendus incrédules : c'est la faiblesse d'un cœur corrompu, qui n'a pu surmonter ses penchants les plus honteux; c'est même une lâcheté de courage, qui ne pouvant soutenir et regarder d'un œil ferme les terreurs et les menaces de la religion, tâche de s'étourdir, en redisant sans cesse que ce sont des frayeurs puériles; c'est un homme qui a peur la nuit, et qui chante en marchant tout seul dans les ténèbres, pour se rassurer lui-même : la débauche nous rend toujours lâches et craintifs; et ce n'est qu'un excès de peur des peines éternelles, qui fait qu'un libertin nous prêche et nous chante sans cesse qu'elles sont douteuses : il tremble, et il veut se rassurer contre lui-même : il ne peut pas soutenir en même temps la vue de ses crimes et celle du supplice qui les attend : cette foi si vénérable et dont il parle avec tant de mépris l'effraie pourtant, le trouble encore plus que les autres pécheurs, qui, sans douter de ses châtiments, ne laissent pas souvent d'être infidèles à ses préceptes : c'est un lâche qui cache sa peur sous une fausse ostentation de bravoure. Non, mes frères, nos prétendus esprits forts se donnent pour des hommes fermes et courageux : suivez-les de près; ce sont les plus faibles et les plus lâches de tous les hommes.

D'ailleurs, il n'est pas étonnant que le déréglement nous mène à des doutes sur la religion : il faut appeler l'incrédulité au secours des passions : car elles sont trop faibles et trop injustes pour se soutenir toutes seules. Nos lumières, nos sentiments, notre conscience, tout les combat au dedans de nous : il faut donc leur chercher un appui, et les défendre contre nous-mêmes : car on est bien aise de se justifier à soi-même tout ce qui plaît. On ne veut pas que des passions qui nous sont chères, soient criminelles, ni avoir à soutenir sans cesse les intérêts de

ses plaisirs contre ceux de sa conscience : on veut jouir tranquillement de ses crimes, et se délivrer de ce censeur importun, qui prend sans cesse au dedans de nous le parti de la vertu contre nous-mêmes. Ce n'est jouir qu'à demi de ses passions, tandis que les remords nous en disputent le plaisir : c'est acheter trop chèrement le crime, que de l'acheter au prix même du repos qu'on y cherche : il faut, ou finir ses débauches, ou tâcher de s'y calmer; et comme il en coûterait trop de les finir, et qu'on ne saurait s'y calmer qu'en doutant des vérités qui nous troublent, on se les donne à soi-même comme douteuses ; et pour parvenir à être tranquille, on s'efforce de se persuader qu'on est incrédule.

C'est-à-dire, que le grand effort du déréglement est de nous conduire au désir de l'incrédulité : on voudrait pouvoir arriver à l'affreuse sécurité de l'incrédule ; on regarde cet état d'endurcissement entier comme un état heureux ; on se sait mauvais gré d'être né avec une conscience plus faible et plus craintive ; on envie la destinée de ceux qu'on croit fermes et inébranlables dans l'impiété ; lesquels peut-être à leur tour, livrés en secret aux remords les plus tristes, et se faisant honneur d'une fermeté qu'ils n'ont point, regardent notre sort avec envie, parce que ne jugeant de nous que par les discours de libertinage que nous tenons, ils nous prennent pour ce qu'ils paraissent eux-mêmes être à nos yeux, c'est-à-dire, pour ce que nous ne sommes pas, et pour ce que et eux et nous voudrions être. Et c'est ainsi, ô mon Dieu ! que ces faux héros de l'impiété vivent dans une illusion perpétuelle, se donnent sans cesse le change à eux-mêmes, et ne paraissent ce qu'ils ne sont pas, que parce qu'ils souhaitent de l'être : ils voudraient bien que la religion fût un songe ; ils disent dans leur cœur qu'il n'y a point de Dieu : *Dixit insipiens in corde suo : Non est Deus* (*Ps.* XIII) ; c'est-à-dire, ce langage impie est le désir de leur cœur : ils désireraient qu'il n'y eût point de Dieu ; que cet Etre si grand et si nécessaire fût une chimère ; qu'ils fussent eux seuls les maîtres de leur destinée ; qu'ils n'eussent à répondre qu'à eux-mêmes des horreurs de leur vie et de l'indignité de leurs passions ; que tout finît avec eux, et qu'il n'y eût point au delà du tombeau de juge suprême et éternel, vengeur du vice et rémunérateur de la vertu : ils le désirent ; ils l'anéantissent autant qu'ils peuvent, par les souhaits impies de leur cœur ; mais ils ne peuvent effacer du fond de leur être, l'idée de sa puissance et la crainte de sa justice : *Dixit insipiens in corde suo : Non est Deus.*

En effet, il serait trop triste et trop vulgaire pour un homme vain, abîmé dans la débauche, de se dire en secret à lui-même : Je suis encore trop faible et trop abandonné au plaisir, pour en sortir et mener une vie plus régulière et plus chrétienne. Ce prétexte lui laisserait encore tous ses remords ; c'est bien plutôt fait, de se dire à soi-même : Il est inutile de mieux vivre, parce qu'il n'y a rien après la vie. Ce prétexte est bien plus commode, parce qu'il finit tout ; c'est le plus favorable à la paresse, parce qu'il nous éloigne des sacrements et de tous les autres assujettissements de la religion. Il est bien plus court de se dire à soi-même qu'il n'y a rien, et de vivre comme si en effet on en était persuadé ; c'est se délivrer tout d'un coup de tout joug et de toute contrainte : c'est finir toutes les mesures gênantes que les pécheurs d'un autre caractère gardent encore avec la religion et avec la conscience. Ce prétexte d'incrédulité, en nous persuadant que nous doutons en effet, nous laisse dans un certain état d'indolence sur tout ce qui regarde le salut, qui nous empêche de nous approfondir nous-mêmes, et de faire des réflexions trop tristes sur nos passions : nous nous laissons mollement entraîner au cours fatal qui nous emporte, sur le préjugé général, que nous ne croyons rien ; nous avons peu de remords, parce que nous nous supposons incrédules, et que cette supposition nous laisse presque la même sécurité que l'impiété véritable : du moins c'est une diversion qui émousse et qui suspend la sensibilité de la conscience ; et en faisant que nous nous prenons toujours pour ce que nous ne sommes pas, elle fait que nous vivons, comme si nous étions en effet ce que nous désirons d'être.

C'est-à-dire, qu'il faut regarder le parti de la plupart de ces prétendus esprits forts et de ces incrédules de débauche et de libertinage, comme un parti d'hommes faibles, dissolus, dissipés, lesquels n'ayant pas la force de vivre chrétiennement, ni la fermeté même d'être impies, demeurent dans cet état d'éloignement de la religion, comme le plus commode à la paresse ; et comme ils ne font rien pour en sortir, ils croient y tenir en effet : c'est une espèce de neutralité entre la foi et l'irréligion, dont l'indolence s'accommode ; parce qu'il faut du mouvement pour prendre un parti ; que pour demeurer neutre, il n'y a qu'à ne point penser, et vivre d'habitude ; ainsi on ne s'approfondit et on ne se décide jamais soi-même. L'impiété ferme, déclarée, a je ne sais quoi qui fait horreur : la religion, d'un autre côté, offre des objets qui alarment et qui n'accommodent pas les passions. Que faire entre ces deux extrémités, dont l'une révolte la raison, et l'autre les sens ? on demeure indécis et chancelant ; on jouit, en attendant, du calme que cet état d'indécision et d'indifférence nous laisse : on vit sans vouloir savoir ce qu'on est, parce qu'il est plus commode de n'être rien, et de vivre sans penser et sans se connaître. Non, mes frères, je le répète, ce ne sont pas ici des incrédules, ce sont des hommes lâches qui n'ont pas la force de prendre un parti ; qui ne savent que vivre voluptueusement, sans règle, sans morale, souvent sans bienséance ; et qui sans être impies, vivent pourtant sans religion, parce que la religion demande de la suite, de la raison, de l'élévation, de la fermeté, de grands sentiments, et qu'ils en sont incapables. Voilà pourtant les héros dont l'impiété s'honore ; voilà les suffrages dont

elle se fait un rempart et qu'elle oppose à la religion en nous insultant ; voilà les partisans avec lesquels elle se croit invincible : et il faut bien que ses ressources soient bien faibles et misérables, puisqu'elle est réduite à les chercher dans des hommes de ce caractère.

Première raison qui prouve que ce ne sont pas les doutes qui jettent dans le déréglement, mais le déréglement tout seul qui nous jette dans les doutes. La seconde raison n'est qu'une nouvelle preuve de la première : c'est qu'actuellement, si l'on ne change point de vie, ce n'est pas à ses doutes que l'on tient, c'est à ses seules passions.

Car je ne vous demande ici que de la bonne foi, à vous qui nous alléguez sans cesse vos doutes sur nos mystères. Lorsque vous pensez quelquefois à sortir de cet abîme de vice et de débauche où vous vivez, et que les passions plus tranquilles vous permettent quelque retour sur vous-même, vous opposez-vous alors vos incertitudes sur la religion? Vous dites-vous à vous-même : Mais si je reviens, il faudra croire des choses qui paraissent incroyables? Est-ce là la grande difficulté ! Ah ! vous vous dites en secret à vous-même : mais si je reviens, il faudra finir ce commerce, m'interdire ces excès, rompre ces sociétés, éviter ces lieux, en venir à des démarches que je ne soutiendrai jamais, et prendre un genre de vie auquel toutes mes inclinations répugnent. Voilà à quoi vous tenez ; voilà le mur de séparation qui vous éloigne de Dieu. Vous parlez tant aux autres de vos doutes ; d'où vient que vous ne vous en parlez point à vous-même ? Ce n'est donc pas ici une affaire de raison et de croyance, c'est une affaire de cœur et de déréglement : et le délai de votre conversion ne prend pas sa source dans vos incertitudes sur la foi, mais dans le doute seul où vous laisse la violence et l'empire de vos passions, de pouvoir jamais vous affranchir de leur servitude et de leur infamie. Voilà, mes frères, les chaînes véritables qui lient nos prétendus incrédules à leurs propres misères.

Et ce qui confirme encore cette vérité, c'est que la plupart de ces hommes qui se donnent pour incrédules, vivent pourtant dans des variations perpétuelles sur le point même de l'incrédulité. En certains moments les vérités de la religion les touchent; ils se sentent agités de vifs remords ; ils cherchent même des hommes habiles et renommés, des serviteurs de Dieu, pour s'entretenir avec eux et s'instruire : en d'autres termes, ils se moquent de ces vérités; ils traitent les serviteurs de Dieu avec dérision, et la piété elle-même de chimère ; il n'est guère de ces pécheurs, de ceux même qui font le plus d'ostentation de leur incrédulité, que le spectacle d'une mort inopinée, qu'un accident funeste, qu'une perte douloureuse, qu'un renversement de fortune, qu'une disgrâce éclatante, n'ait quelquefois jetés dans des réflexions tristes sur son état et dans des désirs d'une vie plus chrétienne; il n'en est guère qui, dans ces situations affligeantes, ne cherchent de la consolation auprès des gens de bien, ne fassent quelque démarche qui laisse espérer une sorte d'amendement. Ce n'est pas à leurs compagnons d'impiété et de libertinage qu'ils ont recours alors pour se consoler ; ce n'est pas dans ces railleries impies de nos mystères et dans cette philosophie affreuse, qu'ils cherchent un adoucissement à leurs peines; ce sont-là les discours de la joie et de la débauche, et non pas de l'affliction et de la douleur : c'est la religion de la table, des plaisirs, des excès ; ce n'est pas celle du sérieux, des contre-temps et de la tristesse: le goût de l'impiété tombe pour eux avec celui des plaisirs. Or, si leur incrédulité avait son fondement dans des incertitudes réelles sur la religion, tant que ces incertitudes subsisteraient, l'incrédulité serait toujours la même; mais comme leurs doutes ne naissent que de leurs passions, et que leurs passions ne sont pas toujours les mêmes, ni également vives et maîtresses de leur cœur, leurs doutes changent sans cesse comme leurs passions ; ils croissent, ils diminuent, ils s'éclipsent, ils reparaissent, ils sont dans la même volubilité et toujours dans le même degré que leurs passions; en un mot, ils suivent la destinée des passions, parce qu'ils ne sont que les passions elles-mêmes.

En effet, mes frères, pour ne laisser plus rien à dire sur ce sujet, et achever de vous faire sentir combien cette profession d'incrédulité dont on s'honore est méprisable, c'est que, répondez à toutes les difficultés d'un pécheur qui se vante d'être incrédule, réduisez-le à n'avoir plus rien à vous répliquer, il ne se rend pas encore; vous ne l'avez pas encore pour cela gagné; il se renferme en lui-même, comme s'il avait encore des raisons plus accablantes qu'il ne daigne pas mettre en avant; il tient bon et oppose un air mystérieux et décidé à toutes les preuves qu'il ne peut résoudre. Vous avez pitié alors de sa fureur et de son entêtement : vous vous trompez, ne soyez touché que de sa vie libertine et de sa mauvaise foi ; car qu'une maladie mortelle le frappe au sortir de là, courez autour du lit de sa douleur, ah ! vous trouverez ce prétendu incrédule convaincu ; ses doutes cessent, ses incertitudes finissent, tout cet appareil déplorable d'incrédulité s'évanouit et se déconcerte, il n'en est plus même question ; il a recours au Dieu de ses pères; il redoute ses jugements qu'il faisait semblant de ne pas croire. Le ministre de Jésus-Christ appelé n'a pas besoin d'entrer en contestation pour le détromper de son impiété : le pécheur mourant prévient là-dessus ses soins et son ministère; il a honte de ses blasphèmes passés; il s'en repent, il en avoue le faux et la mauvaise foi ; il en fait une réparation publique à la majesté et à la vérité de la religion; il ne demande plus des preuves, il ne demande que des consolations. Cependant cette maladie ne lui a pas donné de nouvelles lumières sur la foi; le coup qui frappe sa chair n'a pas éclairci les doutes de son esprit. Ah ! c'est qu'il touche son cœur, c'est qu'il finit ses déréglements ; c'est, en un mot, que ses doutes étaient dans ses pas-

sions, et que tout ce qui va éteindre ses passions éteint en même temps ses doutes.

Il peut arriver, je l'avoue, qu'il se trouve quelquefois des pécheurs qui poussent jusqu'à ce dernier moment leur fureur et leur impiété; qui meurent en vomissant, avec leur âme impie, des blasphèmes contre le Dieu qui va les juger, et qu'ils ne veulent pas connaître. Car, ô mon Dieu! vous êtes terrible dans vos jugements, et vous permettez quelquefois que l'impie meure dans son impiété. Mais ces exemples sont rares, et vous savez vous-mêmes, mes frères, qu'un siècle entier fournit à peine un de ces affreux spectacles. Mais voyez dans ce dernier moment tous les autres, qui s'étaient fait honneur de leur incrédulité dans l'opinion publique; voyez au lit de la mort un pécheur, qui jusque-là avait paru le plus ferme dans l'impiété, et le plus déterminé à ne rien croire, il devance lui-même la proposition qu'on allait lui faire de recourir aux remèdes de l'Eglise: il lève les mains au ciel, il donne des marques éclatantes, sincères, d'une religion qui ne s'était jamais effacée du fond de son cœur; il ne rejette plus, comme des terreurs puériles, les menaces et les châtiments de la vie future; que dis-je? ce pécheur autrefois si ferme, si fier dans sa prétendue incrédulité, si fort au-dessus des frayeurs vulgaires, devient alors plus faible, plus timide, plus crédule, que l'âme la plus populaire; ses craintes sont plus excessives, sa religion même plus superstitieuse, ses pratiques de culte plus simples, plus vulgaires, plus outrées que celles du simple peuple; et comme un excès n'est jamais loin de l'excès qui lui est opposé, on le voit passer en un moment de l'impiété à la superstition, de la fermeté du philosophe à la faiblesse de l'ignorant et du simple.

Et c'est ici où je voudrais en appeler, avec Tertullien, à ce pécheur mourant, et le faire parler ici à ma place contre l'incrédulité; c'est ici où, à l'honneur de la religion de nos pères, je ne voudrais pas d'autre témoin de la faiblesse et de la mauvaise foi de l'impie, que cette âme qui expire et qui ne peut plus parler que le langage de la vérité; c'est ici où je voudrais assembler tous les incrédules autour du lit de sa mort, et pour les confondre par un témoignage qui ne saurait leur être suspect, lui dire avec Tertullien: O âme! avant que vous sortiez de ce corps terrestre, dont vous allez vous détacher, souffrez que je vous appelle ici en témoignage: *Consiste in medio, anima;* parlez dans ce dernier moment où vous ne donnez rien à la vanité et où vous devez tout à la vérité; dites-nous si vous regardez le Dieu terrible, entre les mains duquel vous allez tomber, comme un être chimérique dont on fait peur aux esprits faibles et crédules? Dites-nous si, tout disparaissant à vos yeux, si, toutes les créatures retombant pour vous dans le néant, Dieu seul ne vous paraît pas immortel, immuable, l'Etre de tous les siècles et de l'éternité et qui remplit le ciel et la terre? Nous consentons maintenant, nous que vous avez toujours regardés comme des esprits superstitieux et vulgaires, nous consentons que vous soyez le juge entre nous et l'incrédulité, à laquelle vous avez toujours paru si favorable: *A te testimonium flagitant christiani, ab extranea adversus tuos.* Quoique vous ayez été jusqu'ici étrangère par rapport à la foi, et ennemie de la religion, la religion s'en rapporte à vous contre ceux que le lien affreux de l'impiété vous avait si étroitement unis: *A te testimonium flagitant christiani, ab extranea adversus tuos.* Si tout meurt avec vous, pourquoi la mort vous paraît-elle si fort à craindre? *Cur in totum times mortem, si nihil est tibi timendum post mortem?* Pourquoi ces mains suppliantes vers le ciel, s'il n'y a point de Dieu qui puisse se laisser toucher à vos gémissements et écouter vos prières? Si vous n'êtes rien vous-même, pourquoi démentez-vous donc le néant de votre être, et tremblez-vous sur les suites de votre destinée? *Si nihil es ipsa, cur mentiris in te?* D'où vous viennent, dans ce dernier moment, ces sentiments de crainte, de respect pour l'Etre suprême? N'est-ce pas parce que vous les avez toujours eus, que vous aviez imposé au public par une fausse ostentation d'impiété, et que la mort ne fait que développer les dispositions de foi et de religion que vous avez toujours conservées pendant votre vie? *A te testimonium flagitant christiani, ab extranea adversus tuos.*

Oui, mes frères, si nous pouvions détruire les passions, nous aurions bientôt ramené tous les incrédules; et une dernière raison qui achève de le démontrer, c'est que s'ils paraissent se révolter contre l'incompréhensibilité de nos mystères, ce n'est que pour en venir au point qui les touche et pour attaquer les vérités qui intéressent les passions, c'est-à-dire la vérité d'un avenir, et l'éternité des peines futures; c'est toujours là le fruit et la conclusion favorite de leurs doutes.

En effet, si la religion ne proposait que des mystères qui passent la raison, sans y ajouter des maximes et des vérités qui gênent les passions, nous pouvons assurer hardiment que les incrédules seraient rares; les vérités ou les erreurs abstraites, qu'il est indifférent de croire ou de nier, n'intéressent presque personne. Vous trouverez peu de ces hommes, épris de la seule vérité, qui deviennent partisans et défenseurs zélés de certains points de pure spéculation et qui n'ont rapport à rien, seulement parce qu'ils les croient vrais. Les vérités abstraites des mathématiques ont trouvé en nos jours quelques sectateurs zélés et estimables qui se sont dévoués à développer ce qu'il y a de plus impénétrable dans les secrets infinis et dans les abîmes profonds de cette science; mais ces sectateurs ont été quelques hommes rares et uniques: la contagion n'était pas à craindre; aussi n'a-t-elle pas gagné: on les admire, mais on serait bien fâché de les imiter. Si la religion ne proposait que des vérités aussi abstraites, aussi indifférentes à la félicité des sens, aussi peu intéressantes pour les passions et pour l'amour-propre, les impies seraient encore

plus rares que les mathématiciens. On en veut aux vérités de la religion, parce qu'elles nous menacent ; on ne s'élève point contre les autres, parce que leur vérité ou leur fausseté ne décide rien pour nous.

Et ne nous dites pas que ce n'est pas par intérêt propre, mais par amour tout seul de la vérité, que l'incrédule ne se rend point à des mystères que la raison rejette. Je sais bien que le prétendu incrédule s'en vante et voudrait nous le faire accroire ; mais qu'importe la vérité à des hommes qui ne la cherchent pas, qui ne l'aiment pas, qui ne la connaissent pas, qui ne veulent pas même la connaître et qui ne désirent que de se la cacher à eux-mêmes? que leur importe une vérité qui les passe, à laquelle ils n'ont jamais donné un seul moment sérieux ; qui, n'ayant rien qui flatte les passions, ne saurait intéresser ces hommes de chair et de sang et plongés dans une vie voluptueuse? Il leur importe de vivre au gré de leurs désirs déréglés, et cependant de n'avoir rien à craindre après cette vie ; voilà la seule vérité qui les intéresse : passez-leur ce point ; l'obscurité de tous les autres mystères ne les occupera pas seulement, ils conviendront de tout, pourvu qu'on les laisse jouir tranquillement de leurs crimes.

Aussi la plupart des impies qui nous ont laissé par écrit les tristes fruits de leur impiété, se sont attachés à prouver qu'il n'y avait rien au-dessus de nous ; que tout mourait avec le corps, et que les peines ou les récompenses futures étaient des fables : il fallait commencer par mettre les passions dans leurs intérêts pour se faire des sectateurs. S'ils ont attaqué les autres points de la foi, ce n'a été que pour en venir là, pour conclure qu'il n'y avait rien après cette vie ; que les vices ou les vertus étaient des noms que la politique avait inventés pour contenir les peuples, et que les passions n'étaient que des penchants naturels et innocents que chacun pouvait suivre, parce que chacun les trouvait en soi.

Voilà pourquoi les impies, dans la Sagesse, les saducéens eux-mêmes, dans l'Evangile, qu'on peut regarder comme les pères et les prédécesseurs de nos incrédules, ne s'amusaient point à réfuter la vérité des miracles rapportés dans les livres de Moïse, et que Dieu opéra autrefois en faveur de son peuple, ni la promesse du Médiateur faite à leurs pères : ils n'attaquaient que la résurrection des morts et l'immortalité des âmes : ce point décidait de tout pour eux. L'homme meurt comme la bête, disaient-ils dans la Sagesse : nous ignorons si leur nature est différente ; mais toujours leur fin et leur destinée est égale : ne nous inquiétons donc point de l'avenir qui n'est point ; jouissons de la vie ; ne nous refusons aucun plaisir : le temps est court ; hâtons-nous de vivre, parce que nous mourrons demain et que tout mourra avec nous. Non, mes frères, les passions ont toujours été le seul berceau de l'incrédulité : on ne secoue le joug de la foi que pour secouer le joug des devoirs ; et la religion n'aurait jamais eu d'ennemis, si elle n'avait été l'ennemie du déréglement et du vice.

Mais si les doutes de nos incrédules ne sont pas réels, parce que c'est le déréglement seul qui les forme ; ils sont encore faux, parce que c'est l'ignorance qui les adopte sans les comprendre, et la vanité qui s'en fait honneur, sans pouvoir s'en faire une ressource : c'est ce qui nous reste à développer.

Deuxième partie. — On pourrait faire à la plupart de ceux qui nous vantent sans cesse leurs doutes sur la religion et qui trouvent que tout est plein de contradiction dans ce que la foi nous oblige de croire : on pourrait, dis-je, leur faire la même réponse que Tertullien faisait autrefois aux païens sur tous les reproches qu'ils formaient contre les mystères et la doctrine de Jésus-Christ. Ils condamnent, disait ce Père, ce qu'ils n'entendent pas ; ils blâment ce qu'ils n'ont jamais examiné, et qu'ils ne connaissent que par ouï-dire ; ils blasphèment ce qu'ils ignorent, et ils l'ignorent, parce qu'ils le haïssent trop pour vouloir se donner la peine de l'approfondir et de le connaître : *Malunt nescire, qui jam oderunt* (*Tertull.*). Or rien n'est plus indécent et plus insensé, continue ce Père, que de décider fièrement sur ce que l'on ignore ; et tout ce que la religion demanderait de ces hommes frivoles et dissolus qui s'élèvent si fort contre elle, c'est qu'ils ne la condamnassent pas avant de l'avoir bien connue : *Unum gestit interdum, ne ignorata damnetur.*

Voilà, mes frères, où en sont presque tous ceux qui se donnent dans le monde pour incrédules ; ils n'ont jamais approfondi, ni les difficultés, ni les preuves respectables de la religion ; ils n'en savent pas même assez pour en douter. Ils la haïssent ; car comment aimer ce qui nous condamne? et cette haine est la seule science qui forme leurs doutes et qui leur apprend à la combattre : *Malunt nescire, quia jam oderunt.*

En effet, quand je vois d'un coup d'œil tout ce que les siècles chrétiens ont eu de plus grands hommes, de génies plus élevés, de savants plus profonds et plus éclairés, lesquels, après une vie entière d'étude et une application infatigable, se sont soumis avec une humble docilité aux mystères de la foi ; ont trouvé les preuves de la religion si éclatantes, qu'il leur a paru que la raison la plus fière et la plus indocile ne pouvait refuser de se rendre ; l'ont défendue contre les blasphèmes des païens, ont rendu muette la vaine philosophie des sages du siècle et fait triompher la folie de la croix de toute la sagesse et de toute l'érudition de Rome ou d'Athènes, il me semble que pour revenir à combattre des mystères depuis si longtemps et si universellement établis ; que, pour être, si j'ose m'exprimer ainsi, reçu appelant de la soumission de tant de siècles, des écrits de tant de grands hommes, de tant de victoires que la foi a remportées, du consentement de l'univers, en un mot, d'une prescription si longue et si bien affermie, il faudrait ou de nouvelles preuves qu'on n'eût pas encore confondues, ou de nouvelles difficultés dont per-

sonne ne se fût encore avisé, ou de nouveaux moyens qui découvrissent dans la religion un faible qu'on n'avait pas encore découvert. Il me semble que pour s'élever tout seul contre tant de témoignages, tant de prodiges, tant de siècles, tant de monuments divins, tant de personnages fameux, tant d'ouvrages que les temps ont consacrés, que toutes les attaques de l'incrédulité ont rendu d'âge en âge plus triomphants et plus immortels, en un mot, tant d'événements étonnants et jusque-là inouïs qui établissent la foi des chrétiens, il faudrait des raisons bien décisives et bien évidentes, des lumières bien rares et bien nouvelles, pour entreprendre ou d'en douter, ou de la combattre. Hors de là on aurait droit de nous regarder comme un insensé qui viendrait tout seul défier de loin une armée entière, seulement pour faire ostentation de son vain défi et se parer d'une fausse bravoure.

Cependant, lorsque vous approfondissez la plupart de ces hommes qui se disent incrédules, qui se récrient sans cesse contre les préjugés populaires, qui nous vantent leurs doutes et nous défient d'y satisfaire et d'y répondre, vous trouvez qu'ils n'ont pour toute science que quelques doutes usés et vulgaires, qu'on a débités dans tous les temps et qu'on débite encore tous les jours dans le monde; qu'ils ne savent qu'un certain jargon de libertinage qui passe de main en main, qu'on reçoit sans l'examiner et qu'on répète sans l'entendre : vous trouvez que toute leur capacité et leur étude sur la religion se réduit à certains discours de libertinage qui courent les rues, s'il est permis de parler ainsi; à certaines maximes rebattues, et qui, à force d'être redites, commencent à tenir de la bassesse du proverbe. Vous n'y trouvez nul fond, nul principe, nulle suite de doctrine, nulle connaissance de la religion qu'ils attaquent : ce sont des hommes dissipés par les plaisirs, et qui seraient bien fâchés d'avoir un moment de reste pour examiner ennuyeusement des vérités qu'ils ne se soucient pas de connaître; des hommes d'un caractère léger et superficiel, incapables d'attention et d'examen, et qui ne sauraient soutenir un seul instant de sérieux et de méditation tranquille et rassise; disons-le encore, des hommes noyés dans la volupté, et en qui la débauche a peut-être même abruti et éteint ce que la nature pouvait leur avoir donné de pénétration et de lumières.

Voilà les ennemis redoutables que l'impiété oppose à la science de Dieu : voilà les hommes frivoles, dissipés, ignorants, qui osent taxer de crédulité et d'ignorance tout ce que les siècles chrétiens ont eu et ont encore de docteurs plus consommés et de personnages plus habiles et plus célèbres : ils ne savent que le langage des doutes, mais ce sont des doutes qu'ils ont appris; ils ne les ont pas formés; ils répètent ce qu'ils ont ouï : c'est une tradition d'ignorance et d'impiété qu'ils ont reçue : aussi ils ne doutent pas; ils ne font que conserver à ceux qui les suivront, le langage de l'irréligion et des doutes; ils ne sont pas incrédules : ils ne sont que les échos de l'incrédulité, en un mot, il savent ce qu'il faut dire pour douter, mais ils n'en savent pas assez pour douter eux-mêmes.

Et une preuve de ce que j'avance, c'est que dans tous les autres doutes, on ne doute que pour s'éclaircir; on cherche tout ce qui peut conduire à la vérité qu'on ne voit encore qu'à demi. Mais ici on ne doute que pour douter; preuve que le doute ne nous intéresse pas plus que la vérité qu'il nous cache; on serait bien fâché qu'il fallût se donner la peine d'éclaircir le vrai ou le faux des incertitudes qu'on prétend avoir sur nos mystères. Oui, mes frères, si la peine de ceux qui doutent était une obligation indispensable de chercher la vérité, nul ne douterait; nul ne voudrait acheter à ce prix le plaisir de se dire incrédule; nul peut-être même n'en serait capable : preuve décisive qu'on ne doute point, qu'on n'est pas plus attaché à ses doutes qu'à la religion (car on n'est guère plus instruit sur l'un que sur l'autre); mais seulement qu'on a perdu ces premiers sentiments de retenue et de foi, qui nous laissaient encore un reste de respect pour la religion de nos pères. Ainsi on fait bien de l'honneur à des hommes si dignes, en même temps, et de pitié et de mépris, de croire qu'ils ont pris un parti, qu'ils ont embrassé un système; on leur fait bien de l'honneur de les ranger parmi les impies sectateurs d'un Socin, de les qualifier des titres affreux de déistes ou d'athées : hélas! ils ne sont rien; ils ne tiennent à rien; du moins ils ne savent eux-mêmes ce qu'ils sont, ils ne sauraient nous le dire; et ce qu'il y a ici de déplorable, c'est qu'ils ont trouvé le secret de se former un état plus méprisable, plus bas, plus indigne de la raison que celui de l'impiété; et que c'est les honorer, de leur donner le titre odieux d'incrédules, qui avait été jusqu'ici la honte de l'humanité et le plus grand opprobre de l'homme.

Et pour finir cet article par une réflexion, qui confirme la même vérité et qui est bien humiliante pour nos prétendus incrédules, c'est qu'eux, qui nous traitent si fort d'esprits faibles et crédules; eux qui vantent tant la raison, qui nous accusent sans cesse de nous faire une religion des préjugés populaires et de ne croire que parce que ceux qui nous ont précédés ont cru; eux, dis-je, ils ne sont incrédules et ne doutent que sur l'autorité déplorable d'un libertin à qui ils ont ouï dire souvent, que tout ce qu'on leur prêche d'un avenir n'est qu'un épouvantail pour alarmer les enfants et le peuple : voilà toute leur science et tout l'usage qu'ils ont fait de la raison. Ils sont impies, sans examen et par crédulité, comme ils nous accusent d'être fidèles; mais par une crédulité qui ne peut trouver d'excuses que dans la fureur et dans l'extravagance, c'est l'autorité d'un seul discours impie, prononcé d'un ton ferme et décisif, qui a subjugué leur raison et qui les a rangés du côté de l'impiété. Ils nous trouvent trop crédules de nous rendre à l'auto-

rité des prophètes, des apôtres, des hommes inspirés de Dieu, des prodiges éclatants opérés pour établir la vérité de nos mystères, et à cette tradition vénérable de saints pasteurs qui nous ont transmis d'âge en âge le dépôt de la doctrine et de la vérité, c'est-à-dire à la plus grande autorité qui, ait jamais paru sur la terre ; et ils se croient moins crédules, et il leur semble plus digne de raison de déférer à l'autorité d'un impie, qui dans un moment de débauche, prononce d'un ton ferme qu'il n'y a point de Dieu, et ne le croit pas peut-être lui-même. Ah ! mes frères, que l'homme s'avilit et se rend méprisable, quand il se fait une fausse gloire de n'être plus soumis à Dieu !

Aussi, mes frères, pourquoi croyez-vous que les prétendus incrédules dont nous parlons souhaitent si fort de voir des impies véritables, fermes et intrépides dans l'impiété; qu'ils en cherchent, qu'ils en attirent même des pays étrangers, comme un Spinosa, si le fait est vrai qu'on l'appela en France pour le consulter et pour l'entendre ? c'est que nos incrédules ne sont point fermes dans l'incrédulité, ne trouvent personne qui le soit, et voudraient, pour se rassurer, rencontrer quelqu'un qui leur parût véritablement affermi dans ce parti affreux : ils cherchent dans l'autorité des ressources et des défenses contre leur propre conscience ; et n'osant devenir tout seuls impies, ils attendent d'un exemple ce que leur raison et leur cœur même leur refusent ; et par là ils retombent dans une crédulité bien plus puérile et plus insensée que celle qu'ils reprochent aux fidèles. Un Spinosa, ce monstre, qui après avoir embrassé différentes religions, finit par n'en avoir aucune, n'était pas empressé de chercher quelque impie déclaré qui l'affermît dans le parti de l'irréligion et de l'athéisme : il s'était formé à lui-même ce chaos impénétrable d'impiété, cet ouvrage de confusion et de ténèbres, où le seul désir de ne pas croire en Dieu peut soutenir l'ennui et le dégoût de ceux qui le lisent; où, hors l'impiété, tout est inintelligible ; et qui, à la honte de l'humanité, serait tombé en naissant dans un oubli éternel et n'aurait jamais trouvé de lecteur, s'il n'eût attaqué l'Etre suprême : cet impie, dis-je, vivait caché, retiré, tranquille ; il faisait son unique occupation de ses productions ténébreuses, et n'avait besoin, pour se rassurer, que de lui-même. Mais ceux qui le cherchaient avec tant d'empressement, qui voulaient le voir, l'entendre, le consulter, ces hommes frivoles et dissolus, c'étaient des insensés qui souhaitaient de devenir impies, et qui, ne trouvant pas dans le témoignage de tous les siècles, de toutes les nations et de tous les grands hommes que la religion a eus assez d'autorité pour demeurer fidèles, cherchaient dans le témoignage seul d'un homme obscur, d'un transfuge de toutes les religions, d'un monstre obligé de se cacher aux yeux de tous les hommes, une autorité déplorable et monstrueuse qui les affermît dans l'impiété, et qui les défendît contre leur propre conscience. Grand Dieu ! que les impies se cachent ici de honte et de confusion ; qu'ils cessent de faire ostentation d'une incrédulité qui est le fruit de leur déréglement et de leur ignorance, et qu'ils ne parlent plus qu'en rougissant contre la soumission du fidèle : c'est un langage de mauvaise foi ; ils donnent à la vanité ce que nous donnons à la vérité : *Erubescant impii.... quæ loquuntur adversus justum, iniquitatem in superbia et in abusione* (*Ps.* XXX, 18, 19).

Je dis la vanité ; et c'est la grande et la dernière raison qui fait sentir encore mieux tout le faux et tout le faible de l'incrédulité. Oui, mes frères, tout nos prétendus incrédules sont de faux braves, qui se donnent pour ce qu'ils ne sont pas : ils regardent l'incrédulité comme un bon air : ils se vantent sans cesse de ne rien croire ; et à force de s'en vanter, ils se le persuadent à eux-mêmes : semblables à certains hommes nouveaux que nous voyons parmi nous, lesquels touchent presque encore à l'obscurité et à la roture de leurs ancêtres, et veulent pourtant qu'on les croie d'une naissance illustre et descendus des plus grands noms; à force de le dire, de l'assurer, de le publier, ils parviennent presque à se le persuader à eux-mêmes. Il en est ainsi de nos prétendus incrédules ; ils touchent encore, pour ainsi dire, à la foi qu'ils ont reçue en naissant, qui coule encore avec leur sang et qui n'est pas effacée de leur cœur : mais c'est pour eux une manière de roture et de bassesse dont ils rougissent ; à force de dire qu'ils ne croient rien, de l'assurer, de s'en vanter, ils croient ne rien croire, et en ont bien meilleure opinion d'eux-mêmes.

Premièrement, parce que cette profession déplorable d'incrédulité suppose des lumières non communes, de la force et de la supériorité d'esprit, et une singularité qui plaît et qui flatte : au lieu que les passions ne supposent que du déréglement et de la débauche, et que tous les hommes sont capables de déréglement, mais ne le sont pas de cette supériorité merveilleuse que la vaine impiété s'attribue.

Secondement, parce que la foi est si éteinte dans le siècle où nous vivons, qu'on ne saurait presque trouver dans le monde des hommes qui se piquent d'esprit et d'un peu plus de lecture et de connaissances que les autres, lesquels ne se permettent sur nos mystères et sur ce que la religion a de plus auguste et de plus sacré, des objections et des doutes. On aurait donc honte de paraître religieux et fidèles avec eux : ce sont des hommes que l'estime publique élève et auxquels il paraît beau de ressembler : on croit qu'en adoptant leur langage, on adopte leurs talents et leur réputation ; et il semble que ce serait faire un aveu public de faiblesse et de médiocrité, de n'oser, ou les imiter, ou du moins les contrefaire : vanité misérable et puérile ! D'ailleurs, parce que l'on a ouï dire que certains grands hommes fameux et fort estimés dans leur siècle, ne croyaient pas, et que le souvenir de leurs talents et de leurs grandes actions n'est venu jusqu'à nous

qu'avec celui de leur irréligion, on se fait honneur de ces grands exemples : il paraît glorieux de ne rien croire d'après de si illustres modèles : on a sans cesse leurs noms dans la bouche ; c'est un faux relief qu'on se donne, ou il entre moins d'incrédulité que de vanité risible et de petitesse d'esprit, puisque rien n'est si petit et si misérable que de se donner pour ce qu'on n'est pas et se faire honneur du personnage d'un autre.

Troisièmement enfin, parce que c'est d'ordinaire une soif de libertinage qui nous fait parler le langage de l'impiété ; qu'on veut paraître tel que ceux à qui les plaisirs et la débauche nous lient, et qu'il serait honteux d'être assez sot et de paraître croire encore devant les témoins et les complices de nos désordres. Le parti d'un débauché qui croit encore est un parti faible et vulgaire : ainsi que la débauche soit de bon air, il faut y ajouter l'impiété et le libertinage : autrement on serait être débauché en novice ; il faut l'être en train et en esprit fort : on laisse à ceux qui ne sont point exempts dans le crime à craindre encore un enfer et ses peines ; ce reste de religion paraît se sentir encore un peu trop de l'enfance et du collége. Mais quand on a fait un certain chemin dans la débauche, ah ! il faut se mettre au-dessus de ces faiblesses vulgaires ; on a bien meilleure opinion de soi, quand on a pu persuader aux autres qu'on n'en est plus là ; on se moque même de ceux qui paraissent encore craindre : on leur dit d'un ton d'ironie et d'impiété, comme autrefois le Prince de Job à cet homme juste : *Adhuc tu permanes in simplicitate tua ?* [*Job.* XXIX.] Eh quoi ! vous en êtes encore là ? Vous êtes assez simple pour croire tous les contes dont on vous a fait peur quand vous étiez encore au berceau ! Vous ne voyez pas que ce sont là des visions d'esprits faibles, et que les plus habiles qui nous prêchent tant pour nous le prouver, n'en croient rien eux-mêmes ? *Adhuc tu permanes in simplicitate tua ?*

O mon Dieu ! que l'impie qui semble vous mépriser avec tant de hauteur, est petit et méprisable lui-même ! C'est un lâche qui vous insulte tout haut et qui vous craint encore en secret : c'est un glorieux qui se vante de ne rien craindre, et qui ne vous dit pas tout ce qui se passe dans son cœur : c'est un imposteur qui voudrait nous en imposer, et qui ne peut réussir à se tromper lui-même : c'est un insensé qui prend sur lui toutes les horreurs de l'impiété, et qui ne peut parvenir à s'en faire une triste ressource : c'est un furieux qui, ne pouvant arriver à l'irréligion, ni éteindre les terreurs de sa conscience, éteint en lui toute pudeur et toute douceur, et tâche au moins de s'en faire un honneur impie devant les hommes : que dirai-je enfin ? c'est un homme vain et emporté, et qui sacrifie sa religion qu'il conserve encore, son Dieu qu'il craint, sa conscience qu'il sent, son salut éternel qu'il espère, à la déplorable vanité de paraître incrédule. Quel abandon de Dieu et quel abîme de fureur et d'extravagance !

Ce que je souhaiterais, mes frères, vous qui conservez encore du respect pour la religion de nos pères, et c'est ici le fruit de tout ce discours : ce que je souhaiterais, c'est que vous sentissiez combien tous ces hommes qui se donnent pour esprits forts, et que vous estimez tant quelquefois, sont misérables ; c'est que vous comptassiez enfin que la profession d'incrédulité, qui est presque devenue un bon air parmi nous, est de tous les caractères le plus frivole, le plus lâche, le plus digne de rebut, c'est que vous pressentissiez ce que cette abomination d'impiété, que la corruption de nos mœurs a rendue si commune aujourd'hui, même aux deux sexes, cache de tout ce qu'il y a de plus bas et de plus honteux, selon le monde même.

Premièrement, de déréglement. On n'a vu tout à l'heure jusqu'où le vice est parvenu aujourd'hui ; on a vu également en secret dans la plus honteuse esclavage ; et que si l'on était content pour ce qui en est, on serait à jamais déshonoré, même devant les hommes.

Secondement, de bassesse. On fait le philosophe et l'esprit fort, et on est en secret le penseur le plus rampant, le plus dissolu, le plus faible, le plus superstitieux, le plus esclave de toutes les passions indignes de la pudeur et de la raison même.

Troisièmement, de mauvaise foi et d'imposture. On joue un personnage emprunté, on se donne pour ce qu'on n'est point ; et quelle que soit la fausseté si fort contre les gens de bien, et qu'on les traite d'hypocrites et d'imposteurs, on est soi-même le fourbe qu'on décrie et l'hypocrite de l'impiété et de la libertinage.

Quatrièmement, d'inhumanité et de mauvaise vanité. On fait le brave et on tremble en secret ; on se prépare signal de la mort, on se trouve plus lâche et plus timide que le simple peuple ; on fait semblant d'insulter tout haut sur l'état que l'on craint encore en secret et qu'on espère de se rendre un jour favorable ; vanité, puéril et funeste, et que le monde lui-même a toujours regardé comme le dernier, le plus vil et le plus risible de tous les caractères.

Cinquièmement, de témérité. On est sans science, sans doctrine, fâcheux sur ce qu'on n'entend pas, condamner tout ce qui a paru de plus grands hommes dans chaque siècle, et décider sur des points importants auxquels on n'a jamais songé et on n'est pas même capable de donner un seul moment d'attention sérieuse ; caractère ridicule, et qui ne convient qu'à des hommes qui du côté de l'honneur n'ont plus rien à perdre.

Sixièmement, d'extravagance. On se fait une gloire de paraître sans religion, c'est-à-dire sans caractère, sans mœurs, sans probité, sans crainte de Dieu et des hommes, capable de tout, excepté de vertu et d'humanité.

Septièmement, de superstition. Nous avons vu ces prétendus esprits forts qui refusent de consulter les oracles des saints prophètes, consulter les devins ; recourir aux hommes

la science de l'avenir qu'ils refusent à Dieu ; donner dans des crédulités puériles, tandis qu'ils se révoltent contre la majesté de la foi ; attendre leur élévation et leur fortune d'un oracle imposteur, et ne vouloir pas espérer leur salut des oracles de nos livres saints ; et en un mot croire ridiculement aux démons, tandis qu'ils se font un honneur de ne pas croire en Dieu.

Enfin, ce qu'il y a ici de plus déplorable, c'est que tous ces caractères forment un état où il n'y a presque plus de ressource de salut. Car un impie de bonne foi, s'il en est quelqu'un de ce caractère, peut être tout d'un coup frappé de Dieu et être comme accablé sous le poids de la gloire et de la majesté qu'il blasphémait sans la connaître : le Seigneur, dans sa miséricorde, peut encore ouvrir les yeux à cet infortuné ; faire luire la lumière dans ses ténèbres et lui découvrir la vérité qu'il ne combat, que parce qu'il l'ignore : il y a encore en lui des ressources, de la droiture, de la suite, des principes, d'erreur et d'illusion, je l'avoue ; mais du moins des principes : il sera de bonne foi à Dieu, dès qu'il le connaîtra, comme il a été son ennemi avant de le connaître. Mais les incrédules dont nous parlons n'ont presque plus de voie pour revenir à Dieu ; ils méconnaissent le Seigneur qu'ils connaissent ; ils blasphèment la religion qu'ils conservent encore dans le cœur ; ils résistent à la conscience qui prend en secret le parti de la foi contre eux-mêmes : la lumière de Dieu a beau luire dans leur cœur, elle ne sert qu'à rendre la mauvaise foi de leur impiété plus inexcusable. S'ils étaient absolument aveugles, ils seraient dignes de pitié, et leur péché serait moindre, dit Jésus-Christ : mais maintenant ils voient, et c'est ce qui fait que le crime de leur irréligion n'est plus qu'un blasphème contre l'Esprit-Saint qui demeure à jamais sur leur tête.

Réparons donc, mes frères, par notre respect pour la religion de nos pères, par une reconnaissance continuelle envers le Seigneur qui nous a fait naître dans la voie du salut, dans laquelle tant de peuples et de nations n'ont pas encore été jugés dignes d'entrer : réparons, dis-je, le scandale de l'incrédulité si commun dans ce siècle, si autorisé parmi nous, et qui, devenu plus hardi par le grand nombre et la qualité de ses partisans, ne se renferme plus dans ces ténèbres obscures où la crainte le retenait, et ose se montrer presqu'à visage découvert, bravant en quelque sorte la religion du prince et le zèle des pasteurs. Ayons horreur de ces hommes impies et méprisables, qui mettent leur gloire à tourner en risée la majesté de la religion qu'ils professent : fuyons-les comme des monstres indignes de vivre, non-seulement parmi des fidèles, mais encore parmi des hommes que l'honneur, la probité et la raison lient ensemble : loin d'applaudir à leurs discours impies, couvrons-les de confusion par le mépris dont ils sont couverts. Il est si bas et si lâche, selon le monde même, de déshonorer la religion dans laquelle on vit : il est si beau, il y a tant de dignité à se faire un honneur de la respecter et de la défendre même avec un air d'autorité et d'indignation, contre les discours insensés qui l'attaquent. Otons à l'incrédulité, en la méprisant, la gloire déplorable qu'elle cherche : les incrédules seront rares parmi nous dès qu'ils seront méprisés ; et la même vanité qui forme leurs doutes, les aura bientôt anéantis ou cachés dès que ce sera parmi nous un opprobre de paraître impie et une gloire d'être fidèle. C'est ainsi que nous verrons finir ce scandale et que nous glorifierons tous ensemble le Seigneur dans la même foi et dans l'attente des promesses éternelles. *Ainsi soit-il.*

DISCOURS

SUR LE TRIOMPHE DE LA RELIGION (1).

Expolians principatus et potestates, traduxit confidenter, palam triumphans illos in semetipso.

Jésus-Christ ayant désarmé les principautés et les puissances, il les a menées hautement en triomphe à la face de tout le monde, après les avoir vaincues en sa propre personne. Col., II, 15.

Sire,

Les vains triomphes des conquérants n'étaient qu'un spectacle d'orgueil, de larmes, de désespoir et de mort ; c'était le triomphe lugubre des passions humaines ; et ils ne laissaient après eux que les tristes marques de l'ambition des vainqueurs et de la servitude des vaincus.

Le triomphe de Jésus-Christ est aujourd'hui pour les nations mêmes qui deviennent sa conquête, un triomphe de paix, de liberté et de gloire.

Il triomphe de ses ennemis, mais pour les délivrer et les associer à sa puissance : il triomphe du péché, mais en effaçant et attachant à la croix cet écrit fatal de notre condamnation, il en fait couler sur nous une source de sainteté et de grâce : il triomphe de la mort, mais pour nous assurer l'immortalité.

Telle est la gloire de la religion : elle n'offre d'abord que les opprobres et les souffrances de la croix, mais c'est un triomphe glorieux et le plus grand spectacle que l'homme puisse donner à la terre. Rien ici-bas n'est plus grand que la vertu : tous les autres genres de gloire, on les doit au hasard ou à l'adulation et à l'erreur publique ; celle-ci, on

(1) Pour le jour de Pâques.

ne la doit qu'à Dieu et à soi-même. On en fait une honte aux princes et aux puissants, et cependant c'est par elle seule qu'ils peuvent être grands, puisque c'est par elle seule qu'ils peuvent triompher de leurs ennemis, de leurs passions et de la mort même.

Exposons ces vérités honorables à la foi, et consacrons à la gloire de la religion l'instruction de ce dernier jour, qui est le grand jour des triomphes de Jésus-Christ.

Sire,

Première partie.—La gloire des princes et des grands a trois écueils à craindre sur la terre : la malignité de l'envie ou les inconstances de la fortune qui l'obscurcissent, les passions qui la déshonorent, enfin la mort même qui l'ensevelit, et qui change en censures les vaines adulations qui l'avaient exaltée.

La religion seule les met à couvert de ces écueils inévitables, et où toute la gloire humaine vient d'ordinaire échouer : elle les élève au-dessus des événements et de l'envie ; elle leur assujettit leurs passions, enfin elle leur assure après leur mort la gloire que la malignité leur avait peut-être refusée pendant leur vie : c'est ce qui fait aujourd'hui le triomphe de Jésus-Christ, et c'est ce modèle glorieux que nous proposons aux grands de la terre.

Toute la gloire de sa sainteté et de ses prodiges n'avait pu le sauver des traits de l'envie, et son innocence avait paru succomber aux puissances des ténèbres qui l'avaient opprimée. Mais sa résurrection attache à son char de triomphe ces principautés et ces puissances mêmes ; sa gloire sort triomphante du sein de ses opprobres ; sa croix devient le signal éclatant de sa victoire ; la Judée seule l'avait rejeté, et l'univers entier l'adore.

Oui, mes frères, quelle que puisse être la gloire des grands sur la terre, elle a toujours à craindre, premièrement, la malignité de l'envie qui cherche à l'obscurcir. Hélas ! c'est à la cour surtout où cette vérité n'a pas besoin de preuve ! Quelle est la vie la plus brillante où l'on ne trouve des taches ? Où sont les victoires qui n'aient une de leurs faces peu glorieuse au vainqueur ? Quels sont les succès où les uns ne prêtent au hasard les mêmes événements dont les autres font honneur aux talents et à la sagesse ? Quelles sont les actions héroïques qu'on ne dégrade en y cherchant des motifs lâches et rampants ? En un mot, où sont les héros dont la malignité, et peut-être la vérité ne fasse des hommes ?

Tant que vous n'aurez que cette gloire où le monde aspire, le monde vous la disputera : ajoutez-y la gloire de la vertu ; le monde la craint et la fuit, mais le monde pourtant la respecte.

Non, Sire, un prince qui craint Dieu, et qui gouverne sagement ses peuples, n'a plus rien à craindre des hommes. Sa gloire toute seule aurait pu faire des envieux ; sa piété rendra sa gloire même respectable : ses entreprises auraient trouvé des censeurs ; sa piété sera l'apologie de sa conduite ; ses prospérités auraient excité la jalousie ou la défiance de ses voisins, il en deviendra par sa piété l'asile et l'arbitre ; ses démarches ne seront jamais suspectes, parce qu'elles seront toujours annoncées par la justice ; on ne sera pas en garde contre son ambition, parce que son ambition sera toujours réglée par ses droits ; il n'attirera point sur ses États le fléau de la guerre, parce qu'il regardera comme un crime de la porter sans raison dans les États étrangers ; il réconciliera les peuples et les rois, loin de les diviser pour les affaiblir et élever sa puissance sur leurs divisions et sur leur faiblesse ; sa modération sera le plus sûr rempart de son empire ; il n'aura pas besoin de garde qui veille à la porte de son palais : les cœurs de ses sujets entoureront son trône et brilleront autour, à la place des glaives qui le défendent ; son autorité lui sera inutile pour se faire obéir : les ordres les plus sûrement accomplis sont ceux que l'amour exécute, et la soumission sera sans murmure, parce qu'elle sera sans contrainte ; toute sa puissance l'aurait rendu à peine maître de ses peuples : par la vertu il deviendra l'arbitre même des souverains. Tel était, Sire, un de vos plus saints prédécesseurs à qui l'Église rend des honneurs publics, et qu'elle regarde comme le protecteur de votre monarchie. Les rois ses voisins, loin d'envier sa puissance, avaient recours à sa sagesse, ils s'en remettaient à lui de leurs différends et de leurs intérêts : sans être leur vainqueur, il était leur juge et leur arbitre, et la vertu toute seule lui donnait sur toute l'Europe un empire bien plus sûr et plus glorieux que n'auraient pu lui donner ses victoires. La puissance ne nous fait que des sujets et des esclaves, la vertu toute seule nous rend maîtres des hommes.

Mais si elle nous met au-dessus de l'envie, c'est elle encore qui nous rend supérieurs aux événements. Oui, Sire, les plus grandes prospérités ont toujours ici-bas des retours à craindre : Dieu qui ne veut pas que notre cœur s'attache où notre trésor et notre bonheur ne se trouvent point, fait quelquefois du plus haut point de notre élévation le premier degré de notre décadence : la gloire des hommes montée à son plus grand éclat s'attire, pour ainsi dire, à elle-même des nuages ; l'histoire des États et des empires n'est elle-même que l'histoire de la fragilité et de l'inconstance des choses humaines ; les bons et les mauvais succès semblent s'être partagé la durée des ans et des siècles ; et nous venons de voir le règne le plus long et le plus glorieux de la monarchie finir par des revers et par des disgrâces.

Mais sur les débris de cette gloire humaine, votre pieux et auguste bisaïeul sut s'en élever une plus solide et plus immortelle. Tout sembla fondre et s'éclipser autour de lui ; mais c'est alors que nous le vîmes à découvert lui-même, plus grand par la simplicité de sa foi et par la constance de sa piété, que par l'éclat de ses conquêtes : ses prospérités nous avaient caché sa véritable gloire : nous n'avions vu que ses succès, nous vîmes

alors toutes ses vertus ; il fallait que ses malheurs égalassent ses prospérités ; qu'il vît tomber autour de lui tous les princes les appuis de son trône ; que votre vie même fût menacée, cette vie si chère à la nation, et le seul gage de ses miséricordes, que Dieu laisse encore à son peuple ; il fallait qu'il demeurât tout seul avec sa vertu pour paraître tout ce qu'il était ; ses succès inouïs lui avaient valu le nom de grand ; ses sentiments héroïques et chrétiens dans l'adversité lui en ont assuré pour tous les âges à venir le nom et le mérite.

Non, mes frères, il n'est que la religion qui puisse nous mettre au-dessus des événements ; tous les autres motifs nous laissent toujours entre les mains de notre faiblesse : la raison de la philosophie promettait la constance à son sage, mais elle ne la donnait pas ; la fermeté de l'orgueil n'était que la dernière ressource du découragement, et l'on cherchait une vaine consolation, en faisant semblant de mépriser des maux qu'on n'était pas capable de vaincre. La plaie qui blesse le cœur, ne peut trouver son remède que dans le cœur même ; or la religion toute seule porte son remède dans le cœur. Les vains préceptes de la philosophie nous prêchaient une insensibilité ridicule, comme s'ils avaient pu éteindre les sentiments naturels, sans éteindre la nature elle-même. La foi nous laisse sensibles, mais elle nous rend soumis, et cette sensibilité fait elle-même tout le mérite de notre soumission : notre sainte philosophie n'est pas insensible aux peines, mais elle est supérieure à la douleur. C'était ôter aux hommes la gloire de la fermeté dans les souffrances, que de leur en ôter le sentiment ; et la sagesse païenne ne voulait les rendre insensibles, que parce qu'elle ne pouvait les rendre soumis et patients ; elle apprenait à l'orgueil à cacher et non à surmonter ses sensibilités et ses faiblesses ; elle formait des héros de théâtre, dont les grands sentiments n'étaient que pour les spectateurs, et aspirait plus à la gloire de paraître constant, qu'à la vertu même de la constance.

Mais la foi nous laisse tout le mérite de la fermeté, et ne veut pas même en avoir l'honneur devant les hommes. Elle sacrifie à Dieu seul les sentiments de la nature, et ne veut pour témoin de son sacrifice que celui seul qui peut en être le rémunérateur : elle seule donne de la réalité à toutes les autres vertus, parce qu'elle seule en bannit l'orgueil qui les corrompt ou qui n'en fait que des fantômes.

Ainsi, qu'on vante l'élévation et la supériorité de vos lumières, qu'une haute sagesse vous fasse regarder comme l'ornement et le prodige de votre siècle ; si cette gloire n'est qu'au dehors, si la religion, qui seule élève le cœur, n'en est pas la première base, le premier échec de l'adversité renversera tout cet édifice de philosophie et de fausse sagesse ; tous ces appuis de chair s'écrouleront sous votre main, ils deviendront inutiles à votre malheur, on cherchera vos grandes qualités dans votre découragement, et votre gloire ne sera plus qu'un poids ajouté à votre affliction qui vous la rendra plus insupportable. Le monde se vante de faire des heureux, mais la religion toute seule peut nous rendre grands au milieu de nos malheurs mêmes.

Deuxième partie.— Premier triomphe de Jésus-Christ. Il triomphe de la malignité de l'envie et de tous les opprobres qu'elle lui avait attirés de la part de ses ennemis. Mais il triomphe encore du péché : il emmène captif ce premier auteur de la captivité de tous les hommes ; il nous rétablit dans tous les droits glorieux dont nous étions déchus, et nous rend par sa grâce la supériorité sur nos passions, que nous avions perdue avec l'innocence.

Second avantage de la religion. Elle nous élève au-dessus de nos passions, et c'est le plus haut degré de gloire où l'homme puisse ici-bas atteindre. Oui, mes frères, en vain le monde insulte tous les jours à la piété par des dérisions insensées ; en vain, pour cacher la honte des passions, il fait presque à l'homme de bien une honte de la vertu ; en vain il la représente, aux grands surtout, comme une faiblesse et comme l'écueil de leur gloire ; en vain il autorise leurs passions par les grands exemples qui les ont précédés, et par l'histoire des souverains qui ont allié la licence des mœurs avec un règne glorieux et l'éclat des victoires et des conquêtes, leurs vices venus jusqu'à nous, et rappelés d'âge en âge, formeront jusqu'à la fin le trait honteux qui efface l'éclat de leurs grandes actions et qui déshonore leur histoire.

Plus même ils sont élevés, plus le déréglement des mœurs les dégrade, et *leur ignominie*, dit l'Esprit de Dieu, *croît à proportion de leur gloire* (I *Marc.*, I, 42). Outre que leur rang, en les plaçant au-dessus de nos têtes expose leurs vices comme leur personne aux yeux du public, quelle honte, lorsque ceux qui sont établis pour régler les passions de la multitude deviennent eux-mêmes les vils jouets de leurs passions propres, et que la force, l'autorité, la pudeur des lois se trouvent confiées à ceux qui ne connaissent de lois que le mépris public de toute bienséance et leur propre faiblesse ! Ils devaient régler les mœurs publiques, et ils les corrompent ; ils étaient donnés de Dieu pour être les protecteurs de la vertu, et ils deviennent les appuis et les modèles du vice.

Toute la gloire humaine ne saurait jamais effacer l'opprobre que leur laissent le désordre des mœurs et l'emportement des passions ; les victoires les plus éclatantes ne couvrent pas la honte de leurs vices : on loue les actions, et l'on méprise la personne ; c'est de tout temps qu'on a vu la réputation la plus brillante échouer contre les mœurs du héros, et ses lauriers flétris par ses faiblesses. Le monde, qui semble mépriser la vertu, n'estime et ne respecte pourtant qu'elle : il élève des monuments superbes aux grandes actions des conquérants ; il fait retentir la terre du bruit de leurs louanges ; une poésie pompeuse les chante et les immortalise ; chaque Achille a son Homère ; l'éloquence s'épuise pour leur donner du lustre ; l'appareil des éloges est

donné à l'usage et à la vanité; l'admiration secrète et les louanges réelles et sincères, on ne les donne qu'à la vertu et à la vérité.

Et, en effet, le bonheur ou la témérité ont pu faire des héros, mais la vertu toute seule peut former de grands hommes. Il en coûte bien moins de remporter des victoires que de se vaincre soi-même : il est bien plus aisé de conquérir des provinces et de dompter des peuples que de dompter une passion : la morale même des païens en est convenue. Du moins les combats où président la fermeté, la grandeur du courage, la science militaire, sont de ces actions rares, que l'on peut compter aisément dans le cours d'une longue vie; et quand il ne faut être grand que certains moments, la nature ramasse toutes ses forces, et l'orgueil pour un peu de temps peut suppléer à la vertu. Mais les combats de la foi sont des combats de tous les jours; on a affaire à des ennemis qui renaissent de leur propre défaite : si vous vous lassez un instant, vous périssez : la victoire même a ses dangers. L'orgueil, loin de vous aider, devient le plus dangereux ennemi que vous ayez à combattre : tout ce qui vous environne fournit des armes contre vous, votre cœur lui-même vous dresse des embûches, il faut sans cesse recommencer le combat. En un mot, on peut être quelquefois plus fort ou plus heureux que ses ennemis, mais qu'il est grand d'être toujours plus fort que soi-même!

Telle est pourtant la gloire de la religion. La philosophie découvrait la honte des passions, mais elle n'apprenait pas à les vaincre, et ses préceptes pompeux étaient plus l'éloge de la vertu que le remède du vice.

Il était même nécessaire à la gloire et au triomphe de la religion que les plus grands génies, et toute la force de la raison humaine se fût épuisée pour rendre les hommes vertueux. Si les Socrate et les Platon n'avaient pas été les docteurs du monde avant Jésus-Christ, et n'eussent pas entrepris en vain de régler les mœurs et de corriger les hommes par la force seule de la raison, l'homme aurait pu faire honneur de sa vertu à la supériorité de sa raison ou à la beauté de la vertu même : mais ces prédicateurs de la sagesse ne firent point de sages, et il fallait que les vains essais de la philosophie préparassent de nouveaux triomphes à la grâce.

C'est elle enfin qui a montré à la terre le véritable sage, que tout le faste et tout l'appareil de la raison humaine nous annonçaient depuis si longtemps. Elle n'a pas borné toute sa gloire, comme la philosophie, à essayer d'en former à peine un dans chaque siècle parmi les hommes : elle en a peuplé les villes, les empires, les déserts, et l'univers entier a été pour elle un autre lycée, où, au milieu des places publiques, elle a prêché la sagesse à tous les hommes. Ce n'est pas seulement parmi les peuples les plus polis qu'elle a choisi ses sages(*Prov.* VIII, 1, 3, 4); le Grec et le Barbare, le Romain et le Scythe ont été également appelés à sa divine philosophie. Ce n'est pas aux savants tout seuls qu'elle a réservé la connaissance sublime de ses mystères : le simple a prophétisé comme le sage, et les ignorants eux-mêmes sont devenus ses docteurs et ses apôtres. Il fallait que la véritable sagesse pût devenir la sagesse de tous les hommes(*Prov.*, VIII, 1, 3, 4).

Que dirai-je? sa doctrine était insensée en apparence, et les philosophes soumirent leur raison orgueilleuse à cette sainte folie : elle n'annonçait que des croix et des souffrances, et les Césars devinrent ses disciples : elle seule vint apprendre aux hommes que la chasteté, l'humilité, la tempérance pouvaient être assises sur le trône, et que le siége des passions et des plaisirs pouvait devenir le siége de la vertu et de l'innocence. Quelle gloire pour la religion!

Mais, Sire, si la piété des grands est glorieuse à la religion, c'est la religion toute seule qui fait la gloire véritable des grands. De tous leurs titres, le plus honorable c'est la vertu. Un prince maître de ses passions, apprenant sur lui-même à commander aux autres, ne voulant goûter de l'autorité que les soins et les peines que le devoir y attache, plus touché de ses fautes que des vaines louanges qui les lui déguisent en vertus; regardant comme l'unique privilége de son rang l'exemple qu'il est obligé de donner aux peuples; n'ayant point d'autre frein ni d'autre règle que ses désirs, et faisant pourtant à tous ses désirs un frein de la règle même; voyant autour de lui tous les hommes prêts à servir à ses passions, et ne se croyant fait lui-même que pour servir à leurs besoins; pouvant abuser de tout, et se refusant même ce qu'il aurait eu droit de se permettre : en un mot, entouré de tous les attraits du vice, et ne leur montrant jamais que la vertu : un prince de ce caractère est le plus grand spectacle que la foi puisse donner à la terre. Une seule de ses journées compte plus d'actions glorieuses que la longue carrière d'un conquérant : l'un a été le héros d'un jour, l'autre l'est de toute la vie.

TROISIÈME PARTIE.—C'est ainsi que Jésus-Christ triomphe aujourd'hui du péché, mais il triomphe encore de la mort; il nous ouvre les portes de l'immortalité, que le péché nous avait fermées, et le sein même de son tombeau enfante tous les hommes à la vie éternelle.

C'est le dernier trait qui achève le triomphe de la religion. L'impiété ne donnait à l'homme que la même fin qu'à la bête : tout devait mourir avec son corps, et cet être si noble, seul capable d'aimer et de connaître, n'était pourtant qu'un vil assemblage de boue que le hasard avait formé, et que le hasard seul allait dissoudre pour toujours.

La superstition païenne lui promettait au-delà du tombeau une félicité oiseuse, où les vains fantômes des sens devaient faire tout le bonheur d'un homme qui ne peut être heureux que par la vérité.

La religion nous ouvre des espérances plus nobles et plus sublimes : elle rend à l'homme l'immortalité, que l'impiété de la philosophie avait voulu lui ravir; substitue la possession éternelle du bien souverain à ces champs fa-

buleux et à ces idées puériles de bonheur que la superstition avait imaginées.

Mais cette immortalité, qui est la plus douce espérance de la foi, n'est promise qu'à la foi même : ses promesses sont la récompense de ses maximes, et pour ne mourir jamais, même devant les hommes, il faut avoir vécu selon Dieu.

Oui, mes frères, cette immortalité, même de renommée, que la vanité promet ici-bas dans le souvenir des hommes, les grands ne peuvent la mériter que par la vertu.

La mort est presque toujours l'écueil et le terme fatal de leur gloire : les vaines louanges, dont on les avait abusés pendant leur vie, descendent presque aussitôt avec eux dans l'oubli du tombeau : ils ne survivent pas longtemps à eux-mêmes, ou, s'il en reste quelque souvenir parmi les hommes, ils en sont plus redevables à la malignité des censures qu'à la vanité des éloges : leurs louanges n'ont eu que la même durée que leurs bienfaits : ils ne sont plus rien dès qu'ils ne peuvent plus rien. Leurs adulateurs mêmes deviennent leurs censeurs (car l'adulation dégénère toujours en ingratitude); de nouvelles espérances forment un nouveau langage; on élève sur les débris de la gloire du mort la gloire du vivant; on embellit de ses dépouilles et de ses vertus celui qui prend sa place. Les grands sont proprement le jouet des passions des hommes, leur gloire n'a point de consistance assurée, et elle augmente ou diminue avec les intérêts de ceux qui les louent.

Combien de princes, vantés pendant leur vie, n'ont pas même laissé leur nom à la postérité! et que sont les histoires des Etats et des empires, qu'un petit reste de noms et d'actions échappé de cette foule innombrable, qui depuis la naissance des siècles est demeurée dans l'oubli?

Qu'ils vivent selon Dieu, et leur nom ne périra jamais dans la mémoire des hommes. Les princes religieux sont écrits en caractères ineffaçables dans les annales de l'univers : les victoires et les conquêtes sont de tous les siècles et de tous les règnes, et elles s'effacent, pour ainsi dire, les unes les autres dans nos histoires; mais les grandes actions de piété, plus rares, y conservent toujours tout leur éclat. Un prince pieux se démêle toujours de la foule des autres princes dans la postérité; sa tête et son nom s'élèvent au-dessus de toute cette multitude, comme celle de Saül s'élevait au-dessus de toute la multitude des tribus; sa gloire va même croissant en s'éloignant; et plus les siècles se corrompent, plus il devient un grand spectacle par sa vertu.

Oui, Sire, on a presque oublié les noms de ces premiers conquérants qui jetèrent dans les Gaules les premiers fondements de votre monarchie; ils sont plus connus par les fables et par les romans que par les histoires, et l'on dispute même s'il faut les mettre au nombre de vos augustes prédécesseurs : ils sont demeurés comme ensevelis dans les fondements de l'empire qu'ils ont élevé, et leur valeur, qui a perpétué la conquête du royaume à leurs descendants, n'a pu y perpétuer leur mémoire.

Mais le premier prince qui ait fait asseoir avec lui la religion sur le trône des Français, a immortalisé tous ses titres par celui de chrétien : la France a conservé chèrement la mémoire du grand Clovis. La foi est devenue, pour ainsi dire, la première et la plus sûre époque de l'histoire de la monarchie, et nous ne commençons à connaître vos ancêtres que depuis qu'ils ont commencé eux-mêmes à connaître Jésus-Christ.

Les saints rois dont les noms sont écrits dans nos annales seront toujours les titres les plus précieux de la monarchie et les modèles illustres que chaque siècle proposera à leurs successeurs.

C'est sur la vie, Sire, de ces pieux princes, vos ancêtres, qu'on a déjà fixé vos premiers regards; on vous anime tous les jours à la vertu par ces grands exemples. Souvenez-vous des Charlemagne et des saint Louis, qui ajoutèrent à l'éclat de la couronne que vous portez, l'éclat immortel de la justice et de la piété. C'est ce que répètent tous les jours à Votre Majesté de sages instructions. Ne remontez pas même si haut; vous touchez à des exemples d'autant plus intéressants, qu'ils doivent vous être plus chers, et la piété coule de plus près dans vos veines avec le sang d'un père pieux et d'un auguste bisaïeul.

Vous êtes, Sire, le seul héritier de leur trône; puissiez-vous l'être de leurs vertus! Puissent ces grands modèles revivre en vous par l'imitation plus encore que par le nom! puissiez-vous devenir vous-même le modèle des rois vos successeurs!

Déjà, si notre tendresse ne nous séduit pas, si une enfance cultivée par tant de soins et par des mains si habiles, et où l'excellence de la nature semble prévenir tous les jours celle de l'éducation, ne nous fait pas de nos désirs de vaines prédictions; déjà s'ouvrent à nous de si douces espérances; déjà nous voyons briller de loin les premières lueurs de notre prospérité future; déjà la majesté de vos ancêtres, peinte sur votre front, nous annonce vos grandes destinées. Puissiez-vous donc, Sire (et ce souhait les renferme tous), puissiez-vous être un jour aussi grand que vous nous êtes cher!

Grand Dieu! si ce n'étaient là que mes vœux et mes prières, les dernières sans doute que mon ministère, attaché désormais par les jugements secrets de votre Providence au soin d'une de vos Eglises, me permettra de vous offrir dans ce lieu auguste; si ce n'étaient là que mes vœux et mes prières, et qui suis-je pour espérer qu'elles puissent monter jusqu'à votre trône? Mais ce sont les vœux de tant de saints rois qui ont gouverné la monarchie, et qui, mettant leur couronne devant l'autel éternel, aux pieds de l'Agneau, vous demandent pour cet enfant auguste la couronne de justice qu'ils ont eux-mêmes méritée.

Ce sont les vœux du prince pieux surtout

qui lui donna la naissance, et qui, prosterné dans le ciel (comme nous l'espérons), devant la face de votre gloire, ne cesse de vous demander que cet unique héritier de sa couronne le devienne aussi des grâces et des miséricordes dont vous l'aviez prévenu lui-même.

Ce sont les vœux de tous ceux qui m'écoutent, et qui, ou chargés du soin de son enfance, ou attachés de plus près à sa personne sacrée, répandent ici leur cœur en votre présence, afin que cet enfant précieux, qui est comme l'enfant de nos soupirs et de nos larmes, non-seulement ne périsse pas, mais devienne lui-même le salut de son peuple.

Que dirai-je encore? Ce sont, ô mon Dieu! les vœux que toute la nation vous offre aujourd'hui par ma bouche; cette nation que vous avez protégée dès le commencement, et qui, malgré ses crimes, est encore la portion la plus florissante de votre Eglise.

Pourrez-vous, grand Dieu! fermer à tant de vœux les entrailles de votre miséricorde! Dieu des vertus, tournez-vous donc vers nous: *Deus virtutum convertere* (*Ps.* LXXIX, 15, 16). Regardez du haut du ciel, et voyez, non les dissolutions publiques et secrètes, mais les malheurs de ce premier royaume chrétien, de cette vigne si chérie que votre main elle-même a plantée, et qui a été arrosée du sang de tant de martyrs! *Respice de cœlo, et vide, et visita vineam istam quam plantavit dextera tua.* Jetez sur elle vos anciens regards de miséricorde; et si nos crimes vous forcent encore de détourner de nous votre face, que l'innocence du moins de cet auguste enfant que vous avez établi sur nous vous rappelle et vous rende à votre peuple : *Et super filium hominis, quem confirmasti tibi.*

Vous nous avez assez affligés, grand Dieu! essuyez enfin les larmes que tant de fléaux que vous avez versés sur nous dans votre colère nous font répandre. Faites succéder des jours de joie et de miséricorde à ces jours de deuil, de courroux et de vengeance. Que vos faveurs abondent où vos châtiments avaient abondé; et que cet enfant si cher soit pour nous un don qui répare toutes nos pertes.

Faites-en, grand Dieu! un roi selon votre cœur, c'est-à-dire le père de son peuple, le protecteur de votre Eglise, le modèle des mœurs publiques, le pacificateur plutôt que le vainqueur des nations, l'arbitre plus que la terreur de ses voisins, et que l'Europe entière envie plus notre bonheur et soit plus touchée de ses vertus qu'elle ne soit jalouse de ses victoires et de ses conquêtes.

Exaucez des vœux si tendres et si justes, ô mon Dieu! et que ces faveurs temporelles soient pour nous un gage de celles que vous nous préparez dans l'éternité.

Ainsi soit-il.

PENSEES

SUR DIEU ET LA RELIGION.

DE L'EXISTENCE DE DIEU.

Quel lieu de la terre pourrions-nous parcourir où nous ne trouvions partout sur nos pas les marques sensibles de l'existence de Dieu et de quoi admirer la grandeur et la magnificence de son nom? Si des peuples sauvages ont pu laisser effacer l'idée que Dieu en avait gravée dans leur âme, toutes les créatures qu'ils ont sous les yeux la portent écrite en caractères si ineffaçables et si éclatants, qu'ils sont inexcusables de ne pas l'y reconnaître (*Paraphrase du psaume* VIII).

L'impie a beau se vanter qu'il ne connaît pas Dieu et qu'il ne trouve en lui-même aucune notion de son essence infinie, c'est qu'il le cherche dans son cœur dépravé et dans ses passions plutôt que dans sa raison. Mais qu'il regarde du moins autour de lui : il retrouvera son Dieu partout, toute la terre le lui annoncera. Il verra les traces de sa grandeur, de sa puissance et de sa sagesse imprimées sur toutes les créatures, et son cœur se trouvera seul dans l'univers qui n'annonce et ne reconnaisse pas l'auteur de son être.

Dieu a gravé si visiblement dans tous les ouvrages de ses mains la magnificence de son nom, que les plus simples mêmes ne sauraient l'y méconnaître. Il ne faut pour cela ni des lumières sublimes, ni une science orgueilleuse; les premières impressions de la raison et de la nature suffisent. Il ne faut qu'une âme qui porte encore en elle ces traits primitifs de lumière que Dieu a mis en elle en la créant, et qui ne les a pas encore obscurcis ou éteints par les ténèbres des passions et par les fausses lueurs d'une abstruse et insensée philosophie.

Qu'est-il besoin de nouvelles recherches et de spéculations pénibles pour connaître ce qu'est Dieu? Nous n'avons qu'à lever les yeux en haut, nous voyons l'immensité des cieux qui sont l'ouvrage de ses mains; ces grands corps de lumière qui roulent si régulièrement et si majestueusement sur nos têtes, et auprès desquels la terre n'est qu'un atome imperceptible. Quelle magnificence! Qui a dit au soleil : Sortez du néant et présidez au jour? Et à la lune : Paraissez et soyez le flambeau de la nuit? Qui a donné l'être et le nom à cette multitude d'étoiles qui décorent avec tant de splendeur le firmament et qui sont autant de soleils immenses attachés chacun à une espèce de monde nouveau qu'ils

éclairent? Quel est l'ouvrier dont la toute-puissance a pu opérer ces merveilles, où tout l'orgueil de la raison éblouie se perd et se confond? Quel autre que le souverain Créateur de l'univers pourrait les avoir opérées? Seraient-elles sorties d'elles-mêmes du sein du hasard et du néant? et l'impie sera-t-il assez désespéré pour attribuer à ce qui n'est pas une toute-puissance qu'il ose refuser à celui qui est essentiellement, et par qui tout a été fait?

Les peuples les plus grossiers et les plus barbares entendent le langage des cieux. Dieu les a établis sur nos têtes comme des hérauts célestes qui ne cessent d'annoncer à tout l'univers sa grandeur; leur silence majestueux parle la langue de tous les hommes et de toutes les nations; c'est une voix entendue partout où la terre nourrit des habitants. Qu'on parcoure jusqu'aux extrémités les plus reculées de la terre, et les plus désertes, nul lieu dans l'univers, quelque caché qu'il soit au reste des hommes, ne peut se dérober à l'éclat de cette puissance qui brille au-dessus de nous dans les globes lumineux qui décorent le firmament. Voilà le premier livre que Dieu a montré aux hommes pour leur apprendre ce qu'il était; c'est là où ils étudièrent d'abord ce qu'il voulait leur manifester de ses perfections infinies; c'est à la vue de ces grands objets que, frappés d'admiration et d'une crainte respectueuse, ils se prosternaient pour en adorer l'Auteur tout-puissant. Il ne leur fallait pas des prophètes pour les instruire de ce qu'ils devaient à sa majesté suprême; la structure admirable des cieux et de l'univers le leur apprenait assez. Ils laissèrent cette religion simple et pure à leurs enfants; mais ce précieux dépôt se corrompit entre leurs mains. A force d'admirer la beauté et l'éclat des ouvrages de Dieu, ils les prirent pour Dieu même; les astres, qui ne paraissaient que pour annoncer sa gloire aux hommes, devinrent eux-mêmes leurs divinités. Insensés! ils offrirent des vœux et des hommages au soleil et à la lune, et à toute la milice du ciel, qui ne pouvaient ni les entendre ni les recevoir! Telle fut la naissance d'un culte impie et superstitieux qui infecta tout l'univers. La beauté de ces ouvrages fit oublier aux hommes ce qu'ils devaient à leur Auteur. Ce sont toujours les dons de Dieu eux-mêmes répandus dans la nature qui nous éloignent de lui; nous y fixons notre cœur et nous le refusons à celui dont la main bienfaisante répand sur nous ses largesses. Ses ouvrages et ses bienfaits, les biens, les talents du corps et de l'esprit sont nos dieux; c'est à eux seuls que se bornent tous nos hommages. Ils n'étaient destinés qu'à élever nos cœurs jusqu'à Dieu, par les sentiments continuels de l'amour et de la reconnaissance, et l'unique usage que nous en faisons est de les mettre en sa place et de les employer contre lui-même (*Paraphrase du psaume* XVIII).

Que les impies qui se piquent de supériorité d'esprit et de raison, sont méprisables, de ne pas reconnaître la grandeur de Dieu dans la structure magnifique de ses ouvrages! Ils sont frappés de la gloire des princes et des conquérants qui subjuguent les peuples et fondent des empires; et ils ne sentent pas la toute-puissance de la main du Seigneur, qui seul a pu jeter les fondements de l'univers. Ils admirent l'industrie et l'excellence d'un ouvrier qui a élevé des palais superbes que le temps va dégrader et détruire; et ils font honneur au hasard de la magnificence des cieux, et ils ne veulent pas reconnaître un Dieu dans l'harmonie si constante et si régulière de cet ouvrage immense et superbe, que la révolution des temps et des années a toujours respecté et respectera jusqu'à la fin. Les hommes de tous les siècles et de toutes les nations, instruits par la seule nature, y ont reconnu sa divinité et sa puissance; et l'impie aime mieux démentir tout le genre humain, taxer de crédulité le sentiment universel, ses premières lumières nées avec lui de préjugés de l'enfance, que se départir d'une opinion monstrueuse et incompréhensible, à laquelle ses crimes seuls, ces enfants de ténèbres, ont forcé sa raison d'acquiescer, et que ses crimes seuls ont pu rendre vraisemblable.

Si le Seigneur n'avait montré qu'une fois aux hommes le spectacle magnifique des astres et des cieux, l'impie pourrait y soupçonner du prestige; il pourrait se persuader que ce sont-là de ces jeux du hasard et de la nature, de ces phénomènes passagers qui doivent leur naissance à un concours fortuit de la matière, et qui formés d'eux-mêmes, et sans le secours d'aucun être intelligent, nous dispensent de chercher les raisons et les motifs de leur formation et de leur usage. Mais ce grand spectacle s'offre à nos yeux depuis l'origine des siècles: la succession des jours et des nuits n'a jamais été interrompue, et a toujours eu un cours égal et majestueux, depuis qu'elle a été établie pour la décoration de l'univers et l'utilité des hommes; le premier jour qui éclaira le monde publia la grandeur de Dieu, par la magnificence de ce corps immense de lumière qui commença à y présider; et il transmit avec son éclat à tous les jours qui devaient suivre, ce langage muet, mais si frappant, qui annonce aux hommes la gloire du Seigneur et la puissance de son nom: les astres qui présidèrent à la première nuit, ont reparu et présidé depuis à toutes les autres, et sont passer sans cesse avec eux, par la régularité perpétuelle de leurs mouvements, la connaissance de la sagesse et de la majesté de l'ouvrier souverain qui les a tirés du néant.

DE LA PROVIDENCE.

Quelle idée aurions-nous de la Providence dans le gouvernement de l'univers, si nous ne jugions de sa sagesse et de sa justice, que par les diverses destinées qu'elle ménage ici-bas aux hommes? Quoi! les biens et les maux seraient dispensés sur la terre, sans choix, sans égard, sans distinction? le juste gémirait presque toujours dans l'affliction et dans la misère, tandis que l'impie vivrait en-

vironné de gloire, de plaisirs et d'abondance; et après des fortunes si différentes, des mœurs si dissemblables, tous deux tomberaient également dans un oubli éternel! (*Avent, sermon du Ier Dimanche.*)

Que le monde est grand, qu'il est magnifique! que le gouvernement des Etats et des empires offre à nos yeux de sagesse, d'ordre et de magnificence, quand nous y voyons une Providence qui dispose de tout, depuis une extrémité jusqu'à l'autre, avec poids, avec nombre, avec mesure; qui voit les événements les plus éloignés dans leurs causes; qui renferme dans sa volonté les causes de tous les événements; qui donne au monde des princes et des souverains, selon ses desseins de justice ou de miséricorde sur les peuples; qui donne la paix ou qui permet les guerres, selon les vues de sa sagesse; qui donne aux rois des ministres sages, ou corrompus; qui dispense les bons ou les mauvais succès, selon qu'ils deviennent plus utiles à la consommation de son ouvrage; qui règle le cours des passions humaines, et qui, par des ménagements inexplicables, fait servir à ses desseins la malice même des hommes! Que le monde, considéré dans ce point de vue, et avec l'ouvrier souverain qui le conduit, est plein d'ordre, d'harmonie et de magnificence! Mais si on en sépare la Providence, et qu'on le regarde tout seul; si on n'y voit plus que les passions humaines, qui semblent mettre tout en mouvement, ce n'est plus qu'un chaos, qu'un théâtre de confusion et de trouble, où nul n'est à sa place; où l'impie jouit de la récompense de la vertu; où l'homme de bien a souvent pour partage l'abjection et les peines du vice; où les passions sont les seules lois consultées; où les hommes ne sont liés entre eux que par les intérêts mêmes qui les divisent; où le hasard semble décider des plus grands événements; où les bons succès sont rarement la preuve et la récompense de la bonne cause; où l'ambition et la témérité s'élèvent aux premières places, que le mérite craint, et qu'on refuse au mérite; enfin où l'on ne voit point d'ordre, parce que l'on n'y voit que l'irrégularité des mouvements, sans en comprendre le secret et l'usage (*Mystères, sermon de la Purification*).

Voilà le monde séparé de la Providence.

Quelle affreuse providence, si toute la multitude des hommes n'était placée sur la terre que pour servir aux plaisirs d'un petit nombre d'heureux qui l'habitent, et qui souvent ne connaissent point la main qui les comble de bienfaits! (*Petit Carême, sermon du IIIe Dimanche.*)

Les grands seraient inutiles sur la terre, s'il ne s'y trouvait des pauvres et des malheureux. Ils ne doivent leur élévation qu'aux besoins publics; et loin que les peuples soient faits pour eux, ils ne sont eux-mêmes tout ce qu'ils sont que pour les peuples. La Providence se décharge sur eux du soin des faibles et des petits. Tout ce qu'il y a de réel dans leur grandeur, c'est l'usage qu'ils en doivent faire pour ceux qui souffrent; c'est le seul trait de distinction que Dieu ait mis en nous. Ils ne sont que les ministres de sa bonté et de sa Providence; et ils perdent le droit et le titre qui les fait grands, dès qu'ils ne veulent l'être que pour eux-mêmes.

DE LA VÉRITÉ.

La vérité est cette règle éternelle, cette lumière intérieure, sans cesse présente au-dedans de nous, qui nous montre sur chaque action ce qu'il faut faire ou ce qu'il faut éviter, qui éclaire nos doutes, qui juge nos jugements, qui nous approuve ou qui nous condamne en secret, selon que nos mœurs sont conformes ou contraires à sa lumière; et qui, plus vive ou plus lumineuse en certains moments, nous découvre plus évidemment la voie que nous devons suivre (*Avent, sermon de l'Épiphan.*).

Telle est la destinée de la vérité : elle est presque toujours odieuse, parce qu'elle ne nous est presque jamais favorable. Les grands, surtout, font comme une profession publique de la haïr, parce que d'ordinaire elle les rend eux-mêmes très-haïssables. Ils lui donnent toujours les noms odieux d'imprudence et de témérité, parce que l'adulation seule usurpe auprès d'eux le nom glorieux de la vérité : trop heureux, dans la dépravation de mœurs où nous vivons, de trouver encore des hommes qui osent la leur dire; mais encore plus à plaindre aussi de ne la connaître que pour la mépriser, et de se croire au-dessus de la vérité, parce qu'ils se voient au-dessus de tous ceux qui la leur annoncent (*Panég. de saint Jean-Baptiste*).

La vérité a des charmes dont un bon cœur a peine à se défendre : elle force en sa faveur une raison saine et épurée; elle met tôt ou tard un esprit sage et élevé dans ses intérêts. Les passions peuvent éblouir pendant quelque temps, les exemples peuvent entraîner, les discours de l'impiété et du libertinage peuvent étourdir; mais enfin la vérité perce le nuage et prend la place, dans un bon esprit, de tout le frivole qui l'avait amusé. Lassé d'avoir couru longtemps après le songe et la chimère, on veut quelque chose de sûr et de réel; et on ne le trouve que dans la religion, dans la vérité de ses maximes et la magnificence de ses promesses. Il n'y a qu'un esprit faux et superficiel qui puisse demeurer jusqu'à la fin dans l'illusion; le monde ne peut séduire pour toujours que des hommes sans réflexion et sans caractère : il regarde lui-même comme tels, ceux qui n'ont pas su mettre quelques jours sérieux dans toute leur course, quelqu'intervalle entre la vie et la mort. Le goût du frivole qui nous avait fait d'abord applaudir, dès que l'âge ne l'excuse plus, nous rend à la fin méprisables (*Carême, second sermon du mercredi des Cendres*).

Les uns font de la vérité un sujet de contention et de vaine philosophie, les autres, pas encore d'accord avec eux-mêmes, souhaitent, ce semble, la connaître; mais ils ne la cherchent pas comme il faut, parce qu'au

fond ils seraient fâchés de l'avoir trouvée (*Avent, sermon de l'Epiphan.*).

La connaissance de la vérité est rarement pour les grands une affaire sérieuse : les discours qu'ils tiennent là-dessus sont plutôt des discours oiseux que des désirs de s'instruire. S'ils consultent quelquefois, c'est moins pour connaître leurs devoirs, que pour chercher des suffrages à leurs passions. Les vérités désagréables ne viennent jamais jusqu'à eux, parce que personne ne les aime assez pour oser leur déplaire, et que, par les bienfaits dont ils récompensent ceux qui les trompent, ils méritent d'être trompés (*Carême, sermon du vendredi saint*).

Ce qui fait que la vérité se montre presque toujours inutilement à nous, c'est que nous n'en jugeons pas par les lumières qu'elle laisse dans notre âme, mais par l'impression qu'elle fait sur le reste des hommes au milieu desquels nous vivons. Nous ne consultons pas la vérité dans notre cœur, nous ne consultons que l'idée qu'en ont les autres. Ainsi, en vain mille fois sa lumière nous éclaire, le premier coup d'œil que nous jetons ensuite sur l'exemple des autres répand un nouveau nuage sur notre cœur. Dans ces moments heureux où nous ne consultons la vérité que dans notre propre conscience, nous nous condamnons : un moment après, ne consultant plus que l'exemple commun, nous nous justifions ; nous nous défions de la vérité que l'exemple commun contredit ; nous la retenons dans l'injustice ; nous la sacrifions à l'erreur et à l'opinion publique : elle nous devient suspecte, parce qu'elle nous choisit tout seuls pour nous favoriser de sa lumière ; et c'est la singularité même de son bienfait qui nous rend ingrats et rebelles (*Avent, sermon de l'Epiphan.*).

Les puissants de la terre veulent être souverains partout. On dirait que la vérité est de leur ressort : il faut qu'elle se trouve, quelque part qu'ils veuillent la placer. Ils ne savent pas avoir tort ; et leur opposer la raison, c'est presque se rendre coupable du crime de félonie. L'air même qu'on respire auprès d'eux a je ne sais quoi de malin qui dérange toute la constitution de l'esprit. Tel, qui loin de la grandeur, et dans l'obscurité de la province, s'applaudit en secret de son désintéressement, ne trouve plus cette même force et ce même courage, dès qu'il est une fois exposé au grand jour. On plie la loi, on l'ajuste au temps, à l'humeur, au besoin ; on n'a point de sentiments propres, on n'a que les sentiments de ceux auxquels il est avantageux de plaire (*Panég. de saint Thomas d'Aquin*).

On ne mérite les réponses de la vérité que lorsque c'est le désir de la connaître qui l'interroge ; et c'est dans le cœur de ceux qui parlent et disputent le plus sur la vérité, qu'elle est d'ordinaire plus effacée. On l'a déjà trouvée, quand on la cherche de bonne foi. Il ne faut, pour la trouver, ni creuser dans les abîmes, ni s'élever au-dessus des airs ; il ne faut que l'écouter au-dedans de nous-mêmes : un cœur innocent et docile entend d'abord sa voix. Les doutes et les recherches que forme l'orgueil, loin de la rapprocher de nous, ferment les yeux à sa lumière : elle aveugle les sages et les juges orgueilleux de ses mystères, et ne se communique qu'à ceux qui font gloire d'en être les disciples. La soumission est la source des lumières ; plus on veut raisonner, plus on s'égare : la raison une fois sortie des règles ne trouve plus rien qui l'arrête ; plus elle avance, plus elle se creuse de précipices (*Petit Carême, serm. du vendredi saint*).

Un prince véritablement grand n'aime que la vérité dans les autres, et nul intérêt n'entre jamais dans son âme en concurrence avec elle ; elle lui paraît le premier devoir de l'homme, et le titre le plus glorieux du prince. Il laisse aux âmes vulgaires les déguisements et les finesses utiles, ou pour nous parer d'une gloire que nous n'avons pas, ou pour cacher nos défauts véritables : toutes ses paroles sont dictées par la vérité même ; il ne trouve de beau dans les hommes que la vérité. Il ne cherche point ses amis parmi les flatteurs ; son rang même lui est souvent à charge, par les ménagements qu'on s'impose devant lui ; et tout son plaisir est d'entendre parler les hommes naturellement, et se montrer tels qu'ils sont : plaisir assez inconnu aux grands, qui ne voient des hommes que la surface, et qui n'en aiment souvent que le faux (*Oraison funèbre du prince de Conti*).

L'esprit du monde est un esprit de souplesse et de ménagement : comme l'amour-propre en est le principe, il ne cherche la vérité qu'autant que la vérité lui peut plaire : nous n'avons qu'à nous juger de bonne foi, pour convenir que c'est là notre caractère. Toute notre vie n'est qu'une suite de ménagements et de complaisances ; partout nous sacrifions les lumières de notre conscience aux erreurs et aux préjugés de ceux avec qui nous vivons. Nous connaissons la vérité, et cependant nous la retenons dans l'injustice ; nous applaudissons aux maximes qui la combattent ; nous n'osons résister à ceux qui la condamnent ; nous donnons tous les jours à la flatterie et au désir de ne pas déplaire, mille choses que notre conscience nous reproche, et d'où notre goût même nous éloigne ; en un mot, nous ne vivons pas pour nous-mêmes et pour la vérité, nous vivons pour les autres et pour la vanité : et de là vient que dès que la vérité est en concurrence avec quelques-unes de nos passions et qu'il faut leur donner atteinte en se déclarant pour elle, nous l'abandonnons, nous nous ménageons, nous dissimulons ; ainsi, toute notre vie se passe à déférer aux autres, à nous accommoder à leurs passions, à suivre leurs exemples. La complaisance est le grand ressort de toute notre conduite, et n'ayant peut-être point de vice à nous, nous devenons coupables de ceux de tous les autres (*Mystères, sermon de la Pentecôte*).

Plus on aime la vérité, plus tout ce qui se couvre de ses apparences peut nous séduire. La vertu simple et sincère juge des autres par elle-même. C'est presque toujours notre

obliquité qui nous instruit à la défiance. On est moins en garde contre la fraude et l'artifice, quand on n'a jamais fait usage que de la droiture et de la simplicité; et les gens de bien sont plus exposés à être surpris, parce qu'ils ignorent eux-mêmes l'art de surprendre (*Petit Carême, serm. du dim. des Ram.*).

Ce sont les grands, surtout, qui doivent craindre les préjugés et la surprise : outre que les suites en sont plus dangereuses, c'est qu'ils sont d'autant plus susceptibles de préjugés, qu'ils aiment moins la peine de l'examen et l'embarras de la défiance, et qu'ils trouvent plus court et plus aisé de juger sur ce qu'on leur dit, que de l'approfondir et de s'en convaincre.

Mais c'est l'obstination dans les préjugés qui rend le mal plus incurable. Il ne leur est pas honteux d'avoir pu être surpris : comment pourraient-ils s'en défendre? tout ce qui les environne presque s'étudie à les tromper. Est-il étonnant que l'attention se relâche quelquefois et qu'ils puissent se laisser séduire? L'artifice est plus habile et plus persévérant que la défiance; il prend toutes les formes, et met à profit tous les moments; et quand tous ceux presque qui nous approchent ont intérêt que nous nous trompions, nos précautions elles-mêmes les aident souvent à nous conduire au piége (*Avent, serm. de l'Epiphanie*).

A nous entendre, nous aimons la vérité; nous voulons qu'on nous la fasse connaître; mais une preuve que ce n'est là qu'un vain discours, c'est que sur tout ce qui regarde cette passion chérie, que nous avons sauvée du débris de toutes les autres, tous ceux qui nous environnent gardent un profond silence. Nos amis se taisent, nos supérieurs sont obligés d'user de ménagement, nos inférieurs sont en garde, et prennent des précautions continuelles; on ne nous parle qu'avec des adoucissements qui tirent un voile sur notre plaie; nous sommes presque les seuls à ignorer notre misère; tout le monde la voit, et personne n'oserait nous la faire voir à nous-mêmes. On sent bien que nous ne cherchons pas la vérité de bonne foi, et que la main qui nous découvrirait notre plaie, loin de nous guérir, ne réussirait qu'à nous faire une plaie nouvelle. On perd tout son mérite auprès de nous, dès qu'on nous a fait connaître à nous-mêmes. Auparavant on était éclairé, prudent, charitable, on avait tous les talents propres à s'attirer l'estime et la confiance; mais depuis qu'on nous a parlé sans feinte, on est déchu dans notre esprit de toutes ces grandes qualités; le zèle n'est plus qu'une humeur; la charité, qu'une ostentation ou une envie de tout censurer et de tout contredire; la vérité, qu'un fantôme qu'on prend pour elle. Ainsi, souvent convaincus en secret de l'injustice de nos passions, nous voudrions que les autres en fussent les approbateurs : forcés par le témoignage intérieur de la vérité de nous les reprocher à nous-mêmes, nous ne pouvons souffrir qu'on nous les reproche : nous sommes blessés que les autres se joignent à nous contre nous-mêmes; et par une corruption du cœur pire peut-être que nos passions elles-mêmes, ne pouvant éteindre la vérité au fond de notre cœur, nous voudrions l'éteindre dans le cœur de tous ceux qui nous approchent.

On n'a pas de peine à se soumettre à la vérité quand on l'aime; mais l'amour de la vérité est un amour humble et docile. L'orgueil nous fait souvent mettre nos fausses lumières à la place de la vérité; nous croyons l'aimer, et nous n'aimons que nos préjugés et nos propres pensées; nous croyons tout sacrifier pour elle, et nous ne sommes les victimes que de notre orgueilleux entêtement (*Paraphrase du psaume* XVIII).

DE LA RELIGION.

Dieu ne peut se manifester aux hommes que pour leur apprendre ce qu'il est et ce que les hommes lui doivent; et la religion n'est proprement qu'une lumière divine qui découvre Dieu à l'homme et qui règle les devoirs de l'homme envers Dieu. Soit que le Très-Haut se montre lui-même à la terre, soit qu'il remplisse de son esprit des hommes extraordinaires, la fin de toutes ses démarches ne peut être que la connaissance et la sanctification de son nom dans l'univers, et l'établissement d'un culte où l'on rende à lui seul ce qui n'est dû qu'à lui seul (*Avent, serm. de la Circoncision*).

L'ancienneté, en matière de religion, est un caractère que la raison respecte; et l'on peut dire qu'une croyance consacrée par la religion des premiers hommes et par la simplicité des premiers temps forme déjà un préjugé en sa faveur. Ce n'est pas que le mensonge ne se glorifie souvent des mêmes titres, et qu'il n'y ait parmi les hommes de vieilles erreurs, qui semblent disputer avec la vérité de l'ancienneté de leur origine, mais à qui veut en suivre l'histoire, il n'est pas mal aisé de remonter jusqu'à leur naissance : la nouveauté se trouve toujours le caractère le plus constant et le plus inséparable de l'erreur (*Petit Carême, serm. du jeudi après les Cendres*).

La religion est la fin de tous les desseins de Dieu sur la terre : tout ce qu'il a fait ici-bas, il ne l'a fait que pour elle. Tout doit servir à son agrandissement : les vertus et les vices, les grands et le peuple, les bons et les mauvais succès, l'abondance ou les calamités publiques, l'élévation ou la décadence des empires, tout enfin doit coopérer à sa formation et à son accroissement. Les tyrans l'ont purifiée par les persécutions; les incrédules et les libertins l'éprouvent et l'affermissent par les scandales; les justes sont les témoins de sa foi; les pasteurs, les dépositaires de sa doctrine; les princes et les puissances, les protecteurs de sa vérité (*Petit Carême, serm. du second Dimanche*).

L'histoire de la naissance de la religion des chrétiens est l'histoire de la naissance du monde même. Les autres religions qui se sont vantées d'une origine plus ancienne, ne nous ont donné pour garants de leur antiquité que des récits fabuleux qui tombaient

d'eux-mêmes. Ils ont défiguré l'histoire du monde par un chaos de siècles innombrables et imaginaires, dont il n'est resté aucun événement à la postérité, et que l'histoire du monde n'a jamais connus. Les auteurs de ces grossières fictions n'ont écrit que plusieurs siècles après les faits qu'ils nous racontent ; et c'est tout dire que d'ajouter que cette théologie fut le fruit de la poésie et les inventions de cet art, le plus solide fondement de leur religion (*Carême, serm. du jeudi après les Cendres*).

Ce serait dégrader l'Evangile et adopter les anciens blasphèmes de ses ennemis, de les regarder comme la religion du peuple, et une secte de gens obscurs. Il est vrai que les Césars et les puissants du siècle n'y crurent pas d'abord ; mais ce n'est pas que sa doctrine réprouvât leur état, elle ne réprouvait que leurs vices. Il fallait même montrer au monde que la puissance de Dieu n'avait pas besoin de celle des hommes ; que le crédit et l'autorité du siècle était inutile à une doctrine descendue du ciel ; qu'elle se suffirait à elle-même pour s'établir dans l'univers ; que toutes les puissances du siècle en se déclarant contre elle, et en la persécutant, devaient l'affermir ; et que si elle n'eût pas eu d'abord les grands pour ennemis, elle eût manqué du principal caractère qui les rendit ensuite ses disciples (*Petit Carême, serm. du second Dimanche*).

S'il y a une véritable religion sur la terre, elle doit être la plus ancienne de toutes : elle doit être le premier et le plus essentiel devoir de l'homme envers le Dieu qui veut être honoré : il faut que ce devoir soit aussi ancien que l'homme ; et comme il est attaché à sa nature, il doit, pour ainsi dire, être né avec lui. Et voilà le caractère qui distingue la religion des chrétiens des superstitions et des sectes. C'est la plus ancienne religion qui soit au monde. Les premiers hommes, avant qu'un culte impie se fût taillé des divinités de bois et de pierre, adorèrent le même Dieu que nous adorons, lui dressèrent des autels, lui offrirent des sacrifices, attendirent de sa libéralité la récompense de leur vertu, et de sa justice le châtiment de leur désobéissance.

Suivons l'histoire des superstitions de chaque peuple et de chaque pays ; elles ont duré un certain nombre d'années, et tombé ensuite avec la puissance de leurs sectateurs. Rappelons-nous l'histoire de ces premiers conquérants ; ils vainquaient les dieux des peuples, en vainquant les peuples eux-mêmes ; et abolissaient leur culte, en renversant leur domination. La religion de nos pères, toute seule, se maintint dès le commencement, survécut à toutes les sectes ; et malgré les diverses fortunes de ceux qui en ont fait profession, passa toujours du père aux enfants, et ne put jamais être effacée du souvenir des hommes.

Le peuple fidèle a presque toujours été faible, opprimé, persécuté. Tantôt esclave, tantôt fugitif, tantôt tributaire, il vit mille fois la Chaldée, l'Assyrie, Babylone, les puissances les plus formidables de la terre, tout l'univers conjurer sa ruine et l'extinction entière de son culte. Mais ce peuple si faible, opprimé en Egypte, errant dans un désert, transporté depuis, et captif dans des provinces étrangères, n'a jamais pu être exterminé, tandis que tant d'autres plus puissants ont suivi la destinée des choses humaines ; et son culte a toujours subsisté avec lui, malgré tous les efforts que chaque siècle a faits presque pour le détruire (*Carême, sermon du jeudi après les Cendres*).

DU CULTE EXTÉRIEUR.

Notre âme, enveloppée dans les sens, ne peut presque plus se passer de leur ministère. Il faut à notre culte des objets sensibles qui aident notre attention. Telle est la religion de la terre : ce sont des symboles, des ombres, des énigmes qui nous fixent.

Ce n'est pas l'hérésie seule qui a prétendu borner tout le culte à l'intérieur et regarder toutes les pratiques sensibles comme des superstitions populaires ou des dévotions inutiles ; on peut dire que cette orgueilleuse erreur a régné de tout temps dans le monde. Nous entendons dire tous les jours que la véritable piété est dans le cœur ; qu'on peut être homme de bien, juste, sincère, humain, généreux, sans lever l'étendard, sans se faire un monstre d'un vain discernement de viandes dont la santé peut souffrir, parce que ce n'est pas ce qui entre par la bouche qui souille l'homme, mais ce qui sort du cœur ; sans une exactitude puérile sur certaines pratiques que les cloîtres, plutôt que les apôtres, ont introduites dans la religion. Mais comme il est visible que ceux qui tiennent ce langage ne donnent pas à Dieu les dehors, il faut pour se calmer qu'ils tâchent de se persuader que les dehors ne sont pas nécessaires, et qu'ils se retranchent sur le cœur, qui ne nous est jamais connu à nous-mêmes, et sur lequel il est bien plus aisé à chacun de se méprendre.

Toute religion qui se bornerait à de purs dehors, et qui ne réglerait pas le cœur et les affections, serait indigne de l'Etre suprême, ne lui rendrait pas la principale gloire et le seul hommage qu'il désire, et devrait être confondue avec ces vaines religions du paganisme dont les hommes furent les inventeurs, qui n'imposaient à la superstition des peuples que des hommages publics et des cérémonies bizarres, qui ne réglaient point l'intérieur et laissaient au cœur toute sa corruption, parce qu'elles ne pouvaient ni la guérir ni même la connaître (*Carême, sermon du mercredi de la troisième semaine*).

Un culte extérieur et superficiel ne serait pas digne de Dieu, lui qui est le Dieu des cœurs et qu'on ne peut honorer qu'en l'aimant. Il ne compte pour de véritables hommages que ceux que le cœur lui rend (*Paraphr. du psaume* XVIII).

Compterions-nous pour beaucoup les apparences d'amitié que le cœur dément ? Les faux empressements de ceux qui ne nous ai-

(*Neuf.*)

ment pas, et que nous connaissons même pour nos ennemis, nous touchent-ils beaucoup, et ne nous sont-ils pas à charge? Nous n'estimons dans les hommes que les sentiments intimes et réels qu'ils ont pour nous; nous passons même sur l'irrégularité des manières, pourvu que nous soyons assurés du fond. Nous voulons qu'on nous aime, nous ne comptons pour rien les dehors, nous ne nous payons que du cœur, nous ne pardonnons pas même le plus léger défaut de sincérité; croyons-nous que Dieu soit moins sensible et moins délicat que l'homme? Croyons-nous qu'il se paye d'un vain extérieur et de simples bienséances?

Tout le culte extérieur doit se rapporter au renouvellement du cœur comme à sa fin principale. Toute pratique sainte qui subsiste toujours avec nos passions, qui ne touche point à nos haines, à nos jalousies, à notre ambition, à nos attachements, à notre paresse est plutôt une dérision de la vertu qu'une vertu même.

Les hommes sont si réels et si vrais dans leurs plaisirs et dans leurs passions, dans leurs projets de fortune, dans leurs haines, dans leurs animosités, dans leurs jalousies! c'est là que le cœur va toujours plus loin que l'action extérieure: ils ne sont faux que dans la religion, c'est-à-dire ils donnent à la figure du monde la vérité et la réalité de leurs affections, et ils n'en donnent que la figure à la vérité de la loi de Dieu et à la réalité de ses promesses. (*Carême, sermon du mercredi de la troisième semaine.*)

DE LA LOI DE DIEU.

Dieu a renfermé dans la pratique de sa loi tout ce qui pouvait rendre les hommes heureux sur la terre. Que les préceptes de cette loi sont purs! qu'ils sont saints et dignes de l'homme! Ils ne ressemblent pas au faste des leçons et des dogmes des philosophes, qui ne prêchaient que l'orgueil, et ne réglaient que les dehors capables d'attirer des louanges à leurs superbes sectateurs. La loi de Dieu règle le cœur; elle en corrige les affections vicieuses; elle change réellement l'homme, et le rend tel au dedans qu'il paraît au dehors (*Paraphr. du psaume* XVIII).

En vain nous livrons-nous quelquefois à toute l'amertume de la haine et de la vengeance; nous sentons bientôt que ce plaisir cruel n'est pas fait pour le cœur de l'homme; que c'est se punir soi-même que de haïr: et en revenant à nous-mêmes après les emportements de la passion, nous retrouvons au dedans de nous un fonds d'humanité qui en désavoue la violence; qui nous fait comprendre que la douceur et la bonté étaient nos premiers penchants, et qu'en nous ordonnant de nous aimer les uns les autres, la loi de Dieu n'a fait que consulter les sentiments les plus droits et les plus raisonnables de notre cœur et nous réconcilier avec nous-mêmes (*Carême, sermon du dim. de la Pass.*).

Les docteurs d'une science orgueilleuse promettaient la sagesse à leurs disciples. Quelle sagesse, grand Dieu! qui laissait à l'homme toutes ses misères, et ne se proposait que de le rendre estimable aux yeux des autres hommes! Quelle sagesse! qui était l'ouvrage pénible de l'orgueil et des recherches curieuses et inutiles de l'esprit. La véritable sagesse ne se trouve que dans l'observance de la loi de Dieu. Ce ne sont pas les savants seuls et les génies sublimes qui ont droit d'y prétendre; elle devient le partage des simples et des ignorants comme des plus doctes; elle est communiquée aux petits comme aux grands, aux souverains comme aux sujets, au Grec comme au Scythe, aux barbares comme aux Romains et aux peuples les plus polis. Elle rend témoignage à la fidélité des promesses du Seigneur, et de son amour pour les hommes; et loin que les sciences et les dignités y donnent plus de droit, il faut devenir humble et petit pour parvenir à cette sublime sagesse, et en être un disciple accompli (*Paraph. du ps.* XVIII).

Nous sentons au fond de nos cœurs que la loi de Dieu n'ordonne rien qui ne soit conforme aux véritables intérêts de l'homme; que rien ne convient mieux à la créature raisonnable que la douceur, l'humanité, la tempérance, et toutes les vertus recommandées dans l'Evangile; que les passions interdites par la loi sont la seule source de tous nos troubles; que plus nous nous éloignons de la règle et de la loi, plus nous nous éloignons de la paix et du repos du cœur; et que le Seigneur en nous défendant de nous livrer aux passions vives et injustes, nous a défendu seulement de nous livrer à nos propres tyrans, et n'a voulu que nous rendre heureux en nous rendant fidèles (*Carême, serm. du dim. de la Passion*).

Les doctrines humaines laissaient toujours des doutes et des ténèbres dans l'esprit. Elles laissaient au cœur ses inquiétudes et sa tristesse, parce qu'elles y laissaient toutes ses passions; mais la loi du Seigneur, en bannissant du cœur toutes les affections criminelles, en bannit le trouble et y rétablit la tranquillité. L'homme livré à ses passions est en proie à mille ennemis secrets qui le troublent et qui le déchirent; son âme est le séjour affreux de l'ennui, des remords cruels, des plus tristes agitations. La paix est le fruit de l'innocence seule, et l'innocence est un bienfait que l'homme ne peut devoir qu'à l'amour et à la pratique de la loi de Dieu. C'est elle qui fait tout notre bonheur sur la terre, parce que c'est elle qui rétablit l'ordre dans nos cœurs, et avec l'ordre, la paix et la joie qui en sont inséparables (*Paraphr. du psaume* XVIII).

Parcourons tous les préceptes de la loi, nous sentirons qu'ils ont un rapport nécessaire avec le cœur de l'homme; que ce sont des règles fondées sur une profonde connaissance de ce qui se passe au dedans de nous; qu'elle ne renferme que les remèdes de nos maux les plus secrets, et les secours de nos penchants les plus justes. Les païens eux-mêmes, en qui toute vérité n'était pas encore éteinte, rendaient cette gloire à notre morale. Ils étaient forcés d'admirer la sagesse

de ses préceptes, la nécessité de ses défenses, la sainteté de ses conseils, le bon sens et l'élévation de toutes ses règles. Ils étaient surpris de trouver dans les discours de Jésus-Christ une philosophie plus sublime que dans les écoles de Rome et de la Grèce, et ne pouvaient comprendre que le Fils de Marie eût mieux connu les devoirs, les désirs, les penchants secrets du cœur de l'homme, que Platon et tous ses disciples (*Carême, serm. du dim. de la Passion*).

Les sciences humaines engageaient les hommes dans des recherches continuelles et laborieuses, qui n'aboutissaient jamais qu'à augmenter leurs inquiétudes et leurs doutes. Chaque chef de secte se glorifiait d'avoir trouvé la vérité; ils se la disputaient les uns aux autres, et leurs disputes elles-mêmes montraient assez que nul d'eux ne l'avait trouvée. Aussi ce n'est pas aux efforts orgueilleux de l'esprit qu'elle était promise; plus les hommes ont travaillé à sa recherche par cette voie, plus ils s'en sont éloignés. La loi seule du Seigneur pouvait éclairer tous les esprits. La vérité, si longtemps inutilement recherchée, s'y montre au premier coup d'œil; il ne faut que l'aimer pour la connaître.

Il n'y a de désirable sur la terre que la docilité humble et constante aux oracles de la loi de Dieu. La fausse gloire où l'on peut parvenir en les combattant, se change tôt ou tard en opprobre. Tous les trésors de la terre deviendraient le prix de notre indocilité et de nos prévarications; ce ne seraient que des monceaux de boue que nous amasserions sur nos têtes, et qui saliraient tout l'éclat de nos talents. L'or et les pierres précieuses peuvent embellir le corps, mais elles n'enrichissent pas l'âme: les plaisirs des sens peuvent nous surprendre, mais ils ne sauraient nous satisfaire; ils laissent toujours un vide et un aiguillon dans le cœur. Il n'est que la douceur qui accompagne l'innocence, qui mette dans notre âme une paix et une joie supérieures à tous les plaisirs et à toutes les vaines félicités de la terre.

Les doctrines humaines varient sans cesse; les disciples ajoutent aux découvertes de leurs maîtres; mais la loi du Seigneur est toujours la même. Le ciel et la terre passeront; les siècles et les mœurs changeront; les monuments de l'orgueil seront détruits; on en élèvera d'autres sur leurs ruines: la révolution des temps effacera les titres et les inscriptions les plus superbes; mais elle n'effacera jamais un seul point de la divine loi. C'est le caractère de la seule vérité, de demeurer toujours la même. Cette immutabilité l'a toujours justifiée, et la défend contre toutes les entreprises de l'erreur et de la nouveauté; elle rend toujours inexcusables les enfants de rébellion et d'indocilité, qui ont abandonné la stabilité de sa doctrine, et se sont laissé entraîner à tout vent des doctrines flottantes et étrangères (*Paraphr. du psaume* XVIII).

En vain, nous plongeons-nous dans les voluptés brutales et sensuelles, et cherchons-nous avec fureur tout ce qui peut satisfaire des penchants insatiables de plaisir: nous sentons bientôt que le déréglement nous mène trop loin, pour être conforme à la nature; que tout ce qui nous assujettit et nous tyrannise, renverse l'ordre de notre première institution, et que la loi, en nous interdisant les passions voluptueuses, n'a fait que pourvoir à la tranquillité de notre cœur, et nous rendre toute son élévation et toute sa noblesse (*Carême, serm. du dim. de la Passion*).

DES DIVINES ÉCRITURES.

Dans les histoires que les hommes nous ont laissées, on n'y voit agir que les hommes. Ce sont les hommes qui remportent des victoires, qui prennent des villes, qui subjuguent les empires, qui détrônent les souverains, qui s'élèvent eux-mêmes à la suprême puissance: Dieu n'y paraît nulle part, les hommes en sont les seuls acteurs. Mais dans l'histoire des Livres saints, c'est Dieu seul qui fait tout; Dieu seul qui fait régner les rois, qui les place sur le trône ou qui les en dégrade; Dieu seul qui combat les ennemis, qui renverse les villes, qui dispose des Etats et des empires, qui donne la paix et qui suscite les guerres. Dieu seul paraît dans cette histoire divine; il en est, si je l'ose ainsi dire, le seul héros; les rois et les conquérants n'y paraissent que comme les ministres de ses volontés. Enfin ces livres divins tirent le voile de la Providence. Dieu, qui se cache dans les autres événements rapportés dans nos histoires, paraît à découvert dans ceux-ci; et c'est dans ce livre seul que nous devons apprendre à lire les histoires que les hommes nous ont laissées.

Les Livres saints, qui ont conservé la religion jusqu'à nous, renferment les premiers monuments de l'origine des choses. Ils sont eux-mêmes plus anciens que toutes les productions fabuleuses de l'esprit humain, qui amusèrent si tristement depuis la crédulité des siècles suivants; et comme l'erreur naît toujours de la vérité et n'en est qu'une vicieuse imitation, c'est dans les principaux traits de cette histoire divine que les fables du paganisme trouvèrent leur fondement: de sorte que l'on peut dire qu'il n'est pas jusqu'à l'erreur qui ne rende par là hommage à l'ancienneté et à l'autorité de nos saintes Ecritures.

La bonne foi de Moïse paraît dans la naïveté de son histoire. Il ne prend point de précautions pour être cru, parce qu'il suppose que ceux pour qui il écrit n'en ont pas besoin pour croire, et qu'il ne raconte que des faits publics parmi eux, plutôt pour en conserver la mémoire à leurs descendants que pour les en instruire eux-mêmes.

On ne cachait point mystérieusement au peuple les Livres saints, de peur qu'il n'en découvrît la fausseté, comme ces vains oracles des sibylles resserrés avec soin dans le Capitole, fabriqués pour soutenir l'orgueil des Romains, exposés aux yeux des seuls pontifes, et produits de temps en temps par

morceaux pour autoriser dans l'esprit du peuple ou une entreprise périlleuse, ou une guerre injuste. Ici les livres prophétiques étaient la lecture journalière de tout un peuple : les jeunes gens et les vieillards, les femmes et les enfants, les prêtres et les hommes du commun, les rois et les sujets, devaient les avoir sans cesse entre les mains ; chacun avait droit d'y étudier ses devoirs, et d'y découvrir ses espérances. Loin de flatter leur orgueil, ils ne leur parlaient que de l'ingratitude de leurs pères ; ils leur annonçaient à chaque page des malheurs, comme le juste châtiment de leurs crimes ; ils reprochaient aux rois leurs dissolutions, aux pontifes leurs injustices, aux grands leurs profusions, au peuple son inconstance et son incrédulité ; et cependant ces livres saints lui étaient chers, et par les oracles qu'ils y voyaient s'accomplir tous les jours, ils attendaient avec confiance l'accomplissement de ceux dont tout l'univers est aujourd'hui témoin (*Carême, serm. du Jeudi après les Cendres*).

DE L'ÉGLISE.

On ne peut trop admirer les merveilles que Dieu a opérées dans tous les temps pour empêcher que les portes de l'enfer ne prévalussent contre son Eglise. Il ne leur a opposé d'abord que des hommes simples et obscurs, mais remplis de son esprit, de force et de sagesse ; et ils ont élevé sur les débris des autels profanes, soutenus de toute la puissance des Césars et des nations les plus formidables répandues dans tout l'univers ; ils ont élevé eux seuls l'opprobre de la croix, et le signe adorable du salut de tous les hommes.

Un culte impie autorisé par la majesté des lois, par la pompe de ses superstitions et de ses cérémonies, par la quantité respectable de ses erreurs, par la science et la sagesse de ses sectateurs, par des préjugés communs à tous les peuples, et qui paraissaient avoir pris leur naissance presque avec le monde même ; ce culte impie a disparu de dessus la terre à la vue de douze pauvres pêcheurs qui sont venus en manifester aux hommes l'extravagance et l'impiété, et qui ont substitué à la place de ses idoles pompeuses et des dissolutions consacrées à leur culte, le mystère d'un Dieu anéanti, la sévérité de son Evangile et la folie de la croix. Il fallait qu'une doctrine descendue du ciel trouvât tout l'univers armé contre elle ; qu'elle parût sur la terre sans force et sans secours humain et triomphât cependant de toutes les doctrines humaines répandues sur la surface de l'univers, pour persuader aux hommes que c'était là l'ouvrage de Dieu seul ; que le crédit, la force, l'éloquence, l'intérêt, c'est-à-dire un bras de chair ne l'avait point établie.

Rappelons-nous tout ce que le bras de Dieu a opéré d'éclatant et de merveilleux, pour soutenir les commencements faibles et timides de son Eglise naissante. L'univers n'était peuplé que de nations fières et idolâtres, ennemies de son nom et de son culte ; l'empire, la puissance, les richesses, la force, tout était entre leurs mains. Les fidèles ne formaient sur la terre qu'un petit troupeau de brebis dispersées au milieu de ces loups furieux, sans cesse exposées à leur rage, et qui ne pouvaient s'assouvir de leur sang ; et cependant le Seigneur a dissipé comme de la poussière toutes ces nations idolâtres, si nombreuses et si puissantes : il n'en reste plus de vestiges ; il en a éteint et effacé jusqu'au nom de dessus la terre. L'impie persécuteur, un Néron, un Dioclétien, qui avaient rougi toutes les contrées de l'empire du sang des martyrs, ont péri et expié par une mort funeste et tragique, par des guerres et des calamités qui ont enfin renversé leur empire, les maux dont ils avaient affligé l'Eglise.

Toutes ces nations qui ne semblaient subsister que pour s'efforcer d'abolir la sainteté du culte du Seigneur et la gloire de son nom, ont été exterminées, et il leur a substitué un peuple nouveau qui l'adore en esprit et en vérité. Le monde, universellement plongé dans les ténèbres de l'idolâtrie et des dissolutions les plus monstrueuses, eut beau s'élever contre ce peuple nouveau ; en vain, proscrits de tous les lieux, les terres, les mers, leurs proches, leur patrie, tout semblait leur refuser un asile ; le Seigneur devint le refuge de ces pauvres opprimés. Ils étaient abjects aux yeux du monde, sans crédit, sans appui, sans richesses ; il attendit que tout parût déchaîné contre eux : et lorsqu'il ne paraissait pour eux plus de ressource, que la persécution était plus générale, que leurs tribulations semblaient ne devoir finir qu'avec eux ; ce fut alors que Dieu rendit à son Eglise la paix et la tranquillité. Il suscita un prince qui purgea la terre des tyrans : la pourpre des Césars, jusque-là rougie du sang de ses serviteurs, devint leur bouclier et leur asile ; le signe sacré de la croix parut à la tête de ces mêmes troupes qui avaient encore les mains souillées du sang et du carnage des martyrs ; le Seigneur redevint le Dieu des armées ; les lois de l'empire s'unirent avec celles de l'Evangile auxquelles elles avaient été jusque-là si contraires ; les démons furent chassés des temples superbes et profanes que la superstition leur avait élevés, et Dieu rentra dans tous ses droits ; son culte saint sortit de l'obscurité et des ténèbres où la fureur des persécuteurs l'avait retenu ; l'Eglise de la terre parut revêtue de gloire et de magnificence et devint une image de celle du ciel ; et l'univers entier fut étonné de se trouver chrétien.

La protection visible dont Dieu favorise son Eglise la met à couvert de toute variation. Comme Dieu, elle ne connaît point de changement. Des monstres d'erreur y peuvent naître ; mais à peine les a-t-elle découverts, que, comme une mer irritée, elle s'élève, s'enfle et les rejette tôt ou tard hors de son sein. Dépositaire de l'ancienne doctrine, tout ce qui est nouveau lui est étranger. La nouveauté a beau se couvrir des apparences de la piété ou d'une austère régularité, elle lui arrache tôt ou tard le masque ; et à me-

sure qu'elle en approche le flambeau de la vérité qui préside à tous ses jugements, l'illusion tombe et s'évanouit : elle peut pour quelque temps suspendre ses censures contre l'erreur, mais elle ne peut jamais lui offrir son suffrage (*Paraphr. du psaume* IX).

Les évêques sont les sujets des rois ; mais ils sont leurs pères selon la foi. Leur naissance les soumet à l'autorité du trône ; mais sur les mystères de la foi, l'autorité du trône fait gloire de se soumettre à celle de l'Eglise. Les princes n'en sont que les premiers enfants, et nos rois ont toujours regardé le titre de ses fils aînés comme le plus beau titre de leur couronne. Ils n'ont point d'autres droits que de faire exécuter ses décrets ; et en s'y soumettant les premiers, donner l'exemple de la soumission aux autres fidèles (*Petit Carême, serm. du dim. des Ram.*).

En vain chaque siècle a enfanté des docteurs de l'erreur et du mensonge, des esprits rebelles et audacieux qui ont conspiré contre l'Eglise ; en vain les siècles à venir en verront encore naître : tous leurs efforts se briseront contre la pierre qui lie et qui soutient cet édifice saint. Ils pourront faire quelques progrès, car l'erreur offre d'abord les charmes de la nouveauté qui flatte l'orgueil et qui lui forme des sectateurs : mais ils perdront tôt ou tard ce vain avantage. La première séduction se dissipera peu à peu ; la nouveauté perdra ses charmes et ne paraîtra plus qu'avec les vaines couleurs de l'erreur et de la rébellion : les hommes rentreront dans le sentier d'où ils s'étaient égarés, et l'on verra ses partisans les plus célèbres et les plus outrés qui resteront encore, languir dans l'obscurité, oubliés et méprisés, et disparaître enfin de la face de la terre avec la douleur déplorable de voir périr avec eux le dogme réprouvé, cet enfant de ténèbres, ce fils de l'orgueil et de la fausse science de leurs maîtres (*Paraphr. du psaume* IX).

Dès que les princes de la terre ont voulu usurper sur la doctrine un droit réservé au sacerdoce, ils ont aigri les maux de l'Eglise, loin d'y remédier. Leurs tempéraments ont été de nouvelles plaies et ont enfanté de nouveaux excès. Toutes les conciliations inventées pour calmer les esprits rebelles et les ramener à l'unité, les ont autorisés dans leur séparation et leur révolte ; et leur autorité a toujours perpétué les erreurs, quand elle a voulu se mêler toute seule de les rapprocher de la vérité. Le trône est élevé pour être l'appui et l'asile de la doctrine sainte ; mais il ne doit jamais en être la règle ni le tribunal d'où partent ses décisions (*Petit Carême, serm. du dim. des Ram.*).

Le glaive que les ennemis de Dieu avaient tenu si longtemps élevé sur la tête de ses saints s'est tourné enfin contre eux-mêmes. Lassés d'immoler ces saintes victimes, et leurs mains encore sanglantes, ils ont vengé sur eux-mêmes la mort de ses serviteurs. La justice divine a soufflé au milieu d'eux la division et la guerre ; les fidèles n'ont pas eu besoin de s'assembler pour les détruire. La foi et la patience étaient le seul glaive que le Seigneur leur avait mis entre les mains, et les seules armes aussi qu'ils opposaient à la fureur des tyrans. Dieu ne s'est servi que d'eux-mêmes pour les exterminer. Le monde devint un théâtre d'horreur, où les rois et les nations conjurés les uns contre les autres ne semblaient conspirer, en se détruisant tour à tour, qu'à purger l'univers de cette race impie et idolâtre qui couvrait alors la surface de la terre. C'était un nouveau déluge de sang, dont la justice de Dieu se servait pour la punir et la purifier encore.

Ces villes si célèbres autrefois par leur magnificence, par leur force, et encore plus par leurs crimes et leurs dissolutions, ne furent plus que des monceaux de ruines. Ces asiles fameux de l'idolâtrie et de la volupté furent renversés de fond en comble ; ces statues si renommées qui les embellissaient, que l'antiquité avait tant vantées, la faiblesse de leurs dieux ne put les mettre à couvert, et elles furent ensevelies dans les débris de leurs villes et de leurs temples. Il ne reste donc plus rien de tous ces superbes monuments de l'impiété. Que sont devenus ces Césars qui faisaient mouvoir l'univers à leur gré ; ces protecteurs d'un culte profane et insensé ; ces oppresseurs barbares des saints et de l'Eglise ? à peine en reste-t-il quelque souvenir sur la terre. Leur nom même ne s'est conservé jusqu'à nous, qu'à la faveur du nom des martyrs qu'ils ont immolés, et que les fêtes de l'Eglise font passer d'âge en âge jusqu'à la fin des siècles. La gloire et la puissance de ces tyrans s'est évanouie avec le bruit que leur ambition, leur cruauté, leurs entreprises insensées avaient fait sur la terre : semblables au tonnerre qui se forme sur nos têtes, il n'est resté de l'éclat et du bruit passager qu'ils ont fait dans le monde, que l'infection et la puanteur (*Paraphr. du psaume* IX).

DE LA FOI.

S'il ne devait nous en coûter que de soumettre notre raison à des mystères qui nous passent ; si la vie chrétienne ne nous offrait point d'autres difficultés que certaines contradictions apparentes qu'il faut croire sans les pouvoir comprendre ; si la foi ne nous proposait point de devoirs pénibles à remplir ; si, pour changer de vie, il ne fallait pas renoncer aux passions les plus vives et aux attachements les plus chers ; si c'était une affaire purement d'esprit et de croyance et que le cœur et les penchants n'y souffrissent rien, nous n'aurions plus de peine à nous rendre : nous regarderions comme des insensés ceux qui mettraient en balance des difficultés de pure spéculation, qu'il ne coûte rien de croire, avec une éternité malheureuse, qui au fond peut devenir le partage des incrédules. La foi ne nous paraît donc difficile que parce qu'elle règle les passions, et non parce qu'elle propose des mystères : c'est donc la sainteté de ses maximes qui nous révolte, plutôt que l'incompréhensibilité de ses secrets : nous sommes donc corrompus, mais nous ne som-

mes point incrédules (*Avent, serm. du troisième dim.*)

La foi est une vertu commode pour les esprits médiocres; comme ils ne voient pas de loin, il leur en coûte peu de croire. Leur mérite en ce point est un mérite tout de cœur; ils n'ont pas besoin d'immoler ces lumières favorites dont leur âme n'est jamais frappée : c'est un sacrifice tout pareil à celui d'Abraham; on y trouve du bois et du feu, de l'amour et de la simplicité, mais il n'y a point de victime. Il n'en est pas de même de ces esprits vastes et lumineux; accoutumés à voir clair dans les vérités où l'esprit peut atteindre, ils souffrent impatiemment la sainte obscurité de celles qu'il doit adorer. Introduits depuis longtemps par un privilége délicat dans le sanctuaire de la vérité, il leur en coûte pour ne pas franchir cette haie sacrée qui sert comme de barrière à celui de la foi. On se ferait une religion de toucher à certains articles; mais pour les autres, on les tâte, on les sonde, on veut que l'ignorance seule de nos pères nous les ait donnés pour impénétrables. Un air de nouveauté vient là-dessus, flatte, attire, emporte; on oublie que donner atteinte à un point de la loi, c'est faire écrouler tout l'édifice : en un mot, on veut bien subir le joug de la foi, mais on veut se l'imposer soi-même, l'adoucir et y faire des retranchements à son gré. Tel a été souvent l'écueil des plus grands génies; les annales de la religion nous ont conservé le souvenir de leur chute, et chaque siècle a presque été fameux par quelqu'un de ces tristes naufrages (*Panégyr. de saint Thomas d'Aquin*).

Malgré nos doutes prétendus sur la foi, nous sentons que l'incrédulité déclarée est un parti affreux; nous n'oserions nous y fixer. C'est un sable mouvant sous lequel nous entrevoyons mille précipices qui nous font horreur, où nous ne trouvons point de consistance et où nous n'oserions marcher d'un pas ferme et assuré. On convient que quand il ne serait pas si certain qu'il y aurait quelque chose après cette vie, l'alternative est trop affreuse pour ne pas prendre des mesures, et que dans une incertitude même effective des vérités de la foi, le parti de l'homme de bien serait toujours le plus sûr et le plus sage. Notre état est donc plutôt une irrésolution vague d'un cœur agité et qui craint de rompre ses chaînes, qu'un doute réel et effectif sur la foi et une crainte que nous ne perdions nos peines en lui sacrifiant nos plaisirs. Ne cherchons donc plus à nous convaincre; travaillons plutôt à ne plus combattre la conviction intérieure qui nous éclaire et qui nous condamne. Revenons à notre cœur, réconcilions-nous avec nous-mêmes, laissons parler une conscience qui plaide encore sans cesse au dedans de nous pour la foi, contre nos propres déréglements : en un mot, écoutons-nous nous-mêmes, et nous serons fidèles (*Avent, sermon du troisième dimanche*).

La vérité ne nous est ici-bas montrée qu'en énigme, et il faut croire pour comprendre. Ce n'est pas que la religion ne nous propose que des mystères qui nous passent et qu'elle nous interdise tout usage de la raison : elle a ses lumières comme ses ténèbres, afin que d'une part l'obéissance du fidèle soit raisonnable, et que de l'autre elle ne soit pas sans mérite. Nous voyons assez pour éclairer ceux qui veulent connaître; nous ne voyons pas assez pour forcer ceux qui refusent de voir. La religion a assez de preuves pour ne pas laisser une âme fidèle sans assurances et sans consolations; elle n'en a pas assez pour laisser l'orgueil et l'incrédulité sans réplique. Ainsi la religion par son côté lumineux console la raison, et son côté obscur laisse à la foi tout son mérite (*Mystères, serm. de l'Incarnation*).

Tout change sur la terre, parce que tout suit la mutabilité de son origine. Les occasions, les différences des siècles, les diverses humeurs des climats, la nécessité des temps, ont introduit mille changements à toutes les lois humaines; la foi seule n'a jamais changé. Telle que nos pères la reçurent, telle l'avons-nous aujourd'hui, telle nos descendants la recevront un jour. Elle s'est développée par la suite des siècles et par la nécessité de la garantir des erreurs qu'on y voulait mêler : mais ce qui une fois a paru lui appartenir a paru toujours tel. Il est aisé de durer quand on s'accommode au temps et aux circonstances, et qu'on peut ajouter ou diminuer selon le goût des siècles et de ceux qui gouvernent; mais ne jamais rien relâcher malgré le changement des mœurs, voir tout changer autour de soi et être toujours le même, c'est le grand privilége de la religion chrétienne (*Serm. du jeudi après les Cendres*).

Les grandes connaissances ôtent presque toujours quelque chose à la simplicité de la foi; et par un destin inévitable à la recherche des sciences humaines, inséparable d'ordinaire de complaisance et d'orgueil, la soumission qui nous rend fidèles semble perdre d'un côté ce que les lumières, qui nous rendent habiles, gagnent de l'autre; comme si plus on était éclairé, plus on ne devait pas voir clair dans la faiblesse de la raison et dans l'incertitude et l'obscurité de ses lumières (*Mystères, serm. de l'Incarnation*).

Il n'est que la foi qui puisse nous mettre au-dessus des événements; tous les autres motifs nous laissent toujours entre les mains de notre faiblesse. La raison, la philosophie promettait la constance à son sage, mais elle ne la donnait pas. La fermeté de l'orgueil n'était que la dernière ressource du découragement, et l'on cherchait une vaine consolation en faisant semblant de mépriser des maux qu'on n'était pas capable de vaincre. La plaie qui blesse le cœur ne peut trouver son remède que dans le cœur même. Les vains préceptes de la philosophie nous prêchaient une insensibilité ridicule, comme s'ils avaient pu éteindre les sentiments naturels sans éteindre la nature elle-même : la foi nous laisse sensibles, mais elle nous rend soumis, et cette sensibilité fait elle-même tout le mérite de notre soumission; elle n'est pas insensible aux peines, mais elle est supérieure à la douleur. C'était ôter aux hom-

périeure à la douleur. C'était ôter aux hommes la gloire de la fermeté dans les souffrances, que de leur en ôter le sentiment ; et la sagesse païenne ne voulait les rendre insensibles que parce qu'elle ne pouvait les rendre soumis et patients. Elle apprenait à l'orgueil à cacher et non à surmonter ses sensibilités et ses faiblesses : elle formait des héros de théâtre, dont les grands sentiments n'étaient que pour les spectateurs, et aspirait plus à la gloire de paraître constant qu'à la vertu même de la constance. Mais la foi nous laisse tout le mérite de la fermeté et ne veut pas même en avoir l'honneur devant les hommes : elle sacrifie à Dieu seul les sentiments de la nature, et ne veut pour témoin de son sacrifice que celui seul qui peut en être le rémunérateur : elle seule donne de la réalité à toutes les autres vertus, parce qu'elle seule en bannit l'orgueil qui les corrompt et qui n'en fait que des fantômes (*Petit Carême, serm. du jour de Pâques*).

La véritable élévation de l'esprit est de pouvoir sentir toute la majesté et toute la sublimité de la foi : les grandes lumières nous conduisent elles-mêmes à la soumission, et l'incrédulité est le vice des esprits faibles et bornés. C'est tout ignorer que de vouloir tout connaître. Les contradictions et les abîmes de l'impiété sont encore plus incompréhensibles que les mystères de la foi, et il y a encore moins de ressources pour la raison à secouer tout joug qu'à obéir et à se soumettre (*Petit Carême, serm. du deuxième dimanche*).

Qu'on vante l'élévation et la supériorité de nos lumières ; qu'une haute sagesse nous fasse regarder comme l'ornement et le prodige de notre siècle ; si cette gloire n'est qu'au dehors, si la foi, qui seule élève le cœur, n'en est pas la première base, le premier échec de l'adversité renversera tout cet édifice de philosophie et de fausse sagesse ; tous ces appuis de chair s'écrouleront sous notre main, ils deviendront inutiles à notre malheur ; on cherchera nos grandes qualités dans notre découragement, et notre gloire ne sera plus qu'un poids ajouté à notre affliction, qui nous la rendra plus insupportable. Le monde se vante de faire des heureux ; mais la foi toute seule peut nous rendre grands au milieu de nos malheurs mêmes.

La philosophie découvrait la honte des passions, mais elle n'apprenait point à les vaincre, et ses préceptes pompeux étaient plutôt l'éloge de la vertu que le remède du vice. Il était même nécessaire à la gloire et au triomphe de la foi, que les plus grands génies et toute la force de la raison humaine se fussent épuisés pour rendre les hommes vertueux. Si les Socrate et les Platon n'avaient pas été les docteurs du monde et n'eussent pas entrepris en vain de régler les mœurs et de corriger les hommes par la force seule de la raison, l'homme aurait pu faire honneur de sa vertu à la supériorité de sa raison ou à la beauté de la vertu même : mais ces prédicateurs de la sagesse ne firent point de sages, et il fallait que les vains efforts de la philosophie préparassent de nouveaux triomphes à la foi.

C'est elle qui a montré à la terre le véritable sage, que tout le faste et tout l'appareil de la raison humaine nous annonçait depuis si longtemps. Elle n'a pas borné toute sa gloire, comme la philosophie, à essayer d'en former à peine un dans chaque siècle parmi les hommes ; elle en a peuplé les villes, les empires, les déserts ; et l'univers entier a été pour elle un autre lycée, où, au milieu des places publiques, elle a prêché la sagesse à tous les hommes. Ce n'est pas seulement parmi les peuples les plus polis qu'elle a choisi ses sages : le Grec et le Barbare, le Romain et le Scythe ont été également appelés à sa divine philosophie. Ce n'est pas aux savants tout seuls qu'elle a réservé la connaissance sublime de ses mystères : les ignorants eux-mêmes sont devenus ses docteurs. Il fallait que la véritable sagesse pût devenir la sagesse de tous les hommes.

Sa doctrine était insensée en apparence, et les philosophes soumirent leur raison orgueilleuse à cette sainte folie : elle n'annonçait que des croix et des souffrances, et les Césars devinrent ses disciples. Elle seule vint apprendre aux hommes que la chasteté, l'humilité, la tempérance pouvaient être assises sur le trône, et que le siége des passions et des plaisirs pouvait devenir le siége de la vertu et de l'innocence (*Petit Carême, serm. du jour de Pâques*).

DE L'INCRÉDULITÉ.

Vivre sans Dieu, sans culte, sans principes, sans espérances ; croire que les forfaits les plus abominables et les vertus les plus pures ne sont que des noms ; regarder tous les hommes comme ces figures viles et bizarres qu'on fait parler et mouvoir sur un théâtre comique, et qui ne sont destinées qu'à servir de jouet aux spectateurs ; se regarder soi-même comme l'ouvrage du hasard et la possession éternelle du néant : ces pensées ont je ne sais quoi de sombre et de funeste que l'âme ne peut envisager sans horreur : et il est vrai que l'incrédulité est plutôt le désespoir du pécheur que la ressource du péché (*Avent, sermon de la Toussaint*).

L'incrédule est un homme sans mœurs, sans probité, sans caractère, qui n'a plus d'autre règle que ses passions, d'autre loi que ses injustes penchants, d'autre maître que ses désirs, d'autre frein que la crainte de l'autorité, d'autre Dieu que lui-même : enfant dénaturé, puisqu'il croit que le hasard tout seul lui a donné des pères ; ami infidèle, puisqu'il ne regarde les hommes que comme les tristes fruits d'un assemblage bizarre et fortuit, auxquels il ne tient que par des liens passagers ; maître cruel, puisqu'il est persuadé que c'est le plus fort et le plus heureux qui a toujours raison : les crimes les plus affreux et les vertus les plus pures, tout est égal selon lui, puisqu'un anéantissement éternel va bientôt égaler le juste et l'impie, et les confondre pour toujours dans l'horreur du tombeau (*Carême, sermon du jeudi après les Cendres*).

Le monde est plein de ces hommes insensés à qui tout ce qu'ils ne peuvent comprendre paraît suspect. Ils se font au dedans d'eux-mêmes un tribunal impie auquel ils appellent de l'autorité de Dieu même. Ils forment au milieu du monde une affreuse société où ils vomissent en secret leurs blasphèmes. Rien n'est sacré pour leurs langues impures. Le joug respectable de la foi leur paraît une servitude puérile que la faiblesse et la superstition du genre humain s'est imposée. Ils veulent eux seuls être les arbitres de leur religion et de leurs devoirs, comme de leur destinée. Hommes dignes de l'exécration de l'univers, et cependant honorés souvent comme des sages et des génies sublimes : esprits faibles et extravagants, trouvant encore moins de fonds et de solidité dans les ténèbres et les abîmes incompréhensibles de l'impiété que dans les vérités de la foi (*Paraphr. du psaume* XXV).

Ce n'est pas le peu de certitude qu'on trouve dans la religion, qui fait conclure qu'il faut s'abandonner au plaisir : c'est l'abandonnement au plaisir qui jette dans l'incertitude sur la religion. La foi ne devient donc suspecte que lorsqu'elle commence à devenir incommode : et jusqu'ici l'incrédulité n'a point fait de voluptueux, mais la volupté a presque fait tous les incrédules (*Carême, sermon du mardi de la quatrième semaine*).

Qu'y a-t-il de plus insensé, de croire, ou que le hasard seul a produit toute la race des hommes sur la terre, et que la structure si admirable de leur corps ne doit son arrangement qu'à un assemblage fortuit et bizarre de la matière, ou que, si Dieu lui-même les a tirés du néant, il les a jetés sur la terre comme des ouvrages de rebut, sans vouloir se mêler de ce qui les regarde, les laissant errer ici-bas sans destination, sans loi, sans espérances, guidés par la seule impétuosité de leurs passions, et n'ayant point d'autre frein, comme les animaux, qu'un instinct brutal, et la liberté universelle de le satisfaire quand ils n'y trouvent aucun obstacle (*Paraphr. du psaume* XXV)?

Rien n'est plus humiliant pour l'incrédulité que de la rappeler à son origine : elle porte un faux nom de science et de lumière, et c'est un enfant de crime et de ténèbres. Ce n'est donc pas la force de la raison qui a amené là les prétendus incrédules, c'est la faiblesse d'un cœur corrompu qui n'a pu surmonter ses penchants les plus honteux, c'est même une lâcheté de courage qui, ne pouvant soutenir et regarder d'un œil ferme les terreurs et les menaces de la religion, tâche de s'étourdir en redisant sans cesse que ce sont des frayeurs puériles : c'est un homme qui a peur la nuit, et qui chante en marchant tout seul dans les ténèbres pour se rassurer lui-même. La débauche nous rend toujours lâches et craintifs, et ce n'est qu'un excès de peur des peines éternelles, qui fait qu'un libertin nous prêche et nous chante sans cesse qu'elles sont douteuses. Il tremble et il veut se rassurer contre lui-même; il ne peut pas soutenir en même temps la vue de ses crimes et celle du supplice qui les attend : c'est un lâche qui cache sa peur sous une fausse ostentation de bravoure (*Carême, sermon du mardi de la quatrième semaine*).

L'impie apporta en naissant les principes de la religion naturelle, communs à tous les hommes. Il trouva écrite dans son cœur une loi qui défendait la violence, l'injustice, la perfidie et tout ce qu'on ne peut pas souffrir soi-même. L'éducation fortifia ces sentiments de la nature : on lui apprit à connaître un Dieu, à l'aimer, à le craindre. On lui montra la vertu dans les règles, on la lui rendit aimable dans les exemples; et, quoiqu'il trouvât en lui des penchants opposés au devoir, lorsqu'il lui arrivait de s'y laisser emporter, son cœur prenait en secret le parti de la vertu contre sa propre faiblesse. Ainsi vécut d'abord l'impie sur la terre : il adora, avec le reste des hommes, un Etre suprême, il respecta ses lois, il redouta ses châtiments, il attendit ses promesses. D'où vient donc qu'il n'a plus connu de Dieu? que ses crimes lui ont paru des polices humaines, l'enfer un préjugé, l'avenir une chimère, l'âme un souffle qui s'éteint avec le corps? Par quels degrés est-il parvenu à ces connaissances si nouvelles et si surprenantes? A mesure que ses mœurs se sont déréglées, les règles lui ont paru suspectes; à mesure qu'il s'est abruti, il a tâché de se persuader que l'homme était semblable à la bête (*Carême, sermon du lundi de la première semaine*).

On se sait mauvais gré d'être né avec une conscience trop faible et trop craintive. On envie la destinée de ceux qu'on croit fermes et inébranlables dans l'impiété; lesquels, peut-être livrés à leur tour en secret aux remords les plus tristes, et se faisant honneur d'une fermeté qu'ils n'ont point, regardent notre sort avec envie, parce que, ne jugeant de nous que par les discours de libertinage que nous leur tenons, ils nous prennent pour ce qu'ils paraissent eux-mêmes être à nos yeux, c'est-à-dire pour ce que nous ne sommes pas, et pour ce qu'eux et nous voudrions être (*Carême, sermon du mardi de la quatrième semaine*).

Il est des hommes encore parmi nous, qui ont presque de la Divinité une idée aussi fausse et aussi vaine qu'en avaient autrefois les philosophes païens, qui ne la comptent pour rien dans tous les événements de la vie; qui vivent comme si le hasard ou le caprice des hommes décidaient de toutes les choses d'ici-bas, et qui ne connaissent que le bonheur ou le malheur, comme les deux seules divinités qui gouvernent le monde et qui président à tout ce qui se passe sur la terre : des hommes qui, loin d'adorer les secrets de l'avenir dans les conseils profonds et impénétrables de la Providence, vont les chercher dans des prédictions ridicules et puériles, attribuent à l'homme une science que Dieu s'est réservée à lui seul; attendent avec une folle persuasion, sur les rêveries d'un faux prophète, des événements et des révolutions qui doivent décider de la destinée des peuples et des empires; fondent là-dessus de vaines es-

pérances pour eux-mêmes, et renouvellent ou l'extravagance des augures et des aruspices, ou l'impiété de la pythonisse de Saül et des oracles de Delphes et de Dodone (*Avent, sermon du jour de Noël*).

Il faut appeler l'incrédulité au secours des passions, elles sont trop faibles pour se soutenir toutes seules. Nos lumières, nos sentiments, notre conscience, tout les combat au dedans de nous; il faut donc leur chercher un appui et les défendre contre nous-mêmes. On ne veut pas que des passions qui nous sont chères soient criminelles, ni avoir à soutenir sans cesse les intérêts de ses plaisirs contre ceux de sa conscience : on veut jouir tranquillement de ses crimes, et se délivrer d'un censeur importun qui prend sans cesse le parti de la vertu contre nous-mêmes. Ce n'est jouir qu'à demi de ses passions, tandis que les remords nous en disputent le plaisir; c'est acheter trop chèrement le crime que de l'acheter au prix même du repos qu'on y cherche. Il faut ou finir ses débauches, ou tâcher de s'y calmer; et comme il en coûterait trop de les finir, et qu'on ne saurait s'y calmer qu'en doutant des vérités qui nous troublent, on se les donne à soi-même comme douteuses; et pour parvenir à être tranquille, on s'efforce de se persuader qu'on est incrédule, c'est-à-dire que le grand effort du déréglement est de nous conduire au désir de l'incrédulité (*Carême, sermon du mardi de la quatrième semaine*).

On voit tous les jours des hommes qui, trop faibles pour servir Dieu, croient paraître forts en faisant semblant de ne le pas connaître : des hommes qui ne savent de la science de la foi que les blasphèmes qui l'attaquent, qui ont appris à être incrédules avant que d'apprendre à croire, qui ne sont impies que par ostentation, et qui souvent inspirent aux autres l'incrédulité à laquelle ils n'ont pu encore parvenir eux-mêmes (*Oraison funèbre de Mgr. le Dauphin*).

L'impie tâche de se persuader qu'il n'y a point de Dieu, pour se calmer dans des dissolutions qu'il sent bien ne pouvoir demeurer impunies, s'il y a au-dessus de nos têtes un vengeur du vice. Sa conscience et sa raison se soulèvent en secret contre cette impiété; il ne peut étouffer le cri de la nature qui réclame sans cesse son auteur, mais il le regarde comme un préjugé de l'enfance et un reste de vaine terreur que l'éducation plutôt que la nature a laissé dans son âme. Le crime n'a point ici-bas d'autre ressource. Il faut secouer tout joug de religion quand on veut secouer sans remords tout joug de la vertu, de la pudeur, de l'innocence, et jouir tranquillement du fruit de ses crimes. La religion ne saurait s'allier avec une vie dissolue, ses menaces empoisonnent tous les plaisirs criminels. Il faut ou abandonner ses plaisirs, ou soutenir sans cesse des remords et des frayeurs qui nous troublent et qui nous déchirent : le choix est bientôt fait; on ne croit plus rien et on vit tranquille dans le crime (*Paraphr. du psaume* IX).

Pourquoi nos prétendus incrédules souhaitent-ils si fort de voir des impies véritables, fermes et intrépides dans l'impiété? qu'ils en cherchent, qu'ils en attirent même des pays étrangers, comme un Spinosa, qu'on appela en France pour le consulter et pour l'entendre ? C'est que nos incrédules ne sont point fermes dans l'incrédulité, ne trouvent personne qui le soit, et voudraient, pour se rassurer, rencontrer quelqu'un qui leur parût véritablement affermi dans ce parti affreux. Ils cherchent dans l'autorité, des ressources et des défenses contre leur propre conscience; et n'osant tout seuls devenir impies, ils attendent d'un exemple ce que leur raison et leur cœur même leur refusent : et par là ils retombent dans une crédulité bien plus puérile et plus insensée que celle qu'ils reprochent au fidèle. Un Spinosa, ce monstre qui, après avoir embrassé différentes religions, finit par n'en avoir aucune, n'était pas empressé de chercher quelque impie déclaré qui l'affermît dans le parti de l'irréligion et de l'athéisme; il s'était formé à lui-même ce chaos impénétrable d'impiété, cet ouvrage de confusion et de ténèbres, où le seul désir de ne pas croire en Dieu peut soutenir l'ennui et le dégoût de ceux qui le lisent; où, hors l'impiété, tout est inintelligible; et qui, à la honte de l'humanité, serait tombé en naissant dans un oubli éternel, et n'aurait jamais trouvé de lecteur, s'il n'eût attaqué l'Etre suprême : cet impie, dis-je, vivait caché, retiré, tranquille; il faisait son unique occupation de ses productions ténébreuses, et n'avait besoin, pour se rassurer, que de lui-même. Mais ceux qui le cherchaient avec tant d'empressement, qui voulaient le voir, l'entendre, le consulter, c'étaient des insensés qui souhaitaient de devenir impies, et qui, ne trouvant pas dans le témoignage de tous les siècles assez d'autorité pour demeurer fidèles, cherchaient dans le témoignage d'un seul homme obscur, d'un transfuge de toutes les religions, une autorité qui les affermît dans l'impiété et qui les défendît contre leur propre conscience (*Carême, sermon du mardi de la quatrième semaine*).

On voit des personnes, dans un sexe même où l'ignorance sur certains points devrait être un mérite, où la politesse et la bienséance du moins voudraient qu'en sachant on affectât d'ignorer; des personnes qui ne savent pas même de la religion ce qu'il faudrait en savoir pour régler leurs mœurs, et qui font les difficiles, craignent d'en trop croire, ont des doutes sur tout, et n'en ont point sur leur misère, et sur l'égarement visible de leur vie (*Carême, sermon du jeudi après les Cendres*).

Il serait trop triste et trop vulgaire pour un homme vain, abîmé dans la débauche, de se dire en secret à lui-même : Je suis encore trop faible et trop abandonné au plaisir pour en sortir : ce prétexte lui laisserait encore tous ses remords. C'est bien plutôt fait de se dire à soi-même : Il est inutile de mieux vivre, parce qu'il n'y a rien après cette vie. Ce prétexte est bien plus commode, parce

qu'il finit tout ; il nous laisse dans un certain état d'indolence, qui nous empêche de nous approfondir nous-mêmes, et de faire des réflexions trop tristes sur nos passions. Nous avons peu de remords, parce que nous nous supposons incrédules, et que cette supposition nous laisse presque la même sécurité que l'impiété véritable : du moins c'est une diversion qui émousse et qui suspend la sensibilité de la conscience ; et en faisant que nous nous prenons toujours pour ce que nous ne sommes pas, elle fait que nous vivons comme si nous étions en effet ce que nous désirons être. C'est une espèce de neutralité que nous gardons entre la foi et l'irréligion, dont notre indolence s'accommode ; parce qu'il faut du mouvement pour prendre un parti, et que pour demeurer neutre, il n'y a qu'à ne point penser et vivre d'habitude. L'impiété ferme et déclarée a je ne sais quoi qui fait horreur ; mais la religion d'un autre côté offrant des objets qui alarment et qui n'accommodent pas les passions, que faire entre ces deux extrémités, dont l'une révolte la raison et l'autre les sens ? On demeure indécis et chancelant ; on jouit en attendant du calme que cet état d'indécision et d'indifférence nous laisse ; on vit sans vouloir savoir ce qu'on est, parce qu'il est plus commode de n'être rien et de vivre sans penser et sans connaître (*Carême, sermon du mardi de la quatrième semaine*).

Nous voyons des hommes qui trouvent toujours plausible, convaincant, tout ce que l'incrédulité oppose de plus faible et de plus insensé à la foi ; qui sont ébranlés au premier doute frivole que l'impie propose ; qui sembleraient être ravis que la religion fût fausse, et qui sont moins touchés de ce poids respectable de preuves qui accablent une raison orgueilleuse, et qui en établissent la vérité, que d'un discours en l'air qui la combat, où il n'y a souvent de sérieux que la hardiesse de l'impiété et du blasphème ; des hommes qui renvoient au peuple la croyance de tant de faits merveilleux que l'histoire de la religion nous a conservés ; qui semblent croire que tout ce qui est au-dessus des forces de l'homme, passe aussi la puissance de Dieu, et qui refusent les miracles à une religion qui n'est fondée que sur eux, et qui est le plus grand de tous les miracles elle-même (*Avent, sermon du jour de Noël*).

Les incrédules sont de faux braves qui se donnent pour ce qu'ils ne sont pas ; ils se vantent sans cesse de ne rien croire, et, à force de s'en vanter, ils se le persuadent à eux-mêmes ; semblables à certains hommes nouveaux que nous voyons parmi nous, lesquels touchent presque encore à l'obscurité et à la roture de leurs ancêtres, et veulent pourtant qu'on les croie d'une naissance illustre et descendus des plus grands noms ; à force de le dire, de l'assurer et de le publier, ils parviennent presque à se le persuader à eux-mêmes. Il en est ainsi de nos prétendus incrédules ; ils touchent encore, pour ainsi dire, à la foi qu'ils ont reçue en naissant, qui coule encore avec leur sang, et qui n'est pas effacée de leur cœur ; mais c'est pour eux une manière de roture et de bassesse dont ils rougissent. A force de dire qu'ils ne croient rien, de l'assurer, de s'en vanter, ils croient ne rien croire ; ils en ont bien meilleure opinion d'eux-mêmes, parce que cette profession déplorable d'incrédulité suppose des lumières non communes, de la force et de la supériorité d'esprit et une singularité qui plaît et qui flatte. On a ouï dire que certains grands hommes fameux et fort estimés de leur siècle, ne croyaient pas ; on se fait honneur de ces grands exemples ; il paraît glorieux de ne rien croire après de si illustres modèles ; on a sans cesse leurs noms dans la bouche. C'est un faux relief qu'on se donne, où il entre moins d'incrédulité que de vanité risible et de petitesse d'esprit ; puisque rien n'est si petit ni si méprisable que de se donner pour ce qu'on n'est pas, et se faire honneur du personnage d'un autre (*Carême ; sermon du mardi de la quatrième semaine*).

L'incrédulité déclarée est peut-être un vice rare parmi nous ; mais la simplicité de la foi ne l'est guère moins. On ne se permet pas des doutes sur le fond des mystères, mais on obéit en philosophe, en s'imposant soi-même le joug. On aurait horreur de se départir de la croyance de ses pères, mais on veut raffiner sur leur bonne foi. Notre siècle surtout est plein de ces demi-fidèles qui, sous prétexte de dépouiller la religion de tout ce que la crédulité ou les préjugés ont pu y ajouter, ôtent à la foi tout le mérite de la soumission (*Carême, sermon du jeudi après les Cendres*).

Souvent c'est une société de libertinage, qui nous fait parler le langage de l'impiété. On veut paraître tel que ceux à qui les plaisirs et la débauche nous lient. On croit qu'il serait honteux d'être dissolu et de paraître croire encore devant les témoins et les complices de nos désordres. Le parti d'un débauché qui croit encore est un parti faible et vulgaire : afin que la débauche soit du bon air, il faut y ajouter l'impiété et le libertinage ; autrement ce serait être débauché en novice, un reste de religion paraîtrait se sentir encore un peu trop de l'enfance et du collége (*Carême, sermon du mardi de la quatrième semaine*).

Ce que la religion a de plus auguste est devenu le sujet des conversations mondaines : on y parle de tout, on y décide librement de tout. Des hommes vains, d'un caractère superficiel, n'ayant pour toute connaissance de la religion qu'un peu plus de témérité que l'ignorant et le peuple, n'apportant pour toute science que des doutes vulgaires et usés qu'ils ont appris, mais qu'ils n'ont pas formés ; des doutes tant de fois éclaircis et qui ne semblent subsister encore que pour faire honneur à la vérité : des hommes qui, dans des mœurs dissipées, n'ont jamais donné une heure d'attention sérieuse aux vérités de la religion, tranchent, décident sur des points qu'une vie entière d'étude pourrait à peine éclaircir (*Carême, sermon du jeudi après les Cendres*).

Si notre incrédulité avait son fondement

dans des incertitudes réelles sur la religion, tant que ces incertitudes subsisteraient, l'incrédulité serait toujours la même. Mais comme nos doutes ne naissent que de nos passions, et que nos passions ne sont pas toujours les mêmes, ni également vives et maîtresses de notre cœur, nos doutes changent sans cesse comme nos passions. Ils croissent, ils diminuent, ils s'éclipsent, ils reparaissent, ils sont dans la même volubilité, et toujours dans le même degré que nos passions ; en un mot, ils suivent la destinée des passions, parce qu'ils ne sont que les passions elles-mêmes (*Carême, sermon du mardi de la quatrième semaine*).

Il en est peu qui reviennent des routes égarées où l'impiété les conduit. L'on ne revient guère de la dépravation impie de la raison. Les années murissent les passions, mais l'orgueil de l'incrédulité renaît et se fortifie avec les années. Plus les années deviennent sérieuses, plus elles donnent du crédit et une sorte de bon air à la philosophie de l'impiété ; et la vieillesse est le temps où l'impie s'en fait plus d'honneur, et où elle lui attire aussi plus d'éloges de la part de ses imitateurs (*Paraphrase du psaume* XIII).

Si la religion ne proposait que des mystères qui passent la raison, sans y ajouter des maximes et des vérités qui gênent les passions, on peut assurer hardiment que les incrédules seraient rares. Les vérités ou les erreurs abstraites qu'il est indifférent de croire ou de nier, n'intéressent presque personne. On trouvera peu de ces hommes épris de la seule vérité, qui deviennent partisans et défenseurs zélés de certains points de pure spéculation, et qui n'ont rapport à rien, seulement parce qu'ils les croient vrais. Les vérités abstraites des mathématiques ont trouvé en nos jours quelques sectateurs zélés et estimables, qui se sont dévoués à développer ce qu'il y a de plus impénétrable dans les secrets infinis et dans les abîmes profonds de cette science. Mais ces sectateurs ont été quelques hommes rares et uniques. La contagion n'était pas à craindre ; aussi n'a-t-elle pas gagné. On les admire, mais on serait bien fâché de les imiter. Si la religion ne proposait que des vérités aussi abstraites, aussi indifférentes à la félicité des sens, aussi peu intéressantes pour les passions et pour l'amour-propre, les impies seraient encore plus rares que les mathématiciens. On en veut aux vérités de la religion, parce qu'elles nous menacent ; on ne s'élève point contre les autres, parce que leur vérité ou leur fausseté ne décide de rien pour nous.

Lorsque l'on approfondit la plupart de ces hommes qui se disent incrédules, qui se récrient sans cesse contre les préjugés populaires ; on trouve qu'ils n'ont pour toute science que quelques doutes usés et vulgaires qu'on a débités dans tous les temps, et qu'on débite encore tous les jours dans le monde ; qu'ils ne savent qu'un certain jargon qui passe de main en main, qu'on reçoit sans l'examiner et qu'on répète sans l'entendre. On trouve que toute leur capacité se réduit à certains discours de libertinage qui courent les rues, s'il est permis de parler ainsi ; à certaines maximes rebattues qui, à force d'être redites, commencent à tenir de la bassesse du proverbe. Ceux qui tiennent ces discours sont des hommes dissipés par les plaisirs, et qui seraient bien fâchés d'avoir un moment de reste, pour examiner ennuyeusement des vérités qu'ils ne se soucient pas de connaître : des hommes d'un caractère léger, superficiel, incapables d'attention et d'examen, et qui ne sauraient soutenir un seul instant de sérieux et de modération tranquille et rassise. Ils ne savent que le langage des doutes qu'ils ont appris. Ils ne les ont pas formés : ils répètent ce qu'ils ont ouï : c'est une tradition d'ignorance et d'impiété qu'ils ont reçue. Aussi ils ne doutent pas ; ils ne font que conserver à ceux qui les suivront le langage de l'irréligion et des doutes : ils ne sont pas incrédules ; ils ne sont que les échos de l'incrédulité : en un mot ils savent ce qu'il faut dire pour douter, mais ils n'en savent pas assez pour douter eux-mêmes (*Carême, sermon du mardi de la quatrième semaine*).

DE L'HÉRÉSIE.

L'origine de l'hérésie a toujours quelque chose de honteux. Comme l'orgueil et la licence en forment les premières sources, il faut tirer les voiles sur les premiers temps qui les établirent parmi les hommes. On y voit les passions les plus honteuses présider à la naissance de ces ouvrages de ténèbres, leur donner la forme, l'accroissement et le progrès ; et semblables à ces enfants infortunés qui sont le triste fruit du crime de leurs pères, il ne faut pour les couvrir de confusion, que les rappeler à leur origine.

Dieu permet que les censeurs téméraires de sa doctrine se jettent eux-mêmes dans des contradictions inexplicables, où ils se trouvent pris comme dans un piége d'où ils ne sauraient se tirer. C'est la destinée de l'erreur, de former de ses propres mains le glaive qui doit lui porter le coup mortel. Il n'y a qu'à la laisser faire elle-même ; toutes les machines qu'elle élève à grands frais pour ébranler l'édifice auguste de la foi tombent enfin sur sa tête orgueilleuse, et achèvent de l'écraser (*Paraphr. du psaume* IX).

L'hérésie, d'abord timide dans sa naissance, va toujours en croissant, et ne garde plus de mesure dans ses progrès. Elle n'en voulait d'abord parmi nous qu'aux abus du culte ; elle a depuis attaqué le culte même ; elle voulait réformer la religion ; elle a fini par les approuver toutes, ou, pour mieux dire, par n'en plus avoir et n'en plus connaître aucune : elle prétendait s'en tenir à la lettre aux Livres saints ; et cette lettre a été pour elle une lettre de mort, et ses faux prophètes y ont puisé un fanatisme et des visions sur l'avenir, que l'événement a démenties, et dont elle a rougi elle-même (*Petit Carême, sermon du vendredi saint*).

Ce n'est pas la soumission à l'Eglise qui nous coûte : cette soumission ne blesse ni notre orgueil, ni nos penchants, ni notre

ambition, ni notre fortune. Ce qui nous blesse, c'est de dépendre de ceux que nous croyons fort au-dessous de nous; c'est de porter le poids d'une autorité qui paraît mal placée. Nous adoucissons même les dépendances les plus inévitables de notre état par le mépris secret de ceux de qui nous dépendons. Nous nous vengeons de leur élévation, par nos censures; notre orgueil, forcé de leur obéir, se console en les méprisant. Leurs ordres nous rendent ingénieux à découvrir leurs défauts; et il est rare que nos supérieurs et nos maîtres aient sur notre cœur la même autorité qu'ils ont sur notre personne (*Mystères, sermon de l'Assomption*).

La liberté que les sectateurs de l'hérésie nous vantent tant, en nous reprochant notre soumission à l'autorité respectable de nos pasteurs, comme une crédulité aveugle et superstitieuse; cette liberté les a rendus elle-même esclaves d'une doctrine toujours changeante et incertaine, et qui n'a plus de règle que les variations éternelles de l'esprit humain. Les piéges qu'ils tendaient à la foi des simples, se sont tournés contre eux-mêmes; leur conjuration unanime contre l'Eglise les a divisés; et du même principe qui avait formé leur désobéissance et leur révolte est sorti le dogme monstrueux qui secoue toute autorité et qui autorise chaque particulier à se soulever contre la doctrine de ces faux apôtres et à se faire une religion selon le caprice et les égarements déplorables de son esprit. C'est par là que Dieu détruit enfin les ennemis de son culte, et qu'il emploie pour anéantir l'erreur, la doctrine elle-même qui lui donna naissance (*Paraphrase du ps.* IX).

Les troubles de l'Etat ne sont jamais loin de ceux de l'Eglise. On ne respecte guère le joug des puissances, quand on est parvenu à secouer le joug de la foi; et l'hérésie a beau se laver de cet opprobre, elle a partout allumé le feu de la sédition; elle est née dans la révolte. En ébranlant les fondements de la foi, elle ébranle les trônes et les empires; et partout en formant des sectateurs elle forme des rebelles (*Petit Carême, sermon du deuxième dimanche*).

L'illusion dont l'hérésie se sert le plus pour flatter l'orgueil de ses sectateurs, c'est de leur persuader qu'eux seuls usent de leur raison et de leur liberté, en secouant le joug des pasteurs auxquels nous sommes assujettis. Mais comment ne s'aperçoivent-ils pas qu'ils prennent toujours le change sur les choses qui les intéressent le plus, ne trouvant d'ordinaire que dans leurs préjugés les vraisemblances qui les déterminent? Toujours divisés entre eux, de langage, de sentiments, de principes sur les dogmes essentiels qui nous sont révélés, ils refusent à l'Eglise une autorité qu'ils ne rougissent point de s'attribuer à eux-mêmes (*Paraphr. du ps.* IX).

L'hérésie a beau dire que les persécutions des princes lui mirent en main les armes d'une juste défense, l'Eglise n'opposa jamais aux persécutions que la patience et la fermeté: la foi fut le seul glaive avec lequel elle vainquit les tyrans. Ce ne fut pas en répandant le sang de ses ennemis qu'elle multiplia ses disciples; le sang de ses martyrs tout seul fut la semence de ses fidèles. Ses premiers docteurs ne furent pas envoyés dans l'univers comme des lions, pour porter partout le meurtre et le carnage; mais comme des agneaux, pour être eux-mêmes égorgés. Ils prouvèrent, non en combattant, mais en mourant pour la foi, la vérité de leur mission. On devait les traîner devant les juges pour y être jugés comme des criminels, et non pour y paraître les armes à la main, et les forcer de leur être favorables. Ils respectaient le sceptre dans des mains même profanes et idolâtres, et ils auraient cru déshonorer l'œuvre de Dieu, en recourant, pour l'établir, à des ressources humaines (*Petit Carême, serm. du deuxième dimanche*).

DE L'IDOLATRIE.

A quels excès l'idolâtrie n'a-t-elle pas poussé son culte profane? La mort d'une personne chère l'érigeait bientôt en divinité; et ses viles cendres sur lesquelles son néant était écrit en caractères si ineffaçables, devenaient elles-mêmes le titre de sa gloire et de son immortalité.

L'amour conjugal se fit des dieux, l'amour impie l'imita et voulut avoir ses autels. L'épouse et l'amante, l'époux et l'amant criminel eurent des prêtres, des temples et des sacrifices. La folie, ou la corruption générale, adopta un culte si bizarre et si abominable: tout l'univers en fut infecté. La majesté des lois de l'empire l'autorisa; la magnificence des temples, l'appareil des sacrifices, la richesse immense des simulacres rendirent cette extravagance respectable. Chaque peuple fut jaloux d'avoir ses dieux; au défaut de l'homme, il offrit de l'encens à la bête. Les hommages impurs devinrent le culte de ces divinités impures; les villes, les montagnes, les champs, les déserts, en furent souillés, et virent des édifices superbes consacrés à l'orgueil, à l'impudicité, à la vengeance. La multitude des divinités égala celle des passions, les dieux furent presque aussi multipliés que les hommes, tout devint dieu pour l'homme, et le Dieu véritable fut le seul que l'homme ne connut point (*Avent, sermon du jour de Noël*).

Rome, cette capitale de l'univers, qui avait trouvé le secret de réunir toute la sagesse de la philosophie et de la politique humaine avec toutes les extravagances du culte; Rome adopta tous les dieux les plus bizarres et toutes les superstitions des nations qu'elle avait vaincues, et, de toutes les folies de l'univers, forma, pour ainsi dire, la majesté de sa religion et de ses cérémonies (*Panég. de sainte Agnès*).

Les hommes, oubliant l'Auteur de leur être et de l'univers, adorèrent d'abord l'air qui les faisait vivre, la terre qui les nourrissait, le soleil qui les éclairait, la lune qui présidait à la nuit. C'étaient là leur Cybèle, leur Junon, leur Apollon, leur Diane. Ils adorèrent les conquérants qui les avaient délivrés de leurs ennemis, les princes bienfai-

sants et équitables qui avaient rendu leurs sujets heureux et la mémoire de leur règne immortelle; et Jupiter et Hercule furent placés au rang des dieux, l'un par le nombre de ses victoires, et l'autre par le bonheur et la tranquillité de son règne. Les hommes, dans ces siècles de superstition et de crédulité, ne connaissaient point d'autres dieux que ceux qui leur faisaient du bien; et tel est le caractère de l'homme, sa religion n'est souvent que son amour et sa reconnaissance (*Avent, sermon de la Circoncision*).

Les philosophes, forcés par les lumières seules de la raison, de reconnaître un seul être suprême, en défiguraient la nature par mille opinions insensées. Les uns se représentaient un dieu oisif, retiré en lui-même, jouissant de son propre bonheur, ne daignant pas s'abaisser à regarder ce qui se passe sur la terre, ne comptant pour rien les hommes qu'il avait créés; aussi peu touché de leurs vertus que de leurs vices; et laissant au hasard le cours des siècles et des saisons, les révolutions des empires, la destinée de chaque particulier, la machine entière de ce vaste univers, et toute la dispensation des choses humaines. Les autres l'assujettissaient à un enchaînement fatal d'événements : ils en faisaient un dieu sans liberté et sans puissance; et, en le regardant comme le maître des hommes, ils le croyaient l'esclave des destinées. Les égarements de la raison étaient alors la seule règle de la religion et de la croyance de ceux qui passaient pour être les plus éclairés et les plus sages (*Avent, sermon du jour de Noël*).

DES ESPRITS FORTS.

Dès que l'homme s'est livré aux passions les plus honteuses, et qu'il les a poussées jusqu'aux excès les plus énormes, il cherche à se les justifier à lui-même, en se disant en secret qu'il n'y a point de Dieu. Ce n'est pas dans sa raison que naissent ses doutes : Dieu y a mis un rayon de lumière qui le montre partout à l'homme, et qui lui fait porter partout avec lui le témoignage intime et ineffaçable de la Divinité : c'est dans la dépravation de son cœur. Il désire que Dieu ne soit point; il s'efforce de se le persuader; il se fait même un honneur affreux d'en paraître convaincu; il insulte avec dédain à la crédulité de ceux qui sont effrayés de ses blasphèmes, mais c'est un imposteur : sa bouche toute seule renonce Dieu, et publie qu'il n'existe point, tandis que sa raison le connaît et lui rend hommage

Les esprits forts protestent que c'est sans intérêt qu'ils ont secoué le joug de la religion, et que la vérité seule les a forcés à se défaire des erreurs communes; mais leurs mœurs découvrent l'artifice et la fausseté de leurs discours. Qu'on les approche de près, qu'on entre dans leur confiance, qu'on paraisse adhérer comme eux à la doctrine de l'impiété, alors ils se démasquent, ils se montrent au naturel : on découvre en eux un fonds de mœurs abominables, une vie dont les déréglements du commun des hommes rougiraient; une singularité de débauches encore plus affreuse que celle de leur doctrine; un abandonnement qui ne connaît plus ni règle, ni pudeur, ni bienséance; une façon de penser sur le détail de la conduite, qui fait que, ne respectant plus ce qu'il y a de plus sacré parmi les hommes, on ne se respecte plus soi-même.

L'impiété dont toute l'attention devrait être de se dérober aux regards publics, se montre avec ostentation; elle a enfin accoutumé les yeux et les oreilles à voir et à entendre sans indignation ses horreurs et ses blasphèmes. Ce n'est pas assez, elle se fait des sectateurs; elle ose répandre le venin de sa doctrine; elle trouve tous les jours des cœurs qui viennent s'offrir d'eux-mêmes à la morsure contagieuse de l'aspic. Ils s'en font une supériorité de raison et une distinction, où ils ne croient pas la plupart des hommes capables d'atteindre; et la vanité toute seule fait et multiplie des incrédules que la honte devrait cacher dans les ténèbres les plus profondes et les plus impénétrables.

Malheur aux maisons et aux familles qui donnent accès chez elles aux esprits forts! Les troubles, les calamités, les dissensions domestiques y entrent bientôt : elles deviennent bientôt des écoles où les maximes du libertinage sont enseignées. L'épouse fidèle regarde bientôt la fidélité d'un lien sacré comme un vain scrupule que la tyrannie des hommes sur son sexe a établi sur la terre. Il n'y a plus dans ces maisons infortunées, ni ordre, ni subordination, ni confiance. L'enfant se croit autorisé à secouer l'autorité paternelle : le père croit que laisser agir les penchants de la nature, c'est toute l'éducation qu'il doit donner à ses enfants : l'épouse se persuade que son goût doit décider de son devoir. Quelle paix et quelle union peut-il y avoir dans un lieu où le libertinage seul et le mépris de tout joug lie ceux qui l'habitent? Quel chaos, quel théâtre d'horreur et de confusion deviendrait la société générale des hommes, si les maximes du libertinage prévalaient parmi eux et étaient érigées en lois publiques! Quelle affreuse république, s'il pouvait jamais s'en former une dans l'univers toute composée d'impies, et où les hommes ne pussent mériter que par l'impiété le titre de citoyens?

Les impies publient que les gens de bien n'ont par-dessus eux que plus d'adresse et de ménagements pour dérober leurs désordres secrets aux yeux du public : il faut bien, pour se calmer sur l'infamie de leurs mœurs, qu'ils tâchent de se persuader que tous les hommes, et ceux qui paraissent les plus saints, leur ressemblent. Quelle idée faut-il qu'ils se fassent du genre humain pour n'être pas effrayés de ce qu'ils sont eux-mêmes? Il faut que tous les hommes qui ont paru sur la terre avec le plus de dignité, de sainteté et d'édification, aient été des scélérats et des monstres, pour que l'impie puisse se justifier à lui-même ses abominations et ses crimes; c'est cependant ce qu'il ose penser. Que faudrait-il pour guérir l'incrédule de son im-

piété, que l'abîme d'extravagances et de contradictions où il est obligé de se jeter pour cacher l'horreur de sa doctrine?

Les esprits forts prennent les remords et les terreurs secrètes de leur conscience pour des restes de préjugés vulgaires que l'éducation a laissés en eux, et que les réflexions ne peuvent plus effacer; et leur impiété les rend comme inutiles à leurs frères, puisqu'ils ont secoué le lien de la religion qui les unissait à eux. Inutiles à la société, qu'ils regardent comme un amas de créatures que le hasard a rassemblées, et où chacun n'a point d'autres lois que soi-même; inutiles à la patrie, puisqu'ils envisagent l'autorité publique comme une usurpation sur la liberté des hommes; inutiles à leurs proches, puisqu'ils croient que les titres de père, d'enfant, de frère, d'époux, sont des titres qui n'engagent à rien, à moins qu'une inclination aveugle n'en ratifie les devoirs; enfin inutiles à eux-mêmes, puisque leur raison est la lumière même dont ils abusent. Hommes inutiles et inhabiles à tout bien, hommes contagieux, l'opprobre de la religion et de la société, qui ne devraient trouver aucun asile sur la terre, et qui trouvent cependant des apologistes et des admirateurs.

En vain les impies veulent nous persuader que la force et la supériorité seule de la raison les a élevés au-dessus des préjugés vulgaires, et fait prendre le parti affreux de l'incrédulité; c'est la faiblesse et la dépravation seule de leur cœur. Leur vie déshonore non-seulement la religion, mais même l'humanité. Les vices les plus infâmes ne sont pour eux que des penchants innocents que la nature nous transmet et que la nature justifie: les désirs les plus abominables, dès que leur cœur corrompu les a formés, n'ont pas besoin d'autre titre pour être légitimes: les passions que chacun trouve en soi sont pour eux la seule règle infaillible et immuable que la première institution de la nature a laissée aux hommes. Ils regardent les violences que l'homme juste se fait pour les réprimer comme une contrainte injuste qu'on exerce envers l'humanité, et une tyrannie qui la prive des droits qui sont nés avec elle.

L'esprit fort voudrait anéantir l'idée de l'Etre divin dans l'esprit des autres hommes, et il ne peut effacer celle qu'il porte au dedans de lui-même. Il prêche l'impiété, et il ne peut réussir à devenir lui-même totalement impie: il s'érige en docteur de l'athéisme, et il n'en est pas encore un disciple bien affermi. Aussi il ne peut soutenir longtemps ce contraste où éclatent l'extravagance et l'impiété. Il est effrayé de se révolter tout seul contre le genre humain, et de se trouver seul dans l'univers, qui ne veuille et ne reconnaisse point de Dieu. Il parle le langage de tout le reste des hommes: il confesse que Dieu est; mais en lui laissant son être, il en ôte tout ce qui le rend souverainement sage, juste et adorable. Il se fait un Dieu de sa façon, il lui dispute la gloire d'avoir tiré le monde du néant et le soin de le gouverner. Il le laisse comme une idole, oisif sur le trône de sa majesté, ne prenant aucune part à ce qui se passe dans l'univers, et abandonnant au hasard et au concours fortuit des causes secondes les destinées des hommes.

Toute la vertu des impies se borne à se livrer sans réserve à tout ce que la profonde corruption de leur cœur demande d'eux, de peur de contredire ou de contraindre la nature, en ne s'y livrant pas. Ils affectent quelquefois les dehors de la sagesse et de la régularité, c'est pour s'accommoder aux préjugés communs; mais ils se moquent en secret de l'estime que la prévention des hommes attache aux dehors mêmes de l'innocence et de la vertu. On nous vante souvent leur probité et les maximes sévères dont ils se piquent; mais quelles vertus, même humaines, peuvent rester dans des hommes qui se croient permis tout ce qu'ils désirent; qui regardent les crimes les plus honteux comme des penchants innocents; qui ne croient rien devoir qu'à eux-mêmes; qui sont persuadés que Dieu regarde d'un œil égal les vices et les vertus, et qui ne connaissent point d'autres règles de leurs mœurs que les passions mêmes qui en font tout le déréglement et tout le désordre? Plus ils sentent que leur vie les rendrait l'opprobre des autres, si elle était connue, plus ils affectent au dehors de modération et de philosophie. Ils se piquent des vertus extérieures qui honorent la société: ils veulent passer pour amis fidèles, rigides observateurs de leurs promesses; ils ont une vaine ostentation de droiture et de sincérité, mais il n'en est pas un seul qui ne soit en secret dévoué à tous les vices; pas un qui ne soit parjure et trompeur, quand il peut l'être sûrement, et sans que sa gloire en souffre; pas un qui soit capable de faire un bien, si son intérêt ou sa réputation ne l'exigent; pas un enfin qui se refuse un crime utile ou agréable, qui ne pourra jamais être connu que de lui seul.

Un esprit fort regarde toutes les religions comme le fruit des préjugés et de la superstition des peuples: l'histoire même des merveilles que Dieu a opérées en faveur de l'ancien peuple, pour y conserver la connaissance de son nom, ne lui paraît qu'un récit fabuleux, inventé pour flatter la vanité ou amuser la crédulité d'une nation grossière et superstitieuse. L'établissement même de l'Evangile, les prodiges qui ont éclaté à la face de tout l'univers, les travaux des hommes apostoliques et de tant de martyrs qui ont purgé le monde de l'idolâtrie, tant d'événements merveilleux où la puissance de Dieu se manifeste d'une manière si visible, ne sont, selon lui, que le projet insensé d'un petit nombre d'hommes ou crédules ou imposteurs. Des hommes crédules ou imposteurs! qui cependant ont eu la force d'imposer silence à tout ce qu'il y avait de plus sage et de plus éclairé sur la terre, de changer la face de l'univers; de rendre témoignage, par les tourments les plus affreux et par leur mort, à la vérité et au Dieu qui les envoyait; de corriger les hommes des vices et des déréglements publics, et

d'annoncer la doctrine la plus sage, la plus sublime et la plus conforme aux besoins de l'homme, la plus opposée à ses passions, en un mot, la plus digne de l'Etre souverain, dont on eût jamais ouï parler sur la terre. Voilà la sagesse tant vantée, c'est-à-dire le délire le plus méprisable de ce que le monde appelle *esprits forts* (*Paraphr. du ps.* XIII).

VIE DE DITTON.

DITTON (Humphrey) né en 1675 à Salisbury, maître de l'école des mathématiques, érigée dans l'hôpital du Christ à Londres, s'associa au fameux Guillaume Whiston, son ami, pour chercher le secret des longitudes sur mer. Ils se flattèrent tous deux de l'avoir trouvé. Cette découverte était une chose plaisante. Ils avaient imaginé de placer des feux d'artifice à certaines distances, qui marqueraient les degrés de longitude aux vaisseaux. On ne vit pendant quelques temps à Londres et aux environs, que de ces bluettes artificielles, pour donner des essais de leur invention. Tout cela leur réussit fort mal; ils en furent pour la honte et pour la grande dépense. Ditton s'occupa plus utilement des preuves de la religion, sur laquelle il a publié un excellent ouvrage sous le titre de : *Démonstration de la religion chrétienne,* Londres, 1712, in-8°, traduite en français par La Chapelle, théologien protestant, sous ce titre : *La religion chrétienne démontrée par la résurrection de Notre-Seigneur Jésus-Christ,* en 3 parties, Amsterdam, 1728, 2 vol. in-8°, réimprimée à Paris en 1729, in-4°. L'auteur suit la méthode des géomètres, et s'en sert avec beaucoup de succès contre les déistes. Il mourut en 1715, à 40 ans.

(*Extrait de* Feller.)

LA VÉRITÉ
DE LA
RELIGION CHRÉTIENNE,
DÉMONTRÉE PAR LA RÉSURRECTION DE JÉSUS-CHRIST.

Préface.

Après que je me fus déterminé à cet ouvrage, et que j'en eus formé le plan, j'hésitai un peu sur la forme que je devais lui donner. Il fallait choisir la plus propre à produire son effet dans le monde, et je balançai entre la méthode de ne rien dire qui ne fût *lemme, proposition, scolie,* ou *corollaire,* et celle de mêler quelque rhétorique avec les raisonnements dans les endroits où cela pourrait convenir.

Je m'en tins bientôt à la dernière, qui me parut la plus convenable à mes vues. D'un côté, les personnes qui savent raisonner, me suivront aussi bien de cette manière que si je m'étais restreint à de pures démonstrations; et de l'autre, la plupart des lecteurs que cette forme géométrique effraie, auraient perdu le fruit d'un travail que je ne leur destine pas moins qu'aux gens qui sont versés dans les mathématiques.

Le dessein que je me propose, est d'examiner de la manière la plus exacte et la plus approfondie la résurrection de Jésus-Christ, et de rendre cet examen utile à tout le monde. Je ne serais jamais parvenu à mes fins si je me fusse borné à ne raisonner que par *lemmes* et autres choses semblables, dont la nature et l'usage ne sont connus que de très-peu de personnes. A se tenir même servilement à cette méthode, on perd quantité d'occasions de pousser un argument, de le rendre sensible à toute sorte de capacités et de lui donner une force plus capable de faire impression sur l'esprit que des *théorèmes* abstraits.

On sait d'ailleurs que *raisonner juste, et raisonner dans les formes* sont deux choses différentes, quoiqu'elles ne soient pas nécessairement opposées. On peut raisonner fort juste sans le faire en forme, et la forme est quelquefois observée, que l'on raisonne fort mal. Un discours oratoire aura tant de suite, qu'à le dépouiller de ses ornements ce ne sera plus qu'une démonstration rigoureuse; et cette dernière, à son tour, ne perdra rien de sa solidité à la parer de toutes les fleurs de l'art oratoire.

Ayant pour but d'examiner à fond la résurrection du Sauveur, qui sert de preuve et de base à la foi chétienne, je l'ai fait avec la

même impartialité que si je ne la croyais pas, et j'en ai agi en personne parfaitement désintéressée, qui se tient également sur ses gardes contre les préjugés du pour et du contre. Ainsi je ne me suis fait aucun scrupule de faire les aveux qui m'ont paru raisonnables, et qu'à mon avis la vérité exigeait. Pour la même raison, je n'ai supprimé nulle part à dessein les objections du parti opposé, quand elles m'ont été connues ou qu'elles ont paru dignes de quelque attention de ma part. Lorsque je les ai rapportées, ç'a été sans mauvaises finesses. Je n'en ai ni dissimulé la force pour les faire paraître plus faibles, ni déguisé le meilleur pour leur donner un faux jour, et pour les rendre choquantes. Evitant avec soin tout ce qui peut être douteux et sujet à dispute, je me suis fait un devoir de bâtir toujours sur des principes certains, et l'on verra que tout roule sur ces deux auxquels je me suis étroitement attaché; l'un est la *vérité historique des faits*, et l'autre est la *constitution et les lois de la nature humaine*. Quelques conséquences que j'en aie tirées, ou pour les chrétiens ou contre les déistes, je ne l'ai fait dans la sincérité de mon cœur, qu'autant que les lois éternelles de la nature et de la raison m'obligeaient à le faire, et je m'y suis même soigneusement abstenu des conclusions qui pouvaient paraître forcées.

Si l'on ne veut pas m'en croire, j'en appelle à mon livre. Que l'on daigne le lire sans préjugé, et je m'assure qu'on me rendra justice, et que l'on ne peut me condamner sans se faire plus de tort qu'à moi. Je ne me sens non plus de penchant à donner des choses une représentation infidèle, que je n'ai d'intérêt à fermer les yeux à l'évidence quand elle m'est présentée. Je ne demande donc point de grâce. Qu'on lis emon ouvrage, qu'on le pèse mûrement: c'est tout ce que je veux, et si je crains quelque chose, ce n'est que l'ignorance et les jugements précipités.

Quoi qu'il en soit de cela, j'ai quelques réflexions à offrir aux incrédules, entre les mains desquels mon livre peut tomber, et qui peut-être aussi le liront avec leurs préjugés ordinaires, et dans un esprit de dispute.

Je les prie donc d'observer que, vers la fin de la troisième partie, où je résume mes preuves, et où je tire ma conclusion générale, j'ai ajouté un *avis*, où *j'articule tous les moyens possibles qui leur restent pour éluder la force de mes raisonnements, ou pour me convaincre d'avoir mal raisonné*. C'est autant de peine que je leur ai épargnée. Ils verront d'un coup d'œil les diverses voies de m'attaquer. Ils n'auront qu'à choisir la meilleure. N'est-ce pas leur montrer un exemple à suivre? Je ne cherche sincèrement qu'à vider cette importante querelle. Il ne tient plus qu'à eux qu'elle soit promptement terminée.

J'ai encore une autre prière à leur faire, s'ils lisent mon livre, c'est de *suivre le fil de mon raisonnement en lui-même, et de ne pas incidenter sur certains appendices qui ne font rien proprement à l'affaire*. Dans la deuxième partie ils trouveront mes *prémisses*, et ma *conclusion* dans la troisième. S'ils peuvent montrer que je pose mal ou que je conclus de même, je me confesse vaincu. Mais, comme je n'ai jamais aimé la dispute qui n'a pour objet que de petites et que de frivoles chicanes, je leur en laisserai volontiers toute la gloire et tout le plaisir.

Enfin, s'ils ont quelque chose à me proposer, je m'attends qu'ils le fassent d'une manière claire, distincte et précise. Qu'ils ne pensent pas à me payer de raisonnements arbitraires, de conjectures en l'air, de petits traits de critique, de comparaisons vagues, ou de pensées polies. Je leur demande qu'ils raisonnent, et non qu'ils me jettent des fleurs. Qu'ils prennent tous leurs avantages: à la bonne heure; mais que les écarts n'en soient point, et que l'on n'aille pas suppléer par le brillant de l'esprit à la solidité de la preuve dès qu'on en sent la faiblesse.

Vu l'état présent des choses dans le monde chrétien, je serais bien fâché de faire mon apologie de ce que je publie un ouvrage de cette nature. Y a-t-il de doctrine dont on parle plus et que l'on croie moins que celle qui fait le sujet de mon livre? Nous appelons Jésus-Christ notre Seigneur et notre Sauveur, nous récitons publiquement le symbole(1), nous faisons la révérence au nom du Fils de Dieu, nous accompagnons tout cela des marques extérieures du plus profond respect et de la dévotion la plus vive; cependant combien n'y a-t-il point parmi nous de gens qui, bien loin de l'adorer en esprit et de croire son Evangile, sont peut-être les plus grands ennemis qu'il ait dans le monde? La profession du christianisme n'est pour la plupart que vaine grimace ou que pure comédie: on la fait, parce que c'est la mode, ou qu'on y trouve son compte.

Le mépris de toute religion révélée est aujourd'hui une qualité presque aussi nécessaire pour un homme du monde, que la politesse dans les manières, ou que la propreté dans les habits. Il faut, pour le moins, qu'on sache douter si les prophètes et les apôtres ne furent point ou de ridicules enthousiastes, ou des imposteurs scélérats. Si la souplesse de l'esprit ne peut aller jusque là, le mieux est de se condamner à la retraite. Autant vaudrait-il paraître dans les cercles habillé comme on l'était il y a trois ou quatre cents ans. Tel aventurier, qui entend à peine un auteur en langue vulgaire, se donne des airs de parler en critique contre les écrivains du Nouveau Testament, et vous verrez un petit apprenti mathématicien se faire fort de démontrer que l'histoire de l'Evangile est un tissu d'impostures.

Que dirons-nous à cela? Les déistes les plus savants, les plus éclairés n'ont jamais pu faire d'autre mal à la religion chrétienne que celui de l'insulter par leurs railleries, et ces petits subalternes se croient assez forts pour

(1) [C'est un usage à présent général dans l'église *Anglicane*.] — Toutes les notes ajoutées par le traducteur sont placées entre deux crochets comme celle qui précède. M.

la renverser ! En vérité c'en est trop; cette populace déiste devrait être moins insolente. Qu'elle prenne exemple sur ses oracles; qu'elle se borne, comme eux, aux plaisanteries : c'est la seule chose qui leur convienne; et, soit dit sans préjudice à leur esprit et à leur philosophie, ce n'est point leur affaire que de raisonner : ils y feront d'inutiles efforts. Peut-on néanmoins déplorer assez la triste corruption de ce siècle ? Le déisme y est une profession lucrative : ce n'est pas assez que d'y gagner son pain, comme l'ont fait quelques-uns des chefs (1) coureurs de l'incrédulité, on y acquiert même quelquefois des amis, de la faveur et du bien.

Mais nous laissons à la bonne et sage providence de Dieu le soin de remédier à de si grands désordres.

La publication de ce livre ayant été retardée par divers accidents imprévus, j'ai eu le loisir d'apprendre avec surprise ce qu'en ont dit de désobligeant quelques personnes qui ne laissent pas que de faire mine de religion. Tout ce que je puis dire de ces personnes-là, c'est qu'autant que je les connais, il m'est plus avantageux de leur déplaire, qu'il ne le serait de m'attirer leurs éloges.

Il y en a eu d'autres qui se sont habilement mis en tête que je détruirais la résurrection de Jésus-Christ plutôt que je ne l'établirais, en employant d'autres preuves que celles que la révélation du Nouveau Testament en fournit. Un homme, entre autres, qui ne manque pas de lumières, s'est coiffé de cette marotte, que je m'engageais à démontrer la résurrection du Sauveur par des lignes et par des figures. Apparemment c'est ce qu'il a conçu sur le projet de souscription, où il trouva des *scolies* et des *corollaires*, mots affreux, et qui le firent si bien trembler, qu'il s'écria que c'était une honte que l'on exposât de la sorte un article si important de la foi chrétienne. Quoique les gens de ce caractère ne sachent guère rougir, je sais ce que ferait cet homme-là si je lui nommais les personnes qui ont approuvé mon dessein, ou si je lui marquais ce qu'elles ont dit de l'exécution.

Comme je n'ai en vue que de défendre une cause qui ne peut jamais souffrir du grand jour, j'ai fait tous mes efforts pour l'y mettre, et j'ose espérer que cet ouvrage sera de quelque utilité pour tout lecteur qui aura quelques lumières, qui examinera avec candeur les choses, et qui en jugera avec impartialité. Si dans le corps du livre on trouve la démonstration de la religion révélée, on verra dans le *supplément* quelques-uns des points les plus importants de la religion naturelle développés.

(1) [Apparemment que M. *Ditton* avait en vue *Jean Toland*, qui n'a jamais eu ni feu ni lieu, et dont la fortune a presque toujours été au-dessous de la médiocre.]

Première partie.

OU L'ON PROUVE QUE C'EST L'INTÉRÊT DU DÉISTE D'EXAMINER LA VÉRITÉ DE LA RÉSURRECTION DE JÉSUS-CHRIST.

SECTION I. — *Les preuves générales de la religion chrétienne sont d'une nature à prévenir contre les personnes qui ne s'y rendent pas.*

Quand on pèse bien la force des preuves que l'on emploie à établir la vérité de la religion chrétienne, et que l'on remarque que toutes ces preuves, quoique tirées de diverses sources, s'accordent parfaitement à marquer, du sceau de la divinité, l'origine de cette religion; il paraît à peine possible que l'esprit et la raison des hommes s'y opposent jamais : et de cela même on peut conclure qu'il entre dans cette opposition quelque chose de plus qu'infidélité toute pure. De simples doutes ne rendraient la dispute ni si opiniâtre ni si animée.

Un homme qui réfléchit sur les préceptes de l'Evangile ne peut qu'en reconnaître l'excellence et ne saurait en imaginer de plus propres à persuader que la religion, qui les donne, est céleste : ils sont tous infiniment dignes de Dieu, convenables à l'intérêt et à la perfection de la nature humaine et utiles au repos et au bonheur de la société.

Ajoutez à cela le rapide et surprenant progrès que cette religion fit dans le monde; les triomphes qu'elle remporta sur des ennemis que leur esprit, leur ruse, leur pouvoir et leur malice rendaient formidables; et l'exécution de ce dessein par les moyens que la prudence humaine aurait jugés les moins sages. On reconnaît, dans ces moyens, la main supérieure de Dieu, qui seule put accompagner d'un succès si surprenant une entreprise conduite par des voies qui naturellement la devaient faire échouer.

Que l'on considère encore le fidèle accomplissement des oracles qui prédirent, d'une façon précise, les événements les plus remarquables qui sont arrivés dans le monde. Ces oracles, qui sont hors de l'atteinte du doute, ne rendent-ils pas solennellement témoignage à la divinité d'une révélation qui contient des prédictions si claires et si merveilleuses ? Tout homme qui raisonne en doit être frappé.

Enfin les miracles que firent Jésus-Christ et ses apôtres, pour confirmer leur doctrine, prouvent incontestablement l'approbation du ciel. Quiconque est capable tout à la fois d'admettre la vérité de ces miracles et de

traiter pourtant d'imposture la religion chrétienne, doit nécessairement ou se fermer les yeux pour ne pas reconnaître le doigt de Dieu, ou faire pis encore, puisque, pour donner la solution du phénomène, il ne lui reste que de recourir, ou à l'adresse des hommes, ou au pouvoir du démon, ce qui est pitoyable.

Ces diverses preuves de la religion chrétienne ont été mises dans un si grand jour, et poussées avec tant de force, que, selon toutes les lois du sens commun, on ne peut plus ne s'y point rendre sans renoncer à la droite raison. Une seule de ces preuves, bien conduite et bien pressée, doit mettre un adversaire dans un état à faire pitié, pourvu qu'on ne lui permette point d'écarts et qu'on l'oblige dans ses réponses à la précision nécessaire.

SECTION II. — *La preuve particulière qui se tire de la résurrection de Jésus-Christ est d'un ordre à ne devoir point être méprisée.*

Les preuves que je viens d'indiquer, se trouvant ailleurs traitées par beaucoup d'auteurs et d'une manière fort étendue, je me propose ici d'en examiner une autre qui me donnera des avantages particuliers pour démontrer que la révélation chrétienne est divine. Je veux parler de la *résurrection de Jésus-Christ* qui est l'auteur de cette religion.

Cette résurrection est elle-même le grand article de la doctrine chrétienne. Elle sert comme de base à tout le reste, et d'elle seule, en effet, on peut conclure que tout le reste est vrai.

Otez cet article au chrétien, il vous abandonnera tous les autres sans peine. Le seul premier lui est important. C'est là tout ce qui fonde sa consolation présente et son espérance à venir, tant pour le corps que pour l'âme.

Je sais que les déistes, avec qui j'ai présentement affaire, ne pensent pas que ceci soit si grave ; leur coutume est d'en badiner. Il est peu de points, dans notre sainte religion, sur lesquels ces gens-là ne s'émancipent. Mais celui-ci, sur tous les autres, est l'objet de leur insolence, et nous n'en connaissons point qu'ils affectent plus de tourner en ridicule dans les rencontres où ils osent prendre cette liberté. Quelque aisé qu'il me fût de rire aussi à leurs dépens, je me borne à raisonner avec eux. Je les prie donc de peser les deux réflexions suivantes.

1. Sans parler du danger qu'il peut y avoir pour eux à badiner d'une affaire dont les conséquences ne les intéressent pas moins que nous ; et sans leur représenter l'imprudence dont ils se rendent coupables, en traitant avec autant de mépris malin, qu'ils le font quelquefois, ce qui passe, dans leur patrie, pour des articles fondamentaux de la religion, et ce qu'un grand nombre de personnes qui ne leur cèdent en rien, ni pour la sagesse ni pour la pénétration, regardent comme essentiel au salut ; sans insister, dis-je, là-dessus, il est un point d'honneur qui devrait retenir ces messieurs et les engager à faire ce que ni la prudence, ni la bienséance n'en peuvent obtenir. Nous les prions de réfléchir un peu sur la conduite qu'ils tiennent. Quelque prodigues qu'ils soient de railleries, ils ont fait jusqu'ici très-peu de dépense en raisons. S'ils en ont, ils les font filer avec tant d'économie, ou ils les gardent si bien par devers eux, que pour avoir la politesse de leur en croire, il ne faut pas moins que cette charité chrétienne qui prend tout à l'avantage du prochain. Rien, à mon avis, n'est plus indigne d'un honnête homme que de s'amuser à faire ce qu'on appelle faussement le bel esprit, sur un sujet qui est de la dernière importance et qui demande les discussions les plus raisonnées. Si l'on peut attaquer la religion d'une manière solide et lui disputer le terrain avec honneur, quelle finesse entend-on à ne faire que de loin les attaques à coups de bons mots et de plaisanteries ?

Quand on voit des personnes qui montrent de la haine et même de l'acharnement contre la cause qu'elles combattent, on est naturellement en droit d'attendre, si elles agissent de bonne foi, qu'elles ne l'épargneront point et lui feront tout le mal qu'elles peuvent lui faire.

S'il y a quelque chose qui puisse diminuer encore davantage l'honneur que ce procédé peut faire aux déistes, c'est que le bel esprit qui sert à tourner la religion en ridicule, est de celui qui court les rues et qui coûte le moins. Je ne parle pas de ce qu'il pourra coûter dans une autre vie. Je veux dire seulement qu'il faut peu de frais pour l'acquérir, et qu'une légère provision mène loin quand elle est ménagée avec autant de frugalité qu'on le fait.

La corruption du cœur, trouvant son compte à soupçonner la religion chrétienne d'imposture, les hommes ne sont ordinairement que trop disposés à passer du soupçon à la certitude, et lorsque l'on flatte en ceci leur penchant, il ne faut ni beaucoup d'esprit pour leur plaire, ni beaucoup de peine pour s'en faire admirer. La plus grande partie des hommes ne sait ce que c'est que penser. La joie n'est chez eux qu'un jeu de machine. On l'y excite par les mêmes moyens qui mettent en mouvement les pendules. La raison n'y a pas plus de part. Dès qu'on les a mis en train, ils se divertissent sans savoir presque, ni de quoi, ni pourquoi, ni comment. Qu'une main ennemie touche à la religion, c'est faire agir le maître ressort. La première impression suffit ; le vice et les préjugés font le reste. C'est comme une corde à l'unisson qui se remue aussitôt et qui ne manque point de répondre. En vertu de ce plaisir de sympathie, des gens, d'ailleurs très-épais, trouvent du goût aux insultes qu'on fait à l'Evangile, et quoique en d'autres rencontres ils ne sachent pas distinguer l'éloge de la satire, ils sentiront un bon mot lâché contre les prédicateurs, pourvu qu'il n'y ait pas trop de finesse. Tel est même le pouvoir du préjugé ou de l'aversion, que des personnes qui pensent fort au-dessus du commun, ne laissent pas,

en ces occasions, de prendre une fausse lueur pour de bonnes raisons et des choses d'un fade dégoûtant pour de belles pensées et pour des réflexions délicates.

La gloire que l'on acquiert à turlupiner la religion est donc bien peu de chose. On la doit tout entière à la malice des passions et à la faiblesse du cœur humain. On n'en doit aucune partie à la raison des personnes devant qui ces choses se disent. La raison veut du juste et du solide. Elle est trop délicate pour se plaire à moins. Les passions et les préjugés s'accommodent de tout, et pourvu que vous alliez leur chemin, votre compagnie leur sera toujours agréable. Je conçois donc tout l'honneur que l'on se peut faire en donnant du plaisir à la partie raisonnable de l'homme; mais il me semble que celui de plaire à sa partie animale ne saurait être ni plus petit ni plus indigne. Un homme sensé devrait prendre à injure, plutôt que tirer vanité de ce qu'on dit qu'il y a réussi. A dire le vrai, si tant de gens se déclarent contre la religion pour se mettre en réputation de bel esprit, nous ne devons point nous en étonner. Il y a si peu de dépense à y faire que tout le monde presque y peut fournir. Il est néanmoins bien mortifiant pour une personne qui aurait quelque jugement, de penser qu'elle n'est redevable de cette réputation qu'à la sottise du genre humain; qu'elle se l'est acquise en dépit du bon sens, et que les gens de mérite ne manquent point de mépriser son esprit, pour les mêmes choses qui le font estimer de mille petits génies qui ne l'applaudissent que pour éviter la dispute, ou que par l'effet d'une prévention trop aveugle.

2. Voici la seconde remarque que j'avais promise. La méthode d'attaquer la religion chrétienne par des railleries n'est point une chose nouvelle. Nos déistes modernes peuvent y avoir ajouté; mais ils ne l'ont point inventée. Dès les premiers temps de l'Evangile, leurs prédécesseurs en firent usage. Ils se moquèrent de la résurrection, et au lieu de la combattre par le raisonnement, ils crurent que c'était assez, pour la rendre incroyable, que de la tourner en ridicule.

Peu contents de ne la pas croire eux-mêmes, ils s'efforcèrent d'entraîner tout le monde dans leur sentiment, en mettant (1) les rieurs de leur côté. Ils prévinrent les esprits par le tour odieux qu'ils donnèrent cette doctrine. Aucun des titres qui pouvaient l'exposer au mépris public ne leur échappa. A leur dire, elle était (2) *absurde*, elle était *détestable*, elle était *impossible*. Un torrent d'injures, sans autre forme de preuves, suffisait, à leur avis, pour lui ôter tout crédit et pour la rendre aussi méprisable aux personnes qui la professaient, qu'elle le paraissait être à ses plus grands ennemis.

Je n'ignore pas que dans le dernier endroit, que j'ai cité d'Origène, le philosophe Celse introduit certains chrétiens auxquels il fait tenir ce langage injurieux contre le dogme de la résurrection, quelque fondamental que soit cet article dans la religion de Jésus-Christ. Mais outre le peu de vraisemblance qu'il y a que des chrétiens se soient exprimés de la sorte, les expressions de cet ennemi sont si vagues, et l'idée qu'il donne là de la résurrection est si différente de celle que les chrétiens s'en sont jamais faite, qu'on voit bien que c'est Celse lui-même qui parle de son chef, ou qui rapporte ce qu'avaient dit avant lui, contre cette doctrine, des adversaires qui la haïssaient autant que lui et qui ne la connaissaient pas davantage.

Les invectives ne leur étaient pas moins familières contre la résurrection de Jésus-Christ en particulier. A leur compte, c'était un rêve, c'était une illusion toute pure, et pour la croire, il fallait que le fanatisme fût bien étrange ou que l'enchantement fût bien fort.

Leur disait-on que Jésus-Christ avait été vu après sa résurrection: ils vous alléguaient d'abord mille et mille contes (1) de spectres et d'apparitions qui sont crus si fermement du vulgaire, et dont partout les gens sages se moquent. Après cela les apôtres, qui rendaient témoignage à la résurrection de leur maître, ne méritaient plus aucune créance. On ne daignait pas se mettre en frais pour les convaincre de mensonge et d'imposture. C'étaient de pauvres visionnaires qui faisaient grand bruit de choses qui n'avaient d'existence que dans leur imagination.

Voilà une partie de ce que disent encore nos déistes modernes; ne prenant pas garde que, comme je le leur représentais tout à l'heure, ces tours odieux qui coûtent si peu, et qui ne prouvent rien, ne sont pas plus de mise dans l'attaque qu'ils le seraient dans la défense.

Mais quand je considère que cette méthode de combattre la religion de Jésus-Christ, est aussi ancienne que cette religion elle-même, j'y trouve le sujet d'une réflexion qui me paraît trop importante pour être supprimée. Quoi! les ennemis du christianisme se bornèrent dès lors, aux injures et à la satire! C'est là tout ce qu'ils purent faire contre cette religion, lorsqu'elle était encore dans son enfance, lorsque les faits qui la prouvent étaient tout récents, lorsqu'il était si facile d'aller aux sources et de faire les perquisitions les plus exactes et les plus accablantes! Ils ne se mirent point en devoir de faire autre chose, lorsqu'ils étaient tout portés sur les lieux, lorsque tous les témoins vivaient, lorsque cette révolution commença de faire tant de bruit dans le monde, et qu'il était si aisé de l'approfondir! Le Grec si pénétrant, et le Juif si prévenu pouvaient-ils mieux employer leurs recherches, et le genre humain ne leur aurait-il pas su gré des soins qu'ils auraient pris pour découvrir l'imposture?

(1) Μυστήριον γελώμενον τῶν ἀπίστων. *C'est un mystère dont les infidèles se moquent*, dit ORIGÈNE.

(2) Ἀπόπτυστον ἄρα καὶ ἀδύνατον. Aussi détestable qu'impossible. CELS., *apud* ORIGEN., lib. V, pag. 240. *Ed. Cant.*

(1) Κοινωποιεῖν πρὸς ἕτερα φαντάσματα, καὶ ἄλλους φαντάσθαι τινας, τὰ κατὰ τὸν Ἰησοῦν, καὶ τοὺς ἰδόντας αὐτὸν, μετὰ τὴν ἀνάστασιν. ORIGEN., *adv.* CELS., pag. 98. *Ed. Cant.*

Pourquoi donc s'en tinrent-ils à des diffamations vagues, si ce n'est qu'ils *n'eurent pas autre chose à dire?* Auraient-ils épargné la religion chrétienne, s'il eût été en leur pouvoir de la perdre d'honneur? La haine qu'ils lui portaient, et les calomnies dont ils la chargèrent nous permettent-elles de penser qu'ils voulurent garder quelques ménagements avec elle, et que par quelques égards de tendresse ils ensevelirent dans le silence des vérités qui l'auraient ruinée? Il n'y fallait qu'une seule bonne preuve, qui montrât clairement que les miracles et que la résurrection de Jésus-Christ n'étaient que des jeux concertés et que les apôtres ne furent tous que des fourbes. Que dis-je? Il suffisait de rendre leur bonne foi suspecte sur un seul fait, dont la fausseté aurait été solidement démontrée. Le christianisme en aurait été incomparablement plus ébranlé qu'il ne le fut, ou qu'il ne le put être par la fausse philosophie, par la mauvaise logique et par l'éloquence encore plus vicieuse de Celse, de Porphyre, et de l'empereur Julien. Je m'en tiens donc là, qu'on trouve une grande preuve en faveur de la religion chrétienne, dans la faiblesse de ses plus ardents ennemis, en ce qu'ils ne purent rien alléguer contre elle, *qui vint au fait dans un temps où ils pouvaient et devaient avoir le plus de choses à dire* de cette nature.

SECTION III. — *La vérité ou la fausseté de la résurrection de Jésus-Christ décide finalement entre le chrétien et le déiste.*

Après avoir fait ces réflexions préliminaires, je remarque que la preuve tirée de la résurrection de Jésus-Christ a le double avantage de la *brièveté* et de la *précision*. Elle est *concise* en ce qu'elle réduit toute la dispute à un point unique, et *précise* ou *décisive*, en ce qu'étant une fois établie ou détruite il ne reste plus de lieu pour d'autres disputes. Pour convaincre de ceci les deux partis et pour les engager, par le même moyen, à faire le plus sérieux examen d'un fait qui les intéresse si fort également, je m'en vais exposer en détail les conséquences qui résultent de la vérité ou de la fausseté de la résurrection de Jésus-Christ. Je donnerai par conséquent celles qui favorisent le déiste, comme celles qui fondent la foi du chrétien. Je me détermine volontiers à considérer ainsi le même objet dans ces deux points de vue opposés, afin que les incrédules y reconnaissent une entière impartialité de ma part, et ne me puissent point accuser de dissimuler, par préjugé, ce qui sert à leur cause, ou de cacher par mauvaise finesse, ce qui ferait tort à la mienne. Je le leur déclare ingénument. Je ne connais aucun risque, que la religion chrétienne ait à courir, à en parler avec toute la liberté que l'équité et la vérité peuvent permettre. Si j'y en voyais, j'abandonnerais la profession du christianisme, parce que je ne comprends pas qu'une religion divine puisse avoir besoin du mensonge ou du déguisement pour se soutenir. Il y a eu ou il y a même encore dans le monde certaines religions à qui les fausses couleurs et les fraudes pieuses n'ont pas été moins nécessaires qu'utiles. Il convient à ces religions-là de ne se point trop découvrir. Le zèle et la dévotion de leurs sectateurs ne se nourrissent que de l'illusion. Un poëte païen a dit (1) que ces fraudes pieuses étaient agréables à son Jupiter, et qu'il viendrait un temps où leurs auteurs en seraient honorés.

La religion chrétienne ne demande pas ces artifices et n'en a aucun besoin. Son divin auteur ne veut point qu'elle s'en serve; et comme elle est vraie en tout, aussi ne faut-il que la pure vérité pour la défendre. Je ne me ferai donc aucun scrupule d'accorder au déiste tout ce que la justice la vérité et la droite raison veulent qu'on lui accorde.

SECTION IV. — *En supposant que la résurrection de Jésus-Christ soit vraie, les conséquences en sont triomphantes pour le chrétien, et laissent l'incrédulité sans défense.*

Je commence par la supposition que *la résurrection de Jésus-Christ est vraie.* Voyons d'abord ce qui s'ensuit *par rapport aux chrétiens.* Le voici :

1. La grande dispute sur l'autorité divine de leur religion est entièrement décidée en leur faveur. Car si Jésus-Christ est ressuscité, il doit avoir été envoyé de Dieu, pour exécuter dans le monde le grand dessein, pour lequel il disait y être venu. Un imposteur n'aurait jamais obtenu du ciel des lettres de créance telles qu'une *résurrection*, qui ne peut être absolument l'ouvrage que de la *toute-puissance*. Si sa mission n'était qu'imposture, Dieu aurait apposé son sceau à l'illusion et commis *son autorité* pour rendre cette illusion croyable.

Si la *mission* de Jésus-Christ est *divine*, alors *sa doctrine est vraie, et ses lois obligent à l'obéissance tous les hommes* auxquels elles ont été publiées et qui les ont connues. Car un *ministre envoyé du ciel* doit être *d'une bonne foi et d'une sincérité parfaite*, et ne saurait, en aucune façon, ni rien enseigner, ni rien commander aux hommes, que *ce qui est entièrement conforme aux vues et à la volonté* de celui qui l'envoie.

2. *Toutes* les *promesses* que l'Evangile nous fait pour l'avenir seront *certainement remplies*. De la *sincérité* et de la *véracité* de celui qui nous les a données on doit infailliblement conclure à la certitude de leur accomplissement. Nous venons de voir qu'en supposant la vérité de sa résurrection, il est un *envoyé de Dieu*. Il est donc évident qu'*on doit l'en croire et se reposer avec pleine confiance* sur ce qu'il a dit d'une autre vie.

(1) ÆSCHYL. *Vid.* GALE, *Opus Mythol.* pag. 720. *Ed. Amst.*

Ἀπάτης δικαίας οὐκ ἀποστατεῖ Θεός,
Ψευδῶν δὲ καιρὸν ἴσθ' ὅποι τιμᾷ Θεός.

C'est-à-dire : « Dieu ne rejette pas une fraude faite pour de bonnes raisons. » Il y aura un temps où Dieu fera honneur à celui des mensonges. [Notez que ces deux vers se trouvent rapportés par un *Pythagoricien*, et qu'*Eschyle*, sectateur lui-même de *Pythagore*, n'était rien moins que païen bigot, comme on le peut voir, FABRIC. *Bib. Græc*, lib. II, c. 16, *et alibi passim.*]

3. Donc les chrétiens qui suivent la doctrine de Jésus-Christ, et qui se soumettent à ses lois, non-seulement ne courent aucun risque; mais sont encore les plus prudents de tous les hommes. A quelques incommodités présentes que les expose un fidèle attachement au devoir, ils sont assurés d'en être abondamment dédommagés dans cet avenir, où la piété et la vertu, que le monde méprise ou persécute, doivent avoir pour récompense la gloire que l'Evangile nous y fait espérer. Il est vrai que cette espérance a pour objet des biens qui passent nos idées et dont nos expressions peuvent encore moins approcher. Mais enfin il n'y a rien de si grand dont la résurrection de Jésus-Christ ne donne à de bons chrétiens une certitude complète.

Considérons à présent ce qui en résulte par rapport aux déistes.

1. A la perte de leur cause il faut ajouter celle d'une éternité de bonheur et la certitude d'une éternité de malheur. Leur obstination dans l'incrédulité les expose à toute la rigueur des peines que l'Evangile dénonce à l'impénitence finale, et dont les menaces ne doivent pas être moins infaillibles, supposé la résurrection de Jésus-Christ, qu'en sont les promesses. Qu'ils y prennent bien garde. Jésus-Christ ne s'est pas engagé d'une façon plus formelle à récompenser d'une gloire infinie ceux qui l'auront aimé et qui lui auront obéi sincèrement, qu'à punir du malheur souverain ceux qui auront rejeté son autorité et le salut qu'il était venu leur offrir.

Je ne décide point encore si l'Evangile est une religion divine ou n'est qu'une imposture. Je dis seulement que les menaces étant exprimées d'une façon si claire et si précise, on devrait craindre de donner trop au hasard et penser au moins que cette alternative mérite l'examen le plus attentif et les réflexions les plus sérieuses.

2. Si la résurrection de Jésus-Christ est certaine, l'incrédule ne peut éviter tout danger, qu'en recevant pour des vérités divines les dogmes de l'Evangile, et qu'en se soumettant à toutes ses lois. Pour le faire, il doit apporter toute l'ardeur et toute l'application dont il est capable, à se défaire des préjugés et à se guérir de l'aversion, qui l'en ont empêché pendant si longtemps.

Qu'au lieu de l'ergoterie et de l'esprit de chicane qui le possédait, il écoute avec docilité la voix de la révélation et qu'il se souvienne que *bien que la sagesse et la bonté infinies de Dieu ne puissent jamais nous obliger ni à croire une chose qui est réellement absurde et contradictoire, ni à en faire aucune qui est déraisonnable, on peut néanmoins être obligé à croire et à faire bien des choses que d'opiniâtres préjugés représentent comme absurdes et comme déraisonnables et que l'on croit être telles, parce qu'on juge trop des voies de Dieu par celles des hommes.*

On doit m'accorder, ce me semble, que les conséquences que je viens de déduire sont justes et bien tirées, dans la supposition que la résurrection de Jésus-Christ est une vérité exempte de doute.

SECTION V. — *Rien ne peut excuser l'indifférence que l'incrédule affecte pour l'examen de cette vérité historique.*

Je fonde là-dessus le *corollaire* suivant. Puisque l'incrédule court un si grand risque, en cas que la résurrection de Jésus-Christ soit vraie, il faut de deux choses l'une; ou que l'incrédule ait par devers lui des preuves très-claires et très-convaincantes que ce fait n'est ni vrai, ni vraisemblable; ou que la tranquillité qu'il affecte dans une pareille incertitude ne soit pas d'un homme prudent. Voici pourquoi. C'est que la paix dont il jouit, dans cette conjoncture, n'est rien moins que raisonnée.

La tranquillité qu'un homme prudent possède est un repos, une égalité d'âme qui naît de la réflexion et qui résulte d'une connaissance sérieuse des circonstances. Lorsque tout bien balancé, et que toutes comparaisons bien pesées, un homme ne trouve rien qui lui laisse ni crainte, ni chagrin, ni remords; c'est là ce que j'appelle une tranquillité raisonnée, et tout repos de l'âme qui vient de toute autre cause ne mérite que le nom de tranquillité machinale, parce qu'il doit sa production ou à l'ignorance du danger, ou au mépris qu'on en fait, ou à quelques occupations du corps qui détournent l'esprit d'y penser. Que cette dernière ressource est triste pourtant! Qu'on est à plaindre, quand on est venu à ce point, qu'on ne peut se tranquilliser l'esprit qu'à force de s'étourdir sur les raisons qu'on aurait de n'être point tranquille! Il me semble de voir un homme dans l'ivresse, qui dort profondément sur le bord d'un précipice, et qui n'y dort avec tant de sécurité que parce qu'il a perdu toute connaissance. Lorsqu'on met en jeu la partie animale, il n'est pas difficile de jeter l'âme dans un assoupissement, dans une léthargie fatale, à la suite de laquelle vient une douce insensibilité pour tout sujet d'inquiétude, quelque important qu'il puisse être. Ainsi l'on voit un scélérat, qui, à l'aide de l'opium qu'il a pris, avant que d'aller au supplice, regarde avec indifférence l'horreur des tourments, et jouit agréablement du *paradis des fous*, jusqu'à ce que la mort le réveille. Ce qu'a fait ce malheureux, n'est-ce pas pourtant un coup de désespoir? Ses faux plaisirs sont-ils enviés? Et peut-on dire de qui que ce soit que la tranquillité de son esprit est plus raisonnée, lorsque menacé d'un malheur effroyable, dont le danger est éminent, et toujours prochain, il bannit les réflexions et se livre à la joie?

Je ne dirai point qu'il n'y a dans ce monde aucun danger qui égale celui que l'incrédule affronte dans l'autre. Mais je demande si sa folie n'est pas de la même espèce que celle que je viens de représenter? Où est la différence, à moins qu'il ne se soit convaincu, à n'en pouvoir douter, qu'il n'y a rien de vrai dans l'histoire de la résurrection de Jésus-Christ? Car si cette histoire est vraie, il n'ignore pas quelles doivent être les suites de

son obstination dans l'incrédulité. Mais, s'il a de bonnes raisons de nier ce fait, il est surprenant qu'on n'ait jamais daigné ni les donner de bonne foi, ni les envelopper de sang-froid. Les déistes devraient nous les dire. Ce procédé leur ferait bien plus d'honneur et choquerait bien moins le monde, que ne le fait leur méthode ordinaire de badiner, qu'ils substituent à celle du raisonnement. S'ils se sont impunément moqués de la religion de leur patrie, ils peuvent bien croire qu'il n'y aura pas plus de danger pour eux à en raisonner en gens sages qui aiment la vérité et qui la cherchent. Puisque le sujet ne peut être plus grave, puisqu'on a tant d'occasions et de moyens de dire de part et d'autre ce que l'on croit de plus fort, puisque des discussions raisonnées irriteraient moins et persuaderaient davantage, d'où vient que les incrédules se retranchent au dédain et aux railleries? Leur conduite doit faire conclure à tout homme qui pense, qu'*ils ne sont pas convaincus, d'une manière à n'en pouvoir douter*, que la résurrection de Jésus-Christ n'est pas vraie. Cette conclusion, qui ne paraît encore que fondée en raison, sera portée au plus haut degré de l'évidence par les preuves que j'espère de produire dans la suite, que la résurrection de Jésus-Christ est actuellement vraie.

J'ajoute ici de plus que, quand bien ce fait n'aurait que quelques degrés de probabilité, la tranquillité d'esprit de nos incrédules ne pourrait être une paix raisonnée. Car, pour peu que l'histoire soit probable, il est aussi probable qu'*ils ont lieu de craindre les peines dont l'Evangile menace ceux qui le rejettent.*

La simple probabilité de ce danger peut-elle laisser du repos à des gens qui ouvrent les yeux? Un homme dont la liberté, les biens et la vie dépendraient du soin de se cacher, serait-il sans inquiétude dans une retraite, où quelqu'un lui dirait : *En quelque sûreté que vous soyez ici, il est probable qu'on vous y découvrira?* Nos déistes eux-mêmes, qui font si fort les braves, ne trembleraient-ils pas en pareil cas, s'ils s'y trouvaient? En faudrait-il davantage pour leur inspirer de la frayeur, et pour leur faire désirer un meilleur asile? En semblable conjoncture, rien ne fait plus de plaisir que la certitude d'être à couvert, et l'incertitude est-elle supportable, lorsqu'il s'agit d'une alternative de bonheur ou de malheur éternel? Si les incrédules pouvaient se résoudre à suspendre, seulement pour quelques moments, leur badinage et leurs plaisanteries, ils verraient s'il est facile ou non de prouver qu'*il n'est point du tout probable que l'histoire de la résurrection de Jésus-Christ soit vraie.* La difficulté est si grande, que j'ose assurer que quiconque promettra de la lever, n'en viendra jamais à bout. Je dis plus : il ne manquera point de tomber en des *paralogismes*, dont rien ne sera plus aisé que de le convaincre par ses propres idées ou par ses sentiments avoués sur d'autres matières.

Je n'anticiperai point ici sur ce que je dirai plus bas de la probabilité de cette histoire pour en conclure la certitude. Le lieu que je réserve pour ce sujet y sera plus convenable. Il me suffit présentement d'avoir représenté aux incrédules ce qu'ils sont indispensablement obligés de faire, s'ils ne veulent pas qu'on les accuse de couler leur vie dans une indolence purement machinale.

Ils diront peut-être que l'argument est rétorquable contre les chrétiens ; et qu'il n'y aurait qu'à le tourner de cette manière : *Si la résurrection de Jésus-Christ n'est pas vraie, le chrétien court le même danger que fait l'incrédule en cas qu'elle le soit ; par conséquent, dans la même incertitude, il ne peut jouir d'une tranquillité plus raisonnée.* Je réponds à cela deux choses.

1° Nous verrons, par la suite de cet ouvrage, si les chrétiens ont ou n'ont point de cette vérité historique des preuves qui suffisent pour les mettre dans le devoir de la croire et de ne s'en pouvoir raisonnablement dispenser. S'ils ont des preuves de cette nature, la tranquillité de leur esprit peut être celle d'un homme sage et prudent.

2° J'examinerai bientôt, à toute rigueur, le danger dont les incrédules nous avertissent, en cas que nous nous trompions sur la résurrection de Jésus-Christ. Disons, en attendant, que si c'est là le parti final qu'ils ont pris, de ne tirer des conclusions affirmatives que des principes qu'une entière évidence accompagne, nous ne demandons pas mieux. J'espère que sur ce pied-là je leur fournirai de quoi les occuper, et qu'ils ne reviendront plus à une objection dont le fondement est purement arbitraire et qui, pour le dire en un mot, ne renferme que des paroles sans force et sans poids.

Jusqu'ici je n'ai considéré les conséquences de la résurrection de Jésus-Christ que dans la supposition qu'elle est vraie.

Tournons présentement la médaille et voyons avec la même impartialité quelles seraient ces conséquences, en supposant que la résurrection de Jésus-Christ n'est pas vraie.

SECTION VI. — *En supposant la fausseté de la résurrection de Jésus-Christ, le parti de l'incrédulité est le plus sage.*

Si la résurrection de Jésus-Christ n'est pas vraie, voici ce qui s'ensuit.

1° La cause de l'Evangile doit être entièrement abandonnée, comme *ne méritant* plus qu'on l'épouse, ou ne *se pouvant plus* défendre.

Car si le fait qui sert de preuve à tout le reste est faux et illusoire, tout le reste ne peut être qu'illusion, et l'on ne doit plus se faire ni scrupule, ni difficulté d'y renoncer.

2° En effet, comme le déiste n'a plus rien à craindre des menaces de l'Evangile, le chrétien aussi ne doit rien attendre de ses promesses. Ces promesses et ces menaces ne sont plus rien, faisant partie d'un système qui, dans la supposition prétendue, n'est plus qu'un tissu grossier d'impostures.

3° En raisonnant toujours sur la même

supposition, il faut avouer aussi que les personnes qui rejettent la religion chrétienne sont, à plusieurs égards, plus prudentes et plus heureuses que celles qui l'embrassent.

A suivre les lois d'un raisonnement impartial et rigoureux, la prudence et le bonheur se mesurent, non par l'état présent ou par les apparences, mais par l'issue et le résultat des choses.

Ce qui finit le mieux est toujours le meilleur. La personne la plus prudente et la plus heureuse est celle qui s'assure la plus durable félicité.

En admettant pour vraie la résurrection de Jésus-Christ, et par conséquent sa révélation pour divine et ses promesses pour infaillibles, en quelque circonstance que vous imaginiez le chrétien dans la vie, il sera toujours le plus prudent et le plus heureux des hommes : le plus heureux, parce qu'il est assuré, dans l'avenir, d'une gloire à laquelle la sincérité de la foi et de l'obéissance nous donne seule droit de prétendre; et le plus prudent, parce qu'il y a infiniment plus de sagesse à souffrir ici-bas quelques maux, et à y pratiquer les plus pénibles devoirs, dans l'attente de ce bonheur suprême, qu'à sacrifier l'espérance d'une éternité glorieuse, à quelques plaisirs de courte durée et à quelques petites licences.

Mais d'un autre côté, si la religion de Jésus-Christ et si sa révélation, qui y est fondée, ne sont que fourbe et qu'imposture, et si par conséquent il n'y a nulle espérance, nulle attente de cette félicité transcendante qui sert de motif pour engager le chrétien à subir de bon cœur le joug qui lui est imposé; si tout cela, dis-je, n'est qu'illusion et que mensonge, on doit avouer que le sort du chrétien est en général plus triste que celui de l'incrédule. Car ce dernier, qui connaît la fraude et qui évite le piége, passe en repos et à l'aise le court espace d'une vie qui est bientôt terminée.

C'est de quoi nous allons fournir des preuves.

SECTION VII. — *Si la résurrection de Jésus-Christ est fausse, le chrétien s'expose inutilement à de grandes souffrances.*

La première preuve sera prise de toutes les sortes de *maux et de souffrances qui accompagnent, dans ce monde, la profession de l'Evangile.*

Notre Sauveur dédaigna les petits artifices qui pouvaient attirer les hommes à sa religion en les trompant, et ne manqua point d'avertir d'abord ses disciples de ce qui leur arriverait à son service. Il leur prédit, dans les termes les plus forts et les plus formels, que l'attachement qu'ils auraient pour lui (*Matth.*, X, 21, 39) leur coûterait fort cher, et leur attirerait infailliblement la haine et les persécutions de tout le monde. Cela revient en mille endroits différents de nos Evangiles. Les apôtres firent la même chose dans tous leurs sermons et dans tous leurs écrits. Ils déclarèrent (*Coloss.*, III, 1, 4, etc.) qu'il n'y avait ni avantage mondain ni réputation humaine à espérer de la profession du christianisme et de l'obéissance à ses lois. Ils dirent au contraire (II *Timoth.*, III, 12) que tous ceux qui veulent vivre selon les règles de la piété en Jésus-Christ doivent souffrir persécution. Il paraît que ces prédictions furent fidèlement accomplies, quoique leur accomplissement ait été aussi effrayant qu'il a été ponctuel. On a fait contre l'Eglise chrétienne tout ce que peuvent faire les plus cruelles passions, lorsqu'agissant de concert elles sèment l'horreur dans le genre humain, et font de la terre une espèce d'enfer. Dès que la religion fut prêchée, le monde alarmé frémit de colère contre elle, l'assaillit à toute outrance, et s'efforça de l'arracher jusqu'à la racine. Toutes sortes de gens mirent la main à l'œuvre, et se firent un devoir d'accabler d'opprobres et de maux les sectateurs de cette doctrine. Les grands et les puissants y employèrent la force et la violence. Les beaux esprits et les savants y contribuèrent de tous leurs talents. Les philosophes y apportèrent la séduisante subtilité de leur dialectique. Les orateurs déployèrent dans leurs discours tout l'art de la plus maligne éloquence. Les politiques et les ministres d'Etat se signalèrent par l'inhumaine sévérité des édits. Ainsi, tantôt d'une manière et tantôt d'une autre; ici par les persécutions de l'*épée*, et là par les traits de la *langue*, ce fut toujours une chose bien triste que d'être chrétien. J'avoue que la dernière des persécutions, dont je viens de parler, ne put jamais produire des effets aussi terribles que la première. La raillerie et les injures sont de grandes épreuves. Elles n'approchent pourtant pas de la torture et des supplices. Qu'on me permette ici de remarquer que l'esprit humain n'a jamais été plus inventif en aucune chose qu'en l'art de verser le sang chrétien. En ceci la peinture la plus vive et la plus animée n'a ni traits ni couleurs qui puissent même faiblement approcher de la vérité. Disons donc seulement, et c'est en dire assez, que *les disciples de Jésus-Christ ont souffert.* Mais admirons au moins ce que nous ne saurions décrire. Admirons la manière dont ils souffrirent. Quelle douceur! Quelle bonté! Quelle patience! Quelle fermeté! Que tout en est merveilleux! Ils répondirent à la rage de leurs persécuteurs, par des prières et par des actes de charité. Ils se réjouirent en celui pour le nom duquel ils souffraient, et couronnèrent le triomphe qu'ils remportèrent sur le monde par celui qu'ils remportèrent sur la mort elle-même.

Ces faits sont d'une si grande notoriété, qu'on me dispensera bien d'en fournir les preuves. Une grande partie de l'histoire ecclésiastique depuis dix-sept siècles en fait foi, et chacun peut aisément recourir aux sources.

Cependant, en faveur des personnes qui ne veulent croire que les historiens gentils, soit *grecs* ou *latins*, j'en citerai un qui en dit assez, et qui assurément ne sera pas soupçonné d'avoir été favorable aux chrétiens.

Je veux parler de Tacite. *Néron*, dit-il, *voulant supprimer le bruit qui courait que c'était lui-même qui avait mis Rome en feu, substitua pour coupables ceux que le vulgaire appelait chrétiens, et qu'il haïssait à cause de leurs mauvaises actions. Le prince les fit passer par les plus cruels tourments. Aux supplices on ajouta les insultes ; couverts de peaux de bêtes féroces, les uns étaient jetés aux chiens qui les déchiraient ; les autres étaient crucifiés ou grillés ; et lorsque la lumière du jour eut manqué, on les brûlait en guise de flambeaux* (*Annal.*, XV, 44). Il est vrai que cet historien parle des chrétiens comme de gens d'un très-mauvais caractère, mais il est certain aussi que cet auteur, quoique d'ailleurs excellent en son genre, a trop donné quelquefois ou à ses préjugés, ou à son humeur satirique. Ce qu'il a dit dans un autre endroit (*Hist.*, *lib.* V) des Juifs et de leur évasion hors d'Egypte, sous la direction de Moïse, nous indique assez qu'on ne doit pas croire le mal qu'il dit ici des chrétiens.

L'état de la religion chrétienne étant tel que je viens de le peindre, on voit bien que des gens qui ont le sens commun, qui ne manquent point de prudence, qui sentent comme toutes les créatures les impressions de l'amour-propre et de la nature pour la conservation de l'individu ; que des gens, dis-je, ainsi faits ne se seraient jamais exposés à tant de misère, s'ils n'y eussent pas été poussés par l'attente d'une récompense à venir.

Mais que devient cette récompense, si la résurrection de Jésus-Christ n'est pas vraie? C'est cette résurrection qui sert de preuve à l'Evangile, et qui nous en garantit les promesses. Si ce fait n'est qu'illusion, tout tombe, et les pompeuses descriptions de l'éternité, qui seules peuvent soutenir la foi dans les souffrances, ne sont plus que des amusements d'enthousiastes. Le ciel des chrétiens, semblable à celui des poëtes, n'a plus d'existence que dans l'imagination, et l'on n'y doit pas plus compter que sur les grottes et les bocages des champs Elysées. Quel contre-temps ! Quel malheur pour des personnes qui ont tout immolé à cette imposture, et qui, dans l'attente d'une félicité chimérique, ont renoncé volontairement à la seule dont ils pouvaient se flatter dans ce monde !

Attendre son salut d'un homme qui nous conduit à notre perte : courir après des récompenses qui nous fuiront toujours ; consacrer aux larmes et à la douleur des jours qui s'envolent ; se réjouir des mépris de ce monde par la gloire dont on se flatte d'être couronné dans l'autre ; et, lorsque la mort vient, voir évanouir à la fois le présent et l'avenir, perdre ensemble et biens réels et biens imaginaires sans aucun espoir de retour ! Se peut-il de condition plus malheureuse ? S'en peut-il de plus déplorable ? Et n'est-ce pas avec raison que saint Paul, écrivain que tout chrétien regarde comme divinement inspiré, que saint Paul, dis-je, a conclu (1 *Corinth.*, XV, 19) que si ces chrétiens *n'ont d'espérance en Christ qu'en cette vie seulement, ils sont les plus à plaindre de tous les hommes ?*

On me dira que la scène est changée, et que le christianisme, à présent favorisé des princes et protégé par eux, n'est plus persécuté comme il le fut autrefois. Je l'avoue, et que s'ensuit-il ? N'est-ce pas pourtant toujours la même religion ? Le monde la hait-il moins ? Et cette haine ne produirait-elle pas encore les mêmes effets de terreur, si Celui qui calme la mer irritée (*Ps.* XLVI, *et passim alibi*) et qui retient la fureur et l'impétuosité des peuples, n'interposait pas les soins de sa providence pour prévenir les orages ? Ajoutez à cela que la loi de l'Evangile est générale ; qu'elle oblige tous les fidèles à se préparer aux souffrances, et qu'il n'est point d'homme qui puisse être réellement disciple de Jésus-Christ, qu'autant qu'il renonce à lui-même et qu'il charge sur soi la croix de son Maître, pour le suivre, s'il le faut, dans les sentiers les plus épineux et dans lesquels il y a le plus de dangers.

A prendre cette première preuve dans sa généralité, elle conserve donc sa force dans tous les temps, quoiqu'il y ait des intervalles où le chrétien peut voir de beaux jours et recevoir quelques caresses du monde.

SECTION VIII. — *Si la résurrection de Jésus-Christ n'est pas vraie, le chrétien se charge avec la même inutilité d'un joug très-pesant.*

Passons à une seconde preuve. Celle-ci est tirée de l'obligation où est le chrétien de *remplir tous les devoirs* et de se *soumettre en tout à la discipline* de l'Evangile. Au lieu de cela, le déiste, abandonné à lui-même, s'épargne cette peine, et jouit du présent sans joug et sans contrainte.

Quelque sage, quelque conforme à la raison que soit la morale chrétienne, quelque beauté qu'on y trouve quand on l'examine dans le silence des passions, ne soyons point surpris de ce qu'elle paraît dure et farouche à des hommes qui ne l'envisagent que superficiellement et qui n'en considèrent ni le but ni la fin.

Les lois de Jésus-Christ gênent nos penchants et nos pensées, de même que nos actions et notre conduite ; elles donnent à Dieu le droit d'inspection et de censure sur ces mouvements secrets de l'âme, qui se dérobent à la connaissance des tribunaux séculiers. Dans le système de l'Evangile, le projet du crime est un crime actuel (*Matth.*, V, 28) ; le désir d'une chose injuste est une injustice (*Rom.*, VII, 7) ; l'esprit de vengeance est un meurtre (I *Jean*, III, 15) ; la calomnie et la médisance (*Gal.*, V, 20) sont des œuvres de la chair ; le tort que l'on fait à la réputation du prochain (*Jacq.*, IV, 11) est une aussi grande injure que le serait le vol et l'extorsion ; et l'abnégation de soi-même dans le temps même des tentations les plus délicates (*Matth.*, XVI, 24, 25) est un devoir fondamental, sans lequel on ne saurait légitimement prétendre à l'héritage du Sauveur. Quels efforts n'en coûte-t-il point pour réprimer d'impérieuses passions et pour étein-

dre le ressentiment des affronts qu'on nous a faits et des injures que nous avons reçues? Qu'il est difficile d'étouffer des mouvements de vengeance, quand on se sent en état de se venger! Qu'on se résout malaisément à rendre le bien pour le mal, et que la nature répugne à semer ses bienfaits sur des objets révoltants! Ce n'est pas tout. L'Evangile nous impose une grandeur d'âme, un désintéressement généreux, dont ne s'accommode jamais ce bas et lâche amour-propre qui nous domine toujours. Les soucis empressés, les tendres inquiétudes ne se bornent point à soi-même, le prochain y doit avoir sa part, et nous sommes obligés de l'aimer comme nous-mêmes, de nous réjouir de son bien, d'épouser ses intérêts, de le décharger des fardeaux qui l'accablent, ou de l'aider à les soutenir.

La difficulté n'est pas moindre dans l'obligation où nous met l'Evangile, de nous élever au-dessus des tentations du monde, d'en mépriser également les menaces et les charmes, d'être intrépides au milieu des dangers, et de sacrifier toutes choses, sans en excepter même celles qui nous sont les plus chères ou les plus nécessaires; de les sacrifier, dis-je, à ce que nous devons au Seigneur, lorsque nous ne pouvons les conserver sans le trahir. Ne faut-il pas encore que nous défendions notre cœur des funestes impressions qu'y peuvent faire tous les objets qui nous environnent, et qu'au milieu de la pompe et des plaisirs qui s'offrent à nos yeux dans ce monde, nous voyions tout avec l'indifférence d'un voyageur et d'un étranger qui n'aime que sa patrie et qui ne respire qu'après elle. Disons-le en peu de mots : à quelle sublimité de sentiments ne faut-il pas s'élever, pour vivre par foi et non par vue; pour s'attacher à des biens invisibles, pendant que tout ce qu'on voit invite à les oublier; pour soumettre avec humilité son entendement à des mystères que l'on ne comprend point, sa volonté à celle de Dieu, et ses penchants à toutes les dispensations de la Providence!

Il n'est point d'homme, à la vérité, qui atteigne à cette perfection évangélique. Cependant il n'est point de chrétien qui ne soit indispensablement obligé d'y tendre, d'y apporter toute l'ardeur et toute l'attention dont il est capable, et d'y arriver autant que les infirmités inévitables de la nature le permettent. Ce n'est pas à dire qu'il faille mépriser avec dédain les avantages qui ne coûtent rien à notre innocence, ou bien affecter une rigidité de mœurs qui serait capable de dégoûter tout le monde de la religion. Non, ce n'est point cela. Tout se réduit à ne se permettre que des plaisirs innocents, à n'abuser pas même de ces plaisirs, à en choisir les objets avec une prudence chrétienne, et à ne s'y livrer qu'autant qu'il convient à la grande fin que nous devons nous proposer dans toutes les douceurs de la terre, qui est seulement de nous délasser dans la pénible recherche des biens à venir.

SECTION IX. — *Ce qu'il y a de plus grand et de plus pénible dans la morale chrétienne est purement relatif à l'attente d'une autre vie.*

Tous ces devoirs d'une nature si sublime et d'un ordre si supérieur conviennent merveilleusement à l'espérance qui nous est proposée, et l'on ne peut en imaginer de plus propres pour nous y préparer. Mais si l'Evangile est une imposture et si les espérances qu'il nous donne ne sont que chimériques, ces devoirs qui y répondent ne sont plus eux-mêmes qu'un joug tyrannique, dont on a chargé le genre humain par surprise.

J'avoue qu'indépendamment de la vérité ou de la fausseté de la religion chrétienne, sa morale est si bien entendue qu'elle sert merveilleusement à nous rendre heureux dans ce monde. Car ces beaux sentiments d'amour et de charité, cette noble élévation de l'âme, ce profond respect pour l'Etre suprême, et ces égards scrupuleux pour l'avenir, qu'elle se propose de nous inspirer, ne peuvent que réprimer ces inclinations basses et rampantes, qui seules troublent la paix et l'ordre dans ce monde. Si c'est l'orgueil et l'envie, si c'est l'avarice et l'ambition, si c'est la malignité du cœur et l'esprit de vengeance, si c'est le mensonge et la fourbe; si ces passions, dis-je, sont les véritables causes des malheurs dont tous les hommes se plaignent, l'Evangile qui les combat et qui cherche à les bannir de la société, aussi bien qu'à les déraciner du fond du cœur, jette sans contredit les plus sûrs fondements du repos et des douceurs de la vie.

Remarquons même qu'en ceci, cet Evangile *donne une nouvelle force aux obligations de la loi naturelle.* Il lui prête de plus nobles motifs; il en rend la sanction plus auguste, et concourt ainsi au bonheur des sociétés, en disposant, sans exception, tous ceux qui les composent, tant à obéir aux lois qu'à se faire mutuellement du bien.

Ceci pourtant regarde-t-il les devoirs évangéliques de se résigner entièrement à la volonté de Dieu, de porter la croix de Jésus-Christ et d'humilier sa raison pour la foi des mystères? De quel usage nous sont-ils ces devoirs, si la religion n'est qu'imposture, et s'il n'y a point d'état à venir? Un homme qui ne les remplirait pas, n'en serait ni moins utile dans les charges publiques, ni moins agréable dans le commerce privé de la vie. On doit donc m'accorder que *les avantages qui en reviennent ne peuvent jamais nous payer des soins et des peines qu'il en coûte, pour se faire l'habitude de s'en acquitter de la manière que l'Evangile le prescrit aux chrétiens.* La raison en saute aux yeux. On ne peut acquérir cette habitude qu'à force d'application, de travail, de vigilance. A moins qu'on ne s'en fasse le capital de la vie, on ne saurait y faire que très-peu de progrès; et quand on y a réussi, rien de plus certain que l'inutilité de cette acquisition, si l'on n'y a en vue que la félicité temporelle ou que quelque avantage mondain. Les vertus sociables suffisent pour rendre les sociétés heureuses et

pour faire le bonheur des particuliers.

Si vous voulez porter les hommes à une perfection plus sublime, il faut en tirer les motifs de la vérité de l'Evangile et de la certitude de ses récompenses. Alors la discipline chrétienne devient nécessaire, et l'on découvre quelle en est la profonde sagesse et la merveilleuse excellence. Dès que vous admettez une éternité de gloire dans une autre vie, on voit pourquoi, dans celle-ci, la foi, la mortification, l'abnégation de soi-même nous sont si étroitement commandées. C'est que la pratique de ces devoirs épure nos sentiments, détache notre esprit des choses sensibles et nous donne du goût pour cet heureux état, où nos plaisirs tout spirituels n'auront plus pour objet que des biens tout célestes.

Mais encore un coup, l'espérance de cette éternité venant à se perdre, les devoirs, qui l'ont pour fin unique, deviennent inutiles et tombent avec elle. Que dis-je? Les peines qu'il faut prendre pour les remplir, les rendent tout à fait onéreux pour les personnes qui se croient dans l'obligation de les pratiquer. Ceci ne contredit en aucune façon ce que j'avais avancé, qu'*indépendamment de la vérité ou de la fausseté de la religion, sa morale contribue extrêmement à la félicité temporelle des hommes*. Les sentiments que la religion inspire peuvent être et sont actuellement d'une nature à rendre tout le monde content et tranquille, quoique le joug ne laisse pas que d'être pesant pour les personnes qui se l'imposent.

Qui sont les gens que l'on peut dire heureux? Sera-ce ceux qui, sans s'embarrasser d'un nombre infini de pénibles devoirs, accordent à leurs penchants tout ce que la loi naturelle leur permet de douceur; ou ceux qui, gênés par une loi plus sévère, passent leur vie à pratiquer des vertus dont il ne leur reviendra jamais aucun avantage? On ne saurait me nier que tout ce qu'il faut pour le bonheur de ce monde, c'est de vivre à son aise, sans gêne et sans crainte; et je dis alors que si la religion n'est pas vraie, les incrédules peuvent être aussi tranquilles que libres, pourvu qu'ils ne sortent pas des bornes prescrites par la loi éternelle de la nature et de la raison. Les menaces de l'Evangile ne sauraient troubler leur repos, puisque les lois de cet Evangile ne sont rien, si la résurrection de Jésus-Christ n'est pas vraie. Ne doutons point qu'en cela le déiste n'ait un grand avantage sur le chrétien dans le monde.

SECTION X. — *Ces devoirs, purement relatifs à l'attente d'une autre vie, pourraient être retranchés de la morale, sans détruire les obligations naturelles qui sont nécessaires pour le bien public et pour le bien particulier dans ce monde.*

J'espère que ce que je viens de dire ne causera point d'équivoque, et que l'on ne m'imputera point d'avoir pensé qu'on peut secouer le joug des lois de la nature dès que l'on n'attend rien dans l'avenir, et qu'*il est permis aux hommes de s'abandonner à toute licence et de vivre en bêtes, lorsqu'ils perdent les motifs d'une heureuse immortalité dans une autre vie.*

Cette seule pensée fait frémir d'horreur, et j'ose m'assurer qu'il n'est point de chrétien qui n'en juge comme moi.

Je suis bien aise d'en avertir. Il s'en faut beaucoup que je croie que les *obligations ou que les motifs qui nous engagent à la pratique des devoirs communs de la morale et de la religion naturelle s'affaiblissent en rien ou se détruisent par la suppression d'un état à venir.*

1. Quand bien nous n'attendrions rien après la mort, il serait toujours *d'une raison éternelle* que nous reconnussions l'auteur souverain de notre existence, et que nous lui témoignassions notre gratitude des biens qu'il nous fait dans la vie. Nous lui devons des louanges et de la reconnaissance de ses bontés; et, soit qu'il nous en accorde ou qu'il ne nous en accorde point d'autres, celles que nous en avons actuellement reçues méritent nos actions de grâces. Une attente de nouvelles faveurs pourrait rendre nos remercîments plus animés et plus vifs; mais le sentiment des bienfaits dont nous jouissons suffit pour rendre ce devoir d'une indispensable nécessité. Les hommages, qui sont fondés sur la création, sur la conservation et sur la Providence, sont donc d'une obligation éternelle, et la force de cette obligation ne cessera jamais tant qu'il y aura des hommes dans le monde. Elle n'est non plus détruite par la non-existence d'une autre vie, que ne le serait celle de témoigner notre reconnaissance d'un bienfait reçu, parce que nous n'en attendons pas deux ou trois autres.

2. Le bien particulier et le bien public veulent nécessairement que les vertus morales soient fidèlement pratiquées. La *tempérance* est nécessaire pour modérer nos plaisirs. Cette modération est également essentielle, et pour nous et pour la société. Sans la *prudence*, on ne peut ni s'assurer ce que l'on possède, ni en tirer le meilleur parti, ni l'augmenter, ni le défendre, ni en jouir d'une manière à nous faire honneur dans l'estime des hommes. L'*affabilité* et la *débonnaireté* nous font aimer de tout le monde, et le disposent à nous rendre service au besoin. Etre *juste* et *droit* dans son commerce avec tous les hommes est une obligation naturelle et indispensable; c'est d'ailleurs le moyen d'éviter les procès, de se mettre à couvert des insultes et de ne se faire aucun ennemi; une conduite opposée ne peut que produire des effets contraires, parce qu'il n'y a point d'homme, si petit et si faible, qui étant irrité avec raison contre nous, ne puisse à quelque heure s'en venger d'une manière cruelle. Nous sommes encore obligés à plusieurs titres à *respecter nos supérieurs et à leur obéir.* Il est toujours nécessaire de vivre en bons et fidèles sujets, il y va même de notre intérêt. Quand il n'y aurait point d'autre considération qui nous y portât, celle-là seule suffirait pour nous mettre dans l'obligation de vivre en membres utiles et paisibles de

la société, d'y faire tout le bien que nous pouvons et d'en prévenir soigneusement le dommage, parce que notre intérêt et celui du public sont si étroitement liés, que le corps ne peut souffrir sans les membres. Il est vrai qu'il se trouve quelquefois des cœurs assez lâches pour s'entendre avec les ennemis de l'État, auxquels ils ont l'indignité de sacrifier la patrie, et que ces traîtres se tirent souvent d'affaire avec plus de bonheur qu'ils ne le méritent. Mais la chose est rare, et ce crime est si odieux à Dieu et aux hommes, y compris même ceux qui en profitent, que le châtiment en est bien plus ordinaire que l'impunité. La Providence divine, qui place tous les hommes dans les postes qui leur conviennent pour le bien commun, ne manque guère de poursuivre tôt ou tard les coupables; et l'on voit en bien des rencontres, qu'on aime la trahison et que l'on hait le traître.

Indépendamment de l'attente d'une autre vie, il ne laisse donc pas que d'y avoir des motifs très-forts et des obligations très-claires qui rendent nécessaire la pratique des vertus morales. Tant que le monde sera ce qu'il est et qu'il y aura sur la terre des sociétés humaines, les hommes auront toujours de pressantes raisons pour observer ces lois de prudence pour eux-mêmes et d'équité pour les autres.

SECTION XI. — Première réflexion *sur la matière précédente. La morale chrétienne est propre à perfectionner la nature humaine.*

Ayant vu la grandeur des dangers et celle des devoirs où les chrétiens sont appelés dans ce monde par la profession de l'Evangile, faisons à présent deux ou trois réflexions générales sur la nature de la religion chrétienne, eu égard aux sujets que nous venons de toucher.

1. Il est clair que cette discipline évangélique répond avec une justesse admirable au dessein de corriger la nature humaine de ses défauts et de lui donner toutes les perfections qui peuvent la porter au plus haut point d'excellence et de beauté dont elle est susceptible. On m'entendrait mal, si l'on croyait que je parle ainsi simplement dans les idées de la religion chrétienne. Sous les termes d'excellence et de beauté dans notre nature, je conçois ce qui doit être tel dans les lumières du bon sens et de la droite raison, indépendamment de toute révélation ou de toute loi positive.

SECTION XII. — Deuxième réflexion. *La religion chrétienne établit une discipline qui est relative aux espérances qu'elle donne.*

2. La morale évangélique a encore cet autre avantage que des juges impartiaux ne lui sauraient contester, c'est qu'elle a un rapport direct à la grande fin qu'elle se propose, qui est de nous qualifier pour un bonheur à venir. Pour peu que les notions que nous nous faisons de Dieu soient dignes de lui, nous devons juger nous-mêmes que l'état d'épreuve où il nous appelle à présent est celui qu'il convenait à ses perfections d'imposer à des créatures raisonnables qu'il se fait un plaisir de rendre heureuses. L'éternité glorieuse est le grand but de la perfection évangélique, quelque utile d'ailleurs que cette perfection puisse être pour le bonheur temporel. Ce que nous en avons déjà dit doit en avoir convaincu tout le monde. Ajoutons-y néanmoins quelques éclaircissements et faisons voir distinctement les relations de la foi, de la mortification et de la charité, qui nous sont imposées, avec la gloire que nous attendons.

SECTION XIII. — *Preuve de cette sage relation tirée de la foi qui nous est imposée.*

Puisque l'état qui nous est promis dans l'Evangile est si différent de celui-ci et que nous n'en devons jamais sortir, n'est-il pas convenable que nous nous accoutumions d'avance à y penser sérieusement, que nous nous pénétrions de la certitude et de la réalité de ces biens à venir, et que nous méditions surtout la gloire où sont placés les justes et les saints qui nous ont précédés? C'est là naturellement tout ce qui peut rendre la piété active et produire en nous une conduite et des sentiments qui soient, en quelque mesure, conformes au nouveau genre de vie où nous entrerons en sortant de ce monde.

Afin de donner à nos actions un principe d'ordre et de devoir, la persuasion de l'entendement est préalablement nécessaire. Ainsi, que la révélation chrétienne soit vraie ou fausse, cette maxime des chrétiens est toujours d'une entière évidence, que l'obéissance et les bonnes œuvres sont les suites certaines d'une foi pure et réelle.

Ce n'est pas la seule considération qui rende la foi nécessaire dans notre état d'épreuve. Elle l'est encore pour nous familiariser avec l'état à venir et pour nous rassurer contre la frayeur de passer d'un monde que nous connaissons à un monde qui nous serait entièrement inconnu. Cette connaissance anticipée du lieu où nous allons ne nous vaut-elle pas mieux infiniment que s'il nous fallait donner tête baissée dans un sombre précipice, comme font les incrédules, et sortir du théâtre dans le doute affreux qui partage l'esprit entre l'anéantissement et quelque nouvelle existence? Je ne dis pas que les chrétiens ne puissent, comme le reste des hommes, avoir des doutes et des craintes à l'heure de la mort. Car de ce que l'on croit que l'Evangile est une révélation divine, il ne s'ensuit pas nécessairement que l'on meure aussi différemment des autres hommes qu'on est obligé de s'en distinguer dans la vie. Mais je soutiens que la foi nous met en état de mourir sans crainte et qu'elle nous fournit alors des consolations suffisantes. Qu'il y ait pourtant de bons chrétiens qui tremblent aux approches de leur dernière fin, quantité de raisons prises de la conscience et de la nature le rendent possible quand Dieu le permet. Mais enfin les promesses de l'Evangile n'en sont ni moins vraies ni moins propres à nous rassurer.

SECTION XIV. — *Autre preuve de cette sage relation, tirée des mortifications que l'Évangile exige de nous.*

On ne saurait s'imaginer que dans un état où c'est le dessein de Dieu que nous soyons parfaitement heureux, les hommes doivent s'occuper de ces objets si petits, si frivoles, si vides qui les occupent dans cette vie. Dans la possession d'une félicité souveraine, nous n'aurons plus ces indignes passions qui troublent si fort à présent notre repos, et qui ravalent jusqu'à la brute quiconque s'en laisse dominer en esclave. Tout ce qui nous persuade que l'auteur de notre existence nous veut rendre heureux après la mort doit aussi nous convaincre que le bonheur qu'il nous destine doit être d'un ordre supérieur à celui que nous possédons à cette heure.

Le devoir de la mortification n'est-il donc pas fondé en raison? Car en quoi consiste-t-elle? Elle consiste à dompter de fougueuses passions et à vaincre des penchants vicieux. Et quand est-ce que nous pouvons plus utilement commencer cet ouvrage que dès ce monde, puisque bientôt nos inclinations doivent être si épurées et notre manière de jouir des choses si différente de ce qu'elle est à présent? Que l'on réfléchisse seulement sur le genre de vie que nous mènerons dans le ciel; la vérité seule nous paraîtra digne d'occuper notre esprit, et nous n'aurons plus ni amour ni désirs que pour des choses qui méritent l'attention d'une âme raisonnable et qui la puissent remplir d'une satisfaction éternelle. N'est-il donc pas nécessaire que nous nous y préparions d'avance? Les cantiques des anges pourraient-ils réjouir des hommes qui n'ont point pensé à Dieu ou qui ne l'ont point aimé dans le cours de la vie? Cette obéissance si prompte et si animée aux ordres de Dieu; cette obéissance, qui doit faire le plus grand plaisir des bienheureux, ne serait-elle pas de toutes les choses la plus rebutante et la moins agréable pour des gens vicieux qui auraient toujours fait leur loi de leur caprice et qui n'auraient jamais connu d'autre plaisir que celui de se satisfaire? Jugeons-en par l'image de ce qui se passe actuellement dans le monde : il est des modes, des manières, un commerce à quoi certaines gens ne peuvent se faire; cela leur est insupportable, tout les y choque; et pourquoi? C'est que ces gens-là y trouvent une nouveauté qui déplaît; leur rang, leur humeur, leur éducation, leurs talents les avaient accoutumés à tout autre chose. Ce qui leur déplaît est peut-être le meilleur; mais il leur est étranger, et cela suffit pour qu'il ne soit pas de leur goût. Un paysan grossier, que l'on arracherait par force de sa chaumière et qui ne souhaiterait rien plus que d'y rentrer, ne ferait que s'ennuyer parmi des savants ou des gens de cour qui s'entretiendraient des plus belles choses ou qui s'en diraient des plus polies.

Mettez de même, dans l'assemblée des saints glorifiés, un pécheur que la grâce n'y a pas préparé. Conservant encore ses penchants vicieux et ses passions déréglées, il sera tout à fait hors de son élément; il n'y aura rien à son goût; ces plaisirs divins lui paraîtront du fade le plus affreux, et dans la possession il cherchera encore le bonheur. Puis donc que nous ne devons pas nous imaginer que Dieu veuille jamais nous appeler au ciel pour nous y rendre mécontents ou malheureux, n'est-il pas juste, n'est-il pas convenable que nous mortifiions sur la terre ces affections charnelles qui ne peuvent entrer avec nous dans le séjour de la gloire, et qui s'y trouvent dans une incompatibilité absolue?

SECTION XV. — *Troisième preuve de cette sage relation, tirée du devoir de la charité, dont la religion chrétienne ne dispense personne.*

La pratique des devoirs de la charité que l'Evangile exige de nous envers tous les hommes, a encore une relation manifeste à la grande fin qui nous est proposée. Rien n'est plus opposé à l'état que nous attendons dans le ciel que la mauvaise humeur, que la malignité, qu'un sordide et lâche intérêt. La charité qui donne à l'âme plus d'élévation, la guérit de ces défauts et lui communique des penchants tout contraires. Par elle nous sommes rendus semblables à ce Dieu dont la bonté s'étend sur tous ses ouvrages, et par cela même nous prenons d'avance l'esprit de ce monde où nous serons étroitement unis, par le plus tendre amour, avec tous ceux qui jouiront de la même félicité. Quelques divisions qu'il y ait présentement parmi nous, il est certain que dans l'autre vie il doit y avoir une parfaite intelligence. Alors cesseront pour jamais la défiance, les soupçons, l'envie, les disputes et la colère. On ne connaîtra d'autre plaisir que celui de bénir Dieu, de se réjouir du bonheur commun, et de travailler de concert à glorifier l'auteur adorable de cette félicité. Les indignes passions qui causent ici-bas tant de troubles, ne doivent donc point entrer dans la communion des bienheureux; et qu'est-ce par conséquent qui peut nous en affranchir que la morale de l'Evangile, qui par ses ordres et ses leçons nous en fait connaître toute l'indignité, pour nous engager à les vaincre par le secours de la grâce?

SECTION XVI. — Troisième réflexion. *Il est plus que probable que le libertinage de l'esprit doit sa naissance au libertinage du cœur.*

Le plan succinct que nous avons donné de la religion chrétienne, tant pour les pénibles devoirs qu'elle nous impose, que pour les souffrances qui en accompagnent la profession; cela, dis-je, nous découvre aisément l'origine de l'incrédulité. Tout ce que dit et tout ce que fait l'incrédule peut venir d'un seul motif qui saute aux yeux, et l'on est tenté avec raison de croire qu'il n'en a point d'autre.

Pour concevoir ce motif, supposons une personne qui se dit à elle-même : *Je veux*

me rendre heureux en ce monde. Pour exécuter ce dessein, il me faut affranchir de toute contrainte et secouer tout joug incommode. Le grand secret est de prendre ses aises, et de ne se refuser aucun plaisir. Bien des gens, à la vérité, le trouvent mauvais; mais peu m'importe de ce que d'autres en peuvent penser; qu'ils me condamnent ou qu'ils m'approuvent, j'y suis résolu; l'agréable sera l'unique objet de ma vie, et je passerai toujours par-dessus tout pour me le procurer.

Que faut-il de plus que ces secrets sentiments pour expliquer les raisons du déisme? Lorsqu'on en est venu là, on est engagé de cœur et d'affection à combattre tout ce qui s'oppose à ces vues. Il n'est ni raison qui parle, ni justice qui tienne, déterminé que l'on est à tirer le meilleur parti qu'il se peut de la vie; si quelque chose nous croise dans ces desseins, on tâche de la trouver impertinente et ridicule, et l'on ne manque point d'y réussir.

Telle est la source du mépris que l'on témoigne pour l'Evangile. Cet Evangile nous gêne; il exige de nous de la tempérance et des mortifications; il veut que nous nous fassions un devoir de souffrir. Cela n'accommode point des gens sensuels. Ces gens-là n'ont donc de ressource qu'à se moquer de la religion. Il faut à toute force que cette religion ne soit pas divine, qu'elle ne doive sa naissance qu'à la politique; que ses fondateurs n'aient été que d'adroits imposteurs qui se jouèrent de la crédulité des peuples; que les chrétiens ne soient tous que de faibles superstitieux, que de petits génies, que des dupes, à qui en imposent honteusement certaines personnes qui trouvent leur compte à perpétuer l'imposture, parce qu'elles en font leur métier. Toutes ces inductions sont la suite du parti qu'on a pris de sacrifier tout au plaisir. Elles ne sont rien moins que raisonnables; mais en peut-on former d'autres quand on veut s'affermir dans un droit de licence?

SECTION XVII. — *Il n'est pourtant pas impossible, quoiqu'il soit fort rare, que le déisme procède d'une source moins odieuse.*

Quelque clair que soit ce que je viens de dire, ce n'est point du tout ma pensée que le déisme ne procède que du libertinage du cœur, ou que tous ceux qui refusent de croire la religion chrétienne n'agissent que par ce principe.

Il ne me paraît point impossible qu'il y ait des déistes de simple spéculation. Bien des choses en peuvent produire de tels. Mettons en ce rang l'orgueil, la présomption, un faux système de la nature humaine, et particulièrement de fausses idées sur les forces de l'entendement. Imaginons-nous un homme qui donne à cet entendement le droit absolu de juger de tout sans exception. Il pose d'abord pour maxime que *rien n'est vrai de ce que l'esprit ne saurait comprendre par ses propres lûmières.* Bâtissant là-dessus, quelque visible que soit l'illusion, il pousse sa pointe et se persuade qu'un Etre infiniment sage ne doit jamais nous rien dire qu'il nous soit impossible de concevoir et de pénétrer sur-le-champ. Ainsi, dans le même temps qu'il admet les lois qui gênent la volonté, il lui paraît contraire à la nature des choses, et indigne des perfections de Dieu qu'on propose à l'entendement des mystères qui passent sa portée. Tout cela, dis-je, et d'autres raisons semblables, peuvent conduire à l'incrédulité quelques personnes qui, d'ailleurs, respectent la morale; car lorsqu'une fois on se met en tête d'examiner les dogmes de la religion par ces fausses maximes, on ne trouve pas qu'ils y cadrent; aussitôt on les déclare absurdes et contraires à la raison; on en conclut que Dieu ne peut les avoir révélés, et de cette conséquence à la rejection de tout l'Evangile, le passage est si naturel que rien plus. Il suffit donc de poser mal le premier principe sur lequel on raisonne, pour taxer d'imposture toute la religion chrétienne et pour se ranger au nombre de ses plus violents ennemis. Je m'imagine pourtant qu'il n'y a que très-peu de personnes qui soient dans le cas proposé.

Il peut y en avoir aussi qui tombent dans le déisme par une suite de faux raisonnements sur la morale de l'Evangile. Tant que cette morale leur semble être celle de la nature, ils en font volontiers l'éloge, et se soumettent de bon cœur à ses lois. Mais les devoirs qui règlent les mouvements de l'âme, et les actes intérieurs de la dévotion leur paraissent de trop. A leur avis, cette sévérité passe les bornes; elle est injuste, et selon les idées qu'ils se font de la bonté divine, un Dieu tout bon ne peut en avoir imposé le joug aux hommes. Quoique cette seconde source du déisme diffère beaucoup de la précédente, elle n'en est ni moins mauvaise, ni moins dangereuse. Donner des bornes trop étroites à l'autorité législative de Dieu, ou en donner de trop étendues à la capacité de l'esprit humain; c'est également se tromper, et l'illusion de part et d'autre mène, par divers chemins, au même précipice.

Je n'ai qu'un mot à dire à ces deux ordres d'incrédules. Qu'ils daignent seulement mieux étudier, les uns la nature divine, et les autres la nature humaine. Lorsque les premiers *auront corrigé leurs idées sur ce qui est démontré des perfections de l'Etre infini,* et lorsque les derniers *auront ajusté leur système d'un entendement fini sur des faits évidents et sur des expériences certaines*, nous osons les assurer que toutes leurs objections tomberont. D'un côté, les dogmes les plus incompréhensibles de la révélation ne paraîtront plus indignes de créance; et de l'autre, les devoirs les plus abstraits de la morale de l'Evangile ne seront plus taxés d'injustice. C'est tout ce que je crois devoir répondre aux uns et aux autres.

SECTION XVIII. — *Quelque possible que soit le déisme de pure spéculation, il est néanmoins très-vraisemblable que le libertinage du cœur en est toujours le premier motif.*

Si du possible nous passons au vraisem-

blable, nous ne jugerons plus des déistes aussi favorablement que nous venons de le faire. Quelle que soit l'origine de leur incrédulité, le libertin d'esprit et le libertin de cœur parlent le même langage; c'est partout mêmes lieux communs et mêmes sophismes. Ils déclament, sans aucune différence, contre certains dogmes de la religion chrétienne qu'ils trouvent absurdes, contradictoires et injurieux à la raison. Ensuite vous les voyez attaquer le canon de nos Ecritures. Tantôt ils relèvent, avec toute la malignité possible, quelques fautes légères qui s'y sont glissées, et tantôt ils produisent pour indissolubles de petites difficultés qui ne leur paraissent telles que parce qu'ils en ignorent la solution, ou parce qu'ils ne veulent pas la chercher; ne prenant pas garde que quand même ces difficultés seraient ce qu'ils disent, il n'en est point de si considérable dans nos livres sacrés, qu'il n'y en ait dans les auteurs profanes de plus grandes encore qui ne les arrêtent point, et qu'ils y excusent tous les jours. Parlons franchement : ce concert est trop grand pour ne point venir secrètement du même principe, et quelques raisons ne nous permettent, en aucune façon, de douter que la *morale de l'Evangile est au fond le point délicat qui révolte le plus ses ennemis.* On verra ces raisons dans la section suivante.

SECTION XIX. — *Trois considérations qui fondent cette vraisemblance.*

Nous remarquerons : 1° qu'il est peu de personnes qui s'irritent autant du mépris qu'on fait de leur jugement que des entreprises qu'on forme sur leur liberté. La plupart des hommes sont moins gouvernés par la raison que par le penchant. Cette dernière cause est donc vraisemblablement ce qui soulève contre la révélation.

2° Lorsque l'esprit seul prend part à la dispute, et que tout s'y réduit à de simples doutes, il est rare qu'il y entre autant de fiel et de malignité qu'y ont apporté de tout temps les déistes. Le raisonnement solide et concis est le seul moyen de défense que l'entendement connaît et met en œuvre quand on veut le tromper. La raillerie et l'emportement marquent que les passions sont piquées, et qu'elles prennent le principal intérêt à la cause.

3° Si les insultes qu'on fait à la religion chrétienne ne venaient que des difficultés que l'on trouve en quelques-uns de ses dogmes, d'où vient que nos incrédules la traitent avec plus d'indignité qu'ils ne font une autre religion, qui, de leur propre aveu, est chargée d'absurdités grossières, dont l'imposture saute aux yeux, mais dont la morale est beaucoup moins rigoureuse? On voit bien que je veux parler de la *mahométane.* A la prendre de son plus beau côté et déchargée de toutes les fausses couleurs dont le zèle aveugle de quelques chrétiens a su la noircir, on ne saurait nier qu'elle ne soit également indigne de Dieu et de l'homme. Si cependant quelqu'un en doutait, quelle foule de preuves n'en pourrions-nous pas fournir, tirées des monuments de cette religion, dont les plus habiles *mahométans* eux-mêmes reconnaissent l'authenticité? Mais comme ceci n'entre que par incident dans mon sujet, je n'en dirai que peu de chose en passant.

SECTION XX. — *Suite de la troisième considération où l'on prouve en abrégé que la religion de Mahomet est une imposture grossière.*

1° Les déistes conviennent avec nous que Mahomet, l'auteur de la religion qui porte son nom, fut un homme de très-mauvaises mœurs, et qu'au lieu de vivre en messager envoyé de Dieu pour corriger le genre humain de ses vices, il leur donna les exemples les plus opposés à une mission de cette nature.

2° Quand on examine son Alcoran, outre les impertinences et les extravagances même qui fourmillent dans cet ouvrage, et qu'on ne peut lire sans un extrême dégoût, l'esprit de mensonge s'y découvre en plusieurs endroits, tant dans les faits que l'auteur y rapporte que dans les dogmes qu'il y établit. Je sais que ce dernier point me sera contesté. Je n'avance pourtant rien dont la démonstration ne soit aisée. Un dogme incompatible avec les perfections de Dieu n'est-il pas d'une fausseté manifeste? Or, plusieurs de ceux qu'enseigna Mahomet sont certainement de ce genre.

3° Il est visible que l'inventeur de cette religion n'y consulta que son intérêt particulier. Les diverses parties de l'Alcoran furent toutes jetées au moule des conjonctures critiques où se trouva Mahomet. Selon ses besoins et ses vues, il y changeait, y ajoutait, y corrigeait ce qu'il jugeait à propos. La variété des scènes s'y réglait sur le tour des affaires et sur l'inconstance du peuple. Tout y est pourtant mis sur le compte de l'ange Gabriel dont le message ne manque jamais d'être, à point nommé, celui qu'il faut pour la journée.

4° La fraude et le mensonge, qui présidèrent à la naissance de cette religion, l'appuyèrent et l'étendirent dans son enfance; elle dut ses premiers progrès à l'ignorance des peuples et à ses condescendances pour les vices régnants. Une nation sans lettres, éloignée du monde savant et qui n'avait aucun commerce avec lui, pouvait-elle être difficile à tromper?

5° Enfin, lorsque cette religion se répandit dans le monde, ce ne fut qu'au malheur et qu'à l'oppression du genre humain. Elle ne fit de conquêtes qu'à la faveur des armes et de la violence. Au lieu du raisonnement qui persuade, elle employa l'épée, les impôts, les exactions qui contraignent. Pour fonder son empire il lui fallut persécuter les hommes, leur arracher par la force une soumission aveugle, les dépouiller du droit naturel qu'ils ont tous de juger par eux-mêmes et de ne consulter que la raison dans la plus importante de toutes les affaires.

Ce sont là tout autant de faits certains. Chacun peut aisément s'en convaincre; et, ceci supposé, j'ai deux questions à faire aux déistes.

SECTION XXI. — *Le déiste n'a fait jusqu'ici que d'impuissants efforts pour montrer, dans la religion de Jésus-Christ, les marques d'imposture qui sautent aux yeux dans celle de Mahomet.*

Voici ma première question. Les incrédules ont-ils jamais encore pu venir à bout de convaincre d'imposture la religion chrétienne, avec la même évidence que celle de Mahomet en est convaincue? Ne leur en demandons pas tant. Ont-ils jamais pu faire voir seulement qu'il est probable que la religion de Jésus-Christ, telle que nous l'avons dans le Nouveau Testament, ressemble à la *mahométane*, tant du côté de son fondateur que par rapport à ses fins, aux moyens de son établissement, aux espérances qu'elle donne, aux lois qu'elle impose et aux sentiments qu'elle veut inspirer?

Si les déistes ont en quelque temps exécuté ce dessein d'une manière dont ils soient satisfaits, on les prie de nous le dire; et s'ils n'ont pu encore le faire, nous serions bien aises de savoir leur réponse à la question suivante.

SECTION XXII. — *Les incrédules qui font grâce à la religion de Mahomet, pendant qu'ils insultent à celle de Jésus-Christ, agissent donc de mauvaise foi.*

D'où vient que des gens qui taxent si cruellement la religion chrétienne d'une imposture dont ils n'ont presque jamais osé produire la moindre preuve, traitent avec moins de rigueur celle de Mahomet, dont l'imposture ne leur est point contestée?

Ce n'est pas que j'approuve les insultes qu'on fait aux religions même les plus fausses et les plus ridicules. On ne convertira jamais personne par cette méthode. Il faut ramener les errants par de bonnes raisons. La satire et les turlupinades ne font qu'irriter les passions et fortifier les préjugés.

Mais puisque les déistes veulent absolument se divertir aux dépens de quelque religion, pourquoi faut-il que celle de Jésus-Christ ait l'honneur de leur préférence, et qu'elle soit la seule qui exerce leur bel esprit, pendant qu'ils en ont à portée une autre dont la fraude leur est parfaitement connue? D'où vient qu'ils ne prennent presque point connaissance de cette dernière, ou que du moins ils ne la prennent point à tâche comme ils font l'Évangile? Pour un petit coup de dent que leur critique porte, quelquefois par hasard, à l'Alcoran, elle trouve incessamment à mordre sur nos livres sacrés. Le moindre fétu y devient pour elle une bévue énorme, et vous la voyez découvrir des contradictions où personne, en ne consultant que le bon sens, n'en aurait jamais aperçu. Les tours d'adresse de Mahomet et de ses suppôts font-ils le sujet de la conversation libertine? La chose est bien rare, et ce n'est guère que par simple incident qu'on y tombe. Mais pour Jésus-Christ et ses apôtres, ils sont toujours sur la scène; on les y amène à tout prix, et l'on ne sait rire et badiner que sur leur compte. A leur défaut, on se jette à corps perdu sur les prédicateurs, que l'on traite en vrais substituts des premiers imposteurs prétendus, leur faisant les mêmes insultes et les regardant comme la raclure et les balayures du genre humain. Je le demande donc encore; pourquoi ce bruit, pourquoi ce soulèvement se bornent-ils à la religion chrétienne?

Messieurs, pouvons-nous dire aux incrédules, *voici deux religions, que vous traitez également d'imposture. Contre l'une, vous avez des démonstrations; contre l'autre, vous ne pouvez rien prouver. Au moins si vous aviez pu le faire, votre haine ne s'y serait pas épargnée. Cependant vous n'avez d'invectives que pour la dernière. Elle est seule en butte aux traits de votre courroux. D'où vient cette conduite? Pourquoi en voulez-vous plus à Jésus-Christ qu'à Mahomet? Est-ce parce que votre patrie fait du premier l'objet de son culte? Mais il semble que cette seule considération vous devrait engager, par pure politesse, à le ménager davantage. Serait-ce donc l'effet d'une compassion généreuse pour le genre humain que vous voudriez éclairer? Mais il faudrait raisonner avec des gens qui raisonnent. Le badinage et les bouffonneries ne font d'ordinaire que révolter le monde, et si quelqu'un s'y rend, on trouvera toujours qu'il n'est pas d'une créature raisonnable de changer de religion sur un pareil motif, quand même ce serait pour embrasser la meilleure.*

En un mot, quelles que soient les secrètes raisons de la conduite des incrédules, elle ne peut être qu'extrêmement suspecte. Car que peut-on penser d'un ordre de gens qui, dans le même temps qu'ils ne touchent que par manière d'acquit à une religion dont le ridicule ne peut être compensé que par le relâchement, se déchaînent, en toute occasion, contre une autre dont l'unique but est de réprimer le vice et d'inspirer la vertu de la manière la plus forte et la plus épurée.

SECTION XXIII. — *Si les déistes avaient autant de respect qu'ils se vantent d'en avoir pour la religion naturelle, ils respecteraient plus l'Évangile, qui fixe et qui fortifie les lois de la nature.*

Ce que j'ai dit jusqu'ici ne regarde que la morale chrétienne considérée comme un joug rejeté par les déistes, qui par cela même se peuvent rendre la vie plus agréable qu'elle ne l'est pour les chrétiens. Mais j'ajoute que le mépris qu'ils font de cette morale affecte aussi la loi naturelle, pour laquelle ils se vantent d'avoir tant de respect et de zèle. Indépendamment de l'influence que ceci peut avoir sur le bonheur ou sur le malheur présent des hommes, je souhaite seulement que les incrédules observent de quel secours leur doit être la religion chrétienne, s'ils veulent sincèrement remplir les devoirs de la religion naturelle. Je pose en fait que *les personnes qui rejettent la révélation ne sont pas si étroitement liées à la pratique de ces devoirs, que le sont des chrétiens qui agissent en conséquence des principes de*

l'Evangile. La chose est certaine, quelques idées qu'on se fasse ou de la loi naturelle elle-même, ou de la soumission qu'on lui doit.

Si par cette loi naturelle on entend, non un ordre établi par le Créateur, mais le simple résultat de l'éducation, de l'exemple, de la coutume et d'autres choses semblables, qu'aucune sanction ne soutient que celle des conséquences pour le présent, ce qui est très-faux ; si la loi naturelle, dis-je, n'est autre chose, il est clair que rien ne peut être plus faible pour retenir les hommes. Le juste et l'injuste, le bien et mal ne dépendront plus que du penchant, que de l'intérêt, que des conjonctures. Aussi quelques déistes modernes y ont-ils réduit toutes les obligations morales, entraînés dans cet absurde système par la nécessité de ne pas demeurer à moitié chemin. Dans leurs principes, il n'y a point de distinction essentielle entre les bonnes et les mauvaises actions ; la différence y vient toute des circonstances, des avantages, du caprice ou de l'opinion ; un autre temps, d'autres lieux convertissent le mal en bien et le bien en mal.

J'avoue que ce système est assez ancien, que (1) quelques poëtes, que des philosophes même ont tenu ce langage. Mais on sait aussi que de tout temps, des personnes d'un génie et d'un mérite supérieurs aux précédentes ont détesté ces maximes, pour en établir de plus dignes de Dieu et de l'homme. Les gens sages ont grande raison sans doute d'avoir en horreur ces maximes affreuses. Les admettre, c'est ôter toute la sûreté qu'il peut y avoir dans le monde. Si elles sont vraies, le plus grand scélérat ne manquera point de se croire innocent, quelques crimes qu'il ait commis, et n'étant plus retenu que par la crainte des tribunaux humains : s'il peut seulement se mettre à couvert de ce côté-là, il n'y aura point d'obligations qu'il ne foule aux pieds ; sans en excepter celles-là mêmes qui dans l'opinion générale, et de l'avis de tous les peuples sont les plus fortes et les plus sacrées.

Ajoutez à cela que des gens qui rejettent toute loi *révélée* ou écrite, ne sont liés qu'autant qu'il leur plaît, par ce qu'ils nomment la loi de nature. Ils en sont les juges et les interprètes. Ils l'étendent, la rétrécissent, l'abrogent, la suspendent, l'expliquent en un mot, tout comme il leur en prend fantaisie. On appelle tyrannique et arbitraire tout gouvernement civil qui s'arroge une autorité de ce genre. Que dirons-nous donc d'un particulier qui s'en saisit pour lui-même ? La règle de ses mœurs n'est-elle pas entièrement arbitraire, lorsqu'elle se réduit toute à son bon plaisir ? Il est sans doute bien étrange que les mêmes personnes qui déclament contre les gouvernements tyranniques, et qui s'attachent si fortement à en démontrer les dangers et l'injustice, prétendent néanmoins s'ériger en monarques absolus et s'attribuer un empire qu'elles condamnent et qu'elles ont même en horreur toute autre part.

Il est vrai que des cœurs gâtés peuvent abuser des lois écrites comme des lois non écrites, et tourner au gré de leurs passions les premières comme les dernières. Cependant on ne saurait nier qu'une révélation ne soit naturellement plus efficace pour réprimer le vice, que ne le peut être sans elle un système de pure spéculation. Quand il s'agit de pervertir le sens d'une loi qui, étant écrite, subsiste toujours et peut être consultée à tout moment ; ou bien encore lorsqu'il s'agit de croire contre une révélation claire et précise, il doit en coûter plus de peine, il faut faire plus de violence à son cœur et à son esprit que quand on s'abandonne à ses propres idées, et que l'on ne reconnaît point d'autre règle. Cette règle est flexible. Elle se tourne et se plie comme on veut, ou du moins il est bien plus facile de l'éluder qu'une loi qui détermine avec précision le genre et le degré du devoir, et dont la sanction ne peut être méprisée avec quelque couleur de vraisemblance qu'à force de temps et d'illusions.

SECTION XXIV. — *Il est effectivement impossible que le déiste respecte la loi naturelle autant que le doit faire un chrétien persuadé de sa religion.*

Le déiste n'aura donc jamais pour la loi de nature le respect que lui rendra le chrétien. Trois considérations en démontrent la différence. 1° Dans les principes du chrétien, qui sont les seuls vrais. Cette loi est une impression du doigt de Dieu qui l'a gravée dans le cœur de l'homme pour conduire et pour diriger des créatures intelligentes d'une manière qui fût conforme à la raison dont elles sont honorées. Dès qu'on la reconnaît divine, on ne saurait douter qu'elle ne mérite plus d'attention, et qu'elle n'ait plus d'influence sur la conduite qu'elle n'en peut avoir autrement. 2° Dans la doctrine chrétienne, les promesses et les menaces, qui font la sanction de cette loi de nature, regardent non-seulement la vie présente, mais encore la vie à venir. On voit de quelle importance est ce dernier point, puisqu'il doit plus frapper, sans comparaison, que tous les avantages ou les désavantages présents que l'on pourrait se promettre de l'obéissance, ou que l'on pourrait craindre de la rébellion. 3° Enfin cette loi de nature est écrite dans un livre que les chrétiens estiment de révélation divine. Ils ne peuvent donc ni l'éluder ni la pervertir aussi aisément que l'on ferait une notion vague et un système arbitraire.

(1) Opusc. Mythol. Gal. Ed. Amst. pag. 715.

. . . Οὐδὲν αν πάντη καλὸν,
Οὐδ' αἰσχρὸν ; ἀλλὰ ταῦτ' ἐποίησε λαβὼν
Ὁ ΚΑΙΡΟΣ αἰσχρὰ καὶ διαλλάξας καλὰ :

C'est-à-dire, *Il n'y a rien qui soit absolument beau ou laid en soi-même ; mais le temps qui donne de la turpitude à l'action n'a qu'à changer pour la rendre belle.* Voici encore ce que dit *Aristote*, Eth. lib. I, chap. 2 : Τὰ δὲ καλὰ καὶ τὰ δίκαια περὶ ὧν ἡ πολιτικὴ σκοπεῖται τοιαύτην ἔχει διαφορὰν καὶ πλάνην, ὥστε δοκεῖν νόμῳ μόνον εἶναι, φύσει δὲ μή. C'est-à-dire, « Quant à l'honnête et au juste, dont la politique traite, les sentiments se partagent et s'écartent si fort qu'il semble que la différence vient toute des lois, et non de la nature. »

SECTION XXV.—*Cela sera toujours vrai, quand bien même le déiste reconnaîtrait une autorité divine dans la loi naturelle.*

Mais je suppose que le déiste reconnaisse la loi de nature pour une loi divine, et qu'ainsi l'autorité qu'il lui attribue ne puisse être plus grande, il ne laissera pas que d'être toujours vrai que cette autorité sera de beaucoup plus respectable pour un chrétien que pour un incrédule. La raison en est que la loi de nature a été incorporée dans la loi de l'Evangile et qu'elle fait partie des ordres que le chrétien a reçus de son Seigneur Jésus-Christ. Je veux que cet Evangile nous donne des préceptes d'une sublimité qui passe extrêmement le simple droit naturel ; on trouve pourtant au milieu de tout cela le corps entier de ce droit, étendu et éclairci par le législateur des chrétiens qui l'a marqué à son sceau, pour en rendre l'observation nécessaire à tous ses disciples. Ces disciples de Jésus-Christ ont donc une raison de plus que n'en ont les déistes de respecter la loi naturelle. Le déiste n'y peut être porté que par les égards qu'il doit à Dieu, considéré seulement comme l'auteur de la nature et le bienfaiteur libéral du genre humain. A ce motif commun à tous les hommes, la révélation ajoute la considération de ce que Dieu a fait pour nous dans la grâce, en offrant à la foi ces biens inestimables qui résultent de notre union avec Jésus-Christ. Or par la nature même des choses, l'obligation au devoir devenant plus forte à proportion du prix des considérations qui la fondent, et les considérations de l'Evangile étant si supérieures à celles de la religion naturelle, un chrétien, en qualité de chrétien, doit être plus étroitement obligé à l'observation ponctuelle de la loi de nature, que ne le peut être tout autre homme qui rejette ou qui ne connaît pas la révélation. Ainsi, quand nous accorderons au déiste que la loi naturelle est pour lui une loi divine, et qu'il s'y soumet par un principe de conscience envers Dieu, cette concession, peut-être plus charitable que juste, ne nous empêchera point de dire que les nœuds qui l'y attachent sont toujours infiniment plus faibles que les liens du christianisme. Que sera-ce donc si l'incrédule, dépouillant la loi naturelle de toute autorité divine, en réduit tous les devoirs à des raisons de coutume, d'éducation, d'intérêt, ou d'autres semblables ? Alors sans doute il n'y a point de comparaison à faire, et l'on voit assez, sans le dire, que le chrétien est plus fortement obligé à remplir cette loi, que tout homme qui rejette l'Evangile.

SECTION XXVI.—*Il faut certainement être bien hardi pour compter sur la probité du déiste.*

De toutes les réflexions qu'on vient de lire, tirons deux conséquences par voie de corollaire.

1° On peut compter avec plus de certitude ur la vertu morale des personnes qui croient en Jésus-Christ, que sur celle des hommes qui n'y croient pas. La raison en est visible. On doit plus se promettre de la part où se trouvent les plus fortes obligations ; et de quel côté seront-elles les plus fortes, si ce n'est pas dans le parti qui professe, comme divine, la religion de Jésus-Christ ?

En parlant ainsi, j'ai moins égard à ce que sont les chrétiens qu'à ce qu'ils devraient être. Je considère seulement ce que la raison et la bonne foi en exigent. Il n'en est que trop, je l'avoue, qui violent également les lois de la nature et celles de l'Evangile. Mais enfin ils reconnaissent tous que rien ne peut les dispenser de bien vivre ; qu'ils s'exposent infiniment à ne le point faire et que rien ne peut les mettre à couvert qu'une pénitence sincère. Ne peut-on pas dire, dans un sens moral, que les hommes ne peuvent faire ce qu'ils ne peuvent faire actuellement sans courir le risque du plus grand malheur ? S'il y a donc des personnes de qui je puisse me promettre un attachement fidèle au devoir, en quelque situation que ce soit, je dois bien plus compter sur ceux qui voient un danger éminent à ne se pas bien comporter, que sur d'autres qui ne sont pas retenus par les mêmes motifs. Un chrétien, qui l'est par système, se fera sincèrement une étude de se défendre, au moins de l'habitude du vice. Quant à celui qui professe l'Evangile sans en être persuadé, il n'entre ici pour rien dans mes vues. Je ne parle que du vrai disciple de Jésus-Christ, et je dis que, quand même la révélation chrétienne ne serait qu'illusion toute pure, ce vrai chrétien serait toujours l'honnête homme en qui j'aurais le plus de confiance. Car, tant qu'il est fermement prévenu de la divinité de la religion qu'il professe, et jusqu'à ce qu'on lui en ait entièrement démontré l'imposture, il en remplira toujours les obligations avec autant de soin et de zèle, que s'il n'était point dans l'erreur.

2° Si les motifs qui nous engagent le plus fortement à faire notre devoir peuvent avoir quelque influence sur le bonheur des sociétés, pour y faire fleurir la paix et pour y entretenir le bon ordre, toutes les apparences veulent que des gens qui professent sincèrement la religion chrétienne soient des membres plus utiles dans ces sociétés, qu'à tous égards ils conviennent mieux au bien public, que les personnes qui n'admettent point de révélation.

SECTION XXVII. — *Le déiste qui prend le parti le plus commode et le plus agréable pour cette vie prétend encore que, pour l'autre, il ne court pas de plus grand risque que le chrétien, en supposant une égale possibilité de se tromper.*

Dans les sections précédentes, j'ai discuté en détail tout ce que l'on pourrait, à mon avis, conclure de la supposition proposée que *la résurrection de* Jésus-Christ *est un fait illusoire, et sur lequel on en a imposé aux chrétiens.*

Il est pourtant une autre conséquence, que les déistes en tirent, et dont ils prétendent recueillir de grands avantages contre la cause chrétienne. Voici ce que c'est. *Si l'Evangile,*

disent-ils, *n'est que vaine imposture, les chrétiens ne doivent pas craindre des châtiments moins sévères que ceux dont ils nous menacent en cas que leur religion soit divine. Car*, continuent-ils, *en ajoutant foi à l'indigne imposteur qui vous a trompés, vous avez fait à Dieu le plus sanglant affront qu'on puisse lui faire, et pour comble d'injure, vous avez rendu vos hommages religieux, et fait part du culte divin à ce* Jésus, *que le Dieu tout-puissant n'avait revêtu d'aucune autorité, et auquel il n'avait donné commission, ni de prêcher les dogmes que vous croyez, ni d'établir la discipline que vous suivez, et sur laquelle vous fondez toute l'espérance de votre salut. Votre conduite est donc des plus injurieuses aux attributs de Dieu, et rien ne peut être plus opposé aux intérêts de sa gloire que de le faire auteur d'une fourberie, et par conséquent, pour venger son honneur offensé, comme pour marquer la haine qu'il a pour ces crimes, il ne peut moins faire que de punir à toute rigueur ceux qui les ont commis.*

On sait que c'est là le langage constant de nos déistes modernes. Ils n'ont point d'autre réponse à faire, quand on les pousse sur les dangers de leur incrédulité. A quoi bon la passer sous silence, ou pourquoi même ne pas la représenter dans toute sa force? Il n'y a point de raisons qui nous y engagent. Donnons-leur le petit plaisir de montrer ce qu'ils pensent avoir de plus fort. La religion chrétienne n'en souffrira guère, et leurs menaces ne sauraient jamais faire peur aux chrétiens par rapport à la vie à venir.

SECTION XXVIII. — *Trois considérations générales qui démontrent la grossièreté du sophisme.*

Cependant le déiste compte fort sur cette objection. Il la croit triomphante, et c'est à son dire, une difficulté dont la solution ne doit pas nous donner peu de peine. Le grand cas qu'il en fait nous impose la nécessité de l'examen. Voyons si ce raisonnement est aussi juste, aussi terrible qu'il le dit, ou si ce n'est point plutôt un pur sophisme de sa façon pour s'éblouir lui-même ou pour jeter de la poussière aux yeux, quand on le poursuit l'argument du danger à la main. Nous avons à y opposer trois considérations générales: 1° à laisser l'objection dans toute sa force, *le déiste n'en peut tirer aucun avantage* en faveur de sa cause; 2° le raisonnement *est absolument douteux et précaire*, la conséquence n'ayant point de principe certain qui la fonde; 3° soit que la religion passe pour une imposture, ou pour une révélation divine, *le déiste raisonne visiblement à faux* et se trompe d'une manière grossière.

SECTION XXIX. — *Quand bien même le danger serait égal, celui que court le déiste n'en est pas moins réel.*

Je dis 1° qu'à prendre l'objection dans toute sa force, le déiste *n'en peut tirer aucun avantage* en faveur de sa cause. L'avantage consisterait à montrer ou que le chrétien presse mal à propos le danger de l'incrédulité, ou que l'incrédule n'a réellement rien à craindre. Mais si le déiste a tout à appréhender en supposant la vérité de la résurrection de Jésus-Christ, que gagne-t-il au malheur à venir dont il menace le chrétien en cas que cette résurrection ait été supposée? Sa situation en est-elle moins triste? Nos raisonnements en sont-ils moins concluants contre lui? Si la possibilité du danger subsiste toujours dans le parti qu'il a pris, y est-il moins exposé, pour le partager avec nous? S'il ne cherche qu'à badiner, le sujet, à notre avis, est trop grave: on ne saurait être trop sérieux lorsqu'il s'agit d'une éternité de bien ou de mal. Quand on ne dispute que sur des bagatelles, à la bonne heure, qu'on paie d'esprit, qu'on s'en prenne où l'on peut; qu'on dépayse son adversaire, et qu'on se borne à l'embarrasser. Ces petites ruses sont alors pardonnables, si elles peuvent l'être en quelque rencontre. Mais dans une matière de l'importance de celle que nous traitons, ce jeu ne saurait être excusable. Y faire naître des incidents inutiles, s'y jeter dans les écarts, y chercher des détours qui n'aboutissent à rien, c'est pécher contre tout ce qui s'appelle raison et prudence.

SECTION XXX. — *Lorsqu'on avertit le déiste du danger qu'il court, c'est se tirer malhonnêtement d'affaire que de rendre menaces pour menaces, au lieu d'examiner si l'avis est fondé.*

Ce n'est pas assez de taxer d'imprudence, en ceci, le procédé du déiste. Nous pouvons dire encore qu'il n'y a point de droiture, et qu'on n'y reconnaît pas l'honnête homme. Exposons le fait en deux mots, afin qu'on en juge.

Le chrétien, persuadé que le mépris final de sa religion doit être suivi d'une condamnation éternelle, en avertit l'incrédule par un principe d'amour, et dans la seule vue de l'engager, par cet avis, à prendre les précautions qui peuvent le mettre à couvert du danger. Là-dessus que devrait faire un homme qui se laisserait conduire au bon sens? Il devrait examiner attentivement la chose, et l'approfondir avec soin, afin qu'il pût, ou se garantir du péril pendant qu'il en est encore temps, ou le mépriser avec connaissance de cause.

Au lieu de tenir une conduite si sage, la chicane sert de ressource au déiste. Il récrimine, il taxe, à son tour, le chrétien d'idolâtrie et d'impiété. Il nous rend menaces pour menaces, comme s'il suffisait qu'il y eût du péril pour nous, afin de s'en garantir tout à fait lui-même. Que dirait-on d'un homme, dont un de ses voisins croit de bonne foi la vie en danger, qui là-dessus l'en avertit officieusement; que dirait-on de lui, dis-je, s'il répondait brusquement à cet ami charitable: *Mêlez-vous de vos affaires, et tremblez pour vous-même plutôt que pour moi, car telle chose pourrait arriver que votre vie ne courrait pas moins de risque que la mienne.* On lui

ferait grâce assurément de ne le traiter que de brutal, et les gens qui le croiraient hors du sens ne lui feraient pas beaucoup d'injustice. Que le déiste s'en fasse l'application. Sa réponse approche fort de celle-là. Il ne s'en peut de plus ressemblante. N'y a-t-il pas de l'ingratitude et même de la grossièreté à recevoir si mal un avis aussi tendre, aussi obligeant que celui qu'on lui donne? Que s'il demande, comme par voie d'excuse, *de quel droit le chrétien lui donnera plutôt des avis que lui au chrétien?* il est aisé de le satisfaire. Le chrétien ne fait que répéter ce qui s'est dit depuis plusieurs siècles; et dès l'origine de sa religion un état d'incrédulité y a toujours passé pour être extrêmement dangereux. Mais le danger dont le chrétien est menacé par l'incrédule, n'est véritablement qu'une invention moderne, et de laquelle on ne s'est avisé, dans ces derniers temps, que par une espèce de nécessité où l'on s'est vu de faire bonne contenance et de repousser le bruit par le bruit.

SECTION XXXI. — *La peur que le déiste croit faire au chrétien pour l'avenir, en cas que ce dernier se trompe, est chimérique et destituée de toutes sortes de preuves.*

Je viens à la seconde considération générale. C'est raisonner en l'air et bâtir sur le sable, que d'argumenter comme fait le déiste: *Si l'Evangile n'est qu'un tissu d'impostures, vous serez punis*, nous dit-il, *pour y avoir cru, et pour le culte divin que vous avez rendu à* Jésus-Christ.

Oserait-on lui demander ce qui fonde sa conclusion? Comment sait-il que nous serons punis des crimes qu'il nous impute? Ce ne peut être par les lumières d'aucune révélation, car il n'en admet point; et s'il n'allègue aucune révélation, nous pouvons l'assurer aussi que nous n'en connaissons point qui parle comme lui.

Au défaut de la révélation, raisonnera-t-il sur les perfections de Dieu pour en conclure à la punition nécessaire de l'injure que nous faisons, à ce qu'il dit, à l'Etre-Suprême. Mais cela ne se peut encore; deux principes de son système le lui défendent : il croit qu'un Dieu tout bon pardonnera quelques crimes; et s'il ne le croyait pas, serait-il moins à plaindre que nous? Il soutient encore que Dieu doit pardonner par un pur acte de grâce absolue et sans aucune satisfaction qui y soit nécessaire. Ce dernier point est des plus essentiels dans le symbole de l'incrédule; car se déclarant, comme il fait, contre tout salut mérité par un rédempteur, et fondé sur un sacrifice de substitution, il doit bien s'imaginer qu'il n'y aura point de Sauveur qui veuille le rendre heureux malgré lui.

Puis donc que les déistes reconnaissent, d'un côté, que tout péché, de quelque ordre qu'il soit, est un affront que l'on fait à la Majesté divine, et que de l'autre, fortement persuadés que Dieu pardonnera quelques crimes, ils ne savent pourtant point quels sont les péchés auxquels il fera ou ne fera point grâce; car ils ne peuvent absolument le savoir, à moins que le Juge suprême ne le leur ait révélé; vû tout cela, dis-je, il leur est impossible de définir péremptoirement que le crime dont ils taxent le chrétien n'obtiendra point de pardon.

En effet, pour décider que le péché d'être chrétien est irrémissible, il faut dire qu'il devient tel, ou parce que c'est un péché simplement, ou parce qu'il est en particulier d'un ordre et d'une espèce à ne mériter point de pardon. Nous ne voyons point d'autre parti à prendre : dire le premier, c'est avancer que la peine est due essentiellement au péché, et que, par conséquent, il n'y en a point qui doive être impuni; s'en tenir au second, c'est déterminer l'espèce et l'ordre des péchés qui sont ou ne sont point rémissibles. Tout ce que la raison nous dicte là-dessus, c'est que nous pouvons hardiment compter sur l'indulgence divine en faveur des faiblesses inévitables de la nature humaine, et que si nous ne péchons point par orgueil, par ignorance volontaire ou par négligence affectée, c'est-à-dire si nous tombons en faute, ou par malheur, ou par erreur, ne pouvant nous en garantir; qu'en ce cas, dis-je, nous pouvons beaucoup espérer de la miséricorde d'un Dieu dont la bonté doit être supérieure à toute celle des hommes et des anges, à proportion de ce qu'il est par rapport à eux, c'est-à-dire dans une proportion infinie.

Que les déistes y pensent donc sérieusement. Si le chrétien se trompe en croyant la résurrection de Jésus-Christ, on ne peut dire, sous aucun prétexte, qu'il soit dans l'erreur, ou à dessein, ou par choix, et si les compassions éternelles de Dieu se doivent naturellement étendre sur des pécheurs de la sorte, les menaces que nous fait l'incrédule ne sont-elles pas aussi vaines qu'injustes?

SECTION XXXII. — *Au contraire, le malheur éternel du déiste est certain, si l'Evangile est de révélation divine.*

On conçoit aisément ce que le déiste pourra répliquer : *Les choses,* dira-t-il, *doivent être égales. Pourquoi ne prétendrais-je pas à la même impunité que le chrétien? N'en ai-je pas les mêmes raisons? Mon erreur, si c'en est une que le déisme, est involontaire comme la sienne, et la miséricorde de Dieu ne doit pas être moins grande pour moi que pour lui.*

S'il ne lui faut que mes vœux pour avoir part à cette clémence infinie, je ne les lui refuse pas. Puisse-t-il s'en ressentir dans toute l'étendue de ses désirs et de ses espérances, et même, s'il se peut, infiniment au delà! Mais enfin, je dois l'avertir qu'entre nous et lui les choses sont beaucoup moins égales qu'il ne se l'imagine. Nous sommes bien plus sûrs de sa condamnation, s'il se trompe, qu'il ne l'est, en pareil cas, de la nôtre. Si Jésus-Christ est ressuscité, nous avons une révélation divine, et cette révélation dénonçant (1) en termes formels des peines

(1) *Marc*, XVI, 16; *Jean*, III, 18, 36, et en plusieurs autres endroits semblables.

éternelles à l'incrédulité, la sentence dont nous avertissons l'incrédule est celle que le Juge de l'univers a déjà prononcée. Mais si le chrétien se trompe, il n'est point de révélation qui lui fasse appréhender la vengeance divine. Le déiste l'en menace à la vérité, mais il faut en croire cet ennemi sur sa parole. Il n'en donne point de garant; la raison, l'autorité, tout lui manque. On l'a vu plus haut, et je demande en quelle logique on peut conclure sans principes? Ne tiendra-t-il qu'à nier ou qu'à affirmer les choses, comme on le trouve à propos?

Il y a donc une différence extrême entre les menaces réciproques que se font le chrétien et l'incrédule. Le chrétien a toute la certitude pour lui, si l'on suppose pour vraie la résurrection de Jésus-Christ; au lieu que, quelque supposition que l'on fasse, le déiste ne peut jamais avoir pour lui que de simples conjectures et des soupçons vagues. Le premier est fondé à prendre le ton ferme; le dernier ne peut le faire sans renoncer à toute pudeur.

SECTION XXXIII. — *L'idée la plus étendue de la miséricorde divine ne doit point le rassurer contre les menaces formelles de la révélation.*

Je sais que les déistes trouvent de quoi se rassurer dans les brillantes idées qu'ils se font de la clémence et de la bonté de Dieu. S'il faut les en croire, *ces perfections si aimables ne peuvent être obscurcies par aucun mélange de colère ou de haine; si le Législateur suprême dénonce quelque peine au péché, ses lois sont simplement comminatoires, et n'ont pour but que d'inspirer la terreur pour porter l'homme à son devoir. Quelque divin que soit l'Evangile, ses menaces ne sont point d'une autre nature; le dessein de Dieu n'y est pas d'infliger à toute rigueur aux incrédules les peines que cet Evangile leur a dénoncées; il ne s'y propose que de les effrayer un peu dans cette vie, sans que cela tire à conséquence pour l'autre.* Tel est leur langage, telles sont leurs idées.

Se peut-il rien de moins sûr et de plus imprudent! Ces menaces n'ont pu, ni les tenir en respect, ni les rappeler au devoir. Néanmoins ils se flattent que ce ne sont et que ce ne seront jamais que de vaines menaces. Ils s'imaginent donc que Dieu n'a voulu que badiner avec eux : est-il rien de si indigne de l'idée de Dieu? N'est-ce pas là déshonorer l'Etre-Suprême?

D'ailleurs, comment raisonner sur la volonté *secrète* de Dieu? C'est un abîme où l'esprit humain ne voit goutte; les profondeurs en sont infiniment au-delà de notre portée, et nous n'en pourrons jamais découvrir le fond pour y bâtir avec solidité. Lorsque Dieu nous a révélé ses desseins, nous savons à quoi nous en tenir, et rien ne serait plus criminel que de s'imaginer qu'il ne veut pas faire ce qu'il a déclaré positivement qu'il ferait. Mais n'y a-t-il pas une audace aussi criminelle à compter sur des faveurs de sa part dont il ne nous a pas donné la moindre lueur d'espérance?

Dieu ne doit pas être considéré seulement comme l'auteur adorable de notre existence et comme le magnifique dispensateur de tous les biens de la vie; il est, outre cela, le juste et le saint gouverneur du monde; et cette relation l'engage, par tout l'intérêt de sa gloire, à soutenir la majesté de son empire. Lors donc qu'il donne des lois au genre humain, et qu'il attache à ces lois une sanction de peine ou de récompense, dans la vue de se faire obéir, il n'est non plus permis de croire qu'il ne se propose que de nous effrayer par de frivoles menaces, que de supposer qu'il ne songe qu'à nous amuser par de vaines promesses. Dans les sociétés humaines, il est également nécessaire que le magistrat récompense et punisse : l'honneur et la sûreté du gouvernement le demandent. Il faut que la vertu soit encouragée, afin d'animer le sujet à faire tout ce qui contribue au bien public; il faut aussi que le vice soit réprimé, de peur que l'impunité ne traîne à sa suite le mépris total des lois et de l'autorité souveraine.

Je ne veux pas dire que, dans l'exercice de sa domination, Dieu soit précisément astreint aux règlements politiques des hommes. Je souhaite seulement qu'on me passe la vérité de cette maxime : *Que rien n'est impossible à Dieu, que ce qui implique contradiction.* Or, dans la nature des choses, il n'implique point contradiction que le pécheur soit puni. Ce peut être une perfection de faire grâce où la peine a été méritée; mais ce ne peut être une imperfection d'infliger la peine où elle a été encourue par la transgression d'une loi très-juste et bien connue.

Il est vrai que l'idée de la bonté souveraine de Dieu a quelque chose de plus doux et de plus agréable, lorsqu'on la considère uniquement en elle-même, en faisant abstraction d'une justice et d'une sainteté infinies, et mettant à part tous les attributs qui nous étonnent ou qui nous épouvantent. Cependant ces attributs sont essentiels en Dieu comme les autres. L'en dépouiller, ce n'est pas concevoir Dieu tel qu'il est, c'est nous faire un être d'imagination. Si sa charité doit être inépuisable et sans bornes, il faut aussi que sa justice soit impartiale et étroite. L'un et l'autre étant également vrais, nous ne devons pas séparer l'un de l'autre dans les systèmes que nous voulons fonder là-dessus.

SECTION XXXIV. — *Enfin, quand le chrétien devrait être puni pour avoir cru à un imposteur, son châtiment ne saurait être aussi rigoureux que celui que le déiste doit craindre.*

Passons à la troisième et dernière considération générale que nous avons promise pour répondre à l'objection du déiste. Il prétend, qu'à nous supposer dans l'erreur, nous avons tout à craindre de la justice de Dieu dans une autre vie, et que, par conséquent, le danger est égal et pour nous et pour lui. Nous avons déjà vu que le péril que nous

courons, à cet égard, ne le met à couvert de rien, et que, d'ailleurs, il ne bâtit sur aucun fondement qui ait la moindre apparence de solidité. Disons enfin qu'il est absolument faux que le danger soit égal entre nous par rapport au jugement de Dieu, dans la supposition proposée. Nous soutenons que, *s'il se trompe, il a sans comparaison plus à appréhender que nous, en cas que nous soyons dans l'erreur.*

On veut que ce soit un crime de croire en Jésus-Christ s'il est un imposteur, et l'on veut aussi que ce crime ne puisse rester impuni. On n'en donne pourtant point de raisons. Mais n'importe. Le déiste le dit, et quoiqu'il parle en l'air et sans preuves, nous consentons à l'en croire. Nous pouvons lui faire cette grâce sans que notre cause en souffre, et sans que la sienne en devienne meilleure. Au contraire, elle n'en sera que plus mauvaise, et, s'il était sage, il n'aurait pas dû toucher cette corde.

SECTION XXXV. — *Le déiste, qui pèche contre la religion naturelle et contre la religion révélée, doit porter la peine dénoncée séparément par l'une et par l'autre.*

Pour commencer la comparaison du danger, nous entamerons par celui que court le déiste, en cas que la résurrection de Jésus-Christ soit certaine. Il est clair alors que *l'incrédule pèche contre les deux religions naturelle et révélée, et que la grandeur de sa peine doit être proportionnée à l'offense.*

Quelque faible que soit l'idée que le déiste se fait de la loi de nature, il doit savoir que l'Evangile, qui laisse à cette loi sa distinction spécifique, l'a munie du sceau d'une autorité divine, en l'incorporant, dans le même volume, avec celle de Jésus-Christ. Si la Bible est un livre divinement inspiré, la loi naturelle, qui obligeait déjà indépendamment de cette inspiration, acquiert un nouveau degré de force et d'autorité; et comme rien n'en peut dispenser le déiste, il n'est rien qui puisse excuser le mépris qu'il en fait. Que sera-ce donc de la révélation évangélique elle-même; de cette dispensation d'un ordre si supérieur, qui renferme tant de dogmes et tant de devoirs de la dernière importance pour la gloire de Dieu et le bonheur du genre humain? Si, au lieu de recevoir respectueusement cette religion comme de la main de Dieu qui nous l'a donnée; si, au lieu de se soumettre fidèlement à sa discipline, on la traite indignement de fraude et d'imposture; on se moque de ses menaces; on rit de ses préceptes; on badine de ses mystères les plus augustes, n'est-ce pas ajouter le plus grand des crimes à ce qui n'était déjà que trop criminel? Les péchés commis contre la nature méritent certainement de très-grandes peines, et ceux que l'on commet contre l'Evangile doivent sans doute en mériter d'aussi rigoureuses. Se boucher les oreilles à la voix de la raison, c'est un crime bien honteux et bien noir; mais fermer les yeux au brillant éclat d'une révélation qui nous présente les plus vives lumières, c'est quelque chose de si atroce, qu'on ne conçoit point de châtiments trop sévères pour punir ce mépris. Quel doit donc être le sort de ces indignes hommes qui joignent ces deux crimes ensemble? La jonction des peines, que la nature et que l'Evangile dénoncent séparément, ne sera-t-elle pas leur partage infaillible?

Que cet objet est triste! qu'il est effrayant! Le déiste peut encore prévenir ce malheur. Il en a le temps, s'il daigne en profiter. Nous l'y exhortons de toute notre âme, et nous nous croyons obligés, pour son bien, de lui exposer, avec la dernière franchise, toute la grandeur du danger.

SECTION XXXVI. — *Au lieu que le chrétien, s'il se trompe, ne pèche que contre la loi de la nature, et ne sera jugé que par elle.*

D'un autre côté, si l'Evangile n'est pas de révélation divine, le chrétien trompé n'est responsable qu'à la seule loi naturelle. L'obligation de vivre conformément à sa religion est nulle en soi, dès que cette religion est fausse, et Dieu ne s'en fera pas une règle dans le jugement à venir. Si Jésus-Christ ne fut qu'un imposteur, ses disciples n'ont de loi divine que celle de la nature et de la conscience; et dans la grande journée il ne sera question, par rapport à eux, que de savoir s'ils en ont rempli les devoirs avec toute la fidélité convenable. C'est à quoi se doit terminer l'examen du Juge suprême. L'erreur où le chrétien sera tombé en professant l'Evangile; les suites de cette erreur dans le culte et dans le service divin; le crime même d'avoir transgressé les préceptes d'une fausse religion que l'on croit être vraie, tout cela, dis-je, ne sera décidé devant Dieu que par le droit naturel et la conscience. On en voit les raisons. L'Evangile, que nous supposons ici d'invention humaine, ne peut diriger Dieu lorsqu'il jugera les hommes, et c'est proprement et immédiatement au tribunal de la loi de la nature qu'appartient la décision de tous les cas proposés. Tous ces cas différents se rapportent à l'usage que nous sommes obligés de faire de notre raison, et se réduiront à cette question générale, *si le chrétien s'est conduit en créature intelligente et libre?*

En effet, quand une doctrine nous est proposée comme de révélation, notre premier devoir, et notre devoir indispensable, est d'examiner les caractères de divinité qu'elle porte. Mais lorsque, sur la conviction de sa conscience, un homme a reçu, comme céleste, cette religion, il est obligé d'y conformer sa conduite quand même il serait dans l'erreur sans le savoir; et tant que sa conviction subsiste, il abuserait de sa conscience et de sa raison, s'il ne s'y conformait pas; parce qu'il renverserait l'ordre établi de Dieu dans le monde des intelligences, et qu'il résisterait à la lumière que le Créateur nous a donnée pour nous servir de guide et de règle; par conséquent ce ne sera que le tribunal de la conscience, de la nature et de la raison qui nous jugera; par conséquent, en supposant la fausseté de la religion chré-

tienne, les chrétiens n'ont de peines à craindre que celles que porte la loi naturelle. Cette situation n'est pas à beaucoup près si effrayante que celle des déistes, qui, supposé la vérité du christianisme, seront tout à la fois punissables, et par la nature et par l'Evangile.

SECTION XXXVII. — *La noirceur du déisme est aggravée par des circonstances extrêmement odieuses.*

Contre quelque loi que pèchent le chrétien et le déiste, *il y a dans l'incrédulité du dernier des caractères aggravants et odieux, qu'il ne peut jamais y avoir dans la crédulité de l'autre.* Qu'on juge par là qui des deux court le plus grand danger.

Nos déistes n'ont pas besoin que je leur explique ce que c'est que ces caractères aggravants que je donne à leur incrédulité. Ils n'ont qu'à mettre la main sur la conscience, elle leur en dira plus que moi. Ils savent toutes les indignités qu'ils ont dites et faites contre l'Evangile de Jésus-Christ. Rien n'a échappé aux traits de leur malignité. La naissance de notre Sauveur, sa vie, sa mort, sa résurrection, son ascension, l'envoi du Saint-Esprit, l'inspiration des apôtres, les miracles du maître et des disciples, tout a fourni matière à messieurs nos prétendus beaux esprits. Sur quelques-uns de ces points leur malicieuse haine a peut-être passé celle des *scribes* et des *pharisiens;* et j'ose dire qu'en des Etats chrétiens, Jésus-Christ a souffert tout autant pour le moins que chez la nation qui le mit à la croix. Les *Juifs* qui l'y firent périr ne purent commettre qu'une seule fois ce crime énorme, et dans nos villes, c'est tous les jours, et presque à toute heure qu'on le crucifie et qu'on le charge d'opprobre. Les *mahométans,* qui lui donnent par respect les glorieux titres (1) de *parole* et de *vertu de Dieu,* frissonneraient d'horreur d'entendre de quelle manière il est traité par certaines gens qui ont été baptisés en son nom. Malgré la différence des deux religions, le faux prophète a donné à ses sectateurs tant d'estime et de vénération pour notre Jésus, que s'ils étaient témoins des affronts que lui font des chrétiens, ils se croiraient obligés de venger son honneur. Il est sûr au moins que ses ennemis n'oseraient en parler parmi les *mahométans*, comme ils le font entre eux. Chose étrange, que des *Turcs*, que des *Sarrazins*, que des *Maures*, et que d'autres peuples qu'il nous plaît de nommer barbares, fassent la leçon sur cet article, à des hommes qui prennent le nom de chrétiens !

Que les déistes daignent y faire attention. S'ils sont dans l'erreur, tout cela leur sera porté en compte, outre celui qu'il faudra rendre pour l'erreur elle-même. La faute d'avoir pris une révélation pour une imposture, et Jésus-Christ pour un fourbe, ne sera pas la seule qui leur soit imputée. C'en est une autre bien noire que cet esprit de cruel acharnement, de satire aigre et de sanglantes railleries, dont ils poursuivent la personne, les actions et la religion de Notre-Seigneur. Peu contents de nier eux-mêmes la divinité de l'Evangile, ils ont répandu leurs préjugés avec le tour le plus malin et le plus flétrissant qu'ils ont pu leur donner; ils ont soufflé leur venin dans tout autant de cœurs qu'il leur a été possible, et s'il ne dépendait que d'eux, toutes les bouches s'exhaleraient en blasphèmes contre le Christ que nous adorons. Y a-t-il aucun procédé qui puisse être plus infâme et moins digne d'excuse? Si l'on est simplement d'un autre avis, à quoi bon tant de fiel, tant de malignité, tant de mouvements inquiets ? Et si le sentiment que l'on suit est faux, n'est-il pas évident que toutes ces manières aggravent l'erreur?

Ce même reproche ne peut être fait aux chrétiens dans la supposition qu'ils se trompent. Leur erreur n'a point ces odieux caractères. Ce n'est tout au plus qu'un zèle qui porte à faux, et qu'une dévotion mal placée. Chez eux point d'insultes qui soient faites au ciel, point de sentiments injurieux pour l'Etre suprême.

Comparons la nature des crimes. Si la résurrection de Jésus-Christ est fausse, les chrétiens ont rendu les hommages divins à un objet qui ne les méritait pas. Si la résurrection de Jésus-Christ est vraie, les déistes ont refusé leur culte à celui qu'ils devaient adorer. Nous appellerons la faute des premiers idolâtrie, et quel nom donnerons-nous à celle des autres? Est-ce moins que blasphème de traiter d'imposteur le Fils et l'envoyé de Dieu? Que l'on oppose crime à crime; celui des déistes est d'une noirceur à faire pencher d'abord la balance. Que l'idolâtrie égale en soi le blasphème, à la bonne heure; mais les affronts, les outrages qui accompagnent le dernier lui donnent un rang, en font un ordre de crime tel, qu'il ne se peut rien imputer de semblable aux chrétiens.

N'en déplaise aux déistes, nous nous croyons donc en plein droit de soutenir que les suites de leur erreur doivent être incomparablement plus dangereuses et plus funestes que celles de la nôtre.

SECTION XXXVIII. — *L'intérêt présent est si contraire au chrétien et si favorable au déiste, que, qui que ce soit des deux qui se trompe, le juge du monde ne les traitera pas avec une égale sévérité.*

Faisons une autre réflexion là-dessus. Si la religion de Jésus-Christ est fausse, il me paraît qu'un homme qui la professe de bonne foi, n'y gagne rien pour le monde, il me paraît même qu'il y perd beaucoup du côté des plaisirs et de la liberté. Le déisme y est certainement sur un autre pied. C'est le bon parti pour cette vie, et quand on veut avoir tout autant de religion qu'il en faut pour n'en être point incommodé, c'est celle-là qu'on doit prendre. Que l'on prononce sur

(a) ELMACIN, *Hist. Sarac.*, cap. VII, p. 5. *Edit. Lugd. Batav.*

ce simple exposé. Toute la compassion des arbitres sera sans doute en faveur du chrétien. Son erreur l'a rendu le plus malheureux sur la terre. Il est donc sans comparaison plus à plaindre, il est plus digne de pitié à cet égard, devant le juge de l'univers, que ne le peut être un déiste qui a su très-bien profiter du mépris d'une révélation dont il se sentait trop gêné.

SECTION XXXIX. — *La grande conclusion de toutes ces réflexions, c'est que rien n'importe plus au déiste que d'examiner, de son plus grand sérieux, le dogme de la résurrection de Jésus-Christ.*

Je conclus de toutes les réflexions qu'on vient de lire, qu'il importe de tout aux uns et aux autres, d'examiner, avec tout le soin possible, qui des deux est le mieux fondé dans le parti qu'il a pris, ou le déiste qui prétend que l'Evangile est une imposture, ou le chrétien qui l'embrasse comme une révélation.

Tenons pour une maxime certaine, que nous serons punis de la mauvaise conduite que nous aurons tenue en ce qui concerne le salut, que nous en serons punis, dis-je, à proportion du soin que nous aurons pris dans les recherches de la vérité, tant pour acquérir les lumières qui nous manquent, que pour faire un usage raisonné des lumières acquises. C'est à quoi conduisent les lois éternelles de justice et d'équité que doit observer, dans le jugement qu'il fera des créatures intelligentes, l'Auteur de la nature qui est lui-même essentiellement la justice absolue et la raison souveraine.

Il s'ensuit que ce tribunal auguste ne doit être plus redoutable pour personne que pour les gens qui auront le moins examiné les choses; qui en auront tiré les conséquences les moins claires et les moins naturelles; qui se seront le plus écartés de toutes les méthodes que suit universellement le genre humain quand il raisonne, et qui n'auront fait ces écarts que pour croire, bon gré malgré, ce qu'ils ne devaient pas croire, ou que pour ne pas croire, en dépit du bon sens, ce qu'ils devaient croire s'ils l'eussent suivi.

De ceci nous tirons le corollaire suivant : *Si le chrétien est plus excusable devant le tribunal de Dieu, d'avoir cru la résurrection de Jésus-Christ, supposé qu'elle soit fausse, que le déiste ne le sera de ne l'avoir pas crue, supposé qu'elle soit vraie; il faut encore que le déiste qui a rejeté la résurrection de Jésus-Christ, supposé qu'elle soit vraie, ait à essuyer des châtiments plus rigoureux que le chrétien qui a pris ce fait pour certain, quelque faux qu'il pût être.*

Que reste-t-il donc à nos incrédules que de faire le plus sérieux examen des motifs qui les portent à nier la résurrection de Jésus-Christ; de comparer les raisons qu'ils en ont avec celles que les chrétiens allèguent de leur créance; et de prendre garde surtout à ne pas plus s'écarter de toutes les règles du bon raisonnement, en donnant la négative à ce fait, que ne le font les personnes qui tiennent pour l'affirmative? On vient de les en avertir. S'ils négligent ces précautions, le danger qu'ils courent croît pour eux à proportion de ce que leur procédé sera moins raisonnable. S'il se trouve, après un mûr examen, que les chrétiens qui croient la résurrection de Jésus-Christ se fondent en cela sur des principes qui sont sûrs, qui sont reconnus pour tels par toute la terre, et qu'admet la raison dégagée de tous préjugés, il n'est pas possible que les déistes aient pour eux des principes de la même nature, et par conséquent leur incrédulité les expose sans ressource au plus grand des malheurs, s'ils y persévèrent.

Qu'ils y pensent donc de bonne heure; qu'ils apportent à cette discussion la plus grande candeur; qu'ils y apportent infiniment plus de zèle et d'application qu'ils n'en donnent aux pures recherches de la philosophie. Il s'agit d'une vérité de toute autre importance que ces découvertes dont ils tirent ordinairement tant de gloire, et qui leur font tant d'honneur dans la république des lettres.

J'espère que le traité suivant leur pourra être de quelque utilité, pourvu qu'ils veuillent mettre les préjugés à part, et qu'ils agissent en gens qui n'ont que la vérité en vue et qui sentent combien il leur importe de la trouver sur cette matière.

Seconde partie.

CONTENANT LES PRINCIPES GÉNÉRAUX SUR LESQUELS LE DOGME DE LA RÉSURRECTION DE JÉSUS-CHRIST EST FONDÉ.

CHAPITRE PREMIER.

Où l'on définit et démontre en général la nature des preuves que l'esprit humain est obligé d'admettre.

SECTION I. — *Idée abrégée de toute cette matière.*

Jusqu'ici nous n'avons travaillé qu'à préparer les esprits à notre dessein principal, en tâchant de convaincre tout le monde de quelle importance il est, pour le fidèle et pour l'incrédule, d'examiner ce sujet avec le plus grand sérieux. A présent, nous allons exposer au déiste le *principe* dont nous nous proposons de faire usage pour démontrer que la résurrection de Jésus-Christ est d'une certitude à n'admettre aucun doute.

Ce principe n'est autre chose, en général, que la preuve qui résulte des faits, et de laquelle on doit conclure, avec autant de clarté que de justesse, la vérité de cette résurrection.

Je pose d'abord ces deux propositions générales : 1° La résurrection de Jésus-Christ est fondée sur des preuves de fait, *qui mettent dans l'obligation d'y reconnaître une entière certitude tous les hommes* à qui ces preuves sont dûment exposées, et qui sont capables de les peser en bonne et saine logique.

De cette première proposition, je passe à l'idée des perfections souveraines de Dieu, que les déistes font profession de reconnaître et d'adorer ni plus ni moins que les chrétiens, et je dis : 2° qu'il est absolument *impossible* que l'Etre suprême, dont la providence toute sage et toute bonne préside à tous les événements, et prend un soin particulier de ce qui se passe parmi les créatures intelligentes, qu'*il est*, dis-je, *impossible que Dieu permette jamais qu'un mensonge grossier ait des preuves de vérité qui soient d'une nature à mettre ces créatures intelligentes dans l'obligation indispensable de le croire.*

SECTION II. — *Méthode qu'on observera pour développer la preuve de l'Evangile tirée de la résurrection de Jésus-Christ.*

De ces deux propositions, je me croirai fondé à tirer ma conclusion générale, qui ne me paraît pas moins forte que claire. Car si la résurrection de Jésus-Christ est accompagnée d'une preuve de cette nature, et si les perfections de Dieu ne lui permettent point d'appuyer d'une telle preuve quelle illusion que ce soit, il s'ensuit avec évidence que la *résurrection de Jésus-Christ n'est pas une illusion*, ou que cette résurrection est indubitablement arrivée. Le raisonnement ne peut être contesté quand on croit que Dieu est un être tout vrai, tout juste et tout bon. Les déistes nous assurent que c'est là l'idée qu'ils se font de l'Etre suprême. S'ils ne dissimulent point leurs sentiments, ils doivent nous accorder que, la résurrection de Jésus-Christ étant un mensonge, il serait impossible que l'Etre suprême eût permis que cette fausseté eût été revêtue d'une évidence de telle nature, que les hommes se trouvassent dans l'obligation indispensable d'y acquiescer.

Voilà mon plan, et voici en peu de mots la conséquence d'usage que je presserai. C'est que, si j'ai prouvé mes deux propositions d'une manière solide et convaincante, les déistes seront obligés, ou de mettre bas le masque, et de se réfugier dans l'indigne classe des incrédules, qui nient l'existence et les perfections de Dieu, ou de recevoir pour vraie la résurrection du Sauveur, et de nous fournir par là l'occasion de nous réjouir avec eux d'une conversion si heureuse.

Afin de procéder méthodiquement, il faut faire quatre choses :

1° Définir la nature des preuves dont l'évidence oblige nécessairement à y acquiescer tout homme qui est capable de la sentir quand elle lui est présentée avec toute la force et dans tout le jour convenables.

2° Démontrer qu'une preuve accompagnée d'une évidence de cette nature, met dans l'obligation actuelle et nécessaire d'y acquiescer, tout homme qui est capable de la sentir, et à qui elle est dûment présentée.

3° Montrer l'impossibilité qu'il y a que la Providence favorise l'imposture en l'appuyant d'une évidence semblable, ou ce qui revient à la même chose, en permettant qu'elle en soit appuyée.

4° Enfin il faut faire voir que la résurrection de Jésus-Christ est fondée sur une preuve qui a tous les caractères et toutes les conditions de l'évidence qui met l'entendement humain dans la nécessité indispensable d'y acquiescer.

Les trois premières propositions feront le sujet de cette seconde partie, et je destine toute la troisième à la dernière.

SECTION III. — *Ce que c'est qu'on peut appeler en ceci une preuve évidente.*

Commençons par la définition des termes. Qu'est-ce qu'une preuve évidente dans le sujet que nous traitons ? Voici ce que j'entends par là.

J'appelle une preuve évidente celle qui, étant pesée avec *impartialité* et dans toutes les *règles de la droite raison*, est telle que non-seulement elle *l'emporte sur toutes les objections* les plus fortes et les mieux exposées ; mais qu'encore l'*esprit ne peut la désavouer* sans être nécessairement forcé d'admettre des conséquences qui sont fausses et absurdes au jugement de toute la terre, et que la personne même ne peut digérer lorsqu'elle les examine de sang-froid, n'y ayant pu tomber qu'à l'aide de quelques sinistres moyens qui ont entraîné l'esprit contre ses propres lumières. C'est-à-dire, qu'en pesant dans de justes balances les raisons pour et contre, les premières suffisent pour obtenir de l'esprit tout l'acquiescement, dont est susceptible le fait proposé, et que les dernières ne sont point d'un ordre à pouvoir détruire ou affaiblir les précédentes ; de sorte qu'en bonne logique, et mettant à part tout sophisme, tous préjugés et toute violence au sens commun, on peut conclure que la chose est réellement ce que nous en dit la preuve donnée.

Disons la même chose en moins de mots. Toute preuve qui, dans un cas donné, fournit tous les *moyens clairs et naturels* de *conclure nécessairement*, et de lever toutes les difficultés possibles, de manière qu'en tout autre cas semblable, il n'est point d'homme qui n'en fût entièrement satisfait ; cette preuve, dis-je, est d'une nature à mettre dans l'obligation d'y acquiescer toute personne qui en est bien informée et qui est capable de bien raisonner.

SECTION IV. — *Cette évidence n'est point une démonstration proprement dite.*

La définition de cette preuve, telle qu'on vient de la lire, mérite quelque éclaircissement, que nous allons donner.

1. Nous remarquons d'abord que l'évidence que nous lui attribuons *n'est point celle d'une rigide et parfaite démonstration*, à prendre la démonstration dans le sens des logiciens et des mathématiciens. Il est vrai que la démonstration exacte doit avoir toutes les qualités spécifiées dans la section précédente. Cependant toute preuve qui les a n'est point une démonstration parfaite, parce que cette dernière exige, de sa nature, certaines conditions singulières qui ne conviennent point à quelques autres espèces de preuves dont l'évidence ne laisse pas que d'être telle que je viens de le dire.

SECTION V. — *La conviction qui la suit n'est donc ni si claire, ni si nécessaire que l'est celle des démonstrations de géométrie.*

J'avoue donc, 2. que *l'évidence des preuves* que j'ai définie, *ne rend l'acquiescement de l'esprit ni si nécessaire, ni si inévitable que le peut faire une démonstration proprement dite.*

J'aurai bientôt lieu de m'étendre sur les diverses impressions que font sur l'esprit les démonstrations et les preuves d'une autre nature. En attendant, on doit poser pour maxime constante, qu'*il est des preuves qui nous obligent à l'acquiescement, quoiqu'elles ne nous l'arrachent pas*, et pour le dire avec les philosophes, qu'*elles ne nous y contraignent point.* On sait de quelle contrainte ceci doit s'entendre. Personne n'ignore ce qui se passe dans l'entendement lorsqu'on lui offre une démonstration complète. L'évidence est irrésistible. L'esprit ne peut plus supporter de doute et se sent entraîné par une force supérieure qui le détermine invinciblement. C'est peu qu'il ne puisse former la moindre opposition; il ne saurait même demeurer dans l'équilibre. Il faut qu'il acquiesce, quand ce serait même contre son penchant. Cela vient de la nature spécifique de ce qui s'appelle démonstration. Elle résulte de certaines vérités, qui étant profondément gravées dans notre esprit, s'accordent si parfaitement avec ses idées, qu'elles le pénètrent d'abord, et qu'il s'y rend avec autant de promptitude que de facilité.

Il est d'autres preuves dont les principes, d'ailleurs très-conformes à la raison, ne lui sont pourtant pas si étroitement alliées; ce qui fait qu'elles ne s'insinuent ni si aisément, ni avec le même succès. Elles laissent plus de lieu au doute et à l'examen. Il faut en chercher les rapports, les liaisons et les conséquences. La discussion est incomparablement plus courte, ou plutôt il n'y en a point du tout à faire dans les démonstrations; parce que les principes qui y sont tous naturels s'arrangent d'eux-mêmes et sont enchaînés l'un avec l'autre.

Quoi qu'il en soit, ces autres preuves ont assez d'évidence, je ne dirai pas pour persuader, car ce n'est pas de quoi il s'agit, mais pour mettre l'esprit dans l'obligation de l'acquiescement. Elles ne maîtrisent pas l'esprit, à la vérité; elles ne le nécessitent point comme les démonstrations. Cependant la suite des principes et des conséquences y est si bien liée, qu'il est absolument de notre devoir et de notre raison d'y souscrire. Or si elles peuvent aller jusque-là, elles nous imposent l'obligation de l'acquiescement, parce que nous sommes dans une obligation éternelle d'agir conformément à notre devoir et à notre raison.

SECTION VI. — *Cette preuve ne laisse pas que d'être d'une évidence qui oblige à l'acquiescement.*

Dans les deux considérations précédentes, nous avons vu ce que la preuve dont il s'agit n'est point. Voyons à présent ce qu'elle est; et disons, 3. que cette preuve, telle que nous l'avons définie, est en général d'une *évidence* à mettre l'entendement d'une créature *raisonnable* dans *l'obligation d'y acquiescer*, dans tous les cas où le témoignage des sens et la démonstration proprement dite lui manquent.

J'accorderai, si l'on veut, qu'il n'est point de preuve inférieure à celle-ci, en degré d'évidence, qui suffise pour mériter un acquiescement entier, et qui puisse être en droit de faire loi pour une créature douée de raison. Une évidence moins forte et moins claire rend les choses probables; elle les rend même croyables; mais elle n'impose point d'obligation; elle ne fait point qu'il soit, à la rigueur, juste et nécessaire d'acquiescer à la vérité proposée. La raison en est que rien ne peut fonder l'entier acquiescement de l'esprit, que ce qui est capable d'en bannir toutes les inquiétudes de doute. Or il ne faut pas moins pour cela que des preuves solides et claires, qui soutiennent toute sorte d'examen, et qu'aucune objection raisonnable ne puisse ébranler.

CHAPITRE II.

Où l'on fait voir qu'une preuve de la nature de celle qui a été définie, met les hommes dans l'obligation d'y acquiescer, et qu'ils ne peuvent la rejeter sans se rendre coupables.

SECTION I. — *Trois considérations générales sur la nature de l'homme fondent cette obligation d'acquiescement.*

La seconde chose que nous avons à faire est de montrer qu'une preuve telle que nous l'avons définie oblige la conscience et ne peut être rejetée sans crime. Nous tirerons nos arguments de deux sources. La *constitution* même *de la nature humaine* nous ouvrira la première, et nous trouverons la seconde dans *la soumission* que nous devons de *plein droit* à l'*évidence morale.* Ces deux chefs nous fourniront amplement de quoi convaincre les hommes de leur devoir sur cette matière.

Commençons par la constitution de notre nature, et, pour traiter utilement ce sujet, divisons-le en trois branches qui feront tout autant de propositions générales.

1. L'auteur infiniment parfait de notre existence *a dû*, en nous créant *raisonnables, avoir établi* certain ordre ou certaine *loi* qui

serve de *règle aux actes* et aux opérations *de l'esprit*, de telle manière que cet esprit soit *obligé de s'y conformer* dans l'exercice de ses facultés, à proportion des divers motifs qui lui en sont offerts. De cela même qu'il nous a créés pour agir raisonnablement, il ne peut avoir manqué de nous y déterminer naturellement par une impression convenable à la fin de notre existence, et par conséquent ce qui nous y porte n'est point l'effet de l'art, de l'éducation, de l'exemple ou de la coutume.

2. Il est pourtant en *notre pouvoir* de *renverser cet ordre* naturel, et d'agir *contre l'obligation* que Dieu nous avait imposée.

3. Enfin à juger du *dessein primitif* de *Dieu* par la faculté qu'il nous a donnée, et que nous nommons l'*entendement*, on peut conclure qu'*il est non-seulement de l'ordre, mais encore de devoir absolu*, qu'une créature intelligente et raisonnable *acquiesce à l'évidence* que j'ai définie, et qu'elle reçoive pour vraies les propositions où cette évidence se trouve.

De toutes ces considérations, il résultera nécessairement qu'une preuve de cette nature, quand elle est bien développée, ne peut nous permettre ni le doute, ni l'indifférence, et qu'au contraire elle nous impose également l'obligation et la nécessité de la recevoir.

SECTION II. — *En nous créant raisonnables, Dieu a dû donner des lois à notre entendement pour en régler les opérations.*

La première de ces trois propositions qu'on vient de lire dans la section précédente, servant de base à notre sujet, nous devons la mettre dans le plus grand jour et lui donner une juste étendue.

Je n'examine point si quelques déistes ou si tous ces messieurs la combattent en forme. Qu'ils le fassent ou non, cela ne me fait rien. Il suffit qu'elle soit de la dernière importance pour mon dessein et qu'elle ne soit pas si claire qu'on la puisse donner pour une de ces vérités qui se prouvent par elles-mêmes. N'y en eût-il que ces deux raisons, le détail où je m'engage ne sera pas inutile. D'ailleurs, si les gens à qui nous en voulons ont l'esprit de rire les premiers d'un doute grossièrement ridicule, on sait assez quelle est leur audace à chicaner sur toutes les choses que l'on peut nier sans une absurdité manifeste. Donnons donc ici tous les éclaircissements possibles. On les trouvera dans les considérations suivantes.

1. C'est *accuser Dieu*, sans détour, d'*imprudence* ou de *faiblesse*, que de supposer que *des êtres* qu'il a *formés* pour *certaines fins*, *n'ont pas reçu de lui les qualités requises pour remplir leur destination naturelle.*

Pour quelle fin, par exemple, est-ce qu'une créature que nous nommons raisonnable, peut avoir été faite ? De l'aveu de tout le monde, ce ne peut être que pour agir d'une manière intelligente et raisonnée conformément au rang qu'elle tient et à l'ordre où elle est placée. L'action suppose évidemment les qualités convenables. Ces qualités convenables en sont les principes, et ces principes quels peuvent-ils être que les dispositions originales qui nous portent à agir de telle ou de telle manière ? En un mot, dire qu'un être doive agir sans avoir ce qu'il faut pour l'action, c'est une contradiction dans les termes. Je demande donc si le Créateur aurait atteint le but qu'il s'est proposé en faisant l'homme ce qu'il est, à moins qu'à la simple capacité d'agir raisonnablement, il n'ait ajouté la faculté nécessaire pour agir de la sorte ? Il est certain que non, puisqu'il n'aurait pas fini son ouvrage. Considérons ici ce que font les gens sages. C'est peu que dans leurs productions ils aient un plan et des vues : leur plan et leurs vues ont toujours pour but principal de rendre leur travail utile à quelque chose ; et l'ouvrage ne sort point de leurs mains qu'il ne soit en état de produire l'effet qu'ils en attendent. La sagesse infinie en aura-t-elle moins fait ? Que serait une créature raisonnable, destituée des facultés nécessaires pour agir raisonnablement ? On ne saurait bien le dire. Ce serait un ouvrage manqué, un morceau fruste, une créature simplement ébauchée. Est-ce là ce qui peut sortir des mains d'un Dieu tout-puissant et tout sage, qui n'a pas besoin de revenir à ses productions pour les polir et qui ne fait rien qui du premier coup ne mérite l'admiration la plus réfléchie ?

SECTION III. — *Dieu ne peut avoir abandonné les hommes à eux-mêmes pour l'acquisition de la lumière qui doit éclairer et diriger leur entendement dans ses opérations.*

Passons à une seconde considération. C'est encore se faire d'*indignes* idées des *perfections souveraines de Dieu*, que de s'imaginer que nous ayant créés pour agir en êtres intelligents, il nous ait *abandonné le soin d'acquérir* les dispositions nécessaires pour agir de la sorte et ne nous ait donné pour cela que des *moyens très-incertains, très-méprisables et très-arbitraires*, tels que sont l'*éducation* la *coutume* et l'*exemple*.

En effet, si ce soin nous était abandonné, ce qui s'appelle proprement l'*homme* serait notre ouvrage et non celui de la Divinité. Dieu n'en aurait fourni que la matière, et la forme n'en viendrait que de nous. Que l'on y fasse attention. Ce qu'il y a de plus beau dans l'homme, ce qu'il y a de plus excellent et de plus admirable, c'est cette intelligence qui diversifie ses opérations en tant de manières si nobles et si relevées. Quand on pense qu'au milieu de ces opérations si diverses, l'entendement se porte toujours au *vrai*, comme la volonté se porte toujours au *bon*, et que c'est de là que dépendent tout la gloire et tout le bonheur de notre nature, croit-on de bonne foi que ce soit l'instruction ou l'imitation qui nous y forment ? Nous donneraient-elles ce penchant au *vrai* et au *bon*, si nous ne l'avions pas originairement en nous-mêmes ? Il y aurait plus que de la témérité ; il y aurait de l'impiété à s'imaginer que l'auteur de notre existence ne nous ait donné de lumières que celles que d'autres peuvent nous communiquer par les règle

de l'art ou que celles que nous pouvons acquérir par nos soins. Pour peu que l'on considère l'impertinence, la petitesse, les préjugés, la précipitation à juger, la partialité des jugements et la mauvaise logique qui a régné de tout temps parmi les hommes, peut-on concevoir, sans s'aveugler volontairement, que Dieu ait eu dessein de nous laisser à la merci les uns des autres! Entrant dans la vie pour la gloire de l'être immortel qui nous a faits et pour le bien de la société dont nous sommes les membres, ce que nous avons à y faire est trop important pour n'y avoir d'autres guides qu'un père, qu'une nourrice ou qu'un maître d'école.

SÉCTION IV. — *Si Dieu n'avait pas donné à notre entendement cette loi qui le dirige, il n'aurait sur nous aucun empire moral.*

Voici une troisième considération. Nier que Dieu ait donné des lois à l'entendement humain, *c'est*, d'une autre manière, *nier l'empire moral* de l'Etre suprême et supposer qu'il ne *gouverne* les hommes *qu'à la mode des êtres inanimés ou privés de raison.*

Si l'auteur de la nature n'a prescrit aucune règle à notre conduite, toutes nos actions lui doivent être d'une indifférence parfaite. Alors effectivement, les lumières et les penchants qui nous déterminent ne viennent absolument que des autres hommes, dont les leçons et l'autorité nous tiennent lieu de raison. Ainsi ce n'est point à Dieu que nous obéissons si nous faisons bien; et si nous faisons mal, ce n'est point encore un acte de rébellion contre lui. Qu'y a-t-il donc dans notre vertu qui puisse lui plaire et dans nos vices qui le puisse offenser? Quelle vertu même ou quel vice peut-il y avoir par rapport à lui dans les actions humaines ? S'il n'a point donné de lois, la différence du bien et du mal est détruite quant aux relations que nous avons avec l'Etre suprême, nous n'avons plus rien ni à craindre, ni à espérer de sa part. Plus de châtiments ni de récompenses dans cette vie. Plus de reconnaissance qui lui soit due pour les plus grandes faveurs temporelles, ni d'humiliation devant lui que nous doive inspirer le sentiment des plus vives douleurs de la vie. Quelque chose que nous fassions, cela ne le touche en aucune manière et ne doit point le toucher, puisqu'il n'a pas daigné nous prescrire ce que nous devions faire.

Voilà donc Dieu privé de tout empire sur les êtres intelligents, c'est-à-dire, sur la partie la plus noble des créatures. Le voilà du moins réduit à gouverner le monde par rapport aux hommes, de la même manière qu'il y gouverne les plus vils animaux et même les corps insensibles. Que d'aveugles (1) *épicuriens* aient avancé ce monstrueux paradoxe, à la bonne heure; mais que des gens à qui tant de nouvelles découvertes ont fait connaître l'existence et les perfections de Dieu, d'une manière tout à fait inouïe aux anciens philosophes; que des gens, dis-je, si éclairés viennent encore à se réfugier dans le système d'*Epicure,* c'est ce qui nous paraît horrible.

Permis pourtant aux déistes, s'ils le trouvent à propos, de se faire une divinité si bizarre et si folle; mais qu'ils me permettent en même temps de leur dire qu'une telle divinité ne me paraîtra jamais mériter mon culte et mes adorations. J'ajouterai même que ces messieurs ne doivent pas être ce qu'ils se débitent, s'ils se forment de Dieu des notions qui le rendent si méprisable; car enfin, quand on raisonne philosophiquement sur les attributs nécessaires du premier Etre, on peut démontrer, à la rigueur, que ces notions renferment une impossibilité absolue.

SECTION V. — *Dieu ne peut qu'avoir donné cette loi au premier homme en le formant.*

Je n'ai plus qu'une quatrième considération à faire qui ne sera même qu'une question adressée aux déistes. Elle regarde le premier homme, et de quelque manière que ces messieurs y répondent, je me trompe fort s'ils en sortent à leur honneur.

Je suppose d'abord que l'existence d'un premier homme est une affaire sans contestation entre nous, et qu'ils conviennent que le genre humain n'a pas toujours été ce qu'il est par une éternité de générations successives. S'ils me disputaient ce point, ils seraient autres que je ne me les figure. D'ailleurs cet article n'est pas singulier à la religion chrétienne, autrement je me garderais bien de le proposer que muni de bonnes preuves. Moïse n'est pas le seul qui donne aux hommes un commencement et un père commun. Les poëtes païens (1) ont fait comme lui, et je compte que cette autorité sera décisive pour les beaux esprits avec qui je raisonne. Peuvent-ils même trouver mauvais que je saisisse cette occasion pour leur faire observer que ce que les poëtes et plusieurs autres auteurs, dont ils embellissent fort leurs ouvrages, ont dit à ce sujet, est visiblement copié de Moïse; de Moïse, dis-je, le plus ancien historien qu'il y ait au monde. C'est ce que saint Justin martyr a très-bien prouvé aux gentils dans le même discours (2) où il éta-

(1) Lucrèce dit lib. I, v. 37: « Il faut nécessairement que tout ce qui est Dieu jouisse d'une paix éternelle et parfaite; qu'il ne s'embarrasse point de nos affaires, et qu'il s'en tienne fort éloigné. Car, exempt de douleur, et à couvert de tous maux, riche de ses propres biens, et n'ayant aucun besoin de nous, nos services ne le flattent non plus que nos mépris ne l'irritent. »

Ce sentiment d'*Epicure* est exprimé à peu près dans les mêmes termes par CICERON, lib. I. de Nat. Deor. « Ainsi *Epicure* a eu raison de dire, que ce qui est éternel et heureux ne prend de chagrin ni n'en donne, et par conséquent n'est susceptible ni de colère, ni d'amour, parce que tout ce qui en est susceptible porte un caractère d'imperfection. »

(1) LUCRECE l'a fait, liv. V. v. 325, etc.: « Si le ciel et la terre n'ont pas eu de commencement, et s'ils sont éternels, d'où vient que les poëtes n'ont chanté rien de plus ancien que la guerre de Thèbes ou que celle de Troie »? [L'auteur ajoute à cette citation, d'autres passages tirés de *Virgile*, d'*Horace*, d'*Ovide*, d'*Hésiode*, d'*Homère*, d'*Orphée*, et de *Sophocle*. Mais, outre qu'il ne donne que les premières paroles des endroits qu'il indique, cette ostentation de lecture me paraît ici assez mal placée, parce qu'il s'agit d'un point que personne n'ignore, pour peu versé que l'on soit dans les poëtes païens.]

(2) C'est dans sa *Parænèse*, ou exhortation aux gentils

blit avec la même clarté que les écrits de ce saint homme (1) précèdent, dans l'ordre du temps, tous leurs historiens, tous leurs législateurs, tous leurs poëtes et tous leurs philosophes.

Encore un coup je n'insisterai point là-dessus. Tout ce qui m'importe à présent, c'est que l'on m'accorde un premier homme. Ni la manière de sa création, ni le nombre des siècles qui se sont écoulés depuis le moment de son existence, ni le nom qu'il porta ne font rien à la chose; seulement je remarque en passant qu'un oracle païen, cité par saint Justin, martyr (2), donne à ce premier homme le même nom d'Adam qu'il a dans les écrits de Moïse.

Je viens à ma question, la voici : *Le premier homme fut-il créé ou non avec les dispositions et le penchant de faire usage de ses facultés intellectuelles, à proportion des motifs raisonnables qui s'en présenteraient?* Proposons la même chose d'une autre manière : *Le premier homme reçut-il ou ne reçut-il point du Créateur une loi, gravée dans sa raison, pour fixer l'usage qu'il en devait faire?*

Si l'on me répond que non, je reviens à la charge, et je demande encore d'où vinrent donc au premier homme les principes et les dispositions qui servirent de guide et de règle à sa raison? D'où les tira-t-il? si ce ne fut pas d'une impression naturelle, ou si l'on veut d'une loi innée, nous n'en pouvons absolument concevoir que trois autres sources : la *tradition*, l'*infusion* extraordinaire, ou l'*impression des objets* sur les sens. Or de ces trois moyens le premier était impossible, le second répugne à la sagesse divine, et le troisième est une vraie pétition de principe. C'est ce qu'on va voir dans les trois sections suivantes.

SECTION VI. — *L'omission de cet avantage n'aurait pu être suppléé dans le premier homme, ni par la tradition, ni par l'infusion.*

J'ai dit que le premier moyen était impossible, et la chose ne peut être plus claire. La tradition ne pouvait être une source d'instruction pour le premier homme, qui n'eut ni parents ni nourrices, ni maîtres de son espèce. Le renverrait-on à l'école des oiseaux, des bêtes à quatre pieds et des poissons; et ces animaux, destitués de raison, lui en auraient-ils fait des leçons?

Quant à l'*infusion* extraordinaire, on sent aussitôt combien elle contredit les idées que nous avons de la sagesse divine. Créer d'abord un être simplement raisonnable, et lui communiquer après coup les lumières qui doivent le conduire dans l'usage de sa raison, c'est faire à diverses reprises ce qu'un agent tout-puissant et tout sage a dû faire dès la première. La méthode des additions, pour perfectionner un ouvrage, marque toujours de l'ignorance ou de la faiblesse. Pourrions-nous sans crime attribuer ces défauts à Dieu? Ne sait-il pas ce qui peut donner à ses productions les agréments et l'utilité qui leur conviennent? Et s'il le sait, ne les leur donnera-t-il pas? Démêler d'un coup d'œil et prendre aussitôt la voie la plus simple et la plus courte pour exécuter de grands desseins, c'est un degré supérieur de prudence que l'on doit naturellement attendre de l'Être parfait. Il était sans comparaison plus abrégé et plus beau de faire d'abord l'homme aussi parfait qu'il le devait être, et par conséquent la chose infiniment plus digne de Dieu, que de commencer par en faire une masse susceptible de certaines modifications pour agir, et d'y revenir ensuite, de la retoucher par voie de correction pour y suppléer ce qui lui manquait.

SECTION VII. — *Le premier homme ne pouvait point s'instruire par la méditation sur les objets dont ses sens étaient frappés.*

Que dirons-nous enfin de l'*impression* des objets sur les sens, qui dut être l'unique moyen de diriger la raison du premier homme, s'il n'y eût point eu d'impression naturelle? Les œuvres visibles de Dieu, qui s'offrent à ses yeux, donnent de l'exercice à son entendement, et à force de contemplation sur les merveilles de la nature, il contracte l'habitude de raisonner. C'est là l'idée que nous attachons à ce dernier moyen, et nous soutenons qu'elle contient une pure pétition de principe, puisqu'elle suppose une règle et des principes de raisonnement qui sont antérieurs aux observations que le premier homme pouvait faire. Qu'est-ce qu'une méditation dans laquelle il n'entre ni réflexion ni pensée? Mais peut-on réfléchir sur les objets, peut-on en raisonner en soi-même à moins qu'il n'y ait une loi établie, en vertu de laquelle on est obligé de conclure de telle ou telle manière? Présentez un million de mondes à un être doué d'intelligence, mais privé de toutes dispositions requises pour mettre cette intelligence en œuvre, le spectacle certainement ne lui donnera pas les dispositions qui lui manquent. Les objets feront impression sur les sens; à la vérité, les organes du corps en seront frappés. Mais ces objets s'arrangeront-ils d'eux-mêmes dans l'âme? s'y présenteront-ils en forme de pensées? s'y disposeront-ils de telle manière que la substance pensante qui les reçoit demeure entièrement passive et soit plutôt entraînée aux conclusions qu'elle ne les forme elle-même?

L'absurdité saute aux yeux, quelque idée qu'on se fasse de l'entendement humain. Que notre âme soit matérielle ou spirituelle, il n'importe en ceci, comme on le verra dans la section suivante.

SECTION VIII. — *Que l'âme soit matérielle ou spirituelle, l'impression des objets du dehors ne peut produire des pensées ou du moins former des conclusions.*

Commençons par la supposition de l'imma-

(1) A la page 62 de l'édition d'Oxford, 1700 : *Afin que vous sachiez que* Moïse, *le premier fondateur de notre religion, a été beaucoup plus ancien qu'aucun des vos sages, de vos poëtes, de vos historiens, et de vos législateurs, comme nous l'apprennent les histoires mêmes des Grecs.*»

(2) C'est à la page 128 du même ouvrage.

« *Le premier homme qu'il créa, et qu'il nomma Adam.* »

térialité de notre âme. Si cette âme est une substance entièrement distincte de la matière, si elle est d'une espèce différente des corps, les objets externes, qui sont tous corporels, ne peuvent absolument y produire les modifications intellectuelles qui consistent à penser, à réfléchir et à juger. Quelles impressions nécessaires la matière peut-elle faire sur ce qui n'est point matériel, ou quels effets peut-elle causer dans une substance qui lui est infiniment étrangère?

Examinons ensuite ce qui en sera dans le système opposé. L'âme, dit-on, est un pur composé de matière, et la pensée n'est autre chose que le mouvement de quelques-unes des particules les plus déliées. Les objets du dehors venant à frapper les sens, ils ébranlent les organes, ils y causent une vibration qui se continue au dedans. L'impression, portée par un ébranlement successif, parvient enfin à l'endroit du cerveau où se forment les mouvements de réflexion. C'est ainsi que se fait la pensée. L'objet met les particules en agitation, et cette agitation est proprement la connaissance actuelle de cet objet-là. Les *matérialistes* n'y entendent point d'autre mystère.

Je consulte ici l'expérience, et que me dit-elle? Elle m'apprend que la connaissance de l'objet fonde certaines conclusions que j'en tire, et que toute conclusion est une proposition réellement distincte des principes d'où elle est tirée. Il faut donc que le premier mouvement de pensée actuelle produise d'autres mouvements réellement distincts du premier, puisqu'il doit nécessairement y avoir entre ces deux espèces de mouvement, la même différence réelle qu'il y a entre les principes et la conclusion.

Or en quelque sens que soient mues les particules de la matière, elles ne peuvent changer leur direction que par le choc de quelque force étrangère. Cela supposé, le mouvement qui sert de principe ne peut produire la conclusion, à moins qu'il ne reçoive du dehors une détermination nouvelle.

Mais quelle est cette cause mouvante qui change la direction dans le mouvement des parties? Est-ce le premier objet qui a frappé les sens, ou quelque autre chose qui en diffère?

Si c'est le même, l'impression sera toujours aussi la même, et par conséquent il ne donnera jamais ce nouveau mouvement dont la différence est nécessaire pour former les conclusions.

Si c'en est un autre, comment produira-t-il un mouvement duquel je puisse rien conclure par rapport au premier? La vue d'un cheval causera-t-elle dans mes organes un ébranlement qui me conduise naturellement à conclure quoi que ce soit d'une flotte, ou celle d'une petite plante m'élevera-t-elle à des conclusions d'astronomie?

Disons-le donc sans hésiter: dans le système matérialiste, il est impossible de raisonner d'une chose à l'autre. Or qu'y a-t-il de plus sûr et de plus évident dans tout autre système, que la possibilité de le faire? Tous les hommes ne le font-ils pas? Et que fais-je à présent autre chose? Je raisonne sur les opérations de l'entendement humain, et j'en tire ces deux conclusions: l'une, que *ce qui pense en nous n'est point un composé de pure matière*; et l'autre, que *quand cela serait, il faudrait quelque chose de plus que la seule présence ou que la seule action des objets du dehors, pour donner à nos facultés intellectuelles les différentes déterminations de mouvement requises pour la diversité de leurs opérations.* Dire que ces opérations résultent du choc des particules de la matière agitée et d'une impulsion purement machinale, encore une fois c'est une pétition de principe.

Revenons au premier homme. Nous nous proposions de montrer qu'il reçut du Créateur une loi gravée dans sa raison, pour en conduire l'usage. Nous croyons l'avoir suffisamment établi, et ceci nous ramène à des vues plus générales.

Si cette loi fut nécessaire au premier homme, et si Dieu la lui dut imprimer, n'y a-t-il pas les mêmes raisons pour tous les hommes? Le besoin n'en est pas moins grand pour nous qu'il l'était pour lui. Ne l'est-il point même davantage? Si nous n'apportons pas au monde un principe intérieur de discernement, d'où nous viendra-t-il que de nos semblables? Triste et pitoyable ressource! Combien de gens y a-t-il qui soient assez éclairés pour former la raison des enfans, ou assez droits pour ne lui pas donner un faux tour? Que le nombre en est petit! et croira-t-on que Dieu, bornant ses bontés à notre père commun, n'ait donné qu'à lui seul cette lumière intérieure qui dirigeait son entendement, laissant à ses malheureux descendants le soin de l'acquérir comme ils pourraient, au hasard du succès le plus difficile et le plus incertain?

Je termine ici ce que j'avais à dire pour éclaircir la première proposition que j'avais avancée, *que l'Auteur infiniment parfait de notre existence a* dû, *en nous créant* raisonnables, établir *certain ordre ou certaine loi qui serve de* règle *aux actes et aux opérations de l'*esprit, *de telle manière que cet esprit soit* obligé de s'y *conformer à proportion des divers motifs qui lui en sont offerts.* Je me flatte à présent que cette vérité ne me sera point contestée. Il me semble au moins qu'elle ne le peut être que par des personnes qui se feraient de Dieu les plus indignes idées, et qui le taxeraient d'une imprudence, d'un défaut de sagesse dont elles-mêmes auraient honte qu'on les pût soupçonner.

CHAPITRE III.

Où l'on examine le pouvoir qu'ont les hommes de rejeter une preuve suffisante malgré l'obligation naturelle où ils sont de la recevoir.

SECTION I. — *L'homme a été créé libre, et sa volonté n'est point dans une dépendance nécessaire de l'entendement, de sorte qu'elle en méprise souvent les lumières.*

Après avoir établi l'existence d'une loi, donnée à l'homme pour la conduite de son

entendement, je dois reconnaître de bonne foi que cette loi n'est pas toujours respectée, et ceci m'oblige à poser pour maxime, *qu'il est au* pouvoir *de l'homme d'*agir contre *ce principe intérieur, et de faire de notre entendement* tout autre usage *que celui que ce principe nous dicte.*

Pour peu qu'on réfléchisse sur l'homme, on sent que cette proposition doit être admise. Quoique Dieu nous ait donné la raison, il n'a pas attaché l'essence de notre nature au bon usage que nous en ferions. Quelque sage que soit l'ordre qu'il nous a prescrit, il ne nous a mis dans aucune nécessité absolue de nous y conformer en toutes rencontres. A la faculté de *l'entendement*, qui n'est autre chose que le pouvoir de penser, de réfléchir et de connaître, il lui a plu d'en ajouter une autre, qui nous est avantageuse ou funeste, selon l'emploi que nous en faisons. Cette dernière est la *liberté*, qui nous rend capables de vice ou de vertu, qui fonde les châtiments et les récompenses, qui nous distingue éminemment de toutes les créatures visibles, et qui répand une variété infinie dans les affaires humaines. En vertu de cette liberté, nous pouvons suivre ou négliger le devoir que l'Auteur adorable de notre existence nous avait imposé. C'est-à-dire que d'un côté nous pouvons consulter la raison, et nous laisser fidèlement conduire à sa voix; et que de l'autre aussi nous pouvons ou ne point réfléchir du tout, ou ne le faire qu'avec négligence, soit que nous ne nous donnions pas le loisir de tirer de saines conclusions, ou que nous méprisions dans la pratique celles que nous avons formées.

Dans l'ordre constant de la nature, la volonté doit être subordonnée à l'entendement, et ne se déterminer que sur ses lumières. L'entendement est le guide fidèle qui nous avertit de ce que nous devons faire ou de ce que nous devons éviter. Il montre à la volonté les deux chemins opposés, et cette volonté a le privilége d'en faire le choix. Lorsque ces facultés sont d'accord avec connaissance de cause, que l'entendement est dûment éclairé et la volonté bien soumise, tout ce que nous faisons est raisonnable et ne peut manquer de l'être. Quoi qu'il en soit, c'est l'ordre naturel et qui n'est jamais démenti, que la volonté ne se détermine entièrement que sur quelque conclusion bonne ou mauvaise, claire ou obscure; autrement elle ne serait pas une faculté raisonnable (1).

Il ne s'ensuit pas néanmoins que les conclusions de l'entendement imposent aucune nécessité à la volonté. Les conclusions même les plus saines et les plus claires ne le font pas. Quelque fortes, quelque décisives qu'elles soient, la volonté conserve toujours son empire à part et jouit du droit de l'indépendance, se prêtant ou ne se prêtant point aux dernières résolutions de l'entendement comme elle le trouve à propos. Il n'y a qu'un cas où son choix suit toujours les lumières qui la dirigent: c'est quand il s'agit du *bien en général*. Mais en toute autre chose, et lorsque ce qui nous est proposé n'est qu'un bien particulier, subordonné, la liberté souvent ne se borne pas à agir ou à n'agir point, elle s'étend même jusqu'à prendre un parti spécifiquement différent ou contraire. C'est ce que les scolastiques appellent liberté de *contrariété* ou de *spécification*, et liberté de *contradiction* ou d'*exercice*. Ces termes sont obscurs, selon la coutume de ces gens-là; mais ils sont justes, et nous sentons tous, en nous examinant nous-mêmes, qu'ils sont fondés dans la nature des choses.

En un mot, lorsque l'entendement, bien instruit, a tiré de ses connaissances les conclusions les plus raisonnables, il a fait tout ce qu'il avait à faire. Le reste dépend de l'obéissance des passions et de la volonté. Or c'est ici le malheur. Les décisions de l'entendement ne sont que trop souvent méprisées. La volonté y répugne, elle les combat, et ne manque point d'armer en sa faveur les passions qui rendent victorieux le soulèvement dont elle avait donné le signal. L'entendement alors s'ébranle, change d'avis, et passe d'un avis à un autre, jusqu'à ce que sa docilité lui fasse approuver celui qui plaît le plus aux rebelles. Ainsi l'ordre naturel est à tout moment renversé: c'est la volonté qui décide, et l'entendement qui se laisse conduire.

SECTION II. — *Le soulèvement des passions contribue extrêmement à ce désordre.*

On demandera d'où vient ce désordre? La réponse est aisée. Il vient de l'abus que nous faisons de notre liberté. Elle peut se prêter au service des passions, et elle ne s'y prête que trop contre la raison qui devrait les commander toutes en reine absolue.

Voici le fait. Nous pouvons pousser plus loin qu'il ne faut le goût que nous avons pour les choses sensibles. Nous pouvons nous y trop plaire, nous y laisser trop emporter, et par conséquent déférer trop aux passions qui nous y entraînent. Avec le temps, la raison s'affaiblit, se gâte même et se fait à l'humeur de ses indignes tyrans. A mesure qu'elle perd de ses forces, les passions en acquièrent, et l'usurpation va toujours en croissant. L'esprit enfin devient l'esclave du cœur, et la raison séduite par des charmes puissants se range au parti qu'elle devrait combattre.

Telle est l'origine de ce dérangement dans la nature. En vain l'entendement prononce d'abord et décide en juge éclairé. Des facultés subordonnées, mais indépendantes, en appellent de son tribunal au leur. Elles se soulèvent contre les décisions qui les choquent, et après les avoir affaiblies par leur opposition, elles les font enfin révoquer.

SECTION III. — *Le crime et le danger qu'il y a pour les hommes de donner trop à leur penchant au préjudice de leurs lumières.*

Faisons là-dessus quelques réflexions qui nous paraissent utiles.

(1) L'auteur observe à ce sujet, que c'est pour cela que, dans l'école, la volonté se nomme *Appetitus rationalis*, Appétit raisonnable, parce qu'elle est *sub ductu rationis*, sous la conduite de la raison.

Ire Réflexion. *Ce que l'on dit si souvent des hommes,* qu'ils pèchent contre leurs lumières, *ne peut être ni plus vrai ni plus juste.*

Il est sans doute impossible à une créature douée de raison de haïr la vérité en tant que vérité. Nous n'en exceptons pas le diable même, malgré le fond de mensonge qui règne dans son opposition à Dieu. Mais haïr la vérité en tant que contraire à nos penchants ou à notre intérêt, la chose est si possible qu'il n'est rien de plus commun et de plus aisé dans le monde. Lors donc qu'on se laisse trop aller à cette pente, au lieu de la réprimer, comme on le devrait et comme on le pourrait; lorsque l'on flatte d'insolentes passions, et qu'on les rend trop fières par une indulgence excessive; lorsqu'on leur assujettit la raison et qu'on la force à une lâche complaisance pour elles contre ses lumières les plus vives et les plus impartiales; n'est-ce pas là, dans le sens le plus rigoureux, pécher contre ses connaissances.

Je dis *pécher;* car la nature même de cette conduite la rend criminelle. Nous faisons cela pendant qu'il est en notre pouvoir de ne le point faire. Ne pouvons-nous pas réfléchir sur notre devoir? Ne pouvons-nous pas consulter l'oracle intérieur qui nous guide? Ne pouvons-nous pas écouter en silence une voix qui nous instruirait de nos obligations, et qui lèverait tous nos doutes? Le crime est même aggravé quelquefois par les circonstances, qui lui donnent un nouveau degré de noirceur. Tel est, pour le dire avec l'Ecriture (*Hébr.*, VI, 4; *et* X, 26), le cas de ceux qui pèchent non-seulement par *malice*, mais encore *volontairement*, après avoir eu la connaissance de la vérité. La différence pourtant n'est que du plus au moins. La faute, quoique non égale, est toujours très-grande pour tous les hommes qui s'abandonnent au vice, au mépris de la raison qui leur parle, ou d'une révélation divine qui leur est connue. Ils pèchent tous volontairement, et ce qui fait le désordre, c'est que chez eux la volonté se déclare contre l'entendement en faveur des passions qui l'insultent.

De là les contradictions dont ils s'accusent eux-mêmes. De là ces combats qui déchirent leur âme. De là ces agitations violentes dans lesquelles ils se disent :

. . . . . Video meliora proboque,
Deteriora sequor (1).
Je vois avec plaisir ce que devrais faire,
Et cependant, hélas! je fais tout le contraire.

Dans ces combats le point de vue change; tour à tour le même objet paraît bon et mauvais. Ce qui semble condamnable en un sens devient excusable en un autre. La raison, séduite par les passions, aide elle-même à se tromper, et le parti que le cœur a choisi paraît enfin le plus raisonnable.

IIe Réflexion. *La cause immédiate de tous les faux pas que nous faisons en pratique, est un jugement erroné de l'entendement; mais la cause primitive et capitale en est l'abus de la liberté.*

IIIe Réflexion. *Rien ne peut donc être plus dangereux que de ne se pas opposer à la violence et au tumulte des passions, dès qu'on sent qu'elles se soulèvent contre le devoir.*

SECTION IV. — *L'unique moyen de prévenir ce malheur est de bien peser tout ce que l'on va faire, de peur d'abuser de sa liberté.*

IVe Réflexion. *Le seul moyen de prévenir le désordre ou d'y remédier, c'est donc de se faire une habitude de penser et de réfléchir sérieusement sur tout ce que l'on doit faire.*

Ce n'est pas assez de penser, il faut encore peser mûrement tout ce qui peut imprimer avec le plus de force dans l'esprit l'amour du devoir et l'importance des suites. La négligence des hommes, à cet égard, est certainement le plus grand de leurs maux. C'est ce qui cause toutes leurs inquiétudes, ce qui les expose à toute heure à de nouveaux dangers et ce qui les rend quelquefois tout à fait malheureux en ce monde, sans parler de ce qui peut en arriver dans l'autre.

Ces réflexions sérieuses doivent être l'ouvrage commun de l'entendement et de la volonté. On ne peut penser aux choses, qu'on ne veuille le faire. Je ne parle pas de certaines pensées qui sont de pure rencontre : j'entends une méditation attentive. Le concours de la volonté y est nécessaire. Pour s'y engager et pour la pousser, il faut le vouloir, et même le vouloir bien. A moins que d'y voir de bonnes raisons et que d'en approuver le dessein, on fuit ce travail. L'entendement nous en présente la justice et la nécessité; la volonté nous le rend agréable et facile.

Or, il est certain que tout cela dépend de nous. Nous pouvons engager notre entendement aux contemplations les plus sérieuses, si nous le voulons. En voici la preuve. Sur tout autre sujet nous fixons notre esprit, tant et aussi peu qu'il nous plaît. Nous écartons la première pensée, ou nous passons à d'autres dès qu'il nous en prend envie. C'est un fait constant; on en peut faire l'expérience à toute heure. Il n'en saurait donc que peu coûter pour se convaincre du pouvoir que l'on a sur son entendement. Il ne tient véritablement qu'à notre volonté de l'appliquer à bien ou à mal.

Puis donc que l'habitude des réflexions sur notre devoir est un de ces avantages qu'on se peut procurer, devons-nous en négliger l'acquisition? Est-il d'acquisition plus utile? En est-il dont le mépris traîne plus de malheurs à sa suite? Par cette habitude, la connaissance et l'amour du devoir étant gravés plus profondément en notre âme, la raison devient plus forte et se fait mieux obéir. Par une méthode contraire, l'esprit s'endort, s'engourdit et laisse aux sens et aux passions un empire qui nous est aussi honteux que funeste.

Voilà ce que nous avions à dire sur ce sujet. L'homme a été créé libre, et, en conséquence de sa liberté, il peut admettre ou rejeter une preuve telle que l'est celle que nous

(1) C'est ce qu'*Ovide* fait dire à *Médée*, Metam. VII. f. 20.

avons définie. Mais cette liberté détruit-elle l'obligation de la recevoir? Cela ne se peut, parce que l'usage de nos facultés, quelles qu'elles soient, est nécessairement restreint par une loi supérieure. C'est ce qui fera le sujet d'un autre chapitre.

CHAPITRE IV.

Où l'on fait voir qu'il est tout à fait conforme à la loi que le Créateur nous a donnée pour régler les opérations de l'entendement, et à la première destination de cette faculté, que nous recevions pour vrai tout ce qui est appuyé sur une preuve, telle que l'est celle que nous avons définie.

SECTION I. — *Dieu a gravé profondément dans nos âmes l'amour de l'évidence et de la vérité.*

Que l'on se rappelle ici la définition (*Chap.* I, *sect.* III *de cette* II *part. page* 113) que nous avons donnée. Il s'agit d'une preuve *qui renferme tous les moyens nécessaires pour tirer des conclusions claires et naturelles, et pour répondre à toutes les difficultés proposées.* On demande à cette heure s'il est d'un ordre éternel et nécessaire qu'une preuve de cette nature soit admise, et qu'un homme qui fait usage de sa raison ne puisse se dispenser de le faire. Où serait pourtant en ceci le sujet de douter? Tous les hommes conviennent actuellement de la chose, et nous en avons *pour garants la connaissance et l'expérience de ce que nous faisons tous en ce cas.* C'est la première considération que nous souhaitons que l'on pèse.

Quelque chose que l'on nous dise, si l'on peut l'appuyer d'une preuve de la nature de celle dont nous venons de parler, la conviction est entière, et notre esprit est content. Ce n'est point par accident et seulement dans l'extraordinaire que cela nous arrive: c'est notre pratique constante, et c'est celle du genre humain entier tout comme la nôtre. Nous nous y sentons un penchant naturel. Ce n'est jamais sans un plaisir secret que nous recevons la vérité quand elle nous est ainsi présentée, et lorsque nous cédons à cette évidence, notre esprit y goûte cette douce satisfaction qui résulte et qui doit résulter de toutes les actions où l'on ne suit que les plus purs mouvements de la bonne nature. La résistance opposée à la même évidence produit en nous un sentiment tout contraire : la douleur et le remords y entrent toujours. Une voix intérieure se révolte alors contre nous-mêmes. Ce sont les efforts d'un homme qui nage contre le courant. On voudrait ne pas aller où l'on va, et cette répugnance renferme tacitement une condamnation de soi-même.

Observons là-dessus que le plaisir que nous nous faisons de céder à l'évidence n'est point le fruit de l'éducation. Cela ne s'apprend point. Il est bien un art et des préceptes pour nous conduire dans la recherche de la vérité; mais la méthode n'est nécessaire que pour le détail. Nous n'en avons pas besoin pour l'impression commune que toutes les vérités font sur nous. Sans que personne nous le dise, nous savons naturellement qu'il ne faut ni contester l'évidence, ni suspendre notre jugement lorsque nous ne voyons aucune cause légitime de doute. Les parents et les maîtres ne font que leur devoir quand ils inculquent cette maxime aux enfants et qu'ils les y fortifient. La maxime est pourtant imprimée antérieurement à leurs soins[1], et les premières étincelles de raison dans la plus tendre enfance en portent des marques sensibles.

Mais à quoi bon raisonner? J'en appelle à tous les hommes. J'en appelle à l'expérience commune. Chacun en peut juger par soi-même. Discussion ne fut jamais plus facile. Si l'on prétend me disputer un fait, je n'ai plus rien à dire. Autant aimerais-je avoir affaire avec des gens qui me soutiendraient que la glace et le feu sont des corps de la même modification, ou qu'il est nuit en plein midi.

Je m'en tiens là : que l'amour de l'évidence est un principe *inné*, que l'Auteur de notre existence l'a gravé dans notre entendement, que cet ordre naturel est une loi, et que par conséquent nous nous conformons à cette loi lorsque nous donnons notre acquiescement à une vérité ainsi prouvée.

SECTION II. — *Cet amour inné de l'évidence est une loi donnée par le Créateur à l'homme pour s'y laisser conduire dans les opérations de l'entendement.*

Une seconde considération confirmera la précédente. *Le* sage *Créateur, qui nous a doués* d'entendement, *doit s'y être proposé* pour fin, *que nous* reçussions pour vrai *tout ce qui porterait avec soi* l'évidence *marquée. Pour nous en convaincre, reprenons les choses d'aussi loin qu'il se peut.*

Nous remarquons d'abord que l'homme possède une faculté qui le rend capable d'admettre pour vraies quelques propositions, et d'y acquiescer comme telles. Ceci posé pour constant, nous disons que, comme d'un côté cette faculté ne peut nous avoir été donnée *pour rien*, c'est-à-dire pour n'en faire aucun usage; aussi de l'autre, l'Etre suprême, qui nous l'a donnée, ne peut avoir eu pour dessein que *rien* la fît agir, c'est-à-dire qu'elle agît par caprice, au hasard, ou par pure spontanéité, et indépendamment de l'impression que certains motifs pourraient faire préalablement sur elle. S'il avait eu cette vue, l'homme ne serait qu'une espèce d'automate des plus bizarrement composé, et dans cette créature intelligente, que nous prétendons être le plus parfait ouvrage du Créateur, il régnerait infiniment moins de prudence et d'habileté, qu'il n'y en a dans les plus médiocres productions de l'art humain, où l'on fait toujours en sorte que les mouvements soient réguliers, et que les opérations résultent de quelque principe certain.

Or s'il est nécessaire que la faculté intellectuelle qui juge de la vérité des choses se conduise en cela sur quelques motifs qui la déterminent, on peut demander *de quelle es-*

pèce et de quelle nature doivent être ces raisons-là? Quel doit être le principe qui opère en nous ce qui s'appelle *croyance* et *conviction?* Ce ne peut être certainement ni l'obscurité du côté de l'objet proposé, ni le doute du côté de l'esprit qui le considère. L'auteur de notre existence est trop sage pour avoir établi cette loi. Peut-on penser, sans lui faire la dernière injure, qu'il ait voulu nous donner l'inévidence pour guide, et l'incertitude pour règle? L'homme ainsi constitué serait trop malheureux et trop ridicule.

Le profond respect que nous devons au Créateur nous persuade donc que son intention a été que notre entendement se détermine sur des considérations qui lui donnent de justes et de claires idées des choses, ou qui suffisent au moins pour lever tout doute fondé en raison. Donc encore, dans l'intention du Créateur, nous sommes dans l'absolue nécessité d'admettre pour vraies quantité de choses qui n'ont pour preuves, ni le témoignage des sens, ni la démonstration proprement dite. Ces choses n'étant susceptibles ni de l'une ni de l'autre, elles n'en méritent pas moins d'acquiescement quand elles sont appuyées des preuves qui leur conviennent, et c'est ce qui forme notre conclusion générale des réflexions que nous avions promises sur la constitution de notre nature. *Une preuve telle que l'est celle que nous avons définie, nous met dans une étroite obligation d'acquiescer dans tous les cas où nous ne pouvons en avoir d'une autre nature.*

CHAPITRE V.

Où l'on montre que la preuve définie ne peut être rejetée sans détruire toute espèce de certitude morale.

SECTION I. — *Étroite relation entre cette preuve et l'évidence morale.*

Jusqu'ici nous ne croyons avoir rien avancé qui ne soit concluant, puisque nous avons uniquement raisonné sur des faits connus de tous les hommes, ou dont il est également facile à tous les hommes de se convaincre.

Nous espérons que ce que nous allons dire ne paraîtra ni moins fort, ni moins important.

Tout se réduit à cette proposition générale : que la rejection de la preuve définie tend, d'une manière directe, à détruire toute sorte de certitude morale, et ne nous laisse plus lieu de rien croire que ce qui est, ou l'objet des sens, ou le résultat de la démonstration.

Si ceci est vrai, que faut-il de plus pour sentir de quelle conséquence il est d'admettre la preuve que nous avons définie? Etablissons donc la vérité de cette proposition générale, et pour cet effet montrons ces deux choses :

1° *La rejection de notre preuve tend d'une manière directe à détruire toute sorte de certitude morale,* ou pour le dire autrement : *Par la rejection de cette preuve, l'évidence morale, qui fonde la certitude de même genre, devient entièrement inutile.*

2° *Il est pourtant très-clair que l'évidence morale ne doit pas être détruite,* ou pour le dire d'une autre façon : *On ne doit pas mettre les choses sur un pied où l'on ne reconnaisse pour vrai dans le monde, que ce qui est appuyé sur les démonstrations ou sur le témoignage des sens.* Non, cela ne se peut, ni ne se doit ; et vu l'état présent du genre humain, la chose ne serait pas moins incommode qu'elle est impossible.

De ces deux choses bien établies nous reviendrons à notre première conclusion : qu'il est également et *juste* et *raisonnable,* dans le sens le plus rigoureux, que notre *entendement acquiesce* à la preuve dont il s'agit à présent.

SECTION II. — *On ne peut rejeter l'une sans détruire l'autre.*

Rien ne peut être plus facile à prouver que la première chose que nous avons avancée. La rejection de la preuve définie *détruit,* disons-nous, *toute sorte* de certitude *morale.* En effet, pour atteindre au plus haut degré de certitude morale, quelle évidence faut-il de plus que celle qui entre dans la définition que nous avons donnée? Qu'on examine attentivement cette définition, et l'on m'avouera qu'elle renferme tout ce qui peut faire preuve dans les cas différents où la démonstration nous manque et où la déposition des sens nous est impossible. Elle contient donc toute l'évidence que nous pouvons raisonnablement exiger en pareil cas ou dont nous avons véritablement besoin, ou de laquelle enfin la nature des choses est réellement susceptible. Rejeter cette évidence, n'est-ce donc pas encore un coup détruire toute sorte de certitude morale? Les raisons sont égales. Il n'y en a pas plus pour respecter cette dernière que pour admettre l'autre, et nous devons nécessairement en faire la même estime, si nous voulons être d'accord avec nous-mêmes. Dès qu'il n'y a point de différence dans la nature des choses, la différence que nous y mettons n'est plus que vain caprice et que pur entêtement. Si l'on ne veut rien croire que sur le témoignage des sens, ou que sur des démonstrations géométriques, on bannit aussitôt du monde tout ce que l'on y connaît sous le nom de certitude ou d'évidence morale.

La conséquence est si visible, elle coule si naturellement du principe, qu'il n'est pas nécessaire d'entrer dans aucun détail là-dessus. Attachons-nous seulement à faire voir qu'il ne se peut rien de plus faux, de plus absurde et de moins soutenable

SECTION III. — *On doit conserver de grands égards pour l'évidence morale.*

Pour exposer toute l'absurdité du principe qui tend à détruire l'évidence morale, nous avons dit 2° que cette évidence ne doit pas être détruite, ou, pour nous exprimer autrement, que les preuves de cette nature sont de la dernière importance pour le genre humain et qu'elles ont en soi quelque chose

qui satisfait et qui convainc extrêmement l'esprit.

La discussion de ce point nous engage à faire deux choses.

1° Il faut développer la nature de l'évidence morale, voir quelle est l'obligation de la recevoir, considérer ce qui fonde cette obligation et comparer cette évidence avec celle des démonstrations mathématiques, pour fixer en quoi elles s'accordent pour produire les mêmes effets dans l'esprit.

2° Après cela nous pèserons l'utilité et la nécessité de cette sorte de preuves, et les conséquences affreuses qui résulteraient de leur rejection.

CHAPITRE VI.

Où l'on établit l'origine, la nature et les caractères de l'évidence morale.

Ce que nous avons à dire sur la nature de l'évidence et de la certitude morale sera compris dans les propositions suivantes.

Première proposition. — *Il est de certaines lois ou règles fixes d'action, auxquelles les hommes ont universellement un égard étroit et nécessaire à se considérer non-seulement comme agents raisonnables, mais encore comme membres de la société et par rapport aux diverses relations qui les lient.*

L'affection naturelle, l'inclination, le tempérament, les lumières, l'intérêt, la situation dans laquelle on se trouve, tout cela, dis-je, influe sur notre conduite, et ces différents motifs qui nous déterminent en diverses manières, ne manquent point de nous faire agir, dans les rencontres, à proportion de leur ascendant ou de l'occasion qui s'en offre.

Le fait est certain. Nous en appelons à l'expérience de tous les hommes. Il n'en est aucun qui, dans son commerce et dans ses affaires, ne puisse savoir ce qui en est. Nous ne faisons rien où quelqu'un de ces motifs n'entre pour quelque chose. Nous en sommes aussi assurés que nous pouvons l'être de notre propre existence.

Mais si l'on demande pourquoi de tels principes d'action ont été donnés à des êtres intelligents, pourquoi les hommes ont dû être poussés par ces ressorts plutôt que par d'autres, nous ne pouvons répondre qu'en recourant à la sage volonté de l'Être suprême. Il doit avoir parfaitement connu le moyen le plus propre de faire le monde pour l'homme et l'homme pour le monde. Il a su quelles lois convenaient le mieux à cet homme, eu égard à sa constitution, à son état et à sa destination naturelle.

Dès qu'il nous paraît, avec certitude et de fait, qu'il y a dans le monde certaines lois générales, nous pouvons nous assurer qu'elles sont d'une sagesse admirable. Ne suffit-il pas aussi qu'il conste de l'existence réelle des lois particulières que le Créateur a données à l'homme, pour nous persuader qu'il ne s'en pouvait établir de plus sages?

Cela ne souffre point de difficulté; ajoutons seulement que les lois ne sont pas moins nécessaires dans le monde intellectuel que dans le matériel, et que comme ces lois doivent être dans une proportion exacte avec toutes les relations et tous les besoins de la vie, il est juste aussi que les hommes soient obligés de s'y conformer en tout ce qu'ils font en qualité de créatures douées d'intelligence et faites pour la société.

Un monde intellectuel sans lois et sans règles montrerait aussi peu de sagesse et de dessein que le ferait une masse informe de matière, où tous les corps se choqueraient confusément et sans ordre.

La gloire d'un maître tout sage, tout grand et tout bon n'est pas d'ailleurs moins intéressée à entretenir la convenance et la régularité parmi les êtres doués de raison, que dans les ouvrages de la nature.

Il faut donc que les motifs que la sagesse infinie de Dieu a établis pour déterminer les hommes à l'action, soient permanents et durables. Ils ne doivent ni dépendre du hasard, ni être abandonnés à notre caprice. Il ne convient point à la raison de se conduire dans un moment sur des maximes qu'elle abandonnera dans un autre, et quelque apparente diversité qu'il y ait dans les actions humaines, il a fallu leur assigner les mêmes causes communes et les mêmes fins générales. C'est en cela que paraît la sagesse du Créateur. Un arrangement opposé nous en donnerait des idées contraires. On y trouverait l'ouvrage d'un Etre très-puissant; mais on n'y trouverait pas celui d'un Etre tout sage.

Deuxième proposition. — *En vertu de ces lois, si constamment et si universellement établies parmi les créatures raisonnables, il s'ensuit que telles ou telles choses doivent naturellement arriver ou n'arriver point.*

La certitude des événements naturels est déduite des lois fixes de la nature qui les doivent produire et qui les produisent, à moins qu'elles ne soient changées ou suspendues. Il est vrai que l'Auteur de la nature peut aisément arrêter l'effet de ces lois, et les altérer même quand il le trouve à propos. Il est vrai encore que nous ne saurions nous assurer démonstrativement que ces effets seront toujours les mêmes à l'avenir, qu'ils l'ont été par le passé; mais enfin, tant que nous n'avons aucune raison de croire que l'ordre sera changé, nous comptons avec confiance qu'il ne le sera point. Quand nous voyons le soleil qui se couche, nous nous attendons en toute sûreté à le voir se lever le matin suivant. Nous ne doutons point du tout que les vapeurs ne s'élèvent dans l'atmosphère, qu'il ne tombe sur la terre de la rosée et des pluies, que les plantes ne se renouvellent et que les saisons ne se succèdent régulièrement. Il ne faut pourtant qu'une seule parole de l'arbitre de l'univers pour changer tout cela, et nous n'avons jamais de certitude mathématique qu'il ne le fera point.

Or la certitude que nous avons des événements naturels, en conséquence des lois de la nature, est celle que nous avons aussi des événements moraux, en conséquence des lois morales. C'est dans le dernier cas, comme dans l'autre, une certitude raisonnable,

quoique ce ne soit pas une démonstration rigoureuse.

Pourquoi croirai-je que cet homme ne se laissera pas conduire à son intérêt, quand il lui est parfaitement connu, ou que cet autre, cédant à ses inclinations les plus fortes, ne fera pas ce que tout le monde, avec les mêmes penchants, ferait en circonstances pareilles? Dès que je vois tous les motifs qui déterminent ordinairement les hommes, et qui ne manquent jamais de les déterminer de telle ou telle manière, il faudrait que je fusse bien visionnaire ou bien capricieux, pour m'imaginer qu'on agira contre la pente naturelle, qu'on sortira de la route battue, et qu'on fera le revers de ce que font alors tous les hommes. Il n'y a personne, dans son bon sens, qui s'expose à cette contrainte, à moins que ce ne soit pour quelques raisons supérieures qui l'emportent sur le cours ordinaire. Alors même le sacrifice que l'on fait d'un moindre intérêt à ce que l'on croit en être un plus grand, est le résultat des lois générales qui ont toujours gouverné le genre humain et qui le gouverneront toujours. Agir contre son humeur, contre ses inclinations, contre certaines vues que tout semble exiger, et le faire sur des considérations importantes qui y sont opposées, ce n'est que changer de motifs particuliers en suivant toujours la loi générale.

Lors donc qu'il ne me paraît aucune raison qui doive altérer ou suspendre le train ordinaire dans la conduite des hommes, je ne suis pas moins fondé à m'attendre à ce qui arrive toujours en pareil cas, que je le suis à croire que le jour et la nuit, l'hiver et l'été se succéderont comme de coutume, pendant que je ne vois rien dans la nature qui la menace d'un dérangement universel.

Voilà qui développe la nature et la vraie origine de ce que nous appelons certitude et impossibilité morale.

En quelque cas que ce soit, s'il implique absurdité grossière, ou visible contradiction, que tels ou tels effets soient ou ne soient pas produits par les lois établies, j'ai une *certitude morale* qu'ils arriveront ou qu'ils n'arriveront point; parce qu'étant assuré que ces lois ne permettent pas la contradiction supposée, j'ai tout lieu de croire raisonnablement que les choses iront leur train naturel. On dit dans le même sens, et pour la même raison, qu'une chose est moralement impossible, lorsqu'on parle de ce que font les hommes en conséquence de certaines règles, sur lesquelles ils ne manquent jamais de se conduire, à moins qu'il n'intervienne de puissantes raisons qui les en détournent. Cette impossibilité qui n'est point absolue ne laisse pas d'être de la même espèce dans le monde intelligent que celle que nous appelons *impossibilité physique* dans le monde corporel et sensible. L'une l'est aussi proprement et aussi rigoureusement que l'autre, eu égard à la différence des lois établies. S'agit-il, par exemple, de quelques-uns de ces événements extraordinaires qui doivent intéresser tout le monde? Nous disons sans hésiter qu'il est *impossible* que la mémoire s'en perde entièrement; qu'il est *impossible* qu'une imposture de conséquence pour une nation ou pour un grand nombre de peuples réussisse à la face d'un million d'ennemis acharnés, qui ne manquent ni d'adresse, ni de sagacité, ni de pouvoir, ni d'occasions pour la découvrir; qu'il est *impossible* qu'un parti qui a en main tous les avantages qu'il peut désirer pour se maintenir en crédit et pour ruiner sans ressource celui de ses adversaires, néglige de le faire, et laisse aux autres le moyen de le supplanter. C'est là ce qu'on appelle hardiment des *impossibilités*, non qu'il y ait aucune contradiction physique; mais c'est une contradiction politique, parce que les considérations politiques, qui influent sur l'esprit et sur le cœur des hommes, les doivent faire agir autrement. L'intérêt commun est le bien de la société, et ce bien commun est par rapport à la société ce qu'est l'intérêt particulier pour chacun des individus dont elle est composée. Il n'est pas moins absurde d'imaginer une société qui agisse contre son intérêt le plus cher, quand il est en son pouvoir d'y veiller, que de supposer un homme qui cherche à se faire du mal ou qui évite de se faire du bien.

Troisième proposition. — *En* certains *cas, où l'on ne donne qu'un témoignage humain pour* preuve *de la vérité des choses, les lois générales dont nous avons parlé, peuvent y être si étroitement intéressées, et la nature du fait demande tellement qu'on y ait égard, que nous pouvons, avec une entière confiance, croire l'existence et la réalité de ces choses sur le témoignage seul des hommes, destitué d'autres preuves.*

Il est hors de doute que le témoignage fait nécessairement partie de l'évidence morale. Mais on pose faux quand on veut qu'il en fasse le tout, ou du moins le principal. Expliquons-nous. Le témoignage est à l'évidence morale ce que la proposition est au syllogisme, où il en faut deux, tacites ou exprimées, pour former une conclusion.

Je ne prétends point affirmer ceci de mille petites aventures qui se passent à tout moment dans le monde; mais je le maintiens vrai par rapport à quantité de faits qui y sont très-fréquents.

Je dis donc que pour rendre la preuve du témoignage aussi complète et aussi concluante que le comporte la nature des choses, il faut que l'autorité soit raisonnée et qu'on y ait égard aux lois relatives qui lient les hommes entre eux.

Ainsi, les preuves de cet ordre se réduisent à ce raisonnement: *Si dans le cas proposé, les circonstances sont réellement telles ou telles, l'effet en doit être certainement tel ou tel.*

Or est-il que les circonstances sont réellement telles ou telles. Donc, etc.

Dans ce syllogime, la *conséquence* de la *majeure* est fondée sur les lois générales dont nous avons parlé; car de la connaissance que j'ai des dispositions, du penchant des hommes et de leur manière constante d'agir,

je conclus que tels ou tels effets en doivent régulièrement résulter.

A mon sens la *mineure* est le *témoignage*, parce que c'est de quelque autre personne que je sais que les circonstances sont réellement telles ou telles.

Or bien que la vérité de ma conclusion dépende en partie de la vérité de cette mineure, et que je ne puisse être parfaitement assuré de l'une, qu'autant que je le suis de l'autre, le cas peut être tel néanmoins que j'aurai lieu de me reposer sur la vérité de la mineure à un point qu'il ne me restera pas la moindre ombre de doute sur la conclusion que je tire. Les raisons mêmes qui me donneront cette certitude seront au-dessus de toute exception.

Si à l'intégrité et à la véracité reconnues du témoin j'ajoute les considérations suivantes : qu'il lui est absolument impossible de trouver aucun avantage à me tromper; qu'à cet égard il ne peut avoir aucune tentation de le faire; que la fraude, s'il y en a, se découvrira bientôt par quelque endroit; qu'il ne peut se flatter que je sois longtemps à savoir ce qui en est; et que s'il en impose, il joue à s'attirer la haine et le mépris de toute la terre : si je rassemble, dis-je, toutes ces considérations, et quantité d'autres semblables, qui peuvent n'être pas moins importantes, ma conclusion n'en est pas moins certaine, pour avoir fondé une des propositions de mon syllogisme sur le témoignage d'autrui; car voici comme je raisonne en effet :

Je sais que tous les hommes ont des raisons pour tout ce qu'ils font.

Je sais que tous les hommes ne craignent rien tant que d'être haïs et méprisés de leurs semblables.

Donc puisqu'il faut que je renonce à ces idées, et que j'en adopte de toutes contraires, ou que je reçoive le témoignage pour preuve de vérité, j'admets ce témoignage, et je croirais manquer au bon sens et à la droite raison si je ne le faisais pas.

Posons donc pour maxime qu'en bien des rencontres nous sommes obligés de peser quelque chose de plus que le simple narré du témoin qui dépose. Les circonstances mêmes nous engagent souvent à l'examen du degré de créance qu'il mérite, relativement aux lois générales qui déterminent les hommes, et ce n'est que par cet examen que nous pouvons acquérir une certitude qui soit raisonnable.

Quatrième proposition. — *La démonstration parfaite et rigoureuse ne résulte que des propositions qui sont vraies, premières, immédiates, et plus connues que la conclusion qu'elles précèdent, et dont elles sont les causes.*

On voit que je veux parler de ce qu'on appelle d'ordinaire la démonstration τοῦ διότι, ou *du pourquoi*. On y conclut toujours d'une cause propre et immédiate, soit intrinsèque au sujet, comme la matière, la forme, ou quelque qualité prédémontrée, soit extrinsèque, comme cause efficiente ou finale.

L'acquiescement que nous donnons à cette sorte de preuves contient le plus haut degré possible d'évidence et de certitude, et constitue ce qu'on appelle par voie d'éminence et de distinction, *la science*. Dans ce sens, *savoir*, c'est comprendre clairement la cause, ou pourquoi une chose est ce qu'elle est et ne peut être autrement. A cet égard, la certitude que nous avons exclut non-seulement tout doute, mais est encore infaillible; non à la vérité d'une infaillibilité simple et absolue, parce que ce caractère de science ne convient qu'à Dieu, mais d'une infaillibilité conditionnelle et qui suppose la justesse de nos raisonnements.

Quant à l'autre espèce de démonstration, qui est celle de l'ὅτι, ou de *ce qui est*, au lieu d'avoir pour terme moyen la cause la plus immédiatement prochaine, elle n'y admet ou qu'une cause éloignée, ou que quelque effet nécessaire. Il est donc impossible que les propositions y soient aussi claires que dans la démonstration de l'ordre précédent, et par conséquent elle a quelque chose de moins avantageux, et doit être rapportée à une classe de preuves inférieure à l'autre, et d'un genre plus imparfait.

Cette dernière ne laisse pas pourtant que de pouvoir nous donner la même certitude des choses, et nos conclusions y sont, en quelque sens, *scientifiques*, aussi bien que dans l'autre. La seule différence consiste en ceci, que la précédente nous montre les premières causes, les premières raisons des choses, et qu'elles doivent être *nécessairement* ce que nous en connaissons, au lieu que la démonstration du second ordre nous assure uniquement de la réalité des choses ou par quelques conséquences naturelles, ou par quelques causes assez éloignées. Elle a néanmoins assez d'évidence pour forcer l'acquiescement et pour opérer la conviction de l'esprit.

C'est de cette dernière espèce que sont la plupart des démonstrations de physique, de métaphysique et de théologie. On prouve, par exemple, l'existence d'un Dieu, par les raisons à *posteriori*, comme on parle, c'est-à-dire en remontant des effets à la cause. On montre les mathématiques de la même manière, puisqu'on y conduit par degrés l'esprit à des principes évidents par eux-mêmes, que les mathématiciens, à cause de leur importance, appellent *axiomes*.

Outre les deux genres précédents de démonstration, il en est un troisième qu'on nomme *de l'absurde* ou *de l'impossible*. On y conclut que telle chose est vraie, de ce que la proposition contraire est, selon toute apparence, fausse et absurde. Cette démonstration est du plus bas ordre, parce que la preuve n'en est ni directe ni immédiate, et que par conséquent on n'y doit recourir qu'à faute de meilleure. Tout le monde néanmoins s'en sert, sans en excepter les mathématiciens eux-mêmes qui l'admettent souvent, non-seulement dans les sciences mixtes, mais encore dans les plus simples et les plus abstraites. En effet dans la nature des cho-

ses, la *réduction à l'absurde* est par elle-même une preuve suffisante et très-bonne, par la grande raison que nous sommes dans une obligation éternelle d'éviter les contradictions et les absurdités non-seulement dans les raisonnements, mais encore en toute autre chose. Nous en parlerons plus amplement dans la suite.

En attendant, remarquons ici qu'il paraît clairement à cette heure en quoi la preuve morale diffère de la démonstration parfaite et proprement dite : c'est que les propositions, desquelles on y conclut n'approchent point de celles qui sont requises dans la démonstration rigoureuse.

Cinquième proposition. — *Cependant quelques propositions, qui ne sont susceptibles que d'une preuve morale, peuvent être aussi évidentes que d'autres où la démonstration parfaite est possible.*

J'appelle *évidence* ce qui marque si clairement une vérité à l'esprit, qu'il y acquiesce aussitôt. Cette évidence est donc toujours proportionnelle à la promptitude de l'acquiescement. Un plus haut degré d'évidence opère plus vite sur l'entendement, que ne le fait un moindre. Je doute fort que ceci me soit contesté.

On sait aussi que, dans la démonstration mathématique, la majeure et la mineure tirent leur force de quelques propositions déjà démontrées ; que celles-ci tirent aussi la leur de quelques autres, et qu'enfin on parvient aux axiomes, ou premiers principes, pour lesquels on n'a point du tout de démonstration. Si l'on en avait, ces principes ne seraient pas premiers, et il y en aurait d'autres antérieurs à ceux-là et mieux connus qu'ils ne le sont. Ajoutez à cela que ces autres principes sont démontrables ou ne le sont point. S'ils le sont, cela va à l'infini; et s'ils ne le sont pas, il faut nécessairement s'arrêter où la *démonstration* n'a plus lieu.

Nous pouvons dire la même chose des propositions morales et des principes auxquels elles se terminent à la fin.

Si quelques *principes moraux* peuvent être aussi évidents, que ceux qui le sont le plus dans les mathématiques, le premier, le second, etc., par de justes conséquences tirées des *principes moraux*, seront de la même évidence que le premier, le second, etc., par de justes conséquences tirées des principes mathématiques. Car des conséquences bien et dûment formées sur des principes d'une évidence égale doivent être également évidentes au même degré d'éloignement des principes.

Or est-il qu'il y a des *principes moraux* qui sont de la même évidence que les plus clairs qu'il y ait dans les mathématiques.

Donc les propositions le peuvent être aussi. Donnons-en un exemple. Cette maxime : que *la société ne saurait subsister dans le monde si les hommes ne se fiaient pas l'un à l'autre;* cette maxime, dis-je, n'est pas moins évidente que l'axiome de géométrie qui dit, que *si à des choses égales entre elles, vous ajoutez ou ôtez également, elles resteront toujours égales.* Qu'on les propose à la fois à qui que ce soit qui puisse seulement entendre les termes, il est sûr que la première proposition forcera l'acquiescement de l'esprit aussi promptement que la dernière.

J'avancerai même que si l'on prenait les suffrages du genre humain, il y aurait sans comparaison plus de gens qui comprendraient plutôt la maxime de politique que l'axiome de géométrie. Sans entendre ni addition, ni soustraction, chacun conçoit d'abord, sans difficulté, que toute la société serait bouleversée, si l'on n'y avait de la confiance à personne.

Faut-il en appeler sur l'un et sur l'autre au témoignage des sens? la démonstration y est encore égale. Il n'est point d'homme qui ne voie que la confiance mutuelle est nécessaire à l'union, qui ne le voie, dis-je, aussi clairement qu'il peut voir qu'en retranchant six pouces de deux lignes de douze, il n'en restera plus que six à chacune.

Enfin, quoique l'axiome soit une vérité absolument abstraite, quoique ce soit un principe d'une vérité éternelle, et que la maxime ne soit que d'une nature mixte et complexe, ces considérations ne font rien en elles-mêmes à l'évidence, et n'influent point directement à la rendre plus forte ou plus faible. Il n'est pas même impossible, bien que par accident, que l'attention aux choses sensibles contribue à fortifier l'évidence et à dissiper certaines difficultés qu'une abstraction totale laisse à l'esprit. Aussi voyons-nous quantité de principes dans les mathématiques mixtes qui sont tout à fait aussi évidents que le sont d'autres dans les parties de pure abstraction. Ne suis-je donc pas en droit d'affirmer, qu'à moins que quelque autre raison particulière n'en puisse être assignée, il ne s'ensuit point que la maxime de morale soit moins évidente que l'axiome géométrique, de ce que la première est une vérité complexe, et de ce que l'autre est une vérité d'abstraction toute pure.

La comparaison ayant lieu en tout autre exemple semblable, je compte que la proposition que j'avais avancée est suffisamment éclaircie.

Que l'on me permette néanmoins, avant que de passer à une autre, d'en tirer une conséquence : *c'est qu'il peut y avoir autant d'absurdité à nier certaines propositions qui ne sont susceptibles que d'une preuve morale, qu'il y en aurait à en nier d'autres qui sont capables de la démonstration géométrique la plus rigoureuse.* L'absurdité devient plus grossière à proportion de l'évidence qui règne dans la proposition que l'on nie. Posez deux propositions d'une évidence égale, quoique de différente nature : l'absurdité dans la négative de l'une et de l'autre sera certainement égale. Or, puisqu'il y a des propositions morales qui peuvent être aussi évidentes que certaines propositions de géométrie, il doit être aussi absurde de nier les premières que les dernières. Car, qu'est-ce qui fait l'absurdité? c'est, encore un coup, de nier, non la

proposition elle-même, mais l'évidence de la proposition.

On irait pourtant trop loin si l'on allait conclure de ce que j'ai dit, que nous pouvons avoir la même certitude de la vérité des propositions morales, que des propositions mathématiques. Deux propositions peuvent bien être également évidentes, c'est-à-dire qu'il se peut bien que l'esprit acquiesce aussi aisément et aussi promptement à l'une qu'à l'autre, sans qu'il s'ensuive pour cela que la certitude fondée sur des preuves de différente nature ne soit pas aussi d'une nature très-différente. Dans l'exacte démonstration, la majeure et la mineure mènent à une conclusion de *certitude infaillible*. Dans les preuves morales, les propositions précédentes conduisent à une conclusion de *certitude exempte de doute*, qui est équivalente à la certitude mathématique, c'est-à-dire que nous pouvons y acquiescer de manière que nous n'ayons aucune raison de douter, bien qu'elle ne soit pas dans toutes les précisions de la géométrie. L'évidence est égale, mais fondée sur des propositions qui ne sont pas de la même nature, l'ordre de la certitude ne peut être le même.

Sixième proposition. — *Comme dans les raisonnements de géométrie, on démontre quelquefois les vérités par une méthode indirecte et par des déductions d'impossibilité; la même manière de raisonner peut aussi avoir lieu dans les choses qui ne sont susceptibles que de preuves morales, pourvu que l'enchaînure des conséquences soit claire, et que les absurdités que l'on en tire soient grossières et palpables.*

Cette proposition n'a pas besoin de preuves, puisqu'elle coule de ce que nous avons établi dans les première et deuxième. Je dois seulement avertir qu'on en trouvera tous les éclaircissements nécessaires dans la troisième partie de ce traité, lorsque l'occasion sera venue d'examiner de près les questions qui concernent les livres originaux de la religion chrétienne.

Septième proposition. — *Dans les raisonnements que l'on fait sur des preuves morales, on doit se donner beaucoup plus de garde de tomber dans l'absurde que de s'exposer à quelque désavantage en niant des propositions de physique ou de mathématique.*

C'est sans difficulté que de deux inconvénients il faut éviter le plus grand. Or, en fait de raisonnement, le plus grand inconvénient est celui qui nous mène aux conséquences les plus embarrassantes et les plus incommodes. Quelles sont-elles? A coup sûr, ce seront celles qui non-seulement sont désavantageuses au tenant qui y est réduit, mais qui encore sont d'une nature à intéresser le public. Un homme qui s'obstine ridiculement à soutenir une thèse, de laquelle on déduit pour toute conclusion, qu'*il est un sot*, n'est pas réduit à de si tristes extrémités que le serait un autre qui mettrait son adversaire en droit de conclure contre lui qu'*il a le cœur aussi mauvais que l'esprit*.

La qualité de *sot*, ajoutée à celle d'*ennemi du genre humain*, est intrinsèquement plus mauvaise que ne l'est la seule imputation de sottise ou de défaut de jugement.

Voici donc ma pensée. En niant des théorèmes de physique ou de mathématique, on se fera pousser à des conclusions que l'on ne peut soutenir sans passer pour un opiniâtre ou pour un stupide. Le mal n'est pas grand en lui-même; il se termine au faux raisonneur et ne porte pas plus loin : cet homme se met en mauvais prédicament du côté de l'esprit; mais enfin le public n'en est ni pis ni mieux pour un sot de plus ou de moins.

Mais, lorsqu'il s'agit des preuves morales, il est bien des sujets où les conséquences de la négative ne se bornent pas à si peu de chose. Nous avons déjà vu qu'en ceci l'évidence des maximes est égale à celle des axiomes de géométrie. Il y a donc déjà autant de sottise et d'impertinence à nier celles-ci que les autres. Mais outre cette faute commune, on doit observer que, les maximes morales ayant une relation directe avec les affaires et avec la conduite des hommes, l'ordre et le repos des sociétés en dépend si fort, que tout serait en confusion si tous les hommes avaient la malice de nier l'évidence morale.

Il n'est donc point du tout douteux de quel côté se trouve le plus d'inconvénient. Un honnête homme ne doit point hésiter là-dessus : quand l'impertinence ne serait pas la même de part et d'autre, la considération de l'intérêt public ne suffirait-elle pas pour faire pencher la balance?

Je voudrais bien savoir lequel des deux partis suivants ferait le plus de peine dans la dispute à une personne sensée, ou de se voir accroché sur un point de pure spéculation, ou de se sentir contraint à défendre ouvertement une thèse destructive de toutes les sociétés et de la nature humaine elle-même? Certainement cette dernière extrémité, quoique peut-être d'une sottise moins marquée, serait, à l'avis d'un homme sage, infiniment plus à éviter que l'autre, où il n'y a tout au plus que l'esprit qui ait à souffrir.

Tirons de ceci les deux conséquences qui suivent : 1° *Si tout le monde convient qu'en physique et en métaphysique une proposition est bien prouvée dès qu'on a montré clairement que la proposition opposée est absurde, à plus forte raison cela doit-il passer pour constant en morale;*

2° *Il ne se peut donc de plus ridicule personnage que celui de certaines gens qui, se faisant un grand point d'honneur d'éviter l'absurde dans les sciences, ont l'audace de s'engager dans les paradoxes de la plus grossière absurdité quand il s'agit de preuves morales.*

Huitième proposition. — Afin que l'on puisse bien entrer dans l'esprit de cette huitième proposition et de la suivante, je dois faire observer qu'il y a deux choses distinctes à considérer dans le résultat de la démonstration. L'une est la simple éviction de vérité que l'on cherche, et l'autre la satisfaction qu'y trouve l'esprit ou l'acquiescement que l'esprit donne à la démonstration. Dans cette seconde, l'esprit ne se contente pas de souscrire à la vérité démontrée et d'en admettre

les preuves pour bonnes et pour solides ; il le fait encore avec un plaisir singulier. L'état de doute l'inquiétait ; il en sort avec joie. Après cet avis, je viens à la proposition qui a rendu cet éclaircissement nécessaire. La voici :

Quelques *preuves morales portent* aussi loin *la* conviction *que certain ordre de* démonstration *le* peut *faire.*

Il est, en quelques preuves morales, des caractères d'évidence qui convainquent pleinement l'esprit de l'existence actuelle de certaines choses de fait.

La seconde espèce de démonstration, ou la *démonstration de ce qui est,* ne prouve uniquement que l'existence réelle des choses.

Donc il est des preuves morales qui portent la conviction aussi loin que certaines démonstrations le peuvent faire.

Tirons de cet argument ces deux conséquences :

1° *On aurait tort de rejeter l'évidence morale, parce qu'elle ne montre pas, par les causes immédiates, pourquoi les choses sont ce qu'elles sont et ne peuvent être autrement.* Il faudrait, pour la même raison, rejeter toutes les démonstrations *a posteriori,* où l'on remonte des effets à la cause. Dans le fond, cette évidence morale n'a que ce seul défaut, qu'elle n'est pas une démonstration *a priori,* où l'on descend de la cause aux effets, et cela suffit-il raisonnablement pour ne la point admettre ?

2° *Les preuves morales portent la conviction aussi loin qu'il est, pour la plupart du temps, nécessaire, utile ou possible dans la nature des choses.* Il y a infiniment moins de choses que nous pouvons démontrer *a priori,* que de celles qui sont démontrables de l'autre manière. Ne suffit-il pas d'ailleurs, pour remplir la fin de nos connaissances, que nous ayons des preuves incontestables de l'existence réelle des choses ? On pourrait s'en convaincre en parcourant en détail la plupart des connaissances humaines, et l'on verrait bien alors que cette espèce de certitude y suffit. Les preuves morales sont donc tout autant qu'il en faut aux hommes pour faire tout ce qu'il est nécessaire, ou utile, ou possible qu'ils fassent.

Neuvième proposition. — *L'acquiescement que notre esprit donne à quelques conclusions morales est accompagné d'aussi peu de doute et de suspension que le peut être celui qu'il donne aux conclusions tirées* a priori, *dans la méthode la plus étroite et la plus rigoureuse.*

Il se présente mille preuves de cette proposition. Prenons-en pour exemple ce qui regarde le nombre prodigieux de choses, de personnes, d'affaires et d'événements que nous ne connaissons point directement par nous-mêmes, et dont cette espèce de connaissance nous est même impossible. Nous en doutons aussi peu que des conclusions de géométrie. Je ne dis pas que nous ayons le même ordre de certitude des unes que des autres, ou que la certitude soit fondée des deux côtés sur les mêmes principes et produite de la même manière ; je soutiens seulement que nous n'avons pas plus de doute d'un côté que de l'autre.

On est aussi tranquille, on est aussi sûr, on craint aussi peu d'être trompé, en un mot, on marque en toutes manières une aussi parfaite conviction, au premier égard, que le plus profond mathématicien en peut montrer en conséquence d'une démonstration qu'il trouve dans Euclide.

La raison en est claire. On ne saurait à quoi s'en tenir dans le monde, s'il n'y avait rien de sûr dans ce nombre infini de choses que nous avons indiquées. Il faut supposer pour cela que quelques particuliers se sont malicieusement entendus pour tromper le reste du genre humain, et qu'ils ont eu l'adresse et le bonheur de concerter si bien l'imposture, qu'on ne la peut jamais découvrir. Tout cela est véritablement impossible, ou du moins n'a pu se faire qu'en changeant le train ordinaire des choses et qu'en bouleversant les lois par lesquelles le monde s'est toujours gouverné.

Il n'est point d'homme à qui cette supposition ne paraisse choquante. La seule idée d'un monde formé par un Etre tout sage et néanmoins abandonné à une illusion si universelle et si affreuse est capable de confondre et de renverser la meilleure cervelle.

Je dis donc que, bien que dans ces cas notre assurance ne soit pas fondée sur les mêmes moyens que l'on emploie dans la démonstration proprement dite, nous avons autant de raison de compter sur leur vérité, et la tranquillité de notre esprit doit être là-dessus aussi grande que si les faits étaient mathématiquement démontrés. Aussi est-ce réellement ce que font tous les hommes dans les mesures qu'ils ont à prendre pour les besoins communs de la vie.

Dixième proposition. — *Lorsqu'un genre de preuve est adapté à la nature de tous les cas qui sont d'une seule et même espèce en général, nous devons faire usage de ce genre de preuves dans les cas de cette espèce, qui sont de la plus grande importance, comme en ceux qui importent le moins.*

C'est la différence spécifique dans la nature des choses qui sont les objets de notre connaissance qui produit une différence proportionnelle dans les méthodes que nous employons pour prouver ou pour connaître la vérité de toutes choses. Si elles étaient toutes du même genre, nous devrions, dans tous les cas possibles, en prouver la vérité par une seule et même manière. Mais comme les propriétés des choses diffèrent entre elles, il est dans l'ordre que les moyens de parvenir à leur connaissance soient aussi variés. Les vérités géométriques se démontrent *a priori,* les vérités physiques, *a posteriori* ou par les expériences ; et les vérités morales tirent leur démonstration du témoignage, des principes de la nature humaine et des lois du monde. A chaque (1)

(1) Il ne faut pas chercher également l'exactitude dans tous les sujets. Aristote, *Eth. ad Nic.*, l. I, c. 1. Ed. Aurel. Allobrog. 1606. On ne doit pas exiger partout l'exactitude mathématique, dit encore le même philosophe, *Metaphys.* lib. II, c. 3.

classe de vérité convient sa méthode particulière de preuves : il faut bien que toutes les vérités de la même classe se prouvent par les mêmes principes et qu'on y suive une méthode commune. On ne saurait avoir des principes à part pour les vérités plus importantes, et en avoir d'autres pour les propositions qui le sont moins. A ce compte, toute la nature serait confondue, et la distinction nécessaire des choses serait entièrement détruite : de quelque conséquence que soit une proposition, dès qu'elle se rapporte au même chef général que la plus triviale, il est certain que les preuves doivent être tirées des mêmes principes et déduites de la même manière.

Il s'ensuit deux choses qu'il est bon de faire observer : 1. *L'évidence morale ne doit point être rejetée, quand on la donne pour preuve des faits même de la plus grande importance.* Car tous les faits dont nous ne pouvons être assurés par le témoignage de nos sens ne sont susceptibles que de preuves morales. S'il est vrai que toutes les propositions du même genre se doivent prouver par les mêmes principes, ne serait-il pas infiniment absurde de donner l'importance de quelque proposition que ce soit pour une raison suffisante de n'y point admettre une preuve morale?

Remarquons comme une seconde conséquence que *nous devons raisonner dans les affaires du salut comme dans celles du monde.* La seule différence qu'il puisse y avoir, c'est que nous devons donner plus de soin à la discussion des preuves morales dans les choses qui concernent notre salut que dans celles qui se terminent aux petits intérêts de la vie. La raison veut que dans les premières nous examinions les preuves dans le plus grand sang-froid et avec toute l'attention possible, évitant les deux extrêmes d'une opiniâtreté déraisonnable et d'une crédulité ridicule, et prenant une ferme résolution d'apporter à ces recherches toute la droiture et toute l'impartialité qu'elles méritent par elles-mêmes, et que nous devons à l'excellence de notre nature.

Lorsqu'après avoir bien pesé les choses, nous ne trouvons des vérités de la religion que des preuves morales, ces preuves nous doivent suffire, même par rapport à une éternité de bonheur, puisqu'elles nous suffisent bien pour les affaires du monde. On vient d'en voir la raison que nous ne devons pas répéter.

Onzième proposition. — *En fait de doute et de soupçons, par rapport au témoignage, il faut toujours distinguer le soupçon fondé sur la simple possibilité* physique *que le témoin ne nous en impose, de celui qui est fondé sur quelque raison actuelle de se défier du témoin ou l'imperfection apparente de la déposition.*

Ce sont là deux espèces de soupçon très-différentes et que l'on doit bien se garder de confondre. S'il manque au témoignage quelques-uns des caractères qu'y exigent la raison et l'usage universel pour mériter créance : s'il est obscur, s'il n'est pas consistant, s'il est contredit par des témoignages de plus grand poids, si le témoin est d'une réputation équivoque, s'il s'est rendu indigne d'être cru par des impostures, par sa crédulité, par sa partialité ou par sa négligence à se bien informer des choses ; dans tous ces cas, dis-je, et dans tous les autres de la même nature, le soupçon est juste, le doute est fondé, et il n'est point d'homme sensé qui ne suspende pour le moins son jugement jusqu'à ce qu'on ait d'autres preuves exemptes de tous ces défauts.

Mais lorsqu'on n'a rien de semblable à objecter avec quelque couleur de raison et de vérité, quelque soin que l'on ait pris d'approfondir les choses, il ne reste plus de fondement au doute que la simple possibilité physique que le témoin nous en impose; et comme ceci mérite une attention singulière, commençons par établir la nature et les diverses raisons de cette *possibilité physique.*

Voici ce que j'entends par la *possibilité physique* d'erreur en fait de témoignage : c'est qu'*à la rigueur, dans un sens abstrait, ou dans la nature intrinsèque des choses, il n'est en aucune façon ni absurde, ni impossible, ni contradictoire qu'un homme soit trompé par un autre, quand même il n'y aurait point de raisons de soupçonner le témoin, et pour dire quelque chose de plus, quand même il y en aurait de très-fortes pour le rendre croyable.*

Diverses considérations fondent cette *possibilité physique ;* il en est à la vérité de très-ridicules. Celles-ci pourtant entreront dans l'énumération que nous allons en faire, afin qu'on puisse voir d'un coup d'œil à combien peu de chose le tout se réduit, lorsque l'on détache le sérieux de la bagatelle.

1° Il n'est pas impossible, dit-on, que le témoin que je prends pour un homme d'honneur, sur la réputation de candeur et de probité qu'il s'est acquise, ne soit dans le fond un fourbe et un hypocrite qui peut avoir formé le dessein de me tromper.

Mais aussi n'est-il point possible qu'il ait été trompé lui-même, et qu'il vous induise en erreur sans en avoir le dessein ? Dire une fausseté et dire un mensonge, sont deux choses très-différentes. Dans l'un et dans l'autre cas, on donne le faux pour le vrai, mais il n'entre d'indignes vues que dans le dernier.

2° Il n'est pas, ajoute-t-on, simplement impossible que par pure négligence, que par inadvertance, que par inattention, un homme qui n'en a pas le dessein ne représente infidèlement les faits qu'il raconte. D'accord : et que dirait-on d'une autre possibilité bien plus surprenante et qui néanmoins ne revient que trop souvent dans le monde ? C'est de voir des gens qui se font une si forte habitude de mentir, qu'ils parviennent enfin au triste point de ne savoir pas eux-mêmes quand ils disent vrai ou quand ils mentent.

Enfin on allègue qu'il n'est pas physiquement impossible qu'au moment où le plus honnête homme du monde va m'instruire d'un fait, il soit frappé subitement de quelque maladie interne qui lui bouleverse la tête et lui fasse dire, au préjudice de la vérité, tout

le contraire de ce qu'il avait intention de dire ; c'est-à-dire, à ce compte, que dans un instant cet honnête homme peut devenir fou ou enthousiaste, que ses esprits animaux se dérangeront tout à coup, que tout le tissu de son cerveau sera changé sur-le-champ, ou qu'il peut arriver mille autres accidents que la seule envie de croire la possibilité physique du faux témoignage fait croire possibles. De bonne foi, y a-t-il jamais eu personne qui, sur cette possibilité, se soit mis en tête de se défier de tous les hommes en fait de témoignage ?

Ne chicanons pourtant point là-dessus. On veut que tout cela soit physiquement possible. D'accord : et nous ajouterons même que la possibilité s'étend sur tous les hommes, de quelque mérite qu'ils soient dans l'opinion du public. Il est intrinsèquement aussi physiquement possible qu'un homme qui passe pour avoir de l'honneur en impose, fasse des friponneries, devienne fou, se coiffe d'une marotte, qu'un autre qui est perdu de réputation dans le monde. Car tous les hommes, en qualité de créatures, sont également capables des mêmes défauts.

Cependant il doit nous être permis de faire observer qu'en comparant le caractère des hommes avec d'autres circonstances collatérales, on en peut tirer des considérations qui, sans détruire la possibilité physique du faux témoignage, ne laissent pas que de diminuer infiniment les raisons de la craindre et de nous fonder même raisonnablement à n'y avoir point d'égard, et à la regarder comme nulle.

Si le témoin est d'une vertu suspecte, ou si je le connais pour un fripon, outre la *possibilité physique* qu'il y a d'en être trompé, la *probabilité morale* qu'il le fera y est aussi tout entière. S'il me paraît, outre cela, qu'il a intérêt de m'en imposer, la probabilité deviendra plus forte à proportion du plus grand nombre de raisons que j'aurai de m'en défier. Que si je vois au contraire que ce n'est pas son intérêt de me tromper, il ne me restera de probabilité morale à son désavantage que celle qui sera fondée sur ses mauvaises mœurs ou sur sa réputation équivoque.

Supposons d'ailleurs que je ne sache rien qui doive me donner une sinistre opinion du témoin, et que je ne sache rien non plus qui doive me prévenir en sa faveur, de sorte que je sois dans un parfait équilibre à l'égard de sa sincérité, de laquelle je n'ai sujet ni de m'assurer, ni de me défier, il est clair alors, qu'à moins que la considération de quelques circonstances collatérales n'intervienne, je n'ai contre lui que la simple *possibilité physique.*

A cette possibilité physique ajoutez quelques-unes de ces circonstances, ce seront autant de degrés de probabilité morale qui fonderont le soupçon dans les proportions du plus ou du moins.

Ne connaissant le témoin par aucun endroit, ni bon, ni mauvais, il peut y avoir telles de ces circonstances qui me donneront un degré suffisant de *certitude morale* qu'il ne m'en impose point, quelque *possibilité physique* qu'il y ait qu'il le fasse.

Mais s'il a la réputation d'honnête homme, si le défaut de probité ne lui a jamais été reproché, si même on l'a toujours vanté dans le monde pour la candeur et pour la bonne foi, je vois une très-grande probabilité morale que ce qu'il dépose est vrai, et le degré de cette probabilité qui me prévient en sa faveur excède celui de la défiance que j'en aurais si je ne le connaissais point du tout, ou si je ne le connaissais qu'en mal ; il l'excède, dis-je, à proportion de ce que la réputation d'une vertu solide est supérieure au caractère d'inconnu ou à celui de malhonnête homme.

Si à ces raisons personnelles vous ajoutez d'autres considérations qui les fortifient, vous aurez tous les degrés possibles de certitude morale qu'on ne vous en a point imposé.

Toutes choses d'ailleurs égales, il semble qu'on doit être plus sûr de son fait quand on connaît personnellement le témoin et que le commerce nous a instruit de sa vertu, que lorsqu'il ne nous est connu que de réputation. Cependant il est très-possible, en certaines circonstances données, que d'autres considérations l'emportent sur cet avantage, et que la certitude morale soit plus complète en faveur du témoin que je ne connais que de réputation ; parce que telles circonstances qui sont toutes pour lui, ne seront peut-être pas pour l'autre. Si l'on voulait s'engager à la discussion particulière de tous les cas possibles en ce genre, il serait aisé de justifier ce que je viens d'avancer. Mais il me suffit d'avoir fait observer que, *selon la diversité des cas, la possibilité physique du faux témoignage est toujours accompagnée de quelque considération morale qui affaiblit ou qui fortifie les égards que nous y avons.*

Ayant considéré en général, et dans une grande abstraction, la *possibilité* physique d'être trompé, nous allons voir en particulier ce qu'il faut en penser dans les affaires du monde.

Douzième proposition.— *Une simple possibilité physique d'être trompé sur des faits n'est point, dans la nature des choses, un fondement assez raisonnable de défiance pour y avoir égard dans la pratique.*

Par la pratique, j'entends ce qui porte les hommes à faire ce qu'ils ne feraient point et à ne point faire ce qu'ils feraient s'ils croyaient que telle chose fût vraie.

Cet éclaircissement indique la raison de la proposition énoncée. Il ne peut être ni juste, ni raisonnable de prendre pour règle un principe, dont les conséquences naturelles tendent à bouleverser les affaires humaines et à mettre tout en confusion dans le monde.

Ce malheur pourtant ne pourrait s'éviter si chacun s'avisait de prendre ses mesures sur la possibilité physique qu'il y a toujours que l'on soit trompé par les autres.

Dans le sens abstrait, il n'est point de témoignage humain qui ne puisse être faux, et par conséquent il n'en est point, de quelque

genre qu'il soit, dont il ne fallût se défier, si la seule possibilité physique suffisait pour fonder la défiance. Ce qui fonderait ces soupçons, viendrait du défaut originaire de la nature humaine; or un tel défaut doit être absolument sans remède, et l'on ne comprend pas même qu'il soit susceptible de plus ou de moins. Si le mal vient de là, les plus sages et les plus vertueux y doivent être aussi sujets que le reste des hommes.

Il s'en suivra donc qu'il ne faudra jamais régler en rien sa conduite sur les lumières qu'on reçoit du témoignage d'autrui; car le moindre égard que l'on y aura dérogera au principe qu'il est physiquement possible qu'on nous trompe.

On trouvera plus bas ce qui démontre l'absurdité de cette conséquence, et nous renvoyons à la septième proposition pour les preuves de celle-ci. Mais nous ferons quelques réflexions avant que de passer à une autre.

1° *Lorsque l'on met en doute la vérité d'un témoignage, par la seule raison de la possibilité physique de sa fausseté, il est visible que cela ne se peut faire que par un vain caprice et sur des notions aussi fausses que chimériques.*

2° *La prétendue estimation de l'incertitude du témoignage humain, en vertu de cette possibilité physique, n'est en son tout que fiction toute pure.* Car à quoi se réduit la question? c'est à savoir si l'idée d'une possibilité physique de la fausseté de ce témoignage suffit pour régler la conduite des hommes. Si vous dites qu'elle est suffisante, pourquoi ne vous en faites-vous pas une règle dans toute votre conduite? Et si elle ne suffit pas, ne suis-je pas fondé à dire que c'est un fantôme que vous vous faites pour le combattre?

La fin du témoignage humain doit être de servir à mesurer nos actions et à nous diriger dans nos affaires. Mais s'il est démontrable en saine logique, qu'on ne peut ni ne doit avoir égard dans la pratique, au système de la possibilité physique d'une illusion éternelle, il est aussi démontrable qu'il n'a aucune fin réelle, et qu'il n'est bon à rien qu'à brouiller la cervelle.

Il est donc très-évident que les hommes ne doivent point se gouverner sur l'idée abstraite de la possibilité physique du faux témoignage; et pour dire quelque chose de plus, il est aussi constant, par l'expérience qu'on en fait dans le train ordinaire, que les hommes méprisent actuellement cette possibilité physique, et n'y ont aucune espèce d'égard. Il y a même une infinité d'occasions où ils se trouvent dans une nécessité invincible de passer là-dessus, et j'en tire cette conséquence : *qu'il n'est pas possible que Dieu ait eu dessein de donner pour règle de nos actions, et de nos jugements, un principe auquel nous sommes invinciblement contraints de n'avoir aucun égard dans notre conduite.*

Treizième proposition.— *Les raisons de prudence, que les hommes consultent souvent dans les affaires du monde, ne prouvent ni qu'ils doivent se régler sur la simple possibilité physique du faux témoignage, ni qu'ils le fassent actuellement.*

Je n'ai donné cette proposition que pour prévenir les fausses conséquences qu'on pourrait tirer de la manière dont les hommes se conduisent en certaines rencontres. On en voit, par exemple, qui, malgré le fond qu'ils doivent naturellement faire sur la protection de leurs parents ou de leurs amis, travaillent eux-mêmes de tout leur pouvoir, comme s'ils ne comptaient sur personne. Vous en voyez aussi qui, dans le moment même où ils mettent en campagne pour les servir, et confidents, et simples connaissances, semblent se défier de tout le monde, quelque estime que le public fasse et qu'ils fassent eux-mêmes de la vertu des gens qui les servent.

Hé bien! cela est vrai, et qu'est-ce que vous en concluez? Est-ce que les hommes se règlent quelquefois sur une possibilité physique que tout le monde les trompe?

Je pourrais répondre que cette défiance a visiblement d'autres causes, et je montrerai tout à l'heure que cette réponse est fondée. Mais en vous accordant ici que c'est ce que vous dites, que s'ensuivra-t-il? Ce que font quelques hommes servira-t-il de loi pour le reste du genre humain? ou leur conduite sera-t-elle la plus raisonnable, quoiqu'elle tende démonstrativement à mettre tout en confusion dans le monde?

N'est-ce pas une maxime certaine, que *la pratique d'un particulier ne peut être ni juste ni excusable, lorsque devenant générale, elle introduirait un dérangement universel dans les sociétés humaines?*

Tout ce qui oblige les hommes à s'éloigner d'une fin qui leur serait funeste, les oblige en même temps à éviter toutes les démarches qui les y peuvent conduire.

Or, est-il que le droit qu'a un particulier de prendre pour règle de se défier de tout le monde, un autre l'a de même, et par conséquent tous les hommes doivent jouir du même privilége.

Donc cette manière de se conduire tend directement et naturellement à renverser tout ordre et à détruire tout bonheur dans les sociétés.

Donc encore tous les hommes sont obligés de s'en abstenir.

Donc enfin les hommes qui se conduisent par cette règle agissent contre tout droit et toute raison.

Mais venons au fait. Si dans les affaires du monde on ne se repose pas entièrement sur la vigilance, sur les soins et sur la fidélité des autres; si avec ces secours on cherche des précautions pour se garantir de la surprise; ce n'est pas que l'on se détermine par la simple possibilité physique qu'il y a que les autres nous trompent. Deux raisons, sans celle-là, nous y portent : l'une est que notre travail et notre attention nous répondent plus facilement et plus sûrement du succès que ne le peut faire, sans cela, l'assistance d'autrui; et l'autre, c'est qu'effectivement nous n'avons pas aussi bonne opinion de la droiture et du désintéressement

des autres, que nous le marquons quelquefois par de vains compliments,

Cette attention que l'on donne à ses propres affaires ne peut être certainement blâmable, pourvu qu'elle ne sorte point des justes bornes d'une prudence sage et d'une bienséance marquée. L'extrême corruption du genre humain la rend même très-nécessa re.

Mais pourquoi attribuer à une cause ce qui est l'effet d'une autre? Pourquoi appeler *simple possibilité physique*, ce qui n'est à la lettre qu'une *défiance portée à l'excès*, sur la connaissance qu'on a de la malice des hommes? Il est vrai qu'à force de vivre et de s'intriguer dans le monde, on y voit tant d'obliquités, et l'on y a quelquefois tant de part soi-même, qu'à la longue on conçoit fort mauvaise opinion du genre humain, et que l'on se remplit la tête d'une probabilité générale qu'il n'y a personne qui ne songe à nous tromper. Il y a même des gens qui posent pour maxime certaine, que tous les hommes sont des fourbes, ou le seraient s'ils pouvaient, et que par conséquent, il n'en est aucun à qui l'on doive se fier sans bonne et suffisante caution.

Je ne sais si ces gens-là s'exceptent eux-mêmes de cette règle générale. S'ils le font, je voudrais bien qu'ils nous apprissent pourquoi d'autres ne seraient pas aussi honnêtes gens qu'eux? Et s'ils ne s'exceptent pas du nombre des fripons de qui l'on se doit toujours défier, comment veulent-ils que nous nous en rapportions à leur témoignage? Dans leur propre hypothèse, ce qu'ils disent est une friponnerie, et nous devons croire qu'ils ne songent qu'à nous tromper.

Quoi qu'il en soit, je conclurai des considérations précédentes, que *dans la pratique ordinaire des hommes, il n'y a rien qui prouve raisonnablement qu'ils agissent sur le principe d'une simple possibilité physique qu'on leur en impose.*

Quatorzième proposition. — *Quand on parle de ce qui peut diminuer la* crédibilité *d'un témoignage donné de bouche, ou couché par écrit, il faut distinguer les causes de cette diminution qui viennent de nous, de celles qui viennent de la nature des choses.*

On peut chercher, au moins en partie, dans la onzième proposition, quelles sont ces circonstances, et renvoyant là nos lecteurs, nous ne répéterons point ici ce que nous y avons dit. Je remarquerai seulement, qu'*à la rigueur*, et dans *la nature des choses, tout ce qui rend un témoignage moins croyable dans la suite des temps, c'est uniquement la perte ou le défaut de quelques-uns des caractères qui le rendaient proportionnellement croyable à la droite raison.* Il n'y a que cela seul qui le rende moins digne de foi, et c'est aussi de cela seul que je parle dans cette quatorzième proposition.

La mesure précise de crédibilité que perd le témoignage, est donc toujours proportionnelle à ce que perdent de leur ancien prix et de leur premier éclat les circonstances qui fondaient autrefois cette crédibilité. Si les mêmes circonstances se conservaient, la crédibilité du témoignage ne souffrirait aucune diminution.

Mais comme il faut distinguer les circonstances réelles, qui le rendent croyable de l'idée que s'en font les personnes auxquelles il est proposé, on voit bien que ce qu'il peut perdre à ces deux égards est fort différent.

Ce témoignage peut être moins croyable au jugement de celui qui le considère, quoique réellement et dans la nature des choses, il ne soit pas moins digne de foi que jamais. Il nous le paraît moins; mais il ne l'est pas pour cela. Il a encore tous les caractères, il conserve toutes les qualités spécifiques qui le firent autrefois recevoir dans le monde, et s'il ne nous le semble pas, la différence ne vient que de nous.

Nous sommes donc responsables de tout ce qu'il perd à notre égard, puisque la faute ne vient que de nous-mêmes et que de l'abus que nous y faisons de notre raison. Si ce témoignage est moins digne de foi pour nous qu'il ne le fut pour d'autres, parce que nous le considérons avec quelque prévention, que nous ne l'examinons que superficiellement, ou que, dans cet examen, nous écartons à dessein ou par négligence, les circonstances les plus essentielles, à qui devons-nous nous en prendre? N'est-ce pas uniquement notre faute? Et nous sied-il bien de crier que la crédibilité de ce témoignage va si fort en diminuant tous les jours que tantôt ce ne sera plus rien?

N'ai-je pas ainsi raison de dire, qu'il faut ici distinguer ce qu'il y a de réel dans la natures de choses, de ce qui n'est que le pur effet des préjugés et de notre fausse logique?

Quinzième proposition. — *Un témoignage rendu par des personnes fidèles, circonspectes et bien instruites, ne perd rien de sa probabilité ou de sa crédibilité par la suite des siècles, même à quelque distance de temps que ce soit.*

Dans la proposition précédente, nous avons vu que le témoignage est toujours également digne de foi, tant qu'il conserve les caractères qui le rendaient d'abord et qui devaient le rendre croyable.

Ici nous parlons d'un témoignage rendu dans toutes les circonstances requises, c'est-à-dire par des personnes qui ont eu la capacité nécessaire pour bien peser les choses, qui se sont fait un devoir de s'en bien informer, et qui n'en ont dit, en gens d'honneur, que ce qu'elles en ont su, sans rien déguiser.

On voit clairement qu'un témoignage transmis de la sorte conserve tous ses caractères de crédibilité.

Donc il est toujours aussi croyable, pour le moins, qu'il l'a jamais été. Tirons-en les deux conclusions qu'on va lire :

1. J'en conclus *à l'entière rejection de tous les calculs que l'on fait pour fixer les degrés de crédibilité que perd le témoignage avec le temps*, parce qu'on n'y fait pas les distinctions nécessaires et que nous venons d'indiquer.

Ceux qui font ces calculs devraient nous apprendre s'ils veulent dire que le témoignage devient à la longue moins croyable en lui-même, ou si c'est, à leur avis, qu'il mé-

rite moins de créance de la part des personnes qui en entendent parler et qui l'examinent.

Je sais qu'il est libre de faire des suppositions, et qu'on peut calculer à l'infini sur des suppositions arbitraires. Il est vrai pourtant que si la supposition est fausse, tous les calculs qu'on y bâtit, quelque justes qu'ils soient, ne sont véritablement que des calculs en l'air et que des jeux de l'esprit.

Pour calculer de la sorte, d'une manière qui soit concluante, il n'y a, dans la nature des choses, qu'une seule supposition à faire, c'est que *les circonstances qui rendaient autrefois le témoignage digne de créance, diminuent avec le temps ou s'y perdent.*

Ceci vous mène tout droit au grand examen des lumières et de la fidélité des témoins.

Tous les calculs que l'on fait sur la diminution des degrés de probabilité dans le témoignage, et que l'on donne quelquefois pompeusement pour des découvertes solides, ne sont que de pures fictions, à moins que l'on ne les fonde uniquement sur la qualité des témoins.

Tous ces calculs qui n'ont pour principe que la possibilité physique d'être trompé, ne sont par conséquent que des imaginations creuses et que de véritables chimères. On bâtit sur un fondement de sable; on raisonne sur un principe auquel le genre humain n'a jamais pu avoir d'égard, et n'en a jamais eu. On peut se rappeler ce que nous en avons dit dans la douzième proposition.

2. *Puisque la crédibilité d'un fait ne dépend que de la qualité du témoignage, la vérité de ce fait peut être accompagnée de la même évidence dans les temps les plus reculés, qu'elle en avait pour les contemporains ou pour les personnes qui vécurent plus près du temps où ce fait se passa.*

On vient d'en voir les preuves directes et les notions communes; de même que l'expérience du genre humain qui les confirme, elles peuvent être données pour une démonstration *a priori* de la même vérité.

Tout fait qui fut à quelque heure appuyé sur des preuves que l'usage et que toutes les lois admettent, n'en devient pas moins croyable dans les temps postérieurs, par la seule raison que ces temps ne sont pas celui où la chose s'est faite.

Prenons pour exemples les actions d'*Alexandre*, d'*Annibal*, de *César* ou de *Pompée*. Nous ne croyons pas à présent moins fermement leur réalité; nos ancêtres les plus sages et les plus éclairés ne la crurent pas avec moins de confiance qu'on ne la crut dans le siècle précédent, et ainsi, remontant de siècle en siècle, on voit le même degré de persuasion, comme on le trouve aussi en descendant. Nous n'entendons point que personne se plaigne à cet égard du dépérissement de l'évidence. Personne ne souhaite d'avoir vécu dans le siècle de ces héros, afin d'être plus sûr de la défaite de *Darius* ou des malheurs de *Carthage*. Aujourd'hui nous ajoutons aux historiens qui en parlent la même foi qu'on le fit il y a mille ans, et nous nous entretenons de ces événements avec autant de persuasion de leur vérité qu'on l'a jamais fait. On en remplit la tête des jeunes gens sans qu'on s'avise jamais de les avertir que ces histoires deviennent tous les jours moins probables; et bien que nous nous écartions à toute heure de plus en plus du temps où les choses se passèrent, nous ne nous faisons pas plus de peine que nos bisaïeux d'en conserver la mémoire et d'en publier, pour ainsi dire, de nouvelles éditions. Je ne vois pas que personne s'en fasse le moindre scrupule en vertu de la distance des temps, ou que qui que ce soit prémunisse ses contemporains sur le danger qui augmente, qui croît tous les jours, de prendre de purs romans pour de véritables histoires.

Cet avis devrait pourtant se donner, si l'on agissait de bonne foi. Il faudrait déterminer le degré de créance qu'on doit aux auteurs à proportion de leur siècle au nôtre. Il serait juste de définir, d'une manière précise, ceux qui méritent encore une foi entière, ceux qui commencent à devenir romans et ceux qui ne sont plus autre chose. Et veut-on savoir les raisons de l'équité d'une précision semblable? Les voici.

La crédibilité de l'histoire contribue aux bonnes impressions qu'elle doit faire sur l'esprit des hommes, ou elle n'y contribue en rien.

Si c'est le dernier, on peut lire des romans avec autant d'utilité que de véritables histoires, et pourquoi ne pas calculer la crédibilité de chaque livre historique, puisque cela ne tire point à conséquence pour le genre humain?

Si c'est le premier, vos calculs nous ravissent, d'un seul coup, toute l'histoire ancienne, et les monuments de l'antiquité n'étant plus que de vrais romans, pourquoi ne pas le dire à tout le monde, pour épargner aux hommes la peine et l'ennui de tant de lectures tout à fait inutiles?

Il est vrai que la supposition des calculs confond deux choses très-distinctes. L'évidence réelle, ou les bonnes raisons qu'on a de croire, en tout temps, une histoire, est une chose fort différente de l'impression que cette histoire peut faire, ou de l'influence qu'elle peut avoir sur l'esprit des lecteurs. Je conviens que l'impression ou l'effet de l'histoire diminue et s'affaiblit à proportion qu'on s'éloigne du temps. Pendant que *Rome* et *Carthage* se faisaient une guerre cruelle, ou pendant qu'*Antoine* et *Auguste* se disputaient l'empire; il n'y a point de doute qu'on n'en parlât partout avec plus de chaleur et que l'on ne prît plus d'intérêt à ces querelles, dans le temps même, ou qu'on ne le fît encore cent ou deux cents ans, après qu'on ne le fait de nos jours. Cependant les *Romains* de notre temps ne sont pas moins assurés de la vérité de ces événements, que le furent leurs ancêtres, il y a quinze siècles.

La distinction est donc réelle entre l'évidence historique et la part qu'on prend à l'histoire; mais il est aisé de les confondre, et de là vient la méprise. On s'imagine avoir plus de certitude des choses qui touchent le

plus, et celles qui nous touchent le plus sont effectivement les affaires qui concernent de plus près notre temps et notre patrie. On sent au contraire qu'on n'a que peu ou point d'intérêt à prendre à ce qui se passe au bout du monde ou à ce qui s'est passé il y a mille ans. Cela fait que nous ne faisons presque point d'attention aux choses mêmes, et que nous nous mettons peu en peine d'en examiner la vérité historique. Peu à peu cette inattention répand sur les faits certaines ténèbres, les fait paraître obscurs, nous les rend douteux, jusqu'à ce qu'enfin il nous semble, ou qu'ils n'arrivèrent jamais, ou que nous ne pouvons plus en avoir la même certitude qu'on en eut autrefois. Je compte, pour moi, que la confusion de ces idées, quoique naturellement si distinctes, est originairement la source du sentiment que la crédibilité de l'histoire diminue et dépérit à la longue.

Voici une nouvelle réflexion là-dessus : *Quoiqu'on ne puisse pas dire, à la rigueur, que la crédibilité du témoignage gagne avec le temps, c'est-à-dire qu'elle devienne plus que ce qu'elle était à son origine, à moins qu'elle n'acquière des caractères nouveaux, cependant on peut hardiment avancer qu'avec le cours du temps il peut y avoir de nouvelles raisons pour en confirmer la créance, pour en établir la vérité.* Ainsi l'évidence peut être plus forte dans un temps éloigné que dans un temps plus prochain.

Chacun, je l'avoue, est en droit d'examiner le témoignage en lui-même ; cependant il entre aussi dans cet examen ces considérations, qui ne sont pas de petite importance : que ce témoignage a soutenu l'examen de plusieurs générations successives ; qu'un nombre infini de personnes de candeur et de probité, polies, judicieuses, savantes, se sont toujours fait un devoir de l'approfondir ; qu'en conséquence de longues et de pénibles recherches, ce nombre infini de personnes y a souscrit, et qu'elles sont unanimement convenues que le témoignage méritait créance dans toutes les règles de la saine logique. Voilà donc un avantage qu'ont les générations postérieures sur celles qui les ont précédées. Les dernières comme les autres jugent de la vérité par le mérite intrinsèque des preuves ; mais elles ont, de plus que les précédentes, l'approbation de tant de milliers de gens qui, raisonnant sur le même fait, ont conclu de la même manière ; et ne serait-ce pas un prodige, ne serait-il pas même comme impossible qu'une si grande multitude de personnes de tous temps et de tous lieux, dont l'humeur et l'éducation ont été si différentes, parmi lesquelles il peut y en avoir eu de très-prévenues, et à la plupart desquelles il faut aussi supposer quelque sens commun, ne serait-il pas comme impossible, dis-je, que tant de gens aient tous aussi mal raisonné les uns que les autres, et que les mêmes recherches les aient tous conduits à la même illusion? Quand on pèse bien tout cela, le témoignage s'y trouve puissamment confirmé, parce que, s'il n'était pas fondé en raison, c'est une chose presque incompréhensible que, dans le cours de tant de générations successives, un si grand nombre de gens sensés lui aient donné leur suffrage.

On se perd effectivement à considérer cette énigme, et l'on ne voit pas le moyen de la concilier avec le sens commun qui a toujours régné dans le monde. Comment est-ce que tous ces gens-là se sont comme donné le mot pour s'en laisser imposer? Les supposer ignorants, crédules, négligents, incapables d'un examen raisonné, c'est s'en faire une idée contraire à celle que nous avons posée. Imaginer encore entre eux un concert, une espèce de conspiration pour tromper les siècles suivants, c'est oublier la candeur que nous leur attribuons, et c'est même pécher contre le bon sens que de concevoir une chose semblable entre des siècles si différents et des nations si diverses. Quelle sera donc la raison d'une méprise si universelle, si tant est que c'en soit une? Digère-t-on aisément une infatuation si générale? Quelle maligne influence a démonté tant de cervelles, ou plutôt l'a-t-on bien faite quand on peut former ce soupçon?

Bien loin d'y donner, je pense au contraire qu'on peut, avec confiance, établir pour maxime que *certains faits peuvent être accompagnés de telles preuves qui les rendent non-seulement aussi croyables, mais encore, tout bien pesé, plus croyables dans les temps les plus reculés, qu'ils ne l'étaient pour les contemporains qui n'en furent pas témoins oculaires.*

CHAPITRE VII.

Où l'on montre l'utilité et la nécessité d'admettre l'évidence morale dans les affaires de la vie, et l'embarras affreux où sa rejection doit tout mettre.

SECTION PREMIÈRE. — *Plan général de ce chapitre.*

J'ai expliqué, dans les propositions précédentes, le fondement, la nature et les caractères propres de l'évidence morale, tout autant que cela m'a paru nécessaire pour mon sujet. C'était la première chose que je m'étais proposée.

La seconde qui me reste à faire regarde l'utilité et la nécessité d'une telle évidence. Il s'agit de prouver l'obligation de s'y soumettre lorsqu'elle a toutes les qualités requises, en faisant voir l'embarras affreux où l'on met tout dans le monde dès qu'on la méprise ou qu'on la rejette.

SECTION II. — *Danger qu'il y a de détruire l'évidence morale par rapport à l'administration de la justice et à la tranquillité des Etats.*

Je remarque 1° que c'est sur l'évidence morale que roule toute l'administration de la justice, et par conséquent la conservation de l'Etat.

Les législateurs ni les juges ne peuvent être partout pour voir de leurs propres yeux le bien ou le mal que font les sujets. Ils ne sauraient donc infliger les châtiments ou

distribuer les récompenses, à moins qu'ils ne s'en rapportent à d'autres personnes pour savoir où l'on doit placer l'un ou l'autre. Ils sont obligés d'écouter ce que ces autres personnes ont vu et ouï, et de peser mûrement les circonstances qui sont alléguées. Tout cela fait avec solennité passe, même parmi les nations les plus justes et les plus sages, pour une instruction suffisante, même dans les procès les plus importants et lorsqu'il y va de la vie ou de toute la fortune des hommes.

Si le témoignage ne faisait pas preuve en pareil cas, se pourrait-il rien de plus triste que la condition du genre humain? Qu'est-ce qui empêcherait un scélérat d'insulter aux lois et au prince? S'il ne lui fallait que n'être point vu de son juge, quand il commet le crime, quels crimes ne commettrait-il point avec impudence? Il n'y aurait plus de sûreté nulle part. On ne pourrait plus compter sur la protection des tribunaux. Chacun serait en danger; tout serait en proie. On pillerait impunément les maisons, et le moindre ennemi vous couperait la gorge dans les rues. Qui le retiendrait, si la crainte des témoins ne le faisait pas?

Il faut donc que les yeux et les oreilles d'autrui servent comme de sentinelle pour garder le public. Il faut que les oreilles et les yeux du témoin soient substitués à ceux du juge. Sans cela, non-seulement l'autorité du magistrat serait foulée aux pieds, mais encore on ne saurait prendre de suffisantes précautions pour prévenir les désordres qui menaceraient la société de même que les particuliers. Les moyens d'assurer le bonheur commun et la tranquillité générale seraient tous perdus sans ressource. Tout irait à l'abandon et comme il pourrait, sans que personne y pût apporter de remède. La prudence deviendrait inutile, et dans cette confusion universelle il faudrait se livrer aveuglément au hasard.

A quoi nous sert la prudence en elle-même, si nous ne connaissons pas le monde, et quelle connaissance du monde pouvons-nous acquérir s'il n'y a point de certitude morale? De quelle utilité nous serait l'acquisition de cette connaissance, quand bien elle serait possible, si nous ne pouvions ni nous fier à personne, ni nous assurer de quoi que ce soit? Il ne nous resterait ni motifs ni encouragements pour agir, et tout ce que nous pourrions faire de plus sage, dans ce *pyrrhonisme* universel, ce serait de ne rien faire.

SECTION III. — *Suite de la même considération par rapport à la société en général.*

Observons, en second lieu, que la dissolution entière des sociétés doit être la suite immédiate et nécessaire de la rejection de l'évidence morale.

La confiance mutuelle est le grand lien des sociétés, et ce qui attache le plus étroitement les hommes entre eux. Détruisez cette confiance, et vous ne verrez plus partout que soupçons et que craintes. Chacun se tiendra sur ses gardes, et ne regardera plus les autres que comme des ennemis dangereux qui cherchent à lui nuire, ou que comme de faux amis dont la fidélité doit être toujours suspecte. Lequel des deux que ce soit, les effets en seront les mêmes. L'intérêt commun sera désormais une chose impossible. Les raisons de cet intérêt commun veulent qu'on soit franc et ouvert, qu'on ait des égards les uns pour les autres, et que l'on se propose un honneur et une réputation à garder. Mais si les hommes vivaient dans l'appréhension continuelle d'être trompés par les autres; s'ils ne pouvaient ni penser, ni agir, que tout le monde ne les soupçonnât aussitôt des plus sinistres desseins, ils auraient toutes les raisons imaginables de se craindre et de se haïr mutuellement, et par conséquent ils ne s'estimeraient jamais plus heureux que lorsqu'ils seraient le plus loin de tous leurs semblables. Qui aurait le loisir ou la volonté de s'occuper du public pendant que chacun n'aurait que trop à faire pour veiller à sa propre défense? Voilà donc le genre humain qui va tout à la débandade. Les sociétés se réduisent à rien; les villes se désertent; il n'y a plus de nations; tout se disperse et se fuit; le commerce est éteint, le négoce devient impossible, et tout ce qui en revient aux hommes, c'est qu'ils rentrent dans une égalité parfaite. Les princes et les sujets sont de niveau : les premiers n'ayant plus personne à qui commander, et les autres n'ayant plus personne à qui s'adresser au besoin. Chaque individu fait bande à part, et ne connaissant ni supérieur ni inférieur, il ne songe plus qu'à lui-même et ne peut plus compter que sur lui-même.

Toutes sortes de nœuds étant ainsi rompus, toute espèce d'affection étant bannie, que s'ensuivrait-il? une guerre ouverte, des hostilités réciproques. Il n'y aurait plus d'autre loi que celle du plus fort. Aucune occasion de nuire ne serait négligée, et l'on ne s'abstiendrait d'autre mal que de celui qu'on ne pourrait point faire.

Nous connaissons des gens qui appellent cela *l'état de nature*, et qui se représentent les hommes comme autant de bêtes féroces, qui se donnent la chasse, qui se déchirent impitoyablement, et qui se font entre elles tout ce que de brutaux désirs leur peuvent suggérer de plus cruel. Ces gens-là sans doute ont pris pour article de foi le tableau qu'un poëte (1) a donné de la condition primitive du genre humain, et se sont imaginé être en droit de tracer l'image du monde naissant sur de pures fictions poétiques.

Ne nous étonnons donc point de l'origine qu'ils donnent à la société. S'il faut les en

(1) Horace, lib. I, sat. 3, v. 99 : « Lorsque les premiers animaux sortirent en rampant de la terre, c'était un bétail muet et sale qui se disputait le gland et le gîte à coups de griffes et de poings. Ensuite ils se servirent de bâtons et bientôt après des armes qu'ils inventèrent, jusqu'à ce qu'ils firent des mots pour articuler leur voix, et pour exprimer leurs pensées et qu'ils imposèrent des noms aux choses. Alors ils cessèrent de se faire la guerre, et ils commencèrent à bâtir des villes et à faire des lois. »

croire, la guerre conduisit les hommes à la paix, la défiance à la confiance, la crainte mutuelle à l'affection réciproque. Ces hommes commencèrent à se goûter à force de se faire du mal, et ce ne fut que pour être nés insociables qu'ils apprirent à établir entre eux des bienséances, de l'ordre, des distinctions et des égards de justice :

> Jamais effet plus beau ne pouvait résulter d'une cause plus laide.

Parlons sérieusement : ces principes tendent à la destruction de la société, et la détruiraient infailliblement, s'il était possible qu'ils prévalussent jamais dans le monde.

N'est-il donc pas bien bizarre qu'on veuille nous donner pour base et pour lien de la société ce qui tend, d'une manière infaillible, à sa totale destruction.

SECTION IV. — *Suite de la même considération, par rapport aux droits civils dont les particuliers jouissent dans la société.*

J'ajoute, troisièmement, qu'un grand nombre de nos droits civils sont tellement fondés sur l'évidence morale, que non-seulement sans elle nous ne saurions justifier la possession que nous avons, mais que souvent même ils n'ont pas d'autre appui.

Pour vous convaincre entièrement de ceci, vous n'avez qu'à prendre pour exemples les cas les plus ordinaires, comme le sont ceux de la naissance, de la proximité du sang, des successions; et les preuves que ces cas-là fournissent n'en doivent pas être plus méprisables pour revenir à toute heure.

Puisqu'il est de ces occasions, où (1) la connaissance des personnes et le témoignage des sens sont entièrement impossibles, et qu'il en est où l'on ne les exige pas même; puisque cela, dis-je, est certain, on ne saurait me nier qu'en ces rencontres il n'y a lieu à aucune espèce de démonstration, ni *a priori* ni *a posteriori*, ni de la réduction à l'absurde, et que par conséquent il faut se contenter de l'évidence morale.

La chose est trop claire pour m'y arrêter. J'en tirerai seulement les trois conclusions qu'on va lire :

1° *Il est des faits qui peuvent être si évidents, par la seule preuve du témoignage, que tout le monde en est parfaitement convaincu.* Personne n'y soupçonne ni fraude ni illusion, et l'on passerait pour fou à mettre aux Petites-Maisons si l'on s'avisait de s'en défier.

2° *On se repose tranquillement sur l'évidence morale dans les choses qui sont de la plus grande importance pour le repos et pour le bonheur de la société.* En effet les exemples que j'ai donnés tout à l'heure, sont pris des choses qui intéressent le plus la tranquillité publique, et l'on voit assez que tout irait en confusion, parmi les hommes, si les droits du sang et des successions ne pouvaient être établis que sur une certitude géométrique.

(1) Τὰρ πὰ τις ὶὸν αὐτὸς ἀνέγνω.
Personne n'est sûr de son père. (HOMER.)

3° *Toutes les vaines déclamations de certaines gens contre l'évidence morale, sous prétexte qu'elle est, à leur dire, inutile et précaire ; toutes ces déclamations, dis-je, sont invinciblement réfutées par la seule disposition des affaires humaines.* Il n'est point d'homme qui dans les circonstances relatives au sang dont il sort, au moment où il vint au monde, au lieu où il naquit, ne trouve un préservatif contre le préjugé qui lui fait combattre cette évidence morale. Il trouve ce préservatif dès son berceau; et plus il avance dans la vie, peut-il y faire un seul pas qui ne le confirme de plus en plus dans la bonne opinion de ces preuves, par l'usage continuel qu'il en fait? Il n'y a pas jusqu'au plaisir qu'il se fait d'en disputer la force, où elles ne contribuent, par quelque endroit à son bonheur.

SECTION V. — *Suite de la même considération par rapport aux sciences.*

Je ne ferai plus qu'une quatrième et dernière remarque : c'est qu'on ne peut détruire l'évidence morale, qu'on ne porte un coup mortel à toutes les sciences.

La plupart de nos connaissances, et surtout celles qui sont de la plus grande utilité dans la vie, tombent à rien, et deviennent entièrement inutiles, dès qu'on ne peut être assuré d'aucune chose lorsqu'on n'en a qu'une certitude morale.

Que ferons-nous de l'histoire dans toutes ses différentes parties? Relations d'événements et de coutumes; phénomènes de la nature, descriptions de pays, observations célestes, calculs de temps, et tant d'autres choses qui se rapportent à celles-là, quel en sera l'usage, s'il faut se défier en tout du témoignage d'autrui? La géographie, la chronologie et bonne partie de l'histoire naturelle, que sont-elles autre chose que des recueils suivis de divers témoignages? Ce ne seront donc que des contes en l'air, et qu'en faire dans nos bibliothèques?

Il n'y aura désormais ni découverte ni expérience faite par d'autres que par soi-même. Il n'y aura même aucune vérité démontrable que l'on n'aura point démontrée, dont il soit permis de supposer l'existence en conversation, ou que l'on puisse alléguer ni en fait de théorie ni en fait de pratique. Il faudra que chacun s'en tienne à ce qu'il sait par lui-même, qu'il renonce à l'avantage de tout ce qu'il peut avoir appris d'ailleurs, et qu'il ne soit ni physicien, ni philosophe, ni cosmographe, ni historien, qu'autant que la nature, l'application, le hasard, ou toutes ces choses ensemble lui ont donné de lumières. Oh! que peu de personnes figureraient dans le monde savant, si l'on n'y pouvait figurer qu'avec ces biens acquis en propre! Si les gens qui paraissent dans la république des lettres étaient réduits à ce pied ; si chaque auteur, dont ils ont emprunté des plumes, venait reprendre les siennes, qu'il resterait peu de chose! Tel a brillé, qui ne serait plus que le geai de la fable.

Pour peu de réflexion qu'on fasse là-dessus, on sentira la conséquence qu'il en faut tirer. Dans les sciences, on admet pour vraies une infinité de choses qui n'ont pour preuve que le témoignage humain; et lorsqu'il s'en présente ailleurs, qui à tous égards sont aussi bien attestées, qui portent pour le moins les caractères égaux d'évidence, où l'on trouve toutes les marques de véracité, et de sincérité de la part des témoins, et tout ce concours de circonstances, à quoi l'on ne peut opposer de raisonnables objections, et que l'on ne peut même rejeter à moins du *pyrrhonisme* le plus ridicule ; dans ce dernier cas, dis-je, le témoignage doit être reçu comme dans l'autre, ou le bon sens demande qu'on le rejette également dans les deux. Mais que dirons-nous des gens qui se servent du premier témoignage pour combattre le second, et qui vous accablent de citations et d'arguments d'autorité, pour vous prouver que c'est pure sottise que de s'en rapporter à l'autorité de qui que ce soit? Se peut-il de plus grande bizarrerie ou d'obliquité plus grossière? Donner dans un temps, pour preuve admirable, ce que l'on traite avec le dernier mépris dans un autre, quoique tout y soit dans une égalité parfaite : est-ce caprice? est-ce esprit de dispute? ou plutôt n'est-ce point que l'on sacrifie la vérité à quelque autre intérêt?

CHAPITRE VIII.

Où l'on montre le ridicule et l'iniquité du pyrrhonisme en fait d'évidence morale.

SECTION PREMIÈRE. — *Dessein en général de ce chapitre de même que du suivant.*

Après avoir établi suffisamment, à mon avis, la nature et l'utilité de l'évidence morale, je donnerai quelques réflexions pour montrer l'esprit de ceux qui la rejettent, et je finirai par quelques autres qui pourront être utiles pour lever certaines difficultés, et pour conduire les hommes dans la recherche de la vérité, dans le cas où cette évidence morale est la seule sur laquelle on puisse compter. C'est par là que je terminerai le second des quatre chefs généraux que je m'étais proposés, et que je croirai avoir pleinement démontré que la *preuve définie est d'une nature qui oblige tous les hommes à la recevoir.*

SECTION II. — *La différente manière de répandre le pyrrhonisme n'y fait point de différence réelle.*

On voit à présent que les gens qui déclament contre l'évidence morale, comme précaire, incertaine et trompeuse, ne le font que pour se moquer du monde, et qu'ils sont réellement fort à craindre pour le repos et pour le bonheur du public.

Je comprends en cela tous ceux qui tendent au même but, quelque diversité de routes qu'ils tiennent.

Il en est, je l'avoue, qui sont au moins estimables par la franchise. Ils y vont rondement, et ne veulent point nous amuser. Sans y faire d'autre cérémonie, ils s'expliquent de la manière la plus crue et la plus cavalière. Ils vous épargnent la peine de deviner leur pensée. Ces personnes-là vous disent net que *les preuves qu'on leur allègue ne sont bonnes que pour des sots, ou que pour des dévots;* qu'*il est impossible d'en rien conclure de sûr;* et que *tout ce qu'il y a de certain, c'est que telles ou telles choses ont été dites par certaines gens contre lesquels il y a le pair à gager qu'ils n'ont été que des fourbes.*

Mais il en est aussi qui y entendent plus de finesse : ils cachent leur jeu. Tout se passe chez eux, non à douter, mais à insinuer que l'on doute, et à faire des questions là-dessus. A les entendre, vous diriez qu'ils prennent un tendre intérêt au sort de la religion chrétienne. Ils sont irrités qu'il y ait tant d'incrédules, ils ne comprennent pas d'où cela vient. Pour eux, ils ont une très-mauvaise opinion des personnes qui se donnent de ces airs de singularité. *La religion de Jésus-Christ,* disent-ils, *est assez bien attestée : il n'y eut jamais homme sensé qui n'en soit convenu. Il est vrai que quelques-uns forment, contre le témoignage, de petites difficultés qui réduiraient tout l'Évangile à de simples* peut-être. *Mais,* ajoutent-ils, *voilà l'esprit de notre siècle : le scepticisme et l'incrédulité l'emportent; on ne veut rien croire qui ne soit bien prouvé.*

En vérité le tour est délicat, et la religion chrétienne est bien obligée à ces messieurs. Il y a bien de la bonté à eux de prendre ainsi ses affaires à cœur, dans un siècle où l'incrédulité est si fort à la mode! Ce n'est apparemment que pour rendre service à la cause de l'Evangile qu'ils en découvrent adroitement les endroits faibles à des gens qui peut-être sans eux n'y en auraient jamais soupçonné; ou plutôt n'est-ce point un dessein formé de répandre, sans faire semblant de rien, les préjugés les plus dangereux contre la religion, afin de conduire par là les esprits au déisme?

Un ennemi déclaré de la doctrine chrétienne, un homme qui s'emporte sans mesure contre elle, qui la traite d'imposture, de friponnerie ecclésiastique; qui ne ménage ni les termes, ni les injures; un homme, dis-je, de ce caractère n'est rien en comparaison de ces faux amis de la religion, qui se masquent pour lui enfoncer le poignard, et qui n'en disent du bien que pour faire naître à son sujet les plus fâcheuses idées.

Le premier se montre, il ne saurait vous surprendre, et ce n'est pas son dessein. Vous pouvez vous tenir sur vos gardes, et peut-être même que ses emportements sont utiles à la religion, parce qu'on n'en vient jamais aux invectives que faute de meilleures raisons.

Mais l'autre s'insinue en traître, on ne le voit point venir : son venin se glisse imperceptiblement, et quelquefois on ne sent la maladie qu'après avoir avalé le poison; il faut pour cela peu de finesse. Rendez seulement douteuse l'évidence morale : l'Evangile

ne tient presque plus à rien. Et n'est-ce pas ainsi qu'on s'y prend pour séduire les faibles? On leur représente les choses sous de fausses couleurs, on leur remplit la tête de soupçons vagues, on hasarde auprès d'eux les notions les moins digérées, on leur donne pour de profonds raisonnements de petites réflexions qui n'effleurent que la superficie, et bientôt on leur persuade que la religion ne saurait tenir devant eux. Cette méthode d'éclairer l'esprit et d'approfondir les choses est bien singulière, et cependant nous allons voir que c'est à quoi se bornent les incrédules.

SECTION II.— *Le pyrrhonien est si fort dans le système du doute, qu'il se joue perpétuellement de l'incertitude des termes, et qu'il n'explique jamais clairement sa pensée.*

Que disent ces messieurs pour séduire les faibles? Leur cheval de bataille, leur argument de tous les jours et de toutes les heures, c'est la doctrine du doute. Leur allègue-t-on des faits? *Vous ne sauriez en être sûrs*, vous disent-ils de sang-froid, *et la certitude en pareil cas est une chose impossible.*

Qu'est-ce qu'ils veulent dire? Qu'ils parlent clairement, qu'ils s'expliquent; car si nous entendons tous la même chose, il est très-clair qu'eux ou nous ne savons pas raisonner.

1° Lorsqu'ils disent que *nous ne pouvons pas être sûrs*, veulent-ils parler d'une *certitude mathématique?* Si c'est là leur pensée, où est leur bonne foi? Promettons-nous une certitude mathématique, et les chrétiens se sont-ils jamais fait fort d'une démonstration de géométrie?

Nous disons bien, à la vérité, qu'il est une infinité de cas où les preuves morales satisfont l'esprit tout autant que la démonstration le peut faire, et nous soutenons même que ceci se peut démontrer : nous l'avons fait effectivement dans la neuvième proposition du chapitre VII.

Mais j'ose avancer qu'il n'y a jamais eu personne qui se soit imaginé, et moins encore qui ait soutenu, que les preuves de la religion sont d'une certitude mathématique, et l'on peut voir là-dessus ce que nous en avons dit plus haut dans la quatrième proposition du même chapitre.

Ils nous attribuent donc à cet égard une pensée que nous n'avons jamais eue, et qui par conséquent ne fait rien à l'affaire.

Ils doivent donc vouloir dire 2° que *les raisons sur lesquelles nous fondons notre foi, ne sont ni assez bonnes, ni assez solides pour s'y fier.* Mais alors nous leur demandons encore qu'ils daignent s'expliquer davantage. Est-ce donc que, selon eux, *il n'y a point dans la nature des choses de pressantes considérations qui, à la rigueur, rendent en pareil cas l'acquiescement de l'esprit juste, raisonnable et nécessaire?*

Si c'est ce qu'ils veulent dire, je leur demande réparation d'honneur pour tant de personnes auxquelles ils en imposent grossièrement, afin d'avoir quelque couleur à les faire passer pour des bêtes.

Je dis qu'ils leur en imposent, puisqu'il est d'une fausseté notoire que les raisons sur lesquelles les chrétiens fondent leur créance ne soient pas de la nature de celles qui rendent l'acquiescement raisonnable et nécessaire. Pour peu de connaissance que l'on ait des affaires du monde, on doit savoir ce qu'il faut en penser. Si les incrédules ne cherchent qu'à se divertir aux dépens de la vérité, ils devraient au moins, en gens sages, choisir mieux leurs sujets, et n'aller pas heurter de front le consentement de tous les hommes fondé sur une expérience qui revient à toute heure, et à laquelle, qui plus est, ils en appellent perpétuellement eux-mêmes, sans prendre garde à la contradiction où ils tombent.

Ne perdons pas plus de temps à deviner leur pensée. S'ils la connaissent eux-mêmes, il faut bien qu'elle se rapporte à l'une des deux que nous avons indiquées. Disons seulement que, laquelle que ce soit des deux, l'une suppose manifestement faux, et l'autre ne nous regarde point. C'est la vérité toute pure, et s'ils n'ont pas honte, après cela, de décider cavalièrement que *nous ne sommes pas sûrs;* permis à eux de le faire.

SECTION IV. — *Raisonnements précis pour confondre les obliquités du pyrrhonien à système.*

Pour finir cet article, raisonnons d'une manière serrée, et pressons les incrédules par des arguments qui sont sans réplique.

Nous pouvons être sûrs que l'ordre, le gouvernement, la société et le commerce doivent être entretenus dans le monde, tout aussi longtemps qu'il y aura des créatures raisonnables et sociables.

Donc il doit y avoir d'homme à homme quelque chose de croyable.

Donc encore nous pouvons être sûrs qu'il doit nécessairement y avoir quelques caractères de crédibilité.

Donc enfin nous sommes obligés d'avoir des égards pour ces caractères de crédibilité, partout où ils se trouvent.

Cette obligation n'est pas seulement fondée sur ce qu'elle est juste et raisonnable dans la nature des choses, mais encore sur les inconvénients sans nombre qui résulteraient inévitablement de la rejection d'une évidence qui porterait ces caractères.

A moins donc qu'à quelque prix que ce soit on ne veuille douter de tout, *nous pouvons être sûrs* que toutes les lois particulières de la nature humaine et générales du monde nous imposent l'obligation d'accorder l'acquiescement de notre esprit à toutes les preuves que nous ne pouvons rejeter sans tomber infailliblement en quelqu'un des inconvénients indiqués.

Or, comme l'auteur de la nature ne peut avoir fait le monde de manière que nous nous trompions dans les rencontres où la justice la plus exacte et la raison la plus sévère exigent l'acquiescement de notre esprit, et que même il ne saurait le permettre, nous pouvons être sûrs qu'en toutes les rencontres où

les caractères de crédibilité se trouvent et surtout dans les cas de la dernière importance, nous ne nous tromperons point en acquiesçant aux vérités qui sont munies de cette sorte de preuves.

Nous tirons de tout ceci notre conclusion générale, que *le fondement de l'évidence morale*, et par conséquent sa crédibilité, *n'est ni précaire, ni incertaine, mais très-certainement établie dans la nature des choses*, et c'est ce que nous avions à démontrer.

CHAPITRE IX.

Divers avis et quantité de solutions à l'usage des personnes qui cherchent sincèrement la vérité.

SECTION PREMIÈRE. — Premier avis. *Moquez-vous des déclamations vagues.*

Il ne me reste plus que quelques avis à donner aux personnes qui cherchent sincèrement la vérité. Elles y trouveront de quoi se confirmer dans les principes que nous venons d'établir, et se prémunir contre toutes les objections qu'on y peut opposer.

1. *Je les prie de se bien souvenir que tout ce que l'on peut dire de la corruption du monde, de ses tromperies et de l'esprit de mensonge qui y règne, ne conclut en aucune façon contre la suffisance et la solidité des preuves morales.* Les hommes, dit-on, sont faux et menteurs, et l'ont toujours été. Cela est vrai; j'en conviens, et qui le nie? Mais s'ensuit-il que l'évidence morale soit trompeuse et qu'il ne faille pas s'y fier?

SECTION II. — Deuxième avis. *Croyez-en votre expérience préférablement à tous les* peut-être *qu'on vous allègue.*

2. Qu'on ne s'étonne point d'entendre dire à certaines gens que les preuves morales n'empêchent pas que le contraire ne soit possible, ou ne concluent point à la nécessité de la chose, et par conséquent ne peuvent satisfaire l'esprit.

Ce n'est là qu'un vrai paralogisme. De ce qu'une preuve ne détruit point la possibilité du contraire, ou n'établit pas une nécessité absolue de l'existence des choses, il ne s'ensuit nullement qu'elle nous laisse dans l'incertitude.

La conséquence est fausse et contredite par l'expérience que chacun peut en avoir faite en mille et mille rencontres. On n'a qu'à se rappeler ce que nous en avons dit dans les septième et huitième propositions du chapitre VII.

Mais parce que ce point est des plus importants et qu'il décide en quelque façon de toutes les difficultés que l'on propose au sujet de l'évidence morale, j'y aurai égard dans l'autre avis qu'on va lire.

SECTION III. — Troisième avis. *Ne vous laissez jamais dépayser.*

3. Dans toutes les occasions où la dispute roule sur des choses qui demandent l'évidence morale, l'essentiel est de se tenir collé au point précis et de ne le perdre jamais de vue.

Dans l'usage qu'on fait de cette sorte de preuves, on ne cherche que la vérité des faits, et tout aboutit à savoir s'ils sont ou s'ils ne sont point tels qu'on les rapporte. Là-dessus on vient vous dire que, malgré la preuve de fait, il n'est ni impossible, ni contradictoire que la chose ne soit point ou qu'elle ne soit autrement. Je dis à cela, moi, que ceci ne se fait que pour vous dépayser, et voici ma raison.

La fin de l'évidence morale est, non de pure spéculation, mais de pratique. L'usage en est de servir de règle et de mesure à nos actions. Il suffit pour cela que nous sachions ce qui est. Lorsque nous avons de bonnes et de solides raisons pour croire l'existence des choses, c'est tout autant qu'il en faut pour savoir ce que nous avons à faire en conséquence. Mais de quoi nous servirait-il dans ces occasions d'examiner, à toute rigueur, s'il n'est point absolument impossible que les choses soient autres qu'on nous les a représentées? Quand même on pourrait venir à cette précision, de quelle utilité cela serait-il dans les affaires du monde? Ce qui doit nous déterminer, dans l'action, c'est la considération de son importance; c'est l'influence qu'elle peut avoir sur le repos et sur le bonheur de la vie. Or, il est clair que cette considération demande seulement que nous soyons informés de ce que sont les choses sans nous mettre en peine de ce qu'elles pourraient absolument ne point être. Ces spéculations vagues sur la possibilité ou l'impossibilité absolue ne sont point de pratique, et par conséquent les écarts que l'on fait là-dessus ne sont point une objection à faire contre l'évidence morale.

SECTION IV. — *Mais comment faut-il s'y prendre pour se conduire sûrement dans la recherche du vrai ou du faux?*

J'avoue pourtant qu'il est bien des cas de cette nature, où les conséquences de l'erreur sont si grandes, qu'on ne saurait prendre trop de précautions pour l'éviter. On me demandera donc ce que doit faire un homme qui voudrait distinguer, avec certitude, le vrai du faux, et comment il doit s'y prendre pour juger sainement des choses sur la nature des preuves?

Il est sans contredit des occasions infiniment délicates, et dans lesquelles il y va du tout de ne se point tromper sur les faits. Telle est, d'une façon toute particulière, l'affaire du salut, où l'évidence morale décide.

Ceci m'engage à donner quelques autres avis aux personnes qui en ont besoin, et je puis assurer ceux qui voudront les suivre, que ce ne sera pas sans succès.

SECTION V. — Premier avis. *Commencez par implorer l'assistance divine.*

La première démarche que je dois prescrire, c'est d'implorer humblement et avec sincérité l'assistance favorable du puissant auteur de notre existence.

Dans toutes les recherches de la vérité, et particulièrement dans celles qui sont de la

plus grande importance, la raison veut que nous rendions hommage à celui qui est la vérité originale et la source d'où la vérité découle sur tout le monde des intelligences. C'est sa bonne providence qui conserve à notre entendement la force et la vigueur requises, et qui nous rend capables d'en bien user dans tous les moments de la vie. Il est donc de notre devoir, en tout temps, de lui en témoigner notre reconnaissance et de lui en demander la continuation. Mais combien plus ne sommes-nous pas obligés de recourir à son aide dans les moments où nous nous engageons à faire des recherches qui doivent décider de notre bonheur éternel? Ce devoir est de religion naturelle, et les personnes mêmes qui ne croient pas l'Évangile ne sauraient s'en dispenser.

SECTION VI. — Deuxième avis. *Ne cherchez que la vérité.*

Un second avis que j'ai à donner n'est pas moins important: c'est que, dans la recherche de la vérité, ce soit cette vérité seule qu'on cherche.

Si l'on y a d'autres vues, il est inévitable que ces vues étrangères ne préviennent si fort, que l'on ne pourra pas juger des choses avec toute l'impartialité qu'on le devrait faire ou qu'on le ferait, si l'on mettait à part tout autre intérêt que celui de la vérité.

Ajoutez à cela que la prière vous indique votre devoir en ceci. Car, à moins que le recours que vous avez eu à l'assistance favorable de Dieu n'ait été une action d'hypocrite, vous n'avez pu demander son secours que dans le dessein de parvenir à la lumière. Si vous aviez d'autres vues, vous vous moquiez de l'Etre suprême.

SECTION VII. — Troisième avis. *Défaites-vous de tous vos préjugés, en sorte qu'ils n'influent pas sur votre examen.*

A ces deux dispositions, qui marquent le penchant du cœur et la droiture de l'esprit, il faut joindre de sincères efforts pour se défaire de tous les préjugés que certains systèmes ou que certaines idées auraient pu donner contre la vérité que l'on cherche.

Je veux dire qu'on doit si bien faire abstraction de ces préjugés, qu'ils n'aient point d'influence sur nos recherches, et qu'ils ne s'opposent point aux conclusions où la saine raison nous conduit.

La chose est très-possible; car il est au pouvoir de chacun d'imposer silence à son imagination et d'écouter sa raison. Il ne dépend que de lui de dépouiller les objets des fausses couleurs que l'imagination leur a prêtées, et de n'en croire que ce que la raison lui en dit. J'avoue pourtant que ceci demande du temps et des peines; mais quand il s'agit d'une affaire de la dernière importance, et dans laquelle tout homme de bon sens voit que cela se doit faire, est-ce qu'elle serait impossible?

SECTION VIII. — Quatrième avis. *Que votre examen soit entier et méthodique.*

Je donne pour un quatrième avis d'examiner l'objet de tous les côtés et d'y apporter toute l'application dont on est capable.

Ne vous arrêtez pas à des bagatelles pendant que l'important vous échappe. Triez les circonstances qui sont les plus essentielles et n'en oubliez point de cet ordre. Après les avoir bien choisies, pesez-en avec soin le fort et le faible. Que la raison seule y soit consultée. Voyez-y ce qu'il y a et non ce que vos préjugés voudraient y trouver.

SECTION IX. — Cinquième avis. *Que vos conclusions répondent fidèlement aux principes sur lesquels vous avez raisonné.*

Quand vous aurez bien et mûrement pesé les circonstances, formez votre conclusion dans les règles de la plus sévère logique. Ne cherchez ni à vous éblouir ni à vous égarer; et qu'en ceci, comme dans le reste, la raison seule soit encore attentivement consultée. Voulez-vous savoir à quoi vous connaîtrez si vous l'avez fait? Etes-vous content vous-même de votre bonne foi? La conscience ne vous fait-elle point là-dessus de reproches? Quand vous y réfléchissez de sang-froid, ne vous défiez-vous point secrètement de la manière dont vous vous y êtes pris à conclure? Allez, dormez en repos. Votre conclusion est solide et vous pouvez y compter.

SECTION X. — Sixième avis. *Que les difficultés de cet examen ne vous rebutent point.*

Dût-on rencontrer sur sa route des difficultés importantes, on ne doit point abandonner les recherches que l'on n'ait vu à quoi se déterminer.

S'il est des temps où l'on n'y peut voir assez clair pour se satisfaire, il y en aura d'autres où l'on pourra se promettre plus de succès : soit que l'esprit ait plus de disposition à un examen attentif, ou que le corps peut-être plus libre et plus sain y contribue. Tout le monde peut savoir, par expérience, que l'on ne juge pas toujours également, ni des mêmes choses, ni de la même manière. Il est des moments heureux où des difficultés qui nous paraissaient auparavant insurmontables s'évanouissent et s'expliquent en quelque façon d'elles-mêmes. Il en est d'autres aussi où tout nous paraît si obscur qu'un homme sage ne s'obstine pas au dégoût du travail inutile.

Serait-il pourtant de la sagesse d'abandonner pour toujours les recherches les plus nécessaires et les plus importantes, parce qu'à la première ou à la seconde tentative on n'y a pas réussi?

SECTION XI. — Septième avis. *Où vous ne pouvez vous satisfaire vous-mêmes, consultez des gens habiles sur cette matière.*

Je n'ai plus qu'un avis à donner pour se conduire sûrement dans la recherche de la vérité; mais il paraît des plus nécessaires : c'est que, si l'on ne peut pas se satisfaire par soi-même, on ne doit se faire aucune peine de consulter des gens qui peuvent y aider.

Il ne peut qu'être fort vraisemblable que

des personnes qui se sont attachées à l'étude d'une matière particulière, doivent être capables de la traiter plus à fond et avec plus de méthode que celles qui ne l'ont jamais étudiée, ou qui s'y appliquent pour la première fois. Peut-il être honteux à qui que ce soit de prendre conseil d'autrui sur des affaires qui importent du tout, ou peut-il y avoir plus de honte qu'à consulter un médecin quand on est malade?

SECTION XII. — *Réponses à l'objection que l'on fait sur la difficulté de cet examen.*

Première réponse. *On se donne bien autant de peine pour des choses beaucoup moins importantes.*

Mais, me dira-t-on peut-être, voilà bien de la besogne que vous nous taillez. Quel temps n'y faut-il pas? Quelles peines n'en coûtera-t-il point pour mettre toutes ces leçons en pratique? La longueur et les difficultés de l'ouvrage effraient bien plus que son importance n'anime.

Je réponds à cela trois choses. 1° Les hommes se donnent tous les jours beaucoup plus de peines pour les affaires qui sont d'une importance infiniment plus légère. On se lève matin et l'on se couche tard pour un vil profit, et tout cela sans murmure. Ne s'agit-il que de quelque ouvrage qui peut nous faire valoir dans le monde et nous y mettre en quelque réputation, l'esprit se bande, il s'assujettit, il se captive à tout sans relâche, et même souvent au péril de la santé ou de la vie. Endurcis au travail, infatigables pour de si petits objets, d'où vient que la moindre difficulté vous rebute et vous paraît insurmontable au point de vous faire abandonner tout à fait un ouvrage dont les conséquences ne sont pas moins qu'éternelles? La raison en saute aux yeux : c'est que vous ne voulez pas vous appliquer à ce dernier, et si cette négligence vous perd, n'est-ce pas uniquement votre faute?

SECTION XIII. — Deuxième réponse. *Ce travail est d'une importance à ne devoir pas être négligé.*

Remarquons de plus que, quelque travail qu'il en coûte pour venir à bout des recherches de la vérité, il faut absolument en passer par là si l'on veut la connaître d'une manière qui satisfasse l'esprit. Dans la nature des choses il n'y a pas d'autre moyen de parvenir à la certitude. Il faut distinguer, examiner et conclure sur des principes discutés de la sorte.

SECTION XIV. — Troisième réponse. *On est bien dédommagé de la peine par les avantages qu'on en retire.*

Après tout le prix du succès, l'avantage qu'on retire des recherches de la vérité ne dédommage-t-il pas assez des peines qu'il en coûte? Il s'agit de la tranquillité de l'esprit pendant cette vie, et d'un bonheur infini dans l'autre. C'est le parti que nous prenons par rapport à la religion, qui décide de notre sort en decà et au delà du tombeau. Est-il homme judicieux et sensé qui ne trouve que cet intérêt vaut bien les travaux et les soins qu'on lui demande.

SECTION XV. — *Ce travail finit quand on a tiré régulièrement sa conclusion d'une manière qui oblige l'entendement à y acquiescer.*

Que si l'on me demande quand est-ce que ce travail finit et que l'esprit doit être censé satisfait, je réponds que ce sera lorsqu'après avoir bien examiné la chose, on parvient à une évidence qui oblige l'entendement d'une créature raisonnable d'y donner son acquiescement. Alors, dis-je, on peut se mettre l'esprit en repos et compter hardiment qu'on a juste sujet de le faire.

Il faut pourtant, au préalable, que l'on puisse s'assurer des deux points suivants : 1° *Qu'on a soigneusement observé toutes les règles prescrites, et* 2° *que l'on trouve dans l'évidence à laquelle on acquiesce tous les caractères de celle que nous avons dit obliger tous les hommes à l'acquiescement.* Si vous êtes incertain de l'un ou de l'autre, je ne me rends point garant de la conclusion; mais si vous êtes sûr des deux, la conclusion est telle que vous devez en être pleinement satisfait.

SECTION XVI. — *On peut s'assurer que la conclusion accompagnée d'évidence et formée sur les règles prescrites n'est point trompeuse, parce qu'on y fait un bon usage des facultés que Dieu nous a données.*

Ceci néanmoins traîne une nouvelle question à sa suite. On demande comment on peut être sûr de ne se point tromper dans la conclusion, même après avoir observé ces deux choses. Il est juste d'en donner les raisons.

En voici la première. Le bon et le sage auteur de la nature, en nous créant raisonnables, nous a donné les facultés nécessaires pour distinguer le juste de l'injuste, et le vrai du faux, dans tous les cas où cette distinction nous importe réellement.

S'il ne nous avait pas donné ce pouvoir, il nous serait entièrement impossible de nous conduire en êtres intelligents. Les raisons de convenance demandaient nécessairement que nous eussions cette capacité de connaissance et de discernement. Une capacité semblable nous étant refusée, il n'est plus pour nous d'obligations morales, ni par rapport à Dieu, ni par rapport aux hommes. Car, comment pourrions-nous être obligés à des impossibilités? et ne nous serait-il pas absolument impossible, autrement que par hasard, d'agir justement si nous ignorions ce qui est juste et ce qui ne l'est point?

Il faut donc de toute nécessité, ou que l'on cesse de mettre l'homme parmi les êtres intelligents doués de raison, c'est-à-dire qu'il faut qu'on le dégrade au rang des plus vils animaux, ou que Dieu lui ait donné les facultés convenables pour remplir sa destination naturelle.

SECTION XVII. — *Dieu, qui nous a donné ces facultés, ne peut être l'auteur de nos égarements.*

Ceci posé pour certain, j'ajoute que l'Etre tout-puissant n'est point et ne peut être l'auteur d'aucune des illusions qui nous séduisent et des méprises où nous tombons.

Il ne saurait tromper nos facultés par des objets illusoires. Il ne saurait ni nous offrir l'imposture comme une vérité, ni nous faire prendre la vérité pour une imposture.

L'en croire capable, ce serait nier ses perfections infinies, et, ce qui revient à la même chose, ce serait nier son existence.

L'athéisme et le pyrrhonisme vont naturellement ensemble, et quand on en est venu là, il n'y a plus à raisonner sur rien.

SECTION XVIII. — *Si l'on se trompe, c'est qu'on veut bien se tromper.*

On voit à cette heure comment on peut être assuré que l'on ne se trompe point dans le cas proposé : car si, d'un côté, vous avez fait tout ce qui est requis d'une créature raisonnable pour parvenir à l'évidence, et si, de l'autre, Dieu ne peut être ni cause ni moyen que vous vous trompiez, il s'ensuit que dans le cas qui vous importe, vous pouvez discerner avec certitude le vrai du faux, pourvu que vous examiniez sincèrement les choses et que vous n'y consultiez que la saine raison. Comptez que vous ne vous tromperez jamais, à moins que vous ne vous trompiez vous-même : et comment cela peut-il arriver, lorsqu'on se sert de tous les secours et de toutes les facultés que Dieu nous donne, de la manière que nous sommes obligés de nous en servir, et tout autant que nous en sommes capables.

SECTION XIX. — *Ce malheur ne vient point du seul défaut général de la nature humaine.*

Et que l'on ne vienne pas m'objecter la faiblesse naturelle des hommes, qui les expose au malheur de se tromper eux-mêmes, ou d'être trompés par les autres. Tout cela n'autorise point les prétentions d'un doute éternel et n'est qu'une mauvaise excuse de la paresse ordinaire.

Que l'on me réponde, si l'on peut, au dilemme suivant :

Ou la faillibilité de la nature humaine est telle réellement, que l'on est contraint de demeurer dans un doute perpétuel, ou elle ne l'est pas.

Si vous dites le premier, il faut encore, ou que vous niiez toutes les obligations de pratique qui conviennent à une créature raisonnable, ou que vous imputiez à Dieu la malice d'avoir assujetti l'homme à tous ces devoirs sans lui donner les facultés nécessaires pour les remplir.

Si vous dites le dernier, alors, de votre propre aveu, tous les défauts de la nature humaine ne peuvent servir de raison à un doute éternel, et ne prouvent que la nécessité de donner tous ses soins et d'apporter les plus grandes précautions à éviter l'erreur. Or prêché-je autre chose que cela ?

Il se peut que d'autres se soient trompés dans ces recherches et qu'ils y soient même tombés en des erreurs très-grossières. Il se peut même que cela leur soit arrivé pour avoir déféré à l'évidence morale ; mais la pierre qui les a fait broncher ne peut-elle donc être évitée par d'autres, et leur chute sera-t-elle une raison pour ne pas tenter son devoir ? Ils se sont égarés, dites-vous, en comptant trop sur l'évidence morale : eh bien, si cet exemple vous prévient contre elle, de quoi ferez-vous usage ? Croyez-vous qu'il ne se fasse point de faux raisonnements dans les mathématiques, et l'abus que font tant de gens des plaisirs de la vie vous en a-t-il jamais dégoûté ?

SECTION XX. — *Sources générales des paralogismes où l'on tombe dans la recherche de la vérité.*

Avant que de perdre de vue l'article de l'évidence morale, indiquons en peu de mots les causes les plus générales et les sources les plus ordinaires des faux raisonnements que l'on fait dans les recherches de la vérité. On y verra que les hommes contribuent toujours en quelque chose à se tromper eux-mêmes.

1° Ils raisonnent sur des principes qui ne sont pas justes, et desquels par conséquent la conclusion, quoique bien tirée, les conduit à l'erreur.

On peut se tromper de la sorte en raisonnant sur des principes, ou trop éloignés, ou défectueux en nombre, ou excédants en quantité. Ce dernier point surtout est des plus fertiles en illusions. A force de se charger d'objets, l'esprit se brouille et se confond. Ce la fait qu'on tire des conséquences qui se contredisent, et dans cet embarras on s'en tient à celle que les préjugés favorisent le plus.

2° Comme on peut se tromper en concluant bien de faux principes, on se trompe aussi d'une manière opposée en posant bien et concluant mal. Cela vient communément d'ignorance, d'inattention, de précipitation, de partialité et de mille autres choses de la même nature.

Ainsi tantôt on raisonne sur des principes qui ne sont point concluants, et tantôt on tire des fausses conclusions des plus justes principes.

Voilà qui suffit pour montrer la méthode qu'il faut suivre pour éviter les mauvais raisonnements. La source de l'erreur indique les précautions qu'on doit prendre pour ne se point égarer.

CHAPITRE X.

Chef général du plan de cet ouvrage, où l'on établit l'impossibilité qu'il y a que Dieu ait revêtu l'imposture de tous les caractères de la vérité.

Nous passons au troisième chef général du plan que nous avons formé : il consiste à établir l'impossibilité qu'il y a que la Providence ait jamais voulu ou permis qu'aucune impo-

sture eût tous les caractères de l'évidence que nous avons définie.

Ceci n'a pas besoin de preuves pour des personnes qui croient l'existence d'un être, tel qu'est nécessairement celui qui a fait et qui gouverne le monde. Nous ne nous chargerons donc point d'un travail inutile. Tout homme qui peut savoir que Dieu est la vérité éternelle, la bonté infinie, la justice sans tache, et qu'il ne peut ni se jouer de ses créatures, ni leur donner des facultés inutiles; tout homme, dis-je, qui peut savoir cela, doit comprendre, par le seul bon sens, qu'il est absolument impossible que Dieu donne à l'illusion les caractères de la vérité.

Il ne me reste donc qu'à tirer quelques conséquences de ce principe, et je terminerai par là ma seconde partie.

1° *Partout où nous trouvons sûrement l'évidence définie, nous devons donner notre acquiescement sans crainte de nous tromper.*

2° *Lorsque les événements ne répondent pas à ce que nous avions attendu, c'est que les preuves sur lesquelles nous avions raisonné ne fondaient pas suffisamment la conclusion que nous en avions tirée.* Il faut que nous nous soyons trompés en quelque endroit, sans nous en apercevoir.

3° *Lorsqu'à des marques claires et incontestables, on découvre sûrement une imposture, on doit être certain que si les preuves que l'on emploie pour la rendre croyable étaient bien examinées, elles paraîtraient frivoles et de la dernière faiblesse.*

4° *Quand il s'agit de rendre croyables des choses qui sont de la dernière importance pour le genre humain, nous pouvons nous assurer que la Providence les fera proposer avec tous les accompagnements de l'évidence requise pour obliger des êtres raisonnables à l'acquiescement.*

J'avoue que ceci n'est point une conséquence directe de la proposition générale. Cependant c'en est une qui suit immédiatement de la preuve de cette proposition, c'est-à-dire des perfections infinies de l'Etre suprême.

En effet, la bonté divine n'est pas moins intéressée à revêtir d'importantes vérités du degré d'évidence requis pour les rendre croyables que ses autres perfections ne le sont à n'en point revêtir l'imposture. Je conclus donc hardiment que, par rapport à toutes les choses qui concernent le salut des hommes et qui doivent avoir pour preuve l'évidence morale, nous sommes sûrs en les examinant, d'y trouver un degré de cette évidence, proportionnel au prix intrinsèque des choses, et qui sera suffisant à tous égards pour nous convaincre de leur réalité.

Nous allons à cette heure examiner les preuves de la résurrection de Notre-Seigneur Jésus-Christ, afin de voir si elles répondent ou non à la nature de celles dont nous venons de parler. C'est le quatrième et dernier article du plan que nous nous étions proposé

Troisième partie.

OU L'ON DONNE LES PREUVES DU FAIT.

CHAPITRE PREMIER.

Plan général de cette troisième partie.

Nous avons trois choses à faire pour finir le plan que nous avons formé:

1° Il faut examiner en détail les raisons qui fondent les chrétiens à croire la résurrection de Jésus-Christ, ou, si l'on veut que je parle autrement, les principes sur lesquels ils concluent que cette résurrection est un fait certain.

2° Il faudra voir ensuite si les chrétiens raisonnent bien là-dessus, c'est-à-dire si les preuves qui les engagent à croire ce fait, ont tous les caractères d'évidence qui obligent indispensablement l'esprit à y acquiescer.

3° Enfin, après avoir bien examiné les raisons qui portent les chrétiens à croire ce fait et celles que les déistes allèguent pour le rejeter, et les avoir comparées entre elles, nous pèserons impartialement les conséquences de la foi des premiers et de l'incrédulité des autres.

On voit qu'à suivre cette méthode sur les principes que nous avons établis dans notre seconde partie, il faut de toute nécessité que nous découvrions l'endroit faible du système chrétien ou du système déiste. Nous rencontrerons infailliblement dans l'un ou dans l'autre de ces conclusions si absurdes, si contraires à la saine raison, qui marquent le faux dans la logique et dans l'usage ordinaire de tous les hommes du monde.

S'il paraît dans le système chrétien que l'on conclue à la résurrection de Jésus-Christ contre les règles du sens commun ; que les preuves qu'on allègue, bien suivies et bien approfondies, soient telles que les gens sages ne peuvent les regarder que comme frivoles, illusoires et non concluantes ; que la faiblesse de ces preuves ne vienne pas de l'inadvertance ou de la malhabileté de ceux qui les produisent, n'étant ni impossible qu'une bonne cause soit mal défendue, ni juste qu'on la condamne pour cette seule raison ; mais que la faiblesse de ces preuves vienne du fond et de la nature même des choses ; si cela, dis-je, paraît de toutes en général, et de chacune en particulier la dispute est finie et le chrétien a perdu. Il ne se peut, en effet ni que l'on soit réduit à l'absurde pour la

défense de la vérité ; ni que Dieu nous oblige à rien croire contre toutes les lumières de cette raison qu'il nous a donnée pour discerner le vrai du faux ; quoiqu'il puisse bien exiger notre foi en des choses qui sont au-dessus de sa portée, et dont elle ne peut résoudre toutes les difficultés.

Mais aussi, de l'autre côté, si le déiste ne peut ni attaquer notre sentiment ni défendre le sien, sans venir à des conclusions qui sont évidemment contraires au sens commun ; s'il est réduit à la nécessité de recourir, pour se tirer d'affaire, à des principes manifestement faux et contradictoires, ou douteux et précaires ; s'il ne peut répondre aux difficultés que par des subterfuges, ou que par des écarts qui font perdre de vue l'objet principal ; en un mot, si à raisonner méthodiquement, il est contraint d'avancer des choses qui ne servent qu'à embrouiller et qu'à obscurcir la matière, au lieu de donner une réponse directe et précise aux preuves qu'on lui allègue ; alors dis-je, il est clair que l'incrédule n'a point la vérité pour lui, et que s'il faisait son devoir, il donnerait sans hésiter gain de cause au chrétien.

Tout ce qui nous reste à faire est donc de comparer les raisons de part et d'autre. Il est certain qu'elles doivent être aussi opposées entre elles que le sont les opinions qu'elles fondent, et que par conséquent elles ne peuvent être également vraies. Il faut nécessairement que, d'un côté, ou d'autre il y ait du paralogisme et de l'absurdité ; et par conséquent il suffit de trouver le parti où cela se rencontre, pour découvrir d'une manière infaillible celui qui possède la vérité.

Ce n'est pas qu'outre ces preuves fournies par la raison, le chrétien n'en puisse avoir d'autres qui le convainquent de la vérité de sa religion ; mais ces dernières n'étant, à l'avis du déiste, que vain enthousiasme ou que pure chimère ; nous ne devons pas seulement en parler ici. C'est uniquement à la raison que l'incrédule en appelle, et c'est uniquement à la raison que nous devons en appeler contre lui.

CHAPITRE II.

Certain ordre de faits dans l'histoire chrétienne qui sont reconnus par les incrédules ou par les ennemis déclarés du nom chrétien.

SECTION PREMIÈRE. — *Aveux des incrédules. Témoignage des mahométans, de même que celui des Juifs en général et de l'historien Josèphe en particulier.*

Afin de procéder par ordre dans l'examen des faits, et pour ne point disputer sur ceux dont les deux partis conviennent, marquons d'abord ce qui passe pour constant entre nous et les déistes, au sujet de la personne et de l'histoire de Jésus-Christ.

On m'accorde, sans beaucoup de peine, qu'il y a eu un homme qui fut nommé Jésus, qui naquit sous l'empire d'Auguste, à Bethléhem en Judée, et qui, sous celui de Tibère, fut crucifié à Jérusalem, Ponce Pilate gouvernant alors la province.

C'est de quoi l'on convient dans toutes les religions et chez tous les peuples qui ont seulement ouï parler du christianisme. Il est vrai qu'en cela, différents de tous les autres, et sous prétexte de faire honneur à Jésus-Christ, les mahométans ne veulent point absolument qu'il ait fini ses jours sur la croix et d'une manière infamante ; soutenant au contraire (1) qu'il fut enlevé au ciel, et ne laissa sur cette croix qu'un fantôme à sa place ; ce qui trompa les spectateurs, tant juifs que disciples, et leur fit croire que sa mort fut réelle. Comme ce n'est là qu'un beau tour dicté par un excès de respect, nous ne le prendrons point pour une variation dans l'histoire, et cela d'autant plus que les déistes (2), à qui nous avons présentement à faire, ne sont, à cet égard, rien moins que dans les principes mahométans.

Ces messieurs, en effet, nous passent volontiers tout ce que nous pouvons dire de plus flétrissant de la vie et de la mort de Jésus-Christ.

Les Juifs en font de même, et l'injurieux nom de Thaloui, qu'ils lui donnent communément, aussi bien que celui de Nghabde'-Thaloui, qu'ils donnent aux chrétiens, marquent assez qu'ils ne doutent ni de l'existence réelle ni de la mort honteuse de notre Sauveur. Il serait seulement à souhaiter pour eux qu'ils fissent plus d'attention qu'ils n'en font aux raisons qu'ils auront un jour de parler plus respectueusement de ce crucifié, et de l'appeler par honneur Maschiach, le Messie, au lieu du titre de Thaloui, qu'ils lui donnent à présent par voie d'insulte.

L'exemple de leur illustre compatriote Josèphe devrait les rendre plus retenus. Personne, dans le monde savant, n'ignore le témoignage que cet historien (3) a rendu à Jésus de Nazareth. Ce témoignage est clair et formel, non-seulement en ce qui regarde sa vie, ses miracles et sa croix, mais encore par rapport à sa résurrection, aux oracles qui l'avaient prédite et au nombre prodigieux de Juifs et de païens qui le suivirent. Je sais que l'authenticité du passage est combattue par quelques-uns et défendue par d'autres avec une égale chaleur. Peut-être que les derniers souhaitent trop la chose ; mais les autres aussi ne témoignent-ils point trop la craindre ? Pour moi, je dirai franchement

(1) Ad. Reland, *de Rel. Mahomed.*, lib. I, pag. 35, edit. Ultraj., [Ajoutez à cela, l'Evangile prétendu des mahométans dans l'endroit prescrit par M. de la Monnoye. *Menagiana*, t. IV, p. 321, et ce qu'a dit du même Evangile le sieur Toland, dans son *Nazarenus*, où il remarque, chap. 6, qu'avant les mahométans, la crucifixion réelle de Jésus-Christ avait été niée par les basilidiens, les cérinthiens et les carpocratiens.]

(2) [Si le sieur Toland, dans son *Nazarenus*, a exalté l'Evangile prétendu des mahométans, en l'attribuant à saint Barnabé, ce n'a été que pour les décrier tous à la fois, sous prétexte qu'ils ont été tous également corrompus ; comme il le dit nettement à la page 11 de ce *Nazarenus*.]

(3) *Antiq. Jud.*, lib. XVIII, c. 4, p. 621, ed. Genev., 1635. [N'ayant point cette édition, je ne sais si la citation est juste ; mais je dois marquer ici que, dans l'édition de M. Havercamp, le passage est dans le chap. 3 du livre indiqué et à la sect. 3.]

que je crois le passage ni plus ni moins de Josèphe qu'aucune chose qu'il y ait dans les *Antiquités judaïques*. Mais de peur que l'on ne m'accuse, comme bien d'autres, de me laisser conduire au préjugé et de croire sans connaissance de cause, je veux bien donner ici mes raisons.

SECTION II. — *Le témoignage de Josèphe est véritablement de lui. Quantité d'anciens auteurs l'ont cité, et si quelques-uns ne l'ont pas fait, c'est qu'ils eurent des exemplaires tronqués par les ennemis du christianisme.*

Plusieurs écrivains de l'antiquité, très-dignes de foi, ont fait mention de ce témoignage et l'ont donné comme étant de Josèphe. Je commencerai par un auteur qui est assez ancien pour faire preuve. C'est Eusèbe, qui rapporte ce passage tout au long dans sa *Démonstration évangélique* (*Liv.* III, *pag.* 124, *éd. de Par.* 1628). Le voici : *Environ ce temps-là était Jésus, homme sage s'il faut l'appeler un homme; car il faisait des œuvres extraordinaires, enseignant les hommes qui respectent le vrai, et il attira plusieurs juifs comme aussi plusieurs païens. Celui-ci était le Christ. Et quoique Pilate l'eût supplicié sur la croix à la sollicitation de nos propres chefs, ceux qui l'avaient aimé dès le commencement ne cessèrent point* (*de l'aimer*). *Car il leur parut encore en vie le troisième jour, les divins prophètes ayant prédit de lui cela et mille autres choses. De là vient que la race des chrétiens dure encore depuis ce temps-là.*

Eusèbe répète ce témoignage dans son Histoire ecclésiastique (*Liv.* I, *chap.* 11, *p.* 30, *éd. de Paris*, 1659). Nicéphore Caliste le donne dans son Histoire de l'Eglise (*Liv.* I, *chap.* 39, *pag.* 84 *et* 85, *éd. Paris*, 1574) Sozomène le fait aussi avec un éloge singulier de Josèphe (*Hist. Eccl.*, *liv.* I, *chap.* 1, *p.* 399, *éd. de Par.*, 1668). *Josèphe*, dit-il, *fils de Matathias, sacrificateur et homme qui fut très-célèbre parmi les Juifs et parmi les Romains, doit passer pour un témoin très-digne de foi au sujet de Jésus.* Après ces paroles, il donne le précis du témoignage tel que nous l'avons dans Eusèbe, dans Nicéphore et dans nos exemplaires de l'historien juif. Suidas le rapporte aussi (*Edit. Cantab.* 1705) sous l'article Josèphe, avec cette particularité de plus, qu'il cite le livre XVIII des *Antiquités judaïques*. Nous ne produirons plus que saint Jérôme (*De Script. Eccles.*) et que saint Isidore (*Lib.* IV, *ep.* 225, *pag.* 549, *ed. Paris.*, 1638) qui parlent comme les précédents. Voilà un nombre suffisant de témoins qui paraissaient persuadés que Josèphe, est l'auteur du passage en question, sans parler encore de plusieurs autres qui en ont fait usage et qui ont été certainement dans la même pensée.

Mais on objecte à cela le silence de tous les anciens apologistes de la religion chrétienne, le silence de Justin, martyr, celui d'Origène, celui de Tertullien, celui de tant d'autres semblables qui devaient naturellement se prévaloir d'un témoignage si précis, rendu par un ennemi et par un historien célèbre, et qui cependant ne le firent point, quelque avantage qu'il leur en pût revenir dans leurs disputes contre les Juifs et contre les païens.

Voilà donc deux preuves opposées. D'un côté, la preuve affirmative, et la preuve négative de l'autre. Cette dernière fournit, je l'avoue, un puissant préjugé en bien des rencontres. Il me semble pourtant que dans le cas présent, elle ne peut être admise contre tant de dépositions formelles, et qu'on y doit avoir d'autant moins d'égard qu'on peut donner de bonnes raisons du silence de ces écrivains malgré l'authenticité du passage. Je conviens que si c'est l'interpolation de quelque main chrétienne, la fraude est très-indigne d'un chrétien et doit en être plus odieuse au Dieu de la vérité. Mais je dis que si le passage est véritablement de Josèphe, et que s'il a été dans les premiers exemplaires, on peut accorder cela facilement avec le silence que les anciens apologistes ont gardé là-dessus.

Si vous me demandez comment, je réponds que cela peut venir des exemplaires qui tombèrent entre les mains de ces apologistes, et dans lesquels ce passage fut omis. Si vous demandez encore comment il arriva qu'il fut omis dans leurs exemplaires, je dirai que, selon toute apparence, ce fut une falsification des Juifs et de leurs complices, tous ennemis de la religion chrétienne, et que leur haine aveugle rendait capables de tout. Josèphe ayant été contemporain des apôtres, on comprend sans peine le chagrin que durent concevoir les Juifs du témoignage rendu à Jésus-Christ par un historien instruit, par un écrivain fameux, par un homme de leur pays et de leur religion. Si le monde apprend, par ce canal, qu'ils ont couvert d'opprobre, qu'ils ont fait expirer sur la croix une personne si extraordinaire, qu'en pourra-t-on penser? Avec quelle horreur ne seront-ils pas regardés? Ne les croira-t-on pas aussi méchants, aussi détestables que notre Sauveur les représenta si souvent dans les vives censures qu'il leur adressait. Doivent-ils donc souffrir que le sceau d'une autorité si grave et si respectée que celle de Josèphe soit apposé à la religion chrétienne? Non, à quelque prix que ce soit, cela ne doit point se permettre. Si l'adresse, si le mensonge, si l'argent en peut venir à bout, il ne faut rien épargner pour ravir ces armes aux chrétiens. On ne doit donc point douter que les Juifs n'y aient tout mis en œuvre. S'ils ne purent tronquer tous les exemplaires, ils tronquèrent au moins tous ceux qui passèrent par leurs mains ou par celles de leurs émissaires. Car ce qu'il n'était pas en leur pouvoir de faire par eux-mêmes, et en tant que Juifs, ne leur était que trop possible par d'autres personnes plus propres et moins suspectes pour des coups de cette nature; et l'on sait qu'il ne manqua jamais dans le monde de gens à tout faire quand il y eut quelque chose à gagner.

J'ajoute à cette considération qu'il est bien

plus facile de falsifier un auteur en tronquant son ouvrage qu'en y cousant une pièce étrangère. Ce n'est pas assez de coudre la pièce à propos, de l'enchâsser dans un lieu convenable, de l'ajuster si bien que la narration n'en soit point dérangée ; il faut encore attraper le style et l'air de l'auteur : et tout cela me paraît d'un difficile où peu d'interpolateurs peuvent atteindre sans y laisser quelques marques qui trahissent la fraude. La chose, au moins, est bien plus difficilement praticable, qu'il ne l'est d'omettre ou de retrancher en certains exemplaires ce que l'on ne voudrait pas qui fût dans l'auteur. Si donc après un examen de sérieuse critique, on trouve dans le passage qui regarde Jésus-Christ le style et le tour de Josèphe, il me semble que l'authenticité n'en sera plus douteuse auprès des personnes sensées, quelque spécieuses que puissent être les objections qu'on y fait.

SECTION III. — *Preuves de la possibilité et de l'existence réelle de cette falsification dans les exemplaires des* Antiquités judaïques.

Ce qui rend plus croyable ma supposition, que le témoignage rendu à Jésus-Christ fut autrefois omis à dessein dans les exemplaires de l'historien juif, c'est qu'il paraît, à des indices certains, que la même falsification s'est faite en d'autres endroits de ses écrits.

C'est un fait connu de tout le monde, que les anciens ont cité comme de Josèphe plusieurs choses qui ne se trouvent nulle part dans ses ouvrages, tels que nous les avons à présent. Est-il pourtant croyable que des gens qui écrivaient pour une cause déjà très-méprisée et très-haïe, aient osé, à la face de toute la terre et au milieu de mille ennemis éclairés et savants, citer à faux des auteurs connus de tout le monde. Pour peu que vous donniez à ces gens-là de honte ou de prudence, quand bien vous les croiriez peu sensibles à l'honneur de leur religion, vous imaginez-vous qu'ils pussent avoir cette audace? Qu'y pouvaient-ils gagner? Le moindre adversaire n'aurait-il pas aisément découvert l'imposture, et cette découverte n'imprimait-elle pas aux falsificateurs une flétrissure éternelle? Ne devait-elle pas les rendre le jouet de leur siècle et le mépris de la postérité?

En ceci j'ai en vue, en premier lieu, le témoignage que Josèphe rendit à Jacques, le frère de Jésus-Christ. Il se trouve dans l'Histoire ecclésiastique d'Eusèbe (*Liv.* II, *chap.* 23, *pag.* 65), qui, non content de citer son auteur, en rapporte aussi les propres paroles. Car, après avoir dit de son chef que ce Jacques était un homme très-vertueux, et que les honnêtes gens parmi les Juifs crurent que la destruction de Jérusalem était un châtiment du ciel, parce qu'on l'avait fait mourir, il donne pour son garant l'historien juif, qu'il fait parler en ces termes : *Ces choses arrivèrent aux Juifs pour venger Jacques le Juste, qui était frère de Jésus qu'on nomme le Christ ; parce qu'étant très-juste les Juifs l'avaient mis à mort.*

Origène, encore plus ancien qu'Eusèbe, rapporte le même fait sur la foi du même auteur (*Cont. Cels. lib.* I, *p.* 35, *edit. Cant.* 1677), en renvoyant au livre dix-huitième des *Antiquités judaïques*, et c'est encore ce que fait après eux saint Jérôme (*De Script. Eccles.*).

Cependant ce passage ne se trouve plus dans l'historien juif. Il est bien vrai qu'il y est parlé de la mort violente de Jacques, et qu'il y est dit que *cette mort déplut si fort aux honnêtes gens, qu'on fit supplier le roi de défendre au sacrificateur Ananus d'entreprendre jamais rien de semblable* (*Antiq., liv.* XX, *pag.* 698). Mais il n'y a pas la trace de ce que lui font dire Origène et Eusèbe, qui ne peuvent pourtant l'avoir inventé.

Je sais ce qu'on répond à cela : c'est que ces Pères eurent des exemplaires falsifiés. Mais on dit cela sans preuves, et qui plus est contre toute apparence. Car, ainsi que nous l'avons déjà dit, il est bien plus facile de retrancher à un auteur que d'y ajouter. Que si l'on réplique, comme le font certaines gens, qu'Origène cita de mémoire, et put ainsi faire dire à Josèphe ce qu'il n'y avait point lu, c'est se moquer des gens, et l'évasion fait pitié. A ce compte, à qui faudra-t-il se fier? Quoi! d'abord qu'on trouve une citation incommode, l'auteur rêve! l'auteur n'y songe pas! l'auteur prête à sa mémoire le jeu de son imagination! Est-ce donc que messieurs les modernes, qui traitent si cavalièrement les anciens, ont un privilége que les autres n'eurent point? Ne rêvent-ils jamais? Et jamais ne leur arrive-t-il de citer à faux? Mais pourquoi faut-il que ce soit surtout aux Pères chrétiens que l'on impute si souvent et si hardiment cette faiblesse? Les poëtes et les historiens du paganisme sont toujours excusés. On leur pardonne tout ; leurs fautes mêmes deviennent des beautés. On ne manque point d'y trouver du mystère ; on les admire, ce sont des fautes de Praxitèle. Dans les Pères, tout au rebours, rien n'est excusable, et les plus grandes beautés ne sont que faux brillant, que fanatisme ou qu'enthousiasme. Oh! combien de leurs censeurs, combien de nos esprits forts se trouveraient coupables de pis encore que tout cela, si on les examinait avec soin.

Mais après tout, ce n'est pas seulement à des Pères qu'on s'en prend ici ; il faut aussi qu'on attaque Suidas ; car ce lexicographe nous assure de même qu'Origène (*Suidas, à l'article* Ἰώσηπος), que Josèphe avance, dans le dix-huitième livre de ses *Antiquités*, que *la destruction de Jérusalem fut un jugement du ciel contre les Juifs, pour la mort de Jacques le Juste.* Tous ces auteurs parlent, au reste, non comme des gens qui se copient, mais comme ayant puisé dans les sources. C'est ce qui paraît en particulier d'Eusèbe par la manière dont il s'exprime. On y voit un écrivain, qui a son garant sous les yeux au moment qu'il travaille : *Josèphe n'a point fait difficulté de rendre ce témoignage par écrit, dont voici les propres termes.*

A cet indice de falsification, par voie de retranchement dans les écrits de l'historien

juif, ajoutons-en quelques autres. Celui qui se présente d'abord regarde saint Jean-Baptiste. Quelques anciens ont dit que Josèphe l'avait formellement reconnu pour prophète, et s'il faut les en croire, cet aveu se trouvait aussi dans le dix-huitième livre des *Antiquités*. Saint Jérôme l'avance en termes exprès (*Lib. De Script. Eccles.*) ; et puisque j'en suis là, je ne saurais passer cet endroit, sans remarquer que ce même Père y fait dire de plus à l'historien, que les Juifs mirent Jésus à mort, à cause du grand nombre de miracles qu'il avait faits parmi eux. On trouve aussi ces deux faits rapportés par Suidas à l'article de *Josèphe*.

Il est vrai que l'on trouve dans cet historien bien des choses qui regardent Jean-Baptiste. On y lit (*p.* 626), que les Juifs crurent que ce fut à la persuasion d'Arétas, roi des Arabes, qu'Hérode se laissa aller à faire mourir cet homme, qui était un homme de bien, et qui exhortait les Juifs à l'étude de la justice et de la piété, etc.

Suidas nous fournit encore un autre exemple, et celui-ci concerne personnellement Jésus-Christ. Cet auteur, à l'article *Jésus*, fait dire à Josèphe que notre Sauveur était admis aux actes du sacerdoce. Rapportons ses paroles : *Nous trouvons que Josèphe, l'écrivain de la prise de Jérusalem, duquel Eusèbe fait si souvent mention dans son Histoire de l'Eglise, dit sans détour, dans les Mémoires de sa captivité, que Jésus faisait les choses saintes avec les sacrificateurs dans le temple.* On peut voir dans Suidas ce qui le mit sur les voies d'examiner ce fait et d'aller tout droit à la source. L'endroit est fort curieux à tous égards ; mais trop long et trop étranger à mon dessein pour trouver place ici.

Je crois en avoir assez dit sur le passage fameux de Josèphe, ne me proposant que d'exposer le fait dans son jour naturel. Chacun en peut tirer les conséquences qu'il lui plaira. On ne doit pourtant pas trouver mauvais que j'en dise ici ma pensée ; permis aux lecteurs de s'y rendre ou de ne s'y rendre point, selon qu'elle leur paraîtra plus ou moins raisonnable.

Je pense, 1° qu'il y a moins de difficultés à supposer que ce témoignage fut autrefois retranché de quelques exemplaires, par les Juifs, qu'à soupçonner les chrétiens de l'y avoir frauduleusement ajouté.

Je pense, 2° qu'il est, pour le moins, aussi facile de répondre à la question si rebatue, d'où vient que les exemplaires qu'avait Origène conservaient le témoignage rendu à saint Jacques, sans avoir celui qui concernait Jésus-Christ, et que les nôtres conservent le témoignage rendu à Jésus-Christ, sans avoir celui qui concerne saint Jacques? Il est, dis-je, aussi facile de répondre à cette question qu'à la suivante : D'où vient que tant d'auteurs, dignes de foi, qui paraissent ne s'être point copiés, et dont quelques-uns n'ont pu se hasarder à citer à faux, sans exposer leur religion aux plus cruelles insultes, d'où vient, dis-je, que tous ces auteurs se sont comme donné le mot pour citer tel ou tel endroit particulier d'un historien, et pour le faire même avec quelque espèce d'affectation, s'ils n'ont pas trouvé réellement dans cet historien les endroits qu'ils en rapportent?

SECTION IV. — *Témoignages rendus à l'histoire de l'Evangile, par Suétone, Tacite, Pline, Lucien, Julien et Celse, tous auteurs païens, et grands ennemis du nom chrétien.*

Du témoignage que les mahométans et que les Juifs rendent à Jésus-Christ, passons à celui que lui ont aussi rendu quelques païens.

Suétone (*In Claud.*) parle de lui sous un nom mieux connu des Grecs et des Latins, que ne l'était celui que nous lui donnons ; car cet auteur le nomme *Chrestus*.

La relation de Tacite (*Annal.* XV) est un peu plus étendue, puisqu'il y fait mention de la mort de Christ, arrivée sous l'empire de Tibère et sous le gouvernement de Ponce Pilate.

Pline le Jeune (*Lib.* X, *ep.* 97), qui ne dit rien de cela, nous apprend ce que les autres ne disent point, que Jésus-Christ était honoré comme Dieu par les chrétiens de son temps, ajoutant que ces chrétiens étaient de fort honnêtes gens, et qui n'avaient point de plus grand vice que l'excessive opiniâtreté qui les attachait à leur religion.

Lucien, dans la Mort de *Pérégrinus*, reconnaît que le Dieu des chrétiens avait été mis en croix, ce qui lui fournit un sujet d'insulter à ce Dieu et à ses disciples. *Leur premier législateur*, dit-il, *leur a fait accroire qu'ils sont tous frères, « depuis qu'ils ont renoncé à notre religion, et qu'adorant le Crucifié, ils vivent selon ses lois. »*

Julien, qui dut encore mieux connaître Jésus-Christ et la religion chrétienne, que Lucien ne le put faire, en parle aussi avec plus d'étendue, de même qu'avec plus de justesse. Au lieu de tourner en ridicule la croix du Sauveur, il s'attache à diminuer l'éclat de ses miracles et de sa vertu. Voyons comment il s'y prend (*Cyril. Alex. cont. Julian.* liv. VI, p. 191, edit. Par. 1638). *Après tout le bruit qu'on en fait*, dit-il, *pendant tout le temps que Jésus-Christ fut sur la terre, il n'y fit rien de considérable, à moins que l'on ne regarde comme une grande merveille d'ouvrir les yeux aux aveugles, de guérir des impotents, et de délivrer du pouvoir des malins esprits quelques personnes qui en étaient possédées.*

Voilà le tour qu'il donne aux choses. Jésus-Christ, selon lui, ne fit que des bagatelles, ou plutôt il ne fit rien. Comment donc? N'était-ce rien que de rendre la vue et les forces à des personnes qui en étaient entièrement privées? Tout le monde trouve que ce sont là de grandes merveilles, et d'où vient que ce prince en parle avec tant de dédain? C'est qu'à son dire quelques illustres païens en avaient fait tout autant, et que des yeux et des jambes ne leur avaient pas plus coûté. Jésus-Christ n'avait donc rien fait, parce

qu'il n'avait pas plus fait que bien d'autres.

Le raisonnement est risible, mais enfin Julien nie-t-il les faits? Au contraire, il les pose pour vrais. Ce ne put être certainement que la force de la vérité qui lui arracha cet aveu, et cela même n'indique-t-il point qu'il avait puisé ces faits dans une source où il en avait puisé d'autres? Le même moyen qui lui apprit que notre Sauveur avait guéri des aveugles et des impotents, dut aussi lui avoir appris que Christ ressuscita des hommes morts, et qu'il nourrit de grandes multitudes avec une provision d'aliments qui aurait suffi difficilement à dix personnes. J'ose même dire que les plus grands miracles de notre Sauveur, ayant eu le plus de témoins, ils doivent avoir été plus répandus que les autres.

Voici donc la finesse. Ces grands miracles étaient naturellement d'un ordre à embarrasser Julien et ses sophistes. Il n'y avait pas moyen d'en éluder la force. Tout l'art des hommes ne pouvait rien faire d'approchant, et l'essai qu'on en aurait fait, ne pouvait que retourner à la honte de quiconque l'aurait entrepris. Le plus sûr était donc de s'en taire, et d'envelopper tout cela des ténèbres d'un silence profond. La même raison ne subsistait point pour les merveilles que l'adresse humaine pouvait imiter, ou à peu près. Avouer que Jésus-Christ en avait fait de cette nature, et ne rien dire des autres, c'était à Julien prendre un tempérament adroit pour dire la vérité sans trahir l'intérêt de sa cause. Il convient en général des miracles de notre Sauveur; mais dans le détail, il indique les moins considérables, afin d'en pouvoir trouver ailleurs des exemples. Alors ces miracles perdaient de leur prix, et le parallèle devenait plus facile.

Philostrate et Hiéroclès avaient montré la route à cet empereur, en mettant Apollonius de Tyane en comparaison avec Jésus-Christ pour les miracles. Les Juifs mêmes les avaient tous devancés, en publiant, comme ils firent, que Jésus-Christ n'avait rien fait de merveilleux qu'en vertu du nom *à quatre lettres*, ou de *Jehovah*, dont la vraie prononciation lui fut connue. Cependant pour peu qu'on y réfléchisse, on trouvera que tout ce que les païens à miracles firent de cures extraordinaires, laisse entre eux et notre Sauveur une différence infinie. Ceux-là seront, si l'on veut, d'habiles chirurgiens ou de savants médecins; mais celui-ci opéra en maître de la nature et en arbitre suprême des événements. Nous pourrions pousser plus loin ces réflexions contre Julien. Mais ce n'est point ici le lieu de le faire; il nous suffit de savoir le témoignage que ce prince rendit, malgré sa haine, à l'histoire de l'Évangile.

Celui de Celse est encore plus ample. Il s'accorde avec la narration des évangélistes sur la naissance de Jésus-Christ, sur le refuge de ses parents en Egypte, sur les courses qu'il faisait de lieu en lieu avec ses disciples, sur ses miracles, sur la manière dont il fut trahi, et enfin sur sa mort et passion. J'avoue que cet incrédule y trouve partout occasion de répandre une cruelle satire. Mais enfin il convient de la réalité des faits, et c'est une preuve que l'on ne pouvait les nier. A cela près, si Celse s'en est diverti, nous nous en mettons à présent peu en peine, et nous renvoyons ses imitateurs à son censeur Origène, qui le releva sur le ton sérieux, avec beaucoup de solidité. Si je ne spécifie point ici les endroits qui contiennent les aveux de cet ennemi du nom chrétien, et qui sont rapportés dans l'écrit d'Origène, c'est que l'ouvrage de ce dernier est connu de tout le monde, et que chacun y peut recourir.

CHAPITRE III.

L'authenticité des livres historiques du Nouveau Testament ne peut être raisonnablement contestée.

SECTION PREMIÈRE.—*Le fond principal de l'histoire de Jésus-Christ se trouve dans le témoignage écrit des apôtres et des évangélistes.*

Outre les faits reconnus par les incrédules, et certifiés par les plus grands ennemis du nom chrétien, il en est d'autres dont la vérité est, à mon avis, peu sujette à dispute. Ces faits sont que, bientôt après la mort de Jésus-Christ, il y en eut en Judée des gens qui prétendirent qu'il était ressuscité et qui l'attestèrent, avec la dernière confiance et de la manière la plus publique, partout où ils se trouvèrent, et même à ceux d'entre les Juifs qui furent les ennemis les plus déclarés et les plus implacables de Jésus-Christ et de ses disciples. Il ne s'agit point encore de savoir si ce qu'ils dirent était vrai. La question seulement est de savoir s'ils le dirent, et s'il y eut effectivement alors des personnes qui publièrent partout que ce même homme que l'on avait crucifié à la vue de tous les habitants de Jérusalem, était ressuscité peu de jours après, et avait vécu pendant quelque temps encore, avec des gens qui l'avaient parfaitement connu avant sa mort.

Ces faits sont rapportés par les premiers écrivains de l'histoire chrétienne, à qui nous donnons les noms communs d'apôtres ou d'évangélistes. Je n'examine point à présent s'il est vrai, comme les chrétiens le croient, que ces auteurs furent divinement inspirés, et ne prêchèrent ou n'écrivirent que par les ordres de Dieu. Mettant leur inspiration à part, je ne considère ici leurs ouvrages que comme de simples monuments historiques, où l'on trouve que les faits dont nous venons de parler, furent réellement annoncés avec confiance, et furent même crus alors par un nombre infini de personnes. En un mot, je me borne à chercher si les écrits qui portent leur nom sont véritablement d'eux, et s'ils contiennent une relation authentique et fidèle de ce qu'ils prêchèrent pendant qu'ils vécurent?

S'il paraît par de bonnes et d'incontestables raisons que ces écrits viennent d'eux, nous serons fondés à les produire en témoignage. Mais si ces pièces ont été supposées ou si elles ont été corrompues, elles ne peuvent être d'aucun usage dans nos recherches, et nous ne

saurions les traiter avec trop de mépris. Il importe donc d'en établir l'authenticité et de faire voir l'impossibilité du contraire, relativement aux principes que nous avons donnés dans la proposition cinquième de notre II^e^ partie, au chapitre VII.

SECTION II. — *Les premiers prédicateurs de l'Evangile doivent avoir mis par écrit le précis de leur prédication.*

Les premiers prédicateurs de l'Evangile, qui durent avoir en vue de répandre et de perpétuer leur religion dans le monde, doivent aussi avoir employé à ce dessein les voies qui étaient les plus convenables. Or de toutes ces voies la plus propre et la plus nécessaire était de laisser par écrit le précis de leur prédication. Qu'ils crussent leur religion divine ou non, peu importe en ceci; la précaution ne put être négligée. Elle a dû être celle de tous les chefs de secte, parce que leur ouvrage abandonné aux incertitudes de la mémoire, de l'imagination, du caprice, ne peut se soutenir dans son état primitif, et doit bientôt être exposé à des disputes et à des contestations qui le menacent d'une ruine prochaine. Dirai-je qu'en effet, tous les chefs de secte ont eu recours à cette méthode pour se faire entendre aux pays éloignés et à la postérité? Mais qui l'ignore? Et si l'on voulait me nier que les fondateurs de la religion chrétienne eurent cette attention, j'aimerais autant qu'on me niât qu'il n'y a jamais eu dans le monde un homme qui se nommait Jésus-Christ. Il n'y aurait plus moyen de raisonner.

SECTION III. — *Pendant la vie des apôtres et des évangélistes, on ne peut leur avoir supposé les écrits qui portent leur nom.*

J'ajoute que pendant la vie des premiers prédicateurs de l'Evangile, il fut impossible qu'on leur attribuât une doctrine contraire à la leur, ou qu'on leur supposât des ouvrages. L'impossibilité du succès est visible. Entièrement occupés qu'ils étaient du soin de leur religion, et n'ayant rien plus à cœur que de la répandre partout, ils se promenèrent perpétuellement dans tous les pays du monde, et n'allèrent nulle part qu'ils n'y examinassent l'état du christianisme. Il n'y eut donc ni faux apôtres, ni écrits supposés qui pussent leur échapper. L'audace des uns devait être aisément confondue, et la supposition des autres devait être bientôt découverte. Quelque chose qu'on eût débité sous leur nom, pendant leur absence, il fallait que l'imposture disparût à leurs yeux. Ils devaient mieux savoir que personne ce qui en était, et l'on m'avouera que tout le monde les en dut croire eux-mêmes préférablement à tout autre. Leur désaveu était décisif; et ne suffisait-il pas pour le décri des dogmes ou des pièces qu'on leur prêtait, qu'ils s'inscrivissent eux-mêmes publiquement en faux, dans un temps où des millions de personnes vivantes pouvaient appuyer ce désaveu formel de leur témoignage?

Des chefs de secte peuvent bien survivre, ou à l'existence, ou à la réputation de leur parti. Pendant leur vie il est aussi très-possible que l'examen ou l'autorité dissipe leur religion naissante. Mais que sous leurs yeux, et pendant qu'ils vivent encore, on puisse venir à bout de leur donner une doctrine et des écrits qu'ils désavouent, et que malgré leur désaveu le plus solennel, tout le monde s'obstine à ne point les en croire, la chose est absolument incroyable, ou pour la croire il ne faut pas avoir le sens commun.

SECTION IV. — *Cette supposition d'écrits fut encore impossible pendant que les originaux écrits de la main des auteurs se conservèrent parmi les chrétiens.*

Nous pouvons raisonner de la même manière par rapport au temps pendant lequel les originaux écrits de la main des apôtres et des évangélistes, subsistèrent parmi les chrétiens. Tant qu'on fut à portée de recourir et de consulter les originaux, c'était comme si les écrivains eux-mêmes eussent été vivants. Je n'examinerai point ici combien de temps ces vénérables écrits se conservèrent en original dans l'Eglise chrétienne: cette discussion importe peu à mon sujet, parce que je soutiens seulement qu'on ne put réussir à en supposer d'opposés pendant que ces originaux subsistèrent. Le plus ou le moins de temps ne fait rien à ma thèse. Je remarquerai pourtant que Tertullien semble insinuer qu'ils existaient encore en tout ou en partie quand il écrivait. Qu'on pèse ses paroles (*De Præscript. p.* 240. *ed. Col. Agr.* 1617, *cap.* 36): *Age jam qui voles curiositatem melius exercere in negotio salutis tuæ, percurre Ecclesias apostolicas apud quas ipsæ adhuc cathedræ apostolorum suis locis præsident, apud quas ipsæ authenticæ litteræ eorum recitantur, sonantes vocem et repræsentantes faciem uniuscujusque.* C'est-à-dire [autant que l'esprit africain peut se mettre à la française]: *Si vous vous intéressez davantage aux choses de votre religion, parcourez les Eglises apostoliques, chez lesquelles président encore aux mêmes lieux les propres chaires des apôtres, et chez lesquelles se lisent les propres lettres authentiques de ces apôtres, rendant le son de la voix, et représentant le visage de chacun d'eux.*

Le sens que l'on donne à ces paroles, en supposant que Tertullien veut parler de manuscrits originaux, ne renferme rien moins que d'incroyable, vu le zèle ardent et la profonde vénération que les chrétiens de ce temps-là témoignaient pour tout ce qui leur était sacré, et si l'on considère d'ailleurs que cet écrivain florissait vers la fin du second siècle, ou tout au commencement du troisième. Les savants n'ignorent point que cela n'est pas sans exemple, et qu'on alléguerait au besoin mille et mille preuves de pièces originales qui se sont bien plus longtemps conservées.

SECTION V. — *La supposition ne put être faite ensuite par une partie ou société particulière de chrétiens.*

Indépendamment des originaux en espèce,

il n'est ni secte chrétienne ni société de chrétiens qui ait pu corrompre ou supposer les écrits du Nouveau Testament d'une manière qui en ait imposé à tout le reste. Cela ne pouvait se faire avec succès que de concert avec toutes les Eglises chrétiennes. Or, quand on mettrait même à part le zèle que tous les peuples ont toujours pour tout ce qui porte des caractères de divinité, les chrétiens n'ont jamais été d'assez bonne intelligence pour entrer dans un complot de cette nature. Leurs animosités et leurs querelles doivent avoir si bien veillé à la conservation de leurs livres sacrés, que tout l'art humain ne peut avoir surmonté cet obstacle. Entre gens qui s'entendent, et dont les sentiments s'accordent en tout, comme on ne se défie de rien, on ne se tient point aussi sur ses gardes. Mais entre partis opposés, et lorsque l'on s'est divisé sur le sens des opinions reçues, chacun se faisant fort que le sien est celui des fondateurs de la religion commune, et en appelant à leurs livres, il est inévitable aussi que chaque parti veille sur la conduite des autres, et ne leur permette point de falsifier les écrits qu'ils reconnaissent tous pour les juges de leurs controverses. Tous ne pouvant trouver également leur compte à la falsification, s'il en est qui l'attentent pour défendre leur sentiment et pour se donner gain de cause les autres ne manqueront point de crier à la fraude, et d'en instruire toute la terre. La fureur des disputes de religion ne ressemble pas mal à celle d'une mer irritée, où la marée et les vents se combattent. Malgré l'opposition des vents, la marée a son cours naturel, qu'il est aussi peu possible d'arrêter que la contradiction dans les querelles sacrées.

Les divisions, à la vérité, sont très-contraires à l'esprit, à la fin et aux lois de la religion chrétienne. On ne saurait pourtant douter que la Providence, qui tire souvent le bien du mal, n'en ait fait usage pour la conserver. La mésintelligence des chrétiens a contribué à la sûreté du christianisme. Les partis opposés se sont veillés mutuellement, et tous ensemble ont eu le même intérêt à prévenir des fraudes qui pouvaient mettre en danger leur religion commune.

SECTION VI. — *Ni par le concert de tous les chrétiens.*

S'il est absolument impossible qu'une secte en ait imposé à toutes les autres, il ne l'est pas moins que toutes les sectes, que tous les chrétiens aient consenti de concert à falsifier leurs livres sacrés ou à leur en substituer de nouveaux. La chose est si incroyable, que le soupçon même n'en peut, à mon avis, entrer dans une tête sensée. Ne perdons pas notre temps à combattre une absurdité si grossière ; elle se réfute assez d'elle-même.

SECTION VII. — *Ni par les ennemis déclarés du nom chrétien.*

Ce qui n'a été possible ni à une secte chrétienne à part, ni à toutes ensemble, ne peut l'avoir été non plus à des ennemis déclarés du nom chrétien. Car si la jalousie, si la défiance mutuelle des partis qui divisent l'Eglise s'oppose invinciblement au succès d'un complot de cette nature, comment y pourrait réussir une société ennemie? Les chrétiens ne seront-ils pas encore plus sur leurs gardes? N'y aura-t-il parmi eux personne qui s'aperçoive du mauvais tour qu'on leur joue? Pourra-t-on leur en imposer dans tous les endroits du monde à la fois? Où la chose leur paraîtra-t-elle de si peu d'importance qu'ils se laissent tous tromper tranquillement sans rien dire?

SECTION VIII. — *Plusieurs autres raisons confirment l'authenticité de nos livres sacrés.*

Aux considérations précédentes, que l'on joigne celles que je vais rassembler en peu de mots dans cette section, et j'ose m'assurer que tout homme qui sait un peu raisonner, sera convaincu comme moi de l'authenticité de nos livres sacrés.

Ces livres, écrits originairement dans la langue la plus commune qu'il y eût alors au monde, furent en peu de temps répandus partout et traduits en plusieurs autres langues, fort différentes de celle de l'original.

Ils ne furent pas déposés entre des mains privées, comme si c'étaient des pièces dont la rareté fît tout le prix; mais on en confia le dépôt à des sociétés pour l'usage commun de leurs membres.

Les chrétiens les ont toujours regardés comme les titres justificatifs de tous leurs priviléges et de toute leur espérance.

Ces livres ont été cités dès les premiers temps, par les amis et par les ennemis mêmes de la cause chrétienne.

Plusieurs furent adressés à des corps très-nombreux, en différents endroits du monde.

On les a constamment lus en public et étudiés en particulier; de sorte que l'on doit s'en être chargé l'esprit et la mémoire.

Tous les partis et toutes les sectes, malgré leur opposition, y ont appelé dans leurs disputes et les ont reconnus pour la règle de la foi.

Ils n'ont jamais été accusés ni de supposition, ni de falsification par les personnes que l'on a excommuniées et retranchées du corps de l'Eglise, bien que ces personnes-là, qui durent avoir appris ce qui en était pendant leur communion, eussent pu, pour se venger de l'excommunication, se croire en droit de découvrir l'imposture.

Les dogmes que ces livres contiennent ont quelque chose de si nouveau, de si extraordinaire, de si propre à réveiller l'attention des hommes, que les plus indifférents doivent en avoir pris connaissance, et que des ennemis ne peuvent qu'avoir mis tout en œuvre pour en approfondir le mystère.

D'ailleurs ces dogmes sont parfaitement liés avec la fin principale de la religion chrétienne. La fin principale de cette religion est de sanctifier les hommes dans l'attente d'un bonheur à venir. Et quoi de plus propre pour animer et pour soutenir la vertu, que la croix du Sauveur et que la foi qui l'embrasse?

Enfin peut-il tomber dans l'imagination de qui que ce soit, que des gens qui auraient falsifié le Vieux Testament ou forgé un nouvel Evangile, eussent fait un système de religion tel que l'est aujourd'hui celui des chrétiens ou tel qu'il a été depuis tant de siècles?

Je suis assuré qu'il n'y a point d'homme, à moins qu'il ne soit hors du sens, qui puisse avoir cette pensée. Le sujet, le dessein de ces livres, tout publie hautement qu'ils ne furent jamais l'ouvrage de l'imposture. Mais n'anticipons point sur une matière qu'il faudra bientôt traiter avec plus d'étendue, et finissons celle-ci par les deux réflexions suivantes.

1. Puisque ces livres n'ont pu être ni falsifiés ni supposés, les faits et les dogmes que nous y trouvons à présent sont les mêmes que prêchèrent les auteurs qui les écrivirent.

2. Il n'est point d'écrits, de qui que ce soit qu'ils puissent être, dont la pureté et l'authenticité puissent être prouvées par des raisons si fortes et en si grand nombre que le sont les livres du Nouveau Testament.

SECTION IX. — *On produit à tort contre l'authenticité de ces livres une prodigieuse variété de fautes de copistes qui est vérifiée par les variantes.*

On ne manquera point de m'objecter les prétentions de certains critiques, qui soutiennent, comme un fait certain, que les livres du Nouveau Testament ont été fort mal traités avec le cours des siècles, et qu'ils sont bien éloignés de leur pureté primitive. On produit en preuve une prodigieuse quantité de *variantes*, dont la moindre n'est pas oubliée, et desquelles même on exagère le nombre.

Je réponds que, sans condamner le dessein de ces recueils, qui peuvent avoir leur utilité, ma thèse n'en souffrira point si l'on examine attentivement les choses.

Lorsque je dis que nos livres sacrés sont authentiques et n'ont point été corrompus, je ne veux point parler de quantité de petites choses qui ne sont pas essentielles. Ce n'est que du fond même de ces livres qu'on doit prendre ma pensée. Je n'ai jamais supposé que tout, jusqu'à la moindre lettre, jusqu'à la plus petite syllabe, jusqu'au mot le moins important, y soit aujourd'hui dans une conformité parfaite avec ce qu'ils furent en sortant de la main des auteurs. On sait qu'il est quantité de choses qui contribuent aux changements dans les livres, et qu'il n'en est aucun qui, tôt ou tard, ne s'en soit plus ou moins ressenti. Sans parler du malheur auquel ils sont tous exposés d'être consumés par le temps ou de périr dans les vicissitudes du monde, personne ne peut ignorer les fautes qui peuvent s'y glisser de la part des copistes. Qu'on néglige la ponctuation, qu'on abrége les mots, que celui qui dicte se serve d'un exemplaire mal écrit ou presque effacé, que la ressemblance des lettres le trompe, qu'il prononce mal en dictant, que ses yeux, éblouis par le même mot répété à quelque distance, lui fassent omettre ce qui était entre deux, ou que, faute de jugement, il fasse entrer dans le texte ce qu'une main étrangère avait noté à la marge; que le copiste, de son côté, n'entende pas bien les mots qu'on lui dicte, qu'il songe à autre chose, qu'il se connaisse peu en grammaire ou qu'il n'entende point l'ancienne orthographe : ce sont là tout autant d'abondantes sources de corruption dans les manuscrits, et il n'y a que trop de quoi exercer la patience des critiques. Ajoutons-y la négligence des bibliothécaires, le dessein de quelques personnes et la témérité de messieurs les critiques eux-mêmes.

Tout cela est possible, et l'on en a tant de preuves, que tout le monde sait à quoi s'en tenir là-dessus. Ainsi, j'accorde sans difficulté que les livres chrétiens ont subi, à ces égards, le sort commun de tous les ouvrages qu'il a fallu copier. Les mêmes fautes peuvent et doivent s'y être glissées, pour les raisons que nous venons de spécifier ou pour d'autres semblables. Mais que s'ensuit-il? Il est établi dans la république des lettres, que ces fautes ne dérogent en rien ni au mérite, ni à l'authenticité des livres. Il est encore à naître qu'on ait conclu pour cela qu'un ouvrage était supposé. S'il ne fallait autre chose pour en établir la supposition, nous n'aurions qu'à jeter au feu tous les écrits anciens, sans en excepter même ceux que messieurs les déistes estiment le plus et qu'ils citent avec le plus de complaisance.

Je m'en tiens donc là, et rien ne m'en fera départir; de deux choses l'une: ou nous ne devons pas rejeter, comme falsifiés ou comme supposés, les livres des apôtres et des évangélistes, pour la seule raison des fautes qui leur sont communes avec tant d'autres auteurs que l'on ne rejette point pour cela; ou bien, il faut condamner tous les écrivains profanes pour la même raison qui fait condamner les écrits du Nouveau Testament, puisque ces derniers n'ont pas eu d'autres sorts que les autres. Si vous prenez ce dernier parti, adieu le mérite et la gloire de l'érudition. Y a-t-il tant de quoi se vanter d'avoir passé son temps à lire et à commenter une infinité de pièces, qui ne furent jamais des grands auteurs dont elles portent le nom, et dans lesquelles, par conséquent, on raisonne et l'on admire toujours à faux?

Qu'on en agisse de part et d'autre de bonne foi. Quand on pèse bien les choses; quand on considère les différents moyens par lesquels il se peut glisser des fautes dans les livres; quand on sait d'ailleurs que cela n'est que trop arrivé de tout temps et que les illustres de l'antiquité (1) s'en sont aperçus et s'en sont plaints comme nous, ce serait pousser le zèle jusqu'au ridicule, que de prétendre que

(1) Strabon, lib, XIII, pag. 419, parlant des livres d'Aristote et de Théophraste, qu'il dit avoir été mal traités, fait cette observation générale : « Quelques libraires emploient de mauvais écrivains, et ne collationnent pas, etc. » Cicéron fait la même plainte en écrivant à son frère Quintus, lib. III, ep. 5 : « Je ne sais comment m'y prendre par rapport aux livres latins, tant on les copie et on les vend pleins de fautes. »

nos livres sacrés nous ont été transmis dans une pureté si entière, qu'il n'y ait ni lettre ni mot qui ne soient des auteurs. Pour moi, je reconnais sans peine, qu'avec le cours des siècles, ils peuvent avoir subi les mêmes altérations qu'ont éprouvées tous les autres depuis qu'il y a des livres au monde.

Cela ne m'empêche point de dire et de soutenir que les écrits qui ont passé jusqu'à nous, sont les mêmes que les apôtres et les évangélistes laissèrent après eux, et cela non-seulement quant au gros des choses, mais encore quant à tout ce qui est de quelque conséquence pour la doctrine et pour les mœurs : tant s'en faut qu'on doive les regarder comme des pièces qu'on leur ait supposées.

On en fut si persuadé dans les premiers siècles, la vérité en fut si universellement établie, que les plus violents ennemis du nom chrétien ne le contestèrent pas, ou que du moins ils laissèrent comprendre qu'ils ne formaient là-dessus aucun doute. Nous pouvons en donner pour exemple celui de l'empereur Julien, qui se proposant de combattre la divinité de Jésus-Christ, tire avantage de ce qu'il prétend (1) que saint Matthieu, saint Marc, saint Luc, et saint Paul, n'ont pas donné à notre Sauveur le titre de Dieu, et qu'il n'y a que le bon saint Jean qui l'ait fait. Sa remarque est très-fausse ; mais ce n'est point l'affaire. Il y paraît au moins ce qu'il pensait des écrits qui portent le nom de saint Matthieu, de saint Marc, de saint Luc, de saint Jean et de saint Paul. On y voit que, de son temps, on ne doutait point de leur authenticité et qu'il n'en doutait point lui-même, puisque, s'il les eût crus supposés, il n'était pas du bon sens de les citer en preuve, comme il fait. Ce prince, qui ne manquait ni d'esprit ni de lumières, quelques défauts qu'il eût d'ailleurs, dut être bien convaincu que ces ouvrages n'étaient pas supposés et les preuves qu'on en avait alors en devaient être bien claires, puisqu'il en fait cet usage. Il fallait qu'un homme qui avait quelque honneur à garder, ne pût absolument les soupçonner de supposition : car autrement Julien n'aurait pas épargné les chrétiens là-dessus, et au lieu de citer gravement leurs auteurs, comptez qu'il se serait bien diverti à leurs dépens et qu'il les aurait accablés de railleries au sujet des fausses pièces sur lesquelles ils réglaient leur créance.

Concluons de ceci que si ces livres furent estimés authentiques par les ennemis les plus acharnés et les plus éclairés des chrétiens, vers le milieu du quatrième siècle, on est encore moins fondé à présent à croire qu'ils aient été supposés ou falsifiés dans l'essentiel depuis ce temps-là. Car si, d'un côté, la religion chrétienne a eu plus de repos et moins d'ennemis ; de l'autre, les chrétiens ont eu plus d'occasions et plus de moyens d'examiner la chose et de s'en assurer.

(1) Cyril., *cont. Julian.*, lib. X, pag. 327 : « Ni Paul, ni Matthieu, ni Luc, ni Marc, n'ont eu l'audace de dire que Jésus est Dieu ; il n'y a eu que le bon Jean qui l'ait eue. »

SECTION X. — *La Providence n'a point dû intervenir par le miracle pour empêcher ces fautes de copistes.*

Je sais que certaines gens se parent ici d'un faux zèle et raisonnent à perte de vue sur les principes vulgaires. Quoi ! disent-ils, si ces livres étaient d'une origine céleste, pensez-vous que la Providence ne les aurait pas garantis de toute corruption ? Cette providence ne doit-elle pas avoir veillé d'une façon particulière à les préserver de tous accidents fâcheux au milieu des vicissitudes humaines et jusqu'à la postérité la plus reculée ? Les autres livres ne sont d'aucune conséquence pour le salut du genre humain. Ceux-ci le sont, dites-vous, et pourquoi faut-il qu'ils n'aient pas été exemptés du sort commun ? Dieu pouvait-il mieux marquer son amour pour les hommes, qu'en faisant en sorte que des écrits de cette importance passassent jusqu'à nous dans l'entière pureté qu'ils eurent à leur origine ? Imaginez-vous quelque caractère de leur inspiration qui eût égalé celui-là ?

L'objection est plausible, je l'avoue : et cependant j'ose dire qu'elle n'est rien moins que fondée en raison.

Je conviens que la Providence est intéressée à garantir la révélation de toutes les taches qui la rendraient indigne de Dieu et inutile aux hommes. Je conviens par conséquent encore que la Providence n'a pas dû permettre que cette révélation fût si défigurée, que l'on n'y pût reconnaître avec évidence la volonté divine et notre devoir. Voilà ce que l'objection suppose de raisonnable, et puis c'est tout. Que demandent de plus ceux qui la font ?

Entendent-ils que Dieu soit obligé de faire tous les jours de nouveaux miracles pour parvenir à des fins où sa providence peut atteindre naturellement et par le ministère ordinaire des hommes ? Si c'est là leur pensée, la prétention est injuste.

Les premiers prédicateurs d'une révélation divine doivent nécessairement être divinement inspirés. Mais faut-il que l'inspiration soit communiquée à chaque libraire qui vend leurs livres ou à chaque écrivain qui les copie, afin que ces gens-là ne fassent aucune faute et qu'ils ne se trompent ni sur le moindre mot, ni sur la moindre voyelle ? Sans le secours de l'inspiration, les libraires et les copistes, plus soigneux et plus attentifs, pourraient ne point tomber dans ces fautes ; et s'ils y tombent par négligence ou par ignorance, s'ils copient des manuscrits dont ils n'entendent pas la langue, s'ils font ce métier avant que d'avoir appris à bien lire ou à bien orthographier, s'ils n'y donnent pas toute l'attention nécessaire, faut-il s'en prendre à la providence divine, ou ceux qui s'en prennent à elle y pensent-ils bien ?

La sagesse infinie ayant établi dans le monde des lois générales et formé un plan suivi d'événements qui doivent se développer dans toute la régularité possible, elle permet que les choses suivent le cours naturel de ces

lois générales, à moins qu'une interposition miraculeuse n'y devienne nécessaire pour parvenir à des fins qui méritent le miracle ou auxquelles on ne peut parvenir sans le secours du miracle. Quelle nécessité y avait-il donc que les personnes qui dictaient aux copistes ou que les copistes, qui transcrivaient les livres sacrés, fussent revêtus du privilége de l'infaillibilité? Ne voudrait-on point encore que les parchemins eussent été rendus aussi durs que le bronze; que l'encre n'eût jamais rien perdu ni de sa force, ni de sa couleur; que la main hardie, qui aurait entrepris de faire des changements dans l'exemplaire, eût été sur-le-champ prévenue par des convulsions ou par une attaque de paralysie; ou qu'il ne fût arrivé dans le monde, ni guerres, ni inondations, ni incendies, de peur que les écrits du Nouveau Testament n'en souffrissent? Tout cela certainement est contraire à l'ordre que Dieu a établi et qu'il suit ordinairement dans l'empire de sa providence. Tout ce que l'on peut raisonnablement attendre de ses soins et de sa bonté, c'est, comme nous l'avons dit, qu'en donnant aux hommes une révélation de sa volonté, il dispose les choses de telle manière que cette révélation se conserve dans tout l'éclat requis pour l'instruction du genre humain, aussi longtemps qu'il a résolu de la faire servir à ces fins. Voilà donc l'objection qui tombe et qui n'est à coup sûr qu'apparente.

Nous avons encore à faire là-dessus une autre réflexion(1) qui mérite, à notre avis, qu'on la pèse. Dieu, qui nous a donné ces facultés intellectuelles, dont nous nous servons si utilement, et dont nous nous piquons même de faire l'usage le plus délicat, dans l'étude des sciences humaines et dans les affaires du monde; Dieu, dis-je, peut bien avoir voulu donner le même exercice à notre raison en ce qui concerne le salut éternel. Agissant avec des créatures raisonnables, il s'est proposé que notre foi elle-même fût raisonnée; et ne serait-ce point dans ces vues, qu'il nous a rendu la critique et les discussions aussi nécessaires pour les écrits sacrés que pour les livres profanes? A travers les corruptions que ces derniers ont souffertes, nous en découvrons les auteurs, et si la Providence avait eu dessein de nous faire chercher de même la révélation divine, n'y aurait-il de sa part ni bonté, ni sagesse? Il y paraîtrait au moins que Dieu abandonne la vérité à nos recherches, et que tout ce qu'il exige de nous à cet égard, c'est que nous en agissions d'une manière qui réponde à la nature et aux fins des facultés qu'ils nous a données (1).

CHAPITRE IV.

Où l'on examine le nombre, le caractère, et les qualités des témoins qui prêchèrent la résurrection de Jésus-Christ.

SECTION PREMIÈRE. — *Liaison de cette matière avec les précédentes.*

On vient de voir les raisons qui nous doivent convaincre de l'intégrité des écrits sacrés du Nouveau Testament. On a vu les preuves incontestables de leur authenticité. Nous pouvons à présent en faire usage, sinon comme de livres divinement inspirés, au moins comme de livres auxquels on peut recourir, et que l'on peut citer au besoin, avec la même confiance qu'on le fait de tout autre. Ce n'est pas qu'on ne trouve ailleurs les mêmes choses; mais comme les écrivains du Nouveau Testament sont les premiers historiens de l'Eglise, et que tous ceux qui sont venus après eux n'ont fait que les copier, le bon sens veut que nous allions droit aux sources et que nous prenions les faits de la première main.

Nous y chercherons donc les preuves historiques de la résurrection de Jésus-Christ, et nous commencerons par les témoins, dont il faut examiner le nombre, le caractère, les lumières et toutes les autres considérations personnelles. La matière est vaste, et j'y serai pourtant aussi court que la clarté du discours et que l'intérêt de ma cause pourront me le permettre.

SECTION II. — *Les témoins de la résurrection de Jésus-Christ sont en assez grand nombre.*

La première chose qui mérite attention est le nombre des témoins qui déposèrent la résurrection de Jésus-Christ. *Outre les* apôtres (*Luc*, XXIV, 48; *Act.*, I, 8, 22; et II, 32) *qui furent* chargés *de ce témoignage, comme d'office et par voie de* préférence, *il y eut* plusieurs *autres personnes qui* attestèrent *unanimement la même chose.*

Tant s'en faut que le nombre de ces autres personnes fût petit ou méprisable, qu'un écrivain chrétien (*Paul, Galat.*, I, 16) qui se donne à lui-même le titre d'*apôtre des gentils*, nous assure (I, *Corinth.*, XV, 6) qu'au temps où il écrivait, il restait encore au monde la plus grande partie des *cinq cents frères qui virent tous à la fois* un jour Jésus-Christ après sa résurrection.

Quoique, dans un sens abstrait, ce grand nombre de témoins ne soit pas en lui-même une preuve convaincante de la vérité du fait, on ne me niera pas qu'il ne doive frapper. Une imposture peut être un secret entre peu de personnes, et ne saurait guère se confier à tant de gens sans s'éventer par quelque endroit. On ne se prête pas sans une extrême répugnance à la supposition que tous ces gens-là concertent ensemble jusqu'aux moindres particularités du mensonge; qu'ils le débitent tous avec les airs de la même assurance; que tous ces faux témoins s'accordent si bien dans leurs dépositions, qu'ils ne se coupent jamais, et qu'ils s'entendent si parfaitement entre eux pour en imposer à tout le reste du monde. La singularité n'est-elle pas des plus surprenantes? Partout ailleurs la multitude des complices est funeste aux complots, et vous ne voyez point de so-

(1) Cette réflexion qui regarde la nécessité de la critique à l'égard de la discussion des Livres saints, n'a d'application qu'à l'Eglise en général; elle ne doit point s'étendre à chaque fidèle : car l'autorité de l'Eglise qui lui met en main les Livres saints est entièrement suffisante.

ciété de fripons qu'il n'y ait quelqu'un qui trahisse les autres.

Ne pressons pourtant point ces comparaisons odieuses, et disons seulement que ce qui donne un grand degré de probabilité au témoignage rendu à la résurrection de Jésus-Christ, c'est qu'il ne fut pas rendu par un ou deux témoins seulement, mais par un nombre bien plus grand qu'on n'en a eu pour quantité de faits importants que personne ne révoque en doute.

Si l'on m'accorde cela, je ne prétends point que ce soit une grâce. Je fournirais mes preuves s'il le fallait, et je croirais même faire tort aux déistes si je les supposais capables de me demander ces preuves. Ils penseront peut-être qu'ils peuvent me passer ceci sans conséquence et que je n'en suis pas fort avancé. A la bonne heure : qu'ils daignent seulement me suivre, et je leur ferai voir où je saurai les conduire.

SECTION III. — *Tous ces témoins déposent de ce qu'ils savent par eux-mêmes.*

Les témoins *de la résurrection de Jésus-Christ méritent d'*autant plus de créance *qu'ils ne déposèrent* rien *dont ils ne sussent la vérité* par eux-mêmes.

De quoi que ce soit qu'il s'agisse, un homme qui dépose sur la foi de ses sens, mérite une attention singulière, à moins qu'il ne se soit rendu suspect ou méprisable en d'autres rencontres. Mais quand on voit un grand nombre de gens qui disent avoir été témoins oculaires d'une chose sur laquelle ils sont uniformes, et qui déclarent en être aussi sûrs qu'ils le peuvent être de ce qu'ils ont vu tous les jours de leur vie, il n'y a point d'homme sensé qui ne se croie dans une nécessité absolue, ou de croire ce que ces gens-là déposent, ou de donner de bonnes raisons de ses doutes. Ce dernier cas est celui dont il s'agit entre nous et les déistes. Les témoins ne se bornent pas à dire (I *Cor.*, XV, 5, 6) qu'ils ont vu Jésus-Christ après sa résurrection : plusieurs d'entre eux déclarent encore (*Act.*, I, 21, 22, etc.) qu'ils l'ont vu souvent et familièrement; qu'ils l'ont vu assez longtemps pour s'assurer que ce n'était ni illusion, ni imagination (I *Jean*, I, 1); qu'ils l'ont fréquenté pendant quarante jours (*Act.*, I, 3); qu'ils ont mangé et bu avec lui (*Luc*, XXIV, 30, 41, 42; *Jean*, XXI, 5); qu'ils lui virent faire plusieurs merveilles (*Act.*, I, 3); qu'il leur donna ses ordres pour l'établissement et le gouvernement de son Eglise (*Jean*, XX, 30); qu'il leur commanda d'aller *instruire les nations, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, leur enseignant d'observer toutes les choses qu'il leur avait commandées* (*Matth.*, XXVIII, 19, 20); qu'il leur promit *d'être toujours avec eux jusqu'à la fin du monde* (*Matth.*, Ibid.), et de leur envoyer la promesse du Père (*Luc*, XXIV, 48); qu'il leur ordonna de *ne se point départir de la ville de Jérusalem jusqu'à ce qu'ils fussent revêtus de la vertu d'en haut* (*Act.*, I, 4; *Luc*, XXIV, 49); qu'il s'engagea en faveur de ceux qui croiraient en lui, à faire qu'en son nom *ils chasseraient les diables, ils parleraient de nouvelles langues, ils manieraient les serpents sans danger, que ce qu'ils avaleraient de venimeux ne leur ferait aucun mal; qu'ils auraient le don miraculeux des guérisons, et que l'imposition de leurs mains rendrait la santé aux malades* (*Marc*, XVI, 17,18). Ces témoins ajoutent que Jésus-Christ les censura de leur *incrédulité et de la dureté de leur cœur à ne pas croire sa résurrection sur la foi des personnes qui l'avaient vu ressuscité* (*Marc*, XVI, 14, etc.); qu'un d'entre eux en particulier s'étant opiniâtré plus que les autres à n'en rien croire (*Jean*, XX, 24-29), Jésus-Christ eut la complaisance de lui donner toutes les preuves sensibles que la vue, l'ouïe et l'attouchement peuvent fournir; qu'il les bénit et les consola (*Luc*, XXIV, 50); qu'après avoir reçu ses derniers ordres, ils le virent enlevé et monter au ciel; et qu'étant retournés à Jérusalem pour y attendre l'accomplissement de sa promesse (*Act.*, II, 9, 10, 11), ils y furent revêtus du pouvoir d'en haut, et y reçurent les dons miraculeux du Saint-Esprit, comme il le leur avait promis avant son départ (*Act.*, II, 1, etc.).

C'est là ce qu'ils disent, et nous n'y voyons rien que l'on puisse rejeter sur l'illusion des sens ou regarder comme l'effet des songes. Il n'était pas possible que pendant plusieurs semaines de suite le même objet fût revenu, qu'ils crussent le voir, manger et boire avec lui, l'entendre expliquer et commenter l'Ecriture, les censurer, leur faire des promesses, et donner des ordres, et, pour comble de tout, le voir monter au ciel, pendant que les anges qui étaient présents, leur disaient que celui qu'ils avaient vu montant au ciel en reviendrait à quelque heure dans le même appareil où il y montait; tout cela, dis-je, ne pouvait être le simple jeu de l'imagination, soit par l'illusion des sens pendant la veille, ou par celle des rêves pendant qu'ils dormaient. S'il n'y eut point de réalité à la chose, il faut de toute nécessité que tous ces gens-là ne fussent que des fourbes, et que leur témoignage ne fût qu'un tissu de contes inventés à plaisir. Ceci nous conduit à examiner le caractère de ces témoins, pour savoir s'ils ne pouvaient point être assez méchants pour jouer ainsi toute la terre.

SECTION IV. — *Le tour qu'ils donnent à leur témoignage est équivalent aux serments les plus solennels.*

Ce qui frappe d'abord extrêmement est le tour qu'ils donnent à leur témoignage. Il ne se peut rien de plus auguste et de plus propre à faire impression. Ils ne parlent, disent-ils, que pour obéir à Dieu, sans autres motifs qui les y poussent (*Act.*, IV, 19, 20). Ils invoquent ce nom redoutable pour implorer son secours et ses bénédictions (*Act.*, IV, 24). Ils le prennent à témoin de leur sincérité; ils proposent leur religion (*Act.*, II, 36) comme la parole et la volonté de Dieu, et disent (*Act.*, IV, 12) que c'est la seule par laquelle eux et leurs auditeurs peuvent parvenir au salut,

Outre l'air grave et sensible avec lequel tout cela se débite, ils se vantent d'avoir reçu du ciel le pouvoir des miracles (*Act.*, II, 33), pour sceller leur mission; et qui plus est, ils font effectivement ces miracles.

Ces appels au tribunal de Dieu, ces invocations de son nom, qui se font d'une manière si publique, si fréquente, si sérieuse, ne sauraient se prendre que pour des serments semblables à ceux qui sont établis parmi les hommes pour donner plus de poids aux dépositions juridiques. Dans l'usage et dans l'opinion de tous les peuples, ces serments sont sacrés, et l'on y ajoute foi comme à des preuves de la dernière évidence, à moins qu'il n'y ait de fortes raisons du contraire. Rien ne peut être certainement plus juste que d'y déférer; car il n'est pas à présumer que personne voulût, de gaieté de cœur, renoncer à toute la bonté de Dieu, et s'en attirer toute la colère, par une imprécation dans les formes, ce que l'on peut gagner par le faux témoignage étant toujours infiniment au-dessous de ce qu'on peut perdre par le parjure. Il est vrai qu'on ne voit que trop de gens qui jurent à faux avec autant de fermeté que s'ils ne croyaient ni Dieu, ni providence. Cependant ceci ne détruit point les égards qu'on a partout pour les serments prêtés en justice. Un athéisme caché dans le cœur ne pouvant être connu que de Dieu, les hommes ne peuvent ni ne doivent s'en défier que sur des actes non équivoques, ou que sur des présomptions légitimes, et jusque-là le respect qu'ils ont eux-mêmes pour la majesté divine les fonde à donner les mêmes sentiments aux témoins.

Je ne demande pas plus de faveur pour les apôtres, qu'on en a pour tous les autres hommes en circonstances pareilles. Qu'on leur rende la même justice et qu'on ait pour eux la même équité.

SECTION V. — *Ils attestent la résurrection de Jésus-Christ dans le lieu même, et le plus tôt qu'il se peut.*

Mais, si l'on veut peser leur serment, que l'on fasse bien attention à ce que je vais dire. *Ces témoins de la résurrection de Jésus-Christ ne parlèrent pas d'un fait arrivé dans un pays éloigné, ou qui s'était passé depuis bien du temps.*

Quand il s'agit de prodiges que l'on vous conte de nations fort éloignées ou de temps immémorial, on peut avoir des raisons de douter, parce qu'on n'est pas à portée de vérifier les faits s'ils en valent la peine; mais ici c'est tout autre chose. Les apôtres rendent leur témoignage dans le lieu même où l'affaire s'est passée. Ils ne renvoient pas les Juifs autre part que chez eux. C'est aux portes de cette même ville où leur maître fut crucifié; c'est dans Jérusalem, à leur dire, qu'il est ressuscité. La circonstance du temps n'est pas moins remarquable que celle du lieu. Ils n'attendent point à publier la résurrection de Jésus-Christ que la mémoire de sa personne fût presque effacée, ou que l'on eût oublié l'histoire de sa mort. Quand ils parlent, tout était encore récent. On ne parlait encore, en quelque façon, d'autre chose. On a encore à la main tous les moyens de les confondre, si ce qu'ils disent est faux. On trouvera plus bas de nouvelles réflexions là-dessus. En attendant je dois faire remarquer que la mort de Jésus-Christ avait été si publique, que tant de gens avaient trempé dans le complot de lui faire perdre la vie, que tant d'autres avaient eu part aux précautions que l'on prit pour prévenir sa résurrection, que les apôtres ne purent manquer de puissants ennemis, tous également intéressés à découvrir l'imposture et à confondre le faux témoignage. S'il n'y fallait que de l'artifice, que du pouvoir, que des moyens, ces ennemis se durent promettre un succès aussi aisé qu'infaillible. La vérité dut être bien claire pour résister à tout cela!

SECTION VI. — *Ils donnent à leur témoignage le plus grand éclat et en informent le monde de la manière la plus solennelle.*

Pour fortifier la réflexion précédente, observons que *les témoins de la résurrection de Jésus-Christ ne se contentèrent pas d'en parler à huis clos et de le dire à l'oreille; ils le prêchèrent le plus publiquement qu'il se put et dans les plus nombreux auditoires.*

Ce n'est pas un secret de cabale, un bruit sourd et mystérieux de parti. Les apôtres le proclament à haute voix dans les rues, et choisissent pour cela un temps où la ville de Jérusalem regorgeait d'étrangers de toutes les nations. La foule aidait elle-même à réveiller l'attention du public. Chacun s'empressa sans doute à vouloir ouïr les témoins, et ceux-ci épargnèrent aux gens la peine de les déterrer. Ils allèrent dans les synagogues, ils se présentèrent au temple, et partout ils publièrent la résurrection de leur Maître.

Mais peut-être qu'ils n'en veulent qu'au petit peuple et que, comptant sur la crédulité du vulgaire, ils seront gens à se démonter devant des auditeurs éclairés et des personnes de considération. Point du tout. Ils paraissent avec la même assurance, ils parlent aussi haut dans le conseil souverain de la nation. Ils disent en face aux chefs de la religion et de l'Etat ce qu'ils ont dit à la multitude. Ecoutez avec quel courage saint Pierre s'exprime en adressant la parole à ses maîtres : *Chefs du peuple*, dit-il, *et sénateurs d'Israël, puisqu'aujourd'hui nous sommes recherchés pour avoir fait du bien à un homme impotent, et* qu'on nous demande *par quel moyen il a été guéri, sachez, vous tous, et tout le peuple d'Israël, que cet homme que vous voyez guéri l'a été au nom de Jésus-Christ de Nazareth, que vous avez crucifié, et que Dieu a ressuscité. Ce Jésus est la pierre que vous avez rejetée en bâtissant, et qui est partout devenue la principale pierre de l'angle. Et il n'y a point de salut par aucun autre, car il n'y a sous le ciel aucun autre nom qui ait été donné aux hommes, par lequel nous devions être sauvés* (*Act.*, IV, 8-12).

Y a-t-il là un seul mot qui ne marque la confiance et la fermeté? C'est aux ennemis de Jésus-Christ et aux auteurs de sa mort que l'apôtre s'adresse. Ce n'était point à ces gens-là qu'il devait en parler, s'il eût eu dessein d'en faire un mystère. Et, je vous prie, quelle contenance tint à ce discours le conseil? Deux pauvres ignorants, deux hommes sans lettres braver de la sorte une grande assemblée, un corps vénérable par lui-même et composé de tant de membres si graves, si considérables, si éclairés! Cela se fait-il? Et comment est-ce que le conseil prend la chose? *Lorsqu'ils virent la hardiesse de Pierre et de Jean*, dit l'historien, *connaissant d'ailleurs que c'étaient des hommes sans lettres, du commun peuple, ils étaient dans l'étonnement* (*Act.*, IV, 13). Ne soyons point surpris de leur surprise: il n'y avait que trop de quoi la causer. Le sujet que Pierre avait touché devait leur déplaire infiniment, et où était le respect profond auquel ils devaient naturellement s'attendre de la part d'un aussi méprisable mortel que l'était saint Pierre à leurs yeux. Quoi? pour tout compliment il leur dit qu'ils ont été les meurtriers de Jésus-Christ et que Dieu l'a ressuscité des morts pour être le Seigneur et le Sauveur du monde? En vérité, la nouvelle, bien désagréable par elle-même, devient encore plus choquante par la manière dont elle est racontée. Elle se dit comme de supérieur à inférieur, et cela devant une foule de gens qui, séduits par leurs chefs, avaient eu le malheur de devenir leurs complices.

Admirons ici que le conseil avale doucement cet affront. D'où vient que personne ne répond à ces deux hommes : *Imposteurs que vous êtes, votre impudence ne vous rend pas plus croyables. On sait vos sourdes menées. Toute la nation en est instruite. Nous avons en main de quoi vous confondre. On fera voir clair comme le jour que votre Maître est encore au nombre des morts, et toute la terre apprendra que vous êtes des fourbes qui avez enlevé son cadavre afin de donner quelque couleur au bruit que vous semez de sa résurrection.* C'était ce qu'il fallait dire et faire, si la conscience ne s'y était pas opposée et si l'on savait que la nouvelle était fausse : en un instant les prédicateurs auraient été réduits au silence, et leur religion était étouffée dès le berceau. Mais, au lieu de cela, l'assemblée se regarde, paraît embarrassée, marque sa confusion, fait retirer les apôtres pour délibérer, concerte avec soin ce qu'elle doit leur répondre. Pour toute réponse on leur défend, à peine de son indignation, de parler davantage au nom de Jésus, et on les renvoie enfin sans autre marque de ressentiment. Que pouvaient faire autre chose des gens qui se sentaient coupables et qui savaient la vérité?

Les apôtres n'ont point d'égard aux défenses. Ils continuent à prêcher publiquement la résurrection de leur Maître. Le conseil en prend connaissance. Il fait venir ces prédicateurs peu soumis; et saint Pierre, parlant pour tous, revient à la charge. C'est la même hardiesse, et il a tout aussi peu d'égards humains que la première fois. *Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes*, dit-il. *Le Dieu de nos pères a ressuscité Jésus, que vous avez fait mourir, l'ayant pendu au bois. C'est le Prince et le Sauveur que Dieu a élevé par sa puissance, pour convertir Israël et pour lui apporter la rémission des péchés. Nous en sommes les témoins, et le Saint-Esprit que Dieu a donné à ceux qui lui obéissent*, l'est *aussi avec nous* (*Act.*, V, 29-32).

Quelle figure fait encore à cela l'assemblée? *Ils frémirent de rage*, dit saint Luc, et *ils mirent en délibération de faire mourir les apôtres* (*Act.*, V, 33). C'était effectivement le plus sûr moyen de les empêcher de parler. Mais le supplice n'est-il pas une belle réfutation? Cependant le conseil ne pousse pas les choses à l'extrémité. Il se contente de faire fustiger les témoins d'une vérité si odieuse; et ces témoins, charmés *d'avoir rempli de leur doctrine toute la ville de Jérusalem* (*Act.*, V, 28), ne le furent pas moins de ce qu'*ils avaient été trouvés dignes de souffrir des opprobres pour le nom de Jésus* (*Act.*, V, 41).

SECTION VII. — *Ces témoins sont tous d'une vertu sans tache et non suspecte.*

Autre considération bien importante dans cette affaire, *c'est la probité personnelle* (1) *des témoins, dont la vertu n'a jamais été mise en doute, même par leurs plus grands ennemis.*

On leur dit des injures, on les accabla de mépris et d'opprobres. La chose leur avait été prédite; ils s'y attendaient et ils durent naturellement s'y attendre. Mais personne n'entreprit jamais de les décrier pour les mœurs, et de ce que personne ne l'a fait, j'ai droit de conclure que l'on n'a point vu de jour à le faire.

Il est visible qu'on aurait poussé à toute rigueur les apôtres sur leur vie, pour peu de prise qu'ils y eussent donné. Leurs ennemis étaient engagés par toute sorte de raisons à prévenir les progrès de cette nouvelle doctrine. Il s'y agissait du sort décisif de toutes les religions établies (2), qui ne pouvaient compatir avec cette fière rivale. Mais quoi de plus propre à la faire tomber dans le décri que de révéler, si cela se pouvait, la turpitude de ses premiers prédicateurs, et que de montrer par des faits avérés que ce n'étaient que de grands hypocrites? Pourquoi leurs ennemis ne l'ont-ils point fait, si la chose était possible? Ce silence de la haine est tout à leur avantage.

On trouve même une preuve frappante de la candeur et de l'intégrité des disciples de Jésus-Christ dans la manière dont ils parlent d'eux-mêmes, de leurs collègues et de leurs adversaires. A peine se donnent-ils le moindre éloge. Le plus juste ressentiment ne leur arrache qu'à la dernière extrémité des ex-

(1) Eusèbe, *Hist. eccl.*, lib. III, c. 24, p. 94, dit, en parlant des apôtres, « qu'ils étaient d'une vie souverainement pure et d'une âme ornée de toutes les vertus. »

(2) C'est ce qu'Arnobe, lib. II, pag. 52, ed. Par. 1605, fait dire à un païen qu'il introduit parlant de la sorte : « Christ ne peut être trop haï pour avoir banni du monde les anciennes religions, en défendant à ses disciples de rendre aucun culte à nos dieux. »

pressions un peu fortes, et vous les voyez sans façon rapporter librement leurs propres faiblesses ou celles de leurs compagnons. Qui aurait su, sans eux, toutes les défiances qu'ils eurent au sujet de la résurrection de leur Maître tant avant qu'après l'événement? S'ils ne l'eussent point dit, comment aurait-on pu savoir qu'ils n'en crurent point Jésus-Christ quand il leur en fit la promesse, et qu'on eut toutes les peines du monde à leur en persuader la nouvelle, quand elle leur fut annoncée? Des imposteurs se seraient bien gardés de faire ces aveux, indiscrets par rapport à eux-mêmes et inutiles par rapport à leur cause. Cette franchise, cette impartialité, cette fidélité historique marquent une douceur, une modestie, un amour de la vérité qui les rendent personnellement estimables et qui méritent une confiance entière en ce qu'ils disent.

SECTION VIII. — *Rien ne put prévenir en leur faveur, que la force de la vérité.*

En effet, s'ils furent personnellement dignes d'estime, ce ne put être qu'en considération de leur vertu; car d'ailleurs *leur condition ne pouvait être ni plus basse ni moins prévenante.*

Je ne parle que des apôtres, parce qu'ils sont des premiers prédicateurs de l'Evangile ceux que nous connaissons le plus. Ils ne furent élevés, ni dans les cours, ni dans les professions où l'on se fait aux intrigues du monde. Destitués de ces manières polies, de ces lumières savantes et philosophiques, de ce secours de l'art de bien dire, qui donnent du relief aux hommes et du prix à leur discours, ils ne purent en imposer à personne par ces endroits. Tout chez eux était du plus commun, leur naissance, leur état, leur langage (1). Il n'y avait rien qui pût leur faire naître des desseins ambitieux, ou qui pût les flatter d'y réussir.

Saint Paul doit être pourtant excepté, car celui-ci avait du monde et de l'étude. Cette exception servira seulement à nous faire observer que la religion chrétienne n'est incompatible ni avec l'esprit, ni avec les sciences. Un savant, employé à la prêcher, marque bien clairement que Jésus-Christ n'exclut point les gens de ce caractère. A cela près, l'érudition de saint Paul lui fut de peu d'usage dans son ministère(I *Corinth.*, II, 1, 4).

SECTION IX. — *On ne saurait imaginer le moindre intérêt temporel qu'ils eussent à rendre ce témoignage.*

Voici un autre article d'un grand poids dans le témoignage des apôtres, à le considérer comme une affaire purement personnelle: *c'est qu'absolument ils ne purent avoir aucun intérêt temporel à prêcher l'Evangile.*

Tant s'en faut, que rien ne pouvait y être plus opposé; car que pouvaient-ils attendre du côté du monde? Que pouvaient-ils s'en promettre, que des suites affreuses et capables d'intimider les plus fermes? Imaginez-vous une bande de petites gens, petits en tout, et du côté de l'esprit et du côté de la fortune, et du côté du savoir et du côté de l'élocution. Imaginez-vous ces gens-là, dis-je, qui viennent tout à coup débiter que ce même Jésus, qu'on avait crucifié à Jérusalem, venait de ressusciter et d'être enlevé au ciel, où Dieu l'avait couronné de gloire, soumettant tout à ses pieds; qui, se fondant sur cette nouvelle, exigent de tous les hommes une soumission profonde à leur maître, à peine de damnation éternelle si l'on désobéit; qui disent crûment aux Juifs que l'objet de leur mépris et de leur haine doit devenir celui de leur respect et de leur amour; qu'il faut renoncer à la religion de leurs ancêtres, et que, dépouillés de tous les priviléges de la distinction, ils vont faire un corps avec les gentils; qui prêchent en même temps aux gentils que la sagesse de leurs philosophes n'est que folie; que la simplicité de l'Evangile est préférable à ces beautés si vantées; que l'ancienne religion n'est que superstition ridicule, et qu'un Dieu crucifié doit être désormais l'objet de leur culte; représentez-vous ce système de religion, annoncé pour la première fois dans le monde par des prédicateurs de cet ordre, et vous comprendrez aisément l'effet qu'il y doit produire.

Qu'y trouvez-vous, dans ce coup d'œil, qui pût les faire écouter sur le pied de beaux esprits, de rares génies, de profonds philosophes ou d'orateurs délicats? S'ils étaient venus annoncer des nouveautés capables de divertir les curieux ou de flatter les passions; publier des systèmes philosophiques du goût le plus raffiné, apprendre aux hommes le moyen de se rendre fameux dans le monde, ou d'y donner plus de pointe aux plaisirs de la vie, on pourrait croire alors et l'on croirait avec raison que, bornant leurs leçons à l'intérêt temporel des autres, ils s'y bornaient aussi pour eux-mêmes. Mais ils viennent prêcher des principes, qui paraissent (1) extravagants et ridicules dans la théorie, de même qu'incommodes et gênants dans la pratique. Ils ne promettent qu'afflictions et qu'épreuves aux personnes qui voudront se joindre à leur corps; ils donnent pour maxime fondamentale de leur religion, qu'il n'y a de récompenses sûres que dans une autre vie. C'est ce qu'ils déclarent sans détour à toute la terre, et ce qu'ils y ajoutent n'est pas moins dégoûtant pour des âmes mondaines: c'est qu'en vue de ces biens de l'autre vie, il faut se résoudre courageusement à sacrifier tous les biens de celle-ci, et à tout souffrir si l'on y est appelé.

Il est donc très-évident, et d'une évidence

(1) Voici ce qu'en dit Eusèbe, *Hist. eccl.*, lib. III. c. 24: « Parlant comme les gens sans lettres, et tirant tout leur courage de la faculté divine de faire des miracles, que le Sauveur leur avait donnée, ils ne crurent pouvoir ni n'entreprirent de faire embrasser la doctrine de leur maître par le moyen du tour et de l'art du discours. »

(1) Saint Justin, martyr, Origène et d'autres ont remarqué d'une manière étendue que la mort honteuse de Jésus-Christ fut le grand scandale, la grande pierre d'achoppement du monde juif et païen, et que l'on ne reprochait rien tant à la religion chrétienne. [Saint Paul l'avait remarqué avant eux, I *Cor.*, I, 17, 23.]

de démonstration, que ces témoins de la résurrection ne se purent proposer pour fin de leur ministère ni l'estime, ni les richesses, ni les grandeurs, ni les plaisirs de ce monde; et s'ils n'eurent rien de cela en vue, quel intérêt temporel pouvaient-ils y avoir?

SECTION X. — *Tous les préjugés de la naissance et de l'éducation durent les détourner de ce ministère.*

C'est encore une chose qui mérite attention, que *ces témoins avaient tous été élevés dans des préjugés de religion très-différents de la religion qu'ils prêchèrent.*

Ils étaient tous Juifs de naissance, et par conséquent, à suivre les préjugés de l'éducation, ils ne durent être disposés à croire ni que le Messie devait mourir, ni qu'il devait ressusciter. Je ne parle pas des idées qu'en pouvaient donner les oracles bien entendus, et particulièrement les endroits où Isaïe en peint si au naturel l'humiliation et les souffrances. J'ai égard à l'opinion vulgaire des Juifs qui s'attendaient à voir venir le Messie avec pompe, pour les rendre le peuple le plus heureux et le plus florissant de la terre. Les disciples de Jésus-Christ furent certainement dans ce préjugé pendant sa vie, et comme ils ne purent se persuader qu'il dût mourir, ils n'eurent pas moins de peine à se convaincre de sa résurrection. Quelque chose que leur en pussent dire ceux de leur collége qui l'avaient vu, les autres persévérèrent dans le doute. Il fallut même, pour leur entière conviction, que Jésus-Christ se montrât à diverses reprises, et rentrât dans le commerce le plus familier avec eux.

On peut juger par là de la force de leur témoignage : n'eussent-ils été simplement qu'exempts de prévention en faveur du fait qu'ils déposent, ce serait un grand point en équité pour rendre leur déposition croyable. Mais quand on considère que leur préoccupation était tout au désavantage de la cause qu'ils publièrent, que leur éducation, que leur cœur y avaient toujours été contraires, il semble que le juge le plus difficile doit être content, et quels soupçons peut-il encore rester contre la sincérité des témoins? Il n'y a plus à craindre ici l'entêtement superstitieux, ou la crédule docilité qui préviennent d'ordinaire les hommes pour les sentiments de la tradition nationale, quand elle est aussi domestique.

Mais, que dis-je? Le parti que prirent les apôtres n'était pas seulement contraire aux préjugés de l'enfance, il allait encore à la subversion totale de la religion dans laquelle on les avait élevés. C'est ainsi que je puis m'exprimer, eu égard à l'opinion favorite des Juifs. Le rituel y passait pour l'essentiel du culte divin, et l'Évangile allait établir un culte fort différent de celui de Moïse. Les deux religions ne pouvaient donc ni compatir ni subsister à la fois. L'établissement de l'une devait être la ruine de l'autre, et les apôtres, qui ne l'ignorèrent point quand ils rendirent témoignage à la résurrection de Jésus-Christ, durent être bien convaincus de la vérité de ce fait, pour porter ainsi un coup mortel à la religion de leurs pères.

SECTION XI. — *S'ils avaient quelque peu de conscience, ni la religion dans laquelle ils avaient été élevés, ni celle qu'ils prêchaient, ne leur permettaient pas d'avancer une imposture semblable.*

Nous venons de voir qu'il ne fallut pas moins qu'une pleine conviction pour déterminer les apôtres à rendre un témoignage si contraire aux préjugés et si funeste à la religion de leur enfance. Observons à présent que, *pour peu de conscience qu'on leur laisse, ils ne purent se porter de sang-froid à prêter leur ministère au mensonge, parce que les deux religions défendent avec la même rigueur toute espèce de fraude, et surtout le faux témoignage.*

Le faux témoin ne demeurera pas impuni, et celui qui profère le mensonge n'échappera point (*Prov.*, XIX, 5).

Le faux témoin ne demeurera pas impuni, et celui qui profère le mensonge périra (*Prov.*, XIX, 9).

Les fausses lèvres sont en abomination à l'Eternel, mais ceux qui se portent en droiture lui sont agréables (*Prov.*, XII, 22).

Ayant dépouillé le mensonge, que chacun parle en vérité avec son prochain (*Ephés.*, IV, 25).

Bienheureux sont ceux qui font ses commandements, afin qu'ils aient droit à l'arbre de vie et qu'ils entrent par les portes en la cité; mais dehors seront les chiens et les empoisonneurs, et les meurtriers, et les idolâtres, et quiconque aime et commet la fausseté (*Apoc.*, XXII, 14, 15).

Les apôtres ne purent donc se prêter au faux témoignage sans fouler aux pieds, tant la religion dans laquelle ils étaient nés, que celle qu'ils voulaient établir. Dans les principes de l'une et de l'autre ils durent se croire damnés, puisqu'ils persistèrent à soutenir un mensonge jusqu'au dernier soupir, si le fait qu'ils prêchaient était un mensonge. Et, s'il vous plaît, était-ce un mensonge excusable ou médiocre, par quelque endroit, que le leur? On n'en saurait imaginer de plus noir. Jamais faux témoignage ne porta de caractères plus affreux de réprobation. Ce n'est point d'une affaire d'homme à homme dont il s'agit ici, c'est de celle de Dieu. On se pare de ses ordres pour séduire le genre humain; on lui suppose un miracle pour sceller une imposture; on parle en son nom pour sanctifier le complot le plus détestable. Quelle grâce, quelle miséricorde peuvent attendre de sa part des gens qui se jouent ainsi de sa majesté souveraine? Des pécheurs qui tombent dans ce crime infâme, de dessein prémédité, qui s'y opiniâtrent jusqu'au dernier moment de la vie, qui meurent dans cette impénitence finale, osent-ils se flatter des faveurs qu'ils ne promettent eux-mêmes qu'à une prompte et sincère repentance? Certainement ce sont ou des témoins convaincus de la vérité de ce qu'ils déposent, ou de vrais athées, des hommes sans principes, qui ne

reconnaissent ni Dieu ni morale, qui n'ont pas une étincelle de conscience, et les plus grands scélérats que la terre ait jamais portés.

SECTION XII. — *Il est clair comme le jour que les témoins de la résurrection de Jésus-Christ avaient de la conscience, c'est-à-dire qu'ils n'étaient ni scélérats ni athées.*

Si les déistes prennent parti dans le dilemme par où nous avons fini la section précédente, ce doit être sans doute pour la scélératesse et pour l'athéisme des *témoins* de Jésus-Christ. Cependant il est très-visible *que ces* témoins *ne purent être coupables d'une corruption si extrême; et ce qui doit nous en convaincre, c'est que s'ils n'eussent été que de francs athées, ils n'auraient jamais donné aux hommes un système de religion qui renferme des idées si magnifiques de l'Etre suprême, et un corps si excellent de morale.*

S'ils étaient dans les principes de l'athéisme, quelle finesse entendirent-ils à en éloigner tous les hommes, à marquer tant de zèle pour faire respecter la religion, à presser si fortement l'amour et la crainte de Dieu, à faire des devoirs de la piété le grand but de tous leurs discours et de tous leurs écrits?

Se peut-il rien de plus aimable que le Dieu tout bon et tout miséricordieux qu'ils nous peignent, de plus grand que le bonheur infini qu'ils promettent dans une autre vie, de plus effrayant que le tableau des peines qu'ils dénoncent au crime? Se peut-il des motifs plus puissants et plus beaux pour nous faire aimer Dieu, pour appuyer la vertu, et pour faire trembler les pécheurs?

Que l'on considère seulement l'appareil et la forme du dernier jugement tel qu'ils nous le représentent, la distinction qui doit y être faite entre les bons et les méchants, la sentence finale qui sera prononcée aux uns et aux autres, et la nature des châtiments et des récompenses où se terminent toutes les actions humaines, c'est un objet qui revient partout dans les écrits du Nouveau Testament. Partout on y voit que Dieu est juste et saint (I *Pierre*, I, 16, 17), de même que bon et clément (*Matth.*, V, 45-48); que, malgré son amour pour les hommes (*Jean*, III, 16), on ne peut impunément s'en moquer (*Galat.*, VI, 7); qu'il lit dans nos plus secrètes pensées (*Rom.*, VIII, 26), et que la pureté du cœur est seule en droit de lui plaire (*Matt.*, V, 8); que sa grâce, offerte aux plus grands pécheurs (I *Timoth.*, I, 15, 16), n'est accordée qu'aux vifs mouvements d'une pénitence sincère (*Matth.*, X, 13; XI, 28, 29); que c'est sa volonté que les hommes renoncent à l'impiété et aux cupidités du monde pour vivre en ce siècle avec tempérance, avec justice et avec piété (*Tite*, II, 11, 12); que les fidèles doivent être abondants en bonnes œuvres (I *Cor.*, XV, 58), user des biens de la terre sans en être possédés (I *Cor.*, VII, 30-31), se conduire en habitants des cieux (*Col.*, III, 1-2; *Phil.*, III, 20), être intègres (*Phil.*, IV, 8), charitables, occupés de la bénéficence (*Jean*, XIII, 34, 35), pleins de compassion pour leurs plus grands ennemis (*Rom.*, XII, 17-21), et soigneux de montrer, par l'imitation de la bonté divine (*Matth.*, V, 48; I *Jean*, IV, 7, 8, 9), qu'ils sont les enfants de Dieu.

Que les déistes prononcent eux-mêmes: nous voulons bien qu'ils en jugent. L'athéisme peut-il jamais avoir enfanté ce système de religion? Un athée, abandonné à son choix et parlant sans contrainte à la faveur d'une commission divine qu'il a supposée, s'y prendra de toute autre manière, et s'il évite quelque chose avec soin, ce sera de gêner la conscience des hommes par des idées de leur dépendance de l'Etre suprême, et par des lois d'une austère morale. Si les apôtres sont de francs athées, d'où vient donc qu'ils prennent si fort le contre-pied? D'où vient qu'ils prêchent une doctrine si diamétralement opposée à leurs propres principes? Qu'est-ce qui les contraint (1), et que peut-on juger de leur conduite? A suivre les mouvements de leur cœur, ils ne doivent souhaiter ni que les hommes croient de Dieu ce qu'ils en prêchent, ni que la morale qu'ils débitent prospère. Si c'est pour plaire aux autres qu'ils travaillent, ils s'y prennent fort mal en chargeant leur religion de mille devoirs qui sont tous plus incommodes et plus désagréables les uns que les autres. S'ils ont en vue de favoriser secrètement le libertinage, comme ils doivent l'avoir, dans la supposition qu'ils sont athées, se peut-il rien de plus opposé à leurs leçons?

(1) Pour comprendre toute la force de ce raisonnement, il faut considérer que l'athée peut avoir quelquefois des raisons de prudence pour dissimuler ses vrais sentiments, pour s'accommoder à la religion populaire quand il est en public, et pour ne confier son système qu'à des personnes affidées. Il se déguise ou pour plaire ou de peur de s'attirer de fâcheux embarras. Le courage et la résolution des apôtres montrent qu'ils ne recherchaient pas plus la faveur du monde, qu'ils n'en appréhendaient la colère. Dans ces dispositions très-sincères et très-réelles, comme il y paraît jusqu'au dernier supplice inclusivement, pourquoi ne s'expliquent-ils pas clairement sur l'athéisme, s'ils sont athées: en combattant ouvertement toute religion, pouvait-il leur arriver pis que ce qui leur arriva pour prêcher le système religieux de l'Evangile? En prêchant ce système de l'Evangile, se ménageaient-ils mieux dans l'esprit du vulgaire? Pouvaient-ils plus compter sur la faveur du clergé dominant? Pouvaient-ils être plus à couvert qu'en prêchant le plus grossier athéisme? Eux et leurs disciples passèrent effectivement pour des athées. Ils eurent tout l'opprobre de ce titre, ils en eurent tous les déboires; et qu'est-ce donc, encore un coup, qui les empêcha de prêcher le spinosisme, le hobbisme, l'épicuréisme, s'ils étaient dans le système d'Epicure, de Spinosa ou de Hobbes? Tout ce qu'on pourrait dire, c'est que les apôtres en agirent autrement pour des considérations temporelles, et c'est à quoi l'on a déjà répondu dans la 9e section de ce chapitre. Ainsi quand vous dépouillez les premiers prédicateurs de l'Evangile de toute sorte d'intérêt temporel, et que vous les supposez dans la ferme résolution d'être martyrs de la cause qu'ils prêchent, tout ce que Toland, dans son *Clidophorus*, ch. 6, pag. 78, et d'autres ont débité de la doctrine *ésotérique* et *exotérique* de Jésus-Christ et de ses apôtres est une impertinence sans rime ni raison; car pourquoi un athée qui ne se soucie ni de pain, ni d'habits, ni de réputation, ni de terres; qui ne craint ni la faim, ni la soif, ni la populace, ni les ecclésiastiques, ni les prisons, ni la roue; pourquoi, dis-je, aura-t-il deux doctrines, ou ne dira-t-il pas librement sa pensée? S'il ne veut que faire secte, n'y réussira-t-il pas comme de l'autre manière, et n'aura-t-il pas de plus cet avantage, s'il en faut croire messieurs les déistes, que sa secte sera toute de gens d'élite, des plus beaux esprits et de la fleur du genre humain. Cela n'est-il pas plus beau, plus flatteur, plus séduisant que de faire secte parmi la lie du peuple et parmi les plus petits génies?

Ces leçons ont toutes pour but d'exposer le vice au mépris, de rendre la vertu respectable, de réprimer les passions, de corriger les mauvaises habitudes; et lorsqu'on suit les préceptes qu'ils ont donnés, comment est-il possible qu'on devienne jamais libertin, ou que le libertinage ne soit même toujours infiniment odieux?

Ils ne se sont donc proposé ni de se faire une religion commode pour eux-mêmes, ni de donner un système qui les fît estimer et caresser du monde, ni de corrompre adroitement le genre humain par un tour à flatter délicatement la licence. Ne sommes-nous donc pas en plein droit de conclure que les premiers prédicateurs de l'Evangile ne furent ni des scélérats, ni des athées: puisque des gens de cet affreux caractère auraient donné un système de religion tout opposé à celui qu'ils donnèrent. La conséquence est incontestable si l'on laisse quelque vue aux apôtres, et qu'on ne les fasse pas agir comme de purs automates, sans savoir ce qu'ils font ou ce qu'ils veulent faire.

SECTION XIII. — *On ne saurait même douter qu'ils ne fussent eux-mêmes très-sincèrement et très-pleinement convaincus de la vérité de ce qu'ils prêchèrent.*

Ne nous contentons point d'avoir prouvé que les témoins de la résurrection de Jésus-Christ ne furent ni scélérats ni athées. Disons de plus qu'*ils crurent sincèrement ce qu'ils prêchèrent.*

On en trouve la preuve dans les dangers et dans les souffrances à quoi ces témoins s'exposèrent pour soutenir leur témoignage. Il faut s'obstiner à penser tout autrement que le reste du genre humain pour ne se pas rendre à cette considération. Qui n'est pas entièrement persuadé de la sincérité d'un témoin qui persiste dans ses dépositions au milieu des tourments, et rendant le dernier soupir sur la roue? Si les apôtres ne furent que des fourbes, quels motifs les purent engager à tout souffrir pour un mensonge de leur invention? Je veux qu'à leur place un homme sans conscience et sans religion consente à courir quelque risque pour une cause qu'il sait être mauvaise. Il faut pourtant qu'il y voie quelque chose d'assez considérable à gagner du côté de la fortune ou du côté de la réputation. Cet homme-là ne croit point d'état à venir; il ne craint ni n'espère rien après la mort, et, renfermé dans les bornes de cette vie, les dangers auxquels il s'expose doivent avoir pour objet quelque avantage assez grand pour l'y faire exposer. Il doit même y avoir certain ordre de dangers qui l'arrêteront tout court. Vous le verrez mollir à la vue d'une perte infaillible; car enfin la vie présente est son tout (1); et s'il n'appréhende rien au delà du sépulcre, il n'y attend rien non plus. La nature est bien forte dans ces occasions, et, pour peu qu'on l'écoute, il n'est personne qui renonce volontiers à son existence, quand on croit être sûr de rentrer dans un état éternel d'insensibilité. Que l'on consulte l'histoire, y a-t-il un seul exemple de qui que ce soit, à moins qu'il ne fût fou ou visionnaire, qui, pour se divertir aux dépens du public et pour soutenir un mensonge de sa façon, ait porté le jeu jusqu'à sacrifier à cette comédie, sa réputation, ses biens, ses plaisirs et sa vie?

Il faut parler autrement des personnes qui épousent de bonne foi une cause qu'elles croient juste et fondée. Peut-être qu'on les a trompées; peut-être qu'elles donnent trop à certains préjugés. Mais enfin elles y donnent dans toute la sincérité de leur âme; et cela leur suffit pour défendre cette cause au hasard des plus cruelles extrémités. La bonne opinion qu'on en a soutient le courage et ne manque point de fournir mille sources de fermeté dans les combats, et de consolation dans les maux. Sans égard à ce que d'autres en pensent, et, se mettant au-dessus des jugements du public, on compte sur la faveur divine, et l'on se promet d'être dédommagé dans le ciel de ce qu'on aura sacrifié sur la terre. Ce sont là de ces ressources que l'imposteur ne peut se ménager. Il n'est rien chez lui qui l'invite à sortir du monde, tant qu'il peut y rester; et vous ne lui verrez jamais le courage des premiers prédicateurs de l'Evangile, qui bravèrent la mort tous les jours pour rendre témoignage à la résurrection de leur maître, et qui enfin le scellèrent de leur sang avec joie.

Rassemblez à présent vos idées. Les apôtres n'étaient ni scélérats ni athées. Les apôtres au contraire étaient des gens sages et d'une conscience fort droite: on le connaît au système de religion qu'ils prêchent; on ne peut en douter quand on considère leurs mœurs et leurs souffrances. La conséquence est visible: ils furent donc pleinement convaincus de la vérité du fait qu'ils prêchèrent, et le cœur n'y prit pas moins d'intérêt que la bouche.

SECTION XIV. — *Il est de la même évidence que ces témoins ne furent ni visionnaires ni fous.*

L'honneur des apôtres doit être à présent à couvert du côté du cœur. Il ne peut rester de soupçons contre eux que du côté de l'esprit. Persuadé qu'on doit être de leur probité, dans le témoignage qu'ils rendirent à la résurrection de Jésus-Christ, peut-on s'assurer de même qu'ils étaient assez éclairés pour démêler le vrai du faux; qu'ils ne furent ni visionnaires ni enthousiastes, et qu'ils

(1) Saint Justin, martyr, employa cette pensée pour justifier les chrétiens des crimes que les préjugés vulgaires leur imputaient. C'est dans [sa IIe Apologie, qui passe communément pour la 1re, éd. de Paris 1636, pag. 50: « Rempli des idées de Platon, et apprenant que les chrétiens étaient accusés de divers crimes, quand je vis qu'ils ne craignaient ni la mort ni tout ce que les hommes estiment de plus terrible, je conçus qu'il était impossible qu'ils fussent coupables ni d'inhumanité, ni de voluptés illicites. Car qui est l'homme adonné aux plaisirs, incontinent, ou capable de manger, par délice, de la chair humaine, qui puisse courir, à la mort qui le doit priver de toutes ces douceurs? Ne tâchera-t-il pas plutôt, à tout prix, de se conserver la vie, et d'ôter prise aux recherches du magistrat? »

se possédèrent assez pour mesurer leurs démarches? Ce dernier point vidé, nous aurons là-dessus tous les éclaircissements nécessaires; et connaissant à fond les témoins, il ne nous manquera rien pour juger sainement de leur témoignage.

Je dis donc que *ces témoins, dont la bonne foi vient d'être démontrée, ne furent ni stupides, ni fous, ni enthousiastes.*

On ne peut distinguer un stupide d'un homme d'esprit, et un fou d'un homme sage, que par les actions et par le discours. C'est au moins le seul caractère spécifique de distinction qui soit connu dans le monde; et, si nous nous en tenons à ces marques, les apôtres ne passèrent jamais ni pour des sots ni pour des insensés. Sans entreprendre ici leur éloge, disons qu'on ne peut leur dénier pour le moins autant d'esprit et de bon sens qu'il en fallait pour ôter tout prétexte à l'incrédulité.

Qu'on me dise s'ils firent ou dirent jamais aucune chose qui en doive donner cette injurieuse et méprisable idée?

Leurs discours, quoique sans art et sans étude, ne sont-ils pas graves, judicieux, vifs et touchants?

Ils fréquentaient toutes sortes de gens; ils prêchèrent dans les auditoires les plus mêlés; ils disputèrent contre des ennemis de tous les différents degrés de lumières, sans en excepter même les savants et les philosophes. Des stupides et des visionnaires qui se montrent sur un si grand théâtre se font bientôt connaître pour ce qu'ils sont, et comment fut-il possible que, parmi ce nombre prodigieux de Juifs, de Grecs, de Romains, de gens de toutes nations, qui les éclairaient à toute heure, il ne se trouva personne qui eût assez de goût et de pénétration pour trouver leur endroit faible, pour relever leurs impertinences et pour en divertir le public? Tant s'en faut: puisque ce sont eux (*Act.*, XVII, 22, 31) qui reprochent en face à leurs adversaires les plus éclairés des fautes de jugement et de conduite. Ils le font même d'une manière si forte que ces ennemis, confus, n'ont pas le mot à répondre (*Act.*, IV, 14). Défendent-ils leur cause? c'est avec tant de solidité que les auditeurs se rendent à leurs raisons (*Act.*, II, 41), ou que, piqués vivement, ils recourent aux injures (*Act.*, XXVI, 24), à la calomnie (*Act.*, VI, 11; XVI, 21; XXIV, 5, 6, etc.), aux séditions (*Act.*, VI, 12; XIII, 50; XVI, 22; XIX, 23-34; XXI, 30, etc.), ressources ordinaires des gens qui n'ont rien à répliquer. Ces prédicateurs prennent partout un ton de supériorité, et les effets y répondent. Le cœur se rend, les passions se soumettent, les vicieux se corrigent, les hommes deviennent meilleurs, les plus prévenus contre l'Evangile l'embrassent; et de qui peut-on dire avec plus de raison que *jamais hommes ne parlèrent comme eux* (*Jean*, VII, 46)? Jamais philosophe ni orateur ne sut mieux ni ce qu'il disait ni ce qu'il avait à dire. Jamais aussi ni bel esprit, ni savoir, ni éloquence, ne remporta des triomphes égaux à ceux que remportèrent ces discours si unis et ces manières si simples. Quoi qu'on en dise, les effets prouvent assez que les apôtres n'étaient ni visionnaires ni destitués du sens commun; car s'il ne fallut pas un esprit libre et net pour faire ce qu'ils firent, on ne voit plus où il en faudra. L'honneur du jugement et de la capacité ne peut donc leur être contesté, pour peu qu'on s'y connaisse ou qu'on veuille leur rendre justice.

CHAPITRE V.

Où l'on commence à presser contre les déistes le témoignage rendu par les apôtres à la résurrection de Jésus-Christ, en montrant qu'il a tous les caractères requis pour être reçu en preuves.

SECTION PREMIÈRE. — *Première preuve de la résurrection. Le témoignage rendu par les apôtres répond aux caractères posés pour l'evidence morale.*

Dans le chapitre précédent, nous nous sommes fort étendus sur le caractère des personnes qui furent employées à publier la résurrection de Jésus-Christ comme un fait dont elles étaient les témoins. Nous avons tourné notre examen de tous les côtés, et nous devons à cette heure examiner l'usage qu'il faut faire de cette déposition, considérée par rapport aux gens qui la donnèrent.

Nous remarquons d'abord que *ce témoignage des apôtres a tous les caractères de vérité et de bonne foi que l'on peut exiger du témoignage humain.*

La probité et la vertu des témoins est sans dispute. Ils ne furent ni gens à intrigues, ni rusés, ni stupides, ni visionnaires. Ils agirent contre tous les préjugés de leur enfance, et contre toutes les raisons de leur intérêt temporel. Ils furent uniformes entre eux et avec eux-mêmes, les menaces ne les intimidant point, et les promesses ne les pouvant ébranler. Leur procédé fut franc et ouvert, et la conviction seule les fit suivre. Ils indiquèrent le temps, le lieu, les personnes et toutes les circonstances auxquelles on pouvait recourir, si l'on ne voulait pas les en croire sur leur parole. Ce qu'ils prêchèrent n'était point sur des ouï-dire. Ils parlaient sur le témoignage de leurs propres sens, et comme spectateurs de ce qu'ils annonçaient. Enfin ce ministère leur fit perdre le monde, et ne leur laissa de ressource que dans l'attente d'une autre vie.

Appliquons à ceci les règles que nous avons posées dans notre seconde partie, au sujet de l'évidence morale. Après y avoir établi en général qu'il *y a des choses que nous sommes obligés de croire, bien que nous ne puissions pas en avoir des démonstrations géométriques*, nous avons dit dans la troisième *proposition* du chapitre VII, que le *témoignage peut être si bien circonstancié, qu'il donne un degré suffisant de certitude pour contenter la raison;* et dans la huitième, qu'*il est bien des cas de simple certitude morale, où l'acquiescement de l'esprit peut être, et est aussi plein, aussi exempt de doute que s'il était fondé sur une démonstration rigoureuse.* Or je demande ici *pourquoi nous refuserions d'acquiescer au té-*

moignage des apôtres, ou quelles bonnes raisons on peut alléguer pour ne le croire pas suffisant et pour ne le point recevoir?

Y a-t-il quelque circonstance qui le rende suspect avec quelque couleur de justice? Y en manque-t-il aucune de celles qui sont requises dans cette espèce de preuves?

Devant tous les tribunaux de la terre, et parmi les nations où l'on porte le plus loin l'exactitude des lois, tout ce que l'on demande pour rendre un témoignage valide, est fort au-dessous de celui que nous produisons. Nous posons même en fait qu'il n'y en eut jamais de plus complet, qu'il n'y en eut jamais où toutes les circonstances les plus fortes et les plus incontestables se soient si universellement rencontrées.

Qu'y a-t-il à dire? Les témoins sont irréprochables à toute sorte d'égards, et si vous vous retranchez à la possibilité physique de l'illusion, le subterfuge est aussi contraire à la raison qu'à l'équité, comme nous l'avons montré dans la onzième proposition du VII^e^ chapitre de la seconde partie. Que si l'on allègue que la chose est de bien plus grande conséquence que ne le sont une infinité d'autres où l'on doit se contenter de l'évidence morale, nous rappellerons aussitôt la neuvième proposition du même chapitre, où nous avons posé que, *dans les cas même de la dernière importance, où nous ne pouvons avoir que des preuves morales, nous ne sommes pas moins obligés d'y acquiescer, pourvu que les preuves qu'on donne de ce genre soient revêtues de tous les caractères requis.*

Concluons de tout cela que, si les déistes rejettent le témoignage des apôtres, ce ne peut être qu'entêtement et caprice. Ils ne veulent pas le recevoir, parce qu'ils ne le veulent pas. S'ils en ont d'autres raisons, ils les gardent par-devers eux, et n'osent les dire pour éviter des discussions qu'ils ne sauraient soutenir.

Ce dernier point est le nœud de l'affaire. Les raisons du cœur sont précisément celles qui causent la dispute et celles qu'on ne dit point.

SECTION II. — *Ce témoignage est si complet, qu'on ne peut le rejeter sans nier toute évidence morale.*

Ce qu'il y a de très-certain, c'est que *si le témoignage des apôtres n'est pas admis, il n'y a plus d'évidence morale qui doive être reçue.*

Plusieurs réflexions que nous avons faites dans notre seconde partie ont dû convaincre tout homme qui pense, que l'*évidence morale doit être sacrée, et que rien ne serait ni plus contraire à la constitution du monde, ni plus préjudiciable au genre humain, que d'y établir pour règle qu'il ne faut rien croire que sur le rapport des sens, ou que sur des démonstrations géométriques.* Or si l'on est réduit à cela par la rejection du témoignage que les apôtres rendirent, on voit l'avantage qu'une si triste extrémité donne à la cause chrétienne.

Cependant quelle autre conséquence en tirer? Car s'il ne se peut passer dans la vie aucune affaire où l'on ait tant de caractères d'évidence morale, qu'il y en a dans le témoignage des apôtres, vous ne pouvez la rejeter dans ce dernier cas, que vous ne vous mettiez dans la nécessité de la rejeter partout.

Il ne peut y avoir que deux moyens d'éluder la force de ce raisonnement. Le premier serait de dire qu'il y a des cas où les circonstances qui fondent l'évidence morale sont plus fortes et en plus grand nombre que dans le témoignage des apôtres; et le second serait de soutenir que, quand même il n'y aurait point de cas semblables, il ne s'ensuivrait nullement que la rejection qu'on ferait de l'évidence morale, dans le témoignage des apôtres, mît dans la nécessité de la rejeter de même partout ailleurs.

Je laisse aux déistes le choix de ces deux réponses; ils prendront celle qui leur paraîtra la meilleure.

S'ils disent le premier, qu'ils produisent, s'ils le peuvent, un seul cas de cette nature, et je leur avouerai alors qu'on peut admettre une évidence plus grande pendant qu'on peut en rejeter une moindre. Mais ils doivent aussi reconnaître avec moi, qu'à suivre leurs idées, il faudra rejeter l'évidence dans tous les cas où les circonstances seront égales à celles du témoignage des apôtres, et par conséquent, encore plus dans les faits où ces circonstances sont fort au-dessous de ce témoignage. Or ces dernières sont en si grand nombre, et reviennent si souvent dans le cours de la vie, que je ne ferai point difficulté de dire, que détruire l'évidence morale, même dans un très-petit nombre de ces cas inférieurs au témoignage des apôtres, c'est dissoudre les sociétés et rendre impossible tout commerce entre les membres dont elles sont composées. N'y eût-il même dans ces rencontres qu'un centième de l'évidence qui fonde la créance de la résurrection de notre Sauveur, il est démontrable que tout finit dans le monde, conversation, gouvernement, affaires. Qu'y gagnerait donc l'incrédule quand bien même la première réponse serait soutenable?

Quant à la seconde, je crois que c'est faire plaisir à ces messieurs que de ne leur en point demander de raisons: on leur épargne beaucoup de peine et encore plus de confusion. A la vérité, ce serait embarrasser furieusement un homme que d'exiger de lui qu'il prouvât dans les formes que, quand bien même il n'y aurait aucun cas où les caractères d'évidence fussent plus forts ou plus marqués qu'ils ne le sont dans le témoignage des apôtres, il ne s'ensuivrait nullement, de la rejection de ce témoignage, qu'il fallût rejeter partout ailleurs l'évidence morale. L'extrémité est trop cruelle; car, après tout, c'est dire en bon français: *Je ne veux pas que la chose soit, et par conséquent elle n'est point; j'accorde la majeure et la mineure, mais il ne me plaît pas d'accorder la conclusion.*

Voilà en effet la dispute finie, et quand on en est venu là, on peut se vanter d'être *invincible* dans la dispute.

SECTION III. — *Le témoignage n'en est pas moins digne de foi pour concerner la résurrection d'un mort.*

Rendons pourtant justice aux incrédules. On entrevoit dans le témoignage des apôtres une singularité qui semble les mettre en droit de le regarder comme unique en son genre. Cette singularité regarde le fait même qui est attesté. Il s'y agit de la résurrection d'un mort, *chose non-seulement extraordinaire, mais encore impossible dans le cours naturel.*

On entasse là-dessus difficultés sur difficultés, auxquelles je ne dois point m'arrêter, parce qu'elles roulent sur la résurrection des morts en général, et que par conséquent la plupart ne regardent point celle de Jésus-Christ en particulier. Qu'est-ce que font contre cette dernière les petits raisonnements que l'on pousse d'ordinaire à perte de vue sur la dissolution des corps, sur la dissipation des parties, sur le nombre ou le choix des atomes et sur quantité d'autres choses semblables? Je dirai seulement en passant qu'il serait à souhaiter pour l'honneur des personnes qui trouvent en tout cela tant de contradictions et d'impossibilités, qu'elles ménageassent un peu plus qu'elles ne font la gloire d'une sagesse et d'une puissance infinies. Mais enfin, je le répète, je ne m'intéresse ici qu'à la résurrection particulière de Jésus-Christ, qui se fit, selon nos Evangiles, le troisième jour de sa mort et de sa sépulture (I *Cor.*, XV, 4). Comme nous sommes persuadés qu'en si peu de temps son corps ne se corrompit point (*Act.*, II, 27-31; XIII, 37), et que les déistes ne se sont jamais mis en devoir de prouver le contraire, il ne s'agit entre eux et nous que d'un corps qui sortit du tombeau dans le même état où l'on venait tout fraîchement de le déposer. Il n'y a donc de doute que sur la simple possibilité d'une résurrection de cette nature, et dans le fond, les incidents qu'on fait naître au sujet des généralités ne se font par les déistes que pour dépayser les gens et que pour embarrasser la dispute.

Expliquons-nous donc nettement pour ôter tout prétexte aux chicanes. *Le fait* attesté par les apôtres *est certainement en lui-même des plus surprenants et des plus merveilleux. La chose est même au-dessus des forces d'aucun agent purement physique. Cependant la raison ne peut légitimement se dispenser de le croire.* Voilà ma thèse; et comme c'est ici, à mon avis, le nœud principal de la question, je prie les personnes qui ne cherchent que la vérité, de vouloir bien peser les éclaircissements qu'on va lire.

SECTION IV. — 1. *Il s'agit d'un fait duquel on donne Dieu pour cause efficiente.*

Je pose d'abord pour principe que *la chose dont il s'agit fut infiniment aisée à l'Etre tout-puissant.*

On me passera ceci sans peine, ou du moins on doit le faire; car, quelque surprenante que soit la chose, quelque impossibilité qu'il y ait de la part unique des causes secondes, elle ne renferme ni absurdité ni contradiction de la part de la première cause. La résurrection d'un mort ne consiste qu'à lui rendre la vie, et par conséquent n'implique ni qu'une chose soit et ne soit pas tout à la fois, ni rien qui en approche. L'incrédule (1) ne saurait donc prétendre avec la moindre apparence de raison que ceci doive être mis au nombre des choses qui sont impossibles même à la puissance infinie. Je prends même cette occasion de lui donner un avis sur les précautions que le bon sens nous dicte quand on veut définir l'impossible par rapport à l'Etre suprême. Combien n'y a-t-il pas de choses que nous ne saurions faire qui passent toutes nos forces, et desquelles même la manière est incompréhensible aux plus pénétrants, et qui cependant doivent être très-possibles et très-faciles à Dieu?

SECTION V. — 2. *Ce fait n'est indigne, par aucun endroit, de Dieu, à qui on l'attribue.*

Je pose pour second principe qu'*on ne saurait montrer par aucune bonne raison qu'il fût indigne des perfections divines de ressusciter Jésus-Christ*, c'est-à-dire que sa justice, sa sainteté, sa sagesse, sa miséricorde, sa bonté, sa véracité s'opposassent ou se dussent opposer à la chose.

Les premiers chrétiens (2) raisonnèrent autrefois de la sorte au sujet de la résurrection générale, et le raisonnement convient d'une façon toute particulière à celle de Jésus-Christ, parce que si Dieu ne la dut point vouloir, ce ne put être que parce qu'elle était injuste ou indigne de lui.

Si l'on pouvait bien prouver que l'établissement de la religion chrétienne est indigne de Dieu, ce serait une démonstration *a priori* contre la possibilité d'une résurrection qui sert à cette religion de fondement et de preuve. L'Evangile alors ne peut avoir été qu'une imposture grossière, et par conséquent il ne se peut que le ciel y ait apposé le sceau de son approbation. Mais comme l'Evangile est si peu opposé aux perfections de la nature divine, qu'au contraire il répond parfaitement à tout ce que les lumières de la nature et le gouvernement du monde nous apprennent de ces perfections adorables, la prétendue démonstration *a priori* est absolument impossible. Ainsi nous avons raison de conclure qu'il n'y a point de conséquence à tirer des attributs de Dieu contre la résurrection de Jésus-Christ.

SECTION VI. — *De ces deux principes on doit conclure que l'objection prise de l'impossibilité prétendue du fait attesté ne tire point à conséquence contre le témoignage.*

(1) Athénagoras démontre en peu de mots la puissance de rendre la vie par celle qui l'a donnée. Voici ses paroles, *de Resur. mort.*, pag. 151, edit. Ox. 1706: « La génération des mêmes corps démontre que la puissance qui les produit est suffisante pour les ressusciter. » Cet auteur y revient encore à la page 155, où à la puissance de Dieu il joint les considérations de sa sagesse. [L'éditeur M. De Chair cite dans sa note saint Justin martyr, et Théophile ad Aut, pour la même pensée.]

(2) Voyez ce qu'en dit Athénagoras, à la page 168 de son traité de la Résurrection, de l'édition d'Oxford 1706.

Résumons les deux principes que nous venons de poser, et nous verrons avec plus de clarté quelle est la faiblesse des objections que l'on fait contre la possibilité de la résurrection de Jésus-Christ pour démentir le témoignage que rendirent à ce fait les apôtres.

Supposons pour un moment qu'il ne s'agit que d'un fait attribué à l'opération d'un agent, quel qu'il soit; s'il est démontrable que l'effet est beaucoup au-dessous du pouvoir de la cause, qu'il n'y a point de raisons *à priori* pour montrer que cette cause n'a pu ni dû produire cet effet, et qu'enfin la certitude du fait est appuyée sur un témoignage clair, formel et au-dessus de toute exception, je demande alors s'il est possible qu'on ait de bonnes et de justes raisons pour ne le point croire? Dire qu'on ne le croit pas, parce que l'effet ne saurait être produit par des causes inférieures en puissance à celle qui l'a opéré, c'est se moquer du monde: parce qu'une chose impossible à ces causes inférieures en puissance ne doit pas l'être à d'autres qui ont plus de pouvoir.

L'application à mon sujet est si facile que je l'abandonne à tous mes lecteurs. Chacun peut voir que le raisonnement subsiste dans toute sa force par rapport à la résurrection de Jésus-Christ, considérée comme l'effet dont la cause efficiente est infinie en pouvoir. Quelles bonnes raisons aurait-on pour ne pas ajouter foi aux personnes qui l'attestent, puisqu'il est d'ailleurs impossible d'y opposer les intérêts et la gloire de Dieu, à moins que l'on ait démontré auparavant que la religion chrétienne est indigne de l'Être suprême, et que par conséquent elle n'est que grossière imposture? Rien ne serait donc ni plus absurde ni moins raisonnable que de refuser créance au témoignage des apôtres, sous prétexte que le fait qu'ils attestent est des plus étonnants: et cette considération, jointe aux précédentes, achève de mettre dans tout son jour la première preuve du fait que nous tirons de ce témoignage.

CHAPITRE VI.

Deuxième preuve tirée du témoignage des apôtres en faveur de la résurrection de Jésus-Christ: s'il y avait eu de l'imposture, elle aurait été certainement et nécessairement découverte.

SECTION PREMIÈRE.—*Caractères du témoignage qui rendaient la découverte de l'imposture possible et inévitable.*

Donnons pour une seconde preuve, que *l'imposture devait certainement et nécessairement se découvrir, si le témoignage que les apôtres rendirent à la résurrection de leur maître était faux.*

En voici les raisons, que nous ne ferons qu'indiquer.

1. Les apôtres publièrent la chose aussitôt qu'elle fut arrivée.

2. Ils la publièrent dans le lieu même où ils disaient que l'événement s'était passé.

3. Ils en répandirent les premières nouvelles, non dans un coin obscur, mais dans une des villes les plus grandes et les plus peuplées qu'il y eût alors dans le monde.

4. Ils choisirent pour cela le temps de l'année où il y avait à Jérusalem le plus grand nombre d'étrangers qui s'y rendaient de toutes parts, et où par conséquent il y eut plus d'yeux à les éclairer.

5. Ils ne semèrent pas ce bruit à la sourdine, mais de la façon la plus publique et dans les plus nombreux auditoires.

6. Leurs ennemis étaient engagés par toutes sortes de raisons, plus fortes les unes que les autres, à mettre tout en œuvre pour leur prouver qu'ils étaient de faux témoins.

7. Ces ennemis eurent tout le loisir et toutes les occasions de prouver le faux témoignage, si c'en était un que celui que les apôtres rendirent.

8. Enfin ces ennemis eurent entre leurs mains tout le pouvoir nécessaire pour faire toutes les perquisitions, pour examiner les témoins et pour approfondir entièrement le mystère.

Les déistes sont si bien instruits de ces faits, ou du moins ils peuvent si peu en douter, que ce serait leur faire injure que de ne pas les en supposer convaincus. En effet, quelque animosité qu'ils témoignent contre la religion chrétienne, ils ont eu jusqu'ici la prudence de ne nous pas chicaner là-dessus, et je ne pense pas même qu'aucun d'eux s'y hasarde jamais. Nous n'en connaissons point dans l'antiquité qui l'ait fait, et ce silence profond, dans les premiers temps, nous semble répondre de celui de l'avenir.

SECTION II. — *En d'autres faits moins circonstanciés, la découverte de l'imposture est possible et aisée.*

Sur l'exposé de la section précédente, voici la question que je fais: *Ne peut-il point y avoir des témoignages rendus pour prouver un fait, qui soient accompagnés de telles circonstances, qu'il est, moralement parlant, impossible que le mensonge, s'il y en a, ne se découvre?*

Si l'on me répond qu'il n'y en a point de ce genre, je demande encore quelles sont, dans la nature des choses, les raisons qui empêchent qu'il n'y ait des témoignages assez bien circonstanciés pour cela?

S'il y a de telles raisons, qu'on ait la bonté de nous les indiquer: car pour nous, nous n'en connaissons aucune.

Que si l'on m'accorde que certains faits sont assez bien circonstanciés pour faire qu'il soit moralement impossible de ne pas découvrir le mensonge, en cas qu'il y en ait de la part des témoins; j'ai encore deux questions à faire, et j'y attends des réponses précises.

1. Quels sont les caractères requis, dans un témoignage, pour y rendre la découverte du mensonge possible?

2. Lequel est-ce de ces caractères qui manquait au témoignage rendu à la résurrection de Jésus-Christ?

S'il y en manqua quelqu'un, qu'on nous le dise; et s'il n'y en manquait aucun, que l'on

nous apprenne pourquoi l'on croit qu'il y avait dans ce témoignage une imposture qui ne fut point découverte, quoiqu'il y eût toutes les conditions requises pour rendre la découverte moralement nécessaire et certaine?

SECTION III. — *Ce fait, en particulier, était trop bien circonstancié par les témoins, pour que la découverte de l'imposture n'y fût pas nécessaire et inévitable.*

En attendant que l'on réponde à nos questions, nous nous croirons fondés à poser que *ce témoignage était circonstancié de telle manière, qu'il était non-seulement facile, possible et nécessaire, que la fraude, s'il y en avait, se découvrît; mais encore inévitable qu'elle ne fût pas découverte.*

Deux raisons nous font parler avec cette confiance : 1. On sait par l'histoire, et chacun le peut savoir par des exemples prochains, qu'il est une infinité de secrètes menées beaucoup moins intéressantes que la résurrection de Jésus-Christ, dont le temps ne manque point tôt ou tard de révéler le mystère. 2. Les déistes ne sauraient produire, depuis le commencement du monde jusqu'à nous, une imposture circonstanciée comme la résurrection de Jésus-Christ, dont la connaissance ne soit enfin parvenue au public.

Ainsi notre seconde preuve, bien pesée et bien déduite, revient à ces deux choses :

1. Il y a le plus haut degré d'impossibilité morale que le témoignage des apôtres ait été faux. Nous en avons exposé les raisons dans la seconde proposition du chapitre VII de la seconde partie. Nous y avons vu en quel cas on peut dire qu'*il est moralement impossible* que telle ou telle chose soit ou puisse être. Nous ne le répéterons point ici; et à la vérité, tout se réduit à savoir si les principes sur lesquels nous raisonnons à cet égard sont ceux du bon sens et de toute la terre.

2. Dans cette persuasion, nous ne voyons de ressource pour le déisme : que dans l'introduction de nouveaux caractères pour distinguer le vrai du faux, quand on n'y peut consulter que l'évidence morale. A moins de cela, nous ne voyons pas comment ils peuvent démentir le témoignage rendu par les apôtres. S'ils suivent les principes jusqu'ici reçus de tous les hommes, il ne sera pas moralement possible que ce témoignage soit faux : il n'y aura tout au plus qu'une simple possibilité physique. Ainsi nous les attendons au nouveau système qu'ils donneront sur l'évidence morale. Nous verrons alors si le genre humain y trouvera son compte ou voudra bien s'y soumettre. Il n'y a pourtant point de milieu : il faut que le déiste introduise de nouvelles maximes, ou qu'il donne la solution du phénomène, en suivant les anciennes, qui sont encore celles de tout le monde.

CHAPITRE VII.

Troisième preuve tirée du témoignage des apôtres en faveur de la résurrection de Jésus-Christ : les Juifs furent eux-mêmes convaincus que cette résurrection était vraie.

SECTION PREMIÈRE.—*Ce que l'on doit conclure de la conviction des Juifs, si elle fut réelle.*

Les caractères du témoignage rendu par les apôtres à la résurrection de Jésus-Christ nous présentent une troisième preuve de la vérité de ce fait : *c'est qu'il paraît démonstrativement que les Juifs en furent convaincus.*

On voit d'abord où ceci va. Si la nation qui fit mourir Jésus-Christ, qui témoigna pour sa religion une haine implacable, qui eut tant de raisons de souhaiter qu'il ne ressuscitât pas, qui fut si intéressée à empêcher que tout le monde ne crût sa résurrection, et qui enfin eut tous les moyens imaginables d'approfondir le fait; si cette nation, dis-je, fut elle-même convaincue de la vérité de ce fait, il n'y a personne au monde qui puisse raisonnablement avoir le moindre sujet d'en douter. La raison en saute aux yeux : c'est qu'il n'y a personne au monde qui puisse avoir ni le même intérêt à examiner la chose, ni les mêmes moyens de le faire. La conviction de ce peuple est donc un puissant motif pour la nôtre.

SECTION II. — *Les Juifs furent réellement convaincus de la résurrection de Jésus-Christ. Cela paraît 1° à la manière dont ils reçurent le témoignage des apôtres.*

Il nous paraît évident que les Juifs furent infailliblement convaincus de la résurrection de Jésus-Christ.

Supposons deux partis acharnés à se nuire. L'un des deux publie un fait qui lui donne des avantages immenses, et pouvant être faux, ne porte pas néanmoins des caractères de calomnie qui manquent de probabilité. Si le parti contraire ne se met pas en devoir d'informer le public, de se justifier du crime, et de se remuer à proportion des conséquences, je dis que ces derniers reconnaissent tacitement une vérité odieuse, et que par leur silence affecté ils donnent gain de cause à leurs ennemis. On en trouvera la raison dans la seconde proposition du chapitre VII de la seconde partie.

Tel est le cas présent. Les premiers prédicateurs de l'Evangile attestent formellement à tout le monde que les Juifs ont corrompu les soldats pour leur faire dire que le corps de Jésus-Christ avait été enlevé par ses disciples.

L'accusation est grave, et si elle est fondée, les Juifs doivent passer pour le plus méchant peuple qu'il y ait dans l'univers : car il s'ensuit qu'il a foulé aux pieds toutes les lois de la conscience et de la religion, qu'il combat de sang-froid la vérité, et qu'il s'en prend à Dieu lui-même afin de contenter la haine aveugle dont il est animé contre Jésus-Christ et contre sa religion.

Lors donc que les prédicateurs de l'Evangile publièrent de vive voix à tout le monde, et qu'ils écrivirent ensuite que les Juifs étaient coupables de cette infâme subornation, ils les peignirent des plus noires couleurs et les représentèrent comme des furieux au désespoir, qui ne gardaient plus de mesures ni avec Dieu ni avec les hommes.

Cependant l'accusation n'était pas si visiblement calomnieuse qu'elle se réfutât d'elle-même, et quelque vif que pût être le ressentiment des apôtres contre la nation qui venait de crucifier leur maître, on ne saurait dire que le bruit qu'ils répandaient ne fut qu'un effet de colère. Ce bruit était fondé : on n'a qu'à en peser les circonstances pour s'en convaincre. Examinons la relation que saint Matthieu nous en donne.

Il y avait eu, dit-il,*un grand tremblement de terre; car un ange du Seigneur étant descendu du ciel, était venu ôter la pierre.... Son visage était comme un éclair, et ses habits étaient blancs comme la neige. Ceux qui gardaient le sépulcre en avaient été tellement effrayés, qu'ils demeurèrent comme morts... Quelques-uns de ceux-là étant entrés dans la ville, rapportèrent aux principaux sacrificateurs tout ce qui était arrivé* (*Matth.*, XXVIII, 2, 3, 4, 11). A ces nouvelles, le conseil s'assemble : il y paraît nécessaire de fermer la bouche aux soldats, on se détermine à donner de l'argent pour acheter leur silence, et l'on se détermine à cela, parce qu'il est fort probable que ces soldats étaient romains; car s'ils eussent été juifs de naissance et de religion, l'assemblée avait assez d'autres moyens de terreur pour les engager à se taire. Quoi qu'il en soit, le marché se conclut, on paie les sommes à ces gardes, et peur d'accident, on les embouche : *Ils donnèrent une somme d'argent aux soldats, et leur dirent: Il faut que vous disiez que ses disciples sont venus de nuit et qu'ils l'ont enlevé pendant que vous dormiez* (*Matth.*, XXVIII, 12, 13). Ne voilà-t-il pas de belles leçons à donner pour un corps rempli de légistes, et honoré de la présence des principaux sacrificateurs ! Mais voyez un peu comme ils embouchent leurs gens. Ces gens-là devaient savoir ce qui s'était passé pendant qu'ils dormaient. Il faut que la tête tourne au conseil, pour s'aviser d'un tour si visiblement ridicule. Et que dirons-nous de la bonne foi qui règne dans la suite? *Matth.*, XXVIII, 14 : *Et si cela vient à la connaissance du gouverneur, nous l'apaiserons et nous vous tirerons de peine.* C'était leur dire : *Allez, mes bonnes gens, sous l'aveu de cette assemblée, vous n'avez qu'à mentir tant et aussi hardiment qu'il vous plaira. Nous prenons le crime sur notre compte. Notre nom vous aidera à en imposer au public. Nous y appuierons le mensonge de concert avec vous, et si le gouverneur vous interroge, trompez-le avec autant de confiance que le moindre du peuple, et s'il s'en irrite, ne craignez rien, nous hasarderons tout plutôt que de ne pas vous tirer d'affaire.* L'argent et les promesses portèrent coup : *les soldats prirent l'argent, et firent ce qu'on leur avait suggéré* (*Matth.*, XXVIII, 15). N'en soyons point surpris : des gens de leur étoffe ne coûtent pas beaucoup à corrompre, et lorsqu'un corps vénérable de sénateurs et d'ecclésiastiques s'en mêle, il n'est guère de scrupules qui tiennent.

Quoi qu'il en soit, voilà le fait narré par les apôtres. Voyons à présent ce que les Juifs opposent à cette accusation.

A juger des choses sans passion, ce qu'on attend d'une nation si fière, est un soulèvement général contre les auteurs d'un bruit si flétrissant, et qu'au moins les chefs de la religion et de l'Etat, qui y prennent le premier intérêt pour leur réputation, mettent tout en mouvement pour se laver de l'injure. Tout demande qu'ils le fassent. Leur honneur est attaqué par un endroit sensible. Leur religion est menacée, le monde entier va se prévenir contre eux, la postérité les croira coupables; le nouveau parti qui se forme est déjà si puissant qu'il n'est plus à mépriser, il faut le réprimer par la terreur, l'exemple en est dû au siècle présent et aux siècles à venir, et peut-être y pensera-t-on trop tard, si on ne le fait pas pendant que la secte naissante est encore très-faible.

Les ennemis des chrétiens sont aussi leurs maîtres. Que ne les citent-ils devant leur tribunal? Que ne les interrogent-ils sur les bruits calomnieux qu'ils publient? Que ne poursuivent-ils cette affaire avec tout le soin que l'autorité leur donne, et toute la chaleur qu'on doit attendre de leur fierté naturelle? Que ne travaillent-ils à mettre ce fait dans un si grand jour que les chrétiens, couverts de confusion, et justement punis, n'osent plus attaquer leur innocence? La chose n'en vaut-elle pas bien la peine?

Au lieu de cela, qu'est-ce que nous voyons? Le conseil délibère à huis clos, il murmure en secret, il enveloppe la chose dans les ténèbres. Il se contente du bruit qu'il fait semer par les gardes. Les soldats font ce qu'on leur a suggéré, *et ce bruit a couru parmi les Juifs jusqu'aujourd'hui* (*Matth.*, XXVIII, 15). Il se répand à l'oreille, c'est une sourde rumeur de cabale, et l'on ne fait aucune démarche pour lui donner l'éclat d'un fait avéré sur des perquisitions juridiques. Ces délibérations mystérieuses, ces murmures secrets, cette rumeur obscure, tout cela détruit-il l'accusation que les apôtres intentent? C'est un examen et des preuves qu'il faut : à quoi bon tout le reste, que pour amuser le public? On n'en agit point ainsi quand on est sûr de son fait, et des gens de cette considération ne se laissent pas injustement attaquer, sans recourir aux moyens qui leur sont tout ouverts pour une juste défense.

A leur indigne manége on voit qu'ils se sentent coupables, et qu'ils ont effectivement corrompu les soldats. On y voit aussi par conséquent qu'ils reconnaissent la résurrection de Jésus-Christ pour une vérité. S'ils n'en étaient pas convaincus, auraient-ils recours à la subornation comme au seul moyen qui reste pour prévenir le peuple contre la prédication des apôtres? J'en appelle à tout

homme qui connaît un peu le cœur humain et de quelle manière on se conduit ordinairement dans le monde. Croit-on de bonne foi que, dans une affaire de cette importance, et qui décidait réellement entre les Juifs et les chrétiens, les premiers eussent rien négligé pour se justifier de la subornation, si la conscience ne la leur avait pas reprochée, et s'ils n'avaient pas vu du danger à remuer des ordures?

SECTION III. — *Cette conviction des Juifs paraît 2° à la manière dont ils se défendirent contre la force de ce témoignage.*

Il se présente une autre preuve de leur conviction dans la manière dont ils soutinrent leur cause contre les chrétiens.

Quiconque voudra se donner la peine de comparer la méthode que prirent les Juifs pour s'opposer au progrès du christianisme naissant, avec celle que suivirent les apôtres pour le répandre, verra dans la première toutes les marques d'une mauvaise cause, si tant est néanmoins qu'il veuille se servir de ses yeux.

Les apôtres exposent leur commission en termes clairs et intelligibles : ils disent nettement qui les envoie, et pourquoi ils sont envoyés ; ils laissent à chacun le droit d'examiner et de juger pour soi-même. Parlant aux Juifs, qui ont Moïse et les prophètes, qui les croient divinement inspirés, ils les exhortent à lire et à consulter soigneusement ces écrits pour chercher si l'Evangile y répond ; s'adressant aux autres peuples, ils en appellent au témoignage de la raison et des sens, comme au moyen le plus sûr de se conduire dans la recherche de la vérité au défaut de la révélation ; ils leur détaillent toutes les circonstances de la résurrection de Jésus-Christ, ils descendent aux plus petites particularités; ils le font avec cet air de confiance que la vérité inspire toujours ; et tout cela est accompagné de tant de probité, de tant de douceur, de tant de bonté, de tant de condescendance pour leurs ennemis, et de tant de zèle pour la cause qu'ils prêchent, que, sans art et sans affectation, ils convainquent l'esprit et gagnent le cœur, pour peu qu'on écarte les passions et qu'on se dépouille de ses préjugés.

Les Juifs font précisément le revers. Ils se mettent en colère, et pour toutes raisons, ils disent des injures. Pour tant de douceur, pour tant de bonté, ils payent les apôtres de médisances et de calomnies ; ils leur donnent les titres infamants d'*hommes pestilentieux, de chefs de sédition* (*Act.*, XXIV, 5), de gens qui bouleversaient le monde (*Act.*, XVI, 20, et XVII, 6) et d'ennemis de César et de son gouvernement (*Act.*, XXV, 7, 8). C'est là ce qu'ils soufflent aux grands ; c'est par là qu'ils préviennent le peuple. C'est à l'aide de ce lâche artifice qu'ils suscitent partout aux apôtres de cruels ennemis. Les villes entières courent aux armes contre eux ; la canaille s'émeut pour les perdre ; elle les attaque dans leurs maisons et leur tend des embûches pour leur ôter la vie. Les Juifs, qui l'animent à la violence, s'en rendent les complices, ou bien ils enflamment le magistrat quand ils peuvent. De là les fers, les prisons, les supplices.

Cette conduite ne marque-t-elle pas bien clairement que les Juifs savent, en leur conscience, que le témoignage des apôtres ne peut être réfuté qu'à force de coups et de mauvais traitements? La vérité et l'innocence peuvent-elles avoir pour compagnes tant d'injustice et tant d'inhumanité? Si l'on peut confondre la religion chrétienne par des preuves de fait, pourquoi ces soulèvements populaires? Pourquoi ces chaînes? Pourquoi ces fouets? Pourquoi cette accusation de crimes d'Etat? Pourquoi l'empereur et l'empire sont-ils mêlés là-dedans? Pourquoi fonder faussement, sur un esprit de révolte, les persécutions qu'on fait véritablement pour cause de religion? Est-ce là le vrai moyen d'étouffer cette religion, pendant qu'on laisse subsister dans toute sa force le crime de subornation et le témoignage rendu à la résurrection de Jésus-Christ? La médisance, les injures, les outrages, les tumultes persuaderont-ils jamais à des gens sensés que les Juifs ont raison et que les apôtres ont tort? Pour s'imaginer que la persécution persuade, il faut être du dernier bigot; il faut renoncer à ses propres yeux pour ne voir que par ceux d'autrui. Jamais les coups ne tiendront lieu de raison pour l'esprit. Ils peuvent faire plier le corps ; mais ils ne changeront jamais les idées. L'entendement n'est ni de bois, ni de fer pour le façonner à la hache et au marteau. La conscience échappe même au feu, qui fond les plus durs métaux. Disons-le en un mot, les persécuteurs ne traitent pas les hommes en hommes ; ils n'en agissent pas avec eux comme avec des êtres qui pensent ; ils en font des machines qu'on pousse à force de bras pour les faire aller où l'on veut.

Quel honneur peut faire la persécution active à la cause pour laquelle on l'emploie? Que tout le monde en juge. Le procédé en est si peu raisonnable, il est d'une absurdité si grossière, il est si contraire à tous les moyens connus dans la recherche de la vérité, qu'à moins de la plus aveugle prévention, il n'est personne à qui la religion des persécuteurs ne paraisse suspecte. C'est sur cette idée que, toutes autres considérations à part, je juge de la cause des Juifs. Elle dut être bien mauvaise, cette cause; ils en durent bien sentir eux-mêmes la faiblesse et le crime, puisque la fureur en fit l'unique défense, puisqu'on les vit toujours employer la violence ou la ruse contre leurs ennemis; et qu'au lieu de discuter les faits et d'éclaircir la matière, ils ne cherchèrent qu'à étourdir le monde par les furieux orages qu'ils y excitèrent partout. Ah ! n'en doutons point : ils craignaient les éclaircissements. Rien ne leur faisait tant peur, et rien, par conséquent, n'était, de leur aveu, plus à craindre pour eux.

CHAPITRE VIII.

Quatrième preuve tirée du témoignage des apôtres en faveur de la résurrection de Jésus-Christ : il leur était impossible d'enlever par fraude le corps de leur maître.

SECTION PREMIÈRE. — *Les Juifs et les déistes, qui accusent les disciples d'avoir enlevé clandestinement le corps de Jésus-Christ, n'en allèguent absolument ni preuve ni ombre de preuve.*

Passons à une quatrième preuve de la résurrection de Jésus-Christ, qui résulte clairement du témoignage rendu par les premiers prédicateurs de l'Evangile. Nous disons que *notre Sauveur doit être miraculeusement ressuscité, puisqu'il est évident par toutes les circonstances marquées, qu'on ne put enlever son cadavre par aucune espèce de fraude.*

Ceci mérite une discussion étendue et des plus exactes, parce que les déistes ne se font aucun scrupule de recourir à l'artifice des Juifs et de dire, comme eux, que le corps de Jésus-Christ fut enlevé par ses disciples. Ils en font leur arme favorite, et c'est le premier mot que les docteurs du libertinage apprennent à leurs jeunes élèves. Ecoutez ces apprentis incrédules. *Oui!* disent-ils, *Jésus-Christ est ressuscité! c'est ainsi que l'on en donne à garder aux sots. Ses disciples firent disparaître le corps. La résurrection vint ensuite, et le tout pour le compte du clergé.* Voilà le langage qu'on apprend à cette petite jeunesse. Elle croit bonnement que c'est là parler raison et penser de source.

Voulez-vous les accrocher ? Demandez-leur seulement comment ils ont appris, ou de quelle manière ils peuvent prouver ce qu'ils disent ? Il doit être permis de leur faire cette question ; car puisqu'ils veulent que nous leur donnions des raisons, il est juste aussi qu'ils nous en donnent. Les choses doivent être égales; et surtout ces messieurs, qui pensent si juste, qui raisonnent si bien, qui font les beaux esprits par excellence, peuvent-ils trouver mauvais qu'on les consulte, ou bien auraient-ils la malice de ne vouloir pas nous communiquer leurs lumières ? Ils savent bien que c'est le propre de la bigoterie et de la superstition de croire sans savoir pourquoi. Oh ! qu'ils n'ont garde de donner dans un si grand ridicule !

Sur quoi donc fondent-ils leurs airs de confiance ? Les Juifs et les déistes, dont les intérêts sont ici confondus, ont-ils des mémoires secrets ou des actes publics ? Ont-ils des monuments de l'antiquité qui les autorisent à tenir ce langage? Ou bien auraient-ils pour eux quelque démonstration géométrique ? Mais non, ne leur en demandons point tant. Peut-être n'ont-ils, comme nous, que des témoins à citer. Hé bien ! ne les gênons pas. Qu'ils choisissent leurs preuves. Qu'ils nous les donnent morales, métaphysiques, mathématiques : nous les écouterons toutes, pourvu qu'ils nous en donnent. Pour moi, j'avoue que je ne leur en ai encore jamais ouï alléguer aucune qui, à la prendre dans le sens le plus favorable, ne tombât dans la définition de l'absurde.

Mais évitons la dispute de mots : expliquons-nous. Qu'est-ce que j'appelle absurdité ? je n'entends par là autre chose que ce que tous les hommes entendent, que ce qui paraît être tel à tout le genre humain, et que ce que les déistes eux-mêmes traitent de tel partout ailleurs que quand on parle de religion. Je m'en tiens là-dessus aux idées communes, et cela me suffit pour juger si les incrédules ont quelque raison, s'ils ont même quelque prétexte raisonnable de taxer de fraude la résurrection de Jésus-Christ, avec autant d'assurance que s'ils avaient vu la chose de leurs propres yeux. Mais s'ils parlent à la volée, s'ils traitent de *fripons* les disciples de Jésus-Christ sans en avoir la moindre preuve, la moindre ombre de preuve, que l'on prononce entre eux et les apôtres, *de quel côté est la friponnerie ?* N'est-ce pas se jouer vilainement du monde ? N'est-ce pas en imposer, sans pudeur, au genre humain, que de donner magistralement un conte en l'air pour une vérité historique ? A les entendre, vous diriez qu'ils sont sûrs de leur fait ; qu'ils vont vous le prouver papiers sur tables, qu'une règle et un compas en feront l'affaire ; et quand on les presse, vous en avez pour tout payement un *peut-être*, un petit plan de possibilités hasardées, quelques conjectures que l'homme le plus patient ne peut entendre sans irritation. Si je m'y connais, c'est là véritablement se moquer du monde de la manière la plus insultante. C'est là pourtant l'endroit fort du déisme, c'est par ce moyen qu'il se maintient en crédit; ou, si l'on se plaint que je ne lui rends pas justice, que ses docteurs nous montrent leur savoir-faire, et que nous les entendions un peu raisonner.

En attendant leurs preuves, nous allons produire les nôtres, et montrer que le corps de Jésus-Christ ne put être enlevé.

SECTION II. — *L'enlèvement du corps de Jésus-Christ était impossible, à considérer la chose 1° par rapport aux Juifs.*

Je me propose de faire voir que l'histoire de la résurrection de Jésus-Christ n'est suspecte ni de fraude ni de sourdes menées de la part des disciples; que le soupçon, formé par les incrédules, est destitué de tout fondement, et qu'ils ne peuvent le soutenir sans pécher également contre la vraisemblance et contre la vérité. Pour exécuter ce dessein avec ordre, nous devons considérer la chose sous deux égards différents : 1° par rapport aux Juifs, et 2° par rapport aux chrétiens.

Quant à ce qui regarde les Juifs, il est clair que les précautions qu'ils prirent d'avance, pour prévenir toute fraude et toute surprise, ne leur laissèrent plus le moindre prétexte de s'inscrire en faux contre la résurrection de Jésus-Christ.

Les chefs de la nation, c'est-à-dire les mêmes personnes qui avaient poursuivi à mort Jésus-Christ, allèrent trouver le gouverneur romain, et lui représentèrent en

corps la nécessité de prévenir l'imposture, en scellant le sépulcre et en y plaçant un bon nombre de gardes. *Le lendemain,* dit saint Matthieu (*Matth.*, XXVII, 62), *les principaux sacrificateurs et les pharisiens allèrent ensemble chez Pilate.* Ce qu'ils lui dirent est tout à fait digne d'attention : *Seigneur, nous nous sommes souvenus que ce séducteur a dit, lorsqu'il vivait, Je ressusciterai dans trois jours. Commandez donc que le sépulcre soit gardé sûrement, jusqu'au troisième jour ; de peur que ses disciples ne viennent la nuit enlever son corps et ne disent au peuple qu'il est ressuscité. Cette dernière imposture serait pire que la première* (*Matth.*, XXVII, 63, 64).

Ils y avouent, en termes formels, non-seulement que Jésus-Christ les avait avertis de sa résurrection, et que par conséquent il la leur avait promise; mais encore, qu'ils connaissaient parfaitement de qui l'on pouvait craindre la fraude et les entreprises, de même que les conséquences qu'aurait l'affaire, si les disciples pouvaient enlever le cadavre. C'est ce qui les conduit chez le gouverneur et ce qu'ils lui exposent fort nettement. Ils obtiennent ce qu'ils demandent. Pilate leur abandonne tout ce soin. Il leur laisse la liberté de faire tout ce qu'ils trouveraient bon : *Vous avez des gardes,* leur dit-il, *allez, faites-le garder, comme vous l'entendrez* (*Matth.*, XXVII, 65).

Cette relation de l'évangéliste n'a jamais été attaquée. Les Juifs ne l'accusent point de les avoir calomniés en ceci. Ils passent cet article sous silence, de même que celui de la subornation. Les raisons qu'ils en ont ne peuvent être aussi que les mêmes. Il doit être vrai qu'à leur prière Pilate leur donna ce pouvoir, et qu'ils en firent usage. *Ils s'en allèrent donc, et pour s'assurer du sépulcre, ils mirent le sceau sur la pierre et posèrent des gardes* (*Matth.*, XXVII, 66).

Après cela, quel sujet leur restait-il de se plaindre? Quelles objections ont-ils à faire contre la narration des apôtres? Quels doutes ont-ils à y opposer? Ne furent-ils pas les maîtres des sûretés qu'il y avait à prendre, et n'eurent-ils pas un plein contentement? Le gouverneur s'y opposa-t-il ou les croisa-t-il dans leurs vues? Manquèrent-ils ou de pouvoir pour commander les gardes, ou d'argent pour animer ces soldats à faire leur devoir, ou de haine pour ne rien négliger de ce qu'il fallait dans une rencontre si délicate? S'imagine-t-on qu'ils ne donnèrent pas les ordres les plus exacts et les plus sévères aux gens qu'ils commirent pour garder le sépulcre? Comptons qu'on n'y omit ni belles paroles, ni promesses, ni menaces, ni exhortations, rien, en un mot, de ce que l'on pouvait dire ou faire dans une conjoncture de cette importance. Or voici comme nous raisonnons là-dessus :

Les Juifs eurent en main tout le pouvoir nécessaire pour empêcher qu'on n'enlevât par surprise le corps de Jésus-Christ. Ils le haïssaient trop pour ne s'y pas opposer. Ils ne souhaitaient rien plus que de parer le coup. Les plus forts intérêts du cœur les y engageaient. Donc ou ils prirent toutes les précautions nécessaires, ou ils ne les prirent point.

S'ils ne les prirent point, pourquoi ne le firent-ils pas? Qui les en empêcha? Quelles raisons imagine-t-on de cette négligence? L'occasion, l'intérêt, le penchant, tout ne dut-il pas les faire tenir sur leurs gardes?

Mais s'ils les prirent, comme effectivement rien ne leur fut plus aisé, qu'ont-ils encore à dire? De quel front avancent-ils une chose qu'ils avaient rendue impossible? S'étant précautionnés contre tout le pouvoir et contre toute l'adresse des hommes, qui peut leur avoir enlevé ce corps, qu'une puissance infinie? Peuvent-ils ne pas reconnaître en ceci le doigt de la Providence? Tant que les choses vont leurs cours naturel, il n'est point d'homme qui ne puisse être sûr du succès en tout ce qu'il fait, pourvu qu'il n'entreprenne rien au-dessus de ses forces, et qu'il y apporte tous les soins nécessaires. Lors donc qu'après avoir pris les plus sages mesures, et fait tout ce qui se pouvait faire, il en résulte un effet tout contraire à celui que nous en attendions et que nous en devions attendre, ne faut-il pas l'aveuglement le plus stupide ou le plus criminel pour n'y point voir la direction d'une cause supérieure à toute la sagesse des hommes?

Les Juifs se sont donc ôté à eux-mêmes tout prétexte et toute ombre de prétexte de rejeter Jésus-Christ et de combattre sa résurrection. C'est une aggravation de leur crime. Ils savent, en leur conscience, que Jésus est ressuscité; ce qu'ils ont fait eux-mêmes le leur atteste; plusieurs centaines de témoins le leur confirment; ils sont convaincus de la sincérité des témoins, et malgré tout cela, ils corrompent des soldats, ils les subornent pour répandre le bruit que le corps de Jésus a été enlevé pendant qu'ils dormaient. Le crime est des plus énormes, et l'on ne doit pas croire que ce soit le ressentiment qui nous en fait parler de la sorte, puisque nous avons encore assez de charité pour espérer que le sang de Jésus, auquel on fit de si cruelles insultes, est d'un prix à faire l'expiation de ce crime, quelque affreux qu'il soit de sa nature.

SECTION III. — *Ce que nous avons dit des Juifs regarde aussi de plein droit les déistes.*

On voit à présent que toutes les lois de la justice, de la vérité et de la raison ferment ici la bouche aux Juifs, et ne leur permettent plus de rien dire. Ils n'ont plus aucun droit à demander qu'on les écoute. Tout ce que dirent leurs ancêtres et tout ce que ceux d'aujourd'hui disent encore, ne mérite aucune attention de la part de juges intègres. On doit s'en convaincre sur les réflexions de la section précédente. Il est inouï, il est sans exemple que des gens qui étaient revêtus de tout le pouvoir qu'il leur fallait pour prendre les précautions les plus sages et les plus nécessaires dans une rencontre semblable et qui les prirent effectivement toutes, soient ensuite reçus à donner pour excuse vague

qu'ils y avaient manqué en quelque chose.

La réflexion ne porte pas moins contre nos incrédules modernes que contre ce peuple; car si les *Juifs* sont obligés de garder le silence, quel droit les déistes auraient-ils de parler? Pensent-ils qu'ils auraient pu prendre de plus justes mesures pour prévenir l'imposture, ou pour la découvrir? A moins qu'ils ne le prétendent et qu'ils ne nous montrent en quoi leur prudence aurait pu aller plus loin, il est visible et certain qu'ils devraient être couverts de la même confusion que les *Juifs*.

SECTION IV.— *L'enlèvement était impossible, à considérer la chose 2. par rapport aux chrétiens. Quelque envie qu'ils en eussent pu avoir, on avait pris trop de précautions pour les prévenir.*

Après avoir considéré la chose par rapport aux *Juifs*, il faut, selon notre plan, la considérer encore par rapport aux chrétiens, et montrer que ceux-ci ne peuvent avoir commis la fraude qu'on leur impute. La chose ne peut être plus évidente.

Il paraît d'abord qu'ils n'auraient pu en venir à bout, quand bien même ils auraient été assez méchants pour en former le dessein. Les précautions que l'on avait prises pour les prévenir rendaient l'exécution de ce projet impossible. Il n'y avait ni force ouverte, ni stratagèmes adroits qui pussent y réussir. Les *Juifs* ne purent négliger tous les soins nécessaires pour empêcher l'enlèvement du corps, à moins qu'on ne les suppose dans les vues de consentir à l'abolition de la loi de leurs pères et à l'établissement du christianisme. Ils étaient pleinement convaincus que ce devaient être là les suites de la persuasion qui se répandait dans le monde de la résurrection de Jésus-Christ. Ces suites étaient faciles à prévoir. Une religion scellée par un miracle de cet éclat, devait passer infailliblement pour divine. Il n'y avait donc point de révélation précédente que cette nouvelle révélation n'éclipsât. La volonté de Dieu manifestée autrefois aux *Hébreux* ou à tous les autres peuples ne pouvait point tirer à conséquence contre une manifestation plus récente de cette volonté souveraine. Les principaux sacrificateurs le sentirent; ils en avertirent *Pilate*: *La dernière erreur*, dirent-ils, *sera pire que la première*. S'ils furent éclairés, s'ils furent prudents, s'ils eurent en main tous les moyens nécessaires, ils rendirent donc impossible aux disciples de Jésus-Christ l'enlèvement du corps de leur maître.

SECTION V. — *Le rapport des gardes marque l'impossibilité qu'il y ait aucun fondement à ce qu'ils disent.*

Non-seulement la chose était impossible, mais encore la manière dont on la raconte en fait sentir toute la fausseté. Cela se fit, dit-on, pendant que les gardes étaient endormis. Le tour est si grossier qu'on devrait en rougir; et, quelque sérieux que l'on prenne, il faut que les gens qui débitent ce conte croient le monde bien sot ou qu'ils se croient eux-mêmes en droit d'y faire tout passer.

Voyez un peu la belle invention! Les disciples ont enlevé ce corps pendant que les gardes dormaient? D'où l'a-t-on su? Les disciples eux-mêmes l'ont-ils dit? Les gardes ont-ils vu ce qui se passait pendant leur sommeil? Les autres hommes n'apprennent ce qui est arrivé pendant qu'ils ont dormi, que des personnes qui étaient éveillées. Mais ceux-ci sont parfaitement informés d'une chose qui s'est faite dans leur plus profond sommeil; ils détaillent la manière, ils nomment les personnes. En vérité cela est bien nouveau! disons mieux, cela est bien ridicule! On y voit des gens embouchés; on y voit une défaite inventée: et ne fallait-il pas que le *sanhédrin* fût bien étourdi du coup pour n'avoir rien à inventer de meilleur?

En effet, que les gardes fussent éveillés ou endormis pendant que les disciples enlevaient le corps, vous ne voyez dans leur rapport qu'inconsistances et que ridicules qui choquent le bon sens et dont les déistes seraient tous les premiers à rire, si tout ce qui les accommode n'était pas toujours dans les règles du bel esprit. Permis à eux d'en faire ce qu'ils voudront; ces minuties commencent à m'ennuyer. Le sujet est grave, et je crains que l'impertinence d'une objection qui le tourne en pur badinage ne m'emporte ou à sortir de mon caractère, ou à descendre à des objets trop frivoles: il suffit que le rapport des gardes soit d'une absurdité à être indigne d'une réfutation sérieuse.

SECTION VI. — *Si les apôtres avaient été capables d'une lâcheté si noire, ils ne l'auraient pas été de remplir comme ils firent, la grandeur de leur ministère.*

Il était impossible aux disciples de Jésus-Christ d'exécuter le dessein qu'on leur impute; c'est ce que nous venons d'établir. Ajoutons qu'en les supposant capables de la fourbe, on ne conçoit pas que des gens d'un cœur si lâche et si noir aient pu se charger d'un ministère si saint et y apporter tant de zèle ni tant de fermeté.

Au nom de qui prêchent-ils la rémission des péchés et la vie éternelle? Au nom d'un homme dont ils ont enlevé le corps pour le supposer vivant. Ils savent donc qu'ils n'en peuvent attendre ni secours dans ce monde, ni rémunération dans un autre. Car s'il ne put se sauver lui-même, comment pourra-t-il sauver qui que ce soit? S'il a succombé sous le pouvoir de ses ennemis, comment pourra-t-il défendre, comment pourra-t-il protéger ses disciples? D'ailleurs, engagés à l'appui d'une infâme imposture, de quel droit compteraient-ils sur l'assistance du ciel? Quand bien même une conscience endurcie les rassurerait contre les frayeurs de la vengeance divine, serait-il possible qu'ils portassent la présomption jusqu'à se flatter des soutiens et des consolations de la grâce? Enfin du côté du monde, l'opprobre, le mépris, les persécutions, le dernier supplice est

tout ce qui leur est le plus assuré. Leur religion, choquante par sa rigoureuse morale, achève de révolter par la grossièreté du langage et du tour de ceux qui la prêchent. Quels partisans pourront-ils se faire, et quel prodigieux nombre d'ennemis ne vont-ils point s'attirer?

Aussi jamais n'y eut-il de gens plus malheureux. Le ciel et la terre se déclarent contre eux et conjurent leur perte. Ils s'exposent dans le présent aux traitements les plus rudes, et pour l'avenir aux tourments les plus rigoureux. Et quels tourments si rigoureux dans les enfers le pourraient être trop pour des scélérats qui se parent du saint nom de Dieu pour en imposer au genre humain par la plus infâme des impostures?

Conçoit-on que des gens comme ceux-là aient pu avoir le courage de prêcher l'Evangile ou même d'en former le dessein? Non, jamais ils n'eussent osé le faire, et dès les premiers jours ils auraient été déconcertés ou par les obstacles qu'ils rencontrèrent, ou par le sentiment intérieur de leur crime.

A leur zèle que rien n'ébranle, à leur application que rien n'épuise, à cette intrépidité plus qu'héroïque, à ce ministère qui se raidit contre les plus grands orages et dont l'ardeur augmente même au milieu des persécutions les plus redoutables, à ces traits si beaux et si marqués, reconnaissons donc une conscience pure et l'effet de la plus entière conviction. Des gens qui se seraient sentis coupables du crime qu'on leur impute, n'auraient point été capables de ce qu'ils firent (1).

SECTION VII. — *Les apôtres n'auraient osé employer ni pu trouver personne pour faire un coup si noir et si téméraire.*

Observons encore que les apôtres, incapables par eux-mêmes d'un crime si noir, ne purent ni y employer personne, ni trouver personne qui voulût s'en charger pour leur rendre service.

Supposons pour un moment que, n'osant l'entreprendre par eux-mêmes, ou que ne se sentant pas en état d'y réussir, ils y aient voulu employer quelques autres personnes. Voyons, dans cette supposition, ce qu'il faut penser raisonnablement de la chose.

Ils étaient en petit nombre ; ils avaient été intimement attachés à ce Jésus que les *Juifs* venaient de crucifier. Cette union dans laquelle ils avaient vécu avec lui et la profession qu'ils faisaient de suivre ses lois les exposaient à toute la haine que les *Juifs* avaient portée à leur maître. Ils étaient pauvres, et n'avaient point de sommes à dépenser pour corrompre du monde. Ils ne pouvaient tenter personne par les promesses. Ils ne pouvaient même avec prudence confier ce secret à personne. L'horreur du crime, la crainte du châtiment, si l'on était découvert, ou les récompenses qui ne pouvaient manquer au dénonciateur, devaient leur faire craindre avec raison que le premier homme auquel ils s'ouvriraient irait les dénoncer. Ces complices, instruments de la fourbe, étaient également redoutables, soit qu'ils eussent de la conscience ou qu'ils n'en eussent point : honnêtes gens, la noirceur du fait les soulèvera contre ceux qui le leur proposent ; scélérats, l'attrait du profit les leur fera trahir. Du côté des apôtres, il n'y a rien à attendre : du côté des *Juifs*, il y a tout à espérer. Point de motifs qui engagent à garder le secret aux premiers ; mais on voit, de la part des autres, réputation, caresses, emplois, argent à gagner. Ajoutez à toutes ces considérations temporelles le service qu'on rendrait à Dieu en prévenant le coup d'une imposture si criminelle.

Comment est-il donc croyable que les apôtres aient pu se flatter de trouver autant de gens qu'il leur en fallait pour cette entreprise, et qu'ils aient même tenté d'en chercher? Comment est-il croyable encore qu'il y ait eu un nombre suffisant de gens assez fous pour se prêter à un dessein dont les *Juifs* avaient rendu l'exécution extrêmement difficile, et qui, d'ailleurs, était accompagné de tous les désavantages que nous venons de marquer? Comment est-il croyable, après cela, que ces gens qui, contre toute sorte de prudence et de conscience se seraient chargés d'un coup si scélérat, en vinssent à bout, et franchissent toutes les oppositions que la prudence des *Juifs* y a mises? Je le dis hardiment : de quelque côté que j'envisage la chose, rien ne m'y paraît croyable ; toutes les vraisemblances y sont choquées, on ne peut rien imaginer de si improbable qui le soit tant que cela.

Consultons l'histoire. Prenons les suffrages de l'expérience. Examinons s'il y eût jamais de complots semblables qui aient été formés ou qui aient réussi en de telles mains, et en des circonstances de cette nature. Mais que dis-je? Quelque semblant qu'on en fasse, il n'y a point d'homme assez fou pour croire de bonne foi que des personnes dans l'état où étaient les disciples de Jésus-Christ, aient pu supposer un miracle, contre toutes les précautions de leurs ennemis, maîtres de la nation, revêtus de l'autorité souveraine, éclairés, vigilants, défiants et conduits par les intérêts les plus forts de la religion et du monde.

Un fait de fraîche date, et récent encore dans la mémoire de tout le monde expliquera mieux ma pensée.

Il est un (1)pays, où depuis peu d'années,

(1) Le courage héroïque des apôtres passa aux chrétiens qui les suivirent dans l'ordre du temps. On en trouve des choses surprenantes. Voici ce qu'en dit saint Justin martyr. Dial. c. Try. pag. 265 : « Nous souffrons avec constance les derniers supplices et nous nous réjouissons de mourir.» Eusèbe dit aussi des chrétiens, *Hist. eccl.*, lib. VIII, cap. 9: « Qu'ils reçoivent les dernières approches de la mort avec joie, en riant et avec allégresse. » Il ajoute : « Que jusqu'au dernier soupir ils conservent une constance gaie, ferme, intrépide jusqu'à chanter des hymnes et à présenter au Dieu de l'univers des actions de grâces. »

(1) L'auteur veut parler de l'Angleterre qui, vers le commencement de ce siècle, vit dans sa capitale un nombre assez grand de prétendus inspirés, qui faillirent y faire quelque grand coup, ou qui du moins y firent grand bruit. C'était originairement des Français qui venaient des Ceven-

on vit des gens en assez grand nombre, qui vantèrent de prophétie, et qui prétendirent à l'inspiration. Ils parlaient effectivement en qualité de prophètes, et leurs *avertissements* se publiaient sous le nom du Saint-Esprit.

On n'a pas oublié qu'un de leur troupe venant à mourir, ils répandirent dans le public (1) une prophétie qui en promit la résurrection. La prédiction fut si précise, et le bruit semé avec tant d'airs de confiance, que toute la capitale en fut en rumeur. L'heure était marquée aussi bien que le jour. On sait ce qui en arriva.

Le magistrat donna de bons ordres pour prévenir la supercherie. Ces ordres pourtant étaient donnés en sorte que le miracle n'en aurait eu que plus d'éclat s'il était arrivé. Tout était si bien réglé que si le mort était sorti du sépulcre à l'heure indiquée, il aurait été facilement vu d'un nombre infini de gens qui étaient accourus au spectacle. Tous ces spectateurs auraient été certains de la réalité de cette résurrection, et n'auraient pu douter qu'elle était l'ouvrage de la toute-puissance divine. Le miracle ne se fit point, et tous ces spectateurs se retirèrent prévenus au possible contre les prophètes et contre la prophétie.

Supposons pourtant que la prédiction se fût accomplie; que le mort fût ressuscité comme ses camarades l'avaient promis; que Dieu se fût déclaré en leur faveur dans cette rencontre, et qu'il eût apposé son sceau à leur mission devant ce nombre prodigieux de témoins, on ne saurait alors douter que cette nouvelle, répandue dans le royaume, n'y eût fait de grandes impressions; qu'elle n'eût gagné beaucoup de prosélytes à ces prophètes, et que peut-être elle n'eût apporté beaucoup de changements dans les affaires de l'Etat et dans celles de l'Eglise.

Je demande, en ce cas, aux déistes qui étaient dans ce temps-là sur les lieux, sans être néanmoins spectateurs oculaires, comment ils s'y seraient pris pour bien discuter cette aventure, et s'ils ne croient pas, qu'à force de soins et d'examen, ils seraient parvenus à l'entière connaissance de la vérité.

Ils m'avoueront que la chose était très-possible et très-praticable, et je veux croire pour leur honneur qu'ils auraient eu la curiosité de faire les recherches requises.

Or je voudrais bien savoir si les hommes n'étaient pas aussi curieux il y a dix-sept cents ans, qu'ils les ont à cette heure? N'était-il pas encore aussi facile de parvenir à la connaissance de la résurrection de Jésus-Christ qu'il l'a été de voir la fausseté de celle du prophète moderne? Les déistes d'aujourd'hui auraient-ils eu plus d'attention et plus de moyens de démêler le vrai du faux, que n'en eurent les *Juifs*? Cela ne se peut: ils n'auraient eu ni les mêmes occasions, ni la même autorité, ni les mêmes raisons. Tout ce qu'ils peuvent dire, c'est qu'ils auraient eu les yeux meilleurs, et n'y a-t-il point un peu trop de vanité dans leur fait, s'ils se le persuadent ainsi?

Supposons à présent la chose d'une autre manière: imaginons-nous que, par surprise, que par ruse, ou que par quelque autre artifice semblable, les prophètes de 1708 eussent enlevé du sépulcre le corps de leur camarade; les déistes se seraient-ils tenus les bras croisés? On les aurait vus se donner mille mouvements pour approfondir le mystère. Quel feu! quelle ardeur! quelle vivacité! Ils ne se seraient payés ni de contes bleus, ni de vaines excuses. Des bruits vagues ne les auraient pas contentés. Ils auraient tant creusé, tant remué, tant fait de recherches, que la moindre particularité de l'imposture leur serait parvenue, et qu'ils en auraient incessamment instruit toute la terre. Peu contents de faire courir une rumeur sourde que les compagnons de ce prophète l'avaient enlevé la nuit, ils en auraient rempli le monde entier; et les *Juifs* en auraient fait tout autant si les apôtres eussent commis cette fourbe.

Nos déistes pourraient-ils avoir l'impolitesse de dire que les *Juifs* ne purent ou ne voulurent pas faire, pour découvrir l'imposture, ce qu'eux, déistes, feraient en circonstances pareilles?

Ils doivent m'avouer au moins que, des deux miracles proposés, l'un est sans comparaison plus considérable que l'autre, non-seulement à cause de la personne, mais aussi pour les conséquences. Cette disproportion est si grande, que l'ayant bien pesée, ils doivent aussi convenir avec moi que les *Juifs* prirent au moins les mêmes précautions pour prévenir ou pour découvrir la fraude qu'eux-mêmes, déistes, auraient prises dans ce temps-là sur les lieux, ou qu'ils auraient prises dans le cas du prophète moderne enlevé par ses camarades.

S'ils se croient plus d'esprit et plus de pénétration qu'ils n'en donnent aux *Juifs* d'alors, je ne pense pas qu'ils veuillent aussi se donner la même haine aveugle et la même animosité de fureur. Cependant ils n'ignorent pas que la colère donne souvent de l'esprit, et que le caractère vindicatif aiguise terriblement le génie. D'ailleurs les *Juifs* n'étaient pas si bêtes non plus, que ces messieurs font mine de le croire.

Voilà qui suffit, à mon avis, pour la quatrième preuve que nous tirons du témoignage des apôtres en faveur de la résurrection de Jésus-Christ. Si les déistes daignent peser les réflexions précédentes, nous osons nous

nes, où ils s'étaient formés à une habitude d'extases qu'ils prenaient pour des opérations du Saint-Esprit. Quelques Anglais s'y joignirent, et l'on ne sait où tout cela aurait abouti, si ces fanatiques ne se fussent pas avisés de promettre un miracle qu'ils ne purent donner. Cette fausse démarche les affaiblit considérablement, et ils sont toujours allés en diminuant. Il y en avait pourtant encore quelques-uns en 1725 qui s'assemblaient avec assez de secret. La veuve de M. Jurieu, qui se retira à Londres, après la mort de son mari, en fut entièrement possédée et les soutint beaucoup par sa bourse.

(1) C'était une espèce de médecin, nommé Eems. Les prétendus prophètes promirent sa résurrection, qu'ils fixèrent précisément au 26 de mai 1708. Toute la ville accourut au cimetière de Burchinfields où il était enterré, et où on le laissa comme il y est encore.

promettre qu'ils auront la discrétion de le prendre sur un ton plus bas en parlant d'imposture et de fraude. Ces petits airs siéent fort mal à des gens qui n'ont pas la moindre preuve à donner, et qui même ne peuvent montrer que leur vague soupçon soit probable. On y voit seulement le dessein d'amuser le monde par l'attente de grandes difficultés qui ne viennent jamais, ou la vanité de croire que le monde aura la sottise de prendre leur simple parole pour une démonstration de la dernière évidence.

CHAPITRE IX.

Où l'on donne pour une cinquième preuve de la résurrection de Jésus-Christ, les affreuses absurdités où l'on s'engage, en taxant d'imposture ou de vision le témoignage des apôtres.

SECTION PREMIERE.—*Exposition de plusieurs absurdités où l'on tombe, en rejetant comme faux le témoignage des apôtres.*

Je n'ai plus qu'une autre preuve de la résurrection de Jésus-Christ à tirer du témoignage de ses apôtres. Cette dernière preuve se réduit aux affreuses absurdités qui résulteraient de la supposition que Jésus-Christ ne ressuscita point.

On a vu dans la sixième proposition du chapitre VII de la seconde partie, que les absurdités, en fait de morale, sont naturellement pires, et plus à éviter que dans les sciences, et que, par conséquent, il est plus fâcheux d'y être réduit en cela, qu'il ne le serait en toute autre chose.

Nous n'avons qu'à voir à présent à quelles absurdités morales on est entraîné par la supposition que la résurrection de Jésus-Christ ne fut qu'imposture et que fourbe.

Il faut croire qu'une misérable troupe d'indignes fripons, sortis d'une nation et d'une religion également haïes, sans savoir, sans expérience dans les affaires, sans éloquence, et destitués de tous les talents qu'on estime et qui plaisent, l'emportèrent sur tout l'esprit, sur tout le pouvoir et sur toute l'adresse du monde; et qu'en prêchant une religion très-méprisée, incroyable, directement opposée aux passions et à l'intérêt temporel des hommes, à leurs religions, à leurs coutumes, à leur raison, à leurs systèmes philosophiques, ils la répandirent pourtant si bien d'un bout à l'autre de la terre, qu'il n'y eut presque point de nation qui, en tout ou en partie, ne la reçût comme une révélation divine et comme l'unique moyen de salut.

Que si l'on prend simplement les apôtres pour des visionnaires et pour des fous, il faut croire que la seule force d'une imagination dérangée leur donna tous les avantages qui produisirent des effets si surprenants, ou que cette quantité prodigieuse de gens qui se rendirent à leur prédication, furent encore plus fous qu'eux; qu'ils se laissèrent prendre à l'enthousiasme le plus insensé; qu'ils prirent des extravagances pour des raisons; qu'un tissu de mensonges leur parut un système démontré; que tant de personnes d'esprit, de philosophes, de magistrats, crurent trouver des preuves où il n'y en avait point, de la clarté en ce qui était fort obscur, de la grandeur, de la majesté dans un vain assemblage de mots prononcés par de pauvres fanatiques, qui les proféraient au hasard, ou qui n'y attachaient point d'idées.

Il faut croire enfin qu'une des plus grandes et des plus mémorables révolutions qu'il y ait eu dans le monde fut produite sans moyens naturels qui y convinssent, ou sans aucune assistance *surnaturelle*. Je dis sans *moyens naturels :* parce qu'en supposant les apôtres ou fourbes ou fous, ils ne purent gagner le monde que par la *contrainte*, qui fit entrer les prosélytes par force, ou que par la *corruption*, qui les séduisit. Or je défie qu'on me puisse alléguer un seul exemple où les apôtres se soient servis de l'une ou de l'autre pour faire embrasser la religion qu'ils prêchaient.

Quant à l'*assistance surnaturelle*, il est hors de doute, dans l'idée des déistes eux-mêmes, que les apôtres n'en purent avoir. Car Dieu ne put vouloir leur en accorder, ni ne put leur en accorder, soit qu'ils fussent imposteurs ou qu'ils ne fussent que fous : sa gloire ne lui permettant point d'appuyer ainsi l'imposture ou la folie, dans une affaire si délicate pour le genre humain. Nous ne parlerons point de l'assistance des *mauvais esprits*, parce que les déistes n'en croient ni l'existence ni les opérations. Persuadés qu'ils sont que tout ce qu'on dit de la magie, des enchantements, des possessions et des sortiléges, n'est que des contes de vieille, ils n'ont garde de soupçonner le démon d'avoir aidé les apôtres à tromper les hommes. Au moins ne doivent-ils pas se plaindre de nous, si nous ne voulons pas leur permettre de recourir ici à un système dont ils se moquent partout ailleurs. Ils nous tournent en ridicule toutes les fois qu'il nous arrive d'admettre une intelligence secrète entre les malins esprits et les méchants. Quelques preuves de fait que nous en donnions, nous ne sommes, à leur avis, que des dupes ou que de faibles génies. Qu'ils se le tiennent donc pour dit; nous ne leur passerons point le privilége d'admettre ou de ne point admettre les démons selon que leur compte s'y trouve.

Conclusion. Voici la révolution la plus surprenante qui se fait dans le monde sans que rien la produise. On ne sait, on ne peut deviner quel en est le moyen. Il n'y a rien d'où cet effet dût résulter selon le cours ordinaire de la nature, et conformément à ce qui s'est vu dans toutes les autres révolutions qui sont arrivées. Ce n'est ni l'esprit, ni l'adresse, ni l'intrigue, ni l'argent, ni l'intérêt, ni la violence, et tout cela mis à l'écart, quels sont les autres ressorts qui forment les factions ou qui les unissent?

Ce n'est pas tout. Si la résurrection de Jésus-Christ est supposée, il faut croire encore que douze pauvres pêcheurs destitués de toute assistance, furent capables, non-seulement de réussir dans l'ambitieux des-

sein d'imposer le joug de leur religion à tous les peuples, mais encore de le concerter si bien que les effets en ont été permanents, sans que ni leur siècle, ni les siècles suivants, aient jamais pu approfondir l'imposture, et voir en quoi consiste la fraude. C'est-à-dire qu'une troupe de gens grossiers et sans lettres déroutèrent toute la sagesse, toute la pénétration du reste des hommes, et surent si bien prendre leurs mesures, que tout ce qu'il y a eu jusqu'ici de grands esprits et de profonds génies n'ont pu trouver l'endroit faible, malgré toutes les recherches qu'ils en ont faites, et la forte envie qu'ils en ont eue.

Il faut croire que ces apôtres s'étaient entièrement dépouillés d'amour-propre, du soin d'eux-mêmes, de tout souci de leur bonheur; qu'ils méprisèrent tous les agréments et tous les plaisirs de la vie; qu'ils s'exposèrent sans vues à la pauvreté, à l'indigence, aux opprobres, aux persécutions, aux tourments, à la mort et à la damnation éternelle; qu'ils coururent avec intrépidité à ce qu'il y a de plus effrayant pour la nature humaine, et néanmoins sans raisons, sans dessein et avec un courage où l'on ne vit qu'une aveugle brutalité.

En effet, un dessein qui n'a pas de proportion avec ce que l'on fait n'est pas un dessein, non plus qu'une cause qui ne peut produire un effet, n'est point, par rapport à cet effet, une cause. Tout bien considéré, les apôtres n'avaient point de vues qui fussent proportionnées aux actions qu'ils firent et aux dangers qu'ils coururent. Il ne se présentait rien à leurs yeux que de décourageant, et au lieu des motifs qui animent les hommes, tout les dut abattre, tout les dut détourner.

Il faut donc en faire une classe d'hommes spécifiquement distincte de tous les autres. Il faut leur donner un esprit, un cœur, des passions, des penchants, qui n'eurent jamais leurs semblables. Car, ainsi que nous l'avons dit dans la première proposition du septième chapitre de la seconde partie, le genre humain a pour mobile la crainte ou l'espérance. Les hommes sont conduits par des vues de gain, d'honneur, d'estime ou par des principes de dévotion et de piété, soit que leur zèle se conduise avec connaissance ou qu'il n'y entre que de l'aveuglement et que de la superstition. Rien de cela n'ayant conduit les apôtres, il s'ensuivra qu'en les formant, Dieu fit des hommes incompréhensibles, tout singuliers dans leur espèce et seuls capables d'exécuter un projet dont l'horreur demandait des agents qui ne tinssent à nous que par la figure humaine.

Allons plus loin, et disons qu'en supposant la résurrection de Jésus-Christ illusoire et fausse, il faut croire que ces mêmes hommes qui eurent si peu de courage avant la mort de leur Maître, qui l'abandonnèrent au moment du danger (*Matth.* XXVI, 56), qui n'osèrent alors s'avouer (*Matth.*, XXVI, 70) ses disciples, malgré les protestations de fidélité qu'ils lui avaient faites, et (*Jean*, XX, 19) qui craignirent même de se montrer de jour à cause des *Juifs;* il faut croire, dis-je, que ces mêmes hommes devinrent tout à coup si hardis, qu'ils se déterminèrent à forcer les gardes qu'on avait mis au sépulcre, s'ils ne pouvaient pas autrement enlever le corps de leur Maître; qu'ils réussirent dans ce dessein, qu'ils le firent sans réveiller aucun de ces gardes qui se trouvèrent tous endormis, et qui néanmoins surent à leur réveil tout ce qui se passa dans cette rencontre.

Il faut croire que des gens engagés par le désespoir à faire un coup de main qui requiert l'expédition la plus prompte, s'amusent à de petites choses où ils perdent un temps précieux pendant lequel ils hasardent leur entreprise et leur vie. Car, au lieu d'enlever à la hâte ce corps pour lequel ils s'exposent, ces gens-là le (*Jean*, XX, 6, 7) dépouillent de ses habits mortuaires, qu'ils mettent fort proprement à part, ceux-ci d'un côté, et ceux-là de l'autre. Est-ce qu'en dérobant ce cadavre, il le leur faut tout nu, et que les habits mortuaires ne lui serviraient pas dans le nouveau sépulcre où ils vont sans doute le mettre?

Il faut croire que d'insignes imposteurs, qui durent être aussi des scélérats du premier ordre, donnèrent aux hommes le système le plus parfait de morale qu'il y ait jamais eu, et des leçons de vertu qui passent tout ce qu'en ont donné les plus grands philosophes;

Que des gens dont l'unique but était de tromper tout le monde, établirent sur les plus sûrs fondements la paix et la tranquillité publique et particulière;

Que d'infâmes hypocrites passèrent toute leur vie au milieu des plus grands travaux et des plus grands dangers, à rendre le reste des hommes sincèrement vertueux, dénonçant toutes les peines de l'éternité contre l'hypocrisie, pendant qu'eux-mêmes étaient coupables de ce crime dans tout ce qu'il peut avoir de plus détestable;

Que n'ayant aucune idée d'un Dieu tout sage et tout bon, ils en donnèrent les plus pures et les plus magnifiques, et n'employèrent l'athéisme qu'à inspirer aux hommes les désirs les plus ardents de servir et d'honorer cet Etre suprême;

Qu'ils se donnèrent plus de peines pour se perdre de réputation dans le monde qu'il ne leur en aurait fallu pour s'y en faire une immortelle;

Et qu'enfin leurs sermons et leurs écrits n'étant qu'une réfutation perpétuelle de leur conduite, ils ne fondèrent leur religion que pour être un monument éternel de leur honte.

SECTION II. — *Il paraît par là que le système déiste est infiniment plus incroyable que le système chrétien.*

Je ne prétends point avoir recueilli, dans la section précédente, toutes les absurdités où le déiste s'engage en niant la résurrection de Jésus-Christ. Celles qu'on vient de lire n'en font qu'une petite partie. On y voit

pourtant à peu près le symbole déiste, en ce qui concerne le témoignage que les apôtres rendirent.

En vain l'incrédule fait mine de désavouer des conséquences si odieuses. Nous savons que les détours spécieux, que les faux-fuyants capables d'éblouir ne lui manquent pas au besoin. Tant qu'il ne faut payer que de belles paroles, il en est prodigue. Ce ne sont pourtant que des paroles : et quand il s'agit de raisonner, il n'y a que les dupes qui s'en contentent. Le déiste a beau se plaindre que nous lui faisons injustice ; sans nous embarrasser de ce qu'il dit, nous examinons ce qui est. Avons-nous tort ou raison? Ce que nous disons en est-il moins vrai, parce qu'il n'en convient pas ou qu'il élude adroitement le coup qu'on lui porte? Toutes ses évasions, toutes les subtilités de son esprit, ne sauraient empêcher que les conclusions que nous tirons contre lui ne soient justes, si elles le sont réellement. Or elles le sont au pied de la lettre, et je suis assuré qu'elles paraîtront toujours telles à tout homme qui ne prendra point d'intérêt à en nier la justesse. Sur ce principe, je bâtis les deux réflexions suivantes, qui doivent achever de confondre l'incrédulité.

1. *Le déiste, qui refuse de donner créance à cette résurrection, est* obligé *de croire des choses qui sont*, sans comparaison, *beaucoup* plus prodigieuses *et beaucoup* plus incroyables *que ce que croient les chrétiens qui admettent le témoignage rendu par les apôtres.*

Qu'est-ce que les chrétiens croient? C'est qu'après avoir souffert sur la croix une mort honteuse, Jésus-Christ fut ressuscité le troisième jour, par la vertu de Dieu tout-puissant, qui, peu de temps ensuite, l'éleva au ciel, où il est à présent couronné d'honneur et de gloire.

Qu'y a-t-il en cela qui soit *incroyable?* Qu'y a-t-il qui choque le bon sens et la droite raison? *Est-ce une chose qui passe toute créance que Dieu ressuscite les morts* (*Act.*, XXVI, 8) ? Ou est-il incroyable que Dieu ait ressuscité et glorifié ce Jésus qui s'attira toute la haine des hommes, par des endroits à mériter leur respect le plus tendre, et qui finit dans le comble des douleurs et de l'infamie une vie toute employée à l'exercice de la plus brillante et de la plus parfaite vertu? Nous n'y voyons rien qui combatte aucune des perfections divines, et l'on ne saurait alléguer, *a priori*, aucune raison qui démontre que Dieu ne le devait pas faire. On doit se rappeler ce que nous en avons déjà dit, et nous ajouterons seulement ici que la foi chrétienne n'a point de conséquence qui mène à l'absurde.

En est-il de même du sentiment des déistes? Il est chargé d'absurdités et de contradictions. Il y faut recourir à des suppositions inouïes et qui soulèvent le sens commun, et dont ces gens-là seraient tous les premiers à se moquer, si d'autres qu'eux-mêmes y recouraient. Il faut donner le démenti à l'expérience de tout le monde, déranger toutes les lois de la nature humaine, supposer les hommes tout autres qu'ils ne sont, et les faire agir d'une manière opposée à ce qu'*ils ont fait* et qu'ils feront toujours. Ces conséquences naissent naturellement du système déiste. Sans lui faire violence, et dans l'impartialité la plus intègre, vous ne sauriez en conclure autre chose.

SECTION III. — *Par conséquent les déistes, qui se moquent de la crédulité et de l'entêtement des chrétiens, sont eux-mêmes les plus crédules et les plus entêtés des hommes.*

Ceci nous conduit à notre seconde réflexion. *La* justesse et l'impartialité *dans le raisonnement, dont les déistes* se piquent *comme d'un avantage* exclusif, *est la prétention du monde la* plus fausse et la plus illusoire, *surtout en ce qui regarde notre sujet.*

Cette aversion, par eux si vantée, de tout ce qui s'appelle entêtement et crédulité, n'est que jeu et que grimace, et l'on peut assurer au contraire qu'ils sont réellement, ou les plus crédules, ou les plus obstinés de tous les hommes.

Qu'est-ce que la crédulité? c'est de croire les choses les plus incroyables sans preuves et sans raison. Qu'est-ce que l'entêtement? C'est de croire les choses les plus ridicules et les moins raisonnables sur l'autorité de quelque homme, à qui on se laisse conduire en aveugle. Or je demande, sur cette définition, si les déistes ne portent pas ces deux défauts au suprême degré.

Il est parmi eux comme partout ailleurs, un *petit peuple* qui n'examine rien, qui n'approfondit rien ; qui s'abandonne à la conduite des autres et qui ne voit les choses que par des yeux étrangers. Ceux-ci forment la classe des entêtés, gens qui s'en laissent grossièrement imposer et qui croient à la légère tout ce qui favorise la cause. Nul titre ne leur convient mieux que celui de *dupes du clergé*, qu'ils donnent par insulte au commun des chrétiens, quand ils veulent leur reprocher la foi pour les décisions des personnes d'Eglise. Toute la différence qu'il peut y avoir, c'est qu'au moins les ecclésiastiques chrétiens rendent raison de ce qu'ils veulent qu'on croie ; au lieu que les chefs du déisme n'ont garde de payer de raisons leur *petit peuple*, sachant bien que *l'ignorance* est aussi nécessaire pour mener les hommes à l'indévotion spéculative, que pour les entretenir dans une fausse dévotion de pratique.

Quant à ces chefs du parti, qui font mine de raisonner, leur crédulité doit encore aller au prodige, s'ils croient sincèrement leur système. Car quelles absurdités, quelles contradictions n'ont-ils pas à y digérer? Il me semble que des gens qui s'y peuvent résoudre, s'arrêtent à moitié chemin, s'ils ne poussent pas la foi jusqu'à croire l'*Alcoran de Mahomet*. Je veux qu'il y ait dans cet ouvrage une infinité de choses extravagantes, et que par conséquent à cet égard, un honnête homme ne puisse que les mépriser ou que s'en moquer. Cependant il n'y a ni plus d'inconsistances, ni plus d'impossibilités

réelles qu'il ne s'en trouve dans le système déiste. En effet, est-il rien de plus impossible à concevoir que, sur le témoignage de douze misérables pêcheurs, destitués de tout art humain et de toute assistance divine, tout un monde d'êtres intelligents ait adoré comme le Fils de Dieu, et comme le juge de l'univers, un homme qui mourut sur une croix en qualité d'insigne coupable.

Oui, je le soutiens : cette révolution passe infiniment toutes les forces humaines. Si messieurs les déistes ne veulent pas nous en croire, qu'ils en fassent l'essai par plaisir. Qu'ils inventent quelque nouveau système de religion ; qu'ils forment entre eux une troupe qui aille le publier par toute la terre ; qu'ils le parent de tous les agréments de l'esprit et de l'éloquence ; qu'ils raisonnent ; qu'ils déclament ; qu'ils mettent en œuvre les menaces et les promesses. Croient-ils sérieusement de réussir dans ce dessein, de faire recevoir cette nouveauté parmi tous les peuples du monde, et de l'imprimer si fortement dans l'esprit et dans le cœur des hommes, que, partout, le dogme fondamental de la secte devienne le principal objet de la foi, que partout on en reçoive respectueusement le témoignage écrit, que partout on traduise ce livre, et que partout on se croie dans le devoir de le faire passer, comme un trésor sans prix, jusqu'à la postérité la plus reculée ? Je pense qu'ils y trouveraient plus de difficulté qu'ils ne s'imaginent, et j'ose avancer que ces messieurs-là ne seraient point d'humeur (1) de sacrifier à ce jeu leur réputation, leurs plaisirs, leurs biens et leur vie.

S'ils daignent donc y réfléchir sérieusement, cela seul, n'y eût-il autre chose, les doit convaincre de l'assistance du ciel dans le succès des apôtres, puisqu'on y vit un petit nombre de personnes, sans crédit, et sans lettres, faire en deux ou trois ans une chose dont plusieurs milliers de déistes ne feraient pas la centième partie, avec tous les talents de l'esprit souple, fin, insinuant et délicat qu'ils ont en partage : y missent-ils autant de siècles que les apôtres y mirent de mois et de semaines.

Que si les incrédules admettent les conséquences de leur système, s'ils en voient, s'ils en connaissent toutes les absurdités, et qu'ils aillent pourtant toujours leur chemin ; c'est encore bien pis qu'en les supposant dans la bonne foi. L'affaire alors devient si infâme, que j'aime mieux n'en rien dire, que de dire des choses où l'on remarquerait une indignation qui n'est que trop juste.

CHAPITRE X.

Où l'on examine et où l'on réfute les objections que font les déistes contre le témoignage rendu par les apôtres à la résurrection de Jésus-Christ.

SECTION PREMIÈRE. — *Les objections que font les déistes sont en général peu de chose.*

Avant que de résumer nos preuves et que d'en tirer la démonstration qui en résulte, en vertu des principes posés dans notre seconde partie, il est juste d'entendre les déistes, et d'écouter ce qu'ils ont à dire pour eux-mêmes. Nos preuves n'en deviendront que plus fortes, et nous ne laisserons pas à l'adversaire la ressource de dire, comme il le fait d'ordinaire, qu'il a contre nous des difficultés accablantes.

Je conçois que pour mériter ce nom, les difficultés doivent au moins cacher délicatement le sophisme, et approcher assez du vrai pour ébranler un peu l'esprit quand on les propose, et pour ne pouvoir pas être trop aisément démêlées. Dans ce sens il ne me paraît pas que les objections faites par l'incrédule contre la résurrection de Jésus-Christ, aient rien d'accablant.

Je parle de celles qui nous sont connues, et sur lesquelles le déiste a jusqu'ici daigné s'expliquer. Toutes les autres sont, par rapport à nous, comme n'ayant point d'existence : les plus grandes difficultés que l'on pourrait faire n'étant point des difficultés jusqu'à ce qu'elles aient été produites. Ainsi nous nous bornerons à celles que nous connaissons, et nous les considérerons toutes distinctement l'une après l'autre.

SECTION II. — *On a déjà répondu à deux des plus fortes : l'une est la supposition de l'enlèvement du corps de Jésus-Christ ; et la seconde est la prétendue impossibilité physique d'une résurrection.*

La première objection que l'on fait est celle de l'*enlèvement*, que l'on donne pour une chose certaine. *Les disciples*, dit-on, *dérobèrent le corps de leur Maître.* Nous y avons déja répondu, et l'on a dû se convaincre sur ce que nous en avons dit, que s'il y a parmi les hommes une méthode et des règles pour savoir quand les choses sont extravagantes et absurdes, la supposition que l'on fait en porte tous les caractères. Mais, pour couper court à la chicane et pour n'y plus revenir, je dirai ici en peu de mots ce que je pense de ce faux-fuyant des déistes. Quand il leur serait possible de faire voir incontestablement dans la théorie, que cet enlèvement clandestin était praticable ; quand il leur serait possible de former là-dessus un plan si régulier et si lié, qu'il répondît à toutes les circonstances de la relation historique, et qui montrât pied à pied comment le projet put être exécuté en détail ; quand il leur serait possible de le concerter si bien qu'il n'y eût ni contradictions, ni rien qui choquât les lois de nature humaine et du monde ; cela ne suffirait point encore ; et toutes leurs spéculations ne seraient qu'un roman des plus ridicules, à moins qu'ils ne prouvassent que c'est une vérité de fait et que les choses se sont passées comme ils s'imaginent qu'elles ont pu se passer.

(1) Quand on considère le peu de chose qu'étaient les apôtres et les travaux infinis de leur ministère, on sent tout le ridicule et le faux de toutes les comparaisons que l'on fait entre eux et une foule d'imposteurs accrédités qui se moquent de la crédulité du vulgaire. Cependant, soit dit à l'éternelle honte des déistes, ils confondent intentionnellement ces deux choses, au même temps qu'un reste d'honneur les leur fait distinguer.

Ne tiendra-t-il qu'à faire des suppositions en l'air pour démentir l'histoire? En vérité c'est se moquer du monde, que de lui donner des conjectures arbitraires pour des preuves solides, et cela surtout dans une affaire de la conséquence de celle-ci. S'ils n'ont à nous opposer que des *peut-être*, entièrement destitués de faits, lorsque nous leur alléguons des réalités, que veulent-ils qu'on leur dise? On doit les écouter tout au plus comme on écouterait un philosophe qui raisonne à la volée contre des expériencees certaines quand il s'agit d'un phénomène de la nature qu'il veut expliquer.

La seconde objection des déistes est tirée de la résurrection même de Jésus-Christ, qu'ils prétendent être une *chose absurde, contradictoire et par conséquent impossible.* Nous avons aussi vu plus haut la faiblesse et l'injustice de cette difficulté. Nous avons montré qu'il n'était ni indigne de Dieu de permettre ce miracle, ni au delà de son pouvoir de le faire. Les répétitions nous paraissent entièrement inutiles, et nous souhaiterions que les disputes que nous avons avec les incrédules ne roulassent que sur les deux points que nous venons d'indiquer. L'affaire serait bientôt vidée, auquel des deux qu'ils s'en tinssent. Mais nous concevons qu'ils ont quelque autre tour à donner à la chose, et nous devons les suivre dans tous leurs écarts.

SECTION III. — *Il en reste une troisième prise de ce que Jésus-Christ ne rendit pas sa résurrection assez publique, et que les témoins n'en furent que des amis.*

Si je dis qu'il ne reste plus qu'une seule difficulté à faire de la part des déistes, ils ne doivent pas s'en offenser. En disant que c'est la seule, je ne prétends ni prescrire des bornes à leur imagination, ni supposer qu'il leur soit impossible d'alléguer autre chose. Ce que j'ai dit ne regarde que les objections qui portent quelque air de difficulté réelle, et qui peuvent mériter l'attention d'un honnête homme. D'ailleurs je conviens que le champ est assez vaste pour un esprit qui ne cherche la dispute que pour l'amour de la dispute, et que, quand on ne veut que chicaner à tort et à travers on peut trouver ici de quoi lasser les plus patients.

Voici donc cette grande difficulté, qui, à notre sens, est le dernier et le plus fort argument des déistes. Au moins s'imaginent-ils qu'ils nous jettent par là dans un furieux embarras.

Pourquoi est-ce, disent-ils, *que la résurrection de Jésus-Christ ne fut pas aussi publique que sa mort? D'où vient qu'il ne sortit pas du sépulcre aux yeux de tout le monde, afin que le peuple pût être témoin oculaire du miracle? D'où vient au moins que, pour ôter tout sujet de doute, et que pour mettre tous les hommes dans la nécessité de croire sa résurrection, il ne parut pas en public et ne rentra point dans le commerce des vivants, avec autant de liberté et d'une façon aussi familière qu'il l'avait fait avant son supplice? D'où vient enfin qu'au lieu de cet éclat, il ne se montre, à ce qu'on dit, qu'à ses disciples et à quelques autres personnes, en petit nombre, qui disent même qu'elles ne le virent que peu de jours, au bout desquels il fut enlevé au ciel?*

Il me semble que j'entends les *Juifs* qui, pour insulter à Jésus-Christ sur la croix, lui demandent quelque chose de fort approchant de ce qu'en exigent ici les déistes. *O toi!* lui criaient ces insolents (*Matth.*, XXVII, 40), *ô toi! qui détruis le temple et qui le rebâtis en trois jours, sauve-toi toi-même. Si tu es le fils de Dieu, descends de la croix.* Ainsi parla le petit peuple. Ainsi parlèrent aussi les grands et les beaux esprits (*Matth.*, XXVII, 42) : *Il a sauvé les autres,* dirent-ils, *et il ne peut se sauver lui-même! S'il est le roi d'Israël, qu'il descende à présent de la croix et nous croirons en lui.*

Ces gens-là croyaient apparemment que Jésus-Christ devait manifester son pouvoir à leur goût et à leur mode. Ils lui en prescrivent avec précision le temps et la manière. A ce prix et non autrement, ils le reconnaîtront pour le Sauveur du monde. Ne voilà-t-il pas nos déistes? Il fallait, à leur dire, que la résurrection se fît à la vue de tout un peuple invité au spectacle, ou que le Sauveur ressuscité fût rentré dans le monde et y eût repris les fonctions de son ministère. Alors ces messieurs n'auraient eu rien à dire. La conviction serait entière. On en croirait les *Juifs*, et quelque douteuse que soit l'évidence morale, on se rendrait au témoignage de cette nation, convaincue elle-même de la réalité du miracle. Voilà ce qu'on dit, et voyons ce qu'il faut en penser.

SECTION IV. — *Deux raisons qui doivent fonder cette objection, si elle a quelque force : l'une est la certitude et l'autre le simple soupçon.*

Si l'objection que l'on tire contre la résurrection de Jésus-Christ de ce qu'elle ne se fit pas en public, ou de ce qu'il ne se montra pas ensuite à tout le monde, si cette objection, dis-je, a quelque force, ce doit être pour l'une des deux raisons suivantes.

1° Les déistes la donnent pour une raison formelle et concluante, ou du moins pour un soupçon très-juste et très-légitime.

Ou bien 2° ils croient sérieusement qu'il aurait été, à tous égards, plus convenable pour la conviction du genre humain, et par conséquent d'une utilité plus générale, que Jésus-Christ lui-même eût donné en personne une preuve de sa résurrection qui eût fait le même éclat que sa mort.

Lequel que ce soit des deux, nous espérons démontrer que l'on n'en peut rien conclure raisonnablement contre le témoignage des premiers prédicateurs de l'Evangile.

SECTION V. — *Quant à la certitude, il s'en faut bien qu'il y en ait, et le soupçon est si vague qu'on n'a rien de raisonnable à dire pour lui donner un air de vraisemblance.*

L'objection ne peut être donnée pour une

raison concluante contre la résurrection de Jésus-Christ, parce que la conclusion ne suit nullement des principes. *Il ne se montra pas en public;* donc *il ne ressuscita point. Les* Juifs *ne le virent point après sa mort;* donc *ses disciples ne le virent point :* cela ne s'appelle point raisonner, et les déistes se plaindraient sans doute de nous si nous les faisions argumenter de la sorte.

Tout se réduit chez eux à se croire légitimement fondés là-dessus à former des soupçons. Cependant ces soupçons mêmes ne sont point raisonnables : car quand bien même nous ne saurions dire pourquoi la résurrection du Sauveur n'eut pas autant de spectateurs que sa mort, il ne laisserait pas d'être vrai qu'un être tout sage, qui voit les choses et qui en juge bien autrement que nous, pût avoir pour cela des raisons qui nous sont inconnues.

Mais, me dira-t-on peut-être, voilà Dieu qui vient partout à votre secours. Il peut faire ceci ou vouloir cela; quand vous n'avez point de raisons, vous en cherchez en sa volonté et vous vous mettez à couvert dans ce retranchement où l'on ne peut vous forcer. Ce ne sont pourtant là que des conjectures, et qu'est-ce pour nous que des raisons qui nous sont inconnues?

Fort bien! Ce ne sont que des conjectures, je le veux, et je ne les donne pas pour autre chose; mais vous fait-on tort, messieurs, de répondre par des conjectures à vos soupçons? Vous n'avez que des *peut-être*, et vous ne voulez pas qu'on vous paye jamais de la même monnaie? Donnez-nous des preuves, et vous serez alors en plein droit de nous en demander.

Cependant je ne veux pas en agir avec eux à toute rigueur. Je consens à leur montrer que ce que j'avance est plus que simple conjecture, et qu'il est même appuyé d'expériences et de faits. Je compte alors qu'ils ne viendront plus nous alléguer de vagues soupçons, et qu'ils se croiront obligés de réfuter nos preuves par des raisons, qui seront pour le moins aussi fortes. Expliquons-nous. Je leur demande de bonnes et de solides raisons, qui fondent leur soupçon que *Jésus-Christ ne ressuscita point, parce qu'il ne se montra pas à tout le monde*, et je m'engage à en donner qui justifieront que *Dieu peut n'avoir pas trouvé à propos de donner de la résurrection de son Fils une démonstration aussi publique et d'un aussi grand éclat qu'on le demande,*

Je ne pense pas que l'on puisse rien proposer de plus équitable des deux côtés. Je vais donc incessamment donner ce que j'ai promis, et je laisse aux déistes le soin de ce qui les regarde, comptant néanmoins, ou qu'ils rempliront notre attente, ou qu'ils se déferont de leurs injustes soupçons.

SECTION VI. — *Lorsqu'on développe l'objection, il se trouve que ce qu'elle a de plus fort se tire des raisons de convenance pour la gloire de Dieu et pour l'utilité du genre humain.*

Donnons d'abord l'objection dans toute sa force. Selon les déistes, les grandes fins où dut tendre la résurrection de Jésus-Christ étaient de convaincre le monde de la divinité de l'Evangile, de fonder cette conviction sur l'évidence de ce miracle et de manifester la gloire de Dieu par l'établissement de la religion chrétienne. La sagesse de Dieu, dit-on, serait plus aisément parvenue à ses fins en donnant à la résurrection du Sauveur autant d'éclat qu'en avait eu son supplice; mais, ajoute-t-on enfin, puisque la chose s'est passée autrement, le miracle doit avoir été supposé, puisqu'il n'est point concevable que l'Etre tout sage et tout bon n'ait pas suivi la méthode la plus directe et la plus efficace, pour la sûreté de sa gloire et pour l'utilité du genre humain.

Nous avouons qu'il ne se peut rien de plus juste et de mieux pensé que ce qu'ils disent, que Dieu doit avoir choisi le chemin le plus sûr et le plus court pour sa gloire et pour le bonheur de ses créatures. Je doute seulement que ce qu'ils disent soit fort sérieux, parce que j'ai bien de la peine à comprendre que des ennemis déclarés de la religion chrétienne se fassent de fort grandes idées de l'Etre suprême; mais n'importe. Que ce soit de leur part raison ou prétexte, je dois le prendre comme si le cœur parlait, et qu'ils se fissent effectivement de Dieu les notions les plus magnifiques. Nous en retirerons au moins cet avantage, que nous pourrons raisonner contre eux sur la supposition qu'ils croient, du pouvoir, de la sagesse, de la toute-puissance, de la bonté, de la justice et de la véracité de Dieu, tout ce que nous en croyons. Il suffit qu'ils fassent mine de le croire, puisque nous ne pouvons juger de ce qu'ils pensent que par ce qu'ils disent. Nous avons donc des principes communs, et nous allons voir qui en conclut le mieux ou d'eux ou de nous.

SECTION VI. — *Pour répondre à ces raisons de convenance, on entame une question qui regarde la religion naturelle, et l'on demande si Dieu ne pouvait point s'y faire connaître avec plus d'évidence, et par conséquent avec plus de succès, tant pour sa propre gloire que pour l'utilité des hommes. On prouve que cela se pouvait.*

J'entame une question que je fais aux déistes. N'aurait-il pas été *infiniment facile* à l'Etre suprême de se manifester *si clairement* lui-même au monde, qu'*aucun* homme n'eût pu *douter* de son existence, ni se *former de fausses idées* de ses perfections, ni lui rendre un culte *indigne* de sa majesté souveraine?

En vertu des principes que les déistes avouent et des idées qu'ils se font de la nature divine, ils ne peuvent croire que les rites inhumains ou superstitieux du monde gentil soient dignes de Dieu ou lui soient agréables; qu'il prenne à honneur un tas de cérémonies ridicules; qu'il se soit plu au sang humain versé sur les autels; qu'il voie avec satisfaction le caprice et l'irrévérence qui règne dans le culte de divers peuples du

monde, ou qu'il se croie glorifié par l'extravagance de tant de nations qui *ont changé sa gloire à l'image et à la ressemblance de l'homme corruptible, des oiseaux, des quadrupèdes et des reptiles* (*Rom.*, I, 23).

Cependant ces fausses notions de la nature divine, ces indécences dans le culte divin, ces écarts de la religion naturelle qui, selon ces messieurs, est la seule qui soit et juste et raisonnable, tout cela, dis-je, pouvait être prévenu, ou du moins le mal pouvait être guéri, par une manifestation plus claire de la majesté souveraine ; et Dieu pouvait la donner avec autant de facilité qu'il peut conduire à ses fins le plus petit événement.

Parlons ici comme les déistes. Pourquoi Dieu n'a-t-il pas fait ce qu'il pourrait faire si aisément ? Qu'il serait à souhaiter qu'il le fît ! Quel ordre excellent n'y aurait-il pas dans le monde ? Quel respect si profond et si tendre n'aurait-on pas partout pour le magnifique auteur de la nature ? Le fou qui dit à présent dans son cœur (*Psaume* XIV, 1) qu'*il n'y a point de Dieu*, tiendrait un autre langage. Ces autres fous qui disent aussi que (*Ps.* X, 11, etc.) *le Seigneur a laissé la terre, et ne prend point garde à ce que font les enfants des hommes*, seraient retenus par l'éclat de son auguste présence. La vraie religion, la vertu, la concorde, la paix fleuriraient dans tous les lieux de la terre. Que de maux finis ! Que de malheurs et de crimes infailliblement prévenus ! Quel plan si utile pour le bonheur du genre humain, et s'il nous appartenait de donner des mémoires et de fournir des projets à la Providence, les beaux arrangements que nous proposerions pour la conduite de l'univers !

Mais ne tremble-t-on point à la seule pensée de se croire plus sage que Dieu, et de trouver à dire à ses voies ? Pouvons-nous seulement nous imaginer qu'il aurait été meilleur, par rapport à la race entière des hommes, que Dieu se fût réglé sur ce plan, qu'il ne l'est et qu'il ne le sera toujours à permettre la confusion qui paraît y régner à présent ? (1) On ne saurait se hasarder à le croire sans la présomption la plus criminelle. Il est donc infailliblement certain que Dieu a des raisons infiniment sages, saintes, équitables et bonnes pour les arrangements qu'il a faits dans le monde. Mais ces raisons nous passent, et nous devons les adorer sans les connaître. *Ses jugements sont incompréhensibles, et ses voies sont impossibles à trouver* (*Rom.*, XI, 33.). *Ses pensées sont aussi supérieures aux nôtres que les cieux sont au-dessus de la terre* (*Isaïe* LV, 8. 9). Notre curiosité pourrait lui déplaire, sans pouvoir se satisfaire elle-même. Il nous convient d'être sages avec discrétion (*Deuter.*, XXIX, 29), de chercher les choses qui nous ont été révélées et de laisser à Dieu les choses secrètes qui n'appartiennent qu'à lui.

(1) En effet le système du meilleur, dans la création et dans la conduite du monde, va directement à détruire toute la différence réelle entre le bien et le mal, tant moral que physique, et ce système est alors l'éponge de la religion. Car ou l'état du genre humain est le meilleur, ou il ne l'est pas. S'il ne l'est point, le système est faux ; et s'il l'est, la religion qui nous promet un avenir meilleur, promet une chose impossible, et par conséquent elle est fausse.

SECTION VIII. — *Les mêmes raisons de sagesse et de bonté qui n'ont pas porté l'évidence au plus haut point possible dans la religion naturelle, ont pu laisser quelque inévidence dans la religion révélée.*

Appliquons à notre sujet les considérations que nous venons de faire sur la religion naturelle. On vient de voir qu'à l'occasion des obscurités que la sagesse divine y a laissées, les hommes y tombent en quantités d'absurdités également honteuses à la raison humaine et injurieuses à la majesté divine. On a vu aussi que cette manifestation imparfaite ne laisse pas que d'être suffisante pour remplir les grandes fins de la gloire de Dieu et du bonheur des hommes. Or s'il est vrai qu'à cet égard Dieu ait abandonné les hommes à l'étude de la nature, sans leur donner le secours de la révélation, de l'inspiration et de la prophétie ; s'il est vrai qu'il ne leur ait pas fait connaître sa volonté avec tant d'évidence, quoiqu'il l'eût pu faire avec la même facilité qu'il fait lever le soleil ou tomber la pluie ; je demande en quel sens la gloire de Dieu a été plus intéressée à donner un éclat plus public à la résurrection de Jésus-Christ qu'il ne l'a fait ?

Il faut que les déistes croient ou ne croient point que l'Etre tout-puissant se met peu en peine de la nature du culte que les hommes lui rendent ; qu'il est content de tous les honneurs qu'on s'avise de lui rendre, quelque ridicules ou quelque extravagants qu'ils soient ; qu'il n'exige pas même qu'on croie son existence ou qu'on se fasse de lui des notions dignes de sa nature, et que par conséquent il n'importe à la félicité du genre humain ni de ce que l'on croit de Dieu ni de quelle manière on le sert.

S'ils croient tout cela, de quel front viennent-ils nous parler de la gloire de Dieu ou de l'intérêt des hommes, comme de raisons qui fondent, à leur avis, la nécessité qu'il y avait de rendre la résurrection de Jésus-Christ plus publique ? S'il est possible, selon eux, qu'un Etre infiniment bon et sage soit dans cette indifférence parfaite de ce que nous pensons ou ne pensons point de lui, de quel droit en exigent-ils ici tant d'attention ? Ne peut-il pas avoir poussé la négligence aussi loin sur le fait de l'incrédulité que sur l'athéisme, le blasphème, l'idolâtrie et la superstition ? Quand ces messieurs y auront bien pensé, ils nous diront, s'il leur plaît, quelle est celle des perfections divines qu'ils croient intéressée à prévenir ce crime plutôt que les autres.

Mais s'ils ne croient pas de Dieu ce que nous venons de dire, qu'ils concilient eux-mêmes le soin qu'il prend de sa gloire et sa bonté pour les hommes avec l'obscurité sensible de la religion naturelle : obscurité

que sa sagesse aurait pu n'y point laisser, sans qu'il eût été besoin pour cela de miracle. Quand ils auront concilié ces deux choses, nous verrons si en raisonnant sur leurs principes, ou sur d'autres tout aussi sûrs que ceux-là, nous ne pouvons pas de même accorder le soin que Dieu doit à sa gloire et à sa bonté pour les hommes, avec le prétendu défaut d'évidence dans la résurrection de Jésus-Christ.

SECTION IX. — *Il se trouve en effet entre les deux religions la même proportion de lumière et d'obscurité. De sorte que l'objection ne prouve pas plus contre l'une que contre l'autre.*

Si les déistes se donnaient la peine d'y bien réfléchir, ils trouveraient certainement un accord parfait, une exacte uniformité entre les deux économies : je veux parler de la religion naturelle et de la révélation chrétienne; même proportion de lumière et de ténèbres dans l'une et dans l'autre.

Dans la première, l'admirable disposition de l'univers, les merveilles de la Providence et les prérogatives de la nature humaine nous fournissent des moyens suffisants pour nous convaincre de ce que nous lui devons. Dans la dernière, nous avons aussi tout ce qu'il faut à la rigueur pour la conviction de l'esprit, et la résurrection de Jésus-Christ est démontrée par les mêmes principes dont la raison se sert dans la recherche de toutes les autres vérités, et dont on ne peut s'écarter sans se brouiller avec toutes les idées du sens commun.

Cependant, ni dans l'une ni dans l'autre, nous n'avons point ce degré d'évidence fondé sur le témoignage des sens qui peut-être ferait plus d'impression sur l'esprit des hommes qui jugent de tout par leurs sens. Pour nous élever à sa connaissance, de même que pour nous faire recevoir la résurrection du Sauveur, Dieu nous a donné des moyens suffisants et pour la raison et pour le cœur.

Cet Etre tout miséricordieux, qui n'exige rien au delà de nos forces, outre les preuves invincibles dont il a appuyé la religion, outre l'autorité qu'il a accordée à son Eglise pour fixer la foi des fidèles, est toujours dans la disposition de subvenir aux infirmités de la nature par les secours de sa grâce. Mais par rapport à cette assistance surnaturelle même, il faut, pour nous la rendre utile, que nous voulions nous en servir, que nous la mettions en œuvre et que nous agissions même avec la même application que si nous ne l'avions pas reçue.

SECTION X. — *Il est d'ailleurs très-visible que l'objection n'est pas sérieuse de la part des déistes, et que quand le fait aurait été revêtu de toute l'évidence qu'ils demandent, ils n'en auraient pas cru davantage.*

Je pense avoir répondu suffisamment à l'objection que font les déistes contre la résurrection de Jésus-Christ sous prétexte qu'elle n'eut pas assez de témoins ou que le Sauveur ne rentra pas dans le commerce ordinaire du monde. J'ai pris la chose du plus grand sérieux, afin de leur ôter tout lieu de se plaindre qu'on néglige leurs difficultés ou qu'on n'ose y toucher. Il me semble à présent, s'ils sont sages, qu'ils ne toucheront plus cette corde et qu'assurément ils auraient mauvaise grâce d'y revenir. Mais après les avoir suivis où ils ont voulu me mener, j'ai à mon tour quelques réflexions à leur proposer, et c'est ici peut-être la meilleure réponse qu'il y avait à leur faire.

Je dis donc *que nous ne sommes pas assez dupes pour croire que l'objection soit sérieuse de la part des déistes, et qu'ils en fussent en rien plus disposés à recevoir l'Evangile quand bien la résurrection de Jésus-Christ aurait eu mille fois plus d'éclat public qu'ils n'en demandent.*

1° Quoi qu'il en eût été alors, il est certain qu'aujourd'hui le plus ou le moins n'empêcherait pas qu'il ne fallût s'en tenir à l'évidence morale, sur le pied où nous l'avons à présent. Quelles autres preuves les incrédules pourraient-ils avoir que celles-là mêmes dont ils badinent ou qu'ils traitent avec le dernier mépris ? Quand on les entend se moquer de tout témoignage humain et crier perpétuellement *à la démonstration*, ne faudrait-il pas être bien simple pour s'imaginer qu'ils parlent sérieusement lorsqu'ils viennent nous dire : *Oui, nous croirions si Jésus s'était montré et dans le temple et dans les rues comme avant sa mort ; tout le monde aurait été convaincu de la vérité du fait ; cette démarche aurait produit tant d'éclat et se serait si universellement répandue, on en aurait tant parlé partout, que la mémoire ne s'en serait jamais effacée, ou que personne ne l'aurait pu contester.*

Hé! messieurs, comment sauriez-vous que Jésus-Christ se montra dans le temple et dans les rues de Jérusalem? C'est-là le point de la difficulté, et ne subsistera-t-il pas toujours ?

Au bout de dix-sept siècles, comment saurez-vous, je vous prie, que Jésus-Christ, après sa résurrection, parut en public; qu'on en parla dans tout le monde et que personne alors ne le mit en doute ? Vous auriez cru, au moins dans ce temps-là, dites-vous. Et comment auriez-vous donc fait pour vous assurer de la vérité? N'aurait-il pas fallu que vous vous y fussiez pris précisément comme il faudra que vous vous y preniez encore, si jamais vous venez à croire l'Evangile ? N'aurait-il pas fallu peser les circonstances, confronter les témoins, examiner leur caractère et vous contenter enfin du témoignage quand vous lui auriez trouvé toutes les marques nécessaires de crédibilité. Quelque éloignés que vous soyez du temps auquel se passèrent ces choses, vous avez encore toute la réalité des preuves les plus convaincantes qu'on pût avoir alors, et par conséquent vous auriez eu alors les mêmes prétextes de doute que vous alléguez aujourd'hui : car enfin des preuves qui sont les mêmes, absolument les mêmes, tant par rapport à leur nature intrinsèque, que par rapport à la manière d'y parvenir, doivent toujours pro-

duire les mêmes effets. Vous vous moquez donc du monde lorsque vous venez nous dire que, supposé ceci ou cela, vous auriez cru la résurrection de Jésus-Christ. Il n'en serait ni plus ni moins, et ce que vous dites n'est qu'un jeu de pure comédie.

Preuve incontestable que les déistes ne se seraient pas rendus à l'évidence qu'ils exigent eux-mêmes, c'est *qu'ils rejettent tous les miracles que fit notre Sauveur.*

De quelque manière que sa résurrection eût été attestée, il n'est pas croyable qu'ils s'y fussent rendus, puisqu'ils ne se rendent point à l'attestation de ses autres miracles ; quoiqu'il soit démontrable que si ces derniers n'eussent été que des fourberies, la religion chrétienne n'aurait jamais pu faire le moindre progrès dans le monde.

Ils ne veulent pas croire que Jésus-Christ (*Matth.*, IV, 23, 24 *et* IX, 35, etc.) alla en plusieurs lieux de la Galilée, enseignant dans les synagogues, y prêchant le royaume des cieux et guérissant toutes sortes de maladies ; que sa réputation courut dans toute la Syrie et dans les pays voisins, et qu'on lui amena des malades de toutes les espèces, des gens attaqués de diverses indispositions, des possédés, des lunatiques, des paralytiques, et qu'il les guérit (*Marc.*, III, 10. *Luc.*, VI, 19) ; que de grandes multitudes le suivaient, cherchant à le toucher, et qu'une vertu sortant de lui, il les guérissait tous (*Matth.*, XIV, 35, 36; *Marc.*, VI, 53-56.) ; que les habitants d'un lieu ayant appris qu'il était venu chez eux, ils le firent annoncer aux environs, et qu'on apporta où il était des malades dans leurs lits, et que dans tous les endroits où il entrait, soit villages, soit villes ou provinces, on mettait les malades dans les rues, le priant qu'ils pussent le toucher, quand ce n'aurait été qu'au bord de son vêtement, et que tout ceux qui le touchaient étaient rétablis ; qu'il fit toutes ces merveilles (*Luc*, V. 17-26) en présence de divers pharisiens et docteurs de la loi, qui étaient venus de toutes les villes de la Galilée et de la Judée, et qui, participant eux-mêmes aux salutaires effets de sa puissance, furent étonnés, glorifièrent Dieu, et, remplis de crainte, s'écrièrent qu'ils avaient vu des choses étranges.

Cependant tout cela se fit aux yeux de tout un peuple et ces faits eurent certainement tout l'éclat, toute la notoriété publique que les incrédules demandent. Ce sont des fictions, disent-ils, ce sont des mensonges. Cela est bientôt dit, et la décision est fort cavalière.

Les évangélistes écrivent que des troupes nombreuses admirèrent les œuvres de Jésus-Christ (*Matth.*, IX. 8) ; qu'elles glorifièrent Dieu, qui avait donné ce pouvoir à un homme (*Matth.*, XV, 30, 31, *et Marc.*, VII. 37) ; qu'elles s'écrièrent dans leur étonnement, qu'il avait tout bien fait, qu'il avait fait ouïr les sourds, parler les muets, voir les aveugles, et qu'il commandait aux esprits impurs, qui sortaient à ses ordres. Ces historiens ajoutent qu'un grand nombre de ceux qui virent ces merveilles crurent en lui, devinrent ses disciples et reconnurent que Dieu avait visité son peuple et qu'un grand prophète avait été suscité parmi eux (*Luc.*, VII, 16).

C'est à cette notoriété publique que les apôtres en appellent quand ils prêchent la doctrine chrétienne. Parlant aux Juifs eux-mêmes, ils donnent ces faits pour des choses certaines, avérées et sur lesquelles on ne pouvait former et l'on ne formait actuellement aucun doute. Ils le font avec la plus grande confiance dans les plus grands auditoires. *Jésus de Nazareth*, leur dit saint Pierre, *a été un homme approuvé de Dieu au milieu de vous par des miracles, des merveilles et des signes, que Dieu a faits par lui au milieu de vous, comme vous le savez* (*Act.*, II. 22). *Vous savez ce qui s'est fait dans toute la Judée et comment Dieu a oint de Saint-Esprit et de puissance Jésus de Nazareth, qui allait partout faisant du bien et guérissant tous ceux qui étaient tourmentés par le diable; car Dieu était avec lui* (*Act.*, X, 37, 38).

Si ces faits eussent été supposés, qui est-ce que les apôtres auraient pu tromper ? Ne fallait-il pas qu'ils fussent fous pour les alléguer devant tout un peuple, qui pouvait les démentir, et que fallait-il de plus qu'un mensonge si grossier pour les perdre d'honneur et de réputation ?

La confiance avec laquelle ils parlent marque l'impossibilité qu'il y avait de les en dédire ; et de fait, on ne saurait nous citer aucun incrédule de l'antiquité qui se soit jamais inscrit en faux contre cette partie de l'histoire de nos saints Evangiles. Au contraire, il n'en est aucun qui n'ait reconnu la vérité de ces faits, ou qui ne l'ait posée pour une chose constante. L'auraient-ils fait s'ils eussent vu le moindre jour au doute ? Ou se seraient-ils amusés à affaiblir cette preuve s'il leur avait été possible d'en nier l'évidence ? Aux petits détours, aux pitoyables subterfuges où ils recourent pour résoudre la difficulté ou pour l'éluder, on voit des gens qui conviennent des miracles de Jésus-Christ, et qui cependant voudraient bien ménager quelque apparence de raison à la rejection qu'ils font de l'Evangile.

Nous avons déjà vu les petitesses où donna là-dessus l'empereur Julien. Celse, avant lui, s'était encore plus mal tiré d'affaire, en attribuant ces miracles (1) à la magie. Les Juifs témoignent le même embarras quand ils recourent par la solution du phénomène à la vertu du Schem bag arebangh othyoth, *nom à quatre lettres*, ou à celle des enchantements, comme le dit Origène. C'était toujours convenir du fait, quelle qu'en pût être la cause.

On doit en dire autant des païens, qui mirent en opposition à Jésus-Christ d'autres païens à miracles. N'eût été leur con-

(1) C'est Origène qui nous l'apprend dans son 1er liv. contre ce philosophe : « Dans la suite, dit-il, Celse accuse le Sauveur d'avoir pu faire par art magique les choses étonnantes qu'il fit. » Et dans un autre endroit du même livre, Origène dit que, selon Celse, Jésus « élevé dans l'obscurité, et dans une profession mécanique, était allé en Egypte pour y faire l'essai de certains enchantements, et qu'en étant revenu, il s'était débité pour un Dieu à la faveur de ces charmes. »

viction historique (1), Hiéroclès n'aurait pas dit que Jésus passait pour un Dieu parmi les chrétiens, à cause de *quelques petites merveilles* qu'il avait faites; et d'autres philosophes n'auraient pas eu l'imprudence de dire (2) qu'Apulée, Apollonius et quelques autres avaient fait des choses aussi merveilleuses et même plus merveilleuses que Jésus-Christ.

En un mot, il est clair comme le jour que, dans les premiers temps, il ne put être douteux si notre Sauveur avait fait ou non des miracles. Il y en eut des actes publics et des monuments authentiques conservés dans les archives de l'empire romain. Les chrétiens renvoyèrent souvent à ces pièces, et demandèrent qu'on les confrontât avec leur histoire sacrée. Quelques anciens apologistes citent, en particulier, les *actes* dressés par Ponce Pilate, et la *relation* de ce gouverneur à Tibère concernant notre Sauveur. On voit aisément l'effet qu'auraient dû produire ces renvois et ces citations, si on les eût faits à faux titre. Les pièces originales pouvaient être produites, et la religion chrétienne était déshonorée et perdue.

Je sais que l'on met en question si ces *actes* de Ponce Pilate ont jamais existé, et j'avoue que nous ne les avons plus. Il me paraît pourtant que ceux qui soutiennent qu'il n'y en a jamais eu, le font sans raison. Car nous apprenons d'Eusèbe qu'on faisait courir de faux *actes* pour les opposer aux vrais, et de saint Epiphane, que les hérétiques faisaient usage de ces pièces supposées; ce qui n'aurait pu se faire s'il n'y avait pas eu des relations authentiques. Mais puisque nous sommes tombés sur ce sujet, qu'il nous soit permis d'en dire quelque chose de plus.

Tertullien, dans son *Apologétique*, donne pour preuve historique des miracles, de la mort, de la résurrection et de l'ascension de Jésus-Christ, la *Relation* qui en fut envoyée à Tibère par Ponce Pilate. Voici comme il en parle dans le chapitre V : *Tiberius, cujus tempore nomen christianum in sæculum introivit, annuntiata sibi, ex Syria, Palæstina, quæ veritatem illius divinitatis revelaverunt, retulit ad senatum, cum prærogativa suffragii sui. Senatus, quia ipse non probaverat, respuit. Cæsar in sententia mansit, comminatus periculum accusatoribus christianorum.* C'est-à-dire, *Tibère, sous l'empire duquel le christianisme s'établit, ayant appris, par des relations écrites de Syrie et de Palestine, ce qui démontrait la divinité de Jésus, consulta là-dessus le sénat, se réservant le droit de révision. Le sénat rejeta la chose, parce que la proposition n'était pas de son goût. Mais l'empereur demeura ferme dans son sentiment, et menaça de son indignation les accusateurs des chrétiens.* Il ajoute dans le chapitre XXI que *ea omnia Pilatus et ipse, pro sua conscientia christianus, Cæsari tunc Tiberio nuntiavit* : c'est-à-dire que *Pilate, chrétien par ses lumières, fit lui-même rapport de toutes ces choses à Tibère qui était alors empereur.*

On ne peut s'exprimer davantage en homme qui est sûr de son fait, et nous lui voyons le même air de confiance quand il s'agit de l'éclipse miraculeuse qui arriva à la passion du Sauveur; car il dit formellement (*Apolog.*, c. 21) que la chose avait été notée dans les archives de l'empire. Ce qu'il avance sur ce dernier point est d'autant plus probable que nous apprenons (*Cont. Cels.*, *lib.* XI, *p.* 80, *ed. Cantab.*, 1677) d'Origène que Phlégon, dans sa *Chronique*, avait fait mention de cette éclipse et du tremblement de terre qui arriva au même temps : *Phlégon*, dit-il, *a parlé aussi dans sa Chronique et, si je ne me trompe, dans le XIII^e^ livre, de l'éclipse et des grands tremblements de terre qui arrivèrent au temps de l'empereur Tibère, sous lequel Jésus nous paraît avoir été mis en croix.* Dans la chronique d'Eusèbe, on trouve cette même citation de Phlégon rapportée à l'année 2040; et Scaliger, dans ses notes sur cet endroit, fait voir non-seulement que le tremblement de terre est attesté par d'autres historiens profanes, mais encore qu'on frappa des médailles sous Tibère, pour conserver la mémoire de cet événement.

Quoi qu'il en soit, saint Justin, martyr, renvoie aussi aux *Actes* de Pilate les empereurs auxquels il adressa son *Apologie* en faveur des chrétiens (1), et même il y revient à deux fois. On répond à l'autorité de ce Père qu'il était fort crédule et qu'il y paraît à ce qu'il a dit de la sibylle de Cumes. Mais la défaite est pitoyable, à mon avis, et destituée de tout fondement; car qu'est-ce que S. Justin martyr a dit de cette sibylle (*p.* 124 *ed. Oxon.*, 1703) dans son *Exhortation aux Gentils?* Il y dit qu'il avait été sur les lieux, qu'il avait vu de ses yeux la grotte de cette prophétesse, et qu'il apprit le reste des habitants, qui le tenaient de la tradition. Que fallait-il de plus pour le mettre à couvert de l'insulte? Et

(1) Eusèbe contre Hiéroclès, p. 312, fait parler ainsi ce philosophe païen : « Nous estimons que celui qui fait de telles choses, est non un Dieu, mais un homme chéri des dieux : au lieu que ces gens-là disent que Jésus est Dieu pour avoir fait quelques petites merveilles. »

(2) Marcel., ep. 4, ab Aug. in August., opp., tom. II, pag. 7, ed. Par. 1635. *Nil amplius Dominum Jesum, quam alii homines facere potuerunt, fecisse vel gessisse mentiuntur : Apollonium siquidem suum nobis, et Apuleium, aliosque magicæ artis homines in medium proferunt, quorum majora contendunt extitisse miracula.* C'est-à-dire, « Ils disent effrontément que le Seigneur Jésus n'a rien fait de plus que ce que d'autres hommes peuvent faire; et ils citent leur Apollonius, et Apulée et d'autres magiciens qui, à ce qu'ils prétendent, ont fait même de plus grands miracles. » Saint Augustin se moque avec raison d'une comparaison si ridicule, ep. 5, ad Marcel. *Quis autem vel risu dignum non putet, quod Apollonium, Apuleium, ceterosque magicarum artium peritissimos, conferre Christo, vel etiam præferre conantur?* « Qui ne rirait, dit-il, des efforts que l'on fait pour comparer avec Jésus-Christ, et même pour lui préférer Apollonius, Apulée et les autres magiciens du premier ordre? » Dans le même esprit Arnobe défie les ennemis du nom chrétien, de produire aucun de leurs illustres en fait de magie, qui avec tout son savoir ait pu faire la millième partie de ce que fit notre Sauveur. C'est ce que signifie le latin qu'on va lire : *Potestis aliquem designare, ex omnibus illis magis, qui unquam fuere per secula, consimile aliquid Christo millesima ex parte qui fecerit?* Arnob., *ad Gent.*, lib. I, pag. 31, ed. Par. 1605.

(1) Apologie II ou plutôt I, p. 76, éd. Par., et 72, édit. Oxf. : « Vous pouvez apprendre des actes qu'on dressa sous Ponce Pilate, que les choses se passèrent ainsi. » Et page 84 de l'édit. de Par. ou 93, de celle d'Oxford : « Vous pouvez apprendre des actes dressés sous Ponce Pilate que Jésus fit ces choses. »

quand il aurait ajouté plus de foi qu'il ne convenait à la tradition du lieu et aux oracles de la sibylle, il est trompé, au moins en bonne compagnie. Platon, son maître, l'illustre Platon, avait donné dans la même erreur, si c'en est une, et jugea des choses bien autrement qu'on le fait de nos jours. Platon cependant échappe aux censeurs. On ne l'accuse point de crédulité. On épargne le philosophe et l'on insulte le Père. C'est que le philosophe était païen, au lieu que saint Justin martyr professa le christianisme, et le défendit d'une manière invincible. Voilà son crime, et ce que certaines gens ne sauraient lui pardonner. Au reste, M. Grabe, qui songeait à défendre ce Père dans ses notes sur cet endroit de l'*Exhortation aux Gentils*, se contente de dire qu'il ne le fait point, parce que le savant Gérard Jean Vossius n'y a rien oublié dans le livre I, chap. 13, de ses *Historiens grecs*.

Ce qu'il y a de certain au sujet des *Actes* de Pilate, c'est qu'on en supposa d'autres pour les faire courir dans le monde. Saint Epiphane dit en avoir vu (*Hæres.* 50, *c.* 1) qu'il convainc de fausseté, et nous apprenons d'Eusèbe qu'on en mettait entre les mains des enfants, qu'on leur faisait apprendre par cœur et répéter dans les écoles. Il en dit peu de chose dans le livre IX de son Histoire (1), mais il s'y étend davantage dans le livre V (2), dont nous traduirons seulement les paroles, parce que le passage est assez long. *Ayant supposé certains mémoires historiques touchant Pilate et notre Sauveur, où tout était plein de blasphèmes contre Jésus-Christ, ces mémoires furent dispersés par l'ordre du gouverneur, dans toute l'étendue de sa juridiction, ses lettres commandant qu'on en donnât communication à toutes sortes de personnes, tant dans les villes que dans les campagnes, et que les maîtres d'école eussent soin d'en instruire les enfants, et de les leur faire apprendre par cœur préférablement à toute autre chose.* L'histoire ajoute qu'à force de tourments on contraignait des scélérats à dire qu'ils étaient chrétiens, et à charger, dans leur confession, l'Eglise de tous les crimes qu'on voulait lui imputer.

Mais venons au fait. Eusèbe parle aussi des vrais actes de Ponce Pilate. Dira-t-on de celui-ci comme de saint Justin, martyr, qu'il crut trop légèrement? Qu'il s'en laissa imposer? Qu'il n'examina pas assez les choses? Mais, de bonne foi, n'est-il pas alors bien surprenant que lui, Tertullien et saint Justin, martyr, soient précisément tombés dans la même bévue? Est-ce donc que l'on ne trouve pas vraisemblable qu'un gouverneur romain ait informé l'empereur d'une chose arrivée dans son gouvernement, et d'une chose aussi extraordinaire que l'était celle-ci? Est-il même vraisemblable que Pilate, qui connaissait personnellement Jésus-Christ, qui l'avait vu à son tribunal, qui l'avait condamné à mort à la sollicitation des Juifs, et qui était encore à Jérusalem lorsque les nouvelles de la résurrection de ce crucifié commencèrent à s'y répandre et à faire du bruit; y a-t-il apparence, dis-je, que Pilate n'en ait pas donné avis à son prince? Il y avait donc des actes publics et des relations authentiques. Quoi qu'on en dise, on ne saurait démontrer le contraire; et quand on pense aux faux actes qu'on sema dans l'empire, on voit que les ennemis du nom chrétien n'ont rien à nous reprocher sur le chapitre des *fraudes pieuses*. Ces gens-là s'y entendent aussi bien que personne. Au moins ne saurais-je penser que la supposition de ces pièces vînt d'une main chrétienne. Car outre que cette supposition était des plus indignes de la profession de l'Evangile, on ne pouvait rien inventer de plus préjudiciable à la cause. C'était donner aux ennemis un avantage immense: puisque c'était appeler le mensonge au secours de la vérité: bâtir sur un fondement ruineux, et réduire tout à la discussion d'une preuve qui ne pouvait soutenir le moindre examen.

De cette espèce de digression, je reviens à mon sujet principal. Quelque objection que l'on puisse faire d'ailleurs contre les miracles de Jésus-Christ, on ne saurait l'accuser de les avoir faits en cachette. Il les fit en plein jour, à la face de toute la terre, en présence d'un nombre infini de curieux, amis et ennemis, étrangers et compatriotes, ignorants et savants, qui tous furent témoins oculaires et dans une égale surprise.

Cela est vrai, répondra le déiste; mais qui m'assurera que ce n'étaient point des tours d'adresse? Les yeux des spectateurs ne furent-ils point éblouis? Le monde ne prit-il point des illusions pour des réalités?

En vérité quand on en vient à de pareilles extravagances, on ne sait plus que dire. Comment raisonner avec ces gens là? Lorsqu'ils disent quelques raisons bonnes ou mauvaises de leurs doutes, encore passe, et l'on sait où l'on en est avec eux. Mais ils doutent sans daigner nous dire pourquoi, et leur fierté se retranche à des *peut-être* vagues où l'on ne voit aucun sens. Ne faudrait-il pas mieux avouer qu'ils ne veulent point raisonner? C'est effectivement à quoi leurs questions aboutissent, et l'on voit alors l'esprit qui les pousse. Ces petits subterfuges, ces indignes chicanes dans un sujet de cette importance, montrent assez que ce n'est rien moins qu'une raison éclairée et libre de préjugés qui les porte à l'incrédulité.

Nous voulons pourtant bien avoir de la complaisance pour eux jusqu'au bout. Examinons leurs doutes. Voyons s'ils sont sérieux. Quelque peu de bon sens que nous leur donnions, nous ne saurions nous imaginer qu'ils croient de bonne foi que des personnes attaquées de maux très-violents aient été tout d'un coup parfaitement guéries par des tours d'adresse; que la seule force de l'imagination ait rendu la vue aux aveugles, l'agilité aux impotents, l'ouïe aux sourds, la parole aux muets, ou qu'elle ait guéri des lépreux et ressuscité des morts; que les sens

(1) C'est au chap. 7. « Les enfants portaient tous les jours aux écoles des Mémoires touchant Jésus et Pilate, qui avaient été supposés pour flétrir la religion chrétienne. »
(2) C'est au chap. 5.

d'un nombre infini de gens aient été si bien trompés que tous à la fois aient cru voir, entendre, parler, manger, boire, et cela en divers lieux, quoiqu'ils fussent tous ou endormis, ou en extase, ou éblouis par un charme; que cinq mille personnes, dans une rencontre (*Matth.* XIV, 14, 21), et quatre mille autres ensuite (*Matth.* XV, 32, 38), sans y comprendre les femmes et les petits enfants, se persuadèrent d'avoir été nourries de quelques pains et de quelques poissons, et se le persuadèrent si bien qu'elles le dirent à tout le monde aux environs, quoiqu'en effet elles se fussent trouvées à un festin des plus abondants et des plus magnifiques.

Si tout cela était possible, de quel usage seraient les sens? Comment pourrait-on y compter? Les déistes les ont-ils plus sûrs que le reste du genre humain? Cela ne pouvant être, qui en croira jamais un de ces messieurs, quelque protestation qu'il fasse de ne rien dire que ce qu'il a ouï et vu. Pourquoi seraient-ils plus croyables que tous les autres? Ils n'en veulent pas croire des milliers de personnes qui attestent des faits qui sont du train commun de la vie : et de quel droit mériteront-ils plus d'égards?

J'avoue qu'il y aurait lieu d'hésiter sur les miracles rapportés dans nos Evangiles, s'il s'y agissait de choses qui se fissent en éloignement, ou dont on ne pût s'assurer que par de profondes discussions de philosophie. Mais à quoi est-ce que tout s'y termine? A manger, à boire, à distinguer les aliments, à savoir ce qui est servi devant soi et la quantité qu'on en a. Si les yeux et le goût ne suffisent pas pour cela, il vaudrait autant n'en point avoir, et le plus court sera de dire que Dieu ne nous a donné que des facultés illusoires, qu'elles nous sont toujours inutiles et que l'on ne doit jamais s'en servir.

Conclusion. Quand on a mûrement pesé les choses, il n'y a que quatre partis à prendre sur les miracles de Jésus-Christ. Mais il faut choisir, et il n'y en a qu'un des quatre que l'on puisse prendre à la fois.

1° L'histoire de ces miracles est un tissu de contes faits à plaisir, et débités dans le monde pour tromper le genre humain.

2° Ces miracles ne furent que des illusions qui en imposèrent aux sens, de quelque manière que cela se pût faire.

3° Quoique les spectateurs sussent très-bien que ce n'étaient point de vrais miracles, tous, amis et ennemis, s'unirent de concert pour favoriser l'imposture. Les uns la prêchèrent pour une vérité; les autres les regardèrent faire dans un profond silence, et, à l'aide de cette belle harmonie, Jésus-Christ se mit si bien en réputation d'avoir fait des miracles que personne n'a jamais pu la lui contester.

Enfin 4° Jésus-Christ a fait réellement les miracles qu'on lui attribue, et les relations que nous en avons sont fidèles.

Voilà toutes les diverses conclusions que l'on peut former là-dessus. Or, si l'on ne s'en tient pas à la quatrième, il importe peu laquelle on prend des trois autres.

La première vous met dans la nécessité de prouver que l'histoire de ces miracles n'est que roman et que fable, et cette preuve est impossible.

Quant à la seconde, si les déistes entreprennent de rejeter le témoignage des sens de plusieurs milliers de personnes qui attestent des choses qui se sont passées sous leurs yeux, en quantité de rencontres et pendant quelques années; s'ils l'entreprennent, dis-je, et qu'ils y puissent réussir d'une manière judicieuse et solide, sans se priver eux-mêmes du recours au témoignage de leurs propres sens, qu'ils substituent à toute sorte d'évidence morale, je pense qu'ils n'y trouveront pas moins de peine qu'ils en auraient eu à soutenir la conclusion précédente.

S'ils choisissent la troisième, nous les défions d'en développer le surprenant phénomène. Comment concevoir une confédération entre tant de personnes si opposées dans leurs sentiments, dans leurs intérêts, dans leurs inclinations, et qui néanmoins s'entendent toutes pour taire la vérité, pour faire prospérer le mensonge, pour empêcher la découverte, quelque fortes, quelque indispensables obligations qui en dussent engager un grand nombre à l'examen du vrai et du faux?

Telles sont les raisons qui nous convainquent que, quand bien même la résurrection de Jésus-Christ aurait été suivie d'un éclat plus public, ses ennemis y auraient toujours trouvé des objections à faire, et que les déistes n'en auraient ni plus ni moins cru.

Si je leur fais tort, je suis tout disposé à réparer l'injure, dès qu'on m'aura montré que la charité est blessée au jugement que j'en porte. Au moins ne l'ai-je point fait sans en donner de bonnes raisons.

SECTION XI. — *Il est visible aussi que l'objection n'est qu'une vaine défaite et qu'elle porte à faux, puisque la résurrection de Jésus-Christ étant suffisamment attestée, plus ou moins de témoins ne fait rien à la chose.*

La grande objection du déisme est donc terrassée, à la considérer par rapport aux gens qui la font. Ce n'est de leur part que pur amusement et que vrai badinage. Ils auraient voulu, disent-ils, que Jésus-Christ se fût montré plus publiquement et à plus de monde après sa résurrection. Rien n'est moins sérieux que ce qu'ils disent. Si la chose s'était passée comme ils font mine de le souhaiter, ils n'en croiraient pas davantage. On vient de le voir dans la section précédente.

Observons à présent qu'à considérer l'objection par rapport à la chose même, elle porte à faux et ne vient point au sujet.

Le grand point entre les déistes et nous est de savoir si la résurrection de Jésus-Christ est une histoire ou un conte, s'il est réellement ressuscité des morts, ou si c'est un faux bruit que celui de sa résurrection. Si donc les preuves du fait suffisent pour la conviction; s'il y en a tout autant qu'il en faut, qu'importe que Jésus-Christ se soit plus ou

moins montré au monde, et à quoi bon discuter les raisons pour ou contre ? Tenons-nous au principal et n'allons point le perdre de vue pour des questions incidentes qui n'aboutissent à rien.

Voici le point décisif. Avons-nous des preuves ou n'en avons-nous point ? Les preuves sont-elles concluantes ou ne le sont-elles pas ? Cet article une fois vidé décide de tout. C'est ici le nœud de l'affaire, et c'est à cela qu'il faut toujours revenir. Si la preuve est bonne dans toutes les règles, je ne m'étonnerai pas de mille difficultés qu'on ferait, fussent-elles même d'une force à ne pouvoir y répondre, à moins qu'elles ne concluent à l'impossibilité ou à l'absurdité palpable. Si je suis sûr du fait, j'ai tout ce qu'il me faut. Quelques raisons de plus n'y feront point de mal, je l'avoue ; mais je puis m'en passer, et avec la certitude que j'ai, je me moque de toutes les objections qu'on peut faire.

Que les déistes se donnent donc la torture tant qu'il leur plaira, pour embarrasser la dispute ; qu'ils poussent les questions à perte de vue ; qu'ils incidentent sur les *si* et sur les *mais* de la résurrection de Jésus-Christ : le fait n'en est pas moins certain, lorsqu'il est appuyé sur toute l'évidence requise en circonstances pareilles. Dussent-ils m'accabler de sophismes, dont je ne saurais découvrir la faiblesse ou démontrer l'absurdité, dussent toutes leurs objections être aussi terrassantes qu'elles sont réellement frivoles, ma certitude n'en sera pas moindre et la tranquillité de mon esprit n'en sera pas même effleurée.

Je conçois qu'à m'entendre parler de la sorte, ces messieurs ne manqueront point de sourire et de me regarder en pitié. Quoi, diront-ils, les plus pressantes objections ne peuvent ébranler cet homme ! Est-on jamais si sûr des choses qu'il ne faille écouter la raison ? Refuser de le faire, n'est-ce pas entêtement, crédulité, opiniâtreté ridicule ?

Oui, je m'attends de leur part à ces titres après la déclaration que je viens de leur faire. Qu'ils y pensent pourtant avant que d'en venir là. Les titres pourraient bien retomber sur eux ; et si je m'en mêle, je ferai voir encore une fois qu'à suivre leurs propres règles, ils sont de tous les hommes les plus crédules et les plus entêtés. Les notions qu'ils se forment de ces défauts leurs conviennent parfaitement à eux-mêmes et ne conviennent point aux chrétiens, qui ne s'en font pas les mêmes idées. Faisons-en l'essai.

Je suppose que les déistes, ou du moins que quelques-uns d'entre eux savent qu'il y a quantité de problèmes de physique, dont la solution est désespérée par les personnes même qui ont porté le plus loin cette étude. A dire vrai, il n'y a presque rien dans la nature dont nous connaissions la manière ou que nous puissions expliquer par les premiers principes. Le mouvement en général, la gravitation, la sensation et la formation du corps animé, ne sont explicables par aucunes lois de la mécanique, d'une manière à résoudre toutes les difficultés qu'on peut faire. Un plus grand détail serait inutile. Tout ce que nous connaissons de l'univers se termine à un certain nombre de faits dont nous tirons des conséquences, tantôt plus prochaines et tantôt plus éloignées, mais sans en voir jamais les premières raisons.

Les déistes en savent-ils plus que nous ? Connaissent-ils la manière précise et les premières raisons des phénomènes de la nature que j'ai indiqués, ou de quelques-uns pour le moins ? Peuvent-ils résoudre toutes les difficultés qu'on peut proposer là-dessus ?

J'ose penser qu'ils me répondront que non, et cet aveu d'ignorance se peut faire sans un excès de modestie.

Ils confessent donc cette ignorance. Ils se reconnaissent incapables de répondre à toutes les difficultés. Cependant ils sont entièrement convaincus de la réalité de ces phénomènes. L'existence ne leur en paraît point douteuse, quoique la manière et la raison leur en soient inconnues : c'est ce qu'ils m'accorderont encore sans peine.

Hé bien, ne les voilà-t-il pas pris dans leurs propres filets ? A leur compte ne sont-ils pas les plus entêtés de tous les hommes ? La crédulité peut-elle aller plus loin qu'ils ne la portent ? Ils croient fermement un million de choses sur lesquelles ils ne peuvent résoudre la plus petite difficulté.

Oh ! mais, diront-ils sans doute, le cas est différent. Vous parlez à présent de choses dont on est assuré par le témoignage des sens, et l'évidence de ce témoignage rend nulles toutes les objections qu'on y peut opposer. Les yeux nous disent que les corps ont de la pesanteur et du mouvement, qu'il y a des corps animés et que ces corps ont leurs opérations propres. Ainsi, quelques difficultés embarrassantes qu'il y ait sur la raison de ces choses, nous n'en révoquons point l'existence en doute, parce que tous les sens nous en assurent.

Mais est-ce là se tirer d'affaire, et prend-on bien garde aux conséquences ? approfondissez cette réponse, qui paraît d'abord si plausible, et vous verrez qu'elle vous met dans la nécessité de poser pour maxime, qu'*en certains cas le témoignage des sens doit faire mépriser des difficultés insolubles, et qu'en d'autres, les difficultés insolubles détruisent si bien le témoignage des sens, qu'on ne peut s'en rapporter au dernier sans se rendre coupable d'une stupide crédulité.*

Si ce n'est pas là ce qu'on veut dire, on ne dit rien qui combatte ce que j'ai avancé. Car si des difficultés insurmontables ne suffisent pas pour nous faire révoquer en doute des propositions qui sont revêtues de toute l'évidence possible dans la nature des choses, j'ai eu raison de soutenir que, *la preuve étant entière de notre côté, il nous doit peu importer des objections les plus embarrassantes qu'on y saurait opposer, fussent-elles même d'une nature à ne pouvoir y répondre* (nous ne sommes certainement pas dans ce cas).

J'ai encore eu raison de dire qu'il n'y a ni entêtement ni crédulité à croire fermement une chose contre laquelle on peut faire des difficultés insurmontables, lorsque d'ailleurs

elle est accompagnée de toute l'évidence qui y convient et que l'on peut exiger dans la nature des choses.

Il est donc évident que la distinction des déistes n'est qu'une pure et pitoyable défaite. En voici la preuve.

On a vu dans la neuvième proposition du chapitre sept de la seconde partie, que la différence intrinsèque, dans la nature des choses qui sont les objets de notre connaissance, établit une différence proportionnelle dans la manière de les prouver, ou de nous en assurer.

Nous avons posé ailleurs qu'en vertu de la constitution de l'univers et de l'état du genre humain, nous sommes dans l'indispensable nécessité d'acquiescer à la vérité de certaines choses sur la seule certitude morale, et que cet acquiescement n'est pas moins nécessaire que celui que nous donnons aux démonstrations mathématiques et au témoignage des sens.

Nous avons enfin montré qu'il est incompatible avec les perfections de la nature divine, et par conséquent qu'il est impossible que Dieu donne à l'erreur tous les caractères d'évidence qui conviennent à la vérité, et qu'il ne peut non plus en imposer à notre entendement dans les cas qui ne sont susceptibles que d'évidence morale, qu'il ne peut faire que toutes les démonstrations mathématiques deviennent fausses, ou que les sens nous représentent toujours les choses tout autres qu'elles ne sont : l'un n'étant pas plus contraire que l'autre à sa justice, à sa bonté et à sa véracité.

De tout cela je conclus, qu'en quelque cas que ce soit, où nous avons les preuves qui conviennent à la nature des choses et toute l'évidence requise ou possible, nous sommes indispensablement obligés d'acquiescer et d'ajouter une entière créance, quelques difficultés qu'il y ait d'ailleurs à la chose, et ces difficultés fussent-elles même incapables de solution de notre part.

La distinction que les déistes allèguent, toute spécieuse en apparence, est pourtant la plus vaine du monde, et ce n'est que parler pour avoir le plaisir de parler. Quelque chose qu'ils en puissent dire, l'exemple que j'ai tiré des phénomènes embarrassants de la nature convient à notre sujet. Ils n'en seront pas quittes pour répondre qu'ils méprisent les difficultés que l'on peut faire sur ces phénomènes, parce qu'ils ont pour eux le témoignage des sens. On est en droit de pousser contre eux ces objections, et ils sont obligés de les lever, à moins qu'ils ne veuillent passer pour des esprits crédules et des gens opiniâtres qui croient sans pouvoir dire pourquoi.

J'aurais bien pu me passer de cette digression sur l'entêtement et sur la crédulité des déistes, et je ne m'y suis engagé que pour leur faire sentir que leurs petits airs d'insulte sont fort mal placés et retombent tous sur eux-mêmes. Je pouvais répondre, en un mot, que de toutes les difficultés qu'on propose contre la résurrection de Jésus-Christ, il n'en est aucune que l'on ne puisse lever; je l'ai, je pense, suffisamment démontré par mes solutions, et j'ai tout lieu de me flatter que les personnes judicieuses en conviendront.

Toute la dispute se réduit donc à savoir *si la preuve que nous avons de la résurrection du Sauveur est bonne, à toute rigueur, et suffit à tous égards pour obliger à l'acquiescement des créatures qui sont raisonnables.* C'est ce qui nous reste à examiner, et comme c'est de ceci que tout dépend, je rappellerai toutes mes forces et toute mon attention pour faire cet examen d'une manière qui ne laisse aucune obscurité dans la grande conclusion que nous nous proposons d'en tirer.

CHAPITRE XI.

Où la résurrection de Jésus-Christ est démontrée par l'application des caractères de l'évidence requise à la preuve qui fonde le fait.

Nous voici enfin parvenus au quatrième et dernier des chefs généraux que nous avons promis dans le plan de cet ouvrage. Il faut y montrer que *la preuve que nous avons de la résurrection de Jésus-Christ est revêtue de tous les caractères de l'évidence qui met l'entendement humain dans l'obligation d'acquiescer;* ou pour le dire autrement, *que cette preuve est telle que tout homme à qui cette résurrection est annoncée, est indispensablement obligé de la recevoir pour vraie quand la preuve lui en est bien exposée.*

Ainsi nous avons deux choses à faire : 1° *Nous articulerons distinctement les divers caractères de l'évidence qui nous oblige à l'acquiescement.* Après quoi 2° *nous démontrerons que tous ces caractères se rencontrent dans les preuves que nous avons de la résurrection de Jésus-Christ.* Cela fait, nous ne concevons pas que raisonnablement on puisse rien demander davantage.

Quant au *premier* point, je souhaite que mes lecteurs se rappellent ce que j'ai dit vers le commencement de ma seconde partie, de la nature et du genre de preuve dont il s'agit dans cette matière. Là je l'ai définie et développée de manière que les personnes de la plus médiocre capacité peuvent aisément me comprendre. Il ne me reste donc ici rien à faire qu'à rapporter sous des articles distincts ce qui est lié dans l'endroit que je viens d'indiquer. Je réduirai le tout aux trois articles suivants.

1. *La preuve requise est telle, qu'impartialement pesée par un homme qui fait un droit usage de sa raison, elle l'emporte sur toutes les objections, pourvu que ces dernières soient bien et fidèlement exposées.*

2. Elle est telle encore *que la rejection qu'on en fait entraîne nécessairement à sa suite des conséquences qui, dans toutes les règles du sens commun, sont fausses et absurdes, et que l'incrédule lui-même trouverait telles s'il examinait de sang-froid les choses, et qu'il ne voulût pas se tromper.*

3. Enfin elle est telle *qu'elle fournit tous les moyens qui sont nécessaires, selon la nature des cas proposés, pour tirer des conclusions*

claires et naturelles, comme aussi pour lever toutes les difficultés d'une manière à satisfaire pleinement la raison.

C'est le précis de ce que j'ai expliqué ailleurs avec plus d'étendue. Voici donc en détail les caractères de l'évidence que nous cherchons.

Les preuves doivent l'emporter sur toutes les objections qu'on peut faire.

Ces preuves doivent être de l'espèce, et uniquement de l'espèce qui convient au cas proposé.

Elles doivent être telles qu'un homme puisse être aussi sûr de ne se point tromper dans ce cas-là, qu'il le pourrait être en tout autre de la même nature.

La rejection qu'on en fait conduit nécessairement à des conséquences absurdes et condamnées par la droite raison.

Il faut que toutes les objections puissent être levées par des maximes universellement reconnues et auxquelles tous les hommes recourent dans le cas de la même nature.

Tout ce qui est requis de plus, c'est, de la part de celui à qui l'on propose la preuve, qu'*il y fasse usage de sa raison, de la manière la plus libre et la plus désintéressée, et qu'il laisse tirer à son entendement la conclusion que les lois et la constitution de la nature humaine l'obligent d'en tirer.*

Voilà le premier point que j'avais à établir. On voit d'un coup d'œil les caractères de l'évidence qui oblige à l'acquiescement. Passons à cette heure au *second* et démontrons que *tous ces caractères d'évidence se rencontrent dans la preuve que nous avons de la résurrection de Jésus-Christ.* Pour cet effet rassemblons ici en peu de mots tous les raisonnements que nous avons faits là-dessus.

Nous avons prouvé avec étendue, dans notre deuxième partie, que l'*évidence morale* est admise en preuve; qu'on est obligé de l'admettre; qu'il y a même une indispensable nécessité de le faire, et que cela est fondé, non sur des soupçons vagues et des conjectures douteuses, mais sur la pratique universelle des hommes et l'expérience de tout le monde.

Nous avons aussi montré, dans la neuvième proposition du septième chapitre de la deuxième partie, que, selon la nature des choses, cette preuve est admise dans les cas de la plus grande conséquence comme dans les moins importants, et que, par conséquent, on ne peut raisonnablement en exiger d'une autre nature pour la résurrection de Jésus-Christ, pourvu que le fait soit circonstancié comme il faut pour en bien juger.

Ensuite nous avons fait voir que le témoignage rendu à la résurrection de Jésus-Christ est si bien circonstancié, qu'on ne peut le rejeter, à moins qu'on ne renonce absolument à toute évidence morale et qu'on ne se mette sur le pied de ne rien croire désormais que sur des preuves sensibles ou que sur des démonstrations mathématiques.

Après cela, nous nous sommes attachés à prouver qu'il est moralement impossible qu'il y ait eu la moindre fraude dans cette résurrection de la part des sectateurs et des disciples de Jésus-Christ; que, s'il y en avait eu, il était aussi moralement impossible qu'elle n'eût pas été découverte; qu'au contraire il ne parut visiblement de fraude et d'imposture que de la part des ennemis du Sauveur, qui firent dans cette occasion tout ce que des gens qui se sentent coupables font naturellement et sont obligés de faire quand ils veulent rendre une affaire obscure et combattre une vérité qui leur est odieuse.

Nous avons vu encore qu'on ne peut supposer de l'imposture dans la résurrection de Jésus-Christ sans tomber, par cela même, dans les absurdités les plus grossières, et si contraires à l'expérience commune, aux maximes reçues et à la conduite ordinaire du genre humain, qu'un homme qui voudrait s'en faire une règle, passerait pour fou, ne serait point souffert dans le commerce des gens raisonnables, et se décrierait tant, que personne ne voudrait rien avoir à démêler avec lui.

Nous avons enfin démontré que, s'il est des règles connues pour distinguer les objections fortes des faibles, toutes les objections que les déistes opposent à la résurrection de Jésus-Christ, ne sont d'aucun poids.

Or, je dis que, *tout cela bien pesé, la preuve que nous avons de la résurrection de Jésus-Christ a tous les caractères de l'évidence requise.*

Je le démontre en appliquant à cette preuve chacun de ces caractères pris à part et d'une manière distincte

1° *Les raisons qui prouvent la résurrection du Sauveur l'emportent sur toutes les objections qu'on y peut faire, et l'emportent de telle manière, qu'il n'y a point de proportion, et, par conséquent, point de comparaison entre les unes et les autres.*

Ces raisons sont toutes prises, ou de faits de notoriété publique et reconnus même par tous les ennemis du nom chrétien, ou de l'expérience journalière et constante de tous les hommes, ou des lumières du sens commun.

Si nous tirons nos preuves d'ailleurs que de ces trois sources, les déistes sont priés de nous redresser. Jusqu'à ce qu'ils l'aient fait, je m'en tiens à ce que je viens de dire; et ils peuvent bien croire que je ne leur offrirais pas le défi si je n'étais pas bien sûr qu'il leur sera impossible de me surprendre en faute en quoi que ce soit, au moins qui puisse être de quelque importance.

Pour ce qui regarde leurs objections, elles ne peuvent être tirées des faits, ni de l'expérience, ni du sens commun, si nos raisons le sont, et j'ose me promettre qu'on ne m'accusera pas de n'avoir point exposé ces objections avec assez de netteté pour mettre les capacités les plus médiocres en état d'en juger.

Il est donc vrai que nos raisons l'emportent sans comparaison sur toutes leurs objections; car si ces dernières n'ont point de fondement solide, elles ne peuvent être dans aucune proportion avec les premières, qui sont toutes parfaitement bien fondées.

Que l'on pèse attentivement toutes les objections que font les déistes; que l'on réduise au naturel tout ce qu'ils disent de l'enlèvement du corps de Jésus-Christ, de l'impossi-

bilité physique d'une résurrection, ou de ce que celle du Sauveur ne fut pas assez publique et devait avoir un plus grand nombre de témoins oculaires, et vous verrez que ce ne sont là que de vaines déclamations ou que mots vides de sens, et d'où l'on ne peut rien conclure en bonne logique. J'en suis si convaincu, je suis même si sûr de mon fait en ceci, que j'ose l'avancer, non-seulement des objections qui ont été produites jusqu'à présent, mais encore de toutes celles qu'on produira jusqu'à la fin du monde. Et que l'on ne s'imagine point que cette affirmation soit trop hardie, ou que la bienséance n'y soit pas observée. Ce qui me fait parler avec tant de confiance, c'est que je suis pleinement assuré que *Dieu ne changera pas la nature et l'ordre des choses.* Il ne fera jamais que ce qui est aujourd'hui intrinsèquement injuste et déraisonnable, devienne un jour raisonnable et juste, et que des raisons qui sont concluantes dans un temps ne le soient point dans un autre. A moins qu'il ne le fasse, les objections que l'on fait contre la résurrection de Jésus-Christ seront éternellement de la même force, tant que le monde aura des lois générales, et que les hommes seront ce qu'ils sont.

2° *Les raisons qui prouvent la résurrection de Jésus-Christ sont de l'espèce qui convient au sujet, et rien ne serait ni plus déraisonnable ni plus absurde que d'en attendre ou que d'en demander d'une autre nature.*

Il s'agit d'une question de fait : le cas n'est point susceptible de démonstrations géométriques, et l'on ne peut en exiger. La démonstration oculaire, ou la preuve des sens, pouvait bien convenir aux contemporains ou du moins aux personnes qui vécurent sur les lieux où se passèrent les choses ; mais hors de là il faut avoir perdu le sens pour l'exiger. Sur un fait particulier de cette espèce, la preuve des sens ne peut non plus être demandée que la démonstration mathématique sur les faits en général, parce que l'une et l'autre sont également impossibles.

D'ailleurs j'ai fait voir dans la huitième proposition du chap. VII de la 2e partie, qu'il est d'une évidence notoire que l'on peut être parfaitement assuré de certains faits dont on n'est point spectateur oculaire ; que c'est non-seulement ainsi que tous les hommes le pensent, mais qu'encore cette certitude est l'âme et le principe de tout ce qui se fait dans la vie.

Que l'on ait la bonté de me dire de quelle manière on peut parvenir à la connaissance certaine de quoi que ce soit, dont il est impossible de s'assurer par ses propres yeux, tant de l'histoire que du commerce ou de la politique ; et je m'engage à faire voir qu'à suivre la même méthode, il sera encore incomparablement plus vrai qu'on peut et qu'on doit croire la résurrection de Jésus-Christ, et que, pour ne la point croire, il faut être de la stupidité la plus surprenante ou de l'opiniâtreté la plus invincible.

Si les déistes pouvaient se résoudre à faire de ceci le point décisif, la dispute serait bientôt terminée ; car il n'y aurait que trois questions à vider : — 1. Ne sont-ils pas parfaitement persuadés de la vérité de quelques faits qu'ils ne savent point sur le témoignage de leurs propres yeux, et dont ils ne pourront jamais être témoins oculaires? 2. Quels sont donc en cela les motifs de leur persuasion? 3. Avec autant d'équité, et même avec plus de force, les mêmes motifs ne peuvent-ils pas nous persuader pleinement que la résurrection de Jésus-Christ est un fait assuré? — Qu'ils répondent, s'ils l'osent, et je n'en demande pas davantage.

3° *Les raisons qui prouvent la résurrection de Jésus-Christ sont telles, qu'un homme qui ne s'y rend pas est réduit à des conséquences d'une fausseté palpable et de l'absurdité la plus ridicule.*

Il doit supposer des choses qui ne furent ni ne seront jamais, tant que le monde et les hommes demeureront dans l'état où ils sont. Il doit admettre, pour bonnes et pour certaines, des propositions que la moindre expérience dément tous les jours. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à jeter les yeux sur les conséquences naturelles de ce sentiment du déiste, qu'*il n'y eut que jeu et qu'imposture dans le témoignage rendu à la résurrection de Jésus-Christ.* On a vu plus haut ces conséquences, et je ne les répéterai point ici. Je remarquerai seulement que j'y ai si peu exagéré les choses ou déguisé les objets pour les rendre odieux, que je les ai même rendus plus doux et plus faibles. Ils étaient susceptibles des plus noires couleurs ; et si je ne les ai pas peints au naturel, si je n'ai pas exposé au grand jour tout le fanatisme, toute la méprisable petitesse du déisme, ce n'a été que pour ne point sortir du caractère sérieux et posé qui convient au sujet que je traite.

4° *Les raisons qui prouvent la résurrection de Jésus-Christ nous fournissent de quoi répondre à toutes les difficultés d'une manière qui satisfait pleinement un esprit qui ne cherche que la vérité.*

Que l'on examine les réponses que nous avons données, en divers endroits de cet ouvrage, aux questions, aux doutes et aux objections des déistes ; que des gens qui se connaissent en raisonnement, pèsent avec impartialité ces réponses, et nous voulons bien les soumettre à leur jugement. Avons-nous quelque part affaibli les difficultés en les rapportant? Avons-nous pris à tâche de leur donner un air de ridicule ou d'impertinence, afin d'en émousser les traits? N'avons-nous pas eu soin, au contraire, de les développer, d'en faire sentir toute la force, d'y faire observer tout ce qu'elles ont de plus embarrassant pour les chrétiens? Nous a-t-on vus, en quelques occasions, recourir à l'adresse pour parer les coups? nous jeter dans des écarts quand nous n'avons pu répondre d'une manière directe? chicaner sur des mots ou vétiller sur des incidents, pour laisser le lecteur en doute si nous combattions le sentiment des déistes ou des fantômes de notre imagination? Avons-nous été contraints de recourir à des suppositions arbitraires ou de poser des principes opposés au sens com-

mun, aux idées générales, à l'usage universel, aux lois établies et à l'ordre éternel des choses? Peut-on nous reprocher quelque obliquité de cette nature? Si l'on ne peut le faire, ce quatrième caractère d'évidence ne saurait être contesté dans la preuve que nous donnons de la résurrection de Jésus-Christ. Si l'on a des reproches de mauvaise foi à nous faire, nous sommes tout prêts à entendre raison.

5° Enfin toutes ces considérations, jointes à l'examen que chacun peut faire de la chose elle-même, nous font espérer que les lecteurs les plus partiaux nous rendront justice. Il y paraît assez que nous avons toujours raisonné de sang-froid et de la manière la plus désintéressée; que nous n'avons suivi ni le caprice, ni les préjugés; que nous n'avons consulté que la nature et que la nécessité des choses, et que si les conclusions se terminent réellement pour nous contre les déistes, ce n'est pas parce que nous le voulons ainsi, ou parce que nous les conduisons à notre gré, contre le cours naturel, mais parce que l'Être suprême a établi, dans l'ordre des choses, qu'il soit de la droite raison et par conséquent de nécessité de conclure comme nous le faisons, et que nous ne pouvons conclure autrement, sans faire une violence manifeste aux facultés qu'il nous a données.

Ainsi nous avons rassemblé dans ce chapitre tous les caractères de l'évidence que nous avions définie au commencement de notre deuxième partie. Nous avons appliqué ces caractères à la preuve de la résurrection de Jésus-Christ; nous avons trouvé qu'ils s'y rencontrent tous avec une merveilleuse justesse, et nous sommes à présent en état de conclure.

Voici donc le raisonnement dans les formes :

La résurrection de Jésus-Christ est revêtue de toute l'évidence qui met les hommes dans l'obligation d'acquiescer lorsqu'elle leur est bien exposée et qu'ils sont capables de raisonner.

Or il est entièrement impossible que le grand Dieu, qui préside à tous les événements et surtout à ceux qui concernent les êtres doués de raison, ait jamais revêtu l'imposture de ces caractères d'évidence qui mettent une créature raisonnable dans l'obligation de l'acquiescement.

Donc la résurrection de Jésus-Christ n'est point une imposture; tant s'en faut, que c'est une vérité très-certaine. Et c'est ce que nous avions à démontrer.

CHAPITRE XII.

Avis donné aux déistes sur la méthode qu'ils sont obligés de suivre pour réfuter cette démonstration du fait.

Avant que de tirer mes conséquences de la grande conclusion à laquelle je suis parvenu, j'ai un avis à donner aux déistes; c'est que s'ils daignent me répondre, je m'attends de leur part à quelque chose de plus qu'à de simples conjectures, ou qu'à des décisions hasardées. Je leur ai donné des raisons et des preuves, ils doivent aussi m'en donner.

S'ils veulent me réfuter, ils n'ont absolument que l'une de ces deux choses à faire : ils n'ont qu'à choisir, et s'ils ne peuvent faire ni l'une ni l'autre, ils se mettront inutilement en défense.

1° *Ils doivent montrer que mon plan a été mal conçu, ou que je ne l'ai point rempli; que les principes que j'ai mis en œuvre sont étrangers au sujet et qu'ils ne peuvent servir aux fins que je me suis proposées.*

2° *S'ils me passent le plan, ils doivent montrer que l'exécution en a été mal conduite, et que j'y ai commis quelque part des fautes essentielles.*

Je dis des fautes essentielles : car un mot peu mesuré, ou quelque petite inadvertance qu'ils y pourraient découvrir, ne détruiraient point la force de mes raisonnements en ce qui les concerne. Même dans une suite de démonstrations mathématiques, une légère inexactitude ne porte point coup contre une conclusion bien tirée. S'ils cherchent des fautes dans mon ouvrage, ce doivent donc être des fautes capitales, de ces fautes qui rendent la conclusion défectueuse et irrégulière, ou plutôt qui la détruisent.

C'est là le point unique que d'honnêtes gens doivent se proposer pour but dans toutes leurs disputes. Leur grande attention regardera les fondements sur lesquels on bâtit, pour voir s'ils sont solides ou non. On abrége par là les controverses et l'on parvient bientôt à la fin qu'on doit y avoir en vue, qui est d'y découvrir la vérité et de ne pas disputer pour le seul plaisir de la dispute.

Je le répète : les déistes ne peuvent absolument entreprendre de me réfuter, qu'en suivant les deux routes que je leur indique. Permis à eux de s'en tenir à celle qui leur plaira le mieux et de les tenter même toutes deux à la fois, si cela leur convient.

S'ils veulent montrer que mon plan a été mal conçu, ou que je ne l'ai pas rempli, ce qu'ils ont à faire est d'attaquer ma méthode et d'en prouver la fausseté ou l'insuffisance.

Cette méthode a été de fixer d'abord la nature de l'évidence qui met l'entendement humain dans l'obligation d'acquiescer;

Ensuite de démontrer que l'évidence ainsi définie oblige de droit à l'acquiescement;

Après cela, de faire voir que Dieu ne peut jamais permettre que l'imposture soit revêtue des caractères de cette évidence;

Et enfin, de prouver que la résurrection de Jésus-Christ est accompagnée d'une évidence de cette nature;

Que les déistes démontrent, s'ils le peuvent, en quoi cette méthode est vicieuse ou imparfaite.

Quant à l'exécution de mon plan, si j'y ai commis des fautes essentielles, ce doit être en quelqu'un des articles suivants :

1. Ou j'ai mal défini la nature et les caractères de l'évidence qui oblige la raison humaine à l'acquiescement.

2. Ou en définissant bien ces caractères, je n'ai pas réussi à prouver l'obligation de se

soumettre à cette évidence : soit que je m'y sois mal pris, ou que mes preuves ne soient pas assez fortes.

3. Ou je n'ai pas démontré qu'il est incompatible avec les perfections de Dieu de souffrir que l'imposture soit revêtue d'un caractère si respectable.

4. Ou enfin je n'ai pas trouvé tous les caractères de l'évidence dans la preuve que nous avons de la résurrection de Jésus-Christ.

S'ils m'attaquent sur le premier article, qu'ils ne le fassent point sans nous donner une meilleure définition des choses, et qu'ils se souviennent surtout qu'il importe à leur cause de prendre absolument le contre-pied de nos idées.

S'ils s'en prennent au second, leur intérêt demande qu'ils suppléent à mes défauts et qu'ils nous apprennent quels sont les principes différents des miens qu'ils ont à poser.

Si c'est le troisième, qu'ils aient la bonté de nous dire l'idée qu'ils se font de l'Etre suprême, afin que nous puissions concevoir comment il peut se prêter à revêtir l'imposture de tout l'éclat de l'évidence.

Enfin pour le dernier, je n'exige de leur part que deux choses : 1° Qu'ils montrent que les faits qui servent de preuve à la résurrection de Jésus-Christ, ne sont que des contes en l'air; ou 2° que j'ai mal employé ces faits, et que la preuve qui en résulte n'a point tous les caractères de l'évidence requise.

Voilà une route qui leur est toute tracée. J'ai fait usage de ces caractères séparément et d'une manière distincte. Mes bévues n'en seront que plus faciles à voir. Ils n'ont qu'à les chercher.

J'ai rempli ma tâche. Il me semble au moins que l'on ne pouvait exiger de moi rien de plus que ce que j'ai donné, pour décider le grand point de la dispute entre les déistes et nous. Je leur ai exposé la méthode chrétienne. Je leur ai même indiqué tout ce qui se peut faire pour la renverser. Je sais d'avance aussi à quoi aboutiront leurs efforts.

CHAPITRE XIII.

Où l'on tire de la résurrection de Jésus-Christ les conséquences qui en résultent, tant pour la spéculation que pour la pratique.

SECTION PREMIÈRE. — *Conséquences générales et qui concernent également les chrétiens et les déistes.*

Tirons à présent des conséquences, tant pour les dogmes que pour la morale, du grand principe que nous avons démontré.

On voit d'abord, en général, que celles que nous avons supposées dans notre première partie, la divinité de la mission de Jésus-Christ, celle de sa nature, l'excellence de son ministère, la vérité de l'Evangile, le bonheur préparé aux vrais fidèles, et les dangers de l'incrédulité, ne sont plus de simples suppositions, mais deviennent des propositions ou des théorèmes d'une vérité infaillible.

Ainsi nous pouvons à présent dire avec certitude que Jésus-Christ est une personne divine, le grand prophète, l'envoyé, le Fils de Dieu, l'unique Sauveur et médiateur du genre humain; le législateur qui a droit de nous donner des lois; celui qui nous a révélé la volonté divine, et que le Père a établi pour juger le monde universel en justice.

Que la religion chrétienne est une révélation du dessein et du bon plaisir de Dieu, pour l'instruction et la discipline des hommes, afin de les conduire au salut éternel, et qu'elle doit être crue et reçue pour la règle de la foi et des mœurs, dans tous les lieux où elle est annoncée.

Que mépriser cette révélation, c'est mépriser Dieu lui-même, et se rebeller ouvertement contre le ciel, qui l'a établie.

Que les incrédules qui pèchent volontairement et avec obstination, hasardent infiniment, et que ceux qui persévèrent dans l'impénitence jusqu'au dernier soupir, malgré les invitations de la grâce et les grands moyens qu'ils ont de s'instruire, sont perdus sans ressource : c'est ainsi que nous pouvons en juger sur les décisions formelles de l'Evangile, qui ne nous laisse rien à espérer pour eux, et qui n'offre le salut qu'à condition de croire en Jésus-Christ, de se soumettre sincèrement à ses lois, et de faire de bonnes œuvres.

Que par conséquent les déistes ne peuvent se regarder eux-mêmes que comme des capricieux et des entêtés, qui ne raisonnent point, qui n'approfondissent rien, qui ne songent qu'à se procurer les douceurs d'une funeste indolence; et qu'ils ne peuvent se regarder autrement jusqu'à ce que, pesant les choses avec tout le sérieux qu'elles méritent, ils en agissent en créatures raisonnables, et reconnaissent enfin, à l'aide de la grâce, sur laquelle peuvent compter des esprits appliqués, humbles et sincères, qu'ils doivent croire en Jésus-Christ, pour obéir à son Evangile, et que de là dépend tout leur bonheur dans la vie à venir.

Puissent-ils tous, tant qu'il y en a dans le monde chrétien, se laisser conduire à cette lumière qui leur est présentée !

Puissent-ils connaître que Jésus-Christ est le Fils de Dieu, leur Sauveur et leur Seigneur; brûler de son amour, et n'ouvrir la bouche que pour célébrer ses louanges !

Puissent-ils sentir la componction la plus vive pour les blasphèmes qu'ils ont vomis contre lui, et en avoir cette *repentance à salut, de laquelle on ne se repent jamais !*

Puissent-ils chercher dans *le sang de Jésus-Christ la propitiation* de leurs crimes, et par sa médiation offrir à Dieu ce *sacrifice d'un cœur contrit et brisé, qu'il ne méprise point !*

Puissent-ils honorer la religion chrétienne autant qu'ils l'ont déshonorée, et donner des exemples qui ramènent au devoir tout ce qui restera d'incrédules au monde !

Puisse leur conversion réjouir en même temps le ciel et la terre, afin qu'après avoir goûté ici-bas les consolantes douceurs de la grâce, ils parviennent à la perfection souveraine, dans le royaume des cieux, où Jésus-Christ, après *être mort et ressuscité, est à présent assis à la droite de Dieu*, et a pré-

paré à ceux qui l'aiment des *biens que l'œil n'a point vus, que l'oreille n'a point ouïs, et qui ne sont point montés au cœur de l'homme!*

A ces vœux ardents que je fais pour les incrédules, je suis assuré qu'il n'est point de chrétien qui ne dise, *Amen!*

SECTION II. — *Conséquences particulières, et qui concernent uniquement les chrétiens.*

Outre ces conséquences générales, et qui sont pour les incrédules comme pour les fidèles, il en est quelques autres qui regardent uniquement les chrétiens. Elles sont trop consolantes pour eux, quand ils professent sincèrement l'Evangile, pour nous permettre de les supprimer ici. Leur nombre répond même à leur importance.

La résurrection de Jésus-Christ donne des fondements solides à notre confiance en la miséricorde de Dieu. *Christ a été livré pour nos offenses, et est ressuscité pour notre justification* (*Rom.*, IV, 25). *Dieu l'a élevé par sa droite pour être Prince et Seigneur, afin de donner à Israël la repentance et la rémission des péchés* (*Act.*, V, 31).

C'est encore ce qui fonde toutes les espérances chrétiennes. Il a *été ordonné, avant la fondation du monde, mais manifesté dans les derniers temps pour vous, qui par lui croyez en Dieu qui l'a ressuscité des morts et lui a donné gloire, afin que votre foi et votre espérance fussent en Dieu* (*Pierre*, II, 20, 21). *Le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ nous a régénérés, par sa grande miséricorde, en espérance de vie par la résurrection de Jésus-Christ d'entre les morts, pour obtenir l'héritage incorruptible qui ne se peut ni souiller ni flétrir, et qui est conservé pour nous dans les cieux* (*Là même, v.* 3, 4).

L'Ecriture nous donne aussi la résurrection du Sauveur pour un puissant motif à la pratique de notre devoir : *Nous sommes ensevelis dans sa mort avec lui par le baptême, afin que, comme Christ est ressuscité des morts par la gloire du Père, nous ressuscitions aussi pour marcher dans une nouvelle vie* (*Rom.*, VI, 4). *Sachant que Christ étant ressuscité des morts, ne meurt plus et que la mort n'a plus de pouvoir sur lui, vous aussi considérez-vous comme morts au péché; mais que vous vivez à Dieu par Notre-Seigneur Jésus-Christ. Que le péché ne règne plus dans votre corps mortel pour obéir à ses convoitises, et ne donnez pas vos membres pour être des instruments d'iniquité à péché; mais donnez-vous à Dieu comme de morts étant faits vivants, et que vos membres soient des instruments de justice à Dieu* (*Rom.*, VI, 9-13).

Saint Paul se sert de la même raison, non-seulement pour engager les chrétiens à la pratique de la vertu, mais encore pour élever leurs sentiments, pour les détacher de la terre, et pour fixer leurs regards à la gloire et aux plaisirs du ciel. *Si vous êtes ressuscités avec Jésus-Christ,* leur dit-il, *cherchez les choses qui sont en haut, où Christ est assis à la droite de Dieu. Pensez aux choses qui sont en haut, et non point à celles qui sont sur la terre; car vous êtes morts, et votre vie est cachée avec Christ en Dieu* (*Coloss.*, III, 1-3).

Il est donc vrai que toutes les grâces, tous les avantages, tous les devoirs de la vie chrétienne, découlent de la résurrection du Sauveur, comme de leur source unique et naturelle.

SECTION III. — *La résurrection de Jésus-Christ est singulièrement un gage et une preuve de la résurrection des fidèles.*

Il est encore un autre usage que l'Ecriture a fait de la résurrection de Jésus-Christ. Cet usage, à la vérité, ne regarde que la partie la moins noble et la plus vile de nous-mêmes. Il n'en est pas moins digne de l'estime de tout véritable chrétien : c'est que la résurrection du Sauveur est un gage sûr et certain que nos corps ressusciteront pour une immortalité glorieuse.

Christ, dit saint Paul (I *Cor.* XV, 20), *étant ressuscité des morts, a été fait les prémices de ceux qui dorment.* Ce terme de *prémices* indique une relation étroite entre Jésus-Christ et les fidèles. L'expression les représente, lui et eux, comme faisant partie d'un grand ouvrage dont il est le commencement, et dont ils sont la fin. La résurrection du Sauveur entame sur la mort et sur le sépulcre, ce triomphe dont la nôtre fera la clôture. *Car comme en Adam tous meurent, en Christ aussi tous seront vivifiés; mais chacun en son rang. Christ est les prémices, après lui sont ceux qui sont de Christ à son avénement* (I *Cor.*, XV, 22, 23).

En effet, l'Apôtre attache tellement notre résurrection à celle de Jésus-Christ, qu'il fait dépendre toute la certitude que nous pouvons avoir de l'une, de la certitude que nous avons de l'autre. *Si nous croyons,* dit-il, *que Jésus est mort et ressuscité, de même aussi Dieu ramènera à lui ceux qui dorment en Jésus* (I *Thess.*, IV, 15). Il porte même la chose plus loin : puisque, raisonnant par impossible, il conclut que s'il n'y a point de résurrection pour le fidèle, Jésus-Christ lui-même n'est point ressuscité, la prédication de l'Evangile est inutile, et la foi des chrétiens est un tissu d'absurdités étonnantes. *Si les morts ne ressuscitent point,* dit-il, *Christ n'est point ressuscité, votre foi est vaine, vous êtes encore dans vos péchés; ceux qui dorment en Jésus-Christ sont perdus, et nous-mêmes nous sommes trouvés faux témoins pour Dieu; parce que nous avons rendu témoignage à Dieu qu'il a ressuscité Christ, lequel n'est point ressuscité, si les morts ne ressuscitent point* (I *Cor.*, XV, 13-18). Notez bien que l'Apôtre revient à ce même raisonnement trois ou quatre fois dans ce chapitre, et cela marque assez qu'il le fait à dessein. C'est exprimer bien fortement sa certitude et la nôtre. Nous ne sommes pas seulement assurés de ressusciter à notre tour, puisque Jésus-Christ est ressuscité le premier; mais nous en sommes encore si sûrs, que s'il n'y a point de résurrection pour nous, tout ce que l'on publie de celle de Jésus-Christ et de son Evangile n'est que mensonge et que fable. Disons-le en un mot : notre résurrection est donc une conséquence de la sienne.

Ainsi tout ce qui prouve la religion chrétienne en général, et la résurrection de notre Sauveur en particulier, démontre avec la dernière évidence que nous ressusciterons nous-mêmes un jour. Ce droit est si bien fondé dans l'Evangile, qu'on ne peut jamais le révoquer en doute, à moins que l'on ne sape et que l'on ne renverse tous les fondements de la foi.

Or l'attente de cette résurrection nous est de la dernière utilité, à bien des égards qui sont tous d'une extrême importance.

1° *Il n'est point de motif plus puissant pour nous rassurer contre les frayeurs de la mort;*

2° *Nous y trouvons les plus grandes raisons de patience et de courage dans toutes les adversités de la vie;*

3° *La même attente appuie et anime notre ardeur et notre persévérance à remplir tous les devoirs de la sainte religion que nous professons.* C'est ce que nous allons voir avec un peu d'étendue dans les sections suivantes.

SECTION IV. — *L'attente de notre résurrection est un puissant motif pour nous rassurer contre les frayeurs de la mort.*

Je dis, 1° *que l'attente de la résurrection est une source abondante de consolations contre les frayeurs de la mort.*

Il ne nous reste que peu de jours à vivre. Bientôt nos yeux vont se fermer pour jamais à la lumière des astres. Bientôt nous allons nous précipiter dans une région de ténèbres. Bientôt, arrachés au commerce des vivants, et tombant dans le séjour de l'oubli, nos corps vont être la proie des vers et se convertir en poussière. Quel objet affreux! qu'il est triste pour la chair et le sang! C'est un mal qui ne se peut éviter! C'est un mal qui nous menace à toute heure! Quel surcroît d'horreur et d'effroi!

Cette horreur pourtant n'est plus pour le chrétien. Il peut considérer cet avenir de sang-froid et sans être alarmé. A la mort, son âme et son corps ne se séparent que pour un temps; ils ne se séparent que pour se réunir dans un état plus heureux; ils ne se séparent que pour rentrer dans une union qui sera désormais éternelle. Le sépulcre n'est point une prison dont nous ne puissions sortir, et le temps vient où la mort sera engloutie en victoire.

Que peut-il y avoir de plus consolant, de plus propre à nous rassurer que de pouvoir envisager cette mort comme le port de la liberté, comme l'entrée à la vie éternelle, comme la fin de tous nos travaux et comme le premier moment de notre bonheur?

Mais, au contraire, qu'il doit être douloureux, qu'il doit être accablant de mourir sans cette douce espérance! C'est pourtant l'état de ceux qui poussent l'incrédulité jusqu'au dernier moment de la vie. Je veux qu'il y ait des chrétiens qui puissent sortir du monde, et qui en sortent actuellement sans goûter les consolations qui coulent avec tant d'abondance des lumières de la foi en Jésus-Christ. Il leur est au moins possible d'en faire usage. Mais quelle ressource y a-t-il pour un homme qui meurt, par système, dans une profession de doute sur l'avenir? Que deviendra-t-il? Où va-t-il? Sera-t-il réduit au néant? Sera-t-il revêtu de quelque forme nouvelle? La nuit où il entre sera-t-elle éternelle? N'y aura-t-il plus de repos, plus de fin à ses peines? Hélas! il craint tout et il ne voit rien à espérer!

Quel bonheur n'est-ce donc pas pour le fidèle qui croit sincèrement en Jésus-Christ et qui s'est fait un devoir de se soumettre à ses lois! Quel extrême bonheur n'est-ce point pour lui de voir au bout de sa course mortelle un monde brillant de gloire, une réunion de son âme et de son corps qui remplira tous ses désirs, une nouvelle manière d'exister dont celle-ci n'est qu'une image très-sombre et très-imparfaite!

SECTION V. — *Elle est encore une source abondante de consolation et de courage au milieu de toutes les afflictions de la vie en général.*

Considérons ensuite l'attente d'une résurrection par rapport aux chagrins de la vie. *Nous y trouverons de quoi nous soutenir merveilleusement dans tout ce qui peut nous arriver de plus triste.*

L'espérance fut toujours la consolation des malheureux. Quand on souffre, ne rien voir devant soi que craintes et que ténèbres, point d'apparence de soulagement, point de fin à ses maux, point de retour dont on se puisse flatter dans toutes les vicissitudes du monde : c'est de quoi s'abattre, c'est de quoi perdre l'esprit et tomber dans le plus affreux désespoir. De là ces noirs mouvements, ces profondes mélancolies qui produisent de si déplorables effets en dérangeant tout à fait les personnes qui ont le malheur d'y tomber. Rendez-leur l'espérance, faites luire à leurs yeux l'assurance d'un retour favorable : vous leur rendez la force et la vie. Le courage revient; le mal ne se fait presque plus sentir, ou du moins il n'est plus accablant.

Que ne doit donc point faire, sur un chrétien qui souffre, l'espoir de la résurrection promise en Jésus-Christ et de toute la gloire qu'elle traîne à sa suite? Que sont en comparaison les révolutions les plus agréables sur lesquelles on peut compter dans ce monde? Ce sont toujours des vicissitudes. Le beau temps que nous y attendons sera suivi d'un orage, et quand il durerait aussi longtemps que la vie, que sera-ce après tout? Cette vie elle-même n'est qu'une vapeur qui s'évanouit en un instant, et tous ses plaisirs s'envolent comme des ombres qui passent. Quelle est au contraire la grandeur et la solidité des espérances chrétiennes! Affranchissement universel de tous les maux, félicité parfaite dans la possession de toute sorte de biens, exemption de toute crainte de retomber dans la misère, certitude entière d'être éternellement heureux. O gloire! ô repos! ô vie que l'on ne connaît point sur la terre, dont on ne se peut faire encore que de faibles idées et que l'on ne pourra bien décrire que dans le ciel, qui cache à présent ces trésors à nos yeux!

Augustes promesses de la religion ! Lumières si douces et si consolantes de l'Evangile ! Ravissante majesté des espérances chrétiennes, pourriez-vous ne nous pas soutenir dans les afflictions les plus rudes, où se peut-il qu'un esprit qui vous possède succombe à la douleur et se laisse abattre au chagrin ?

SECTION VI. — *Les consolants effets s'en font particulièrement sentir par rapport aux maux corporels.*

Entrons là-dessus en quelque détail ; et commençons par les chagrins qui tirent leur source de la douleur ou du dérangement que nous causent les maladies. On sait l'influence du corps sur l'esprit, et combien de maux aigus et de longues indispositions nous rendent insensibles aux plaisirs ou incapables de les goûter. Cependant en ceci même l'espoir d'une résurrection glorieuse est de tous les objets le plus agréable, puisqu'il nous présente un temps où nous serons éternellement affranchis de ces peines.

En sortant du tombeau, nous nous dépouillerons pour jamais de ces principes de faiblesse et de corruption que nous avions apportés avec nous en entrant dans la vie. Nous ressusciterons immortels et incorruptibles, et au lieu de ce corps si fragile et si chancelant, nous en revêtirons un nouveau dont la force et la santé ne seront jamais ébranlées.

Quelle différence de ce qu'il doit être un jour à ce qu'il est à présent ? A présent la seule attention qu'il faut pour l'entretenir en bon état, est elle-même une de nos plus grandes inquiétudes. On est perpétuellement en garde. On craint à toute heure pour une machine si délicate et si frêle. Quels soins ne faut-il pas lui donner de peur qu'elle ne se dérange ? Quels préparatifs ? Quelle anxiété ? Quelles précautions pour la soutenir, pour en prévenir les ébranlements, pour en réparer les pertes ? Mais au moindre accident qui la menace, quelles craintes, quelles alarmes ! On court, on s'empresse pour chercher des remèdes, on se ruine en médecins, on emprunte des secours de tous les lieux du monde. Souvent même tout cela nous est inutile. Les secrets impuissants, les spécifiques échouent, l'art s'épuise sans soulager la nature, et le malade accablé de ses maux ne l'est pas moins de tant d'expériences et de tant de médecines.

L'Evangile seul nous offre une cure certaine, un remède infaillible. On y voit disparaître toutes les maladies, et l'on n'y en craint plus le retour. La résurrection nous en délivre une fois pour toujours. *Ce corps semé en faiblesse ressuscitera en force, et semé en déshonneur il ressuscitera en gloire* (I *Cor.*, XV, 43). La main toute sage et toute-puissante de Dieu nous en prépare qui seront de la composition la plus parfaite, qui conviendront à l'état d'une immortalité bienheureuse, qui ne se ressentiront plus d'aucun mélange d'impureté et de terre, et qui jouiront de toutes les qualités nécessaires pour ce séjour céleste où rien de corruptible et de grossier ne peut habiter.

Qui peut exprimer, qui peut donc concevoir les plaisirs et la joie que nous goûterons en nous sentant alors dans une santé aussi parfaite du côté du corps que de celui de l'âme ; de voir effacer pour jamais ces marques flétrissantes que le péché y avait imprimées, de nous trouver formés à la ressemblance du corps glorieux de notre Sauveur, *qui transformera notre corps vil, afin qu'il soit rendu conforme à son corps glorieux selon cette efficace par laquelle il se peut assujettir toutes choses* (*Philipp.*, III, 21).

Chrétiens languissants dans un lit d'infirmité, portez toujours vos regards sur la gloire qui vous est proposée. Que votre patience et votre fermeté répondent à la grandeur de ce que vous attendez, et lorsque vous sentez que votre esprit s'abat sous le poids de vos maux, ranimez-le par la méditation des magnifiques promesses d'une résurrection scellée par celle de votre Sauveur.

SECTION VII. — *Il en est aussi de même par rapport à tous les autres chagrins, de quelque espèce qu'ils soient.*

Une autre source de nos chagrins sur la terre, ce sont les affaires qui nous lient avec le reste des hommes. Nous perdons nos biens ou les personnes qui nous sont chères : nous sommes sujets à mille chicanes, nous avons à essuyer le poids d'un injuste pouvoir, les coups de la médisance, les traits de la calomnie. Ne faisons pas l'énumération de toutes les disgrâces possibles. Le nombre en est trop immense, et si tous les hommes y sont assujettis, on sait que le vrai fidèle en a toujours la plus grande mesure.

A cet égard tout contribue à nos peines, et la constitution présente du monde nous y doit naturellement préparer.

Le corps est si faible que la moindre impression du dehors le dérange. Il ne faut presque rien pour l'abattre, et les principes de toutes les maladies que nous portons toujours au dedans, ne trouvent que trop d'occasions d'éclater.

Notre âme n'est pas moins exposée. La paix en est souvent troublée par la violence des désirs, par le désordre des passions, par la sombre pesanteur du corps, par de noires vapeurs, et par mille autres influences malignes. Il est rare que l'esprit demeure longtemps dans une assiette tranquille. Nos contentements ne sont jamais de durée, n'y ayant presque point d'instant où quelque petite affaire n'interrompe notre repos ou ne nous fournisse un sujet de souci.

Il est même bien difficile de se rendre maître de son tempérament, de ses affections, de son goût. L'imagination s'en mêle par surcroît, et nous avons l'art de nous tourmenter de ce qui n'arrivera point comme de ce qui arrive. Nous courons nous-mêmes au danger que nous craignons ; nous nous obstinons à notre perte, et souvent nous n'avons pas de plus grands ennemis que nous-mêmes.

Quand tout irait à souhait au dehors, nous n'en serions donc pas toujours plus heureux. C'est dans notre sein que la plupart des orages

se forment, et tout concourrait vainement à nous présenter des plaisirs si nous nous y refusons ou si nous en empoisonnons les douceurs.

Ajoutez à cela qu'un bonheur trop grand sur la terre serait dangereux et funeste à notre salut. Si nous jouissions ici-bas d'une tranquillité parfaite, nous n'aspirerions que faiblement à celle du monde à venir. A peine quelquefois les croix les plus pesantes et les afflictions les plus rudes suffisent-elles pour nous retirer d'une sécurité léthargique. Même au milieu d'un chemin semé d'épines, nous nous égarons pour courir au fruit défendu. Que serait-ce donc s'il n'y avait rien qui réprimât le vice, qui mortifiât les passions, qui nous avertît de notre devoir et qui nous montrât le danger? Que serait-ce si ce monde qui nous tente en tant de façons, n'avait point ses dégoûts, si tout y riait au gré de nos désirs, et que tous nos jours s'y coulassent dans la mollesse et dans la volupté? Tout bien pesé, il n'était nullement besoin pour nous d'un état plus tranquille et plus heureux dans ce monde pour le peu de temps que nous y avons à passer.

Il en sera tout autrement dans le ciel, où nous devons être pour l'éternité. La raison même nous dicte que Dieu nous y plaçant pour n'en sortir jamais, il fera des arrangements qui conviennent à la solidité d'un état immuable. Il épurera si bien les opérations de nos âmes, et les organes de notre corps seront rétablis dans une proportion si harmonique, que ces deux parties de nous-mêmes contribueront, chacune de sa part, à la félicité commune. Quelque surprenante que soit une santé qui ne souffre jamais la moindre interruption, ce sera néanmoins un présent et l'ouvrage de son amour. En un mot, il ne nous rendra point capables d'un bonheur parfait sans nous rendre parfaitement heureux : et comment notre félicité serait-elle parfaite au dedans, si elle était perpétuellement menacée au dehors?

Il n'y aura donc, après la résurrection, ni ennemis à craindre, ni fâcheux événements à troubler notre repos, ni soucis à corrompre le goût des plaisirs. Cela est bon pour ce monde, où le péché produit nécessairement les chagrins, et où les chagrins mêmes nous deviennent utiles. Mais dans le ciel, où la nature humaine doit être portée à la plus haute perfection de pureté, tant pour le corps que pour l'âme, ces moyens d'épreuve et de discipline n'auront plus aucun lieu. La guerre et les peines conviendraient encore moins à cet état à venir qu'un repos parfait et qu'une entière liberté ne conviennent à celui-ci.

Voilà ce qui doit inspirer au chrétien la résolution la plus ferme et le courage le plus invincible au milieu de toutes les traverses du monde. Il voit à la fin des combats un asile assuré contre toutes les tempêtes; un état où l'on ne connaîtra ni le deuil ni les larmes; un repos dont rien ne troublera jamais les douceurs. En peu de jours, la mort va finir ses travaux, et, délivré par elle de toutes les douleurs de la vie, il s'appliquera ce que Moïse disait aux Hébreux au sujet des Egyptiens, de la main desquels ils échappèrent en traversant la mer Rouge : *Les Egyptiens que vous avez vus aujourd'hui, vous ne les verrez plus jamais* (*Exode*, XIV, 13).

SECTION VIII. — *L'attente de la résurrection est encore d'une merveilleuse efficace pour nous animer à la vertu par la certitude de la récompense.*

Le troisième et dernier usage que nous devons faire de l'attente d'une résurrection, c'est de la considérer *comme un motif puissant à remplir tous les devoirs de la sainte religion que nous professons.*

C'est assez pour ma preuve que l'autorité de saint Paul. Il connaissait parfaitement les raisons qui doivent animer la vertu des chrétiens, et, dans son système, la résurrection qui nous est promise n'en est pas une des moins importantes. Dans le chapitre XV, 58. de sa première Epître aux Corinthiens, après avoir établi la certitude du temps où nous triompherons de la mort, et peint la glorieuse immortalité qui nous est réservée, il conclut ses raisonnements spéculatifs et ses descriptions magnifiques par une exhortation à bien vivre, qu'il fonde toute sur le sujet qu'il venait de traiter. *C'est pourquoi, frères bien-aimés,* dit-il, *soyez fermes, immuables, abondants toujours en l'œuvre du Seigneur, puisque vous savez que votre travail au Seigneur ne sera pas inutile.*

Il n'y a rien là qui ne soit de la plus grande clarté. Saint Paul donne le dogme de la résurrection pour un des plus forts appuis et des fondements les plus sûrs de la morale chrétienne. En effet, dans la nature des choses, la promesse et l'attente des récompenses de l'avenir sont des aiguillons bien vifs pour exciter le fidèle à la piété et à la soumission. La chose est si vraie, qu'à mon avis, n'était cela, nous serions privés du motif qui peut avoir le plus d'influence sur des créatures raisonnables pour les encourager au devoir.

Expliquons-nous pourtant, de peur d'équivoque. Je parle du devoir chrétien dans un sens abstrait et considéré comme distinct de ceux de la loi naturelle. Quant à ces derniers, j'ai dit ailleurs (*Part.* I, *sect.* X) qu'ils sont immuables et que nous devrions nous y soumettre indépendamment de tout avenir. Je suis même persuadé que les principes sur lesquels j'ai bâti ne peuvent être contestés que par les personnes qui se mettent en tête qu'un Dieu tout sage et tout bon a donné la raison à l'homme afin qu'il vécût en bête.

Je raisonne d'une autre manière sur les devoirs spécifiques de la religion chrétienne, et je dis que *rien ne les fonde s'il n'y a point d'état à venir.* On n'a qu'à se rappeler ce que j'en ai dit dans ma première partie (*Sect.* IX, XII, XIII, XIV *et* XV). Ces devoirs ont une relation directe avec une autre vie. C'en est là le but et la fin. Ce ne sont que des préparatifs ou des essais de ce qui doit faire notre bonheur dans le ciel. L'Évangile ne nous laissant rien espérer sur la terre, ce qu'il nous commande se termine tout, comme dans

son centre, au lieu de rémunération, quelque utilité d'ailleurs que le monde en retire en passant. Veut-on s'en convaincre? On n'a qu'à comparer ce que cet Evangile nous dit des biens à venir avec ce qu'il nous dit de nos devoirs présents. Nous verrons que la vie du chrétien dans le ciel ne doit être que la maturité, que la perfection de celle qu'il commence sur la terre. La pureté des sentiments, la tranquillité de l'esprit, la charité la plus vive, un zèle ardent à servir Dieu, une sainte et prompte ardeur à faire sa volonté : voilà ce qui fait l'essence du christianisme au milieu des combats, et c'est aussi ce qui le fera dans le sein de la gloire, où nous verrons Dieu face à face comme dit l'Apôtre. Les deux états ne diffèrent que dans les circonstances et dans les degrés.

Ici la dévotion est mêlée; il y entre beaucoup de défauts, et nos plaisirs les plus purs ont toujours une teinture de corruption. Là notre pureté sera parfaite dans les actions comme dans les désirs. A cela près, lorsque nous vivons en chrétiens, nous faisons dans le temps un simple noviciat de ce qui doit faire toute notre occupation dans l'éternité. Je ne veux autre chose, pour rendre raison de ce que j'ai dit, que *rien ne fonde le devoir du chrétien s'il n'y a point d'état à venir.*

Si cet état ne doit être que la consommation de la grâce, si toutes les vertus chrétiennes s'y rapportent comme à leur centre, si ce que nous faisons à cette heure n'est qu'un essai de nos forces pour ce que nous devons faire alors ; en un mot, si nos devoirs évangéliques n'ont pour fin et pour but que le ciel, il est clair qu'en détruisant l'appui, vous renversez l'édifice. A quoi bon des devoirs qui n'aboutissent à rien? Quels motifs, quelles raisons peuvent nous y engager? Ils ne sont plus ni de convenance ni d'utilité. Rendez-leur au contraire l'objet des récompenses, donnez à cette attente toute la certitude possible, et par cela même vous y déterminez efficacement, vous y animez certainement le fidèle.

SECTION IX. — *Les personnes qui se déclarent pour l'amour entièrement pur et désintéressé désapprouveront à tort cette dernière considération.*

J'appréhende ici que quelques chrétiens, d'ailleurs très-pieux, ne goûtent pas cet endroit de mon ouvrage. Ils trouveront que je donne à la vertu des vues trop basses et trop mercenaires; à leur avis, ce que je viens de dire donne trop à l'intérêt des hommes et ne donne pas assez à la gloire de Dieu, et par conséquent ne répond point à cette noblesse, à cette pureté de sentiments que l'Evangile se propose d'inspirer au fidèle.

A quoi bon dissimuler ce que je pense? Il est vrai, je suis pleinement persuadé que le chrétien doit faire son devoir dans l'attente de la rémunération, et je crois même que l'intérêt supérieur que nous prenons à la gloire de Dieu ne doit jamais être détaché de celui de notre bonheur. C'est effectivement à quoi mène ce que j'ai dit et répété : que *rien ne fonde nos devoirs s'il n'y a point d'état à venir.*

Eh! tant que je regarderai la nature humaine et la révélation divine dans les rapports qui les lient, m'est-il possible de penser autrement? Ce que j'ai dit coule si nécessairement de ces rapports considérés ensemble, que les personnes qui sont dans un sentiment opposé me paraissent n'y faire aucune attention, me semblent oublier l'un ou l'autre en formant leur système.

Que ces personnes-là déclament tant qu'il leur plaira contre l'amour intéressé, qu'elles le traitent de bas, de mercenaire, d'anti-chrétien, je n'en serai point ébranlé. C'est leur coutume de traiter dédaigneusement tout ce qui s'écarte de leurs idées ; les épithètes méprisantes ne leur coûtent rien, et parce qu'on ne peut pas se perdre avec eux dans les airs, à leurs yeux on rampe à terre d'une manière à faire pitié.

Ils ne me serviront pourtant ni de guide ni de modèle. Qu'ils me le pardonnent si je leur laisse l'invective en partage ; permis à eux de m'appeler âme basse et chrétien faible, qui rentre sous l'esprit servile de la loi et qui ne connaît point la liberté de l'Evangile. A des accusations si vagues je n'ai que des raisons à opposer. Ils les trouveront dans les sections qui vont suivre.

SECTION X. — *L'amour du devoir soutenu par l'intérêt est fondé en raisons, et 1° l'Ecriture l'appuie.*

Puisque l'Ecriture sainte est une règle de foi pour les personnes que je combats, comme elle l'est pour nous, j'en tirerai ma première preuve, et je me borne même aux décisions de saint Paul. Quelque foule d'autorités que je trouve pour moi dans les écrits du Nouveau Testament, le passage que j'ai cité plus haut me suffit : *C'est pourquoi, mes frères bien-aimés, soyez fermes, immuables, abondants en l'œuvre du Seigneur, sachant que votre travail n'est point vain au Seigneur* (1).

Ces paroles constamment n'échappèrent point au hasard à l'Apôtre ; sa plume y fut conduite par la réflexion et par l'inspiration : nous ne pouvons donc qu'y reconnaître une suite de raisonnement et des vues? Or quelles pouvaient être ces vues? qu'est-ce qu'il s'y propose? Il n'y a qu'à lire : c'est une exhortation qu'il adresse aux chrétiens ; il les sollicite à l'application et à la persévérance dans les devoirs de la piété ; et si l'on ne s'aveugle pas volontairement, on voit que cette exhortation a un motif qui l'appuie.

Ce motif est l'attente d'un heureux avenir, et l'on ne peut faire usage de ses yeux sans s'en apercevoir ; car être assuré que *notre travail ne sera pas vain au Seigneur*, c'est être assuré que *notre travail ne sera pas sans récompense ;* et fonder l'exhortation au devoir sur la vue que *notre travail ne sera pas inutile*, c'est la fonder sur la vue d'une récompense à venir.

(1) I *Cor.*, XV, 58. Il y a dans l'original, ὥστε, particule de raisonnement, et qui marque une conséquence tirée des principes qui précèdent.

Donc l'Apôtre donne pour motif à la vertu des chrétiens l'attente de la rémunération ; donc encore ce motif est non-seulement légitime et permis aux chrétiens, mais il est encore des plus nobles et des plus conformes à l'esprit évangélique. Je défie qui que ce soit d'éluder ces conséquences, à moins que de bouleverser tout le sens des mots ou que de perdre tout respect pour l'Apôtre.

SECTION XI. — *Il l'est 2° par la bonté souveraine de Dieu, qui a attaché son intérêt au nôtre.*

Ma seconde preuve sera tirée des notions que nous avons de la bonté souveraine de Dieu. Nous sommes persuadés, sur ces idées, que ce Dieu tout bon a lié l'intérêt de sa gloire avec celui de notre bonheur, et par conséquent l'attention que nous donnons à l'un et à l'autre fait partie de nos devoirs.

Tous ses ordres ont pour but notre félicité. Il ne nous commande point de faire ceci ou cela par la seule raison de son pouvoir despotique et pour avoir uniquement la gloire de se faire obéir ; il veut que nous le servions sur la terre, afin que nous nous formions au bonheur céleste et que nous puissions un jour tenir notre partie dans le chœur des intelligences où nous devons entrer. C'est là ce que Dieu, qui est charité, demande que nous fassions pour le *glorifier*, et c'est aussi dans ce sens qu'il emploie lui-même ce terme quand il en parle dans son Ecriture. En effet, il n'est pas possible, dans la nature des choses, que nous puissions ni qu'aucune créature puisse glorifier Dieu d'une autre manière.

Ainsi, faire pour notre bonheur ce qu'il nous a commandé, c'est travailler à sa gloire, puisque cette gloire est la grande fin de notre bonheur, et qu'il ne se passera pas un moment dans le ciel où nous ne sentions vivement la grâce de Dieu pour l'en louer de toutes nos forces.

Peut-il y avoir de chrétien assez grossièrement sensuel pour ne regarder le paradis que comme un lieu d'indolente mollesse, où, content de son propre bonheur, il ne s'intéressera point à la gloire de Dieu, qui l'y aura élevé ? Ce serait mettre le paradis des chrétiens au-dessous de celui des mahométans, ce serait se faire les idées d'une félicité purement animale, ce serait en bannir les sentiments si délicats et si doux de la reconnaissance ; et, pour peu que l'on connaisse l'Evangile, serait-il possible que l'on en dénaturât ainsi les promesses ?

Lors donc que l'on reproche aux chrétiens qui joignent la considération de leur intérêt à celle de la gloire de Dieu, lorsqu'on leur reproche, dis-je, qu'ils agissent dans un esprit mercenaire, l'insulte est bien grande ; mais la charité n'est-elle pas entièrement blessée à soutenir encore que leur intérêt seul les pousse et que la gloire de Dieu n'entre pour rien dans leurs vues ?

Que les superbes mystiques se le tiennent pour dit : nous entendons l'Evangile dans sa simplicité naturelle, et, méprisant des systèmes alambiqués qui n'ont pour fondement que des commentaires forcés ou que des gloses trompeuses, nous faisons profession de croire que dans le ciel, comme sur la terre, la gloire de Dieu doit être la *fin supérieure* de toutes nos vertus, et que la *fin subordonnée* en doit être le soin de notre bonheur. Dieu lui-même a lié entre elles ces deux fins d'une façon si intime, que c'est le servir que de tendre à toutes deux à la fois. Enfin nous ne pouvons travailler plus efficacement à la gloire de Dieu, nous ne pouvons mieux le glorifier que par les sincères efforts que nous faisons de ne nous pas rendre indignes de sa faveur pendant cette vie et de parvenir à son repos éternel par la route qu'il nous a lui-même marquée.

SECTION XII. — *Les partisans de l'amour entièrement pur et désintéressé mettent 3° la nature et la religion aux prises entre elles.*

Je remarque, pour ma troisième preuve, que les personnes qui traitent de bas et de mercenaire l'amour intéressé, paraissent ignorer la nature et la mettre aux prises avec la religion.

Dieu est certainement l'auteur de la nature, et c'est par conséquent de lui que nous tenons cette espérance naturelle qui sert de premier mobile à tout ce que font les hommes. C'est ce qui adoucit toutes les peines qu'il y faut prendre, comme c'est ce qui nous y anime. Qu'on nous offre en éloignement un grand avantage, que nous en connaissions tout le prix et qu'on nous indique les voies pour y parvenir, l'espérance met aussitôt en jeu toutes nos facultés, et dire alors qu'on court au but sans l'avoir en vue, c'est contredire et démentir la nature. Tous les hommes savent par sentiment que leur ardeur s'allume ou se refroidit à proportion de ce que la possibilité du succès leur paraît plus ou moins fondée en raison. Dès que l'on cesse d'espérer, le désir s'éteint, l'esprit se dégoûte, on néglige l'objet et l'on cesse aussi de le chercher.

Telle est la nature, et l'on peut s'assurer qu'elle n'est ni combattue, ni détruite par la religion chrétienne. En nous faisant de nouvelles créatures, la grâce ne nous dépouille ni de nos passions, ni de nos penchants naturels. Elle les corrige, elle les rectifie, elle en épure les mouvements et la fin ; elle leur donne un objet légitime ; mais les mêmes mobiles, les mêmes ressorts qui portent à l'action subsistent toujours, et ce qui les fait différer de l'état précédent, c'est qu'ils nous meuvent avec plus de régularité, et qu'ils tendent à des fins plus dignes de l'homme.

Lors donc que notre âme, éclairée et conduite par les opérations salutaires du Saint-Esprit, persévère dans cette sanctification à laquelle les merveilleuses promesses de l'Evangile ont été faites, dire que cette espérance ne doit point servir de motif au devoir, c'est dire que nous devons dépouiller la nature humaine, et devenir des créatures d'une espèce tout à fait différente de ce que nous étions avant la régénération. Tant que je se-

rai homme et que je me verrai sur les voies d'atteindre à un avantage dont je me flatte, et dont je me flatte avec raison, l'on ne me persuadera jamais que si je suis le chemin qui m'y mène, ce n'est nullement pour y arriver. Ce que je fais n'est-il pas l'effet nécessaire et constant du désir naturel qu'ont tous les hommes d'être heureux, et ce désir qui naît avec nous, ne nous est-il pas effectivement si naturel que nous ne pouvons nous en défaire, et le perdre sans cesser d'être ce que nous sommes? Que chacun consulte là-dessus les mouvements de son cœur, et juge par lui-même si ce que je dis de tous les hommes n'est pas vrai.

Voici donc comme je raisonne. Si la chose est vraie par rapport à tous les petits avantages que le monde nous offre, peut-il en être autrement par rapport au souverain bien quand il nous est présenté? Quoi! c'est l'espérance qui m'anime à la recherche de mille plaisirs de rien, et ce ne sera pas la même espérance qui me poussera, lorsqu'on fait luire à mes yeux un objet aussi grand que le paradis, et des plaisirs aussi frappants que les délices d'une vie immortelle? L'espérance alors m'abandonnera? Elle sera faible? Elle sera languissante? Elle ne fera point ce qu'elle fait en toute autre chose? En conséquence de quelles lois si opposées entre elles faut-il que la nature humaine se porte avec tant d'ardeur vers des objets tout à fait méprisables, et qu'elle n'en ait point pour un bien infini? Ce serait le rebours de la mécanique, où l'addition du poids rend le mouvement plus vif et plus prompt.

SECTION XIII. — *Leur sentiment est donc également contraire à la religion et à la nature.*

De tout cela je conclus que ce système, dont on vante si fort la noblesse et la spiritualité, sous prétexte que l'on y dépouille de tout intérêt l'amour du devoir; que ce système, dis-je, est également contraire à l'Évangile et à la nature.

Il est absolument impraticable, tant que les hommes seront des hommes. Pour le faire passer en loi, il faut refondre la nature humaine, et la faire ce qu'assurément elle n'est point. Il faut donc que les personnes qui prônent ce système, ou ne s'étudient point elles-mêmes, ou qu'éblouies par un faux jour, elles se persuadent, je ne sais comment, que l'amour qu'elles se portent n'entre pour rien dans l'amour qu'elles portent à Dieu. Quoi qu'elles en disent, cela n'est point; et si l'on me demande comment elles peuvent se tromper là-dessus, je renverrai d'abord à l'histoire du monde. On y voit tous les jours que de faux principes, que de forts préjugés, ou que l'abus qu'on fait de la raison et de la religion, peuvent en imposer aux hommes, même sur ce qu'ils font et sur ce qu'ils pensent.

SECTION XIV. — *D'ailleurs il est sujet à des conséquences affreuses pour la morale.*

On ne m'accusera pas de m'exprimer d'une manière trop forte, si l'on considère enfin que *le dogme de l'amour entièrement pur et désintéressé traîne à sa suite de dangereuses conséquences.*

Lorsque, d'un côté, on donne pour la seule vraie dévotion, une piété dégagée de toute espérance, et que de l'autre on traite d'indigne, de rampant, d'esprit sordide et mercenaire, tout chrétien qui ne peut se défaire, à cet égard, des sentiments de la nature; à quoi est-ce que cela peut aboutir? N'est-ce pas à dégoûter du devoir, ou du moins à refroidir le zèle pour la religion?

Je veux croire que les mystiques ont tout autre chose en vue. Cependant ces conséquences sont visibles, et la preuve en est claire. Dans l'état faible et corrompu de l'homme, nous ne saurions avoir trop de motifs pour nous porter à l'amour de Dieu et à celui du devoir.

Ce Dieu, qui nous a faits et qui connaît toutes nos infirmités, de quelque part qu'elles viennent, a eu la bonté d'attacher sa gloire à notre bonheur, de faire de la religion notre intérêt comme notre devoir, et de vouloir être lui-même notre dernière fin, parce que c'est le moyen unique de nous rendre éternellement heureux.

Puisqu'il l'a fait, puisqu'il a si étroitement uni ces deux choses, nous devons nous convaincre qu'il y a dans cet arrangement une sagesse infinie, et que Dieu ne l'a pas établi de la sorte sans en avoir de bonnes raisons. En vain cherche-t-on ce qu'il aurait pu faire par les droits d'un pouvoir absolu : il aurait pu former des créatures qui auraient dû faire tout pour lui, sans rien faire pour elles-mêmes. En les créant dans cette dépendance, il ne leur aurait fait aucune injustice, je le veux; mais enfin il était infiniment plus conforme à sa bonté souveraine, de rendre utile, aux êtres créés, le service qu'il en demande, et c'est une vérité de fait, qu'il a réglé les choses de manière que l'obéissance à ses lois nous conduit au bonheur, et que par conséquent le dernier sert de motif à l'autre.

L'état de corruption dans lequel est à présent la nature humaine ne change rien à la chose. Au contraire, il donne à cet arrangement plus de nécessité que jamais. Quelques heureux changements que la grâce opère en nous, nous sommes certainement trop faibles et trop petits pour nous élever à cette sublimité de sentiment où l'amour de Dieu absorbe et anéantit l'amour-propre. Il faudrait pour cela que nous fussions autrement faits que nous ne le sommes, et que Dieu nous eût placés dans une situation bien différente de celle où nous nous trouvons. Hélas! quelque ardent que soit notre zèle et quelque attention que nous donnions à notre devoir, l'amour de Dieu et l'amour de nous-mêmes ne suffisent qu'à peine, tous deux à la fois, pour nous soutenir contre les tentations qui se rencontrent de toutes parts dans les sentiers du salut.

Ainsi, quand le dogme de l'amour pur et désintéressé ne démentirait ni la nature ni la religion, il affaiblirait toujours l'amour du devoir, en ce qu'il nous ravit un motif très-

puissant et très-efficace pour nous y porter. Si cela ne conduit pas directement à en dégoûter tout à fait, j'en prends tout le monde pour juge. De ce dégoût on passe bientôt à la licence la plus effrénée. C'est le chemin le plus court qui y mène; et c'est, contre leur intention, à ce que je veux bien croire, où vont les mystiques.

SECTION XV. — *Raisons qui ont obligé l'auteur à ne point toucher aux difficultés que l'on fait sur la résurrection générale.*

Je borne ici les conséquences que nous devons tirer de la résurrection de Jésus-Christ et de la nôtre, qui est une suite de la sienne. Je me suis attaché au principal, et j'y ai même observé toute la brièveté possible. Il ne me reste qu'un avis à donner, sur ce que je n'ai point touché aux questions qui concernent la résurrection générale.

La résurrection de la chair est sans doute un sujet très-sublime et tout chargé de mystères. C'est aussi certainement pour cette raison que les incrédules se font un plaisir de l'examiner de si près et de l'éplucher de tous les côtés.

Tel est le tour de leur esprit. Il s'occupe de tout ce qui est au-dessus de sa sphère, au lieu de s'exercer sur les vérités utiles qui sont à sa portée. Ecoutez ces gens-là. C'est pour eux un sujet de triomphe, que de pouvoir démontrer l'impossibilité physique de la résurrection selon leurs principes. Ils vous demandent perpétuellement par voie d'insulte, *Comment ressusciteront les morts, et en quel corps reviendront-ils* (I *Cor.*, XV, 35)? C'est le langage que tenaient ces faux esprits du temps de saint Paul; et comme ceux de nos jours le tiennent aussi, je ne pense pas qu'on puisse leur répondre plus pertinemment que ce que répondit cet apôtre (I *Cor.*, XV, 36-38) : *O fou! ce que tu sèmes n'est point vivifié, s'il ne meurt; et quant à ce que tu sèmes, tu ne sèmes point le corps qui naîtra..... Mais Dieu lui donne le corps ainsi qu'il veut.*

Encore un coup, toute autre réponse me paraît inutile. Il me suffit de savoir que ce doit être l'ouvrage d'une sagesse et d'une puissance infinies. Je m'embarrasse peu de la *manière*, puisque je suis assuré de la part de Dieu que la *chose* doit être. *Celui qui l'a promis est fidèle*, il est vrai en tout ce qu'il dit, et le pouvoir ne saurait lui manquer. Fondé là-dessus, je regarde avec le dernier mépris toutes les difficultés du prétendu bel esprit ou du philosophe mondain. La crédibilité de la *chose* dépend de la crédibilité de la *révélation*. Si le *Nouveau Testament*, qui révèle ce dogme, est un livre *divin*, cet éclaircissement est tout ce que je puis souhaiter. Malgré tous les changements de forme et toutes les révolutions que peuvent essuyer des parties de matière, la possibilité de leur réunion n'excède point une puissance sans bornes, et la même main qui forma ce composé, le peut rétablir, dût-il même éprouver plus de vicissitudes que nous n'en pouvons concevoir. Nos corps, dit-on, sont dans un état continuel d'écoulement et d'altération; d'une heure à l'autre, ils ne sont pas les mêmes, physiquement parlant. Eh bien! ne prenez-vous pas garde que vos coups portent contre vous-mêmes? Laissant à Dieu l'ouvrage de la résurrection, auquel sa puissance, sa sagesse et sa fidélité se sont engagées, je suis sûr qu'il réglera si bien les choses qu'on dira dans le ciel, comme on le fait à cette heure, et qu'on le dira dans un sens aussi propre, que celui-ci est un tel, que celui-là est un tel, en les appelant par leurs noms (1). Qu'est-ce que me font les questions embarrassantes sur l'*identité*, et sur le sens où l'on dit qu'un homme de soixante ans est la même personne que l'on a connue à quinze ou à vingt? Qu'est-ce, dis-je, que cela me fait, s'il en est après la résurrection comme il en était auparavant?

La philosophie n'est pas en droit de prononcer sur cette matière; et nos incrédules, avec toute leur habileté, connaissent si peu de chose dans l'état ordinaire et naturel du monde, qu'ils devraient bien se guérir de la pitoyable démangeaison de décider sur l'extraordinaire et sur le miraculeux. Qu'ils s'en tiennent aux merveilles que la nature étale à leurs yeux. Ils y trouveront assez d'exercice à leur curieuse pénétration; et s'ils ne cherchent que des difficultés, pourquoi faut-il qu'il ne s'en présente pour eux que dans la religion?

(1) [Ceux qui sont curieux des questions dont on aime à embarrasser cette matière, n'ont qu'à lire le chap. 27 du II livre de M. Locke, *Essai sur l'entendement humain*. M. Stillingfleet l'accusa là-dessus de détruire l'article du symbole où nous faisons profession de croire la résurrection de la chair. M. Locke lui fit une longue réponse qui fut insérée dans les éditions postérieures de l'*Essai*. Dans la mienne, qui est la cinquième de l'an 1706, la lettre est à la page 225-245.]

Dissertation

OU L'ON EXAMINE SI LA PENSÉE ET LA RÉFLEXION PEUVENT ÊTRE LE PUR RÉSULTAT DE LA MATIÈRE ET DU MOUVEMENT, ET OU L'ON PARLE AUSSI DE LA NATURE DE DIEU, DE L'AME HUMAINE ET DE L'UNIVERS EN GÉNÉRAL. POUR SERVIR DE SUPPLÉMENT A LA DÉMONSTRATION DE LA RELIGION CHRÉTIENNE.

SECTION PREMIÈRE. — *Les déistes, qui sont intéressés à nier l'existence d'une autre vie, ont été contraints, pour lier leur système, d'imaginer l'âme matérielle, et la matière capable de penser.*

Les erreurs, ainsi que les vérités, condui-

sent les unes aux autres. De là vient que souvent on est entraîné par système en des sentiments auxquels on n'avait point pensé. D'un faux principe, posé à dessein ou autrement, mais qu'on veut soutenir, il faut passer nécessairement à un autre qui ne l'est pas moins; celui-là vous mène à un troisième, et ainsi de mille autres de suite, qui sont tous liés entre eux par le moyen du premier, et dont chacun tient à celui qui le précède comme à celui qui le suit.

Telle est l'idée que je me fais du paradoxe qui fait *penser la matière*. Les déistes, qui l'avancent et qui paraissent en être si fort entêtés, n'y ont donné qu'à leur corps défendant; mais il leur était nécessaire, et sans ce chaînon la chaîne de leurs raisonnements était absolument rompue.

Imaginons-nous qu'ils entament par des réflexions sur une *autre vie*.

Cet objet doit extrêmement déplaire à des gens qui n'en voudraient point. Il les gêne, et pour n'être point troublés dans la jouissance des plaisirs de ce monde, ils souhaitent avec passion qu'il *n'y en ait point à venir*. Ils font donc tous leurs efforts pour se le persuader. Je doute fort qu'ils y réussissent jamais; mais il n'est point question de cela.

Pour se délivrer de la crainte effrayante d'un lieu de supplices, destiné aux méchants après la mort, la seule ressource est de nier que l'*âme existe séparément du corps*.

Mais comme ceci n'est point soutenable tant que l'âme et le corps peuvent passer pour des *substances distinctes*, il leur faut ruiner la *distinction essentielle et spécifique* de ces deux parties, afin de faire l'homme tout d'une pièce. Ainsi le corps n'étant qu'un composé matériel, l'âme n'est plus aussi chez eux que *pure matière*.

Comment cela peut-il être pourtant, à moins que l'âme et le corps n'aient tous deux essentiellement les *mêmes propriétés et les mêmes pouvoirs*? A cela ne tienne: ils les leur donneront.

Les voilà conduits à dire que la *matière pense*, qu'elle est capable de joie, de désirs, de raisonnements, de réflexion et de tout ce que l'on attribue ordinairement à l'esprit.

Nouvelle difficulté. Les opérations de l'esprit marquent certain *feu*, certaine *légèreté*, qui semblent ne point promettre des particules de pure matière. On y pourvoit en supposant cette matière dans une *agitation rapide* et dans un *mouvement fort vif*.

Voilà donc enfin un composé de ces particules qui devient une âme et qui se trouve en état de faire toutes les actions d'un être qui pense, et toutes ces opérations que l'on comprend sous les termes généraux de *penser* et de *vouloir*.

Après cela il n'est plus question d'une autre vie; le paradis et l'enfer disparaissent. Ce qui pensait en nous pendant la vie, n'étant qu'un tout de diverses parties, il se dissipe, il se dissout à la mort. Qu'importe désormais qu'un avenir ne soit pas impossible dans la nature des choses, il n'y en aura pourtant point: ce qu'on en dit n'est que fiction et que chimère, invention intéressée de quelques prêtres ignorants qui trouvèrent leur compte à répandre parmi les hommes la croyance de l'immortalité, pour les mener par la frayeur et pour les duper.

On voit dans ce système une suite, une chaîne de conséquences parfaitement liées. Vous ne sauriez embrasser aucun de ces principes qu'il ne vous entraîne à tous les autres. Si vous commencez par établir que la *matière pense*, vous finirez par la proposition que l'*Evangile est une imposture*. Au contraire posez d'abord que l'*Evangile est une imposture*, et vous verrez que cela vous mènera tout droit à conclure que la *matière pense*.

Quelle autre vue que celle de saper les fondements de la religion chrétienne peut avoir engagé les déistes modernes à s'entêter si fort du système matérialiste? Ils savent bien que cette religion serait inutilement attaquée de front et d'une manière directe, qu'il faut couvrir sa marche, commencer de loin les approches et faire semblant de penser à tout autre chose. Au lieu d'une dispute où l'on montre ses vues, on doit amener sur la scène un plan de philosophie où l'on fasse mine d'être simplement philosophe, et de ne pas songer seulement qu'il y ait dans le monde une religion chrétienne. Aussi est-ce ainsi qu'on s'y est pris. On a bâti un système (1) qui n'a l'air que de spéculations philosophiques, uniquement destinées à la solution des phénomènes merveilleux de la nature humaine, et dont le but est de nous apprendre, sur des principes clairs et intelligibles, ce que c'est qu'*entendement*, que *volonté*, que *mémoire*, sans être contraints de recourir à des termes de jargon, comme *âme, substance immatérielle* et d'autres semblables, qui sont aussi vides de sens que l'*Entéléchie* et les *qualités occultes* du célèbre Aristote.

Nous examinerons bientôt si ces habiles gens ont tenu leur promesse et s'ils ont bien débrouillé ces mystères. Nous verrons si la saine philosophie s'accommode, autant qu'ils le disent, d'une *matière* et de son *mouvement* pour expliquer de quelle manière l'homme *pense, raisonne* et *réfléchit*. Tout ce que j'en dirai à cette heure, c'est que leur système n'est pas assez philosophique pour faire grand mal. Peut-être n'y a-t-il rien qui lui donne plus de couleur de vérité que le caractère des personnes qui l'ont le plus applaudi; car si

(1) [Si je ne me trompe fort, l'auteur avait ici en vue un endroit que je vais traduire de la préface de l'*Essai* de M. Locke : « Cinq ou six amis, qui se rencontrèrent chez moi, s'entretenant d'un sujet fort éloigné de celui de mon livre, se trouvèrent bientôt accrochés par les difficultés qui se présentèrent de tous côtés. Après nous être encore embarrassés les uns les autres, pendant quelque temps, sans voir plus clair qu'auparavant à nos doutes, il me vint à l'esprit que nous nous y prenions mal, et qu'avant de nous engager en des recherches de cette nature, il était nécessaire d'examiner l'étendue de nos lumières, et de voir ce qui était ou n'était point l'objet de notre entendement. Ayant fait cette ouverture à la compagnie, tout le monde fut de mon avis, et l'on tomba d'accord que nous commencerions par là nos recherches. » Apparemment que M. Ditton a cru que ce furent des difficultés sur la religion que l'on agita contre les amis de M. Locke.]

quelque manière de *penser* peut jamais être l'effet du *pur mécanisme*, ce doit être celle de ces personnes-là, tant on y remarque de pesanteur et d'irrégularité.

SECTION II. — *Quelque bruit que les déistes fassent de ce système, ils n'en croient rien eux-mêmes, et c'est faire honneur à leur raison que de le penser ainsi.*

Pour m'expliquer clairement sur ce sujet, je dirai que les gens qui se déclarent avec tant de bruit pour une *matière qui pense*, ne le font que pour éblouir le monde, et que la plupart d'entre eux n'en croient rien. Je souhaiterais de me tromper, mais je crois très-sérieusement que s'ils vantent ce système, ce n'est pas tant parce qu'ils le croient *vrai* que parce qu'il leur paraît *nécessaire*, et que leur cause ne saurait s'en passer.

J'avoue, comme je l'ai déjà remarqué, que le sentiment est systématique et qu'il résulte, d'une façon régulière, de quelques autres principes. Mais autre chose est de défendre un sentiment, parce qu'il est nécessaire à sa cause, ou de le faire parce qu'il est d'une évidence à convaincre l'entendement de celui qui l'embrasse. Or voici ce qui me persuade que l'entendement des déistes n'est point convaincu de ce qu'ils disent, c'est que la plupart de ces gens-là ne manquent ni de bon sens ni de savoir, et que ce sentiment est néanmoins réellement si insoutenable et si ridicule, qu'on ne saurait croire que des personnes qui ont le sens commun et des lumières, qui vantent leur aversion de tout ce qui s'appelle entêtement et crédulité, et qui se moquent perpétuellement de ceux qui n'examinent que superficiellement les objets de leur foi; on ne saurait croire, dis-je, que des personnes de ce caractère puissent embrasser de bonne foi ce système. En effet, les déistes font gloire de ne suivre personne : ils ne s'assujettissent ni aux décisions du clergé, ni à celles des philosophes; ils veulent tout voir de leurs yeux; ce sont, par excellence, des *gens qui raisonnent*, des *gens qui n'ont point de préjugés;* il n'y a qu'eux, s'il faut les en croire, à qui ces titres et plusieurs autres semblables conviennent. Tout le reste du monde se laisse mener; mais, pour eux, ils ont pour maxime de n'*admettre rien pour vrai que ce qui est clair et évident sur des principes qui ne sont point contestés.*

Lorsque des gens de cette importance, que des gens qui aiment tant la vérité, qui examinent si bien les choses, qui en jugent si finement et qui ne se déterminent jamais au hasard; lors, dis-je, que des gens de ce poids se déclarent pour un sentiment aussi peu philosophique que celui qui donne la pensée à la matière, n'est-il point permis de révoquer en doute qu'ils parlent sérieusement? Qu'ils en jugent eux-mêmes. Si je leur fais tort, je leur en demande pardon; mais qui ne s'y tromperait comme moi?

Est-ce leur faire injustice que de les traiter comme ils traitent les autres?

On ne sait où l'on en est quand on entend accoupler l'*entendement* avec des *cercles* et des *carrés*, et qu'on vous parle des *pensées* de la même façon que les géomètres parlent des *lignes* et des *figures*. Je ne conçois pas plus que la *prudence* et la *pénétration* résultent d'un *gouffre de matière fluide*, ou que l'*humeur* et les *inclinations* sont les effets d'un *mouvement en certaine direction donnée*, que je ne conçois un cercle parfait sans rondeur et une montagne sans vallée. Si quelqu'un me disait que toutes les *beautés poétiques* ou que les plus grands *ouvrages de nos mathématiciens* n'ont été dans le cerveau qu'un *assemblage de cônes et de sphères*, qu'un tel est devenu *grammairien*, un second *philosophe*, un troisième *ministre d'Etat*, en vertu de la *vélocité*, de la *grosseur* et de la *forme* de quelques *particules de matière*, j'avoue de bonne foi que je ne l'entendrais pas.

Il y a dans ce langage quelque chose de si étrangement bizarre, de si choquant, de si révoltant, que de cela seul on a tout lieu de penser qu'il ne vient ni de Dieu, ni de la nature; que jamais il ne fut fait pour l'usage du genre humain, et que le genre humain n'a été fait ni pour le parler ni pour l'entendre.

On me répondra peut-être que c'est la faute du genre humain, et non celle du langage; que les hommes ne se sont point accoutumés à joindre l'idée de la *pensée* avec celle de la *matière*, et qu'ainsi le défaut de la coutume et les préjugés nous font trouver de la répugnance et de l'incompatibilité entre ces diverses idées. Mais je voudrais bien savoir s'il n'y a pas autant de préjugés qui se forment de ce qu'on se familiarise trop avec certaines phrases, qu'il peut y en avoir de ce qu'on ne s'y familiarise pas assez? N'y a-t-il point des gens qui, à force de parler et de penser de certaine manière, viennent enfin à bout de croire ce qui n'est point? Si cela est, comme on ne peut en douter, n'est-il point aussi possible que l'on s'imagine, par préjugé, que ces idées sont compatibles, qu'il peut l'être que ce soit aussi le préjugé et la non-accoutumance qui les fasse trouver incompatibles?

Si les déistes prétendent que le préjugé est tout de notre côté, et qu'il n'y en a point chez eux, la vanité est fort ridicule, et cet excès d'orgueil mérite bien plus de mépris que de colère.

Tâchons néanmoins de rabattre un peu leur fierté. Voyons où règne véritablement le préjugé : il doit être, à coup sûr, dans le sentiment où l'impossibilité et l'absurdité se rencontrent; car il est visible qu'une raison éclairée ne conduit ni à l'absurde, ni à l'impossible.

Pour découvrir de quel côté est l'absurde, approfondissons le sujet, et considérons de tous les côtés le principe adopté par les déistes, qu'*il ne faut recourir à autre chose qu'à la matière et au mouvement pour rendre raison de tout ce qu'on appelle réflexion et pensée.*

SECTION III. — *Plan général de l'examen de ce système, en suivant les trois faces sous lesquelles on affecte de le présenter pour en cacher mieux le mystère.*

Afin d'éviter la chicane, je commence par

la définition des termes, et je dis que par le mot de *matière*, j'entends ce que tout le genre humain entend en général, c'est-à-dire, *une substance solide, capable de division, de figure et de mouvement.*

J'avertis aussi qu'en disant que les déistes prétendent expliquer tous les phénomènes de la pensée par le *mouvement* de la matière, ma vue n'est pas qu'il faille l'entendre exclusivement à toutes les autres propriétés de cette matière. Je les y comprends toutes, en tant qu'elles entrent chacune pour leur part dans le système que je combats. Que l'on y recoure tant que l'on voudra, à la *solidité*, à la *divisibilité* et à la *figure*, comme au *mouvement*, je ne m'y oppose point. Si je n'ai parlé que de la dernière, c'est que j'y ai sous-entendu tout le reste.

J'ai eu la même raison pour ne pas exprimer tout au long dans l'énoncé de la question proposée, les *effets ou le résultat des diverses combinaisons des propriétés de la matière.* Qui dit les *propriétés*, en dit aussi les combinaisons, puisque toutes ces dernières, qu'on les imagine comme on voudra, se réduisent au bout du compte, à la *figure* et au *mouvement.*

S'il faut pourtant s'expliquer avec plus de clarté, je déclare que la question que j'examine est de savoir *si ce que nous appelons pensée dans un être intelligent peut être le pur résultat de la matière, en vertu d'aucune de ses propriétés, ou de leurs combinaisons et de leurs effets, pris séparément ou ensemble.*

Mais comme il resterait encore quelque prétexte d'équivoquer sur les termes, soit parce qu'il est possible, selon quelques-uns, que nous *ne connaissions pas toutes* les propriétés de la matière, soit, selon d'autres, parce que *le pouvoir infini de Dieu peut s'étendre* jusqu'à revêtir de la faculté de penser un composé de pure matière, s'il trouve à propos de le faire; vu, dis-je, la possibilité de ces deux évasions, je n'en ferai pas à deux fois, et pour ne laisser rien à dire, je partagerai la question en trois points.

1° J'examinerai *si la pensée peut être l'effet d'aucune ou de toutes les qualités propres de la matière qui nous sont connues.* Je dis de celles *qui nous sont connues*, et je commence mon examen par cet endroit, parce que c'est ici le principal; les deux autres possibilités qu'on propose n'étant à bien dire que des faux-fuyants pour défendre une cause désespérée.

2° Je verrai ce qu'il y aura à dire de la supposition qu'on avance que *la matière peut avoir des qualités qui nous sont inconnues.*

Et 3° enfin je peserai ce qu'ont hasardé quelques personnes que *Dieu a pu revêtir de la faculté de penser quelques portions de matière.*

SECTION IV. — *On démontre, par diverses propositions, que la pensée ne peut être l'effet des qualités connues de la matière.*

On doit infailliblement conclure que les opérations des êtres intelligents, qui sont comprises sous le nom général de *pensées*, ne peuvent être le résultat des seules qualités de la matière, s'il est démontré que ces *opérations répugnent absolument, qu'elles sont absolument incompatibles avec les lois fixes et éternelles auxquelles la matière est évidemment assujettie tant en elle-même, que par rapport à ses propriétés, à ses attributs et à toutes ses parties plus ou moins composées.*

Si ces lois de la matière s'opposent invinciblement à la production de ce qui porte le nom de *raisonnement*, de *réflexion*, de *vouloir*, et d'autres choses semblables, il est d'une évidence de démonstration, que ces choses ne peuvent être le résultat d'aucune de ces qualités de la matière; car il n'est point d'effet qui puisse être produit par une cause qui y répugne, et qui y est incompatible par des lois constantes et certaines.

Voici donc, en un mot, ce que nous avons à démontrer : c'est que les *actions* ou *opérations des êtres qui pensent sont entièrement incompatibles avec les lois de la matière et de ses propriétés connues, qui sont la solidité, la figure, la divisibilité et le mouvement.*

C'est la démonstration que nous allons fournir dans les *propositions* qu'on va lire.

Première proposition. — *L'opération du* raisonnement, *qui consiste* à conclure *d'une chose à l'autre, ne peut absolument être conciliée avec les simples lois du mécanisme, et il est de même impossible qu'elle en soit l'effet.*

J'ai déjà touché ce point, en passant, dans la section XIX[e] de ma première partie. Mais comme il contient la démonstration la plus claire et la plus convaincante de l'impossibilité absolue que la pensée soit l'effet du *mécanisme*, je dois m'y étendre un peu plus en cet endroit, quoique, à dire le vrai, le sentiment opposé soit si ridicule en lui-même, que j'ai presque honte de traiter sérieusement ce sujet. Mais qu'y ferais-je? la bizarrerie de l'esprit humain rend cette discussion nécessaire.

Je pose d'abord pour principe une chose qui me paraît sans réplique : c'est que *les* mêmes parties *de matières* cohérentes *de la même manière, se mouvant dans la* même direction, *avec le* même degré de vitesse, *et dans le* même espace, *ne* produiront *jamais que le* même effet *qu'elles ont produit* une fois *de quelque nature que soit cet effet.*

Si l'on veut donc que la pensée soit le résultat du mouvement, il est nécessaire pour diversifier les pensées, que la *variété* vienne ou du changement qui arrive dans le *mouvement même*, ou de celui qui se fait à *d'autres égards* dans la matière *agitée.* Car toutes choses étant toujours parfaitement les mêmes, il ne se peut, dans les lois du pur mécanisme, que le même effet n'en résulte, et dès lors il ne pourrait y avoir dans nos pensées cette immense diversité qui conste par l'expérience qu'en font tous les hommes.

Ce principe posé, la preuve de ma proposition est aisée. Lorsque *je conclus d'une chose à l'autre*, j'aperçois avec clarté, dans le raisonnement que je fais, *deux manières*, ou deux espèces distinctes de penser. Il m'importe peu des noms qu'on voudra leur don-

ner, pourvu que l'on m'accorde une différence réelle dans ces opérations de l'esprit. L'une de ces manières de penser consiste dans l'acquiescement que je donne à la vérité des propositions que l'on appelle communément les *prémisses*. Par l'autre, j'acquiesce à la vérité de certaine proposition qui résulte des précédentes et que l'on nomme la *conclusion;* de sorte que cette dernière devient l'objet de mon acquiescement, en conséquence de la relation et de la connexion que je découvre entre elle et ces prémisses qui, avant que d'en rien conclure, m'avaient déjà paru tout à fait raisonnables.

Ces deux opérations de l'esprit, dont l'une acquiesce aux prémisses et l'autre à la conclusion, sont évidemment d'une espèce ou d'une nature entièrement différente, parce que dans la *conclusion*, j'aperçois l'accord que deux choses ont entre elles par le moyen de l'accord antérieur que je découvre entre ces deux choses et une troisième, laquelle n'est point actuellement dans la conclusion, quand elle serait dans les deux prémisses. La manière de penser est donc diversifiée, car il y a une différence intrinsèquement réelle entre l'action qui me fait apercevoir la relation que deux choses ont séparément avec une troisième, et celle qui, à l'aide de cette troisième, me fait apercevoir l'accord que les deux autres ont entre elles.

Si vous voulez donc que tout cela vienne des particules d'une matière solide et capable de figure, de divisibilité et de mouvement, vous ne pouvez absolument rendre raison d'une différence si claire, qu'en supposant que ces particules de matière ont subi quelque changement qui a produit cette double opération de l'esprit. Car s'il n'y avait rien eu de changé, il n'en serait jamais résulté que les mêmes effets, comme je disais tout à l'heure, et par conséquent on ne serait jamais parvenu à la *conclusion*.

Or si ces particules ont subi quelque changement, il faut de toute nécessité que ce soit, ou dans leur solidité, ou dans leur division, ou dans leur figure, ou dans leur mouvement, ou bien en toutes ces choses ensemble. Nous ne considérons encore la chose que par rapport aux propriétés *connues* de la matière, et nous n'en connaissons point d'autres que celles que nous venons de spécifier. Ainsi, je le répète, on ne peut expliquer mécaniquement le *syllogisme* que dans la supposition du changement que les particules de la matière subissent, à moins que l'on n'en vienne à nier l'existence du raisonnement ou que l'on n'aime mieux y reconnaître les opérations d'une substance distincte de la matière.

J'ajoute qu'il n'est point de *matérialistes* qui conçoive que ce changement se fasse, ni dans la solidité, ni dans la cohésion, ni dans la configuration des parties. Il ne doit se faire que dans leur mouvement, ou du moins il me semble que c'est à cela qu'on doit s'en tenir, parce que, outre les difficultés qui sont les mêmes sur tout le reste que sur ce dernier point, il est certain aussi qu'il s'y en présenterait beaucoup de nouvelles.

Je me bornerai donc à ce qui regarde le mouvement, et je démontrerai l'impossibilité qu'il s'y fasse un changement capable de produire la diversité des opérations que fait l'esprit quand il raisonne.

Tout ce qu'il y a présentement de philosophes éclairés conviennent unanimement que les parties de la matière qui sont dans un état de repos, ne peuvent en sortir, pour se mettre en mouvement, à moins qu'elles n'y soient déterminées par l'influence de quelque *agent externe*; que celles qui sont actuellement déterminées à se mouvoir dans un sens, y continuent jusqu'à ce qu'elles soient contraintes à changer de direction par quelque autre force mouvante qui est aussi au dehors, que ce changement est toujours proportionnel à la force imprimée, et continue dans le nouveau sens où elle a déterminé les parties, et que par conséquent ces parties ne peuvent changer de mouvement, tant pour le degré de vitesse que pour la direction, sans l'interposition d'un nouveau moteur capable de faire des altérations dans l'un et dans l'autre.

Comment concilier ces phénomènes du mouvement avec ceux de la pensée? Quand je raisonne, je conclus, d'une chose à une autre, de celle-ci à une troisième, et de même à l'infini. Si ces diverses pensées ne sont que des différences qui surviennent dans la vitesse et dans la détermination du mouvement en des parties de pure matière, il est nécessaire que ce soit l'ouvrage de quelque moteur étranger, puisque ces parties n'auraient jamais pu d'elles-mêmes se mouvoir d'un sens en un autre.

Ce moteur, quel qu'il soit, ne peut être que matériel, puisqu'autrement on sortirait du système. Mais si le moteur est lui-même matière, il doit encore recevoir son mouvement d'ailleurs, parce que la même raison subsiste pour lui comme pour les parties auxquelles il donne une nouvelle détermination. Ce moteur doit lui-même en avoir un autre, cet autre doit aussi avoir le sien, et de même à l'infini pour former le plus petit raisonnement dans sa plus grande individualité. Que pense-t-on de cette infinité successive de moteurs, qu'il faut admettre pour expliquer par la mécanique les opérations de l'esprit? Se peut-il rien imaginer de plus extravagant et de moins philosophique?

Ma proposition subsiste donc dans toute sa force, puisqu'elle est fondée sur l'impossibilité du changement nécessaire dans la vitesse et dans la détermination du mouvement pour passer d'une pensée à une autre. La difficulté est invincible et le système matérialiste ne peut s'en relever. Car il est certain qu'elle subsistera tant que les lois du mouvement seront les mêmes dans la nature. Il sera toujours vrai de dire que chaque opération nouvelle de l'entendement demande un nouvel arrangement, qui ne peut être effectué que par l'action réelle de quelque autre matière. Cela vous conduit inévitablement à un progrès infini de forces mouvantes; ou si vous prétendez en déterminer le nombre, l'absur-

dité n'en deviendra que plus grande. Il se peut pourtant bien que les *matérialistes* le pensent autrement; mais nous sommes assurés que, s'ils daignent y réfléchir tout de bon, ils trouveront que les choses sont comme nous venons de le dire.

Deuxième proposition. — *L'usage que les substances qui pensent font de* la volonté, *et qui se montre dans la* suspension, *la* succession *et la* répétition *tout* arbitraires *de la pensée, cet exercice,* dis-je, *de la volonté est une chose* absolument impossible *dans le système matérialiste.*

Pour éviter l'équivoque et la chicane, je déclare ici que je n'entends autre chose par la *volonté* que le *principe* ou le *pouvoir qui rend une substance qui pense capable de faire une chose ou de s'en désister.* Certainement les hommes ont ce pouvoir : car autrement les déistes, les disciples de Hobbes, et tous les matérialistes penseraient comme nous sur le même objet, et ne pourraient être d'un avis différent. S'ils sont d'un autre sentiment, c'est qu'ils peuvent choisir de deux opinions celle qu'il leur plaît; embrasser la leur et ne pas suivre la nôtre. Permis à eux de donner à ceci tel nom qu'ils voudront. Cependant tous les hommes sont convenus de lui donner celui de *volonté*, et comme je n'en connais point de plus propre pour exprimer la chose, je ne l'appellerai pas autrement. Il suffit que j'aie défini l'idée que j'y attache, et que cette idée soit elle-même si juste et si naturelle, que l'on ne peut dénier à l'homme la volonté sans en prouver l'existence ; tant il est vrai que l'on ne manque jamais de se réfuter soi-même lorsque l'on dispute contre ses propres lumières.

Après cet éclaircissement, je dis que ma proposition se démontre par la précédente. Dans le système matérialiste, suspendre une pensée c'est arrêter le mouvement particulier qui la formait ; changer de pensée, c'est passer d'un mouvement à un autre; enfin revenir à la même pensée, c'est rappeler les particules de la matière dans le même état de mouvement après une interruption qui y était survenue.

Voilà des phénomènes que je soutiens absolument incompatibles avec toutes les lois de pur mécanisme qu'il y a dans l'univers.

N'y ayant point de mouvement qui puisse être détruit que par l'action ou la résistance d'une force opposée, il est visible que les parties de la matière ne peuvent être mues d'une détermination à une autre, ou revenir au même mouvement après une interruption actuelle, il est visible, dis-je, que cela ne se peut, à moins que ce ne soit pour l'une ou l'autre des deux raisons qui suivent : car ou il faut 1° qu'*il y ait un agent matériel qui soit à portée de produire ces effets;* ou l'on doit supposer 2° que *les parties de la matière ont le pouvoir inhérent de se donner à elles-mêmes ces nouvelles déterminations.*

Si vous dites le premier, vous retombez dans le cercle. Il faut que cet agent matériel, qui produit la nouvelle détermination, soit lui-même déterminé par un autre de la même substance, et c'est le progrès infini dont nous parlions tout à l'heure.

Si les parties se déterminent par elles-mêmes, vous faites de la matière une substance qui se meut elle-même, qui se dirige elle-même, et qui est capable d'agir sans qu'il y ait rien qui agisse sur elle. Je sais que (1) quelques petits philosophes modernes ont porté l'ignorance et l'audace jusqu'à soutenir cette étrange pensée. Mais je sais aussi qu'on ne peut l'avancer sans démentir tout ce qui porte le nom de philosophie naturelle, depuis qu'on a substitué au jargon de l'école les démonstrations et les expériences solides.

Je suis donc en droit de conclure, selon ma proposition, que *dans toutes les propriétés connues de la matière, il n'y a rien d'où l'on puisse déduire mécaniquement, les déterminations volontaires que nous donnons arbitrairement à notre esprit*, en changeant, comme il nous plaît, d'objet, en le reprenant, en l'envisageant de tous les côtés et en passant de l'un à l'autre, ainsi qu'il nous en prend fantaisie. Tous les hommes le peuvent faire, et tous les hommes le font. Mais comment cela se peut-il dans le système matérialiste ?

Que s'il faut prouver que la matière n'est pas une substance qui *se meuve par elle-même,* cela se fait en peu de mots de la manière suivante.

Si la matière a le pouvoir du mouvement par elle-même, il faut que ce soit, ou dans une *détermination particulière*, ou dans *tous les sens* possibles, ou dans les déterminations qu'elle *juge* être *les plus propres selon l'exigence des cas.*

Si c'est le premier, la matière ne pourra jamais se donner d'autre mouvement, et suivra toujours la détermination qui lui est propre. Cependant il n'y a qu'à ouvrir les yeux pour se convaincre que la matière se meut dans le monde en une infinité de direc-

(1) [Il est fort vraisemblable que ce terme de mépris tombe sur le sieur Jean Toland, qui, dans ses lettres à Séréna, en a fait une exprès pour prouver que le *mouvement est essentiel à la matière.* La nature de ces notes ne me permettant point de donner un extrait suivi de ce que Toland avance en faveur de ce paradoxe, je me contenterai d'indiquer les chefs principaux de sa prétendue démonstration. 1° Toutes les qualités que l'on reconnaît essentielles à la matière n'ont d'existence que dans la supposition du mouvement ; donc le mouvement aussi lui est essentiel ; 2° il n'y a point de vide, et par conséquent il ne pourrait y avoir aucun mouvement particulier, s'il n'était pas essentiel au tout ; 3° ce que l'on appelle mouvement ou repos en quelque corps, n'est que par voie de comparaison avec d'autres ; 4° la génération et la corruption de toutes les parties prouvent qu'elles se meuvent toutes actuellement ; 5° même le repos apparent de quelques corps est une action, à cause que ce repos apparent vient d'une résistance continuelle ; 6° quoique les parties d'une boule qui roule, soient entre elles dans un état de repos, elles ne laissent pas que d'être toutes en mouvement par rapport à ce qui les environne ; 7° tous les philosophes qui ont tenu pour le vide ont été obligés d'animer toute la nature pour expliquer le mouvement ; et 8° par la doctrine du plein, on explique aisément tous les phénomènes de la nature. La pièce de Toland, en son tout, tient plus de la déclamation et du sophisme que d'une dissertation de philosophie. Aussi ne manque-t-il point d'y répandre les petits enjouements qui faisaient selon lui le galant homme et le bel esprit.]

tions différentes. Ainsi donc cette première supposition est visiblement fausse.

Quant à la seconde, il paraît que le pouvoir de se donner toutes les déterminations possibles, met la matière dans une indétermination et dans une indifférence absolue. C'est lui ôter toute faculté de se mouvoir elle-même, parce que le pouvoir de se mouvoir en tous sens, est le pouvoir de ne se mouvoir en aucun, c'est-à-dire de ne se point mouvoir. Ainsi cette autre supposition est une contradiction manifeste.

Enfin le sens du mouvement n'est point au choix de la matière, et voici deux choses qui le démontrent :

1. La matière paraît être partout un principe purement passif. Elle reçoit les impressions qu'on lui donne ; elle fait ce qu'on lui fait faire, et non ce qu'il faudrait faire.

2. Il paraît encore, dans un nombre infini de rencontres, ou que la matière n'agit point par choix, ou qu'elle choisit ce qui lui est le plus mauvais et le plus incommode ; ce qui revient effectivement à la même chose que l'observation précédente.

Ces considérations me convainquent entièrement que la matière n'est ni ne peut être une substance qui se meuve par elle-même, et je défie tous les matérialistes du monde de répondre aux preuves que je viens d'en donner.

Troisième proposition.— *La* sensation *ou la* perception *des objets est une chose dont* on ne peut rendre raison *par aucune espèce de* pression, *d'*action *ou de* résistance *de la part des* organes.

J'en veux ici particulièrement à ce que *Hobbes* a enseigné dans son *Léviathan*, de même que dans sa *Physique* (1). *Phantasma*, dit-il, *est sentiendi actus ;* c'est-à-dire, *l'image est l'acte de sentir ;* et, pour s'expliquer, voici comme il exprime de quelle manière cela se fait au dehors : *Ex quo intelligitur sensionis immediatam causam esse in eo,* quod sensionis organum primum tangit et premit. *Si enim organi pars extima prematur, illa cedente, premitur quoque pars quæ versus interiora illi proxima est ; et ita propagatur pressio, sive motus ille, per partes organi omnes, usque ad intimam.* C'est-à-dire : *On voit par là que la cause immédiate de la sensation consiste en ce qu'elle touche et presse l'organe ; car la partie la plus extérieure de cet organe étant pressée, et cédant à l'impression, la partie prochaine en tirant au dedans sera aussi pressée ensuite, et c'est ainsi que se continue cette pression ou ce mouvement par toutes les parties de l'organe, jusqu'à ce qu'il parvienne à la plus intérieure.* Après cela il décrit la cause interne et immédiate du sentiment de la manière suivante : *Quoniam autem motui ab objecto, per media, ad organi partem intimam propagato, sit aliqua totius organi resistentia sive reactio per motum ipsius organi internum naturalem, fit propterea conatui ab objecto, conatus ab organo contrarius : ut cum conatus ille ad intima, ultimus actus sit eorum qui fiunt in actu sensionis ; tum demum ex ea reactione aliquandiu durante, ipsum existit phantasma, quod propter conatum versus externa, semper videtur tanquam aliquod situm extra organum.* C'est-à-dire : *D'autant que le mouvement continué de l'objet jusqu'à la partie intérieure rencontre quelque résistance de la part de l'organe, à cause du mouvement interne et naturel de ce dernier, il se fait du côté de l'organe un effort contraire à celui qui se fait sur la partie la plus intérieure, étant le dernier acte de ce qui se fait dans la sensation, et la résistance ayant duré quelque temps, l'image qui se forme semble être quelque chose hors de l'organe, à cause de l'effort que fait cet organe pour la repousser au dehors.*

Hobbes revient au même sujet dans le premier chapitre de son *Léviathan*, où il parle en particulier de la résistance que le cœur oppose à la continuation du mouvement qui vient des objets externes. Telle est, selon lui, l'explication physique de la perception des objets par l'organe des sens. C'était son goût, c'était sa méthode ; et lorsqu'on lit ses *Phénomènes de la Nature*, on n'y en trouve aucun dont il ait parlé ni plus intelligiblement ni plus philosophiquement qu'il le fait ici de la sensation. Il est vrai que cet homme-là n'était pas plus heureux à la solution des problèmes de physique qu'à celle des problèmes de mathématiques.

J'observerai, en passant, que tous les autres matérialistes modernes n'ont pas été plus heureux que lui à déchiffrer la nature.

Il s'agit de montrer que l'on ne peut expliquer la perception des objets par la mécanique de l'action ou de la résistance de la matière. En effet, tout ce que *Hobbes* en dit n'est point une solution du phénomène : il ne l'explique point du tout, il le laisse toujours couvert des mêmes ténèbres, et l'on n'y voit en rien plus clair qu'auparavant.

La pression de l'objet, dit-il, produit une résistance de la part de l'organe. Je l'avoue ;

(1) Hobbes. *De sensione et motu animali.* [Comme cette citation de l'auteur, à la suite de ce qu'il vient de dire, pourrait faire croire aux lecteurs que Hobbes a écrit un traité de physique, où se doit trouver le chapitre *de sensione*, etc., je dois avertir ici que M. Ditton s'exprime avec inexactitude. Hobbes n'a jamais publié de physique complète. D'ailleurs dans le premier chapitre de son *Léviathan*, où il parle en abrégé de la sensation, il renvoie à un ouvrage antérieur où il avait traité la chose avec plus d'étendue, *alio loco*, dit-il, *de illa satis ampliter tractavimus.* C'est dans l'édit. latine d'Amsterdam, car je n'ai point l'original anglais. Or, avant 1651, où parut la première édition anglaise du *Léviathan*, Hobbes n'avait publié en latin que ses éléments *de Cive*, Paris, 1642, et en anglais qu'un livre sur la *nature de l'homme*, à Lond. 1650. Ces deux pièces étaient de politique, et si la physique y entre pour quelque chose, ce n'est point sous ce titre que les ouvrages doivent être cités. Au reste l'auteur de l'*Athenæ Oxon.* nous apprend que Hobbes, dans une apologie écrite après le rétablissement de la famille royale, soumit au jugement de l'Église tout ce qu'il avait écrit dans son *Léviathan*, disant que c'étaient des sentiments hasardés et qu'il n'avait jamais soutenus depuis ce temps-là. C'était beaucoup pour un homme de son caractère. Car il était grand disputeur et excessivement opiniâtre, ne pouvant souffrir ni les gens qui lui demandaient des éclaircissements, ni ceux qui le contredisaient, et même portant jusqu'à la colère sa chaleur dans la dispute jusqu'à la fin de sa vie, à ce que dit le même A. Wood, dans l'article de Hobbes et dans celui de Glanvill.]

mais qu'est-ce que cela fait à la perception ? Comment est-ce que cette pression fait que je m'aperçois de l'objet; que je le connais, que je m'en fais intérieurement une idée ? Il serait à souhaiter que quelqu'un des partisans de Hobbes voulût bien nous le dire. Jusqu'à ce qu'ils nous l'aient expliqué, nous soutiendrons avec confiance que ceci ne fait rien à la chose. Est-ce donc que l'agitation respective d'un œil ou d'une oreille est la perception, la connaissance que j'ai d'une chose ouïe ou vue ? Je connais très-bien ce qu'on veut me dire quand on parle de *résistance;* mais quand on ajoute que le seul *effort* que fait l'organe pour *repousser* l'objet au dehors est la *perception* que j'ai de cet objet, on ne me donne pas la moindre idée, parce que je ne puis trouver aucune relation entre des ondulations de quelques fibres et la connaissance que j'ai d'un objet. Je comprendrais aussi facilement un homme qui me dirait que le *mouvement* est *vert* ou *bleu*, et le *son triangulaire* et *carré*, qu'un autre qui me dit que la sensation est la résistance d'un organe, et que la connaissance que j'ai de l'objet n'est autre chose que l'effort de l'organe pressé vers l'objet qui le presse.

Mais ce qui me convainc plus que toute autre chose de la fausseté du système, c'est qu'à suivre les idées de Hobbes, il est impossible que la perception des objets mette entre eux la différence spécifique que la nature y a mise. Car si la perception n'est autre chose que la résistance ou que la répercussion de l'organe, il est évident que la différence des sensations ne vient que de la diversité dans la résistance de l'organe des sens, et que, par conséquent, les premières ne diffèrent entre elles qu'à proportion et qu'aux mêmes égards que cette dernière admet des différences.

Or à considérer ces différences par rapport à la résistance de l'organe des sens, il ne peut y en avoir que les suivantes : 1° La répercussion est plus ou moins forte, selon que le choc venu de l'objet a plus ou moins de force ; 2° Plus ou moins de parties de l'organe résistent selon qu'il y en a plus ou moins, tant en quantité qu'en étendue, qui reçoivent l'impression de l'objet; 3° La différence peut enfin venir de la position et de la situation des parties, en sorte que tantôt celles-ci et tantôt celles-là sont mises dans un état de résistance selon la forme et la figure de l'objet présenté. Voyons distinctement ce qui peut résulter des unes et des autres.

1. Une résistance plus forte de l'organe ne peut donner qu'une sensation plus vive et plus marquée.

2. La résistance d'un plus grand nombre de parties fera seulement que l'objet me paraîtra plus grand ou plus étendu.

3. La différente position des parties qui résistent, n'établira tout au plus qu'une différence dans la forme et dans la figure de l'objet qui les frappe.

Mais supposons qu'il se présente deux objets de différente matière et cependant tout à fait du même volume et de la même figure: il est certain que j'en aperçois la différence. Il est pourtant démontrable, dans les principes de Hobbes, que la résistance de l'organe causée par ces objets différents doit être précisément la même, tant pour la position que pour l'étendue.

Ce sentiment est donc d'une fausseté démontrée, à moins que la cause de cette différence dans ma perception ne vienne de celle des vibrations, qui sont plus fortes et plus vives.

Ceci néanmoins ne peut être vrai non plus, et la raison en est claire. Si l'acte de la sensation ne consiste que dans la résistance de l'organe, une résistance plus violente ne peut être qu'une perception plus vive et plus forte. Elle fera que j'apercevrai l'objet d'une manière plus lumineuse et plus irrésistible ; mais elle ne fera jamais que j'aperçoive que cet objet diffère réellement d'un autre, ou que celui-ci n'est point celui-là, mais quelque chose d'une autre espèce ou de différente nature.

Puis donc que c'est une vérité de fait, que j'aperçois cette différence, et que je l'aperçois même dans l'acte de la sensation et pendant que l'organe est frappé des objets, il est évident que rien ne peut être ni plus faux, ni plus mal imaginé que le système de Hobbes.

Remarquons en effet que la différence que nous apercevons dans les objets ne vient point du raisonnement, mais de la sensation elle-même. C'est cette dernière qui nous représente les choses de manière que nous savons que *ceci* n'est point *cela*, et que cette seconde chose n'en est point une troisième.

Il est vrai que le raisonnement et les réflexions nous conduisent à une connaissance plus exacte et plus méthodique de l'accord et des différences qu'il peut y avoir dans les objets du dehors : il est pourtant très-certain aussi que nous n'en tirons pas nos premières idées. Ce n'est point la raison qui m'apprend que ce *cube* est de *pierre*, que cet autre est de *bois* et qu'un troisième est de *plomb*. Si je le sais, c'est par la *sensation* ou par la *perception*. Peu m'importe du nom que l'on donne à la chose, pourvu que l'on m'accorde que c'est uniquement par ce moyen que nous découvrons la différence des objets. Pour moi, je sais de sentiment que cet acte de *perception* ou de *sensation* n'est point de la même nature que ce que j'appelle *réflexion, raisonnement* ou *syllogisme*.

Ce serait donc une pitoyable défaite pour les partisans de Hobbes, s'ils comptaient de le défendre en appelant la raison au secours de la sensation pour rendre raison des différences que nous apercevons dans les objets sensibles. Pour peu que l'on étudie et que l'on connaisse la nature de l'homme, on sent comme moi qu'évasion ne peut être plus frivole ni plus mal entendue.

Si l'on veut néanmoins de nouveaux éclaircissements là-dessus, nous les tirerons de la perception que nous avons des *couleurs*.

Depuis les grandes découvertes qu'ont fai-

tes en ceci les meilleurs philosophes du siècle, il est désormais hors de doute que les *rayons* de la lumière sont *teints* originairement ou, comme on le dit, *colorés* de rouge, de jaune, de vert, de bleu, et que les corps nous paraissent de telle ou telle couleur selon qu'ils réverbèrent à nos yeux plus ou moins de cette lumière ainsi colorée.

Quelque différence qu'il y ait essentiellement et intrinsèquement entre ces rayons de lumière, ou que l'on suppose dans la manière dont ils affectent ou frappent l'organe, je soutiens que l'on ne peut rendre raison de la perception du différent coloris par le mécanisme de la répercussion, ni même par aucune loi de pure mécanique.

De quelques différentes grandeurs ou de quelques différentes figures que vous supposiez ces rayons de lumière différemment colorée, et de quelque force que vous imaginiez la réverbération qui les porte des corps à l'organe, tout ce qui en peut mécaniquement résulter, c'est que l'impression qu'ils feront sur l'œil sera plus prompte ou plus lente, plus forte ou plus faible, qu'ils ébranleront à la fois plus ou moins de fibrilles ou qu'ils produiront d'autres effets de la même nature. Ainsi tout se réduira, par rapport à la sensation, à ce que nous apercevrons une lumière plus vive ici et là plus étendue. Mais il ne nous sera pas possible de distinguer le bleu du rouge, ni dans la lumière qui frappe nos yeux, ni dans les corps qui la réfléchissent : parce que, dans la nature des choses, cette distinction de teinture n'est pas plus liée avec les modifications du mouvement qu'avec celles du temps ou du lieu. Il n'y a donc ni résistance, ni modification de la part de l'organe qui puisse opérer notre perception pour distinguer les couleurs. La perception ne peut être niée ; elle existe très-certainement. Mais ce que c'est, d'où elle vient et comment elle est produite, c'est ce que nous ne savons point. Nous savons seulement que nous apercevons dans les couleurs une différence distincte. Ce seul exemple, sur quantité d'autres qui ne sont pas moins constants, suffit pour démontrer que le sentiment de Hobbes sur la *sensation* est absurde et contredit par les phénomènes de la nature.

C'est donc assez s'étendre sur cette fausse pensée : peut-être même que quelques personnes trouveront que je m'y suis trop arrêté. Tout ce que je puis dire pour mon excuse, c'est que cette ouverture, toute fausse qu'elle est, n'a pas laissé que d'éblouir bien des gens, et que j'ose espérer que les réflexions qu'on vient de lire pourront contribuer en quelque chose à dissiper l'illusion.

Je n'y ajouterai qu'un mot par voie de conséquence, que je me crois en droit d'en tirer. C'est que, si la *sensation* elle-même n'est pas le pur effet de la résistance de l'organe, ou des efforts qu'il fait au dehors ; la *mémoire* non plus ne peut être le simple résultat d'une disposition des organes propre à conserver et à retenir le mouvement imprimé par les objets externes. Au contraire, soit qu'on la considère dans sa cause, ou qu'on veuille en expliquer les opérations, cette faculté doit être fort supérieure à toute l'action et à tous les efforts de la matière. Comme il est impossible que nous *apercevions* les objets par les lois du mécanisme, il est, pour le moins, de la même impossibilité que nous nous souvenions des choses, en vertu de ces lois.

Quatrième proposition. — *Si la matière est capable de pensée et de volonté,* quantité *de choses qui passent pour* démontrées, *dans le mouvement et dans l'*action des corps, *peuvent être* douteuses *et même* fausses.

On démontre, dans la *mécanique,* que telles et telles portions de matière, avec telles forces, ou à telle distance d'un point donné, doivent être dans un contre-poids exact et demeurer dans un parfait équilibre. On démontre dans l'*hydrostatique*, que les liquides doivent se tenir dans un tube à telle hauteur déterminée, et que les corps solides qu'on y plonge doivent occuper précisément telles ou telles places, qu'on détermine. On démontre avec la même évidence, dans l'*astronomie,* que les planètes observent, dans leurs révolutions, un ordre fort régulier, et que comme, en vertu de certaines lois, elles doivent décrire des lignes courbes de telles figures et de telles dimensions, et subir telles et telles irrégularités particulières, aussi ne manquent-elles point de décrire actuellement ces lignes et de donner les phénomènes qui en sont attendus.

Mais si la matière est une substance qui puisse *penser* et *vouloir*, il sera possible, malgré les expériences et les observations, que toutes ces choses deviennent équivoques, incertaines et même absolument fausses ; car les parties de la matière qui pensent et qui réfléchissent, peuvent s'affranchir de leurs positions ordinaires et prendre des déterminations contraires à celles que nos lois du mouvement leur assignent. Si elles le veulent, elles peuvent faire des efforts contre la pression des parties voisines, et prévenir ou changer, par cette opposition mutuelle, les effets sur lesquels nous comptons. Elles peuvent arrêter leur mouvement, le suspendre, le précipiter, le retarder, et lui donner des degrés de lenteur ou de vitesse qui seront infiniment disproportionnés avec les forces mouvantes. Il est donc possible qu'il n'y ait aucun fond à faire sur tant de belles choses, qu'on prétend donner avec précision, au sujet du balancement, du choc et de la vertu élastique des corps, au sujet de la manière dont le mouvement s'imprime et se communique, au sujet des lignes que des corps mus décrivent et des forces qui les meuvent. Quelle certitude avoir là-dessus, si la matière est capable de dessein et de choix ?

A dire le vrai, il faut avoir grande envie de lui en attribuer pour entrer dans ce goût. Quand on considère l'arrangement bizarre où les parties de la matière se mettent quelquefois d'elles-mêmes, combien elles se gênent et se heurtent mutuellement, et les efforts qu'elles font pour aller se faire briser,

on ne saurait leur donner ni intelligence ni prudence.

Si l'on dit que ce dérangement n'est point à craindre du côté de la matière, et que malgré l'intelligence qu'on lui attribue, les lois générales du mouvement y seront éternellement suivies, parce qu'il a plu à Dieu, le souverain maître, de l'ordonner de la sorte, ma réponse est prête.

On veut dire apparemment que Dieu, qui a donné la pensée à la matière, n'a pas laissé de régler les choses de manière que le raisonnement et la réflexion lui sont à jamais inutiles. Elle est capable de vouloir et de former des desseins ; mais l'exécution lui est impossible, et ses facultés intelligentes ne lui servent à rien, soumise qu'elle est à un état d'inaction et de contrainte invincible.

Proposer ce paradoxe, c'est le réfuter. Que les gens qui y donnent, concilient, s'ils le peuvent, ce sentiment avec cette sagesse et cette prudence infinie qui brillent, avec tant d'éclat, dans tous les arrangements de la nature. Que l'on cherche, qu'on porte partout ses regards : y voit-on quelque part le moindre vestige d'un dessein dont les parties se croisent, et qui donnent à quelque être des facultés dont l'usage soit anéanti par quelque loi générale ?

Si l'on peut m'en donner des exemples, je me confesserai dans le tort ; mais si l'on ne peut le faire, je poserai, pour un principe constant, que la matière n'est pas une substance qui pense et qui réfléchisse.

Cinquième proposition. — *C'est une triste ressource pour le matérialiste que de recourir aux qualités occultes, et aux propriétés inconnues de la matière pour la croire capable de pensée et de choix.*

Nous venons de voir de quoi la matière et le mouvement sont capables en fait de pensée, et les marques auxquelles on peut reconnaître si cette matière est elle-même un être qui pense.

Le résultat de toutes nos observations et de toutes nos expériences, c'est qu'elle ne pense point, et qu'on peut même démontrer, sur toutes ses qualités connues, qu'elle ne peut penser. Cette impossibilité est encore fortifiée par la considération des lois éternelles qui lui ont été assignées.

Ainsi le premier point de nos discussions est vidé, et ce premier point en était le plus important, parce qu'il est décisif. Nous trouverons moins de difficultés dans les autres.

Le deuxième que nous avions proposé regarde une supposition que l'on fait pour conserver à la matière la capacité de penser. En accordant que cela ne se peut, en vertu des qualités qui nous y sont connues, on prétend qu'*elle en peut avoir que nous ne connaissons point encore, et en conséquence desquelles le raisonnement et la réflexion lui sont très-possibles.*

Je plains fort les gens qui en viennent là : car la ressource est petite. C'est se battre pitoyablement en retraite et jeter de la poussière aux yeux d'un ennemi, quand on manque de retranchement pour se couvrir. On vous prouve, par toutes les propriétés connues de la matière, que la pensée ne lui est ni essentielle ni possible, et vous répondez à cela qu'elle *peut* avoir des qualités à la connaissance desquelles les hommes ne sont point encore parvenus. N'est-ce pas se moquer du monde, ou peut-on le traiter avec plus de mépris ? A suivre cette méthode, quel raisonnement si fort, si clair, si invincible ne pourra-t-on point éluder ? On n'a qu'à l'introduire dans la philosophie, l'on y verra bientôt beau jeu. Y a-t-il de paradoxe si ridicule et si contraire aux expériences, que l'on ne puisse avancer à la faveur de ces *qualités occultes* et de ces propriétés inconnues ? Qu'on me permette de raisonner sur de semblables suppositions, et de me réfugier toujours à l'ombre d'une possibilité de facultés qu'on ne connaît point dans les corps, et qui peuvent produire aussi des effets parfaitement inconnus : je m'engage, sans choquer ni sens commun ni démonstration, de bâtir le système physique le plus monstrueux et le plus surprenant. L'étude de la nature ne sera plus qu'un vrai badinage ; chacun en expliquera les phénomènes à sa fantaisie. Il n'y aura rien de fixe, et les déistes eux-mêmes ne sauraient fournir à répondre à des gens qui les attaqueraient avec des armes de cette nature.

Je passe donc aux matérialistes qu'il est purement possible que la matière ait d'autres qualités que celles que nous lui connaissons et que nous y avons découvertes. Mais que gagnent-ils à ma facilité ? La simple possibilité n'est point, dans la nature des choses, une raison suffisante d'en croire la réalité, quand on n'en a que des conjectures. Mais dites-vous, vous nous faites parler d'une façon ridicule. Nous ne disons pas que nous soupçonnons que la chose est actuellement. Nous disons seulement qu'elle peut être possible. Eh bien ! messieurs, dites-le comme il vous plaira ; c'est toujours la même chose. Ce n'est jamais qu'un *peut-être*, et pensez-vous qu'un *peut-être* vous mette en droit de conclure de la possibilité à la réalité ?

Venons au fait. Trouvez-vous dans l'univers ou dans aucune de ses parties, quelques traces, quelques indices à quoi vous puissiez juger que la matière a des qualités différentes de celles que nous lui connaissons ? En voyez-vous au dehors de vous-mêmes le plus petit vestige, la moindre apparence ? Dites-le ; daignez nous en instruire, et vos conjectures auront désormais quelque grâce. Mais nous payer d'un *peut-être* en l'air, hasarder à la volée une *simple possibilité;* et sous prétexte que vous ignorez l'essence des choses, qu'il ne vous importe point de connaître, sous ce prétexte-là, dis-je, donner en preuve ce que vous ignorez de leurs qualités, en vérité c'est porter trop loin l'entêtement et l'esprit de chicane. Autant vaudrait-il nous dire que vous faites cette supposition, parce que tel est votre bon plaisir : et jugez vous-mêmes s'il sied à des philosophes de tenir ce langage?

Après tout, le matérialiste ne se contente pas d'un *peut-être ;* il lui en faut deux, et c'est

le comble de l'*antiphilosophisme*, s'il m'est permis de parler de la sorte. *Il est possible*, dit-il, *que la matière ait des qualités inconnues*. Qu'on le lui passe ; il n'en est pas plus avancé s'il n'ajoute un autre soupçon. *Il est possible*, dit-il encore pour soutenir son système chancelant, *il est possible que ces qualités inconnues de la matière soient telles qu'en conséquence elle puisse penser*. Cela n'est-il pas plaisant ? On pose que nous ne connaissons point ces qualités, on pose que nous n'en savons rien du tout ; et cependant, parce que l'on y trouve son compte, on conclut qu'elles peuvent qualifier la matière pour penser, comme si nous n'étions pas en plein droit d'en conclure aussi le contraire. La matière pourrait avoir dix mille propriétés différentes de celles que nous lui connaissons, qu'aucune ne la rendrait pas plus capable de la pensée. Mais on veut à toute force que la matière pense, et l'on avance sur cela tout ce qui vient à l'esprit, sans se mettre en peine des preuves. Ces gens-là croient donc sans savoir pourquoi ; et s'imaginent-ils que le reste du monde les en croira sur une chose qu'ils ne croient pas eux-mêmes, puisqu'ils n'en ont aucune raison ?

SECTION VI. — *Il n'est pas moins incompréhensible que de prétendus philosophes recourent au pouvoir de Dieu pour donner à la matière une capacité de penser.*

Venons au troisième point, qui fait la dernière ressource du système matérialiste. *C'est que* Dieu, *dont le pouvoir est infini*, peut, *s'il le trouve à propos*, revêtir *la matière de la* faculté de penser, *et que par conséquent il* le fait.

Le subterfuge est si faible, que je ne puis assez m'étonner du cas qu'en ont fait certaines personnes (1).

On voit d'abord que ce n'est pas raisonner que de bâtir des systèmes sur les *effets possibles* du pouvoir de Dieu. C'est avouer que l'on ne sait où l'on en est, et l'on doit être réduit à de terribles extrémités quand il faut se retrancher sous la toute-puissance divine pour donner à son sentiment une simple apparence de possibilité.

(1) [L'auteur a en vue le célèbre M. Locke, dont voici les paroles, dans son *Essai*, liv. IV, ch. 3. « Nous avons des idées de la *matière* et de la *pensée* ; mais, peut-être, ne pourrons-nous jamais savoir s'il n'y a point quelque être purement matériel qui pense : nous étant impossible, par la contemplation de nos propres idées et sans le secours de la révélation, de découvrir si la toute-puissance n'a point donné à quelque composé de matière bien disposée, la faculté d'apercevoir et de penser, ou si elle n'a point joint et attaché à une matière ainsi disposée une substance immatérielle qui pense : nos idées ne nous éloignent pas plus de concevoir que Dieu peut, s'il lui plaît, ajouter à la matière une faculté de penser, que de supposer qu'il y ajoute une substance qui pense. nous ne savons ni en quoi la pensée consiste ni à quelle espèce de substance le Tout-puissant a donné cette faculté, qui ne peut être dans aucune créature, que par un effet du bon plaisir et de la pure bonté de Dieu. Car je ne vois point de contradiction à ce que l'Etre suprême donne, s'il veut, à certains composés de matière... quelques degrés de sentiment, de perception et de pensée. » Cet endroit fut un de ceux que M. Stillingfleet releva. M. Locke se défendit comme il put et fit imprimer sa réponse par voie de notes dans les éditions postérieures de son *Essai*. Mais il y a tant de choses que je ne saurais en donner ici le précis. C'est assez d'en avertir les lecteurs qui entendent l'anglais.]

D'ailleurs la proposition n'est pas nette ; elle est équivoque, obscure, captieuse, et ne peut servir qu'à embarrasser la dispute. Tâchons de la développer, et l'on verra si nous avons tort ou non d'en juger de la sorte.

Dieu, dit-on, *peut donner à la matière la faculté de penser*. Ces paroles ne peuvent avoir que deux sens.

1° La matière, *demeurant toujours ce qu'elle est*, autant que nous la pouvons connaître, c'est-à-dire une substance solide, capable de divisibilité, de figure, de mouvement, des effets de ces qualités et de leurs combinaisons ; la matière, dis-je, demeurant ce qu'elle est, Dieu peut faire, en vertu de son pouvoir infini, que la volonté et le choix *résultent de ces qualités* de la matière.

2° La faculté de penser et de vouloir ne résultant point des pouvoirs naturels de la matière, elle y est *ajoutée* par la toute-puissance divine, qui en fait ainsi une substance pensante, *en y joignant un pouvoir qui est naturellement étranger* tant à l'essence de cette matière qu'à ses qualités propres.

Quant au premier de ces deux sens de la proposition, voici comme je raisonne :

On ne déroge en rien à la toute-puissance de Dieu, si l'on dit qu'elle ne peut faire que deux propositions contradictoires soient vraies.

Or la matière demeurant toujours ce qu'elle est, substance solide et capable de figure, de mouvement et de divisibilité, il est impossible, par toutes les lois de l'univers, qu'elle pense et qu'elle raisonne ; et c'est ce que nous avons déja démontré.

Dieu, qui est l'auteur de la nature, y a établi ces lois, en vertu desquelles, tant qu'elles demeureront en force, il est impossible que la pensée et que la délibération résultent d'aucune des qualités de la matière ou de toutes ensemble.

Donc la matière demeurant ce qu'elle est, Dieu, tout puissant qu'il est, ne peut en faire une substance qui pense par le résultat de ses attributs naturels ; car ce serait en faire une substance qui pense, au même temps qu'il a établi des lois qui ont rendu la chose impossible.

Passons au second sens de la proposition. Si Dieu ajoute et joint d'ailleurs à la matière une faculté de penser qui est essentiellement distincte de ses qualités propres et de tous les effets de leurs combinaisons, je voudrais bien savoir pourquoi les déistes ne veulent pas convenir d'une substance qui pense, spécifiquement distincte de la matière ?

Pourquoi l'un n'est-il pas aussi croyable que l'autre ? Je n'y vois de différence, par rapport à eux, que pour les conséquences d'un état à venir. J'avoue, à cet égard, qu'ils ont quelque raison de préférer la simple faculté de penser à la substance qui pense. Cette dernière peut être soumise à des peines, au lieu que l'autre ne peut y être assujettie. La faculté de penser finit avec la vie ; elle se perd à la mort ; elle se dissout sans que l'on sache ce qu'elle devient ou que l'on s'en embarrasse ; mais l'idée d'une substance

qui pense, renferme celle d'un état *permanent*, et fait trembler pour les suites.

A cela près, s'entend-on bien soi-même quand on parle d'une faculté de penser qui n'est point actuellement la faculté d'une substance particulière et distincte, et spécifiquement de la même nature? Ce langage n'est-il point absurde? N'est-ce point un pur galimatias? Et je vous prie, qu'est-ce que le matérialiste y gagne, après tout?

Une faculté de penser essentiellement distincte des qualités de la matière, renverse, détruit son système, ni plus ni moins qu'une substance dont la qualité propre est essentiellement de penser. Il paraît, avec évidence, qu'il y a dans la nature quelque chose qui n'est point matière; que cette chose-là, nommée faculté, vertu, puissance ou tout ce que l'on voudra, ne résulte point des qualités de la matière; qu'elle n'a rien de commun avec elle; et que cependant elle est le seul principe d'un nombre infini d'opérations, qui sont, sans comparaison, plus belles et plus estimables que tout ce qui se fait par les corps qui nous environnent. Dire que le principe de ces opérations merveilleuses est une simple faculté et non une substance, c'est faire semblant de faire quelque chose, et ce n'est pourtant qu'un jeu de mots à faire pitié. J'en appelle à tous les hommes du monde. Le matérialiste a beau chicaner sur les termes. La possibilité si vantée d'expliquer la pensée et la réflexion par la seule mécanique de la matière et du mouvement tombe à terre et ne peut plus se relever. On reconnaît, après bien des détours, que pour la solution de ce phénomène, il faut admettre quelque chose qui soit spécifiquement distinct de la matière : et que pouvons-nous exiger de plus du déiste? En faut-il davantage pour le convaincre de chicane et de mauvaise foi, quand il refuse d'admettre l'existence d'une substance distincte de la matière?

En un mot, de quelque côté que l'on tourne la supposition que Dieu donne à la matière une faculté de penser, elle se réduit à rien.

Si vous la prenez au premier sens, la chose est impossible à Dieu lui-même, tant que l'état présent du monde demeurera ce qu'il est.

Si vous la prenez dans l'autre, le système matérialiste y est atterré. Cependant il n'y a que l'un de ces deux sens à lui donner, et je défie que l'on puisse en imaginer un troisième.

Après tout, j'aurais bien pu me passer de cette discussion. Il me suffisait, à la rigueur, pour confondre le déiste, de lui demander ses preuves. *Dieu*, dit-il, *peut, s'il lui plaît, revêtir la matière de la faculté de penser.* Sur quoi se fonde-t-on pour le dire? C'est peut-être trop que d'en exiger des preuves. Qu'on nous donne au moins quelque ombre de preuve. A coup sûr, on n'a point de *démonstration* à donner. Quoi donc, ces gens-là s'imaginent-ils qu'il suffise qu'ils aient envie que la matière pense et que l'Evangile soit une imposture, pour faire effectivement que cela soit ainsi? S'il ne tient qu'à parler comme eux, où en seront-ils eux-mêmes? S'ils sont en droit de me dire que Dieu a ajouté la pensée à la matière, ne suis-je pas à mon tour dans le même droit de leur dire que telle portion de matière peut penser et ne pas vouloir; que telle autre veut et ne pense point, et qu'une troisième qui pense et qui choisit est également incapable de réflexion et de mémoire; que ce corps a trois manières de sensation, qu'un second en a dix et qu'un autre en a cent. Comment est-ce qu'un déiste, à suivre fidèlement sa méthode, s'y prendrait pour me réfuter? Je me fais pourtant fort de lui donner de celle qu'il voudra de ces propositions, les mêmes preuves qu'il me donne de son sentiment favori, que la matière pense ensentiellement, ou que Dieu la revêt de cette faculté.

SECTION VII. — *De ce que la matière ne peut en aucun sens être capable de choix et de réflexion, il résulte plusieurs choses, et particulièrement que les brutes ne sont pas de pures machines.*

Nous avons démontré, dans les sections précédentes, que la matière ne peut penser ni en vertu des qualités que nous lui connaissons, ni en vertu de celles qu'elle peut avoir sans nous être connues, ni en vertu d'un acte de la toute-puissance divine, qui lui en aurait donné le pouvoir. Avant que de passer à un autre sujet, tirons quelques conséquences de celui que nous venons de traiter.

1° *Une substance qui pense ne peut, en tant que telle, être un simple composé de matière.*

2° *A moins qu'il n'y ait une substance mitoyenne entre la matérielle et l'immatérielle, et que cette substance mitoyenne ne soit spécifiquement distincte des deux, il est si peu impossible qu'il y ait une substance immatérielle, qu'au contraire l'existence de cette dernière est d'une certitude de démonstration, de sorte que la pensée et le choix sont les facultés nécessaires de cette substance et ne conviennent qu'à elle.*

Comme je ne crois pas qu'on puisse jamais venir à bout de démontrer l'existence actuelle ou la seule possibilité d'une substance mitoyenne, c'est-à-dire qui soit spécifiquement distincte de celle qui est matière et de celle qui ne l'est point, ma conséquence peut être tournée dans le sens absolu, et je dirai alors qu'*il y a des substances immatérielles qui jouissent en propre, et d'une manière essentielle, de la faculté de penser.*

3° *Les substances qui pensent ne peuvent être sujettes aux mêmes révolutions que celles qui sont matérielles.*

Je n'examine point ici à quelles vicissitudes elles peuvent être sujettes : je dis seulement qu'elles ne le sont point aux mêmes que de purs composés de matières.

4° *Si une substance qui pense est unie à un composé matériel, la dissolution du dernier ne tire point à conséquence pour la destruction de l'autre, qui continue toujours, non-seule-*

ment d'exister, mais encore d'agir, après que l'union a cessé.

5° *Les brutes ne sont point de simples automates ou de pures machines.*

La raison en est que leurs actions marquent de la pensée et du choix. On pourrait expliquer par la mécanique la plupart des actions humaines, avec la même probabilité qu'on prétend le faire des actions qu'on remarque souvent dans les animaux que nous disons être privés de raison.

L'histoire naturelle (1) nous en fournit bien des preuves, et nous voyons tous les jours de nouveaux faits qui confirment ce qu'elle nous apprend. J'ose dire qu'une légère attention sur ces faits, découvre dans le plus sot animal de quoi confondre tous les philosophes qui se sont mis en tête que les brutes ne sont que de pures machines.

Un fameux (2) disciple de Descartes, suivant en cela les traces de son maître, a fait là-dessus un traité exprès, où il y a, si je ne me trompe, aussi peu de raison qu'il en donne aux bêtes.

Quelques anciens poëtes les ont traitées plus favorablement que ne l'ont fait quelques-uns de nos philosophes modernes. Virgile (3) donne aux abeilles une portion de l'esprit divin; et Juvénal dit que Dieu, qui a donné l'esprit aux hommes, a fait présent d'une âme aux bêtes. Si ce n'est pas leur attribuer, en autant de mots, une raison et un entendement comme à l'homme, c'est au moins reconnaître qu'elles ne sont pas une pure matière organisée, et qu'elles ont quelques étincelles d'une vie céleste.

Remarquons là-dessus en passant que les personnes qui, de nos jours, s'acharnent si fort à ne faire de l'homme qu'un vil composé de matière, ont contre elles les suffrages (4) de la plus saine antiquité, de même que les démonstrations de ce siècle. Ces grands hommes jugèrent de la nature humaine tout autrement que le font nos déistes. Est-ce qu'ils eurent moins de bon sens ou moins de lumières? Je n'en crois rien du tout. Je crois plutôt qu'ayant pour le moins autant d'esprit et de connaissances, ils portèrent un jugement moins partial des choses, et que leur âme, plus libre de préjugés, n'était point gênée par l'esprit de parti. Il n'en est pas de même de nos incrédules. Engagés par système à combattre la religion chrétienne, il leur faut en conséquence faire main basse sur tout ce qui les incommode. Ils estocadent à tort et à travers sans prendre garde où ils donnent; et, dussent-ils faire de l'homme une substance de la même espèce que celle des souches pourries, ils ne s'arrêteront pas à moitié chemin pour cette bagatelle.

Quoi qu'il en soit, ils ne se trompent pas moins en ce qui concerne les bêtes qu'en ce qui regarde les hommes; car il est démontrable que ces brutes sont faites de toute une autre façon qu'ils ne le prétendent.

Elles comparent les choses entre elles, elles y réfléchissent; et bien que les opérations de leur âme soient à cet égard plus obscures et moins distinctes que les nôtres, elles approchent pourtant de ce que nous appelons *raisonnement* et *délibération*.

Ce qu'elles en ont est tout autant qu'il en faut pour remplir toutes les fins de leur destination naturelle. Cela leur suffit pour tous les devoirs d'une vie qui se borne au bien de l'individu, ou au service de l'homme. Ayant de si petites choses à faire, quelque petite portion d'intelligence leur a été donnée avec une portion beaucoup plus abondante de penchants animaux. Ce dernier point est celui qui l'emporte chez elles, et qui, par conséquent, est trop fort pour recevoir de l'autre aucune loi qui le gouverne et qui le réprime. Disons même que le peu de connaissance et de perception que ces créatures ont reçu, nous paraît ne leur avoir été principalement donné que pour guider leurs penchants aux objets nécessaires, et non pour en arrêter les mouvements ou pour en corriger le désordre.

(1) Voyez Ælian. *Var. Hist.*, lib. I, c. 1, 2, 3, etc., de même que quantité d'auteurs modernes, qui ont recueilli divers exemples de la sagacité, de la prudence et de l'industrie de divers animaux.

(2) Le Grand, *de Car. Sen. in brutis.*

(3) *Esse apibus partem divinæ mentis et haustus*
Æthereos dixere : Deum namque ire per omnes.
Terrasque tractusque maris cœlumque profundum.
Hinc pecudes, armenta, viros, genus omne ferarum,
Quemque sibi tenues nascentem arcessere vitas.
(*Georg.* IV, *v.* 220, *etc.*)

Principio cœlum ac terras camposque liquentes,
Lucentemque globum lunæ, Titaniaque astra
Spiritus intus alit, totamque infusa per artus
Mens agitat molem, et magno se corpore miscet.
Inde hominum pecudumque genus, vitæque volantum,
Et quæ marmoreo fert monstra sub æquore Pontus.
Igneus est ollis vigor, et cœlestis origo
Seminibus.
(*Enéide*, VI, *v.* 724, *etc.*)

. . . . . *Atqui adeo venerabile soli*
Sortiti ingenium, divinorumque capaces
Atque exercendis, capiendisque artibus apti,
Sensum a cœlesti demissum traximus arce,
Cujus egent prona et terram spectantia ; mundi
Principio, indulsit communis conditor illis
Tantum animas, nobis animum quoque.
(*Juvénal, sat.* 15.)

[Je ne traduis point cela, parce que ce sont purement des beautés latines qui ne font rien au sujet qu'en ce que j'en ai mis dans le texte.]

(4) Plin., *Hist. nat.*, lib. II, c. 26. *Hipparchus nunquam satis laudatus, ut quo nemo magis approbaverit cognationem cum homine siderum, animasque nostras partem esse cœli.* C'est-à-dire, « Hipparque ne peut être assez loué, et personne ne connut mieux que lui l'affinité qu'il y a entre l'homme et les astres, et que nos âmes sont une portion du ciel. » Horace a dit dans le même sens que notre âme est, *divinæ particulam auræ*, « une petite portion du souffle divin. » Cicéron a parlé le même langage, *de Leg.*, lib. I : *Nam cum exteras animantes abjecisset ad pastum, solum hominem erexit, ad cœlique, quasi cognationis et domicilii pristini conspectum excitavit.* C'est-à-dire, « En tournant en bas et vers le pâturage les yeux des autres animaux, il a fait tenir droit l'homme seul, comme pour tourner ses regards vers le ciel, en tant que le lieu de son affinité et de son ancien domicile. » Les vers suivants d'Ovide ne font que dire en poésie ce que Cicéron a dit en prose, *Métam.* I :

Pronaque cum spectent animalia cætera terram,
Os homini sublime dedit, cœlumque tueri
Jussit, et erectos ad sidera tollere vultus.

C'est encore la même idée et presque les mêmes mots de Salluste, au commencement de la Guerre de Catilina. *Pecora*, dit-il, *quæ natura prona atque ventri obedientia finxit.* C'est-à-dire, « La nature a formé les bêtes pour regarder en bas et pour ne songer qu'à leur ventre.

L'homme, destiné à de plus grandes fins (1), est aussi tout autrement composé. Doué d'une intelligence sans comparaison plus vive et plus vaste, il peut faire sur les choses des réflexions plus exactes et plus promptes, de même qu'en pousser beaucoup plus loin les conséquences. Sa raison d'ailleurs plus sûre et plus éclairée, non-seulement lui dicte ses devoirs d'une manière plus distincte; mais encore elle donne à ses leçons plus d'autorité. Ainsi l'homme peut, avec plus de facilité, dominer sur ses passions et tenir ses penchants en bride. C'est alors, et ce n'est même qu'alors, qu'il répond à l'excellence de sa nature, et qu'il maintient sa supériorité sur les bêtes. Laisse-t-il trop d'empire à ses passions? il se dégrade d'autant pour descendre à la brute. Se fait-il une habitude de s'abandonner comme elle à ses penchants animaux? Ce n'est plus qu'une brute mieux faite et plus polie que celles qui courent les champs.

SECTION VIII. — *Il faut donc que les brutes aient une âme immatérielle.*

Approfondissons un peu ce sujet avant que de le perdre de vue. On voit certainement dans les opérations de la brute des traces très-marquées de quelque faculté qui n'est point et qui ne saurait être celle d'une pure matière. On y voit même qu'elle ne peut résulter d'aucune de ses qualités, ni de toutes ensemble. Il ne reste donc que deux choses à dire.

1. On peut concevoir les bêtes comme de pures machines qui ont pour principe actif une âme commune, qui est celle de l'univers en général, et qui, répandue partout, forme la perception, la pensée et les désirs dans les brutes comme en autant de composés distincts et séparés de la matière.

2. On peut supposer qu'avec un corps organique, elles ont réellement une substance immatérielle qui est individuelle et spécifiquement distincte pour chacune, qui agit en elles, et qui, par le moyen des organes, produit cette diversité de phénomènes que l'on remarque dans leurs opérations, précisément comme l'âme le fait en nous.

Le premier sentiment, qui fait de toutes les brutes de vrais et purs automates auxquels on donne pour principe de vie une âme commune, dans la supposition que cette âme s'unit avec tous les corps organisés, et y produit diversement, selon la variété des organes, ce que nous appelons perception, penchants et autres choses semblables; ce sentiment, dis-je, est une imagination si creuse, qu'à peine mérite-t-il que nous nous y arrêtions.

Que les personnes qui l'ont embrassé nous en donnent les preuves, si elles en ont quelques-unes. Contentons-nous de moins: qu'on nous produise seulement quelques raisons qui puisse le rendre probable.

En attendant, je leur en fournirai une qui en rendra plus que probable l'improbabilité.

On m'accordera sans doute que les hommes ne sont pas des automates à qui l'âme du monde tient lieu de forme commune.

La pensée et la réflexion nous prouvent, par *sentiment intérieur*, qu'il y a en nous quelque autre principe que la matière, et que ce principe est le seul agent qui pense et qui réfléchit.

Cela posé, je dis que nos pensées et nos réflexions ne peuvent avoir, en chacun de nous pour agent, une intelligence commune: puisque nous ne savons point, par *sentiment intérieur*, ce qui se passe dans l'esprit des autres.

Je voudrais bien qu'on me dît comment et pourquoi cette âme, que l'on suppose universelle, ignorerait dans un corps ce qu'elle fait dans un autre? C'est elle-même et elle seule qui pense ici et là, et partout. La pensée de cet homme, celle d'un second, celle d'un troisième, celle de tous, n'est qu'une âme commune qui pense et qui réfléchit à la fois en toutes ces diverses portions de matière. Je veux que la manière de penser n'y soit pas partout la même; je veux que la différence dans la disposition, dans la contexture et dans la configuration des organes, jette de la variété dans les opérations de cette âme commune; et qu'elle agisse ici avec plus de lenteur, et là avec plus de vivacité; dans un homme avec plus de confusion, et dans un autre d'une façon plus méthodique; je veux tout cela, dis-je, et je ne vois pas encore comment une âme commune perd sa connaissance générale en animant les corps particuliers, ou comment elle ne sait pas ce qu'elle fait elle-même en chacun.

De ce que je ne conçois pas, il ne s'ensuit point, je l'avoue, que la chose soit impossible ou n'existe pas réellement. Mais on doit m'avouer aussi qu'il y règne un ridicule si frappant, une absurdité si visible, qu'il n'en faut pas davantage pour en prouver la non-existence.

Quelque distinction numérique qu'il y ait actuellement entre les composés matériels et sans nombre que cette *âme du monde* anime, l'âme elle-même ne peut ni se séparer, ni se diviser. Il ne peut s'y faire un déchirement qui la mette en pièces et qui en détache les diverses parties. Dans cette innombrable quantité de machines qu'elle rend animées, elle doit être toujours cette même substance simple et individuelle qu'elle serait en n'animant aucun corps. Autrement elle cesserait d'être une âme universelle; elle ne serait plus qu'un tout composé d'un nombre indéfini d'âmes distinctes: chose que l'on ne peut admettre sans renoncer entièrement au système, et revenir même au sentiment dont on

(1) Cicéron, *de Nat. Deor.*, lib. II : *Bestiis autem sensum et motum dedit, et cum quodam appetitu, accessum ad res salutares, a pestiferis recessum; homini hoc amplius, quod addidit rationem, qua regerentur animi appetitus, qui tum remitterentur, tum continerentur.* C'est-à-dire, « Il a donné aux bêtes du sentiment, du mouvement, et par le moyen de certain penchant, du désir pour ce qui leur est utile, et de l'aversion pour ce qui leur est nuisible. En donnant les mêmes choses à l'homme il y ajouta la raison, qui sert à régler les penchants, soit pour les faire agir, soit pour les retenir. »

voulait le plus s'éloigner. Mais si, malgré la distinction numérique et réelle des corps animés, l'âme commune est toujours individuellement une seule et même substance, je soutiens que rien ne peut faire qu'elle ignore ses propres pensées.

La matière ne peut être un obstacle à sa perception commune dans tous les corps qu'elle anime. Ce même principe universel de pensée et de réflexion, qui pense et qui réfléchit dans une portion de matière, doit nécessairement savoir sur quoi roulent ses pensées et ses réflexions dans une autre portion de la même substance.

Et par conséquent il faut, de toute nécessité, que nous sachions tous ce que les autres pensent. Je ne dis pas qu'il faut nécessairement que nous ayons tous la même manière de penser, ou qu'un être qui pense doive s'occuper des mêmes objets et les envisager du même côté que d'autres le font. Je dis seulement que, dans la supposition d'un seul principe de pensée répandu dans tout l'univers, et que chaque individu ne pense séparément que ce que pense ce principe commun, il faut, de toute nécessité, que la sensation soit universelle et que chacun sache ce que pensent les autres. Je suis sûr au moins que conséquence ne peut être plus juste. Mais je ne suis pas moins sûr que la proposition est de la dernière fausseté, et qu'il ne s'en peut de plus contraire à l'expérience et au sentiment de tous les hommes.

A ne considérer donc la chose, qu'eu égard à ce que le genre humain en peut penser, cette âme universelle n'est certainement que vision et que songe.

Mais que dirons nous de ces prétendus philosophes qui se coiffent de cette chimère? Nous dirons qu'on ne peut leur donner le nom de philosophes que par un extrême abus de langage. La belle imagination que la leur, et le profond raisonnement dont ils se paient! lorsque, pour expliquer leur système, ils vous présentent des orgues où le même vent produit une grande diversité de sons, par la seule disposition des tuyaux qui le reçoivent, et par lesquels il s'écoule! En vérité ces gens-là feraient bien mieux de l'employer à des recherches utiles que de prostituer ainsi la philosophie.

Qu'ils pèsent les réflexions que je viens de faire : ils y découvriront aisément le faible de leur comparaison et de tous leurs raisonnements sur les diverses modifications de la matière.

Modifiez, divisez la matière tant qu'il vous plaira : cela n'empêchera jamais qu'une substance qui est simple et spécifiquement distincte de la matière, ne puisse savoir elle-même ce qu'elle fait partout. Est-elle un vent qui se partage pour se distribuer dans les divers tuyaux d'un instrument de musique? Que veulent-ils dire? La différence des sons que rendent tous ces corps animés par le même principe intelligent, peut-elle faire que cette intelligence ignore les notes que joue chaque tuyau dans ce concert général?

Qu'ils daignent m'éclaircir là-dessus, je les en prie instamment, et quand ils m'auront satisfait, je serai aussi prompt qu'un autre à reconnaître cette *âme du monde* dont ils nous entretiennent avec tant d'emphase. Je vais même plus loin, et je leur déclare d'avance qu'aussitôt qu'ils m'auront bien convaincu, je ne me regarderai plus dans le monde que comme un tuyau d'orgue : ce que je ne ferai pourtant point jusqu'à ce temps-là.

De ce que je viens de dire sur le système de l'*âme universelle*, je conclus que ce n'est point à cela qu'il faut recourir pour expliquer les opérations intelligentes des bêtes. Je m'en tiens donc à la seconde supposition que j'ai proposée, et voici ce qui m'y entraîne.

La structure de leur corps est, dans le fond, la même que celle du nôtre. Outre ce composé matériel, qu'elles ont en commun avec nous, on leur découvre des facultés qui ne peuvent résulter de la pure matière. Les indications en sont de la dernière clarté. Il faut donc que ces facultés soient celles d'une substance immatérielle, quelle que cette substance puisse être. Ce ne peut point être une âme commune, puisqu'il n'y en a point de telle pour les hommes. Chacun de nous ayant son âme distincte, il en doit être de même des brutes, et cela me conduit à reconnaître en elles, pour principe intelligent, comme dans les hommes, une substance particulière, qui est essentiellement distincte du corps et qui y est néanmoins étroitement unie.

En concluant ainsi d'un ordre supérieur de créatures à une classe subordonnée, je ne fais que ce que font en pareil cas tous les philosophes du monde. Des accords et des conformités qu'ils trouvent en général dans la constitution et dans les propriétés des corps naturels, ils concluent à l'identité de nature, et cette conclusion leur paraît fondée, quoiqu'ils n'aient point d'expérience décisive qui leur démontre la chose. Si le raisonnement est bon pour eux, il ne peut manquer de justesse pour moi.

La seule difficulté qu'il y ait ne peut être que la conséquence que l'on peut tirer de mon sentiment, et à laquelle il porte en effet: c'est que l'âme des brutes doit être immortelle, ou, pour le dire autrement, qu'elle doit exister quelque part, après qu'elle a cessé d'animer le corps qui lui était assigné.

Mais je mets beaucoup de différence entre de *simples difficultés*, et des *absurdités* manifestes. Les premières ne me déconcertent point, et pour rien du monde je ne voudrais d'un système qui me réduirait aux autres. Ainsi j'aime mieux donner dans les unes que de ne pas éviter les dernières.

Il est visiblement impossible d'expliquer les actions de la brute par les lois du simple mécanisme, et sans admettre une âme qui pense, et qui a quelques degrés de raison. Quiconque entreprendra de le faire, donnera dans les mêmes absurdités si grossières où l'on tombe nécessairement quand on veut soutenir que la matière pense et raisonne.

Ainsi, quelque parti que je prenne sur l'âme des bêtes, je suis convaincu que ce ne doit jamais être celui-là, parce qu'il est tout à la fois combattu par l'expérience, par les lumières du bon sens et par celles de la philosophie.

D'un autre côté, j'avoue ingénument mon ignorance. Comme je ne connais ni toutes les fins que Dieu s'est proposées en créant les bêtes, ni tous les usages qu'il en fait dans l'univers, je ne sais pas non plus de quelle manière il dispose de leurs âmes quand elles cessent de vivre.

Ceux qui disent qu'elles n'existent point ou qu'elles ne conservent point leur individualité, ne peuvent non plus prouver ce qu'ils affirment que ceux qui disent le contraire.

D'autre part, ceux qui supposent qu'elles passent successivement en d'autres corps, et qu'elles subissent plusieurs révolutions dans la nature, ne sont pas fondés, à mon avis, sur un plus grand degré de certitude que les personnes qui, rejetant la transmigration, laissent ces âmes dans un état inconnu aux hommes, mais où elles peuvent répondre aux vues de Dieu, et à la perfection de l'univers, d'une manière plus efficace qu'elles ne le font à présent dans le vil rang où elles sont placées.

Encore un coup je confesse ici mon ignorance. Tout cela est couvert pour moi d'épaisses ténèbres. Tout ce qui me paraît de très-sûr, c'est que les bêtes ne sont point de pures machines; et ce qui me paraît de la même évidence, c'est que ces âmes ne sont point conduites par une âme commune.

SECTION IX. — *Les raisons qui prouvent l'immatérialité de notre âme prouvent aussi qu'elle ne meurt pas avec le corps.*

Quoi qu'il en soit de ce que devient l'âme des brutes à la dissolution de leurs corps, nous pouvons hardiment affirmer de la nôtre ce que nous avons posé dans la quatrième conséquence de la section VII de ce supplément : c'est qu'il est sans aucun doute *possible* que les substances *qui pensent* conservent *séparément* leur existence et leurs opérations *après la destruction* du composé matériel qu'elles avaient animé.

Si, dans la nature des choses, la substance qui pense est intrinsèquement et essentiellement distincte de la matière, et si par conséquent elle n'est point susceptible des mêmes vicissitudes, il est non-seulement *possible*, mais encore très-*probable* et très-*apparent* que la première continue d'*être* et d'*agir*, après que l'autre a cessé de lui être un séjour convenable.

Comme aucun des fâcheux accidents qui dérangent un composé matériel, et même sa réduction en atomes ne peuvent tomber sur une substance dont la nature et les propriétés sont tout à fait différentes, jusqu'à la priver de ses facultés, ou à la rendre incapable d'en faire un exercice actuel; aussi n'y a-t-il pas la *moindre apparence* à soupçonner que l'*Auteur de la nature* ait *tellement attaché l'existence et l'activité* d'une substance intelligente à *l'état organique* de la matière, que la première *dépende* de l'autre, et *ne puisse être* sans elle.

Ainsi, d'un côté, nous ne voyons aucune connexion physique entre l'existence et les opérations des deux parties; de l'autre, il n'y a point d'apparence que cette dépendance ait été établie par une loi positive du Créateur. La moindre chose que nous en puissions donc conclure, c'est qu'il est *beaucoup plus que probable* qu'une substance intelligente *existe* et *conserve ses facultés, après* que le composé matériel *où elle était logée*, cesse d'être *dans l'état qui convenait* aux opérations de cette intelligence.

A dire le vrai, l'assurance que nous en avons approche le plus de la plus parfaite certitude, qu'aucune chose, presque, que nous connaissions.

Ajoutons même que la certitude est parfaite en tant que le raisonnement ne porte que sur les impressions de la matière.

Mais j'avoue qu'en tant que la chose dépend de la volonté souveraine et du bon plaisir de Dieu, il n'en est pas tout à fait de même; car l'Etre suprême a le *pouvoir*, comme le *droit*, de faire de nous tout ce qui lui plaît.

Il s'agit pourtant de savoir quelle raison nous avons de croire qu'*il veut* détruire une substance qui pense; à moins d'avoir là-dessus des lumières, nous ne sommes fondés ni à le croire, ni même à le soupçonner.

En combien d'occasions ne nous paraît-il pas de la dernière impertinence de bâtir des systèmes sur le pouvoir absolu de Dieu, pendant que sa volonté nous est entièrement inconnue? Le sujet que nous traitons n'est-il point de cet ordre?

Si nous voulons croire que Dieu *veut dissoudre* une substance intelligente, et *la dépouiller* de toutes facultés de penser et de vouloir, dès qu'*elle cesse d'animer* un corps, nous n'en avons pas plus de raisons que pour croire que Dieu *veut renverser* l'ordre merveilleux qu'il a établi dans l'univers, *dépouiller* un nombre infini de corps des *qualités utiles* qu'il leur avait accordées, et *déranger*, par ce moyen, toute la nature.

Quoique personne ne puisse démontrer que Dieu *ne veut pas* le faire, il n'y a pourtant personne aussi qui croie qu'*il le veut* faire, ni même qui se mette en peine d'examiner s'il *le veut, ou non*. A tous ces égards nous sommes dans une parfaite tranquillité d'esprit, parce que nous ne voyons pas le moindre jour à soupçonner que *Dieu le veuille*, et qu'au contraire quantité de bonnes raisons nous assurent qu'*il ne le veut pas*.

Ces raisons, à la vérité, ne vont pas jusqu'à la *certitude rigoureuse* et *absolue*. Elles sont telles pourtant que nous n'avons pas plus de défiance que si nous connaissions, par la démonstration, de quelle manière les choses doivent aller dans le monde, tant que ce monde subsistera.

Cette certitude est la même que nous avons

de la continuation de l'existence et des opérations de l'âme après la mort, en tant que la chose dépend de la volonté divine. De sorte qu'en l'ajoutant à la certitude parfaite que nous avons de la même chose, en tant qu'elle dépend de l'influence du corps, *nous avons* là-dessus *une assurance, qui* seulement n'est pas *égale à la certitude absolue.*

C'est là tout ce que l'on peut tirer de la raison et des seules lumières de la nature. La révélation va plus loin et décide d'une manière à ne laisser plus de doute. Mais cette révélation n'est point de mise avec les déistes. Ses décisions ne sont rien pour eux et nous ne devons pas les leur alléguer. On a vu pourtant dans l'ouvrage précédent le peu de raison qu'ils ont de ne pas s'y soumettre.

SECTION X. — *La preuve porte en même temps contre le sentiment de ceux qui veulent qu'à la mort les âmes tombent dans un état de sommeil jusqu'à la résurrection générale. Première preuve prise de la révélation.*

Il est un ordre de gens qui, sur cette matière, tiennent une espèce de milieu entre les chrétiens et les déistes. Ils ne rejettent pas tout à fait l'attente d'une autre vie, comme le font les derniers, mais ils ne pensent pas non plus comme les autres sur l'état des âmes après la mort. Ils veulent qu'alors l'âme tombe dans *un profond sommeil;* qu'elle demeure dans cet *état d'inaction* jusqu'à la résurrection générale, et que, sortant, à cette résurrection, de son sommeil, elle sera réunie avec le corps pour aller au lieu des peines ou à celui des récompenses.

Je veux bien ne pas appeler ce sentiment un mélange de christianisme et de déisme. Il me paraît pourtant si équivoque, qu'on ne sait comment s'y prendre pour le combattre. Vous y trouvez pêle-mêle le fleuve d'oubli et les champs Elysées; tous les charmes d'un bonheur à venir et toute l'horreur d'une nuit éternelle. Doit-on croire que les gens qui donnent dans ce système, le font sérieusement; ou s'ils le font de bonne foi, ne peut-on point soupçonner que leur âme a commencé de dormir dans la vie et qu'ils sommeillent d'avance?

Il n'y a pas de quoi s'étonner de ce que les sages de l'antiquité, privés qu'ils furent des lumières de l'Evangile, formassent des doutes et ne sussent à quel parti se déterminer par rapport à un état à venir. Dans cette situation ténébreuse, il a pu arriver que les uns (1) ne parlassent de la mort qu'avec des sentiments d'horreur; que d'autres (1) missent en doute si les âmes auraient des sensations en bien ou en mal, et que d'autres encore (2) qui les reconnaissaient mortelles, quoique portions de l'*âme immortelle de l'univers*, s'imaginassent qu'elles conserveraient l'existence encore quelque temps après la dissolution du corps. Disons tout : il y en eut aussi (3) qui se déclarèrent formellement pour l'immortalité et pour les opérations de l'âme survivante à ce composé de matière.

Mais indépendamment de ce qu'en pensèrent les philosophes gentils, je ne puis témoigner assez ma surprise de voir tenir le langage que tiennent des gens qui d'ailleurs marquent quelques égards pour la révélation, qui a mis en lumière la vie et l'immortalité. Cependant ne perdons point notre temps à déclamer. Raisonnons un peu et voyons ce que l'Evangile et la philosophie nous disent de ce prétendu sommeil des âmes.

D'abord il nous paraît que l'Evangile y est contraire et qu'il le détruit de la manière la plus forte et la plus précise. Ce sentiment ne peut donc être vrai, si la révélation chrétienne est divine; et les chrétiens qui l'embrassent, ou ne croient pas la divinité de cette révélation, ou tordent l'Ecriture par ignorance, par inadvertance ou par la force de leurs préjugés.

Ce que nous avons à montrer se réduit à ceci : que les écrivains sacrés du Nouveau-Testament raisonnent si évidemment sur la supposition, que les âmes non-seulement existent, mais encore agissent avant la résurrection, qu'à moins que de l'admettre, il n'y a ni force dans leurs raisonnements, ni sens en ce qu'ils disent.

Les passages que je pourrais alléguer sont en grand nombre, et il serait long de les transcrire tous. Quelques-uns suffiront; et puisque nous disputons contre des chrétiens, ils savent, comme nous, que c'en serait assez d'un seul, clair et formel, pour vider la querelle.

Saint Paul a dit (4) que la mort lui serait

(1) Aristote, lib. III, *de Mor.*, cap. 9 : « La mort est très-effrayante, car c'est la fin de tout, et il ne semble rester pour l'homme mort ni bien ni mal. » Aristote dit la même chose, lib. I, cap. 11. Lucain exprime en vers la même pensée, lib. III *Phars.* :

Aut nihil est sensus animis a morte relictum,
Aut mors ipsa nihil.

C'est-à-dire, « Ou la mort ne laisse aux âmes aucun sentiment, ou elle n'est rien elle-même. » Marc Antonin l'a aussi tournée à sa mode en plusieurs endroits de ses *Réflexions*, et particulièrement au liv. III, § 3. « Tels et tels, dit-il, Hippocrate, César, Socrate, après avoir fait ceci et cela, sont morts, » et il ajoute : « Faites-vous l'application. Vous avez été sur le vaisseau; vous avez voyagé; vous êtes arrivé au port. Sortez. Si c'est pour entrer dans une autre vie, comme rien n'est sans dieux, il y en aura aussi là. Si c'est pour tomber dans l'insensibilité, vous n'aurez plus ni douleurs ni plaisirs qui vous inquiètent. »

(1) Sénèque, Ep. 24, pag. 430. Ed. Ant., 1632 : *Mors nos aut consumit, aut emittit. Emissis meliora restant, onere detracto. Consumptis nihil restat; bona pariter malaque submota sunt.* C'est-à-dire, « La mort est pour nous une destruction ou un délogement. Délogés, il nous reste le meilleur, puisque le fardeau nous est ôté. Détruits, il ne nous reste rien, puisque les biens de même que les maux nous sont ravis. » Le même dit encore, Ep. 63, pag. 491 : *Fortasse, si modo sapientum vera fama est, recipitque nos locus alius, quem putamus periisse præmissus est.* C'est-à-dire : « Peut-être, et s'il faut en croire les sages, un autre lieu nous reçoit, et celui que nous croyons être perdu n'a été qu'un prélude. »

(2) Diogène Laërce, *in Zenon.*, lib. VII, pag. 201, ed. Lond., 1664 [pag. 465, ed. Amst., § 92] : « Les stoïciens pensent que l'âme est sensitive, et que c'est un esprit qui naît avec nous; que par conséquent c'est un corps qui subsiste après la mort, et néanmoins corruptible; mais que l'âme de l'univers, de laquelle celles des animaux sont des portions détachées, est incorruptible. »

(3) Salluste, le Philosophe, dans les chapitres 8 et 21 de son *Traité des Dieux et du monde.*

(4) Philip., I, 21

un gain, et je demande en quel sens il a pu le dire, s'il est vrai, comme on le prétend, que les âmes demeurent dans un état de léthargie et d'insensibilité jusqu'à la résurrection générale?

Avant que de répondre à ma question, je souhaite que l'on pèse les observations suivantes : 1. Quoique saint Paul ignorât la durée de l'intervalle de temps qu'il devait y avoir entre sa mort et sa résurrection, il ne pouvait ignorer que ce période était fixe et réglé. 2. Plus le temps de son sommeil était retardé, et plus il en avait à remplir les fonctions de son ministère. 3. Pendant sa vie et au milieu de ses travaux, il jouissait de toutes les douceurs du Saint-Esprit et de toutes les consolations de la grâce. 4. Enfin, quelque convaincu qu'il fût des infirmités présentes de la nature humaine et des dangers qu'il courait au milieu de tant de tentations sur la terre, il paraît pourtant par ses écrits, qu'il était persuadé fermement et par principe de son triomphe et de son bonheur à venir.

Tout cela posé, je demande encore un coup, comment la mort pouvait lui être un gain? Comment au contraire ne lui était-elle pas une perte, si elle le plongeait dans un état d'insensibilité parfaite, si elle le mettait dans l'impossibilité absolue de donner de nouveaux fondements à son espérance ou de s'approcher davantage du séjour de la gloire? Choisissons un exemple sensible. En cinquante ans d'ici j'attends un grand bien. En attendant on m'offre deux partis à choisir. Le premier est de me donner des mouvements et de m'évertuer, tout autant que je le puis, pour rendre ce bien encore plus grand à l'échéance du terme. Le second est de me jeter dans l'indolence et de me livrer si bien au sommeil que je passe mes cinquante ans à dormir. N'est-il pas vrai, dans ces cas, que je gagne plus au premier qu'à l'autre, que plus je recule mon inaction, plus je mets de temps à profit?

Cependant l'Apôtre dit sans ambiguïté (1), que le plus utile pour lui-même, et à considérer la chose par rapport à son intérêt particulier, c'est de mourir. Pouvait-il parler ainsi, le pouvait-il penser, s'il n'attendait après la mort qu'un *sommeil* dans le sens littéral.

La seule évasion est de dire que l'Apôtre craignait toujours, pendant qu'il était en vie, qu'il n'eût le malheur de déchoir de la grâce et de perdre ainsi tout le fruit de ses peines, au lieu que si la mort n'avançait pas son bonheur, au moins elle le mettait à couvert de tout risque.

Mais parce que saint Paul craignait de déchoir de la justice, que s'ensuit-il? Veut-on que ce saint apôtre, qui brûlait d'un amour si vif pour Dieu, qu'il assurait que rien ne serait capable de l'en détacher, veut-on dire qu'il ait marqué quelque joie à sortir d'un état si doux et si consolant pour se plonger dans une condition léthargique, et qu'il ait préféré cette condition d'insensibilité au sentiment si vif de la dilection de Dieu, qui l'accompagnait partout et au zèle ardent dont il était embrasé pour les intérêts de son Maître. A considérer son sommeil, par rapport au moment de la résurrection, je conçois très-bien qu'il paraîtrait fort court; mais à le considérer avant la mort, il ne pouvait que lui paraître fort long; et la perte d'un temps qu'il pouvait employer si utilement pour lui-même, pour l'Eglise, pour son Dieu, pouvait-elle lui faire si peu de peine qu'il l'estimât un avantage réel? La privation des sentiments de la grâce pouvait-elle surtout lui paraître un grand bien? Quoi qu'on en dise, il est évident que l'Apôtre ne regarda jamais la mort comme un gain, dans la vue que cette mort n'était qu'un sommeil léthargique.

Fortifions ceci par ce que dit le même apôtre quand il appelle la mort un *déloge-ment pour être avec Christ* (*Phil.*, I, 23). Est-ce ainsi qu'il a pu décrire un sommeil où il ne devait être non plus avec Jésus-Christ qu'avec les vivants, également privé de la gloire du ciel et des agréments de la terre?

Qu'a-t-il voulu dire encore lorsqu'il a donné comme synonymes (II *Cor.*, V, 8, 9) la *présence* avec le Seigneur, avec l'*absence* du corps? Est-ce aussi d'un état d'inaction où l'on est privé de connaissance comme de sentiment, qu'il a eu dessein de parler?

N'entassons pas un plus grand nombre d'autorités de l'Ecriture. Si celles-là ne suffisent point, l'esprit de chicane et l'entêtement doivent être invincibles.

SECTION XI. — *La saine philosophie ne s'accorde pas mieux que l'Evangile avec le sentiment qui condamne l'âme au sommeil.*

Des lumières de l'Evangile passons à celles de la droite raison et de la saine philosophie.

Il est démontré qu'une substance qui pense est essentiellement et spécifiquement distincte de la matière. La *source* et le ressort de toutes ses *opérations intellectuelles* doivent donc être purement et simplement sa *nature formelle* et ses *facultés* : la matière n'y pouvant ni contribuer ni concourir, parce qu'elle est une substance infiniment hétérogène. Donc encore le détachement de cette intelligence d'un composé matériel ne peut faire en aucune façon que la première cesse d'avoir toute l'activité qu'elle avait pendant qu'elle était attachée à l'autre.

J'avoue, comme je l'ai déjà dit, que si l'auteur de la nature le veut, il peut faire que cette substance intelligente ne pense plus, ne veuille plus, n'agisse plus, et même qu'elle n'existe plus. Il peut ou l'anéantir, ou la mettre dans un état d'engourdissement. Il n'a pour cet effet qu'à suspendre ces influences efficaces qui viennent toutes de lui et qui sont la vie et l'âme de toutes les créatures. Il le peut faire non-seulement à l'heure de la mort et lorsque notre âme se sépare du corps, mais encore au milieu de la vie et pendant que l'union du corps et de l'âme subsiste.

(1) Philip., I, 21

Mais quand on vient nous dire que cet engourdissement léthargique de l'âme doit être l'effet de la dissolution d'un tabernacle d'argile, ou que cette intelligence ne peut faire ses fonctions naturelles sans les organes du corps, c'est un jargon si mal entendu et si peu philosophique, que rien ne le peut excuser, qu'une extrême ignorance ou qu'un préjugé trop aveugle.

Imaginez-vous un homme qui vous soutiendrait gravement qu'un ressort de montre, tiré du rouage, perdra toute sa force élastique, et que vous auriez beau le plier et le comprimer, il ne se remettra jamais dans son premier état, parce qu'il n'a plus de roues à faire mouvoir. Cet homme-là vous paraîtrait du dernier ridicule, et cependant les gens qui posent le sommeil de l'âme le sont encore davantage.

L'affaire du ressort est certainement d'une fausseté manifeste. Mettez-le dans le rouage ou l'en retirez, il conservera toujours sa vertu élastique. La raison en est visible : c'est que cette propriété résulte de sa trempe et de sa forme, et non du rang qu'il occupe dans la montre, ou de l'influence qu'il a sur le mouvement.

Mais cette fausseté si grossière, par rapport à ce morceau d'acier, égale-t-elle en absurdité ce qu'on avance : que l'âme doit tomber dans l'inaction dès que les organes du corps viennent à lui manquer? Considérez, d'un côté, la certitude que nous avons que les opérations intellectuelles de l'âme ne viennent ni de la relation qu'a cette âme avec la matière, ni des effets qu'elle y produit; remarquez, de l'autre, que cette intelligence est essentiellement et spécifiquement distincte de la matière qui compose le corps : et jugez, après cela, si l'âme ne doit pas être infiniment moins assujettie aux révolutions du corps, y être moins attachée pour ses opérations, s'en ressentir moins au moment de la séparation, que ne le peut faire un ressort qui ne perd ni sa trempe ni sa vertu pour être mis hors de la montre, quoiqu'il soit spécifiquement de la même substance et de la même nature que le reste du mouvement.

La proposition du ressort privé de sa vertu serait en physique un paradoxe si monstrueux, que qui la ferait serait heureux que l'on crût seulement qu'il doit ou qu'il veut rire. Mais celle de l'âme endormie parce qu'elle n'a point un corps, témoigne en métaphysique une ignorance si prodigieuse de la nature des corps et de celle des intelligences, qu'on ne sait que penser des gens qui l'avancent comme un dogme important.

SECTION XII. — *Ceux qui se déclarent pour le sommeil et l'inaction de l'âme après la mort, se fondent sans raison sur les évanouissements et sur les apoplexies.*

Je n'ai plus qu'un mot à dire sur cette matière, et ceci regarde les preuves de l'inaction et de l'insensibilité de l'âme après la mort, que l'on tire quelquefois de certains accidents qui sont assez communs dans la vie. Dans les évanouissements, dans les attaques d'apoplexie et en d'autres maux semblables, les hommes paraissent privés de toute connaissance comme de tout sentiment ; et cette condition de l'âme, dans ces maladies, est donnée pour une image de ce qu'elle doit être en mourant. Les exemples ne manquent point, et l'on ne manque pas non plus de les faire valoir : faible preuve, pourtant, et peu propre à soutenir le système.

Car, que peut-on conclure de ces accidents? Le voici : c'est que pendant que Dieu trouve à propos que l'âme soit dans le corps, il faut que toutes les parties du dernier conservent leur régularité organique, afin que l'autre y puisse faire ses opérations intellectuelles et relatives au corps, et que, lorsque les principaux organes sont dérangés, viciés ou bouchés, les opérations de l'âme à qui ces organes servent, ne se font plus et ne se peuvent plus faire. Quant au reste, nous ne connaissons pas assez la nature humaine pour savoir de quelle manière l'intelligence opère pendant que dure cette dépravation des organes. On peut donc bien conclure des évanouissements et des apoplexies, que l'âme ne fait alors aucun usage des sens : mais comment s'ensuit-il qu'elle tombe en léthargie elle-même et qu'elle devienne incapable d'action en tant qu'intelligence?

SECTION XIII. — *De ce qu'il y a dans le monde de l'intelligence et que la matière est incapable de penser, il s'ensuit encore que Dieu ou l'intelligence souveraine n'est point l'univers ou le grand tout, comme le spinosisme le pense.*

C'est une chose dont nous sommes aussi sûrs que nous pouvons l'être de notre propre existence, qu'il doit y avoir eu de toute éternité un *Etre nécessaire, existant par lui-même, indépendant et infiniment parfait.*

Il est encore de la dernière évidence, par les *effets*, de même que par une suite absolument nécessaire, que cet Etre est *infiniment intelligent, prudent, pénétrant et sage.*

La conséquence où ces principes mènent est visible : si l'Etre nécessaire est infiniment et essentiellement intelligent, si la simplicité absolue est un attribut nécessaire de la perfection souveraine, si cette simplicité absolue est incompatible avec un composé de deux substances essentiellement et spécifiquement distinctes, il s'ensuit que la *matière* ne peut être ni un attribut de l'essence divine ni rien qui lui appartienne.

Il s'ensuit, pour les mêmes raisons, qu'il ne peut être vrai ni que Dieu soit le grand *pan* ou l'*univers*, ni qu'il ne puisse point y avoir d'*autre substance* que Dieu, ni que ce que nous appelons des *créatures*, ne soit que des *portions* ou que des *modifications* de la substance divine, ni qu'une substance n'en *puisse point produire* ou *créer* une autre, ni que *toute substance* soit nécessairement infinie et existe nécessairement.

Tout cela, dis-je, et plusieurs autres propositions semblables ne peuvent être vraies, si les principes que nous avons posés pour constants le sont en effet.

Nous défions les personnes qui adoptent aucune de ces propositions, de montrer en quoi nos conclusions ne suivent pas des prémisses. Si ces gens-là souhaitent de borner la dispute à la discussion du grand point *si la matière pense ou non*, j'y consens de toute mon âme, et je pense qu'ils ne sauraient mieux faire que de s'en tenir là; mais s'ils veulent aller plus loin, ils ont à nier ou que *Dieu n'est pas un être intelligent*, ou que *la simplicité absolue n'est pas une perfection nécessaire de la nature divine.*

S'ils aiment mieux les affirmatives, il faudra qu'ils soutiennent qu'*il n'est pas incompatible avec une simplicité absolue d'être composée de deux substances essentiellement et spécifiquement distinctes*, ou plutôt, *d'être un assemblage infini d'un nombre infiniment infini de substances numériquement distinctes, et de deux différentes espèces.*

Il m'est égal lequel de ces trois partis ils prennent, s'ils n'aiment mieux s'en tenir à celui que je viens d'indiquer. Tout ce que je leur demande, c'est qu'ils choisissent un des quatre, et qu'après s'y être fixés ils s'y tiennent.

Je dois pourtant leur faire observer que le système monstrueux, qui fait Dieu le *pan*, le *grand tout* ou l'*univers*, que ce système, dis-je, si éclairci et si développé par Spinosa et par ses adhérents, n'est qu'un sentiment renouvelé des anciens. Ce n'est pas qu'à mon avis une opinion en soit plus mauvaise pour être vieille : je compte au contraire qu'à quelques égards les suffrages de l'antiquité donnent un grand poids aux choses; mais je pense qu'un roman philosophique, condamné même par quelques anciens, n'en est pas plus respectable pour être habillé à la moderne et donné de nos jours pour une découverte fort rare. Il en est de celui-ci comme de l'autre sur l'âme, où l'on s'est contenté de faire revivre Epicure et Lucrèce.

Les idées de Spinosa certainement ne sont pas nouvelles : ce qu'il a dit avait été dit avant lui par bien d'autres. Quantité de philosophes avancèrent autrefois que les hommes ne sont que des parties et des membres de Dieu (1), non-seulement en tant que nous tirons de lui notre existence, mais encore en ce que nous sommes l'être même et la substance divine. De ses expressions à l'idée de l'unité essentielle et à l'identité de toute substance, ou à l'improductibilité d'une substance par l'autre, il n'y avait qu'un pas à faire : car, bien que le spinosisme semblait naturellement devoir précéder le langage spinosiste, il est assez commun dans la république des lettres qu'un mot fasse naître des ouvertures, et qu'à la faveur d'un secours en apparence si faible on se débite pompeusement pour original.

Quant au spinosisme en lui-même, c'est l'éponge de la religion, celle de Jésus-Christ n'y prenant pas plus d'intérêt que les autres. S'il n'y a point de distinction de substances dans l'univers, si tout et si chaque chose y est Dieu, si nous ne sommes que des parties et que des modifications de la nature divine, c'est désormais pure sottise que de parler de vertus et de vices, de juste et d'injuste, de conscience et de libertinage, de peines et de récompenses. Qu'est-ce que tous ces grands mots voudront dire ou à quoi les mettre? Est-ce que certaines modifications de l'Etre divin peuvent être bonnes, pendant que d'autres sont mauvaises? Une petite portion de la Divinité sera-t-elle un saint et une autre sera-t-elle un scélérat? Peut-il y avoir (1) dans la même substance une différence réelle entre bonheur et malheur? Dieu donne-t-il des lois et se révèle-t-il à lui-même? Est-ce encore lui-même qui s'adore, qui se prie, qui se rend le culte divin? Comment peut-il y avoir dans le monde, injustice ou violence? Une étincelle de la Divinité fera-t-elle injure à une autre? D'où vient que l'on se plaint, que l'on s'accuse, que l'on se venge et qu'on punit? Dieu est-il en guerre avec lui-même? Se brouille-t-il avec lui-même? Peut-il y avoir autre chose qu'ordre, que régularité, qu'harmonie entre les diverses parties d'un Etre qui doit être tout bon et tout parfait, s'il existe réellement? Mais si cet ordre, si cette régularité y règnent, d'où viennent les tyrannies, les soulèvements, les châtiments exemplaires, les chagrins, les douleurs? Et si tout cela se rencontre dans l'univers, qu'est-ce que c'est qu'un être composé de si discordantes parties?

(1) Epictète, lib. I, cap. 1, appelle l'âme humaine une *portion de Dieu*. Plutarque explique la chose, *Quæst. Plat.*, lib. I, pag. 1001, edit. Par. 1624 : « L'âme, qui jouit d'entendement, de raison et d'harmonie n'est pas seulement l'ouvrage de Dieu, elle en est aussi une portion. Elle n'a pas été faite seulement par lui, mais encore de lui et hors de lui. » Marc Antonin paraît encore être dans la même pensée : « Le démon que Jupiter a donné à chacun pour gouverneur et pour guide est une portion détachée de lui-même, et c'est l'esprit et la raison de chacun. » *Réflex.*, liv. V, § 27. Il répète la chose au liv. XII, § 26. Sénèque s'exprime encore d'une manière aussi forte, Epist. 92, p. 587 : *Nemo, improbe, eo conatur ascendere unde descenderat. Quid autem est cur non existimes, in eo divini aliquid existere, qui Dei pars est? Totum hoc, in quo continemur, et unum est, et Deus, et socii ejus sumus et membra.* C'est-à-dire : « Méchant que vous êtes, personne ne tâche de monter d'où il est descendu. D'où vient donc que vous ne voyez pas qu'il y a quelque chose de divin en celui qui est une portion de Dieu? Ce tout qui nous contient, est et un et Dieu, dont nous sommes les compagnons et les membres. » Cicéron dit aussi quelque chose de semblable dans son Ier livre *de la Nature des dieux*. Mais il me semble qu'aucun n'a eu de si belles notions de la divinité que le poëte Aratus, dont le passage suivant nous peint excellemment bien la toute présence et l'immensité de l'Etre suprême, de même que notre dépendance et notre origine, sans nous faire des portions de l'essence infinie. « Commençons par Jupiter, ô hommes, ne cessons jamais de parler de lui. Les chemins sont pleins de Jupiters, de même que tous les marchés publics, que la mer et que les ports. Tous tant que nous sommes, nous nous servons de Jupiter en tout, car nous en sommes la race. »

(1) Cicéron, dans son Ier livre *de la Nature des dieux : Pythagoras qui censuit animum esse per naturam rerum omnium intentum et commeantem, ex quo nostri animi carperentur, non videt, distractione humanorum animorum discerpi ac dilacerari Deum, et cum miseri animi essent quod plerisque contingeret, tum Dei partem esse miseram, quod fieri non potest.* C'est-à-dire : « Pythagore, qui crut qu'il y a une âme qui remplit et qui pénètre toute la nature, et de laquelle les nôtres se tirent comme si elles en étaient arrachées, ne prit pas garde que, par ce démembrement de nos âmes, Dieu est déchiré et mis en pièces, et que quand elles souffrent, ce qui arrive à la plupart, une portion de Dieu est malheureuse, ce qui est impossible. »

En un mot, ce n'est pas seulement la religion que le système spinosiste détruit; il sape encore tous les fondements de la morale, de la politique, de tout ce qu'il peut y avoir de lois dans les sociétés. Tout est bouleversé sans ressource, sans qu'il y ait rien qui échappe. Que l'on distingue, qu'on se plie, qu'on se tourne comme on voudra, ces affreuses conséquences du spinosisme ne peuvent être absolument évitées.

Je ne dis pas que plusieurs personnes qui y donnent, ne puissent être des gens de probité, avoir de la vertu et se rendre même fort utiles au genre humain dans les divers postes qu'elles occupent. Qu'elles me permettent pourtant de croire que leur mérite n'est point le fruit de leur philosophie et qu'étant de très-bons citoyens, il peuvent être de très-mauvais philosophes.

D'ailleurs, en exposant ici les conséquences de leur opinion, j'ai bien moins en vue de disputer contre les disciples de Spinosa, que de montrer la fin unique où bute le système. Tout s'y concentre à détruire toute religion dans le monde. Ni l'amour du vrai, ni l'amour du bien public, ni l'amour du bien particulier n'y entrent pour rien. C'est à la religion seule qu'on en veut à tout prix, et dût-on plonger les hommes dans l'anthropophagie, il n'importe; on ne veut point de Dieu, et pour n'en point avoir dans la nature, on la déifie elle-même.

SECTION XIV. — *En effet, le grand argument des spinosistes, qu'il ne peut y avoir qu'une seule substance, s'il y a une substance infinie, cet argument, dis-je, n'est que pur sophisme et que vraie illusion.*

Dieu n'est pas l'univers *ou le* composé de tous *les êtres ensemble, mais un être qui, dans* l'absolue infinité *de sa* simple *essence, comprend et contient tous les autres êtres, non comme des* portions *ou des* modifications *de sa substance, mais comme de* distincts effets *de son pouvoir et de sa volonté, qui reçoivent tout de lui et qui dépendent toujours de lui.*

Il est assez vraisemblable que quelques personnes qui veulent que Dieu soit le tout et chaque partie de l'univers, se laissent aller à ce sentiment sur ce qu'elles ne comprennent pas bien qu'on puisse dire que Dieu est infini dans un sens étroit et absolu, s'il y a quelque autre être que lui ou s'il y a quelque être qui soit réellement distinct de son essence. Ces gens-là sentent bien qu'il faut admettre un *infini;* mais ne voyant pas que cela soit compatible avec une distinction ou une diversité de substances, ils s'imaginent concilier tout et se tirer d'embarras en disant que l'univers est Dieu.

Leur erreur ne vient que d'un faux exposé : car *il n'est point incompatible avec l'idée de l'infinité absolue, qu'il y ait quelque substance distincte de Dieu,* ou pour parler autrement, *qui ne soit point Dieu.*

L'idée de l'infinité ne renferme pas celle d'un être qui est toutes choses, mais celle d'un être dont l'essence et la perfection sont sans bornes.

De sorte que si la supposition d'une autre substance distincte de Dieu ne détruit point cette idée ou naturellement ou par une conséquence nécessaire, l'une et l'autre peuvent être vraies, et la prétendue incompatibilité ne subsistant plus, elle n'est plus aussi une raison à produire.

Faut-il prouver que ces deux choses, une substance distincte de Dieu et l'infinité absolue, ne sont point incompatibles ou ne se détruisent, ni naturellement, ni par des conséquences nécessaires? Je le veux, et la chose ne me sera pas difficile.

L'existence d'une autre substance ne dit ni que Dieu soit borné, resserré ou limité, ni ne l'assujettit à la possibilité d'être mesuré ou contenu, ni n'exclut son essence, sa présence et son activité, d'aucun lieu concevable ou possible. L'existence de cette autre substance n'est donc pas incompatible avec l'infinité absolue.

2. A la vérité, si n'*être pas l'essence intime* ou *la substance d'une chose*, emportait l'*absence* ou l'*exclusion*, ou si elle emportait l'entière impossibilité d'une *présence essentiellement intime*, ou la *coexistence avec l'entière essence* de la chose, j'avoue alors qu'en reconnaissant une substance distincte de Dieu, on nierait par conséquent l'infinité absolue. Mais, comme tout cela n'est point, nous pouvons dire sans contradiction qu'il y a une substance distincte de Dieu, et que néanmoins Dieu est infini dans le sens le plus étroit et le plus absolu.

J'ajoute que le sentiment contraire détruit toutes les idées de l'infinité de Dieu et que détruisant par là son existence, il établit de plain pied l'athéisme.

Car qui dit avoir des parties, être divisible, sujet au mouvement, au changement, à la corruption, à des diversités innombrables de changements, de corruptions et de vicissitudes, dit ce qui est dans la nature des choses entièrement incompatible avec l'infinité étroite et absolue. Il s'ensuit donc, d'une évidence de démonstration, que l'Etre infini ne peut être l'assemblage entier de tout l'univers. Donc encore, tous ceux qui le disent, soit à dessein ou par ignorance, établissent une opinion qui tend d'une façon directe, à détruire toutes les notions d'un Dieu et à bannir du monde la persuasion de son existence.

SECTION XV. — *La substance infinie doit nécessairement être présente partout et coexistante avec toutes choses; c'est-à-dire, pour parler autrement, qu'il doit y avoir une providence qui règle tout ce qui doit arriver et qui préside à tout ce qui arrive.*

En tant que raison essentielle et infinie *ou si l'on veut, en tant que substance* intelligente, infinie et absolue, *Dieu est* essentiellement et intimement présent *avec* toute l'essence *des êtres* créés, *ou, pour le dire autrement, il* coexiste *de la manière la* plus parfaite *avec eux.*

A cet égard, il n'est non plus circonscrit par aucune chose ou exclu d'aucune, que

s'il était l'essence intime ou la substance de ces créatures mêmes.

La présence de l'Etre suprême n'est donc point confinée aux régions les plus supérieures de l'univers, comme le pensait *Aristote*. *Epicure* et ses sectateurs n'ont pas été plus fondés à se le représenter comme indolent spectateur de ce qui se fait sur la terre, et ne prenant aucun souci des affaires humaines. Les disciples de *Platon* et de *Pythagore* ont cru, avec aussi peu de raison, que Dieu abandonne le gouvernement de l'univers à des *démons* ou divinités subalternes. Car la connaissance d'une intelligence infinie doit être infinie, et par conséquent aucun objet ne peut la borner. S'il y en avait aucun, pour si petit et si vil qu'il fût, qui lui échappât, son intelligence, par cela même, deviendrait limitée, et par cela même aussi elle ne serait pas *Dieu*.

Il y a donc certainement une *providence* dont l'empire s'étend sur toutes les créatures; qui préside à tous les événements, et qui règle, dirige et conduit toutes choses, tant du monde matériel que de celui des intelligences.

Cette providence n'est autre chose que la profonde *sagesse*, l'inflexible *droiture*, l'impartiale *justice*, et l'immense *bonté* que Dieu déploie dans le gouvernement des êtres créés.

Quelque obscures ou quelque étonnantes que les dispensations de cette Providence nous paraissent en bien des rencontres, il est impossible que tout n'y soit pas dans un ordre qui réponde à ces perfections de l'Arbitre suprême, et toutes les objections que l'on a jamais faites ou que l'on peut jamais faire contre cette vérité capitale, ne viennent purement que de la faiblesse de l'esprit humain qui ne peut non plus pénétrer la mystérieuse conduite de l'intelligence infinie, que parvenir à l'infinité ou à être Dieu.

D'ailleurs, toutes choses, sans exception, étant originairement arrangées et déterminées par le premier Etre, et se développant ensuite, avec le temps, dans une grande diversité de manières et de circonstances qu'il permet ou qu'il dirige pour l'exécution de son plan; il s'ensuit d'un côté qu'il ne peut rien arriver qui soit de *hasard;* et de l'autre, qu'il n'entre dans les événements *ni nécessité mécanique, ni nécessité de destin*, à prendre ce terme dans le sens du vulgaire. Tout est réglé et conduit par le conseil et par l'autorité de Dieu, qui ne préside pas moins à ce qui nous paraît de plus fortuit, qu'à ce qui nous semble de plus nécessaire.

Rien n'a fait plus de tort à la religion, que les faux systèmes, et que les notions peu sensées que l'on a répandues dans le monde au sujet de la providence divine. Quoique (Voyez son IIe livre *de la Nature des dieux*) *Cicéron* n'ait imputé le désordre qu'à l'école du seul *Epicure*, il est certain que plusieurs autres philosophes y contribuèrent beaucoup. Je n'examinerai point en ce lieu si *Héraclite, Empédocle, Démocrite, Pythagore, Parménide, Leucippe, Chrysippe* et quantité d'autres encore, firent ou ne firent point dépendre d'une fatalité rigoureuse toutes les actions humaines. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils enseignèrent quelque chose de cette nature, et l'on sait aussi que les disciples de *Pythagore* et de *Platon*, tous prévenus pour la philosophie *égyptienne et chaldéenne*, assujettirent l'homme à l'influence des astres, ni plus ni moins que l'ont fait de tout temps les personnes qui s'entêtent de la judiciaire. Les *stoïciens* ont été toujours accusés d'enchaîner la Divinité elle-même, et par conséquent de détruire tout ce qui peut s'appeler gouvernement moral. Les *péripatéticiens* donnèrent dans la même faute, en disant, ou que Dieu ne fait rien, ou que ce qu'il fait est d'une nécessité de nature. La *grande année des platoniciens*, la *révolution des stoïciens* et quelques autres imaginations semblables mènent toutes aux mêmes idées.

Mettons tous ces systèmes ensemble, et disons qu'il n'en est aucun qui ne soit réfuté par ce grand principe, que Dieu est une intelligence infiniment parfaite. Lui reconnaître cette perfection souveraine, c'est dire que sa providence descend au plus grand détail, qu'elle est toujours libre et sage et qu'il règne en tout ce qu'elle fait une équité parfaite et une bonté infinie.

Ce n'est pas que quelques anciens philosophes n'aient reconnu, comme nous, cette providence bonne et sage qui préside à tout ce qui se fait sur la terre (1). *Salluste* l'a fait en particulier d'une manière très-forte et très-systématique. Mais ce qui peut nous surprendre, c'est qu'un *stoïcien* l'ait fait aussi, et que *Marc Antonin* (*Marc. Anton., lib.* I, § 17 *et lib.* II, §11) ne se soit pas exprimé d'une façon moins précise. Il est vrai que ce prince eut beaucoup de mérite; mais enfin ce qu'il dit de la Providence ne s'accorde pas trop avec les sentiments de la secte, si tant est que ces sentiments aient été ce que l'on en croit d'ordinaire. Il se pourrait bien qu'on nous les ait infidèlement exposés; et je ne saurais dissimuler qu'à mon avis on doit les avoir mal compris sur bien des choses, et particulièrement sur l'article de la part que Dieu prend aux affaires humaines. On n'a qu'à comparer ce qu'en ont dit *Epictète*, *Sénèque* et *Marc Antonin*, et l'on verra qu'ils crurent une providence divine. C'est la pure vérité, qu'en général il n'y eut point de secte parmi les païens, qui ait plus approché de la religion chrétienne, que le fit celle des *stoïciens*, tant pour les dogmes et la discipline que pour la morale.

Peu m'importe pourtant du cas que l'on fera de cette conjecture. Il n'en est pas moins vrai que la Providence est démontrée par les perfections de l'Etre suprême. Commencez

(1) *Des dieux et du monde*, cap. 9. Pharnutus manie aussi passablement bien ce sujet dans le IIe chapitre de son livre *de la Nature des dieux*, et montre en particulier que c'est pour cela que la Divinité est appelée l'*âme du monde*.

par la démonstration de ses attributs, et le reste n'en sera plus qu'une conséquence absolument nécessaire.

SECTION XVI. — *Le mal moral ne contredit point cette idée d'arrangement primitif et de direction de la part de la Providence, parce que des créatures qui sont tout à la fois libres et bornées peuvent s'écarter de l'ordre éternel dont l'infini ne s'écarte jamais.*

Mais il se présente ici une grande difficulté: il s'agit de savoir quelle est l'*origine du mal moral*; parce que l'Etre suprême doit être aussi essentiellement et infiniment bon, que puissant, ou juste, ou sage. La question est délicate, et a été vivement agitée.

Diogène Laërce, parlant des *mages*, nous dit sur la foi d'*Aristote*, qu'il y eut des gens qui, pour résoudre ce nœud, imaginèrent deux principes, l'un bon et l'autre mauvais, dont le dernier, indépendant de l'autre et d'un pouvoir égal, était l'auteur de tout ce qu'il y a de mal, et de dérangé dans le monde. Les *manichéens*, tout chrétiens qu'ils étaient, adoptèrent ce monstrueux sentiment, et lui donnèrent même de nouvelles couleurs.

Ces hérétiques furent très-bien réfutés en ceci, comme en toute autre chose, par le grand saint *Augustin*, qui connut parfaitement la secte, et qui possédait toutes les qualités requises pour la combattre. Mais à dire le vrai, que faut-il de plus pour terrasser ce système que de le proposer? *Deux principes suprêmes et indépendants!* c'est, ou à peu près, une contradiction dans les termes. Jamais dogme ne présenta ni plus d'impossibilité, ni plus d'absurdité. C'est comme qui dirait *deux Etres d'une infinité absolue;* et qui en dirait *deux*, pourrait de même en dire *trois, quatre*, et tout autant qu'il voudrait. Il est même évident que s'il peut y avoir *deux absolus infinis essentiellement distincts*, il peut y en avoir *une infinité*. Poser une infinité d'infinis, c'est établir qu'aucun ne possède l'infinité absolue, et que par conséquent il n'y en a point qui soit proprement et réellement infini, puisque l'infinité réelle est l'infinité absolue, et ne peut être autre chose. Mais ce serait faire trop d'honneur à un sentiment si absurde que de s'y arrêter davantage.

Que l'on se rappelle ce que nous avons dit dans notre II^e^ partie, de la *liberté* et du franc arbitre, et l'on y trouvera un système aussi possible que satisfaisant sur l'origine du mal. Je pouvais bien le qualifier de seul juste et possible.

Il y a et il doit nécessairement y avoir intrinsèquement, entre certaines choses et certaines circonstances, des accords et des dissonances, des convenances et des disconvenances, qui, antécédemment à toute loi positive, sont fondées sur la nature de ces choses et de ces circonstances-là, considérées en elles-mêmes et dans leurs relations mutuelles.

Ces convenances et ces disconvenances étant intrinsèques et éternelles, elles doivent être connues de Dieu, considéré comme une intelligence infinie, et parce qu'il est aussi la raison et la rectitude infinies, il faut de toute nécessité qu'il approuve les unes et qu'il désapprouve les autres. Que l'on me permette ces expressions, que j'emprunte du langage des hommes, parce que je n'en connais point de meilleures.

Mais, quoique Dieu ne puisse jamais placer à faux son approbation, il n'est point du tout incompatible avec aucune de ses perfections de créer des êtres *libres*, c'est-à-dire qui puissent à leur choix, suivre ou ne point suivre ces lois de convenance éternelle. Or, le *mal* consiste à s'en écarter, c'est-à-dire à ne pas choisir, à ne pas approuver ce qui étant en soi convenable mérite notre choix, de même que celui de la raison souveraine. Cette seule faute en renferme donc deux à la fois: d'un côté nous faisons violence à un ordre éternel; et de l'autre, nous agissons en opposition à la volonté de l'Etre parfait qui approuve ce que nous condamnons.

Ceci néanmoins nous est possible si nous avons été formés *libres*, et le *franc-arbitre* y suffit. En vertu de ce franc-arbitre nous pouvons *choisir* ou *refuser* les choses, et nous régler là-dessus dans notre conduite. Nous déterminant d'un côté, nous faisons ce qui est *bon;* nous déterminant de l'autre, nous faisons ce qui est *mauvais*. Ainsi, sans recourir à l'influence d'un *mauvais principe*, nous trouvons l'origine du mal dans le bon usage ou dans l'abus de la liberté, en tant que la possibilité du dernier est le propre d'une nature imparfaite et bornée.

Les difficultés subsisteraient, je l'avoue, s'il était vrai que la *seule volonté positive de Dieu fait la différence du bien et du mal moral*, et que les choses fussent justes et convenables, parce que Dieu les a commandées. Mais je ne vois rien qui fonde raisonnablement cette pensée, et tout me persuade au contraire que Dieu a commandé les choses, parce qu'elles sont réellement d'une convenance intrinsèque et réelle.

On m'objectera vainement, qu'à mon compte il doit y avoir eu quelque chose qui ait été *antérieur* à la volonté de Dieu, et qui par conséquent en aura été *indépendant* et la *cause*.

La volonté de Dieu est son essence pure, simple et parfaite. Dans l'immensité de cette volonté, il voit tout ce qui peut être vérité, ordre et convenance; et sans contredit il n'en peut tirer hors de lui-même ni raison ni motif, puisque tout est contenu dans son infinité absolue. Ainsi, conclure qu'il y a quelque chose qui est antérieur à sa volonté ou qui en est cause, de ce qu'il commande les choses parce qu'elles sont convenables, et de ce qu'il ne les rend pas telles parce qu'il les commande, c'est faire un raisonnement qui semble nier tout à plat son infinité absolue.

C'est en effet supposer que ces accords et ces convenances sont des choses extrinsèques et étrangères à Dieu, et non ce qu'il contemple dans sa propre essence. Au lieu qu'à la vérité, dans sa perfection sans bor-

nes et dans son immensité absolue il découvre toutes les relations possibles qu'il y a entre les choses. Dans une immensité de cette nature, il n'y a ni antérieur, ni postérieur, ni cause causante, ni cause causée. Tout est compris dans une seule intuition et par un simple acte parfait.

A prendre ainsi les choses, il ne reste, à mon avis, aucune difficulté dans ce sujet, et ce tour est aussi, à mon avis, le plus naturel et le seul qu'il y ait à prendre.

SECTION XVII. — *Les fausses idées qu'on se fait de la liberté et de la nécessité sont cause de tout l'embarras et toute l'obscurité de cette matière.*

S'il est un sens auquel on puisse dire que l'Etre tout bon et tout sage a dû *nécessairement* former et exécuter le plan de l'univers dans le *meilleur* ordre, au *meilleur* avantage et dans la plus grande perfection; dans ce même sens-là et point en d'autre, on peut dire aussi que le monde a dû *nécessairement* être ce qu'il est, que Dieu a dû nécessairement en former et en exécuter le plan, tel qu'il l'a été; que l'arrangement qu'il a mis dans les choses est de tous le *meilleur* qu'il pouvait y mettre, ou qu'il ne pouvait être autre que ce qu'il est; sans parler de plusieurs autres manières dont on peut se servir pour dire la même chose.

On ne doit se faire aucun scrupule de reconnaître une *nécessité* de cette nature : elle est purement conséquente et relative au dessein et à la fin que Dieu s'est proposée dans la création du monde. Or, quel avantage en peut tirer le fataliste, le déiste ou l'athée? Cette *nécessité* procède d'une *connaissance parfaite* de ce qui est le plus convenable, et d'une *bonté*, comme d'une *volonté parfaite* à choisir ce que l'on sait convenir le mieux, par rapport à ses vues. Elle est donc infiniment éloignée de toute aveugle *nécessité mécanique*, et de toute *fatalité*, à prendre ce dernier mot dans le sens du vulgaire. D'un côté, rien n'y conduit à poser que la *matière* est *éternelle* ou *existe par elle-même;* et de l'autre, il n'y a rien non plus qui soit incompatible avec une *entière* et *parfaite liberté*, pourvu que l'idée de cette *liberté* soit bien définie et que toute sorte d'imperfection en soit exclue.

En bonne et saine logique, la *nécessité* que nous admettons ne peut donc autoriser les ennemis de la religion à bâtir, sur les opérations de la première cause, un système opposé à ce que nous croyons de l'existence et des perfections de Dieu.

Je dis que cela ne se peut en bonne et saine logique. Des raisonnements bien déduits ne mèneront jamais là. Mais, si au lieu de raisonner on conjecture, on suppose, on vient aux probabilités, aux vraisemblances, aux peut-être, la dispute change de face, et je n'ai plus rien à dire. Qu'ils s'en tiennent à la méthode étroite, et nous ne les craignons point.

Il est très-certain que la *nature formelle* ou que *l'essence* de la *liberté* ne consiste ni dans la *suspension*, ni dans l'*indétermination* aux contraires.

Sans doute qu'il y a dans l'homme ce qu'on appelle *indétermination*. J'ai même montré dans ma deuxième partie l'usage que nous en pouvons faire et jusqu'où elle peut s'étendre par rapport aux objets qui nous sont proposés.

Mais il y a bien de la distinction à faire entre un *effet* de la *liberté* qui en peut être une *imperfection*, et la *nature intrinsèque* et *formelle* de cette *liberté* elle-même.

Examinons ce qui se passe en nous-mêmes dans un nombre infini de rencontres. Nous y prenons déterminément notre parti sur les considérations de l'agréable, de l'utile et du juste. Cependant nous y agissons *librement*, et nous nous y déterminons avec une vraie et parfaite *liberté*. A quoi cela paraît-il? C'est que nous y sentons toute cette complaisance de réflexions, toute cette satisfaction intérieure qui naît du choix, tout ce doux acquiescement de la volonté qui a pris son parti sans aucun principe de nécessité intérieur ou extérieur. En un mot, c'est que nous sentons tout ce que nous avons coutume de sentir dans les occasions où nous comptons nous-mêmes d'agir avec la liberté que nous croyons la plus parfaite qui nous paraît nécessaire pour dire que ce que nous faisons est *libre* et de choix.

A moins que la nature intrinsèque de la *liberté* ne consiste, à peu près, en cela, et si ceci ne suffit point, dans la nature des choses et dans les lumières de la raison, pour dire que des *actions* sont *libres*, nous ne saurions en faire, de quelque ordre que ce soit, qui puissent mériter châtiment ou récompense, tant de la part de Dieu que de celle des hommes; et l'on voit alors qu'il importe fort peu de disputer sur la liberté, non plus que sur les autres vérités dogmatiques ou morales de la religion.

Je m'en tiens donc à ce grand principe, et rien ne m'en fera démordre, que l'*Etre suprême qui agit sur une connaissance parfaite des choses, et qui dans ses actions ne s'écarte jamais du bon et du juste, est aussi très-parfaitement et très-entièrement libre en tout ce qu'il fait.*

SECTION XVIII. —*Le monde doit avoir été créé par une nécessité de choix, et non par une nécessité de nature.*

Après ce que je viens de dire et ce que j'ai dit en divers endroits de cet ouvrage, il serait fort inutile de m'étendre à prouver que la *matière ne peut être une substance nécessaire et qui existe par elle-même*, ou à démontrer que le *monde matériel n'a pas été produit purement par une simple et absolue nécessité de nature.*

Car s'il y a telle chose que la *liberté*, et si cette liberté ne peut être non plus l'effet d'une *nécessité absolue*, que la figure le peut être du mouvement, l'étendue de la simple divisibilité, ou la pensée de ce qui ne pense point, il s'ensuit avec évidence que l'Etre qui nous a faits libres, doit être lui-même en

possession de la liberté la plus parfaite ; comme il est démontrable qu'il est intelligent lui-même, de ce qu'il nous a formés tels.

Si cela est vrai, que faut-il de plus pour se convaincre que la production de l'univers, par une simple et absolue nécessité de nature, est entièrement impossible, puisque la chose est incompatible avec la liberté de l'Etre suprême ?

Quant à l'*existence nécessaire de la matière*, tous les phénomènes de la nature en démontrent l'*absurdité* d'une manière palpable. Je n'en donnerai pour preuves qu'un seul de ces phénomènes : ce sera *la pesanteur spécifiquement différente des corps.*.

Des portions de matière, quoique du même volume, sont d'une pesanteur inégale. Donc, sous les mêmes dimensions, il n'y a pas la même quantité de matière. Donc il y a un vide ou des espaces qui ne sont pas remplis de matière. Donc la matière n'existe pas partout. Donc la matière n'existe pas nécessairement; car ce qui existe nécessairement doit exister partout et exister partout de la même manière. Donc enfin la matière n'existe point par elle-même, ou n'existe point de toute éternité, ou n'est point un attribut ou une portion de l'essence divine.

Cette démonstration du vide embarrasse furieusement nos matérialistes. Ils voudraient bien pouvoir l'éluder, et c'est un désespoir pour eux que de n'y voir aucun jour. La différente pesanteur spécifique des corps ne laisse aucun doute à la chose. Tout ce que l'on dit pour y répondre est démenti par les expériences, et j'ose avancer que, de quelque côté que l'on se tourne, on ne trouvera jamais la solution de ce phénomène dans les seules lois mécaniques de la *gravitation.*

SECTION XIX.— *Toutes ces considérations nous engagent au plus profond respect, à l'amour le plus tendre et au zèle le plus ardent pour l'Etre suprême.*

Pour finir ces réflexions par une conclusion générale, disons qu'un être tel que Dieu, infiniment parfait, immense, intelligent, juste, libre, bon, sage, et soigneux de ses créatures, mérite nos louanges, notre admiration, notre amour, notre gratitude, notre respect, notre soumission et notre confiance.

La raison veut que nous rapportions toutes nos actions à sa gloire et que nous fassions de son service la principale occupation de la vie ; que nous soyons humbles et modestes, dans les idées que nous nous faisons de lui, dans les discours où son nom se prononce, dans les raisonnements où nous entrons au sujet de son essence incompréhensible, et dans les recherches que nous pouvons faire sur les dispensations de sa providence ; et que nous n'entreprenions jamais de mettre notre sagesse en opposition à la sienne, d'assujettir ses vues aux nôtres, ou de croire que ce que nous voudrions qu'il fît soit plus digne de lui que ce qu'il fait.

Les perfections démontrées de sa nature nous fournissent la seule règle qui soit sûre dans la manière de le concevoir et de penser de lui.

Que si de sérieuses et de solides réflexions sur ses perfections infinies nous donnent juste lieu de croire qu'un Etre si grand et si bon peut avoir donné quelque *révélation surnaturelle* de sa compassion pour les hommes, afin de les rendre parfaitement heureux, en rectifiant l'état dérangé où ils sont dans le monde ; alors nous ne saurions être trop circonspects sur la qualité des systèmes que nous imaginons pour combattre ces lumières de grâce, et ceux qui ont eu le malheur de le faire ne sauraient revenir trop tôt d'un égarement qui va les priver pour jamais de tous les avantages de cette révélation.

VIE DE DERHAM.

Derham (Guillaume), recteur d'Upminster dans le comté d'Essex, membre de la Société royale de Londres, et chanoine de Windsor, naquit à Stowton, près de Worcester, en 1657, s'est fait un nom célèbre par ses talents pour la physique, et surtout par l'usage qu'il en a fait. En 1711 et 1712, il remplit la fondation de Boyle avec le plus grand éclat. Il mourut à Londres en 1735, à 78 ans. On a de lui *la Théologie physique* et *la Théologie astronomique*, traduites en français (l'une en 1730, et l'autre en 1729, toutes deux in-8°) et dignes de l'être dans toutes les langues, quoiqu'il y ait quelques idées systématiques et des vues hasardées. Le premier ouvrage lui mérita des lettres de docteur en théologie, que l'université d'Oxford lui envoya sans exiger de lui aucune des formalités accoutumées. Ces deux écrits sont le précis des sermons qu'il avait prêchés en 1711 et en 1712. La religion y est prouvée par les merveilles de la nature. On a encore de lui plusieurs autres ouvrages dans les *Transactions philosophiques.*

THEOLOGIE ASTRONOMIQUE,

OU DÉMONSTRATION DE L'EXISTENCE ET DES ATTRIBUTS DE DIEU

PAR L'EXAMEN ET LA DESCRIPTION DES CIEUX.

Mala et impia consuetudo est contra Deos disputandi, sive ex animo id sit, sive simulate. (*Cicer., de Nat. Deor., l. II, fine.*)

Avertissement du traducteur.

Ce traité est une suite de la théologie physique, dont la traduction française parut en 1726. L'un et l'autre ouvrage a été écrit en anglais par M. Derham, qui remplit la chaire fondée par M. Boyle pour défendre la religion chrétienne contre les athées et les infidèles. De tous les excellents traités auxquels cet utile établissement a donné naissance, il n'y en a point qui aient été plus généralement estimés que les deux ouvrages de M. Derham; ils ont été imprimés plusieurs fois, et la Théologie physique en particulier a été louée par un grand nombre de journalistes et d'autres écrivains. Qu'il me soit permis d'en rapporter ici quelques traits; c'est un hommage que je renouvelle avec plaisir en faveur d'un auteur qu'on ne saurait trop louer. L'ingénieux auteur du livre anglais, connu en français sous le nom du *Mentor moderne*, s'exprime à ce sujet d'une manière très-avantageuse. *Parmi ceux*, dit-il, p. 380 du t. II, *qui ont parfaitement répondu au but de ce pieux fondateur, excelle l'auteur d'un ouvrage intitulé* La Théologie physique, *livre que j'ose recommander à tous ceux qui n'ont pas fait un cours régulier de recherches philosophiques. Il est composé par M. Derham, recteur d'Upminster dans le comté d'Essex. Je ne sais pas si ce bénéfice est considérable; mais si le meilleur de toute l'Angleterre était à ma disposition, je le croirais, en le lui donnant, au-dessous de son mérite, surtout depuis que je sais de bonne part que sa vie répond à ses lumières.*

Ce qui contribue le plus, ajoute-t-il, *à me donner une haute opinion de cet auteur, c'est la méthode aisée et naturelle qui rend son ouvrage intelligible et agréable, non-seulement aux philosophes, mais encore à ceux qui ne se sont pas rendu familières ces sortes de recherches. Quels charmes pour des gens sensés de trouver des sources inépuisables de plaisir et de satisfaction dans des objets qui leur deviennent nouveaux, dans des objets que, pendant tout le cours de leur vie, ils n'ont honoré d'aucun regard capable d'exciter dans leurs âmes des réflexions propres à augmenter leur félicité et leurs lumières? Notre excellent auteur leur fait commencer une espèce de vie nouvelle; il dévoile à leur esprit le merveilleux spectacle de la nature. Grâce à ses observations curieuses et exactes, tous les ouvrages de la nature, qui ne faisaient que nous étonner et nous confondre, sont devenus pour nous des sources d'admiration et d'amour pour le Créateur.* Voilà l'idée générale que l'auteur du Mentor donne de l'esprit et du cœur de M. Derham; je ne finirais pas si je rapportais les différents éloges des journalistes; je ne puis cependant m'empêcher de citer quelques traits de l'extrait des Mémorialistes de Trévoux (*mois de février* 1728); on sait qu'ils apportent une attention délicate quand il s'agit de louer les ouvrages que produit l'Angleterre. Ils reconnaissent cependant que la Théologie physique est un extrait de tout ce qu'il y a de plus curieux et de plus exquis dans l'histoire de la nature, que l'auteur est savant, judicieux et fort impartial, et qu'il ne lui est échappé qu'un petit nombre de traits en faveur de la religion et de la philosophie qui dominent en Angleterre. *Enfin*, ajoutent-ils, *cet ouvrage est excellent, il paraît fait avec plus de goût et de discernement que celui de* Niewentit.... *plus précis et plus rempli; il y a plus d'histoires et de faits dans celui-ci, plus de systèmes et d'hypothèses dans celui-là.*

Tous ces différents avantages se trouvent réunis d'une manière éminente dans la Théologie astronomique, dont je publie la traduction; elle est écrite avec tant de clarté et de méthode, qu'après l'avoir lue, j'ai trouvé qu'on n'avait rien exagéré en m'assurant qu'après deux ou trois lectures, une femme de quelque esprit pouvait démêler exactement l'arrangement général et la disposition des corps célestes. On trouvera encore plus

d'impartialité dans cet ouvrage, puisque l'auteur n'a rien avancé en faveur de la religion anglicane. Au reste, je déclare qu'en traduisant cet ouvrage je me suis attaché littéralement aux idées de l'original, persuadé qu'un traducteur n'est pas le maître de les changer ou de les réformer. J'ai seulement ajouté quelques petites notes qui se sont présentées en traduisant l'original, et afin qu'on puisse facilement les distinguer de celles de l'auteur anglais, je les ai marquées d'une étoile : telles sont celles qu'on trouvera dans le *Discours préliminaire* et dans le corps de l'ouvrage. Il y a aussi plusieurs petites notes qui contenaient des citations de l'Ecriture sainte selon l'hébreu, ou j'ai cité selon notre Vulgate, par exemple, dans le *Discours préliminaire*, et *passim* dans le corps de l'ouvrage. Il y en a d'autres où j'ai ajouté quelque chose qui m'a paru nécessaire ou utile pour faciliter l'intelligence des notes de M. Durham; mais ce que j'ai ajouté, je l'ai fait mettre entre deux crochets.

Préface.

Quoiqu'un livre soit plus parfait, quoiqu'il devienne plus estimable après qu'on l'a augmenté par des additions et qu'on y a fait des corrections, je crois néanmoins que plusieurs additions considérables sont autant d'injustices que l'on commet à l'égard de ceux qui ont acheté une première édition. C'est pourquoi dans cette cinquième édition et dans les précédentes, j'ai évité autant que j'ai pu d'en faire aucune; nonobstant les remontrances de quelques-uns de mes amis qui sont très-habiles et qui ont voulu m'y engager en me communiquant même leurs remarques et leurs observations.

Mais après ce que j'ai dit dans le *Discours préliminaire*, col. 569, je ne doute point qu'on ne s'attende que je rendrai compte des observations que m'ont fournies les longs et excellents télescopes que j'ai eus entre les mains depuis la dernière édition de ce livre.

Il est vrai que je ne dois pas beaucoup m'en vanter ici, puisque outre mes anciens sujets de plaintes sur le manque d'un mât assez long pour faire usage des verres de M. Huygens, j'ai eu plusieurs obstacles dans mes observations, soit par une maladie très-dangereuse qui m'a tenu fort longtemps, soit par mes affaires et mes occupations inévitables, qui m'ont engagé dans des matières toutes différentes. Voici néanmoins quelques-unes des plus importantes de mes observations.

1. En regardant Vénus avec les verres de M. Huygens, et cela pendant plusieurs nuits, lorsqu'elle était dans son périgée et très-cornue, j'ai cru y voir des sinuosités et des inégalités sur la partie concave de son bord éclairé, telles que nous en voyons dans la nouvelle lune.

2. J'ai contemplé plusieurs fois Jupiter, et j'ai trouvé que ses bandes ont de grandes variations, qu'elles changent de place, que leur largeur change aussi, et qu'elles sont tantôt plus larges, tantôt considérablement plus étroites, qu'on les voit tantôt en plus grand nombre, et tantôt en plus petit nombre; qu'elles sont quelquefois plus sombres et plus obscures, et que quelquefois elles sont si petites et si minces qu'on ne les aperçoit que comme une espèce de brouillard. C'est vers les pôles de Jupiter que l'on remarque les plus grands changements. Tantôt on ne voit qu'un petit nombre de bandes vers l'un ou l'autre pôle, ou même on n'en aperçoit aucune. Tantôt on en aperçoit une qui croise entièrement les parties polaires, tantôt on en voit une autre qui ne va qu'à moitié ou à une partie du chemin. Elles varient même considérablement vers le milieu ou vers les parties équatoriales de Jupiter, où il y a toujours des bandes, et communément deux. Tantôt elles sont plus près l'une de l'autre, tantôt elles sont séparées par un plus grand intervalle; tantôt elles sont considérablement plus larges, surtout celle qui est plus proche du milieu; tantôt elles sont beaucoup plus étroites : quelquefois elles avancent toutes deux vers un pôle, et d'autres fois elles reculent vers l'autre pôle opposé. J'ai pris les plans de plusieurs de ces apparences, et j'ai résolu d'examiner si elles ont un période constant et réglé; mais je n'ai eu ni la santé ni le temps nécessaires pour exécuter ce dessein.

Non-seulement les bandes de Jupiter varient beaucoup, mais ses taches aussi sont sujettes à de grands changements. Je ne parle pas ici des taches que produit l'ombre des satellites de Jupiter, mais je parle de celles qui sont, pour ainsi dire, inhérentes au disque même de cette planète, qui ont tantôt une forme, tantôt une autre, et dont souvent il n'y en a aucune qu'on puisse absolument voir, quoique la même face de Jupiter soit tournée vers nous.

3. La dernière chose dont je ferai mention, ce sont les Nébuleuses. Ce sont ces apparences éblouissantes où l'on ne voit qu'une certaine blancheur qui ressemble à un nuage, telles que nous en apercevons avec nos télescopes dans la Ceinture d'Andromède, au dos d'Hercule, au pied d'Antinoüs, à l'épée d'Orion, dans le Centaure, le Sagittaire, etc., qui paraissent au travers du télescope à peu près comme le *Cor Cancri* quand on le regarde seulement avec les yeux sans le secours d'une longue lunette.

J'ai souvent regardé ces Nébuleuses avec

des télescopes de différentes longueurs, et particulièrement celle qui est au pied d'Antinoüs, avec les longues lunettes de M. Huygens ; mais j'avoue que je ne pouvais distinguer ce que c'était ; et que je ne pouvais pas même remarquer une grande différence dans leurs apparences avec une excellente lunette d'environ quatorze pieds, ni avec quelques autres de trente et de quarante pieds, ni même avec le télescope de M. Huygens, de cent vingt-six pieds.

Mais je dois avertir aussi que le grand obstacle qui m'empêchait de voir avec les verres de M. Huygens, était les vapeurs qui se trouvaient proche de l'horizon ; car non-seulement elles obscurcissaient l'objet, mais elles le faisaient tellement paraître tremblotant et dansant, qu'il n'était pas moins difficile de le voir distinctement et exactement, que de bien considérer une chose que l'on tient dans sa main dans le même temps qu'on danse et qu'on se trémousse de tous côtés. Ainsi j'étais toujours frustré du secours que j'attendais des verres de M. Huygens, excepté les nuits où le ciel était extraordinairement serein et clair ; ce qui arrivait ordinairement lorsqu'il gelait fort et qu'il faisait un grand froid.

C'est pourquoi, comme il ne me paraissait pas probable qu'avec le télescope de M. Huygens, je pusse faire beaucoup plus que ce que j'avais fait, je le rendis à la Société royale, qui me l'avait prêté, et à qui M. Huygens l'avait légué par son testament ; me contentant de ce que j'avais vu, et d'avoir connu par moi-même que le verre que le docteur Hoock et quelques autres de nos meilleurs juges n'avaient cru propre à rien, était néanmoins un excellent verre.

Après avoir rendu compte de mes observations et des obstacles qui m'ont empêché de les achever (ce qui peut exciter à pousser les recherches plus loin, et servir en même temps à me justifier moi-même), je recommande ces choses à ceux qui ont d'excellents verres, particulièrement à la diligence et à l'exactitude du révérend M. Pound, homme très-habile et un de mes meilleurs amis. C'est entre ses mains que la Société royale a remis ce noble legs de M. Huygens. Il entend si parfaitement à monter ce verre, à l'ajuster et à en faire usage, qu'avec ce secours il a vu (entre autres choses considérables) les cinq satellites de Saturne. Pour moi, j'avoue que je n'ai jamais pu atteindre jusque-là, ni en voir plus de trois dont je pusse être sûr que c'étaient véritablement des satellites : je dis, *dont je pusse être sûr :* car il n'est pas facile de distinguer les véritables satellites d'avec certaines petites étoiles qu'on ne découvre qu'avec le télescope, et que l'on aperçoit souvent par le secours d'un verre aussi bon que celui-là. Je me souviens qu'une fois j'ai cru véritablement avoir découvert sept satellites de Saturne avec ce même verre de M. Huygens : tant ils étaient placés régulièrement par rapport à Saturne. Mais quand je vins à les examiner les nuits suivantes, je trouvai que dans tout ce que j'avais vu il n'y avait réellement que deux satellites, le reste n'étant que de petites étoiles fixes. Au reste, l'habileté et la grande exactitude de M. Pound dans ces sortes d'observations, m'est fort connue, de même que celle de mon ami le docteur Halley, qui, comme je l'apprends, a vu aussi la même chose. Aussi je ne dis pas ceci pour prévenir leur jugement, ou pour leur faire la leçon sur cette matière, quoique je ne craigne pas de dire que cet avertissement pourrait être de quelque utilité à d'autres observateurs.

Avant de finir ma préface, je prendrai cette occasion pour publier, avec tout le respect et toute la reconnaissance possibles, les offres généreuses qui m'ont été faites par quelques-uns de mes amis, aussi élevés par les places qu'ils occupent, que distingués par leur savoir et par leur habileté dans la jurisprudence, qui m'auraient fait présent du grand Mai qui était dans le Strand (1) (et qu'on devait en ôter) ou de quelque autre grand arbre que j'aurais cru propre pour faire usage des verres de M. Huygens. Mais comme je n'étais pas en état d'accepter la faveur que m'offraient ces illustres Mécénas, cela fut cause qu'on mit cet excellent verre en de meilleures mains. Pour moi, je ne doute pas qu'on n'ait parfaitement répondu à leur attente, tant par le nombre que par la bonté des observations qu'on a déjà faites et qu'on fera dans la suite avec ce secours.

(1) Grande rue de Londres, parallèle à la Tamise.

Discours préliminaire,

UTILE POUR L'INTELLIGENCE DE CE LIVRE,

OU L'ON TRAITE DES SYSTÈMES DES CIEUX, DE LA PLURALITÉ DES MONDES ET OU L'ON EXAMINE SI LES PLANÈTES SONT HABITABLES.

Le débit de ma *Théologie physique*, qui a été si prompt qu'on en a fait une troisième édition avant que l'année fût expirée, mais surtout les sollicitations de plusieurs savants hommes, tant connus qu'inconnus, sont autant de motifs qui m'ont encouragé à accomplir ma promesse, en donnant au public cette autre partie qui traite des cieux.

Elle aurait été plus tôt rendue publique, si je n'avais fait réflexion qu'il ne convenait pas de fatiguer la patience du lecteur par un grand nombre de notes, que je n'ai pas pu éviter dans ma Théologie physique, et dont l'ébauche de ce livre était chargée. C'est pour cette raison que j'en ai inséré la plus grande partie dans le texte; ce qui m'a obligé à transcrire le tout. Occupé à ce travail, j'ai entièrement changé quelques endroits de mon livre: j'y ai même ajouté quelques nouvelles observations que j'avais faites depuis peu avec d'excellents télescopes que j'avais entre les mains: un de la façon de Campani; d'autres d'un ouvrage d'Angleterre, qui sont beaucoup au-dessus du précédent, mais principalement un de M. *Huygens*, de plus de 120 pieds, qui le cède à fort peu d'autres pour la bonté.

J'aurais donné aux lecteurs un plus grand nombre de ces sortes d'observations; et je crois que quelques savants dont j'ai l'honneur d'être ami, en attendent davantage; mais j'ai rencontré deux obstacles qui m'en ont empêché. Le premier est que je n'avais pas un horizon libre et découvert, ma maison étant environnée de beaucoup d'arbres. L'autre, qui est véritablement le principal, c'est que je n'ai pas trouvé de mât long de 100 pieds ou davantage pour dresser mon télescope à une hauteur suffisante, afin de contempler les corps célestes au-dessus des vapeurs épaisses, qui obscurcissent considérablement tous les objets proche de l'horizon, principalement lorsqu'on les regarde avec une lunette si longue et si excellente. Depuis ce temps-là, deux très-dangereuses attaques de maladie, et le surcroît de mes années, ayant beaucoup affaibli ma vue, m'ont rendu incapable de faire de pareilles observations, surtout pendant la nuit et dans les temps qui sont les plus propres pour contempler les corps célestes.

Si donc je n'ai pas répondu suffisamment à l'attente de quelques-uns de mes amis, qui sont également recommandables et par leur science et par leur grande pénétration, je me flatte qu'ils voudront bien m'excuser, et qu'en même temps ils seront persuadés que c'est plutôt par mon malheur que par ma faute que je n'ai pas fait davantage: surtout à l'égard de certaines planètes qui se sont présentées avantageusement d'elles-mêmes, comme a fait celle de Saturne en particulier, dont j'ai vu cinq satellites ou davantage; mais j'avoue que je n'en ai jamais pu bien voir que trois: encore ne les ai-je vus que quand il n'y avait que fort peu de vapeurs. Je n'ai pas été plus heureux à l'égard des taches de Mars et de Vénus, ni à l'égard de leur mouvement autour de leurs axes. Il est vrai que je me suis vu fourni d'excellents verres: mais je n'ai pas pu voir les planètes bien distinctement, même avant ma maladie; parce que Mars est à une trop grande distance de la terre, que Vénus est trop proche du soleil, que le temps était couvert et que Vénus était alors peu élevée au-dessus de l'horizon.

Au reste, tout ce qui manque ici à mes observations est réparé suffisamment par celles des autres: car le monde savant en a en grande abondance depuis l'invention du télescope. Par le moyen de cet admirable instrument, on a fait d'amples découvertes des ouvrages de Dieu: il nous a fait voir un nouveau théâtre de ces ouvrages, une plus magnifique scène, un appareil beaucoup plus grand, plus noble et plus parfait qu'on ne se l'imaginait autrefois: enfin il nous a fourni un système des cieux et de l'uuivers beaucoup plus raisonnable que celui qu'on admettait auparavant.

Comme j'ai souvent occasion dans le traité suivant de parler de ce superbe théâtre, de ce noble appareil, de cette magnifique scène des ouvrages de la création, et cela conformément à l'un ou à l'autre des différents systèmes des cieux, je crois qu'il est nécessaire, qu'en forme de préface, je donne quelque explication de ces systèmes, en faveur de ceux qui ne sont pas fort versés dans les matières d'astronomie, afin de les mettre en état d'entendre mon livre.

Entre tous les différents systèmes il n'y en a que trois qui méritent quelque attention par rapport au sujet dont il s'agit: celui de Ptolémée, celui de Copernic et le nouveau système. Examinons-les en détail et selon leur ordre.

Du système de Ptolémée.

Dans le *système de Ptolémée*, on suppose que la terre et les eaux sont au centre de l'univers. Immédiatement après le globe terrestre, est l'élément de l'air: au-dessus de cet élément, est celui du feu: immédiatement après, on met l'orbe de Mercure, puis celui de Vénus, ensuite celui du soleil: au-dessus de l'orbe du soleil, sont ceux de Mars, de Jupiter et de Saturne: au-dessus de tous ces orbes on place celui de firmament ou des étoiles fixes, ensuite sont les orbes cristallins; et enfin le ciel empyrée ou le ciel des cieux. Dans ce système on suppose que tous ces orbes prodigieux et les vastes corps qu'ils contiennent, se meuvent autour du globe terrestre une fois en 24 heures, et outre cela en certains autres temps périodiques. Mais pour leur faire faire ces révolutions, les défenseurs du système de Ptolémée étaient obligés d'imaginer des cercles qu'on appelait excentriques et épicycles, qui se croisaient et s'entrecoupaient l'un l'autre.

Du système de Copernic.

Le système suivant est celui de Pythagore ou de Copernic. Quelques-uns croient que c'est Pythagore lui-même qui l'a inventé. Mais Diogène Laërce (*L.* 8, *in Pythagora*) dit expressément que Pythagore croyait *que le monde était rond, et qu'il contenait la terre au milieu de lui:* et de la manière que Pline (*Nat. Hist.*, *l.* II, *c.* 21 *et* 22) nous rapporte le sentiment de Pythagore touchant les distances et l'ordre des planètes, il semble que c'était là véritablement son opinion. Mais le

même Laërce (1) assure que *Philolaüs* le *pythagoricien a été le premier qui a dit que la terre avait un mouvement circulaire; d'autres néanmoins attribuent ce sentiment à* Hicetas de Syracuse. Plutarque, dans la *Vie de Numa* (*pag.* 67), suppose la même chose. Car en parlant du temple de Vesta que ce roi des Romains fit bâtir, il dit qu'*il le fit faire rond; qu'on y gardait un feu qu'on ne laissait jamais éteindre : et cela à l'imitation de la figure de la terre, ou plutôt de tout l'univers même, dont les* pythagoriciens (et non pas Pythogore), *prétendent que le milieu est le siége du feu.*

Ce système (qui que ce soit qui l'ait inventé) fut renouvelé et rétabli vers le commencement du quinzième siècle par Copernic, natif de Thorn en Pologne, et chanoine de Warmie. Copernic a été suivi en cela par plusieurs grands hommes, comme, Rheticus, Mæstlinus, Kepler, Rothman, Bouillaud, Lansberge, Herigonius, Schickarp, Gassendi, Galilée et autres. Le dernier (au temps du pape Urbain VIII) tomba sous la censure. Il vit condamner par l'inquisition son *opinion*, qu'il avait empruntée de Copernic, et il fut obligé de l'abjurer. Si le lecteur est curieux de voir les particularités de cette condamnation, il les trouvera dans l'Almageste de Riccioli (*L.* IX, *sect.*, 4, *c.* 40).

Dans ce système on suppose que le soleil est au centre du monde, et que le ciel et la terre tournent autour du soleil selon leurs différents périodes; premièrement, Mercure en près de 88 jours; puis Vénus, en 224 jours, un peu plus; ensuite la terre avec la lune son satellite, en 365 jours et un quart : Mars, environ en 687 jours; Jupiter et ses quatre lunes, environ en 4,333 jours; et enfin Saturne, en un peu plus de 10,759 jours, avec ses cinq lunes ou davantage, qui tournent autour de lui. Et au delà, c'est-à-dire au-dessus de toutes ces planètes, est le firmament, ou la région des étoiles fixes, qu'on suppose être toutes à une égale distance du soleil, qui est le centre autour duquel elles tournent.

Voilà en quoi consiste le système de Copernic, dont j'ai donné le plan. En tant que ce système suppose que la terre se meut, et que le soleil reste immobile dans le centre du monde, je le préfère à l'hypothèse de Ptolémée pour les cinq raisons suivantes :

1° Parce qu'il est beaucoup plus conforme à la nature, qui ne prend jamais de longs détours, mais qui agit toujours par les voies les plus courtes, les plus faciles et les plus simples. Car dans le système de Copernic, par une seule révolution ou par un petit nombre de révolutions faciles, on explique et on exécute ce qu'on ne peut expliquer ou exécuter dans l'autre système que par le moyen de tous les cieux et de plusieurs orbes aussi extraordinaires que peu naturels Par exemple, dans ce système on rend compte du mouvement diurne par la seule révolution de la terre : au lieu que dans l'autre système, il faut pour cela attribuer un mouvement à tous les cieux. Il en est de même des mouvements périodiques des planètes, de leurs stations, de leurs rétrogradations et de leurs mouvements directs; on explique tout cela par le moyen d'un seul mouvement, aussi simple que facile, autour du soleil : au lieu que dans le système de Ptolémée, pour rendre compte de toutes ces choses, on est obligé d'inventer différents cercles extraordinaires et peu naturels, des excentriques, par exemple, et des épicycles qui s'embarrassent et qui s'entrecoupent l'un l'autre : hypothèse si mal concertée et si monstrueuse qu'elle donna autrefois occasion à un certain roi (1) de dire, que *s'il avait été du conseil de Dieu quand il créa les cieux, il aurait été en état de lui donner de bons avis pour réformer son ouvrage.*

2° Autant que le système de Copernic est plus facile et plus conforme aux lois de la nature que celui de Ptolémée, autant est-il plus parfait et plus propre à rendre raison des différents phénomènes des planètes, de la plupart desquels on l'on ne donne que de très-mauvaises explications dans le système de Ptolémée, ou l'on ne peut pas absolument répondre aux objections. Je pourrais insister ici sur diverses particularités par rapport à Vénus et à Mercure : je pourrais demander, par exemple, pourquoi la terre ne se trouve jamais entre ces planètes et le soleil; le système de Ptolémée n'en rend aucune raison qui soit supportable : il donne même de très-faibles raisons sur leurs autres phénomènes, comme aussi sur ceux de la lune et des autres planètes. Je pourrais faire voir aussi combien les mouvements qu'on attribue aux corps célestes dans l'hypothèse de Ptolémée sont absurdes et impropres; par exemple, pour expliquer comment la lune doit faire son tour et sa révolution une fois en un mois, comment les autres planètes doivent faire la leur en tels et tels périodes qui leur sont assignés, comment le firmament où les étoiles fixes font aussi leur révolution en 25 ou 26,000 ans, comment la sphère suivante (c'est-à-dire celle qui est au-dessus du firmament) fait la sienne en 1,700 ans, comment la dixième sphère fait son tour en 3,400 ans, et comment enfin le dernier de tous les cieux (c'est-à-dire le *premier mobile* qui donne le mouvement à tout le reste) fait sa révolution en 24 heures seulement. Ces mouvements sont si peu proportionnés et si peu convenables dans le système de Ptolémée, qu'ils suffisent seuls pour détruire toute l'hypothèse. Mais on ne finirait jamais si l'on voulait entrer dans le détail de toutes les absurdités et de tous les inconvénients que renferme le système de Ptolémée.

3° Dans le système de Copernic on n'a pas besoin d'attribuer aux cieux cette rapidité prodigieuse et inconcevable qu'on leur donne dans le système de Ptolémée. On substitue à la place de cette rapidité un mouvement beaucoup plus facile et plus tolérable. En

(1) Ibid. in Philolao : τὴν γῆν κινεῖσθαι κατὰ κύκλον, πρῶτον εἰπεῖν, οἱ δὲ Ἰκέταν Συρακούσιόν φασιν.

(1) Alphonse X, dit le Sage, roi de Castille.

effet, n'est-ce pas un mouvement beaucoup plus facile pour la terre de tourner autour de son axe en 24 heures que pour un si grand nombre de globes beaucoup plus massifs et très-éloignés, de faire leur révolution autour de la terre dans le même espace de temps, c'est-à-dire en 24 heures? Que si ceux qui soutiennent le système de Ptolémée nous objectent qu'un pareil mouvement de la terre nous causerait des vertiges et briserait notre globe en morceaux, combien cette rapidité prodigieuse qu'ils attribuent aux cieux ne doit-elle pas être dangereuse et terrible? Quelle vitesse ne faut-il pas donner au soleil pour faire sa course, à la distance de 21 ou 22 demi-diamètres de la terre? Quelle doit être la rapidité des étoiles fixes, et particulièrement celle du premier mobile à une distance beaucoup plus grande que n'est le soleil?

4. Une preuve incontestable que le soleil est le centre des planètes, qui tournent autour de lui, et non pas la terre, c'est que leurs mouvements et leurs distances ont rapport au soleil, et non à la terre. Car, par rapport au soleil les planètes du premier ordre ont des mouvements convenables et proportionnés à leurs différentes distances : c'est-à-dire que leurs mouvements autour du soleil sont en proportion sesquialtère à leur éloignement de cet astre. Or cette proportion ne se trouve nullement dans les planètes par rapport à la terre. Pour ce qui est des planètes du second ordre qui sont autour de Saturne, de Jupiter et de la Terre, il est très-certain qu'elles ont le même rapport avec leurs planètes du premier ordre que ces premières ont avec le soleil, c'est-à-dire que *les carrés de leurs révolutions sont comme les cubes de leurs distances.* Et comme il est très-certain et même visible que les planètes du second ordre regardent leurs planètes du premier ordre comme leurs centres et qu'elles se meuvent autour d'elles, on peut croire aussi en quelque façon qu'il n'est pas moins hors de doute que les planètes du premier ordre, qui ont la même relation avec le soleil et le même mouvement par rapport à lui qu'ont celles du second ordre par rapport à celles du premier ordre, dans le tourbillon desquelles elles se trouvent; on peut croire, dis-je, que ces planètes de la première grandeur se meuvent autour du soleil comme autour de leur centre, et non pas autour de la terre, avec laquelle elles n'ont pas une semblable relation ni un pareil rapport.

5. Enfin la cinquième et dernière raison que j'apporterai de la préférence que je donne au système de Copernic sur celui de Ptolémée, est prise de la grande égalité et de la conformité parfaite que l'on peut remarquer entre tous les ouvrages de la création, qui ont une harmonie manifeste et un rapport admirable l'un avec l'autre.

Par exemple, dans le cas présent il est manifeste (et nous le voyons de nos yeux) que chaque globe que nous pouvons apercevoir assez distinctement pour en juger, a des mouvements de même nature que ceux que nous attribuons à la terre. Il est vrai que le soleil étant au centre, il y est, pour ainsi dire, fixe et stable, et qu'il n'a point de révolution périodique; mais nous remarquons et distinguons manifestement son autre mouvement autour de son axe. Et à l'égard des planètes, qui se meuvent toutes autour du soleil, elles ont, autant qu'il nous est possible de les voir, elles ont, dis-je, les mêmes mouvements que nous attribuons à la terre, savoir une rotation ou mouvement diurne autour de leurs axes et une révolution périodique autour du soleil. Or, si cela est si manifeste dans les autres planètes, qu'est-ce qui empêche que ce ne soit de même à l'égard de la nôtre? Car pourquoi notre planète en serait-elle exceptée? Et pourquoi ne supposera-t-on pas qu'elle se meut et qu'elle fait sa révolution aussi bien que les autres? En effet, il est très-certain ou qu'elle a ces mouvements, ou que ce sont les cieux qui les ont. Or il est beaucoup plus naturel et beaucoup plus facile pour la terre de faire ces mouvements que cela n'est facile pour les cieux, comme on l'a déjà fait voir.

Mais après avoir montré combien le système de Copernic est plus probable que celui de Ptolémée, quant à l'application des mouvements des cieux et de la terre; après avoir fait voir qu'on peut raisonnablement supposer que le soleil est au centre du monde, il nous reste une chose à faire avant de passer au troisième et dernier système : c'est de répondre à quelques objections qu'on fait contre le système de Copernic. Elle sont prises, partie de l'Ecriture, partie de la philosophie et de la vue.

Les objections tirées de l'Ecriture consistent en certains passages qui semblent affirmer l'immobilité et le repos de la terre, le mouvement du soleil et des corps célestes.

Voici les textes qu'on apporte pour prouver l'immobilité et le repos de la terre : I Paral., XVI, 30 : *Le monde sera stable, de manière qu'il ne sera pas remué.* Il est dit la même chose au psaume XCIII (XCII *selon la Vulgate*), 1 : *Le monde est tellement affermi, qu'il ne sera point ébranlé.* On voit aussi la même chose dans le psaume XCVI (XCV *selon la Vulgate*), 10. Dans le psaume CIV (CIII *selon la Vulgate*), 5, il est dit que *Dieu a posé les fondements de la terre, de sorte qu'elle ne sera jamais remuée.* Et enfin Salomon, dans l'Ecclésiaste, III, 4, assure que *la terre demeure pour toujours.* Le Psalmiste dit la même chose, psaume CXIX (CXVIII *selon la Vulgate*), 90 : *Vous avez fondé la terre, et elle demeure.* Voilà les principaux textes qui semblent prouver l'immobilité et la stabilité de la terre.

Les principaux passages qui font mention du mouvement du soleil et des corps célestes sont ceux qui parlent de son lever, de son coucher, ou ceux qui disent qu'il s'arrête, par exemple, Gen., XIX, 23 : *Le soleil était levé sur la terre lorsque Lot entra dans Zoar*(1). Et Gen., XV, 17 : *Quand le soleil fut couché*

(1) *Zoar* selon l'hébreu avec les points massorhétiques, *Segor* dans la Vulgate.

et que les ténèbres se furent répandues sur la terre, un fourneau fumant, etc. De même, Ecclés., I, 5 : *Le soleil se lève, le soleil se couche et revient d'une course rapide* à l'endroit *où il s'est levé.* De même, au psaume XIX (XVIII *selon la Vulgate*), 5 et 6, il est dit que *le soleil sort de sa chambre comme un époux, et qu'il se réjouit comme un homme fort et courageux pour faire sa course;* que *sa sortie est de l'extrémité du ciel, et* que *son circuit va jusqu'à l'autre extrémité.* Après ces expressions où l'Ecriture marque que *le soleil se meut,* elle nous dit aussi qu'*il s'arrête* et qu'*il rétrograde,* Jos., X, 12 et 13 : *Soleil, arrête-toi sur Gabaon, et toi, lune, sur la vallée d'Aïalon; et le soleil et la lune s'arrêtèrent.... Le soleil s'arrêta donc au milieu du ciel et ne se pressa point de se coucher durant l'espace d'environ un jour entier.* Et au livre II (*c'est le* IV^e^ *selon notre Vulgate*) des Rois, XX, 10, et Isaïe, XXXVIII, 8, il est dit, dans un de ces deux endroits, que *le soleil rétrograda de dix degrés,* et dans l'autre il est dit que ce fut *son ombre.*

Voilà les principaux textes de l'Ecriture qui semblent être contraires à l'hypothèse de Copernic. Pour y répondre, on peut dire de tous en général que le but des écrivains sacrés n'est pas d'instruire les hommes dans les matières philosophiques, mais plutôt dans celles de la théologie. C'est pourquoi il n'est pas nécessaire d'entendre ces textes selon la stricte signification des mots. On les peut prendre comme autant d'expressions conformes aux apparences des choses et à l'idée et à l'opinion qu'en ont les hommes, sans les regarder comme parfaitement conformes à la réalité ou à la vérité stricte et philosophique. C'est ainsi que parlent les saintes Ecritures dans plusieurs autres occasions; les philosophes s'expriment aussi quelquefois de la même manière. Bien plus, les défenseurs même du système de Copernic, quoiqu'ils adoptent et qu'ils soutiennent ouvertement le contraire, ne laissent pas, dans les conversations ordinaires, de s'exprimer comme les autres. Car, lorsqu'il s'agit de la matière dont nous parlons, ils disent eux-mêmes que *le soleil se lève,* qu'*il se couche,* qu'*il se meut,* etc., attribuant au soleil, dans leurs discours familiers, un mouvement qu'ils prétendent ne convenir réellement qu'à la terre. En effet, si les philosophes et autres savants ne s'exprimaient pas ainsi, conformément à l'apparence des choses et aux idées ordinaires, il faudrait qu'ils fissent un commentaire et qu'ils s'expliquassent eux-mêmes à chaque fois qu'ils parlent, afin d'être entendus.

Après avoir donné cette réponse générale, nous allons examiner les passages en particulier : on verra par ce moyen s'ils renferment nécessairement les conséquences qu'on prétend en tirer, et les preuves pour lesquelles on les allègue.

Premièrement, à l'égard des textes que l'on apporte pour prouver l'immobilité de la terre, il est manifeste que la *stabilité* du *monde,* dont il est fait mention dans les trois premiers passages, n'a aucun rapport au mouvement de la terre, soit annuel, soit diurne, mais qu'ils doivent s'entendre de la condition, de l'état et de l'ordre du monde qui habite la terre, particulièrement de la prospérité et de la paix qui doivent y régner. Un de nos derniers et de nos plus habiles commentateurs, le feu évêque Mgr Patrick (1), croit qu'il est parlé de l'état de l'Evangile dans le premier et dans le troisième de ces passages ; et la paraphrase qu'il fait sur cet endroit du psaume XCIII (XCII *selon la Vulgate*), 1, est conçue en ces termes : *Celui qui a fait le monde maintiendra cet ordre excellent dans lequel nous sommes : de sorte qu'il ne sera pas au pouvoir de l'homme de troubler ce qu'il a établi.*

Quant à ce qui est dit dans le psaume CIV (CIII *selon la Vulgate*), 5, il est évident que le Psalmiste est occupé en cet endroit à célébrer les grands ouvrages de la création, et par conséquent c'était là la plus belle occasion du monde pour parler du repos de la terre, par rapport à ses deux mouvements; mais il est certain que tout ce qu'il a en vue n'est autre chose que la sûreté et l'immobilité de l'état du monde en général. Le savant commentateur dont je viens de parler, paraphrase ainsi cet endroit (*L'évêque Patrick, Paraphr. sur le psaume* CIV, 5) : *Celui qui a mis le globe massif de la terre en équilibre au milieu de l'air, l'a établi sur des fondements si stables, qu'aucune de ces bourrasques ou de ces tempêtes dont il est battu au dehors, ni aucune des secousses dont il est agité au dedans, ne peut jamais le faire sortir de la place qu'il lui a prescrite.*

Pour ce qui est des deux autres passages qui nous restent à expliquer, l'un de l'Ecclésiaste et l'autre du psaume CXIX (CXVIII *selon la Vulgate*), il est assez évident qu'ils ne tendent qu'à faire voir la vanité et l'instabilité des choses de ce monde, qu'à prouver qu'elles sont toutes plus incertaines et plus passagères que tout ce que l'on peut imaginer, et même plus que la terre sur laquelle elles sont placées. Dans l'Ecclésiaste, le Sage, qui avait entrepris de prouver que toutes les choses d'ici-bas ne sont que vanité, commence par la condition de l'homme même : il fait voir qu'il est plus changeant, plus inconstant et plus passager que la terre, sur laquelle vivent les différentes générations des hommes, et dans laquelle tous leurs corps doivent retourner. *Les générations* des hommes *passent, mais la terre demeure éternellement* dans le même état, sans changer, sans aller ni venir, comme font les générations des hommes.

Dans le psaume CXIX (CXVIII *selon la Vulgate*) 90, le Psalmiste fait l'éloge de la fidélité de Dieu à toutes les différentes générations du monde qui se succèdent les unes aux autres. Il fait voir qu'elle est aussi constante et aussi peu sujette au changement que l'est la terre même, que Dieu a tellement affer-

(1) Voyez son *Comment. sur les Chron.*, ou *Paralip.* et sa *Paraphrase sur les Psaumes.*

mie, qu'elle demeure toujours dans le même état et dans la même situation parmi les différentes générations des hommes qui se succèdent les unes aux autres, étant changeantes, passagères et de peu de durée.

Il paraît, par ces explications, que tous ces différents passages de l'Ecriture, qui parlent de la *stabilité du monde* ou *de la terre*, ne prouvent rien contre le mouvement du globe terrestre, pris dans un sens philosophique, mais qu'ils expriment seulement quelques vérités morales et théologiques.

On peut dire aussi la même chose de ces autres passages de l'Ecriture, qui font mention du mouvement du soleil et des autres corps célestes, où il est dit qu'ils se lèvent, qu'ils se couchent et qu'ils font les mouvements que les défenseurs du système de Copernic attribuent à la terre. Si nous prenions ces expressions dans un sens strict, philosophique et littéral, et non comme des expressions vulgaires, fondées seulement sur les apparences des choses, nous trouverions qu'on peut aussi bien tirer de ces passages de l'Ecriture des conclusions très-bizarres et très-déraisonnables, qu'on en infère le mouvement du soleil. On en conclurait, par exemple, que le soleil a une vie animale, qu'il a des mouvements et des désirs, puisqu'il est dit qu'il fait lui-même toutes ces choses, qu'il se lève, qu'il se couche et même qu'*il se hâte de revenir à l'endroit* (*Eccles.*, I, 5) de son lever, ou, comme porte l'hébreu, qu'*il y court à perte d'haleine*, ou qu'*il désire avec ardeur d'y arriver* (*Schaaph, anhelavit, inhiavit; voy. Buxtorf. Lexicon*). De même, dans le psaume XIX (XVIII *selon la Vulgate*), le Psalmiste éloquent nous fait une description poétique de ce noble et merveilleux ouvrage de Dieu, c'est-à-dire du soleil. Il dit que Dieu *lui a fait* dans les cieux *une superbe tente :* comme si le soleil avait une maison ou un lieu de repos fait exprès pour lui, d'où il sortît tous les jours avec éclat et avec beauté : comme s'il avait un palais aussi brillant et aussi resplendissant que celui d'un époux, et qu'il fît sa course avec la même ardeur, la même joie, la même diligence qu'un héros fait la sienne. Enfin l'Ecriture dit qu'il commence *sa sortie à une des extrémités du ciel*, et que *sa course* s'étend *jusqu'à l'autre extrémité :* comme si le ciel avait deux extrémités, ou que ce fût une longue et large plaine (telle que les anciens s'imaginaient qu'était la terre) bornée par l'Océan, dans lequel on croyait autrefois que le soleil se retirait, d'où est venue l'expression latine, *tingere se Oceano, se plonger dans l'Océan,* pour marquer le coucher du soleil.

De même qu'il est dit dans ces textes de l'Ecriture que le soleil *se meut*, il est dit aussi dans d'autres endroits qu'*il s'arrête* et qu'*il rétrograde*. Mais nous allons voir que si l'on prenait ces textes dans un sens strict et littéral, on en pourrait tirer des conclusions fort absurdes ; car dans Josué il est ordonné au soleil de s'*arrêter sur* Gabaon, et à la lune de s'*arrêter dans la vallée* d'Aialon. Or il est très-absurde de prendre ces expressions dans un sens littéral, et de s'imaginer que ces deux grands luminaires furent arrêtés et confinés dans ces deux endroits autrement qu'en apparence et par rapport aux Israélites victorieux.

Que si une partie si considérable de ce qui se passa alors est exprimée et doit s'entendre par rapport aux apparences, pourquoi pas le tout ? Quand il dit que le soleil s'arrête, pourquoi ne pourra-t-on pas entendre cela du mouvement de la terre aussi bien que de celui des cieux ?

Il en est de même de la rétrogradation du soleil ou de son ombre dans le fait d'Ezéchias. Pourquoi ne veut-on pas que ç'ait été une rétrogradation de la terre plutôt que du soleil et de tous les cieux ?

Après avoir ainsi répondu aux textes en particulier, il ne paraît pas que les saintes Ecritures combattent le *système de Copernic*. Il paraît au contraire que ces passages qui semblent le combattre, doivent plutôt être entendus et expliqués par rapport aux apparences des choses que par rapport à leur réalité. Car, comme dit saint Jérôme (*Hier. in Matth.*, XIII) : *Consuetudinis Scripturarum est*, etc. *C'est la coutume des saintes Ecritures, surtout des livres historiques, de rapporter plusieurs choses suivant l'opinion des hommes et selon l'idée que le peuple en avait dans ces temps-là.* Et dans un autre endroit (*In Jerem.* XXVIII) : *Il y a*, dit-il, *dans les saintes Ecritures plusieurs choses qui sont rapportées conformément à l'opinion et à l'idée qu'on en avait dans le temps qu'elles sont arrivées, et non pas conformément à leur réalité.* Il n'y a rien en cela que de fort raisonnable : il n'y a rien qui ne soit proportionné à la fin et au but des saintes Ecritures, qui, comme j'ai déjà dit, est plutôt d'instruire les hommes dans *la théologie et la morale*, que de leur enseigner *des vérités philosophiques*. Saint Augustin dit à peu près la même chose, lorsque pour répondre à la difficulté qu'on peut faire touchant le mouvement des cieux, il s'exprime en ces termes (*August., de Genesi ad litteram, l.* II, 10) : *Quelques-uns de nos frères*, dit-il, *font ici une question, savoir si le ciel est immobile ou s'il se meut ; car, disent-ils, s'il se meut, comment l'appelle-t-on firmament ? Et s'il est immobile, comment les étoiles, qu'on croit y être attachées, ont-elles une révolution depuis l'orient jusqu'à l'occident, en sorte que celles du nord décrivent de moindres cercles auprès du pôle ?... Je réponds*, dit-il, *à cette question, que ces choses demandent de subtiles et pénibles considérations, et qu'il n'est pas facile de découvrir ce qui en est. Mais, pour moi, je n'ai pas le temps d'entrer dans ces sortes de questions ni de les examiner : il n'est pas à propos non plus d'y faire entrer ceux que nous désirons d'instruire dans la voie du salut, pour le bien et pour l'avantage de la sainte Église.*

Jusqu'ici nous avons répondu aux objections tirées de l'Ecriture sainte, examinons en dernier lieu celles qui sont prises des sens et de la philosophie.

L'objection prise des sens est que nous

voyons les corps célestes se mouvoir actuellement, et qu'ainsi nous devons croire qu'ils se meuvent en effet. Mais cette objection n'est absolument d'aucun poids; car, soit que nous nous mouvions nous-mêmes, soit que les objets se meuvent, cela revient au même; comme il est manifeste à un homme qui est porté dans un bateau ou dans un chariot, dont le mouvement progressif fait paraître un mouvement régressif dans les corps qu'on regarde et qui n'ont pourtant aucun mouvement réel. Ce que je dis ici s'accorde parfaitement avec la description que Virgile fait d'Enée et de ses compagnons qui sortent de leur port:

Provehimur portu, terræque, urbesque recedunt.
(*Æneid.*, III, 72.)

c'est-à-dire: *Nous sortons du port, et la terre et les villes reculent.* Quant à la raison physique qu'on en peut donner, je renvoie le lecteur aux opticiens, particulièrement au fameux Képler, qui a traité expressément ce point dans son *Optique astronomique.*

Les objections de la philosophie sont en trop grand nombre, pour répondre à toutes en particulier, surtout à celles qui paraissent frivoles et peu importantes, et particulièrement à celles qui sont fondées sur la supposition de la vérité de la philosophie péripatéticienne, comme l'immutabilité et l'incorruptibilité des cieux, etc. Pour réponse à toutes ces difficultés, je renverrai le lecteur à Galilée dans son *Système du monde.* Les autres objections qui paraissent fondées sur des raisons plausibles, sont particulièrement celles-ci: Que si la terre se mouvait d'occident en orient, un boulet tiré vers l'occident aurait plus de chemin à faire qu'un autre boulet tiré vers l'orient: ou si l'on tirait vers le nord ou vers le midi, il n'arriverait pas au but où l'on vise; ou si on le tirait perpendiculairement en l'air, il retomberait à l'occident du canon; qu'un poids qu'on laisserait tomber du haut d'une tour ne tomberait pas précisément au pied de la tour, comme nous voyons qu'il fait; que les oiseaux qui voleraient vers l'orient, trouveraient de l'obstacle et seraient retardés dans leur vol, au lieu qu'ils seraient poussés et avanceraient plus facilement en volant du côté opposé. Voilà quelques-unes des objections qu'on fait contre le mouvement de la terre, sans parler de plusieurs autres sur le même sujet.

Mais sans entrer dans le détail des réponses qu'on peut donner aux objections précédentes, réponses qui sont prises des lois du mouvement, des règles de la mécanique et des mathématiques, je me servirai seulement de la simple expérience du savant *Galilée* qui répond à toutes les objections, ou du moins à la plus grande partie (*System. mund., dial.* 2). *Enfermez-vous,* dit-il, *avec un ami dans la grande chambre d'un vaisseau. Ayez soin d'y enfermer avec vous un certain nombre de mouches, de papillons et autres petits animaux ailés. Ayez aussi une grande cuve d'eau où vous mettrez des poissons. Outre cela, suspendez en haut une bouteille d'eau qui se vide goutte à goutte dans une autre semblable bouteille que vous placerez dessous et qui ait le goulot étroit. Pendant que le vaisseau est en repos et qu'il ne remue point, observez avec soin comment ces petites créatures ailées voltigent avec une égale vitesse de tous les côtés de la chambre, comment les poissons nagent indifféremment de toutes parts, et comment les gouttes en tombant entrent toutes dans la bouteille qui est dessous. De plus si vous jetez quelque chose à votre ami, vous n'avez pas besoin d'employer plus de force d'un côté que de l'autre, pourvu que les distances soient égales: et si vous sautez, comme on dit, à pieds joints, vous atteindrez aussi loin d'un côté que de l'autre. Après avoir observé avec soin ces particularités, pendant que le vaisseau est arrêté, faites-le avancer ensuite avec toute la vitesse qu'il vous plaira. Tandis que le mouvement sera uniforme et que le vaisseau ne flottera point tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, vous ne vous apercevrez pas du moindre changement dans les effets susdits. Vous ne pourrez pas même juger par là si le vaisseau se meut ou s'il est arrêté: car en sautant vous atteindrez aussi loin sur le plancher, que vous faisiez auparavant; et le mouvement rapide du vaisseau ne vous aidera pas à faire de plus grands sauts vers la poupe que vers la proue, quoique pendant que vous êtes en l'air, le plancher, qui est sous vos pieds, fasse du chemin du côté opposé à celui vers lequel vous sautez. Que si vous jetez quelque chose à votre ami, il n'est pas besoin que vous fassiez plus d'effort pour atteindre jusqu'à lui s'il est vers la proue et vous vers la poupe, que si vous étiez dans une situation contraire. Les gouttes tomberont toutes comme auparavant dans la bouteille d'en bas, sans qu'il en tombe aucune vers la poupe, quoique le vaisseau ait avancé de plusieurs pieds pendant que chaque goutte était en l'air. Les poissons qui sont dans l'eau, n'auront pas plus de peine à nager vers le devant de la cuve que vers le derrière, mais ils iront à l'amorce avec la même vitesse et la même égalité, en quelque endroit de la cuve qu'on la mette. Enfin les mouches et les papillons continueront leur vol avec la même facilité vers tous les côtés, sans qu'il arrive jamais qu'ils soient poussés vers le côté de la chambre qui regarde la proue, comme s'ils se fatiguaient à suivre le mouvement rapide du vaisseau. Et si en brûlant quelques grains d'encens vous faites un peu de fumée, vous verrez qu'elle monte en haut et qu'elle y est suspendue comme une nuée qui se meut tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, et sans pencher plus d'un côté que de l'autre. La cause de l'accord et de la correspondance de tous ces effets, c'est que le mouvement du vaisseau est commun à toutes les choses qu'il contient et à l'air aussi. Je dis que ce mouvement est commun à toutes les choses qui sont enfermées dans la chambre: car à l'égard de celles qui sont sur le tillac, en plain air, et qui ne sont pas contraintes de suivre le cours du vaisseau, il arrive des différences plus ou moins grandes dans les effets dont nous avons parlé.*

C'est ainsi que Galilée, par cette seule

observation, répond aux plus considérables objections qu'on tire de la philosophie contre le mouvement de la terre. Cette réponse sera suffisante pour servir d'explication et même de preuve *au système de Copernic*, surtout pour ce qui regarde *le tourbillon du soleil*. Au reste, je me suis étendu sur ces choses un peu plus qu'à l'ordinaire, pour la satisfaction de plusieurs personnes que je sais qui en doutent, mais principalement pour contenter quelques-uns de mes amis, qui néanmoins ne sont pas ignorants, mais qui dans la lecture de mon livre pourraient se laisser conduire par leurs préjugés dans les endroits où je favorise et où j'embrasse les idées de *Copernic*.

Du nouveau Système.

Je passe maintenant du second système au troisième. On l'appelle ordinairement le *nouveau système*, quelques-uns même l'appellent le *vrai système*. Il donne à l'univers un espace beaucoup plus immense qu'on ne lui en donne dans aucune des autres hypothèses; il l'étend même jusqu'à un espace indéfini, et il le remplit d'une multitude de corps et de globes beaucoup plus nombreuse qu'on n'en a jamais reconnu auparavant.

Ce *nouveau système* est le même que celui de *Copernic* quant au tourbillon du soleil et de ses planètes. Mais au lieu que l'hypothèse de *Copernic* suppose que le firmament ou le ciel des étoiles fixes est la dernière borne de l'univers, et qu'il est placé à une égale distance du soleil, qui en est le centre, le *nouveau système* suppose qu'il y a plusieurs autres tourbillons de soleils et de planètes, outre celui dans lequel nous sommes : c'est-à-dire qu'il suppose que chaque étoile fixe est un soleil environné de plusieurs mondes de planètes, tant de la première que de la seconde grandeur, de même que le soleil qui nous éclaire.

Comme ces différents tourbillons des étoiles fixes sont à une grande distance et dans un éloignement suffisant du soleil et de nous, on croit aussi qu'ils sont placés régulièrement à des distances convenables l'un de l'autre. De là il arrive que cette multitude d'étoiles fixes nous paraît de différentes grandeurs; en sorte que celles qui sont plus près de nous nous paraissent plus grandes, et que les autres nous paraissent plus petites à mesure qu'elles sont plus éloignées de nous.

J'ai donné un plan grossier ou une description abrégée de ces tourbillons des étoiles fixes avec le plan qui représente le tourbillon du soleil, laquelle peut servir à donner aux lecteurs peu versés dans ces matières, une idée générale de l'état et de la disposition de l'univers; quoiqu'il y ait peu de ressemblance dans ce plan grossier, faute de place pour déployer tous les différents tourbillons dans une proportion convenable et avec toute l'étendue nécessaire pour bien représenter tant de différents mondes (1).

Dans ce plan nous avons représenté les étoiles fixes avec leurs mondes ou tourbillons. Leurs tourbillons sont marqués par de petits cercles qui environnent chaque étoile, et ces cercles représentent les orbites de leurs planètes respectives, c'est-à-dire des planètes de chaque tourbillon. Toutes ces étoiles avec leurs tourbillons y sont placées au delà des limites du tourbillon solaire. Le tourbillon du soleil est au centre de l'univers. Il est représenté comme la plus grande et la plus magnifique partie du monde. Nous pouvons en effet le regarder comme le principal tourbillon de tout l'univers, à cause de sa proximité et du rapport qu'il a avec nous. Mais de savoir s'il est réellement la plus grande ou la plus magnifique partie du monde, s'il est véritablement au centre de l'univers, ou si dans cette noble suite de corps célestes et dans cette grande multitude d'étoiles fixes il n'y a point de tourbillon qui surpasse le nôtre par sa magnificence, par le grand nombre de ses planètes, tant du premier que du second ordre, par ses ornements, par les beautés et par les ouvrages qu'il renferme : c'est une difficulté qu'il ne nous est pas permis de décider, puisque ces tourbillons sont hors de la portée de nos meilleurs verres, et que par conséquent nous ne pouvons pas les connaître assez à fond pour dire ce qui en est, quoique la chose ne soit pas tout à fait hors de vraisemblance. Au reste, que les différents tourbillons de l'univers soient tels qu'on voudra par rapport à leur dignité, à leur beauté, à leur magnificence, du moins il est très-probable qu'il y en a autant que d'étoiles fixes, et cela suffit. Or les étoiles fixes sont sans nombre. Il y a donc aussi dans le monde des tourbillons innombrables.

Ce système de l'univers peut être physiquement démontré. Aussi est-ce celui auquel je me suis attaché, du moins pour la plus grande partie, dans le livre suivant. Je ne l'ai pourtant pas suivi dans toute la rigueur ni avec opiniâtreté, jusqu'à exclure entièrement ou à combattre quelque autre système que ce soit. Je sais que les ouvrages de Dieu sont véritablement grands : je sais que leur excellence, que leur magnificence et leur beauté éclatent et se manifestent suffisamment dans quelque système que l'on puisse adopter. J'ai donc pris la résolution de faire voir cette magnificence dans tous les systèmes dont j'avais occasion de parler : car je serais bien fâché d'offenser qui que ce soit; et je ne voudrais pas diminuer par ce moyen la force de mes preuves à l'égard des lecteurs qui pourraient être entêtés des principes d'Aristote, ou qui seraient prévenus en faveur du système de Ptolémée ou de quelque autre. Au reste, si j'en ai usé de la sorte, ce n'est pas que j'aie moi-même quelque doute sur ce *nouveau système*; car je le crois le plus raisonnable et le plus probable de tous; et cela pour les raisons suivantes.

1° Parce que de tous les systèmes c'est le plus magnifique, le plus noble, le plus digne

(1) C'est à raison de l'état d'imperfection de ces figures et de leur complète inutilité que nous nous sommes abstenus de les reproduire.

d'un Etre infini, d'un Dieu dont la *puissance* et la *sagesse* ne connaissent point de bornes; d'un Dieu enfin qui a voulu sans doute manifester ses attributs et faire éclater sa gloire par la création de plusieurs mondes ou tourbillons, aussi bien que par celle d'un seul. Or des milliers de mondes ou tourbillons font éclater davantage la gloire du Créateur et démontrent plus clairement ses attributs, qu'un seul tourbillon. Il n'est donc pas moins probable et possible qu'outre le tourbillon dans lequel nous vivons, il y en a une infinité d'autres que nous ne connaissons point. Mais cette pluralité des mondes devient encore beaucoup plus vraisemblable par la raison que nous allons apporter dans l'article suivant.

2° Nous voyons en effet qu'il y a plusieurs tourbillons ou mondes, dont chacun a un certain nombre de planètes comme le nôtre; nous le voyons, dis-je, autant qu'il nous est possible d'apercevoir ces tourbillons des étoiles fixes à la distance prodigieuse où elles sont de nous. Il est vrai que nos verres sont trop faibles et trop imparfaits pour atteindre à ces tourbillons, jusqu'au point de nous donner quelque assurance que nous voyons les planètes mêmes qui environnent les étoiles fixes. Nous ne pouvons pas dire que nous les voyons actuellement se mouvoir autour de leurs soleils ou de leurs étoiles respectives; mais nous pouvons au moins apercevoir deux choses assez distinctement : la première, que les étoiles fixes sont autant de soleils, à peu près de la même nature que celui de notre tourbillon, comme je l'ai rendu probable dans le livre II, chapitre 2; la seconde, qu'il y a quelque chose de fort semblable à des planètes, qui paraît quelquefois et qui disparaît dans les régions des étoiles fixes, comme je l'ai fait voir dans ma dissertation sur les nouvelles étoiles, livre II, chapitre 2.

Mais outre ce que j'ai dit dans l'endroit que je viens de citer, je dois ajouter ici une chose, suivant les observations que j'ai faites depuis que j'ai écrit cette partie de ma description des cieux, savoir : Que la Voie lactée étant fort connue pour l'endroit le plus abondant et le plus fertile en nouvelles étoiles (puisque c'est dans cette région qu'elles paraissent communément), je suis très-porté à croire que la blancheur qu'on y remarque n'est pas causée par la seule lumière du grand nombre d'étoiles fixes qui sont dans cet endroit, comme on l'a cru communément, mais partie par leur lumière, partie (pour ne pas dire principalement) par les réflexions de leurs planètes qui arrêtent, qui réfléchissent, qui entremêlent et confondent la lumière de leurs étoiles ou soleils respectifs, et qui par là produisent cette blancheur que nous voyons dans la Voie lactée, laquelle a plutôt la couleur de la lumière réfléchie de notre lune, que de la lumière directe de notre soleil.

Pour moi, je ne doute point qu'il n'y ait dans la Voie lactée un assez grand nombre de planètes pour produire cet effet. J'ose hasarder cette conjecture, appuyé sur quelques raisons plausibles qui me font croire que dans cet endroit des cieux il y a beaucoup plus de nouvelles étoiles (dont chacune, comme je pense, doit être regardée comme une espèce de globe planétaire), qu'il y en a, dis-je, beaucoup plus qu'on n'y en a jamais remarqué; que dans le nombre prodigieux d'étoiles qu'on y découvre avec le télescope, il y en a plusieurs qu'il faut mettre au rang des nouvelles étoiles ou planètes; et qu'enfin on ne doit pas s'imaginer que dans la Voie lactée il n'y ait que des étoiles fixes. J'ai eu ce soupçon depuis quelque temps; mais surtout depuis que j'ai vu dernièrement la nouvelle étoile qui commence maintenant à disparaître dans le cou du Cygne. C'est ce qui m'a donné occasion d'examiner quelques autres parties de cette constellation, qui est pour la plupart composée d'une nombreuse suite de petites étoiles. Parmi cette suite nombreuse, je crois que tantôt j'en voyais un plus grand nombre qui se présentaient elles-mêmes au travers d'un seul et même verre; tantôt j'en remarquais quelques-unes qu'il me semblait que j'avais vues auparavant : je crois aussi les avoir vues tantôt plus proches et tantôt plus éloignées de ces étoiles qui se présentaient elles-mêmes réglément. Mais comme ces choses me sont nouvelles, et que je suis obligé de convenir que j'ai plutôt de faibles conjectures là-dessus qu'une vraie certitude; j'en différerai la confirmation jusqu'à ce que j'aie fait moi-même et que d'autres astronomes aient fait aussi de nouvelles observations; vu principalement que ces approches et ces éloignements de quelques-unes de ces petites étoiles dont je parle, ne s'accordent pas avec les observations de quelques astronomes des plus savants et des plus célèbres.

Au reste, comme ces observations nous doivent ouvrir une nouvelle scène dans les cieux, un nouveau tableau, un admirable théâtre des ouvrages de Dieu, si les choses sont telles que je me le figure, j'en ai recommandé instamment la recherche à ceux qui prennent plaisir à ces sortes de matières. Pour y réussir, je crois qu'il suffira (et c'est même, à mon avis, la voie la plus courte et le moyen le plus facile), je crois, dis-je, qu'il suffira de faire les observations dans quelque endroit de la Voie lactée, par exemple, dans quelque partie de la constellation du Cygne. Je vous conseillerais d'y embrasser un certain espace des cieux, le continuant autant ou un peu plus que n'en comprend le champ du télescope dont vous vous servez. Pour moi, c'est là le moyen dont je me suis servi, et c'est aussi dans cette partie des cieux que j'ai fait mes observations. De toutes les étoiles qui se trouvent dans cet espace, il en faut prendre un plan exact sur une carte, et ce plan vous servira à remarquer les variations quand il en arrivera quelqu'une. Pour embrasser le plus large espace des cieux, une lunette de six ou de huit pieds vous suffira. J'ose même assurer qu'elle sera meilleure pour cet effet qu'une plus longue, qui em-

brasse moins d'espace et qui est plus incommode pour l'usage.

Après avoir ainsi représenté l'état et la disposition de toutes les parties de l'univers suivant le nouveau système, la question qu'on fait ordinairement est de savoir quel peut être l'usage d'un aussi grand nombre de planètes que nous en voyons autour du soleil, et à quoi peut servir cette multitude infinie d'autres planètes dont on croit que les étoiles fixes sont environnées. On répond que ce sont des mondes ou des lieux destinés pour l'habitation de quelques créatures : on le conclut de ce que tous ces globes nous paraissent habitables et bien fournis de toutes les choses qui leur sont nécessaires pour être habités. Ce que je dis de tous ces globes en général est assez manifeste à l'égard de nos planètes du tourbillon solaire. Car ce sont des corps opaques, de même que notre terre; ce sont des globes qui (à en juger par les apparences) consistent probablement en terres et en eau, en montagnes et en vallées; ils ont des atmosphères autour d'eux, ils ont des lunes qui servent à leur usage, ils sont éclairés, ils sont échauffés par les influences du soleil dont ils reçoivent les visites annuelles: ses visites annuelles y font la différence des saisons, et ses fréquents retours ou ses révolutions y font la distinction des jours et des nuits. Mais j'ai traité pleinement de toutes ces particularités dans le livre suivant, et il n'est pas besoin d'en traiter davantage dans ce discours préliminaire. Il y a seulement une chose dont je n'ai pas pu parler dans ce livre aussi amplement que j'aurais voulu, faute d'avoir fait les observations nécessaires pour cela. Cette chose dont je n'ai pas traité assez amplement, regarde les mers que quelques astronomes prétendent être dans la lune, et dont j'ai parlé dans le livre V, chap. 4, not. *n*. M. Huygens (*Cosmotheoros*, pag. 114), prétend qu'il n'y en a point dans la lune, et il s'en explique en ces termes: *Marium verò similitudinem illuc nullam reperio*, etc. *Dans la lune*, dit-il, *je ne trouve rien qui ressemble à des mers; quoique* Kepler *et plusieurs autres soient de sentiment contraire. Car, pour ce qui est de ces vastes régions plates et unies, qui sont plus sombres et plus obscures que les parties montagneuses, qu'on prend ordinairement pour des mers et qui portent le nom d'Océans, quand je les regarde avec un long télescope, j'y trouve de petites cavités rondes, avec des ombres qui tombent dedans : ce qui ne peut pas convenir à la surface d'une mer. De plus, ces larges plaines, quand nous les considérons avec attention, ne nous présentent pas une surface égale et unie partout. Ces régions ne peuvent donc pas être des mers : ce sont plutôt des endroits d'une matière moins brillante que celle des cantons plus montagneux; mais il y a aussi dans ces mêmes endroits quelques parties plus brillantes que les autres.* Ainsi parle le savant M. Huygens : après cela il s'efforce de prouver qu'il n'y a dans la lune ni rivières, ni nuages, ni air, ni vapeurs.

Mais je prouverai que dans la lune il y a des mers ou de grands amas d'eau, et que, par conséquent, il y a aussi des rivières, des nuées, de l'air et des vapeurs : je le prouverai, dis-je, par ce que j'ai vu moi-même et par mes observations particulières. J'ai fait la plus grande partie de ces observations avec le long télescope de M. Huygens, dont j'ai parlé ci-dessus; et toutes les fois que je me suis servi de ce télescope et d'autres longues lunettes pour contempler la lune, bien loin de me persuader que ses taches ne ressemblent à rien moins qu'à des amas d'eau, j'ai toujours cru les voir plus ressemblantes à des mers que quand je les ai regardées avec de courtes lunettes.

Il est vrai que dans ces taches que nous prenons pour des mers, on voit ces cavités dont parle M. Huygens; ou plutôt on y voit des montagnes avec certaines cavités ombragées, comme aussi quelques endroits moins sombres que d'autres. Par exemple, dans les parties méridionales du Pont Euxin lunaire et de la Méditerranée, dans le Sinus Sirbonis, dans la mer d'Egypte et dans diverses autres mers, il y a plusieurs endroits qui paraissent plus lumineux que d'autres; les uns ont l'apparence de rochers et d'îles; les autres ressemblent à de larges bas-fonds, particulièrement vers les rivages, mais surtout dans les mers qui bordent les continents, tel qu'est le grand continent méridional de l'*Egypte lunaire* et de la *Palestine*. Mais cette raison ne prouve pas absolument que ces parties de la lune ne sont point des mers, car il se peut faire que ce soient des mers où il y ait plusieurs îles et plusieurs bas-fonds. Mais dans d'autres endroits, et même dans quelques-uns de ceux que je viens de dire, les taches paraissent plus obscures : on n'y voit que très-peu de ces éminences, de ces îles, de ces parties plus brillantes ou de ces bas-fonds. Il en est ainsi du Pont Euxin septentrional, de la mer Méditerranée, des Palus Méotides et de plusieurs autres de ces mers lunaires : on n'y remarque qu'un petit nombre de ces sortes d'endroits qui ont l'apparence d'îles ou de bas-fonds; on en voit seulement quelques-uns par-ci par-là, et ils sont même à des distances considérables l'un de l'autre.

Pour moi, je ne doute point que notre globe terrestre ne parût tout de même, si on le regardait de la lune ou à quelques lieues d'en haut. Nous y verrions nos profonds océans d'une couleur plus sombre, ils nous paraîtraient comme les taches les plus obscures de la lune : les seules îles de Sainte-Hélène et de l'Ascension, les îles des Larrons, des Canaries, des Açores, etc., qui sont plus nombreuses, auraient la même apparence que le petit nombre de celles qu'on voit çà et là dans les plus profondes mers de la lune; et nos bas-fonds avec leur grand nombre de rochers et d'îles qui y sont dispersés, surtout vers les continents, nous paraîtraient comme ceux de la lune.

Après tout ce que nous venons de dire, si l'on fait attention à toutes les commodités qui se trouvent dans la lune et dans les au-

tres planètes; si l'on considère qu'elles sont abondamment fournies de toutes les choses nécessaires pour l'habitation; si l'on examine bien leur magnifique appareil, qui peut contribuer à les rendre propres pour cet usage; si l'on considère aussi que ces dispositions commodes et ces ornements n'ont rapport qu'à leurs planètes respectives, et que très-probablement ils sont fort peu d'usage ou plutôt qu'ils ne sont d'aucun usage pour notre terre; si, dis-je, l'on considère attentivement toutes ces choses, l'on verra que ceux qui soutiennent le nouveau système ont grande raison d'en conclure non-seulement que ces planètes sont autant de *mondes habitables*, mais même que toutes les planètes du soleil et celles des étoiles fixes le sont aussi, et qu'étant si bien ajustées, si parfaitement disposées et si bien fournies de tout ce qui peut en rendre l'habitation commode, il est probable qu'il y a des créatures qui les habitent.

Enfin la dernière question que l'on fait communément après cela, est de savoir par quelles sortes de créatures ces planètes sont habitées? C'est ici une difficulté qu'on ne peut résoudre sans une révélation particulière, ou sans le secours d'instruments beaucoup plus parfaits que ceux dont on s'est servi jusqu'à présent. Mais si le lecteur curieux a envie de s'amuser à des conjectures et à des probabilités sur les habitants des planètes de notre tourbillon solaire; s'il veut examiner quelles sont probablement leurs différentes contrées, quels végétaux elles produisent, quelles sortes de métaux et de minéraux elles fournissent, de quelle nature peuvent être les animaux qui y vivent, quelles sont leurs différentes parties, leurs facultés, leurs propriétés, quels dons ils ont reçus de la nature, et plusieurs autres particularités sur le même sujet: il trouvera une agréable dissertation là-dessus dans le *Cosmotheoros* du célèbre M. Huygens et dans d'autres auteurs qui ont écrit sur la même matière. Je crois qu'il est plus à propos de le renvoyer à ces auteurs, que de me fatiguer moi-même et de le fatiguer aussi à examiner ces matières qui ne peuvent être appuyées que sur de simples conjectures.

Jusqu'ici, en faveur des lecteurs peu versés dans ces sortes de matières, j'ai expliqué les trois *systèmes* dont il s'agit principalement dans le traité suivant: et en considération de ceux qui pourraient avoir quelques doutes, j'ai insisté plus amplement qu'à l'ordinaire sur les deux derniers de ces systèmes. Pour mettre fin à cette longue préface, il ne me reste plus qu'à faire mes excuses (si néanmoins il est nécessaire que j'en fasse) de ce que, pour marquer les diamètres et les distances des corps célestes, je me suis servi de milles d'Angleterre, plutôt que d'autres mesures plus grandes qui auraient peut-être approché plus près de la vérité. Je ne l'ai fait au reste qu'en considération de ceux qui n'étant pas savants dans les matières astronomiques, sont plus à portée de vous entendre quand vous dites: *Il y a tant de milles*, que si vous disiez, *tant de degrés, tant de minutes, tant de secondes, tant de demi-diamètres* de la terre ou des autres planètes.

Je finis ce discours préliminaire, en suppliant tous mes lecteurs de se joindre à moi par leurs prières, afin que cet ouvrage qui est destiné pour le bien du genre humain, particulièrement pour convaincre les infidèles et les libertins (1), pour inspirer la crainte de Dieu, pour exciter tous les hommes à le respecter et l'honorer, et pour la propagation de la vraie religion, puisse avoir l'effet que je désire.

GUILLAUME DERHAM.

(1) M. Derham, auteur de la Théologie physique, dont cette Théologie astronomique est une suite, remplit une chaire fondée par le célèbre M. Boyle pour prouver l'existence de Dieu et pour convaincre les infidèles et les libertins par les beautés et les merveilles de la nature. Sa Théologie physique et sa Théologie astronomique sont un précis des discours qu'il a prononcés dans cette chaire.

EXAMEN
OU DESCRIPTION DES CIEUX.

Les cieux, dit le Psalmiste (1), *racontent la gloire de Dieu, et le firmament publie* (2) *les ouvrages de ses mains : chaque jour annonce la parole au jour qui lui succède, et la nuit montre la science à la nuit* suivante. Ce langage des cieux est si simple, mais en même temps si clair, et leurs caractères sont si lisibles, que toutes les nations, même les plus barbares, qui ne sont ni savantes dans les langues, ni versées dans les lettres, sont en état de lire ce qu'ils annoncent et d'entendre ce qu'ils publient. *Il n'y a point de nation, quelque langage qu'elles parlent, où leur voix ne soit entendue. Leur ligne* (1) *s'étend par toute la terre, et leurs paroles jusqu'aux extrémités du monde.*

La remarque que fait ici le Psalmiste s'ac-

(1) Ps. XIX, selon les Hébreux; XVIII, selon notre Vulgate, v. 1, 2, 3.

(2) *Prêche, déclare ouvertement.* C'est ce que signifie le verbe hébreu : *Nagad significat aliquid verbis efferre, coram nuntiare, annuntiare*, Conrad. Kircher, Concord., col. 226, vol. II. Ce verbe vient de *Neged coram, ante.*

(1) C'est-à-dire *leur étendue, leur circuit.* Ce verbe est traduit selon l'hébreu. Notre Vulgate porte *sonus eorum. leur son* ou *leur bruit*, après les Septante qui disaient *colam*, au lieu de *cavam linea eorum*, un *lamed* pour un *vau.*

corde avec l'expérience. On n'en peut pas douter après les conséquences que toutes les nations ont tirées des ouvrages de Dieu, particulièrement de la structure des cieux; savoir qu'il y a un être souverain; que ceux qui ont fait profession d'athéisme ou qui ont attribué au hasard ce qui ne peut être que l'ouvrage des mains de Dieu, etc., ont embrassé une opinion singulière et monstrueuse. Ainsi, dit Elien (*De Var. hist. l.* II, *c.* 31), *il n'y a jamais eu aucun barbare qui n'ait respecté la Divinité, ou qui ait révoqué en doute s'il y a des dieux, et s'ils prennent soin des choses d'ici-bas. Jamais aucun homme, soit Indien, soit Celte ou Egyptien, n'a pensé sur cette matière comme Eumerus* (1), *le Messénien, Denys* (2) *le Phrygien, Hippon, Diagoras, Sosias, Epicure.* Aussi un des arguments dont se sert Platon (3) pour prouver l'existence d'un Dieu, est tiré du *consentement unanime de tous les peuples, c'est-à-dire et des Grecs et des barbares qui conviennent tous qu'il y a des dieux.* Plutarque (4) s'explique d'une manière conforme à ce que dit notre Psalmiste. *Les hommes*, dit-il, *ont commencé à reconnaître un Dieu, lorsqu'ils ont fait attention à la beauté et à la régularité des astres, à l'harmonie merveilleuse qu'ils entretiennent dans tout l'univers, aux révolutions constantes du jour et de la nuit, à la vicissitude de l'hiver et de l'été, du lever et du coucher des astres* pendant toute l'année. Je passe sous silence un grand nombre d'auteurs païens, dont je pourrais rapporter les témoignages sur cette matière. *Quand on regarde les cieux,* dit le stoïcien dans Cicéron (1), *quand on contemple les corps célestes, peut-on se refuser à l'évidence? Peut-on ne pas reconnaître qu'il y a une Divinité, un être parfait, une intelligence infinie qui les gouverne... un Dieu qui est partout, qui règle tout par sa puissance? Quiconque aurait quelque doute là-dessus, je crois qu'il pourrait aussi révoquer en doute s'il y a un soleil* qui nous éclaire. Ensuite il prouve que cette idée de la Divinité n'est pas une vaine imagination qui dépende du caprice ou de la fantaisie des hommes, mais que c'est une opinion fondée sur de solides raisons, autorisée par le témoignage de tous les siècles, confirmée par l'épreuve et par la longueur du temps. *Car*, dit-il, *le temps dissipe les vaines opinions, mais il confirme les jugements de la nature*, c'est-à-dire les connaissances qui sont fondées sur un jugement solide et sur la nature des choses. *C'est pour cette raison*, ajoute-t-il, *que non-seulement parmi nous, mais encore parmi les autres peuples, le culte des dieux et les saintes pratiques de la religion s'augmentent et s'épurent de jour en jour.*

Les cieux annoncent donc *la gloire de Dieu*, même aux nations païennes; tant il est évident qu'ils sont l'ouvrage des mains d'un être souverain. Mais pour se convaincre entièrement que c'est Dieu qui les a créés, il ne faut que considérer avec attention les sept particularités suivantes : I. la grandeur des cieux; II. le grand nombre des corps célestes; III. leurs distances; IV. leurs mouvements; V. leurs figures; VI. leur gravité; VII. leur lumière, leur chaleur et les moyens admirables par lesquels Dieu a pourvu à la communication de ces deux avantages dans tout l'univers.

(1) Ou plutôt *Evêmerus*, comme porte le grec dans Elien et dans Plutarque, *de Placit. philos.*, l. I, c. 6, etc.

(2) M. Derham s'est trompé ici en écrivant *Dionysius* pour *Diogène*. Voyez Elien à l'endroit cité ci-devant, note *d*.

(3) *De legibus*, l. X, pag. 945, edit. Francofurt. 1602.

(4) *De Placit. philos.*, l. I, c. 6, tom. II, pag. 880, A.

(1) Quid enim potest esse tam apertum, tamque perspicuum, cum cœlum suspeximus, etc., *de Nat. Deor.*, lib. II, cap. 2.

LIVRE PREMIER.

DE LA GRANDEUR DE L'UNIVERS ET DES CORPS QUI Y SONT CONTENUS.

CHAPITRE PREMIER.

L'ancien et le nouveau calcul comparés ensemble.

Avant l'invention du télescope, on croyait que l'univers était resserré dans des bornes beaucoup plus étroites qu'on ne l'a trouvé depuis. On s'imaginait que les étoiles fixes étaient toutes placées dans le ciel étoilé, qu'on appelait firmament, à égales distances de la terre qu'on croyait être le centre du monde; en un mot, on se les figurait comme autant de clous d'or attachés à une voûte ou concavité circulaire tout autour de nous. Ces limites, quoique trop resserrées, et ce calcul, quoique moins étendu qu'il n'aurait dû être, suffisaient néanmoins pour faire connaître celui qui a fait une voûte si merveilleuse et qui a créé ce grand nombre de corps magnifiques qu'elle contient.

Mais suivant la nouvelle supputation, qui est sans contredit et plus raisonnable et fondée sur des phénomènes plus certains, nous trouverons cette partie des ouvrages de Dieu beaucoup plus magnifique, plus surprenante et plus digne de la puissance infinie de son créateur, qu'elle ne l'était dans le système précédent.

On va voir, par une exacte considération de la grandeur des corps célestes et de l'espace qui les contient, quelle est la magnificence des cieux, et combien leur structure est superbe et magnifique.

CHAPITRE II.

La grandeur des corps célestes.

Quoique nous ne puissions pas déterminer avec certitude quelle est la grandeur des corps célestes, à cause de leur prodigieuse distance, nous savons néanmoins en général que ces corps sont d'une étendue im-

mense ; et cette vérité nous est assez connue pour convaincre tout homme raisonnable que ce sont les ouvrages de Dieu. Mais il faut descendre dans quelque détail et examiner en particulier quelle est l'étendue de ces corps.

Notre globe terrestre est la mesure dont on se sert ordinairement pour juger de l'étendue des corps célestes : c'est avec ce globe qu'on les compare. Or nous pouvons connaître avec quelque certitude les dimensions et la masse du globe terrestre. Nous avons des observations passablement bonnes et assez exactes pour nous conduire à cette connaissance; observations dont j'ai eu occasion ailleurs de spécifier les particularités (1).

On voit par ces observations que le diamètre de notre globe est de plus de 79 milles d'Angleterre : que par conséquent sa surface contient beaucoup au-dessus de 199 millions de milles, et sa solidité ou sa masse entière près de 265 mille millions de milles. Ainsi sans aller plus loin et sans sortir de notre globe, nous y avons une masse énorme par sa grosseur, un corps d'une vaste étendue, qui ne peut être que l'ouvrage d'un être infini, un corps qui annonce et qui publie la puissance de celui qui l'a fait.

Mais quelque vaste que ce corps nous paraisse, il l'est beaucoup moins que plusieurs autres, et même que la plupart des corps célestes qui nous sont visibles. Il en faut excepter deux ou trois planètes qui nous paraissent plus petites que notre globe; savoir Mars, dont on trouve que le diamètre n'a que 4,875 milles d'Angleterre; la lune, dont le diamètre n'a que 2,175 milles; et Mercure, dont le diamètre n'en a que 2,748 (2). Ces trois planètes néanmoins ne laissent pas d'être des corps fort vastes et d'une étendue qui nous paraît surprenante. Mais pour les autres, on a de bonnes et solides raisons pour croire que leur masse est beaucoup plus grande que celle de notre globe terrestre. Ainsi les deux planètes supérieures, par exemple, nous surpassent de beaucoup. Car on estime que Saturne a 93,451 milles de diamètre, et que par conséquent sa masse est de 427,218,300,000,000 milles; que le diamètrede Jupiter est de 130,653 milles, et sa masse de 920,011,200,000,000. Mais quelque prodigieuse que soit la grosseur de ces planètes, c'est peu de chose en comparaison du soleil, cet immense et prodigieux globe de feu qui mérite toute notre admiration. Comme il est la source de la lumière et de la chaleur pour toutes les planètes qui l'environnent, et que cet astre bénin par les douces influences de ses rayons leur fournit les plaisirs, les agréments et les douceurs de la vie; il les surpasse de beaucoup par l'étendue et la grandeur de sa masse. En effet on trouve que son diamètre apparent est de 822,148 milles d'Angleterre et sa solidité de 290,971,000,000,000,000; supposé que son disque que nous voyons, représente son véritable globe tel qu'il est réellement.

Telle est la grandeur immense et telles sont les prodigieuses masses des globes de notre tourbillon ou monde solaire. Mais ces globes ne sont pas les seuls dont la masse soit si prodigieuse. Peut-être même que ces vastes corps ne sont pas les plus considérables de l'univers. Car, quoique les étoiles fixes ne soient en apparence que comme autant de mouchetures dorées et brillantes, on suppose néanmoins avec beaucoup de probabilité que ce sont autant de soleils, dont chacun est le centre d'un monde ou tourbillon, et qu'il n'y en a aucune qui ne soit environnée d'un certain nombre de planètes, de même que notre soleil. On croit même qu'elles ne sont pas moins grandes que notre soleil, si elles ne le sont pas plus, au moins quelques-unes d'entre elles. Ces grandes masses sont néanmoins beaucoup plus petites en apparence, parce que la prodigieuse distance où elles sont les diminue à nos yeux.

Cela étant ainsi, si nous faisons attention aux prodigieuses masses de ce grand nombre de corps célestes qui se présentent à nos yeux, sans parler de plusieurs autres qu'on n'a pas encore découverts, comme je le ferai voir dans la suite, quelle scène surprenante!

(1) *Théologie phys.*, l. II, ch. 2, où je me suis servi de la mesure de la terre de M. Picard. Mais il y a de la différence entre son calcul et celui de quelques autres... [M. Picard par les mesures qu'il prit entre Amiens et Malvoisine, trouva qu'un arc d'un degré contenait 57,060 toises de Paris ; qu'ainsi le tour de la terre était de 123,249,600 pieds de Paris : Newton, *Princip.*, p. 378]... Quoique cette différence soit peu considérable, savoir d'un peu plus de 32 milles d'Angleterre sur le diamètre entier de notre globe, néanmoins je me servirai ici des mesures de notre M. Norwood et de M. Cassini, parce qu'elles sont très-exactes, qu'elles s'accordent presque entièrement, et que celles de M. Cassini ont été prises (par l'ordre du roi de France) dans de plus grands éloignements et avec toute l'exactitude et tout le soin possible... [M. Cassini, par l'ordre du roi, entreprit ensuite de mesurer la terre par de plus grands intervalles de lieux ; et par la distance qu'il y a entre l'Observatoire de Paris et Collioure en Roussillon, etc., il trouva que (supposant que la terre soit sphérique) un degré contient 57,292 toises, à peu près comme M. Norwood l'avait trouvé avant lui. Car vers l'an 1635 celui-ci mesurant la distance de 905,751 pieds de Londres entre Londres et York, etc., trouva que la mesure d'un degré contenait 367,196 pieds de Londres, c'est-à-dire, 57,300 toises de Paris. Voyez Newton, *Princip.*, p. 378, et l'histoire de l'Académie des sciences pour l'année 1700]. Suivant ces mesures, le diamètre de la terre est de 7,967 milles d'Angleterre : sa surface de 199,444,201 milles, et son contenu solide de 264,856,000,000.

(2) Les nombres de milles que j'ai donnés ici et que je donnerai dans la suite aux diamètres des différentes planètes, tiennent le milieu entre ceux que leur donnent Flamsteed dans les *Leçons astronomiques* de M. Whiston, et Huygens dans son *Syst. Saturn.* et dans son *Cosmotheor.* Ces nombres (comme M. Whiston me l'a fait remarquer le premier) semblent être les plus approchants de la vérité. En effet, comme les rayons de lumière, lorsqu'ils sont interceptés par le tranchant d'un couteau, ou par les bords d'un autre corps, se courbent un peu et sont en quelque façon détournés de la ligne droite par ce corps, selon la remarque du chevalier Isaac Newton dans ses *Princip.*, l. I, prop. 96 ; que d'ailleurs les mesures de M. Flamsteed ont été prises avec un micromètre qui pince les deux bords opposés d'une planète, ce qui courbe les rayons d'un côté ; et que celles de M. Huygens ont été prises par l'interposition d'une lame mince, faite en forme de coin, laquelle couvrait la planète jusqu'à l'extrémité de son disque, ce qui pouvait courber les rayons du côté contraire : il ne faut pas douter que les mesures de M. Flamsteed ne soient trop petites, et que celles de M. Huygens ne soient trop grandes : par conséquent celles qui tiennent le milieu entre les deux sont probablement les plus approchantes de la vérité.

quel spectacle que celui que les cieux nous présentent ! quelles preuves de la puissance infinie de celui qui les a créés ! Un si grand nombre de corps immenses peut-il avoir été fait par une autre main que celle d'un être tout-puissant ! Et celui qui a trouvé d'abord une matière suffisante pour en composer des ouvrages si magnifiques ne doit-il pas être reconnu de tout le monde pour le souverain Maître de l'univers ? Mais qu'est-ce que la grandeur de tous ces corps par rapport à l'espace immense où ils sont placés ? C'est ce que nous allons examiner dans le chapitre suivant

CHAPITRE III.

De l'immensité des cieux.

Il est nécessaire que je m'arrête à considérer cet espace immense où sont placés les corps célestes, afin d'en donner l'idée la plus distincte qu'il me sera possible. Autrefois on le croyait renfermé dans les bornes trop étroites du système de Ptolémée : on lui donnait pour limites le ciel qu'on appelait en grec *Aplanès*, c'est-à-dire la voûte étoilée ou le firmament des étoiles fixes, comme j'ai déjà dit ci-dessus; mais aujourd'hui on lui donne avec plus de probabilité et de raison une étendue beaucoup plus grande, une étendue indéfinie, qui suffit sans doute pour contenir la noble variété des mondes ou tourbillons qu'on y remarque ou qu'on y conçoit; c'est-à-dire non-seulement notre monde ou tourbillon qui est celui du soleil, mais encore tous les autres dont j'ai fait mention, tous les tourbillons des étoiles fixes. Mais pour plus grande preuve de ce que j'ai dit, et pour donner une idée plus distincte de la grandeur de cette vaste étendue, nous nous arrêterons aux considérations suivantes :

1° Quelques-uns de ces vastes corps de l'univers ont un mouvement, quoiqu'on ne puisse pas assurer qu'ils en ont tous. Ce mouvement est manifeste dans quelques-uns, nous le voyons de nos yeux. Mais outre cela il est très-probable que de tous les globes de l'univers il n'y en a aucun qui ne se meuve : c'est ce qu'on peut facilement conclure de la constante ressemblance que les ouvrages de la nature ont l'un avec l'autre, et de l'uniformité qu'on remarque entre eux. Au reste, il nous importe peu maintenant d'examiner de quelle manière se font ces mouvements ; si c'est par la révolution des corps célestes autour de la terre, ou par celle de la terre autour de son axe, ou par quelque autre moyen.

2° Il est évident que la terre est située à une distance si convenable des corps célestes, et que les corps célestes sont dans une distance si convenable les uns des autres, qu'ils ne peuvent ni s'entre-choquer, ni s'embarrasser, ni se déranger mutuellement. Davantage, leur éloignement est si grand, leur situation est si commode, qu'ils ne se font pas même éclipser l'un l'autre, excepté les planètes du second ordre.

3° Il n'est pas moins évident que ces vastes corps sont à une si prodigieuse distance de notre globe, qu'ils paraissent extrêmement petits à nos yeux, quoiqu'ils soient d'une grandeur presque immense.

Pour produire cet effet et quelques autres semblables, il faut qu'il y ait un espace suffisant. Or, cet espace existe réellement; mais nous ne pouvons mieux juger de son étendue inconcevable qu'en descendant dans le détail, et en considérant les orbes en particulier, suivant les meilleures observations qu'on a faites sur cette matière.

Pour commencer par ce qui nous touche de plus près, de tous les corps célestes il n'y en a aucun qui soit moins éloigné de nous que la lune. Son orbe est le plus petit des globes du ciel; et, néanmoins, pour faire sa révolution de chaque mois, elle embrasse un espace de près de 480,000 milles d'Angleterre en largeur (1). Pour ce qui est de la terre, si nous supposons avec les modernes qu'elle tourne autour du soleil avec la lune qui est son satellite, ou (ce qui revient au même) si le soleil tourne autour de la terre, ce *grand orbe*, comme on l'appelle ordinairement, est un espace qui a de circonférence plus de 540 millions (*plus précisément* 54,068,225 ; *Théol. physiq., l. I, c.* 5, n. 3) de milles (2), ou de largeur 172 millions de milles. Que si à cela nous ajoutons l'augmentation du déférent de la lune, ou l'excursion de son orbe particulier au-delà du grand orbe, nous aurons un espace encore plus large de près de 280,000 milles. Mais, comme j'ai déjà dit, quelque vaste que nous paraisse cet espace, il n'est pas néanmoins assez grand pour que la terre ou la lune se heurtent ou s'embarrassent avec quelqu'un des globes célestes : bien loin de cela, il ne fait pas même que leur ombre approche de quel-

(1) La moyenne distance de la lune, par rapport à la terre, est de 60 demi-diamètres de la terre et un quart selon M. Newton, *Princip.*, p. 430. A ce compte, le diamètre de l'orbite de la lune est de 479,905 milles d'Angleterre.

(2) A l'égard de la distance qu'il y a entre le soleil et la terre, il s'en faut beaucoup que les anciens et les nouveaux astronomes soient d'accord, ce qui vient de la différence de leurs observations sur la parallaxe horizontale du soleil, qui est égale au demi-diamètre de la terre considérée par rapport à cet astre. Tycho la fait de 3 minutes; Kepler seulement d'une ; Bouillaud de 2 minutes, 21 secondes; et Ricciolli ne lui donne que 28 secondes. Par conséquent, les différences qui résultent de là sont plus petites que celles des derniers astronomes. L'ingénieux et exact astronome M. de la Hire, dans ses *Tables astronom.*, croit que la parallaxe horizontale du soleil n'est pas de plus de 6 secondes, et qu'ainsi sa distance est de 34,377 demi-diamètres de la terre, ou de 136,952,807 milles d'Angleterre. Mais quoique ses observations aient été faites depuis, je me servirai néanmoins du calcul de M. Cassini, qui est tiré des observations exactes et ingénieuses de la parallaxe de Mars et qui s'accorde, à peu près, avec ce qu'ont déterminé là-dessus deux grands hommes ; savoir, M. Flamsteed et M. Huygens, auxquels j'ajoute aussi le docteur Halley qui la fait d'environ 10 ou 12,000 diamètres de la terre. Ce grand astronome (je veux dire M. Cassini) assigne un nombre qui tient le milieu. C'est dans son livre *des Eléments de l'astronomie*, § 37, où il dit que *supposé que la parallaxe du soleil soit de 9 secondes et un quart, la distance de cet astre par rapport à la terre est de* 21,600 *demi-diamètres de la terre*, qui sont égaux à 86,031,398 milles d'Angleterre. Si donc l'on se représente que le grand orbe est un cercle (comme c'est en effet une ellipse ou *ovale* qui n'est pas fort différente d'un cercle) le double de ce nombre est la longueur de son diamètre, c'est-à-dire qu'elle est de 172,102,796 milles d'Angleterre.

orbes immenses les trois planètes supérieures ne doivent-elles pas avoir? Quel espace ne leur faut-il pas à elles-mêmes et à leurs lunes qui sont en plus grand nombre, pour y faire leurs courses et leurs révolutions qui embrassent une étendue beaucoup plus grande? On trouve en effet que ces globes et tout le reste des planètes occupent des espaces aussi prodigieux que nous l'avons dit. Le diamètre de l'orbe de Saturne est de 1,641,526,386 milles d'Angleterre; celui de l'orbe de Jupiter est de 895,134,000 milles; celui de Mars en a 262,282,910; celui de Vénus 124,487,114; et enfin l'orbe de Mercure en a 66,621,000 (1). Au reste, tous leurs espaces sont si bien réglés et leurs distances si exactement proportionnées à leurs révolutions autour du soleil, qu'il faudrait être aveugle pour ne pas voir qu'une sagesse infinie a présidé à ce magnifique arrangement, comme j'ai dessein de le faire voir en son lieu.

Mais après avoir rendu compte d'un espace aussi prodigieux qu'est celui de notre monde ou tourbillon solaire, qu'est-ce que cet espace en comparaison de l'étendue presque infinie qui est occupée par le reste des corps célestes! Nous n'en avons qu'un faible crayon dans les distances qu'on attribue aux étoiles fixes, distances fondées sur les raisons les plus plausibles et sur les observations les plus probables. Pour juger de cette immense étendue, supposons une chose dont on convient communément; savoir: que les étoiles fixes sont autant de soleils, qu'elles sont de la même grandeur ou presque de la même grandeur que notre soleil, et que la différence de leurs grandeurs procède de la différence de leurs distances. Il s'ensuit de là que les étoiles fixes sont chacune en particulier plus éloignées de nous que n'est le soleil, à proportion que leurs diamètres apparents sont plus petits que celui de cet astre (2). Et, puisque parmi ces étoiles il y en a peu qui ne nous paraissent comme des points, même au travers de nos meilleurs télescopes, ne faut-il pas qu'elles soient prodigieusement plus éloignées de nous que n'est le soleil, pour que leur apparence soit si considérablement plus petite que la sienne? Prenons en particulier une des étoiles fixes, par exemple, celle qu'on suppose être la plus proche de nous comme étant la plus brillante et la plus large, savoir, le *Syrius* ou *Grand Chien*. Par les plus exactes observations, on a trouvé que cette étoile est en apparence 27,664 fois plus petite que le soleil (3). Ainsi, par la règle précédente, elle est autant de fois plus éloignée de nous que le soleil: ce qui monte à plus de deux millions de millions de milles d'Angleterre. Que si cela est ainsi, le firmament n'est-il pas un espace immense et sans bornes, un espace dans lequel nous voyons de nos yeux et sans le secours des verres une infinité d'étoiles, les unes plus petites que les autres, qui, par conséquent (suivant la supposition précédente) sont de plus en plus éloignées de nous à proportion de leur petitesse apparente; espace dans lequel nous en découvrons encore davantage avec nos longues lunettes, et encore un plus grand nombre à mesure que nous nous servons de meilleurs verres (1); espace enfin où très-probablement il y a encore plusieurs autres étoiles que nous n'apercevons pas, comme étant au-dessus de la portée de tous les instruments que nous pouvons imaginer pour aider notre vue, lesquelles, par conséquent, peuvent être autant éloignées de celles que nous voyons, que celles-ci sont éloignées de nous?

(1) Ces nombres sont pris de la distance qu'il y a entre la terre et le soleil marquée dans la note précédente, et des distances des planètes par rapport au soleil, telles que les marque le chevalier Newton, calculées par leurs périodes, *dans ses Principes*, *l.* III, *phænom.* 4. Pour moi je crois, sauf meilleur avis, qu'ils sont beaucoup plus exacts qu'aucun des autres calculs que j'aie trouvés.

(2) Comparez la démonstration qu'en donne le savant et subtil docteur David Gregory dans son *Astronom.*, l. III, prop. 56, 60 et 61.

(3) Voyez M. Huygens dans son *Cosmotheor.* p. 137.

CHAPITRE IV.

Conséquences pratiques tirées de la grandeur des cieux, et réflexions sur cette grandeur.

Jusqu'ici nous avons examiné la grandeur prodigieuse de l'espace céleste, et nous avons parlé des corps qui y sont contenus; mais avant de passer plus loin, arrêtons-nous un peu à considérer quelle influence ces choses doivent avoir par rapport à nous et quel effet elles doivent faire sur notre esprit.

Pour ne pas m'étendre trop sur cette matière, peut-on regarder ces vastes régions qui sont au-dessus de nous, peut-on considérer toutes les choses qu'elles renferment, sans avouer en même temps qu'elles *publient la gloire de Dieu?* Peut-on contempler le firmament, cette étendue immense, cet espace prodigieux qui contient un si grand nombre de corps, sans reconnaître que c'est l'ouvrage des mains d'un être tout-puissant? Nous admirons avec raison la vaste grosseur de ce globe que nous habitons; mais quand nous considérons combien la plupart des corps célestes le surpassent; quand nous faisons réflexion que cette prodigieuse masse dégénère, pour ainsi dire, en un point, et que, non-seulement cette masse, mais encore ce que nous appelons son grand orbe, n'est presque rien en comparaison de l'étendue immense de l'univers, surtout si on les re-

(1) En regardant les planètes avec mes plus longs télescopes, particulièrement les planètes d'une lumière plus faible et moins brillante, il m'est arrivé souvent que différentes étoiles fixes, entre lesquelles il y en avait quelques-unes de fort petites, se sont présentées dans le même temps au bout de la lunette, quoique sa capacité ne soit pas suffisante pour contenir ensemble Jupiter et ses satellites les plus éloignés. C'est ce qui fait qu'en certaines occasions il est difficile de distinguer entre ces étoiles fixes et les satellites des planètes. Ainsi j'ai été quelquefois porté à croire que je voyois un ou plusieurs satellites auprès de Mars, jusqu'à ce que je me sois aperçu que ce n'était que quelques-unes de ces étoiles fixes qu'on ne découvre qu'avec un télescope et qui se rencontrent vers le même endroit que Mars. De même autour de Saturne j'ai souvent découvert plusieurs petites étoiles qui ressemblaient à des satellites: mais je ne suis pas sûr si jamais j'en ai vu plus de trois. D'où il est manifeste que dans toutes les parties des cieux il y a plusieurs étoiles qui se présentent à nos yeux au travers de nos télescopes, et qui ne nous sont pas visibles sans le secours des longues lunettes.

garde du haut des cieux, cette réflexion nous donne une juste et noble idée de la puissance infinie et des ouvrages du Créateur; idée qui répond à la grandeur de la majesté divine, et qui, bien loin de nous faire trop estimer ce petit globe que nous habitons, nous le fait au contraire mépriser; idée enfin qui fait prendre l'essor à nos pensées et à nos désirs, pour se transporter au milieu de la gloire céleste. Mais, pour faire une juste application de ces considérations, écoutons les réflexions de Sénèque sur ce sujet (*Nat. quæst., l. I, præf.*).

C'est à cette occasion qu'il recommande la vertu, non pas simplement *parce que c'est en soi-même une très-belle chose et un très-grand bonheur que d'être libre du mal, mais aussi parce que la vertu donne de l'étendue à l'esprit, qu'elle le met au large, qu'elle le prépare à la connaissance des choses célestes et le rend digne d'entrer dans la compagnie de Dieu* (Qui in consortium *Dei* veniat). *L'âme*, dit-il, *est au comble de la félicité, elle possède tous les avantages dont la nature humaine peut jouir, lorsque, foulant aux pieds tous les maux, elle prend l'essor vers le ciel, et que, se promenant au milieu des étoiles, dans les régions supérieures, elle se voit en état de mépriser les superbes palais et tous les trésors des riches. Mais*, ajoute-t-il, *elle ne peut pas mépriser leurs portiques, leurs lambris tout brillants d'ivoire, leurs forêts tondues avec art, les eaux des rivières qu'ils font conduire par des canaux jusque dans leurs palais, qu'elle n'ait parcouru tout le monde, et que, placée dans les régions supérieures, elle n'ait regardé d'en haut tout le globe de la terre, qui, non-seulement est resserré dans des bornes fort étroites, mais dont une grande partie est couverte par la mer, et les autres parties que les eaux ne couvrent point, sont désagréables, ou brûlées dans un endroit, ou glacées dans un autre. Alors l'esprit se dit à lui-même : Est-ce là ce petit point dont tant de nations se disputent le partage par le fer et par le feu? Oh! que les mortels sont insensés! Oh! que leurs bornes sont ridicules!* En effet, cette rivière ne sépare-t-elle pas cette nation? cette montagne n'en borne-t-elle pas une autre, et ce désert une autre? *Car, pour ce qui est de ce monde*, dit-il, *ce n'est qu'un point sur lequel vous naviguez; ce n'est qu'un point sur lequel vous faites la guerre et où vous établissez des royaumes; mais là-haut il y a de vastes espaces en la possession desquels l'esprit est admis, s'il n'emporte avec lui que le moins qu'il peut des affections du corps, s'il s'est purifié de toute impureté, s'il est détaché du monde, s'il s'est lui-même rendu illustre, s'il est agile et léger, et que, content de peu de chose, il ne tienne à rien ici-bas. Quand un esprit, tel que celui dont je parle, s'est une fois élevé jusqu'à ces régions célestes, il s'y nourrit, il croît; et, délivré, pour ainsi dire, de ses chaînes, il retourne à sa première origine. Il a même une preuve de sa divinité, en ce que les choses divines lui plaisent, en ce qu'il s'en entretient, en ce qu'il en jouit, non pas comme d'un bien qui lui serait étranger, mais comme d'un bien qui lui est propre. C'est là qu'il contemple en sûreté le lever et le coucher des étoiles, leurs différents cours*, etc. *C'est là que, spectateur curieux, il examine, il contemple et recherche chaque chose. En effet, que ferait-il qui lui convint et qui le contentât davantage que d'examiner, de sonder, de rechercher ces choses, puisqu'il sait qu'elles le touchent et lui appartiennent? Alors il méprise les bornes étroites de sa première demeure dans ce monde.... C'est là qu'il apprend enfin ce qu'il a longtemps recherché; c'est là qu'il commence à connaître Dieu* (Illic incipit *Deum* nosse).

LIVRE II.

LE GRAND NOMBRE DES CORPS CÉLESTES.

CHAPITRE PREMIER.

Vue générale du nombre des corps célestes.

Dans le livre précédent, j'ai donné une démonstration de l'existence de Dieu par la grandeur des corps célestes; dans celui-ci, je démontrerai la même chose par le nombre de ces corps; nombre si prodigieux, que nous ne pouvons ni le considérer avec attention, ni même le regarder sans étonnement. N'y en eût-il pas davantage que le soleil, et les planètes (tant de la première que de la seconde grandeur) que l'on suppose se mouvoir autour de cet astre, il y en aurait toujours un nombre suffisant pour nous obliger à reconnaître un Dieu tout-puissant, un créateur infiniment sage. Mais quand nous regardons les cieux, quand nous nous voyons environnés d'une multitude si prodigieuse de corps de différentes grandeurs, dont il n'y en a aucun qui ne nous surprenne par sa beauté et sa magnificence; quand nous allons dans d'autres parties de ce globe que nous habitons (du pôle arctique, par exemple, au pôle antarctique), et que nous y découvrons un grand nombre d'autres étoiles qui n'ont jamais paru sur notre hémisphère; quand nous apercevons la voûte céleste parsemée de ces corps lumineux, qui y sont si drus de toutes parts, qu'ils se touchent pour ainsi dire les uns les autres, lorsque (comme je l'ai déjà insinué) nous regardons le ciel avec nos verres et que nous y en découvrons beaucoup plus que nous n'en pouvons voir de nos yeux, sans le secours des lunettes de longue vue; lorsque nous les contemplons avec des instruments meilleurs de plus en plus, et que nous découvrons de plus en plus le grand nombre de ces étoiles ou globes lumineux, particulièrement lorsque nous regardons ce qu'on appelle *la voie lactée*, et que nous voyons cette multitude prodigieuse, je dirais volontiers ce

prodigieux amas d'étoiles qui sont en quelque façon par pelotons, dont cette partie du ciel est toute parsemée et qui produisent cette admirable blancheur qu'on y aperçoit; quand nous voyons, dis-je, une si prodigieuse quantité de ces corps célestes, qu'aucun homme, quelque habile qu'il soit, ne peut les compter; quand nous considérons outre cela qu'il est très-probable que nous ne voyons pas la moitié, peut-être pas même la millième partie de ce que contiennent les cieux, comment pouvons-nous ne pas être frappés d'étonnement à la vue de cette grande multitude de corps prodigieux, de globes immenses et de magnifiques ouvrages de Dieu? nous ne pouvons pas non plus ne point reconnaître dans ces ouvrages l'Etre infini qui les a créés, et nous ne méritons pas d'être hommes si nous ne lui rendons les louanges et l'honneur qui lui sont dus.

CHAPITRE II.

Que les étoiles fixes sont des soleils environnés de tourbillons, ou mondes de planètes.

Quoique le nombre des corps (tant errants que fixes) que nous voyons dans l'étendue des cieux soit suffisant pour prouver l'existence de l'Etre tout-puissant qui les a créés et pour publier ses louanges par toute la terre, il y a néanmoins outre cela une chose que je ne puis passer sous silence. Il est vrai qu'elle n'est appuyée que sur des probabilités; mais elle mérite toute notre attention, parce qu'elle nous donne de la création une idée très-noble. C'est que les meilleurs et les plus savants astronomes modernes supposent généralement que cette multitude innombrable d'étoiles fixes que nous voyons ou que nous concevons dans l'univers, sont autant de soleils dont chacun est environné de son tourbillon ou monde de planètes, de même que notre soleil.

Il y a en effet de fortes raisons pour conclure que les étoiles fixes sont des soleils ou des corps de la même nature que notre soleil.

1° Parce que ces étoiles sont autant de corps dont la masse (comme j'ai déjà dit) n'est pas moins immense que celle du soleil, et qui ne nous paraissent plus petits que ce principal astre de notre tourbillon qu'à cause de la prodigieuse distance où ils sont de nos yeux.

2° Parce qu'elles brillent d'une lumière qui a sa source dans elles-mêmes, et non pas d'une lumière empruntée du soleil. Car elles sont à une si grande distance de cet astre et de nous aussi, qu'il n'est pas possible qu'elles en reçoivent leur lumière et qu'elles la réfléchissent jusqu'à nous, comme fait la lune et les autres planètes. D'ailleurs, leur lumière est si vive et si étincelante; et leurs diamètres apparents sont si petits (quand elles sont, pour ainsi dire, dépouillées de leurs rayons éblouissants, et que par le moyen de nos télescopes elles n'ont que leur véritable apparence), ces diamètres, dis-je, sont si petits, qu'il n'y a plus à douter qu'elles ne brillent par une lumière qui leur est propre et qui a sa source dans elles-mêmes, comme fait notre soleil.

Si donc ces étoiles fixes sont autant de soleils, il est certain qu'elles servent dans l'univers à quelques grands usages qui sont beaucoup au-dessus de ceux qu'on leur a ordinairement attribués. Or quel peut être l'usage auquel elles servent plus probablement, si ce n'est de faire la fonction d'autant de soleils, c'est-à-dire d'éclairer et d'échauffer autant de tourbillons ou mondes de planètes, de même que notre soleil communique sa chaleur aux étoiles errantes qui l'environnent? Il est probable que c'est là la fonction des étoiles fixes et l'usage pour lequel elles ont été créées.

1° Parce que c'est un usage beaucoup plus probable, une fonction plus convenable pour un si grand nombre de soleils et de corps lumineux, que de dire qu'ils n'ont été créés que pour éclairer la terre, que pour répandre leurs influences sur ce globe que nous habitons, qui est plus petit qu'eux et qui leur est même inférieur. Car une ou deux autres lunes, ou bien un ou deux de ces soleils placés plus près de nous, auraient plus servi pour cet usage que ne fait maintenant toute cette nombreuse suite de corps célestes. Mais au lieu de cela, plusieurs de ces soleils, peut-être même le plus grand nombre, sont à une si prodigieuse distance de nous (comme on le fera voir dans le dernier article) qu'ils sont hors de la portée de nos yeux, si nous ne nous servons des plus excellents télescopes. Dans ce cas là, de quel usage peut être à l'égard de notre monde un si grand nombre de corps immenses qui sont si éloignés de nous que nous ne pouvons les voir? De quel usage, dis-je, peuvent-ils être, puisque parmi ceux qui tombent sous notre vue, il y en a déjà un si grand nombre de différentes grandeurs, qui (outre d'autres usages beaucoup plus essentiels auxquels ils peuvent servir dans l'univers) nous sont d'un grand secours et d'un grand soulagement sur la terre, en ce qu'ils suppléent à l'absence du soleil et de la lune pendant la nuit?

2° L'égalité et l'uniformité constante qu'on remarque dans tous les ouvrages de Dieu, nous fournit de bonnes raisons pour conclure que chaque étoile fixe a un cortége ou tourbillon de planètes, aussi bien que le soleil. Car il est certain que le soleil est une étoile fixe par rapport aux étoiles fixes, de même que sont ces étoiles par rapport au soleil. Cela étant ainsi, pour me servir du raisonnement de l'illustre et savant M. Huygens (*Cosmotheoros, p.* 133) : *Si nous nous imaginons être placés dans quelque endroit des régions célestes, qui soit autant éloigné du soleil que des étoiles fixes, alors nous n'apercevrons aucune différence entre cet astre et ces étoiles. Car il n'y a pas d'apparence que dans cette situation nous vissions aucune des planètes solaires, soit à cause de la diminution de leur lumière par rapport à nous, soit parce que leurs orbes seraient absorbés dans le même point lucide que celui du soleil. Dans cette situation, nous nous imaginerions que tous ces astres* (c'est-à-dire le

soleil et les étoiles fixes) *seraient entièrement de la même nature et de la même espèce, et nous jugerions de toutes par la vue de quelqu'une qui serait plus proche de nous que le reste. Or,* dit-il, *puisque par la grâce de Dieu nous sommes si proches d'une de ces étoiles (c'est-à-dire du soleil), que nous voyons non-seulement six globes plus petits qui font leur révolution autour de cet astre, mais encore d'autres planètes de la seconde grandeur, qui se meuvent autour de quelques-unes des planètes du soleil, pourquoi n'aurions-nous pas la même idée de ces autres soleils que de celui-ci? Pourquoi ne croirions-nous pas qu'il est très-probable que, parmi un si grand nombre d'étoiles, notre soleil n'est pas la seule qui soit environnée d'un si beau cortége de planètes, et qu'elle ne surpasse en rien le reste des astres? Pourquoi ne pourrions-nous pas dire que cette étoile n'est pas la seule qui roule sur son axe, mais que toutes les autres ont aussi quelque mouvement de la même espèce?* Après cela ce savant astronome pousse plus loin son ingénieux raisonnement.

3° Outre ces fortes probabilités, nous avons encore une chose qui nous porte à admettre cette hypothèse. C'est que cet état, cet arrangement, ce plan de l'univers, est magnifique, convenable, digne de la sagesse, de la majesté, de la puissance infinie du Créateur. Car ici les ouvrages de la création ne sont pas renfermés dans les limites étroites de l'orbe ou de la voûte des étoiles fixes, ni même dans une plus vaste étendue, telle qu'est celle du *premier mobile*, que les anciens croyaient être les dernières bornes de l'univers ; mais ils s'étendent beaucoup plus loin, et il est même probable qu'ils s'étendent jusqu'à un espace indéfini, comme je l'ai fait voir dans le premier livre. D'ailleurs, comme dans ce plan de la création, nous déplaçons la terre, en sorte que selon nous elle n'est plus le centre du monde : aussi ne prétendons-nous pas que tous les corps de l'univers dont l'éclat et la beauté nous ravissent d'admiration, doivent y aboutir comme à leur centre.

Dans notre système, nous avons une idée des ouvrages de Dieu fort étendue, fort grande et fort noble : elle comprend un plus grand nombre de corps, puisqu'elle renferme non-seulement ceux qu'on a connus dans les siècles précédents, mais encore une multitude d'autres qu'on a découverts depuis par le moyen du télescope. Ajoutez à cela que dans ce système, tous ces ouvrages du Créateur semblent placés dans les cieux avec beaucoup plus d'ordre et de régularité, être à des distances plus convenables et mieux proportionnées, pour servir à des fins nobles, naturelles et jusqu'alors inconnues. Car dans notre hypothèse, nous avons non-seulement un tourbillon composé du soleil et de ses planètes ; nous y avons non-seulement un monde habitable ; mais il renferme des milliasses de tourbillons, et encore un plus grand nombre de globes habitables (*Voyez la Préface, p. 31 et suivantes*), tant dans notre tourbillon du soleil que dans ceux des étoiles fixes. Et par conséquent, si nous trouvons dans le soleil et dans ses planètes que nous ne voyons que d'ici-bas, de dessus la terre, et à une grande distance ; si dis-je, nous y trouvons suffisamment de quoi occuper agréablement nos yeux, de quoi captiver notre entendement, de quoi nous ravir d'admiration, de quoi nous exciter à publier les louanges du Créateur qui a fait ces beaux ouvrages : quelle plus ample matière de louanges, quelle augmentation de gloire pour lui ne trouverons-nous pas dans la multitude infinie de ces ouvrages, dans tous ces mondes ou tourbillons des étoiles fixes qui sont répandus par tout l'univers ; dans tous ces tourbillons, dis-je, dont j'ai déjà fait mention et dont j'aurai encore occasion de parler dans le chapitre suivant.

CHAPITRE III.

Des nouvelles étoiles.

Outre les planètes de notre tourbillon solaire, et outre le nombre surprenant d'étoiles fixes, il y en a quelques autres que l'on appelle *nouvelles étoiles*, qui paraissent et qui disparaissent de temps en temps dans divers endroits des cieux, et qui méritent que nous en parlions dans ce chapitre.

Quelques-unes de ces nouvelles étoiles ont été connues dès le temps d'Hipparque. Ce philosophe, *ayant remarqué une nouvelle étoile de cette sorte, douta si cela arrivait souvent, et si les étoiles que nous prenons pour des étoiles fixes, le sont réellement. C'est pourquoi* (comme Pline nous l'apprend [*Plin., nat. hist.* l. II, c. 26]) *il dressa une liste des étoiles pour la postérité; entreprise*, dit-il, *laborieuse et difficile, même pour un dieu. Et par des instruments propres pour cet usage, il les rangea dans un tel ordre qu'on y pût reconnaître leurs places et leur grandeur, afin qu'on trouvât sans peine non-seulement si elles diminuaient et si elles périssaient, ou si elles se renouvelaient et recommençaient à paraître dans la suite; mais encore si quelques-unes d'entre elles changeaient de places, si elles avaient quelque mouvement, et si elles croissaient ou décroissaient.* C'est ainsi que Pline parle des soins que prit Hipparque pour dresser le catalogue des étoiles.

Depuis ce temps-là, d'autres astronomes ont découvert plusieurs nouvelles étoiles, de même qu'Hipparque en avait découvert une. Je passe sous silence les nouvelles étoiles qu'on découvrit du temps d'Adrien, de Valentinien, d'Honorius et d'Otton, pour ne parler que de celles qui ont été découvertes plus récemment par des personnes habiles dans cette matière. Telles sont celles qui ont été observées par Tycho-Brahé, David Fabricius, Janson, Bayer, Kepler, Marius, Byrgius, Holwarda, Hévélius, Montanari, Bouillaud, Cassini, M. Flamsteed notre compatriote, et quelques autres (1). On y peut ajouter une

(1) Si le lecteur veut voir une liste de ces nouvelles étoiles et de plusieurs autres, s'il veut savoir dans quelles constellations elles paraissent et d'autres choses qui y ont rapport : je le renvoie à l'*Almageste* de Riccioli, l. VIII, § 2, cap. 1, au *Prodrom.* d'Hévélius dans sa description de la comète de 1665, p. 433, à l'*Appendix* sur l'*Astron.* de Mercator, et à l'*Abrégé* de Lowthorp, vol. 1, p. 247.

nouvelle étoile qui paraît au col du Cygne, dans le temps même que j'écris ceci. Il y a beaucoup d'apparence que c'est la même qui a été vue ci-devant par M. Kirch, en 1687 et 1688 (1), peut-être aussi par Bayer longtemps auparavant, et par Hévélius et autres.

On peut croire avec quelque fondement qu'il y a plusieurs nouvelles étoiles de cette sorte. Car elles ne sont pas confinées dans un endroit particulier de la voûte céleste; mais elles paraissent et disparaissent dans différentes constellations et dans diverses parties de ces constellations, comme dans Cassiopée, dans le Cygne, la Grande Ourse, Andromède, l'Eridan, la Baleine, le Navire, et dans plusieurs autres parties des cieux.

Il est difficile de déterminer ce que c'est que ces nouvelles étoiles. Il est certain que ce ne peut pas être des *météores;* car, outre qu'elles durent longtemps, elles sont beaucoup trop éloignées pour qu'on les pût voir si c'étaient des météores, puisque ces corps renvoient trop peu de lumière pour être aperçus à une si grande distance. Quant aux autres opinions que l'on a débitées au sujet de ces nouvelles étoiles, elles sont en trop grand nombre et trop frivoles (au moins quelques-unes) pour les rapporter ici (2): j'en excepte néanmoins une ou deux des plus probables. Entre ces opinions il y en a une que quelques personnes ont embrassée, savoir que ce sont des étoiles qui ont un de leurs côtés plus sombre que l'autre (ce que l'on suppose se rencontrer dans un des satellites de Saturne); qu'ainsi on ne les peut voir que quand le côté lumineux est tourné vers nous; et qu'elles disparaissent quand le côté sombre prend la place du côté brillant. D'autres croient que ce peut être des étoiles fixes qui se dissipent en lumière et en vapeurs (3), mais qui se rallument et qui reprennent une nouvelle vigueur par l'approche des comètes. D'autres enfin les prennent même pour des comètes. Pour moi, s'il m'est permis de dire quel a été autrefois mon sentiment sur ce sujet, je les prenais plutôt pour des planètes ou étoiles errantes d'une espèce ou d'une autre, et cela pour les raisons que je vais dire :

1° Parce que quelques-unes de ces étoiles semblaient changer de place (au moins je le croyais ainsi) et qu'elles paraissaient tantôt plus éloignées, tantôt plus proches des autres étoiles, comme j'ai dit dans la préface.

2° A cause de l'accroissement et du décroissement de leur lumière et de leur grandeur. Car on y remarque continuellement ces différents changements. Elles sont d'abord si sombres et si obscures qu'on a de la peine à les apercevoir; mais peu à peu leur lumière s'augmente de plus en plus, jusque-là même que quelques-unes d'entre elles deviennent aussi brillantes que Vénus, d'autres aussi brillantes que les étoiles fixes de la première, de la seconde et de la troisième grandeur; après quoi elles diminuent par degrés, jusqu'à ce qu'enfin elles disparaissent entièrement.

3° A cause de leur mouvement périodique et de leur retour après un certain temps. Il est vrai qu'on n'a pas examiné cela avec autant de soin et d'attention que la chose le mérite, ni avec assez d'exactitude pour ranger leurs périodes sous certaines déterminations : on a néanmoins découvert dans quelques observations d'Hévélius et de Cassini que quelques-unes de ces mêmes étoiles sont retournées à leurs premières places; particulièrement celle qui était dans le col de la Baleine, et celle qui paraît aujourd'hui dans le col du Cygne, laquelle (comme j'ai dit ci-dessus) a un période de quatre cent quatre jours et demi, suivant les observations de M. Kirch.

Voilà les raisons qui me faisaient conjecturer que ces nouvelles étoiles étaient plutôt des étoiles errantes que des étoiles fixes qui se refaisaient après s'être dissipées ou qui avaient un côté sombre et l'autre lumineux.

Mais la difficulté est de savoir dans quelle espèce d'étoiles errantes on doit les mettre; si ce sont des soleils errants, ou des planètes de quelques autres tourbillons, semblables à celles de notre monde solaire. Ce serait un peu hasarder que d'assurer que ce sont des soleils errants : il n'est pas moins difficile de deviner de quel usage ils pourraient être; car dans l'univers nous ne connaissons rien de cette espèce qui puisse appuyer ces conjectures que nous ferions sur ce sujet.

Pour ce qui est de la dernière opinion, j'avoue que j'ai été fort porté à soupçonner que ce pouvait être des planètes qui tournaient autour de certains soleils qui leur communiquaient une lumière beaucoup plus abondante et plus forte que ne fait notre soleil à l'égard de celles qui l'accompagnent; que les planètes de ces soleils pouvaient être plus condensées et plus compactes que les nôtres, en sorte que leurs surfaces réfléchissaient la lumière avec plus de force, et que peut-être elles étaient plus vastes et plus grosses. Mais quoique *la lumière que réfléchissent les planètes* puisse être envoyée par ces moyens à une très-grande distance; sans faire néanmoins d'extravagantes suppositions de cette nature, on peut révoquer en doute si les rayons parviendraient jusqu'à nous d'aussi loin que sont les étoiles fixes. A ce doute, j'en ajouterai encore un autre : savoir que, quoiqu'il y ait diverses étoiles auprès de ces nouvelles étoiles, qui sont

(1) Dans les *Miscellanea Berolinensia*, p. 210, Kirch dit qu'il chercha en vain cette étoile pendant quelque temps; qu'enfin le 6 d'août (vieux style) c'est-à-dire le 16 (nouveau style) de l'année 1687, il la trouva par le moyen d'une lunette de 8 pieds; mais qu'elle était très-petite, et qu'elle devint de plus grosse en plus grosse, de sorte que le 23 octobre il la vit de ses yeux sans le secours de la lunette, jusqu'à ce qu'étant parvenue à sa plus considérable grandeur, elle redevint de plus petite en plus petite, de manière qu'à la fin on ne pouvait plus la voir.

(2) Si l'on est curieux de voir ces différentes opinions, on les trouvera traitées assez amplement dans l'*Almageste* de Riccioli, liv. cité ci-dessus, c. 17.

(3) C'est ce que conjecture le chevalier Newton dans ses *Princip.*, liv. III, *prop.* 42.

même plus grandes qu'aucune des nouvelles (ce que j'ai eu le bonheur de découvrir), j'ai pourtant de la peine à croire qu'elles soient assez grosses pour qu'on puisse dire que ce sont des soleils, autour desquels tournent ces nouvelles étoiles, supposé que ce soient autant de planètes. Etant donc incertain, et ne sachant à quoi m'en tenir sur une matière si difficile (car le dernier temps sombre qui a beaucoup duré, m'a empêché de poursuivre les observations que j'avais commencées) j'en différerai la décision jusqu'à ce que j'aie fait là-dessus de meilleures observations qui, à ce que j'espère, nous fourniront de si bonnes lumières, qu'elles nous conduiront à une connaissance beaucoup plus grande de ces rares phénomènes.

Mais de quelque nature que soient ces nouvelles étoiles, elles sont une plus ample démonstration de la puissance et de la gloire de Dieu : elles nous prouvent que les ouvrages de la création sont en plus grand nombre que nos yeux n'en découvrent; que nous ne les voyons pas tous; ou que nous ne faisons que les entrevoir de temps en temps. Que si ces étoiles errantes sont des planètes; si elles appartiennent à d'autres tourbillons, et si elles tournent autour de quelques-unes des étoiles fixes, alors elles nous découvrent une scène plus brillante, un théâtre plus magnifique, un spectacle plus surprenant des ouvrages de Dieu, et nous donnent une idée de l'état de l'univers à laquelle on n'a jamais pensé ci-devant.

LIVRE III.

LA SITUATION CONVENABLE DES CORPS CÉLESTES.

CHAPITRE PREMIER.

De la distance convenable et de l'éloignement prodigieux des corps célestes.

J'ai examiné ci-dessus l'éloignement des corps célestes, qui est si prodigieux qu'il fait dégénérer en autant de points les étoiles fixes et qu'il dérobe même à nos yeux ces vastes corps, qui très-probablement (comme j'ai déjà dit) ne sont pas moins grands que le soleil même. J'ai fait plus; car j'ai prouvé que cette distance est si fort au-dessus de tout ce qu'on peut s'imaginer, qu'elle est la cause que notre grand orbe (que la terre décrit autour du soleil) n'est presque qu'un point, ou qu'au moins ce n'est qu'un cercle dont le diamètre n'a qu'un petit nombre de secondes. Je n'en dirai pas davantage sur ce sujet. Mais je parlerai dans ce troisième livre de la proportion convenable des distances des corps célestes. Je ferai voir qu'ils ne sont pas placés à l'aventure et par un effet du hasard, mais qu'ils sont rangés régulièrement et dans l'ordre qui leur convient, selon les plus exactes règles de proportion et avec tout l'art possible. C'est ce qui paraîtra manifestement par les chapitres suivants, où je prouverai que cette distance est ajustée avec tant d'art que les globes ne s'entre-choquent point l'un l'autre, et que, bien loin de se heurter ou de se nuire mutuellement, ils sont arrangés dans la plus convenable, la plus commode et la plus exacte proportion.

CHAPITRE II.

Qu'entre tous les globes de l'univers il n'y en a point qui s'entre-heurtent ou qui s'embarrassent l'un l'autre.

Si l'univers était l'ouvrage du hasard, ou s'il n'avait pas été créé par un sage architecte, il y aurait eu bien de la confusion, beaucoup d'irrégularité et d'inconvénients dans la situation d'un aussi prodigieux nombre d'immenses globes que le monde en contient. Quelques-uns auraient été trop près l'un de l'autre et d'autres trop éloignés : les uns se seraient rencontrés, heurtés et arrêtés l'un l'autre; d'autres enfin par un choc mutuel se seraient embarrassés et dérangés réciproquement d'une manière ou d'une autre; mais au lieu de cela, entre tous les ouvrages de la création chaque globe (autant qu'il nous est possible de le remarquer) se trouve placé dans une distance si convenable, que non-seulement ils évitent tout concours violent, mais qu'ils ne se font point éclipser et ne s'ombragent point l'un l'autre, partout où ce concours peut être préjudiciable, peu avantageux ou peu convenable; c'est-à-dire que l'un n'empêche point les douces influences de l'autre, qu'ils ne se font point de tort l'un à l'autre par aucune rencontre nuisible, et ne causent point de dérangement dans leurs différents tourbillons. Cette harmonie merveilleuse paraît manifestement dans notre tourbillon du soleil; d'où nous pouvons conclure qu'elle règne aussi dans tous les autres tourbillons, puisque nous n'y remarquons rien de contraire; à moins que nous ne fassions quelque exception à l'égard des comètes, qui, en s'approchant vers la terre, peuvent (à ce que nous nous imaginons) y apporter quelque dérangement, par exemple, des maladies, la famine et d'autres semblables fléaux de Dieu. Mais tout cela n'est qu'une imagination, et ce n'est que sur de faibles conjectures et sans aucun fondement certain que nous leur attribuons de pareils effets; comme s'il n'arrivait pas en ce monde de semblables fléaux dans d'autres temps où il ne paraît aucune comète qui s'approche de la terre. Quoi qu'il en soit, comme les comètes se meuvent dans des orbes fort différents de ceux des autres corps célestes, quand on supposerait que leurs influences et leurs effets sont aussi fort différents, néanmoins il est hors de doute et facile à prouver que cela se peut faire par le concours et par l'ordre de la providence de Dieu, qui, comme gouverneur du monde, peut se servir de ces globes nuisibles pour

exécuter sa justice en épouvantant et châtiant les hommes pécheurs par l'approche de ces corps vers la terre ; quelques-uns même ont conjecturé qu'il les a destinés pour être le lieu de leur demeure et de leurs tourments après leur mort. Mais laissant à part cette opinion, on peut encore y remarquer visiblement la bonté et la providence de Dieu qui se manifeste en ce qu'il n'arrive pas souvent qu'elles reviennent vers la terre (1), en ce qu'elles ne font pas un long séjour dans son voisinage et en ce qu'elles emploient plusieurs années à passer le reste de leurs orbes.

Ces choses étant ainsi, soit que nous considérions la situation de la plupart des corps célestes (situation si convenable et si bien proportionnée qu'ils ne peuvent ni s'entrechoquer, ni s'embarrasser mutuellement, et que l'un n'empêche point les influences de l'autre), soit que nous examinions les situations ou les mouvements les plus extraordinaires et les plus rares des comètes, il est toujours évident qu'un sage et vigilant architecte a été l'auteur, l'inventeur et l'ordonnateur de toutes ces choses. Mais cette vérité paraîtra encore dans un plus beau jour, si aux raisons précédentes on ajoute celles que nous allons voir dans le chapitre suivant.

CHAPITRE III.

Des merveilleuses et exactes proportions des distances des corps célestes.

C'est une grande preuve de l'adresse et de l'habileté d'un architecte que de savoir donner à son ouvrage les proportions qu'il doit avoir. Aussi voyons-nous manifestement que ces proportions ont été observées avec une merveilleuse exactitude dans tous les corps de l'univers qui nous sont connus. On y remarque un ordre admirable, une justesse surprenante : et il n'y a qu'à ouvrir les yeux pour se convaincre que le créateur a strictement gardé dans la situation de ces corps les proportions les plus convenables et les plus exactes.

Les étoiles fixes sont si prodigieusement éloignées de nous, que dans la distance immense où nous en sommes, il ne nous est pas possible de déterminer comment elles sont situées l'une à l'égard de l'autre. Par rapport à nous qui ne sommes pas à portée de voir leur position telle qu'elle est, elles paraissent comme si elles étaient placées sans aucun arrangement et sans aucune régularité. Il en est comme d'une armée de soldats bien disciplinés et rangés dans un ordre merveilleux. Tant que nous en serions à une grande distance, elle nous paraîtrait mal ordonnée et confuse ; au lieu qu'à mesure que nous en approcherions et que nous nous mettrions à portée de la voir distinctement, nous remarquerions avec plaisir chaque soldat dans son rang et dans sa file. De même, si nous étions dans une situation avantageuse pour considérer les étoiles fixes, nous les trouverions sans doute placées au firmament de la manière la plus convenable et dans l'ordre le plus commode qu'elles puissent avoir entre elles. Nous avons en effet de très-bonnes raisons pour en juger de la sorte. Nous y sommes autorisés par les règles de l'uniformité, de la constante harmonie et de la ressemblance que nous remarquons dans tous les ouvrages de la création qui sont à notre portée et dont nous avons quelque connaissance. Mais ce bel ordre, cette harmonie, cet arrangement de tous les corps que Dieu a créés, paraît encore plus évidemment dans cette région de l'univers à laquelle nous appartenons, c'est-à-dire dans notre tourbillon du soleil, qui nous est plus connu et que nous voyons plus distinctement que les autres par le moyen de nos instruments. Car nous y voyons chaque corps placé dans un ordre merveilleux, à une distance convenable, et même selon les règles de proportion les plus exactes.

Mais afin de ne laisser rien à désirer sur cette matière, pour dernière preuve, supposons (suivant l'hypothèse la plus raisonnable et la plus communément reçue) que le soleil est placé au centre pour communiquer la lumière et la chaleur à toutes ses planètes. Après lui suivent les différentes planètes qui l'environnent. Elles ne sont pas placées à l'aventure, ni d'une manière confuse et grossière, l'une d'un côté, l'autre de l'autre, comme si c'était un ouvrage du hasard : mais elles sont à une distance convenable du soleil, aussi éloignées l'une de l'autre qu'elles doivent l'être, et dans une si juste proportion de leur vélocité et de leur gravité, qu'elles font les carrés de leurs révolutions en proportion des cubes de leurs distances. C'est ce qu'on peut facilement remarquer dans tout le tourbillon solaire, non-seulement à l'égard des planètes de la première grandeur qui tournent autour du soleil, mais aussi dans celles de la seconde grandeur qui tournent autour des premières. On voit cela évidemment dans les cinq lunes qui accompagnent Saturne et dans les quatre qui accompagnent Jupiter. Il y a dans tout cet arrangement un art surprenant et une adresse des plus admirables, qui nous manifestent la présence et la conduite du Créateur par le choix qu'il a fait de cette proportion dont j'ai parlé, plutôt que de toute autre. En effet, si la force de la gravité, par exemple, eût été tellement constituée qu'elle eût décru en proportion des cubes des distances réciproquement, au lieu de décroître en proportion des carrés de ces mêmes distances, quoiqu'il eût été possible d'y ajuster une vélocité et même une direction qui aurait pu faire décrire à ces corps des cercles parfaits, le moindre excès ou le

(1) Quelques personnes ayant attendu depuis peu avec grande impatience une comète qui devait paraître en cette année 1718, pour contenter en quelque façon leur curiosité, je parlerai ici de trois comètes dont les périodes (à ce que nous croyons) ont été découverts par la grande sagacité et application de nos astronomes modernes. On suppose que la révolution de la première de ces trois comètes se fait en soixante-quinze ans et que c'était la même comète qui parut en 1682. On suppose que la seconde est celle qu'on vit en l'année 1661 et qu'elle fait sa révolution en 129 ans : et que la troisième est cette comète qui parut en 1680 et en 1681, dont le période est de 575 ans. Suivant les déterminations de M. Whiston, la première de ces comètes reparaîtra en l'année 1758, la seconde en 1789, et la troisième enfin pas plus tôt que vers l'an 2,255.

moindre défaut de vélocité, ou la moindre obliquité de direction leur aurait néanmoins fait décrire des courbes spirales qui seraient ou montées à l'infini, ou descendues jusqu'au centre. Si donc les orbes dans lesquels ces corps se meuvent, et qu'on suppose, comme j'ai dit, avoir été faits en proportion des cubes : si, dis-je, l'on suppose que ces orbes sont parfaitement circulaires, la moindre force étrangère ou accessoire, même celle d'un atome, diminuant ou augmentant la vélocité, ou changeant la direction, causerait sans doute les inconvénients susdits. Que si le Créateur et l'auteur de toutes choses a ainsi disposé avec tant de sagesse et arrangé avec tant d'art et de prudence cette partie de l'univers, ce tourbillon, ce monde où nous vivons et d'où nous voyons et contemplons tout, on ne peut pas douter qu'il n'ait aussi fait la même chose dans les autres mondes ; on ne peut pas douter, dis-je, que tous les mondes ou tourbillons ne soient placés à une juste distance l'un de l'autre, et que tous les corps dans chaque monde ou tourbillon ne soient aussi dans la distance la plus convenable de leur soleil ou étoile fixe.

Quel est l'homme qui peut penser à toutes ces choses sans y reconnaître et sans admirer en même temps la main qui les a faites et qui les gouverne? Quel est l'homme qui peut contempler tant de beaux ouvrages sans adorer la sagesse et la puissance de l'Etre infini qui les a créés? En effet, quand nous voyons des productions merveilleuses, où nous remarquons des preuves manifestes du plus bel ordre, du plus parfait arrangement, de la prudence la plus consommée, de la conduite la plus sage, et de la plus exacte observation des proportions mathématiques, ne devons-nous pas être persuadés que ce sont les ouvrages d'une raison souveraine, d'une intelligence parfaite, du jugement le plus exquis et de la science des mathématiques la plus consommée? Et peut-on s'imaginer que de si belles choses aient été faites par d'autres mains que celles d'un être souverainement intelligent, souverainement sage ; par un être enfin dont la puissance réponde à la beauté et à la magnificence d'un pareil ouvrage? C'est le raisonnement du stoïcien dans Cicéron ; il est conçu en ces termes (*Cic. de Nat. Deor.*, liv. II, chap. 6) : *Quand vous jetez les yeux sur une grande et belle maison, quoique vous n'en découvriez pas le maître, personne ne vous persuadera qu'elle ait été bâtie pour loger des rats et des belettes : de même,* dit-il, *quelle folie ne serait-ce pas de vous figurer qu'un monde orné si pompeusement, que la variété surprenante des choses célestes, que la prodigieuse étendue et la grandeur immense des mers et des terres, que tant de beautés soient votre maison, votre ouvrage, et non pas celui des dieux immortels?* Ainsi, lorsque nous voyons un si bel ordre, un si bel arrangement ; lorsque nous remarquons les proportions les plus parfaites et les plus convenables qui sont exactement gardées dans cette région du monde, et que tout nous porte à croire que c'est la même chose dans tout le reste de l'univers, pouvons-nous, sans faire une grande violence à la raison, nous imaginer que tout cela soit autre chose que l'ouvrage de Dieu?

LIVRE IV.

DES MOUVEMENTS DES CIEUX.

CHAPITRE PREMIER.

Que le seul mouvement des cieux et de la terre est une démonstration de l'existence de Dieu.

En traitant du mouvement des corps célestes, il faut nécessairement y comprendre aussi celui de la terre ; car il n'est pas facile de parler de l'un sans faire mention de l'autre. Or dans ces mouvements il y a deux choses qui sont autant de démonstrations manifestes de la présence de Dieu et de sa sagesse infinie ; savoir, que ces corps se meuvent, et en second lieu que leur mouvement est très-régulier.

1° Puisque tous ces vastes corps de l'univers se meuvent, il faut de nécessité qu'ils aient reçu leur mouvement de quelque être qui ait été assez puissant pour le leur communiquer. Car, comme dit très-bien Lactance (*Lactant., Divin. Instit.*, liv. II, chap. 5) : *Il est certain qu'il y a dans les astres un pouvoir de faire leurs mouvements ;* et on peut dire la même chose du reste des globes. *Ce pouvoir néanmoins n'est pas celui des astres mêmes qui se meuvent : mais c'est la puissance de Dieu, qui a fait et qui gouverne toutes choses.* En effet, il est impossible que ces corps inanimés, lourds et pesants, se meuvent d'eux-mêmes : et tout le mouvement qu'ils ont, il faut qu'ils le reçoivent de quelque autre chose qui soit capable de les mouvoir.

On dira peut-être que tout cela n'est que l'effet des tourbillons qui environnent le soleil, la terre ou quelque autre premier mobile (1), ou d'une force mouvante, ou des émanations du soleil (*c'était le système de Kepler*), ou d'autres semblables premiers moteurs qui emportent ou qui poussent ces corps avec tant de violence qu'ils se meuvent autour d'eux. Mais quand même nous conviendrions qu'il est possible que cela soit ainsi, il faut toujours que nous en revenions à quelque premier moteur, à quelque premier agent, qui ait été assez puissant pour mettre en mouvement ce principal mobile. Or dans ce cas-là la chose revient à peu près au même ; et notre raisonnement a toujours

(1) C'est ce qu'a pensé Descartes et quelques autres avant lui.

la même force, soit que l'on attribue à la puissance de Dieu le mouvement d'un seul globe, soit qu'on lui attribue aussi celui de tous les autres. Car dans notre tourbillon solaire, par exemple, si l'on s'imaginait que les six planètes du premier ordre, qui tournent autour du soleil, aient reçu leur mouvement de sa révolution autour de son axe, il reste toujours, comme dit très-bien Platon (1), *à examiner comment il est possible qu'une si prodigieuse masse tourne pendant un si long temps par quelque cause naturelle? C'est pour cette raison*, ajoute-t-il, *que je ne fais point difficulté de dire affirmativement que Dieu seul est la cause de ce mouvement, et qu'il est impossible que cela soit autrement.* Ainsi parle Platon, qui sans doute raisonne bien, *puisque*, comme dit Aristote (*Arist., Physiq.*, liv. VIII, chap. 5), *toute chose qui est mue doit nécessairement être mise en mouvement par quelque autre chose, et cette seconde chose par une troisième, laquelle ou se meut d'elle-même ou est encore mue par une quatrième. Si elle est mise en mouvement par une chose qui soit aussi mue par une autre, il faut de nécessité*, dit-il, *que nous en venions à un premier moteur qui ne soit point mu par un autre. Car il est impossible que ce qui meut, soit toujours mu par une autre chose, et cette autre par une troisième, et ainsi à l'infini.*

C'est pourquoi, si dans notre tourbillon solaire nous supposons que la lune tourne autour de notre terre par le mouvement et par la force motrice de la terre, que les lunes ou satellites de Jupiter et de Saturne tournent aussi autour de ces deux planètes, par le mouvement et par la force mouvante des dites planètes, et qu'enfin toutes les planètes du premier ordre tournent aussi autour du soleil par la vertu et par la force de cet astre, il nous faut enfin trouver un moteur du soleil même et de ces autres corps du premier ordre ; il faut remonter jusqu'à une première cause qui ait des forces suffisantes pour faire tourner ces vastes corps, dont les masses sont aussi prodigieuses que nous l'avons dit ci-dessus, et qui, outre leur propre pesanteur, sont encore arrêtés (suivant nos premières hypothèses) et fortement empêchés par le poids ou par la *vis inertiæ* de toutes ces planètes (soit du premier, soit du second ordre, soit des unes et des autres) qu'ils font tourner autour d'eux, et qui n'ont d'elles-mêmes ni action ni mouvement. Dans ce cas-là, quelle force peut-on imaginer qui soit suffisante pour opérer toutes ces choses, si ce n'est celle de la main infiniment puissante qui d'abord a donné l'être à tous les corps de l'univers ?

Il faut dire la même chose de tout le reste des corps de l'univers qui se meuvent (tels que sont les comètes, les nouvelles étoiles dont j'ai parlé ci-devant (*l.* II, *c.* 3), et du mouvement tardif du firmament ou des étoiles fixes qui se fait en 25,920 ans (2). Je ne dirai rien davantage de ce dernier ; car il est certain qu'il ne peut pas procéder d'aucun mouvement du firmament même, mais qu'il vient de quelque autre cause (1). Mais à l'égard des comètes, quelle autre force, quelle autre main que celle d'un Dieu tout-puissant aurait pu leur donner d'aussi prodigieuses projections qu'on trouve qu'en ont leurs orbes, qui s'étendent en des ellipses d'une longueur si surprenante qu'elle approche de celle de la parabole ; de sorte qu'il y a lieu de s'étonner comment leur force projective peut les faire avancer à des distances si immenses et comment leur gravité peut dans le même temps les ramener et les retenir dans leurs orbes d'une manière incomparable ?

Il en est de même pour les nouvelles étoiles, qui (comme j'ai déjà dit) doivent être regardées comme autant de marques de tourbillons ou mondes planétaires dispersés çà et là par tout l'univers. Toutes ces étoiles sont autant de preuves et de démonstrations de l'existence d'un Etre infini qui leur a donné du mouvement. Elles sont aussi des preuves manifestes qu'outre le soleil et les planètes, il y a d'autres globes qui tous sont autant de corps qui se meuvent : elles nous prouvent même que tous les globes de l'univers sont aussi de la même nature et ont un mouvement à peu près semblable, et que par conséquent ce sont autant de marques de l'existence d'un être tout puissant qui en est le premier moteur.

Ainsi les seuls mouvements de la terre et des cieux sont autant de preuves d'une vertu divine, d'une force toute-puissante qui opère les merveilles que nous voyons. Mais outre cela, ce que nous allons voir dans le chapitre suivant nous fournira encore de nouvelles preuves d'une sagesse infinie et d'une puissance sans bornes qui gouverne tous les corps de l'univers.

CHAPITRE II.

La grande régularité des mouvements de chaque globe.

Après avoir fait voir dans le chapitre précédent qu'il n'y a que Dieu qui ait pu donner le mouvement à ces corps immenses, à ces globes inanimés, et que toutes ces choses sont l'ouvrage d'un être tout-puissant, nous trouverons encore de quoi nous convaincre plus efficacement de cette vérité, si nous considérons que ces mouvements ne se font pas à l'aventure sur des lignes mal ajustées, ni dans des orbes embarrassés et incommodes, mais d'une manière qui marque la sagesse

(1) Platon dans l'*Epinom.* p. 109, F, edit. Francof. 1602.
(2) *Ptolémée* prétend que ce mouvement n'est que d'un degré en 100 ans. Mais d'autres qui ont écrit depuis lui, le font de plus. M Street, dans ses *tables Carolines*, le fait d'un degré, 20' : Hévélius d'un degré, 24' 46" 50"' : mais Flamsteed convient que les nombres de Riccioli (qui fait ce mouvement d'un degré 23' 20", en 100 ans, ou de 50" en un an) approchent le plus de la vérité. A ce compte, le mouvement appelé l'*Année platonique* s'achève en 25,920 ans.

(1) Newton démontre comment il peut provenir de la figure sphéroïdale de la terre, *Princip.* l. III, prop. 21, et l. I, prop. 66, cor. 20. Voyez aussi la même chose démontrée d'une manière plus facile dans l'*Astron.* du docteur Gregori, l. I, prop. 64.

et la prudence de celui qui les gouverne. Je n'en rapporterai ici que deux exemples, parce que j'aurai occasion dans la suite d'en dire davantage sur ce sujet. Le premier est que toutes les planètes, lorsque leurs mouvements leur ont été imprimés, ont reçu leurs directions ou leur tendance, non sur des lignes qui tendent du centre à la circonférence ou sur des lignes fort obliques, mais sur des lignes perpendiculaires aux rayons. Le second est que les mouvements et les orbites des planètes ne s'embarrassent et ne s'entreheurtent point l'un l'autre, mais qu'ils tendent tous au même but, d'Occident en Orient; et qu'ils sont sur des plans très-peu inclinés l'un sur l'autre ou qu'au moins, si ces plans penchent un peu l'un vers l'autre, ce n'est que pour un plus grand avantage et pour une plus grande commodité, comme je le ferai voir ci-après. Ces exemples et plusieurs autres, en un mot, les divers mouvements de chaque planète, mouvements qui sont en aussi grand nombre, aussi réguliers, aussi bien concertés, aussi exactement ordonnés que le monde et ses habitants en ont besoin: Qu'est-ce que tout cela, sinon l'ouvrage d'un Créateur aussi sage, aussi bon, aussi bienfaisant que puissant? Qu'est-ce que tout cela, sinon l'ouvrage de celui qui gouverne le monde, qui conduit tout, qui règle tout? Ouvrage qui n'est pas moins une preuve manifeste de l'existence d'un Dieu, que celui d'une horloge, d'une montre ou autre machine, est une marque de l'habileté de l'ouvrier. C'est ainsi que le stoïcien de Cicéron (*De Nat. Deor. l.* II, *c.* 35) raisonne sur cette matière, à l'occasion du berger dont il est parlé dans la tragédie du poëte Attius ou Accius. Ce berger étant sur le haut d'une montagne, aperçut par hasard un vaisseau qui voguait sur la mer. Comme c'était la première fois qu'il voyait une pareille machine, il fut quelque temps dans un grand étonnement et dans une surprise extraordinaire à la vue de ce corps inanimé qui se remuait. Car il ne savait qu'en penser, ni se figurer de quelle nature pouvait être cette machine. Enfin il s'aperçut à quelques indices que le vaisseau était conduit et gouverné par des hommes. *De même*, dit-il, *si des philosophes avaient d'abord quelques doutes à l'aspect de l'univers, après en avoir bien considéré les mouvements réguliers, uniformes et immuables, ils ont dû concevoir non-seulement que cette céleste et divine maison n'est pas sans quelque habitant, mais qu'il y a un maître, un conducteur qui est comme l'architecte du grand et superbe ouvrage que nous voyons.* Cette conséquence est si naturelle, si forte, si pressante, qu'il n'y a que des hommes stupides, insensés et aveuglés par leurs préjugés (tels qu'il dit qu'étaient ces philosophes) qui ne la tirent pas naturellement et sans effort. *Mais au lieu d'en venir là*, dit le stoïcien (*Ibid. c.* 36), *ils me semblent ne se douter pas même que les cieux et la terre leur offrent un spectacle si merveilleux.* Le stoïcien avait en effet grande raison de penser ainsi. Car les mouvements des cieux et de la terre sont une démonstration si évidente de la Divinité, que si les hommes ne les voient pas, c'est une marque d'une grande stupidité, et s'ils ne veulent pas les voir pour se convaincre par cette vue, c'est une marque indubitable de leurs préjugés et de la corruption de leur cœur. Mais pour nous convaincre encore plus pleinement de cette vérité, considérons avec quel admirable soin, avec quelles précautions Dieu a pourvu au bien et aux commodités de l'univers par les mouvements particuliers qu'il a donnés à la terre et aux cieux, c'est-à-dire par le mouvement diurne et par le mouvement périodique.

CHAPITRE III.

Du mouvement diurne de tous les différents globes.

Quant au mouvement diurne, il y a beaucoup d'apparence que notre terre et tous les corps célestes tournent chacun autour de leurs différents axes. Ces mouvements néanmoins ne se font pas tous dans le même espace de temps, mais les uns dans un temps plus long, les autres dans un temps plus court; et le temps que chaque globe met à achever ce mouvement sur son axe, fait ce que nous appelons *un jour*, qui équivaut à la circonvolution de notre terre, quoiqu'il n'y soit pas égal.

Ce mouvement diurne est visible dans plusieurs des globes célestes, et il est fort probable dans le nôtre. Il est très-manifeste dans le soleil par le mouvement égal de ses taches, qui paraissent de temps en temps dans son disque. Elles ont été remarquées autrefois par Galilée (1), Scheiner (2), Tardé (3), Malapertius, Hévélius (4), par M. Gascoigne notre compatriote, par M. Crabtrie (5); depuis par M. Boyle en Angleterre, par le docteur Hook,

(1) Galilée dit, dans son troisième dialogue du *Système du monde*, qu'il fut le premier qui découvrit des taches dans le soleil en l'année 1610, et que l'année suivante il les fit voir à Rome à plusieurs personnes de considération. Que Scheiner lui envoya deux lettres par Velsérus sous le nom emprunté d'Apellès, pour lui demander son sentiment sur ces taches; qu'il conclut qu'elles étaient altérables, et qu'il fut en cela contraire à l'opinion qui était alors reçue touchant l'inaltérabilité des cieux; qu'elles étaient contiguës au soleil, et que leur sentier sur cet astre (sentier qui était tantôt en ligne courbe, tantôt en ligne droite) était une preuve du mouvement annuel de la terre autour du soleil, et non de celui du soleil autour de la terre : et plusieurs autres choses sur le même sujet, qu'on peut voir dans ce savant auteur, dans son premier et troisième dialogue.

(2) Voyez la *Rosa Ursina* de Scheiner.

(3) Voyez les *Astra Borbonia* de Tardé, qui croit que ce sont de petites étoiles qui se rencontrent entre le soleil et nous : Malapertius qui leur donna le nom de *Sidera Austriaca*, était aussi du même sentiment.

(4) Voyez le sentiment d'Hévélius sur cette matière. Il est expliqué fort au long dans sa *Sélénographie*, ch. 5, et dans l'*Appendix*.

(5) Dans leurs lettres que j'ai maintenant entre les mains, il y a une ingénieuse dispute entre ces deux grands hommes, c'est-à-dire entre M. Gascoigne, l'inventeur du micromètre, et M. Crabtrie, touchant les taches du soleil, qui parurent vers l'an 1640. M. Gascoigne croyait que c'était un grand nombre de petites planètes qui tournaient autour du soleil et qui étaient peu éloignées de cet astre. On peut voir la réponse et le sentiment de M. Crabtrie, dans sa lettre qui a été rendue publique avec mes observations sur les taches du soleil depuis 1703 jusqu'en 1711, dans les *Transact. philos.*, nº 330.

le docteur Halley, M. Flamsteed et d'autres personnes; par MM. Cassini, Picart et autres étrangers (1); enfin je les ai remarquées moi-même depuis peu, et d'autres les ont remarquées aussi. Il est évident que ces taches se meuvent. Il paraît même qu'elles ont un mouvement semblable à celui d'un globe qui tourne sur ses pôles; car on remarque qu'elles changent continuellement de place, qu'elles passent de la partie orientale du soleil à la partie occidentale; et qu'en faisant cela, leurs situations journalières et leur mouvement répondent exactement au mouvement d'un globe, c'est-à-dire que ces situations durent moins de temps, que les taches ont moins d'étendue et que leur mouvement est selon toutes les apparences plus lent vers les bords du soleil, au lieu que vers le centre de son disque, les taches paraissent plus larges, leur mouvement est plus rapide : et le tout dans une exacte proportion à une double ligne de sinus ou à une ligne de sinus sur chaque demi-diamètre du disque.

Outre cela, comme ces taches du soleil démontrent manifestement que cet astre est un globe qui se meut, puisqu'elles tournent autour de lui en un peu plus de 25 jours, elles nous prouvent aussi qu'elles sont quelque chose qui est adhérent au soleil ou qui est très-proche du globe du soleil; elles nous prouvent, dis-je, l'une de ces deux choses, par la différente apparence qu'elles ont dans les différentes parties et dans les différentes positions du soleil : par exemple, si elles sont rondes dans le milieu du disque, vers les bords du même disque elles deviennent longues et ovales de plus en plus, justement de la même manière et de la même figure qu'une pareille tache paraîtrait sur un globe ordinaire qui serait tourné et situé de façon qu'on le regardât obliquement ou qu'on commençât à le perdre de vue.

Enfin une autre chose qu'il faut remarquer à l'égard de ces taches, c'est qu'elles décrivent divers sentiers sur le soleil, c'est-à-dire différentes lignes, quelquefois droites, quelquefois courbes, tantôt vers un des pôles, tantôt vers l'autre, lesquelles répondent exactement aux différentes positions de la terre par rapport au soleil, dans toutes les parties de l'année.

Ainsi dans cette vaste masse, c'est-à-dire dans le soleil, il est certain que nous avons un mouvement diurne tel que j'ai dit, ou une circonvolution de ce grand astre autour de son axe. Ce mouvement est constant et régulier : c'est un mouvement qui sans doute est d'un grand usage dans quelque partie de l'univers que ce puisse être; c'est un mouvement qui contribue indubitablement à une fonction ou à une autre, c'est-à-dire à quelque fonction nécessaire, quelle qu'elle puisse être; un mouvement enfin qui sert à quelque chose d'essentiel, de même que les mouvements de la terre sont essentiellement utiles et nécessaires à ceux qui habitent notre globe; un mouvement par conséquent qui est une preuve démonstrative du concours d'un Etre tout-puissant.

Mais le soleil n'est pas le seul des globes de l'univers qui ait un mouvement diurne autour de son axe : la plupart des étoiles errantes qui l'environnent ont aussi un mouvement semblable, et peut-être même qu'elles l'ont toutes. Il est vrai que Saturne est à une si grande distance de nous, que nous n'avons pas encore pu remarquer s'il a ou s'il n'a pas une semblable rotation ou un pareil mouvement sur son axe. Mais comme les autres planètes ont ce mouvement et qu'il y a autant de raisons et autant de sujet de l'attribuer à Saturne qu'aux autres, il n'y a pas beaucoup à douter qu'il n'ait aussi un pareil mouvement diurne, aussi convenable à sa situation, à sa nature, à son état, à sa disposition particulière, que celui de la terre et du reste des planètes leur est convenable et proportionné.

Aussi a-t-on découvert que Jupiter a manifestement un mouvement autour de son axe, d'Orient en Occident, dans l'espace de 9 heures 56 minutes. M. Cassini (1) l'a trouvé le premier après plusieurs observations réitérées, l'an 1665 et autres années suivantes; il l'a découvert, dis-je, par les taches qu'il a remarquées dans son disque. Ces taches sont de deux sortes; je les ai vues moi-même plusieurs fois, et d'autres les avaient vues avant moi : mais la plupart des lecteurs ne seront pas fâchés que je fasse ici une digression pour leur en rendre compte en peu de mots. La première espèce de ces taches de Jupiter n'est autre chose que l'ombre que font sur la planète ses propres satellites, qui interceptent la lumière du soleil lorsqu'ils se trouvent entre cet astre et Jupiter. Les autres sont réellement dans le corps de cette planète, de la même manière que celles que nous voyons dans la lune; mais elles ne sont pas permanentes comme celles-ci. C'est par le mouvement de cette dernière espèce de taches qu'il est manifeste non-seulement que Jupiter fait sa révolution dans l'espace de temps que nous avons dit, mais aussi que c'est un globe qui se meut; parce que (comme nous l'avons dit du soleil) ces taches se meuvent plus vite et dans une plus grande étendue vers le milieu que vers les bords du disque de Jupiter. Aussi ces sortes de taches qui sont rondes vers le milieu du disque, paraissent longues ou ovales vers les bords du même disque, comme on l'a remarqué ci-dessus à l'égard des taches du soleil.

Pour ce qui est de Mars et de Vénus, on a remarqué que l'un et l'autre a des taches ou quelques parties plus lumineuses et d'autres plus obscures, de même que Jupiter : et par le même moyen on a découvert que ces deux planètes ont un mouvement aussi bien que lui. Le docteur Hook a vu différentes fois ces taches de Mars en l'année 1665 et nous en a

(1) On peut voir dans l'abrégé de M. Lowthorp, vol. I, p. 274, les observations de ces grands hommes, qui sont dispersées çà et là dans les *Trans. philos.*

(1) Voyez ses observations dans les *Mémoires de mathématiques et de physique* du mois de janvier 1692.

donné les figures (*Voyez les Transact. Philos. n° 11 et 14*). De là il a conclu que cette planète avait un mouvement, quoiqu'il ne pût pas déterminer en quel espace de temps il se faisait. Mais M. Huygens dit expressément (*Cosmotheor., p.* 24) qu'il se fait dans l'espace de 24 heures 40 minutes. Quant au mouvement de Vénus, M. Cassini a remarqué que ses taches changeaient de place et que la planète avait un mouvement, quoiqu'il n'ait pas pu nous expliquer ce que c'était (1).

Ainsi l'on a découvert que toutes les planètes du premier ordre ont une rotation ou un mouvement diurne autour de leurs axes, ou qu'au moins elles ont quelque chose d'entièrement semblable à un pareil mouvement : excepté, comme j'ai dit, Saturne, Mercure et notre globe. Pour ce qui est de ces trois dernières planètes, nous n'avons pas de raisons bien fortes pour croire qu'elles ne se meuvent point comme les autres, ou plutôt nous n'en avons aucune. Tout ce qu'il y a, c'est que nous ne pouvons pas apercevoir ce mouvement dans Mercure, tant à cause de sa proximité du soleil, que parce que ses éloignements ne sont jamais assez considérables et ne durent pas assez de temps pour nous donner les moyens de l'examiner comme il faut avec nos télescopes.

Quant à notre globe, il est très-visible ou qu'il se meut autour de son axe en 24 heures, ou que le soleil et tous les cieux se meuvent autour de lui dans le même espace de temps. Je laisse à chacun à juger lequel de ces deux mouvements est le plus conforme au cours et à la méthode ordinaire de la nature qui fait tous ses ouvrages par les voies les plus courtes et les plus faciles. En effet, n'est-ce pas une voie beaucoup plus courte, plus prompte et plus facile, de faire tourner le globe terrestre en 24 heures autour de son axe, que de faire tourner autour de ce globe dans le même espace de temps un aussi grand nombre de vastes corps qu'en renferment les cieux ? N'est-il pas autant possible et même autant probable que notre globe qui est plus petit que plusieurs autres tourne autour de son axe, qu'il est ou possible ou probable que les globes du soleil, de Saturne et de Jupiter qui sont plus massifs, tournent autour de leurs axes ? Mais je n'entrerai pas ici dans un détail des preuves du mouvement de la terre et des objections qu'on fait contre ce mouvement, car je l'ai fait dans le discours préliminaire.

Après avoir ainsi examiné les mouvements diurnes des grands globes de l'univers que nous connaissons le mieux par nos instruments, ayant trouvé que plusieurs de ces globes tournent autour de leurs axes dans un temps déterminé, et qu'il est probable que tous ont cette même rotation ou ce même mouvement; si nous ajoutons à cela que ce mouvement est d'une commodité merveilleuse et d'un très-grand usage pour chacun de ces différents globes, nous trouverons qu'un être infiniment sage, infiniment bon, infiniment puissant, en a été l'auteur et l'ordonnateur; car si ces globes demeuraient toujours dans la même situation, sans se mouvoir, particulièrement ceux que nous appelons errants, qui reçoivent leur lumière et leur chaleur du soleil : dans ce cas-là une moitié de ces globes serait éblouie et brûlée par un jour éternel, tandis que l'autre serait ensevelie dans une nuit sans fin et dans d'éternelles ténèbres. Pour mieux juger quelles seraient les suites de ce système, considérons ce qui arriverait à notre globe sans les agréables vicissitudes du jour et de la nuit. Il est certain qu'il serait à peine habitable, au moins pour la plus grande partie, et qu'il ne conviendrait ni à la condition ou à la nature des hommes ou des autres animaux, ni à celle des végétaux ou de quelque autre créature; car une moitié du globe serait brûlée entièrement, ou du moins elle deviendrait trop sèche, trop aride, et serait épuisée par les rayons du soleil, tandis que l'autre serait plongée dans une trop longue nuit. Or si cela était, comment la nature opérerait-elle ses grands ouvrages qui sont si utiles, si avantageux, si nécessaires au monde ? Comment, par exemple, s'élèverait-il des vapeurs pour fournir à la terre des rosées rafraîchissantes et des pluies fertiles ? Comment pourrait-il s'élever des vents pour purifier l'atmosphère par leur souffle agréable et salutaire ? Qu'est-ce qui produirait ces flux et ces reflux qui, par leurs constantes agitations, entretiennent les eaux pures et nettes, les rendent claires, les purifient et empêchent qu'elles n'empoisonnent le monde ?

Mais s'il est vrai que le cours, que les opérations, que les fonctions de la nature seraient si fort changées et si fort dérangées dans le cas que nous supposons, il est certain aussi que l'état et la condition des créatures ne le seraient pas moins. Car enfin, comment les végétaux pourraient-ils être animés par la douce et bienfaisante chaleur du jour ? Quel serait alors le principe qui les ferait pousser ou qui leur donnerait de la vigueur; et comment pourraient-ils être tempérés par les agréables rosées et par les influences de la nuit ? Et les hommes et tous les autres animaux, comment pourraient-ils expédier leurs affaires, vaquer à leurs occupations, cueillir leur nourriture ? Comment pourraient-ils faire les différents travaux et les devoirs qui les occupent ordinairement pendant le jour ? Comment pourraient-ils réparer leurs forces et reprendre une nouvelle vigueur par la cessation du travail, par le repos, par la transpiration qui leur est si nécessaire, et par toutes les autres choses dont ils sont redevables aux salutaires influences de la nuit et à l'absence du soleil ?

Ces inconvénients et dix mille autres aussi grands nous seraient inévitables, si notre globe n'avait pas ce mouvement diurne autour de son axe. Les autres globes ayant donc

(1) Dans l'*Abrégé* de M. Lowthorp, vol. I, p. 383 et 425, on peut voir d'un coup d'œil les observations de M. Cassini, qui sont dispersées dans les *Transact. philos.*

un mouvement semblable, nous pouvons croire avec beaucoup de raison qu'il ne leur est ni moins utile ni moins avantageux qu'à nous-mêmes ; et que, s'ils ne l'avaient point, les inconvénients qui s'ensuivraient ne seraient pas moins grands pour eux qu'ils le seraient pour nous, supposé que la terre ne tournât point sur son axe.

CHAPITRE IV.

Du mouvement annuel et périodique des planètes de la première grandeur.

Outre le mouvement dont j'ai traité dans le chapitre précédent, il y en a un autre, savoir le mouvement périodique ou annuel, qui ne prouve pas moins clairement l'existence d'un être infini qui a créé le monde. Ce mouvement est visible dans quelques-uns des grands globes, et probable dans plusieurs autres. Il est aussi très-probable que parmi les étoiles fixes il y a quelque chose de cette nature, comme il paraît par ces nouvelles étoiles dont nous avons parlé ci-dessus, lesquelles, comme j'ai dit, nous deviennent quelquefois visibles dans une partie de leurs orbites, et disparaissent derechef dans d'autres parties. Mais ces mondes ou tourbillons étant au delà de la portée de nos meilleurs verres, je les passerai sous silence, d'autant plus volontiers que, dans notre tourbillon solaire, nous avons suffisamment de quoi nous convaincre de l'existence de Dieu par de solides démonstrations.

En effet, il est très-visible, même sans l'aide du télescope, que chaque planète du tourbillon solaire a ce mouvement périodique dont je parle. Car il est certain ou que le soleil et les planètes se meuvent autour de la terre, l'un dans l'espace d'un an et les autres en plus ou moins de temps, ou que la terre et les autres planètes se meuvent autour du soleil dans les mêmes espaces de temps. Mais supposons ce dernier point, comme je l'ai toujours supposé ; supposons, dis-je, que le soleil est fixe dans le centre du monde, sans aucun autre mouvement que son mouvement diurne, qui se fait en 25 jours et un quart : dans ce cas-là, les différentes planètes de la première grandeur tourneront autour du soleil, dans un ordre merveilleux, avec une parfaite régularité, selon les règles les plus exactes d'une noble structure et d'une admirable économie ; elles y tourneront, dis-je, dans des espaces qui seront, comme j'ai dit, en proportion carrée aux cubes de leurs distances : de sorte que nous voyons que Mercure achève son période en près de 88 jours ; que Vénus (qui est l'étoile la plus proche du soleil après Mercure) fait son tour en un peu plus de 224 jours ; que la terre, avec la lune qui l'accompagne, fait sa révolution en 365 jours et un quart ; Mars environ en 687 jours ; puis Jupiter, qui est immédiatement après lui, environ en 4,343 jours ; et enfin Saturne en un peu plus de 10,759 jours.

Mais, outre cet ordre des périodes de ces planètes, ordre si strict et si exact, nous pouvons encore considérer les différentes routes qu'elles tiennent dans leur mouvement périodique et dans leur mouvement diurne. Car ces mouvements ne se font pas dans des plans tout à fait différents, c'est-à-dire dans des plans entièrement ou presque entièrement croisés : ils ne se font pas non plus dans le même plan précisément, mais dans des plans qui se croisent un peu l'un l'autre, le cours diurne étant parallèle à l'équateur, au lieu que la révolution périodique se fait dans le large espace du zodiaque, à une inclinaison de 23 degrés et demi. Voilà un trait admirable de la Providence, une invention merveilleuse pour le bien et l'utilité de notre globe, laquelle sans doute n'est ni moins avantageuse ni moins utile pour tous les autres globes qui sympathisent avec le nôtre dans le même mouvement. Car si le mouvement périodique de la terre était déterminé à se faire toujours dans le même plan que le diurne, nous serions à la vérité tantôt plus près tantôt plus loin du soleil ; mais en même temps nous serions privés des accroissements utiles du jour et de la nuit, et des avantageuses et commodes directions des rayons du soleil, dont nous sommes redevables aux avances ou approches de la terre vers l'un ou l'autre pôle (1) : nous serions, dis-je, privés de ces deux choses qui sont les causes réelles de la différence de nos saisons d'été et d'hiver, de printemps et d'automne, différence qui ne vient pas de ce que nous soyons en été plus près et en hiver plus loin du soleil. Car à l'égard de ces avantages ou commodités, nous les avons dans la saison contraire (au moins nous qui habitons vers le

(1) Il y a deux causes de la grande différence qui se trouve entre l'hiver et l'été, entre la chaleur et le froid. L'une est la plus courte ou la plus longue durée du soleil sur l'horizon. Comme elle est plus longue en été et qu'elle augmente la chaleur à proportion qu'elle allonge les jours ; en hiver elle est plus courte, et de même qu'elle fait diminuer la chaleur et rend les jours plus courts, elle augmente aussi le froid et allonge les nuits. L'autre cause est ou la direction oblique ou la direction perpendiculaire des rayons du soleil. Car l'oblique est plus faible que la perpendiculaire, comme il est évident par l'expérience de Galilée dans son *Syst. Mundi, Dial.* I. Si l'on tient un papier plié à angles droits, ou un livre à demi ouvert, vis-à-vis d'une muraille blanche et éclairée, on y pourra remarquer que le côté opposé à la muraille sur lequel les rayons tombent perpendiculairement, est beaucoup plus éclairé et beaucoup plus blanc que l'autre côté sur lequel les rayons tombent obliquement. C'est la même chose pour l'incidence des rayons du soleil sur un plan : c'est-à-dire que les rayons sont plus ou moins forts, et que le plan est plus ou moins échauffé et éclairé, à proportion que les rayons sont plus ou moins perpendiculaires. Et cela pour deux raisons. Premièrement, parce que les rayons perpendiculaires tombent avec plus de force que les obliques. Secondement, parce qu'il tombe dans l'enceinte ou aire de quelque plan un plus grand nombre ou une plus grande quantité de rayons dans une direction perpendiculaire que dans une direction oblique.

Pour ce qui est de la force particulière des rayons du soleil dans toutes sortes de directions, de quantité et d'impulsions, c'est une chose qui est du ressort des calculs mathématiques. Ainsi il n'est pas nécessaire que j'en embarrasse le lecteur. Je me contente de le renvoyer au savant docteur Wolfius (professeur de mathématiques à Hall) dans ses *Eléments d'Aérométrie*. Et quant aux degrés proportionnels de la chaleur du soleil dans toutes ses latitudes et dans toutes ses hauteurs, notre savant professeur de la chaire savilienne en l'université d'Oxford (c'est-à-dire le docteur Halley) nous a donné une méthode aussi claire que facile pour les calculer ; elle se trouve dans les *Transact philos.*, nº 203

pôle du nord), nous en jouissons, dis-je, lorsque nous en avons le plus de besoin, c'est-à-dire que le soleil est plus proche de nous en hiver, et qu'il en est plus éloigné en été, comme il est manifeste par l'accroissement de son diamètre apparent, qui monte, en hiver, jusqu'à 32 minutes 47 secondes, et par sa diminution, en été, n'ayant alors que 31 minutes 40 secondes (1). Enfin, pour terminer ce chapitre, où nous avons traité des mouvements périodiques des planètes du premier ordre, nous nous servirons du raisonnement de Hugues de Saint-Victor dont voici les propres paroles (2) : *Quel est celui qui commande au soleil de descendre par les signes de l'hiver, et qui le fait remonter par les signes de l'été? Quel est celui qui le conduit d'orient en occident, et qui le fait ensuite revenir d'occident en orient? Toutes ces choses sont tout à fait admirables, mais elles ne sont possibles qu'à Dieu seul.*

CHAPITRE V.

Du mouvement périodique des planètes du second ordre.

Après avoir examiné les périodes des planètes du premier ordre, jetons les yeux sur ceux des planètes de la seconde grandeur. Nous trouverons dans celles-ci un aussi bel arrangement, un ordre aussi parfait, une harmonie aussi admirable que dans les premières. Ainsi les cinq lunes de Saturne, les quatre de Jupiter, et notre lune qui tourne autour de la terre : chacune de ces planètes a son temps déterminé, les unes un plus long intervalle de temps, les autres un plus court, dans la même proportion et dans la même convenance dont nous avons parlé en traitant de celles du premier ordre.

Mais il y a encore une autre chose fort remarquable dans ce mouvement périodique des planètes de la seconde grandeur, savoir, que leur mouvement est mêlé d'une espèce de direction en vis vers l'un ou l'autre pôle des planètes du premier ordre, et que par ce moyen chaque satellite fait, pour ainsi dire, ses visites par degrés vers chaque pôle de la grande planète autour de laquelle il tourne. On sait, par exemple, que tous les satellites de Jupiter ont un mouvement lent, qui se fait par degrés et en forme de vis, premièrement vers un des pôles de cette planète, puis un mouvement rétrograde vers l'autre pôle ; et que chaque satellite a sa déclinaison, qui devient de plus grande en plus grande à mesure qu'il est plus éloigné du corps de Jupiter. Cela étant ainsi, voici les déclinaisons de chaque satellite de Jupiter, telles que les a marquées le savant M. Cassini (1) après douze ans d'observations, qu'il a faites avec sa diligence et sa sagacité ordinaires. La plus grande déclinaison du premier satellite, c'est-à-dire de celui qui est le plus proche de la planète, n'excède pas la troisième partie du demi-diamètre de Jupiter. Celle du second n'est qu'un peu plus grande que le quart de son diamètre. Celle du troisième passe un peu les trois quarts du diamètre. Enfin celle du quatrième ou du plus éloigné, va d'un tiers du demi-diamètre au delà des pôles de Jupiter. Tous ces changements, dit-il, se font dans l'espace de douze ans. Ainsi parle le célèbre M. Cassini. Mais j'ai remarqué moi-même un plus grand écart dans le troisième satellite, savoir, qu'il s'avançait auprès du bord ou du pôle de Jupiter, pour ne pas dire qu'il allait même jusqu'à ce bord ou pôle ; et que le temps qu'il demeurait dans l'ombre de cette planète, ou la durée de son éclipse était alors plus petite qu'on ne la lui attribue communément. Il y a en effet beaucoup d'apparence que cela devait être ainsi ; parce que le satellite n'était que dans la partie extérieure ou au bord du cône de l'ombre de Jupiter, et que par conséquent il en avait alors une moindre partie à traverser.

Ce que nous avons déjà dit de la tendance des planètes de la première grandeur vers le soleil (tendance de laquelle dépend la différence de nos saisons) peut nous faire juger du but et de l'utilité de celle qui est si remarquable dans les planètes du second ordre vers chaque pôle des grandes planètes dont elles sont les gardes. Ces planètes de la seconde grandeur ayant donc une tendance semblable à celle des premières, tendance qui fait qu'elles se meuvent de la même manière vers chaque pôle de celles-ci ; elles y font sans doute, depuis un pôle jusqu'à l'autre, quelques grandes et nobles fonctions auxquelles la divine Providence les a destinées ; elles éclairent toutes les parties de leurs globes respectifs ; c'est-à-dire que chacune éclaire toutes les parties du globe dont elle est satellite ; elles abrégent la longueur des nuits de ces globes, comme on le fera voir en son lieu ; elles remuent leurs eaux, excitent leurs marées ; enfin elles y produisent d'autres effets naturels, semblables à ceux que nous attribuons avec beaucoup de raison aux influences de notre lune sur le globe que nous habitons.

Des mouvements si justes, si admirables, si bien proportionnés, si utiles que le monde ne pourrait subsister ni la nature opérer ses grands ouvrages sans eux : ces mouvements, dis-je, peuvent-ils être autre chose que les effets de la volonté de Dieu, ou le *Fiat* d'un

(1) Selon M. de la Hire, dans ses *Tables Astron.*, les demi-diamètres du soleil sont de 16' 22" le 30 décembre, et de 15' 49" le 30 juin. Mais M. Flamsteed, dans ses *Tables Lunaires*, qui ont été jointes aux OEuvres posthumes de M. Horrox, fait les plus grands de 16' 23", les moindres de 15' 50" ; et l'Académie de France (l'Académie des sciences), de 16' 23" et de 15' 50".

Outre le changement du diamètre apparent du soleil, son mouvement qui vers le temps du solstice d'hiver est plus prompt d'environ une quinzième partie, nous prouve qu'il est alors plus proche de la terre. D'où il arrive que depuis l'equinoxe du printemps jusqu'à l'equinoxe d'automne, il y a environ huit jours de plus que de celui d'automne jusqu'a celui du printemps.

(2) *Quis solem per hiberna descendere signa præcipit ? Quis rursum per æstiva signa ascendere facit ? Quis eum ab oriente in occidentem ducit ? Quis iterum ab occidente in orientem revehit ? Hæc cuncta sunt mirabilia, sed soli Deo possibilia.* Didascal. l. VII, c. 8.

(1) *Les hypoth. et les tables des satellites de Jupiter*, § 4, dans le grand recueil de cet académicien de France.

créateur infiniment bon, infiniment sage! Cette harmonie pourrait-elle être si universelle dans tous les globes qui sont à portée de notre vue? Leurs distances, leurs périodes pourraient-ils être dans la même proportion et convenance par tout l'univers : leurs mouvements enfin seraient-ils si semblables et si uniformes, si tous ces globes n'étaient les ouvrages du même créateur? Je terminerai ce raisonnement par une réflexion du savant M. *Molineux* (*Dioptr. nov., part.* II, *c.* 6, § 12), qui, après avoir parlé de la proportion sescuple (ou sesquialtère) des planètes, tant de la première que de la seconde grandeur, conclut en ces termes : *De là*, dit-il, *il est juste que nous tombions dans la plus profonde admiration, lorsque nous voyons qu'une seule et même loi de mouvement s'observe dans des corps si prodigieusement éloignés l'un de l'autre, dans des corps qui semblent n'avoir ni dépendance ni correspondance entre eux. Cette loi admirable prouve évidemment que tous ces globes ont été d'abord mis en mouvement par une même main, infaillible dans ses ouvrages. Mais elle ne prouve pas moins la puissance sans bornes et la sagesse infinie de Dieu qui a établi cet ordre dans tous les corps de l'univers et qui leur a prescrit une loi à laquelle ils ne peuvent contrevenir. Ni le hasard ni la matière inanimée n'auraient jamais pu produire une régularité si harmonieuse dans le mouvement de tant de corps qui sont si prodigieusement éloignés. C'est ce qui prouve évidemment du dessein et de l'intention dans le premier moteur. Pour moi, sans blesser le respect et la soumission qui sont dus aux savants théologiens, je suis porté à croire qu'un argument tiré de l'ordre, de la beauté et du dessein qui paraissent dans toutes ces choses, est plus efficace contre les athées qu'une multitude de preuves d'idée et d'imagination*, etc. Ainsi raisonne M. Molineux. Mais nous trouverons encore dans le chapitre suivant un plus grand nombre de preuves évidentes de cette conduite et de cette sagesse suprême qui se remarque dans l'arrangement de toutes les parties de l'univers.

CHAPITRE VI.

La régularité constante de tous les mouvements de la terre et des cieux.

Il est manifeste, par les chapitres précédents, que les mouvements de la terre et des cieux (surtout des mouvements aussi particuliers, aussi utiles, aussi avantageux que ceux dont nous avons parlé) ne peuvent être que l'ouvrage de Dieu. Mais le concours de la même main infiniment puissante n'est pas moins évident dans la continuation, dans la persévérance et dans la régularité de ces mouvements. Car sans un guide tout-puissant, sans un conducteur infiniment sage, comment serait-il possible que tant de vastes et lourdes masses continuassent leurs mouvements bienfaisants pendant tous les siècles, ou qu'elles fissent leur cours et leurs révolutions si utiles, sans qu'il y eût la moindre interruption, le moindre dérangement, la moindre discontinuation qui nous soit connue. Quel mouvement, quelle machine, quelle pièce d'horlogerie a-t-on jamais vue sous les cieux qui ait atteint à un si haut degré de perfection, qui n'ait eu quelques défauts et qui n'ait été sujette au dérangement? Personne néanmoins n'a jamais été assez stupide pour conclure qu'une pareille machine (quelque imparfaite qu'elle fût) eût été faite par une autre main que celle d'un être raisonnable et d'un ouvrier dont l'habileté répondît à la beauté de l'ouvrage. Ainsi raisonne le stoïcien dans Cicéron (*De Nat. Deor., l.* II. *c.* 34) à l'occasion de la sphère de son ami Posidonius, laquelle marquait les mouvements du soleil, de la lune et des cinq planètes. Il dit que si on l'avait portée chez les Scythes ou chez les Bretons (1), il n'y aurait eu personne parmi ces peuples, quelque barbares qu'ils fussent, qui eût révoqué en doute que l'esprit, la raison, l'intelligence n'eussent présidé à cet ouvrage: *Quis in illa barbarie dubitet quin ea sphæra sit perfecta ratione*, et le reste. Or y a-t-il moins de raison de croire que ces mouvements dont j'ai parlé, ne sont autre chose que l'ouvrage de Dieu, puisqu'ils sont infiniment plus durables et plus réguliers que ceux d'une machine faite par la main d'un homme? Ou, pour me servir de l'argument du stoïcien dont je viens de parler, peut-on penser qu'*Archimède ait montré plus de savoir, plus d'adresse, plus d'habileté en imitant les mouvements des cieux par les* ressorts de la sphère, *que la nature même en les produisant?*

Pour faire maintenant quelques réflexions sur toutes ces choses, et pour conclusion de ce que nous avons dit touchant les différents mouvements des corps célestes, nous apercevons toujours dans ces ouvrages des marques si manifestes et des traits si évidents d'une main toute-puissante, qu'ils semblent, pour ainsi dire, conspirer tous à nous prouver la sagesse de l'Etre infini qui les a faits et qui les a arrangés dans un ordre si parfait. Car sans parler de toutes les merveilles que renferment probablement les autres parties de l'univers, nous avons un monde entier où nous habitons, qui publie manifestement l'habileté et la sagesse de celui qui l'a créé. En effet, les vastes et lourdes masses du soleil et de ses planètes ne sont pas dispersées çà et là au hasard. Elles se meuvent dans la vaste étendue des régions supérieures, non par des routes incertaines et à l'aventure, mais avec la plus grande et la plus parfaite régularité, selon les règles les plus exactes de l'ordre et de l'harmonie: en sorte qu'elles répondent aux desseins de la divine Providence et aux grandes fins auxquelles elles ont été destinées par la création; que chacune fait à l'égard des différents globes les nobles fonctions qui lui sont prescrites; qu'elles y opèrent les grands ouvrages de la nature; qu'enfin, par les vicissitudes si commodes et si utiles du jour et de la nuit et des

(1) Les anciens peuples d'Angleterre, autrefois appelée *Bretagne*.

différentes saisons de l'année, elles contribuent à la conservation de toutes les choses que contient chaque globe.

Ce que nous avons dit est si évident à tout homme qui veut se servir des lumières de la raison, que Cicéron fait apporter ces raisons par son stoïcien, comme un de ses principaux arguments pour prouver la Divinité (*De Nat. deor., l. II, c.* 5). *La quatrième cause*, dit-il, *et même la principale, est le mouvement réglé et la révolution des cieux; la distinction, l'utilité, la beauté, l'arrangement du soleil, de la lune et de tous les astres. Il ne faut que voir toutes ces choses pour se convaincre que ce ne sont pas des effets du hasard. Comme quand on entre dans une maison, dans un collége, dans un hôtel de ville, d'abord l'exacte discipline, le bon ordre et la sage économie qu'on y remarque, font bien voir qu'il y a là quelqu'un pour commander et gouverner, et que l'ordre, la régularité et l'accord qui y règnent, ne sont dus qu'à quelque sage modérateur qui y préside : de même et à plus forte raison, quand on voit dans une si prodigieuse quantité d'astres une circulation régulière qui depuis une éternité ne s'est pas démentie un seul instant, c'est une nécessité de convenir qu'il y a quelque intelligence pour régler et pour conduire ces grands effets de la nature.*

Ensuite (*c.* 21) il parle entre autres choses des mouvements des planètes, puis il conclut par ce raisonnement : *Je ne puis pas comprendre*, dit-il, *comment il peut y avoir dans les étoiles un ordre non interrompu de toute éternité, un accord si juste parmi des mouvements si différents, une si grande convenance de temps dans toute l'éternité parmi des cours si divers et si variés ; je ne puis pas comprendre comment cela peut être sans quelque esprit, sans quelque conseil et quelque intelligence qui règle toutes ces choses.* Et un peu après, ayant parlé des étoiles, il dit : *Mais le cours perpétuel de ces étoiles avec leur admirable constance et leur incroyable régularité ne prouve-t-il pas qu'il y a dans elles un pouvoir et un esprit divin?* Il croit que cela est si clair et si évident que, pour ne le pas voir il faut n'être capable de rien voir; puis il conclut en ces termes : *Concluons donc qu'il n'y a dans les cieux ni hasard, ni témérité, ni erreur, ni vanité* (Dans Cic. *Variété*) : *qu'au contraire tout y est l'ordre, la vérité, l'exactitude, la raison et la constance même. Toutes les choses qui n'ont pas ces qualités sont contrefaites, fausses et pleines d'erreurs..... C'est donc mériter soi-même d'être regardé comme dépourvu de raison et d'intelligence, que de n'en pas reconnaître dans l'ordre admirable des cieux et dans leur persévérance incroyable d'où dépend la conservation et la vie de tous les êtres.*

C'est ainsi que le stoïcien de Cicéron se sert fort à propos des mouvements des cieux pour en conclure avec autant de force que de raison la présence, le concours et la puissance infinie d'un être divin. Tout ce qui manque à son raisonnement, c'est que, ne voyant pas ce que c'est que cet être divin, il s'imaginait faussement que les corps célestes avaient eux-mêmes la divinité, et qu'ainsi il les mettait au nombre des dieux : erreur que Lactance réfute par d'excellents raisonnements dans ses *Institut. Divin.*, l. II, c. 5, etc.

LIVRE V.

DE LA FIGURE DES DIFFÉRENTS GLOBES DE L'UNIVERS.

CHAPITRE PREMIER.

La conformité de tous les globes dans leur figure sphérique.

J'ai fait voir dans le livre précédent que le mouvement de la terre et des cieux est l'ouvrage d'un être infini, que Dieu en est l'auteur et que c'est lui qui le gouverne. J'examinerai dans celui-ci s'il en est de même de leur figure; si elle s'accorde parfaitement avec les mouvements, avec l'état et la disposition des différents globes; en un mot, s'il y a dans toutes ces choses un rapport, une conformité, une convenance assez visible pour en conclure que c'est évidemment l'ouvrage de Dieu?

Quant à la figure, il faut premièrement remarquer qu'il y a une grande conformité, une convenance parfaite, un accord merveilleux entre tous les globes qui sont à la portée de notre vue; accord qui consiste en ce qu'ils sont tous sphériques ou presque sphériques, c'est-à-dire d'une figure semblable à un sphéroïde (1). Telles sont toutes les étoiles fixes, autant que nous pouvons les voir, soit avec nos yeux seulement, soit avec nos verres : tel est le soleil; telles sont aussi toutes les planètes et même les planètes du second ordre, ou les lunes qui accompagnent Saturne, Jupiter et notre terre, et quoique Vénus, Mercure et notre lune aient des phases et qu'elles paraissent tantôt sous la figure d'une faux, tantôt bossues, tantôt plus ou moins rondes; quoique Mars lui-même devienne bossu, comme les autres planètes, dans ses quadratures : néanmoins, dans les temps que ces planètes montrent leurs phases pleines, on trouve qu'elles sont sphériques et qu'elles ne perdent cette figure qu'en vertu de leur position par rapport au soleil, dont elles empruntent leur lumière. Cette figure sphérique, ou cette rondeur, paraît manifestement dans notre lune et même dans Vénus aussi (1) : car lorsque ces deux

(1) Voyez *Théologie physique*, l. II, not. A.

(1) Un habile astronome de ma connaissance a trouvé à redire à ce que j'assure ici touchant la lumière faible et réfléchie des parties sombres de Vénus. Mais je me souviens distinctement que, comme je regardais Vénus, il y a quelques années, pendant qu'elle était dans son périgée et qu'elle avait ses plus grandes cornes, je voyais la partie

planètes paraissent le plus pleinement sous la forme d'une faux, on peut voir la partie obscure de leurs globes qui les représente sous l'apparence d'une couleur terne et rubigineuse.

Or puisqu'on remarque cette figure sphédique dans tous les globes qui sont éloignés de nous, nous pouvons croire avec raison que notre globe est en cela conforme aux autres. Nous pouvons, dis-je, conclure avec beaucoup de raison que notre globe est de la même figure, non-seulement par la rondeur de son ombre dans les éclipses de la lune, mais encore par la découverte de nouvelles constellations dans les cieux, lorsque nous changeons d'hémisphère et que nous approchons de l'un ou de l'autre pôle, par la surface de la mer qui paraît être de cette figure, et enfin parce que nous ne découvrons que peu à peu et par degrés les objets qui sont dans un grand éloignement, comme les montagnes, les tours, les voiles des vaisseaux, etc., dont on voit d'abord une partie, puis une autre, à mesure qu'on en approche plus près; sans parler de plusieurs autres raisons qui prouvent la même chose, raisons qu'il n'est pas nécessaire de rapporter en détail pour prouver une chose qui est maintenant reconnue de tout le monde.

CHAPITRE II.

Des inégalités, ou des montagnes et vallées qu'on remarque sur la terre et dans la lune.

J'ai fait voir dans le chapitre précédent que les différents globes de l'univers sont sphériques. On ne doit pas croire néanmoins qu'ils le soient strictement et à la rigueur; il faut peut-être en rabattre quelque chose à cause de la différence qui se trouve entre les diamètres de leurs équateurs et ceux de leurs pôles (1), dont j'ai parlé ci-dessus; mais principalement à cause des petites excroissances des montagnes qu'on distingue manifestement dans la lune (2) aussi bien que sur notre globe, excroissances qui sont néanmoins peu considérables. Je les appelle petites et peu considérables, spécialement celles qu'on voit sur la terre, parce qu'elles le sont en effet par rapport au diamètre de notre globe, comme nous allons le prouver en descendant dans le détail.

J'ai fait voir dans ma Théologie physique que le diamètre du globe terrestre est d'environ 7,935 milles d'Angleterre, et dans ce traité-ci je lui donne 7,967 milles. Mais celui des montagnes n'a qu'un petit nombre de milles. Snowdon, qui est une montagne de la province de Caernarvon (la plus haute qu'il y ait dans toute notre île (1) n'a en tout que 1,247 verges (2). Les Alpes mêmes n'ont qu'environ deux milles d'Angleterre (3),

obscurcie de son globe, de même que nous voyons celle de la lune aussitôt après son changement. Et m'imaginant que dans la dernière éclipse totale du soleil, on pourrait apercevoir la même chose, je priai un observateur très-curieux, qui était avec moi et qui regardait avec une excellente lunette, d'examiner cela; et il m'assura qu'il l'avait vu très-distinctement.

(1) La terre s'éloigne beaucoup de la figure sphérique, selon les astronomes modernes, qui lui donnent la figure d'un sphéroïde aplati vers les pôles, en sorte que le diamètre d'un pôle à l'autre est plus court de 34 milles d'Angleterre, qu'un diamètre de l'équateur. Ils croient que Jupiter a la même figure, et veulent que son diamètre d'un pôle à l'autre soit au diamètre de son équateur comme 39 et 3/5 sont à 40 et 3/5. Pour moi j'avoue que je n'ai jamais pu remarquer cette différence, nonobstant les observations fréquentes que j'ai faites sur cette planète..... Je crois qu'il est très-difficile, pour ne pas dire impossible, de mesurer ces deux diamètres jusqu'à une 40e partie près, à cause de la petitesse du diamètre apparent de Jupiter, et parce que dans tout le temps qu'on emploie à les mesurer, cette planète est toujours en mouvement.

(2) Quiconque voudra se donner la peine de considérer la lune, ne fût-ce qu'avec une lunette ordinaire, surtout quand elle n'est pas encore ronde, peut aisément s'apercevoir qu'il y a des inégalités considérables, c'est-à-dire quelques parties qui sont visiblement plus élevées et d'autres qui sont plus basses. Vers les quartiers, on y peut voir diverses taches dorées et brillantes, dans la partie ombragée, à quelque distance de la partie que le soleil éclaire. On s'aperçoit même que ces taches deviennent plus larges et plus brillantes à mesure que la partie sombre se tourne vers le soleil, jusqu'à ce qu'enfin vous voyiez toutes les vallées qui sont entre ces taches et les autres parties illuminées. On peut aussi remarquer que, dans différents endroits de la lune, surtout dans ceux qui confinent aux parties ombragées, il y a certains trous ou creux noirs, sombres ou ombragés, pendant que les parties qui les environnent sont brillantes et éclatantes. Cette obscurité, comme si c'était sous quelque montagne, est toujours sur le côté qui est le plus proche du soleil, et peu à peu elle se dissipe, à mesure que le creux, la fosse, ou la vallée se tourne de plus en plus vers le soleil, jusqu'à ce qu'enfin toute la vallée soit éclairée, et qu'elle paraisse comme un fond abaissé dans le corps de la lune. Toutes ces choses sont autant de preuves évidentes que la surface de la lune n'est ni égale ni unie, et qu'elle est entrecoupée de montagnes et de vallées comme celle de la terre.

Cette opinion était aussi ancienne ou même plus ancienne que le siècle de Plutarque, quoiqu'elle ne fût pas confirmée par des démonstrations oculaires comme elle l'est maintenant. Car dans son livre *de Facie in orbe Lunæ*, au commencement (p. 910 F), il rapporte comme une opinion de Cleanthus; Εἰκόνας ἐσοπτρικὰς εἶναι τὰ εἴδωλα τῆς μεγάλης θαλάσσης..... c'est-à-dire que *ce qu'on appelle* la face de la lune, *n'est autre chose que les images et apparences d'une grande mer dans la lune*. Et vers le milieu de ce Traité (p. 935 C) : τὸ δὲ φαινόμενον τουτὶ πρόσωπον.. C'est-à-dire, *quant à cette face qui paraît dans la lune, de même que notre terre a certaines baies fort étendues, nous concevons aussi que la lune est entrecoupée de larges fosses et d'abîmes, remplis d'eau, ou d'un air épais et obscur, au travers duquel les rayons du soleil ne peuvent pénétrer, ce qui fait qu'ils ne sont point réfléchis.*

Pour ce qui est des autres choses en quoi il paraît que la lune et la terre se ressemblent, telles que sont les mers, les grands amas d'eau, une atmosphère, etc., je les passerai sous silence, comme étant hors de propos dans cet endroit.

(1) Dans le journal de feu Richard Townley, seigneur de Townley, dans la province de Lancastre, je trouve cette note sur le 6 de sept. 1682 :

Ce jour, M. Adams passa ici; il est actuellement occupé à lever des plans, etc. *Il nous a dit que par plusieurs expériences réitérées il avait trouvé la montagne de Snowdon plus élevée de 1320 verges que la plus haute marée : que le mercure s'arrêtait à 29 pouces au bas de la montagne, et qu'au haut il était à 25' 96; de sorte que 1320 donnaient 3' 04.* Après cela suit cette note: *M. Adams étant venu depuis, me dit que la hauteur du Snowdon n'était que de 1247 verges, ce qui donnait 3'04.*

Je crois que la raison de cette différence de 73 verges sur la hauteur du Snowdon, est que la première mesure fut prise par M. Adams lui-même, et la dernière par M. Caswel avec les instruments de M. Adams : et probablement la première est la hauteur de la montagne au-dessus de la mer, et la seconde n'est que sa hauteur au-dessus de quelque plaine.

(2) La verge est une mesure d'Angleterre qui contient trois pieds d'Angleterre.

(3) M. Nic. Fatio m'a dit qu'il avait mesuré la hauteur de la montagne de Mauditi, qui est une des plus hautes des

et le pic de Ténériffe, une des montagnes les plus élevées qui soient sur notre globe, à moins que nous n'en exceptions les hautes montagnes du Pérou que Jos. Acosta appelle Periacaca (1), ou celle qui est auprès de Sainte-Marthe (2), ou celles qu'on appelle les Andes (3); cette chaîne de montagnes n'a, à ce que l'on trouve, qu'entre trois ou quatre milles perpendiculairement au-dessus de la mer (4). Or toutes ces éminences, comparées avec le diamètre ou le demi-diamètre de la terre, ne sont pas plus considérables qu'un peu de poussière qui serait sur un grand globe.

Il en est de même à l'égard des montagnes qu'on voit dans la lune. Quoique quelques-unes de ces montagnes soient d'une hauteur assez considérable (5) pour réfléchir la lumière du soleil du haut de leurs cimes quelques jours avant qu'elle parvienne jusqu'aux vallées qui sont au-dessous, nous n'en pouvons néanmoins rien apercevoir sur les parties de la lune: au contraire, le bord de cette planète, considéré au travers de nos meilleurs verres, paraît comme un cercle égal, uni et non interrompu (6).

Quoique les vastes montagnes, quand on les regarde de près, nous paraissent être des excroissances fort considérables de notre globe; néanmoins, puisqu'elles sont petites quand on les compare avec le globe même, nous pouvons considérer notre globe et tous les autres comme si c'étaient des sphères parfaites ou au moins comme des sphéroïdes. Et puisque nous trouvons qu'ils ont réellement une forme sphérique ou sphéroïdale, il ne nous reste plus qu'à examiner si l'on doit croire et si on peut prouver par de bonnes raisons que cette figure est l'ouvrage du Créateur.

CHAPITRE III.

L'universalité et l'uniformité de la figure des différents globes de l'univers est une marque qu'ils sont l'ouvrage de Dieu, et non celui du hasard ou de la nécessité.

Quand nous voyons différents ouvrages curieux, où nous remarquons la même habileté, la même délicatesse, les mêmes traits d'une main de maître (par exemple des ouvrages de peinture, d'horlogerie, d'architecture, etc.), nous concluons avec raison que ces beaux ouvrages ont été faits par la même main d'un habile ouvrier. De même, lorsque nous voyons que la figure sphérique, qui est la plus commode et la plus convenable, a été donnée à la terre et à tous les corps célestes, n'est-ce pas une raison suffisante pour nous convaincre que ce sont autant d'ouvrages qui viennent de la même main d'un habile architecte? En effet, si l'univers avait été un ouvrage du hasard, tous les différents globes auraient été de différentes formes, l'un d'une façon, l'autre d'une autre; celui-ci carré, celui-là polygone, ou long, ou de quelque autre forme. Ou bien, si tous les différents globes avaient été un ouvrage de la nécessité, en sorte qu'ils dussent leur figure à la tendance naturelle ou à la gravité de la matière, c'est-à-dire, si la force attractive de la matière avait fait tous les solides et tous les fluides des différents globes, de telle manière que tous se fussent mis naturellement en forme de globes, comme fait une

Alpes, et qu'il trouvait qu'elle avait 2,000 toises de France au-dessus du Lac de Genève, ce qui fait 12,816 pieds d'Angleterre, ou 2'42 milles.

(1) Acosta dit que les Alpes ne paraîtraient auprès de ces montagnes par lesquelles il voyageait que comme des maisons ordinaires auprès de grandes tours.

(2) Le capitaine Dampier dit que son sentiment est que la montagne voisine de Sainte-Marthe est plus haute que celle de Ténériffe. *Voyage autour du monde*, p. 24.

(3) Le capitaine Dampier parle des Andes du Chili et du Pérou en ces termes : *Ces montagnes sont les plus hautes que j'aie jamais vues. Elles surpassent de beaucoup le Pic de Ténériffe ou Sainte-Marthe ; je crois même qu'elles sont plus hautes qu'aucune montagne qu'il y ait dans le monde.* Ibid., p. 95.

(4) Voyez dans le docteur Hook (à la fin de ses *Leçons touchant les sources*, p. 42) la relation du Pic de Ténériffe, par son ami M. G. T., qui monta jusqu'au haut de cette montagne.

(5) Suivant les mesures de Riccioli, la hauteur de la montagne qu'il appelle mont Sinaï ou mont Sainte-Catherine, est de neuf milles de Boulogne, et celle de Xavier de douze : mais suivant ses corrections, la première n'a que 8 milles 14/15, la dernière 11 milles et 1/2. Cela fait environ 13 et 9 milles d'Angleterre à 6,020 pieds d'Angleterre pour un mille de Boulogne : hauteur si énorme, si l'on considère de combien la lune est plus petite que la terre, que je ne puis m'empêcher de croire que cet auteur, quoique exact d'ailleurs, s'est trompé dans ses mesures, et que les calculs d'Hévélius valent beaucoup mieux que les siens. Comme celui-ci était aussi habile qu'homme du monde, et qu'il a fait sur la face de la lune les plus exactes observations qu'on ait jamais faites, il y a beaucoup d'apparence qu'il approche le plus près de la vérité. Or, selon son calcul, les plus hautes montagnes de la lune n'ont qu'environ les trois quarts d'un mille d'Allemagne; quelques-unes n'en ont que sept seizièmes, et d'autres enfin n'ont pas plus d'un mille d'Italie. Néanmoins, à considérer la masse de la lune en comparaison de celle de la terre, ces éminences sont très-grandes pour la lune.

Mais si les montagnes de la lune sont d'une hauteur si prodigieuse, il y en a plusieurs qui sont d'une grande étendue. Hévélius compte que le mont Taurus de la lune a d'étendue 170 milles d'Allemagne, le mont Sepher 150 et l'Apennin lunaire plus de 100.

Le moyen de mesurer la hauteur des montagnes de la lune n'est ni difficile ni incertain. On le fait en observant la distance qui est entre les taches dorées d'abord qu'elles paraissent (car ces taches ne sont autre chose que les cimes des montagnes) et la partie illuminée de la lune. Cette distance peut être calculée par milles ou par d'autres parties égales; car on peut supposer que le diamètre de la lune soit divisé en quelques parties qu'on voudra.

(6) Le bord de la lune dont je parle ici est celui qui est du côté du soleil, sur lequel je n'ai jamais pu voir avec mes meilleurs verres la moindre marque d'une montagne. Au contraire, j'ai remarqué que tout y est exactement uni et égal. Il y a seulement sur le bord quelques inégalités passagères, causées par des vapeurs, principalement lorsque la lune est proche de l'horizon et lorsqu'il fait du vent ou quelque autre gros temps. Dans ces moments-là, le mouvement de l'air et des vapeurs fait une espèce d'ondulation, comme des vagues sur le bord de la lune, ce qui a l'apparence de montagnes et de vallées qui se meuvent. Mais si la moindre portion de la partie obscure de la lune s'étend au delà de la partie éclairée, on peut très-manifestement distinguer sur le côté opposé quelques montagnes, qui ressemblent exactement à celles que nous voyons sur la terre. Quelques heures avant et après la pleine lune, j'ai vu avec plaisir des apparences de montagnes et de baies considérables.

Je crois que ce sont là les seules montagnes dont parle le savant Hévélius dans plusieurs endroits de sa Sélénographie ou description de la lune, particulièrement dans sa réponse à Bettinus et autres péripateticiens (ch. 6, p. 143), qui niaient qu'il pût y avoir des montagnes dans la lune, aussi bien que plusieurs autres choses qu'on a découvertes de nos jours avec le télescope.

goutte de vif argent, il resterait toujours à savoir et à examiner d'où la matière aurait reçu une vertu si commode et quelle serait la cause qui lui ferait affecter une forme si convenable, si ce n'est le *Fiat* de l'Etre infini qui l'a créée.

Mais sans contester sur ce point, quand même nous accorderions que la gravité est aussi ancienne que la matière et qu'elle en est une propriété inséparable ; sans examiner comment elle a cette vertu, cette force, cette qualité ; quand même on conviendrait que chaque globe de l'univers a reçu sa forme de la vertu attractive de la matière dont il est composé, nous avons toujours des marques incontestables de *causes finales*, d'un ordre sage, d'une providence divine et d'une puissance infinie qui gouverne toutes choses. Pour nous en convaincre, représentons-nous notre globe terrestre dans son état de chaos ; représentons-nous toute la matière dont il est composé ; chaque petite partie de cette matière divisée, flottante çà et là, et disposée par sa vertu attractive à se réunir ensemble dans sa forme naturelle, c'est-à-dire dans la forme d'un globe : dans ce chaos, dans cette confusion de la nature, qui n'aurait point eu d'autre guide ni d'autre conducteur que la seule attraction, on pourrait peut-être supposer qu'il se serait formé une masse confuse en une espèce de globe, mais une masse sans aucun ordre, sans aucun arrangement et sans cette convenable disposition de parties qui est absolument nécessaire pour faire un monde habitable. Or bien loin d'apercevoir dans notre globe un désordre si affreux, une si grande confusion, une nature qui agisse au hasard ou qui opère avec une force aveugle, nous y voyons au contraire toutes les marques les plus évidentes d'un ordre parfait, d'une sagesse admirable, d'une prudence consommée, d'un art excellent et d'une adresse infinie, comme il paraîtra par le chapitre suivant.

CHAPITRE IV.

Le globe terrestre et les autres globes sont l'ouvrage de Dieu : on le prouve par la sage disposition de leurs parties.

Après avoir prouvé dans le chapitre précédent que la terre et tous les autres globes auraient eu des formes bien différentes s'ils avaient été faits par le hasard, et que ce ne serait que des masses confuses s'ils avaient été formés par une aveugle nécessité, je ferai voir dans celui-ci par leur structure commode et par la disposition convenable de leurs parties (autant que nous les pouvons connaître) que ce sont les ouvrages d'un agent sage, infiniment bon, infiniment bienfaisant. Il y a beaucoup d'apparence que la lune (par exemple) n'est pas moins utilement ni moins commodément distribuée que la terre, comme je l'ai prouvé dans le deuxième chapitre ; qu'elle a des montagnes et des vallées, sa terre ferme et ses grands amas d'eaux (1), et qu'elle est environnée d'une atmosphère, de même que nous (2). Il en est de même de Jupiter. Quoiqu'il soit à une si prodigieuse distance de nous, nous voyons manifestement quelques-unes de ses parties plus lumineuses, d'autres plus obscures ; nous distinguons même ses bandes et ses taches, qui paraissent plus sombres et plus obscures que le reste de son disque.

M. Cassini (qui a considéré et examiné cette planète plus longtemps qu'aucun astronome) croit que ces taches sont des canaux qui contiennent une matière fluide ou de l'eau qui réfléchit les rayons du soleil plus faiblement que ne font les autres parties de la planète, et qu' elles ont quelque ressemblance avec ce qui se passe ici sur la terre (3). *Car*, dit-il, *si quelqu'un, placé dans les cieux sur une hauteur, regardait la terre dans quelques situations particulières, la mer qui environne la terre lui paraîtrait comme la grande bande méridionale qui entoure le globe entier de Jupiter : la mer Méditerranée aurait à peu près l'apparence de ces bandes rompues ou coupées que nous voyons dans cette planète ; les autres mers représenteraient ces grandes taches noires qui ne changent jamais : les continents et les îles ressembleraient à ces taches brillantes qui sont aussi permanentes : les*

(1) Il y a des mers ou de grands amas d'eaux dans la lune. Cela est très-probable par les taches lunaires qui paraissent manifestement être de l'eau pour les raisons que nous allons dire : 1° parce que ces taches paraissent être dans des plaines longues, droites et unies, quand on les regarde vers les quartiers de la lune, ou dans des temps qu'une moitié de ces taches est éclairée, et que l'autre moitié est dans l'obscurité. Dans ces circonstances, lorsque nous ne regardons pas directement les plaines, et que nous ne les voyons pas entièrement illuminées, mais que nous les regardons un peu de côté, leurs surfaces nous paraissent comme la mer quand nous la regardons de dessus le rivage, c'est-à-dire qu'elles paraissent comme des plaines larges et unies : on y aperçoit seulement de temps en temps une partie lumineuse et brillante qui s'élève un peu au-dessus de la surface ; ce qui sans doute n'est autre chose que certains rochers ou certaines îles qui se rencontrent dans le milieu de ces mers ; 2° l'obscurité de ces taches, plus qu'aucune autre partie de la lune, est une preuve que c'est ou de l'eau ou quelque autre semblable fluide, qui absorbe davantage les rayons du soleil que ne font d'autres corps plus durs, et qui par conséquent ne les réfléchit pas avec tant de force. C'est pourquoi, vers les quartiers de la lune, lorsque ces taches ont, comme j'ai dit, l'apparence de longues plaines, nous pouvons remarquer que leur bord paraît comme une espèce de bordure d'une couleur sombre et foncée qui devient de plus en plus obscure, à mesure que les rayons sont plus absorbés.

Et véritablement, quoique les corps durs, s'ils ont une surface unie, réfléchissent avec force dans un endroit, ils sont pourtant moins visibles dans d'autres endroits. Ainsi un miroir, un diamant, etc., réfléchissent les rayons du soleil vers un côté avec tant de force qu'ils éblouissent les yeux : mais dans d'autres endroits ils paraissent d'une couleur sombre et noirâtre : et c'est là justement (pour le dire en passant) la raison pourquoi les joailliers taillent leurs diamants à plusieurs côtés et à plusieurs angles, afin que leur brillant paraisse par plusieurs faces. Ainsi (selon la remarque de Galilée, Dial. I) quand on fait seulement bouillir l'argent dans du tartre et dans du sel, il paraît aussi blanc que de la neige, mais quand il est éclairci avec le brunissoir, il devient obscur. De même, dit-il avec beaucoup de raison, la lune nous deviendrait invisible, si sa surface était polie et unie au lieu d'être raboteuse. Voyez aussi *Hévél. Sélénograph.*, ch. 6, p. 151.

(2) A l'égard de l'atmosphère qui est autour de la lune, voyez l. VII, c. 3, not. 1.

(3) Nouvelles découvertes de Jupiter, par M. Cassini ; dans les Mémoires de mathématiques et de physique, pour janvier 1692.

neiges feraient ces étincelles pétillantes (ou ces brillants) qui disparaissent de temps en temps: le flux et reflux de l'Océan et ces grandes inondations qui arrivent quelquefois ici-bas, feraient paraître et disparaître d'autres taches: la lune ressemblerait à un des satellites de Jupiter: enfin les nuages de notre atmosphère ressembleraient à ces bandes coupées ou rompues et à ces taches passagères, qui souvent changent de grandeur et de figure, et qui ont des mouvements de différentes vélocités.

Ainsi parle cet habile et curieux observateur; et suivant son sentiment, qui est probable, cette planète de Jupiter a toutes ses parties arrangées avec ordre, de même que celles de la terre.

Pour ce qui est du reste des planètes, dont les faces nous représentent diverses apparences de parties, les unes plus lumineuses, les autres plus obscures, comme font particulièrement Mars et Vénus (*Voyez l.* IV, *c.* 3), il est très-probable que toutes ces apparences ne sont autre chose qu'un arrangement de parties, tel que celui que nous venons de faire remarquer dans Jupiter; arrangement néanmoins qui est beaucoup plus visible dans notre globe que dans les autres.

C'est pour cette raison que je parlerai particulièrement de notre globe, parce que nous le voyons de plus près et que nous pouvons apercevoir manifestement les marques les plus certaines de la divine Providence dans la sage disposition et dans le merveilleux arrangement de toutes ses parties, qui sont si bien distribuées et si bien placées pour les différents usages et pour la commodité d'un monde habitable, qu'on ne peut rien imaginer de plus parfait.

Par exemple, les deux principales parties du globe terrestre, savoir, les solides et les fluides, ne sont pas mêlées ensemble ni confondues en une masse informe. Au contraire, elles sont séparées l'une de l'autre; elles sont distribuées avec un art admirable, et chacune a été mise exactement dans la place qui lui convient. La terre est distribuée par couches très-utiles et très-commodes: les unes sont pour l'usage des végétaux, les autres pour la génération des minéraux et des métaux, qu'elles nourrissent, pour ainsi dire, et auxquels elles donnent l'accroissement nécessaire; une autre est destinée pour les pierres et pour les fossiles; d'autres enfin servent à purifier les eaux, à les adoucir et à les conduire. Il faut ici remarquer une chose qui prouve évidemment que ces différentes couches et ces différents lits ont été placés avec ordre et avec une sage économie. Chacune de ces couches est à la profondeur la plus convenable pour produire les effets auxquels elle est destinée, et elles sont toutes à des distances de la surface proportionnées aux usages qu'elles doivent avoir. La couche qui est destinée pour les végétaux est au-dessus des autres, afin que l'homme puisse la cultiver; elle est divisée en différents sols et en différents terroirs pour toutes les différentes sortes d'arbres et de plantes. Les couches qui contiennent les minéraux, les métaux et les fossiles sont aussi à des profondeurs convenables; nous ne les trouvons pas à notre chemin quand elles pourraient ou nous incommoder ou nous embarrasser, et néanmoins elles sont à notre portée quand nous en avons besoin. Enfin les couches qui servent de canal aux eaux douces (Voyez *Théologie physique*) ne méritent pas moins notre attention. Il est à remarquer qu'elles sont si universelles dans toutes les parties, ou au moins dans la plupart des parties de ce bas monde, qu'il est si facile de les trouver, que la matière dont elles sont composées laisse un passage si libre et si commode, qu'elles sont si exactement distinguées des autres couches et si peu mêlées avec elles, qu'enfin elles sont à des profondeurs si convenables et si commodes, qu'elles s'ouvrent pour faire sortir des sources, ou qu'on peut les creuser sans peine pour y faire des puits. Mais je ne m'étendrai pas davantage sur cette matière, dont j'ai déjà parlé ailleurs.

Au reste, si la commode distribution des parties de la terre démontre évidemment que c'est l'ouvrage d'un être infiniment sage, la distribution des eaux n'est pas moins une preuve de la même vérité, quelque effort d'imagination que nous puissions faire pour attribuer aux nécessités de la nature, dans la formation du monde, tout ce qu'il est possible de leur attribuer. Car pour ce qui est des eaux, si nous y faisons toute l'attention qu'elles méritent, nous verrons qu'elles sont exactement distribuées par tout le monde, qu'elles sont placées autour de notre globe, dans des mers, dans des lacs, dans des rivières, dans des fontaines, de la manière la plus convenable pour les fonctions qui leur sont propres, c'est-à-dire pour étancher la soif des animaux, pour leur fournir une partie de leur nourriture, pour donner une abondante provision de vapeurs, de nuages, de pluies et de vents; provision qui aurait manqué entièrement ou qui aurait été accompagnée d'une incommodité ou d'une autre, sans un mélange si utile de terres et d'eaux.

Dans le récit que fait Moïse de cette partie de la création (*Gen.*, I, 9), il insinue clairement cette συναγωγὴ (comme traduisent les LXX) c'est-à-dire cet amas d'eaux réunies ensemble avec un si bel ordre et un arrangement si parfait: *Et Dieu dit: Que les eaux qui sont sous le ciel soient rassemblées dans un même lieu;* où le mot hébreu *ikkavu* signifie un *amas des eaux* régulier et bien ordonné, comme si leurs réceptacles, c'est-à-dire les endroits où elles devaient se rassembler, avaient été *marqués avec une règle ou avec un niveau*, par le commandement, par la volonté, par le *Fiat* du Créateur.

Tout ce que nous avons dit prouve donc évidemment que la terre et les eaux sont l'ouvrage d'une main toute-puissante dont la sagesse n'a point de bornes: par conséquent, quelque part que la nature ait pu avoir à donner une figure sphérique à notre globe, le Créateur a tou-

jours été le principal agent qui lui a donné l'être et qui a le plus contribué à sa formation.

CHAPITRE V.

La commodité et la nécessité d'une figure sphérique pour le bien et pour l'avantage des globes est une preuve qu'ils sont l'ouvrage de Dieu.

Outre la situation de toutes les parties des différents globes dont j'ai parlé dans le chapitre précédent, situation si commode et si bien ordonnée, qu'on ne peut rien imaginer de plus parfait, il y a encore d'autres raisons d'attribuer à un agent infiniment sage la sphéricité de notre globe et celle des autres ; car non-seulement cette figure est la plus convenable pour un monde, comme étant la plus étendue et la plus spacieuse ; non-seulement c'est la plus commode pour une masse en mouvement, comme étant à une distance convenable du centre de mouvement et de gravité ; mais outre cela, sans cette forme sphérique, il n'y aurait pas eu ces réjouissantes et agréables vicissitudes des jours et des nuits, du froid et du chaud, qui font maintenant la plus grande beauté et le principal agrément de chaque globe ; au contraire, quelques-unes de leurs parties auraient été trop longtemps privées des douces et bienfaisantes approches du soleil et de la lune, et par conséquent elles auraient langui dans une nuit trop longue, dans une triste obscurité, dans un froid incommode et fâcheux. Quant à notre globe en particulier, les vents n'auraient point donné à l'air ces douces et salutaires agitations qu'ils lui donnent maintenant ; ils auraient été trop retardés, pourvu même qu'ils n'eussent pas été arrêtés entièrement par les angles exorbitants, par les éminences, par les inégalités d'autres figures que ce soit. Enfin, les eaux (qui, comme je l'ai fait voir, sont maintenant entremêlées avec la terre ferme par une merveilleuse distribution et une sage économie) auraient fait des confluents insupportables : dans quelques endroits il s'en serait fait de trop grands amas, dans d'autres elles auraient manqué entièrement, et on n'y aurait eu ni vapeurs, ni fontaines, ni rivières : de sorte qu'au lieu d'un monde habitable et fourni abondamment de toutes les choses nécessaires ou utiles, la plus grande partie de ce globe n'aurait été ou qu'un vaste et affreux désert, ou qu'un amas d'eaux peu nécessaire.

Ayant donc prouvé évidemment que notre globe en particulier a reçu sa figure de la direction d'un être infiniment sage, qui est le créateur et l'architecte de toutes choses, nous avons raison, n'en eussions-nous pas d'autre que celle-là ; nous avons raison, dis-je, de conclure la même chose à l'égard des autres globes de l'univers, puisqu'ils conviennent avec le nôtre dans d'autres choses aussi bien que dans leur figure, au moins autant que nous pouvons connaître ces globes, leur état, leur condition et leur disposition. Ainsi les planètes du tourbillon solaire reçoivent leur lumière du soleil aussi bien que nous ; elles tournent sur leurs axes ; elles font leur révolution autour du soleil, et par conséquent elles ont leurs jours et leurs nuits, leurs étés et leurs hivers, de même que nous ; elles ont aussi leurs montagnes et leurs vallées, comme j'ai déjà dit ; elles ont leurs terres fermes et leurs eaux, aussi bien que notre globe ; au moins nous avons toutes les marques qu'on peut souhaiter pour le croire : et puisqu'elles sont semblables à notre globe terrestre, même dans ces choses qui dépendent en quelque façon de leur figure, n'eussions-nous aucune des raisons dont j'ai déjà fait mention, nous aurions néanmoins un légitime fondement de présumer que ces planètes, aussi bien que notre terre, ont reçu leur figure du même Créateur infiniment sage, et que (si nous en étions assez près pour les voir distinctement) nous y apercevrions des marques aussi manifestes de la puissance et de la sagesse de Dieu que celles que nous voyons ici-bas.

LIVRE VI.

DE L'ATTRACTION OU GRAVITÉ DU GLOBE TERRESTRE ET DES AUTRES GLOBES.

CHAPITRE PREMIER.

L'utilité de l'attraction pour la production et pour la conservation de la figure de la terre, et la descente des corps célestes.

Dans les deux livres précédents, j'ai traité des mouvements et de la figure des globes : dans celui-ci, j'examinerai leur *gravité* ou *attraction*, qualités qui, selon les nouveaux philosophes (dont l'opinion paraît être et la plus raisonnable et la plus probable) ; qualités, dis-je, qui contribuent beaucoup à ces deux choses, savoir, à produire et conserver la figure des globes, et à gouverner leur mouvement.

Quant aux effets de l'attraction naturelle de la matière dans la production et dans la conservation d'une figure sphérique telle qu'est celle des différents globes, outre ce que j'ai supposé ci-dessus, on peut les prouver par la forme sphérique que prennent la plupart des fluides quand il n'y a aucun obstacle qui les en empêche. C'est ce que fait manifestement le mercure, comme j'ai déjà dit, principalement quand il est en petite quantité ou par petites gouttes : car dans ce cas-là la vertu attractive de ces petites gouttes du mercure égale ou surpasse même celle de la terre. C'est la même chose à l'égard du plomb et des autres métaux quand ils sont fondus et qu'ils coulent actuellement (1). On

(1) Ce que je dis est manifeste par la manière dont se

remarque aussi la même vertu dans l'eau, dans l'huile, en un mot dans tous les liquides, qui se mettent ou en une forme fort approchante de la sphérique, quand ils sont suspendus sur une petite surface, par exemple sur la pointe d'une épingle, ou en une figure demi-sphérique sur une surface plus large : c'est là vertu attractive qui leur est intrinsèque, qui produit la première figure, de même que c'est celle de la terre et la surface sur laquelle ils sont qui produit la dernière. Je sais qu'on a attribué ces phénomènes à diverses causes dont la plupart sont assez probables, si néanmoins l'on en excepte l'opinion de ceux qui les attribuent à la pression de l'air qui pèse sur les liquides ; car il est manifeste que ce n'en est pas là la véritable cause, par la raison que dans la machine pneumatique dont on a pompé l'air, et où il n'y a plus de pression, il arrive la même chose qu'en plein air. Il faut donc chercher quelque autre cause de ces phénomènes. Or quelle autre cause en peut-on trouver qui soit plus probable, ou même aussi probable, que celle de la *gravité* ou *attraction*, qui se fait remarquer manifestement dans quelques-unes des choses matérielles, et qui est très-probablement dans toutes (1)? Dans la terre même il y a évidemment ce que nous appelons *gravité*, et il est possible que cette vertu ou qualité soit la cause naturelle de la figure sphérique de notre globe, comme elle est la cause de la sphéricité de moindres masses ; mais alors, comme je l'ai démontré dans le livre précédent, il n'est pas moins manifeste qu'une puissance suprême qui s'étend par tout l'univers, qu'une providence qui gouverne tout, qu'un être infiniment sage, a non-seulement donné à la matière cette qualité, cette force, cette vertu gravitative, mais qu'il l'a conduite, dirigée et gouvernée dans la formation du monde.

Supposé donc que la gravité ait eu quelque part à la production de la figure sphérique dont nous parlons, il faut aussi qu'elle ait eu la même part à la conservation de cette figure; car elle conserve toujours la même vertu, la même qualité, la même force avec laquelle elle a agi d'abord ; et cette vertu est toujours aussi nécessaire pour prévenir toutes les bizarres excursions et pour obvier aux changements qui pourraient arriver à cette figure au milieu des mouvements extraordinaires et des dérangements de quelques-uns des globes, tels que sont les tremblements de terre, les furieuses secousses et les terribles agitations auxquelles notre globe est quelquefois sujet.

Mais laissant là ces matières inconnues et ces questions difficiles sur lesquelles nous n'avons que de faibles conjectures, passons à quelque avantage, à quelque utilité, à quelque bienfait plus évident, et parlons de la gravité, c'est-à-dire de la tendance naturelle de tous les corps vers le centre du globe ; tendance qui est si manifeste dans notre globe en particulier, que, quelque décadence et quelque dépérissement qu'il arrive parmi les choses de la terre, leurs formes ont beau changer, la matière demeure toujours entière, et retourne de rechef à la terre qui est la mère commune ; ou, pour me servir des propres termes de Salomon, Eccl., I, 4, *une génération passe, et il en vient une autre, mais la terre demeure pour toujours.*

C'est là sans doute une disposition merveilleuse, un moyen admirable pour faire subsister le globe terrestre, pour l'entretenir dans le même état, pour le rendre habitable pendant tous les siècles : car sans cela il diminuerait, il dépérirait, il tomberait dans des désordres affreux qui causeraient bientôt sa ruine entière

CHAPITRE II.

La gravité est une espèce de préservatif contre la force centrifuge des différents globes.

Supposé que chaque globe tourne autour de son axe, comme je l'ai prouvé suffisamment dans le quatrième livre : outre plusieurs avantages et plusieurs commodités dont j'ai déjà parlé, nous trouverons encore une merveilleuse utilité de la force gravitative pour le bien, pour l'avantage, pour l'existence même de notre globe et des autres : utilité qui consiste en ce que la gravité leur sert, pour ainsi dire, de préservatif contre la *force centrifuge* de leur révolution ou mouvement diurne, et qu'elle les conserve dans leur intégrité ; car sans un lien aussi fort que celui de la gravité qui entretient toutes les parties des globes dans une parfaite union, leur tournoiement ou leur circonvolution rapide les ferait sauter par éclats et les dissiperait çà et là par morceaux dans le vaste espace qui les environne : car notre globe tourne autour de son axe avec tant de rapidité, que par ce tournoiement il fait plus de 1,000 milles en une heure (1) : d'ailleurs il est composé de terre et d'eau, matériaux d'un tissu beaucoup trop lâche et d'une contexture trop faible pour prévenir ou empêcher la dissipation que la force centrifuge d'un tournoiement si rapide doit nécessairement occasionner vers les parties de l'équateur. En effet ce tournoiement rapide ferait aussi aisément sauter les parties de la terre, particulièrement les eaux, que l'agitation violente d'une roue ou d'un globe dissiperait la poussière légère et l'eau qui serait

fait la dragée de plomb. On fait couler le plomb fondu par une passoire dans de l'eau froide. Mais en le faisant couler on prend garde qu'il ne soit ni trop chaud, parce qu'alors les globules s'en iraient en pièces, ni trop froid, parce qu'il se formerait en long et aurait des queues, au lieu que quand il a une chaleur tempérée et convenable, il se forme en figure sphérique. Il est à remarquer qu'on met de l'orpiment dans le plomb quand on le fond et qu'on le prépare pour en faire de la dragée.

(1) Pour la preuve de ceci je renverrai à l'*Optique* du chevalier Newton, quest. 31 de la seconde édition et à ses *Princip.* dans plusieurs endroits, particulièrement, l. III prop. 5, 6, 7.

(1) Le diamètre de la terre étant de 7,967 milles, suivant ce que nous avons dit, l. 1, c. 2; sa circonférence est de 25,031 milles, et ce nombre étant divisé par 24 heures, on trouve que sa révolution diurne est d'environ 1,043 milles par heure.

dessus; mais parce que la *force gravitative* surpasse la *force centrifuge* autant que 2,174 surpasse 7, 5 4064 (1), c'est-à-dire plus de 288 fois: toutes les différentes parties demeurent en repos et en sûreté : chacune reste dans la place qui lui convient; et sans être ni dérangées ni troublées en aucune façon, elles jouissent de tous les avantages qui, comme je l'ai fait voir, sont des suites nécessaires et inséparables de ce mouvement.

C'est ainsi que notre globe trouve dans sa propre *gravité* de quoi se garantir, de quoi se défendre contre la *force centrifuge* de son tournoiement. Mais les effets surprenants de la force gravitative sont encore plus remarquables dans quelques-uns des autres globes : surtout dans le soleil, dont la circonférence est de 2,582,873 milles, et qui fait sa révolution autour de son axe environ en 25 jours et un quart; révolution qui par conséquent est de 4,262 milles par heure (2), c'est-à-dire plus de quatre fois aussi rapide que celle de la terre; car il est certain qu'une rotation si violente et un mouvement si rapide pourraient causer en peu de temps une grande dissipation des parties du soleil, sans un préservatif tel qu'est la gravité.

Mais qu'est-ce que cela en comparaison de la *force centrifuge* de Jupiter, dont la masse est beaucoup plus énorme que celle de notre globe terrestre, et dont la rotation ou le mouvement autour de son axe se fait en la moitié moins de temps? Pour être plus en état d'en juger, descendons dans le détail et calculons ses dimensions. Le diamètre de Jupiter étant de 120,653 milles, sa circonférence en a 379,043. Cette masse tournant donc autour de son axe en moins de 10 heures, elle fait à son équateur 38,159 milles par heure (3). Et, si la densité de chaque planète est proportionnée à sa distance du soleil (comme on le croit maintenant avec beaucoup de raison), c'est-à-dire, si les planètes qui sont les plus près du soleil, sont à proportion plus denses que celles qui en sont plus éloignées, comme Jupiter et Saturne, il s'ensuit de là que le globe de Jupiter est d'une contexture plus lâche que le nôtre, et qu'il en serait d'autant plus en danger d'être mis en pièces par un mouvement aussi rapide que paraît manifestement celui de cette planète, si ses parties n'étaient pas resserrées, unies ensemble et retenues par des liens aussi forts que sont ceux de la gravité (1).

(1) C'est-là à peu près la proportion de la *force gravitative* à la *force centrifuge* de la terre sous l'équateur, comme on peut la supputer par les *Princip.* du chevalier Newton, l. III, prop. 19.

(2) Le diamètre du soleil étant de 822,148 milles, les nombres que nous avons marqués ici s'ensuivent naturellement.

Pour ce qui est de la *gravité* ou *vertu attractive* du soleil, suivant le calcul de mon ami, le subtil et savant docteur Halley, elle est à la *force centrifuge* de cet astre comme 47,000 est à 1. Voyez, col. suiv., note, la méthode dont on peut se servir pour prouver cette proportion.

(3) La circonférence de Jupiter étant de 379,043 milles, et sa révolution de 9 heures 56' ou de 596 minutes en tout, sa révolution en une heure est par les logarithmes telle qu'on la voit dans la table suivante :

596 minutes	2. 7752463
379043 milles	5. 5786884
: : 60	1. 7781513
	7. 3568397
38159 milles	4. 5815934

CHAPITRE III.

De la force et de l'utilité de la gravité pour retenir les planètes dans leurs orbites.

Pour conclusion de ce sixième livre, j'examinerai un des avantages les plus remarquables de la *gravité*. Il est fondé sur la supposition de la vérité de la *philosophie* de M. Newton, qui est appuyée sur de si bons principes et sur de si fortes raisons, je puis dire même sur des démonstrations si évidentes, particulièrement dans cette matière, qu'en l'admettant ici nous découvrirons un autre ouvrage admirable de la création, qui consiste à empêcher que les planètes ne s'écartent de leur route, et à les retenir précisément dans les limites convenables de leurs orbites. L'incomparable chevalier Newton, dont on ne peut trop admirer la pénétration et la sagacité, a prouvé suffisamment (comme on le peut voir dans ses *Principes*) que cela se fait par la gravité, et que la gravité et le mouvement donnent la plus parfaite solution que l'on puisse désirer à tous les phénomènes des mouvements des planètes, tant de la première que de la seconde grandeur.

Mais avant que de descendre dans le détail des effets que produit la *gravité*, il est nécessaire de dire quelque chose de sa nature et de quelques-unes de ses propriétés, savoir, que la *gravité* n'est pas bornée à la surface, mais qu'elle va jusqu'au centre même; qu'elle s'étend à des distances immenses tout autour des centres de tous les globes; et que par ce moyen les corps célestes sont rendus capables d'avoir des mondes de moindres globes qui tournent autour d'eux. Car, si la force de la *gravité* avait été déterminée ou bornée à la surface ou proche la surface (comme il aurait pu arriver si elle n'avait été destinée qu'à la seule conservation des globes), dans ce cas-là tous les corps qui auraient été mis en mouvement et qui auraient dû passer à quelque distance de ces globes se seraient mus en ligne droite et non pas en ligne courbe; de sorte qu'ils se

(1) La proportion de la *gravité* de Jupiter ou de quelque autre planète, ou du soleil, à leur *force centrifuge*, peut être calculée par les principes du savant et ingénieux chevalier Newton, l. III, prop. 8 et 19. Mais le professeur de la chaire savilienne, dont j'ai parlé ci-dessus avec éloge, m'a appris une règle plus facile et en même temps plus prompte pour les planètes qui ont des satellites. Cette règle est que *la proportion de la force centripète ou à la gravité de quelque planète à sa surface, est composée de la raison qu'a le cube du demi-diamètre de la planète au cube de la distance de quelqu'un de ses satellites du centre de cette planète, et de la raison qu'a le carré du temps périodique des satellites au carré du temps périodique de la révolution de la planète.* Cela posé, la distance par exemple, du plus éloigné des satellites de Jupiter étant de 255 demi-diamètres de Jupiter, et son période étant de 16 jours 16 heures et 32 minutes, c'est-à-dire de 24,032 minutes, et la révolution de Jupiter étant de 526 minutes, nous trouverons qu'à la surface de Jupiter la *gravité* est à la *force centrifuge* à son équateur, comme 1 est à 9, 96.

seraient perdus dans le grand abîme d'un espace sans bornes. Mais le Créateur infiniment sage a prévenu cet inconvénient. Dans la première production de la matière, il lui a donné une propriété admirable, qui fait que chacune de ses moindres parties a une tendance naturelle vers chaque autre petite partie : d'où il arrive que chaque corps a une *force gravitative* suivant le contenu solide ou la quantité réelle de sa matière, et non suivant sa surface ou son extension.

On voit manifestement que cette gravité de tous les corps diminue réciproquement en proportion du carré de leurs distances : c'est-à-dire qu'à deux fois leur distance, la force n'est que d'un quart de ce qu'elle était à une simple distance ; et qu'elle n'est plus que d'un neuvième, à trois fois la distance, etc.

Or, que cela soit ainsi, c'est une chose suffisamment prouvée par le dernier auteur que je viens de citer, qui en établissant cet unique principe de philosophie, a pleinement expliqué le système du monde, autant qu'il a rapport à nous et à tout le reste des planètes, soit du premier, soit du second ordre, qui regardent le soleil comme centre.

Le chevalier Newton ne prétend pas nous déterminer quelle est la cause de la *gravité*, son dessein n'étant pas de s'engager à former des hypothèses, mais seulement d'expliquer les phénomènes par les expériences et d'élever son noble édifice sur ces fondements. Ainsi, quoique les effets et les causes finales soient évidentes, je ne veux pas me hasarder à expliquer comment il peut arriver que des corps agissent l'un sur l'autre à des distances si immenses : j'aime mieux prendre le parti de la soumission et adorer la sagesse et la puissance infinies du grand auteur de toutes choses, qui a, pour ainsi dire, animé les matériaux dont le monde est composé, et qui leur a donné une qualité active ; qualité si efficace qu'elle sert non-seulement à conserver les globes mêmes dans leur entier, mais encore à les mettre en état de tourner autour de leur centre lumineux (dont ils reçoivent leur lumière et leur chaleur) dans des orbes qui sont les plus commodes, étant d'ailleurs fixes et permanents.

Après avoir expliqué les principes nécessaires pour entendre la nature et les propriétés de la *gravité*, nous allons examiner quelle est sa vertu et quels sont ses effets dans les mouvements des planètes. C'est ici que nous trouvons diverses preuves qui démontrent évidemment que ces mouvements ne sont pas un effet du *hasard*, mais les ouvrages d'un *agent* infiniment bon, dont la puissance et la sagesse n'ont point de bornes.

J'ai déjà remarqué (*l.* IV, *ch.* 2) que le mouvement des planètes ne se fait pas sur des lignes qui tendent du centre à la circonférence ; qu'il n'est pas non plus très-oblique ; mais qu'il se fait sur des lignes un peu croisées et presque perpendiculaires aux rayons. J'ai fait voir aussi que les mouvements et les orbites des planètes ne tendent point par des routes contraires et qu'elles ne se heurtent point l'une l'autre. Ainsi ce que je vais dire ici pour prouver que les mouvements des planètes sont l'ouvrage de Dieu, se bornera à ce qui concerne la gravité.

1° C'était un moyen efficace pour empêcher les planètes de s'écarter et pour les retenir dans les bornes qui leur conviennent, que de les brider, pour ainsi dire, et de les arrêter par la gravité, qui leur sert de frein. Car la tendance naturelle de tout mouvement imprimé dans les corps étant en lignes droites, il s'ensuit de là que quand le mouvement fut donné aux planètes, quoiqu'une main habile, comme j'ai déjà dit, l'eût déterminé à être perpendiculaire aux rayons, il les aurait néanmoins emportées si loin dans leurs tangentes qu'elles ne seraient jamais revenues si elles n'avaient été arrêtées par la gravité.

2° Une autre précaution admirable par laquelle le Créateur a pourvu à leur conservation, c'est qu'il les a déterminées à se mouvoir en orbes. Or ces orbes sont formés par un mouvement composé de cette impulsion en droite ligne qui est imprimée dans les planètes, et de la tendance de leur gravité vers leurs centres. Mais dans ce mouvement il y a encore une troisième chose fort remarquable, savoir, qu'il s'en faut si peu que la gravité de chaque planète et l'impulsion ou vélocité que le *premier moteur* lui a donnée, ne soient égales à ce qui est nécessaire à un corps pour lui faire décrire un cercle, que les orbites des planètes ne sont pas beaucoup excentriques, mais presque circulaires, comme on le peut remarquer surtout dans *Vénus* et la *Terre*, et encore plus particulièrement dans tout le tourbillon ou monde des satellites de Jupiter. C'est là sans doute un trait admirable de la divine Providence. Car si la vélocité de quelque planète était double de ce qui la ferait mouvoir en un cercle, la planète s'en irait à l'infini, sans jamais revenir dans aucun orbe que ce puisse être : ou, si une moitié de la vélocité était ôtée, la planète descendrait obliquement vers le soleil, jusqu'à ce qu'elle en fût quatre fois plus proche qu'auparavant ; puis elle remonterait à sa première place en décrivant un orbe très-excentrique ; et en montant et descendant alternativement, elle serait seize fois plus échauffée dans un temps que dans l'autre ; inégalité de chaleur qui sans doute la rendrait inhabitable. La même chose arriverait si la détermination de son mouvement était tellement changée qu'elle devînt très-oblique au rayon tiré de la planète au soleil. Mais toutes ces choses sont si bien ordonnées, si exactement proportionnées et compassées, que chaque tourbillon est un ouvrage d'une justesse surprenante ; que l'univers entier est un ouvrage d'une incomparable beauté, un ouvrage le mieux imaginé, le mieux concerté, le mieux exécuté qu'on puisse jamais voir ; ouvrage parfaitement proportionné aux besoins de toutes les créatures ; ouvrage où elles trouvent tous les avantages et toutes les

commodités qu'on peut souhaiter ; ouvrage enfin où l'on voit manifestement une infinité de traits de l'adresse, de la science, de l'habileté infinie de celui qui l'a créé.

Il est donc manifeste que le monde des planètes est l'ouvrage d'un être infiniment bon, infiniment sage ; et qu'il ne peut être regardé comme un effet du hasard ou comme une chose qui soit due à une nécessité de nature. Mais pour plus grande preuve de cette vérité, nous nous servirons encore de l'exemple des comètes, dont les mouvements, les directions et les orbes, étant entièrement différents de ceux des planètes, démontrent évidemment que le monde planétaire a été formé par la puissance et par l'art d'un habile architecte, et qu'il ne peut pas être l'effet du hasard ou d'une nécessité de nature. En effet, le mouvement des comètes ne se fait pas toujours par le même chemin, mais elles se meuvent quelquefois par des routes contraires l'une à l'autre. Quant à leurs plans et directions, elles sont disposées de tous côtés ; et pour ce qui est de leurs orbes, ils sont parfaitement excentriques. Mais, pour le dire en passant, cette excentricité est un trait admirable de la prudence et de la sagesse du Créateur, puisqu'elle empêche que les comètes ne dérangent les planètes, et qu'elles ne se dérangent l'une l'autre par leurs attractions mutuelles. Elles ont par ce moyen un espace suffisamment large pour y faire leurs révolutions : de sorte qu'en montant à de grandes hauteurs au-dessus du tourbillon ou monde des planètes, et employant presque tout leur temps dans les régions éloignées de l'univers, à d'immenses distances, tant des planètes que l'une de l'autre, elles n'incommodent point les planètes, elles ne les embarrassent point et ne s'incommodent point mutuellement elles-mêmes, ce qu'elles auraient fait sans doute si elles s'étaient mues dans le même plan que les planètes. Car si elles s'étaient mues dans le même plan que ces globes planétaires, elles auraient pu s'en approcher trop, elles auraient dérangé leurs mouvements et peut-être aussi les auraient-elles heurtés si rudement qu'elles les auraient mis en pièces. Mais tous les mouvements, les directions et les plans ont été si bien réglés, si sagement ajustés et si admirablement compassés par la Providence divine, que l'arrangement de chaque tourbillon de l'univers ne pouvait être ni mieux imaginé ni mieux exécuté, soit pour la commodité, soit pour la beauté et la magnificence.

Cette théorie de la gravité, qui a tant de part dans le mouvement des globes est non-seulement très-probable, mais on peut dire même qu'elle est physiquement certaine. Elle nous fournit une autre excellente preuve de la merveilleuse exactitude et de la parfaite régularité qui règne dans tous les ouvrages de la création ; régularité qui mérite justement toute notre admiration et toutes nos louanges. Elle consiste, cette parfaite régularité, en ce que parmi un si grand nombre de masses énormes il n'y en a pas une qui ne demeure dans les bornes qui lui conviennent, pas une qui ne tienne les routes qui lui ont été prescrites d'abord pour son propre avantage et pour sa propre commodité, pas une enfin qui ne réponde en tout temps à la principale fin et aux grands desseins auxquels elles servent dans l'univers. Elle consiste encore plus particulièrement en ce que les *globes habitables* demeurent toujours à des distances si justes, et qu'ils se meuvent dans des orbes qui leur conviennent si parfaitement, qu'il n'est pas possible d'en imaginer de plus justes ni de mieux proportionnés. Elle consiste enfin en ce que les comètes passent dans le même temps par des routes entièrement différentes ; routes néanmoins qui, selon toutes les apparences, sont si convenables et si bien proportionnées, que les comètes peuvent être aussi d'un très-grand usage et d'une grande utilité à quelques-unes des parties du monde, si on les considère comme des corps destinés à rafraîchir, pour ainsi dire, le soleil ou quelqu'une de ses planètes, et à les renforcer ou suppléer à ce qu'elles dissipent, selon la conjecture du chevalier Newton, dans ses *Princip.*, l. III, prop. 41 et 42. Ainsi par la considération et l'examen de toutes ces propriétés et de tous ces effets de la *gravité* (qui sont tout à fait probables, ou même très-certains, comme je l'ai fait voir dans ce sixième livre), nous avons une autre preuve évidente de la sagesse, du soin et de la providence infinies du Créateur ; et c'est en même temps une raison pressante pour exciter les créatures à l'adorer avec la plus haute vénération et à ne cesser de publier ses louanges.

LIVRE VII.

DES MOYENS ADMIRABLES PAR LESQUELS DIEU A POURVU A LA COMMUNICATION DE LA LUMIÈRE ET DE LA CHALEUR PAR TOUT L'UNIVERS.

CHAPITRE PREMIER.

De la lumière et de la chaleur des étoiles fixes et du soleil.

La lumière et la chaleur étant deux choses des plus utiles et des plus commodes dans toutes les parties du monde, le Créateur infiniment sage et infiniment bon a pourvu à la propagation de l'une et de l'autre par des moyens également efficaces et merveilleux. Il y a pourvu, dis-je, probablement à l'égard de chaque globe de l'univers, mais surtout à l'égard de notre tourbillon ou monde solaire. En effet, de tous les globes que nous voyons, il est évidemment certain qu'il n'y en a aucun qui ne brille ou par sa propre lumière,

ou par une lumière empruntée. Il y a même beaucoup d'apparence que les étoiles fixes, ces corps immenses qui sont les plus éloignés de nous, et qui, comme j'ai dit ci-dessus, sont probablement autant de soleils : il y a, dis-je, beaucoup d'apparence qu'elles sont autant de sources inépuisables de lumière ; et que si elles dardent manifestement leurs rayons jusqu'à notre globe qui en est si éloigné, elles les communiquent aussi avec plus d'abondance à leurs planètes respectives, pour les éclairer, pour les échauffer, pour les animer et pour leur procurer toutes sortes de commodités et d'agréments.

Mais sans entrer dans ces matières sur lesquelles on ne peut avoir que des conjectures, je vais me rapprocher de notre monde, où nous avons suffisamment de quoi exercer et contenter nos yeux, de quoi captiver notre entendement, de quoi exciter notre plus grande admiration à la vue de ces magnifiques ouvrages de Dieu : soit que nous regardions le soleil même, cette source inépuisable de notre chaleur et de notre lumière ; soit que nous considérions sa situation convenable, son utilité merveilleuse à l'égard des planètes ; soit que nous examinions les moyens incomparables par lesquels le Créateur a suppléé à son absence et au grand éloignement où il est de la plupart des globes de son tourbillon.

Premièrement, si nous considérons le soleil même, l'imagination la plus extravagante peut-elle se figurer que quelque autre main que celle d'un Dieu tout-puissant ait été capable de faire une masse de feu aussi prodigieuse qu'est celle du soleil ? un corps d'une étendue et d'une grosseur aussi immenses ? un corps d'une étendue si excessive, qu'un petit nombre de ses rayons rassemblés dans la capacité d'un verre ardent de deux ou trois pouces, a néanmoins assez de force pour brûler actuellement, et que ce qu'on en peut rassembler dans un verre de quelques pieds de diamètre, surpasse de beaucoup le plus grand feu de nos fourneaux les plus ardents : ce qui est manifeste par l'activité avec laquelle il brûle et vitrifie presque en un instant les corps les plus durs et les plus incombustibles, non-seulement le bois vert et les corps blancs, mais encore les pierres, les briques, les métaux, et l'or même, que ses rayons rassemblés fondent en peu de minutes, quoique ce soit le plus dur de tous les métaux et le plus difficile à fondre ou à mettre en œuvre par le feu (1).

(1) Le fameux *verre concave* de 30 pouces de diamètre, qui est à Lyon, et plusieurs autres encore plus grands qu'on voit en France et en Allemagne, sont devenus célèbres pour leurs leurs effets merveilleux : car ils brûlent, ils calcinent et vitrifient également les corps métalliques et autres. Mais je doute qu'aucun de ces verres ait atteint au même degré que l'instrument ardent que le chevalier Newton a inventé, et qu'il a présenté à la Société royale. Il consiste en sept verres concaves, et couverts chacun d'une feuille comme les glaces de miroir étamées. Chacun de ces verres a douze pouces de diamètre, et ils sont tous placés de manière que leurs foyers se réunissent en un point. Par ce moyen la chaleur est tellement augmentée qu'elle produit non-seulement les effets dont j'ai parlé, mais encore plusieurs autres qui les surpassent.

Après avoir fait mention de ces verres ardents, il ne sera pas inutile (pour plusieurs raisons, mais particulièrement pour la commodité de ceux qui voudront faire à peu de frais l'essai des expériences) de parler ici de ce qui m'a été rapporté par une personne de grande condition, laquelle me faisant l'honneur de s'entretenir avec moi sur ces sortes de *concaves*, me dit qu'en Allemagne un certain M. Czernhausen, gentilhomme silésien, faisait différents *concaves très-larges avec du carton*, qui étaient couverts d'une espèce de pâte ou de feuille qui réfléchissait avec force les rayons du soleil. Mais il ne voyait pas quels effets ils pouvaient produire.

La puissance de Dieu et sa sagesse infinie paraissent donc évidemment dans la forme, dans la figure, dans la disposition, dans l'arrangement des parties du soleil, de ce corps immense de feu, de cette masse admirable et prodigieuse ; masse véritablement digne de la grandeur et de la puissance infinies du Créateur, soit que nous considérions son immensité, sa chaleur excessive ou sa nécessité absolue par rapport à nous, c'est-à-dire le besoin que nous avons de ses influences, l'utilité et l'avantage que nous en retirons, nous et le reste des globes ou mondes qui sont dans son tourbillon. Mais dans le chapitre suivant nous allons encore trouver d'autres preuves évidentes de la puissance et de la sagesse de Dieu, qui a créé toutes choses.

CHAPITRE II.

De la situation et de la distance convenables du soleil et de ses planètes.

J'ai fait voir dans le chapitre précédent que la puissance et la sagesse de Dieu se manifestent par la structure, par la forme, par l'arrangement de toutes les parties du soleil : dans celui-ci je démontrerai la même chose par sa situation convenable au milieu de ses planètes et par la distance où il est de tous les globes de son tourbillon, distance admirablement proportionnée aux besoins de chacun de ces globes.

Nous supposons ici comme une chose dont tout le monde convient, que le soleil est la source de la lumière et de la chaleur de toutes les planètes, c'est-à-dire non-seulement de la terre, mais encore de tous les autres globes qui se meuvent ou autour du soleil ou autour de la terre. Mais il nous importe peu de savoir si le soleil est placé au centre de son monde ou tourbillon, ou si c'est la terre qui occupe ce centre ; il n'est pas d'une grande conséquence d'examiner ici ce qui en est. Pour moi j'ai toujours supposé que la première hypothèse (qui place le soleil au centre) était la plus probable ; et il semble qu'elle le devient encore plus par l'examen de la question sur laquelle nous sommes présentement, touchant la communication de sa lumière et de sa chaleur à toutes les planètes. Car, puisqu'il est évident que tout ce que les planètes ont de lumière et de chaleur, elles le reçoivent du soleil, il est beaucoup plus vraisemblable que cette source de leur lumière et de leur chaleur est placée à leur centre commun, et qu'elles se meuvent plutôt autour de lui que lui autour d'elles.

Au reste, que le soleil soit au centre de son tourbillon ou qu'il n'y soit pas, il est toujours certain que toutes les planètes sont placées à une distance de ce grand astre si juste et si bien compassée, qu'elles en reçoivent les rayons bienfaisants, de la manière la plus convenable et la mieux proportionnée à leurs besoins. On ne peut guère douter de cela par rapport aux planètes qui sont ou plus éloignées ou moins éloignées du soleil que nous : car nous trouvons un noble et solennel appareil qui répond aux distances où elles sont du grand astre dont elles reçoivent les influences; appareil dont j'ai dessein de parler dans la suite. Mais quant à notre globe terrestre, nous avons des marques suffisantes du grand soin et de la prudence du Créateur, qui l'a placé comme il faut dans une distance convenable du soleil. Car à l'égard de sa situation par rapport au soleil, j'ai fait voir ci-dessus que, par l'inclinaison de son axe, par son mouvement diurne, par ses révolutions périodiques, toutes ses parties reçoivent la portion de lumière et de chaleur dont elles ont besoin. En second lieu, sa distance est telle, qu'elle le met hors de danger de se heurter contre les autres globes ou de s'embarrasser dans leurs orbites, comme je l'ai déjà remarqué ci-dessus : cette distance est, outre cela, exactement proportionnée à la densité de la terre et des eaux, au tempérament et à la structure de nos corps et de toutes les autres choses d'ici-bas. Si nous eussions été beaucoup plus près du soleil, notre monde aurait été entièrement brûlé et désolé par la chaleur excessive : les eaux auraient été toutes converties en vapeurs et se seraient taries entièrement; la végétation aurait bientôt cessé; et toutes choses auraient été gâtées ou même entièrement brûlées et consumées. Ou si nous n'avions pas été à une si grande distance, mais seulement un peu plus près du soleil que nous ne sommes maintenant, par exemple, de quelques milliers de milles, la chaleur aurait toujours été comme le carré de la distance (*Newton, Princip. p.* 466); et par conséquent si elle n'avait pas été trop grande pour les parties polaires, elle l'aurait été au moins pour celles de l'équateur. Au contraire, si nous avions été situés à une plus grande distance du soleil, sa chaleur aurait été moindre par rapport à nous, à proportion du carré de cette distance. Et dans ce cas-là, si la distance avait été très-considérable, nous aurions été perpétuellement gelés, nous et tout ce qu'il y a sur la terre : ou si elle n'avait pas été si grande, le monde aurait été incommodé par le froid, au moins vers les parties polaires, si celles qui sont proche de l'équateur en avaient été à couvert.

Dans cette hypothèse, où notre monde aurait été toujours brûlé par une chaleur continuelle, ou toujours gelé par un froid excessif, au lieu d'un monde habitable, rempli de délices, d'agréments et de commodités, il serait devenu un désert affreux, une habitation pleine de tristesse et de misères, une demeure d'un supplice éternel. Mais le Dieu tout-puissant et le Créateur de toutes choses ayant réglé avec tant de sagesse et de bonté la distance qui est entre le soleil et la terre, la lumière et la chaleur de cet astre sont admirablement proportionnées à l'état, à la condition et au tempérament de toutes les choses d'ici-bas; notre monde est très-propre à habiter, bien fourni de tout ce qui peut contribuer à la conservation, à l'agrément et au plaisir de ses habitants. Ses rayons agréables nous éclairent, nous et tout le reste des animaux, en un mot tout ce qu'il y a sur la terre : ils nous facilitent les moyens de vaquer à nos occupations, de chercher notre nourriture, de pourvoir à nos besoins, de passer d'un lieu à un autre à mesure que les occasions, les circonstances ou notre plaisir nous y conduisent. Ces douces influences, ces rayons bienfaisants échauffent tout, animent tout. Ils servent en quelque façon à faire élever des vapeurs pour en former les nuages et la pluie. Ils mettent les arbres et les plantes en état de pousser leur verdure, de répandre partout la gaieté, d'étaler les plus grandes beautés de la nature, et de nous produire une abondance de fruits et de grains qui font notre plaisir et nos délices. La présence de cet astre, de cette source inépuisable de lumière et de chaleur, nous réveille et nous ranime, nous et toute la nature : son absence au contraire nous rend, pour ainsi dire, engourdis et languissants. L'absence du soleil pendant la nuit nous dispose au repos et au sommeil; alors les végétaux mêmes ferment leurs fleurs, cachent leurs beautés (*Voyez la Théologie physique*, l. X. n. 14), et se livrent aussi en quelque façon au repos. Quel changement l'absence de cet astre n'apporte-t-elle pas dans toute la nature pendant l'hiver? Elle en change toute la face; elle dépouille les végétaux de leur agréable parure; elle oblige les animaux à se mettre à couvert, à chercher des asiles, à se retirer dans des lieux de sûreté; en un mot, elle répand sur toutes choses un air de tristesse, de mélancolie et d'horreur.

Tout ce que je viens de dire fait voir manifestement avec combien de sagesse et de bonté le Créateur tout-puissant a pourvu au bien et à la commodité de notre planète, en proportionnant si exactement sa situation et sa distance du soleil à son état, à sa condition, à son tempérament et à celui de toutes choses. Quoique le reste des planètes qui environnent le soleil n'en soient pas à la même distance que nous, et que les unes en soient plus près, les autres plus loin, il n'y a pas néanmoins grand sujet de douter que le même Dieu, le même créateur, le même auteur de toutes choses, n'ait pourvu à leur commodité avec autant de bonté et de soin qu'il a pourvu à la nôtre, soit en proportionnant leur densité à l'éloignement où elles sont du soleil, soit par quelque autre moyen également prudent et efficace. Ce grand et magnifique appareil dont je parlerai dans la suite, c'est-à-dire l'appareil des planètes du second ordre, nous fournit de justes et de

solides raisons pour appuyer nos conjectures sur ce sujet. Et c'est ce qui me conduit à considérer les moyens dont Dieu s'est servi pour suppléer à l'absence et au plus grand éloignement du soleil.

CHAPITRE III.

La nécessité de la lumière : que le Créateur y a pourvu par le moyen de l'atmosphère.

Avant que de passer aux autres planètes, il est à propos de considérer comment l'absence du soleil est suppléée, non-seulement à l'égard de ce bas monde, mais encore à l'égard de la lune, qui accompagne la terre.

Premièrement, quant à la terre ; plus ou moins de lumière (sans parler de la chaleur) lui est d'une si grande nécessité que notre bas monde ne pourrait absolument subsister sans cela. Car s'il était entièrement privé de toute lumière, en sorte qu'il n'en reçût pas le moindre rayon ; outre que les végétaux, les minéraux, et autres semblables créatures seraient exposées à de grandes incommodités et à de fâcheux inconvénients, il est certain que des ténèbres totales mettraient les animaux dans une impuissance absolue de vaquer à leurs occupations les plus nécessaires, et qu'ils ne pourraient pas faire les fonctions que la divine Providence leur a prescrites, quoique ces fonctions soient de la plus grande utilité et du plus grand usage pour eux-mêmes ou pour le reste du monde. Les hommes, par exemple, que leurs occupations, leurs affaires ou leurs besoins obligent souvent à prendre une partie de la nuit; tous les autres animaux, surtout ceux qui, pour leur sûreté, ou à cause de leur tempérament, ou de la constitution de leur corps (par exemple, à cause de la structure de leurs yeux, ou de quelques autres parties) se confinent pendant le jour dans leurs antres, dans leurs trous, dans leurs lieux de retraite et de repos, et qui par conséquent sont contraints de courir pendant la nuit pour chercher leur nourriture, et d'aller çà et là pour les fonctions les plus nécessaires et pour les besoins de la vie les plus pressants ; toutes ces créatures animées seraient privées tout d'un coup des plus grands agréments de la vie ; elles ne pourraient pas remplir les fonctions auxquelles elles ont été destinées par leur création, pendant tout le temps qu'elles seraient ensevelies dans des ténèbres épaisses et dans une obscurité totale. Mais le Créateur de toutes choses, l'Etre infiniment sage qui a créé le monde, a prévenu tous ces inconvénients par différents moyens admirables, tant dans notre globe que dans les autres planètes. Un des moyens dont il s'est servi à l'égard de notre globe, et même aussi à l'égard de celui de la lune, c'est qu'il les a entourés l'un et l'autre d'une atmosphère (1). Cette atmosphère, outre plusieurs autres usages essentiels, sert beaucoup à la propagation de la lumière, partie en réfléchissant les rayons de lumière jusqu'à nos yeux, partie par la réfraction de ces mêmes rayons : car par ce moyen elle nous les rend visibles et utiles, au lieu que sans cela ils ne paraîtraient pas et ne seraient d'aucune utilité pour nous. C'est là ce qui produit cette blancheur, cette lueur (*Voyez Théologie phys., liv.* I, *ch.* 1), cette clarté que l'on aperçoit dans l'air pendant le jour : de là vient aussi le crépuscule ou cette faible clarté dont on jouit lors que le soleil est caché sous l'horizon. On remarque aussi la même chose dans la lune ; car on voit dans cette planète du second ordre une certaine lumière sombre, réfléchie du second bond, et pour ainsi dire rouillée, qui paraît non-seulement dans ses éclipses, mais encore avant et après ses quartiers.

CHAPITRE IV.

La grande utilité de la lune, et les avantages réciproques que les globes se procurent l'un à l'autre.

Après avoir fait voir la nécessité absolue de la lumière, et que les atmosphères sont d'un grand secours pour sa propagation, parlons maintenant des principaux moyens dont Dieu s'est servi pour cet effet et pour suppléer à l'absence du soleil. Ces moyens sont la *lune* et les *étoiles*. Elles *règlent la nuit*, comme dit Moïse (*Gen.* IV, 16), de même que le *plus grand luminaire*, c'est-à-dire le soleil, *règle le jour*. Mais il est difficile de déterminer quelles influences ces globes célestes peuvent avoir ici-bas sur les corps des hommes, sur ceux des autres animaux, sur les végétaux, sur les fossiles, ou sur quelqu'un des grands ouvrages de la nature; c'est, dis-je, une chose difficile à décider, quoique ceux qui font profession d'astrologie judiciaire se vantent vainement de le savoir. Il y a néanmoins certaines choses dont les périodes et les crises suivent si exactement le cours du soleil, et particulièrement celui de la lune, que, de l'autre côté, il est difficile de nier que ces corps n'influent en quelque manière sur les choses d'ici-bas. Le flux et reflux, en particulier, a toujours suivi si constamment le cours de la lune, que dans tous les siècles on a eu quelque soupçon qu'il était causé et gouverné par cette planète. Si les histoires de Pline (*Pline, Hist. Natur., l.* II, *c.* 41, 98, 99, 101) d'Aristote et d'autres anciens auteurs, sont véritables, c'est par son influence que les huîtres et autres poissons à coquille s'accroissent et diminuent : c'est par son influence que la masse du sang s'aug-

(1) M. Huygens, dans son *Cosmotheor.*, p. 115, prétend que la lune n'a ni air ni atmosphère, parce que nous voyons son disque si clairement borné, si exactement limité, et il croit qu'il n'y a ni mers ni rivières dans la lune. Mais il se trompe, tant dans sa conclusion que dans une partie de ses prémisses : car dans l'éclipse de soleil du premier de mai 1706, qui fut totale en Suisse, on apercevait manifestement l'atmosphère de la lune, comme on le peut voir dans la relation qu'on en a donnée dans les *Trans. Philos.*, n° 306. Et depuis ce temps-là, dans la dernière éclipse totale du soleil du 22 avril 1715, il était très-facile de distinguer l'atmosphère de la lune, laquelle paraissait en forme d'un beau cercle de vapeurs qui environnait la lune, pendant tout le temps que dura l'obscurité totale. Voyez-en la relation dans les *Trans Philos.* et dans Wikston.

mente ou diminue dans les hommes : c'est par la même influence que se fait la résolution et l'attraction des humeurs; que les corps des bêtes mortes se corrompent; que tous les animaux, surtout les hommes, expirent au moment de l'èbe ou reflux : c'est enfin par son influence que la mer se purge elle-même de ses ordures à chaque nouvelle lune. Ce sont ces effets des influences des corps célestes qui ont donné occasion à la fable qui dit que le soleil a son entrepôt ou repaire vers Messine et Milazzo, où il s'arrête quelque temps : ce sont ces mêmes effets qui ont donné occasion à plusieurs autres semblables imaginations dont parlent ces auteurs; mais elles sont en trop grand nombre et trop peu vraisemblables pour mériter d'être rapportées ici.

Au reste, quelles que soient les influences de la lune sur les choses d'ici-bas; quelque part que cette planète puisse avoir dans les fonctions et dans les productions de la nature ou dans les autres effets de la création: il est toujours très-certain que sa lumière, ses éclipses, ses révolutions de chaque mois, sa latitude ou ses écarts vers nos pôles, sont pour nous d'un grand usage et d'une grande utilité.

Sa *lumière*, à laquelle on peut aussi ajouter celle des étoiles, nous donne le moyen, à nous et au reste des créatures, d'allonger notre journée comme il nous plaît, d'aller çà et là partout où nos besoins nous appellent, d'expédier plusieurs de nos affaires pendant la nuit, ou de nous livrer au repos et de nous abandonner au sommeil, auquel, selon Pline (1), la lune nous porte naturellement.

Quand aux *éclipses*, soit du *soleil*, soit de la *lune*, elles ont aussi leur utilité, et une utilité très-grande. L'astronome s'en sert dans sa profession et dans ses recherches pour des usages fort importants; le géographe n'en tire pas moins d'utilité pour perfectionner sa science : elles fournissent au chronologiste les moyens de réformer ses supputations du temps, tant des siècles les plus reculés, que de tous les siècles suivants ; le marinier en peut aussi tirer de grands secours pour ses desseins et ses projets, pour connaître à quelle longitude il est, pour corriger ses calculs et redresser son estime sur mer, et par ce moyen il est plus sûr et moins en danger dans les routes de la mer par lesquelles il n'a point encore passé.

Pour ce qui est des *révolutions* que la lune fait *chaque mois*, outre l'utilité dont elles sont à l'égard des variations journalières des marées, outre qu'elles causent peut-être aussi de semblables révolutions dans les humeurs, dans les corps des animaux, dans les ouvrages de la nature : outre tout cela, dis-je, il est évident qu'elles sont d'un usage merveilleux dans les divisions du temps et pour la mesure de nos mois, de même que le soleil sert à régler nos jours et nos années, selon l'ordre et le commandement du Créateur : *Et Dieu dit : Qu'il y ait des luminaires dans le firmament du ciel pour séparer le jour d'avec la nuit, et qu'ils soient comme des signes pour marquer les saisons, les jours et les années* (*Genèse*, I, 4).

Enfin la *latitude* de la lune et ses progressions vers nos pôles sont aussi d'une grande utilité et d'un grand usage. Premièrement, elles empêchent que les éclipses du soleil et de la lune ne soient fréquentes. En second lieu, elles sont très-commodes pour les parties polaires du monde, puisqu'elles leur procurent une lumière d'une plus longue durée, une lumière plus forte et plus abondante que si les rayons tombaient obliquement. C'est là sans doute un grand avantage pour les habitants de ces parties qui sont presque abandonnées. C'est pour eux une grande consolation, une admirable ressource dans leurs longues et ennuyeuses nuits, qui ne durent pas seulement quelques jours, mais plusieurs mois. Ces progressions de la lune sont commodes pour les hommes, en ce qu'elles leur facilitent les moyens d'expédier quelques-unes de leurs affaires qui sont d'une perpétuelle et constante nécessité. Elles sont avantageuses et utiles aux autres animaux qui vivent dans l'air, sur la terre, dans les eaux, puisqu'elles les mettent en état de chercher leur nourriture avec plus de facilité, avec plus d'agrément, et d'aller où leur inclination les porte et où leur plaisir les conduit.

Le Créateur de toutes choses a donc fait la lune pour la commodité de notre terre; il l'a donc faite pour qu'elle nous soit d'une grande utilité et d'un usage admirable; mais outre cela, cet habile architecte a si bien disposé et si sagement exécuté ses ouvrages, qu'ils se sont réciproquement utiles : de sorte que les bons services que l'un rend à l'autre, l'autre les lui rend à son tour. Ainsi, de même que la lune est une lune par rapport à nous, les philosophes concluent avec grande raison que la terre est une lune par rapport à la lune. Ce n'est pas à dire pour cela que la terre soit une planète du second ordre qui se meuve périodiquement autour de la lune : mais c'est toujours une planète par rapport à elle; c'est une planète qui lui réfléchit la lumière du soleil, et qui peut-être lui rend par ses influences les mêmes services que j'ai dit qu'elle en reçoit. En effet si la terre réfléchit la lumière vers la lune, si elle pèse sur la lune de même que la lune pèse sur la terre, comme il est très-probable : il ne faut pas douter qu'il n'y ait entre elles une mutuelle communication de leurs influences, que l'une ne procure à l'autre les mêmes avantages et les mêmes commodités qu'elle en reçoit, et qu'elles ne se rendent des services réciproques. Ces conjectures deviennent encore plus probables par la ressemblance que l'on remarque entre la terre et la lune : ressemblance qui fonde une forte présomption et doit nous porter à croire que la lune peut avoir autant besoin de la terre que la terre a besoin d'elle.

(1) Ferunt lunæ femineum ac molle sidus, atque nocturnum, solvere humorem, et trahere, non auferre. Id manifestum esse quod... Somno sopitis torporem contractum in caput revocet. *Plin.*, l. II, c.101.

Car, comme j'ai dit ci-dessus (*Voyez l.* V, *c.* 2, *note C.*), il est manifeste à nos yeux et il est hors de doute que la lune est un corps opaque; que sa surface est en partie couverte de montagnes et de vallées; et qu'elle a une atmosphère, comme on l'a découvert il n'y a pas longtemps (*Voyez ci-dessus, ch.* 3). D'ailleurs j'ai fait voir ci-dessus (*Liv.* V, *c.* 4 *et la préface*) qu'il est probable qu'il y a de vastes mers et de grands amas d'eau dans la lune. Ces deux planètes ayant donc une si grande conformité dans leur structure, une si grande ressemblance dans leur constitution et dans la disposition de leurs parties, il y a beaucoup d'apparence que leurs besoins, que leurs influences sont réciproques et à peu près les mêmes.

C'est ainsi que le Créateur de l'univers, que cet Etre infiniment sage semble avoir disposé toutes choses dans cet espace immense qui contient les corps célestes. C'est ainsi qu'il a disposé tous les différents globes, afin qu'ils soient mutuellement utiles l'un à l'autre. Toutes les planètes de notre tourbillon solaire nous sont donc d'un grand usage et d'une grande utilité. Toutes nous réfléchissent la lumière. Il y en a même quelques-unes qui nous renvoient une lumière si forte, si vive, si brillante (particulièrement Vénus et Jupiter) qu'elles suppléent en partie à l'absence de la lune pendant la nuit, de même qu'à celle du soleil. Les planètes même du second ordre, qui, comme je le ferai voir, sont d'une très-grande utilité pour celles du premier ordre, autour desquelles elles tournent: ces planètes, dis-je, ont aussi leurs usages et leur utilité par rapport à nous, non-seulement en ce qu'elles sont autant de démonstrations évidentes de la grandeur et de la magnificence des ouvrages de Dieu, mais encore parce qu'elles nous servent à découvrir la longitude des lieux les plus éloignés sur la terre. Il en est de même des étoiles fixes, qui, comme j'ai dit ci-dessus, doivent probablement être regardées comme autant de soleils qui servent à éclairer et échauffer un pareil nombre de mondes ou tourbillons qui ont aussi leurs planètes. Il est certain qu'elles sont pour nous d'un grand usage et d'une grande utilité, puisqu'elles suppléent à l'absence du soleil et de la lune pendant la nuit. Il n'y a pas même de doute que notre soleil ne soit de la même utilité pour les planètes de leurs mondes ou tourbillons, et qu'il ne leur rende la pareille: de sorte que nous devons remarquer une admirable économie qui règne dans toutes les régions visibles de l'univers, par l'assistance mutuelle et par les services réciproques qu'un globe rend à l'autre, même dans le plus grand éloignement.

CHAPITRE V.

Des lunes; ou en général de toutes les planètes du second ordre qu'on remarque autour de quelques-unes des planètes du premier ordre.

Nous avons examiné les moyens dont Dieu s'est servi pour communiquer à la terre la lumière et la chaleur: jetons maintenant les yeux sur le reste de notre tourbillon ou monde solaire, et examinons si l'on y trouve quelque chose de semblable. Nous trouverons dans ce tourbillon un grand nombre de traits admirables de la sagesse du Créateur: nous y trouverons des preuves manifestes de sa providence, une scène magnifique, un théâtre de merveilles; un théâtre qui n'est pas moins digne de notre admiration que celui que nous découvrons sur la terre et dans la lune. Il est vrai qu'on peut remarquer dans Mars une grande ressemblance avec la terre, en ce qu'il est opaque et qu'on y aperçoit des taches. Mais nous n'avons pas encore pu découvrir autour de lui aucun cortége de lunes, comme on en voit autour des planètes supérieures. Probablement ce n'est pas qu'il n'y en ait: mais nous ne pouvons les apercevoir, parce qu'elles sont petites ou parce qu'elles ne refléchissent qu'une faible lumière et qu'elles sont à une grande distance de nous. Quant aux planètes de Vénus et de Mercure, peut-être n'ont-elles pas besoin d'aucun cortége de lunes ou satellites, à cause de la proximité où elles sont du soleil. Mais dans les deux planètes les plus hautes ou les plus éloignées, c'est-à-dire dans Jupiter et dans Saturne, nous avons une agréable scène, un noble et magnifique théâtre de la gloire du Créateur. Comme ces deux planètes sont plus éloignées que les autres de la source de leur lumière et de leur chaleur, qui est le soleil, et que par conséquent leur chaleur et leur lumière sont moindres à proportion du carré de leurs distances: pour dédommagement elles sont environnées d'un plus grand cortége de lunes ou *planètes de la seconde grandeur*; car Jupiter en a quatre; Saturne en a cinq, à ce qu'on croit, et probablement davantage (1).

Voilà un merveilleux dédommagement et une admirable ressource, qui supplée non-seulement à la grande distance où sont ces deux planètes par rapport au soleil, mais encore à la lenteur de leur mouvement périodique dans leurs orbites respectives. Car Saturne emploie près de trente ans à faire sa révolution autour du soleil, et Jupiter en est près de douze à faire la sienne. De là il arrive que les endroits qui sont proches des deux pôles de ces planètes, ont une longue nuit, c'est-à-dire que les parties polaires de

(1) M. Huygens, dans son *Cosmotheor.*, p. 99, raconte l'histoire de la découverte des satellites de Jupiter et de Saturne en ces termes: « On sait, dit-il, que la découverte des satellites de Jupiter est due à Galilée; qu'en 1655, il eut le bonheur de découvrir avec une lunette de 12 pieds le plus brillant et le plus éloigné des satellites de Saturne; que la découverte des autres est due à M. Cassini, qui les aperçut premièrement avec une lunette de 36 pieds de la façon de Campani, puis avec une autre de plus de cent pieds; que Cassini lui fit voir le troisième et le cinquième en 1672 et plusieurs autres fois après; que Cassini dans la suite l'informa par lettres de la découverte qu'il fit du premier et du second en 1684; qu'on ne distingue pas facilement les deux derniers, et qu'il ne peut pas dire qu'il les ait jamais vus; qu'outre ces cinq, il conjecture qu'il peut y en avoir encore un ou davantage qui demeurent cachés. » *Voyez ci-dessous*, chap. 7.

Saturne ont une nuit d'environ quinze ans, et que celles de Jupiter en ont une de six ans, supposé que leurs axes soient inclinés sur les plans de leurs orbites, comme celui de nôtre globe. Mais supposé (comme on le conjecture) que leurs axes ne soient pas si inclinés, et que leurs jours et leurs nuits, leurs hivers et leurs étés soient presque égaux; alors ce sera encore pis que s'il y avait les longues nuits de la première supposition. Car dans l'une et dans l'autre hypothèse, les parties polaires de ces deux planètes ne seraient que des régions affreuses et presque toujours couvertes d'épaisses ténèbres, puisqu'elles seraient si longtemps privées des douces influences et des agréables visites du soleil. Mais le Créateur, infiniment sage, a trouvé des moyens efficaces pour obvier à ces inconvénients: il a exposé à nos yeux un magnifique théâtre de ses ouvrages, comme on le verra manifestement par la considération et l'examen des particularités que l'on découvre dans chacune de ces deux planètes supérieures.

CHAPITRE VI.

Des lunes, des jours, et des saisons de Jupiter.

En parlant des planètes supérieures en particulier, je commence par Jupiter. On trouve, par les calculs, que cette planète est de 343 millions de milles plus éloignée du soleil que nous ne sommes: par conséquent la lumière et la chaleur du soleil y sont 27 fois moindres que dans notre globe, et son diamètre apparent est cinq fois plus petit (1). Que si l'on considère combien le globe de Jupiter est vaste; qu'il a une surface 100 fois, et même (selon les supputations de M. Huygens) 400 fois plus grande que celle de la terre: dans ce cas-là, combien de vastes contrées de ce globe ne seraient-elles pas demeurées dans une profonde obscurité, et dans une affreuse désolation, si le Créateur n'y avait apporté des remèdes efficaces! Mais Dieu y a pourvu par plusieurs moyens. L'un de ces moyens, ce sont les fréquentes rotations ou circonvolutions de Jupiter autour de son axe, dont chacune se fait en moins de dix heures: d'où il arrive que ce qui lui manque dans la force et dans le degré de lumière et de chaleur, est compensé par ses fréquents retours.

Le second moyen est le surcroît du nombre des *lunes* qui sont autour de Jupiter: car comme j'ai déjà dit, il est escorté de quatre lunes; au lieu que nous, nous n'en avons qu'une, parce que nous sommes plus près du soleil. Au reste, il y a quatre choses à remarquer à l'égard de ces lunes:

1° Leur masse, qui probablement n'est pas moins grande que celle de notre terre, comme le savant et judicieux M. Huygens le conclut (*Cosmotheor. p.* 101), de l'ombre qu'elles font sur le disque de Jupiter. D'où il arrive en partie que:

(1) *Gregory Astron.*, l. VI, prop. 5. M. Huygens ne fait la lumière et la chaleur que de 25 fois moindres, et le diamètre apparent de 5 fois plus petit. *Cosmotheor.*, p. 103.

2° Elles réfléchissent une lumière si vive et si forte, qu'elles nous paraissent très-brillantes et très-agréables, quoique nous en soyons prodigieusement éloignés. Or une lumière si vive ne peut être que très-commode, très-utile et très-consolante pour cette planète; sans parler des influences qu'elle en reçoit en même temps, influences qui ne lui sont ni moins utiles, ni moins favorables.

3° Les distances où elles sont, tant de Jupiter, que l'une de l'autre, et leurs révolutions périodiques, qui sont si bien réglées et si sagement ordonnées qu'elles se font dans les plus exactes proportions mathématiques, comme je l'ai remarqué ci-dessus (*Livre* IV, *ch.* 4). Par leurs distances convenables, ces satellites évitent tout concours incommode, toute rencontre embarrassante, toute opposition violente; et ils envoient leurs influences, de la manière la plus convenable, à la planète à qui ils servent de gardes. Par leurs révolutions périodiques, ils portent continuellement leur lumière d'un endroit à l'autre; et ils procurent à Jupiter plusieurs autres commodités et bienfaits. Par le mouvement du satellite le plus proche de Jupiter, mouvement qui se fait en moins de deux jours; par la révolution du second, qui se fait environ en 3 jours et 1/2; par celle du troisième, qui dure un peu plus d'une semaine; par celle du plus éloigné, qui se fait environ en 17 jours: par toutes ces révolutions, dis-je, il arrive fort rarement qu'aucune partie de Jupiter soit privée pour quelque temps de la présence et des services d'un ou de plusieurs de ces satellites. Car l'un en visite une partie, pendant qu'un autre en visite une autre, et un troisième une autre: d'ailleurs Jupiter fait lui-même de prompts retours et de promptes révolutions pendant tout ce temps-là.

4° La dernière chose qu'il faut remarquer, ce sont les latitudes des lunes de Jupiter, ou leurs progressions vers ses pôles: elles sont dans une juste et exacte proportion de leurs distances et de leurs périodes, comme je l'ai fait voir ci-desus, liv. IV, ch. 5.

Mais comme les latitudes de ces satellites sont différentes à proportion de leurs distances et de leurs périodes, il y a encore une autre chose à remarquer, qui est qu'ils changent leurs latitudes, en plus ou moins de temps, à proportion que leurs latitudes ou leurs excursions vers les parties polaires de Jupiter sont plus ou moins grandes. Par ce moyen les uns s'avancent d'un côté vers les parties polaires de Jupiter, pendant que quelques autres font leur route du côté opposé, et que les uns s'y arrêtent plus longtemps et d'autres beaucoup moins. Par cette quadruple variété et par ces continuels changements de latitudes, il arrive que ces vastes étendues de pays qui sont vers les parties polaires de cette grande planète, ont leur portion convenable, non-seulement de la lumière, mais encore des douces influences de ses quatre lunes, et qu'elles n'en sont jamais privées, ou qu'au moins cela arrive rarement.

CHAPITRE VII.

Des lunes, de l'anneau, des jours, et des saisons de Saturne.

Nous avons vu les moyens admirables dont Dieu s'est servi pour suppléer à la grande distance où est Jupiter par rapport au soleil : considérons en dernier lieu la distance de Saturne, qui est de plus de 200 millions de milles plus éloigné du soleil que Jupiter, et près de 700 millions de milles plus loin que n'est notre terre. Et néanmoins, tout imparfaits que sont nos verres, ils y ont découvert un appareil si surprenant qu'on ne peut le considérer sans être saisi d'étonnement et d'admiration.

Premièrement, au lieu de quatre lunes ou satellites qu'on voit autour de Jupiter, Saturne en a cinq, et probablement davantage. J'en ai vu moi-même trois avec les longues lunettes de 120 pieds de M. Huygens. Mais faute d'un mât d'une grandeur suffisante pour monter ces lunettes assez haut, je ne suis pas sûr d'en avoir vu davantage. Outre ces cinq satellites qui ont été vus par d'autres, on peut conclure avec beaucoup de raison qu'il y en a un sixième entre les deux plus éloignés, puisqu'il y a entre eux un espace plus large à proportion que celui qu'on trouve entre les autres. Il est vraisemblable aussi qu'il y en a encore d'autres au delà du cinquième ou du plus éloigné ; mais qu'il n'est pas possible de les voir dans la grande distance où ils sont de nous, à cause de quelque obscurité dont ils sont couverts, telle qu'est celle qu'on peut observer même dans le plus éloigné, que nous ne pouvons jamais voir que dans la partie occidentale de son orbite, comme remarque judicieusement M. Huygens (1).

On peut raisonnablement conclure qu'il faut que ces satellites aient une masse prodigieuse pour réfléchir la lumière et pour faire leurs autres fonctions à l'égard de Saturne : car autrement il ne serait pas possible de les voir à une aussi grande distance qu'est la terre. Il y en a un surtout (2) qui est si grand, et dont la lumière est si brillante et si vive, qu'il paraît très-lumineux à travers nos plus longues lunettes, et qu'on le peut même distinguer avec nos plus courtes.

Quant aux distances, aux périodes, aux latitudes de ces satellites, elles sont à peu près les mêmes que celles que j'ai déjà expliquées en parlant de Jupiter. Je ne m'y arrêterai donc point : mais je passerai à un autre moyen, à un autre appareil, à une autre provision par laquelle la Providence divine a suppléé abondamment ce qui manquait à la planète de Saturne à cause de sa grande distance du soleil. Cet appareil, cette provision est une chose si singulière à Saturne, si peu ordinaire dans tout le reste des ouvrages de la création, et en même temps si admirable et si surprenante, qu'on peut la regarder comme une preuve évidente, comme une noble et magnifique démonstration de l'art, de la providence et de la sagesse infinie du Créateur. Elle consiste, cette provision, dans *l'anneau* de Saturne, à l'égard duquel il y a six choses à remarquer :

1° Son étendue prodigieuse, sa largeur, son vaste contour. On en peut juger en le comparant avec Saturne même. Supposé donc que le diamètre de Saturne ait 93,451 milles d'Angleterre, à quoi nous l'avons fixé ci-dessus (*Livre* I, *chap.* 2), le diamètre de son anneau en aura 210,265, et sa largeur 29,200 milles (1) : voûte prodigieuse et surprenante par rapport à un œil qui serait placé sur cette planète.

2° La distance convenable où il est de Saturne même. Il n'y touche pas immédiatement : car la trop grande proximité serait nuisible à une bonne partie du globe de cette planète en la privant des rayons du soleil : mais il l'environne à peu près à la distance de sa largeur ; et par ce moyen la lumière et la chaleur du soleil peuvent pénétrer entre la planète et son anneau, pendant que d'autres rayons sont dans le même temps réfléchis par l'anneau sur la planète.

3° L'épaisseur de l'anneau, qui nous est à peine perceptible, si tant est même qu'elle le soit : avantage d'autant plus grand, que son ombre serait d'une grande incommodité, si l'anneau était épais.

4° La conformation et l'arrangement de ses parties. Comme elles sont très-polies et sans aucune inégalité, elles sont merveilleusement propres à réfléchir la lumière et la chaleur (*Voyez Huygen. Syst. Saturn.*, p. 70) ; ce qui sans doute est d'une grande utilité. S'il était entrecoupé de montagnes et de vallées, s'il était couvert d'eaux dans différents endroits, comme est notre terre et probablement la lune aussi ; les réflexions de la lumière seraient trop faibles pour nous rendre l'anneau visible dans l'éloignement prodigieux où nous en sommes : mais puisque nous voyons que sa lumière est si forte et si vive qu'elle le rend très-brillant et très-éclatant, non-seulement lui-même, mais encore Saturne : c'est une preuve qu'il n'a point d'inégalités, qu'il est d'une structure fort propre à réfléchir la lumière et la chaleur sur la planète qu'il environne.

(1) La raison pourquoi le cinquième satellite de Saturne n'est point visible dans la partie orientale de son orbite, mais seulement dans la partie occidentale, M. Huygens conjecture, avec sa pénétration ordinaire, que c'est parce que ce satellite tourne toujours le même côté vers Saturne, comme fait la lune à l'égard de la terre, et parce qu'il n'y a, à ce qu'il croit, qu'une partie de sa surface qui puisse être éclairée, la plus grande partie de cette surface étant obscure et peu propre à nous renvoyer assez de lumière. C'est pourquoi, pendant tout le temps que cette partie obscure est tournée vers nous (ce qui arrive quand le satellite est dans les parties orientales de son orbite), il disparaît à nos yeux ; mais il recommence à paraître dans les parties occidentales, parce qu'alors son côté lumineux est tourné vers nous. *Cosmotheor.*, p. 118.

(2) C'est le quatrième satellite qui est si visible et si lumineux : c'est celui qu'on appelle le satellite de Huygen, du nom de celui qui l'a découvert le premier.

(1) M. Huygens, dans son *Systema Saturn.*, p. 47, et dans son *Cosmotheor.*, p. 109, prétend que le diamètre de l'anneau de Saturne est au diamètre de Saturne comme 9 à 4, et que la largeur de cet anneau et sa distance du corps de Saturne sont presque égales : c'est sur ces calculs que nous avons déterminé le diamètre et la largeur de l'anneau.

5° Comme les révolutions périodiques de la terre sont un excellent moyen pour produire les changements utiles et nécessaires des saisons de l'année : il n'y a pas à douter que les révolutions de Saturne autour du soleil ne produisent aussi les mêmes avantages, et que les unes et les autres ne soient une marque de la prévoyance et de la sagesse infinies du Créateur. Il est visible que comme Saturne change de place dans son orbite, son anneau a aussi quelque variété d'aspects (1), non-seulement par rapport à nous, mais encore par rapport au soleil. Ainsi dans un endroit de son orbite il paraît avec une ellipse (2) plus large, de sorte qu'on voit un grand espace entre l'anneau et la planète : dans un autre endroit il paraît avec un espace moins large, et par conséquent avec une ellipse plus petite ; dans certains temps ce n'est presque qu'une espèce de ligne droite et sans largeur, dans d'autres temps il n'est point du tout visible (3) ; tantôt c'est un côté de l'anneau qui est éclairé et qui réfléchit la lumière vers une partie du globe de Saturne, tantôt c'est l'autre côté qui en éclaire une autre partie : et il ne faut pas douter que comme notre terre a ses saisons suivant sa position par rapport au soleil, et suivant son mouvement périodique dans son orbite ; il ne faut pas douter, dis-je, que Saturne, dans son période, n'ait aussi ses saisons, suivant sa position par rapport au soleil, et selon les diverses réflexions que fait l'anneau sur les différentes parties de son globe (4).

(1) Tous les 14 ou 15 ans, l'anneau de Saturne a la même face : tantôt il paraît à découvert avec de larges anses ; tantôt on n'y peut pas même distinguer aucune forme d'anneau. Ces différentes apparences viennent de ses changements qui se font peu à peu et par degrés. Par exemple, si les anses sont dans leur plus grande largeur, elles diminuent peu à peu et par degrés, jusqu'à ce qu'on ne puisse plus voir ni anses ni ouvertures dans l'anneau et que l'anneau même disparaisse enfin entièrement.

(2) Cela arrive, dit M. Huygens, lorsque Saturne est à 20 degrés et demi dans les Gémini et le Sagittaire. C'était l'apparence qu'il avait en avril 1708 ; c'est celle qu'il doit encore avoir à la fin de 1722 : avec cette seule différence qu'au lieu que l'anneau traversait la partie supérieure ou septentrionale du disque de Saturne en 1708, il traverse maintenant et traversera d'ici à quelques années la partie inférieure ou méridionale de cette planète.

(3) M. Huygens fait voir que, environ six mois avant que Saturne soit dans vingt degrés et demi de la Vierge et des Poissons, et six mois après qu'il y a été, l'anneau n'est point visible, mais que la planète de Saturne paraît ronde, (*Syst. Saturn.*, p. 59, 74, etc.). En effet il n'y a dans ce temps-là aucune apparence d'anneau : on voit seulement une petite bande ou un cercle étroit qui passe par le milieu du disque de Saturne. Cette bande ou ce cercle est d'une couleur un peu différente du reste de la surface de la planète, et occupe la place où devrait être l'anneau. Nous avons fait cette observation avec une excellente lunette de 34 pieds, à la fin d'octobre et au commencement de novembre de la présente année 1714. Mais un peu avant ceci, savoir le 26 sept., je pouvais distinguer au travers d'une lunette de 126 pieds les extrémités étroites de l'anneau de chaque côté de Saturne.

(4) On a beaucoup de raisons pour croire que cela est certainement ainsi à l'égard de Saturne, parce que, comme remarque M. Huygens, Saturne paraît dans de certains temps plus brillant que dans d'autres. *Ita semper*, dit-il, *quo propius versus Cancri et Capricorni signa accesserit, eo majorem, aut certe splendidiorem, etiam absque telescopio, apparaturum, quippe annuli ellipsi semper se latius pandente.* Huygen. *Syst. Saturn.*, p. 56.

Nous avons une certitude suffisante de ces cinq particularités qu'on remarque dans Saturne, puisque nous les voyons assez distinctement au travers de bons verres.

6° Mais il y a encore une chose à remarquer, et que j'ajouterai ici, quoiqu'elle ne soit appuyée que sur des conjectures. C'est qu'on suppose que l'axe de Saturne est incliné (et même considérablement) sur le plan de son anneau, ou au moins sur celui de son orbite (1) ; et qu'il a une rotation ou mouvement diurne qui se fait en peu de temps. Car sans ces deux choses, qui paraissent très-convenables et très-commodes, il y aurait une grande partie de cette planète qui souffrirait extrêmement, faute d'être éclairée et échauffée par les rayons du soleil. En effet, si Saturne n'avait point d'autre mouvement que celui par lequel il fait sa révolution dans son orbe autour du soleil, une partie de cette planète serait privée de la visite du soleil pendant quinze ans, au lieu que l'autre jouirait toujours de ses influences pendant tout ce temps-là. Il y aurait aussi une hémisphère de la planète qui recevrait les bienfaits de l'anneau, pendant que l'autre est éclipsé par ce même anneau : et dans ce cas-là, l'anneau serait presqu'autant nuisible à la partie éclipsée, qu'il est utile à la partie éclairée. Mais en supposant que Saturne se meut en rond en autant ou en moins de temps que Jupiter, et que ce mouvement se fait autour d'un axe considérablement incliné vers l'anneau, alors toutes les parties de cette vaste planète ont leurs fréquentes vicissitudes de jour et de nuit, de chaleur et de froid. En effet, puisque ce mouvement et cette inclinaison sont visibles dans les autres planètes, n'étant pas d'ailleurs moins nécessaires pour la commodité et pour l'agrément de celle de Saturne, nous pouvons conclure avec raison qu'il a probablement et le même mouvement diurne et la même inclinaison de son axe, quoiqu'on ne puisse apercevoir ni l'un ni l'autre dans le prodigieux éloignement où Saturne est de nous.

CHAPITRE VIII.

CONCLUSION.

Jusqu'ici j'ai examiné les moyens par lesquels le Créateur a pourvu à la communication de ces deux choses si utiles et si universellement nécessaires dans l'univers, je veux dire la lumière et la chaleur, qui, selon toutes les apparences ne sont pas moins nécessaires aux autres globes qu'au nôtre ; sans lesquelles les animaux ne peuvent subsister ; et dont tout ce qui est ici-bas a continuellement besoin aussi bien qu'eux. Lors donc que nous voyons ces traits surprenants de la providence infinie du Créateur ; lorsque nous ressentons actuellement les agréables effets de ces provisions admirables qui servent à la communication de la lumière et

(1) M. Huygens fixe l'inclinaison de l'axe de Saturne sur le plan de son orbite à 31 degrés, de même que celle de la terre est de 23 degrés. *Cosmotheor.*, p. 108.

de la chaleur; quand nous considérons qu'elles s'étendent jusqu'à des milliers d'autres globes des plus éloignés de nous; et, sans aller plus loin, quand nous voyons dans notre tourbillon ou monde solaire une aussi prodigieuse masse de feu qu'est celle du soleil, placée dans le centre pour dissiper les ténèbres, pour nous échauffer, pour nous éclairer, pour répandre partout l'agréable clarté du jour; lorsque nous voyons ce noble et ce superbe cortége de lunes et d'étoiles qui nous servent de flambeaux et de guides pendant la nuit; quand nous faisons attention que ces bontés, que ces soins, que cette providence du Créateur s'étendent à toutes les autres planètes; qu'elles sont fournies d'un certain nombre de lunes, plus ou moins grand, à proportion de leurs différentes distances; qu'outre cela Saturne, est environné d'un anneau merveilleux pour suppléer à la diminution de la chaleur et de la lumière dans cette planète: ne sommes-nous pas nécessairement saisis d'étonnement et ravis d'admiration à la vue de ces traits surprenants de la Providence, de ces superbes productions, de ces magnifiques ouvrages de Dieu, qui nous sont si utiles, qui ont été si sagement projetés, si parfaitement exécutés, et qui sont autant de preuves et de témoins de la puissance infinie de celui qui les a faits? Qui peut en effet soutenir leur éclat, contempler leurs beautés, jouir de leurs douces influences, sans adorer en même temps la sagesse de celui qui en est l'auteur, sans exalter sa bonté, sans lui rendre grâces, et sans publier ses louanges? Enfin est-il possible que parmi des êtres raisonnables il s'en trouve d'assez stupides, d'assez vils, d'assez aveuglés par la corruption de leur cœur, pour ne pas reconnaître que tous ces ouvrages sont les ouvrages de Dieu, ou pour les attribuer à une nécessité de nature ou au hasard, c'est-à-dire à un pur néant! Oui, cela est possible, et il s'en trouve même parmi nous: ce sont ceux dont nous parle le prophète Isaïe (*c.* V, *v.* 11 *et* 12), ces hommes qui se sont tellement abandonnés à la corruption, à la débauche, à la bonne chère, dont l'esprit est si énervé par les plaisirs, si abruti par leurs passions, qu'*ils ne regardent pas les ouvrages de Dieu et ne considèrent point ce que ses mains ont opéré.* Ces hommes ayant passé leur vie de manière qu'ils souhaiteraient qu'il n'y eût point de Dieu pour leur en demander compte, voudraient en conséquence se persuader eux-mêmes qu'en effet il n'y en a point. Ainsi ils deviennent assez stupides pour attribuer à un pur néant tous ces magnifiques ouvrages qui sont autant de preuves manifestes de la puissance et de la sagesse infinie de Dieu, plutôt que d'y reconnaître la main toute-puissante de celui qui les a faits. Mais ne peut-on pas s'imaginer qu'un flambeau qui éclaire, qu'un feu très-ardent, qu'un signal, qu'un fanal allumé, sont l'ouvrage du hasard et non pas d'un homme: ne peut-on pas, dis-je, se l'imaginer avec autant de raison qu'on se persuade que cet éclat, cette beauté, ces ornements, cette gloire des cieux ne sont pas les ouvrages de Dieu? Car il est très-certain que l'art, que la sagesse, que la puissance qui éclatent dans les luminaires des cieux, sont autant dignes d'un Dieu, que l'art, que l'industrie, que l'adresse qui éclatent dans les flambeaux et dans les feux que nous voyons sur la terre, sont dignes de l'homme: en sorte que personne ne peut douter que ces choses n'aient été faites et inventées par l'homme. Si donc, lorsqu'on voit ces effets de l'industrie de l'homme, ces faibles productions de son esprit, ces ouvrages de son invention; si, dis-je, on en conclut que ce sont les ouvrages de l'homme, les productions d'un être doué de raison; lorsque nous considérons les corps célestes, que nous contemplons ces ouvrages admirables, cet éclat, cette beauté surprenante, ces superbes ornements des cieux, qui surpassent infiniment tout ce que peut produire l'art et l'industrie de l'homme: pourquoi ne croirions-nous pas que ce sont les ouvrages d'un être autant élevé au-dessus de l'homme que ces productions sont au-dessus de tout ce que l'esprit humain peut imaginer? C'est le raisonnement de Chrysippe (1); c'est l'argument dont il se sert pour prouver l'existence de Dieu, et c'est par le même raisonnement que je terminerai ce septième livre. *S'il y a des choses dans l'univers que l'esprit de l'homme, que sa raison, que sa puissance ne soit pas capable de faire, l'être qui les produit est certainement plus grand, plus puissant et plus sage que l'homme. Or l'homme ne peut pas faire les cieux; donc l'être qui les a faits a plus d'adresse, plus de prudence, plus de sagesse et plus de pouvoir que l'homme.*

(1) Dans Cicéron, de Nat. Deor., l. II, c. 6.

LIVRE VIII.

CONSÉQUENCES PRATIQUES, TIRÉES DE LA CONTEMPLATION OU DESCRIPTION PRÉCÉDENTE.

Dans les sept livres précédents, nous avons examiné les ouvrages du ciel qui se présentent d'eux-mêmes à nos yeux. Nous y avons vu la plus superbe scène, le plus magnifique théâtre, le plus beau spectacle, les ouvrages les plus nobles, les mieux imaginés, les mieux arrangés, les plus sagement ordonnés qu'on puisse jamais voir; des ouvrages enfin dont la magnificence éclate de toutes parts et nous ravit d'admiration. Tout ce qu'il nous reste maintenant, c'est de faire nos efforts pour nous rendre cette vue, cette con-

templation, cet examen utiles à nous-mêmes: c'est ce que nous allons faire dans les chapitres suivants.

CHAPITRE PREMIER.

L'existence de Dieu reconnue par les païens mêmes, comme une conséquence naturelle et évidente des ouvrages des cieux.

La première conséquence, et en même temps la plus facile et la plus naturelle, que nous puissions tirer d'un spectacle aussi éclatant, d'une multitude d'ouvrages aussi magnifiques que ceux dont nous venons de parler, c'est de considérer, c'est d'examiner *quel est l'auteur de tant de merveilles?*

Que Dieu ait été l'auteur de ce grand nombre de magnifiques ouvrages, de cette superbe scène, de ce théâtre de merveilles, de ce beau spectacle que nous admirons; c'est une conséquence si naturelle que les hommes, même les plus ignorants, que les nations les plus barbares, que les peuples les plus aveugles, ont été assez clairvoyants pour la tirer, lorsqu'ils ont fait attention à ces marques d'une puissance infinie, à ces preuves d'une sagesse sans bornes, à ces traits d'une prudence consommée qu'on remarque dans tout l'univers : traits si manifestes, preuves si concluantes, que le stoïcien, dans Cicéron (*De Nat. De. l.* II, *c.* 37), rapporte à ce sujet l'opinion d'Aristote, et raisonne ainsi après ce grand philosophe. *Supposons*, dit-il, *des peuples qui eussent toujours habité sous terre dans de grandes et belles maisons, ornées de sculptures et de tableaux, fournies de tout ce qui abonde chez ceux que l'on croit heureux : supposons que, sans jamais être sortis de là pour venir sur la terre, ces peuples eussent néanmoins entendu parler de la Divinité et de la puissance des dieux; qu'ensuite, dans un certain temps, la terre venant à s'ouvrir, ils quittassent leurs ténébreux séjours pour venir dans les lieux que nous habitons : que penseraient-ils en découvrant tout d'un coup la terre, les mers et les cieux; en considérant l'étendue des nuées, la violence des vents; en jetant les yeux sur le soleil; en observant sa grandeur et sa beauté; en voyant son pouvoir; en remarquant que c'est lui qui fait le jour par l'effusion de sa lumière et de ses rayons dans toute l'étendue des cieux? Et quand la nuit aurait couvert la terre de ténèbres épaisses, que diraient-ils en contemplant le ciel tout parsemé et orné d'étoiles; en considérant la variété des phases de la lune, son croissant, son décours, le lever et le coucher de tous les autres astres, leur constante régularité, leur cours immuable pendant toute l'éternité? Quand ces peuples verraient tant de merveilles, on ne peut douter qu'ils ne fussent persuadés qu'il y a des dieux et que toutes ces choses sont leur ouvrage.* Tel est le sentiment de ces deux grands philosophes du paganisme, d'Aristote et du stoïcien que Cicéron fait parler : telle est la conclusion qu'ils ont tirée des ouvrages de l'univers.

Si *les cieux publient* si manifestement *la gloire de Dieu;* si *le firmament annonce les ouvrages de ses mains* (*Ps.* XIX, *selon les Hébreux;* XVIII, *selon la Vulgate, verset* 1, *etc.*); si ces caractères, si ces impressions de la main divine sont si lisibles; *si leur ligne s'est étendue par toute la terre, si leurs paroles sont parvenues jusqu'aux extrémités du monde, en sorte qu'il n'y ait aucune nation, quelque langage qu'elle parle, où leur voix ne soit entendue;* enfin si ces choses sont si merveilleuses et si surprenantes que des peuples même qui auraient toujours vécu sous terre, ne manqueraient pas de conclure, sitôt qu'ils les verraient, que ce sont les ouvrages de Dieu : quelle audace, quelle impudence, que de nier cette vérité? Quelle témérité, quel aveuglement, quel préjugé indigne de tout être raisonnable, que d'attribuer ces ouvrages à quelque autre cause qu'à une puissance toute divine; que de les attribuer à un pur néant, à un pur rien, au hasard, plutôt qu'à Dieu? Le stoïcien de Cicéron, dont nous venons de parler, dit que ce ne serait pas être homme que d'en juger ainsi. Voici ses propres paroles (*Dans Cicéron, de Nat. Deor., l.* II, *c.* 37) : *Serait-ce donc être homme,* dit-il, *que d'attribuer, non à une cause intelligente, mais au hasard, les mouvements du ciel, qui sont si certains et si constants; le cours des astres, qui est si régulier; toutes les choses de l'univers, qui sont si bien liées ensemble, si bien proportionnées, et conduites avec tant de sagesse que notre raison s'y perd elle-même quand nous voulons les approfondir? Quoi!* dit-il, *lorsque nous voyons des machines qui se meuvent artificiellement, une sphère, une horloge et plusieurs autres choses semblables, nous ne doutons pas que la raison et l'intelligence n'aient présidé à ces ouvrages : douterons-nous donc que le monde soit dirigé, je ne dis pas simplement par une intelligence, mais par une intelligence admirable, par une intelligence divine, quand nous voyons que le ciel fait sa révolution avec une vitesse prodigieuse, qu'il se meut d'une manière constante et réglée, qu'il fait succéder annuellement l'une à l'autre les diverses saisons si nécessaires pour le bien et la conservation de toutes choses. Car enfin,* dit-il, *nous n'avons pas besoin de disputes subtiles et recherchées; nous n'avons qu'à ouvrir les yeux, et nous pouvons en quelque manière examiner la beauté de toutes ces choses dont nous rapportons l'établissement et l'arrangeà une providence divine.* Ensuite il entre dans un long détail de plusieurs particularités de cette espèce, mais qui sont en trop grand nombre pour être rapportées ici.

Ainsi parle Cicéron. Mais on trouve encore dans ses ouvrages un si grand nombre de passages de cette nature, que ce ne serait jamais fait si nous voulions les rapporter tous. Je ne citerai donc plus qu'une observation, qui fait voir ce qu'il pensait du sentiment des hommes sur cette matière, et c'est par là que nous terminerons ce que dit ce philosophe sur l'existence de Dieu. L'observation est tirée de ses livres *des Lois* (*De Legibus, l.* I, *c.* 8), où il parle en ces termes : *Entre toutes les espèces d'animaux, l'homme est le seul qui ait quelque connaissance et quelque sentiment d'un Dieu. Dans tout l'univers il n'y a point*

de nation si sauvage ni si barbare qui ne connaisse au moins qu'elle doit avoir un Dieu, quoiqu'elle ignore peut-être quel Dieu elle doit avoir.

Sénèque (*Epist.* 117) s'explique aussi de la même manière. Il s'étend fort au long sur deux choses (c'est-à-dire à prouver la déférence que nous avons naturellement pour une opinion générale et pour le consentement universel du genre humain), dont l'une est *l'immortalité de l'âme, et l'autre l'existence de Dieu. Entre autres arguments,* dit-il, *nous inférons l'existence de la Divinité de ce que tous les hommes ont une idée innée des dieux. Car il n'y a dans tout le monde aucune nation si dépourvue de lois, si peu civilisée, si ennemie du bien, si éloignée des bonnes mœurs, qui ne croie qu'il y a quelques dieux.* Il est même si positif sur cette matière, que dans un autre endroit il s'exprime de la sorte : *Il est des hommes qui disent qu'ils sont persuadés qu'il n'y a point de dieux : mais quoiqu'ils vous l'assurent extérieurement, ils sont néanmoins convaincus intérieurement du contraire.* Je pourrais citer ici plusieurs autres endroits de ce célèbre philosophe païen : mais je me contenterai d'un seul passage qui a rapport aux cieux. Je le tire de son traité où il fait voir *pourquoi il arrive du mal aux gens de bien quoiqu'il y ait une providence divine* (1). Il suppose dans ce discours comme une vérité dont tout le monde convient, qu'il y a une puissance divine, une Providence qui gouverne le monde. Puis il ajoute qu'*il serait superflu de prouver qu'un aussi grand ouvrage que le monde ne peut pas subsister sans quelque être qui le gouverne ;* que *des mouvements aussi réguliers que ceux des étoiles ne sont pas les effets de la force du hasard ou d'une impétuosité aveugle;* que *les mouvements qui ne proviennent que du hasard se dérangent souvent, et se nuisent ou se détruisent mutuellement ;* que *cette vélocité constante et régulière qui ne rencontre aucun obstacle, qui soutient le poids de tant de choses et sur la terre et sur les mers, qui porte un si grand nombre de corps célestes et lumineux, lesquels gardent entre eux un ordre admirable, qui brillent avec une régularité et un arrangement manifeste ;* que *cette vélocité,* dis-je, *doit nécessairement être dirigée par quelque loi éternelle :* qu'*un si bel ordre ne peut jamais avoir pour principe une matière errante, et* qu'*il n'est pas possible que des choses rassemblées fortuitement ou unies par le hasard nous parussent conduites avec un art si admirable et gardassent entre elles un ordre si merveilleux.* Ensuite il continue à apporter différentes preuves et divers exemples sur le même sujet.

Ainsi raisonnent Cicéron et Sénèque. Je pourrais ajouter à leurs preuves celles de plusieurs autres auteurs, principalement un grand nombre de passages de Platon (du *divin Platon,* de *l'Homère des philosophes,* comme l'appellent les anciens) : mais une foule de citations serait aussi ennuyeuse que superflue, puisque ces deux auteurs nous ont rendu témoignage de l'opinion universelle de tout le genre humain, et qu'en même temps ils nous ont expliqué leur propre sentiment sur cette matière.

(1) *De Providentia,* sive *Quare bonis viris tristia accidant cum sit Providentia,* c. 1.

CHAPITRE II.

Les perfections de Dieu démontrées par ses ouvrages.

Nous avons fait voir que les ouvrages de Dieu sont autant de démonstrations manifestes de son existence : mais ils ne le sont pas moins de ses perfections, particulièrement de sa puissance, de sa sagesse et de sa bonté infinies, puisqu'on connaît chaque ouvrier à ses œuvres. Un palais qui n'aurait rien de défectueux dans sa situation, dont la beauté, la régularité, les proportions seraient parfaites, prouverait évidemment qu'il aurait été bâti par un homme d'une grande sagacité, d'une adresse merveilleuse, d'une science consommée dans la géométrie, l'arithmétique, l'optique, et dans toutes les autres parties des mathématiques, qui font un architecte accompli : ce serait même une marque que cet architecte aurait aussi quelque goût pour la physique et pour les autres parties de la philosophie naturelle. De même, la structure des cieux (cette admirable scène, ce spectacle surprenant, ce magifique théâtre des ouvrages de Dieu) démontre évidemment la sagesse infinie, la toute-puissance, et la bonté de celui qui en a été l'architecte : elle démontre, dis-je, sa sagesse dans l'invention, sa toute-puissance dans l'exécution, sa bonté dans l'arrangement de tous ses ouvrages pour l'utilité, pour la commodité, pour le bien des créatures. En effet, quelle autre main que celle d'un être infini pourrait produire toutes ces choses, qui, comme je l'ai prouvé dans ce Traité, se manifestent dans toute l'étendue des cieux, et font le sujet de notre admiration? Quel est l'architecte qui pourrait construire des masses aussi vastes et un nombre aussi innombrable de corps qu'en contiennent les cieux? Quel est le mathématicien assez habile pour ajuster, pour proportionner si exactement leurs distances ? Quel est l'ouvrier assez versé dans la mécanique pour leur imprimer des mouvements si justes et si réglés ; pour leur donner à chacun la forme et la configuration de parties la plus commode, tant pour leur propre conservation, pour leur avantage, pour leur propre utilité, que pour celle des autres globes? Quel est le naturaliste, quel est le philosophe qui pourrait imprimer à chaque globe une qualité aussi nécessaire pour sa conservation, qu'est celle de la gravité? Quel opticien, quel chimiste aurait jamais pu inventer pour la production et propagation de la lumière et de la chaleur un appareil aussi magnifique et aussi noble qu'est le soleil, la lune, et les étoiles? Quel est l'homme qui eût pu rassembler en un même corps une aussi prodigieuse masse de matière enflammée qu'est le globe du soleil? Quel est l'homme enfin qui aurait été assez habile,

assez puissant pour ranger dans un ordre parfait ces flambeaux admirables, ces superbes luminaires, tels que sont la lune et les autres planètes du second ordre ? Il est certain qu'il n'y a qu'un Dieu tout-puissant qui ait pu créer et disposer si sagement toutes ces choses.

CHAPITRE III.

De la relation que Dieu a avec nous et des devoirs qui en résultent.

Nous avons fait voir dans le chapitre précédent quelle est la grandeur et la puissance de l'Etre qui a créé l'univers. Il est temps maintenant de considérer quelle relation cet Etre infini a avec nous, et quel est notre devoir par rapport à lui. La relation qu'il a avec nous, c'est la relation du Créateur à la créature. En cette qualité il est notre conservateur, notre souverain Seigneur, notre conducteur : il a un pouvoir si absolu sur nous, sur tout ce qui nous appartient, sur tout ce qui nous touche, sur tout ce qui nous regarde, qu'il peut nous assujettir à toutes les lois qu'il juge à propos de nous imposer, et qu'il est le maître de nous récompenser ou de nous punir comme nous le méritons. Cela étant ainsi, la moindre chose que nous puissions faire, c'est de l'honorer, c'est de le craindre en tout temps ; c'est de l'adorer, c'est de le servir de tout notre pouvoir ; c'est d'accomplir sa sainte volonté avec un cœur pur et sincère ; c'est de lui obéir dans toutes les choses qu'il nous défend ou qu'il nous commande : et puisqu'il a donné des marques si éclatantes de sa bonté et de son amour dans tous ses ouvrages, il s'ensuit naturellement que nous devons être véritablement reconnaissants envers lui ; que nous ne pouvons jamais lui rendre assez d'actions de grâces pour sa miséricorde, pour sa bonté, pour toutes les faveurs dont il nous a comblés ; et qu'enfin notre premier devoir est de lui rendre amour pour amour, et d'être reconnaissants des bienfaits que nous en avons reçus.

Ces conséquences sont si naturelles, que les païens mêmes les ont tirées en quelque sorte. Le stoïcien de Cicéron (*De Nat. Deor.*, *l.* II, *c.* 61), que j'ai déjà cité ci-dessus, s'explique ainsi sur ce sujet. *Quid vero? Hominum ratio non*, etc. *Mais quoi*, dit-il ? *L'esprit humain n'a-t-il pas pénétré jusque dans les cieux? Car de tous les animaux, il n'y a que nous qui connaissions le cours des astres, leur lever, leur coucher. C'est par les hommes que les jours, les mois, les années, ont été déterminés. Il n'y a qu'eux qui aient prévu les éclipses du soleil et celles de la lune ; il n'y a qu'eux qui les aient prédites à jamais, marquant leur qualité, leur grandeur, leur durée, leur temps précis. C'est dans la contemplation de ces merveilles* (1) *que l'esprit humain a puisé la connaissance des dieux : connaissance qui produit dans le cœur de l'homme la piété, à laquelle est jointe la justice et les autres vertus, d'où résulte cette heureuse vie qui est semblable à celle des dieux mêmes, puisque dès lors nous les égalons en tout, à l'immortalité près, dont nous n'avons nul besoin pour bien vivre.* Et dans ses livres des Loix (*Livre* II, *ch.* 7), il fait parler en ces termes un des personnages de ses dialogues : *Sit igitur hoc a principio persuasum*, etc. C'est-à-dire : *Que chaque membre de la république soit donc pleinement convaincu d'abord, que les dieux sont les maîtres et les modérateurs de toutes choses ; qu'il ne se fait rien que par leur ordre, rien qui ne soit conduit par leur volonté et par leur providence ; qu'ils font beaucoup de bien aux hommes, et qu'ils les comblent de faveurs ; qu'ils examinent les qualités et le caractère de chacun ; qu'ils remarquent ce qu'il fait, ce qu'il a dans le cœur, avec quel esprit et avec quelle piété il pratique la religion ; qu'ils connaissent également ceux qui sont pieux et justes, ceux qui sont impies ; et qu'ils leur tiennent compte aux uns et aux autres de leurs bonnes ou de leurs mauvaises actions. Car*, dit-il, *des esprits imbus de ces principes, abandonneront difficilement une opinion utile et véritable.* Et un peu après (*ch.* 8), il dit qu'une des lois qui s'ensuivent de là nécessairement, est conçue en ces termes : *Qu'on s'approche des dieux avec un cœur pur ; qu'on pratique la piété : car quiconque fera autrement, Dieu l'en punira lui-même.* Cette pureté de cœur, cette sincérité de mœurs est, selon Cicéron, une compagne si nécessaire de la religion et du culte divin, qu'il dit dans un autre endroit, que c'est là ce qui distingue la religion de la superstition : *Cultus autem deorum est optimus*, etc. (*De Nat. Deor.*, *l.* II, *c.* 28) : *Mais la religion la plus parfaite, le culte des dieux le plus pur, le plus saint, le plus pieux, consiste à les respecter en tout temps, à les adorer avec une parfaite innocence de mœurs, une inviolable pureté de cœur et de bouche. Car*, dit-il, *nos pères, aussi bien que les philosophes, ont entièrement distingué la religion de la superstition :* deux choses dont il marque la différence, après quoi il nous avertit, que *l'une est un vice et l'autre une vertu.*

C'est ainsi que, par les lumières de la nature, les païens ont connu l'existence et les attributs de Dieu, en contemplant ses ouvrages, particulièrement en considérant la structure des cieux ; mais en même temps ils ont aussi inféré des mêmes principes quels sont les principaux devoirs des hommes envers Dieu : tant il est vrai qu'il n'y a rien de si raisonnable que ces devoirs, rien de si naturel, rien de si évident, rien de si manifeste à tous les hommes.

CHAPITRE IV.

Raisonnement de Lactance contre les dieux des païens.

La conclusion suivante est prise des écrits de Lactance, éloquent philosophe chrétien (*Institut.*, *l.* II, *c.* 5) : *Argumentum illud quo colligunt universa cœlestia deos esse*, etc. : *Ce raisonnement*, dit-il, *par lequel ils concluent*

(1) Quelques-uns lisent ici, *Accipit ab his cognitionem deorum*, au lieu de *Accipit ad cognitionem deorum.*

que tous les corps célestes sont des dieux, prouve le contraire ; car, s'ils croient que ce sont autant de divinités, précisément parce que leur cours se fait avec tant d'ordre et d'une manière si invariable qu'il semble être conduit par la raison, ils se trompent fort. En effet, une preuve que ce ne sont point des dieux, c'est qu'ils ne peuvent pas s'écarter de la route qui leur a été prescrite. Car, si c'étaient autant de divinités, ils iraient çà et là, et prendraient tantôt une route, tantôt une autre, sans y être poussés par aucune nécessité ; de même que les animaux qui sont sur la terre et dont les volontés sont libres, vont de côté et d'autres, comme il leur plaît, et partout où il leur prend envie d'aller.

Tel est l'argument dont Lactance se sert avec beaucoup de raison pour réfuter la divinité *des corps célestes*, qui bien loin d'être des dieux, bien loin d'être des objets qui méritent un honneur et un culte divin, doivent nécessairement être sujets à une vicissitude de froid et de chaleur également incommode et désagréable : comme sont les comètes, puisque tantôt elles s'approchent fort près du soleil, et que tantôt elles s'en éloignent prodigieusement. Ainsi, selon le calcul du chevalier Newton (*Princip., p.* 466) que j'ai cité ci-dessus, la comète qui parut en 1680, dans son périhélie (1), était plus de 166 fois plus proche du soleil que n'est la terre ; et par conséquent sa chaleur était alors 28,000 fois plus grande que celle de notre été : de sorte qu'une boule de fer aussi grosse que la terre étant échauffée à ce degré par le soleil, se refroidirait à peine en 50,000 ans.

CHAPITRE V.

Cet examen, cette description des cieux nous apprend à ne pas trop estimer le monde. Réflexions des auteurs païens sur ce sujet.

La vue de la prodigieuse grandeur des corps célestes, de leur multitude, de leur noble appareil, la considération des choses qui accompagnent quelques-uns de ces globes et qui sont en beaucoup plus grand nombre que celles qui accompagnent le nôtre ; la contemplation de tant de merveilles nous apprend à ne pas estimer le monde plus qu'il ne faut ; elle nous apprend à ne pas trop attacher notre cœur à ses richesses, à ses honneurs, à ses plaisirs.

En effet, qu'est-ce que notre globe en comparaison de l'univers ? Ce n'est qu'un atome, qu'un point, qu'une petite boule, qui ne serait pas même visible si on la considérait au milieu de la plupart des corps célestes, et surtout des étoiles fixes. Et si la grosseur d'une planète, ou le cortége dont elle est accompagnée, est capable de relever sa dignité, Saturne et Jupiter peuvent avec justice avoir la préférence : ou si la proximité où elle est du plus magnifique globe de tout le tourbillon, de la source de lumière et de chaleur, du centre même du tourbillon ; si cette proximité, dis-je, doit la faire estimer davantage et relever sa dignité, c'est sans doute à Mercure et à Vénus qu'il faut accorder la préférence, puisque ce sont les deux planètes qui approchent de plus près le plus majestueux de tous les globes. Si donc notre globe terrestre, si le monde que nous habitons est une des moindres parties de notre tourbillon solaire, pourquoi le rechercherions-nous avec tant d'empressement ? pourquoi le désirerions-nous avec ardeur ? pourquoi nous y attacherions-nous avec un amour désordonné ? Mais, surtout, pourquoi faire tant d'efforts pour nous en saisir, pour nous en emparer injustement ? Pourquoi nous rendre coupables de vol, de rapine, de mensonge, de tromperie, de quelque autre injustice ou péché, pour l'amour de lui ? Pourquoi sacrifierions-nous pour lui notre innocence ? Pourquoi perdrions-nous pour l'amour de lui, pourquoi même hasarderions-nous la moindre partie d'une bonne réputation, qui, comme dit Salomon (*Prov.* XXII, *v.* 1), *est préférable à de grandes richesses?* Devrions-nous sacrifier des choses si précieuses, quand même nous serions sûrs de gagner tout le globe terrestre ? A plus forte raison ne devons-nous pas le faire pour une petite partie de ce globe : par exemple, pour le plus grand royaume, pour l'empire le plus vaste qui soit au monde. Car, comme dit notre Sauveur (*Matth.*, XVI, *v.* 26) : *Que sert-il à un homme de gagner tout le monde et de perdre son âme? Ou quel échange un homme donnera-t-il pour son âme ?*

Mais passons sous silence les preuves que nous fournit la religion chrétienne : voyons comment quelques-uns des auteurs païens s'expliquent sur ce sujet. Pline (*Nat. hist. l.* II, *c.* 68) est très-pathétique dans ses réflexions : il fait voir d'abord combien sont petites les portions de terre qui nous ont été données pour notre usage, et combien de vastes étendues de notre globe ont été (selon lui) entièrement abandonnées et rendues inutiles : puisque les zones froides sont glacées par un froid excessif, que la zone torride est brûlée (comme on le croyait alors) par une chaleur démesurée, que d'autres parties du globe terrestre sont ensevelies sous les eaux de la mer et des rivières, que d'autres sont couvertes de vastes forêts, de déserts ou de montagnes stériles : puis il s'explique en ces termes : *Hæ tot portiones terræ*, etc.; c'est-à-dire : *Ces petites portions de terre* qui nous ont été laissées pour habiter, *ou plutôt, comme plusieurs ont dit, ce point du monde (car la terre n'est qu'un point par rapport à l'univers), ce point, dis-je, c'est la matière de notre gloire, c'est notre appui, c'est là que nous mettons notre bonheur, c'est là que nous exerçons notre autorité, c'est là que nous ambitionnons des richesses, c'est là que les hommes font tant de fracas et de remuement, c'est là que nous excitons des guerres civiles, et que, par un mutuel carnage, nous soulageons la terre, comme si nous appréhendions qu'elle ne soit trop chargée d'habitants.* Et après avoir fait voir combien les hommes s'efforcent, et par la fraude et par la violence,

(1) C'est-à-dire, sa plus grande approche du soleil.

pour élargir leurs possessions et leurs Etats, il ajoute : *Quelle petite portion de pays l'homme possède-t-il? Et quand il l'aura augmentée, même autant que le demande son avarice, après sa mort, combien de terre son corps occupera-t-il?* Ainsi parle Pline. Sénèque fait à peu près les mêmes réflexions sur ce sujet (*Nat. quæst., l.* I, *præfat.*). Il fait voir que la vertu tend à rendre l'homme entièrement heureux, surtout parce qu'elle le dispose à jouir de la compagnie de Dieu, qu'elle rend l'esprit capable de prendre l'essor au-dessus des choses d'ici-bas, qu'elle le met en état de mépriser les somptueux palais des riches, et même le monde entier avec tous ses biens. *Nec enim potest,* dit-il, *ante contemnere porticus,* etc.: *L'homme n'est point en état de mépriser les superbes galeries, les lambris tout brillants d'ivoire, les bosquets tondus avec art, les agréables eaux des rivières détournées par des canaux dans les palais des riches : il n'est point en état de mépriser toutes ces choses, qu'il n'ait parcouru des yeux le monde entier; qu'il n'ait découvert et contemplé d'en haut notre petit globe de la terre (dont une grande partie est couverte des eaux de la mer, et dont d'autres parties, que la mer ne couvre point, sont tout à fait désagréables et incommodes, ou par les chaleurs qui les brûlent, ou par le froid excessif qui s'y fait sentir), et qu'enfin il ne se soit dit à lui-même : Est-ce là ce petit point que tant de nations partagent entre elles par le fer et par le feu? O que les mortels sont insensés! O que le but qu'ils se proposent est ridicule! L'Ister sert de limites aux Daciens, le Strymon borne les Thraces, l'Euphrate les Parthes; le Danube sépare les Sarmates et les Romains; le Rhin borne la Germanie; les Pyrénées font la séparation des Gaules et des Espagnes; entre l'Egypte et l'Ethiopie il y a de vastes déserts incultes et sablonneux. Si les fourmis avaient de l'entendement et de la raison comme les hommes, ne diviseraient-elles pas aussi leurs fourmilières en différentes provinces? Pour vous, quand vous vous serez élevé vous-même dans ces vastes régions, dans ces lieux qui sont véritablement grands, toutes les fois que vous verrez* de nombreuses troupes passer par un endroit et s'arrêter dans un autre, comme s'il s'agissait de quelque chose de fort important, considérez que tout cela n'est pas d'une plus grande conséquence que les courses, que le remuement des fourmis dans une fourmilière. *En effet, quelle autre différence y a-t-il entre ces petits animaux et nous, que la petitesse de leurs corps? Cette mer où vous naviguez; cette terre où vous faites la guerre, où vous établissez des royaumes, n'est qu'un point. Mais dans les régions supérieures il y a de vastes espaces, en la possession desquels l'esprit est admis, pourvu qu'il n'emporte avec lui que très-peu des affections du corps, qu'il se soit dégagé de toute souillure, qu'il se montre agile, léger et content de peu de choses.* Ensuite, il fait voir que quand l'esprit est une fois arrivé à ces régions célestes, il est pour lors dans sa propre demeure; qu'il est délivré de ses liens; qu'il a une preuve de sa divinité en ce que les choses divines lui plaisent, et en ce qu'il s'entretient avec elles comme avec un bien qui lui est propre : que, de là, il peut en toute sûreté contempler le lever, le coucher, les différents cours des étoiles; qu'il examine toutes ces choses avec exactitude comme des choses qui le touchent de fort près, qu'il les considère attentivement, et qu'il en fait une curieuse recherche : qu'alors il méprise les bornes étroites de sa première demeure; puisqu'en effet il n'y a qu'un très-petit espace de quelques jours de chemin depuis les dernières limites d'Espagne jusqu'aux Indes : au lieu que les régions célestes sont si immenses, que l'étoile dont le cours est le plus rapide y trouve un espace assez vaste pour y faire sa révolution, qui dure trente ans, sans qu'elle y rencontre aucune résistance, aucun empêchement, aucun obstacle qui puisse l'arrêter dans sa course. Il nous fait remarquer que c'est dans ces régions que l'esprit parvient enfin à la connaissance des choses dont il a auparavant fait de si longues recherches, et que c'est là qu'il commence à connaître Dieu. Ainsi parle Sénèque. Mais en voilà assez pour cette troisième conclusion.

CHAPITRE VI.

Que nous devons aspirer à notre véritable demeure, qui est le royaume des cieux.

Je ne tirerai plus qu'une seule conséquence de la précédente description des cieux. Cette conséquence est qu'il faut aspirer au royaume céleste et *chercher les choses qui sont en haut.* Nous aimons naturellement les nouveautés; nous nous donnons bien des peines; nous entreprenons même des voyages périlleux pour visiter d'autres pays que le nôtre; nous sommes ravis d'entendre parler de nouvelles découvertes dans les cieux; nous regardons avec beaucoup de plaisir ces régions admirables et leurs magnifiques globes à travers nos longues lunettes. Quel sera donc le plaisir, la joie, le contentement des esprits bienheureux, lorsqu'ils verront de plus près les régions les plus éloignées de l'univers, ces superbes globes, ces nobles et vastes masses qu'elles contiennent avec toute leur suite et leurs dépendances? Que notre unique soin soit donc *de mettre* notre amour et *nos affections dans les choses d'en haut. Ne pensons point selon la chair, mais selon l'esprit. Courons dans la carrière qui nous est proposée* par Jésus-Christ; mais courons-y de manière que nous puissions arriver *au lieu qu'il a préparé pour ses fidèles serviteurs,* afin qu'*il nous retire à lui, et que là où il est nous y soyons aussi.* Car *c'est en sa présence que l'on trouve la plénitude de joie; c'est à sa droite que l'on trouve des plaisirs qui n'auront jamais de fin.*

Préface de l'auteur.

Ce n'est pas moins à la piété qu'au grand génie de l'illustre fondateur de la Lecture *à l'occasion de laquelle j'ai eu l'honneur de prononcer ces discours, que nous sommes redevables des belles découvertes dont il a enrichi la physique. Il était persuadé que rien ne contribuait davantage à nourrir la piété dans le cœur, et à avancer la vraie religion, que la connaissance des choses naturelles. C'était l'heureux effet que cette étude avait produit en lui, comme il paraît par plusieurs ouvrages de piété qu'il a donnés au public; par sa vénération profonde pour le nom de Dieu,* qu'il ne prononçait jamais sans faire une pause, qui interrompait sensiblement son discours (1); *mais surtout par la noble fondation de cette* Lecture, *consacrée uniquement à la gloire de Dieu, et pour l'entretien de laquelle il a laissé par testament un revenu annuel.*

Comme il a établi cette Lecture *pour défendre la religion chrétienne contre les athées et les infidèles; lorsque j'ai été choisi pour la remplir, j'ai cru ne pouvoir mieux répondre à son intention, qu'en entreprenant la démonstration de l'existence et des attributs de Dieu, par une méthode que je puis appeler celle de M. Boyle même; c'est-à-dire par voie de* théologie physique *ou* naturelle. *Outre que c'est pour cela même qu'on m'a fait l'honneur de me nommer; j'ai été d'autant plus porté à suivre cette méthode, qu'aucun de mes savants et judicieux prédécesseurs ne s'y est attaché à dessein, mais seulement par hasard et par manière d'acquit. Leur principal but était de prouver les grands points de la religion chrétienne en suivant une autre route, en quoi ils ont admirablement bien réussi. Pour moi, je considérais le cas que notre illustre fondateur faisait des connaissances naturelles; que son intention était que ces matières, après avoir passé par diverses mains, et été examinées par différentes méthodes, fussent tellement approfondies, que rien ne fût oublié de ce qui pouvait servir à les éclaircir. Ainsi j'espère que cet ouvrage, quoiqu'un des moindres en ce genre, ne laissera pas de faire plaisir au public.*

Quant aux autres auteurs, qui ont fourni la même carrière avant moi (comme sont le P. Mersenne sur la Genèse, *le docteur Cockburn dans ses* Essais, *M. Ray dans ses discours sur la* Sagesse de Dieu, etc., *le savant Bentley, qui a rempli le premier cette* Lecture *de M. Boyle, l'éloquent archevêque de Cambrai, et l'habile M. Perrault, dont j'ai appris qu'il a travaillé aussi sur des sujets semblables, quoique je n'aie jamais vu son ouvrage: quant, dis-je, à tous ces auteurs, j'ai évité avec soin les choses sur lesquelles ils ont travaillé. Les œuvres de la création sont si vastes, qu'elles m'ont fourni un sujet assez ample pour m'occuper ailleurs. Par cette raison, je n'ai lu leurs écrits que longtemps après avoir fini le mien. Confrontant après cela ce que chacun avait fait, j'ai trouvé qu'en plusieurs choses j'avais été prévenu par quelqu'un de ces auteurs; surtout par feu mon ami, le fameux M. Ray: ce qui m'a engagé à abréger mon discours en quelques endroits, où je renvoie le lecteur à ces célèbres écrivains. En d'autres endroits, où je n'ai pu en user de la sorte, sans trop interrompre le fil de mon discours, je me suis servi de leur autorité, comme des meilleurs juges en ces matières. Par exemple, en parlant des montagnes et des plantes ou autres productions qu'on y trouve, j'ai emprunté les propres paroles de M. Ray. S'il arrive donc au lecteur de rencontrer des choses qu'il a déjà vues ailleurs, sans que je fasse mention des auteurs, j'espère qu'il aura assez d'équité et de droiture, pour ne me point regarder comme un plagiaire. Je puis l'assurer que j'ai cité mes auteurs, autant qu'ils m'ont été connus; en y joignant même l'éloge qui leur est dû. Il n'est presque pas possible qu'on ne se rencontre souvent, quand on travaille sur le même sujet; surtout quand ce sujet renferme des choses qui s'offrent naturellement à l'esprit. Ne voit-on pas tous les jours que plusieurs personnes, qui n'ont aucune communication ensemble, font les mêmes observations, en méditant sur les mêmes matières? C'est ce qui m'est aussi arrivé. L'impression de mon ouvrage était presque achevée, quand la* Micrographie *du docteur Hook me tomba entre les mains. Il y avait bien des années que je n'avais lu cet ouvrage; et comme il était devenu fort rare, je n'ai pu le consulter avant l'impression du mien. Je trouve que ce curieux gentilhomme a fait une description fort exacte de deux ou trois choses, que j'ai aussi décrites dans mon livre, et que je ne croyais pas que personne eût bien observées avant moi.....*

Je sollicite l'indulgence du lecteur pour ce qui regarde le texte et les remarques. Je crains qu'on ne trouve que j'ai été trop retenu dans l'un, et que j'ai trop surchargé les autres. Pour mon excuse, je prie le lecteur de considérer que le texte ayant été composé en forme de sermons, pour être prononcés, il était nécessaire de n'insister qu'en peu de mots sur un grand nombre d'ouvrages de la création, et de laisser là beaucoup de choses qui auraient été de mise dans un discours moins gêné. J'ai donc lieu de souhaiter qu'on ne trouve que j'en ai plutôt dit trop que trop peu, eu égard au lieu et aux circonstances. Ce n'était assurément pas une petite affaire pour moi de rayer plusieurs choses, d'en changer d'autres, de limer ou adoucir la plupart des périodes, en un mot, de donner à tout ce traité la forme dans laquelle il paraît aujourd'hui, entièrement différente de celle qu'il avait d'abord.

(1) Voy. son Oraison funèbre par l'évêque de Salisbury, page 24.

Pour ce qui est des remarques, qu'on trouvera peut-être trop amples, j'avoue que j'aurais pu les abréger ; j'ai eu même la pensée de le faire et d'en insérer quelques-unes dans le texte comme un savant et judicieux ami me l'avait conseillé. Mais quand je me suis mis à le faire, je me suis aperçu que ce serait en quelque sorte renouveler tout l'ouvrage, et que j'aurais été obligé de le transcrire presque d'un bout à l'autre, ce qui m'aurait été trop pénible, n'ayant nul secours, et étant passablement fatigué de la composition même de l'ouvrage. J'ai cru donc que le meilleur serait d'en abréger quelques-unes, et d'en retrancher d'autres ; c'est ce que j'ai exécuté en bien des endroits, et je l'aurais fait en beaucoup d'autres, surtout dans les citations prises des anciens, poëtes et autres ; comme aussi dans plusieurs observations anatomiques, tant de celles que j'ai faites moi-même que de celles que j'ai prises ailleurs. Mais, d'un autre côté, j'ai considéré que ces citations (du moins plusieurs), mettant devant les yeux les différents sentiments des hommes par rapport aux œuvres de la création, feraient plaisir aux étudiants des universités, qui ont beaucoup de part à la fondation de cette Lecture *de M. Boyle. Pour les observations anatomiques et autres de cette nature, elles servent à confirmer, expliquer ou éclaircir le texte, sinon aux savants, du moins aux lecteurs qui ne sont pas versés dans ces matières. Je crois que ces derniers me l'auraient pardonné, quand même j'en aurais ajouté un plus grand nombre. Enfin, si l'on trouve que mes observations, ou celles que je rapporte des autres, sont quelquefois trop longues, cela n'arrive d'ordinaire que quand je suis absolument obligé de rapporter au long le sentiment d'un auteur ou le mien propre, ou quand les choses sont nouvelles, et qu'elles n'ont jamais été publiées. En ce cas, il était nécessaire de m'étendre davantage et d'entrer dans un plus grand détail que quand les matières étaient plus connues et que je pouvais renvoyer le lecteur aux auteurs mêmes.*

Dans les éditions précédentes, je promis de donner une seconde partie qui roulerait uniquement sur des sujets astronomiques, au cas qu'on m'encourageât là-dessus. J'ai tout lieu d'être content à cet égard ; puisque, dans le cours d'une année, il s'est débité deux éditions de cet ouvrage, quoiqu'on en eût tiré un grand nombre d'exemplaires. J'ai appris depuis qu'on l'a traduit en plusieurs langues. Joint à cela les sollicitations de divers savants, je me crois suffisamment encouragé à tenir ma promesse ; ce que je fais par la publication de cette seconde partie.

J'ai donc examiné la plupart des ouvrages visibles de la création, si l'on en excepte les eaux, que j'ai omises en grande partie, aussi bien que les plantes, desquelles, faute de temps, j'ai été obligé de parler seulement en passant. Plusieurs personnes, connues et inconnues, m'ayant prié instamment d'entreprendre l'examen des premières, l'honnêteté m'engage à publier ici la faveur qu'elles m'ont faite. Je leur suis fort redevable de ce qu'elles ont eu assez bonne opinion de mes autres ouvrages pour m'encourager à commencer cette nouvelle tâche. Pour y répondre, j'ai entrepris cet ouvrage et je l'ai avancé autant que les fonctions assidues de ma cure et mes autres occupations me l'ont pu permettre. Mais je crains fort que je ne puisse le finir aussitôt que je le voudrais ; à moins que dans la suite je n'aie plus de loisir que je n'en ai à présent. C'est pourquoi je recommande ce beau et vaste sujet à ceux qui ont plus de temps, et qui sont plus capables d'y réussir.....

Analyse
DE LA THÉOLOGIE PHYSIQUE.

Les œuvres de la création qui se rapportent au globe terrestre, sont celles qui s'offrent à notre vue dans les ouvrages extérieurs, ou dans les dehors de la terre, savoir ces trois : 1° l'atmosphère — composée de l'air et des vapeurs, nécessaire à la respiration et à la vie des animaux, — à la végétation des plantes, — au vol des oiseaux, — à la communication du son, — à plusieurs fonctions et opérations de la nature, — à la réflexion et à la réfraction de la lumière.

C'est dans l'atmosphère que se forment les vents, très-utiles et nécessaires à la fraîcheur et à la constitution salutaire de l'air, — à plusieurs machines de différentes sortes, — à la navigation.

Les nuages et les pluies, d'un grand usage pour rafraîchir la terre et les choses qui y sont, — pour donner l'origine aux fontaines, selon quelques uns.

2° La lumière. On en considère : la source, — la nécessité et l'usage admirable, — les applications utiles par le moyen des lunettes, — la vitesse, — l'étendue.

3° La gravité, — les grands avantages qu'elle procure, — les effets de la légèreté, d'un grand usage dans l'univers.

La terre considérée en elle-même. J'en examine en général :

La figure sphérique, la plus commode à l'égard, — de la lumière, — de la chaleur, — de la distribution des eaux, — des vents.

La grosseur.

Le mouvement — annuel, — diurne.

Le lieu et la distance du soleil et des autres corps célestes.

La distribution de ses parties, faite en telle

sorte — qu'elles sont en équilibre les unes avec les autres, — qu'elles se secourent mutuellement.

La grande quantité et variété de toutes choses, qui servent de nourriture, de remèdes aux habitations et à tous les autres besoins des hommes et des bêtes, et cela en toute occasion, en tout lieu et dans tous les siècles.

Réponse à une objection en particulier.

Les parties qui composent la terre, savoir: — les sols ou terroirs différents, nécessaires — à la végétation d'un grand nombre de plantes, — dans plusieurs rencontres de la vie des hommes et des animaux.

Les divers *strata*, ou lits, qui fournissent la matière des ustensiles et de toute sorte d'instruments, — du feu, des édifices. Outre cela, ils servent à la teinture et à mille autres choses: à contenir et à conduire les eaux douces des sources.

Les cavernes et les volcans, d'un grand usage aux pays où on les rencontre.

Les montagnes et les vallées, qui ne sont pas des ruines sans forme, mais des ouvrages où il y a de l'art et du dessein, et qui prouvent que la structure présente de la terre est: — la plus belle et la plus agréable, — la plus salutaire: les montagnes sont propres pour de certains tempéraments; les vallées pour d'autres; — la meilleure pour détourner les vents et le froid, etc. — La plus avantageuse: — à la production d'une grande variété de plantes, — à la retraite et au maintien d'un grand nombre d'animaux, — à la formation des métaux et des minéraux; absolument nécessaire pour l'écoulement des rivières, et, selon toutes les apparences, pour donner l'origine aux fontaines.

Conclusion contre ceux qui se plaignent de Dieu.

Les habitants, qui sont ou doués d'une âme *sensitive*, ou privés de sentiment. A l'égard des premiers, il y a des choses qui sont: — communes à toutes les différentes classes d'animaux; particulièrement les dix suivantes:

I. Les cinq sens et leurs organes, savoir: — l'œil, ouvrage d'une mécanique admirable par rapport:

A sa figure presque sphérique, la meilleure et la plus propre à recevoir l'impression des objets; à ses mouvements;

A sa situation, dans la partie la plus convenable de tout le corps de l'animal;

A ses mouvements, dans quelques animaux, de tous côtés; en d'autres il est sans mouvement: et en ce cas un soin admirable de la Providence;

A sa grandeur; dans tous les animaux l'œil est — proportionné aux circonstances particulières; — plus grand dans ceux qui vivent dans la lumière; — plus petit dans ceux qui vivent sous terre;

Au nombre des yeux: dans quelques animaux ils sont — deux; — en plus grand nombre; sage précaution pour prévenir une vue double;

A ses parties: celles qu'on examine en passant sont, les artères, les veines, quelques muscles et tuniques ou membranes; — plus en détail, sont quelques-uns des muscles, arrangés et appropriés d'une manière admirable à leurs usages particuliers et à entretenir l'équilibre dans leurs mouvements; — les tuniques, où l'on considère en particulier les différentes ouvertures, formes et positions de la prunelle; — les humeurs: surtout la structure et l'arrangement du cristallin, selon Leeuwenhoek; — les nerfs optiques, — moteurs;

A ses défenses et à sa conservation par le moyen — de la réparation de l'humeur aqueuse, — des paupières qui le couvrent, — des os solides, rangés avec beaucoup d'art, — des tuniques fermes et épaisses, — d'un mouvement qui retire l'œil dans la tête.

Comment les objets paraissent debout.

L'ouïe, dont on examine: — l'organe, savoir, l'oreille: — double, pour que nous pussions entendre de tous côtés et pour servir de provision, en cas que l'une fût endommagée ou perdue; — située à l'endroit le plus convenable pour communiquer les sons au cerveau et pour sa sûreté: pourquoi proche de l'œil et du cerveau.

La structure de l'oreille extérieure, laquelle, dans tous les animaux, est figurée, garnie de défenses, placée ou appropriée différemment selon les circonstances particulières de chaque animal. — Dans l'homme elle est convenable à sa posture; toutes ses parties, l'*hélice*, le *tragus*, la *conque*, etc., sont admirablement bien situées, non-seulement pour défendre l'oreille, mais aussi pour recevoir et assembler les sons.

L'oreille intérieure, où j'examine: — le *conduit*, rangé d'une manière curieuse, en forme d'entonnoir, tortueux, lisse en dedans, toujours ouvert, enduit en dedans d'une cire jaune et amère qui le défend contre les injures du dehors; — la *trompette* ou le tuyau d'*Eustache*; — la dureté et la structure particulière de l'os *Pétreux*, servant à la défense de cette partie et pour aider aux sons; — le *tambour* avec sa membrane, ses muscles et les quatre petits osselets, qui répondent à toutes les modifications du son; — *labyrinthe*, les *canaux demi-circulaires*, la *coquille*. Dans tout cela on découvre un art merveilleux. — Les nerfs *auditifs*, dont l'un donne un rameau à l'œil, à la langue, aux muscles de l'oreille et au cœur même. De là cette grande sympathie entre toutes ces parties.

L'objet, qui est le son. A son occasion je parle: — des progrès que l'art humain a faits dans la science des sons; — de la nécessité et des excellents usages de cette science; — de l'agrément et des charmes de la musique.

L'odorat. Les choses remarquables dans ce sens sont: — les narines, toujours ouvertes, cartilagineuses et garnies de muscles; — les petites *lames*, qui servent: — de défenses contre les choses nuisibles, — à donner plus d'espace à la distribution du nerf *olfactoire*. — Elles sont d'un excellent usage à tous les animaux, mais surtout aux brutes.

Le goût. — Les choses les plus dignes de remarques dans ce sens sont: — les nerfs répandus dans la langue et dans la bouche, garnis de leurs défenses; — les mamelons ou

papilles, d'une construction très-régulière. — La situation de cet organe : il est comme la sentinelle de l'estomac, en l'avertissant s'il doit prendre ou rejeter la nourriture offerte. — Sa sympathie avec les autres sens, par le moyen de quelques branches des nerfs de la cinquième *paire*.

Le toucher. — Son origine vient des nerfs, — répandu par tout le corps. Les avantages merveilleux qu'il procure aux animaux.

II. La respiration; le grand agent pour entretenir la vie animale : — aidant à la circulation du sang et à la diastole du cœur. — Les parties qui y servent sont : — Le *larynx*, accompagné d'un grand nombre de muscles, etc., et servant, non-seulement à la respiration, mais aussi à la formation de la voix; — la *trachée-artère* et l'*épiglotte*, construites et rangées d'une manière admirable; — les *bronchies* et les poumons, avec la structure curieuse de leurs veines, artères et nerfs; — les côtes, le diaphragme et plusieurs muscles qui y appartiennent.

Le défaut de respiration dans le fétus renfermé dans le sein de sa mère, — les animaux amphibies, — quelques animaux, pendant l'hiver.

III. Le mouvement des animaux; touchant lequel je considère, en passant : — les muscles, leur structure, leur grandeur, leurs insertions dans les jointures, leur action, etc.; — les os et leur structure curieuse; — les jointures, leurs formes, leurs ligaments et leurs têtes polies et arrosées d'une substance huileuse; — les nerfs, leur origine, leurs ramifications et anastomoses.

Plus en détail, leur faculté *locomotive* ou de se transporter d'un lieu à un autre. Ce transport est :

Lent ou rapide, selon qu'ils se servent d'ailes ou de jambes, en plus grand ou en plus petit nombre, ou sans qu'ils aient ni les unes ni les autres; selon leurs différentes conditions et manières de vivre. Dans les reptiles en particulier, qui ont leur nourriture et leur habitation tout proche d'eux, ce mouvement est très-lent; — les hommes et les quadrupèdes, dont la manière de vivre demande un espace plus étendu, ont un mouvement plus rapide; — les oiseaux et les insectes, qui sont obligés de chercher au long et au large leur nourriture, habitation ou retraite, ont aussi un mouvement direct, très-rapide et conforme à leur état.

Exécuté selon les règles les plus exactes de la géométrie.

Très-bien ménagé par un exact équilibre de tout le corps.

Les parties en mouvement sont placées avec beaucoup de justesse autour du centre de gravité de tout le corps, selon une mesure exacte du poids et du mouvement.

IV. Les demeures assignées aux diverses classes d'animaux pour y vivre et y agir. A cette occasion j'observe que : — les organes des animaux sont appropriés à ces lieux; — tous les endroits de la terre habitable sont dûment peuplés; — les animaux de différente sorte vivent dans des lieux différents. La sagesse de Dieu en cela.

V. Une balance exacte de leur nombre; en sorte que le monde n'est ni trop rempli par leur nombre et leur trop grande multiplication, ni trop dépeuplé par une trop grande mortalité.

Cette balance est entretenue dans les différentes classes d'animaux par une juste proportion entre la longueur de leur vie et le nombre de leurs petits. Ces petits viennent, plusieurs d'une seule portée dans les animaux utiles; en plus petit nombre dans ceux qui sont nuisibles.

Dans les hommes, d'une manière fort remarquable par la durée différente de leur vie, immédiatement après la création, — lorsque la terre commença à être de plus en plus, quoique pas encore entièrement peuplée; — depuis qu'elle fut suffisamment remplie d'habitants jusqu'au temps présent. — La juste proportion entre les mariages, les naissances et les morts. — La balance exacte entre les deux sexes.

VI. La nourriture des animaux. On découvre un soin et un ménagement admirable de la Providence :

Dans l'entretien d'un si grand nombre d'animaux de toutes les espèces sur la terre, dans la mer et en divers lieux qui ne paraissent guère pouvoir fournir une quantité suffisante d'aliments; — dans la quantité de ces aliments exactement proportionnée au nombre de ceux qui les consomment. En sorte qu'il n'y en a pas trop pour se corrompre et pour nuire par là aux habitants de la terre; — que les plus salutaires se trouvent dans la plus grande abondance et se multiplient le plus facilement.

Dans l'appétit et l'inclination que les différentes classes des animaux ont pour les diverses sortes de nourriture : tellement que les uns ont en aversion ce qui est agréable aux autres. C'est un moyen très-sagement ordonné, afin que toutes les créatures vivantes trouvent suffisamment de quoi se nourrir; — que les diverses sortes d'aliments soient consommées; — que la fraîcheur et la propreté soient entretenues sur la terre.

Dans les aliments particuliers que chaque lieu apporte, convenables aux animaux qui y demeurent.

Dans l'appareil curieux d'organes qu'on trouve dans les animaux, pour amasser et pour digérer les aliments. Ces organes consistent dans la bouche, d'une figure très-propre à prendre les aliments, etc. — Dans quelques-uns, elle est petite et étroite; — dans d'autres, grande et profondément découpée; — dans les insectes, construite d'une manière fort singulière pour saisir et dévorer leur proie, pour porter des fardeaux, pour faire des trous et pour construire leurs habitations. — Le bec des oiseaux n'est pas moins remarquable : il est fait de corne dans tous. — Dans quelques-uns il est crochu pour mieux dévorer et pour grimper; — fort et pointu pour percer les arbres; long et grêle pour chercher ou fouiller; — long et

large pour boire à grands traits ; — épais et ayant des bords tranchants pour rompre les peaux ou enveloppes des graines ; — aplati aux côtés pour enlever des coquillages des rochers, etc.

Les dents, d'une dureté particulière, et fortement attachées aux gencives, de figure différente, tant dans le même animal que dans les diverses sortes d'animaux. Elles manquent aux petits.

Les *glandes salivales* placées d'une manière très-commode pour la *mastication* et la *déglutition*.

Les muscles et les tendons qui servent à la mastication, forts et bien plantés.

Le gosier, d'une capacité proportionnée aux aliments, garni de fibres rangées d'une manière admirable.

L'estomac ; — d'une mécanique très-curieuse : c'est un tissu de fibres, de membranes, de glandes, de nerfs, d'artères et de veines ; — sa faculté de digérer les aliments, par le moyen d'un dissolvant en apparence aussi faible, est admirable ; — sa force et sa capacité sont proportionnées à la nature des aliments et à la manière de vivre des animaux. — Le nombre en est : un dans les animaux domestiques, plusieurs dans ceux qui ruminent, de même que dans les oiseaux, etc.

Les boyaux, où sont dignes d'admiration les glandes, les fibres, les valvules et le mouvement *péristaltique*.

Les veines *lactées*, avec les imprégnations qu'elles reçoivent du pancréas, de la bile, des glandes et des vaisseaux lymphatiques.

La sagacité de tous les animaux à chercher et à amasser leur nourriture. Dans les hommes doués d'un entendement, elle est moins remarquable que dans les créatures inférieures : dans celles qui sont parvenues à un âge mûr et au point de pouvoir se secourir elles-mêmes, on trouve un odorat fort subtil, une adresse et une habileté naturelles, une faculté de courir à perte de vue, de fouiller et de chercher partout ; celle de voir et de sentir à de grandes distances ; celle de grimper, ayant les muscles et les tendons qui servent à cette action, d'une force extraordinaire ; celle de voir dans l'obscurité. — Dans celles qui sont hors d'état de s'aider elles-mêmes, comme les petits ou jeunes animaux. L'homme naît le plus faible, et de tous les animaux le plus destitué, parce qu'il trouve un secours suffisant dans la raison et dans l'affection de ses parents ; — les brutes sont abondamment soignées par la Providence : c'est ce qu'elle fait en partie, en donnant à leurs parents cette Στοργή (instinct ou affection) et cette diligence à les nourrir et à les défendre ; — cette industrie et ce soin à mettre bas leurs œufs et leurs petits dans des lieux où ils trouvent de la nourriture et tout ce qui leur est nécessaire ; — en partie, en donnant aux petits mêmes cette promptitude à se pousser et à se secourir eux-mêmes, pour peu qu'ils soient aidés par leur mère.

Dans les créatures destituées d'aliments durant quelques saisons de l'année, ou du moins qui courent risque d'en manquer, celles-ci sont capables de vivre longtemps sans nourriture, ou en font provision d'avance.

VII. Le *vêtement* des animaux. — Convenable au lieu de leur demeure et à leur manière de vivre. — Pour l'homme, il dépend de son choix et de son adresse à employer les matériaux qui lui sont abondamment fournis. C'est ce qui convenait le mieux à l'homme, afin qu'il pût s'habiller selon sa qualité et sa condition, — selon qu'il était le plus expédient pour sa santé et pour la transpiration insensible. — Pour exercer son art et son industrie. — Pour exciter sa diligence à s'entretenir dans la propreté ; — pour l'entretien de divers métiers.

Pour les brutes ; ou bien elles sont naturellement garnies de leurs vêtements. — Les terrestres sont couvertes de laine ou autre fourrure, revêtues d'écailles ou de peaux fort dures ; — les volatiles sont garnies de plumes légères, fortes et chaudes ; — les aquatiques, d'écailles assez dures pour les défendre, et en même temps lisses pour ne les point retarder dans leur mouvement. A celles qui se meuvent plus lentement, la nature a donné des coquilles fort dures qui les défendent et les conservent.

Ou bien par leur instinct et leur adresse naturelle, elles se le procurent à elles-mêmes. J'en parlerai dans l'article suivant.

Le vêtement des animaux travaillé avec une régularité parfaite, et chacun en sa sorte d'une beauté admirable. Il y en a qui se distinguent par la beauté et la vivacité de leurs couleurs. — Dans la peau des plus vils et des plus vilains animaux, on ne laisse pas de découvrir une symétrie exacte et une mécanique très-curieuse.

VIII. Leurs domiciles ou habitations. — L'homme est garni en abondance de tout ce qu'il faut pour cela : il a de l'adresse et de la connaissance pour bâtir et pour orner son domicile ; il a des matériaux de toute sorte pour les mettre en œuvre.

Les brutes font voir un instinct merveilleux dans la commodité de leurs nids ou habitations très-propres : à éclore et élever leurs petits ; à les défendre et les conserver aussi bien que leurs petits.

Dans le tissu et la mécanique même de ces nids, à peine imitables aux hommes : on y trouve une régularité admirable, un arrangement parfaitement conforme à la condition de ces animaux.

Ils font ces nids 1° en entrelaçant des branches d'arbres, de la mousse, de la boue, etc. ; 2° en construisant des ruches ou cellules, selon les règles les plus exactes de la géométrie ; 3° en filant des toiles, ou en se formant des gaînes ou enveloppes. — Dans tout cela il y a quelque chose de fort remarquable, tant dans les parties de leurs corps qui servent à ces ouvrages, que dans des matériaux qu'ils tirent de leur corps même.

IX. La manière dont les animaux agissent pour leur conservation. — Ils sont garnis de défenses proportionnées aux dangers aux-

quels leur manière de vivre les expose. C'est ce qu'on peut remarquer : — dans l'homme, dont la raison et l'adresse suppléent au défaut d'armes naturelles ; — dans les brutes qui, comme d'un côté, elles sont abondamment garnies de défenses par leurs écailles, cornes, griffes, aiguillons, etc. ; — le changement de leurs couleurs ; — leurs ailes, leurs pieds et leur grande vitesse ; — la manière dont elles se plongent et troublent l'eau ; — l'élancement des jus venimeux ; — la subtilité de l'odorat, de la vue et de l'ouïe ; — leurs ruses naturelles ; — leur bruit et leur son désagréable, leurs contorsions et leurs gesticulations étranges et leur aspect hideux ; — la puanteur horrible de leurs excréments ; — ainsi de l'autre, par leurs forces, leur sagacité et leur finesse naturelles, elles peuvent attraper tout ce qui est nécessaire à la vie et à leur entretien.

X. La génération des animaux. — L'*équivoque* combattue. — L'*univoque*. De celle de l'homme nous ne dirons rien, pour ne pas choquer la pudeur.

Dans celle des brutes nous considérerons leur sagacité à choisir les lieux les plus propres pour y mettre bas leurs œufs ou leurs petits : on y peut remarquer 1° l'ordre exact qu'elles observent, 2° l'appareil convenable à cet ouvrage, dont leur corps est pourvu, 3° le venin qu'ils jettent naturellement avec leurs œufs sur les plantes ; ce qui fait changer leur nature et leur végétation et produit ces boules ou gaines où les insectes se renferment.

Le choix qu'elles font des saisons les plus propres, savoir : — ou toutes les saisons de l'année, — ou celles où elles trouvent le plus facilement et dans la plus grande abondance, de quoi fournir à leurs besoins.

Le nombre de leurs petits.

Leur diligence et leurs soins à les couver, à les défendre et à les conserver.

Leur faculté de nourrir et d'élever leurs petits en leur donnant à téter. Où il faut remarquer 1° combien cette nourriture est convenable, 2° avec quel empressement les plus sauvages même la donnent à leurs petits, 3° quel appareil accompli d'organes on trouve dans tous les animaux pour servir de mamelles.

En leur fourrant la nourriture dans le bec, ayant des parties propres à saisir et à conduire ainsi cette nourriture.

En faisant d'avance une ample provision de nourriture et la renfermant dans leurs nids.

Après avoir achevé les dix choses communes à tous les animaux, je passe à l'examen de leurs différentes classes et des choses particulières à chaque classe. Le premier objet qui se présente est l'*Homme*, qu'on peut considérer :

Premièrement, à l'égard de son âme. J'en rapporte en passant plusieurs propriétés ; mais je m'arrête davantage sur deux choses, où l'on découvre un soin et un ménagement tout particuliers de la Providence. Ces deux choses sont : 1° les différents génies et les diverses inclinations des hommes, admirablement bien ménagés par la Providence pour que les hommes remplissent avec plaisir et sans répugnance les différents postes où ils sont placés, et que les affaires de la vie fussent expédiées comme il faut ; 2° l'esprit inventif, où il faut remarquer : 1° une étendue si grande qu'elle embrasse toutes les choses qui sont d'usage. De là tant de métiers et de professions différentes ; 2° que les choses les plus utiles et nécessaires ont été inventées le plus promptement et avec le plus de facilité ; celles d'une moindre utilité, plus lentement ; les plus dangereuses et nuisibles ont été le plus longtemps cachées ou le sont encore. On donne divers exemples des inventions particulières et utiles, et on exhorte chacun d'appliquer ses différents talents à l'avancement des sciences et à l'invention des choses utiles, etc.

Secondement, à l'égard de son corps, les particularités que j'y examine sont : la posture droite, la plus convenable à une créature raisonnable, donnée à l'homme à dessein, comme il paraît manifestement par la structure de quelques parties du corps mentionnées. Les parties qui y servent sont d'une structure singulière ; — toutes les parties du corps sont en équilibre.

Sa figure, la plus propre à la manière de vivre de l'homme, et à ses occupations. — Sa grandeur et sa taille, la meilleure pour la condition et l'état de l'homme.

La structure de ses parties : elles ne sont point des pièces de rapport, mal arrangées ; elles sont d'une force et d'une vigueur requises ; elles ont la figure la plus parfaite ; elles sont le plus exactement ajustées et appropriées à leurs diverses fonctions.

La situation de ses parties, comme celle des cinq sens, — de la main, — des pieds et des jambes, — du cœur, — des viscères, — des os et des muscles, etc., — de la peau qui les couvre toutes.

Les moyens dont le corps de l'homme est pourvu — pour prévenir les mauvais accidents, par la situation des yeux, des oreilles, de la langue et de la main ; les défenses dont toutes les parties, mais surtout les plus importantes, sont munies ; la duplicité de quelques parties pour guérir les maladies, en déchargeant les humeurs vicieuses, 1° par des émonctoires convenables ; 2° par les maladies mêmes, qui poussent hors du corps les choses nuisibles ; 3° par la douleur, qui sert d'avertissement pour exciter notre soin et nos efforts.

La sympathie établie entre plusieurs parties du corps, par l'entremise des nerfs. On en donne un exemple dans les nerfs de la *cinquième paire*, qui fournit des branches à l'œil, à l'oreille, etc.

J'examine encore l'état où il est par rapport à la politique et la société, pour la sûreté desquelles le Créateur a eu soin de diversifier dans les hommes, 1° les traits du visage, 2° les tons de la voix ; 3° les écritures.

Les quadrupèdes. Je n'en considère que les choses en quoi ils diffèrent des hommes, savoir :

Premièrement, leur posture inclinée, très-digne d'attention par rapport aux parties qui y servent, particulièrement par rapport aux jambes et aux pieds, construits et appropriés pour la force et pour un mouvement lent, pour la vitesse et l'agilité, pour marcher et courir, pour marcher et nager; pour marcher et voler, pour marcher et pour creuser la terre, pour traverser les plaines, pour passer les montagnes.

Par rapport à sa grande utilité pour amasser la nourriture, saisir leur proie, grimper, sauter, nager, se conserver et se défendre, porter des fardeaux, labourer la terre et pour d'autres usages de la vie.

Secondement, les parties de leur corps différentes de celles du corps humain, qui sont :

1° La tête. J'en considère la figure, d'ordinaire conforme aux mouvements de l'animal; le cerveau, moindre que dans l'homme et placé plus bas dans le cervelet; la membrane clignotante (*nictitans*); les artères *carotides* et le *rets admirable*; les *nates*.

2° le cou, proportionné à la longueur des jambes; renforcé par une large *aponévrose* appelée en anglais *white-leather*, cuir-blanc, etc.

Troisièmement, l'estomac, différent et proportionné à chaque espèce; convenable à la nourriture, soit de chair, soit de grain, etc.

Quatrièmement, le cœur, ses ventricules; dans quelques-uns un seul, deux, trois, selon quelques auteurs; — sa situation, plus près du milieu du corps que dans l'homme; — le péricarde n'est point attaché au diaphragme.

Cinquièmement, le système des nerfs. On donne un exemple de la différence qu'il y a entre la sympathie ou la correspondance de la tête et du cœur dans l'homme, et celle qui se trouve dans les brutes par l'entremise des nerfs.

Les oiseaux, dont j'examine le corps et ses mouvements; en considérant d'abord les parties qui servent à ces mouvements, savoir : la figure du corps, très-propre à le soutenir et à le transporter dans l'air; — les plumes, — d'une fabrique admirable, qui les rend en même temps fortes et légères; — très-bien arrangées par tout le corps pour le couvrir et pour faciliter son mouvement; bien dressées et artistement figurées.

Puis les ailes, composées de la matière la plus propre à les rendre fortes et légères, *savoir* d'os et de jointures qui s'étendent, se resserrent et se meuvent d'une manière fort exacte, selon que le vol de l'oiseau le demande; des muscles *pectoraux*, les plus forts de tous les muscles du corps, — placées aux endroits les plus convenables du corps et différemment dans chaque espèce, selon la différente manière de voler, de nager, ou de se plonger; — ensuite la queue, placée avec beaucoup de justesse, et d'une manière tout-à-fait propre à tenir tout le corps ferme, et à l'aider à monter ou à descendre dans l'air. Enfin les jambes et les pieds. Ils sont légers et bien disposés pour le vol, ajustés d'une manière très-singulière pour servir en plusieurs rencontres, comme celles de nager, marcher, saisir sa proie, jucher, s'attacher, se mettre dans l'eau et y chercher la nourriture, porter les jambes sur les ailes, dans le vol.

Le mouvement même exécuté selon les lois les plus exactes de la mécanique; — proportionné aux diverses circonstances et aux divers desseins de l'animal; — d'autres parties du corps : comme la tête remarquable par sa figure commode; — les différentes formes du bec; — la situation des yeux et des oreilles; la position du cerveau; — la structure du larynx, de la langue, de l'oreille interne; — le bec garni de nerfs, pour distinguer les aliments par le goût.

Plusieurs estomacs ou ventricules, dont l'un sert à macérer et préparer les aliments; l'autre à les broyer et à les digérer.

Les poumons d'une construction singulière et très-propre à la respiration, à rendre le corps léger et propre à être soutenu dans l'air. Le cou dans une juste proportion avec la longueur des cuisses et des jambes, propre à chercher la nourriture en se plongeant, propre à balancer le corps pendant le vol.

L'économie ou la manière de vivre, où je m'attache à trois choses, qui sont : 1° leurs voyages ou changements de demeure, remarquables par la connaissance qu'ils ont des temps fixés pour leur passage, des lieux convenables à leur servir de retraites; — par les dispositions particulières pour ces vols longtemps continués, comme celle d'avoir des ailes longues et fortes, etc.

2° Leur action de couver, considérable par l'œuf et ses parties; l'action même. Il est étonnant comment ces créatures savent que c'est là le moyen d'éclore leurs petits, qu'elles s'y attachent avec joie et avec empressement un certain nombre de jours; la négligence de quelques oiseaux à cet égard, comme celle de l'autruche. En ce cas la Providence a pris un soin admirable des petits.

3° La structure de leurs nids : j'en ai parlé ci-dessus.

Les insectes.—Quoiqu'on les regarde comme une classe d'animaux vils et méprisables, cependant, à quelques égards, ils nous offrent des traits plus brillants de la sagesse et de la puissance infinie du Créateur que les animaux les plus considérables.

Les choses qu'on considère dans cette classe d'animaux sont : leur corps, d'une figure plus convenable à leur manière de vivre et de se nourrir qu'à voler longtemps de suite. — Composé, non d'os, mais de quelque matière propre à leur tenir lieu d'os et de couverture tout ensemble. Les yeux sont façonnés de manière qu'ils peuvent voir de tous les côtés à la fois. — Les antennes ou cornes et leur usage. — Les jambes et les pieds propres à ramper, nager et marcher; s'attacher aux surfaces polies, courir, creuser, filer des toiles et des cellules.

Les ailes étendues avec beaucoup de justesse par des espèces d'os; quelques-unes or-

nées de plumes d'une beauté admirable et ayant de très-belles couleurs ; d'autres ont des jointures et se plient pour être renfermées dans leurs *elytra* ou gaînes, que les oiseaux étendent et retirent à leur gré. En nombre, deux avec des poids ; quatre sans poids. — La petitesse surprenante de quelques-uns de ces animaux, surtout celle des parties de leur corps, aussi diversifiées et en aussi grand nombre que celles du corps des autres animaux. — Leur manière de vivre. On y voit un concours particulier de la Providence, qui a si sagement et si soigneusement pourvu à leur sûreté et leur défense contre le froid de l'hiver : en les faisant subsister dans un état différent, savoir celui de *nymphe* et de *chrysalide* ou de fève ; en les rendant comme engourdis, sans mouvement et sans qu'ils fassent la moindre dissipation de corps ou d'esprits ; en leur imprimant l'instinct de faire des provisions d'avance. — La conservation de leur espèce. Pour cela ils choisissent les lieux les plus propres à y poser leurs œufs ou leur semence : en sorte que les œufs puissent être couvés comme il faut ; que les petits puissent recevoir suffisamment leur nourriture. — Ils observent beaucoup de soin et d'exactitude dans l'arrangement de leurs œufs, qu'ils posent en bon ordre et avec les mêmes parties toujours en haut. —Ils montrent un art incomparable dans la construction de leurs nids, et sont pourvus de parties propres et proportionnées aux différentes manières de faire leurs nids et aux matériaux qu'ils y emploient ; d'une grande sagacité à construire leurs cellules ou à filer leurs coques, ou enfin à se servir de la nature même pour achever cet ouvrage.

Les reptiles. Ils s'accordent avec les autres animaux en quelques-unes des choses dont j'ai parlé. Je n'en considérerai que le mouvement très-particulier, tant par rapport à la manière, qui est vermiculaire, sinueuse, semblable au mouvement des limaçons, des chenilles, des millepieds que par rapport aux parties qui y servent ; le venin, qui sert à punir la méchanceté des nommes, à attraper facilement la proie et à s'en rendre maître ; à la digestion.

Les animaux aquatiques, considérables par leur grande variété, leur prodigieuse multitude, l'énorme grosseur de quelques-uns et la petitesse surprenante de quelques autres ; la structure et l'arrangement admirable de leur corps, la quantité suffisante de nourriture qu'ils trouvent dans l'eau. — La respiration, la manière dont l'organe de la vue est proportionné à l'élément où ils vivent, l'équilibre et le mouvement de leur corps.

Des créatures insensibles, parmi lesquelles j'ai nommé les fossiles et autres, je n'insiste que sur les plantes et seulement en peu de mots. Je remarque : leur grande variété, ordonnée pour divers usages ; leur anatomie, leurs feuilles ; leurs fleurs, d'une beauté admirable ; leurs semences, remarquables par leur génération, leur structure, en ce qu'elles contiennent la plante tout entière ; leur défense et leur conservation dans les boutons et les fruits, ou dans la terre, etc. ; la manière de les semer ; elles sont répandues par la légèreté d'une espèce de duvet, par des aigrettes, par des capsules élastiques, portées çà et là par des oiseaux ou semées par le laboureur, etc.

Leur manière de croître et de se dresser naturellement en haut : quelques-unes par leur propre vigueur ; plusieurs par le secours des autres, où elles s'attachent, et qui leur servent d'appui.

Leur usage très-considérable, surtout celui de quelques-unes, qui semblent avoir été créées pour procurer un grand avantage à tous les lieux de la terre, à quelques-uns en particulier ; pour guérir quelques maladies particulières à ces lieux ; pour suppléer à quelques besoins particuliers de ces mêmes lieux.

Les usages qu'on tire de ces discours se réduisent à ces six : que les œuvres de Dieu sont : 1° grandes et magnifiques ; 2° qu'elles doivent être examinées : une exhortation pour engager les hommes à cette recherche ; 3° qu'elles paraissent clairement aux yeux de tout le monde, et que, par conséquent, l'athéisme est déraisonnable ; 4° qu'elles doivent exciter la crainte et l'obéissance ; 5° de même que la reconnaissance ; 6° qu'elles nous doivent porter à rendre nos hommages et notre culte religieux à l'Etre suprême ; surtout dans le jour du dimanche, institué pour cela dès le commencement du monde, sagement ordonné pour expédier les affaires de cette vie et pour prévenir la sensualité. L'occupation de ce jour doit être de quitter le travail et les affaires pour s'employer au service de Dieu, lequel consiste principalement dans le culte public.

CONSÉQUENCES PRATIQUES

TIRÉES DU SYSTÈME QUE L'ON VIENT D'EXPOSER.

Ayant poussé mon examen des créatures aussi loin que je me l'étais proposé ; tout ce qui me reste à présent, c'est de tirer quelques usages pratiques de la contemplation de ce magnifique tableau des œuvres de la création, et de conclure par là cette partie de l'ouvrage que j'avais dessein de faire.

CHAPITRE I.

Que les œuvres de Dieu sont grandes et excellentes.

Ma première conséquence servira à confirmer le passage que j'ai cité au commencement, savoir : *Que les œuvres de l'Eternel sont grandes* (1).

C'est ce qu'il est nécessaire d'observer non-seulement contre les athées, mais aussi contre tous ceux qui regardent les ouvrages de Dieu sans attention ou avec indifférence. On rejette un grand nombre de travaux utiles, on méprise les meilleurs ouvrages de nos auteurs modernes, uniquement parce qu'on prétend qu'ils roulent sur des sujets communs (2), quoiqu'en effet ils renferment les plus ingénieuses et les plus nobles découvertes sur les ouvrages du Créateur. Combien de gens y a-t-il, qui, en général, conviennent qu'on connaît la grandeur et la majesté du Créateur par ses ouvrages, mais qui regardent comme des bagatelles ou des amusements frivoles, les recherches qu'on fait sur les différentes parties qui composent l'univers? J'espère que par l'examen, quoique passager, que je viens de faire de ce bas monde qui n'est que la moindre partie de la création, j'aurai suffisamment prouvé que tous les ouvrages de la nature (tant ceux qu'on estime et qu'on admire le plus que ceux qu'on regarde comme les moindres et les plus méprisés) sont réellement grands et magnifiques, formés et rangés avec tout l'ordre, tout l'art et toute la sagesse imaginables. Bien loin donc qu'on doive négliger ou avilir (3) les œuvres de l'Eternel (celles même qu'on estime les moindres), elles méritent au contraire (comme je le ferai voir dans le chap. suiv.) d'être *recherchées et étudiées avec soin*, comme l'emporte l'expression du texte cité.

CHAPITRE II.

Que l'on doit méditer les œuvres de Dieu et que cette étude est très-louable.

Il n'est pas apparent que le Créateur ait employé tant d'art, qu'il ait manifesté tant de sagesse et de prévoyance dans ses ouvrages, uniquement pour les exposer aux yeux de spectateurs oisifs et indifférents; encore moins pour être avilis et méprisés d'eux. Son dessein a été sans doute, de les faire admirer par les créatures raisonnables, de magnifier sa puissance, sa sagesse et sa bonté dans tous les âges et dans toutes les parties du monde visible. Quelle n'est donc pas l'absurdité, lorsqu'au lieu de répondre aux fins que Dieu s'est proposées, on s'y oppose et on les choque de front. Le passage que nous avons tant cité, non-seulement célèbre les œuvres de Dieu comme grandes et magnifiques, mais approuve aussi et loue les curieuses recherches de ceux *qui les examinent et les étudient avec soin.* En effet, plus nous les étudierons et les découvrirons, plus nous les trouverons belles, nobles et dignes de celui dont elles manifestent la grandeur.

Nos auteurs modernes sont donc très-estimables, d'avoir fait tant de recherches curieuses sur les ouvrages de la nature, et plus qu'on n'en avait fait dans les siècles précédents. Il sera facile de répondre à cette question ordinaire : *Cui bono*, à quoi bon tant de peines, tant de dépenses et de travaux? C'est pour remplir les vues que Dieu s'est proposées en employant tant d'art, tant de sagesse et tant de puissance dans ses ouvrages, en nous accordant des sens pour les contempler, un entendement et un esprit naturellement curieux pour les approfondir et les comprendre : c'est pour suivre le Créateur et ne le perdre jamais de vue, quelque part qu'il nous conduise, afin que nous puissions découvrir partout et admirer l'ouvrage de ses mains, le faire connaître aux autres hommes, pour les exciter par là à les contempler et à les admirer comme nous. Je conclus donc par l'exhortation d'*Elihu* (chap. 36, de *Job*, v. 24, 25) : *Souviens-toi de magnifier son ouvrage, que les hommes voient. Tout homme le voit, chacun l'aperçoit de loin.*

CHAPITRE III.

Que les œuvres de Dieu paraissent clairement aux yeux de tout le monde et qu'ainsi l'infidélité est sans excuse.

Les paroles par où j'ai fini le chapitre précédent me fournissent une troisième conséquence, savoir, que les œuvres de Dieu se manifestent si visiblement à chacun, portent des empreintes si marquées de l'existence et des attributs de l'Etre suprême, que l'athéisme est entièrement inexcusable, et ne peut être regardé que comme la plus haute folie, ou comme la plus grande dépravation du cœur. En effet, ne faut-il pas être athée obstiné, et parce qu'on veut l'être, que d'attribuer un ouvrage aussi glorieux que celui de la création, à une autre cause que Dieu même (1)?

(1) Je ne saurais célébrer dignement la sagesse et la puissance de celui qui a formé et façonné les animaux : ses ouvrages sont au-dessus de nos louanges et de nos cantiques. Avant que de les avoir contemplés, on les jugerait impossibles; mais lorsqu'on les a vus, on trouve qu'on s'est trompé. *Galien, de l'Us. des Part.*, l. 7, c. 15.

(2) Si la nature ne s'est pas lassée de les produire, les lecteurs ne doivent pas se lasser de les lire et de les étudier. *Le même*, l. 11, à la fin.

(3) Pourrions-nous nous flatter d'imiter un jour ces choses et d'autres semblables, que la nature a opérées avec tant de sagesse et de prévoyance? Pour moi, je crois que l'imitation en est impossible à la plupart des hommes, qui ne savent pas seulement expliquer l'art de la nature; s'ils le connaissaient, ils en seraient plus frappés : du moins n'y trouveraient-ils rien à redire. *Le même*, l. 10, c. 3.

(1) Sont-ce là des productions du hasard? Pour moi, quand je pense à cette distribution des nerfs jusque dans les moindres parties; que ces nerfs sont chacun de la grandeur qu'il le faut pour chaque partie; je ne sais si l'on doit regarder comme des gens sages, ceux qui en tout cela ne reconnaissent d'autre agent que le hasard. Si cela est, où trouvera-t-on quelque chose fait avec art et avec dessein? Car il est certain que ce qui doit son origine au hasard doit avoir un caractère tout opposé à celui de l'art. *Galien, de l'Us. des Part.*, l. 11, c. 7. Un peu après il ajoute : Il faudra dire que ces ouvrages et d'autres semblables sont des productions de l'art et de la sagesse, si ceux d'un caractère opposé sont attribués au hasard : or il vaudrait autant soutenir, selon le proverbe, que les fleuves remon-

Que dis-je, à une autre cause : à un pur *rien*, tel que celui qu'on nomme le hasard? C'est une marque qu'un homme est volontairement aveugle, qu'il est sous la puissance du diable, tyrannisé par ses préjugés, par ses passions, par ses désirs criminels, plutôt que conduit par la saine raison ; lorsqu'il ne veut pas discerner *ce que tout homme voit, ce que tout homme aperçoit de loin;* quand il refuse de reconnaître l'existence et les attributs de Dieu par ses ouvrages : Car *quoiqu'il n'y ait en eux ni langage ni paroles, leur voix ne laisse pas de se faire entendre. Leur enseignement est sorti par toute la terre, et leur discours jusqu'au bout du monde.* Aussi toutes les nations, même les plus barbares, et celles qui n'ont jamais entendu parler de Dieu, reconnaissent-elles une Divinité en voyant les ouvrages de l'univers, qui les excitent à lui rendre hommage. A la vérité ces nations se sont grossièrement trompées dans les idées qu'elles s'en sont faites et dans les conséquences qu'elles en ont tirées ; mais cela ne laisse pas de prouver combien tous les hommes sont naturellement portés à conclure l'existence de Dieu de la contemplation de ses ouvrages, ou, comme *Epicure* le dit lui-même par la bouche de *Cicéron* (1), *de l'idée que la nature elle-même en a gravée dans tous les esprits. Car,* dit-il, *quel peuple, quelle sorte d'hommes n'a pas, indépendamment de toute étude, une idée, une prénotion des dieux?*

On a donc raison de regarder un athée (si jamais il en fut) comme un monstre parmi les êtres raisonnables, comme une de ces productions extraordinaires qu'on rencontre à peine dans tout le genre humain, et qui s'opposant à tous les hommes (2), se rebelle non-seulement contre la raison et la nature humaine, mais contre la Divinité même.

Si en général l'athéisme est si monstrueux, il l'est surtout dans ceux qui ont entendu parler des merveilles de Dieu, qui ont eu l'avantage de vivre sous l'Evangile ; et plus monstrueux encore dans un homme né et baptisé dans l'Eglise chrétienne, qui a étudié la nature, et qui s'est distingué sur tous les autres dans les connaissances naturelles. S'il était possible qu'un tel homme niât l'existence ou quelqu'un des attributs de Dieu, ce serait un fort argument pour prouver l'abîme affreux où jettent les péchés de l'intempérance, de la volupté et de la débauche : puisqu'ils abrutissent l'homme, le font renoncer à sa raison, à ses sens, à sa nature (1), et qu'ils l'engagent à la fin à renier son créateur.

Ce n'est pas une infidélité moins horrible, du moins elle ne peut procéder que du même esprit de libertinage, que de nier la providence et le soin que Dieu prend des choses d'ici-bas, ou (ce qui est fondé sur les mêmes principes *épicuriens*) de rejeter les *causes finales* (2) dans les œuvres de la nature, en disant avec les profanes (*Ps.* LXXIII, 11) : *Comment le Dieu fort aurait-il de la connaissance? Y aurait-il de la connaissance au Très-Haut?* Car, comme dit très-bien le savant et éloquent Salvian (3) : *Ceux qui tiennent que Dieu ne voit rien, ont apparemment pour but d'anéantir l'essence même de Dieu, plutôt que sa connaissance. N'est-ce pas la plus grande de toutes les extravagances, que de reconnaître Dieu pour créateur de toutes choses, et de nier en même temps qu'il les gouverne ; ou de convenir que Dieu est l'ouvrier de la nature, et de dire qu'il a abandonné son ouvrage au hasard?*

CHAPITRE IV.

Que les œuvres de la création nous doivent exciter à craindre Dieu et à lui obéir.

Si les œuvres de la création démontrent la sagesse et la puissance infinie de Dieu, elles servent aussi de puissants motifs pour nous inspirer sa crainte, et une soumission constante et sincère à ses lois. C'est par là que nous pouvons rendre les ouvrages de la nature aussi utiles à nos intérêts spirituels, qu'ils sont avantageux à cette vie et à nos intérêts temporels. En effet, si, toutes les fois que nous regardons ces ouvrages, nous pensions qu'ils sont les productions du souverain Maître, auquel un jour nous rendrons compte de nos pensées, de nos paroles et de nos actions ; si nous faisions attention à sa sagesse et à sa puissance infinies qui y brillent de toutes parts, ces considérations seraient très-propres à nous détourner du péché ; elles nous porteraient à rendre hommage et à tâcher de plaire à celui, qui est au-dessus de toute contradiction, qui tient en sa

tent vers leur source, que de dire que les ouvrages de l'art sont ceux où il ne paraît ni ornement, ni dessein, ni mesure, et que ceux au contraire, où tout cela se trouve, sont produits par le hasard.

(1) *Primum esse Deos, quod in omnium animis eorum notionem impressit ipsa natura. Quæ est enim gens, aut quod genus hominum, quod non habeat sine doctrina anticipationem quamdam Deorum?* Et un peu après : *Cum enim non instituto aliquo, aut more, aut lege sit opinio constituta, manetque ad unum omnium firma consensio ; intelligi necesse est, esse Deos, quoniam insitas eorum, vel potius innatas cognitiones habemus. De quo autem omnium natura consentit, id verum esse necesse est. Esse igitur Deos confitendum est :* Puisque ce n'est point une opinion qui vienne de l'éducation, ou de la coutume, ou de quelque loi humaine ; mais une créance ferme et unanime parmi tous les hommes, sans un seul d'excepté ; c'est donc par des notions empreintes dans nos âmes, ou plutôt innées, que nous comprenons qu'il y a des dieux. Or tout jugement de la nature, quand il est universel, est nécessairement vrai. Il faut donc reconnaître qu'il y a des dieux.» *Cic., de la Nat. des Dieux,* l. I, c. 16, 17.

(2) Les athées, en niant l'existence de Dieu, tâchent, comme dit Plutarque, d'ébranler ce qu'il y a de plus ferme; ils ne se proposent pas moins que de combattre la créance de plusieurs siècles, gravée dans la plupart des hommes, que le culte des dieux a tenus comme enflammés d'une fureur divine. Plutar. de Iside.

(1) Voyez la note 1 de la col. préc.

(2) Galien, après avoir solidement refuté les principes épicuriens d'Asclépiade, et avoir prouve son ignorance dans l'anatomie et dans la philosophie, démontre que la distinction de toutes les différentes causes se trouve dans les ouvrages de la nature; qu'il y a des causes *finales, efficientes, instrumentales, matérielles,* et *formelles :* ensuite il tire cette conséquence contre le concours fortuit des atomes; par tout cela l'Auteur de la nature nous fait entendre qu'en façonnant chaque partie il se propose un seul but, qui est de choisir toujours le meilleur. *Galien, de l'Us. des Part.,* l. VI, c. 13.

(3) *De Gubern. Dei.* l. IV, p. 124, *meo Libro ;* et l. VII, c. 14.

main notre vie et notre félicité. C'est de la sorte que Dieu lui-même raisonne avec son *peuple fou et sans intelligence, qui a des yeux et ne voit point, des oreilles et n'entend point* (*Jérém.*, V, 21, 22) : *Ne me craindrez-vous point, dit l'Eternel, et ne serez-vous point épouvanté devant ma face ? Moi qui ai mis le sable pour la borne de la mer, par ordonnance perpétuelle, et qu'elle ne passera point : ses vagues s'émeuvent, mais elles ne seront pas les plus fortes : elles s'élèvent avec bruit, mais elles ne passeront point outre.*

Ce raisonnement était à la portée du plus ignorant. Le plus stupide même comprend facilement, que celui qui a un pouvoir absolu sur un élément aussi vaste et aussi inconstant que la mer, doit être craint et obéi, et qu'on le doit considérer comme le souverain Maître du monde, duquel dépend entièrement le bonheur et la félicité des créatures. *Et ils n'ont point dit en leur cœur : Craignons maintenant l'Eternel notre Dieu, qui nous donne la pluie de la première et de la dernière saison ; lequel nous garde les semaines ordonnées pour la moisson* (v. 24).

CHAPITRE V.

Que les œuvres de Dieu nous doivent porter à la reconnaissance.

Non-seulement la puissance et la sagesse que Dieu a déployées dans ses ouvrages, nous doivent exciter à la crainte et à l'obéissance, mais les démonstrations qu'il nous y a données de son immense bonté nous engagent à lui rendre nos louanges et nos actions de grâces. J'ai fait voir dans les discours précédents, combien est grande la bénignité de Dieu envers ses créatures, en leur fournissant tout ce qui est nécessaire à la vie, au bonheur et aux plaisirs (1) ; j'ai montré que ces créatures sont toutes formées de la manière la plus parfaite, placées dans les lieux les plus propres à leur demeure et à leurs commodités, ajustées selon la meilleure méthode à leurs diverses circonstances, enrichies même des plus petites choses qui peuvent contribuer à leur santé, à leur bonheur, à leurs fonctions, ou à quelque autre circonstance que ce soit. A tous ces égards la reconnaissance est un tribut si raisonnable et si justement dû au Créateur, que le *Psalmiste* exhorte toutes les créatures à louer Dieu (*Ps.* CXLVIII) : *Louez-le tous ses anges, toutes ses armées. Soleil et lune, et toutes les étoiles qui jetez de la lumière, louez-le. Louez-le cieux des cieux, et les eaux qui sont sur les cieux.* A cette exhortation le *Psalmiste* ajoute encore le motif (v. 5, 6) : *Car il a commandé, et elles ont été créées. Il les a établies à perpétuité et à toujours ; il y a mis une ordonnance qui ne passera point.* Cette exhortation ne regarde pas seulement les créatures célestes, mais aussi les terrestres et les aquatiques, et jusqu'aux météores : *Le feu, la grêle, la neige et les vapeurs, les vents de tourbillon exécutant sa parole.* Elle n'en excepte pas même *les montagnes et les côteaux, les arbres fruitiers, les bêtes sauvages et tout le bétail, les reptiles et les oiseaux ayant des ailes.* Mais ce devoir est imposé d'une façon particulière aux hommes, de quelque sexe, âge, rang ou condition qu'ils soient. *Qu'ils louent le nom de l'Eternel : car son nom seul est haut-élevé ; sa Majesté est au-dessus de la terre et des cieux* (v. 13).

En effet, si nous considérons ce que Dieu a fait pour l'homme seul, indépendamment des autres créatures que quelques-uns prétendent avoir été destinées à son usage, quels puissants motifs pour nous engager à magnifier notre grand Bienfaiteur et à lui rendre de tout notre cœur nos actions de grâces (1) ! Réfléchissons seulement sur l'excellence de notre âme et sur son immortalité, sur la structure admirable de notre corps,

(1) *Si pauca quis tibi donasset jugera, accepisse te diceres beneficium : immensa terrarum late patentium spatia, negas esse beneficium ? Si pecuniam tibi aliquis donaverit— beneficium vocabis : tot metalla defodit, tot flumina emisit, in arena ; super quæ decurrunt sola aurum vehentia : argenti, æris, ferri immane pondus omnibus locis obrutum cujus investigandi tibi facultatem dedit, — negas te accepisse beneficium ? Si domus tibi donetur, in qua marmoris aliquid resplendeat,* etc., *non mediocre munus vocabis : ingens tibi domicilium, sine ullo incendii aut ruinæ metu struxit, in quo vides non tenues crustas, sed integras lapidis pretiosissimi moles,* etc. : *negas te ullum munus accepisse ? Et cum ista quæ habes magno æstimes, quod est ingrati hominis, nulli debere te judicas ? Unde tibi istum quem trahis spiritum ? Unde istam, per quam actus vitæ tuæ disponis, atque ordinas, lucem ?* etc. « Si l'on vous eût fait présent de quelques arpents de terre, vous diriez que vous avez reçu un bienfait : nierez-vous donc, que ces espaces immenses de terres répandues sur le globe terrestre soient un bienfait ? Si l'on vous donnait quelque argent, — vous appelleriez cela un bienfait : et refuserez-vous ce nom à tant de métaux cachés en terre, à tant de rivières qui coulent sur le sable, et qui charrient de l'or ; à un poids immense d'argent, de cuivre, de fer, enfoui dans les entrailles de la terre et que vous avez reçu la faculté de découvrir ? Si l'on vous faisait présent d'une maison où il y eût quelque belle pièce de marbre luisant, etc., vous n'auriez garde de l'appeler un don médiocre : comment pouvez-vous donc nier d'avoir reçu aucun don de Dieu, pendant qu'à l'abri de l'incendie et de la ruine, vous êtes logé dans un vaste domicile, dont vous voyez tous les jours, non quelque petite partie ou écorce extérieure, mais des amas entiers de pierre précieuse, etc. Et ce qui est le comble de l'ingratitude, tandis que vous mettez vos possessions à fort haut prix, vous jugez que vous n'en êtes redevable à personne ? De qui tenez-vous donc l'air que vous respirez ? Qui est-ce qui vous a accordé la lumière, à la faveur de laquelle vous réglez et expédiez vos affaires, etc. Senec., *de Benef.*, lib. IV, cap. 6.

(1) « Vous qui vous occupez à ces sortes de lectures, considérez maintenant du parti de qui vous voulez vous ranger, ou de celui de Platon, d'Hippocrate et d'autres grands hommes qui admirent les ouvrages de la nature ; ou du parti de ceux qui s'évaporent en invectives contre elle, pour n'avoir pas fait écouler nos excréments par les pieds. » *Galien, de l'Us. de Part.*, l. III, c. 10. Là-dessus ayant rapporté l'histoire de quelqu'un de sa connaissance qui blâmait la nature pour un pareil sujet, il continue de cette manière : « Mais les personnes raisonnables auraient lieu de se fâcher contre moi, si je m'arrêtais plus longtemps à parler de gens si stupides. Ils pourraient me dire avec raison, que c'est souiller ce sacré discours, qu'on peut appeler un véritable hymne et que je compose à la gloire de notre Créateur. Selon moi, la véritable piété consiste en ce que, connaissant moi-même le premier quelle est la sagesse, la puissance et la bonté de Dieu, je les fasse apercevoir aux autres. Je soutiens que le Créateur a donné une preuve convaincante de son infinie bonté, en ce qu'il a tout orné de beautés convenables, et qu'il n'a refusé ses biens à aucune créature. Sa suprême sagesse se voit, en ce qu'il a su trouver le meilleur et le plus beau pour chacune de ses créatures ; sa puissance invincible, en ce qu'il a effectué tout ce que sa volonté lui a dicté. » *Le même*, au même endroit.

sur les soins et les précautions qui ont été prises pour la sûreté et le bonheur de notre condition : nous trouverons bientôt qu'entre toutes les créatures l'homme a des raisons toutes particulières de célébrer la bonté de son créateur, d'avoir le cœur vivement touché de ses bienfaits et de lui en témoigner une sincère reconnaissance.

CHAPITRE VI.

Que nous devons rendre nos hommages et nos adorations au Créateur, particulièrement le jour du dimanche.

La dernière conséquence que je tirerai de la précédente démonstration de l'existence et des attributs de Dieu et par où je finirai ces *lectures*, c'est que nous devons rendre à Dieu tout le culte religieux que son droit et son empire absolu sur toutes les créatures exige de nous, et à quoi les grandes miséricordes dont il a usé envers nous nous engagent. Et comme, dès le temps même de la création, Dieu a consacré à son service un des sept jours de la semaine, il ne sera pas hors de propos de nous arrêter un moment sur ce sujet. D'un côté, l'observance de ce jour a tant de rapport avec ces *lectures*, répond si bien aux démonstrations précédentes ; et de l'autre, on voit tant de froideur, tant de négligence à s'acquitter de ce devoir, quoique d'une institution si ancienne et si universelle, quoiqu'en lui-même si raisonnable et si nécessaire, que j'espère qu'on m'excusera facilement si je m'étends un peu sur cette matière. Cependant pour ne rien dire de superflu, je m'attacherai uniquement à deux choses : au *temps* que Dieu a marqué, et à l'*usage* qu'il a voulu que nous en fissions.

I. Le *temps* est un des sept jours de la semaine, établi de Dieu même par une des premières ordonnances qu'il donna au genre humain. Dès qu'il eut fini l'ouvrage de la création en six jours, il est dit (*Gen.*, VI, 2, 3) *que Dieu se reposa le septième jour de toute son œuvre qu'il avait faite. Et Dieu bénit le septième jour et le sanctifia : parce qu'en ce jour-là il s'était reposé de toute son œuvre.* La bénédiction ou la sanctification du septième jour consistait en ce que Dieu sépara ce jour-là des six autres (1) ; et le destina à des usages saints, savoir, à la commémoration du grand ouvrage de la création et à rendre un culte religieux à l'Etre infini qui en est l'auteur.

Il y a apparence que dans la suite des temps, particulièrement dans ces siècles corrompus dont Dieu se plaint (*Gen.*, VI, 5), et ensuite après le déluge, on oublia en grande partie ce jour, consacré dès le commencement pour célébrer τοῦ κόσμου γενέθλιον, *le jour de la naissance du monde ;* c'est ainsi que l'appelle Philon. Mais lorsque après le retour du peuple *juif* hors d'*Egypte*, Dieu établit parmi eux la police et le gouvernement, il lui plut aussi de renouveler la mémoire de ce jour et de l'établir en ordonnance perpétuelle. Depuis ce temps-là, il a toujours été observé jusqu'à la venue de *Jésus-Christ*, qui, quoique souverain Maître et Seigneur de nous tous, l'a observé exactement et en a pressé la nécessité, comme l'ont fait après lui ses disciples et ses apôtres : quoique ceux-ci aient eu de bonnes raisons pour changer l'ordre de ce jour, cependant on a célébré constamment le septième jour dans l'Eglise chrétienne depuis les apôtres jusqu'à nous.

Il paraît donc que Dieu lui-même a ordonné à son service un jour de la semaine, et que ce jour a été observé dans tous les âges du monde, à la réserve de quelques siècles peut-être, qui ne méritent pas d'entrer en ligne de compte.

Cette institution est assurément très-sage et très-conforme à la Providence. Elle sert à réparer les forces du corps, à expédier nos affaires et en même temps à entretenir les facultés spirituelles de notre âme. Car six jours étant accordés pour le travail, le pauvre y trouve un temps suffisant pour gagner son pain, les gens d'affaires en ont assez pour finir leurs entreprises, et chacun pour s'attacher à l'ouvrage où sa vocation l'appelle. Si un plus long temps, ou tout le temps de notre vie, eût été destiné au travail et aux affaires sans qu'il y eût eu un jour de repos et de rafraîchissement, nos corps eussent été trop fatigués et nos esprits trop accablés sous le poids des affaires ; notre âme eût été tellement engagée dans les embarras du monde, qu'elle eût oublié la religion et les choses célestes. Mais le sage Directeur et Conservateur du monde a prévenu tous ces inconvénients, en n'exigeant pour son service que la septième partie de notre vie. Par là il nous a donné du relâche ; il a procuré de l'aise et du rafraîchissement au bétail, aux esclaves et à tous ceux qui sont sous la puissance d'un maître avare et cruel. C'est là une des raisons que Moïse allègue du repos et de la sanctification du septième jour, disant (*Deutér.*, II, 13, 14, 15) : *Six jours tu travailleras et feras toute ton œuvre ; mais le septième jour est le repos de l'Eternel, ton Dieu. Tu ne feras aucune œuvre en ce jour-là, ni toi, ni ton fils, ni ta fille, ni ton serviteur, ni ta servante, ni ton bétail ou l'étranger qui est dedans tes portes, afin que ton serviteur et ta servante se reposent comme toi, et qu'il te souvienne que tu as été esclave,* etc. *C'est pourquoi l'Eternel ton Dieu t'a commandé de garder le jour du repos.* D'un côté, le peuple à qui Moïse parle était si sensuel et si âpre au gain, que sans ce précepte il n'aurait presque eu aucun soin de son propre corps ; encore moins aurait-il eu compassion de ses esclaves et de son bétail, auxquels il aurait imposé un joug insupportable. D'un autre côté, une liberté de plus longue durée aurait dérobé trop de temps aux maîtres et aurait trop nourri la paresse et l'oisiveté. Mais par ce commandement, qui établit un jour de repos contre six jours de travail, ces inconvénients sont entièrement ôtés.

(1) קדש *Usibus divinis accommodavit, a communi et profano usu segregavit, in usum sacrum ad cultum Dei destinavit.* Kirch. Concord., p. 1, 336. *Destinari ad aliquid, sacrari,* etc. Buxtorf. in Verbo.

Tel est le soin que le sage Gouverneur du monde a pris de régler le travail et les occupations de cette vie. Mais aussi, prévoyant qu'un trop long engagement dans les affaires temporelles aurait détourné les hommes de Dieu et de la religion; pour prévenir un si grand désordre, Dieu s'est réservé le septième jour, où tous sont obligés de servir leur souverain Maître, de lui rendre hommage et de célébrer la bonté infinie de leur Bienfaiteur; en un mot, de s'exercer dans les choses divines et célestes, et d'entretenir ainsi les facultés spirituelles de leur âme, qu'une trop longue et trop forte application aux affaires de cette vie n'aurait pas manqué de détruire.

Si ces raisons étaient bonnes pour ordonner un jour de sabbat aux *Juifs*, le Sauveur du monde n'en a pas eu de moins fortes, pour perpétuer ce septième jour dans l'Eglise chrétienne.

En effet, c'est une ordonnance très-conforme à l'infinie sagesse du Créateur et Conservateur des hommes; une ordonnance, non-seulement d'un grand usage pour conserver le souvenir des grandes bontés de Dieu, dont on célèbre la mémoire en ce jour-là; mais de plus, elle est parfaitement bien accommodée à la vie, aux occupations et à l'état présent de l'homme, vivant dans ce monde-ci et destiné pour un autre. Enfin c'est une ordonnance qui règle au juste le temps qu'il faut donner aux affaires, sans porter de préjudice au corps ou à l'esprit. Puis donc que cette loi est si sage et si avantageuse, quels motifs n'avons-nous pas de pratiquer soigneusement les devoirs qui nous y sont imposés? Ce sont ces devoirs que nous allons considérer dans l'article suivant.

II. Le second point dont je me suis proposé de parler, ce sont les occupations du jour que Dieu s'est réservé. Deux choses nous sont ordonnées dans ce commandement: 1° de cesser tout travail et toute occupation temporelle; 2° de nous souvenir de sanctifier le jour du repos.

1° Il faut qu'il y ait repos ou cessation de travail. C'est ce que signifie le mot de *Sabbath* (1). *Six jours tu travailleras et feras toute ton œuvre, mais le septième jour est le* Sabbat, *ou le jour du repos de l'Eternel ton Dieu* (non ton jour, mais le sien). *En ce jour-là tu ne feras aucune œuvre, ni toi, ni aucun de ceux qui t'appartiennent.* Remarquez combien ce commandement, en ordonnant à toute sorte de personnes de s'abstenir du travail, est positif, et comme il est énoncé d'une manière plus expresse et plus détaillée qu'aucun des autres.

2° Nous devons nous *souvenir de garder ce jour-là*. Ce *souvenir* marque encore quelque chose de particulier dans ce commandement, et qui ne se trouve pas dans les autres; il emporte :

1° Que l'infirmité de notre nature, notre sensualité, ou les distractions du monde, nous mettent en grand danger d'oublier ou de négliger ce jour-là, ou de rencontrer des obstacles qui nous empêchent de le *garder* comme il faut.

2° Que *garder* saintement ce jour-là est un devoir d'une nécessité indispensable et d'une très-grande importance. Cette importance consiste principalement en ces trois choses :

1° En ce que ce jour-là sert à perpétuer la mémoire des ouvrages de Dieu, que nous y célébrons. Dans le premier âge du monde, on y renouvelait la mémoire de la création; dans les âges suivants, celle de la création et de la délivrance d'*Egypte*; et sous l'Evangile, celle de la création et de la rédemption par notre Sauveur *Jésus-Christ*. Sans ces fréquentes commémorations, toutes ces grâces seraient entièrement effacées de l'esprit, depuis le grand nombre de siècles que le monde a subsisté; ou du moins pourraient s'effacer dans la suite des temps, pendant lesquels la bonté de Dieu fera durer le monde.

2° En ce que ces exercices de religion, répétés chaque semaine, entretiennent la spiritualité de notre âme, comme je l'ai déjà dit.

3° En ce que par là nous attirons la bénédiction de Dieu sur notre travail de la semaine, dont nous ne pouvons espérer d'heureux succès, si nous négligeons le temps réservé à Dieu. En effet, comment pourrions-nous attendre la bénédiction de Dieu sur une semaine, que nous aurions commencée par la négligence ou par l'abus du premier jour? Si nous sommes malheureux en ce monde; si les pertes, les afflictions et les dangers sont notre partage, rentrons en nous-mêmes, et pensons comment nous avons employé le jour du Seigneur: si nous ne l'avons pas entièrement négligé ou changé en un jour de débauche; si nous ne l'avons pas employé à des voyages, ou si nous ne nous sommes pas renfermés et occupés dans nos maisons, comme ce n'en est que trop la coutume.

Ayant fait voir quels sont les motifs qui nous portent à nous souvenir de *garder* le jour du Seigneur, je dirai encore un mot sur la manière de le *garder*, et par là je finirai ces discours. Pour garder ce jour, il ne suffit pas de s'abstenir simplement du travail: ce serait là, comme s'en exprime un Père de l'Eglise, *Sabbathum boum et asinorum*, le sabbat des bœufs et des ânes. Des actions saintes sont les occupations propres à un jour saint, et célébré par des êtres raisonnables. Entre ces actions la principale et la plus universellement pratiquée est le culte public. Ce culte consiste à s'assembler d'un commun accord dans des places publiques, pour y rendre au Créateur et au Rédempteur du genre humain nos hommages, nos louanges, et nos actions de grâces. C'est là le service le plus raisonnable, l'occupation la plus convenable à ce jour, et laquelle a été en usage dans tous les siècles.

Dès le temps de *Caïn* et d'*Abel*, on observait un culte religieux, comme il paraît par le chap. IV de la *Gen.*, v. 3. Dans les siècles suivants, il fut pratiqué des personnes pieuses jusqu'à la publication de la loi. Alors Dieu fixa les lieux et la manière particulière

(1) שבת *Cessatio, Requies.*

du service qu'on devait lui rendre le septième jour. Il donna un commandement exprès pour la construction du tabernacle et du temple. Outre cela on bâtit en tous lieux des synagogues, en sorte que du temps de notre Seigneur, il n'y eut point de ville et de village, tant soit peu considérable, où il n'y eût une ou plusieurs synagogues. La seule ville de *Jérusalem* en avait 460 et davantage (1).

Notre Sauveur était fort assidu aux exercices publics de ces lieux. Saint *Matthieu* dit (au chap. IX, v. 35) *que Jésus allait par toutes les villes et les bourgs, enseignant dans leurs synagogues, prêchant et guérissant*, etc. Saint *Luc* en parle comme d'une pratique constante : *Et il entra dans la synagogue au jour du sabbat, selon sa coutume.* (Chap. IV, v. 16.)

Après avoir dit ce que le Seigneur observait, il serait inutile de nous étendre sur la pratique constante des apôtres et de ceux qui vivaient dans les siècles suivants, et dans les plus purs du christianisme. Il suffit de dire en un mot, qu'ils marchaient avec empressement sur les traces de leur Maître, comme leur devoir les y appelait. *Ils ne se contentaient pas de prier et de louer Dieu dans leurs maisons, ou de faire des lectures en particulier; mais ils se faisaient une affaire de conscience de s'assembler dans des lieux publics. Rien ne les en dispensait, que les maladies ou d'autres obstacles insurmontables. S'il leur arrivait d'être malades, en prison, ou en exil, rien ne les affligeait tant, que de ne pouvoir se rendre au temple, pour y joindre leur dévotion à celle des fidèles assemblés. Si la persécution les forçait à se renfermer pendant quelque temps, ils ne jouissaient pas plus tôt du moindre calme, qu'ils retournaient à leurs dévotions publiques. On n'inventait parmi eux ni excuses frivoles, ni légers prétextes pour s'absenter de la congrégation des fidèles. On encourait une censure plus ou moins sévère, selon l'importance des raisons qu'on alléguait pour excuser son absence*, etc. C'est ainsi que s'exprime un de nos meilleurs antiquaires (2).

C'est donc à tort qu'on regarde le culte public comme une de ces choses indifférentes que les hommes peuvent pratiquer ou omettre à leur gré. Il ne suffit pas de lire l'Ecriture, de prier et de louer Dieu chez soi. A moins qu'une nécessité inévitable n'y porte obstacle, il faut qu'au jour du Seigneur nous nous assemblions dans sa maison, pour lui rendre hommage ; c'est une fidélité que nous devons au Créateur, et un droit de souveraineté que nous lui payons. Retenir à Dieu ses droits ou négliger ce que nous lui devons à si juste titre, c'est en quelque sorte rejeter Dieu lui-même, désavouer sa souveraineté, et nous soustraire à son obéissance. Ce fut la véritable raison qui engagea Dieu à punir de mort ceux d'entre les *Juifs* qui avaient profané le sabbat: parce que le sabbat était le signe ou le symbole du Dieu qu'ils servaient (1). Ainsi Dieu dit, au chap. XXXI de l'*Exode*, v. 13: *Vous garderez mes sabbats ; car c'est un signe entre moi et vous en vos âges, afin que vous sachiez que je suis l'Eternel, qui vous sanctifie;* ou comme on peut traduire l'original, *afin que ce soit un signe où vous puissiez reconnaître que moi, le* Jehovah, *suis celui qui sanctifie*, ou *qui est votre Dieu.* Car, comme l'observe notre savant *Mède, être celui qui sanctifie un peuple, ou être son Dieu, c'est une seule et même chose.* Dieu dit de même en termes exprès, au chap. XX d'*Ezéchiel*, v. 20 : *Sanctifiez mes sabbats, et ils seront un signe entre moi et vous, afin que vous connaissiez que je suis l'Eternel votre Dieu;* ou comme ci-dessus, *pour reconnaître que moi, le* Jehovah, *je suis votre Dieu.*

Puisque le sabbat servait aux *Juifs* de signe, de caractère, ou de symbole, par où ils reconnaissaient que l'Eternel était leur Dieu, il s'ensuivait que négliger ou mépriser ce jour, c'était mépriser Dieu lui-même ; que le profaner, c'était faire affront à Dieu, et par conséquent rien n'était plus juste, que de punir de mort ceux qui s'étaient rendus coupables de ce crime. Et quoique, sous l'Evangile, la violation du jour du repos ne soit plus regardée comme un crime capital, nous n'avons cependant pas moins de raisons que les *Juifs*, disons plutôt que nous en avons davantage, d'observer exactement ce saint jour. Nous servons le même Dieu; dans le jour du Seigneur, nous louons Dieu comme créateur, qui après avoir créé le ciel et la terre en six jours, se reposa le septième. Et si par leur sabbat les *Juifs* célébraient la mémoire de la délivrance du joug de l'*Egypte*, et en donnaient gloire à Dieu; comme chrétiens, nous

(1) Voyez les OEuvres de Lightfoot, vol. 2, p. 33 et 646.
(2) Dr. *Cav's Prim. Christ.*, Par. 1, c. 7.

(1) Comme c'est la coutume en ce jour-là que les domestiques portent les livrées de leurs maîtres, ou que d'autres personnes se parent des symboles de leur ordre, profession ou esclavage, etc., il en était de même autrefois: on portait en divers pays, des symboles, des marques ou des signes en diverses autres occasions. Nous lisons au ch. IX d'*Ezéchiel*, v. 4 : *Qu'une marque était sur le front de ceux qui gémissaient sur les abominations qui se commettaient dans la ville.* La même chose se voit au ch. III de l'*Apocalypse*, et au ch. IX, v. 4. Il est dit de même, ch. XIII, v. 16, que ceux qui avaient adoré la bête, reçurent τὸ χάραγμα, *une marque à leur main droite ou sur leur front.* Ces χαράγματα, σφραγῖδες, ou ces *symboles*, etc., étaient très-communs en ces temps-là. Ceux qui étaient immatriculés dans les *Hœteria*, ou compagnies, en portaient la marque ou le symbole; et qui que ce fût qui s'enrôlât dans la société de quelque divinité, il recevait un χάραγμα, ou une marque dans son corps, qu'on y imprimait avec une aiguille rougie au feu, ou avec quelque autre caustique; et c'était la marque ou le symbole de la divinité sous laquelle on s'était enrôlé. Après l'établissement du christianisme, les chrétiens avaient aussi leur *signe de la croix.* Non-seulement c'était la coutume parmi les païens et les idolâtres, de porter des marques dans la chair, ou des symboles de leurs fausses divinités sur les habits, etc., ils leur consacraient aussi de certains jours. Sans parler des jours de fêtes, chaque jour de la semaine était dédié à quelque divinité. Chez les Romains, le dimanche et le lundi étaient consacrés au soleil et à la lune; le mardi au dieu Mars; le mercredi à Mercure, etc. Les Saxons, nos ancêtres, ont pratiqué la même chose. Le dimanche et le lundi (comme chez les Romains) étaient dédiés au soleil et à la lune ; le mardi au dieu Tuysco ; le mercredi à Woden ; le jeudi à Thor ; le vendredi à Friga et le samedi à Seater. L'histoire de ces divinités et les figures sous lesquelles on les adorait, se trouvent dans notre savant *Verstegan*, ch. III, p. 68.

avons une délivrance plus grande, savoir, celle du péché et du diable, de laquelle nous sommes redevables à un libérateur plus grand que *Moïse*, savoir à notre puissant et miséricordieux Sauveur, qui en ce jour-là se ressuscita des morts, et par cette résurrection acheva l'ouvrage de notre rédemption.

Je finis par une courte récapitulation des conséquences que nous avons tirées de ces discours. Puisqu'il paraît que les œuvres de l'Eternel sont si grandes, si sagement ordonnées, et formées avec tant d'art et de symétrie, qu'elles méritent toute notre recherche; puisqu'elles démontrent avec tant d'évidence l'existence et les attributs du Créateur, que tout le monde en est frappé, à la honte de l'athéisme; que nous reste-t-il, si ce n'est que nous craignions un être aussi grand et aussi redoutable? Que nous obéissions à ses ordres; que nous soyons véritablement pénétrés de reconnaissance pour ses bienfaits, et magnifiions ses infinies miséricordes, qu'il nous a manifestées dans ses œuvres? Et comme dès le commencement du monde il a fixé un jour pour le servir, que nous nous fassions un devoir de nous assembler chaque semaine pour célébrer le grand ouvrage de la création, pour rendre au souverain Etre nos hommages et nos adorations, et pour l'assurer de notre fidélité inviolable. Et puisque la distribution de notre temps est si sage et si bien ordonnée, que nous reste-t-il à faire, si ce n'est de payer à Dieu fidèlement et en conscience les droits qui lui appartiennent? De ménager avec autant de soin et d'empressement le temps de Dieu, que nous employons les six jours de la semaine à nos propres affaires. Prenons garde, en particulier, qu'avec le *Psalmiste*, *nous aimions la demeure de la maison de Dieu, et le lieu où est le pavillon de sa gloire.* Pour cet effet, et c'est par là que je finis, prenons avec le même *Psalmiste* (Ps. V, v. 8) cette bonne et ferme résolution: *Mais moi, dans l'abondance de ta gratuité, j'entrerai dans ta maison; je me prosternerai au palais de ta sainteté avec le respect qui t'est dû.*

A ce grand Dieu, créateur et conservateur du ciel et de la terre, à notre miséricordieux Sauveur et Rédempteur, à l'Esprit-Saint qui nous dirige et nous sanctifie, soient honneur, louange et actions de grâces, dès maintenant et à jamais. Amen.

VIE DE D'AGUESSEAU.

AGUESSEAU (Henri-François d') naquit à Limoges, le 7 novembre 1668, d'une ancienne famille de Saintonge. Son père, intendant du Limousin, fut son premier maître. Le jeune d'Aguesseau naquit avec les plus heureuses dispositions. La société des gens d'esprit, et surtout celle de Racine et de Boileau, avait des charmes infinis pour lui. Il cultivait comme eux la poésie, en avait le talent, et il le conserva jusqu'à ses derniers jours. Reçu avocat du roi au Châtelet, en 1690, et peu de mois après, à l'âge de 22 ans, avocat général au parlement de Paris, il y parut avec tant d'éclat, que le célèbre Denis Talon, alors président à mortier, dit *qu'il voudrait finir comme ce jeune homme commençait.* Après avoir exercé six ans cette charge avec autant de zèle que de lumières, il fut nommé procureur général. C'est alors qu'il déploya tout ce qu'il était. Il régla les juridictions qui étaient du ressort du parlement, entretint la discipline dans les tribunaux, traita l'instruction criminelle d'une manière supérieure, et fit plusieurs règlements autorisés par des arrêts. Il fut chargé de la rédaction de plusieurs lois par le chancelier de Pontchartrain, qui lui prédit qu'il le remplacerait un jour. L'administration des hôpitaux fut l'objet le plus cher de ses soins. On lui conseillait un jour de prendre du repos: *Puis-je me reposer*, répondit-il généreusement, *tandis que je sais qu'il y a des hommes qui souffrent?* La France n'oubliera jamais le fameux hiver de 1709; d'Aguesseau fut un de ceux qui contribuèrent le plus à la sauver des extrémités de la famine: il fit renouveler des lois utiles, il réveilla le zèle de tous les magistrats, et étendit sa vue dans toutes les provinces. Sa vigilance et ses recherches découvrirent tous les amas de blé qu'avait faits l'avarice, pour s'enrichir du malheur public. Après la mort de Louis XIV, en 1715, le chancelier Voisin n'ayant survécu à ce prince que de deux ans, le régent jeta les yeux sur d'Aguesseau, et le nomma pour lui succéder. Au commencement de la régence, lorsqu'il n'était encore que procureur général, il fut appelé à un conseil où le système de Law fut proposé. Il fut d'avis qu'on le rejetât; et ce projet dont il montra les dangers et les avantages fut en effet rejeté pour lors. Depuis, les choses changèrent; l'intérêt, soutenu par l'intrigue, l'emporta sur la prudence. On vint à bout de séduire le prince, mais on désespéra de fléchir la résistance de d'Aguesseau, qui était alors chancelier. Le régent lui reprit les sceaux en 1718, et lui ordonna de se retirer à sa terre de Fresnes. En 1720, il reçut un ordre d'en revenir, sans l'avoir demandé, et les sceaux lui furent rendus. On les lui ôta pour la seconde fois en 1722, et il retourna à Fresnes. Il en fut rappelé au mois d'août 1727, par les soins du cardinal de Fleury; mais

les sceaux ne lui furent remis qu'en 1737; on les avait donnés à Chauvelin. Le parlement lui fit une députation, avant que d'enregistrer les lettres du nouveau garde des sceaux. D'Aguesseau répondit qu'il voulait donner l'exemple de la soumission. Ces sentiments étaient dignes d'un homme qui n'avait jamais demandé ni désiré aucune charge. Les honneurs étaient venus le chercher. Au commencement de la régence, il refusa de faire des démarches pour son élévation, quoiqu'il fût presque assuré du succès. *A Dieu ne plaise,* dit-il, *que j'occupe jamais la place d'un homme vivant!* Paroles simples, mais qui ont tout le sublime d'un sentiment vertueux. Lorsqu'il eut été élevé aux premières charges, il n'aspira qu'à être utile sans jamais penser à s'enrichir; il ne laissa d'autres fruits de ses épargnes que sa bibliothèque : encore n'y mettait-il qu'une certaine somme par an. Pendant les deux séjours qu'il fit à Fresnes, temps qu'il appelait *les beaux jours de sa vie,* il se partagea entre les livres sacrés, le plan de la législation qu'il avait conçu et l'instruction de ses enfants. Les mathématiques, les belles lettres et l'agriculture formaient ses délassements. Le chancelier de France se plaisait quelquefois à bêcher la terre. Ce fut dans ce temps qu'il fit sur la législation des réflexions qui produisirent un grand nombre de lois, depuis 1729 jusqu'en 1849. Son dessein était d'établir une entière conformité dans l'exécution des anciennes lois sans en changer le fond, et d'y ajouter ce qui pouvait manquer à leur perfection. Il n'était étranger dans aucun pays ni dans aucun siècle. Il savait la langue française par principes, le latin, le grec, l'italien, l'espagnol, l'anglais et le portugais. Il n'était pas moins honoré des savants étrangers que de ceux de son pays. L'Angleterre le consulta sur la réformation de son calendrier; la réponse du chancelier de France, pleine de réflexions utiles, détermina cette nation à un changement qu'elle n'aurait pas dû tant tarder de faire. D'Aguesseau reçut des marques non moins distinguées de la confiance du roi, lorsque sa majesté alla se mettre à la tête de son armée : elle le chargea d'assembler chez lui, toutes les semaines, les membres des conseils des finances et des dépêches; il rendait compte des objets discutés, par une lettre sur laquelle le roi écrivait sa décision. La sobriété et l'égalité d'âme lui conservèrent, jusqu'à l'âge de 82 ans, une santé vigoureuse; mais, dans le cours de l'année 1750, des infirmités douloureuses l'avertirent de quitter sa place; il s'en démit, se retira avec les honneurs de la dignité de chancelier et une pension de 100,000 livres. Il en jouit peu de temps et ne fut plus occupé qu'à faire usage, dans ses douleurs, des expressions de l'Ecriture sainte, qui lui étaient toujours présentes, n'ayant passé aucun jour depuis son enfance sans la lire. Il mourut le 9 février 1751. La plus grande partie de ses ouvrages est publiée en 13 vol. in-4°, 1759 à 1789 (1). Ses principes d'éloquence étaient de réunir la force de la dialectique à l'ordre de la géométrie, en y ajoutant les richesses de l'érudition et les charmes de l'art et de la persuasion. Son style est très-châtié; mais on y désirerait quelquefois plus de chaleur. Un jour il consulta son père sur un discours qu'il avait extrêmement travaillé et qu'il voulait retoucher encore; son père lui répondit avec autant de finesse que de goût : *Le défaut de votre discours est d'être trop beau; il le serait moins si vous le retouchiez encore.* D'Aguesseau avait épousé, en 1694, Anne le Febvre d'Ormesson : c'est à son sujet que Coulanges avait dit qu'on avait vu, pour la première fois, les grâces et la vertu s'allier ensemble. Elle mourut à Auteuil le 1er décembre 1735, laissant six enfants. La douleur de d'Aguesseau égala sa tendresse pour elle. Cependant, à peine avait-il essuyé ses larmes, qu'il se livra aux fonctions de sa place : *Je me dois au public,* disait-il, *et il n'est pas juste qu'il souffre de mes malheurs domestiques.* Il voulut être enterré auprès d'elle dans le cimetière d'Auteuil, pour partager, même après sa mort, l'humilité chrétienne d'une femme digne de lui. On voit, au pied d'une croix que leurs enfants ont fait placer auprès de leur sépulture, l'inscription suivante :

Christo servatori
Spei credentium,
In quo crediderunt et speraverunt
Henricus Franciscus d'Aguesseau,
Galliarum Cancellarius,
Et Anna le Febvre d'Ormesson,
Ejus conjux;
Eorum liberi
Juxta utriusque parentis exuvias
Hanc crucem
Dedicavere.
Anno reparatæ salutis
M. DCC. LIII.

Louis XV donna les marbres et les bronzes qui servirent à la construction d'un obélisque funéraire. Ce monument, détruit pendant la révolution, a été relevé en 1800. M. Pardessus a donné une nouvelle édition des *OEuvres complètes* de d'Aguesseau, 1812–1820, 16 vol. in-8°, et M. Rives a publié, en 1823, ses *Lettres* inédites. (Extrait du *Dictionnaire historique* de Feller.)

(1) Nous en donnons toute la partie religieuse. M.

LETTRES
SUR DIEU ET LA RELIGION.

Avertissement.

Les lettres des écrivains célèbres ne sont pas leurs ouvrages les moins intéressants, aussi le public les recherche-t-il avec ardeur. C'est là qu'ils se peignent eux-mêmes, sans fard et sans apprêt; qu'ils rendent compte de leurs goûts et de leurs opinions, et qu'on trouve les résultats de leurs travaux et de leurs études, surtout lorsqu'ils discutent, avec des adversaires dignes d'eux, des matières profondes ou sublimes. Les lettres de M. le chancelier d'Aguesseau, que renferment ces volumes, offrent au lecteur la réunion de tous ces avantages. Elles présentent des questions philosophiques savamment approfondies, des points de littérature traités avec goût. On y admirera cette justesse qui saisit toujours le vrai, cette sagacité qui pénètre ce que les sciences ont de plus abstrait, cette dialectique vigoureuse, cet esprit géométrique qui porte partout l'ordre et la lumière, cette critique judicieuse, également éloignée de la sévérité et d'un excès d'indulgence; cette sage liberté de penser, qui, sans jamais passer les bornes, s'élève toujours au-dessus des préjugés; cette douce éloquence qui répand de l'agrément sur les matières les plus arides. Les bornes que nous sommes obligés de nous prescrire ne nous permettent pas d'analyser toutes les lettres philosophiques de cet illustre auteur. Nous ne donnerons qu'une légère idée de celles qui nous ont paru les plus intéressantes.

M. le chancelier d'Aguesseau examine dans les trois premières lettres *le fait* de la création: dogme fondamental qui s'est conservé chez toutes les nations que la barbarie n'a pas entièrement dégradées; dogme qu'on ne peut rejeter sans se perdre dans des suppositions absurdes et des contradictions manifestes. Malgré les subtilités de prétendus philosophes, plus capables d'obscurcir ce qu'on savait avant eux que d'éclairer les hommes sur ce qui leur était inconnu, les peuples ont conservé la mémoire de ce premier événement. Ils n'ont pu méconnaître ce Dieu créateur que toute la nature annonce, puisqu'ils avaient découvert des vérités beaucoup moins accessibles. En effet, pour concevoir la force créatrice, il suffit de réfléchir attentivement sur l'idée d'un Etre infiniment parfait, et par conséquent tout-puissant, dont la volonté est aussi libre qu'efficace. Il dit : *Que la lumière soit, et la lumière fut.* Ceux même des anciens philosophes qui n'avaient qu'une idée imparfaite de la Divinité, reconnurent qu'elle seule avait cette énergie universelle qui donne à toute la nature l'être, le mouvement et la vie. M. le chancelier d'Aguesseau pèse dans la balance d'une sage critique les opinions des philosophes, surtout de ceux du temps d'Orphée et de Socrate, sur le fait de la création, dont la connaissance avait été transmise aux Grecs par les Egyptiens. Ces derniers l'avaient vraisemblablement reçue de Moïse, ou puisée dans la tradition primitive du genre humain. En effet, plus on se rapproche des premiers temps, plus on trouve des traces sensibles de la création: aussi est-ce de toutes les vérités celle qui a été le moins défigurée par les fables du paganisme. Les premiers hommes ne perdirent pas si promptement le souvenir de leur origine, et les chefs des sociétés politiques se firent même un devoir d'en perpétuer la tradition. Telles sont les idées que le magistrat philosophe développe dans les trois premières lettres. La quatrième renferme des observations critiques sur le second livre du poëme de l'Anti-Lucrèce, de M. le cardinal de Polignac, où cet illustre auteur renverse du même coup les vains sophismes des épicuriens et les absurdités des matérialistes; où il démontre l'existence du Dieu créateur et conservateur perpétuel de l'univers; où il développe ce que la poésie a de plus sublime et de plus pathétique, pour inspirer le goût des vérités consolantes que la saine philosophie nous enseigne. M. le cardinal de Polignac, lié d'amitié avec M. le chancelier d'Aguesseau, et plein d'estime pour ses vastes connaissances et ses rares talents, avait soumis ce poëme à son examen, en le pressant de lui faire part de ses observations. Le savant magistrat se rendit à ses instances: il réunit, dans la discussion à laquelle il se livra (1), la sagacité et la justesse

(1) M. d'Aguesseau suit l'auteur de l'Anti-Lucrèce pas à pas, et discute avec autant de profondeur que de clarté ses raisonnements philosophiques. Il tire de l'éclaircissement même des questions sublimes traitées dans l'Anti-Lucrèce, la démonstration des vérités les plus importantes de la philosophie. Il prouve que l'existence de Dieu, cette vérité fondamentale de la religion, si conforme aux lumières et aux connaissances de l'homme, ne dépend en aucune manière du système du vide ou du plein. Quelque parti qu'on prenne sur cette question, il faut toujours reconnaître que la création, l'ordre, l'arrangement, la figure, le mouvement l'état de l'univers avec ses phénomènes, en un mot, tout ce qu'il y a de reel dans la nature, ne peut être

à cette candeur noble et modeste qui caractérise les hommes supérieurs. *Je ne dispute point*, dit-il, *contre l'auteur de l'Anti-Lucrèce, je demande seulement à être instruit; demande toujours juste et toujours honnête de la part d'un ignorant qui s'adresse à la science même pour en être éclairé; et au surplus, j'ai tant de déférence et de prévention pour les sentiments de l'auteur, que je dirais volontiers de lui ce que le pape Paul V disait lorsqu'on lui parlait du cardinal du Perron : « Dieu veuille bien inspirer celui qui veut me parler, car il est sûr qu'il me persuadera tout ce qu'il voudra* (1). »

M. le chancelier d'Aguesseau examine, dans la sixième lettre, quelle est la vraie notion du terme de *substance*. Parmi les philosophes qui se sont exercés sur la même question, les uns l'ont regardée comme futile et presqu'aussi ridicule que les excursions des péripatéticiens sur l'universel *a parte rei*. D'autres, avec le célèbre Leibnitz, l'ont crue importante et même capable de porter une nouvelle lumière dans la métaphysique. Le magistrat philosophe la réduit à ce qu'elle a de simple et d'intéressant; et dirigeant sa marche d'après des idées claires et distinctes, il dissipe les ténèbres que le conflit des opinions avait répandues sur cette question, et par là fournit des armes contre le spinosisme.

Nous n'entrerons dans aucun détail sur les lettres familières, ni sur celles qui traitent des matières de littérature légère. Elles sont écrites d'un style noble, naturel, plein de grâces, d'urbanité et de saillies; elles offrent partout des traits inimitables de ce que l'estime et l'amitié ont de plus délicat et de plus touchant. Tout y porte l'empreinte d'un goût exquis, d'un esprit orné, mais surtout d'une belle âme. On sera justement étonné de la souplesse de génie avec laquelle l'illustre magistrat savait passer des matières les plus abstraites et les plus arides à ce que la littérature a de plus agréable.

M. le chancelier d'Aguesseau eut le bonheur d'être élevé sous les yeux d'un père également distingué par ses talents et sa piété. Il puisa dans ses leçons et dans ses exemples le goût des Livres saints, qui devint pour lui le préservatif le plus efficace contre la séduction et l'erreur. On lui fit sentir sans efforts, dès sa plus tendre jeunesse, ces caractères de divinité qui les élèvent infiniment au-dessus des vaines productions de la sagesse humaine, et surtout cette noble simplicité avec laquelle les auteurs sacrés rapportent les plus grandes merveilles, sans en paraître plus étonnés que s'ils racontaient les choses les plus communes : caractère unique, dont on ne trouve aucune trace dans les ouvrages des hommes. Aussi le jeune magistrat ne se borna-t-il point à en faire une lecture rapide et superficielle, comme la plupart des hommes même qui se font une gloire de les respecter; mais il en fit ses plus chères délices, et se prescrivit le devoir d'écrire tous les beaux endroits qui le frappaient, ainsi que les réflexions que lui inspirait cette lecture (1). Nous n'avons pu déterminer les illustres dépositaires à nous permettre de publier ces réflexions, qu'en leur mettant sous les yeux la lettre motivée que nous avons reçue d'une personne recommandable par ses lumières et par le rang qu'elle occupe dans l'Eglise. Le public impartial trouvera dans cette lettre les raisons qui nous justifient d'avoir inséré dans ces volumes un ouvrage qui n'est qu'ébauché, et qui d'ailleurs paraît étranger au plan qu'on s'est proposé dans cette édition. On nous saura gré d'avoir, dans ce siècle frivole et superficiel, fait sentir aux jeunes magistrats, par un exemple aussi frappant, tous les avantages de l'étude des Livres saints (2).

Parmi cette foule de fragments précieux qu'a laissés M. le chancelier d'Aguesseau, il n'en est aucun qui ne présente des idées neuves et lumineuses. C'est donc à juste titre que nous regrettons de ne pouvoir pas les publier tous. Mais la multitude et la diversité des matières qui composent ces volumes

que l'ouvrage d'une sagesse et d'une puissance sans bornes: parce que tout dans l'univers nous montre des rapports et des proportions, et suppose par conséquent un plan, un dessein et un but. M. d'Aguesseau discute aussi les hypothèses de Newton sur le vide, ses principes sur le mouvement des planètes et sa théorie de la lumière; questions que M. de Polignac avait traitées dans son Anti-Lucrèce. Ce savant cardinal craignait de voir ressusciter le système du vide, à la faveur d'un nom aussi célèbre que celui de Newton. Il était surpris qu'un philosophe qui avait autant de sagacité que de force de génie, eût pu admettre le vide comme plus convenable aux mouvements rapides des astres. Malgré les efforts de M. le cardinal de Polignac, le système de Newton n'en est pas moins devenu l'opinion régnante. Les progrès de l'astronomie, les travaux réitérés des plus habiles géomètres, la facilité admirable avec laquelle ce système explique les mouvements des corps célestes et tous les autres phénomènes jusque-là inaccessibles; la finesse et la multitude des observations qui en sont la base; tout enfin a contribué à le répandre dans toutes les sociétés savantes. Il se trouve aujourd'hui attaqué par de nouveaux athlètes, sort inévitable de tous les systèmes. Créés, détruits, ressuscités tour à tour, ils n'en servent pas moins à exercer l'activité de notre esprit, à augmenter la sphère de nos connaissances, à mettre dans nos idées de la liaison et de l'harmonie. *Felix qui potuit rerum cognoscere causas.* Virg.

(1) Alexandre VIII, un des meilleurs esprits de son siècle, et qui avait eu des conférences fréquentes avec M. de Polignac, dans le temps qu'il fut chargé de plusieurs négociations importantes, avait les mêmes idées que M. le chancelier d'Aguesseau, des talents de cet habile négociateur. *Je ne sais comment il fait*, disait-il : *il ne me contredit jamais; il est toujours de mon avis, et cependant c'est ordinairement le sien qui prévaut.* Et Louis XIV, en rendant un témoignage en apparence tout contraire à celui du pape, l'avait peint des mêmes couleurs. *Je viens*, dit il au sortir d'une longue audience qu'il lui avait donnée, *d'entretenir un homme, et un jeune homme, qui m'a toujours contredit et qui m'a toujours plu.*

(1) « La grande utilité, disait M. le chancelier d'Aguesseau à ses enfants et le fruit solide de ces sortes de travaux, n'est que pour celui qui les fait soi-même, qui se nourrit par là, à loisir, de toutes les vérités qu'il recueille, et qui les convertit dans sa propre substance. Je vous conseillerai, ajoute-t-il, d'extraire des Livres sacrés tous les endroits qui regardent les devoirs de la vie civile et chrétienne, de les ranger par ordre, et d'en faire comme une espèce de morale qui vous soit propre. »

(2) « C'est dans ces livres divins que le législateur trouve le fondement des lois, les principes de la morale, les rapports éternels qui unissent Dieu, l'homme et l'univers. Le magistrat y puise avec le zèle ardent de la justice, l'amour des hommes, la grandeur d'âme, le mépris des richesses et de la fausse gloire, le goût des mœurs simples, pures et antiques, qui honorent son état et le caractérisent. » *Lettre aux Editeurs.*

nous obligent à ne donner que ceux qui nous ont paru les plus intéressants. Le premier fragment, qui traite des deux puissances (1), quoique très-court, n'est pas moins le résultat d'une suite de méditations profondes. M. le chancelier d'Aguesseau regardait cette matière importante comme un des principaux objets des fonctions du ministère public. Les idées justes et exactes qu'il avait puisées, non dans le cercle étroit et dangereux du corps du droit canonique, mais dans les sources pures de l'antiquité, étaient bien propres à concilier ces deux puissances, qui ne seraient jamais opposées l'une à l'autre, si elles entendaient parfaitement non-seulement leurs droits, mais leurs véritables intérêts. Le second fragment offre quelques réflexions sur Pascal et sur *les Pensées* de cet écrivain: ouvrage immortel où les défenseurs de la religion viennent sans cesse prendre de nouvelles armes. Personne n'a mieux apprécié que l'illustre chancelier ce génie extraordinaire, qui a su réunir tous les genres de la vraie éloquence, qui a porté dans l'étude de l'homme, dans celle de la religion et dans les hautes sciences, la même sagacité et la même profondeur : génie d'autant plus étonnant, que, malgré son caractère original, le goût n'a presque jamais rien à reprendre dans ses écrits.

Le troisième fragment a pour objet d'expliquer la définition qu'Aristote nous a laissée de la tragédie. Malgré l'étude assidue des lois, M. le chancelier d'Aguesseau n'en cultiva pas avec moins d'application et de succès les divers genres de littérature (2). Sa méthode ordinaire, en lisant les meilleurs auteurs de l'antiquité, était d'écrire les remarques qu'il faisait sur leurs ouvrages. Celles qu'il nous a laissées sur Aristote, en offrent un exemple intéressant. Ce qui avait fait jusqu'à lui le tourment des commentateurs de ce philosophe, servait au délassement de son génie : *la Poétique* de cet auteur a toujours été regardée comme un de ses meilleurs ouvrages, mais en même temps des plus difficiles à entendre. On a toujours regretté qu'elle ne nous fût point parvenue en entier : il est même douteux que la partie que nous en avons soit complète. Aristote ne s'y exprime souvent que par principes ou n'y donne que des résultats : presque toutes ses phrases sont comme autant de faisceaux d'idées qu'il est également nécessaire et difficile de démêler. M. le chancelier d'Aguesseau essaie d'éclaircir quelques-unes de ces idées sur la définition de la tragédie. Ses explications, la manière dont il les présente, les discussions dont il les accompagne, les preuves et les raisonnements sur lesquels il les appuie, les conséquences qu'il en tire, tout prouve que, non-seulement M. le chancelier d'Aguesseau possédait à fond toutes les finesses de la langue grecque, mais qu'il savait encore porter la lumière dans tout ce que les auteurs anciens offrent de plus difficile. Ses réflexions sur quelques Vies de Plutarque en sont une nouvelle preuve.

Plutarque était, après le divin Platon, l'écrivain de l'antiquité que M. le chancelier d'Aguesseau estimait davantage et qu'il regardait comme le plus judicieux et le plus moral. Ses ouvrages, surtout ses *Comparaisons des grands hommes*, lui paraissaient des modèles qu'on ne pouvait trop étudier. Juste et sage appréciateur de ses héros, c'est dans la plus exacte balance que cet historien philosophe pèse les mœurs, les inclinations et les actions de ceux qu'il compare les uns aux autres. On croit les voir agir et les entendre converser. Accoutumé par une longue expérience au spectacle des choses humaines, toujours dirigé par un sens droit et exquis, on ne le voit pas s'échauffer ni s'extasier sur rien. Il admire avec tranquillité et blâme sans indignation. Dans presque tous ses ouvrages, il loue la vertu, ne fait la guerre qu'au vice et ne cherche que la vérité. Son style est moins élégant, sans doute, moins harmonieux que celui des grands écrivains des beaux siècles de la Grèce; mais il est plein de force, d'énergie et de clarté. On ne doit donc pas être surpris que M. d'Aguesseau ait fait une étude particulière de cet auteur et qu'il soit même entré en lice avec lui.

Ce savant magistrat dirige d'abord ses réflexions sur la vie de Thésée. Plutarque, dit-il, donne une grande idée du caractère de ce héros, en rapportant qu'il délivra la Grèce d'un grand nombre de tyrans, avant que ceux à qui il rendait la liberté pussent savoir le nom de leur libérateur. *C'est une joie bien pure et bien sensible à un homme vertueux que d'être l'auteur inconnu de la félicité publique; mais il faut avoir un grand fonds de vertu pour en porter le goût jusqu'à cette délicatesse.*

Thésée commença par la monarchie et finit par l'abus du gouvernement populaire. Romulus, au contraire, commença par un gouvernement presque populaire, et finit par l'abus de la monarchie. Cette réflexion courte et lumineuse que fait M. le chancelier d'Aguesseau, d'après Plutarque, semble en quelque sorte renfermer l'abrégé, non pas seulement de la vie de Thésée et de celle de

(1) On ne saurait trop solliciter la publication des Mémoires intéressants que M. d'Aguesseau, alors procureur général, nous a laissés sur les troubles de l'Église au commencement de ce siècle. Il y développe plusieurs questions importantes du droit public ecclésiastique de la France, et défend avec force les droits de l'épiscopat contre les entreprises ultramontaines. Il y prouve d'une manière sensible que la ligne qui semble, à des yeux vulgaires, séparer l'empire et le sacerdoce, n'est, dans le vrai, que le lien de leur concorde et de leur mutuelle intelligence. On trouve encore dans ces différents Mémoires la preuve de l'activité de son zèle pour défendre les droits de l'autorité royale, autorité qui est indépendante de toute autre puissance.

(2) On doit regretter que M. le chancelier d'Aguesseau ait été si sévère sur les ouvrages de poésie échappés à sa plume dans ses instants de loisir, et qu'il en ait supprimé la plus grande partie. Le peu qui nous en reste prouve que son génie poétique aurait égalé ses talents pour l'éloquence, s'il eût été cultivé avec le même soin; nous remarquerons à ce sujet que cet illustre magistrat était dans l'opinion que cet exercice ne contribuait pas peu à donner au style de l'harmonie et de la grâce : tant il est vrai que l'alliance entre ces deux arts est si étroite, qu'il est difficile d'exceller dans l'un sans avoir de la disposition pour l'autre.

Romulus, mais de toute l'histoire d'Athènes et de Rome.

Il faut surtout lire en entier le tableau, supérieurement tracé, de l'admirable législation établie par Lycurgue à Lacédémone, tableau qui termine les réflexions générales auxquelles M. d'Aguesseau, toujours guidé par l'historien philosophe de Chéronée, a joint deux comparaisons très-intéressantes : l'une de Thésée avec Romulus, où il semble conclure de la supériorité de Rome sur Athènes, celle de Romulus sur Thésée; l'autre de Lycurgue avec Numa, où l'avantage paraît demeurer à Lycurgue, et que M. d'Aguesseau conclut ainsi : *Si l'on peut mesurer le mérite des hommes par le succès des établissements, c'est en abandonnant les maximes de Numa que Rome est devenue la maîtresse du monde; et c'est en suivant celles de Lycurgue que Sparte a longtemps dominé sur le reste de la Grèce, qui n'a enfin secoué le joug de Lacédémone, que parce que Lacédémone commença de s'ennuyer de porter le joug des lois de Lycurgue. Ainsi, pour réunir comme en un seul mot le parallèle de ces deux grands hommes, on peut dire que Numa a été plus philosophe que législateur, et que Lycurgue a été encore plus législateur que philosophe; ou, si l'on veut exprimer la même pensée par d'autres termes, Numa a égalé et peut-être surpassé Lycurgue du côté de la morale, et Lycurgue a certainement surpassé Numa du côté de la politique.*

Le dernier de ces fragments, et qui n'est pas le moins précieux, consiste dans la traduction d'une partie du dialogue de Platon, intitulé *Criton*. De tous les philosophes qui ont le mieux développé les rapports essentiels de l'homme avec la Divinité, Platon est sans contredit celui qui mérite le plus notre admiration. C'est à juste titre que M. le chancelier d'Aguesseau le regardait comme l'auteur de l'antiquité qui avait eu les idées les plus pures de la justice primitive. Il lui paraissait même moins digne d'éloges (1) par les richesses de son éloquence et la fécondité de son génie que par la sublimité de sa morale : et c'est là surtout ce qui lui inspira un attachement particulier pour les ouvrages de ce philosophe. Il essaya, dans ses moments de loisir, d'en traduire les dialogues les plus intéressants. Il choisit ceux où ce philosophe développe les principes des actions humaines, où il parle de l'amour de l'ordre comme du soutien des empires, de la vertu comme du seul bonheur de l'homme, de sa reconnaissance envers l'Etre suprême comme de son devoir le plus sacré : morale si pure, qu'on a cru qu'il l'avait puisée dans les Livres saints. Le *Criton* offre de beaux traits de cette excellente morale : le mépris de l'opinion, l'amour de la vérité, le respect pour les lois, la force de supporter les injures, la force encore plus rare de les pardonner; l'attachement à la patrie, qu'on doit aimer plus que sa famille; enfin la soumission entière à la volonté de l'Etre suprême dans toutes les situations de la vie. Telles sont les vertus dont Platon donne, dans ce dialogue, les préceptes les plus éloquents.

M. le chancelier d'Aguesseau avait appris par une longue expérience combien il était dangereux de trop s'arrêter à des présomptions toujours incertaines et souvent trompeuses, surtout dans des accusations capitales, où l'honneur et la vie des citoyens sont compromis. L'exemple affligeant de la condamnation de plusieurs accusés reconnus innocents depuis leur supplice, le devoir sacré de respecter la vie des hommes, l'extrême difficulté de fixer le nombre et l'espèce de présomptions capables de produire une certitude aussi parfaite que les preuves mêmes, la complication des circonstances qui se diversifient à l'infini, et d'où résultent souvent des inductions opposées les unes aux autres : une foule d'autres considérations également importantes avaient rendu ce magistrat justement scrupuleux sur le choix des preuves et sur le degré de leur force. On trouvera dans le fragment qui termine le second volume les règles qu'il se faisait un devoir de suivre pour bien apprécier les preuves dans les matières criminelles; il regardait comme un principe incontestable que tout degré de probabilité, même le plus grand, ne peut servir de base à une condamnation capitale, et que les juges ne doivent recevoir la vérité, quelque éclatante qu'elle paraisse, que des mains de la loi et dans les formes qu'elle a établies.

Les plus savants littérateurs, les philosophes les plus profonds de l'Allemagne et de l'Italie, ont donné aux *Méditations sur la justice* les plus grands éloges et les mieux motivés dans les lettres qu'ils ont écrites à ce sujet. Ils ont vu avec admiration un magistrat, dont tous les instants étaient remplis par les travaux les plus épineux et les fonctions les plus importantes, parcourir avec tant de succès les immenses et arides déserts de la métaphysique, et sonder les profondeurs

(1) M. le chancelier d'Aguesseau ne s'était livré à la lecture de Platon et de Plutarque avec une sorte d'enthousiasme, que parce qu'ils étaient les écrivains de l'antiquité qui avaient le mieux connu les droits de l'Etre suprême et les avantages de la vertu. Malgré sa grande estime pour ces philosophes, il n'en écrivait pas moins à M. de Valincourt : *Ce n'est pas assez de dire qu'il n'y a aucun peuple, ni philosophe, ni législateur qui ait rassemblé dans sa personne toutes les vertus en écartant tous les vices* (tom. II, lettre XXXVII), « si vous n'y ajoutez que dans chaque vertu même il y a un degré de perfection, soit du côté des motifs, soit du côté de la fermeté et de la persévérance, au milieu de toutes les épreuves auquel nul mortel n'est parvenu par les seules forces de la raison; en sorte que soit que l'on compte le nombre des vertus, ou que l'on pèse exactement la valeur de chaque vertu, il a toujours manqué quelque chose aux plus sages, tant qu'il n'ont eu pour eux que le secours de la plus parfaite philosophie.... » Et l'on peut ajouter à cette observation de M. le chancelier d'Aguesseau, une autre vérité également certaine : c'est que ceux qui n'ont eu que ce secours, n'ont jamais connu parfaitement la véritable origine de l'homme, sa fin essentielle, ses rapports nécessaires avec la Divinité, et les devoirs qui en résultent. Sur ces points si importants, leurs spéculations n'ont été que des erreurs ou des opinions flottantes et incertaines. Personne n'a mieux fait sentir qu'eux jusqu'où va la faiblesse de l'esprit humain, quand il n'a pour guide que ses propres lumières. Si dans la suite ou a vu leur doctrine s'épurer ou devenir moins chancelante, c'est au grand jour de l'Evangile qu'ils en ont été redevables.

de ses abîmes. Le sujet qu'il traitait dans ses Méditations philosophiques était bien digne en effet de fixer leur attention. Affermir l'empire de la religion sur celui de la raison même, prouver que la justice est inséparable des vrais intérêts de l'homme, qu'il est attaché à sa nature de ne pouvoir être injuste sans devenir malheureux, faire dériver du seul *amour-propre* bien dirigé tous les devoirs de l'homme par rapport à Dieu, à lui-même et à la société dont il fait partie ; tels sont les résultats de l'ouvrage des *Méditations*, où M. le chancelier fait un si bel usage des deux méthodes réunies de Descartes et de Platon. Sa morale, quoique sévère, n'a rien de sec ni d'apprêté. Embellie des grâces du style et des traits d'une érudition exquise, elle s'insinue avec si peu d'effort dans nos cœurs, qu'elle semble n'avoir presque pas besoin, pour y pénétrer, de la force irrésistible des raisonnements dont l'illustre auteur a su l'appuyer. On ne doit donc pas être surpris qu'un pareil ouvrage ait été si bien accueilli par les savants de toutes les nations. Les vérités qu'une saine métaphysique nous présente sont toujours intéressantes lorsqu'elles tendent à perfectionner l'homme, à le rendre solidement heureux et à resserrer les nœuds qui le lient à son créateur et à ses semblables, et que d'ailleurs elles sont discutées avec cette éloquence lumineuse qui caractérise M. le chancelier d'Aguesseau. *Le mérite de faire entrer avec facilité dans les esprits des notions vraies et simples (surtout celles dont tous les hommes ont le germe en eux-mêmes) est beaucoup plus grand qu'on ne pense, puisque l'expérience nous prouve combien il est rare. Les saines idées métaphysiques sont des vérités communes que chacun saisit, mais que peu d'hommes ont le talent de développer : tant il est difficile, dans quelque sujet que ce puisse être, de se rendre propre ce qui appartient à tout le monde.*

Nous ne rapporterons point ici en détail les éloges de ces savants (1) étrangers. Nous nous bornerons à transcrire celui d'un magistrat français, excellent littérateur et membre d'une académie distinguée : *J'ai lu, monsieur, avec admiration le onzième volume qui vient d'être publié. Il est inconcevable qu'au milieu de tous ses travaux d'administration et de législation M. le chancelier ait trouvé encore assez de temps pour se livrer à des recherches métaphysiques aussi profondes que celles que présente le dernier ouvrage. Mais je ne sais ce que je dois le plus y admirer ou de la force de son esprit, ou de la grandeur de la vertu qu'on y voit éclater. Quel malheur, lorsque la Providence accorde de tels hommes à la terre, que les empires où ils sont nés ne leur confient pas aveuglément le soin d'assurer leur bonheur! L'histoire moderne ne nous offre point l'exemple d'un aussi grand caractère ; ce n'est que chez les Romains ou chez les Grecs qu'on peut les trouver. Le chancelier de l'Hôpital, comparable par certains côtés à M. le chancelier d'Aguesseau, lui était bien inférieur pour la beauté, la noblesse et les grâces de l'esprit. Nous n'avions véritablement nulle éloquence française alors ; mais ce n'est pas par ce qu'a pu faire le chancelier de l'Hôpital dans cette langue, qui n'était pas encore formée, que je le jugerais, c'est par ses OEuvres latines; et certainement il ne suivait que de bien loin M. le chancelier d'Aguesseau. On est quelquefois étonné que les sentiments d'admiration que nous inspirent de tels hommes n'aident pas davantage à en former qui leur ressemblent. Mais c'est moins le génie qui manque à plusieurs que la vertu, qui seule peut faire prendre un grand essor. C'est ce qui me fait regarder les ouvrages de M. le chancelier d'Aguesseau comme les plus capables de former un grand magistrat : non-seulement ils éclairent l'esprit, mais ils élèvent l'âme et lui donnent cette force sans laquelle l'homme du monde qui a le plus de ce que nous appelons de l'esprit n'est qu'un homme médiocre, parce qu'il ne peut rendre de grands services à la société,* etc...

On n'aurait pas manqué de joindre aux ouvrages philosophiques de M. le chancelier d'Aguesseau ceux qui ont rapport aux diverses branches des mathématiques, si l'on n'avait craint qu'ils ne parussent étrangers au plan de l'édition. Cet illustre magistrat, connaissant parfaitement combien ces hautes sciences donnent d'étendue et de justesse à l'esprit, les envisageait encore comme les plus propres, suivant l'expression du chancelier Bacon, *à aider les puissances* de l'homme, à étendre son empire sur la nature et hâter le progrès des arts de la vie civile. Considérées sous cet aspect, elles ne pouvaient que lui inspirer le plus vif intérêt; aussi se fit-il un devoir d'y consacrer une partie de son loisir, moins par le goût qu'il avait pour tout ce que ces sciences sublimes ont de transcendant et de difficile, que par son zèle pour le bien public. Des remarques curieuses et instructives sur la géométrie de l'infini, des solutions élégantes de plusieurs problèmes difficiles prouvent à quel point ce savant magistrat, digne émule des Pascal et des Leibnitz, avait reçu de la nature ce génie vaste qui rend capable de toutes les sciences. On ne doit donc point être surpris que la société royale de Londres ait pris la résolution de consulter ce savant magistrat sur la réformation du calendrier anglais. C'est à sa réponse lumineuse et remplie de réflexions utiles que la nation anglaise est redevable de ce changement si important et qu'elle avait tant tardé de faire. Nous désirons de recouvrer une copie de cette lettre, afin de pouvoir la donner au public.

(1) Ils ont eu l'attention de faire réimprimer à Yverdon *les Méditations* dans le format in-12, pour le rendre d'un usage plus commun et plus facile.

LETTRE PREMIÈRE.

Vérités plus difficiles encore à découvrir que celle de la création, et cependant connues des anciens philosophes. Induction qu'on en tire pour établir qu'ils ont pu connaître le fait de la création, et qu'ils ont dû même le discuter avec d'autant plus d'activité qu'ils étaient privés des lumières de la révélation.

Rien ne manque à ma satisfaction, monsieur : vous êtes entièrement guéri, et vous m'assurez que Fresne n'a eu aucune part à votre maladie. J'avais bien de la peine à l'en accuser : mais vous le justifiez d'une manière si flatteuse pour moi, que je me porterais très-volontiers à croire que son séjour est même nécessaire à votre santé. Je n'examine point ce qu'il peut être en votre absence : je sais seulement que la sagesse y habite quand vous y êtes et qu'elle y a pour compagne une science modeste, qui croit s'instruire lorsque c'est elle qui instruit. Si elle voulait bien résoudre les doutes qu'elle propose, ce serait alors qu'on verrait des décisions plus lumineuses que celle du lycée, et plus juste que celle de l'Aréopage. Ne croyez donc pas, monsieur, que je prenne le change et que je m'expose à décider dans le temps que vous doutez. Vous demeurerez toujours juge entre vous et M. Cudworth. La cause ne sortira point de son tribunal naturel. Vous m'aurez seulement procuré le plaisir de relire plusieurs dialogues de Platon et quelques ouvrages de Plutarque avec plus de méditation que je ne l'avais jamais fait : mais j'avoue qu'il n'en est sorti que des doutes. Je me contenterai de vous les proposer, et, malgré toute votre modestie, ce sera toujours vous seul qui déciderez.

Il s'agit, entre vous et M. Cudworth, de savoir si les anciens philosophes ont connu la vérité de la création proprement dite, et vous trouvez qu'*il est bien moins glorieux pour la religion* de le soutenir, comme fait M. Cudworth, que de montrer, comme vous, que *la raison n'a jamais pu par tous ses efforts deviner des vérités, qu'elle peut néanmoins démontrer depuis que la révélation les lui a fait connaître.*

J'ai bien des scrupules sur cette seconde proposition. Elle étend la question au delà des bornes du point de critique sur lequel vous n'êtes pas d'accord avec M. Cudworth ; et il me semble que pour approfondir pleinement cette matière, ou plutôt pour vous proposer tous mes doutes avec ordre, je dois distinguer trois questions dans une seule. En effet, il s'agit de savoir :

1° S'il était possible ou impossible à la raison de découvrir, par ses seules forces, la vérité de la création avant que le christianisme la lui eût fait connaître ;

2° Si, dans le fait, les anciens philosophes, et surtout Platon, ont fait cette grande et importante découverte ;

3° Si supposé qu'ils l'aient faite, il ne serait pas aussi glorieux et peut-être plus avantageux à la religion de la soutenir que de la révoquer en doute.

Voilà les trois points auxquels je réduis la matière de mes doutes. Il faut maintenant vous les expliquer. Je commence par ce qui regarde le premier.

Je pourrais vous dire d'abord que la vérité de la création, quelque incompréhensible qu'elle paraisse, n'est pas cependant plus difficile à découvrir que l'existence de Dieu, son être incorporel, sa Providence, sa toute-puissance, sa connaissance infinie, son éternité. Si la raison a suffi pour faire connaître toutes ces vérités aux anciens philosophes, pourquoi aurait-elle été plus faible et plus impuissante sur le point de la création, qui paraît même une suite et une conséquence nécessaire de ces premières vérités ? La supposition d'une matière éternelle ou de deux matières, l'une pour les esprits, l'autre pour les corps, toutes deux éternelles et indépendantes de la divinité quant à leur être, et toutes deux cependant d'une nature bornée et imparfaite, est-elle donc plus à portée de l'esprit humain et plus facile à concevoir par les seules forces de la raison, que la supposition d'un Dieu créateur de tout être ? Si la révélation nous apprenait que la matière des corps est éternelle et incréée, qu'il y a aussi une substance qui sert comme de fonds commun à toutes les âmes, et qui a toujours existé indépendamment de la volonté de Dieu, la raison humaine, quoique instruite par la révélation, n'aurait-elle pas plus de peine à démontrer cette doctrine, qu'elle n'en a aujourd'hui à prouver celle de la création ? Et si la dernière est plus aisée à démontrer que la première, si elle renferme infiniment moins d'inconvénients, de contradictions, d'absurdités, pourquoi voudra-t-on que ceux qui ont pu concevoir l'une par les seules forces de la raison, n'aient pu comprendre l'autre par les seules forces de la même raison ?

Vous direz peut-être, pour lever ce premier doute, que la plus grande difficulté qu'une raison éclairée trouve dans l'hypothèse de l'éternité de la substance générale, spirituelle ou matérielle, est de concevoir un être imparfait qui existe néanmoins par lui-même et indépendamment de la volonté de l'Être infiniment parfait ; mais que cette difficulté était levée par ceux des anciens philosophes qui ont cru qu'à la vérité la matière ou la substance générale était éternelle, mais qu'elle n'était pas indépendante de la Divinité, et qu'elle avait toujours existé par sa volonté, comme la lumière est aussi ancienne que le soleil, mais toujours produite par le soleil Ainsi, direz-vous peut-être, avec cette explication, l'hypothèse de l'éternité de la substance générale n'a plus rien qui révolte la raison et qui n'ait été plus à sa portée que celle de sa création : mais mon doute se fortifierait par cette réponse au lieu de s'affaiblir. Une

génération, quoique éternelle, quand elle produit une être différent (en essence) du générateur, est toujours une génération, c'est-à-dire, une véritable création. Suivent ce sentiment la matière n'est pas incréée, mais elle est toujours créée par un acte qui dure et qui se réitère aussi longtemps que son existence, parce qu'il est impossible de distinguer dans cette hypothèse le premier instant du second, ou le second du premier. Or comment concevra-t-on que ceux qui ont pu comprendre une création durable et réitérée à chaque instant, n'aient pu se former aucune idée de la création ? C'est sur quoi j'attends de vous, monsieur, un rayon de lumière qui dissipe l'obscurité de mes doutes.

Mais voici quelque chose de plus fort et qui me frappe encore davantage, c'est un doute que je pourrais bien prendre pour la vérité, puisque c'est vous-même qui me le faites naître. Vous me fournissez une démonstration excellente pour prouver par raisonnement la vérité de la création. Je la lis et la relis ; je n'y vois partout qu'une raison attentive et méthodique qui se suffit à elle-même, sans emprunter en aucun endroit le secours de la révélation. Toutes les propositions en sont écrites avec les rayons du soleil.

Un être incréé aurait la force d'exister par lui-même. Ce n'est que la définition ou l'idée simple de l'être incréé.

Tout être existe d'une certaine façon, autrement il n'existerait pas. La raison aperçoit encore cette vérité du premier coup d'œil.

Donc tout être qui existerait par lui-même, aurait aussi par lui-même la force d'exister d'une certaine façon. Conséquence aussi claire que les prémisses.

Tous les êtres conjurés ensemble ne pourraient surmonter la force qu'un être incréé aurait de subsister par lui-même. Donc tous les êtres conjurés ensemble ne pourraient aussi surmonter la force qu'il aurait d'exister par lui-même d'une certaine façon. Si tous les êtres sont également incréés et indépendants l'un de l'autre, comme les athées le supposent, ce raisonnement est de la même évidence que le précédent.

Cependant tous les êtres changent à chaque instant de modification par l'action des êtres voisins. Il ne faut avoir que des yeux et du sentiment pour être pleinement convaincu de la vérité de cette proposition.

Donc tous les êtres ne sont pas incréés. Donc ils n'existent point par eux-mêmes. Donc il y a une puissance supérieure qui les a créés et qui leur donne leurs diverses modifications, comme elle leur a donné leurs différents êtres.

Je répète avec plaisir votre démonstration, monsieur, et je ne fais que la partager en plusieurs propositions, pour mieux goûter la satisfaction d'y remarquer toujours dans chaque degré la même plénitude de lumière et le même caractère de vérité. Permettez-moi donc de vous demander après cela quel usage vous y avez fait de la révélation ? Y a-t-il une seule de ces propositions qui n'ait pu être clairement aperçue par les anciens philosophes et par les seules forces de la raison ? Y en a-t-il aucune qui ne puisse se présenter à tout esprit attentif et accoutumé à la méditation d'une vérité ? Vous-même, monsieur, avez-vous fait autre chose pour former une démonstration si lumineuse, que de consulter vos idées naturelles, d'en examiner la liaison et d'en tirer des conséquences nécessaires et évidentes ? Je ne crains point ici la délicatesse de votre conscience, quoiqu'elle vous ait peut-être indisposé contre M. Cudworth ; j'ai besoin au contraire de l'interroger. Je l'appelle donc à mon secours, et comme elle est incapable de déguiser la vérité, lors même qu'elle lui est favorable, j'espère qu'elle me répondra que vous n'avez si clairement démontré l'hypothèse de la création, que parce que vous avez su faire un bon usage de votre raison. Mais cette raison qui vous éclaire et qui vous parle ici sans le secours de la révélation, a été le bien de Platon comme elle est le vôtre ; il a pu en jouir aussi pleinement que vous ; et dans tout ce qui ne dépend point des vérités révélées, dont il n'y a aucune qui entre dans la suite de votre raisonnement, Platon a pu penser, par la seule force de son esprit, tout ce que vous-même, monsieur (c'est beaucoup dire, mais il ne s'agit ici que de la possibilité) ; tout ce que vous-même pouvez penser par la seule force du vôtre. Ne serais-je donc pas en droit de vous dire que votre raison venge malgré vous la raison humaine du mépris que vous en faites, et qu'elle vous apprend à ne pas mettre au nombre des choses impossibles ce que vous montrez vous-même être possible, puisque vous le faites?

Je prévois une ressource que vous trouverez dans votre modestie plutôt que dans votre esprit. Vous me répondrez qu'à la vérité votre démonstration ne suppose et n'emploie que des vérités connues par les seules lumières de la raison, indépendamment du secours de la révélation : mais que cependant vous ne l'auriez jamais trouvée cette démonstration si claire et si naturelle, sans la certitude que la révélation vous donne du fait de la création.

Si vous me faites cette réponse, je commencerai par louer l'humilité d'un grand génie qui rend hommage de toutes ses lumières à la religion. Je conviendrai même avec vous que la certitude du fait connu par la révélation peut en un sens exciter l'esprit à faire de grands efforts pour en chercher la raison, et en lui donnant plus de confiance, lui donner aussi plus de courage et de force pour la trouver. Mais croyez-vous qu'après tout il y ait assez de différence entre un esprit qui croit la vérité du fait de la création, parce que la religion la lui apprend, et un esprit qui doute de ce fait, parce qu'il n'est pas éclairé des lumières de la foi, pour en pouvoir conclure que, par cette seule différence, ce qui est possible à la raison de l'un soit impossible à la raison de l'autre ? La religion donne à l'esprit humain de bien plus grands secours sur l'existence de Dieu que sur la vérité de la création. Non-seulement elle

l'assure que Dieu existe, mais elle lui fournit l'argument des miracles et celui des prophéties, preuves les plus courtes et les plus sensibles de la Divinité. Dira-t-on cependant que parce que le chrétien a ces secours qui manquent au païen, celui-ci n'ait pu parvenir à connaître l'existence de Dieu par les seules forces de la raison ? Et si l'on ne peut pas le prétendre, si le contraire est clairement démontré par les écrits des anciens philosophes, par le témoignage de saint Paul même, comment pourra-t-on soutenir que, parce que nous savons le fait de la création par la religion, qui nous l'atteste seulement sans nous en donner aucune preuve, il y a une si grande différence entre nous et les anciens philosophes, que nous pouvons aujourd'hui démontrer, par les seules lumières de la raison ce qu'ils ne pouvaient pas seulement *deviner* par les lumières de la même raison ?

Enfin, pour achever de vous expliquer tous mes doutes sur ce premier point, peut-on même dire que la connaissance du fait de la création, clairement dévoilé aux premiers hommes, transmis par eux à leur postérité, conservé dans la famille d'Abraham, rappelé par Moïse, cru par tout un peuple qui avait été plus de deux cents ans en Egypte, source de toutes les sciences, et qui habitait dans un pays assez proche des lieux où la philosophie grecque a pris naissance, ait absolument manqué aux anciens philosophes ? La tradition, manifestement tirée des livres saints ou des sentiments du peuple qui les observait, avait fait passer jusqu'à eux un grand nombre d'idées bien plus éloignées de la portée de l'esprit humain que celle de la création, et qui sont même de la nature de celles que l'homme peut apprendre quand Dieu les lui révèle, mais qu'il ne saurait découvrir par lui-même, parce qu'elles dépendent d'une volonté positive de Dieu. Telle est, par exemple, la distinction des bons et des mauvais anges ; la doctrine des deux principes qui se combattent toujours, l'un pour faire le bien, l'autre pour faire le mal ; la chute des âmes rebelles chassées de la *prairie de la vérité*, selon le langage d'Empédocle (ce qui a un si grand rapport avec le paradis de la Genèse), et précipitées *dans celle de l'erreur et de l'injustice*, d'où elles peuvent néanmoins remonter dans leur première patrie, en se détachant de la terre et des objets sensibles ; enfin cette envie et cette fureur secrète des génies chassés du ciel, qui travaillent toujours à empêcher que les âmes des hommes ne parviennent à remplir les places qu'ils ont perdues par leur faute, tradition que Plutarque, dans la vie de Brutus, regarde comme une des plus anciennes opinions qu'il y ait dans le monde : croira-t-on que ceux qui ont su tant de vérités obscures, profondes, impénétrables à la raison, qu'ils n'ont pu apprendre que par la tradition des Juifs, aient ignoré qu'il y avait au moins une tradition d'un fait aussi éclatant que l'est celui de la création et qui se présente si naturellement à l'esprit, qu'il a fait le sujet de presque toutes les disputes des philosophes ? Ne voit-on pas même des vestiges de cette tradition dans les opinions de tous les peuples qui ont cultivé leur esprit et qui ont fait usage de leur raison ?

Le chaos dont le monde a été formé, si semblable à cet état de confusion et de désordre où la Genèse nous représente la nature entière dans le premier moment de la création ; cet esprit qui, selon Thalès, agissait sur les eaux pour en former tous les êtres corporels ; idée si conforme encore à l'Ecriture, qui nous apprend qu'un souffle divin porté sur les eaux, les animait par sa chaleur féconde ; cette opinion, qu'on peut appeler le premier dogme du genre humain, que le monde avait commencé, opinion plus ancienne que les subtilités des philosophes qui ont distingué depuis un commencement d'être et un commencement de manière d'être ; tout cela et tout ce que vous y ajouteriez beaucoup mieux que moi, monsieur, comme entre autres choses ce principe, que rien ne se fait sans cause, et que la cause est antérieure à ce qu'elle produit ; tout cela, dis-je, ne prouve-t-il pas manifestement que le fait de la création, ou du moins la tradition de ce fait n'a pas été ignorée des anciens philosophes ; et si cela est, en fallait-il davantage pour les exciter à raisonner sur un sujet si important et sur lequel la seule vue du ciel et de la terre donne lieu au moins de concevoir des doutes ? Ils n'ont pas été éclairés comme nous par la lumière d'une révélation assurée, mais ils ont été au moins avertis du fait que la révélation nous atteste ; et c'en était assez pour les engager à en examiner la vérité ou la fausseté. Ils devaient même le faire avec plus d'ardeur que nous, parce que la sécurité que la révélation nous donne sur ce point peut ralentir et comme attiédir l'activité de notre esprit : au lieu que leur raison n'ayant pas, comme la nôtre, un point fixe et immobile sur lequel elle pût se reposer tranquillement, devait faire de continuels efforts pour parvenir à la découverte d'une vérité si intéressante.

Ainsi pour réduire en deux mots une dissertation qui est devenue plus longue que je ne le pensais quand je m'y suis engagé, je crois avoir assez montré que les anciens philosophes devaient chercher ce que vous avez montré qu'ils pouvaient trouver. La question de la possibilité de la découverte, qui est notre premier point, paraît donc bien avancée. Je ne regarde néanmoins tout ce que je viens de vous dire que comme des doutes sur lesquels je m'imagine quelquefois que je suis bien fort, parce que je crois combattre avec vous contre vous-même. Mais vous me montrerez que je suis bien faible, quand vous me ferez voir que vous êtes toujours parfaitement d'accord avec vous-même, et que c'est moi qui ai voulu vous diviser mal à propos pour me fortifier en soulevant, si je le pouvais, une partie de votre raison contre elle-même.

Voilà tout ce que vous aurez de moi aujourd'hui, monsieur ; je remets les deux autres points à une seconde lettre. Vous ne

vous plaindrez pas sans doute de ce que celle-ci n'est pas assez longue; je suis fort las d'écrire; vous devez l'être encore plus de lire, mais je ne le serai jamais de vous demander le secours de vos lumières et de vous assurer qu'on ne peut être à vous, monsieur, avec plus d'estime que je le suis, etc.

LETTRE II.

La possibilité de la création nécessairement renfermée dans l'idée que nous concevons de la puissance divine. Sentiments d'Aristote et de Platon sur cette puissance.

Vous m'excitez, monsieur, par votre dernière lettre à continuer d'approfondir les sentiments des anciens philosophes sur la vérité de la création. Je me suis bien repenti d'avoir eu la témérité de m'y engager. Je n'ai point ici les livres qui seraient nécessaires pour discuter exactement ce point de critique philosophique, et je trouve encore moins dans mon esprit ce fonds de connaissances que les livres ne sauraient donner en un jour, et qu'il faudrait avoir amassé de longue main comme vous, pour être en état de porter un jugement certain dans une matière si obscure. Plus je lis et relis Platon et Aristote, les deux seuls philosophes anciens que j'aie ici, plus je suis obligé d'avouer que ma raison ne voit que des nuages, et que mes recherches ne produisent que des doutes qui me font sentir de plus en plus combien cette pensée de Socrate est vraie, au moins pour moi, que la seule science à laquelle l'homme puisse parvenir, se réduit à bien savoir qu'il ne sait rien.

Le doute dans lequel je me suis renfermé en vous écrivant n'est donc point un doute de bienséance ou de modestie, comme le vôtre, ni un doute de spéculation et de méthode, comme celui de Descartes. C'est un doute sérieux et de bonne foi, un doute forcé que j'éprouve malgré moi, et qui me met seulement en état de sentir le besoin que j'ai d'être instruit par vous, bien loin de m'inspirer la confiance de vous instruire, comme vous me le demandez avec la même humilité qui vous fait dire que vous vous êtes mal exprimé dans votre première lettre. Il y a bien peu de savants capables d'avouer la faute la plus légère; mais il y en a encore moins qui puissent tomber dans des fautes de la nature de celle que vous vous reprochez. Tout votre tort en effet, si vous en avez quelqu'un, est d'avoir prouvé, sans le vouloir et sans y penser, que votre raison pouvait démontrer ce que celle des anciens philosophes n'avait pu découvrir. Je crains donc d'avoir peut-être loué trop tôt votre humilité. On n'a besoin que de se défendre de la vanité quand on avoue de telles fautes. Pour moi qui ne me sens que trop à découvert du danger d'en faire de semblables, je continuerai volontiers de vous proposer seulement mes doutes. Vous avez rassemblé dans vos deux lettres les principales raisons dont on peut se servir pour montrer que les anciens philosophes n'ont pas connu la vérité de la création. Je vais y opposer les raisons contraires. La question sera traitée des deux côtés, et je vous dirai, comme Grotius à M. Bignon : *Audies testes, vim testimoniorum expendes, judicium feres, ego judicatum faciam.*

Vous m'assurez, monsieur, que j'ai suffisamment prouvé, dans ma première lettre, qu'il n'était pas impossible aux anciens philosophes de découvrir la vérité de la création par les seules lumières naturelles. Je ne commence à le croire que depuis que vous le dites. J'entrevois dans votre seconde lettre que vous conviendrez encore que non-seulement ils ont pu, mais qu'ils ont dû faire cette découverte, en se servant aussi utilement qu'ils le pouvaient et qu'ils le devaient des premières vérités qui leur étaient connues.

Vous en donnez vous-même une preuve par l'exemple de Critolaüs, célèbre péripatéticien, qui aurait dû conclure la vérité de la création du même principe dont il conclut l'éternité du monde. Permettez-moi d'y en ajouter une seconde qui ne me frappe pas moins.

La possibilité de la création est nécessairement renfermée dans l'idée de la puissance divine, que nous concevons autant qu'il nous est possible, quand nous la faisons consister dans une volonté souverainement efficace, à laquelle rien ne peut résister, qui agit sans moyens, sans instruments, sans ressorts, qui opère par le seul vouloir et qui se suffit pleinement à elle-même.

Ce n'est pas seulement la révélation qui nous en donne cette idée. La raison seule avait suffi pour la faire concevoir aux anciens philosophes. Vous les connaissez trop, monsieur, et vous êtes trop juste pour les soupçonner d'avoir cru que Dieu avait pris comme par la main, c'est-à-dire d'une manière corporelle et sensible, les différentes substances ou les différentes parties de la même substance, pour en former la nature de chaque être (car vous ne faites aucune difficulté de reconnaître que les plus éclairés des anciens philosophes ont enseigné qu'au moins le mouvement, l'ordre, ou l'arrangement et la forme de l'univers, étaient l'ouvrage de la puissance divine); vous savez donc mieux que moi, et vous le prouveriez par une longue suite d'autorités, que suivant leur doctrine, tout ce que Dieu fait immédiatement, tout ce qu'il produit par lui-même, il le fait, il le produit par sa seule volonté.

Il suffit presque d'ouvrir Platon et Aristote pour être convaincu que telle était l'idée qu'ils avaient de la puissance divine. Les deux Timées la présentent partout. Je n'y ajouterai qu'un seul endroit tiré du dixième dialogue des Lois, où, après avoir supposé que

les planètes, comme le soleil, sont régies, ou assistées, ou animées par des intelligences, Platon dit que cela ne peut s'expliquer qu'en trois manières, ou en concevant que les intelligences unies au corps de la planète, comme notre âme l'est à notre corps, la remuent et la conduisent de la même manière, ou en imaginant que sans être au dedans de la planète, elles la gouvernent par le moyen d'un corps aérien ou igné qui leur sert de char, en sorte qu'en ce cas ce serait un corps qui pousserait un autre corps, ou enfin en *supposant que ces intelligences, quoique pures et dégagées de tout être corporel, dirigent leur planète par un autre genre de puissance d'un ordre fort supérieur.* Or ce dernier genre de puissance, qui n'a pas besoin du secours des corps et que Platon oppose visiblement ici à toute mécanique corporelle, ne peut être que l'efficacité de la volonté même; et s'il a cru pouvoir l'attribuer à des intelligences qu'il ne regardait que comme de moindres divinités et des dieux du second ordre, peut-on s'imaginer qu'il l'ait refusée à l'Etre suprême?

Aristote, quoique fort inférieur à Platon dans ses idées, et peut-être plus digne du nom de dialecticien, souvent même de celui de sophiste, que du titre de philosophe, est si éloigné de croire qu'il y ait rien de corporel dans l'opération de Dieu sur les corps, qu'il loue Anaxagoras d'avoir dit que *la cause du mouvement était un esprit pur et impassible ou inaltérable, parce qu'il n'y avait qu'un être immuable qui pût tout mouvoir, et qu'un être pur et sans mélange qui pût tout mêler.* Il emploie un chapitre entier de sa *Physique* à prouver qu'il n'est pas possible qu'un être corporel donne le premier mouvement à la matière, et qu'il faut nécessairement que le premier moteur soit un *être immuable, sans parties et sans étendue*, c'est-à-dire un être indivisible et incorporel. Or comment un tel être peut-il mouvoir toute la matière, si ce n'est par sa seule volonté? Enfin dans ce qu'il a écrit contre Zénon, il nous apprend que ce philosophe prouvait que s'il y avait un Dieu, il ne pouvait y en avoir qu'un, parce que sans cela *il ne pourrait pas faire tout ce qu'il voudrait.* Tant il est vrai que les anciens philosophes supposaient, comme une vérité certaine et incontestable, qu'il était essentiel à la Divinité de pouvoir tout ce qu'elle veut, en sorte que sa puisance n'ait point d'autre instrument que sa seule volonté.

Le livre du Monde contient des expressions si magnifiques sur ce sujet, que je voudrais qu'il fût certainement d'Aristote. Mais je ne pense pas que je pèche contre mes principes en vous citant des auteurs que vous possédez beaucoup mieux que moi.

Je reviens donc à ma proposition simple, et je dis qu'on ne saurait douter que les anciens philosophes n'aient eu une juste idée de la puissance divine, en la regardant comme l'apanage ou le caractère auguste d'une volonté suprême, pour laquelle le vouloir et le faire n'étaient qu'une même chose.

Ce n'était pas seulement le langage des philosophes; c'était celui des poëtes mêmes. Jupiter, dans Homère, ne fait que baisser le sourcil, et la nature entière est en mouvement. Au travers d'une image corporelle, Homère nous fait concevoir l'idée la plus pure et la plus spirituelle du pouvoir divin. Tous les autres poëtes, grecs et latins, sont ses échos et continuent la chaîne de cette ancienne tradition. La fable est ici d'accord avec la vérité. Ses prodiges, ses miracles, si témérairement annoncés et si légèrement reçus par un peuple crédule supposent toujours cette opinion gravée dans le cœur de tous les hommes, qu'il suffit à Dieu de commander pour être obéi, contre les lois mêmes de la nature. Le philosophe se moquait, si l'on veut, de la supposition du miracle, pendant que le peuple y ajoutait foi. Mais le philosophe, comme le peuple, en reconnaissait la possibilité; et c'en est assez pour donner lieu de conclure que, soit par raison ou par tradition, les savants et les ignorants convenaient également de cette grande vérité, que Dieu était souverainement puissant, parce que sa volonté était souverainement efficace par elle-même.

Or si la possibilité de la création est évidemment et nécessairement renfermée dans une idée si vaste et si générale, non-seulement les anciens philosophes ont pu, mais ils ont dû la comprendre. Etait-il plus difficile à leur raison de concevoir un être créateur de la matière par sa seule volonté, que de concevoir un être créateur du mouvement de la matière par sa seule volonté? Faire tout *de rien* est-il plus au-dessus de notre intelligence que faire tout *par rien?* Je m'explique.

Si les anciens philosophes nous indiquaient une suite et un enchaînement de moyens, une espèce de mécanique corporelle et grossière par laquelle la matière, supposée éternelle, eût pu recevoir le mouvement et toutes les modifications qui distinguent les différentes espèces d'êtres dont le monde est composé, je comprendrais aisément qu'ils auraient eu moins de peine à concevoir Dieu comme auteur de la forme, qu'à se le représenter comme auteur de la matière. Mais quand je leur demande quelle est la cause de tant de mouvements et de formes particulières, ils ne me répondent autre chose si ce n'est que c'est une seule volonté toujours agissante et toujours efficace par elle-même. J'insiste encore, et je les presse d'expliquer comment elle a fait une machine si admirable. C'est en le voulant, me disent-ils. Mais qui lui a donc donné des bornes par rapport à l'être même et à l'existence de la matière? Serait-ce l'imperfection de l'Etre divin? Mais il m'assure qu'ils le croient souverainement parfait. Mais si l'on suppose qu'elle n'existait pas encore, pouvait-elle lui résister? Le néant a-t-il plus de force pour résister à l'être que pour résister à la manière d'être, qui, selon Aristote, est un nouvel être, précédé par un néant ou par une privation d'être? De si misérables difficultés ont-elles pu arrêter des philosophes qui concevaient le

pouvoir divin comme renfermé dans l'idée d'une volonté souverainement parfaite ; et ceux qui ont pu découvrir ce grand principe, n'ont-ils pas dû en conclure que la création, qui n'en est qu'une suite nécessaire, était non-seulement possible, mais véritable?

Il ne serait peut-être pas difficile d'ajouter encore à ce raisonnement de nouveaux degrés de vraisemblance, et de le mettre dans un si grand jour, qu'il paraîtrait presque incroyable que la vérité de la création, ou du moins sa possibilité, ait été inconnue aux anciens philosophes. Mais je n'en ai déjà que trop dit sur ce sujet, parce que toutes les probabilités du monde, entassées et accumulées les unes sur les autres, ne seront jamais, à l'égard de la vérité, que comme ces lignes géométriques qui s'approchent toujours et qui ne se touchent jamais. C'est seulement un beau champ pour faire le procès à la nature humaine et pour déplorer la faiblesse de notre esprit. La conséquence paraît souvent plus aisée à découvrir que le principe dont elle dérive. Cependant il nous arrive tous les jours d'ouvrir les yeux sur le principe et de les fermer sur la conséquence. C'est l'état dans lequel vous pensez que les anciens philosophes sont demeurés à l'égard de la création. Ils ont pu, ils ont dû même la connaître, et ils ne l'ont pas connue. Leur esprit les a bien servis dans ce qui était plus difficile ; il leur a manqué dans ce qui était plus facile. Après avoir fait un grand chemin, il ne leur restait plus qu'un dernier pas à faire pour arriver jusqu'au terme de leur voyage : mais ce dernier pas est précisément celui qu'ils n'ont pas fait.

Vous voulez donc absolument, monsieur, qu'on en vienne à la question de fait. Il y a longtemps que je l'évite ; et comme je ne cherche qu'à douter, je m'arrêtais avec plaisir dans le pays des vraisemblances : il faudra donc en sortir enfin pour vous suivre dans celui de la vérité, et voir si dans ce séjour même on ne trouvera pas des raisons apparentes pour soutenir que les anciens philosophes ont connu le dogme de la création, quoique les termes obscurs et équivoques dont ils ont voilé cette vérité, aient pu donner lieu à leurs interprètes de la méconnaître.

Mais vous conviendrez aisément avec moi que j'ai besoin de reprendre haleine avant de m'engager dans une nouvelle dissertation. Je la remets donc à une autre lettre ; et j'ajouterai seulement à celle-ci, que c'est uniquement par une distraction involontaire que je ne vous ai rien dit dans ma dernière lettre au nom de madame la chancelière. Vous m'aviez transporté dans une région si éloignée des dames et de ce qui les occupe ordinairement, que j'oubliai absolument tout ce qu'elle m'avait prié de vous dire pour elle. Je suis donc le seul coupable et je lui dois la justice de vous assurer qu'elle vous conserve toute la place que vous méritez dans son souvenir. Il me semble qu'elle a pour vous autant de goût que si vous n'étiez point savant, et que vous en avez pour elle autant que si elle était savante. Vous voyez que je sais au moins réparer ma faute : je n'en commettrai jamais que d'involontaires à votre égard, monsieur, puisque personne ne peut honorer votre mérite plus que je le fais, ni être à vous plus véritablement que moi, etc.

LETTRE III.

*La création connue des anciens philosophes. Deux époques de la philosophie, dont la plus ancienne remonte jusqu'au temps d'Orphée, et la seconde au temps de Socrate. Discussion des opinions des philosophes de ces deux époques sur le fait de la création. Connaissance de ce fait transmise aux Grecs par les Egyptiens qui l'avaient appris de Moïse. Raisonnement sur l'*unum et omnia *des pythagoriciens.*

Nous avons laissé les anciens philosophes au moins fort près de la vérité sur le point de la création, et n'ayant plus à faire pour y arriver qu'un reste de chemin fort court et encore plus facile, il s'agit à présent, monsieur, de savoir s'ils ont achevé heureusement leur route, ou s'ils ont eu le malheur de faire naufrage à la vue de la terre, et de périr lorsqu'ils étaient sur le point d'entrer dans le port.

Permettez-moi de rappeler d'abord ici en général ce que j'ai dit dans ma première lettre, de ces vérités sans comparaison plus difficiles à découvrir que celles de la création, parce qu'elles dépendent absolument de la volonté positive de Dieu, et qui cependant ont été connues des anciens philosophes, sans doute par une tradition fondée sur la révélation, dont la mémoire, conservée dans sa pureté chez les Hébreux, avait passé sous différentes images chez les peuples voisins, souvent obscurcie ou défigurée, mais toujours reconnaissable. Supposerons-nous donc que le grand fait de la création, qu'une vérité si intéressante, qui est le fondement de toutes les autres, ait été presque la seule qui n'ait pu être transmise aux hommes par cette même tradition? J'avoue que je suis plus effrayé que vous de cette supposition. Vous dites, monsieur, que si la mémoire de ce grand fait s'est effacée dans la suite des siècles, c'est peut être parce que *le dogme de la création est une vérité abstraite et métaphysique, que les choses sensibles ne rappellent point.* Mais je suis bien tenté de vous répondre que je ne vois rien au contraire qu'elles nous rappellent si souvent ou plutôt si continuellement. Quel est l'homme raisonnable qui, pensant à sa propre existence et ouvrant les yeux sur le spectacle de la nature, ne sente pas naître ces doutes dans le fond de son âme? Me suis-je fait moi-même? Ai-je toujours existé? Ou si j'ai commencé, quel est l'auteur de mon être? Ce monde que je vois, cet ordre, cette harmo-

nie, cette unité que j'y admire, est-ce la production heureuse du hasard ou l'ouvrage merveilleux d'une nature souverainement intelligente et souverainement puissante? A-t-il toujours existé ou son être a-t-il eu un commencement? Croyez-vous vous-même, monsieur, qu'il faille être philosophe pour se sentir frappé de toutes ces pensées? Je ne sais si je me trompe; mais il me semble qu'elles se présentent bien plus naturellement à l'esprit que la distinction des bons et des mauvais anges, ou la chute des âmes rebelles précipitées du séjour lumineux de la vérité dans la région ténébreuse de l'erreur.

Oserais-je même dire que saint Paul paraît en avoir jugé comme moi? C'est par la beauté de l'ouvrage qu'il veut que les anciens philosophes aient jugé de la perfection de l'ouvrier; sa puissance, sa force invisible, en un mot, sa divinité leur étant devenue en quelque manière visible et sensible par le monde qu'il a créé. C'est comme s'il disait que Dieu est plutôt connu des hommes sous l'idée de créateur que sous quelque autre notion que ce puisse être. Et si cela est, mettrons-nous la création au nombre *de ces vérités abstraites que les choses sensibles ne rappellent point*, ou plutôt au nombre de celles qui s'offrent comme d'elles-mêmes à la curiosité de l'esprit humain, et dont on peut dire ce que saint Paul a dit de Dieu : *Non longè est ab unoquoque nostrum?* Disons donc encore avec lui que puisque les poëtes mêmes ont appris aux hommes que c'est de Dieu qu'ils tirent leur origine, il n'est pas vraisemblable que les philosophes aient ignoré le fait ou du moins l'hypothèse de la création. Si tous n'y ont pas ajouté foi, ils en ont douté au moins, ils en ont fait le sujet de leurs disputes, et c'en est assez pour montrer que la tradition de cette grande vérité n'était pas effacée de la mémoire du genre humain.

Mais tout cela ne vous paraîtra encore que des conjectures, et vous demandez des preuves. Il faut donc examiner, non pas s'il est possible qu'une telle tradition se soit conservée, non pas même s'il est très-vraisemblable qu'elle ait toujours subsisté; mais si l'on peut prouver qu'elle se soit conservée en effet dans les écrits ou dans les discours des anciens sages de la terre.

Distinguons d'abord deux âges différents dans l'ancienne philosophie.

Le premier remonte jusqu'à la plus grande antiquité dont il nous reste quelques vestiges, et l'on peut en fixer le commencement vers le temps d'Orphée, le premier des Grecs, selon Marsham, qui ait voyagé en Egypte et qui a vécu, selon le même auteur, environ deux siècles après Moïse.

L'époque du second temps ou la philosophie semble avoir été plus réduite en méthode et en art, peut être placée vers l'âge de Socrate, qui a eu pour contemporains ou pour successeurs les plus grands philosophes dont les écrits aient passé jusqu'à nous, quoiqu'ils aient peut être été moins éclairés que ceux dont ils nous ont fait perdre les ouvrages.

Je trouve une grande différence entre ces deux âges de l'ancienne philosophie par rapport à la matière présente; ou plutôt ce n'est pas moi qui en fais la remarque; elle vient de Plutarque, l'auteur le plus favorable de tous à l'opinion que vous paraissez avoir de la doctrine de Platon sur le point de la création. Voici cependant le témoignage qu'il rend sur ce sujet à la très-ancienne philosophie dans son traité *de la cessation des oracles.*

Toute production ou toute génération ayant deux causes, les très-anciens philosophes et les poëtes du même âge ont cru devoir donner toute l'attention de leur esprit seulement à celle qui est la plus excellente, ayant toujours ces paroles dans la bouche: Jupiter est le commencement, Jupiter est le milieu. C'est de Jupiter que toutes choses procèdent (*C'est un des vers orphiques*). *Après quoi ils ne s'attachaient plus à rechercher les causes nécessaires et physiques. D'un autre côté les philosophes plus récents, qui ont été appelés physiciens, prenant une route contraire, et s'égarant loin de la cause excellente et divine, font tout consister dans les corps ou dans les modifications des corps, c'est-à-dire dans leurs percussions, leurs changements ou leurs mélanges.* D'où Plutarque tire cette conséquence : que *le système des uns et des autres est imparfait, et qu'il y manque de chaque côté une partie essentielle, les uns ignorant ou négligeant d'examiner* par qui *ou* de qui *tous les autres procèdent; et les autres* de quoi *et* par quoi *ils sont produits.*

Je n'examine point ici la justesse du raisonnement de Plutarque. Mais il en résultera au moins qu'il a cru que les premiers philosophes ne reconnaissaient qu'une seule cause, un seul principe, un Etre suprême, auteur de toutes choses.

Arrêtons-nous donc un moment sur ce passage, qui paraît répandre une si grande lumière sur la question que nous examinons.

Plutarque n'admet ici que deux causes de toute production ou génération; et il est évident que par ces deux causes, il entend *Dieu* et la *matière*, ou, si vous voulez, *les atomes.* De ces deux causes, selon lui, les plus anciens philosophes ont ignoré ou négligé la seconde. Ils n'en ont donc connu ou admis qu'une seule et véritable, sans faire aucune distinction entre la matière et la forme. Or si Dieu est la seule cause de tout, donc c'est Dieu qui a tout fait; donc tous les êtres émanent de la Divinité; donc Dieu en est le créateur; donc la vérité de la création est non-seulement connue, mais démontrée en quelque manière. C'est le sens naturel que le vers orphique, ce vers que les anciens philosophes répétaient à chaque instant, et qu'ils appliquaient à tout, comme la clef de la nature entière; c'est, dis-je, le sens naturel que ce vers présente l'esprit, et l'usage que Plutarque en fait, ne permet guère de douter qu'il ne l'ait entendu de cette manière.

La suite de son raisonnement ne mérite pas moins d'attention. En quoi trouve-t-il

que cette ancienne philosophie était imparfaite et défectueuse? En ce qu'elle ne joignait pas une cause matérielle, et, si l'on peut parler ainsi, une cause médiate et instrumentale à la cause efficiente et primitive. Car c'est le sens propre de ces mots, ἐκ ὧν, καὶ δι' ὧν, dont il se sert pour exprimer ce qui a manqué à la doctrine des très-anciens philosophes. Maisce prétendu défaut est la plus grande preuve de la perfection de leur philosophie. Il nous apprend qu'ils ne croyaient pas que Dieu eût besoin de matière ni d'instruments ou de causes secondes pour produire tous les êtres. Et quelle autre idée avons-nous aujourd'hui de la création?

Enfin l'opposition même que Plutarque observe entre les théologiens et les physiciens, ne serait ni véritable ni parfaite, si les premiers n'avaient pas cru que Dieu était la cause unique et universelle de toutes choses. Il oppose un système à un autre système, tous deux imparfaits, selon lui, qui ne supposent chacun, ou qui ne reconnaissent qu'une cause, au lieu que chacun de ces systèmes devrait en reconnaître deux. Ainsi, afin que l'opposition soit véritablement exacte, il faut nécessairement que comme il est certain que les physiciens dont parle Plutarque, n'admettaient que la matière et ses modifications pour cause universelle, il fût aussi certain, selon lui, que ceux qu'il appelle théologiens n'admettaient que Dieu et ses attributs pour cause générale. On ne peut donc pas douter que tel n'ait été le sentiment de Plutarque, et je crois volontiers un critique dans le bien qu'il me dit de ceux qu'il censure. Si Plutarque louait les très-anciens philosophes d'avoir été de ce sentiment, je douterais plus aisément de ses observations; j'entrerais au moins dans quelque défiance sur sa prévention pour l'antiquité; mais je vois au contraire qu'il les blâme de n'avoir vu la vérité qu'à demi, et la rigueur même de sa critique me garantit la vérité du fait qu'il atteste.

Ainsi, vous dira M. Cudworth, ou ceux qui voudront prendre son parti, mettez Plutarque, tant qu'il vous plaira, au nombre de ceux qui ont cru que Platon n'avait pas admis la vérité de la création telle que nous la concevons. Mais s'il est pour vous dans ce point particulier, qui ne regarde que le sentiment de Platon, il est certainement contre vous dans la question générale, puisque de la censure même qu'il exerce mal à propos sur la très-ancienne philosophie, il suit nécessairement que les premiers philosophes ont cru et enseigné la vérité de la création.

Reprenons cependant, si vous le voulez, monsieur, une défiance dont nous nous sommes peut-être trop pressés de nous défaire, et voyons si Plutarque n'a pas été trop crédule, comme on le lui reproche quelquefois, lorsqu'il a supposé que ces philosophes, dignes du nom de théologiens qu'il nous donne, avaient regardé l'Etre suprême comme la seule cause véritable.

Jugeons-en par ces restes précieux de leur doctrine, qui ont échappé à l'injure du temps, et ne rejetons point ici le témoignage des poëtes mêmes. Vous savez mieux que moi qu'ils ont été les premiers philosophes, les théologiens, et comme les prophètes du paganisme, jusque-là même qu'il semble que les vers étaient d'abord regardés comme la langue naturelle de la philosophie. Les fragments qui nous restent d'Epiménide, d'Empédocle, de Lysias, de Xénophane, de Parménide, etc., ne permettent pas d'en douter.

Une première vérité également attestée par toute l'antiquité philosophique et poétique, est que Dieu est tout-puissant, c'est-à-dire que non-seulement il agit par une volonté souverainement efficace, comme je l'ai expliqué dans ma seconde lettre, mais qu'il peut généralement tout ce qu'il veut.

Les autres idées se sont perfectionnées par la méditation et l'étude d'une longue suite de siècles. Celle de la toute-puissance divine a été parfaite dès sa première origine, ou plutôt elle est née avec le genre humain. On ne saurait en nommer l'auteur, ni faire voir quand elle a commencé. Elle a toujours été si vaste, si universelle, si infinie, qu'elle n'a pu faire aucun progrès. On la trouve, comme nous venons de le voir, dans les vers orphiques, qui nous ont conservé au moins les sentiments d'Orphée, s'ils n'en contiennent pas les expressions; et quand on ne les ferait remonter qu'au temps d'Onomacritus, ou de Cécrops, ils seraient toujours d'une très-grande antiquité. On trouve la même idée dans Linus, selon quelques savants contemporains d'Orphée. Il a dit autrefois: *Tout est facile à Dieu, pour lui rien d'impossible;* et tous les poëtes qui l'ont suivi ont répété cette vérité encore plus que les nombres de la poésie, dont une ancienne tradition veut qu'il ait été l'inventeur. Combien de fois Hésiode et Homère croient-ils avoir tout expliqué, quand ils ont dit que Dieu peut toutes choses? Ce signe de tête dont j'ai parlé ailleurs, ce signe que rien ne peut priver de son effet, cette chaîne mystérieuse par laquelle Jupiter enlève le ciel, la terre, tous les dieux et toutes les déesses unis contre lui, qu'est-ce autre chose que la force invincible et universelle de la volonté du Tout-puissant? *Le seul pouvoir qu'il lui manque*, selon le poëte Agathon, *est de faire que ce qui s'est fait n'ait pas été fait.* Mais pourquoi accumuler ici des citations inutiles? Pourquoi vous produire Epicharme, Sophocle, Euripide, Ménandre, et tant d'autres qui vous sont tous également présents? Je m'en rapporte à votre mémoire. Elle vous en dira plus que je ne pourrais faire. La seule épithète de *tout-puissant*, devenue synonyme avec le nom de Dieu, chez les Latins comme chez les Grecs, est une preuve suffisante d'une vérité si commune. Croyons-en Lucrèce même, qui en fait un reproche aux défenseurs de la Divinité, insultant à la faiblesse de ceux qui ont l'aveuglement de croire qu'il puisse y avoir un pouvoir infini.

Rursus in *antiquas* referuntur *religiones*,
Et Dominos acres adsciscunt, *omnia posse*
Quos miseri credunt.

(*Liv.* V, *v.* 87.)

On est surpris, permettez-moi cette digression, d'entendre un philosophe sérieux tenir ce langage, pendant qu'un poëte, aussi frivole qu'Ovide, nous dit au contraire :

Immensa est, finemque potentia cœli
Non habet, et quidquid superi voluere, peractum est.
(*Metam.*, *l.* VIII, *v.* 168.)

Mais il est aisé d'en comprendre la raison. C'est que le poëte ne parle que d'après l'ancienne tradition dont il nous a conservé des vestiges si éclatants au commencement de ses *Métamorphoses* ; au lieu que le philosophe, trop fidèle disciple d'un mauvais maître, veut s'élever par la subtilité de son esprit au-dessus d'une tradition si respectable. Mais en l'attaquant, il en atteste lui-même la certitude, il la fait remonter aussi haut que les plus anciennes religions. Tant il est vrai que, de l'aveu des athées mêmes, la première opinion du genre humain est que Dieu peut tout ce qu'il veut, et cela sans limitation, sans restriction. On n'en voit aucune dans tous les passages des anciens poëtes ou philosophes qui parlent de la puissance divine. Si le poëte Agathon semble y en mettre une, c'est une de ces exceptions qui confirment la règle. Nous dirions nous-mêmes comme lui, que Dieu peut tout ce qui ne renferme pas une répugnance et une contradiction évidente, parce que, comme dit saint Paul, *il ne peut pas se nier lui-même*. Or si les très-anciens philosophes ont cru que la puissance de Dieu n'avait aucunes bornes, Plutarque ne s'est pas trompé lorsqu'il a regardé comme un axiome ou une proposition fondamentale de leur philosophie, que Dieu est le seul principe, la seule cause fondamentale de tout ce qui existe. La création est une suite évidemment nécessaire de cet axiome. Mais les très-anciens philosophes ont-ils tiré expressément cette conséquence ? C'est ce que le progrès de notre recherche nous conduit naturellement à examiner.

Dire que Dieu a créé toutes choses, ou dire que Dieu est *le premier et le dernier Etre*, que *c'est de lui que tous les êtres procèdent* ou que *c'est par lui qu'ils ont été faits*, qu'*il en est la tête et le centre*, que *c'est lui qui est le fondement* ou *la base du ciel et de la terre*, qu'*il en est en même temps le père et la mère* ; expression que d'anciens Pères de l'Eglise ont imitée, et qui exclut si évidemment le concours de toute autre cause : il me semble que ce sont des manières de parler entièrement uniformes, et je crois ne voir dans tout cela que des termes synonymes, les uns plus simples, les autres plus poétiques, mais ne signifiant tous qu'une seule et même chose. Or je trouve les derniers dans les fragments non suspects des vers orphiques, dans Linus, dans Empédocle, dans beaucoup d'autres monuments de la plus saine antiquité. Donc il me semble que je suis en droit d'en conclure que ceux qui ont ainsi parlé, je veux dire les théologiens de Plutarque, ont connu la vérité de la création et l'ont regardée comme l'effet de ce pouvoir infini qu'ils révéraient dans le premier Etre.

Permettez-moi de m'arrêter un moment à ce terme de *premier Etre* et à celui de *dernier Etre* que je lis aussi dans les vers orphiques. J'admire d'abord le rapport singulier de ces expressions avec le *primus et novissimus*, *l'alpha et l'omega*, *le principium et finis* des livres saints. Mais comme vous ne seriez peut-être pas d'humeur à trouver bon que je voulusse prêter à Orphée ou à Onomacritus les sentiments des prophètes ou des apôtres, ce sera d'Aristote que j'emprunterai la véritable signification de ce mot πρῶτος ou *premier*, que les vers orphiques appliquent à la Divinité.

C'est ainsi qu'il l'explique par rapport au *premier moteur*, c'est-à-dire à *Dieu*, que d'ailleurs il appelle partout *le premier Etre*. Le terme de premier s'entend d'un être qui est *tel que s'il n'existe point, nul autre n'existera*, et qu'*il peut au contraire exister sans les autres, soit par priorité de temps* ou *par supériorité de substance*. Il est aisé d'appliquer cette définition dans le sens contraire au terme de *dernier Etre* ; et si je joins l'une à l'autre, je crois y découvrir une idée complète de l'éternité de Dieu. Je commence donc à comprendre pourquoi les vers orphiques lui donnent le titre de *premier* et de *dernier Etre*. Je sens en même temps qu'il m'est impossible de concilier cette notion du terme de *premier* avec la supposition d'un autre Etre indépendant de Dieu, et cependant éternel comme Dieu. Je m'efforce inutilement de concevoir deux Etres également *premiers* dans le sens d'Aristote, sans que l'un ait sur l'autre aucun avantage ni en genre de durée, ni en genre de cause. Et pourquoi même voudrais-je attribuer à l'auteur des vers orphiques une pensée qui me paraît absurde et incompréhensible ? Je n'ai qu'à le lire, et je trouve qu'il exclut formellement cette supposition, puisqu'il dit que *c'est par Dieu que tout a été fait*, et que *c'est lui qui ayant tous les êtres comme renfermés dans son sein, les a mis au jour par une opération merveilleuse*.

J'entre donc d'autant plus volontiers dans la pensée de Plutarque, que je ne vois là aucune distinction de matière et de forme. Cette distinction n'était pas encore née. *Heureux*, comme quelqu'un l'a dit sur un autre sujet, *heureux les peuples qui l'ont ignorée ! Heureux les temps qui ont précédé sa naissance !* La philosophie s'enseignait alors par tradition plus que par raisonnement. Noé l'avait apprise à ses enfants, cette véritable philosophie, et ses enfants l'avaient transmise aux Egyptiens. Leurs colonies l'avaient répandue dans la Grèce, où les premiers philosophes des Grecs l'y avaient rapportée de l'Egypte. Telle fut la cause des voyages d'Orphée et de Pythagore dans ce pays. Le dernier, comme Plutarque l'observe dans son traité d'Isis et d'Osiris, en avait pris jusqu'à ce langage figuré et symbolique qui était le voile sous lequel les prêtres égyptiens ca-

chaient aux yeux d'un peuple grossier leurs mystères théologiques. Mais au travers de ces ténèbres savantes qui couvrent la doctrine de Pythagore, on en voit assez pour sentir qu'il ne pensait pas autrement qu'Orphée sur la vérité de la création.

La *monade* ou l'unité, seul principe de toutes choses, est, selon Hermias, une des principales énigmes de la doctrine de Pythagore. Dieu est *un* : la matière est *deux*. L'énigme n'est pourtant pas bien difficile à expliquer. L'indivisibilité de Dieu est exprimée par l'unité. La divisibilité de la matière est représentée par ce que Pythagore appelait la *dyade* ou le nombre de *deux*. Comme l'unité est la source et le principe de tous les nombres, ainsi Dieu est la source et le principe de tous les êtres. Ce n'est point une conséquence que je tire des termes de Pythagore par une interprétation favorable : c'est ce qu'Alexandre, auteur ancien cité par Diogène Laërce, assure qu'il a trouvé dans les Commentaires de Pythagore. *La monade est le principe de toutes choses, et de la monade sort la dyade infinie ou indéfinie*, c'est-à-dire la matière, qu'on peut appeler le divisible infini ou indéfini ; *en sorte* (ce sont encore les termes de Pythagore rapportés par Alexandre) *que la matière est subordonnée à la monade qui en est la cause.*

Théarida, ancien pythagoricien, cité par Clément d'Alexandrie, suit les traces de son maître, lorsqu'il dit que le *principe des êtres, le principe véritablement digne de ce nom est* UN, *parce que c'est dans ce principe que se trouve le véritable* UN. Sera-t-on surpris après cela d'entendre dire à saint Cyrille, que Pythagore a cru que Dieu était la source de toutes choses qui *avaient reçu de lui le premier mouvement du néant à l'être.* Τὴν ἐκ τοῦ μὴ ὄντος εἰς τὸ εἶναι κίνησιν, paroles qui expriment avec tant de précision et d'exactitude le dogme de la création, mais qui ne sont qu'une suite nécessaire des principes de Pythagore, attestés par d'autres auteurs non suspects, s'il est vrai que les Pères de l'Église le soient en cette matière.

Je ne cite une partie de ces passages que sur la foi de M. Cudworth ; mais si ses citations sont justes, a-t-il grand tort d'en conclure que la plupart des anciens patriarches de la philosophie et surtout ceux qui ont précédé Leucippe et Démocrite, ont cru, comme le dit Plutarque, qu'il n'y avait qu'un seul principe, une seule cause, un seul Etre auteur de tous les êtres ?

Aristote, dont vous vous défierez sûrement moins que de M. Cudworth, paraît rendre ce témoignage à Empédocle, une des plus grandes lumières de l'école pythagoricienne. La jalousie de ce philosophe, je veux dire d'Aristote, contre ceux qui l'avaient précédé, nous a souvent mieux servi que sa science. C'est presque toujours en leur faisant des reproches, qu'il nous a découvert quelques restes précieux de leur doctrine. Il accuse Empédocle de se contredire lui-même, lorsqu'il met la discorde au nombre des principes ou des causes physiques. Car, dit Aristote, quoiqu'il en fasse une cause ou un principe, *il semble la faire naître comme tout le reste, de ce qu'il appelle Un, de cet Un dont tous les êtres procèdent, excepté Dieu.* C'est par cette raison, suivant la remarque de M. Cudworth, que l'auteur du livre du Monde fait dire à Empédocle, que *c'est de Dieu que vient tout ce qui a été, tout ce qui est et tout ce qui sera.* Il a changé à la vérité le texte d'Empédocle, en mettant ἐξ οὗ, qu'il rapporte à Dieu, au lieu de ἐξ ὧν, qu'Empédocle rapporte à l'amitié et à la discorde. Mais il n'en a pas moins exprimé le sentiment de ce philosophe, parce que selon l'explication, ou plutôt selon la critique d'Aristote, Empédocle fait sortir l'amitié et la discorde du véritable *un*, dont tous les êtres tirent leur origine, à la réserve de Dieu qui ne se produit pas lui-même.

Entrons encore plus avant, si vous le voulez, monsieur, dans les mystères de la philosophie pythagoricienne, et voyons si cette expression, que Dieu est *un* et *toutes choses*, expression dont on a prétendu qu'Orphée avait été l'auteur chez les Grecs, mais que Pythagore, que Xénophane, que Parménide, que Zénon d'Elée et tant d'autres pythagoriciens ont adoptée, et qui me paraît renfermer la plus sublime pensée de l'antiquité philosophique, ne suppose pas nécessairement la vérité de la création.

L'explication de ces deux termes, *Un*, et *toutes choses*, serait la matière d'une longue et encore plus ennuyeuse dissertation, si l'on voulait épuiser tout ce que les anciens philosophes ont dit sur ce sujet. Mais, sans entrer dans une discussion aussi épineuse que inutile, les notions les plus générales, et la seule définition des termes peuvent être suffisants pour faire voir que ceux qui ont parlé ainsi de la Divinité, l'ont regardée comme la cause féconde et unique de tout ce qui existe, soit dans le monde visible ou dans le monde intelligible.

On ne peut avoir aucun doute sur l'idée qu'ils attachaient au premier terme, je veux dire à cet *Un* par excellence, qui n'était autre chose que Dieu même. *Etre sans parties, sans étendue, sans figure, sans commencement, sans milieu, sans fin, aussi éloigné* de ce que nous appelons *repos*, que de ce que nous appelons *mouvement. C'est à cet Un seul*, dit Parménide, *qu'il est réservé d'être véritablement Un.* Au-dessus de toute autre essence, au-dessus même de tout ce qu'on nomme *essence.* C'est un être d'un ordre supérieur et transcendant. Dire qu'il existe, c'est en parler improprement. Tout ce qu'on en peut dire, est que *c'est l'Un.* S'il se communique en un sens à d'autres êtres, ce n'est pas l'*Un* qui participe à leur essence ou à leur existence : c'est au contraire leur essence ou leur existence qui participe à l'*Un*, et qui n'y participe que très-imparfaitement, par ressemblance, par imitation, par comparaison, plutôt que par une véritable conformité de substance.

Je rassemble ici plusieurs notions éparses dans les écrits d'un grand nombre de philosophes. Il serait trop long de les prouver cha-

cune en particulier. Mais je crois pouvoir supposer que vous y reconnaîtrez le caractère de cet *Un*, qui a donné lieu chez les anciens à tant de discours et de disputes philosophiques.

Le second terme, c'est-à-dire *tout*, ou *toutes choses*, qui est le πᾶν ou πάντα des anciens pythagoriciens, peut paraître d'abord plus équivoque, par l'abus que des philosophes plus récents, comme les stoïciens, en ont fait, et avec eux des peuples encore plus grossiers, lorsqu'ils ont cru que le monde visible était non-seulement un dieu, mais le seul Dieu. On en peut juger par ces épithètes magnifiques, qui ne conviennent qu'à la Divinité, et que le vieux Pline prodigue si libéralement à l'univers, *sacer*, *æternus*, *immensus*, *totus in toto*, *imo vero ipse totum*, *infinitus extra intra*, *cuncta complexus in se*, *neque genitus*, *neque interiturus unquam*.

Rien ne serait certainement plus contraire à la vérité de la création que cette idée de Dieu. C'est là, à proprement parler, le dieu des athées, ou le dieu de ceux qui n'en connaissent point, quoique les stoïciens aient voulu attribuer à un tel dieu des qualités et des vertus purement spirituelles, par une contradiction que toute l'éloquence de Cicéron ne saurait rendre supportable.

Mais il s'en faut bien que les pythagoriciens aient pensé de cette manière.

Comment auraient-ils pu confondre leur Dieu, c'est-à-dire l'*Un* avec l'univers, puisqu'ils le croyaient indivisible, immuable, incorporel? Ils ne voulaient pas même convenir qu'il existât, de peur qu'on ne le mît au nombre des choses passagères ou *fluides*, pour parler comme eux, et qui n'avaient pas en elles-mêmes un être permanent. L'idée de l'*Un* et l'idée du monde étaient donc chez eux des idées incompatibles et répugnantes, dont les essences n'avaient rien de commun. Mais s'ils avaient cru que Dieu était le monde même, ils n'auraient eu aucune peine à concilier ces deux idées, puisqu'ils les auraient même réunies, et qu'ils n'en auraient fait qu'un seul être. Ainsi les contrariétés sur lesquelles Parménide se joue dans Platon jusqu'à la satiété et au dégoût du lecteur, se seraient évanouies d'elles-mêmes, s'il n'avait pas supposé qu'il y avait une énorme distance, et, pour ainsi dire, un intervalle plus grand que le chaos entre le véritable *Un*, et la matière dont le monde est composé.

Allons encore plus loin : si ces philosophes avaient dit seulement que Dieu *était toutes choses*, on aurait pu s'y méprendre, et leur attribuer le sens grossier de Pline et des athées ou des déistes matériels. Mais prenons garde, s'il vous plaît, qu'ils joignent ces deux choses *un* et *tout*, comme pour renfermer toute leur doctrine dans une antithèse mystérieuse, qui exprime en deux mots l'unité de Dieu dans son essence, et l'universalité de Dieu dans son action. C'est par là qu'ils ont voulu nous faire concevoir, autant que l'humanité le permet, l'idée d'un être incompréhensible. Dire seulement que Dieu est l'*Un*, c'eût été nous donner une idée trop abstraite. Dire seulement que Dieu est *toutes choses*, c'eût été nous le représenter sous une image trop sensible ou même grossière et dangereuse. Mais dire l'un et l'autre, réunir ces deux idées *Un* et *tout* dans le même sujet, c'est nous faire entendre en même temps quelle est l'essence et quelle est la puissance de Dieu; c'est ménager d'un côté la faiblesse de notre entendement qui s'épuiserait vainement dans la spéculation de l'*Un*, si l'on n'ajoutait que l'*Un* est *toutes choses*, et prévenir de l'autre la licence de notre imagination qui se serait bientôt fait un dieu matériel et sensible, si l'on ne lui apprenait pas que celui qui est *toutes choses* est aussi l'*Un* par essence. Par cette explication je commence à concevoir pourquoi les pythagoriciens ont réuni dans la définition de Dieu deux idées aussi différentes, ou plutôt aussi contraires que celles d'*Un* et de *toutes choses*. Mais cette antithèse si évidemment affectée, cette contradiction apparente que ces philosophes ont recherchée avec tant d'art, ne me présente plus aucun sens raisonnable, s'il est vrai qu'ils aient voulu seulement nous faire entendre par cette expression, que Dieu était l'univers, ou que l'univers était Dieu. Je ne vois là que la moitié de leur définition. J'y reconnais la propriété d'*être toutes choses* attribuée par les pythagoriciens à la Divinité; mais je n'y aperçois plus cette *unité* mystérieuse, cet *Un* par essence, cet *Un* absolument indivisible, cet *Un* qui ne participe point à l'existence des êtres bornés, en un mot, cet *Un* qui seul peut justement être appelé de ce nom.

Il est donc absolument impossible de supposer que ces philosophes aient confondu l'idée de l'*Un* avec celle de l'univers matériel et insensible. Mais peut-être n'ont-ils voulu faire entendre par cette expression, que ce qu'ils appelaient l'*âme du monde*. Voici comme l'auteur des vers orphiques s'exprime :

Ἐν δ'αὐτοῖς αὐτὸς περινίσσεται.

Virgile s'explique encore plus clairement dans le sixième livre de l'Énéïde :

Principio cœlum ac terras, camposque liquentes,
Lucentemque globum lunæ, Titaniaque astra,
Spiritus intus alit, totamque infusa per artus
Mens agitat molem, et magno se corpore miscet.

Tel est donc le second sens qu'on pourrait donner à l'*Unum et omnia* des pythagoriciens. Voyons s'il serait plus solide que le premier, et jugeons-en par ce parallèle de l'âme du monde avec l'Un.

L'âme du monde a été produite, selon eux, si vous ne voulez pas dire créée, et leur Un n'a été ni créé ni produit.

L'âme du monde n'est pas simple, et sa composition est décrite dans les deux Timée. Au contraire, la simplicité non-seulement indivisible, mais incommunicable, est le caractère essentiel de l'Un.

L'âme du monde a commencé, selon eux, avec le temps, qui exprime sa durée. L'Un a toujours été, ou plutôt l'Un est toujours, et l'éternité seule est l'expression de sa persévérance dans l'être.

L'âme du monde pourrait être détruite par

la volonté de son auteur, si sa sagesse n'y résistait pas. L'Un ne peut avoir de fin, comme il n'a pas eu de commencement.

Enfin, l'univers considéré comme un tout, suivant les pythagoriciens et les platoniciens, ou comme un animal composé d'une substance spirituelle qui en était l'âme et de la matière mise en ordre qui en était le corps, était regardé par eux comme un Dieu d'un ordre inférieur, et comme l'ouvrage parfait de l'Etre parfait. Preuve évidente et démonstrative, qui suffirait seule pour faire voir qu'ils ne confondaient pas l'âme du monde avec la suprême Divinité, et que par conséquent le sens de cette expression, *Un* et *toutes choses*, qu'ils n'appliquaient qu'au premier Etre, ne pouvait convenir à ce Dieu du second ordre, qui était l'âme de l'univers ou l'univers même.

Ne me reprochez-vous point, monsieur, de m'arrêter trop longtemps à prouver ce que vous m'auriez peut-être accordé de vous-même? Mais attendez, s'il vous plaît, pour en mieux juger, la conséquence que j'en tire.

Si les pythagoriciens n'ont jamais pensé que Dieu fût la même chose que le monde sensible, s'ils n'ont pas cru non plus que Dieu fût l'âme du monde, de l'univers entier considéré comme composé de corps et d'âme; si ce ne peut être ni dans l'un ni dans l'autre de ces deux sens qu'ils aient dit que Dieu était *Un et toutes choses*, et si vous les rejetez tous deux avec moi, quelle autre idée attachaient-ils donc à ces paroles, qui certainement avaient un sens dans leur esprit? Je n'en vois plus que deux dont elles puissent être susceptibles.

Ou ils ont voulu dire simplement que Dieu, quoique Un, en lui-même et dans son essence, était aussi Tout, parce que c'est en lui et par lui que nous connaissons tout, parce que c'est lui qui produit, qui anime, qui conserve tout; Un comme je l'ai déjà dit, par la simplicité de son essence, Tout par l'immensité de son opération.

Ou ils ont pensé, d'une manière encore plus abstraite et plus conforme à leurs principes, que Dieu était *Un et toutes choses*, non comme étant, réellement et par unité de nature, tous les êtres dont le monde est composé, mais parce qu'il renfermait réellement en lui et contenait dans son essence les idées de toutes choses, idées qui en étaient non-seulement le modèle et l'archétype, mais la réalité même, tous les êtres particuliers n'en étant que des copies et comme les ombres instables et passagères, qui pouvaient bien participer à l'existence, mais qui ne partageaient jamais la plénitude de l'être, ou, si vous le voulez, cette vérité d'être qui est le caractère incommunicable de la Divinité. Ainsi, suivant cette manière de penser, l'expression d'*Un et toutes choses* convenait singulièrement et admirablement à l'Etre suprême, qui, renfermant en lui les idées éternelles et les essences intelligibles de tous les êtres, était vraiment Un sans cesser d'être Tout, et vraiment Tout sans cesser d'être Un.

Choisissez maintenant entre ces deux sens, monsieur; j'y consens très-volontiers, et je ne me ferais point auprès de vous un mérite de ma complaisance, parce qu'il me semble que quelque parti que vous preniez, l'un et l'autre sens confirmera toujours la vérité de la création.

Si vous vous attachez au premier, les anciens philosophes ont gagné leur cause; ils ont pensé, ils ont raisonné, ils ont parlé comme nous; et comme nous ils ont reconnu cette grande vérité.

Le second, supposez que vous le préfériez au premier, ne leur sera pas moins avantageux.

Si les idées de tout ce qui existe sont immuables, incréées, éternelles, et si c'est par cette raison qu'on dit, que Dieu qui les renferme dans son essence est *Un et toutes choses*, peut-on concevoir que celui qui d'un côté est le tout-puissant, suivant un des premiers axiomes de la très-ancienne philosophie, et qui de l'autre contient en lui, ou plutôt est lui-même l'exemplaire, l'archétype, la réalité même et la vérité de toutes choses, n'en soit pas aussi la cause originaire et le véritable auteur?

Si le monde a été reproduit par hasard, à quoi servent les idées? Par quel bonheur le hasard les a-t-il prises pour règle?

Si le monde est éternel, et s'il existe de lui-même indépendamment de Dieu, c'était en vérité un meuble bien inutile chez la Divinité que des modèles de tout ce qui avait toujours existé indépendamment de son pouvoir et sans qu'elle eût contribué en rien à lui donner le fond de son être. Dieu aurait eu en lui seulement le plan d'un bâtiment déjà fait. Les idées éternelles, incréées, essences pures de tous les êtres, ne seraient que les copies et non pas les originaux de toutes choses, et l'essence même de la Divinité ne serait plus que comme une cire molle sur laquelle un monde éternel et indépendant aurait imprimé son image.

Dira-t-on que les idées, dans cette supposition, auraient servi du moins à régler la forme et la nature particulière de chaque être? Car c'est à cela peut-être qu'on voudra réduire toute l'opération de la divinité dans la formation de l'univers. Mais rien ne serait plus contraire à la nature des idées, suivant le système des pythagoriciens et des platoniciens. Ils n'ont jamais pensé qu'elles ne fussent représentatives, ou pour mieux dire, qu'elles ne fussent les originaux que des formes ou des manières d'être qui constituent chaque nature ou chaque espèce particulière. Ils les ont regardées au contraire comme le modèle des substances les plus générales et de la matière spirituelle, si l'on peut parler ainsi, comme de la matière corporelle. C'est ce que Boëce exprime heureusement lorsqu'il dit à Dieu :

> . . . . . Tu cuncta superno
> Ducis ab exemplo, pulchrum pulcherrimus ipse,
> Mundum mente gerens, similique in imagine formas.
>
> (*Liv.* III, *v.* 6.)

Aristote le reconnaît lui-même, quoique

peu favorable à la doctrine des idées ; et il remarque en plusieurs endroits que les partisans de cette doctrine les considèrent comme le principe de toutes choses.

Tout est donc compris dans les idées, substances, formes, matière, intelligence, natures générales et natures particulières. Il n'y en a aucune dont Dieu n'ait l'idée toujours présente, et cette idée en est la véritable essence, comme je ne saurais trop le répéter, parce que c'est le principe fondamental de la philosophie idéale.

Mais ce même principe renferme évidemment et nécessairement la vérité de la création.

En effet, comme il y a au moins une priorité dans l'ordre de la puissance, s'il n'y en a pas toujours une dans l'ordre du temps, entre la cause et l'effet, il y en a aussi nécessairement une entre le modèle ou l'archétype d'un ouvrage et l'ouvrage même. Il y en a encore davantage entre un modèle éternel par sa nature et une copie qui ne peut être considérée comme éternelle, s'il est vrai qu'elle ne le soit dans ce système qu'autant qu'elle participe à l'éternité de l'original. Enfin il y en a infiniment plus entre un modèle qui est la plénitude de l'être même et une copie qui n'est qu'une émanation ou un écoulement. Sous quelque image que l'on veuille se représenter cette opinion, on y trouvera toujours une dépendance nécessaire, essentielle et démontrée par la chose même, entre l'idée primitive et tout autre être intérieur, qui n'est que l'expression de cette idée. Voulons-nous nous en former une notion aussi correcte que sensible, en supposant même l'éternité de toutes les productions divines? Comparons l'idée à notre pensée, et l'être que représente l'idée à nos paroles. Je pense et je parle; mais je ne parle qu'après avoir pensé. Ma pensée est l'exemplaire, le modèle, l'essence même, en un sens, de ma parole ; et ma parole est la copie, l'image, l'expression sensible de ma pensée. Il faut nécessairement que l'une précède et que l'autre suive ; quand je pourrais parler aussi vite que je pense, il y aura toujours une priorité au moins de cause et de principe dans ma pensée. Mes paroles n'en seront jamais que la répétition, comme la voix précède toujours l'écho, qui ne fait que rendre le son qu'il a reçu, si je puis encore ajouter cette seconde comparaison à la première. Il en est de même des idées dans la doctrine de leurs défenseurs ; et vouloir qu'ils n'aient pas regardé tous les êtres comme une émanation de la Divinité, c'est soutenir qu'ils ont cru que la copie pouvait subsister sans l'original, ou indépendamment de l'original, que la parole ne supposait que la pensée, ou qu'un écho sans voix ou sans aucun son primitif, n'était pas une chimère. Cependant il n'y a pas à choisir. Il faut franchir ce pas hardiment, et attribuer une opinion si bizarre, si inconcevable, si contradictoire aux plus grands philosophes de l'antiquité, dès le moment qu'on voudra nier qu'ils aient regardé Dieu comme l'auteur et le créateur de toutes choses, et que c'est par cette raison qu'ils ont cru en donner une idée sublime, lorsqu'ils ont dit que Dieu était en même temps *Unum et omnia*.

Ce n'est pas après tout, monsieur, que dans le fond j'aie peut-être meilleure opinion que vous des anciens philosophes. Je conviens avec vous qu'on dirait presque qu'ils n'ont écrit que pour nous faire voir que la *raison humaine est bien faible dans ceux mêmes en qui elle paraît avoir le plus de force, qu'ils ont touché aux vérités les plus importantes sans avoir su les saisir, et que les vérités mêmes qu'ils connaissaient n'ont souvent servi qu'à les précipiter plus profondément dans l'erreur.* Ce sont vos expressions, monsieur, et j'y souscris de tout mon cœur. Mais c'est par cette raison même que, lorsqu'ils parlent bien et qu'ils s'expliquent d'une manière qui ne peut s'étendre que suivant les idées qui nous sont connues par la révélation, je crois reconnaître dans leur discours les vestiges d'une ancienne tradition, toujours plus pure et moins altérée à mesure qu'on remonte plus près de sa source. J'y retrouve donc et j'y suis avec plaisir la trace de ces premières vérités, de ces vérités fondamentales qu'il importe souverainement à l'homme de ne pas ignorer, et dont il est peu croyable que Dieu ait laissé éteindre entièrement la mémoire chez tous les peuples de la terre à la réserve des Juifs. Plus vous regardez ces vérités comme étant au-dessus des forces de l'esprit humain, plus je me sens porté à croire qu'il a été digne de la bonté de son auteur d'en perpétuer le souvenir par une tradition non écrite que les pères transmettaient à leurs enfants. Celle de la création paraît s'être conservée dans l'opinion et dans le langage populaire, et il est assez vraisemblable que si l'on avait interrogé sur ce sujet les paysans de l'Attique ou les personnes les plus simples d'Athènes, ils auraient peut-être mieux répondu que la plupart des philosophes. J'en juge par les poëtes, qui suivent ordinairement les idées du vulgaire, et dans lesquels on trouve tant de passages où Dieu est représenté non-seulement comme le maître et le modérateur, mais comme le père et l'auteur de toutes choses. N'est-ce pas même ce qui sert de fondement au reproche que Lucrèce fait aux hommes, de regarder Dieu comme le principe de tous les effets dont ils ne sauraient découvrir la cause?

> Quorum operum causas nulla ratione videre
> Possunt; ac fieri divino numine rentur.
> (*Liv.* I, *v.* 154.)

Tant il est vrai que dans le fond de notre âme il y a une notion profondément gravée de la toute-puissance de Dieu ; notion aussi innée, quoi qu'en dise M. Locke, que celle de Dieu même, qui nous le représente naturellement comme l'auteur de tout, qui nous le fait regarder comme la cause générale, toujours en état de suppléer au défaut des causes particulières, et qui souvent a été plutôt obscurcie que dévoilée par la subtilité philosophique.

Ne cherchons pourtant, si vous le voulez,

la suite de la tradition du grand fait de la création que dans la seule nation des philosophes. Faut-il supposer un grand nombre de degrés pour en composer cette espèce de succession par laquelle elle s'est conservée dans les écoles?

Je l'ai déjà dit ailleurs, Noé laissa sans doute ce précieux dépôt à ses enfants, et par eux il fut porté en Egypte. La mémoire y en fut renouvelée par le séjour de plus de deux cents ans que les descendants d'Abraham firent dans ce pays. Moïse qui, suivant les livres saints, fut instruit de toutes les sciences des Egyptiens, ne leur laissa pas ignorer ce qu'il savait lui-même par une tradition domestique. C'est dans le temps même de ce séjour des Hébreux en Egypte, que des colonies des Egyptiens ont fondé les principales villes de la Grèce. C'est environ deux siècles après Moïse que les Grecs vont dans le même pays pour y chercher la source des anciennes traditions, qui en avaient été apportées chez eux. Les premiers philosophes qui ont fait ce voyage sont ceux qui parlent le plus magnifiquement de la Divinité, et c'est dans leur école que se sont conservées les expressions les plus sublimes de la toute-puissance de Dieu, de l'immense fécondité du premier être, et surtout celle dont j'ai tâché de pénétrer le véritable sens, je veux dire l'*Unum* et *omnia* des pythagoriciens, qui regardaient Orphée comme leur premier maître.

Je ne vois donc que les Egyptiens entre Noé et les Grecs, ou, si l'on veut resserrer encore ce milieu dans des bornes plus étroites, entre Moïse et les Grecs. Voyageons donc à leur exemple en Egypte, et voyons si la doctrine des Egyptiens, qui a été comme le canal par lequel la véritable tradition a pu se répandre dans la Grèce, a été tellement altérée dans ce passage, et si infectée par le mélange des fables que cette tradition y ait été entièrement anéantie; ou si ce n'est pas sans fondement que la sagesse des Egyptiens a été célébrée dans toute la terre, et qu'on a cru que sous des symboles grossiers et sensibles, que le peuple a eu le malheur de prendre pour les choses qu'ils signifiaient, les prêtres de l'Egypte conservaient avec soin les plus grandes vérités, d'autant plus précieuses pour eux, qu'ils se flattaient d'en avoir seuls l'intelligence.

Je laisse à M. Cudworth et à la nation des critiques le soin pénible d'examiner si les livres qu'on nous a donnés, sous le nom d'Hermès ou de Mercure Trimégiste, sont ou entièrement supposés, ou seulement interpolés, ou si quand même la supposition de tout l'ouvrage serait constante, il n'en résulterait pas toujours une espèce de vérité sur les anciennes traditions de l'Egypte, parce qu'il est peu probable que l'imposteur qui s'est caché sous le nom d'Hermès, ait été assez mal habile pour ne pas chercher à donner du moins quelque crédit à ses suppositions, en y mêlant des choses conformes à la doctrine des Egyptiens, afin de faire passer le faux à la faveur du vrai, suivant la méthode et l'industrie ordinaire de ceux qui fabriquent ces sortes d'ouvrages.

Mais j'avoue 1° que je suis fort frappé de ce que dit Simplicius sur ce sujet. Il m'est aussi peu suspect sur les Egyptiens, que Plutarque me l'était tantôt sur les très-anciens philosophes, et cela précisément par la même raison. Ce n'est point en louant l'Egypte et par admiration pour l'antiquité, c'est au contraire en se moquant des Egyptiens, et en insultant pour ainsi dire à leur crédulité, qu'il atteste la certitude de leur ancienne tradition. Partisan de l'opinion d'Aristote sur l'éternité du monde, il s'oppose à lui-même l'autorité du législateur des Juifs, et il rapporte, au moins en substance, les premières paroles du livre de la Genèse, où Moïse explique si clairement et si simplement le fait de la création. Mais comment Simplicius répond-il à cette objection? *Si quelqu'un*, dit-il, *veut conclure de là que le temps ait commencé, ou qu'il y ait une génération faite depuis un certain temps, qu'il considère que ce n'est là qu'une tradition fabuleuse et tirée des fables d'Egypte.* Il se trompe certainement quand il traite de fable une si grande vérité. Mais c'est par cette raison même que je le crois bien plus volontiers, lorsqu'il atteste le fait de cette prétendue fable, conservée ou plutôt, selon lui, inventée en Egypte, dont il prétend que Moïse l'a tirée. Simplicius aurait-il pu parler de cette manière, si tous les savants n'avaient pas été persuadés que l'histoire de la création faisait partie des fables de l'Egypte? Et en parlant ainsi, que dit-il autre chose, si ce n'est que l'ancienne Egypte, qui était regardée comme une terre fertile en histoires fabuleuses, avait produit celle de la création avec les autres. Il n'y a donc qu'à changer ici le nom de fable en celui de vérité; il n'y a qu'à dire que ce n'est pas l'Egypte qui a appris à Moïse le fait de la création, mais que c'est Moïse qui l'a annoncé à l'Egypte, ou qui en a rappelé le souvenir aux Egyptiens; et il résultera toujours du témoignage de Simplicius, qui n'est nullement suspect, que la vérité de la création est si conforme à l'ancienne tradition de l'Egypte, qu'on l'a regardée dans l'antiquité comme une fable qui y était née.

2° Quoique la jeunesse, si je puis parler ainsi des témoins qui déposent en faveur des traditions égyptiennes, comme Simplicius, Porphyre, Eusèbe, Iamblique, etc., me jette d'abord quelque défiance dans l'esprit, je suis rassuré néanmoins par le concours et l'uniformité de leurs témoignages; et comme on n'y oppose rien de contraire qui ne puisse être facilement réfuté, je ne puis m'empêcher d'y trouver au moins une grande apparence de vérité.

3° Je fais une réflexion qui me touche encore davantage. Je vois d'un côté que toute l'antiquité grecque nous assure que c'est de l'Egypte qu'Orphée, que Pythagore et les plus sages des Grecs ont reçu leurs mystères philosophiques. Je vois de l'autre que ces philosophes ont parlé de Dieu comme du premier principe, de la cause et de l'auteur

de tous les êtres. Je vois même que, selon Plutarque, ils étaient frappés de cette idée, qu'ils ne paraissent pas avoir fait attention à aucune autre cause. Je juge donc du sentiment des pères par celui des enfants, et je dis : Les Grecs, qui n'étaient en effet regardés par les Egyptiens que comme des enfants, ont été chercher la sagesse en Egypte, et ils ont ensuite annoncé dans leur pays une doctrine qui a fait cesser, au moins parmi les philosophes, les fables de l'ancienne Grèce, ou qui les a fait transformer en allégories. Ne dois-je donc pas reconnaître la source dans les ruisseaux, et attribuer les opinions des disciples à ceux qu'ils ont regardés eux-mêmes comme leurs maîtres?

4° Mais au défaut des témoins contemporains, ne peut-on pas dire ici sans figure, que les pierres même parlent en faveur des traditions égyptiennes. Si l'on y trouve les mêmes expressions qu'Orphée, que Pythagore, que Xénophane, que Parménide et Platon ont rendues depuis si communes dans la Grèce, doutera-t-on que ce ne soit en Egypte que les Grecs les ont apprises, et qu'elles n'y aient eu le même sens que les Grecs leur ont donné? Vous reconnaissez ici, monsieur, cette ancienne inscription qui existe encore à présent, et où ces paroles sont adressées à la déesse mystérieuse de l'Egypte : *Tibi Uni, quæ es omnia, Dea Isis.* On y voit les mêmes épithètes d'*un* et de *toutes choses* appliquées à la Divinité. C'étaient sans doute les expressions que la doctrine secrète et profonde des Egyptiens avait consacrées pour renfermer en peu de paroles une grande idée de la Divinité, et c'était apparemment par la même raison que les philosophes pythagoriciens étaient si jaloux de ces mêmes expressions qui étaient comme le symbole de leur théologie. Apulée en a fait une longue et magnifique paraphrase : mais elle n'ajoute rien à l'idée que des termes si simples et si énergiques présentent d'eux-mêmes à un esprit attentif.

Il en est de même d'un autre monument encore plus célèbre de la même théologie que Plutarque nous a conservé dans son traité d'Isis et d'Osiris ; je veux dire de cette inscription qu'on lisait encore de son temps dans le temple de Minerve ou d'Isis à Saïs, et où la déesse disait d'elle-même : *Je suis tout ce qui a été, tout ce qui est et tout ce qui sera* (paroles qu'Empédocle paraît avoir imitées dans le vers que j'ai déjà cité), *et aucun mortel n'a jamais pu lever mon voile.*

On ne sait dans quel sens l'historien Hécatée, cité par Plutarque dans le même endroit, a dit que les Egyptiens regardaient Dieu comme étant la même chose que l'univers. Mais si c'est cette inscription mal entendue qui l'a induit en erreur, il est aisé de se convaincre qu'elle n'admet point un sens si grossier et pour ainsi dire si matériel.

C'est Isis, c'est une seule déesse, une personne unique que l'on fait parler dans cette inscription, et si l'*Un* que l'on trouve ailleurs n'y est pas exprimé, il est facile de l'y suppléer par l'unité de la Divinité qui explique elle-même son essence.

D'ailleurs, puisque ce sont ici les pierres qui parlent et qui rendent témoignage à la vérité, rien n'est plus naturel que d'expliquer une pierre par l'autre. Le marbre de Capoue, fait pour la même Isis et dans le même esprit, contient expressément l'*Un* qui manque dans celui de Saïs, et l'opposition ou l'antithèse d'*Unum* et d'*omnia* y est clairement marquée. On ne peut pas dire que l'*Un*, surtout quand il est opposé à *toutes choses*, ne signifie pas un être ou une substance indivisible, ce qui est absolument incompatible avec l'idée d'un Dieu qui serait étendu, et par conséquent divisible, s'il était le monde même.

Enfin toute l'antiquité nous assure que le dieu des Egyptiens était un dieu caché et invisible. Plutarque l'assure lui-même dans plusieurs endroits de son traité d'Isis et d'Osiris, et on n'a besoin pour s'en convaincre que de lire simplement l'inscription qu'il rapporte. Que signifie en effet cet air de mystère dont on se sent d'abord frappé en la lisant, ce voile qui couvre la déesse, ce voile *que la main d'aucun mortel n'a jamais pu lever?* A-t-on besoin d'un interprète pour entendre ce langage et pour y reconnaître l'essence divine, inaccessible à l'esprit humain, impénétrable à des yeux mortels. Ce symbole ou cette figure s'accorde tellement avec les images et les expressions de l'Ecriture sainte, et elle convient si peu à l'univers, toujours exposé aux regards des hommes et appelé par cette raison *le monde visible*, qu'il paraît également impossible et de trouver le monde matériel et sensible dans cette inscription, et de n'y pas trouver le caractère auguste de la véritable Divinité, invisible en elle-même, visible seulement dans ses ouvrages, qui en dépendent tellement pour leur création et pour leur conservation, qu'on peut dire qu'elle est toute en eux comme ils sont tous en elle.

Je me sens donc après cela un grand penchant à croire qu'il y a beaucoup de vérité dans les réponses d'Iamblique à Porphyre sur la doctrine des Egyptiens, où, après avoir consulté leurs prêtres, il atteste que, suivant leurs anciennes traditions, ils reconnaissaient un Dieu incorporel, un premier être, source de toute la nature, simple, sans aucun mélange d'aucun autre être corporel ou spirituel, qui a précédé tous les êtres et toutes les causes, qui contient tout et qui donne tout ; unité féconde, de laquelle procède et à laquelle se rapporte la multitude de tous les êtres ; enfin, pour lever toute difficulté, *qui a produit au dehors la matière même, en la séparant de l'essence universelle.*

Les sources de l'Egypte ne sont donc pas aussi empoisonnées qu'on pourrait se l'imaginer, en ne considérant que ce culte extérieur et profane, ces superstitions grossières et honteuses, cette prostitution sans frein et sans pudeur à l'idolâtrie, dont les anciens auteurs et même les prophètes sacrés nous ont laissé une si affreuse peinture. Faut-il

s'en étonner, puisque le peuple choisi et la nation sainte a souvent mérité les mêmes reproches que les Egyptiens ? Toute chair avait corrompu sa voie : mais la corruption, quelque générale qu'elle fût, n'avait pas entièrement altéré ou perverti l'ancienne tradition. Le peuple avait pris l'ombre pour le corps et la figure pour la vérité : mais le corps n'était pas détruit, et la vérité se conservait sous la figure, comme ces restes précieux de connaissance dont parle Aristote à la fin du treizième livre de sa Métaphysique, qui servent à retrouver les sciences dans le temps qu'elles paraissent perdues. Ne me dites donc point, avec Jérémie : *Quid tibi vis in via Ægypti, ut bibas aquam turbidam ?* Outre que nous ne savons pas si la dépravation y était aussi générale dans le temps que les premiers Grecs y ont voyagé, il ne parle que du commun des Egyptiens livré sans mesure au culte des faux dieux. Mais, par ce que nous savons des traditions secrètes de leurs prêtres, nous voyons qu'il y est toujours resté quelques sources d'eaux vives, ou plutôt quelques ruisseaux dérivés d'une source beaucoup plus pure, et qui ont été le canal par lequel certaines vérités essentielles et fondamentales ont passé des Hébreux aux Grecs. C'est de là, selon Proclus (et pourquoi refuserions-nous de l'en croire après tout ce que nous venons de voir ?), c'est de là qu'*Orphée avait tiré* cette opinion, que la première intelligence avait produit la *matière*. C'est là, comme il le dit encore, que Timée de Locres et Platon, son copiste ou son émule, avaient puisé la même doctrine. Tous ces rayons différents, toutes ces étincelles de vérité qui, lorsqu'on les envisage séparément, ne répandent qu'une lueur sombre et équivoque, forment, quand on les réunit, un corps de lumière qui ne permet presque pas de douter que, sous des images et des expressions différentes, la vérité de la création n'ait toujours eu dans le monde des maîtres et des défenseurs.

J'avoue, monsieur, que je me plais dans cette idée : vous l'appellerez peut-être la chimère de ma raison ou mon roman de la tradition ; mais je sens que mon esprit ou mon imagination s'y repose agréablement.

J'aime à répéter ce que dit saint Paul, que *Dieu ne s'est jamais laissé sans témoignage.* Les cieux ont toujours raconté sa grandeur et le firmament a toujours annoncé sa puissance. Les hommes, avertis continuellement par ce grand spectacle d'en chercher le véritable auteur, ont-ils pu oublier entièrement ce qu'ils en avaient appris de leurs pères ? Les prodiges étonnants que le bras de Dieu a opérés tant de fois en faveur de son peuple aux yeux des Egyptiens et de tous les ennemis d'Israël n'en ont-ils pas rappelé souvent la mémoire ? Les Grecs ne conviennent-ils pas avec les Egyptiens, et les Egyptiens avec les Hébreux dans la notion de l'Être suprême, dans l'idée d'un Dieu auteur, père et maître de toutes choses ? Ne s'accordent-ils pas même dans cette expression abrégée de la Divinité qui nous le représente comme *un en toutes choses ?* expression qui, bien approfondie, renferme tout le mystère de la création, et qui après tout ne nous dit, à proprement parler, que ce que nous lisons dans les Livres saints, que *toutes choses sont en Dieu*, et que *Dieu est tout dans tous.* Les prophètes surtout sont remplis d'images qui répondent parfaitement à cette expression et qui ne font que la développer par les figures les plus sublimes. Parcourons seulement le psaume CIII : *La lumière est le vêtement de Dieu ; les cieux sont les voiles de son tabernacle ; son palais est le liquide de l'air ; les nuées lui servent de char ; il est porté sur les ailes des vents.* Voilà l'explication aussi noble que simple de cette expression, que Dieu *est toutes choses.* Les êtres spirituels ne font sentir leur présence locale que par leur action locale. Ils sont où ils agissent. Dieu est partout, et il ne tient qu'à nous de le voir partout, parce qu'il agit *en tout.* C'est ce que saint Paul disait aux Athéniens : *Nous vivons en Dieu, nous sommes mus en Dieu*, en un mot, *nous existons et nous sommes en Dieu.* L'aréopage n'est point étonné de toutes ces expressions ; il n'est point surpris d'entendre dire à saint Paul que c'est Dieu qui a créé toutes choses ; il ne s'émeut, il ne lui impose silence que lorsqu'il l'entend parler de la résurrection. C'est que la première vérité lui était devenue familière par les écrits et par les disputes continuelles des philosophes, au lieu que les plus habiles d'entre eux n'ayant porté leurs spéculations que jusqu'à la transmigration des âmes ou à la métempsycose, l'idée de la résurrection, si contraire à la nature, révolte l'esprit des Athéniens et leur fait regarder saint Paul comme un discoureur et un conteur de fables, qui ne méritait plus d'être écouté.

Je ne m'attendais pas, monsieur, à faire une si longue dissertation sur l'*unum* et *omnia* des pythagoriciens ; et cependant je supprime encore un grand nombre de réflexions qu'une imagination sans doute trop féconde fournirait à ma plume, si ma plume ne se lassait pas de la suivre. Mais il me semble que j'en ai assez dit, au moins pour justifier Plutarque et pour faire voir que ce n'est ni par crédulité ni par entêtement pour l'antiquité qu'il a dit que les très-anciens philosophes, ou ceux qu'il appelle théologiens, n'avaient reconnu qu'une cause unique et universelle, qui n'était autre chose que l'Etre suprême ou la Divinité.

Respirons un moment en cet endroit et tâchons, s'il se peut, d'égayer une matière aussi sérieuse qu'importante. Votre modestie ou votre discrétion ne conviendra peut-être pas de ce que je vais dire ; mais s'il m'est permis d'en ôter le voile, ce qui est presque aussi difficile que de lever celui de la déesse Isis, je m'imagine entrevoir dans le fond de votre âme que vous n'êtes pas fort éloigné de penser de moi ce que Velléius, dans Cicéron, a dit de Chrysippe, qu'en voulant concilier les fables d'Orphée, de Musée, d'Hésiode et d'Homère avec ses opinions sur les dieux, il fait si bien qu'on dirait que *ces anciens poëtes*,

qui n'y ont pas seulement pensé, aient tous été stoïciens. C'est ainsi, dites-vous peut-être en vous-même, que, par un autre tour d'imagination et par des interprétations plus spécieuses que solides, j'ai trouvé le moyen de faire parler ces mêmes poëtes et quelques philosophes qui les ont suivis, comme s'ils avaient tous été chrétiens. Ou si j'étais capable d'en venir aux invectives pour répondre à cette objection, et que je voulusse vous reprocher de ma part que vous parlez comme un épicurien, ce serait alors que vous prendriez un ton sérieux pour me dire que tous les discours des poëtes ne sont souvent que des hyperboles, ouvrage d'une imagination échauffée, plus propres à embellir leurs vers qu'à donner aux hommes une juste idée de la Divinité; qu'on peut les comparer aux anciens oracles, qui ont dit quelquefois la vérité sans savoir qu'ils la disaient; que les expressions des philosophes et ce langage des marbres d'Egypte, dont je suis si frappé, ne sont que des énigmes semblables à ces sphinx que les Egyptiens plaçaient au devant de leurs temples, énigmes qu'ils n'ont jamais expliquées d'une manière claire et précise et que nous entendons peut-être tout autrement qu'ils ne les entendaient eux-mêmes; qu'enfin tant qu'on ne fera pas voir par des témoignages incontestables qu'ils ont reconnu formellement que Dieu avait pu tirer l'être du néant et faire de rien quelque chose, ce qui suppose ou plutôt qui confirme clairement l'idée de la création proprement dite, on n'aura sur ce sujet que des vraisemblances ou des probabilités qui seront peut-être démenties par des principes contraires des mêmes philosophes, et surtout par ce grand axiome de l'ancienne philosophie, dont les déistes convenaient avec les athées, que rien ne se fait de rien, *ex nihilo nihil.*

Voilà donc le dernier degré où il faut que je tâche d'arriver, monsieur, pour achever de plaider devant vous la cause des anciens philosophes sur la connaissance de la création.

Dieu agit par la seule efficace de sa volonté. C'est le premier degré et le premier pas que j'ai distingué dans le chemin que les anciens philosophes ont fait vers la vérité.

Dieu est non-seulement puissant par sa seule volonté, mais tout-puissant, et son attribut essentiel est de pouvoir tout ce qu'il veut. C'est le second.

Dieu a fait toutes choses, *un* en lui-même, *tout* dans ses ouvrages. C'est le troisième.

Mais comment, ou plutôt de quoi a-t-il fait toutes choses? Est-ce d'une matière préexistante et indépendante de Dieu même, ou le néant est-il devenu fécond entre ses mains, et est-il vrai, selon quelques-uns des anciens philosophes, que de rien il ait tout fait? Ce sera le quatrième degré, si je puis parvenir à établir cette vérité par des preuves solides.

Je ne choisirai que les plus fortes et celles qui me paraîtront au-dessus de toute contradiction, jusqu'à ce que vous y ayez répondu. Je vous ferai grâce par cette raison de ce que dit Aristote dans son livre *de Cœlo :* que *tous les philosophes tiennent que le monde a été fait,* mais que *les uns le croient éternel,* et *les autres corruptible.* Il réfute les premiers, en disant, qu'*on ne peut soutenir qu'une chose soit en même temps créée et éternelle, que lorsqu'il s'agit de ce que nous trouvons dans plusieurs choses ou dans toutes;* paroles qu'on ne saurait guère entendre que de la matière ou du mouvement, ou de tous les deux; et j'en pourrais conclure, que comme Aristote a cru que le mouvement, quoique éternel, était produit par Dieu; il permet aussi aux autres philosophes de croire que la matière est produite par Dieu de toute éternité. Mais je me hâte d'arriver à des arguments plus décisifs.

La même impatience me fera passer légèrement sur ce passage de Mégasthène, rapporté par Strabon, où il dit que la philosophie des Indiens s'accorde en beaucoup d'articles avec celle des Grecs. Les uns disent comme les autres, *que le monde a été fait et qu'il peut être détruit, ou qu'il est corruptible* γεννητὸς καὶ φθαρτός; *que Dieu, qui l'a fait et qui le gouverne, est répandu ou est présent dans tout l'univers.* Vous prétendriez peut-être me fermer d'abord la bouche par la distinction que vous feriez entre la formation du monde et la création de la matière : car je prévois que vous serez d'assez difficile composition, pour ne rien admettre qui vous paraisse avoir encore quelque chose d'équivoque.

J'insisterai un peu plus sur ce qu'Aristote dit de Démocrite. Ce dernier philosophe voulant prouver qu'il fallait nécessairement admettre quelque chose d'éternel, pour sauver sans doute son hypothèse de l'éternité des atomes, se servait, selon Aristote, de l'exemple des temps, que presque tous les philosophes regardaient comme n'ayant jamais commencé. Or je demande ici à quels philosophes Démocrite parlait, quand il était réduit à employer l'exemple du temps, pour prouver qu'il y avait quelque chose qui était éternel et qui n'était pas Dieu. N'est-il pas visible qu'il fallait nécessairement qu'il y eût alors des philosophes qui crussent que tout avait commencé? L'exception de Démocrite prouve la généralité de leur opinion : autrement il aurait combattu contre un fantôme, et si ces philosophes avaient reconnu quelque autre être qui n'eût pas commencé, il n'aurait manqué de leur opposer l'exemple de cet être, sans recourir à l'exemple du temps; exemple qui cependant n'était pas d'un fort grand poids. L'éternité du temps, quand même ces philosophes l'auraient admise en niant l'éternité de tout le reste, ne prouvait rien contre la création du monde, parce que ces philosophes pouvaient croire que la durée de Dieu même était le temps, qui par cette raison n'avait jamais commencé. Il y a plus : s'ils avaient pris le parti d'abandonner l'éternité du temps, comme Platon qui a osé la nier, on aurait vu d'un côté Démocrite avec ses sectateurs soutenir, qu'un être comme ses atomes, pouvait être éternel sans être Dieu; et de l'autre, un grand nom-

bre de philosophes dire que toutes choses avaient commencé, à l'exception de Dieu seul, sans cependant qu'il fût arrivé aucun changement dans leur système, si ce n'est de renoncer à leur opinion sur l'éternité du temps, comme Platon l'a fait dans la suite. Il me semble que ce raisonnement, bien médité, pourrait être fort avantageux à la cause des anciens philosophes. Mais vous voulez quelque chose de plus qu'un raisonnement.

J'entre donc dans des preuves de fait qui vous paraîtront peut-être plus considérables, et j'y entre par ce passage de l'auteur du livre *du Monde*, auteur qui est au moins très-ancien et qui pourrait bien être Théophraste, si ce n'est pas Aristote même. Nous voyons au moins qu'Apulée, qui n'a fait presque que le traduire mot pour mot dans son traité *du Monde*, déclare au commencement, qu'il ne fait que suivre les traces d'Aristote et de Théophraste.

Cet auteur, quel qu'il soit, s'accorde parfaitement avec Plutarque, lorsqu'il dit que c'est une très-ancienne tradition et une opinion transmise par les pères à leurs enfants, *que tout est né de Dieu, et que c'est par Dieu que tout existe pour nous :* paroles qui confirment encore ce que j'ai répété tant de fois et que je ne saurais trop redire de la voie par laquelle la vérité de la création s'est perpétuée dans le genre humain.

Il établit d'un autre côté ce grand et admirable principe : qu'*aucune nature considérée en soi, ne se suffit à elle-même, privée de la conservation qui vient de Dieu.*

Souffrez donc que je vous interroge encore, monsieur, et que je vous demande si une nature qui ne se suffit pas à elle-même pour se conserver, peut se suffire à elle-même pour se créer, et si un philosophe qui a cru que nul être ne pouvait persévérer dans son existence si Dieu ne le soutenait continuellement, a pu penser qu'il y eût un seul être qui eût pu se donner, sans Dieu, cette même existence qu'il ne peut se conserver sans Dieu ? Il n'y a point ici d'exception ni de distinction. L'auteur exprime sa pensée par une proposition négative universelle : *Nulle nature ne se suffit à elle-même,* nulle nature ne continue d'être si Dieu ne la conserve. Donc nulle nature n'existe si Dieu ne la crée.

Il ne me serait peut-être pas impossible de tirer aussi cette conséquence des principes d'Aristote même, et de faire voir que toute la question à son égard se réduit à savoir si Dieu a créé le monde dans le temps ou dans l'éternité ; question bien différente de celle de la création considérée en elle-même et qui est si problématique, suivant les lumières de nôtre raison, que si la révélation ne nous avait éclairés sur ce point, qui dépend d'une volonté positive de Dieu, nous pencherions peut-être plus à croire que le monde a toujours été créé, qu'à supposer qu'il a eu un commencement, ou du moins nous trouverions peut-être plus de difficulté à concevoir le dernier qu'à comprendre le premier.

Mais Aristote mérite peut-être d'être examiné séparément sur ce point, comme Platon ; et d'ailleurs nous n'en sommes encore qu'aux très-anciens philosophes cités en général par l'auteur du livre du Monde, comme par Plutarque. Ainsi je ne parlerai ici d'Aristote que par rapport aux opinions qu'il nous a conservées, en faisant mention des philosophes qui l'avaient précédé.

Je passe donc à un autre argument, qu'il me fournit en distinguant deux sortes de philosophes : les uns qui ont cru que la matière était corporelle, et les autres qui l'ont regardée comme incorporelle.

Attachons-nous aux derniers, et reprenons d'abord trois principes incontestables dans leur doctrine.

1° Ils croyaient un Dieu incorporel, un Etre suprême et tout-puissant.

2° Ils le regardaient comme l'unique auteur et du mouvement de la matière et du temps même, qu'ils distinguaient exactement de l'éternité, et qui n'était, selon eux, que la mesure du mouvement.

3° Tout changement d'être ou de manière d'être, dans leur langage, comme dans celui d'Aristote, était appelé *un mouvement.*

Sur ces notions générales, qui n'ont pas besoin de preuve, et surtout auprès de vous, monsieur, qu'il me soit permis de raisonner en cette manière.

La matière incorporelle dans son origine, selon ces philosophes, n'a pu devenir corporelle, comme elle l'est à présent, que par un mouvement, ou si vous le voulez, par un changement d'être, qui d'une substance spirituelle en a fait une substance corporelle.

Dieu seul, auteur, selon les mêmes philosophes, de tous les mouvements ou de tous les changements d'être, de quelque nature qu'ils soient, a pu produire ce changement ou cette transmutation plus qu'élémentaire, qui a fait succéder le corps à l'esprit.

Or, ce changement n'est autre chose que la création même, qui a fait que la matière qui n'existait auparavant que d'une manière spirituelle, a commencé d'exister d'une manière corporelle.

Donc ces philosophes ont reconnu sous un autre nom et ont seulement exprimé dans un langage différent du nôtre, ce que nous entendons par le mot de création.

Il resterait, pour lever toute difficulté, de faire voir que ce qu'ils appellent matière incorporelle, n'était vraiment qu'une idée purement spirituelle, contenue dans l'essence de la Divinité. Mais c'est ce qui est dit expressément dans l'ouvrage de Timée de Locres, comme je l'expliquerai plus amplement, si j'ai le courage de porter cette discussion jusqu'à l'examen du sentiment de Platon.

Je me suis déjà servi du système des idées pour expliquer l'*Unum* et *omnia* des pythagoriciens. Mais j'en ferai ici un usage encore plus convaincant, selon ma manière de penser, pour en former un troisième argument en faveur des anciens philosophes sur la connaissance de la création.

Je n'aurai besoin pour cela que des ter-

mes mêmes dont Aristote se sert pour expliquer en deux mots la doctrine des pythagoriciens et de Platon sur les premiers principes. C'est dans le premier livre de sa *Métaphysique*, qu'il dit que, selon ces philosophes, *les idées sont la cause de tous les êtres, pour être ce qu'ils sont; et que la cause des idées mêmes est l'un.* Telle était donc leur doctrine, suivant Aristote, c'est-à-dire l'auteur le plus jaloux de la gloire de Platon, et qui s'en est fait une de le contredire autant qu'il a pu. Dieu est la cause des idées (1), et les idées sont la cause de tous les êtres. Elles sont la production éternelle de l'entendement divin, et en même temps le modèle efficace de tout ce qui n'est point Dieu. Or celui qui est la cause de la cause n'est-il pas aussi la cause de l'effet? Le premier moteur n'est-il pas la cause du dernier mouvement, comme de tous ceux qui sont entre le premier et le dernier? Celui qui est la source de l'idée spirituelle de la matière, laquelle produit ensuite la matière corporelle, n'est-il pas aussi la source de cette matière : d'autant plus que c'est toujours l'*un*, c'est-à-dire Dieu, qui applique la cause et qui la rend féconde par sa volonté, suivant ces deux vers où Empédocle définit ainsi la Divinité

Ἀλλὰ φρὴν ἱερὴ καὶ ἀθέσφατος ἔπλετο μοῦνον,
Φροντίσι κόσμον ἅπαντα καταΐσσουσα θοῇσιν.

Aimeriez-vous mieux, en vérité, attribuer aux idées l'honneur de la création, que d'en donner la gloire à l'auteur des idées, qui, dans cette doctrine, doit être appelé la cause des causes?

Enfin, quoique tout ce que je viens de dire renferme plus qu'éminemment cette vérité: que *c'est de rien que Dieu a tout fait*; s'il faut néanmoins, pour ôter toute équivoque, trouver encore cette expression même dans les anciens philosophes, il ne sera peut-être pas bien difficile de porter la preuve jusqu'à ce dernier point.

Aristote, dans le treizième livre de sa *Métaphysique*, et faisant, comme en beaucoup d'autres endroits de ses ouvrages, la critique des anciens philosophes, pour s'élever au-dessus d'eux, dit précisément et à la lettre, qu'il y en a qui *font les êtres de ce qui n'était pas*, ou du *néant*, ἐκ τοῦ μὴ ὄντος ποιοῦσι τὰ ὄντα. Mais il explique cette doctrine avec bien plus d'étendue dans le discours qu'il a fait sur Xénophane. Il y combat les sentiments de ce philososophe, que je soupçonne, non sans beaucoup d'apparence, qu'il entendait mal ou qu'il expliquait peut-être plus mal qu'il ne l'entendait selon lui. *Xénophane prouvait que* toutes choses *étaient l'un*, *ou que l'un était* toutes choses, parce qu'autrement il s'ensuivrait qu'il y aurait des *êtres faits de rien*. Dans cette supposition, qu'il serait fort aisé de mieux expliquer qu'Aristote, mais dont il ne s'agit pas ici d'examiner le véritable sens, il dit qu'il y aurait des philosophes qui ne seraient pas effrayés d'une telle conséquence, et qui *adopteraient bien plus volontiers l'hypothèse de l'être tiré du néant* ou *fait de rien, qu'ils ne se porteraient à croire qu'il n'y a pas plusieurs êtres. On soutient fortement de leur part*, ajoute Arioste, *que ce qui n'est point peut exister, quoiqu'il y ait aussi plusieurs êtres qui ne sont pas faits de rien*, c'est-à-dire qui sont formés d'un autre être. *Et ce ne sont pas*, dit-il, *des aventuriers qui ont tenu ce langage: c'est une partie de ceux qui ont eu la réputation de sages;* c'est ce qu'on a appelé depuis philosophes. *Hésiode*, sans aller chercher plus loin, *ne dit-il pas que le chaos a été le premier produit avant toutes choses, ensuite la terre et l'amour. Tout le reste*, selon lui, *a été produit ou formé de ces premiers êtres. Mais ces premiers êtres ont été faits de rien;* τὰ δ' ἄλλα Φησὶ γενέσθαι· ταῦτα δ' ἐξ οὐδενός. Beaucoup d'autres encore disent que rien n'est (c'est-à-dire, *n'est* de soi-même, n'a *l'être nécessaire*), *mais que tout a été fait: voulant dire que de ce qui n'était pas, a été fait tout ce qui est.* Enfin il observe vers la fin du même discours, qu'il y avait plusieurs philosophes qui croyaient que *le chaos d'Hésiode* n'est autre chose que *le vide*, ou l'espace *qu'il a fallu créer avant toutes choses, pour être la place ou le lieu des corps.*

Puisque nous parlons ici du chaos, j'avoue, monsieur, que j'attends avec impatience que vous disiez, *fiat lux*. Car jusque-là je me sentirai fort porté à croire que le prétendu axiome de l'ancienne philosophie, *rien ne se fait de rien*, n'a pas été universellement admis par tous les philosophes, et qu'il y en a un grand nombre qui ont soutenu, comme ce dernier passage d'Aristote le marque si clairement, qu'il était possible que l'être sortît du néant, que ce qui n'était pas devînt ce qui est, en un mot, que de rien Dieu en fît toutes choses; et parler ainsi, n'est-ce pas reconnaître ouvertement la vérité de la création?

Je ne suis point surpris après cela qu'Hiéroclès, que Porphyre, que Iamblicus, que Plotin, aient déclaré si nettement que la matière était l'ouvrage de Dieu; et s'ils ont ajouté qu'il la produisait éternellement, ils ont reconnu au moins qu'elle était créée et dépendante de l'Etre suprême. Ils avouaient donc la vérité de la création, et il ne restait plus que de disputer avec eux, comme avec Aristote, sur le temps de la création.

Que direz-vous encore de Sénèque, qui, quoique récent par rapport à la grande antiquité des philosophes dont j'ai parlé dans cette lettre, peut être regardé au moins comme l'écho d'une tradition beaucoup plus ancienne que lui?

Au commencement de ses *Questions naturelles*, il donne une idée générale des différentes opinions des philosophes sur le monde et sur la Divinité. Il fait l'éloge de la métaphysique, qui a pour objet des matières si élevées, et il met au nombre de ses avantages, le don de connaître la mesure et les bornes de chaque être, de savoir *jusqu'où s'étend le pouvoir de Dieu, s'il forme la matière* dont il veut faire ses ouvrages, *ou s'il*

(1) M. le chancelier d'Aguesseau ne fait ici que rapporter les principes de Platon.

se sert d'une matière qu'il trouve déjà existante; si l'idée précède la matière, ou si la matière précède l'idée. Materiam ipse sibi formet, an data utatur, utrum idea materiæ prius superveniat, an materia ideas? Il ne propose point ces doutes comme des questions nouvelles, il ne se fait point honneur de les avoir imaginées; il n'en parle que comme des objets communs et ordinaires de la métaphysique, comme du sujet ancien et perpétuel des disputes philosophiques. Pouvait-il donc attester plus clairement que la création de la matière même était un point agité entre les philosophes; et si cela est, peut-on soutenir qu'ils n'en aient eu aucune connaissance?

Il me semble donc, monsieur, que dans ma quatrième proposition, ou dans le quatrième degré d'une discussion que vous m'avez fait entreprendre, je marche encore plus que dans les degrés précédents, au moins à la lumière d'une très-grande vraisemblance; et pour les réunir tous dans une récapitulation abrégée, la seule espèce de péroraison qui fût permise à l'aréopage, je dois dire, en finissant mon apologie des très-anciens philosophes, qu'il résulte de cet examen de leur doctrine, que les plus sages et plus éclairés d'entre eux ont connu :

1° Que Dieu agit par la seule efficace de sa volonté;

2° Que sa volonté est toute-puissante et qu'il peut tout ce qu'il veut;

3° Que c'est Dieu qui a fait toutes choses, c'est-à-dire, le monde intelligible comme le monde sensible;

4° Que c'est de rien que Dieu a tout fait, créateur de la matière comme de la forme, auteur de l'être même comme des manières d'être.

Je devrais à présent passer au second âge que j'ai distingué d'abord dans la philosophie, et, pour répondre pleinement à votre question, expliquer le sentiment de Platon, y ajouter même par surcroît celui d'Aristote, et examiner enfin si l'argument négatif que vous tirez du silence de beaucoup d'auteurs anciens est aussi puissant qu'il vous l'a paru d'abord; mais je suis fort las d'une matière qui m'a mené beaucoup plus loin que je ne le croyais, et vous devez l'être encore plus que moi : il est donc temps, et c'est même y penser trop tard, il est temps de finir une lettre dont la longueur énorme ne peut être excusée, que parce que c'est le fruit de mon loisir, et qu'elle a servi ou d'occupation ou d'amusement à ma solitude. Je la comparerais volontiers à ces corbeilles des solitaires de la Thébaïde, qui n'étaient bonnes que parce qu'elles les occupaient, et qu'on jetait au feu après les avoir faites. Je serais tenté d'y jeter en effet ma lettre, si je n'espérais qu'elle m'attirât de meilleures choses de votre part. Je l'achèverai au moins dans le même esprit avec lequel je me suis engagé dans cette dissertation. Ne croyez donc pas, monsieur, que je veuille encore rien affirmer sur la question que j'y ai traitée. Je n'ai prétendu, comme je l'ai déclaré plusieurs fois, que soutenir devant vous la cause des meilleurs philosophes de l'antiquité. Vous en êtes le vrai juge par l'étendue et la supériorité de vos connaissances; vous ne l'êtes pas moins par mon consentement et ma soumission aussi volontaire que raisonnable. Si j'ai paru quelquefois dans le progrès de mon raisonnement prendre un ton plus affirmatif, et parler comme un homme persuadé, ce n'a été que pour donner plus d'essor à mon esprit, et plus de force aux arguments que je vous ai proposés. J'ai fait à peu près comme Glaucon et Adimante dans la république de Platon. Ils embrassent d'abord une opinion contraire à celle de Socrate, et la soutiennent de toutes leurs forces pour lui donner lieu de les mieux instruire, ne disputant que pour être plus solidement réfutés, et ne cherchant dans ce combat, comme Socrate le dit ailleurs de lui-même, que le plaisir de mieux sentir dans leur défaite toute l'évidence de la vérité. C'est précisément ma disposition, monsieur : elle vous montrera au moins toute l'estime dont je suis rempli pour vous, et je n'ai pas besoin de vous dire après cela que personne ne peut être à vous plus véritablement et plus parfaitement que moi, etc.

LETTRE IV.

Sur le second livre de l'Anti-Lucrèce, où l'on traite de l'espace et du vide.

J'avais continué de faire sur le reste de ce livre des notes semblables à celles qui précèdent; mais à mesure que je faisais des notes, et encore plus lorsque je les ai relues, il s'est présenté tant de difficultés à mon esprit sur le fond de la matière même, qu'avant que d'aller plus loin, je crois les devoir proposer à l'auteur, parce qu'elles le porteront peut-être ou à passer beaucoup plus légèrement sur le *vide*, ou à le traiter d'une autre manière.

Je prends donc d'abord la liberté de lui faire cette interrogation même et de lui dire :

Istud inane quid est?

Qu'est-ce que ce *vide* qu'il combat? C'est ce qu'il faudrait définir exactement en cet endroit, et il me semble que ce serait chez ses adversaires mêmes qu'il devrait en chercher la définition, pour n'attaquer que ce qu'ils soutiennent véritablement.

Quand je parle de ses adversaires, j'entends par là les épicuriens modernes, c'est-à-dire les gassendistes et les Anglais. Les premiers surtout se vantent de n'être que les fidèles interprètes d'Epicure sur ce qui regarde le vide, et les uns comme les autres sont les véritables ennemis de l'auteur; quoique son poëme porte le nom d'Anti-Lucrèce, je suis sûr que ce n'est ni à Lucrèce ni à Epicure qu'il en veut. Il y a longtemps que leur conversion est désespérée; on n'attaque ici les morts que pour instruire les vivants ou

pour les réfuter, et on ne peut le faire solidement sans entrer dans leur pensée, qu'ils soutiennent avoir été celle d'Epicure et de Lucrèce. Ce dilemme, auquel on revient plusieurs fois dans l'Anti-Lucrèce, et qui se réduit à dire que le vide ou l'espace ne peut être que *aut Deus, aut corpus, aut nihil*, pour en conclure qu'il faut nécessairement que le vide ne soit rien, n'embarrasse nullement les nouveaux épicuriens ; il semble même qu'on les mette dans leur fort quand on leur fait cette objection. L'espace, selon eux, n'est rien de réel : ils ne le regardent que comme la simple négation de toute substance corporelle ; c'est, à proprement parler, ce que les mathématiciens appellent une *quantité négative*. Ce n'est ni une substance ni un accident. Ils n'entendent par cette expression que l'intervalle ou la distance qui est entre deux corps ou entre deux faces intérieures du même corps, si on le suppose creux. Il n'est point nécessaire, dans leur principe, qu'il y ait une matière ou quelque chose de réel dans cet intervalle ; on peut faire abstraction de toute étendue corporelle entre deux corps, et la nier même absolument, sans cesser de concevoir qu'ils sont éloignés l'un de l'autre, et sans qu'il soit plus difficile d'en mesurer la distance. Ceux qui mesurent celle de saturne au soleil font-ils la moindre attention à la matière qui est entre ces corps célestes ? Cependant, selon les cartésiens mêmes, la seule marque de la distinction réelle des choses est que l'on peut penser à l'une sans penser à l'autre, et nier la première de la seconde, ou la seconde de la première : je puis penser à l'esprit sans penser au corps, et penser au corps sans penser à l'esprit ; je puis nier de l'esprit les propriétés du corps, et réciproquement nier du corps les propriétés de l'esprit ; donc l'esprit et le corps sont réellement distincts et séparés. C'est la démonstration même de Descartes, et les gassendistes l'appliquent à la distance ou à l'espace comparé avec la matière.

Nous pensons, disent-ils, à la distance sans penser à la matière. Nous nions même la matière de la distance, c'est-à-dire que nous pouvons la supposer détruite et anéantie entre deux corps, sans perdre pour cela l'idée de la distance ; donc cette idée et celle de la matière sont des idées réellement distinguées ; à la vérité, nous ne pouvons concevoir la matière sans qu'il s'y joigne une idée de distance, parce que la matière est étendue, et que dans toute son étendue il y a toujours deux ou plusieurs points distants l'un de l'autre ; mais ce n'est plus une distance simple que nous considérons en ce cas, c'est une étendue corporelle qui ne peut jamais être regardée comme une même chose avec la distance simple, dès le moment que nous pouvons supposer l'anéantissement ou la non-existence de l'une, sans cesser de concevoir l'autre ; mais quel est donc ce genre d'être que nous concevons sans concevoir aucune substance ? C'est la question qui est souvent répétée dans l'Anti-Lucrèce. Il ne faut point donner la torture aux épicuriens modernes pour les obliger à y répondre ; ils avouent d'eux-mêmes que ce n'est aucun être, que l'espace n'est rien en genre de corps, et que c'est sans doute un néant de matière ; mais ils soutiennent que c'est quelque chose en genre de distance, ou, ce qui revient au même, qu'ils conçoivent deux corps comme distants et éloignés l'un de l'autre, quoiqu'il n'y ait rien de réel entre deux. Si vous leur demandez comment ils peuvent concevoir ce qui n'est pas, ils vous répondront qu'ils ne peuvent à la vérité le concevoir par une idée positive, mais qu'ils le conçoivent négativement, de la même manière que vous concevez l'ombre comme une privation de lumière, le repos comme la négation du mouvement, en un mot, comme tous les hommes du monde entendent ce qu'ils disent lorsqu'ils prononcent le mot de *néant*. Voilà le précis de leur doctrine, et il me semble que c'est là ce qu'il faudrait répondre à la question :

Mais si c'est là en effet la notion qu'ils attachent au terme de vide ou d'espace, est-il bien nécessaire de s'attacher à prouver, comme on le fait dans l'Anti-Lucrèce, que l'espace ne peut exister de lui-même ? L'espace, suivant cette idée, n'est qu'un pur néant, et l'on n'a jamais demandé si le néant est créé, s'il existe ou n'existe pas de lui-même ; l'auteur le marque assez dans le vers 243, liv. II, et dans les vers suivants :

> Vacuum fateor non esse creatum ;
> Quidquid enim est, per se nihil esse necesse est.
> . . . . . etiam immortale fatebor ;
> Nam qui desineret, quod nunquam cœperit esse ?
> Immensus hoc sensu ; mensura nam caret omni,
> Quod nihil est.

Ainsi cette ironie, avec laquelle on dit que l'espace serait une espèce de dieu auquel il ne manquerait que l'intelligence, parce qu'on le suppose immense, éternel, existant par lui-même, ne paraîtra-t-elle point plus poétique que philosophique, si on la compare avec la notion simple du vide à laquelle les partisans d'Epicure se réduisent ?

Je ne sais si cette même notion ne rend pas aussi inutile tout ce que l'on dit sur ce qu'il est impossible de distinguer le haut et le bas dans le vide, sur ce qu'un atome ne pourrait jamais achever de parcourir des espaces infinis sur la distinction des deux parties de l'espace, dont l'une serait occupée par les atomes, pendant que l'autre demeurerait entièrement vide, sans que l'on pût dire laquelle serait la plus grande, il n'y a certainement ni *haut* ni *bas* dans le néant. Dire qu'un corps s'y meut ou qu'il y est mu, c'est ne dire autre chose si ce n'est qu'il ne rencontre aucun corps dans son mouvement ; décrire ou déterminer la longueur de sa route, c'est observer seulement la distance qui est entre ce corps considéré dans le premier instant de son mouvement, et le même corps considéré lorsqu'il arrive au terme de sa course ou dans tel autre point que l'on juge à propos de remarquer. Ce qu'il parcourt n'est rien, c'est-à-dire qu'il n'est porté sur aucune autre matière, mais son mouve-

ment n'en est pas moins réel; on le compare, encore une fois, avec lui-même de distance en distance pour juger du chemin qu'il a fait, à peu près comme notre oreille compare le son qui n'est déjà plus, avec le son qui la frappe actuellement et juge de leur distance, ou, ce qui est la même chose, de l'accord que l'un forme avec l'autre. On répondra de la même manière à la question que l'auteur fait sur les deux parties de l'espace, l'une vide, l'autre occupée par les atomes; on ne peut pas dire qu'une des parties du néant soit plus grande que l'autre; mais les corps entre lesquels on suppose qu'il n'y a aucune matière, peuvent être plus ou moins éloignés.

La plupart de ces questions pourront être très-bien placées dans le livre de l'Anti-Lucrèce, où l'auteur traite des atomes; mais elles paraissent étrangères à la question du vide ou de l'espace dès le moment qu'on n'entend par ce terme qu'un néant ou une négation de matière.

Il est aisé encore de répondre, par une définition si simple, à tout ce que l'on dit dans ce second livre, pour faire voir qu'il faut que l'espace ait des parties distinctes et séparées, que l'une de ces parties n'est pas l'autre, et que celle qui est occupée par le soleil est différente de celle que la terre remplit. Il me semble que ces raisonnements ne m'embarrasseraient pas beaucoup si j'avais entrepris de défendre la cause d'Epicure : je me tiendrais toujours fermement attaché à mon principe que le vide n'est rien; je dirais que toutes ces objections tombent d'elles-mêmes, parce que le néant n'a point de parties, et qu'ainsi on ne saurait m'obliger à dire pourquoi ces parties qu'on veut lui donner sont rangées dans un ordre plutôt que dans un autre; j'ajouterais que c'est comme si l'on me demandait s'il y a des unités dans le *zéro*, et pourquoi une de ces prétendues unités n'est pas l'autre; cependant ce zéro, qui n'a aucunes parties, c'est-à-dire aucunes unités, et qui n'est qu'une négation de tout nombre, a la force de changer la valeur des nombres en marquant pour ainsi dire leur distance de l'unité; il en est de même, dirais-je, de cet autre zéro de matière, je veux dire du vide, qui n'en est qu'une entière négation, et dans lequel on ne peut non plus distinguer aucunes parties. Le néant fait l'office d'une multitude de zéros par rapport à la distance des corps : non qu'il soit en lui-même quelque chose de réel, mais parce qu'il est toujours possible de placer plusieurs corps où il n'y a rien, de même que d'écrire des nombres au lieu des *zéros*, et que c'est par cette possibilité d'interposer une longue suite de corps, par cette capacité de tout recevoir, qui est la seule propriété du néant, que l'on mesure la distance qui est entre deux corps entre lesquels il n'y a aucune matière, de la même manière qu'on juge de la distance qui est entre un million et l'unité par les zéros qui représentent les nombres qu'on pourrait mettre en leur place. Je m'égare peut-être trop longtemps dans cette comparaison du vide avec le zéro; mais qu'elle soit bonne ou mauvaise, j'en reviens toujours à soutenir, en bon épicurien, qu'on ne peut jamais me demander la cause de la différente situation des parties de l'espace, puisque je soutiens que l'espace est un pur néant qui par conséquent ne peut avoir aucunes parties.

Je suis beaucoup plus touché de la comparaison des nombres et du temps avec l'espace, que des raisonnements précédents. Celle du temps, qui a un si grand rapport avec le lieu, me plaît d'autant plus que Lucrèce a été obligé de reconnaître que le temps n'existe point par lui-même, et qu'on ne peut le mettre qu'au rang des modes ou des accidents.

> Tempus item per se non est, sed rebus ab ipsis
> Consequitur sensus transactum quid sit in ævo.
> (*Liv.* I, *v.* 460.)

Mais, après tout, une comparaison n'est pas une preuve métaphysique; et il y a même une différence essentielle entre le temps et l'espace. Le temps est un mode inséparable de la substance, ou plutôt c'est la substance même considérée en temps qu'elle persévère dans sa durée; on ne saurait penser au temps sans penser à un être qui continue d'exister; et il est impossible de supposer d'un côté, que tout être soit anéanti, et de l'autre, que le temps subsiste encore. Il n'en est pas ainsi de l'espace suivant l'idée que les épicuriens en ont; ils le détachent de toute substance : il n'est point nécessaire, selon eux, de penser à la matière pour concevoir l'espace, ni de la supposer existante. Au contraire, moins on y pense et plus on conçoit l'espace parfaitement, puisqu'il n'est qu'une négation absolue de la matière. Le temps a donc le véritable caractère d'un mode, parce qu'on ne peut le concevoir sans penser, au moins confusément, qu'il y a une substance existante dont il est le mode; mais on ne trouve point ce caractère dans l'espace : on peut y penser sans supposer aucune matière existante, de même qu'on peut penser au néant sans supposer qu'il y ait aucun être qui existe; et comme il serait absurde de dire que le néant est un mode de l'être, on ne peut pas prétendre non plus que l'espace, considéré comme une simple négation de la matière, soit un mode de la matière. Au contraire, comme il n'y a point de distinction plus grande et plus réelle que celle du néant et de l'être, il faut dire, suivant les principes des défenseurs d'Epicure, qu'il n'y a rien de plus opposé que l'espace et la matière, puisque l'un est l'exclusion ou la négation de l'autre. C'est donc là le principe que l'on doit attaquer dans l'Anti-Lucrèce; voilà le point fixe et le véritable nœud de la difficulté. Il s'agit de prouver qu'il n'est pas possible que deux corps soient distants l'un de l'autre, sans qu'il y ait de la matière ou de l'étendue corporelle entre les deux. Tant qu'on ne démontrera point cette proposition, la comparaison même ne sera nullement décisive : il se peut faire que le temps soit un mode de l'être spirituel ou matériel, et que l'espace ne soit au contraire que la

négation de la matière au lieu d'en être une propriété. Je puis au moins conserver un doute sur ce sujet, jusqu'à ce qu'on me prouve le contraire ; et mon doute ne saurait cesser tant qu'on me dira seulement que le vide n'est rien, puisque c'est précisément ce qui le forme. Je tire encore cette conséquence des mêmes réflexions, que la réponse qu'on fait au grand argument des gassendistes sur la supposition de l'air anéanti par la puissance de Dieu entre les quatre murailles d'une chambre, ne satisfait pas pleinement à la difficulté. On rétorque l'argument contre ces philosophes, et on leur demande ce qui arriverait si Dieu anéantissait l'espace qui resterait, selon eux, entre les quatre murs après que Dieu aurait détruit l'air ou toute autre matière qui y était auparavant; et l'on en conclut que, comme dans le cas de la destruction de l'espace même, les gassendistes seraient obligés de reconnaître que les murs se toucheraient nécessairement, n'y ayant plus entre eux aucune distance, ils doivent avouer aussi que, dans le premier cas, c'est-à-dire celui de la destruction de l'air, les murs se joindraient de la même manière, parce qu'il n'y aurait plus rien qui les séparât.

Je sens combien ce tour est ingénieux, et j'en ai été charmé dans une première lecture; mais après l'avoir relu et m'être rendu meilleur épicurien que je ne l'étais naturellement, je crains qu'on n'y fasse deux réponses presque aussi spécieuses. On supposera d'abord ces deux propositions certaines sur la toute-puissance de Dieu : l'une, que Dieu peut faire tout ce qu'il peut vouloir, c'est-à-dire, tout ce qui ne renferme point une répugnance ou une contradiction absolue et évidente : l'autre, que comme Dieu ne saurait vouloir en même temps deux choses absolument contradictoires, tous les théologiens conviennent qu'il est aussi permis de dire, sans blasphème, qu'il ne les peut pas faire, sa toute-puissance n'étant autre chose que l'efficacité même de sa volonté.

Il est aisé, dira-t-on, d'appliquer ces deux propositions à la réponse de l'auteur, pour faire sentir combien il y a de différence entre les deux cas qu'il propose.

Espace et distance, c'est précisément la même chose.

Or il est évidemment contradictoire de supposer que toute distance soit détruite entre deux corps, et de supposer en même temps que ces deux corps demeurent encore distants. C'est anéantir et conserver la distance dans le même instant et entre les mêmes corps, c'est vouloir qu'une chose soit et qu'elle ne soit pas, exemple qu'on choisit ordinairement pour exprimer ce qu'il n'est pas possible que Dieu fasse, parce qu'il n'est pas possible qu'il le veuille ; c'est cependant ce qui arriverait si Dieu pouvait vouloir que dans le même moment il y eût et il n'y eût pas de distance entre les mêmes corps. Ainsi ou Dieu ne détruira point la distance qui est entre les quatre murailles d'une chambre, ou s'il la détruit, il fera nécessairement qu'elles se toucheront entièrement; car qu'est-ce que mettre de la distance entre des corps? c'est les éloigner; qu'est-ce qu'en ôter la distance ? c'est les approcher ; et il est évidemment impossible que deux corps s'éloignent et s'approchent en ligne directe dans le même instant. Par conséquent, diront les gassendistes, le cas que l'auteur de l'Anti-Lucrèce imagine contre nous, se réduit à une impossibilité vraiment métaphysique. En est-il de même du cas de la destruction de l'air ou de toute autre matière qui est entre les quatre murs d'une chambre? Nullement. Dieu peut détruire cet air, cette matière, et conserver en même temps les murs dans leur première situation. L'esprit humain n'aperçoit aucune répugnance, aucune contradiction évidente dans cette supposition; il ne s'agit point pour cela de détruire et de conserver en même temps la distance, de faire qu'une chose soit et ne soit pas dans le même instant; anéantir l'air et le faire exister tout ensemble, ce serait certainement une opération contradictoire qui serait l'effet de deux volontés contradictoires sur le même objet, qu'on ne peut jamais admettre dans Dieu ; mais anéantir l'air et conserver les murs dans la place où ils sont, ne suppose aucune contradiction ni dans l'opération, ni dans la volonté de Dieu; ce sont deux objets différents qui sont l'objet de deux volontés et de deux actions différentes : l'une, par laquelle Dieu détruit l'air; l'autre, par laquelle il conserve les murs dans l'état où ils sont. Conçoit-on une liaison nécessaire, absolue, métaphysique, entre la volonté de détruire l'air et celle d'approcher et de réunir les murs ? Peut-on démontrer cette liaison, et faire voir qu'il répugne à la volonté, et par conséquent à la puissance de Dieu, d'anéantir l'air et de conserver les quatre murailles d'une chambre dans leur situation ? Par quels arguments pourrait-on prouver métaphysiquement cette répugnance? et si on ne saurait y parvenir, peut-on rétorquer contre les gassendistes l'argument qu'ils fondent sur le cas de la destruction de l'air qui est entre ces quatre murailles, et leur demander ce qui arriverait dans le cas de la destruction de l'espace ? Ces deux cas n'ont rien de commun, et leur disparité est évidente; le dernier renferme une répugnance, une contradiction, une impossibilité métaphysique : le premier n'en renferme aucune, et c'est, par conséquent, sans aucun fondement solide qu'on veut y mettre des bornes à la toute-puissance de Dieu.

Je prévois encore une autre réponse des gassendistes, plus courte et non pas moins embarrassante que la première. Ils demanderont ce que l'on veut dire quand on leur objecte que Dieu pourrait anéantir tout l'espace qui est entre les quatre murailles d'une chambre. Anéantir l'espace, c'est anéantir le néant même, puisque, selon eux, l'espace n'est pas autre chose; mais il n'y a qu'une manière possible d'anéantir le néant, c'est de créer l'être : il en est de même que dans l'algèbre; ôter ou retrancher une quantité négative, c'est mettre ou ajouter une quan-

tité positive. Ainsi supposer que Dieu anéantisse l'espace qui est entre quatre murailles, c'est supposer que Dieu y crée une étendue réelle; et si cela est, bien loin que dans le cas de la destruction de l'espace, les quatre murs doivent se réunir, ils seront au contraire mieux affermis que jamais dans leur distance, puisque ce ne sera plus un espace pur et vide de matière qui les séparera; ce sera au contraire une étendue vraiment réelle et vraiment corporelle. Ainsi, diront les gassendistes, de quelque côté que l'on envisage les deux cas de la destruction de l'air et de la destruction de l'espace, il y a entre ces deux cas une si énorme différence, qu'on ne peut jamais argumenter de l'un à l'autre, ni rétorquer contre les défenseurs du *vide*, l'objection qu'ils font aux partisans du *plein*.

Il me reste, pour épuiser toutes mes difficultés sur ce qui regarde le vide en général, de remarquer ici que l'auteur ne répond point à deux objections principales des nouveaux épicuriens, dans lesquelles cependant ils paraissent mettre toute leur confiance : voici la première.

Le philosophe Archytas demandait autrefois, si un homme qui se trouverait à l'extrémité de l'espace, ne pourrait pas étendre le bras au delà ou allonger un bâton? Lucrèce fait une question à peu près semblable sur la supposition d'une flèche qui partirait de la dernière ligne de l'espace; l'objet de ces philosophes était de prouver que l'espace n'avait point de bornes, et les épicuriens modernes se servent du même argument, quoique d'une manière un peu différente, contre les partisans du plein. Ils demandent donc si un homme placé à l'endroit où le monde finit, pourrait avancer la main ou tirer une flèche au dehors; si vous leur dites qu'il ne le pourrait pas, ils vous répondent: Quelle est donc la force qui l'en empêche, il n'y a que le rien ou le néant au delà du monde, si le monde est fini? et le néant a-t-il une force de résistance non-seulement comme la matière, mais plus que la matière même, pour arrêter le mouvement de la main ou de la flèche? Si vous prenez le parti de soutenir que le monde est infini, donc, disent-ils, on ne peut exclure le vide ou l'espace, tel que nous le concevons, sans être réduit à avouer, que le monde est nécessairement infini; je dis *nécessairement*, et je le dis après eux; car si Dieu peut créer un monde fini, il peut en créer un second qui ne toucherait le premier qu'en un seul point, ou qui ne le toucherait même en aucun; n'y aurait-il pas alors un espace absolument vide entre ces deux mondes? Quand même Dieu n'en créerait qu'un, ne faudrait-il pas toujours convenir que sa dernière surface et sa circonférence extérieure serait comme enveloppée dans le vide? Ne pourrait-on pas élever deux perches sur cette surface, qui seraient réellement distantes l'une de l'autre, quoiqu'il n'y eût rien de réel entre elles? Donc, disent les épicuriens modernes, ou l'on doit admettre la notion d'un espace sans matière, ou il faut soutenir que le monde est actuellement infini, sans qu'il ait été possible à Dieu de le créer fini, sans qu'il puisse même anéantir la moindre partie de celui qu'il a créé; car que serait-ce qu'un infini dont on pourrait retrancher une partie; et il faudrait bien, si cela était possible, qu'il n'y eût que du vide dans la place qu'occupait auparavant la partie qui aurait été anéantie. Le fini bornera donc la puissance de Dieu; il pourra le plus, et il ne pourra pas le moins : il pourra créer et anéantir l'infini, il ne pourra ni créer ni anéantir le fini; et sa parole féconde, qui seule a créé l'univers, sera trop faible pour produire un pied cube d'étendue, s'il ne veut produire que ce seul pied cube; elle pourra aussi, d'un seul mot, anéantir le monde entier, mais les forces lui manqueront quand il s'agira d'en détruire un seul pied cube; c'est ce que les gassendistes prétendent qu'on ne peut dire sans blasphème, et il faut avouer que la proposition présente d'abord à l'esprit, *in sensu obvio*, quelque chose de mal sonnant et de capable d'offenser les oreilles pieuses. Elle mérite bien au moins qu'on l'explique; et une objection qui réduit les défenseurs *du plein* à avouer une pareille conséquence ou à soutenir qu'il serait impossible à un homme placé à l'extrémité d'un monde fini, d'étendre la main au dehors, ne doit pas être dissimulée, si l'on ne veut pas donner lieu aux gassendistes de triompher du silence de l'auteur, et de dire que s'il n'a pas répondu à cette difficulté, c'est parce qu'il est impossible d'y bien répondre. Cela n'est pas si facile en effet : on ne peut y réussir qu'en démontrant que l'hypothèse du vide ou d'un espace sans matière, renferme une répugnance ou une contradiction aussi réelle et aussi évidente que celle d'un triangle sans angle, ou d'un cercle sans rondeur. Il ne s'agit donc pas seulement de faire voir qu'on peut se passer du vide pour expliquer le mouvement et les autres phénomènes de la nature, il est question de prouver par des raisons métaphysiques que le vide, tel que les nouveaux épicuriens le supposent, est absolument impossible; sans cela on ne fait rien contre le fond de leur système. Et tout ce que l'on pourra conclure d'une explication plausible du mouvement dans le plein, c'est qu'il y a deux hypothèses de physique qui ont chacune leurs avantages et leurs inconvénients; l'une, qui ne connaît que le *plein;* l'autre, qui admet le mélange du vide; l'une pourra être plus vraisemblable que l'autre, je suppose même que ce sera celle du *plein;* mais elle ne sera jamais véritablement démontrée tant que l'on pourra conserver encore quelque doute sur la possibilité du vide. Si quelqu'un peut donner au public une démonstration si difficile, c'est sans doute un génie aussi élevé que celui de l'auteur, mais ce ne sera aussi que par là qu'il pourra triompher également des nouveaux et des anciens épicuriens. Une autre objection, ou plutôt une nouvelle manière de considérer l'espace dont l'auteur n'a pas

non plus jugé à propos de parler, se tire de l'opinion de quelques philosophes anglais, qui ont avancé que le lieu ou l'espace n'était autre chose que l'immensité divine, aussi éternelle par conséquent et aussi infinie que Dieu même. L'absurdité de cette pensée aurait dû la faire périr dans le lieu de sa naissance; mais comme elle a passé la mer et infecté quelques esprits de ce pays-ci, on pourra désirer de trouver dans l'Anti-Lucrèce une réfutation courte et précise, qui fasse sentir tout le ridicule d'une pensée si bizarre, enfantée d'abord par l'abus de la subtilité scolastique, et embrassée favorablement par des esprits aussi amateurs de la singularité que les Anglais, qui méprisent tout ce qu'ils entendent, et qui prendraient volontiers l'obscurité au lieu de l'évidence pour la marque de la vérité. On dira peut-être que cette opinion n'a rien de commun avec la réfutation de Lucrèce, qui, ne reconnaissant point de véritable Dieu, n'avait garde de penser que l'espace infini fût la même chose que l'immensité divine; mais comme la pensée des Anglais est fort capable d'obscurcir l'idée de la Divinité, et de favoriser le spinosisme encore plus dangereux que l'épicuréisme, on ne peut point la regarder comme étrangère au dessein de l'Anti-Lucrèce, qui est de soutenir la cause de la religion contre les épicuriens et les mauvais philosophes; il sera même fort aisé d'y faire entrer naturellement et en peu de mots cette dernière question, en faisant voir à quelle extrémité ont été réduits ceux qui ont voulu prendre le parti du vide dans ces derniers temps, puisqu'ils ont été obligés de le regarder comme une partie de la Divinité et de le confondre avec l'immensité divine.

Mais pendant que je prends la liberté d'exiger de l'auteur qu'il ne laisse aucune des objections de ses adversaires, je me reproche depuis longtemps à moi-même d'en dissimuler une que l'on peut me faire sur tout ce que je viens de dire. On dira peut-être que je n'entends pas bien Epicure, ou plutôt Lucrèce son interprète, qui n'ont point cru que le vide ou l'espace ne fût autre chose qu'un pur néant, et qu'ils l'ont considéré comme quelque chose de réel, comme une étendue positive, mais pénétrable; qu'ainsi tout ce que l'on dit dans l'Anti-Lucrèce sur l'éternité, l'immensité, l'indépendance du vide ou de l'espace, sur la distinction du *haut* et du *bas* dans le vide, sur la différence, sur la situation de ses parties, sur la comparaison des nombres et du temps avec l'espace, sur le pouvoir que Dieu aurait de le détruire, de l'anéantir entre les quatre murailles d'une chambre, à une juste application au véritable système d'Epicure et de Lucrèce, parce qu'ils ont supposé que l'espace avait une réalité au moins d'extension qui devait le faire mettre au nombre des êtres, quoique cette extension ou cette étendue ne fût pas impénétrable à la matière.

Il semble en effet que ce soit là l'idée de l'espace que l'on ait eu principalement en vue dans le second livre de l'Anti-Lucrèce; il y a quelques expressions figurées dans le poëte que l'on combat, qui peuvent donner lieu de lui attribuer cette pensée, et j'avoue même qu'autrefois, lorsque j'entendis lire et que je lus le second livre de l'Anti-Lucrèce, je me formai confusément une idée à peu près semblable du système d'Epicure par rapport à l'espace; mais l'âge, les réflexions, une lecture plus attentive de Lucrèce, et plus que tout cela, le loisir dont je jouis dans ma solitude, m'ont mis en état de méditer plus profondément sur cette matière. Je ne sais si mes secondes pensées valent mieux que les premières; mais plus j'approfondis cette notion du vide ou de l'espace considéré comme une étendue réelle pénétrable, plus je me sens frappé de ces trois réflexions que je soumets néanmoins au jugement de l'auteur.

L'une, que cette idée, de quelque manière qu'on l'envisage, est absolument incompréhensible, et qu'ainsi il est bien difficile de l'attribuer à des philosophes qui avaient autant d'esprit et de clarté dans l'esprit que Epicure et Lucrèce.

L'autre, qu'il y a des passages formels dans le dernier qui rejettent et qui excluent totalement cette idée, sans laisser même la liberté de douter qu'il ne l'ait condamnée.

La dernière, qu'il est encore plus certain qu'aucun de ses nouveaux disciples ne la lui attribue, et que toute l'école des *Inanistes*, si je puis me servir de cette expression, faisant profession de suivre sur ce point le sentiment de son maître, enseigne constamment que l'espace n'a rien de corporel ni de réel, et que ce n'est qu'une négation absolue de matière; c'est ainsi qu'ils entendent et qu'ils expliquent Epicure et Lucrèce, dont le sens, quand il serait incertain et équivoque en lui-même, devient comme fixé et déterminé par l'interprétation de leurs sectateurs.

Je dis en premier lieu que l'idée de l'espace, considéré comme une étendue réelle pénétrable, est une idée absolument incompréhensible : tout ce que nous concevons est esprit ou corps. Epicure et Lucrèce n'auraient pas admis cette distinction, puisqu'ils n'admettaient aucune substance spirituelle, et qu'ils ne connaissaient rien de réel que ce qui était corps; mais quand même ils auraient pensé comme nous sur ce sujet, il est évident qu'ils ne pouvaient pas croire que l'espace fût ce que nous appelons un esprit, qui ne leur aurait servi de rien pour l'explication du mouvement des corps et de leur différente densité ou rareté, uniques fondements de l'hypothèse du vide. Par conséquent, si l'espace avait quelque chose de réel dans leur sentiment, ils ne pouvaient le considérer que comme corporel; or tout ce qui est corps, tout ce qui est matière, est regardé comme absolument impénétrable par les Epicuriens comme par les autres philosophes; c'est ce qui fait dire à Lucrèce :

> Nec tali ratione potest denserier aer
> Nec si jam posset, sine inani posset, opinor,
> Se ipse in se trahere, et partis conducere in unum.
>
> (*Liv.* I, *v.* 396.)

Ainsi, selon Epicure et Lucrèce, tout ce qui est réel, est corporel, est impénétrable. Donc, selon Epicure et Lucrèce, l'espace ne peut jamais être une étendue réelle pénétrable, réelle ou corporelle et pénétrable, sont deux idées, selon eux comme selon nous, entièrement incompatibles et directement opposées. Donc il est évidemment impossible de supposer qu'ils aient cru que l'espace fût réellement ou corporellement étendu. Or si ce n'est pas là l'idée qu'ils se formaient de l'espace, ils n'ont pu le considérer que comme une négation totale de matière, c'est-à-dire comme le néant même, et par conséquent tous les raisonnements que l'on fonde sur la supposition d'un espace qui aurait quelque chose de réel, ne prouvent rien contre Epicure ou contre Lucrèce.

J'ai dit, en second lieu, que le dernier a expliqué clairement sa pensée sur ce point, que non-seulement ses principes généraux, mais la lettre même de ces écrits, prouvent qu'il a rejeté toute idée de l'espace considéré comme une étendue réelle et pénétrable, et il ne faut que ce seul passage de Lucrèce pour établir cette vérité :

Principio quoniam duplex natura duarum
Dissimilis rerum longe constare reperta est,
Corporum atque loci, res in quo quæque geruntur;
Esse utramque sibi per se, puramque necesse est:
Nam quacumque vacat spatium, quod inane vocamus;
Corpus ea non est: qua porro cumque tenet se
Corpus, ea vacuum nequaquam constat inane.
(*Liv.* I, *v.* 504.)

Lucrèce, dans ces vers, oppose directement et totalement le corps à l'espace et l'espace au corps; chacune de ces deux choses doit être, selon lui, entièrement à elle *pure* et exempte du mélange de l'autre :

Esse utramque sibi per se, puramque necesse est :

Et il en conclut lui-même que partout où il y a du vide il n'y a point de corps, et que partout où est le corps il n'y a point de vide; pourrait-il marquer plus clairement que le vide ou l'espace est une privation, une absence totale de corps ou de matière, c'est-à-dire du seul être qu'Epicure et Lucrèce reconnaissent, et par conséquent que l'espace et le néant sont précisément la même chose? On ne doit donc pas dire, et c'est une remarque qu'il m'avait échappé de faire en son lieu, que le vide ou l'espace soit pénétrable par le corps; il faudrait pour cela que l'espace demeurât dans le lieu où entre le corps, mais Lucrèce dit précisément le contraire :

Qua porro cumque tenet se
Corpus, ea vacuum nequaquam constat inane.

Ainsi quand on dit que les corps pénètrent l'espace, cette expression, réduite à sa juste valeur, ne signifie autre chose, si ce n'est qu'un corps peut être placé où il n'y avait rien auparavant. Il n'y a donc aucune différence sur la notion de l'espace entre les anciens et les nouveaux épicuriens, et ils paraissent l'avoir tous considéré de la même manière, c'est-à-dire comme une négation, comme un pur néant de matière ou de corps.

Mais, comme je l'ai dit en troisième lieu, quand même il serait vrai qu'on pourrait douter du véritable sentiment d'Epicure et de Lucrèce sur ce sujet, ne suffirait-il pas que tous leurs partisans l'entendissent comme je viens de l'expliquer, pour engager l'auteur de l'Anti-Lucrèce à attaquer ces anciens philosophes dans le même sens dans lequel leurs disciples en soutiennent la doctrine; il ne conviendrait pas sans doute à un auteur si élevé en toutes manières, et encore plus par son génie et par ses talents que par sa naissance et par sa dignité, de combattre une chimère, c'est-à-dire une idée entièrement inconcevable, qu'on tirerait avec peine de quelques expressions ambiguës de Lucrèce, au lieu d'attaquer Epicure, Lucrèce et leurs sectateurs modernes dans leur fort, c'est-à-dire dans l'opinion qu'ils avouent sur le sujet de l'espace, et qu'ils soutiennent avoir été celle des chefs de leur secte philosophique. Il ne s'agit point ici, comme je l'ai dit en commençant cette espèce de dissertation, il ne s'agit point de réfuter ou de confondre Epicure ou Lucrèce, il s'agit d'instruire et de convaincre les philosophes récents qui ont fait revivre leur doctrine; ce sont eux qu'on attaque sous le nom d'Epicure ou de Lucrèce : il faut donc les attaquer dans le sens qu'ils attribuent à ces deux philosophes. Que servirait-il d'avoir vaincu Epicure en le combattant dans un sens dans lequel il n'a point de défenseurs, et de laisser subsister l'épicuréisme moderne en son entier, c'est-à-dire le seul qui puisse être dangereux, s'il est vrai qu'il le soit dans l'hypothèse du vide, telle qu'elle est expliquée par Gassendi, par Bernier et par M. Newton. Je forme ici ce doute, parce qu'en effet je ne sais s'il n'est pas assez indifférent pour l'intérêt de la religion de rejeter ou d'admettre l'opinion du vide, telle que ces auteurs la soutiennent. Est-il bien nécessaire pour prouver l'existence de Dieu, sa puissance, sa providence et sa profonde sagesse dans l'ordre par lequel il conserve l'univers, de faire voir que l'espace ou le vide des gassendistes est une chimère? A la vérité, selon eux, l'espace n'est point créé; mais le néant l'est-il? et l'auteur ne s'est-il pas moqué en quelque manière, dans un endroit que j'ai déjà cité plus haut, de ceux qui voudraient lui donner un créateur? Il en est du vide comme de l'ombre : si l'on veut parler correctement, on ne dira pas que Dieu l'ait créée, on pourra dire seulement qu'il en est la cause, mais négativement, c'est-à-dire, en ne répandant pas la lumière; ainsi de même que l'ombre n'est que l'absence ou la négation de la lumière, le vide n'est aussi que l'absence ou la négation de toute matière; et comme Dieu, pour ne point ôter l'ombre, n'a qu'à ne pas donner la lumière; ainsi, pour ne pas ôter le vide, Dieu n'agit que comme cause négative, en ne produisant aucun corps; et s'il en crée seulement deux qui ne se touchent pas, en voilà assez pour avoir une idée complète de ce que les nouveaux épicuriens appellent espace, parce qu'il y aura distance et négation de matière entre ces deux corps : or que peut-on trouver dans cette supposition qui soit contraire aux idées de la religion et à l'auto-

rité de l'Etre suprême? Tant qu'il n'y a rien de réel entre ces deux corps, peut-on craindre qu'on ne dise qu'il y a un être qui existe indépendamment de Dieu? Son opération est nécessaire sans doute pour la création, pour la conservation, pour la forme et le mouvement de tout être; mais le néant peut-il jamais en être l'objet, si ce n'est négativement, en tant que Dieu ne le fait pas cesser en créant l'être? Que l'on combatte donc avec force ceux qui supposent une matière éternelle et préexistante dont le hasard aura formé le monde, ou à laquelle Dieu n'aura fait que donner l'ordre et l'arrangement. Que par cette raison l'on attaque les atomes d'Epicure, qui les suppose éternels et indépendants de la Divinité, c'est ce qui n'est pas moins digne du zèle que des lumières supérieures de l'auteur de l'Anti-Lucrèce; mais en vérité est-il bien important, pour la défense de la religion, qu'on nie ou que l'on affirme que le rien ou la négation de toute matière puisse se trouver entre deux corps, à quelque distance qu'ils soient l'un de l'autre? C'est sur ces sortes de questions que l'on peut dire avec l'Ecriture : *Deus tradidit mundum disputationi eorum.* La cause du plein et celle de la religion sont deux causes absolument distinctes et séparées; il peut se trouver des athées qui croient que tout est plein, et il y a des philosophes très-religieux et très-convaincus de l'existence de Dieu, qui admettent le mélange du vide. L'auteur de l'Anti-Lucrèce rend lui-même justice sur ce point, avec son équité ordinaire, à Gassendi et à quelques autres philosophes. La religion n'est donc point obligée d'entrer dans la querelle du vide, et l'on peut être non-seulement déiste, mais très-bon chrétien en le supposant.

Je vais même encore plus loin, et je demanderais volontiers s'il est avantageux à la religion d'en faire dépendre les preuves, au moins en partie, d'une question aussi obscure et aussi difficile à résoudre, par des démonstrations métaphysiques, que celle de l'espace tel que les gassendistes l'expliquent; ne vaudrait-il pas mieux réunir toutes les forces de la saine philosophie pour combattre l'ennemi commun, je veux dire les athées, sans leur laisser le plaisir malin de remarquer la division qui règne entre les bons philosophes, même sur le sujet de l'espace, et s'attacher uniquement à faire voir que les preuves de l'existence de Dieu, qui est le fondement de toute religion, ne dépendent en aucune manière de cette question, parce que quelque parti qu'on prenne à cet égard, il faut toujours reconnaître également que la création, la force, l'ordre et le mouvement de la matière, en un mot, tout ce qu'il y a de réel dans la nature, ne peut être que l'ouvrage d'une sagesse suprême et d'une puissance sans bornes.

Il est temps de finir des réflexions qui m'ont mené beaucoup plus loin que je ne le croyais lorsque je les ai commencées, et de tâcher d'en tirer quelque fruit par rapport à l'ouvrage qui en a été le sujet, et dont je désire le succès plus que l'auteur même ne le peut faire. Il me semble que si ces réflexions lui paraissent dignes de son approbation, il a deux partis à prendre sur ce qui regarde la question du vide ou de l'espace.

Le premier est de donner d'abord une notion claire et précise du sens que les épicuriens attachent à cette expression, de la combattre ensuite de toutes ses forces, en retranchant tous les raisonnements qui ne peuvent servir qu'à réfuter la chimère d'une étendue réelle pénétrable, et en réduisant aux preuves métaphysiques, si l'on en peut trouver de bien convaincantes pour démontrer l'impossibilité d'un espace qui ne serait que le néant même, et faire voir qu'il est absurde de supposer que deux corps soient distants sans qu'il y ait rien entre l'un et l'autre: il faudrait après cela répondre solidement aux objections des défenseurs du vide, principalement à celles qu'ils tirent de la toute-puissance de Dieu, soit pour la destruction de la matière qui est entre les quatre murailles d'une chambre, soit pour la production de plusieurs mondes qui ne se toucheraient pas, ou qui ne se toucheraient qu'en un point. Ce serait après cela qu'on pourrait parler de l'opinion des Anglais, qui confondent l'espace avec l'immensité divine, pour faire voir à quelles absurdités on est réduit quand on veut soutenir l'hypothèse du vide. Voilà sans doute un grand dessein, pénible et difficile dans son exécution, mais qui, par sa difficulté même, n'en sera que plus digne des lumières et des talents de l'auteur.

Le second parti qu'il peut prendre est beaucoup plus simple et moins embarrassant que le premier. Ce serait de passer fort légèrement sur la question du vide, faire voir qu'il ne peut être que de deux choses l'une: ou une étendue réelle pénétrable, ce qui est absurde et incompréhensible, ou une négation et un pur néant, ce qui n'est guère plus aisé à concevoir: car, qu'est-ce qu'un néant auquel on est obligé de penser toutes les fois que l'on pense à un être très-réel, je veux dire à la matière qu'on ne peut concevoir, sans concevoir en même temps de l'espace et de la distance? Qu'est-ce qu'un néant étendu, et dont par conséquent on ne peut séparer l'idée de celle de l'étendue? En un mot, qu'est-ce qu'une négation qui a toutes les propriétés de l'être qu'elle nie, qui est longue, large, profonde, mesurable, divisible, figurable, mobile même, si elle se trouve au dedans d'un corps qui se meut, et tellement semblable à la matière ou à l'étendue, que la définition d'un pareil néant est la définition de l'être même, auquel on l'oppose? Que sert d'agiter des questions, toujours dangereuses sur la toute-puissance de Dieu? On convient qu'il ne saurait vouloir, et par conséquent qu'il ne saurait faire en même temps deux choses contradictoires; mais si la matière et l'espace sont précisément la même chose, comme l'unité de leurs idées et de leurs propriétés le démontre, n'est-il pas évidemment contradictoire de détruire la matière et de conserver l'espace dans le même lieu?

ou de supposer qu'il puisse y avoir de l'espace où il n'y a point de matière? Enfin, pourquoi admettrait-on dans la nature le mélange de ce qu'on veut faire passer pour un pur néant? En sera-t-on plus avancé pour prouver que le monde peut exister de lui-même sans la volonté et l'opération d'un Etre tout-puissant? Le néant deviendra-t-il un principe actif et efficace? il ajoute au contraire une nouvelle difficulté au système de l'impiété, non-seulement par l'obscurité et les contradictions qu'il renferme, mais parce qu'il est impossible d'expliquer pourquoi des corps que le vide ou le néant environne de toutes parts, et qui ne peuvent recevoir aucune impulsion, sont déterminés au mouvement plutôt qu'au repos : car, qu'est-ce que la pesanteur qu'on leur attribue, sinon un mouvement qui les porte vers nous ou vers ce qui est sous nos pieds; le vide ne sert donc qu'à former un nouveau nœud dans le système d'un monde indépendant de la Divinité: bien loin d'en être le dénouement, c'est peut-être ce qui a fait que, quoique les sens favorisent l'opinion du vide, elle paraît néanmoins plus nouvelle parmi les philosophes que celle du plein. Il n'y a qu'à lire le premier livre de Lucrèce pour être convaincu que tous ceux qui ont précédé Leucippe et Démocrite, rejetaient absolument le vide : aussi n'a-t-il été imaginé par ces deux philosophes et soutenu par Epicure, que parce qu'ils n'ont pas eu assez d'esprit pour expliquer le mouvement, la densité ou la rareté des corps, sans y admettre un mélange de vide; c'est ce qui conduisait naturellement l'auteur de l'Anti-Lucrèce à l'explication du mouvement dans le plein, et des causes de la dureté ou de la mollesse, ou de la fluidité des différents corps. Je regarderais volontiers cette seconde partie comme le sujet principal du livre où il traite du vide, et je croirais que l'on pourrait ne faire que couler sur la première, bien moins susceptible que la seconde du langage de la poésie. Je m'imagine même que l'auteur fera d'autant plus d'impression sur l'esprit de ses lecteurs dans la première, qu'il la traitera d'une manière plus serrée et plus rapide; mais je finirai toujours ces deux parties, c'est-à-dire le second livre, par cette réflexion générale: que la question du vide ou de l'espace est une matière sur laquelle l'esprit humain peut subtiliser à l'infini, qu'il est facile d'y faire des objections, encore plus de les rétorquer; mais qu'heureusement les erreurs dans lesquelles on peut tomber sur ce sujet, sont des erreurs innocentes par rapport à la religion: puisque, soit qu'on admette ou qu'on rejette le vide, il faut toujours reconnaître un premier principe, une cause unique et universelle, un Etre créateur, conservateur, moteur et maître souverain de l'univers; que c'est par cette raison que l'auteur de l'Anti-Lucrèce n'a pas cru devoir suivre les partisans du vide dans tous les détours et les replis de leur subtile philosophie, parce que le principal ou plutôt l'unique objet de son ouvrage est d'établir l'existence de Dieu et la spiritualité de notre âme: s'ils les reconnaissent comme lui, ils ne sont point ses véritables ennemis; s'ils ne les reconnaissent pas, il a d'ailleurs de quoi les confondre dans ce qu'il dira sur la matière et sur la substance spirituelle, sans s'amuser plus longtemps à disputer sur le néant, dont certainement on ne peut tirer aucun argument, soit pour combattre ou pour établir l'existence de Dieu et la spiritualité de notre âme. Tels sont les deux partis qu'il me semble que l'auteur peut prendre sur la question du vide; j'avoue que mon penchant me porterait à préférer le dernier, peut-être comme un paresseux qui n'aime pas les querelles; mais, après tout, qu'y a-t-il à gagner dans celles où les hommes se partagent sur les premiers principes, et où l'on ne peut presque qu'interpréter leur conscience, sans avoir des raisons à leur opposer qui soient d'une évidence victorieuse, parce que, pour avoir ce caractère, il faudrait qu'elles pussent remonter plus haut que les premiers principes mêmes? et si une querelle de cette nature est non-seulement pénible et difficile à soutenir, mais encore inutile et superflue par rapport au véritable objet qu'on se propose dans un ouvrage, n'y a-t-il pas autant de prudence pour le moins que de paresse à ne pas s'y engager?

J'aurais à présent beaucoup d'autres observations à faire sur la seconde partie du même livre, c'est-à-dire, sur la résistance de la matière, sur la cause de la dureté ou de la fluidité des différents corps, sur la possibilité du mouvement des corps célestes dans le plein, sur la force centripète, en un mot, sur les principaux endroits où l'auteur de l'Anti-Lucrèce attaque ouvertement Newton; mais je crains d'ennuyer trop longtemps un auteur si respectable, et j'ai déjà peut-être à me reprocher d'avoir abusé de mon loisir pour troubler le sien. J'attendrai ses ordres, qui me serviront d'excuse, avant que de lui envoyer cette seconde partie de mes remarques.

LETTRE V.

Sur le mouvement des planètes, et de leur force centripète et centrifuge, etc.

Je m'attache d'abord à ce qu'on dit sur la résistance de la matière et sur la cause de la dureté des corps, depuis le vers 772 jusqu'au vers 806; et j'avoue que j'y trouve de très-grandes difficultés.

Je ne m'arrête point à une espèce de contradiction qui m'avait frappé dans une première lecture, entre le vers 774, où il semble qu'on attribue une résistance naturelle à la matière,

Omnis materies propria nam mole resistit.

et le vers 780, où l'auteur lui refuse au contraire toute force de résister,

Materies, ut iners, haud per se motibus obstat.

Je suppose que dans le premier passage ce sont les adversaires de l'auteur que l'on fait parler, au lieu que dans le dernier, c'est lui-même qui parle et qui explique son véritable sentiment. Peut-être néanmoins serait-il à désirer que cette distinction fût plus clairement et plus grossièrement marquée; mais ce qui m'occupe véritablement l'esprit, c'est le fond de la doctrine même; je veux dire, cette paresse profonde, cette *inertie* absolue qu'on attribue à la matière, sans lui laisser aucune force de résistance. Je ne prétends pourtant pas prendre parti sur cette question; j'ai encore moins envie de le prendre contre l'auteur; mais je crois pouvoir lui représenter au moins que le sentiment qu'il soutient n'est pas du nombre de ces vérités si claires, si évidentes, si généralement reconnues de tous les hommes, qu'il suffise de les proposer pour les faire recevoir.

Il est vrai que la matière, considérée d'une manière abstraite sans aucune détermination actuelle au repos ou au mouvement, est dans une entière impuissance de se donner l'un ou l'autre à elle-même, et l'auteur a raison de dire qu'elle est

Motibus apta quidem sumendis, apta quieti;
Sed nec sponte petens motum, nec sponte quietem.

Mais la matière, une fois déterminée au repos ou au mouvement, ne devient-elle pas capable de résistance à proportion de sa masse et la réaction n'est-elle pas toujours égale à l'action, par cette loi générale de la nature, que tout corps tend à persévérer dans son état jusqu'à ce qu'une force supérieure l'oblige à en changer? C'est une question qui ne peut pas se décider sur la simple proposition; je crois même en parler modestement, si je dis qu'elle mérite au moins d'être traitée, parce qu'en effet il paraît impossible de réfuter sans cela ceux qui soutiennent que le mouvement des corps célestes ne peut s'expliquer que dans le vide. J'y ajoute encore cette réflexion. M. Newton dit, dans ses Principes, que la force de résistance dans la matière peut être appelée très-proprement *vis inertiæ*, et cela, sur le fondement de la loi générale dont je viens de parler. Descartes suppose la même loi comme un premier principe; et il me semble, autant que je peux m'en souvenir, qu'il la met à la tête de ses règles du mouvement. Or une proposition sur laquelle deux philosophes, aussi opposés d'ailleurs que Descartes et Newton, semblent se réunir, n'exige-t-elle pas de l'auteur quelque chose de plus qu'une simple affirmation de l'*inertie totale*, ou plutôt de la *non-résistance* absolue de la matière?

N'attendra-t-on pas de lui que, puisqu'il se déclare contre Newton, il combatte solidement les principes favoris de ce géomètre philosophe, c'est-à-dire qu'il fasse voir que Newton se trompe lorsqu'il soutient que l'*inertie* même de la matière est ce qui produit sa résistance; que cette résistance est toujours proportionnée à sa masse ou à la quantité de matière qui est dans chaque corps; que par conséquent il est fort inutile d'examiner quel est le tissu ou le contexte des parties de ce corps : la résistance du tout n'est composée que de la résistance des parties; et si tout est plein, il n'y a aucun liquide qui ne contienne autant de particules que le corps le plus dur ou le plus solide. Ainsi un volume de la matière la plus subtile a en lui-même autant de force pour résister au mouvement, qu'un volume égal de la matière la plus grossière en a pour le lui imprimer. Donc il lui en dérobera nécessairement une partie; et si cela est, il n'est pas possible qu'un corps continue de se mouvoir dans le plein, sans perdre bientôt presque tout son mouvement. Si donc des corps tels que les planètes le conservent toujours, ou pendant la durée d'un grand nombre de siècles, c'est parce qu'ils circulent dans un milieu vide ou presque vide, dans lequel ils ne trouvent aucune résistance, ou si peu du moins, que ce peu doit être compté pour rien.

Voilà l'objection tout entière à laquelle il s'agit de répondre; et je ne sais s'il est bien nécessaire pour cela d'ôter à la matière toute sorte de résistance; mais cette question me mènerait trop loin. Elle est peut-être même au-dessus de mes forces, qui ressemblent assez à celles de la matière, selon Newton, et qui ne consistent que dans une espèce *d'inertie* ou de paresse plus capable de résistance que d'activité. Je laisse donc à l'auteur de l'Anti-Lucrèce ce qui lui appartient véritablement, je veux dire, d'examiner si la résistance qu'on suppose dans la matière, peut-être un obstacle au mouvement des corps célestes, ou si l'hypothèse des tourbillons ne suffit pas pour lever cette difficulté, en supposant que toutes les planètes, avec leur tourbillon particulier, sont emportées dans le même sens que le tourbillon général, par un mouvement uniforme dans sa détermination, et qu'ainsi elles ne trouvent rien qui leur résiste, si ce n'est lorsqu'elles s'approchent les unes des autres; auquel cas leur pression réciproque peut bien accélérer leur mouvement, mais non pas s'opposer à leur révolution.

Soit que cette pensée soit bonne ou mauvaise, il me semble au moins qu'on ne répond point à l'opinion de M. Newton, si l'on se contente de dire :

Falleris, o Quinti : neque enim, quod forte putabas,
Per vim materiæ propriam memorata resistunt;
Sed per contextum, qui partes jungit in illis.

Ce philosophe ne répliquera-t-il point :

1° Qu'on ne saurait décider par la seule configuration, ou par le seul contexte des parties d'un corps, s'il résistera ou s'il ne résistera pas à un mouvement qui tend, non à diviser ses parties, mais à en pousser toute la masse par une impression générale et uniforme.

2° Que les termes de *configuration* et de *contexte* ne sont que des mots auxquels les

physiciens n'ont pu jusqu'à présent attacher un sens clair et lumineux qui satisfasse véritablement l'esprit.

Il dira sur le premier point qu'il faut distinguer deux sortes de mouvements ; l'un qu'on peut nommer *un mouvement de division, de séparation, de dispersion*, qui attaque en détail, pour ainsi dire, les parties d'un corps pour les détacher et les écarter l'une de l'autre. Qu'on oppose, si l'on veut, à ce genre de mouvement, cette espèce de résistance qu'on attribue au tissu ou au contexte des parties. Mais il ne s'agit point ici d'un tel mouvement : il s'agit de ce mouvement qu'on peut appeler un *mouvement d'impulsion*, par lequel un volume entier de matière agit sur un autre volume aussi entier, non pour en séparer ou en dissiper les parties, mais pour pousser toute la masse dans une certaine détermination. Tel est le genre de mouvement qu'il est question d'expliquer dans les planètes : jupiter ne pense point certainement à diviser et à disperser les particules d'un pareil volume de matière subtile ou éthérée qu'il rencontre en son chemin. Et comment une masse si énorme, de figure à peu près sphérique, pourrait-elle imprimer ce mouvement de séparation et de dispersion aux petites particules de la matière éthérée? L'impression de la planète se fait sur le corps, sur le volume, sur la masse entière de la matière éthérée, et elle tend à la chasser devant elle telle qu'elle est, en l'obligeant à lui céder sa place successivement. Comparons ce volume de matière éthérée à un volume de notre air poussé par le vent. Toutes les particules de ce volume d'air reçoivent un mouvement uniforme, et elles suivent des lignes presque parallèles, si le vent qui les chasse devant lui a sa détermination en ligne droite ; l'impression qu'elles font sur les corps qui leur résistent est aussi uniforme, c'est-à-dire, que c'est l'impression de toute la masse entraînée par le vent, et non pas une impression particulière à chaque partie. N'en est-il pas de même du mouvement que la planète imprime à un pareil volume de matière éthérée qu'elle chasse devant elle? Que sert par conséquent d'examiner si les parties de ce volume peuvent être plus aisément dispersées et dissipées que celles de la planète même? Il ne s'agit point de les disperser, non plus que celles d'un volume d'air poussé par le vent : il s'agit de les chasser telles qu'elles sont, et de faire circuler leur masse devant la planète. Il faut donc nécessairement en venir toujours à examiner si cette masse résiste au mouvement du corps céleste, si elle ne lui en dérobe pas une partie qu'il est obligé de lui communiquer, et si, par une suite inévitable, ce mouvement, qui perd à chaque instant une partie de sa force, ne doit pas s'éteindre bientôt presque entièrement.

On dira peut-être qu'il faut distinguer comme des couches ou des enveloppes différentes de matière éthérée, supposer que la planète agit d'abord sur celle qui la touche immédiatement (quand je dis la planète, j'entends parler de la planète considérée avec son tourbillon), et comme par la grande fluidité de la matière éthérée, cette première enveloppe peut se détacher aisément de l'enveloppe supérieure, le mouvement que la planète lui imprime l'oblige à s'en détacher en effet, pour circuler en coulant autour de la planète et la pousser à son tour par derrière, lui rendant ainsi une partie du mouvement qu'elle en a reçu. Ainsi, dira-t-on, comme le mouvement de tout le corps de la planète est infiniment plus fort que celui de chaque enveloppe de matière éthérée, que l'on peut feindre aussi mince qu'on le voudra et qu'il en revient même une partie à la planète, il est aisé de concevoir comment elle continuera son cours dans un fluide dont les différentes couches lui cèdent leur place successivement.

Mais sans examiner ici les autres difficultés qu'on pourrait former sur cette explication, je doute fort qu'elle réponde pleinement à celles de M. Newton.

Quelque disproportion qu'il y ait entre le corps de la planète, ou plutôt entre la masse entière de son tourbillon et chaque enveloppe de la matière éthérée qui l'environne, l'une ne peut mouvoir l'autre sans lui communiquer une partie de son mouvement; il est impossible que la première enveloppe soit ébranlée sans que la seconde le soit ; la seconde poussera aussi la troisième ; la troisième la quatrième, et ainsi de suite, toujours en diminuant, si l'on veut, comme les ondulations qui se forment dans l'eau ; mais si l'impression d'une petite pierre qu'on y jette s'étend sensiblement jusqu'à plusieurs toises de distance, jusqu'où doit aller celle d'un tourbillon tel que celui de Jupiter? Or tout le mouvement qui se communique successivement aux différentes ondes de la matière éthérée, est perdu pour le tourbillon de la planète; ainsi, par cette explication, on peut bien faire durer plus longtemps son mouvement et le ménager, pour ainsi dire, avec plus d'économie. Mais il faut tôt ou tard qu'il diminue sensiblement et qu'il s'éteigne à la fin, ou qu'il se réduise presque à rien : par conséquent, la différence qu'on suppose entre le tissu des corps solides et celui des fluides, ou des liquides, ne détruit point l'argument que M. Newton tire de la force de résistance qui, selon lui, est inhérente à toute matière et que le mouvement d'aucun corps ne saurait vaincre qu'à ses dépens, c'est-à-dire, en perdant une partie de sa force.

Je vais encore plus loin : quand on ne supposerait même aucune résistance dans la matière, la difficulté subsisterait toujours, parce qu'il n'y a point de philosophe qui ne reconnaisse qu'un corps perd autant de mouvement qu'il en communique à un autre corps. Que ce second corps résiste par l'inertie de sa masse ou qu'il ne résiste pas, il ne pourra jamais se mouvoir, ou plutôt être mu, qu'en dérobant au premier une partie de son mouvement. On retombera donc encore, par ce seul axiome de physique, dans

la difficulté de M. Newton, dont le principe général ne paraît guère différent de l'opinion commune des autres philosophes, puisque ce principe, bien entendu, tend seulement à établir que tout corps qui en meut un autre lui transmet une partie de son mouvement, comme l'on peut dire en un sens, qu'il en reçoit réciproquement une partie du repos qui était auparavant dans cet autre corps, par l'égalité de la réaction à l'action.

M. Newton n'insistera pas moins sur le second point, et il soutiendra que non-seulement on ne saurait expliquer par la structure et le contexte des corps leur résistance au *mouvement d'impulsion*, par lequel une masse de matière en pousse une autre sans la diviser, mais que ces termes vagues de *structure*, de *contexte*, de *configuration des parties*, qui ne présentent aucune idée claire à l'esprit, ne peuvent pas même servir à expliquer pourquoi certains corps, que nous appelons durs, résistent au *mouvement de division et de séparation*, qui tend à en écarter et à en disperser les parties.

En effet, dira-t-il, quel sens peut-on attacher à ces expressions?

Veut-on faire entendre par là que les particules dont les corps durs sont composés doivent être supposées crochues, et tellement engagées les unes dans les autres, que la force ordinaire de la matière subtile ne peut ni les dégager ni les rompre?

Ou au contraire, que ces particules sont si lisses, si polies, en un mot, si exactement planes, qu'elles se touchent presque dans tous leurs points, en sorte que leur extrême contiguïté ne laisse aucune prise sur elles à l'action de la matière subtile qui tend à les diviser et à les séparer?

Ou enfin, que chaque corps, au travers duquel la matière subtile ne peut passer que très-difficilement et en une quantité presque insensible, devient comme le centre ou le noyau d'un petit tourbillon formé par le reflux de cette matière, qui assiége, pour ainsi dire, et qui investit une place dans laquelle elle ne peut entrer, et qui en comprime toutes les parties par des mouvements *conspirants et centripètes*, à peu près de la même manière que la terre est comprimée par les parties de l'air qui l'environne?

Mais comment pourra-t-on concilier toutes ces explications avec l'hypothèse de la divisibilité de la matière à l'infini, que l'auteur de l'Anti-Lucrèce ne regarde pas même comme une hypothèse et qu'il suppose comme une vérité incontestable?

Si elle l'est en effet, y a-t-il aucun corps, quelque dur qu'il soit, dont les premiers ou presque premiers éléments ne soient aussi déliés et aussi disposés au mouvement que les parties mêmes de la matière subtile? Qu'on y suppose tant que l'on voudra des crochets engagés l'un dans l'autre, ou des particules si intimement jointes qu'elles se touchent dans toute leur surface, ces crochets ou ces particules seront composés de parties plus petites qui en auront elles-mêmes d'encore plus petites, et l'on parviendra toujours à en trouver d'égales à celles qu'on imagine dans la matière subtile, ou même encore plus minces et plus déliées.

Ces particules seront non-seulement séparables ou divisibles, mais actuellement séparées ou divisées.

Comment pourraient-elles donc résister au mouvement des parties de la matière subtile, qui leur sont égales, ou qui sont même plus grandes? Chaque file ou chaque ligne des particules de matière subtile ne trouve en son chemin qu'une file ou une ligne pareille, et peut-être même encore plus déliée et par conséquent plus faible, de particules à peu près semblables dans le corps dur. Et en comparant ainsi ligne à ligne et élément à élément, on ne voit pas pourquoi une ligne de matière subtile, ou un élément de cette matière, ne communiquerait pas son mouvement à une ligne ou à un élément d'un corps dur. On ne peut pas dire que les lignes ou les éléments de l'un soient plus pressés ou plus serrés que les lignes ou les éléments de l'autre. Il n'y a pas plus de vide dans la matière la plus subtile que dans le corps le plus solide; ses particules sont donc aussi proches l'une de l'autre, aussi contiguës, aussi étroitement jointes que celles d'un corps dur: donc chaque élément doit pousser chaque élément, chaque ligne doit pousser chaque ligne; mais si tous les éléments, si toutes les lignes du corps dur sont une fois agités, tout le corps le sera aussi, puisque le mouvement du tout n'est autre chose que le mouvement de toutes ses parties; et par conséquent, il ne doit rester aucun corps dur ou solide dans le monde, et il n'y en a point qui ne doive être aussi liquide que la matière la plus subtile.

En vain prétend-on faire tourner autour de cette espèce de corps de petits tourbillons de matière subtile, pour en contenir et pour en comprimer toutes les parties par une espèce de force centripète qui les pousse de tous côtés également vers le centre ou le milieu de ces corps. On ne peut soutenir cette explication de leur dureté qu'en supposant que les parties de la matière subtile sont repoussées par les particules du corps dur, qui les détourne par conséquent de la ligne droite, et qui les oblige à circuler autour de ce corps. Mais comment peut-il les repousser, s'il est composé de parties qui ne sont ni plus solides, soit qu'on les prenne une à une, soit qu'on en forme comme des lignes, ni plus difficiles à mettre en mouvement que les parties ou les lignes de la matière subtile?

Dira-t-on que cette matière a naturellement un mouvement circulaire ou sphérique, et qu'elle se forme d'elle-même en différents tourbillons? mais si cela était, elle devrait imprimer ce même mouvement aux parties du corps dur, qui ne résistent pas plus au mouvement circulaire qu'au mouvement en ligne droite; et d'ailleurs s'il était vrai que la matière subtile fût toute partagée en petits tourbillons, les particules extérieures de chaque tourbillon pousseraient continuelle-

ment vers le centre les particules plus intérieures ; elles les presseraient et les comprimeraient, comme l'on suppose qu'elles pressent et qu'elles compriment les particules d'un corps dur ; et il devrait se former dans le centre, par cette compression, une espèce de noyau parfaitement dur, et comme une petite terre au milieu de ce petit tourbillon.

C'est ainsi, dira M. Newton, comme il l'a déjà dit, que les termes vagues de *tissu*, de *contexte*, de *configuration*, dont on se sert pour expliquer la cause de la dureté des corps, ne sont propres qu'à faire naître des difficultés inexplicables ; on ne pourra jamais en rendre une raison vraisemblable, si l'on ne revient en quelque manière aux atomes, non à des atomes éternels, indépendants de la Divinité et absolument indivisibles (c'est une chimère et une impiété qu'il faut laisser à Epicure et à Lucrèce), mais à des atomes créés, et qui ne sont tels que par la volonté du Créateur. Ils n'auront point cette unité et cette indivisibilité métaphysique qui ne peut se trouver que dans les êtres spirituels ; mais il a plu à Dieu de leur donner ce qu'on peut appeler une espèce d'unité ou d'indivisibilité positive, en créant ces petites particules de matière *solides, massives, dures, impénétrables, de telles grandeurs ou figures, en telle quantité et en telle proportion, à l'espace qui convenait le mieux à la fin pour laquelle il les formait, rien n'étant capable, selon le cours ordinaire de la nature, de diviser en plusieurs parties ce qui a été fait originairement un par la disposition de Dieu même* (*Traité d'Optique*, p. 586). Plus il y aura de ces particules dans les corps, plus les corps seront durs, et ils seront plus mous et plus fluides à proportion qu'il y en aura moins.

Je ne prétends point, dans tout ce que je viens de dire, prendre parti pour Newton. Je prétends encore moins attaquer les sentiments de l'auteur de l'Anti-Lucrèce, que je respecterai toujours autant qu'il le mérite ; mon unique objet est de lui représenter, comme je crois que tous ses lecteurs le feront :

1° Que la différente structure des corps ou le différent tissu de leurs parties ne suffit pas pour expliquer pourquoi les corps durs résistent au mouvement que j'ai appelé d'impulsion, qui affecte en même temps toute leur masse, et pourquoi les liquides, tels que le milieu dans lequel nagent les planètes, n'y résistent pas.

2° Que les termes de *tissu* et de *contexte* ne donnent point une idée claire sur la cause de la dureté des corps, ou de cette résistance qu'ils opposent au *mouvement même de division ou de séparation*, à moins qu'on n'entre dans un plus grand détail sur l'explication de ces termes et qu'on ne réponde aux objections que l'on peut faire et qu'on fait effectivement contre les différents sens qu'on leur attribue.

Je ne dispute donc point, encore une fois, contre l'auteur de l'Anti-Lucrèce : je demande seulement à être instruit, demande toujours juste et toujours honnête de la part d'un ignorant qui s'adresse à la science même pour en être éclairé ; et au surplus, j'ai tant de déférence et de prévention même pour les sentiments de l'auteur, que je dirais volontiers de lui ce que le pape Paul V disait lorsqu'on lui annonçait le cardinal du Perron : *Dieu veuille bien inspirer celui qui veut me parler, car il est sûr qu'il me persuadera tout ce qu'il voudra.*

Je passe maintenant à un autre objet de mes remarques sur la dernière partie du second livre de l'Anti-Lucrèce ; l'auteur ne s'y contente pas de faire voir que le mouvement des corps s'explique aisément dans l'hypothèse du plein, il veut aller encore plus loin et prouver qu'il est absurde de supposer que le mouvement puisse se continuer dans le vide. C'est toujours à Newton qu'il en veut, parce que ce philosophe soutient au contraire que le mouvement des corps célestes ne pourrait se conserver et se perpétuer dans le plein.

Si j'examinais les vers du second livre de l'Anti-Lucrèce comme grammairien, je n'aurais presque qu'à en louer la justesse et la précision ; mais comme philosophe ou plutôt comme newtonien au moins pour aujourd'hui, j'y distingue d'abord trois propositions différentes ; et comme l'on ne fait dans la suite que les appliquer au mouvement des corps célestes, j'examinerai en même temps ces deux endroits qui sont joints aussi naturellement que le principe et la conséquence.

La première proposition est donc que les corps, en passant par le vide, ne sauraient conserver la force et la détermination de leur mouvement.

La seconde, qu'ils ne peuvent pas même conserver leur masse et leur forme, et que toutes leurs parties doivent se séparer et se dissiper comme une poussière subtile que le vent disperse dans l'air.

La troisième, que quand leur mouvement pourrait se conserver, quand on supposerait que leurs parties demeureraient toujours jointes, ils seraient forcés de suivre leur première direction, sans pouvoir ni réfléchir d'autres corps ni être eux-mêmes réfléchis.

Après avoir ainsi distingué ces trois propositions, je prends la liberté d'en demander la preuve ; et il me semble qu'il sera assez difficile de me satisfaire sur la première.

Les cartésiens nient, à la vérité, que le vide soit possible ; mais il faut bien supposer le contraire, au moins pour un moment, si l'on veut prouver que le mouvement reçu dans le plein s'éteindrait tout d'un coup dans le vide. Mais pourquoi s'y éteindrait-il ? Tout corps, selon les cartésiens comme selon Newton, conserve son état aussi longtemps qu'il le peut, jusqu'à ce qu'il survienne une cause plus forte qui l'en fasse changer. Or quelle serait cette cause qui arrêterait, qui anéantirait, pour ainsi dire, le mouvement d'un corps, lorsqu'il passe du plein dans le vide ? Il trouve bien moins d'obstacle dans le pays où il entre que dans celui d'où il sort. Là il rencontrait d'autres corps qui pou-

vaient l'arrêter, le repousser, changer sa direction; il ne lui était pas même impossible de leur imprimer son mouvement sans en perdre une partie. Ici tout au contraire, je veux dire dans le vide, il ne trouve rien de semblable; il ne peut plus rien acquérir, à la vérité, mais aussi il ne saurait plus rien perdre; et je le comparerais volontiers à ce cheval dont Virgile a fait la peinture après Homère:

Qualis, ubi abruptis fregit præsepia vinclis
Tandem liber equus, campoque potitus aperto.
(*Æne.d.*, liv. XI, v. 482.)

Ainsi doit voler un corps dans le vide lorsqu'il a rompu ses liens, en forçant les autres corps à lui donner passage; il n'a plus devant lui que le néant, et quelle force peut-on supposer dans le néant pour l'arrêter?

La seconde proposition ne paraît pas plus facile à prouver que la première: Pourquoi les parties de ce corps se disperseraient-elles en passant par le vide? Le mouvement du tout n'est autre chose que le mouvement de toutes les parties; et la direction du tout n'est autre chose que la direction uniforme de toutes les parties. Ainsi et le mouvement et la direction demeurant toujours les mêmes, par quelle raison les parties de ce corps s'écarteraient-elles l'une de l'autre et prendraient-elles des routes différentes? Il faudrait pour cela supposer une autre force qui leur imprimât un mouvement différent, ou qui leur donnât une nouvelle détermination. Mais comme elles n'en trouveront point dans le vide, elles conserveront toujours entre elles le même ordre et la même situation, parce que la même cause continuera toujours d'agir également sur elles et d'y entretenir le même mouvement avec la même direction. Ainsi deux boulets qui ne se toucheraient qu'en un seul point, continueraient de se toucher dans le même point et ne se sépareraient jamais, si la même force les poussait toujours dans la direction de leurs axes parallèles, et qu'aucune autre force contraire ou différente ne s'opposât à leur mouvement.

Il semble aussi que ces deux premières propositions aient fait quelque peine à l'auteur de l'Anti-Lucrèce; et l'on dirait qu'il se réduise presque à la troisième, qui consiste à soutenir que quand un corps pourrait conserver dans le vide son mouvement et sa forme, il serait au moins forcé de suivre sa première direction, sans pouvoir ni réfléchir ni être réfléchi.

Mais M. Newton avouera très-volontiers la première partie de cette proposition. Quel inconvénient y a-t-il en effet que les corps conservent dans le vide la même direction de mouvement? C'est au contraire, dira-t-il, c'est ce qui fait que les corps célestes continuent de tourner toujours de la même manière. Il n'y a rien en cela qui distingue le mouvement dans le vide du mouvement dans le plein. Un corps continue de se mouvoir de la même manière dans l'un comme dans l'autre, tant qu'il ne se trouve aucune force opposée qui l'oblige à changer de détermination.

La première partie de cette troisième proposition n'est donc que l'opinion même de Newton; et il niera la seconde, c'est-à-dire que les corps mus dans le vide ne puissent ni réfléchir, ni être réfléchis. Ils seront également capables de l'un et de l'autre, dans le vide comme dans le plein, lorsqu'ils y rencontreront un corps qui s'opposera à leur mouvement, si la force qui les meut est plus grande que celle de ce corps, ils le repousseront ou le réfléchiront; si c'est le contraire, ils seront repoussés ou réfléchis, sans qu'on puisse démontrer par des idées claires qu'il y ait dans ce point aucune différence entre le plein et le vuide, si on regarde le dernier comme possible.

Je ne sais pas si de ces trois propositions que Newton regardera ou comme fausses ou comme inutiles, et qui certainement ne sont point prouvées dans l'Anti-Lucrèce, on peut tirer avec l'auteur la conséquence générale qu'il en tire.

L'auteur semble le reconnaître en quelque manière, puisqu'il s'attache ensuite à combattre Newton dans son fort, c'est-à-dire dans son hypothèse favorite de la force centripète, par laquelle il veut réparer dans le vide le défaut d'une matière environnante qui fasse circuler les corps célestes et qui circule avec eux.

L'auteur attaque ce système par trois raisons principales, qui feront le troisième et dernier objet de mes remarques sur la seconde partie du livre où il traite la question du vide.

Il se sert premièrement de l'exemple de la fronde pour établir l'opinion de la force centrifuge, qui paraît directement opposée à celle de la force centripète.

Il insinue ensuite que cette force, dont Newton est si jaloux, pourrait bien n'être qu'une qualité occulte, semblable à celles d'Aristote, dont l'auteur craint, non sans quelque fondement, qu'on ne veuille faire revivre l'obscure et stérile et physique.

Enfin, il entre un peu plus avant dans le fond de la matière, en soutenant que la force centripète n'est rien, ou que si c'est quelque chose, elle a besoin d'une matière continue, et qui remplisse tout l'univers, par le moyen de laquelle elle puisse se communiquer aux corps, les retirer ou les ramener vers le centre.

Je doute d'abord que l'exemple de la fronde soit bien propre à réfuter Newton, parce que c'est son exemple même, peur établir qu'il y a uneforce centripète entièrement semblable à celle qui retire ou qui rappelle continuellement la pierre vers la main qui tient la fronde, et qui est le centre de son mouvement. En effet, cette comparaison paraît aussi favorable aux partisans de la force centripète qu'à ceux de la force centrifuge; elle est pour les derniers, si l'on y fait plus d'attention à l'effort de la pierre pour s'échapper, qu'à celui de la main qui la retire ou qui la retient; et elle est pour les premiers, si au contraire on s'applique plus à l'action de la main qu'à celle de la pierre. Mais si quelqu'un donnait une égale

attention à l'une et à l'autre, il ne serait pas impossible qu'il y trouvât également et une preuve de la force centrifuge et une preuve de la force centripète. Ainsi un exemple qui peut servir à établir ces deux genres de forces opposées, ne paraît pas suffisant pour faire admettre l'un et rejeter l'autre.

Si la force centripète n'était effectivement qu'une qualité occulte pareille à celle des péripatéticiens, cette seconde raison, qu'on oppose à Newton, serait beaucoup plus forte que la première. Mais il a prévenu ce reproche dans son Traité d'Optique. La force centripète n'est point, selon lui, une qualité occulte, c'est-à-dire un nom vide de sens dont on se serve pour tâcher de payer par des mots ceux qu'on ne peut satisfaire par le fond des choses mêmes. C'est une qualité manifeste, c'est une force sensible, dont l'expérience et toutes les observations physiques nous assurent. Quelle en est la cause? c'est ce qui n'est pas encore découvert; mais le fait n'en est pas moins certain. Il n'y a qu'à le considérer comme un phénomène de la nature qui se montre également dans tous les corps, et de ce phénomène connu, déduire deux ou trois principes généraux du mouvement, par le moyen desquels on puisse expliquer les actions et les propriétés de tous les corps. Cela est bien différent, dit toujours Newton, des vertus et des qualités occultes de l'ancienne philosophie, qui ne rendait point d'autre raison des effets sensibles que nous voyons dans la nature, si ce n'est qu'il y a une vertu occulte qui les produit. Ici tout au contraire, l'existence de la force centripète est démontrée par une expérience générale, quoiqu'on en ignore la cause physique; et de ce fait une fois connu, on tire des règles simples et évidentes pour expliquer toute la mécanique de l'univers.

Ainsi raisonne Newton, et il faut avouer qu'il n'a pas tout à fait tort de prétendre que la force centripète ne doit pas être mise au rang des qualités occultes, qui ont justement décrié la physique d'Aristote. On ne mettra pas sans doute la force centrifuge au nombre de ces qualités. L'auteur de l'Anti-Lucrèce, qui s'en déclare le défenseur, ne le souffrirait pas, et il aurait raison de ne le pas souffrir. Cependant on ne saurait rien dire ni pour ni contre la force centripète, qu'on ne puisse dire également ou pour ou contre la force centrifuge, en les considérant toutes deux en elles-mêmes et dans une idée purement métaphysique.

Si l'on dit que l'expérience nous démontre l'existence de la force centrifuge, on répondra que l'expérience ne nous démontre pas moins l'existence de la force centripète. Si l'on s'en rapporte même au témoignage de nos sens, seuls juges de ces sortes d'expériences, ils déposeront peut-être plus volontiers en faveur de l'une de ces forces qu'en faveur de l'autre. Nous voyons tous les jours des corps qui descendent comme d'eux-mêmes de la circonference au centre; nous en voyons moins qui montent du centre à la circonférence, et nous sommes même accoutumés à regarder leur mouvement comme une espèce de mouvement forcé, au lieu que nous sommes tous portés à croire que la pesanteur ou la gravité, c'est-à-dire le mouvement de la circonférence au centre, est un mouvement naturel et commun à tous les corps.

Si l'on veut rejeter la force centripète, parce que la cause physique ne nous est pas connue, la même raison nous doit faire rejeter aussi la force centrifuge; en connaissons-nous plus clairement ou plus certainement la cause physique? Concevons-nous bien évidemment qu'il fût impossible métaphysiquement que la machine du monde subsistât telle qu'elle est sans le secours de la force centrifuge! Et si nous remontons jusqu'à la cause suprême, jusqu'à l'Auteur de la nature, pour y trouver la main qui imprime cette force à tous les corps mus en rond, pourrions-nous soutenir qu'il ait été plus difficile à Dieu de donner à tous les corps un mouvement qui tende de la circonférence au centre, que de leur en donner un qui tende du centre à la circonférence?

On explique, dira-t-on, les mouvements des corps célestes et tous les autres mouvements que nous observons dans la nature, par la seule hypothèse de la force centrifuge, Mais ne les explique-t-on pas aussi bien par la seule supposition de la force centrifuge combinée avec le mouvement en ligne droite, qu'on admet également dans l'un et dans l'autre système?

On ne peut donc rien dire en faveur de l'une de ces deux forces qu'on n'applique aussitôt à l'autre : on ne saurait rien opposer à la première qu'on ne rétorque aisément contre la dernière. Elles sont toutes deux également manifestes ou également occultes; manifestes, si l'on ne cherche que la vérité du fait, et qu'on ne consulte que les sens; occultes, si l'on veut en pénétrer la raison ou la cause physique : nous savons sur l'une tout ce que nous savons sur l'autre, et nous n'ignorons sur la force centripète que ce que nous ignorons sur la force centrifuge.

Le troisième argument que l'auteur de l'Anti-Lucrèce oppose sur ce sujet à Newton est, que si la force centripète n'est pas une chimère, il faut nécessairement admettre une matière répandue dans tout l'univers, qui soit comme le canal, par lequel cette force se communique pour pousser tous les corps ou les retirer continuellement vers le centre. Mais je ne trouve pas moins de difficulté dans ce raisonnement que dans ceux qui le précèdent.

La proposition qu'on avance serait certaine, si l'on avait bien prouvé que le mouvement ne peut se continuer dans le vide, et que tout corps qui se meut a besoin d'une matière qui le touche immédiatement et qui le pousse du centre à la circonférence, ou de la circonférence au centre. Mais c'est ce qui n'a pas été démontré; et il serait peut-être bien difficile de le faire : comparons la force centripète de Newton avec la force centrifruge que l'auteur reconnaît; et rai-

sonnons dans l'hypothèse du vide, qu'il faut bien admettre pour un moment, comme je l'ai déjà dit, si l'on veut prouver que le mouvement cesserait dans le vide. Est-il bien évident qu'un corps poussé vers la circonférence par la force centrifuge ne pourrait continuer de se mouvoir, s'il n'était continuellement pressé et comme poursuivi par une matière qui le toucherait immédiatement? Quelle pourrait être la cause dans le vide, où il ne rencontre aucun corps, qui lui ferait perdre l'impression une fois reçue de la force et de la direction centrifuge? Je l'ai dit plus haut, s'il ne peut rien acquérir dans le vide, il ne saurait non plus y rien perdre. La même volonté de Dieu, qui l'a mis en mouvement, subsiste toujours : le vide n'y apporte aucun obstacle; et suivant les lois que l'Auteur de la nature s'est imposées à lui-même, le vide ne saurait donner lieu à une nouvelle volonté qui change ou qui arrête le mouvement imprimé par la première. Quelle cause, encore une fois, pourrait donc faire cesser l'impression de la force centrifuge? et s'il n'y en a point, un corps mu par cette force ne devrait-il pas s'éloigner toujours du centre et fuir éternellement dans le vide, sans qu'aucune matière le suivît immédiatement pour renouveler et perpétuer son mouvement? Or ce qui serait vrai de la force centrifuge dans cette supposition, pourquoi serait-il faux de de la force centripète? Dieu a pu imprimer l'une comme l'autre à tous les corps par une loi générale; et si cela est, par quelle raison le mouvement, causé par la force centripète, s'éteindrait-il plutôt dans le vide que le mouvement causé par la force centrifuge? Il ne s'agit plus ici d'attraction; Newton consent, dans ses derniers ouvrages, qu'on dise, si l'on veut, que la force centripète agit par impulsion. La parité demeure donc toujours entière entre la force centrifuge et la force centripète. La difficulté qu'on forme sur la nécessité d'une matière qui continue le mouvement est commune à l'une et à l'autre, ou plutôt elle paraît cesser également à l'égard de l'une et de l'autre, si l'on admet une fois la supposition du vide, la seule dans laquelle cette question puisse être agitée.

Je crains donc qu'on ne se hâte un peu trop de dire, comme on le fait dans le vers 979 :

. . . . Ridiculum est tales confingere causas,
Et vires intermedio quocumque carentes.
(*Constitut.*, liv. II.)

La comparaison du cerf-volant et celle des marionnettes pourront délasser agréablement l'esprit d'un lecteur qu'on aura pleinement convaincu; mais il faut quelque chose de plus fort pour le convaincre. La hauteur anglaise a besoin, sans doute, d'être humiliée. Personne ne le verra avec plus de plaisir que moi, et ne désire plus que ce soit par les mains de l'auteur de l'Anti-Lucrèce à qui il convient en toutes manières d'en triompher; mais il est dangereux de ne le faire qu'à demi; et Newton en particulier est du nombre de ces ennemis qu'il faut ou ne pas attaquer ou terrasser de telle manière qu'ils ne puissent jamais se relever. On ne saurait y réussir sans entrer dans le fond de ses principes. C'est sur le corps de l'arbre même qu'il faut frapper : tant qu'on ne fera que tourner autour et en abattre quelques branches, il en repoussera de nouvelles; on pourra craindre même qu'il n'élève sa tête encore plus haut.

Voici donc quels seraient mes désirs, et il n'y a que l'auteur de l'Anti-Lucrèce qui soit en état de les exaucer. Il est temps de les faire succéder à une critique trop longue et peut-être encore plus téméraire : mais il fallait qu'elle servît de préparation à ce que je vais demander à l'auteur, pour mon instruction particulière, pour la satisfaction commune de tous ses lecteurs et pour la réfutation complette de Newton.

Je souhaiterais donc que l'on combattît son opinion sur la force centripète :

1° En faisant voir qu'elle est fondée sur deux suppositions gratuites : l'une, que les corps célestes sont d'abord mus en ligne droite; l'autre, que les coups qu'ils reçoivent par cette première impulsion étant toujours rabattus par ceux de la force centripète, ces corps sont nécessairement déterminés à décrire une ligne presque circulaire. S'ils n'étaient mus que par la première force, ils suivraient éternellement la ligne droite dans leur course : si, d'un autre côté, ils ne reçoivent que l'impression de la force centripète, ils se réuniraient tous dans le centre. Mais de ces deux mouvements, plutôt différents que contraires, Newton en compose un troisième qui devient presque circulaire; et c'est ainsi qu'il démontre dans ses Principes, ou qu'il croit démontrer géométriquement, que les planètes tournent autour du soleil.

Ainsi tout son système roule sur la supposition de deux forces qui ne naissent point l'une de l'autre, qui sont entièrement indépendantes, qui ne sauraient par conséquent se ramener à l'unité d'un seul principe et d'une cause uniforme qui se combattent au contraire, et qui tendent à se détruire mutuellement, mais qui ont cependant un rapport si nécessaire, que la première sans la seconde et la seconde sans la première, seraient absolument inutiles : en sorte qu'il est visible que le mouvement en ligne droite n'a été imaginé que pour tempérer la force centripète, comme réciproquement la force centripète n'a été inventée que pour corriger à son tour le mouvement en ligne droite. Il y a sans doute bien des mouvements composés dans la nature par la rencontre ou la concurrence de deux forces qui ont des directions différentes; mais il est bien difficile de concevoir que le premier mouvement, le mouvement générateur, qui a été la source de tous les autres, ait été un mouvement composé C'est une supposition qui résiste à l'idée que nous avons de la simplicité des voies de Dieu, auteur de la nature, qui se ramènent toutes à l'unité.

Croira-t-on donc, pour étendre un peu

plus cette pensée, que pour mettre la machine du monde en mouvement, Dieu ait eu besoin d'imprimer d'abord aux corps célestes un mouvement en ligne droite, de se réformer ensuite, pour ainsi dire, et de se corriger lui-même en frappant ces mêmes corps par la force centripète, pour parvenir par ce mélange et cette composition de mouvements, à les faire tourner circulairement autour de leur centre ! N'était-il pas bien plus court et bien plus simple de leur imprimer tout d'un coup cette espèce de mouvement? Dieu est-il réduit à tempérer deux mouvements l'un par l'autre, afin qu'il en résulte un troisième, comme s'il n'avait pu le produire directement? Lui en coûte-t-il plus pour faire mouvoir un corps en rond, que pour lui donner une autre détermination? La ligne courbe est aussi simple pour lui que la ligne droite! Mais l'homme veut toujours imprimer sur les ouvrages de Dieu même le caractère de sa faiblesse. Il a une idée plus claire et plus distincte de la ligne droite que de la ligne courbe, et rapportant tout à lui-même ou à sa manière de penser, il voudrait presque assujettir le Maître de la nature à ne pouvoir tracer une ligne courbe, qu'en la composant de plusieurs lignes droites. C'est cette idée qui a donné naissance à la méthode des *infiniment petits*, qui prouve en un sens la grandeur de l'esprit humain, et en un autre sens sa petitesse. C'est sur le même fondement que M. Newton, qui a voulu passer pour l'inventeur de cette méthode, transportant dans la physique les idées de sa géométrie, a voulu trouver dans un mouvement circulaire deux mouvements en ligne droite, afin qu'en décomposant ce mouvement, et le réduisant à ses prétendus éléments, son esprit pût se délasser dans la simplicité d'un genre de ligne et de mouvement plus aisé à concevoir que la ligne et le mouvement circulaire. Il y aurait peut-être bien des choses à réformer, par cette notion générale, dans M. Descartes même; mais je me contente de la présenter à l'auteur de l'Anti-Lucrèce, qui saura en faire un meilleur usage que moi, s'il juge à propos d'exaucer sur ce premier point les vœux que je forme pour sa victoire et pour la défaite de M. Newton.

2° Puisque j'ai commencé une fois à expliquer mes désirs, j'avoue que je serais fort aise de voir une main aussi habile que celle de l'auteur forcer M. Newton à s'expliquer clairement sur le combat de la force centripète et de la force centrifuge.

Quoique zélé défenseur de la première, il est obligé cependant de reconnaître la vérité de la seconde dans plusieurs endroits de ses ouvrages, et il aurait été bien difficile de ne la pas reconnaître, puisque l'expérience nous la montre si sensiblement.

Or, comment peut-il concilier ces deux forces opposées, et qui doivent se combattre éternellement ? C'est sur quoi je ne rougirai point de confesser mon ignorance : je le fais même d'autant plus volontiers qu'elle engagera peut-être l'auteur de l'Anti-Lucrèce à presser M. Newton sur cet article, dont j'ai de la peine à concevoir quel peut être le dénouement.

En effet, ou ces deux forces sont inégales, ou l'on supposera au contraire qu'elles sont dans une parfaite égalité.

Si l'on dit qu'elles sont inégales, je demanderai d'abord pourquoi elles le sont; je demanderai ensuite quelle est la plus grande des deux, et même, sans faire tant de questions importunes, je conclurai tout d'un coup de leur inégalité même, que depuis le commencement du monde, il y a longtemps que la plus forte a dû prévaloir sur la plus faible, et la contraindre à suivre sa direction, en sorte qu'il ne doit plus rester dans l'univers, ou que la force centripète, si elle a été la plus grande dès la création du monde, ou que la force centrifuge, si l'on veut supposer qu'elle a eu d'abord l'avantage sur sa rivale.

Si l'on prend le parti de soutenir que ces deux forces sont parfaitement égales, comme Newton semble le reconnaître dans la page 40 du premier livre de ses Principes, elles seront donc alors dans un équilibre fixe et invariable : elles feront à la vérité un effort continuel l'une contre l'autre, mais il n'en résultera aucun effet; et la réaction étant alors bien certainement égale à l'action, tous les corps également poussés par l'une des deux forces, et également repoussés par l'autre, seront dans le même état que si aucune des deux forces n'agissait sur eux. Pourquoi donc les planètes qui, selon Newton, ont reçu d'abord l'impression d'un mouvement en ligne droite, ne continueront-elles pas de suivre cette première impression? Je comprends bien que si la force centripète pouvait agir sur ces grands corps, sans y trouver l'obstacle d'une force directement contraire, elle pourrait les détourner de la ligne droite et les obliger à décrire une ligne courbe approchante du cercle. Mais l'action de cette force étant continuellement repoussée par l'action de la force centrifuge, si ces deux forces sont dans un équilibre parfait, leur impression, de part et d'autre, doit être regardée comme nulle. Elles ne peuvent donc détourner les corps célestes de leur première route, qu'ils doivent suivre aussi constamment que s'ils ne rencontraient en leur chemin, ni la force centripète, ni la force centrifuge.

M. Newton ne répondra pas, sans doute, que comme, dans son hypothèse, les planètes nagent dans le vide, il n'y a point de matière autour d'elles dont la force centrifuge puisse balancer l'action de la force centripète.

Ce raisonnement serait une défaite plutôt qu'une véritable réponse. Que lui servirait-il d'éluder la difficulté par rapport à la matière environnante? il retomberait toujours par rapport à celle dont le corps même de la planète est composé, elle n'aurait pas plus tôt commencé à tourner en rond, que la force centrifuge commencerait aussi à agir sur toutes ses parties, pour les pousser vers la circonférence, autant que la force centripète les pousserait vers le centre. La même diffi-

culté du contraste, de l'opposition, de l'équilibre des deux forces contraires renaîtrait donc toujours à l'égard du corps de la planète, et l'on demanderait toujours pourquoi elle ne continuerait pas de suivre librement sa route entre deux ennemis qui, par le balancement de leurs efforts, ne feraient que se nuire l'un à l'autre, sans pouvoir ni détourner, ni arrêter le cours de la planète, qu'ils presseraient également par deux mouvements directement opposés.

A-t-on même besoin de recourir à la force centrifuge, pour former cette difficulté, et n'est-il pas permis de dire que le système de la force centripète est un royaume divisé où l'on peut opposer cette force à elle-même?

Pourquoi l'hémisphère inférieur de la planète, je veux dire celui qui est le plus proche du soleil, tend-il au centre de la planète entière aussi bien que l'hémisphère supérieur, c'est-à-dire celui qui est le plus éloigné du soleil? M. Newton ne saurait en rendre d'autre raison, si ce n'est que cet hémisphère inférieur est pressé par une force centripète qui pousse également toutes ses parties vers le centre : mais comme cela sera également vrai des parties de l'autre hémisphère, il y aura donc une force centripète qui poussera un des hémisphères de haut en bas, comme il y en aura une qui poussera l'autre hémisphère de bas en haut. Ces deux forces se rencontreront dans le centre où elles se résisteront et se balanceront mutuellement. Pourquoi donc celle qui pousse l'hémisphère supérieur aura-t-elle plus de force pour contraindre la planète (1) à sortir de la ligne droite et à descendre du côté du soleil par une ligne courbe qui l'en rapproche, que celle qui pousse l'hémisphère inférieur n'en aura pour obliger la planète à sortir aussi de la ligne droite, mais pour remonter plus haut en s'éloignant du soleil? Ou si l'on suppose encore un équilibre parfait entre ces deux forces centripètes opposées, je demanderai toujours quelle peut être la force qui détermine la planète à quitter sa première route, sa route naturelle, suivant M. Newton, et à décrire une ligne courbe, presque circulaire, au lieu de suivre constamment la ligne droite?

J'avoue cependant que je ne propose ces difficultés qu'en tremblant, parce que je sens bien que c'est l'ignorance qui les produit en moi plutôt que la science. Mais c'est par cette raison même que je souhaiterais fort qu'il plût à l'auteur de l'Anti-Lucrèce d'en faire une discussion plus exacte, et de vouloir bien devenir auprès de moi-même l'interprète et le juge de mes pensées.

J'achèverai donc de lui expliquer mes désirs, et je le ferai même avec un peu plus de confiance, parce qu'il me semble que j'entends mieux ceux qu'il me reste à lui exposer.

3° Il y a une grande différence entre l'hypothèse de la force centripète et celle de la force centrifuge. Tout ce qu'on peut dire de plus favorable pour la première, c'est qu'elle n'est pas évidemment impossible; encore faudra-t-il pour cela proscrire absolument la force centrifuge, si les raisonnements que je viens de faire ont quelque solidité. Au contraire, l'hypothèse de la force centrifuge est non-seulement possible, mais réelle, et son existence est si certaine, que Newton même n'a pas osé la nier. Nous la trouvons partout dans la nature. L'expérience nous fait voir que toutes les parties d'un corps qui est mu circulairement, tendent à s'écarter du centre en ligne droite, et qu'elles s'en écartent effectivement, si elles n'y trouvent aucun obstacle.

Avec cette hypothèse on explique, d'une manière très-probable, les divers mouvements de légèreté ou de pesanteur, c'est-à-dire ceux qui tendent à la circonférence et ceux qui tendent au centre; car il n'est pas plus difficile d'expliquer la pesanteur, en supposant tous les corps inégalement légers, que d'expliquer la légèreté, en supposant tous les corps inégalement pesants. Pourquoi donc aller chercher une autre espèce de force à laquelle on donne le nom de force centripète, qui ne nous dévoile pas plus clairement les mystères de la nature, qui ne saurait exclure ni anéantir la première, et avec laquelle il est si mal aisé de la concilier, qu'elle ne sert qu'à multiplier les difficultés et à les rendre presque inexplicables, au lieu d'être vraiment utile pour les résoudre?

4° Je comprends bien néanmoins pourquoi on l'a imaginée. Il fallait trouver un principe de mouvement dans le vide, et non-seulement de mouvement, mais de continuation de mouvement sans continuité de matière. Un grand géomètre, qui a voulu ramener toute la physique aux lois des mathématiques, a cru avoir trouvé ce principe dans ces deux suppositions : l'une, que tout corps tend naturellement à se mouvoir en ligne droite; l'autre, qu'il y a d'un autre côté une force centripète qui oblige les planètes à sortir de leur route naturelle, pour décrire une ligne circulaire ou presque circulaire. Ainsi la force centripète n'a été inventée que pour être en quelque manière l'âme du vide, et pour y suppléer au mouvement de rotation, dont Newton a cru que la durée était impossible dans le plein. Mais que deviendra donc la force centripète, et de quel usage pourra-t-elle être dans la nature, si l'on peut prouver, par Newton même, qu'il n'y a point de vide, et que tout est plein? C'est cependant ce qu'il ne paraît pas bien difficile de faire; et si l'on suit attentivement ce qu'il a dit de la lumière dans son traité d'*Optique*, on y trouvera que ce grand philosophe a donné, sans y penser, des armes contre lui-même.

D'un côté, il est certain que la lumière du soleil se répand dans toutes les parties de son tourbillon, ou de l'espace dans lequel les planètes qui en sont éclairées tournent au tour de lui. Il n'y a aucun lieu dans cette région immense, quelque petit qu'on le sup

(1) Ceci suppose qu'on ait présent à l'esprit le premier théorème de la seconde section du premier livre des Principes de Newton, pag. 34.

pose, quand même on le réduirait à un point mathématique, qui ne soit frappé de cette lumière, s'il n'y a point de corps opaque qui le couvre de son ombre. Partout où l'on pourra placer la prunelle de l'œil, elle en sera pénétrée. En quelque endroit, exposé au soleil, qu'on mette un corps réfléchissant, il renverra des rayons lumineux. Si l'on y substitue un corps réfringent, il rompra ces mêmes rayons et les détournera de leur route naturelle. Enfin, si l'on oppose à la lumière un corps exactement solide, comme Newton suppose qu'il peut y en avoir, puisque ses premiers éléments sont des corps entièrement durs, dans lesquels il n'y a aucun mélange de vide; il n'y aura pas un seul point dans la surface de ce corps qui ne renvoie un rayon de lumière, si elle trouve tous les passages ouverts, comme elle doit les trouver toujours dans le vide.

D'un autre côté, il n'est pas moins constant, par tout ce que dit Newton de la lumière, que ses rayons sont composés de particules de matière: puisque, selon cet auteur, ils se meuvent successivement, et que la lumière ne se transmet pas en un instant; puisqu'ils sont différemment réflexibles, réfrangibles, pliables; puisqu'ils ont des côtés différents, comme Newton prétend le prouver par l'exemple des cristaux d'Islande; puisque selon sa définition même, les rayons de lumière ne sont que *de petits corpuscules très-durs, élancés ou poussés hors du corps lumineux, dont les plus petits produisent le violet, la plus faible des couleurs, et dont les autres produisent le bleu, le vert, le jaune, le rouge*, à proportion de leur grosseur, qui fait qu'ils sont plus difficilement détournés de leur route; puisque enfin, suivant Newton, il peut se faire une transformation réciproque entre les corps grossiers et la lumière.

Voilà donc deux propositions certaines:

L'une, que les rayons de la lumière sont composés de petits corpuscules, et par conséquent de matière;

L'autre, que cette matière ou ces corpuscules agissent partout; et par conséquent qu'ils sont partout où il ne se trouve point de corps plus grossiers qui en occupent la place et qui en interrompent le mouvement.

Or si d'un côté, ce qui excite en nous la sensation de la lumière n'est autre chose que de la matière; si d'un autre côté tout est plein ou de cette matière, toujours agissante lorsqu'elle est libre, ou de corps opaques qui en interrompent l'action, en sorte que partout où il ne se trouve point d'obstacles de cette nature, les parties de la lumière frappent toujours tout ce qui se présente à elles; il est évident que tout est plein de matière.

L'exemple que j'ai choisi d'un corps parfaitement dur et sans aucun pore, rend cette vérité encore plus sensible.

Qu'on oppose un pareil corps à la lumière, et qu'on le place, si l'on veut, pour se prêter un moment à l'hypothèse de Newton, dans le vide *plus pur*, comme parle Lucrèce, c'est-à-dire, le plus dégagé de toute matière, il n'y aura aucun point de sa surface qui ne soit illuminé ou frappé par un rayon de lumière; et comme, par la nature même de ce corps, il n'y a point de vide entre les points de sa superficie, il ne peut pas y en avoir non plus entre les rayons qui les frappent, autrement il y aurait des points qui ne seraient pas illuminés. Donc les rayons sont aussi denses et aussi serrés entre eux que les points de cette superficie, sans qu'il y ait plus de vide entre les uns qu'entre les autres; et il est indifférent que les rayons soient perpendiculaires ou obliques, puisqu'il y aura toujours un rayon qui répondra à chaque point du corps illuminé. Mais tous ces rayons ne sont, suivant Newton, que comme des lignes de corpuscules, et par conséquent de matière. Donc Newton lui-même doit convenir que ce vide imaginaire dans lequel nous plaçons un corps dur pour recevoir l'impression de la lumière, est un vide parfaitement plein. Plus même il le supposera vide, c'est-à-dire exempt de toute autre matière, plus il s'y doit trouver des particules propres à exciter le sentiment de la lumière, parce qu'il n'y aura point de corps opaques ou grossiers qui puissent en prendre la place, en arrêter ou en interrompre l'action; et c'est ce que nous éprouvons souvent, à mesure que l'air devient plus pur et moins chargé de parties terrestres ou aqueuses. Or en quelque lieu de ce vide immense, dont l'imagination de Newton est frappée, qu'on veuille placer ce corps exactement solide, on pourra toujours faire le même raisonnement; car, en quelque endroit qu'on l'arrête ou qu'on le fasse passer, il y recevra toujours des rayons de lumière, s'il n'y a point de corps interposé qui puisse les lui dérober. Il rencontrera donc partout les particules de matière dont les rayons sont formés; et ce ne sera pas sa présence ou son passage qui fera venir ces particules et qui les assemblera autour de lui; il les trouvera toutes assemblées et toujours prêtes à le frapper lorsqu'il s'offrira à leurs coups, en s'opposant à la continuité de leur mouvement. En un mot, il sera éclairé partout. Donc il sera frappé partout; donc il trouvera partout des corpuscules en état de le frapper; donc ce vide immense où on le promène en sera rempli; donc, comme je l'ai déjà dit, le vide même sera plein.

Les planètes sont ce corps entièrement solide, ou du moins impénétrable à la lumière qui circule dans un espace rempli de corpuscules lumineux, puisqu'en effet elles sont illuminées et qu'elles nous éclairent par réflexion. Il n'est donc nullement vrai qu'elles nagent dans un milieu vide ou presque vide. Il ne peut y en avoir de moins rare et de plus dense, dans le sens de Newton, que celui qui est composé de corpuscules durs et presque infiniment petits, tels que ceux de la lumière. Donc il est encore moins vrai que les planètes ne puissent conserver leur mouvement dans un milieu dense. D'un côté, nous savons, ou plutôt nous voyons, que celui dans lequel elles font leur course est rempli de rayons de lumière, et Newton nous assure que ces rayons ne sont que des

particules de matière, D'un autre côté, l'expérience de tous les siècles nous apprend, et tout l'univers en rend témoignage, que les planètes y peuvent conserver leur mouvement, puisqu'elles l'y conservent en effet depuis le commencement du monde; donc la supposition du vide, pour faciliter et pour assurer la durée de leurs révolutions, est non-seulement inutile, mais évidemment fausse; et Newton ne saurait se rejeter sur la petitesse, sur la figure, ou sur la mobilité des particules de la lumière, puisque, selon lui, toutes ces circonstances sont indifférentes, et qu'il y a autant de densité, de force et de résistance dans un pied cube de la matière la plus subtile, qu'il y en a dans un pied cube de la matière la plus grossière.

Quand même Newton voudrait ou pourrait chicaner encore sur ce que j'ai dit : qu'il n'y avait point d'intervalle entre les rayons de lumière agissants librement et sans obstacle, comme il n'y en a pas entre les points du corps illuminé, si on le suppose exactement solide, il n'y trouverait pas mieux son compte, et son système n'en deviendrait pas plus soutenable.

Premièrement, ce serait une grande humiliation pour le plus célèbre partisan du vide, s'il était réduit à ne lui plus trouver de place que dans les minces intervalles qu'il voudrait imaginer entre les rayons de la lumière ; et il faut avouer qu'alors l'immensité prétendue de l'espace serait logée bien à l'étroit.

Mais en second lieu, quand Newton serait parvenu à ménager encore cette dernière retraite à son vide, chassé par lui-même de toutes parts, il n'en serait pas plus avancé pour soutenir son opinion favorite : je veux dire, que les planètes ne sauraient conserver leur mouvement dans un milieu capable de résistance. Qu'il répande tant qu'il voudra entre les rayons de lumière quelques parcelles d'un vide, qu'on appellera justement en ce cas *vacuum disseminatum*, il sera toujours forcé de convenir qu'un milieu rempli de corpuscules très-durs et si serrés l'un contre l'autre, ne peut jamais passer pour un milieu infiniment rare et vide, ou presque vide. Par conséquent ce milieu doit résister, selon lui, au mouvement des planètes; je veux qu'il y résiste un peu moins que s'il était exactement plein, mais il y fera toujours une résistance considérable, par rapport à la quantité immense de matière qu'il renferme. Cette résistance ne pourra jamais être vaincue, sans qu'il en coûte à la planète une partie de son mouvement; et comme elle se renouvellera à chaque instant, Newton pourra bien faire durer un peu plus ce mouvement, et prolonger, peut-être de quelques mois, la vie de la planète, par le moyen de ces petits vides, semés, contre toute apparence, entre les parties de la lumière ; mais il faudra toujours que, donnant continuellement et ne recevant rien, la planète épuise bientôt ses forces et tombe enfin dans un état de langueur ou de faiblesse qui la conduise infailliblement à la mort.

Tout le système de Newton paraît donc renversé par ce qu'il dit lui-même sur la nature des parties de la lumière. Il n'y a plus de milieu vide ou presque vide ; et comme ce n'est que pour suppléer à l'inaction ou à l'impuissance d'un tel milieu, qu'il a été obligé d'imaginer la force centripète dont j'ai déjà dit qu'il avait fait, en quelque manière, l'âme du vide, s'il n'y a plus de vide, ou si quelques restes de vide que Newton voudrait conserver contre toute raison, ne lui peuvent servir de rien pour expliquer la durée du mouvement des corps célestes, la force centripète s'évanouit avec la cause qui lui avait donné la naissance; et il faut bien qu'il y ait une autre solution du problème qu'il propose sur ce mouvement.

Je ne sais pourtant si je ne m'éblouis pas moi-même par le raisonnement que je viens de faire, et qui a encore pour moi toute la grâce de la nouveauté. Mais, après tout, mon objet n'est pas tant de réfuter Newton, que d'indiquer seulement les points principaux sur lesquels je souhaiterais que l'auteur de l'Anti-Lucrèce voulût l'attaquer, pour se mettre en état de remporter une victoire complète sur un si grand ennemi ; c'est dans cette vue que j'ai rassemblé ici toutes les réflexions que j'ai eu depuis peu occasion de faire en lisant le traité d'Optique de Newton, et en jetant les yeux sur les endroits de ses Principes qui peuvent être à la portée de mon intelligence. C'est à l'auteur de l'Anti-Lucrèce qu'il appartient d'en faire un juste discernement, de retrancher le mauvais, de perfectionner le médiocre, d'ajouter ce qui peut être beaucoup meilleur ; en un mot, de suppléer ce qui manque à la faiblesse de mes lumières, par la supériorité des siennes. Mais j'en reviens toujours à ce que j'ai dit d'abord : M. Newton est un ennemi qu'il faut ou ménager ou vaincre entièrement.

Je le répète d'autant plus volontiers que, pour finir cette seconde partie de mes remarques, comme j'ai fini la première, je ne sais si l'auteur de l'Anti-Lucrèce est obligé de combattre M. Newton pour remplir le grand dessein de son poëme, qui est d'établir l'existence de Dieu et la spiritualité de notre âme.

Il paraît assez indifférent, par rapport à ces deux vérités, d'attaquer ou de soutenir la possibilité du mouvement des planètes dans le plein ou dans le vide, de préférer l'hypothèse de la force centripète ou de donner l'avantage à celle de la force centrifuge. Les philosophes, qui se partagent sur ce sujet, conviennent tous également que c'est Dieu qui imprime et qui peut seul imprimer ces deux forces, ou l'une des deux, à la matière. Et s'il y en avait quelqu'un qui eût du penchant pour l'athéisme, il ne lui en coûterait pas plus de supposer le plein que de supposer le vide, et de regarder la force centrifuge comme essentiellement attachée à la matière, que d'attribuer ce caractère à la force centripète. Newton, en particulier, paraît fort éloigné de ces sentiments impies; et quoiqu'il soutienne l'impossibilité du

mouvement dans le plein, et l'hypothèse de la force centripète, il n'en reconnaît pas moins la nécessité d'admettre un premier moteur, une cause suprême et universelle qui ait créé l'univers, et qui ait donné le premier mouvement à cette grande machine, où il le conserve, l'augmente ou le diminue, suivant les lois que sa sagesse a établies.

Tout ce qui est essentiel pour la cause de la religion est renfermé dans ce principe ; et l'auteur de l'Anti-Lucrèce n'a point de querelle avec Newton sur ce qui fait le véritable sujet de son poëme, puisque ce philosophe suppose comme lui la nécessité de l'opération du premier Etre.

Après cela, que le mouvement des planètes se puisse continuer dans le plein, ou qu'on ne puisse l'expliquer que dans le vide; que la première impulsion se fasse dans le centre ou à la circonférence; qu'elle soit simple ou composée de deux impressions en ligne droite qui en produisent une courbe : c'est ce qui paraît, à bien des esprits, arbitraire en soi et également possible au Tout-puissant; et quand il serait vrai que l'une de ces voies doit être regardée comme vraiment impossible, parce qu'elle renferme une répugnance et une contradiction évidentes, on pourrait toujours errer sur ce sujet d'une manière innocente, et sans aucun péril pour la religion, parce qu'on adorerait toujours Dieu comme la seule cause de tous les mouvements qui se passent dans l'univers, et qu'on ne se tromperait qu'en croyant que Dieu a pu faire ce qui paraît impossible à d'autres philosophes.

L'auteur de l'Anti-Lucrèce pourrait donc bien s'épargner la peine d'entrer dans toutes ces questions, et il n'y perdrait rien par rapport à son véritable objet : il y gagnerait peut-être même en un sens, comme je l'ai dit en parlant de la question générale du vide. C'est souvent une politique louable dans un auteur, et utile à la cause qu'il soutient, de ne pas s'attirer, sans une nécessité absolue, des adversaires accrédités, qui, quoiqu'ils n'attaquent pas un ouvrage dans ce qui lui est essentiel, ne laissent pas de le décrier indirectement par la critique qu'ils font d'une partie des raisonnements de l'auteur, et donnent toujours lieu à des esprits superficiels ou incrédules, de dire que si l'auteur a bien pu se tromper dans les questions accessoires, il a pu aussi n'être pas plus heureux dans la question principale.

Enfin, il n'y a peut-être rien de plus glorieux pour la religion que de faire voir à toute la terre que, quelque parti qu'on prenne pour expliquer la machine du monde, soit qu'on soutienne ou que l'on rejette le vide, soit qu'on s'attache au système de Descartes ou à celui de Gassendi, soit qu'on suive les principes de Newton, il faut toujours reconnaître une première cause, un Etre tout-puissant qui a créé la matière, qui lui a donné la forme, qui lui imprime le mouvement, qui la conduit et qui la gouverne avec cet ordre et cette harmonie, et en même temps avec cette simplicité et cette uniformité que nous admirons dans la nature.

Ainsi, cette seconde manière de traiter les questions sur lesquelles les philosophes sont partagés, et de mettre à profit jusqu'à leurs erreurs, pour prouver l'existence de Dieu, aurait peut-être quelque chose de moins brillant que le parti d'approfondir ces questions, et d'abaisser par là l'orgueil des Anglais; mais elle pourrait avoir des avantages plus solides, parce qu'elle ne ferait servir à la défense de la religion que des vérités certaines, et reconnues également par les philosophes qui sont le plus opposés les uns aux autres sur tout le reste. On y trouverait certainement une grande douceur par rapport à la facilité de l'ouvrage. Les raisonnements philosophiques surtout, quand il s'agit de les porter, autant qu'il est possible, jusqu'à la démonstration, sont une matière bien ingrate pour la poésie; et Lucrèce même y a souvent échoué : au lieu que les vers peuvent être bien plus susceptibles de l'exposition des différents systèmes, de la description des merveilles de la nature, et des conséquences générales qui en résultent, pour prouver la sagesse infinie et la toute-puissance du Créateur.

C'est à l'auteur de l'Anti-Lucrèce qu'il est réservé de se déterminer entre ces deux partis. Pour moi, il me suffit d'avoir fait ma profession de foi, pour ainsi dire, sur le fond de la matière, et d'en avoir dit assez pour me purger du soupçon de newtonianisme. Ou si après cela l'auteur m'ordonnait de choisir entre les différentes manières de la traiter, je préférerais la première, pour mon goût, et peut-être la seconde, pour la facilité et le succès de l'ouvrage.

LETTRE VI.

Sur la véritable notion du terme de substance.

Je viens, monsieur, de relire avec un nouveau plaisir la lettre que vous m'avez écrite au sujet du livre de M. Cudworth, et dans laquelle, à l'occasion de cet ouvrage, vous faites d'abord le procès à la métaphysique, en passant à la morale, et, de dessein prémédité, à la justice. Faut-il que des sciences ou des vertus si utiles, si necessaires, trouvent en vous un ennemi plus redoutable que les Epicure, les Thrasimaque et les Hobbes, parce que vous combattez avec plus d'esprit, et que vous savez même vous servir de la religion pour attaquer des idées qui en sont au moins le préliminaire, pour ne pas dire une des principales preuves, et du nombre de celles qui vont à l'esprit par

le cœur? J'ai été tenté plus d'une fois de répondre avec soin à une lettre si ingénieuse : mais tantôt l'humeur m'a manqué, et tantôt le loisir : *Me laboriosum existimes*, pour parler le langage de votre ami Cicéron, *cui, ne in tanto quidem otio, otiosum esse liceat.* Mais il y a des occupations de goût, quelquefois même de caprice qui maîtrisent encore plus notre esprit que les affaires les plus sérieuses. Par exemple, un savant, que vous seriez charmé de connaître, s'avise de m'agacer comme vous sur le livre de M. Cudworth : sa question est grande, difficile, intéressante pour la religion même; je m'en laisse tellement saisir, que je m'enfonce dans de longues lectures qui me jettent dans de plus longues dissertations. Si je vous en parle à présent, c'est uniquement pour me justifier des reproches que vous me faites sur mon oisiveté; mais je vous les ferai peut-être voir quelque jour, quand ce ne serait que pour vous punir, si vous ne pouvez revenir de vos préventions contre la justice naturelle.

Mais il faut revenir à votre lettre : elle me rappelle, comme bien d'autres que j'ai reçues de vous, une idée de Socrate, qui dit quelque part que la science a ses *misologues* (passez-moi cette expression, ou faites-en une plus française qui y réponde), comme la société civile a ses misanthropes. Les uns et les autres, c'est encore Socrate qui le dit, ont une origine presque semblable. La jeunesse se livre d'abord avec plaisir à la société; mais plus on vit parmi les hommes, plus on les trouve remplis de faux, légers, frivoles, ignorants, vains, injustes, déraisonnables, importuns, etc.

> Jam satis est, ne me Crispini scrinia lippi
> Compilasse putes.
>
> (*Horat.*, sat. I, v. 120.)

Un esprit pénétrant et judicieux ne trouve presque plus rien dans leur commerce qui ne lui soit à charge; son dégoût devient quelquefois si grand, qu'il contracte à la fin une certaine tristesse d'âme qui fait qu'il ne voit plus que du noir, comme on dit que ceux qui ont la jaunisse voient tous les objets de la couleur de leurs yeux. De là naît cette aversion générale contre tous les hommes qui fait les misanthropes. Parce qu'on a trouvé en son chemin un grand nombre d'hommes méprisables ou haïssables, on parvient à mépriser et à haïr tout le genre humain. Les *misologues*, selon Socrate, se forment à peu près de la même manière. Un homme d'esprit veut tout lire et tout savoir; il y goûte pendant longtemps un plaisir infini : mais après avoir bien lu, plus il a de lumières, plus il fait aussi de réflexions qui corrompent, pour ainsi dire, et qui empoisonnent pour lui toute la douceur de la science.

Il trouve dans les savants et dans leurs ouvrages presque autant de défauts que le misanthrope en trouve dans le commun des hommes; des idées peu claires et peu suivies, des suppositions prises pour des axiomes, de simples préjugés donnés pour des preuves, défaut de certitude dans les principes ou de justesse dans les conséquences, peu de vues supérieures et assez étendues, rien de bien approfondi, trop de paroles dans le facile et trop peu dans le difficile. Ce ne sont pas seulement les savants qui sont imparfaits, les sciences en elles-mêmes sont très-défectueuses; on y sent partout la faiblesse de notre nature, et l'on dirait qu'elles ne servent qu'à nous faire trouver, presqu'à chaque pas, les bornes de l'esprit humain; on se lasse de faire si peu de progrès, et de tourner si longtemps dans une espèce de cercle qui ne fait que revenir toujours sur lui-même; on s'en prend aux savants, on s'en prend à la science même, parce que l'homme connaît peu de vérités : on veut, par une espèce de dépit, qu'il n'en connaisse aucune, parce qu'il y a beaucoup de choses douteuses, on devient ingénieux à douter de tout, et passant de la critique à la *misologie*, on condamne toutes les sciences en général, comme le misanthrope condamne tous les hommes.

Je n'ai pu retrouver le dialogue de Platon où Socrate donne cette idée, et j'ai grand regret d'être obligé d'y suppléer par mémoire ou par imagination. Quel plaisir pour moi si j'avais pu vous présenter votre portrait fait de la main de Socrate! mais je m'en rapporte à lui, il vous voit tous les jours, *nam sphingem domi habes :* je suis sûr qu'il trouvera quelque trait de ressemblance dans celui que je viens de tracer d'après le sien.

N'y ajouterait-il point aussi que souvent nous ne sommes si rigoureux pour les auteurs, que parce qu'ils nous ont trop bien instruits : nous nous sommes tellement familiarisés avec leurs idées, que nous nous les approprions; nous les regardons comme notre patrimoine, comme un bien que la nature nous a donné, et nous oublions que c'est d'eux que nous l'avons reçu. Ce qu'ils ont de bon nous touche peu; nous croyons y reconnaître nos propres pensées, c'est notre bien que nous retrouvons dans les mains d'un autre; nous ne leur laissons que ce qu'ils ont de mauvais, et que notre amour-propre n'a garde de réclamer.

N'est-ce point à peu près ce que vous faites à l'égard des métaphysiciens? Ils vous déplaisent tous, et surtout le P. Mallebranche. Si vous voulez n'en point abuser, je vous avouerai que souvent il ne me plaît guère plus qu'à vous. Ce n'est pas certainement un auteur sans défaut; et où sont ceux qui n'en ont point? Mais il n'est pas aussi sans vertu. Vous lui retranchez d'abord tout ce qu'il dit sur les sources des faux jugements, sur les sens, sur l'imagination, sur les inclinations, sur les passions, quoiqu'on en puisse tirer de grandes conséquences pour la morale, pour la rhétorique et pour la politique même. C'est sans doute parce que vous savez tout cela; mais en est-il moins bon parce que vous le savez? Vous coulez aussi légèrement sur ce qu'il a dit de la méthode et de l'art de faire usage de la raison humaine dans la recherche de la vérité; ainsi en ne lui tenant aucun

compte du bon, parce que vous l'avez comme lui, et en le chargeant seul de tout le mauvais, il n'est pas surprenant que vous le placiez beaucoup au-dessous de rien. Je vous passe néanmoins tout ce que vous dites contre lui: mais pourquoi la métaphysique même sera-t-elle enveloppée dans sa disgrâce? Quand elle n'aurait servi qu'à produire les six Méditations de Descartes, ne devriez-vous pas lui adresser cette invocation de Cicéron:

O vitæ, philosophia, dux: ô virtutum indîgatrix expultrixque vitiorum! etc.

Je doute que, tout votre ami qu'il est, s'il avait jamais approfondi avec Descartes et le P. Mallebranche la distinction de l'âme et du corps, il eût dit comme vous: *Tout cela bien éclairci, ce qui n'arrivera peut-être jamais, que m'en revient-il?* N'est-ce donc *rien* de vous connaître vous-même; et l'astronomie, dont vous faites l'éloge a-t-elle jamais rien trouvé dans le ciel qui soit comparable à ce mot que les anciens en faisaient descendre:

Et e cœlo descendit γνῶθι σεαύτον.

N'est-ce *rien* de savoir que, si votre âme est une substance essentiellement distincte de votre corps, il n'y a qu'un Etre tout-puissant, c'est-à-dire Dieu, qui ait pu en former le lien; qu'il n'y a que Dieu qui puisse le conserver; que vous n'éprouvez pas le moindre sentiment dans votre âme à l'occasion de votre corps qui ne vous dise: *Il y a un Dieu qui agit continuellement sur vous*, et qu'il n'y a point de piqûre d'épingle qui ne soit pour vous une démonstration de son existence?

N'est-ce *rien* de connaître qu'une substance simple et indivisible comme notre âme, ne renferme en elle-même aucune cause d'altération et de destruction; qu'il n'y a donc que la volonté de Dieu qui puisse l'anéantir, et que sans avoir même recours à la révélation, il n'est nullement vraisemblable que celui qui conserve une substance vile et grossière comme l'étendue, dont il ne détruit aucune partie, veuille anéantir un être qu'il a créé capable de le connaître et de l'aimer?

N'est-ce *rien* de conclure de ces connaissances, que si nulle raison ne nous porte à croire la mortalité de notre âme, si tout conspire au contraire à nous faire pressentir son immortalité, nous ne devons travailler qu'à la rendre éternellement heureuse; que ce bonheur, comme les philosophes païens mêmes l'ont reconnu, doit consister à devenir semblable à Dieu dans la proportion du fini avec l'infini, et que la pensée et la volonté étant comme les deux caractères de ressemblance que Dieu a gravés dans le fond de notre être, la seule occupation qui soit digne de nous est d'enfoncer, pour ainsi dire, de plus en plus les traits de son image, par la contemplation de l'infini, seul objet capable de remplir notre entendement, et par le goût du souverain bien, seul capable de fixer notre volonté; vérités qui, bien méditées, renferment toute la morale, et qui ne sont moins admirées que parce qu'elles sont devenues trop communes: de même que l'ordre merveilleux de la nature, *assiduitate viluerunt.*

Comparerez-vous à de si grandes, à de si utiles connaissances la découverte des satellites de Jupiter ou de Saturne, l'art de trouver les latitudes, ou même les longitudes, si l'astronomie peut jamais y parvenir?

Je puis me passer de naviguer, et si l'envie m'en prend, ou si la nécessité m'y oblige, je peux me reposer sur un bon pilote du soin de consulter les astres; mais je ne saurais me passer de vivre en homme raisonnable, et malheur à moi si je m'en passe. Ce soin m'est si personnel, si intime, que je ne puis ni ne dois m'en reposer sur aucun autre. Comment ferais-je même le choix d'un bon pilote dans la navigation de cette vie, si j'ignore ce qu'il doit savoir et ce qu'il doit croire pour mériter ma confiance? Si je choisis bien par hasard, je ne suis pas malheureux, je ne suis qu'insensé; si je choisis mal, je suis en même temps insensé et malheureux: il ne m'est pas libre même de demeurer dans l'incertitude. Ne pas prendre de parti, c'est en prendre; hésiter, c'est choisir; et il n'y a point de matière où il soit plus vrai de dire: *Qui deliberant jam desciverunt.* Rejeterai-je donc en cet état le secours de la métaphysique, et y a-t-il quelque autre science que je puisse mettre en parallèle avec celle qui m'apprend à fixer mon sort en connaissant Dieu, en me connaissant moi-même, seuls objets qui méritent véritablement mon attention, fondements solides de tout ce qui est du ressort de la raison et même de ce qui appartient à la religion, à laquelle ces connaissances nous mènent comme par la main, et qui les affermit, les étend et les perfectionne.

Mais la métaphysique est imparfaite; mais elle ne répond pas à toutes nos questions, ou elle n'y répond pas aussi clairement que nous le voudrions. Qui en doute? C'est un homme qui interroge, et c'est un homme qui répond: est-il surprenant qu'il y ait de la faiblesse et de l'imperfection des deux côtés? Mais renoncerai-je à ce qui est certain parce qu'il reste encore bien des choses incertaines, et me priverai-je volontairement d'une lumière qui s'offre à moi avec évidence, parce qu'il y a des vérités obscures jusqu'où elle ne s'étend point? c'est ce que ferait un homme qui, mourant de faim, refuserait deux livres de pain, parce qu'on ne lui en donne pas vingt, et qui dirait, comme le héron de la Fontaine: Ce n'est pas la peine d'ouvrir le bec pour si peu de chose.

Mais ces deux livres de pain sont encore mal assurées; mais il y a du doute sur les vérités mêmes qu'on nous donne comme le fondement de toutes les autres. *Comprend-on comment la pensée, qui est une action, et comment l'étendue, qui est une propriété, peuvent être chacune une substance complète et distincte de celle à qui elle est si étroitement unie?* Nous voici au *substratum* qui tourmente tant les Anglais, et qui n'est difficile à expliquer que parce qu'on veut réaliser une abstraction de notre esprit, et qu'on n'a pas assez

appris de la métaphysique à épurer, à simplifier ses idées, à fixer même la valeur de ses doutes, à en connaître la portée, et à mesurer, si je l'ose dire, l'étendue de l'ombre comme celle de la lumière.

Si j'interroge attentivement la saine métaphysique sur le terme de *substance*, elle ne me répondra point qu'elle s'en serve pour m'expliquer la véritable nature des choses, pour me donner une idée claire et distincte de leur essence; elle me dira qu'elle l'emploie comme un terme abstrait qui naît de la réflexion que mon esprit fait sur deux sortes de choses ou d'idées; les unes qu'il conçoit seul, et sans le secours, et sans le mélange d'aucune autre idée; les autres qu'il ne peut considérer indépendamment d'une autre idée à laquelle il les conçoit comme jointes ou attachées, en sorte que cette idée principale est toujours comprise, au moins confusément, dans l'idée accessoire. Tout ce qui est donc tel qu'on le peut concevoir seul et indépendamment de toute autre idée, la métaphysique l'appelle du nom de *substance*, non pour définir exactement sa nature, mais en faisant au contraire abstraction de sa nature pour n'envisager que son indépendance d'un autre être: d'un autre côté, tout ce qui est tel que notre esprit ne peut le concevoir seul, et sans apercevoir en même temps une autre idée dans laquelle il subsiste et qui en soit le sujet, la métaphysique lui donne le nom de *mode* ou de manière d'être; mais comme le nom de *mode* ne nous sert de rien pour avoir une idée claire de ce qui constitue la véritable nature des choses à quoi on l'applique, ainsi le nom de *substance* n'est point fait pour nous représenter l'essence des choses qui portent ce nom; ce sont des termes de distinction et de séparation dont les idées ne naissent point, à proprement parler, de la première appréhension des choses ou de leur perception simple, et qui sont l'ouvrage d'une seconde pensée ou d'une perception réfléchie; j'y sens à peu près la même différence que je trouve entre les opérations de mon âme et la conscience de ces opérations: j'aperçois un rapport; je découvre, par exemple, que les trois angles d'un triangle sont égaux à deux angles droits; je sens ensuite que j'ai fait cette découverte; mais ma perception ne serait ni moins claire ni moins parfaite quand je ne ferais point de retour sur moi-même, et quand je ne me rendrais pas témoignage de l'opération de mon esprit. De même je conçois l'idée de l'étendue. Voilà ma première et simple perception dans laquelle je ne me suis pas encore occupé de savoir si son idée se présente seule à mon esprit, ou si elle est enveloppée ou comprise dans quelque autre idée; mais après m'être formé une notion de l'étendue, je la considère encore plus exactement; et la comparant avec mes autres idées, je reconnais que je n'ai nullement besoin de penser à ces idées pour avoir celle de l'étendue; que quand je les nierais toutes, elle pourrait m'être toujours présente: et c'est cette seconde réflexion qui me porte à juger qu'elle n'est pas un mode, et qu'elle est une substance suivant les différentes idées que j'attache à ces deux termes. Ainsi la perception simple me présente la nature de la chose; la réflexion y ajoute la distinction de substance; l'une n'est qu'une idée, l'autre est une espèce de jugement; et, dans la vérité, c'est la *substance* qu'on affirme de *l'étendue*, et non pas l'étendue qu'on affirme de la substance. Comparons, pour en mieux juger, le terme d'*existence* avec celui de *substance*: si je définissais l'homme un *existant*, qui est en même temps étendu et pensant, je pourrais regarder le terme d'*existant* comme un genre qui convient à tout ce qui existe, de même qu'on prend le terme de *substance* pour un genre qui s'applique à tout ce qui peut exister indépendamment d'un autre être. Dans cette supposition, aurait-on raison de dire que ce terme d'*existant* est ce qui me donne la principale idée de la nature ou de l'essence de la chose qui existe; et ne devrait-on pas dire, au contraire, que ce qui me donne la véritable notion de *l'homme* est l'idée de l'étendue et l'idée de la pensée considérées comme unies ensemble; qu'après en avoir connu ainsi la nature, je puis examiner si elle existe ou si elle n'existe pas? Mais que je nie ou que j'affirme son existence, ou que j'en fasse abstraction seulement, je n'en ai pas moins une idée claire quand je sais que la nature de l'homme est d'être en même temps corps et esprit. Voilà ce que la première perception me présente, et ce n'est que par une seconde pensée ou par une réflexion de mon entendement, que cette espèce d'être me paraît comprise dans le genre d'*existant*. Appliquons ce même raisonnement à ce qu'on appelle *substance*. A la vérité il y a cette différence entre *substance* et *existence*, que nous connaissons l'une par l'idée de la chose même, au lieu que c'est par voie de sentiment que nous connaissons l'*existence*. J'ajouterai encore, si vous voulez, que l'une est un attribut nécessaire, au lieu que l'autre n'est qu'un attribut accidentel et dépendant d'une volonté positive du Créateur. Mais malgré ces différences, il est toujours vrai de dire que la *substance* comme l'*existence* n'est point ce que nous apercevons directement et immédiatement dans la première idée de la chose; nous y reconnaissons ces deux caractères par une seconde attention, en comparant la chose, s'il est question de la *substance*, avec nos autres idées, pour voir si elle y est comprise, et s'il s'agit d'*existence*, en comparant la chose avec le sentiment ou l'impression qu'elle cause en nous. La qualité de *substance* est une suite de l'idée que nous avons de la chose à laquelle nous donnons ce nom; mais cette suite peut n'être pas aperçue par ceux mêmes à qui la chose est connue; il y a peut-être actuellement des peuples entiers qui n'ont pas encore fait attention au caractère constitutif de ce qu'on nomme *substance*, je veux dire à la distinction ou à l'exclusion de toute autre idée. Sans aller plus loin, demandez à un paysan si son corps, dont il a sans doute une idée, est une sub-

stance : il répondra qu'il ne vous entend pas, et qu'il ne sait pas même ce que c'est que *substance*. Il en est à peu près de cette notion comme de celle d'un nom substantif : interrogez un homme, ou même une femme qui ait de l'esprit, mais qui n'ait aucune teinture de la grammaire; demandez-lui ce que c'est qu'un roi, qu'un général d'armée, qu'un magistrat, elle vous en donnera une juste idée : demandez-lui ensuite si ces noms sont des noms substantifs, elle vous répondra qu'elle n'en sait rien : expliquez-lui ce que les grammairiens entendent par ce terme, elle le comprendra bien ; mais elle vous avouera en même temps qu'elle n'y avait jamais fait attention; elle ajoutera même, si vous voulez le savoir, qu'elle ne trouve point que cette nouvelle connaissance ait augmenté ni perfectionné en elle l'idée qu'elle avait de la chose signifiée, avant que d'avoir appris que le nom qui la signifie est un nom substantif. L'explication du terme de *substance* n'ajoute guère plus à l'idée qu'on avait de la chose même, avant que de savoir que c'est une substance ; et pour revenir encore aux paysans dont l'exemple m'est aussi familier que celui des courtisans le serait pour vous, un laboureur vous expliquera très-bien ce que c'est qu'une charrue ; un jardinier, ce que c'est qu'un croissant ou une serpette; mais si vous leur dites que leur définition est imparfaite, et qu'il fallait commencer par dire que la charrue, que le croissant, que la serpette sont des substances, croyez-vous de bonne foi qu'ils vous remercient de leur avoir donné une idée claire de ce qu'ils ne concevaient auparavant que d'une manière confuse ?

Je reviens donc toujours à ma proposition. Le caractère ou la notion de substance n'est point ce qui s'offre d'abord à notre esprit dans la perception des différents êtres ; et si nous y attachons ce caractère, c'est par la réflexion que nous faisons sur notre idée plutôt que par notre idée même : notre esprit fait sur ce point à peu près le même progrès qu'il fait sur les nombres. Permettez-moi encore cette comparaison pour éclaircir une matière si abstraite et si importante. Je vois une chaise à côté d'une autre chaise ; ma première appréhension me montre d'abord ce que c'est qu'une chaise en elle-même, absolument et sans aucune relation. Je la compare ensuite avec la chaise voisine, et je dis, l'une n'est pas l'autre, ou une chaise n'est pas deux chaises : de là se forme en moi l'idée de distinction numérique ; mais cette nouvelle idée n'ajoute rien à celle que j'avais déjà de la chaise considérée séparément et absolument : c'est précisément ce que je fais à l'égard de mes idées; je conçois d'abord absolument chaque idée en elle-même; je les compare ensuite l'une avec l'autre, et au lieu d'une simple distinction numérique ou individuelle, j'y remarque une distinction d'essence, parce qu'une essence n'est pas l'autre et qu'elles s'excluent même naturellement; et comme j'imagine les noms des nombres pour être le signe de la distinction numérique, j'invente aussi le nom de *substance* pour exprimer la distinction essentielle qui est entre deux natures différentes ou entre deux êtres indépendants l'un de l'autre. Il est bien vrai que jusqu'à ce que j'aie porté jusque-là mes réflexions, je ne comprends pas encore dans mon esprit toute l'étendue et toute la plénitude de l'idée d'un être, parce qu'il y en a une suite principale et nécessaire qui m'échappe; mais si je ne la comprends pas, pour parler en termes propres, je la conçois au moins : de même qu'un homme a une idée claire d'un triangle, quoiqu'il ne sache pas encore que cette figure a la propriété d'avoir ses trois angles égaux à deux angles droits.

Je conclus donc de toutes ces réflexions que si la véritable métaphysique emploie le terme de substance, ce n'est point pour nous marquer en quoi consiste la nature ou l'essence des choses auxquelles on donne ce nom (elles ont leur idée propre et primitive qui les fait connaître, comme la pensée ou l'étendue) : c'est seulement pour exprimer la réflexion que notre esprit fait sur ces idées, en considérant qu'il les conçoit l'une sans l'autre, d'où il conclut qu'elles ont une substance propre et indépendante de celle d'un autre être ; et qu'est-ce que cette substance propre ? ce n'est, à proprement parler, que la possibilité d'être conçue ou d'exister, sans que nous concevions un autre être, ou sans que cet autre être existe en même temps : termes par conséquent purement métaphysiques, dénominations extérieures, secondes intentions, pour parler la langue ou le jargon de l'école, ouvrage de la réflexion des hommes, qui n'ajoute rien à l'idée de la chose même. Pourquoi donc nos pères ont-ils jugé à propos de faire d'une réflexion, qui est en quelque manière hors de l'objet, le genre et la première partie de la définition des différents êtres ? C'est une question que je leur ferais volontiers s'ils pouvaient y répondre autrement que par l'autorité d'Aristote ou de Porphyre ; il me semble qu'ils ont fait comme un homme qui, pour me définir ce que c'est qu'une chaise, me dirait que c'est une unité de bois qui a une surface plate portée sur quatre pieds, etc. : je dirais à un tel homme : Qu'ai-je à faire que vous me parliez d'unité pour me faire comprendre ce que c'est qu'une chaise? dites-moi seulement que c'est l'assemblage de plusieurs pièces de bois construit d'une telle ou d'une telle façon et servant à un tel usage : faites-moi remarquer après cela, si vous le voulez, que le tout ensemble, formé par cet assemblage, est un genre de chaise, parce que je ne peux pas le diviser en deux chaises, j'approuverai cette réflexion, lorsque vous m'aurez donné d'abord une idée nette de ce que c'est qu'une chaise ; mais il n'est pas naturel d'en commencer la définition par ce qui n'est qu'une suite de la réflexion que je fais sur la chaise déjà connue. Je tiendrais le même langage aux péripatéticiens sur le terme de *substance*, qu'ils nous ont placé bien mal à propos à la tête de leurs définitions, et s'ils étaient plus dociles qu'ils ne le sont, ils conviendraient avec moi qu'il faudrait finir par où ils com-

mencent, et commencer par où ils finissent.

Ainsi, pour définir notre âme, ou la substance spirituelle, il faut dire que c'est une pensée qui subsiste par elle-même, ou que nous concevons indépendamment de l'idée de l'étendue et de tout ce qui en dépend. L'étendue ou la matière doit être définie à son tour : une étendue qui subsiste par elle-même, ou que nous concevons comme absolument indépendante de l'idée de la pensée ou de tout ce qui lui appartient.

Par là les difficultés et les peines d'esprit que l'on sent dans la recherche du *substratum* commun à la pensée et à l'étendue, disparaissent et s'évanouissent; c'est comme si l'on faisait entrer l'unité dans la définition de l'esprit et du corps de l'homme, en disant que l'esprit est un *un* qui pense, et le corps un *un* étendu, figuré et organisé d'une certaine manière; et qu'après cela on se fatiguât vainement à chercher ce que c'est que cet *un* qui est commun à l'esprit et au corps; les difficultés qu'on forme sur le *substratum* de la pensée et de l'étendue ne sont pas plus raisonnables; c'est toujours une réflexion métaphysique et un ouvrage de notre esprit, que l'on veut réaliser pour en faire un être obscur, une idée vaine et vague qui devienne cependant comme le corps et le fondement des idées, que nous concevons d'ailleurs beaucoup plus clairement.

Le malheur des hommes est d'avoir entendu prononcer gravement à leurs maîtres le nom de substance dans un âge où ils les regardaient comme des oracles, et de l'avoir répété depuis une infinité de fois *in verba magistri*, sans avoir jamais bien approfondi ce que ce nom signifie, et sans faire cette réflexion, qu'il n'ajoute pas plus à l'idée claire de la chose, que celui d'*existence* n'ajoute à l'idée claire d'un être possible; de là vient que quand on leur parle de pensée ou d'étendue, ils veulent toujours aller plus loin, et perdant presque le connu pour l'inconnu, je voudrais pouvoir dire pour l'*inconnaissable*, ils croient ne pas connaître leur corps et leur âme, parce qu'on ne leur montre point cette *substance* qui a la propriété d'être étendue et cette *substance* qui a la propriété d'être pensante; ainsi à force de chercher dans la pensée quelque chose de plus que la pensée, et dans l'étendue quelque chose de plus que l'étendue, ils se forment je ne sais quelle image obscure et ténébreuse qui n'est, pour appliquer ici une phrase ampoulée de M. Fléchier, *qu'une sombre, vide et disparaissante figure*, et qui cependant, comme une espèce de spectre nocturne, ne manque jamais d'apparaître à leur esprit,

> Ora modis attolleus pallida miris.
> (*Virg. Æneid.*, liv. I, v. 388.)

toutes les fois qu'ils se rappellent le terme de *substance*.

Saisissons ce fantôme, si nous le pouvons; tâchons au moins de l'arrêter un moment devant nos yeux pour l'interroger et le forcer à nous dire ce qu'il est ou ce qu'il n'est pas; le dernier est apparemment la seule chose que nous pourrons en apprendre, mais nous n'y perdrons rien : la métaphysique, comme je l'ai déjà dit, ne nous sert pas moins bien quand elle sonde nos ténèbres que lorsqu'elle nous présente sa lumière; le contraste de la nuit nous fait sentir la clarté du jour; et pour bien comprendre ce qui est, il faut savoir ce qui n'est pas.

Je voudrais être Platon ou vous, en ce moment, pour faire ici le dialogue de Descartes et du fantôme dont je viens de parler, c'est-à-dire de cette chimère en partie corporelle, en partie spirituelle, que le terme de *substance* présente à certains esprits; mais je sens trop que je ne suis ni vous ni Platon, et mon imagination, qui commence à se lasser, ne travaille plus qu'à resserrer ses idées, pour terminer enfin une si longue et peut-être si ennuyeuse épître.

Je supposerai donc que le fantôme nous dise tout ce qu'il peut nous dire en effet, qu'il est une essence inconnue à notre esprit, au moins en elle-même, et dont nous ne connaissons que les propriétés; que ces propriétés sont d'un côté la pensée, et de l'autre l'étendue, semblables à deux rameaux qui sortent du merveilleux arbre de Porphyre : nous connaissons les branches, mais nous n'en voyons pas la tige; et si elle pouvait nous être dévoilée, nous concevrions clairement qu'elle est également capable des deux propriétés qui nous paraissent incompatibles dans un seul être, à peu près comme ces arbres à qui l'industrie du jardinier fait porter des fruits de deux espèces différentes. Si cette image ne nous satisfait pas, le fantôme, qui doit sa naissance à l'imagination beaucoup plus qu'à l'intelligence, nous en fournira une autre : La matière, nous dira-t-il, ou, si vous voulez, l'étendue, a des propriétés différentes, comme la mobilité et la figurabilité; elle en a même de contraires, comme le mouvement et le repos. Vous pouvez penser à la mobilité sans penser à la figurabilité; vous pouvez même nier le mouvement du repos et le repos du mouvement; si vous ne connaissiez point la matière ou l'étendue, vous concluriez de la distinction et de l'opposition que vous trouveriez entre les idées de ces différentes propriétés, qu'elles sont, non pas de simples accidents ou des manières d'être de la même substance, mais des substances réellement distinctes l'une de l'autre; vous ne le dites pas, parce que la tige commune, qui est la matière, vous étant connue, vous voyez que c'est elle qui porte et qui anime les branches : il en serait de même si vous connaissiez mon essence; vous verriez alors que, quoique vous puissiez nier la pensée de l'étendue et l'étendue de la pensée, c'est moi cependant qui porte l'une et l'autre et qui suis le sujet commun de ces deux propriétés.

Je me reproche le temps que je perds à donner de la couleur et une espèce de réalité à un fantôme; mais il fallait bien lui entendre dire ce qu'il prétend être, pour pouvoir montrer ensuite ce qu'il n'est pas.

Je commencerai d'abord par le suivre dans

sa dernière comparaison, qui a quelque chose de plus philosophique et de plus spécieux que la première.

Je lui demanderai donc s'il croit que je puisse avoir quelque idée de la mobilité ou de la figurabilité, du mouvement ou du repos, si je n'avais aucune connaissance de la matière; je le prierais même (car il faut toujours parler honnêtement aux fantômes, on ne sait pas ce qu'ils sont capables de faire, puisqu'il y en a bien qui se transforment en puces et en cousins pour vous empêcher de dormir), je le prierais donc de me dire si l'idée de la mobilité ou du mouvement n'est pas la même chose que celle de la *matière mue*, et si celle de la figurabilité ne m'offre pas toujours la *matière figurée*, en sorte que le principal objet de mon esprit est la matière même considérée sous différents rapports: répondez pour lui, monsieur, car il a bien la mine de se renfermer dans un silence mystérieux; et comme vous lui prêterez sans doute votre bonne foi en même temps que vos paroles, vous conviendrez aussi sans doute de la vérité de ma proposition. Mais si cela est, nous dirons tous deux au fantôme: Avouez donc aussi, du moins par votre silence, qu'il doit m'être absolument impossible d'avoir aucune notion de la pensée ou de l'étendue. Comment pourrais-je concevoir l'une ou l'autre, si je n'ai nulle idée, comme vous le dites vous-même, de cette prétendue substance qui leur est commune, et dont elles ne sont que des modes ou des propriétés? Il faudrait même, si cette substance était quelque chose de réel, et non pas une simple réflexion de mon esprit, il faudrait, dis-je, qu'elle fût le principal objet de ma perception, lorsque la pensée ou l'étendue se présente à mon intelligence; et comme l'idée *de la matière mue* est toujours renfermée dans celle du *mouvement*, ou plutôt, comme l'idée du mouvement n'est autre chose que celle de la matière mue; ainsi toutes les fois qu'on me nomme *la pensée* ou l'*étendue*, je devrais aussi avoir pour objet principal de ma perception cette substance, qui est également pensante et étendue, elle devrait m'être aussi connue et aussi présente que l'idée *de la matière* ou de l'*étendue* l'est à mon esprit lorsque je pense au mouvement: puisque, dans cette supposition, la pensée ne serait autre chose que cette substance même modifiée d'une certaine manière, comme l'étendue ne serait aussi que la même substance modifiée d'une manière différente. Cependant c'est en vain que je fatigue mon esprit à chercher au moins quelque trace, quelque vestige obscur de cette prétendue substance; et plus je fais d'efforts pour tendre les ressorts de mon attention, moins je puis concevoir qu'une substance par laquelle seule je dois comprendre ses modes ou ses propriétés, soit cependant une substance absolument incompréhensible; avancerais-je donc, pour plaire à notre fantôme, cette nouvelle et étonnante proposition, que je puis concevoir un mode sans avoir aucune idée, aucune notion de la substance dont il est le mode? Mais pour parler ainsi, il faudrait renoncer à la raison et fermer les yeux pour toujours à l'évidence; vous le ferez encore moins que moi, monsieur, parce que vous y perdriez beaucoup plus.

Nous dirons donc tous deux au fantôme qu'il cesse de nous fatiguer par des comparaisons qui se rétorquent avec tant de justesse contre lui, et qu'il nous laisse dans l'ancienne possession où nous sommes de regarder la pensée comme une substance, parce que si nous voulions le suivre dans son obscure subtilité, nous parviendrions enfin, non pas à connaître ce que nous ignorons, mais à ignorer ou à méconnaître ce que nous connaissons.

Que sera-t-il donc, cet importun fantôme, s'il n'est pas et s'il ne peut être, par rapport à la pensée et à l'étendue, ce que la matière est à l'égard de la figure et du mouvement? C'est une question à laquelle vraisemblablement ni lui ni ses partisans ne répondront pas. Mais telle est la nature de toutes les choses absurdes ou impossibles que, quoiqu'on ne puisse expliquer ce qu'elles sont (autrement elles ne seraient plus ni absurdes ni impossibles), on peut au moins faire voir qu'elles ne sauraient être; et l'on ne gagne guère moins à réfuter évidemment une fausseté qu'à démontrer évidemment une vérité. Donnons donc encore une fois la question à notre fantôme, et pour le convaincre qu'il n'est rien du tout, obligeons-le à nous dire tout ce qu'il peut être.

Disons-lui donc, à l'exemple de Descartes et de Gassendi, qui dans leur dispute se donnaient la liberté d'apostropher réciproquement l'âme et le corps: O vous! fantôme sombre et ténébreux, qui ne travaillez qu'à obscurcir toutes nos idées, et qui devez la naissance, non à aucune perception de l'entendement, mais au caprice d'une volonté aveugle qui cherche à douter de tout, nous vous conjurons encore une fois de nous expliquer ce que vous êtes; ou si vous refusez toujours de nous le dire, souffrez que nous fassions le dénombrement de tout ce que vous pourriez être, pour voir enfin si vous êtes ou si vous n'êtes pas.

Vous prétendez être cette essence commune au corps et à l'esprit, cette tige merveilleuse d'où il sort deux branches si différentes; mais quelque inconcevable qu'elle soit, il faut cependant que vous preniez le parti de dire, ou qu'elle est pensante seulement, ou qu'elle est seulement étendue, ou qu'elle est en même temps étendue et pensante, ou enfin qu'elle n'est ni l'une ni l'autre, c'est-à-dire ni étendue, ni pensante; le nombre des termes qu'il s'agit d'affirmer ou de nier n'admet aucune autre combinaison; et il n'y a point de ténèbres qui puissent obscurcir cette vérité.

Etes-vous donc seulement une essence pensante? Mais si cela est, vous ne serez donc pas étendue: vous n'êtes que ce que je connais par le terme d'esprit ou de pensée; et vous ne servez qu'à faire naître la difficulté, sans servir à la résoudre.

Etes-vous seulement une essence étendue? vous n'êtes plus esprit, vous voilà devenu corps; et je ferai au corps la même réponse que je viens de faire à l'esprit.

Me direz-vous donc que vous êtes une essence en même temps étendue et pensante? Mais :

1° Ou il faut que je renonce à toutes mes idées et que je cesse absolument de raisonner, ou je suis obligé de dire qu'il est évident que ces deux propriétés se rejettent et s'excluent mutuellement : rien de ce qui est étendu, en tant qu'étendu, ne saurait penser; rien de ce qui pense, en tant qu'il pense, ne saurait être étendu. Ces deux propriétés sont comme deux ennemis absolument incompatibles. La matière, me dites-vous, en a de semblables : le repos et le mouvement, qui se chassent l'un l'autre, et qui se détruisent réciproquement; j'en conviens; mais avouez aussi qu'elle ne les a pas en même temps; mais vous qui voulez être en même temps une essence pensante et une essence étendue, qui ne forment néanmoins qu'un seul être, vous prétendez donc allier en même temps les deux contraires; ainsi la pensée exclut en vous l'étendue; l'étendue exclut la pensée, et toujours détruisant, et toujours détruit, vous n'êtes, à proprement parler, qu'un rien aussi inexplicable qu'incompréhensible.

2° Ou ce n'est qu'une partie de votre essence qui est étendue, et une autre partie qui est pensante, à peu près comme ce clou qu'on montre en Italie, et dont la moitié est or et l'autre moitié fer, ou bien c'est votre essence entière qui est, pour ainsi dire, toute pénétrée d'étendue et de pensée, toute or et toute fer, ou toute fer et toute or; en sorte qu'il n'y a rien en vous qui ne soit étendu et qui ne pense.

Si c'est la première idée qui vous plaît, vous n'êtes plus une seule substance, vous en êtes deux; je puis nier toute votre partie ou toute votre moitié pensante, de toute votre partie ou votre moitié étendue, je puis affirmer que l'une n'est pas l'autre; et je n'ai point d'autre marque à laquelle je puisse reconnaître une distinction de substance, ou bien il faut, encore une fois, que je renonce à penser : si cela est, vos deux moitiés peuvent être unies, mais elles ne formeront jamais un seul être : vous redevenez, sans y penser, un corps et une âme; vous retombez par conséquent dans la difficulté que vous voulez résoudre.

Si vous aimez mieux dire que vous êtes en même temps tout pensée et tout étendue, vous avez donc le privilége de subtiliser toute étendue et d'épaissir toute pensée. C'est quelque chose de bien plus merveilleux que la *panspermie* d'Anaxagore; au moins dans cet assemblage de toutes choses que chaque être renfermait, selon ce philosophe, les êtres différents conservaient chacun leur nature différente. La terre n'était pas l'air, l'eau n'était pas le feu, l'amer n'était pas le doux, l'acide n'était pas l'alcali; mais ici toute pensée sera étendue, toute étendue sera pensante; il n'y aura point de perception qui ne soit matière; et il n'y aura pas un grain de sable, pas un atome de matière qui ne soit pensée : non comme les monades de Leibnitz, ou peut-être comme celles de Pythagore, par l'assistance d'une intelligence; mais parce que telle est la nature de l'essence dont il s'agit, qu'elle est tout entière corps et esprit. Si des conférences d'une telle absurdité n'effraient point notre fantôme ou ses défenseurs, demandons-leur au moins ce qu'ils gagnent dans cette supposition, et si elle ne les rejette pas toujours dans le même inconvénient qu'ils veulent éviter. De quelque manière qu'ils tâchent d'expliquer leur hypothèse, ils n'en seront pas plus heureux à trouver cette substance commune au corps et à l'esprit; ce *substratum*, qui doit être comme le tronc de l'arbre d'où la pensée sort d'un côté et l'étendue de l'autre. Je veux que toutes les deux soient mêlées et confondues dans le tronc; mais qu'ils me disent donc d'abord ce que c'est qui pense : est-ce l'étendue même? Si cela est, il serait bien plus court de dire nettement que c'est la matière qui pense en nous; il n'y aurait qu'à franchir hardiment ce grand pas : on ne serait pas entendu, on y trouverait au dedans de soi-même une répugnance invincible; mais on dirait au moins quelque chose de fixe et de déterminé; c'est peut-être bien là le sentiment intérieur de ceux qui nous renvoient à ce qu'ils appellent le *substratum;* mais ce n'est pas au moins celui qu'ils montrent au dehors, quand ils veulent que, quoique la pensée soit totalement différente de l'étendue, elles se réunissent néanmoins l'une et l'autre dans la même substance. Mais si dans cette substance même ce n'est pas l'étendue qui pense, je demande donc ce que c'est. Qu'entendent-ils quand ils disent : *ce qui pense?* Le pronom *ce* leur offre-t-il une idée plus claire, quand ils le mettent dans la même substance avec *ce* qui est étendu, qu'il ne nous en donne quand nous en faisons une substance distincte et séparée? Je leur ferai la même question sur l'étendue : diront-ils que c'est la pensée même qui est étendue; mais à qui le feront-ils comprendre? Ou si ce n'est pas la pensée, qu'est-ce donc que *ce* qui est étendu? La difficulté est égale des deux côtés : s'ils me répondent dans l'un et l'autre cas que c'est la substance, le *substratum* même qui est *ce* qui est pensant et *ce* qui est étendu; je leur dirai que ce terme de *substance* ou de *substratum* ne devient pas plus clair et ne donne pas une idée plus lumineuse, parce qu'on veut que ce qu'il signifie ait deux propriétés, telles que l'étendue et la pensée, au lieu qu'on ne s'en sert ordinairement que pour exprimer ce qui a une seule de ces propriétés, en disant qu'il y a une substance spirituelle et une substance corporelle; au contraire, quand on veut qu'il signifie une substance qui soit en même temps corps et esprit, il acquiert un nouveau degré d'absurdité. Il est peut-être difficile de bien comprendre en général ce que c'est qu'une substance; mais il l'est encore plus de concevoir que la même substance réunisse en

même temps l'étendue et la pensée : ainsi quand on suppose qu'elles ont un sujet commun qui est l'une et l'autre conjointement, la difficulté croît au lieu de diminuer ; d'un côté, on ne m'explique point ce que c'est qu'une *substance* ; et de l'autre, on veut que je conçoive que cette substance, dont on ne me donne aucune idée, est néanmoins susceptible, ou plutôt qu'elle est toujours actuellement affectée de deux propriétés qui se combattent l'une l'autre et qui s'excluent mutuellement. Je n'entends donc rien à ce qu'on veut dire, si l'on prétend qu'il y a une substance commune à la matière et à l'intelligence qui est tout entière *pensée* et tout entière *étendue*. Voyons si je comprendrai mieux la dernière hypothèse que l'on peut faire sur ce sujet, et qui consiste à supposer, comme je l'ai déjà dit, que cette substance dont on prétend que la pensée et l'étendue sont deux propriétés différentes, n'est ni étendue ni pensante. Mais pour rejeter tout d'un coup une supposition si absurde, je n'ai qu'à considérer :

1° Que comme ni moi ni tous les hommes du monde ne connaissons que deux sortes d'êtres, dont les uns sont étendus et les autres pensants, nous ne pouvons jamais raisonner sur un troisième genre d'être qui ne serait ni l'un ni l'autre et dont nous n'avons pas la moindre idée ;

2° Qu'on n'éviterait nullement par là la difficulté du terme de *substance*, qu'il faudrait toujours définir dans cette hypothèse comme dans toutes les autres ;

3° Qu'on augmenterait encore, par une hypothèse si bizarre, cette même difficulté, bien loin de la diminuer, et qu'on l'augmenterait beaucoup plus, sans comparaison, que dans le cas précédent : parce que l'esprit humain ne comprend jamais comment un être qui par son essence même n'est ni pensant ni étendu, peut néanmoins être toujours pensant et toujours étendu : la matière, à la vérité, peut être en mouvement comme elle peut être en repos. Mais (outre qu'elle ne saurait recevoir dans le même temps ces deux modifications contraires) quand elle est en mouvement, c'est une matière *mue*, et quand elle est en repos, c'est une matière *quiescente* (permettez-moi cette expression presque nécessaire en cet endroit), et ce serait une énigme inexplicable qu'une matière qui serait en mouvement sans être mue, ou en repos sans être *quiescente;* c'est néanmoins ce qui arrivera dans le *substratum* que l'on cherche ; ou, pour parler plus correctement, on y trouvera une contradiction aussi incompréhensible, si l'on veut que, sans être ni pensant ni étendu, il ait cependant pour propriétés la pensée et l'étendue ; car comme il y a toujours des corps étendus et des esprits pensants, il faudra que ce prétendu *substratum*, véritable être de raison, qu'on pourrait appeler plus justement *la razon de la sin razon*, pour parler comme le fameux *Feliciano de Silua*, l'admiration de *Dom. Quixote*, il faudra, dis-je, que cet inconcevable *substratum* pense toujours et soit toujours étendu, sans être jamais ni pensant ni étendu. C'est ainsi que notre fantôme, si nous voulons le suivre, nous conduira d'abîme en abîme, semblable à ces feux nocturnes dont la fausse lueur mène jusqu'au précipice le voyageur crédule qui la prend pour une véritable lumière.

Avouez, monsieur, qu'il y a plus d'un quart d'heure que vous croyez que j'extravague : je le croirais volontiers moi-même, si je ne m'imaginais qu'il est quelquefois utile d'être fou avec les fous, pour faire mieux sentir leur folie. Tâchons à présent de redevenir sages, et voyons si l'on peut tirer quelque fruit d'une extravagance ou du moins d'une subtilité si abstraite et si laborieuse : la curiosité de l'esprit humain le porte à vouloir tout connaître ; mais comme il est beaucoup plus sensible que raisonnable, son imagination, qui le domine, voudrait pouvoir sentir et presque toucher tout ce qu'il conçoit ; de là vient qu'il trouve beaucoup plus de réalité dans ses sentiments que dans ses idées, et si elles sont entièrement spirituelles, il cherche toujours quelque chose au delà, comme un fond de tableau qui arrête ses yeux et qui soulage son attention ; il a même une sorte de défiance contre toutes les idées qui sont absolument détachées des sens. C'est une nourriture si légère, si déliée, si exaltée, pour parler en termes de chimie, qu'elle n'a rien qui frappe son goût ; elle lui échappe dans le temps qu'il veut la saisir, et il croit ne rien concevoir parce qu'il ne sent rien, à peu près comme ce Suisse qui demandait ce qu'était devenue la crême fouettée qu'il venait d'avaler.

Un homme dans cette disposition entend dire que son âme est une substance qui pense, que son corps est une substance étendue, sa conscience ou son sentiment intérieur lui apprend ce que c'est que *penser*, ses doigts et ses yeux lui disent ce que c'est que l'*étendue* Un philosophe cartésien lui fait remarquer qu'aucune propriété de la pensée ne convient à l'étendue, que réciproquement aucune propriété de l'étendue ne convient à la pensée, qu'il peut concevoir l'une sans l'autre, qu'il peut même nier l'étendue de la pensée et la pensée de l'étendue ; d'où il doit tirer cette conséquence, que ce sont deux substances entièrement distinctes et séparées : la curiosité du disciple, excitée par les discours du maître, n'en demeure pas là ; il croit ne savoir encore rien, parce qu'il ignore ce que signifie ce terme commun qu'on emploie également dans la définition de l'âme et du corps ; il voudrait pouvoir connaître ce que c'est que *substance*, comme il sent sa pensée et comme il voit l'étendue. Il fait pour cela des efforts inutiles; et déjà porté par lui-même à croire qu'il est plus court et plus facile de douter que de décider, il est affermi dans cette pensée par de nouveaux académiciens qui ne travaillent qu'à multiplier les doutes, à obscurcir notre entendement, et à nous faire perdre la raison à force de raisonner. Un Locke, un Bayle, une légion d'esprits prétendus forts, parce qu'ils ont donné la force

à leur faiblesse, s'emparent de lui, et, abusant d'un mot de votre Socrate même, lui disent : Epargnez-vous un travail et une discussion inutile; la seule chose que l'homme puisse savoir, est qu'il ne sait rien. On lui dit qu'il doit s'appliquer au moins à se connaître lui-même; mais comment pourrait-il y parvenir? Il sent bien qu'il a quelque chose au dedans de lui qui lui est ce qu'on appelle *pensée;* il voit bien qu'il y a de la distance entre les différentes parties de son corps, et il comprend que c'est là ce qu'on appelle *étendue;* mais qu'est-ce que ce qui pense? qu'est-ce que ce qui est étendu? La pensée est une action, mais toute action suppose un être agissant; quel est donc l'être qui agit en cette manière? L'étendue est une qualité ou une propriété; mais toute propriété suppose un être, un sujet en qui elle réside : quel est donc cet être qui a la propriété d'être étendu? Vous le demanderez toujours, disent-ils à leurs prosélytes, mais on ne vous l'expliquera jamais. Ce sujet, cette substance, *substratum* de la pensée et de l'étendue, vous sera toujours non-seulement invisible, mais inintelligible; et tant que vous ne le connaîtrez point, comment pourrez-vous affirmer qu'il y a une distinction réelle entre votre âme et votre corps, et que ce qui pense n'est pas dans le fond la même chose que ce qui est étendu? Les cartésiens mêmes les confondent déjà l'un et l'autre, puisqu'ils donnent pour genre le même nom de *substance.* Pourquoi donc cette substance qui se trouve dans le corps comme dans l'esprit, ne serait-elle pas un être unique qui aurait deux propriétés : l'une de penser, l'autre d'être étendue? Si cela n'est pas clair, le contraire l'est-il davantage; et entre deux propositions également obscures, le parti du doute n'est-il pas le seul qui convienne à un homme raisonnable? *Quæ singula improvidam mortalitatem involvunt, solum ut inter ista certum sit, nihil esse certi :* c'est une conséquence qu'ils tirent avec le vieux Pline, et ils feraient bien d'y ajouter, comme lui : *Nec miserius quidquam homine aut superbius* (*Hist. nat., Hard., t.* I, *p.* 146).

Je pourrais citer ici un auteur plus grave, et dire avec la Sagesse même : *Hæc cogitaverunt et enarraverunt : excæcavit enim illos malitia eorum* (*Sag., cap.* II, *v.* 21). Mais, pour ne point prendre le style de prédicateur, qu'y a-t-il à faire pour dissiper ce doute de malice ou de faiblesse? Il faut développer d'abord la notion attachée à ce terme de *substance* et la réduire à sa juste valeur, faire voir pour cela que, semblable à celui d'*existence*, il n'est point inventé pour nous donner une idée de la nature des choses, de ce qui forme leur essence, de ce qui les caractérise et qui les distingue des êtres dont la nature est différente; que la métaphysique ne l'emploie que pour exprimer une réflexion de notre esprit qui, après avoir conçu l'idée naturelle d'un être, remarque que cette idée n'est comprise dans aucune autre idée, qu'elle n'y est point inhérente, qu'elle peut subsister sans aucune autre idée, et qu'on peut les nier réciproquement l'une de l'autre; il faut montrer, en un mot, que comme la notion de l'existence actuelle n'ajoute rien à la véritable idée de la chose qui existe, aussi la notion de l'existence possible et indépendante de celle d'un autre être (qui est ce que signifie exactement le terme de *substance*) n'ajoute rien à la véritable idée de la chose dans laquelle on reconnaît ce caractère; qu'ainsi quand on dit que l'âme est une substance qui pense, que le corps est une substance étendue, on ne dit pas autre chose que si l'on s'expliquait de cette manière : L'âme est une pensée qui subsiste indépendamment de l'étendue, le corps est une étendue qui subsiste indépendamment de la pensée; et que tout ce qu'on veut trouver au delà de ces idées simples, n'est que ténèbres, illusion, chimère, qui ne peut être que le tourment de notre esprit, tourment inutile et sans fin, *vanitas et afflictio spiritus.*

Après avoir fait ce grand pas, il faut encore s'affermir dans ses idées par l'argument que les géomètres appellent *la réduction à l'absurde ou à l'impossible,* et pour cela s'égarer pendant quelque temps avec ceux qui s'égarent, marcher avec eux dans leurs routes obscures, et les suivre dans toutes les suppositions chimériques qu'on peut faire lorsqu'on court après le *substratum,* c'est-à-dire une chimère, comme je l'ai nommée plusieurs fois : l'on ne peut pas (comme je l'ai dit aussi, mais toute récapitulation est une répétition), on ne peut pas donner une idée claire de ce qui n'est point, ce qui ne saurait être; mais en examinant tout ce qu'il pourrait être s'il était possible, on achève de se convaincre qu'il est impossible. Or, en examinant tout ce que pourrait être le *substratum,* supposé qu'il pût avoir quelque réalité, on trouve, d'un côté, qu'il est évident que cette espèce d'être fantastique ne pourrait être que l'une de ces quatre choses, ou un être pensant seulement, ou un être étendu seulement, ou un être en même temps pensant et étendu, ou un être qui ne serait ni pensant ni étendu : on trouve, d'un autre côté, que ces quatre suppositions sont absolument absurdes et impossibles, qu'on n'y voit qu'un tissu de contradictions, extravagances inexplicables, incompréhensibles, qui retombent toujours dans la même difficulté sur la notion du terme de *substance*, et qui en ajoutent de nouvelles infiniment plus grandes et plus insurmontables. Après quoi il ne reste plus qu'à conclure que ce doute et l'obscurité qu'on trouve dans cette matière, ne viennent que de ce qu'on ne définit pas exactement le terme de *substance,* qu'on veut y chercher ce qui n'y est point et qui n'y peut pas être; en sorte qu'on perd la vérité en voulant aller au delà de la vérité même, et qu'on parvient à méconnaître le possible et le réel, parce qu'on entreprend de connaître l'impossible et le chimérique; au lieu qu'en attachant une juste idée au terme de *substance*, et en la renfermant dans ses véritables bornes, on connaît d'un côté la pensée et l'étendue; on voit de l'autre ce que

le caractère de substance ajoute à cette idée par la réflexion de notre esprit, et l'on se procure la satisfaction de sentir qu'après avoir trouvé sur ce sujet tout ce qui est à la portée de notre intelligence, on n'a au moins rien à chercher de plus à cet égard.

C'est à quoi j'ai essayé de parvenir dans cette lettre, monsieur, et telle est la route que j'y ai suivie. Il y a plus de trente ans que ma tête est pleine de ces pensées, bonnes ou mauvaises, il ne lui manquait que l'occasion d'en accoucher, c'est vous qui avez fait ici, comme Socrate, l'office d'*obstetrix animorum;* j'aurais peur que vous ne prissiez le parti de renoncer au métier, si tous les enfantements étaient aussi longs et aussi laborieux que celui-ci : il n'en résulte néanmoins qu'une idée fort simple à quoi l'on peut réduire toute cette longue lettre. Les philosophes ont agi dans cette matière comme de bons et rigides grammairiens. *Pensant* et *étendu* leur ont paru deux adjectifs, il a fallu leur trouver un substantif; et plutôt que de les en laisser manquer, ils leur ont donné un nom vague, un terme vide de sens; quand on en veut faire un substantif, il n'y a qu'à renverser la phrase, dire que l'adjectif est le substantif, et que le substantif n'est que l'adjectif, tout sera remis dans l'ordre; et pourvu que nous sachions demeurer fermes dans nos idées, nous pourrons avoir l'esprit en repos.

Me voilà quitte envers vous sur la métaphysique, et j'ai payé, ce me semble, plus que je ne devais; je vais songer à m'acquitter sur la justice, et je souhaite beaucoup plus d'y réussir que je ne le désire sur la métaphysique.

LETTRE VII.

Explication de la manière dont les théologiens ont soutenu que le dogme de la création ne peut pas être démontré par la raison. De la source du plaisir que les ornements du langage nous font éprouver.

Il y a longtemps, monsieur, que j'hésite à vous envoyer le volume plutôt que la lettre qui est jointe à celle-ci. J'aurais bien voulu pouvoir l'abréger, mais la patience m'a manqué encore plus que le temps, pour la rendre plus courte; et puisque vous insistez toujours à demander des preuves de fait, sans vous contenter de ce que j'ai dit dit sur la question de droit, je vous l'envoie telle qu'elle est, cette énorme épître; bien éloigné de croire, comme vous voulez m'en flatter par votre dernière lettre, que je puisse *effacer les philosophes et les savants,* et encore plus d'avoir *l'ambition démesurée de vouloir être le premier des hommes en toutes choses.* Vous me prodiguez des éloges dans le temps que je ne vous demande que de l'indulgence. Je me contente de former des doutes, tout au plus des opinions probables, que je laisse mûrir, non par le temps, comme disent les casuistes, mais par la solidité de votre jugement. Par exemple, j'ai de la peine à convenir de ce que vous dites dans votre dernière lettre, que les théologiens ont cru qu'on ne pouvait démontrer par la raison le dogme de la création. Je sais bien que saint Thomas le dit formellement; mais je soupçonne que son raisonnement ne tombe que sur ce dogme pris en son entier, tel que Dieu nous le révèle dans les livres saints, c'est-à-dire avec cette circonstance que la création a commencé: parce qu'en effet ce point, qui dépend uniquement de la volonté positive de Dieu, ne peut nous être connu que lorsqu'il veut bien nous l'apprendre lui-même par la révélation; et ce qui me porte à conjecturer que c'est peut-être en ce sens que saint Thomas a dit qu'on ne pouvait démontrer par la raison le dogme de la création, c'est le grand soin qu'il prend, dans cette question comme dans toute autre, de sauver l'honneur d'Aristote en distinguant deux opinions différentes qui ont partagé les anciens philosophes sur le point de la création; les uns ayant cru le monde non-seulement éternel, mais indépendant; et les autres, du nombre desquels il semble mettre Aristote, ayant admis l'éternité du monde, mais non pas son indépendance; et si je puis hasarder ici un mot nouveau, son improduction : voilà encore un doute que je vous laisse à discuter, monsieur, et que je me contente d'avoir fait naître.

J'espère qu'à la fin vous vous lasserez de consulter un homme qui ne sait que douter, et dont les doutes sont comme des songes pénibles dont on ne voit point la fin. Mais puisque vous me demandez encore mon sentiment sur une matière qui m'aurait pu être autrefois plus familière que les nombres ou les idées de Pythagore, je vous dirai d'abord que je m'y trouve beaucoup moins embarrassé que sur la question de la création; je m'y engage même sans aucune crainte de me tromper; je n'ai qu'à choisir entre vous et vous-même, et de quelque côté que mon choix se détermine, je suis sûr de bien choisir, parce que je penserai toujours ou comme vous avez pensé autrefois, ou comme vous pensez à présent; et par conséquent, je ne saurais mal penser. Peut-être même ne serai-je pas obligé de faire un choix, ni de prendre parti entre vos premières et vos dernières pensées : il me semble en effet qu'il n'y a qu'à les réunir pour expliquer pleinement et entièrement la cause du plaisir que la métaphore, les pensées brillantes et les autres ornements du langage font à notre âme. Le même objet peut faire sur nous en même temps plusieurs impressions agréables : je considère un beau tableau, je me sens frappé de la correction et de la facilité du dessein; j'admire le choix du sujet et de ses circonstances, la beauté de l'ordonnance et de la composition, la variété et le contraste des figures, la vérité et la naïveté du coloris, les effets de l'ombre et de la lumière,

la force et les grâces de l'expression ; toutes ces impressions différentes se réunissent en une seule, parce qu'il n'en résulte que l'idée d'une perfection totale, qui est la fidélité d'une imitation si parfaite, que l'art s'y cache lui-même, et qu'on la prend pour la nature ; telle est la première impression générale qui se fait sentir en nous à la vue d'une belle peinture. Mais outre cette première espèce de plaisir qu'elle nous fait, et qui n'est presque qu'un plaisir de l'esprit qui s'occupe agréablement à comparer des rapports, et qui jouit, pour ainsi dire, de la clarté d'une image si ressemblante à la vérité ; il y a encore d'autres impressions accessoires qui vont jusqu'au cœur, qui le remuent, qui l'agitent, et qui excitent en lui les mêmes passions ou les mêmes sentiments dont il voit une vive peinture ; et comme notre âme goûte avec plaisir cette espèce d'agitation légère, qui, sans la troubler véritablement, lui donne une émotion agréable par l'attrait qu'elle a pour les choses sensibles ; c'est un second genre de satisfaction qu'elle éprouve à la vue d'un beau tableau, et qui la chatouille, si l'on peut parler ainsi, encore plus que le premier : l'un est un plaisir de lumière, et l'autre un plaisir de sentiment. Ils se font sentir en même temps dans notre âme, et ils se tiennent la main, en quelque manière, comme pour s'aider mutuellement. La justesse du rapport réveille le sentiment, et le sentiment réveillé nous applique et nous attache encore plus à pénétrer toute la justesse et toute la délicatesse du rapport.

Cette image, ou cette comparaison, me plaît d'autant plus, monsieur, qu'il me semble qu'elle peut vous concilier aisément avec votre ami, ou plutôt avec vous-même ; tous les ornements du langage sont comme les beautés de la peinture ; la clarté est sans doute le principal objet de tout homme qui parle, et le premier plaisir de tout homme qui écoute, comme la fidélité ou la vérité de l'imitation est le fondement de la gloire du peintre et de la satisfaction du spectateur ; mais outre le plaisir d'être éclairé ou de comparer les rapports de la copie et de l'original, l'homme veut être touché, sentir son âme en mouvement et joindre le sentiment à la lumière. C'est ce que les images sensibles, c'est ce que l'art d'émouvoir les passions font dans l'éloquence comme dans la peinture ; parce que concevoir et aimer la vérité, ce sont les deux grands plaisirs de l'homme, ou plutôt c'est l'homme tout entier. Pour comprendre combien ces deux plaisirs sont différents et combien celui de sentiment ajoute à celui de lumière, il n'y a qu'à s'interroger soi-même, et comparer l'état où l'on se trouve à la récitation d'un belle tragédie ou d'un discours très-éloquent avec la situation où nous met une démonstration de géométrie ou la plus belle exposition d'une vérité de la même nature. La clarté peut être égale des deux côtés, mais le plaisir ne le sera pas, au moins pour le commun des hommes, pour qui les figures de la rhétorique ont été inventées ; il y a donc quelque chose de plus que le plaisir de la clarté qui les charme et qui les transporte ; qu'on leur dise la même chose en termes très-clairs, mais très-simples ; qu'un poëte ou un orateur la leur présente dans un style figuré et plein d'images, ils demeureront froids et indifférents ; ce n'est pas qu'ils entendent moins bien la pensée, ou que leur attention ait besoin d'être excitée pour la bien comprendre, il ne s'agira souvent que d'une pensée fort commune et à la portée de tous les esprits ; ils seront également éclairés, mais ils ne seront pas également touchés ; il y a sans doute un plaisir attaché à l'évidence et à la clarté des idées et des raisonnements ; c'est ce qu'il me semble que saint Augustin appelle *gaudium de veritate ;* l'âme sent par là la perfection de sa nature ; elle jouit des forces de son intelligence, elle rentre au moins en partie dans la possession de son état naturel, qui aurait été de connaître pleinement la vérité. Mais ce plaisir n'est qu'une joie pure et tranquille, une volupté trop délicate, si je l'ose dire, et trop spirituelle pour être goûtée parfaitement ; je parle toujours du commun des hommes : elle n'affecte que la partie la plus élevée, et pour parler le langage des mystiques, que la cime de l'âme ; il nous faut ordinairement quelque chose de plus grossier et de plus sensible ; l'esprit est satisfait, mais l'imagination ne l'est pas ; c'est elle qui produit les images et les figures, et c'est pour elle qu'elles sont produites ; elles ne devraient servir qu'à rendre l'esprit plus attentif, et par là plus susceptible de la clarté des idées ; mais il s'attache à leur écorce souvent plus qu'à leur substance même ; et il en est à peu près de la nourriture spirituelle comme de la nourriture corporelle. L'assaisonnement ne devrait servir qu'à réveiller un appétit languissant ; mais les hommes en sont souvent plus piqués que de la viande qui les nourrit, et il n'y a point de gourmand qui ne distingue parfaitement le plaisir d'apaiser sa faim par une nourriture solide, et celui de satisfaire son goût par un mets délicieux. Vous l'êtes si peu, monsieur, que vous n'avez peut-être jamais pensé à faire cette distinction ; vous portez la même pureté de goût dans les opérations de l'esprit ; et c'est ce qui vous fait pencher à croire que tous les assaisonnements du langage se terminent à augmenter le plaisir de l'évidence, parce qu'en effet ils ne devraient servir qu'à cet usage ; mais vous avez plus besoin que moi de l'avis que vous me donnez d'être en garde contre mon esprit, et de ne pas juger des autres par moi ; au reste, ces deux plaisirs que je distingue dans les beautés du langage sont bien différents, mais ils ne sont pas contraires ; ils se prêtent un secours mutuel, comme je l'ai dit en parlant du tableau : plus les choses sont exprimées clairement, plus elles nous inspirent les sentiments qui leur sont propres ; et plus elles nous inspirent ces sentiments, plus nous nous sentons portés à les trouver clairs, et mieux disposés en effet à les voir plus

clairement : mais nous sentons toujours en même temps ces deux plaisirs, je veux dire celui de la clarté et celui des sentiments accessoires qui l'accompagnent. Ne séparez donc point, monsieur, ce que la nature a si sagement uni pour ménager notre faiblesse, ou plutôt ne vous divisez pas vous-même, et réunissez vos premières pensées avec les dernières ; vous êtes bien heureux de n'avoir qu'à vous recueillir tout entier pour posséder la plénitude de la raison.

Ne trouvez-vous pas, monsieur, qu'il m'a fallu un grand effort d'esprit pour répondre à votre consultation. J'ai fait précisément comme les enfants à qui l'on demande lequel ils aiment le mieux de leur père ou de leur mère, et qui répondent qu'ils les aiment bien tous deux; c'est en effet à quoi se réduit toute ma réponse. Vous voulez me faire décider entre deux sentiments, et je les prends tous deux ; il y a cependant une espèce de finesse, s'il n'y a pas beaucoup d'esprit dans cet expédient; je vous aurai toujours pour moi contre vous-même, si vous ne goûtez pas la conciliation que je vous propose ; mais c'est trop vous fatiguer en matière d'éloquence, après avoir abusé de votre patience autant que je l'ai fait sur la philosophie, je vous prie seulement que je n'ennuie que vous seul qui m'y avez engagé, et que mes lettres ne soient que pour vous. Je n'ai nullement la démangeaison de devenir auteur, ni d'acquérir une réputation d'érudition dont je me sens fort indigne ; j'ai fait seulement en tout ceci comme Horace :

Ubi quid datur otî
Illudo chartis.

(*Serm.*, l. I, s. 4, v. 138.)

Ce sont des fruits de ma solitude et de mon oisiveté, qui ne sont que pour votre usage, parce que vous les avez demandés, et que, sans cela même, je me garderais bien de vous envoyer. Mais je prends ici une précaution dont je n'avais nul besoin avec vous; je connais votre discrétion autant que j'honore votre savoir, et elle a même encore plus de part que tout le reste à l'estime avec laquelle je suis, monsieur, parfaitement à vous.

LETTRE VIII

Sur l'accord de la liberté avec les attributs de Dieu, et sur la création.

Je n'ai jamais rien lu de Spinosa ; mais ce que j'ai recueilli de ses principes dans les ouvrages des autres, m'a toujours paru si absurde, qu'il suffirait presque de l'exposer clairement pour le réfuter, *vos exposuisse refellisse est :* cependant comme son obscurité même plaît à un grand nombre d'esprits qui ne cherchent qu'à se former des nuages et à les revêtir d'une apparence de métaphysique, il serait sans doute fort utile qu'un bon philosophe s'attachât à le combattre; non pas à demi, ce que M. Arnaud regardait avec raison comme fort dangereux, mais en remontant jusqu'aux premiers principes, et en faisant sentir si pleinement toute l'absurdité de ce système, qu'il fût en quelque manière honteux de le soutenir. Saurin pourrait être capable d'y réussir, et l'essai que vous m'avez envoyé en est une preuve; mais pourrez-vous vaincre sa paresse, ses distractions, et l'engager à ne travailler pour un temps qu'à un seul ouvrage qui l'occupe tout entier? C'est au moins ce que je regarde comme impossible à tout autre que vous.

Ne lui dites pas comme à moi, qu'il faut désespérer absolument d'accorder la liberté de l'homme avec l'idée du premier et de l'unique moteur; ou si vous le lui dites, souffrez qu'il commence par vous réfuter le premier pour ne pas donner aux spinosistes le grand avantage de pouvoir dire, ou que nous n'avons point d'idée de Dieu, ou que l'homme n'est qu'un agent nécessaire et servile : après quoi il serait bien inutile, et même absurde en un sens, d'entreprendre de les réfuter, puisqu'ils seraient aussi nécessairement et aussi invinciblement déterminés ou plutôt asservis à leur opinion que le réfutateur le serait à la sienne. Je vois avec peine depuis longtemps que vous êtes brouillé sur la question de la liberté avec tout ce qu'il y a de bons philosophes et de grands théologiens : vous voudriez que cette question pût être aussi clairement et aussi pleinement résolue qu'un problème de géométrie ; mais il en est de la liberté humaine, comparée avec les attributs divins, comme de l'idée même de Dieu; nous en savons assez pour concevoir cette idée, nous n'en savons pas assez pour la comprendre entièrement; et comme ce que nous ignorons ne rend point douteux et incertain ce que nous en savons, de même l'obscurité qui nous reste sur la conciliation du libre arbitre avec la connaissance et la puissance de Dieu, ne doit pas nous faire rejeter ce qu'une conscience intime nous enseigne sur ce sujet par un sentiment intérieur qui est aussi fort et qui nous conduit aussi sûrement que l'évidence même. J'ai été tenté plusieurs fois d'essayer de vous raccommoder avec la bonne philosophie et la saine théologie sur cette matière; et je l'aurais réduite à ces points principaux qui pourraient devenir le canevas d'un grand ouvrage.

1° Dieu est certainement le Tout-puissant ou plutôt le seul être puissant, l'unique moteur, la seule cause universelle et véritablement efficace.

2° Je sens que je suis libre ; tous les hommes le sentent comme moi; et il m'est aussi impossible, si je veux agir de bonne foi, de douter de ma liberté que de douter de mon existence. Dire que je me trompe sur ce point, ce serait dire que Dieu même me trompe, puisqu'un sentiment qui est le même dans les hommes de tous les pays et de tous les temps, qui est le fondement de toutes les lois, de

tous les préceptes, de toutes les récompenses et de toutes les peines, de toute louange et tout blâme, ne peut venir que de l'Auteur de la nature.

3° Puisque ces deux premières vérités sont certaines, il faut nécessairement qu'il y ait une manière de les concilier l'une avec l'autre: autrement il eût été absolument impossible que Dieu eût créé des êtres libres, puisqu'il ne peut se nier lui-même, ni déroger à ses attributs éternels et immuables.

4° Quand mon esprit serait trop borné pour découvrir la voie par laquelle la liberté de l'homme peut s'accorder avec la nature de Dieu, la seule conséquence que j'en pourrais tirer est que je manque de lumières sur ce point; mais mon ignorance ne serait jamais une raison légitime, ou pour me faire abandonner l'opinion que j'ai de la toute-puissance et de la toute-science de Dieu, ou pour me faire renoncer à la confiance intime et imperturbable que j'ai de ma liberté.

5° Suis-je même réduit à l'entière impossibilité de concilier mes sentiments sur ces deux vérités. Il faudrait pour cela que j'aperçusse une conséquence ou une liaison nécessaire et infaillible entre ces deux propositions : L'homme est libre, donc Dieu ne sait pas tout et ne peut pas tout ce qu'il veut; ou entre ces deux-ci : Dieu sait tout et peut tout, donc l'homme n'est pas libre : mais bien loin que l'une ou l'autre conséquence soit évidente, on ne peut les prouver que par une pétition de principe, c'est-à-dire en supposant ce qui est en question, je veux dire que le problème est insoluble et la conciliation des deux vérités absolument impossible: or, par quelle voie me prouvera-t-on cette prétendue impossibilité? Il faudrait pour cela en savoir autant que Dieu même, et lire dans ses idées éternelles, qu'il ne lui est pas possible de créer un être libre, ou que cela répugne essentiellement à sa nature. Il n'y a que les choses de cette espèce, c'est-à-dire celles qui renferment une contradiction évidente, que je doive regarder comme impossibles. Tout ce qui n'est point de ce genre, l'idée de la toute-puissance de Dieu m'oblige à le considérer comme pouvant exister; et par conséquent si personne ne peut me prouver que l'hypothèse de la liberté humaine renferme évidemment et nécessairement la négation de l'Etre suprême ou de quelqu'un de ses attributs, je ne puis refuser de la mettre au nombre des choses possibles; d'où il suit clairement que la conciliation de cette hypothèse avec l'idée de Dieu n'est pas plus impossible.

6° Est-il vrai même que cette conciliation soit entièrement au-dessus de la portée de notre esprit? Ne l'aperçoit-on pas au moins, si on ne la découvre pas pleinement, dans ce seul principe bien médité, qui est de saint Thomas? Il convient à l'Etre suprême de conduire chaque être selon la nature qu'il lui a donnée, c'est-à-dire: nécessairement ceux qui n'agissent que nécessairement, et librement ceux qu'il a rendus capables d'agir librement, capacité qui consiste uniquement à pouvoir donner, refuser ou suspendre son consentement ou son adhésion à toute idée qui n'a point le caractère d'une évidence parfaite, et à tout bien qui ne m'est pas pleinement présenté comme le souverain bien; ma raison ne trouve rien qui la blesse dans ce principe, elle le tient même naturellement; tout homme a commencé par le croire, et il n'y en a aucun qui se soit porté d'abord à penser que Dieu le conduisait comme il conduit le mouvement d'une pierre, ou de tout autre être insensible. S'il est des esprits qui parviennent à confondre l'un avec l'autre, ce n'est que par de longs et pénibles efforts; la pente naturelle de leur esprit y a résisté longtemps; ils ne sont entrés dans ce sentiment que par des réflexions souvent étrangères, qui ne sont venues qu'après coup, et plutôt par l'impression d'une difficulté qu'ils n'ont pu résoudre, que par un raisonnement direct et lumineux; en sorte qu'à dire le vrai, ils doutent plutôt qu'ils ne sont véritablement convaincus de leur opinion.

7° Mais qu'est-ce qu'on doit entendre par cette expression, que Dieu conduit librement les êtres libres? Ma raison me suffit encore pour comprendre que ces termes signifient que, dans le cours ordinaire, Dieu agit tellement sur eux, qu'ils peuvent ne pas adhérer par consentement ou *par amour* à l'objet qui leur est présenté, soit en n'y faisant pas assez de réflexion, soit en s'attachant trop à d'autres objets, et en opposant une lumière à une autre lumière, ou un attrait à un autre attrait. Mon sentiment intérieur et une expérience continuelle me rendent encore, sur ce point, un témoignage que je ne saurais étouffer, ce qui est la source de tous mes repentirs, lorsque je reconnais l'erreur ou la passion qui m'ont empêché d'acquiescer à la vérité, ou d'embrasser un bien solide et réel; ma raison me montre donc que la chose est possible et ma conscience me convainc qu'elle existe véritablement; ainsi celui qui a dit que la liberté consiste dans la non-invincibilité de notre volonté, pendant le cours de la vie présente, pourrait bien en avoir connu la véritable nature et avoir renfermé dans ce seul mot le dénouement de la prétendue contradiction qu'on veut trouver entre les attributs de Dieu et la liberté de l'homme.

8° Si ce dénouement était vicieux, ce serait, ou comme contraire à la certitude de la prescience divine, ou comme opposé à l'immensité de la puissance de Dieu, ou comme incompatible avec sa sagesse. Mais on peut observer en premier lieu que la prescience divine n'a rien à craindre de cette conciliation, et qu'elle ne sert qu'à nous en donner une plus grande idée; cet attribut, conçu dans toute son étendue, renferme la capacité de prévoir les effets des volontés libres, comme les mouvements des agents nécessaires; comment cela s'exécute-t-il? c'est sur quoi les théologiens se partagent et ce qu'il est peut-être impossible à l'homme de bien expliquer; mais l'ignorance de la manière n'empêche pas que le fond de la chose ne soit évidemment certain, et on peut le prouver

par ce seul argument. Nous devons attribuer à Dieu ce qui est le plus parfait, ou ce qui montre une plus grande perfection. Or il y en a beaucoup plus, sans doute, à prévoir les actions des volontés libres, qu'à prévoir seulement les suites nécessaires du mouvement des êtres nécessaires, donc, etc.

Qui sont donc ceux qui diminuent et qui restreignent les attributs de Dieu, et celui de la prescience en particulier? Ce sont les ennemis de la liberté humaine, qui ne peuvent comprendre que Dieu connaisse par avance les déterminations libres des volontés libres, ou ce qu'on appelle *les futurs conditionnels*, et qui par là font injure à sa prescience, dont ils retranchent une grande partie, et celle qui montre une plus haute perfection.

Secondement, cette conciliation ne répugne pas davantage à l'idée de la toute-puissance divine : de quelque manière que Dieu agisse, soit dans le concours ou avec le concours d'un être inférieur, il fait toujours tout ce qu'il veut; la souveraine puissance ne consiste point à vouloir toutes choses et à les vouloir opérer de la même manière ; son véritable caractère est de pouvoir tout ce que l'on veut et de le produire comme on le veut, c'est-à-dire, ou sans le concours de l'être assujetti à cette puissance, ou avec son concours; et il est plus parfait de pouvoir agir de ces deux manières, que d'être réduit à n'agir que d'une seule. Dira-t-on qu'il est contraire à l'idée de la toute-puissance qu'un autre être concoure à ses ouvrages, parce qu'alors il y aurait quelque chose qui ne serait point l'effet de la cause unique et universelle? Mais n'est-ce pas elle qui a donné et qui donne toujours à l'être libre le pouvoir de concourir? et cesse-t-elle de produire ce concours même, parce qu'elle le fait par des moyens qui le produisent librement par rapport à l'être libre qui concourt et par l'impression qu'elle fait sur sa volonté? C'est au contraire dans le sentiment de ceux qui nient la liberté humaine ou qui ne peuvent l'accorder avec l'idée de Dieu, qu'on limite véritablement sa puissance; puisque si les défenseurs de ce sentiment raisonnent conséquemment, ils sont forcés de refuser à Dieu le pouvoir de créer des êtres libres et de réduire, pour ainsi dire, son domaine aux seuls êtres qui agissent nécessairement ; enfin l'idée de la sagesse divine s'augmente et acquiert une plus grande perfection, et conciliant ainsi le libre arbitre avec la nature de Dieu, cette sagesse infinie n'éclate jamais davantage que quand nous la considérons dans le gouvernement des êtres libres.

Il en faut bien plus, selon notre manière de penser, pour les laisser agir librement et demeurer toujours le maître, que pour conduire des êtres toujours forcés dans toutes leurs opérations. Mais diriger tellement des volontés libres, que sans le savoir et en se servant ou en abusant même de leur liberté, ils ne fassent que travailler à l'accomplissement de ses desseins ; c'est ce que nous regardons, et avec raison, comme le miracle continuel de la sagesse divine, outre que la justice et la bonté de Dieu se manifestent bien plus hautement par les peines ou par les récompenses dont les seuls êtres libres sont susceptibles par l'usage de leur liberté, que s'il n'y avait dans le monde que des agents nécessaires et par là incapables de devenir l'objet de la justice et de la bonté de Dieu : nier toutes ces vérités, c'est travailler par conséquent à restreindre l'idée de la sagesse divine, après avoir diminué celle de la prescience et de la puissance du premier Etre.

Voilà, monsieur, les principaux points que j'aurais eu envie de traiter plus à fond, si je m'en étais cru capable et si je n'avais eu d'autres occupations qui sont plus à ma portée ; mais je pourrais dire ici : *Intelligenti pauca*, et encore, *Aut hæc satis, aut nihil satis*. Je suis persuadé que si vous méditiez attentivement ces propositions générales, vous n'auriez garde d'abandonner aux spinosistes l'opinion de la liberté, en avouant que la raison n'y comprend rien ; que vous resterait-il contre eux après cela, puisqu'ils ne reconnaissent point l'autorité de l'Ecriture sainte? Et si l'on désespère une fois de soutenir le sentiment favorable à notre liberté, je ne vois plus ni de morale naturelle, ni même de philosophie ; toutes les opinions deviennent arbitraires et également soutenables ou insoutenables ; l'homme, conduit nécessairement par une impression aveugle, devient une véritable girouette, qui se meut à tout vent sans pouvoir jamais se fixer, ni sur ce qui peut le conduire à son souverain bonheur, ni sur la raison, l'expérience, le sentiment commun de tous les hommes ; enfin, la religion même réclame contre cette supposition, et on ne peut l'éviter qu'en convenant des seuls principes par lesquels on puisse accorder la liberté de l'homme avec l'idée de Dieu ; le passage de saint Paul que l'on cite souvent et que l'on porte quelquefois trop loin, n'a rien de contraire à la doctrine de saint Augustin, de saint Thomas et du commun des théologiens, qui conviennent tous dans les points généraux et essentiels. Ce passage ne s'applique, dans le sens naturel, qu'au secret de la prédestination, qui sera toujours un mystère impénétrable à l'esprit humain ; ou si l'on veut l'étendre jusqu'à l'accord de la liberté avec les attributs de Dieu, il signifie seulement, comme je l'ai dit d'abord, que l'homme ne comprend point cet accord dans toute son étendue ; mais prétendre qu'il n'en a aucune idée, c'est aller plus loin que saint Paul, dont il serait aisé de faire voir que les plus célèbres théologiens n'ont fait qu'expliquer et développer la doctrine dans ce qu'ils ont dit sur ce sujet ; non-seulement saint Paul, mais toute l'Ecriture suppose, et le déclare même formellement en mille endroits, que l'homme n'a que trop le malheureux pouvoir de résister à la grâce, quoiqu'il n'y résiste jamais quand Dieu le veut par cette volonté absolue à laquelle tout être libre ou non libre obéit toujours; mais dans le temps même qu'il n'y résiste point, il y cède librement, et c'est ce qui rend son obéissance mé-

ritoire, comme on le peut encore prouver par l'Ecriture sainte : la raison et la religion sont donc d'accord, non-seulement sur la réalité du libre arbitre, mais sur les idées par lesquelles on peut le concilier avec la toute-puissance de Dieu ; et je vous laisse à juger si l'on peut jamais abandonner les lumières de la raison, lorsqu'elles sont justifiées, confirmées, autorisées par les oracles de la religion.

Vous ne vous attendiez pas, sans doute, monsieur, que j'oubliasse Spinosa pour vous attaquer vous-même ; mais ce qui regarde la liberté humaine est un préliminaire si nécessaire pour combattre le système de ce philosophe, que j'ai succombé à la tentation de vous remettre devant les yeux, au moins les notions générales qui peuvent servir à établir ce fondement de toute la morale naturelle ou surnaturelle, que vous soutiendriez bien plus fortement que je ne le fais, si votre esprit se tournait une fois de ce côté-là.

Vous le supposez vous-même, quand vous me demandez ce que je pense sur la manière de prouver la possibilité de la création ; ce serait, en vérité, bien inutilement que l'on raisonnerait sur ce point, si l'homme était nécessairement déterminé à prendre l'une ou l'autre opinion, comme une pierre est forcée de s'échapper de la fronde par une des tangentes du cercle qu'elle décrit. Il est bien tard de commencer à traiter cette nouvelle matière. Je suis fort las d'écrire, et vous devez l'être encore plus de lire. Je ne me souviens pas même d'avoir employé aucun temps, l'année dernière, à réfléchir sur ce sujet ; mais si j'avais eu occasion de le faire, il me semble que j'aurais tout réduit à ces deux points, que je me contenterai de vous indiquer.

1° La possibilité de la création est évidemment renfermée dans l'idée que nous avons de la toute-puissance de Dieu ; idée qui doit être prise très-métaphysiquement, sans y mêler ce que notre esprit cherche toujours et qu'il trouve rarement, je veux dire le *comment*, ou la manière dont l'ouvrage s'opère, parce que, comme tout ce qui dépend de l'art humain ne s'accomplit que par une suite de moyens ou d'instruments, notre âme, qui juge souvent des opérations de Dieu par les siennes, voudrait trouver quelque chose de semblable dans ce que Dieu fait, à ce qu'elle fait ou qu'elle croit faire ; au contraire, il est essentiel à la souveraine puissance de pouvoir agir sans moyens et sans instruments, et en la concevant aussi dans toute l'étendue de son idée métaphysique, on peut la définir : une liaison nécessaire entre la volonté et l'effet, en sorte que la seule volonté soit absolument efficace, sans le concours d'aucun autre être ; et il n'y a même que cette efficacité réelle et absolue de la volonté qui mérite le nom de *puissance*, en sorte que *puissance* et toute-*puissance*, c'est précisément la même chose ; il ne faut donc pas moins de puissance pour produire les modes et les différentes manières d'être par la seule force de la volonté, que pour produire les substances ou les êtres mêmes ; et comme aucun de tous les philosophes qui ont reconnu la Divinité, ne lui a refusé le pouvoir de modifier la matière, comme il lui plaît, il ne leur eût pas été plus difficile, s'ils avaient raisonné conséquemment et s'ils avaient bien conçu que la puissance consiste uniquement dans l'efficacité absolue de la volonté, il ne leur eût pas été, dis-je, plus difficile de comprendre la création des essences, que de concevoir celle de leur modification. Dieu a voulu même que nous eussions tous dans notre être une image de cette efficacité qui produit les choses par la seule volonté. Je veux remuer mon bras, et il se remue aussitôt, sans qu'à mon égard, je fasse autre chose que le vouloir ; ce qui veut en moi, est certainement quelque chose de spirituel ; ce n'est pas ici le lieu de le prouver, et il serait bien aisé de le faire. Je conçois donc par là, qu'il y a comme une liaison ou une conséquence nécessaire entre la volonté d'un esprit et le mouvement d'un certain corps ; cela supposé, je puis toujours raisonner ainsi : Ou cette liaison est essentielle à la nature des esprits, en sorte que par l'ordre naturel le mouvement de certains corps s'opère par leur seule volonté, et en ce cas, je ne saurais avoir de peine à comprendre qu'un esprit d'un ordre infiniment supérieur, c'est-à-dire l'Etre souverainement parfait, jouisse de la même prérogative ; et, raisonnant au contraire du fini à l'infini, j'en conclurai que puisqu'un être borné comme le mien peut agir sur un certain corps par sa seule volonté, il faut nécessairement que l'Etre infini puisse agir également sur tous les corps par sa seule volonté ; ce qui confirme, comme je l'ai déjà dit, le pouvoir de les créer, puisqu'il n'y a rien qui ne soit soumis à l'efficacité absolue d'une volonté souverainement parfaite. Ou si je suppose, avec la plupart des philosophes modernes, que c'est Dieu même qui remue mon bras à l'occasion de ma volonté, comme c'est sa volonté seule qui imprime ce mouvement, j'y trouverai une preuve continuelle de cette efficacité absolue, qui ne consiste que dans la perfection de la volonté divine, et qui, encore une fois, renferme évidemment la possibilité de la création.

2° Ce qui est à prouver sur ce sujet, n'est pas tant la possibilité de la création que l'impossibilité de la *non-création*, que l'on peut démontrer d'une manière encore plus sensible, et plus à la portée de beaucoup d'esprits que le premier point ; c'est ce qui a déjà été fait par tant de philosophes, et en particulier par M. Clarck, qui me paraît avoir mieux prouvé que personne l'impossibilité du progrès à l'infini, que je ne pourrais que répéter ici ce qu'ils en ont dit, et que vous savez mieux que moi. Or si la non-création est une supposition absurde et impossible, il faut bien nécessairement admettre la création, non-seulement comme possible, mais comme nécessaire ; et ce serait un bel ouvrage que celui où l'on entreprendrait de prouver, non-seulement sur ce point, mais sur beaucoup d'autres, qu'il est plus difficile de ne pas croire que de croire.

Me serait-il permis, après cela, de relever encore une de vos propositions, dont il me semble que les spinosistes pourraient abuser. Vous prétendez que les erreurs de Descartes sur l'infinité, et même si vous le voulez, ce que j'ai de la peine à croire, sur l'éternité de la matière, viennent de ce qu'il a supposé que la matière et l'étendue sont une même chose. Je ne conçois pas trop bien comment on peut prouver, par cette supposition, vraie ou fausse, que la matière soit éternelle. Il serait même bien difficile qu'on en pût conclure que la matière soit infinie, à moins qu'on y joignît l'opinion de Descartes sur l'impossibilité du vide : encore pourrait-il ne pas reconnaître pour cela l'infinité de la matière, et il pourrait en venir à bout dans ses principes, à force de subtilité; mais puisqu'il s'agit à présent du spinosisme, je crois qu'il serait bien dangereux de soutenir que l'étendue positive, comme il faut l'entendre ici, suivant la distinction des gassendistes, n'est pas l'essence de la matière, et qu'elle n'en est qu'une modification, comme la rondeur et toute autre figure; il s'ensuivrait de là que nous ne connaissons nullement l'essence de la matière, et c'est précisément ce qui donne lieu aux spinosistes de dire que cette espèce de *sujet* ou de *substratum*, qui nous est inconnu, est comme le tronc commun d'où sortent la pensée et l'étendue, comme deux branches du même arbre; on ne peut raisonner conséquemment sur cette matière qu'en supposant qu'*essence, substance, sujet ou substratum*, n'est autre chose que la propriété essentielle de chaque être, d'où dérivent toutes ses autres qualités, avec laquelle nous pouvons les concevoir toutes, et sans laquelle nous ne saurions en concevoir aucune. Saurin l'a bien senti, et c'est cette idée qu'il a suivie avec raison, comme la seule par laquelle on puisse réfuter le spinosisme d'une manière claire et lumineuse; et je suis, depuis longtemps, très-persuadé de ce qu'il dit sur ce sujet dans l'ébauche que vous m'avez envoyée. Je me souviens de vous avoir fort ennuyé autrefois, par une longue lettre que je vous écrivis, sur la véritable notion du terme de *substance*, et sans en rien répéter ici, je vous prie seulement de considérer, par rapport au spinosisme, combien il est dangereux d'admettre des idées vagues de *sujet* et de *substratum*, qui, dans la vérité, ne présentent rien à notre esprit, parce que c'est le véritable principe de ceux qui ne travaillent qu'à obscurcir notre intelligence, en s'accoutumant à se payer de mots ou de termes abstraits, pour pouvoir réunir, à la faveur de ces notions confuses, les choses les plus réellement distinctes et les plus opposées l'une à l'autre.

Je devrais finir cette longue et trop longue épître, en vous disant comme saint Paul, et beaucoup plus véritablement que lui, *Factus sum insipiens, vos me coegistis;* mais après vous avoir tant fatigué par mes raisonnements, je vous épargnerai au moins l'ennui des excuses, et je me contenterai de vous prier de me renvoyer cette lettre, parce qu'elle me reprocherait toujours ma témérité, si elle tombait jamais entre les mains d'autres personnes avec qui je rougirais plus des visions de mon esprit, que vous ne m'avez accoutumé à le faire avec vous, à qui j'appliquerais volontiers ce mot que Sénèque nous a conservé d'Epicure, *Satis amplum alter alteri theatrum sumus*, s'il n'y avait un air de vanité dans ce discours, qu'on peut avoir pour les autres, mais qu'on ne doit jamais avoir pour soi, ce qui me convient encore moins qu'à personne. Je suis, etc.

LETTRE IX.

SUR UN TRAITÉ DE L'INFINI CRÉÉ.

Je me hâte de vous renvoyer, monsieur, le manuscrit qui était joint à votre dernière lettre, et ma diligence est ici sans mérite, quoiqu'en une autre occasion elle pût avoir auprès de vous celui de la rareté. Vous avez oublié qu'il y a au moins quatre ans que vous m'avez envoyé le même ouvrage. J'en lus alors le commencement, qui me rebuta tellement que je ne pus en continuer la lecture; je le gardai cependant, dans la pensée que l'envie me prendrait peut-être de l'achever; mais cette envie n'est point revenue; le manuscrit est demeuré ici, et les premières lignes de la nouvelle copie, qu'on vous en a prêtée, m'en ont rappelé le souvenir. Vous recevrez bientôt la première, avec un écrit intitulé, l'*Esprit de Spinosa*, qui y était joint. Je suis plus résolu que jamais à ne point perdre mon temps à lire l'un et l'autre; mais comme le volume en est trop gros pour être renvoyé par la poste, j'attendrai une autre occasion pour vous le faire remettre. Tout ce que je puis faire de mieux sur de pareils ouvrages, est de m'écrier :

O dirum, horribilem, et sacrum libellum, etc.

Les théologiens prodigueraient justement à ce *traité de l'Infini créé* les qualifications de *captieux*, de *mal sonnant*, de *téméraire*, d'*impie*, de *blasphématoire*, et tout bon philosophe y ajoutera celles de chimérique dans ses idées, de frivole et d'insolent même dans son objet, de faux et d'absurde dans ses raisonnements, d'insensé et d'extravagant dans la confiance avec laquelle on y débite les songes d'un esprit malade, comme autant de vérités claires et démontrées. Je ne vous parle point de l'Esprit de Spinosa, parce que je crois que c'est encore pis, quoique l'autre traité puisse bien être soupçonné d'être une introduction au spinosisme. La seule manière de sauver cet ouvrage, qui n'est peut-être pas sans quelque vraisemblance, est de croire, comme cela m'est venu dans l'esprit,

core évident que la faiblesse ou l'imperfection de mon intelligence ne saurait diminuer en aucune manière le poids d'un témoignage certainement infaillible.

Mais, pour me servir de votre exemple, Dieu m'a révélé qu'il est un en trois personnes; donc, malgré l'impossibilité où je suis de concilier ces deux vérités renfermées dans cette proposition, ma raison même, encore une fois, m'impose la nécessité de la croire, en attendant que Dieu me fasse la grâce de la comprendre et de connaître clairement qu'elle n'implique aucune contradiction.

Je serais donc déraisonnable si je ne croyais pas, bien loin de m'exposer à l'être en croyant. Et ce qu'il y a de plus important à remarquer ici, c'est que la religion n'exige rien de moi à cet égard, que les prétendus partisans de la raison qui ne veulent croire que ce qu'ils comprennent, et qui réduisent toute la religion à croire et à respecter un Dieu créateur et modérateur de l'univers, ne soient obligés de faire eux-mêmes à l'égard de certaines vérités naturellement connues à l'esprit humain, sans le secours de la révélation. D'un côté, ils ne peuvent s'empêcher de croire la prescience de Dieu; elle est clairement renfermée dans l'idée qu'ils ont de sa perfection infinie; et il n'y a aucun philosophe païen, il n'y a même aucun peuple qui ne l'ait regardée comme l'apanage essentiel de la Divinité; de l'autre, ils doutent encore moins de leur liberté, dont un sentiment intérieur les convainc autant que de leur propre existence; mais comment peuvent-ils concilier ces deux vérités? En comprennent-ils bien toute la liaison ou l'accord? Peuvent-ils l'expliquer d'une manière qui satisfasse véritablement la raison? Ils conviennent, s'ils sont de bonne foi, que c'est une espèce de mystère dans la religion de la révélation naturelle comme dans celle de la révélation surnaturelle. Rejettent-ils pour cela l'une ou l'autre vérité, ou prennent-ils le parti de les nier toutes deux? Cette raison, qui est leur unique guide, ne leur montre-t-elle pas qu'ils ne doivent se jeter dans aucune de ces extrémités; qu'il serait contraire au bon sens d'abandonner ce que l'on connaît, par le désespoir de découvrir ce qu'on ne connaît pas; et que le seul parti qui convienne aux êtres raisonnables est de reconnaître également les deux vérités, qui sont certaines, et d'attendre qu'il plaise à Dieu de nous apprendre la manière de les concilier?

Ce n'est pas seulement dans ce qui regarde la prescience de Dieu et la liberté de l'homme que la raison a ses mystères comme la religion. On en trouve des exemples dans les matières qui paraissent les plus susceptibles de l'évidence de lumière, et qui sont comme le siége de son empire. L'incommensurabilité de la diagonale avec le côté du carré, et tous les autres genres d'incommensurabilité appliqués à l'étendue, ne renferment-ils pas ou plutôt ne nous font-ils pas voir ce combat de deux vérités contradictoires, toutes deux évidentes et démontrées lorsqu'on les envisage séparément, et toutes deux irréconciliables lorsqu'on veut entreprendre de les accorder? L'étendue est divisible à l'infini par l'essence même de sa nature, et tout se trouve dans l'infini, c'est la première vérité. D'un autre côté, dans l'infini même, on ne saurait trouver, quand on y travaillerait pendant toute l'éternité, cette mesure commune que l'on cherche entre deux incommensurables; et toutes les notions qui touchent l'infini ont le même caractère. Si la matière est divisible en un nombre infini de parties, comme chaque partie n'est pas l'autre, on croit avoir l'évidence pour soi, quand on dit qu'elle est non-seulement divisible, mais actuellement divisée à l'infini. D'un autre côté, quelque indéfiniment petites qu'on en suppose les particules, il n'y en aura aucune qui ne soit étendue, et qui par conséquent ne soit susceptible d'une nouvelle suite de divisions encore portées à l'infini. Donc il est impossible de soutenir le système de la division actuelle et à l'infini de toutes les parties de l'étendue. Dira-t-on cependant que Dieu même ne connaisse pas leur nombre, quelqu'infini qu'on le suppose? Mais cela répugne à l'idée que nous avons de sa science et de sa perfection; mais comment Dieu connaît-il un nombre qui ne saurait avoir de bornes, par la nature de la chose nombrée, et qui peut croître éternellement s'il est impossible de fixer aucun terme à la division? Dieu sait sans doute le dénoûment de cette contradiction apparente; mais l'homme l'ignore, et malheureusement pour lui il peut pousser encore plus loin cette induction. Le monde a-t-il commencé ou est-il produit éternellement par son auteur? Est-il fini ou infini? Le vide est-il possible ou impossible? On ne trouve que ténèbres, obscurité, combat interminable dans nos pensées lorsqu'on veut résoudre ces questions (qui tombent néanmoins sur les premiers principes) par les seules idées que notre raison nous présente, et l'esprit humain rencontre des mystères partout, lors même qu'il ne veut consulter que sa raison, parce qu'il trouve partout des bornes au delà desquelles sa faiblesse ne lui permet pas de passer.

Quel parti prendra-t-il donc sur tout cela? Entre deux vérités contraires donnera-t-il la préférence à l'une des deux? mais il pécherait contre sa raison même s'il le faisait, puisque son esprit les aperçoit comme également certaines. Se déterminera-t-il à les nier toutes deux, parce que la manière de les accorder lui est inconnue? ce serait abandonner le certain pour l'incertain, et cette résolution, encore plus extrême et plus absurde que la première, n'est pas même en son pouvoir, puisque l'évidence est la maîtresse de son consentement. Ne serait-il donc pas obligé, comme je l'ai déjà dit, de se contenter de jouir des biens qu'il possède, et d'espérer d'acquérir quelque jour ceux qui lui manquent? Plus il sera raisonnable, plus il prendra ce parti; et sans devenir incrédule dans les points mêmes qui sont du ressort de sa raison, il ne prononcera que sur ce qu'il

connaît, et suspendra son jugement sur ce qu'il ignore.

Pourquoi donc ne suivrait-il pas la même règle à l'égard des mystères de la religion, auxquels il semble que la Providence l'ait voulu préparer par ceux qui l'arrêtent dans les matières mêmes qui font l'objet de sa raison ? Le combat qui se forme alors, non entre notre esprit et notre esprit, mais entre la raison humaine et l'autorité divine, est encore moins difficile à terminer. La raison qui l'embarrasse et qui le trouble est la raison d'un homme, et l'autorité à laquelle il résiste est l'autorité d'un Dieu, qui est la source de toute raison, de toute lumière, de toute vérité, et qui par conséquent ne peut jamais nous tromper. Ne nous suffit-il pas de savoir en général que rien de tout ce qu'il nous annonce ne peut être véritablement contraire à la raison, c'est-à-dire à cette raison suprême qu'il possède dans toute sa plénitude. J'ignore, à la vérité, comment ce qu'il me révèle s'accorde parfaitement avec cette raison ; mais je sais du moins, et je n'en saurais douter, que cet accord est non-seulement possible, mais réel et indubitable, parce qu'il est impossible que Dieu soit contraire à lui-même. Ai-je besoin d'en savoir davantage pour me rendre à son autorité par une soumission non-seulement nécessaire, mais raisonnable et glorieuse même à l'esprit humain, qui n'use jamais de ses facultés que lorsqu'il préfère la science de Dieu à celle de l'homme ?

Vous ramènerez donc vos adversaires, monsieur, car je ne fais que prévoir ici ce que vous ne manquerez pas de faire; vous les ramènerez, dis-je, au plus simple et au plus évident de tous les principes, je veux dire à cette vérité, que Dieu connaît ce que l'homme ne saurait comprendre, et qu'il a une idée infiniment plus parfaite de lui-même qu'il ne a donne à notre esprit dans le cours de la vie présente. C'est une pensée que tous les hommes apportent en naissant, et on n'a pas besoin de leur dire que l'être de Dieu est au-dessus de leurs idées. Ce sera une de ces vérités que vous trouverez établies dans toutes les nations ; il n'échappera pas sans doute à votre attention de remarquer qu'elle éclate dans la fable même, et qu'il n'y a point de religion, quelque absurde qu'elle puisse être dans d'autres points, qui n'ait reconnu que la nature et la conduite de Dieu surpassent la portée de l'esprit humain. On n'en voit aucune qui ne suppose des choses incroyables ou du moins incompréhensibles à notre raison par rapport à la Divinité, et l'on dirait que tous les peuples soient convenus que ce devait être là un caractère essentiel de toute religion ; aussi ont-ils cru qu'elle était un présent du ciel, qu'il fallait que Dieu même enseignât aux hommes ce qu'il est et comment il veut être honoré. Les prodiges ou les miracles qu'ils ont attribués à la Divinité prouvent qu'ils ont tous admis ce principe, que Dieu pouvait faire plus que l'homme ne peut comprendre. Or, si sa puissance surpasse la mesure de notre esprit, pourquoi son être, d'où sa puissance même dérive, ne serait-il pas aussi au-dessus de nos conceptions ? Mais vous n'aurez pas même besoin de faire ce raisonnement, puisqu'il vous sera facile de faire voir que toutes les religions ont également supposé l'une et l'autre vérité.

On insistera peut-être encore et l'on pourra vous dire que si les mystères de notre foi étaient seulement obscurs et couverts de nuages, l'hommage qu'ils exigent de notre faible raison serait moins difficile ; mais que, comme il y en a plusieurs qui renferment, non pas une obscurité impénétrable à notre esprit, mais une contradiction qui n'est que trop claire et trop évidente, on ne doit pas présumer que ce soit Dieu même qui nous ait révélé, comme auteur de la religion, ce qui est directement contraire aux idées qu'il nous donne, comme auteur de la raison.

Mais vous aurez prévenu cette objection, en faisant voir que par un argument semblable on pourrait prouver aussi que Dieu n'est pas même l'auteur de la raison humaine, puisqu'il ne lui apprend pas à résoudre les difficultés inexplicables et à sauver les contradictions insolubles qu'elle trouve dans les matières mêmes qui sont le plus à sa portée; et comme on répond solidement à cet argument en faisant voir que Dieu a été le maître de donner plus ou moins d'étendue à notre esprit et d'en marquer les bornes où il lui a plu, en sorte qu'on ne peut tirer aucune conséquence du défaut d'une raison bornée contre la perfection de la raison infinie, qui ne réside que dans la Divinité. Le raisonnement qu'on fait sur les prétendues contradictions qu'on croit voir dans nos mystères reçoit exactement la même réponse, et la faiblesse ou l'imperfection de nos connaissances ne résout pas moins la seconde difficulté que la première.

En effet, ce raisonnement est toujours vicieux, parce qu'il suppose pour principe ce qui est en question. Ceux qui le font parlent comme s'il était certain, évident, incontestable, qu'il y a une contradiction absolue et comme une guerre irréconciliable entre les deux vérités que nos mystères réunissent ; mais pour juger si cette contradiction qu'ils relèvent avec tant de soin est réelle, ou si elle n'est qu'apparente, il faudrait avoir une idée, non-seulement claire, mais pleine, parfaite et aussi étendue que son objet même des choses entre lesquelles on veut la trouver. Ainsi, par rapport au mystère de la Trinité, il serait nécessaire de concevoir Dieu, ou plutôt de le comprendre comme il se conçoit et comme il se comprend lui-même. Ce n'est pas tout, il faudrait y joindre une notion aussi distincte et aussi complète du mot de *personnes;* alors seulement nous pourrions connaître s'il répugne véritablement à l'unité de l'Etre infiniment parfait de renfermer trois personnes ; mais tant que nous n'aurons, et sur l'idée de Dieu et sur celle des personnes divines, que des lumières sombres ou imparfaites, il nous sera toujours évidemment impossible, je ne dis pas de concilier ces deux idées, mais de juger en

aucune manière si elles sont contraires ou si elles ne le sont pas. Ainsi, l'hypothèse et la supposition même d'une contradiction véritable entre ces deux idées est téméraire, pour ne rien dire de plus. L'usage le plus légitime de notre raison nous apprend à la condamner, et il nous montre au contraire qu'en supposant une fois le fait de la révélation, nous devons être convaincus qu'il n'y a qu'une apparence de contradiction entre deux vérités, que l'Etre souverainement parfait ne nous obligerait pas de croire également si elles étaient véritablement contradictoires.

C'est cependant sur la seule supposition d'une contradiction réelle, et qui ne peut jamais être prouvée, contre laquelle même le seul fait de la révélation nous met suffisamment en garde, que roulent tous les arguments des ennemis de la religion chrétienne. Ils portent donc nécessairement à faux, et bien loin que la raison les favorise, elle en sent d'autant plus le défaut qu'elle est plus parfaite et plus attentive.

Il est même fort remarquable, et cette réflexion s'offrira d'elle-même à votre esprit, monsieur, que le mystère de la Trinité, qu'on regarde comme le plus incompréhensible de tous, est néanmoins celui dont il semble que la plus sublime et la plus raisonnable philosophie de l'antiquité, c'est-à-dire celle de Platon, semble avoir le plus approché dans cette matière : il n'y a qu'un pas à faire pour arriver jusqu'au dogme que la religion nous enseigne, et ce dogme paraissait aux platoniciens si peu contraire à la raison, que vous savez combien le commencement de l'Evangile de saint Jean fut admiré par un de ces philosophes, qui ne pouvait comprendre qu'une philosophie qu'il appelait barbare par opposition à celle des Grecs, ait pu aller si loin. Tant il est vrai qu'en matière d'idées et de raisonnements métaphysiques, il est toujours dangereux de trop presser les arguments qu'on tire de la raison, qui est si différente en cette matière, que ce que les uns regardent comme y étant directement contraire, est regardé par les autres comme le chef-d'œuvre même de la raison. Réflexion qui pourrait servir à établir cette grande vérité, que dans ce qui concerne la Divinité, il n'y a que Dieu qui mérite d'en être cru, et que notre raison est bien faible si elle n'est soutenue et affermie par l'autorité de la révélation.

Ne craignez donc point, monsieur, de travailler à un ouvrage où la raison humaine sera entièrement pour vous dans la morale qui est en grande partie de son ressort, et où elle ne vous sera point contraire dans ce que vous appelez la métaphysique de la religion. La créance que nous lui devons en ce point, plutôt que l'intelligence, fait partie de cette morale même, qui est votre grand objet, et qui ne mérite ce nom qu'autant qu'elle nous apprend à conformer non-seulement nos actions, mais nos pensées, à celles de Dieu même lorsqu'il nous les a révélées ; ainsi, montrer que la morale chrétienne élève notre raison jusqu'au plus haut point de perfection, c'est prouver éminemment qu'elle lui apprend à sacrifier ses faibles idées à l'autorité de la révélation, sans se laisser effrayer par une apparence de contradiction qui ne saurait en imposer à une raison parfaite, parce qu'elle voit clairement qu'il lui est impossible de juger si cette prétendue contradiction a quelque chose de réel, et qu'elle conçoit aussi certainement qu'il n'est pas possible que cela soit. . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Fragments

SUR L'ÉGLISE ET LES DEUX PUISSANCES.

L'Eglise, née sur la croix, accrue par le sang des martyrs, étendue par toute la terre, *une*, *sainte*, toujours visible au milieu des nuages, inébranlable, quoique souvent agitée, *invincible*, *quoique tout le monde conspire à lui faire la guerre*, subsistera jusqu'à la fin des siècles et régnera dans l'éternité.

La vue des événements heureux ou malheureux qu'elle a éprouvés forme la plus longue et la plus intéressante de toutes les histoires, et présente un spectacle utile surtout à ceux qui sont appelés, par leurs emplois, à contribuer au bonheur des citoyens et à protéger l'Eglise. La vie et la mort des saints qui l'ont défendue par leurs écrits ou soutenue par les exemples d'un héroïsme auparavant inconnu sont, sans doute, un des principaux ornements de cette histoire. Mais rien n'est plus digne de l'attention de l'homme public, dans l'histoire de l'Eglise, que l'histoire même et tout ce qui peut faire connaître ses principaux caractères, son autorité et sa police ; la nature, l'objet et l'exercice de la puissance que Dieu lui a donnée sur les esprits.

La relation que cette puissance a nécessairement dans plusieurs matières avec une puissance d'un autre genre, les différends qui se sont élevés quelquefois entre l'une et l'autre et les principes qui peuvent servir à les concilier : ce sont encore des objets sur lesquels les auteurs ecclésiastiques se sont moins arrêtés, et qui ne doivent pas échapper aux réflexions de celui qui aime sincèrement l'Etat et l'Eglise, et qui veut s'instruire à fond de ses devoirs.

Mais, pour suivre ces vues dans toute leur étendue, il faut remonter jusqu'à la source du pouvoir et du gouvernement de l'Eglise,

et commencer son histoire par celle de Jésus-Christ même, et du ministère qu'il est venu exercer sur la terre.

Jésus-Christ, *par qui et en qui tout a été créé dans le ciel et sur la terre, les choses visibles et les invisibles, principe* de tout, *qui est le chef de toute principauté et de toute puissance, et que le Père a fait aussi chef de l'Eglise, qui est son corps*, réunissait en lui deux sortes de puissances: celle qui lui appartient sur les corps et sur toutes les choses visibles et temporelles; et celle qui lui appartient également sur les esprits et sur toutes les choses invisibles et spirituelles. C'est ainsi qu'il a toujours possédé une double royauté; et lui seul peut réunir, comme dans une même source et dans un même principe, deux espèces d'autorités destinées, par la nature même de leur objet, à être toujours distinctes ou séparées.

L'une de ces deux puissances, celle qui fait impression sur les hommes par la terreur des peines extérieures, avait été donnée par le Très-Haut aux rois ou à ceux en qui réside le pouvoir suprême pour l'exercer par eux-mêmes et par leurs officiers. *Il n'y a point*, en effet, *de puissance qui ne vienne de Dieu.* Les princes et les juges temporels *n'en auraient aucune si elle ne leur était donnée d'en haut.* Et, par une conséquence de cette origine vénérable de leur pouvoir, quand ils seraient infidèles, *ils sont* toujours *les ministres de Dieu.*

Lorsque Jésus-Christ vint dans le monde, cette autorité résidait dans l'empereur Auguste et les officiers qu'il envoyait pour gouverner les provinces, et dans Hérode qui conservait en Judée le titre et un reste des fonctions de roi. Ce fut sans sujet que ce prince *se troubla, et tout Jérusalem avec lui*, lorsqu'il apprit qu'*il était né un roi des Juifs. Celui qui donne les couronnes du ciel ne venait point enlever* aux rois *celles de la terre.* Le gouvernement qu'il devait établir ne retranchait rien de l'autorité et de l'étendue du gouvernement politique, et il n'y a point, au contraire, de maxime plus conforme au christianisme que celle qui nous apprend que les princes, en embrassant la vraie religion, ne perdent rien du pouvoir qu'ils avaient auparavant.

La vie de Jésus-Christ, pauvre, simple, longtemps cachée et toujours humble, fit voir encore plus combien était vaine cette inquiétude cruelle qui fit couler le sang innocent. Il ne possédait pas sur la terre *de quoi reposer sa tête!* Il n'y était *pas pour être servi, mais pour servir*, et pour exciter par un si grand exemple les pasteurs et tous ceux qui ont des dignités ecclésiastiques ou séculières, à s'appliquer uniquement au bien de ceux dont le soin leur est confié. *Il s'enfuit seul sur une montagne lorsqu'il connut que le peuple*, frappé de ses miracles, *allait venir pour le faire roi.* S'il entra dans Jérusalem comme roi, c'est avec des caractères qui ne conviennent pas aux princes temporels. Il représentait toujours son royaume comme un royaume céleste, spirituel, qui n'était pas de ce monde. *Si mon royaume était de ce monde*, disait-il, *mes officiers combattraient pour m'empêcher d'être livré aux Juifs*, marquant ainsi qu'il était dépouillé de cette force et de cette contrainte qui est le propre de la puissance temporelle. L'empire qu'il n'a pas voulu prendre pour lui n'a pas sans doute été communiqué par lui à ses ministres: au contraire, après avoir réprimé l'ambition de deux d'entre eux qui se faisaient des idées trop humaines des places de son royaume, il prit soin de leur apprendre à tous, en leur proposant même son exemple, combien il devait y avoir de différence entre leur gouvernement et la *domination des rois des nations.*

Aussi il n'exerça jamais aucune partie des fonctions qui dépendent de la puissance royale. Lorsqu'un homme vint le prier d'ordonner à son frère de partager avec lui une succession qu'il ne pouvait retenir en entier sans injustice: *homme*, répondit Jésus-Christ, *qui m'a établi au-dessus de vous pour être juge ou pour régler des partages?* C'est ainsi qu'il a décidé, que pour exercer la justice contentieuse et prononcer sur la propriété des biens ou sur le fait de la possession, il faut être établi par celui en qui réside l'autorité souveraine; que ces fonctions ne sont point naturellement celles de ses ministres, et que s'ils jugent avec quelque appareil extérieur, s'ils connaissent du civil dans des matières mixtes, et quelquefois même des demandes toutes civiles, ce ne peut être en vertu de la mission et de l'autorité que Jésus-Christ leur a donnée; mais qu'ils exercent en ce point, par la permission expresse ou tacite du prince temporel, une partie de son autorité.

Jésus-Christ ne se contenta pas de ne rien ôter à la puissance séculière; il voulut encore montrer qu'il y était soumis. Il obéit à un édit d'Auguste avant même que de naître. Il paya le tribut pour lui et pour le chef de ses apôtres à ceux qui étaient préposés pour l'exiger, quoique le roi de la terre en dût être plus exempt *que les enfants des souverains.* Il enseigna publiquement, qu'il fallait *rendre à César ce qui est à César, à Dieu ce qui est à Dieu;* distinguant par là deux ordres de domination aussi bien que de devoirs. *Il se livra* enfin *au jugement*, même *injuste d'un juge* envoyé par un prince temporel; et comme il ne souffrit que *parce qu'il le voulut*, il voulut souffrir en exécution de ce jugement.

La nouvelle loi qu'il a donnée, a même augmenté en un sens l'autorité des princes, soit parce qu'elle l'a rendue plus respectable en montrant que son origine vient de Dieu, soit parce qu'en apprenant aux sujets à se soumettre non-seulement par nécessité et par raison, mais par religion et par conscience, à obéir même à des maîtres fâcheux, elle a réellement donné aux souverains et à ceux qui agissent sous leurs ordres, une assurance que le nombre des soldats ne pouvait leur donner, et de nouveaux moyens de se faire obéir. Mais pour connaître la nature et l'u-

tilité de cette loi, il faut reprendre les choses de plus haut.

Avant qu'elle eût été publiée, les hommes étaient conduits par deux sortes de règles : un droit commun à tous, qui comprend les préceptes du droit naturel et ceux du droit des gens, un droit particulier à chaque peuple, qui est le droit civil des différents Etats. Le peuple juif avait cet avantage entre tous les peuples, que ses lois, soit sur le culte de la religion, soit sur les matières profanes, lui avaient été données par l'ordre de Dieu, qui s'était réservé sur cette nation, même pour la conduite extérieure et le gouvernement politique, un empire particulier.

Toutes ces lois, celles mêmes de Moïse, avaient deux défauts principaux : l'un, qu'en prescrivant aux hommes ce qu'ils devaient faire, elles ne les mettaient point en état de le faire et les rendaient par là plus coupables, ne marquant pas même assez les motifs dont on devait être animé pour les accomplir. L'autre défaut était qu'en s'accommodant trop à la faiblesse humaine ou au penchant de chaque nation, elles s'éloignaient de leurs propres principes dans plusieurs conséquences et restaient imparfaites sans oser porter les choses au point où elles devaient être suivant leur nature.

Jésus-Christ pouvait seul remédier au premier de ces défauts, puisqu'il n'y avait que lui qui pût non-seulement montrer le bien aux hommes, mais rendre les hommes bons et donner en même temps la loi, la force d'accomplir la loi et l'accomplissement même de la loi. Il était aussi réservé à lui seul de rétablir et de porter à leur perfection les principaux engagements qui unissent les hommes entre eux dans l'ordre que Dieu a établi.

L'amour de Dieu, l'amour du prochain, la connaissance de soi-même, sont les trois grands principes d'où dépend toute la conduite de la vie, soit pour les personnes publiques, soit pour les simples particuliers. Jésus-Christ nous apprend que tous les devoirs, tous les préceptes et toute la loi, sont renfermés dans l'obligation générale d'aimer Dieu sans exception et sans bornes, et d'aimer nos semblables comme nous-mêmes. Et quelques jurisconsultes ont fait voir que c'est de là que dérivent tous les engagements légitimes et les principales règles du droit sur la nature et les effets de cet engagement. Mais la loi de Jésus-Christ s'attache encore à faire accomplir à l'homme avec joie ces obligations si conformes à sa nature. Elle lui fait connaître ce qu'il est et ce qu'il doit être, sa faiblesse et les secours avec lesquels il pourra faire ce qu'elle lui prescrit. Elle tend à réformer les principes des actions encore plus que les actions mêmes, à faire aimer le bien encore plus qu'à éloigner du mal. Il n'y a point de loi qui soit plus exacte ni mieux suivie dans toutes ses conséquences, plus élevée, plus pure et en même temps plus simple et plus naturelle dans ses principes. Il n'y en a point qui soit capable de former de meilleurs pères de famille, de meilleurs amis, de meilleurs citoyens ; et ceux mêmes qui dans la doctrine de Jésus-Christ blasphèment des mystères qu'ils n'entendent pas, pendant qu'ils sont forcés d'admirer des préceptes qu'ils ne peuvent s'empêcher d'entendre, conviennent tous que rien n'est plus utile que la pratique de l'Evangile pour le bien de la société, qu'ils se vantent d'avoir toujours en vue et dont ils font leur seule règle. En effet, ni les républiques que l'antiquité a admirées, ni la république imaginaire de Platon, n'approchent de l'ordre, de la paix, de l'union qui régnerait dans un Etat dont tous les membres observeraient exactement la loi de Jésus-Christ.

Un seul livre, écrit simplement, capable d'étonner les plus grands génies par l'élévation de ses principes, et cependant à la portée des plus petits esprits, contient toute cette loi. Il n'a point de page qui ne renferme beaucoup plus de substance et n'aille beaucoup plus loin que tout ce que les plus grands hommes de l'antiquité sont parvenus à découvrir sur la morale par parties, avec peine et par un long circuit de raisonnements. La vérité de ses décisions se présente d'elle-même et frappe également tout le monde; et l'on reconnaît qu'elles sont conformes à la nature de l'homme, à ces premières notions de droiture et de justice qui ont toujours été en lui, dont tout homme raisonnable ne cherche point la preuve, et dont les plus déraisonnables ne peuvent même douter. Un ouvrage si fort au-dessus des forces de l'homme, est encore une preuve de la vérité de la religion chrétienne et de la divinité de Jésus-Christ.

C'était une suite nécessaire des lumières que cette loi nous a données, de rectifier les idées auxquelles on s'était accoutumé sur plusieurs matières qui intéressent l'administration de la justice, la police et la conservation des Etats.

Le mariage est le premier et le plus important des engagements nécessaires à la société. Si on le considère dans le droit naturel et dans sa première institution, c'est une union sainte, qui a Dieu même pour auteur, perpétuelle et qui doit durer autant que la vie. Si l'on consulte les principes généraux du droit civil, c'est un lien légitime qui forme dans toute la vie une liaison inséparable. Cependant les mêmes lois qui définissent ainsi le mariage, celles mêmes qui avaient été données aux Juifs, dont plusieurs dispositions avaient été accordées *à la dureté de leur cœur*, permettaient de rompre cette union établie pour être inséparable, et que les jurisconsultes romains regardent eux-mêmes comme perpétuelle, du moins dans le vœu et l'intention de ceux qui la forment. Jésus-Christ, en marquant qu'*il n'en était pas ainsi au commencement*, paraît avoir écarté, par ce seul mot, toutes les raisons qui avaient porté les anciens législateurs à permettre le divorce, la pluralité des femmes et même le système licencieux de la communauté des femmes, que Lycurgue n'avait pas eu peur d'autoriser. En ramenant ainsi à sa première institution l'engagement qui est comme le

principe et la pépinière des états, Jésus-Christ a voulu encore le rendre sacré, non-seulement par le souvenir de son établissement, mais aussi par une bénédiction particulière et par un sacrement propre aux peuples chrétiens.

REFLEXIONS DIVERSES
SUR JÉSUS-CHRIST.

OU CARACTÈRES DIVINS DE JÉSUS-CHRIST DANS SA DOCTRINE ET DANS SES OEUVRES (1).

§ I. *Prodiges qui précèdent la naissance de Jésus-Christ.*

L'apparition de l'ange Gabriel à Zacharie et la prédiction qu'il lui fait; la plaie dont Zacharie est frappé pour avoir hésité à le croire; Elisabeth, stérile et avancée en âge, conçoit un fils.

Le même ange envoyé à Marie, et ce qu'il lui annonce; une vierge devient mère sans cesser d'être vierge; Joseph aussi averti par un ange du mystère qui s'opère en elle.

Elisabeth remplie du Saint-Esprit à la vue de la sainte Vierge, qu'elle reconnaît pour la mère *de son Seigneur;* l'exaltation ou le tressaillement de saint Jean dans les entrailles d'Elisabeth.

Marie, en rendant grâces à Dieu par son cantique, prophétise en même temps le salut que Jésus-Christ va apporter, et la gloire qui suivra sa maternité dans tous les siècles.

Naissance de saint Jean; la prédiction de l'ange accomplie; le nom de Jean donné; la parole rendue à Zacharie. Son cantique qui, comme celui de Marie, est une prophétie aussi bien qu'une action de grâces.

Première apparition de l'étoile aux mages dès le temps de la conception de saint Jean.

II. *Prodiges qui accompagnent sa naissance.* L'ange qui apparaît aux pasteurs; la lumière miraculeuse qui les éclaire au milieu de la nuit; un *sauveur* leur est annoncé, avec le signe auquel ils pourront le reconnaître; cette troupe nombreuse de l'armée céleste qu'ils voient de leurs yeux, et qui chante le divin cantique, *Gloria in altissimis*, etc. La foi des bergers qui adorent le Christ naissant.

III. *Prodiges qui suivent sa naissance.* L'étoile qui apparaît de nouveau aux mages; leur fidélité à aller chercher celui qu'elle annonce; la réponse des prêtres et des scribes à Hérode sur le lieu où le Christ devait naître; la nouvelle et dernière apparition de l'étoile, lorsqu'il fallut montrer aux mages la maison où était Jésus-Christ; le culte qu'ils lui rendent comme les prémices de la gentilité; l'ange qui les avertit d'éviter Jérusalem, et de retourner dans leur pays par un autre chemin.

Siméon, instruit par le Saint-Esprit de la naissance de Jésus-Christ et de sa présentation au temple; sa joie et son cantique d'actions de grâces, et en même temps prophétique, à la vue de celui qu'il appelle *le sauveur* envoyé de Dieu, la *gloire du peuple élu*, et la *lumière des nations;* la prédiction qu'il fait sur l'enfant qu'il tient entre ses bras, et sur la mère; le témoignage et la joie d'Anne la prophétesse.

L'ange envoyé du ciel pour avertir Joseph de porter l'enfant Jésus en Egypte; le carnage des innocents, dont il est sauvé par cet avertissement. Enfin, le même ange envoyé de nouveau à Joseph, pour lui annoncer la mort d'Hérode et lui dire qu'il peut retourner dans la terre d'Israël.

IV. *Les prédictions de ces différents prodiges reçoivent chez les Juifs la même explication que chez les chrétiens.* Tous ces prodiges, qui ont précédé, ou accompagné, ou suivi la naissance de Jésus-Christ, avaient été prédits par les prophètes, au moins pour la plus grande partie; et la tradition des Juifs appliquait au Messie les passages de l'ancien Testament où ces prodiges sont annoncés, comme on le peut prouver par le témoignage même des docteurs modernes des Juifs.

V. *Double caractère qui se réunit en Jésus-Christ. Grandeur suprême, profonde bassesse, qui, comparée avec sa grandeur, est un anéantissement.* Jésus-Christ naît dans une famille illustre, à la vérité, par son origine, mais obscure et confondue dans la foule des autres familles juives, lors de sa naissance. Celui qui passe pour son père est un charpentier; il naît dans une étable, parce que Joseph et Marie ne peuvent trouver un logement dans l'hôtellerie. Pendant que des anges descendent du ciel pour annoncer sa naissance, et que des hommes et des femmes, inspirés de Dieu, prédisent qu'il sera le salut et le sauveur du monde, pendant que des prodiges éclatants confirment déjà la vérité de leurs paroles; il vient au monde dans l'état de la plus grande pauvreté, obscur et inconnu à

(1) L'illustre auteur ne fait ici que rapprocher les principales circonstances qui ont précédé et accompagné la vie de Jésus-Christ, et qui par leur ensemble, forment un tableau intéressant. C'est en parcourant les différents textes de l'Evangile, qu'il développe un peu plus ses réflexions sur la mission, la doctrine et les œuvres de Jésus-Christ, et qu'il prouve que tout, dans l'instituteur de la religion chrétienne, porte l'empreinte de la divinité.

tous autres qu'à des bergers, à qui Dieu fait voir en ce moment comme un rayon de sa gloire : rien de plus grand du côté du ciel : rien de plus petit du côté de la terre ; rien de plus capable de satisfaire ceux qui considèrent attentivement le progrès et la suite de la révélation ; rien de moins propre à imposer à ceux qui jugent des choses humainement : *Neque viæ vestræ, viæ meæ, dicit Dominus.* Dieu n'agit point en homme, il agit en Dieu, pour la manifestation de la gloire de son Fils.

VI. *Jésus-Christ docteur et maître dès son enfance.* Jésus-Christ, dès l'âge de douze ans, fait dans le temple la fonction de docteur du monde, et montre, comme il le dit dans la suite, qu'il en est la lumière. Les prêtres et les docteurs de la loi sont dans l'admiration de la sagesse de ses réponses.

VII. *Jésus-Christ, Fils de Dieu, assis à côté de Dieu, se mettant au-dessous des hommes.* Il déclare dès le même âge et dans le même temps, que Dieu est son père. D'un autre côté, il obéit à la voix de sa mère qui le rappelle, et vit soumis, non-seulement à elle, mais à Joseph, qui passait pour son père.

VIII. *Obscurité de la première et plus grande partie de la vie de Jésus-Christ.* Après avoir laissé échapper ce premier rayon de lumière, il rentre dans l'obscurité et dans le silence ; il y demeure pendant vingt ans et plus, vivant dans la maison et dans la boutique d'un charpentier, dont on le prend pour le fils, inconnu aux hommes, et ne cherchant point à s'en faire connaître.

IX. *Caractère du précurseur destiné à faire connaître Jésus-Christ.* Sa prédication, qu'il ne commence que dans sa trente-troisième année, est précédée par celle de Jean son précurseur, dont le caractère est si remarquable, et a un si grand rapport avec celui de Jésus-Christ, qu'il mérite d'être considéré attentivement.

Jean est prédit et annoncé par les prophètes dans sa qualité de précurseur, et comme un nouvel Elie.

On a déjà remarqué les prodiges qui ont précédé et accompagné sa naissance miraculeuse.

Il rend témoignage à Jésus-Christ dès le ventre de sa mère.

Il passe sa vie dans le désert jusqu'à l'âge de trente-deux ans, revêtu d'un habit de poil de chameau, ceint d'une ceinture de cuir, ne connaissant point d'autre nourriture que des sauterelles et du miel sauvage ; séparé de tout commerce, et ne voyant pas même celui qu'il avait reconnu dans le sein de sa mère, et dont il devait annoncer la venue.

Il paraît sur les bords du Jourdain, et tout son ministère se réduit à exhorter les Juifs à la pénitence, à les baptiser dans l'eau, ce qui avait été aussi prédit, et à les renvoyer à Jésus-Christ, qu'il leur montre, après leur avoir donné des leçons de vertu convenables à chaque état.

Tous les peuples de la Judée accourent pour l'entendre ; ils profitent de ses instructions ; ils confessent leurs péchés ; ils sont lavés dans les eaux du Jourdain.

Il ne ménage point son peuple, ni même ceux qui y tenaient le premier rang ; il traite, au contraire, avec dureté les pharisiens, qu'il appelle *race de vipères.*

Plusieurs sont tentés de le prendre pour le Messie, il leur déclare qu'il ne l'est pas ; on le presse de dire s'il est Elie ou le prophète prédit par Moïse ; il répond encore qu'il ne l'est pas. Il proteste qu'il n'est qu'*une voix qui crie dans le désert, Préparez la voie du Seigneur ;* et il ajoute que ce Seigneur, qui est le Christ, vient sur ses pas.

X. *Caractère de Jésus-Christ tracé par saint Jean.* Qualités de Jésus-Christ marquées par saint Jean : existant avant lui, plus fort que lui, Fils de Dieu, juge des hommes, qui les baptisera dans le Saint-Esprit, et qui en fera le discernement pour exercer sur eux sa justice ; qui a cette plénitude, dont les autres reçoivent ce qu'ils possèdent ; qui donne la grâce et la vérité, au lieu que Moïse n'a donné que la loi ; le seul qui ait vu Dieu, comme son Fils unique, et par lequel seul nous apprenons à le connaître ; au-dessus de tout, parce qu'il nous vient du ciel, au lieu que les autres naissent de la terre ; Fils unique, et en même temps Agneau de Dieu destiné à lui être offert comme une victime de propitiation pour les péchés du monde ; celui qui croira en lui aura la vie éternelle, etc.

Saint Jean joint enfin à ce témoignage qu'il rend au Sauveur du monde, l'aveu de son néant par rapport à la grandeur de Jésus-Christ, en disant, qu'*il n'est pas digne de délier les cordons de ses souliers.*

De là vient que, lorsque Jésus-Christ vient à lui pour en recevoir le baptême, saint Jean lui résiste d'abord en disant : *C'est moi qui ai besoin d'être baptisé par vous*, et n'obéit que lorsque Jésus-Christ lui répond que *c'est ainsi qu'ils doivent accomplir toute justice.*

Que gagne saint Jean à mener une vie si austère, à prêcher la pénitence, à baptiser tout le peuple, à s'abaisser lui-même pour rendre gloire à Jésus-Christ ? Toute la Judée court à lui, il continue de manger des sauterelles et du miel sauvage. Appelé à la cour d'un prince, il n'y gagne que la prison et la mort pour lui avoir dit librement la vérité.

Tel est le caractère du premier témoin de Jésus-Christ, et tel a été dans la suite celui de tous les autres (1).

XI. *Prédication de Jésus-Christ : prodiges qui en caractérisent le commencement.* Prodiges arrivés immédiatement avant la prédication de Jésus-Christ, lorsqu'il sort des eaux du Jourdain, où Jean l'avait baptisé : les cieux s'ouvrent, le Saint-Esprit descend sur lui en forme de colombe, et on entend une voix du ciel qui dit : *C'est ici mon Fils bien-*

(1) L'illustre auteur avertit dans une note marginale du manuscrit, que c'était après ce paragraphe qu'il devait tracer les caractères de Marie, de Joseph, de Zacharie, d'Elisabeth, les premiers et d'abord les seuls confidents de la venue de Jésus-Christ ; ce qui prouve que ce n'est ici que le canevas d'un ouvrage qu'il se proposait de faire sur l'objet le plus important de la religion.

aimé en qui j'ai mis toute ma complaisance.

Jean atteste la vérité de ce fait et ajoute que Dieu l'avait averti que ce serait à ce signe qu'il reconnaîtrait celui qui devait baptiser dans le Saint-Esprit, et qui était le Fils de Dieu.

Ici, comme ailleurs, toute la grandeur de Jésus-Christ vient du ciel: rien du côté de la terre.

XII. *Caractères de Jésus-Christ, qui font voir qu'il est Dieu, tracés par saint Jean.* Le Verbe, qui est avant qu'il y eût rien de créé; le Verbe qui est en Dieu, et qui est Dieu; le Verbe par qui tout a été fait; le Verbe qui est la lumière des hommes, et qui les éclaire en venant au monde; le Verbe qui est la vie; le Verbe s'est fait chair, et nous avons vu sa gloire, gloire telle que le Fils unique devait la recevoir du Père; il a habité parmi nous plein de grâce et de vérité. Voilà ce que saint Jean l'évangéliste dit de Jésus-Christ.

De Quel homme a-t-on dit la même chose depuis le commencement du monde? C'était peu de le dire, Jésus-Christ l'a fait croire, non par une seule nation ou par une secte de philosophes, mais par des peuples innombrables de tout l'univers

XIII. *Jésus-Christ vainqueur du démon, à qui il permet de le tenter. La même parole qui a créé le monde, confond le diable et le met en fuite.* Le ciel a déjà rendu témoignage à Jésus-Christ. La terre le lui rend bientôt; mais il faut dès à présent que l'enfer le reconnaisse, et commence à trembler devant lui. C'est pour cela qu'il permet au démon de le tenter; mais le démon tente en vain celui qui était descendu du ciel pour le vaincre.

Discours du démon, qui montre qu'il conjecturait que Jésus-Christ était le Fils de Dieu, et qui fait voir l'idée qu'il attachait à cette qualité, dans laquelle il reconnaissait que la toute-puissance était renfermée. On voit aussi par là que le nom de *Messie* et celui de *Fils de Dieu*, devaient se réunir dans la même personne; manière dont Jésus-Christ se conduit à l'égard du tentateur: il souffre qu'il ose exercer encore sa puissance, parce que le temps de triompher de lui et de lui faire sentir son autorité n'était par encore venu; il ne le repousse que par des paroles de l'Ecriture-sainte. Celui qui chassa, dans la suite, tant de démons par une seule de ses paroles, veut bien s'abaisser jusqu'à ne faire que répondre à l'abus que le démon faisait des passages du texte sacré, et le renvoyer enfin en maître absolu, après avoir montré, en lui résistant, qu'il venait pour rendre les hommes supérieurs aux tentations des sens, comme à celles de l'ambition, de l'avarice, de l'orgueil, etc.

En comparant aussi les discours de saint Jean, on voit que les termes de *Messie*, de *Fils de Dieu*, d'*Agneau de Dieu*, ou de *Victime* qui doit être offerte à Dieu sont synonymes, ou du moins qu'ils conviennent à la même personne.

XIV. *Jésus-Christ prophétise; il connaît ce qui est invisible aux yeux du corps. Le Messie devait être le Fils de Dieu. Jésus-Christ est souvent reconnu en cette qualité.* Jésus-Christ connaît l'avenir comme le présent et fait des prédictions qui sont déjà presque toutes accomplies.

Jésus-Christ voit en esprit ce qu'il ne pouvait voir des yeux du corps; c'est ainsi qu'il dit à Nathanaël: *Je vous ai vu sous le figuier;* Nathanaël s'écrie à cette seule parole: *Vous êtes le Fils de Dieu, le roi d'Israël.* Un autre que Jésus-Christ n'avait pu le voir corporellement.

Philippe avait amené Nathanaël à Jésus-Christ comme au Messie; ainsi ce passage fait encore voir que les Juifs croyaient que le Messie devait être non-seulement le roi d'Israël, *mais le Fils de Dieu.*

XV. *Accomplissement des prophéties de Jésus-Christ.* Jésus-Christ prophétise, et ses prédictions sont accomplies, il dit à Nathanaël: *Vous verrez les cieux ouverts, et les anges du ciel descendre sur le Fils de l'homme.* Les apôtres l'ont vu en effet dans la suite.

XVI. *Miracles de Jésus-Christ.* Jésus-Christ prouve ce qu'il est par un nombre infini de miracles.

XVII. *Jésus-Christ veut se conformer à la loi.* Jésus-Christ observe la loi; il va tous les ans à Jérusalem pour y célébrer la fête de Pâques.

XVIII. *Jésus-Christ agit en maître de la maison de Dieu, et prédit des événements contraires à l'ordre de la nature.* Jésus-Christ agit en maître dans le temple, et il en chasse les marchands et les changeurs. Si on lui demande par quelle autorité il agit, il répond d'une manière obscure pour les Juifs, mais claire pour les fidèles, en déclarant qu'il a une puissance infinie, puisqu'il se ressuscitera lui-même trois jours après sa mort.

Jésus-Christ prophète prédit sa résurrection future, et la prédit comme devant l'opérer lui-même.

Jésus-Christ a fait un très-grand nombre de miracles, outre ceux qui sont expliqués dans les Evangiles.

XIX. *Miracles de Jésus-Christ sans nombre, qui prouvent sa puissance infinie.* Saint Jean parlant de la première pâque que Jésus-Christ célèbre à Jérusalem depuis le commencement de sa prédication, dit que beaucoup de Juifs crurent en lui, voyant les signes ou les miracles qu'il faisait. Aucun de ces miracles n'est expliqué en détail par aucun des quatre évangélistes; et il fallait bien qu'il y en eût un grand nombre, puisque peu de temps après, Nicodème dit à Jésus-Christ: *Personne ne peut faire ces signes que vous faites, si Dieu n'est avec lui.*

XX. *Doctrine de Jésus-Christ.* Jésus-Christ enseigne une doctrine que toute la raison humaine n'avait pu faire découvrir aux philosophes les plus pénétrants, comme la nécessité d'une nouvelle naissance par la régénération qui se fait dans le baptême, où le Saint-Esprit nous reproduisant, pour ainsi dire, nous imprime le caractère d'enfants de Dieu.

Doctrine fondée sur ce grand principe inconnu à la philosophie païenne, qu'il n'appartient qu'à Dieu de réformer son ouvrage, comme lui seul a pu le former, et par conséquent, que c'est à Dieu seul que l'homme doit s'adresser pour recouvrer son innocence, et acquérir la véritable vertu : la chair, c'est-à-dire l'homme par lui-même, ne pouvant produire que la chair, et l'esprit ne pouvant être l'ouvrage que de l'esprit, c'est-à-dire du Saint-Esprit.

Cette vérité est telle que la raison y acquiesce aisément, quoiqu'elle n'ait pu la découvrir avant la révélation. On trouve le même caractère dans une grande partie des vérités enseignées par Jésus-Christ, et qui conviennent tellement à l'idée de Dieu et à celle de l'homme, qu'on est surpris de ce qu'elles n'ont pas été plus tôt aperçues.

XXI. *Caractère de Jésus-Christ, suprême grandeur, extrême bassesse.* Jésus-Christ s'appelle lui-même *le Fils de l'Homme*, c'est-à-dire un homme vil et abject, suivant le sens que les Hébreux attachaient à cette expression, ou comme Isaïe l'avait prédit : *despectum et novissimum virorum, virum dolorum et scientem infirmitatem; non est species ei, neque decor.*

Dans le même temps il se nomme *le Fils unique de Dieu.*

La dernière bassesse et la suprême grandeur réunies dans la même personne : caractère unique de Jésus-Christ.

XXII. *Jésus-Christ connaît seul ce qui est dans le ciel, et prouve qu'il réunit les deux plus grands attributs de la Divinité.* Jésus-Christ déclare nettement que lui seul a vu ce qui est dans le ciel, d'où il est descendu et où il est encore. Quel est l'homme qui ait dit cela de lui-même, et qui l'ait prouvé par les deux plus grands attributs de la Divinité, qu'il a fait voir en sa personne? la connaissance de toutes choses, même de celles qui ne sont pas encore, et la toute-puissance par laquelle il a fait tout ce qu'il a voulu.

XXIII. *Jésus-Christ annonce sa mort, et prouve la vérité des prophéties de la loi par d'autres prophètes.* Jésus-Christ fait voir qu'il a été promis et figuré dans la loi, et cela à l'égard des choses qui n'existaient pas encore lorsqu'il parlait, comme de son crucifiement prédit et annoncé par le serpent d'airain que Moïse éleva dans le désert. En sorte que c'est par une prophétie qu'il apprend à Nicodème qu'en lui doivent s'accomplir les anciennes prophéties.

Jésus-Christ prédit sa mort sur la croix pour le salut du monde.

XXIV. *Caractères divins de la doctrine de Jésus-Christ.* Jésus-Christ seul a fait voir que Dieu aime véritablement les hommes, et jusqu'où va son amour pour eux, puisqu'il a donné son Fils unique pour les sauver.

Jésus-Christ annonce que quiconque croira en lui ne périra point. C'est ce qu'aucun philosophe n'avait jamais promis à ses disciples.

Jésus-Christ promet la vie éternelle à ceux qui croiront en lui; il décide, par une seule parole, la question de l'immortalité des âmes et de leur béatitude future, qui avait exercé si longtemps et partagé les esprits des anciens philosophes et des Juifs mêmes.

XXV. *Jésus-Christ la lumière du monde dans un sens incommunicable à l'homme.* Jésus-Christ assure qu'il est la lumière du monde; qualité qui, selon saint Jean, ne convenait pas même à Jean-Baptiste, qui, par conséquent, doit être regardée, dans le style de l'Evangile, comme une propriété qui est au-dessus de l'homme ou qui n'appartient qu'à Dieu.

XXVI. *Vie de Jésus-Christ, simple, pauvre; il veut qu'elle soit uniquement dépendante de la Providence.* Simplicité de la vie de Jésus-Christ. Il était né pauvre, et il vit pauvre; il fait tous ses voyages à pied, et subsiste de ce que ses disciples vont acheter pour lui de ville en ville, ou de village en village; fatigué du chemin il se repose sur le bord d'un puits ou d'une fontaine.

XXVII. *Grâce promise par Jésus-Christ. Jamais philosophe n'a fait une pareille promesse.* Il annonce aux hommes qu'il leur donnera une eau vive, c'est-à-dire une grâce agissante et salutaire, qui éteindra en eux la soif de tous les biens périssables, qui les élèvera jusqu'à la vie éternelle, où ils seront à jamais désaltérés, et qu'il ne faut que lui demander pour l'obtenir.

XXVIII. *Rien n'est caché à Jésus-Christ.* Jésus-Christ connaît les choses les plus cachées, et ce qu'il n'a jamais vu comme ce qu'il a vu. A ce seul caractère la Samaritaine s'écrie d'abord qu'il est un prophète, et, mieux instruite, elle annonce encore qu'il est le Messie ou le Christ.

XXIX. *Jésus-Christ annonce des événements que Dieu seul pouvait produire, comme, seul, il pouvait les prévoir.* Jésus-Christ fait des prophéties qui sont toutes accomplies. Il prédit que ce ne sera plus ni sur la montagne de Samarie, ni à Jérusalem qu'on adorera le Père, c'est-à-dire Dieu, qu'il sera adoré en esprit et en vérité, c'est-à-dire par un culte spirituel qui ne sera attaché à aucun lieu en particulier; et, fixant par là le sens des anciennes prophéties, il fait voir que ce que Malachie avait prédit d'une *hostie pure qui serait offerte à Dieu en tous lieux*, et chez les gentils mêmes, va s'accomplir par le Messie, c'est-à-dire par lui. Tout cela est si exactement accompli, que personne ne peut le nier.

XXX. *Excellence de la doctrine de Jésus-Christ; il explique en quoi consiste le vrai culte. Sa qualité de Messie, la sainteté de ses mœurs, sa puissance.* Jésus-Christ est le seul qui parle dignement de Dieu et de la religion. *Dieu est esprit, et il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité.* C'est donc le culte et le sacrifice de l'esprit qu'il exige, en quoi consiste toute l'essence de la religion, etc.

Jésus-Christ déclare formellement qu'il est le Messie attendu des Juifs et des Samaritains.

Ses disciples sont étonnés de voir qu'il parlait avec une femme.

Tout instrument devient bon et salutaire entre les mains de Jésus-Christ. Une samaritaine, une femme dans le schisme, dans le désordre, quand il lui plaît, devient un apôtre qui publie qu'il est le Christ, et qui le fait croire.

XXXI. *Véritable nourriture de l'homme.* Jésus-Christ méprise la nourriture corporelle. La sienne est de faire la volonté de son Père et d'accomplir l'œuvre pour laquelle il est envoyé.

XXXII. *Caractère remarquable des prophéties de Jésus-Christ.* Jésus-Christ prophétise que les apôtres vont faire une grande moisson, et recueillir ce que les prophètes avaient semé : ils le font en effet.

On doit remarquer que tous les événements prédits par Jésus-Christ ne sont point arrivés par aucun enchaînement de causes secondes ou de moyens humains ; au contraire, tout y paraissait opposé ; non-seulement il prédit l'avenir, mais un avenir impénétrable, un avenir incroyable, un avenir qui devait paraître impossible.

Les Samaritains de Sichar paraissent avoir été convertis par ce seul caractère de Jésus-Christ, sans qu'il ait eu besoin d'y joindre le concours des miracles.

Jésus-Christ déclare qu'il est le Messie et que les prophéties d'Isaïe sont accomplies en lui.

XXXIII. *Caractère des miracles de Jésus-Christ.* Jésus-Christ fait des miracles et guérit ceux qui sont éloignés de lui comme ceux qui en sont proches.

Jésus-Christ reproche à l'officier de Capharnaüm, dont il guérit le fils, et en sa personne aux Juifs, qu'ils ne croiraient point en lui s'ils ne voyaient *des signes et des prodiges.* Il y avait donc d'autres marques dans Jésus-Christ auxquelles on pouvait le reconnaître, indépendamment de ses miracles, et ces marques étaient l'accomplissement des prophéties qu'il montrait en sa personne, sa doctrine toute céleste, la sainteté de sa vie et tout ce qui formait en lui un caractère unique qui n'a jamais paru dans aucun homme, ni avant ni après lui.

XXXIV. *Choix des instruments destinés à la conversion du monde ; prophétie qui le regarde.* Jésus-Christ choisit des pauvres pêcheurs pour en faire ses disciples, et ensuite ses apôtres, par lesquels il a converti le monde.

Jésus-Christ prophétise, en les appelant, qu'il *en fera des pêcheurs d'hommes*, et la prédiction est accomplie.

XXXV. *Autorité avec laquelle Jésus-Christ annonce sa doctrine. Témoignage qui lui est rendu par les démons mêmes. Empire sur les démons.* Jésus-Christ enseigne avec un caractère de puissance et d'autorité dont les peuples sont dans l'admiration, ne voyant rien de semblable dans les docteurs de la loi.

Les démons mêmes lui rendent hommage ; ils l'appellent le Saint de Dieu, le Fils de Dieu, et ils reconnaissent qu'il est venu pour les perdre.

Jésus-Christ leur commande avec un pouvoir absolu, et ils lui obéissent en sortant des corps qu'ils possédaient. Les peuples étonnés s'écriaient : Quelle est cette nouvelle doctrine ou cette prédication qui est accompagnée d'un si grand prodige?

XXXVI. *Eclat et publicité des miracles de Jésus-Christ.* Les miracles et la plupart de ceux que Jésus-Christ fait, ne se passent point en secret ou en présence d'un petit nombre de témoins ; c'est dans la synagogue, c'est dans les places publiques, c'est devant une foule de spectateurs qu'il les opère.

Quand on n'aurait entendu que ceux mêmes qu'il avait guéris, on en aurait formé une nuée de témoins.

Jésus-Christ fait taire les démons lorsqu'ils veulent publier qu'il est le Christ. Le père du mensonge n'était pas digne de rendre hommage à cette vérité.

XXXVII. *Vie de Jésus-Christ ; sa doctrine ; nul intérêt personnel dans toutes ses actions.* Jésus-Christ passe souvent les nuits en prières dans la solitude.

Jésus-Christ n'affecte point de ne prêcher sa doctrine que dans les grandes villes : il va la répandre de lieu en lieu et de village en village.

Tout se rapporte à Dieu dans ce qu'il dit et dans ce qu'il fait. Rien pour lui personnellement. Il est envoyé pour annoncer le royaume de Dieu, et toute sa vie se passe à l'annoncer.

XXXVII. *Miracles de Jésus-Christ ; manière dont il accomplit la loi ; sa conduite à l'égard des hommes.* Jésus-Christ fait des miracles avec une pleine autorité, *tanquam in semet-ipso potestatem habens*, et agissant par sa seule volonté. Le lépreux lui dit : *Seigneur, si vous le voulez, vous pouvez me guérir;* et, loin de blâmer ou de restreindre l'étendue de cette expression, il l'approuve en lui répondant : *Je veux, soyez guéri;* et il l'est en effet.

Jésus-Christ accomplit la loi, loin de la détruire, et oblige le lépreux qu'il a guéri à le suivre en allant se présenter au prêtre, etc.

Jésus-Christ fuit l'éclat, la lumière, le concours des peuples, bien loin de les rechercher.

XXXIX. *Pouvoir de remettre les péchés ; connaissance du secret des cœurs ; principaux caractères de Jésus-Christ.* Jésus-Christ remet les péchés, déclare qu'il en a le pouvoir, et le prouve par un miracle éclatant.

Jésus-Christ pénètre le fond des pensées et lit ce qui est encore caché dans le cœur.

Jésus-Christ traite les pécheurs avec bonté et déclare que c'est pour eux et pour les inviter à la pénitence qu'il a été envoyé, encore plus que pour le salut des justes.

XL. *Jésus-Christ se dit le Fils de Dieu, et prouve qu'il l'est.* Jésus-Christ déclare qu'il est le Fils de Dieu et qu'il agit comme son Père, ne cessant jamais d'exercer son pouvoir et son action, comme son Père n'est ja-

mais oisif, qu'il ne peut rien faire que ce qu'il voit faire au Père, et qu'il fait tout ce que fait le Père, ressuscitant les morts et donnant la vie comme lui; ayant même reçu le pouvoir de juger pour lui, afin que tous honorent le Fils comme ils honorent le Père, parce que celui qui n'honore pas le Fils n'honore pas le Père. Il ajoute enfin que quiconque croit en lui et en son Père qui l'a envoyé, a la vie éternelle.

Les Juifs comprennent tellement toute la force et le véritable sens de ces paroles, qu'ils accusent Jésus-Christ de dire que Dieu est son Père et de s'égaler à Dieu.

XLI. *Jésus-Christ prophète; il se déclare Dieu; il annonce la résurrection des morts.* Jésus-Christ prédit que l'heure va venir où les morts sortiront de leurs tombeaux et recouvreront la vie : cette prédiction est accomplie.

Jésus-Christ dit de lui-même des choses qui ne peuvent convenir qu'à Dieu. Il déclare que, comme le Père a la vie en lui-même, il a donné au Fils de l'avoir aussi en lui-même.

Jésus-Christ annonce la résurrection générale des morts, et il en prouve la possibilité par les résurrections particulières qu'il opère.

XLII. *Doctrine de la Trinité; preuves victorieuses de la vérité de la mission de Jésus-Christ.* Jésus-Christ, en faisant entendre qu'il est Dieu comme son Père, marque en même temps la relation des personnes divines et la dépendance où l'humanité est de la Divinité, en disant qu'il ne peut rien faire de lui-même; qu'il juge selon ce qu'il entend de la bouche de son Père, et que c'est son Père qui lui rend témoignage, aucun homme n'étant capable de le lui rendre.

Jésus-Christ joint au témoignage que son Père lui rend, la preuve incontestable qui résulte des miracles qu'il opère pour établir la vérité de sa mission.

A ces deux témoignages, il ajoute encore celui des saintes Écritures qui l'ont prédit, et surtout celui de Moïse, qui doit s'élever contre les Juifs et confondre leur incrédulité.

XLIII. *Grandeurs de Jésus-Christ. Son humilité profonde. Caractères des apôtres.* Jésus-Christ déclare aux Juifs qu'il est plus grand que le temple. Jésus-Christ assure qu'il est le maître du sabbat, c'est-à-dire, qu'il peut dispenser de l'article le plus sacré de la loi.

Jésus-Christ ne marque aucun empressement de se faire connaître; il défend souvent à ceux qu'il guérit de publier ses miracles; et il fait taire les démons, lorsqu'ils s'écrient qu'il est le Fils de Dieu.

Il choisit des pêcheurs, des hommes vils, obscurs, ignorants, pour en faire ses apôtres; et il leur donne le pouvoir de prêcher l'Evangile, de guérir toutes les maladies, de chasser les démons, etc., et ils exercent pleinement ce pouvoir.

XLIV. *Vérités principales de la doctrine de Jésus-Christ; ses divers caractères également divins.* Jésus-Christ annonce publiquement sa doctrine à tous, non en secret ou sous des signes mystérieux, ni à un petit nombre de disciples. Elle commence par le point capital de toute morale, c'est-à-dire, par l'idée du souverain bien ou du véritable bonheur; et tranchant en peu de paroles toutes les questions sans nombre que la subtilité des philosophes avait fait naître sur ce point, il enseigne deux vérités qui renferment toutes les autres :

L'une, que c'est en Dieu seul qu'il faut chercher le vrai bonheur;

L'autre, que l'homme ne le possédera pleinement que dans le ciel, lorsqu'il verra Dieu et qu'il sera rassasié de la justice éternelle.

Par-là se changent et se réforment ou se perfectionnent toutes les idées des biens et des maux; en sorte que ceux que le monde regarde comme heureux, sont malheureux, et que ceux qu'il regarde comme malheureux, sont les seuls qui soient vraiment heureux.

Jésus-Christ propose sa doctrine d'une manière simple; il l'explique par des images familières qui la mettent à portée de tous les esprits. La seule force de la vérité en fait le prix, non les vains ornements de l'éloquence humaine. Il parle, non en philosophe, mais en Dieu qui règne sur les esprits par la seule évidence des idées qu'il leur donne.

Il est le seul qui ait appris aux hommes qu'il fallait qu'il y ait une lumière toujours subsistante, toujours visible dans le monde, pour éclairer les ténèbres de l'esprit humain, et pour en fixer tous les doutes. C'est pour cela qu'il établit ses apôtres, et par conséquent leurs successeurs, la lumière du monde : lumière par leur doctrine, lumière par leurs œuvres, joignant toujours les exemples aux préceptes.

Il apprend aussi le premier que le véritable bien de tous ceux qui instruisent les autres, n'est pas de s'en faire honorer, mais de faire glorifier le Père céleste, l'auteur ou la source de toute vérité.

Tout Dieu qu'il est, Jésus-Christ ne vient point pour annoncer une doctrine nouvelle; il ne détruit pas la loi, il l'accomplit; ou plutôt il lui donne toute sa plénitude, et la conduit au plus haut degré de sa perfection. Il n'y a donc qu'une doctrine toujours la même, depuis le commencement du monde jusqu'à la fin des siècles, comme il n'y a qu'un Dieu, et qu'une vérité, qui est Dieu même.

Les béatitudes, qui sont le fondement de toute sa morale, font voir qu'il réduit tout à deux points qui renferment en effet tous les devoirs de l'homme : *l'amour de Dieu, l'amour du prochain*; et il le répète encore plus clairement dans la suite de ses discours.

La doctrine de Jésus-Christ est plus parfaite et plus excellente que celle des pharisiens, comme on le voit par la comparaison qu'il en fait lui-même. Elle est au-dessus de celle des philosophes, au-dessus de celle des interprètes de la loi de Moïse, au-dessus de cette loi même.

Ses divins préceptes ne se bornent pas à régler les actions extérieures, ils s'étendent

aux sentiments du cœur : il retranche et condamne jusqu'aux simples désirs, sur quoi aucun législateur n'avait exercé ni cru pouvoir exercer sa puissance.

Rien n'est plus aisé que de prouver que la doctrine de Jésus-Christ est au-dessus de toute autre morale. Il défend non-seulement le parjure, mais l'usage du serment lorsqu'il n'est pas nécessaire. Raison sublime de cette défense, etc.

Ce divin législateur est le premier qui ait fait un précepte de souffrir les injures ; de présenter l'autre joue à celui qui nous donne un soufflet ; d'aimer nos ennemis ; de faire du bien à ceux qui nous haïssent ; de prier pour ceux qui nous persécutent. La raison humaine n'avait pas été jusque-là. Mais aussitôt que cette vérité lui est présentée, elle comprend combien cette conduite est raisonnable et digne de la grandeur de l'homme. Les fondements de cette vérité sont la qualité d'enfants de Dieu, l'obligation où ils sont de suivre son exemple et d'être parfaits comme il est parfait, etc.

Jésus-Christ propose sa doctrine sans flatterie, sans ménagement. Il ne fait nul usage des anciennes traditions qui avaient énervé la vigueur de la loi primitive, ni de l'autorité des maîtres et des docteurs du peuple.

Ce divin législateur exclut tout désir des louanges et de l'approbation des hommes dans le bien que l'on fait ; il enseigne à n'avoir que Dieu seul en vue, et ne désirer d'autre récompense que celle de lui être agréable : maximes que les plus grands philosophes n'ont point connues dans toute leur pureté. Il enseigne qu'on doit mettre uniquement sa confiance dans la Providence, et retrancher toute inquiétude sur les besoins temporels.

Le peuple même sent la différence de la doctrine de Jésus-Christ, en la comparant avec celle des docteurs de la loi. Elle est accompagnée d'une autorité qui la distingue ; il enseigne comme étant le maître, et exerçant une souveraine puissance.

XLV. *Manières dont Jésus-Christ opère les miracles : ses prédictions.* Jésus-Christ opère les plus grands miracles, comme Dieu même, par sa seule volonté. Le lépreux lui dit : *Seigneur, si vous le voulez, vous pouvez me purifier :* et Jésus répond : *Je le veux, soyez purifié.*

A sa parole les aveugles voient ; les perclus marchent ; les lépreux sont guéris ; les sourds entendent ; les morts ressuscitent. Isaïe avait prédit que le Christ opérerait ces prodiges, et Jésus-Christ les opère.

Jésus-Christ prophétise, et toutes ses prédictions sont accomplies. Il prédit que les gentils viendront dans son royaume des quatre parties du monde, et qu'ils y seront assis avec Abraham, Isaac et Jacob. L'événement a justifié la vérité de ses paroles presque aussitôt après sa mort.

Jésus-Christ ressuscite les morts : il avait été prédit qu'il les ressusciterait.

XLVI. *La pauvreté honorable : grand caractère de l'Evangile.* L'Evangile, ou la bonne nouvelle, est annoncé aux pauvres. Ils sont déclarés heureux ; la béatitude leur est promise.

Avant que Jésus-Christ eût publié sa doctrine, la félicité semblait être le partage des riches ; on vantait, on publiait leur bonheur. Le pauvre, regardé par tous les hommes comme condamné à la misère, était méprisé par le plus grand nombre, et plaint tout au plus par quelques-uns ; mais la compassion, comme le mépris, prouvait que dans l'opinion publique, il passait également pour malheureux.

Jésus-Christ est le premier qui ait, je ne dis pas canonisé, mais béatifié la pauvreté. Sa morale, aussi sainte que nouvelle sur ce point, a réformé les idées des hommes, et leur a fait voir que le pauvre ayant plus de disposition, par son état, à acquérir la félicité éternelle, qui est le terme de l'Evangile, qui est la véritable fin de l'homme, devait aussi être estimé plus heureux que le riche, qui ne pouvait devenir heureux qu'en se rendant pauvre d'esprit et de cœur.

XLVII. *Pouvoir de remettre les péchés ; preuve de la divinité.* Jésus-Christ remet les péchés ; les pharisiens en sont étonnés et se récrient, *Qui est celui-ci qui remet jusqu'aux péchés ?* Comme s'ils avaient dit : Il n'y a que Dieu qui soit en droit d'exercer ce pouvoir. Quel est donc cet homme qui s'attribue une telle autorité ? Il n'y avait d'autre réponse à leur faire, si ce n'est celle-ci, C'est que cet homme est Dieu même. Donc Jésus-Christ s'est donné pour un Dieu, dont il faisait en effet les actions.

XLVIII. *Divers jugements qu'on porte de Jésus-Christ.* Les parents de Jésus-Christ s'imaginent qu'il a perdu l'esprit, et qu'il est hors de lui.

Les Juifs veulent dans la suite le faire passer pour un imposteur.

Les apôtres disent qu'il est le Fils de Dieu et Dieu même.

C'est à ces trois jugements que se réduit tout ce qu'on a dit de lui, et on n'en peut pas supposer un quatrième.

Les deux premiers sont évidemment faux, donc le troisième est le seul véritable.

On peut faire un semblable raisonnement sur ce qu'il a dit de lui-même, etc.

XLIX. *La raison approuve la doctrine de Jésus-Christ lorsqu'elle lui est montrée.* Quoique la raison ne l'ait pas pleinement découverte par elle-même, cependant, lorsqu'elle nous est révélée, elle se trouve merveilleusement conforme aux plus pures lumières de la raison, de laquelle on peut dire que si elle ne connaît pas toujours cette doctrine, au moins la reconnaît-elle toujours.

L. *La doctrine de Jésus-Christ nous enseigne la distinction des péchés rémissibles et non rémissibles. Les meilleurs philosophes n'ont fait qu'entrevoir cette doctrine.* Le blasphème, un des plus grands crimes que l'homme puisse commettre, n'est pas impardonnable quand il peut avoir l'ignorance ou le défaut de connaissance ou d'attention pour excuse: tels étaient ceux qui tombaient sur Jésus-Christ, non encore clairement manifesté.

Mais le blasphème contre le Saint-Esprit, c'est-à-dire celui qui s'élève contre une opération claire, évidente, palpable, pour ainsi dire du Saint-Esprit, qui se profère de mauvaise foi contre la persuasion intérieure de l'âme par un excès d'envie, de malignité, de noirceur volontaire, pourrait être ce crime de sa nature irrémissible, parce qu'il attaque l'essence de Dieu même, et qu'il veut faire passer pour menteur celui qui est essentiellement la vérité.

Platon et d'autres philosophes après lui avaient bien distingué deux sortes de plaies de l'âme, les unes curables et les autres incurables, mais aucun n'avait marqué si clairement le caractère des unes et des autres, ni rendu raison de leur différence.

LI. *Sainteté de la doctrine de Jésus-Christ. Ce divin législateur ne fait acception de personne.* Toute parole oisive, c'est-à-dire vaine, frivole, inutile à tout bien, quoiqu'elle ne fasse aucun mal, sera la matière du jugement de Dieu, auquel les hommes seront obligés d'en rendre compte.

Jésus-Christ ne ménage point ceux à qui il parle, quelque crédit qu'ils aient, lorsqu'il les trouve répréhensibles.

Il appelle les docteurs et les pharisiens *race perverse, adultère,* etc. Le plus doux, le plus patient, le plus humain de tous les mortels, est en même temps le plus dur et le plus sévère dans ses expressions contre les pécheurs de mauvaise foi.

LII. *Jésus-Christ prophétisé, prophète et plus que prophète.* Jésus-Christ prophétisé et prophète en même temps, et sur le même fait. Il montre que Jonas avait été sa figure, il prédit que lui-même en sera la vérité, et l'événement justifie qu'il l'est en effet.

Admirable prophétie! Il fallait être Dieu pour l'entendre, Dieu pour annoncer qu'elle serait accomplie, et Dieu pour l'accomplir effectivement.

Jésus-Christ est plus que Jonas, plus que Salomon, et c'est aux Juifs qu'il parle ainsi. Qu'est-il donc? Plus que prophète. Ce n'est pas encore assez, il l'a dit de saint Jean, et saint Jean a dit de lui-même qu'il n'était pas digne de délier les souliers de Jésus-Christ, au-dessus de l'homme, Dieu par conséquent.

LIII. *Jésus-Christ propose souvent sa doctrine par des paraboles.* Ce divin législateur a souvent recours aux paraboles: 1° pour s'accommoder au génie de la nation juive, qui, comme tous les Orientaux, aimait les figures, les comparaisons, les similitudes;

2° Pour ne révéler sa doctrine qu'à ceux qui, par leur droiture, leur amour pour la vérité, leur application à l'étudier et à la méditer, pouvaient se rendre dignes d'entendre le sens caché de ses paraboles et d'en recevoir l'explication de Jésus-Christ même, pendant que les autres demeureraient justement privés d'une intelligence qui n'aurait servi qu'à aggraver leur condamnation;

3° Parce que plusieurs de ses paraboles, et presque toutes, étant prophétiques et renfermant des images, tantôt de l'établissement de la religion chrétienne, qui, dans l'Evangile, est appelé le royaume des cieux; tantôt de la punition des Juifs et de la destruction de leur Etat; tantôt du jugement dernier et des peines ou des récompenses qui le doivent suivre, il convenait que ces vérités fussent annoncées d'une manière capable d'exercer la foi des chrétiens, et d'exciter en eux une sainte curiosité de pénétrer toujours de plus en plus les mystères cachés sous le voile des paraboles.

De là trois caractères de la doctrine de Jésus-Christ ou de la manière dont il l'enseigne :

1° Bonté et indulgence d'un maître qui se proportionne au goût et au génie de ses disciples ;

2° Justice suprême dans la dispensation ou dans l'économie d'une doctrine, ou d'une manière d'instruire, qui est telle que tous y peuvent trouver, non-seulement un fonds inépuisable de lumières, mais une source continuelle de mérite, pendant que ceux qui n'en profitent pas y trouvent, par leur faute, et des ténèbres criminelles, et le juste sujet de leur condamnation;

3° Une doctrine qui prouve sa divinité, non-seulement par son excellence, mais par des prophéties ou des prédictions de l'avenir qui la garantissent, pour ainsi dire, et qui montrent par un caractère si inimitable qu'elle vient du ciel et qu'elle y conduit.

LIV. *Preuve de la divinité de Jésus-Christ.* Celui qui s'abaisse jusqu'au point de ne s'appeler lui-même que le Fils de l'Homme, c'est-à-dire l'homme de la condition la plus vile et la plus abjecte, parle néanmoins comme le maître des anges, et comme un roi parle des courriers qu'il dépêche. *A la fin des siècles,* dit-il, *le Fils de l'Homme enverra ses anges,* etc. Donc les anges sont à lui, donc il est plus qu'un ange; et si les créatures les plus excellentes obéissent à sa voix, peut-il être autre chose que Dieu ?

LV. *Comment l'homme participe à la divinité de Jésus-Christ.* Les alliances humaines se forment par la chair et le sang. Mais ce n'est point par là que l'homme s'approche de Dieu, et qu'il contracte avec lui comme une parenté spirituelle. La docilité à entendre sa voix, la fidélité à la pratiquer, voilà ce qui unit l'homme à Dieu, ce qui le met au même degré avec Jésus-Christ que sa mère et ses frères. Union plus étroite et plus intime que toutes les liaisons charnelles; il devient semblable à Dieu, un avec Dieu et comme Dieu lui-même : *Consummati in unum, sicut Pater et Filius unum sunt.*

LVI. *Jésus-Christ exerce un empire souverain sur la nature; multitude de témoins qui l'attestent.* Jésus-Christ dort au milieu de la tempête, parce qu'il sait qu'il ne lui en coûtera qu'un mot pour l'apaiser; il commande au vent, et le vent s'arrête; il dit à la mer, Tais-toi, et elle se tait. Pouvait-il mieux montrer qu'il était celui à qui il n'avait fallu qu'une parole pour créer l'univers?

Les spectateurs étonnés s'écrient donc avec raison, qui est celui-ci ? Il commande au vent et à la mer, et ils lui obéissent! comme s'ils

disaient : Qui est celui-ci, si ce n'est Dieu même, dont il est dit dans un psaume : *Tu dominaris potestati maris, motum autem fluctuum ejus tu mitigas.*

Multitude de miracles de Jésus-Christ ; tous les malades sans nombre que le peuple lui amène sont guéris.

Multitude des témoins de ces miracles, par les flots qui se succèdent les uns aux autres de tous ceux qui accourent en foule, soit pour l'entendre, soit pour recevoir la guérison de leurs maux.

Le premier miracle de la multiplication des pains a cinq mille témoins.

Partout où Jésus-Christ passe on lui apporte des malades, et il les guérit par sa seule parole ou par l'attouchement de la frange de son vêtement.

LVII. *Les démons reconnaissent la divinité de Jésus-Christ.* Jésus-Christ guérit les possédés, commande aux démons avec un empire absolu, et ils lui obéissent.

Les démons mêmes rendent témoignage à Jésus-Christ, reconnaissent son pouvoir, l'appellent le Fils du Dieu très-haut.

LVIII. *Jésus-Christ possède la toute-science et la toute-puissance.* Le miracle sur l'hémorrhoïsse, dont Jésus-Christ exauce les désirs secrets, montre qu'il connaît ce qui est inaccessible à la vue et même à l'esprit, et qu'il peut tout ce qu'il veut.

La fille de Jaïre ressuscitée à la seule parole de Jésus-Christ. Il promet ce miracle et il l'accomplit.

Il rend la vue aux aveugles, et avant que de les guérir il les oblige à déclarer s'ils croient qu'il a le pouvoir de le faire ; ils le déclarent ainsi, et il les guérit.

Rien de plus sage que le raisonnement de l'aveugle-né ! Dieu exaucerait-il, non-seulement un pécheur, mais un imposteur qui porterait la témérité jusqu'à exiger que l'on croie qu'il a le pouvoir de faire des miracles?

LIX. *Jésus-Christ communique à ses apôtres le pouvoir de faire des miracles.* Jésus-Christ est non-seulement le premier, mais le seul qui ait dit à ceux qu'il envoyait prêcher sa doctrine : Guérissez les malades, purifiez les lépreux, ressuscitez les morts, chassez les démons. Qui a jamais commandé à un autre de faire des miracles? Il n'y a que le maître de la nature, le Dieu de tous les êtres spirituels ou corporels qui puisse donner un tel ordre, parce qu'il peut seul le rendre efficace, et cet ordre, donné par Jésus-Christ, a été exécuté.

LX. *Les apôtres annoncent, par l'ordre de Jésus-Christ, un royaume invisible.* Jésus-Christ charge ses apôtres d'annoncer, non des grandeurs, des fortunes ou des récompenses temporelles, mais le royaume des cieux ou le règne de Dieu, c'est-à-dire une couronne et une gloire spirituelle, invisible, qui n'aura lieu qu'après la mort ; et ceux qu'il charge de la promettre, sont crus sur leur parole par les grands mêmes de la terre, qui renoncent à une grandeur présente et sensible, pour acquérir celle qu'ils ne sauraient encore ni voir ni sentir.

LXI. *La pauvreté est le caractère principal de l'Evangile et des apôtres qui l'ont annoncé.* Nul secours humain, je ne dis pas accordé ni du moins promis, mais qu'il soit permis aux prédicateurs de l'Evangile de rechercher. Jésus-Christ veut que ses apôtres négligent toutes les précautions les plus nécessaires à ceux qui voyagent, et que dans une pauvreté parfaite ils prêchent une doctrine dont un des principaux caractères est d'être annoncée aux pauvres et de béatifier la pauvreté volontaire : *Beati pauperes spiritu.*

LXII. *Caractère de divinité dans les instructions que Jésus-Christ donne à ses apôtres en les envoyant prêcher l'Evangile.* Rien de si excellent que les préceptes ou les instructions qui accompagnent la mission que Jésus-Christ donne à ses apôtres.

Soyez prudents comme les serpents, simples et innocents comme les colombes.

Rien de secret ni qui doive être caché dans la doctrine de Jésus-Christ : *Ce que je vous dis à l'oreille, publiez-le sur les toits.*

Ne point craindre ceux qui n'ont de pouvoir que sur les corps et qui ne peuvent rien sur l'âme ; craindre uniquement celui qui peut précipiter le corps et l'âme dans l'enfer.

S'abandonner sans réserve à la Providence, plus attentive sur nos moindres besoins que sur ce qui regarde les animaux, auxquels cependant rien ne manque par la bonté du Père céleste.

N'être point en peine sur la manière de répondre aux juges ou aux puissances de la terre, compter sur l'assistance du Saint-Esprit qui parlera dans les apôtres.

Mépriser les injures ; si le maître même, si le père de famille a été appelé Belzébut, les domestiques doivent-ils s'effrayer d'être traités de la même manière?

Ne point tenter Dieu en lui demandant des miracles où les voies ordinaires de la Providence peuvent suffire, et ne pas rougir de fuir la persécution d'une ville dans une autre.

Confesser le nom de Jésus-Christ à la face de tous les hommes.

Aimer Jésus-Christ plus que père, mère, enfants, et tout ce qu'il y a de plus cher.

Perdre sa vie pour la sauver et croire que vouloir la sauver c'est le moyen de la perdre.

LXIII. *Caractère de divinité dans ce que Jésus-Christ annonce à ses apôtres pour le temps présent et pour l'avenir.* Par quel attrait ou par l'espoir de quelle récompense Jésus-Christ excite-t-il ses apôtres à se charger du pénible et presque toujours funeste ministère de la prédication de l'Evangile?

D'un côté il leur dit : Je ne suis pas venu pour établir la paix sur la terre, c'est le glaive que je vais jeter parmi les hommes. L'homme sera divisé d'avec son père, la fille combattra contre sa mère..... et les plus grands ennemis de l'homme seront ceux mêmes de sa maison : le frère livrera son frère à la mort ; les enfants s'élèveront con-

tre les pères, et les pères contre les enfants, jusqu'à leur donner la mort.

Vous-mêmes vous serez livrés aux tribunaux, vous serez condamnés au fouet par les synagogues. Tous les gouverneurs et les rois vous détesteront à cause de moi, et vous serez haïs de tous les hommes pour l'amour de mon nom.

Quiconque ne portera pas ma croix est indigne de moi.

D'un autre côté, il leur promet seulement qu'il reconnaîtra et avouera en présence de son Père céleste, ceux qui l'auront avoué et reconnu devant les hommes, et que celui qui persévérera jusqu'à la fin sera sauvé.

Ceux qui recevront les apôtres ne pourront espérer d'autres récompenses.

Ainsi il ne leur annonce que des maux présents et sensibles, des peines, des tourments, des croix.

Et tout ce qu'il leur promet pour récompense n'est qu'un bien futur, invisible, hors de la vie présente, inaccessible aux sens, et réalisé seulement par la foi.

C'est ainsi qu'il les appelle à leur ministère, et cependant il les persuade par tout ce qui pouvait les dégoûter. La doctrine des souffrances a des charmes dans sa bouche; il commande le genre de vie le plus dur à l'humanité, et il est obéi.

Jamais prince, jamais législateur, jamais philosophe a-t-il tenu ce langage et s'est-il fait suivre en le tenant? Jésus-Christ parlait au cœur, dont ceux-là ne connaissaient pas la route.

LXIV. *La vie et la mort de Jean-Baptiste apprend aux apôtres ce qu'ils doivent désirer et attendre en suivant Jésus-Christ.* Jean-Baptiste, premier disciple, premier martyr de Jésus-Christ, puisqu'il l'a été de la vérité et de la justice, montre aux apôtres et aux autres disciples de Jésus-Christ, et la vie qu'ils mèneront, et la mort qui les attend. Qui aurait cru qu'un tel modèle pût avoir tant d'imitateurs?

LXV. *Caractère de la doctrine de Jésus-Christ, cachée aux sages et révélée aux simples. Elle est émanée directement de Dieu même.* Doctrine de Jésus-Christ cachée aux sages et aux esprits pénétrants, révélée aux simples et aux ignorants, ou pour mieux dire aux enfants.

Tout ce que Jésus-Christ sait, il l'a reçu de son Père. La première tradition, la source de toutes les autres, est celle du Père au Fils. Le Père seul connaît le Fils, le Fils seul connaît le Père; de cette connaissance réciproque naît toute véritable science qu'il plaît au Fils de communiquer, de dévoiler à ceux qui l'écoutent.

La raison ne pouvait atteindre seule à une telle hauteur de doctrine, elle s'y soumet sans peine, et si elle ne la connaît pas d'elle-même, elle la reconnaît lorsqu'elle lui est montrée par l'auteur de toute vérité.

LXVI. *La doctrine de Jésus-Christ prescrit la douceur et l'humilité, source de la paix parmi les hommes. Simplicité et fécondité des principes de cette doctrine.* Douceur et humilité, source de la véritable paix entre les hommes, ou de l'homme avec soi-même; doctrine que la raison goûte d'autant plus qu'elle la médite davantage. Un des caractères de la doctrine de Jésus-Christ est de présenter des principes simples, mais féconds, dont une infinité de vérités ou de devoirs ne sont que comme des corollaires ou des conséquences évidentes.

LXVII. *Désintéressement et détachement parfait de toute grandeur temporelle dans Jésus-Christ.* Exemption de toute ambition et de tout projet de grandeur ou d'élévation temporelle dans Jésus-Christ. Le peuple veut le faire roi après le miracle des cinq pains: il s'enfuit seul sur la montagne.

LXVIII. *Jésus-Christ manifeste sa toute-puissance divine.* Jésus-Christ marche sur la mer, et par sa seule parole il y fait marcher les autres. La foi du disciple chancelle; il est prêt à être submergé; le Maître lui tend la main et le raffermit. Est-il surprenant après cela que tous ceux qui en sont témoins se prosternent pour l'adorer, et qu'ils s'écrient: *Vous êtes vraiment le Fils de Dieu.*

LXIX. *Jésus-Christ agit sur les absents et par sa seule parole. Autre caractère de sa toute-puissance.* Multitude des guérisons miraculeuses et de ceux qui en étaient les témoins. Preuves complètes et de leur certitude et de la divinité de Jésus-Christ.

Manières différentes avec lesquelles Jésus-Christ les opère: la plupart en un instant, pour marquer la toute-puissance de Dieu, qui ne consiste que dans l'efficacité qui est essentielle à sa volonté absolue. Quelques-uns par degrés et successivement, comme pour faire voir la résistance que l'homme a le malheureux pouvoir d'opposer à l'action de Dieu, lorsque Dieu le meut suivant la nature des êtres libres; peut-être aussi la faiblesse et l'incertitude de la foi dans ceux qui ont été guéris de cette manière, était-elle la raison de la différence? L'opération de Dieu suivait le progrès de leur foi.

Il semble qu'il y ait des miracles opérés d'une manière plus déprécatoire, et d'autres d'une manière plus impérative: est-ce que Jésus-Christ a voulu montrer qu'il demandait les uns comme homme, et qu'il commandait les autres comme Dieu? conclusions que je soumets à des lumières supérieures.

LXX. *Excellence de la doctrine de Jésus-Christ, non-seulement au-dessus de celle des philosophes, mais au-dessus de la loi judaïque.* Travailler pour la nourriture céleste, qui subsiste dans la vie éternelle, non pour cette nourriture terrestre et passagère, qui se consume et qui périt.

Cette nourriture céleste, c'est le seul Fils de l'Homme qui la donne: principe bien opposé à celui de quelques anciens philosophes qu'Horace exprime par ces vers:

> Det vitam, det opes; æquum mi animum ipse parabo.
> (*Epist.*, liv. I, 18.)

D'autres philosophes avaient mieux pensé, quand ils disaient qu'il fallait demander la vertu aux dieux.

Fortem posce animum ; et mortis terrore carentem :
Nesciat irasci : cupiat nihil, etc.
(*Juvenal*, sat. 10.)

Mais aucun n'avait dit si clairement que c'est Dieu seul qui donne à l'homme cet aliment de l'esprit, qui n'est autre chose que la connaissance du vrai et du souverain bien, le goût et l'amour constant de l'un et de l'autre, en quoi consiste la nourriture solide, et, pour ainsi dire, toute la vie de notre âme, qui n'est que connaissance et amour ; connaissance qui ne peut être fixée que par le vrai ; amour qui ne peut être rempli et rassasié que par l'unique bien suprême qui est Dieu.

De là cette conséquence certaine :

Que le vrai pain de l'homme est celui qui est descendu du ciel, c'est-à-dire le Fils unique du Père, qui, par son union avec nous, ou par la participation de sa connaissance et de son amour, devient la nourriture, le soutien et la force de notre âme, en la convertissant, si l'on peut parler ainsi, dans sa propre substance.

Donc encore celui qui mangera ce pain n'aura jamais ni faim ni soif, c'est-à-dire qu'il n'aura plus de désirs, parce qu'il n'aura plus de besoins.

Donc il ne mourra point, car sa vie sera aussi éternelle que sa nourriture.

La manne qui tombait du ciel n'était que la figure de cet aliment véritable de l'âme. Ainsi Moïse même n'avait point donné le pain du ciel, il n'en avait donné que l'ombre qui en renfermait tacitement la promesse.

C'est par la foi que cette nourriture spirituelle se communique au fond de notre âme : nouvelle vérité que la raison seule n'apercevait point, mais qu'elle conçoit sans peine dès qu'elle lui est montrée.

La foi comprend deux choses, la créance ferme et certaine de ce que Dieu nous annonce, la confiance pleine et entière dans sa parole et dans son secours, avec cette persuasion intime que ceux qui s'abandonnent à Dieu ne seront jamais confondus. *Qui crediderit et baptizatus fuerit, salvus erit.*

Rien de plus excellent que cette doctrine, mais en même temps rien de plus conforme à la raison. Elle s'accorde parfaitement avec les idées les plus pures de la puissance et de la bonté de l'Etre souverainement parfait ; elle ne s'accorde pas moins avec celle de la faiblesse et de la misère des êtres bornés : en un mot, elle réunit ces deux caractères d'être digne de Dieu et convenable à l'homme.

Secours et motifs pour porter l'homme à embrasser cette doctrine.

Résurrection assurée à ceux qui la suivront ; vie éternelle promise à ceux qui y seront fidèles.

Quel est l'homme qui a jamais osé dire, non pas : Les hommes ressusciteront un jour, mais : Je les ressusciterai moi-même. Jésus-Christ l'a dit et il l'a fait.

Personne ne viendra au Fils si le Père ne l'attire : grâce promise à tous ceux qui le suivront.

Le besoin et la promesse de la grâce n'ont été clairement annoncés que par Jésus-Christ.

Il est le seul qui ait vu le Père. Qui a jamais parlé ainsi et qui l'a prouvé par des miracles, par des prophéties, par sa doctrine même ?

Sa chair même est un pain et son sang est un breuvage. Celui qui s'en nourrira demeurera en Jésus-Christ et Jésus-Christ demeurera en lui, et il vivra de la vie du Fils, comme le Fils vit de la vie du Père. Union intime avec Dieu, source de la vraie félicité, selon les philosophes eux-mêmes ; union commencée dès cette vie ; gage présent et continuel de sa consommation dans la vie future. *Ego in eis, et tu in me, ut sint consummati in unum ;* et l'Evangile s'était déjà servi de ces paroles énergiques : *Sicut et nos unum sumus.* Qui est le philosophe qui ait jamais donné à l'homme une si haute idée de la fin à laquelle il est destiné ?

C'est l'esprit qui vivifie ; la chair ne sert de rien : grand principe entrevu par quelques philosophes, manifesté par Jésus-Christ.

Le disciple charnel se révolta contre une doctrine si sublime, et abandonna celui qui l'enseignait. Mais les apôtres en sentirent tout le prix, quand ils se récrièrent : *Domine, ad quem ibimus ? verba vitæ æternæ habes. Et nos credidimus et cognovimus, quia tu es Christus Filius Dei. Et nos credidimus et cognovimus* : foi, source des connaissances les plus sublimes.

LXXI. *Preuves incontestables de la divinité de Jésus-Christ.* Jésus-Christ annonce qu'il montera au ciel, d'où il est descendu.

Autre prédiction telle qu'il faut être Dieu pour la faire et Dieu pour l'accomplir.

Jésus-Christ connaît les pensées les plus cachées ; il voit qu'un de ses apôtres est un traître et un démon.

LXXII. *Caractère de la doctrine de Jésus-Christ.* Ce qui rend le cœur pur ou impur, c'est ce qui naît dans le cœur même et ce qui en sort, comme les paroles et les actions. L'impureté ou la pureté extérieure n'est que le signe ou l'image de l'impureté ou de la pureté intérieure ; en ce point comme dans beaucoup d'autres, la lettre se trouvait dans la loi ; l'Evangile seul en a montré l'esprit. Différence de l'ancienne et de la nouvelle alliance.

LXXIII. *Effets admirables de la foi, confiance.* La foi obtient tout de Dieu ; sa puissance opère selon la mesure de la foi. *O femme, votre foi est grande, qu'il vous soit fait comme vous le voulez.*

LXXIV. *La bonté de Jésus-Christ se manifeste dans le miracle de la multiplication des cinq pains, comme dans la création.* Jésus-Christ, dans toutes ses actions, ne consulte que sa bonté pour les hommes. Les entrailles de Jésus-Christ sont émues sur les besoins de quatre mille âmes, et il les nourrit. Charité bienfaisante avec laquelle Dieu prépare des aliments à tout ce qu'il a créé. *Qui dat escam omni carni. Omnia à te expectant ut des illis escam in tempore. Dante te illis, colligent : aperiente te manum tuam, omnia implebuntur*

bonitate. A de tels caractères, qui peut méconnaître la Divinité?

LXXV. *Conduite de Jésus-Christ dans la manière dont il accorde et refuse certains miracles; il renvoie les incrédules aux prophètes.* Les pharisiens et les saducéens ne pouvaient s'empêcher de regarder Jésus-Christ comme étant au-dessus de l'homme, puisqu'ils lui demandent un signe ou un prodige du côté du ciel. Jésus-Christ le leur refuse, pendant qu'il accorde la nourriture par miracle, à quatre mille hommes qui ne lui demandent rien. Nulle politique, nul respect humain dans sa conduite; il ouvre ou il ferme sa main selon les lois de sa justice suprême. Il s'attendrit à la vue d'un peuple docile; il s'endurcit à la vue des superbes incrédules: *Cum sancto sanctus eris et cum perverso perverteris.*

Les docteurs de la loi avaient-ils besoin de demander un signe du ciel pour reconnaître le Messie? La terre leur offrait tous ceux que les prophètes avaient prédits et qu'ils voyaient s'accomplir en Jésus-Christ; plus aisé à reconnaître par ses miracles, par ses discours, par toute sa vie, qu'il ne l'est de juger du temps par les apparences du ciel.

Aussi les renvoie-t-il aux prophètes, et ne fait que leur indiquer le fait de Jonas, image et signe de Jésus-Christ.

LXXVI. *Tout respire la vertu dans la conduite de Jésus-Christ.* Jésus-Christ n'a jamais été attendri que sur la misère des hommes; il n'a gémi que sur leur endurcissement et leur incrédulité. Au-dessus de toute passion et de toute faiblesse humaine, il ne s'est permis que les sentiments qui naissent de la vertu.

LXXVII. *Imperfections des apôtres. C'est cependant avec de tels instruments que s'est opérée la conversion de l'univers.* Patience de Jésus-Christ, vivant au milieu de disciples si grossiers et si lents à croire, que les plus grands miracles ne faisaient sur eux qu'une impression légère, presqu'aussitôt effacée que formée. Ils voient que Jésus-Christ vient de nourrir quatre mille hommes avec cinq pains, et ils s'imaginent qu'il leur reproche de n'avoir pas pris de pain pour sa nourriture. Avec de tels instruments il a cependant converti l'univers.

LXXVIII. *Le Messie attendu de tous les Juifs lorsque Jésus-Christ a paru. La secte des hérodiens le prouve.* La secte des hérodiens montre que tous les Juifs attendaient la venue du Messie dans le temps qu'il a paru en effet. Hérode n'aurait jamais été regardé par une secte entière comme le Messie, si l'opinion commune sur le temps de sa mission n'avait favorisé leur erreur ou leur flatterie. Cette opinion était-elle fondée ou sur la prophétie de Jacob ou sur le calcul des semaines de Daniel, ou sur l'un et sur l'autre? c'est ce qui demanderait de grandes dissertations. Mais il est toujours certain que toute la Judée était dansl'attente du Messie,quand Dieu l'a envoyé sur la terre, et que cette attente ne pouvait être fondée que sur les prophéties.

C'est après la demande d'un signe du ciel, faite par les pharisiens et les saducéens, que Jésus-Christ recommande à ses disciples d'être en garde contre le levain d'Hérode, c'est-à-dire, contre les hérodiens qui voulaient appliquer à ce prince les prophéties du Messie.

LXXIX. *Jugement qu'on porte sur Jésus-Christ.* Les jugements divers qu'on portait de Jésus-Christ, regardé par les uns comme Jean-Baptiste, par d'autres comme Elie, par d'autres comme Jérémie ou quelqu'un des anciens prophètes, s'accordaient tous à le considérer comme un homme extraordinaire et inspiré de Dieu.

Mais il était plus que tout cela, et saint Pierre lui en rend témoignage, lorsqu'il dit: *Vous êtes le Christ, le Fils de Dieu vivant.*

Jésus-Christ l'avoue et l'établit la pierre fondamentale de son Eglise, en faveur d'une confession si glorieuse.

Jésus-Christ lui-même est avoué de Dieu, qui lui rend témoignage par les miracles, par le don de prophétie, par la doctrine.

Donc saint Pierre a dit vrai, quand il a appelé Jésus-Christ *le Fils de Dieu vivant*, c'est-à-dire *Dieu lui-même.* Il n'y a qu'un Dieu qui puisse être vraiment le Fils du Dieu vivant. Tous les êtres bornés sont les ouvrages de Dieu. Jésus-Christ seul, ou le Verbe seul en est le Fils.

LXXX. *Prophéties de Jésus-Christ sur la perpétuité de l'Eglise et le pouvoir qui lui a été confié.* Il y a plus de dix-sept cent trente ans que Jésus-Christ a prédit que les portes de l'enfer ne prévaudraient pas contre l'Eglise; elles n'y ont pas encore prévalu et nous sommes assurés qu'elles n'y prévaudront jamais.

Je vous donnerai les clefs du royaume des cieux: ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel, ce que vous délierez sera délié dans les cieux. Quel mortel a jamais osé parler ainsi, et prouver par des prophéties et par des miracles qu'il avait droit de le faire?

LXXXI. *Jésus-Christ fuit l'éclat; toute sa conduite ne respire que l'humilité.* Ce n'est point pour se vanter ou pour se faire suivre par un grand nombre d'adorateurs, qu'il parle ainsi de son pouvoir; il défend à ses disciples de le redire. Les vérités ont leur temps pour être découvertes. Ce secret devait durer pendant toute sa vie et n'être révélé qu'après sa résurrection. Jésus-Christ était donc sûr de ressusciter.

LXXXII. *Plus les prophéties de Jésus-Christ semblaient incroyables, plus elles prouvent sa divinité.* Celui que ses disciples reconnaissent être Dieu, celui qui vient de parler en Dieu, annonce dans le même instant qu'il souffrira la mort comme homme, et qu'il ressuscitera le troisième jour. Donc il est homme et Dieu tout à la fois, réunissant en lui la mort et la vie. Comment se fait-il croire, en publiant des vérités qui paraissent si contraires, si incompatibles? Autre preuve de sa divinité: l'homme peut convaincre quelquefois par des raisonnements proportionnés à la raison humaine; Dieu seul peut faire croire ce qui est au-dessus de la raison,

ce qui paraît même d'abord contre la raison.

LXXXIII. *La justice dans Dieu est infiniment supérieure à tout ce que notre raison conçoit sous le nom de juste. Il fallait que le Christ souffrît la mort. Il fallait;* c'est-à-dire, il était juste, il était conforme à l'ordre. Quelle idée d'une justice supérieure à nos pensées s'offre ici à notre esprit! La justice n'est que ce qui convient à la nature de chaque être. Il convenait à celle de Dieu que le crime de l'homme fût puni, il convenait à celle de l'homme d'être sauvé par un pur effet de la bonté d'un Dieu devenu la victime de propitiation pour lui.

LXXXIV. *Celui qui s'oppose à l'amour et à la doctrine évangélique de la croix, est un satan.* C'est être un satan que de vouloir détourner Jésus-Christ de la mort, de souhaiter même qu'il ne mourût pas. Quel homme a jamais pensé d'une manière si héroïque? Mais, qu'est-ce que le héros auprès d'un Dieu?

LXXXV. *Précis de la doctrine de Jésus-Christ, supérieure à toute philosophie.* Ce qui distingue essentiellement la doctrine de Jésus-Christ, est renfermé dans ces deux mots qu'il dit à saint Pierre : *Vous n'avez point de sentiment pour ce qui est de Dieu : vous n'en avez que pour ce qui est de l'homme;* connaître, juger, agir comme Dieu et non comme homme, c'est l'essence de la doctrine ou de la morale de Jésus-Christ. C'est ce qui l'élève au-dessus de toute la philosophie humaine.

Jésus-Christ ne se contente pas d'annoncer à ses disciples qu'ils auront des persécutions à souffrir en le suivant. Il les leur propose comme la seule condition sous laquelle il puisse les recevoir pour disciples; l'abnégation de soi-même, l'amour de la croix, sont le seul caractère auquel il les reconnaîtra. Pour sauver sa vie il faut la perdre; c'est le seul moyen de la recouvrer. Le monde entier n'est pas un prix digne de notre âme. Que nous servirait-il de le gagner, si nous nous perdons nous-mêmes; et que risquons-nous à nous perdre, si nous gagnons Dieu en nous perdant? Sentiments aussi vrais que sublimes, dont Jésus-Christ a été le seul prédicateur.

Ce n'est pas pour ses seuls disciples qu'il tient ce langage. Il appelle tout le peuple pour l'entendre, ce qui prouve que c'est ici un précepte et non un conseil; chacun est obligé de le suivre.

LXXXVI. *Pouvoir de juger un jour tous les hommes; caractère de divinité.* Jésus-Christ annonce qu'il doit un jour juger tous les hommes dans la gloire de son Père, au milieu de ses anges. Jamais homme a-t-il dit pareille chose de lui-même? Le ciel aurait-il fait des prodiges inouïs pour autoriser une bouche téméraire qui aurait tenu de pareils discours par folie ou par imposture?

Cette prédiction ne sera accomplie qu'à la fin des siècles; mais les hommes en auront une preuve et comme un garant assuré dans la révélation de la gloire de Jésus-Christ par la prédication de l'Évangile, et dans l'établissement de son royaume spirituel. Il ne faudra pas même attendre longtemps cette preuve. Plusieurs de ceux à qui Jésus-Christ tient ce discours seront témoins de l'établissement de son règne et de la gloire de l'Evangile. Ils l'ont été en effet, soit dans le temps de la descente du Saint-Esprit et des miracles qui ont été opérés par les apôtres, soit par la prédication de la religion de Jésus-Christ dans toutes les parties du monde connu : ce qui est arrivé dès le temps de saint Paul. Saint Jean a contemplé la gloire de son maître presque face à face dans l'Apocalypse. Il a vécu assez longtemps pour voir l'établissement de l'Eglise, des troupeaux tout formés, des pasteurs à la tête de ces troupeaux, etc Ainsi la prédiction a été accomplie à la lettre, et Jésus-Christ régnant spirituellement sur la terre, a annoncé Jésus-Christ régnant et jugeant dans les cieux.

LXXXVII. *Jésus-Christ découvre sur le Thabor à ses apôtres un échantillon de sa gloire. Ils oublient les biens de la vie présente, et ne s'occupent que de ceux de l'éternité.* Le nuage qui couvrait l'éclat de la gloire de Jésus-Christ, s'entr'ouvre pour un moment dans le temps de la transfiguration. Il veut bien dissiper les ombres de l'humanité pour affermir la foi de ses disciples et leur donner un avant-goût de la béatitude éternelle. Une goutte de ce torrent de volupté leur fait désirer qu'un si heureux instant devienne pour eux l'éternité : quel autre que Dieu peut opérer de tels prodiges en agissant immédiatement sur les cœurs sans le secours des objets sensibles? Tout cela se fait par celui qui s'est dit Dieu; donc il l'est.

LXXXVIII. *Jésus-Christ ne paraît qu'un moment dans la gloire et ne parle que de ses souffrances et de sa mort.* Dans ce degré suprême de gloire, où Jésus-Christ montre qu'il est le maître des vivants et des morts, qu'il fait comparaître devant lui en la personne de Moïse et d'Elie; de quoi parle-t-il? de sa mort. Tous les justes de l'ancienne loi attendaient ce grand événement, qui seul pouvait réparer l'injure faite à Dieu par le péché, opérer le salut de l'homme, être le gage de sa grandeur future, par son union avec Jésus-Christ crucifié et glorifié.

LXXXIX. *Jésus-Christ est l'unique maître de la science du salut qui nous est donnée de la main de son Père.* Jésus-Christ est établi seul maître, seul docteur, seul législateur, par la voix de Dieu même, qui le déclare en même tems *son Fils bien aimé*. Il n'aime que lui, à proprement parler, et toutes ses créatures en lui.

A quel homme le ciel a-t-il jamais rendu un pareil témoignage?

XC. *Il y a temps de taire les grandes vérités, et temps de les faire connaître.* Jésus-Christ ne fait point publier le miracle de sa transfiguration; il n'en laisse pas au moins répandre la nouvelle. Il prend soin au contraire d'empêcher qu'on n'annonce une si grande nouvelle. Insensible à toute autre gloire qu'à celle qui est conforme à l'ordre et à la volonté de son Père, il défend à ses disciples d'en parler jusqu'à ce qu'il soit ressuscité d'entre les morts; suspendre le récit d'un tel événement, et en renvoyer la publi-

cation au temps de sa résurrection, annoncée par là comme certaine, c'est quelque chose de plus grand et en un sens plus divin que la transfiguration même.

XCI. *Ceux qui sont destinés à annoncer l'avénement de Jésus-Christ, doivent s'attendre, comme Jean-Baptiste, aux souffrances et à la mort.* Saint Jean-Baptiste, nouvel Elie, précurseur et image de Jésus-Christ, qui devait mettre toutes choses dans leur véritable état, en montrant le Christ réparateur du genre humain, était destiné à souffrir comme son maître, dont les souffrances avaient été prédites par les prophètes. C'est à ce prix qu'on annonce ou qu'on suit Jésus-Christ. Ce divin maître accoutume ses disciples à regarder les peines comme des récompenses.

XCII. *La foi et la prière revêtent l'homme de la toute-puissance de Dieu. Vérité sublime et consolante qu'il était réservé à l'Evangile de nous manifester : « Tout est possible à celui qui croit. »* Vérité sublime qui fait voir que Dieu transporte, pour ainsi dire, tout son pouvoir dans celui qui croit, et qu'il rend sa foi toute-puissante. Vérité inconnue à tous les philosophes, et qui ne pouvait être révélée que par un Dieu; vérité cependant qui, une fois manifestée par la révélation, se trouve parfaitement conforme à la raison. Le plus grand hommage que la créature puisse rendre au Créateur étant de se livrer, de s'abandonner, sans hésitation, sans réserve, à sa puissance et à sa bonté, il paraît digne de Dieu d'accorder les plus grands miracles à ceux qui sont dans cette heureuse disposition.

XCIII. *Jésus-Christ prédit également sa mort et sa résurrection. L'accomplissement de cette prédiction prouve qu'il était Dieu et homme tout ensemble.* Pendant que les hommes sont dans l'étonnement et dans l'admiration des prodiges de Jésus-Christ, il annonce sa mort à ses disciples. Insensible à sa propre gloire, tout occupé de celle de son Père, il opère des miracles en Dieu, et il se sacrifie comme homme, réunissant toujours en lui les deux extrémités, pour faire voir qu'il était Dieu-homme ou l'homme-Dieu. La prédiction même de sa mort, prouve qu'il était plus que homme; la prédiction de sa résurrection prouve qu'il était Dieu. Dieu aurait-il accompli la prédiction et opéré la résurrection d'un homme qui s'était dit Dieu sans l'être en effet?

XCIV. *Les desseins de Dieu sur la mort de son Fils, étaient incompréhensibles à l'esprit humain.* L'étonnement même de ses disciples, qui ne pouvaient concilier l'idée de sa toute-puissance manifestée par tant de prodiges avec celle de sa mort future, montre qu'on ne pouvait trouver le dénoûment de la difficulté qu'en supposant que l'homme-Dieu s'offrirait volontairement lui-même pour la réparation du péché et le salut de l'homme; mais ce dénoûment ne leur était pas encore connu; il n'est pas surprenant que le discours de Jésus-Christ leur annonçant sa mort leur parût incompréhensible.

XCV. *Ce que Jésus-Christ dit sur le payement des tributs est une preuve de sa filiation divine.* Les deux drachmes qu'on demanda à saint Pierre pour Jésus-Christ, étaient une espèce d'imposition qui se levait pour l'entretien du temple, et comme un tribut qui se payait à Dieu; c'est ce qui fait sentir la force de cette expression de Jésus-Christ : *Les rois de la terre exigent-ils le tribut de leurs enfants ou des étrangers?* De cette question et de ce qui la suivit il résulte que Jésus-Christ, comme fils, était exempt de payer le tribut à Dieu son Père; donc il en était le seul véritable Fils; donc les Juifs mêmes à qui Dieu avait donné si souvent le nom de ses enfants, étaient des étrangers en les comparant à Jésus-Christ; donc à plus forte raison le reste des hommes devait être regardé comme étranger; donc Jésus-Christ est Fils unique de Dieu; donc il est véritablement Dieu, n'y ayant qu'un Dieu qui puisse être véritablement Fils de Dieu.

XCVI. *La doctrine de Jésus-Christ ne respire qu'humilité et charité : « Si quelqu'un veut être le premier de tous dans le royaume de Jésus-Christ, qu'il devienne le dernier, qu'il s'appetisse, pour ainsi dire, qu'il s'abaisse, qu'il soit comme un enfant, s'il veut être grand, élevé, un homme parfait. »* Un enfant est celui que Jésus-Christ place auprès de lui, et par là au-dessus de tous ses apôtres. *Humilité*, fondement de toute grandeur auprès de Dieu et même auprès des hommes, qui se plaisent à humilier les superbes et à élever les humbles. *Simplicité*, fondement de toute vertu, et par rapport à Dieu, qu'elle cherche de bonne foi, et par rapport aux hommes, qu'elle sert véritablement.

Qui reçoit un enfant en mon nom me reçoit, et celui qui me reçoit, reçoit non-seulement moi, mais celui qui m'a envoyé; gradation admirable : Jésus-Christ est dans le pauvre ou le faible que nous recevons, et Dieu dans Jésus-Christ. La charité envers le prochain même réunit tout au premier principe, et fait que Dieu est vraiment tout dans tous, *Et omnia in omnibus Christus.* Il y a un Dieu caché dans le pauvre et l'opprimé. C'est une vérité que les païens ont entrevue, *Res est sacra miser.* Il n'appartenait qu'à Jésus-Christ de la manifester pleinement, et d'en montrer la raison.

XCVII. *Le vrai miracle ne s'opère que par l'invocation du nom de Jésus-Christ.* Jalousie ou émulation mal entendue des apôtres : ils veulent empêcher un homme de faire des miracles parce qu'il n'était pas lié avec eux, mais il l'était avec Jésus-Christ, puisqu'il faisait des miracles en son nom, et par là il était véritablement lié avec eux dans Jésus-Christ, seul véritable lien de l'union qui doit être entre ses disciples; union d'autant plus pure et plus parfaite, que les liaisons humaines y ont moins de part.

XCVIII. *L'Evangile seul a fait connaître toute l'énormité du crime de scandale : « Celui qui scandalisera un de ces petits qui croient en moi, serait moins malheureux, si on lui attachait une meule autour du cou pour le précipiter dans le fond de la mer. »*

Le scandale est une occasion de chute, et de chute spirituelle, présentée volontairement, ou par l'imprudence de celui qui le donne. C'est sans doute une grande faute, puisqu'il vaudrait mieux être englouti par la mer, que de la commettre jamais. La morale païenne n'a pas connu l'énormité de ce crime, parce qu'elle ignorait la véritable nature et la perfection de la charité ou de l'amour du prochain, qui consiste à lui procurer les plus grands biens, et à détourner de lui les plus grands maux; ce qui doit s'entendre des biens et des maux spirituels. Quiconque non-seulement néglige de procurer les uns à son prochain, mais lui prépare une occasion de tomber dans les autres, est regardé au jugement de Dieu, comme un homicide et un assassin.

A plus forte raison, tout ce qui nous scandalise, c'est-à-dire, tout ce qui nous est une occasion de chute spirituelle, fût-il une partie de nous-mêmes, doit être retranché.

XCIX. *Les anciens philosophes n'ont eu qu'une connaissance imparfaite de la charité de Dieu pour les hommes et surtout pour ceux qui se sont égarés.* La charité de Dieu pour les moindres d'entre les hommes, comparée à la sollicitude du père de famille, qui, ayant un troupeau de cent brebis, court après une seule brebis égarée, comme s'il n'avait que celle-là, et qu'il eût oublié les quatre-vingt-dix-neuf autres.

La volonté du Père céleste n'est point qu'aucun des plus petits périsse.

Les païens semblent avoir entrevu cette vérité, quand ils ont dit des dieux et de l'homme :

Carior est illis homo quam sibi.

Mais quelle différence entre ces lueurs de vérité qui se faisaient jour comme à travers une nuit obscure; et cette doctrine claire, lumineuse, suivie et prise dans les premiers principes que Jésus-Christ nous a révélés dans son Evangile.

C. *Pouvoir donné par Jésus-Christ à ses disciples ; pouvoir dont Dieu même sera garant : « Tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel, »* etc. Quel homme a jamais parlé ainsi, et a osé assurer à d'autres hommes, que tout ce qu'ils auraient fait sur la terre sera ratifié par Dieu dans le ciel? Celui qui parle ainsi, garantit la foi de ses paroles par des prophéties, par des miracles, par sa doctrine, par sa vie, par sa mort, par sa résurrection, par l'établissement de son Eglise.

CI. *Rien qui se démente ni qui se contredise dans la doctrine évangélique.* Jésus-Christ dit dans un endroit, *Qui n'est pas avec moi est contre moi;* et il dit dans un autre, *Qui n'est pas contre nous est pour nous.* La conciliation n'est pas difficile : dans le premier passage, il parle de lui-même, et il est bien certain que celui qui est séparé de Jésus-Christ est contre lui; dans le second passage, il s'agit d'un homme qui faisait des miracles en son nom, et qui, par conséquent, était intérieurement uni avec lui : ainsi quand il ajoute, Qui n'est pas contre nous est pour nous : le *nous* ne peut tomber que sur les *liaisons extérieures*, et comme il comprend ses disciples dans ce *nous*, cette expression signifie seulement qu'un homme attaché de cœur à Jésus-Christ, et qui, par conséquent, *n'est pas contre lui est pour lui*, quoiqu'il ne fasse pas encore partie de ceux qui le suivent au dehors, et cela dans un temps où la société visible de l'Eglise n'était pas encore formée.

CII. *L'impunité étant le plus doux attrait du crime, la crainte des peines en est aussi le frein le plus puissant. Ainsi rien de plus utile à l'homme que la révélation que Dieu lui a faite du dogme de l'éternité des peines.* L'éternité des peines de l'autre vie a été connue de l'antiquité païenne. Les poëtes, qui ont été les premiers philosophes, en ont conservé la tradition : elle n'a donc rien d'incroyable à la raison humaine; mais est-il surprenant que les hommes ne l'aient pas crue, ou ne l'aient crue que faiblement sur la foi d'un poëte ou d'un philosophe contredit par beaucoup d'autres? Il fallait qu'un docteur ou un maître d'un ordre supérieur, un homme divin, et qui prouvait par ses actions, par sa doctrine qu'il était Dieu, annonçât une vérité si dure à la nature humaine, pour en faire un des plus puissants motifs de la conversion du monde.

CIII. *Dieu fait servir au salut des hommes, et surtout de ceux qui nous paraissent les plus vils, les plus excellentes de ses créatures et les ministres de son sanctuaire céleste. N'est-ce donc pas s'élever contre Dieu même que d'oser mépriser ceux qu'il aime et qu'il protége avec tant de soin?* La doctrine des *anges gardiens* n'a pas été non plus ignorée des païens. Mais une tradition obscure, qui en conservait le souvenir, ne suffisait pas pour y rendre les hommes attentifs. Quel est d'ailleurs le philosophe qui en ait tiré cette conséquence, qu'il ne fallait mépriser personne, non pas même les plus vils et les plus abjects, et qu'il fallait y respecter l'ange qui veillait sur eux, ou plutôt Dieu-même devant lequel toutes les âmes sont également précieuses, puisqu'il n'y en a aucune qu'il ne confie à la garde d'un de ces esprits purs qui voient continuellement sa face dans le ciel?

CIV. *Jésus-Christ n'est venu dans le monde que pour sauver les pécheurs et les guérir de leurs maux spirituels. C'est parce qu'il y avait sur la terre un grand malade qui était l'homme, qu'il est descendu du ciel un grand médecin pour le guérir : « Le Fils de l'Homme est venu chercher ce qui était perdu. »* Vérité consolante que Jésus-Christ semble prendre plaisir à rendre encore plus sensible par la comparaison de la brebis égarée et par tant d'autres. Les anciens philosophes, en instruisant les hommes, ont cherché ou leur intérêt ou leur gloire. Jésus-Christ seul est venu pour sauver les hommes, sans autre motif que leur salut même, et aux dépens non-seulement de sa gloire, mais de sa vie.

C'est toujours dans le temps des plus grandes prévarications que Dieu a promis aux hommes de leur envoyer un Sauveur,

L'homme trouve donc dans l'état misérable où le péché l'a plongé un droit de s'approprier le trésor immense des miséricordes que Jésus-Christ est venu apporter sur la terre. C'est la vérité la plus consolante que Dieu ait révélée à l'homme, et que l'Evangile nous enseigne en tant de manières. Mais le même Evangile qui nous donne une si haute idée de la bonté de Dieu, nous dénonce aussi les peines réservées aux pécheurs impénitents.

CV. *Rien ne rend la prière plus efficace que l'esprit d'union et de charité.* Effets merveilleux de la prière faite en commun. *Si deux d'entre vous s'accordent à demander une grâce, le Père céleste la leur accordera.* Qui a jamais osé le promettre? Qui a pu le faire croire et le prouver par les effets?

Pourquoi Jésus-Christ donne-t-il cette assurance à ses apôtres? il en donne lui-même la raison: c'est que partout où il se trouvera deux ou trois personnes assemblées en son nom, il sera lui-même au milieu d'elles. C'est lui-même qui prie et qui, comme il le dit ailleurs, est toujours sûr d'être exaucé; il est celui qui prie et celui qui exauce : *Gemit, auditque gementem.* Donc il est Dieu et homme : donc il a voulu faire consister dans la charité et dans l'unité tout le mérite des prières et toute la force de l'Eglise.

CVI. *L'Evangile seul nous a fait connaître l'excellence du précepte du pardon des ennemis.* Les philosophes du paganisme ont enseigné sur le pardon des ennemis une morale semblable à celle de l'Evangile pour les effets extérieurs, mais bien différente pour l'étendue et pour les motifs. Le repos ou la paix de l'homme, que la haine ou la vengeance trouble ou qu'elles menacent d'un retour funeste; sa vanité et une apparence de grandeur d'âme dont le pardon des injures le flatte, ont été les seules raisons de leur doctrine.

Jésus-Christ remonte plus haut, c'est-à-dire jusqu'à l'exemple de Dieu même, dont l'indulgence à notre égard est le modèle ou le prix de celle que nous avons pour nos pareils. Qui est-ce qui peut résister à ces deux raisons? Dieu me remet gratuitement des dettes immenses : comment n'en remettrais-je pas qui ne peuvent jamais être que très-légères? Dieu ne me pardonnera qu'autant que je pardonnerai; il est donc non-seulement de la grandeur de mon être, mais de ma reconnaissance, mais de mon intérêt, d'imiter Dieu en pardonnant.

L'étendue de cette obligation est proportionnée à de tels motifs. Ce ne sera pas seulement sept fois que je pardonnerai, ce sera soixante-dix-sept fois sept fois, ce sera toujours : parce que Dieu me pardonne toujours, et que sa miséricorde n'ayant point de bornes, je serais ingrat et injuste si j'en donnais à la mienne.

Le véritable esprit de Jésus-Christ, et par conséquent de la religion, est un esprit de douceur, de compassion et de charité. Le Fils de Dieu, en prenant la qualité de fils de l'homme, est venu, non pour perdre, mais pour sauver les âmes des hommes aux dépens de sa propre vie.

CVII. *Pauvreté entière et détachement des choses même les plus nécessaires à la vie : caractère de Jésus-Christ et de sa doctrine.* « *Les renards ont des tanières, les oiseaux ont leurs nids, mais le Fils de l'Homme n'a pas où reposer sa tête.* »

CVIII. *Idées justes et véritables de l'homme et de la vie de son âme. Importance des devoirs que l'Evangile lui prescrit.* « *Laissez aux morts le soin d'ensevelir leurs morts; mais vous, allez annoncer le royaume de Dieu.* »

Jésus-Christ regarde comme morts ceux qui ne vivent pas devant Dieu, parce qu'ils n'ont que l'esprit du monde et non pas celui de Dieu, véritable vie de l'homme, et pour ainsi dire l'âme de notre âme.

Les devoirs de la vie humaine, ou de la société naturelle ou civile, ne sont rien en comparaison de ceux que la loi ou la mission de Dieu nous impose.

CIX. *Dieu seul peut se former des ministres dignes de lui. Les philosophes anciens n'ont pas connu cette vérité.* « *Priez le maître de la moisson, c'est-à-dire le propriétaire du fonds, d'envoyer des moissonneurs dans son champ.* »

La moisson de Dieu, la seule que Jésus-Christ considère, est la foi, la charité, les bonnes œuvres, le salut des hommes : ce sont là les richesses qu'il veut amasser.

Les philosophes se croient capables de se former seuls des élèves, des disciples, des sectateurs. Aucun d'eux n'a pensé à dire qu'il fallait prier Dieu de lui en envoyer, pour répandre sa doctrine dans le monde. Jésus-Christ, infiniment supérieur à tous les philosophes, même comme homme, par l'excellence et l'élévation de sa doctrine, renvoie ceux qui l'écoutent à Dieu, pour en obtenir des prédicateurs dignes de publier ses préceptes; c'est ainsi qu'il enseigne qu'il n'appartient qu'à Dieu de former des ouvriers capables de travailler à son ouvrage.

CX. *Mission des disciples de Jésus-Christ. Ce divin législateur leur annonce en même temps des dons spirituels et des contradictions. On ne voit rien de semblable dans les autres fondateurs de religion.* « *Je vous envoie comme des agneaux au milieu des loups. Ne portez ni bourse, ni sac, ni des souliers, pour en changer, etc. En quelques maisons que vous entriez, dites d'abord :* La paix soit dans cette maison, ou, Paix et tranquillité à cette maison, etc. *Guérissez les malades que vous y trouverez, et dites à ceux qui l'habitent :* Le royaume de Dieu est près de vous. *Si l'on ne vous reçoit pas dans une ville, dites en sortant :* Nous secouons contre vous jusqu'à la poussière de nos pieds. *Je vous le dis, Sodome, au jour du* jugement, *sera traitée avec moins de rigueur que cette ville.... Celui qui vous écoute m'écoute, et celui qui m'écoute, écoute celui qui m'a envoyé..... Réjouissez-vous, non de ce que les démons mêmes vous sont assujettis, mais de ce que vos noms sont écrits dans les cieux.* »

Quel homme a jamais engagé d'autres hommes à le suivre ou à travailler sous ses ordres, en leur disant qu'ils sont comme des agneaux au milieu des loups, en ne leur annonçant d'autres richesses, ni même d'autres ressources que le fonds de la Providence?

Mais aussi quel homme a jamais osé dire à ses disciples, Vous porterez la paix avec vous; elle reposera sur toute maison où vous serez reçus; ou elle reviendra habiter en vous si l'on ne vous reçoit pas. Celui qui vous méprisera, deviendra aussi vil que la poussière que vous secouerez de vos pieds, et sera traité plus durement, dans le grand jour du Seigneur, que les villes les plus infâmes : celui qui vous écoute m'écoute moi-même, et en m'écoutant il écoute Dieu : vous guérirez les malades; vous régnerez sur les démons, et ils disparaîtront devant vous comme un éclair; je vous ai donné toute puissance sur les serpents et sur les scorpions, sur toutes les forces de l'ennemi; mais réjouissez-vous encore plus de ce que vos noms sont écrits dans le ciel.

On est surpris d'abord que Jésus-Christ ait trouvé des disciples, en ne leur annonçant que des tribulations et des croix; on cesse de l'être, quand on envisage ce qu'il promet, et ce qu'il tient dans le moment même qu'il le promet. Pour le promettre, il fallait être prophète; pour le tenir, il fallait être Dieu.

CXI. *Les vérités de l'Evangile cachées aux sages du siècle, et révélées aux humbles : « Je vous rends gloire, ô mon Père, de ce que vous avez caché ces vérités aux sages, aux intelligents, et de ce que vous les avez dévoilées aux simples, aux enfants. Oui, mon père, c'est ainsi que vous vous êtes plu à l'ordonner. »*

L'ordre le voulait ainsi. En effet, l'orgueil, par lequel l'homme veut s'élever jusqu'à Dieu, est précisément ce qui doit le lui cacher. Plus il croit pouvoir tout comprendre par ses propres forces, moins il mérite de comprendre. L'humilité et la défiance de ses lumières ne font que le remettre dans l'ordre, dont il n'aurait jamais dû sortir. En avouant qu'il ne sait rien de lui-même, il reconnaît que Dieu seul est son maître, sa lumière, son intelligence, sa raison; et Dieu, qui aime souverainement l'ordre, se plaît à instruire un cœur simple qui s'y renferme, et qui dit comme saint Augustin : *Noverim te, noverim me;* prière qui est le fondement de toute science, parce qu'elle l'est aussi de la véritable humilité. C'était celle que faisait David, quand il disait à Dieu : *Illumina tenebras meas;* il reconnaissait que les ténèbres étaient son partage, la seule chose qui fût à lui, et il priait Dieu d'être sa lumière, parce que la véritable lumière n'est qu'en Dieu, ou que Dieu même, *Pater luminum, in lumine tuo videbimus lumen.*

Les philosophes n'ont point connu cette doctrine de Jésus-Christ, qu'il nous a rendue si évidente qu'elle est du nombre de celles que notre raison n'avait point découvertes par elle-même, mais auxquelles elle se rend sans peine, aussitôt qu'elles lui sont montrées.

CXII. *La vraie religion ne peut être fondée que sur une révélation qui apprenne à l'homme la manière dont Dieu veut être servi et honoré. « Personne ne connaît le Fils si ce n'est le Père, ni ce qu'est le Père si ce n'est le Fils, et celui à qui le Fils veut le révéler. »*

La révélation est nécessaire pour connaître véritablement Dieu; cette nécessité a été entrevue dans presque toutes les religions, où l'on a supposé une espèce d'inspiration dans ceux qui en ont été les fondateurs; où les premiers docteurs, les philosophes mêmes ont répandu ou laissé répandre qu'ils avaient une communication intime avec la Divinité.

Jésus-Christ seul a établi clairement cette nécessité de la révélation; il y a joint cette révélation même, et des preuves invincibles par les prophéties, par les miracles, et par l'établissement de sa religion, qui est le plus grand de tous les miracles.

CXIII. *L'Evangile seul nous fait connaître toute l'étendue du devoir d'aimer le prochain. La doctrine des philosophes païens, sur cet objet important, est bien imparfaite.* Jésus-Christ répond à cette question, *Et qui est mon prochain?* par une parabole qui montre que tout homme, de quelque pays ou de quelque religion qu'il soit, est notre prochain, et par conséquent que nous devons l'aimer autant que nous-mêmes. Trois caractères relèvent infiniment la doctrine de Jésus-Christ au-dessus de ce que les philosophes et les jurisconsultes païens ont dit sur ce point :

1° Les préceptes que ceux-ci nous ont donnés ne regardent que les actions extérieures plutôt que les dispositions ou les sentiments intimes. Tout ce qu'ils disent sur la société ou sur la liaison qui doit être entre les hommes, se réduit à ces deux points :

« *Ne faire aucun mal à ceux qui ne nous en font point. Faire du bien à ceux de qui nous en pouvons attendre;* » loi de commerce plutôt que d'une véritable affection.

Au contraire, la doctrine de Jésus-Christ tombe sur le fond même du sentiment et sur ce qu'il a de plus intime : c'est l'amour même du prochain qui nous est commandé, beaucoup plus que les effets de cet amour, qui ne sont exigés que comme les conséquences qui se tirent nécessairement du principe.

2° Le degré de cet amour n'était point marqué par l'ancienne philosophie; et il ne pouvait l'être, puisque les philosophes se bornaient à en marquer les effets extérieurs.

Jésus-Christ en a seul établi la juste mesure, lorsqu'il a voulu qu'elle n'en ait point d'autre que celle de l'amour que nous avons pour nous-mêmes.

3° La perfection de cet amour a été inconnue avant lui au genre humain. On croyait qu'il se réduisait à aimer ceux qui nous aimaient, ou du moins ceux qui ne nous haïssaient pas. Jésus-Christ a fait voir qu'il s'étendait jusqu'à ceux qui nous haïssent, qui nous persécutent, qui ont juré notre perte. Et cela est clairement renfermé dans l'obligation d'aimer le prochain autant que

nous-mêmes. Je ne cesse point de m'aimer, quelques fautes que j'aie commises contre moi-même, et quelque mal que je me sois fait, par passion, par dépit, par imprudence : donc je ne dois point haïr le prochain, quelque tort qu'il ait à mon égard, etc.

Vérités qui sont encore du nombre de celles que notre raison n'avait point connues par elle-même, mais qu'elle reconnaît, pour ainsi dire, aussitôt qu'on les lui présente, parce qu'elles sont renfermées dans la véritable idée de Dieu et de l'homme, etc.

CXIV. *La doctrine de Jésus-Christ est également simple et sublime.* « *Il n'y a qu'une chose nécessaire : Porro unum est necessarium.* » Et cet unique nécessaire, comme l'occasion à laquelle cela est dit le fait voir, c'est de servir Dieu, de l'imiter, de lui être uni. Cette vérité si féconde, ce principe qui renferme tous les devoirs de l'homme, et qui seul peut le conduire à sa perfection et à sa béatitude, n'a été que faiblement aperçu avant Jésus-Christ. Le propre de sa doctrine est d'être aussi sublime et en même temps aussi simple, aussi une, pour ainsi dire, que Dieu même, que quelques anciens philosophes ont appelé *Unum et omnia.*

CXV. *Jésus-Christ en nous apprenant la nécessité et l'efficacité de la prière, a rétabli le commerce entre Dieu et les hommes.* « *Demandez, et il vous sera donné; cherchez et vous trouverez; heurtez et l'on vous ouvrira.* »

Cette certitude de confiance et cette espèce d'infaillibilité du succès de la prière, faite vraiment au nom de Jésus-Christ, n'a été annoncée et promise que par ce divin libérateur.

Par là ce commerce ou cette communication intime de la créature intelligente avec le créateur, qui est si conforme à l'idée de l'une et de l'autre, se trouve heureusement rétabli. Il convient à l'être borné et défectueux de demander ce qui lui manque; il convient à l'Être infini et souverainement parfait d'accorder ce que lui seul peut donner sans s'appauvrir.

CXVI. *La doctrine de Jésus-Christ ne nous fait craindre que ce qui est vraiment redoutable.* « *Ne craignez point ceux qui tuent le corps, et qui après cela ne peuvent rien faire de plus. Craignez celui qui après avoir donné la mort, a la puissance de précipiter dans le lieu des tourments,* » etc.

Juste idée de ce qui est vraiment redoutable; c'est une des clefs de toute la morale. Tous les peuples en ont eu une notion confuse. Jésus-Christ l'annonce clairement, et publie en même temps l'immortalité de l'âme, le jugement dernier, etc., comme des corollaires de cette vérité importante.

CXVII. *Jésus-Christ annonce à ses disciples les persécutions et les secours qui leur seront accordés; et cette prédiction s'accomplit.* « *Lorsqu'ils vous traduiront dans les synagogues ou devant les puissances et les tribunaux, ne soyez point en peine de ce que vous répondrez pour votre défense : l'Esprit saint vous enseignera dans ce moment ce que vous devez dire.* »

1° Donc Jésus-Christ annonce des persécutions et des supplices à ceux qui le suivront, et cependant on le suit.

2° Il leur prédit un secours d'en haut, qui leur sera toujours présent.

Et les deux événements répondent aux deux prédictions.

CXVIII. *Jésus-Christ nous a seul fait connaître le bon usage des richesses :* « *Cette nuit on va te redemander ton âme, et pour qui sera ce que tu as amassé?* »

Tel sera celui qui thésaurise pour lui et qui n'est pas riche pour Dieu.

Les philosophes ont assez discouru contre l'avarice, mais aucun n'a eu cette idée, qu'il faut être *riche pour Dieu*, c'est-à-dire être riche en rapportant toutes ses richesses à Dieu comme à leur source et leur auteur, en les consacrant à lui comme fin dernière, et en les faisant servir à l'usage auquel sa providence les destine, c'est-à-dire aux pauvres, au prochain, à l'utilité commune de la société dont Dieu est le chef et le père.

CXIX. *L'Evangile nous a fait connaître l'excellence de la confiance chrétienne.* La confiance entière dans la bonté de Dieu qui nourrit les oiseaux, qui prend soin de vêtir les lys, est un de ces préceptes propres à la loi évangélique, et qui sont d'abord reconnus par la raison aussitôt qu'on les lui présente.

Dieu sait que nous avons besoin de nourriture et de vêtements; c'en est assez pour nous rendre tranquilles. Cherchez le royaume du ciel, et tout le reste y sera ajouté comme par surcroît : c'est là ce qui distingue le païen du chrétien, la morale évangélique de la morale philosophique.

CXX. *Le royaume que Jésus-Christ annonce est un don de Dieu, et, toutefois, c'est par l'aumône qu'il le faut acheter.* « *Ne craignez point, petit troupeau,* dit Jésus-Christ à ses disciples, *car le Père s'est plu à vous donner le royaume dont il est le roi.*

« *Vendez tout ce qui vous appartient et donnez l'aumône; faites-vous un trésor éternel dans les cieux, dont le voleur n'approche point, et où le ver ne porte point la corruption.* »

CXXI. *Jésus-Christ nous apprend à veiller et à nous tenir prêts en tout temps.* La vigilance et la préparation nous sont recommandées dans l'attente d'un maître qui tient entre ses mains nos destinées éternelles, etc.

Rien n'égale la grandeur des motifs ou des espérances attachées à l'observation de ce précepte. Le maître même, le Seigneur de toutes les créatures, se ceindra, le fera asseoir autour de sa table et les servira.

Les motifs de crainte sont joints aux motifs d'espérance. *Si le père de famille savait à quelle heure le voleur doit venir, il se tiendrait éveillé et ne laisserait point forcer sa maison.*

Cette morale et les motifs dont elle est appuyée ont été inconnus aux sages du paganisme.

CXXII. *Plus on a reçu de grâces, plus on*

est obligé de travailler pour Dieu. Le serviteur négligent et dissipateur est mis au nombre des incrédules. Ne pas servir un Dieu connu, c'est être, en un sens, plus coupable que de ne pas le connaître; ne pas accomplir sa loi lorsqu'on a le bonheur de la connaître, c'est un péché que rien ne peut excuser.

CXXIII. *L'ardeur de la charité et le zèle du salut des âmes éclatent dans toute la conduite de Jésus-Christ, et surtout dans son amour des souffrances.* « *Je suis venu répandre le feu sur la terre, et qu'ai-je à désirer s'il est déjà allumé? Il y a un baptême qui m'est réservé, et combien mon cœur est-il dans l'angoisse, jusqu'à ce qu'il soit consommé!* »

Jamais l'ancienne philosophie a-t-elle pu imaginer qu'un tel amour, qu'une charité si tendre, si ardente, se trouvât en Dieu pour des hommes qui ne peuvent rien ajouter à son bonheur.

CXXIV. *La paix avec Dieu et la paix avec le monde sont incompatibles.* « *Croyez-vous que je sois venu pour donner la paix à la terre? Non, je vous le dis, j'y viens mettre la division,* » etc.

L'auteur de la véritable paix peut-il donc être une source de division? Les deux contraires ne naissent, à l'occasion de Jésus-Christ, que parce qu'ils se trouvent dans l'homme.

Ceux qui apprennent de lui à connaître le chemin de la paix qu'il annonce au monde seront en effet rassasiés, comme parle David, d'une abondance de paix.

Ceux qui fermeront les oreilles à sa parole et qui chercheront leur paix ailleurs, ne trouveront que la guerre : guerre au dedans d'eux-mêmes, guerre au dehors; de là cette division qui séparera les pères et les enfants, les frères et les sœurs, etc. Les amis de Jésus-Christ deviennent les ennemis du monde et des amateurs de la fausse paix, dans la possession ou dans l'opinion de laquelle l'Evangile de Jésus-Christ vient les troubler.

CXXV. *Nécessité de la révélation et de la grâce pour discerner parfaitement le juste et l'injuste, et en faire une sage et juste application dans toutes les circonstances de la vie.* Rien de plus proche de l'homme, rien qui lui soit plus intime que le juste ou l'injuste. Cependant il en fait plus rarement le discernement qu'il ne distingue les signes du beau et du mauvais temps.

Grande preuve de la nécessité de la révélation pour éclairer l'homme sur ce qu'il devrait le mieux savoir.

CXXVI. *Ce ne sont pas les plus grands pécheurs qui sont le plus punis en cette vie. Cette vérité est manifestée dans l'Evangile, l'unique règle de nos jugements sur les divers événements de la vie.* Ce n'est point précisément par les accidents ou par les fléaux extérieurs et sensibles que Dieu manifeste ses jugements en ce monde, et le discernement qu'il fait entre le juste et l'injuste, entre le plus et le moins coupable. L'innocent périt quelquefois où le pécheur conserve sa vie, et ceux qui sont accablés sous une ruine imprévue n'étaient souvent pas aussi coupables que ceux qui ont échappé à un pareil malheur. Le principe du véritable et juste discernement est le fond de notre cœur; c'est par là que Dieu nous juge et que nous devons nous juger nous-mêmes. Quiconque se sent coupable doit rendre grâces à la bonté de Dieu qui l'épargne encore, pendant qu'il frappe ceux qui sont peut-être moins coupables. Adorons les jugements divins, sans en vouloir sonder la profondeur, et redoutons-les d'autant plus que leur lenteur même doit faire craindre qu'ils ne deviennent encore plus rigoureux.

CXXVII. *C'est aux œuvres à répondre de la foi : l'amour n'est point oisif.* C'est un mal de ne point faire de bien. L'arbre stérile et qui ne produit point de bons fruits est arraché comme celui qui en donne de mauvais. C'est être vicieux, ou du moins n'être pas dans l'ordre, que de n'avoir point de vertus. Rien ne nous peut dispenser du devoir d'aimer Dieu. Or, l'amour n'est jamais oisif. *Sola dilectio vacare non potest.* Il était ordonné dans l'ancienne loi que le feu brûlerait toujours sur l'autel des holocaustes, et que le prêtre aurait soin de l'entretenir en y mettant du bois tous les matins. C'est l'image du feu spirituel de la charité, que le Fils de Dieu est venu allumer sur la terre. Notre cœur est l'autel sur lequel ce feu céleste doit brûler sans interruption.

Saint Paul, en nous invitant à nous regarder comme élus, nous exhorte en même temps à nous revêtir des vertus sans lesquelles la confiance n'est qu'illusoire.

CXXVIII. *Les progrès de l'Evangile sont dignes d'admiration.* Deux caractères du royaume de Dieu ou de l'établissement de la religion chrétienne; les plus méprisables commencements et les plus incroyables progrès; rien dans son origine, tout dans sa perfection. La plus petite de toutes les semences produit une plante semblable à un arbre; un peu de levain anime, pénètre et fait fermenter toute la pâte. Cette prophétie s'est accomplie contre toute attente.

CXXIX. *C'est en enseignant des vérités terribles que Jésus-Christ s'est formé des disciples.* L'Evangile nous apprend, et l'expérience de tous les siècles nous le prouve, que la porte du ciel est étroite, et que rien n'est plus petit que le nombre de ceux qui y passeront. Cette doctrine annonce à ses disciples la difficulté du salut et nous fait connaître le triste état de ceux qui seront exclus du ciel et réduits aux pleurs et aux grincements de dents. Est-ce ainsi que parlerait un homme qui ne chercherait qu'à se faire un grand nombre de sectateurs? C'est avec des vérités si redoutables que Jésus-Christ s'est fait suivre et que sa doctrine s'est répandue en moins de rien dans l'univers.

CXXX. *Jésus-Christ annonce et accomplit en même temps la conversion des nations : preuve manifeste de sa divinité.* Jésus-Christ prédit que du levant et du couchant, du septentrion et du midi, il viendra des hommes ou plutôt des peuples appelés à posséder le royaume de Dieu; que les premiers devien-

dront les derniers. Prophéties également accomplies, et à l'égard des Juifs et à l'égard des gentils; et, en attachant cet événement à la prédication de son Evangile, Jésus-Christ fait voir que c'est en lui et par lui que doit arriver ce grand événement tant de fois prédit par les prophètes de l'ancienne loi.

CXXXI. *Diverses prophéties de Jésus-Christ sur sa mort et sur la ruine de Jérusalem.* Jésus-Christ prédit sa mort comme prochaine ou annonce qu'il fera jusque-là les prodiges et les miracles qui devaient la précéder. Il prédit également la ruine de Jérusalem, et cette prophétie s'accomplit quarante ans après sa mort. Quel homme a jamais parlé ainsi et prouvé par les actions qu'il était en droit de le faire?

CXXXII. *Bonté prévenante de Jésus-Christ pour les plus grands pécheurs.* On ne peut se lasser d'admirer ce caractère de bonté et même de tendresse que Jésus-Christ témoigne aux pécheurs les plus rebelles, à l'infidèle et ingrate Jérusalem. *Combien de fois ai-je voulu rassembler ses enfants, comme une poule couvre ses poussins de ses ailes*, etc.

CXXXIII. *La conduite de Dieu sur les humbles et les superbes est dirigée par l'amour de l'ordre immuable.* « *Tout homme qui s'élève lui-même sera abaissé, et tout homme qui s'abaisse lui-même sera élevé.* »

La parabole dont Jésus-Christ tire cette conséquence suppose avec raison que cela est vrai parmi les hommes mêmes. Pourquoi? Parce que l'orgueil des autres, blessant naturellement notre amour-propre, impatient de toute préférence, nous cherchons à humilier ceux qui marquent extérieurement cet orgueil, et nous les faisons descendre autant et quelquefois plus qu'ils n'ont voulu monter. Ce n'est pas seulement notre amour-propre qui agit dans ces occasions, il s'y joint un sentiment de justice fondé sur ce que tous les hommes sont nés égaux, et que ceux qui veulent sortir de cette égalité par leur propre jugement, méritent d'y être ramenés, en les réduisant d'abord par l'humiliation à une autre espèce d'inégalité, afin qu'après avoir passé par les deux extrémités contraires, ils reviennent au juste milieu.

Mais ce qui arrive ainsi entre les hommes par un mélange de vanité et de justice, est l'effet d'un juste jugement de Dieu, fondé sur le seul amour de l'ordre. Les choses ne paraissent à ses yeux que ce qu'elles sont en elles-mêmes; et quand l'homme, qui n'a qu'une mesure d'être très-borné, veut s'enfler, pour ainsi dire, et paraître plus grand qu'il ne l'est en effet, la justice de Dieu, qui n'est autre chose que l'exacte conservation de la vérité, réduit l'homme à ce qu'il est véritablement, et le rabaisse même au-dessous de ce qu'il est, parce qu'il a perdu une partie de sa véritable valeur ou de la perfection qui lui convient, en ajoutant un vice réel et positif à ce qui n'était en lui qu'une imperfection et un défaut, ou la privation d'une plus grande perfection.

Toute cette métaphysique est renfermée dans les paroles de Jésus-Christ, qui, sous une simplicité apparente, cachent toujours la plus riche fécondité.

CXXXIV. *Jésus-Christ seul nous a fait comprendre le bonheur qu'il y a de donner sans espérance de retour en ce monde. Un trop grand attachement aux choses les plus légitimes est un crime; et la privation des biens de ce monde nous fait obtenir ceux du ciel.* « *Quand vous voudrez donner un festin, n'y invitez point vos parents, vos amis ou vos voisins riches qui sont en état de vous le rendre; appelez les pauvres, les boiteux, les aveugles à votre table; heureux de ce qu'ils ne pourront vous rendre la pareille: vous la recevrez de Dieu même dans la résurrection des justes.* »

C'est ce que Jésus-Christ appelle ailleurs *être riche envers Dieu* ou *pour Dieu.*

Morale bien contraire à celle des hommes, qui ne donnent que pour recevoir, et dont la libéralité apparente n'est qu'un commerce. Le bonheur de donner, sans espérance d'aucun retour en ce monde, n'a été annoncé que par Jésus-Christ, qui pouvait seul promettre ce retour infini assuré à celui qui donne à Dieu même en donnant aux pauvres. Jésus-Christ ne détruit donc point, à proprement parler, cet intérêt propre, qui est le plus grand mobile du cœur humain; il le purifie seulement, il l'élève, il le sanctifie, en le rapportant aux biens réels que Dieu seul peut donner, et qui sont Dieu même : ainsi au lieu de ce commerce que l'homme entretient avec l'homme, il lui apprend à l'exercer avec Dieu.

Lisez la parabole des conviés, qui s'excusent par différentes raisons d'aller au festin du père de famille. Aucune de ces raisons n'est illégitime en elle-même; ceux qui les allèguent sont cependant regardés comme indignes d'approcher de la table du père de famille; et qui sont ceux qu'il leur substitue? des pauvres, des estropiés, des boiteux, des aveugles, tout au plus des passants et des voyageurs.

Donc le seul attachement de préférence aux biens et aux occupations les plus légitimes, est un crime dans la loi évangélique. Donc pour être digne d'approcher de la table du Seigneur, image de la félicité éternelle, il faut être, dans le cœur, semblable à des pauvres et à tous ceux qui nous représentent ici le détachement des biens sensibles; sentir le besoin réel où nous sommes des vrais biens, et chercher celui qui peut seul y suppléer Donc enfin la privation, quoique forcée, des biens de ce monde, est une disposition prochaine à profiter de l'invitation du père de famille pour être admis à son festin : *Beati pauperes spiritu quoniam ipsorum est regnum cœlorum.*

Toute la substance de la parabole précédente et la grande vérité qui en est l'objet sont renfermées dans ces paroles qui suivent: *Si quelqu'un vient à moi et ne hait pas*, c'est-à-dire n'aime point en comparaison de son amour pour moi, *son père, sa mère, sa femme, ses enfants, ses frères et ses sœurs, en un mot, son âme, il ne peut être mon disciple.*

Le mot grec ψυχὴ, comme le mot latin *anima*, se prend proprement pour l'âme considérée, en tant qu'elle est unie au corps, qu'elle l'anime, qu'elle y est attachée et comme liée; c'est ce que l'ancienne philosophie appelait *l'âme sensitive*, à la différence du sens qu'a le terme νοῦς, ou *mens*, qui signifie l'esprit pur ou l'âme considérée en elle-même indépendamment du corps.

Ainsi l'attachement aux objets sensibles, même à ceux qu'il est permis et ordonné d'aimer, quand il ne cède pas absolument à celui que nous avons pour Dieu, exclut du royaume du ciel.

CXXXV. *L'Evangile nous offre diverses images de la bonté de Dieu envers les pécheurs.* Est-il rien de plus touchant que les paraboles du bon pasteur qui cherche la brebis égarée, qui la porte sur ses épaules et qui en est dans la joie; de la femme qui retrouve la drachme qu'elle avait perdue, et de l'enfant prodigue?

La conséquence que Jésus-Christ en tire est que Dieu est un père qui paraît presque oublier ceux de ses enfants qui lui sont fidèles, pour courir après un fils ingrat et rebelle; en sorte qu'il semble que la pénitence de l'un lui cause plus de joie que l'innocence des autres.

Quel philosophe a jamais donné de telles idées et des images si touchantes de la bonté de Dieu ou des motifs si puissants d'amour et de fidélité? Dieu seul peut expliquer ce qui se passe pour ainsi dire dans son cœur; mais ce secret nous étant une fois révélé, nous le rapprochons sans peine de l'idée que nous avons d'un Etre souverainement bon.

Toutes les circonstances de la parabole de l'enfant prodigue, développent et font encore mieux sentir cette réflexion.

CXXXVI. *Jésus-Christ n'a fait que du bien aux hommes dans toutes les circonstances de sa vie. Cette bonté constante et non-interrompue est un caractère de la Divinité.* Que fait Jésus-Christ pendant tout le cours de sa vie, depuis qu'il a commencé de se manifester aux hommes? *Il instruit* et *il guérit*: ces deux mots renferment toute sa vie. Unique et seule occupation digne d'un homme-Dieu: éclairer l'esprit de l'homme et guérir son cœur, lui donner l'intelligence de la vérité et redresser ses sentiments, voilà sa mission. C'est ainsi que la bonté de Dieu doit se faire sentir à ses créatures en les rendant parfaites et heureuses. La guérison des corps était l'image de la guérison des âmes, dont elle était souvent suivie et dont elle l'aurait été toujours si les malades guéris avaient répondu aux intentions et aux instructions de Jésus-Christ.

Ainsi Jésus-Christ est le seul homme qui n'ait pas vécu un seul moment pour lui: toute sa vie était pour les autres. Image en cela même de Dieu, qui ne peut faire du bien qu'aux autres: *Deus meus es tu, quoniam bonorum meorum non eges.* Il fallait être Dieu même pour soutenir continuellement, universellement, durablement et perpétuellement ce caractère de la Divinité.

CXXXVII. *Les nommes ne sont que les économes de Dieu pour faire servir à leur salut les richesses qu'ils ont reçues de lui en dépôt. C'est dissiper le bien dont il est le seul propriétaire, que de ne lui en pas rapporter la gloire et l'usage.* C'est dans les Livres saints qu'il faut puiser la véritable idée de ce qu'on appelle richesses, possession, propriété parmi les hommes.

Dieu seul est le véritable propriétaire de tout ce qu'il a créé, biens extérieurs et intérieurs. Tout vient de lui: tout est à lui, tout est pour lui; que sont donc les hommes qui jouissent des biens de ce monde? les simples dispensateurs, les économes, les intendants du souverain et unique père de famille. Ils lui doivent rendre compte de l'usage qu'ils font de ce qu'ils ont reçu de lui; et cet usage doit être toujours rapporté à sa gloire ou à la fin à laquelle il a destiné les biens qu'il nous donne. Les autres hommes, qui ne sont pas aussi riches que nous, ne sont pas moins que nous les créanciers du père de famille. Sa bonté l'a rendu leur débiteur dès le moment qu'il les a créés. Il veut bien nous tenir compte de ce que nous leur payons ou de ce que nous leur remettons, parce que nous le faisons, pour ainsi dire, à sa décharge. Nous faisons un vol, pour parler ainsi, quand nous nous approprions ses biens au delà de la juste mesure; et nous lui faisons une restitution quand nous les partageons avec ses autres créanciers, qui sont nos égaux et nos frères; et la juste providence d'un Dieu toujours bienfaisant nous fait trouver dans les autres la même ressource qu'ils ont trouvée en nous lorsque nous commençons à avoir besoin de leur secours.

Toutes ces réflexions ne sont autre chose que la parabole de l'économe infidèle développée.

CXXXVIII. *L'usage que les enfants du siècle font de leur prudence pour les biens de la vie présente, doit servir à nous faire connaître combien les enfants de lumière sont coupables en négligeant tant de moyens de sanctification. Les enfants de ce siècle ont plus de prudence dans leur conduite que les enfants de la lumière.*

Pourquoi cela? C'est parce qu'ils agissent plus conséquemment, et que la fin qu'ils se proposent est ce qui dirige toutes leurs démarches. Ils veulent être heureux dans ce monde par la possession des biens ou des avantages présents; et ils prennent les plus justes mesures pour y parvenir, parce qu'ils sont toujours occupés de leur objet et qu'ils y rapportent toutes leurs actions.

Au contraire, les enfants de la lumière, c'est-à-dire ceux qui aspirent à jouir de la lumière et de la félicité éternelle, ne sont pas toujours aussi frappés de ce grand objet que les enfants du siècle le sont de celui qui leur est propre. Ils donnent, à la vérité, la préférence aux vrais biens; mais ils ne laissent pas d'en désirer d'autres, qu'ils ne croient pas incompatibles avec les premiers. Ainsi, soit parce qu'ils n'ont pas autant d'ardeur que les enfants du siècle pour tendre à leur but, soit

parce que leur cœur et leur esprit sont plus partagés et qu'il se mêle toujours des pensées et des désirs terrestres aux vœux qu'ils forment pour les biens du ciel, leur prudence n'agit pas aussi conséquemment, aussi pleinement, aussi constamment que celle des enfants du siècle, qui se bornent au bonheur de la vie présente.

CXXXIX. *L'Evangile nous enseigne que les richesses les plus légitimes sont souvent injustes, et qu'elles peuvent devenir, par l'aumône, le fruit de la charité et la semence de la gloire; c'est l'unique moyen de les sanctifier.* Facite vobis amicos de mammona iniquitatis : ut, cum defeceritis, recipiant vos in æterna tabernacula.

Qu'est-ce que *mammona iniquitatis*? Ce ne sont point sans doute des biens injustement acquis par violence, par fraude, par usure, etc., autrement Jésus-Christ aurait ordonné de les restituer et non pas d'en faire l'aumône aux pauvres.

Il y a donc des trésors injustes, dont cependant on n'est pas obligé de faire la restitution.

Distinguons deux sortes d'injustices : les unes regardent les hommes; les autres ont Dieu même pour objet.

Je puis m'être enrichi en faisant tort à mon prochain, et je suis obligé de lui rendre ce que j'en ai reçu ou exigé injustement.

Mais, sans faire tort à personne, je puis avoir manqué à la loi de Dieu et à la perfection de la morale évangélique, soit par un trop grand attachement aux biens de la terre, soit en amassant des trésors que j'aurais dû partager avec les pauvres. J'ai été par conséquent injuste envers Dieu, qui me défend la cupidité ou l'avarice, et qui m'ordonne de répandre mon superflu sur les pauvres. Ce qui se possède ainsi est vraiment ce que Jésus-Christ appelle *mammona iniquitatis*, dont je dois me servir à me faire des amis pour la vie éternelle, en le distribuant aux pauvres : c'est que je rentre par là dans l'ordre et dans la règle. Je cesse de posséder des richesses iniques à l'égard de Dieu, qui ne m'a donné ces biens que pour en faire un meilleur usage en les remettant entre les mains des pauvres. Je répare l'injustice que j'avais faite en les leur refusant; et l'on voit par là que l'aumône est un précepte de justice envers Dieu autant que de charité envers les hommes.

Excellence et perfection de cette morale, toute renfermée dans un seul verset de l'Evangile.

L'infidélité à l'égard des faux biens est punie par la privation des véritables richesses.

Si nous n'administrons pas dignement dans cette vie ce qui est autant le bien d'autrui que le nôtre, comment Dieu nous donnera-t-il ce qui est notre véritable bien, c'est-à-dire sa grâce et sa gloire? Ce sont les conséquences naturelles de la première vérité.

CXL. *On n'aime point Dieu comme il doit être aimé, si on aime quelque chose avec lui qu'on n'aime point pour lui.* Nul ne peut servir deux maîtres, Dieu et la cupidité. Il faut opter, et le choix devrait-il être difficile? Autre grand principe de morale qui est propre à la doctrine de Jésus-Christ, et dont il est aussi aisé, lorsqu'on l'a une fois aperçu, de sentir la vérité, que d'en tirer les conséquences.

CXLI. *C'est le cœur qui sera jugé par celui qui voit le cœur; c'est par là qu'il faut chercher à lui plaire.* Vouloir paraître juste devant les hommes, comme si Dieu ne connaissait pas le fond du cœur, et fonder son élévation ou sa gloire sur la fausseté, c'est une abomination devant Dieu.

Les philosophes païens ont entrevu cette vérité. *Totius autem injustitiæ nulla capitalior fraus est, quam eorum, qui cum maxime fallunt, id agunt ut viri boni esse videantur.*

Mais Cicéron ne jugeait de cette injustice que par rapport aux hommes ou à la société; au lieu que Jésus-Christ la considère d'une manière bien supérieure, en l'envisageant par rapport à Dieu.

CXLII. *On n'arrive au ciel que par la violence qu'on fait à ses inclinations.* La loi et les prophètes ont duré jusqu'à Jean. Depuis lui le royaume de Dieu est annoncé, et quiconque y aspire se fait violence pour y entrer.

Donc, avant Jésus-Christ, Dieu régnait en quelque manière par la loi et par les prophètes. Depuis Jésus-Christ il règne par lui-même, et ceux qui veulent être admis dans son royaume, ne peuvent y entrer que par un effort continuel et universel sur eux-mêmes, effort qui approche de la violence.

Caractère de distinction entre la loi judaïque ou l'état des Juifs, et la loi évangélique ou l'état des chrétiens.

Il ne tombera pas cependant un seul point de la loi; elle sera perfectionnée sans être détruite, et elle subsistera toujours.

CXLIII. *L'Evangile seul nous fait connaître l'excellence de la virginité; cette vertu n'est que de conseil et de perfection.* La chasteté perpétuelle forme un caractère de perfection qui ne se trouve que dans la loi évangélique par forme de conseil. On n'en trouve qu'une faible image dans les vestales : encore avait-on besoin de la crainte de la mort pour leur faire conserver une virginité passagère.

CXLIV. *Jésus-Christ n'a eu besoin que d'exposer simplement la doctrine de l'immortalité de l'âme pour la faire embrasser.* Jésus-Christ n'a point fait de raisonnement pour prouver aux hommes que l'âme était immortelle; qu'il y avait une autre vie où les méchants seraient punis et les bons récompensés; qu'une distance immense sépare ces deux états, et qu'il n'y a point de passage de l'un à l'autre. Il a annoncé simplement ces grandes vérités, qui n'étaient pas même reconnues par tous les Juifs, et une multitude innombrable l'a cru et le croit encore sur sa parole, pendant que tous les discours des philosophes ont à peine persuadé un très-petit nombre de disciples.

CXLV. *La doctrine évangélique nous a fait connaître qu'une vie de mollesse et le seul mé-*

pris des pauvres peuvent nous exclure du ciel. Tout le crime du mauvais riche est une vie de luxe et de mollesse, avec une grande indifférence pour les pauvres.

Il est assez surprenant qu'il y ait eu des païens qui aient senti la grandeur de ce crime, et qui l'ait jugé digne de l'enfer. Virgile l'a supposé ainsi lorsqu'il a dit:

Aut qui divitiis soli incubuere repertis,
Nec partem posuere suis, quæ maxima turba est;
Quique ob adulterium cæsi, quique arma secuti
Impia, nec verit dominorum fallere dextras:
Inclusi pœnam expectant, etc.
(*Æneid.*, liv. VI, v. 610.)

CXLVI. *Jésus-Christ seul nous a fait connaître toute l'énormité du crime de scandale.* L'obligation de ne donner aucun scandale au prochain paraît être un des préceptes propres à la loi évangélique. La morale philosophique n'allait pas si loin, notre esprit en aperçoit néanmoins la raison aussitôt que le précepte lui est montré. C'est ainsi que la raison reconnaît souvent qu'elle avait besoin du secours de la révélation pour les choses mêmes qui sont de son ressort et à sa portée.

CXLVII. *Personne n'est exempt de l'obligation de pardonner, c'est un précepte de l'Evangile, qu'on n'accomplit qu'autant que l'on a de la foi.* Les païens ont connu qu'il était grand de pardonner à ses ennemis, et plus grand que de se venger; mais ils ne paraissent guère en avoir fait un devoir nécessaire. Jésus-Christ a fait un précepte de ce qui était regardé chez les païens comme une espèce d'héroïsme qu'on louait, mais qu'on ne pouvait exiger.

Il semble que ce soit ce précepte qui serve d'occasion aux apôtres pour demander à Jésus-Christ d'augmenter leur foi. Est-ce parce qu'on ne pardonne bien à ses ennemis qu'autant qu'on a de la foi dans le Dieu qui s'est réservé la vengeance, qui est souverainement miséricordieux envers nous, qui veut que nous pardonnions comme il nous pardonne et afin qu'il nous pardonne.

CXLVIII. *Il n'y a point de serviteur plus inutile que celui qui ne peut rien faire de bien si son maître ne le fait avec lui. Tel est l'homme laissé à lui-même.* « *Nous ne sommes que des serviteurs inutiles; ce que nous devions faire, nous l'avons fait, et nous n'avons fait que notre devoir.* »

L'homme doit tout à Dieu, et quand il le sert bien c'est une dette qu'il paie. Dieu ne doit rien à l'homme, et tout ce qu'il fait pour lui est une grâce. Morale sublime qui n'a été qu'entrevue comme de loin par les philosophes, et que Jésus-Christ a clairement révélée. En sommes-nous moins assurés parce que Dieu ne nous doit rien? au contraire: parce que ce qu'il fait pour nous il se le doit à lui-même et à la stabilité de ses promesses. C'est pour cela que Dieu est si souvent appelé dans l'Ecriture: *Deus fidelis et verax*, etc.

CXLIX. *Jésus-Christ s'est couvert du voile de l'ignorance et de la bassesse; mais sa doctrine, qui est celle de son Père, n'est pas moins pleine de sagesse et de lumière.* « *Comment sait-il les lettres, lui qui n'a rien appris?* » Il était donc constant parmi les Juifs que Jésus-Christ n'avait point étudié; il passait pour le fils d'un charpentier; on le voyait toujours avec des pêcheurs de poissons. Jésus-Christ lui-même convient du fait, et il déclare qu'il ne sait rien de lui-même: Ma doctrine n'est pas la mienne, c'est celle de celui qui m'a envoyé. Caractère singulier: un homme enseigne tout un peuple, et ce qu'il enseigne est infiniment au-dessus de ce que les plus grands hommes avaient enseigné. Le simple étonné demande où il peut avoir puisé tant de science, puisqu'il n'a point de lettres: il répond, sans vouloir faire honneur ni à son étude ni à son génie, qu'il tient toute sa doctrine de celui qui l'a envoyé, et il prouve ce qu'il dit par l'excellence même de sa doctrine.

CL. *On ne connaît bien l'excellence de la doctrine de l'Evangile qu'autant qu'on la pratique.* « *Si quelqu'un fait la volonté de Dieu, il jugera si ma doctrine vient de Dieu ou si je parle de moi-même.* »

Premier caractère de distinction entre la doctrine divine et la doctrine humaine. Pour comprendre la doctrine d'un philosophe, il n'est pas nécessaire de faire ce qu'il ordonne; pour comprendre pleinement celle de Dieu, il faut faire sa volonté. La pratique fait découvrir ce que la spéculation n'avait pas pleinement montré.

Second caractère. Celui qui parle de lui-même cherche sa propre gloire; celui qui enseigne la doctrine de Dieu cherche la gloire de celui qui l'a envoyé; il est véritable et il n'y a point en lui d'injustice, parce qu'il ne veut point s'approprier la gloire qui appartient à Dieu.

CLI. *On devait ignorer de qui Jésus-Christ serait fils: c'est ainsi que la prophétie d'Isaïe devait s'accomplir.* Tradition constante parmi les Juifs, qu'un des caractères du Christ ou du Messie, serait qu'on ignorerait de qui il serait fils; car c'est le seul sens véritable de ces mots: *Nemo scit unde sit.* En effet, le terme *unde sit* ne peut s'appliquer qu'à l'une de ces trois choses: ou au lieu de la naissance du Messie, ou à la famille dont il tirerait son origine, ou enfin au père dont il serait issu. Les deux premiers étaient connus de tous les Juifs: ils savaient tous que le Christ devait naître à Bethléhem, et les docteurs de la loi le répondirent ainsi à Hérode sans hésiter. Ils ne savaient pas moins que le Christ devait être de la famille ou de la race de David; donc l'ignorance ne pouvait tomber que sur la personne du père du Messie: et la célèbre prophétie d'Isaïe, *Ecce Virgo concipiet*, était l'origine de cette tradition que le père du Messie serait inconnu; mais, puisqu'il devait naître d'une vierge, il était aisé d'en conclure, non pas que le père du Messie serait inconnu, mais que le Messie n'aurait point de père, ou plutôt qu'il n'en aurait point d'autre que Dieu.

CLII. *On découvre dans un seul verset de saint Jean trois mystères de Jésus-Christ: sa naissance éternelle, la voie de sa naissance, qui est une voie de connaissance, et sa naissance*

et mission temporelles. « *Ego scio eum, quia ab ipso sum; et ipse misit me.*»

Jésus-Christ dit ici que les Juifs ne connaissaient point Dieu, mais qu'il le connaît, *parce qu'il est de lui* et qu'il l'a envoyé.

Il répond donc par là à cette question dont on vient de parler: *unde est*, c'est-à-dire de quel père est-il né; et sa réponse est qu'*il est né de Dieu*, ce qui fait qu'il le connaît tout autrement que les Juifs et tous les hommes ne le connaissent.

Jésus-Christ affirme donc que Dieu est son Père, non comme créateur, mais d'une manière qui lui est propre. Quel homme a jamais dit cela de lui-même et en a donné des preuves que Dieu seul pouvait le mettre en état de donner, par ses miracles, par ses prédictions, par sa connaissance des plus secrètes pensées, par sa doctrine, par sa vie, par sa mort, par sa résurrection, par l'établissement de sa religion?

CLIII. *Les miracles que le Messie devait faire ont été la grande preuve de la divinité de Jésus-Christ* : « *Quand le Christ viendra, pourra-t-il faire plus de prodiges que n'en fait celui-ci?* »

Le discours des Juifs montre que, suivant leurs traditions, il était constant que le Messie ferait un grand nombre de prodiges, et que ce serait là une des preuves de sa mission. On voit des monuments de cette tradition dans plusieurs endroits des prophéties.

CLIV. *L'accomplissement des prophéties faites par Jésus-Christ même est une nouvelle preuve de sa divinité* : « *Je n'ai plus guère de temps à être avec vous; je me retire vers celui qui m'a envoyé; vous me chercherez et vous ne me trouverez pas, et où je vais vous ne pouvez y venir.* »

Ces paroles renferment en même temps la prédiction de la mort, de la résurrection et de l'ascension de Jésus-Christ; ce qu'il dit ici ne peut se trouver exactement vrai que dépendamment de ces trois grands événements.

C'est beaucoup de prévoir l'avenir; mais annoncer ce qui ne se peut faire que par une volonté libre et toute-puissante de Dieu, c'est ce qui n'appartient qu'à Dieu même.

Les événements ont justifié cette étonnante prédiction, et il n'y avait que les événements qui pussent la justifier. Ainsi il n'est pas surprenant que les Juifs n'y aient pu rien comprendre.

CLV. *Jésus-Christ annonce une multitude de merveilles, et ses prophéties s'accomplissent.* Rien ne manifeste plus la toute-puissance et la toute-science de Jésus-Christ, que cette effusion abondante des dons du Saint-Esprit qu'il avait prédite par Jésus-Christ, en disant que *si quelqu'un croit en lui, il sortira de son sein des fleuves d'eau vive.*

L'événement a répondu à la prophétie par le don des langues, par les miracles, par la conversion des gentils, aussi bien et encore plus que des Juifs, et surtout par l'effusion du Saint-Esprit et le baptême, d'où l'on a vu sortir des hommes nouveaux. Dieu seul pouvait opérer de semblables merveilles, comme il pouvait seul savoir qu'il voulait les faire.

CLVI. *Toutes les paroles de Jésus-Christ portent l'empreinte de la divinité:* « *Nul homme n'a jamais parlé comme cet homme.* »

C'est ce que répondent aux pharisiens ceux qu'ils avaient envoyés pour se saisir de Jésus-Christ; plus on médite ses paroles, plus on sent la vérité de ce témoignage, dont ceux mêmes qui le rendaient avec tant de simplicité ne sentaient peut-être pas la force et toute l'étendue.

CLVII. *L'orgueil, et l'incrédulité qui en est la suite, trouve les ténèbres dans la lumière même.* Tout ce que les incrédules et les critiques disent contre Jésus-Christ se tourne en sa faveur, et les arguments dont on se sert pour prouver qu'il n'est pas le Christ, prouvent qu'il l'est en effet.

Est-ce que le *Christ doit sortir de la Galilée?* Jésus-Christ n'en sort pas. Ne doit-il pas être de la race de David? Jésus-Christ en est. Ne sortira-t-il pas de la petite ville de Bethléhem, d'où était David? Jésus-Christ y est né, et y est né parce qu'il était de la race de David. C'est ainsi que l'erreur même sert à la vérité quand il plaît à Dieu.

CLVIII. *Jésus-Christ se cache aux grands et aux savants tandis qu'il se manifeste aux petits et aux ignorants. Quelqu'un des princes ou des pharisiens a-t-il cru en lui?* Terrible jugement contre les grands de la terre et contre les savants du siècle; mais en même temps caractère de vérité dans Jésus-Christ. Tous ceux qui ont voulu se faire un grand nom, établir une secte, former un parti; en un mot, tous les imposteurs ou tous les ambitieux ont toujours cherché à gagner les personnes accréditées, ou par leur pouvoir, ou par leurs richesses, ou par leur science; Jésus-Christ, au contraire, ne travaille qu'à humilier ceux qui dominaient alors dans le peuple juif. Il découvre, il reprend leurs vices et surtout leur orgueil; au contraire, il se livre aux petits, aux faibles, aux derniers du peuple, à ceux que les pharisiens appellent *une race maudite.* Il prend le contre-pied des voies humaines, et cependant il réussit par ce qui pouvait lui nuire; les obstacles se changent en moyens.

CLIX. *Jésus-Christ agit en scrutateur des cœurs, en juge des juges, en sauveur des pécheurs contrits et en vengeur des impénitents, c'est-à-dire en Dieu.* Il en est des piéges qu'on tend à Jésus-Christ comme des critiques qu'on fait sur sa naissance: ils tournent tous à sa gloire. Les pharisiens le tentent en lui amenant une femme adultère; ils lui citent la loi de Moïse, et ils lui demandent ce qu'il pense sur la punition de cette femme; ils veulent le forcer à la condamner ou le rendre suspect s'il épargne celle que la loi condamne. Jésus-Christ les oblige au contraire à ne la point punir: il les juge eux-mêmes et il ne la juge point; et il montre qu'il est venu pour être le sauveur des hommes avant que d'être leur juge. Il ne viole donc point la loi, puisqu'il ne reste plus aucun de ceux qui, en pareil cas, étaient les témoins,

les accusateurs et les juges; mais il agit en Dieu, qui connaît les faux innocents comme les vrais coupables, et qui fait grâce aux derniers quand il les voit humbles et contrits. C'est ainsi qu'il confond l'artifice des méchants sans violer ni la vérité ni la justice.

CLX. *Jésus-Christ prouve par sa doctrine qu'il est Dieu et homme tout ensemble.* Jésus dit : *Je suis la lumière du monde; quiconque me suit ne marchera point dans les ténèbres, mais il aura la lumière de la vie ou la lumière vivifiante*

Donc Jésus-Christ assure qu'il est la lumière universelle et la lumière qui est en même temps la source de la vie. Or, comme il ne peut pas y avoir deux lumières universelles et deux sources de vie : donc Jésus-Christ est l'unique être illuminateur, l'unique être vivifiant : donc il est Dieu. Il resterait de prouver qu'il est en effet la lumière et la source de la vie; mais, pour en être convaincu, il n'y a qu'à l'entendre et le voir agir; sa doctrine et les actes de sa puissance prouvent également l'un et l'autre.

Il conclut de là, et avec raison, que quand lui seul se rendrait témoignage à lui-même, son témoignage n'en devrait pas moins être reconnu pour véritable et suffisant, parce qu'il sait d'où il vient et où il va, c'est-à-dire parce qu'il est sorti de Dieu, et qu'il doit se retirer dans le sein de Dieu, c'est-à-dire encore parce qu'il est Dieu.

Il ajoute que son jugement est véritable parce que, d'ailleurs, il n'est pas le seul qui juge en sa faveur; il a pour lui et son propre témoignage, qui est véritable puisqu'il est sorti de Dieu, et le témoignage de son Père qui l'a envoyé, et qui ne le laisse jamais seul...

Les Juifs lui demandent où est son père, il répond que s'ils le connaissaient ils connaîtraient aussi son Père.

Qui pesera bien toutes ces paroles y reconnaîtra clairement que Jésus-Christ a enseigné qu'il était sorti de Dieu, qu'il était un avec Dieu, et cependant distingué de Dieu; ce qui renferme le dogme de la trinité et de l'incarnation, la distinction et l'union des qualités de Dieu et d'homme dans Jésus-Christ, etc.

CLXI. *La sublimité et la fécondité sont les principaux caractères de la doctrine de Jésus-Christ.* Jésus-Christ dit aux Juifs : *Pour vous, vous êtes d'ici-bas, mais moi je suis d'en haut. Vous êtes de ce monde, et moi je ne suis pas de ce monde; voilà pourquoi vous ne pouvez venir où je vais.*

Il n'y a qu'à méditer ces paroles; elles renferment non-seulement une nouvelle preuve de la divinité de Jésus-Christ; mais la plus sublime et la plus féconde doctrine que les hommes puissent apprendre d'un Dieu.

Ces Juifs lui disent : *Qui êtes-vous?* Jésus-Christ répond : *Je suis dès le commencement*, c'est-à-dire Fils de Dieu, venu de Dieu, un avec Dieu, la lumière du monde, la source de la vie, sans lequel le Père ne fait rien, et avec lequel il fait tout, à qui il donne le pouvoir de faire tout ce qu'il fait, etc.

CLXII. *Prophéties faites par Jésus-Christ; leur accomplissement prouve sa divinité.* « *Quand vous aurez élevé en haut le Fils de l'Homme, vous connaîtrez alors ce que je suis, et que je ne fais rien de moi-même; mais que je parle selon que mon Père m'a enseigné*

Prédiction de la mort de Jésus-Christ élevé sur la croix. Ce n'est pas tout, Jésus-Christ prédit que c'est en ce moment que l'on connaîtra ce qu'il est; en sorte que ce sera sa mort même qui fera connaître sa divinité et celle de sa religion.

Deux prophéties également accomplies et dont la dernière devait paraître incroyable avant l'événement.

CLXIII. *Discours de Jésus-Christ par lequel il prouve sa divinité et son humanité dans une seule personne :* « *Celui qui m'a envoyé ne m'a pas laissé seul, il est toujours avec moi; car je fais toujours ce qui lui plaît.* »

Jésus-Christ a beau avoir droit à la gloire par son union hypostatique, il ne veut cependant l'obtenir que par ses vertus, et surtout son obéissance. Un homme ne peut envoyer un autre homme sans se séparer de lui. Dieu envoie son Fils en unissant la nature humaine avec la nature divine dans la personne du Verbe par la plus intime et la plus inséparable de toutes les unions.

CLXIV. *La foi chrétienne peut seule donner à l'homme la vraie liberté.* « *Si vous demeurez fermes dans mes paroles, vous serez véritablement mes disciples, et vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous délivrera* ou *vous rendra libres.* »

Admirable et profonde doctrine. La foi de de l'homme peut seule lui faire acquérir la science de Dieu et de Jésus-Christ; on ne l'acquiert qu'autant qu'on croit ce qu'il nous enseigne. Croire ce qu'il connaît, c'est toute la perfection de l'homme ici-bas.

On connaît par là la vérité autant qu'il est en l'homme de la connaître dans cette vie, et l'on acquiert le droit de la connaître pleinement dans l'autre. Cette connaissance anticipée par la foi nous délivre de nos erreurs, de nos passions, de toute domination étrangère : en sorte que nous ne demeurons plus assujettis qu'à un seul maître, c'est-à-dire à Dieu, qui veut bien que nous régnions un jour avec lui.

CLXV. *La vérité et Jésus-Christ sont deux expressions synonymes.* Jésus-Christ avait dit dans le verset 32 du huitième chapitre de saint Jean : *Si vous demeurez en moi, vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous rendra libres.* Il dit dans le verset 36 : *Si le Fils vous rend libres, vous serez véritablement libres.*

Donc la vérité et Jésus-Christ sont la même chose : donc Jésus-Christ est Dieu.

CLXVI. *La source dans laquelle Jésus-Christ puise sa doctrine montre son excellence.* Jésus-Christ ne dit que *ce qu'il a vu dans son Père et ce qu'il a entendu.* Caractère unique qui doit se trouver dans celui qui vient établir la véritable religion, et qui ne se trouve que dans Jésus-Christ, la révélation, fondement nécessaire de la religion. Dieu n'est bien connu que de Dieu, et la perfection de la loi

ne peut être bien enseignée que par le souverain législateur.

CLXVII. *L'amour de la vérité caractérise les enfants de Dieu, et la haine de la vérité les enfants du diable.* « *Le diable ne s'est point soutenu dans la vérité, parce qu'il n'y a point de vérité en lui.* » Quand il dit un mensonge, il parle de son propre fonds, parce qu'il est menteur et le père du mensonge. Ainsi le caractère qui distingue le plus les enfants de Dieu et les enfants du diable, c'est l'amour de la vérité dans les uns et la haine de la vérité dans les autres.

CLXVIII. *La vérité de la religion est ce qui la fait rejeter,* « *Et parce que je vous dis la vérité vous ne me croyez pas.* » Qui devrait-on croire plus que ceux qui disent la vérité? Ce sont cependant ceux que l'on croit le moins dans le monde; et cela est même vrai en toute sorte de matières. L'homme semble se plaire à être trompé, et ne chercher que des mensonges agréables.

CLXIX. *Jésus-Christ se déclare exempt de péché. Nul homme ne peut tenir un tel langage.* « *Qui d'entre vous me convaincra de péché?* » Quel homme a jamais osé faire un tel défi sans que personne ait osé le démentir? et celui qui le fait est en même temps le plus humble de tous les hommes, qui ne s'attribue rien à lui-même, et qui rapporte à Dieu tout ce qu'il est, tout ce qu'il fait, tout ce qu'il dit.

CLXX. *Il faut être enfant de Dieu pour aimer à entendre sa parole.* « *Celui qui est de Dieu,* c'est-à-dire qui ne tient qu'à Dieu, qui n'est attaché qu'à Dieu, qui lui appartient, qui vit dans une entière dépendance de Dieu, *entend et reçoit les paroles de Dieu.* » C'est la langue du cœur; il faut aimer pour l'entendre.

Disposition qu'aucun philosophe ne s'est avisé d'exiger de ses auditeurs.

CLXXI. *Toute la conduite de Jésus-Christ ne respire que la douceur et la patience.* Peut-on lire l'Évangile et ne pas admirer la patience, la modération, la douceur, que Jésus-Christ manifeste dans tous ses discours? Les Juifs lui disent qu'il est possédé du démon: il répond sans s'émouvoir qu'il n'en est pas possédé, et qu'il rend gloire à son Père, c'est-à-dire à Dieu.

CLXXII. *Jésus-Christ a laissé à Dieu son Père le soin de sa propre gloire.* Jésus-Christ dit aux Juifs: *Je ne cherche point ma gloire; un autre la recherchera et me fera justice.*

Deux grandes vérités retracées, non-seulement par ces paroles, mais par toute la vie de Jésus-Christ; ne point chercher sa gloire; attendre en paix le jugement de Dieu, qui élève les humbles et qui humilie les superbes.

Que cela est différent de tous les philosophes de l'antiquité, qui, dans certaines occasions, semblaient fouler aux pieds la grandeur et la gloire, mais qui le faisaient, comme on prétend que Platon le dit à Diogène, *alio fastu.*

CLXXIII. *Les promesses de Jésus-Christ sont une preuve de sa divinité.* « *Celui qui gardera mes paroles ne mourra jamais.* » Quel homme a jamais assuré ses disciples d'une vie éternelle attachée à l'observation de ses paroles?

Jésus-Christ a prouvé par tout ce qu'il a fait qu'il avait raison de parler ainsi: donc il était plus qu'un homme; donc il était Dieu.

L'étonnement des Juifs montre qu'ils raisonnaient en effet de cette manière:

Abraham est mort, les prophètes sont morts; vous dites cependant que si quelqu'un garde vos paroles il ne mourra point. Qui êtes-vous donc? Plus qu'Abraham, sans doute, plus que les prophètes; immortel par conséquent, et maître de la vie et de la mort, si vous dites vrai. Or il a dit vrai: Donc, etc.

La réponse de Jésus-Christ confirme la même chose.

Si je me glorifie moi-même, ma gloire n'est rien. C'est mon Père qui me glorifie, celui que vous dites être votre Dieu. Je serais menteur comme vous, si je disais que je ne le connais pas, etc.

Donc il est le Fils de Dieu, qui seul, à proprement parler, connaît le Père: donc il est Dieu lui-même.

CLXXIV. *Jésus-Christ, par ses réponses, fournit des preuves victorieuses de sa divinité et de son éternité.* « *Abraham a été comme transporté hors de lui-même, dans l'ardeur de voir mon jour,* dit Jésus-Christ aux Juifs; *il l'a vu, et il en a été comblé de joie... Je vous le dis en vérité, avant qu'Abraham fût* au monde, *je suis.* »

Jésus-Christ a été vraiment l'attente et le désir des patriarches. Ils l'ont vu, ils l'ont salué de loin, comme leur véritable sauveur.

Il ne manquait après cela à Jésus-Christ que de dire qu'il était avant Abraham.

On pourrait dire comme quelques docteurs juifs l'ont cru, et comme les ariens l'ont pensé, que pour expliquer ces paroles, sans reconnaître l'éternité de Jésus-Christ en tant que Verbe, il suffirait de supposer que l'âme de Jésus-Christ était unie au Verbe longtemps avant son incarnation, et peut-être dès la création du monde. Mais le jugement des Juifs, qui ont regardé ce que Jésus-Christ disait comme un blasphème, par lequel il voulait se faire passer pour Dieu, et montrer qu'il était éternel, prouve que le vrai sens des paroles de Jésus-Christ était qu'il était Dieu. De là vient qu'ils ne lui répondent qu'en prenant des pierres pour le lapider. La force même des termes de Jésus-Christ fait sentir qu'il a voulu parler ici de sa divinité. Il ne dit pas: *J'étais avant qu'Abraham fût,* il dit: *Avant qu'Abraham fût, je suis.* Expression énergique par laquelle il s'élève au-dessus de la distinction du passé et du présent, en montrant que son être est absolu comme celui de Dieu, parce qu'il n'est qu'un avec Dieu.

CLXXV. *La doctrine évangélique seule donne de justes idées des maux et des infirmités de la vie présente.* Les défauts du corps, les infirmités, les maladies, sont des preuves équivoques. Souvent Dieu s'en sert pour pu-

nir les hommes, souvent pour les éprouver, quelquefois pour faire éclater sa puissance et sa bonté. D'un autre côté, Jésus-Christ avertit ceux qu'il guérit de ne plus pécher, et il ajoute même : De peur qu'il ne vous arrive quelque chose de plus fâcheux.

Donc il y a des infirmités qui sont des peines du péché.

Jésus-Christ parle des souffrances de Lazare comme ayant été le germe de sa félicité éternelle.

Donc il est des maux qui ne sont que des épreuves.

Jésus-Christ dit enfin en parlant de l'aveugle-né : Ce ne sont ni ses péchés ni ceux de ses pères qui ont été la cause de son aveuglement ; il n'était dans cet état qu'afin que Dieu fît éclater sa puissance en lui.

CLXXVI. *Jésus-Christ est la seule lumière véritable des esprits.* « *Tant que je suis dans le monde, je suis la lumière du monde.* »

Jésus-Christ répète plusieurs fois cette vérité, et il la prouve encore plus souvent par ses actions que par ses paroles.

A-t-il donc cessé de l'être en sortant du monde ? Non ; mais il a cessé de l'être aussi visiblement, et d'une manière aussi sensible qu'il l'était pendant sa vie mortelle. Si les hommes ont perdu par là cette lumière qui tombait presque sous les sens, ils y ont gagné d'un autre côté, par la certitude que la résurrection de Jésus-Christ et l'établissement de la religion ont ajoutée à celle qui résultait déjà et des discours et de la conduite de Jésus-Christ ; en sorte qu'après le témoignage éclatant que Dieu lui a rendu, selon saint Paul, en le ressuscitant d'entre les morts, et en l'élevant au-dessus de toute puissance, etc., Jésus-Christ est encore plus indubitablement que jamais pour nous la seule lumière véritable des esprits.

CLXXVII. *Rapport des actions de Jésus-Christ avec les paroles des prophètes.* Jacob avait prédit que la tribu de Juda ne serait point détruite jusqu'à la venue de celui qu'il appelle Schilo ou Silo, ou Celui qui sera envoyé, *qui mittendus est*, et toute l'ancienne tradition des Juifs a appliqué ces paroles au Messie.

Lorsqu'il s'agit de guérir l'aveugle-né, Jésus-Christ, après lui avoir couvert les yeux de boue, l'envoie se laver à la piscine de *Siloë*. Et qu'est-ce que veut dire *Siloë*? Saint Jean l'explique lui-même par ces mots : *quod interpretatur, Missus.* C'était donc la fontaine surnommée de l'envoyé, terme qui signifiait *le Messie ;* c'était cette fontaine par le moyen de laquelle le Messie devait faire un si grand miracle ; en sorte qu'on peut dire que son nom était un nom prophétique, comme il y en a plusieurs dans l'Écriture.

CLXXVIII. *L'incrédulité même des Juifs à la vue même des miracles de Jésus-Christ, est devenue une preuve de la vérité de la religion.* « *Nous savons que Dieu a parlé à Moïse, mais pour celui-ci, nous ne savons d'où il est.* »

Comment savaient-ils que Dieu avait parlé à Moïse ? Sans doute par les prodiges et les merveilles que leurs pères avaient vu opérer par ce prophète. Mais ceux de Jésus-Christ étaient aussi éclatants et plus nombreux ; et celui de l'aveugle-né excluait jusqu'aux moindres prétextes de critique ou d'incrédulité. Pourquoi donc ne croient-ils pas au moins qu'il est envoyé de Dieu? C'est que la prévention ne raisonne point. L'aveugle-né, qui n'en a point, trouve sur le champ des démonstrations pour confondre les pharisiens. Il est bien étonnant, dit-il, que vous ignoriez d'où vient celui qui m'a guéri. Dieu écoute-t-il les imposteurs, et ouvre-t-il les yeux des aveugles pour les accréditer ? Les pharisiens ne peuvent lui rien répondre. Mais ils peuvent le chasser, et ils le chassent.

Une des plus grandes preuves de la divinité de Jésus-Christ et de sa religion, est d'avoir été supérieur à des préventions si fortes, si enracinées, si intraitables. Plusieurs de ceux qui résistaient à l'évidence d'un fait palpable, ont cru dans la suite des vérités invisibles, et dont plusieurs mêmes sont incompréhensibles à l'esprit humain.

CLXXIX. *La lumière est donnée aux aveugles ignorants : et ceux qui sont enflés de leur science, la rejettent ; c'est-à-dire que Dieu confond toujours l'orgueil de l'esprit humain. Il éclaire la foi de l'humble, et il aveugle le savant incrédule.* Jésus-Christ déclare précisément à l'aveugle-né qu'il est le *Fils de Dieu ;* il en exige la foi, et il souffre que l'aveugle-né l'adore ; la foi si prompte de l'aveugle est la condamnation de ceux qui ne cherchent qu'à multiplier les objections et les difficultés pour pouvoir se justifier à eux-mêmes leur incrédulité. On ne peut élever aucun doute sur la sincérité de cette foi, puisqu'elle a été suivie d'une adoration que peu de personnes rendirent alors à Jésus-Christ comme au Fils de Dieu ; rien ne doit donc plus augmenter la confiance des pécheurs que de voir que Jésus-Christ se manifeste si clairement à ce pauvre aveugle, comme il l'a fait à l'égard de la Samaritaine qui vivait dans le désordre. On doit adorer avec frayeur ce terrible jugement que Jésus-Christ dit qu'il exercera dans le monde. L'effet de sa venue et de sa manifestation est de rendre la vue à ceux qui étaient aveugles, et d'aveugler ceux qui voyaient. L'aveugle-né recouvre la lumière du corps ; les pharisiens perdent celle de l'âme. Pourquoi cela ? Parce que Dieu seul est la lumière de l'homme. Quiconque ne veut voir clair que par lui, voit en effet : quiconque veut voir par lui-même et par ses seules forces, est justement aveuglé. Quel philosophe a jamais enseigné une doctrine si sublime et cependant si conforme aux idées que nous avons de l'Etre infini et de l'être borné ?

CLXXX. *Rien n'est plus dangereux que de se croire éclairé, parce qu'on ne s'humilie pas des ténèbres que l'on a, qu'on s'élève de la lumière que l'on n'a pas, et qu'on ne se met point en peine d'obtenir de Dieu ce qu'on n'a point.* Jésus leur répondit : Si vous étiez persuadés que *vous êtes aveugles, vous n'auriez point de*

péche ; mais vous dites, Nous voyons clair : c'est pourquoi votre péché demeure en vous.» La privation de la vue du corps est totale ou peut l'être ; et aucun de ceux qui sont dans cet état ne s'imagine voir, pendant qu'il ne voit rien. Il n'en est pas ainsi de la privation des yeux de l'âme. Elle n'est jamais entière; et de là vient que ceux qu'on appelle aveugles dans la morale, ayant encore des lueurs ou de fausses lumières, les prennent pour les véritables, s'imaginant voir plus ou mieux qu'ils ne voient. En quoi consiste donc ce qu'on appelle aveuglement de l'esprit? *Ne pas voir ce que l'on doit voir,* et croire qu'on le voit : aveuglement qui cache le vrai, qui laisse voir le faux, et qui le fait prendre pour le vrai. L'homme aveugle de cette manière est coupable négativement, en tant qu'il ne voit pas ce qu'il pouvait voir ; et positivement, en ce qu'il affirme qu'il voit bien dans le temps qu'il voit mal. Doublement criminel, et parce qu'il ferme les yeux à la vérité, et parce qu'il les ouvre au mensonge. Mais l'un et l'autre supposent qu'il peut voir et croire le contraire de ce qu'il voit ; c'est donc en cela que Jésus-Christ fait consister le crime des pharisiens, qu'il appelle tantôt aveugles, parce qu'ils ne voulaient pas voir la vérité ; et tantôt clairvoyants, parce qu'ils avaient en effet la faculté de la voir ; faculté qui les rendait coupables, parce qu'ils ne s'en servaient pas, ou qu'ils s'en servaient mal.

On peut tirer de grandes conséquences de cette doctrine.

CLXXXI. *Marques et qualités d'un bon pasteur. Jésus-Christ les a réunies dans sa personne, et en a rempli parfaitement tous les devoirs.* Jésus-Christ se compare à la porte par laquelle on entre dans la bergerie, et au bon pasteur.

Pourquoi tous ceux qui sont venus avant lui, et qui ont entrepris de conduire les hommes, ont-ils été des voleurs, ou tout au plus des mercenaires.

C'est parce qu'ils entraient dans le bercail autrement que par la seule porte qui y conduit. C'est parce que leur intérêt seul était leur guide, et que, sans amour pour leur troupeau, ils n'aimaient qu'eux-mêmes, au lieu que le véritable pasteur doit aimer assez ses brebis pour sacrifier sa vie en leur faveur. Enfin, c'est parce que pour conduire les hommes à Dieu, il faut être envoyé de Dieu.

Jésus-Christ réunit les caractères contraires en sa personne, seul digne du nom de bon pasteur; et il ne dit pas seulement qu'il les réunit: il le prouve par ses actions, par sa vie et par sa mort.

Si l'on presse même ces caractères, et qu'on les prenne dans toute leur étendue, on reconnaîtra qu'ils ne conviennent qu'au Fils de Dieu, et on y trouvera une nouvelle preuve de la divinité de Jésus-Christ : porte unique par laquelle seule on peut entrer dans la bergerie, pasteur unique qui connaît ses brebis, que ses brebis connaissent, qui les conduit dans des pâturages salutaires, qui donne sa vie pour elles par un pur effet de sa libre volonté, qui doit réunir tous les troupeaux et n'en faire qu'une seule bergerie soumise à un seul pasteur, qui leur donne non-seulement la vie, mais une vie surabondante, un excès de vie, pour ainsi dire, ou la vie par excellence.

CLXXXII. *L'excellence du sacrifice de Jésus-Christ est une preuve de sa divinité : « C'est pour cela que mon Père m'aime, parce que je donne ma vie pour mes brebis. »*

Pourquoi le Père l'aime-t-il par cette raison? On ne peut répondre à cette question qu'en disant que c'est parce que Jésus-Christ en mourant apaise la justice de Dieu et lui réconcilie le genre humain, qui devient entre ses mains comme un troupeau pur et sans tache qu'il lui offre pour être à jamais l'objet de sa miséricorde.

Ainsi ce raisonnement bien approfondi prouve encore la divinité de Jésus-Christ, qui seul a pu offrir à Dieu ce sacrifice d'expiation et de réconciliation, qui satisfait exactement à sa justice et qui ouvre de nouveau la porte à sa miséricorde.

CLXXXIII. *Jésus-Christ s'est livré à la mort parce qu'il l'a voulu; et il l'a voulu par charité envers nous et par obéissance envers son Père : « Personne ne m'enlève ma vie, mais c'est de moi-même que je la quitte ; j'ai le pouvoir de la quitter et j'ai le pouvoir de la reprendre une seconde fois. J'ai reçu cet ordre de mon père. »*

Qui peut parler ainsi sans être Dieu?

Le ciel devrait s'armer de tous ses foudres contre un mortel qui oserait parler de la sorte. Et cependant celui qui parle ainsi est celui même que Dieu ressuscite six mois au plus après qu'il a tenu ce langage.

CLXXXIV. *Les Juifs se livrent aux injures et à la calomnie plutôt que de confesser la divinité de Jésus-Christ; ils attribuent au démon une puissance démesurée, afin de pouvoir éluder les conséquences des miracles vraiment divins.* La réflexion de plusieurs Juifs sur ces paroles : *Il est possédé du démon et il extravague,* fait encore sentir toute la force des paroles de Jésus-Christ. Ils supposent qu'il n'y a qu'un homme en délire qui puisse dire qu'il est le maître de quitter sa vie et de la reprendre. Leur raisonnement aurait été juste s'ils avaient fait ce dilemme :

Ou il a perdu l'esprit, ou il est Dieu.

Or il n'avait point perdu l'esprit. Au contraire, jamais homme, comme on le dit dans une autre occasion, n'a parlé comme lui ; donc il est Dieu.

La réponse que d'autres Juifs firent eux-mêmes au discours des premiers, détruit encore toute idée d'obsession attribuée au démon. Le diable peut-il *ouvrir les yeux d'un aveugle-né?* Ils auraient pu ajouter : le diable peut-il donner à un homme le pouvoir de quitter son âme et de la reprendre? Ainsi toutes les autres suppositions étant absurdes et impossibles, ils devaient conclure : *Donc le Christ est Dieu.* Et c'est cette grande conséquence que l'univers converti a tirée des paroles de Jésus-Christ.

On peut aussi tirer de cet endroit des règles pour discerner quels sont les miracles qui n'ont rien d'équivoque, et qui montrent clairement le doigt de Dieu.

CLXXXV. *Jésus-Christ loue la foi de l'homme, afin que l'homme loue la grâce de Dieu qui en est le principe et qu'il l'implore souvent* : « *Votre foi vous a sauvé* ». C'est ce que Jésus-Christ dit à celui des dix lépreux qu'il avait guéris, qui vint lui rendre ses actions de grâces. Il semble que Dieu cède, pour ainsi dire, à la foi les droits de sa toute-puissance, se plaisant à lui attribuer les miracles qu'il opère. C'est une doctrine propre à Jésus-Christ et à son Evangile, que l'excellence et le pouvoir de la foi. Mais combien cette doctrine, une fois connue par la révélation, paraît-elle conforme à la plus pure raison? En effet, qui croirons-nous, si nous ne croyons pas la vérité même? A qui nous fierons-nous, si nous ne nous fions pas à une miséricorde infinie?

CLXXXVI. *Jésus-Christ prouve sa divinité par plusieurs prophéties qu'il a faites lui-même.* Rien de plus digne d'admiration que l'accomplissement des prédictions que Jésus-Christ a faites sur le jour de sa manifestation et sur la manière dont la lumière de la religion se répandra comme un éclair imprévu sur toute la terre.

Sur ses souffrances, sa réprobation par son peuple même, qui précéderont cet événement.

Sur le trouble et l'agitation, les alarmes et les désordres qui arriveront en Judée.

Sur ceux qui perdront leur âme en voulant la sauver, et sur ceux qui la vivifieront en la perdant volontairement.

Enfin, sur les aigles romaines assemblées autour de Jérusalem.

Toutes prédictions que ceux mêmes devant qui il parlait virent accomplies. Les prophéties, comme les miracles, sont les preuves les plus claires de la vraie religion.

CLXXXVII. *Dieu ne refuse jamais son secours quand on le prie sans se lasser.* La persévérance dans la prière arrache tout, même d'un mauvais juge, par importunité; à plus forte raison de Dieu, par la constance et la fermeté de la foi et de l'amour qui rendent la prière persévérante. Dieu manifeste sa bonne volonté à l'égard des hommes, en leur faisant connaître le prix de la confiance chrétienne et de la prière qui en est le fruit. C'est une vérité bien consolante que Dieu ne peut mépriser un cœur contrit et humilié. Si quelquefois il le met à l'épreuve par les retardements, c'est uniquement pour enflammer ses désirs et lui faire estimer davantage le don qu'il lui prépare. Heureux qui ne se rebute point et qui ne cesse de crier vers le Seigneur jusqu'à se rendre importun, s'il est possible, comme la veuve de la parabole.

CLXXXVIII. *L'orgueil fait souvent perdre devant Dieu tout le prix des bonnes œuvres; l'humilité seule nous les rend utiles.* S'occuper de sa propre justice et se préférer aux autres comme moins justes ou moins parfaits que nous, c'est devenir coupable, suivant la loi nouvelle. Au contraire, reconnaître ses péchés, ses imperfections, ne rien attendre de soi-même et n'espérer que dans la miséricorde de Dieu, c'est être juste ou du moins être dans la voie pour le devenir. Véritable sens de cette parole, répétée plusieurs fois par Jésus-Christ : *Quiconque s'élève lui-même sera abaissé; et quiconque s'abaisse lui-même sera élevé.*

Doctrine ignorée avant Jésus-Christ, quoiqu'elle résulte clairement de l'idée de Dieu et de l'idée de l'homme.

CLXXXIX. *La perfection de l'homme consiste à entendre la voix de Jésus-Christ et à la suivre.* Pourquoi les Juifs, qui doutent si Jésus-Christ est le Messie, ne sont-ils pas de ses brebis? C'est parce qu'ils n'écoutent point sa voix. Caractère qui distingue les brebis de ceux que Jésus-Christ appelle ailleurs les boucs. Et quel est le privilége de ceux qu'il nomme ses brebis? Il leur donne la vie éternelle; elles ne périront jamais et personne ne les ravira de sa main : c'est en se déclarant le Christ ou le Messie qu'il parle de cette manière; c'est pour montrer qu'il l'est. Or un Dieu seul peut parler ainsi. Donc il se déclare Dieu aussi bien que Messie, et fait voir en même temps que, suivant la tradition des Juifs, le Messie devait être Dieu.

CXC. *Celui qui a entrepris de nous sauver et de nous conduire à Dieu est un même Dieu avec son Père, quoiqu'il soit une personne réellement distinguée de son Père. Cette vérité infiniment élevée au-dessus de la raison, est le fondement inébranlable de toute la religion chrétienne.* « *Moi et mon Père nous sommes un* ». C'est ce qui suit immédiatement le passage précédent, et qui achève d'en faire sentir toute la force. Les Juifs veulent lapider Jésus-Christ. Ce divin Sauveur leur demande pour laquelle des merveilles qu'il avait faites, ils voulaient le punir. Ils répondent que ce n'est pas pour ses bonnes œuvres qu'ils veulent le lapider, mais à cause de son blasphème, et parce qu'étant homme il se faisait Dieu. Nulle subtilité ne peut éluder la force de cette impression que les paroles de Jésus-Christ avaient faites sur le fond de leur âme. Le sens naturel est mieux fixé par là que par toutes les interprétations qui ont pu être faites après coup, pour détourner ou pour affaiblir ce premier sens qui était vraiment le *sensus obvius*. C'est donc bien ici le cas de dire, *Etsi tacuerint, hi lapides clamabunt.* Les pierres mêmes que les Juifs prennent pour le lapider, rendent témoignage à la véritable signification de ses paroles.

Ce qui suit n'en diminue point la force.

Quand je ne serais qu'un homme, dit Jésus-Christ, je ne mériterais point d'être lapidé pour avoir pris le nom de Dieu. (Il l'avait donc pris, ou du moins son discours signifiait ce que les Juifs en avaient conclu.) L'Ecriture, qui ne saurait être démentie, appelle des dieux ceux à qui Dieu a confié sa parole toute-puissante. Comment donc celui que le Père a consacré et sanctifié, celui qu'il a envoyé dans le monde blasphémerait-il, quand

il dit : *Je suis le Fils de Dieu?* Mais Jésus-Christ n'en demeure pas là, et pour montrer combien il est au-dessus de ceux que l'Ecriture appelle des dieux, comme représentant la Divinité, étant ses ambassadeurs et parlant en son nom aux hommes, il ajoute : Si je ne fais les œuvres de mon Père, c'est-à-dire si je ne fais pas tout ce que fait mon Père, comme il le dit ailleurs, ne me croyez pas ; mais si je le fais, croyez au moins à mes œuvres ; afin de reconnaître et de croire que *mon Père est en moi et que je suis en mon Père.* Expression encore plus forte que celle de *Fils de Dieu* ou d'*un avec son Père.*

Les Juifs en effet regardent si bien ce discours comme une confirmation du premier, qu'ils veuleut se saisir de Jésus-Christ, qui ne leur échappe que parce qu'il est tout ce qu'il vient de dire.

CXCI. *Les dispositions de la confiance chrétienne sont celles de tous les disciples de l'Evangile. Telles étaient celles des apôtres et de tous ceux qui marcheront sur leurs traces.* Les apôtres veulent empêcher qu'on approche de Jésus-Christ des enfants pour les lui faire bénir ; il en est irrité ; et en donnant une nouvelle preuve de sa bonté, il donne en même temps une grande instruction à ses disciples. *Tels sont ceux,* leur dit-il, *pour qui le royaume de Dieu* ou *des cieux est destiné. Je vous le dis, en vérité, qui ne recevra pas ce royaume comme un enfant n'y entrera point.*

Simplicité, docilité, soumission, caractères des enfants à l'égard de leurs pères ou de leurs maîtres. Ce sont aussi les dispositions de ceux qui reçoivent le royaume de Dieu. Obliger les hommes à devenir semblables à un enfant, et exiger la foi sur la seule autorité de celui qui parle : c'est ce que les philosophes n'ont pas entrepris, où ils ont échoué. On a toujours voulu les juger avant que de les croire. Dieu seul peut ordonner à l'homme le sacrifice de sa propre raison et vouloir être obéi. Jésus-Christ se regardait donc comme Dieu en l'ordonnant ; et l'événement a répondu à ses paroles.

CXCII. *Jésus-Christ, en ressuscitant Lazare, prouve évidemment qu'il est le Messie.* Jésus-Christ, à la première nouvelle de la maladie de Lazare, dit : *Cette infirmité n'est point pour la mort ; elle n'est destinée qu'à faire éclater la gloire de Dieu, et à donner lieu de glorifier le Fils de Dieu par cette maladie même.* Il répète presque la même chose, quand deux jours après il dit ouvertement à ses apôtres : Lazare est mort, et je me réjouis pour l'amour de vous de ne m'être pas trouvé près de lui dans le temps de sa maladie, parce que ce sera pour moi une occasion d'affermir votre foi.

Donc il connaît l'avenir comme le présent, et ce qu'il ne voit pas comme ce qu'il voit. Non-seulement il fait des miracles, mais il prédit qu'il en fera.

CXCIII. *Les richesses sont un grand obstacle au salut, parce qu'il est rare de les posséder sans les aimer. « Combien difficilement les riches pourront entrer dans le royaume des cieux, »* etc.

La réponse que Jésus-Christ fait aux apôtres effrayés des conséquences de cette vérité, prouve que c'est un chef-d'œuvre de la grâce et une espèce de miracle de la toute-puissance de Dieu, que le salut d'un riche.

Donc toute la morale du paganisme, et même celle du judaïsme grossier, qui faisait consister une grande partie de la félicité dans l'abondance des biens de ce monde, est condamnée par Jésus-Christ. Et il confirme par là ce qu'il a dit ailleurs : *Heureux les pauvres d'esprit,* c'est-à-dire les pauvres volontaires, ou ceux qui vivent dans le détachement des richesses, et qui par là, quoique riches, méritent d'entrer dans la classe de ces pauvres, auxquels le royaume du ciel est annoncé et destiné.

CXCIV. *Dieu promet les plus grandes récompenses à ceux qui, au milieu des richesses, auront conservé l'esprit de pauvreté.* Il est propre à Jésus-Christ de joindre toujours les motifs aux préceptes, et de fournir les moyens d'accomplir la loi en même temps qu'il la donne.

L'abnégation effective, ou le détachement sincère et réel des richesses et des douceurs de la vie, a toujours été regardé par le commun des hommes, comme le précepte le plus difficile de toute la morale évangélique. Mais les plus grandes récompenses y sont attachées. Les apôtres ont tout quitté pour suivre Jésus-Christ. Mais ils seront assis avec lui sur des trônes pour juger les tribus d'Israël. Les vrais chrétiens renonceront, au moins de cœur et d'affection humaine, à leurs familles, à leurs possessions pour l'Evangile. Mais ils retrouveront une autre famille et une vie éternelle. En sorte qu'il s'agit moins d'un détachement entier de tous biens, que d'un échange des biens fragiles, insuffisants, périssables, contre les biens solides, parfaits, éternels. Il résulte donc de la doctrine de Jésus-Christ que la prudence seule, ou l'amour-propre bien éclairé suffirait pour faire des saints.

CXCV. *Dieu ne règle sa libéralité ni sur l'ordre de la vocation, ni sur la durée du travail. A quelque heure qu'il nous appelle, nous sommes obligés de confesser que sa miséricorde est également infinie et incompréhensible ; qu'il ne couronne jamais en nous que ses propres dons, et que nous sommes toujours des serviteurs inutiles.* Morale sublime, et, à tout prendre, plus consolante que terrible, qui résulte de la parabole des vignerons, dont ceux qui n'avaient travaillé qu'une heure, recevaient autant que ceux qui avaient travaillé tout le jour.

1° La récompense que Dieu donne à l'homme pour son travail dépend entièrement de la bonne volonté de Dieu, et elle est donnée, comme dit saint Paul, *non secundum debitum, sed secundum gratiam.* Pourquoi cela? Parce qu'il n'y a nulle proportion entre tout travail humain, quel qu'il soit, et la récompense éternelle, *Ero merces tua magna nimis.*

Dieu par conséquent ne fait point d'injustice, quand il égale ceux qui ont peu travaillé à ceux qui ont fait beaucoup plus

d'ouvrage. C'est à l'égard de tous, libéralité et munificence, non un payement de droit ou de rigueur.

2° Ce n'est pas la quantité de l'ouvrage que Dieu récompense, c'est la volonté avec laquelle on l'a fait; et elle a pu être aussi grande dans celui qui a travaillé seulement à la dernière heure, que dans celui qui a travaillé tout le jour. Pourquoi celui-ci a-t-il travaillé si tard? C'est parce qu'on ne l'avait pas appelé plus tôt à l'ouvrage. Mais dès le moment qu'on l'y a appelé, il s'y est porté avec la même volonté. Les Juifs étaient donc injustes, quand ils trouvaient étrange que Dieu favorisât les gentils autant qu'eux, quoique les gentils eussent commencé beaucoup plus tard à le servir, parce qu'ils y avaient été appelés plus tard.

3° Pourquoi les premiers deviennent-ils les derniers, et pourquoi les derniers deviennent-ils les premiers? Ils seraient tous égaux, s'ils acceptaient avec la même humilité et la même reconnaissance ce qui est une grâce commune à tous. Ce n'est donc pas du côté de Dieu que vient la différence. Elle ne part que des hommes. Les derniers deviennent les premiers, parce qu'ils sentent toute la grandeur du bienfait commun; et les premiers deviennent les derniers, par ce que, trop flattés du mérite de leurs œuvres, ils veulent que Dieu leur donne à titre de justice ce qu'il ne leur donne qu'à titre de grâce; et ils exigent des préférences sur ceux qui sont plus dignes qu'eux de récompenses, quoique avec moins de travail, parce qu'ils ne l'acceptent que de la bonté de Dieu, et qu'ils croient que nul travail ne peut en faire une dette.

CXCVI. *Attendre tout de Dieu et ne rien attendre de soi-même : telle est la foi chrétienne; ce don de Dieu qui nous obtient tous les autres dons; la révélation seule pouvait nous faire connaître cette vérité consolante.* Le discours de Marthe à Jésus-Christ, renferme une des vérités les plus utiles aux chrétiens : *Seigneur, si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort; mais, dans cet état même, je sais que tout ce que vous demanderez à Dieu, Dieu vous l'accordera.* Jésus-Christ lui répond : *Votre frère ressuscitera.* Prompt effet de la foi, quoique mêlée encore des faiblesses de l'humanité. Marthe croit que Jésus-Christ est le maître de la mort et de la vie; que Dieu ne lui refuse rien; et Jésus-Christ l'assure sur-le-champ que son frère ressuscitera. En nous donnant son Fils, Dieu nous a tout donné. Il n'y a rien de salutaire que nous ne puissions espérer : il n'y a rien qui ne nous soit promis. Pour douter des heureux effets de la promesse, il faudrait ne pas croire à la toute-puissance du Père et à la divinité du Fils.

Dans quelle religion, dans quelle philosophie a-t-on seulement entrevu cet effet merveilleux de la foi? Jésus-Christ l'a enseigné et l'a prouvé par ses miracles.

CXCVII. *Jésus-Christ recommande à ses disciples l'exercice de la foi plus que celui des autres vertus, parce qu'il en est le germe. C'est le fondement de l'édifice du salut : « Je suis la résurrection et la vie. »* La vie sans doute par essence, la vie dans sa source, qui peut la rendre à ceux qui l'ont perdue, parce que c'est lui qui la donne à ceux qui ne l'avaient pas encore. *Celui qui croit vivra, quand il serait mort; et quiconque vit et croit en moi, ne mourra point pour l'éternité. Croyez-vous cela?* Telle est la profession de foi que Jésus-Christ exige de Marthe; et elle renferme en effet toute la substance de la religion, qui se réduit à croire en Jésus-Christ dans le temps et à vivre avec lui dans l'éternité. Profession de foi qui renferme la créance parfaite de sa divinité. Qui est-ce qui peut dire, sans être Dieu, qu'il est la vie et la résurrection? Il ne dit point qu'*il donne la vie*, il dit qu'*il l'est*. La résurrection, la vie éternelle, peuvent-elles être le prix de la foi en un simple homme, en un mortel qui n'aurait rien de plus que les êtres créés? Aussi la conséquence que Marthe tire de ces paroles est que Jésus-Christ est Dieu. Au lieu de répondre précisément à la lettre des paroles de Jésus-Christ, et de dire qu'elle croit qu'il est la résurrection et la vie; que quiconque croit en lui, ou ne mourra point, ou ne mourra pas pour toujours; elle s'écrie : *Oui, Seigneur, je crois que vous êtes le Christ, le Fils de Dieu, qui est venu dans le monde!* Donc *le Christ, le Fils de Dieu, celui qui est la résurrection et la vie*, sont toutes expressions synonymes, qui signifient également Dieu fait homme.

CXCVIII. *Jésus-Christ prend par sa puissance tous les mouvements de l'infirmité humaine pour les sanctifier.* Jésus-Christ n'est point troublé, mais il se trouble lui-même. La divinité agit sur l'humanité. Notre âme agite ainsi quelquefois notre corps, sans rien perdre de sa tranquillité intérieure : faible image de ce qui se passait entre Dieu et l'homme dans Jésus-Christ. Sa charité lui faisait prendre part à l'affliction de Marthe et de Marie. Mais l'obstination et l'incrédulité des Juifs augmentaient encore plus sa douleur. Nous devons adorer en Jésus-Christ ces mouvements divins de la nature humaine, qui n'ont rien en eux que de volontaire, rien qui n'honore Dieu et qui ne serve à ses desseins.

CXCIX. *Jésus-Christ pleure le pécheur; et le pécheur ne se pleure pas lui-même.* L'Evangile rapporte que Jésus-Christ pleura : ce fut sans doute pour donner, par l'émotion qui paraît en lui, une image de la bonté et de la miséricorde de Dieu. Comme on peut croire qu'il en avait donné une, par son trouble, de son indignation contre le péché, cause de la mort, ou contre l'incrédulité des Juifs, qui allaient être étonnés plutôt que convertis par la résurrection de Lazare.

CC. *Jésus-Christ est toujours exaucé, parce que, selon ses différentes natures, il est en même temps celui qui prie et celui qui exauce.* La résurrection de Lazare ne se manifeste pas encore; Jésus-Christ sait qu'il l'a opérée, et il en rend grâce à son Père avant que de dire : *Lazare, sors du tombeau.* Il sait

que son Père l'exauce toujours Et comment cela pourrait-il être vrai, si ce n'est parce que, comme il l'a dit ailleurs, lui et le Père ne font qu'un ?

CCI. *Les évangélistes, malgré leur ardent amour pour Jésus-Christ, parlent de ses grandes actions, non-seulement sans émotion, mais en des termes si simples, qu'on croirait qu'ils écrivent une histoire étrangère qui leur est indifférente. Une si étonnante modération prouve qu'ils ont été conduits par une sagesse divine.*

La simplicité avec laquelle les évangélistes racontent les plus grands miracles de Jésus-Christ, sans aucun ordre, sans y ajouter ni réflexion, ni même aucune marque d'admiration, et en négligeant toutes les circonstances qui n'auraient servi qu'à satisfaire la curiosité humaine, est une preuve non-seulement d'une sincérité éloignée de toute affectation, mais de la grande conviction où ils étaient de la divinité de leur Maître. Jésus-Christ dit à haute voix : *Lazare, sors au dehors ;* et le mort sortit, ayant les pieds et les mains liés et le visage couvert. Jésus-Christ dit : *Déliez-le, et laissez-le aller.* Voilà tout ce qui est offert à notre esprit. Un événement si prodigieux est raconté, comme s'il s'agissait d'une action ordinaire. C'est qu'il était naturel à Jésus-Christ de commander à la mort et d'être obéi. C'est là ce qu'il nous importait de savoir. Mais Lazare ne se jeta-t-il pas aux pieds de son Libérateur? Mais ne raconta-t-il pas ce qui s'était passé en lui pendant qu'il était mort? Qu'un poëte s'amuse à ces circonstances, comme il a plu en effet à l'évêque d'Albe (1) de s'y arrêter, c'est une marque de la faiblesse de l'esprit humain, qui cherche le petit dans le grand même. Mais ce n'est pas ainsi que parlent ceux qui racontent les miracles de Jésus-Christ. Ils les racontent dans le même esprit dans lequel il les a faits, c'est-à-dire pour fixer notre foi; non pour exciter ou pour flatter notre curiosité ; et Dieu a permis qu'ils nous en aient donné une plus haute idée par leur simplicité même, qu'ils ne l'auraient pu faire par tous les ornements de l'éloquence.

CCII. *L'accomplissement des prophéties sur le temps de la venue de Jésus-Christ, surtout de celles de Jacob et de Daniel, forment une preuve complète de la mission et de la divinité de Jésus-Christ.* Les deux plus célèbres prophéties sur Jésus-Christ étaient celle de Jacob et celle de Daniel, qui se réunissaient, puisque l'une marquait que la nation juive serait détruite quand le Messie serait venu ; et que l'autre annonçait en même temps et la mort du Messie et la désolation entière du peuple dans la dernière des soixante-dix semaines. Il y a apparence que c'est ce qui fit dire aux prêtres assemblés, après la résurrection de Lazare, que si on laissait Jésus-Christ en paix, tous croiraient en lui ; et que les Romains viendraient et prendraient la ville et le temple. C'est pour prévenir ce malheur que le pontife Caïphe, parlant mieux qu'il ne croyait, dit qu'il fallait qu'un homme périt pour tout le peuple : parole prophétique qui a été accomplie dans un sens différent du sien. La nation juive n'a pas été sauvée, mais le genre humain l'a été ; et tous les efforts des Juifs n'ont abouti qu'à assurer, malgré eux, l'accomplissement des prophéties, par les mesures mêmes qu'ils prenaient pour l'éviter.

CCIII. *Jésus-Christ prédit jusqu'aux moindres circonstances de sa passion et de sa mort ; et il les prédit si clairement, que ses apôtres, n'osant entendre ses paroles à la lettre, ne sauraient les comprendre.* En allant vers Jérusalem, où Jésus-Christ devait consommer son sacrifice, il répète de nouveau à ses apôtres la prédiction de tout ce qui allait lui arriver. Il sera livré aux pontifes et aux scribes ; ils le condamneront à mort, ils le livreront aux gentils, qui le couvriront d'opprobres, lui cracheront au visage, lui feront essuyer la flagellation, le crucifieront enfin et lui ôteront la vie. Mais il ressuscitera le troisième jour.

Est-il surprenant que les apôtres n'aient rien compris à un tel discours, et que des paroles si claires en elles-mêmes leur aient paru obscures, parce qu'ils ne pouvaient concevoir qu'elles fussent véritables ? L'événement seul pouvait lever le voile qui les couvrait. Quel homme a jamais prédit et sa mort et sa résurrection, ou quand l'effet a-t-il répondu à de pareilles prédictions ? Mais après qu'il les a justifiées, il est aisé de reconnaître que Jésus-Christ n'a jamais paru plus Dieu que quand il a prédit ainsi ses humiliations, ses souffrances et sa mort.

Prévoir sûrement l'avenir, et un avenir qui dépend de la volonté libre des hommes ; prévoir l'avenir le plus humiliant, le plus douloureux, le plus funeste selon la nature, et en parler sans être ému ; le prédire pour affermir la foi et la constance de ses disciples, en leur montrant qu'ils ne devaient pas être effrayés à l'excès d'un événement qu'il annonce comme prédit par les prophètes et par conséquent par Dieu même ; enfin promettre qu'il ressuscitera, ce qui ne pouvait arriver que par le plus grand de tous les miracles, et ce qui devait être la consolation des apôtres, comme le plus ferme appui de leur foi, et surpasser toutes les idées qu'ils avaient de la grandeur du Messie : il n'y a qu'à réunir toutes ces circonstances pour concevoir que si les apôtres n'avaient pas eu peur de prendre à la lettre ce que Jésus-Christ leur annonçait, et si la trop grande clarté n'avait pas eu sur eux l'effet de l'obscurité, ils auraient reconnu hautement la divinité de celui qui leur parlait ainsi, comme ils l'ont fait dans la suite, lorsque les nuages furent dissipés par l'accomplissement de ses paroles.

CCVI. *Jésus-Christ a beau annoncer à ses apôtres ses humiliations et sa croix, ils ne*

(1) Jérôme Vida, nommé à l'évêché d'Albe, composa, à la sollicitation de Léon X, son poëme de la *Christiade* en six livres, qui fut fort applaudi. On a cependant reproché à l'auteur d'avoir mêlé trop souvent le sacré avec le profane, et les fictions de la mythologie avec les oracles des prophètes.

peuvent ni comprendre ni goûter cette vérité qui leur est si souvent répétée. Malgré les prédictions les plus évidentes que Jésus-Christ avait faites de sa passion et de sa mort, ses apôtres ne le regardaient que comme un homme destiné à être bientôt le roi d'Israël. De là vient qu'immédiatement après que Jésus-Christ leur eut dit qu'il allait être crucifié à Jérusalem, les enfants de Zébédée vinrent avec leur mère lui faire la demande ambitieuse des deux premières places dans son royaume. C'est donc dans la même qualité d'*homme* que Jésus-Christ leur répond que ce n'est pas à lui de leur donner les premières places dans son véritable royaume, c'est-à-dire dans le ciel, et qu'elles seront pour ceux à qui elles sont préparées par son Père. Mais il ne faut pas oublier qu'il a dit ailleurs que lui et son Père étaient un.

Il le fait bien sentir en prédisant à ces deux apôtres ambitieux qu'ils boiront le même calice et qu'ils seront baptisés du même baptême que lui.

CCV. *La doctrine de Jésus-Christ est infiniment élevée au-dessus de celle des meilleurs philosophes. Ceux-ci n'ont point connu toute l'étendue des devoirs des rois. Il était donc réservé à l'Evangile de nous fournir cette connaissance.* Socrate avait approché en quelque manière de la doctrine de Jésus-Christ, dans l'idée que ce philosophe a laissée du véritable état de tous ceux qui gouvernent les hommes. Mais il n'avait pas été jusqu'à dire, comme Jésus-Christ, que quiconque gouverne les hommes doit se regarder comme leur ministre, leur serviteur, leur esclave même. Et il n'était pas possible que Socrate démontrât cette vérité, comme Jésus-Christ l'a fait par l'exemple d'un Dieu homme. Mais ce qui surpassait encore plus les forces de l'esprit humain est que le Fils de Dieu devait être non-seulement le serviteur, mais la victime de la multitude, ou plutôt du genre humain, pour en expier les iniquités. Mesurons par là la grandeur du crime de la créature qui se révolte contre le Créateur, et la grandeur de la Divinité attaquée par cet attentat. Voilà à quoi aucun philosophe n'a jamais pu atteindre, et qui cependant, lorsque la révélation nous l'apprend, n'a rien qui ne s'accorde avec les idées les plus pures de la raison.

CCVI. *C'est toujours à la foi chrétienne que les miracles sont accordés. Idées que les évangélistes nous donnent de la puissance des souverains.* Jésus-Christ attribue encore à la foi les miracles qu'il fit avant que d'entrer dans Jéricho, en rendant la vue à un aveugle : *Recouvre la vue ; ta foi t'a sauvé.* Le grand miracle de Jésus-Christ, disent les interprètes des Livres saints, c'est de nous faire de courageux et fidèles croyants, qui osent tout espérer de Dieu quand il s'agit de sa gloire. Pourquoi cette confiance est-elle si souvent appelée foi, sinon parce qu'elle se fie pleinement à celui dont elle sait que la bonté n'est pas moins infinie que sa puissance ? Pourquoi obtient-elle tout ce qu'elle demande ? C'est qu'elle n'est accompagnée ni d'hésitation ni de présomption. Telle est la confiance qui obtient les miracles lorsqu'elle est parfaite. C'est un don extraordinaire que Dieu accorde à qui il veut.

Ceux que saint Matthieu nomme les dominateurs ou les maîtres, les chefs des nations, οἱ ἄρχοντες, saint Marc les nomme οἱ δοκοῦντες ἄρχειν, ceux qui *paraissent régner*, commander, dominer. Ne serait-ce point pour nous faire entendre que les rois les plus puissants n'ont, dans l'exacte vérité, qu'une apparence, une ombre de pouvoir et d'autorité, et que la véritable puissance, l'autorité réelle et absolue, c'est-à-dire celle qui produit toujours par elle-même son effet, quand et comment il lui plaît, ne réside qu'en Dieu ? Il ne suffit donc pas de dire : Dieu seul est tout-puissant, et il faut aller jusqu'à dire : Dieu seul est puissant. Au reste, la portion de puissance qu'il veut bien communiquer à ses ministres, quoique infiniment distante de la sienne, n'en mérite pas moins nos respects. Si Dieu est la première majesté, comme s'exprime Tertullien, celle des puissances de la terre en est une émanation : elle est en même temps un bienfait de la Providence dont nous ne saurions trop admirer les heureux effets ; et il n'y a que ceux qui veulent vivre au gré de leurs passions qui la regardent comme un joug accablant.

CCVII. *L'humilité est le fondement de la véritable grandeur. Cette vérité n'a été bien développée que dans l'Evangile : « Qui voudra devenir grand parmi vous, qu'il soit votre serviteur. Que celui qui voudra être le premier parmi vous soit votre esclave. »*

On trouve dans Platon quelque chose d'approchant de cette morale par rapport à ceux qui remplissent les charges publiques.

Mais quelle différence dans l'étendue, dans les raisons, dans les motifs de ce peuple ?

Dans l'étendue : il ne regarde pas seulement ceux qui sont établis pour gouverner les autres ; quiconque aspire à la véritable grandeur n'y peut parvenir que par le moyen d'une humilité qui le place au-dessous de tous, et d'une charité qui le rende tout à tous.

Dans les raisons : ce n'est pas seulement par des raisons tirées de l'institution des charges, qui ne sont établies que pour rendre ceux qui les remplissent les serviteurs du public ; c'est parce que l'on n'est grand qu'autant qu'on se place au dernier rang pour être plus utile aux autres, se mettant par là dans l'ordre où Dieu veut que nous soyons, pour devenir, en quelque manière, les ministres de sa providence et de sa bonté à l'égard de nos semblables.

Dans les motifs : ce n'est ni par vanité, ni même par le simple désir du succès, c'est pour imiter le souverain Maître lui-même, qui s'est anéanti, comme dit saint Paul, en prenant la forme d'un esclave et s'abaissant jusqu'à devenir semblable à nous pour nous rendre semblables à lui, c'est-à-dire parfaits en notre genre et heureux comme lui, etc.

CCVIII. *Toutes les circonstances du miracle qui ouvre les yeux de l'aveugle de Jéricho et de celui qui est opéré par les apôtres sur le boi-*

teux de la porte du temple sont autant de preuves de la divinité de Jésus-Christ. « *Que voulez-vous que je vous fasse? dit Jésus-Christ à l'aveugle de Jéricho. Seigneur,* que je revoie, *ou* que je recouvre la vue ; *et Jésus lui dit :* Recouvre la vue, recommence à voir, *ou,* vois de nouveau, *et aussitôt il recouvra la vue et le suivit.* »

1° C'est à Jésus-Christ que le miracle est demandé comme au Tout-puissant.

2° C'est Jésus-Christ qui l'accorde comme tout-puissant.

3° Le miracle s'opère en un instant. Il ne faut pas plus de temps pour le faire que pour le dire.

Les apôtres saint Pierre et saint Jean disent au boiteux de la porte du temple : *Au nom de Jésus-Christ, lève-toi et marche.* Jésus-Christ n'est invoqué qu'en son nom.

Donc il est reconnu Dieu, donc il se déclare Dieu.

CCIX. *Toutes les circonstances de la parabole du roi dont parle saint Luc prouvent que Jésus-Christ est Dieu.* La parabole du roi qui, en partant pour aller prendre possession d'une autre monarchie, donne une drachme à chacun de six de ses serviteurs, pour la faire valoir, etc., montre clairement que les Juifs étaient des sujets rebelles, que les autres hommes ayant reçu également des talents du ciel, les uns les ont employés utilement, et les autres en ont abusé ou n'en ont fait aucun usage, et que tous seront punis ou récompensés selon qu'ils le mériteront. Donc,

1° Jésus-Christ se déclare ici le roi des Juifs et des autres hommes, puisque c'est à lui que toute cette parabole se rapporte.

2° Jésus-Christ se déclare souverain juge, qui se fera rendre compte un jour de l'usage qu'on aura fait des biens qu'il avait confiés, et qui récompensera les serviteurs fidèles, punira les révoltés, les négligents et les dissipateurs.

3° Jésus-Christ montre enfin par là qu'il est prophète, puisque la perte des Juifs et la ruine de Jérusalem sont manifestement annoncées par ces paroles.

Donc Jésus-Christ se déclare Dieu.

CCX. *Jésus-Christ accomplit les prophéties qu'il a faites de lui-même et prouve ainsi sa divinité.* Jésus dit à Judas, en parlant de Marie, qui avait répandu du parfum à ses pieds : *Laissez-la en repos, afin qu'elle conserve ce parfum pour le jour de ma sépulture.* Marie ne cherchait qu'à faire éclater sa reconnaissance et honorer l'humanité sainte du Sauveur, comme la source de la vie de son âme et de la vie corporelle de son frère. Et l'intention du Saint-Esprit était de figurer et d'honorer sa mort et sa sépulture par anticipation.

C'est ainsi que Jésus-Christ prédit tout ce qui lui devait arriver, sa mort, sa sépulture, sa résurrection.

Il ajoute que ce que Marie fait, en prévenant ainsi ses funérailles ou en réservant son parfum pour embaumer le corps de Jésus-Christ, sera annoncé dans tout le monde où son Evangile sera prêché.

Il y a plus de dix-sept cents ans que les hommes voient cette prophétie s'accomplir.

CCXI. *L'entrée triomphante de Jésus-Christ dans Jérusalem est comme le prélude de la victoire qu'il doit remporter sur ses ennemis, et en même temps la figure de son règne dans son Eglise et dans les âmes.* Jésus-Christ accomplit ce que les prophètes avaient prédit de lui par son entrée triomphante dans Jérusalem, triomphe où la simplicité et la majesté éclatent également. Il se fait annoncer sous le nom de *maître* à ceux à qui l'ânesse et l'ânon appartenaient; ils lui obéissent, et tout le peuple accourt pour lui rendre un hommage volontaire. Ils lui appliquent ce que David avait dit dans le psaume CXVII, et Jésus-Christ est ainsi reconnu roi par l'acclamation publique, afin que rien ne manquât à l'accomplissement des prophéties qui avaient si souvent désigné le Messie sous le nom de roi.

CCXII. *Les larmes de Jésus-Christ sont en même temps prophétiques et sanctifiantes.* Jésus-Christ accomplit les prophéties et prophétise en même temps. Au milieu de son triomphe, il verse des larmes à la vue de Jérusalem, dont il prévoit et prédit la ruine et la désolation, qui devaient être la suite et la punition de sa mort.

CCXIII. *Jésus-Christ cite les paroles de David* (Ps. VIII, 3.) *le jour de son entrée à Jérusalem, pour justifier le titre que les enfants lui donnaient de* roi, de fils de David et d'héritier de son trône, *pour confondre l'envie des pharisiens, l'aveuglement des docteurs de la loi et l'orgueil de la sagesse humaine ; enfin pour prouver que les divers sens des Livres saints se perfectionnent mutuellement.* La fécondité infinie des Livres saints porte l'empreinte de la divinité. Jésus-Christ rend sensible cette vérité. David chante les merveilles du Très-Haut, et fait éclater son admiration et sa reconnaissance. *Vous avez tiré,* dit-il au Seigneur, *une louange parfaite de la bouche des enfants et de ceux qui sont à la mamelle pour confondre vos ennemis.* Ces paroles, prises au sens moral, nous avaient appris que c'était le plus souvent aux petits et aux humbles, à ceux qui ont l'innocence et la simplicité des enfants, que le Seigneur découvrait ses desseins et ses mystères. Et cependant Jésus-Christ nous apprend que les paroles de David étaient encore plus prophétiques que morales. Il nous dit lui-même dans l'Evangile qu'elles ont été littéralement accomplies par les louanges que les enfants lui donnèrent lors de son entrée à Jérusalem. Ce qui arrive à Jésus-Christ dans cette circonstance, nous prouve encore que Dieu se plaît à se manifester aux humbles et aux petits, tandis qu'il se cache toujours aux grands et aux superbes. En effet, Jésus-Christ fut méconnu et rejeté par ce qu'il y avait de plus savant dans la loi; et les enfants eurent le bonheur de chanter ses louanges. La conduite de Dieu, dans tous les temps et surtout dans les grandes révolutions, est de confondre la science et la sagesse humaine. *Exaltabitur Dominus solus in die illa.*

CCXIV. *L'espérance de participer à la gloire de Jésus-Christ, nous détache de la vie présente.* « *Celui qui aime son âme dans ce monde la perdra, et celui qui la hait la conservera pour la vie éternelle.* »

Cette morale sublime, entrevue de loin par quelques philosophes, a été pleinement dévoilée et portée au plus haut degré de perfection par Jésus-Christ : ce divin législateur y a joint l'attrait et le motif de la récompense, que les philosophes ne pouvaient promettre. « *Si quelqu'un me sert,* qu'il me suive (*jusqu'à la mort*). *Mais où je serai,* là sera aussi mon serviteur. *Et quiconque me servira, mon Père l'honorera* ou *le comblera d'honneur.* » Jésus-Christ nous a donné lui-même l'Evangile, afin que nous suivions ses traces et la route qu'il nous a lui-même marquée. Ce ne sont pas les œuvres de sa toute-puissance qu'il nous propose d'imiter ; c'est sa conduite pleine de sagesse durant sa vie et à sa mort, qui doit être notre modèle si nous voulons être honorés par le Père.

CCXV. *La conformité parfaite qui était entre la volonté humaine et la volonté divine de Jésus-Christ, ne le rendait pas insensible à l'horreur de la mort.* Jésus-Christ montre qu'il était homme quand il dit : *Maintenant mon âme est troublée.* Mais il montre qu'il était plus qu'homme, quand il se raffermit lui-même en disant : *Mon Père, sauvez-moi de cette heure*, pour faire voir que s'il l'eût voulu, son Père l'en aurait sauvé ; mais il ne le veut pas, et il répond lui-même à sa prière : *Mais c'est pour cela*, c'est-à-dire pour mourir volontairement et n'être pas sauvé du trépas, *que je suis venu à cette heure.*

Ce mélange admirable de Dieu et de l'homme en Jésus-Christ, nous prouve que c'est par puissance et par sagesse qu'il a senti les faiblesses de notre nature.

CCXVI. *Jésus-Christ trouve sa gloire dans celle de son Père, et le Père trouve la sienne dans celle de son Fils.* Dieu rend témoignage à Jésus-Christ en présence des Juifs et des gentils qui étaient venus à Jérusalem.

Jésus-Christ s'écrie, après s'être troublé et rassuré lui-même : *Mon Père, glorifiez votre nom,* et une voix lui répond du ciel : *Je l'ai déjà glorifié, et je le glorifierai encore.*

CCXVII. *Les marques apparentes de faiblesses, mais comme absorbées par la divinité, prouvent que Jésus-Christ était en même temps Dieu et homme.* Jésus-Christ se trouble, et l'humanité implore le secours de la *divinité.* Mais après avoir bien voulu éprouver, ou plutôt produire en lui des mouvements humains, il nous montre que la fin de tous nos troubles et de toutes nos agitations doit être de demander à *Dieu qu'il glorifie son nom,* sans avoir égard à notre faiblesse. C'est par la même raison que, voyant les uns étonnés de la voix qui se fit entendre du ciel, dire, C'est un coup de tonnerre ; et les autres s'écrier, *C'est un ange qui lui a parlé,* il reprend la parole pour leur dire : Ce n'est pas *pour moi* que cette voix a parlé, c'est pour vous. Elle vous annonce que le jugement du monde arrive, et que le prince du monde en va être chassé ; montrant ainsi que c'était la gloire de Dieu et le salut du genre humain qui l'occupaient tout entier, sans aucun retour sur sa propre gloire.

Maintenant le monde va être votre juge ; maintenant le prince du monde va être chassé dehors, *et lorsque j'aurai été élevé au-dessus de la terre, j'attirerai tout à moi.*

Celui qui parle ainsi n'a pu être troublé que parce qu'il l'a voulu.

Il ne permet qu'un soupir à la nature, la divinité reprend aussitôt le dessus ; il fallait montrer qu'il souffrait volontairement et librement. Il n'avait pris l'humanité qu'afin d'avoir à combattre et à vaincre pour la seule gloire de Dieu.

Le trouble fait voir qu'il était homme ; le trouble volontaire et arrêté comme il lui plaît, montre qu'il était Dieu. Joignez-y la voix du ciel qui lui rend témoignage, la connaissance intime qu'il a des desseins de Dieu, la puissance contre le monde et contre le diable, la prophétie de sa mort et l'effet de sa mort. Qui peut ne pas reconnaître, dans cette apparence de faiblesse, toute la force et toute la grandeur d'un Dieu ?

CCXIII. *Les divines Ecritures nous annoncent également le règne éternel du Messie et les circonstances de sa mort ignominieuse.* « *Nous avons entendu dire que le Christ demeurera éternellement,* etc. » Le règne éternel du Messie était une tradition constante chez les Juifs, fondée d'ailleurs sur un grand nombre de prophéties ; mais les docteurs, dépositaires de cette vérité, ne devaient pas laisser ignorer ce que les prophètes leur avaient appris des humiliations du Christ, qui précéderaient sa grande élévation. L'orgueil pharisaïque leur ferme les yeux, ils ne veulent pas voir que l'ignominie de la croix est la seule route qui conduit à la gloire.

CCXIX. *Jésus-Christ seul est la lumière qui conduit à la vie : c'était une de ses principales fonctions de tirer les hommes de leur aveuglement.* Jésus-Christ s'appelle la lumière du monde : Moi qui suis la lumière, *je suis venu dans le monde afin que celui qui croit en moi ne demeure point dans les ténèbres. Croyez,* dit-il encore, *croyez en la lumière, pendant que vous avez la lumière, afin que vous deveniez des enfants de lumière,* c'est-à-dire destinés à participer à la véritable lumière.

Jésus-Christ fait donc entendre par là qu'il est la lumière dans sa source, dans sa plénitude, lumière incréée, lumière par essence, non par emprunt ou par réflexion : posséder, ou plutôt être une telle lumière, c'est être Dieu même.

CCXX. *Jésus-Christ n'est le Messie qu'autant qu'il est le Sauveur des hommes.* L'objet de la mission de Jésus-Christ n'est point de condamner le monde, c'est au contraire de le sauver ; image et effet de la bonté de Dieu qui, comme le dit saint Paul, veut que tous les hommes soient sauvés et parviennent à la connaissance de la vérité.

Le cantique de Zacharie nous apprend que Dieu, en promettant le Messie ; l'a annoncé comme le sauveur des hommes et comme un

sauveur tout-puissant, *Et erexit cornu salutis:* ce prophète compte le salut des hommes pour accompli, dès que le sauveur est né, et que par sa naissance les desseins de Dieu commencent à s'exécuter : le salut est donc l'objet unique des promesses ; et l'on ne participe à ces promesses que par la foi, qui nous fait attendre le salut avec une ferme confiance.

CCXXII. *La vérité jugera celui qu'elle ne justifiera pas.* Par qui sera jugé celui qui n'aura pas reçu le témoignage de Jésus-Christ? Ce ne sera point par Jésus-Christ même. « *La parole,* dit-il, *que je lui ai annoncée, ce sera cette parole seule, qui le jugera au dernier jour.* »

Idée sublime du jugement dernier. La vérité, pleinement manifestée aux hommes, les pénétrera jusqu'au fond de l'âme, et les forcera à se condamner eux-mêmes. Voir Dieu et se voir soi-même, c'est en quoi consistera la pleine conviction du coupable ; et la douleur éternelle qui en résultera sera son plus grand supplice.

CCXXII. *Tout était prescrit à Jésus-Christ par son Père, jusqu'à la manière même dont il devait parler* : « *Je n'ai point parlé de moi-même ; mais le Père qui m'a envoyé, m'a prescrit ce que je dirais et ce que j'annoncerais.* »

On ne parle bien que d'après Dieu, et Jésus-Christ est le seul qui n'ait rien dit que de cette manière ; c'est ce qui fait que ses paroles sont la vie éternelle, non-seulement parce qu'elles renferment la route et le moyen d'y parvenir, mais parce que la foi avec laquelle on les reçoit et on les pratique, est le germe de la vie éternelle.

CCXXIII. *Rien n'est impossible à la foi qui n'hésite point ; c'est par cette foi que Dieu opère des miracles.* Jésus-Christ parle en maître à la nature ; il dit au figuier stérile : Tu ne porteras jamais de fruits ; et le figuier sèche à l'instant. Mais ce qui prouve encore mieux qu'il est Dieu, c'est qu'il donne à ses disciples le pouvoir de faire de pareils prodiges et de plus grands encore en apparence, comme de transporter les montagnes ; il n'exige d'eux pour cela qu'une foi qui exclue tout doute et toute incertitude ; il n'a pas seulement fait ces promesses, mais il les a accomplies. Les apôtres ont cru et ont fait des miracles. Quel autre qu'un Dieu peut parler et agir ainsi ?

CCXXIV. *Jésus-Christ nous a annoncé en diverses manières la destruction des Juifs incrédules et la vocation des gentils.* Rien ne prouve davantage l'aveuglement de l'esprit humain, que de rejeter la preuve éclatante de l'accomplissement des prophéties de Jésus-Christ. Y a-t-il rien de plus lumineux que celles qu'il a faites dans la parabole de la vigne et des vignerons, qui exprime, d'un côté, la conduite des Juifs à l'égard des prophètes envoyés de Dieu et de Jésus-Christ même, fils unique du Père ; de l'autre, le châtiment affreux dont leur ingratitude et leur déicide devaient être suivis, la destruction entière de Jérusalem, la vigne ou l'héritage céleste donné à des sujets plus dignes de le cultiver (le royaume de Dieu, c'est-à-dire la religion transportée des Juifs aux gentils) ; tout cela est prédit si clairement, que les princes des prêtres et les scribes s'en font l'application ; et tout cela s'est accompli à la lettre peu d'années après la mort du Sauveur.

On lit une prophétie semblable dans la parabole du festin nuptial, préparé par le père de famille pour son fils. On peut dire que cette prédiction va encore plus loin, puisqu'elle annonce l'effet de la prédication des apôtres dispersés par toute la terre, et la maison du père de famille remplie de conviés bons et mauvais, avec le discernement qu'il fait des uns et des autres, figuré par le jugement qu'il exerce sur celui qui s'était assis sans avoir la robe nuptiale, c'est-à-dire sans porter par la foi et par les œuvres le caractère de Jésus-Christ : rien de plus clairement prédit, rien de plus réellement accompli.

CCXXV. *Dieu étant fidèle et incapable de manquer à sa parole et à ses promesses, il faut qu'il y ait une autre vie où les héritiers des promesses de Dieu en puissent recevoir l'effet : les Livres saints, qui contiennent ces promesses, nous fournissent la preuve victorieuse de l'immortalité de l'âme. Et pour ce qui est de la résurrection des morts, n'avez-vous point lu ces paroles que Dieu vous a dites : Je suis le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, de Jacob? Or Dieu n'est point le Dieu des morts, mais des vivants.*

Jésus-Christ n'a jamais mieux fait voir que la clef de l'intelligence des saintes Ecritures était entre ses mains, qu'en expliquant ce passage de l'Exode aux saducéens. Pour sentir toute la force de la démonstration donnée par Jésus-Christ, il faut seulement traduire le mot *Dieu,* selon le véritable sens qu'il a dans l'hébreu, où il signifie *l'Etre même* et l'Auteur de tout être, *per quem omnia, in quo omnia, propter quem omnia vivunt.* C'est donc comme si Dieu avait dit à Moïse : Je suis celui qui fait vivre Abraham, Isaac et Jacob, en qui, par qui existent Abraham, Isaac et Jacob.

Donc, 1° Abraham, Isaac et Jacob ne sont point morts, c'est-à-dire, anéantis ils vivent devant moi, par moi et pour moi : *Omnes enim illi vivunt,* comme on le lit ici dans saint Luc, ou comme parle l'auteur du livre de la Sagesse, *Visi sunt oculis insipientium mori, illi autem sunt in pace.*

2° Abraham, Isaac et Jacob ressusciteront un jour ; c'est moi qui suis l'auteur de leur être entier, c'est-à-dire de leurs corps comme de leurs âmes, du lien qui les unit ainsi, puisque je suis leur Dieu, que je leur donne la vie corporelle comme la vie spirituelle ; je réunirai un jour ce que j'ai séparé pour quelque temps, et je ferai voir que je suis le Dieu, c'est-à-dire le vivificateur non-seulement du corps et de l'âme séparés, mais de l'homme entier, composé de l'un et de l'autre.

CCXXVI. *Les vérités fondamentales de la morale ont été révélées par Jésus-Christ ; la doctrine de ce divin législateur réunit ces deux caractères admirables, simplicité et fécondité,*

Toute la loi et les prophètes sont renfermés dans les deux grands préceptes de l'amour de Dieu et de l'amour du prochain ; il est surprenant que ces deux fondements de tous les devoirs et de toute la morale aient été si peu connus des anciens philosophes et surtout le premier ; s'ils ont parlé du second, ils ne l'ont fait qu'en passant et sans le regarder comme un premier principe, comme une source féconde d'où découlaient non-seulement les devoirs des hommes les uns envers les autres, mais toutes les lois qui forment le droit naturel, et à quoi les lois positives ne doivent avoir rien de contraire.

Simplicité et fécondité admirable de cette véritable philosophie dont Dieu seul est l'auteur : on le connaîtra encore mieux en méditant chacune de ces paroles : *Ex toto corde tuo : id est tota voluntate tua ; ex tota mente tua : sive ex tota intelligentia, ex omni cogitatione tua ; ex tota anima tua, id est ex anima spectata, quatenus corpori unita est : quod idem est, ac si dixisset : ex omnibus humanis actionibus, qui ab integro homine, secundum corpus et animam considerato proficiscuntur ; ex tota virtute tua, seu ex totis viribus tuis, adeo ut quidquid in nobis potentia est, aut saltem potestatis instar est, a Deo acceptum, ad Deum referatur.*

CCXXVII. *Le psaume CIX n'a pour objet que le Messie et ses augustes qualités de roi et de pontife. David, éclairé par l'esprit de prophétie, reconnaît dans ce cantique que Jésus-Christ est son Seigneur, qui est assis à la droite du Très-Haut, quoiqu'il doive aussi être son Fils ; donc le Messie ne sera pas seulement homme, mais Dieu et égal à Dieu.* L'argument que Jésus-Christ tire du premier verset du psaume CIX ferme la bouche aux pharisiens, qui ne pouvaient nier, ni que ce psaume fût de David, ni que les paroles rapportées par Jésus-Christ, ne fussent pas véritablement dans ce psaume, ni que le terme de *Dominus*, en hébreu, ne s'applique à Dieu perpétuellement dans les psaumes, ni que celui à qui Dieu parle dans ce psaume n'y soit représenté comme ayant reçu l'empire et étant né avant l'aurore, comme le pontife éternel, selon l'ordre de Melchisédech, ni par conséquent que ces paroles : *dixit Dominus Domino meo,* ne pouvaient se rapporter à David, et qu'elles ne pouvaient s'entendre que du Messie, comme ministre, Seigneur et Dieu de David, qui n'est ici que l'historien de ce que Dieu a dit du Messie.

CCXXVIII. *Jésus-Christ est le seul docteur de la justice, prédit par les prophètes.* Il n'y a qu'un Père, c'est celui qui est dans le ciel ; il n'y a qu'un maître et un conducteur, c'est le Christ, parce que lui seul est le maître intérieur qui, comme Verbe, lumière et vérité éternelle, éclaire tout esprit créé et découvre toute vérité, et qui comme Sauveur, enseigne aux hommes la vérité, en la leur faisant aimer. Toute la religion est donc renfermée dans ces deux mots.

CCXXIX. *La morale est toujours la même sous la loi et sous l'Evangile. Ce n'est que par Jésus-Christ qu'on connaît les mystères de l'Evangile, cachés sous les figures de l'ancienne loi. Vous avez laissé, vous avez abandonné ce qu'il y a de plus grave, de plus important dans la loi, la justice, la miséricorde, la foi.*

Donc la foi appartenait à la loi, et c'est ici que se vérifie, comme ailleurs, cette parole, *Aperuit illis sensum ut intelligerent Scripturas ;* et ce que dit saint Paul, *Velamen in lectione Veteris Testamenti manet non revelatum, quoniam in Christo evacuatur.* Que de chrétiens qui ont sur leur cœur ce voile judaïque? Faut-il s'étonner qu'on demeure dans l'aveuglement, lorsqu'on ne cherche dans les Ecritures ni Dieu, ni Jésus-Christ, ni ses devoirs, ni les moyens de les accomplir ?

CCXXX. *Les prophéties, rapportées dans les trois Evangiles sur la prise de Jérusalem, la ruine du temple et de la nation juive, sont claires, précises et très-bien circonstanciées, et l'accomplissement littéral de ces prophéties prouve la divinité de Jésus-Christ.* « *Voyez-vous ces grandes structures (du temple de Jérusalem)? il viendra un jour qu'on n'y laissera pas pierre sur pierre.* »

Prophétie aussi claire que réellement et promptement accomplie.

Ce n'est pas seulement le fait qui est prédit en général, ce sont aussi les signes qui doivent précéder cet événement et ses principales circonstances, comme la suite du même chapitre le fait voir.

« *Lorsque vous entendrez des bruits de guerre, de séditions ou de guerres civiles, ne soyez point troublés : cela doit arriver, mais la fin ne viendra pas sitôt.* »

C'est la peinture de ce qui se passa après la mort de Néron, trente ans après.

La nation s'éleva contre la nation et l'empire contre l'empire ; Othon contre Galba, Vitellius contre Othon, Vespasien contre Vitellius, l'Orient contre l'Occident.

Des tremblements de terre, des famines, tout cela s'est vérifié par l'événement.

« *Avant ce temps vous essuierez de grandes persécutions ; vous serez cités dans les synagogues et devant les tribunaux :* tout cela est encore arrivé.

« *L'Evangile sera prêché dans toutes les parties du monde avant la dernière désolation de Jérusalem :* » l'événement a justifié aussi cette prédiction.

« *Ne soyez point en peine de ce que vous répondrez aux persécuteurs, le Saint-Esprit parlera par votre bouche.*

« *Plusieurs d'entre vous seront livrés à la mort.*

« *Vous serez un objet de haine et d'exécration.*

« *Plusieurs d'entre vous seront troublés, et la charité s'éteindra dans leurs cœurs.*

« *Beaucoup de faux prophètes s'élèveront, et plusieurs tomberont dans l'illusion.* »

De ces signes généraux et plus éloignés, Jésus-Christ passe à ceux qui précéderont de plus près la ruine de Jérusalem.

« *Lorsque vous verrez Jérusalem assiégée par des armées, les aigles romaines plantées où elles ne devraient pas être, l'abomination de la désolation dans le lieu saint,*

« *Que ceux qui sont dans la Judée fuient vers les montagnes*, etc. »

Il n'y eut de sauvé que ceux qui suivirent ce conseil, et dont une grande partie se réfugia à Pella.

La tribulation sera si grande, que le monde n'en a pas vu et n'en verra point de pareille : nulle mémoire en effet, nul exemple d'un siége pareil à celui de Jérusalem, et d'une si grande désolation.

En voilà assez pour montrer la vérité de la prédiction, et en général et dans toutes ses parties : il serait aisé d'ajouter ici un plus grand détail, etc.

CCXXXI. *La rapidité de la prédication de l'Evangile et la dispersion de la nation juive, qui a porté partout les marques de la vengeance divine, sont autant de preuves victorieuses de la vérité de la religion chrétienne: « Comme l'éclair part du levant et touche en même temps à l'occident, telle sera l'apparition*, ou, *la présence du Fils de l'homme.* »

Comme cette prédiction est entièrement jointe à celle du siége et de la ruine de *Jérusalem, la présence du Fils de l'homme* ou le signe, ou le prodige du Fils de l'homme, doit s'entendre de la vengeance terrible que Dieu exerça manifestement sur les Juifs, coupables d'un déicide.

C'est pour cela qu'il est ajouté immédiatement : *Partout où sera le corps ou le cadavre, là s'assembleront les aigles ;* et soit qu'on entende ces mots des aigles romaines, soit qu'on les prenne dans le sens naturel pour exprimer les oiseaux de proie ; ils marquent toujours que la destruction de la nation juive sera entière ; qu'elle ne sera plus que comme un cadavre dont les restes mêmes seront enlevés par les aigles, par les vautours, et dispersés dans toute la terre, etc.

Tout cet endroit demanderait une explication suivie et détaillée ; mais le résultat est que tout ce qui est dit ici en termes figurés et en style prophétique, s'est accompli à la lettre dans la destruction de Jérusalem, où le signe du Fils de l'homme, c'est-à-dire les marques de la vengeance divine, a éclaté sur les Juifs, coupables de la mort du Fils de Dieu, et où il a manifesté sa puissance par un événement que les païens mêmes ont regardé comme la punition du plus grand de tous les crimes.

CCXXXII. *Jésus-Christ est l'objet principal de tout l'Ancien Testament.* Toutes les images d'Abel, d'Isaac, de Joseph, de l'agneau pascal ; toutes les figures des cérémonies et des sacrifices de la loi ; toutes les prédictions de David, de Salomon, d'Isaïe, de Jérémie et des autres prophètes sur les humiliations, les douleurs, la mort du Messie, se trouvent accomplies dans la passion de Jésus-Christ ; en sorte qu'il est véritablement, selon saint Paul, *finis legis*, et selon saint Jean, *agnus occisus ab origine mundi*, et selon saint Pierre, *agnus immaculatus et incontaminatus, præcognitus quidem, ante mundi constitutionem, manifestatus autem nobissimis temporibus propter nos.*

CCXXXIII. *Dieu dirige tous les événements pour l'exécution de ses desseins, et les fait servir à l'accomplissement des prophéties.* « *Vous savez que la pâque se fera dans deux jours, et que le Fils de l'homme sera trahi et livré pour être crucifié.* »

Jésus-Christ répète la prédiction de sa mort comme connue de ses disciples à qui il l'avait annoncée plusieurs fois, et il en marque précisément le jour.

Les pontifes et les prêtres craignent de prendre ce temps pour le faire mourir ; cependant contre leur dessein, la prédiction s'accomplit, et les apôtres s'écrient avec raison : *Ils se sont assemblés dans cette ville contre votre saint Fils Jésus ; et pourquoi ? Pour faire tout ce que votre main et votre conseil avaient déterminé devoir être fait, « facere quæcumque manus tua et consilium decreverunt fieri. »*

L'homme à qui toute la loi se rapporte comme à son unique objet, l'homme en qui toutes les prophéties se réunissent et s'accomplissent, l'homme à qui Dieu révèle si clairement l'avenir et dont il exécute toutes les paroles, est celui qui a dit tant de fois et si clairement qu'il était Dieu.

CCXXXIV. *On a droit de regarder comme des prédictions, les honneurs extérieurs que Marie rend au mystère de la sépulture de Jésus-Christ, avant même son accomplissement.* Le parfum que Marie répand sur les pieds de Jésus-Christ était une action prophétique qui annonçait sa mort et sa sépulture : on a droit de présumer qu'elle avait reçu des lumières extraordinaires sur la mort prochaine de Jésus-Christ. Cette femme, par son action, remplit un dernier devoir de piété à l'égard de son Sauveur, et fait en même temps une nouvelle prédiction de sa mort et de sa sépulture. « Ce qu'elle a fait sera raconté partout où mon Evangile sera annoncé, et il le sera dans tout le monde : » c'est ici une autre prédiction qui s'accomplit depuis plus de 1700 ans.

CCXXXV. *Jésus-Christ parle toujours en Dieu, au moment même de ses opprobres et de sa mort ; on voit que c'est le Maître de l'univers qui va les souffrir.* Jésus-Christ, à la veille de souffrir la mort et toutes les indignités qui la précédèrent, parle et agit toujours en Dieu qui connaît l'avenir et qui dispose des volontés : comme on le voit dans l'ordre qu'il donne à saint Pierre et à saint Jean, sur le lieu où il devait faire la vraie pâque. Cet ordre, et l'obéissance des disciples, fait voir que c'est un Dieu qui parle et qui se fait obéir quand il veut. Il prévoit ses souffrances et sa mort comme Dieu, et les attend comme homme.

CCXXXVI. *La connaissance du fond des cœurs, que Jésus-Christ possédait, est un attribut de la Divinité.* Jésus-Christ connaît celui qui doit le trahir et il ne l'empêche pas, parce qu'il fallait que le Fils de l'homme s'en allât selon qu'il avait été prédit de lui ; c'est ainsi que dans le même moment Jésus-Christ prophétise et accomplit les prophéties, et cela contre lui-même.

CCXXXVII. *Dieu confirme par des miracles et par des prophéties, tout ce qu'il dit,*

Jésus-Christ est sorti de Dieu et il est rentré dans Dieu ; le Père a tout remis entre ses mains. Les apôtres l'appellent le Maître, le Docteur, le Seigneur, et ils font bien, car il l'est en effet : force de toutes ces expressions réunies : un simple homme, une simple créature peut-elle parler ainsi ; et si elle osait le faire, Dieu confirmerait-il ces paroles par le don des miracles, des prophéties, etc.?

CCXXXVIII. *L'eucharistie est un miracle perpétuel que la Divinité peut seule opérer.* L'institution de l'eucharistie a été figurée par le sacrifice de Melchisédech, image la plus parfaite, selon saint Paul, du sacerdoce de Jésus-Christ, prédite par Malachie : *In omni loco offertur mihi oblatio munda ;* confirmée par la pratique de tous les siècles depuis Jésus-Christ, et substituée à la place de tous les sacrifices de l'ancienne loi. Quel autre qu'un Dieu a pu promettre ainsi un miracle perpétuel? se faire croire par ceux à qui il le promettait, et en faire un acte public, solennel, continuel et perpétuel de religion ? Ces paroles, *hoc facite in meam commemorationem*, étaient vraiment prophétiques.

CCXXXIX. *Jésus-Christ prédit la trahison de Judas et les effets admirables qu'elle devait produire. Dieu fait servir la malice des hommes à l'exécution de ses desseins ; et les humiliations de Jésus-Christ sont la source de sa gloire et de celle de ses disciples.* Jésus-Christ prédit qu'il va être trahi et livré par un de ses apôtres. Il prophétise en Dieu tout ce qu'il va souffrir volontairement comme homme. Judas sort ayant consommé dans son cœur le dessein de trahir son maître, et Jésus-Christ s'écrie : *Maintenant le Fils de l'homme est glorifié, et Dieu est glorifié en lui ; si Dieu est glorifié en lui, Dieu le glorifiera aussi en soi-même, et ce sera bientôt qu'il le glorifiera.* Quel autre que celui qui avait une communication intime avec Dieu, pouvait tirer cette conséquence de la perfidie de Judas ? Quelle énergie dans ces expressions, Le Fils de l'homme est glorifié, et Dieu est glorifié en lui ! réciprocité, égalité de la gloire que le Père donne au Fils, et que le Fils rend au Père. Quel autre que Dieu a pu tenir ce langage ?

Enfin cette prédiction d'une glorification prochaine est accomplie le troisième jour suivant, et c'est par une mort honteuse, cruelle, que Jésus-Christ s'ouvre la route à cette gloire. Comment saint Paul n'aurait-il pas raison de s'écrier après cela : *Quod stultum est Dei sapientius est hominibus, et quod infirmum est Dei, fortius est hominibus ;* et d'appeler le Christ, *Dei virtutem et Dei sapientiam.*

Celui qui va mourir dans l'ignominie et dans les douleurs promet, en même temps qu'il l'annonce, un royaume à ses disciples et un royaume tel qu'il l'avait reçu de son Père, c'est-à-dire invisible et aperçu seulement par la foi, mais immense et éternel. Il se fait croire et suivre, crucifié, par des apôtres qui le sont ensuite comme lui.

CCXL. *La foi de saint Pierre affermit celle de ses frères.* Jésus-Christ a prédit que la foi de Pierre ne manquerait point : elle n'a point manqué et elle ne manquera jamais (1). Il a prédit que Pierre affermirait ses frères : on le voit accomplir cette prédiction d'abord après l'ascension et l'effusion du Saint-Esprit. La même prophétie s'est accomplie dans tous les siècles ; ou s'il y a eu quelques nuages, ils ne sont tombés que sur les personnes. Le siége et la succession de Pierre n'ont jamais manqué, et elle n'a pas cessé d'affermir la foi des autres Eglises.

CCXLI. *Excellence de la doctrine de Jésus-Christ sur l'amour du prochain : « Je vous donne un commandement nouveau, c'est de vous aimer les uns les autres. »* Pourquoi *nouveau?* N'était-ce pas un des premiers préceptes de la loi? Mais il n'en est pas moins nouveau par la manière dont il est donné : *aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés ;* c'est-à-dire que, comme je vous ai aimés jusqu'à donner ma vie et me sacrifier tout entier pour vous qui étiez mes ennemis ; ainsi vous devez être prêts à vous immoler pour le salut de vos frères, et à mourir pour ceux mêmes qui vous haïssent : perfection de l'amour du prochain qui fait le caractère de la loi nouvelle ; *c'est à cette marque qu'on reconnaîtra si vous êtes mes disciples*, c'est-à-dire lorsque vous vous aimerez réciproquement comme je vous ai aimés.

Prophéties accomplies dans les premiers chrétiens, dont les païens disaient, *Voyez comme ils s'aiment.*

CCXLII. *Jésus-Christ connaît l'avenir, et cette prescience est un caractère de divinité.* Jésus-Christ fait de nouvelles prédictions à mesure qu'il approche de la mort. *Saint Pierre le renoncera trois fois avant le chant du coq.* Il faut vendre son manteau pour acheter une épée, ce qui signifiait les guerres civiles et étrangères, dont la Judée allait être affligée. *Ce qui a été dit de moi, « Et il a été mis au nombre des injustes ou des rebelles à la loi, » va être accompli.* Tout ce qui me *regarde tend à sa fin.*

Quel homme a lu si clairement dans l'avenir et a parlé de sa mort avec une connaissance si intrépide?

CCXLIII. *Jésus-Christ veut que l'on ait de la foi en lui comme en Dieu. Le trouble du cœur prouve que l'on manque de cette foi : « Que votre cœur ne se trouble point*, etc. *Croyez en Dieu, croyez aussi en moi. »*

Jésus-Christ n'est occupé que du soin de rassurer ses disciples : il va être livré à la mort, et il ne craint rien pour lui-même : il ne craint que pour ses disciples ; et comment les rassure-t-il? en s'égalant à Dieu : *Vous croyez en Dieu, croyez aussi en moi.* Quel sens auraient eu ses paroles s'il n'avait pas été Dieu? Sans cela quelle confiance aurait pu

(1) D. Augustin. Tract. in D. Joann. Cum omnes apostoli essent interrogati, solus Petrus respondit : *Tu es Christus Filius Dei vivi ;* et ei dicitur : *Tibi dabo claves regni cœlorum.* Tanquam solus acceperit potestatem : *cum et illud unus pro omnibus dixerit, et hoc cum omnibus, tanquam personam gerens* ipsius unitatis, acceperit : ideo unus pro omnibus quia unitas est in omnibus. *Idem*, serm. 149. Petrus in multis locis Scripturarum apparet quod personam gestet Ecclesiæ

inspirer un homme qui, selon les apparences, ne pouvait se sauver lui-même des mains de ses ennemis ?

CCXLIV. *Jésus-Christ annonce à ses disciples que sa mort sera la source de leur gloire :* « *Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père, je vais vous y préparer la place ; je reviendrai et je vous prendrai avec moi, afin que là où je suis, vous y soyez aussi.* » Il ne promet qu'une demeure invisible, une félicité future, et l'assurance de tout ce qu'il promet est qu'on va le voir mourir sur une croix. Il assure la foi de ses disciples par tout ce qui pouvait l'ébranler ou plutôt l'éteindre entièrement.

CCXLV. *Jésus-Christ est la voie qui conduit à la vie, non-seulement par ses exemples, mais encore par ses mérites :* « *Je suis la voie, la vérité et la vie.* »

On comprend bien qu'un simple homme puisse être appelé la voie qui conduit à Dieu, par sa doctrine et par ses exemples ; mais qu'un simple homme ose dire, *Je suis la vérité et la vie*, comme possédant l'une et l'autre dans la plénitude et par essence, et que cet homme fasse des miracles infinis, qu'il connaisse l'avenir comme le présent, et que Dieu le ressuscite comme il l'a prédit, c'est ce qui est absolument incompréhensible. Dieu serait contraire à lui-même, Dieu ne serait pas Dieu, si celui qui parle ainsi, et dont l'événement justifie les paroles, n'était pas Dieu lui-même.

C'est ce qui fait voir encore que le terme de *voie* a un sens plus élevé et plus parfait que celui qu'on vient d'indiquer. Jésus-Christ n'est pas seulement la voie par sa doctrine, par ses exemples : il l'est à titre de mérite, comme nous ayant mérité la grâce qui nous fait marcher vers le Père et arriver au terme de la félicité ; grâce supérieure encore à la lumière, qui ne sert qu'à nous montrer le chemin, sans nous y faire marcher en effet. C'est ce que prouvent ces paroles : *Personne ne vient* au Père, si ce n'est par moi ; *par moi* comme lumière, *par moi* comme modèle, *par moi* comme médiateur, comme ayant mérité pour mon corps mystique la grâce sanctifiante qui fait marcher et arriver.

CCXLVI. *La doctrine céleste de Jésus-Christ, rapportée dans saint Jean, prouve qu'il était Dieu et homme tout ensemble :* « *Dès maintenant vous connaissez mon Père et vous l'avez vu. Celui qui m'a vu a vu mon Père : je suis dans mon Père et mon Père est en moi ; les paroles que je vous dis, je ne les dis pas de moi-même, c'est mon Père demeurant en moi. C'est mon Père qui lui-même fait les œuvres que vous voyez. — Tout ce que vous demanderez en mon nom, je le ferai, afin que le Père soit glorifié dans le Fils. Je prierai mon Père, et il vous enverra un autre consolateur qui demeurera en vous jusqu'à l'éternité ; l'Esprit-Saint, l'Esprit de vérité, que le monde ne peut recevoir, parce qu'il ne le voit ni ne le connaît ; mais vous le connaîtrez, parce qu'il demeurera en vous ; vous connaîtrez alors que je suis dans mon Père, vous en moi et moi en vous. Celui qui m'aimera sera aimé de mon Père ; nous viendrons dans lui et nous y ferons notre demeure. Le Consolateur, l'Esprit-Saint, que le Père enverra en mon nom, celui-là vous enseignera toutes choses et il vous rappellera le souvenir de tout ce que je vous ai dit. Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix, non telle que le monde la donne. Je vous prédis toutes ces choses avant qu'elles arrivent, afin que, lorsqu'elles seront arrivées, vous croyiez.* »

Qui peut parler ainsi, qui peut promettre, qui peut annoncer des vérités si sublimes, si admirables, si inconcevables, sans être Dieu même ?

Mais Jésus-Christ n'était pas seulement Dieu, il était aussi homme, et c'est pour cela qu'il ajoute tout de suite : *Si vous m'aimiez, vous seriez dans la joie, parce que je vais à mon Père, car mon Père est plus grand que moi.*

Ainsi cet endroit de Jean rassemble tout ce qui prouve la divinité et l'humanité réunies dans Jésus-Christ. Tout ce qui précède démontre l'égalité, l'identité, l'unité du Verbe avec le Père ; et ce que Jésus-Christ y ajoute, montre que celui qui est le même que le Père ou qui est un avec lui par la divinité, est inférieur à lui par l'humanité.

CCXLVII. *Jésus-Christ réserve les plus grands miracles à ses apôtres, et dans la suite des temps à tous ceux qui imiteront leur confiance et qui participeront au même don :* « *Si quelqu'un croit en moi, les œuvres que je fais, il les fera aussi, et il en fera de plus grandes.* »

La prédiction a été accomplie. L'ombre seule de Pierre a guéri les malades ; un seul de ses discours a converti trois mille hommes, un autre cinq mille ; le monde entier a embrassé la religion ; ce petit nombre des disciples qui avait suivi Jésus-Christ, qu'était-ce en comparaison de l'univers ? Hérode se moqua de Jésus-Christ, Pilate le respecta et ne laissa pas de le condamner ; mais après la mort et la résurrection du Sauveur, on a vu, à la prédication des apôtres et de leurs successeurs, les empereurs et les rois descendre de leurs trônes pour adorer la croix.

CCXLVIII. *Jésus-Christ est la vie sans qui rien ne se fait, avec qui et en qui tout se fait :* « *Comme la branche de la vigne ne peut porter du fruit si elle ne demeure dans le tronc de la vigne ; ainsi vous n'en pourrez produire aucun, si vous ne demeurez en moi. Celui qui demeure en moi et en qui je demeure, portera beaucoup de fruit, car sans moi vous ne pouvez rien faire. Si vous demeurez en moi et si mes paroles demeurent en vous, demandez tout ce que vous voudrez, et il vous sera donné,* etc. »

Tout cela est renfermé dans ce que Jésus-Christ avait dit plus haut : *Je suis la vérité et la vie.*

La vérité : tout ce que je dis, tout ce que je promets, arrivera infailliblement.

La vie : toute puissance, toute force, tout germe de vie est en moi ; je suis l'Etre et le principe de tout être ; avec moi et par moi tout est possible ; sans moi, sans ma vertu toute-puissante, vous ne pouvez rien faire.

Un autre que Dieu peut-il parler ainsi, et

se déclarer la puissance véritable, la cause universelle et seule efficace?

CCL. *Dieu aime son Fils, et nous dans son Fils. Il attache son amour et l'éternité de son amour à l'accomplissement de sa loi: «Je vous ai aimés comme mon Père m'a aimé; demeurez dans mon amour comme je demeure dans l'amour de mon Père. Si vous gardez mes préceptes, vous demeurerez dans mon amour; comme j'ai gardé les préceptes de mon Père et comme je demeure dans son amour.»*

L'Evangile compare perpétuellement les préceptes de Jésus-Christ avec ceux de Dieu, l'amour qu'on a pour Jésus-Christ avec l'amour qu'on a pour Dieu. Partout on y voit qu'il faudrait que Jésus-Christ eût été un blasphémateur, ce qui est également horrible et insensé, ou qu'il faut nécessairement qu'il soi Dieu.

CCXLIX. *Tous les commandements de la loi se réduisent à aimer Dieu et le prochain: simplicité et fécondité qui caractérisent la doctrine de l'Evangile.* Quelle morale plus pure, quelle doctrine plus sublime, plus digne d'un Dieu, plus convenable à la nature de l'homme que celle qui réduit tout à l'amour de Dieu et de Jésus-Christ Dieu, et à l'amour du prochain? *Tota lex et prophetæ.* Qui définit cet amour, la pratique fidèle des commandements, ou la conformité, l'identité de notre volonté avec celle de Dieu, et qui, pour nous exciter à cet amour, nous montre que Dieu, que Jésus-Christ, nous ont aimés les premiers, traitant la créature avec tant de bonté, et pour ainsi dire d'égalité, qu'ils ne demandent qu'amour pour amour? Peut-on lire sans émotion les endroits de l'Evangile où Jesus-Christ réunit les expressions les plus tendres et les plus touchantes, pour nous faire sentir tout l'amour qu'il a pour nous? Du néant il a fait l'être; d'une créature, naturellement esclave, il en fait ses amis, ses frères, ses cohéritiers, en commençant par mourir pour nous.

Quelle religion a jamais rien fait entrevoir de si consolant? Partout elle nous montre l'amour de Dieu pour son Fils, l'amour que Dieu a pour nous dans son Fils, l'amour de Jésus-Christ pour son Père, et l'amour que Jésus-Christ a pour nous.

CCLI. *Souffrir et gémir. Telle est la condition de l'Eglise et de la vérité sur la terre. Le monde m'a haï et il vous haïra, parce que vous n'êtes pas du monde et que je vous en ai séparés. Il m'a persécuté et il vous persécutera. Il a épié mes paroles, il épiera les vôtres. Voilà ce qu'il vous fera en haine de mon nom. Ils vous chasseront des synagogues,* ou pour rendre le terme grec plus littéralement, *ils vous excommunieront, ils vous proscriront de leur société, et l'heure vient que quiconque vous tuera croira offrir un culte agréable à Dieu.*

Voilà ce que Jésus-Christ annonce, et on le suit.

L'effet a répondu à ses prédictions. Les souffrances, le sang même des disciples de Jésus-Christ a affermi leur foi bienloin de l'ébranler.

Jésus-Christ prédit ainsi par avance les maux que souffriront ses serviteurs, et pourquoi? Afin *qu'ils s'en souviennent quand la chose arrivera,* et que leur foi croisse par ce souvenir.

Parcourons les divines Ecritures, dit Tertullien; on n'y promet aux fidèles que la contradiction du monde, les persécutions, les souffrances et la mort. C'est à ces conditions que nous sommes chrétiens.

Telle est la condition de la vérité sur la terre; elle le sait et n'a garde de s'en plaindre, c'est dans le ciel qu'elle attend son repos et qu'elle a placé ses espérances, parce que c'est du ciel qu'elle tire son origine. Née sur la croix, disent les Pères, et nourrie dans les persécutions, la religion de Jésus-Christ et sa victoire sur le monde doivent se consommer dans les humiliations et les souffrances.

CCLII. *Tout vrai miracle donne droit de conclure la vérité de la doctrine en faveur de laquelle il est opéré. Résister à la voix des miracles, c'est résister à la voix de Dieu même. Si je n'étais pas venu et si je ne leur avais pas fait des œuvres à leurs yeux que nul autre n'a faites, ils n'auraient point de péché.*

Les vrais miracles sont l'apanage incommunicable de la vérité; une doctrine prouvée par les miracles n'a plus besoin d'autre preuve pour être reçue, parce qu'elle est nécessairement vraie et émanée de Dieu. La fin des miracles est de servir de témoignage à la vérité, et la vérité ne peut pas se combattre elle-même; Dieu ne peut pas se contredire lui-même, *se ipsum negare non potest.*

Pourquoi ne jugez-vous pas vous-mêmes de ce qui est juste? disait Jésus-Christ au peuple témoin de ses miracles. Si vous ne croyez pas à mon témoignage, croyez à celui de mes œuvres; elles attestent que je suis l'envoyé de Dieu. Pourquoi Jésus-Christ adresse-t-il cette parole à tous indistinctement? C'est que la preuve des miracles tire sa force primitive et directe de l'usage légitime et raisonnable des sens, dont tout le monde est capable. C'est donc pour tous les hommes et pour tous les temps qu'en genre de miracles il est écrit: *Jugez par vous-mêmes de ce qui est équitable.* Ces paroles et les paroles de Jésus-Christ prouvent donc également sa mission et sa divinité.

CCLIII. *La Trinité, ce grand mystère de la foi chrétienne, est clairement révélée dans le saint Evangile. Jésus-Christ s'y montre partout, non-seulement égal au Père, mais un avec le Père.*

Lorsque je serai allé rejoindre mon Père, j'enverrai l'Esprit-Saint, le Consolateur vers vous.... Il vous ouvrira la voie, il vous conduira comme par la main, pour vous faire parvenir à l'entière vérité; il vous dévoilera les choses; il ne parlera point de lui-même, mais ce qu'il a entendu il l'expliquera; il me glorifiera, parce qu'il prendra de ce qui est à moi, et il vous l'annoncera.

Donc le Fils envoie le Saint-Esprit comme le Père; donc tout se ramène à l'unité. Tout vient du Père, le Fils est engendré par le

Père, le Saint-Esprit procède du Père et du Fils. Jésus-Christ dit ici du Saint-Esprit, ce qu'il a dit ailleurs de lui-même, qu'il annonce ce qu'il a entendu, ce qu'il sait par son Père; il prend ce qu'il annonce de la même source que le Fils, et comme ils sont eux-mêmes cette source par la divinité qui est une en eux, le Fils reçoit du Père, et le Saint-Esprit reçoit du Père et du Fils. Ce qui est au Fils est au Saint-Esprit comme au Père par l'unité de l'essence, qui n'empêche pas la distinction des personnes : enfin, le Saint-Esprit glorifie le Fils, comme le Fils glorifie le Père, et le Père réciproquement glorifie le Fils et le Saint-Esprit, la gloire qui est propre à chaque personne leur étant aussi commune.

Quel autre qu'un Dieu a pu parler ce langage, qui égale si manifestement Jésus-Christ à Dieu, ou plutôt qui fait si bien sentir qu'il n'est qu'un avec Dieu? Pourrait-on douter que ce ne fût là le véritable sens des paroles de Jésus-Christ? Il le fixe lui-même, lorsqu'il veut bien nous expliquer la raison de ce qu'il vient de dire.

Tout ce qui est à mon Père est à moi, c'est pour cela que je vous ai dit que le Saint-Esprit prendra du mien et vous l'annoncera.

Communauté, unité de biens admirables entre le Père et le Fils. Tout est à Dieu et tout est à lui. Donc il est Dieu.

CCLIV. *L'Evangile en ne nous annonçant que des croix et des tribulations, nous apprend aussi qu'elles seules produisent cette joie pleine et parfaite de l'éternité.* « *Le monde sera dans la joie et vous serez dans la tristesse, mais votre tristesse se changera en joie. Je vous visiterai, et votre cœur se réjouira, et personne ne vous ravira votre joie.* »

Les apôtres eurent part à la joie de la résurrection du Sauveur, parce qu'ils avaient eu part à la douleur de sa mort. Cette joie s'augmentera toujours au milieu même de leurs souffrances; nul ne fut capable de la leur ravir. C'était l'onction intérieure de l'Esprit-Saint qui en était la source. Il n'appartient qu'à Dieu seul de faire sentir des consolations ineffables au milieu même des plus vives douleurs.

Promettre la tristesse et se faire suivre; annoncer une joie éternelle, qui ne pourra jamais être ravie ni troublée; faire aimer les souffrances, inspirer l'amour du martyre, c'est ce que Dieu seul peut faire; aussi les apôtres eurent-ils part à la joie de la résurrection du Sauveur.

CCLV. *Tout est promis à la prière faite au nom de Jésus-Christ notre unique médiateur, et animée par une vraie confiance en ses mérites. Elle mérite d'être exaucée, parce qu'elle renferme un vrai désir d'être à Dieu; que ce désir comprend l'application aux moyens, et que cette application exclut tout ce qui n'est pas conforme à la volonté de Dieu.* « *Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, vous le recevrez.* »

Jésus-Christ avait dit ailleurs, qu'*il est la voie*, et que personne ne peut aller au Père que par lui.

Quelle est donc cette voie sure, ce nom efficace à qui rien ne peut être refusé, si ce n'est le nom d'un Dieu fait homme pour la gloire de son Père et pour le salut des hommes?

Jésus-Christ va encore plus loin et fait entendre que ceux qui croient qu'il est sorti de Dieu, partagent avec lui son pouvoir et sa gloire, parce qu'ils partagent l'amour que le Père a pour le Fils avec lequel ils deviennent *un* (1).

C'est ce que veulent dire ces paroles si tendres, si touchantes : *Et je ne vous dis point que je prierai mon Père pour vous, car le Père lui-même vous aime, parce que vous m'avez aimé, et que vous avez cru que je suis sorti de Dieu.*

Je suis sorti en effet de mon Père pour venir dans le monde; je sors maintenant du monde, et je vais à mon Père.

Les apôtres, pénétrés de foi et d'amour lui répondent : *Vous nous parlez ouvertement, vous ne vous servez plus du langage des paraboles; nous reconnaissons que vous savez toutes choses, c'est pour cela que nous croyons que vous êtes sorti de Dieu.*

Qui ne parlerait, qui ne croirait, qui n'aimerait comme eux après un tel discours?

CCLVI. *Les prédictions de Jésus-Christ renferment le double caractère de force et de faiblesse, et prouvent qu'il est Dieu et homme.* Les prédictions de l'abandonnement des apôtres et de la chute de saint Pierre, celle de la résurrection de Jésus-Christ jointe à celle de sa mort, offrent un mélange admirable de force et de faiblesse, d'élévation et d'abaissement de la Divinité toujours toute-puissante, et de l'humanité humiliée, sacrifiée pour un temps.

Celui qui dit qu'il va mourir par les mains des pécheurs, dit en même temps : *Je ne suis pas seul, mon Père est avec moi. Moi-même qui vais mourir, je me ressusciterai et je vous précéderai en Galilée. Vous aurez, comme moi, des tribulations dans le monde; mais ayez confiance en moi : j'ai vaincu le monde, ce n'est pas pour moi-même que je l'ai vaincu, puisqu'il n'avait rien en moi qui lui appartînt; mais c'est pour vous, c'est afin de vous communiquer le droit et le pouvoir de le vaincre; je l'ai vaincu par moi-même, et vous le vaincrez à votre tour par le mérite de ma victoire. Ne placez qu'en moi votre confiance, votre paix.* Quel peut être celui qui parle ainsi, si ce n'est en même temps un homme qui va mourir, et un Dieu qui va triompher?

CCLVII. *La prière que Jésus-Christ fit à Dieu son Père, après la cène, pour lui-même, pour ses apôtres et pour toute son Eglise, renferme des traits sublimes et prouve sa divinité.* « *Glorifiez votre Fils, afin que votre Fils vous glorifie. Le Fils glorifie le Père,*

(1) *Ut omnes unum sint, sicut tu Pater in me, et ego in te*, c'est-à-dire, *un dans le Père* qui, en nous adoptant, nous fait participer à la nature divine : *un dans le Fils*, dont nous sommes tous les membres, ne faisant avec lui qu'un même corps : *un dans le Saint-Esprit*, qui est comme l'âme et la vie de ce corps le lien de tous les membres entre eux et avec le chef.

comme le Père glorifie le Fils, et réciproquement.

« *Vous lui avez donné puissance sur toute chair, afin qu'à tout ce que vous lui avez donné, il donne la vie éternelle.* »

Un autre qu'un Dieu peut-il donner la vie éternelle ?

En quoi consiste la vie éternelle ? Egalement à connaître Dieu et Jésus-Christ, qu'il a envoyé. Le terme de *connaître*, en hébreu, renferme l'amour joint à la connaissance.

« *J'ai achevé, j'ai consommé parfaitement l'ouvrage que vous m'aviez donné à faire.* »

L'être imparfait peut-il faire un ouvrage parfait ?

« *Et maintenant glorifiez-moi, vous, mon Père, dans vous-même, de la gloire que j'ai eue en vous, avant que le monde fût.* »

Donc il était en Dieu, avant qu'il y ait eu aucun être créé, et il était déjà glorifié. Donc glorifié par Dieu et en Dieu ; donc incréé, donc Dieu.

« *Ils ont reconnu véritablement que je suis sorti de vous, et ils ont cru que vous m'avez envoyé.* »

Si Jésus-Christ n'avait été qu'un prophète, était-il donc si difficile et d'un si grand mérite de reconnaître qu'il était sorti de Dieu, ou de croire que Dieu l'avait envoyé ainsi que les autres prophètes ? A-t-on loué ceux qui ont cru que Dieu avait envoyé Moïse, ou Jérémie, ou Elie, etc. ? N'a-t-on pas blâmé, au contraire, ceux qui ne l'ont pas cru? Il s'agissait donc ici *d'une sortie de Dieu, d'une entrée dans le monde et d'une mission*, d'un ordre tout différent et infiniment supérieur.

« *Tout ce qui est à moi est à vous, et tout ce qui est à vous est à moi.* »

Quelle créature a jamais eu l'audace de parler ainsi à Dieu, même aux fausses divinités ?

« *Conservez en votre nom ceux que vous m'avez donnés, afin qu'ils soient un comme nous.* »

Donc Jésus-Christ est un avec Dieu.

Mais comment l'homme participera-t-il à cette adorable unité ? Par son attachement à Jésus-Christ, Homme-Dieu, par son union avec l'Homme-Dieu, qui le rendra un avec Dieu même.

Ainsi l'union de Jésus-Christ avec Dieu est le modèle et la source de celle que nous avons avec Jésus-Christ, qui ne fait de tous ses membres qu'un corps, et qui les unit par son humanité à la Divinité même. Sans cela, sans ce lien, sans ce milieu admirable, comment l'homme aurait-il pu s'unir à Dieu, et franchir cette distance immense, qui est entre le Créateur et la créature, entre l'infini et le fini ?

« *Sanctifiez-les dans votre vérité ; votre parole, votre Verbe est la vérité.* »

Jésus-Christ est partout appelé la parole, le Verbe du Père. Il est donc la vérité par essence ; il est donc Dieu suprême, universelle et éternelle vérité.

C'est lui qui se sanctifie, qui se consacre, qui s'immole pour les hommes, afin qu'ils soient eux-mêmes sanctifiés, consacrés, immolés avec lui en vérité.

« Qu'ils *soient un comme nous sommes un, moi en eux et vous en moi*, afin qu'ils *soient perfectionnés, consommés en un.* »

Grandeur de cette vérité ou de cette union; Jésus-Christ homme nous unit à lui, et comme il est en même temps Dieu et un avec son Père, en nous unissant à lui il nous unit à son Père, en sorte qu'il se forme un tout ou un corps dont nous sommes les membres et dont Jésus-Christ est la tête, inséparablement et essentiellement unie à la Divinité, et y unissant tout le reste.

Toute cette prière si fervente et si sublime, si remplie d'élévation et de grandeur d'âme au milieu des opprobres et des douleurs, est remplie de traits qui caractérisent la divinité de celui qui l'a faite ; et ce seul endroit du Nouveau Testament suffirait pour établir ce grand point, qui est le fondement de la religion. Supposez, pour un moment, que Jésus-Christ ne soit pas Dieu, toute cette prière ne sera qu'une énigme inexplicable, et un tissu d'expressions, non-seulement inintelligibles, mais fausses, mais impies, que Dieu aurait cependant récompensés, en exaucant la prière de Jésus-Christ et en accomplissant tout ce que Jésus-Christ avait prédit. Dieu ressusciterait-il un homme qui aurait osé se déclarer égal à lui, un avec lui, avant le temps et de toute éternité (1) ?

CCLVIII. *Jésus-Christ ne s'abandonne à la tristesse que par un effet de sa volonté toute-puissante et de sa charité ineffable pour les hommes.* Jésus-Christ commença à être frappé de tristesse, de trouble et de terreur : *Mon âme est triste jusqu'à la mort* (2).

(1) Il suffit de lire cette prière pour remarquer qu'elle renferme les principaux articles de la doctrine évangélique. L'unité de Dieu, la trinité des personnes, l'union des deux natures dans la personne du Verbe, la toute-puissance de Jésus-Christ, unique médiateur, l'amour spécial de Dieu pour les élus, leur prédestination gratuite, dont l'effet, qui est leur salut éternel, est infaillible : leur union intime avec Jésus-Christ pour ne faire qu'un avec lui; en sorte que le Père les aime du même amour dont il aime son Fils.

L'unité, l'indéfectibilité, la perpétuité de l'Eglise chrétienne dans la vérité et dans la sainteté qu'il demandait par cette prière, et qu'il allait mériter par l'effusion de son sang : l'unité et l'étendue de son corps mystique qu'il devait former dans toutes les nations et dans tous les siècles.

Les règles de la vie chrétienne, qui consistent dans une opposition constante au monde, et dans une continuelle dépendance de l'esprit et des maximes de l'Evangile.

(2) Cet état extérieur était l'effet d'un combat violent entre la nature, dont l'instinct recule à l'aspect des horreurs de la mort, et la piété pleine d'ardeur en Jésus-Christ pour accomplir la volonté de son Père.

L'Homme-Dieu avait un pouvoir absolu sur toutes les puissances de son âme : il s'en servit pour la troubler, pour l'effrayer, pour la rendre abattue et gémissante, comme il convenait à une victime chargée de tous les péchés du monde. Un calice sans amertume ne nous aurait fait connaître ni la charité infinie du Rédempteur qui n'aurait rien souffert pour nous, ni la nécessité de la pénitence, dont il ne nous aurait pas donné l'exemple. Enfin Jésus-Christ voulut représenter dans cette agonie la faiblesse de l'homme, afin que les martyrs fissent un jour éclater la force divine.

Il nous prémunit contre les hérétiques qui devaient venir dans la suite nous dire qu'il s'était fait homme, et qu'il n'avait souffert qu'en apparence ; et nous apprendre enfin que, quelque violente que soit l'épreuve, on peut toujours y résister, et que par conséquent on n'y succombe jamais sans crime. C'est ainsi que s'expriment tous les interprètes de l'Evangile sur la tristesse mortelle, mais parfaite-

C'est un Dieu homme qui a parlé dans la prière qui précède ; ici c'est l'homme à qui Jésus-Christ comme Dieu permet de parler, pour le vaincre et l'absorber dans la Divinité.

Le combat de l'humanité cesse tout d'un coup, par ces paroles efficaces : *Mais non, que ce ne soit pas ma volonté, que ce soit la vôtre qui s'accomplisse.* De ce moment la Divinité agit si puissamment, qu'il ne paraît plus aucune trace d'une faiblesse ordonnée par elle pour notre instruction et pour notre exemple. L'humanité soutenue, fortifiée, affermie par la Divinité, ne fait plus qu'un avec elle. Jésus-Christ ne paraît jamais plus Dieu que pendant qu'il souffre comme homme.

CCLIX. *Jésus-Christ prouve qu'il est Dieu par l'accomplissement de ses prédictions. Il marque toutes les actions de ses ennemis, pour faire voir que rien ne se fait malgré lui, et qu'ils ne font qu'exécuter ses desseins. L'heure s'approche, et le Fils de l'homme est livré entre les mains des pécheurs ; il avance, celui qui me trahit.*

Jésus-Christ ne cesse pas de connaître et de prédire l'avenir, dans le temps même qu'il va être livré à ses ennemis. Jésus-Christ ne souffre que ce qui a été prédit ; les prophéties s'accomplissent par ceux mêmes qui ne les connaissaient pas.

Judas ne se doutait pas qu'il eût été figuré et annoncé par le traître Achitophel.

Rien de plus digne d'admiration que la bonté et la tendresse que Jésus-Christ témoigne à l'égard du disciple-apôtre qui le trahit par un baiser. Y a-t-il jamais eu une charité semblable à celle que Jésus-Christ manifeste dans une occasion où la patience échappe aux plus modérés ? Quel sujet d'instruction et de condamnation pour la plupart des chrétiens ?

CCLX. *Jésus-Christ fait bien voir qu'il est le maître, puisque avec un seul mot, il se fait obéir par une troupe de soldats.* La puissance d'un Dieu se montre avec éclat dans Jésus-Christ, lors même qu'il veut bien éprouver toute la faiblesse de l'homme. Il n'est jamais plus Dieu que dans le temps qu'il se livre comme homme. Il dit, *C'est moi*, et à cette seule parole, ceux qui viennent pour l'arrêter tombent en arrière et sont renversés. Autre prophétie accomplie, sans qu'ils le sachent ou qu'ils y pensent : *Avertantur retrorsum et confundantur.* Le psaume XXXIV a toujours été regardé comme une prophétie de la passion de Jésus-Christ. C'est ce divin législateur qui parle lui-même dans la plupart de ces divins cantiques. On est forcé d'oublier le serviteur pour ne plus écouter que le maître.

CCLXI. *Comme Jésus-Christ était seul digne de nous racheter par sa mort, il était nécessaire que Jésus-Christ mourût tout seul pour sauver les hommes : « Si c'est moi que vous cherchez, laissez aller ceux-ci. »*

Jésus-Christ, en disant ces paroles aux soldats, leur ôte le pouvoir de toucher à ses disciples. C'est l'effet de cette volonté toute-puissante, par laquelle il les avait d'abord renversés par terre.

Ainsi s'accomplit ce que Jésus-Christ avait dit : *De ceux que vous m'avez donnés je n'en ai perdu aucun.*

Pourquoi les eût-il perdus s'ils fussent morts avec lui, sinon parce qu'ils ne croyaient pas encore en lui, comme y croient tous ceux qui ne doivent point périr ? Voilà comme s'expliquent les interprètes de l'Evangile.

Toute la passion est l'accomplissement de ce que les prophètes avaient prédit de Jésus-Christ ou de ce qu'il avait prédit lui-même.

CCLXII. *Jésus-Christ, quoique lié et garrotté, n'en fait pas moins éclater sa toute-puissance : « Laissez-moi approcher de cet esclave, » et, lui touchant l'oreille, il le guérit.*

Admirez la toute-puissance de celui qui ne va mourir que parce qu'il le veut. Ses mains sont liées ; son humanité est pour ainsi dire captive ; mais *Verbum Dei non est alligatum.*

Jésus-Christ ne permet le mal que pour en tirer un plus grand bien ; il fait tout servir à l'instruction et à l'édification ; sa sagesse égale sa toute-puissance.

CCLXIII. *Toutes les paroles de Jésus-Christ prouvent qu'il a toujours eu devant les yeux les Ecritures comme le plan des desseins de Dieu sur lui et sur nous : « Ce calice, que mon Père m'a donné, ne le boirai-je pas ? Je pourrais lui demander du secours, et il m'enverrait plus de douze légions d'anges ; mais comment s'accompliraient les Ecritures, qui ont prédit que cela doit arriver ainsi ? »*

Jésus-Christ, allant à une mort certaine, n'est occupé que de l'accomplissement de la volonté de Dieu ; et il se conforme à l'ordre immuable, en faisant céder sa volonté humaine à sa volonté divine. Toutes les circonstances de la passion de Jésus-Christ prouvent d'une manière sensible, que notre divin Sauveur n'est pas mort par impuissance, mais par obéissance, par zèle et par charité. Ses chaînes avaient été prédites par Isaïe. Autre prophétie qui est accomplie.

CCLXIV. *Les témoignages de Jésus-Christ lui-même, les applications fréquentes que les apôtres lui font de plusieurs prophéties, surtout des psaumes, l'usage perpétuel de l'Eglise, qui en fait la matière de toutes ses prières, enfin la doctrine constante des saints Pères, sont autant de preuves claires que Jésus-Christ et son Eglise sont le sens principal de plusieurs prophéties, et de presque tous les psaumes.* Jérémie (1) a exprimé d'une manière

ment volontaire, dont Jésus-Christ fut saisi lorsqu'il dit ces paroles : *Mon âme est triste jusqu'à la mort.*

(1) Ce même prophète a annoncé clairement le règne du Messie. « Le temps vient, dit le Seigneur par la bouche de ce prophète (XXIII), le temps vient que je susciterai à David un germe juste ; un roi régnera qui sera sage, qui agira selon l'équité et qui rendra la justice sur la terre. En ce temps-là Juda sera sauvé, et Jérusalem habitera dans une pleine confiance ; et voici le nom qu'ils lui donneront : le Seigneur qui est notre juste, ou selon la force de l'hébreu *Jehova*, l'Etre suprême qui est notre justice. » Cette prophétie est si claire, qu'il faut avoir sur les yeux un voile bien épais pour n'y voir que Zorobabel qui n'eut

admirable les souffrances et la patience de Jésus-Christ. *J'étais, dit-il, comme un agneau plein de douceur, qu'on porte pour en faire une victime.* C'est ce qu'Isaïe avait prédit de Jésus-Christ : *Il a été mené à la mort comme un agneau.* Et toutes les Eglises conviennent, dit S. Jérôme, que ce que dit ici Jérémie doit être entendu de Jésus-Christ même, qui s'exprime ainsi par la bouche du prophète.

David avait prédit en plusieurs endroits qu'il serait abandonné par ses amis, pendant que ses ennemis tiendraient conseil pour le perdre.

C'est sur cela et plusieurs autres circonstances de la passion que saint Matthieu et saint Marc disent : *Hoc autem totum factum est, ut implerentur Scripturæ prophetarum.*

CCLXV. *La conduite courageuse de Jésus-Christ pendant sa passion prouve sa divinité.* Rien de plus digne d'admiration que la patience et la tranquillité de Jésus-Christ dans toute la suite de sa passion, où il paraît toujours également supérieur à ses ennemis, à ses juges, aux tourments et à la mort même. Un tel courage ne peut être que l'effet de la grâce de l'Homme-Dieu, que le Verbe en qui il subsiste, conduit toujours par sa lumière et par sa force; les sentiments humains ne produisent pas des effets durables. Un Dieu mourant devait mourir ainsi.

CCLXVI. *Jésus, comme vérité, a bien voulu être humilié par les faux témoins; il se laisse accuser sans ouvrir la bouche pour sa justification.* On cherche des preuves pour le condamner, et on n'en trouve point; de faux témoins s'élèvent, mais leurs témoignages se contredisent. Il fallait que son jugement fût contraire à toutes les règles. Tout cela avait été prédit, et tout cela s'est tourné en preuve de l'innocence, ou plutôt de la sainteté de Jésus-Christ.

Rien n'est plus propre à confondre l'orgueil des enfants d'Adam que le silence admirable de Jésus-Christ devant le grand prêtre, lorsqu'il n'est question que de sa défense personnelle. Nous avions un extrême besoin d'un exemple aussi frappant de patience pour nous encourager à souffrir les calomnies.

Il n'ouvre la bouche que lorsqu'il est question de rendre témoignage à Dieu, en se le rendant à lui-même, lorsqu'on le prend à serment par le Dieu vivant.

CCLXVII. *Le Messie, suivant la tradition des Juifs, devait être le Fils de Dieu, et c'est au temps de sa mort que Jésus-Christ s'approprie cette qualité et qu'il annonce sa toute-puissance.* L'interrogation que le grand prêtre fait à Jésus-Christ suppose nécessairement que la tradition des Juifs enseignait que le Christ ou le Messie était aussi le Fils de Dieu : *Adjuro te per Deum vivum, ut dicas nobis si tu es Christus Filius Dei benedicti? Le Christ* ou le *Messie et le Fils de Dieu*, étaient donc des termes synonymes, et celui de *Fils de Dieu* ne s'entendait point dans le sens dans lequel cette expression a été appliquée à de simples hommes dans les Livres sacrés. Il y en a une preuve démonstrative dans cet endroit même, puisque Jésus-Christ ayant répondu qu'il était en effet le *Fils de Dieu*, le pontife s'écrie : il a blasphémé. Un homme seul, abandonné de tout le monde, au milieu de ses ennemis, en présence de ses juges, et à la vue d'un peuple furieux, déclare hautement et avec la plus grande simplicité : qu'il est le *Fils de Dieu.* Il annonce que dorénavant on le reconnaîtra pour tel par les marques éclatantes de sa puissance. Et que gagnait-il à parler ainsi? La mort, et une mort prévue et prédite. L'univers vit-il jamais rien de pareil?

CCLXVIII. *C'est par un excès d'aveuglement et de malice qu'on ose traiter de blasphémateur cet Homme-Dieu, qui réunit tous les caractères du Messie et du Christ attendu depuis tant de siècles.* « *Vous venez vous-même de l'entendre blasphémer, qu'en jugez-vous? Ils répondirent : Il mérite la mort.* »

On a déjà observé que, selon la tradition des Juifs, le *Messie devait* être en même temps *Fils de Dieu*, c'est-à-dire, selon qu'ils l'ont expliqué eux-mêmes, *égal* à Dieu et Dieu lui-même.

Jésus-Christ avait prouvé qu'il était le Messie, par les prophéties accomplies en lui, par sa conduite, par sa doctrine, par ses miracles ; la plus grande partie des Juifs lui en avait rendu le témoignage.

Il ne blasphémait donc ni sur *le droit*, ni sur *le fait*, et on viole toutes les formes de la justice à son égard. Le juge se rend partie et accusateur, et n'examine pas si les prophéties du Messie et les miracles éclatants ne le justifiaient pas.

Pourquoi est-il donc condamné? Tout son crime est d'être Fils de Dieu et de l'avoir dit. Or il est essentiel au Messie de parler ainsi, et en parlant ainsi il ne pouvait éviter la mort.

Donc il fallait que le Messie mourût, et que l'auteur de la foi fût sacrifié par l'infidélité.

CCLXIX. *En même temps que Jésus-Christ s'humilie profondément et subit les souffrances les plus ignominieuses, il fait ce que nul autre*

jamais le titre de roi, et à qui l'on ne peut attribuer, sans impiété, le nom incommunicable de l'Être suprême, *Jehova, notre justice.* D'ailleurs la délivrance de la maison de Juda au temps de ce prince fut fort imparfaite. Le même prophète, dans un autre endroit (XXXI), s'exprime en ces termes : « Le Seigneur a créé sur la terre un prodige nouveau : une femme environnera un homme. » Tous les interprètes chrétiens appliquent ces paroles à l'incarnation du Fils de Dieu. La sainte Vierge, devenue mère par un prodige sans exemple, environne un homme, c'est-à-dire Jésus-Christ, qui sous la forme d'un enfant, est le plus sage et le plus puissant de tous les hommes, étant lui-même la force et la sagesse du Père, la splendeur de sa gloire et le caractère de sa substance et portant toutes choses par sa parole toute-puissante. Saint Matthieu a vu dans le deuil de Rachel, rapporté par Jérémie, une image de la désolation des mères juives affligées par le massacre de leurs enfants au temps de Jésus-Christ. Les expressions du prophète désignent ce dernier événement. Saint Paul nous montre, dans le livre de Jérémie, une prophétie très-claire de l'alliance nouvelle (Hebr. VIII, 6; Exod. X, 14). L'infidélité des Juifs, au temps de Jérémie, était une figure de l'infidélité de ce même peuple au temps de Jésus-Christ, et les vengeances que Dieu exerça sur eux par les armes des Chaldéens, étaient une image de celles qu'il exerça ensuite sur eux par les armes des Romains après la mort de cet Homme-Dieu.

que Dieu ne peut faire. Jésus-Christ déclare hautement, dans sa passion et dans l'excès de son humiliation, qu'il est le Fils de Dieu, et que désormais il sera assis à la droite de la puissance de Dieu. Dans ce même temps il souffrait toutes sortes d'outrages, et il devient le jouet de l'insolence des Juifs. Est-ce par impuissance? Non, sans doute : *Verbum Dei non est alligatum.* Pendant qu'il se livre à ses ennemis, pendant qu'il se réduit dans cet état, où par la bouche de David il avait dit de lui-même, *Sum vermis et non homo, opprobrium hominum et abjectio plebis*, il instruit les hommes, il fait des miracles, il convertit saint Pierre d'un seul regard. Qui est-ce donc qui lie les mains à sa puissance? la justice envers son Père, la miséricorde pour les hommes. Quel autre qu'un Dieu peut soutenir ce caractère? Donc Jésus-Christ se montre Dieu dans ses souffrances et dans ses humiliations mêmes.

Prophétie de Jésus-Christ accomplie dans sa passion.

Il est livré aux gentils.

Fin terrible de Judas.

CCLXX. *Jésus-Christ manifeste son innocence, en ne faisant que rendre témoignage à la vérité ; et la déclaration publique que Pilate fait de l'innocence de Jésus-Christ était due au Juste par excellence, qui allait mourir pour des péchés qu'il n'avait point commis.* Jésus-Christ seul, dénué de tout secours, déclare à Pilate qu'il est roi, quoique son royaume ne soit pas de ce monde ; et il ne le fait que parce qu'il est venu dans ce monde pour rendre témoignage à la vérité au péril de sa vie : *Quiconque est du côté de la vérité entend ma voix.*

A-t-on jamais vu un simple homme, un accusé tenir ce langage devant son juge?

Il s'est fait respecter en parlant ainsi. C'est après l'avoir entendu que Pilate sort pour dire aux Juifs : *Je ne trouve rien de criminel en lui.*

Rien de si admirable que la sagesse de Jésus-Christ qui, par son interrogation, tire de la bouche de son juge même la justification de son innocence.

CCLXXI. *La malignité des princes des prêtres, la lâcheté de Pilate, la curiosité d'Hérode servent à Jésus-Christ à confondre ses accusateurs et à multiplier en même temps ses humiliations et les témoins de son innocence.* Jésus-Christ garde un silence absolu sur les accusations des princes des prêtres devant Pilate, qui le presse en vain de se défendre. Ce silence, dirigé par une sagesse divine, confond et la malignité des accusateurs et la lâcheté d'un juge prévaricateur. L'iniquité était à son comble, la corruption des premiers ministres de la religion était montée au plus haut degré : il fallait donc que le vrai prêtre vînt offrir son sacrifice et se former de nouveaux adorateurs

Ce divin législateur garde le même silence devant Hérode, dont il souffre de devenir le jouet, sans proférer une seule parole. Il devait également déclarer sa doctrine devant le grand prêtre, et répondre aux questions de Pilate, qui, suivant les lois humaines, était son juge ; mais il ne devait rien à Hérode, chez qui il ne pouvait parler que pour sa gloire, dont il avait résolu de faire le sacrifice avec celui de sa vie.

CCLXXII. *La qualité de Fils de Dieu que Jésus-Christ se donne est traitée de blasphème par les Juifs. Donc cette expression signifiait, suivant leur interprétation, que Jésus-Christ était vraiment Dieu.* Les Juifs disent à Pilate : *Nous avons une loi, et selon cette loi, il doit mourir, parce qu'il s'est dit Fils de Dieu.*

Ce n'était point sans doute dans le même sens que des prophètes, ou même des juges, que l'Écriture appelle Fils de Dieu, ou dieux même, *Ego dixi Dii estis et filii Altissimi omnes*, etc. Il n'y aurait eu en cela ni impiété ni blasphème, qui dût être puni suivant la loi. C'était donc, en tant que Fils de Dieu, signifiant *Dieu même*, le Verbe éternel, la parole incréée *du Père*. Donc tous les Juifs attestent devant Pilate, que Jésus-Christ a déclaré qu'il était Dieu, *et mentita est iniquitas sibi.* Appliquer ici la remarque de saint Jean sur cette proposition de Caïphe : *Oportet unum hominem mori pro populo.* Il fallait, en effet, que le véritable Messie, le Fils de Dieu, mourût. La loi ne l'ordonnait pas, mais elle le déclarait, et les Juifs parlaient très-correctement quand ils disaient que, selon la loi, le Christ devait être mis à mort. Ils prophétisaient donc comme Caïphe, sans le vouloir et sans le savoir.

CCLXXIII. *Jésus-Christ parle à Pilate en maître et en juge, il donne de justes idées de la puissance des rois ; il prouve qu'elle émane de Dieu même.* Au lieu de se défendre, Jésus-Christ n'est occupé que d'instruire et d'étonner son juge. Il le rappelle à la source de toute puissance. *Vous n'auriez aucun pouvoir sur moi s'il ne vous était donné d'en haut ; remontez plus haut que César et que le peuple romain, c'est de Dieu qu'émane tout pouvoir, et surtout quand il s'agit de juger le Fils unique de Dieu et Dieu lui-même. Celui qui m'a livré à vous savait ce que je vous dis et ce que vous ignorez ; c'est pour cela que son crime est encore plus grand que le vôtre.* Tout cela devait irriter Pilate, et tout cela au contraire l'adoucit, tant il se sent intérieurement touché, frappé, convaincu de l'innocence et de la majesté de celui qui lui est livré comme coupable.

CCLXXIV. *L'innocence de Jésus-Christ est plusieurs fois attestée par Pilate, gouverneur de la Judée pour les Romains ; et ce témoignage prophétisait plusieurs grands événements.* Pour présager la conversion des gentils et l'endurcissement des Juifs, il fallait que Pilate rendît plus d'une fois un témoignage public à l'innocence de Jésus-Christ, et c'est ce qu'il achève de faire *en se lavant les mains* en présence de tout le peuple, immédiatement avant que de livrer le juste à la mort. Ce magistrat perfide a beau se laver les mains, il n'en sera pas moins un lâche prévaricateur, pour ne s'être point opposé, comme il le devait, à l'injustice. Le crime d'avoir trop ba-

lancé entre une lâche complaisance et son devoir le rendit digne de commettre la plus horrible injustice qui fut jamais.

CCLXXV. *Le sang de Jésus-Christ est le salut des uns et la condamnation des autres, des gentils et des Juifs:* «*Que son sang soit sur nous et sur nos enfants.*»

Imprécation et prophétie, dont nous voyons l'accomplissement depuis 1700 ans. Elle attira la ruine de Jérusalem, du temple, de cette perfide nation qui, dans la seule ville de Jérusalem, vit périr treize cent mille Juifs. Elle s'accomplit encore par cet état de malédiction, où la nation juive subsiste dans toute la terre, et elle s'accomplira encore dans le temps même qu'ils se convertiront, puisque ce sera par ce même sang, qui les poursuit partout aujourd'hui, qu'ils seront lavés, convertis, justifiés. Cette alternative de miséricorde et de justice qu'on trouve dans toutes les œuvres du Seigneur, sert à faire admirer en même temps sa sagesse et son indépendance. Tel est l'ordre constant et le plan perpétuel des desseins de Dieu; de faire passer ses faveurs d'un peuple à un autre, et de n'ôter la coupe de sa colère d'entre les mains d'une nation que pour la faire passer dans celles d'une nation rivale.

CCLXXVI. *Diverses prophéties accomplies en Jésus-Christ.* Y a-t-il prophétie plus claire ou figure plus expressive de Jésus-Christ que l'immolation d'Isaac? Celui-ci, portant le bois destiné à son sacrifice, représente d'une manière bien sensible Jésus-Christ portant sa croix. Il y a une ressemblance si parfaite entre la figure et la vérité, qu'on ne peut voir l'une sans penser à l'autre. Abraham, qui met sur les épaules d'Isaac le bois sur lequel il doit être sacrifié, est une belle image du Père céleste qui charge du poids de la croix un Fils qu'il aime de toute éternité. Jésus-Christ et Isaac sont obéissants jusqu'à la mort, et survivent l'un et l'autre à leur sacrifice; mais Isaac n'est immolé et ne ressuscite qu'en figure. Jésus-Christ répand jusqu'à la dernière goutte de son sang, donne sa vie et la reprend réellement.

Jésus-Christ, accablé sous le poids de sa croix, prophétise et prédit le siége et la ruine de Jérusalem avec celle de ses habitants innombrables. Cette prédiction fut accomplie quarante ans après sa mort.

Autre prophétie accomplie dans le vin mêlé de fiel (1) qu'on lui présente au calvaire, et dont il ne voulut pas boire, pour mieux sentir des douleurs qui devaient nous être si salutaires.

CCLXXVII. *Le crucifiement de Jésus-Christ entre deux voleurs est en même temps l'accomplissement des prophéties, et une vive image de la séparation des bons et des méchants, qu'il fera au dernier jour. L'opprobre auquel il veut se soumettre, est une figure et une prédiction de sa grandeur future.* Jésus-Christ crucifié entre deux voleurs accomplit la prophétie d'Isaïe, où l'on trouve ces paroles, *et cum iniquis reputatus est.* Cette circonstance particulière de la passion, ayant été prédite par un prophète, devait s'accomplir comme toutes les autres prophéties.

Il meurt entre un pécheur endurci et un pécheur pénitent, placé au milieu d'eux, comme pour montrer aux pécheurs le sang qui seul peut expier leurs crimes, et aux pénitents, le même sang qui peut seul les sanctifier et leur ouvrir le ciel, le sang qui condamnera les uns et qui justifiera les autres.

CCLXXVIII. *Jésus-Christ manifeste sa charité infinie pour les pécheurs, en sollicitant la grâce et le salut de ses ennemis et de ses bourreaux:* « Mon Père, pardonne-leur, parce « qu'ils ne savent ce qu'ils font. »

Quel criminel, ou plutôt quel condamné, avant Jésus-Christ, a imploré la clémence du ciel pour ses ennemis, ses persécuteurs, ses calomniateurs, ses bourreaux? Si saint Etienne et les autres martyrs l'ont fait depuis, c'est son exemple, ou plutôt sa grâce et la vertu de son sacrifice qui leur en a donné la force.

En même temps il accomplit par là la prédiction d'Isaïe : *Et pro transgressoribus seu prævaricatoribus oravit, Deo irato sese obtulit, seu oravit.*

CCLXXIX. *La royauté de Jésus-Christ sur la croix est publiée et attestée par son juge même aux trois peuples juif, grec et romain, dont l'Eglise devait être principalement composée.* En vain les Juifs veulent obliger Pilate à changer l'inscription qu'il avait fait mettre sur la croix de Jésus-Christ; Dieu dispose tellement les choses, que c'est la gentilité même, dans la personne de Pilate, qui commence à donner le titre de roi à Jésus-Christ; Pilate semble quitter ses fonctions de juge, pour devenir en quelque sorte le premier apôtre de Jésus-Christ pour les Grecs, les Latins, les Hébreux, auxquels il annonce son règne par la croix et sur la croix. C'est ainsi que ceux qui voulaient humilier Jésus-Christ publiaient, sans y penser, sa grandeur et sa gloire.

CCLXXX. *Jésus-Christ, en prononçant sur la croix les premières paroles du psaume XXI, nous invite à chercher dans ce cantique l'histoire des principales circonstances de sa passion.* Les évangélistes ont remarqué dans leur récit l'accomplissement de la prophétie du partage des vêtements de Jésus-Christ, et du sort jeté sur la tunique; et l'accomplissement de cette prophétie, renfermée dans le psaume XXI, est une preuve claire de la mort de Jésus-Christ. Ses habits étaient ses seules richesses, et elles sont divisées, et sa robe a été jetée au sort, parce qu'elle ne pouvait être divisée sans devenir inutile. Elle a toujours été regardée comme une figure de l'Eglise, qu'on ne pourra jamais diviser, quoiqu'on ait le malheur de s'en séparer.

On a vu l'accomplissement d'une autre prophétie dans les insultes que Jésus-Christ a souffertes, étant attaché sur la croix.

(1) On en usait ainsi à l'égard de tous les criminels qui allaient être exécutés, pour diminuer le sentiment de leurs douleurs.

Dans le sacrifice solennel d'expiation, la victime était anathématisée; le bouc émissaire était chargé d'imprécations; l'aveuglement et la fureur de ceux qui chargent Jésus-Christ d'injures et d'outrages sont l'accomplissement de ces deux figures. Toutes les consolations humaines devaient manquer à Jésus-Christ, afin qu'il devînt notre modèle et la source du vrai courage, dont les martyrs eurent besoin dans leurs terribles épreuves.

Dieu permet que les Juifs se servent des termes mêmes du Ps. XXI, v. 9 : *Speravit in Domino, eripiat eum*, etc.

CCLXXXI. *C'est parce que Jésus-Christ est Dieu, et Fils de Dieu, qu'il ne descend pas de la croix, et c'est à la croix même qu'il devait attacher, comme à un trophée, tous ses ennemis.* « Si vous êtes le Fils de Dieu, des- « cendez maintenant de la croix, et nous « croirons en vous. »

C'est parce qu'il est Fils de Dieu qu'il ne descendra pas. Les paroles du Fils de Dieu sont immuables. Il a prédit qu'il mourrait sur la croix, et il y mourra. Ç'aurait été quelque chose pour un homme d'en descendre en effet et de se sauver; mais il est digne d'un Dieu, et il ne convient qu'à un Dieu, de triompher sur la croix, d'y attirer l'univers après lui, de vivre et de donner la vie par la mort même.

CCLXXXII. *Le bon larron est tout à la fois le premier confesseur du règne céleste de Jésus-Christ, le premier martyr de la sainteté de ses souffrances, le premier apologiste de son innocence crucifiée, et la preuve la plus éclatante de la toute-puissance de Dieu, et de son infinie miséricorde.* Convertir un voleur sur la croix et lui promettre le paradis, c'est quelque chose de bien plus grand que de s'échapper des mains des Juifs; purifier en un moment un homme tout couvert de crimes, c'est le chef-d'œuvre de la toute-puissance de Dieu, et la preuve complète de la divinité de Jésus-Christ.

Voilà le premier arrêt que le Fils de Dieu prononce de dessus le tribunal de sa croix. Ce scélérat ne lui demande qu'un souvenir, et Jésus-Christ lui promet de lui faire partager la joie céleste dont il doit jouir lui-même. Quelle miséricorde! Quelle libéralité! Motif précieux de la confiance que nous devons avoir en ce divin Sauveur.

CCLXXXIII. *Diverses prophéties accomplies dans la passion de Jésus-Christ.* Prédiction de l'obscurcissement du soleil : Dieu veut bien se servir des créatures inanimées pour parler encore à ce peuple aveugle, qui n'a point voulu connaître son Fils. Les fêtes converties en deuil à la mort de Jésus-Christ : les Ecritures l'avaient annoncé; l'extrême soif qu'il veut bien souffrir (1) avait encore été prédite, et il ne manifeste ce besoin à haute voix que pour donner lieu à un nouveau tourment prédit dans un autre psaume : *Et lorsque j'ai eu soif, ils m'ont donné du vinaigre à boire.* Ainsi dans le temps que les impies ne pensent qu'à augmenter les douleurs de Jésus-Christ, cette victime pure et innocente ne perd pas de vue un instant les divines Ecritures, et accomplit dans le détail tout ce qui a été prédit de lui dans les Livres saints. Les prophètes ont été les premiers historiens de sa passion. Aucune circonstance ne leur a échappé; la prière même ou le cri que Jésus adresse à son Père dans son dernier délaissement avait encore été prédit. Voyez le psaume XXI : c'est l'histoire entière de sa passion.

(1) Jésus-Christ refuse le fiel et il prend le vinaigre : il craint de diminuer ses douleurs; et l'on voit bien qu'il ne cherche qu'à en augmenter le sentiment. A-t-on vu rien de semblable avant Jésus-Christ dans aucun homme condamné à un supplice?

CCLXXXIV. *Le dernier cri de Jésus-Christ au dernier instant de sa mort est en même temps la preuve que son sacrifice a été très-volontaire et le signe de l'entier accomplissement des prophéties.* Il attend que la dernière prophétie soit accomplie pour dire : *Tout est consommé*, c'est-à-dire, tout ce que la loi et les prophètes ont prédit du Christ souffrant et mourant; toutes les parties, tous les degrés de son sacrifice; tout ce qui appartenait à la réparation et à l'expiation du péché, à la satisfaction que la justice divine exigeait, à la rédemption du genre humain : *tout est accompli.* Que de vérités! Que de grandeur dans une seule parole! Elle vérifie encore ce que Jésus-Christ avait prédit lui-même, lorsqu'il disait : « Personne ne peut « m'ôter la vie : j'ai le pouvoir de la quitter « moi-même, et j'ai le pouvoir de la repren- « dre de moi-même. » Ce ne sont donc ni les Juifs ni les gentils, ce ne sont ni les tourments ni la croix qui lui font perdre la vie; c'est sa seule volonté : *oblatus est quia ipse voluit.* Il ne meurt que parce que tout est consommé par un sacrifice volontaire, et c'est par cette parole qu'il s'immole, pour ainsi dire, lui-même, sans autre cause de mort que sa volonté, soumise aux ordres de son Père, pour lui offrir la seule hostie qui fût digne de lui.

CCLXXXV. *Jésus-Christ remet son âme en dépôt dans le sein de Dieu, pour la reprendre bientôt :* « Mon Père, je remets, je « dépose mon âme, ou ma vie, entre vos « mains. » Ce n'est en effet qu'un dépôt volontaire, qui ne durera que jusqu'au moment où il le reprendra par une résurrection volontaire : *Sicut enim Pater habet vitam in semetipso, sic dedit filio vitam habere in semetipso : Car comme le Père a la vie en lui-même*, c'est-à-dire qu'il l'a de toute éternité, par sa nature divine; *il a aussi donné au Fils*, en l'engendrant, avant tous les siècles, de la substance, *d'avoir la vie en lui-même*, comme une chose inséparable de l'être divin, qu'il a reçu de son Père.

CCLXXXVI. *Toute la nature annonce par des prodiges que le Fils de Dieu est mort. Dieu relève la gloire de son Fils et honore ses humiliations et ses souffrances. Le centenier et des soldats païens en recueillent les premiers fruits, et sont les prémices de la foi des gentils et le signe prophétique de la préférence des nations aux Juifs.* Le voile du temple se déchire, la

terre tremble, les pierres se fendent, les tombeaux s'ouvrent, les morts en sortent comme pour accompagner Jésus-Christ ressuscité, et pour faire voir que s'il a été livré pour nos péchés, il est ressuscité pour notre justification. Tout ce qui était caché sur ce sujet, dans les ombres et dans les figures de la loi, se développe et se manifeste. La mort, qui est la plus grande humiliation de l'homme, devait être le triomphe d'un Dieu-Homme.

Les Juifs, étonnés de ces prodiges, s'écrient: *C'était vraiment le Fils de Dieu*, c'est-à-dire Dieu.

Le centenier même, quoique païen, est obligé de lui rendre témoignage. Il publie hautement sa divinité sans craindre les Juifs, qui étaient dans ce moment livrés à la plus grande fureur. Et la conversion des gentils, si hautement annoncée par les prophètes, commence dans le moment même de la mort de Jésus-Christ.

Jésus-Christ, pendant toute sa vie, s'était dévoué aux Juifs; mais après sa mort il commence à se déclarer pour les gentils par le don précieux de la foi qu'il accorde au centenier. Les princes des prêtres, les docteurs juifs restent dans l'aveuglement malgré tous les secours de la loi, des prophéties, des miracles, des prédications et de la sainteté singulière de Jésus-Christ; et l'on voit un homme de guerre occupé uniquement des devoirs de sa charge, ouvrir les yeux à la lumière et confesser avec courage la divinité du Sauveur. La manière dont Dieu exerce ses jugements est au-dessus de nos faibles intelligences, *Quis enim cognovit sensum Domini? aut quis consiliarius ejus fuit? Quam incomprehensibilia sunt judicia ejus, et investigabiles viæ ejus!*

CCLXXXVII. *C'est en Jésus-Christ que toutes les prédictions, les figures et les sacrifices ont eu leur accomplissement : il est le terme de la loi.* Ce qui avait été dit de l'agneau pascal : *Nec os illius confringetis*, se vérifie dans la personne de Jésus-Christ, dont il était le type : *Ad Jesum autem cum venissent, ut viderunt eum jam mortuum, non fregerunt ejus crura* : ainsi, ce qui a été réalisé à l'égard de Jésus-Christ, cet agneau véritable, avait déjà été accompli à la lettre dans l'agneau figuratif.

Zacharie avait dit : *Ils tourneront les yeux vers moi, qu'ils ont percé.* A peine un soldat a-t-il percé le côté de Notre-Seigneur, que le centurion s'écrie : *Cet homme était véritablement juste*, et qu'un grand nombre de Juifs commencent à se frapper la poitrine, et disent : *Cet homme était véritablement le Fils de Dieu.* Il est reconnu pour ce qu'il était, précisément dans le moment et par les traits mêmes qui auraient dû naturellement le faire méconnaître.

C'est encore dans ce moment que le courage revient à Joseph d'Arimathie (auparavant disciple caché de Jésus-Christ), pour demander son corps à Pilate.

Comme Jonas fut trois jours et trois nuits dans le ventre d'un poisson, ainsi le Fils de l'Homme sera trois jours et trois nuits dans le sein de la terre. Ce qui est dit de Jonas est appliqué à Jésus-Christ par Jésus-Christ même. C'est avec fondement qu'il est regardé comme la figure la plus excellente de Jésus-Christ, considéré sous différents rapports. Ajoutez à la figure de Jonas celle d'Isaac, la résurrection passagère de Moïse et l'apparition d'Elie le jour de la transfiguration, et Jésus-Christ se transfigurant lui-même dans un état de gloire et de majesté, pour donner une image à ses apôtres de ce qu'il serait après sa résurrection. Les divines Ecritures renferment un grand nombre de ces exemples : or y a-t-il une autre religion qui renferme des figures aussi conformes à la vérité qu'elles représentent, et des prophéties si claires et si visiblement accomplies?

David annonce clairement que la chair de Jésus-Christ ne devait point éprouver la corruption, *nec dabis sanctum tuum videre corruptionem.* Saint Pierre et saint Paul se servent de ces paroles pour prouver la résurrection de Jésus-Christ et pour nous apprendre qu'il était exempt de corruption, parce qu'il était Dieu et le saint de Dieu. La corruption de notre chair après la mort est la peine du péché; la sentence nous en a été prononcée en la personne d'Adam; mais la chair de Jésus-Christ, qui non-seulement était sans péché, mais qui était devenue le canal de la sainteté, ne pouvait pas être sujette à la corruption.

Isaïe, en nous annonçant que le sépulcre de Jésus-Christ serait glorieux, nous apprend que c'est pour y avoir été mis que Jésus-Christ est devenu la lumière et la justice de ceux qui étaient dans les ténèbres. Les ennemis de Jésus-Christ avaient espéré que sa mort ne serait que le commencement de ses humiliations; mais dès qu'il a rendu l'esprit, son Père lui fera rendre les honneurs qui lui sont dus. Il avait subi la malédiction de la loi pour nous en délivrer; mais celui qui est mort n'est plus soumis à la loi. Si le corps de Jésus-Christ est mis dans le sépulcre, il y est mis avec honneur : aussi le lieu de ce sépulcre a toujours été en vénération; les ennemis même du christianisme le respectent et en sont des gardiens sévères.

CCLXXXVIII. *Les Juifs publient eux-mêmes par avance le mystère de la résurrection en voulant en empêcher la croyance; tant la prudence humaine est inutile et impuissante contre Dieu.* Les Juifs eux-mêmes, sans le vouloir, rendent témoignage à Jésus-Christ, en attestant à Pilate qu'il avait dit : *Je ressusciterai dans trois jours;* ainsi, le fait de la prophétie est affirmé par ses plus grands ennemis, et l'accomplissement de la prophétie se fait presqu'à leurs yeux. Les précautions mêmes qu'ils prennent pour la cacher ne servent qu'à la faire éclater encore plus et à en mieux prouver la vérité.

CCLXXXIX. *Les anges sont les premiers évangélistes de la résurrection de Jésus-Christ.* Comment s'expliquent les anges sur Jésus-Christ ressuscité? *Il est ressuscité selon ce qu'il a dit*..... Il vous précédera *en Galilée comme il*

vous l'a dit : voilà comme ils s'expriment; ils ne présentent point d'autre cause de sa résurrection que sa parole, *sicut dixit :* pouvaient-ils parler autrement de Dieu même? Et il est bien remarquable que cela s'accorde parfaitement avec ce que Jésus-Christ a dit lui-même lorsqu'il a parlé de sa résurrection. Il n'a point dit : *Mon Père me ressuscitera ;* il a dit : *Je me ressusciterai,* et ailleurs, *Sicut Pater habet vitam in semetipso, ita dedit Filio habere vitam in semetipso; sicut Pater suscitat mortuos et vivificat, sic et Filius.* C'est ce que saint Paul fait bien entendre, lorsqu'après avoir dit de Jésus-Christ : *De Filio suo qui factus est ei ex semine David secundum carnem ;* il ajoute : *Qui prædestinatus est Filius Dei in virtute, secundum spiritum sanctificationis ex resurrectione mortuorum Jesu-Christi Domini nostri : Touchant son Fils, qui lui est né selon la chair, du sang et de la race de David, qui a été prédestiné pour être Fils de Dieu, déclaré et reconnu tel par sa puissance et ses miracles, par l'esprit de sainteté dont il était rempli et qu'il a communiqué à son Eglise, par sa résurrection d'entre les morts et la vie nouvelle qu'il s'est donnée lui-même après avoir demeuré quelques jours dans le tombeau, touchant,* dis-je, *Jésus-Christ Notre-Seigneur.*

CCXC. *La doctrine de l'Evangile ne respire que confiance et humilité ; elle nous annonce un Dieu qui nous avoue pour ses frères, tout pécheurs que nous sommes, afin de former avec eux une Eglise qui le glorifie éternellement.* « *Je retourne à mon Père et à votre Père, à mon Dieu et à votre Dieu.* »

Un Dieu se faisant homme, a fait les hommes dieux : il s'est abaissé vers nous pour nous élever jusqu'à lui et établir par là, toute proportion gardée, une espèce d'égalité entre lui et nous ; c'est pour cela que dans le même endroit il appelle les apôtres ses frères : *propter quam causam non confunditur eos fratres vocare,* dit saint Paul ; il accomplit ainsi et dès ce moment la prophétie de David, *Narrabo nomen tuum fratribus meis.* Y a-t-il rien de plus consolant pour les chrétiens que d'apprendre qu'ils ont un même Dieu et un même Père que Jésus-Christ, et qu'ils sont ses frères? C'est un effet de la bonté extrême et toute divine du Fils de Dieu, d'appeler ainsi, dans l'état de sa puissance, ceux-mêmes qui l'avaient abandonné dans les jours de son humiliation et de ses souffrances. Les divines Ecritures retentissent partout de cette vérité consolante. Saint Paul nous fait souvenir, dans toutes ses Epîtres, non-seulement que nous sommes les héritiers d'un Dieu vivant dans le ciel, afin de mépriser les choses de la terre, mais encore que nous sommes les cohéritiers d'un Dieu mort en croix, afin de ne pas refuser de mourir avec lui sur la nôtre : *Ipse Spiritus testimonium reddit spiritui nostro quod sumus filii Dei ; si autem filii, et hæredes ; hæredes quidem Dei, cohæredes autem Christi* : Quelle religion, quelle philosophie a jamais enseigné une doctrine si sublime, si glorieuse, si précieuse pour l'homme?

CCXCI. *La résurrection de Jésus-Christ a été crue jusqu'au point de souffrir le martyre pour la publier.* Aucun de tous ceux à qui Jésus-Christ s'est fait voir après sa résurrection, n'a conservé le moindre doute, malgré leur hésitation et même leur incrédulité précédente; ils l'ont crue si fermement, qu'ils ont été l'annoncer par toute la terre, aux dépens de leur fortune, de leur repos, de leur vie même ; Dieu confirmant leur témoignage par des miracles aussi grands que ceux de Jésus-Christ : *Contestante Deo signis et portentis et variis virtutibus, et Spiritus Sancti distributionibus secundum suam voluntatem*(1).

Le plus grand de tous les miracles a été d'avoir converti le monde malgré ses préjugés, malgré ses passions, malgré une infinité de persécutions ; tout devait porter à ne les pas croire et on les a crus.

CCXCII. *Jésus-Christ prouve sa puissance divine en opérant tout par sa seule parole.* Comment Jésus-Christ fait-il tout, même l'établissement de la religion et de son Eglise? *Par sa seule parole. La paix soit avec vous,* dit-il à ses apôtres ; et la paix y demeure au milieu de tous les troubles et de toutes les tribulations qu'ils éprouvent : *Comme mon Père m'a envoyé, ainsi je vous envoie ; recevez l'Esprit Saint ; remettez les péchés et ils seront remis ; retenez-les et ils seront retenus :* Il n'y a que Dieu à qui il appartient de le dire comme de le faire, et d'agir seul, sans moyen, sans instruments, sans l'interposition ou le mélange d'aucune autre cause, il ne lui faut qu'un souffle, qu'une parole : *Ipse dixit et facta sunt ;* c'est ainsi qu'agit Jésus-Christ.

CCXCIII. *Saint Thomas a été le dernier à croire ; il n'en est pas moins le premier confesseur de la divinité de Jésus-Christ depuis sa mort ; et cette confession de foi, courte, prompte et parfaite, est le modèle de celle que nous devons faire à tout moment.* Jésus-Christ donne la foi en un moment. Saint Thomas, qui ne voulait croire que ce qu'il aurait vu et touché n'a pas besoin de porter ses mains sur les plaies sacrées du Sauveur ; à cette seule parole : *Ne soyez plus incrédule, mais devenez fidèle ;* il s'écrie : C'est là *mon Seigneur et mon Dieu;* c'est le premier témoin de la divinité de Jésus-Christ après sa résurrection ; il la confesse d'autant plus utilement pour nous, que c'est après en avoir douté. On doit admirer la condescendance de Jésus-Christ, qui laisse à son apôtre la liberté de faire l'expérience de ses mains, et qui, mal-

(1) Depuis que les preuves de la religion se sont multipliées, et que l'on peut en considérer l'ensemble, rien n'est moins concevable que la folie des sages du siècle, et la faiblesse de ces prétendus esprits forts qui osent douter : 1° des mystères de la foi et d'un Evangile dont le Seigneur est lui-même le premier apôtre ; 2° des mystères attestés par des témoins irréprochables ; 3° vérifiés par l'accomplissement des prophéties et des signes prédits ; 4° autorisés par tant de prodiges dans la mort de Jésus-Christ, dans la descente du Saint-Esprit et dans la prédication des apôtres ; 5° confirmés dans toute la suite des siècles par des miracles sans nombre ; 6° répandus partout et reçus de toute la terre, par l'opération et les dons sensibles du Saint-Esprit? Si l'incrédule ne cède pas à tant de preuves, ce ne sont pas des doutes qui l'arrêtent, disent les interprètes des Livres saints, mais un sens réprouvé qui le possède.

gré l'imperfection de sa foi, ne lui ouvre pas moins les yeux, et le rend dans un moment confesseur de sa divinité.

Heureux ceux qui croiront sans voir ce que vous avez vu.

Aucune religion avant Jésus-Christ n'avait exigé la foi intérieure. On dirait que toutes les fausses religions aient voulu rendre cet hommage à la véritable, de ne point exiger ce qu'elle seule a droit de commander, c'est-à-dire la créance de l'esprit et la soumission du cœur.

CCXCIV. *Tout est mystérieux et instructif dans la pêche que font les apôtres après la résurrection de Jésus-Christ.* Il ne faut point s'arrêter à la lettre du récit de la pêche miraculeuse où saint Pierre avec d'autres apôtres, prend cent cinquante-trois grands poissons après une nuit passée sans rien prendre, et après avoir été avertis par Jésus-Christ de jeter leur filet d'un autre côté. Elle renferme une figure mystérieuse de l'inutilité de toutes les pêches qui avaient précédé Jésus-Christ, et de cette pêche abondante, immense, que les apôtres devaient faire, devenus pêcheurs d'hommes. Elle marque encore, selon les interprètes, ce que les apôtres ont fait dans la suite, et la vie laborieuse qu'ils ont préférée à l'éclat et au repos; Jésus-Christ ressuscité ne daigne pas employer la puissance de son état pour tirer ses apôtres de la pauvreté; il ne leur prépare rien de superflu ni de somptueux, et se borne au seul nécessaire. Cet exemple nous prouve bien que le mépris des richesses doit être la vertu principale de ses ministres et de tous ceux qui veulent gagner des âmes à Dieu.

On voit dans ce récit une foule de miracles. La même puissance qui produit cette abondance de poissons dans le filet, en crée d'autres sur la terre; c'est la preuve la plus claire que ce n'était point par impuissance de fournir des poissons aux apôtres que Jésus-Christ les oblige de pêcher.

Ce filet que la multitude des poissons ne pouvait rompre, figurait l'unité de l'Eglise et la promettait.

Toutes les actions de Jésus-Christ sont des instructions ou des prophéties.

CCXCV. *Jésus-Christ, en donnant à son Eglise, son corps, son sang, son âme et sa divinité sous les apparences du pain et du vin, réalise, par l'institution de ce sacrifice* (1) *et de ce sacrement, tout ce qui était figuré dans la loi ancienne, accomplit la promesse que Dieu avait faite aux hommes d'être avec eux jusqu'à la consommation des siècles, et devient, par cette invention admirable de son amour, le lien principal de l'unité, le sceau de notre alliance avec Dieu, le soutien et la nourriture de nos âmes, le centre unique de la religion, le trésor et la gloire de l'Eglise.* Rien de plus clair et de plus énergique que les paroles (1) dont Jésus-Christ s'est servi dans la promesse et l'institution de l'eucharistie : en méconnaître la clarté et la force, ne point adopter l'interprétation naturelle qui en a été donnée durant quinze siècles, c'est préférer l'usage trompeur de nos sens, les faibles lumières d'une raison toujours flottante et incertaine, à la parole de Dieu même, à l'autorité de la tradition, à la foi constante des fidèles de tous les âges, à l'uniformité de la croyance de l'Eglise. C'est contester à Dieu sa toute-puissance, prescrire des bornes à son amour, et se priver soi-même du gage le plus éclatant de sa miséricorde; c'est vouloir avilir le sacrifice de la nouvelle alliance et le mettre au-dessous de l'ancienne : car, si l'oblation des chrétiens, comme on l'a tant de fois remarqué, n'est que du pain et du vin, si la matière de leur sacrifice n'est qu'une figure, qu'une image, qu'une représentation, que devient la supériorité du sacrifice de la loi nouvelle sur ceux de l'ancienne, où cette représentation était plus auguste, cette image plus frappante, cette figure plus sensible? Le culte de la loi de grâce n'aurait donc aucune prééminence sur celui de la loi judaïque?

Ceux qui, sous prétexte de l'impossibilité du mystère, s'élèvent contre la vérité de ce dogme, connaissent-ils à fond toutes les propriétés des corps et les divers états auxquels Dieu peut les réduire? Sont-ils capables de sonder les profondeurs de sa sagesse et de

(1) L'Eglise ne reconnaît qu'un seul sacrifice, celui de Jésus-Christ, sacrifice figuré sous les patriarches et sous la loi de Moïse, consommé sur la croix, continué dans le ciel et sur la terre, et qui le sera éternellement par l'auguste assemblée des élus dans la céleste Jérusalem. La manière de l'offrir est différente, mais le sacrifice est le même et il est d'un prix infini, puisque c'est Jésus-Christ lui-même, Dieu et homme tout ensemble, qui s'y offre à Dieu son Père comme la victime immolée sur la croix pour nous procurer une rédemption éternelle. C'est dans cette oblation perpétuelle, par laquelle Jésus-Christ, après s'être offert sur la croix en mourant pour nous, continue toujours de s'offrir et de nous appliquer le fruit de sa mort, que consiste le grand sacrifice des chrétiens; oblation qui est un sacrifice très-réel, parce que nous y offrons Jésus-Christ actuellement présent sur nos autels.

(1) Nous lisons dans l'Evangile que les paroles de la promesse de l'eucharistie furent tellement prises à la lettre, que les Juifs en murmurèrent, et dirent, *Comment, celui-ci pourra-t-il nous donner sa chair à manger?* Plusieurs de ses disciples s'en scandalisèrent, et dire : *Ces paroles sont bien dures.*

Jésus-Christ avait dit à ses disciples, dans le repas même où se fit l'institution de l'eucharistie, que désormais il ne leur parlerait plus en parabole, mais qu'il leur découvrirait clairement, comme à ses amis, tout ce qu'il avait appris de son Père. D'ailleurs l'eucharistie est regardée comme le testament où Jésus-Christ manifesta ses dernières volontés. C'est l'établissement d'un sacrement : c'est un commandement que Jésus-Christ fait à ses apôtres et à leurs successeurs de perpétuer son sacerdoce et son sacrifice. Or, peut-on croire que dans de telles circonstances celui qui est la vérité par excellence ne s'exprime pas clairement et sans ambiguïté? Aussi a-t-on toujours entendu dans un sens réel et littéral les paroles de Jésus-Christ dans la promesse et l'institution qu'il a faite de ce sacrifice et de ce sacrement, appelé avec tant de justesse *l'extension du mystère de l'incarnation.* On doit donc avouer que ce n'est point le défaut de clarté de ces paroles, mais plutôt la grande difficulté de croire un dogme si élevé au-dessus de notre intelligence, si contraire à la sagesse humaine; c'est l'orgueil et l'indocilité de l'esprit humain qui ont enfanté tant de difficultés et de sophismes contre la vérité de ce mystère. Nous nous bornerons à dire à ceux qui ont cherché à multiplier ces difficultés, que dans le mystère de l'eucharistie comme dans tous les autres mystères de la religion, il n'y aurait plus rien d'admirable si on pouvait en rendre raison, et rien de singulier s'il y en avait des exemples. Ainsi il n'y a point d'autre raison à rendre de ces merveilles incompréhensibles, que la toute-puissance de celui qui les a opérées.

mesurer l'immensité de sa toute-puissance? Ne savent-ils pas que rien n'est impossible à celui qui en un instant a fait sortir la lumière des ténèbres, qui change les substances aussi promptement qu'il les a créées, qui *dit, et tout est fait : Dixit et facta sunt?*

Tout se réduit donc ici à savoir si Dieu, qui ne peut se tromper ni nous tromper, a clairement révélé le dogme de la présence réelle, si un dogme qui a été cru et enseigné sans interruption dans l'Eglise, depuis les apôtres jusqu'à nous, ne porte pas avec soi le caractère de la vérité, et si ce ne serait pas faire injure à la bonté de Dieu, et rendre le genre humain bien malheureux, que de le réduire à la voie désespérante de l'examen particulier qui conduit à des discussions interminables et fait naître des difficultés insolubles. Or rien de plus lumineux que les arguments par lesquels on a prouvé : 1° que l'Etre infini ne peut être compris par une intelligence finie; 2° que les objets de la foi ne tirent leur certitude que du témoignage qui les annonce; 3° que les motifs de crédibilité, qui manifestent le témoignage de Dieu, c'est-à-dire qui prouvent que Dieu a parlé, ont ici toute la force nécessaire pour mettre la révélation à l'abri de tout soupçon d'imposture; 4° que les mystères les plus incompréhensibles de la religion sont vrais, lorsqu'il est démontré qu'ils sont révélés. On a également prouvé que la présence réelle de Jésus-Christ dans l'eucharistie réunissait à ce caractère, c'est-à-dire à l'évidence de la révélation, celui d'avoir toujours été l'objet de la prédication commune : en effet, tous les monuments nous attestent qu'elle a été enseignée dans tous les lieux et dans tous les siècles. C'est un fait aussi certain que notre divin législateur a établi sur la terre une autorité suprême sur laquelle nous pouvons nous appuyer, et qui nous sert d'un degré ferme et solide pour parvenir jusqu'à la connaissance de ses mystères. Nier la vérité de la présence réelle de Jésus-Christ sur nos autels, c'est donc enlever toute autorité à la parole révélée et à la tradition : donner aux sombres lumières d'une raison faible et présomptueuse la prééminence sur la certitude du témoignage de Dieu même, et préférer l'instabilité et le chaos des opinions humaines à la sagesse et aux lumières sûres du tribunal de l'Eglise.

CCXCVI. *Devoirs que la primauté impose à saint Pierre et à ses successeurs.* La primauté de saint Pierre a été annoncée par ces paroles de Jésus-Christ trois fois répétées : *Paissez, nourrissez mes brebis* ou *mon troupeau;* et surtout par celles-ci : *Je vous dis que vous êtes Pierre.* Les effets de cette primauté, réglée par Jésus-Christ même, sont : 1° de le rendre le chef visible de l'Eglise : de faire, par l'unité du chef, un seul et même corps de toutes les Eglises du monde; 2° de lui donner le droit de veiller dans toute l'Eglise à la conservation des vérités saintes qui forment le sacré dépôt, et à l'observance des règlements sages qui constituent sa discipline; 3° de proposer à tous les chrétiens ce qu'il croit pouvoir contribuer à l'affermissement de la foi; 4° de lui donner l'autorité ordinaire d'assembler les conciles généraux, d'y présider; enfin de réprimer les différents scandales et abus qui peuvent s'introduire dans le sein de l'Eglise.

CCXCVII. *La toute-puissance de Jésus-Christ, manifestée par tant d'effets merveilleux, est un caractère de divinité :* « *Toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur la terre,* » etc.

Jésus-Christ a prouvé la vérité de ces paroles par les effets : miracles de toute espèce, prophéties accomplies, conversion du monde, établissement de la religion, soumission des princes et des peuples de la terre aux apôtres et à leurs successeurs; perpetuité de l'Eglise, efficacité des sacrements, sanctification des élus, etc.

CCXCVIII. *Le baptême renferme le mystère profond et sublime de la trinité.* « *Allez, enseignez toutes les nations;* » prêchez l'Evangile à toute créature, les baptisant *au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.* Egalité des trois personnes divines, baptême au nom des trois : donc égalité d'être, de sainteté, de puissance. Or Jésus-Christ s'est toujours appelé le Fils de Dieu; donc égal à Dieu, n'y ayant qu'un Dieu; donc un avec Dieu, donc Dieu de Dieu; donc consubstantiel au Père. La foi de toutes ces vérités est renfermée dans le baptême même.

CCXCIX. *Jésus-Christ promet de rendre perpétuel dans l'Eglise le ministère des pasteurs:* « *Et voici que je suis avec vous pendant tous les jours jusqu'à la consommation des siècles.* »

Promesse de la perpétuité de l'Eglise. Jésus-Christ, quoique absent aux yeux de la chair, est toujours présent au milieu de l'Eglise, comme Dieu et comme Dieu-Homme.

La promesse s'est accomplie et s'accomplira jusqu'à la fin des siècles : elle forme un argument que chaque année fortifie.

Quel homme a jamais fait une pareille promesse et l'a justifiée par une durée de plus de 1700 ans? Elle sera consommée à la fin du monde, où l'Eglise de la terre se réunira pour jamais à celle du ciel.

Prophétie et en même temps ordre de prêcher l'Evangile par toute la terre.

Cette promesse est également accomplie : nul pays dans la terre où il n'y ait des hommes soumis à l'Evangile.

CCC. *Jésus-Christ, comme Dieu, éclaire l'esprit et soumet le cœur.* Jésus-Christ reproche aux apôtres leur incrédulité et la fait cesser en même temps. Il leur ouvre l'esprit pour leur donner l'intelligence des Ecritures: ils comprennent qu'il fallait que le Christ, Dieu fait homme, souffrît, et entrât par la croix dans sa gloire.

Quel autre qu'un Dieu a pu annoncer des vérités aussi incompréhensibles et les faire croire à toute la terre?

CCCI. *Miracles promis à ceux qui croiront:* « *Tels sont les signes qui accompagneront ceux qui croiront. En mon nom ils chasseront les démons,* » etc.

En accomplissant une prophétie Jésus-Christ en fait une autre, ou plutôt il confirme

celle d'Isaïe par la sienne; l'une et l'autre ont été accomplies.

Quel autre qu'un Dieu pouvait promettre et opérer de si grandes merveilles?

Il ne dit pas même, *Au nom de Dieu ils chasseront les démons*, etc., mais, En mon nom : donc il est Dieu.

J'enverrai sur vous la promesse du Père, c'est-à-dire le Saint-Esprit, qui vous a été promis.

Il l'a dit et il l'a exécuté.

Un autre que Dieu peut-il envoyer l'Esprit de Dieu?

Il ne dit pas, *Dieu enverra*, mais, *J'enverrai* ou, *J'envoie*, pour marquer par le présent le prompt accomplissement de la promesse.

La même promesse est expliquée ailleurs encore plus clairement.

Jean a *baptisé dans l'eau*, mais pour Jésus-Christ, *c'est lui qui vous baptisera dans le Saint-Esprit et dans le feu*, et ce sera dans peu de jours.

Vous recevrez la puissance de l'Esprit-Saint qui viendra sur vous.

CCCII. *Prédication de l'Evangile, conversion du monde.* « *Vous me serez témoins dans la Judée, dans la Samarie, jusqu'aux extrémités de la terre.* »

Etre témoin de la révélation de la doctrine, de la vie, de la mort de Jésus-Christ, c'est à quoi je réduis tout ce que l'homme devait faire de sa part pour l'établissement de la religion; mais qu'aurait-ce été que de simples paroles, un simple témoignage, si Dieu n'avait fait tout le reste? Donc la religion de Jésus-Christ est l'ouvrage de Dieu; donc Jésus-Christ était Dieu : *Placuit Deo per stultitiam prædicationis salvos facere credentes.*

Quoi de plus faible en effet que les paroles d'hommes aussi imparfaits que les apôtres? Quoi même de plus insensé, selon l'homme, que de prétendre assujettir tout l'univers à leur créance, et cela sur la foi de leur seule parole? Ils l'ont fait néanmoins, et ils ont prouvé par les effets ce qu'ils ont dit : *Infirma mundi elegit Deus, ut confundat fortia.*

Donc celui qui a prédit tout cela, et qui opère ce grand événement par cette seule parole, *Vous serez mes témoins*, était Dieu : et l'on peut dire du Rédempteur comme du Créateur : *Ipse dixit et fecit, ipse præcepit et fuit.*

CCCIII. *L'ascension de Jésus-Christ au ciel attestée et prouvée.* Jésus-Christ monte au ciel en présence de ses apôtres : c'est encore un fait dont ils sont chargés de rendre témoignage. Des anges annoncent son second avénement comme ils avaient annoncé sa naissance. Le Saint-Esprit lui-même descend peu de jours après sur les apôtres pour confirmer la vérité du fait, non-seulement par leur bouche, mais par les prodiges et les miracles qui s'opérèrent à leur gré; par leur pauvreté, par le genre de leur vie, par leur doctrine, par leurs souffrances, par leur mort, par la conversion du monde, qui est comme le fruit commun de tant de merveilles.

CCCIV. *La qualité d'apôtres consiste à être témoins.* S'agit-il d'élire un apôtre à la place de Judas : il n'est question, dit saint Pierre, que de choisir un témoin de la vie et de la résurrection de Jésus-Christ : tout dans la prédication de l'Evangile s'est fait en vertu de ces simples paroles, *Vous serez mes témoins.*

CCCV. *Publication de la nouvelle loi par la descente de l'Esprit-Saint et par les signes qui l'accompagnent et les effets qui la suivent; signes de la force que l'Esprit-Saint donne aux apôtres.* La publication de l'ancienne loi était l'image de la publication de la loi nouvelle : la dernière arrive le même jour que la première, mais avec des caractères éclatants qui la distinguent de l'ancienne, et qui font voir combien l'une est plus parfaite que l'autre.

Ainsi s'accomplissent toutes les promesses de Jésus-Christ sur l'Esprit-Saint, qui devait venir d'en haut et comme inonder les apôtres, sur ce baptême de feu, sur cette force invincible dont ils devaient être revêtus.

Signes extérieurs de cette force.

1° Ce vent violent et impétueux, signe admirable de la rapidité avec laquelle les paroles de la vie éternelle devaient se répandre dans toute la terre, et de l'étonnement du genre humain lorsqu'il vit ce prodigieux changement, que la seule parole des apôtres opéra dans le monde.

2° Les langues de feu, symbole d'une lumière supérieure à toute la raison humaine et d'une charité si abondante, si surnaturelle, que les hommes n'avaient pu jusque-là s'en former l'idée, et ne l'auraient jamais crue s'ils n'en avaient vu les effets.

3° Ce don des langues, si miraculeux en lui-même, et qui tend visiblement à réunir ceux que la confusion des langues avait dispersés.

4° Cette intrépidité des apôtres à annoncer publiquement que celui que toute la Judée et tous ceux que la solennité de Pâques attirait à Jérusalem avaient vu attaché à une croix, était ressuscité, monté au ciel, assis à la droite de Dieu, son Père, victorieux, triomphant, tout-puissant, maître du ciel et de la terre, et que son nom était le seul par lequel toute créature pût être sauvée.

5° Cette conversion subite de tant de milliers d'hommes.

6° Tous ces miracles que les apôtres faisaient avec autant de facilité que les actions les plus communes de la vie.

C'est ainsi que s'accomplissent ces prophéties de Jésus-Christ : *Vous serez revêtus de la vertu d'en haut; Vous recevrez la puissance du Saint-Esprit qui surviendra sur vous; Vous serez baptisés dans l'Esprit Saint; Vous serez mes témoins*, etc.

CCCVI. *La pénitence est le but principal de la prédication des apôtres* : « Faites pénitence; que chacun de vous soit baptisé au nom de Jésus-Christ, pour la rémission des péchés, et vous recevrez le don de l'Esprit-Saint. »

Cependant à ces seules paroles trois mille hommes se convertissent.

C'est ainsi que Dieu même rend témoignage à celui qui s'était dit Dieu; donc il l'était.

CCCVII. *Succès incroyable de la prédication*

des apôtres dans toute la terre : le doigt de Dieu est ici. « Et les apôtres sortant de la Judée prêchèrent en tous les lieux : le Seigneur travaillant avec eux, étant leur coopérateur, affermissant leurs paroles par les signes qui les suivaient. »

C'est ainsi que se termine la vie de Jésus-Christ, et que s'établit la religion chrétienne. Douze hommes ignorants, douze pêcheurs ou gens de pareille espèce, partant de Jérusalem, se dispersent dans toute la terre, sans secours, sans protection, persécutés partout où ils vont, en butte aux Juifs et aux gentils, annonçant des choses incroyables, enseignant une morale contraire aux passions, aux préjugés, aux mœurs de tous les peuples, et ils se font croire et imiter. Qui pourra douter que celui dont la mort a été la source de tant de merveilles, mais surtout d'un événement si incompréhensible, et qui a dit tant de fois qu'il était Dieu, ne le fût en effet?

REMARQUES

SUR LES PARAGRAPHES PRÉCÉDENTS.

§ XII. « Qu'il est grand en effet, qu'il est adorable, celui qui est dès le commencement, qui est en Dieu, et qui, en tout égal à Dieu son Père, est la splendeur de sa gloire, le caractère de sa substance et son image visible et parfaite : *Imago Dei invisibilis.* Les images communes et ordinaires, toujours stériles et mortes ne produisent rien. Mais celle qui caractérise le Verbe, la seconde personne de la Trinité, est vivante, d'une fécondité infinie. C'est par elle que tout a été fait. Si nous vivons, c'est parce qu'elle nous donne la vie : et toutes les créatures retomberaient tout à coup dans le néant, d'où elles ont été tirées, si cette image, source intarissable de vie, cessait un moment de les conserver : *In ipso vita erat.* Bien plus, cette image parfaite de Dieu est, par le Père et avec le Père, le principe d'une émanation éternelle, d'une troisième personne dans l'adorable Trinité, puisque le Père ne produit son Esprit-Saint qu'autant qu'il s'aime, qu'il ne s'aime qu'autant qu'il se connaît et se trouve aimable, qu'il ne se connaît et ne se trouve aimable que dans la vivante et parfaite image de sa propre substance, ce qui fait dire à Jésus-Christ en parlant du Saint-Esprit : *Il me glorifiera parce qu'il recevra de ce qui est à moi, Quia de meo accipiet.* Une autre différence est que les images ordinaires n'ont jamais la réalité et la perfection des choses qu'elles représentent; mais l'image dont nous parlons contient en soi tout ce qu'a de réel et de parfait ce divin original qu'elle exprime : *Ego et pater unum sumus.*

« Qu'il est donc grand, et qu'il mérite bien notre amour, nos adorations, celui qui par la lumière de la foi nous révèle maintenant tant de grandeurs, et qui nous les montrera sans voile et à découvert, lorsque nos esprits et nos cœurs consommés en Dieu, seront élevés au degré suprême de gloire et de perfection qu'il leur destine.

« Il est vrai que les grandeurs du Fils de Dieu paraissent s'éclipser dans le mystère de son incarnation, mystère où l'apôtre ne fait pas difficulté de nous dire que le Verbe s'est anéanti : *Exinanivit semetipsum, formam servi accipiens;* mais comme le soleil couvert par d'épais nuages perce de temps en temps l'obscurité qui l'environne, le Verbe de Dieu, ce soleil de justice, voilé par son incarnation, lance par intervalles des traits lumineux qui le décèlent et qui font voir que le Fils de l'Homme n'en est pas moins le Fils de Dieu! »

§ XXI. « Avouons toutefois que s'il n'est rien qui paraisse plus humiliant pour le Verbe divin que l'incarnation, il n'est rien aussi de plus glorieux pour l'homme que ce même mystère, puisque Dieu ne s'est fait homme, dit saint Augustin, que pour nous donner, en quelque sorte, le moyen de devenir des dieux : *Deus homo factus est ut homo fieret Deus* (*Serm.* V, *de Nat.*). Le principe des anéantissements du Verbe est celui de notre élévation; et cette disproportion qu'il y a entre Dieu et l'homme est la mesure des abaissements de l'un et de la gloire de l'autre. *Unde ille humiliatus, inde ille glorificatus.* Car quoique le Verbe ne soit pas uni hypostatiquement, comme parlent les théologiens, à chaque homme, c'est assez qu'un d'entre eux ait reçu cet honneur afin que tous les autres y participent. Reconnaissez, ô homme, la gloire infinie que vous avez reçue par cette alliance! Souvenez-vous que vous êtes frère de Jésus-Christ, et qu'il a au-dessus de vous le droit d'aînesse, *primogenitus in multis fratribus.* Il est le chef, et vous êtes les membres : il est le Fils par nature et vous l'êtes par adoption : il est l'héritier légitime, et vous êtes les cohéritiers.

« Peut-on fermer les yeux à la lumière éclatante que les divines Ecritures nous offrent, en nous montrant Jésus-Christ prédit par les prophètes, représenté par les patriarches, figuré par les cérémonies légales, attendu de tous les justes, annoncé dans tous les âges et préparé par tous les événements, se montrer enfin au moment marqué dans les décrets éternels de sa providence (1). Cet appareil si magnifique ne doit-il pas nous faire percer les voiles sous lesquels le Fils de Dieu semble avoir voulu, par son incarnation, nous cacher tant de grandeurs ?

(1) L'empire romain réunissait sous ses lois presque tous les peuples. Les sciences, les arts, le commerce, la législation avaient fait quelque progrès : on avait besoin d'une doctrine qui fût propre à réunir tous les esprits, à fixer leur attention sur l'objet le plus important pour eux, et leur faire connaître le véritable bonheur et les moyens d'y parvenir.

« Dieu, dit Origène, dans le dessein de disposer toutes les nations à recevoir la doctrine de Jésus-Christ, les soumit au seul empire romain. Jésus est né sous Auguste, qui avait rangé sous sa puissance la plus grande partie du monde. S'ils avaient encore été divisés par la différence des gouvernements et des intérêts politiques, il aurait été moins facile aux apôtres d'exécuter l'ordre de Jésus-Christ d'*enseigner toutes les nations :* les dissensions et les guerres auraient continué entre elles comme auparavant; comment leur faire goûter une doctrine pacifique qui ne permet pas même que l'on se venge de ses ennemis, si les esprits n'y avaient été préparés par une paix générale à l'avénement de Jésus-Christ? »

« S'il naît dans l'étable de Bethléhem, le ciel n'annonce-t-il pas à la terre cette heureuse nouvelle? Les anges ne chantent-ils pas à sa gloire un cantique nouveau ; les mages n'accourent-ils pas à lui, attirés et conduits par une étoile miraculeuse? Dès le berceau n'ébranle-t-il pas les trônes? Et encore enfant, ne fait-il pas trembler les tyrans? Est-il présenté au temple par sa mère? une prophétesse que ses vertus rendaient si respectable, le reconnaît pour le Messie; et le saint homme Siméon prédit qu'il sera la lumière des nations et la gloire de son peuple d'Israël. S'il choisit d'abord la vie obscure, on le voit au temple, dans un bas âge, confondre la sagesse des vieillards et la science des docteurs. S'il voulut bien, dans les jours de sa vie mortelle, être sujet à la faim, il nourrit dans le désert un grand peuple pressé par les besoins et la fatigue. S'il se soumet à toutes les infirmités de l'enfance, que de vertus aimables ne montre-t-il pas dans ce premier âge? Son innocence et sa douceur, que rien ne pouvait altérer, n'étaient-elles pas le présage infaillible des hautes vertus qu'il devait manifester dans le cours de sa vie? Sa science et sa sagesse ne se montrent à la vérité que par degrés; mais c'est pour se conformer aux desseins profonds de son Père et nous fournir le modèle d'une parfaite dépendance à ses ordres. Se présente-t-il comme les pécheurs au baptême de Jean? la présence du Saint-Esprit et une voix du ciel le font connaître à la terre comme l'objet des complaisances divines. S'il se laisse tenter dans le désert, c'est pour confondre Satan et lui annoncer la ruine prochaine de son empire. Il se trouble par la tristesse; mais en est-il moins celui qui commande aux vents et à la mer de se calmer, et qui, par une merveille encore plus grande, rétablit dans les consciences, avec la justice, la joie et la paix. Il est pauvre; mais au moindre signe, les poissons attentifs et dociles lui apportent l'argent et le tribut que la loi du prince exigeait. Il recherche l'obscurité, les humiliations et les opprobres; mais Tibère, tout païen qu'il est, sur le récit qu'on lui fait des miracles et de l'innocence de Jésus-Christ, veut le mettre au nombre des dieux; Adrien veut lui bâtir des temples. Tous les Juifs, ses mortels ennemis, voudraient trouver quelque tache dans ses mœurs, et ils ne peuvent le reprendre d'aucun péché; ils ne peuvent l'accuser d'autre chose, sinon qu'il s'est dit ce qu'il était véritablement, le Fils de Dieu. Si sa gloire ne s'est point obscurcie dans le sein même de ses humiliations, les vertus qu'il a fait éclater, pendant le cours de sa vie mortelle, ne se sont jamais démenties. Au milieu des travaux pénibles et humiliants auxquels il se livre, il ne perd pas un seul instant de vue la gloire de son Père et la grande œuvre du salut des hommes. Quand il voit arriver le temps de manifester sa mission et d'annoncer cette religion sainte qui doit éclairer l'univers, on ne le voit étaler aucun faste. Il ne cherche point à éblouir les yeux des hommes. On le voit au contraire, dans toute sa vie, se livrer par choix à tout ce qui peut le rabaisser et l'anéantir. Les souffrances et les opprobres sont ses délices. Il ne perd jamais de vue la croix sur laquelle il doit consommer son sacrifice. Il ne recherche ni les honneurs, ni la faveur des grands, ni les richesses, ni les commodités de la vie. Il ne fait point valoir aux yeux des Juifs les droits de sa naissance, les prodiges qui l'avaient accompagnée, les prophéties qui lui assurent le trône de David. Il se cache lorsque la multitude veut le proclamer roi. Il réprime dans ses disciples toute idée de grandeur temporelle. Il ne vit que pour faire ce qui est agréable à son Père. Il ne respire que pour le faire aimer. Il n'est sensible qu'aux outrages faits à sa suprême majesté. Il ne reste au milieu des hommes que pour dissiper leurs ténèbres, leur inspirer l'amour de la vérité, les combler de toutes sortes de biens. Plein de compassion pour les malades et pour ceux qui sont dans l'oppression, plein de condescendance pour les pécheurs, il leur donne à tous des témoignages de cette charité tendre dont on n'avait point encore vu un si parfait modèle. S'il mange chez les riches, c'est pour leur apprendre cette vérité si consolante : que nul n'est exclu de la grâce et du salut, qu'il vient apporter aux hommes de tout état et de toute condition. Partout où ce divin Sauveur porte ses pas, la vie et le bonheur le suivent et l'accompagnent. Il entre chez Zachée, et le salut y entre avec lui. Il s'entretient avec la Samaritaine, et ses paroles sont esprit et vie pour elle. La pécheresse s'approche de lui, et elle retourne sanctifiée. Ses paroles, ses actions, ses exemples, jusqu'à la frange de ses vêtements, tout en lui est source de vie, de grâce et de bénédiction. Tous ses miracles portent le caractère de la charité qui l'anime : c'est toujours pour le salut des hommes qu'il les opère. Avec quelle attention et quelle exactitude ne rend-il pas à chacun tout ce qui lui est dû. Toutes ses actions sont conformes à la volonté de son Père. Zèle sans amertume, sagesse sans singularité, humilité sans bassesse, fermeté sans ostentation, sévérité sans rudesse : tout dans sa conduite caractérise le modèle de toutes les vertus. Tout annonce qu'il est le législateur le plus sage et le maître le plus doux qui ait paru dans l'univers. Avec quelle vérité n'avait-il pas eu droit de dire : *Qui d'entre vous peut me convaincre d'aucun péché?* S'il choisit quelques disciples pour partager ses travaux, ce n'est point parmi les grands ni parmi les savants qu'il va les chercher. Il préfère toujours les pauvres aux riches, les ignorants aux docteurs de la loi. Ses œuvres miraculeuses n'ont d'autre but que de prouver aux hommes sa mission toute céleste : et elles rendent inexcusables ceux qui ferment les yeux à cette lumière si éclatante. Ce n'est point par des prodiges dans le ciel, tels que les Juifs les demandaient qu'il fait éclater sa toute-puissance : il aime mieux la manifester par les bienfaits journaliers et sensibles qu'il répand dans la Judée, que d'étonner les hommes par des merveilles qui auraient ravi l'admiration

de leur esprit, sans peut-être guérir leur cœur. Attentif aux besoins de l'humanité, il oublie sa propre gloire; et il prend plus de soin à cacher les œuvres de sa puissance, que les hommes n'en prennent eux-mêmes pour cacher leur faiblesse.»

§ XLV. « Rien de plus digne de notre étude et de notre vénération que la morale que Jésus-Christ nous a enseignée, comme le remarquent tous les apologistes du christianisme. Toutes les vérités de la religion naturelle y sont établies et développées d'une manière noble et lumineuse. Toutes celles que l'homme ignorait ou sur lesquelles il ne pouvait former que des conjectures, et qu'il lui importait néanmoins de connaître avec certitude, y sont annoncées et appuyées de preuves auxquelles l'esprit humain ne peut résister; et dans toutes ces vérités il n'en est aucune qui ne s'accorde avec les idées que nous avons de la sagesse de l'Etre suprême, de sa bonté et de sa justice. Le culte y est digne du Dieu qui en est l'objet. L'homme y apprend son origine, sa destination et sa fin, ce qu'il doit à son créateur, à lui-même, à ses semblables. L'homme affligé y trouve sa consolation; l'homme pécheur et repentant, des paroles de vie et de salut qui raniment ses espérances. L'homme avide de bonheur y trouve de quoi remplir ses vastes désirs par les objets offerts à son attente; il y trouve des conseils sages qui le dirigent, des secours puissants qui le fortifient; partout des exemples frappants qui l'encouragent. Voilà ce qu'offre partout le morale de Jésus-Christ (1).

(1) «Les moralités des païens n'étaient que des vérités éparses, jetant çà et là quelques lueurs faibles et passagères. Telle maxime de la loi chrétienne se trouve dans les philosophes, telle autre dans les législateurs. L'une est prêchée dans la Grèce, l'autre en Egypte ou en Italie. Celle-ci a été connue du temps de Pythagore; celle-là cinq ou six cents ans après. « Ils n'ont jamais su, dit Lactance, ce que c'est qu'un corps de doctrine, quoiqu'ils en aient entrevu chaque partie. Chacun de son côté a trouvé quelqu'une des pièces qui doivent y entrer, mais ils ne sont pas venus à bout de les assembler, ni de déduire les conséquences des principes » (*De Vita Beata, Lib.* VII). D'ailleurs, quelle morale peuvent nous offrir ceux qui sont privés du bienfait de la révélation? une morale sans principes, où tout est désuni, varié, arbitraire : pas un seul législateur qui, pour les devoirs de la religion et pour ceux de la société, remonte à la première source de toutes les lois, c'est-à-dire, à Dieu, comme vérité suprême, comme justice souveraine, sainteté inaltérable, règle immuable et fin dernière de toutes les intelligences. Morale sans autorité : ceux qui en donnent les leçons sont des hommes sans caractère, qui n'ont aucun droit d'imposer des préceptes au genre humain. Morale sans motif : que peut-elle offrir aux hommes qui soit capable de surmonter les funestes attraits des passions, puisqu'elle n'a rien à promettre après cette courte vie, et que d'ailleurs ses promesses vagues, sans objet et sans fondement, ne peuvent dédommager le cœur du plus léger sacrifice? Morale sans secours : elle propose des préceptes stériles, et n'offre ni douceur ni onction. Elle fait retentir ses fastueuses leçons aux oreilles du corps. Mais le mal réside dans le fond du cœur, et il n'est pas donné au philosophe de porter jusques-là ni ses regards, ni ses remèdes. Morale sans sincérité : elle ne règle tout au plus que l'extérieur, en laissant au cœur ses penchants et son indépendance, et par conséquent sa corruption et son injustice. Morale enfin sans utilité : elle ne peut ni honorer le premier Etre, puisqu'il n'en est ni le principe, ni la règle, ni la fin. Elle ne peut ni sanctifier l'homme, ni le conduire à la félicité, puisqu'elle ne connaît ni ses véritables maux ni ce qui en peut être le remède, et qu'en lui laissant ignorer sa dégradation et ses malheurs, elle ne sert qu'à le corrompre par l'orgueil; qu'enfin ne lui faisant point connaître sa première grandeur, et ne lui donnant aucune espérance de son rétablissement, elle ne peut que l'avilir et le précipiter dans le désespoir. On est donc forcé d'avouer que la morale de l'Evangile a mis plus de lumières dans l'esprit des hommes, que toutes les instructions du Lycée et du Portique n'avaient pu en mettre dans les têtes des sages de la Grèce. Le monde, livré à ces précepteurs, était, suivant la remarque de saint Paul, dans une espèce d'enfance et réduit aux premiers éléments de la science la plus nécessaire à son bonheur. Mais le temps est venu enfin où Dieu nous a donné des connaissances plus sûres et plus étendues par le ministère de son Fils (*cum essemus parvuli, sub elementis mundi eramus servientes; at ubi venit plenitudo temporis, misit Deus Filium suum, Gal.* IV): connaissances qui ne tendent qu'à réformer l'homme, à lui redonner sa première pureté et à le faire agir d'une manière qui réponde à l'excellence de sa destination et à la noblesse de son origine. Il suffit de lire l'Evangile avec des dispositions droites et sincères, pour reconnaître que la morale qu'on y trouve a nécessairement Dieu pour auteur. Elle ne peut avoir qu'une origine céleste, puisqu'elle ne recommande à l'homme que la pratique de tout ce qu'il y a de vrai, de tout ce qu'il y a de pur, de tout ce qu'il y a de juste, de tout ce qu'il y a de saint, de tout ce qu'il y a d'aimable, de tout ce qui fait une bonne réputation, de tout ce qu'il y a de vertu. Saint Augustin a donné, en peu de mots, le précis de cette morale, en l'appuyant des exemples de Jésus-Christ. «Les hommes, dit-il, désirent des richesses pernicieuses, Jésus-Christ a voulu être pauvre; ils ambitionnent les honneurs et le pouvoir, il n'a pas voulu être roi; ils regardaient une nombreuse famille comme un très-grand bien, il a renoncé au mariage et à l'espérance d'une postérité. Leur orgueil redoutait les outrages, il en a souffert de toute espèce; une injure leur paraissait insupportable; y en a-t-il une plus sensible que d'être condamné injustement? Ils avaient en horreur les souffrances, il a supporté la flagellation et un cruel supplice; ils craignaient la mort, il l'a subie. Mourir sur la croix leur semblait une mort infâme, il a été crucifié. Les choses que nous recherchons avec le plus d'ardeur, il les a rendues méprisables en y renonçant; tout ce que nous évitions injustement et par erreur, il a su l'adoucir en le souffrant. Nous ne pouvons plus pécher qu'en désirant ce qu'il a méprisé, et en fuyant ce qu'il a supporté : sa vie humaine et terrestre a été la règle et le modèle des mœurs. Sa résurrection démontre que rien de la nature humaine ne périt dès que Dieu l'a sauvé, que toute la nature obéit à son créateur, ou pour punir le péché, ou pour délivrer l'homme; et avec quelle facilité le corps est soumis à l'âme lorsqu'elle-même est soumise à Dieu! »

Morale simple : elle est l'expression vive et lumineuse des vertus pures et sublimes de son âme. Morale sainte : elle est dictée par la sagesse et la justice même. Morale douce et consolante : elle fixe tous nos regards sur l'autre vie, et cependant elle ne nous ordonne rien qui ne tende à notre bonheur dans la vie présente. Morale universelle : elle convient à tous les peuples et à tous les climats. Morale complète : elle embrasse toutes les vertus et condamne tous les vices. Morale uniforme : toutes ses parties se tiennent, forment un bel ensemble, et se prêtent une force mutuelle. Une morale si conforme à la nature de l'homme et en même temps si sublime et si parfaite, ne méritait-elle pas d'être marquée au sceau de la révélation divine, pour soumettre des hommes dont la dépravation était à son comble? »

Pour se convaincre encore davantage de la nécessité et de la sainteté de cette morale, jetons les yeux sur les siècles qui ont précédé la manifestation de son divin instituteur : quels hommes ces siècles nous présentent-ils? Nous y trouverons à la vérité des hommes qui se donneront pour sages, des hommes dont on avait admiré les connaissances et consacré la mémoire. Mais ces sages pré-

tendus, ne cherchant que leur gloire, ne s'étaient occupés qu'à flatter la curiosité de l'esprit humain, qu'à l'étonner par la multiplicité de leurs questions, par la hardiesse de leurs idées, par la subtilité de leurs sophismes. Mais quel pouvait être le fruit de ces spéculations? La vanité seule en était le principe; l'homme ne pouvait devenir ni meilleur, ni plus éclairé sur ses devoirs.

Ces faux sages *s'étaient perdus eux-mêmes dans leurs propres pensées et dans leurs vains raisonnements.* ils avaient eu à la vérité quelques idées des devoirs de l'homme; mais ce qu'ils en avaient aperçu, n'avait fait que *les rendre plus inexcusables.* S'annonçant pour plus éclairés que le reste du vulgaire, mais au fond plus aveugles que lui, ils n'avaient pas compris qu'il ne suffit pas de connaître la *justice de Dieu,* et qu'on n'est que plus coupable à ses yeux quand elle ne règle pas nos actions, et qu'elle ne sert point à réprimer. Aussi tant que nous avons eu de pareils précepteurs, nous n'avons point trouvé de sûreté dans les règles qu'ils nous ont données. Bornés dans toutes leurs lumières, connaissant peu les plaies du cœur, aveugles sur les droits immenses de la souveraineté et de la justice divine, ne pouvant d'ailleurs embrasser par leurs idées le détail infini des devoirs d'un seul homme, ni les rapports sans nombre que donnent les différentes conditions, les différents âges, les différents événements de la vie, et livrés enfin à des passions qui, en les égarant, répandent des ténèbres dans leur esprit, comment pourraient-ils, ces hommes qui haïssent la lumière, faire des lois assez saintes d'une part et de l'autre assez étendues pour corriger tous les désordres, remédier à tous les maux, nous instruire sur le détail de nos actions, nous éclairer enfin sur tous nos devoirs envers Dieu et envers les hommes?

Mais avec quelle supériorité la sagesse éternelle n'a-t-elle pas confondu la sagesse des philosophes, lorsque revêtue de son humanité *pour nous instruire,* elle nous a appris que, *renonçant à l'impiété et aux passions mondaines, nous eussions à vivre, dans le siècle présent, avec tempérance, avec justice et avec piété?*

Jusqu'à Jésus-Christ la raison de l'homme n'avait guère servi qu'à l'égarer et à le perdre. On ne peut voir qu'avec étonnement dans les plus éclairés des philosophes la prodigieuse diversité d'opinions que la vanité de l'homme avait enfantées sur les objets dont il lui importait le plus d'être instruit. Cette fière raison qui veut tout pénétrer, aussi peu capable de douter avec prudence que de s'assurer de quelque chose avec une pleine certitude, n'éprouva qu'hésitation et embarras, tant qu'elle n'eut pour guide que sa propre lumière: trop faible alors pour se soutenir, trop orgueilleuse pour se soumettre, elle ne fit qu'errer au gré de ses visions; et c'est ainsi que l'homme fut puni de la folle espérance qu'il avait conçue *de se rendre semblable à Dieu, connaissant le bien et le mal.*

Ce n'est donc ni par les vaines recherches, ni par les discours pompeux de la sagesse humaine, que l'homme pouvait être élevé à la véritable sagesse; et ce n'est point aussi par de tels moyens que Jésus-Christ a voulu nous y faire arriver. Après s'être fait connaître pour le Fils de Dieu, *par la puissance avec laquelle il disposait de la nature, par l'esprit de sanctification qui brillait en lui et par sa résurrection d'entre les morts, c'est par la foi qu'il a soumis toutes les nations à la vertu de son nom et de sa parole,* afin que ce que nous croyons ne fût plus appuyé sur les faibles conjectures de la sagesse humaine, mais sur l'infaillible autorité de Dieu. Et combien, par cette doctrine toute divine, cette même sagesse humaine est-elle devenue plus éclairée sur plusieurs points, plus étendue, moins incertaine et moins flottante? Parlant en maître, *ordonnant et disposant de tout comme le fils de la maison,* Jésus-Christ instruit les hommes avec simplicité, de ce qu'ils ont à croire et à pratiquer, sans en discuter curieusement avec eux les raisons et les motifs, et sans permettre d'opposer à ses leçons les spéculations d'une vaine science; c'est dans cette simplicité, appelée par l'Apôtre, *la folie de la prédication,* que ce divin législateur nous a fait trouver enfin la lumière, *qui nous sauve* et qui nous manquait.

Tel est en partie le but de la mission de Jésus-Christ. Jamais il ne s'est proposé de se former un peuple de philosophes et de discoureurs; mais un peuple saint et fervent dans la pratique des bonnes œuvres. C'est ainsi que Dieu a consommé l'alliance qu'il avait faite avec Abraham, *de se donner à nous pour être servi dans une justice et une sainteté dignes de lui, tous les jours de notre vie.*

§ LIV. Rien n'est plus digne de notre admiration que la manière noble et simple avec laquelle Jésus-Christ annonce sa doctrine à l'univers entier. Les prophètes, remplis d'une lumière céleste, dirigés par une puissance supérieure, annonçaient autrefois aux prévaricateurs les menaces du Très-Haut. Jésus-Christ n'a pas besoin que l'Esprit divin s'empare de lui et l'agite: il prédit dans les termes les plus simples les événements les plus étonnants; il parle du bouleversement de la nature, du jugement universel, avec la tranquillité d'un homme qui parlerait d'un événement ordinaire. On sent qu'il n'a pas besoin de s'élever pour atteindre à la hauteur des plus grands mystères, et qu'engendré *dans la splendeur des saints,* il voit sans étonnement *les profondeurs de Dieu.* La noble simplicité de ses discours nous fait voir qu'il est né dans le sein des merveilles dont il nous entretient, et qu'il est véritablement le *Fils,* pour qui il n'y a rien de caché *dans la maison de son père.* C'est en employant des preuves sensibles et des comparaisons familières qu'il enseigne les vérités les plus sublimes. Partout il tempère son autorité par la douceur. Avec quelle bonté ne traite-t-il pas l'apôtre qui le trahit? Il

aime mieux jeter le trouble et l'épouvante dans le cœur de ses fidèles disciples, que de soustraire au perfide (1) aucun des motifs de repentir, aucun des moyens de conversion qu'il lui présente. Son amour pour les hommes n'a point de bornes : *Venez à moi*, disait-il, *vous tous qui souffrez et qui êtes dans la peine, je vous soulagerai.* Tous les hommes sont invités à puiser dans cette source de grâce surabondante. Dans ses œuvres, dans ses travaux, dans ses miracles, partout, comme on l'a déjà observé, c'est le bonheur de l'humanité qu'il envisage. Mais aussi quelle fermeté, quelle indignation ne montre-t-il pas quand la gloire de son Père l'exige? La sainteté du temple est-elle souillée : avec quel zèle n'en chasse-t-il pas les sacriléges profanateurs? Les docteurs de la loi s'efforcent-ils de séduire le peuple : il confond leur orgueil, démasque leur hypocrisie? Enfin, vit-on jamais parmi les hommes une constance et une magnanimité comparables à celles que notre divin Sauveur fait éclater au milieu des opprobres et des tourments? Il meurt par le plus honteux comme par le plus douloureux des supplices, sans trouver ni justice dans ses juges, ni fidélité dans ses apôtres, ni reconnaissance dans ceux qui devaient lui demeurer les plus attachés, ni retour du côté d'un peuple qu'il comble de ses bienfaits, ni consolation sensible de la part de son Père, qui semble le méconnaître et n'avoir que de l'indifférence pour lui. Il meurt : mais dans quelles dispositions, dans quels sentiments? tranquille au milieu des plus grandes contradictions de la part des pécheurs, il n'ouvre pas la bouche pour se justifier, lui qui d'une parole aurait pu confondre et terrasser tous ses ennemis et ses juges. Telle qu'une brebis muette, il se laisse mener sans se plaindre au lieu destiné à sa mort; attaché à la croix, il continue son sacrifice comme il l'a commencé, dans la soumission, la paix et le silence. Avec quelle charité et quelle tendresse ne prie-t-il point sur la croix pour tous ceux qui le crucifient? Avec quelle générosité n'accorde-t-il pas le pardon à un scélérat qui confesse ses crimes et met en lui seul sa confiance? Avec quelle complaisance le Père n'exauce-t-il pas ses prières et n'accepte-t-il pas ses humiliations et ses souffrances? Dans toutes les circonstances de sa vie et de sa mort tout annonce qu'il est vraiment Dieu et par conséquent digne de nos adorations et de notre amour.

Que l'incrédulité, malgré tant de vertus et tant de merveilles, se scandalise des ignominies de sa mort : ces ignominies ne sont pas capables d'obscurcir l'éclat de sa divinité. Elles sont consacrées dans les oracles des prophètes : elles sont de son propre choix : il les prédit à ses apôtres dans le plus grand détail; il en fait avec complaisance le sujet de ses entretiens ; elles sont l'objet de ses désirs ; il les regarde comme l'instrument de ses victoires ; enfin ses ennemis n'exécutent jamais rien contre lui qu'au moment et de la manière qu'il juge à propos de leur en laisser le pouvoir et la liberté. Les souffrances qu'il accepte ainsi, ne sauraient donc le dégrader. Comme fils de l'homme, il veut partager nos misères, comme Fils de Dieu, il ne rejette que celle du péché, qui serait indigne de lui, et c'est pour détruire le péché qu'il subit la mort la plus ignominieuse. Faut-il avoir des yeux bien perçants pour découvrir en lui toute la majesté d'un Dieu à travers le voile des humiliations qui le couvre? Malgré la conspiration formée contre lui, il arrache à ses ennemis l'aveu le plus formel de son innocence. Elle est attestée par les remords du disciple qui l'a trahi, par les contradictions des témoins qu'on interroge, par la sentence du juge qui le condamne et par le témoignage authentique qu'ont été forcés de lui rendre les spectateurs mêmes de son supplice.

Les opprobres qu'il souffre ne servent donc qu'à dévoiler toute la grandeur de son âme et à nous convaincre que sa patience est invincible, que son obéissance est à toute épreuve, que son amour pour son Père est sans bornes, que sa charité pour les hommes est inépuisable. Il ne tombe dans l'accablement et dans la tristesse que parce qu'il prend notre place vis-à-vis de la justice de Dieu, qui exige la punition du péché, que quand il est seul et prosterné devant son Père et qu'il lutte contre lui pour le désarmer. Hors de là et dans le temps même que ses ennemis déploient contre lui toute leur fureur, il leur fait sentir qu'ils ne sont que les exécuteurs des volontés du Très-Haut; c'est après que la perfidie de Judas est consommée, qu'il dit ces paroles remarquables : *Maintenant le Fils de l'Homme est glorifié et Dieu est glorifié en lui* (1) : il

(1) « Que son ministère est intéressant pour mon cœur! Il ne vient à moi, dit un apologiste de la religion, il ne m'invite à venir à lui que pour me décharger du fardeau de mes misères, que pour me faire part des véritables richesses, dont il est le dispensateur, que pour m'apprendre à secouer le joug des passions. Pourrai-je balancer un moment à le suivre? Il n'est occupé que de mes intérêts, il ne songe qu'à mon bonheur; il m'offre sa vérité pour me conduire, son bras pour me soutenir, sa grâce pour me fortifier, sa croix pour me défendre, son corps pour me nourrir, son sang pour me purifier, ses mérites et sa propre vie pour m'assurer un trône dans l'éternité. Non, je ne veux point d'autre maître que Jésus-Christ. Quand le ciel ne m'ordonnerait pas de l'écouter, mes seuls besoins m'amèneraient à lui : où trouver ailleurs qu'à son école les ressources qui me sont nécessaires? Que tous les sages, que tous les docteurs se taisent devant lui : il a lui seul les paroles de la vie éternelle : lui seul connaît tous les ravages que le péché a faits à mon âme : lui seul peut les réparer. Rien ne lui coûte pour aplanir les sentiers qui conduisent à la véritable félicité. Après m'avoir fait connaître la source de mes misères, il s'immole pour m'en délivrer. En qualité de grand prêtre et de pontife, il a porté lui-même le sang de la victime dans le saint des saints; ce sang qui a servi à lier et cimenter entre lui et son Père une alliance éternelle. Il a pris toutes mes dettes pour les acquitter. Il m'a transporté tous ses droits pour me faire asseoir avec lui dans le royaume de son Père. Ah! je trouve tout dans Jésus-Christ, et tout me manque hors de Jésus-Christ. Il est le commencement et la fin de tout. Il n'y a point de grâces que par ses mérites, point de lumière que dans sa parole, de vie que par sa résurrection, de grandeur que dans la soumission à sa souveraineté, de ressource que dans son sang, d'espérance que dans sa miséricorde et son amour pour les hommes. »

(1) Jésus-Christ trouvant dans la nature divine une gran-

leur donne les preuves les plus éclatantes de son indépendance et de son pouvoir suprême. Il parle de ses disciples et de sa nation, comme lisant dans le cœur et dans l'avenir : une seule de ses paroles renverse les soldats qui le cherchent. Quand ses mains sont clouées à la croix, c'est alors qu'il agite et qu'il secoue la terre (1), qu'il l'ébranle jusque dans ses fondements, qu'il ouvre les tombeaux, qu'il déchire le voile du temple et qu'il couvre le soleil d'un nuage qui devient un phénomène inexplicable aux yeux de la gentilité ; le haut cri qu'il a jeté en mourant annonce à l'univers que c'est volontairement et de lui-même qu'il a remis son âme entre les mains de son Père : et tous ces prodiges réunis n'obligent-ils pas la raison à conclure avec le centenier, que *cet homme était véritablement le Fils de Dieu ?* Le tombeau, qui engloutit tous les projets humains, amène l'exécution des siens ; le tombeau, qui est l'écueil de la gloire des hommes, devient le théâtre de la sienne. Il meurt, et les puissances infernales sont vaincues ; la cédule où notre condamnation était écrite, est effacée ; le règne du péché est détruit, celui de la justice commence. Il ne lui reste plus que de s'élancer victorieux dans le séjour de l'immortalité, d'y reprendre sa place à la droite de son Père, de conduire son Eglise, en la faisant participer aux mérites infinis de sa mort, d'acquitter enfin au dernier jour la parole qu'il a donnée aux justes de les récompenser, et d'accomplir les menaces tant de fois répétées dans les Livres saints contre les contempteurs de sa loi.

deur capable de donner un prix immense à ses adorations, et empruntant de la nature humaine l'abaissement nécessaire pour adorer, forme et présente l'adorateur le plus parfait, immolé en figure dès l'origine du monde ; il vient dans la plénitude des temps consommer réellement sur la croix le grand sacrifice qu'il veut perpétuer à jamais, et auquel il nous fait participer : sacrifice d'holocauste, où par son état d'immolation il glorifie la sainteté et la justice de son Père ; par son état d'anéantissement, il révère son ineffable grandeur ; par son état de mort, il honore sa vie divine ; et où par conséquent il rend à l'Être suprême tout ce qu'il mérite d'honneur, de gloire et d'adoration.

Et n'était-ce point là ce que ce divin maître voulait faire entendre à ses disciples par ces paroles qu'il leur adressait quelques instants avant sa passion? *Maintenant le Fils de l'Homme est glorifié, et Dieu est glorifié en lui.* Comme s'il leur eût dit : Jusqu'à présent le monde, destiné à servir de sanctuaire au Dieu véritable, n'a été qu'un lieu de profanation ; tout rempli qu'il était de la miséricorde du Seigneur, l'on n'y a vu que des ingrats qui n'adoraient rien, ou des stupides qui adoraient tout, excepté celui qui méritait seul leurs hommages. Au milieu d'une infinité de temples que les démons s'étaient fait ériger, l'unique que le Dieu vivant se fût réservé sur la terre, avait été changé en une caverne de voleurs; *maintenant*, me voici, *et mon Père est en moi, se réconciliant le monde.* Réuni par ma médiation, ce monde va désormais faire ses délices et devenir un temple saint dans lequel il doit reposer avec complaisance, parce qu'il y trouvera *les adorateurs qu'il cherche, et qui l'adoreront en esprit et en vérité.* Je m'associerai en qualité de chef, je m'unirai intimement des membres; ils ne seront plus avec moi qu'une seule et même hostie d'adoration à laquelle tout dans l'univers aboutira comme à son centre, et par laquelle tout remontera jusqu'à Dieu mon Père, comme à son principe, pour le glorifier dans le temps et dans l'éternité. *Nunc clarificatus est Filius Hominis et Deus clarificatus est in eo.* J'établirai mon Eglise sur des fondements inébranlables, et malgré la diversité des épreuves qui doivent l'agiter, elle demeurera immobile et ne perdra jamais de vue qu'elle est étrangère sur la terre, que les persécutions ont été son berceau, que les souffrances et les humiliations en sont le principal ornement, et qu'elle ne sera jamais plus vigoureuse et plus épurée que lorsqu'elle sera attaquée avec plus d'acharnement. L'oppression et les nuages qui la couvrirent par intervalles ne serviront que de préparatifs à son triomphe : sa foi et la sainteté de ses enfants triompheront toujours des ennemis qui voudraient les renverser, et leur malice même donnera de l'éclat à ses victoires.

(1) Le tremblement de terre est encore attesté par l'état où se trouve le rocher du Calvaire. Des voyageurs et des historiens très-instruits, Millard, Fleming, Maundrel, Shaw et d'autres attestent que ce rocher n'est point fendu naturellement selon les veines de la pierre, mais d'une manière évidemment surnaturelle. « Si je voulais nier, dit saint Cyrille de Jérusalem, que Jésus ait été crucifié, cette montagne de Golgotha, sur laquelle nous sommes présentement assemblés, me l'apprendrait.

LETTRE

DE M*** AUX ÉDITEURS DES OUVRAGES DE M. LE CHANCELIER D'AGUESSEAU.

Sous quel aspect l'essai de M. le chancelier d'Aguesseau, sur la mission et la divinité de Jésus-Christ, doit-il être considéré? Sous quel aspect peut-il être donné au public? Faut-il le joindre au corps entier de ses ouvrages? Voici, puisque vous l'exigez, ma réponse à vos questions. Certainement l'illustre auteur, en écrivant ses réflexions sur la Concorde, n'a jamais imaginé qu'on les livrerait un jour à l'impression. Son extrême modestie, la timide défiance qui l'accompagnait dans tous ses travaux, l'état même où se trouve son manuscrit, tout dépose que ce n'était point là son intention. Il est évident que ce magistrat n'a pensé qu'à fixer les idées rapides qui se sont présentées à son esprit en lisant les divers textes de la Concorde. C'est un monument de sa piété, et une profession de foi motivée sur les principaux caractères de Jésus-Christ, plutôt qu'un ouvrage polémique où il ait voulu entrer en lice avec ceux qui ont eu le malheur de rejeter la révélation, et qui bornés alors (1)

(1) A la fin du siècle passé et au commencement de ce siècle, les ennemis de la révélation, isolés et en petit nombre, ne se montraient point au grand jour. Ce n'était qu'à la faveur des ténèbres qu'ils osaient répandre le poison de leur doctrine. Doués de cette prudence du siècle qui n'est active que lorsqu'elle attend des succès, ils ne s'avisaient pas d'aller dogmatiser ni de chercher des disciples parmi les écrivains distingués dans les sciences et dans les lettres. Ceux-ci avaient trop de vertus pour ne pas souhaiter la vérité des promesses éternelles. Ils avaient une logique trop saine pour ne pas rejeter avec indignation un système inintelligible qui substitue aux mystères sublimes de la religion, des absurdités (*a*) plus révoltantes

(*a*) Matière éternelle ; matière intelligente ; le hasard, le choc fortuit des éléments et le mouvement aveugle de la matière, seul principe du bel ordre de la nature ; un

à un très-petit nombre, ne s'étaient pas encore enhardis jusqu'à blasphémer ouvertement contre Dieu et son Christ. En un mot, c'est une simple esquisse à laquelle ce magistrat, absorbé par ses grandes occupations, n'a eu ni le temps ni la volonté de mettre la dernière main. Mais cette manière d'apprécier son essai ne doit pas vous déterminer à en priver le public : on s'est toujours fait un devoir de conserver les fragments des grands hommes, parce qu'on y voit respirer leur génie : d'ailleurs cet ouvrage fixe nos idées et celles de la postérité sur la pureté de la foi de ce célèbre magistrat. Il ne renferme que des réflexions judicieuses et solides sur la divinité de Jésus-Christ et sur l'excellence de sa morale. On y remarque surtout l'énergie et la précision avec laquelle cet illustre auteur peint d'un seul trait cette sublimité de perfection qui caractérise toutes les actions et toutes les paroles de notre divin législateur. Ceux mêmes qui ont le malheur de ne point admettre la révélation, seront forcés d'admirer la beauté des préceptes et des conseils évangéliques. Quant à ceux qui, frappés de l'autorité des Livres saints, n'ont de répugnance qu'à croire ce qui surpasse leur faible raison (1), ils apprendront, en lisant ces réflexions sur la Concorde, que c'est uniquement dans la foi de l'Eglise et dans la source pure de la tradition qu'on doit puiser le vrai sens des Livres saints. En lisant cet essai, on est étonné de voir que l'illustre auteur ne se permet ni explication arbitraire, ni opinion hardie : il n'instruit que pour édifier, Jamais il ne se détourne de ce but ni par des spéculations stériles qui dessèchent le cœur, ni par de petites pratiques qui ne mènent jamais à la réformation des mœurs, ni par des questions de controverse, qui ne servent souvent qu'à

(1) Il est des esprits forts de plus d'une espèce : on en trouve qui se glorifient de rendre hommage à plusieurs vérités fondamentales de la religion chrétienne, à l'existence d'un Dieu, à l'utilité d'une révélation, à la nécessité d'un culte, aux récompenses d'une autre vie, etc.; mais qui se dédommagent de cette soumission, en rejetant tout ce qui passe leur faible raison : ces nouveaux sectaires ne voulant ni mystères, ni autorité de l'Eglise, ni tradition, se livrent conséquemment à l'esprit particulier, source intarissable de disputes, et s'exposent à devenir flottants comme des enfants et à être emportés à tout vent des opinions humaines. On a vu se précipiter dans cette illusion si dangereuse, plusieurs écrivains célèbres, fiers de leurs lumières, et qui ont eu le malheur de ne devenir plus savants que pour devenir moins simples dans la foi. On découvre aisément la source de leurs écarts. Ils ont bien compris qu'il n'y avait que la parole de Dieu révélée qui pût fixer les incertitudes de l'esprit humain et exiger le sacrifice de la raison. Ils savaient aussi que l'Ecriture sainte, divinement inspirée, renferme la parole de Dieu. Mais ils n'ont pas voulu admettre une autre vérité également importante : que la parole de Dieu est *écrite* ou *non écrite*, que ce n'est point une double parole ni une double révélation; mais que c'est une seule et même parole divine, soit qu'elle ait été consignée dans les Livres saints, soit que, prêchée de vive voix par les apôtres, elle ait passé de bouche en bouche jusqu'à nous; que le même Esprit qui a inspiré les prophètes, les apôtres, tous les écrivains sacrés de l'Ancien et du Nouveau Testament, est toujours avec l'Eglise, ou plutôt que c'est lui qui parle et enseigne par sa bouche, et qu'ainsi la prédication commune de l'Eglise catholique, sa profession constante, unanime, est par elle-même un moyen facile, abrégé, sûr et infaillible de connaître la révélation divine qui doit fixer et régler notre foi. *Sequere viam catholicæ disciplinæ quæ ab ipso Christo per apostolos ad nos usque manavit et abhinc ad posteros manatura est.* S. August. de Util. cred. cap. 8.

C'est toujours de l'Eglise et de la divine tradition qu'il faut apprendre le vrai sens des textes, que des esprits prévenus ou peu fermes dans la foi voudraient mettre en contradiction avec les principes du raisonnement humain; et il n'est ni raisonnable ni religieux de prétendre, que sans égard à l'interprétation universelle des SS. PP., *la raison seule doive nous diriger dans l'intelligence du sens de l'Ecriture;* en sorte que la raison suspende son consentement aux textes les plus formels, jusqu'à ce qu'elle les ait conciliés avec sa manière de penser et avec les systèmes philosophiques. Le premier effet d'une foi religieuse est d'imposer silence aux contradictions de l'esprit humain, aux fausses lueurs, aux caprices d'une raison aveugle qui ne connaît ni fond ni rive quand elle veut sonder l'abîme des choses. Puissent les sociniens et les autres classes d'esprits forts, entrer dans les sentiments si vrais et si humbles de saint Augustin, et dire avec lui de tout leur cœur: « Il n'appartient pas à l'homme, Seigneur, de juger ce que vous avez porté à un si haut point d'autorité; et bien loin de nous établir juges de ces divins livres, nous recevons avec une soumission respectueuse tout ce que nous y trouvons, et même ce qu'ils ont d'impénétrable pour nous : parce que nous sommes assurés que ces choses-là mêmes qui sont voilées à nos yeux, sont non-seulement vraies, mais même énoncées comme elles le devraient être. » C'est ainsi que s'expliquent les célèbres controversistes en traitant de l'analyse de la foi.

---

les unes que les autres, et qui détruisant toute certitude, sape les fondements de nos connaissances, anéantit les préceptes immuables de la morale, et nous précipite dans l'abîme du scepticisme. Plus jaloux encore de conserver la pureté de leur foi et de maintenir, par leurs exemples, la règle des mœurs, que de perpétuer le bon goût par les productions de leur génie, c'est à juste titre qu'ils seront cités dans tous les siècles comme des modèles de perfection dans tous les genres. « Heureux» dit un académicien distingué (M. l'abbé de Radonvilliers) en parlant du poëte le plus célèbre de nos jours, « heureux si tenant dans le siècle de Louis XV la place des beaux génies qui ont illustré le siècle de Louis XIV, il eût conservé leurs principes et suivi leurs exemples. Corneille, Racine, Despréaux, satisfaits de l'honneur légitime que procurent les talents, dédaignèrent cette triste célébrité qui s'acquiert malheureusement par l'audace et par la licence. Ils abandonnaient aux écrivains sans génie cette ressource déplorable... Ah! qu'il était consolant, dit un autre orateur (*a*), d'annoncer les vérités saintes dans un temps où la religion était non-seulement aimée et respectée, mais où les beaux exemples étaient à la cour, dans les armées, sur le trône; dans un siècle où Turenne se faisait instruire de la religion comme un simple catéchumène, où le grand Condé, dans sa noble retraite de Chantilly, déployait toutes les vertus d'un héros chrétien; où le grand Corneille demandait pardon de cinquante ans de gloire, et traducteur de l'imitation de Jésus-Christ, il humiliait son génie devant le livre le plus simple et le plus touchant; où Racine aussi simple dans ses mœurs qu'il était grand par ses talents, allait avec son livre de prière, tenant sa femme sous son bras et son fils par la main, écouter son pasteur, et assistait à l'office avec l'assiduité et la ferveur d'un simple fidèle; où enfin le roi, ce roi si grand que nous sommes contraints de l'admirer, même en dépit de l'orgueil qui s'efforce de le déprimer, Louis le Grand mourant en chrétien et en roi, déployant à ce dernier moment toute la grandeur de son âme, disait à ceux qui l'entouraient: « Je vois bien que les rois n'ont, comme les autres hommes, qu'une seule chose à faire, leur salut; mais on y pense trop tard.» Quel siècle! C'était cependant celui des grands hommes, et ils avaient tous de la religion. Quoi donc! nos esprits forts se tromperaient-ils jusque dans leur vanité? Ils croient la religion trop petite pour eux, et ce seraient eux qui seraient trop petits pour elle! »

Dieu immobile et sans providence, l'homme transformé en pur automate; point de peine ni de récompense éternelle; l'impunité promise au vice, et tout espoir de récompense ôté à la vertu; les malheureux privés de toute consolation dans leurs misères; l'homme maître de composer à son gré sa morale, ses vertus et sa conscience; la religion la plus sublime et la plus propre à conduire au bonheur de la vie présente et de la vie future représentée comme une pure institution de police; nulle distinction entre le bien et le mal, etc.

(*a*) Voyez l'excellente préface des sermons de M. de Cambacerès, qui joint si souvent à la dialectique de Bourdaloue, l'éloquence insinuante de Massillon.

nourrir des doutes, ni par ces fausses mysticités, qui conduisent si souvent à des illusions dangereuses.

C'est servir doublement l'Eglise et la patrie, que d'opposer aux efforts de la séduction et aux progrès que l'erreur ne cesse de faire parmi nous, l'exemple et l'autorité imposante d'un grand homme, regardé avec juste titre comme l'oracle de notre législation et la gloire du sénat français.

Vous n'ignorez pas, messieurs, tous les ressorts que les spectateurs des nouvelles opinions ont fait mouvoir avec tant d'habileté pour enfler la liste de leurs disciples. A les croire, la foi n'est le partage que des simples et des ignorants. Cependant que l'on oppose monuments à monuments, docteurs à docteurs, disciples à disciples, et l'on aura droit de défier les nouveaux apôtres, de montrer dans leurs fastes des hommes capables, par leur génie et par leurs vertus, de soutenir le parallèle avec les Clément d'Alexandrie, les Origène, les Athanase, les Jérôme, les Chrysostome et les Augustin, parmi les anciens; avec les Bacon, les Descartes, les Newton, les Leibnitz, les Abbadie, les Pascal, les Bossuet, les Fénelon, parmi les modernes; pour toute réponse à cette objection, dont ils ne peuvent se dissimuler la force, ils ont pris le parti de flétrir la mémoire de ces grands hommes, et de répandre des nuages sur la pureté de leur foi. Ils ont même trouvé un autre moyen d'éluder cette objection : c'est de supposer, comme une vérité constante, que, chez toutes les nations et dans tous les âges, les hommes supérieurs au peuple par leur génie et leurs dignités avaient toujours eu une religion de représentation et une religion secrète, professaient extérieurement un culte et n'y croyaient pas.

Ne les a-t-on pas vus de nos jours essayer de rendre suspecte la foi des Bossuet et des Fénelon? Quelle réputation, après de tels exemples, pourra se croire à l'abri de la calomnie? Vous leur ôtez, messieurs, jusqu'à la pensée de donner la plus légère atteinte à la sincérité des sentiments religieux de M. le chancelier d'Aguesseau. Cet ouvrage en sera une preuve incontestable, un monument immortel. Plus les réflexions de cet auteur paraîtront simples et familières, plus elles attesteront la fermeté et la sincérité de sa croyance; plus elles paraîtront avoir été jetées rapidement, moins elles pourront être suspectées.

En effet, peut-on douter de l'assentiment intérieur, de l'intime persuasion d'un homme qui ne confie au papier ses pensées que pour se rendre compte à lui-même de l'état de son âme, et pour rassembler les motifs de crédibilité propres à affermir sa foi, et qui, dans la retraite et le silence du cabinet, écrivant sans art, sans dessein, sans prétention et surtout sans témoin, ne pense pas même que jamais il doive avoir des lecteurs.

C'est sous ce point de vue qu'on doit envisager les réflexions de M. le chancelier d'Aguesseau. Il est aisé de voir qu'il ne les a écrites que pour son édification particulière, plutôt d'après son cœur que d'après son esprit : le défaut d'ordre qui fait que les mêmes réflexions reviennent; les phrases incomplètes qui lui échappent, en un mot, tout le contexte de son ouvrage annonce clairement, comme je l'ai déjà observé, que le dessein de ce grand magistrat n'était point de le livrer au grand jour de l'impression.

Au reste, ces légers défauts qu'une critique sévère pourrait relever dans cet ouvrage, n'empêcheront point de le lire avec plaisir. On y retrouve son esprit et sa manière : clarté, précision, justesse dans le raisonnement; exactitude à poser les vrais termes de la question; sévérité pour écarter ce qui lui est étranger; sagesse, qui lui fait éviter tous les écueils : enfin, tout l'art qu'il emploie consiste à ne mettre du sien que le moins possible, à n'avoir pas l'air de venir au secours de la vérité, mais à la proposer dans toute sa simplicité. Chaque réflexion que vous lisez semble ne vous rien présenter de neuf et de saillant. Vous croyez que vous en auriez trouvé et dit autant : cependant tout en lisant des choses simples, naturelles, sans faste et sans appareil, vous voyez à chaque pas le point de vue se développer et s'agrandir. A peine vous avez parcouru la moitié de la carrière, que la vérité se montre dans tout son éclat.

Votre délicatesse, monsieur, pour la gloire de M. le Chancelier, ne doit donc pas s'alarmer. Si vous n'ajoutez pas à sa réputation littéraire, vous êtes certain de ne point la compromettre.

Il est, pour vous déterminer, une considération bien puissante, puisqu'elle vous fournit, dans un nouveau sujet d'éloge, l'occasion favorable de donner une leçon importante. Que de trésors cachés dans l'Ecriture sainte pour l'orateur, le philosophe, le jurisconsulte, l'homme d'Etat et tous ceux que la Providence appelle à éclairer leurs semblables ou à les gouverner! Là se découvrent à la pénétration du législateur, le fondement des lois, les principes de la morale, les rapports éternels qui unissent Dieu, l'homme et l'univers. Là, l'homme de bien, que sa vocation destine à régner par la parole, échauffe son génie et le dispose aux grands mouvements de l'éloquence; et ce qui lui est plus nécessaire encore, il enflamme son courage et l'enhardit à braver les périls attachés au ministère de l'orateur. Là le magistrat puise, avec le zèle ardent de la justice, l'amour des hommes, la grandeur d'âme, le mépris des richesses et de la fausse gloire, le goût des mœurs simples, pures et antiques, qui honorent son état et le caractérisent.

Heureux d'avoir connu cette vérité dès l'entrée de la carrière, M. d'Aguesseau la prit pendant toute sa vie pour la règle et la base de sa conduite, et il lui dut une grande partie de ses succès et de ses vertus. La lecture et la méditation des Livres saints furent pour lui un devoir journalier dont il ne se

dispensa jamais. Cette étude, après avoir guidé sa jeunesse, devint dans ses dernières années son occupation la plus assidue et sa plus douce consolation.

Une leçon si précieuse ne doit pas périr. Vous la consacrerez en quelque sorte, messieurs, et vous la transmettrez utilement à la postérité, en joignant ce commentaire abrégé de la Concorde, au corps entier des ouvrages de M. le chancelier d'Aguesseau. C'est par la comparaison impartiale des ouvrages de divers genres, et même des fragments des grands écrivains, qu'on parvient à bien apprécier les richesses de leur génie.

Je suis, messieurs, etc.

VIE DE POLIGNAC.

POLIGNAC (Melchior de), cardinal, vit le jour au Puy en Velay, le 11 octobre 1661, d'une des plus illustres maisons de Languedoc. Six mois après qu'il fut venu au monde, il fut exposé à un grand malheur. Il était nourri à la campagne. Sa nourrice, qui était fille, et qu'une première faute n'avait pas rendue plus sage, en fit une seconde. Dans cet état, qu'elle ne put longtemps cacher, frappée de tout ce qu'elle avait à craindre, elle s'enfuit vers la fin du jour, et disparut, après avoir porté l'enfant sur un fumier, où il passa toute la nuit. Heureusement c'était dans une belle saison; on le trouva le lendemain, sans qu'il lui fût arrivé aucun accident. Le jeune Polignac fut amené de bonne heure à Paris par son père, qui le destinait à l'état ecclésiastique. Il fit ses humanités au collége de Louis-le-Grand, et sa philosophie à celui d'Harcourt. Aristote régnait toujours dans les écoles. Polignac l'étudia par déférence pour ses maîtres; mais il se livra en même temps à la lecture de Descartes. Instruit de ces deux philosophies si différentes, il soutint l'une et l'autre dans deux thèses publiques, et en deux jours consécutifs, et réunit les suffrages des partisans des *rêveries* anciennes, et de ceux des *chimères* modernes. Les thèses qu'il soutint en Sorbonne, vers l'an 1683, ne lui firent pas moins d'honneur. Le cardinal de Bouillon, enchanté des agréments de son esprit et de son caractère, le prit avec lui, lorsqu'il se rendit à Rome, après la mort d'Innocent XI. Il l'employa non-seulement à l'élection du nouveau pape Alexandre VIII, mais encore dans l'accommodement qu'on traitait entre la France et la cour de Rome. L'abbé de Polignac eut occasion de parler plusieurs fois au pontife, qui lui dit, dans une des dernières conférences : « Vous pa-« raissez toujours être de mon avis, et à la « fin c'est le vôtre qui l'emporte. » Les différends entre le Saint-Siége et la cour de France étant heureusement terminés, le jeune négociateur vint en rendre compte à Louis XIV. C'est à cette occasion que ce monarque dit de lui : « Je viens d'entretenir un homme et « un jeune homme, qui m'a toujours con-« tredit et qui m'a toujours plu. » Ses talents parurent décidés pour les négociations. Le roi l'envoya ambassadeur en Pologne, en 1693. Il s'agissait d'empêcher qu'à la mort de Jean Sobieski, près de descendre au tombeau, un prince dévoué aux ennemis de la France n'obtînt la couronne de Pologne, et il fallait la faire donner à un de la maison de France. Le prince de Conti fut élu par ses soins, en 1696; mais diverses circonstances ayant retardé l'arrivée de ce prince en Pologne, il trouva tout changé lorsqu'il parut, et fut obligé de s'embarquer à Dantzick. L'abbé de Polignac, contraint de se retirer, fut exilé dans son abbaye de Bon-Port. Après y avoir fait un séjour de trois ans, uniquement occupé des belles-lettres, des sciences et de l'histoire, il reparut à la cour avec plus d'éclat que jamais (1702). Il fut envoyé à Rome, en qualité d'auditeur de rote (1709), et il n'y plut pas moins à Clément XI, qu'il avait plu à Alexandre VIII. De retour en France, en 1709, il fut nommé plénipotentiaire, avec le maréchal d'Uxelles, pour les conférences de la paix, ouvertes à Gertruidenberg (1710). Ces deux négociateurs en auraient fait une avantageuse, si elle avait été possible. La franchise du maréchal était tempérée par la douceur et la dextérité de l'abbé, le premier homme de son siècle dans l'art de négocier et de bien dire. Tout l'art des négociateurs fut inutile: les alliés, les Hollandais surtout, se souvenaient des hauteurs et des prétentions exorbitantes de Louis XIV; ils usèrent de représailles, et prescrivirent au monarque vaincu des conditions trop dures. L'abbé de Polignac fut plus heureux au congrès d'Utrecht, en 1712; mais les plénipotentiaires de Hollande s'apercevant qu'on leur cachait quelques-unes des conditions du traité de paix, déclarèrent aux ministres du roi qu'ils pouvaient se préparer à sortir de leur pays. L'abbé, qui n'avait pas oublié le ton avec lequel ils lui avaient parlé aux conférences de Gertruidenberg, leur dit : « Non, « messieurs, nous ne sortirons pas d'ici; « nous traiterons chez vous, et nous traite-« rons de vous, et nous traiterons sans vous.» Ce fut la même année 1712, qu'il obtint le chapeau de cardinal, qui fut accompagné, l'année d'après, de la charge de maître de la chapelle du roi. Après la mort de Louis XIV, il se lia avec les ennemis du duc d'Orléans, et ces liaisons lui valurent une disgrâce éclatante. Il fut exilé, en 1718, dans son abbaye d'Anchin, d'où il ne fut rappelé qu'en 1721. Innocent XIII étant mort en 1724, le cardinal de Polignac se rendit à Rome pour l'élec-

tion de Benoît XIII, et y demeura huit ans, chargé des affaires de France. Nommé à l'archevêché d'Auch, en 1726, et à une place de commandeur de l'ordre du Saint-Esprit, en 1732, il reparut cette année en France, et y fut reçu comme un grand homme. Il mourut à Paris, le 20 novembre 1741, à 80 ans, avec une réputation immortelle. Le cardinal de Polignac était un de ces esprits vastes et lumineux qui embrassent tout et qui saisissent tout. Les sciences et les arts, les savants et les artistes lui étaient chers. Sa conversation était douce, amusante et infiniment instructive, comme on peut le juger par tout ce qu'il avait vu dans le monde et les différentes cours de l'Europe. Le son de sa voix et la grâce avec laquelle il parlait et prononçait, achevaient de mettre dans son entretien une espèce de charme qui allait presque jusqu'à la séduction. L'universalité de ses connaissances s'y montrait, mais sans dessein ni de briller ni de faire sentir sa supériorité. Il était plein d'égards et de politesse pour ceux qui l'écoutaient; et s'il aimait à se faire écouter, on se plaisait encore plus à l'entendre. Sa mémoire ne le laissa jamais hésiter sur un mot, sur un nom propre ou sur une date, sur un passage d'auteur ou sur un fait, quelque éloigné ou détourné qu'il pût être; elle le servait constamment, et avec tout l'ordre que la méditation peut mettre dans le discours. Quoique le cardinal de Polignac aimât les bons mots, et qu'il en dît souvent, il ne pouvait souffrir la médisance. Un seigneur étranger, attaché au service d'Angleterre, et qui vivait à Rome sous la protection de la France, eut un jour l'imprudence de tenir à sa table des propos peu mesurés sur la religion et sur la personne du roi Jacques. Le cardinal lui dit, avec un sérieux mêlé de douceur: « J'ai ordre, mon« sieur, de protéger votre personne, mais « non pas vos discours. » Nous avons de lui un poëme sous ce titre: *Anti-Lucretius, seu de Deo et natura, libri IX*, traduit élégamment en français par Bougainville, 2 vol. in-8°. « Ouvrage » (pour parler avec ce dernier) « qui « a fixé tous les suffrages et vaincu tous les « obstacles que lui opposait un siècle où la « langue de l'ancienne Rome est peu cultivée, « où l'irréligion triomphe, où l'abus de l'es« prit est appelé raison, où les bons mots « sont devenus des décisions, et les paradoxes « des principes. » L'objet de cet ouvrage est de réfuter *Lucrèce* et de déterminer, contre ce précepteur du crime et ce destructeur de la Divinité, en quoi consiste le souverain bien, quelle est la nature de l'âme, ce qu'on doit penser des atomes, du mouvement, du vide. L'auteur en conçut le plan en Hollande, où il s'était arrêté à son retour de Pologne. Le fameux Bayle y était alors; l'abbé de Polignac le vit (1), et en admirant son esprit, il résolut de réfuter ses erreurs. Il commença à y travailler durant son premier exil, et il ne cessa depuis d'ajouter de nouveaux ornements à ce vaste et brillant édifice. On ne saurait trop s'étonner qu'au milieu des dissipations du monde et des épines des affaires, il ait pu mettre la dernière main à un si long ouvrage en vers, écrit dans une langue étrangère, lui qui avait à peine fait quatre bons vers dans sa propre langue. Il est étonnant qu'il ait pu exprimer d'une manière si claire, si naturelle et si aisée, des phénomènes ou des systèmes hérissés de détails, qui, en prose même, ne sont pas sans obscurité. Ceux qui ont trouvé ces détails peu agréables et qui par là ont tâché de mettre l'auteur au-dessous de Lucrèce, auraient dû nous prouver que lorsque celui-là nous parle de ses atomes et de leurs propriétés, il est plus coulant et plus harmonieux que son adversaire, en expliquant la règle de Képler, les progressions, stations, rétrogradations des planètes, etc. Si on veut mettre de côté le préjugé qui parle en faveur des anciens, on trouvera qu'avec l'aisance et la facilité de Lucrèce, il n'a ni sa négligence, ni son incorrection, et qu'on ne doit attribuer qu'à sa modestie ce qu'il dit de son ouvrage : *Eloquio victi, re vincimus ipsa.* « *A l'égard de la physique de ce poëme,* dit Voltaire, *il me paraît que l'auteur a perdu beaucoup de temps et de vers à réfuter la déclinaison des atomes et les autres absurdités dont le poëme de Lucrèce fourmille; c'est employer de l'artillerie pour détruire une chaumière.*» Voltaire ne songeait pas que, dans ce siècle, des absurdités aussi révoltantes que celles de Lucrèce avaient eu plus d'un défenseur. Témoin le *Système de la Nature*, qui qui n'est qu'une paraphrase de celui de Lucrèce. Il n'est donc point du tout inutile de foudroyer ces extravagances, et on peut dire que Polignac l'a fait supérieurement. Sans blesser la modestie, il chante lui-même son triomphe, c'est-à-dire celui de la religion et de la raison.

On a blâmé l'auteur d'avoir combattu les idées de Newton, pour mettre à leur place les rêveries de Descartes; il est vrai qu'il eût mieux fait de s'en tenir à des notions sûres et avouées, et de n'adopter aucun système : celui de Descartes ne se soutient plus nulle part, au moins dans sa totalité, et celui de Newton reçoit tous les jours de grandes atteintes. Mais il est si difficile de n'avoir pas quelque prédilection pour certaines opinions que la vogue et le nationalisme ont en quelque sorte consacrées, qu'on ne doit pas juger sévèrement l'illustre auteur à cet égard. D'ailleurs, la réflexion principale et en quelque sorte générale, qu'il oppose aux hypothèses de Newton, savoir qu'*une chose n'est pas démontrée pour être exactement calculée, et que le faux peut être supputé comme le vrai,* reste toujours incontestable, indépendamment de tout ce que l'auteur raisonne sur les systèmes (1). Sa *Vie*, par le père Faucher,

(1) Dans une conversation avec le Hollandais, l'abbé de Polignac lui ayant demandé s'il était réellement protestant: Oui, monsieur, répondit Bayle, et si bien protestant, que je proteste contre tout ce qui se dit et ce qui se fait. On prétend que c'est à cette réponse très-frappante, surtout dans la bouche de Bayle, que nous devons l'Anti-Lucrèce.

(1) Cum fieri possit numeros det ut algebra rectos
Absurdo ad libitum posito...
Si fretus Ptolemæo, operosos orbibus orbes

Paris, 1777, 2 vol. in-12, est prolixe, et assez faiblement écrite, mais exacte, pleine de faits intéressants et de bonnes observations. Voltaire lui-même a prodigué ses éloges à Polignac, et, dans le *Temple du goût*, il l'appelait :

Le cardinal, oracle de la France...
Réunissant Virgile avec Platon,
Vengeur du ciel et vainqueur de Lucrèce.

Polignac aimait les antiquités, et c'est principalement à lui qu'est due la découverte de la maison de campagne de Marius entre Frascati et Grotta Ferrata; on y trouva entre autres un magnifique salon, orné de belles statues. Ce fut aussi sous ses yeux que se fit la découverte du palais des Césars, dans la vigne Farnèse, sur le mont Palatin. Il aurait désiré qu'on détournât le cours du Tibre, dans certains endroits, pour en retirer les statues et les trophées qu'on y avait jetés dans les temps des factions, des guerres civiles et pendant les incursions des barbares. Les honneurs littéraires s'étaient accumulés sur sa tête : après avoir remplacé Bossuet à l'Académie française en 1704, il fut nommé membre de l'Académie des sciences, en 1715, et de celle des belles-lettres en 1717. Son *éloge* a été composé par M. de Boze et inséré dans le *recueil de l'Académie des inscriptions*.M. de Mairan en a lu un aussi à l'Académie des sciences, le 4 avril 1742, et on en a un autre du père Charlevoix, dans les mémoires de Trévoux, juin 1742, pages 1053-91. (*Extrait du dictionnaire historique de Feller.*)

Adjicerem, usque novis cœlum intricans epicyclis,
Legitimos possem numeros implere : quid inde?
Veraces numeri, mendax et causa subesset.

Voyez les *Observ. philosoph. sur les Systèmes*, etc., Liége, 1788, n° 8, 9, 123.

L'ANTI-LUCRÈCE.

Discours préliminaire

DU TRADUCTEUR DE L'ANTI-LUCRÈCE (1).

L'objet de l'ouvrage dont je présente aujourd'hui la traduction, est annoncé par le titre même qu'il porte. L'auteur s'y propose de combattre le système irréligieux que Lucrèce a développé. Ce poëte romain, né dans un siècle et dans une ville où la corruption des mœurs donnait une foule de partisans à la philosophie d'Epicure, en adopta les principes avec une espèce de fanatisme. Trop éclairé pour ne pas mépriser les objets qu'adorait le vulgaire, mais n'ayant ni l'esprit assez juste, ni le cœur assez droit pour se tenir dans le milieu qui sépare la superstition et l'impiété, il confondit avec les extravagances du paganisme les dogmes sacrés de la religion naturelle. Zélé disciple d'Epicure, il ne se borna pas à suivre la doctrine de ce fameux matérialiste. Malgré la difficulté du sujet, il fit un poëme qui en renferme l'exposition et les détails : poëme écrit avec art, semé d'images, quelquefois éloquent, toujours méthodique, plein de ces traits qui caractérisent le génie; mais où l'on trouve plus de force que de clarté dans le style, beaucoup de hardiesse et peu de solidité dans le raisonnement. Toutefois, si nous l'en croyons, c'est la nature, c'est la vérité même, qui s'expriment par sa bouche. Au ton qu'il prend pour débiter ses dogmes, pour donner à la plupart des phénomènes une explication plus souvent ingénieuse que véritable, on croit entendre, non l'interprète d'un philosophe proposer une hypothèse qu'il adopte, mais le ministre d'une divinité prononcer des oracles. Que Lucrèce parle avec orgueil, je n'en suis pas surpris : il était poëte, et se prétendait esprit fort. Mais qu'un homme qui professe hautement l'athéisme soit enthousiaste, c'est une inconséquence que le délire poétique peut à peine excuser. Lucrèce l'était à l'égard du système et de la personne d'Epicure. Panégyriste éternel et presque adorateur de son maître, il lui prodigue partout les noms de sage, de génie sublime, de bienfaiteur des humains : il en fait l'apothéose : il semble ne vouloir renverser tous les autels de l'univers, que pour bâtir de leurs débris un temple à ce Grec fameux.

Lucrèce n'est pas le seul qui le comble d'éloges. Tous les disciples d'Epicure avaient pour sa mémoire un respect profond. Tant que son école subsista, le jour de sa nais-

(1) M. J. P. de Bougainville, auteur de cette traduction, né à Paris, se distingua dans sa jeunesse par ses talents, sa modestie et ses vertus. Son caractère doux et honnête lui donnait un éloignement invincible pour les tracasseries littéraires et la satire : il fut admis avec empressement dans plusieurs académies de l'Europe, l'Académie française lui ouvrit ses portes, et il devint secrétaire perpétuel de celle des inscriptions et belles-lettres. Sa traduction de l'Anti-Lucrèce eut le plus grand succès; on y louait également la force et l'élégance. Le discours préliminaire fut regardé avec raison comme un excellent morceau de littérature. M. de Bougainville d'une santé faible et altérée par le travail, mourut en 1763, âgé de 41 ans, universellement regretté des gens de lettres.

sance fut célébré comme un jour de fête ; et depuis le renouvellement des lettres, sa conduite et sa morale ont trouvé parmi les modernes un grand nombre d'approbateurs. Volaterran, Philelphe, Laurent Valle, Saint-Evremont, le chevalier Temple, une infinité d'autres que je pourrais nommer, ont signalé leur zèle en faveur de ce philosophe. A tant de suffrages, Bayle ajoute le sien, et prononce *qu'il n'y a plus que des ignorants ou des entêtés qui puissent juger mal d'Epicure.* On ne doit pas être étonné d'une telle décision. Cet auteur voulait, à quelque prix que ce fût, former une liste d'athées vertueux. Il abuse même de l'autorité de Gassendi, pour appuyer son jugement. Gassendi se déclare, il est vrai, l'apologiste d'Epicure : dans un livre composé pour le défendre, il en fait un modèle de toutes les vertus civiles. Mais il n'avait ni le même but, ni le même intérêt que Bayle. En faisant revivre la physique corpusculaire, il a su la réformer. Vrai philosophe, et digne de préparer la voie à Descartes, il admet un Créateur intelligent, un avenir, une loi naturelle. Au reste, il n'est pas ici question des mœurs d'Epicure : c'est un point de fait assez indifférent. Pourquoi sa conduite influerait-elle sur l'idée que nous devons avoir de sa morale ? S'il fut tel qu'on le dépeint, ses partisans suivent moins son exemple que ses principes : principes dangereux, qui sapent les fondements de la société.

Lucrèce partage les éloges prodigués à son maître. Si les matérialistes reconnaissent Epicure pour leur chef, ils regardent Lucrèce comme leur poëte. Charmés d'un ouvrage où sont rassemblées les difficultés les plus spécieuses que l'athéisme oppose à la religion, il en chérissent, ils en admirent l'auteur. La pureté de sa diction les flatte moins que l'audace avec laquelle il attaque et défie la Providence. C'est, à les entendre, une âme noble, un esprit mâle et courageux. Ils aiment à s'élever avec lui dans cette région supérieure, d'où, plein d'une pitié dédaigneuse, il abaisse ses regards sur le reste des mortels. Quelques réflexions sur le néant des grandeurs humaines, quelques maximes sévères et dès lors inconséquentes, semées dans son poëme, leur servent de prétexte pour ériger en ouvrage de morale ce poëme où l'obscénité règne, et qui ne respire que l'irréligion.

M. le cardinal de Polignac ne pouvait donc mieux employer ses talents, qu'à réfuter un auteur si dangereux. Ce n'est pas que le système d'Epicure et ceux des autres matérialistes n'aient été souvent combattus. Fénélon, Mallebranche, Clarck, Derham, Abbadie, Cudwort et d'autres grands hommes ont avec succès consacré leurs plumes à la religion naturelle. Mais la poésie n'avait point encore été vengée de l'outrage que lui fit Lucrèce, en la prostituant à l'athéisme. Je ne donne pas en effet le titre de poëme à quelques ouvrages didactiques (1), écrits en vers contre cette monstrueuse opinion. Pour la détruire avec éclat, pour dissiper les nuages dont un poëte séducteur avait obscurci la vérité, il fallait un poëte qui pût entrer en lice avec lui et se servir des mêmes armes. Comme le cœur décide presque toujours, même dans ce qui est du ressort de l'esprit, en vain prétend-on nous persuader, si l'on ne sait nous plaire. Malgré la beauté du vrai, malgré l'intérêt que nous avons à le connaître, il n'est que trop souvent forcé de se parer à nos yeux d'ornements étrangers. Ces ornements lui devenaient encore plus nécessaires, depuis que l'erreur, qui n'en a pas le même besoin, puisqu'elle flatte nos passions, s'offrait armée par Lucrèce de toutes les grâces de la poésie, de tous les artifices du style, de toutes les subtilités du raisonnement. On ne pouvait réduire au silence cette voix enchanteresse, qu'en opposant à ses sons mélodieux des sons qui ne le fussent pas moins. Ce n'était point assez d'exposer avec clarté les preuves de la véritable doctrine, de les présenter avec méthode, d'en faire sentir tout le poids. Ces qualités suffisantes dans un ouvrage purement philosophique, devaient dans un poëme être relevées par l'harmonie des vers, la noblesse des idées, l'abondance des images ; et tel est le mérite de l'Anti-Lucrèce. Rival d'un des plus grands poëtes de l'ancienne Rome, M. de Polignac avait une imagination moins hardie, mais plus riante ; un style moins nerveux, mais plus naturel ; la même élévation, le même goût, la même étendue d'esprit, et plus de connaissances. Plein de son sujet ; capable de le traiter avec autant d'art que de dignité, il a su joindre l'éloquence du langage à celle des raisons ; répandre sur des questions abstraites toute la clarté qu'exigent ces matières et toutes les grâces qu'elles peuvent souffrir ; enfin, par un mélange de peintures agréables, de sentiments nobles, de preuves décisives ; par les charmes d'un style toujours pur, souvent orné, quelquefois sublime, intéresser son lecteur, lui plaire et le convaincre.

Pour bien juger de l'objet de cet ouvrage, il faut donner à l'idée que le titre en présente, toute l'étendue qu'elle peut avoir. En paraissant ne combattre qu'Epicure et Lucrèce, l'auteur attaque réellement tous les matérialistes. Quoique distingués en plusieurs classes, suivant la différence apparente des systèmes qu'ils adoptent, tous les athées ne sont en effet qu'un seul corps. Unis de principes et d'intérêts, ils soutiennent les mêmes erreurs ; ils nient les mêmes vérités. Tout homme qui méconnaît la Divinité, la Providence, la distinction de l'âme et du corps, celle du vice et de la vertu, quelque parti qu'il embrasse, quelques preuves qu'il allègue de ses sentiments, trouve sa réfutation dans un poëme où sont démontrés ces principes fondamentaux de la religion et des mœurs. Si l'Anti-Lucrèce se bornait à renverser l'hypothèse des atomes, à détruire les arguments qui sont propres aux épicuriens, à faire sentir l'absurdité du roman imaginé par leur maître sur la naissance du monde et la production

(1) Tels sont les poëmes latins de *Palearius*, de *Scivion Capicius* et de quelques autres modernes, etc.

des hommes, l'Anti-Lucrèce pourrait être un poëme élégant; ce ne serait pas un ouvrage universellement utile. En admirant l'esprit de l'auteur, je me plaindrais de l'étroite sphère dans laquelle il se serait renfermé. J'aurais peine à me défendre de souscrire au jugement que j'en ai quelquefois entendu porter par des critiques superficiels, qui sur la foi d'un titre dont ils ne connaissaient pas l'étendue, l'accusaient d'avoir évoqué des ombres pour les combattre. Tout lecteur capable de réfléchir sentira la fausseté de cette imputation. M. de Polignac combat des ennemis réels. Ce n'est point contre un seul athée, c'est contre l'athéisme même qu'il a pris les armes. Le plan qu'il s'est fait embrasse toutes les grandes questions de métaphysique et de morale. Il rassemble dans son ouvrage les plus fortes preuves de ces précieuses vérités, que l'impie traite de chimères ou de problèmes. On y trouve au moins le germe des meilleurs raisonnements épars dans les écrits les plus profonds. Outre les traits qu'il lance contre Hobbes et Spinosa, la plupart des coups, qui frappent directement Épicure, retombent sur ces athées modernes : et lors même qu'il paraît n'attaquer que les hypothèses défendues par l'école épicurienne, il ne s'y borne pas en effet. Ses réponses sont fondées sur des principes généraux, qui prouvent que la matière n'est point éternelle; qu'incapable de se mouvoir et de se modifier, elle a nécessairement un principe; que la pensée ne peut être un de ses attributs. En réfutant la doctrine de Lucrèce sur la nature de notre âme, il examine l'essence de cet être, il en prouve l'immortalité. En un mot, il ne se contente pas de détruire l'édifice bâti par Epicure; il en élève un autre sur ses ruines : et si ce nouvel édifice est inébranlable, tous ceux que d'autres matérialistes ont pu construire sont dès lors renversés; parce que deux systèmes contradictoires ne sont pas vrais en même temps. La vérité est une : on s'en écarte par mille voies différentes ; mais une seule route y conduit.

Si donc ce nouveau défenseur de la religion naturelle paraît n'avoir d'autre ennemi que Lucrèce, c'est qu'il le regardait, si j'ose ainsi parler, comme le champion de l'athéisme. Une étude approfondie de tous les systèmes irréligieux, soit anciens, soit modernes, lui découvrait le rapport qu'ils ont avec celui d'Epicure. Ses réflexions, ses entretiens avec Bayle, les efforts que faisaient plusieurs écrivains pour établir la prétendue conformité de l'hypothèse épicurienne et du cartésianisme; tout, en un mot, l'avait convaincu qu'une réfutation méthodique de Lucrèce serait digne d'un poëte philosophe.

Plan de ce discours.

L'abrégé que je vais faire de la doctrine d'Epicure, en la comparant à celle des autres matérialistes, montrera combien le cardinal de Polignac avait raison de penser ainsi. A ces opinions j'opposerai le système développé dans l'*Anti-Lucrèce*. Parallèle important, curieux, et qui peut donner d'utiles éclaircissements sur le fonds de cet ouvrage. Il formera *la première partie* de ce discours : je renvoie *à la seconde* tout ce qui regarde la forme du poëme, son style, son histoire depuis la mort de l'auteur, et la traduction que j'en donne au public.

PREMIERE PARTIE.

ART. I. — *Précis du système d'Epicure.*

Le principe fondamental du système d'Epicure, c'est que rien n'a pu sortir du néant et que rien ne peut y rentrer. Ce philosophe n'admet dans l'univers que deux substances, toutes les deux nécessaires, éternelles, infinies : *la matière et le vide*. Par le vide il entend une espace pénétrable à tous les corps; par la matière, un amas immense de corpuscules indivisibles quoique étendus, simples quoique diversement figurés, qu'il appelle *atomes*, et qu'il regarde comme les éléments de tous les êtres. Ces corpuscules se meuvent par eux-mêmes et de toute éternité. Une pesanteur qui leur est naturelle les précipite avec une vitesse infinie dans les abîmes du vide ; et leur chute y produit leur mélange. Ce mélange serait impossible si les atomes tombaient en lignes parallèles : mais par une sorte de déclinaison qu'Epicure leur suppose, ils décrivent des courbes, des angles qui se croisent, et par conséquent ils doivent se rencontrer, s'entrechoquer et s'unir. La variété de leurs figures diversifie ces chocs à l'infini. Il en résulte des combinaisons sans nombre, des tissus de toute espèce ; et quoique, pris séparément, les atomes n'aient rien d'essentiel que la pesanteur et la figure ; entremêlés les uns aux autres, ils produisent des corps doués de qualités sensibles, telles que la couleur, le son, l'odeur ; en un mot, de toutes ces modifications qui différencient les êtres matériels.

Si le concours de ces éléments éternels fait tout éclore, tout est détruit par leur séparation. Les atomes, par des métamorphoses continuelles, se remontrent successivement sous mille formes différentes. Ce sont les matériaux dont le *hasard* a composé l'univers et tous les corps que l'univers rassemble. Principe aveugle, mais tout-puissant, il construit sans cesse des mondes innombrables. Celui que nous habitons a commencé, il doit finir ; et comme il est formé des débris d'un autre monde, un autre naîtra de ses ruines. Le vulgaire fait pour tout admirer, parce qu'il ne connaît rien, est frappé des merveilles que la nature paraît offrir à ses yeux. La régularité des mouvements célestes, l'éclat des astres, le retour des saisons, l'abondance et la variété des productions de la terre le remplissent d'étonnement. L'accord qu'il croit découvrir entre tant de parties d'un même tout, lui fait regarder ce tout comme le chef-d'œuvre d'un Etre intelligent qui le conserve et le gouverne. *Erreur grossière, vaine illusion*, dit Epicure. *Apprenez, stupides adorateurs d'un chimérique pouvoir, apprenez que l'univers est un jeu du hasard. Reconnaissez*

dans les révolutions des astres, l'effet nécessaire de l'enchaînement et du cours des atomes. Ces lois immuables que vous attribuez à la sagesse toute-puissante d'un Créateur, sont le fruit d'une imagination superstitieuse. Vous donnez aux dieux les rênes du monde ; vous les armez du tonnerre : présomptueux esclaves, vous croyez relever leur grandeur et la vôtre, en les établissant vos maîtres. Mortels, connaissez mieux les droits et les attributs de la Divinité. Son essence est le bonheur suprême ; et ce bonheur ne peut compatir avec les soins qu'entraîne le gouvernement de l'univers. Ce monde que vous supposez être l'empire des dieux n'est pas même leur séjour. Ils habitent les espaces qui séparent les mondes différents : lieux tranquilles, que respectent les aquilons ; délicieuses retraites, où règne une paix éternelle. C'est là que dans le sein du repos, aussi peu touchés de vos hommages, que de vos crimes, ignorant même s'ils ont ici-bas des autels, ils jouissent à jamais d'une oisive félicité.

Ils n'ont pas plus de part que vous à la formation de notre univers. C'est l'ouvrage du hasard ; et voici comment il l'a produit. Lorsqu'un mouvement vague, mais continuel et rapide, eut porté les atomes dont ce monde est composé dans la partie de l'espace qu'il occupe, ils commencèrent à s'entremêler ; et ce concours en fit d'abord une masse où se trouvaient confondus des éléments de toute grandeur et de toute figure. Ce chaos dura peu ; tout se débrouilla bientôt. Les plus pesants se précipitèrent de toutes parts vers un point commun ; tandis que les autres, dégagés par cet affaissement, s'élevaient à proportion de leur petitesse et de leur légèreté. Les plus légers se réunirent dans la plus haute région, et leur enchaînement fit la voûte céleste. Divers amas de corpuscules moins déliés, mais tous extrêmement subtils, s'arrêtèrent dans les régions inférieures. Ces amas, d'abord informes, s'arrondirent insensiblement. On en vit éclore le soleil, la lune et tant d'astres dont l'éclat éblouit vos yeux. L'air remplit l'espace qui les sépare de nous. C'est un assemblage d'atomes distribués, selon leur degré de finesse, en différentes couches dont les plus épaisses environnent la terre. Elle se formait en même temps que les autres corps ; et c'est le résultat de la partie la plus grossière des éléments, de ceux que la pesanteur avait d'abord contraints de s'abaisser. La fermentation qui mêla tant d'atomes diversement figurés, en fit une masse énorme dont l'intérieur est rempli de cavités aussi profondes que les montagnes qui couvrent sa surface sont élevées. Tant de rochers, de précipices, d'abîmes semés de toutes parts sur la terre annoncent un arrangement irrégulier de corpuscules mus par un principe aveugle. Parmi les atomes grossiers qui la forment, il s'en trouvait un grand nombre d'autres plus polis qu'ils avaient entraînés dans leur chute. Ceux-ci produisirent l'Océan, les fleuves, les ruisseaux. Tandis que la surface de la terre acquérait la solidité que nous lui voyons, les minéraux, les pierres, les fossiles, se formaient dans ses entrailles ainsi que les germes de toutes les espèces, soit de végétaux, soit d'animaux dont elle est peuplée. Ils y restèrent ensevelis tant que les eaux la couvrirent. Mais lorsqu'elles se furent retirées dans les immenses cavernes où le hasard avait creusé leur lit, la chaleur du soleil développa ces germes sans nombre, et les fit éclore avec une prodigieuse vitesse. Le même instant vit les collines et les plaines se revêtir de forêts, les rochers se couronner de mousse, l'émail des fleurs relever la verdure des prairies, les plantes s'élever sans ordre, et tous les animaux sortir confusément du sein de la terre. La nature fit alors ce qu'elle renouvelle chaque année sur les bords du Nil. Après la retraite de ce fleuve, les champs qu'il vient d'inonder sont couverts d'une multitude de petits animaux, ou plutôt d'embryons à peine ébauchés. Le spectacle que donnent ces fertiles campagnes, est l'image de celui que toute la face de la terre offrit dans l'origine du monde. En un moment elle fut peuplée d'êtres vivants éclos tous ensemble. Les insectes et les oiseaux naquirent d'abord. Les hommes épars avec les quadrupèdes, les loups mêlés avec des agneaux ; toutes les espèces confondues virent en même temps le jour. Ces innombrables enfants, couchés sur le limon qui la couvrait, exposés aux influences de l'air, aux rayons du soleil ; sans connaissance, sans force et presque sans mouvement, puisèrent dans des sources communes une nourriture convenable à leur état. Des ruisseaux de lait portés par un cours naturel vers les lèvres de ces animaux firent couler dans leurs veines une substance pure, simple et capable de contribuer à leur accroissement.

Epicure ne balance donc pas à confondre l'espèce humaine avec toutes les autres. L'homme, selon lui, n'est qu'une portion de matière organisée par le hasard. Nulle distinction, quant à l'essence, entre l'âme et le corps. Ces deux parties de nous-mêmes ne diffèrent que par la délicatesse plus ou moins grande de leur texture. Le corps est un assemblage d'atomes grossiers : ceux dont l'âme est le résultat, sont plus subtils. Quatre sortes d'éléments entrent dans sa composition. Des particules de sang, d'air et de feu, combinées dans un certain ordre avec une autre matière encore plus fine et plus pure, forment cette substance capable de connaître et d'aimer. Elle se divise en deux portions, l'une sensitive, et l'autre intelligente. La première, répandue dans tous les membres, n'est chargée que de leur imprimer le mouvement et de recevoir les sensations : c'est l'*âme* proprement dite. La seconde, douée de la faculté de penser, a son siége dans le cœur, et de là préside à toutes les opérations de notre machine : Epicure lui donne le nom d'*esprit*. Mais cet esprit vraiment corporel est dans une entière dépendance des sens. Seuls principes de nos connaissances, seuls juges de tous les objets, nos sens sont infaillibles. Leur rapport est l'unique moyen que nous ayons de découvrir l'erreur et la vérité.

Quoique les sens soient les organes qui transmettent à l'âme l'impression des corps

environnants, ces corps n'agissent pas immédiatement sur eux. Ils les frappent par l'entremise d'images, qui détachées sans cesse de leur tissu, voltigent dans l'air, obéissent à ses impulsions différentes, et malgré cette agitation conservent la forme, et jusques aux moindres traits des corps dont elles émanent. Rien n'égale la finesse et la légèreté de ces images. C'est l'ombre, l'empreinte, l'écorce des objets. On en distingue quatre sortes. Les unes partent de la surface; les autres du fond même des corps. Plusieurs se forment d'elles-mêmes dans le vague de l'air; enfin, leur concours et leur mélange en produit de nouvelles, plus ou moins bizarres, suivant la figure de celles qui se sont unies et la manière dont l'union s'est faite. Selon cette absurde théorie, nos sens ne sont que des espèces de réservoirs où les images des objets s'introduisent malgré nous. Le coup qu'elles portent retentit jusqu'à l'âme, même pendant le sommeil, et fait naître un sentiment qu'elle partage avec la machine dont elle meut les organes.

Si le corps est doué, comme l'âme, de la faculté de sentir, l'âme est mortelle, comme le corps. La dissolution des liens qui les unissent fait périr en même temps l'un et l'autre; et les atomes qui les composaient se séparent, pour former de nouveaux assemblages. Tel est, dans ce système, la destinée de l'homme. Etre matériel et périssable, il sort des mains de la nature, sans lois, sans maître, sans principe, sans devoirs, sans autre guide qu'un aveugle instinct. Le plaisir est son bien suprême et sa dernière fin. Tranquille sur l'avenir, inaccessible aux remords, sacrifiant tout à son repos, il doit jouir du présent, braver la mort, et l'attendre avec une parfaite sécurité.

Quelle est donc l'origine de cette religion que l'homme reconnaît, de ces lois qu'il respecte, de cette société pour laquelle il croit être né? Ce sont, dit Epicure, des établissements arbitraires, dont l'utilité commune fut le principe et l'objet. Nés libres, nous sommes les artisans de nos propres chaînes; et cet esclavage que désavoue la nature, remonte cependant jusqu'à la naissance du monde. Les premiers hommes vécurent d'abord comme des animaux. Plongés dans les ténèbres de l'ignorance, ne se connaissant pas eux-mêmes, fuyant à la rencontre les uns des autres, ils parcouraient au gré de leur caprice les montagnes, les plaines, les forêts. La terre leur servait de lit; le gland et les fruits sauvages étaient leur nourriture. Errants le jour à l'ombre des bois, ils se retiraient la nuit dans de profondes cavernes, dont les lions et les ours leur disputaient souvent la possession. Las enfin d'avoir sans cesse à se défendre contre les bêtes féroces et contre la violence de leurs semblables, ils suivirent cet attrait naturel qui porte les animaux d'une même espèce à se réunir. De tous côtés, il se forma des sociétés plus ou moins nombreuses, et les arts les plus nécessaires naquirent en même temps. Avec des branches d'arbres on construisit des cabanes; on se fit des vêtements de la peau des animaux; on apprit à défricher la terre. Mais la discorde troubla bientôt ces républiques naissantes. Pouvait-elle ne pas régner entre des hommes rassemblés par hasard, égaux, indépendants, fougueux, et dont les passions ne connaissaient encore aucune sorte de frein? Ce n'était que meurtres, qu'usurpations réciproques. La terre, inondée de sang, allait devenir un vaste désert. L'excès du désordre en produisit le remède. Les alarmes, les dangers, les malheurs domptèrent la férocité des hommes. Une funeste expérience leur apprit que cette liberté dont ils paraissaient jouir était réellement détruite par l'abus qu'ils en faisaient; et qu'en voulant conserver leur droit sur tout, ils n'avaient en effet la propriété de rien. Ainsi, par un commun accord, ils renoncèrent tous à leurs prétentions sur la part que chacun d'eux possédait en particulier. Ce sacrifice réciproque qu'ils se firent d'un droit qu'ils tenaient de la nature, fut la base d'une union durable et le fondement de toutes les lois établies depuis, pour maintenir l'ordre et le repos parmi les hommes. De là cette distinction du juste et de l'injuste, du vice et de la vertu; les actions, toutes indifférentes par elles-mêmes, furent permises ou proscrites, selon qu'elles parurent utiles ou nuisibles. Sans la loi positive, on pourrait assassiner son père, verser par un pur caprice le sang de son bienfaiteur, de son ami. La nature consent à ces sortes de plaisirs.

Quoique les diverses sociétés dussent leur institution aux mêmes motifs, elles ne prirent pas toutes en naissant la même forme. Un seul homme eut dans les unes assez d'adresse ou de force pour se rendre dépositaire de l'autorité suprême; elle fut partagée dans les autres entre plusieurs. Mais dans toutes, la politique de ceux qui gouvernaient fut d'affermir leur pouvoir, en faisant subir aux peuples un nouveau joug: celui de la religion. Les hommes sont crédules; ils chérissent la vie; l'idée de l'anéantissement fait frémir leur amour-propre, le bruit du tonnerre les intimide; enfin la vue des merveilles de l'univers leur persuade qu'une cause invisible en fait jouer les ressorts. De telles dispositions furent mises à profit par les législateurs; et sur ces fondements communs, dit Epicure, on vit le mensonge élever différents systèmes religieux. Ce sont, ajoute-t-il, en s'obstinant à confondre l'idolâtrie avec la religion, ce sont des remparts, seuls capables de défendre le trône et les lois, contre les esclaves, qui sans ces précautions auraient souvent pu se souvenir qu'ils étaient nés libres. Ces dieux tonnant sur la tête des coupables, ce tartare ouvert sous leurs pieds, en inspirant aux hommes une crainte plus forte que les passions mêmes, rendent ces passions plus timides. D'un autre côté, l'agréable perspective de ces tranquilles demeures, où la vertu doit trouver une récompense éternelle, adoucit à leurs yeux la crainte que la loi leur impose. Ces idées, dont se repaît le vulgaire,

lui font respecter des bornes dans lesquelles le retiendrait mal la vue de ses propres intérêts, qu'il n'est pas capable de connaître. Il faut le tromper pour le rendre heureux. Mais *le sage, le vrai philosophe qui, s'élevant au-dessus des préjugés, s'est affranchi des vaines terreurs*, n'a pas besoin de pareils motifs. Il sait que l'unique moyen de conserver son repos est de ne point attenter à celui des autres, et sur ce principe il observe en apparence les lois et le culte de la société, *quoiqu'une étude approfondie de la nature l'éclaire sur l'origine de ces établissements*. Etrange abus du nom de sage ! C'est le prostituer que de le donner à des fourbes, qui se font un devoir d'affecter des sentiments qu'ils n'ont pas ; à des sophistes qui poussent l'inconséquence au point de méconnaître la vérité de la religion, lors même qu'ils en sentent les avantages et la nécessité.

Que l'on me permette cette réflexion. Je ne puis trop tôt faire éclater toute l'horreur que m'inspire le système absurde dont j'offre le précis : je l'ai fait d'après l'idée générale que m'en ont donnée trois lettres d'Epicure, le poëme de *Lucrèce* et les *Traités philosophiques* de Cicéron. Ces ouvrages auraient pu me fournir les matériaux d'un exposé beaucoup plus étendu ; mais l'objet que je me propose n'exigeait pas que je parcourusse avec Gassendi toutes les branches de cette doctrine. Je n'ai parlé de la physique d'Epicure que parce qu'elle est la base de sa morale, et qu'il était essentiel de faire sentir toute l'horreur de cette morale, dont tant d'écrivains ont fait un éloge pompeux. Quels principes de mœurs peut en effet nous donner un philosophe qui n'admet d'autre divinité que le hasard, d'autres substances que la matière et le vide ; qui regarde l'immortalité de l'âme comme une chimère, la vertu comme un nom, la volupté comme l'unique bien auquel il nous soit permis d'aspirer ? En vain il parle de tempérance, de justice, d'amour de la patrie ; en vain il exhorte les hommes à réprimer leurs passions ; plus ses préceptes sont beaux, moins ils sont conséquents. Les lois sur lesquelles se fondent le repos et le bonheur de la société ne tirent leur force que de la religion naturelle. M. de Polignac a démontré cette vérité dans son poëme. Elle est si simple et si manifeste, que les incrédules l'ont souvent reconnue. Il n'aurait pas même été nécessaire d'en développer les preuves, si quelques modernes ne s'étaient écartés sur ce point du sentiment général. Cardan et plusieurs autres ont prétendu que la société pouvait se maintenir sans le secours de la religion. Etrange paradoxe, renouvelé depuis par un homme que l'abus de l'esprit et de la raison a rendu célèbre. Ce sophiste artificieux et profond qui se faisait un jeu de changer les vérités en problèmes, et de revêtir les plus absurdes opinions des couleurs de la vraisemblance, Bayle, emploie tout ce qu'il a d'érudition et de sagacité pour établir que la corruption des mœurs n'est pas une suite nécessaire de l'athéisme, et qu'un peuple d'athées peut vivre aussi tranquille qu'une nation religieuse. Le célèbre Warburton a renversé ce système dans son excellent traité sur la mission de Moïse. Si l'on joint à cette partie de son ouvrage le premier livre de l'*Anti-Lucrèce*, on aura une réfutation également éloquente et solide de cette dangereuse erreur.

ART. II. — *Systèmes des autres matérialistes comparés à celui d'Epicure.*

Mais pour combattre avec succès la morale d'Epicure, il ne suffit pas de montrer qu'elle a des suites funestes. Comme elle est une conséquence nécessaire de sa physique, il faut attaquer cette physique même et la détruire. Préliminaire d'autant plus indispensable que la chute du système épicurien doit entraîner celle de tous les systèmes enfantés par l'athéisme ou qui tendent à l'établir. Je ne crains pas d'avancer qu'il n'est point d'athée qui ne doive reconnaître quelque branche essentielle, quelque point fondamental de son hypothèse dans celle d'Epicure. Quelque variées que soient dans le détail les opinions des matérialistes, elles sont toutes les mêmes, et pour le fond et pour les conséquences. La comparaison approfondie de ces opinions diverses serait un ouvrage également utile et curieux ; mais ce discours a des bornes qui ne me permettent que d'effleurer la matière : je dois m'en tenir à des généralités. Pour les dégager de tout embarras, je commence par établir quelques principes que je crois incontestables.

I. L'idée de Dieu présente celle d'un Etre intelligent, éternel, unique, infini, doué de toutes les perfections, distingué de la matière, auteur et conservateur de l'univers.

II. On doit distinguer deux classes d'athées : l'une de ceux qui disent sans équivoque et sans détour : *Il n'y a point de Dieu ;* l'autre, de ceux qui, sans le prononcer en termes formels, admettent, comme Epicure, des principes dont cette erreur est une conséquence nécessaire et directe.

III. Tous les athées sont, ou partisans du hasard, ou fatalistes. Mais le hasard et la fatalité ne diffèrent presque que de nom ; c'est en effet le même principe.

IV. C'est tomber dans une espèce d'athéisme que d'admettre une Divinité sans reconnaître sa providence.

Ces préliminaires une fois poses, essayons de donner une idée nette et précise des systèmes qui se rapportent à celui d'Epicure, sans nous arrêter à prouver cette conformité par de longues discussions. Pour la découvrir il suffira de rapprocher chaque hypothèse du précis que j'ai fait de l'épicuréisme. Epargner au lecteur une opération si simple et si facile, ce serait entreprendre sur ses droits.

Gassendi ne balance pas à taxer d'athéisme tous les philosophes de l'antiquité. C'est un jugement trop rigoureux, auquel je ne puis souscrire, malgré le respect que j'ai pour ce grand homme, l'un des modernes qui a le mieux connu l'ancienne philosophie. Il se fonde sur ce que tous les anciens s'accor-

daient à soutenir l'éternité de la matière. Mais sa conséquence ne me paraît pas juste. Cette opinion, quoique fausse, peut entrer dans un système religieux. L'éternité de la matière ne suppose pas nécessairement une existence indépendante de Dieu. Elle peut être considérée comme l'effet nécessaire d'une cause éternelle, dont la nature est d'agir et de produire sans cesse. Telle était certainement l'idée de Pythagore et de Platon, et peut-être aussi celle de plusieurs philosophes de la secte ionique. Ils étaient donc bien éloignés de méconnaître une puissance supérieure. J'en dis autant de ceux qui soutenaient la matière non-seulement éternelle, mais incréée, s'ils admettaient en même temps une intelligence, principe de l'ordre et suprême arbitre de l'univers. J'avoue que ces derniers ne s'entendaient pas; que supposer un être incréé, qui ne dépend d'aucune autre cause, ni pour l'existence, ni pour les attributs, et le soumettre aux lois d'une autre substance coéternelle, c'est se contredire. Bayle a prouvé qu'en soutenant l'éternité d'une matière existante par elle-même, on doit nier la Providence. Mais les hommes ne raisonnent pas toujours conséquemment, et c'est un bonheur en pareil cas. Pour être accusé de ne point reconnaître une Divinité, suffit-il de s'en former une idée fausse? Les systèmes les plus absurdes des philosophes religieux sont moins ridicules que la théologie grecque ou romaine; et sans doute, Gassendi ne traitait point d'athéisme la religion de ces peuples. Les philosophes anciens ne méritent donc pas tous le nom d'athées. Ne le donnons qu'à ceux qui, soutenant l'éternité des corps, refusaient de croire en même temps une Intelligence, ou la regardaient, non comme un être réel, mais comme une modification de la matière.

Tel était Anaximandre, qui remplaça Thalès dans l'école ionique. Thalès en supposant que l'eau est le principe de tous les êtres, avait admis une Intelligence coexistante et supérieure; son successeur ne reconnut pour cause universelle qu'une matière inanimée, brute, informe, à laquelle il donnait le nom vague d'infini. Eternel, immuable, mais composé de parties mobiles et sujettes à des vicissitudes sans nombre, cet infini, source de tous les êtres, est l'abîme où les replonge la dissolution de leurs éléments. De ce tout immense se forment des mondes innombrables et destructibles. Ces mondes étaient les seules divinités d'Anaximandre. A cette opinion sur la nature des dieux, il en joignait une autre aussi singulière sur l'origine de l'espèce humaine. Selon lui les premiers hommes avaient d'abord été renfermés dans des poissons; et la terre ne les vit éclore, que lorsqu'ils eurent pris dans le sein de ces animaux un accroissement qui les mit en état de pourvoir à leurs propres besoins.

Ce principe de tous les corps, que Thalès croyait être l'eau, était l'air selon Anaximène, et le feu suivant Héraclite. Empédocle distinguait quatre éléments coéternels dont le mélange formait les êtres particuliers. Pour l'infini d'Anaximandre, c'est visiblement ce que les péripatéticiens ont désigné depuis sous le nom de *matière première*.

On voit par là ce qu'Aristote, chef de cette nombreuse école, entendait par ce terme. Pour donner un précis de son système, il faudrait parcourir ses *catégories*, expliquer ses *formes substantielles*, développer ses idées sur *la matière, la forme* et *la privation*, qu'il regardait comme les trois principes des corps. Mais sans entrer dans un pareil détail, je crois pouvoir réduire l'essentiel de sa doctrine à quatre points fondamentaux. I. En paraissant reconnaître un Dieu, Aristote soutenait non-seulement l'éternité de la matière, mais encore celle du monde. II. Selon ce philosophe, un lien indissoluble unit l'auteur et l'ouvrage, quoique distingués l'un de l'autre. III. Les corps terrestres sont des composés d'air, de feu, de terre et d'eau: mais outre ces quatre éléments, Aristote suppose une matière plus pure, incorruptible, homogène, sans pesanteur, dont le mouvement est toujours égal; et c'est de cette matière qu'il forme les corps célestes. En conséquence il distingue le monde en sphères ou cieux différents. La suprême intelligence gouverne le ciel supérieur, immuable et parfait comme elle-même. Ce ciel, que les péripatéticiens nomment le premier mobile, est celui des étoiles fixes. Mais les soins de la Divinité ne s'étendent pas aux autres sphères, dont chacune renferme une planète. Ces sphères où la vicissitude exerce un empire absolu sur des corps périssables et sujets à des altérations sans nombre sont soumises à des *formes intelligentes* subalternes. Ainsi renfermé dans la contemplation de soi-même et du plus parfait de ses ouvrages, Dieu ignore ce qui se passe ici-bas. Par conséquent point de Providence, point de vertu, point de bonheur après cette vie mortelle. Les avantages de l'esprit, la santé du corps et les faveurs de la fortune sont toute la félicité de l'homme. IV. Aristote distingue deux parties dans notre âme: l'intellect patient et l'intellect agent. Le premier ne subsiste plus après la mort, c'est-à-dire que l'âme n'est plus capable de ressentir ni joie, ni douleur. Le second, plus pur et plus parfait, dégagé des liens du corps, se rejoint à son principe, à l'âme du monde, qui n'est autre que Dieu même.

Straton de Lampsaque n'admettait d'autre divinité que la nature, et par le terme de *nature* il désignait une matière subsistante par elle-même et douée d'une vie animale, mais privée d'intelligence. Le monde, selon lui, n'est pas un ouvrage nouveau produit par hasard, c'est l'effet éternel et nécessaire d'un mouvement essentiel à la matière.

Les philosophes de la secte éléatique, Xénophane, Parménide, Mélissus et Zénon d'Elée, ont prétendu que tous les êtres ne faisaient qu'une substance, et que cette substance unique était Dieu même. Une gradation de conséquences tirées d'un principe qu'ils croyaient incontestable, les conduisit à cette absurde opinion. *Rien ne peut être fait de rien*, disaient-ils: *donc ce qui est a toujours*

été : ce qui a toujours été est éternel : l'éternel est infini, et l'infini est unique, immobile, invariable. L'univers est donc un seul et même être éternel. Rien ne commence, rien ne finit, rien ne se meut dans le monde. Tant de reproductions, de métamorphoses qui semblent varier cette vaste scène, ne sont que de vaines apparences. Ce système a beaucoup de rapport avec la physique des stoïciens, dont je vais donner une courte analyse.

Suivant Zénon et ses disciples tout est corporel. Ils admettent deux principes dans l'univers : l'un actif et l'autre passif. Mais ces principes ne sont point distingués quant à l'essence ; ils ne sont qu'une même *nature* qu'on appelle *matière*, lorsqu'on se la représente comme le sujet de l'action ; et Dieu, lorsqu'on n'y considère que la raison et la puissance qui donnent la forme aux êtres particuliers. En tant que Dieu, cette nature est une substance pure, simple, active, intelligente, quoique matérielle. Ils la nomment *éther* ou le feu céleste. En tant que matière, c'est un composé d'éléments, dont les combinaisons diverses ont produit l'univers. Ainsi Dieu est l'âme du monde ; ou, pour parler le langage de Sénèque, le monde est Dieu même ; il pense, il a du sentiment. Le feu céleste, répandu dans les différentes parties de ce vaste assemblage, les pénètre toutes, les vivifie, les anime, en fait autant de portions de la Divinité. Il brille dans le soleil et dans les astres, il fait végéter les plantes, il imprime le mouvement aux animaux. Mais ce feu, principe et conservateur du monde, le fera périr un jour. Un embrasement général en consumera toutes les parties. *Alors*, disent les stoïciens, *la nature doit entrer dans un parfait repos ; et l'Etre souverain, rendu à lui-même, ne s'occupera plus que de ses propres pensées, jusqu'à ce que tout se reproduise et reparaisse sous l'ancienne forme.* En effet, suivant leur système, l'univers doit renaître. C'est un corps qui meurt pour revivre : c'est le phénix des poëtes. Nos âmes sont aussi des particules du feu céleste et vont après la mort se replonger dans cet immense Océan. Ainsi quoiqu'elles survivent à la dissolution des organes corporels, on ne doit pas les regarder comme immortelles dans le sens propre, puisque aucune ne subsiste alors en qualité d'individu distinct et séparé de tout autre. On sent assez que cette opinion sur l'essence de l'âme exclut nécessairement toute crainte des peines, tout espoir de récompense après cette vie, et dès lors renverse les fondements de la morale. D'ailleurs l'attente d'un avenir où la justice suprême exercera ses droits, ne peut s'accorder avec deux autres principes universellement reçus chez les stoïciens, et qui sont comme la base de leur doctrine. Ils soutenaient 1° que tout est soumis aux lois de la fatalité, que les événements sont liés entre eux par une chaîne que le destin a formée et que rien ne peut ni déranger, ni rompre ; en un mot que l'homme n'est pas libre. 2° Que les vices ne contribuent pas moins que les vertus à la beauté de l'univers, et que de ces contrastes résulte un tout parfait. *O Jupiter ! ô Tout !* s'écriait un des oracles du Portique, *vous ne pouvez vous passer de moi. Brillant de vertus, ou souillé de crimes, je suis également nécessaire à la perfection de vos œuvres. Destinée suprême, ordonnez de mon sort : je vous obéis avec une aveugle soumission.* Quelle foule de réflexions doit présenter au lecteur l'alliage que les stoïciens faisaient de la plus austère morale avec une physique si peu religieuse !

Avant eux Hippocrate avait pensé que le feu, distribué dans toutes les parties de l'univers, est la Divinité ; que ce feu pur, subtil, immortel, voit tout, entend tout, connaît et le présent et l'avenir. Si nous l'en croyons, notre âme n'est autre chose que la chaleur naturelle répandue dans les membres du corps. Dicéarque en faisait une modification de la matière, une qualité provenant de la disposition, du concert, du jeu de nos organes, et que détruit la dissolution de cette machine. Démocrite, qui supposait un nombre d'atomes animés et pesants, regardait l'âme comme un composé de pareils corpuscules, assez semblables aux monades de Leibnitz. Cet ancien philosophe est le prédécesseur d'Epicure ; il soutenait avant lui la doctrine des atomes, inventée par Leucippe. Epicure n'a fait que développer ses idées et les réduire en système, avec quelques innovations qui ne sont pas toujours heureuses. C'était en particulier mal entendre ses intérêts que de supprimer cette classe d'atomes intelligents, imaginée par Démocrite. Ce dernier avait une étrange opinion sur la Divinité ; il en prodiguait le titre à ces images qui, selon lui, détachées des corps, voltigent autour de nous et nous en transmettent l'impression ; aux idées des objets, enfin à l'acte de notre entendement par lequel nous les apercevons. Ainsi le dieu de Démocrite n'avait ni l'unité, ni l'immutabilité qui constituent l'essence divine. En combattant cette opinion, Bayle avance qu'elle ne peut partir que d'un génie supérieur ; mais, par une malignité condamnable, il donne la sublime hypothèse du père Mallebranche sur les idées, comme un développement de celle de Démocrite. M. l'abbé d'Olivet a fait sentir la fausseté de cette comparaison, dans l'excellent ouvrage qu'il a composé pour éclaircir celui de Cicéron sur la nature des dieux.

Ce qui nous reste de la doctrine des cyniques ne suffit pas pour en donner une idée nette. Nous savons seulement qu'ils regardaient le juste et l'injuste comme une distinction arbitraire, et les lois comme le fruit du caprice des hommes. Quant aux pyrrhoniens, leurs principes sont trop connus pour que je m'arrête à les développer.

Sans faire une plus longue énumération des différents systèmes imaginés par les anciens sur l'essence de la Divinité, l'origine de l'univers et la nature de notre âme, je crois pouvoir assurer qu'il n'est point de philosophe dont la doctrine, sur ces importantes questions, soit à couvert de tout reproche. Anaxagore, le premier des Grecs qui, suivant Cicéron, ait fait entrer l'idée d'une in-

telligence immatérielle dans le système philosophique, ne la regardait pas comme principe de la matière. Pour former le monde, cet Etre souverain n'avait fait que débrouiller un chaos éternel comme lui. En approfondissant les pensées de Pythagore et de Platon sur l'Etre suprême, ces pensées si nobles, si sublimes, on les trouve mêlées d'erreurs. Si le monde intelligible, existant de toute éternité dans l'idée de Dieu, est, selon Pythagore, l'archétype du monde matériel, tiré par cet Etre tout-puissant du sein d'une matière informe ; ce Dieu suprême est en même temps uni à son ouvrage par des liens indissolubles. C'est l'âme universelle, dont toutes les âmes particulières ne sont que des écoulements et des portions. Ces âmes préexistantes aux corps qu'elles habitent, en parcourent plusieurs par des transmigrations successives, jusqu'à ce qu'elles se réunissent à leur tout. Dans le système de Platon, nos âmes sont aussi des particules de celle du monde : elles ne s'en détachent que pour s'y rejoindre, et cette âme du monde est elle-même une émanation de la Divinité.

Il n'est point d'épicuriens qui n'adoptassent de pareilles opinions quant aux conséquences morales. Cependant, je le répète, gardons-nous de taxer d'athéisme les auteurs de ces hypothèses, comme ont fait quelques écrivains modernes, dont le but était peut-être d'enrichir de deux noms célèbres la liste des athées. Pythagore et Platon, en admettant l'immortalité de l'âme, avaient sur cette matière des idées moins saines que le peuple, mais n'accusons de leurs erreurs que la raison humaine alors plongée dans les plus épaisses ténèbres. Les absurdités du paganisme, les fictions des poëtes, les traditions populaires, confondues ensemble, formaient un chaos où se perdaient les génies les plus éclairés. A peine pouvaient-ils, à la faveur de quelques traits de lumière dispersés dans cet abîme, découvrir un petit nombre de vérités, dont ils n'apercevaient pas même l'accord. La révélation seule a pu dissiper ces nuages. Il fallait qu'un rayon émané du sein de la lumière même, portât le jour dans cette nuit profonde. En voyant des auteurs modernes former à l'aide du seul raisonnement un corps de morale, on est tenté de croire que la raison suffit pour nous conduire à la vérité : mais sans la révélation ils seraient moins éclairés. C'est elle qui les guide quelquefois sans qu'ils le sachent (1). Plus on étudie les anciennes opinions, plus on sent la justesse de cette remarque, faite par plusieurs grands hommes. Privés du secours de la révélation, les meilleurs philosophes n'ont bâti que des systèmes défectueux : quel nom donner à ceux de tous les autres?

Ils sont insoutenables, et c'est, aux yeux de tout homme sensé, le triomphe de la religion. De toutes les preuves dont le concours en démontre la certitude, une des plus frappantes, des plus à notre portée, c'est l'absurdité des hypothèses imaginées pour la combattre. Elles ont néanmoins trouvé des partisans ; nous ne devons pas en être surpris. Comme la dépravation des mœurs est une des principales sources de l'athéisme, tout système qui tend à délivrer les passions d'un joug qu'elles abhorrent trouve en elle des défenseurs zélés, qui savent en pallier les défauts, en dissimuler la faiblesse et lui donner des dehors séduisants. Les hommes ne sont que trop souvent complices de ceux qui les trompent ; ils croient volontiers ce qu'ils désirent. Je ne sais quel charme fascine alors nos yeux ; et quand nos erreurs nous sont chères, notre raison se tait ou ne parle qu'en leur faveur.

Ces hypothèses, quoique absurdes, peuvent donc être l'objet d'un examen sérieux, puisqu'il s'agit de désabuser des hommes. Une seconde réflexion fera sentir encore davantage combien cet examen est utile et même nécessaire. Ceux qui se dégradent au point de méconnaître une Divinité ont rarement un système fixe et développé. La plupart, libertins sans être philosophes, entraînés par la fougue de l'âge et des passions, par l'amour de l'indépendance, par le torrent de l'exemple, ont embrassé ce parti sans réflexion et sans choix. Jamais ils ne considèrent ni les motifs ni les fondements de leur opinion. Demandez-leur ce qu'ils substituent à cette religion qu'ils méprisent : des discours vagues sont leur unique réponse. Ils entendent dire que des hommes célèbres ont nié l'existence de Dieu et soutenu le matérialisme par des systèmes méthodiques : c'en est assez pour eux. Disciples de ces sages dont le nom leur est à peine connu, ils se reposent sur leur autorité. *De grands philosophes*, répondent-ils, *ont approfondi cette importante matière ; ils ont pris sur eux les frais d'une discussion pénible : nous voyons par leurs yeux ; pleins de confiance en leurs lumières, nous marchons sans examen dans les routes qu'ils ont frayées.* Est-il un moyen plus simple de confondre ces crédules partisans de l'incrédulité que d'exposer à leurs regards des systèmes qu'ils adoptent sans les connaître? Surpris de l'absurdité de ces sentiments, ils les désavoueront sans doute : l'amour-propre méconnaît toujours ce qui le fait rougir. Ils prétendront que leurs idées sont plus raisonnables. Mais qu'ils essayent de réunir ces idées confuses, dont l'aveugle impression les a si longtemps déterminés ; que leur esprit articule enfin ces sons vagues qui s'élèvent du fond de leur cœur : quel sera le fruit

(1) M. le Cardinal de Polignac était convaincu de cette vérité. Persuadé que la loi naturelle est insuffisante sans la révélation ; qu'être philosophe sans être chrétien, c'est s'arrêter au commencement de la route ; prendre les fondements de l'édifice pour l'édifice même ; séparer, en un mot, deux choses essentiellement unies. Il ne regardait l'Anti-Lucrèce que comme le préliminaire d'un poëme plus important, où il devait recueillir et développer les preuves de la religion chrétienne. On ne peut trop regretter que ce projet, qu'il annonce dans son neuvième livre, n'ait point eu d'exécution. Ce n'est pas qu'une pareille cause ait besoin d'être défendue ; mais elle honore ses défenseurs. Nous eussions vu se déployer dans ce second ouvrage toute l'éloquence de notre poëte. La religion chrétienne offre à l'esprit les plus nobles idées ; elle est pour le cœur une source inépuisable de sentiments.

de cette opération? Juges de leur propre ouvrage, qu'ils le comparent à celui de leurs maîtres : ils en reconnaîtront la conformité. Leur système, quel qu'il soit, se réduira nécessairement à l'un de ceux dont je viens de donner l'abrégé, ou sera peut-être un mélange de plusieurs de ces opinions mal assorties. L'erreur est un Protée qui se reproduit sous mille formes différentes, mais qui toujours le même, malgré l'illusion des métamorphoses, ne peut échapper à des regards attentifs et pénétrants.

J'en appelle à l'expérience. Quels nouveaux systèmes ont imaginés les défenseurs modernes de l'athéisme? Vils plagiaires, copistes des anciens, dont ils n'ont fait que déguiser les sentiments, ils en imposent par la différence des termes à ce peuple d'esprits forts qui suit aveuglément leurs pas. L'opinion de Coward sur la nature de l'âme est celle de Dicéarque, que cet Anglais a renouvelée; Hobbes reconnaîtrait ses principes dans le précis que j'ai fait de ceux d'Epicure sur l'origine des lois et de la société. Cette même théorie est le fondement de la politique de Machiavel. Qu'est-ce que le spinosisme, sinon le système de Xénophane et des stoïciens mis dans un nouveau jour et traité d'une manière plus méthodique? La secte des immatérialistes fait un mélange des idées de Pythagore sur le monde intelligible avec le pyrrhonisme le plus outré. L'Angleterre a vu renaître sous les auspices d'un homme célèbre l'infini d'Anaximandre. Enfin, le croirait-on? le ridicule sentiment de ce philosophe sur l'origine de l'espèce humaine a, de nos jours, osé reparaître. Un physicien moderne a soutenu, comme lui, que les hommes étaient sortis de poissons; et cette opinion, il ne la donne pas comme une de ces idées singulières que l'esprit hasarde quelquefois en se jouant : c'est, à l'entendre, le fruit d'une méditation profonde, le résultat d'un grand nombre d'expériences faites sur les bords du Nil et sur les côtes de la mer Rouge. Je ne sais si l'ouvrage de cet auteur est imprimé, mais il forme un long manuscrit que j'ai eu quelque temps entre les mains. Je ne parle ni de Robert Flud, ni de plusieurs autres philosophes irréligieux; leurs hypothèses se trouvent toutes dans les anciens, comme celles des modernes que je viens de citer. Tant il est vrai qu'il n'y a point d'absurdité qui n'ait été dite et redite par des philosophes!

En général, quelque parti que prennent les athées, ils s'accordent tous à nier l'existence ou la providence de Dieu, la création de la matière, la spiritualité de l'âme et son immortalité. C'est donc les combattre tous à la fois que de prouver contre Epicure que Dieu existe, qu'il a créé la matière; qu'auteur du monde, il le gouverne; que notre âme incorporelle par essence, doit vivre à jamais. M. de Polignac établit ces vérités dans son ouvrage. On en jugera par le précis qui me reste à faire de sa doctrine.

ART. III. *Précis de la doctrine établie dans l'Anti-Lucrèce.*

Elle a pour fondement la distinction de l'intelligence et de la matière, principe incontestable, qui nous éclaire à la fois sur la nature de l'homme et sur l'origine de l'univers. Tout ce qui existe est esprit ou corps. Les êtres de la première classe ont la pensée pour attribut essentiel : l'étendue est la qualité primitive de ceux de la seconde. Ces deux propriétés sont tellement opposées l'une à l'autre, qu'elles s'excluent réciproquement, et ne peuvent se trouver réunies dans la même substance. De ce que la matière est incapable de penser, il suit que, passive par essence, elle ne peut ni se mouvoir, ni se donner aucune des modifications dont elle est susceptible. Elle a donc un moteur, une cause toute-puissante, et ce moteur, cette cause, est l'intelligence souveraine.

Ainsi la nature des corps fournit une démonstration sensible de l'existence d'un Dieu. Mais cette importante vérité se trouve encore établie par d'autres preuves, toutes de genres différents. Telles sont l'idée de cet Etre gravée dans notre esprit, l'union de l'âme avec le corps, les merveilles de l'univers, enfin l'accord unanime de tous les hommes.

Ce principe infini, éternel, immuable, a tiré la matière du néant, parce qu'il l'a voulu et quand il l'a voulu. Le monde matériel est son ouvrage, et c'est la copie du monde intelligible, qui a toujours existé dans ses idées. Auteur de la nature, il a, pour en régler le cours, établi des lois générales, aussi sages que constantes. Sa providence embrasse l'univers et veille sur chaque être en particulier.

L'homme est le plus parfait de tous. Composé de deux substances étroitement unies, malgré l'opposition de leur nature, il tient par le corps aux objets sensibles; mais il peut s'élever par l'âme jusqu'à la Divinité, dont il est l'image. Son corps est une machine savamment organisée : c'est l'assemblage d'une multitude de ressorts dont le concert et la délicatesse forment un tout en même temps parfait et destructible. Son âme est simple, dès lors indissoluble, et par conséquent immortelle. La liaison de ces deux parties de nous-mêmes produit entre elles une correspondance intime. Certains mouvements excités dans le corps occasionnent dans l'âme certaines pensées : telle ou telle pensée de la part de l'âme fait naître dans le corps tel ou tel mouvement. Une substance spirituelle ne peut agir, il est vrai, par elle-même sur une portion de matière; mais l'Etre souverain, dont la volonté les unit, est, je l'ose dire, le milieu qui transmet de l'un à l'autre ces impressions réciproques. Dieu est l'agent universel : c'est lui qui meut le corps à l'occasion des désirs de l'âme; c'est lui qui fait répondre les pensées de l'âme aux mouvements du corps. L'immortalité de l'âme est aussi généralement reconnue que l'existence de Dieu. Les hommes naissent tous avec le germe de ces deux vérités. *C'est*, pour me servir de l'expression d'un de nos

meilleurs écrivains (1), *le dogme du genre humain et la foi de la nature.*

Sur ces deux points roulent toutes les spéculations de la métaphysique et tous les préceptes de la morale. En effet, l'Auteur de l'univers en est le Souverain. Il a gravé dans nos cœurs en traits ineffaçables une loi qui ne nous impose des devoirs que pour nous rendre heureux; loi simple, pure, immuable, universelle, et dont tous les caractères répondent aux attributs de son Auteur. Elle unit tous les peuples; elle fait de tous les hommes autant de frères; ils ne sont vraiment libres que lorsqu'ils respectent les bornes qu'elle prescrit à leur liberté. Interprètes de cette loi primitive, les plus sages législateurs n'ont fait que la développer. Leurs réglements ne sont respectables qu'autant qu'ils ont pour base ceux du droit naturel. La distinction du juste et de l'injuste n'est donc pas l'ouvrage des hommes : elle a pour principe la nature des êtres, ou plutôt celle de la Divinité même. Dieu est la vérité, la justice, le bien par essence; et cet amour du vrai, ces semences d'équité, qui résident dans notre cœur, sont les titres précieux de notre origine; c'est l'empreinte de la main qui nous a tirés du néant.

Il est donc des vices et des vertus, et par conséquent des peines et des récompenses après cette vie. En effet, les hommes étant libres, leurs actions doivent recevoir le prix qu'elles méritent. Elles ne le reçoivent presque jamais en ce monde, où l'on voit souvent les coupables prospérer, et les amis de la vertu gémir dans l'infortune. Le temps est un chaos, mais l'ordre doit être rétabli dans l'éternité. La justice suprême y punira le crime; un bonheur ineffable y sera le partage des justes.

Ce bonheur est la possession de Dieu même. Le désir d'être heureux est essentiel aux hommes. Leurs pensées, leurs actions tendent toutes à ce but. Ils se trompent souvent sur la route qui peut les y conduire. Les richesses, les honneurs, les plaisirs, les sciences, le repos, ce fantôme qu'ils appellent la gloire, usurpent leurs hommages et les attirent par des charmes trompeurs. Biens chimériques, insuffisants, mêlés d'amertume, quelquefois empoisonnés par les remords, et dont les moins frivoles n'ont, comme les autres, que la durée d'un instant. Tous sont indignes d'attacher une âme immortelle. Unique objet de nos contemplations et de nos désirs, Dieu seul peut rassasier notre esprit et notre cœur. Seul il peut fixer les regards et les vœux d'une âme née pour connaître et pour aimer. Il est le bien suprême, la dernière fin de l'homme : mais que l'homme n'espère pas y parvenir s'il ne s'acquitte de ce qu'il doit à son créateur, de ce qu'il se doit à soi-même, de ce qu'il doit enfin à la société.

Voilà quel est en abrégé tout le système de la religion naturelle : système dont les diverses parties se soutiennent par leur accord, se prêtent un jour mutuel et concourent à former un tout inébranlable. Cette religion ne suffit pas sans le christianisme, mais elle ne fait avec lui qu'un même corps. Les vérités dont elle nous instruit, intimement liées à celles que Dieu nous a révélées, en sont, pour ainsi dire, la base et le fondement. Sans elles tout n'est que chimère, qu'illusion, que désordre. Si notre âme n'est pas immortelle, nous sommes les plus malheureux et les plus méprisables de tous les êtres. Jouets du mensonge, ennemis de nous-mêmes par un excès d'amour-propre, confondant les besoins de nos passions avec ceux de la nature, environnés de maux réels et dénués de véritables ressources; vertueux sans objet, sans principe, sans espoir; forcés de sacrifier les plus doux penchants de nos cœurs à de chimériques devoirs, à de vains remords; rampant avec peine d'un objet à l'autre; amas monstrueux de contradictions, nous traînons dans l'ignorance et la misère quelques moments qui se perdent dans l'abîme du passé. Vils mortels, quel est donc le fondement de l'orgueil qui vous enfle? Est-ce cette raison que vous regardez comme votre apanage? mais elle ne peut que vous égarer : elle n'enfante que des doutes ou des erreurs. Est-ce votre liberté? c'est le principe de vos maux et la source de vos désordres. Ce sont peut-être vos connaissances : rarement utiles, souvent incertaines, et toujours achetées par l'étude, sont-elles préférables à cet instinct qui conduit les animaux? Enfants de la nature, dociles à ses lois, guidés par sa lumière, ils suivent sans écart la route qu'elle leur trace. Fruits d'un travail opiniâtre, vos arts sont des preuves de vos besoins. Vos générations s'écoulent comme les flots, et tant d'êtres insensibles triomphent de la durée des siècles. Déplorons notre destinée, je le répète, si ce qui pense en nous périt avec notre corps. Mais non : mon âme se sent née pour vivre à jamais; et ce sentiment intérieur ne peut me tromper. Ma vie n'est que le passage du néant à l'éternité. La terre est mon exil, et la mort doit me rendre à ma patrie. Dans ce séjour heureux habite un Dieu, Père et Législateur des hommes. Sa loi suprême m'ordonne de pratiquer des vertus dont il sera l'éternelle récompense. Mes passions s'élèvent, il est vrai, contre le joug qu'elle leur impose : mais quel droit auraient-elles de m'entraîner dans leur révolte? Leurs intérêts ne sont pas les miens. Périsse à jamais cette affreuse philosophie, qui prenant leur parti contre nous-mêmes, nous dégrade pour les affranchir!

Descartes est peut-être le premier des modernes qui ait solidement démontré la distinction de l'âme et du corps. Ce grand homme, né pour éclairer les hommes, pour les instruire dans l'art de penser, ne dut qu'à lui-même ses sublimes découvertes. Dans un siècle où la raison gémissait sous le joug de l'ignorance, où le péripatéticisme exerçait sur les esprits un empire despotique, où la nouveauté, ce titre aujourd'hui si favorable, suffisait pour décrier une opinion; au milieu

(1) Histoire de Jovien, tom. II, pag. 369.

d'un peuple d'esclaves, il arbora l'étendard de la liberté. Avec ce courage qui triomphe de tous les obstacles, il combattit des erreurs établies par une longue possession et défendues par une foule de partisans opiniâtres. On le traita de rebelle; on proscrivit sa doctrine; on la peignit des couleurs les plus noires, et ce nouveau Socrate trouva dans sa patrie des persécuteurs. Mais, supérieur aux préjugés par son génie, aux contradictions par sa constance, Descartes aimait plus la vérité que les âmes vulgaires n'aiment les objets sensibles. Digne du nom de philosophe, il avait pour elle cette passion vive et sincère, qui rend capable de tout sacrifier. Il continua de marcher dans la route qu'il s'était frayée. Par un doute raisonnable, il sut s'élever à l'évidence; et conduit par de profondes méditations à quelques principes aussi simples que féconds, il en fit la base d'une métaphysique solide, lumineuse et vraiment utile aux hommes, puisque la plus pure morale en est une conséquence nécessaire. C'est principalement sous ce point de vue qu'il me paraît mériter nos hommages et notre reconnaissance. Il eut un génie vaste : grand géomètre, excellent physicien, il connut la liaison de la géométrie et de la physique. En réduisant le premier les courbes en équation, il mérita de partager avec les inventeurs des nouveaux calculs la gloire de ces admirables découvertes. Son œil éclairé perça les profondeurs de la nature, en dévoila le mécanisme, en découvrit quelques mystères. Auteur d'une méthode inconnue jusqu'à lui, il répandit parmi nous les germes de cet esprit philosophique, également applicable à tous les genres d'études et de recherches, qui procède toujours avec ordre, qui lie toutes les idées; enfin, qui donne aux bons ouvrages modernes tant de précision et de clarté. Mais le plus noble usage qu'il ait fait de ces lumières, celui qui doit le mettre au nombre des bienfaiteurs des hommes, c'est de nous avoir appris à nous connaître; c'est d'avoir établi d'une manière incontestable la spiritualité de notre âme; cet attribut glorieux, le titre de notre grandeur, le fondement de nos devoirs et de nos espérances. En vain Locke, en soutenant que la matière peut devenir pensante et que l'esprit ne pense pas toujours, a prétendu détruire les bornes qui séparent à jamais ces deux substances. Son assertion, dénuée de preuves, quoique reçue de nos jours avec cette faveur qu'ont parmi nous les opinions étrangères, n'ébranlera jamais le principe sur lequel est établie la métaphysique de Descartes.

C'est cette métaphysique, immortelle comme le nom de son auteur, indépendante du sort de ses autres idées, que M. le cardinal de Polignac développe dans l'Anti-Lucrèce. Il a rassemblé les preuves qui l'établissent, et réfuté les objections qui la combattent. Le second livre de ce poëme forme avec les deux suivants un traité complet sur l'essence de la matière: celle de l'âme est approfondie dans le cinquième et le sixième. La plupart des raisonnements qu'il emploie ne sont pas nouveaux, mais il les présente dans un nouveau jour. D'ailleurs, sont-ils moins solides, pour avoir été déjà mis en œuvre? Doivent-ils faire une moindre impression sur des esprits raisonnables? Que de fictions brillantes perdent tout à nos yeux en cessant d'être nouvelles! Fleurs passagères, elles n'ont d'autre mérite qu'un éclat inutile et quelquefois dangereux. Mais d'importantes vérités doivent-elles être assujetties à de pareilles lois? Les passions ne rougissent point de recourir sans cesse aux mêmes armes: pourquoi la raison n'aurait-elle pas un droit qu'elles osent s'arroger?

Dans le précis que j'ai fait de la doctrine de l'Anti-Lucrèce, je n'ai rien dit du système de physique embrassé par l'auteur: c'est que je considère plutôt ce poëme comme un ouvrage composé sur la religion naturelle, que comme un morceau de physique. On ne peut trop distinguer ces deux rapports, sous lesquels l'Anti-Lucrèce se présente en même temps. Sous le second, il n'est que curieux: il est vraiment utile sous le premier. Les principes adoptés par M. de Polignac sur la religion et les mœurs ne dépendent nullement des explications qu'il donne aux phénomènes que nous offre la nature. Il soutient la physique de Descartes, mais quelque physique qu'il eût embrassée, quand il défendrait celle de Newton ou de Gassendi, sa métaphysique serait toujours la même. Toujours inébranlable, elle se soutiendrait par sa propre force sans le secours de ces hypothèses. Cette remarque est importante: je l'ai faite pour répondre à quelques censeurs injustes qui, confondant l'accessoire de l'Anti-Lucrèce avec l'essentiel, imputent à l'auteur de combattre un système ancien par un système qu'ils supposent n'avoir plus aujourd'hui de partisans.

Ce n'est pas que la physique de Descartes, adoptée par Mallebranche, soit digne du mépris qu'ils ont pour elle. *Quelle que soit la destinée des tourbillons*, dit un de nos plus habiles (1) physiciens et de nos meilleurs philosophes, *c'est une belle idée, qui mérite qu'on fasse les plus grands efforts pour la maintenir*. C'est l'ouvrage de l'art et du génie, c'est un magnifique spectacle offert à l'esprit. Si la matière subtile, où Descartes fait nager tous les corps, est sujette à de grandes objections; si les newtoniens se croient fondés à la soutenir incompatible avec le mouvement, le vide n'a-t-il pas aussi ses difficultés, peut-être plus insurmontables? N'est-ce pas faire revivre les qualités occultes, que d'admettre pour principe universel une attraction inhérente à la matière? La saine métaphysique combat cette étendue incorporelle, supposée par Huyghens et par Newton. Leurs partisans se défendraient mal contre un cartésien qui leur imputerait de regarder le vide comme l'immensité de Dieu, et par conséquent comme Dieu même.

Mais de plus, quelle idée de l'univers nous

(1) M. de Mairan, dans son Eloge de M. l'abbé de Molières.

donne une hypothèse qui le représente comme une immense solitude où sont dispersés quelques corps? Peut-on croire que le vide réfléchisse les rayons; que la lumière soit une émanation de la substance du soleil; que des comètes viennent de temps en temps s'incorporer à cet astre, pour réparer les pertes continuelles qu'il fait en nous éclairant? Ces difficultés et plusieurs autres déterminèrent M. de Polignac à se déclarer pour le cartésianisme; quoiqu'il rendît un sincère hommage au génie de Newton, à ses découvertes, à ses sublimes spéculations. Non qu'il suivît pas à pas Descartes avec une superstitieuse fidélité. Les tourbillons dont il soutient l'existence diffèrent de ceux de son maître : il adopte le système de Newton sur les couleurs; celui de Boerhaave sur la nature du feu. Mais alors même il se montre vraiment disciple de Descartes. C'est suivre l'esprit de ce grand homme, que d'abandonner ses idées lorsqu'elles se trouvent peu solides. Descartes, qui dans les matières de pur raisonnement ne connut d'autorité que celle des preuves, désavouerait des partisans dont l'aveugle soumission regarderait comme certain ce qu'il n'a souvent donné que comme vraisemblable. Le destructeur des autels d'Aristote, le vengeur des droits de la raison contre la tyrannie des préjugés, a prétendu former non des esclaves, mais des hommes et des philosophes.

Je crains que cette première partie ne paraisse trop longue à la plupart des lecteurs; mais l'importance du sujet doit me justifier à leurs yeux. Une pareille matière ne pouvait être traitée superficiellement. Je serai plus court dans la seconde partie, dont le premier article roulera sur la forme et le style de l'Anti-Lucrèce.

SECONDE PARTIE.

ART. I. *De la forme et du style de l'Anti-Lucrèce.*

L'Anti-Lucrèce est un poëme didactique, composé de neuf livres qui renferment chacun l'examen d'un sujet particulier, mais qui sont tous liés ensemble par le rapport des matières, l'unité d'objet et l'art de l'auteur. C'est un corps formé de l'assemblage de parties, dont chacune, prise séparément, serait elle-même un corps. Pour faire exactement connaître la forme de cet ouvrage, il faudrait en tracer un plan détaillé; mais je m'en crois dispensé par les sommaires que j'ai mis à la tête des différents livres. Ces sommaires sont travaillés avec tout le soin dont je suis capable. J'expose dans chacun le sujet du livre dont il est l'abrégé : je montre la liaison de ce livre avec les précédents; je tâche de faire sentir celle qu'ont entre eux les articles que j'ai cru devoir y distinguer. Enfin, je m'attache à mettre sous les yeux du lecteur l'ordre que le poëte a suivi dans ses idées, l'enchaînement des matières qu'il traite et celui des preuves sur lesquelles il fonde ses sentiments. Tous ces précis, lus de suite, forment, à ce que je crois, une analyse exacte de l'Anti-Lucrèce.

Cet enchaînement, cet ordre qui, par d'heureuses transitions, unit les membres d'un vaste tout, est la partie essentielle du style, dans quelque genre d'ouvrage que ce soit, mais principalement dans un ouvrage philosophique. Un philosophe doit surtout être clair. Il a besoin de soutenir par une méthode simple et naturelle l'attention des lecteurs, qui peu familiarisés pour la plupart avec les idées précises, peu faits pour méditer, se rebutent, dès qu'il leur en coûte trop pour concevoir; et souvent même, par une injustice dont l'amour-propre est la source, imputent à l'écrivain plus qu'au sujet les efforts qu'ils sont obligés de faire et qu'ils ne font jamais qu'à regret. L'esprit est capable d'intérêt, comme le cœur; mais il faut plus d'art pour l'intéresser : il en faut plus pour imposer silence à l'imagination, que pour la repaître; pour transporter l'âme dans cette région inaccessible aux sens, où la raison seule a droit de parler et d'entendre, que pour attacher les sens par des peintures agréables. Le vrai moyen d'y réussir, c'est de mettre l'objet qu'on examine à la portée du lecteur, et c'est à quoi l'ordre qu'on observe peut beaucoup contribuer. L'ordre répand sur les matières les plus abstraites je ne sais quel charme qui diminue leur sécheresse. Il en facilite l'intelligence; et dès lors la difficulté d'une question, loin de nous dégoûter, en relève le prix à nos yeux, parce qu'il nous est flatteur de rencontrer des obstacles que nous pouvons espérer de vaincre. Quand on sait marcher d'un pas égal, tirer d'un seul principe une foule de conséquences, éviter les détours, écarter les discussions inutiles, tendre au but par le chemin le plus court; quelque route qu'on ose frayer, on ne doit craindre ni de la commencer, ni de l'achever seul : on peut s'assurer d'être suivi jusqu'au terme.

Tel est dans tous les genres le mérite et l'effet d'une ordonnance régulière. Un édifice dont toutes les parties sont liées entre elles, attire et fixe nos regards par la beauté de ses proportions. Mais si la méthode est une qualité nécessaire dans un ouvrage, elle n'est pas la seule d'où dépende la perfection du style. Il faut encore savoir penser; et quelle étendue ce seul mot n'a-t-il pas? Les pensées, toujours justes et vraies, doivent, suivant la nature du sujet, être simples ou nobles, fortes ou délicates. Sans s'écarter de son objet, l'auteur doit s'élever aux vues générales; offrir dans une seule idée le germe de plusieurs autres, en laissant au lecteur le plaisir de les développer; faire, en un mot, un heureux mélange de réflexions, d'images et de sentiments.

Enfin, ce n'est pas assez de disposer avec ordre, de penser avec justesse, il faut de plus savoir écrire, et par ce terme j'entends l'expression, le langage. Cette partie du style, si capable de relever le mérite des autres, a plus de difficultés qu'on ne pense. Combien de qualités ne faut-il pas réunir, pour exceller dans l'art d'écrire! Il en est de générales, essentielles dans tous les gen-

res. Quelque sujet qu'on traite, le langage doit être simple sans négligence, châtié sans affectation, concis sans obscurité. On ne parle que pour être entendu; on n'écrit que pour communiquer aux autres ses idées. Mais comment les transmettre sans altération, si l'on ne s'attache à la propriété des termes? Cette propriété de termes, bien différente d'un purisme superstitieux, suppose une étude approfondie de la langue qu'on parle; une connaissance exacte de ses règles, de ses usages, souvent contraires aux règles, de ses richesses et de ses défauts; l'art de la manier, de se l'assujettir, d'y trouver des beautés que le vulgaire n'aperçoit pas. Et cette étude, cette connaissance, cet art, annoncent un génie philosophique, un goût exquis, des talents naturels cultivés par la réflexion. Il est vrai qu'une langue ne fournit pas toujours des expressions qui répondent à nos pensées avec une justesse parfaite et, pour ainsi dire, géométrique. Mais dans ce cas même elle a des ressources pour quiconque sait les connaître et s'en servir. En choisissant le terme qui s'éloigne le moins de l'idée qu'il s'agit de rendre, on le fait suivre ou précéder de quelqu'autre qui le modifie. De cet alliage résulte une expression composée, qui joint à la justesse le mérite d'une combinaison fine et délicate.

L'élégance est encore une qualité dont tous les genres sont susceptibles. Le choix des termes y contribue beaucoup; mais il ne suffit pas. Elle est surtout produite par l'arrangement des mots, par le soin d'éviter les répétitions, les consonnances et mille autres petits défauts de détail, dont la multitude défigure le style. Sachez lier ensemble vos phrases, de manière qu'elles s'annoncent et s'amènent à mesure qu'elles se suivent; les entremêler et les assortir avec art; leur donner un tour en même temps libre et varié: votre style sera nombreux, intéressant, agréable. Un mot bien placé forme quelquefois une image, ou fait naître un sentiment. Que dirai-je de cette chaleur qui doit animer le style? Elle est dans un écrit, ce qu'est le sang dans le corps et le feu dans l'univers.

Mais outre ces qualités générales, il en est de particulières à chaque genre d'ouvrages. Les uns nobles, grands, sublimes, demandent une magnificence d'expressions, une force, une énergie qui serait déplacée dans les autres. L'éloquence, l'histoire, la poésie ont chacune leur ton; et ce ton est sujet à des variétés sans nombre. Le grand art est de proportionner la richesse, l'élévation, la vivacité de son style à la matière qu'on traite. Toujours facile et correct, il doit, selon la nature du sujet, être simple, orné, sublime ou touchant. C'est une onde pure, dont la différence du terrain fait tantôt un ruisseau, tantôt un rapide torrent, et quelquefois un fleuve majestueux. Cette idée des qualités nécessaires à la perfection du style, idée sur laquelle j'aurais dû peut-être moins insister pour plus d'une raison, fait assez sentir quel est le mérite d'un bon écrivain, mais en même temps quelle est la difficulté de bien écrire. Pense-t-on qu'il soit beaucoup plus facile de bien juger d'un ouvrage? Cependant il n'est personne qui ne se croie en état de prononcer sur ce point. Quiconque écrit est sûr d'avoir autant de juges que de lecteurs : mais parmi ce grand nombre de juges, combien peu de connaisseurs véritables! Un trait hardi, une pensée brillante, une saillie légère, un paradoxe ingénieux enlèvent presque tous les suffrages. La plupart des hommes sont faits pour admirer ce qui les étonne. Il en est peu qui sentent le prix d'un ouvrage régulier, pur, harmonieux, dont le style soutenu, sans être monotone, ne paraît pas le fruit du travail. Cette simplicité, cette aisance, qui règnent dans le tour d'un écrivain, lui font perdre bien des admirateurs. On croit que pour écrire de cette manière, il suffit de prendre la plume; on jouit de ses efforts, sans s'imaginer qu'il y ait eu des efforts à faire; on marche dans un terrain uni, sans penser à ce qu'il en a coûté pour l'aplanir. Au reste, cette idée qu'on se forme d'un ouvrage est la meilleure preuve de sa bonté. Comme l'art doit être l'imitateur de la nature, il ne réussit jamais mieux, que lorsqu'il en sait emprunter tous les traits, au point d'être méconnu lui-même.

Suivant ces règles que j'ai la sincérité d'exposer contre mes propres intérêts, examinons le style de l'Anti-Lucrèce: il est en état d'en soutenir l'application. Ce n'est pas qu'il n'ait des défauts; tout ce qui sort de la main des hommes est nécessairement défectueux. Mais par combien de beautés ces taches légères ne sont-elles pas effacées? Ces beautés sont différentes, parce que l'Anti-Lucrèce traite d'un grand nombre de matières, que chacune a son style, et que le cardinal de Polignac a su prendre ce style avec une facilité qui n'annonce pas moins de goût que de talent. En général, la diction en est très-correcte. Il est peu d'ouvrages modernes dont la latinité soit comparable à celle de ce poëme. Des allusions fines, des tours heureux y découvrent un auteur nourri de la lecture des meilleurs écrivains du siècle d'Auguste. Ses vers sont harmonieux, aisés, naturels. Aussi faciles que les vers d'Ovide, ils approchent, les uns de l'élégante simplicité de ceux d'Horace, les autres de la noblesse de ceux de Virgile.

En effet, quoique tous également purs, ils ne sont pas tous du même goût. L'Anti-Lucrèce est un ouvrage où l'auteur, souvent poëte et philosophe en même temps, se trouve quelquefois obligé de n'être que philosophe. Les détails dans lesquels il entre en traitant des questions de métaphysique ou d'astronomie, étaient peu susceptibles de grâces et d'ornement. La précision, la clarté, la méthode sont les seules qualités du style qui conviennent à ces sortes de matières. On ne peut nier que M. de Polignac ne les porte au plus haut degré. Il possède l'art de mettre des vérités abstraites dans tout leur jour, et de donner en quelque sorte un corps aux idées les plus métaphysiques. Malgré la

gêne de la versification et la difficulté de traiter dans une langue étrangère des sujets obscurs par eux-mêmes, il est si clair que la prose française ne pourrait l'être davantage. Son style est si naturel, qu'on serait tenté de croire que les mots s'arrangeaient sous sa plume sans le moindre effort de sa part. La justesse et la propriété des termes qu'il emploie est surprenante J'ai vu de savants anatomistes s'étonner de la manière dont il a su joindre l'élégance à la plus scrupuleuse exactitude, dans la description qu'il fait du corps humain au septième livre. D'habiles astronomes donnent les mêmes éloges au huitième, où le système de l'univers est développé selon les principes de Descartes et de Copernic. Je pourrais citer encore d'autres morceaux, comme son explication de la pesanteur, sa théorie du feu, ses preuves de la divisibilité de la matière à l'infini.

Mais quelle éloquence, quelle poésie, lorsque la nature de son objet lui permet de prendre l'essor! Les fleurs semblent naître sous ses pas. Descriptions agréables, images riantes, comparaisons ingénieuses, sentiments nobles et touchants, idées sublimes, tout est prodigué dans son ouvrage. L'Anti-Lucrèce pourrait fournir des exemples de tous les genres de beautés. Quand le cardinal de Polignac oppose au portrait du sage Epicure, celui d'un homme persuadé des grands principes de la religion naturelle; quand il nous représente les ravages de l'amour-propre, les suites affreuses de l'athéisme, l'origine de l'idolâtrie, l'insuffisance et la vanité des plaisirs, des honneurs, de tous les biens dont notre cœur se repaît ici-bas, on sent qu'il est pénétré de ce qu'il dit. C'est un orateur, un poëte, un philosophe épris des charmes du vrai. Il peint avec grâce; il élève l'esprit; il intéresse le cœur. Quoi de plus noble que son début, que les éloges qu'il fait de Descartes et de l'étude de la nature? Quoi de plus poétique que sa description des cascades du *Tévéroné?* En s'attachant à montrer que les animaux sont des automates, avec quel art nous fait-il passer devant les yeux les traits les plus singuliers de leur histoire? Ses tableaux sont dignes de *la Fontaine* et d'*Oudry*. Quels agréments ne répandent-ils pas sur le sixième livre, dans lequel il rassemble les preuves de ce paradoxe raisonnable, avancé d'abord par *Gomez Peréira*, et presque démontré depuis par Descartes? Sa description d'une coquille, celle de la sensitive, et plusieurs autres, suffiraient pour me faire regretter qu'il n'ait laissé que quelques vers du neuvième livre, qui devait rouler sur les fossiles, les minéraux, les plantes marines, en un mot, sur tout ce que renferment les entrailles de la terre et le sein de la mer. L'origine des rivières est un sujet qu'il eût relevé des plus brillantes couleurs de la poésie. Avec quel plaisir l'aurions-nous suivi dans les grottes profondes où la nature dérobe à nos yeux ses plus grandes merveilles? Quel champ n'offraient pas à son génie les découvertes qu'on fait si souvent de coquillages et de poissons pétrifiés dans les terres? médailles incontestables du déluge, suivant l'expression de M. *de Fontenelle*, cet ingénieux philosophe qui a su donner tant d'esprit à la raison!

Il serait encore à souhaiter pour un autre motif, que le cardinal de Polignac eût mis la dernière main à son ouvrage. S'il en avait eu le loisir, il aurait sans doute fait disparaître une partie des défauts qu'on y remarque et que je ne prétends pas dissimuler. Le principal est une abondance qu'il n'a pas toujours renfermée dans ses justes bornes. Il ne laisse presque rien à suppléer au lecteur; il tombe dans des répétitions, il développe des raisonnements, dont il aurait pu ne présenter que le principe. Ajoutons qu'en général ses tours ne sont pas assez variés; que son style, avec beaucoup de grâces, n'a peut-être pas assez de force; qu'il prodigue trop les comparaisons. On pourrait surtout en critiquer deux ou trois qui me paraissent peu justes et qui certainement ne sont pas nobles. Peut-être peuvent-elles se soutenir dans un poëme latin; mais je n'ai pas cru devoir les faire passer dans ma traduction. Au reste, comme chaque peintre a sa manière, chaque écrivain a son style. Ce qui me paraît distinguer celui de notre poëte, c'est la fécondité, la noblesse, la clarté, l'élégance et l'harmonie. Avec plus de nerf et de feu, ce serait un modèle achevé.

Si les hommes se peignent dans leurs ouvrages, quelle idée l'Anti-Lucrèce ne doit-il pas nous donner de son auteur? Je n'entreprendrai pas de le représenter tel qu'il fut. Trop jeune pour avoir pu le connaître, je ne jugerais de lui que par son poëme et par les autres monuments qu'il nous a laissés de son génie. Je sais trop d'ailleurs ce qui me manque, pour oser même aspirer à l'honneur d'en faire le portrait. Les grands hommes appartiennent de droit aux grands peintres. Le nom du cardinal de Polignac est écrit dans les fastes de l'univers. La France, la société, la littérature, ont pleuré sa perte; et nos Académies, dont il faisait un des principaux ornements, ont eu la gloire de lui donner des panégyristes dignes de lui. Deux célèbres écrivains, chargés de son éloge par la place qu'ils y remplissaient alors, s'en sont acquittés avec un succès brillant M. de Boze a bien voulu permettre que celui qu'il a composé parût à la tête de ma traduction; et cet éloge, qui présente un fidèle abrégé de la vie de M. de Polignac, autorise mon silence sur une si belle histoire.

Cependant je ne puis, surtout à l'occasion de l'Anti-Lucrèce, m'empêcher de remarquer un trait qui caractérise à mes yeux cet homme illustre : c'est la grandeur de son savoir. Il avait reçu de la nature une merveilleuse facilité. L'étendue et, si je l'ose dire, la souplesse de son génie, le rendaient propre aux différents genres d'études. Sans les confondre, il les embrassa tous. Mithridate parlait toutes les langues de l'Asie : ne peut-on pas dire que le cardinal de Polignac a su toutes celles du monde littéraire? Il n'était étranger

dans aucune des parties de ce vaste empire. Et quel progrès n'aurait-il pas faits dans les sciences, s'il n'eût été qu'homme de lettres; puisque malgré le tumulte des affaires, les devoirs de la société, les distractions inséparables de son rang et des places qui lui furent confiées, il avait acquis un fonds de connaissances inépuisable? Heureux qui peut faire de son esprit un si noble usage! C'est l'employer utilement, que d'aimer à multiplier ses idées. Rien ne le rétrécit, ne le dégrade davantage, que de se concentrer dans un seul genre, en méprisant tous les autres. Ce goût exclusif annonce presque toujours un génie borné, faux, esclave des préjugés, incapable de vues générales, fait pour ramper autour d'un seul objet, pour s'appesantir sur de minces détails. Ceux qui pensent, quoique déterminés par des talents naturels à cultiver telle ou telle science, ne se bornent pas à la sphère qu'ils ont choisie : ils connaissent, ils parcourent les sphères voisines. Citoyens d'une partie de l'univers, ils sont naturalisés dans les autres. Qu'on ne dise pas que les différents objets de nos études sont trop contraires, trop vastes, pour ne point se donner une exclusion mutuelle. Je sais que prétendre mener de front toutes les sciences, ce serait se repaître d'un espoir chimérique. Mais sans former un pareil projet, on peut joindre à l'étude approfondie de quelqu'une, les éléments de plusieurs autres. Malgré leur opposition apparente, elles ont un rapport véritable, elles se soutiennent, s'éclairent réciproquement. Du point de vue dans lequel il se place, l'homme d'esprit aperçoit leur liaison. Il voit que celle dont il a fait choix n'est que la partie d'un tout, et que ce tout est un corps dont la moindre portion a droit d'attirer ses regards. Les lettres forment réellement une république. Il est entre les esprits une société comme il en est une entre les habitants d'un même pays. Le citoyen d'une ville où fleurit le commerce, peut, sans sortir de sa patrie, jouir de toutes les productions, de toutes les richesses des climats les plus éloignés. Sa demeure est un centre, où tout vient aboutir. Que penserait-on de lui, si renonçant aux avantages d'une si heureuse situation, las de cette abondance, de cette variété, qui préviennent ses besoins, il allait se renfermer dans une île déserte, aride, et qui, séparée de tout, étrangère à l'univers, ne produirait qu'une seule des choses nécessaires à la vie? Ayons la même idée d'un homme qui, ne cultivant qu'un seul genre d'études, proscrit tout le reste avec dédain. Quoi donc! ne peut-on être sensible aux attraits d'une science, sans méconnaître le prix de toutes les autres? C'est une des injustices de l'amour-propre : mais que cet amour-propre est aveugle! qu'il entend mal ses intérêts! Ces espèces d'enthousiastes qui ne font cas que de leur secte, pensent-ils que ceux qu'ils méprisent aient pour eux beaucoup d'estime? N'est-il pas infiniment plus flatteur de connaître assez toutes les sciences pour en apercevoir l'utilité, pour s'intéresser aux progrès de ceux qui les cultivent, pour s'approprier les fruits de leurs travaux, pour avoir le plaisir de les estimer? L'étude des hommes et celle de la nature ouvrent deux scènes différentes, mais qui peuvent être contemplées par les mêmes yeux. Elève de toutes les muses, le cardinal de Polignac pouvait dire avec raison : *L'histoire m'instruit; la poésie me délasse, l'antiquité me donne des préceptes et des modèles; la physique et l'astronomie m'offrent un spectacle digne de nos regards. C'est pour moi que Descartes médite, que Pascal pense, que Newton calcule, que Mallebranche cherche la vérité, que la Bruyère peint les mœurs, que le Leibnitz français, le Varron de notre siècle, porte aujourd'hui le flambeau dans la nuit des temps.* En vain objecterait-on que des connaissances si variées, au lieu d'éclairer l'esprit, n'y jettent que le trouble et la confusion. Elles produisent cet effet sur des hommes qui, plus avides de savoir que capables de réfléchir, entassent tout sans choix et sans ordre. C'est sans doute un malheur pour eux que de savoir beaucoup, parce qu'un esprit faux, à force de s'exercer sur plus d'objets, devient incorrigible par l'habitude de mal juger. Mais les génies méthodiques, qui de bonne heure se sont formé le goût et le jugement sur des principes invariables, ne doivent pas craindre de trop embrasser : toutes leurs idées se placent et s'arrangent naturellement. L'Anti-Lucrèce en fournit la preuve. L'auteur y traite un grand nombre de matières différentes; mais la propriété des termes dont il se sert, et la clarté de son style, montrent que la multitude de ses connaissances ne nuisait pas à la justesse de ses idées.

ART. II. — *Histoire de l'Anti-Lucrece depuis la mort de l'auteur.*

Ce poëme, l'ouvrage de l'esprit et du savoir, serait peut-être encore enseveli dans les ténèbres, si l'auteur n'avait pas eu un ami véritable. C'est à l'amitié que le public doit la possession de l'Anti-Lucrèce. La conformité du caractère unissait depuis longtemps au cardinal de Polignac un homme qui joignait aux avantages de la naissance, à la délicatesse de l'esprit, un mérite plus rare et plus réel aux yeux de quiconque sent le prix des qualités du cœur. A ce portrait on reconnaît sans peine M. l'abbé de Rothelin, ce sage aimable et modeste, né pour être l'exemple et les délices de la société. M. de Polignac avait plus d'une fois reconnu la solidité de son attachement pour lui, dans ces occasions délicates qui effraient les amitiés faibles et démasquent les fausses. Persuadé par de telles épreuves, que cet ami tendre et constant aurait pour sa mémoire le même zèle que pour sa personne, il lui remit son poëme peu de jours avant sa mort, en le laissant maître absolu de la destinée de cet ouvrage. C'était lui donner une grande marque de confiance, mais en même temps le charger d'un pénible fardeau. L'Anti-Lucrèce n'était pas, à beaucoup près,

dans l'état où Virgile laissa l'Enéide. Travaillé par l'auteur à plusieurs reprises, plein de différentes leçons entre lesquelles il ne paraissait pas s'être déterminé, rempli de ces négligences qui échappent toujours dans le feu de la composition : c'était un assemblage de pièces de rapport dont la liaison, quoique réelle, ne se montrait pas du premier coup d'œil. Des additions sans nombre écrites sur des feuilles volantes, formaient plus de trois mille vers séparés du texte même. Une révision si difficile ne demandait pas moins de sagacité que de patience, de goût que de savoir. Il fallait d'abord rassembler les diverses copies de cet ouvrage, la plupart informes et toutes différentes; les comparer soit entre elles, soit avec l'original remis par l'auteur; choisir entre les variantes ; distribuer dans le corps du poëme cette foule de morceaux détachés, dont la place n'était pas indiquée, tirer ensuite du tout ensemble un manuscrit complet. Sans une lecture réitérée, ou plutôt sans une étude approfondie de l'Anti-Lucrèce, on ne pouvait parvenir à cette dernière opération, qui n'était elle-même qu'un préliminaire. En effet, ce poëme avait d'avance une grande célébrité : l'auteur était un homme illustre, dont la réputation, établie par d'autres titres, pouvait être compromise. Et ce qu'il faut surtout remarquer, cet auteur, malgré l'amour que les hommes ont pour leurs productions, avait permis de le supprimer comme s'il se fût défié du mérite ou du succès de son ouvrage. Quels soins n'était donc pas obligé de se donner un homme zélé pour l'honneur de son ami, et que le choix de cet ami rendait l'arbitre de ce qui pouvait augmenter sa gloire, ou lui porter atteinte? Ce n'était pas assez de s'attacher à la forme, au style, à la versification du poëme : il devait en examiner le fond, en discuter le raisonnement et les principes; enfin, à cause de la variété des sujets qui s'y trouvent ou traités, ou simplement effleurés, se livrer à des recherches sans nombre. Travail ingrat, long, pénible, obscur et dont un auteur voudrait à peine se charger pour lui-même.

Mais est-il des obstacles dont l'amitié ne triomphe? Elle inspire à ceux qu'elle anime ce courage qui rend capable d'un dévouement. Elle a ses héros. Fait pour en être un, sensible à ses douceurs et digne de les goûter, M. l'abbé de Rothelin savait qu'en faisant le bonheur de ceux qu'elle unit, elle leur impose des devoirs ; et tout ce qu'il regardait comme devoir fut toujours sacré pour lui. D'ailleurs il était soutenu par l'importance de l'objet. Contribuer à la perfection d'un ouvrage où l'athéisme est combattu, c'était servir la religion et par conséquent l'humanité. Déterminé par des motifs si respectables, malgré le triste état d'une santé qui s'affaiblissait de jour en jour, il entreprit la révision de l'Anti-Lucrèce et l'acheva. Je n'entrerai pas dans le détail des soins qu'il a pris : ce détail serait immense, et se peut aisément concevoir après la peinture que j'ai faite du désordre où se trouvait le poëme. A force de le lire et de le méditer, il en avait tellement saisi le plan, les idées, le style, que l'esprit même de l'auteur semblait l'animer.

Mais comme la modestie est inséparable du mérite, plus on a de lumières, plus on se défie de son propre goût. M. l'abbé de Rothelin ne crut pas devoir se charger seul d'un travail qui demandait des connaissances si variées : il se hâta d'associer à cet examen les critiques les plus éclairés. Convaincu que le suffrage des véritables connaisseurs répond de celui du public, et souvent même le détermine, il offrait l'Anti-Lucrèce aux regards de tous ceux dont l'approbation peut flatter un amour-propre délicat. Je ne citerai pas tous les savants qu'il a consultés : cette capitale renferme peu d'hommes illustres dans les différents genres de sciences ou de littérature, dont les noms ne fassent partie de cette liste. En les rassemblant plusieurs à la fois, il avait formé des espèces de tribunaux littéraires, dont chacun entendait séparément la lecture du poëme entier. Les uns devaient prononcer sur le style; les autres, sur les choses mêmes. Admis à quelques-unes de ces conférences, j'ai souvent eu le plaisir d'observer la diversité des impressions que les mêmes objets font sur les esprits différents; j'ai souvent eu celui de suivre avec peine une foule de remarques fines, de réflexions judicieuses, que la dispute faisait éclore avec rapidité. Mais ce qui me touchait le plus, c'est l'inquiétude avec laquelle M. l'abbé de Rothelin cherchait à démêler le véritable sentiment de ses auditeurs, et la satisfaction vive que lui causaient de sincères applaudissements. On eût dit qu'il était l'auteur du poëme. En le voyant occupé sans cesse de cet ouvrage, se livrer avec patience, avec ardeur aux plus longues discussions; revenir à tout moment sur ses pas sans se rebuter, faire ses délices de toutes les fatigues inséparables d'une pareille entreprise, je jouissais d'un spectacle plein de charmes pour les cœurs sensibles. Le pouvoir de l'amitié paraissait à mes yeux dans tout son jour, et je concevais alors que ce sentiment si désintéressé, si pur, est capable de la même vivacité que les passions, ou plutôt que c'est la passion des âmes vertueuses.

M. l'abbé de Rothelin recueillait soigneusement tous les avis, il prenait une note des différentes critiques, mais en se réservant le droit de les juger et la peine d'en faire usage. La plupart de ceux qu'il consultait se contentaient d'indiquer les défauts sans entreprendre de les réformer. C'est sur lui que roulait ce travail pénible. Il le partageait avec quelques amis, charmés de lui donner cette marque de leur attachement. Celui de tous dont il a tiré le plus de secours, c'est un homme connu par son esprit et ses talents, mais dont l'esprit et les talents sont le moindre mérite, M. le Beau, professeur d'éloquence dans l'université de Paris, et maintenant associé de l'Académie des belles-lettres. Ils travaillaient de concert avec une assiduité qui mit enfin le poëme en état de paraître.

Tout était prêt, et l'Anti-Lucrèce, pour se montrer, n'attendait que des circonstances plus heureuses. Mais une mort trop prompte, quoique depuis longtemps annoncée par une langueur incurable, en nous enlevant M. l'abbé de Rothelin, l'a privé du plaisir de présenter au public l'ouvrage du cardinal de Polignac. Ce n'est pas un des moindres sacrifices qu'il ait eus à faire. Pour en diminuer l'amertume il a confié, par un acte authentique, l'édition de l'Anti-Lucrèce à cet ami zélé qui l'avait secondé si parfaitement. Flatté d'une telle marque de reconnaissance, M. le Beau se chargea de ce dépôt précieux, dans le dessein de n'en pas jouir longtemps seul. Des obstacles qu'il n'avait pas prévus l'ont empêché de satisfaire aussitôt qu'il le désirait son impatience et celle du public. Enfin, après les avoir surmontés, il a, depuis environ quinze mois, publié ce poëme fameux, en l'accompagnant d'une préface digne du poëme et de lui. Elle est pleine de traits brillants, de pensées fines, d'heureuses expressions, mais elle ne fait pas moins l'éloge du cœur de l'écrivain que de son esprit. C'est là que, déclarant qu'il donne l'Anti-Lucrèce sous les auspices de M. l'abbé de Rothelin, il élève à sa mémoire un monument immortel. De quels traits nous peint-il cette douceur, cette égalité d'âme, cette politesse noble et vraie, ce goût des lettres, cet amour de la religion, cette vertu modeste et solide, en un mot tant de qualités estimables dont l'assemblage formait le caractère d'un homme si digne de nos regrets? Ce caractère fut le principe d'une conduite toujours uniforme, toujours régulière, et du courage inaltérable avec lequel il attendit l'instant qui devait terminer ses jours. Je l'ai vu pendant trois mois soutenir d'un œil ferme et tranquille les approches d'une mort qui s'avançait à pas lents. Quoique sensible, quoique environné d'objets capables d'ébranler sa constance, il parut rompre sans effort tous les liens qui l'attachaient à la terre, et nous montra ce que peut sur un philosophe chrétien l'espérance d'un avenir.

ART. III. — *De la traduction que je donne de ce poëme.*

Les amis des lettres et de la vertu, les cœurs reconnaissants, tous ceux en un mot dont l'approbation peut me flatter, applaudiront aux justes éloges que je donne à M. l'abbé de Rothelin. Ils ne peuvent paraître déplacés à la tête d'un ouvrage dont nous lui sommes redevables, et d'une traduction que j'ai faite par attachement pour lui. Après l'idée que je viens d'ébaucher de son caractère, ne serai-je pas taxé d'orgueil, si je dis qu'il m'honora de ses bontés, qu'il me donna souvent des preuves d'une sincère et vive affection? Je la dus sans doute au désir que je marquais de cultiver les lettres. C'était intéresser vivement un homme qui les aimait avec ardeur, dont elles faisaient la plus chère occupation, et qui, jaloux d'étendre leur empire, ne cherchait qu'à leur acquérir de nouveaux sujets. Il sut lever les obstacles qui m'empêchaient de suivre mon goût, et guida mes premiers pas dans une route où les premiers pas décident de tous les autres. Epris des charmes et touché des avantages de l'étude, il était persuadé que les sciences font la gloire d'un Etat. Avec quel plaisir voyait-il leurs intérêts confiés au zèle d'un ministre éclairé, qui regarde le pouvoir de les protéger comme un de ses plus beaux droits! Que ne peuvent-elles pas espérer de la paix qu'un monarque bienfaisant et désintéressé vient de rendre à l'Europe? Sous ce nouvel Auguste, secondé par un autre Mécène, elle fera renaître l'âge d'or de la littérature.

M. l'abbé de Rothelin, qui pour donner l'Anti-Lucrèce au public, attendait le retour de cette paix, ne fut témoin que des victoires dont elle est le fruit précieux. Une mort prématurée l'a privé d'un spectacle dont ses yeux étaient dignes. J'avais, quelques mois avant qu'elle arrivât, commencé la traduction du poëme. Dans ses derniers moments il me parut désirer que je la continuasse; je le lui promis: en m'ouvrant la carrière des lettres, il avait acquis un droit sur mes premiers travaux. Cette promesse m'a soutenu contre les dégoûts et les difficultés inséparables d'un pareil ouvrage.

Sans prétendre les exagérer ici, je ne crains pas d'avancer qu'il est souvent plus facile de composer que de traduire. Un traducteur doit posséder et sa langue et celle de son auteur. Il doit emprunter le génie d'un autre, saisir ses idées, se conformer à son goût, s'anéantir à tout moment pour se reproduire sous une forme étrangère. D'ailleurs quels efforts n'a-t-on pas à faire pour affranchir une traduction de la contrainte propre en quelque sorte aux ouvrages de ce genre; pour la préserver de ce froid qui les fait languir si souvent; pour lui donner un tour noble, aisé, naturel; pour transporter enfin dans la copie toutes les beautés de l'original, sans en représenter tous les traits? Concluons de ce détail que les grands écrivains sont les seuls qui puissent être bons traducteurs. Je dis plus: ils sont par une autre raison les seuls qui devraient entreprendre de traduire. En formant un tel projet, on se constitue par son propre choix l'interprète d'un auteur; et par conséquent on devient responsable envers lui de la manière dont on le fait parler. Les anciens dont les ouvrages sont, pour ainsi dire, consacrés par l'admiration de plusieurs siècles, sont moins compromis entre les mains d'un traducteur médiocre. Quoique sous la forme qu'il leur a donnée, ils paraissent au-dessous de l'idée qu'on en avait, leur gloire est en sûreté. Le lecteur jugeant d'eux par l'opinion générale, impute à leur interprète la plupart des défauts qu'il y remarque. Mais quel risque un moderne ne court-il point en pareil cas? Le dégoût qu'inspire son traducteur retombe presque toujours sur lui. D'après une copie informe et qui le défigure, ses contemporains le jugent avec rigueur et sans appel. Un homme qui pense avec délicatesse ne peut donc s'exa-

miner trop scrupuleusement, lorsqu'il osé former une entreprise où la réputation d'un autre se trouve intéressée. Il se doit tout entier à son auteur, et la moindre négligence de sa part blesse un engagement réel.

Ces considérations, jointes à la longueur de l'Anti-Lucrèce, à la diversité des matières qu'il traite, au peu d'espérance que j'avais d'y réussir, et surtout aux fréquentes révoltes de mon goût naturel, qui sans cesse entraîné vers d'autres objets protestait contre ce genre de travail, m'ont presque fait renoncer à la traduction de ce poëme. J'ai souvent été sur le point de l'abandonner; mais chaque fois le souvenir de l'intérêt que prenait à cet ouvrage un homme dont la mémoire m'est précieuse, de la promesse que je lui fis, et de la circonstance dans laquelle il l'exigea, m'obligeait à désavouer cette résolution. Je sentais ranimer mon ardeur, en me rappelant le courage infatigable qui le soutint dans le cours des travaux qu'il s'était imposés pour la révision du poëme, et qui peut-être ont abrégé ses jours. Voilà ce qui m'a conduit jusqu'au bout de cette pénible carrière, malgré les obstacles et les prétextes qui m'invitaient sans cesse à la quitter.

Je ne rends compte au public de tous ces détails que pour éviter les reproches de témérité que m'attirerait une pareille entreprise, si les motifs n'en étaient pas connus. Je sens trop combien cette traduction est imparfaite, combien elle répond peu à l'idée que je me forme d'un bon ouvrage en ce genre, pour oser dire ce qu'elle m'a coûté. Chaque traducteur se fait un système. Le mien est le fruit d'une expérience que des épreuves réitérées m'ont fait acheter bien cher. Je ne l'exposerai pas ici; cette discussion me mènerait trop loin: mais en général, deux principes qui me paraissent importants m'ont servi de règle.

Je suis convaincu d'abord qu'on ne doit pas traduire un ouvrage écrit dans une langue étrangère à l'auteur, comme on en traduirait un que l'auteur aurait composé dans sa propre langue. En effet, quoique les hommes puissent avoir les mêmes idées, elles s'offrent à leur esprit sous des formes différentes. Pour peu qu'elles soient nettes et précises, elles naissent accompagnées de termes qui les expriment; et cette expression, l'image, le corps d'une idée, varie suivant le caractère propre à chaque langue. Virgile pensait en latin. Un Français qui le traduit doit par conséquent s'étudier à concilier les génies des deux langues, de façon que, sans choquer la sienne, il représente non-seulement les pensées de Virgile, mais encore le tour qu'elles avaient dans son esprit. Cet accord, qu'on peut regarder comme une branche du *costume*, est très-difficile. Mais le cardinal de Polignac était Français, il pensait donc en français: ses idées s'offraient à lui revêtues d'expressions françaises. Ainsi quelque familière que lui fût la langue de l'ancienne Rome, pour les rendre en latin aussi parfaitement qu'il a fait, il était obligé de les traduire. La vérité de cette remarque doit frapper encore davantage, si l'on se rappelle qu'il était homme du premier rang, qu'il vivait dans le centre du langage le plus pur, que son poëme roule sur des matières philosophiques qui faisaient le sujet de ses entretiens ordinaires, et que les anciens n'ont pas traitées, qu'il est plein d'expériences et de raisonnements modernes. Ce n'est pas qu'on ne rencontre dans cet ouvrage des tours latins qui se seront d'eux-mêmes offerts à son esprit. J'en citerais un grand nombre; mais ce n'est que dans les morceaux de sentiments, ou dans les descriptions d'objets que présente la nature, parce que le cœur parle et que la nature est décrite dans toutes les langues. Il était possible alors de trouver en même temps des expressions et des phrases toutes latines. Ces exceptions ne détruisent pas la règle que je viens de proposer. Suivant ce principe, comment devait agir le traducteur de l'Anti-Lucrèce? Songer d'abord qu'il était moins question de traduire que de restituer, de tracer une copie que de faire revivre un original. En conséquence, se remplir des idées de son auteur, en démêler la forme naturelle à travers les dehors étrangers dont il les avait revêtues; épier, pour ainsi dire, l'instant de leur naissance, pour observer ce qu'elles étaient alors, et chercher ensuite à les exprimer d'une manière que pût avouer un écrivain qui parlait bien sa langue.

La seconde règle que j'ai toujours eue devant les yeux, c'est qu'il faut conformer son style au sujet qu'on traite. Or l'Anti-Lucrèce, je l'ai déjà dit plusieurs fois, est tantôt un poëme, tantôt un ouvrage purement philosophique. J'ai donc cru devoir, en traduisant les morceaux de poésie, donner à ma prose le tour poétique, semer des fleurs, chercher l'harmonie, la variété, la richesse des expressions, surtout conserver les images qui sont l'essence de la poésie. Mais dans l'examen des matières abstraites, j'ai simplement tâché de réunir la précision, la justesse et la propriété des termes. J'ai banni les images, lorsqu'elles usurpaient la place des idées. Enfin, je ne me suis attaché qu'à rendre mon style pur, clair et naturel. C'est surtout cette dernière qualité qui me paraît faire le mérite d'une traduction. On exige qu'elle soit fidèle; mais elle ne doit pas être littérale. Il faut que sans être libre, elle le paraisse, et que le lecteur puisse oublier qu'il a devant les yeux une copie.

Celle que je présente au public a toute l'exactitude qu'a pu lui donner un travail assidu. Je ne me suis permis d'écart que dans une seule occasion, où je l'ai jugé nécessaire. Cet écart est si considérable, que je crois devoir en avertir. Il regarde un morceau d'environ deux cents vers, qui fait partie du septième livre. L'auteur, en parlant de la propagation des différentes espèces, entre sur celle des animaux, dans des détails physiques que le latin a pu conserver, parce qu'il est à la portée de moins de lecteurs, mais qui me paraissent insoutenables dans notre lan-

gue. Je les ai supprimés sans balancer. Mais comme ils offrent une preuve éclatante de la toute-puissance de Dieu et qu'ils sont nécessairement liés au reste du livre, je n'ai fait que donner à cet endroit une nouvelle forme. J'ai rejeté sur les végétaux tout ce qui regardait les animaux, et ce changement ne diminue rien de la force des preuves dont l'auteur se sert, ne nuit point à la suite de son explication. Tout se trouve lié dans la traduction comme dans le texte. Le poëte y fait les mêmes raisonnements, y répond aux mêmes difficultés.

En parlant des principes que j'ai peut être mieux connus que suivis dans la composition de cet ouvrage, je ne dois pas me taire sur les secours qui l'ont mis en état de paraître tel que je le donne aujourd'hui. Ce sont les conseils et les critiques de quelques amis, dont j'ai plus d'une fois éprouvé le goût et la sincérité. Ils ont eu la patience d'entendre la lecture de ma traduction entière, dans des conférences qui se tenaient avec une régularité que je ne puis trop reconnaître. C'était chez un homme qui, sans aucun titre littéraire, est vraiment homme de lettres, qui chérit la mémoire de l'abbé de Rothelin et le fait revivre pour moi, par l'affection dont il m'honore. Je supprime son nom par obéissance ; quoique je pusse m'autoriser de l'exemple de Duclos, qui n'a pas eu pour sa modestie la même déférence, dans la préface de l'*Histoire de Louis* XI. Que ne dois-je pas en particulier à l'amitié de l'abbé de la Bletterie ? Que ne dois-je pas à celle de Crevier, qui a bien voulu augmenter le nombre de mes obligations à son égard, en interrompant, pour l'examen de mon ouvrage, des travaux dont nous recueillons tous les ans le fruit ? J'ai tâché de mettre à profit de pareils secours : c'est au public à juger si j'ai réussi. Mais quel que soit le succès de la traduction que je lui présente, j'aurai du moins dégagé ma parole. Heureux d'avoir pu, en remplissant un devoir que m'imposaient la reconnaissance et l'amitié, consacrer à la religion les prémices de ma plume ! C'est un engagement dont je sens avec plaisir la force et l'étendue.

LIVRE PREMIER.

Epicure regarde la volupté comme le souverain bien ; et ce principe, conséquence nécessaire de sa physique, est la base de sa morale. Le premier livre de l'Anti-Lucrèce a pour objet de prouver que cette doctrine est également fausse et pernicieuse.

I. *L'auteur expose d'abord le sujet de son ouvrage ; il invoque la sagesse divine, et conjure Quintius d'apporter à l'examen de cette cause toute l'impartialité qu'elle demande.*

II. *Il entre ensuite en matière, et prouve qu'un philosophe qui nie la Providence, et place le souverain bien dans la volupté, ouvre la porte à tous les désordres ; que dès lors tout ce qui plaît est nécessairement permis, et que rien n'est capable de réprimer les passions. Les épicuriens répondent que l'homme peut être contenu par la honte, le repentir, l'intérêt, la crainte des peines, et surtout par la raison. L'auteur fait voir que de ces motifs les uns sont chimériques, les autres insuffisants. Il montre en particulier que, dans l'hypothèse épicurienne, la raison n'est qu'une chimère.*

III. *Il résulte de là que dans ce système il n'y a ni vertu ni vérité. Le poëte, en développant ces deux conséquences, réfute d'une part, ce que disent quelques apologistes d'Epicure, et prouve de l'autre que le pyrrhonisme est une branche de la doctrine de ce philosophe.*

IV. *Suit une courte exposition de l'hypothèse de Hobbes, que l'auteur combat sommairement. De la supposition même de l'écrivain anglais, il conclut la nécessité de la religion, et compare aux avantages qu'elle procure à la société, les suites affreuses du système qui la proscrit.*

V. *Il va plus loin, et démontre premièrement, que l'homme cherche en vain son bonheur dans la volupté. Secondement, que la religion seule offre à notre cœur un objet digne de le fixer et capable de le remplir. Il ajoute que le sacrifice des passions, qu'elle exige, n'est pas un véritable sacrifice, et que l'athée, sans jouir du temps, risque tout pour l'éternité. Il finit en exhortant Quintius, par la vue de son propre intérêt, à sortir de l'incertitude sur deux points aussi importants que le sont l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme.*

I. Je forme un grand projet, Quintius : je vais parler de Dieu. Quel être dans l'univers est comparable au Créateur, au roi de l'univers ? Quelle étude est plus digne de l'homme ? Mais si je consulte mes forces, quoi de plus difficile ? L'ouvrage d'un mortel pourra-t-il embrasser l'immensité de l'Etre infini ? Etre par essence, Etre principe, que ses œuvres présentent et dérobent en même temps à nos regards : objet qu'un mélange de lumière et d'obscurité nous laisse entrevoir, comme on aperçoit le soleil à travers les nuages.

De là cette contrariété de sentiments qui partagent des hommes. Plusieurs regardent le monde comme l'ouvrage d'une intelligence ; d'autres le soumettent aux lois d'une aveugle fatalité. Nous en voyons d'irrésolus, plutôt par intérêt que par raison, ne douter de l'existence d'un Dieu, suprême arbitre des humains, que parce qu'ils craignent sa justice : il s'en trouve enfin, qui séduits par le dogme flatteur d'Epicure, abandonnent l'univers au caprice du hasard, et tranquilles sur l'avenir, foulent aux pieds toute espèce de

crainte : tant la voix des passions a d'empire sur des cœurs corrompus !

C'est contre les derniers que je m'élève : et pour détruire enfin les restes d'une secte superbe, je me propose de confondre le poëte célèbre que ces partisans d'une liberté chimérique se glorifient d'avoir pour maître ; je veux rappeler les muses à la défense de la vérité.

Mais que dis-je, les muses? C'est vous seule que j'invoque, Sagesse toute-puissante, cause et souveraine de l'univers, Raison éternelle, lumière de l'esprit, loi du cœur. Inspirez-moi ; soutenez mes pas dans cette longue et pénible carrière. Par vous l'immense assemblage des êtres forme un tout régulier : vous êtes le flambeau dont l'éclat peut seul dissiper les ténèbres qui dérobent à nos yeux la nature. Née pour connaître et pour aimer le vrai, notre âme trouve en vous seul de quoi satisfaire des désirs que rien de faux, rien de fini ne peut épuiser. Donnez de la force à mes vers, et vengez vos propres droits.

Est-ce le torrent des plaisirs, Quintius, est-ce la fougue de la jeunesse, qui vous a précipité dans l'erreur ? ou seriez-vous entré par choix dans une route si dangereuse? serait-ce par une prétendue force d'esprit, que vous auriez secoué le joug ? Dédaignant de penser comme le peuple, vous êtes-vous déterminé volontairement à courir le risque affreux d'une éternité ? Mais quelle que soit la source de vos égarements, cessez de vous y livrer. Modérez une ardeur dont les aveugles transports ferment vos yeux à la lumière : rendez le calme à cette âme que troublent les passions ; servez-vous de votre jugement ; faites taire les préjugés, et tenant la balance dans un parfait équilibre, donnez à une cause qui vous touche de si près toute l'attention qu'elle mérite. Déterminé par l'évidence, embrassez alors le parti le plus conforme à la raison : la voix de la raison est celle de la vérité.

Que ne puis-je répandre sur les routes sacrées que je vous ouvre, tous les agréments qui embellissent celle où vous marchez ! Que ne puis-je arroser ce terrain aride, et changer ses buissons en bosquets délicieux ! Moins éloquent que votre poëte, je n'ai ni sa force, ni ses charmes : mes chants n'ont pas l'harmonie des siens. C'est dans sa langue naturelle qu'il a développé les dogmes d'une séduisante philosophie : moi j'expose dans un langage étranger les principes de la sévère morale. Il a célébré dans ses vers la volupté, les amours et les grâces : je consacre les miens à l'austère vérité ; les cordes de ma lyre ne rendent qu'un son grave et sérieux : les fleurs naissent sous les pas de Lucrèce ; la nature lui prodigue tous ses trésors. A sa voix les aquilons deviennent des zéphyrs : le soleil brille d'une lumière pure dans un ciel sans nuages. Si vous jetez vos regards sur la terre, elle vous offre des forêts qui la couvrent de leur ombre, des ruisseaux qui serpentent en murmurant, de vastes plaines, où l'abondance coule avec les fleuves qui les arrosent. Les oiseaux charment à la fois les oreilles et les yeux : de nombreux troupeaux bondissent dans de fertiles prairies, et le son de la musette anime les danses des bergers. L'univers est l'empire de Vénus : Vénus rend la terre féconde ; elle peuple les régions de l'air et les abîmes de l'océan.

C'est ainsi que les plus brillantes fleurs couronnent les bords de cette coupe enchanteresse dans laquelle il vous offre un poison préparé par la main des Grecs. Ulysse sut autrefois refuser les breuvages de l'artificieuse Circé. Si le triste sort des compagnons de ce héros vous effraie, vous que captivent les attraits séducteurs d'une sagesse insensée, fuyez à son exemple, des charmes plus redoutables mille fois que ceux de la perfide déesse. Rompez des liens dangereux et rendez-vous enfin à vous-même. Tout respire ici la Divinité ; tout y retentit de ses louanges. Que la poésie refuse d'embellir en mes mains un tel sujet : si mon style est inférieur à celui de Lucrèce, ma cause triomphera de la sienne. Vous applaudirez vous-même à notre triomphe ; daignez seulement m'écouter.

II. Quel fut le projet d'Épicure, lorsqu'il imagina des dieux sans pouvoir et tels pour nous que s'ils n'existaient pas ; lorsqu'il supposa des atomes éternels, et que faisant dépendre du mélange fortuit de ces corpuscules la naissance, la forme, le sort et la durée de tous les êtres, il prononça que notre âme est mortelle? Ce projet, il nous l'apprend lui-même sans détour, fut de rendre les hommes indépendants. Il les voyait esclaves de la religion, lever à peine leurs têtes appesanties sous le joug ; et frémissants au seul nom de Tartare, combattre leurs plus doux penchants, ou ne s'y livrer qu'avec une timide réserve : malheureux dans le sein même des plaisirs, parce qu'ils n'offensaient qu'en tremblant des dieux dont ils redoutaient la vengeance. Un état si cruel l'attendrit, et, plein de compassion pour des infortunés, il résolut de détruire le culte et jusqu'au nom de la Divinité. Bravant la foudre, il désarma Jupiter, il brisa les flèches d'Apollon, et d'une main victorieuse affranchissant l'univers, il autorisa les hommes à tout oser ; heureux désormais, puisque la mort ne devait plus leur inspirer d'horreur.

Il est vrai que permettre tout à tous, c'était professer ouvertement le crime. Epicure sentit ce qu'un tel système avait d'odieux, et combien il était capable de décrier son auteur. Aussi n'ôta-t-il pas en apparence aux passions toute espèce de frein. On dit même que, prenant la nature pour guide, il ne se livrait à la volupté qu'avec retenue ; non qu'il fût ennemi du vice, ou qu'il aimât la vertu : le vice et la vertu n'étaient à ses yeux que des chimères ; mais il craignait la douleur. Compagne inséparable de l'excès et suite presque nécessaire des plaisirs, elle aurait pu flétrir son bonheur en altérant son repos. Il appréhendait que la violence d'une passion furieuse, que la crainte des supplices, que les remords vengeurs du crime ne trou-

blassent des jours consacrés à la tranquillité.

Mais était-il maître de régler à son gré des mouvements que lui-même avait rendus fougueux? Non: il recourait inutilement à des rênes rompues de ses propres mains. Que dans une violente tempête le pilote laisse échapper le gouvernail; en vain il anime les matelots à plier les voiles, à lâcher les cordages; le vaisseau, qui n'a plus de route marquée, vole où l'emportent les vents et les flots. Une forte digue résiste à l'impétuosité d'un torrent: rompez cette digue, l'eau se déborde et tout cède à sa fureur. Epicure avait donc conçu de vaines espérances: en dépouillant l'Etre suprême de son pouvoir, il a livré la terre à tous les vices. Les hommes, qu'il prétendait affranchir, n'ont fait que changer de maître. La volupté, prenant un libre essor, a usurpé l'empire où la raison régnait avec la Divinité.

Est-il en effet une justice, les mœurs ont-elles des règles, s'il n'existe pas un Etre souverain qui par des lois équitables mette un frein aux passions des hommes; qui les pénétrant de sa lumière, ou leur parlant par l'organe des législateurs, les éclaire ou les instruise, répande sur les actions un jour qui en dévoile la nature, et leur attache un caractère invariable qui les distingue? Le bien et le mal seront confondus; l'opinion seule en décidera; toutes les actions des hommes considérées en elles-mêmes, ne mériteront aux yeux d'un philosophe, ni louange ni blâme. Nulle différence entre sauver son père ou lui plonger le poignard dans le sein. En vain consultera-t-on la nature: aveugle, dans vos principes, elle ne peut offrir à ses enfants que de sombres et fausses lueurs. Le crime commis dans les ténèbres, et l'action vertueuse faite dans l'obscurité, auront donc un mérite égal. Le nom les distinguera seul, et le caprice fixera le prix de l'un et de l'autre.

Quelles seront les conséquences de ces pernicieuses maximes? Que ne produiront-elles pas dans un homme né féroce et d'un tempérament fougueux? Si méprisant le ciel et libre de toute crainte, un tel homme ne connaît de bonheur qu'à vivre dans l'abondance, à satisfaire tous ses désirs; s'il est convaincu que chacun de nous doit rentrer dans le néant, que le hasard fait tout naître et tout périr, que les chagrins et la douleur sont les seuls maux redoutables aux mortels; s'abandonnant par système au gré de ses passions, de quoi ne sera-t-il pas capable? Craignons tout de lui, dès qu'il croira pouvoir ensevelir ses forfaits. Le vol, le meurtre, le poison, la calomnie, ne lui coûteront rien, pour peu que la violence de son caractère l'entraîne vers ces crimes, ou que la volupté les lui commande. Malgré vos remontrances, à quelque excès que le porte son impétuosité naturelle, cet excès est la seule fin qu'il doive se proposer et le terme unique où doivent tendre ses vœux. Et de bonne foi, s'il n'y a point de Dieu, est-il un motif assez puissant pour le déterminer à se rendre misérable, en s'armant contre ses penchants, à renfermer au-dedans de soi-même, sans espoir de récompense, les feux dont il est embrasé?

Sera-ce la honte ou les reproches de ce témoin clairvoyant qui veille au fond de nos cœurs? Mais il ne se croit pas criminel: comment aurait-il de la honte? pourquoi se repentirait-il? Une sécurité que fondent vos principes est à l'épreuve du repentir; il n'est fait que pour les coupables qui se regardent comme tels. On se livre sans scrupule à des excès qui sont les conséquences du système; et quand on jouit sans scrupule, on doit être insensible aux remords. Le but de vos artificieuses leçons n'était-il pas d'imposer silence à la voix intérieure, d'effacer du cœur des hommes les traits sacrés de la loi naturelle? Vous vouliez que la volupté offrît à vos disciples des délices pures, des plaisirs inaltérables, et sans de telles leçons l'inquiétude aurait pu les altérer. Il était à craindre que le souvenir importun d'une autre vie ne les empoisonnât. Si donc mon caractère est tel que l'ardeur de commettre un forfait soit plus forte en moi que la honte ou la crainte, et que rien désormais ne s'oppose à cette pente de mon cœur, non-seulement je puis enfreindre toutes les lois, mais je le dois: pour moi le crime est un devoir et le repentir est un crime.

Peut-être croyez-vous qu'Aristippe mérite seul de tels reproches: mais Aristippe n'enseigna pas une doctrine plus dangereuse que la vôtre. Plus sincère que vous, il eut la bonne foi de professer ouvertement les horribles conséquences qui naissent en foule de vos principes et de ceux de Démocrite. En effet, lorsqu'une fois le plaisir sera mon unique objet et ma dernière fin, comme je ne puis le trouver dans tout ce qui combat ma passion, pourquoi ne m'abandonnerai-je pas aux vices les plus condamnés, dès qu'ils auront pour moi des attraits? Si la fraude et la trahison, si ces coupables larcins que l'amour fait à l'hymen, si la violence et la fureur, si les transports de l'ivresse me plaisent, pourquoi me refuser à leurs charmes? La volupté me défend de résister à mon penchant: si mes désirs ne sont remplis, je ressens une vive douleur; et tant qu'elle dure, je ne puis être heureux. Serai-je arrêté par la crainte des lois qui sont l'ouvrage des hommes, par le soin d'une frivole réputation, par les regards sévères d'un censeur jaloux, par l'idée d'une maladie qui peut-être ne m'attaquera jamais? Dans la saison des plaisirs, à la fleur d'un âge fait pour les jeux, rapprocherai-je par une triste prévoyance les maux qu'une lente vieillesse m'offre à sa suite? Non, non, je mettrai le feu à la ville où j'ai reçu la naissance, si j'aime à me repaître de cet affreux spectacle: l'exemple de Néron prouve que les actions les plus inhumaines sont des jeux de la volupté. Celui-là seul est coupable, celui-la seul mérite, nouvel Orphée, d'être déchiré par les bacchantes, qui fait, ennemi de lui-même, une guerre éternelle à ses sens; qui se li-

vrant à d'austères conseils, souffre tout pour se dompter, pour combattre des penchants qu'il ne peut vaincre sans se rendre malheureux.

Ne vous étonnez donc pas que vos disciples se soient presque tous réunis à l'infâme école de Cyrène. S'ils se révoltèrent contre leur maître, ce fut par un excès de docilité. Pouvaient-ils, en adoptant vos principes, se renfermer dans les bornes que leur prescrivaient vos discours? Je ne leur conseillais pas de faire mal, dites-vous; je voulais qu'il fussent modérés, qu'ils écartassent avec soin de leur esprit tout ce qui serait capable d'en troubler le calme. Vous leur recommandiez la modération ! les âmes bien nées n'ont pas besoin de vos conseils; mais les caractères opposés ne peuvent, sans une violence continuelle, pratiquer la vertu. Or vous ordonnez indifféremment à tous de vivre heureux; et l'homme vicieux ne peut l'être, en luttant contre son naturel, en s'efforçant de subjuguer son corps et son esprit. Qu'il fuie donc tout ce qui pourrait le contraindre et l'affliger; qu'il se laisse entraîner partout où le plaisir s'offre à ses yeux : il se doit sans réserve à ses passions, s'il n'a rien à craindre après la mort, quelque chose qu'il leur accorde; rien à espérer, quelque chose qu'il leur refuse.

Souvent, répliquez-vous, la volupté même exige que nous renoncions au plaisir : on se trouve bien quelquefois de s'être abstenu de ce qu'on désirait. Vous dites vrai; mais vous combattez vos principes. *Le plaisir est le bonheur suprême; la douleur est le plus grand des maux.* Voilà vos maximes; vous en fîtes autrefois retentir les jardins que vous aviez consacrés à la déesse de Cythère; et vos élèves ne cessent de le répéter. Mais la privation, la perte de ce qu'on aime, ne cause-t-elle pas de la douleur? Donc plutôt que d'en ressentir, il faut, à quelque prix que ce soit, posséder l'objet de ses vœux : l'honneur et l'équité s'y opposeraient en vain, et la bride est lâchée aux passions. Mais si, de votre aveu, c'est quelquefois un bien de s'abstenir, pourquoi m'appelez-vous malheureux, lorsque je m'abstiens par un motif de religion? Je suis plus heureux que vous. Si vous parvenez à vaincre vos désirs, cet avantage est pour vous un tourment : si je triomphe des miens, cette victoire a pour moi des charmes. Aimez-vous mieux succomber que de vaincre à ce prix? Je m'en tiens à cet aveu; vous ouvrez la porte à tous les crimes, et les vices n'ont plus de frein.

Plus de frein : vous écriez-vous? la crainte des supplices n'en est-elle pas un? la vue des peines, qui tôt ou tard sont le prix du crime, suffit pour contenir les hommes. Et quoi, des hommes auxquels une Divinité vengeresse n'inspire plus d'effroi seront intimidés par des objets moins terribles? Je brave la foudre, je méconnais la loi suprême, et je pourrais respecter des réglements humains ! le regard d'un juge me ferait pâlir ! Non, Lucrèce; ou si l'idée du supplice, si la crainte d'un moment de souffrances est un frein à mes désirs, vous m'avez trompé : plus malheureux que jamais, je n'ai sous vos auspices secoué le joug de la religion, que pour subir un joug plus rude et moins noble. Rebelle, sans cesser d'être esclave, censeur et tyran de moi-même, je retombe dans de nouveaux fers. Mon âme est en proie à la douleur, est troublée par la crainte : je souffre, et ce qui me fait souffrir n'est pas digne de moi : je tremble, et le motif de mes frayeurs ne mérite que du mépris. Mortels, puissiez-vous jouir d'un sort plus heureux ! Si vous devez immoler la volupté, c'est à Dieu seul qu'appartient cette victime. Les biens périssables sont trop frivoles pour n'être pas égaux : si des biens de cette nature sont les seuls faits pour vous, quelle folie de renoncer au présent pour l'avenir, de sacrifier la possession à l'espoir ! livrez-vous sans réserve à la passion qui règne aujourd'hui dans votre cœur. Mais s'il est un avenir sur lequel la raison vous permette de porter vos regards, vivez de façon qu'il soit plus avantageux pour vous que le présent : que vos vues ne se bornent pas au vain échange d'un moment contre un autre; il faut qu'une éternité soit le prix de quelques instants. Le laboureur tracerait-il de pénibles sillons dans la terre, si la terre ne devait lui rendre que ce qu'elle reçoit? il espère que le peu de grains qu'il y sème lui fournira d'abondantes moissons, et que ses greniers s'affaisseront sous le poids de sa récolte.

Supposé même que cette crainte servile eût sur les hommes l'empire que lui donne Epicure, peut-être serait-elle capable d'en réprimer quelques-uns pour un temps : mais elle ne les rendrait jamais vertueux; jamais elle n'extirperait le vice de leurs cœurs. Quelle différence entre l'amour de la vertu et la crainte du supplice ou de l'infamie ! Ce n'est pas la peine du vice, c'est le vice même que déteste la vertu. Le sage refuserait d'être heureux, s'il ne pouvait le devenir qu'en devenant coupable. La seule volonté de commettre un crime est un crime à ses yeux : il voit avec une horreur égale et le projet et l'exécution. Que sert en effet de conserver ses mains pures, si l'âme est corrompue; si la source de tous les forfaits, la cupidité, règne souverainement dans le cœur.

D'ailleurs combien d'actions vraiment condamnables, que vous-même proscrivez, et pour lesquelles cependant la société n'a point établi de peines ! Combien de fois se rend-on criminel, sans avoir de supplice à craindre, sans essuyer même la honte de comparaître devant le Juge ! Les lois ne punissent ni cet ingrat qui maltraite son bienfaiteur, ni ce jaloux ennemi de la vertu, qui frémit lorsqu'il la voit récompensée; ni ce perfide qui viole ses engagements, qui révèle un secret, qui donne un conseil pernicieux. L'avare, le menteur, l'infidèle dépositaire, l'ambitieux, le médisant, bravent les regards de la justice humaine. On peut, sans crainte d'être puni, souhaiter une famine, désirer la ruine de sa patrie, la mort de son père, refuser son secours aux malheureux : on peut, insensible aux cris de la veuve et de l'orphelin, acca-

bler les faibles soumis à son pouvoir, condamner un innocent, vendre sa justice, la sacrifier au coupable objet d'un amour criminel ; et pour comble de noirceur, se parer des dehors d'une scrupuleuse probité. S'il n'est pas un Dieu vengeur, que de forfaits dans lesquels vos disciples, Epicure, pourront se plonger sans crainte, comme sans remords ! Et pourquoi ne le feraient-ils pas ? rien n'est sacré pour eux que leur plaisir.

Si dans le nombre il s'en trouve un seul dont les désirs connaissent et respectent des bornes, et qui, capable de vaincre une passion violente, ne sacrifie pas les lois et le repos de la société au plaisir de se satisfaire, ce n'est point à votre doctrine, qu'il faut en savoir gré ; elle ne recommande que la volupté ; elle veut que les hommes obéissent à leurs penchants. Nous devons la douceur de sa conduite à celle de son caractère, auquel peu suffit, et que contentent les plaisirs tranquilles : caractère qui n'est pas le fruit de vos leçons, mais l'ouvrage du hasard, l'effet de la rencontre fortuite des atomes. Quel droit cette innocente brebis qui paît tranquillement l'herbe tendre sur le penchant d'une colline, quel droit a-t-elle de se préférer au loup, de lui reprocher sa rage et ses fureurs ? Elle est douce ; il est cruel, sanguinaire, vorace : tous deux sont également l'ouvrage de la nature. Les caractères paisibles ne m'inspirent donc point de terreur. Mais me répondrez-vous de ces hommes nés vicieux, pour qui le crime a des délices, et qui sont emportés par une passion furieuse qu'irritent les obstacles ? Espèce de malades que dévore une fièvre brûlante et dont la soif, irritée par la patience, ne peut trouver que dans l'eau le remède à ses ardeurs.

Depuis que les charmes de Phèdre, plus belle que sa sœur aux yeux de Thésée, ont enflammé le cœur de ce prince, il ne peut goûter le repos qu'il ne l'enlève, et ne rompe un hymen qui, jusqu'à ce moment fatal, avait fait son bonheur. Malheureuse Ariane, en vain aurez-vous par un fil dirigé ses pas dans les détours obscurs du labyrinthe ; en vain aurez-vous sauvé les jours d'un époux ingrat : ni la foi qu'il vous a jurée, ni la reconnaissance qu'il doit à de tels bienfaits, n'auront le pouvoir d'étouffer une flamme incestueuse. Cependant le héros est en proie à ses remords. Esclave d'une passion violente, aura-t-il assez de force pour s'armer en gémissant contre un amour plein de charmes ? Non : ce n'est pas en luttant contre ses désirs, c'est en leur cédant, qu'on apaise leur fureur. A ce prix, le calme renaît, et ce calme est la volupté. Principes affreux, avant qu'Epicure vous eut réduits en système, vous entraînâtes Thésée dans le crime. Il brise les liens de l'hymen ; il viole les droits les plus sacrés. Perfide, il abandonne sur des bords inconnus Ariane mourante, et qui du rivage étend vers lui les bras inutilement.

Depuis que le sauvage Hippolyte s'est offert aux regards de Phèdre, elle ne peut goûter de repos qu'elle ne dompte ce cœur farouche et ne triomphe de sa vertu. Tel est l'excès de la frénésie qui transporte la malheureuse fille de Pasiphaé ! telle est la violence du feu qui la consume ! Il faudra donc qu'elle meure, et qu'elle meure accablée de mépris ? Oui, mais elle ne mourra pas sans vengeance ; le vertueux Hippolyte sera la victime de sa fureur. De quelle foule de crimes un premier crime est-il la source ? que d'horreurs rassemblées dans un cœur corrompu par la volupté.

Né pour la guerre, Alexandre est brûlé de la soif des conquêtes. Il se croit malheureux, s'il ne subjugue l'univers ; et l'univers subjugué ne suffit pas à ses désirs. L'ambition de César remplit la terre de troubles et de carnage : feu rapide et destructeur qui dévora des nations entières, et qu'un fleuve de sang éteignit à peine. Que de victimes immolées à la passion d'un seul homme ! Que de ruines, que de débris, que de morts furent les degrés qui portèrent sur le trône le rival de Pompée et le tyran de ses concitoyens ! Vous donc, ami de la paix, vous qui détestant une gloire homicide, préférez la douceur du repos à des lauriers trempés dans le sang, proposez au roi de Macédoine de rester dans sa capitale, occupé des soins paisibles du gouvernement, et de voir d'un œil tranquille les Perses et les Indiens partager l'empire de l'Asie. Proposez au vainqueur des Gaules de s'arrêter sur les rives du Rubicon, et de se réduire à mener dans Rome, au milieu d'un peuple d'égaux, une vie heureuse, mais privée. Ils vous répondront l'un et l'autre : Vivez tranquille, puisque le repos vous charme : notre plaisir est de combattre ; notre bonheur est de vaincre.

Ne dites donc plus, Quintius : Ma seule passion est d'observer en tout un juste milieu. J'aime trop mon repos, pour troubler celui des autres. Epris des charmes de l'étude, des chastes appas de la vertu, je les préfère aux délices des sens, et ne fais que suivre en ce point les traces du grand homme dont je me glorifie d'être l'élève. En vous passant ici ce que je pourrais vous contester, Les hommes, vous répondrai-je, n'ont pas tous le même goût. Le vôtre sera tel que vous le dites ; celui d'un autre est différent. Chacun de nous n'est entraîné que par le sien ; et si, pour être heureux, on doit s'y livrer sans remords, tout ce qui plaît devient permis. Parce que le hasard vous a fait naître modéré, votre cœur ne désire rien que d'honnête : il se tourne sans efforts vers le bien. Mais je suis né fougueux ; une passion violente me pousse vers le crime, et je dois céder à ses impressions comme vous obéissez à celle de votre penchant : leur force est égale, leurs droits sont les mêmes. En vain m'exhorterez-vous à la vertu. Vous écouterai-je, tant que d'une part l'objet qui me plaît sera l'unique bien désirable pour moi ; et que de l'autre vous ne me proposerez rien de meilleur que la vie présente ? L'expérience m' apprend que tout plaisir qui n'a pas de rapport à mes désirs n'en est pas un pour moi. Or les désirs dépendent des tempéra-

ments. Ils sont comme les plantes, qui ne peuvent croître que dans certaines terres et sous certains climats. Les principes de votre maître me conduisent donc à suivre plutôt mes penchants que ses leçons.

Pour dernière ressource vous ferez valoir l'empire de la raison. Plus puissante que la crainte des peines, elle sait, dites-vous, en nous éclairant, modérer nos transports. Nous voulons que, soumise à ses lois, réglée par ses conseils, la volupté redoute les excès; qu'elle sache se maintenir dans un juste milieu, afin que, souveraine de tous les hommes, elle fasse le bonheur de tous; que tirés du néant pour y rentrer, ils puissent, pendant le peu de jours que la nature leur accorde, vivre heureux comme vivent tant de peuples sauvages, sans culte et sans lois. Mais, Quintius, il s'agit bien de raison, quand on parle de vils ouvrages du hasard! Le hasard est, selon vous, le père de notre âme; seul il en produit, il en dirige toutes les opérations. Que des êtres gouvernés par une loi fixe, par une règle invariable, aient la raison pour guide et pour flambeau, mais ne l'attribuez pas à des êtres qui ne sont formés que par la combinaison fortuite des atomes. Fruits d'un caprice aveugle, enfants de la vicissitude, ils sont le jouet de l'un et de l'autre. Se croire une production du hasard, nier la loi naturelle et les principes innés, c'est se reconnaître essentiellement incapable de raison. Nos idées, dans un tel système, sont un pur effet du sort. S'il est aujourd'hui pour l'homme quelques vérités incontestables, quelques biens qu'il désire avec une ardeur vive et constante, ces objets de sa connaissance, ces objets de son amour ne sont tels, que parce qu'il est composé de tels et de tels atomes. Pour peu que les combinaisons dont il est le résultat eussent été différentes, ce qu'il traite de vérité serait erreur à ses yeux; il fuirait ce qu'il aime; il mépriserait ce qu'il estime. Ne vous vantez donc plus d'opposer une digue à la volupté, puisque, cette digue, vous l'affaiblissez, vous la détruisez de vos propres mains.

Je sais qu'il est aux extrémités de l'Orient un peuple fameux dont les philosophes passent pour condamner le vice et pratiquer la vertu, sans admettre ni peines, ni récompenses. Mais en vain prétend-on que l'idée d'un avenir n'influe point sur la conduite et sur les réglements de ces sévères législateurs. Cette morale en apparence si désintéressée, cet amour de la vertu si pur et si conforme aux maximes stoïciennes, suppose, quoi qu'on en dise, une religion quelconque, ne subsiste pas indépendamment de toute crainte et de toute espérance. Les lettrés de la Chine reconnaissent du moins une loi éternelle, une loi souveraine, origine et modèle de ces idées du bien et du vrai que la nature a gravées dans nos âmes. Ils croient l'univers gouverné par une justice, une raison, un ordre immuable, que l'homme doit respecter, dont il ne s'écarte jamais sans se rendre coupable et malheureux. Pour vous, Epicure, quelle justice, quelle loi, quel ordre admettez-vous, qui n'ait pour principe le hasard ou une intelligence que le hasard a formée? A vos yeux rien n'est réel, rien n'est vrai que la volupté: système en conséquence duquel la volupté seule a le droit de donner des lois à notre âme et d'imprimer aux différentes inclinations le caractère de vice ou de vertu: système qui, faisant de la passion qui tyrannise chacun de nous, le Dieu de notre cœur, renouvelle en quelque sorte le paganisme, peuple l'univers de génies particuliers, mais de génies qui ne sont, comme nous, que des productions du sort. L'objet que nous aimons est notre Divinité: nos désirs sont nos lois; et nous devons d'autant moins leur résister qu'ils sont plus ardents. Ces flots, dont l'orgueil menace sans cesse le Batave, l'inonderaient, si l'art n'avait opposé de fortes digues à leur fureur: que l'effort des vagues ébranle ces remparts et les détruise, les campagnes ne sont plus qu'une mer; tout disparaît englouti par les ondes. Qu'opposerez-vous à la rapide impétuosité de cet immense torrent? Il faut céder à sa violence, et, spectateur oisif de ses ravages, attendre, pour les réparer, la retraite des eaux.

Mais je consens à l'usage que vous prétendez faire de la raison: je vous permets de la présenter à vos disciples comme la règle immuable de leur conduite et de leurs jugements. Cessez donc alors, cessez de regarder le plaisir comme le terme et l'arbitre de nos actions. Un principe supérieur, principe inné, principe commun à tous les agents libres, aura seul le droit de diriger leurs pas. L'amour-propre, dépouillé des titres et du pouvoir qu'il usurpait, ne sera plus, à vos yeux comme aux miens, qu'un ennemi redoutable du bonheur des hommes, tyran dès qu'il n'est plus esclave, mais qui sous le joug de la raison peut être un esclave utile. Quel secours la prudence et l'industrie ne tirent-elles pas du plus dangereux des éléments? Le feu chasse un froid nuisible à nos corps, il nous rend le jour au milieu de la nuit; il prépare nos aliments, il tire le suc des plantes, il calcine les pierres et les vitrifie, il triomphe de la dureté du fer, il met l'or en fusion. Mais que ses effets sont terribles, lorsqu'il est confié à des mains imprudentes! C'est une flamme rapide qui vole, qui s'élance de toutes parts, et dont les vents redoublent la fureur; un torrent, un noir tourbillon qui porte dans son sein le trouble, l'horreur et la mort. Il embrase, il consume, il engloutit: les temples, les palais s'écroulent et disparaissent; la plus grande ville n'est plus qu'un monceau de cendres, et le triste habitant verse des larmes sur les lieux où fut sa patrie. Tel est l'amour-propre: resserré dans des bornes étroites, il peut devenir un des liens de la société; libre et laissé à toute sa fougue, il en est le fléau. Père de tous nos vices, il ravage l'univers, il en fait un chaos. Si vous prétendez le subordonner aux lois de la raison, que devient votre système? et de plus, qu'apprenez-vous aux hommes? Rien dont n'aient retenti mille fois

l'Académie, le Portique et le Lycée. Si vous l'affranchissez du joug austère de la raison, dès lors maîtresse absolue d'elle-même et de notre sort, la cupidité n'a plus de frein. Cette raison que vous qualifiez de règle de nos mœurs, de principe de toutes les vertus, n'est plus la souveraine, n'est pas même l'égale de la volupté : elle en est devenue l'esclave. Que votre système paraisse enfin ce qu'il est, qu'il se dépouille de ces dehors qui le déguisent aux yeux du vulgaire.

III. Ils ont séduit même des philosophes. Gassendi et quelques modernes après lui se sont attachés à le justifier. Ils prétendent que le plaisir, regardé par Epicure comme le bien suprême, est celui qui naît de la vertu. Partisans aveugles d'un imposteur, ils n'ont pas connu le poison caché sous un nom spécieux. En effet, qu'est-ce que la vertu, qu'est-ce que la probité dans le sens de ce fameux grec, qu'ils comblent d'éloges si peu mérités, que leurs écrits élèvent jusqu'aux cieux? Est-ce l'amour de la règle? Est-ce une constance invincible dans le bien, un attachement à ses devoirs assez fort pour triompher des menaces d'un tyran, des horreurs du trépas et de la séduction des plaisirs? Non : c'est la possession de ce qui plaît, sans douleur, sans crainte, sans inquiétude. Que l'orgueilleuse gravité de Caton se pare de cette vertu farouche : la vôtre, Epicure, la vôtre est riante, flatteuse, capable de se prêter à tout. Elle consiste à cueillir d'une main légère et circonspecte les fleurs de la volupté, à jouir d'une vie molle et tranquille. Ce n'est pas l'honnête qui vous plaît : si vous l'aimiez, votre morale serait celle de Socrate, celle de Pythagore, celle, en un mot, de la religion. Mais tout ce qui flatte vos désirs, tout ce qui vous offre un plaisir pur et sans mélange, est permis à vos yeux. Vous ne placez donc pas la volupté dans la vertu, mais la vertu dans la volupté. Elle est, selon vous, l'art d'écouter et de suivre en tout la voix de la nature, non celui d'en rectifier les penchants par les préceptes de la raison. Mais il n'est de vertu réelle que lorsque la volonté soumise à l'empire de la raison arrête les mouvements déréglés du cœur, calme le tumulte des passions, étouffe leur révolte et les subjugue. Victoire pénible, et souvent le prix des plus grands efforts. Mais plus elle coûte à l'homme, plus la vertu est grande, plus elle est sublime.

Sur quoi donc sont fondés les éloges que se prodigue Epicure? Si nous l'en croyons, il est le maître et le bienfaiteur des mortels; par de sages préceptes, il leur a frayé la route du bonheur : le but de ses leçons était de régler leur conduite, de leur inspirer l'amour du devoir. Sous le titre imposant de réformateur de ses citoyens et d'ami de la vertu, reconnaîtrait-on l'auteur de pernicieuses maximes qui renversent les bornes qu'elles semblent respecter? Après avoir rompu les liens sacrés qui retiennent les hommes, il les exhorte à ne point abuser de leur liberté : il les livre à toute la fougue des plaisirs, et leur prescrit de goûter les plaisirs avec réserve. Ce n'est pas le vice qu'Epicure déteste, ce sont les malheurs dont le vice est la source. Disons mieux, il l'aime; il en fait une loi; il recommande à ses élèves de s'y plonger, dès qu'ils le peuvent sans inquiétude et sans péril. Donner de tels préceptes, c'est lâcher les rênes à des coursiers furieux, c'est enflammer leur ardeur. La cupidité des hommes n'était-elle pas assez vive? Fallait-il donc s'attacher à redoubler ses feux? Fallait-il l'autoriser par des principes à fuir ce qu'elle déteste, à rechercher ce qu'elle aime? Vous craignez néanmoins ses excès : vous avez cru devoir opposer des conseils à la violence de ses emportements. Pourquoi donc, Epicure, pourquoi tentez-vous d'affaiblir, de détruire même des motifs infiniment supérieurs à ceux que vous présentez aux hommes : ils redoutent la colère du ciel; la foudre les intimide; ils tremblent à la seule idée de supplices éternels, et malgré de si justes terreurs, l'univers est inondé d'un déluge de crimes. Que serait-ce s'ils cessaient de craindre un Dieu vengeur? On ne verrait de toutes parts que trahisons, que meurtres, qu'horreurs : s'il restait un mortel vertueux, il rougirait d'être homme.

Si vous aviez tant de zèle pour la vertu, quels intérêts ont donc armé votre bras contre la religion? Elle vous a paru trop sévère, elle l'est en effet; mais c'est aux yeux du vice, que ses lois proscrivent, qu'effraient ses menaces. Quelle est douce au contraire, qu'elle est consolante pour un ami de la vertu! Traîtres, meurtriers, rebelles, enfants ingrats, pères dénaturés : voilà les hommes dont vous soutenez la cause, dont vous êtes le législateur, à qui votre école ouvre un asile. Elèves dignes de vous, troupe criminelle dont vous méritez d'être le chef, le héros et l'idole; vous avez droit à leur reconnaissance, à leurs hommages : soyez à jamais détesté du reste des mortels; qu'ils ne voient qu'un défenseur du crime, qu'un panégyriste odieux des forfaits, dans le père d'un système ennemi des lois et des hommes. Ne pensez pas en effet que cette indigne terreur dont vous prétendez nous affranchir affecte des âmes vertueuses. Pourquoi désireraient-elles que les crimes fussent impunis? Dans le sein d'une paix profonde dont les douceurs sont dès cette vie même le prix de l'innocence et les prémices d'une félicité parfaite, elles laissent aux coupables cette crainte affreuse, l'avant-coureur et le présage des supplices éternels. Une conduite égale, des mœurs pures, la pratique constante des devoirs leur inspirent une juste confiance pour l'avenir. Loin d'elles habitent le désespoir et les remords : ce n'est pas pour elles qu'est allumé le feu vengeur.

Ce ne sont point ici de vaines déclamations, Quintius; si je soutiens que le but d'Epicure était d'anéantir tout sentiment, toute idée de justice; si je m'élève avec force contre l'abus qu'il fait du nom sacré de la vertu; si je m'attache à flétrir pour jamais un système qui favorise les passions, je n'impute rien à votre maître. Je ne fais que dévoiler

l'horreur d'une doctrine qui n'admet ni loi, ni législateur, et ne donne à la raison d'autre principe que des atomes réunis par l'aveugle main du hasard. Qu'est-ce que le droit naturel ? tout ce qui est conforme à une règle immuable. Que présente l'idée de juste ? tout ce que prescrit une loi suprême. Donc rien de droit, si la règle n'est qu'une chimère ; rien de juste, si la loi n'existe pas, et dès lors plus de raison, plus de vertu. Or point de règle sans principe, point de loi sans législateur ; et quel sera le principe, le législateur de l'univers, si l'on en bannit la Divinité ! Dans cette hypothèse la raison est un ouvrage du hasard ; la vertu n'a rien de réel, elle est fausse, imaginaire et sans objet. Epicure, paraissez enfin tel que vous êtes, levez le masque qui cachait vos véritables traits.

Développons une autre conséquence de sa doctrine. En proscrivant toute justice, il anéantit toute vérité. Si les principes qui règlent nos mœurs ne sont point innés, les idées qui fondent nos jugements le seront-elles ? Non : leur nature est la même. Cette raison qui nous fait agir, dont la voix parle à notre cœur, est en même temps ce qui pense, ce qui conçoit en nous ; elle est l'œil de notre esprit ; sa vue claire et rapide se porte sur les objets, les pénètre avec sagacité, les démêle avec précision, en juge sans se tromper jamais, parce que jamais elle ne décide sans examen. Capable de douter quand il le faut, elle sait attendre dans le silence que l'obscurité se dissipe. Dès que le jour brille, elle voit, elle prononce, et ce qu'elle prononce est un oracle. Que serait en effet l'évidence, si ce qu'elle offre à la raison dans un point de vue net et distinct était autre qu'il ne paraît ? que serait-elle, sinon la source d'erreurs inévitables ? Plongé dans les ténèbres, ou séduit par l'éclat trompeur d'une fausse lumière, inutilement possédé de l'amour du vrai que l'ignorance ou le mensonge lui déroberaient sans cesse, l'homme n'embrasserait que des fantômes. La pénétration, la force, l'étendue de son esprit, seraient des qualités vaines, ses idées des chimères, ses raisonnements des sophismes, et ses discours des sons. Tout ce que la raison aperçoit distinctement et sans nuages est donc incontestable. Mais si vous ne donnez à la raison, si vous ne donnez à l'âme d'autre principe que la réunion fortuite des atomes, comment me prouverez-vous que ce qui vous paraît certain l'est en effet ? Vous le voyez ainsi par hasard. Peut-être les atomes, dont votre âme est le résultat, sont-ils combinés de manière que tout ce qui se présente à ses yeux, s'y présente sous une forme qui le déguise ; et telle est peut-être l'illusion, que plus l'image qu'elle aperçoit a de netteté, moins elle est conforme à l'objet même ; que vos idées sont fausses à proportion de l'évidence qui les accompagne. Que de vérités deviennent en ce cas des problèmes ! les différents rapports des nombres, sont-ils bien certains ! le tout est-il plus grand que sa partie ! Je pense, donc je suis ; ce raisonnement est-il juste ? Telles sont les incertitudes qui naissent en foule de votre système. Détruire la loi de la raison, c'est en éteindre le flambeau ; point de vérité, s'il n'y a point de justice. Vous êtes, sans le vouloir, disciple de Pyrrhon ; vos principes sont nécessairement liés aux siens, et dès lors les coups que vous lui portez retombent sur vous avec la même force.

IV. Le siècle dernier vit un philosophe célèbre adoptant cette partie du système épicurien, nier l'existence de la loi naturelle. La distinction du juste et de l'injuste est, selon lui, un établissement humain ; c'est un rempart que la politique sut opposer aux ravages de l'amour-propre. Hobbes suppose que les hommes n'avaient originairement aucun lien qui les unît ; que chacun d'eux, né avec un droit égal à tout, rapportait tout à son intérêt, et que de cette disposition naquit la discorde. La terre, ajoute-t-il, fut bientôt le théâtre des plus affreuses dissensions ; elles auraient détruit ses habitants, si l'institution des lois n'en eût réprimé la violence. Quelques sages proposèrent ces lois aussi nécessaires au repos des particuliers qu'à la tranquillité publique, et le reste des hommes les reçut par différents motifs. La vue de l'intérêt général et l'horreur du passé déterminèrent les uns, la crainte força les autres à s'y soumettre. Telle est, si nous consultons Hobbes, l'origine de la justice et de la religion.

Ce qu'il faut conclure de ce système, c'est que l'auteur était ennemi déclaré de l'une et de l'autre, voilà tout ce qu'il prouve. Cependant je ne puis l'entendre ériger en principes de vaines suppositions. L'origine qu'il donne à la vertu la dégrade, elle est fausse et méprisable si elle doit sa naissance à l'intérêt. Toutefois, le croirait-on, cette hypothèse, qui ne tend qu'à renverser la religion, à détruire la justice, en démontre la nécessité. Hobbes avoue que sans elles on eût tenté vainement de rendre l'homme sociable. Profitons d'un tel aveu, c'est un hommage qu'il est forcé de leur rendre ; c'est, à mes yeux, une victoire pour elles, un gage du triomphe. Il en résulte au moins que si elles étaient bannies de l'univers, la société retomberait dans le chaos.

Si l'ordre que je me suis prescrit le permettait, je prouverais dès à présent, qu'il est une loi gravée dans nos cœurs, et dont les caractères ineffaçables offrent aux yeux de la raison un droit primitif plus ancien que toutes les ordonnances humaines ; qu'il est une justice, une vérité, dont la voix de la nature est l'interprète. Mais ce sujet me mènerait trop loin, je dois le traiter ailleurs. Je dirai seulement que si le bien et le mal n'existaient pas avant la naissance des lois, s'ils ne diffèrent point essentiellement l'un de l'autre, le droit n'a rien de fondé, rien de juste. Les lois sont le fruit de l'aveugle caprice, elles sont des attentats contre la liberté de l'homme ; se soumettre à la justice, c'est subir le joug d'un tyran. En ce cas elle n'est qu'arbitraire, et dès lors la loi pouvait ordonner ce qu'elle défend, et défendre ce

qu'elle ordonne. Mais le principe du bien général, dont le philosophe anglais a fait la base de ses dangereuses suppositions, suffit pour les détruire. Hobbes n'a pas senti qu'en admettant ce principe il se contredisait lui-même. En effet, si le bien général est le père des lois, avant les lois il existait donc un bien quelconque : tout n'est donc pas indifférent. Enfin, une dernière réflexion achève de mettre dans tout son jour l'absurdité de ce système. Le juste et l'injuste, originairement confondus, ne sont-ils distingués que depuis l'institution des lois? dès lors il est moins criminel de percer de sang-froid le cœur d'un ami, que de manquer à sa parole, puisque le meurtre n'est un crime que depuis que les hommes, par un engagement volontaire, se sont soumis à la loi qui le défend.

Au reste, reconnaître avec Hobbes et ses partisans la nécessité des lois, regarder leur institution comme l'unique moyen de défendre l'homme contre l'homme, de préserver l'univers des funestes effets de l'amour-propre, c'est prononcer hautement que la plus dangereuse ennemie de notre repos est la volupté; que, source de tous nos crimes, elle est la cause fatale de tous nos malheurs. Or quel a été jusqu'à présent l'objet de mes vers? De vous prouver que le système impie de Lucrèce ouvre la porte aux plus noirs forfaits; que si l'on adoptait ses principes, les passions, désormais sans frein, bouleverseraient la face de la terre; que leur fougue, leurs excès, leurs combats exciteraient dans le sein tumultueux de la société des orages sans nombre : affreux orages, semblables à ces tempêtes qui troublent le calme des eaux, lorsqu'échappés de leurs cavernes les vents furieux se disputent l'empire de l'Océan. Luttant les uns contre les autres, ils parcourent d'un vol rapide la vaste étendue des mers, ils soulèvent les flots, ils rassemblent les nuages, ils confondent les éléments; partout ils portent la terreur, la foudre, la nuit et la mort. Tels, sous l'empire de la volupté, qui méconnaît, qui brave un Dieu vengeur, les vices dégagés de leurs chaînes tyranniseraient l'univers.

Parlez de bonne foi : si dans quelque partie de la terre on découvrait une région sans lois, sans magistrats, sans chef, libre, en un mot, comme serait le monde, si le monde n'était pas l'ouvrage et l'empire d'une Divinité; une région où la vertu n'espérât point de récompense, où le crime ne craignît point de supplice, où l'on ignorât même jusqu'aux noms de vice et de vertu; enfin, dont chaque habitant n'eût d'autre roi, d'autre dieu que soi-même, consentiriez-vous à vivre dans cette contrée? En feriez-vous votre patrie? Que les Spinosa, que les Epicure y fixent leur séjour? Voilà cependant le genre de bonheur que le philosophe grec promet à l'univers, en l'invitant à rompre les liens sacrés de la religion; voilà le présent qu'il offre aux mortels, la paix dont il les flatte. Fausse paix, présent funeste, vain fantôme de bonheur. Est-ce donc là l'ouvrage de cette sagesse si vantée? Est-ce là ce génie presque divin, héros de Lucrèce et favori de la renommée; ce bienfaiteur des hommes, plus digne de leur reconnaissance que les destructeurs des monstres, les pères de la médecine, des arts et des lois! Rare bienfait, preuve éclatante d'un amour sincère pour les hommes, que de rassurer le vice contre la crainte des peines et d'arracher à la vertu tout espoir de récompense.

Epicure est donc l'ennemi de la société : nul avantage réel n'est le fruit de sa doctrine. Les magnifiques promesses dont il repaît l'avide crédulité de ses disciples, se réduisent à la pompeuse exagération d'un vain plaisir que les hommes ne recherchent que trop d'eux-mêmes. Vous méprisez avec raison cet imposteur qui se vante de convertir tout en or; vous plaignez la foule aveugle que l'espérance entraîne à sa suite; qui, prodigue par avarice et se ruinant pour s'enrichir, verse ses trésors dans un feu qui ne lui rend que de la fumée. Ah! Quintius, dans ce fourbe, dans ceux qui le suivent, reconnaissez Epicure et les partisans de sa doctrine. Aux attraits d'un frivole plaisir, ils sacrifient les véritables richesses de l'âme : la religion, l'humanité, la justice, l'innocence, l'amour de la patrie, tous les sentiments, toutes les vertus dont le germe précieux était dans leur cœur. Ignorent-ils donc qu'en achetant à ce prix une satisfaction passagère, ils font peu pour eux et rien pour les autres? Lucrèce vous avertit sans cesse de n'être occupé que de vous et de mépriser tout le reste; conseils qu'Epicure donnait lui-même à ses élèves. Il craignait, ce philosophe voluptueux, que les inquiétudes attachées aux fonctions civiles ne troublassent le cours d'une vie trop peu durable, pour n'être pas un sommeil paisible. Se charger des intérêts d'autrui, c'était subir volontairement le joug; l'administration des affaires publiques lui paraissait un dur esclavage; ses yeux ne versaient point de larmes sur le sort d'un malheureux, sur la perte d'un ami : l'indifférence en avait tari la source. Un homme plongé dans la mollesse, paresseux par goût, fuyant au sein de l'oisiveté jusqu'à l'ombre du chagrin, incapable de rien désirer avec ardeur, de s'intéresser même aux auteurs de ses jours, concentré dans lui seul, et ne prenant à la société d'autre part que celle qui peut augmenter ou varier ses plaisirs, occupé sans cesse à défendre son repos contre tout ce qui semblerait y donner atteinte, ne se livrant à rien, vivant pour soi, inutile, en un mot, à sa famille, à sa patrie, à l'univers : voilà le sage d'Epicure. La réserve que prescrit votre maître s'étend même à la volupté. Il était si conséquent, si jaloux de cette liberté, sans laquelle il ne concevait pas de véritable bonheur, qu'il ne se lassait point de répéter à ses élèves : que les plaisirs, comme les fleurs, peuvent blesser quelquefois, et qu'ils ont des épines pour la main qui les cueille avec trop de vivacité. Aussi le voyait-on, ennemi de toute espèce de lien, préférer à la douceur d'un amour mutuel de

grossières passions, sans attachement, sans choix, sans durée. Telles sont les maximes d'une secte voluptueuse qui s'arroge le titre d'Ecole de la sagesse.

Quelle différence entre ce faux sage et le vrai philosophe qui respecte, qui chérit la religion ! Homme et citoyen, loin de fuir le travail, de rejeter le fardeau des affaires publiques, de lutter contre des sentiments vertueux il se consacre à sa patrie, à sa famille, à ses amis, souvent même à des inconnus. Il partage la douleur de l'affligé ; mais ce n'est pas assez pour lui de mêler ses larmes à celles qu'il voit répandre, sa main libérale prodigue à l'indigent des secours réels ; son crédit, ses richesses sont le bien des malheureux. Liens sacrés dont la nature unit tous les hommes, vous êtes vraiment chers à son cœur ; vous faites sa gloire et sa félicité. Combat-il pour l'Etat ou défend-il la cause d'un citoyen? c'est avec une inquiétude proportionnée à la grandeur de l'objet, mais qui n'altère pas la tranquillité dont il jouit intérieurement. Et pourrait-il ne pas goûter les charmes de la paix? Ennemi sincère de l'injustice, il fut toujours fidèle à la voix de la raison ; jamais il ne refusa de faire une action vertueuse. Il sait ce qu'il doit à Dieu, ce qu'il se doit à lui-même, ce qu'exige de lui la société dont tous les membres, selon la force et la nature des nœuds qui les unissent, ont l'un sur l'autre des droits plus ou moins étendus, mais toujours dignes de respect. N'en doutez pas, Quintius, la religion a ses héros ; mais les motifs dont elle les anime ne sont pas l'espérance d'une gloire incertaine, l'amour des richesses, la soif des honneurs. De tels biens sont des maux réels ; ils portent le trouble dans le cœur lorsqu'on les désire, et ne le remplissent pas lorsqu'on les possède. Souvent ils précipitent vers le crime, souvent ils en sont le fruit. Mais la religion n'inspire rien que de juste ; ses lois sont celles de la plus sévère équité ; son règne est celui de la vertu. Jugez à présent lequel est plus ami des hommes, ou de ce grec fameux qui n'eut d'autre loi, d'autre dieu que le plaisir, ou de celui qui adore la Divinité.

Cette ardeur avec laquelle chacun de nous se porte à ce qui lui est utile, n'a pour principe, ni l'habitude, ni le hasard, ni les préjugés de l'éducation ; moins encore la contrainte ou l'autorité. C'est, j'en appelle à vous-même, un sentiment essentiel à l'homme et puisé dans la nature. Ce sentiment est donc pour la raison une loi souveraine ; c'est un arbitre intérieur qui doit régler notre choix, et qui ne jugeant point des objets par ce qu'ils ont d'agréable ou de rebutant, ne se décide que par leur utilité. Or rien de plus utile à l'homme que la Religion ; rien de plus dangereux pour lui que la doctrine d'Epicure. L'une est mère de la paix, de l'autre naîtraient les plus affreux désordres : ce sont deux points également démontrés. Puisse donc la Religion triompher à jamais ! qu'elle soit la règle de notre vie ! Source précieuse du respect des enfants pour leurs pères, de l'obéissance des sujets, de la subordination entre les différents états ; elle inspire aux Souverains pour leurs peuples une tendresse paternelle : elle fait naître, elle fonde, elle consacre ces devoirs mutuels dont l'observation est l'appui du trône et le gage de la tranquillité publique. Quiconque se regarde comme l'ouvrage d'une Divinité, sent qu'il fait partie d'un corps dont tous les membres sont liés entre eux par des obligations réciproques, et conséquemment, ce qu'il doit aux autres est à ses yeux le seul titre des prétentions qu'il a sur eux. Mais dans votre système, l'équité n'est qu'un nom, le caprice est le dieu de l'univers ; on ne respecte ni sentiments, ni vertus, ni devoirs ; on traite la Religion de préjugé ; on est sourd à la voix de la nature, à cette voix que l'homme ne peut cesser d'entendre sans cesser d'être homme. Rapportant tout à soi, l'infracteur de la loi naturelle, au milieu d'une foule d'êtres semblables, se regarde comme le seul être. Il s'établit centre de l'univers ; il s'en fait le tyran : souverain imaginaire, il ose s'arroger le droit de commander à tout : orgueilleuse prétention, qui joint l'erreur au crime ; double attentat et contre la raison, et contre la Divinité. De là sont émanées ces maximes infernales : que, toujours prêt à s'accommoder aux circonstances, le sage n'est lié ni par le serment, ni par le devoir ; que tout est permis pour se frayer une route au trône ; que l'offensé ne doit jamais pardonner. Quels fruits naissent dans les jardins d'Epicure ! quels excès sont les conséquences de son système ! Dès qu'un coursier ne connaît plus de frein, il s'élance comme un trait et franchit tous les obstacles. Que le son d'une trompette ou le sifflement d'un fouet frappe ses oreilles, son impétuosité redouble, sa course devient plus rapide, il fuit plus vite que les vents, et fait voler autour de lui des nuages de poussière. Si le cavalier raccourcit les rênes, c'en est fait : il ne sent ni les rênes, ni le cavalier : sa fougue l'emporte, jusqu'à ce qu'outré de fatigue, hors d'haleine, il s'abatte enfin, dompté par ses propres fureurs. Tel est le sort de l'impie, dont le cœur, esclave d'une passion violente, s'est soustrait au joug de la Religion. En vain la nature, organe de la justice et fidèle interprète de la vérité, lui parle intérieurement ; il est sourd à sa voix ; il méprise et ses leçons, et ses reproches. Epuisé par ses excès mêmes, il tombe enfin, ayant à peine la force de pousser d'inutiles soupirs.

Puisque l'univers n'est ni le séjour, ni l'héritage d'un seul homme ; que tous ont également droit d'en jouir, l'utilité publique est préférable au bien particulier, et le bonheur de tous à celui d'un seul. Ce principe lumineux règle nos décisions dans ce qui regarde les autres. Jugeons-nous donc, comme nous jugeons nos pareils ; que nos propres intérêts soient à nos yeux comme les intérêts d'autrui ; c'est une règle que la nature prescrit et qu'enseigne la raison. J'existe et je vis : rien ne m'est plus cher que moi-même ; je dois donc faire tous mes efforts pour me conserver la vie, et me la conserver

heureuse. Si je le dois, ces efforts sont justes. Mais les autres vivent : ils n'ont rien de plus cher qu'eux-mêmes ; ils doivent par conséquent, comme moi, travailler à leur conservation, à leur bonheur. Leur titre est égal au mien. Vous faites ce qu'ils font ; quel droit auriez-vous de les condamner ? Tout homme équitable, s'il est juge dans sa propre cause, prononcera donc entre un autre et lui, comme ferait, entre deux inconnus, un arbitre intègre et judicieux. Cet arbitre ne souffrirait pas que l'un des deux ravît à l'autre ou le jour ou les biens. Il reconnaît donc que de telles actions ne lui sont pas permises à lui-même. Il sent qu'il n'est qu'une portion de l'univers, et que, comme le tout est plus grand que sa partie, la société a des droits plus étendus que les siens. Le même rayon l'éclaire à la fois sur ces deux vérités. C'est un point que je ne fais qu'effleurer ici.

Cessez donc, cessez, Lucrèce, d'imputer à la Religion le malheur des hommes. Elle réprime le vice par la crainte ; elle encourage la vertu par l'espoir ; elle arme nos cœurs contre ces passions qui nous dégradent et nous avilissent. L'impiété seule est le principe de tous nos maux. Ce fut, dites-vous, la Religion qui, par la main des Grecs, plongea le poignard dans le sein de la triste Iphigénie. Non, Lucrèce ; ce fut la superstition : sur la foi d'un imposteur, elle leur fit croire que par cet affreux sacrifice, ils achèteraient la faveur des vents, et désarmeraient la vengeance de Diane. Mais, que dis-je ? Iphigénie, conduite à la mort par les ordres inhumains d'un père ambitieux, fut moins la victime de la superstition que du crime d'Hélène. Cherchons dans la volupté la première cause de cet odieux sacrilége. Oui, jamais un si noble sang n'aurait souillé les autels, si la vue d'une beauté coupable n'eût allumé dans le cœur de Pâris une flamme adultère ; si, violateur des droits de l'hospitalité, ce perfide amant n'eût, avec le criminel objet de ses feux, porté dans sa patrie le flambeau qui la consuma.

V. Mais vous, élève d'Epicure, vous qui, cherchant le bonheur sous les enseignes de la volupté, croyez que la sagesse est l'art de s'affranchir de toute espèce de lien, de ne se prêter qu'à des impressions agréables, de rendre inaccessible au chagrin un cœur sans cesse avide de nouveaux plaisirs ; parlez de bonne foi, vos espérances sont-elles parfaitement remplies ? Ne formez-vous jamais de vœux que le succès ne couronne ? Si tout répond à vos désirs, vous êtes le seul homme heureux dans le monde. Mais cet avantage si précieux, vous ne le devez pas à vous-même. Il n'est le fruit ni de vos efforts, ni des principes de votre maître. La Philosophie n'a pas le droit de créer des événements : elle ne sait qu'en jouir ou les supporter. Elle ne donne pas des lois à la fortune, mais des leçons à notre esprit. Si le sort, au contraire, ne vous a préparé que des orages, je vois en vous le plus infortuné des mortels. Quel état que celui d'un homme qu'enchante la volupté, qu'effraie la plus légère idée de chagrin, et qui, frustré des plaisirs qu'il aime, ne vit que pour être la proie de ces maux dont la seule image le fait frémir ? Incapable de résister au moindre assaut, vous n'aurez pas la force de soutenir une disgrâce imprévue. En vain ce cœur amolli par le luxe, et déjà vaincu par les délices, implorera-t-il le secours de la constance. Elle n'habite que dans ces âmes supérieures aux événements, qui d'un œil tranquille envisageraient la chute du monde. Renversé par des coups subits, vous n'aurez pas en tombant la consolation d'adorer la main qui vous les porte. De tous les hommes le plus malheureux, c'est celui dont la crainte empoisonne tous les moments ; qui, sans cesse épris des charmes d'un chimérique bonheur, n'a pas cherché dans le sein de la vraie philosophie un asile contre les maux. Voluptueux enfants de la mollesse, voyez cette fleur qui vient de s'épanouir ; de douces rosées humectent ses feuilles ; une chaleur tempérée l'anime ; le zéphyr entretient sa fraîcheur ; elle embellit le printemps ; elle relève l'éclat du jour le plus pur. Que le ciel se couvre de nuages, que les noirs aquilons refroidissent l'air de la nuit ; c'en est fait, un trait mortel a frappé cette fleur naissante. Sa tige s'affaisse, ses nuances s'effacent ; elle se flétrit, elle tombe sèche et décolorée.

Vous ne manquerez pas de répondre : Mes vœux ont des bornes ; je me contente de peu ; ces honneurs, dont le faste en impose aux âmes vulgaires, sont pour moi sans attraits. Je vois sans envie la grandeur et la magnificence des rois ; les noirs soucis inséparables du trône en obscurcissent à mes yeux l'éclat : je croirais trop acheter un triomphe au prix de mon repos. Mais la nature est une mère bienfaisante ; elle prodigue à ses enfants de quoi satisfaire leurs besoins, de quoi combler leurs désirs. Je jouis de ses dons ; je cueille avec empressement les fruits délicieux qu'elle m'offre ; mon âme se livre sans remords à ces plaisirs purs et faciles qui coulent de son sein. L'exemple d'autrui ne me touche point ; je vois la plupart des hommes artisans de leurs propres malheurs, se forger tour à tour de chimériques objets de terreur et d'espérance : je les vois, je les plains, mais je ne les imite pas. Que l'illusion se joue du reste des mortels ; qu'un aveugle courage leur fasse affronter mille morts ; qu'ils se condamnent à des travaux sans nombre ; qu'ils consument en laborieuses bagatelles un temps court et précieux : pour moi, je connais le prix du temps, et mon bonheur est d'en jouir. Enveloppé dans ma propre vertu, j'aime à vivre pour moi seul, à passer dans les douceurs d'un innocent loisir des jours qui ne soient ni souillés par le crime, ni flétris par le chagrin.

Voilà vos discours : examinons-en la valeur. Je vous crois tel que vous le dites ; votre bonheur ne s'est point encore démenti ; mais quelle preuve avez-vous que jamais il ne se démente ? Vous avez évité bien des écueils ; ce n'étaient pas ceux où vous deviez

échouer. Peut-être vous reste-t-il une vaste étendue de mers à parcourir, et dans ce long trajet que de gouffres, que de rochers ! De tous les états vous avez choisi le moins sujet aux revers : ce choix vous préservera de quelques périls qui seront funestes à d'autres ; mais ne croyez pas échapper à ceux que le sort vous réserve. Sauvé d'un premier orage, vous périrez dans un second. Mortels, n'espérons point ici de repos solide. Sur les flots d'une profonde mer, nous roulons tous ensemble exposés à de communes tempêtes, et chacun de nous est le jouet d'une tempête qui ne menace que lui seul.

Vous n'êtes, je le suppose, ni de ces avares que brûle la soif de l'or, ni de ces lâches et perfides courtisans qui rampent pour s'élever, ni de ces héros que l'amour de la gloire précipite au milieu des feux. Ainsi je ne crains pour vous ni les dégoûts d'un noble esclavage, ni les inquiétudes que produit une riche indigence, et je crois votre bonheur à l'épreuve des atteintes que ces tourments portent à celui de tant d'autres. Mais ce bonheur survivrait-il à la perte de votre santé ? survivrait-il à celle des agréments qui parent votre jeunesse, à ce loisir dont vous faites vos délices, à cette douce aisance qui satisfait vos désirs ? De tels biens ont l'éclat et la durée des fleurs ; le sort étend sur eux son empire. Si cette âme voluptueuse à qui la douleur est inconnue, qui s'endort dans une molle sécurité, était tout à coup affaiblie par tous les maux qu'entraînent l'incendie, la discorde ou la guerre ; si, par les ordres d'un tyran, vos mains étaient chargées de chaînes ; si un ami perfide abusait de votre confiance ; si la mort arrachait de vos bras des enfants chéris, une épouse aimable ; si le mensonge attaquait votre innocence ; si votre réputation se soutenait à peine contre les traits de l'envie, quel serait alors, quel serait l'état de votre cœur ? que vous servirait de n'avoir jamais versé de larmes ? Donneriez-vous encore à la nature le nom de mère ? ce serait une marâtre sourde à vos gémissements. Ces coups affreux vous perceraient le cœur ; et le souvenir amer de vos plaisirs passés empoisonnerait une plaie déjà mortelle. Confus, inconsolable, vous succomberiez enfin sous le poids des maux et des regrets. Et quelle serait la mesure de ces regrets, quel en serait le remède ? la ciguë ou le poignard. Ce sont là, je le sais, les ressources de la philosophie d'Epicure. Mais quelle étrange ressource que de chercher dans la douleur un terme à la douleur ! Tel fut le sort de ce roi dont la mollesse déshonora le trône de Bélus. Au sein d'une oisiveté profonde, il avait épuisé tous les plaisirs. Un revers le tira de cet assoupissement ; mais incapable de soutenir les rigueurs de la fortune, Sardanapale fit dresser un bûcher dans son palais, et se précipita dans les flammes avec tous ses trésors. Bel exemple pour les disciples d'Epicure, fin digne de terminer leur carrière !

Heureux, au contraire, heureux celui dont la Religion fonde l'espérance et règle la conduite ! Tout ce qui passe est à ses yeux comme s'il n'était plus, comme une illusion du sommeil. Il foule d'un pied tranquille et les biens et les maux ; il méprise également les faveurs et les outrages de la fortune. Rien de fini n'est capable de l'ébranler : l'adversité ne peut abattre ce cœur que les délices tentèrent en vain d'amollir. Il vogue, avec le reste des hommes, emporté par le tourbillon général ; et, comme chacun d'eux, il est le jouet d'un tourbillon particulier. Mais immobile au centre de l'agitation même, il conserve une paix inaltérable. Environné de gouffres et d'abîmes, il semble être déjà dans dans le port : il jouit de ce qu'il espère. L'avenir, présent à son esprit, verse mille douceurs sur des souffrances dont le prix doit être une couronne immortelle. Connaissant ses véritables intérêts, il sacrifie le temps à l'éternité.

Ne le regardez pas toutefois comme un vil mercenaire qui ne s'abstient du mal que par la crainte des peines ou le désir des récompenses. Ces motifs ne sont pas les seuls principes de sa vertu ; mais quand ils le seraient, on peut, sans bassesse, se livrer à de tels sentiments. La nature inspire à l'homme une ardeur vive, constante, invincible pour sa propre félicité. Il ne peut souhaiter d'être sans souhaiter d'être heureux. Oui, je l'avouerai sans peine, le souverain bien, c'est le plaisir ; mais le plaisir puisé dans sa véritable source, le plaisir pur, solide, immense, inaltérable. Quel sera l'objet de mes vœux, si ce n'est mon bonheur ? et que puis-je aimer, sinon ce que je crois m'y devoir conduire ? Le bonheur est le terme commun auquel tendent tous les hommes par mille routes contraires. Vous y tendez, élèves d'Epicure, en fuyant la douleur, en cherchant le plaisir que promet la volupté. Mais qu'est-ce que ce plaisir ? un souffle, une ombre, une eau fugitive, un sable léger dont les flots se jouent, un feu qui brille et s'éteint. L'instant qui le voit éclore le voit disparaître : il est indigne d'un cœur qui n'aime que le vrai. Le sage méprise les chimères dont l'éclat éblouit vos yeux ; et c'est en les méprisant, c'est en s'élevant au dessus des biens que le temps moissonne, et de tout ce qui n'est pas Dieu, qu'il parvient au terme. Par ce mépris de tout ce qui l'environne, il ne prétend pas, Cynique orgueilleux, étonner le peuple et laisser un nom. Ce n'est pas un Stoïcien idolâtre de soi-même, qui des farouches vertus dont il se charge, se fait un droit à l'hommage des mortels. Dieu seul est l'objet des vertus du sage ; Dieu seul est le prix qu'il veut mériter.

Chercheriez-vous une source d'eau pure dans un terrain marécageux, dans ces humides vallons que couvrent la fange et le bitume ? C'est dans le creux d'un rocher couronné de gazon, dans l'intérieur d'une verte colline, que sont renfermées ces ondes limpides qui n'attendent qu'une issue pour couler dans vos prairies. Cherchez donc en Dieu le suprême bonheur, ce bonheur inépuisable,

que le chagrin ne peut altérer, que le temps ne peut flétrir. Du sein de la Divinité découle un fleuve de délices : il inonde les possesseurs de ce bien immuable ; et l'amour qu'inspire un tel objet a des charmes dont vous n'avez pas même l'idée, voluptueux mortels. Dussiez-vous jouir cent ans de la plus brillante jeunesse, dussiez-vous la passer tout entière dans les ris et dans les jeux, vous ne pourriez atteindre à la félicité des justes : vos siècles ne vaudraient pas leurs moments. Ce qu'ils aiment, ils le possèdent et le posséderont toujours : plus ils l'aiment, plus ils en sont aimés. Les fleurs qu'ils cueillent n'ont point d'épines ; l'amertume ne corrompra jamais la pureté d'une source dans laquelle ils puiseront éternellement. Ils jouissent sans dégoût, ils aiment sans remords, parce que les motifs qu'ils ont d'aimer croissent en même temps que leur amour.

Si la mort, si cet objet de terreur pour tout ce qui respire, vous cause peu d'effroi, doutez-vous qu'ils ne l'attendent avec un courage infiniment supérieur au vôtre ? La mort est le point fatal où tout finit pour vous : elle sera pour eux le premier instant d'une vie qui ne finira plus. Votre espérance est de mourir tout entier, de rentrer à jamais dans l'abîme du néant. L'avenir offre à leurs yeux un point de vue plus flatteur : la vertu récompensée par une félicité sans bornes. Idée consolante, qui même ici-bas est une récompense anticipée, un gage précieux des biens qu'elle annonce : doux espoir qui leur fait goûter sur la terre les prémices d'un bonheur éternel. Avouez-le donc, Quintius : il est, dès cette vie même, des plaisirs préférables à ceux que présente la nature. Sous le joug de la Religion, l'homme est plus heureux que sous l'empire de la volupté.

Mais quel doit être un jour votre sort, si ce que je crois se trouve véritable ; s'il existe, en effet, un Dieu vengeur que vous n'aurez pas connu ; disons mieux, que votre cœur sourd, à la voix de l'univers, aura refusé de connaître ! Cette idée me pénètre d'horreur. Vous risquez tout : quel que soit l'avenir qui nous attend, votre état est plus triste que le mien. Si je me trompe, c'est une erreur dont je ne crains pas d'être puni : nos destins seront les mêmes ; nous serons l'un et l'autre engloutis dans le néant. Mais vous, si votre système est faux, vous serez malheureux à jamais. Peut-on s'aimer et s'exposer volontairement à un pareil danger ?

Mes discours vous semblent à peine intelligibles ; ils vous rebutent. Pour une félicité qui vous paraît douteuse, rejeter des biens réels, des biens à votre portée et qui, tels qu'ils sont, vous suffisent ; quels conseils ! Quoi ! dites-vous, l'idée d'un avenir chimérique m'empêcherait de goûter le présent ! au frivole espoir d'une récompense incertaine, je sacrifierais des plaisirs dont le charme fait la douceur de ma vie ! Non, non : ce serait à chaque instant mourir dans les horreurs d'un supplice lent et cruel ; ce serait entrer tout vivant dans le tombeau. Je ne suis pas homme à me laisser éblouir par la peinture d'un bonheur dont je n'ai pas même l'idée. Le plus beau songe n'est qu'un songe.

Que vous ai-je donc proposé, Quintius ? de rompre des chaînes, de secouer le joug odieux de ces passions qui vous asservissent à ce que vous aimez. A quoi voudrais-je vous faire renoncer ? à des plaisirs frivoles dont la jouissance vous a dégoûté mille fois. Oui, mille fois je vous ai vu chercher dans de nouvelles sources un bonheur qui s'était refusé jusqu'alors à toute l'ardeur de vos vœux. De tant d'objets qui vous ont paru les mériter, un seul a-t-il rempli vos espérances ? un seul a-t-il pu vous fixer ? Que d'épreuves n'a pas faites et ne fait pas sans cesse ce cœur toujours avide et jamais rassasié ! Un malade accablé de douleurs roule ses membres languissants sur le lit qui le porte sans le soulager. Dans un changement continuel de situation, il cherche le repos qui le fuit. Celle qui semblait le lui promettre lui devient insupportable. Las sans être désabusé, il lève en soupirant les yeux vers le ciel, il s'agite, il s'épuise, et son impatience, sans diminuer ses maux, augmente son ennui. Triste, mais véritable image d'un voluptueux. L'erreur qui frustre ses désirs les irrite et ne les guérit pas. C'est un hydropique dont la soif brûlante cherche un remède dans l'eau, et n'y trouve qu'un feu qui la redouble. Vainement opiniâtre, il confie une onde fugitive à des vases qui ne peuvent la retenir. Au milieu de ces laborieuses inutilités le torrent de ses jours s'écoule ; et dénué de tout, il meurt sans avoir vécu. L'amour est un tourment. Si vos désirs sont vifs, leur violence vous consume ; si vous désirez sans ardeur, vous jouissez sans délices. Que dirai-je des chagrins, dont le mélange empoisonne les plaisirs ? mélange que Lucrèce est forcé de reconnaître et qu'il a su déplorer dans ses vers avec tant de force et de vérité. Si vous craignez l'inquiétude, fuyez le plaisir : leur source est commune ; ils sont l'un et l'autre des rejetons de la même tige. La volupté par un chemin de fleurs nous conduit au précipice. Ses présents ne sont que de trompeuses amorces : feux brillants, dont la perfide lueur nous égare. Semblables à ces vapeurs bitumeuses qui s'enflamment pendant la nuit au-dessus des étangs ; le voyageur, trompé par leur éclat, croit en les suivant trouver un asile, et tombe dans la fange d'un marais.

Ce n'est donc pas renoncer à des avantages réels, c'est éviter des piéges dangereux, que d'obéir aux lois de la Religion : nul sacrifice à faire pour pratiquer sous ses auspices toutes les vertus dont elle est la source ; en un mot, pour être homme, faut-il donc de si grands efforts pour le devenir ? Je vais plus loin : quand il serait impossible de démontrer ces dogmes que je crois incontestables, et que vous traitez de chimères, n'est-il pas infiniment plus flatteur d'aspirer à la possession d'un bien immense, éternel, inaltérable, que de poursuivre vainement une fausse image de bonheur ? Oui, Quintius, un Dieu dont la puissance et la bonté souveraines mettent les hommes en droit de ne borner ni

leurs espérances, ni leurs désirs, est un objet plus consolant pour leur cœur, une fin plus digne de leurs actions, que d'aveugles atomes errants dans le vide, que l'inconstante et capricieuse volupté, dont les faveurs ont la durée d'un jour.

Ce parti coûte à la nature, je le sais ; mais quel est le bien que l'on n'achète pas? vous ne jouissez souvent du plaisir qu'au prix de votre repos. Dieu vous est inconnu ; mais de quelle conséquence n'est-il pas pour vous de le connaître? De quels intérêts s'agit-il : de ceux de Dieu, ou des vôtres? La réalité d'une vie future ne vous paraît pas clairement démontrée ; mais vous paraît-il plus certain que notre âme soit un jour anéantie ? Si vous en êtes assuré, prouvez-le-moi. Quand on attaque des idées généralement reçues, on doit un compte de ses motifs. Si vous n'avez que de l'incertitude, soyez donc moins tranquille sur l'avenir.

Vous ne craignez rien ; et le doute a sur votre esprit toute l'autorité que l'évidence seule aurait droit d'exercer : il vous détermine à ce que vous ne voyez pas clairement. Vous fermez les yeux aux rayons de l'aurore, parce qu'ils n'ont pas l'éclat de ceux du Soleil ; vous leur préférez d'épaisses ténèbres. Elles vous plaisent, je le sais ; elles ont pour vous des charmes. Mais quoi ! peut-on aimer à se perdre? Une sécurité telle que la vôtre est un assoupissement léthargique ; c'est le sommeil de la mort. Il faut, Quintius, vous arracher à ce repos funeste ; il faut par une salutaire violence réveiller cette âme insensible : l'inquiéter, c'est lui rendre la vie.

Ou mon sentiment est véritable, ou le vôtre : point de milieu. Or dans le cas douteux, la raison nous ordonne d'embrasser le parti le plus sûr. Si le bruit se répandait que des brigands infestent une forêt, ce bruit, même vague, ne vous causerait-il pas de l'inquiétude ! oseriez-vous, avant que d'avoir éclairci le fait, traverser ce bois sans précaution ! Ah ! Quintius, l'avenir est un sujet de terreur plus important. Puissent mes discours contribuer à dissiper les nuages qui vous dérobent le vrai ! Mais en attendant qu'il se montre à vos yeux, reconnaissez avec moi que le système qui proscrit la Divinité se fonde uniquement sur des sophismes ; que les suites en sont affreuses ; enfin, que les espérances de ceux dont un bonheur éternel est l'objet et la fin sont également solides et consolantes.

LIVRE II.

I. *Après avoir détruit dans le premier livre la morale des épicuriens, l'auteur combat leur physique dans les suivants. Cette physique est le pur matérialisme. Dans le sein d'un vide immense, nécessaire, immuable, Epicure place une multitude infinie d'atomes éternels, et forme tous les êtres du concours fortuit de ces corpuscules indivisibles. Le second livre de l'Anti-Lucrèce débute par l'exposition de ce système.*

II. *Pour le réfuter avec ordre, le poëte en attaque séparément les deux parties. Il commence par le vide, qui fait proprement le sujet de ce second livre, et lui oppose d'abord des raisonnements métaphysiques.*

1° *Si le vide était réel et qu'il eût toutes les propriétés que lui donnent les épicuriens, il serait Dieu.*

2° *C'est une contradiction grossière, de le croire immense, et d'y supposer des points d'où partent les atomes et des points vers lesquels ils tendent.*

3° *S'il existait, il aurait des parties, et conséquemment il serait corps ; mais au fond ce n'est qu'une chimère.*

4° *Cette chimère doit son existence à l'imagination, qui, confondant le vide avec l'espace, se représente l'espace comme détaché de la matière, quoiqu'il en soit inséparable.*

III. *L'auteur passe ensuite à ce qu'on peut alléguer en faveur du vide. Il répond en particulier aux objections de quelques modernes qui supposent avec Gassendi l'existence du vide, mais en lui donnant Dieu pour auteur. Il rétorque contre eux l'argument que semble leur fournir l'hypothèse de la destruction subite de tous les corps renfermés dans un lieu déterminé.*

IV. *Ce qui donne un grand nombre de partisans au vide, c'est qu'on le croit essentiel au mouvement des corps. L'auteur combat cette idée. Il explique la nature du fluide dans lequel tout se meut, selon Descartes, dont il adopte en ce point le système ; et par des raisons qu'il appuie de faits, il établit : premièrement, que tout est plein dans l'univers ; secondement, que le plein, au lieu de nuire au mouvement, est seul capable de le transmettre et de le perpétuer.*

V. *De là retombant sur le vide, il le combat une seconde fois, mais par un genre de preuves différent, par des preuves tirées de la physique. Il les développe en répondant à Newton, qui a cru devoir adopter cette partie du système épicurien. Il prouve que, dans l'hypothèse du vide :*

1° *Les planètes ne décriraient point d'orbites ;*

2° *La masse de chaque corps n'étant pas comprimée, serait détruite par une prompte dissolution ;*

3° *Les corps denses n'auraient point de pesanteur ;*

4° *Enfin, cette force qui, suivant Newton, attire tous les globes vers un centre, ne pourrait agir sur eux, faute d'un milieu capable d'en transmettre l'impression ;*

VI. *A ces preuves indirectes de l'existence du plein, il joint des arguments directs que lui fournissent diverses expériences. Il montre*

que la fluidité des corps, leur transparence, leur mollesse et d'autres qualités du même genre ne sont point, comme le croit Epicure, des effets du vide, et finit en exhortant Quintius à reconnaître la fausseté de cette hypothèse.

I. Rendez justice à mes vues, Quintius. Ce n'est pas pour troubler votre repos, que j'ai rappelé dans votre âme de salutaires frayeurs, qu'un poëte trop éloquent avait su vous ravir, par ses charmes. Votre bonheur est l'objet de mes efforts. Je gémissais de vous voir séduit par l'apparence, voler à votre perte sur les ailes du plaisir. Pour vous tirer du péril, il fallait vous arracher à cette dangereuse sécurité que produisent l'erreur et l'imprudence. Défiez-vous des dehors. Souvent l'aspic est caché sous les fleurs : souvent d'une plante dont le goût déplaît on tire des sucs bienfaisants. Ici-bas tout subit les lois du temps et de la vicissitude : liés l'un à l'autre, la douleur et le plaisir forment une chaîne indissoluble. Dans la saison des frimas, le souffle glacé de l'Aquilon dépouille les arbres de leurs feuilles. Ils revivent au printemps, couronnés de fleurs et de verdure. J'ai vu des vaisseaux poussés par de favorables zéphyrs se jouer légèrement sur la surface des ondes : je les ai vus se briser ensuite contre des rochers et s'ensevelir dans un gouffre profond.

Au reste, je n'ai pas prétendu qu'une aveugle docilité vous soumît à des principes dont l'évidence ne vous serait pas encore démontrée. Je n'eus jamais pour objet que d'empêcher qu'une doctrine qui flatte les passions, ne s'emparât de votre esprit en séduisant votre cœur; que vous ne fussiez prévenu par ses attraits, avant que d'en avoir examiné les fondements.

L'univers n'est point l'ouvrage d'une divinité. Deux causes éternelles et subsistantes par elles-mêmes, les atomes et le vide, ont produit tous les êtres : voilà le précis du système d'Epicure. Selon lui, *le vide est le lieu des atomes, et les atomes sont les principes des corps. Sans le vide, il n'y aurait point de mouvement, parce que les corps déplacés n'auraient pas de retraite. La résistance serait toujours égale à l'impulsion, et dès lors la nature resterait éternellement plongée dans un stérile repos. Le vide remplit tout, plus ou moins; et de cette différence résulte celle qui se trouve entre les différents corps. Les uns sont liquides ou rares; c'est que leur tissu offre au vide un grand nombre de cellules : les autres sont solides ou denses; c'est qu'ils n'en ont que très-peu. Sa durée n'a point de bornes; son étendue point de limites : immense sans être corporel, immobile, immuable, il serait dieu s'il joignait l'intelligence à de tels attributs. Dans son sein habite et se meut avec rapidité une multitude d'atomes qui s'entre-choquent de toutes parts : multitude infinie, mais privée d'intelligence. Sans cela, comme le vide, elle aurait droit à nos hommages, elle serait dieu comme lui.*

Epicure suppose en effet ces corpuscules éternels; et dans l'idée que rien ne sort du néant, que rien n'y entre, il prononce que tout est formé par la réunion des atomes; que tout est détruit par leur séparation. Comme principes de tous les êtres, les atomes sont simples et solides : car, quel que soit le principe des corps, il doit avoir l'unité pour essence. En tant que simples, ils sont indestructibles : car la destruction d'un être, c'est sa décomposition, c'est la désunion des parties dont il était l'assemblage. Or les atomes sont les parties des corps, mais parties dont chacune ne forme point elle-même un tout : ou du moins, si l'atome est un tout, c'en est un sans parties et sans vide. Il est conséquemment impénétrable, et toute division cesse dès qu'elle arrive jusqu'à lui. On ne peut enfin concevoir rien de si délié. Pour peu qu'on lui donnât de volume, il aurait des parties; et dès lors il ne serait pas simple. Cette petitesse le rend imperceptible, et ce n'est que par leur réunion que ces corpuscules parviennent à frapper nos sens.

Tels sont, si l'on en croit Epicure, les germes de la matière, tel est le fonds primitif de tous les êtres et le principe de leur reproduction. Ainsi, dans ce système, les corps, enfants du hasard, naissent et subsistent sans le secours d'une intelligence supérieure, jusqu'à ce qu'ils perdent, par la séparation des atomes, une forme qu'ils devaient à leur assemblage.

Pour opérer ces effets merveilleux, les atomes n'ont besoin que de mouvement et de figure. Le mouvement leur fait parcourir le vaste empire du vide; et dans cet immense trajet, la variété de leurs figures produit entre eux une multitude de chocs diversifiés à l'infini, d'où résultent des combinaisons de toute espèce. Vous avez vu souvent, lorsque le soleil dardait ses rayons par une étroite ouverture, un tourbillon de poussière se mouvoir avec rapidité dans cette colonne lumineuse; ses molécules s'élèvent et s'abaissent, s'approchent et se repoussent tour à tour; elles semblent en voltigeant se jouer entre elles, jusqu'à ce que, l'agitation qui les soutenait venant à s'affaiblir, leur poids les entraîne vers la terre. Leur choc est un image de celui des corpuscules d'Epicure.

La quantité d'atomes renfermés sous chaque figure est infinie; celle des figures mêmes ne l'est pas. Il y a, par exemple, une infinité d'atomes ronds, cubiques, triangulaires, mais on compte à peine trois ou quatre mille figures. Quel qu'en soit le nombre, il n'importe; l'essentiel est de remarquer qu'il est fini. On peut sous ce point de vue comparer les atomes aux plantes. Diversifiées suivant la saison, le terrain, le climat, elles peuplent les jardins, les prairies, les montagnes; elles couvrent la face de la terre. Mais quoique les individus de chaque espèce soient innombrables, le nombre des espèces a des bornes. Peu de sons forment tous les mots des langues connues; ils suffiraient pour en composer une infinité de nouvelles. Avec un petit nombre de tons, l'instrument le plus simple rendra des airs de toute espèce. Que ne peuvent en effet les combinaisons? Un exemple aussi frappant de leur fécondité c'est celui que nous offre ce secret admirable qui fait servir l'art à multiplier les productions de l'esprit. Le compositeur a sous

les yeux divers alphabets distribués en autant de cassetins ; sa main légère, aussi sûre que rapide, saisit les caractères en voltigeant : elle les arrange et forme une planche dont le papier reçoit l'empreinte. De la même lettre souvent répétée, mais arrangée différemment, naissent des mots sans nombre ; ainsi par mille et mille combinaisons, par des enchaînements variés à l'infini, peu de figures produisent une multitude innombrable de corps.

Rien ne résulte du concours des atomes, lorsqu'ils rejaillissent au premier choc et qu'au lieu de s'unir ils se repoussent mutuellement. Cette antipathie des principes est la source de l'invincible opposition que la physique découvre entre certains corps. Si ces corpuscules s'allient dès qu'ils se touchent, un nouvel être, fruit de leur amour, brille aussitôt dans l'univers. Mais entre la discorde et l'étroite alliance il est un milieu : les atomes peuvent ne s'unir qu'en partie; ils peuvent, en s'attachant l'un à l'autre, laisser entre eux plus ou moins d'espace, et de ces différences résultent diverses qualités des corps : la fluidité, la mollesse, la pesanteur et les attributs contraires. Les corps roides, et ceux dont la flexibilité se prête à l'impression la plus faible, sont composés d'atomes de même espèce, mais le tissu des premiers est aussi serré que celui des seconds l'est peu. Enfin c'est à la figure même de ces éléments qu'Epicure attribue d'autres qualités sensibles. Les corps acides, par exemple, sont des amas de petits traits; l'assemblage d'atomes ronds et polis forme ceux dont la douceur flatte le goût.

Mais par quelle espèce de mouvement les atomes produisent-ils tant d'effets si variés? par un mouvement naturel. La pesanteur, qualité qui fait partie de leur essence, les précipite des régions supérieures. Ils descendent tous d'un pas égal, mais rapide, parce que la chute des corps pesants ne peut être retardée que par les obstacles qu'ils rencontrent, et que nul obstacle ne se rencontre dans le vide. C'est dans cette descente que se fait leur mélange, que ceux de différentes figures s'unissent ou se repoussent. L'atome repoussé remonte ; son poids le rechasse ; il se relève, il retombe : et cette alternative dure tant qu'il ne trouve point d'atome avec lequel il puisse s'allier. Ainsi se sont formés tous les êtres, ouvrages du hasard et jouets d'une éternelle vicissitude. Astre du jour, flambeau de la nuit, feux brillants que je contemple attachés à la voûte céleste, globes immenses qui, roulant autour du soleil dans de vastes orbites, réfléchissez à mes yeux une partie de son éclat : telle est l'origine que vous donne l'auteur d'un système fameux. Telle est celle qu'il assigne aux éléments, à la terre, à toutes ses productions, aux animaux, aux hommes, aux dieux mêmes. Je dis, aux dieux : Epicure en reconnaît; mais quels dieux? sans pouvoir, sans bonté, sans justice, indifférents à tout ce qui se passe ici ; troupeau d'immortels ! Il soutient que nos âmes sont de la même espèce, ont la même destinée que les corps; qu'elles naissent et périssent comme eux, et que ni la matière, ni le mouvement ne dépendent d'une cause puissante qui doive intimider les hommes.

Approfondissons, s'il est possible, de si grands mystères, développons la nature de ces principes créateurs, dont l'existence, en cas qu'elle soit nécessaire, anéantit la Divinité. Si ce qu'avance Epicure est véritable, point de crimes, point de Dieu qui les punisse ; si sa doctrine n'est que mensonge, il faut croire un Dieu, Quintius, et le craindre.

Mais avant que d'entrer en matière, arrêtons-nous un moment à considérer la mauvaise foi d'Epicure, à l'égard de ces dieux auxquels il feint de rendre hommage. Quelle honte pour des Athéniens! une illusion si grossière devait-elle leur en imposer? Effrayé, sans doute, par l'exil de Protagore et par le supplice de Socrate, il n'osa proscrire ouvertement les objets du culte public. Mais pour détruire en effet ces dieux qu'il reconnaissait en apparence, il les rendit méprisables et ridicules. Loin de toutes les parties de l'univers, il les relégua dans je ne sais quels espaces qu'il supposait entre les mondes différents : et, ne leur laissant aucun soin, aucune connaissance de ce qui peut intéresser les mortels, il leur permit d'y vivre heureux dans une inaction profonde ; d'y jouir, au sein de la mollesse, des tranquilles plaisirs d'une oisive éternité : inutiles, ou plutôt imaginaires habitants d'une chimérique région. Il parlait ainsi pour le peuple, mais de peur que d'autres ne s'y trompassent, quelle foule de contradictions ne rassemble-t-il pas sur cette troupe de bannis? Je lui passe ce sommeil léthargique auquel il condamne les divinités : je ne l'arrêterai que sur un point. Les seuls principes, les seuls êtres qu'il admette dans l'univers, ce sont le vide et les atomes; tout se forme, tout se détruit par le concours et la séparation de ces corpuscules. Répondez, Epicure : vos dieux sont-ils formés d'atomes? Oui, sans doute. Ils ne sont donc pas immortels : vous voilà forcé de reconnaître que votre dessein fut de substituer des chimères aux dieux ; et quand vous leur donniez un corps que vous n'osiez appeler un corps, une forme image de la nôtre, des membres sans force et sans vigueur; lorsqu'au lieu de sang, vous faisiez couler dans leurs veines je ne sais quelle vapeur divine, vous flattiez-vous d'abuser les hommes par de semblables fictions? Mais quelle que fût l'idée qu'Epicure avait de ces dieux mêmes ; ou leurs âmes sont de pures intelligences; et dès lors, pourquoi notre âme n'aurait-elle pas la même nature? ou elles sont corporelles, et cependant assurées de vivre éternellement : notre âme, même en la supposant une portion de matière, pourrait donc être immortelle. Vous voyez que le philosophe grec sait mal déguiser le fond de sa doctrine, et qu'il renverse de sa propre main les fondements de son édifice.

II. Examinons à présent le vide, ce lieu des corps essentiel à leur mouvement, et qui serait le berceau de la matière, si la matière n'était pas éternelle. Inaltérable, incorporel, infini, nécessaire, ce vide, Epicure, est Dieu,

ou il n'est *rien*. En effet de tout ce qui constitue la Divinité, vous ne lui refusez que l'intelligence et le pouvoir; mais pourquoi le priver de ses attributs? Tout ce qui existe par soi-même est nécessairement ce qu'il est. Par conséquent soutenir que le vide ne doit qu'à soi-même son existence, c'est prétendre qu'il est par soi-même immuable, éternel, illimité; par soi-même dénué d'intelligence et de force. Expliquez donc pourquoi une substance immortelle, invariable, infinie, ne peut à de si grandes propriétés joindre l'intelligence et le pouvoir? L'union de ces deux attributs avec les précédents répugne-t-elle à la nature de l'Etre par essence?

Loin d'être incompatibles, ces différentes qualités ne peuvent être séparées. Sous quelque rapport que j'envisage un être existant par soi-même, il doit offrir à mes yeux l'infini. C'est peu que son étendue, que sa durée le soient, si tout ne l'est en lui. Centre de toutes les perfections possibles, il doit les réunir; il doit posséder éminemment chacune d'elles : sa nature est d'être; tout ce qui existe dans l'univers est lui ou dérive de lui. Quelle cause peut donc limiter son essence et donner des bornes à ses attributs? Ne reconnaissez-vous pas dans l'homme un certain degré de pouvoir et d'intelligence? Cependant l'homme n'existe pas par lui-même, et vous prétendez qu'un être infini, un être nécessaire est sans intelligence et sans pouvoir. Choisissez : si le vide existe par soi-même, il est Dieu; ne peut-il être Dieu, il n'est *rien*, ou il est corps : vous niez qu'il soit un corps, donc il n'est *rien*. Tout ce que vous direz du néant pourra s'appliquer au vide; supprimez les atomes et laissez le vide, il ne restera rien : faites de vos atomes ce qu'il vous plaira dans le vide, vous en ferez la même chose dans le néant. Le vide n'est point créé, je l'avoue : car le néant est néant par lui-même. Le vide est immobile et pénétrable à tous les êtres; ce qui n'est pas pourrait-il se mouvoir ou s'opposer au mouvement? Il est immortel; comment pourrait finir ce qui n'a jamais commencé? il est immense; on ne mesure point le néant.

Mais prêtons-nous pour un instant aux idées de Lucrèce; prenons le terme d'*immense* dans le même sens que lui, ce ne sera que pour lui montrer qu'il tombe dans des contradictions grossières. Il soutient que les atomes, précipités des parties supérieures du vide traversent rapidement ce gouffre ténébreux et courent en chercher le fond : quel est le fond d'un espace immense? que repoussés ensuite ils retournent sur leurs pas et regagnent le haut : quel est le haut d'un espace immense? Philosophe inconséquent, vous n'admettez dans le vide ni centre, ni droite, ni gauche; vous riez de ceux qui bornent l'univers, qui lui donnent en quelque sorte une enceinte, et vous supposez dans un espace immense des parties supérieures et des parties inférieures? Ne prétendez plus que le vide n'a ni fond ni sommet, vous qui le mesurez, vous qui distinguez en lui tant de différentes hauteurs. Ces traits sont perçants, ce me semble; mais vous dérobez-vous à celui que je vais lancer : Un atome arrive à telle hauteur, précipité d'une distance infinie : arrêtez-le dans sa course et forcez-le de retourner sur ses pas. Quel temps lui faudra-t-il pour remonter au point d'où il est parti? Jamais il n'y parviendra, dites-vous, parce qu'aucun temps ne peut suffire pour traverser des espaces infinis; il ne peut les traverser; donc, il ne les a jamais traversés, ou plutôt, puisqu'il se trouvait au point où vous l'avez arrêté, les espaces qu'il avait parcourus n'étaient pas infinis.

De plus, ce vide que renferment entre eux des atomes écartés les uns des autres est une partie de la totalité du vide, comme l'air contenu dans un antre est une portion de l'atmosphère; cette partie se trouve réellement séparée de celles que renferment d'autres atomes; le vide est donc un assemblage de parties situées les unes hors des autres : par conséquent, il est en tout semblable à la matière, et, s'il existe, c'est un corps, puisque c'est être corps que d'avoir des parties. Si vous soutenez que le vide n'en a point, ne soutenez donc plus que le vide est l'espace. L'espace se divise, la géométrie s'occupe de le mesurer, de distinguer ses parties, de les comparer ensemble, et, par cette comparaison, elle découvre les rapports des différentes figures. C'est donc anéantir le vide que de prétendre qu'il est sans parties; si vous convenez qu'il en a, convenez donc aussi que, séparées les unes des autres, elles gardent entre elles un ordre distinct. La portion dans laquelle nage le soleil n'est pas celle qui renferme ou Saturne, ou Mars, ou la Terre; ma droite ou ma gauche ne répondent pas au même point; chaque point a son poste marqué par une cause quelconque : le lieu même occupe par quelque raison un lieu certain et déterminé. Quelle est donc cette cause qui a su fixer la position de tant de parties, assigner à chacune d'elles une place qui leur fût propre, les distribuer, en un mot, de façon que telles ou telles se touchassent au lieu d'être séparées? Le même arrangement se retrouve dans la matière, et je dois aussi vous en demander la raison dans la suite.

Me répondrez-vous que les parties du vide, quelle que soit leur situation, la doivent à leur nature? Voyez-vous, dirais-je alors, où vous conduit un tel principe? la situation n'est donc plus une qualité accidentelle des êtres; vous en faites un attribut essentiel, immuable : les déplacer ce serait les anéantir. Paradoxe qui choque et la raison et l'expérience. Pour en démontrer la fausseté, je puis recourir à tous les corps : je pourrais vous opposer vos atomes; quelques lieux qu'ils remplissent ils sont évidemment les mêmes. Or si aucune partie de matière n'exige telle ou telle situation par préférence, pourquoi les parties de l'espace occuperaient-elles nécessairement une place plutôt qu'une autre? Je sais que votre maître leur donne une immobilité qu'il refuse à celles de la matière. Suivant Epicure, l'espace est par lui-même

tel qu'il est; au lieu que les corps, assemblages fortuits d'atomes, doivent leur naissance au mouvement. Mais une telle différence il ne l'établit point, il la suppose, et ce n'est pas la seule supposition qu'il érige en principe. Quoiqu'il connût la valeur de pareils axiomes, il les avançait hardiment : c'est qu'ils étaient essentiels à son système, et ce système, en proscrivant la Divinité, flattait trop ses désirs pour qu'il ne saisît pas tout ce qui pouvait en déguiser la faiblesse. Mais j'ai prouvé que l'espace n'avait pas une existence nécessaire, par la raison même qu'il n'est pas nécessairement tout ce qu'il est : apprenez-moi donc pourquoi ses parties ont été, dans l'origine, disposées comme elles le sont aujourd'hui ? pourquoi celle qui touche ma droite ne répond point à ma gauche ? Si l'univers n'a pas un Dieu pour auteur, cet effet n'a point de cause; l'espace n'en aurait pas moins subsisté quand l'ordre de ses parties eût été différent; leur situation n'est qu'un mode : partout où vous admettez un mode vous devez reconnaître un modérateur. Concluez donc avec moi que le vide, s'il existe, est créé, que c'est l'ouvrage d'une cause supérieure, d'un Etre tout-puissant.

Mais, me direz-vous, les éléments du nombre sont fixes et immuables ; on ne peut ni retrancher ni déplacer aucun d'eux : *sept* doit nécessairement se trouver entre *six* et *huit*. Les parties du temps ne sont-elles pas aussi distinguées les unes des autres par un ordre invariable qui leur est essentiel? le présent, le futur pouvaient-ils précéder le passé? Telle est la nature du vide; son immobilité conserve à toutes ses parties leur situation primitive ; il est par essence arrangé comme nous le voyons.

Je souscris à votre comparaison, Quintius. L'espace est en effet de la même nature que le nombre et le temps : ce sont des modes, de simples noms plutôt que des êtres. Mais vous, que de propriétés n'attribuez-vous point à l'espace ? Vous le distinguez de la matière; vous en faites une substance réelle, nécessaire, éternelle, immobile, dans le sein de laquelle sont plongés tous les corps, et dont ils parcourent l'étendue par toutes sortes de mouvements. Que ne dites-vous la même chose et du temps et du nombre ?

Qu'est-ce que le nombre ? un assemblage idéal auquel nous donnons des parties indivisibles et disposées suivant un ordre fixe afin d'avoir une règle sûre, pour connaître d'un coup d'œil le résultat de plusieurs unités, de plusieurs sommes ajoutées les unes aux autres ; mais comme cette méthode s'applique sans exceptions à toutes sortes d'objets réels ou possibles, on la réalise elle-même ; notre esprit se porte naturellement à regarder comme un être la mesure commune de tous les êtres : c'est aussi parce que vous apercevez l'espace dans tous les corps, que votre imagination le détache de chacun d'eux et s'en forme un être immense.

Le temps semble périr et renaître ; sa succession rapide ouvre sans cesse à de nouveaux regards des scènes nouvelles : nous le voyons toujours le même, ne vieillissant jamais, faire tout éclore et survivre à tout, détruire les monuments, anéantir les peuples, les villes, les empires. Pouvions-nous ne pas nous livrer à l'illusion qui le réalise à nos yeux, qui le peignît à ceux de nos ancêtres sous l'emblème de Saturne armé d'une faux meurtrière et dévorant ses propres enfants. Toutefois, séparé des êtres mêmes, qu'est-il en effet, quoiqu'on le mesure, qu'on le partage en heures, en jours, en années, en siècles ? le temps n'est rien. Ce n'est pas la durée des êtres que nous divisons, ce sont les êtres mêmes en tant qu'ils durent, soit en mouvement, soit en repos. Quelle est donc la source de l'erreur ? c'est que chaque objet envisagé séparément a sa durée particulière, et que toutes ces durées prises ensemble paraissent se confondre dans une masse commune : cette masse devient un tout immense que notre esprit aime à se représenter, auquel il attribue une existence propre, indépendante, éternelle ; nous le voyons sous l'image d'un fleuve qui roule avec une impétuosité toujours égale et fertilise un côté de ses bords, pendant qu'il mine l'autre insensiblement; sous celle d'une grande roue, qui, tournant sur elle-même, élève et précipite des grains de sable attachés à sa circonférence. Mais si le temps était un être réel, puisque toutes ses parties ne subsistent point ensemble, qu'elles périssent en naissant, que tour à tour elles se chassent et se détruisent, cet être sortirait donc sans cesse du néant et sans cesse y rentrerait ; théorie peu favorable à votre système, quand elle serait aussi vraie qu'elle est absurde. Tenez donc pour certain que le temps et le lieu ne sont précisément rien en eux-mêmes ; qu'ils n'existent que dans nos idées; objets fantastiques, fruit de l'imagination que désavoue la nature. Si l'univers n'était pas, il n'y aurait ni temps ni lieu : l'un est la durée de tout ce qui change ou périt, l'autre est la distance des corps. Or la durée des êtres, non plus que leurs distance, ne forme point un être différent d'eux-mêmes.

Mais, répliquerez-vous, la place occupée par un corps n'est pas le corps même ; je puis l'en chasser, elle demeurera toujours. Non, Quintius, il est vrai qu'elle paraît demeurer, parce que les corps qui environnaient celui que vous avez déplacé n'ont pas en même temps que lui changé de situation ; mais son lieu proprement dit, qui n'est autre que son étendue, ne subsiste plus où ce corps a cessé d'être ; inséparables l'un de l'autre ils ont été transportés à la fois. La pensée distingue souvent le lieu d'avec le corps qui le remplit, c'est qu'alors elle s'arrête à considérer les corps environnants. Ainsi le lit d'un fleuve, ce sont les rives immobiles le long desquelles il roule ses eaux : un fourreau, dans le langage commun, est le lieu d'une épée, un vase, celui d'une liqueur. C'est un terme que nous employons pour exprimer la situation d'un corps, et faire entendre que la place qu'il occupe n'est pas en même temps remplie par un autre. Au reste, en vain de-

mandera-t-on si le lieu est le contour du même corps ou la surface extérieure de ceux qui le touchent immédiatement, ou je ne sais quel intervalle imaginaire auquel on ne peut donner de nom. Le lieu n'est autre que le corps lui-même, borné par sa propre figure.

Toutes les fois que vous séparez le vide de la matière, cette opération en fait un corps, je pourrai même dire un corps solide, quoique vous le souteniez pénétrable et sans consistance. D'un nombre d'atomes pris à votre gré, composez un globe dont l'intérieur soit creux : pareil à ces globules que forme la pluie sur la surface de l'eau. La figure du vide que renferme cette enceinte d'atomes est sphérique : on peut donc de tous les points tirer des lignes droites aux points diamétralement opposés. Toutes ces lignes passeront par le centre, et il en résultera des angles sans nombre. Ainsi vous mesurerez le vide, il vous offrira l'étendue suivant les trois dimensions, et la figure de ses parties dépendra de la manière dont les atomes seront arrangés autour d'elles ; comme l'aire d'un carré est carrée, comme une liqueur versée dans un vase rond, en reçoit la forme. Le vide sera donc un corps. En effet, de quelque côté, sous quelque face qu'on l'envisage, on le trouvera divisible et revêtu de toutes les propriétés des corps. Vous pourrez y décrire des cercles, des triangles, y trouver le rapport de la sphère avec le cylindre. Tout ce que les élèves d'Euclide, Descartes, Leibnitz et Bernouilli nous ont découvert de théorèmes, tous ceux que démontra le géomètre de Syracuse, vous les vérifierez en opérant sur le vide. Quelle foule de différentes figures un bloc de marbre ne renferme-t-il pas confondues à la fois ! Pour se rendre visibles, elles n'attendent que le ciseau d'un habile ouvrier qui sache, en retranchant toute partie superflue, enlever le voile épais qui les dérobe à nos regards. Ainsi l'espace que vous soutenez vide rassemble dans son sein les figures de tous les êtres possibles : elles se refusent aux sens, mais l'esprit les découvre.

Je vais plus loin : si la matière est divisible à l'infini, ce que j'espère prouver dans la suite, l'espace a la même propriété. Dans l'espace, on ne peut supposer de partie si petite, qui ne tienne à toutes les parties dont elle est environnée. Elle en touche une à sa droite, une à sa gauche, occupe entre elles un point et les sépare. Par conséquent, à moins qu'on ne veuille les confondre, elle offre à chacune un côté différent : elle en présente d'autres aux parties qui sont au-dessus, à celles qui sont au-dessous. Elle a donc autant de faces que l'on pourrait compter autour d'elles de particules. Mais ce qui vous étonnera davantage, combien vous figurez-vous de parties dans la plus petite de l'espace? Elle en contient d'innombrables. Imaginez un fil conduit du centre de la terre au firmament, à travers le soleil. Supposez ce fil en mouvement, de manière que son extrémité supérieure ne parcourt pas une étendue plus grande que celle d'un atome ; j'appelle atome le point le plus imperceptible de l'espace : le mouvement se communique à toutes les parties du fil, dans toute sa longueur, mais la vitesse de chacune d'elles n'est pas la même, les arcs qu'elles décrivent ne sont point égaux entre eux. Plus ces parties sont voisines du centre de la terre, qui est aussi le centre de leur mouvement, moins elles ont de vitesse. Au-dessous du soleil, les arcs sont beaucoup plus petits qu'au-dessus : ils décroissent à mesure qu'ils s'approchent du centre : enfin ils sont infiniment petits dans les régions inférieures de la terre. Cet atome que parcourt le point le plus élevé du fil, a donc autant de parties qu'il y a de différences proportionnelles dans la grandeur des arcs décrits depuis une extrémité jusqu'à l'autre. Que sera-ce si vous percez dans l'infini, si vous prolongez le fil autant que l'espace a, selon vous, d'étendue ? Quelles seront les bornes, quel sera le terme de la division? Qui pourra distinguer à présent la matière et l'espace?

L'impénétrabilité, dites-vous, attribut essentiel aux corps, n'est point une qualité du vide. Je réponds que c'en est une, et qu'elle est précisément la même dans le vide que dans les corps. Vous avouez que les parties du vide ne peuvent se confondre, qu'en se confondant elles se réduiraient à un seul point, et que dès lors il n'en résulterait aucune étendue : elles ne peuvent donc se pénétrer réciproquement. Elles sont pénétrées par les corps, il est vrai, mais les corps sont pénétrés par le vide : direz-vous que la matière est pénétrable? Toute substance composée de parties distinctes, et qu'un ordre marqué sépare les unes des autres, quelque pénétrable qu'elle soit à des êtres d'une autre espèce, est formée d'éléments impénétrables. Convenez donc que le vide n'est rien, ou qu'il est corps.

Qu'est-ce que l'espace en effet? c'est la matière même en tant que mesurable. Selon vos principes elle pourrait subsister, quand le vide n'existerait pas, puisque ce sont deux natures différentes et toutes deux nécessaires. Mais la matière ne peut subsister sans espace, parce qu'elle est étendue par son essence, et que tout ce qui est étendu occupe nécessairement un espace. Ce n'est point au vide que la matière doit être, aussi bien que lui, composée de parties qui ne peuvent se pénétrer : elle possède donc comme une de ses propriétés essentielles un espace indépendant du vide, et qu'elle conserverait par sa nature, quand le vide n'existerait point. Or, si à cet espace inséparable de la matière vous en joignez un autre sous le nom de vide, dès lors il y aura deux espaces. Il faut nécessairement exclure l'un ou l'autre. L'un des deux vient après coup, c'est un être inutile et superflu : être si peu réel à vos yeux, que vous regarderiez la matière comme sortie du néant, si elle tirait son origine du vide.

Voulez-vous, par un exemple, connaître ce que c'est que le vide? jetez les yeux sur ce cadran vertical, où les heures sont marquées par des lignes dont les intervalles ont été ré-

glés par le compas. Vous voyez l'ombre du style parcourir par une marche insensible cette muraille que frappe la lumière opposée. On croirait qu'il sort du fer je ne sais quoi d'obscur et de noir qui lui ressemble. L'ombre cependant n'est rien : ce n'est que l'absence de la lumière, qui, venant en ligne droite, est interceptée par le style placé entre elle et le cadran, et ne peut dès lors éclairer les points de la muraille auxquels le style répond : d'où résulte une petite éclipse qui suit le progrès de la révolution diurne, et l'indique en le suivant.

Mais si l'espace n'est point un être distingué de la matière, je ne vois plus, direz-vous, de règle pour mesurer les corps, pour déterminer avec certitude aucune grandeur. S'il n'est pas fixe et immobile, plus de modèle du vrai repos avec lequel je puisse comparer le mouvement, et par ce moyen le connaître. Les lieux mêmes changeront continuellement de situation, et dès lors rien de précis dans l'évaluation de leurs distances : on ne pourra fixer ni le terme d'où s'éloignent les corps, ni celui vers lequel ils tendent. Vous croyez ce raisonnement invincible : deux mots vont le réfuter. En vain tenteriez-vous d'assigner à tous les corps une grandeur absolue, ceux que nous croyons petits nous paraîtront grands, si nous les regardons au travers d'une simple lunette. Vus dans un microscope, ils croissent prodigieusement : la ligne devient un pouce, ou même un pied, selon la grosseur et la forme du verre. Souvent nous n'apercevons qu'une seule étoile, où le télescope nous en montre deux, écartées l'une de l'autre par une distance sensible. L'éloignement avait confondu les deux astres, il avait anéanti l'intervalle qui les sépare. Tout dépend du point de vue : il dilate ou rétrécit l'espace, comme il étend ou resserre l'image des corps. Non, Quintius, l'espace n'offre point de mesure fixe que vous puissiez appliquer aux corps pour connaître leur étendue : on chercherait en vain dans la matière même une pareille mesure. La grandeur et la petitesse sont des qualités relatives. Ce n'est qu'en comparant un espace avec un espace, un corps avec un corps, que vous découvrirez et leur différence et la mesure de chacun d'eux : principe qui n'est pas moins vrai pour le mouvement. On peut déterminer avec précision les degrés de vitesse de plusieurs corps, sans qu'il y ait dans l'univers des points fixes et immobiles. C'est assez que l'esprit en suppose, et que les corps environnants ne changent point de situation entre eux, quoiqu'ils en changent tous ensemble. Un pilote se promène dans son vaisseau, en allant de la poupe à la proue : ses pas sont les mêmes et en aussi grand nombre, soit que le navire fende les eaux, poussé par des vents favorables, soit qu'il reste immobile, soit enfin qu'il tourne sur lui-même. Rapportez les pas au vaisseau, ils sont tous d'une égale mesure, tous suivent également la ligne droite. Rapportez-les à la mer, vous les trouverez tantôt droits, tantôt courbes ; les uns seront directs, les autres rétrogrades. Nouvelles mesures, nouveaux calculs, si vous admettez le mouvement de la terre. Sans combiner néanmoins tant de rapports, on peut aisément connaître la nature de la ligne que décrit le pilote. Quelle est donc la nécessité de supposer un espace immuable ?

Vous savez à présent ce que signifie le mot de vide. Le vide n'est que l'absence de tout corps ; absence que notre imagination se représente comme quelque chose de réel, toutes les fois que contemplant, non les êtres, mais leurs modes, elle s'arrête à la seule idée de l'étendue, sans considérer le corps dont cette étendue est une propriété. La même erreur nous fait réaliser le nombre et le temps, simples modifications des êtres. Ainsi l'esprit se figure un lieu commun à tous les corps, parce qu'il aperçoit distinctement que la place occupée par un d'eux aurait pu l'être par un autre. C'est ce lieu également accessible à tout, qu'il se peint comme séparé de la matière, comme immobile, pendant que tout se meut dans son sein. L'Auteur de l'univers ne pouvait-il donc créer les corps, sans créer auparavant un espace qui les reçût ? Etait-il astreint à commencer par leur préparer une enceinte capable de les contenir ? Non, non : cette opération préliminaire, notre esprit la suppose, et c'est lui seul qui l'exécute. La place des corps n'en diffère pas plus que leur volume : eux-mêmes sont leur propre lieu ; l'espace n'est qu'un pur rapport. Toute circonférence renferme un centre, toujours le même, et qui, quelque part qu'on le transporte, en occupe toujours le milieu. Mais ce centre, est-ce un être réel, un être fixe ? c'est uniquement un point idéal, d'où l'on peut tirer des rayons à l'extrémité du cercle ; et c'est de semblables points que vous composez un espace immobile, éternel : voilà quelles sont les parties du vide ; chimériques parties d'un tout imaginaire. Oui, Quintius, ce vide que vous adoptez n'est qu'une fiction. Epicure ne croyait pas qu'on pût former de rien aucun être : mais s'il refuse de tirer les corps du néant, il les y place au moins, en les semant dans le vide. Le mêler aux atomes, c'était ne leur mêler rien, c'était, sans le vouloir, introduire le plein dans l'univers.

Quelques physiciens s'opiniâtrent à distinguer l'espace de la matière, quoiqu'ils reconnaissent sincèrement Dieu pour auteur de l'un et de l'autre. Comment n'ont-ils pas soupçonné le véritable dessein d'Epicure ? Ce philosophe n'a soutenu le vide, qu'afin d'établir un être auquel on ne pût assigner de cause ; et si les raisons qu'il allègue en prouvent l'existence, elles en prouvent en même temps la nécessité. Entendons-le s'expliquer lui-même. Supposé, dit-il, que Dieu eût créé l'espace, Dieu pourrait en détruire une partie ; ce qui ferait un vide dans le vide, et le percerait en quelque sorte. Mais la portion de l'espace que l'on regarde comme anéantie, ne l'est pas, puisque la distance entre les parties conservées est encore ce qu'elle était auparavant : donc l'espace reste toujours le même ; et puisqu'il ne peut ren-

trer dans le néant, il n'a pu en être tiré. C'est ainsi, trompeur Epicure, qu'en paraissant ne soutenir que l'existence du vide, vous avez principalement pour but de prouver qu'il est sans auteur; et qu'en ne laissant rien à faire aux Dieux, vous les anéantissez. Ennemi mortel de l'Etre suprême, étiez-vous digne de compter au nombre de vos disciples l'ingénieux Gassendi et tant d'autres modernes, adorateurs sincères de la Divinité?

Si Dieu voulait, disent ces philosophes, anéantir l'air renfermé dans une chambre, en la conservant telle qu'elle est, l'intérieur n'en serait-il pas vide? Je réponds à leur question par une autre: Vous reconnaissez que Dieu est auteur du vide comme de la matière. Il peut donc le faire rentrer, comme elle, dans le néant. Qu'il le détruise; que deviennent les murs de la chambre? Tout ce qui doit arriver après la destruction de l'air, suivra celle du vide. Si donc l'air qui sépare les quatre murs périt tout entier, sans être remplacé, l'espace n'est plus, quoique vous le supposiez encore subsistant: il a cessé d'être en même temps que le corps dont il dépendait; comme un nombre périt, dès que périssent les individus dont il est l'assemblage. Que restera-t-il donc entre les murs de la chambre? Rien; de même qu'il n'y resterait rien, si Dieu anéantissait le vide que vous substituez à l'air. Les murs ne se toucheront point, reprend Locke; la distance qui régnait entre eux, les séparera toujours, puisque dans l'hypothèse ils restent sans altération. Mais Locke est convenu que l'espace peut être détruit. S'il ne reste point d'espace entre les murs, il n'y restera donc absolument rien. Vous direz sans doute que ce rien est le vide. En ce cas, de votre propre aveu, le vide n'est rien; ou s'il existe, c'est un être nécessaire. Par conséquent, ou Locke soutient que l'espace ne peut être détruit par la volonté divine, et dès lors, partisan d'Epicure, il s'offre aux traits que le philosophe grec n'a pu repousser; ou s'il s'accorde avec nous sur ce point, il ne devait pas nous faire une pareille objection.

Ne croyez pas cependant que, ce vain fantôme une fois banni de l'univers, les corps s'en meuvent avec moins de facilité. Si vous parvenez à connaître les propriétés du fluide dans lequel ils nagent, le mécanisme du mouvement se développera bientôt à vos yeux. En effet, tout liquide est composé de parties très-mobiles, et dont les différentes faces sont extrêmement polies. Aucun lien ou presque aucun n'unit ces parties entre elles. Glissantes par leur nature, elles roulent rapidement les unes sur les autres, parce que leurs côtés sont lisses et arrondis. Une autre matière plus déliée que les liquides mêmes, en remplit exactement tous les intervalles. C'est l'éther, fluide imperceptible, toujours agité, répandu partout. Je ne fais que vous nommer ici; vous recevrez dans la suite mes hommages, ô vous dont mes vers doivent parler tant de fois, matière sans cesse agissante, instrument invisible de toutes les opérations de la nature. L'éther, en pénétrant tous les corps, les rend plus flexibles, plus maniables et toujours prêts à obéir au moindre choc. De là viennent la souplesse et la mobilité de leurs parties. Un corps est-il déplacé? dès qu'il quitte le lieu qu'il remplissait, il en occupe un autre, et cette transposition se fait en un instant.

Vous demandez où se retire un corps poussé par un autre; c'est dans la place qu'occupait le corps voisin, qu'il chasse à son tour; celui-ci se rejette sur le suivant, et ainsi de suite jusqu'à ce que la place du premier se trouve enfin remplie. Lorsqu'une roue tourne avec rapidité autour de son axe immobile, ou que l'on tire les cordes attachées à la roulette d'une poulie, ne voyez-vous pas que les parties se succèdent, sans laisser entre elles le moindre intervalle; que chacune est serrée de près et poursuivie, pour ainsi dire, par celle qui la touche immédiatement? C'est par une semblable circulation que le mouvement se perpétue dans les liquides. Quoique leurs particules n'aient ni la même consistance, ni le même enchaînement que celles des solides, qu'elles ne soient pas dans le même repos respectif, cependant il n'en est aucune qui n'ait une partie voisine. Le mouvement passe sans interruption de l'une à l'autre, et comme toutes sont ébranlées à la fois, elles ne cessent de se toucher. Dans les solides, la situation des parties élémentaires est fixe et toujours la même; elle varie dans les liquides: c'est la seule différence qui distingue ces deux espèces de corps.

Ouvrez la soupape qui retient une colonne d'eau dans un tuyau perpendiculaire fermé par le bas: Qu'arrive-t-il? l'eau tombe sur-le-champ par son propre poids. A mesure qu'elle sort de la partie inférieure du tuyau, elle quitte d'autant la partie supérieure: c'est un cylindre liquide, qui descend tout d'une pièce. Mais la colonne d'air, qui touche immédiatement l'eau, soulevée par la liqueur qui l'oblige de lui céder la place, remonte sur une ligne parallèle et va remplir l'espace que l'eau vient d'abandonner. Tout cela se fait sans que ces deux fluides cessent de se toucher: ils se remplacent réciproquement. L'eau descend et l'air monte dans la même proportion.

Ainsi le liquide déplacé trouve toujours une retraite; et le lieu qu'il vient de quitter ne reste pas vide un seul instant, parce que les parties qui se touchaient avant le choc, recevant toutes ensemble une égale impression, ne cessent point de former une chaîne. Poussez un bâton par une de ses extrémités: il avance d'autant par l'autre. Cette corde que vous voyez s'étendre au loin, secouée par un bout, tressaillera dans toute sa longueur, en traçant une espèce de courbe. Ainsi toutes les pièces d'une montre obéissent à l'action d'un seul ressort, parce que toutes sont étroitement unies et engrenées les unes dans les autres. Ce ressort comprimé dans le tambour, l'ébranle par les efforts qu'il fait pour se rétablir, et l'oblige à tourner sur ses pivots. De ce mouvement résulte le jeu de la machine entière. Au reste, ce

que je viens de dire du corps même des fluides, doit s'appliquer aux parties qui les composent, aux éléments dont ils sont formés.

Je sais qu'en adoptant les idées de Lucrèce sur la nature des principes de la matière, on ne peut, sans recourir au vide, concevoir ni le mouvement des corps dans un fluide, ni l'action des particules de ce fluide les unes sur les autres. Dans l'hypothèse qu'il soutient, tous les corps sont des assemblages de corpuscules simples par eux-mêmes, incapables de division, et revêtus de figures indestructibles, quoique différentes. Ces atomes ne pouvant se rompre, ni même assujétir leurs figures à celles des places qu'il s'agit de remplir, ont besoin d'un espace pour se mouvoir. Ils laissent nécessairement entre eux des interstices diversifiés suivant la variété de leurs formes : interstices qui, selon les partisans de ce système, ne renferment aucun corps. Qu'on donne, ajoutent-ils, à ces intervalles le nom de *lieu*, le nom d'*espace*, ou même celui de *rien*, nous ne disputons pas sur les termes: c'est assez pour nous qu'ils soient absolument vides.

Faut-il s'étonner que d'un faux principe il naisse une multitude de fausses conséquences ? c'est uniquement sur ce que les épicuriens débitent de l'essence et des figures de leurs atomes qu'est fondée leur hypothèse du vide ; mais cette théorie, je la rejette ; elle est à mes yeux l'ouvrage de l'artifice ; et vous en jugerez comme moi, lorsque nous aurons examiné la nature des atomes et la formation des corps. En attendant, écoutez ce que c'est que la matière céleste et comment elle s'insinue dans l'intérieur des fluides. Ses particules ne sont pas simples, comme les éléments d'Epicure ; elles n'ont ni dureté, ni roideur ; elles ne conservent pas toujours la même figure eu la même masse. Extrêmement déliées par elles-mêmes, et susceptibles d'une division sans bornes, elles sont en effet divisées presqu'à l'infini, par l'action du mouvement continuel qui les agite. Toujours prêtes à se rompre, toujours prêtes à se réunir, elles peuvent, quoique aucun vide ne les pénètre, prendre toutes sortes de formes, en toutes sortes de lieux. Pénétrant tout, elles remplissent le moindre vide ; ou plutôt, elles empêchent qu'il n'y en ait dans l'univers.

Entre des boules d'ivoire, dans un amas de grains ou de limaille, on aperçoit de petits espaces où la dureté des solides ne leur permet pas d'entrer. Versez-y quelque liqueur que ce soit : elle y pénétrera sans peine et remplira tous les vides. Mais pourrait-elle s'insinuer dans les angles que font entre eux ces corpuscules, si les éléments dont elle est composée conservaient toujours une forme sphérique. Ils quittent cette forme, s'alongent et deviennent autant de traits; ils savent, en un mot, s'ajuster à toutes sortes de moules ; aussi flexibles que la cire, qui reçoit l'empreinte du cachet avec lequel on la comprime. Ainsi, lorsque nos sculpteurs, élèves et rivaux de la Grèce, veulent fondre des statues de bronze, ils en font le modèle en plâtre, l'enduisent de cire et le couvrent d'une couche épaisse d'argile détrempée, en y laissant plusieurs conduits, par lesquels ils versent le métal mis en fusion. La cire fuit, le métal coule après elle et prend la forme d'Alcide.

Le vide ne serait donc pas plus favorable aux mouvements, que ne l'est en effet la matière subtile. Il ne résisterait point, je l'avoue; mais combien peu résiste un fluide qui se prête à tous les interstices, à toutes les figures et cède au premier choc ? Ce qui est infiniment petit doit être compté pour rien. Quoiqu'une pierre éprouve quelque résistance de la part de l'eau, elle ne laisse pas d'enfoncer, parce que cette résistance est moindre que son effort : l'air n'oppose à la chute de l'eau qu'un faible obstacle, et la matière subtile n'empêche pas l'air d'être agité ni de tendre au bas.

Ne me dites pas que, si tout est plein, un pied cubique d'éther résiste autant qu'un pareil volume de plomb, d'or ou de marbre. Votre objection serait sans replique, si la résistance était un attribut essentiel à la matière. Mais détrompez-vous : ce n'est pas en vertu d'une qualité propre à tous les corps, et qui agisse à proportion de leur masse, que résistent ceux dont nous parlons. Leur résistance est l'effet de leur tissu. La matière n'est que passive et ne peut dès lors s'opposer par elle-même au mouvement. Des causes accidentelles l'en rendent capable. C'est quelquefois une direction contraire qu'elle aura reçue ; souvent ce sont les différents mélanges de ses parties : mélanges diversifiés à l'infini, et de chacun desquels il résulte une cohérence qui combat plus ou moins l'effet du choc. En effet, il ne réside point en elle de force active, qui puisse lutter contre une force étrangère. Susceptible et de mouvement et de repos, elle n'est pas déterminée par sa nature à l'un de ces états plutôt qu'à l'autre.

Quelques corps sont pénétrables, et d'autres ne le sont pas : on en voit plusieurs dérober à ceux qui les frappent, une partie de leur mouvement ; il en est qui ne se bornent pas à le diminuer, mais qui l'absorbent tout entier, et par là le détruisent sur-le-champ. Une telle diversité d'effets ne l'attribuons ni au nombre, ni à la nature des particules élémentaires de ces corps, mais à la configuration de ces particules, à leur enchaînement plus ou moins fort, à la différence de leur surface hérissée, raboteuse ou polie. L'eau renferme plus de matière, qu'un pareil volume de bois. Cependant vous enfoncez le doigt dans l'eau : vous ne pouvez l'enfoncer dans le bois. L'intérieur des métaux devient accessible, lorsque la chaleur les a mis en fusion : leur poids montre néanmoins ce qu'ils contiennnent de matière propre. Ainsi l'air est plus subtil que le mercure ; la matière éthérée l'est sans comparaison plus que l'air ; et les parcelles de cette matière ne conservent pas constamment le même volume: elles peuvent se briser de plus en plus. Représentez-vous donc partout des fluides plongés les

uns dans les autres, et coulant tous ensemble : fluides plus ou moins déliés, mais dont le plus délié peut, au moindre choc, le devenir infiniment davantage.

Le plein peut donc retarder quelquefois la rapidité du mouvement ; il peut le détourner par une réfraction plus ou moins forte, quelquefois même en changer la direction, le diviser et le transporter d'un corps à un autre ; mais il ne l'arrête pas absolument. Que dis-je ? il le conserve, il le dirige ; j'ajouterai qu'il contribue à la formation et à la durée des corps, en liant étroitement leurs parties entre elles ; effets auxquels le vide serait un obstacle. Que les corps y nagent séparés les uns des autres : les particules qui composent chacun d'eux ne conserveront pas leur union. Bientôt rompant leurs chaînes et fuyant par des routes différentes, comme ces grains de poussière que le vent disperse, elles reprendront leur premier état d'élément. Oui, Quintius, à moins que les corps ne soient pressés par des corps qui les environnent, ces liens qui unissent les corpuscules dont ils sont l'assemblage, n'auront pas assez de forces. Tout se désunira, s'écoulera, se dissipera. De ce que le vide est banni de l'univers, naît la dureté des corps. Ceux qui par l'étroite union de leurs parcelles, forment une masse solide, ne la forment ainsi, que parce qu'ils sont comprimés de toutes parts. L'univers est un vase immense, absolument plein. C'est ce que démontrent une foule d'expériences. Joignez exactement ensemble deux hémisphères de marbre bien poli, en les faisant couler l'un sur l'autre, pour empêcher que l'air ne se glisse entre deux : essayez ensuite de les séparer, en tirant de bas en haut ; quels que soient vos efforts, vous n'y parviendrez jamais. La matière condensée qui les environne, les comprime fortement et les retient unis par des chaînes indissolubles. De là vient aussi la difficulté que les nageurs éprouvent à fendre l'eau, qui, cédant avec peine, semble lutter contre leurs bras et les fatigue par une continuelle résistance : on dirait qu'elle craint la désunion de ses parties. Secouez une baguette d'osier, vous la voyez se courber et décrire un arc ; un sifflement aigu frappe en même temps votre oreille. Cette baguette est donc repoussée par l'air, qui la presse de toutes parts. Ainsi lorsque le tonnerre ébranle et fend les nuées, l'éclair prévient le bruit, parce que les vibrations de la matière ignée ont plus de rapidité, que n'en peuvent avoir dans le plein les ondulations de l'air qui nous apportent le son.

Enfin, pourquoi les rayons du soleil souffrent-ils une légère réfraction qui les écarte de la ligne droite, selon laquelle ils tendent à se mouvoir ? Cette déclinaison est causée par l'obstacle que leur fait l'immense océan de matière céleste. Agité sans cesse, et composé de molécules dont la figure, la grandeur et par conséquent la résistance sont différentes, il arrête les rayons dans leur cours : il force la lumière de se rompre par un pli presque imperceptible, et de quitter sa première route. Serait-elle ainsi détournée dans un milieu vide, où rien ne s'opposerait à son passage ? En effet, les fluides, quoiqu'ils aient peu de consistance, ne laissent pas de détourner et même de retarder le corps qui les traverse, à cause du cercle que leurs parties sont obligées de faire pour prendre la place les unes des autres. Ce léger écart, ce retardement, ne seraient produits ni par le vide, ni même par une matière qui ne remplirait pas exactement l'espace : au moindre effort, on la verrait céder et s'entr'ouvrir sans résister. Tout est donc plein, et dans ce plein les corps nagent sans contrainte : dans le vide au contraire ils se détruiraient bientôt par la désunion de leurs parties : ils ne pourraient ni recevoir, ni communiquer le mouvement.

C'est pourquoi je ne puis comprendre que Newton, ce génie sublime, ait regardé le vide comme nécessaire aux mouvements célestes. D'un côté, les révolutions régulières et constantes des astres ne lui parurent pas se concilier avec un fluide dont il supposait la résistance invincible : de l'autre, il voulait assujettir les comètes aux lois communes de la pesanteur, et, suivant ces lois, déterminer l'espèce de courbe qu'elles décrivent en coupant les orbites planétaires. Plein de ces idées, il crut devoir supprimer la matière céleste, et faire rouler dans le vide tous les globes forcés par une attraction mutuelle à tourner autour d'un centre commun. Rendons justice à ce grand homme. De tous les philosophes, Newton a le mieux assorti les lois du mouvement à la nature des corps : sa main savante a pesé toutes les parties de l'univers dans une juste balance : nous l'avons vu décomposer un rayon du soleil, et par une analyse savante découvrir à l'aide du prisme les sept couleurs primitives. Osons néanmoins, quoiqu'il adopte le vide, répéter que le vide n'est qu'une chimère. Comment a-t-il pu s'en repaître ? Comment a-t-il conçu que des corps formés de tant de parties pourraient y rouler ; qu'ils pourraient, en y roulant, conserver leur masse dans son intégrité ? Je ne parle ni des différentes espèces d'attraction qu'il est contraint de supposer, ni même de la gravitation : phénomène inexplicable, si le mouvement ne se transmet par le contact ; si les corps ébranlés ne conservent pas, autant qu'il est en eux, la direction que leur impriment ceux qui les frappent. J'examinerai ces questions dans la suite. Cependant l'amour de la vérité me presse : je crains que cette branche du système épicurien, relevée de nos jours par Gassendi, ne reprenne sous de nouveaux auspices une nouvelle vigueur, qu'elle ne refleurisse à l'ombre d'un grand nom. Qu'il me soit donc permis d'opposer la physique à l'autorité.

Tout corps mu circulairement s'éloigne du centre de sa révolution, lorsqu'il ne rencontre point d'obstacle : s'il en rencontre, il fait pour les vaincre des efforts continuels. Appliquons ce principe aux sphères célestes. Elles ne cessent de tourner, soit autour de leur axe, soit autour d'un centre immobile.

Si donc le vide les environne, elles doivent s'échapper promptement de leur orbite : elles s'éloigneront en ligne droite, et de leur centre et de la route qu'elles ont commencée. Voyez cette pierre au sortir d'une fronde traverser les airs : plus rapide que les vents, elle frappe le but dans un clin d'œil. Le mouvement de rotation donne au coup qu'elle porte plus de force, et une direction plus sûre. Mais elle s'échapperait dès le premier tour, si le fond de la fronde ne la retenait. Ainsi les corps célestes fuiront par des routes où le rien ne peut leur faire obstacle ; et conservant toute leur rapidité, ils traverseront l'empire du vide, jusqu'à ce que par hasard ils rencontrent quelque corps qui les arrête, ou qu'ils atteignent les bornes de l'univers.

Ajoutons que la masse de chaque corps se détruira bientôt. Par la violence de sa rotation il ébranlera lui-même toutes ses parties; et les dispersera dans les vastes solitudes du vide; comme une roue fait voler le sable, en tournant sur son essieu. L'atmosphère dont il est environné se réduira d'abord en atomes imperceptibles, ensuite sa surface, enfin les parties mêmes les plus voisines du centre. Le soleil, prodigue de ses feux, lancera des rayons qui ne se répareront point, et les planètes verront tarir la source de leur lumière. Les corps denses n'auront aucune pesanteur; que dis-je? ils seront plus légers, ils s'éloigneront du centre avec plus de vitesse que les corps rares, puisqu'ils auront plus de mouvement qu'eux. Vous me répondrez que la force centripète les retient; mais qu'entendez-vous par ce terme? Quand ma main fait tourner rapidement une fronde, ce n'est pas la force centripète, c'est la fronde qui retient la pierre. Je conçois sans peine une cause agissante par impulsion, mais je ne puis concevoir des forces occultes, dont la puissance en quelque sorte magique est supérieure à celle des forces centrifuges, et si supérieure que la gravitation s'accroît à mesure que les corps approchent du centre. La physique rentrerait-elle aujourd'hui dans le sein des ténèbres dont l'avait autrefois enveloppée le précepteur d'Alexandre? Ce philosophe qui donnait si souvent des noms pour des causes, croyait résoudre par un mot les plus difficiles problèmes.

Cette force émanée du centre, qui sans cesse y pousse les corps, et dont le pouvoir s'étend aux extrémités du monde, doit nécessairement agir dans un milieu, qui liant toutes les parties entre elles, soumette à son action tout ce que renferme la vaste circonférence de l'univers. Ce milieu ne peut être qu'une matière répandue partout. Vous donc qui ne reconnaissez pas un tel fluide, placez au centre de chaque sphère une intelligence qui combatte contre les forces centrifuges, ou plutôt, qui, triomphant de leurs efforts, retienne les corps célestes par des freins qu'ils ne puissent rompre, les arrête dans leur fuite, ramène ceux qui se seront échappés et les contraigne de rouler dans de vastes ellipses. Toute courbe est un assemblage de tangentes infiniment petites, que le corps s'efforce à chaque instant de suivre. Cette intelligence fera donc à chaque instant rentrer les globes dans la courbe, dont ils tendent à s'écarter : par intervalles elle les tiendra moins assujettis, et saura leur lâcher à propos les rênes : gouvernant les corps célestes, comme un enfant conduit un cerf-volant qu'il abandonne à l'inconstance des airs, et dont il règle le vol avec une longue ficelle; ou comme on voit dans les places publiques des joueurs de marionnettes faire agir tous les membres de ces grotesques figures, à l'aide d'un grand nombre de fils.

De combien de ressorts doit pareillement dépendre un système tel que celui de Newton; qui ne craint pas de varier les lois suivant la différence des cas qu'il doit résoudre. Ce défaut de simplicité peut seul montrer évidemment combien ses idées sont chimériques. En effet, si l'attraction est une qualité nécessaire et inhérente à la matière, si c'est un attribut dont elle ne puisse être privée sans rentrer dans le néant, cette force que possèdent également toutes ses parties, doit être la même dans toutes, doit agir dans toutes avec une parfaite uniformité. Le genre ne peut avoir de propriété que ses espèces ne partagent. Tous les corps attireront donc, tous seront attirés de la même manière : et la nature, invariable dans ses opérations, suivra constamment les mêmes lois. Mais du sein tumultueux d'une république où règne la discorde, il ne sortit jamais tant de lois contraires, que votre doctrine en rassemble, illustre Newton. Chaque fois que dans le vaste océan de l'univers s'offre à vos yeux quelque nouveau phénomène, chaque fois vous êtes obligé de changer de route et d'imaginer de nouvelles espèces d'attractions. L'attraction qui meut les planètes dans le vide n'est pas la même que celle de l'aimant; celle des corps électriques diffère de l'une et de l'autre. Ainsi, peu d'accord avec vous-même, vous flottez au gré de tous les vents; ainsi vos pas errants se croisent dans des détours sans nombre. Votre système n'a rien de suivi, rien de général, rien en un mot qui soit également applicable à tout : et ne peut-on pas le comparer avec justesse à ces instruments stériles et grossiers, dont un seul air épuise les organes? Montés d'une façon, ils ne donnent jamais que le même; pour en tirer un second, il faut les remonter, et renouveler ce changement dans l'intérieur de la machine, toutes les fois qu'on veut changer de ton.

Laissez donc, Quintius, les partisans de l'attraction se repaître de leur chimère, et concevoir, s'ils peuvent, des forces agissantes sans un milieu qui en communique l'impression. Pour vous, reconnaissez que la tendance des corps vers un centre est produite par l'effort d'une matière qui les y pousse, en même temps qu'elle s'en éloigne. Renoncez à ce vide dans lequel ni le mouvement, ni l'univers même ne pourraient subsister. Épicure prétend que les atomes s'y meuvent. En réfutant cette partie de son système, j'expliquerai la cause de la pesanteur. Je vous ai

représenté la matière subtile dans une agitation continuelle, et cédant à la plus faible impulsion, sans diminuer le mouvement des corps qui l'ébranlent. Ces propriétés du fluide éthéré seront développées dans le livre où je dois parler des corps célestes et de leurs révolutions. J'y renvoie aussi ce qui concerne les comètes : vous y verrez comment et pourquoi ces astres étrangers entrent quelquefois dans notre tourbillon.

Toutes les parties de ce vaste univers se compriment donc réciproquement ; et cette pression, qu'éprouvent les corps, est l'unique cause de plusieurs effets qui nous surprennent. Le vin se tient suspendu dans une bouteille renversée ; il refuse de sortir d'un tonneau percé vers le bas, si l'air introduit par le haut ne le force de descendre : n'en cherchez point d'autre raison. Par là vous expliquerez encore un phénomène beaucoup plus étonnant. Il arrive dans quelques mers que des vents opposés forment un rapide tourbillon qui, saisissant de toutes parts un nuage, l'enveloppe, arrête sa marche, et le fixe sur la partie des ondes au-dessus de laquelle il passait. Tout ce qui se trouve d'air entre deux est pompé dans un instant. Du sein de la mer s'élève alors une colonne liquide, dont la tête va se perdre dans les cieux. Ce fleuve perpendiculaire se promène sur les flots agités, et menace d'un naufrage presque inévitable les vaisseaux qui se rencontrent sur sa route. Il n'est pour eux qu'une ressource : c'est d'entr'ouvrir cette colonne, et d'y faire entrer promptement de l'air. Le canal étant rompu, les eaux cessent de s'élever, et la masse énorme s'écroule avec un horrible fracas.

De là vient aussi que, malgré tous vos efforts, vous ne parviendrez jamais à comprimer l'eau, du moins d'une manière sensible. Remplissez-en une boule de plomb, et frappez dessus à coups redoublés : vous verrez cette boule invulnérable résister au marteau le plus lourd, le repousser même et le forcer de rebondir sans effet. Si vous continuez de frapper avec violence, l'eau sortira comme une rosée : elle s'échappera par les pores imperceptibles du plomb, plutôt que de se comprimer, plutôt que de perdre, en se resserrant, la moindre partie de son volume. S'il se trouve dans l'eau un aussi grand nombre de vides que vous le supposez, ce sont autant d'asyles, où ses particules pourraient se réfugier. Pourquoi ne le font-elles pas ? Vous direz, peut-être, que la différence de leur configuration les en empêche. En ce cas, de tels espaces sont inutiles ; ils sont incapables de favoriser le mouvement, puisqu'ils refusent une entrée libre aux parcelles de l'eau.

Il n'en est pas ainsi des particules de l'air. Elles souffrent qu'on les comprime ; elles savent s'accumuler, s'affaisser, jusqu'à ce qu'enfin, mises en action par l'étincelle la plus légère, elles s'écartent avec violence, forcent leur prison, rompent leurs chaînes, et que déchirant par un effort subit tout ce qui s'opposait à leur passage, elles se fassent jour avec un bruit horrible. Tel du fond de ses entrailles brûlantes, l'Etna vomit des nuées de soufre, des flots de cendre et des tourbillons de fumée. Le ciel est obscurci par les noires vapeurs qu'exhalent ses profondes cavernes. Souvent de nouveaux abîmes se creusent dans son vaste sein, et de ses gouffres affreux s'élancent des torrents de flammes.

Une différence si sensible, l'attribuerez-vous aux vides plus nombreux dans l'air que dans l'eau ? Ce qui la produit, c'est la différente quantité de matière subtile dont ces deux fluides sont pénétrés. Le second en renferme moins que le premier ; et de là vient qu'il a plus de consistance, qu'il résiste davantage. Quelle force n'a pas la poudre enflammée ? Du creux de machines formidables elle lance des globes d'un poids énorme : sous leurs coups les tours se renversent, les murs tombent, la terre ébranlée tremble et fait entendre au loin d'horribles mugissements. Mais si l'atmosphère est percée par un si grand nombre de vides, pourquoi le passage d'un corps y cause-t-il tant de fracas ? Ces grains de poudre devraient traverser en silence des espaces libres ; la flamme devrait perdre toute sa force, et, se dissipant sans effet, répandre dans les vides de l'air une vaine fumée. D'où vient donc une si terrible explosion ? C'est que le feu dégage les particules d'air enchaînées dans le salpêtre, qu'il rompt leurs liens, et que l'air, devenu libre, ne peut se dilater qu'il n'écarte par le même effort tout ce qui l'environne.

Pour lors il arrive dans l'air, dont toutes les parties ont le tissu extrêmement souple, ce qu'on voit arriver dans un arc prêt à décocher une flèche. La corde, en rapprochant les deux extrémités de l'arc, force la partie convexe d'ouvrir ses pores, et la partie concave de resserrer les siens. La matière subtile entre dans les pores élargis, mais sans trouver d'issue. Elle agit donc contre les fibres qui lui refusent passage, et tâche, autant qu'il est en elle, de les dilater. Mais la corde s'oppose à ses efforts. La corde est-elle lâchée ? les obstacles cessent ; l'arc en liberté s'étend, se redresse ; la corde se rétablit avec force et chasse en même temps la flèche, qui fuit soudain et fend les airs d'un vol rapide. C'est ainsi que l'arquebuse à vent tire presque sans bruit, c'est ainsi qu'elle lance des balles sans le secours de la poudre. Toutes les bulles d'air comprimées dans cette canne de fer sont autant d'arcs prêts à partir.

Vous prétendez aussi que la transparence de certains corps, le peu de consistance de quelques-uns, la fluidité de plusieurs autres sont les effets du grand nombre de vides qui se trouvent entre les atomes, dont l'union forme ces divers assemblages. Si votre explication était véritable, les corps transparents, les corps mous, les corps liquides seraient tous plus légers que les corps opaques, que ceux dont la masse est dense et solide. Le mercure, corps fluide, fournit une preuve du contraire. Sa mobilité ne le cède point à

celle de l'eau : il s'élève, comme elle, dans les airs lorsqu'il est échauffé ; réduit en vapeurs, il s'insinue dans les pores, et sa fumée, pleine d'esprits volatils, pénètre dans l'intérieur des plus petits corpuscules : seulement il ne mouille pas comme l'eau, et ne s'attache pas comme elle, à tout ce qui le touche. Le mercure est néanmoins plus pesant qu'un grand nombre de corps durs et compacts. L'or devrait par la même raison surpasser en dureté les pierres et tous les métaux, comme il les surpasse en pesanteur. Cependant vous savez combien il est ductile et malléable. La glace nage sur l'eau ; la partie solide d'un métal est plus légère que celles qui sont mises en fusion ; ne voyons-nous pas la cire soutenue par l'eau ? Elle devrait se précipiter dans tous les fluides, si la transparence était un effet du grand nombre de vides. L'huile, plus opaque que l'eau, la pierre-ponce, le liége ne devraient pas surnager dans votre système. Enfin le plus précieux des fossiles, le diamant que produisent ces riches contrées qu'échauffe de plus près l'astre du jour, le diamant ne serait pas à la fois dur et transparent. La transparence qui, dans vos principes, est une suite du grand nombre de vides, exclut nécessairement la dureté, que fait naître, selon vous, leur petit nombre.

Il est plus naturel de regarder les corps qui donnent un passage libre à la lumière, comme tissus en forme de treillage, et composés d'un grand nombre de réseaux, appliqués par couche les uns sur les autres. Si ce sont des fluides, ils ressemblent à ces toiles fines et déliées que fabriquent quelques insectes. Si ce sont des corps durs, tels que le cristal, je les compare à ces grilles qui ferment nos jardins, sans nous en dérober la vue. Une partie de la lumière passe entre les barreaux : ils en arrêtent et réfléchissent une partie. Une portion de ces grilles est donc éclairée, pendant que l'autre nous permet de voir les objets qui sont au delà, comme si rien n'était entre deux : cependant la matière subtile remplit tous les intervalles. Cette idée que je vous donne du tissu des corps diaphanes peut fournir l'explication d'un phénomène d'optique. Si du rivage vous regardez en vous penchant l'eau de la mer, son peu de profondeur vous laissera voir le fond de son lit, et des cailloux luisants mêlés avec des coquillages ; c'est qu'une partie des rayons lumineux traverse ce plan liquide. Considérez la pleine mer du haut d'un rocher ; vous apercevrez une immense étendue de lumière, dont vos yeux seront éblouis : c'est que l'image du soleil se peint sur la surface des eaux, qui dans leur agitation continuelle réfléchissent une grande partie de ses rayons.

D'ailleurs nous voyons le verre et les métaux, malgré leur dureté naturelle, mis en fusion par le feu : effet qu'on doit attribuer, non comme vous faites à l'introduction du vide dans l'intérieur de ces corps, mais à celle d'un corps étranger qui, s'insinuant dans leurs pores, rompt les liens invisibles de leurs parties, en sorte que du mélange de deux matières il se forme un tout liquide. Le feu pénètre en effet dans les interstices du verre et des métaux : ses traits volatils se glissent entre les soufres, séparent les sels, agissent avec force sur les molécules détachées, et les divisent en mille manières. Souvent même l'action du feu n'est pas suffisante. Pour dissoudre le fer, on ajoute le nitre et l'alun dont les pointes aiguës ouvrent ce métal, et se font jour au travers de son tissu. On dit aussi que le diamant, dont la dureté triomphe et du fer et du feu, se liquéfie, lorsqu'à côté d'une émeraude on l'expose aux rayons du soleil réunis au foyer d'un miroir ardent.

Bien plus : un corps ne se raréfie jamais, que parce qu'il reçoit dans son sein des corpuscules étrangers, dont la fuite lui rend sa première densité. Comme l'eau se glace, dès que tout ce qu'elle contient de feu s'évapore, elle s'échauffe au point de chasser une partie de l'air qui la pénètre, lorsqu'il se joint un grand nombre de particules ignées à celles qui la rendaient déjà fluide. Mais une propriété surprenante de cette liqueur, c'est qu'elle ne dissout jamais qu'une certaine quantité du même sel. Rassasiée, pour ainsi dire, elle laisse tomber le reste au fond du vase : ce qui ne l'empêche pas de dissoudre d'autres matières, et de se teindre de diverses couleurs. Remarquons aussi qu'il est pour elle un certain degré de chaleur, au delà duquel le feu le plus vif ne la porterait pas. Je suis donc bien éloigné de ne pas reconnaître dans l'eau plusieurs pores de structure différente : seulement je nie qu'ils soient vides ; je les soutiens remplis d'air et de matière subtile, dont les parcelles ne s'échappent pas même toujours à l'arrivée de nouveaux corpuscules. Nous voyons en effet les sels que l'eau dissout, en augmenter le volume : le bois occupe plus d'espace, lorsque l'eau en a pénétré toutes les fibres. Qu'elle s'évapore, il se resserre, se sèche et se fend même quelquefois. Tant il s'en faut qu'on doive attribuer au vide l'augmentation du volume des corps, et que creux au dedans, ils se dilatent par l'accroissement du rien qui s'y trouve.

Rejetez donc sincèrement ce vide immense, dans lequel vous placiez l'univers ; ce vide que vous supposiez éternel et sans auteur, afin qu'il y eût un être indépendant de la Divinité, et que du moins le lieu des corps, le berceau de la matière ne fût pas l'ouvrage du Créateur. Ce grand espace est une chimère, ces petits vides que vous imaginiez dans l'intérieur des corps sont de pures fictions. Sur quels fondements, trompé par une fausse idée de la nature, éleviez-vous l'édifice du monde ? Vous le voyez, Quintius, bâtir dans le vide, c'était bâtir dans le néant.

LIVRE III.

I. *Un début où le poëte relève l'étude des merveilles de la nature, est suivi de l'exposition du sujet qu'il doit traiter dans ce livre, qui roule tout entier sur les atomes. Si dans le système d'Epicure le vide est le lieu des corps, les atomes en sont les principes. Ce philosophe soutient qu'ils existent par eux-mêmes, que leur multitude est infinie, qu'ils sont indivisibles et dès lors incapables de se détruire, que la pesanteur est un attribut de leur essence, enfin que le mouvement qu'elle leur imprime les réunit et forme par cette réunion tous les êtres. L'auteur combat séparément ces cinq assertions; il détruit les trois premières dans ce livre et renvoie au quatrième la réfutation des deux autres.*

II. *Secondement, les atomes n'existent point par eux-mêmes. Trois raisons le prouvent. Ils ne sont pas doués de toutes les perfections possibles. Chacun d'eux pris séparément pourrait ne pas être. L'existence du vide est, selon Epicure, indépendante de celle des atomes, et dès lors il ne doit pas les regarder comme nécessaires, puisqu'il peut concevoir un être réel sans les supposer existants.*

III. *Troisièmement, les atomes ne sont pas innombrables; l'auteur le démontre par plusieurs raisonnements. Le vide dans lequel ils nagent a plus d'étendue qu'ils n'en occupent. On peut, sans détruire l'univers, augmenter ou diminuer le nombre de ces corpuscules. Ce n'est que considérés tous ensemble qu'ils composent cette somme qu'Epicure croit infinie; mais aucune somme ne peut être infinie, parce que toutes sont des amas de parties, et que tout amas commençant par l'unité doit avoir un terme. Les supposer innombrables et les distribuer, comme fait Epicure, en différentes classes, dont le nombre est limité, c'est se contredire grossièrement. Le poëte met dans tout son jour l'absurdité de cette inconséquence.*

IV. *Quatrièmement, les atomes ne sont point indivisibles, parce qu'ils sont figurés, parce qu'ils ont des parties; en un mot, parce qu'ils sont pure matière, et que la matière est par essence divisible, même à l'infini. L'auteur, après avoir démontré cette dernière vérité par tous les arguments qui concourent à l'établir, répond aux objections des épicuriens; il définit la matière, en développe la nature, et conclut que les atomes pouvant se diviser, sont destructibles comme tous les corps.*

V. *Cette question le conduit à parler du système de Spinosa, qu'il expose et réfute en peu de mots.*

VI. *De ce que les atomes sont des résultats de parties, l'auteur infère qu'ils n'ont point cette solidité qu'Epicure leur attribue, et que dès lors leur composition est l'ouvrage d'une cause étrangère; conséquence qui résulte aussi de ce que leurs figures, loin d'être nécessaires, sont de simples modifications. Il explique à ce sujet la nature des modifications et celle des propriétés, en marque la différence et fait un parallèle de l'hypothèse d'Anaxagore avec celle d'Epicure.*

VII. *L'essence des corps, qui, nécessairement modifiés, sont incapables de se donner par eux-mêmes une modification plutôt qu'une autre, fournit une preuve invincible de la création de la matière, et de l'existence d'une Divinité. L'auteur termine le troisième livre en développant cette preuve.*

I. Heureux celui dont le génie, s'élevant au-dessus des sens, vole, guidé par la raison, à la découverte des véritables principes, et perce le sombre voile qui dérobe aux mortels les mystères de la nature. La faveur équivoque des rois, les faux biens que distribue l'inconstante fortune, les malheureux plaisirs dont repaît la volupté : rien ne peut faire impression sur ce cœur qu'enflamme l'amour du vrai. Quelle est l'indifférence des hommes ! Ils s'arrêtent à considérer le cours d'un ruisseau ; couchés sur le gazon, à l'ombre d'un épais feuillage, ils le voient rouler, en murmurant, une onde pure; la fraîcheur de ses eaux, l'émail des fleurs qui couronnent son lit, la verdure de ses bords, tout enchante leurs yeux. Peu savent goûter un plaisir plus flatteur, celui de remonter à la source même de ces eaux, d'en sonder l'origine, de pénétrer jusqu'aux réservoirs intarissables qui les produisent. Ainsi nous arrêtons presque toujours nos regards au dehors de la matière. Le spectacle qu'elle présente nous ravit, sans attirer notre curiosité. Contents d'admirer sa forme et sa magnificence extérieure, nous effleurons à peine l'écorce des objets. Pénétrons au delà; osons nous frayer une route jusqu'au sanctuaire de la nature. Qu'il est beau de méditer sur les principes des êtres, de contempler leur essence ! C'est là que le sage est porté par un noble essor; le reste est le frivole amusement du vulgaire. Que la poésie célèbre à jamais le grand Pythagore, l'illustre Platon : ces génies sublimes dont l'étude eut pour objet eux-mêmes, leur Auteur, et l'origine de l'univers. Plus touchés de l'attrait des sciences que des charmes de leur patrie, supérieurs aux préjugés de l'éducation, ils allèrent se former loin de la Grèce, à l'école des peuples que la raison éclaira les premiers. Ils parcoururent l'Egypte et les objets de Syrie, pour converser avec des sages vieillards, pour étudier les monuments de la savante antiquité. Utiles voyageurs qui, rapportant à leurs citoyens, non des laines teintes de pourpre, non de l'or et des pierreries, mais de précieuses vérités, les enrichirent par un commerce jusqu'alors inconnu.

C'est dans cet esprit, Quintius, que je m'of-

fre à vous servir de guide. Je me fais un plaisir de suivre avec vous la nature dans ses retraites les moins accessibles, de porter le flambeau devant vous, de rassurer vos pas chancelants. Vous aurez à franchir de rudes montagnes, des roches escarpées, des abîmes profonds. Mais ne vous rebutez pas, songez quel est le terme d'une route si pénible. Je tâcherai d'en charmer l'ennui par la douceur de mes vers : puissent-ils en avoir assez pour vous soulager, en diminuant la sécheresse du sujet! Ainsi dans les bois, sous un sombre feuillage, le rossignol remplit les airs de sons mélodieux, tandis que sa compagne échauffe les fruits naissants de leurs amours. Perché sur un arbre ou voltigeant auprès d'elle, il l'enchante jour et nuit par la tendresse de ses accents. Du fond de son nid elle l'écoute avec transport; les charmes de l'harmonie soutiennent sa constance; elle sent à peine le dégoût de l'assiduité.

Les atomes sont la seconde partie du système que vous examinez avec moi. Voyons si cette hypothèse est mieux appuyée que celle du vide. Je ne puis le croire, lorsque je vois les contradictions où tombe Epicure. Peu d'accord avec lui-même, il se perce quelquefois de ses propres armes, comme si l'ivresse de l'erreur eût troublé sa raison.

Il veut que les atomes soient innombrables et qu'ils nagent dans un vide sans bornes. Deux principes qu'il osait substituer à la Divinité, devaient l'un et l'autre être infinis. Quelle main aurait pu renfermer dans les limites du nombre des corpuscules éternels et nécessaires? D'ailleurs, c'est de leur rencontre, de leurs combinaisons fortuites, que naissent les différents corps dans le système d'Epicure. Ses atomes sont les éléments de tous les êtres. Or s'ils n'étaient pas innombrables, ils n'eussent point été propres à se réunir; jamais le hasard n'en aurait pu former aucun corps. Ils ne rempliraient en ce cas qu'une petite partie de l'étendue, et dès lors épars dans les immenses solitudes du vide, sans qu'il existât rien qui fût capable de les rassembler, ils seraient en vain les matériaux d'un monde qui ne pouvait résulter que de leur assemblage. La supposition d'un espace infini entraînait donc l'infinité des atomes. Toutefois, en les y plaçant, il fallait ne les pas gêner; on eût empêché par là ce mouvement si nécessaire à leur union. Trop entassés, en effet, et n'étant de plus ébranlés par aucun moteur, ils restaient oisifs à jamais; leur multitude éternellement stérile était plongée dans une profonde léthargie. Il a donc fallu les supposer en même temps innombrables, voisins les uns des autres, sans se toucher, et mus par une pesanteur qui leur fût propre, parce que de tous les mouvements c'est celui qui paraît le plus naturel.

Ce système est plus ingénieux que solide : dénué de fondement, il ne peut soutenir un examen attentif. Edifice construit avec art, mais qu'un souffle peut renverser; il a le brillant et le faux de ces magnifiques spectacles que donne la perspective. Elle vous offre des statues de marbre sous de superbes portiques, des tours, des arcs de triomphe : vous voyez une flotte nombreuse prête à faire voile; des rochers s'élèvent du fond de la mer, et ses rivages recourbés dans le lointain blanchissent de l'écume des flots; d'épaisses forêts ombragent de vertes collines : vos yeux parcourent l'empire des morts; ils découvrent les abîmes du Tartare, et le paisible séjour de l'Elysée. Cherchez au fond du théâtre, cette foule d'objets qui forment à vos regards une scène si variée : vous trouvez des peintures grossières sur de simples toiles, et le moindre dérangement détruit toute la machine. Ayez la même idée de l'hypothèse d'Epicure. C'est une chimère éblouissante que le jour dissipe : vous le reconnaîtrez lorsqu'une discussion sérieuse vous aura convaincu que la matière n'est pas composée d'éléments innombrables, existants par eux-mêmes, indivisibles, immortels; que le mouvement n'est point propre à ces prétendus atomes; enfin, que celui qu'on leur suppose serait incapable de les réunir.

II. Rappelez-vous d'abord ce que j'ai dit en examinant la question du vide, qu'aucun être ne peut exister par lui-même sans réunir toutes les perfections. Qu'une seule lui manque, c'est une preuve qu'il reconnaît une cause supérieure. Un être incréé n'a point de bornes; pourrait-il ne pas posséder éminemment toutes les qualités que possèdent des êtres créés? Vos dieux qu'Epicure condamne à traîner dans des retraites inconnues une vie molle et languissante; ces dieux formés, comme tous les corps, par un amas fortuit de corpuscules, n'existent point par eux-mêmes : heureux néanmoins, si je vous en crois, ils jouissent à jamais dans leur exil d'une oisiveté voluptueuse; et cet atome qui existe par soi-même ne peut être heureux? L'homme, par la force de son corps, par la vigueur de son esprit, est capable de tout entreprendre; cependant l'homme n'est pas un être nécessaire; si l'atome subsiste par essence, pourquoi n'a-t-il aucun pouvoir? Vous avez puisé dans l'école de vos maîtres une fausse idée de la nature. Une substance qui ne tient son éternelle durée que de ses propres forces, qui existe parce qu'elle ne peut pas ne point exister, quelque nom qu'on lui donne, possède nécessairement la plénitude de l'être, la plénitude du pouvoir. C'est la Divinité même; vous vous faites, sans y penser, un dieu d'un atome. Epicure ne soutient ses atomes innombrables que parce qu'il les suppose sans auteur; mais s'ils sont sans auteur, pourquoi n'ont-ils d'infini que le nombre? Pourquoi ne leur donne-t-il pas une connaissance, un pouvoir sans bornes? Pourquoi ne fait-il pas de chacun d'eux une divinité? Des corpuscules dont la nature est d'être méritent mieux cet auguste nom que des dieux formés par le hasard. Cependant les atomes d'Epicure sont privés de force, de sentiment, d'intelligence : une raison parfaite, une félicité suprême est le partage de ses dieux. Avare et prodigue, il refuse tout

à des substances éternelles ; il accorde tout à des êtres fortuits : quelle contradiction!

Reconnaissez, Quintius, qu'un perfide conducteur abusait de votre crédulité ; rougissez d'avoir prostitué l'attribut essentiel de la nature divine à des objets si méprisables. Avez-vous donc pu croire qu'une mince poussière, que de viles molécules, aveugle jouet du hasard, existassent par elles-mêmes? Mais tout ce qui subsiste par sa propre nature est tellement nécessaire, qu'on ne peut détacher de son idée celle de l'existence : c'est ce qu'on ne dira pas des atomes ; faut-il vous le prouver? Cet atome qui fait aujourd'hui partie de mon être, pouvait exister sans moi ; mais je pouvais exister sans lui. Il a pu, séparé des autres, errer éternellement dans le vide ; il le pourrait encore. Puis donc qu'il est inutile à l'univers, supposons qu'il ne soit pas ; la nature sera-t-elle anéantie? Non, sans doute. Il n'est donc pas nécessaire que cet atome existe, et le vide suffit pour le remplacer. Mais si je puis en supprimer un seul, j'en supprimerai deux, je les supprimerai tous : tous ensemble ne possèdent, quant à leur essence, rien de plus que le moindre d'entre eux considéré séparément. Les atomes ne forment donc pas un tout existant par soi-même, si l'existence n'est pas un attribut propre à chacun d'eux.

De plus, quiconque admet un vide sans bornes, et le regarde comme une substance éternelle, n'a pas besoin, pour se former l'idée d'un être, que les atomes existent. Il conçoit un infini distingué de toute matière. Ainsi loin de prouver la nécessité de la matière, il est forcé de convenir qu'elle aurait pu ne pas exister. Elle est dans ses principes un être accidentel. Pourquoi donc la croit-il nécessaire, et même infinie? Elle n'a pas plus droit à ce second titre, qu'au premier. Je vais le prouver et malgré les sophismes de Lucrèce, malgré les nuages que son artificieuse poésie répand sur ces objets, faire luire à vos yeux la vérité.

III. Selon vous le nombre des atomes est infini, mais le vide est plus grand que tous les atomes pris ensemble. Comment concevez-vous cet infini borné, qui manque de son attribut essentiel? Je le vois : vous avez cru qu'il était possible que de deux infinis, l'un fût plus petit que l'autre ; mais de ce que le moindre peut croître, ne s'ensuit-il pas qu'il a des bornes? et le plus grand ne lui sert-il pas de limites? Or l'étendue de la matière n'égale point celle du vide, puisque la matière, au lieu de remplir le vide, y nage librement. Les portions de l'espace qu'elle n'occupe pas, les intervalles qui se trouvent entre ses parties, sont pour elle autant de bornes, sont autant de preuves qu'elle pourrait croître. Si je prétendais que l'Océan est un bassin immense, pour me réfuter il suffirait de me montrer le rivage. Je réfuterai de même l'infinité de la matière, en vous montrant des parties de l'espace, qu'aucun corps ne remplit. Considérez combien se nuisent ces deux êtres que vous croyiez unis par les liens les plus intimes. Voyez ces deux infinis jumeaux s'enlever réciproquement la moitié de l'empire où vous les faisiez régner, et le détruire en le partageant. Il faut vous déterminer pour l'un ou pour l'autre ; choisissez : mais si vous supprimez les atomes, tout retombe dans le néant ; si vous rejetez le vide, les atomes, faute d'espace, ne pourront se mouvoir.

On peut, direz-vous, tirer deux lignes, toutes deux infinies, mais dont l'une parte du centre de la terre, et l'autre de la surface : quoique sans bornes, elles seront d'une grandeur différente. Vaine subtilité, Quintius. Ces deux lignes sont égales par le bout qui se perd dans l'infini : mais il est un point où chacune d'elles commence, et ce point n'est pas le même pour les deux : par là elles sont inégales, et conséquemment bornées. D'ailleurs, votre matière n'est nulle part sans bornes, puisqu'elle est plongée dans un vide qui déborde de tous côtés.

L'auteur de cette hypothèse ne s'entend pas lui-même, lorsqu'il nous donne pour innombrables des atomes dont le nombre croîtrait au delà du double, sans remplir le vide. J'en pourrais ajouter, je ne dis pas cent mille, le vide serait fini si cent mille atomes de plus suffisaient pour le remplir ; mais des millions de millions. Le globe que nous habitons pourrait devenir plus solide, l'air plus dense ; il pourrait se placer un corps dans chaque partie de l'espace. Rien n'empêche en effet qu'un point vide ne se remplisse. Convenez donc que la matière pourrait croître à l'infini par la multiplication des atomes. Si elle peut croître, elle est finie.

Mais elle peut aussi décroître, même à l'infini, sans que l'univers soit réduit au néant. Ce qu'elle perd alors, est regagné par le vide ; et dans vos principes, le vide peut aussi bien remplacer les corps, que les corps le remplacent. Supprimez donc un atome, vous le pouvez : voilà cette somme que vous prétendiez immense, diminuée d'autant : que sera-ce, si vous en ôtez un plus grand nombre? Ainsi, selon vous, l'infini peut croître ou diminuer. Poursuivez, poëte téméraire : dites que l'éternité peut durer plus ou moins. Quels paradoxes! j'ai honte de les réfuter, il n'est point d'addition qui puisse augmenter un être infini, point de soustraction qui puisse le diminuer.

De plus, comme chaque atome est limité, quel que fût le nombre de ces corpuscules, jamais leur réunion ne formerait un tout infini. Aucun nombre ne peut l'être, parce que tous sont des amas d'unités. C'est le sort d'un assemblage quelconque d'avoir de part et d'autre le néant pour bornes : ce qui commence par un doit avoir un terme. C'est donc une absurdité de prétendre que l'infini soit un résultat de parties et de supposer un nombre incapable d'accroissement. En effet ou l'on peut ajouter à la somme totale, et dès lors elle était limitée ; ou l'on ne peut l'augmenter : la puissance du nombre est en ce cas épuisée ; il a conséquemment des bornes : ce qui serait en même temps être et n'être

pas infini. Avouez donc que nul composé de nombre n'est innombrable, que toute étendue doit pouvoir se mesurer.

Nous disons, il est vrai, dans le langage commun, que le nombre est infini, parce qu'il peut toujours croître, et qu'il n'est point de somme à laquelle on ne puisse ajouter. Mais ce langage est impropre. Outre que le nombre, comme je l'ai déjà prouvé, n'est qu'un mode, une simple opération de l'esprit; n'est-ce pas assez qu'on puisse ajouter à quelque somme que ce soit, pour n'en point reconnaître d'infinie? Puis donc qu'il est évident que tout ce qui est nombre est fini, et qu'on peut nombrer les parties d'un tout quelconque, il en résulte que nul assemblage de parties n'est sans limite. Conséquence d'où j'en tire deux autres: l'une, que la matière, amas de corpuscules, a des bornes fixes; l'autre, que tout infini, est un, simple, incapable soit d'accroissement, soit de diminution, parce que ce n'est point un composé de parties dont le nombre puisse croître ou diminuer.

Nouvel argument qui détruit l'infinité de la matière: elle n'est pas immense. Je ne veux, pour le démontrer, que votre distribution des atomes en différentes classes, distinguées par la différence des figures. De cette distribution il suit, même dans vos principes, que l'immensité ne peut être un de leurs attributs. La preuve en est simple. Quiconque suppose un espace immense, ne doit appeler immense que ce qui peut remplir; comme on ne donne le nom d'éternel qu'à ce qui subsiste de tout temps. Il faudra donc qu'une classe d'atomes que vous croirez immense, occupe seule le vide entier: tout ce qu'elle ne peut atteindre lui servira de bornes. Parlez: est-ce l'espèce des cubes, est-ce celle des cônes qui seule remplit toute l'étendue? Mais où serait la place des globules? Que deviendraient les pyramides, les cylindres et tant d'autres espèces? Leur assignerez-vous des demeures au delà du vide? Aucune de ces classes n'en occupe donc seule l'immensité. Donc aucune n'est immense, et dès lors n'est infinie. Elles se bornent toutes réciproquement; mais ce qui n'occupe qu'une étendue limitée, n'est point un assemblage d'êtres innombrables. Chaque classe ne renferme donc pas une infinité d'atomes. Or, de votre aveu, le nombre des classes est fini; vous ne reconnaissez en effet qu'un certain nombre de figures. C'est donc pour vous une nécessité de convenir que la matière a des bornes, puisque des portions finies à tous égards ne peuvent jamais former un tout infini. Mais la partie de l'espace qui reste vide est infinie comme celle où vous faites nager la matière. Vous ne pourrez donc le remplir tout entier sans multiplier les atomes à l'infini par une nouvelle création. Quelle proportion entre l'espace et le volume de matière que vous y placez? Je contemple un de ces immenses réservoirs que le Germain consacre à Bacchus dans des grottes souterraines: un homme arrive et croit le remplir, en y versant une mesure de vin!

Mais pourquoi, supposant le nombre des atomes infini, bornez-vous celui des figures qui les distinguent? Je sais ce qui vous a réduit à soutenir en même temps deux propositions si contraires. Les êtres dont le monde est peuplé ne forment pas une infinité d'espèces: la fécondité de chaque espèce a même des bornes, et jamais on n'en vit éclore de nouvelle. Il est donc une puissance qui par des loix immuables règle le cours vague, le mouvement indéterminé des éléments de la matière, et réprime leur aveugle rapidité. Vous sentiez comme nous la justesse d'une telle conclusion, mais sans vouloir reconnaître avec nous que cette puissance est l'Etre intelligent. Il n'a, dans votre système aucune part à la formation de l'univers. Plutôt que de l'admettre, vous avez pris le parti de diminuer le pouvoir des atomes et d'en composer un nombre fixe de légions, mais de légions qui ne reconnussent point de chef. Par là vous vous ménagiez une réponse aux objections que fournit l'état actuel de la nature. Elle ne produit point de géants, de centaures, de monstres tels que Briarée, Géryon, Argus et Scylla: le plus grand des animaux terrestres est l'éléphant; les espèces se perpétuent toujours les mêmes: partout les enfants naissent semblables à leurs pères. Si vos corpuscules sont innombrables, quelle peut être la raison d'une si stérile uniformité? Vous avez cru la donner, en répondant que la quantité d'atomes renfermés dans chaque classe est infinie, mais que le nombre des classes est limité.

Vaine défaite: si les atomes sont sans auteur, sans lois, sans souverains, quelle cause plus puissante que la matière a réduit à ce petit nombre de classes une multitude infinie d'éléments éternels? Il faut me l'apprendre, ou convenir que votre réponse est une assertion sans preuve. Au lieu de conformer votre système aux opérations de la nature, vous prétendez, je le vois, asservir la nature à vos idées; mais tous vos efforts ne vous dégageront pas du labyrinthe. En effet, si chaque classe renfermait un nombre infini d'atomes, du moins les êtres de chaque espèce seraient innombrables. Les plantes, les animaux, les pierres et les hommes naîtraient en foule et confondus ensemble: toute sorte de terre produirait toute sorte de fruits. La mer ne suffirait pas aux poissons, l'air aux oiseaux. Les lois de la propagation, au lieu d'être semblables pour toutes les espèces, varieraient, même dans chacune, à l'infini. L'accroissement de tous les animaux ne serait plus le fruit tardif du nombre des années: quelques-uns, enfants de la nature, sortiraient tout à coup de ses mains, remplis de vigueur et parfaitement formés; les atomes qui les composent s'étant réunis d'eux-mêmes en un instant. C'est ainsi que dans votre système naquirent les premiers de chaque espèce: et pourquoi ce qui s'est fait autrefois ne se répéterait-il pas? Les fruits s'offriraient avec profusion, sans être portés par des arbres; les blés croi-

traient sans terre et sans semence ; la moisson n'aurait point de temps fixe, et des forêts immenses s'élèveraient du sein de la mer. De nouveaux soleils brilleraient chaque jour : chaque nuit serait éclairée par de nouvelles constellations. Des comètes sans nombre se feraient remarquer par la variété de leur chevelure, on les verrait subitement répandre dans les cieux une lueur étrangère, disparaître avec la même vitesse, et se replonger dans les abîmes du vide. Le concours d'éléments innombrables doit en effet produire des corps sans nombre : leur fécondité pourrait-elle avoir des bornes? l'infini n'en connaît aucunes.

Quelle multitude de combinaisons vous offre le jeu des échecs? Sur une table divisée tout entière en carrés noirs et blancs, se livre à vos yeux une espèce de combat. Des deux côtés les fantassins forment une première ligne; au centre de la seconde est placé le roi; des tours s'élèvent sur les deux extrémités. Chaque combattant a sa marche particulière : tout se mêle, on pénètre dans les rangs ennemis ; le carnage est grand de part et d'autre, et la victoire indécise, jusqu'à ce qu'un des deux rois soit forcé de se rendre. Mais avant que d'être terminé par cette issue, combien de fois le combat ne change-t-il pas, et ne peut-il pas changer de face! Que de mouvements divers dans les armées, que de manœuvres, que d'évolutions différentes! La mer roule moins de flots, les forêts ont moins de feuilles. Que serait-ce si les échecs de part et d'autre étaient innombrables ; pourrait-on supposer fini le nombre de leurs combinaisons ?

Vous ne gagnerez rien à répliquer que la nature avare pour le monde que nous habitons, en a peuplé des millions d'autres avec une libéralité sans bornes. Quand il serait vrai que ces mondes existassent, comment prouveriez-vous qu'ils seraient remplis des mêmes espèces que celui-ci? Du concours de tant d'atomes, ne pourrait-il résulter de nouvelles figures, des corps tout différents de ceux que nous connaissons, des êtres dont nous n'aurions pas même l'idée? Les combinaisons possibles de vos corpuscules sont infiniment plus nombreuses que ces corpuscules eux-mêmes : quel doit être le nombre des corps, qu'une telle diversité de mélanges est capable de produire? Qui pourrait arrêter un infini si puissant? Livré à son inépuisable fécondité, susceptible de tous les enchaînements que le hasard peut former, il ne ferait pas quelquefois éclore de nouvelles espèces, il ne changerait jamais la forme des anciennes? Puis donc que dans la production des êtres la nature est assujettie de tout temps à des règles fixes, que le nombre des espèces est déterminé, leur forme invariable ; il faut que la quantité des atomes ne soit pas infinie, qu'ils aient un frein, qu'ils obéissent à des lois.

Au reste, si deux êtres sont de la même espèce, leur conformité n'est pas uniquement produite, comme vous pourriez le croire, par la ressemblance de leurs parties élémentaires : elle dépend aussi de la combinaison de ces parties, de l'ordre qu'elles gardent entre elles. Que les mêmes principes soient différemment arrangés : il en résultera des corps d'une forme toute différente. Cette précieuse argile que les seuls habitants de la Chine et du Japon surent longtemps composer, en devenant sous la main du potier aussi blanche que la neige, prend toutes les formes qu'il veut lui donner. C'est tantôt un vase, tantôt la figure d'un bonze : elle offre à nos yeux les monstrueuses divinités des îles orientales, leurs animaux divers et toutes les productions de l'Inde. Cet aliment que la digestion transforme en notre propre substance se convertirait en celle d'un aigle ou d'un lion, si l'aigle ou le lion s'en étaient nourris. La même rosée fait croître l'herbe des champs, épanouir les fleurs de nos jardins, et mûrir nos moissons. La matière est le véritable Protée, dont celui de la fable n'était que l'emblème, ce dieu que des métamorphoses subites dérobaient aux regards des mortels. Sanglier terrible, redoutable serpent, rocher immobile, flamme dévorante, il prenait successivement mille et mille formes, jusqu'à ce qu'en resserrant par des liens ce corps toujours prêt d'échapper, on le contraignit enfin à se remontrer sous ses véritables traits. S'il était donc vrai que le nombre des atomes fût illimité, ces corpuscules, susceptibles dès lors d'une multitude infinie d'enchaînements et de liaisons, pourraient, quelque peu variées que fussent leurs différentes figures, produire, je ne dis pas une seule espèce, mais des espèces sans nombre d'êtres innombrables et diversifiés à l'infini. Vous verriez alors une infinité de classes, et dans chaque classe une infinité d'individus. La terre serait peuplée d'animaux d'une grandeur énorme ou d'un aspect effroyable ; de Cyclopes, de Harpies, de Gorgones, de tous les monstres que créa l'imagination des poëtes. Entremêlez avec art des carreaux seulement de deux couleurs : ils produiront une variété de figures presque incroyable.

L'homme ne peut rien qu'à force de travail; son art est le fruit lent et pénible de la raison et de l'expérience : les mystères de la composition des corps échappent à ses recherches. Cependant, rival de la nature, il sait du mélange d'un petit nombre de principes qui lui sont connus, former de nouveaux mixtes et créer, si je l'ose dire, des espèces nouvelles. Il compose à l'aide du feu des parfums précieux et d'excellents spécifiques. Le verre, la poudre, les phosphores sont l'ouvrage de ses mains. Inventeur de la greffe, il fait adopter aux arbres des fruits étrangers ; en forçant deux espèces d'animaux à contracter entre elles des alliances qui dégradent la plus noble, il en fait naître une troisième dont la production ne semblait pas entrer dans le plan de la nature. Et ce que l'homme exécute, ce que peut un faible émule de la souveraine puissance, le hasard, cet architecte de l'univers, ce créateur de tous les êtres ne le fait pas avec les fonds

inépuisables dont il dispose à son gré! Ce hasard n'est donc pas si puissant ni si riche que vous le supposez. Les atomes ont un frein, ils sont renfermés dans des bornes étroites. Mais il n'est point de bornes, point de lois pour des êtres nécessaires : les atomes n'existent donc pas par eux-mêmes ; ils ont une cause, et cette cause est Dieu même ; c'est en vain qu'Epicure voudrait le nier.

Mais un nombre limité d'atomes semé dans un vide infini, chercherait inutilement à se réunir. Si quelques vaisseaux sans pilote erraient dispersés par les vents sur la vaste étendue des mers, croyez-vous que le hasard parvînt à les rassembler, qu'ils pussent jamais former une flotte et voguer ensemble? Leur distance n'est rien au prix de celle qui séparera dans l'espace une quantité finie d'atomes. Quelle comparaison entre les plaines de l'Océan, quoiqu'elles s'étendent d'un pôle de la terre à l'autre, et l'immensité d'un vide sans bornes? Vos corpuscules épars dans les abîmes du vague ne pourront jamais se rallier. Il leur faudrait une éternité pour traverser des espaces infinis. Que les membres de votre monde ont entre eux peu de liaison !

Je sais ce que vous prétendez opposer à mes raisons. Si la matière est bornée de toutes parts, que deviendra, me direz-vous, une flèche tirée du point où commencent ces bornes? Votre demande, Quintius, est une suite de vos préjugés sur le vide. Au delà de la matière est le néant : tirerez-vous une flèche dans le néant? Le néant n'occupe point d'espace. Elle s'arrêtera donc, et l'arc aura fait d'inutiles efforts pour la chasser hors de limites qu'il est impossible de franchir. Point de lieu sans corps, et sans lieu point de mouvement. Ainsi faute d'espace, n'ayant plus de mouvement propre, votre flèche, comme un oiseau qui perdrait tout à coup ses ailes, au lieu d'aller en avant, suivra le cours de l'éther qui la forcera de prendre une route vers laquelle son vol n'avait pas été dirigé.

IV. J'ai démontré que les atomes n'existent pas par eux-mêmes et ne sont pas innombrables : votre maître ne leur avait donné ces deux attributs que pour les substituer à la Divinité, qu'il voulait bannir de l'univers. C'est aussi dans cette vue qu'il les suppose indestructibles. Il fallait que des corpuscules chargés des fonctions de l'Etre suprême, portassent quelqu'un des traits qui le caractérisent ; que, ne pouvant offrir toutes ses perfections, ils eussent au moins son éternelle durée. Mais comme Epicure savait qu'un corps ne se détruit que par la désunion des éléments qui le composent, pour être en droit de soutenir ses atomes immortels, il en a fait des êtres simples, solides, indivisibles.

Tout se réduit donc à prouver qu'ils peuvent se diviser : la preuve en est facile, elle résulte de vos propres idées. Vous croyez ces atomes figurés : un corps figuré peut-il être sans parties? Supposez-les carrés, ovales, triangulaires ; faites-en des globules, des cylindres ou des croissants ; que la surface des uns soit polie, celle des autres inégale, hérissée, raboteuse : distribuez-leur enfin toutes les figures que vous croirez les plus propres à multiplier, à faciliter leurs liaisons : faites-en des tissus de toute espèce, disposez d'eux à votre gré ; vous en êtes le créateur ; c'est vous qui les mettez en œuvre ; mais ne les soutenez pas infiniment petits ; ne me dites point que, simples par leur nature et principes de tous les êtres, ils n'ont eux-mêmes ni principes ni parties ; et que dès-lors indissolubles, ils sont par conséquent indestructibles. Tout ce qui est figuré peut se rompre : tant qu'il reste un angle, une pointe, une courbure, on a toujours quelque chose à retrancher.

Quelle est l'alternative où je vous vois? Ne donnerez-vous aucune figure à vos atomes? c'est leur ôter tout moyen de se lier entre eux et par là de former des corps. Les supposerez-vous capables de s'attacher et de s'unir ensemble? figurés dès lors, ils sont, comme tout le reste, des amas de parties. Ne dites pas que chaque corps a sa base, son principe fondamental ; et que cette base, quoique matérielle, est quelque chose de simple, d'éternel, de solide et d'inaltérable. Il ne vous est plus permis de joindre des attributs qui se détruisent : vous n'êtes pas en droit de supposer vos atomes indivisibles en même temps et divisibles.

Je vais plus loin : vous ne pourriez ni sans erreur, ni sans inconséquence, dépouiller de toute figure ces corpuscules que vous regardez comme les principes des êtres : mais en cet état même, ils auraient encore des parties. En effet, vous les supposeriez toujours propres à s'unir entre eux. Or deux atomes ne s'uniraient pas tout entiers : ce serait se confondre et n'être plus qu'un ; mille et dix mille en ce cas ne pourraient former la moindre masse ; la matière serait pénétrable ; elle pourrait se réduire à un seul atome. S'ils se joignent, ce n'est donc qu'en partie, et dès lors ils ne sont pas simples. Ainsi la matière a toujours des parties : l'en dépouiller ce serait détruire son essence et la replonger dans le néant. L'esprit est simple et vraiment un ; mais pour le corps, il ne peut cesser d'être étendu : la moindre de ses portions, en même temps qu'elle est partie d'un tout, est un tout divisible en parties sans nombre.

Pour former un corps, vous commencez, je le suppose, par unir ensemble trois atomes. Je vois les collatéraux toucher celui du centre par deux côtés différents. Ajoutez-en quatre nouveaux qui répondent à quatre autres points ; voilà six côtés distincts dans l'atome du milieu. Si ce n'est pas un cube, ceux qui lui tiennent laissent encore des vides que d'autres peuvent remplir. Ce corpuscule a donc autant de parties que l'on compte autour de lui d'atomes qui le touchent. Ces parties ont un centre commun composé lui-même d'une infinité de particules toutes divisibles à l'infini : jamais vous ne trouverez le terme de ces fractions sans nombre ; et si par impossible vous y parveniez enfin, vous auriez une substance qui ne serait pas éten-

due; qui n'aurait ni centre ni parties; une matière qui ne serait plus matière. Des objets si petits se dérobent, même à votre imagination ; elle ne peut suivre des subdivisions qui se perdent dans l'infini. Mais considérez quelle étonnante surface une petite lame d'or acquiert sous le marteau; quels prodigieux amas de fumée s'élèvent d'une paille humide où l'on met le feu; combien il faut peu de couleur pour teindre une grande quantité d'eau, peu de soufre enflammé pour communiquer au vin un goût désagréable. Les corpuscules grossiers sont les seuls qui frappent nos sens; et quel qu'en soit le nombre, il n'est pas comparable à la quantité de ceux que leur petitesse nous rend imperceptibles.

Deux lignes, dont l'une est perpendiculaire à l'horizon, et l'autre horizontale, se touchent en un seul point : que la première devienne oblique; sans toucher la seconde en deux points, elle la couvre un peu plus qu'elle ne faisait, et dans ce plus je vois différents degrés, suivant l'inclinaison de cette oblique. Voilà donc un point plus ou moins couvert, selon que l'angle formé par les deux lignes est plus ou moins obtus. Considérons-les à présent comme parallèles, en supposant que l'une plus longue d'un seul point que l'autre, ne déborde pas plus à droite qu'à gauche : voilà deux moitiés d'atomes bien distinctes. Nouvelle preuve : une pyramide a quatre faces qui se terminent à un seul point; ce point a donc quatre parties. Si le sommet est un atome, la ligne qui suit sera composée de deux, la troisième de trois, et ainsi des autres. Un seul atome est donc posé sur deux, et deux le sont sur trois, mais sans le couvrir entièrement, puisque la ligne inférieure croît toujours proportionnellement jusqu'à la base.

Pourquoi trouvez-vous la diagonale d'un carré incommensurable avec un de ses côtés? Si toutes les lignes de ce carré sont formées d'atomes, je ne vois point de raison qui vous empêche de déterminer le rapport de la ligne droite avec l'oblique. Leurs parties sont égales selon vous : ainsi la plus grande des deux est celle qui renferme plus de parties; il ne s'agit que de compter le nombre excédant, et ce calcul me paraît aisé. Cependant vos efforts sont inutiles; il faut donc que vous admettiez l'inégalité des atomes. Ce qui produit cette propriété de la diagonale est peut-être aussi ce qui rend impossible la quadrature du cercle : problème fameux dont la solution échappera toujours à la sagacité des géomètres. La géométrie n'a point de vérité qui ne combatte votre système. Un cercle renferme une infinité de cercles concentriques : or le plus voisin du centre est composé d'autant de parties, que celui dont l'orbite embrasse tous les autres. En effet les circonférences de tous les cercles placés entre deux, plus petites à mesure qu'elles s'approchent du centre, gardent entre elles une juste proportion, qui fait exactement cadrer les espaces moindres avec les plus grands. C'est la grandeur des particules qui décroît; ce n'est pas leur nombre. Que dis-je? le centre n'est pas un point simple, unique, indivisible. La partie de ce point qui regarde un côté de la circonférence, n'est pas celle qui répond au côté opposé; il a donc autant de particules, qu'il s'en trouve dans la circonférence qui l'environne, quoique chacune soit proportionnellement plus petite. Le centre est lui-même un cercle qui contient des cercles sans nombre.

Ne croyez donc pas qu'il y ait jamais un terme où la matière puisse cesser d'être divisible. Elle l'est à l'infini, comme le poids, le temps, le mouvement. Point de partie de mouvement qui ne soit mouvement, point de portion de temps qui ne soit temps, de poids qui ne soit poids; de même point de partie d'un corps, qui ne soit corps. Nous supposons quelquefois dans une étendue quelconque un point indivisible : c'est qu'alors nous avons besoin d'un centre fixe, et ce point nous en sert. Ainsi le géomètre envisage une ligne sans largeur, une surface sans profondeur, quoiqu'il sache qu'un corps est par sa nature étendu suivant les trois dimensions, et que sans toutes les trois ensemble, il ne peut être corps.

Vous me direz qu'une sphère posée sur un plan horizontal ne le touche qu'en un point, et que ce point est indivisible. Je sais qu'on le démontre, mais c'est en supposant une sphère et un plan composés de véritables atomes. La géométrie séparant, comme elle fait, l'idée de l'étendue de celle du corps, peut admettre de tels corpuscules, ils sont inconnus à la physique, qui considère sans abstraction la nature même du corps. Ce point de contact est aux yeux du physicien une partie réelle d'un solide, partie semblable en tout à celles dont j'ai prouvé la divisibilité. Il touche en effet, outre la surface du plan, tous les points contigus de la sphère dont il est une portion. C'est donc un tout divisible à l'infini, quoique de ses particules on puisse ne considérer que celle qui touche le plan.

De cette divisibilité des atomes, il résulte qu'ils peuvent se détruire. Un corps se détruit dès qu'il se décompose, dès que les parties dont il est l'assemblage se séparent et se désunissent. Et ne me dites pas qu'un atome ne contenant aucun vide, sa parfaite solidité le rend impénétrable à tout ce qui pourrait en causer la dissolution. Tous ces corps qui périssent à nos yeux ne renferment point de vide. D'ailleurs, si l'atome n'est indissoluble que parce qu'il est parfaitement solide, ce n'est donc pas sa simplicité, c'est sa dureté naturelle qui le conserve; mais ce dernier attribut ne peut pas même le défendre contre la mort. En effet, lorsque deux de ces corpuscules s'unissent, les points par lesquels ils se touchent ne laissent aucun vide entre eux; cependant, de votre aveu, ils peuvent être séparés l'un de l'autre. Les atomes ne sont donc point indestructibles; et comme tout être qui finit a commencé, vous en devez conclure qu'ils n'existent pas de toute éternité. Tout ce qui peut se détruire est un assemblage qui n'a pas toujours été, qui ne

Les atomes ne diffèrent donc en rien des corps. Ce sont des amas de parties : ils sont par conséquent formés comme tous les corps par un assemblage d'atomes, composés eux-mêmes de particules. Vous n'en trouverez aucun de vraiment simple, aucun qui ne soit le résultat d'atomes plus petits, qui n'ait un principe, qui ne porte l'empreinte de l'art. Voyez une troupe d'enfants ramasser, en se jouant, de la neige, en faire les uns des pelotons qu'ils se jettent entre eux, les autres une masse qui bientôt entre leurs mains acquiert de la consistance. Ils la roulent sur la terre à plusieurs reprises ; elle grossit par ces frottements réitérés ; ce n'est plus un monceau, c'est une montagne ; ils figurent à leur gré cet amas informe ; il devient un temple, une forteresse, un colosse. C'est ainsi que par la réunion des atomes, le temps et le mouvement produisent tous les corps. Ainsi se forment les atomes eux-mêmes et leurs différentes parties. Ces parties s'accumulent insensiblement : il en résulte une masse terminée par un périmètre quelconque qui la figure, en même temps qu'il en borne l'étendue.

Enfin les atomes ont, selon vous, des figures qui, propres à chacun d'eux, les distinguent en différentes classes ; et vous en dites, sans doute, autant des parties dont j'ai prouvé qu'ils étaient l'assemblage. Mais pourquoi cette propriété ? pourquoi cette différence ? Quelle main les a su façonner, a creusé les uns, aiguisé les autres ? Quelle lime en les frottant leur a donné cette surface unie ? D'où naît en un mot une si grande variété dans leur forme ? Ce n'est pas sans quelque cause qu'ils sont différents ou semblables.

On doit, me répondez-vous, les regarder comme tels de toute éternité par leur nature ; ce sont des corps primitifs qui ne tiennent leur forme que d'eux-mêmes, et qui, vu l'infinité de leur nombre, ne peuvent être tous d'un même genre, avoir tous la même figure. Non, Quintius ; des corps composés de corpuscules plus anciens qu'eux, ne sont point des êtres primitifs ; c'est le cas où se trouvent vos atomes ; je l'ai fait voir en démontrant qu'ils ont des parties. Or les reconnaître composés, c'est convenir qu'ils ont été créés. Donc s'ils possèdent toutes les qualités que vous leur attribuez, ils les doivent à une cause quelconque. C'est le hasard ou Dieu qui les a faits. Mais le hasard n'a rien produit, ne peut rien produire. Ces éléments des corps ont par conséquent Dieu pour principe ; la Divinité se montre à vos yeux ; rendez hommage à la sagesse toute-puissante d'un Créateur.

Les atomes ne pourraient avoir pour attribut essentiel que ce qui serait propre à la matière. Par conséquent si les corps ont par eux-mêmes une figure déterminée, cette figure était nécessaire, était la seule dont ils pussent se revêtir. Un atome est carré, parce qu'il n'a pu être rond. Mais rien n'empêche qu'un atome ne soit rond ; vous en supposez une infinité de cette forme. Ne regardez donc aucune figure comme essentielle au corps ; il est également susceptible de toutes. Si sa nature était d'être carré, rien ne serait rond : rien ne serait carré, si la rondeur appartenait à l'essence de la matière. Cependant combien ne comptez-vous pas d'atomes ronds, combien de carrés ? Ainsi prétendre que ces corpuscules sont de toute éternité par eux-mêmes ronds, ou carrés, ou revêtus de quelque autre figure, ce serait tomber dans une inconséquence grossière ; ce serait, en montrant des Français et des Ethiopiens, des géants et des pygmées, soutenir que les hommes sont par eux-mêmes blancs ou noirs, grands ou petits.

Vous connaissez, sans doute, la nature des modifications. Elles ne font point partie de l'essence des êtres : ils peuvent subsister sans elles, comme avec elles. Donnez à la cire telle forme qu'il vous plaira, c'est toujours de la cire. Vous voyez un morceau de glace : c'est de l'eau ; cette neige qui blanchit nos campagnes, c'est de l'eau ; du fond d'un vase mis sur le feu s'élève dans les airs une fumée brûlante, c'est encore de l'eau : vous découvrez ce fluide sous mille formes différentes. Si telle ou telle modification était propre à la nature d'un corps, rien ne serait capable de l'en dépouiller, et nulle autre ne pourrait la remplacer. Mais si la seule transposition des parties d'un corps, si l'accroissement ou la diminution de leur nombre fait disparaître ces qualités, elles ne sont donc pas nécessaires. Or vous voyez que le frottement suffit pour changer la figure des corps. Donc toute modification, toute figure est accidentelle à la matière.

Le philosophe dont vous adoptez les erreurs avait parfaitement compris cette vérité ; il en convient même quelquefois, forcé sans doute par l'évidence. Pourquoi donc s'oublie-t-il au point d'attribuer à ses atomes des grandeurs et des figures éternelles, sans égard à ce qu'il sait de la nature des modifications ? Que penser d'une telle inconséquence ? Vous voyez quelle tache honteuse c'est pour votre maître, et quelle confiance méritent les discours d'un homme si peu d'accord avec lui-même. S'agit-il des atomes ? De simples modifications, à l'entendre, sont des propriétés : ce ne sont plus que des accidents, lorsqu'il parle des corps mixtes. Mais la différence des noms ne change rien au fond des choses. N'ai-je pas démontré que les atomes étaient mixtes comme tous les corps ? On ne peut conséquemment reconnaître rien d'essentiel aux atomes qui ne le soit en même temps à tous les mixtes, qui ne soit tellement propre à la matière qu'elle ne puisse exister sans cet attribut. Toute qualité qu'elle peut perdre, sans cesser d'être, n'appartient pas à sa nature : c'est une modification, un accident. Le corps ne peut subsister sans être figuré parce qu'il est fini ; donc une figure quelconque est essentielle au corps. Mais il peut subsister sans telle figure en particulier. Donc cette figure particulière ne tient pas à son essence ; elle n'est qu'accidentelle. De même il occupe nécessairement une place quelconque ; mais il peut être sans

remplir telle ou telle place. C'est assez qu'il soit quelque part.

Epicure n'a donné qu'un faible essor à son génie en distribuant, comme il l'a fait, si peu de figures à ses atomes. Avec une imagination aussi féconde, pourquoi n'en supposait-il pas davantage? Pourquoi rejette-t-il avec dédain l'*homœomérie* d'Anaxagore? Cette fiction, moins hardie que la sienne semblait très-propre à seconder ses vues. Dans ce système, le cahos est un amas informe d'éléments déjà tout formés, et dont chacun a sa structure et son organisation. Mis en mouvement, ils se débrouillent. Ceux d'une espèce vont chercher dans la foule les parcelles homogènes, les démêlent et s'unissent avec elles sans jamais s'attacher à d'autres. Toutes les parties d'un œil, toutes celles d'une fleur se joignent ensemble; l'argent s'incorpore avec l'argent, les particules de feu s'allient toutes entre elles. C'était pour Epicure une grande avance qu'un fonds ainsi composé. Mais Epicure était trop ennemi de la Divinité pour adopter une hypothèse qui paraît en supposer l'existence. Il sentit qu'on ne regarderait jamais comme increés des corps qui porteraient évidemment l'empreinte d'un si grand travail, et dont la fabrique annoncerait une cause intelligente. Ainsi retranchant à ses atomes tout ce qui pouvait indiquer trop d'art et de dessein, il les produisit sous des dehors plus simples, revêtus des figures les moins composées, et s'en rapporta pleinement au hasard de tout ce que pourrait faire éclore le concours de ces corpuscules ainsi figurés. Mais pour être si sobre et si réservé dans ses fictions, il n'en débite pas moins une absurdité. C'est une inconséquence aussi grande de donner à des atomes qu'on suppose existants par eux-mêmes, une figure à peine ébauchée, que de les revêtir de la forme la plus parfaite. La main de l'ouvrier est aussi nécessaire pour fabriquer les instruments grossiers du labourage, qu'elle le fut pour forger ce bouclier d'Achille, sur lequel Vulcain avait sculpté les pénibles travaux de la guerre et les douces occupations de la paix, ou cette fameuse égide trempée dans les eaux du Styx, et qui représentait, entre deux Sphinx, l'effroyable tête de Méduse environnée de serpents.

VII. Regardez donc comme un principe certain que toute modification est accidentelle et indestructible. Or la matière, et par ce nom vous entendrez à votre choix la masse totale ou ses différentes parties, la matière n'a jamais pu subsister sans modifications. Ce n'est pas que par sa nature elle exige telle ou telle modification en particulier. Si elle en possédait ainsi quelqu'une, rien ne l'en dépouillerait; mais il lui faut une modification quelconque. Parmi les différentes qualités de cette espèce dont elle peut se revêtir, il en est qui la modifient dès son origine et qu'elle conserve toujours; il en est de passagères, qu'on peut aisément lui faire perdre et lui rendre avec la même facilité. Les unes ne lui appartiennent pas plus que les autres; elle n'en possède aucune par essence; conséquemment elle les a toutes reçues. Et comme en effet la matière ne peut un seul moment subsister informe, j'en conclus qu'elle n'est pas par elle-même, et que la cause de ses modifications est aussi celle de son existence. L'éternité n'est pas l'attribut d'un être variable par sa nature; cet être a nécessairement pour principe celui qui préside à ses changements. La matière susceptible de tant de modifications différentes, et dès lors sujette à des vicissitudes sans nombre, n'est donc pas éternelle; et par une seconde conséquence, elle doit avoir été tirée du néant. Elle ne s'est donc pas donné l'être, et toutefois elle existe. Il est donc pour elle un premier instant, où la main d'un Créateur la fit sortir du néant.

Mais ce Créateur de la matière n'est pas lui-même une substance matérielle. S'il était, comme tous les corps, un composé de parties que le temps et le mouvement eussent rassemblées, le mouvement l'aurait précédé. Cet assemblage supposerait d'ailleurs la préexistence d'une cause qui en eût à son gré mu, figuré, disposé les différentes portions. Ce ne serait pas alors l'auteur de la matière, mais cet être plus ancien, qu'il faudrait regarder comme éternel, comme existant par lui-même. Or, de votre aveu, le principe des corps a nécessairement ces deux attributs: reconnaissez donc aussi qu'il est incorporel. Le Créateur, l'arbitre souverain de la matière, Dieu, n'est pas une portion de matière; il n'a point de corps.

Vous me direz que rien ne peut être fait de rien: c'était le principe d'Epicure; c'est celui de Lucrèce; fidèle écho de son maître, il ne cesse de le répéter. Mais qu'entendent-ils par là l'un et l'autre? Que la terre, les astres, l'Océan sont des amas de particules réunies; que tous les végétaux naissent de semences propres à chaque espèce; que tous les animaux doivent le jour à des pères formés avant eux? J'en tombe d'accord. Ce n'est pas là le point de la question: il s'agit d'examiner d'où la totalité des êtres, d'où cette matière, dont les corps particuliers sont tous des portions, est tirée. J'ai prouvé qu'elle ne subsistait pas par elle-même; donc elle n'existe point de toute éternité; donc elle est produite par un être préexistant et d'un ordre supérieur. Et quand nous la disons faite de rien, c'est parce qu'elle a réellement été faite.

Pourquoi vous obstinez-vous à chercher le principe des êtres dans les êtres mêmes, la simplicité dans des corps, une forme invariable dans des mixtes qui se décomposent sans cesse, un point indivisible et primitif dans un assemblage où rien n'est simple. Il existe sans doute un être nécessaire, éternel, immense, simple, immuable, infini, cause de tous les êtres. Mais quel est-il, si ce n'est Dieu? Cherchez en lui l'origine de l'univers.

Nous marchons, Quintius, dans une route difficile et rebutante; nous traversons d'arides déserts où les yeux ne rencontrent que des buissons. Je vous en ai prévenu; je ne

vous ai point caché les désagréments de la carrière que vous deviez parcourir. Arrêtons-nous ici pour prendre quelque repos. Le repos est un plaisir : en interrompant une marche pénible il redonne pour la continuer les forces nécessaires.

LIVRE IV.

Ce livre traite du mouvement, et le but de l'auteur est de substituer à la fausse théorie qu'en donne Epicure, des principes tirés d'une plus saine physique.

I. *Après avoir décrit le chimérique triomphe de Lucrèce sur la religion, et fait une courte récapitulation des erreurs déjà réfutées, il explique l'hypothèse épicurienne sur le mouvement des atomes. Elle se réduit à deux points.* Premièrement, *Epicure donne pour cause à la chute de ses corpuscules dans le vide, une pesanteur qu'il soutient leur être naturelle.* Secondement, *comme ils ne pourraient se mêler ensemble, s'ils tombaient en lignes parallèles, ce philosophe imagine une déclinaison qui, leur faisant décrire des lignes obliques, les met à portée de s'entre-choquer et de s'unir. L'auteur combat séparément ces deux propositions, en commençant par la dernière.*

II. *Il démontre que cette déclinaison est en même temps chimérique, incompatible avec la pesanteur et contraire au but qu'Epicure s'est proposé. Il réfute l'argument que ce philosophe a prétendu tirer de la liberté de l'homme, pour établir cette espèce de mouvement, et prouve que le système épicurien, en paraissant abandonner l'univers au hasard, le soumet à l'empire de la fatalité. Cette hypothèse de la déclinaison des atomes était une correction faite par Epicure à l'ancien système : Gassendi crut en devoir faire une autre. Pour produire entre les atomes de fréquentes liaisons, il supposa la vitesse de ces corpuscules inégale. L'auteur fait voir le peu de solidité de cette opinion. Il attaque ensuite cette pesanteur même qu'Epicure croit essentielle aux atomes, et prouve:* premièrement, *que si elle était le mobile des atomes et le principe de la formation des corps, l'univers ne serait pas tel que nous le voyons;* secondement, *qu'il lui était impossible d'agir dans le vide;* troisièmement, *enfin que loin d'être inhérente aux corps, elle n'est qu'une simple modification produite par une cause étrangère.*

III. *Cette cause qui précipite les corps sans qu'ils aient par eux-mêmes aucun poids, est, suivant l'auteur, l'action de la matière subtile sur chacun d'eux. Il expose à ce sujet le système des tourbillons, qu'il adopte à quelques changements près, et selon cette hypothèse il explique un grand nombre de phénomènes, entre autres la pesanteur spécifique des corps, la suspension du mercure dans un tube, l'élévation des liqueurs dans le syphon, celle des vapeurs dans l'air, de la sève dans les végétaux et les révolutions des planètes autour du soleil.*

IV. *Après avoir établi que la pesanteur est l'effet de l'impulsion, l'auteur combat le principe newtonien de la gravitation reciproque, et, suivant une méthode employée déjà contre le vide, il oppose à ce principe deux genres de preuves : les unes métaphysiques, les autres physiques. Il fait voir qu'on doit attribuer à l'impulsion tous les phénomènes cités par les newtoniens comme des exemples de l'attraction, et termine ce morceau par un éloge de Descartes, dont il compare la doctrine avec celle du philosophe anglais.*

V. *Le poëte ne se contente pas d'avoir détruit le mouvement attribué par Epicure à ses atomes; il en attaque toutes les conséquences. Ce philosophe suppose que les corpuscules qui ne sont pas d'une figure propre à s'unir entre eux, rejaillissent après le choc. L'auteur montre:* premièrement, *que si cette réflexion était véritable, il n'y aurait point de fluides dans le monde épicurien;* secondement, *qu'elle est fausse parce que la nature des atomes d'une part, et de l'autre celle du milieu dans lequel ils sont supposés se mouvoir, est incompatible avec l'élasticité, seule capable de produire la réflexion des corps.*

VI. *Spinosa suppose, comme Epicure, le mouvement éternel et nécessaire; mais au lieu d'en faire, comme l'ancien philosophe, une qualité propre aux différentes parties de la matière considérées séparément, il l'attribue à la masse entière, au tout que forment par leur assemblage les êtres particuliers. La réfutation de cette hypothèse termine le quatrième livre de l'Anti-Lucrèce. L'auteur prouve que le mouvement et le repos sont de simples modes; que le corps indifférent par lui-même à l'un ou à l'autre, a besoin d'être déterminé par une cause supérieure, et que cette cause doit être une substance immatérielle.*

I. Un voyageur qui, par des chemins rudes et tortueux, veut atteindre le sommet d'une montagne, las au milieu de sa route, s'assied sur un rocher, reprend haleine et se repose. Il contemple ces roches escarpées, ces hauteurs inaccessibles dont sa constance vient de triompher, et porte des regards satisfaits sur toutes les traces de ses pas. Un moment après il se lève, il part, et ne songeant qu'à gagner la cime, il poursuit sa marche avec plus de courage. Comme lui, nous approchons du terme de notre course : animés comme lui par l'espérance, volons à ce terme, et franchissons avec une nouvelle ardeur l'intervalle qui nous en sépare.

A mesure que nous avançons, la lumière naissante dissipe insensiblement les ténèbres, et ce poëte dont les brillants sophismes vous avaient éblouis, ne vous paraît plus le même. Avec quelle pompe cet ennemi de la Divinité, fier d'une victoire chimérique, éta-

lait-il ses atomes imaginaires! avec quel faste célébrait-il la gloire du vide! Déjà vainqueur orgueilleux, la tête ceinte d'une double couronne, pour avoir arraché l'univers à l'empire des dieux et séduit les hommes par les charmes d'une artificieuse poésie, Lucrèce portait au temple d'Epicure des trophées immortels. La religion suivait, triste et chargée de chaînes, victime prête à tomber sous le couteau sacrilége d'une troupe profane ; autour d'elle marchaient en versant des larmes quelques amis de la vertu. Une jeunesse folâtre faisait, par des danses et des ris moqueurs, éclater les transports d'une joie criminelle, et semait du myrte et des roses sur les pas de son chef. Des nymphes portaient dans des corbeilles les présents de Bacchus et les fleurs consacrées à la déesse de Cythère. Pour vous, désormais éclairé par la raison, vous savez que toute cette pompe n'est qu'un vain fantôme: vous avez vu, Quintius, avec une surprise mêlée de honte et de mépris, ces fragiles trophées disparaître comme l'ombre, et l'illusion n'a pu résister à la vérité.

Comment ce système si bizarre, si contraire au vrai s'est-il accrédité parmi les hommes? Quels prestiges ont couvert leurs esprits de ténèbres assez sombres pour éteindre la lumière naturelle, pour éclipser même le flambeau de la vérité? Quel enchanteur a pu leur faire abandonner des temples élevés par leurs ancêtres? La voix d'Orphée eut moins d'empire sur les lions de la Thrace: les accords d'Arion n'attirèrent pas avec la même force les dauphins du fond de la mer: les pierres ne furent pas plus sensibles aux cadences de la lyre harmonieuse qui bâtit les murs de Thèbes. Cet enchanteur est le plaisir. Ses perfides attraits séduisent les sens et rendent le mensonge aimable.

Accordez-moi, dit Epicure, un espace pénétrable à tous les corps ; immense, et qui toutefois ait des parties supérieures et des parties inférieures, qui existe par soi-même, du reste semblable au néant. Accordez-moi une quantité de matière infinie comme le vide, mais qui ne puisse le remplir; des atomes en même temps homogènes et différents ; simples, quoique distingués par toutes sortes de figures, étendus sans être divisibles, ayant des parties et sans parties. Ajoutez qu'un tout n'est pas plus grand qu'une partie de lui-même, donnez-moi des modifications qui ne soient pas accidentelles: je vais créer le monde sans le secours d'une Divinité. Peut-être le pourriez-vous ; mais vous passer ces monstrueuses contradictions, ce serait le comble de l'extravagance.

Au reste, ce n'est pas assez de la matière pour former des corps: il faut de plus que le mouvement unisse les atomes. Quelle idée aurez-vous de Lucrèce, si sur ce point, comme sur les autres, avec toute sa présomption, il ne débite que des chimères? Développons cette fausse théorie du mouvement. Quoique très-facile à réfuter, c'est néanmoins la principale partie du système d'Epicure. Ici nous le voyons embrasser par choix une erreur grossière. Il voulait trouver dans les atomes mêmes le principe naturel de leur mouvement ; il sentait d'ailleurs que pour faciliter dans le vide la rencontre de ces corpuscules et multiplier leurs liaisons, ce mouvement devait être aussi diversifié que leur forme. Longtemps indécis, après un mûr examen, il crut avoir trouvé le dénoûment: la pesanteur lui parut seule capable de remplir toutes ses vues : il en fit une propriété de la matière, un attribut inséparable des corps, une partie de leur essence.

Mais lorsque Démocrite expliquait autrefois la même doctrine, enseignée d'abord par Leucippe, si Moschus de Sidon n'en est pas le véritable auteur, on dut lui répondre qu'un pareil mouvement, loin d'occasionner le choc et la réflexion des atomes, ne serait pas même propre à les mêler ensemble. Ils suivraient éternellement des lignes parallèles, sans que jamais les premiers attendissent ceux qui tomberaient au second rang; et dès lors il leur serait impossible de s'unir. Démocrite, qui riait de tout, avait peut-être ri de cette objection; mais il ne l'avait pas réfutée : que pouvait-il en effet opposer à l'évidence? Tous les corps qu'entraîne leur pesanteur décrivent une perpendiculaire, à moins que quelque obstacle ne combatte cette direction ; mais quels sont les obstacles dans un vide que l'on suppose parfait? Lorsque la pluie traverse une atmosphère tranquille, la goutte d'eau qui tombe la première n'arrête pas celles qui sont au-dessus ; elle ne peut ni les choquer ni les réfléchir : vous ne voyez point les particules collatérales qui descendent en même temps des nuages, se frapper ou se joindre les unes aux autres. Epicure avait trop de pénétration pour ne pas sentir cette difficulté : il prétendit la résoudre en prononçant que ces atomes déclinent de la perpendiculaire, et qu'ils descendent selon des lignes obliques. Par cette déclinaison il crut mettre le hasard à portée de tout exécuter ; et se flattant que tout irait selon ses désirs, plus ingénieux que Démocrite, il livra ses corpuscules ainsi détournés à la pesanteur, qu'il supposait leur être naturelle.

II. Je ne prétends pas lui reprocher un défaut dont il convient de bonne foi et qu'il s'efforce même de corriger : il n'est pas responsable de l'erreur d'autrui. Je me bornerai donc à combattre la supposition par laquelle il a voulu réformer l'ancien système, et je ferai voir qu'elle est non-seulement fausse, mais inutile. En effet, ou les atomes, déclinant tous ensemble, suivent d'un pas égal la même direction, et les lignes qu'ils décrivent sont parallèles : en ce cas Epicure ne gagne rien ; il retombe dans l'embarras même qu'il croyait éviter, puisque ces corpuscules iront toujours séparément comme dans l'hypothèse de Démocrite, et ne se toucheront jamais : ou plusieurs descendent obliquement, tandis que d'autres tombent en ligne perpendiculaire, et pour lors la diversité qui règne entre leur forme se retrouve

dans leur direction. Chacun aura son département, et les atomes seront partagés en deux classes. Mais leur nature est semblable, ils sont tous sans auteur; vous regardez leur chute comme l'effet d'un mouvement qui leur est propre; comment cette chute peut-elle n'être pas la même? Des corps homogènes également mobiles par essence, et qui ne sont ébranlés par aucun moteur ne doivent pas se mouvoir d'une manière différente.

Si les chimères que vous débitez, Epicure, étaient présentées par la religion, avec quel mépris les recevriez-vous? Vous l'accusez faussement de nous rendre malheureux: vous l'accuseriez sans injustice d'être la source de nos erreurs. Est-ce ainsi que vous verrez à votre gré l'essence de vos atomes? Mais que dis-je? vous osâtes donner plusieurs figures à des éléments indivisibles; pourquoi n'auriez-vous pas aussi diversifié leurs mouvements? Vous pouviez même être plus libéral à leur égard. Il vous était aussi facile, aussi permis de les supposer tournants sur leur axe, de leur faire tracer des spirales, des volutes, des ellipses, décrire en un mot toutes les courbes, toutes les figures possibles, d'en former des réseaux, des tissus de toute espèce, que de les incliner un peu. La nature, dont vous arrachez l'empire à la Divinité, respecte vos ordres, obéit, esclave soumise à vos moindre désirs. Vous voulez donner des lois à l'univers; mais vous ne savez pas les donner. Usurpateur de la souveraineté, connaissez mieux quels en sont les droits. Vous usez à peine sur ce point de la puissance suprême. Tout-puissant, devez-vous craindre de passer les bornes de votre pouvoir? Vos atomes, l'objet le plus cher de vos soins, ont reçu de vous des figures avec épargne: vous leur accordez le mouvement avec une épargne encore plus grande. Vous aviez cependant besoin de le varier à l'infini. Pour mettre ces corpuscules à portée de s'entre-choquer, et par là, de s'unir, il leur fallait une multitude de directions toutes différentes et même contraires, dont le hasard pût se servir à son gré. Qu'est-ce que vos atomes en effet, sans cette contrariété de mouvement, seule capable de les mêler entre eux? C'est une armée nombreuse, composée de divers bataillons et prête à combattre. Mais une armée, quelle que soit sa disposition, sa force, son ardeur, ne peut livrer de combat, si dans sa marche elle ne rencontre point d'ennemis. Un ruisseau qui ne trouve point d'obstacles à son cours ne peut s'arrêter.

Vous me direz qu'il n'était pas en votre pouvoir de diversifier ainsi le mouvement; que des corpuscules dont la nature est semblable, et qui tombent d'eux-mêmes dans le vide, ne pouvaient pas y prendre d'eux-mêmes des chemins opposés. Non, sans doute, ils ne le pouvaient pas; mais pourquoi ont-ils pu suivre les uns la perpendiculaire, les autres une route oblique? Je ne vois pas moins de raison, si vous n'en reconnaissez d'autres que votre volonté, pour imprimer à vos atomes un mouvement varié, que pour donner une légère pente à leur cours. Cette fiction, sans être absurde, eût mieux secondé vos projets; elle vous facilitait la création de l'univers. Ne voyez-vous pas d'ailleurs que votre système renferme des contrariétés grossières? L'erreur est aveugle, elle se tend des piéges sans les apercevoir. Vous soutenez que les atomes ne doivent qu'à la pesanteur le mouvement qui leur fait traverser l'empire immense du vide; vous avouez en même temps qu'un corps suit la perpendiculaire, à moins que les corps placés au-dessous ne le forcent de s'en écarter; toutefois, qui le croirait? oubliant vos propres principes, vous donnez une pente à des atomes dont la chute n'est point causée par une impulsion étrangère; qui tombent sans rencontrer d'obstacles! Et vous trouvez des adorateurs, philosophe inconséquent! Vous avez des disciples qui vous regardent comme l'oracle de la nature et l'interprète de la vérité! Où tendent ces troupes confuses de corpuscules? d'où naît cette différence dans leur direction? est-ce l'effet de leur choix? est-ce le vide qui les détourne ou quelque vent échappé des cavernes d'Eole? Les attributs dont il répugne qu'un être existant par lui-même soit privé, sont les seuls qui fassent partie de son essence; je l'ai démontré lorsqu'il s'agissait de la figure des atomes. Par conséquent si vous faites décrire à quelques-uns d'entre eux une perpendiculaire, ils doivent tous prendre la même route; si vous en détournez quelques-uns, il faut les détourner tous. Puis donc que chaque atome peut, selon vous, suivre indifféremment l'une et l'autre direction, vous avouez qu'aucune des deux ne lui est essentielle. Regarder l'une ou l'autre comme nécessaire, c'est une erreur: soutenir qu'elles le sont toutes deux, c'est une absurdité.

D'ailleurs nous disons qu'un corps se meut obliquement, lorsque le point dont il part n'est pas vis-à-vis de nous: quoique, dans le vrai, ce corps décrive une ligne droite. Je regarde le côté d'un carré: tout ce qui vient à moi sur des lignes parallèles à ce côté me paraît droit: qu'un corps enfile la diagonale, il va droit; cependant, comme je ne suis plus vis-à-vis, je dirai qu'il marche sur une ligne oblique. Tout change si mon œil se porte à l'extrémité de la diagonale. Elle devient droite pour lors, et les côtés du carré cessent de l'être à leur tour. Ainsi le plan de l'écliptique et celui de l'équateur sont réciproquement inclinés l'un à l'autre. Toute la différence donc entre ces lignes obliques auxquelles vous vous félicitez d'avoir eu recours, et les lignes droites, c'est qu'elles ne sont pas considérées du même point. Mais dans l'abîme d'un vide sans bornes, dans des espaces immenses, montrez-moi le point d'où descendent les atomes, montrez-moi leur terme: de quel côté, sous quel regard pourrons-nous dire que leur chute est oblique plutôt que droite, qu'elle est droite plutôt qu'oblique? Que votre système est mal concerté! Vous lui donnez pour fondement des principes qui le détruisent.

Les atomes, direz-vous, partent de points infiniment éloignés, et sont précipités par la pesanteur vers le centre de la terre. Vous regardez donc l'infini comme un cercle dont la terre est le centre. J'ai fait voir combien cette idée est fausse, combien même elle est absurde; mais soit : elle ne favorise en rien vos prétentions. En effet de toutes les lignes qu'on peut tirer de la circonférence au centre, la plus courte est, sans contredit, la perpendiculaire : une ligne qui serait oblique s'en éloignerait absolument. Si donc vous supposez divergents des atomes qui traversent depuis une éternité des espaces immenses, vous leur faites décrire, au lieu d'un rayon, la corde d'un arc. Rebelles à la pesanteur, écartés par leur déclinaison de la route qui conduit au centre, ils iront se perdre au loin sans retour. Etrange contrariété! vous les éloignez du terme où vous leur commandez de tendre : c'est par vous qu'est combattue l'exécution de vos ordres. Est-ce ainsi que vous corrigez l'erreur de Démocrite? Vous couvrez une faute par une faute plus grande, et vous vous trompez deux fois inutilement.

Les preuves que vous tirez de la liberté de l'homme pour établir ce mouvement chimérique sont encore plus absurdes. Raisonnement d'une nouvelle espèce! L'homme est libre, dites-vous; il fait ce qu'il veut : ce qu'il ne veut pas, c'est volontairement qu'il le rejette : donc les atomes suivent une ligne oblique: point de liberté sans cette divergence. Mais cette divergence est une chimère; je l'ai démontré : si je vous en passais la supposition, jamais la liberté ne lui devrait l'origine. Supposons donc que les atomes se meuvent obliquement; que doit-il en résulter? L'homme, dites-vous, sera libre. Quel lien unit ces deux propositions? Je ne vois rien qui me persuade que l'un soit la suite de l'autre : que dis-je? je vois le contraire. Si c'est par un effet de leur nature, par leur propre force et sans cause, que les atomes s'éloignent de la perpendiculaire, ils s'en éloignent par une nécessité absolue; et dès lors plus de liberté. S'ils prennent par choix une route oblique, s'ils jouissent en la suivant d'une parfaite indépendance qui se communique au corps formé par leur concours, en ce cas l'homme n'aura pas seul ce noble attribut, qui néanmoins, de votre aveu même, est l'apanage de l'esprit. Au lieu de suivre la pente de son lit, l'eau, malgré son poids, s'arrêtera suspendue tout à coup sur le penchant d'une colline. Le feu se jouera quelquefois innocemment sur le chaume, et ne consumera que les bois qui lui seront odieux. Cette pierre, depuis plusieurs siècles immobile au faîte d'une tour, se précipitera d'elle-même en bas, si par hasard elle s'ennuie d'être placée si haut. Si le soleil veut, le soleil ne se lèvera pas; la lune ne dissipera les ombres de la nuit, que quand elle voudra bien favoriser les mortels. Tout ce que vous voyez dans le monde, ne le regardez plus comme l'effet du hasard, du mouvement et de l'essence des êtres. Tout dépend de leur volonté, de leur caprice, s'il est vrai que la nature, libérale sans choix, ait prodigué sans distinction l'excellente qualité que possèdent les hommes, si la liberté n'est pas un privilége de notre espèce.

Mais lorsque vous l'accordez indifféremment à tous les corps, ennemi de la gloire des hommes, pourquoi prétendez-vous les en priver? Si je conçois bien les principes de votre affreuse doctrine, quelque chose que fasse un homme, quoiqu'il se croie le maître de ne pas faire ce qu'il fait, cette action s'opère par la seule force de la matière, et par des mouvements qu'il ne connaît pas même, loin d'en disposer. Tout ce qui nous arrive ne peut pas ne point arriver : parce que, quelle que soit la direction des atomes, ces corpuscules, unique cause de nos mouvements, comme de ceux des astres et de tous les corps terrestres, ne sont pas libres dans leurs cours. Par conséquent l'inévitable destin est l'arbitre de notre sort; ce destin, créateur de l'univers, à qui les poëtes accordaient autant de puissance sur les dieux et sur Jupiter même, que Jupiter et les dieux en avaient sur les faibles mortels. Cette fatalité vous est en horreur, et toutefois vous l'établissez, en soutenant qu'une aveugle déclinaison de la matière a tout produit; en donnant pour cause de tout, des atomes précipités par une pesanteur qui leur est propre.

L'empire du destin ne se bornera pas même à l'homme seul : il n'y aura point d'êtres, point d'événements qui ne lui soient assujettis : ce qui détruit le hasard, votre divinité souveraine, le père des dieux, le maître des humains. Que lui reste-t-il, si tout est nécesssaire? et tout doit l'être dans vos principes, puisqu'en effet ces atomes que vous prétendez se mouvoir d'eux-mêmes, ne se meuvent pas librement. En vain vous représentez-vous leur union, comme le fruit imprévu d'une rencontre soudaine, d'un concours fortuit, dans lequel ils s'entre-choquent avec des forces égales. Ces corpuscules ont en eux-mêmes une cause secrète de leurs liaisons. Tout ce qui leur arrive dans leur chute, ne peut pas ne point être, parce qu'un atome qui tombe en tel temps, avec tel degré de vitesse, doit rencontrer précisément à tel point celui qui descend dans le même temps avec un degré de vitesse égal; et que la séparation de part et d'autre est, selon leur forme, impossible ou nécessaire. Or tout résultat est de la même nature que les éléments qui le composent : ainsi par une conséquence évidente de votre principe, la destinée règne souverainement sur tous les êtres; le hasard est banni de l'univers, et l'homme n'a point de liberté, s'il n'est qu'un composé d'atomes. Mais la volonté n'est pas esclave. Reine d'elle-même, et connaissant ses propres droits, elle brave les lois tyranniques du destin. Un tel attribut n'annonce-t-il pas que l'être qui le possède est distingué de la matière et supérieur à vos atomes? J'insisterai davantage sur ce point, en examinant la nature de l'âme. Il me suffit à présent de vous avoir démontré que le mouvement attribué par Epicure à ses

corpuscules est incapable de produire aucun corps, parce que quelles que puissent être les lignes qu'il leur fait décrire, quelles soient obliques ou perpendiculaires, parallèles ou divergentes, jamais il ne réunira ces éléments. Leur déclinaison même établie ne rendrait donc pas votre système meilleur.

Il est, direz-vous, un moyen de faire naître entre eux une multitude d'enchaînements diversifiés à l'infini; c'est de supposer avec Gassendi, leur vitesse inégale. Cette seule hypothèse réforme le système de Démocrite et d'Epicure : elle doit produire parmi les atomes des liaisons fréquentes et nombreuses. La seule inégalité du mouvement peut faire en effet, qu'un atome dont la vitesse est supérieure, atteigne celui qui le précédait et lui donne des liens; que ceux-ci soient entraînés par d'autres ou les entraînent. Pourquoi cette heureuse idée ne s'offrit-elle pas d'abord à Démocrite? Epicure n'eût pas été contraint de varier, par une supposition qui lui fait peu d'honneur, la marche de ses atomes; d'imaginer une divergence contraire à la nature du mouvement qu'il leur attribuait. Voyez des chiens animés par le son des cors de chasse et par les cris des piqueurs, suivre dans les détours d'une forêt immense les traces d'un cerf qui ne peut se dérober à la finesse de leur odorat; avec la même ardeur, ils n'ont pas tous la même vitesse; quelques-uns plus légers devancent les autres, terrassent l'animal et le déchirent; le reste de la meute s'avance à pas inégaux. Que du haut des airs un milan fonde sur une colombe; en vain elle fuit en s'abattant vers la terre : plus vite qu'elle, il atteint cette proie timide, la saisit et l'enlève. Ainsi quelques atomes, quoique devancés par d'autres, peuvent, dites-vous, les joindre parce qu'ils ont plus de vitesse, et s'unir avec eux.

La solution imaginée par Gassendi n'est qu'une défaite. Quels secours peut en tirer Epicure, qui soutient que les atomes sont des êtres nécessaires, qu'ils se meuvent par eux-mêmes et diffèrent uniquement par leur forme? Qu'un seul d'entre eux tombe avec plus de vitesse ou de lenteur que les autres, on ne pourra plus dire que leur nature est semblable. D'où vient cette nouvelle différence? Quelle main a donné des ailes à ceux dont la chute est plus rapide? Je puis, dites-vous, les supposer plus ou moins pesants. Vous les aviez ainsi supposés revêtus de différentes figures; hypothèse insoutenable, si les atomes existent par eux-mêmes : et ce que vous ajoutez ici ne choque pas moins la raison. En effet, la pesanteur de tous les corps doit être proportionnelle à leur masse. La masse des atomes n'est donc pas la même, si leur pesanteur est inégale : et comme ils sont composés de parties, l'atome plus pesant en a reçu davantage, elles sont moins nombreuses dans l'atome plus léger. La nature, avare pour les uns de ce qu'elle prodiguait aux autres, leur aura fait un partage inégal de la matière. Si vos corpuscules ont une cause, je conviendrai qu'ils sont susceptibles de cette variété : nous la trouvons dans tous les corps qui s'offrent à nos yeux; mais elle répugne, s'ils sont sans auteur.

Je vais plus loin : si les atomes tombaient dans le vide, quand on supposerait leur pesanteur inégale, ils arriveraient tous au même point dans le même instant. Enfermez une pierre et une plume dans un tube, et pompez l'air intérieur : vous verrez la pierre et la plume descendre en même temps d'un pas égal. La différence de leur vitesse dans l'air libre est causée par l'air même qu'elles sont obligées de fendre, et qui fait une résistance plus forte et plus longue à la chute de la plume, qu'à celle de la pierre. Mais dans le vide rien ne peut s'opposer à la descente des corps; il ne cesse point d'être pénétrable, tant que les atomes y tombent désunis. D'ailleurs s'ils parcourent de toute éternité des espaces immenses, ils doivent tous descendre à la fois et sur la même ligne. Quelle cause pourrait arrêter dans le vide ceux qui tomberaient les derniers. Le lieu qu'ils quittent est peut-être plus éloigné que celui d'où les premiers sont partis. Ils ont peut-être été précipités plus tard du haut de l'espace. Mais qui peut sans indignation voir appliquer à un espace immense, à une durée infinie, des mesures qui ne conviennent qu'à des êtres finis et qui marquent leurs bornes? Qui peut entendre parler de lieux voisins ou distants du centre? Ce centre, qui peut le concevoir? Nouveau Dédale, vous errez dans un labyrinthe ouvrage de vos mains : il est impraticable pour vous-même; ses routes n'ont point d'issue. Vous dites, et c'est avec raison, qu'un espace illimité n'a point de centre. Cependant pour former des masses telles que la terre, vous dirigez la chute de vos atomes vers un centre où ils se réunissent : le vide a un centre, et n'en a point : accordez-vous, s'il est possible avec vous-même.

D'ailleurs, que j'adopte pour un moment vos idées sur la figure, la pesanteur, la masse et la vitesse des atomes; que je suppose avec vous qu'ils tendent tous les uns après les autres vers un point commun, centre de leur mouvement et siége de leur repos, ces corpuscules ainsi modifiés, ainsi dirigés, ne formeraient pas le monde tel que nous le voyons. En effet, où placerez-vous ce point de réunion? Dans le milieu de la terre, sans doute : elle est, selon vous, le centre, et pour ainsi dire, le noyau de l'univers; c'est autour d'elle que s'affaisse et s'accumule tout ce qu'il y a de plus massif et de plus grossier dans la matière. Du haut de l'espace tous les atomes accourent donc de toutes parts vers ce point unique : ceux surtout dont la surface est hérissée, rude, raboteuse; sorte d'éléments qui dans votre système forment par leur union les métaux, les pierres et le sable. Les globules, autre espèce dont l'assemblage compose les fluides, s'y rendent pareillement en foule; et ce discours ne peut jamais finir, parce que la cause du mouvement qui les y pousse, agit sans cesse sur eux, et que leur multitude est immense. Ils s'accumulent donc éternellement les uns sur les autres, préci-

pités par les efforts continuels de la pesanteur. La terre aurait dû s'accroître à l'infini par cet amas prodigieux et porter sa circonférence au delà des astres. Pourquoi s'est-elle renfermée dans des bornes étroites? Pourquoi a-t-elle souffert que le soleil et les globes célestes aient été, loin d'elle, formés comme elle le fut? Tous ces corps supposent de grands amas d'éléments. Pourquoi la lune est-elle un assemblage d'atomes semblables à ceux qui composent la terre? Pourquoi Saturne avec son brillant cortége, Jupiter et sa nombreuse cour, Mars, Mercure et les comètes, ces astres qui se montrent rarement à nos regards, sont-ils le fruit de la liaison de pareils corpuscules? L'univers a donc autant de centres que l'on y compte d'étoiles. Quel partage a souffert cette force attractive pour être commune à tant de points dans l'immensité du vide? Que de chimères vous forgez à plaisir! Point de pesanteur où il n'y a point de centre, point de centre sans tourbillon : et le tourbillon lui-même suppose un fluide. Par conséquent, si la pesanteur était le principe de la chute des atomes, ils devraient, pour former différents amas, être distribués dans plusieurs tourbillons et tendre dès lors vers plusieurs centres : distribution impossible dans le vide.

En effet la pesanteur des atomes et leur direction vers un centre exigent la préexistence d'un fluide dont toutes les parties sans cesse agitées, se meuvent en tout sens. Mais comme, dans votre système, toute substance est un composé d'atomes, la formation d'aucun corps n'a dû précéder le mouvement de ces corpuscules. Autrement ils ne seraient plus les principes de tous les êtres. Par conséquent, supposé qu'ils tombent dans le vide, ils ne peuvent ni trouver, ni même chercher un centre. D'ailleurs j'ai fait voir en parlant de l'infini, que dans un espace sans bornes il n'est point de terme d'où les atomes puissent partir, point de terme où ils puissent arriver; que l'on n'y distingue ni parties supérieures, ni parties inférieures. De ce principe, que je rappelle ici pour ne vous pas laisser perdre de vue des vérités déjà démontrées, il résulte que la pesanteur est bannie du vide, et que les atomes, quelle que soit leur nature, ne peuvent ni s'élever ni descendre. En conséquence ils doivent renoncer à la pesanteur; mais sans elle point de mouvement : elle est la seule force motrice que vous reconnaissiez dans l'univers. Concluez que les atomes sont dans l'impossibilité de se mouvoir, ou que du moins s'ils se meuvent, ils ne se réuniront jamais. Que pensez-vous à présent du système de Lucrèce? Ses principes sont démontrés faux; et quand ils seraient véritables, les conséquences qu'il en tire ne pourraient subsister.

Séduits par le charme des objets que nous présente un imposteur, nous lui prodiguons souvent avec une aveugle facilité nos applaudissements. D'habiles joueurs de gobelets font briller aux yeux du peuple une multitude de prestiges et de fausses merveilles. La souplesse et l'agilité de leurs doigts en impose aux regards les plus attentifs : des gestes éblouissants et rapides, beaucoup de paroles, leur baguette, tout conspire à cacher leur fraude : une pierre entre leurs mains devient un oiseau. Le spectateur ignorant s'étonne et les admire; il en fera peu de cas s'il vient à connaître le fond de leur art. Ainsi le poëte trompeur qui sut fasciner vos yeux, doit être l'objet de vos mépris, lorsque vous aurez pleinement démêlé ses artifices. En effet vous ne savez pas encore ce que c'est que la pesanteur. Persuadé qu'elle est une propriété de la matière, vous la supposez inhérente à tous les corps et par une fausse conséquence de ce faux principe, ce que vous croyez apercevoir dans les mixtes, vous l'appliquez à leurs éléments. Je vois, dites-vous, la plupart des corps se précipiter vers la terre : placés sur la surface, ils tendent sans cesse vers le centre et font pour y parvenir des efforts continuels : donc tous les corps pèsent par eux-mêmes; ils sont entraînés vers un centre par un poids qui leur est propre. Ainsi raisonne quiconque défère plus au témoignage des yeux qu'aux lumières de l'esprit. Mais si les sens sont la seule règle de vos décisions, à la vue de quelques corps qui s'élèvent dans l'air, la légèreté devrait aussi vous paraître un attribut de la matière. Le feu n'est-il pas léger selon vous? N'en dites-vous pas autant de ces fantômes qui détachés des corps, si l'on en croit Epicure, voltigent continuellement autour de nous et peignent pendant le jour à nos yeux, pendant la nuit à notre imagination, la figure et la couleur des objets dont ils sont, pour ainsi dire, l'écorce et la forme? Vous regardez sans doute aussi comme légers ces amas insensibles d'atomes odorants qu'exhalent les aromates, les parfums, la myrrhe et ces sucs précieux qui coulent des arbres dans les plaines de l'heureuse Arabie. Enfin ce qui s'élève et descend à la fois doit, selon vos principes, être à la fois pesant et léger. Telle est par conséquent la lumière que le soleil prodigue à toutes les parties de ce vaste tourbillon; telle est la lueur que répandent au sein de la nuit ces météores qui le représentent quelquefois à nos yeux; telle est enfin celle des flambeaux, qui semblent ramener le jour dans nos demeures. Les rayons du soleil sont, à vous entendre, un écoulement insensible et continuel de sa substance même : ce sont des ruisseaux de flamme qui coulent d'une source inépuisable. Vous ne doutez pas que cette force dont la puissante activité leur fait traverser avec tant de vitesse des espaces immenses, ne leur soit naturelle. Si le mouvement n'a d'autre cause qu'une pesanteur inhérente à la matière, c'est donc la pesanteur qui porte les rayons jusqu'à nous. Considérez néanmoins combien leur mouvement est contraire à celui qu'elle devrait produire; la pesanteur pousse les corps de la circonférence au centre, et la lumière tend du centre à la circonférence. Mais cessez de regarder aucun corps comme pesant ou léger par soi-même. L'expérience et la raison démontrent, de concert, que ces deux qua-

lités ne sont ni l'une ni l'autre propres à la matière.

Mobile par sa nature, elle ne peut se donner elle-même le mouvement. Indifférente à remplir telle ou telle partie de l'espace, de quelque côté qu'on la pousse, elle s'y porte. Elle ne désire pas plus le mouvement que le repos : toujours propre à ces deux états elle ne préfère jamais l'un à l'autre. En effet, tout ce qui, sans cesser d'être le même, peut ou rester immobile, ou recevoir tous les mouvements et suivre toutes les directions possibles, n'a pas le droit de se choisir une modification plutôt que l'autre, mais conserve celle qu'il a reçue. La faculté de se mouvoir suppose un certain degré de discernement et de raison : qualité que vous n'accordez pas sans doute à des portions de matière, à des corpuscules aveugles et sans intelligence. Ainsi le mouvement des corps annonce une cause motrice; sans quelque cause, aucun être ne peut sortir de son premier état. Quelle est celle de la chute des atomes dans le vide? Rien ne trouble leur repos; ils n'ont point de corps autour d'eux qui les ébranle, point de corps au-dessus d'eux qui les presse. Quelque part qu'ils se trouvent et quelle qu'y puisse être leur situation, il faut nécessairement qu'ils restent et dans la même place et dans le même état.

Mais tout est plein dans l'univers; et c'est à ce plein que nous devons attribuer la chute des corps. En effet, notre atmosphère est pénétrée d'un fluide beaucoup plus subtil, qui mu sans cesse et toujours divisible, est en quelque sorte l'air de l'air même.

Soyez à jamais célébrée, merveilleuse substance, chef-d'œuvre, instrument d'une industrie souveraine. Indivisible comme la main qui vous emploie, vous échappez aux sens et ne vous montrez qu'à l'esprit. Vous êtes la partie la plus déliée des éléments, la fleur de la matière, le sang répandu dans toutes les veines de ce corps immense. Produite autrefois par le mouvement, c'est vous qui le faites naître aujourd'hui. Distribuée dans toutes les parties du vaste univers, vous en êtes la vie, vous en êtes l'âme. Sans vous la nature n'aurait aucune beauté. Les portions de notre globe, se séparant les unes des autres, iraient se perdre au loin dans les airs. C'est vous qui, par une force invincible, les comprimez, les enchaînez de toutes parts; et lorsque les corps placés sur la terre s'élèvent en quittant sa surface, vous les rabattez aussitôt, vous les rendez à leur centre. Ils vous doivent leur poids : vous êtes la cause de la pesanteur.

La matière éthérée forme en effet un rapide tourbillon autour de la terre. Par la force d'une continuelle impulsion elle ébranle cette lourde masse, l'entraîne dans son cours, et tandis qu'elle l'oblige à tourner à la fois autour du soleil et sur son axe, assujettie comme nous à ces deux révolutions, elle tourne en même temps que notre globe.

Ce n'est pas toutefois à ce mouvement que j'attribue la pesanteur. S'il en était la cause, tous les corps tomberaient parallèlement les uns aux autres, parce que le tourbillon terrestre a le même axe que la terre, et qu'il en presse tous les cercles par des cercles parallèles. Ainsi, dans les tropiques, la chute des corps, au lieu d'être dirigée vers le centre du globe, tendrait vers celui des tropiques : à quelque point qu'ils tombassent, ce point ferait partie d'une ligne qui formerait avec l'axe un angle droit. Or le contraire arrive, nous le savons : la pesanteur a donc un autre principe.

Nous entrons, Quintius, dans le sanctuaire de la nature; notre œil sonde des profondeurs peut-être impénétrables. Cette tendance au centre, commune à tous les corps, est un phénomène dont la cause se dérobe à nos recherches. Essayons de la démêler; si mon explication ne vous paraît pas convaincante, vous conviendrez au moins que la matière à qui j'attribue cet effet est capable d'agir avec plus d'art, est infiniment plus sûre dans ses opérations que vos atomes.

Concevez d'abord que cet océan de matière subtile qui circule autour de la terre, se divise en une infinité de pyramides, dont les bases se terminent à la circonférence et les sommes se réunissent au centre du tourbillon. Elles sont toutes dans un équilibre parfait, parce que la quantité de matière étant égale dans toutes, toutes ont une force centrifuge égale. Si l'une d'entre elles devient plus faible, les autres prennent aussitôt le dessus et l'abaissent, jusqu'à ce que l'égalité des forces ait rétabli l'équilibre. Or dès qu'un corps grave entre dans une de ces pyramides, autant il a de masse, autant il lui fait perdre de sa force centrifuge. L'arrangement et la forme des particules dont ce corps est composé, l'empêchent de fuir le centre avec la même rapidité que la matière céleste. Ainsi la pyramide où cette masse grossière est placée s'abaisse : les pyramides voisines refluent sur elle et la poussent en bas, parce qu'elles ont plus de force centrifuge. Celle-ci, contrainte de s'abattre, presse vivement le corps, en précipite la chute par des coups redoublés, et le pousse vers son sommet, dont la pointe touche le centre de la terre.

Si la partie du fluide éthéré qui tourbillonne autour de la terre, n'éprouvait pas une égale pression dans tous ses points, elle s'écoulerait par l'endroit où cette pression serait moindre, et porterait notre globe dans un des tourbillons voisins. Mais comme elle est également pressée de toutes parts, elle prend la forme d'une sphère ou du moins une forme approchante. Or toutes les fois qu'un volume sphérique est ainsi comprimé dans tous les points de sa circonférence, l'impression de la force qui agit de tous côtés sur ce sphéroïde, se porte tout entière au centre par tous les rayons. La chute d'un corps grave est donc nécessairement dirigée vers le centre de la terre, qui est celui de la pression. C'est vers ce point que la pyramide dans laquelle il se trouve, poussée par les autres, le chasse et le précipite à son tour.

Ainsi lorsqu'une pierre fend d'un vol rapide les flots de l'air, le fluide éthéré fait effort

contre elle de toute sa hauteur. Il répond par un coup si rude au coup qu'elle lui porte, qu'il la rejette vers la terre. Votre bras en lançant cette masse l'avait forcée de s'élever: elle retombe, non par une pesanteur ou par un mouvement qui soit propre à sa nature, non par cet amour chimérique d'un centre, qu'imaginent quelques philosophes; mais parce qu'elle obéit à l'impression de la matière céleste qui la repousse avec force.

Pour avoir une juste idée de la pesanteur, telle que je l'explique, jetez les yeux sur l'eau: ce fluide vous en offre une image sensible. Il fait effort contre le fond du vase qui le contient, et se divise en colonnes égales qui se soutiennent toutes dans un parfait équilibre, ce qui rend sa surface parfaitement unie. Faites enfoncer du liége dans l'eau, jetez-y du bois: le bois remonte à peine en nageant avec effort, le liége se relève sur-le-champ. C'est que l'eau est poussée vers le fond avec plus de force que l'un ou l'autre de ces corps. Dès qu'ils y sont plongés, l'équilibre cesse, et la colonne dans laquelle ils se trouvent perd de sa force, autant que la pesanteur du volume d'eau déplacé surpasse celle ou du liége ou du bois. Les colonnes voisines l'emportent par conséquent sur elle, la forcent de céder et la soulèvent: celle-ci monte en poussant ces corps, qui l'affaiblissent, et les rejette enfin dans l'air.

De là vient qu'un solide plongé dans l'eau perd toujours autant de son poids que pèse un pareil volume du fluide, parce qu'il est soutenu à proportion. C'est ce qu'éprouvent les matelots, soit en levant l'ancre, soit en retirant du fond de la mer la charge d'un vaisseau submergé. La masse, soulevée par l'eau, monte d'abord facilement; mais aussitôt qu'elle est arrivée dans l'air, qui lui rend toute sa pesanteur, le poids s'en fait sentir, et toute la troupe hors d'haleine redouble ses efforts pour faire à force de bras tourner le cabestan.

Ce que je viens de dire peut s'appliquer au tourbillon qui environne la terre. Tout s'y passe de même: il ne s'agit que d'en regarder la circonférence comme le fond et d'y substituer des pyramides aux colonnes. Vous verrez les corps, par la même raison qu'ils s'élèvent dans l'eau, tomber dans l'éther, et le même ébranlement les pousser dans l'un de ces fluides vers le ciel, dans l'autre les précipiter vers la terre.

Je n'y vois qu'une différence: c'est que quelques corps se plongent dans l'eau sans retour, et restent attachés au fond, parce qu'ils pèsent plus qu'un pareil volume de ce liquide: au lieu que la matière subtile ayant plus de force centrifuge que tous les corps terrestres, aucun d'eux ne peut, par quelque effort que ce soit, s'élever à la circonférence du tourbillon. Chassés vers la surface de la terre, ils retombent tous, et leur vitesse croît à mesure qu'ils en approchent. Car la matière céleste presse vivement leur chute. Ses coups se succèdent avec rapidité: elle les chasse en fuyant et les poursuit sans relâche.

Qu'un corps soit suspendu: il gravite plus ou moins, selon qu'il renferme plus ou moins de particules éthérées. Cette différence de pesanteur dans les corps terrestres n'est donc pas, comme vous le pensiez, l'effet de petits vides semés entre leurs parties, et dont le nombre plus ou moins grand rend ces corps plus ou moins rares. Elle vient de la proportion qui s'y trouve entre la matière propre et la matière céleste: tout ce qu'ils ont de l'une les pousse vers le centre de la terre, tout ce qu'ils contiennent de l'autre les fait tendre vers le ciel. Aussi voyons-nous les feuilles, la paille et les plumes voltiger longtemps avant leur chute. A peine ces corps sont-ils repoussés avec assez de force, pour être en état de fendre l'air, au-dessus duquel ils nagent, faible jouet du souffle le plus léger. Mais les corps denses n'ont que des pores très-étroits. Ils renferment peu de cavités intérieures, et par conséquent ils donnent à l'éther plus de prise sur eux. L'éther, contraint de lutter contre leur résistance, recueille pour en triompher toutes ses forces, les presse avec vigueur et les terrasse enfin par la continuité de son impulsion. De là vient qu'une masse d'or est plus pesante qu'une pareille masse de fer, que le fer pèse plus que la pierre, la pierre plus que les os, les os plus que la plupart des liqueurs, et qu'enfin les différentes liqueurs diffèrent entre elles pour le poids.

L'action de la matière subtile sur les corps est donc la véritable cause de leur pesanteur spécifique. Cette matière, par une continuelle pression, retient toutes les parties de la terre accumulées autour de leur centre, et par la supériorité de sa force centrifuge pousse vers ce centre tous les corps. Elle applique l'atmosphère contre la superficie de notre globe, et le fait tourner sur lui-même, suspendu dans ce fluide. En comprimant l'air, elle lui donne assez de poids pour contenir dans leur lit les eaux de l'Océan, malgré la courbure de cet immense bassin.

De là vient que toutes les parties du globe tendent à se réunir en un seul point; et que si quelqu'une s'écarte, elle est repoussée sur-le-champ avec plus ou moins de force, selon sa densité. Deux corps voisins dont chacun éprouve une pression différente, se balancent réciproquement; et l'un monte pendant que l'autre s'abaisse; non que le premier soit léger par soi-même, ou que le second ait une pesanteur qui lui soit propre; mais parce que la force qui les pousse vers le centre est inégale. Ces deux corps sont comme les branches d'une balance, qui se soutiennent à la même hauteur, tant qu'on n'ajoute rien au poids de l'une ou de l'autre. Si vous surchargez le bassin de la droite, il descend aussitôt; et tirant la chaîne qui le retient, il fait monter à proportion l'autre bassin: ces deux mouvements contraires ont la même cause. Quelle que soit la pesanteur d'un corps, il devient léger dans le voisinage d'un autre plus pesant. Le poids plus fort détruit le moindre. Vous savez combien pèse le bois, avec quelle impétuosité se renverse un chêne que déracine un vent furieux, ou qui tombe

sous les coups de la cognée. Jetez cependant ce tronc dans une rivière, à peine est-il enfoncé qu'il se relève et surnage. C'est que le bois est plus pesant que l'air, mais qu'il l'est moins que l'eau.

En effet, l'air est léger, si vous le comparez à presque tous les corps : considéré en lui-même, il est pesant. Avec quelle force sa pression secondée par le jeu de la pompe ne tire-t-elle pas l'eau du fond d'un puits? Le mercure même, dont la pesanteur ne le cède qu'à celle de l'or, est soutenu par l'air. Vous voyez ce métal fluide, lorsqu'on le verse dans un baromètre, ne s'abaisser qu'avec lenteur, et balancer, pour ainsi dire, à descendre. Il reste même en grande partie suspendu malgré son poids, et plus ou moins élevé dans la principale branche, par la régularité de ses variations, il annonce celle des vents, l'approche de la pluie et le retour d'un temps plus serein. C'est que l'air extérieur comprime la petite branche du baromètre, et que le haut de la grande, exactement fermé, ne renferme point d'air qui puisse abaisser le mercure. Je plonge un syphon dans une liqueur, à peine en ai-je tiré l'air, que la liqueur s'élève et gagne le haut de la première branche : elle tombe ensuite dans la branche parallèle, remonte et redescend tour à tour dans les autres, parcourt enfin tous les plis et les replis de ce *méandre* tortueux. La pression de l'air sur la liqueur est la cause d'un mouvement en apparence si composé, mais simple en effet. Faites tremper dans un vase à demi plein d'eau l'extrémité d'un morceau d'étoffe ; l'eau devenue légère le mouille tout entier, et se filtrant au travers gagne le bord du vase, d'où elle distille enfin goutte à goutte.

L'air est donc pesant ou léger, à proportion de la pesanteur ou de la légèreté des corps qui le touchent : et quoique l'impression de la matière éthérée se fasse moins sentir à ce fluide qu'à tout autre, cependant l'eau réduite en vapeurs prend le dessus et le force de descendre. C'est ainsi que monte insensiblement vers le ciel cette humide fumée qu'on voit le soir et le matin sortir en abondance du fond des prairies, des lacs, des fleuves, et surtout du sein de la mer. L'eau plus raréfiée donne en cet état moins de prise que l'air aux coups de la matière subtile : elle le déplace donc, et s'élevant au-dessus, elle gagne par degré la région supérieure, où ses particules désunies nagent en liberté. Le baromètre nous avertit alors que la pesanteur de l'air est augmentée, parce que ce fluide pressant le mercure avec plus de force, l'abaisse dans une des branches de l'instrument, et le fait monter à proportion dans l'autre. Mais la chaleur du soleil en se fortifiant, continue de raréfier les particules aqueuses. Il s'en élève sans cesse de la surface de la terre; et comme elles s'arrêtent toutes à la même hauteur, parce que le froid qui règne au-dessus les empêche de monter davantage, bientôt leur multitude est si grande, qu'elles ne peuvent demeurer plus longtemps séparées. Elles se réunissent donc, et forment des molécules plus denses qu'un pareil volume d'air. Leur poids les fait alors retomber : l'air remonte en même temps qu'elles descendent ; mais l'abaissement du mercure dans la principale branche du baromètre précède toujours la chute de la pluie, parce que l'action de l'air extérieur sur la branche opposée n'est plus la même. Si l'eau s'élève quelquefois au-dessus de l'air, le mercure peut acquérir la même légèreté. Les particules de ce métal divisées par le feu deviennent plus déliées que celles de l'air, et se subtilisent même, au point que leur évaporation échappe à nos regards.

C'est à cette action de la chaleur sur les fluides, que les végétaux doivent leur accroissement. Lorsqu'au retour du printemps les campagnes défigurées par l'hiver se changent en agréables jardins, et que les forêts sont prêtes à se revêtir d'un tendre feuillage, la sève monte de l'extrémité des racines dans la tige des arbres qui commencent à revivre. En effet, cet amas de sucs que la rigueur du froid avait épaissis dans le sein de la terre, n'est pas plus tôt mis en mouvement par les rayons du soleil, qu'il s'en détache des exhalaisons de sels et de soufre dissous dans l'eau qui leur sert de véhicule. Ces vapeurs humectent intérieurement la terre et la rendent féconde. La sève ainsi volatilisée s'élève en particules imperceptibles, et rencontrant les canaux par lesquels la plante reçoit sa nourriture, elle entre dans ces fibres éparses, et les remplit de sucs bienfaisants. De petites valvules semées dans ces vaisseaux capillaires s'ouvrent pour lui donner un libre passage, et mettent en se fermant un obstacle insurmontable à son retour. Cependant la chaleur dénoue les germes des branches nouvelles que l'année précédente avait insensiblement formés. Déjà les sucs préparés à l'abri de l'écorce se font jour au travers, et l'extrémité luisante des boutons laisse entrevoir les feuilles et les fleurs entrelacées dans un ordre merveilleux. Pour les pousser au dehors dans les premiers jours, c'est peut-être assez de la sève que renferme l'intérieur de l'arbre, reste précieux de l'automne qu'ont épargné les frimas. Mais sans le secours des sucs plus récents, ces productions ébauchées ne peuvent se conserver et croître dans la suite. En même temps donc et de la même manière que la liqueur contenue dans la tige en gagne le haut, il en survient une nouvelle qui s'élève du sein de la terre. Ainsi les tuyaux de l'arbre sont arrosés sans interruption par un fluide dont toutes les parties se touchent et se soulèvent. A mesure que la saison s'avance, il devient plus abondant, et sa fermentation augmente. En effet, les pluies du printemps se joignent à celles de l'hiver, et déjà le soleil élevé sur l'horizon fait sentir toute la force de ses traits. Ils échauffent la surface de la terre et répandent dans l'air une chaleur tempérée. Ainsi la sève inonde alors les racines qui s'allongent et s'étendent de toutes parts. Ses ruisseaux forment en se réunissant un fleuve qui pénètre dans l'intérieur du tronc, arrose le bois sous l'écorce encore

tendre, remplit tous les canaux d'une rosée féconde, et porte dans les réservoirs de la moëlle des aliments qui l'entretiennent. Il dépose les sucs qu'il charrie, se charge de ceux qu'il rencontre, se mêle avec l'ancien *ferment*, circule et s'insinue partout, ajoutant partout de nouvelles parties, de nouvelles couches aux anciennes. Bientôt il croît au point que l'intérieur de la tige ne peut plus le contenir. Alors il entre dans toutes les cavités où résident les radicules des branches, fait éclore des rameaux souvent doubles, quelquefois triples, porte enfin une liqueur nourrissante dans les cellules où sont renfermés les fruits naissants, et les graines qui doivent les reproduire un jour. Les fruits grossissent, lorsque cette fleur passagère qui les annonce est tombée : ils reçoivent insensiblement la forme et le goût qui leur est propre, et les feuilles en se développant couvrent les fruits de leur ombrage. Ainsi par la seule élévation d'une liqueur chargée de sucs nourriciers, et sortie du sein d'une terre féconde, on a vu naître d'abord, se former ensuite peu à peu, croître enfin dans toutes ses parties, cet arbre qui, placé sur la cime d'une montagne, frappe tous les yeux par sa hauteur, et qui, portant sa tête touffue dans la région des vents, épuise par une forêt de racines la terre qui le nourrit.

Considérez de même avec quelle impétuosité s'élancent vers le ciel des eaux conduites du faîte d'une colline dans un jardin. L'ouverture des tuyaux leur donne à peine un libre cours, et déjà s'élève à vos yeux une gerbe liquide. Repoussée par l'air, elle retombe sur elle-même, se divise en mille cristaux, et forme une pluie argentine, qui frappe avec un doux murmure la surface transparente du bassin. Ces eaux s'élèvent par l'effet de la même impulsion qui les précipite de leur source ; et la seule pente du conduit, de pesantes qu'elles étaient, les a rendues légères. C'est aussi ce qu'éprouve une pierre jetée par un coup de vent du sommet d'une montagne dont le pied touche celui d'une autre située vis-à-vis. Cette pierre roulant avec toute l'impétuosité que lui donnent et son poids et la violence du coup qu'elle a reçu, frappe en un instant le bas du vallon. Mais au lieu d'y rester immobile, devenue légère à proportion de sa pesanteur, elle rebondit avec force, et remonte sur la hauteur opposée: elle s'y soutient jusqu'à ce que son mouvement s'épuise. Luttant pour lors en vain contre la pente escarpée du coteau dont la roideur accélère sa chute, elle tombe pour ne plus se relever.

Observez enfin ce qui se passe dans le ciel. Nous voyons des planètes, corps solides et semblables à la terre, nager dans un espace où rien en apparence ne les soutient, et décrire constamment des ellipses, comme si de telles masses, contre les lois de la nature, étaient sans pesanteur. C'est qu'en effet chacun de ces globes est, comme la terre, environné d'un tourbillon, et par conséquent ne peut demeurer immobile. Ils roulent dans les orbites où les a placés l'auteur de l'univers, sans jamais changer une route, sur laquelle ils n'ont à craindre ni la rencontre, ni le choc de corps étrangers. Le soleil est le centre de leurs révolutions, et la partie de l'éther qui coule au-dessus d'eux ne cesse de les pousser vers ce centre avec toute la force que lui donne la rapidité de son mouvement. Mais comme la portion du même fluide qui se trouve entre eux et le soleil les soutient, et que d'ailleurs ils ont acquis un certain degré de force centrifuge par la continuité de leur rotation, l'équilibre que produisent ces efforts contraires conserve à chaque orbite un diamètre toujours le même. Mécanisme admirable qu'Epicure n'a point aperçu, disons mieux, qu'il ne voulut pas apercevoir ; il craignait d'y reconnaître des traces trop visibles de la Divinité. Mais si ce combat entre des forces égales retient les différents globes dans leurs orbites et semble leur ôter toute pesanteur, il ne produit pas le même effet sur les corps, qui, placés dans le tourbillon particulier de chaque planète, roulent avec elle autour du centre de son mouvement. Le fluide qui les environne s'oppose à leur fuite, les repousse, et par sa pression les empêche de s'éloigner du globe auquel ils appartiennent. Ainsi, que ces corps soient détachés de la masse par quelque force étrangère, ils sont sur-le-champ contraints de s'y rejoindre : ce qui fait que cette masse conserve toujours la même grosseur.

C'est donc un principe enseigné par la raison et démontré par l'expérience, qu'aucun corps ne pèse par lui-même, quoiqu'on attribue un poids réel à la plupart, comme si la pesanteur était propre à la matière.

Combien de qualités en effet, attachées par le vulgaire à la nature des corps et traitées d'attributs essentiels, qui ne sont peut-être que de simples accidents, de pures modifications produites par une cause étrangère ? Vous croyez l'eau fluide d'elle-même et par essence : voyez-en de glacée. C'est, me direz-vous, le froid qui la convertit en glace. Elle ne coule, vous répondrai-je, que parce qu'elle est rendue liquide par la chaleur. Que le Scythe soit notre juge, le Scythe qui, né sous un climat rigoureux, marche pendant près de dix mois sur le sol d'une mer glacée : ou prenons pour arbitre l'habitant à peine connu des terres magellaniques. L'eau, répondront-ils l'un et l'autre, est un cristal fusible, une pierre transparente que la moindre fermentation peut dissoudre ; mais qui, naturellement dure, ne devient fluide que par un effet de la chaleur. Ils en ont la même idée que nous avons des gommes, de la poix, de la cire ; elle est enfin à leurs yeux ce qu'elle serait aux vôtres, si le soleil disparaissait pendant trois ans, et que les fleuves, les lacs, les fontaines, les mers fussent plongés dans une nuit continuelle. Chacun juge de la nature d'une chose par ce qu'il en aperçoit communément, et regarde comme propres à cette substance les dehors sous lesquels il a coutume de la voir. Or des deux états dont l'eau se montre susceptible, aucun ne lui est propre. Elle coule agitée par des particules

de feu : l'évaporation de ces particules la convertit en glace. Ainsi le même corps est tantôt un solide et tantôt une liqueur. Quoi de plus dur que le fer? Cependant une masse de fer est mise en fusion par le feu. Quoi de plus volatil que le feu? Il resterait néanmoins captif et sans action dans l'intérieur d'un caillou, il y serait éternellement ignoré, si les coups de l'acier n'ouvraient la prison qui le renferme. Libre alors, il s'élance, saisit des parcelles du métal, les liquéfie et les pousse au loin sous la forme d'étincelles. En un mot, il n'est point de corps fluides qui ne puissent cesser de l'être, point de corps durs qui ne puissent être mis en fusion. De même toutes les masses que vous croyez pesantes, peuvent devenir légères. Nulle pesanteur réelle dans les corps; nulle tendance propre vers le centre : tout ce qu'ils semblent avoir de poids est produit par l'impulsion, est l'effet d'une pression étrangère. Mais dans le vide rien ne peut frapper et précipiter vos atomes. J'en conclus que des corpuscules qui ne gravitent point par eux-mêmes, n'étant ébranlés par aucun moteur, doivent rester à jamais immobiles.

IV. Pleine de confiance en ses calculs, l'école newtonienne a proscrit l'impulsion et livré l'univers aux prestiges de la magie. Le soleil attire les planètes, et réciproquement est attiré par ces astres. Sa grosseur et l'avantage qu'il a d'être leur centre, lui donnent sur eux une grande supériorité. Cependant il ne peut les entraîner, parce qu'ils ont à suivre la ligne droite une tendance que le moteur suprême leur a donnée dès l'origine, et que d'ailleurs agissant les uns sur les autres par une attraction mutuelle, tous font effort pour s'éloigner du centre. Du combat de ces forces contraires résulte un mouvement composé, qui leur fait décrire des ellipses conformes à la règle de Képler. Ce système est ingénieux; les calculs en sont justes; ils déterminent les orbites des planètes et s'accordent avec leurs révolutions: mais le principe qui lui sert de fondement nous paraît une chimère.

Je demande d'abord aux newtoniens ce qu'ils entendent par ce terme d'attraction. C'est, me répondent-ils, une force par laquelle un corps en repos agit sur un corps éloigné, l'ébranle et le contraint à se rapprocher, quoiqu'il n'y ait point de milieu qui établisse une communication entre eux. Ainsi l'attraction est une vertu occulte et réciproque. J'ai démontré que le corps, indifférent par sa nature, soit au repos, soit au mouvement, ne peut se mouvoir, s'il n'est gouverné par une intelligence qui veuille le faire passer de l'un de ces états à l'autre; qui de plus ait la faculté de choisir parmi ce nombre infini de lignes que peut décrire un corps, la ligne qu'elle lui fera suivre à l'exclusion des autres; qui puisse enfin se déterminer entre la lenteur et la vitesse. Un être qui pense est seul capable de tant de choix, et tous sont des préliminaires essentiels à la production du mouvement. Le corps ne pense point : il est donc par lui-même immobile.

Mais supposé que l'intelligence ait imprimé le mouvement, il ne passera point d'un corps à l'autre, s'ils ne sont joints par une continuité de matière solide ou fluide par laquelle se communique une impression que le contact peut seul transmettre. Rien n'est mu sans être poussé : rien n'est poussé sans qu'on le touche. Il faudrait donc que deux corps qui s'attireraient réciproquement, se tinssent par des liens mutuels. C'est ainsi que des coursiers fougueux emportent un char et volent dans la carrière. Ainsi sur la mer le mât fait avancer le vaisseau; les antennes font mouvoir le mât, et les voiles communiquent aux antennes le mouvement qu'elles reçoivent du vent qui les enfle.

D'ailleurs, ne donner à des corps dénués d'intelligence d'autre principe de leur mouvement qu'une attraction réciproque, c'est reconnaître qu'un corps ne peut se mouvoir par ses propres forces, et qu'incapable du moindre effort, il resterait sans cesse dans le même état, s'il n'en était tiré par une espèce de violence. Mais d'où viendra cette violence? D'un corps pareillement sans force, parce qu'il est pareillement sans intelligence? Aucun être ne peut communiquer ce qu'il n'a point. Ces deux corps seront par conséquent plongés dans un éternel repos.

A des raisonnements si simples et si vrais, que répondent les newtoniens? L'attraction, disent-ils, est une propriété de la matière, une loi fondamentale de la nature. C'est donc une loi de la nature, une propriété de la matière, que l'impossible se fasse. Principe admirable, règle digne de philosophes qui se donnent pour les réformateurs de la physique! Le repos devient la cause du mouvement, l'indigence est la mère des richesses. Que les mécaniciens se taisent aujourd'hui; qu'ils ne cherchent plus dans les vents, dans les eaux, dans la suspension des poids, dans les bras des hommes, dans la vigueur des animaux un secours capable d'augmenter les forces de l'impulsion. Ils s'épuisent à multiplier les moyens de faire passer le mouvement d'un corps dans les autres : ils emploient les leviers, les roues, les cordes, les poulies, les ressorts; ils s'attachent à diminuer, à combattre le frottement. Artistes ignorants et grossiers, ils avaient cru jusqu'à présent, et nous le croyions avec eux, que leurs opérations imitaient celles de la nature; c'est, disions-nous, par le même mécanisme qui distribue le sang à toutes les parties du corps, que les vaisseaux voguent sur la mer, que le laboureur trace des sillons, que la meule brise les grains, que les édifices s'élèvent, que l'eau monte dans les airs. Qu'ils cessent de nous vanter d'inutiles travaux. Sans ce pénible appareil, sans cette foule d'instruments et de machines, l'attraction toute-puissante produit dans le vide toutes les merveilles de l'univers; et quoique néant, elle est la cause de tout.

Il n'est point, dit-on, de phénomène qui ne s'accorde avec l'attraction. Je le veux croire : mais quels sont ceux qui ne s'accordent pas avec l'impulsion? De ces deux forces nous

ne concevons pas la première : la seconde se manifeste de tous côtés à nos regards : la terre, les mers, l'atmosphère qui nous environne offrent partout une chaîne de mouvements produits par le contact. La nature serait-elle donc inconstante et bizarre? Agirait-elle loin de nous autrement qu'elle n'agit dans notre sphère? Emploierait-elle pour le même effet deux causes opposées, lorsqu'une seule suffit?

Nous avons aussi sous les yeux, réplique un newtonien, des exemples d'attraction. Deux gouttes d'huile, qui ne sont séparées que par un petit intervalle, se mêlent sur-le-champ. Deux plaques de verre, inclinées l'une à l'autre, sont-elles plongées dans l'huile par les extrémités qui ne se touchent pas, on voit cette liqueur monter aussitôt vers celles qui se touchent. L'eau demeure suspendue dans un tube capillaire. Le fer, malgré sa pesanteur, est enlevé par l'aimant : des pailles d'or ou de cuivre le sont par un corps électrique. L'électricité même est transmise par un fil à de très-grandes distances. La sève pourrait-elle au retour du printemps monter dans la tige des arbres? Pourrait-elle, malgré les efforts de la pesanteur et contre les droits du centre, se porter aux extrémités des branches, pour s'y changer en fleurs, ou feuilles, en fruits propres à chaque espèce, si les racines, si les fibres ne l'attiraient secrètement du sein de la terre? C'est par la même raison que l'eau se filtre au travers d'un morceau de drap, dont le bout est plongé dans le vase qui la contient.

En nous opposant tous ces faits, on établit pour principe le point contesté : on les soutient produits par l'attraction. Leur cause est toute différente. Chaque corps a son atmosphère : elle est composée des particules insensibles que l'évaporation en détache et qu'elle répand plus ou moins dans l'air, qui les arrête et les repousse à proportion qu'il est lui-même comprimé. Si ces parcelles rencontrent en voltigeant quelque corpuscule qui n'ait pas assez de masse pour leur résister, elles s'en saisissent, et par la seule force de l'impulsion le précipitent vers le centre de leur mouvement. Par là j'expliquerai la suspension d'un fluide dans les tuyaux capillaires. Celle des gouttes de pluie aux feuilles des arbres est un effet de la même cause : c'est par la pression d'une atmosphère environnante, que ces perles liquides se défendent contre la pesanteur. Pourquoi voyez-vous l'huile qui se trouve entre deux plaques de verre, gagner, quoique avec lenteur, le sommet de l'angle qu'elles forment en se joignant? C'est que la partie de sa surface comprise entre ces deux verres, est beaucoup moins comprimée que les autres. Deux gouttes d'huile se jettent l'une à l'autre des chaînes qui les réunissent : c'est que l'écoulement de leurs particules chasse l'air de l'espace qui les séparait, et donne par là plus de force à la colonne supérieure, dont la pression tend à les rapprocher. L'aimant offre encore des preuves sensibles de l'impulsion : seule, elle peut rendre raison de la puissance que cette pierre minérale exerce sur le fer. Présentez-lui de la limaille; vous voyez ces molécules mues tout à coup s'agiter en tourbillon, et former des cercles dont l'aimant est le centre. Cette agitation ne prouve-t-elle pas l'existence d'un fluide magnétique? Ne rend-elle pas visibles, et le cours de ce fluide, et les deux pôles sur lesquels il tourne? Une masse de fer, trois fois plus lourde, paraît s'appliquer d'elle-même à votre aimant, et malgré son poids y reste suspendue. C'est l'atmosphère magnétique qui retient cette masse en l'environnant. Les autres phénomènes que vous alléguez ne vous sont pas plus favorables; je les ai d'avance expliqués. Votre système n'est donc qu'une ingénieuse chimère.

Je ne suis point auteur d'un système, s'écrie Newton. J'avoue qu'il n'est point auteur : il n'a fait que lier ensemble d'anciennes hypothèses. Il tient d'Aristote cette qualité occulte qu'il regarde comme le mobile universel, et ces aveugles sentiments qu'il prête aux corps : il doit le vide à Epicure. De ces fictions empruntées des Grecs, il a su, par une espèce de prodige, former un tout qui lui appartient : et c'est en leur faveur qu'il se déclare l'ennemi de Descartes, d'un philosophe qui voulait que tout obéît aux lois de la mécanique, que tout fût l'effet d'une impulsion produite par une intelligence. Descartes a laissé quelque chose à réformer, j'en conviens sans peine : un même homme n'a pas le droit de tout voir : le temps nous instruit; un siècle corrige celui qui le précède, et d'exactes recherches produisent de nouvelles découvertes. Le soleil a ses taches; il est quelquefois éclipsé par la lune, souvent couvert par de sombres nuages; en est-il moins le père du jour? N'est-il pas toujours le soleil? Les partisans de Newton affectent de mépriser Descartes; et le système qu'ils substituent à ses principes a pour base une chimère. Ce défaut de la nouvelle hypothèse n'est pas racheté par la sublime géométrie que l'auteur y répand avec profusion. La géométrie sait en effet décrire la manière dont agissent des corps; mais ses recherches ne s'étendent pas jusqu'à leur nature. L'algèbre en partant d'une supposition absurde peut donner des calculs aussi justes, que si l'hypothèse était véritable. Mais la physique, sans se borner aux effets, remonte à leurs causes : elle nous fait contempler les phénomènes dans leur source. Ne séparons point ces deux sciences; elles sont sœurs : toutes deux doivent de concert unir leurs travaux et leurs lumières. Réunies, elles embrassent la nature entière : l'une sans l'autre est insuffisante. Quelques philosophes ont prétendu que le mouvement des astres est l'effet du hasard, ou d'un amour que ces corps ont les uns pour les autres. La crédule antiquité leur donna pour conducteurs des dieux qui en réglaient le cours selon des traités faits entre eux. Ptolémée accumulant à grands frais sphères sur sphères, embarrassait le ciel par une multitude d'épicycles. Je pourrais adopter quelqu'une

de ces chimères ; je pourrais même en imaginer de plus bizarres, et calculer avec justesse d'après de si fausses suppositions. Telle était la face de la physique, lorsqu'ennemi des obscures fictions, Descartes vint y répandre le jour, et chassa les fantômes qui en usurpaient l'empire : génie sublime, il fit en même temps refleurir la géométrie ; et c'est en la prenant pour guide, qu'il s'est ouvert une route au sanctuaire auguste de la vérité. Il a prétendu que le ciel est rempli de tourbillons toujours agités, qui tendent à s'éloigner de leur centre, et repoussent les planètes vers le soleil, sans que les planètes puissent obéir à cette impression, parce qu'elles sont elles-mêmes emportées par le cours rapide d'un fleuve centrifuge. Cette hypothèse ne renferme rien que ne confirment les propriétés du mouvement circulaire, connues par l'expérience, qui ne soit conforme aux lois de l'équilibre, que l'on ne puisse aisément concevoir ; rien en un mot qui répugne. Dirai-je la même chose de vous, illustre Newton, quand vous établissez pour principe une force chimérique dans un vide imaginaire? Calculez, mesurez, réformez ce qui mérite de l'être. Qui le peut mieux que vous ? Découvrez de nouvelles vérités : vous serez applaudi, nous vous comblerons avec joie de justes éloges. Examinez quelle est la nature des globules de l'éther ; s'ils peuvent, en suivant la règle de Képler, décrire une ellipse autour du soleil, et former des tourbillons particuliers dans le tourbillon général. Nous vous écoutons avec étonnement, avec transport. Mais n'entreprenez pas de faire revivre la magie. Dieu seul peut imprimer le mouvement à la matière. Incapable de se mouvoir par elle-même, elle obéit aux lois de l'intelligence.

V. Rassemblons à présent sous un même point de vue, Quintius, toutes les erreurs que je crois avoir jusqu'ici réfutées : ce précis mettra dans un nouveau jour la fausseté des principes adoptés par Lucrèce. Epicure imagine des atomes dont l'existence est impossible : il les soutient innombrables, et, supposé qu'ils existassent, leur nombre aurait nécessairement des bornes ; il les revêt de propriétés chimériques ; il leur donne enfin un mouvement qui répugne à leur nature, telle qu'il la représente. Que répondez-vous, éloquent Lucrèce ? Je vois vos corpuscules immobiles dans le vide. Que d'éléments ! mais qu'ils sont oisifs et stériles ? Quelle léthargie les retient dans l'inaction ? Les espaces sont ouverts. Le vide ne fait point d'obstacle. Vous y retrouvez ce sommeil, cette *inertie* de la matière, que vous regardez comme une suite du plein. Mais si les charmes de la poésie purent autrefois attirer les arbres du sommet des montagnes, s'ils forçaient la lune à descendre du ciel, vous pourrez faire tomber vos atomes sans le secours de la pesanteur. Ordonnez-leur de se mouvoir, pour en former le soleil, les astres et le globe terrestre, l'atmosphère et l'Océan, les forêts et les montagnes, les plantes et les animaux ; mais vous commandez en vain : vos atomes sont immobiles et le seront éternellement.

Alcide combattant l'hydre de Lerne opposait à cet assemblage de monstres sa redoutable massue. Mais à peine abattait-il une tête, que du sang même il en sortait une autre, armée de dents menaçantes. La victoire fut longtemps incertaine ; cette massue, si souvent meurtrière, ne portait que des coups inutiles. Le héros intrépide s'arma d'un nouveau courage contre cet ennemi toujours renaissant. Il porta le feu dans ses plaies fécondes, et détruisit enfin ce monstre qui semblait se survivre à lui-même. Ainsi, quoique l'irréligion ne cesse de provoquer au combat l'Etre suprême et de soulever contre lui de nouveaux serpents, le céleste flambeau de la raison suffira pour la réduire en cendres.

J'ai fait voir l'impossibilité du mouvement de vos corpuscules. Je vais prouver qu'en le supposant véritable, il ne produirait pas ce que vous en attendez. Épicure soutient que des atomes qui dans leur chute en frappent d'autres, avec lesquels ils ne peuvent s'unir, rebondissent aussitôt et se relèvent. Si ce principe était vrai, on aurait droit d'en conclure que rien de fluide n'a pu se former dans l'univers. En effet, c'est de globules dont la surface est parfaitement polie que vous composez toute espèce de liqueur : et ce n'est pas sans quelque fondement. La fluidité d'un tout est une suite de la mobilité de ses parties ; il devient solide dès qu'elles ont perdu le mouvement qui les agitait, et cette agitation elles ne peuvent la conserver, si elles ne sont coulantes, lisses, arrondies. Mais aussi pour que ces molécules forment une masse, il faut qu'elles se tiennent, qu'elles roulent ensemble, unies par des liens mutuels. Sans cette union, jamais il n'en résultera de corps semblable à la matière subtile, à cet air que nous respirons, à l'Océan, tel enfin que ces amas d'eaux, épars sur la surface et dans l'intérieur de notre globe. Or comment cette multitude de globules, dispersés dans l'immensité du vide, ont-ils pu se joindre et former ces divers assemblages ? Ils ne sont pas armés de pointes et de crochets ; ils n'ont aucun de ces liens réciproques que vous donnez à ceux des atomes dont l'union produisit les corps rudes ou les corps denses. La surface des globules est unie ; par quelque point qu'on veuille les saisir, ils s'échappent : ils n'ont de prise sur rien et n'en donnent aucune sur eux. Telle est la propriété de cette espèce de figure. Par conséquent tout globule qui tombait sur un autre a dû rejaillir après le coup et regagner les régions supérieures du vide. Ainsi, nulle alliance entre les atomes de cette classe ; plus ils se ressemblent, moins ils sont propres à s'incorporer, et dès lors point de fluide dans l'univers. Vous me direz que si les globules ne s'unissent pas d'abord, la pesanteur qui leur est naturelle les fait retomber après le choc, les dirige vers un centre commun, et parvient à les rassembler. Mais cette réponse déjà réfutée tant de fois est

une défaite, que vous n'êtes plus le maître de m'opposer. Nous n'examinons pas ici le corps dans son état actuel ; nous considérons les principes dont il est le résultat, et le mouvement qui, dans l'origine, a dû les réunir. J'ai prouvé que la pesanteur est bannie du vide, et je prouve ici que, dans l'hypothèse épicurienne, il n'est point de mouvement qui puisse lier entre eux les globules, parce que si par eux-mêmes, et sans moteur, ils errent dans un vide immense, ils doivent, aussitôt qu'ils se touchent, se repousser de part et d'autre.

Mais cette réflexion des atomes dans le vide est une chimère. Epicure ne l'a soutenue que par une de ces méprises où l'ont jeté l'ignorance et la méthode de soumettre tout au rapport des sens : méthode indigne d'un philosophe et qui le précipite d'erreur en erreur. Une balle de paume qu'un bras vigoureux pousse avec une raquette bien tendue est réfléchie par la muraille qu'elle frappe avec roideur, et se relève dès qu'elle a touché la terre. Pourquoi ? c'est que le mur et le pavé résistent, n'ayant reçu qu'une très-petite partie du mouvement ; qu'ils aplatissent un peu la balle qu'un tissu flexible rend élastique, et la repoussent par la solidité de leur masse. Que cette balle tombe dans les filets, elle ne rebondira point, parce qu'ils absorbent le mouvement. Une balle de plomb ne rejaillit pas non plus lorsqu'elle frappe une pierre : elle s'aplatit, parce qu'elle est trop molle ; et la force du coup, en ébranlant ses particules, en change la situation. Par la raison opposée une balle de fer se réfléchit à peine ; elle est trop roide et trop dure. Ainsi pour qu'un corps éprouve cette répulsion qui le force à retourner sur ses pas, ou, si l'angle d'incidence est oblique, à rejaillir obliquement en sens contraire, il doit être en même temps dur et flexible. C'est ce mélange dans sa composition qui le rend propre à s'amollir un peu dans le choc.

De ces principes incontestables il résulte que vos corpuscules ne peuvent revenir sur eux-mêmes. En supposant avec vous que dans le vide un atome pût atteindre et frapper l'atome qui le devance, comment celui-ci résisterait-il à ce choc ? Il n'a sur le premier aucun avantage : leur force est égale, leur masse semblable, la route qu'ils suivent est la même. S'il était en repos, il céderait sans résistance, à plus forte raison puisqu'il tombe déjà, n'en peut-il opposer aucune. Qu'arrivera-t-il donc suivant les lois du mouvement ? Ou ces deux atomes seront propres à se lier ensemble, et dès lors ils ne feront plus qu'un même corps ; ou faute de pouvoir s'unir, ils continueront après le choc de tomber séparément. Telle on voit la grêle se précipiter du sein des nuages et frapper les campagnes.

De plus, il n'est pas ici question de force élastique qui repousse un de ces atomes et puisse en changer la direction. Vous leur donnez à tous une roideur inflexible, une parfaite dureté. Supposez donc qu'ils se touchent, ils seront incapables de se réfléchir.

Mais dans l'hypothèse de Descartes, la répulsion des corps et les autres effets de l'élasticité s'expliquent aisément. Un ballon rebondit en touchant la terre ; une branche d'arbre courbée par force se relève aussitôt qu'on la rend à elle-même ; une lame d'acier que vous pliez en cercles concentriques lutte contre cet état de contrainte, et dès qu'elle sera libre elle reprendra brusquement sa forme ordinaire. Lorsque le sauvage indien décoche une flèche, la corde se déplie, et l'arc, en se redressant, la force encore à s'étendre. Pour chasser une balle de l'arquebuse à vent, il faut comprimer l'air et lui permettre ensuite de se débander. Enfin la poudre, cette composition terrible, et qui devrait toujours étonner les hommes, si les hommes savaient être étonnés de ce qui frappe communément leurs yeux, la poudre prend feu tout à coup ; et dès que l'étincelle a dégagé les particules d'air qu'elle renfermait, ce mélange de charbon, de nitre et de soufre, plus puissant que la foudre, brise les rochers, renverse les remparts. Quelle est la cause de tous ces phénomènes ? l'action du fluide éthéré sur les différents corps qui nous les offrent. Cette matière dans laquelle ils nagent les pénètre dès qu'ils commencent à se dilater, entre dans leurs pores, agite leurs parties et leur communique par cette agitation une prodigieuse rapidité. Mais vous n'admettez point de matière subtile dans le vide. Ainsi dans le vide point de force élastique qui puisse obliger les atomes à retourner sur leurs pas.

En prouvant, comme j'ai fait, que sans la pesanteur vos corpuscules sont à jamais plongés dans un repos léthargique, et que même avec le secours de cette qualité, qui leur manque, ils seraient incapables de rien produire, je crois avoir sapé les fondements du système de Lucrèce. Plus de mouvement essentiel à la matière, plus de liaisons fortuites d'atomes : ces chimères sont détruites ; et votre poëte se montre aussi peu philosophe lorsqu'il prétend mettre en jeu les principes des corps que lorsqu'il entreprit de leur donner l'être. Qu'il se retire donc muet et confus, jusqu'à ce que je le rappelle au combat. Mais l'irréligion ne se croit pas vaincue par la défaite d'un de ses partisans. L'artificieuse volupté lui fait reprendre les armes sous les auspices d'un nouveau défenseur : chassée d'un fort, elle va se réfugier dans un autre ; comme un guerrier qui voit ses remparts détruits, ses fossés comblés et l'ennemi dans l'intérieur des murailles, s'enferme dans la citadelle, en fortifie les dehors, et, de là, porte aux assiégeants ses derniers coups. Mais quelque asile que choisisse l'ennemi de la Divinité, je l'y poursuivrai sans relâche, et je renverserai ses nouveaux retranchements.

VI. Xénophane et Spinosa cherchent le principe du mouvement, non pas, comme Epicure, dans les parties de la matière séparées les unes des autres, mais dans la somme de ces parties, dans la masse que forme leur assemblage. Renoncer pour ce système à celui de votre maître, ce serait, Quintius,

changer d'erreur. Il est absurde, et tout concourt à le détruire. Je vous l'ai dit plusieurs fois ; le corps ne peut être mu que par l'impulsion : également propre à suivre toutes les directions imaginables, il ne peut par lui-même en choisir une seule. Concluez de là que s'il n'est mis en mouvement par une cause quelconque, il doit rester immobile à jamais.

Je conviens, direz-vous, que chaque corps a besoin d'être poussé pour se mouvoir; mais peut-être faut-il supposer dans l'univers une propagation éternelle du mouvement. Transmis d'une portion de matière à l'autre, il peut circuler dans ce vaste tout et s'y perpétuer de façon qu'il n'ait jamais commencé, que jamais il ne finisse. Avec quelle facilité, Quintius, vous dérobez-vous à la lumière ! Avec quelle promptitude oubliez-vous mes principes ! Vous ne pouvez admettre ces impulsions successives et continuelles, sans concevoir que chaque corps a reçu le coup qu'il porte. Ainsi le mouvement doit par essence être transmis : il est produit par un moteur, comme un fils est issu d'un père. Puis donc qu'il se trouve dans la matière, il a dû lui être imprimé par quelque cause, et cette cause n'est pas un corps brut et grossier, parce qu'un corps brut et grossier ne peut faire de choix. Supposerez-vous une portion de matière détachée de la masse, et qui, supérieure aux autres, puisse leur communiquer une impression qu'elle n'aura pas reçue ? Mais, je le répète, point de mouvement qui ne soit transmis, qui n'ait un auteur. Pourquoi celui que vous attribuez à cette partie de matière n'en aurait-il pas ? De quelque attribut que vous la prétendiez revêtir, ce sera toujours un corps dénué de raison, semblable en tout à ceux qui, de votre propre aveu, ne peuvent se mouvoir par eux-mêmes. Toute partie de matière est matière, donc aucune ne peut s'élever au delà des forces d'une substance matérielle ; aucune n'a droit d'imprimer le mouvement, si elle ne l'a reçu de l'Être qui peut seul le produire : Etre d'un ordre supérieur, incorporel et doué d'intelligence.

Nous voyons le soleil tourner sur son axe d'occident en orient : susceptible par sa nature de toute autre direction, est-ce par choix qu'il se détermine en faveur de celle-ci ? Est-ce une loi de la matière qui l'assujettit à la suivre ? Si vous croyez le soleil capable de choix, la superstition grecque se félicitera de trouver encore un partisan. Si vous alléguez une loi de la matière, il faut, en conséquence, que tous les corps qui sont mus tendent toujours vers l'orient, jamais vers le nord ou le midi. Mais le mouvement, vous le voyez comme moi, se porte vers toutes les parties du monde. La matière n'est donc pas en droit de lui prescrire une direction. Comme il ne peut subsister sans en avoir une quelconque, concevez qu'il a pour véritable auteur l'Etre qui le modifie.

D'ailleurs, on ne doit regarder comme éternel aucun composé de parties qu'une production successive remplace les unes par les autres. La nature d'un tout ne diffère point de celle de ses portions ; il n'en est que le résultat. Ainsi pour que le mouvement fût éternel, comme vous le pensez, il faudrait que tout ce qui se meut dans l'univers se mût de toute éternité. Mais combien de corps voyons-nous sortir du repos : chaque jour, chaque instant fait éclore une multitude de mouvements passagers. Le genre humain peut se renouveler sans cesse par une suite de générations ; cependant vous croyez qu'il a commencé : pourquoi ? c'est précisément parce qu'il a besoin d'être ainsi renouvelé, que tout père est fils d'un père, reconnaît quelqu'un plus ancien que lui, et dès lors n'a pas existé de tout temps. Les semences sont produites par les arbres ; les arbres proviennent des semences : aucune espèce de végétaux n'est donc éternelle. Le jour et la nuit ont aussi commencé, puisqu'ils se succèdent. En effet, qui des deux aurait donné naissance à l'autre ? Enfin ne regardez pas le temps comme éternel ; c'est, j'en ai déjà fait la remarque, un amas de parties qui naissent et se détruisent. Le printemps, l'été, l'automne, l'hiver se suivent dans un ordre invariable, et leur retour, en formant l'année, démontre que l'univers et le temps n'ont pas toujours été. Entre des parties qui se succèdent, il n'en est point qui ne vienne après une autre. Aucune saison n'est donc éternelle : il n'y en aurait point eu si la volonté d'un arbitre souverain n'avait réglé le rang de ces différentes parties, dont aucune n'était nécessairement la première.

Pourquoi, me direz-vous, les corps n'auraient-ils pas reçu de la nature le droit de se mouvoir ? Que le mouvement soit un de leurs attributs essentiels, dès lors il n'en faut plus chercher la cause hors d'eux-mêmes ; ils n'ont plus besoin d'impulsion. Ce raisonnement, Quintius, vous l'avez déjà fait sur la figure de vos atomes : vous prétendiez que leur forme n'était pas l'ouvrage d'une intelligence ; vous voudriez à présent qu'ils puissent se passer d'un moteur. Ainsi ma réponse est la même : je n'emploierai contre une supposition déjà réfutée que les armes qui l'ont détruite. Si l'on doit reconnaître un mouvement essentiel aux corps et propre à la matière, je demande lequel c'est, quelle en est la quantité, la direction ; s'il est lent ou rapide ; si la ligne qu'il fait décrire au corps est droite ou circulaire. Toutes les espèces de mouvements ne peuvent en effet se trouver ensemble. Il faut choisir ; mais décider pour une espèce, c'est proscrire toutes les autres ; car rien ne peut remplacer ce qui tient à la substance d'un être. Cependant il n'est aucune espèce de mouvement dont le corps ne soit susceptible. Pourquoi donc indifférent par lui-même à toutes, en aura-t-il par lui-même une plutôt que les autres ? D'ailleurs, si tel ou tel mouvement fait partie de son essence, il ne peut les varier : tout attribut est immuable. Or nous voyons le mouvement varier à l'infini ; il n'est donc point essentiel à la matière.

Je sais ce que vous allez me répondre. De

ce qu'un corps est toujours figuré, quoiqu'aucune figure en particulier ne lui soit propre, vous conclurez sans doute que sans être fixé par sa nature à telle ou telle façon de se mouvoir, il a toujours un mouvement quelconque : mouvement que peuvent modifier des causes étrangères. Une roue tourne, direz-vous, en tout sens sur son axe, lorsqu'elle est libre ; mais quelquefois elle n'y peut tourner qu'en un certain sens ; lorsque, par exemple, elle est obligée de suivre le cours de l'eau. Vous ne voyez donc pas, Quintius, où conduit cette réponse. Si elle est juste, plus de repos pour les corps, ils ne peuvent subsister sans mouvement, comme ils ne le peuvent sans figure. Paradoxe que vous n'oseriez soutenir. Un corps est nécessairement figuré, puisqu'il a des bornes : mais il ne se meut pas nécessairement ; il peut rester immobile sans cesser d'être corps. Qu'il se meuve ou qu'il soit en repos, c'est toujours la même portion de matière ; c'est toujours un composé des mêmes parties. Ne pensiez-vous pas que vos atomes s'arrêteraient dans le centre où les précipitait cette pesanteur dont Epicure faisait un de leurs attributs ? Vous avez donc conçu qu'ils seraient alors en repos, que leur mouvement n'était pas éternel, et néanmoins vous ne les croyez pas anéantis.

J'ajouterai que des corps également pressés de toutes parts ne peuvent se mouvoir. Si vous redoutiez le plein, c'est qu'une profonde léthargie devait, selon vous, en être la suite ; mais cette immobilité n'entraînait pas la destruction de la matière. Enfin, si deux corps, avec une masse et des forces égales, se frappent en sens contraire, le repos succède de part et d'autre à leur choc. Puis donc que les corps se meuvent souvent, mais ne se meuvent pas toujours, concluons que ni le mouvement, ni le repos ne leur sont essentiels : et dès lors regardons ces deux états comme de simples modifications qui ne changent rien à la nature de l'être corporel. Un homme est toujours homme, soit qu'il repose couché sur le gazon, soit qu'il presse les flancs poudreux d'un coursier plus vite que les vents. Ce zéphyr dont le souffle agite à peine les feuilles, et cet aquilon qui ravage les forêts, qui couvre l'Océan des débris de nos vaisseaux, sont le même air plus ou moins agité. Suivez (le Teveron) l'Anio dans son cours : d'abord paisible, il coule avec lenteur depuis les montagnes des Sabins, jusqu'au pied du château de (Tivoli) Tibur. Là, tout à coup la terre se dérobe sous lui : son lit cesse de le soutenir ; il tombe avec un horrible fracas dans un abîme, d'où ses flots écumeux forment, en rejaillissant, un nuage peint dans les brillantes couleurs de l'iris. Précipités dans de nouveaux gouffres, ils s'y brisent contre des rochers, roulent avec furie dans un labyrinthe tortueux de cavernes inaccessibles à la lumière, et font retentir le vallon de leurs mugissements. Ce fleuve reparaît ensuite : on le voit sur le penchant d'une riante colline se diviser en cent ruisseaux. A peine a-t-il touché le vallon que ses eaux dispersées se rassemblent, et d'un pas tranquille reprennent leur cours à travers les campagnes du Latium. Ces mouvements opposés ne le changent pas ; il est toujours le même, et quand il se précipite avec l'impétuosité d'un torrent, et quand il rejaillit : toujours le même lorsqu'il se perd dans les cavernes qui l'engloutissent ; lorsque ses eaux en sortent par différentes issues ; lorsqu'enfin elles coulent avec un doux murmure entre des bords plus paisibles. Un corps en repos conserve sa situation, il en change lorsqu'il se meut, voilà toute la différence. Si ce changement est considérable en peu de temps, le mouvement sera prompt ; ce changement est-il petit en beaucoup de temps, le corps se meut avec lenteur. Sa marche reçoit encore d'autres qualifications, qui dépendent ou de la route qu'il prend, ou de la figure qu'il décrit en changeant de place. Ainsi une situation constamment la même, c'est le repos ; un changement continué de situation, c'est le mouvement.

Mais que cette situation varie ou ne varie pas, elle est, comme la figure, un simple mode, une de ces qualités accidentelles que les corps peuvent acquérir et perdre tour à tour. Deux sortes de figures dont la matière est également susceptible. L'une est terminée par des lignes droites, l'autre par des courbes. De même deux sortes de positions, l'une fixe, l'autre changeante. Toutes deux conviennent également au corps. Incapable de se donner la première, à l'exclusion de la seconde, de modifier ou de quitter celle des deux dans laquelle il se trouve, il y reste tant qu'il n'en est pas tiré par une force étrangère. Le corps ne peut subsister sans une figure déterminée ; mais il n'en exige aucune par préférence : il ne peut non plus se passer d'une situation quelconque ; mais qu'il la conserve, ou qu'il en change, c'est toujours le même corps. Puis donc que le mouvement est une des deux espèces de situations, et que comme tel il n'appartient point à l'essence des corps, n'en cherchons pas en eux le principe. Il est étranger à la matière ; elle en serait éternellement privée sans l'action d'un Etre supérieur.

LIVRE V.

I. *La nature de l'âme est le sujet du cinquième livre. Il commence par un précis des erreurs réfutées dans les livres précédents. L'auteur porte ensuite son jugement de Lucrèce, qu'il représente comme aussi bon poëte que mauvais philosophe : après ces préliminaires il entre en matière.*

II. *Par un délai assez étendu de nos connais-*

sances, de nos découvertes, de ce que nous sommes capables d'inventer ou d'exécuter, il prouve qu'on doit admettre dans l'univers des êtres intelligents et que l'intelligence suprême est le seul principe du mouvement des corps.

III. *Ces êtres intelligents sont simples, sans parties et dès lors immatériels, indissolubles, immortels. L'auteur le démontre par des arguments tirés de l'essence même de la matière. Il définit cette substance, en examine les propriétés et fait voir que ses différentes modifications, capables uniquement de varier la forme des corps, ne peuvent produire ni l'âme ni la moindre opération de l'âme. Après avoir expliqué selon ces principes la nature du feu, il reprend la question de la spiritualité de l'âme, qu'il établit par de nouvelles preuves.*

IV. *Il répond ensuite aux objections des épicuriens. De l'impression que semble faire sur l'âme tout ce qui affecte le corps, ces philosophes concluent que l'âme et le corps sont d'une même nature. Le poëte démontre qu'on en doit seulement inférer l'union de ces deux substances. Il détaille les lois et les suites de cette union, et prouve qu'un être capable de recevoir à la fois différentes sensations et de les comparer ensemble, est* un *et simple.*

V. *Locke prétend que nous ne connaissons pas assez la nature de la matière, pour avoir droit de prononcer qu'elle est incapable de penser: il croit que l'intelligence et l'étendue peuvent être deux propriétés du corps. Le poëte réfute cette objection, d'autant plus séduisante, que paraissant fondée sur un modeste aveu de notre ignorance, elle est l'abus d'une vérité que tout philosophe se fait gloire de reconnaître.*

VI. *La liberté de l'homme qu'il établit ensuite lui fournit une nouvelle preuve de la spiritualité de l'âme.*

VII. *Enfin, après avoir fait un précis de tout ce qu'il a démontré dans ce livre, il le termine en développant une conséquence importante de l'union de l'âme avec le corps : c'est l'existence d'un Etre suprême, auteur et souverain de l'univers.*

I. Je suis persuadé, Quintius, que vous aimez la vérité : je vous crois équitable et sincère. Vous n'êtes pas de ceux qui, regrettant les songes que leur offrait un sommeil imposteur, s'affligent de revoir le jour, lorsque les premiers rayons de l'aurore les arrachent à leur assoupissement et dissipent les ombres dont ils aimaient à se repaître. L'illusion a pour eux des charmes : ils frémissent du retour de la lumière, qui fait à des mensonges aimables succéder de tristes et fâcheuses réalités. Si cependant vaincu par la force de mes raisons, vous gémissiez de vous voir privé d'une erreur qui vous fût encore chère, j'admirerais ce que peuvent les dangereux conseils de la volupté. Je me flatte en effet d'avoir renversé tout ce qu'une secte ennemie de l'Etre suprême regardait comme l'inébranlable fondement de sa doctrine. J'ai détruit ce vide infini, ces atomes éternels, ce mouvement qu'on supposait faire partie de leur essence. La seule lumière naturelle a dissipé ces brillantes fictions.

La volupté n'a donc plus d'armes : ses traits impuissants ne blesseront désormais que des aveugles volontaires ; que ces amis de l'erreur qui cherchent à s'envelopper d'épaisses ténèbres, et ne marchent que pour s'éloigner de la route du vrai. Lucrèce peut continuer de se plaire dans les jardins d'Epicure : mais qu'il les habite seul; qu'il y vive sans honneur au sein de la mollesse ; qu'il y cueille du myrte, et ces fleurs que le favori de Vénus, le jeune Adonis, a teintes de son sang. Il peut même fixer son séjour sur l'Hélicon : qu'errant à loisir sur ces collines dont Apollon et Bacchus partagent l'empire, il écoute avec transport le vieux Silène, dans les fumées d'un nectar délicieux, couché mollement au fond d'une grotte, chanter d'une voix tremblante par quel coup de hasard les atomes dispersés dans le vide ont formé l'univers; et qu'une leçon si digne de ce maître voluptueux se termine par les jeux folâtres des satyres et des dryades. Qu'ensuite s'oubliant lui-même, Lucrèce invoque ces dieux qu'il s'efforce de détruire; qu'il peigne les amours de Mars, et les feux qui consument de jeunes cœurs ; qu'aux soins insensés du vulgaire inquiet, aux fureurs de la guerre, il oppose le bonheur d'une oisive liberté, la paisible indifférence d'un esprit indépendant, les charmes de la vie pastorale et la douceur des plaisirs champêtres. Qu'il nous dise comment les corpuscules qui nous environnent font sur nos sens des impressions différentes ; comment la violence de l'aquilon soulève les flots agités ; comment des vapeurs sorties du sein de la terre produisent dans un ciel obscurci de nuages les éclairs et la foudre. Qu'il nous représente les premiers mortels épars dans les forêts, coulant sous les lois de la nature des jours innocents et tranquilles, obligés ensuite de bâtir des cabanes et de fendre les guérets. Qu'il offre à nos regards l'affreuse peinture de la contagion qui dépeupla les murs d'Athènes. Lucrèce m'enchante lorsqu'il traite de pareils sujets : sa main sait y répandre toutes les beautés d'une éloquente poésie. Favori d'Apollon, il a droit aux lauriers qui croissent sur le Parnasse : je serai le premier à ceindre son front d'une couronne immortelle; mais que content du nom glorieux de poëte, il n'aspire pas à celui de sage. Devait-il s'ériger en maître, en réformateur des humains ? Perfide syrène, il abuse des charmes de sa voix pour séduire la crédule ignorance.

C'est le sort des hommes de se tromper. Un pilote mille fois échappé du naufrage, qui mille fois a triomphé des écueils, des gouffres, des tempêtes, et dont le vaisseau respecté par les flots a parcouru toutes les mers, périt à l'entrée du port, à la vue de sa patrie. Ainsi, que des philosophes qu'un noble désir de pénétrer les mystères de la nature fait marcher dans cette pénible carrière, s'égarent quelquefois près du terme de leur route ; que fatigués de recherches et

de travaux, ils ferment enfin les yeux à la vérité, dont le flambeau les avait guidés jusqu'alors, je les vois sans étonnement. Mais quelle doit être votre surprise, en comparant ce que fait Lucrèce avec ce qu'il annonce! Il devait porter le jour au sein des plus épaisses ténèbres ; ouvrir les sources de la vérité, affranchir les mortels d'un joug odieux : et nous le voyons par l'impuissance de ses efforts rendre hommage à cette religion qu'il voulait anéantir. Tous les traits que lance contre le ciel ce nouveau Briarée, retombent sur sa tête. En vain il se donne pour le libérateur du genre humain; il n'est que le panégyriste d'Épicure et de la volupté. Qu'il ne vous promette plus de trouver dans des atomes imaginaires la cause du mouvement : vous connaissez à quoi se réduisent ses magnifiques paroles. Aussi présomptueux que Lucrèce, Spinosa soutenait avec confiance que la force motrice est un attribut de la matière; vous savez quel cas mérite ce système : nos premiers coups ont suffi pour le détruire. Puis donc que le principe du mouvement ne réside pas dans la matière, cherchons ce principe dans une autre source.

II. Il existe des intelligences. L'homme sait qu'il pense ; il nie le faux, il affirme ce qu'il croit véritable; les sens lui transmettent-il quelques objets, il les conçoit, les juge, les compare entre eux, en remarque la différence ou l'accord. D'après ses observations, il se forme au dedans de lui-même des archétypes, des images intelligibles, modèles toujours subsistants auxquels il rapporte tout, pour juger de tout avec justesse. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner si les principes de nos connaissances sont innés, ou si l'âme ne les doit qu'à ses propres opérations. Dans quelque source qu'ils soient puisés, on ne peut douter de leur existence ; et c'est tout ce qu'exige la question présente. Souvent partagé par des raisons contraires, l'esprit demeure en suspens; il flotte dans l'incertitude, parce qu'il n'a qu'une connaissance imparfaite : souvent aussi ce qu'il sait le conduit à la découverte de ce qu'il ignore. Il infère l'un de l'autre, en suivant le fil d'une progression méthodique ; et capable de méditer, il distingue une conclusion juste de celle qui ne le serait pas, examine le rapport de ses idées, réfléchit sur l'ordre qu'il doit leur donner. Par ces efforts redoublés, il parvient à comprendre un objet, à l'embrasser tout entier ; et se repliant sur lui-même, il considère tous les pas qui l'ont conduit à ce terme. S'il ignore quelque chose, il sait au moins qu'il l'ignore; lorsqu'il doute, il sent qu'il doute ; qu'il nie, lorsqu'il nie; et quand il atteint au vrai, il est assuré qu'il l'a saisi.

Faut-il vous présenter ici le tableau des connaissances humaines, vous détailler tout ce que l'homme est capable d'exécuter? Ingénieux physicien, il voit que tous les corps sont des assemblages d'éléments, et remonte à leur première origine. Habile astronome, il mesure la vaste étendue des cieux, la circonférence des globes qui roulent dans le tourbillon solaire, et l'orbite que la terre y décrit. Il suit l'ombre que jette ce corps opaque en arrêtant les rayons du soleil ; il prédit combien de fois dans l'espace de mille ans, de mille siècles, la lune doit être obscurcie par cette ombre, et dans quel point du ciel, à quelle heure de la nuit, elle le sera chaque fois. Par des calculs aussi sûrs il détermine à quelle partie de notre globe la lune doit cacher le soleil, dans quel instant elle doit intercepter le jour et quelle portion du disque solaire elle obscurcira pour lors à nos yeux. Les satellites de Jupiter ont aussi leurs éclipses ; ces planètes, par leurs fréquentes conjonctions, semblent se venger les unes des autres en se dérobant tour à tour le flambeau qui leur est commun. De tant de révolutions diverses, aucune n'échappe aux regards de l'homme : infaillible devin, il prévoit tous ces phénomènes, les annonce et consigne ses prédictions dans des fastes plus sûrs que ceux des oracles. Enfin cet habitant de la terre, du point qu'il occupe sur ce globe, en détermine la grandeur et la forme ; par de savantes combinaisons, il découvre la véritable position des rivages, des villes, des royaumes ; son compas mesure l'immense intervalle qui sépare l'océan Atlantique des mers orientales. Ce n'est qu'en rapportant ses observations à des points fixes qu'il peut évaluer avec une telle justesse la distance réciproque de tant de lieux distribués sur la surface des deux hémisphères. Mais il n'existe aucun point fixe dans le vaste espace que parcourt le soleil ; l'homme en suppose, et la force de son génie supplée à ce que la nature n'a pas fait.

Hardi navigateur, il confie sans crainte un frêle navire aux caprices de la mer. Son courage ne redoute ni les périls de la nuit sur des côtes lointaines, ni le choc furieux des vents déchaînés. Guidé par la boussole et sondant la profondeur des eaux, il fait le tour de l'univers. Il va chercher l'or des contrées occidentales et les perles de l'Orient ; il brave les chaleurs du Midi, affronte les glaces du Nord, et se frayant des routes nouvelles, il tente la découverte de golfes, de promontoires, de pays inconnus. Un fragile bois le porte, des voiles légères lui soumettent les vents, son art est toute sa ressource.

Initié par l'étude dans tous les arts, il les perfectionne, il en invente de nouveaux. Il décompose les mixtes, tire le sel, le soufre, le sable, les liqueurs qu'ils contiennent, en désunit ou rejoint à son gré les principes, et fabriquant des corps artificiels, il imite, souvent même réforme l'ouvrage de la nature. Nouveau Prométhée, mais sans craindre le sort de celui des Grecs, il dérobe impunément le feu céleste ; il rassemble au foyer d'un verre les rayons du soleil réunis par la réfraction, et forçant, si je l'ose dire, l'astre du jour à descendre sur la terre, avec ces flammes adroitement surprises, il embrase les chênes, il liquéfie les métaux. Pour seconder les efforts de ses yeux, il fabrique, selon les lois d'une savante théorie, des instruments dont

l'utile concours, en donnant plus d'étendue à l'image d'un objet, l'éclaircit et le rapproche. A l'aide du microscope, il pénètre même dans l'intérieur des corps, en démêle les parties imperceptibles et contemple avec surprise les merveilles de leur composition. Que dirai-je de la parole et de l'écriture, de ce double lien qui unit toutes les nations et tous les siècles? Pour faire connaître mes pensées, je puis les confier au son; pour les rendre immortelles, je puis les marquer par des figures, les présenter sous des traits distincts et tracer une image de mon âme. Par là je m'entretiens avec les peuples de l'autre continent, avec les générations les plus reculées. Homme de tous les temps, citoyen de tous les lieux, je me fais également entendre partout.

De la sphère des objets sensibles, l'esprit s'élève à de sublimes contemplations. Il médite sur le principe de l'existence des êtres, sur leur fin, sur les lois qu'ils suivent, et découvre le rapport des effets avec leurs causes. Plein d'une noble confiance, il interroge la nature, en sonde les mystères, et pénètre cet abîme inaccessible aux sens. Quelle est la grandeur et l'importance de la question qui nous occupe? Nous examinons si l'univers est l'ouvrage d'un créateur ou s'il n'a pas d'autre cause que soi-même. A l'étude des vérités spéculatives, l'homme joint celle des vérités de pratique. Législateur et philosophe, il établit des règles de conduite, il cherche en quoi consiste le bonheur et propose les moyens d'atteindre à ce but. S'il sait discerner le vrai d'avec le faux, il connaît aussi la différence du juste et de l'injuste, du vice et de la vertu. De l'utile et de l'agréable il distingue ce qui nuit et ce qui déplaît. Il approuve et condamne, désire et craint, se livre à la haine, à l'amour, à l'amitié. Capable de revenir sur ses pas, de soumettre à sa propre censure et ses opinions et ses volontés, il peut remarquer ses erreurs, apercevoir ses fautes et se corriger.

Enfin, supérieur à la portion de matière qui lui est associée, l'esprit fait jouer à son gré tous les ressorts de cette merveilleuse machine. Il ordonne, et sur-le-champ les pieds et les mains obéissent; dociles à ses moindres désirs, les yeux se tournent vers l'objet qu'il peut apercevoir; tous les muscles, tous les organes se mettent en action. Je parle, je me promène, je remue le bras; et c'est par ma volonté seule, sans le concours d'aucune impulsion extérieure, que s'opèrent ces mouvements qui se communiquent ensuite à d'autres corps. En marchant je frappe les parties d'air qui m'environnent, et ce coup, elles le transmettent aux parties voisines, qui, par une circulation rapide, viennent remplir la place que j'ai quittée. Si vous sonnez de la trompette, l'air ébranlé par l'effort de vos poumons s'agite autour de vous, et quelquefois même revient sur ses pas réfléchi par les hauteurs voisines. Un seul homme avec des cordes et des poulies, que dis-je? sans autre secours que celui d'une roue, d'un levier, soulève des poids énormes; à l'aide de ses machines, il porte à la voûte d'un temple une pierre tirée du fond d'une carrière. Des animaux dont la force surpasse la sienne respectent le joug qu'il leur impose. Secondé de leurs efforts, il dompte la rapidité du Rhône, il fait remonter ce fleuve aux plus lourds bâtiments. Tant il est vrai que l'homme, par la seule opération de l'esprit qui l'anime, semble et produire et diriger le mouvement.

L'esprit en est donc le véritable auteur; seul il a droit de l'imprimer à la matière, par elle-même incapable de se mouvoir; et, quand il l'imprime, ce n'est pas comme un agent passif qui communique ce qu'il a reçu, mais comme un principe. Nous ignorons presque toujours quels sont en nous les organes et les lois du mouvement, et cette connaissance ne nous est pas nécessaire. Car il suffit pour être mu de le vouloir, instruit ou non du mécanisme qui produit cet effet. Aussi peut-on douter si cette puissance qu'exerce sur le corps une âme tirée comme lui du néant, appartient à cette âme, ou ne doit pas plutôt s'attribuer à l'action d'un être supérieur, qui, joignant à la connaissance de la matière celle des ressorts secrets du mouvement, se prête à tous nos désirs et fasse en nous ce que nous paraissons faire nous-mêmes. Mais que vous regardiez comme une production de notre âme ce mouvement dont elle tient les rênes ou que vous le croyiez émané d'une cause plus parfaite, toujours est-il certain qu'il a pour principe une substance pensante. Pour le produire, il faut être capable de vouloir; et pour vouloir il faut penser. Reconnaissez donc que la faculté de mouvoir les corps est un attribut propre à ce qui pense; qu'il y a des êtres pensants, et que comme une intelligence finie préside aux mouvements du corps humain, ceux du vaste corps de l'univers sont assujettis aux lois d'une intelligence infinie, dont la sagesse toute-puissante dispose de tout à son gré. Ainsi la cause motrice de la matière s'offre clairement à vos yeux, cause supérieure à la matière, Dieu qui l'a faite de rien et qui la gouverne.

III. Je croirais vous avoir suffisamment prouvé cette vérité, si je ne vous soupçonnais d'être encore persuadé que tout ce qui existe est matière, et conséquemment que l'âme est un corps, un assemblage de parties. Ce préjugé me reste donc à combattre. Mais devrait-il encore avoir quelque empire sur vous? Les êtres matériels privés de mouvement par eux-mêmes ne peuvent le communiquer s'ils ne l'ont reçu: j'ai démontré ce point, et c'en est assez pour établir une opposition essentielle entre la nature du corps et celle de l'intelligence, qui seule capable d'agir sur la matière, ne lui transmet pas le mouvement, mais le produit en elle, le fait naître par sa volonté seule, en est non le canal, mais la source et la cause primitive.

Sous quelque face en effet que vous considériez la matière, elle ne vous offre jamais que des parties privées de raison, et dont les propriétés se réduisent à l'étendue, la situa-

tion, la figure. De votre aveu même, ce principe est incontestable. Si la pensée était un attribut de cette substance, tout ce qui est corps aurait la faculté de vouloir et de connaître. Un arbre, une pierre jouiraient de cet avantage : on ne pourrait le refuser à vos atomes, lors même qu'ils errent désunis dans le vide : loin d'être, comme vous le prétendiez, d'aveugles éléments, ces corpuscules seraient tous des intelligences, parce que toute portion de matière est matière. Ainsi je vois dans un corps autant d'âmes qu'il y a de parties, et autant d'âmes immortelles, puisqu'un atome est, selon vous, indestructible, et que la connaissance ajoutée à tout ce qu'il possède d'attributs ne le rendrait pas sujet à la mort. Un atome pourrait être éternellement heureux ou malheureux. Partisan d'Epicure, vous frémiriez de voir son système triompher, s'il vous fallait en conséquence reconnaître dans votre corps, non pas une âme, mais une infinité d'âmes à jamais subsistantes. Que ce système répondrait mal aux espérances, aux désirs d'un homme qui n'envisage point de destinée plus affreuse que celle de n'être pas anéanti, de survivre éternellement à la dissolution de ses organes!

Mais si les atomes connaissent et veulent par essence, chacun d'eux également propre au bien et au mal peut suivre à son gré le vice ou la vertu; peut se former par un choix libre des mœurs personnelles. Que dis-je? toutes les parties d'un atome auront chacune leur conduite particulière : coupables ou vertueuses, elles recevront chacune le prix qu'elles méritent; la justice suprême leur distribuera des récompenses ou des peines. Voilà pourquoi Lucrèce en attribuant à ses corpuscules l'immortalité, leur refuse l'intelligence. Démocrite avait été libéral. Il en supposait quelques-uns doués de la faculté de penser; espèce d'atomes plus favorisés de la nature, et qui supérieurs aux autres, étaient à leur égard ce que sont les nobles de certaines contrées à l'égard des habitants de la campagne, qui, nés pour l'esclavage, tremblent sous le joug rigoureux de ces maîtres despotiques. Une telle opinion remplit d'effroi la secte qui soutient que notre âme est mortelle, ou plutôt qui le souhaite; et cette nombreuse école, quoique formée par Démocrite, proscrivit son sentiment avec indignation. Quoi de plus absurde, en effet, que de partager en deux classes des atomes dont la nature est semblable, de donner aux uns une propriété qu'on refuse aux autres! C'était une distinction dénuée de fondement et même de vraisemblance.

Mais voyons si ce que lui substitue le poëte épicurien est plus raisonnable. Selon lui la matière est par essence privée de sentiment. Tous les atomes ont la même nature; ils sont tous également principes des corps, incapables de connaître et d'agir. Mais que le hasard réunisse certains atomes dans un certain ordre, ils produisent une âme. Lucrèce ne dit pas précisément quels ils sont, ni quel est cet ordre; seulement il croit en général que de la quintessence du sang, de l'air et du feu suptilisés, il peut résulter un être capable de penser, quoique corporel; et que cet être périt enfin par la désunion des éléments dont il est l'assemblage.

La seule combinaison de quelques corpuscules produira donc une âme. Mais quel changement cette combinaison, qui n'est qu'un simple mode, peut-elle opérer sur la nature, pour faire sortir une âme du sein de la matière? Une âme, c'est-à-dire un être en état d'ordonner, de méditer, de mouvoir les corps, une puissance intelligente capable de juger et d'agir. Car prévoir, réfléchir, imprimer le mouvement, préférer, suivre, fuir, attaquer, résister, c'est agir. La combinaison de quelques éléments ne leur ajoute rien d'essentiel. Sont-ils séparés, elle les rassemble; étaient-ils déjà réunis, elle les range dans un ordre qu'ils n'avaient pas. Mais que fait un tel changement? il donne une situation nouvelle à chacune de ces parties, une figure nouvelle au tout que forme leur assemblage. Si l'âme n'a point d'autre origine, l'âme est donc une situation ou une figure. Cet être revêtu de tant de propriétés sera produit, comme le sont un cube, une pyramide, un cylindre; et par conséquent telle ou telle situation, telle ou telle figure donneront à la matière, par elle-même dénuée d'intelligence, ce qu'une autre situation, une autre figure ne pourraient lui donner. Si le hasard place certaines particules à droite, elles auront dès lors le privilége de vouloir et de connaître : elles devront à l'espèce de liaison qui les unit, au lieu qu'elles occupent, une faculté supérieure à leur nature; et le contact aura le droit d'altérer l'essence des êtres, d'en changer les attributs. Que ce sentiment est absurde! qu'il est même contraire à vos principes! Vous prétendez que rien ne peut être fait de rien, et vous tirez des âmes du néant : tant vous prêtez de force aux modifications.

C'est ainsi, je l'avoue, que les corps peuvent devenir transparents, rares, denses, fluides; qu'ils peuvent acquérir ou la mollesse, ou la dureté, suivant les différentes combinaisons de leurs éléments. Ces qualités sont toutes l'effet de la situation des parties : elles n'influent point sur le fond même des corps. La main qui façonne le chanvre en fait à son gré un câble ou une voile. Sous ces deux formes, cette plante conserve toujours la même nature. Le câble soutient des poids énormes; la voile reçoit l'impulsion des vents : fonctions différentes, il est vrai, mais qui ne sont ni contraires l'une à l'autre, ni supérieures aux forces de la matière; elle est passive dans les deux états. Le fer, selon la figure que l'artisan lui donne, perce les corps, les coupe ou les écrase. Un verre dont la surface est polie laisse aux rayons du soleil un libre passage : réduit en poudre, il les réfléchit; cette poudre plongée dans l'eau redevient transparente. L'or est mis en fusion par un feu violent; le froid lui rend sa dureté; dissous par des sels nageant dans un liquide, il s'évapore en particules volatiles. Enfin cette nourriture, qui se distribue dans tous les

membres de notre corps, y prend une multitude de formes différentes, par le seul changement qui se fait dans la liaison, dans la figure de ses parties : mais la matière y demeure toujours la même, parce que de toutes les modifications que lui donne le mouvement, aucune ne l'élève au-dessus de sa nature.

Elle est même incapable d'en recevoir aucune qui ne soit corporelle et destructible, qui ne résulte nécessairement de ses propriétés, enfin dont l'idée puisse se détacher de celle du corps. Telle est la nature des modes, que l'esprit n'en conçoive jamais un seul, sans concevoir en même temps l'être auquel il appartient. Qu'est-ce qu'un mode en effet, sinon l'être lui-même revêtu de telle ou telle qualité ? L'idée de mouvement ou de repos me représente toujours un corps, qui dans un instant déterminé change de situation ou conserve celle qu'il a. Si je pense à quelque figure que ce soit, j'aperçois un corps terminé par certaines bornes, dont le périmètre est droit ou courbe, dont la largeur, la longueur et la profondeur sont égales ou différentes. Ce sont toutes ces variétés qui produisent celle des figures.

Ainsi tout ce que peuvent occasionner le mouvement ou le repos, soit d'un corps, soit des particules qui le composent, tout ce qui résulte du changement ou de la durée d'une situation, d'une figure, doit être matériel, puisqu'il n'affecte que la matière et qu'il naît de la matière seule. Par là je vois se former et se détruire des corps de toute espèce. Les corps durs sont des amas d'éléments, ou cubiques et liés étroitement sans que rien les sépare, ou collés ensemble par une sorte de mastic, ou qui, posés les uns sur les autres, forment un assemblage dont les couches supérieures compriment celles qui sont au-dessous. Ainsi resserrés, ils conservent entre eux la même situation, jusqu'à ce que quelque liqueur, ou le feu, venant à s'insinuer dans leur tissu, les désunisse ; désunis, ils se dérangent, et pour lors on voit les corps durs s'amollir, quelquefois même se liquéfier. Les parties de tout fluide sont des globules qui cèdent sans résistance et se rompent sans efforts ; qui, mus sans cesse en tourbillons, se polissent de plus en plus par le mouvement ; enfin qui, vu leur forme, ne peuvent, quoiqu'ils se touchent, s'unir entre eux. Pour les corps mous, c'est une espèce mixte qui tient le milieu entre les deux premières. Leur tissu réunit les deux sortes d'éléments, qui, séparés, rendent un corps ou dur, ou fluide. Les cubes et les globules s'y trouvent entremêlés avec ordre, et cette alternative forme un tout à la fois résistant et flexible, où le repos combat et tempère le mouvement.

Ces principes une fois établis, je rendrai raison de tous les phénomènes que vous offre la matière, en combinant les modifications dont elle est susceptible, la figure, la masse, la situation, le mouvement et le repos. Je vois le feu consumer les corps secs, réduire le bois en cendre, calciner les pierres, vitrifier les cailloux, fondre les métaux, durcir l'argile en la desséchant, et tirer du fond des êtres leurs principes les plus intimes. En consumant les corps huileux, il les enflamme et répand autour une lueur éclatante ; il fait seulement rougir d'autres corps, et nous en connaissons même auxquels il ne communique qu'une chaleur que la lumière ne manifeste point à nos yeux. L'eau diminue l'ardeur du feu : il s'élance brusquement au choc du fer et du caillou : mêlez ensemble certaines liqueurs froides, vous en voyez sortir une flamme pétillante, qu'environne une épaisse fumée. Enfin, précipité par un coup de foudre, le feu dans le même instant éblouit nos yeux, fend les nuages, tombe sur la terre, voltige et s'insinue partout. Son activité n'est pas moindre que sa vitesse : par un prodige à peine croyable, il a souvent fondu la lame d'une épée sans offenser le fourreau. Tous ces effets, et plusieurs autres qu'il serait trop long de déduire ici, je les explique sans peine, dès que je sais qu'on doit regarder le feu comme un amas de pyramides ou de cônes sans cesse agités, toujours en mouvement. Où ne s'insinuent pas ces traits perçants ? Quel est le corps dont ils n'ébranlent, ne rompent, ne désunissent, ou ne fassent évaporer les différentes parties, selon qu'ils les trouvent disposées ? Sont-elles en repos et fortement comprimées, ils n'y pénètrent qu'avec peine ; sont-elles séparées les unes des autres, ils les traversent sans presque s'arrêter. Ils communiquent facilement leur propre agitation aux plus légères. Retenus dans les corps sulfureux, ils s'y amassent et bientôt par leurs efforts ils en désunissent les molécules, les détachent et les enlèvent. On voit alors ces traits de feu voltiger de toutes parts : c'est que l'épaisse fumée qui s'exhale, porte dans son sein une multitude de parcelles combustibles qu'ils lui dérobent sans cesse et qu'ils emportent en s'éloignant. Ils éclairent en même temps : c'est que la rapidité de leurs vibrations ébranle la matière lumineuse mêlée avec l'éther. Les rayons de cette matière frappent aussitôt la surface qui les réfléchit ; et transmis au fond de notre œil après diverses réfractions, ils peignent, comme sur une toile, l'image des objets : nous apercevons alors les formes et les couleurs.

Si le feu ne trouve pas dans les corps de parties de soufre qu'il puisse enflammer, il n'en agit pas moins, mais il agit en silence et dans les ténèbres. S'il ne reste qu'un petit nombre de ces parcelles sulfureuses, il rend une lueur faible et qui dure à peine un instant. Car il ne peut causer en nous une vive sensation de lumière, à moins qu'il n'ébranle un rayon qui vienne directement frapper notre œil. Toutes les fois qu'il ne fait que serpenter dans les corps, la chaleur qu'il leur communique est sans éclat. Ils se refroidissent, lorsque le feu qui les échauffait est passé dans l'air, ou qu'il s'est tellement embarrassé dans leurs différentes parties, qu'il y demeure captif et sans activité. C'est alors que l'eau peut le dégager et lui rendre toute son ardeur.

Répandu dans tout l'univers, le feu circule

sans cesse autour de nous ; et s'il ne se meut pas toujours, il est toujours prêt à se mouvoir. De là vient que pour le manifester à nos yeux, il ne faut que le choc de deux corps solides : au premier coup il se montre, et jette au loin des étincelles brillantes, en saisissant les particules que la pierre a détachées du métal. Deux liqueurs mêlées ensemble fermentent, s'enflamment, et se dissipent en fumée : c'est qu'elles renfermaient des sels et des soufres hétérogènes, dont le conflit a suffi pour mettre en mouvement le feu qui résidait en elles. Le feu réside aussi dans les entrailles de la terre : il y affine l'or et les autres métaux ; et la chaleur dont il remplit les mines, raréfie l'air renfermé dans ces profondes cavernes. Si la chute de quelques rochers, en fermant l'issue, empêche cet air de s'exhaler dans l'air libre, les efforts qu'il fait pour rompre ses liens, produisent alors ces tremblements de terre si terribles. C'est ainsi que se forme le tonnerre dans la région supérieure de l'atmosphère. Un nuage, composé de vapeurs et d'exhalaisons bitumineuses, contient de plus un grand nombre de particules de feu, séparées d'abord les unes des autres. Mais le froid vient-il à condenser l'air, elles se rassemblent aussitôt vers le centre : alors elles s'agitent, roulent sur elles-mêmes, échauffent le bitume : le bitume s'enflamme, la flamme dilate l'air, qui rompt avec un bruit terrible les barrières glacées que le froid oppose à son impétuosité. Le ciel retentit, le trait part, et traçant un sillon tortueux, porte soudain un coup rapide. C'est cette activité du feu dont les effets sont si multipliés, depuis que les hommes, non contents d'avoir abusé du fer, ont emprunté pour se détruire le secours de ce redoutable élément. Un art meurtrier imite aujourd'hui la foudre, et produit des volcans dont la fureur fait trembler la terre et renverse les plus forts remparts.

Il n'est donc pas étonnant que l'air entretienne et redouble la violence des flammes, au point qu'une étincelle suffit quelquefois pour embraser d'immenses forêts. Comme ce fluide est rempli de particules ignées qui nagent oisives et dispersées dans son sein, tout ce qui s'en trouve à portée de celles dont l'agitation a commencé l'incendie, s'y joignent en foule ; et tant qu'il reste quelque matière combustible, cet ébranlement se transmet à d'autres par une communication suivie. Ce n'est qu'après avoir consumé tous les soufres qu'elles cessent de luire. Voilà pourquoi les vents irritent la fureur des flammes, et qu'ils en étendent si loin les ravages. Pour empêcher qu'elles ne se ralentissent dans les forges, on emploie d'énormes soufflets. Les flots d'air qu'ils versent dans ces ardentes fournaises y conservent l'activité du feu, en augmentant le nombre et l'agitation des particules ignées. C'est ainsi que l'air puisé par nos poumons anime le sang, et le remplit de feux éthérés. Le liquide dans lequel ils nagent les tempère en les séparant, et porte avec eux dans tous les membres une chaleur bienfaisante. La région du cerveau est sans cesse abreuvée par de douces vapeurs : les plus subtiles et les plus pures arrosent ces tablettes molles où se tracent et se conservent les différentes images ; le reste se distribue dans les nerfs et dans les organes de nos sens.

Voilà tout ce que peut la matière par la diversité de figures et de mouvements dont elle est susceptible. Dans toutes ces opérations je vois des corps changer fréquemment de situation et de forme ; mais d'aucun de ces changements, je ne vois éclore ni l'âme ni ses propriétés. Non, Quintius ; je ne puis même sans indignation vous entendre assurer que l'âme est, comme le cerveau, l'assemblage d'une multitude de particules privées d'intelligence par leur nature : cette idée me révolte, elle révolte la raison. En effet, si l'âme est un membre du corps humain, elle se nourrit donc en même temps que tous les membres, et se nourrit comme eux. Le même aliment par une métamorphose subite en devient une partie réelle, comme il devient une portion du corps. Ainsi les particules de pain, que la digestion a mêlées avec le sang, demeureront pure matière, si le hasard les porte vers les extrémités du corps ; mais s'il les place au milieu de la poitrine, qui, selon vous, est le sanctuaire de notre âme, alors capables de penser, elles raisonneront sur l'origine du monde, sur leur essence, leur destinée, leur bonheur : elles dicteront des lois pleines de justice, elles gouverneront l'univers. La position leur donnera une propriété que leur refuse la nature. Une portion de matière pourra transmettre à celle qui la touche, un attribut dont elle-même est privée, et recevra de l'autre à son tour ce que l'autre n'a point. Quelle absurdité ! C'est donc là cette sagesse si vantée de votre savante école !

Vous me direz peut-être que ce ne sont pas les atomes, mais le corps résultant de leur union, qui acquiert l'intelligence, et que cet avantage il le doit à sa finesse, à la rapidité de son mouvement. Mais un corps est-il autre chose que les principes mêmes qui le forment? La combinaison qui lie ces principes entre eux, que leur donne-t-elle de nouveau, si ce n'est cet ordre même, cet arrangement, ces liens réciproques ? En s'unissant ils composent un tout, et ce tout a dans l'intérieur un tissu quelconque, à l'extérieur une figure déterminée. La figure et le tissu sont, de votre aveu, les seules qualités qui distinguent un corps d'avec un autre. Seules elles produisent toutes les différences que nous remarquons dans les êtres matériels : différences purement relatives et qui ne changent point la nature de ces êtres. L'intérieur en est plus ou moins serré, plus ou moins lâche ; la forme de leur surface approche plus ou moins du cercle ou du carré. Les corps n'ont point de variétés qui ne se réduisent toutes à celles-là. Quel tissu formera l'âme ? Pour qu'une portion de matière ait la faculté de connaître, suffira-t-il qu'elle soit composée des atomes les plus déliés? Mais quoi de plus délié qu'un seul atome? Cependant un

atome, selon vous, ne pense point. Ajoutez un mouvement rapide : mais quoi de plus rapide que le feu, l'éther, la lumière ? Ni le feu, ni l'éther, ni la lumière ne pensent. Direz-vous que ce n'est point à son tissu, mais à sa figure, qu'un corps doit l'intelligence ? C'est votre dernière ressource. Où ne fuit pas l'erreur pour se soustraire au jour ? mais le jour la poursuit partout. D'invincibles raisons démontrent que l'âme ne doit point son existence à la figure de la matière.

Si cette opinion était véritable, l'âme ne résulterait pas indistinctement de toutes sortes de figures. Le feu n'est point figuré comme l'eau ; les molécules qui composent la masse terrestre ont une forme que n'ont pas celles de l'air : l'âme aurait donc aussi la sienne propre. Une seule à l'exclusion de toute autre formerait l'être intelligent. Et comme les divers éléments peuvent être représentés par différentes figures, le feu par une multitude de pyramides, la terre par des amas de corpuscules grossiers, l'air par des ballons minces et déliés, l'eau par des globules, on pourrait aussi, selon vous, désigner par des figures distinctives la volonté de l'âme, sa connaissance, ses sentiments, ses pensées les plus secrètes. Parlez, Quintius, quelle est la figure qui distingue le doute de la persuasion ? Quelle est celle qui caractérise la jalousie, l'ambition, l'espérance ou la crainte ? Répondez : d'où vient ce silence ? Quoi ! les paroles vous manquent et les figures sont toutes devant vos yeux ; pourquoi donc aucune ne se présente-t-elle à vous pour exprimer la moindre affection de votre âme ? Rien de visible, rien de corporel ne peut être l'image de ce que vous sentez intérieurement, et de toutes les idées que fournit la matière, aucune n'a de rapport avec l'esprit.

Je vais plus loin : supposez, je le veux, que la matière n'existe pas : osez, disciple de Pyrrhon, soutenir, contre le témoignage de vos sens, que l'étendue corporelle est une chimère, que les corps ne sont que des ombres, de vaines images. Dans cette hypothèse même, je vous forcerais de reconnaître des substances intelligentes. En effet, vous seriez toujours sûr de la réalité de votre âme. La partie de vous qui conçoit est vous-même. Cette voix intérieure, *je pense, donc je suis*, vous assurait de votre existence, dans un temps où vous ignoriez celle des corps, où nulle image n'affectait vos sens. Vous avez connu la douleur dès la première fois que vous l'avez sentie, et cependant votre âme n'en découvrait pas alors la cause. Novice, captive, privée de toute communication avec les êtres environnants, elle vivait encore dans une solitude profonde, elle n'avait aucune idée de la matière : or si l'on peut connaître l'âme sans connaître la matière, il est évident que l'âme n'est rien de matériel.

Quelle conformité trouvez-vous d'ailleurs entre ses fonctions et les qualités du corps ? Vous m'objecterez que la vision est produite en nous par la matière, que les couleurs résident dans la lumière même, que nous apercevons les unes ou les autres, suivant que les corps absorbent ou réfléchissent certains rayons, et que c'est l'impression de ces rayons sur la rétine, qui grave dans nos yeux les traces des différents objets dont la figure s'y peint, comme elle se peint dans un miroir. Je crois cette théorie véritable ; tout ce que vous attribuerez à la lumière, aux couleurs, est purement corporel. L'odeur, le goût, la chaleur et le son ne nous affectent aussi, que parce que des corpuscules, trop déliés pour être aperçus, agissent sur nos sens. Pour produire ces diverses sensations, il ne faut qu'un mouvement, un choc, une situation, des traits invisibles. Ces traits frappent l'extrémité des nerfs, dont le tressaillement fait passer le coup au cerveau.

Mais ce n'est en conséquence ni d'un choc, ni d'une situation, ni d'une figure, que notre âme perçoit intérieurement les objets que la vue, que l'ouïe, que les autres sens lui transmettent, qu'elle examine ces objets et juge de leur nature. Elle n'est pas bornée d'ailleurs à ces sortes de perceptions : combien ne puise-t-elle pas en elle-même d'affections, de pensées qui ne sont nullement relatives à des êtres matériels ? Vous ne prétendrez pas en effet que les idées du bien et du vrai sont rondes, triangulaires ou cylindriques ; vous ne mettrez au nombre ni des mouvements divers, ni des différentes situations, l'amour de la vertu, le désir de la liberté. Pouvez-vous dire d'une figure qu'elle est ignorante ou savante, juste ou injuste, fidèle ou perfide, sage ou téméraire, modeste ou superbe ? Pouvez-vous le penser d'une situation ou d'un mouvement ? Il n'est, vous le voyez, aucun rapport entre ces trois modes et de telles qualités. Cependant ces trois modes sont les seuls qu'ait la substance étendue ; seuls ils produisent cette variété que nous apercevons entre les corps. Des parties de matières ébranlées se meuvent, et de leur mouvement résulte entre elles un certain ordre, qui donne au tout formé par leur assemblage une certaine figure. Si l'âme était donc un mode, une dépendance de la matière, elle serait un mouvement, une situation, une figure : on ne pourrait la connaître sans penser aussitôt à l'une de ces modifications, et réciproquement l'idée de cette modification rappellerait toujours celle de l'âme. Or ces deux idées n'ont entre elles aucune liaison ; vous le sentez comme moi. Reconnaissez donc avec moi que l'âme et le corps sont deux substances distinctes, dont la première est infiniment au-dessus de la seconde.

Vous en faut-il de nouvelles preuves ? La nature de la matière, telle que je l'ai développée ci-dessus, en fournit une invincible. Nécessairement modifiée, elle ne possède par essence aucune espèce de modifications, puisqu'elle les doit toutes au mouvement qu'elle n'a pu ni faire naître, ni se donner, mais que lui communique l'action d'une cause étrangère. Cette cause, et le choix qu'elle a fait d'une sorte d'impulsion plutôt que d'une autre, a dû précéder le mouvement, et tout ce qu'il a produit précéder par conséquent

toutes les situations, toutes les figures, tous les modes. Et comme la matière n'a pu subsister un seul instant sans avoir une certaine forme, sans être disposée dans un ordre quelconque, lors même que tous les éléments roulaient confondus dans un sombre chaos, il en résulte que la cause motrice a précédé la matière, et qu'elle diffère autant de toute espèce de corps, qu'un principe est distingué de son effet. Or cette cause est l'être intelligent : je crois l'avoir démontré.

L'intelligence qui gouverne l'univers est infiniment supérieure à celle que des liens passagers attachent à notre corps. Un intervalle immense les sépare : l'une est éternelle; la toute-puissance, la grandeur, la majesté suprême en sont les attributs : l'autre, tirée du néant, faible, dépendante, est renfermée dans d'étroites limites. Cependant la connaissance de notre âme peut nous élever à celle de la Divinité, dont elle est l'image. Contemplez le soleil, cet astre suspendu dans le firmament, chargé dès l'origine du monde d'éclairer tous les globes dans la vaste circonférence du tourbillon qui l'environne ; il brille sans jamais s'épuiser : c'est une source intarissable, d'où coulent de toutes parts des torrents de lumière. Toutefois le moindre flambeau, cette lampe qui répand à peine autour de vous une lueur pâle et tremblante, offre en quelque sorte l'image du soleil. Ainsi ce ruisseau qui serpente dans la prairie, et dont le murmure semble reprocher aux cailloux qu'il lave l'obstacle qu'ils mettent à son cours, ce ruisseau vous représente en petit un grand fleuve : ainsi ce fleuve qui roule dans un lit large et profond, au travers des campagnes que ses eaux fertilisent, est une image, quoique faible, de l'Océan, de cet immense bassin dont la profondeur ne connaît point de bornes, dont l'étendue embrasse toute la terre, et qui voit de toutes les contrées se perdre dans son sein la multitude innombrable des rivières, sans que les tributs qu'elles lui portent ajoutent rien à ses richesses.

IV. Peut-être croirez-vous détruire, par des raisonnements tirés de l'expérience, cette distinction que j'établis entre l'âme et le corps : *Les deux parties de nous-mêmes sont, direz-vous, unies par des liens si étroits, qu'il est impossible de n'en pas confondre la nature. L'âme ne connaît rien que par l'entremise des sens : qu'ils soient altérés par une fièvre brûlante, que le sommeil les assoupisse, l'esprit se trouble, il erre confusément d'objets en objets, souvent même on le voit tomber tout à coup, frappé par une maladie subite. Il croît avec le corps : informe et brut dans les années de l'enfance, il se façonne et se développe par des degrés insensibles. Sa jeunesse a l'éclat et la durée d'une fleur, et s'il porte quelques fruits dans un âge plus mûr, bientôt la vieillesse l'affaiblit, la glace en flétrit les restes languissants. Combien d'hommes naissent privés de raison ou la perdent par accident ! Ils en manquent parce que les parties de leur cerveau n'ont pas eu d'abord un certain ordre, ou qu'elles ont depuis cessé de l'avoir. Combien d'autres sont dégradés au point de devenir semblables à des bêtes féroces ! La morsure d'un chien furieux infecte la masse du sang, et fait couler dans les veines un cruel poison : c'en est assez pour abrutir un homme : quelle différence faut-il mettre alors entre cet homme et le chien qui l'a blessé ? Ce sont deux animaux que tourmente une aveugle frénésie, tous deux ont la même fureur de mordre, leur rage est égale, leurs transports sont les mêmes.*

A ces objections, Quintius, je reconnais votre méthode ordinaire. Frappé des apparences que présentent quelques faits mal expliqués, vous croyez, en me les opposant, affaiblir le poids de mes raisons. Mais un philosophe qui veut approfondir la nature, et pénétrer le fond même des êtres, doit-il s'arrêter à l'écorce? Le moindre vent suffira-t-il pour le détourner de la route du vrai? Cessez d'être ébloui par ces arguments de Lucrèce, et considérez-en la juste valeur. Ils prouvent, ce que personne ne conteste, l'union de l'âme avec le corps : mais que la nature de l'âme et du corps soit la même, c'est ce qu'ils ne démontrent nullement. Ce musicien, rival d'Orphée, dont les doigts voltigeant sur une lyre harmonieuse en savent animer les cordes et charment vos oreilles par une agréable mélodie ; ce musicien est si dépendant de sa lyre, que sans elle il ne peut faire entendre aucun son. Qu'elle soit brisée par quelque chute, que les cordes trop lâches ou trop tendues ne soient pas montées sur le ton, qu'il en manque une seule, enfin que l'intérieur soit rempli de corps étrangers qui le rendent moins sonore, le musicien, malgré toute sa science, ne tire point de sons ou n'en tire que de vicieux. Attribuerez-vous à cette lyre la connaissance de la musique? L'instrument et le joueur seront-ils à vos yeux la même chose? Telle est l'union des deux parties de nous-mêmes ; je n'y vois qu'une différence, c'est que l'âme, attachée constamment au même corps, ne peut, tant que dure cette vie, le quitter et le reprendre à son gré ; tout le reste est égal de part et d'autre.

En effet, l'instrument et le musicien ont chacun quelque chose de propre. La jointure des côtés de la lyre forme une espèce de voûte qui fait naître sous les coups de l'archet un léger frémissement : cette voûte renferme un écho artificiel ; la grosseur des cordes n'est pas la même, et cette différence concourt, avec leur position, à produire divers tressaillements, d'où résultent les sons graves et les sons aigus. Par cette forme, par cet arrangement de ses parties, la lyre seconde le musicien, mais il a de son côté des qualités indépendantes de l'instrument. Il doit à l'étude la faculté de jouer avec mesure : c'est en lui que réside la science de l'harmonie ; les principes de son art l'instruisent des accords et des dissonances, et les cordes ne rendent point de sons agréables que ses doigts ne leur aient en quelque sorte transmis. Ainsi nous devons à tous les deux cette mélodie dont la douceur nous charme ; à l'instrument, parce qu'il est capable de rendre des sons harmonieux, et plus encore au musi-

cien, parce qu'il sait les tirer et donner de l'âme à des cordes muettes par elles-mêmes. Disons la même chose des deux substances dont l'homme est composé. L'âme agit sur la portion de matière qui lui est unie, et son action est secondée par les ressorts de cette machine. Ce n'est pas de l'âme que le corps a reçu sa forme. Pourvu de tous les organes qui lui sont nécessaires, et fabriqué selon les lois d'une savante mécanique, il vit, comme un arbre végète, par un mouvement naturel; le sang circule, et porte dans tous les membres un suc qui les nourrit; mais de son côté l'âme a des fonctions indépendantes du corps. Combien d'opérations diverses ne fait-elle pas sur les nombres : elle les compare entre eux, les multiplie, les divise à l'infini : les nombres n'ont point de corps, ils ne se présentent pas aux sens. Quoique finie par sa nature, elle perce d'un vol rapide l'éternel, l'infini, l'immense : elle ose en sonder la profondeur, en parcourir l'étendue. Ces objets ne sont ni corporels, ni sensibles. Vous-même, toutes les fois que votre esprit se repaît de ce vide chimérique, ne sortez-vous pas, sans y penser, du monde matériel? C'est reconnaître malgré vous et contre vos propres principes la spiritualité de l'âme. Enfin l'âme médite sur les objets que les sens lui transmettent : elle fait abstraction des individus pour en considérer les espèces générales; elle sent quelle est la différence de la cause et de l'effet, de l'être et de la modification, du terme et des moyens; elle distingue d'avec le corps la connaissance même du corps, connaissance qui ne réside qu'en elle seule. Je crois en avoir dit assez pour démontrer que si le corps a ses fonctions purement mécaniques et qui ne dépendent point de l'âme, il en est aussi de propres à l'âme et qui n'empruntent rien du corps. En convenant donc que nous devons à nos sens plusieurs de nos connaissances, je soutiendrai qu'un grand nombre d'autres appartiennent à l'esprit seul, parce que les objets n'en sont représentés par aucune image sensible. Quelle prise peut avoir un organe corporel sur des substances ou des idées qui n'ont point de corps? Nos sens sont frappés par la forme, la masse, la couleur des objets; ils perçoivent le son, l'odeur, le goût, la dureté, la chaleur, l'humidité, la rudesse des corps et les qualités contraires : mais quelle différence entre ces modifications de la matière et tout ce que je viens de rapporter! Les sens ne sont donc pas les seuls instruments de nos connaissances.

Mais il est une espèce d'affection mixte, à laquelle l'esprit et les sens ont part à la fois. C'est, par exemple, l'homme entier qui voit, qui entend, qui goûte, qui se promène : le corps et l'âme concourent à ces diverses opérations; mais dans ce concours la machine obéit à l'intelligence, comme un instrument au musicien qui le touche. La sensation est en même temps le fruit et la preuve de leur alliance : nulle sensation sans l'âme, et l'âme sans le corps ne sentirait pas. En vain nos organes transmettraient-ils au dedans de nous-mêmes tout ce qu'ont saisi les sens, s'il n'y résidait pas un être capable de percevoir ce qu'ils transmettent. Ces organes sont dépourvus de sentiment et communiquent les impressions étrangères, comme un miroir rend l'image des objets, comme le creux des rochers renvoie le son. Les yeux ne voient point; c'est cet être qui voit, secondé par les yeux, dont lui-même dirige à son gré le mouvement et l'opération : les chants, les discours frappent l'oreille; mais ce n'est pas l'oreille, c'est lui qui les entend. L'être qui juge des objets de la vue, de ceux de l'ouïe, est le seul qui peut voir, le seul qui peut entendre. Ainsi, lorsque la goutte ou la pierre nous font sentir leurs cruelles atteintes, ce ne sont ni les pieds ni les reins qui souffrent; c'est l'âme unie à ces membres malades. Un homme à qui l'on a coupé la jambe rapporte le mal que ses nerfs endurent au pied qu'il n'a plus; il croit éprouver dans cette partie du corps qui lui manque l'espèce de douleur qu'il ressentait avant que de l'avoir perdue. Profondément recueilli, vous méditez en silence sur l'origine de l'univers : si dans cet instant je vous touche avec un fer chaud, si je vous pique seulement avec la pointe d'une aiguille, la douleur vous arrachera sur-le-champ à vos méditations; tiré hors de vous-même, vous ne serez plus occupé que d'elle, parce que l'être qui pense en vous est le même être qui sent. Le navigateur, dans une tempête, est frappé tout à la fois de mille sensations, de mille pensées différentes. Il voit d'un coup d'œil le ciel couvert de ténèbres, les éclairs s'élancer du sein des nuages, les flots écumants s'amonceler autour de lui, d'humides montagnes s'élever, et son vaisseau rouler au milieu des noirs abîmes. Le sifflement des aquilons, le mugissement de la mer en fureur, le bruit du tonnerre, les cris confus de l'équipage retentissent en même temps à ses oreilles : une amertume affreuse se répand sur ses lèvres, son odorat est blessé par les vapeurs infectes qu'exhale la sentine, ses membres sont transis de froid, l'image effrayante de la mort trouble son esprit. Cependant il ne perd pas toute espérance; il cherche des yeux quelque débris du vaisseau, quelque planche échappée du naufrage, unique et faible ressource dans son malheur; il implore le secours du ciel, il tâche de le fléchir par ses vœux, il demande la terre à cris redoublés, il déteste la mer et ses caprices. Voyez quelle foule d'impressions, partagées entre les différentes parties du corps, agissent au même instant sur l'être simple qui l'anime.

Je dis que l'âme est simple. Un être qu'agitent à la fois tant de mouvements opposés, un être qui craint et désire, qui peut éprouver en même temps la douleur et la joie, qui sent et compare ses différentes sensations, est simple et vraiment *un :* d'où je conclus qu'il n'est pas composé de parties. S'il en avait, quelque délié qu'on le supposât, chaque parcelle, uniquement occupée de sa fonction, serait incapable de remplir celle de la particule voisine et ne la connaîtrait pas même : elle ne pourrait comparer deux sensations;

elle voudrait ce qu'une autre refuse; elle nierait ce qu'affirme sa compagne. En effet, chacune serait libre et jouirait pleinement de ses droits. Les parties de l'œil n'ont pas toutes la même destination; si le crystallin rapproche les rayons, l'humeur vitrée les éloigne : les différentes parties de l'âme auraient de même à remplir des ministères opposés, faisant toutes séparément un usage égal de leur liberté. L'âme serait une république ou tranquille et réglée, comme l'est un essaim d'abeilles, un peuple de fourmis qui se partagent entre elles les divers travaux; ou déchirée par des séditions, par des guerres intestines. Toutes les fonctions de cette populace pensante seraient alors confondues. Il faudrait, pour y rétablir la paix, qu'une de ces particules, supérieure aux autres, quoique d'une même espèce, régnât sur toutes avec une puissance despotique et pût les contraindre à vivre dans une parfaite intelligence; mais de ces particules laquelle sera reine? Outre qu'elle me paraîtrait peu différente de ces âmes dont vous reprochiez la supposition à Démocrite, elle serait composée de parties, comme le reste des atomes dont le corps est l'assemblage. De ces parties laquelle est, selon vous, destinée pour le trône? quelle portion de l'atome-roi sera reine? Quelle portion de l'âme sera véritablement l'âme? Qu'il est aisé, Quintius, de supposer, mais qu'il est difficile de prouver ce qu'on suppose! Comprenez par là que l'être qui veut et conçoit est *un* et simple. Puis donc qu'aucune partie de matière n'est *une*, simple, indivisible, il n'en est aucune qui puisse, ou seule ou jointe à d'autres, s'élever par quelque hasard que ce soit à la nature de l'âme.

Regardez donc comme une vérité manifeste, à laquelle les sens mêmes rendent témoignage, que l'âme est incorporelle et sans parties. Au lieu de supposer en nous un principe de cette nature, Lucrèce unit à notre corps deux substances distinguées du corps même, quoique corporelles : l'une, répandue dans tous les membres comme une espèce de vapeur, n'est, selon lui, chargée que de leur imprimer le mouvement et de recevoir les sensations; l'autre, intelligente et supérieure à la première, réside au centre du corps, et de là préside à toutes les opérations de cette machine, en fait jouer à son gré tous les ressorts. Après tout ce que j'ai dit, vous devez sentir quelle est la fausseté de cette opinion; vous savez aussi ce qu'il faut répondre au sentiment de quelques autres philosophes, aux yeux de qui notre âme n'est que la proportion des organes du corps et leur harmonie résultant du concert et de l'union des fibres qui les composent. Sans cette harmonie, je l'avoue, le corps se décompose et se détruit; mais, quoique nécessaire à la vie de l'homme, loin d'être son âme, ce n'est qu'une simple modification qui n'agite point, ne veut point, ne peut jamais penser. L'âme est un être simple, uni à un corps divisible, mais capable de vivre séparé de toute portion de matière.

A l'aide de ces principes, vous concevrez sans peine pourquoi notre âme, associée à un corps fragile et périssable, semble en partager l'altération, et paraît affectée en même temps que lui, quoiqu'elle le soit d'une manière différente. On en trouve la raison dans la loi qui sert de base à leur alliance. Cette loi fondamentale, c'est qu'un certain mouvement excité dans le corps devienne pour notre âme l'occasion d'une certaine pensée, et que réciproquement, telle ou telle pensée de la part de l'âme fasse naître dans le corps tel ou tel mouvement. L'union de deux corps qui seraient liés au point que l'un fût toujours mu par le mouvement de l'autre, vous paraîtrait entière et parfaite. Vous auriez la même idée de celle de deux âmes, si tout ce qu'apercevrait la première était aussitôt aperçu par la seconde. La liaison de l'âme et du corps n'est pas moins étroite. Malgré la contrariété de leur nature, contrariété que la toute-puissance était seule capable de vaincre, regardez ces deux êtres comme tellement unis, du moins pour un temps, que certaines idées répondent, dans la substance spirituelle, à certains mouvements produits dans la masse terrestre.

Ne soyez donc pas étonné que l'esprit semble n'être plus le même dès que les fonctions de certains organes sont dérangées par la maladie, suspendues par le sommeil ou troublées par quelque cause que ce soit. Il paraît surtout altéré lorsque le désordre tombe sur le cerveau, dans lequel se gravent les objets divers et d'où les esprits animaux se distribuent dans tous les nerfs. Les différentes images ne pénètrent plus alors jusqu'à l'âme, ou n'y pénètrent que défigurées, confuses, souvent contraires aux objets mêmes : et de là naissent la fureur, la stupidité, le délire. En effet, tant que notre âme languit dans la prison du corps, elle est soumise aux lois de l'alliance qui les unit l'un à l'autre. Elle ressent de la douleur ou du plaisir, selon la nature des impressions que les êtres environnants font sur ce corps exposé de toutes parts à leurs coups, mais aussi peu sensible par lui-même que la pierre ou le métal. Enfin le souffle céleste dont il était animé se dissipe, ses mouvements s'arrêtent, la mort glace le sang qui portait dans tous ses membres la nourriture et la vie. Alors, rompant ses liens, l'âme se dégage de cette masse grossière. Libre, immortelle, inaltérable, elle lui survit à jamais, parce que toute substance indivisible et sans parties est par elle-même indissoluble et ne peut être détruite par aucune force naturelle.

L'âme ne croît donc pas dans les enfants à mesure que les organes se développent : dès son origine elle est tout ce qu'elle peut être. Il est vrai qu'elle donne à peine alors quelque preuve de son existence, qu'elle paraît même ensevelie dans une profonde léthargie. Mais que ferait-elle, encore novice, dans un corps qui n'est qu'ébauché? Les images qui doivent agir sur elle ne sont point encore rassemblées dans le cerveau; les objets extérieurs ne lui ont pas encore fourni cet amas

nécessaire d'idées qui ne se forme qu'avec l'âge. Toutefois elle laisse échapper dès lors quelques signes de sentiment par les cris, par le sourire, par les pleurs de l'enfance. Dès que le corps sera perfectionné par les années, que les fibres du cerveau auront acquis un certain degré de consistance, que l'impression réitérée des différents objets en aura laissé des traces dans la mémoire, on verra de quoi l'âme est capable avec de tels secours. Elle ne peut rien sans eux : que peut un soldat sans armes, un général sans armée, un peintre sans pinceau? Mais comme le corps n'est destiné qu'à subsister un petit nombre d'années, il se dégrade à mesure qu'il vieillit. C'est une frêle machine que l'âge et les fatigues altèrent insensiblement. Le sang épaissi coule avec plus de lenteur, la lymphe se congèle, les fibres se durcissent, les nerfs se détendent, le ressort du cœur, la flexibilité des muscles ne sont plus les mêmes; les esprits animaux partent avec moins d'activité du cerveau, les pieds et les mains tremblent, la respiration devient entrecoupée, les yeux se couvrent de nuages, les oreilles se ferment aux sons, la voix se casse, les forces manquent, les cheveux blanchissent, la peau se ride et se flétrit. Le corps épuisé n'est plus alors que ce qu'il était dans le berceau. Sa vieillesse est une seconde enfance, et l'âme, n'agissant plus que sur des ressorts affaiblis, participe à cet état de faiblesse qu'elle-même n'éprouve pas. Mais si, privée par sa nature de toute communication avec les objets extérieurs et sensibles, elle ne peut sans le secours des organes corporels en recevoir l'impression, elle n'a pas besoin de ces organes pour se connaître, pour connaître ce qui doit la rendre heureuse, pour craindre le mal et désirer le bien.

V. Vous allez sans doute me répondre que la matière ne m'est pas assez connue, que je n'embrasse pas assez toute l'étendue de sa puissance pour être en état d'en fixer les bornes, de décider ce qu'elle peut ou ce qu'elle ne peut pas acquérir. *L'homme*, direz-vous, *s'ignore lui-même. Réduit à ramper avec lenteur, avec incertitude d'un objet à l'autre, il sonde d'une main timide tout ce qui l'environne; il craint de se heurter à chaque pas dans les ténèbres ou dans la sombre lueur du faux jour qui le guide. Par quel excès de présomption oserait-il se flatter de découvrir les principes fondamentaux de tous les êtres, d'en pénétrer l'essence, d'en contempler la nature? Descartes et ses disciples regardent l'étendue comme seule propre à la matière : peut-être l'intelligence est-elle une de ses propriétés. L'homme ne serait plus alors, ainsi qu'ils le supposent, un être double, un composé de deux substances. Ce qui fait l'essence de la matière n'est vraisemblablement ni l'étendue ni la faculté de penser; c'est quelque attribut plus intime, antérieur à ces deux qualités, principe de l'une et de l'autre, source dont elles dérivent comme deux branches sortent d'une même tige. Si ce sentiment que Spinosa soutient est véritable, on doit renoncer à la distinction de l'âme et de la matière, quoique l'étendue soit une propriété différente de la pensée. La lumière et le son diffèrent en effet, et sont néanmoins des modifications du même corps. La couleur et la figure, quoique distinctes, peuvent se trouver réunies : un globe est en même temps noir et rond. Pourquoi donc l'intelligence ne serait-elle pas une qualité de la matière, qualité plus excellente que l'étendue, et dont la perfection dépendrait de celle des organes destinés à la servir?*

Je ne puis assez m'étonner, Quintius, de cette affreuse mélancolie, de ce mépris dénaturé de soi-même, de cette fureur pour la mort, qui porte des hommes à désirer de périr tout entiers. Ce n'est pas assez pour eux que leur corps se détruise; ils soupirent pour l'anéantissement; ils poussent l'extravagance jusqu'à craindre que leur âme ne survive à cette masse grossière dont elle meut les ressorts et n'échappe aux horreurs du trépas. Ils veulent qu'elle s'évapore comme une légère fumée qui se dissipe dans les airs. Ah! Quintius, bannissez de votre cœur un si horrible désir. Mais comme un reste d'anciens préjugés peut encore élever des nuages dans votre esprit, il faut que j'achève d'arracher le voile qui vous dérobe la vérité. Je vais rappeler en peu de mots quelques principes développés ailleurs.

Toute qualité propre à l'essence d'un être lui appartient si intimement que, sans elle, il ne peut exister ni même s'offrir à l'esprit. Cette règle est l'unique moyen de découvrir la nature des différentes substances; on ne peut s'en écarter sans confondre toutes les idées, tous les êtres, sans ôter aux raisonnements toute justesse, sans rendre le langage inutile, impropre, inintelligible. Tout ce qui n'est que mode peut au contraire être ou n'être pas joint à la substance qu'il modifie; sans elle il n'existe pas; mais elle peut exister sans lui. L'idée de l'être est indépendante de celle des modifications; mais jamais on ne conçoit les modifications sans concevoir l'être même. La pensée ne se représente point de figure, de mouvement, de combinaison, qu'elle n'aperçoive aussitôt un corps figuré, un corps mu, des molécules arrangées dans un certain ordre. Quelquefois, je le sais, elle détache un mode de la substance dont il dépend; mais cette abstraction ne détruit pas, n'obscurcit pas même l'idée de l'être; elle ne fait que la suspendre et la mettre à l'écart.

Il ne s'agit plus, me direz-vous, que de savoir si l'étendue est une propriété ou simplement une modification de la matière. Je n'imaginais pas, Quintius, que ce fût encore une question pour vous; quoiqu'il en soit, consultez la règle que je viens d'établir, elle lèvera tous vos doutes. Il n'est point d'abstraction qui puisse jamais séparer l'idée de l'étendue de celle du corps; je crois l'avoir démontré. L'étendue n'est donc pas un simple mode de la matière, elle appartient à son essence; c'est un attribut inséparable et primitif qui précède et produit tous les autres. Par conséquent, si l'on doit regarder l'âme comme une qualité de la matière, l'âme est une modification, une qualité de l'étendue,

et dès lors en rappelle nécessairement l'idée, comme une branche présente celle de sa tige. Mais interrogez tous les hommes : un seul osera-t-il vous répondre qu'il aperçoit quelque chose d'étendu lorsqu'il parcourt les différentes fonctions de son âme et qu'il en étudie la nature et l'ordre? J'examine en quoi consistent la perception et le jugement, quelle est la valeur d'une preuve, par quel charme elle peut, en domptant les esprits, les faire consentir à la violence qu'ils éprouvent; toutes ces réflexions, je les fais sans penser à l'étendue. Que je considère l'opposition qui règne entre le doute et la certitude, entre l'erreur et la vérité; que je définisse ce que c'est qu'ignorer ou connaître, affirmer ou nier; que je m'applique à démêler ces nuances imperceptibles qui distinguent et les probabilités et les degrés de croyance : tous ces objets ne présenteront à mon esprit rien de divisible.

Si des opérations de l'intellect je passe à ce qui est du ressort de la volonté, ce nouveau point de vue ne me remet pas la matière devant les yeux. Lorsque j'examine pourquoi notre âme s'aime d'un amour si vif et si constant, se préfère à tout, rapporte tout à soi; pourquoi le bonheur est l'unique objet de nos désirs; enfin ce que c'est qu'être heureux ou se croire tel, aucune trace de l'étendue ne frappe mes regards. La jalousie, la vanité, l'ambition règnent sur la terre; l'un aspire au pouvoir suprême; l'autre, ennemi du joug, veut le secouer, ou ne le porte qu'en murmurant : celui-là regarde le mépris, l'opprobre, l'oubli, comme des maux pires que la mort; à ses yeux ce n'est pas vivre que de vivre sans nom; il se repaît du chimérique projet de donner au sien une frivole immortalité. Je vois des hommes assez opiniâtres pour ne vouloir jamais se repentir; j'en vois d'assez orgueilleux pour n'estimer que leurs propres idées, d'assez aveugles pour préférer à la voix de l'amitié le langage de la flatterie, d'assez scélérats pour se faire une habitude, un jeu du mensonge, de la calomnie, des plus noirs forfaits. Quand je considère avec Héraclite l'humanité sous cet affreux regard, quand j'examine la nature de ces déréglements et celle des passions qui les produisent, je n'y découvre rien qui me rappelle l'idée du corps ou de ses modifications. Nos erreurs mêmes et nos vices annoncent la prééminence de notre âme; vous le voyez, Quintius, elle n'est pas un mode de la matière, puisqu'en étudiant ses opérations diverses, on n'aperçoit rien de corporel. L'essence de la matière n'est donc pas de pouvoir être en même temps étendue et pensante. Laissons cet étrange paradoxe à des prétendus philosophes ennemis de Dieu et des hommes; on ne doit pas regarder l'étendue et la pensée comme deux modifications qui puissent, ainsi que la lumière et le son, la couleur et la figure, se réunir dans le même être, comme deux branches qui sortent d'une tige commune. Ce sont les attributs primitifs de deux substances réellement distinctes, essentiellement opposées, dont l'une est toujours passive et l'autre toujours agissante; dont l'une a des parties et l'autre est simple, indivisible, indissoluble.

Je sais que nous n'avons pas une connaissance parfaite de la nature du corps. Il est dans cette étude des mystères impénétrables et qui se refusent à toute la sagacité de notre esprit. Cet esprit, dont l'orgueilleuse faiblesse aspire à tout comprendre, est trop borné pour embrasser l'innombrable multitude d'effets que produisent toutes les combinaisons possibles des parties de la matière; enveloppés d'épaisses ténèbres, nous faisons souvent de vains efforts pour en percer l'obscurité. Mais si toutes les propriétés d'un être ne se dévoilent pas à nos regards, du moins nous est-il donné de savoir quels sont les attributs dont il est essentiellement privé. Peut-être la nature des molécules ignées doit-elle échapper à toutes nos recherches; mais il est certain que leur forme diffère de celles des parties élémentaires de l'eau, et que de cette différence seule résultent toutes les qualités qui distinguent ces deux fluides. Le physicien n'a pas encore découvert toutes les merveilles de l'aimant; mais il sait que l'aimant n'est pas un animal, que ce n'est point par amour qu'il attire le fer. Sans avoir encore décidé pourquoi l'aiguille aimantée décline du pôle septentrional vers l'occident, et par une légère inflexion se tourne ensuite vers l'orient, il peut assurer que cette déclinaison n'est pas l'effet des vents, mais celui d'une matière subtile qui coule dans l'univers. Le géomètre ne trouvera jamais la quadrature du cercle, mais il sait que le cercle est différent du carré; il connaît toutes les conséquences de cette double configuration. C'est ainsi que nous distinguons l'âme d'avec la matière, quoique les propriétés de l'une et de l'autre ne nous soient pas toutes parfaitement connues.

VI. D'AILLEURS, un attribut important met entre ces deux êtres une prodigieuse différence, c'est la liberté. Chacun avoue que, sans connaissance ni sentiment de leur état, les corps soumis à des lois invariables sont emportés par le mouvement qui leur est imprimé d'ailleurs; mais chacun connaît le pouvoir qu'il a d'agir, de faire soit une action soit une autre. Tout annonce que nous sommes libres. Délibérer, prendre conseil, se déterminer enfin après de mûres réflexions employer les menaces, les avis, les prières; se repentir en secret parce qu'on se sent coupable, et s'excuser publiquement parce qu'on craint de le paraître; remplir des devoirs, se livrer à des soins, établir des lois, condamner et punir le vice, louer et récompenser la vertu, c'est faire autant d'actes de liberté, c'est en donner autant de preuves. Nos entreprises, nos projets, nos efforts, tout en un mot décèle ce sentiment intérieur qui nous persuade que notre volonté n'est pas esclave, et que nos pareils jouissent de la même indépendance. Les hommes s'accordent tous à cet égard, et leur unanimité sur ce point ne peut être une erreur commune; c'est un rayon de lumière émané du sein de la nature. Si l'homme avait des chaînes, si les ordres

tyranniques d'une cause étrangère nécessitaient ses actions, comme la force qui tire un corps de son repos, en détermine le mouvement, que serait toute notre conduite, sinon un tissu de démarches fausses, inutiles, insensées? De quelle utilité seraient ces réglements destinés à maintenir l'ordre dans les sociétés, ces soins que prend un sage philosophe d'inspirer aux citoyens l'amour de leur patrie, d'enflammer les cœurs d'un zèle ardent pour le bien public? Chaque nation serait ce qu'est un grand fleuve; ce n'est ni par des leçons, ni par des prières, mais par de fortes digues qu'on en dompte l'impétueuse fureur. En vain même ces digues prétendent-elles souvent captiver ses flots indociles et les contraindre à couler dans un lit qui les resserre; d'un cours rapide ils franchissent leurs bords, inondent les plaines et changent en marécages les campagnes voisines. Au lieu de former la jeunesse par l'étude des sciences, il faudrait en se bornant à réprimer sa fougue, l'abandonner aux mains de la nature. Elle végéterait comme végète un tendre arbrisseau dont les branches sont étendues en espalier: il doit son accroissement à la bonté du terroir, à la chaleur du soleil; et sans autre secours que celui d'une main qui le décharge d'une partie de ses feuilles; grâces aux douces influences d'un climat favorable, il produit, sans le savoir, des fruits délicieux.

De quel usage, de quel prix serait la raison sans la liberté? Que nous servirait de connaître le bien et le mal, s'il n'était pas en notre pouvoir de suivre l'un et d'éviter l'autre? L'intelligence serait en nous une qualité vaine; notre âme languirait réduite à l'inaction. Qu'un homme environné de dangers sente que sa conservation dépend de son courage, il méditera sur le parti qu'il doit prendre; il cherchera dans la sagacité de son esprit des ressources contre le péril qui le menace; mais si l'inévitable fatalité l'entraîne et le précipite, c'est en vain qu'en luttant contre le sort il prétend échapper à ses coups; malheureux à proportion de ce qu'il a de prudence, puisque incapable de changer sa destinée, il croit trouver en lui-même un remède à des maux dont tous ses efforts ne le garantiront jamais. Une prévoyance impuissante est inutile à l'homme. Sans la liberté, point de vertu, point de gloire véritable; la sagesse des philosophes, la valeur des héros, les qualités qui rendent un roi digne du trône, ne méritent pas plus d'éloges que la jeunesse et la beauté; loin de nous servir, la raison fait notre malheur; c'est un fardeau qui nous accable.

Si l'homme n'est pas libre, s'il n'a pas et le pouvoir d'agir comme il le veut, et l'espérance d'obtenir un jour par ses actions une vie plus heureuse, plaignons sa destinée. Qu'il cesse de s'attribuer la préférence sur les animaux, sur les êtres les plus insensibles. Enfants de la nature, les animaux suivent ses lois par un aveugle instinct. Les fossiles, les pierres, les végétaux, plus durables que nous, se forment et se conservent sans connaissance ni d'eux-mêmes, ni de ce qui leur est propre, sans inquiétude, sans désirs; et l'homme, privé de liberté, semblerait n'avoir reçu la raison que pour voir empoisonner, par de continuelles alarmes, le cours rapide d'une vie laborieuse.

Lucrèce, en soutenant que nos âmes sont mortelles, ne leur a pas disputé le privilége d'être libres. Forcé par le sentiment intérieur, il reconnaît que nous jouissons de cette prérogative, le véritable titre de notre supériorité sur tous les êtres; il en cherche même le principe, et croit le trouver dans la déclinaison imaginaire de ses atomes. Ridicule explication dont j'ai mis l'absurdité dans tout son jour. Mais comme la liberté ne peut être l'attribut d'aucune portion de matière, j'ai peine à concevoir qu'il n'ait pas été frappé de la grossière contradiction dans laquelle il tombait, en supposant notre âme libre et matérielle. Ce qui me paraît encore plus étrange, c'est que ce poëte lui refuse l'immortalité qu'il accorde à des dieux composés, aussi bien qu'elle, de pure matière, et dont la forme n'avait sur la nôtre que l'avantage d'être plus déliée. Ne pouvait-il donc soutenir l'idée de se survivre à lui-même? Mais regarder comme libre un être qui doit, après une durée si courte, rentrer dans le néant, c'est lui faire trop d'honneur. L'âme est le plus vil de tous les êtres, si les bornes étroites de cette vie passagère en renferment l'existence, si elle meurt dès que le sang cesse de couler dans les veines. Une médaille d'Alexandre est infiniment au-dessus de sa personne. Ce conquérant a comme une flamme rapide effrayé l'univers, et comme elle il a disparu, laissant des cendres et un nom. Mais son image lui survit: sans se détruire, elle passe de mains en mains et triomphe des siècles.

VII. Vous succombez enfin sous le poids de tant de raisons; je m'en félicite, je vous en félicite vous-même; c'est avoir vaincu que de connaître la vérité. Je sens néanmoins qu'il vous paraît difficile d'expliquer l'union de l'âme avec le corps. Comment, direz-vous, est-il possible qu'une pure intelligence anime et meuve une portion de matière? Quelle chaîne peut lier ensemble deux substances dont la nature est si différente? Si cette chaîne est corporelle, elle n'a point de prise sur l'âme; et si elle ne l'est pas, elle n'en peut avoir sur le corps. C'est ici que votre application doit redoubler, Quintius; ouvrez les yeux et reconnaissez dans cette union qui vous étonne la toute-puissance du Créateur. En dévoilant à vos regards la nature de votre âme, je n'ai pas prétendu les repaître d'un vain spectacle; je voulais vous offrir une preuve éclatante de la Divinité. Tout ce qui précède peut se réduire à trois points. J'ai d'abord établi que l'intelligence est le principe du mouvement. J'ai fait voir ensuite que notre âme n'est pas un composé de parties, et que dès lors, indissoluble par sa nature, elle doit vivre à jamais. J'ai fini par montrer que l'homme est libre, que ses actions, loin d'être un enchaînement nécessaire de com-

binaisons assujetties aux lois d'un destin chimérique, émanent d'une volonté capable de choix, arbitre de ses propres déterminations; qu'ainsi notre âme, tant que dure son alliance avec le corps, peut mériter des récompenses ou des peines, et qu'enfin, il est après cette vie mortelle une éternité pour les justes et pour les coupables. Or ces trois vérités ne sont pas les seules conséquences de mes principes. Il en résulte une quatrième, plus essentielle encore. Vous avez déjà dû l'entrevoir; je n'ai fait que l'effleurer d'abord, il est temps de l'approfondir et de la développer.

Mon âme se voit chargée de gouverner une machine dont elle ne connaît ni le jeu ni la composition. Cependant, elle en dispose, l'ébranle, en fait agir à son gré les ressorts. De ce qu'elle la meut, il résulte qu'elle a droit de commander au mouvement; mais de ce qu'elle la meut sans savoir comment se produisent et s'exécutent des mouvements qui naissent à ses ordres, je conclus qu'elle est secondée par une cause supérieure, qui connaît ce que j'ignore et dont la volonté, toujours conforme à la mienne, peut donner à mon corps l'impression que je désire. Quel est l'homme qui, contraint de parler sur-le-champ, s'arrête à considérer de quelle manière il doit pousser au dehors l'air que ses poumons lui fournissent, afin que cet air qui sortait sans rendre aucun son puisse retentir? comment pour articuler ces sons, il doit disposer sa langue, cet organe industrieux, l'artisan de la parole, qu'il forme et modifie par ses inflexions, et que les dents, le palais et les lèvres concourent à perfectionner? Jamais on ne romprait le silence, s'il fallait, avant que de proférer un seul mot, méditer sur tant d'opérations différentes.

Je veux courir, je cours; et quand je cours, mon corps se meut tout autrement que lorsque je veux marcher d'un pas ordinaire. Mais ce qui produit cette différence m'est inconnu. C'est un mystère que nous ne pénétrerons jamais. En vain chercherais-je à découvrir quelle est la façon de respirer nécessaire alors, quelle quantité d'air mes poumons doivent chasser à la fois, par quels canaux, de quelles cellules, avec quelle force il doit sortir. La machine qui m'est soumise ignore ce que j'ordonne, et moi je ne sais pas comment elle exécute mes ordres. Tout aveugle néanmoins qu'est l'empire que j'exerce sur elle, il est absolu. Prêts à répondre au moindre de mes désirs, ses organes s'acquittent de leurs fonctions avec une prompte obéissance. Mon esprit se plonge-t-il dans la méditation, les objets qu'il veut contempler se présentent aussitôt; le monde entier se développe à mon imagination. D'un coup d'œil je parcours le ciel, la terre, la mer, toutes les nations et tous les temps. Telle, si l'on en croit le vulgaire, une magicienne fait entendre sa voix au sein des enfers. Evoqués par la force des enchantements, les mânes sortent de leurs ténébreuses demeures et viennent en foule se ranger autour d'elle. Mais lorsque l'univers entier paraît s'offrir à mes regards, je ne sais ni quelle puissance résidente en moi fait subitement éclore tant d'images, ni comment elle les produit, ni dans quelle partie de mon cerveau ces images se forment. Ma vie ne suffirait pas pour peindre ou même pour parcourir des yeux cette foule innombrable d'objets que je puis en peu de temps apercevoir intérieurement.

Ce que j'ai dit de moi, Quintius, vous pouvez le dire de vous. Votre âme, ignorante comme la mienne, a la même puissance; vous éprouvez de la part de vos organes la même soumission que je trouve dans les miens. Vous êtes donc secondé comme moi, par une cause supérieure, qui, connaissant et vos désirs et le mécanisme de votre corps, fait en vous ce que vous êtes incapable de faire, secourt votre faiblesse et donne à vos ordres, par eux-mêmes impuissants, l'efficacité qui leur manque. Lorsque vous dansez au milieu d'une assemblée nombreuse, vos pieds et vos bras voltigent en cadence, ils suivent avec une rapide justesse la mesure de l'instrument qui les guide; c'est votre âme qui règle, qui combine tant de pas si souples et si variés; c'est elle qui trace cette multitude de figures que votre corps décrit avec tant d'agilité. Vous ignorez néanmoins ce qui produit en vous des mouvements si réguliers. Ce jeu frivole renferme une foule de merveilles que vous ne connaissez pas. J'en tire une conséquence naturelle: c'est que vous disposez d'un corps dont une Divinité tient pour vous les rênes.

Il faut que nous soyons tous assujettis aux lois d'un Être intelligent, qui joigne à la connaissance de nos plus secrètes pensées un empire souverain sur nos organes, qui ébranle, au premier cri de notre volonté, ceux que rien n'altère, afin que les opérations de notre corps répondent sur-le-champ aux vœux de notre âme. C'est à nous de désirer, à lui d'agir; mais si les mouvements subordonnés à notre âme ne peuvent être produits sans le secours d'une Divinité toute-puissante, combien ce secours est-il nécessaire pour tous ceux qui s'exécutent dans notre corps sans que nous y pensions, souvent même malgré nous, et qui cependant ont un principe et tendent vers une fin? C'est à cette Divinité, Quintius, que vous devez attribuer l'alliance de l'âme avec le corps. Le Tout-puissant pouvait seul triompher de l'opposition de ces deux êtres. Auteur de cette union, il l'a fondée sur des lois immuables; il a fait de l'homme un composé de deux substances, afin que l'âme, par elle-même capable de connaître la vérité, pût avec le concours des sens percevoir les objets corporels, et s'élever par ces deux routes à la contemplation de son Auteur, du Principe et du Maître de l'univers. En effet, peut-on se connaître et refuser de rendre hommage à la Divinité? Si ce corps périssable est soumis aux ordres d'une intelligence bornée, quelle doit être l'intelligence dont le pouvoir a tout créé, dont la sagesse gouverne tout? Une machine aussi petite, aussi fragile que la nôtre, ne peut être mue sans dessein; et les mouvements

d'une machine aussi grande que le monde, n'auront d'autres lois que les caprices du hasard? Laissons cet absurde sentiment aux disciples grossiers d'Epicure.

LIVRE VI.

Malgré l'excellence des preuves que l'auteur emploie pour établir la spiritualité de notre âme, il aurait paru laisser quelque nuages sur cette importante vérité, s'il n'avait pas examiné la question de l'âme des bêtes, dont les matérialistes prétendent tirer un argument décisif : il fallait leur ôter cette ressource ou plutôt ce prétexte; et c'est l'objet du sixième livre. En voici l'abrégé :

I. *Après avoir rappelé en peu de mots le sujet et le résultat du livre précédent, le poëte se propose à lui-même l'objection des incrédules, et présente dans toute sa force le syllogisme au quel on peut la réduire.* Les bêtes, *disent-ils*, ont une âme semblable à celle de l'homme : les exemples d'industrie, d'adresse, de prévoyance que donnent les renards, les castors, les hirondelles, les fourmis, les abeilles et tant d'autres espèces, sont des preuves évidentes de l'existence de cette âme. Or il n'est pas douteux qu'elle ne soit matérielle et destructible. Donc celle de l'homme l'est aussi.

II. *En avouant qu'on ne peut démontrer à la rigueur que les bêtes n'aient aucune pensée, l'auteur répond qu'il est possible, et même très-vraisemblable, qu'elles agissent sans connaissance; qu'ainsi la réalité de cette âme des bêtes étant une question de fait pour le moins douteuse, tandis qu'il est certain que l'homme pense, c'est une absurdité d'objecter contre un fait incontestable, un fait qui ne l'est pas. D'où il conclut que tout être qui pense étant incorporel, la comparaison de la bête à l'homme ne peut produire que ce dilemme : Ou les bêtes pensent, ou elles ne pensent point. Si elles pensent, leur âme est spirituelle; si elles ne pensent point, on ne peut en rien inférer contre l'homme, qui pense certainement.*

III. *Cette réponse, quoique simple et générale, détruit l'objection des matérialistes. Mais l'auteur va plus loin. Persuadé que le sentiment qui refuse l'intelligence aux animaux est de tous les systèmes le plus conforme à la raison, il s'attache à le prouver en montrant :*

Premièrement, *Que si les brutes ont une âme, on doit en attribuer une aux plantes, à l'aimant, à presque tous les êtres.*

Secondement, *Qu'on peut, avec Descartes, regarder les animaux comme de simples automates dont toutes les actions, même les plus singulières, sont produites par le jeu d'organes fabriqués avec un art merveilleux.*

IV. *Mais, quoique purement mécaniques de la part des animaux, ces opérations ont pour cause une intelligence, et cette intelligence est celle même qui produit en nous les actions spontanées et tant de mouvements involontaires excités dans notre machine sans le concours de notre âme. Différentes sortes de preuves montrent que le principe qui fait agir les brutes leur est étranger. Une des principales, et que l'auteur développe avec soin, c'est la contrariété manifeste que nous offre la conduite de ces êtres, qui, fort inférieurs aux hommes sous certains regards, paraissent en d'autres points infiniment au-dessus d'eux; d'où il suit que, s'ils avaient une intelligence qui leur fût propre, elle serait en même temps moindre et plus parfaite que notre âme. Le poëte met cette contradiction dans tout son jour, en rapportant d'une part plusieurs exemples frappants de la stupidité des animaux, et de l'autre, des traits singuliers de connaissance, d'art et de génie qu'on remarque en eux. Il réfute aussi dans cet article les opinions de quelques philosophes, dont les uns ont cru qu'on pouvait, en séparant les sensations d'avec l'intelligence, attribuer aux bêtes les moindres propriétés de l'âme; les autres ont imaginé des âmes plus ou moins parfaites, dont ils forment différentes classes.*

V. *Il attaque dans le cinquième article cet instinct imaginaire, par lequel on prétend expliquer les actions des brutes. Il prouve que c'est un mot vide de sens, s'il ne signifie pas une intelligence; et que si cette intelligence est supposée résider dans le corps des animaux, on doit en conclure : 1° qu'ils ont à l'immortalité le même droit que nous; 2° que les regarder comme destinés à nos plaisirs ou même à nos besoins, c'est s'arroger sur eux une domination injuste, tyrannique et criminelle. A ces raisons il en joint plusieurs autres, qui toutes concourent à faire voir que le système de Descartes sur les animaux est, sinon démontré, du moins très-vraisemblable et très-conforme à l'idée que le raisonnement et la vue des merveilles de l'univers nous donnent de la toute-puissance de Dieu. Quoique l'auteur laisse entrevoir son penchant pour cette hypothèse, il ne force pas Quintius à l'embrasser; il se contente de l'exhorter à ne point prendre de parti sur un problème peut-être insoluble, et surtout à ne tirer de la nature des bêtes aucune induction sur celle de l'homme.*

VI. *Toutefois, ce n'est pas en vain que nous les avons devant les yeux : ce sont des preuves éclatantes de la sagesse et de la puissance d'un Créateur. Le poëte développe cette vérité, en faisant un détail curieux de la structure des animaux, dont il parcourt les différentes espèces. Ce livre est terminé par des réflexions sur l'inconséquence de ces prétendus philosophes qui, regardant les opérations des brutes comme des témoignages de génie, ne rougissent pas d'attribuer au hasard la création de ces êtres et celle de l'univers.*

I. Avant que d'ensemencer un champ qui n'a point encore reçu de culture, le labou-

reur commence par le défricher. Il en arrache les épines, il en dompte la dureté par d'opiniâtres efforts. Ainsi pour empêcher que l'erreur, en se reproduisant, n'étouffe dans votre esprit les semences du vrai, je la combats dans son principe; je veux en extirper la racine, en détruire jusqu'au germe. Jusqu'ici vous aviez méconnu la nature; d'infidèles mains en avaient à vos yeux défiguré les véritables traits. Offensée des titres que vos maîtres lui prodiguent, elle réclame hautement ce souverain, cet auteur suprême, dont une fausse philosophie prétend lui faire secouer le joug. En la connaissant mieux, vous rendrez avec elle hommage à la Divinité.

C'est pour vous y forcer que je me suis attaché, Quintius, à vous donner une juste idée de votre âme. J'ai voulu vous montrer dans vous-même un être distingué du corps, supérieur à la matière; et de cet être dont le sentiment extérieur vous prouvait l'existence, élever vos regards à la contemplation de l'intelligence souveraine. J'en ai conclu la nécessité d'un agent universel qui, seul principe et législateur de l'univers, pût disposer de la matière, par elle-même incapable de se mouvoir et de se modifier. Vous ne devez plus enfin révoquer en doute l'excellence de votre âme. Je l'ai vengée des attentats d'un poëte téméraire, qui voulait dégrader l'image de la Divinité. Outré de ce qui fait notre gloire, il ne consentait pas à l'immortalité d'une partie de soi-même; mais l'homme souhaite inutilement de périr tout entier; sa destinée est de vivre.

Cependant vous balancez encore à vous rendre. Mes raisonnements ont à combattre dans votre esprit l'impression que fait sur vous la vue des animaux. Vous les regardez, peut-être avec raison, comme des substances uniquement composées de matières, et que détruit à jamais la dissolution de leurs parties. Vous m'objectez donc que ces êtres matériels et périssables ont une âme à peine différente de la nôtre, et qui peut sinon s'élever à la découverte des vérités sublimes, connaître du moins tout ce qui convient au corps dont elle meut les organes, tout ce qui est propre à le défendre, à le conserver, à le nourrir. *Les animaux*, dites-vous, *ont de la mémoire et du sentiment: ils voient, ils entendent: capables de distinguer les objets par l'odorat, le tact et le goût, ils peuvent, suivant qu'ils en sont frappés, y tendre ou les fuir: pour arriver à leur but, ils savent employer la ruse: instruits des remèdes convenables à leurs maladies, ils choisissent dans un grand nombre de plantes le spécifique auquel en est attachée la guérison. Le plaisir et la douleur, l'affliction et la joie, l'espérance et la crainte, agissent sur eux comme sur nous. De l'amitié, de l'amour, on les voit passer aux transports de la colère, à ceux de la haine, et, susceptibles de toutes sortes de désirs, se livrer à ce qui les charme avec cette vive ardeur qu'inspirent les passions. Nés libres, ils se meuvent volontairement. Soumis, et pour ainsi dire humanisés par l'homme, ils aiment les caresses, ils redoutent les châtiments, ils obéissent même aux menaces.*

De là vient qu'on a de tout temps attribué certains vices à quelques-uns, certaines vertus à d'autres, comme leur caractère distinctif. De là cette opinion, que les animaux ont en plusieurs points servi de maîtres et de modèles à l'homme. Nous apprîmes à chasser, en voyant le chien suivre d'un pas sûr les traces de sa proie, ou la découvrir avec sagacité dans l'épaisseur des forêts. Que de traits frappants offre la conduite de ce merveilleux animal! Fidèle, prudent, intrépide, il veille à la sûreté de nos demeures: il conduit, il garde un troupeau nombreux; il fait rentrer les brebis dans leurs parcs; il en défend l'abord aux ravisseurs. Quelle inquiétude, quels regrets ne montre-t-il pas, lorsqu'il a perdu son maître? quelle joie quand il l'a retrouvé! Plein de reconnaissance, il s'expose, pour le tirer du péril, aux coups d'un assassin; et si ses courageux efforts ne peuvent sauver ce maître si cher, il le venge: son acharnement, ses morsures dénoncent le meurtrier. Peut-être aussi le renard nous aura-t-il appris à dresser des piéges, à fouiller les entrailles de la terre, à percer les montagnes: peut-être devons-nous, à l'imitation de quelqu'une de ses manœuvres la découverte des métaux. Et la guerre elle-même, cet art funeste et déplorable, tant de féroces animaux ne l'auraient que trop enseignée aux hommes, si les hommes, instruits par leur propre fureur, n'eussent pas été d'eux-mêmes altérés du sang de leurs semblables. Le lion se jette sur sa proie; César envahit le sceptre de l'univers. Avec des vues différentes, tous deux usurpateurs, ils usent de la même violence: l'animal pour assouvir sa faim sanguinaire, le héros pour orner du diadème son front ambitieux. A quoi ne forme-t-on pas le docile éléphant? Est-il rien que le singe ne sache copier avec grâce? Les ruses du chat, les danses de l'ours, le soin que prend un hibou de nourrir les animaux qu'il destine à sa subsistance, après les avoir mis hors d'état d'échapper, ne sont-ce pas autant de preuves d'intelligence? Avant nous le castor savait enfoncer des pieux au fond d'une rivière, bâtir sur pilotis, opposer des digues à la violence des eaux. C'est lui qui le premier a lié des pièces de bois avec du ciment. L'homme est devenu navigateur, en voyant cet animal creuser le tronc d'un arbre, y laisser une branche pour s'en servir comme d'un gouvernail, et confier à cette espèce de barque ses petits encore trop faibles pour nager. L'hirondelle, dont le retour annonce celui du printemps, nous a donné les premières leçons d'architecture, par la manière admirable dont elle fabrique son nid. Le rossignol, que les frimas chassent aussi tous les ans de nos contrées, par la douceur de ses accords a formé notre voix à des cadences harmonieuses. Enfin, c'est ce filet que tend l'araignée dans les angles de nos murs pour enchaîner sa proie, qui nous a fait naître l'idée de surprendre les oiseaux et les poissons par un lacs trompeur. Cet animal rusé nous a montré l'art d'ourdir des toiles et de fabriquer des étoffes, lorsque nous l'avons vu attacher à nos lambris les extrémités de ses réseaux, et

sans le secours d'aucun instrument étranger, serrer les fils de sa trame en les rapprochant.

Combien d'autres exemples ne pourrait-on pas alléguer ici? L'infatigable fourmi travaille tout l'été pour remplir ses magasins de ce qui doit pendant l'hiver assurer sa subsistance : modèle parfait du citoyen, sa conduite est une leçon pour ces hommes dont la coupable mollesse prétend aux avantages de la société, sans en partager les travaux. Voyez avec quelle légèreté l'abeille voltigeant sur la surface humide des fleurs, en tire une gomme parfumée, pompe la sève qui s'y porte du sein de la terre, et leur enlève ces perles liquides et transparentes, qui répandent un si vif éclat sur le bord de leurs calices. Voyez avec quelle ardeur elle recueille les brillantes larmes de l'aurore, échauffées par la douce chaleur des premiers rayons du soleil. Chargée du serpolet et du thym, elle revole ensuite vers la ruche, et fière du succès de sa course, elle y dépose une moisson qu'elle n'a pas faite pour elle seule. Pour la renfermer, elle bâtit, avec une cire qui s'étend à son gré, des cellules hexagones qui s'appliquent les unes aux autres, forment un échiquier dont les cases sont séparées par des cloisons. On prendrait cet ouvrage digne du génie de Dédale, pour le chef-d'œuvre d'un habile architecte consommé dans la science d'Euclide, et qu'une longue étude instruisit à fond de tous les arts. Telle est la proportion, la justesse qui règne dans toutes les parties de l'édifice, tant les alvéoles sont clairs et transparents, tant il brille de dessein et d'adresse dans leur merveilleuse structure. L'abeille, prévoyante y fait avec grand soin de grandes provisions de miel : elle vivra de ce nectar, fruit de ses travaux, lorsque les frimas auront dépouillé la terre et que toute la nature languira sans âme et sans vie. Que sera-ce si vous portez un œil attentif sur ce qui se passe de plus secret dans l'intérieur de la ruche? Que vous découvrirez d'objets dignes d'admiration! On y travaille avec ardeur pour le bien de la société ; une vive tendresse en unit les membres ; un même esprit les anime. Les abeilles ont des mœurs, des lois, un chef. Chacune d'elles fait partie d'une république, a son département, ses fonctions à remplir. L'art militaire a pour elles des charmes. Sensibles à la gloire qui l'accompagne, et peu touchées de ses dangers, elles s'arment pour la défense de leur patrie. Souvent de nombreuses colonies en sortent, pour fonder au loin de nouvelles villes, pour étendre les lois, le nom et les usages de la nation. Que peut faire de plus grand, de plus beau toute la sagesse des hommes?

Jadis vivait un milan, le plus hardi de son espèce. D'abord il n'avait fait la guerre qu'à de faibles colombes ; mais la destinée l'appelait à de plus grands exploits. Il dédaigna bientôt une proie fugitive ; et las de vaincre sans gloire, il chercha des ennemis plus dignes de son courage. Un aiglè traversait les airs : il le voit, l'attaque, et le harcèle en lui portant des coups redoublés. Peu touché de l'attentat d'un vil sujet, le roi des oiseaux ne s'en aperçoit pas même, et continue sa route. A son retour le téméraire milan revient à la charge ; il lui arrache une plume ; et fier de cette dépouille, il la porte dans son bec comme un trophée. Souffrir une pareille insulte, c'eût été pousser la patience trop loin. L'aigle irrité le saisit, et par un reste de bonté, lui faisant grâce de la vie, le laisse sans plume sur un rocher. Que fera-t-il en cet état? Il rougit de survivre à sa défaite ; cependant sa courageuse fierté ne le quitte pas encore. Nu, transi de froid, se défendant à peine contre la faim, il songe à se venger. Cet espoir anime et repaît sa colère ; nourri de vermisseaux, il attend avec impatience que ses forces et ses plumes renaissent. Ce jour arrive enfin. Il prend l'essor, plein du projet d'employer contre un ennemi trop redoutable, sinon la force, au moins l'artifice : l'artifice est la ressource du courage vaincu. Un pont de bois, miné par le choc des eaux et par les années, s'offre à ses regards, et dans le milieu il aperçoit une ouverture. Ce lieu lui paraît propre à servir de piége ; il le choisit pour le théâtre et l'instrument de sa vengeance. D'abord il passe par cette ouverture une partie du corps, et l'ayant reconnue suffisante, il essaie de la traverser doucement ; il recommence ensuite, en s'y plongeant d'un vol rapide. Après s'en être assuré par des épreuves réitérées, il s'élève dans les cieux, et va chercher son vainqueur : il le découvre, et d'un air insultant va droit à sa rencontre. L'aigle indigné fond sur lui, prêt à dépouiller une seconde fois ce rebelle, ou même à lui donner la mort. Le traître fuit et se sauve vers le pont : à peine en a-t-il traversé l'ouverture que l'aigle, avec une impétuosité que redoublent la fureur et l'espérance, se précipite dans cette gorge trop étroite pour lui, s'y embarrasse, et malgré les vains efforts de ses ailes, se trouve arrêté par le milieu du corps. Le milan accourt aussitôt, lui arrache toutes ses plumes, et content d'avoir usé de représailles, il se retire satisfait et vengé.

A cette foule d'exemples que vous m'opposez, Quintius, je vais en ajouter un autre encore plus frappant. Ce sera, je le sais, vous fournir des armes contre moi ; mais je ne prétends pas, en attaquant la cause des animaux, dissimuler ni même affaiblir rien de ce qui peut leur être favorable. Ecoutez un fait que vous ignorez peut-être, et qui doit relever à vos yeux l'espèce des quadrupèdes. J'ai vu dans ces contrées où le rapide Danastris (*le Niester*) prend sa source pour arroser les vastes plaines des Daces, dans la fertile Ukraine, terre à présent inculte, mais où régna l'abondance tant qu'elle eut les belliqueux cosaques pour habitants ; j'ai vu rangées en bataille des troupes nombreuses d'animaux sauvages, ennemis irréconciliables quoique d'une même espèce, et distingués seulement par la couleur. Les uns sont fauves, les autres noirs. En Pologne on les appelle Baubaques : c'est une sorte de renards ; mais ils ne vivent que des productions de la terre. Ils se contentent de moissonner de vertes campagnes, d'amasser dans leurs retraites souterraines des provisions de fourrages ; et c'est la possession de ces

cavernes, ou de ces prairies, qui fait l'unique sujet de leurs querelles. Ainsi les peuples que sépare le large et profond canal du Rhin se disputent par de sanglantes guerres l'empire de ses bords. D'un côté l'Allemagne rassemble toutes ses forces, la France oppose de l'autre tout le poids de sa puissance. Lors donc qu'un amour farouche de la gloire, et qu'une aveugle passion de vaincre s'empare de ces féroces animaux, la terre du sombre creux de ses cavernes vomit un peuple de combattants furieux. Leur frémissement annonce l'ardeur qui les anime. Ils se répandent d'abord dans la plaine divisés par pelotons et sans ordre; mais bientôt on les voit former sous un chef différents bataillons. Les deux armées tracent leur camp dans la prairie dont la conquête est l'objet de leur ambition, et chacune se range sur une ligne opposée. De part et d'autre vous verriez les mêmes transports: le combat est précédé par les mêmes préludes qu'accompagne le bruit le plus terrible. Un cri guerrier donne le signal. Animés par ces sons effrayants, ils se livrent à leur impétueuse fureur. Tout se choque, tout se mêle en un instant: les coups se confondent; la couleur montre à chacun l'ennemi sur lequel doivent tomber les siens, et la terre rougit inondée de sang. L'espérance et la crainte passent tour à tour d'un parti dans l'autre. Combien de ruses, combien de traits d'une bravoure héroïque l'horreur du combat ne dérobe-t-elle pas aux yeux des spectateurs? Enfin la victoire se déclare: les vaincus prennent la fuite, et vont chercher loin de là des pâturages plus sûrs. L'armée victorieuse, sans les poursuivre, s'empare aussitôt des cavernes abandonnées, et se borne à ravager les prairies qu'elle vient de conquérir. Mais la prévoyante cruauté des vainqueurs fait subir à leurs prisonniers des peines d'une espèce singulière. Ils ne se contentent pas de les renfermer dans des fosses profondes, et de les condamner aux rigueurs d'une prison qui ne finit qu'avec leur vie. Lorsque les premiers frimas annoncent le retour de l'hiver, ils mènent dans la prairie ces esclaves, uniquement conservés pour le transport des provisions, les obligent de se renverser, et de tenir leurs pattes élevées, de peur que le foin ne s'échappe, les chargent ensuite, tirent par la queue ces chariots animés, et labourent toute la route avec le dos ensanglanté de ces malheureux.

Je vois avec le même étonnement que vous l'ardeur dont les animaux paraissent tous enflammés pour la propagation de leur espèce, et les marques de tendresse qu'ils donnent à leurs petits. De la part des mères, quels soins pour les nourrir! quel courage pour les défendre! Elles craignent tout pour eux, et rien pour elles-mêmes: il n'est point alors de danger qu'elles ne bravent, d'ennemi qu'elles n'attaquent. L'amour maternel leur donne des forces; une valeur héroïque anime leurs transports. Vous ajoutez, Quintius, qu'il ne faut pas regarder les animaux comme muets: *Chacun d'eux a*, dites-vous, *son langage, quoique nous ignorions et les paroles qu'ils articulent, et les pensées que ces paroles expriment. En effet, pourquoi le chant des oiseaux ou le sifflement du serpent, pourquoi le hennissement du cheval, pourquoi ces hurlements affreux dont retentissent nos bois; le cri d'une oie, le gémissement d'une hyène, le murmure plaintif d'une tourterelle, le bruit d'une cigale; pourquoi tous ces sons diversifiés selon les espèces, mais les mêmes pour chacune dans toutes les contrées de la terre, ne signifieraient-ils rien! Dès qu'on entend rugir un lion; dès qu'on le voit ouvrir sa gueule ensanglantée, battre ses flancs, dresser sa crinière, et lancer d'un œil enflammé des regards étincelants, on connaît ce que médite ce redoutable animal. Nous entendons un bœuf mugir, un chien aboyer: le son de l'un et de l'autre n'est pas toujours le même, n'a pas toujours la même force: il varie selon la variété des sentiments dont il n'est que l'expression. Quelle différence entre le cri que jette une poule, lorsqu'à la vue d'un avide milan, elle rappelle, saisie d'effroi, sous ses ailes une foule de petits dispersés, et celui qu'elle fait, lorsqu'ayant découvert un monceau de grains, elle les rassemble, et pleine de joie, les invite à ce festin délicieux? Quand les brebis, averties par la chute du jour de quitter de fertiles pâturages, portent leurs mamelles à des petits dont la soif attend leur retour, les agneaux ne répondent-ils pas à leurs voix? Chacun reconnaît sa mère et la salue de loin, sans jamais se tromper; ils accourent et puisent à longs traits avec une avide reconnaissance ce lait abondant qui fait leur nourriture.*

Les troupeaux, les volatiles, les bêtes féroces, enfin presque toutes les espèces d'animaux ont donc un langage propre, et qui, proportionné dès l'origine à leurs besoins, est le lien d'un commerce sensible entre tous ceux du même genre. Donc ils sont doués de connaissance et de sentiment; et cette connaissance, ce sentiment s'étendent à tout ce qui peut intéresser leur conservation et celle de leurs petits. Donc ils ont une âme qui n'est pas plus au-dessous de la nôtre, que le rouge pâle est inférieur au vermillon, le cuivre à l'or, la pierre au diamant, l'herbe que foulent nos pieds à ces ormes dont le feuillage épais nous offre une ombre agréable, la faible lueur de la lune à l'éclat du soleil. Le plus ou le moins ne fait pas une différence essentielle, et les animaux nous ressemblent trop pour être d'une nature contraire à la nôtre. Cette mousse qui naît sur une écorce étrangère a ses racines et sa tige, porte ses feuilles et son fruit, comme le chêne le plus élevé. Ce ruisseau qui coule à peine sur un sable fin, et dont le moindre caillou rompt souvent le cours, porte ses eaux à la mer comme le fleuve des Amazones; ce fleuve qui, se précipitant des plus hautes montagnes de l'univers, roule dans un lit immense à travers cent royaumes, et qui, grossi par la fonte des neiges et par une foule de rivières, semble être l'Océan même dans lequel il se jette. C'est donc en vain que le philosophe s'obstine à défendre la réalité de substances immatériel-

les dont il n'eut jamais une idée nette, puisque nous sommes environnés d'êtres dont les âmes sont de pure matière. Notre intelligence l'emporte, il est vrai, sur celle des animaux; mais cet avantage qui nous relève si fort à nos yeux, et que l'orgueil qualifie du nom superbe de raison, n'a d'autre cause qu'un enchaînement plus heureux des principes de notre corps. Le renard paraît avoir plus d'esprit, plus d'adresse que les autres animaux; il n'est pas d'un ordre différent. L'homme a de même sur le renard une supériorité visible, parce qu'il est pétri d'une matière plus déliée; mais cette matière est aussi de l'argile. Il a des organes mieux fabriqués, une forme plus parfaite; sa nature est la même; et cette ressemblance pour le fond le met au niveau de tous les animaux.

Tel est votre langage, Quintius; tel est celui du vulgaire et de quelques prétendus philosophes. Ne croyez pas toutefois ce sentiment incontestable. Daignez l'approfondir et le soumettre aux lois de la saine philosophie.

II. Vous prétendez que les actions des animaux émanent d'une intelligence qui réside en eux, mais cette conclusion n'est appuyée que sur des indices extérieurs et peu sûrs. Arrêtés par une écorce impénétrable, mes yeux aperçoivent le dehors de ces actions merveilleuses, ils n'en découvrent ni la nature, ni le principe secret. Si je contemplais le fond de ces êtres, si je connaissais leurs pensées comme je connais les miennes, la certitude que j'ai de ma propre raison ne me permettrait pas de révoquer en doute celle des animaux. Je leur accorderais avec vous une âme peut-être inférieure, mais semblable à celle de l'homme, et qui n'en serait éloignée que par une distance susceptible de degrés. J'irais plus loin : par une conséquence naturelle j'appliquerais à cette âme toutes les propriétés de la nôtre; je la soutiendrais incorporelle, simple, immortelle. Que pensez-vous en effet avoir prouvé, par cette foule d'exemples dont vous m'accablez? qu'un être qui pense est corporel? Non, Quintius, ni ces exemples, ni tous vos raisonnements n'ébranleront jamais les preuves qui démontrent qu'une substance intelligente est immatérielle, et par conséquent inaccessible à la mort. Si donc il résulte de vos discours que les animaux sont capables de penser, il en résulte qu'on doit reconnaître en eux quelque chose d'incorporel, qui, plus ou moins parfait que nos âmes, est au fond de la même espèce, a comme elles l'immortalité pour attribut. Mais vous n'établissez pas ce que vous désiriez ardemment d'établir; vous ne prouvez point que nos âmes doivent rentrer dans le néant, qu'elles soient de viles modifications de la matière, des figures accidentelles et destructibles, dans lesquelles un certain degré de mouvement fasse éclore la connaissance ou l'amour. J'ai renversé ce système, et ce que vous alléguez ici ne contribuera pas à le relever.

En effet, le défaut de votre raisonnement consiste en ce que vous posez avec confiance, comme indubitables, deux principes dont aucune lumière naturelle ne découvre ni la vérité, ni l'union; que les bêtes ont une âme qui connaît et désire, et que cette âme est mortelle. Admettez l'un ou l'autre, j'y consens, mais vous ne pouvez les admettre tous deux ensemble. Que dis-je? vous ne seriez pas en état de réduire au silence un philosophe qui s'obstinerait à vous contester ces deux points. L'animal périt tout entier, dites-vous : je le crois; mais si, disciple de Pythagore ou des gymnosophistes, je soutenais avec eux que les âmes des bêtes passent successivement d'un corps dans un autre, ou qu'elles sont mises en réserve jusqu'à ce qu'elles rentrent dans celui dont elles ont déjà fait mouvoir les organes, comment pourriez-vous me convaincre d'erreur? Quel argument la subtilité de votre esprit vous fournirait-elle contre moi? vous échoueriez à cet écueil, comme fit autrefois Lucrèce.

L'autre point, sur lequel vous insistez avec tant de force, n'est pas mieux connu, quoique regardé comme évident par le vulgaire. Vous prétendez que les bêtes ont une âme; peut-être en ont-elles une, je ne le nierai pas, la raison ne permet de nier que ce qu'elle démontre faux; mais peut-être aussi n'en ont-elles point. Je la vois, dites-vous : vous voyez des actions, mais vous ne découvrez pas l'agent même : ce n'est point aux yeux, c'est à la raison qu'il appartient de pénétrer jusqu'à cet agent qui se cache à nos regards. Vos yeux souvent vous montrent comme rond ce qui réellement est carré : souvent ils prêtent aux objets des couleurs que les objets n'ont point. Ils se tracent des figures dans les nuages, ils aperçoivent quelquefois deux soleils dans les cieux, ils voient dans l'air des montagnes bleuâtres, l'eau de la mer leur paraît tantôt verte et tantôt azurée : défiez-vous donc de ces infidèles témoins. Il s'agit d'examiner ce que sont en elles-mêmes les actions des animaux. Sont-ce des mouvements mécaniques, imprimés à leurs corps par un principe étranger qui fasse jouer à son gré les ressorts de ces machines, comme seraient dans une nuit profonde, pendant le sommeil du pilote et des matelots, les mouvements d'un navire que le vent seul ferait voguer en enflant les voiles? Sont-ce des opérations volontaires produites en eux, ainsi que dans nous, par une cause intérieurement agissante, comme est celle qui dirige ce vaisseau, lorsque le pilote veille et que les matelots exécutent ses ordres? C'est de cette manière que chacun de nous sait qu'il est mu, parce que chacun de nous sait qu'il conçoit et qu'il a du sentiment. Du haut d'une falaise nous découvrons en pleine mer deux bâtiments, ils vont d'un pas égal et de front, à cette distance leur structure semble être uniforme, ils paraissent se mouvoir de la même façon, toutefois le mouvement de l'un est l'effet de son propre mécanisme, l'autre doit le sien à l'action d'une cause étrangère. Cette différence, que le rapport de nos yeux ne nous faisait pas même soupçonner, devient sensible à l'approche de ces deux navires. Nous voyons alors que le premier

avance à force de rames, et que le second est poussé par les vents. Tout ce qui paraît cause ne l'est donc pas toujours, et la raison, loin de s'asservir aux sens, a droit de les juger.

L'homme et l'animal peuvent donc avoir des causes motrices dont la nature soit différente, quoiqu'elle paraisse la même : ce qui suffit pour obliger le sage à suspendre son jugement. En effet, l'homme est connu ; l'animal ne l'est pas encore. Les actions des bêtes sont visibles ; mais le principe de leurs actions se dérobe à notre sagacité. Vous conjecturez que ce principe est la crainte ou le désir, parce qu'elles donnent des signes extérieurs de désir ou de crainte : et vous l'affirmez avec confiance, sans daigner approfondir une matière si difficile, sans imaginer même que ce soit une question. Mais ce n'est pas une simple conjecture, ce ne sont pas des signes équivoques qui vous font soupçonner que ces passions exercent leur empire sur le cœur de l'homme. Votre propre expérience vous en instruit. Vous savez donc mieux ce qui se passe en vous, je connais mieux ce qui se passe en moi, que nous ne savons l'un et l'autre ce qui se passe dans un cheval ou dans un chat. Jugez par conséquent de vous-même par ce que vous savez de vous-même ; et non par l'exemple d'un animal auquel vous ne rougissez pas de vous comparer. Quelle honteuse méthode pour un homme, pour un philosophe! Le philosophe procède de ce qu'il connaît à ce qu'il ignore. Par quel caprice aimez-vous à juger de ce que vous connaissez par ce qui vous est inconnu ! Etrange dialectique! Est-ce dans le sein des ténèbres qu'il faut chercher la lumière !

III. Je pourrais me borner à cette réponse : elle détruit votre objection. Toutefois comme les sens vous déterminent, et que d'ailleurs un préjugé presque général donne au système que vous suivez une foule de partisans, je veux vous opposer Descartes et tous les grands hommes qui se font gloire d'être ses disciples. Peut-être reviendrez-vous à douter de ce qui vous paraissait évident, si les actions les plus merveilleuses des animaux peuvent, comme je le crois, s'expliquer facilement par le seul jeu de leurs organes, et sans admettre l'opération d'une âme qui leur soit attachée. Mais comme les exemples ont plus d'autorité sur votre esprit que la raison même, je vais, avant que d'entrer dans cet examen, en opposer d'autres à ceux que vous avez accumulés contre moi.

Voyez cette plante qu'on nomme sensitive. Ne semble-t-elle pas fuir notre approche et se dérober à la main qui la touche, comme si cette main devait lui porter un coup mortel. Elle va même, si vous insistez, jusqu'à rapprocher de sa tige toutes ses branches, avec une apparence de tristesse, jusqu'à tomber précipitamment la tête penchée vers la terre. Cessez de la poursuivre, vous la verrez alors se relever, épanouir une seconde fois ses feuilles, reverdir avec un air de sérénité. Attribuerez-vous à cette plante des sensations de plaisir ou de douleur ! lui donnerez-vous une âme comme la nôtre ? Vous ne reconnaissez en elle que des organes fabriqués d'une manière admirable, et disposés avec un art qui porte le caractère d'un excellent ouvrier. Elle doit toute sa beauté, toute sa vigueur à la sève qui coule dans ses vaisseaux ; mais ils sont tels que le moindre coup qui leur est porté par la pluie, par une main, par une baguette, arrête le cours de ce suc nourricier, et l'oblige à refluer dans les racines. La plante alors desséchée se resserre ; vous voyez ses fibres tressaillir, et les feuilles se replier. De là vient qu'elle paraît s'affaisser, prendre la fuite, emprunter en un mot les dehors de la timide pudeur.

Vous avez observé sans doute, entre les feuilles de la vigne et celles du lierre, des fils assez longs dont ces arbrisseaux se servent pour s'élever, en s'attachant à des appuis étrangers. Sans ce secours, qui remédie à la faiblesse de leurs branches, on les verrait ramper l'un et l'autre, et leur tronc, incapable de se soutenir, ne croîtrait que pour être foulé. Si donc il se trouve auprès d'eux un mur, un arbre, une colonne, ils y tendent, ils avancent, pour les saisir, ces espèces de doigts qu'ils ont reçus de la nature ; ils embrassent ces appuis, sans jamais s'en détacher, et bientôt ils en égalent la hauteur. La vigne, le lierre, ont-ils donc une âme ? Cependant ces merveilles ne s'opèrent pas sans connaissance, sans dessein. Ces mains, ces bras ont été sans doute accordés par une intelligence à de fragiles arbrisseaux dont la tige, par elle-même trop faible, avait besoin de ce secours. Pourquoi ne pas croire aussi que les plantes sont animées ? En effet, un grand nombre de légumes, comme les fèves, la courge, le pois chiche, et cette autre espèce de pois que les modernes Lucullus paient si cher, font la même chose que la vigne. Ils font plus : lorsque rien autour d'eux ne leur présente un appui, ils se prêtent un soutient mutuel, en entrelaçant leurs branches minces et déliées, de la manière la plus propre à leur donner de la consistance. Telles on voit les brebis, pour se garantir des traits embrasés d'un soleil brûlant, s'amasser en troupes, se mettre à l'abri l'une de l'autre, et chercher, chacune dans l'ombre que fait sa compagne, un asile contre la chaleur.

Semez des houblons autour d'un orme : vous les verrez d'abord s'élever sur des lignes parallèles ; mais bientôt leurs tiges s'inclinent, et se penchent vers cet arbre pour y trouver un soutien. L'obliquité de leurs mouvements les en rapproche, et toutes parviennent enfin à le toucher. Elles l'ont à peine saisi, qu'elles commencent à former autour du tronc une espèce de volute, une chaîne spirale qui l'enveloppe insensiblement. De là elles gagnent chaque branche, qui voit en peu de temps naître autour d'elle de semblables liens. L'orme se couvre des feuilles qu'il n'a point poussées, et dont la multitude dérobe la vue des siennes. Une telle manœuvre dans cette plante ne vous paraît-elle pas digne d'admiration ? Il est une espèce de chêne qui, pour croître et se conserver, a be-

soin en même temps d'une nourriture forte, et d'un air libre : ses racines se détournent des terrains maigres, sablonneux, arides, et vont au delà puiser une sève plus abondante. Sa tige s'élève promptement : est-il confondu dans une forêt avec des arbres de différentes espèces, il se hâte de porter sa tête au-dessus d'eux, pour jouir en liberté de l'air dont ces dangereux voisins lui déroberaient une partie.

Cet art, que les anciens remarquaient dans les opérations de la nature, leur fit penser que l'univers était gouverné par une multitude de génies distribués dans sa vaste étendue, et chargés de mouvoir et de conserver tous les êtres. L'empire du ciel échut à Jupiter : Vulcain fut le dieu des flammes : Cybèle eut la terre en partage : Amphitrite et Neptune régnèrent sur l'Océan : Pluton et la triple Hécate sur les entrailles de la terre. Cérès présidait aux moissons, Bacchus aux vendanges. De folâtres napées se jouèrent dans les prairies : les eaux furent peuplées de nymphes, les forêts de satyres et de faunes. Tous les arbres furent habités par des dryades. Enfin, ravis de l'ordre merveilleux qui brille dans l'arrangement et les révolutions des astres, les hommes attachèrent à chacun de ces corps une divinité qu'ils supposaient en régler le cours. Le soleil, ce flambeau, cette âme de la nature, devint à leurs yeux un dieu conducteur d'un char et de coursiers immortels.

Quelques observateurs regardèrent aussi comme animée cette pierre merveilleuse, dont la force attire le fer et le tient suspendu; frappés de ce phénomène, ils crurent découvrir en elle du sentiment et de l'amour. Peut-on voir en effet sans surprise un corps aussi dur, aussi pesant qu'une masse de fer, courir en quelque sorte avec ardeur, s'attacher à l'aimant, et devenu lui-même un nouvel aimant, exercer sur d'autres morceaux de fer une semblable puissance. Cependant toutes les propriétés de cette pierre n'étaient pas découvertes alors. On ignorait qu'elle se tînt, comme la terre, dans la direction des deux pôles du monde; qu'elle eût elle-même ses pôles; qu'une aiguille, en s'y frottant, devînt propre à marquer les différents points du ciel; qu'elle pût servir de guide au pilote sur l'immense Océan, et le consoler de l'absence des astres. Que dirai-je de l'ambre, dont la force attractive agit sur des corpuscules, comme celle de l'aimant sur des corps? Vous citerai-je ces gouttes d'eau qui, voisines l'une de l'autre, tendent à se réunir : ces gouttes d'huile qui montent d'elles-mêmes entre deux plans inclinés, et dont la vitesse s'accroît à proportion qu'elles approchent du sommet de l'angle?

Si vous raisonnez conséquemment à vos principes, tant de signes d'intelligence, que semblent donner des êtres de toute espèce, doivent vous faire conclure que les plantes, les minéraux, les fossiles sont animés comme les bêtes. Ces signes sont moins caractérisés, ils annoncent une âme inférieure ; mais le plus ou le moins n'est pas une différence essentielle : vous m'avez opposé cette maxime, elle trouve ici son application. A la vue de quelques apparences communes, vous faites presque marcher les animaux de pair avec nous, malgré notre supériorité réelle en tout le reste : certaines opérations dont les plantes sont capables, et les marques extérieures de sentiment que je trouve en elles, m'autoriseront de même à les croire semblables aux animaux, quoique je les place dans un degré plus bas. Si vous prétendez que l'âme humaine ne l'emporte sur celle des bêtes que par la finesse et la perfection des organes dont elle dispose, je ferai le même raisonnement sur les bêtes comparées aux plantes. Je pourrais défendre le système que vous attaquez, avec les armes que vous employez à le combattre.

Ne me dites pas que les arbres ne marchent point, qu'ils n'ont aucun organe de sensation. Les végétaux que j'ai cités paraissent étendre leurs branches où il leur plaît, et pousser à dessein leurs racines dans les terrains où la sève est meilleure et plus abondante. Ils ne parlent pas, mais peut-être ont-ils le tact, l'odorat et le goût : car ils font ce que vous croyez ne pouvoir être fait sans le ministère de ces sens. Quand ils en seraient privés, que pourrait-on en conclure? Tous les animaux ne jouissent pas de tous les sens. Ce ver, qui se creuse dans les entrailles de la terre une obscure retraite, y vit aveugle et sourd. L'Océan est bordé de coquillages, dont la figure approche beaucoup de celle d'un couteau. Ces animaux ne changent jamais de place : le seul mouvement qu'ils aient, c'est qu'ils s'enfoncent dans le sable, quand l'eau de la mer se retire, et qu'à son retour ils s'élèvent insensiblement.

D'ailleurs, combien de bêtes paraissent moins animées que cette plante si sensible, qui fuit notre approche; que cette aiguille, qui toujours dirigée vers le pôle ne s'en écarte jamais que par une légère déclinaison? Oui, Quintius, si quelquefois il se trouve des hommes dépourvus de sens et qui paraissent avoir moins d'esprit que certains animaux, je pourrais aussi vous citer des animaux plus insensibles que les plantes. Cependant la nature de tous est semblable. Si les aigles ont une âme, vous ne pouvez en refuser une à l'huître même.

Je sais, et vous le savez comme moi, que l'impression de certains corpuscules agités d'une certaine manière est l'unique cause de tout ce que l'aimant, de tout ce que les plantes les plus singulières nous offrent de merveilleux. Pour produire ces effets, une âme n'est pas nécessaire ; il ne faut que du mouvement et des organes. Mais pourquoi ne serait-il pas permis d'attribuer à de pareilles causes les actions des animaux? Il coule sans cesse des deux pôles du monde une matière rapide et subtile qui pénètre les pores de l'aimant, l'environne, en fait le centre d'un tourbillon toujours agité. Comme cette matière trouve dans le fer des routes assez semblables, elle le pénètre aussi, l'attache à l'aimant et lui communique les mêmes pro-

priétés, en formant autour un semblable tourbillon. Si je frotte contre ce fer une aiguille d'acier, j'en ouvre les pores au fluide magnétique, qui lui fait prendre aussitôt sa propre direction et l'assujettit en même temps à toutes les variations qu'il éprouve dans son cours. Deux autres fluides, la sève et la matière subtile, opèrent toutes les merveilles que nous admirons dans les plantes qui naissent avec le besoin d'un appui. La sève agit seule dans celles qui ne peuvent s'attacher qu'aux soutiens qu'elles trouvent à leur portée. Elle étend, humecte, entretient dans leur souplesse les fils qui croissent entre les feuilles de ces plantes, et que la nature a, par une sage prévoyance, rendus propres à s'unir fortement aux corps qu'ils touchent. Lorsque ce suc vient à se tarir, ils se dessèchent et se courbent : s'ils ne rencontrent rien qu'ils puissent saisir, on les voit se replier sur eux-mêmes, ou s'entrelacer les uns aux autres. Mais pour celles de ces plantes dont la tête en s'inclinant se rapproche de son appui, c'est à l'action de la matière subtile sur leur tige qu'elles doivent cette propriété. Elles obéissent à l'impression de ce fluide, non par le choix d'une intelligence qui les anime, mais parce que leur forme et leur organisation les y obligent : comme la nature du fer et la disposition de ses parties concourent, avec le fluide magnétique, à le rendre capable de s'attacher à l'aimant.

Quel jugement porteriez-vous d'un homme qui prétendrait que ce morceau de fer est emporté par la violence de l'amour, ou par le désir de dérober à l'aimant un pouvoir qu'il envie ? Quelle idée auriez-vous de moi, si je vous disais que lorsque l'eau d'un fleuve se brise avec un murmure affreux contre des rochers et frappe ses bords, c'est parce qu'ils l'empêchent de pénétrer dans des lieux qu'elle arroserait avec plaisir ? si je pensais que le long circuit qu'elle prend, elle le prend à dessein de se frayer une route qu'elle trouverait fermée, en s'obstinant à couler en ligne droite et qu'elle songe à regagner par sa rapidité le temps que la longueur du chemin lui fait perdre ; si j'ajoutais que cette eau ne bout sur des charbons ardents, que parce qu'une violente aversion la soulève contre le feu, que parce qu'elle aime mieux se dissiper en fumée que d'être soumise à un ennemi irréconciliable ; enfin si de ce que les flammes ne peuvent s'entretenir sans aliment, je concluais qu'une fureur avide, une faim insatiable est la cause de leur voracité ? Vous me regarderiez, Quintius, comme un insensé qui méconnaîtrait le prix de cette connaissance, de ces sentiments qu'il prodiguerait à des êtres inanimés. En voyant la mer inonder les terres par un flux périodique, refluer ensuite dans des temps marqués, et laisser ses rivages couverts d'un limon impur, souvent même par la violence de ses vagues disperser nos vaisseaux, ou les briser contre des écueils, dira-t-on qu'elle médite la destruction du continent, qu'elle veut tirer vengeance de la témérité des navigateurs, et que c'est pour rendre ses eaux plus pures qu'elle en rejette toutes les immondices sur le rivage ? Vous ne pourriez entendre de sang froid de pareilles absurdités. Tous ces effets, répéteriez-vous, s'opèrent par des mouvements corporels dont il est aisé de découvrir l'origine. Je le sais, Quintius, et c'est une vérité que personne ne conteste ; mais pourquoi tout ce qui paraît annoncer dans les animaux un dessein réfléchi, ne serait-il pas aussi produit par des mouvements corporels ?

Je vais le prouver en commençant par les animaux les plus méprisables. Les huîtres rampent à peine au fond de la mer, s'attachent aux rochers, se nourrissent de mousse, ouvrent et referment leur écaille, perpétuent leur espèce. Ne puis-je pas les regarder comme des machines que leur fabrique rend propres à ce petit nombre d'opérations ? Que je leur suppose seulement des ressorts capables de les mouvoir, et des esprits animaux en certaine quantité ; c'en est assez pour me mettre en droit d'attribuer tout ce qu'elles font au seul mouvement de ces corpuscules. Ce mouvement les poussera vers la nourriture qui leur est propre, sans aucune faim de leur part, c'est-à-dire sans connaissance et sans désir des aliments : ils n'éprouveront pas plus cette sensation, que l'arbre dont les racines se détournent d'une mauvaise terre pour en chercher une meilleure Le mâle et la femelle se conviendront l'un à l'autre, comme deux vignes s'unissent par des liens mutuels. L'effet de ces alliances sera différent ; mais leur cause et la manière dont elles se forment seront les mêmes. N'est-il pas constant qu'un palmier ne porte point de fruit, s'il n'est voisin d'un autre ? Ne convient-on pas aujourd'hui que presque toutes les espèces d'arbres se divisent en deux sexes, dont l'union est essentielle à leur fécondité ? Des ruisseaux d'une matière active et déliée, passant d'un canal dans un autre, feront mouvoir un coquillage, comme le fluide magnétique ébranle le fer, mais d'une manière plus parfaite, parce qu'il entre dans l'organisation d'un coquillage plus d'art et de travail que dans la fabrique d'un morceau de fer. Cet animal sera même susceptible d'un grand nombre de mouvements divers : une girouette posée sur la hune d'un mât obéit à toutes les impressions des vents. Ne voyons-nous pas les roues d'un moulin que l'eau fait tourner, quoique ébranlées par le même mobile, se mouvoir différemment, selon la différence de leur position ?

Les animaux qui semblent avoir le plus d'intelligence n'agissent que par un semblable mécanisme. Leurs actions nous paraissent, il est vrai, plus merveilleuses ; mais cette supériorité n'est due qu'à la perfection de leur machine. Pourquoi ce chien poursuit-il un lièvre, un cerf, un chevreuil ? Il sort de tous les animaux des exhalaisons trop déliées pour nos yeux, mais sensibles à un odorat fin. Elles se répandent au loin dans l'air, à peu de distance de la terre, et s'arrêtent aussi sur les herbes que ces animaux ont foulées, dans les différentes routes qu'ils ont prises Nous n'en recevons pas l'impression, tout

animal indifféremment ne la reçoit pas ; elles ne frappent que celui qui est né pour la chasse, et dont les narines ont un tissu propre à leur donner entrée. Ainsi qu'un cerf parcourt les forêts, ou que fatigué de ses courses il se repose au milieu des buissons, les corpuscules qu'il exhale forment une longue trace qui marque sa route ou décèle sa retraite. Ces espèces d'atomes s'insinuent dans les nerfs du chien et les ébranlent violemment ; ses yeux étincèlent alors, le sang gonfle son cœur ; ses poumons jettent avec force une grande quantité d'air. De là cet aboiement continuel, et ce feu qui pétille dans tous ses membres : de là cette ardeur impétueuse avec laquelle il fond sur sa proie. La trop grande vivacité qui l'emporte lui fait-elle perdre cette chaîne de corpuscules, ou l'animal qu'il poursuit l'a-t-il rompue lui-même, en revenant sur ses pas, on le voit alors s'arrêter tout court : son incertitude le rend muet : il erre à droite et à gauche, paraît inquiet, indécis, donne tous les signes de la plus vive agitation. Dès qu'il a retrouvé la trace, il aboie de nouveau ; son feu se ranime, sa vitesse redouble et bientôt à sa voix toute la troupe se rallie.

Ce n'est pas par les narines, mais par les yeux que quelques chiens reçoivent l'impression : c'est l'image et non l'odeur de la proie, qui les attire. Dès que le rayon de lumière qui réfléchit cet objet a passé de leur rétine jusqu'au fond de l'œil, il donne au nerf une secousse dont la violence ébranle les ressorts du mouvement. Les esprits animaux coulent alors avec plus de vitesse ; et comme les canaux qui leur servent de lit sont dispersés par tout le corps, il n'est point de muscle que ne gonfle ce fluide actif. Les fibres soulevées forment des arcs qui les raccourcissent. Les os mêmes auxquels ces fibres sont attachées en suivent l'ébranlement, et le corps entier, contraint d'abord de se tourner vers le point dont émane une impression si vive, s'y porte bientôt par une course rapide. Comment ne s'y porterait-il pas ? Les rayons de lumière qui causent cette agitation dans toute la machine de l'animal, partent sans cesse de ce point et sans cesse y retournent. Il fond sur l'objet dont ils lui transmettent l'image, comme un poids s'approche de la main qui tire la corde à laquelle il est attaché.

Il n'est pas plus difficile d'expliquer par un simple mécanisme la fuite du cerf, que la course du chien qui le poursuit. Dès que les aboiements de l'un ont fait retentir les airs, toute la machine de l'autre ébranlée par le son s'émeut soudain et sort du repos où l'avait plongée le sommeil. La peau de l'animal sauvage se dresse, ses nerfs tremblent, les esprit animaux précipités du cerveau agitent ses membres ébranlés et les forcent à s'éloigner. Les organes dont cette machine est composée sont tels, et telle en est la disposition, que le bruit et le son menaçant font sur elle une impression vive quoiqu'elle ne connaisse ni les menaces, ni le péril qui l'environne ; ils la mettent en fuite, comme le feu dissipe l'eau, comme l'approche d'une main fait reculer les branches de la sensitive. Les animaux en se dérobant au danger, font voir par leur fuite même que les signes de crainte qu'ils nous donnent, dépendent uniquement de leur organisation, et que cette terreur, dont ils ont tous les dehors, n'a rien de réel. Toutes sortes de sons en effet, toutes sortes de dommages ne les troublent pas également. Chacun paraît ne redouter que l'ennemi de son espèce. Le chien inspire de la frayeur au cerf et au daim ; la perdrix craint l'épervier ; la poule tremble à la vue du milan, la brebis s'alarme à l'approche du loup ; le poisson cherche une retraite dans les joncs qui bordent sa demeure, dès qu'il aperçoit le brochet, ce redoutable fléau des timides habitants de l'onde. On ne voit dans les animaux aucune crainte de ceux qui ne peuvent leur nuire.

En admettant ces principes, vous concevrez sans peine pourquoi les bêtes suivent ou fuient certains objets. Cette différence dépend de la structure de leurs corps. Elles s'éloignent dès qu'elles sont frappées par quelque chose dont la nature ne s'accorde point avec leurs organes ; elles suivent tout ce qui se trouve avoir avec elles un rapport de convenance. Deux cordes d'un instrument sont-elles tendues à l'unisson, l'archet qui touche l'une fait tressaillir l'autre : seule de toutes celles qui n'ont point été frappées, elle résonne, et le son qu'elle rend est une consonance. Trouvez le ton d'un verre et que votre voix parvienne à le prendre, vous voyez aussitôt se casser ce verre, qu'un bruit plus fort n'aurait pas même ébranlé. Ces exemples vous font connaître ce que peuvent sur le corps des animaux l'odeur, le son, les différentes figures. Vous comprenez par là comment la faim et la soif agissent sur eux. Lorsqu'ils paraissent en ressentir les cruelles atteintes, ce n'est pas qu'ils aient un désir réel des aliments capables d'assouvir l'une ou l'autre ; ils sont excités par une irritation d'estomac, dont l'aiguillon en piquant leurs nerfs ne cesse de les pousser vers tout ce qui peut l'apaiser.

S'il n'est pas démontré que leurs actions soient purement mécaniques, c'est assez qu'elles le puissent être pour m'autoriser à soutenir qu'elles n'émanent pas nécessairement d'une intelligence qui réside en eux. Qu'on ne leur attribue donc aucune crainte, aucun amour, quoique des signes trompeurs semblent persuader qu'ils sont susceptibles de ces impressions. La crainte est un soulèvement de l'âme à la vue des malheurs dont elle se croit menacée. Un animal vivant craindrait-il la mort ? Il n'en a point d'idée ; et l'on ne peut ni craindre, ni désirer ce qu'on ne connaît pas. Une flèche chassée par un arc ne s'en éloigne ni par haine, ni par frayeur : elle blesse un homme sans être son ennemie. Telles sont, malgré de vaines apparences, les actions des bêtes : elles fuient, elles saisissent leur proie, parce qu'il leur est impossible de faire autrement. Au retour de la chasse du loup, appelez de petits chiens, à qui cet animal est inconnu ; dès qu'ils sont

près de vous ils aboient. Rentrez après avoir caressé une chienne que les feux de l'amour consument, vous les voyez accourir avec une vivacité qui éclate dans leurs yeux, dans leurs cris, dans tous leurs mouvements : ne sont-ce pas là des effets d'un simple mécanisme?

Voici, me direz-vous, *des preuves d'une connaissance réelle. Qu'un lièvre traverse une route, le chien pour l'arrêter coupe par le chemin le plus court. Peut-on douter qu'il n'ait prévu le dessein du lièvre, puisqu'il songe à le prévenir? Malgré l'obscurité de la nuit, ce chien arrive à la porte de son maître et la reconnaît. S'il la trouve fermée, il aboie d'un ton gémissant, va et vient aux environs : enfin, immobile auprès de cette porte, il attend, la tête baissée, qu'une main officieuse daigne l'ouvrir. Au premier bruit il témoigne sa joie par le mouvement de sa queue; et lorsqu'il est rentré, ce sont des transports, des sauts de toute espèce : comment méconnaître ici l'espérance, la crainte, la pensée, le sentiment?* J'ai vu ce fait, Quintius : je l'ai vu plus d'une fois et toujours avec surprise. Mais il n'a rien de plus singulier que beaucoup d'autres; il est moins étonnant que les combats des Baubaques, et l'espèce de service auquel ils condamnent leurs prisonniers. J'avouerai donc qu'on voit briller dans les animaux des traits de raison, des témoignages nombreux de dessein et d'adresse. Aussi suis-je bien éloigné de prétendre qu'ils ne soient pas gouvernés par une intelligence; mais quelle est cette intelligence? où réside-t-elle? C'est ce que le philosophe doit examiner.

IV. Elle est précisément la même que celle dont la puissance souveraine assujettit notre machine aux ordres de notre âme. Combien d'actions paraissent émaner de l'homme seul, et dont l'homme n'est pas toutefois le seul auteur? Telles sont, Quintius, toutes celles que nous appelons l'un et l'autre spontanées. Aussi promptes que ses désirs, elles y répondent avec une précision admirable : mais, je l'ai déjà dit, il en pénètre si peu les ressorts que jamais elles ne se feraient, si la connaissance de ce qui les produit devait en précéder la production. L'homme ne contribue donc aux actions de ce genre que par sa volonté : l'agent véritable est l'être supérieur, qui sait et peut tout. Or pourquoi cette cause intelligente, qui fait naître en nous de pareils mouvements, lorsque nous le demandons, n'agirait-elle pas de même sur les animaux, sans qu'il réside en eux, comme en nous, une volonté dont elle daigne seconder les désirs?

Mais nos actions spontanées ne sont pas les seules que je puisse alléguer ici; il en est d'une espèce encore moins dépendante de notre âme, auxquelles son opération n'a visiblement aucune part, et qui néanmoins ont une fin, y tendent, partent d'un principe éclairé. Tous les hommes, quelque grossiers qu'ils soient, marchent-ils dans un chemin glissant, escarpé, raboteux : ils ne se sentent pas plutôt chanceler, qu'on les voit tendre la jambe, avancer le bras, mettre leur corps en équilibre, sans savoir ni ce qu'ils font alors, ni pourquoi, ni comment ils le font. Ces membres qu'ils étendent sont toutefois autant de léviers. Leurs mouvements suivent les lois de la mécanique, quoiqu'ils n'aient pas la moindre idée de cette science. Si quelque corps menace mes yeux, ma tête aussitôt se retire, ma main s'y porte naturellement, pour l'écarter, avant même que mon âme s'en soit aperçue, avant qu'elle songe à garantir du péril cet organe si délicat. Nos paupières s'ouvrent et se ferment d'elles-mêmes. Quelquefois, tandis que nous sommes ensevelis dans le sommeil ou profondément absorbés dans la méditation, notre langue articule des paroles qui n'ont aucun rapport à l'objet de nos pensées. Je ne dis rien de cette espèce singulière de sommeil, pendant lequel l'âme étant dans une sorte de léthargie et comme séparée du corps, la machine, maîtresse d'elle-même, se livre à une multitude de mouvements déréglés, parle, combat, se promène, ose passer à la nage des fleuves qui seraient pour elle une barrière, si ses pas étaient alors guidés par l'âme, que la vue du péril arrêterait sur leurs bords.

Si toutes les fonctions dont notre espèce est capable se réduisaient à de pareils mouvements, accorderiez-vous une âme aux hommes? Il est donc possible que les bêtes agissent sans dessein, quoique des ordres aussi sages qu'efficaces président à leurs actions, et qu'une cause intelligente en soit le principe et l'arbitre. Ces merveilles que les végétaux offrent à notre admiration, ne nous font pas soupçonner en eux la moindre connaissance, le moindre désir de ce qui leur est utile. Un automate ébranlé par une impulsion légère, exécutera tout ce que vous croyez inséparable du sentiment et de la pensée, pourvu que vous en supposiez les ressorts assujettis aux lois d'une intelligence suprême. Dans ses gestes, dans ses yeux, sur son front vous verrez se succéder les apparences de toutes les passions dont une âme résidente intérieurement serait agitée : de la haine, de la fureur, de la jalousie, de l'amour. L'homme n'a point à craindre qu'on puisse rétorquer contre lui cet argument et conclure de ces exemples qu'il n'a point d'âme qui lui soit propre. Pour détruire une objection si frivole, il suffirait d'en appeler à ce témoignage intérieur que chacun de nous se rend de l'existence de son âme. Est-il quelqu'un qui puisse avoir de bonne foi le moindre doute sur ce point?

Si un être capable de choisir et de méditer, qui connût et ses propres forces et leur usage, résidait dans les animaux, ils ne seraient pas toujours bornés à la même méthode. Une altération insensible changerait les mœurs qu'ils tiennent de la nature; on verrait ces mœurs sujettes à toutes les variations que produisent la réflexion, l'expérience et la liberté. En effet, tous les hommes ne portent point un habit semblable; ils ne prennent pas la même nourriture, ils n'ont pas la même langue. La manière de combattre, de construire des maisons, de naviguer, de

cultiver la terre, n'est point uniforme dans toutes les contrées du monde; la même jurisprudence ne règne pas partout. Nous connaissons des peuples sauvages pour qui la chair humaine est un mets délicieux : il en est qui, toujours errants, parcourent dans des chariots les bois et les plaines, qui ne connaissent ni les charmes, ni les avantages de la société. Quelle différence entre nos mœurs et celles des habitants de la zone glacée? Dans ces froides régions, où pénètrent à peine les traits languissants de l'astre du jour, où sa lumière, absente des mois entiers, n'est remplacée que par la faible lueur de la lune que réfléchit une neige éternelle, nos voyageurs ont découvert un peuple de pygmées que l'antiquité n'a point connus. Peu différents des bêtes dont la peau les couvre, ils conduisent sur une mer immobile des chars d'osier attelés de rennes : d'un pied sec ils traversent les lacs et les fleuves enchaînés par la main de l'hiver; ils se creusent dans la terre de sombres retraites contre le froid, et n'ont d'autre boisson que l'huile des baleines. Enfin dans la même nation, dans la même ville, combien ne voit-on pas d'arts, de travaux, d'usages, de goûts différents? Mais telle est la constance des animaux, que chaque espèce suit, sans se démentir jamais, la conduite qui lui est particulière. Le miel des abeilles de Sarmatie n'est pas autrement façonné que celui dont les abeilles de l'Attique couvrent le mont Hymette. La fureur des loups africains contre les agneaux est la même que celle des loups persans et de ceux de l'Italie. Le renard indien ne connaît point d'autres ruses que le français. Partout également vorace, le brochet dépeuple toutes les rivières : dans toutes les parties de l'Océan le requin fait le tour des vaisseaux, en ouvrant une gueule armée d'un triple rang de dents aiguës, prêtes à déchirer le matelot qui nage sans l'apercevoir. Tout vautour prend des oiseaux; toute araignée se repaît de mouches, tend ses filets dans les angles de nos murs, choisit pour séjour de sombres réduits. Est-il un fourmilion qui ne creuse sa fosse sur la route de sa proie; un lapin qui ne se cache dans des retraites souterraines, qui n'aime le serpolet et l'odeur de la bruyère? On trouve partout les sangliers sous l'arbre qui porte le gland. Les hirondelles n'ont qu'une même méthode pour la construction de leur nid; toutes délayent la glaise avec des gouttes d'eau qu'elles ont puisées dans les rivières, et mêlent à des pailles un limon humide; toutes passent leurs jours à la chasse des moucherons. Le rossignol chante partout le même air : air mélodieux qui fait les délices du printemps et dont les plaintes harmonieuses d'Orphée, ni la voix de Calliope, ni la lyre d'Apollon n'égalèrent jamais la douceur.

Cette uniformité de conduite dans les animaux fournit souvent des scènes agréables. On peut en faire avec succès l'épreuve sur une poule, en lui donnant à couver des œufs de cane. Elle adoptera sans le moindre soupçon ces petits supposés; mais à peine ont-ils vu le jour, qu'ils font éclater leur inclination pour un élément qu'ils ne connaissent pas encore; le désir de nager coule déjà dans leurs veines avec le sang. Aussitôt donc qu'un étang s'offre à leurs yeux avides, une passion qui décèle leur origine, une confiance héréditaire les emporte au milieu des eaux, à travers les joncs dont la rive est bordée. Cependant cette fausse mère crie, s'agite, se tourmente : elle les avertit du risque qu'ils courent, elle veut les retenir et défendre à ces jeunes téméraires l'abord des eaux qui lui paraissent si dangereuses. Vaines remontrances, inutiles efforts. La troupe indocile se précipite à ses yeux dans des périls pleins de charmes. Tremblante alors, pénétrée de frayeur et d'inquiétude, hors d'elle-même, elle court le long des bords de l'étang, les suit des yeux, les rappelle et ne cesse de les accabler de reproches avec toute la colère que peut inspirer le mépris de l'autorité maternelle, car elle se croit leur mère, et ne connaît de sûreté qu'à vivre comme ont toujours vécu les animaux de son espèce. Effrayée d'un usage étranger qu'elle ignore, elle ne voit pas que cette troupe légère nage impunément sur la surface des ondes.

Les actions mêmes qui sont naturelles aux animaux, ils les font souvent avec si peu d'intelligence, qu'on y découvre plutôt leur stupidité, que ce génie dont vous croyez apercevoir en eux des traces si frappantes. Tous les chiens, par exemple, ne manquent jamais de faire trois tours avant de se coucher : sans doute ils prétendent en foulant leur lit, l'aplanir afin de reposer plus commodément; du moins telle paraît être leur idée. Cependant ils feront la même chose sur la pierre, sur le marbre le plus dur. Un chat gratte la terre dans un jardin pour dérober à la vue ce qu'il y laisse; si c'est votre parquet qu'il salit, l'inutilité de ce soin ne l'empêchera pas de le prendre. Un cheval est piqué par la pointe d'une épée : ne croyez pas qu'il se retire; il fond à corps perdu sur le fer, et va au-devant des blessures. Si l'écurie par hasard est en feu, il y demeure avec une constance stupide. En vain la porte est ouverte, quelque chose qu'on fasse, il ne sort point, il se laisse étouffer par les flammes et par la fumée. Que dirai-je des papillons, de ces aveugles insectes qui ne connaissent tous qu'un seul genre de mort, celui de se précipiter dans un flambeau dont la lueur funeste a pour eux des attraits? S'en éloignent-ils une fois presque consumés par les flammes, ils s'y rejettent avec une impétuosité qui porte l'apparence de la joie. Les corps de leurs pareils étendus sur les bords de ce flambeau, loin de les effrayer, les attirent jusqu'à ce qu'ils périssent comme eux. La voix d'un perroquet imite la voix humaine, et sa langue articule exactement des sons de toute espèce; pourquoi une longue habitude ne lui peut-elle apprendre le sens des paroles qu'il profère? Il interroge, il répond mal à propos, sans savoir ce qu'il dit : c'est un babillard dont le vain caquet n'exprime aucune pensée. Ainsi les timbales

rendent des sons fort justes : ainsi les cloches suspendues au faîte de nos temples remplissent les airs de cadences mesurées.

Je n'ajouterai plus qu'une réflexion. Tous les animaux se livrent avec ardeur aux transports de l'amour : l'empire de Vénus s'étend généralement sur tous. Quel est le but de cette passion? N'est-ce pas la propagation de chaque espèce? Tout animal cherche de l'eau pour étancher la soif qui le tourmente, des aliments pour apaiser sa faim. Quel est l'objet de cette recherche? N'est-ce pas de réparer les forces d'un corps languissant, qu'épuise sans cesse une dissipation insensible, et de former un sang nouveau qui soutienne ses membres abattus? Parlez de bonne foi : est-ce dans cette vue, et dans celle de perpétuer son espèce, que ce jeune taureau bondit autour d'une génisse dans un fertile pâturage? Pensez-vous que cette herbe dont il se repaît, il la rumine dans l'intention de prolonger sa vie pendant une longue suite d'années; qu'il se nourrisse pour empêcher que la liqueur qui coule dans ses veines ne perde sa fluidité, et que ses membres affaiblis par l'épaississement de ce qui les animait, ne tombent sans force et sans vigueur. Vous êtes trop sensé pour soutenir de pareilles absurdités : ce serait supposer les bêtes capables d'idées réfléchies que n'a pas même un enfant, instruit, dès qu'il a vu le jour, à sucer les mamelles qui le nourrissent. Une intelligence étrangère a donc tracé cette route que suivent, sans la connaître, les animaux, les enfants, et, dans bien des occasions, les hommes d'un âge plus avancé.

Il est, me direz-vous, *permis de séparer les sensations de l'intelligence. La raison est l'apanage de l'homme et son attribut distinctif. En la refusant aux animaux, on peut leur accorder les facultés de l'âme moins relevées, c'est-à-dire une passion naturelle et vive pour certains objets, une connaissance bornée à ce qui leur convient, et la force d'éviter ce qui leur est contraire. Pourquoi même ne pas supposer dans l'univers des âmes de toute espèce, supérieures les unes aux autres? Nous aurons reçu la plus excellente : celles d'un moindre rang seront le partage des bêtes; et dans cette seconde classe on pourra distinguer encore différents degrés, depuis l'âme de l'abeille et du chien jusqu'à celle des animaux les plus stupides.*

Je ne veux en dépouiller aucun : accordez-leur une âme à votre gré, pourvu cependant que la moindre de toutes soit incorporelle, simple, indestructible. Qu'est-ce qu'une sensation, si ce n'est l'âme qui, par l'entremise d'un corps, parvient à la connaissance des objets corporels? J'ai prouvé que seule de tous les êtres elle a le droit de penser, de vouloir et d'imprimer le mouvement; que la matière, renfermée dans des limites qu'elle est incapable de franchir, ne peut jamais usurper les qualités propres à cette substance. Toute âme est âme, soit qu'elle atteigne les plus sublimes objets, soit qu'elle se borne aux moins relevés. Son essence est toujours la même, quelle que puisse être la nature de ses opérations. En effet, l'âme agit de mille façons diverses, et de cette variété naît la différence des noms qu'elle reçoit. Nous lui donnons celui de *sensation,* lorsque, par l'entremise de certains organes, elle connaît les êtres matériels dont l'impression agit sur les membres qui lui sont associés. On la nomme *imagination,* en tant qu'elle se repaît d'images gravées dans les fibres du cerveau; *mémoire,* toutes les fois que, faisant la revue des trésors que renferme ce dépôt précieux, elle parcourt des objets dont les traces se conservent inaltérables. C'est l'*intellect,* lorsque, à l'aide des organes corporels, ou s'élevant même par son propre essor au-dessus de tout objet de cette nature, elle s'applique à des opérations propres à son essence, médite sur des êtres intellectuels, examine deux idées, les compare, forme la chaîne d'un raisonnement, et contemple avec sagacité ce qu'elle ignore dans ce qu'elle connaît. C'est la *volonté,* lorsqu'elle désire d'être unie à ce qui lui paraît avantageux, d'être séparée de ce qui s'offre à ses regards sous l'apparence du mal. Enfin, selon la diversité de ce qui l'affecte, on l'appelle *espérance, crainte, colère, amour, joie, tristesse,* tous sentiments qui sont des modifications différentes d'un même être.

En attribuant aux animaux, je ne dis pas toutes, mais une seule de ces propriétés, vous leur accordez une âme semblable, quoiqu'inférieure à celle de l'homme, une âme en quelque sorte roturière, pendant que la nôtre jouit des droits de la noblesse, parce qu'elle peut s'élever davantage ou qu'elle agit sur des membres dont la structure est plus parfaite. Ce n'est point d'une partie de l'âme, c'est d'une partie de ses opérations que vous privez les animaux. Peut-être aussi ne devez-vous accuser que l'insuffisance de leurs organes, qui capables d'effets médiocres, se refusent à des fonctions relevées. L'homme sera donc une bête plus parfaite; la bête sera réciproquement un homme d'une espèce moins noble. Ainsi lorsque, par un parallèle si honteux, vous prétendez nous réduire à la condition des animaux, ne vous y trompez pas; ce n'est point l'espèce humaine que vous rabaissez, vous élevez celle qui rampe, qui nage et qui vole. Votre libéralité, Quintius, accorde aux êtres de ce genre une âme incorporelle et sans parties : dès lors immortelle, tenant à l'existence par des racines inébranlables, et que la volonté seule du Créateur peut rendre au néant. C'est admettre les animaux à la participation de nos biens : mais ce n'est pas changer notre destinée. L'homme conservera toujours ses droits. En un mot, choisissez : les bêtes auront une âme ou n'en auront point; mais si vous leur donnez une âme, elle ne peut se détruire par le vice de sa nature. Tout être agissant par la détermination d'une volonté propre, est de soi-même immortel, parce qu'il est sans parties.

Lors donc que vous accordez les sensations aux brutes, prenez garde de leur faire

un don plus grand que vous ne pensez. De tout ce qui prouve que l'ours, que le loup, que le tigre connaissent et aiment leur proie, qu'ils entrent réellement en fureur, que c'est avec réflexion, et de leur propre gré, qu'ils s'attachent à certains objets, et font certains efforts; que le but de l'abeille et de la fourmi, lorsqu'elles amassent pendant l'été tant de provisions, est de se préserver de la famine dont l'hiver les menace, il ne suit pas seulement que ces animaux ont des sens parfaits; il en résulte qu'ils possèdent la raison même; qu'une prudence consommée règle leurs démarches; que les moyens les plus convenables à la fin qu'ils se proposent, leur sont connus; en un mot, que l'avenir n'a pas pour eux ces voiles qui le dérobent à nos regards.

En effet, si c'est par vengeance ou par colère que l'abeille, véritablement jalouse de conserver son miel, me pique dès que j'en approche, elle sait donc que je viens dans l'intention de lui ravir ce fruit de ses travaux; qu'en me blessant avec le trait qu'elle porte, elle me forcera de m'éloigner, par la vive douleur qui suivra cette blessure; enfin, qu'elle est armée de ce dard redoutable: que de connaissances elle unit à la fois! et d'où peut-elle les avoir reçues? Si le petit d'un oiseau, dès le premier essai qu'il fait de ses ailes, forme le dessein de parcourir un élément qu'il ne connaît pas, il sent donc qu'il peut voler; que s'il ne vole point, il ne pourra trouver un appui dans l'air; qu'il n'en trouvera pas assez, s'il se contente de faire agir une seule de ses ailes; mais que s'il les meut toutes deux, son corps doit se soutenir en équilibre. Dans quelle source ce jeune novice a-t-il puisé ces idées du mouvement? Des bêtes de charge qui n'ont jamais aperçu de fleuve, et dont le pied n'en a point encore éprouvé la mobilité, conduites sur le bord d'une rivière, n'osent entrer dans le bateau qui doit les transporter. Si leur conducteur veut les y forcer, elles résistent, se cabrent, immobiles sur la rive, détournent la tête en frémissant: domptées enfin par la multitude des coups, elles hasardent un pied timide: on dirait qu'elles se défient de ces planches fragiles et de ce sol sans consistance; qu'instruites de la nature des fluides, elles savent que l'eau ne peut soutenir de corps trop pesants, et qu'elle donne la mort aux animaux en les privant de l'air. Tombent-elles dans le fleuve, elles nagent; car tout quadrupède nage de lui-même: elles fendent les eaux sans effroi; cependant elles n'ont point eu de maître qui leur ait appris à mouvoir leurs pieds avec mesure au milieu des ondes. Qui peut indiquer à ces animaux un péril nouveau pour eux? Qui peut leur avoir suggéré les moyens de s'en garantir?

Un chien qui traverse une plaine, est-il au milieu de sa course arrêté tout à coup par un fossé, de dessus le bord il en considère la profondeur, il paraît méditer avec attention sur cet obstacle, il le mesure desyeux; désespérant de passer de l'autre côté du premier coup, il recule et laisse autant d'espace qu'il en faut pour qu'il puisse, en s'élançant avec impétuosité, sauter au delà. D'où sait-il que la secousse augmente les forces? D'où sait-il quelle est la juste proportion de cette secousse avec la largeur du vide qu'il doit franchir? Parmi les quadrupèdes chaque femelle, dans le temps marqué pour mettre bas, sait se délivrer elle-même avec une adresse merveilleuse. Elle lèche son fruit, tortille et coupe le cordon qui lui portait la nourriture lorsqu'il était renfermé dans son sein; cette précaution empêche que le sang ne s'échappe, de ce corps délicat, par les mêmes canaux qui l'y conduisaient auparavant et qui sont alors tout ouverts. Est-il une femme assez instruite par la nature pour hasarder d'elle-même une opération si nécessaire?

Nous voyons certains oiseaux chassés tous les ans de l'Afrique par l'excès de la chaleur, revenir dans nos contrées, dont le froid les oblige ensuite à s'éloigner. Au premier voyage qu'ils ont fait, connaissaient-ils les différents climats de la terre? Nés au milieu de nous, savaient-ils qu'il est au delà de la Méditerranée des régions que le soleil échauffe de plus près, où le Nord ne souffle point ses frimas? Quel signal les rassemble en troupes aux approches de l'automne? Ceux de ces oiseaux qui vivent dans l'intérieur de nos maisons, ne jouissent plus de la liberté, les petits qu'ils nous donnent ne l'ont jamais connue; cependant tous s'agitent dans leurs cages vers le temps fixé pour le départ. Qu'est-ce qui les porte à fatiguer ainsi leurs barreaux avec les ongles, le bec, les ailes; à chercher les moyens de fuir, à s'irriter, du moins en apparence, contre leurs fers? Quelquefois il arrive qu'un vent de midi trop violent ferme aux oiseaux de passage la route de l'air, ou qu'un froid prématuré les prévient et les arrête; alors ils s'attroupent et se précipitent dans les étangs pour y passer six mois sans respirer. Pourquoi prennent-ils ce parti? Pourquoi dans la fange de ces retraites, inaccessibles à l'air et au jour, font-ils une trêve avec la vie? Sont-ils donc assurés que le printemps les ranimera, qu'ils retrouveront alors un mouvement auquel ils paraissent renoncer?

Au fond d'une cabane vit renfermée, depuis sa naissance, une jeune perdrix qui ne connaît encore que son berceau et les aliments qui la nourrissent: dans la cabane voisine est élevé de même l'époux qu'on doit lui donner. On les accouple au retour du printemps. La perdrix paraît d'abord surprise à l'aspect de son semblable: interdite, tremblante, elle redoute son approche. Insensiblement elle s'accoutume à le voir: elle ose même reconnaître de plus près ce nouvel hôte, et reçoit avec plaisir le témoignage de son amour. Bientôt l'alliance est conclue, et lorsque l'hymen a rempli leurs désirs, elle connaît qu'elle porte dans son sein une nombreuse famille, et qu'il faut préparer un nid pour ses œufs. Elle ramasse des feuilles avec son bec, les plie, les arrange, en forme une

corbeille ovale, et bâtit un berceau dont la grandeur est proportionnée au nombre et à la grosseur des œufs qu'il doit contenir. On dirait que cette mère prévoyante sait d'avance quelle en sera la quantité. Si ce nid était moins mollet, ses œufs pourraient s'y briser lorsqu'elle les y déposera : plus petit, il les mettrait en risque de tomber en glissant l'un sur l'autre. Quand elle a déposé le dernier sur le duvet qui en tapisse l'intérieur, elle y entre avec circonspection et sans presque s'appuyer, retire ses griffes qui pourraient blesser ses petits et s'abat dessus. Alors elle ne cesse de les couver pour leur communiquer une douce chaleur jusqu'au moment où ils doivent éclore. Ce moment venu, lorsque déjà formés ils s'apprêtent à sortir de la prison qui les renferme, elle seconde leurs efforts. Cette écaille, que leur bec, encore trop faible, attaque inutilement, elle la casse. Comment ne la pas croire instruite de leurs désirs, surtout si l'on observe qu'elle ne touche pas aux œufs qui se trouvent vides? Ses petits en cet état ne peuvent encore se défendre contre le froid, aussi continue-t-elle à les échauffer; elle les accoutume insensiblement aux impressions de l'air, à l'éclat du jour, et donne à cette troupe délicate une nourriture légère.

Vous admirez toutes ces opérations, Quintius, je les admire comme vous, mais je m'élève au delà. Le principe qui les produit me paraît encore plus admirable. Quel maître en effet a instruit cette mère, qui l'est pour la première fois? D'où sait-elle ce qui peut favoriser la naissance de ses petits? Par quels soins, en quel temps ils doivent prendre leur forme au sein de l'œuf fragile qui les renferme? pourquoi il faut échauffer ces œufs? Comment a-t-elle appris que cette chaleur féconde réside en elle; que ses petits une fois éclos ne se nourriront pas comme ceux d'une tourterelle ou d'une colombe; qu'elle doit se conformer en tout aux usages des perdrix? Quelles leçons a-t-elle reçues sur les devoirs d'une mère tendre? Tout ce qu'elle a fait ne s'est pas exécuté sans intelligence, sans dessein. Mais placer dans la perdrix même cette intelligence, c'est là supposer capable d'inventer et sachant ce qu'elle n'a point appris, c'est vouloir qu'elle ait le don de deviner.

V. *Tout cela se fait par l'instinct*, me direz-vous; *c'est l'instinct qui guide les animaux dans leurs actions, sans qu'ils sachent pourquoi ni comment ils doivent agir*. Mais s'il ne faut que des mots pour vous satisfaire, je vous dirai de même que l'agitation qui produit le flux et le reflux de la mer est l'effet d'un instinct. Je vous demande des choses, et vous ne m'offrez que des noms; laissez-les à l'ignorant et stupide vulgaire, ils sont bannis de l'empire de la raison. Si dans certains cas elle permet d'employer des expressions peu exactes, dont la pauvreté de la langue rend l'usage nécessaire, ce n'est pas lorsqu'il s'agit de remonter aux principes, d'examiner les causes primitives. On doit alors ne se servir que de termes qui puissent rendre la pensée avec précision.

Que signifie ce mot vague que vous m'alléguez comme une réponse? L'instinct est-il une intelligence ou n'en est-il pas une? S'il n'en est pas une, les animaux sont des machines parfaites, mais rien de plus; s'il en est une, réside-t-elle dans le corps de l'animal ou lui est-elle étrangère? Médecin de ses propres maux, un chien cherche les plantes propres à le guérir. Ce qu'il fait s'opère avec une merveilleuse justesse, et Galien ne serait pas capable d'un choix plus sage, puisque l'herbe que prend cet animal est la seule qui puisse le soulager. C'est donc une intelligence, une âme éclairée par la raison même qui le conduit vers la plante salutaire. Mais quelle est cette âme? Osez-vous dire que ce soit celle du chien? Surchargé d'humeurs, comment a-t-il appris qu'il devait se purger; qu'il le serait par le suc d'une certaine plante; que la vertu de ce simple résidait dans ses feuilles et non dans sa racine; qu'il n'en devait prendre enfin que telle ou telle quantité? Mais il a, je le veux, toutes ces connaissances dont il n'acquit jamais une seule; comment choisira-t-il dans un si grand nombre de plantes celle qui lui convient? La démêlera-t-il par l'odorat, par la couleur, par la figure? Jamais il ne l'a vue ni sentie. Cependant l'animal y va droit sans prendre le change, il ne désire, ne cherche, ne saisit qu'elle; Podalyre, Hippocrate n'avaient pas un pareil discernement. Ce savoir qui les rendit célèbres, ils le durent à l'opiniâtreté de leurs travaux, à l'expérience, à l'étude approfondie de nos maux et de l'art de les guérir; à peine le dieu d'Epidaure, à qui, selon la fable, Apollon avait communiqué sa science avec la vie, aurait-il pu se vanter d'avoir un coup d'œil si juste?

Reconnaître dans les animaux cet instinct parfait que la nature nous a refusé, c'est élever au-dessus de l'homme, je ne dis pas seulement ce chien instruit de tant de secrets utiles, cette perdrix si savante en naissant, mais tout oiseau, tout poisson, toute espèce de brute; c'est en faire des demi-dieux. Si vous en avez cette idée, ne poursuivez donc plus et sur terre et sur mer ce peuple innocent et timide. De quel droit employez-vous contre lui la force et la ruse? Pourquoi mettre au nombre des jeux champêtres ce genre de guerre injuste, lâche, inhumain? Pourquoi dévorer les animaux avec un plaisir barbare? Vous accusez le loup d'être féroce; et plus cruel que le loup même, vous égorgez sans scrupule de tendres agneaux; ingrat, vous massacrez ces bœufs qui cultivent vos terres, pour prix de leurs services, leurs cadavres sont étalés devant la porte de vos maisons? Cessez de vous repaître du sang de ces malheureux; c'est le sang de vos frères. Elèves d'Epicure, refuserez-vous ce titre aux animaux? Invariablement attachés à vos maximes, ils les suivent avec une ardeur, avec une docilité capables de servir d'exemple à tout le troupeau de votre maître. Ils n'ont en effet ni l'idée d'un Créateur, ni celle d'un avenir. La crainte des enfers ne trouble point leur repos; sans reli-

gion, sans inquiétude, ils fuient la douleur, ils se livrent aux charmes de la volupté. Bornés aux aliments, aux plaisirs qui leur sont propres, jamais ils ne portent leurs vœux au delà de leurs besoins. Enfants de la nature ! sages vraiment heureux, dignes ornements de l'école épicurienne !

Mais ces intelligences presque divines, qui selon vous, n'agissent que par inspiration, vous les outragez d'une manière atroce, en les soutenant corporelles, en les condamnant à mourir comme tous les corps. J'ai prouvé qu'un être qui connaît et qui désire est indivisible, dès lors indissoluble, et par conséquent immortel. Quel degré d'évidence n'acquiert pas cette vérité, lorsqu'il s'agit d'un être capable, non de conjecturer, mais de prévoir avec certitude ; d'un être infaillible dans toutes ses démarches, et qui d'un pas assuré tend au bonheur, évite les maux qui le menacent. Ce ne sont point des âmes, ce sont des génies qui résident dans les brutes. Dites donc, avec Pythagore ; dites avec les philosophes de l'Inde, qui dans leurs troupeaux honorent les âmes de leurs ancêtres ; dites avec les anciens habitants des contrées qu'arrose le Nil, qu'une seule intelligence anime successivement plusieurs corps, que d'un animal elle passe dans un autre, et que, toujours la même, elle ne fait que changer de demeure, comme nous changeons d'habits. Vêtus hier d'une étoffe de laine, nous le sommes aujourd'hui d'un tissu d'or et de soie.

En effet, quoique chimérique, cette opinion n'a rien de ridicule, rien de contraire à la nature de l'âme : elle ne peut même être détruite par les seules armes de la raison. Mais imaginer une loi naturelle gravée dans le cœur de l'homme, sans admettre une Divinité ; supposer dans les bêtes un instinct qui n'ait d'autre source que la matière ; c'est embrasser des erreurs absurdes. Ou refusez aux animaux le sentiment, la volonté, la connaissance ; ou si vous leur accordez ces avantages avec le vulgaire, donnez-leur donc une âme immatérielle, comme est la nôtre. Une âme qui ressemble à celle de l'homme, ne peut être corporelle. L'instinct est donc une chimère, si par ce nom vous n'entendez une intelligence, ou résidante dans les brutes et capable de raisonner, de prévoir, de discerner le bien d'avec le mal, de conserver une vive image des objets dont elle aura reçu l'impression ; ou supérieure aux animaux, et qui gouvernant ces corps aveugles sans leur être attachée, remplisse à leur égard les fonctions d'une âme intérieurement agissante. Tout ce qui existe dans le monde est intelligence ou matière, ou dépend de l'une de ces deux substances : et jamais un mode de la première n'en peut devenir un de la seconde : elles sont essentiellement séparées par un intervalle infini.

Vous pouvez donc traiter les animaux d'être purement matériels ; mais dès lors privés de connaissance, d'amour, de tous les attributs de l'âme, ce ne seront plus que des machines construites avec un art merveilleux. De simples machines, vous récrierez-vous, seraient-elles capables de tant d'effets supérieurs à la plupart des opérations de notre âme? C'est un problème pour vous, Quintius, qui ne donnez au monde d'autre cause que le vide et les atomes : mais nous qui le regardons comme l'ouvrage d'une Divinité, nous assurons avec confiance que toutes ces merveilles ont pour auteur un agent suprême, et que les brutes sont gouvernées par l'intelligence qui tient les rênes de l'univers. En construisant ces automates, en les rendant, par le nombre et la délicatesse de leurs organes, propres à tant de fonctions qui nous étonnent, elle a voulu sans doute offrir à nos yeux des monuments toujours visibles de sa puissance. C'est donc en vain qu'on cherche dans les brutes mêmes cette intelligence qui préside à leurs actions. Une machine annonce du raisonnement, de l'art, du dessein dans l'ouvrier qui l'a faite, et non pas dans elle-même. Vous voyez tourner ensemble les meules d'un moulin qui se meut au gré d'un fleuve ou du vent. Les grains s'y broient à mesure qu'ils tombent, et de leurs particules les plus fines précipitées par des tamis impénétrables aux plus grossières, se forme un amas de farine pure et déliée. Voilà certainement des traces d'intelligence ; prétendrez-vous qu'elle réside dans la machine même! On vous répondrait que tous ces effets sont produits par la seule action de l'air ou de l'eau. Le mécanisme d'une pendule m'offre une image de celui de l'univers. Une pièce unique en est le mobile. Elle fait tourner un grand nombre de roues, dont le balancier règle le mouvement ; et par la révolution d'une aiguille, elle marque le cours rapide du temps, partage les jours en intervalles égaux, indique les heures et les divise. A la vue de ce chef-d'œuvre de l'art, je donnerai de grands éloges au génie de l'inventeur, à l'adresse de l'ouvrier : mais je ne chercherai ni cette adresse, ni ce génie dans l'ouvrage même, quoiqu'une si merveilleuse découverte soit l'objet de mon admiration, et qu'en tirant le cordon de la pendule, j'apprenne l'heure par sa réponse.

L'homme est plongé dans une épaisse obscurité. Ses yeux bornés à l'écorce des objets les aperçoivent à peine au travers d'un sombre voile : ses productions sont le fruit pénible et lent du travail et de la constance. Pour assujettir à l'art la matière indocile, pour lui faire adopter différentes formes, il est forcé de la remanier sans cesse, de dompter par mille instruments l'opiniâtreté de ses refus. Cependant l'homme parvient à tracer avec justesse le cours des astres, à présenter une image fidèle de l'univers. Et nous croirons que le Créateur, le Souverain, l'Arbitre tout-puissant de la nature n'a pu donner à certains corps une organisation qui les rendît susceptibles d'un grand nombre de mouvements, produits par le seul cours des esprits animaux ? Ce fluide imperceptible en circulant ne peut-il pas faire couler dans leur sang un feu pur et subtil, qui entretienne ces corps dans la souplesse nécessaire à leurs fonctions ; qui conserve aux diverses parties

leur situation, leur forme, leur usage? Tout ce mécanisme, pour s'exécuter, aura-t-il besoin d'une intelligence particulière à l'animal? N'est-ce pas assez qu'il porte le caractère et l'empreinte de l'intelligence souveraine; qu'auteur de cette machine, Dieu même en meuve les ressorts? Oui, Quintius, les actions des animaux rendent hommage à la Divinité. Cessez d'être sourd à leur voix, de concert avec toute la nature, les corps organisés publient la puissance et la sagesse de ce principe intelligent, qui seul éternel a créé le monde et le gouverne.

Mais, dites-vous, que font dans les animaux les organes des sens, si le sentiment leur manque? Précisément ce que ces organes font en nous, avant que notre âme ait découvert les objets extérieurs, par l'avis que lui donne le mouvement des fibres du cerveau, ou, pour parler plus juste, que lui donne Dieu même, en conséquence de ce mouvement. Le corps de l'homme et celui de l'animal sont des machines capables toutes deux d'être mues par les objets étrangers, c'est-à-dire, à l'occasion de ces objets, par l'action de Dieu même, leur unique moteur. La seule différence entre elles, c'est que notre machine est souvent ébranlée par l'entremise et avec la participation de notre âme; que celle des bêtes l'est toujours sans âme. Je me borne au seul exemple de la vision. Les rayons de lumière qui portent l'image des objets arrivent droit à la prunelle. D'abord reçus par la cornée, ils pénètrent ensuite l'humeur aqueuse, puis le cristallin, dont la convexité les rend moins divergents, De là ces rayons se rassemblent dans le fond de l'œil, et peignent sur la rétine, comme sur un carton noir, les couleurs et les figures. Leur impression ébranle les fils déliés du nerf optique; et cet ébranlement fait passer l'image jusqu'au cerveau. Jusque-là je n'ai rien décrit que la simple machine ne puisse exécuter en nous, comme dans les brutes. Quoique tout s'y passe dans un ordre merveilleux, tout s'y passe sans le concours de notre âme. Accordons aux animaux cette partie de la vision de laquelle résulteront en eux divers mouvements. Que l'autre partie soit réservée aux hommes qui ont la faculté de percevoir ces images, de les juger et de considérer sous toutes sortes de points de vue les objets qu'elles représentent; ces opérations plus relevées sont du ressort d'un être incorporel.

J'ai développé toutes les raisons qui fondent le doute des philosophes sur la réalité de l'âme des bêtes. Dans une matière obscure le doute est l'effet d'une prudence éclairée qui craint de se tromper. Si mon explication n'est pas véritable, elle le peut être; et c'en est assez, je le répète, pour faire de cette question un problème difficile, je dirais presque, insoluble. Or toute conséquence tirée d'un principe incertain est elle-même incertaine. Tout ce que vous prétendiez inférer de cette âme des bêtes contre les propriétés de la nôtre ne conclut donc rien. Toutefois s'il vous faut un sentiment fixe sur ce point, choisissez entre le système de Pythagore toujours florissant malgré sa vieillesse, et l'opinion de Descartes plus suivie de nos jours que celle de l'ancien philosophe. Donnez aux bêtes une âme incorporelle, ou prononcez nettement qu'elles n'en ont point. Il ne vous est pas permis de prendre entre deux routes si contraires ce milieu qui peut-être vous plairait davantage. Le seul parti qui reste à votre choix, c'est de ne suivre aucun des deux et de chercher à connaître notre âme uniquement par elle-même, en laissant les animaux dans la nuit épaisse qui dérobe leur nature à nos yeux.

Vous croyez, je le suppose, que le flux et le reflux de la mer sont causés par la pression de la lune. Si quelqu'un, en combattant cette idée, vous alléguait pour raison que le même phénomène a lieu dans cette planète, vous lui demanderiez quelle preuve il a que la lune ait une mer et que cette mer ait de pareils mouvements. La lune, vous dirait-il, est une terre semblable à celle que nous habitons, quoique placée dans un autre point du ciel : tout ce qui se voit dans la nôtre doit être censé se trouver dans celle-là. Vous répliqueriez que ces deux globes peuvent être fort différents; et vous seriez en droit de le répliquer, parce que leur ressemblance n'est pas encore parfaitement établie : vous ajouteriez néanmoins que s'il se trouve dans la lune un Océan sujet à ces agitations périodiques, il les doit à la pression de notre terre. Pourquoi donc vouloir étudier l'homme dans les animaux, puisque leur nature est moins connue que celle de l'homme, et qu'il est démontré que s'ils ont une âme semblable à la nôtre, elle est incorporelle; que s'ils en sont privés, cette privation ne nous intéresse pas? Leur état ne peut influer sur le nôtre, ni dès lors affaiblir les preuves sur lesquelles se fonde la spiritualité de l'âme. Le sentiment qui l'établit et qui renferme la matière dans ses limites, est appuyé sur d'inébranlables colonnes.

VI. Ce n'est pas toutefois pour nous donner un spectacle inutile que les animaux sont devant nos yeux. Ils nous démontrent une importante vérité; c'est que, quels qu'ils soient, ils ont pour auteur un Dieu qui les conserve, pour moteur un Dieu qui les gouverne. Que je fixe en effet mes regards sur un animal, je remarque en lui deux genres d'actions : le unes sont propres à l'espèce dont il fait partie; les autres lui sont communes avec ceux des espèces différentes. Si son corps m'offre des organes particuliers destinés à ces opérations particulières et des membres communs chargés des fonctions communes, puis-je méconnaître dans ce mécanisme les traces d'une souveraine intelligence? Or telle est sa structure; telle est celle de tous les animaux. Tous ont une tête, un gosier, des viscères, des nerfs, des veines; dans tous circule un fluide dont le mouvement a pour principe celui du cœur; tous peuvent concourir à la propagation de leur espèce. Mais comme, dispersés dans les airs, sur la terre, au fond des eaux, ils ont des in-

clinations aussi variées que leur forme, des façons de vivre aussi différentes que les lieux qu'ils habitent, on remarque dans ceux de chaque espèce des membres propres à ces usages divers.

Parcourez d'un coup d'œil cette prodigieuse multitude d'oiseaux. La nourriture convenable à chacun est éparse loin de sa demeure, dans les campagnes, dans les eaux, dans les vastes solitudes de l'air. Pour être en état de la chercher avec moins de fatigue, ils ont deux ailes également légères : ils ont de chaque côté des muscles dont le jeu donne aux plumes, aux ailes, à tout le corps une agitation réglée; ils ont enfin une queue flexible, espèce de gouvernail qui dirige leurs mouvements. Plusieurs pour qui les grains et les autres productions de la terre n'ont aucun attrait, ne vivent que de rapines. Ceux de cette espèce portent des ongles crochus, un bec armé de faux tranchantes, des serres vigoureuses, un poitrail endurci aux combats. Il en est d'autres qui ne doivent chasser que la nuit, parce que c'est la nuit seulement que leur proie sort de sa retraite. Ceux-ci ne peuvent soutenir l'éclat du soleil. Accablés, tant qu'il luit, d'un sommeil profond, ils ne quittent point les cavernes, dont l'obscurité les défend contre les traits de la lumière. Aveugles durant le jour, ils ont pendant la nuit les yeux perçants, afin de pouvoir au milieu des ténèbres découvrir ce qu'ils cherchent. A peine ont-ils la force de se soutenir en marchant; leurs ailes sont faibles, parce que, dans le temps qu'ils volent, ils n'ont point d'ennemis à redouter dans les airs. Ceux des oiseaux que nous voyons nager ont les pattes étendues, plates, garnies d'une membrane qui joint ensemble tous les doigts, et dont ils se servent comme d'une rame pour avancer en repoussant l'eau. On observe dans les plongeons, espèce d'amphibies, un trou ovale par lequel leur sang entre dans l'aorte, sans toucher aux poumons. Ainsi ce fluide ne passe dans ces animaux que par le ventricule droit du cœur : tant qu'ils demeurent sous les eaux, ils vivent sans respirer, comme vivent les enfants dans le sein de leurs mères.

Tous les oiseaux aquatiques ont de plus été pourvus par la nature d'une liqueur grasse et visqueuse. Ils s'en servent de temps en temps pour lustrer leurs plumes plantées dans un duvet épais, afin de se rendre impénétrables à l'eau, dont l'humidité pourrait leur causer un froid dangereux. Quelques-uns, sans savoir nager, ne vivent que de leur pêche. Voyez quelle est la hauteur de leurs corps, la longueur démesurée de leurs jambes, de leur bec et de leur col. En effet, comme ils se promènent dans les marais, dans des vallons humides et sur le bord des rivières, il fallait qu'ils ne fussent point en risque de se noyer, et qu'ils pussent saisir aisément leur proie cachée sous la surface des eaux. Pour ceux qui savent nager, ils construisent leur nid entre les joncs qui bordent le rivage. Les autres espèces d'oiseaux font leur nid à terre, ou sur des branches : à terre, si leurs petits peuvent marcher dès qu'ils sont éclos; sur des branches, si leurs petits naissent incapables de faire d'abord usage de leurs membres. Captifs dans ces berceaux suspendus, ils semblent, par de plaintifs accents, exposer leurs besoins. Les pères excités par ces cris, leur portent avec une tendre assiduité des aliments déjà presque digérés; et c'est pour cela que dans leur gosier se trouve une espèce de poche, qui leur sert de réserve.

Si je jette les yeux sur les animaux aquatiques, je remarque la même variété. L'espèce des poissons vit autrement que celle des coquillages : leur nourriture n'est pas la même, et quoique également citoyens des ondes, ils habitent dans ce vaste empire des contrées différentes. Les uns sont répandus au fond de la mer, dans d'immenses cavernes, dans des vallons inaccessibles : les autres s'attachent aux rochers et se dispersent dans le sable, sur ses bords toujours blanchis par les flots. Mais ce que vous devez surtout remarquer, Quintius, c'est que tout poisson porte dans sa poitrine une vessie qui s'enfle au gré de l'animal et qui le rendant plus léger, lui donne le moyen de se transporter partout, d'avancer obliquement, de tourner sur lui-même, de plonger et de s'élever, de se mouvoir, en un mot, dans tous les sens. Ainsi la première fois que s'essaie un jeune nageur, avant que d'enfoncer un pied timide au sein des eaux, il suspend à ses épaules des calebasses, dont l'intérieur rempli d'air, donne à ce corps novice un équilibre qu'il ne sait pas encore se procurer. Les poissons ne tirent pas un moindre avantage de leurs ouïes. Ce sont des espèces de poumons placés à la partie inférieure de la tête, et dont une infinité de filets membraneux, pliés et repliés mille fois, composent le tissu. Une double lame osseuse les couvre ; par la continuité de ses inflexions, elle facilite la respiration de l'animal et le met en état de tirer de l'eau tout ce que l'eau renferme de particules d'air.

Dois-je m'engager dans une foule de détails qui semblent croître à mesure qu'on les parcourt? Remarquerai-je toutes les variétés qu'offrent à mes yeux les innombrables habitants des ondes? Combien n'en trouverais-je pas dans les animaux terrestres, même en me bornant aux seuls quadrupèdes? L'organisation de leurs différentes espèces est aussi diversifiée que leur façon de vivre. Ceux qui se nourrissent d'herbages et de plantes, ont des dents; les unes antérieures et tranchantes coupent l'herbe, les autres placées au-dedans, en forme de meule, la broient et en tirent le suc. Pour ceux qui vivent de sang, leur gueule est armée de faux; ils ont des griffes énormes et pointues, qui leur servent à déchirer leur proie. Le sanglier, dont la nourriture se borne aux racines et aux oignons des plantes, sillonne la terre la plus dure, avec un mufle qui l'est encore davantage et passe les nuits entières à labourer les forêts. Pendant le jour, voluptueusement couché dans la

fange, il y jouit d'une odeur qui n'est agréable qu'à lui seul. Les armes données aux bêtes pour leur défense ne sont pas moins variées ; je ne prétends pas les détailler toutes : mais considérez quelle est la force de l'aiguillon que portent de faibles insectes : combien on voit d'animaux armés de cornes, toutes différentes, selon l'espèce. Plusieurs ont la corne du pied d'une seule pièce ; d'autres l'ont fendue : elle leur sert non-seulement à marcher, mais à repousser l'ennemi. Jetez les yeux sur ce porc-épic dont le corps est un carquois, sur les boucliers du crocodile, sur les épées et les dards que portent quelques poissons. Le chameau, né sous un ciel brûlant, est destiné par la nature à suivre dans de vastes solitudes les caravanes des Arabes et des Ethiopiens. Il passe ses jours à porter des charges pesantes au milieu des contrées arides, dans des plaines de sable, que n'arrosent ni fleuves ni lacs, où jamais les eaux du ciel ne suppléent à la sécheresse de la terre. Si la grandeur de sa taille, sa force, sa docilité répondent à cette pénible destination, la structure d'un de ses principaux organes, achève de l'y rendre propre. Son estomac renferme de grandes poches : espèce de réservoirs capables de retenir l'eau que l'animal puise dans le peu de sources qu'il rencontre, et de la distribuer à ses membres épuisés, toutes les fois qu'il est pressé par la soif. Ainsi cet arbuste, dont la tige élevée croît et verdit sur le tuf, entre les cailloux et les ronces, le chardon, qui ne tire pas de sa racine une sève assez abondante, fait éclore de sa tige même des feuilles où se rassemble et séjourne la rosée qui tombe du ciel au retour de l'aurore. De ses vases elle coule dans le corps languissant de la plante et la rafraîchit par une douce humidité. Voilà ce que n'ont pu produire ni le concours fortuit, ni l'aveugle liaison de vos atomes, ni cette force chimérique que vous attribuez au mouvement de la matière.

En effet ce dessein que vous admirez dans les faibles productions de l'art, par quelle bizarrerie prétendez-vous le méconnaître dans l'œuvre de la nature ? Une machine, dont l'inimitable composition surpasse infiniment tout ce que peuvent l'adresse et les efforts des mortels, est, à vous entendre, fabriquée par la main capricieuse du hasard ! Vous avancez, sans rougir, que ce corps si parfait n'est créé pour aucune fin, que ses membres n'ont point été destinés aux fonctions qu'ils remplissent ; que les hommes ont vu, parce qu'un aveugle concours de corpuscules leur a fait trouver des yeux capables de voir. Mais quand vous soutenez cet absurde système ; quand pour l'établir, vous me dites que la formation de ces membres divers a précédé la connaissance de leurs usages, parlez-vous de bonne foi, Quintius ? Votre argument démontre que ces organes n'ont pas été fabriqués par la main des hommes : mais peut-on en conclure qu'ils ne sont pas l'ouvrage d'une intelligence ? Ces étables qui défendent les troupeaux contre la fureur des loups et les injures de l'air, n'ont point été bâties par le soin des animaux qu'elles renferment. Elles l'ont été par les hommes qui les destinaient à ce double usage. Vous pensiez que le nid d'une hirondelle, que celui d'une perdrix ne se construisaient pas sans dessein. Fier de ces exemples, vous souteniez avec confiance que les brutes avaient une âme semblable à la nôtre ; et, contraire à vous-même, vous croirez que les membres de l'hirondelle, que ceux de la perdrix, infiniment supérieurs à leurs ouvrages, sont une production du hasard ! Dites donc que ce pont sur lequel vous traversez une large rivière, n'a pas été bâti à dessein ; mais que les pierres toutes taillées sont d'elles-mêmes tout à coup sorties des carrières, que d'elles-mêmes elles se sont élevées sur des pilotis naturellement enfoncés dans le sein de la terre ; que formant des arcades par de fortuites combinaisons, elles ont par hasard frayé dans les airs un chemin assuré, forcé le fleuve à couler sous le joug, et joint ses deux bords par un lien durable. Dites aussi que cette flotte nombreuse ne fut jamais construite sur le rivage de la mer. Du haut des montagnes une forêt sera descendue sur la côte ; les bois se seront joints d'eux-mêmes, sans avoir été mis en œuvre ; le fer qui unit entre elles les planches de chaque vaisseau, n'aura été ni forgé, ni battu sur l'enclume : les cordages n'auront point été filés, et les voiles, sans avoir été tissues, se seront de leur propre mouvement attachées à des mâts rencontrés par hasard.

Mais pourquoi m'arrêter à combattre de pareilles absurdités ? Un homme capable de les soutenir, aurait-il encore quelque étincelle de raison ? Renoncez-donc à de vaines chimères ; cessez de méconnaître dans l'organisation des animaux, une intelligence, que vous ne rougissez pas d'attribuer à leurs moindres actions. Soit que vous leur supposiez une âme, soit que vous les regardiez comme de simples automates, admirez-en la structure et rendez hommage à leur Créateur.

LIVRE VII.

Ce livre roule sur une des plus grandes questions de la physique ; sur le principe du renouvellement des différentes espèces. Cette reproduction qui les conserve inaltérables, fournit une preuve trop forte de la sagesse toute-puissante du Créateur, pour ne pas mériter d'être approfondie dans un ouvrage consacré tout entier à mettre dans un nouveau jour l'existence et les attributs de la Divinité.

I. *Après avoir montré l'importance du su-*

jet qu'il va traiter et sa liaison avec ceux des livres précédents, le poëte annonce qu'il regarde la propagation de chaque espèce d'animaux ou des végétaux, comme le développement d'un germe unique, qui dès l'origine du monde en renfermait tous les individus.

II. *C'est en quelque sorte prouver une hypothèse, que de détruire toutes celles qui lui sont opposées. L'auteur, avant que d'exposer les preuves directes de la sienne, réfute les sentiments contraires. Il expose d'abord et renverse la ridicule opinion des épicuriens sur l'origine de l'espèce humaine et de toutes celles qui peuplent l'univers. Il passe ensuite aux formes substantielles d'Aristote, dont il fait voir l'absurdité. Il prouve enfin contre Epicure et les autres matérialistes, que les germes d'où sortent les animaux et les semences qui produisent les plantes, ne sont l'effet ni du hasard, ni des combinaisons de la matière, ni des lois du mouvement; que ces principes d'un nouvel être ne sont point un extrait des différentes parties de l'être déjà formé; qu'il ne faut pas juger de la formation d'un corps organisé par celle d'un corps qui ne l'est point.*

III. *L'organisation des plantes et des animaux est l'ouvrage d'une intelligence souveraine. Pour le montrer, l'auteur examine la structure du corps humain : il ne se contente pas d'une description sèche des parties dont cette savante machine est l'assemblage; il en considère les fonctions, l'ordre, le rapport mutuel; il se plaît à faire sentir la beauté de ce mécanisme, qui présente un spectacle si digne de l'admiration d'un philosophe.*

IV. *L'art ne brille pas moins dans la structure de tous les animaux. Il est surtout visible dans la formation de l'œuf des insectes qui doivent passer par diverses métamorphoses, du ver à soie, par exemple, dont le poëte fait une élégante peinture. Il insiste sur la constante uniformité qui règne dans chaque espèce, soit d'animaux, soit de végétaux.*

V. *Cette uniformité prouve que la reproduction de tout ce qui respire ou végète, est soumise à des lois immuables. L'auteur examine à quelle cause on la peut attribuer, et fait voir qu'il faut en conclure :*

Premièrement, *que les individus de chaque espèce doivent l'être à des principes capables d'en reproduire sans cesse de pareils;*

Secondement, *que ces principes primitifs sont des germes invariables renfermés originairement dans un seul;*

Troisièmement, *que ce premier germe, dépositaire de tous ceux de son espèce, a pour cause un être prévoyant, unique, tout-puissant, éternel;*

Quatrièmement, *que la transmission de ces germes, auxquels est attachée la conservation des différentes espèces, se fait, dans chacune, de mâles en mâles.*

VI. *Toute l'espèce humaine a donc été renfermée dans le premier homme. C'est une conclusion résultante de tout ce qui précède, et que fortifie la fameuse expérience d'Harsœcker. Le poëte la cite, en développe toutes les conséquences, et répond à diverses objections.*

VII. *On pourrait répliquer, 1° que des corpuscules aussi fragiles, aussi sujets à s'altérer, que le sont des germes imperceptibles, ne peuvent subsister et se défendre pendant des siècles entiers contre les atteintes qu'ils reçoivent sans cesse; 2° que l'existence de tant d'êtres concentrés dans un corps si petit, est inconcevable. L'auteur, qui se propose ces difficultés, en donne la solution.*

VIII. *Le huitième et dernier article traite presque tout entier de la propagation des végétaux. Le poëte fait voir que la terre, la chaleur, les pluies, les rosées contribuent à leur accroissement, mais ne peuvent les produire; qu'il n'est aucune plante sans semence; qu'au fond de chaque graine résident des graines sans nombre, renfermées les unes dans les autres et dont la moindre contient un rejeton déjà formé. Il indique un moyen de multiplier les productions de la vigne et du froment, lance quelques traits contre les philosophes qui croient que la corruption de la matière engendre les insectes, et termine ce livre, en présentant l'abrégé du système qu'il vient d'établir.*

I. Je vous ai montré, Quintius, par des preuves sans nombre, qu'il est un Auteur de l'univers; que la liaison fortuite des atomes n'a pu former aucun corps, et que ni l'existence, ni le mouvement ne sont essentiels à la matière. Nous avons ensuite considéré la nature de notre âme, et parcouru les différentes espèces d'animaux dont le monde est peuplé. Dans leur savante composition, supérieure à celle des autres corps, nos yeux ont reconnu l'empreinte d'une intelligence toute-puissante. Ainsi tous les êtres insensibles, ainsi tous ceux qui respirent, annoncent qu'ils ont un Dieu pour père. Mais il reste une preuve plus éclatante de cette vérité. Etudiez à fond le principe du renouvellement de ces êtres divers : examinez comment les hommes, les animaux, les plantes, en un mot, tous les corps organisés, perpétuent leur espèce; par quel moyen, en se détruisant, ils laissent une postérité qui les remplace : reproduction qui fait que la naissance et la mort se combattent éternellement, et que la succession d'objets toujours nouveaux entretient un spectacle uniforme sur la scène de l'univers. Tels on voit les fleuves rouler sans interruption dans leur lit, toujours les mêmes, quoique sans cesse renouvelés : un écoulement continuel précipite leurs eaux fugitives dans les abîmes de la mer. Aussi rapides dans leur cours, nos générations se suivent et disparaissent. Membres périssables d'un corps immortel, les êtres particuliers tombent en foule sous les coups de cette faux meurtrière, qui moissonne sans distinction tous les âges : mais le tout qu'ils forment par leur réunion subsiste malgré ses pertes; et cette perpétuelle durée, chaque espèce la doit à l'inépuisable fécondité d'un germe unique. Dans ce germe précieux, chef-d'œuvre de sa puissance, le Créateur a su, par un art infini, renfermer la

suite innombrable des races futures que sa main développe successivement.

II. Quel est sur cette merveilleuse propagation le système d'Epicure? J'entends Lucrèce en relever la beauté. Né pour éclairer les humains, son héros, si je l'en crois, a pénétré jusqu'aux sources de la nature et rompu le voile qui la dérobait à nos regards. Nous lui devons la découverte de l'origine et de l'essence des êtres : ce génie lumineux les expose dans le plus beau jour à nos yeux étonnés. Soupçonnerait-on que ces magnifiques éloges sont prodigués à la plus absurde des fictions? Les premiers Grecs débitaient que la chaleur avait fait éclore d'un humide limon le redoutable serpent que le fils de Latone perça de ses flèches. Digne héritier de ces pères de la fable, Epicure osait avancer qu'après l'écoulement des eaux dont la terre avait d'abord été couverte, sa surface fut longtemps un marais immense, qu'échauffèrent par degrés les rayons du soleil; et que ce fonds devenu tout à coup fertile, produisit les différentes espèces d'êtres vivants qui peuplent l'univers. Les insectes en sortirent les premiers : leur organisation fut un jeu pour le hasard. Ensuite naquirent les oiseaux, les reptiles, les quadrupèdes, les hommes mêmes, supérieurs au reste des animaux par l'attribut glorieux de la raison. Les espèces aujourd'hui subsistantes ne sont pas les seules que la terre ait engendrées pour lors : il en parut une infinité d'autres dont nous n'avons pas l'idée : que ne produisit point le hasard? Mais nées stériles, et bientôt éteintes par le défaut de rejetons, elles périrent comme des plantes dont la racine est coupée. Leur dissolution suivit de près l'instant qui les vit éclore. Il ne subsista que celles dont les individus avaient reçu fortuitement, avec le désir naturel de se reproduire, des organes propres à la propagation.

Dans quel état et de quelle taille étaient ces premiers hommes qui sortirent ainsi du sein de la terre? Ils étaient, dit Epicure, ce que nous sommes en naissant, faibles et petits : c'est une loi générale pour les êtres de toute espèce. D'où tiraient-ils leur subsistance? La question est pressante : elle aurait pu déconcerter une imagination moins féconde ou moins hardie. Mais Epicure sait y répondre : avec un front comme le sien, on n'est jamais réduit au silence. Nouvel Alexandre, il coupe le nœud sans hésiter. *Nul embarras,* nous dit-il, *pour la nourriture des hommes : le hasard y avait pourvu. Des sources abondantes d'un lait délicieux sorties du sein de la terre, roulaient sur des lits de glaise et de limon. Ces ruisseaux portés par un cours naturel vers les lèvres de cette multitude naissante, firent couler dans leurs veines une douce liqueur, et les nourrirent mieux que n'aurait fait la mère la plus tendre. C'est ainsi que les premiers hommes épars entre les agneaux et les pacifiques aïeux des lions et des ours, puisèrent la vie dans un limon échauffé par les rayons du soleil.*

Mais si je dois admettre de pareilles chimères, qu'il me soit donc permis d'adopter toutes les fables dont se repaissait la frivole Grèce; de croire que les restes d'un déluge ont produit des serpents; que nous devons à des pierres jetées par Deucalion le renouvellement de notre espèce; que des dents du dragon de Cadmus, semées dans la campagne, sortit une foule de guerriers pleins de force et de courage; que des géants, enfants de la terre, ont tenté d'escalader le ciel. Pourquoi ne pas croire aussi que des œufs de fourmis repeuplèrent la ville d'Eaque, dont la fureur de Junon avait exterminé les habitants; que Minerve est sortie tout armée de la tête de Jupiter; que l'île de Cypre reçut Vénus produite avec tous ses charmes par l'écume des flots; que dans les champs de l'Arabie, le phœnix renaissant de ses propres cendres, se compose de nard et de myrthe un nid, son cercueil et son berceau; enfin que l'amour insensé d'un sculpteur pour l'ouvrage de ses mains anima le marbre insensible? Ennemis dans tout le reste, la superstition et l'impiété s'accordent en un point : toutes deux pour leur défense ont recours à des fables ridicules, et toutes deux les proposent à leurs partisans comme de respectables vérités.

C'est en effet ici que je peux, incrédule Quintius, en appeler à vous-même. Vous croyez un homme qui vous débite tant de mensonges; et par un doute bizarre, vous balancez à recevoir de ma bouche tant de dogmes incontestables! Quels monstres n'enfante point l'imagination déréglée d'un poëte irréligieux? En prétendant bannir de l'univers une Divinité dont l'univers annonce la puissance, il ne rougit pas d'organiser le corps de la terre sur le modèle de ceux dont est peuplée sa surface; d'en tirer les hommes et les animaux, comme il en tire les plantes, et de faire couler de son sein un lait bourbeux, capable de nourrir tant d'espèces si variées! Comment la terre, après la retraite des eaux qui l'ensevelissaient, est-elle tout à coup devenue mère, au seul aspect du soleil? Vous ne prétendrez pas que, féconde par essence, elle eut la vertu de produire tant d'êtres organisés, sans en avoir reçu les germes : ils résidaient dans son sein, puisqu'ils en sortirent. Mais quelle en fut l'origine? Etait-ce une émanation de la substance du soleil? Cet astre ayant conçu l'idée de tant d'êtres si parfaits, a-t-il fait prendre à différents amas de sable humide une forme qui les rendit propres à recevoir ces germes, à les conserver, à les développer? Le soleil est donc un dieu : c'est l'Apollon des Grecs, le père de Phaéton, l'hôte de Thétis. Direz-vous que ces principes de tant de productions diverses étaient d'avance renfermés dans la terre, et que la chaleur du soleil n'a servi qu'à les faire éclore? Voilà précisément la mère des dieux, l'amante d'Atys, Cybèle elle-même, cette déesse qu'un char attelé de lions promenait sur les montagnes de Phrygie.

Mais cette terre qui contient des germes sans nombre, ne les a pas produits. Dites-moi donc, si vous le savez, quel est le créateur de ceux que vous supposez en dépôt dans ce vase immense? Autre difficulté que

votre système ne résout pas mieux : à qui tant d'espèces subitement écloses durent-elles ces fleuves de lait, qui les nourrirent si à propos? N'est-il pas évident qu'ils coulèrent par les ordres d'une intelligence attentive? Sans une telle nourriture, la plupart des animaux périssaient presque en naissant. Ils ne pouvaient ni sucer le limon qui leur servait de lit, ni se repaître d'herbe, ni vivre d'air; la lumière du soleil était une substance trop pure et trop subtile pour des corps grossiers. A quels excès de folie l'impiété ne porte-t-elle pas un philosophe? Epicure proscrit la Divinité suprême et lui substitue le hasard. Mais que ce hasard est éclairé, bienfaisant, libéral! Quelle mère eut pour ses enfants des soins plus tendres, plus étendus, que ceux qu'il montre pour la conservation de tous les êtres? On n'a pas besoin de recourir à la Divinité, quand on admet un tel hasard : ou plutôt, c'est ne l'admettre que de nom; c'est malgré soi reconnaître un Dieu. Cette opinion, tout absurde qu'elle est, suppose nécessairement une intelligence.

Enfin, si nos premiers aïeux, si ceux des animaux furent enfants de la terre et du soleil, pourquoi les générations suivantes n'ont-elles pas eu la même origine? Pourquoi cette masse autrefois si féconde ne peut-elle à présent concourir qu'à la production des plantes ou des fossiles? Quelle cause a transporté depuis aux animaux mêmes le droit de se perpétuer, et les a, dans cette vue, distingués en deux sexes? Si tous les êtres doivent leur naissance au hasard; si ce sont des assemblages d'éléments dispersés dans le vide, la terre renferme aujourd'hui autant de ces atomes propres à former des corps de toute espèce, qu'elle en contenait au premier instant de la retraite des eaux. Elle paraît néanmoins épuisée. Rien d'animé ne sort de son sein, ni dans ces froides contrées dont la nuit cède pendant six mois l'empire à l'astre du jour, ni sous cette zone brûlante où le soleil embrase les campagnes. On trouve dans l'une ou dans l'autre région des lacs, des fleuves, des étangs; mais ni dans l'une, ni dans l'autre, on ne vit jamais la terre engendrer d'animal.

Les disciples d'Aristote croient expliquer la nature de chaque corps, en prononçant que c'est un composé de matière et de forme : définition vague et qui ne présente à l'esprit aucune idée nette sur la production et le renouvellement des êtres organisés. Ce philosophe imagine une matière première, qui par elle-même n'a point de forme propre, est indifférente à telle ou telle, mais portée vers toutes par une tendance indestructible. Selon lui, la forme est une qualité qui spécifie la matière et détermine chaque portion de ce tout indéterminé. Arbitre de chaque être particulier, elle seule le constitue ce qu'il est : mais née de la matière, sans la matière elle ne peut subsister. Elle ne survit pas à la dissolution du corps qu'elle modifie; on ne l'en sépare jamais sans la détruire : tant est grande l'union que met entre ces principes ce qui manque à chacun d'eux. C'est à cette forme qu'Aristote soumet la matière première : c'est elle qui disposant à son gré de toutes les parties de cette argile commune, en fabrique des corps, les façonne, les meut et préside à leur arrangement, avec toute la sagesse du plus sage des génies. Telle fut la célèbre doctrine de l'ancien Lycée, si toutefois on doit appeler doctrine un système, qui loin d'éclairer l'esprit, le repaît de termes obscurs et jette de nouveaux nuages sur la question qu'il se propose d'expliquer. En vain prétend-on la faire revivre en nous rappelant la forme sous le nom de nature plastique. Cette hypothèse, en attribuant aux modifications de la matière des propriétés qu'elles n'ont point, change le physique en moral, donne à des êtres insensibles la connaissance et l'amour, et ne nous explique ni pourquoi ni comment une forme qui ne sait pas ce qu'elle doit faire, agit néanmoins avec un art inimitable.

Un principe aveugle pourrait-il enfanter tant de merveilles? Philosophes inconséquents, attribuez à cette forme une intelligence supérieure à celle qui nous anime, puisque ses productions l'emportent sur les nôtres. L'homme mesure la vaste étendue des cieux, et trace avec le compas la route des planètes : il élève de solides monuments, il construit des ponts; avec quelques grains de poudre il imite le tonnerre, brise les rochers, renverse les murailles et fait voler mille feux sur des remparts ennemis. Je le vois sur un fragile tissu de planches affronter les tempêtes et découvrir au delà des mers un nouveau monde; mais tout ce que l'homme entreprend, tout ce qu'il exécute n'est pas comparable à la structure d'une graine imperceptible. Cette forme qui sait étendre dans une campagne les racines d'un légume, en revêtir les branches de feuilles et renfermer ses fruits avec ordre sous une seule enveloppe, l'emporte à mon gré sur Athènes entière : seule elle est plus sage que le Portique et le Lycée, plus sage que tous les mortels ensemble. Toutefois nous devons quelque ménagement aux disciples d'Aristote. Regarder ces admirables productions comme l'ouvrage d'une forme industrieuse, c'est y reconnaître au moins un art réel, un dessein réfléchi.

Epicure ne mérite pas la même indulgence. C'est un aveugle volontaire qui semble n'avoir entrevu la vérité que pour la fuir. En condamnant à l'oisiveté des dieux dont il reconnaît l'existence, il charge le hasard seul d'une foule d'opérations, qu'il aurait pu partager entre eux. De ses profondes méditations sur la nature de chaque corps, il conclut qu'un principe aveugle a produit l'univers; que tout ce qui varie successivement cette vaste scène est le résultat du concours fortuit de certains atomes; et qu'ainsi la seule force du mouvement fait, sans l'action d'une intelligence, éclore tous les êtres de germes formés par un mélange accidentel. La principale différence que je trouve entre le système d'Aristote et celui de votre maître, c'est que le premier, en attribuant à ce qu'il appelle *forme*, le droit d'organiser la matière

et d'en régler les combinaisons, érige en cause toute-puissante un simple effet, et que e second ne veut pas même donner de cause à tant de merveilles.

Philosophe présomptueux qui débitez ce paradoxe, poëte téméraire qui le parez des plus brillantes couleurs, ne voyez-vous pas que la manière dont agissent les hommes suffirait seule pour le détruire? Quoi! les merveilles de la nature s'opèrent d'elles-mêmes, sans dessein, sans réflexion, sans art; et quand je parle, quand je lis, quand je marche, c'est en conséquence d'un dessein formé, c'est avec réflexion, avec art! Malgré le nuage épais dont notre âme est ici-bas offusquée, les moindres détails de la vie la plus commune sont ou des preuves de raisonnement, ou des actes de volonté. Que sera-ce, si je vous oppose les chefs-d'œuvres des Zeuxis et des Apelles, les lois de Numa, les exploits d'Alexandre?

Nous sommes saisis d'étonnement à l'aspect d'un vaisseau, qui semble en voguant sur les flots, leur donner la loi. Le port majestueux de cette masse, en quelque sorte organisée, dont les mouvements dépendent du concert d'une infinité de parties, frappe tout spectateur assez instruit pour voir et pour admirer. Il contemple avec surprise la figure, la position, l'usage de chacune de ces parties, l'arrangement des voiles, la distribution des cordages, la force et la hauteur des mâts; enfin la liaison de tant de pièces différentes, dont l'art a su former un vaste corps, capable de se défendre contre les caprices de la mer et la fureur des aquilons. Je l'ai déjà dit; il faudrait avoir perdu la raison pour ne pas reconnaître un auteur de ce bâtiment, pour le regarder comme l'ouvrage du hasard, comme l'effet d'un concours fortuit. Voyez par cette comparaison quelle est l'absurdité de l'athéisme; mais afin de tirer de nouveaux avantages d'un exemple si frappant, qu'il me soit permis de faire une supposition.

Si ce navire produisait un petit vaisseau, tel que nous en voyons quelquefois suspendus aux voûtes des temples, ou semblable à ces modèles dont se servent les constructeurs, Epicure oserait-il attribuer au hasard cette merveilleuse fécondité? Non, sans doute: elle aurait pour cause une intelligence également sage et puissante. Or la structure d'un vaisseau, quelque admirable quelle soit, n'égale pas aux yeux d'un philosophe celle du plus petit de tous les germes. Oui, Quintius, ces villes flottantes, qui chargées de provisions immenses renferment mille habitants, ces redoutables bâtiments qui portent la foudre et la terreur sur les côtes ennemies; ce navire même auquel la Grèce mensongère attribua le don de la parole, et qui transporta des demi-dieux en Colchide, tous ces chefs-d'œuvre de l'art ne sont rien au prix d'une graine que vous méprisez. Cette graine est un dépôt inépuisable où résident non-seulement les plantes qui doivent éclore les premières, mais leurs rejetons et tout ce que ces rejetons doivent produire dans la suite des siècles.

L'opinion des épicuriens sur la nature et l'origine de ces germes merveilleux est une erreur grossière. Si nous les en croyons, moins ancienne que la plante, cette semence qui doit en perpétuer l'espèce, ne naît que dans un temps marqué. C'est une portion du suc végétal, une masse composée des extraits de toutes les parties, qui, mêlées ensemble, produisent insensiblement un nouveau corps. Ainsi les branches sont formées par les branches, les fibres le sont par les fibres; et ce mécanisme, ils l'étendent à la propagation des animaux mêmes. C'est par là qu'ils expliquent cette ressemblance, qui fait quelquefois revivre les pères dans leurs enfants, cette conformité qui se trouve en eux, non-seulement pour les traits et la taille, mais pour le caractère et les mœurs. De là vient, disent-ils, que si quelques objets font une vive impression sur le cerveau d'une femme enceinte, ils pénètrent jusqu'au fruit qu'elle porte dans son sein, et le blessent, malgré tous les remparts dont cet asile est environné. La peau tendre de l'enfant reçoit l'empreinte des frayeurs de la mère, ou des désirs qu'alluma le feu d'une imagination trop forte. Souvent même tous ses traits s'altèrent, et l'homme à peine ébauché devient un monstre.

D'autres physiciens soutiennent que les seules lois du mouvement président à la formation d'un nouvel être, et qu'il résulte du concours de deux principes de nature différente, comme certaines drogues sont un composé de deux simples; comme le pain est un mélange de levain et de farine; comme enfin deux métaux fondus ensemble en forment dans le creuset un troisième. Cette masse animée par l'action vivifiante d'un esprit qui la pénètre, s'agite intérieurement. Une douce chaleur la développe; elle se façonne, s'organise et prend la forme de toutes les parties de la plante, de tous les membres de l'animal. Ainsi d'un composé de mercure et d'argent dissous dans l'esprit de nitre, l'ingénieuse chimie fait éclore cet arbre artificiel, qu'elle nomme l'arbre de Diane. La fermentation qui s'excite dans ce mélange, en soulève les parties et donne aux unes la la figure du sol terrestre, aux autres celle d'une tige dont les branches sont chargées de feuilles. Un lingot d'or s'allonge à mesure qu'il passe par les différents trous de la filière; nous l'en voyons sortir en fils plus déliés que des cheveux. Telle est, selon ces auteurs, la propriété de la semence. Pour s'organiser, elle n'a besoin que de trouver dans le corps de la plante des canaux d'une certaine forme. En se filtrant au travers, elle prend la figure de toutes les parties.

Mais quelle différence entre des corps organisés et des corps qui ne le sont pas! Cet arbre métallique que produit une composition de mercure et d'argent n'est que l'apparence d'un arbre. En vain y chercherait-on l'économie intérieure qu'on admire dans les végétaux. Il n'a ni racines, ni fibres, ni

moelle ; il n'est point revêtu d'écorce ; ses branches ne se courbent point sous le poids des fruits ; enfin ces fruits eux-mêmes ne renfermeraient pas de graines. La nature, en se jouant, a semé dans nos campagnes des pierres dont le dehors a la forme d'une prune, d'une pêche ou d'une poire, et dont le dedans ressemble même quelquefois à l'intérieur de ces fruits. On ramasse sur le Carmel des melons de la même espèce. A la vue d'un fil d'or, je conclus qu'une main industrieuse a fait passer un lingot de ce métal par les différents tuyaux de la filière. La forme d'un corps que l'art a façonné m'indique celle du moule dans lequel il l'a reçue, comme la simple inspection de ce moule me fait connaître la manière dont les corps qui doivent y passer, perdront leur première figure, et me représente celle qu'ils seront forcés d'y prendre. Mais un pareil changement n'influe point sur l'essence de ces corps, dont le tissu reste toujours le même. Ces exemples ne sont donc pas applicables à la fécondité des espèces organisées. Il s'agit de fabriquer des êtres semblables à d'autres, et qui soient une émanation des premiers. Pour un ouvrage si difficile, ce n'est pas assez qu'il y ait des corps de même espèce préexistants. Capables tout au plus de figurer les dehors, ils ne peuvent ni former les organes intérieurs, ni produire entre les individus d'un même genre cette ressemblance que nous y trouvons. Quelle sera la cause de ces admirables effets ? Vous direz avec Epicure que les racines du rejeton émanent de celles de la plante ; que les yeux d'un fils sont formés par ceux de son père ; que chaque partie du corps déjà subsistant, fournit à celui qui doit en naître un extrait d'elle-même. Mais en ce cas comment un père aveugle pourra-t-il avoir un fils qui ne le soit point ? Comment des hommes perclus de leurs bras, en donneront-ils à leurs enfants ? Enfin, qui disposera les différentes parties du corps dans le sein de la mère ! Qui leur donnera cet ordre, sans lequel l'animal ne ferait qu'une masse informe ou monstrueuse ?

La structure de tous les corps qui ne sont pas organisés est essentiellement la même. Malgré leur différence apparente, l'or, le diamant, l'eau, la cire ne diffèrent que par la densité plus ou moins grande des molécules qui les composent. Egalement inanimés, également incapables de se reproduire, ces corps sont tous plongés dans une semblable inertie. Le mouvement peut donc avoir la principale part à leur production. Ils se forment, suivant ses lois, par le concours des parties homogènes, qui se rapprochent dès que rien ne s'oppose à leur union, s'arrangent selon leur figure, et parviennent enfin à se placer dans un ordre naturel. J'avoue que si la structure des plantes ou des animaux ressemblait à celle de ces masses diverses ; si c'était comme elles, de simples amas de parties entassées, leur formation pourrait être la même. Mais cette structure est trop différente, pour ne pas annoncer une cause et des combinaisons d'un autre genre.

III. Chaque animal a des organes particuliers à son espèce, et les avait lors même qu'il résidait encore dans un germe imperceptible. En effet, s'il ne les a reçus que dans le sein de sa mère, il faut donc qu'un habile ouvrier y fabrique cette machine si compliquée, si savante ; que supérieur aux Phidias, à Minerve elle-même, l'auteur du corps humain ne se contente pas d'en façonner, d'en polir l'extérieur, mais qu'il construise au dedans ce qui doit lui donner le mouvement, la vie et la fécondité ; ce qui doit le ranger dans une espèce particulière ; tous les ressorts enfin qui doivent produire en lui les sensations et faire naître tant de pensées diverses dans l'âme qui sera jointe à ce corps. Des parties les plus grossières, il composera les os, dont il fera le fondement et comme la charpente de l'édifice. Ils seront de plusieurs pièces, afin de se prêter aux mouvements de la machine, assez forts néanmoins et d'une consistance assez ferme pour être en état de soutenir les chairs ; enfin tellement liés ensemble, que les extrémités convexes des uns s'emboîtent dans la concavité des autres, et puissent y tourner librement. L'intérieur des os servira de canal à la moelle, la force et la grandeur de chaque partie seront proportionnées à celles du tout. Enfin, pour empêcher qu'un côté ne soit plus pesant que l'autre, pour les mettre en équilibre et leur ménager des points d'appui, quelle connaissance de la statique ne doit pas avoir cet artisan ! Il faudra qu'il fabrique la cheville et la plante du pied, où s'articuleront les deux os de la jambe, qu'il attache à ceux-ci celui de la cuisse, qui soutiendra les os du bassin et toute la masse du corps. Tout ce qui sera dans une partie doit se retrouver dans la partie correspondante. Il formera le dos de vertèbres, qui commenceront au haut du cou ; elles seront remplies d'une substance humide, qui doit être une continuation de la moelle allongée ; à chaque côté des vertèbres seront attachées des côtes recourbées et mobiles, afin de laisser assez d'espace aux organes de la respiration. Les épaules placées au-dessus s'étendront à droite et à gauche ; aux épaules tiendront les bras. Plus élevée que tout le reste, la tête sera comme la citadelle du corps : boîte osseuse qu'il composera de plusieurs pièces, formées d'une double table, et jointes ensemble par différentes sutures. Dans cette boîte, il établira le siége du cerveau, de ce laboratoire merveilleux où se travaillent les esprits animaux. Des glandes délicates les y séparent du sang, et c'est de là qu'ils se distribuent dans les nerfs, comme on voit se diviser en étoiles cette fusée brillante qui s'élève en pétillant, et trace dans l'air des sillons enflammés. Sur le devant de la tête, un os percé comme un crible donnera passage aux fibrilles des nerfs destinées à l'organe de l'odorat ; les narines communiqueront au gosier par un conduit où l'air pourra passer et retentir. Les cavités où résideront les yeux, rondes par les bords, seront terminées en forme de cône,

pour leur donner la facilité de se mouvoir en tout sens. Que d'adresse, que de science ne doit pas éclater dans le seul organe de l'ouïe? Il y faut offrir à l'impulsion de l'air un tympan tendu et vibratile, le placer au fond d'un conduit propre à ramasser les rayons sonores, et faire passer ces rayons dans un labyrinthe qu'ils puissent ébranler par leur trémoussement. Je ne parle ni de cette double articulation, lien des deux mâchoires, et pivot sur lequel se meut la mâchoire inférieure, ni des gencives; ni de ces dents dont elles cachent les racines, espèces de plantes qui croissent, tombent et se reproduisent d'elles-mêmes.

Vous le voyez, Quintius, le seul assemblage de nos os offre des preuves trop manifestes de dessein et de génie, pour ne pas annoncer dans son auteur une science profonde. Si ce tout admirable ne fut d'abord qu'une masse informe dans le sein de la mère, son organisation est le chef-d'œuvre de l'art. Vulcain faisait des statues mouvantes et capables d'exécuter les ordres des dieux. Mais quelque habile qu'Homère le suppose, il l'était moins que l'artisan de notre machine. A combien de fonctions, à combien d'usages cet ouvrier incomparable a-t-il rendu propres tant de membres divers! En combien de manières a-t-il su les varier! Quelle solidité n'ont pas ces os qu'il leur a donnés pour appui? Ceux qu'il destinait aux parties doubles, il les a fait doubles et semblables, il les a distribués des deux côtés; ceux des parties simples occupent le milieu du corps. Voyez les uns saillir au dehors, les autres rentrer en dedans : comparez à la rudesse de certains d'entre eux le poli de la plupart. Tous sont percés d'une multitude de cavités imperceptibles, pour ne pas rendre par un excès de pesanteur la machine trop lourde et moins propre au mouvement. Enfin ce qui doit mettre le comble à votre admiration, cet ouvrage entier est un tissu de pièces de rapport. Aucune des portions qui le composent ne tient par elle-même à la portion voisine; mais toutes sont unies ou par des jointures, ou par des charnières, ou par des ligaments; et ces liens communs sont toujours arrosés par une liqueur huileuse qui en conserve la souplesse. Admirable mécanisme dont nous voyons une faible imitation dans ces statues mobiles et pliantes, que posent devant eux les élèves d'Apelles et de Lysippe, afin de pouvoir, en copiant des attitudes prises d'après nature, rendre toutes celles du corps humain.

Un tel assemblage ne peut donc être l'effet d'aucune loi du mouvement. Des corps formés selon ces lois sont toujours d'une seule pièce. La force du mouvement pourra, si l'on veut, produire une branche d'arbre, mais elle n'en fera pas ce fléau champêtre, composé de deux morceaux, dont l'un est entre les mains du laboureur, tandis que l'autre, en voltigeant, fait sortir les grains de leurs épis. Comment, à plus forte raison, une machine aussi compliquée que la nôtre, serait-elle l'ouvrage d'une force aveugle? Une intelligence en est l'unique cause; mais cette intelligence est-ce celle de la mère? Non, sans doute; la mère ne sait pas toujours qu'elle a conçu : elle ignore comment cet hôte si délicat croît dans les ténèbres de son sein. Est-ce celle de l'enfant même? il est encore plus ignorant que sa mère. C'est donc l'Intelligence suprême. Oui, Quintius, reconnaissez ici cette sagesse toute-puissante, dont la nature entière offre l'empreinte à vos yeux : l'Auteur de l'univers est celui de notre corps. Quand l'a-t-il créé? je vous en instruirai bientôt. Mais continuez d'en contempler avec moi la merveilleuse structure, afin de voir ce qu'aurait encore à faire cette cause à laquelle vos philosophes attribuent l'organisation du *fœtus*, dans le sein de la mère.

Il faut envelopper chaque os d'une membrane qui le couvre entièrement; y attacher des muscles formés de plusieurs faisceaux de fibres charnues, et capables de s'allonger et de se raccourcir; terminer par des tendons l'extrémité de ces muscles, les recouvrir d'enveloppes membraneuses, et par-dessus étendre un suc huileux. Une peau douce et polie revêtira le tout, robe brillante et sans couture, destinée à donner au corps un extérieur plein de grâces et de beauté. Elle aura des pores sans nombre : des filets nerveux seront semés dans son tissu, comme ces filaments qui serpentent dans celui d'une feuille d'arbre. Cette peau ne sera pas seulement un voile, une tunique, un rempart contre les injures de l'air, ou des autres agents extérieurs. Ses pores sont autant d'issues par lesquelles doivent s'exhaler les particules du sang et des autres liquides que la chaleur porte sans cesse vers les extrémités capillaires des vaisseaux cutanés : et cette décharge insensible, mais continuelle, rendra ces fluides plus purs. Enfin des ongles destinés à la défense et à la parure des doigts, végéteront comme des plantes. Ainsi se construit une maison. D'abord on en creuse les fondements; les murs s'élèvent ensuite, composés de plusieurs rangs de pierre assis les uns sur les autres; des poutres forment les étages; une couche de matière blanche et fine revêt l'intérieur et les dehors : on y laisse les ouvertures nécessaires, et le bâtiment est surmonté d'un toit, dont la charpente se recouvre de tuiles. La structure de votre corps, telle que je viens de la décrire, vous remplit d'étonnement. Toutefois, quelque admirable que soit cette machine, elle est sans force, sans action, sans vie. Ce n'est encore qu'un édifice immobile, incapable de s'agrandir et de se perfectionner. Comment pourra-t-elle croître insensiblement, se mouvoir, se conserver, se reproduire? Pour lui donner tant de propriétés différentes, l'ouvrier qui l'a construite doit aux premiers organes en ajouter une infinité de nouveaux.

Le corps ne pourra croître sans le mélange d'une matière étrangère; et cette matière ne contribuera pas à son accroissement, si plusieurs digestions ne la mettent en état de pénétrer dans tous les conduits, et de s'insinuer dans toutes les fibres. Il faut donc for-

mer les parties qui reçoivent les corps dont le nôtre tirera sa nourriture, qui les atténuent, les broient, les rendent par une coction suffisante, propres à fortifier, à développer même les membres délicats de ce corps naissant, à réparer les pertes insensibles que l'évaporation lui fera faire. Au milieu du visage sera placée la bouche ceinte d'une double lèvre, et capable de s'ouvrir pour introduire les aliments. La langue, muscle agile et souple, saura les retourner et les mêler avec la salive. Plus bas doit être le pharinx, organe de la déglutition, terminé par une espèce de sphincter d'où descend l'œsophage. Ce canal, tissu d'une membrane très-ferme, se dilatera dans une partie de sa longueur, pour former l'estomac, dans lequel tous les aliments se précipiteront, comme dans un vase commun. Brisés par le mouvement continuel des fibres de ce viscère, ils y seront broyés, divisés et changés en un liquide épais. Au-dessous de l'estomac, ce même canal se rétrécira tout à coup et s'allongera. D'abord grêle, ensuite plus gros, il doit en serpentant former une infinité de plis et de replis, dans lesquels passeront les aliments, pour acquérir le degré de perfection qui peut les convertir en chyle. Enfin, après tant de circonvolutions, reprenant la forme d'un tuyau droit, ce canal sera l'issue de toutes les parties grossières, dont le chyle se sera déchargé; il ne cessera de les chasser vers le bas, où un second sphincter le terminera comme dans la partie supérieure.

Considérez encore avec quelle attention cet habile artisan doit poser en travers dans la longueur de ce conduit plusieurs valvules, qui, mobiles sur des attaches fixes, laissent un passage libre aux aliments et s'opposent à leur retour. Ce travail seul annonce un grand ouvrier. Loin d'ici le hasard; ne me parlez point des lois du mouvement. De quelque façon en effet que se meuve cette matière aveugle et sans intelligence, qui dans votre supposition forme le long canal des intestins, pourquoi se détourne-t-elle dans son cours, afin de construire ces espèces de portes qu'elle ouvre à propos du côté par lequel les aliments se précipitent, et qu'elle empêche de s'ouvrir par l'autre? Le hasard fut-il jamais capable d'une telle précaution? Jetez aussi les yeux sur cette multitude de petites glandes semées dans la longueur du même canal. De ces glandes découle sans cesse une humeur propre à rendre les aliments plus liquides, à les travailler à mesure qu'ils le parcourent. Ils s'y purifient, comme la laine s'émonde, en passant par les pointes d'un peigne de fer. Des fibres musculeuses disposées en cercle, par leur contraction vermiculaire, donnent aux intestins la force de déprimer les aliments. Que dirai-je du peu d'espace qu'occupe un si long viscère, replié sur lui-même par de nombreuses sinuosités et de la manière dont ces différents replis sont attachés ensemble? Assez fort pour les retenir, leurs liens sont assez lâches pour le faire sans les presser, sans y former le moindre nœud. Enfin une enveloppe commune, en refermant tous les intestins, empêche qu'aucun d'eux ne glisse ou ne s'échappe.

Cependant pour la conservation de l'animal, ce n'est pas assez du vase propre à recevoir la nourriture, et des organes capables de la digérer. Tous les aliments sont changés en chyle par la digestion : mais comment cette liqueur douce et lactée pourra-t-elle s'incorporer avec les membres, en devenir le soutien, et prendre à la fois tant de formes si différentes? Qu'il est difficile de convertir en la substance propre d'un animal une matière étrangère! Une pareille transmutation suppose encore dans notre machine de nouveaux organes travaillés avec art. Le mésentère doit se replier plusieurs fois sur lui-même. Entre ses membranes doivent ramper un grand nombre de veines, qui puissent porter le chyle dans un réservoir commun. Le chyle rendu plus liquide dans ce réservoir, doit entrer de là dans le canal thorachique, par lequel il montera dans la veine sous-clavière, chargée de le mêler avec le sang. C'est ce fluide précieux, qui porté par une circulation perpétuelle dans toutes les parties du corps, en arrosera les membres différents, et fera sans cesse couler un suc nourricier jusqu'aux extrémités les plus déliées. Mais que ne faut-il pas encore pour donner au sang les qualités qui lui sont propres, pour en rendre la fluidité continuelle? A peine l'auteur de notre machine en a-t-il commencé l'organisation, et cependant que de merveilles dans un ouvrage encore imparfait.

Il faudra qu'il fabrique d'abord les parties qui doivent être placées dans la région du bas-ventre; que chacune couverte de sa tunique particulière, occupant un lieu distinct, tienne en même temps par des liens réciproques à la partie voisine, qu'il pose d'un côté la rate, que de l'autre il suspende au-dessus de l'estomac le foie, dans une scissure duquel il attachera la vésicule du fiel; que le pancréas se trouve en travers dans le milieu. En effet, le sang formé de l'assemblage d'une infinité de corps hétérogènes, doit se décharger d'un grand nombre de parties qui rendraient sa masse excessive, ou sa qualité vicieuse, comme la bile et les particules de la lymphe trop chargées de sels. Ces liqueurs portées après leur filtration dans le premier intestin, pourront contribuer à la perfection du chyle, de cette pâte liquide, composée du mélange d'aliments de toute espèce. Pour nettoyer les grains qu'il a recueillis, le laboureur se sert de cribles différemment percés, qui perméables aux grains d'une certaine grosseur, arrêtent tous les autres. En se filtrant au travers du sable, l'eau s'y décharge de tout ce qui la rendait trouble : elle en sort plus claire et plus limpide. Ainsi le sang, obligé de passer par des glandes qui sont autant de cribles, et de traverser différentes sinuosités qu'il rencontre sur sa route, dépose dans l'une des parties trop salines, se dépouille dans les autres des corpuscules qui sont trop acides ou trop amers. Avec quelle attention cet artisan incomparable ne formera-t-il pas

le tissu de tant d'organes si nécessaires? Quelle diversité ne mettra-t-il point entre tant de replis destinés à des usages si différents? Il attachera de part et d'autre aux régions lombaires les reins destinés à séparer l'urine de la masse du sang et à la faire couler par deux canaux dans la vessie. La vessie sera capable de s'enfler en se remplissant et de s'affaisser à mesure que cette liqueur en sortira. Un troisième sphincter placé vers l'extrémité du coude ce viscère mettra l'animal en état d'y retenir ou d'en chasser le liquide.

Le sang ne peut réparer ses pertes sans le secours continuel d'une substance toujours étrangère, et sans cesse renouvelée. Mais si les aliments qu'il tire de la terre et de l'eau le rendent propre à nourrir le corps, ils ne lui fournissent pas ces esprits subtils, seuls capables d'animer les membres et de leur donner de la vigueur. Il ne peut les puiser que dans l'air; et c'est de là que dépend la perfection de notre machine. Que doit donc faire encore l'ouvrier qui la construit? Séparer d'abord la poitrine du bas-ventre par le diaphragme; placer ensuite dans la poitrine deux soufflets formés de membranes repliées plusieurs fois sur elles-mêmes et pleine d'une infinité de cellules, qui puissent en se dilatant se remplir d'air, et le chasser en se contractant. Leur effet sera comparable à celui de ces instruments énormes, qui versent dans les forges des torrents d'air. Les poumons communiqueront au gosier par la trachée-artère, dont l'intérieur sera tapissé d'une membrane propre à former des sons. Ce canal est en quelque sorte une flûte naturelle : à sa partie supérieure se trouvent attachés de petits filets membraneux capables de se tendre, de tressaillir, et par là de rendre tous les tons possibles. La trachée-artère et l'œsophage aboutissent à la voûte du palais : une simple cloison les y sépare. Il serait donc à craindre que les aliments ne tombassent dans le canal de la respiration, si l'ouverture n'en était exactement fermée par un petit cartilage, qui placé sur le bord antérieur, s'abaisse pour en défendre l'entrée.

Entre les deux lobes du poumon doit être attaché le cœur, la plus noble de toutes les parties du corps. Environné d'une membrane fort déliée, qu'humecte sans cesse une espèce de lymphe, cet organe est le centre et comme le palais du sang. Distributeur de ce fluide précieux, il est suspendu au milieu de la machine, comme le soleil l'est au milieu de notre tourbillon, pour en éclairer la vaste circonférence. Il faut que le cœur soit d'un tissu ferme, que ses fibres aient une grande force, beaucoup de ressort, un mouvement considérable, surtout à sa pointe, qu'il se contracte et se dilate par des intervalles courts et réglés; enfin que le sang s'y rende de toutes parts et puisse en sortir avec impétuosité. C'est par cette circulation que subsiste l'animal : en elle consiste tout le secret de la vie. Deux ventricules creusés dans le tissu du cœur produiront ce merveilleux effet. Le ventricule droit recevra le sang que la veine cave doit y reporter de toutes les parties du corps, et par une vibration rapide le fera passer au travers des poumons, pour se charger de toutes les particules vivifiantes qui s'y seront séparées de la masse de l'air. Au sortir des poumons, le sang rentrera dans le ventricule gauche, d'où chassé avec une force égale, il sera distribué par l'aorte à tous les membres. Quel art, quelle science admirable dans un tel mouvement! Machines en même temps hydrauliques et pneumatiques, nos corps ne vivent que par ce mécanisme. L'enfant, dès qu'il vient de naître, a besoin du secours de la respiration jusqu'alors inutile. En effet, tant qu'il a vécu renfermé dans l'obscure prison du sein maternel, et qu'il a tiré sa subsistance du sang de sa mère, il n'était pas nécessaire que ses poumons communiquassent avec le cœur. Le souffle de l'air ne pouvait pas les enfler : privés de mouvement, ils étaient flasques et comprimés. Le sang coulait donc alors par des canaux détournés, et se rendait dans l'aorte, sans avoir passé par les poumons. Mais l'enfant a-t-il vu le jour; commence-t-il à se nourrir d'air; le sang aussitôt porté vers les poumons par un nouveau conduit, oublie naturellement la route qu'il avait suivie jusqu'alors.

Mais comment les globules rouges, dont la masse est composée, pourront-ils s'insinuer dans toutes les parties du corps, si l'ouvrier qui le fabrique ne fait plusieurs canaux qui soient comme des branches d'un grand fleuve et qui, subdivisés eux-mêmes en une infinité d'autres, distribuent de toutes parts ce fluide renouvelé par le chyle qui s'y mêle fréquemment? En portant à tous les membres les sucs qui les nourrissent, le sang ne doit pas y séjourner lui-même. Il doit en charier sans cesse de nouveaux, et par la continuité de son cours rendre au corps ce que lui dérobe une évaporation insensible, en conserver la chaleur et le mouvement. Mais le pourra-t-il, si des extrémités du corps il n'est par une circulation perpétuelle reporté vers le cœur, et si chaque fois qu'il y repasse, il n'éprouve une pression qui le force de rentrer dans les poumons, afin d'y puiser un nombre d'esprits capables de remplacer ceux qu'il a perdus sur la route?

Pour établir cette circulation qui peut seule en le renouvelant donner de la vigueur aux membres, l'auteur de la machine placera dans le cœur même l'orifice et l'embouchure de tous les canaux distribués aux différentes parties du corps. Il fera partir la principale artère du ventricule gauche, aboutir au ventricule droit la principale veine. Le sang sortira par l'une subtilisé, roulant une foule de particules aériennes; il rentrera par l'autre dépouillé de toutes ses richesses. La tige d'un arbrisseau se partage en plusieurs branches, dont chacune produit de moindres rameaux, divisés eux-mêmes en rameaux plus petits; sa racine pousse autour d'elle dans le même ordre des fibres sans nombre, pour puiser dans une plus grande étendue de terrain des sucs plus abondants. Telle est la

division des canaux où coule le sang. De toutes parts ils s'étendent; ils poussent une infinité de tuyaux qui parcourent en serpentant tous les membres du corps humain. Il n'est point de partie si petite à laquelle ne réponde un vaisseau capillaire. On trouve de ces vaisseaux dans les membranes les plus déliées, dans la tunique des moindres alvéoles, dans les os mêmes, dont ils percent le tissu, dont ils pénètrent la moelle, tant est grande leur multitude et leur finesse. Partout ils se glissent, partout on voit une artère rampante sous une veine. Les artères frémissent ébranlées par le mouvement du cœur, et battent en se dilatant chaque fois qu'il se contracte. Aussi leur tissu est-il beaucoup plus fort que celui des veines, parce qu'elles ont à soutenir la violence du fluide qui les parcourt avec rapidité. Mais pour les veines qui le rapportent plus tranquille au cœur, elles n'ont point de mouvement sensible.

Jetez aussi les yeux sur les valvules posées à différentes distances dans l'intérieur des veines, comme ces nœuds qu'on observe le long du tuyau d'un épi. Elles s'ouvrent du côté par lequel le sang avance vers le cœur et se ferment pour empêcher son retour. Mais comment ce fluide précieux, détourné de son cours par tant de canaux, pourra-t-il se rassembler tout entier dans le cœur? Si quelque part il s'extravase, il perd son mouvement, il séjourne, et bientôt altéré par le repos, c'est une humeur infecte qui donne la mort au lieu d'entretenir la vie. Pour prévenir ce funeste accident, l'habile ouvrier saura disposer l'embouchure des vaisseaux qui portent et qui rapportent le sang, de manière que leurs extrémités s'unissent. La même force, qui par les artères le pousse vers toutes les parties du corps, suffit pour le ramener au cœur par les veines. Par conséquent si les artères se joignent aux veines, il ne pourra sortir des unes sans entrer dans les autres. Et comme les petites veines qui le reçoivent se rendent ensemble dans de plus grandes, il coulera naturellement des premières dans les secondes, qui le porteront à leur tour dans les veines principales auxquelles elles aboutissent. Ainsi le fleuve fameux, dont les eaux se perdent dans le golfe de Venise, est grossi dans son cours par une multitude de rivières que versent les Alpes et l'Apennin ; ces rivières sont produites par des ruisseaux, formés eux-mêmes de sources plus petites. Tant de canaux sont la richesse du pays qu'ils arrosent; ces fertiles plaines offrent à la fois d'abondantes moissons, des vergers, de riantes prairies, des pâturages peuplés de troupeaux.

Mais, de toutes les fonctions du sang, la plus noble est d'arroser la tête. C'est là que résident les principaux ressorts dont la vie dépend : dans la tête est enfermé le cerveau, elle contient tous les organes des sens, ou du moins les organes les plus distingués. C'est en effet de la substance de la moelle allongée, revêtue des deux membranes qui enveloppent le cerveau, que sont formés les nerfs, ces filets merveilleux qui donnent aux membres la force et la vie, qui mettent l'âme en état de mouvoir le corps, d'exprimer ses pensées par la parole, de connaître la figure, la couleur, le goût et les autres qualités des objets extérieurs. Quelle science, quelle sagesse n'éclatent pas dans la structure, dans l'arrangement de ces nerfs ! Par eux les esprits animaux, ces corpuscules aussi rapides que l'éther, que la lumière même, peuvent en un clin d'œil changer de direction, voler d'une extrémité à l'autre, et par là donner à nos membres cette souplesse qui les plie en un instant, ou les roidit à notre gré; peuvent enfin s'arrêter toutes les fois que le sommeil délasse nos corps, et fait par une alternative nécessaire succéder le repos au travail. De combien de filets ne sont pas composés ces nerfs ! Avec quel art sont-ils distribués, les uns seuls, les autres deux à deux dans tout le corps ! Que de force et de délicatesse dans leur tissu ! Quel feu, quelle vertu dans les esprits qui les parcourent !

IV. Concevez-vous à présent, Quintius, combien est magnifique la structure de notre corps? La beauté de cette machine vous semble au-dessus de tous les termes, mais son organisation n'est pas la seule que vous deviez admirer. Contemplez d'un regard cette multitude d'animaux qui vous environnent : dignes objets de vos études, les plus petits d'entre eux vous offrent des merveilles sans nombre. L'œuf de ce ver à soie qui doit changer de forme trois fois en un an, renferme plus d'art et de travail que les murs et les jardins de Babylone, que le temple d'Ephèse et le tombeau de Mausole, que les monstrueuses pyramides. Quelle que fût la difficulté de ces ouvrages, les hommes, par d'opiniâtres efforts, par des soins assidus, par d'énormes dépenses, ont pu parvenir à la vaincre; mais toute la science du Lycée, toute la force du plus puissant des peuples, tout le pouvoir du plus absolu des rois, échouerait dans la formation de cet œuf, en apparence si méprisable.

Il faut que cet œuf ait renfermé, dans l'origine, non-seulement le vermisseau qui doit en sortir, mais le germe distinct des trois formes différentes dont il se revêtira dans des temps marqués par une loi immuable. D'abord reptile, puis chrysalide, il doit devenir enfin papillon et mourir en laissant une nombreuse postérité, sujette aux mêmes métamorphoses. C'est de cette manière en effet que l'espèce des vers à soie détruite avant le mois de novembre, renaît avec le printemps : tel est l'ordre dans lequel se reproduit, telles sont les révolutions qu'éprouve cette nouvelle génération. A peine le vermisseau a-t-il passé deux mois, qu'il commence à s'ennuyer de son état. Ces feuilles tendres dont il se nourrissait le dégoûtent : on le voit tirer de son estomac une liqueur qui se sèche à mesure qu'elle s'étend, la filer, l'attacher à une branche et s'en faire un tombeau. Dans le milieu, il construit une cellule ovale dont le tissu, malgré sa délicatesse, a beaucoup de force, et qu'enveloppent différentes couches de duvet,

Immobile au centre de cette solitude, il s'y plonge dans un engourdissement léthargique : on ne sait si le repos dont il paraît jouir est un sommeil ou la mort. Alors il se défait de sa peau blanchâtre pour en prendre une qui tire sur le noir. On n'aperçoit plus ni sa tête, ni ses pattes, ni le moindre trait qui rappelle sa première figure. Tous ses membres repliés à la fois rentrent dans son corps, qui prend la forme d'une olive ; il devient un nouvel être. Enfin lorsque les feux de la canicule ont fait place à la douce chaleur de l'automne, il se ranime : sa peau se colore et rassemble les nuances des plus belles fleurs. De petites cornes arment son front, des ailes se déploient sur ses côtés, le bas de son corps s'étend et s'allonge ; il perce sa coque, y laisse les débris de son ancienne forme, et détruisant cette cellule qu'il s'était construite avec tant d'art, il prend l'essor et voltige dans les airs. Mais bientôt, sous cette forme nouvelle, il ressent les blessures de l'amour. Prêt à finir ses jours, il songe à perpétuer son espèce, et devenu la tige d'une postérité nombreuse, il laisse ses œufs attachés sur des mûriers. Ayant alors rempli sa destinée, las de tant de vicissitudes, et désormais inutile à l'univers, il expire enfin pour ne plus revivre, et paie à la mort son dernier tribut.

La vie d'une mouche, ordinairement plus longue, est sujette à de semblables métamorphoses. Sous des formes différentes elle voit deux fois le jour. Ainsi change d'état ce volage insecte, dont le corps brillant des plus vives couleurs, est, pour ainsi dire, une fleur ailée. Ainsi se transforme cet autre papillon, qui crédule amant de la lumière, cherche la mort au sein d'une flamme dont l'éclat a pour lui des attraits. Avant que de présenter aux zéphyrs des ailes légères, ces insectes ont tous été vermisseaux, et chacun d'eux dans le passage d'un état à l'autre, offre à des yeux attentifs un spectacle digne d'admiration. Enseveli dans une retraite inaccessible au jour, il n'est plus ver, et n'est pas encore volatile. Il est mort sans cesser de vivre. Nous voyons la grenouille habiter une forêt de roseaux, marcher sur terre par sauts et par bonds, ramper avec lenteur, s'agiter en nageant, comme ferait un animal terrestre; nous l'entendons pendant les nuits de l'été troubler par ses cris le silence des marais. Croirions-nous qu'elle est née parmi les poissons, qu'elle a passé son enfance au sein des ondes? C'était un têtard, il avait des nageoires fort minces, un corps oblong, arrondi, noirâtre. Une queue longue et transparente formait un aviron qu'il dirigeait à son gré sur les eaux. Ces métamorphoses qui nous étonnent ne sont ni des effets du hasard, ni des singularités qui n'arrivent que rarement : une règle immuable renouvelle sans cesse ces jeux de la nature dans toutes les contrées de l'univers.

Elle n'est pas moins constante à l'égard des autres espèces d'animaux : examinez-en la forme, le caractère, les mœurs, considérez la manière dont ils élèvent leurs petits, sur aucun de ces points vous ne verrez cette loi se démentir. Fixés au séjour des bois et des montagnes, les ours, les lions, les tigres sont toujours carnassiers : point de crocodile qui ne le soit et qui n'ait sa retraite dans les eaux. L'épervier est l'irréconciliable ennemi de la colombe, le loup dresse toujours des embûches aux timides brebis, le taureau ne cherche qu'un fertile pâturage. Tous les ans le rossignol quitte nos climats aux approches de l'hiver, et tous les ans nous devons à ses amours les mélodieux accords dont il charme nos oreilles. Exilée comme lui pendant six mois des contrées qui l'ont vue naître, l'hirondelle est ramenée comme lui par la chaleur. Nommerai-je ici tant d'autres animaux répandus sur la face de la terre et dans les abîmes de la mer? Peuple innombrable à qui la vieillesse du monde n'a fait éprouver aucune révolution, comme elle n'a pu changer ni la feuille d'un laurier, ni la tige d'un roseau, ni l'odeur d'une violette. Si quelquefois des animaux ou des plantes dégénèrent par le vice de l'air ou du terrain, si nous voyons des aliments plus convenables, une meilleure culture en rectifier quelques autres, n'en concluons pas que l'essence de leur germe soit altérée. Qu'on abandonne ces espèces à elles-mêmes, bientôt elles retourneront à leur premier état. La nature triomphe toujours des efforts de l'art.

V. Quelle peut être la cause d'une si constante uniformité? En vain la chercherons-nous si nous ne remontons à des principes primitifs dont soient formés les individus de chaque espèce, et qui puissent, invariables par essence, en produire toujours de pareils. Mais quels sont ces principes? Des atomes réunis par le hasard? Non, Quintius. Les atomes composent indifféremment toutes sortes de corps. Aveugles et confus, ils n'ont point de lois, ils ne gardent aucun ordre dans leurs combinaisons. Ne recourons pas à des sources étrangères : c'est dans le germe même de chaque rejeton que ces principes résidaient, La tige qui le produisit en était dépositaire, et les devait elle-même au germe qui l'a formée. Les animaux se perpétuent de la même manière. Les principes qui les produisent ont passé des pères aux enfants, et ceux-ci les ont transmis à leur postérité qui les conserve inaltérables. Je dis inaltérables, puisque les enfants sont en tout les images fidèles et les imitateurs des pères. Mais un être qui doit sa naissance à un autre, ne peut pas, créateur de nouveaux principes, devenir la tige d'une espèce particulière. Tels qu'il les a reçus, il est obligé, même sans les connaître, de les communiquer à ses descendants. C'est donc au chef primitif de la race entière que nous devons remonter. De lui dérivent tous ceux qui la composent : ils ont tous été formés en lui dès l'origine; mais ce chef lui-même, à qui doit-il ces principes si féconds? Serait-il l'auteur de son espèce? Vous ne le croyez pas, sans doute : vos maîtres soutiennent le contraire aussi bien que moi. Direz-vous que le hasard a formé les germes de tant d'êtres divers? Mais le hasard est quelque chose ou n'est rien : si vous en faites un être réel, par ce mot vous désignez les atomes

s'il n'est rien à vos yeux, vous attribuez donc au néant la création ne l'univers.

Je sais que l'état des choses, tel que nous le voyons, ne sort pas de l'ordre des combinaisons possibles; mais en conclure que c'est l'ouvrage du hasard, ce serait avancer une absurdité. Que penseriez-vous d'un homme qui vous soutiendrait de sang-froid que les seules lois du mouvement ont, à l'insu d'Homère, produit la fameuse Iliade, ou que le poëme de Lucrèce est un assemblage fortuit de vers formés chacun par un arrangement fortuit des caractères de l'alphabet? Cependant, quoique ces célèbres ouvrages annoncent une plume savante, un génie sublime, il n'est pas métaphysiquement impossible qu'ils aient été le résultat de l'une de ces liaisons sans nombre dont les lettres sont susceptibles. Appliquons ce raisonnement à notre corps. La situation de ses membres divers n'a rien que de naturel; la place occupée par chacun d'eux est une de celles que le hasard aurait absolument pu leur donner. Toutefois la raison ne nous permet pas de croire qu'ils soient ainsi disposés, sans avoir été destinés par une intention spéciale à l'espèce de fonction qu'ils remplissent si parfaitement. Dans l'origine des êtres inanimés, dans celle des végétaux, elle découvre des traits éclatants d'une intelligence.

Si les hommes ne peuvent pas, sans un but quelconque, se servir de leurs membres, à plus forte raison ces membres ne leur ont-ils pas été donnés sans dessein : l'ouvrier qui les a fabriqués en a le premier connu l'usage. Il faut plus d'adresse pour faire une charrue que pour la conduire, pour créer des semences dont chacune en renferme une infinité d'autres que pour les répandre dans les sillons. Il est plus difficile de former une langue assez souple pour se plier en tout sens que de la plier; d'ajuster des doigts aux mains, des bras aux épaules, que de saisir des corps avec la main. Les germes portent donc l'empreinte d'un travail admirable; c'est l'ouvrage d'une Intelligence toute-puissante. Dans l'intérieur de corpuscules imperceptibles, elle a su renfermer d'inépuisables trésors.

C'est donc une folie de prétendre tirer des entrailles de la terre les animaux qui peuplent sa surface, former les oiseaux de particules d'air condensées, faire éclore les poissons du sein des ondes. Pour la propagation des différentes espèces, il suffit d'un seul couple. Non que les deux branches qui composent cette tige de chaque espèce soient éternelles; il faudrait être insensé pour le croire. Elles existeraient encore, si elles avaient existé de tout temps : ce qui n'a point commencé ne peut finir. Le sort du chef d'une race est le même que celui de ses descendants. Nous mourons : ainsi le premier de nos ancêtres a dû mourir; il est né, puisque nous naissons. Le seul être éternel, c'est le créateur, quel qu'il soit, de ce premier de nos aïeux. Et ne vous formez pas une fausse idée d'un être éternel; l'éternité n'est pas plus formée de moments successifs qui se détruisent, que l'immensité ne l'est d'étendues bornées qui se touchent. Tout ce que nous concevons sans limites et sans mesure ne peut être l'assemblage de parties enchaînées les unes aux autres.

Mais puisque le hasard a su, par le seul mélange de corpuscules homogènes, donner, selon vous, naissance à tous les êtres, pourquoi, jusqu'alors actif, jusqu'alors fécond, s'est-il tout à coup plongé dans une inaction profonde? Pourquoi, forcé de suivre éternellement la route qu'une aveugle impétuosité lui fit prendre d'abord, n'enfante-t-il plus à nos yeux rien de nouveau? Le hasard doit être le père de la nouveauté. Se fait-il violence à lui-même? est-il captivé par un frein étranger? Quel obstacle l'empêche de produire de nouvelles espèces? Les germes ne lui manquent point, il n'a pas perdu sa force, il peut s'exercer sur une multitude de combinaisons aussi diversifiées que nombreuses. Répondez, Quintius, quelle main a coupé les ailes à cette capricieuse divinité? Le hasard n'est, à parler exactement, qu'un nom impropre, donné, dans le langage commun, à toute cause extraordinaire, et qui se propose en agissant une fin que nous ignorons. Mais quand ce terme devrait se prendre dans le sens du vulgaire, pourrait-on regarder le monde comme l'ouvrage du hasard? Les effets que nous attribuons à ce chimérique principe n'arrivent que rarement, ne sont point uniformes, n'ont entre eux aucune liaison. Tous les êtres, au contraire, qui s'offrent à nos regards, nous les voyons assujettis à des lois invariables, marcher d'un pas égal et former une chaîne continuée sans interruption d'âge en âge. Ajoutez enfin que nous avons reconnu en eux l'empreinte de l'art et de l'intelligence.

Veut-on représenter la tête d'un prince sur des médailles, le graveur commence par fabriquer un coin d'acier, auquel il applique toutes les pièces qui doivent recevoir cette image. Au sortir du balancier, il n'en est pas une seule qui ne l'ait reçue parfaitement. Les mêmes traits se répètent sans altération sur chacune, et la première empreinte, gravée sur un modèle commun, se multiplie dans des copies sans nombre et subsiste ineffaçable. Telle est l'uniformité qui règne dans cette foule d'objets dont nous sommes environnés. Un hasard imaginaire, une aveugle combinaison n'est donc pas la source des principes qui constituent le germe et la nature de chaque corps, surtout des corps animés ou de ceux qui végètent. La cause qui les a produits, quelque nom que vous lui donniez, doit nécessairement être prévoyante, unique et commune à tous, toute-puissante, éternelle.

Je dis prévoyante. Pour créer des êtres capables de se reproduire sans altération, des êtres qui pussent, en s'éloignant de leur tige, ne s'en détacher jamais, et former d'âge en âge une chaîne indissoluble, il faut qu'elle en ait d'abord conçu l'idée, que d'un coup d'œil elle ait contemplé toute la longueur d'un fil qui devait s'étendre dans la suite des siècles. Sans cette prévision, elle n'aurait pas pu les

assujettir à des lois immuables ; et sans de telles lois, toutes les espèces eussent été bientôt défigurées, les germes confondus et détruits par toutes sortes de mélanges : l'univers ne serait plus qu'un chaos.

Cette cause doit être unique et commune à tous, puisque, malgré la différence des espèces, tout se fait dans toutes sur un même plan. Nous voyons les arbres, les plantes, les animaux naître tous d'un germe qui leur est propre, se former par des accroissements semblables, mourir ensuite en laissant une postérité qui ne change jamais ; tous enfin parcourir une carrière commune. Quelques sujets que traite un peintre, il n'est pas difficile de reconnaître sa manière. Elle est la même dans la peinture d'un combat et d'un assaut que dans celle d'une fête de bacchantes. Qu'il nous transporte dans les délicieuses campagnes de Thessalie, sur les rives du Pénée, ou qu'il présente à nos regards un vaisseau brisé par les rochers, un rivage semé d'écueils et battu par les vagues; ces deux tableaux si différents porteront l'empreinte du même auteur. L'ordonnance, le dessein, le ton des couleurs, la façon de les distribuer et de les marier ensemble, de placer les ombres et les jours, tout en un mot offre un certain caractère particulier à chaque maître, et qui le découvre à des yeux habiles. Ainsi le grand spectacle de la nature, uniforme malgré la variété des objets, annonce visiblement l'unité du créateur.

La toute-puissance est encore un attribut de cette cause. Souple entre les mains du potier, l'argile prend la forme d'un vase ou d'une statue : il faut de même que toute la matière soumise au maître de l'univers ait pu se modifier à son gré. De cette masse informe, il a fabriqué notre globe et tout ce qui le peuple, le soleil, la lune et les astres sans nombre qui brillent dans le ciel. Par sa volonté suprême il les a tirés du néant, il les empêche d'y retomber.

Enfin l'auteur de la nature est éternel. Dans quelle source aurait puisé l'être, le père de tous les êtres, celui dont la puissance les conserve ou les renouvelle sans cesse? En effet, la durée de tant de corps n'est pas la même; elle dépend de leur composition. Les uns, plus grossiers, plus forts, ont un tissu plus solide; aussi durables que l'univers, ils en sont comme les fondements. Le travail des autres est supérieur ; ils sont polis avec soin, organisés avec un art merveilleux; mais hélas! ils ne doivent subsister qu'un petit nombre d'années. N'en soyons pas surpris : à proportion de la délicatesse d'un corps, les parties dont il est l'assemblage sont mobiles et capables d'être altérées par l'impression de causes étrangères. Par conséquent, plus un corps est parfait, moins il doit résister aux atteintes des corps environnants. Tant on achète cher un rang distingué dans l'univers! tant il en coûte pour goûter le plaisir de vivre! Ainsi le Créateur, en accordant aux êtres vivants, comme à la plupart de ceux qui végètent, une durée si courte, devait dans leur création même pourvoir à leur renouvellement, afin que la succession rapide d'êtres mortels pût former un tout immortel. Dieu l'a fait lorsque dans un seul germe il a renfermé tous ceux d'un même genre.

VI. Ainsi le premier être de chaque espèce en contenait dans l'origine tous les individus : l'espèce humaine a résidé tout entière dans le premier homme. Mais je veux porter vos vues beaucoup plus loin ; un spectacle plus merveilleux mille fois va se dévoiler. Apprenez que la main du Créateur n'avait pas seulement réuni dans le père commun des hommes ceux qui ont vécu ou qui vivront dans la suite ; elle en a joint d'autres en plus grand nombre, qui ne doivent jamais parvenir à la lumière, quoique ayant tout ce qu'il faut pour vivre. Tous les hommes, en effet, à qui pouvaient donner le jour ceux qui l'ont reçu, tous ceux qu'eussent produits ces hommes si le ciel les eût fait naître, tous ont été dans l'origine créés à la fois; un seul instant les a tous organisés : dès lors ils végétaient; il ne leur manquait qu'une âme. Je ne vous laisserai pas ignorer une découverte importante : c'est que ce dépôt précieux réside dans les mâles et que les germes de leur postérité ont eu un commencement de vie avant leur union avec les femelles. Vous en serez convaincu si vous renouvelez sur les animaux l'expérience célèbre faite avec succès par d'attentifs observateurs et décrite dans leurs ouvrages. J'en supprime ici le détail, que le microscope offrira pleinement à vos regards.

Ce merveilleux instrument, perfectionné par Leuwenhoeck, dissipe l'obscurité de la nature. Ce n'est qu'une lentille de verre enfermée entre deux lames de métal, dont l'ouverture répond à sa grosseur. Présentez à cette lentille le plus petit objet, il croît aussitôt, et les parties les plus cachées de son tissu se dévoilent. Jamais secours si puissant n'a secondé nos faibles organes. Le microscope est la clef d'un nouveau monde : en développant l'intérieur des mixtes, il nous présente la matière sous une face nouvelle et l'expose sans voile à notre admiration : sans lui nous sommes presque aveugles; il est l'œil de notre œil. Bornés auparavant à la surface des objets que nous effleurions à peine, nous avons à présent le droit de pénétrer dans le fond même des êtres. Le sanctuaire de la nature n'est plus inaccessible ; ce palais, dont nous n'apercevions que les dehors, est ouvert. Nos yeux y contemplent les sources intarissables de la production, qui conserve tant d'espèces mortelles. Spectacle vraiment digne de fixer les regards d'un sage, il leur offre des traces d'une sagesse toute-puissante; la matière y devient le miroir de l'intelligence.

La singularité des merveilles que le microscope vous fait apercevoir ne doit pas être pour vous une raison de les révoquer en doute. Songez qu'une crainte aveugle de l'erreur y précipite, et ne le regardez pas comme un instrument trompeur dont les prestiges vous fassent illusion. Les objets sont tels

qu'il vous les montre. Nous lui devons plusieurs découvertes ; mais combien n'en reste-t-il pas qui se refuseront toujours à notre curiosité? Quand on donnerait à la lentille dix fois plus de force, quand de nouvelles méthodes la rendraient aussi supérieure à elle-même qu'elle est au-dessus de l'œil des mortels, toujours insuffisante, toujours inférieure à ce fonds inépuisable d'objets, elle ne pourrait les atteindre tous ; ils échapperaient en foule à sa puissance : c'est beaucoup qu'elle en puisse découvrir une partie.

Le spectacle que vous donnera l'expérience dont je vous parle est donc un spectacle réel. Toutes les plantes, tous les animaux peuvent également vous l'offrir. De quelle admiration une telle uniformité dans des espèces si nombreuses et si variées ne doit-elle pas frapper votre esprit? Elle prouve que tant d'espèces sont l'ouvrage d'un auteur commun, dont la providence s'étend sur toutes. Si vous avez peine à concevoir l'organisation de corps si petits, c'est que vous n'êtes pas attentif aux exemples de semblables merveilles qui vous environnent. Voyez quelle est la petitesse de la fourmi, du ciron, de cette populace nombreuse qui ronge les germes des fleurs, de celle qui blanchit la peau violette des prunes, de celle enfin qui couvre les corps prêts à tomber en poussière. Ajoutez encore cette espèce de serpents que nous trouvons dans le vinaigre. Imaginez-vous rien de plus petit que ces imperceptibles animaux? Cependant on ne peut refuser de reconnaître en eux des parties infiniment plus petites, et c'est le nombre, l'ordre, l'usage de ces parties qui les rend ce qu'ils sont, qui en fait de véritables animaux. Ils ont des pattes, un cerveau, une poitrine, un estomac, un cœur dans lequel passe et repasse sans cesse un fluide vital, et chacun de ces organes est lui-même un assemblage de particules. Ils ont des fibres, des glandes, des veines, des esprits animaux qui leur donnent le mouvement. Que dis-je? ils renferment des petits; ces petits ont des organes, et leurs membres, proportionnés à la grosseur du tout, sont en aussi grand nombre que ceux d'une baleine, que ceux d'un éléphant. Les différentes parties, réellement séparées, gardent entre elles un ordre qui les distingue. Quoique chaque germe en contienne une infinité d'autres, subdivisés eux-mêmes en germes plus petits, qui diminuent dans une juste proportion, cette multitude dont il est l'assemblage n'ajoute rien à sa grosseur. Combien de cercles concentriques un cercle ne peut-il pas renfermer sans devenir plus grand? La pesanteur d'une once n'augmente pas parce qu'elle contient des poids plus légers, et plus légers à l'infini. Ne soyez donc point arrêté par la petitesse des objets que je vous présente : songez quelle est la fécondité de la matière.

Enfin un moyen fort simple de vérifier l'expérience que je vous propose, c'est de la réitérer sur des animaux qui naissent contre l'ordre naturel, comme le mulet, le léopard et plusieurs autres de différentes espèces. Ces animaux sont stériles : quelle en est la raison? L'antiquité peu instruite croyait l'expliquer en donnant aux productions de ce genre le nom de monstres et en prononçant que les monstres ne pouvaient engendrer. C'était substituer, selon sa méthode, des noms à des causes; mais nous devons l'excuser. L'ingénieuse imagination des philosophes n'était point encore éclairée dans les ténèbres de la physique par le flambeau qui depuis a guidé nos pas; ils ne formaient presque alors que des conjectures incertaines. L'aurore a dissipé cette nuit profonde, et la cause de la stérilité de ces animaux, ainsi que beaucoup d'autres mystères, est aujourd'hui connue. Le microscope la dévoile par la différence essentielle et frappante qu'il fait voir entre les objets que nous offre cette seconde expérience, et ceux que présente la première. En nous montrant pourquoi des animaux, dont l'Etre suprême n'a pas créé l'espèce, sont incapables de se reproduire, il nous convainc de plus en plus qu'il n'est point de hasard qui puisse subitement faire éclore des êtres qui n'aient pas été formés dès la naissance du monde. En effet, quelle cause rivale de la toute-puissance pourrait donner la vie à ce qui ne l'a pas reçue de l'Auteur de la nature, et partager avec le Souverain de l'univers la gloire de la création?

Je ne m'arrêterai point à réfuter l'objection que semble fournir contre ce principe évident la naissance même de ces animaux dont nous parlons. Quoiqu'ils ne paraissent pas en effet avoir été créés dès l'origine du monde, ils l'étaient cependant, non pas, à la vérité, tels qu'ils se montrent à nos yeux, mais semblables à leurs pères. C'est à l'alliance que ce père a contractée dans une espèce différente, qu'ils doivent la forme étrangère sous laquelle nous les voyons. Pour peu qu'on réfléchisse sur de tels mélanges, il n'est pas difficile de concevoir combien est grande l'altération qu'ils produisent, et quelles en doivent être les suites. Elles influent non-seulement sur la forme primitive de ces animaux, dont ils ne conservent plus que quelques traits, mais encore sur leur fécondité. La substance qu'ils puisent dans le sein d'une mère que la nature ne leur avait pas destinée n'étant nullement propre aux petits qu'ils renferment, ce peuple nombreux se détruit, et l'art seul peut dans la suite renouveler leur espèce, comme l'art seul a pu la produire. Ils naissent sans espoir de postérité, ainsi que naissent dans nos contrées ces plantes que l'Asie, l'Afrique et le nouveau monde nous envoient renfermées dans leurs graines. Elles croissent d'abord, s'élèvent, fleurissent même aisément; mais leur fleur est stérile parce qu'elles trouvent dans la différence du climat, ou dans celle du terrain, des obstacles insurmontables à leurs efforts.

La terre, en effet, cette mère commune de tous les végétaux, ne contribue à leur accroissement que par les sucs nourriciers qu'elle fournit aux graines qu'on lui confie. C'est aux plantes elles-mêmes à verser dans

son sein ces graines qui doivent en perpétuer l'espèce, et dont chacune d'elles renferme toujours une multitude nombreuse. On retrouve chez les animaux la même distribution, comme le prouvent en particulier les œufs de poule. Nous y remarquons un corps jaunâtre placé dans le centre. Enveloppé d'une membrane déliée, il nage dans une substance blanche et molle, au milieu de laquelle il est suspendu de part et d'autre par des ligaments. Ces ligaments, que le vulgaire prend pour le germe, sont attachés à la membrane qui tapisse immédiatement la coque. C'est de ce jaune que se nourrira le petit qui doit éclore, lorsque l'union du coq avec la poule l'aura rendu féconde. Cet aliment qui le fera croître, était avant cette alliance renfermé dans l'œuf de la mère; mais sans cette alliance l'œuf eût été stérile. En vain l'eût-elle couvé sans cesse; jamais il n'aurait rien produit de vivant. Vous ne pouvez donc trop admirer la sagesse divine dans ce partage qu'elle a fait entre les deux sexes. Elle a renfermé dans l'un ce qui doit renouveler chaque espèce, pendant que l'autre possède seul ce qui peut nourrir les petits et leur donner l'accroissement nécessaire.

Aussi voyons-nous en eux un désir égal de s'unir pour la propagation de leur espèce : désir naturel, qui met à mes yeux dans le plus beau jour la providence toute-puissante de l'Etre suprême. En l'inspirant aux animaux, il assurait à la terre pour une longue suite de siècles la conservation de cette multitude innombrable dont elle est peuplée. Cette passion si vive se fait sentir en même temps aux deux sexes; mais la saison en est différente, selon la différence des espèces, à l'exception d'un petit nombre qui n'ont point de temps marqué. Quelques-unes s'accouplent pendant six mois de l'année; d'autres n'en ont qu'un pour s'unir; la saison de l'hymen pour la plupart est le printemps. Ce n'est que vers sa fin que les poissons commencent à ressentir cette ardeur féconde, lorsque l'air a communiqué sa chaleur aux fontaines, aux fleuves, aux mers. L'humide empire est alors embrasé : alors, pour parler le langage de votre poëte, Vénus rentre au sein des eaux, on voit nager la troupe des amours. Dans l'automne, cette violente passion trouble le repos des cerfs timides; et les cris dont ils font pour lors retentir nos forêts annoncent leurs transports. Ainsi la nature, en plaçant dans les saisons différentes la multiplication des différentes espèces, soumet l'année presque entière aux lois de l'amour. L'hiver seul est oisif, et le froid qu'il ramène semble replonger les animaux dans un stérile engourdissement. Telle est aussi la règle qu'elle s'est prescrite dans la production des plantes. Une succession rapide remplace les unes par les autres, et varie sans cesse la scène de l'univers. Les fleurs embellissent le printemps; les moissons et les fruits leur succèdent dans les saisons suivantes; et la terre fatiguée se repose pendant l'hiver.

Mais de ce que les feuilles ne paraissent que dans une certaine saison; de ce qu'un arbre ne produit la plupart de ses branches qu'au bout de quelques années, vous concluez peut-être que ces parties naissent en effet quand elles se montrent, et que, destinées à l'ornement de l'arbre, plutôt qu'essentielles à sa nature, elles sont moins anciennes que lui. De cette conséquence, je vous vois inférer que les plantes ne fournissant des semences que dans un certain temps, les graines sont dans le même cas que les feuilles et que les branches, et doivent être regardées comme des productions nouvelles. Mais ce raisonnement, Quintius, est détruit par tout ce qui précède. Ces parties que vous croyez en quelque sorte étrangères à la plante, ont réellement la même origine qu'elle. Les feuilles, quoiqu'elles ne s'épanouissent que dans un certain temps, étaient néanmoins renfermées dans le corps de la plante, sont nées avec elle, avaient dès l'instant de sa naissance et leur principe, et leur forme particulière. A combien plus forte raison le germe lui-même, où réside la plante entière, devait-il exister alors? Pourquoi donc ne se montre-t-il que plus tard? Cette lenteur a ses causes, et vous les découvrirez en étudiant l'organisation des plantes. Vous verrez que la sève qui les arrose est obligée de mesurer son action à la faiblesse des canaux qu'elle parcourt; que les orifices de quelques-uns d'entre eux sont d'abord trop étroits pour lui donner un libre passage, et que ce n'est qu'au bout de plusieurs circulations qu'elle peut se faire jour au travers, pénétrer jusqu'au lieu où résident les graines, les développer et les rendre fécondes.

Lorsque le terrible Aquilon, usurpant l'empire des airs, a ramené les noirs frimas et défiguré la face de l'univers, tout gémit, tout est plongé dans les ténèbres. Les oiseaux sont muets; la terre dépouillée n'offre qu'un spectacle hideux; quelques rayons faibles et décolorés percent à peine les nuages et répandent au lieu de jour un sombre crépuscule. Les troupeaux languissent dans leurs étables; les bêtes fauves dorment au fond de leurs retraites; oisif dans sa chaumière, le berger s'y défend contre le froid; les ruisseaux cessent de couler; les arbres n'ont plus de feuilles; la campagne a perdu ses charmes. Il règne dans toute la nature un morne silence : enchaînée sous des monceaux de neige, elle est dans une léthargie peu différente de la mort. Mais à peine le soleil plus radieux a fait croître les jours et revivre le printemps, que les chaudes haleines des zéphyrs fondent l'écorce des eaux et rompent les glaces qui couvraient la terre. Une douce chaleur s'insinue dans le sein des corps; les liens qui retenaient la nature captive se relâchent, et l'année renaissante lui rend toute sa beauté.

Ainsi dorment ensevelis dans les plantes et dans les animaux les germes qui doivent les reproduire, jusqu'à ce que la force de l'âge les tire de l'assoupissement; mais leur existence n'en est pas moins réelle. Tout ce

que la nouvelle saison fait éclore pour revêtir un arbre dépouillé par les hivers, doit, il est vrai, son accroissement à la douce chaleur du printemps, à l'abondance des rosées, aux favorables influences d'un ciel pur; mais l'accroissement excepté de tant de parties diverses, il n'en est aucune qui n'existât pendant la rigueur des frimas. Leur petitesse les rendait alors imperceptibles, immobiles et sans action, elles étaient resserrées au centre du germe qui les renfermait. Développées par la fermentation, elles sont maintenant visibles à nos yeux. C'étaient autrefois des ébauches : ce sont aujourd'hui des corps. Voyez cet éléphant dont le dos énorme porte des tours remplies de soldats ; ce monstrueux animal, que l'on ne peut mieux comparer qu'à celui dont les vastes flancs renfermaient les destructeurs d'Ilion. Il était petit en naissant, plus petit encore dans le sein de sa mère ; mais combien l'était-il davantage renfermé dans le premier de son espèce? Ce chêne, dont la tête est voisine du ciel, dont les profondes racines touchent à l'empire des morts, dont les branches touffues étendent au loin leur ombre; tel, en un mot, que celui dont un songe offrit l'image au monarque de Babylone; ce chêne était autrefois un gland. Que dis-je? il n'en était pas la millième partie. Renfermé avec une foule d'autres dans l'arbre qui produisit ce gland, il formait dès lors un arbrisseau distinct et parfaitement organisé. Pour devenir ce qu'il est, il ne lui manquait, comme nous l'avons dit, que le développement. Ainsi cette nation, *plus nombreuse que les étoiles du ciel*, qui jadis libre et souveraine habitait la Palestine, et dont nous voyons aujourd'hui les restes esclaves et dispersés dans toutes les régions de la terre, le peuple hébreu a subsisté tout entier dans Abraham. Réunis dans ce père commun, lors même qu'il était encore à la mamelle, ses innombrables descendants ont reposé dans le même berceau que lui.

VII. Mais, me direz-vous, rien n'est si délicat, si sujet à des vicissitudes sans nombre que les particules dont les germes sont composés. L'ordre qu'elles gardent peut être renversé; leur qualité même s'altère facilement. Les germes tirent leur subsistance d'une multitude de corps étrangers, dont la nature est toujours différente et souvent contraire. Comment est-il possible qu'ils se maintiennent, comme ils font, pendant tant d'années, et que, malgré tant d'atteintes, ils conservent leur forme et leur propriété? Cette durée, Quintius, est l'effet de leur état de compression et du grand nombre de tuniques qui les enveloppent. D'ailleurs, ne croyez pas qu'ils doivent tous éclore. Sur cent mille, à peine un seul voit-il le jour. La plus grande partie du peuple immense qu'ils renferment, meurt avant que de naître. Après s'être tirés avec peine d'un labyrinthe de détours, prêts à se montrer enfin, et parvenus à cet instant qui doit manifester leur existence, ils périssent, comme ce vaisseau qui fait naufrage dans le port ; ils perdent, à l'entrée de la vie, l'espérance de vivre jamais. Malheur irréparable que cause ou la destruction du corps qui renfermait les germes, ou celle des germes eux-mêmes. Le coup qu'ils reçoivent frappe en même temps l'innombrable multitude que renfermait chacun d'eux. Ainsi lorsqu'un navire est englouti par les abîmes de la mer, tout ce qu'il porte disparaît avec lui, submergé par la même tempête.

Que dirai-je de l'impression funeste et presque toujours mortelle que fait la vieillesse sur ce peuple fragile ; du ravage qu'y causent les maladies : celle principalement qui, portée du fond de l'Amérique en Europe, venge le nouveau monde de la perte de ses richesses et punit l'avarice de leurs injustes ravisseurs, en infectant la source même de la vie : affreuse contagion, dont le venin empoisonne les traits de l'amour, déjà si redoutables par eux-mêmes. Considérez de plus tout ce qui périt à chaque instant dans la vaste étendue de l'univers. Que de routes frayées vers le trépas, que de précipices, que d'abîmes creusés de toutes parts, que de sanglantes guerres entre les infortunés mortels, combien d'animaux sauvages et voraces répandus sur la terre ! Voyez presque tout ce qu'elle produit se consumer sans espoir de renaître. Ce bœuf, lorsqu'il broute dans une prairie l'herbe naissante, n'en épargne pas les germes : il s'en repaît, prêt à servir lui-même de pâture à d'autres. La colombe vit de grains, l'épervier dévore la colombe. Les troupeaux naissent et les blés s'élèvent pour la nourriture de l'homme. La terre est peuplée de corps, dont les uns se renouvellent par la destruction des autres : tout être mortel ne vit que de rapines, et doit à son tour servir de proie.

C'est précisément à cause de cette fragilité que l'Auteur de l'univers a renfermé dans une seule graine des semences si nombreuses. Il savait que la plus grande partie périrait de mille morts différentes. Ainsi, pour empêcher que des espèces peu durables ne fussent bientôt détruites, il a voulu que chacun des germes primitifs sortît de ses mains, rempli d'une multitude de germes, dont quelques-uns destinés à survivre aux autres, et comme échappés au naufrage universel, pussent conserver les espèces. Cette multitude s'aperçoit sensiblement chez plusieurs animaux; et quoique moins visible dans la plupart, elle est réelle dans tous. Autant on voit d'épis sur la terre, la veille d'une abondante moisson, de feuilles dans les forêts, de sable sur les bords de la mer, autant vous devez croire de germes rassemblés dans un corps quel qu'il soit. C'est dans la création des corpuscules imperceptibles que la puissance suprême éclate avec le plus de magnificence. Dieu s'y montre plus grand à mes regards, que dans le vaste temple des cieux, qu'au milieu du brillant cortége des astres.

Que votre imagination, je le répète, ne se rebute pas à la vue de cette foule d'êtres vivants concentrés dans l'intérieur d'un corps si petit. Connaissez-vous les bornes de la matière ? Ses dehors vous paraissent infinis ;

lorsque votre œil parcourt la prodigieuse étendue des espaces célestes, lorsqu'il s'égare dans leur immense profondeur. Quelle que soit la distance des astres les plus reculés, vous concevez toujours de la matière au delà d'eux. Mais l'intérieur de la matière ne vous paraîtra pas moins infini, si vous essayez de la décomposer, si vous prétendez trouver un point où elle soit sans parties. Qu'on la multiplie, qu'on la divise, en vain se flatte-t-on d'en atteindre les extrémités.

Puis donc que chaque partie de la matière est matière, est un corps étendu et figuré, parmi ce grand nombre de particules que l'intérieur des plantes et des animaux dérobe à nos regards, pourquoi n'en pas concevoir plusieurs, non-seulement divisibles, et petites à proportion de leur nombre, mais organisées, travaillées avec art par la main savante du Créateur, et qui, contenues les unes dans les autres, soient le principe de la reproduction de ces êtres? Ce n'est pas une supposition arbitraire : l'expérience la confirme. Au retour du printemps nous voyons l'écorce de ces arbustes qui sont l'ornement de nos parterres, se couvrir de boutons. A peine cette pourpre brillante, dont le vif éclat commence à se distinguer au milieu des feuilles, à peine a-t-elle la force de percer la délicate et légère enveloppe qui la couvre. Cueillez ce bouton, ce n'est pas encore une fleur; c'est l'ébauche d'une fleur naissante : il n'a pas ce qu'auraient pu lui donner les sucs de la terre et la chaleur du soleil. Ouvrez-le et considérez-en d'un œil attentif les replis intérieurs; vous y trouverez cent couches de feuilles et tout ce que cette rose, en s'épanouissant, aurait offert au souffle empressé des zéphyrs, si votre main n'eût abrégé ses jours.

Elle renferme aussi dès lors au fond de son calice les semences qui devaient être le gage d'une postérité nombreuse; il ne manque à ces germes féconds que la maturité. Examinez-les avec un microscope, vos yeux découvriront une merveille digne de toute votre admiration. Au sommet d'une graine imperceptible, vous apercevrez, dans leur ordre naturel, toutes les parties de l'arbrisseau qui devait en sortir; vous verrez la racine distinguée des branches. Que dis-je? si vos yeux pouvaient pénétrer jusqu'au fond de ces inaccessibles retraites, vous verriez de secondes graines contenues dans les premières, des germes enfants les uns des autres. Mais l'esprit va plus loin que les sens et s'ouvre l'intérieur des objets les plus cachés. Vous concevez enfin de si grands mystères. Un ordre merveilleux offre à vos regards une foule innombrable d'hommes créés à la fois, que le Créateur a renfermés dans un germe unique. Source intarissable où les différents âges puisent successivement les générations; chaîne immense que les siècles étendent et développent, à mesure qu'une révolution rapide les renouvelle. Vous la voyez cette multitude infinie renfermée dans un seul : de ce seul homme vous voyez naître un peuple, d'où sortiront des peuples à l'infini.

Mais tout ceci n'est pas particulier à l'homme; il convient également à tout corps organisé qui naît pour mourir. Ce que j'ai dit de la rose doit s'entendre aussi des autres fleurs, de toutes les herbes dont la verdure embellit nos campagnes, de ces graines que la terre n'accorde qu'aux travaux opiniâtres du laboureur. Vous devez enfin l'appliquer à tous les arbres, à ceux qui se courbent sous le poids de leurs fruits, comme à ceux dont la tête touffue ombrage le sommet des montagnes. Dans un seul raisin sont renfermées des vignes entières, et le cep de ces vignes est chargé de grappes. Un grain de froment contient plusieurs récoltes : ainsi des autres plantes. Tout ce que le vulgaire regarde comme une production nouvelle existait avant que d'éclore : il était alors caché; il se montre aujourd'hui.

VIII. Toutes sortes de terrains ne sont pas également propres à produire toute espèce de fruits; la fécondité n'est pas partout la même. Voyez les plaines de la fertile Mésie; voyez les champs qu'arrosent les inondations régulières du Nil. D'heureuses moissons y répondent à l'excellence du terroir : des forêts de chalumeaux flottant au gré des zéphyrs peuvent soutenir à peine leur tête appesantie : la terre porte avec joie ce riche fardeau, et l'abondance verse dans ces climats d'inépuisables trésors. D'un autre côté, combien de tristes campagnes ne sont-elles pas désolées par une soif affreuse, ou par une excessive humidité? Des tiges avortées, maigres, sans consistance, s'affaissent et se flétrissent : la terre languissante leur refuse la nourriture nécessaire, et des épis clair-semés ne dérobent point la vue des sillons. Près de là on aperçoit une vile chaumière; c'est le séjour de l'indigence; une livide pâleur, une voix plaintive, des yeux toujours mouillés de larmes, des vêtements sales et déchirés l'annoncent au premier regard.

Cependant la moisson la plus abondante, aussi bien que la plus stérile, peut être produite par la même semence. Ce n'est donc pas aux graines, c'est à la terre qu'il faut attribuer la raison d'une différence si marquée. Elle vient de ce que la terre ne renferme pas assez de sels, ou de ce que ceux qui résident dans son sein sont trop ou trop peu dissous. En effet, le développement des grains est une suite de leurs propres efforts, secondés par l'action des sels, et surtout par celle du nitre. Sans le nitre, tant de parties mille fois entrelacées les unes dans les autres ne peuvent s'étendre insensiblement, se dégager du centre de ce germe qui les contient et s'élever à une juste hauteur. Ainsi privées de ce secours, à peine quelques-unes de ces plantes ont-elles pu rompre leurs liens, vaincre les obstacles qui s'opposaient à leur accroissement et parvenir à voir le jour. Leur tête a commencé, mais en vain, à se montrer. Leurs progrès ont cessé dans l'instant. Un sommeil léthargique s'est appesanti sur elles, parce qu'elles se sont abreuvées de sucs mal digérés, ou qu'une chaleur excessive a porté le feu dans leur tige, alté-

rée déjà par la sécheresse. De là vient la stérilité d'un fonds et le mauvais état de ce qu'il produit.

Qu'un champ soit au contraire éclairé par un soleil tempéré; qu'une pluie douce en étanche souvent la soif; qu'à l'avantage de cette heureuse exposition, il joigne celui de renfermer un grand nombre de parties salines et sulfureuses, ce champ vous comblera de richesses et saura vous rendre avec usure les grains que vous lui confierez. L'eau qui dissout ces sels et ces soufres, mise en mouvement par la chaleur, les fait bientôt fermenter et les porte dans les canaux de la plante. A l'aide de ce véhicule ils dénouent le germe, ouvrent ce trésor précieux, agitent tous les corpuscules qu'il renferme, et les poussent au dehors. En les dégageant de leurs liens, ils nourrissent l'intérieur de la plante et la mettent en état d'étendre au loin ses racines et de pousser une tige chargée d'épis. Ainsi croissent toutes les plantes, tous les arbres, et généralement tous les végétaux.

De ce qui précède, il suit évidemment que, plus les sels agitent l'intérieur du germe et développent ce point imperceptible où sont concentrées tant de richesses, plus les épis doivent être nombreux et les moissons fertiles. Mais elles trompent l'espérance du laboureur, lorsque ces plantes ébauchées que renferme la semence, languissent dans le sein du repos, et que du fonds stérile d'une terre oisive, il ne sort rien qui les ébranle, qui par des secousses réitérées les arrache au sommeil. A ce sommeil profond succède bientôt une mort funeste. On voit périr une famille naissante qui dans la suite eût pu former un peuple nombreux, si elle eût rencontré, dans une terre propre à la faire éclore, des sucs dont l'abondance et l'activité l'eussent secondée.

Ne vous reposez donc pas entièrement sur la nature : elle ne dédaigne pas le secours de l'art. Prête à couronner nos efforts, elle aime à nous montrer toute l'étendue de ses propres forces. Avant que de semer vos grains, trempez-les dans une eau que le fumier, le nitre et les cendres de plusieurs plantes auront remplie de sels volatils. Bientôt vous verrez ces grains, quoique confiés à un fonds de médiocre valeur, se multiplier par une fécondité qui tiendra du prodige. Il en sortira d'un seul jusqu'à deux, trois et quatre mille; tant est grande la vertu de ce sel! Plusieurs tiges s'élevant à la fois sur un seul pied, comme ces rejetons que pousse un saule dont on a coupé le sommet, formeront une petite forêt qui portera son ombre à quelque distance.

Mais le sel de nitre ne peut ni produire le froment, ni donner à chaque grain le principe de sa fécondité. Cette multitude que nous voyons éclore ne doit pas sa naissance aux rayons du soleil, au souffle des zéphyrs, à la pureté de l'air, aux pluies, aux rosées, à la qualité du terrain. Toutes ces causes contribuent sans distinction à l'accroissement de tous les végétaux; elles sont communes à toutes les plantes. Si les productions de la terre sont si variées, souvent même si contraires, cette diversité vient de la différente nature des corps qui lui sont confiés. Ne voyons-nous pas en effet d'utiles spécifiques croître à côté de poisons dangereux, l'aconit auprès du dictame, la ciguë mêlée avec des parfums? Le même jardin porte des plantes de toute espèce, qui sont arrosées par les mêmes pluies, exposées aux mêmes rayons du soleil. C'est ainsi que la proie qui nourrit un lion pouvait servir à la pâture d'un aigle. Cette substance étrangère ne les fait pas ce qu'ils sont : elle les entretient et leur donne l'accroissement. Disons la même chose des aliments qui renouvellent les muscles, les nerfs, les membranes, les os, les fluides même de notre corps. Ils prennent la figure de chaque partie, loin de la lui donner. A plus forte raison ne fabriquent-ils pas les organes intérieurs; ils ne font que s'incorporer avec eux.

Des causes étrangères ne peuvent donc créer aucune semence; elles ne sont capables de former ni des espèces, ni des individus. Ainsi lorsque vous voyez un grain de blé, rendu fécond par une légère saumure, se multiplier à ce point, concluez qu'au fond de chaque germe résident des germes innombrables, et qu'ils en sortent, toutes les fois qu'une force suffisante leur donne la vie et le mouvement. Au reste, la plante qui porte le froment et les autres herbes que le court espace d'une année voit naître et mourir, ne fournissent pas les seuls exemples d'une si prodigieuse fécondité. Vous ferez avec un égal succès la même épreuve sur la vigne, sur cet autre ornement de la campagne, les délices de l'homme, comme le blé est sa nourriture. Arrosez-en la racine avec une semblable liqueur, elle vous produira des raisins en abondance et d'un goût merveilleux. Vous croirez voir les fertiles coteaux du Tmole transportés dans vos jardins. Des grappes aussi grosses que celles des vignes de la Palestine pendront à vos treilles, et vous boirez un vin comparable à celui de Tokai, supérieur aux vins si vantés de Falerne et de Capoue. Quelle est la cause de ce prodige? La vigne depuis longtemps avare des trésors qu'elle renfermait, et jusque-là cultivée d'une manière trop simple, laisse alors échapper à la fois de son sein une multitude de germes, qui mis en réserve pour d'autres années, ne se seraient développés que successivement, ou plutôt eussent été détruits par l'âge. Ce qui la force à cette libéralité, c'est l'impulsion du nitre et l'humide influence des esprits volatils dont elle tire une abondante nourriture. Ne croyez pas qu'un si grand effort tarisse cette source et lui fasse perdre sa fertilité naturelle. Il ne l'affaiblit en rien. Cette vigne, sans s'épuiser, paiera tous les ans le même tribut. Longtemps jeune, rendue plus riche par ses profusions mêmes, elle entretient sa vigueur par le secours de l'agent qui la fertilise, et ce n'est que fort tard qu'elle ressentira les tristes atteintes de l'âge.

J'ai prouvé que dans chaque individu réside toujours le principe de son renouvellement. Mais si les plantes fournissent des semences, les semences renferment aussi des plantes. Une branche aurait-elle des feuilles, le fruit succéderait-il à la fleur, si les parties qui doivent former et ces feuilles et ce fruit n'étaient depuis longtemps tracées et distinguées dans la graine? Vous m'objecterez en vain que quelques arbres, au lieu d'être produits par la semence, le sont par une branche séparée de la tige, ou qu'ils renaissent de la racine même. Dans les branches, dans les racines coule le même fluide dont l'intérieur du tronc est arrosé. Ce fluide roule dans son sein des germes sans nombre; il s'élève insensiblement par les fibres jusqu'au sommet des branches, s'y rassemble dans une espèce de réservoir, s'y perfectionne et s'y mûrit par la chaleur. Ne peut-il pénétrer jusque-là, il se fait jour au dehors sur la route : il perce l'écorce, à laquelle il s'attache comme une gomme transparente, et forme ces boutons luisants que nous nommons des yeux. Ce suc remplit tous les rejetons, il inonde toutes les racines et le corps entier de l'arbrisseau. C'est une liqueur fertile qui s'accroît en même temps que lui. Augmentée sans cesse par les aliments continuels que lui fournit la terre, elle aime à se répandre dans un plus grand espace. Ses parties longtemps resserrées se dégagent insensiblement, s'étendent, deviennent plus actives à mesure qu'elles se développent, et, s'insinuant dans toute la capacité du tronc, elles portent des germes dans tout ce qu'elles arrosent.

Telle est l'unique cause du succès dont l'homme s'est vu récompensé, lorsque plein d'une noble hardiesse il entreprit de donner des lois à la nature, de corriger le vice d'une plante et de faire adopter aux arbres des fruits d'une autre espèce. Si la nouvelle branche qu'on insère, soit en fente, soit en écusson, ne renfermait dès lors le principe et l'ébauche de tout ce qui en doit sortir, si elle ne les avait pas reçus de l'arbre dont elle fut originairement partie, conserverait-elle sur un fonds étranger les qualités qui lui sont propres? Y formerait-elle, si je l'ose dire, un établissement durable pour sa postérité? Le pied sur lequel vous l'avez entée ne lui fournit que la nourriture. Comment pourrait-elle donc produire tous les ans les feuilles, les fleurs, les fruits de son espèce, et devenir même la tige d'autres branches propres à être entées comme elle? Comment un tronc d'arbre sauvage aurait-il une tête si belle? Etait-il destiné par lui-même à se courber sous le poids des fruits? ces branches renfermaient donc avant la greffe tout ce que vous voyez en éclore. Elles ont des nœuds, et c'est là que résident leurs productions ébauchées. La tumeur de ces nœuds annonce un grand nombre de rejetons.

Je dis la même chose de ces plantes qui croissent dans un fonds marécageux ou dans les eaux, de celles que vous voyez naître d'elles-mêmes dans les campagnes ou dans les lieux incultes, comme les ronces, les épines et tant d'herbes nuisibles à l'homme. On ne les a point semées; personne ne les cultive : cependant ne croyez pas que la terre, en les produisant, rende ce qu'elle n'a pas reçu. Quelque part qu'elles s'élèvent, leurs germes y ont été portés ou par les vents, ou par la pluie, ou par les oiseaux. Tout a sa graine, jusqu'à la mousse. Le gui naissant sur l'écorce d'un vieux chêne, cette plante parasite à laquelle le bois d'un arbre étranger sert de terre et dont la vie est un larcin, le gui même a sa semence. Le champignon, la fougère, ont la leur, quoiqu'elle échappe aux yeux les plus perçants. C'est une poussière imperceptible qui se cache dans les plis des feuilles et jusque dans leurs rides. N'attendez donc aucune production sans germe. Une expérience facile vous convaincra de cette vérité. Placez dans un lieu découvert un vase rempli d'une terre vierge; étendez dessus une gaze dont le tissu soit assez lâche pour donner un libre passage à l'air et aux rayons du soleil, mais assez serré pour être impénétrable aux graines que le vent pourrait y porter. Vous arroseriez en vain cette terre pendant toute une année, elle demeurerait éternellement stérile.

Aveugles philosophes, qui souteniez autrefois que la corruption de la matière engendrait des insectes, vous n'avez pas connu l'ordre invariable établi dans la génération de tous les êtres. Est-ce ainsi que vous avez pu croire la nature inconstante, capricieuse, capable de s'écarter du plan qu'elle s'est prescrit, et sur cette fausse idée bâtir un système monstrueux? Apprenez que les lois primitives sont immuables, que rien ne se soustrait à leur pouvoir, que les mouvements une fois imprimés à la machine de l'univers par la main de son auteur ne peuvent s'altérer, que le hasard ne peut ni leur suppléer, ni les détruire. La nature ne varie point, elle n'est pas inconséquente. Toujours d'accord avec elle-même, toujours simple, malgré la prodigieuse diversité de ses opérations, elle marche d'un pas égal à l'exécution de ses projets. Tous les animaux, tous les végétaux naissent et se reproduisent d'une manière uniforme. Pourquoi trouvons-nous un navire rempli de ces animaux dont nos maisons sont infectées? C'est qu'il s'en est glissé quelques-uns dans ce vaste édifice, pendant qu'on le bâtissait sur le rivage. Ils s'y muliplient, et bientôt cette ville flottante en est toute peuplée. Les vermisseaux, dont nous voyons couverte la peau d'un fruit qui se corrompt, ne naissent pas de sa corruption. Ils y étaient renfermés auparavant, quoique leur petitesse les rendît invisibles. Toutes les parties de ce fruit venant ensuite à se dissoudre, à fermenter, ils croissent ou sortent de leurs œufs : ce qui se fait promptement; car les animaux dont la vie sera courte, sont bientôt tout ce qu'ils doivent être : l'accroissement des autres est plus tardif. Des observations exactes ont aussi détrompé sur l'origine d'un oiseau de mer, connu sous le nom de *bernacle*. Sa forme approche

de celle d'un canard. On le trouve le long des côtes des Iles Britanniques, auprès des débris de vaisseaux minés par la vieillesse et par les flots de la mer, ou sur des tas d'algue marine. Le vulgaire ignorant et grossier a longtemps cru qu'il se formait de la pourriture du bois, mais enfin on a reconnu que cet oiseau sortait, comme tous les autres, d'œufs propres à son espèce, déposés sur le bois, sur des monceaux d'algue marine, ou dans des coquillages. La pourriture n'est donc pas la semence de ces animaux, mais simplement leur berceau.

S'il était vrai, comme le raconte un grand poëte, que les entrailles putréfiées d'un taureau meurtri de coups engendrassent des essaims d'abeilles, il faudrait donner à ce fait la même explication. Elles ne sortiraient du corps de ce taureau, que parce qu'il aurait, en paissant dans les prairies, avalé les œufs qui les renfermaient. Un humide fossé rempli d'une fange impure produit des animaux : on trouve dans un étang des poissons qui lui sont étrangers. C'est que les œufs de ces animaux ont été déposés dans ce fossé, que ceux de ces poissons l'ont été sur l'eau de cet étang. De ce que la cause d'un effet vous paraît difficile à comprendre, de ce qu'elle se refuse à toutes vos recherches, ne concluez pas que cet effet n'a point de cause. Ayez recours à celles qui sont connues et suivez sans balancer la nature par la voie qu'elle vous trace. Des conjectures plus solides vous conduiront enfin par cette route à la découverte des mystères que vous ignorez, et les exemples mêmes vous feront tirer de justes conséquences.

Jetez les yeux sur toutes les espèces de quadrupèdes, sur ces bêtes féroces qui sont la terreur des forêts, sur celles que la frayeur dérobe à notre approche, sur ces paisibles animaux accoutumés à nos demeures. Parcourez les oiseaux, les insectes, les reptiles; faites le dénombrement de tout ce qui peuple la mer : considérez et les coquillages et les amphibies. De tant d'êtres divers, il n'en est aucun qui ne soit le fruit de l'union des deux sexes. C'est sans fondement que les anciens donnaient à ce ver aveugle, qui se creuse une retraite dans la terre, le privilége de ne devoir qu'à lui seul la propagation de son espèce. On a cru que réunissant à la fois les deux sexes, ce ver se fécondait lui-même, et l'on a dit la même chose du limaçon, de ce coquillage qui transporte en rampant sa demeure, et dont l'écume trace les pas sur la terre. Quoique androgynes, ces animaux, s'ils ne s'accouplent, demeurent stériles, et leur postérité périt avant que d'éclore. Peut-être d'autres vers ont-ils aussi reçu cette double faculté; mais aucun d'eux, aucun des êtres vivants ne voit le jour, sans le devoir à un père. Tous ont des aïeux, des bisaïeux, une longue suite d'ancêtres, si dans chaque espèce vous en exceptez un seul, que la main toute-puissante du Créateur a formé sans germe, lui confiant tous ceux qui devaient, en se développant, peupler la terre dans la suite des siècles.

LIVRE VIII.

Le poëte ayant pour but de recueillir et de développer les preuves les plus frappantes de l'existence de Dieu, il ne pouvait manquer d'ouvrir les yeux de son lecteur sur le grand spectacle de l'univers dont la structure, la forme, les lois portent l'empreinte visible d'une cause souverainement intelligente. Tel est l'objet du huitième livre : on doit le regarder comme un traité d'astronomie.

I. *L'auteur relève d'abord l'utilité de cette science : il en fait l'histoire abrégée; compare aux grands hommes, qui se sont le plus distingués dans cette brillante carrière, les philosophes épicuriens; oppose aux découvertes des premiers les erreurs grossières des seconds. Après cette introduction, il donne le précis des trois principaux systèmes qui portent les noms de Ptolémée, de Copernic et de Tycho-Brahé.*

II. *Quoique l'objet principal de son ouvrage ne l'oblige pas à prendre de parti entre ces opinions, il déclare que l'amour du vrai le détermine en faveur de celle de Copernic. Cet astronome place le soleil au centre, ne lui donne d'autre mouvement qu'une continuelle rotation sur son axe, et fait décrire autour de lui de vastes orbites à la terre et à toutes les planètes qu'il suppose tourner en même temps sur elles-mêmes. Le poëte joint à l'exposition détaillée de ce système les additions que Descartes y fit en l'adoptant, c'est-à-dire la célèbre hypothèse des tourbillons qu'il présente en peu de mots dans cet article pour la développer ensuite avec plus d'étendue.*

III. *Le troisième article renferme les preuves indirectes du système de Copernic. Ce sont les objections que l'auteur propose contre celui de Ptolémée : objections sans réponse, dont l'une est le peu d'accord des révolutions célestes dans cette hypothèse, avec la loi découverte par Képler.*

IV. *L'opinion de Copernic est au contraire parfaitement conforme à cette loi, regardée par les astronomes comme un principe certain, depuis que le célèbre Cassini l'a vérifiée. L'auteur développe ici cette preuve directe, qui n'est pas la seule. Il avait déjà fait valoir la simplicité de ce système et la manière nette et facile dont on y explique les stations et les rétrogradations des planètes, ainsi que quelques autres apparences inexplicables dans celui de Ptolémée. Le reste de cet article donne la raison physique.*

Du mouvement des planètes, dont les carté-

siens attribuent la cause à celui du soleil même sur son axe.

De la différence qui se trouve entre la vitesse de ces corps, la durée de leurs révolutions annuelles et leur éloignement du centre.

Enfin de leur aphélie et de leur périhélie.

V. *L'auteur entreprend d'expliquer ensuite la cause du mouvement diurne de la terre, et celle de cette période de* 26,000 *ans que nous attribuons aux étoiles fixes. Il répond aux objections des newtoniens contre l'existence de la matière subtile, et suppose à ce sujet diverses conjectures sur les comètes.*

VI. *La différence des temps que les planètes emploient à tourner sur elles-mêmes, l'inclinaison de l'axe terrestre par rapport à l'écliptique, le parallélisme de ses positions, le retour des équinoxes, des solstices, des saisons de l'année, sont autant de problèmes que l'auteur résout avec la plus grande clarté, selon les principes de Descartes et de Copernic.*

VII. *Enfin, dans un dernier article, il parle du tourbillon particulier dont la terre est le centre, des mouvements de la lune qui, placée dans ce tourbillon, est le satellite de notre globe; et des éclipses soit de lune, soit de soleil. De courtes réflexions sur la sagesse et la toute-puissance du Créateur de tant de merveilles terminent ce livre.*

I. Je passe, Quintius, à l'exposition du système de l'univers, de sa forme, des lois suivant lesquelles il se meut, et je vais offrir à vos yeux le plus magnifique de tous les spectacles; je vais leur dévoiler la Divinité. Du creux d'une profonde vallée, prenant son essor vers le ciel, l'aigle agite fortement ses ailes, pour se mettre en équilibre avec l'air. A l'aide des vents, que dans le sein même du calme excite la violence de ses mouvements, il s'élève, et d'un œil fixe contemplant le soleil, il semble se repaître de la lumière. Suivons la route qu'il nous trace. En rampant au milieu des êtres mortels, nous avons pénétré jusqu'aux sources de la vie. Osons franchir les plus hautes régions, et portés par un vol rapide, parcourir les sphères célestes.

Considérez ces astres errants dans la vaste étendue de l'espace; ces étoiles fixes, qui d'un centre brillant de la plus vive lumière, lancent des traits de flamme aux extrémités du ciel; le soleil enfin, ce père du jour et des saisons, ce flambeau de l'univers, dont la chaleur féconde répand l'âme et la vie sur toute la nature. Ces admirables ouvrages ont-ils un Dieu pour auteur, ou les attribuerons-nous, comme Lucrèce, au hasard? Une succession rapide et constante ramène à nos yeux les jours et les nuits, les mois et les années: nous jouissons des douces influences de l'air, des productions d'une terre inépuisable, du renouvellement des forêts, du cours des fleuves, de la lumière des astres. Qui de nous songe à rechercher la cause de phénomènes si frappants, à s'occuper même du détail de ces opérations merveilleuses? La plupart craignent une étude qui les forcerait à reconnaître l'auteur de tant de bienfaits. Epris des charmes de la vérité, vous n'avez plus cette coupable indifférence. Examinez ce que les découvertes des modernes ajoutent sans cesse à celles des anciens, et sachez vous approprier le fruit de tant de travaux. Ouvrez les yeux, Quintius: de telles connaissances, en éclairant votre âme, la prépareront aux leçons de la sagesse. Déjà les nuages se dissipent; je vois le jour éclore: ne vous dérobez pas à ses rayons. La lueur faible de l'aurore naissante fera bientôt place aux traits lumineux du soleil.

Nous devons infiniment aux siècles anciens. Nos ancêtres osèrent aborder la nature encore sauvage, et percer le voile épais qui la dérobait aux regards des mortels. Génies créateurs, en se chargeant de faire les premiers pas dans cette difficile carrière, ils se sont par leur sagacité, par leur courage, acquis un droit sur la gloire des plus brillants succès. Nous ne faisons que mettre en valeur des terres déjà préparées; mais nous les cultivons avec soin. Si nos savants marchent quelquefois dans les routes tracées par les anciens, ils s'en fraient quelquefois de nouvelles. Héritiers et des trésors et de la noble curiosité de nos pères, nous augmentons par notre propre industrie les richesses qu'ils nous ont laissées.

Le véritable système de l'univers, imaginé d'abord par Aristarque et par Philolaüs, était depuis plusieurs siècles enseveli dans les ténèbres de l'oubli, lorsque sa beauté, longtemps méconnue, fit une vive impression sur l'esprit d'un célèbre Polonais. Il le fit revivre, et sous ses auspices, cette hypothèse reparut avec le plus grand éclat. Bientôt le fameux Galilée lui donna par son suffrage un nouveau lustre: Galilée, la gloire de l'Etrurie, qui le premier, à l'aide du télescope, a rapproché les cieux, a découvert de nouveaux astres et les satellites de Jupiter inconnus jusqu'alors. Képler augmenta nos connaissances en déterminant la route des planètes. De quel nom appellerai-je ce génie de la nature, l'honneur de sa patrie et de son siècle, Descartes, à qui la France se fera gloire à jamais d'avoir donné le jour? Elle a vu sortir de son sein une foule de héros: leurs noms lui sont précieux; mais elle en perdrait plutôt le souvenir, que d'oublier ce guide excellent, cet esprit sublime, qui le premier a conduit nos pas jusqu'au sanctuaire de la vérité. C'est à lui qu'elle doit l'honneur d'égaler la savante Grèce, quoique la patrie d'Aristote, de Platon, de Pythagore, quoique mère de Socrate. Après eux je vois marcher d'un pas égal deux savants, dont la gloire immortelle rejaillit sur l'illustre académie qui les adopta, Huyghens et Cassini. L'anneau de Saturne et l'un de ses satellites se sont rendus visibles au premier; les regards pénétrants du second ont aperçu les quatre autres. Tous ces grands hommes ont mesuré le ciel et la terre; leurs découvertes sont si nombreuses, qu'elles ont répandu la clarté sur la structure de l'univers.

Vous ne leur comparerez, sans doute, ni vos philosophes épicuriens, ni Lucrèce. Dans quelle profonde ignorance était-il plongé, ce poëte que vous regardiez comme un oracle? Abusant de l'exemple du flambeau vu de loin il prononce que les globes célestes ne sont pas plus grands qu'ils ne le paraissent. Il croit que le soleil, amas informe de particules de feux réunies par le hasard, s'éteint toutes les nuits; que tous les matins il reparaît rallumé derrière de hautes montagnes. S'agit-il de donner la cause d'une éclipse de lune ou de soleil, il ne sait si ce phénomène est produit par l'ombre d'un corps placé vis-à-vis de ces astres, ou plutôt, si ces astres ne s'enfoncent pas alors dans quelque caverne, ou ne se couvrent point d'un sombre voile. Je m'étonne qu'il ne croie pas, comme les stupides habitants de l'Inde, qu'un horrible dragon déploie alors contre eux toute sa fureur. Tels sont les défenseurs que l'orgueilleuse impiété nous oppose: je rougis pour Lucrèce de ses ridicules fictions.

Les systèmes les plus connus sur la structure du monde se réduisent à trois. Le premier, qui porte le nom de Ptolémée, place la terre au centre, la suppose immobile, et fait tourner autour d'elle toutes les planètes et le soleil même. Ce qui meut les astres et les emporte d'orient en occident, c'est un ciel que Ptolémée nomme le premier mobile, et qui tourne en vingt-quatre heures sur son axe avec une prodigieuse vitesse vers l'équateur, avec une lenteur infinie vers les deux pôles. Outre ce mouvement commun, les étoiles, tant fixes qu'errantes, ont un mouvement propre, mais beaucoup moins rapide, qui tend d'occident en orient, selon l'ordre des signes. C'est cette direction que les planètes suivent dans leurs périodes annuelles, qui ne sont pas également longues. La lune est celle de toutes qui par sa propre force résiste le plus à l'action du premier mobile. Dans un seul jour elle fait autant de chemin d'occident en orient, que le soleil en fait en douze jours. Placées à différentes distances, les autres planètes décrivent des orbites dans le même sens autour de la terre. Leur mouvement est tantôt direct, tantôt rétrograde; quelquefois elles sont stationnaires.

Copernic ne put adopter cet arrangement des corps célestes. Malgré le préjugé, le témoignage des sens, et l'empire que cette opinion exerçait de tout temps chez tous les hommes, il la proscrivit sans balancer. Heureux novateur, il osa renverser l'ordre établi depuis tant de siècles, et replacer l'astre du jour au centre de l'univers. La terre fut remise au rang des planètes; la lune en devint le satellite. Sujet aux mêmes lois que les autres, notre globe tourne en même temps autour du soleil et sur son axe: cette double révolution se dirige vers l'orient, et le ciel des étoiles fixes est immobile. Dans ce système, il est aisé de concevoir pourquoi nous sommes trompés par des apparences qui nous font croire en mouvement un corps qui ne se déplace jamais, et regarder comme en repos des corps mus sans interruption. Qu'un pilote mette à la voile, les rivages s'éloignent, les villes disparaissent à ses yeux. Ne s'apercevant pas lui-même qu'il avance, il croit que tout se meut autour de lui. Ce navire voisin, quoique retenu par l'ancre, lui paraît voguer avec rapidité. La même illusion nous rend insensible le mouvement de la terre.

Mais l'homme trompé par ses yeux, et plus encore par son orgueil, embrasse sans réflexion une erreur qui le flatte, et se croit dégradé, si le globe qu'il habite n'est qu'une planète. Ces astres qu'il voit à peine, roulent à l'entendre pour lui seul : et le centre du monde est dans le point qu'il occupe. Toutes les fois que la terre en s'abaissant lui découvre une portion du ciel qu'il ne voyait pas, il pense que les étoiles qu'il aperçoit se lèvent; qu'elles se couchent et tombent au-dessous de lui, dès que l'horizon en s'élevant les cache à ses yeux. Pourquoi la sphère entière est-elle emportée par un mouvement universel? C'est afin que l'homme, éternellement immobile, voie toutes les parties du ciel lui rendre hommage, comme à leur souverain. Qui sommes-nous, faibles mortels, pour porter si loin nos prétentions ?

Du mélange de ces deux systèmes, Tycho-Brahé voulut en former un troisième. D'un côté, cédant à la prévention populaire, frappé de l'autre par une vive idée du vrai, cet illustre Danois fit avec les anciens mouvoir le soleil et les cieux ; il rendit à la terre le repos qu'ils attribuaient à ce globe : mais il fit tourner les planètes autour du soleil, ne leur laissant autour de la terre que le mouvement qu'il leur supposait commun avec le reste du ciel. C'était un habile observateur : par ses soins le Danemarck vit s'élever la première tour consacrée dans l'Europe à l'étude des astres; mais ce système prouve qu'il avait peu de connaissance de la physique céleste.

II. Je n'aurais pas besoin de prononcer entre de tels différends. En effet, que la terre tourne, ou qu'elle jouisse d'un repos absolu ; que le soleil reste fixe dans le centre du monde, ou qu'il roule emporté par l'écliptique; qu'un ciel solide soit le mobile universel, ou qu'on admette un fluide pur et délié, dans lequel nagent d'innombrables soleils, accompagnés chacun de leurs planètes, on ne verra pas moins éclater dans la nature la sagesse toute-puissante d'une Divinité, dont l'univers est l'ouvrage et l'empire; mais l'amour de la vérité m'entraîne. Je me livre sans réserve au sentiment qui me paraît le plus clair, et qui dévoile à mes yeux d'une manière plus parfaite l'art incomparable du Créateur.

L'opinion de Ptolémée peut être, je l'avoue, conforme aux idées communes. Les calculs faits en supposant son système ne seront pas moins vrais que dans l'hypothèse contraire. Le succès pourra vérifier les prédictions de ses disciples; les éclipses de soleil et de lune arriveront aux temps marqués, et la même succession ramènera les jours, les mois, les saisons. Mais quoiqu'il rende parfaitement

raison de tout ce qui concerne la terre, parce que dans le fond les apparences sont les mêmes, soit que l'objet, soit que le spectateur se meuve, cependant le système de Copernic résout avec une clarté merveilleuse des difficultés sans nombre que Ptolémée ne peut lever. A chaque nouveau phénomène, l'astronome grec est forcé d'ajuster de nouvelles causes, presque toujours contraires les unes aux autres. Dans son hypothèse rien n'est clair, rien n'est simple, rien ne s'accorde avec les lois et les principes de la mécanique. Il ne prouve rien de ce qu'il avance, il suppose tout. En un mot, ce n'est pas le mouvement des astres, ce n'est ni leur ordre, ni leur situation véritable qu'il nous expose ; il se borne aux seules apparences, aux seuls dehors. Que dis-je ? à la vue de cette multitude embarrassante d'épicycles, de détours, de cercles entrelacés les uns dans les autres, que les corps célestes décrivent autour de la terre, je me représente le labyrinthe de Crète, cet ouvrage monstrueux de l'art et du génie de Dédale. Quelle loi du mouvement peut d'ailleurs fonder la marche irrégulière des planètes, tantôt rétrogrades et tantôt stationnaires ? Dans cet arrangement confus, qui jadis excita l'impatience du roi de Castille, ne reconnaîtrait-on pas les traces de l'ancien chaos ? La nature est plus simple : constante, uniforme, elle suit un ordre invariable. Cette simplicité, je la retrouve dans la doctrine de Copernic. Il n'en est point qui donne à tous les phénomènes des explications plus heureuses ; ni dont les différentes parties forment un tout plus parfait. Je vais vous l'exposer, comme la copie du véritable système de l'univers, comme une preuve éclatante de la Divinité.

Toutes les étoiles sont autant de soleils semblables au nôtre ; immobiles comme lui ; environnés comme lui de corps opaques, auxquels ils communiquent la chaleur et le jour. L'espace où sont dispersés tant d'astres divers, espace dont nous ignorons les bornes, est rempli dans toute son étendue par une matière agitée, subtile, infiniment liquide, homogène, que l'on nomme éther. Comme la terre se divise en royaumes subdivisés en provinces, cet amas immense de matière est composé de tourbillons sans nombre, dont chacun en renferme plusieurs autres beaucoup plus petits. Tous ont à leur centre, ou près de leur centre un corps sphérique. Dans les petits tourbillons cette masse est opaque, et jouit d'une lumière empruntée, que reçoivent tour à tour les deux hémisphères. Elle a quelquefois des satellites. Ce sont des masses semblables qui roulent autour d'elle, et contribuent à l'éclairer en réfléchissant les rayons de lumière. Mais chaque tourbillon général dont ces tourbillons particuliers ne sont que des portions, a pour centre un astre tout de feu, qui sans s'écarter jamais du point fixe qu'il occupe tourne sans cesse sur son axe. La violence de cette rotation ébranle l'éther environnant. L'impression se transmet aux corps qui nagent dans le fluide : il en résulte un mouvement composé, qui leur fait présenter successivement tous leurs points aux rayons épars dans ce vaste océan. Ces astres tout de feu, ce sont les étoiles fixes. Elles brillent par un éclat qui leur est propre ; et quoiqu'elles communiquent un mouvement circulaire aux planètes qui leur sont attachées, elles règnent immobiles au centre de leurs tourbillons. Telle est la constellation du Chien, la Lyre, le Pégase : telles sont les Pléiades, la Grande-Ourse, Andromède. La nuit nous découvre dans un ciel pur et sans nuage, une foule innombrable de soleils.

Les planètes qui les accompagnent se refusent à la faiblesse de nos yeux, et la distance de ces étoiles nous dérobe l'énormité de leur grandeur. Mais si l'on considère que la forme du ciel est la même dans toute son étendue, que les rayons de ces astres sont semblables à ceux du soleil, et que le soleil lui-même, vu dans une distance égale, nous paraîtrait tel que nous voyons les étoiles, pourra-t-on se persuader que le soleil et les étoiles soient d'une espèce différente, et que tant de merveilleux flambeaux brillent inutilement ? La Divinité ne se borne pas à créer un seul être de même espèce, elle verse à la fois de ses inépuisables trésors une moisson d'êtres pareils. Des causes semblables doivent produire de semblables effets.

Ce soleil qui nous éclaire occupe donc le centre de notre tourbillon. Il en est l'âme ; il est la source intarissable de la lumière et du mouvement répandu dans cette portion de l'univers. Aux yeux d'un observateur exact, ce corps immense égale en grosseur un million de terres comme la nôtre, et son diamètre est cent fois aussi grand que celui du globe terrestre. Sans sortir du centre, il tourne sans cesse sur son axe ; cette révolution dure vingt-cinq jours. Ses planètes, toutes semblables pour la forme, mais différentes pour la grosseur, ébranlées par la vive impression que son mouvement communique au fluide éthéré, l'environnent et roulent autour de lui dans des intervalles fort grands, mais inégaux. En même temps elles tournent sur elles-mêmes, et par là présentent successivement au soleil tous les points de leur surface. Dès que cette révolution de leur globe sur son axe est achevée, leur jour est fini. Leur cercle autour du soleil est-il entièrement décrit, elles ont parcouru leur carrière annuelle ?

Ainsi tourne avec rapidité Mercure, la plus petite des planètes et la plus voisine du soleil. Après lui, la brillante étoile de Vénus trace son cercle dans les cieux. La terre suit avec la lune sa compagne. Plus loin, on voit le sombre Mars répandre une lueur obscure et rougeâtre. Les astronomes ne lui ont point encore découvert de satellites : peut-être sont-ils trop petits pour se rendre visibles. Au-dessus de Mars paraît avec un vif éclat Jupiter, accompagné de quatre lunes : flambeaux auxiliaires qui diminuent l'obscurité de ses nuits fréquentes, et le consolent de l'absence du jour. Saturne occupe l'extrémité du tourbillon, et décrit d'un pas

lent le dernier cercle. Aussi voyons-nous cinq satellites répandre sur sa face pâle quelques traits de lumière. Il est même environné d'un anneau qui coupe son globe en deux parties égales. Tant une sagesse prévoyante a su proportionner à la distance de cette masse les secours qu'elle lui donnait! Par une multitude de réflexions, cet anneau, ces satellites augmentent et raniment la lueur presque éteinte des rayons du soleil. Tel un père courbé sous le faix de la vieillesse est environné d'enfants, et compte autour de lui une postérité nombreuse. Un bâton soutient ce corps chancelant; un verre soulage la faiblesse de ses yeux. Appuyé sur un bras étranger, il lève avec peine une main appesantie et tremblante.

Tandis qu'obéissante à la loi commune, notre planète nage au milieu des autres, et se tourne sans cesse vers le soleil, nous apercevons la nuit dans une autre partie du ciel des corps qui se meuvent à peu près dans le même plan. Mais comme nous ne voyons qu'obliquement l'ellipse que ces corps décrivent, elle doit nous paraître inclinée, et presque sous la forme d'un fuseau, forme sous laquelle se présentent à nos yeux les bords d'un bassin ou d'une table ronde, considérés dans une grande distance. Au lieu d'un cercle, on aperçoit deux lignes presque parallèles, qui s'étendent l'une en deçà, l'autre au delà, et dont les deux extrémités de chaque côté se réunissent et se confondent. Quoique les planètes suivent sans écart une orbite déterminée avec précision, nos yeux jugent leur marche irrégulière. Suivant la différence de leurs aspects, tantôt elles nous paraissent avancer dans leur course, tantôt elles sont rétrogrades, quelquefois stationnaires, et la même apparence se remontre constamment aux mêmes points du ciel. Prenons en effet Mars, Jupiter et Saturne. Ces trois planètes séparées de nous par d'immenses intervalles, décrivent autour du soleil des cercles dont la circonférence embrasse l'orbite de la terre. Sont-elles en conjonction avec le soleil, leur mouvement nous semble direct; sont-elles en opposition, nous les voyons retourner sur leurs pas: dans leurs quadratures elles paraissent s'arrêter. L'illusion que Vénus et Mercure font à nos yeux, quoique différente, est un effet de la même cause. C'est la terre qui, par son mouvement circulaire, prête ces apparences aux uns et aux autres. Elle tourne autour du soleil avec plus de lenteur que les planètes placées entre elle et cet astre; mais sa vitesse surpasse celle des planètes plus éloignées qu'elle du centre commun; et c'est par cette inégalité que l'erreur est produite. La marche d'un coursier qui, sans s'arrêter ni revenir sur ses pas, parcourt les bords recourbés d'un bassin, quoique uniforme et suivie, paraîtra de même irrégulière à tout spectateur qui décrirait au loin le même cercle, plus vite ou plus lentement. Pour contempler le corps des planètes tel qu'il est, il faudrait être placé dans le point qu'occupe le soleil. Comme cet astre est le centre immobile de leur mouvement et de celui de la terre, en les considérant de là vous n'en verriez aucune rétrograde, aucune stationnaire.

III. Que pensez-vous, Quintius, de cette hypothèse? elle est simple: c'est en sa faveur un grand préjugé. Un système si clair, si parfaitement d'accord avec les observations les plus certaines, n'est-il pas préférable aux fictions de Ptolémée, à ces embarrassantes chimères qui révoltent l'imagination la plus hardie? Ne vous rendez pas néanmoins encore. J'ai, pour vous convaincre, une foule d'arguments qui décident la question.

Les partisans de Ptolémée croient que le soleil est emporté par cette révolution des cieux, qu'ils imaginent sans la concevoir. Ils lui donnent à la fois deux mouvements qui se combattent: le premier l'entraîne avec une prodigieuse rapidité vers l'occident; le second lui fait décrire obliquement une courbe en sens contraire. Supposition absurde, et qui n'est fondée que sur le rapport infidèle des sens. C'est charger l'astre du jour de courses inutiles; c'est attribuer à notre globe un repos incompatible avec les lois de la physique. Si les étoiles se meuvent avec le ciel, si la même force entraîne autour de la terre le soleil et les planètes, comment est-il possible que la terre, placée dans le centre d'un tourbillon si vaste et d'une si forte agitation, ne tourne pas elle-même sur son axe? Dans ce tourbillon le mouvement décroît, ou comme dans les solides, en s'approchant du centre, ou comme dans les liquides, à mesure qu'il gagne la circonférence. Dans le premier cas, la terre mue, il est vrai, avec moins de rapidité que les cieux, tournerait lentement sur elle-même sans sortir de sa place, comme une roue tourne sur son essieu. Nous apercevrions toujours le même côté du ciel; partout le jour ou la nuit seraient continuels. Dans le second cas, le mouvement du globe terrestre sur son axe serait infini. Les astres passeraient devant nos yeux comme des éclairs; les jours et les nuits se succéderaient en un instant. Que le souffle impétueux des aquilons, ou la violence d'un courant, fasse tourner un vaisseau sur lui-même, la mer et ses rivages se confondront aux yeux des navigateurs.

Seconde difficulté. Si le soleil est entraîné par la révolution des cieux, quelle force ou quelle bizarrerie l'écarte de l'équateur, où le mouvement est plus rapide que dans le reste du tourbillon, et l'oblige à décliner tour à tour vers les deux pôles? Ces effets ont nécessairement une cause. Attribuerez-vous aux pôles un magnétisme qui l'éloigne de sa route et l'attire vers les tropiques? Pourquoi donc tous les ans, dès qu'il a touché l'un ou l'autre, le voyons-nous retourner sur ses pas? Trouve-t-il les chemins fermés? La matière qu'on suppose si lente, si fort engourdie vers les extrémités du monde, est-elle déjà trop condensée vers les tropiques, pour lui permettre de pénétrer au delà? Non, cet obstacle ne produirait pas

le retour du soleil sur lui-même. Au lieu de reculer, comme une balle que réfléchit la surface d'un mur, il perdrait son mouvement par une dégradation insensible, en continuant de tendre vers le point où sa course était dirigée d'abord. Car c'est ainsi que l'opinion commune fait décroître le mouvement du ciel, à mesure qu'il s'avance vers l'extrémité de l'axe.

Mais j'accorde aux disciples de Ptolémée que le soleil ne peut pas, en s'éloignant de l'équateur, avancer au delà des tropiques; que ces deux points sont les bornes fixées à son écart. De cette supposition même naît un nouvel embarras. En effet, ils sont obligés de convenir que le soleil, dès qu'il a touché l'un des tropiques, n'est plus entraîné par un mouvement aussi fort que sous l'équateur; que la ligne qu'il décrit se courbe alors sous la voûte céleste, dont la hauteur n'est plus la même; que la circonférence de son orbite doit se resserrer. Il faut donc que cet astre diminue sa vitesse sans avoir de raison qui l'y force; ou que s'il ne la diminue pas, les vingt-quatre heures qui font le jour et la nuit soient alors plus courtes que dans les autres saisons. Diront-ils que la figure des cieux est cylindrique, et que la route du soleil forme un cylindre d'un tropique à l'autre? Ce serait se tromper et se contredire; car ce mouvement des cieux, dont la force entraîne le soleil, est un mouvement sphérique. Dès que cet astre entre dans le Capricorne, son diamètre s'accroît à nos yeux : c'est sa proximité de la terre qui produit cette apparence. Si vos astronomes disaient vrai, il devrait alors nous paraître plus petit, parce qu'alors il serait plus éloigné de nous.

Autre problème à résoudre dans l'hypothèse vulgaire. Le ciel des étoiles fixes tourne, dites-vous, en un seul jour d'orient en occident. Toutefois, malgré la rapidité de cette révolution, chaque étoile paraît chaque année s'éloigner un peu de ce point vers lequel est dirigée sa course, et tendre vers le point opposé. Quelle est la cause de cet effet? Je conçois que celui qui vogue sur un fleuve rapide peut, quoique emporté par la violence des eaux, retarder par ses efforts la vitesse de sa descente, et se voir bientôt précédé par des barques qui voguaient d'abord avec la sienne; il combat à force de rames le cours du fleuve. Mais comment les astres peuvent-ils lutter contre le fluide qui les entraîne, et malgré sa direction reculer ainsi vers l'orient par un écart que la marche apparente du soleil rend visible? Au premier instant qui commence une année, le soleil est en conjonction avec une étoile; ils paraissent marcher de concert, mais insensiblement ils se quittent; ensuite ils se rapprochent, suivant les lois différentes qui leur sont prescrites. Enfin, après les douze mois révolus, le soleil revient au point d'où il était parti. Observez alors, vous verrez qu'il n'est plus en conjonction avec la même étoile, quoiqu'il en soit encore très-voisin; elle est éloignée de lui d'une minute, ou environ. C'est ainsi que le célèbre Hipparque, grand observateur, avait vu de son temps une des cornes du Bélier céleste dans le cercle qui passe par le point où se réunissent l'équateur et l'écliptique. Les anciens, en conséquence, ont fait commencer le printemps à cette constellation. Aujourd'hui le Bélier s'est, par une marche insensible, rapproché vers l'orient de l'étendue d'un signe entier. Il a déplacé le Taureau; le Taureau s'est rejeté sur les Gémeaux, et les Gémeaux ont pris la place qu'occupait le Cancer. Ainsi, par une usurpation réciproque, les signes ont tous changé de situation dans les siècles passés, et continueront d'en changer à l'avenir. Ce n'est pas l'équateur qui paraît servir de règle à ce mouvement, c'est l'écliptique; car les astres se meuvent sur des lignes toujours parallèles à ce dernier cercle. Aussi l'intervalle qui les en sépare est invariable, mais leur distance de l'équateur varie sans cesse. Ceux qui en étaient voisins autrefois, en sont à présent éloignés. La Petite-Ourse elle-même abandonnera quelque jour le pôle; quelque jour elle tracera dans les cieux un plus grand cercle, et, forcée de céder à d'autres constellations la place distinguée qu'elle occupe, elle cessera de donner des lois à l'hiver. Elle ne sera plus ce point fixe sur lequel paraît rouler toute la sphère céleste, ce signe qui guide nos courses incertaines sur le vaste Océan. Vingt-six mille ans doivent s'écouler avant que toutes les étoiles aient repris leur ancienne place, et que le ciel se retrouve dans sa première situation. L'ordre de l'univers sera pour lors le même qu'il fut dans l'origine. Expliquez-nous, ingénieux Ptolémée, la cause d'une révolution si surprenante.

En effet, ou les étoiles que fait tourner, selon vous, le premier mobile, sont attachées à ce ciel, ou ces corps immenses nagent libres et dégagés de toute espèce de liens. Dans l'une et dans l'autre supposition, je vois d'insurmontables difficultés. Si vous les croyez attachés à la voûte céleste, il en faut dire autant du soleil. Cet astre sera suspendu dans un cercle solide, comme un diamant est enchâssé dans de l'or. Chaque planète aura de même un cercle de cristal. Ces cieux tourneront autour de la terre, et les globes qui leur sont attachés, immobiles eux-mêmes au point qu'ils occupent, ne feront qu'en suivre le mouvement. Mais en ce cas, pourquoi Vénus et Mercure, placés entre le soleil et la terre, sont-ils quelquefois portés au delà du soleil? Par quelle route peuvent-ils s'élever au-dessus? Avouez-le donc, vos lambris solides, vos cieux de cristal étaient de brillantes chimères. Les astronomes, mieux instruits, les ont brisés d'un souffle. Reviendrez-vous à dire que les étoiles n'ont aucun lien, qu'elles roulent d'elles-mêmes dans un espace libre? Je vous fais une autre question encore plus embarrassante. De votre aveu, le mouvement diurne fait parcourir à tous les astres des espaces différents dans un temps égal. La Petite-Ourse en consume autant à former un

cercle étroit autour de l'axe, que les étoiles placées au-dessus de l'équateur en mettent à décrire autour du centre une orbite immense : sa lenteur est aussi grande que leur vitesse est prodigieuse. Or malgré la direction opposée du tourbillon céleste, une force puissante ne cesse de rapprocher les astres de l'orient. Son action lente, mais continuelle, conduira par degré la Petite-Ourse dans une partie de la sphère, où la vitesse doit être sans comparaison plus grande, parce que les espaces sont infiniment plus vastes. Lorsque cet astre y sera parvenu, quelle main lui donnera des ailes? Son mouvement, celui de toutes les constellations qui se rapprochent avec elle de l'équateur, croît de siècle en siècle, de jour en jour. Quelle main saura le maintenir dans une mesure assez juste pour qu'il atteigne les bornes qui lui sont prescrites, sans jamais aller au delà; pour que chaque étoile soit conservée dans son rang, et toutes ensemble dans leur distance réciproque? Mais après un pareil espace de temps révolu, les étoiles seront reportées à leurs anciennes habitations; l'Ourse ira retrouver le pôle et reprendre sa lenteur primitive. Quelle force alors pourra modérer sa vitesse, à mesure qu'elle s'en rapprochera, et ralentir son mouvement diurne, pour empêcher que dans son retour, il n'arrive le moindre désordre? Enfin qui pourra gouverner, comme avec des rênes, et varier la marche de tant de corps suivant une gradation assez juste, pour proportionner la promptitude de leur course à tant d'espaces, tous inégaux, mais qui tous doivent être parcourus dans le même temps?

Les astres, me répondrez-vous, roulent dans un fluide : ils suivent le mouvement de la matière, qui coule autour de la terre, avec plus ou moins de rapidité, selon qu'elle est plus ou moins éloignée de l'axe terrestre. Ainsi le ciel ne vous paraît plus une masse solide; mais vous persistez à le croire en mouvement, à le regarder comme le moteur des astres. Supposez donc au moins les révolutions célestes conformes à ce qu'exige la nature d'un fluide. Faites cadrer votre système avec les découvertes des observateurs.

Il est une proportion entre le mouvement des corps célestes, et le diamètre de leurs orbites. Les plus voisins du centre ont plus de vitesse; les plus éloignés roulent avec plus de lenteur. Telle est la loi que suivent les satellites de Jupiter et de Saturne. Ceux qui occupent l'extrémité du tourbillon de ces planètes, décrivent d'un pas lent de grandes circonférences : ceux qui nagent plus près d'elles, tracent des cercles plus petits en moins de temps. Képler découvrit cette loi des révolutions célestes. Par la finesse de ses regards, il sut l'arracher au secret qu'elle avait gardé jusqu'alors. Loi sûre et constante, dont le grand Cassini a fait depuis avec succès l'application aux satellites de Saturne et de Jupiter. Voulez-vous donc connaître précisément la position de deux planètes, et savoir combien elles sont éloignées de leur centre commun, ou du corps de l'astre principal; prenez le carré du temps que chacune d'elles emploie à faire sa révolution. Les cubes des distances sont entre eux, comme les carrés des temps.

Si vous adoptez donc le système ancien; si plaçant la terre au centre du monde, vous faites tourner autour d'elle toutes les constellations, la lune avec les autres planètes, et le soleil même : en un mot, si vous faites mouvoir le corps entier de l'univers, réglez au moins le mouvement des astres, de façon que ceux qui sont plus proches de la terre, achèvent leur révolution autour d'elle en moins de temps, que d'autres plus éloignés. C'est ce qu'exige la règle de Képler. Or la lune que vous savez peu distante de la terre, fait le tour de son orbite en vingt-cinq heures environ. Il n'en faut que vingt-quatre au soleil, qui tourne au delà de la lune, dans un si prodigieux éloignement, que cette planète le cache quelquefois à nos yeux, quoique beaucoup plus grand qu'elle. Le soleil s'écarte donc de la loi commune. Mais que dirons-nous des étoiles, de celles surtout qu'on n'aperçoit à cause de leur distance, que comme de petites taches nébuleuses que le télescope saisit à peine dans l'ombre de la nuit? Ces étoiles paraissent aller plus vite que le soleil, plus vite que la lune. Leur mouvement diurne surpasse celui de l'un et de l'autre. Donc aucun de ces astres n'obéit à la loi de Képler.

IV. Voyons si leurs mouvements s'accordent mieux avec ce principe, dans l'hypothèse qui met la terre au rang des planètes, et donne au soleil la place la plus distinguée. Mercure, dont l'orbite est la plus voisine du soleil, emploie trois mois à faire sa révolution : Vénus en met huit. Prenez le carré de chacun des temps : le plus long renferme le moindre un peu plus de sept fois. En prenant donc le cube de la distance des deux planètes, il faut que le moindre soit autant de fois contenu dans le plus grand, c'est-à-dire, que le cube de l'éloignement de Vénus contienne sept fois le cube de celui de Mercure. La racine cubique de sept donne à peu près deux. Aussi trouvons-nous qu'il s'en faut peu que Vénus ne soit deux fois autant éloignée du soleil que l'est Mercure, presque toujours caché dans l'océan des rayons solaires. Après Vénus est placée la terre; elle achève sa route en un an. Si vous comparez selon la même méthode le temps de sa révolution, avec ceux des révolutions de Mercure et de Vénus, vous trouverez que sa distance du soleil est une fois et demie celle de Vénus, qu'elle est double et plus de celle de Mercure. Mars tourne autour du centre en deux ans : calculez, vous verrez que Mars est presque autant éloigné de nous, que nous le sommes du soleil. Voulez-vous connaître quel est le diamètre de l'orbe de Jupiter? Il ne le parcourt qu'en douze ans : aussi sa distance passe-t-elle trois fois celle de Mars. Enfin Saturne emploie trente ans à faire sa révolution : c'est une lenteur proportionnée à son prodigieux éloignement. La distance de cette planète la plus voisine des extré-

mités du tourbillon, est presqu'aussi grande que le diamètre de l'orbite tracé par Jupiter. Mais pour vous mettre devant les yeux le rapport qu'ont entre elles les distances des planètes, en voici la table abrégée. Si de Mercure au soleil on compte deux, Vénus a presque quatre, la terre au moins cinq, Mars huit, Jupiter vingt-six, et Saturne cinquante.

Quoi de plus digne de notre admiration que la simplicité d'une loi qui règle tous les mouvements célestes? Mais ce qui la rend plus merveilleuse encore, c'est que le seul principe des révolutions différentes de tant d'astres mus à la fois, est dans le soleil même dont le tourbillon les emporte. Peu de mots suffiront pour vous en faire comprendre la raison. Vous voyez souvent des corps solides et compactes tourner sur leur axe. Comme les couches de matière qui forment leur tissu sont stables et fortement unies les unes aux autres, l'extrémité de ces corps tourne avec plus de vitesse que les parties plus voisines du centre. En effet, elle est obligée de décrire dans un temps égal un cercle plus grand. On voit régner dans les fluides une loi toute contraire, parce que les particules qui les composent sont peu serrées, désunies, toujours prêtes par conséquent à se séparer; qu'elles sont rangées autour de leur axe, sans aucun lien qui les y retienne. Ainsi le mouvement dont le principe est au centre de ces corps ne se communique point avec la même force dans toute leur étendue, et n'arrive pas tout entier à leur extrémité. Il diminue par degrés, à mesure qu'il s'en approche. Jetez une pierre dans une eau dormante; il s'y forme des cercles concentriques : mais les derniers ne sont pas aussi marqués que les autres, parce que la force de l'impression diminue en s'étendant au loin. Presque imperceptibles, à peine tracent-ils un faible sillon sur la superficie des eaux.

Comme toute espèce de mouvement est produite par l'impulsion, les corps qui sont mus doivent tous, en quittant la place qu'ils occupaient, s'en éloigner par le chemin le plus court, pourvu que rien ne les empêche de le prendre; et ce chemin est la ligne droite. Principe certain et dont une expérience continuelle nous prouve la vérité. Quoique les corps qui tournent autour d'un centre, paraissent suivre une loi contraire, ils ne se conforment pas moins que les autres à cette règle, autant qu'ils le peuvent. Il n'est aucun instant où ces corps ne tendent à s'éloigner en ligne droite du centre de leur révolution, en suivant la tangente, parce que la tangente est la ligne qu'ils ont commencée d'abord, et que d'eux-mêmes ils sont portés à continuer la ligne déjà commencée. En effet, ils s'échappent par la tangente, quand rien ne s'oppose à leur fuite. Mais comme une force contraire les rejette vers le point dont ils s'écartent, et que poussés d'une part, ils sont en même temps repoussés de l'autre; de ces deux mouvements naît un mouvement composé qui tient de chacun. Au lieu de la ligne droite, ils sont forcés de décrire une courbe, en tournant autour du centre. Mais qu'est-ce qu'une courbe aux yeux d'un géomètre, sinon une multitude infinie de lignes droites, toutes placées obliquement, toujours commencées, jamais achevées, parce qu'une force opposée en empêche la continuation?

Plus cette puissance repousse fortement les corps, plus les cercles qu'ils tracent autour de leur centre sont étroits, et plus leur vitesse croît nécessairement. Ainsi le cours des eaux devient plus rapide, lorsqu'elles passent sous un pont; un fleuve d'air, en traversant une ouverture étroite, acquiert une nouvelle impétuosité. Mais lorsque les forces centrifuges sont plus éloignées de l'origine du mouvement, et qu'elles ont donné plus d'étendue à l'orbite que décrit le corps, la courbe se rapproche par degrés de la ligne droite : elles commencent à languir; elles s'affaiblissent parce qu'elles sont moins resserrées, parce qu'elles agissent dans un plus grand espace. Vous repliez une lame d'acier sur elle-même : qu'elle vienne à s'étendre par la violence de son ressort, elle perdra la plus grande partie de sa roideur; elle ne fera plus les mêmes efforts, contre les côtés de la boîte qui la renferme. C'est ainsi que l'amas de matière subtile qui remplit l'immense étendue du tourbillon solaire, roule autour du soleil, ébranlé par l'agitation même de cet astre. Comme cette matière est un fluide très-délié, elle reçoit d'autant plus de mouvement, qu'elle est plus voisine de son moteur; elle en perd à proportion qu'elle s'en éloigne, et qu'elle touche de plus près les extrémités de ce vaste empire. Plus le nombre des particules entre lesquelles se partage l'action d'un moteur est grand, plus la force de cette action doit diminuer. C'est pour cela que la partie du grand tourbillon occupé par Saturne coule plus lentement et presse la marche de cette planète avec une activité cinq fois moins grande, que celle dont le courant rapide fait voler Mercure autour du soleil.

Si cette matière coule avec tant de vitesse, lorsqu'elle est voisine du centre, quelle doit être dans le centre même du tourbillon la violence de son mouvement? Il est si rapide, qu'elle s'échapperait avec impétuosité, si la surface qui l'environne ne s'opposait à sa fuite. Ce liquide enflammé réfléchi par un tel obstacle et resserré dans ses propres bornes, reflue sur lui-même, et parcourt en bouillonnant l'immense profondeur de l'antre brûlant qui le contient. La surface elle-même est ébranlée par une infinité de secousses qu'elle communique au fluide extérieur. Frappée de toutes parts, elle lance des rayons sans nombre, et telle est la cause de la lumière. Ce mouvement intérieur du soleil, dont l'impression passe à l'éther, affaiblit un peu la rapidité de sa rotation autour de son axe. Il en diminue la vitesse et la retarde jusque dans le centre même de ce vaste corps. De là vient que le soleil met vingt-cinq jours à tourner sur lui-même; ce qu'il ferait avec une promptitude infiniment plus grande, si son agitation intérieure ne le

retardait. Je n'avance rien qui ne soit prouvé par des signes certains. Considérez ces taches informes et noirâtres qui couvrent légèrement et parcourent son disque. C'est une espèce d'écume que le soleil rejette sur sa surface, et qui changeant plusieurs fois de figure, croissant et diminuant tour à tour, se dissipe enfin et disparaît.

J'ai dit que dans l'univers les forces centrifuges sont combattues par des forces opposées. Rien n'est plus vrai. Les extrémités du tourbillon solaire sont de toutes parts comprimées par d'autres tourbillons, qui renferment aussi leur soleil et leurs planètes. Continuellement agités, comme le nôtre, ils se meuvent de la même manière : sans cesse ils poussent leurs voisins qui les poussent réciproquement. Aucun d'eux ne peut céder; mais aucun d'eux n'a droit de vaincre et de s'étendre au delà de ses bornes. C'est par cette résistance égale, que ces masses énormes conservent un parfait équilibre. Par une suite nécessaire le fleuve de matière qui termine notre tourbillon, ne trouve point d'issue. Repoussé de toutes parts, il est malgré les efforts qu'il fait pour couler en ligne droite, contraint de décrire une courbe, et force à se replier de même le fleuve qui coule au-dessous de lui. C'est dans le milieu de ce fluide agité que flottent les vastes corps des planètes. Je vous ai prouvé clairement que ces globes énormes sont entraînés par le cours impétueux du fluide éthéré; que tous ensemble ils roulent avec vitesse autour de l'astre du jour; que dans leur marche enfin, tous suivent la route qu'il leur trace par sa propre révolution d'occident en orient. Les mêmes principes vous apprennent aussi quelle est la cause de cette exacte proportion qui règne entre leur éloignement du centre et leur vitesse. Vous demandez pour quelle raison cette distance est différente : pourquoi les planètes, outre cette période annuelle qui leur est commune à toutes dans le grand tourbillon, tournent encore sur leur axe, emportées chacune par un tourbillon particulier, qui donne un certain nombre d'heures à leur jour et à leur nuit. La cause de ces deux effets ne diffère pas de celle que je viens d'exposer.

La vive agitation dont le soleil est le centre et le principe, ébranle jusqu'aux extrémités de son tourbillon la matière dont il est environné; matière divisée, comme je l'ai fait voir ailleurs, en pyramides qui se soutiennent toutes dans un équilibre parfait. Quelques-unes de ces pyramides rencontrent-elles un corps dense et capable de résister par sa masse, elles le frappent, et prenant le dessus, le poussent vers le centre. Elles le plongeraient dans le sein du soleil par la continuité de leur impulsion, qui croît dans tous les instants, selon la loi constamment observée dans la chute des graves, si ce corps n'était arrêté par les rayons mêmes de cet astre, qui soutiennent la planète, et s'opposent à sa descente. Ces deux mouvements se combattent avec des forces égales : le corps ne peut suivre aucun des deux : il s'arrête, et doit enfin se fixer entre le centre et l'extrémité du tourbillon, dans le point où les forces de part et d'autre en équilibre entretiennent le combat et rendent inutiles les deux efforts opposés.

Or ce lieu ne peut être le même pour tous ces corps. L'un offre plus de surface aux rayons solaires, quoiqu'il soit peut-être creux au dedans et composé de parties dont le tissu est moins serré. L'autre plus dense, peut avoir une surface plus petite. Les coups qu'ils reçoivent des particules qui les frappent, agissent donc différemment sur eux, selon la différence de leur masse et de leur surface; et selon cette différence, ils sont plus ou moins chassés d'un côté ou de l'autre. Ces eaux jaillissantes que vous voyez dans vos jardins s'élancer du fond de leurs tuyaux, et fendre l'air avec un agréable murmure, vous offrent un exemple frappant de ce que j'avance. Dans le moment même qu'elles s'échappent, présentez à leur jet une boule légère; elles se replient sur elles-mêmes; la boule se soutient suspendue sur cette colonne liquide, à une hauteur plus ou moins grande, selon qu'elle pèse plus ou moins : elle ne s'arrête pas toutefois dans un point fixe. L'eau qui la soulève en tremblant, lui communique son agitation : elle flotte, et son balancement naît des deux forces opposées. Concevez par là pourquoi les globes célestes ne sont pas tous également éloignés du soleil leur centre commun; pourquoi Saturne et Jupiter roulent dans les parties les plus élevées du tourbillon, Mercure et Vénus dans les régions inférieures, Mars et la terre au milieu de ce vaste océan; pourquoi tous ces corps repassent dans les mêmes traces, par une révolution périodique, sans pouvoir s'écarter jamais de leur orbite.

Mais il est difficile qu'un corps contraint d'obéir en même temps à deux forces diamétralement opposées, trouve un point fixe dans lequel il jouisse d'un repos absolu. Le mouvement de cette boule dont je viens de parler en est une démonstration sensible. Ce qui le prouve encore, c'est l'oscillation d'une pendule qui se balance et s'élève plusieurs fois au-dessus de son point de repos, avant que de rester immobile. C'est l'exemple enfin d'un arbre qui jeté dans l'eau, s'y plonge d'abord, se relève ensuite, retombe et reparaît, jusqu'à ce qu'il soit entraîné par le courant. De là vient que lorsqu'une des deux forces l'emporte sur l'autre, les planètes s'approchent davantage du soleil; et que quand l'autre est victorieuse, elles s'en éloignent un peu plus. Cette première position se nomme leur périhélie; la seconde est leur aphélie. Le soleil n'occupe donc pas le centre de leur mouvement : il n'est pas, à parler à la rigueur, au milieu du tourbillon; mais les orbites qui l'environnent paraissent être plutôt des ellipses que des cercles. Or chaque année les points qui terminent la plus grande distance des planètes changent insensiblement. Ils sont reculés par la force du tourbillon; et de là doit enfin résulter, après une longue suite de siècles, un cer-

cle parfait, dont le soleil occupera le centre.

J'ajoute encore une raison à toutes celles qui précèdent. La nature du fluide dans lequel nagent tous les corps, modifie leur pesanteur. L'eau soutient le bois qui ne peut être soutenu par l'air; et ce que le mercure porte, est englouti par les ondes. Ainsi la matière, qui, plus près du centre, est prodigieusement agitée, rendue plus déliée par cette agitation, est peut-être trop faible pour soutenir un poids que supportera facilement celle, qui, plus éloignée du centre, est par conséquent plus tranquille et dès lors plus épaisse. Enfin, depuis que les satellites du soleil tournent autour de cet astre, ils ont acquis une certaine force centrifuge qui lutte sans cesse contre le fleuve dans lequel ils sont plongés, et qui, selon moi, doit être comptée parmi les causes de leur mouvement. Elle influe beaucoup dans l'ordre invariable qu'ils observent.

Vous êtes trop équitable pour exiger de moi que, dans une matière si difficile, je rende clairement raison de tous les détails. Si dans l'étude du système de l'univers il est quelques points démontrés, quelques découvertes certaines, on trouve aussi des problèmes sur lesquels il faut se borner à proposer de modestes conjectures. Mais une des plus vraisemblables, c'est que les distances des planètes et la diversité de leurs mouvements dépendent de la réunion de toutes les causes que j'ai rapportées.

V. Divine Sagesse, éclairez mon esprit d'une nouvelle lumière, échauffez mon cœur d'une céleste flamme. Vous êtes la véritable Uranie. Favorisez les vœux d'un mortel qui contemple les merveilleux ouvrages de vos mains, et qui brûlant de cet amour pur que vous inspirez, ose approfondir les plus secrets mystères des mouvements célestes. Il ne cherche vos traces que pour arriver jusqu'à vous. Guidez ses pas : ne permettez point que dans l'immensité d'un espace sans bornes il s'égare de la route qui conduit à votre sanctuaire.

On doit distinguer deux couches dans la portion du fluide éthéré dont notre globe est environné. Celle qui s'étend depuis le centre de la terre jusqu'à la circonférence du tourbillon, contient plus de matière, parce qu'elle occupe un espace plus grand; mais elle coule avec lenteur. Celle qui remplit l'intervalle du centre de la terre au soleil est moins abondante, parce que l'arc qui la renferme a moins d'étendue; mais le cours en est plus rapide. C'est une vérité que démontre tout ce qui précède. De ces forces différentes, exactement compensées, naît un mouvement qui tient de l'une et de l'autre et satisfait à toutes deux : mouvement par lequel le corps entier du globe, ébranlé dans tous ses points, obéit à l'impression du fluide entier. En effet, comme les parties d'un solide sont fortement unies ensemble, elles se suivent toujours, quoique frappées différemment. L'axe d'un tel corps ne se courbe jamais. C'est ce mouvement périodique, vous le savez, qui forme a révolution annuelle.

La même cause produit le retour successif des jours et des nuits. Comme la terre nage avec plus de vitesse que les ruisseaux qui coulent au-dessus d'elle, plus lentement que ceux qui frappent son hémisphère inférieur, elle retarde par sa pesanteur le cours rapide de ces derniers, résiste à l'impétuosité de leur choc et les arrête. Or qu'arrive-t-il lorsqu'une forte digue oppose un front insurmontable au passage des eaux? Le fleuve s'enfle en mugissant, les flots s'amoncèlent, franchissent cette barrière et couvrent la plaine. Ainsi les flots de la matière subtile battent avec violence le globe terrestre. Mais comme ils ne peuvent pénétrer un corps si dense, ni hâter le pas lent avec lequel il marche, l'excès de leur vitesse est la mesure de la résistance qu'ils éprouvent. Ils ne refluent pas sur eux-mêmes; ceux dont ils sont suivis les en empêchent : ils ne trouvent point d'issue en gagnant le fond; la matière qui coule au-dessous d'eux avec une rapidité plus grande encore, s'opposerait à leur fuite. D'ailleurs leur force centrifuge les repousse et les éloigne du soleil. Ces flots sont donc obligés de remonter en s'élevant vers les parties supérieures de la terre. Ils y trouvent un fleuve de matière, qui coule avec moins de vitesse et qui cède facilement à leurs efforts. Ils saisissent donc avec force ce vaste globe par le haut, l'embrassent, en frappent le sommet, passent au-dessus et l'inclinent. Le sommet, en se baissant pèse sur la partie du fluide qui le touche et la chasse vers le bas. Cette portion de l'éther frappe le globe à son tour et l'ébranlant par-dessous, en élève les parties inférieures. C'est ce qui fait par une continuelle alternative changer de place aux deux hémisphères.

Une plus grande quantité de matière donne donc à la partie du fluide qui coule au-dessus de la terre, l'avantage sur celle qui coule au-dessous, quoique celle-ci par la force de son mouvement parût devoir l'emporter sur l'autre et faire tourner sans interruption le globe terrestre vers l'occident. Aussi parviendrait-elle à lui donner cette direction sans des obstacles invincibles. Mais elle ne leur cède qu'en combattant : elle déploie contre eux toutes ses forces; et comme sa rapidité surpasse d'un vingt-sept millième environ celle du fleuve supérieur, elle retarde en effet d'un vingt-sept millième le mouvement de la terre vers l'orient. Voilà pourquoi cette planète, lorsqu'elle revient au commencement de son orbite, après l'avoir parcouru tout entier, ne retrouve plus les étoiles au même point du ciel. Son axe n'a plus alors la même direction que l'année précédente. Comme ses habitants ignorent ce qui cause un tel effet, ils attribuent aux étoiles cette déclinaison annuelle de la terre vers l'occident.

Ce troisième mouvement devait être contraire aux deux autres, afin qu'elle pût conserver la même position dans le fluide dont le cours produit ses révolutions annuelle et diurne. En effet, comme le centre de gravité n'est pas le même dans le globe terrestre que le centre de masse, les deux parties de ce

globe, dont l'une est plus légère et l'autre plus lourde, feraient entre elles un partage inégal du mouvement. L'axe de la terre décrirait par une de ses moitiés un cône plus petit que par l'autre. Le retard causé par le fluide inférieur supprime donc ce qu'a d'excédant la vitesse de la portion plus légère, rétablit l'égalité entre le mouvement de l'une et de l'autre; et par là redresse l'axe. Cet axe coupe perpendiculairement l'équateur, avec lequel l'écliptique fait, comme nous l'avons dit, un angle de vingt-trois degrés et demi. Sa distance de l'écliptique est donc de soixante-six degrés et demi : situation qu'il conserve dans toutes les révolutions de la terre, dans sa rotation diurne, dans sa période annuelle, enfin dans cette période de vingt-six mille ans, après laquelle la terre revenant au même point d'où elle était partie d'abord, croira que les astres sont rentrés dans leurs anciennes demeures, parce qu'elle les y reverra pour lors.

Vous voyez avec quelle aisance un mouvement unique et simple fait sans cesse tourner les vastes corps des planètes sur eux-mêmes, et dans un immense orbite. Ne soyez pas étonné d'une difficulté qui peut se résoudre au premier effort, quoique la main du célèbre Newton en ait formé les nœuds. En vain il objecte qu'un fluide est capable d'arrêter dans leur route des corps denses; qu'il résiste à leur mouvement, le diminue, le détruit même enfin. Rien ne serait plus vrai, si ce fluide était une masse immobile, un vaste étang dont les eaux fussent dormantes; ou si mu dans un sens contraire à la direction des astres, il luttait contre eux avec force. Mais ces deux suppositions seraient également fausses. L'éther roule avec rapidité dans le même sens que les globes célestes. Et ces corps, et l'océan dans lequel ils nagent, tout est à la fois emporté d'une manière uniforme par la seule action du soleil : tout est ébranlé par une seule et même impulsion. Il n'est donc pas possible que la matière subtile leur résiste par sa masse. Les newtoniens ne se bornent pas à cette objection, je le sais. Ils insistent aussi sur la nature de la ligne que les comètes décrivent dans les cieux, sur leur direction peu d'accord avec celle des planètes dont elle coupe les orbites.

Mais connaissons-nous la route d'une comète et la région qu'elle occupe? La ligne qu'elle décrit se dérobe aux observations; on la devine à peine : nous ne découvrons qu'une petite partie de son orbite immense. Ce n'est que lorsqu'elle est arrivée dans un point du ciel où nos yeux peuvent atteindre, qu'ils distinguent sa lueur obscure et pâle. Cette chevelure qui l'environne, cette queue lumineuse qu'elle traîne après soi ne sont que des apparences qui dépendent du point de vue sous lequel nous l'apercevons. Il faut donc examiner d'abord si la ligne qu'une comète semble décrire n'est pas un arc, et quelle est la quantité de la courbe dont cet arc fait partie. Une ligne peut nous paraître droite, quoiqu'en effet elle soit circulaire et qu'elle tourne autour du soleil. Ne vous ai-je pas fait observer que les planètes nous paraissent quelquefois rétrogrades? Leur marche est cependant toujours directe. Si la partie qu'habitent les comètes dans le tourbillon solaire est au delà de Saturne, elles roulent dans des espaces si prodigieusement éloignés du soleil et de notre globe, que leur périhélie se confond presque avec leur périgée, et qu'elles ne peuvent facilement se rencontrer dans le plan que nous parcourons. Leur orbite se perd presque tout dans l'immensité des cieux. Ce que nous en découvrons n'est qu'un arc très-petit que nous prenons pour une ligne droite ou presque droite, et qui, quoique dirigée vers l'orient, nous paraît tendre vers le nord ou vers le midi. D'où naît cette illusion? C'est que par la position de la terre, nous jugeons de celle de cet astre, dont la véritable situation doit échapper à nos regards, si dans le temps qu'il se rend visible, l'inclinaison de notre orbite par rapport à lui, est aussi grande qu'elle le peut être.

Il est donc possible qu'une comète soit absolument semblable aux planètes, quoique la diversité qui s'observe dans son cours, dans sa figure, dans toutes ses apparences, et la promptitude avec laquelle on la voit disparaître, pour ne se remontrer qu'après une absence considérable, fassent juger qu'elle est d'une espèce différente et qu'elle suit d'autres lois. Mais que répondriez-vous si je vous disais que les comètes sont des astres étrangers, habitants d'une autre patrie, députés d'une cour voisine dans laquelle ils occupent le premier ou le second rang; que ce sont les saturnes des tourbillons où règnent Sirius et la Lyre? Dans cette hypothèse sera-t-il étonnant que les comètes envahissent quelquefois les frontières de notre empire, que leur courbe en effleure obliquement les bords, et que leur direction opposée à celle du tourbillon solaire, les empêche d'en suivre les lois?

VI. Regardez donc comme démontré que les planètes nagent dans un liquide qui les entraîne par la rapidité de son cours. De là vient que ceux de ces corps dont le diamètre est plus grand et qui opposent au fleuve éthéré un front plus vaste, une masse plus solide, sont visiblement plus prompts que les autres à tourner sur leur axe. Ils passent plus tôt de la nuit au jour, quoiqu'ils ne parcourent le zodiaque que dans un plus long espace de temps. Ceux au contraire dont la grosseur et la masse sont moindres, achèvent leur jour plus lentement et finissent leur année avec plus de vitesse. Cette planète qui, résidant au-dessus de toutes dans la plus haute région, est la seule dont le front soit orné d'un brillant diadème, Saturne passe trente mois entiers dans le Bélier. Cependant si le témoignage du célèbre Huygens est digne de foi, à peine met-il onze heures à tourner sur lui-même. Jupiter, la plus élevée des planètes après Saturne et la plus grande de toutes, s'arrête avec ses satellites une année entière dans chaque signe; mais en

dix heures il achève sa révolution autour de son axe. Mars est un peu plus petit que la terre; Vénus, plus grande que notre globe, est une heure de moins à tourner sur elle-même : Mars met une heure de plus. Les astronomes sont partagés, j'en conviens, sur la rotation de Vénus; mais le sentiment de Cassini me paraît le mieux fondé. Mercure est presque toujours plongé dans les rayons solaires. S'il se montrait plus longtemps et plus souvent, on le verrait sans doute mettre plus de temps que les autres planètes à tourner sur son axe, puisque c'est la moindre de toutes, et que son globe ne présente qu'une petite surface aux corps du fluide éthéré. Peut-être cette découverte est-elle réservée aux siècles à venir.

Par cette révolution des corps célestes sur eux-mêmes, les jours et les nuits doivent se succéder dans un ordre invariable et renaître alternativement. Un globe ne peut tourner en effet que toutes les parties de sa surface ne se présentent l'une après l'autre au soleil, pour rentrer ensuite dans le sein de la nuit. Chacune d'elles à son tour ensevelie dans les ombres, se replonge à son tour dans les rayons du soleil. A peine une portion de la terre sort-elle des ténèbres, qu'elle voit naître le crépuscule, le ciel se blanchir, la lueur éclatante des étoiles pâlir et s'éteindre. Elle aperçoit ensuite l'humide aurore peignant la nature des plus belles couleurs, puis le bord supérieur du soleil qui lui paraît se lever pour elle; enfin son disque entier dont la lumière commence à devenir plus forte et la chaleur à se faire sentir. Bientôt, comme elle continue à descendre, les traits de cet astre tombent plus perpendiculairement : elle arrive au point qui fait le milieu du jour, parce qu'alors elle voit le soleil placé vis-à-vis d'elle, au milieu même des cieux. Depuis cet instant elle commence à tourner vers le haut et monte pendant le même nombre d'heures qu'elle avait descendu. Les traits brillants du jour cessent de lui être perpendiculaires. Cette partie du globe, laissant de plus en plus en deçà le soleil, qui lui paraît alors se coucher au-dessous d'elle, s'en éloigne par degrés et rentre enfin dans l'ombre qu'elle produit.

C'est ainsi que la rotation de chaque globe ramène le jour et la nuit sur tous ses points. Voyez des troupes nombreuses se mettre sous les armes au son de la trompette et défiler dans une plaine pour y passer en revue. Les escadrons s'avancent en bon ordre, les bataillons gardent leurs rangs. Chacun s'empresse à se faire voir, et nul n'échappe aux regards du général. Spectateur et juge de leurs révolutions, il les examine et semble les compter des yeux. Le soldat rentre sous ses tentes après avoir passé devant lui. Ainsi le soleil, du centre qu'il occupe, éclaire les différentes planètes et leurs différentes parties. Il éclaire au milieu d'elles le globe terrestre, qui, tournant sur lui-même dans un tourbillon particulier, emploie vingt-quatre heures à faire sa révolution diurne, révolution de neuf mille lieues.

Mais d'où vient cette longueur des nuits d'hiver et des jours d'été? Pourquoi l'inégalité des jours et des nuits disparaît-elle à l'instant où commencent l'automne et le printemps? Pourquoi voyons-nous l'année se partager en saisons qui se succèdent dans un ordre si régulier? Enfin quelle cause a pu fixer d'une manière presque immuable les points des solstices et borner aux tropiques la carrière que semble parcourir le soleil? Je vais tâcher de répondre à toutes ces questions. Ayez quelque indulgence pour mes vers : songez que cette matière ne fut jamais soumise aux lois de la poésie.

L'équateur est également éloigné des deux pôles et coupe la terre en deux parties égales Il résulte de là que son axe est celui du globe, et que le mouvement diurne de la terre n'est que la révolution de ce grand cercle sur lui-même. Or c'est l'écliptique qu'elle suit dans sa période annuelle. Si donc le plan de l'équateur se trouvait dans le cercle de l'écliptique, vous verriez le jour et la nuit partout égaux. La chaleur serait continuelle dans les contrées immédiatement placées sous le soleil : un froid éternel se ferait sentir aux régions voisines des pôles : dans les lieux dont le climat est doux et tempéré, on cueillerait sans cesse les fleurs du printemps, mais sans avoir part aux fruits que fait éclore la chaleur. Cependant cette chaleur bienfaisante est la source de toutes les productions de la nature. Il fallait qu'elle se répandît, ainsi que la lumière, sur toutes les parties de notre demeure, que le repos de l'hiver pût délasser partout des travaux de l'été, qu'un loisir suffisant rendît à la terre épuisée de nouvelles forces. Pour produire ces effets, l'axe de la terre devait nager obliquement au sein du fluide qui l'environne, et faire avec l'écliptique un angle de vingt-trois degrés et demi. Situation dans laquelle il est en effet et qu'il conserve constamment, toujours parallèle à lui-même, dans quelque partie de son orbite qu'il se trouve.

Cette situation qui seule pouvait obvier à tant d'inconvénients, l'axe terrestre ne l'aurait pas, si le centre de gravité était le même que le centre de masse. La direction de l'équateur se confondrait alors avec celle de l'écliptique; ils auraient tous deux pour aspects la même portion du ciel, et tous deux prolongés passeraient par le centre du soleil. Ainsi chaque contrée de la terre n'aurait jamais qu'une liaison : partout une exacte mesure partagerait le temps entre le jour et la nuit. Le seul moyen d'empêcher cette uniformité, c'était que l'arrangement et le tissu des parties de la terre fût tel que nous le voyons. Par une suite de ce mélange des particules solides avec les liquides, une portion de la masse est plus pesante que l'autre; et cette différence de poids donne à la masse entière l'inclinaison qu'elle a dans le fluide éthéré. Vous verrez avec étonnement combien de problèmes difficiles cette supposition seule doit résoudre.

Supposons que nous sommes placés sur le plan de l'équateur dans sa partie occiden-

tale, d'où nous serons portés vers l'orient par le double mouvement de la terre. Il est minuit : nous touchons au vingt-deuxième jour de mars. Au-dessus de nous le ciel est tout brillant d'étoiles. Sous nos pieds est le soleil, que l'opacité de la terre dérobe à nos yeux. A ma droite j'ai le pôle que les anciens n'ont pas connu. Je vois l'autre à ma gauche, et tous deux terminent l'horizon. Dans un silence profond je mesure des yeux ce grand espace; et contemplant l'immense profondeur du ciel, j'y découvre les régions placées entre les cercles de l'équateur et de l'écliptique. Car toutes les divisions imaginées sur la terre se trouvent aussi dans les cieux, et les grands cercles de la sphère céleste répondent exactement aux petits qui partagent notre globe. Instruit que l'équateur et l'écliptique doivent se réunir en deux points diamétralement opposés, je cherche quel est le point où ils se rencontrent, et je trouve que celui même où nous sommes actuellement est le nœud commun des deux cercles ; que c'est le lieu dans lequel aboutissent les deux routes ; que le point qui lui répond dans le ciel est à mon *zénith*, que mes antipodes ont par conséquent le soleil sur leur tête, et qu'au bout de douze heures nous l'aurons à notre tour, ainsi que tous les habitants de l'équateur, quand il passera par leur méridien. L'équinoxe est donc alors universel sur la surface de notre globe. Les rayons solaires font en effet un angle droit avec l'axe terrestre, et l'astre du jour partage également sa lumière aux deux pôles également éloignés de lui. Si vous habitiez une région située sous l'un ou sous l'autre, le soleil vous semblerait joint à l'horizon. Il vous paraîtrait même pendant vingt-quatre heures, tel qu'il se montre à vos yeux, lorsqu'il se lève ou qu'il se couche. Vous le verriez, effleurer sur la surface de la terre, tracer autour de ses bords une brillante couronne.

Mais la terre emportée par le fluide qui l'environne, a fait ce jour-là même quelque progrès dans l'écliptique. L'espace qu'elle a décrit est la trois cent soixante-cinquième partie de son cercle annuel. Quelquefois en pleine mer, de rapides courants détournent un vaisseau de sa route, quoique poussé par les douces haleines des zéphyrs, il ne paraisse pas faire le moindre écart. Le pilote qui ne s'aperçoit pas de l'erreur, laisse les matelots tranquilles, jouir sans inquiétude de la faveur des vents, et trompé, comme eux, il compte des lieues qu'il n'a pas réellement parcourues. Ainsi le cours du fluide éthéré, en nous portant dès le lendemain au delà du point où l'équateur et l'écliptique se réunissent, nous écarte de la route, qui la veille à midi nous amenait dans le plan même du soleil. Notre globe commence pour lors à laisser cet astre un peu à sa gauche. Ce n'est plus l'équateur qui passe à midi dans le plan du soleil : c'est le cercle le plus voisin de l'équateur, puis un troisième ; enfin tous les suivants, selon l'ordre dans lequel ils sont placés. Et comme la terre par son mouvement de rotation continue à tourner sur son axe, qui ne cesse d'être parallèle à lui-même, elle s'éloigne de plus en plus de ce point d'intersection. A gauche les nuits diminuent ; cette partie de la terre voit plus tôt l'astre du jour et le perd de vue plus tard. Elles augmentent à droite ; car le soleil ne se montre que tard aux pays qui l'occupent, et leur est bientôt enlevé. D'un côté la lumière plus forte et suivie d'une plus grande chaleur fait sortir les feuilles de leurs tiges, fait éclore les herbes et couvre les campagnes de fleurs naissantes. Elle s'affaiblit de l'autre : les sucs végétaux commencent à s'y tarir, la couleur dont s'y peignent les fruits annonce leur maturité ; les arbres sont prêts à s'y dépouiller de leurs feuilles déjà flétries par la vieillesse. L'automne règne sous le Capricorne ; les régions placées sous le Cancer jouissent du printemps.

Ainsi pendant trois mois la terre, en tournant chaque jour sur son axe, s'est avancée vers l'orient. Au bout de quatre-vingt-onze jours et vingt heures environ, le tropique du cancer, ainsi nommé, parce qu'il répond au signe qui dans le ciel porte ce nom, est arrivé sous le soleil. Quiconque est placé sur ce Cercle, aperçoit à midi l'astre du jour au-dessus de sa tête ; car il passe à cette heure par le plan du soleil. Les ombres disparaissent alors dans ces contrées ; les montagnes mêmes les plus élevées n'en font aucune, et la lumière se plonge tout entière au fond des puits de Syené. C'est là le solstice d'été. Ce jour est le plus long de l'année pour toute la partie gauche du globe qui se termine aux deux Ourses. Elle est alors en effet la plus voisine qu'elle puisse être du plan du soleil. Le diamètre de ses différents cercles décroît à mesure qu'ils approchent du pôle, et cette diminution est telle, que le dernier ne forme qu'un seul point. Elle se trouve donc plongée dans un océan de rayons, qui, répandus de toutes parts, laissent à peine un petit intervalle à la nuit. Le pôle même jouit alors d'un jour continuel.

Cependant la partie méridionale du globe éprouve des apparences toutes contraires. Elle est dans la plus grande distance où elle puisse être du soleil. Dans l'hémisphère septentrional les jours se sont augmentés, et la chaleur s'est accrue à proportion. Dans l'autre la nuit et le froid ont reçu par degrés les mêmes accroissements. Pendant six mois le pôle austral est enseveli dans d'épaisses ténèbres. En deçà du pôle, une lueur faible éclaire l'horizon : née à peine, on la voit s'éteindre. Cette nuit est la plus longue de l'année pour toutes les parties de cet hémisphère : sa durée sous le tropique du Capricorne égale celle du jour dont jouit alors l'autre tropique. C'est le solstice d'hiver pour les contrées situées sous ce cercle et au delà.

Toujours placés dans le plan de l'équateur, continuons notre route : le quart en est achevé, puisque nous touchons au point solsticial. Mais en suivant le tourbillon, dont le cours entraîne la terre, ce point va s'éloigner insensiblement du soleil. Nous avancerons encore trois mois vers l'orient, pour

arriver au point opposé à celui d'où nous sommes partis d'abord : point dans lequel la nuit est une seconde fois égale au jour. Pendant que la terre trace son orbite autour du soleil, son axe conserve toujours la même position. Vous voyez ce qui doit résulter de la figure d'un cercle ainsi parcouru par un globe dont l'axe est incliné. Comme l'équateur terrestre s'était écarté peu à peu du plan du soleil, il s'en rapproche aussi par degrés. Par un progrès que cause la marche de la terre et la continuité de sa révolution, il devient de jour en jour plus voisin de cet astre. Tous les cercles, entre le tropique et l'équateur, retournent donc vers le soleil ; il les voit tous passer au-dessous de lui et s'offrir à ses rayons qui les frappent perpendiculairement. Partout où les jours avaient crû jusqu'alors, ils commencent à diminuer ; ils augmentent partout où ils diminuaient. Toute la partie septentrionale est brûlée par la chaleur ; un froid rigoureux couvre de glace les pays méridionaux, jusqu'à ce que le tourbillon qui fait marcher la terre, ait conduit l'équateur au point que ce cercle occupait six mois auparavant. Dès qu'il a touché ce point, l'égalité se rétablit entre le jour et la nuit. Les campagnes longtemps embrasées par les feux de l'été, sont rafraîchies par ces zéphyrs, que ramène l'automne ; aux moissons succèdent les vendanges. Dans l'hémisphère opposé, les régions où l'hiver faisait régner les pluies, la neige et les frimas se raniment et semblent renaître avec le printemps.

Nous sommes parvenus à la moitié de notre carrière ; il nous reste à parcourir la partie inférieure de l'orbite que la terre décrit autour du soleil. Mais comme l'inclinaison de l'axe est invariable, tout ce qui s'est passé dans la portion opposée de ce vaste cercle va se remontrer à nos yeux. Notre équateur abandonne une seconde fois le plan du soleil : il laisse à droite cet astre qu'il avait paru pendant six mois avoir à sa gauche. Six mois entiers se passeront de même dans sa nouvelle position. La durée respective des jours et des nuits change alors partout, ainsi que les différentes saisons ; et ce changement universel est produit par la révolution qui ramène vers le soleil tous les cercles méridionaux plus petits que l'équateur. Chacun d'eux, forcé de passer à son tour au-dessous de cet astre, est frappé des rayons qui tombent à plomb sur lui, et que l'autre moitié du globe ne reçoit alors qu'obliquement. Au bout de trois mois le tropique du Capricorne passe sous le soleil. Les régions situées au midi ont alors leur solstice d'été, leur plus grand jour et la plus forte chaleur qu'elles puissent ressentir. En même temps le solstice d'hiver arrive dans les contrées septentrionales, et leur ramène avec les longues nuits un froid à peine supportable.

Enfin la terre remonte des parties inférieures de son orbite. Voyez pour lors l'équateur s'élever par la seule force du tourbillon, et son axe conservant toujours et son parallélisme et son inclinaison sur l'écliptique, rentrer dans le plan immobile du soleil. C'est alors qu'ayant achevé sa révolution, il rétablit l'équinoxe ; et que, sans s'arrêter, il recommence une route, qui, nouvelle chaque année, sera toujours la même pendant la durée des siècles.

Resserrons en deux mots ce que nous venons de développer, peut-être avec trop d'étendue. Supposez que notre équateur ne sorte jamais du plan du soleil et que l'écliptique coupe toujours perpendiculairement l'axe terrestre, la nuit sera pour lors égale au jour ; chaque contrée n'aura qu'une saison. Voulez-vous varier les apparences ? inclinez l'axe de la terre : vous verrez naître plusieurs changements. Ajoutez à cette inclinaison le mouvement d'un fluide qui emporte la terre autour du soleil, ces changements seront plus nombreux : que ce fluide la fasse en même temps tourner autour de son centre, vous aurez toutes les variations qu'éprouve notre globe. Peut-on douter que les autres planètes ne soient assujetties aux mêmes vicissitudes ?

VII. Lorsqu'un fleuve, en franchissant ses bords inonde les plaines voisines, on voit souvent se former des tourbillons d'eau, qui sans cesse agités, entraînent et font tourner avec eux des branches d'arbres et des buissons. Quoique chacun de ces tourbillons ne suive pas le cours du fleuve et conserve son mouvement propre qui l'agite dans un sens différent, il tire néanmoins du fleuve cette force avec laquelle il tourne sur lui-même et fait si rapidement pirouetter sa proie. Ainsi la terre est le centre d'une révolution particulière ; et dans le temps même qu'obéissant au fluide céleste elle décrit autour du soleil une vaste circonférence, elle ébranle cette partie du fluide qui l'environne de plus près, et l'oblige à rouler continuellement autour d'elle, ce qui forme un petit tourbillon dans le sein du grand. Tout ce qui nage dispersé dans cette région de matière, quoique séparé de notre globe, quoique placé même à l'extrémité de son empire, doit en suivre l'impression. La terre se saisit de ce corps, l'entraîne et le fait tourner avec plus ou moins de vitesse, selon qu'il est plus ou moins éloigné d'elle. Or sa distance est proportionnée à sa pesanteur et sa pesanteur l'est à sa masse. Nous avons vu que ces trois rapports se tiennent par des liens mutuels et que le mouvement des corps célestes n'a point d'autre loi. Par la pesanteur d'un corps, j'entends, vous le savez, l'effort que fait contre lui la matière subtile en fuyant le centre.

L'intervalle qui nous sépare de la lune n'étant que d'environ cent mille lieues, elle se trouve dans ce tourbillon particulier. Assujettie par cette situation aux lois que lui donne la terre, elle est forcée de la suivre, et par une conséquence nécessaire, elle doit marcher avec plus de rapidité. Car son cercle a d'autant plus de diamètre qu'elle est plus éloignée du globe que nous habitons. Il faut que sa distance du soleil soit quelquefois plus grande, quelquefois moindre que la nôtre. Elle est plus grande, lorsque nous voyons tout son disque éclairé ; elle est

moindre, lorsque nous la découvrons à peine. La lune doit aussi se trouver à la même hauteur que la terre, tantôt à sa droite, tantôt à sa gauche ; et telle est sa position lorsqu'une partie de sa surface brille à nos yeux et que l'autre nage dans l'ombre. Elle est alors, selon le langage ordinaire, dans son croissant ou dans son déclin.

Cette planète ne nous présente jamais que le même hémisphère. Nous apercevons toujours les mêmes contrées connues par différents noms ; entre les taches qui la couvrent nous distinguons toujours les mêmes parties lumineuses. Ce qui vient, sans doute, de ce que cet hémisphère est plus léger que l'autre et qu'il est par là forcé de regarder continuellement le centre. Mais sans tourner sur son axe, elle ne laisse pas de présenter à l'astre du jour toutes les parties de son globe. C'est une suite de ce mouvement qui l'approche ou l'éloigne par degrés du soleil, en lui faisant décrire un cercle autour de la terre. Aussi voyons-nous la lumière s'étendre par une progression plus lente sur le disque entier de la lune et les ténèbres le couvrir plus longtemps que si ce globe tournait sur lui-même, comme fait le globe terrestre. Une seule révolution fait son jour et son année. Tandis que d'un vol rapide elle parcourt tous les signes du zodiaque et qu'en vingt-sept ou vingt-huit jours elle achève son cercle autour de la terre, chacune de ses parties jouit de la lumière pendant la moitié d'un mois, et pendant l'autre moitié, elle reste plongée dans les ténèbres.

Mais pourquoi la lune ne tourne-t-elle pas aussi sur son axe? La raison en est simple : son diamètre n'a pas le tiers de celui de la terre, sa masse en est à peine la cinquantième partie; la place qu'elle occupe dans notre tourbillon n'est donc pas considérable. Ainsi les différentes couches de matière éthérée dont le cours l'entraîne, ont un mouvement à peu près égal. Leur impulsion ayant presque la même force, ce globe ne peut pas être beaucoup plus pressé d'une part que d'une autre ; tout au plus il chancelle, mais il n'est pas ébranlé de la place où l'a fixé sa pesanteur. La lune doit par conséquent voguer dans le tourbillon terrestre comme une chaloupe sans rames, sans voiles, dirigée par le seul gouvernail, voguerait entre les bords d'un fleuve qui serpente, et qui, calme et tranquille, lui ferait décrire sans effort le cercle que trace son lit.

La lune en parcourant le sien coupe deux fois tous les mois le plan de l'orbite terrestre; les points où elle traverse ce plan, se nomment la tête et la queue du Dragon. La situation de ce nœud varie. Mus en sens contraire à la suite des signes, ils s'avancent vers l'occident toutes les fois qu'ils se renouvellent. Cette marche est opposée à celle des autres planètes, qui toutes rapprochent leurs nœuds d'occident en orient. Ce qui cause cette apparence, c'est qu'en même temps que la lune tourne autour de nous à l'extrémité de notre tourbillon, la terre est, selon l'ordre des signes, portée vers l'orient par sa révolution annuelle. Son inséparable satellite suit donc à la fois deux mouvements opposés. Ils s'accordent et se confondent pour quelque temps, lorsque la lune est dans son aphélie. Elle nage pour lors avec peine dans cette partie du fluide qui coule avec lenteur, parce qu'elle occupe l'extrémité du tourbillon. La terre la devance donc, parce que la terre alors plus voisine du soleil est emportée par un courant plus rapide. Mais lorsque, placée dans le point diamétralement opposé, la lune se trouve entre cet astre et la terre, elle est dans la région où le fluide a le plus de force. Elle avance donc avec plus de vitesse que notre globe, et dans un sens contraire; ce qui fait paraître ses nœuds rétrogrades. C'est toujours dans ces points d'intersection des deux orbites que doivent arriver les éclipses de lune et de soleil. En effet, si la lune en traversant l'orbite terrestre passe directement entre le soleil et la terre, elle intercepte les rayons de cet astre : elle doit perdre à son tour la lumière empruntée dont elle jouit, lorsque la terre se trouve placée entre elle et le soleil. L'une de ces planètes tombe pour lors dans l'ombre de l'autre. Par la même raison, nous ne voyons point tous les mois des éclipses de lune ou de soleil. Car il n'arrive pas toujours, dans le temps du passage de la lune entre notre globe et l'astre du jour, que ces trois corps soient placés dans la même ligne.

Vaste univers, que ton auteur est digne d'admiration ! Qui peut à la vue de ces beautés sans nombre, ne pas s'étonner que des hommes, que des philosophes leur donnent le hasard pour père ; qu'ils ne rougissent point d'en attribuer la production au mouvement fortuit d'une aveugle matière, tandis qu'on ne peut sans intelligence, sans art, offrir une simple image de tant de merveilles? Ces anciens astronomes, dont les yeux pénétrants ont parcouru les sphères célestes ; ces observateurs éclairés qu'ont produits les siècles modernes, nous paraissent dignes de l'immortalité, parce qu'ils ont osé décrire la figure des astres, en déterminer les distances, les masses, les orbites. Et par un excès d'ingratitude, nous refusons nos hommages à l'Être suprême, qui seul a pu créer tant d'astres divers et les assujettir à des lois certaines. Ces cartes où sont tracés les plans du ciel et de la terre, ces globes qui les représentent, ces machines dont le mouvement imite celui des corps célestes, sont des chefs-d'œuvre de génie; et le monde lui-même ne sera pas l'ouvrage d'une intelligence ! Monstrueuse opinion ! Déplorable aveuglement d'une secte insensée !

LIVRE IX.

L'examen des minéraux, des fossiles, des plantes marines et généralement de tout ce que

renferment les entrailles de la terre et le sein de la mer, entrait dans le plan de l'Anti-Lucrèce. Ce n'est pas la partie du spectacle de la nature la moins curieuse, ni la moins propre à faire reconnaître un créateur intelligent. Le neuvième livre devait avoir cet objet ; mais il n'est pas achevé, nous n'en avons que le début. Ce qui suit sert de conclusion à l'ouvrage. C'est une espèce de précis où l'auteur nous remet devant les yeux les questions discutées dans le cours du poëme et traite au long quelques points importants qu'il n'avait qu'effleurés

I. *Il y rappelle d'abord tout ce qu'il a démontré contre les épicuriens, au sujet du vide et des atomes ; que le vide est une chimère; que la matière n'est pas éternelle; qu'elle est divisible à l'infini; que sortie du néant, elle peut y rentrer; qu'incapable de se donner une modification plutôt qu'une autre, elle doit le mouvement à l'impression d'une cause étrangère; que la nature est un terme vide de sens, si par ce terme on entend une intelligence suprême. La régularité des révolutions célestes, le cours intarissable des fleuves, le retour des saisons, l'accord qui règne entre toutes les parties de l'univers, le mécanisme de la vision, lui fournissent de nouvelles preuves que ce tout si parfait n'est pas l'ouvrage du hasard.*

II. *Il traite ensuite l'importante question qui sert de base à toute la morale, celle de la nature* du juste et de l'injuste. *Il fait voir que cette distinction n'a pas l'homme pour auteur ; que le* juste *est fondé, comme le vrai, sur des règles éternelles, immuables, infaillibles; que le flambeau de la raison nous éclaire à la fois sur les principes de nos connaissances, et sur ceux de notre conduite ; que l'homme porte gravée dans son cœur une loi primitive, qui n'est autre que la voix de Dieu même. Quelques raisonnements simples, mais décisifs contre l'opinion qui substitue la fatalité au hasard, terminent ce second article.*

III. *Le troisième présente une foule d'objections contre l'existence et les attributs de Dieu. L'auteur qui ne les avait pas encore réfutées, se les fait à lui-même et les accumule pour y répondre ensuite. Elles roulent sur trois points.* Premièrement, *l'éternité du monde, que les athées veulent établir par diverses raisons.* Secondement, *le mal moral.* Troisièmement, *le mal physique. De ces deux chefs, ils prétendent tirer de fortes inductions contre la toute-puissance ou la bonté infinie du Créateur.*

IV. *La réfutation de ces sophismes fait la matière des deux articles suivants. Dans le quatrième, le poëte montre,* premièrement, *que le monde n'est pas éternel; que Dieu l'a créé pour soi-même, dans le temps déterminé par ses décrets immuables.* Secondement, *que Dieu n'est pas l'auteur du mal moral, c'est-à-dire de cette foule de vices et de désordres qui ravagent la société; qu'ils ont leur source dans l'abus que l'homme a fait du don précieux de la liberté; que la justice suprême doit tôt ou tard punir le vice et récompenser la vertu. Il annonce en même temps le dessein qu'il a formé de composer sur la certitude de la révélation un ouvrage du même genre que celui-ci.*

V. *Par le mal physique, qui fait le sujet du cinquième article, on entend les défauts que les athées croient découvrir dans la structure de l'univers. Le poëte montre que ces imperfections auxquelles le matérialiste s'arrête, sans vouloir admirer les merveilles qui brillent dans la composition du monde, ne sont que des irrégularités apparentes ; que pour bien juger de ce vaste tout, il faut en considérer l'ensemble, et qu'alors on voit disparaître ces prétendus défauts qu'on n'y remarquait qu'en séparant des objets nécessairement liés entre eux.*

VI. *Ces discussions conduisent l'auteur à rechercher quelle est l'origine de la religion parmi les hommes. Il prouve qu'elle n'a pour principe ni la crainte ni la politique, mais une idée de l'Etre suprême que l'homme apporte en naissant et que fortifie la vue de tous les objets sensibles. Ensuite il rappelle en peu de mots les différentes sources de l'idolâtrie, qu'il regarde comme une hérésie née dans le sein de la religion naturelle, et qui, même en s'écartant de cette religion, en prouve la réalité. Il montre que nous ne connaissons le fini, que par l'idée de l'infini. De l'union de l'âme avec le corps et de toutes les suites de cette union, il conclut l'existence d'un Dieu, qui n'est ni l'âme du monde, ni l'assemblage de toutes les âmes particulières, mais un Etre infini, parfait, tout-puissant, immuable, auteur et suprême arbitre de l'univers. Il finit en exhortant Quintius à la pratique des vertus et à l'étude de la religion révélée, dont la loi naturelle est la base et le fondement.*

Plus heureux que ne fut Icare, nous avons enfin achevé de parcourir la vaste étendue des espaces célestes. Jetons à présent les yeux sur la terre et sur les profonds abîmes de la mer : non pour considérer ce qui se passe aujourd'hui sur cette double scène, ou pour suivre les traces de tous les événements qui l'ont variée depuis la naissance de l'univers. Quel spectacle nous offrirait l'histoire ! Des guerres, des combats, des villes détruites, des trônes renversés, des peuples anéantis; affreux tissus de crimes et de malheurs, fruits sanglants de l'ambition, de l'avarice et de l'envie, dont le poison infecte tous les siècles. Brillants désordres, tant qu'ils durent, ils éblouissent nos yeux : le temps les a-t-il fait disparaître, ils ne sont plus que néant et nous montrent quel est le vide de ce qui occupe les hommes. En vain pour s'immortaliser, les héros laissent-ils des monuments de leurs frivoles exploits. Chaque jour détruit ces digues que leur orgueil opposait au torrent des années, et quelques pierres chargées de leurs noms subsistent à peine. Les ruines mêmes de ces édifices semblent insulter à la vanité de leurs auteurs : ils rougiraient de se voir défigurés sur des marbres que le temps dévore. Des objets périssables doivent-ils toucher une âme immortelle ?

Occupons-nous d'une étude plus digne de l'homme. Contemplons des êtres dont la durée triomphe des siècles, dont la substance est

inaltérable. Ouvrages de l'Eternel, ils portent d'une manière plus visible l'empreinte de ses perfections. . . . . .

. . . . . .

(*Le reste manque.*)

CONCLUSION ET PRÉCIS DE L'OUVRAGE.

I. A la vue des richesses que vos yeux découvrent au sein de la mer et dans les entrailles de la terre, reconnaissez, Quintius, l'inépuisable fécondité d'un Créateur tout-puissant. Quelle est la source de ces immenses trésors, la cause de tant de merveilles? Serait-ce la nature? Mais qu'entendez-vous par ce terme? Est-ce un Etre primitif, une Intelligence souveraine, dont les soins prévoyants s'étendent à toutes les parties de l'univers? En ce cas nous sommes d'accord: la nature est le dieu même à qui je rends hommage. Est-ce la matière? Mais la matière est une substance impuissante, passive, privée de sentiment et de raison. Esclave de lois immuables, qu'elle suit sans les connaître, elle obéit aux impressions d'une force étrangère. Comment de si savantes productions seront-elles l'effet d'un principe aveugle, qui ne peut ni se proposer un but, ni faire choix des moyens, incapable en un mot de réflexion, de raisonnement, de volonté?

Je vous ai fait voir dès le commencement de cet ouvrage que les plus minces corpuscules pouvaient se rompre à l'infini, sans que jamais aucun de leurs fragments cessât d'être divisible, parce que chacun d'eux est un corps, et que dans le moindre sont renfermées des parties plus petites. L'éther même n'a point de parcelle si déliée qui ne vous offre des parties inférieures et supérieures, une droite et une gauche séparées par un intervalle réel, qui n'ait des faces différentes, enfin qui ne soit impénétrable. Autrement il ne se formerait aucun corps; nulle masse ne pourrait résulter de la réunion de plusieurs molécules, et toute la matière serait réduite à un seul point. Mais quoique divisible en parties sans nombre, elle ne sera jamais divisée, s'il ne se trouve une main qui opère cette division.

Ce n'est pas que j'ignore ce que dans un assemblage immense de corpuscules doit produire une multitude infinie de figures. Je sais combien le ciseau d'un sculpteur est capable d'opérer ces chefs-d'œuvre qui ravissent notre admiration. Que ne peut cet instrument sur le marbre! Il en détache de lourdes masses; il y forme des plis naturels, des draperies fines et jetées avec grâce; il imite la délicatesse de la peau; il donne la vie à une figure immobile, en fait parler tous les traits, et par un mensonge heureux répand sur un visage inanimé le sentiment et la passion. Mais si l'art en façonnant ce fer ne l'eût pas rendu propre à seconder la main qui l'emploie; si cette main ne l'eût point fait agir sur le marbre, cette statue qui charme nos yeux serait encore un bloc muet et sans beauté. Disons la même chose de la matière. Si quelque intelligence n'en met en œuvre toutes les parties, et ne les arrange avec discernement, ce ne sera jamais qu'un chaos, qu'une masse informe et sans ordre. Ces coquilles que vous foulez aux pieds, ont-elles quelquefois attiré vos regards? Plus magnifique que le parquet d'un riche palais, la terre étale sous vos pas des trésors sans nombre. Daignez en ramasser une; quoi de mieux tourné que ses dehors! Quelle grâce, quelle délicatesse dans son contour! Que de spirales régulièrement décrites par ces plis et ces replis qui reviennent sur eux-mêmes! Voyez ce labyrinthe d'anneaux qui s'élèvent sur la surface; ces légers sillons qui les séparent et leur donnent du relief. Le ciseau de Praxitèle fit-il des ouvrages si parfaits? Considérez le dedans; c'est la demeure d'un vil animal: mais quelle porcelaine est plus luisante, est polie avec plus d'art? Quelle variété, quelle harmonie dans ses nuances! L'or, le feu, l'azur éclatent entremêlés de pourpre. Malgré cette variété de teintes, on reconnaît sans peine le genre auquel elle appartient: tant elle ressemble et pour les couleurs, et pour les taches, et pour la forme à toutes celles de la même classe. Avouez-le, Quintius, ce coloris est supérieur à celui d'Apelles. Vous voyez quel travail dans une production si méprisable en apparence. Une coquille n'est donc pas l'ouvrage du hasard: serait-il auteur de l'univers?

Sur quel fondement est appuyé le système qui substitue le hasard à l'intelligence? Sur la double supposition du vide et des atomes. J'ai prouvé que le vide est une chimère: j'ai démontré que les atomes n'ont aucune des propriétés qu'on leur attribue; qu'ils n'existent point par leur propre force, que les figures qui les distinguent ne leur sont pas essentielles; qu'ils ne sont pas eux-mêmes en état ni de s'unir, ni de se séparer, ni de subsister à jamais; enfin que le principe du mouvement ne réside point en eux; mais l'univers lui-même n'annonce-t-il pas au premier regard un auteur intelligent qui l'a créé tel qu'il a voulu? Direz-vous en effet que la forme de tout ce qui compose ce vaste assemblage est tellement nécessaire, qu'il ne pouvait exister d'autres êtres que les êtres actuellement subsistants? Dites donc aussi que la matière n'était susceptible que d'une seule espèce de mouvement, et que ce mouvement n'a pu avoir qu'un seul degré, qu'une seule direction; mais vous savez trop bien qu'elle n'est pas déterminée par sa nature à se mouvoir d'une façon plutôt que d'une autre, et que son mouvement peut se diversifier et s'accélérer à l'infini.

L'univers aurait donc pu n'être pas ce qu'il est. Vous en faut-il de nouvelles preuves? Ces animaux qui naissent du mélange de différentes espèces pouvaient eux-mêmes former des genres créés dès l'origine du monde, et sortir, comme tant d'autres, d'un germe qui leur fût propre. Le nombre des planètes n'était pas nécessairement fixé: leurs révolutions pouvaient être tout autres. La supposition de deux soleils, d'une seconde lune n'a rien d'absurde. Le ciel pouvait n'of-

frir à nos regards aucun corps lumineux : il pouvait en offrir mille, sans que la terre eût un seul habitant capable de distinguer le jour des ténèbres. Pourquoi donc l'univers est-il tel que nous le voyons? Pourquoi nous présente-t-il, au lieu du chaos, un spectacle si magnifique et si varié? Un pareil arrangement est l'ouvrage d'une intelligence, ou du hasard : point de milieu. Mais le hasard n'est qu'un nom : reconnaissez donc que tant de merveilles ont pour auteur un être intelligent, dont la science profonde n'éclate pas moins dans l'organisation de cet insecte qu'un même jour voit naître et mourir, que dans celle de notre corps.

La lune brille à mes yeux ; mais sa lumière est un voile qui me dérobe ce qu'elle est: inconnue, quoique visible, elle se montre sans découvrir sa nature. J'ignore si c'est un globe semblable à celui que j'habite; si ce globe a, comme la terre, un Océan, des montagnes, des plaines, des forêts; s'il a des habitants, et de quelle espèce ils sont ; mais je sais que la lune est un satellite de la terre, plus petit qu'elle, et qui trace autour d'elle un cercle, dont il ne s'écarte jamais. Je sais que par un autre mouvement qui se combine avec le premier, elle présente tour à tour aux traits du soleil tous les points de sa surface, et qu'elle ne luit qu'en les réfléchissant. Je vois son disque, après s'être plongé dans les ténèbres, reparaître sous la forme d'un croissant, dont la lueur laisse entrevoir la portion qui n'est pas encore éclairée, s'arrondir ensuite de plus en plus et se montrer enfin tout entier. Une succession invariable ramène ces diverses apparences avec tant de régularité, qu'il est aisé de les prédire. On sait en quel moment chaque horizon doit perdre la lune de vue, en quel moment il doit la revoir: l'heure et le point de son lever se déterminent avec justesse; toutes ses phases, en un mot, le progrès même de la lumière sur son disque et sa dégradation se soumettent à des calculs exacts.

Tous les mois vous offrent ce magnifique spectacle, mais vous ne daignez pas examiner quel est l'agent qui le produit et le renouvelle ; vous craignez d'en connaître la cause ; séduit par les charmes d'un système, qui livre l'univers au caprice du hasard. Faut-il que les fictions dont il repaît votre esprit vous rendent insensible à de véritables merveilles ! Si cependant ce globe créé pour l'usage du nôtre eût été plus petit ou plus grand qu'il n'est ; si le hasard l'avait plus élevé dans le ciel ou placé plus près de la terre, il nous nuirait, au lieu de nous servir. Ce fidèle satellite, ou serait un ennemi redoutable, acharné sans relâche à nous poursuivre, ou serait un poids inutile. En effet, la lune plus voisine de la terre ou plus grande, ferait souvent de nos jours des nuits obscures, en interceptant la lumière du soleil. Sa masse pesante resserrerait l'atmosphère et comprimerait avec trop de violence les eaux de l'Océan. Ces eaux trop abaissées au-dessous d'elle, s'élèveraient de part et d'autre à une trop grande hauteur : on les verrait franchir leurs rivages, rompre leurs digues et couvrir les plus hautes montagnes. Après leur retraite, la terre ne serait qu'un marais immense; et bientôt elle redeviendrait une vaste mer, surtout lorsque la lune est nouvelle, et que ses bords commencent à se revêtir d'une lueur naissante ; ou lorsque, nous renvoyant tout ce qu'elle reçoit de rayons solaires, elle nous montre son disque entièrement éclairé ; car c'est alors qu'elle pèse sur la terre avec le plus de force. Plus élevée dans les cieux ou plus petite, elle ne répandrait qu'une lueur trop faible, elle effleurerait à peine la superficie des flots. L'air n'étant point comprimé, ou n'éprouvant qu'une pression légère, formerait une masse lourde et sans ressort. La mer immobile ne pourrait se répandre dans les canaux sans nombre, dont l'intérieur de la terre est semé de toutes parts. C'est néanmoins au mouvement périodique de la mer, c'est à la force avec laquelle ces canaux souterrains pompent les flots qu'y porte un flux régulier, que doivent leur naissance tant de rivières dont le cours uniforme et perpétuel nous étonne, et dont les eaux devenues douces en se filtrant au travers des sables, sortent du sein de la terre, dans des lieux souvent fort éloignés de leur véritable source.

En effet, je ne puis me persuader que les rivières soient toutes formées par les pluies. Telle est peut-être l'origine de quelques fontaines que les chaleurs tarissent, dans cette saison brûlante où les feux de l'astre du jour embrasent les campagnes; mais quelle différence entre les réservoirs passagers et ces fleuves inépuisables, que ni les ardeurs de la zone torride ni les vents les plus violents ne peuvent consumer ! D'ailleurs, dans cette partie de la terre, que le soleil échauffe de plus près, ne connaissons-nous pas quelques îles qui ne sont presque jamais arrosées par les eaux du ciel ; où cependant on voit des ruisseaux intarissables embellir sans interruption de fertiles campagnes?

Le seul mouvement du cœur pousse le sang dans toutes les parties de notre corps et lui fait parcourir avec une vitesse régulière une foule de vaisseaux imperceptibles : ainsi se distribuent dans les entrailles de la terre les eaux de l'Océan. Le flux les pousse avec violence dans ce nombre infini de canaux, qui sont les artères du corps terrestre : reportées ensuite par les fleuves, comme par autant de veines, elles se replongent avec la même impétuosité dans le lit de la mer qui les repompe, lorsque le reflux la fait rentrer dans ses bornes. Sans cette circulation à peine sortirait-il quelques sources du sein de la terre aride : nos prairies ne seraient point arrosées, nos jardins seraient privés de ces agréables ruisseaux qui les fertilisent : on ne verrait point de larges rivières par d'heureux échanges enrichir différentes contrées, ni se diviser en une multitude de canaux pour rendre les campagnes fécondes : les animaux périraient consumés par une soif qu'ils ne pourraient étancher, et l'unique ressource

des hommes se réduirait aux eaux qui tombent du ciel.

Ces pluies qui, du haut des nues, se précipitent sur la terre, ont aussi leur cause et leur utilité. Où tant d'espèces si nombreuses trouveront-elles leur subsistance, si les campagnes ne se couvrent d'herbes et de moissons? Et comment la terre produira-t-elle des herbes et des moissons, si elle ne s'abreuve pas des eaux que portent les nuages? Mais ces nuages mêmes nous les devons à la mer : ce sont des amas de particules humides que le soleil attire et volatilise. Réduites en vapeur, elles s'élèvent à la plus haute région, où le froid les rassemble, elles s'y condensent et forment des masses qui restent suspendues dans l'atmosphère, jusqu'à ce que le souffle rapide du vent les disperse, et que divisées par les rayons du soleil, directs ou réfléchis, elles se résolvent en pluies. La terre échauffée s'humecte de ces eaux fécondes, les charge des sucs qu'elle renferme et les transmet aux racines des plantes. La nature de tout ce qui respire demandait donc cette harmonie de tant d'êtres divers. Le soleil, l'air, les nuages et les vents qui les transportent, la terre, la lune et la mer sont par leur accord les organes de la vie; et cet admirable concert annonce un Etre bienfaisant, dont les soins paternels s'étendent à tous les objets et semblent s'épuiser sur chacun en particulier.

Que de merveilles offrent encore à mon esprit les deux mouvements de la terre! Je vois ce globe, en tournant sur lui-même, tour à tour se présenter à la lumière et replonger dans les ténèbres tous les points de sa surface : je le vois décrire en même temps un cercle autour du soleil, j'admire avec quelle régularité cette révolution ramène chaque année les saisons dans un ordre toujours le même, et fait succéder les chaleurs aux frimas. Peut-on croire en effet que la terre soit le centre immobile d'un mouvement universel? Quoi donc, toute la machine de l'univers serait ébranlée pour nous? Pour éclairer notre demeure, le soleil aurait à parcourir un orbite immense? La voûte céleste tournerait autour d'un point avec cette multitude innombrable d'étoiles, et tous les astres ne seraient que les satellites de la terre? Mortels, connaissons mieux ce que nous sommes : s'il est en nous quelque chose de grand, c'est la partie de nous-mêmes dont ce monde n'est pas le véritable séjour. Notre âme doit vivre éternellement, le ciel est sa patrie : voilà ce qui fait notre gloire; mais pour ce corps périssable, ce corps qui n'est qu'un atome dans l'univers, c'est assez qu'il ait part aux bienfaits de l'astre du jour, tant que durent ce peu d'instants qui lui sont accordés.

Quelle sagesse, quelle science n'a pas fait éclater ce hasard que vous croyez auteur de l'univers? Son ouvrage serait le chef-d'œuvre d'une intelligence. Il fallait éclairer le monde par un flambeau dont la lueur pût se répandre partout. Que fait le hasard? il forme un amas prodigieux de matière extrêmement déliée, il imprime à cet amas un mouvement rapide, il en dérive une infinité de ruisseaux qui s'insinuent au travers de tous les globules de l'éther. Ces traits lumineux frappent des organes fabriqués fortuitement, mais comme ils le doivent être pour recevoir leur impression et l'image des objets. Ils rencontrent le cristallin, qui porte la lumière à point nommé sur la rétine, toute prête à l'admettre. A la rétine tient un nerf dont l'autre extrémité répond au cerveau, et dans le cerveau préside une intelligence. Elle est avertie de l'ébranlement, elle sent ce qui frappe le dehors de sa demeure, et reconnaît à l'instant la lumière dont elle n'a point encore eu d'idée. De tant de conditions toutes essentielles, qu'une seule manque, point de lumière, ou c'est en vain qu'elle brille. O hasard clairvoyant! ô fortune pleine de vues profondes et digne de nos hommages! La sagesse inspira ton premier adorateur, divine fortune, cause toute-puissante de toutes les causes, source féconde de tous les êtres!

II. Ajoutons une importante réflexion. Il est une vérité que notre âme saisit dès qu'elle l'aperçoit et dont la connaissance la satisfait intérieurement. Reconnaissez donc entre notre âme et la vérité une liaison naturelle, comme vous en reconnaissez une entre la lumière et nos yeux. Si ce rapport est l'ouvrage du hasard, c'est donc par un effet du hasard que notre âme peut saisir le vrai : par conséquent l'âme et la vérité, comme la lumière et les yeux, doivent leur naissance au concours fortuit des atomes. C'est donc par hasard que le tout est plus grand que sa partie, que la ligne droite est la plus courte qui puisse se tirer d'un point à un autre, qu'une même chose ne peut pas être et n'être point. Selon vous, le contraire serait possible : la vérité n'a point de règle éternelle. Ce qui dans l'état actuel est clair et évident, eût été faux, si les corpuscules dont nos âmes et les objets qui agissent sur elles sont des assemblages, eussent été différemment combinés. Puis-je entendre de sang-froid de pareils discours? Ce qui est vrai l'était avant l'existence d'aucun corps, d'aucun atome. Ce rapport admirable qui se trouve entre l'œil et la lumière était connu d'une intelligence avant leur création.

Le hasard n'est donc pas l'auteur du vrai, ni par conséquent du *juste*. Qu'est-ce que le *juste* en effet, sinon le vrai moral? N'est-il point de règle sûre pour connaître l'un? Dès lors point de marque infaillible pour distinguer l'autre. Si la première de ces règles est une invention nouvelle et dont l'origine ne remonte qu'à l'homme, la seconde est aussi son ouvrage : si l'homme n'est pas leur auteur, elles sont donc établies par l'Etre suprême. Pour vous aider à concevoir de tels principes, il faut reprendre les choses de plus haut, et vous dévoiler l'intérieur de votre âme.

La raison est naturelle à l'âme, comme les sens le sont au corps. Nous n'avons fabriqué ni les organes qui nous lient aux objets extérieurs, ni ces objets. Aussitôt qu'il s'en présente quelqu'un, celui des sens auquel il

a rapport le saisit, et dans l'instant même en fait passer l'impression jusqu'à l'âme, étroite correspondance dont l'homme n'est pas l'auteur. Il ne l'est pas plus de la raison, ni du vrai, qu'une harmonie si parfaite unit à la raison, qu'elle le saisit avec ardeur dès qu'il se montre. Aussi tout ce qu'elle voit est-il toujours tel qu'il lui paraît, et ce qui est évident pour elle, l'était avant que de s'offrir à ses regards. Sans cette réalité du vrai, sans cette infaillibilité de la raison, nous serions éternellement le jouet du mensonge, nos idées n'auraient nul objet solide. Il ne nous arrive que trop, je l'avoue, de tomber dans l'erreur, mais n'en concluez rien contre la raison, ce n'est pas elle qui nous abuse. L'homme ne s'égare jamais que pour avoir précipité son jugement, sans consulter l'oracle qui réside en lui.

Cette lumière naturelle, en éclairant l'intellect, dirige aussi la volonté. En effet, si les germes du vrai sont dans l'esprit, le cœur porte intérieurement gravée la loi qu'il doit suivre. Il ne suffit pas d'apercevoir les objets tels qu'ils sont, c'est par les actions que l'homme est vraiment homme. Le même rayon fait donc luire à nos yeux les règles de notre conduite et les principes de nos connaissances, le juste comme le vrai. Si la raison pouvait nous égarer dans l'une de ces deux routes, elle nous guiderait mal dans l'autre, mais la raison ne trompe jamais. Voyez s'élever un bâtiment régulier : l'équerre fait de toutes les pierres qui doivent entrer dans sa composition des carrés exacts : le niveau guide la main qui les assemble, il indique la perpendiculaire. L'architecte conduit des yeux l'ouvrage entier : d'un regard il parcourt, il juge les différentes parties, et veille à ce qu'il en résulte un tout dont l'ordonnance réponde à ses idées. Mais cet arbitre de tant d'opérations est assujetti lui-même à des lois : son art se fonde sur des règles invariables et qui subsistaient avant lui. Telle est la nature des principes, soit de nos actions, soit de nos connaissances. Eternels, immuables, ils sont indépendants de notre âme. L'homme ne serait jamais ni sujet à l'erreur, ni criminel, s'il n'avait ni vérités à croire, ni devoirs à pratiquer, ou si, faute de lumière, il ne pouvait les connaître.

La raison a donc devant les yeux une loi fixe, un archétype invariable, lorsqu'elle guide ou le cœur dans ses affections, ou l'esprit dans ses jugements. J'en conclus qu'antérieurement à tout système humain, il y a des choses dont l'essence est de devoir être faites, et ce sont celles qui portent le nom de *justes :* il en est d'autres qui doivent être crues, et c'est ce que nous appelons *vérités.* Deux espèces de principes dont l'origine est la même : l'une et l'autre dépendent de l'homme, ou toutes deux en sont indépendantes. Il est donc une justice, s'il est une vérité.

Balanceriez-vous à traiter d'insensé quelqu'un qui vous soutiendrait que deux et deux ne font pas quatre? Non, sans doute, mais pourquoi? Parce que la raison vous instruit que ce qu'il nie est de la plus grande évidence. Nous sommes donc intérieurement éclairés par une lumière naturelle, qui nous conduit aux vérités de ce genre. Si le même homme, pour arriver au détroit de Gibraltar, prenait la route d'Egypte, ou si, pressé par une soif ardente, il voulait puiser de l'eau dans des filets, vous le taxeriez encore de folie : pourquoi? Parce qu'il agirait ouvertement contre la loi de la raison, qui veut que l'on tende à son but par la route convenable et non par des moyens opposés. Reconnaissez donc au dedans de vous-même une loi qui vous dicte de tels principes.

Je l'entends, me direz-vous, lorsqu'il est question de l'utile; elle parle alors, quoique d'une voix faible et confuse, mais je l'interroge en vain sur la distinction de l'honnête et de ce qui ne l'est pas. Vous convenez qu'elle nous instruit de l'utile : c'est au moins reconnaître son existence, c'est avouer que si chacun de nous porte cette loi dans son cœur, il ne la tient pas du hasard, qu'il la doit à l'auteur de la nature. Mais la justice serait-elle donc une invention de l'homme, recommandable uniquement par les avantages qu'elle produit? Non, Quintius; ce n'est pas de sa seule utilité qu'elle tire son prix, son origine remonte à Dieu même. Je sais que bien des règlements sont le fruit de la sagesse humaine, mais il est une sagesse supérieure, une loi primitive placée par la nature dans le cœur de tous les hommes. Quoiqu'elle ne fût pas également développée dans tous, elle a mis entre eux un accord si parfait, qu'en faisant parler les uns, elle a rendu les autres dociles à leur voix. C'est cette loi suprême qui règne dans le sanctuaire de notre âme : c'est elle qui, condamnant le mal, nous inspire l'amour de l'honnête.

On propose une récompense au guerrier qui le premier assaillira l'ennemi : vous volez le premier et vous forcez les retranchements, un fuyard obtient le prix qui vous est dû. Votre frère gémit dans les chaînes, vous le rachetez à vos dépens, et l'ingrat abuse de sa liberté pour vous rendre esclave. Ces procédés vous révoltent, ils vous arrachent de justes plaintes, mais vous y livrer comme vous faites, c'est prononcer que vous ne devez pas traiter ainsi vos semblables. Un hôte attire un voyageur par des paroles engageantes, et le poignarde dans les bras du sommeil. Cet homme, pour épargner ses troupeaux dans les horreurs d'une cruelle famine, égorge sa mère et dévore ses propres enfants. Quels monstres, vous écriez-vous en frémissant! Mais pourquoi? S'il n'est pas une raison souveraine qui les condamne, quel droit avez-vous de les condamner? Si cette raison existe, vous portez donc au dedans de vous-même une loi qui proscrit de tels forfaits. Mais quelle est cette loi? C'est la même qui vous instruit que deux fois deux ne font pas cinq.

Vous me répondrez peut-être qu'en se livrant à tout ce qui flatte ses désirs, l'homme ne fait rien que vous ne croyiez juste, qui ne vous paraisse autorisé par la raison, parce qu'il suit alors un penchant naturel qui le

porte à certains objets et l'éloigne des objets contraires. Mais ne vous ai-je pas ouvert les yeux sur les suites horribles du système qui confond l'utile avec l'agréable, et l'agréable avec l'honnête; affreuse doctrine trop capable de redoubler le feu de nos passions? Si c'est la lumière de la raison qui nous conduit à de tels principes, la raison est donc l'unique cause de tous les maux qu'enfante l'amour du plaisir. Mais la regarder comme la source de l'erreur et du crime, c'est imputer au niveau les fautes de l'architecte.

Nous devons donc à la nature et les principes du vrai et ceux de l'équité. Dans cette source ont été puisés tous les règlements qu'a depuis établis la sagesse humaine toujours attentive à consulter la raison. Je sais qu'il est des lois contraires à la nature, des coutumes qui font horreur à l'humanité; que les anciens Lestrygons égorgeaient leurs semblables, et souvent même leurs pères, pour se nourrir de leurs membres sanglants, et que ces barbares repas sont à peine abolis de nos jours chez les sauvages habitants du Brésil. Mais que prouvent ces exemples? De ce que quelques insensés s'écartent en tout de la route du vrai, conclurez-vous que le vrai n'est qu'une chimère? Les semences de l'équité, comme celles du vrai, résidaient dans le cœur de tous les hommes; mais, ensevelis dans la nuit obscure dont l'ignorance et les passions couvraient la face de la terre, ces germes précieux seraient encore étouffés presque partout, si de sages lois ne les eussent fait revivre. Or la cause qui nous a donné la raison doit être la raison souveraine; celle qui nous inspire la justice, doit être juste par essence : on ne peut en effet communiquer ce qu'on possède. Donc la loi primitive est Dieu, c'est son intelligence, sa volonté. Ecouter cette loi, c'est entendre la voix de l'Etre suprême. Il en est l'auteur, et ni la vérité, ni la justice ne sont l'ouvrage du hasard.

Bannissez donc le hasard, mais que ce ne soit pas pour lui substituer l'inévitable fatalité. Je crois avoir prouvé que l'arrangement actuel de toutes les parties du monde n'a rien de nécessaire. Le soleil pouvait remplir une autre place dans l'univers; sa masse pouvait être plus grosse qu'elle n'est. De tant d'étoiles qui brillent comme lui dans les cieux, il n'en est aucune qui n'ait ses planètes, qui ne règne dans sa propre sphère, et ne soit, en tournant sur son axe, le mobile du tourbillon qui l'environne. Tous ces astres, au lieu d'être emportés par l'espèce de mouvement dont chacun d'eux a conservé la première impression, seraient immobiles, si une cause étrangère ne les avait ébranlés : ils seraient mus différemment de ce qu'ils sont, si elle les avait ébranlés d'une manière différente : enfin si le mouvement était naturel à tous ces corps, il serait uniforme dans tous. La terre est forcée de décrire un vaste orbite autour du soleil; pourquoi faut-il qu'elle tourne en tel sens, avec tel degré de vitesse, tantôt devançant les astres qui roulent dans le même tourbillon, tantôt marchant après eux? Pourquoi ne jouit-elle pas du repos que lui donne Ptolémée? Tirerez-vous des lois du mouvement la raison qui fixe le soleil dans la partie de l'univers où nous le voyons? Ces lois peuvent-elles vous expliquer ce qui l'oblige à tourner sur lui-même d'un côté, plutôt que de l'autre? Si le ciel tourne d'orient en occident, comme vous le pensiez, pourquoi sa révolution ne se fait-elle pas dans le sens contraire? L'univers a deux pôles immuables : les centres du ciel, de l'atmosphère et de la terre se répondent avec tant de justesse, que ces trois corps ont le même axe, tandis que les autres planètes ont toutes des axes différents; que le soleil lui-même a le sien autour duquel il se meut d'une manière sensible. Trouverons-nous dans les propriétés de la matière la cause de ses effets?

Cessez donc de croire que les corps célestes, et les merveilles qu'ils vous offrent, ne sont pas l'ouvrage d'un créateur intelligent. Tous les êtres publient sa gloire. Ces planètes, dont le soleil est le centre et le flambeau, ces étoiles sans nombre que la nuit découvre à vos regards; tout ce qui vit ou végète sur la terre, tout ce que ses entrailles renferment de sucs et de minéraux; les cailloux mêmes, ces corps bruts où réside un feu semblable à celui du soleil; ce sont, Quintius, ce sont autant de voix éclatantes, dont le concert unanime rendit hommage à la Divinité dès la naissance du monde. Elles l'annoncèrent alors et ne cesseront de l'annoncer aux siècles à venir; quoique sourd à leur langage, l'homme insensé n'ouvre ses oreilles qu'à des discours séducteurs et prétende se soustraire à l'empire d'un Dieu dont il redoute la justice.

III. C'est assez combattre les sophismes de Lucrèce. Essayons de répondre à des difficultés qui vous paraissent insolubles. *Rien ne sort du néant, rien n'y rentre; principe incontestable, s'écrient tout d'une voix les partisans d'Epicure, l'univers est donc éternel. Les différents corps se détruisent; mais la matière dont ils sont formés a toujours été, est, et sera toujours. Si la matière avait un auteur, d'où l'aurait-il tirée? Quand l'aurait-il fait naître? Si c'est de toute éternité, elle n'a donc pas eu de commencement. Si Dieu ne l'a créée que dans le temps, par quel motif cet Etre immuable a-t-il changé de dessein? En effet, si la naissance de l'univers n'entrait pas d'abord dans son plan, pourquoi sa main prodigue a-t-elle multiplié les mondes? Si l'univers devait être, que ne l'a-t-il créé plus tôt? Quelle fin se proposait-il en le créant? D'acquérir de la gloire, de se faire élever des temples? Mais il se suffit, il est à lui-même sa propre fin, il n'a pas besoin des mortels. Pourrait-il ambitionner leurs hommages et se repaître d'un encens frivole? Pourquoi se laisser plutôt deviner qu'apercevoir? Quelle raison le déterminait à consentir d'être adoré sous les formes bizarres d'une foule de divinités monstrueuses, d'être quelquefois nié, souvent ignoré, de se voir un problème? N'a-t-il dicté des lois que pour faire des rebelles? Si l'homme est son image, devait-il souffrir*

que l'homme fût le jouet infortuné de tous les vices?

Quelques corps épars dans la vaste étendue de l'univers portent, il est vrai, l'empreinte d'un ouvrier intelligent; mais cette intelligence n'est ni souverainement sage, ni toute-puissante. Combien d'autres corps en effet, dont la forme est vicieuse et la construction pleine de défauts? Direz-vous qu'il en résulte un tout parfait? Il pouvait l'être davantage: nos regards y découvrent une épargne sordide, et nous cherchons dans le bien même un mieux dont nous avons l'idée. Si la terre est couverte d'arbres fruitiers et de campagnes fertiles, ne l'est-elle pas aussi de rochers, de montagnes arides? N'a-t-elle pas des contrées inhabitables, de vastes plaines où roulent des flots de sables brûlants? Pourquoi faut-il que le soleil soit des mois entiers sans se coucher pour le pôle, et que durant tout l'été il en défende l'abord à la nuit; pendant que ces froides régions ensevelies sous les glaces, sont condamnées dans les autres saisons aux plus rigoureux frimas, et que la terre éternellement couverte de neige n'y peut souffrir d'habitants? Que de pertes causées par les traits mortels d'une chaleur excessive, ou par la violence d'un froid imprévu! Que de riches moissons prêtes à récompenser le laboureur de ses travaux, sont ravagées par la fureur des vents, par des inondations subites, par des pluies hors de saison, par des grêles, par des ouragans! Combien la peste dépeuple-t-elle de contrées! Que de mères périssent en donnant le jour à leurs enfants! Que de piéges dressés de toutes parts à la vie! Chaque être a son ennemi. Mortels infortunés, nous ne vivons qu'un instant et cet instant est un orage.

Si Dieu est bon, s'il peut tout, si son empire s'étend sur la nature entière, pourquoi ne bannit-il pas de l'univers cette foule de maux? S'il a semé sur la terre quelques remèdes à nos maladies, inconnus presque tous, invisibles à nos yeux, pour qui sont-ils donc réservés? Si le blé croît pour notre subsistance, les poisons naissent-ils donc pour servir nos fureurs? Si ce globe est l'habitation des hommes, pourquoi la mer en occupe-t-elle la plus grande partie? Pourquoi ses vagues en courroux rompent-elles les digues que nos mains leur opposent? Pourquoi tant de villes submergées par ses flots? Pourquoi voyons-nous la terre ébranlée par de violentes secousses trembler quelquefois jusque dans ses fondements, et du sein des neiges qui couvrent ses montagnes, vomir par cent bouches énormes des tourbillons de flamme et de fumée? Pourquoi ces ruines effroyables qu'annonce un bruit affreux, ces gouffres profonds qui se creusent subitement dans ses entrailles; ces lacs qui formés tout d'un coup, ensevelissent sous les eaux de vastes terrains? Il pleut sur la mer et la sécheresse rend les campagnes stériles. Des pluies dont l'Afrique étancherait sa soif, inondent le Caucase, qui les échangerait contre une partie de la chaleur que l'Afrique ne peut supporter. Ce feu créé pour notre usage consume nos richesses. La foudre aveugle frappe les hommes vertueux et laisse vivre les coupables. Pourquoi tant de désordres? Pourquoi l'Etre souverainement bon souffre-t-il nos injustices, et nous laisse-t-il pécher à ses yeux? S'il a tant d'horreur pour le crime, qu'il l'empêche? ou puisqu'il le tolère, qu'il ne s'irrite pas contre le criminel. S'il peut l'empêcher et qu'il ne le veuille pas, il n'est donc point ami de la vertu. S'il le veut, sans le pouvoir, il n'a pour elle qu'un amour inutile et sa puissance n'est pas infinie. Enfin, si nos âmes doivent vivre à jamais; si Dieu destine aux justes un bonheur éternel, pourquoi loin d'attirer les hommes, en leur donnant d'avance le goût d'une félicité si parfaite, les a-t-il remplis d'attache pour des objets dont le mépris est un devoir et l'amour un crime? Que ne les a-t-il créés tous innocents, tous immortels? Que ne leur a-t-il inspiré pour lui-même cet amour si vif qu'ils puisent dans la nature pour une vie passagère et des plaisirs frivoles?

IV. Nous touchons, Quintius, aux écueils qui bordent le rivage. Jusqu'ici voguant en pleine mer, nous avons lutté contre les courants, les aquilons, les tempêtes, faudra-t-il échouer à la vue même du port? Ranimons notre courage, et par un dernier effort triomphons des dangers qui terminent notre route. Ce philosophe qui prononçait que rien ne peut être fait de rien, a mal interprété nos idées. Nous ne prétendons pas que le néant soit la matière commune de tous les êtres, comme le bois est au gré de l'ouvrier celle d'une roue, d'un vase, d'une statue; ou qu'il soit leur germe, comme une graine imperceptible est celui de l'orme le plus élevé. Dans ce sens Lucrèce a raison de décider que rien ne peut être créé de rien. En effet, pour former les corps dont j'ai cité l'exemple, je ne vois rien de créé : des corps préexistants n'ont fait que changer de volume, de figure ou de situation. Mais ce n'est pas là l'objet de notre dispute. Nous examinons si ces êtres qui nous environnent sont des êtres nécessaires. Si telle est leur nature, ils ne sont point l'ouvrage d'un créateur; s'ils n'existent pas par eux-mêmes, il s'ensuit qu'ils ont commencé. Voilà le point de la question. C'est donc à ce point qu'il faut uniquement se fixer.

Mais ce n'est plus une question : j'ai prouvé qu'il n'y a point d'atomes, que la matière est un assemblage de parties, toutes divisibles à l'infini, qu'elle n'a point de figure qui lui soit essentielle, qu'elle n'est capable ni de se mouvoir ni de choisir une situation. J'ai démontré que ce qui pense est incorporel, qu'un principe de cette nature peut seul produire le mouvement, peut seul l'imprimer à la matière, par elle-même oisive et sans action. De là j'ai conclu la nécessité d'une intelligence suprême, infinie, toute-puissante, dont la volonté meut tous les êtres, les a tous créés, tous tirés du néant. Non que le néant, je le répète, soit le principe de ces êtres. Lorsque la lumière se rend visible dans un espace où elle ne l'était pas, nous disons qu'elle est sortie du sein des ténèbres; en inférerez-vous que nous regar-

dons les ténèbres comme l'origine de la lumière? Non, Quintius, il n'est pas permis à la raison de douter que le monde ne soit l'ouvrage d'un créateur. En effet, s'il était possible qu'une substance infinie ne fût pas nécessaire, elle ne pourrait sortir du néant par sa propre vertu : à plus forte raison des êtres finis, comme ceux qui composent l'univers, ne le peuvent-ils pas. Direz-vous que ces êtres, quoique finis, existent nécessairement? Mais rien n'est si parfait, si excellent, si propre à l'infini que d'exister par essence. Comment un être nécessaire serait-il privé de quelques attributs? Par où sera-t-il borné s'il ne l'est pas par son origine? Cessez donc de faire illusion, frivoles raisonnements de Lucrèce, fantômes qui n'avez qu'une apparence trompeuse. Pourquoi se relève-t-il encore, et prétend-il opposer à nos traits un bouclier déjà percé de mille coups? Philophe sans principe il sème dans le néant ses atomes imaginaires; il fait entrer le néant dans la composition des corps; il forme dans le sein du néant ces combinaisons d'où résultent leurs différentes figures; tout ce que pense notre âme est, selon lui, l'ouvrage du néant; et, contraire à lui-même, il ose nier que le monde ait pu sortir du néant! Il aime mieux croire que de minces corpuscules sans force, sans vertu, dont les propriétés sont un amas de contradictions, subsistent par eux-mêmes, ont tout produit, que de reconnaître un Dieu créateur de l'univers!

Posons donc une bonne fois pour principe que la matière est l'effet d'une cause toute-puissante, bientôt le reste s'éclaircira. Cette cause n'a pas créé le monde de toute éternité, mais quand elle l'a voulu. Non qu'elle ait changé de volonté; sa volonté, toujours la même, était que le monde existât dans un temps marqué. Quel fut son motif? Nous l'ignorons : mais ce n'était pas le désir de la gloire. Nous savons seulement, et c'est assez, qu'elle a créé l'univers pour elle-même, sans y être forcée par un être supérieur qui fût l'arbitre de ses opérations ; sans obéir, comme font souvent les hommes, à des impressions étrangères. Dieu est la raison même. Auteur de toutes les lois, il n'a pu être lié par aucune; mais quelles furent ses vues dans la création des êtres particuliers ; quel est le plan qu'il a suivi, l'objet qu'il s'est proposé; ses œuvres mêmes nous en instruisent. Les faits parlent à nos yeux, faits plus éloquents que les téméraires discours d'Epicure.

Peut-être aurez-vous le bonheur de contempler enfin ces vérités dans tout leur jour, lorsque plus capable de goûter le vrai, vous l'aurez épuisé dans les sources sacrées de la révélation. C'est alors que cédant à l'éclat d'une lumière qui n'a point encore éclairé vos yeux, vous admirerez avec moi l'ineffable bonté de Dieu pour les hommes. Il ne suffit pas en effet de vous avoir forcé, par la vue de tant de merveilles, à reconnaître que l'univers est l'ouvrage d'une intelligence souveraine : j'entreprendrai bientôt, et cette entreprise aura des charmes pour moi, de vous ouvrir les livres saints, dictés par l'Esprit de Dieu même; de vous apprendre quel est le culte qu'il exige de nous; d'exposer à vos regards le mystère du Messie promis à l'homme dès la naissance du monde; de ce guide divin, dont les pas nous ont frayé la seule route qui conduise à l'éternelle félicité; de ce médiateur adorable, qui seul donne du prix aux hommages que nous rendons à l'Être suprême. Aujourd'hui, je ne vous demande que d'écouter la voix de la nature. Elle annonce un créateur : la main qui forma l'univers a laissé partout des traces de sa puissance. Notre âme captive dans la prison du corps n'aperçoit maintenant que l'édifice : dégagée de ses liens, elle contemplera bientôt l'architecte lui-même. Faut-il s'étonner que jusqu'à ce moment les corps forment devant elle un nuage; qu'ils l'offusquent, et que, la détournant du seul objet digne de l'attacher, ils l'asservissent à de frivoles plaisirs? Quoique née pour une félicité sans bornes, elle s'élance vers l'infini par un désir ardent, que rien de ce qui passe ne peut satisfaire. L'homme guidé par l'erreur porte successivement ce désir sur mille objets incapables de le fixer; il se repaît de biens chimériques qui semblent conspirer avec ses maux réels contre le bonheur de ses jours : déplorable aveuglement; mais qu'il doit s'imputer. Il est libre, et c'est par l'abus de sa liberté qu'il a dégradé sa nature. Maître d'agir, capable de choix, en réglant mal ses affections, il les a lui-même avilies. Son cœur a quitté le bien pour en saisir l'ombre : ses regards, incapables de soutenir l'éclat de la vérité, se sont bornés à tout ce qui semblait en porter l'image. C'est ainsi qu'aimant le jour et plein d'horreur pour les ténèbres, il ne peut contempler le soleil; ses yeux éblouis se ferment à l'aspect de cet astre, se couvrent de nuages ; et trop faibles pour envisager le centre même de la lumière, ils la recueillent éparse dans les cieux, ils la cherchent sur la terre qui la réfléchit; ils aiment à la voir dans les différentes couleurs dont ses traits adoucis par la réfraction embellissent l'univers. Rompus alors et privés d'une partie de leur force, les rayons ne les blessent plus, et leur faiblesse rend leur impression agréable.

Inquiet, irrésolu, l'homme poursuit sans cesse un bonheur qu'il ne trouve jamais. C'est un avare opiniâtre, qui, courbé vers la terre, ne respirant qu'à peine, s'épuise à chercher une mine d'or loin du lieu qui la renferme. Mortels infortunés, dont l'âme est plongée dans l'ombre des corps! Du moins s'ils s'attachaient à dissiper les nuages qui leur dérobent la vérité! Mais ils augmentent ces ténèbres, par les efforts qu'ils font pour ne pas voir. Indécis pour le plaisir de l'être, errants à dessein dans le sombre chaos de mille idées confuses, ils sont, si je l'ose dire, à l'affût des doutes, et cherchent la nuit dans le jour même. Un voile épais couvre enfin leurs yeux. Fiers alors, et comme éclairés par les ténèbres, comme affermis par l'agitation des flots qui les portent, ils lèvent une

tête altière vers le ciel. Ce qu'ils refusent de voir ils le nient avec assurance; ils imputent aux objets mêmes l'obscurité dans laquelle ils se sont volontairement plongés. Vains efforts! les plaisirs qu'ils veulent par là se procurer ne sont ni durables ni purs. A peine ces feux sombres lancent-ils quelque étincelle du sein d'une noire fumée. Cependant ils ne cessent de jeter leurs filets dans toutes les mers, dans les étangs, dans les lacs, pour tirer enfin du fond de ces eaux une proie qui leur échappe sans cesse. Le filet remonte, soulevé avec peine, mais il remonte vide. Honteux de leur indigence, forcés de se reconnaître le jouet de l'erreur, ils renoncent à d'inutiles recherches; mais c'est pour tomber dans une espèce de folie plus dangereuse : ils ne veulent pas se repentir. Leur âme fatiguée se jette dans les bras du sommeil, et cherche dans cet assoupissement léthargique une fausse tranquillité, un asile contre les remords inséparables du crime. Sortez, Quintius, sortez d'un repos si funeste, que l'inquiétude rentre enfin dans ce cœur insensible. C'est à de salutaires alarmes qu'il devra les douceurs de la paix.

De tous les objets qu'embrasse la cupidité des hommes, en est-il un seul qui puisse faire son bonheur? Ce trésor que l'avare contemple d'un œil avide passe ses espérances sans épuiser ses désirs. L'amour des richesses s'accroît avec elles et consume leur triste possesseur. L'ambitieux, peu flatté de ses propres succès, trouve son malheur dans l'élévation d'autrui. Le guerrier, pour se faire un nom, affronte une mort que la gloire déguise à ses yeux. Il périt à l'entrée de la carrière; ou si la victoire couronne sa valeur, insatiable, il s'empresse de cueillir de nouveaux lauriers; fier de ses exploits, il croit la récompense au-dessous des services. Le voluptueux cherche les plaisirs au fond d'une retraite champêtre et n'y trouve que l'ennui : ce séjour qu'il chérissait le dégoûte bientôt; ses jardins ont perdu tous leurs charmes. Mortels, n'espérons pas d'être heureux tant que nos cœurs insensés s'attacheront à la poursuite de biens périssables, dont la perte est aussi cuisante que le désir de les posséder est vif; que nous ne possédons même qu'aux dépens de notre repos. On ne peut jouir en effet sans appréhender de perdre. Nul plaisir sans amour; mais l'amour est accompagné de la crainte et suivi de la douleur.

Cependant l'homme ne se suffit pas; il ne trouve en soi qu'un vide affreux, c'est hors de lui-même qu'il doit chercher son bonheur. Mais la nature ne nous fait pas vouloir l'impossible. Où trouver donc cette félicité, l'objet éternel de nos désirs? Cet amour insatiable, qui peut le rassasier, que Dieu même, le bien par essence, et la source de tous les biens? Il y a donc un Dieu, quoique votre cœur le méconnaisse et s'égare en poursuivant de vaines chimères; quoique vous perdiez à des jeux frivoles les instants qui vous sont donnés pour penser et pour agir.

Dieu qui vous a donné l'être n'est pas l'auteur de ce désordre. Quelle en est donc la cause? Un père coupable qui vous a dégradé. La révélation vous l'apprendra; elle vous fera connaître en même temps ce Médiateur, cet Homme-Dieu, qui seul pouvait nous purifier, nous rétablir dans nos droits et nous rendre le goût de la vertu. Direz-vous qu'il valait mieux que l'homme fût impeccable; vous direz donc aussi qu'il valait mieux que l'homme ne fût pas libre. S'il est libre, on conçoit qu'il agira bien ou mal. S'il est entraîné par une force irrésistible, il n'agira ni bien ni mal, quoique ses actions par elles-mêmes soient bonnes ou mauvaises. S'il ne peut y avoir de vice, il ne peut y avoir de vertu. Du haut de son trône l'Arbitre suprême jette les yeux sur chacun de nous, et ses regards ne nous ôtent point la liberté. Il veut bien seconder nos démarches : fidèle aux lois qu'il s'est imposées lui-même, en unissant l'âme et le corps, il prête son secours à toutes nos déterminations, et remet à faire justice dans les moments qu'il s'est réservés.

De là vient que les scélérats ne sont pas toujours frappés de la foudre, et que le délai du supplice inspire au crime une sécurité qui en comble la mesure. Ces fortunés coupables, s'applaudissant de leurs forfaits, jouissent de la colère du ciel : mais leur triomphe ne dure qu'un instant; Dieu va les livrer à sa justice, et le fil qui suspend sur leur tête un glaive vengeur est prêt à se rompre. Au reste, cette vengeance, soit qu'elle éclate par un coup de tonnerre, soit que d'un pas tardif elle atteigne enfin le criminel, cette vengeance n'a pour principe ni la haine ni la colère. Dieu est l'ordre même : irréconciliable ennemi du vice, comme la vérité l'est du mensonge; règle inflexible, il réprouve nécessairement tout ce qui n'est pas droit. Il n'est affecté ni des crimes ni des vertus : il punit, il récompense, sans que nos actions augmentent ou diminuent son bonheur.

V. Passons aux conséquences que vous tirez de cette foule de défauts dont la nature vous paraît défigurée. Censeur de l'univers, croyez-vous donc qu'il soit fait pour vous; qu'il n'ait que vous pour objet? Apprenez, vil mortel, à réprimer cet orgueil qui vous enfle. Qu'est-ce que notre tourbillon dans l'univers? Qu'est-ce que la terre dans notre tourbillon? et qu'est-ce que l'homme en comparaison de la terre? Un grand nombre d'êtres sont créés pour notre usage, mais plusieurs le sont pour d'autres que pour nous, et tous ensemble dépendent de Dieu seul. Vous affrontez les caprices de la mer : si troublés par des vents furieux, ses flots ne s'aplanissent pas devant vous, s'ils menacent votre vaisseau de l'engloutir, vous vous plaignez; que vous doit la mer? que vous doit son Créateur? Le feu consume votre maison; un malheur imprévu vous enlève tous vos biens; votre santé se détruit, une funeste contagion porte la mort autour de vous et des vôtres; que devez-vous en conclure? Que vous n'êtes pas né pour cette vie. Ces maux qui remplissent le peu de jours que l'homme traîne en soupirant sur la terre le rappellent à son origine, et lui

font sentir que ce lieu dans lequel il ne fait que passer est un lieu d'exil. Les biens qui l'environnent l'avertissent en même temps qu'il y a un Père plein de bonté, seul immuable, seul éternel, pendant que tout le reste change et s'évanouit. L'homme, composé d'un corps périssable et d'une âme immortelle, apprend de ce mélange de biens et de maux qu'il ne doit ni s'attacher à son corps par un amour qui le dégrade ni s'enfler de la noblesse de ses fonctions spirituelles, en oubliant son auteur. Vous m'objectez que la pluie tombe sur la mer ou sur des solitudes, au lieu d'arroser des campagnes consumées par la sécheresse : mais ces plaintes sont-elles fondées? Ce sont là de ces effets particuliers des lois générales établies pour le gouvernement de l'univers. Quelque chose que vous prétendiez en conclure, vous ne pouvez disconvenir que les chaleurs ne rendent la terre féconde; que les pluies ne fassent mûrir les grains dont elle est couverte, que ces grains ne soient propres à la nourriture de ses habitants. Je ne rappelle point ici tant d'autres vérités du même genre déjà rapportées dans ce poëme.

Mais de quel droit osez-vous citer à votre tribunal l'auteur de tant de merveilles, le maître de l'univers? Vous ne possédez rien que vous n'ayez reçu de lui : sans lui, vous ne pourriez rouler dans votre esprit les pensées mêmes qui vous occupent en ce moment; et vous prétendez avoir une sagesse supérieure à la sienne? Croirai-je que l'univers fût sorti plus parfait des mains d'un mortel qui ne peut rien, que de celles du Tout-Puissant? Faible raison, que ton aveuglement est orgueilleux! Si votre âme, Quintius, rompant les liens qui l'attachent à ce corps, pouvait contempler l'univers dans les idées du Créateur; et plaise au ciel qu'un jour elle le puisse! quelle justesse, quelle perfection n'apercevriez-vous pas dans un ouvrage que vous condamnez aujourd'hui, parce que vous le connaissez mal! N'avez-vous jamais vu des figures bizarres et sans dessein représentées sur un carton? Le hasard paraît les avoir tracées : nul ordre entre elles, nul rapport entre leurs parties; ce sont partout des arcs qui se croisent; on n'aperçoit ni suite, ni liaison. Placez au centre de ce chaos un miroir cylindrique, vous le voyez avec surprise rassembler ces lignes que l'art a semées confusément, en former un tout régulier; et des traits grossiers, entremêlés avec un désordre apparent, se changent en objets agréables.

Vous remarquez avec soin le tort que fait aux campagnes la chute de la grêle, ou la violence d'un vent furieux : mais vous ne daignez point observer quelle est la régularité des saisons; avec quelle exactitude l'année revient sur ses pas et fidèle à ses engagements nous enrichit sans cesse des mêmes dons. Vos yeux ne sont frappés ni de ces fleurs que le printemps fait éclore, ni des abondantes moissons dont l'été couvre la terre, ni de ces ruisseaux de vin qui coulent à grands flots dans l'automne. Ce n'est pas, selon vous, en vertu d'une loi constante, que le mouvement des astres se concerte pour assurer la subsistance de tout ce qui peuple la terre, et renouveler ses productions. Cependant la forme de tant de corps devait être différente de ce qu'elle est; ou supposés tels qu'ils sont, ils ne pouvaient avoir d'autre nourriture que celle qui leur est distribuée dans l'état actuel. Les pluies ne tombent donc pas fortuitement du sein des nuages : les nuages ne s'élèvent point au hasard de la surface des eaux : et ce n'est point au hasard que le souffle des vents les disperse. C'est pour recevoir le suc végétal, que les arbres, les fleurs, les herbes, ont des racines qui s'étendent au loin dans la terre : l'écorce revêt les fibres de la plante et les canaux par lesquels la sève se filtre et circule : elle l'empêche de s'échapper au dehors. Ainsi chaque plante a des organes qui lui sont propres, afin qu'elle puisse s'approprier des liqueurs puisées dans un vase commun et leur faire prendre la forme convenable à son espèce. Ces organes sont variés entre eux, afin qu'une même nourriture différemment travaillée serve à la subsistance de différentes parties. C'est ainsi que toutes les plantes ont reçu des graines qui perpétuent leur race; que ces graines sont enfermées dans des tuniques qui les conservent : que la force du tronc, que celle des branches est toujours proportionnée, soit à la grosseur de l'arbre, soit à la hauteur de sa tige.

Vous ne conviendrez pas davantage que le but de ce mouvement circulaire qui emporte les planètes autour du soleil, soit de lui présenter par ordre les différentes portions de leur surface; que la lumière de cet astre, foyer commun de tant de globes opaques, soit destinée à leur communiquer la chaleur et le jour. Ce ne sera pas, si l'on vous en croit, pour diminuer l'obscurité des nuits de Jupiter et de Saturne, en réfléchissant les rayons du soleil, que des satellites nagent dans leurs tourbillons, comme la lune dans celui de la terre. Chaque étoile fixe est un soleil environné de ses planètes, dont les plus grandes en ont de moindres attachées constamment à leurs pas. Cette uniformité dans toutes les parties de l'univers, n'est point, selon vous, l'effet d'une loi simple et générale. Oserez-vous donc encore me nommer le hasard ou le destin? Donnerez-vous à de si grandes merveilles des causes qui ne sont pas suffisantes pour de viles chaumières?

VI. Philosophe insensé! Vous fuyez en vain les traces de la Divinité; partout elles s'offrent à vos regards. Tout ce que vous faites, tout ce que vous voyez porte son empreinte : le dessein qui brille dans le grand édifice du monde en dévoile l'auteur : Dieu lui-même, Dieu s'y montre avec éclat. Ce n'est donc pas la crainte qui donna des dieux à l'univers et le bruit menaçant de la foudre n'est pas la seule cause des hommages rendus à l'Etre suprême. Mais le cri de nos besoins, la voix de tant de merveilles, qui ne sont pas notre ouvrage, publièrent hautement notre Créateur et celui de l'univers.

Les hommes accoutumés à remonter au principe de ce qui les frappe, se sont tournés d'eux-mêmes et sans effort vers le souverain Auteur de leur être. Bientôt la connaissance de nous-mêmes, quoiqu'imparfaite, la vue de notre grandeur, jointe à tant de faiblesse, l'amour invincible d'une félicité, que nous ne pouvons trouver sur la terre, telle que notre esprit la conçoit, que notre cœur la désire, tant de motifs nous firent lever les yeux vers le Créateur. La nature nous instruisit que sans cesse occupé de la conservation de tous les êtres, daignant les animer par son souffle et prêt à recevoir nos hommages, ce Père bienfaisant voulait et pouvait nous rendre heureux. A ces raisons se joignit la crainte. Qui peut en effet désirer le bien avec ardeur, sans appréhender le mal? L'âme flotte entre ces deux sentiments : ce sont deux ressorts opposés, mais qui se réunissent pour agir sur elle.

Il est vrai que les maîtres de la terre tirent un grand avantage de la loi qui soumet les mortels au pouvoir de la Divinité. Cette loi, par la terreur qu'elle inspire au crime et les espérances qu'elle donne à la vertu, exerce sur les esprits un empire qui les prépare à respecter les lois humaines. Mais n'en concluez pas que la religion soit l'ouvrage de la politique; que les rois l'aient inventée pour assurer leur puissance et le repos de leurs Etats; pour défendre les hommes contre leurs propres fureurs; pour retenir enfin dans de justes bornes ce désir de l'indépendance, si souvent capable des derniers excès. Quoique de sages règlements empruntent leur principale force de la religion, qu'elle soit l'appui du trône et la garde la plus sûre des rois, elle subsistait avant que des hommes eussent le droit de porter une couronne, elle est plus ancienne que l'institution de la royauté. Ainsi l'amour-propre, germe de tous les vices, et l'amour de l'ordre, principe de toutes les vertus, résidaient dans les hommes, avant que la sagesse des souverains fît également servir au bien de la société des dispositions si différentes. Celui qui le premier osa se frayer une route sur les plaines liquides et ne mettre entre la mort et lui qu'une planche légère, n'a pas fait souffler les zéphyrs pour enfler ses voiles, mais présenté ses voiles au souffle des zéphyrs. L'art ne tire rien du néant : il ne sait que faire usage de ce qui subsiste.

Si Dieu n'était pas, s'il ne s'offrait pas de toutes parts aux yeux des mortels, comment auraient-ils pu s'en former l'idée? Une intelligence pure n'affecte point les sens : aucune image corporelle ne la représente. Ce n'est pas à la cupidité qu'il doit ses autels : elle ne voit en lui qu'un censeur sévère, dont elle abhorre le joug. La raison seule a donc soumis l'homme à la Divinité : s'il a connu la lumière souveraine, c'est qu'il était éclairé par ses rayons mêmes.

Mais à mesure qu'il s'éloigna de son origine, les passions maîtresses de son cœur, altérèrent dans son esprit la véritable idée de Dieu. Les peuples craignant toujours un maître, mais oubliant quelle était sa nature, cessèrent de l'adorer comme un être simple, unique, éternel. Ils osèrent le décomposer, le diviser ou plutôt lui substituer une multitude de bizarres déités enfants de l'ignorance, protégés par le vice et soutenus par le préjugé. Bientôt la basse et trompeuse flatterie peupla le ciel de héros. Les mystères d'une philosophie profane, les prestiges de l'éloquence, la voix infidèle de l'histoire, les ingénieuses fictions de la peinture et de la poésie, tout se réunit pour multiplier les objets d'un culte sacrilége. Les hommes qui jusqu'alors avaient contemplé la Divinité dans les créatures, offrirent leur encens aux créatures elles-mêmes. Le sang des victimes coulait à grands flots sur les autels d'un homme, d'une pierre, d'un monstre. La sage Egypte plaça dans ses temples les animaux les plus méprisables; elle ne rougit pas d'adresser ses vœux aux plantes, aux légumes de ses jardins, et le fléau du Nil fut un des dieux adorés sur ses bords. Avec quelle rapidité des ruisseaux sortis d'une source impure ne répandent-ils pas le poison qui roule dans leurs eaux? Avec quelle violence la fureur des flammes s'augmente-t-elle, à mesure que l'incendie s'étend? Plus rapide que les torrents, que les flammes, la superstition couvrit la face de l'univers abusé par le mensonge. C'était elle, Epicure, qu'il fallait combattre, qu'il fallait arracher de nos cœurs. C'est sur ce monstre que vous deviez lancer vos traits, ingénieux Lucrèce. Cette victoire eût été le prélude du triomphe de la vérité. Mais quelle est votre fureur, de prétendre, en renversant les autels de tant d'impures divinités, envelopper dans leurs ruines le sanctuaire du Dieu véritable?

Est-ce parce que vous ne pouvez atteindre à l'idée d'un Etre infini? Mais la matière est infinie dans votre système; et d'ailleurs, pourriez-vous concevoir rien de fini, si l'idée de l'infini ne vous était naturelle, si, toujours présente à votre esprit, elle ne l'éclairait sans cesse? Non, sans doute, comme vous ne connaîtriez pas les ténèbres, si la lumière vous était inconnue. Qu'est-ce que ces bornes dont les êtres finis sont environnés, si ce n'est la privation de l'infini? Elles montrent moins ce qu'un être possède, qu'elles ne désignent ce qui lui manque, comme les ténèbres ne sont que l'absence de la lumière. Est-ce l'immensité qui vous paraît inconcevable? Mais ne supposez-vous pas une quantité de matière immense? C'est peut-être la toute-puissance; mais le pouvoir de la matière est illimité, selon vous : ses forces n'ont point de bornes. Sera-ce l'éternité? Vos atomes sont éternels. J'entrevois enfin quel est votre motif: Dieu vous est un objet odieux: vous le craignez, parce qu'il est pour vous un témoin, un maître, un juge inexorable. Voilà pourquoi prodiguant toutes les qualités possibles à tout ce qui forme la réunion des êtres, vous lui refusez l'intelligence. Mais quel droit avez-vous d'exclure de l'univers l'intelligence souveraine, pendant que vous-même avez une âme douée

d'une volonté libre; que tous les hommes ont comme vous, le privilége de vouloir et de connaître? Une propriété que possède un être faible et borné, vous ne l'attribuerez pas à une substance nécessaire, éternelle, et dont l'étendue, de votre aveu, ne connaît point de bornes. Quel sophisme! quelle inconséquence!

Ne me dites point que tout infini est un composé de parties dont chacune a des bornes; et qu'ainsi celui que vous admettez n'est pas un être supérieur à l'univers et qui le gouverne, mais l'univers même, assemblage immense d'êtres sans nombre. J'ai prouvé la fausseté de cette opinion, en examinant les atomes et la divisibilité de la matière. Je fis voir alors que l'infini est un, simple, indivisible, qu'il n'est point un amas d'unités. Une multitude innombrable de moments qui se suivent ne forment pas non plus l'éternité. Ne la regardez point comme la réunion du passé, du présent, et de l'avenir: elle est un présent perpétuel. C'est le sort des êtres créés et périssables de se succéder et de parcourir en détail un temps qui s'écoule. Vous ne pouvez concevoir de tels principes: je le crois. Les limites de notre esprit ne nous permettent que d'embrasser des êtres dont la grandeur ou la durée soient finies. Mais ces êtres ne lui paraissent bornés, que parce qu'il a l'idée d'une substance sans bornes. Cette idée qu'il apporte en naissant est un archétype auquel il compare même sans réflexion tous les objets qui le frappent. Il juge par là de ce qui leur manque; par l'idée du parfait, il connaît leur imperfection.

Si l'infini ne nous était pas toujours présent, nous pourrions, au moins à force de méditer, concevoir un être dont la durée fût si longue, le volume si prodigieux, la perfection si grande, l'espèce si nombreuse, qu'il fût impossible d'imaginer rien de plus durable, de plus grand, de plus parfait, de plus nombreux, rien en un mot de plus accompli dans tous les genres. Mais cet être, nous le cherchons en vain parmi les corps. Quelle que soit l'étendue de ces objets, notre imagination y ajoute sans cesse. Nous concevons une durée plus longue, un nombre plus considérable, un corps plus grand que la durée, le nombre, le corps qui se présentent. L'infini seul peut suffire à notre intellect, à notre volonté. Si ce n'était qu'une chimère, l'idée n'en serait pas originairement imprimée dans notre âme. Rien ne représente le néant. Il existe donc dans l'ordre immatériel un Etre infini dont nous avons à présent l'idée, que nous contemplerons un jour, mais que nous ne comprendrons jamais. Unique objet de nos vœux les plus ardents, de nos plus profondes spéculations, il est le bien de notre cœur; il est le centre où tend notre esprit, lors même qu'il semble s'en écarter le plus. La possession de cet Etre peut seule épuiser et fixer nos désirs, quoique des biens finis et périssables usurpent ici-bas nos hommages; quoique, soupirant après la vérité, nous soyons le jouet du mensonge.

Et vous-même, Quintius, vous, réformateur de l'univers, qui cherchez dans le bien un mieux que vous croyez possible, vous portez profondément gravée dans votre esprit une idée de la perfection. Cette idée, ce désir que rien de borné n'arrête, où les avez-vous puisés? Une telle perception ne tire pas son origine du néant, c'est l'image d'un être. Mais cet être parfait, ce n'est pas vous; ce n'est, selon vous, aucun des corps: c'est donc une substance immatérielle, supérieure aux corps, supérieure même à notre âme.

Les objets qui agissent sur nous ne sont pas tous des objets sensibles: notre esprit s'élève quelquefois au delà des bornes du monde matériel; il contemple l'Etre simple, éternel, immense, infini. Comment pourrions-nous concevoir ce que nos sens ne peuvent atteindre, ce qui se refuse à toute leur sagacité, si une intelligence suprême ne nous en imprimait l'idée; si du mélange de couleurs immatérielles elle ne formait ces espèces d'images que l'âme seule aperçoit. Mais je me borne aux images corporelles. Ces corps que vous offrent vos sens, comment se peignent-ils à votre esprit pour qu'il puisse les connaître? La connaissance n'est ni le voisinage, ni le mouvement, ni la forme d'un corps: elle n'est le résultat d'aucune de ces modifications de la matière. C'est un mode d'une espèce toute différente. Il faut donc que vous remontiez à cet Etre principe qui peut seul, auteur de votre âme et de tous les êtres, porter leur image au dedans de vous-même. Enfin l'âme par sa nature n'est capable ni d'agir sur le corps qui lui est associé, ni d'en recevoir la moindre impression. D'où vient donc cette correspondance mutuelle? Pourquoi certains mouvements, excités dans le corps, font-ils naître dans l'âme telle connaissance, tel désir? Pourquoi de cette connaissance, de ce désir de l'âme, résulte-t-il dans le corps un certain mouvement? Quelle chaîne peut unir des êtres dont la nature est directement opposée? Tout ce qui joint deux parties quelconques, doit tenir à l'une et à l'autre. Mais ce lien des deux parties de nous-mêmes, s'il est corporel, comment pourra-t-il saisir notre âme? S'il ne l'est pas, quelle prise aura-t-il sur le corps? C'est donc à la volonté d'un Etre infini qu'il faut attribuer leur union.

Cette opposition, entre la nature d'une substance intelligente et celle d'un être matériel, suffirait pour démontrer que Dieu n'est point l'âme du monde; que l'univers n'est pas, comme l'ont cru quelques philosophes, un homme immense formé de l'union de l'intelligence et de la matière. En effet, si vous embrassiez ce système, ou ce serait en supposant que cette intelligence est matérielle, ou ce serait en reconnaissant sa spiritualité. Ces deux opinions ne peuvent se soutenir. Partisan de la première, vous auriez à combattre les preuves invincibles sur lesquelles est fondée la distinction de l'âme et du corps. D'ailleurs cette intelligence que vous attacheriez à la matière ne serait pas unique; il y en aurait autant que le monde a de parties. Ce peuple d'âmes, toujours divisé, n'ayant

pas de souverain qui pût en bannir la discorde, n'agirait jamais de concert, et de leurs dissensions naîtrait dans les mouvements de la matière une irrégularité qui la replongerait dans le chaos. La seconde hypothèse n'a pas un fondement plus solide. Qu'entendriez-vous par cette âme spirituelle jointe à l'univers? Serait-ce une intelligence formée par la réunion des âmes particulières? Mais quelle chimère qu'un tout composé de parties dont chacune serait une substance indépendante. Il n'est point d'assemblage qui puisse de plusieurs âmes n'en faire qu'une seule, et la concorde ne régnera jamais entre des âmes différentes. Chacune d'elles, libre, et connaissant l'étendue de ses droits, agira, pensera séparément selon sa volonté propre, ignorera ce que pensent, ce que veulent toutes les autres. Non, Quintius, ce ne sont ni les décrets d'un sénat, ni les ordonnances d'un peuple assemblé qui gouvernent la nature, et l'univers n'est point une république.

Vous réduirez-vous à dire que l'âme du monde est un être simple, comme l'âme jointe au corps humain? C'est le dernier parti qui vous reste, mais il n'est pas meilleur. Par quels liens cette intelligence aurait-elle pu s'attacher un corps incapable de s'allier avec elle? Il n'est point ici question d'une puissance supérieure, dont les ordres souverains aient dompté l'antipathie de ces deux êtres : première raison; j'en ajoute une seconde. Ou cette âme de l'univers ne présidera point à tous les mouvements qui s'exécutent dans ce corps immense, comme celle dont notre corps est animé n'en dirige pas, n'en connaît pas même toutes les opérations; et dès lors Dieu sera dépendant d'une autre divinité; il partagera le pouvoir suprême avec la matière : ou cette intelligence est le principe de tout ce qui se fait dans le monde. Alors nouvelle alternative. A-t-elle créé le monde? En ce cas elle est le Dieu qu'adore l'univers : nous ne la regarderons plus comme ne faisant qu'un même être avec son ouvrage, elle en est l'arbitre, elle le gouverne à son gré. Croyez-vous au contraire que le monde subsiste de toute éternité par lui-même? Vous admettez donc deux substances éternelles. Mais quoi! de deux êtres nécessaires l'un dépendrait de l'autre? Un être nécessaire peut-il dépendre en rien? Si Dieu ne connaissait l'intérieur de la matière, comment pourrait-il en faire jouer les ressorts, en régler les mouvements avec tant d'art et de justesse? Nous n'avons pas cet empire sur notre corps, dont la structure nous est cachée, dont les organes échappent à notre pénétration; mais connaîtrait-il à fond la matière s'il ne l'avait pas créée? Il est donc tel que nous le croyons, ce Dieu supérieur à nos hommages. Seul il existe essentiellement : de lui seul dérivent tous les êtres, par lui seul ils subsistent, prêts à rentrer dans le néant s'il ne les conserve par un effet de sa volonté. Cause universelle et toute-puissante, il est le principe du mouvement des corps, il est l'archétype et l'auteur de toutes nos idées.

Quel sera votre bonheur si le charme qui vous aveugle se dissipe enfin, si vous connaissez ce qui peut vous rendre heureux! Entrez, Quintius, entrez avec ardeur dans cette nouvelle carrière, c'est la route de l'éternelle félicité. Si l'univers est l'ouvrage d'un Dieu, si toute la nature célèbre son auteur, les hommes ne doivent-ils pas à ce Père bienfaisant un culte, une reconnaissance, un amour sans bornes? Est-il rien de plus aimable que la perfection? Quels attraits pourront faire impression sur nous si nous sommes insensibles à la beauté souveraine; si la vertu, le bien par essence, si le seul Etre véritable ne peut nous attacher; je dis le seul Etre, les autres ne méritent pas ce nom : ils sont à peine hors du néant, ils tiennent au néant de toutes parts, leurs qualités sont moins des attributs que des privations. Ce qui passe, ce qui ne jouit que d'une existence empruntée aura pour vous des charmes; et celui qui est, celui dont la nature est d'être, qui seul éternel, seul immuable, peut seul combler vos désirs, ne sera pas un objet digne de votre cœur? Vous contemplez un ruisseau, et votre admiration se refuserait à l'Océan? Mais ce n'est pas assez d'admirer notre Créateur, nous devons croire tout ce qu'il nous révèle : il est la vérité même, et s'il pouvait nous tromper il ne serait pas Dieu; nous devons faire tout ce qu'il nous commande : un souverain a droit à l'obéissance de ses sujets. Voilà le fondement de la religion, de cette religion sainte que Lucrèce veut abolir par un ouvrage profane, pour faire régner la volupté sur le trône d'un Dieu ennemi du crime et des passions.

Si nous considérons enfin la confusion qui règne dans l'état des hommes, de ce chaos affreux sort une nouvelle lumière. Dieu est juste, les hommes sont libres, par conséquent chacun d'eux mérite un salaire quelconque, et tôt ou tard il doit le recevoir. Or que les coupables soient heureux, que les amis de la vertu gémissent dans l'adversité, c'est un désordre contraire à la loi suprême de l'Auteur de la nature, et que proscrit sa justice immuable. Il est donc certain que les actions vertueuses sont récompensées, que les crimes sont punis; mais cette équitable distribution a rarement lieu tant que les hommes habitent la région soumise à l'empire de la mort. Ces récompenses, ces peines, sont donc réservées pour un autre temps. En effet, notre corps ne s'anéantit pas, la matière dont il est formé subsiste après sa dissolution. Dieu, qui la conserve, replongerait-il dans le néant une âme immortelle par sa nature, et qui se sent née pour vivre à jamais? Pourrait-il, oubliant le passé, la détruire et la frustrer du prix de ses actions? Non, non, la connaissance innée d'une justice suprême ne permet pas à l'impie d'espérer que ses crimes éternellement impunis soient effacés par la mort, et que sa destinée soit un jour la même que celle de l'homme vertueux.

Ainsi notre religion a pour base l'existence d'un Dieu souverainement juste et l'immortalité de l'âme : colonnes inébranlables que

n'ont élevées ni la crainte, ni la cupidité. C'est l'ouvrage de la nature : sa main prudente les a mises devant nos yeux pour régler toutes nos démarches. Mais tant de peuples, dispersés sur la terre, ne pouvaient conserver longtemps ces connaissances puisées dans une origine commune. L'erreur, sortie d'une source impure, défigura de toutes parts l'idée du vrai gravée dans les esprits. La nature parlait donc en vain, et sa loi, méconnue partout, allait s'effacer de nos cœurs. Pour la rétablir, il a fallu que Dieu nous fît entendre sa voix ; que, rompant le voile qui le dérobait à nos regards, il ne dédaignât pas d'être le législateur des mortels. Rallumé par la Divinité même, le flambeau de la nature peut désormais dissiper les plus profondes ténèbres. Je m'arrête ici, Quintius: vous ne faites que de naître ; encore au berceau, vous ne seriez pas assez fort pour des aliments si solides. En attendant qu'une pratique constante de la vertu vous ait mis en état de les soutenir, contentez-vous de cette nourriture légère que ma main vous offre aujourd'hui.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

VIE DE LOUIS RACINE. 9
LA RELIGION, POEME. 11
PREFACE. *ibid.*
Chant premier. 15
Chant second. 27
Chant troisième. 41
Chant quatrième. 53
Chant cinquième. 65
Chant sixième. 79
JUGEMENT DE JEAN-BAPTISTE ROUSSEAU SUR LE POEME DE LA RELIGION. 91
EPITRE DE JEAN-BAPTISTE ROUSSEAU A LOUIS RACINE. 93
AVERTISSEMENT SUR L'EPITRE SUIVANTE. 99
REPONSE A L'EPITRE DE JEAN-BAPTISTE ROUSSEAU CONTRE LES ESPRITS FORTS. 101
LA GRACE, POEME. 109
Chant premier. 117
Chant second. 123
Chant troisième. 133
Chant quatrième. 141
VIE DE MASSILLON. 149
DISCOURS SUR LA VERITE DE LA RELIGION. 151
DISCOURS SUR LA DIVINITE DE JESUS-CHRIST. 171
DISCOURS SUR LES CARACTERES DE LA GRANDEUR DE JESUS-CHRIST. 197
DISCOURS SUR LE VERITABLE CULTE. 205
DISCOURS SUR LES DOUTES AU SUJET DE LA RELIGION. 225
DISCOURS SUR LE TRIOMPHE DE LA RELIGION. 245
PENSEES SUR DIEU ET LA RELIGION. 255
De l'Existence de Dieu. *ibid.*
De la Religion. 264
Du Culte extérieur. 266
De la Loi de Dieu. 267
Des divines Ecritures. 270
De l'Eglise. 271
De la Foi. 274
De l'Incrédulité. 278
De l'Hérésie. 286
De l'Idolâtrie. 288
Des Esprits forts. 289
VIE DE DITTON. 293
LA VERITE DE LA RELIGION CHRETIENNE DEMONTREE PAR LA RESURRECTION DE JESUS-CHRIST. 293
PREMIERE PARTIE. — Où l'on prouve que c'est l'intérêt du déiste d'examiner la vérité de la religion de Jésus-Christ. 297
SECTION PREMIERE. — Les preuves générales de la religion chrétienne sont d'une nature à prévenir contre les personnes qui ne s'y rendent pas. *ibid.*
SECTION II. — La preuve particulière qui se tire de la résurrection de Jésus-Christ est d'un ordre à ne devoir point être méprisée. 299
SECTION III. — La vérité ou la fausseté de la résurrection de Jésus-Christ décide finalement entre le chrétien et le déiste. 303
SECTION IV. — En supposant que la résurrection de Jésus-Christ soit vraie, les conséquences en sont triomphantes pour les chrétiens, et laissent l'incrédulité sans défense. 304
SECTION V. — Rien ne peut excuser l'indifférence que l'incrédule affecte pour l'examen de cette vérité historique. 306
SECTION VI. — En supposant la fausseté de la résurrection de Jésus-Christ, le parti de l'incrédulité est le plus sage. 308
SECTION VII. — Si la résurrection de Jésus-Christ est fausse, le chrétien s'expose inutilement à de grandes souffrances. 309
SECTION VIII. — Si la résurrection de Jésus-Christ n'est pas vraie, le chrétien se charge avec la même inutilité d'un joug très-pesant. 312
SECTION IX. — Ce qu'il y a de plus grand et de plus pénible dans la morale chrétienne est purement relatif à l'attente d'une autre vie. 314
SECTION X. — Ces devoirs, purement relatifs à l'attente d'une autre vie, pourraient être retranchés de la morale, sans détruire les obligations naturelles qui sont nécessaires pour le bien public et pour le bien particulier dans ce monde. 315
SECTION XI. — Première réflexion sur la matière précédente. La morale chrétienne est propre à perfectionner la nature humaine. 317
SECTION XII. — Deuxième réflexion. La religion chrétienne établit une discipline qui est relative aux espérances qu'elle donne. *ibid.*
SECTION XIII. — Preuve de cette sage relation tirée de la foi qui nous est imposée. 318
SECTION XIV. — Autre preuve de cette sage relation, tirée des mortifications que l'Evangile exige de nous. 319
SECTION XV. — Troisième preuve de cette sage relation, tirée du devoir de la charité, dont la religion chrétienne ne dispense personne. 320
SECTION XVI. — Troisième réflexion. Il est plus que probable que le libertinage de l'esprit doit sa naissance au libertinage du cœur. *ibid.*
SECTION XVII. — Il n'est pourtant pas impossible, quoiqu'il soit fort rare, que le déisme procède d'une source moins odieuse. 321
SECTION XVIII. — Quelque possible que soit le déisme de pure spéculation, il est néanmoins très-vraisemblable que le libertinage du cœur en est toujours le premier motif. 322
SECTION XIX. — Trois considérations qui fondent cette vraisemblance. 323
SECTION XX. — Suite de la troisième considération où l'on prouve en abrégé que la religion de Mahomet est une imposture grossière. 324
SECTION XXI. — Le déiste n'a fait jusqu'ici que d'impuissants efforts pour montrer, dans la religion de Jésus-Christ, les marques d'imposture qui sautent aux yeux dans celle de Mahomet. 325
SECTION XXII. — Les incrédules qui font grâce à la religion de Mahomet, pendant qu'ils insultent à celle de Jé-

sus-Christ, agissent donc de mauvaise foi. 325
SECTION XXIII. — Si les déistes avaient autant de respect, qu'ils se vantent d'en avoir pour la religion naturelle, ils respecteraient plus l'Évangile, qui fixe et qui fortifie les lois de la nature. 326
SECTION XXIV. — Il est effectivement impossible que le déiste respecte la loi naturelle autant que le doit faire un chrétien persuadé de sa religion. 328
SECTION XXV. — Cela sera toujours vrai, quand bien même le déiste reconnaîtrait une autorité divine dans la loi naturelle. 329
SECTION XXVI. — Il faut certainement être bien hardi pour compter sur la probité du déiste. *Ibid.*
SECTION XXVII. — Le déiste, qui prend le parti le plus commode et le plus agréable pour cette vie, prétend encore que, pour l'autre, il ne court pas de plus grand risque que le chrétien, en supposant une égale possibilité de se tromper. 330
SECTION XXVIII. — Trois considérations générales qui démontrent la grossièreté du sophisme. 331
SECTION XXIX. — Quand bien même le danger serait égal, celui que court le déiste n'en est pas moins réel. *Ibid.*
SECTION XXX. — Lorsqu'on avertit le déiste du danger qu'il court, c'est se tirer malhonnêtement d'affaire que de rendre menaces pour menaces, au lieu d'examiner si l'avis est fondé. 332
SECTION XXXI. — La peur que le déiste croit faire au chrétien pour l'avenir, en cas que ce dernier se trompe, est chimérique et destituée de toutes sortes de preuves. 333
SECTION XXXII. — Au contraire, le malheur éternel du déiste est certain, si l'Évangile est de révélation divine. 334
SECTION XXXIII. — L'idée la plus étendue de la miséricorde divine ne doit point le rassurer contre les menaces formelles de la révélation. 335
SECTION XXXIV. — Enfin quand le chrétien devrait être puni pour avoir cru à un imposteur, son châtiment ne saurait être aussi rigoureux que celui que le déiste doit craindre. 336
SECTION XXXV. — Le déiste qui pèche contre la religion naturelle et contre la religion révélée, doit porter la peine dénoncée séparément par l'une et par l'autre. 337
SECTION XXXVI. — Au lieu que le chrétien, s'il se trompe, ne pèche que contre la loi de la nature, et ne sera jugé que par elle. 338
SECTION XXXVII. — La noirceur du déisme est aggravée par des circonstances extrêmement odieuses. 339
SECTION XXXVIII. — L'intérêt présent est si contraire au chrétien et si favorable au déiste, que, qui que ce soit des deux qui se trompe, le juge du monde ne les traitera pas avec une égale sévérité. 340
SECTION XXXIX. — La grande conclusion de toutes ces réflexions, c'est que rien n'importe plus au déiste que d'examiner, de son plus grand sérieux, le dogme de la résurrection de Jésus-Christ. 341
SECONDE PARTIE. — CONTENANT LES PRINCIPES GÉNÉRAUX SUR LESQUELS LE DOGME DE LA RÉSURRECTION DE JÉSUS-CHRIST EST FONDÉ. *Ibid.*
CHAPITRE PREMIER. — Où l'on définit et démontre en général la nature des preuves que l'esprit humain est obligé d'admettre. *Ibid.*
SECTION PREMIERE. — Idée abrégée de toute cette matière. *Ibid.*
SECTION II. — Méthode qu'on observera pour développer la preuve de l'Évangile tirée de la résurrection de Jésus-Christ. 343
SECTION III. — Ce que c'est qu'on peut appeler en ceci une preuve évidente. 344
SECTION IV. — Cette évidence n'est point une démonstration proprement dite. *Ibid.*
SECTION V. — La conviction qui la suit n'est donc ni si claire, ni si nécessaire que l'est celle des démonstrations de géométrie. 345
SECTION VI. — Cette preuve ne laisse pas que d'être d'une évidence qui oblige à l'acquiescement. 346
CHAP. II. — Où l'on fait voir qu'une preuve de la nature de celle qui a été définie, met les hommes dans l'obligation d'y acquiescer, et qu'ils ne peuvent la rejeter sans se rendre coupables. *Ibid.*
SECTION PREMIERE. — Trois considérations générales sur la nature de l'homme fondent cette obligation d'acquiescement. *Ibid.*
SECTION II. — En nous créant raisonnables, Dieu a dû donner des lois à notre entendement pour en régler les opérations. 347
SECTION III. — Dieu ne peut avoir abandonné les hommes à eux-mêmes pour l'acquisition de la lumière qui doit éclairer et diriger leur entendement dans ses opérations. 348
SECTION IV. — Si Dieu n'avait pas donné à notre entendement cette loi qui le dirige, il n'aurait sur nous aucun empire moral. 349
SECTION V. — Dieu ne peut qu'avoir donné cette loi au premier homme en le formant. 350
SECTION VI. — L'omission de cet avantage n'aurait pu être suppléée dans le premier homme, ni par la tradition, ni par l'infusion. 351
SECTION VII. — Le premier homme ne pouvait point s'instruire par la méditation sur les objets dont ses sens étaient frappés. 352
SECTION VIII. — Que l'âme soit matérielle ou spirituelle, l'impression des objets du dehors ne peut produire des pensées ou du moins former des conclusions. *Ibid.*
CHAP. III. — Où l'on examine le pouvoir qu'ont les hommes de rejeter une preuve suffisante malgré l'obligation naturelle où ils sont de la recevoir. 354
SECTION PREMIERE. — L'homme a été créé libre, et sa volonté n'est point dans une dépendance nécessaire de l'entendement, de sorte qu'elle en méprise souvent les lumières. *Ibid.*
SECTION II. — Le soulèvement des passions contribue extrêmement à ce désordre. 356
SECTION III. — Le crime et le danger qu'il y a pour les hommes de donner trop à leur penchant au préjudice de leurs lumières. *Ibid.*
SECTION IV. — L'unique moyen de prévenir ce malheur est de bien peser tout ce que l'on va faire, de peur d'abuser de sa liberté. 358
CHAP. IV. — Où l'on fait voir qu'il est tout à-fait conforme à la loi que le Créateur nous a donnée pour régler les opérations de l'entendement, et à la première destination de cette faculté, que nous recevions pour vrai tout ce qui est appuyé sur une preuve, telle que l'est celle que nous avons définie. 359
SECTION PREMIERE. — Dieu a gravé profondément dans nos âmes l'amour de l'évidence et de la vérité. *Ibid.*
SECTION II. — Cet amour inné de l'évidence est une loi donnée par le Créateur à l'homme pour s'y laisser conduire dans les opérations de l'entendement. 360
CHAP. V. — Où l'on montre que la preuve définie ne peut être rejetée sans détruire toute espèce de certitude morale. 361
SECTION I. — Etroite relation entre cette preuve et l'évidence morale. *Ibid.*
SECTION II. — On ne peut rejeter l'une sans détruire l'autre. 362
CHAP. VI. — Où l'on établit l'origine, la nature et les caractères de l'évidence morale. 263
Première proposition. — Il est de certaines lois ou règles fixes d'action, auxquelles les hommes ont universellement un égard étroit et nécessaire à se considérer non-seulement comme agents raisonnables, mais encore comme membres de la société et par rapport aux diverses relations qui les lient. *Ibid.*
Deuxième proposition. — En vertu de ces lois si constamment et si universellement établies parmi les créatures raisonnables, il s'ensuit que telles ou telles choses doivent naturellement arriver ou n'arriver point. 364
Troisième proposition. — En certains cas, où l'on ne donne qu'un témoignage humain pour preuve de la vérité des choses, les lois générales dont nous avons parlé, peuvent y être si étroitement intéressées, et la nature du fait demande tellement qu'on y ait égard, que nous pouvons, avec une entière confiance, croire l'existence et la réalité de ces choses sur le témoignage seul des hommes, destitué d'autres preuves. 366
Quatrième proposition. — La démonstration parfaite et rigoureuse ne résulte que des propositions qui sont vraies, premières, immédiates, et plus connues que la conclusion qu'elles précèdent, et dont elles sont les causes. 367
Cinquième proposition. — Cependant quelques propositions, qui ne sont susceptibles que d'une preuve morale, peuvent être aussi évidentes que d'autres où la démonstration parfaite est possible. 369
Sixième proposition. — Comme dans les raisonnements de géométrie, on démontre quelquefois les vérités par une méthode indirecte et par des déductions d'impossibilité; la même manière de raisonner peut aussi avoir lieu dans les choses qui ne sont susceptibles que de preuves morales, pourvu que l'enchaînure des conséquences soit claire, et que les absurdités que l'on en tire soient grossières et palpables. 371
Septième proposition. — Dans les raisonnements que l'on fait sur des preuves morales, on doit se donner beau-

coup plus de garde de tomber dans l'absurde que de s'exposer à quelque désavantage, en niant des propositions de physique ou de mathématiques. 371

Huitième proposition. — 1° On aurait tort de rejeter l'évidence morale, parce qu'elle ne montre pas, par les causes immédiates, pourquoi les choses sont ce qu'elles sont et ne peuvent être autrement. 373

2° Les preuves morales portent la conviction aussi loin qu'il est, pour la plupart du temps, nécessaire, utile ou possible dans la nature des choses. *Ibid.*

Neuvième proposition. — L'acquiescement que notre esprit donne à quelques conclusions morales est accompagné d'aussi peu de doute et de suspension que le peut être celui qu'il donne aux conclusions tirées *a priori*, dans la méthode la plus étroite et la plus rigoureuse. 373

Dixième proposition. — Lorsqu'un genre de preuve est adapté à la nature de tous les cas qui sont d'une seule et même espèce en général, nous devons faire usage de ce genre de preuve dans les cas de cette espèce qui sont de la plus grande importance, comme en ceux qui importent le moins. 374

Onzième proposition. En fait de doute et de soupçons, par rapport au témoignage, il faut toujours distinguer le soupçon fondé sur la simple possibilité *physique* que le témoin nous en impose, de celui qui est fondé sur quelque raison actuelle de se défier du témoin ou l'imperfection apparente de la déposition. 375

Douzième proposition. — Une simple possibilité physique d'être trompé sur des faits n'est point, dans la nature des choses, un fondement assez raisonnable de défiance pour y avoir égard dans la pratique. 378

Treizième proposition. — Les raisons de prudence, que les hommes consultent souvent dans les affaires du monde, ne prouvent ni qu'ils doivent se régler sur la simple possibilité physique du faux témoignage, ni qu'ils le fassent actuellement. 380

Quatorzième proposition. — Quand on parle de ce qui peut diminuer la *crédibilité* d'un témoignage donné de bouche ou couché par écrit, il faut distinguer les causes de cette diminution qui viennent de nous, de celles qui viennent de la nature des choses. 381

Quinzième proposition. — Un témoignage rendu par des personnes fidèles, circonspectes et bien instruites, ne perd rien de sa probabilité ou de sa crédibilité par la suite des siècles, même à quelque distance de temps que ce soit. 382

CHAP. VII. — Où l'on montre l'utilité et la nécessité d'admettre l'évidence morale dans les affaires de la vie, et l'embarras affreux où sa réjection doit tout mettre. 386

SECTION PREMIERE. — Plan général de ce chapitre. *Ibid.*

SECTION II. — Danger qu'il y a de détruire l'évidence morale par rapport à l'administration de la justice et à la tranquillité des Etats. *Ibid.*

SECTION III. — Suite de la même considération par rapport à la société en général. 387

SECTION IV. — Suite de la même considération, par rapport aux droits civils dont les particuliers jouissent dans la société. 389

SECTION V. — Suite de la même considération par rapport aux sciences. 390

CHAP. VIII. — Où l'on montre le ridicule et l'iniquité du pyrrhonisme en fait d'évidence morale. 391

SECTION PREMIERE. — Dessein général de ce chapitre de même que du suivant. *Ibid.*

SECTION II. — La différente manière de répandre le pyrrhonisme n'y fait point de différence réelle. 391

SECTION III. — Le pyrrhonien est si fort dans le système du doute, qu'il se joue perpétuellement de l'incertitude des termes, et qu'il n'explique jamais clairement sa pensée. 393

SECTION IV. Raisonnements précis pour confondre les obliquités du pyrrhonien à système. 394

CHAP. IX. — Divers avis et quantité de solutions à l'usage des personnes qui cherchent sincèrement la vérité. 395

SECTION PREMIERE. — Premier avis. Moquez-vous des déclamations vagues. *Ibid.*

SECTION II. — Deuxième avis. Croyez-en votre expérience préférablement à tous les *peut-être* qu'on vous allègue. *Ibid.*

SECTION III. — Troisième avis. Ne vous laissez jamais dépayser. *Ibid.*

SECTION IV. — Mais comment faut-il s'y prendre pour se conduire sûrement dans la recherche du vrai ou du faux ? 396

SECTION V. — Premier avis. Commencez par implorer l'assistance divine. *Ibid.*

SECTION VI. — Deuxième avis. Ne cherchez que la vérité. 397

SECTION VII. — Troisième avis. Défaites-vous de tous vos préjugés, en sorte qu'ils n'influent pas sur votre examen. *Ibid.*

SECTION VIII. — Quatrième avis. Que votre examen soit entier et méthodique. *Ibid.*

SECTION IX. — Cinquième avis. Que vos conclusions répondent fidèlement aux principes sur lesquels vous avez raisonné. 398

SECTION X. — Sixième avis. Que les difficultés de cet examen ne vous rebutent point. *Ibid*

SECTION XI. — Septième avis. Où vous ne pouvez vous satisfaire vous-même, consultez des gens habiles sur cette matière. *Ibid.*

SECTION XII. — Réponses à l'objection que l'on fait sur la difficulté de cet examen. 399

SECTION XIII. — Deuxième réponse. Ce travail est d'une importance à ne devoir pas être négligé. *Ibid.*

SECTION XIV. — Troisième réponse. On est bien dédommagé de la peine par les avantages qu'on en retire. *Ibid.*

SECTION XV. — Ce travail finit quand on a tiré régulièrement sa conclusion d'une manière qui oblige l'entendement à y acquiescer. 400

SECTION XVI. — On peut s'assurer que la conclusion accompagnée d'évidence et ormée sur les règles prescrites n'est point trompeuse, parce qu'on y fait un bon usage des facultés que Dieu nous a données. *Ibid.*

SECTION XVII. — Dieu, qui nous a donné ces facultés, ne peut être l'auteur de nos égarements. 401

SECTION XVIII. — Si l'on se trompe, c'est qu'on veut se tromper. *Ibid.*

SECTION XIX. — Ce malheur ne vient point du seul défaut général de la nature humaine. *Ibid.*

SECTION XX. — Sources générales des paralogismes où l'on tombe dans la recherche de la vérité. 402

CHAP. X. — Chef général du plan de cet ouvrage, où l'on établit l'impossibilité qu'il y a que Dieu ait revêtu l'imposture de tous les caractères de la vérité. *Ibid.*

TROISIEME PARTIE. — Où l'on donne les preuves du fait. 403

CHAPITRE PREMIER. — Plan général de cette troisième partie. *Ibid.*

CHAP. II. — Certain ordre de faits dans l'histoire chrétienne qui sont reconnus par les incrédules ou par les ennemis déclarés du nom chrétien. 405

SECTION PREMIERE. — Aveux des incrédules. Témoignage des mahométans, de même que celui des Juifs en général et de l'historien Josèphe en particulier. *Ibid.*

SECTION II. — Le témoignage de Josèphe est véritablement de lui. Quantité d'anciens auteurs l'ont cité, et si quelques-uns ne l'ont pas fait, c'est qu'ils eurent des exemplaires tronqués par les ennemis du christianisme. 407

SECTION III. — Preuves de la possibilité et de l'existence réelle de cette falsification dans les exemplaires des Antiquités judaïques. 409

SECTION IV. — Témoignages rendus à l'histoire de l'Evangile par Suétone, Tacite, Pline, Lucien, Julien et Celse, tous auteurs païens, et grands ennemis du nom chrétien. 412

CHAP. III. — L'authenticité des livres historiques du Nouveau Testament ne peut être raisonnablement contestée. 414

SECTION PREMIERE. — Le fond principal de l'histoire de Jésus-Christ se trouve dans le témoignage écrit des apôtres et des évangélistes. *Ibid.*

SECTION II. — Les premiers prédicateurs de l'Evangile doivent avoir mis par écrit le précis de leur prédication. 415

SECTION III. — Pendant la vie des apôtres et des évangélistes, on ne peut leur avoir supposé les écrits qui portent leur nom. *Ibid.*

SECTION IV. — Cette supposition d'écrits fut encore impossible pendant que les originaux écrits de la main des auteurs se conservèrent parmi les chrétiens. 416

SECTION V. — La supposition ne put être faite ensuite par une partie ou société particulière de chrétiens. *Ibid.*

SECTION VI. — Ni par le concert de tous les chrétiens. 417

SECTION VII. — Ni par les ennemis déclarés du nom chrétien. *Ibid.*

SECTION VIII. — Plusieurs autres raisons confirment l'authenticité de nos livres sacrés. 418

SECTION IX. — On produit à tort contre l'authenticité de ces livres une prodigieuse variété de fautes de copistes qui est vérifiée par les variantes. 419

SECTION X. — La Providence n'a point dû intervenir

par le miracle pour empêcher ces fautes de copistes. 422

CHAP. IV. — Où l'on examine le nombre, le caractère et les qualités des témoins qui prêchèrent la résurrection de Jésus-Christ. . . 423

SECTION PREMIERE. — Liaison de cette matière avec les précédentes. *Ibid.*

SECTION II. — Les témoins de la résurrection de Jésus-Christ sont en assez grand nombre. 424

SECTION III. — Tous ces témoins déposent de ce qu'ils savent par eux-mêmes. 425

SECTION IV. — Le tour qu'ils donnent à leur témoignage est équivalent aux serments les plus solennels. 426

SECTION V. — Ils attestent la résurrection de Jésus-Christ dans le lieu même et le plus tôt qu'il se peut. 427

SECTION VI. — Ils donnent à leur témoignage le plus grand éclat et en informent le monde de la manière la plus solennelle. 428

SECTION VII. — Ces témoins sont tous d'une vertu sans tache et non suspecte. 430

SECTION VIII. — Rien ne put prévenir en leur faveur que la force de la vérité. 431

SECTION IX. — On ne saurait imaginer le moindre intérêt temporel qu'ils eussent à rendre ce témoignage. *ibid.*

SECTION X. — Tous les préjugés de la naissance et de l'éducation durent les détourner de ce ministère. 433

SECTION XI. — S'ils avaient quelque peu de conscience, ni la religion dans laquelle ils avaient été élevés, ni celle qu'ils prêchaient, ne leur permettaient pas d'avancer une imposture semblable. 434

SECTION XII. — Il est clair comme le jour que les témoins de la résurrection de Jésus-Christ avaient de la conscience, c'est-à-dire qu'ils n'étaient ni scélérats ni athées. 435

SECTION XIII. — On ne saurait même douter qu'ils ne fussent eux-mêmes très-sincèrement et très-pleinement convaincus de la vérité de ce qu'ils prêchèrent. 437

SECTION XIV. — Il est de la même évidence que ces témoins ne furent ni visionnaires ni fous. 438

CHAPITRE V. — Où l'on commence à presser contre les déistes le témoignage rendu par les apôtres à la résurrection de Jésus-Christ, en montrant qu'il a tous les caractères requis pour être reçu en preuve. 440

SECTION I. — Preuve de la résurrection. Le témoignage rendu par les apôtres répond aux caractères posés pour l'évidence morale. *ibid.*

SECTION II. — Ce témoignage est si complet qu'on ne peut le rejeter sans nier toute évidence morale. 441

SECTION III. — Le témoignage n'en est pas moins digne de foi pour concerner la résurrection d'un mort. 443

SECTION IV. — 1° Il s'agit d'un fait duquel on donne Dieu pour cause efficiente. *ibid.*

SECTION V. — 2° Ce fait n'est indigne, par aucun endroit, de Dieu, à qui on l'attribue. 444

SECTION VI. — De ces deux principes on doit conclure que l'objection prise de l'impossibilité prétendue du fait attesté ne tire point à conséquence contre le témoignage. *ibid.*

CHAPITRE VI. — Deuxième preuve tirée du témoignage des apôtres en faveur de la résurrection de Jésus-Christ : s'il y avait eu de l'imposture, elle aurait été certainement et nécessairement découverte. 445

SECTION PREMIERE. — Caractères du témoignage qui rendaient la découverte de l'imposture possible et inévitable. *Ibid.*

SECTION II. — En d'autres faits moins circonstanciés, la découverte de l'imposture et possible et aisée. 446

SECTION III. — Ce fait, en particulier, était trop bien circonstancié par les témoins, pour que la découverte de l'imposture n'y fût pas nécessaire et inévitable. 447

CHAPITRE VII. — Troisième preuve tirée du témoignage des apôtres en faveur de la résurrection de Jésus-Christ ; les Juifs furent eux-mêmes convaincus que cette résurrection était vraie. 448

SECTION I. — Ce que l'on doit conclure de la conviction des Juifs, si elle fut réelle. *ibid.*

SECTION II. — Les Juifs furent réellement convaincus de la résurrection de Jésus-Christ. Cela paraît, 1° à la manière dont ils reçurent le témoignage des apôtres. *ibid.*

SECTION III. — Cette conviction des Juifs paraît, 2° à la manière dont ils se défendirent contre la force de ce témoignage. 451

CHAPITRE VIII. — Quatrième preuve tirée du témoignage des apôtres en faveur de la résurrection de Jésus-Christ : il leur était impossible d'enlever par fraude le corps de leur maître. 453

SECTION PREMIERE. — Les juifs et les déistes qui accusent les disciples d'avoir enlevé clandestinement le corps de Jésus-Christ, n'en allèguent absolument ni preuve ni ombre de preuve. 453

SECTION II. — L'enlèvement du corps de Jésus-Christ était impossible, à considérer la chose, 1° par rapport aux Juifs. 454

SECTION III. — Ce que nous avons dit des Juifs regarde aussi de plein droit les déistes. 456

SECTION IV. — L'enlèvement était impossible à considérer la chose, 2° par rapport aux chrétiens. Quelque envie qu'ils en eussent pu avoir, on avait pris trop de précautions pour les prévenir. 457

SECTION V. — Le rapport des gardes marque l'impossibilité qu'il y ait aucun fondement à ce qu'ils disent. *ibid.*

SECTION VI. — Si les apôtres avaient été capables d'une lâcheté si noire, ils ne l'auraient pas été de remplir comme ils firent la grandeur de leur ministère. 458

SECTION VII. — Les apôtres n'auraient osé employer ni pu trouver personne pour faire un coup si noir et si téméraire. 459

CHAPITRE IX. — Où l'on donne pour une cinquième preuve de la résurrection de Jésus-Christ les affreuses absurdités où l'on s'engage, en taxant d'imposture ou de vision le témoignage des apôtres. *Ibid.*

SECTION PREMIERE. — Exposition de plusieurs absurdités où l'on tombe, en rejetant comme faux le témoignage des apôtres. 465

SECTION II. — Il paraît par là que le système déiste est infiniment plus incroyable que le système chrétien. 466

SECTION III. — Par conséquent les déistes qui se moquent de la crudélité et de l'entêtement des chrétiens, sont eux-mêmes les plus crédules et les plus entêtés des hommes. 468

CHAP. X. — Où l'on examine et où l'on réfute les objections que font les déistes contre le témoignage rendu par les apôtres à la résurrection de Jésus-Christ. 469

SECTION PREMIERE. — Les objections que font les déistes sont en général peu de chose. *Ibid.*

SECTION II. — On a déjà répondu à deux des plus fortes : l'une est la supposition de l'enlèvement du corps de Jésus-Christ ; et la seconde est la prétendue impossibilité physique d'une résurrection. 470

SECTION. III. — Il en reste une troisième prise de ce que Jésus-Christ ne rendit pas sa résurrection assez publique, et que les témoins n'en furent que des amis. 471

SECTION IV. — Deux raisons qui doivent fonder cette objection, si elle a quelque force : l'une est la certitude, et l'autre le simple soupçon. 472

SECTION V. — Quant à la certitude, il s'en faut bien qu'il y en ait, et le soupçon est si vague qu'on n'a rien de raisonnable à dire pour lui donner un air de vraisemblance. *Ibid.*

SECTION VI. — Lorsqu'on développe l'objection, il se trouve que ce qu'elle a de plus fort se tire des raisons de convenance pour la gloire de Dieu et pour l'utilité du genre humain. 473

SECTION VII. — Pour répondre à ces raisons de convenance, on entame une question qui regarde la religion naturelle, et l'on demande si Dieu ne pouvait point s'y faire connaître avec plus d'évidence, et par conséquent avec plus de succès, tant pour sa propre gloire que pour l'utilité des hommes. On prouve que cela se pouvait. 474

SECTION VIII. — Les mêmes raisons de sagesse et de bonté qui n'ont pas porté l'évidence au plus haut point possible dans la religion naturelle, ont pu laisser quelque inévidence dans la religion révélée. 476

SECTION IX. — Il se trouve en effet entre les deux religions la même proportion de lumière et d'obscurité ; de sorte que l'objection ne prouve pas plus contre l'une que contre l'autre. 477

SECTION X. — Il est d'ailleurs très-visible que l'objection n'est pas sérieuse de la part des déistes, et que quand le fait aurait été revêtu de toute l'évidence qu'ils demandent, ils n'en auraient pas cru davantage. *Ibid.*

SECTION XI. — Il est visible aussi que l'objection n'est qu'une vaine défaite et qu'elle porte à faux, puisque la résurrection de Jésus-Christ étant suffisamment attestée, plus ou moins de témoins ne font rien à la chose. 483

CHAP. XI. — Où la résurrection de Jésus-Christ est démontrée par l'application des caractères de l'évidence requise à la preuve qui fonde le fait. 490

CHAP. XII. — Avis donné aux déistes sur la méthode qu'ils sont obligés de suivre pour réfuter cette démonstration du fait. 495

CHAP. XIII. — Où l'on tire de la résurrection de Jésus-Christ les conséquences qui en résultent tant pour la spé-

culation que pour la pratique. 497
SECTION PREMIERE. — Conséquences générales et qui concernent également les chrétiens et les déistes. *Ibid.*
SECTION II. — Conséquences particulières et qui concernent uniquement les chrétiens. 499
SECTION III. — La résurrection de Jésus-Christ est singulièrement un gage et une preuve de la résurrection des fidèles. 500
SECTION IV. — L'attente de notre résurrection est un puissant motif pour nous rassurer contre les frayeurs de la mort. 501
SECTION V. — Elle est encore une source abondante de consolation et de courage au milieu de toutes les afflictions de la vie en général. 502
SECTION VI. — Les consolants effets s'en font particulièrement sentir par rapport aux maux corporels. 503
SECTION VII. — Il en est aussi de même par rapport à tous les autres chagrins de quelque espèce qu'ils soient. 504
SECTION VIII. — L'attente de la résurrection est encore d'une merveilleuse efficace pour nous animer à la vertu par la certitude de la récompense. 506
SECTION IX. — Les personnes qui se déclarent pour l'amour entièrement pur et désintéressé désapprouveront à tort cette dernière considération. 507
SECTION X. — L'amour du devoir soutenu par l'intérêt est fondé en raisons, et 1° l'Ecriture l'appuie. 508
SECTION XI. — Il l'est 2° par la bonté souveraine de Dieu, qui a attaché son intérêt au nôtre. 509
SECTION XII. — Les partisans de l'amour entièrement pur et désintéressé mettent 3° la nature et la religion aux prises entre elles. 510
SECTION XIII. — Leur sentiment est donc également contraire à la religion et à la nature. 511
SECTION XIV. — D'ailleurs il est sujet à des conséquences affreuses pour la morale. *Ibid.*
SECTION XV. — Raisons qui ont obligé l'auteur à ne point toucher aux difficultés que l'on fait sur la résurrection générale. 513
DISSERTATION OU L'ON EXAMINE SI LA PENSÉE ET LA REFLEXION PEUVENT ETRE LE PUR RESULTAT DE LA MATIERE ET DU MOUVEMENT, ET OU L'ON PARLE AUSSI DE LA NATURE DE DIEU, DE L'AME HUMAINE ET DE L'UNIVERS EN GENERAL. POUR SERVIR DE SUPPLEMENT A LA DEMONSTRATION DE LA RELIGION CHRETIENNE. 513
SECTION PREMIERE. — Les déistes, qui sont intéressés à nier l'existence d'une autre vie, ont été contraints, pour lier leur système, d'imaginer l'âme matérielle, et la matière capable de penser. *Ibid.*
SECTION II. — Quelque bruit que les déistes fassent de ce système, ils n'en croient rien eux-mêmes, et c'est faire honneur à leur raison que de le penser ainsi. 517
SECTION III.—Plan général de l'examen de ce système, en suivant les trois faces sous lesquelles on affecte de le présenter pour en cacher mieux le mystère. 518
SECTION IV. — On démontre par diverses propositions, que la pensée ne peut être l'effet des qualités connues de la matière. 519
Première proposition. — L'opération du raisonnement, qui consiste à conclure d'une chose à l'autre, ne peut absolument être conciliée avec les simples lois du mécanisme, et il est de même impossible qu'elle en soit l'effet. 520
Deuxième proposition. — L'usage que les substances qui pensent font de la volonté, et qui se montre dans la suspension, la succession et la répétition tout arbitraires de la pensée; cet exercice, dis-je, de la volonté est une chose absolument impossible dans le système matérialiste. 523
Troisième proposition. — La sensation ou la perception des objets est une chose dont on ne peut rendre raison par aucune espèce de pression, d'action ou de résistance de la part des organes. 525
Quatrième proposition. — Si la matière est capable de pensée et de volonté, quantité de choses qui passent pour démontrées dans le mouvement et dans l'action des corps, peuvent être douteuses et même fausses. 530
SECTION V. — C'est une triste ressource pour le matérialiste que de recourir aux qualités occultes et aux propriétés inconnues de la matière pour la croire capable de pensée et de choix. 531
SECTION VI. — Il n'est pas moins incompréhensible que de prétendus philosophes recourent au pouvoir de Dieu pour donner à la matière une capacité de penser. 533
SECTION VII. — De ce que la matière ne peut en aucun sens être capable de choix et de réflexion, il résulte plusieurs choses, et particulièrement que les brutes ne sont pas de pures machines. 536
SECTION VIII. — Il faut donc que les brutes aient une âme immatérielle. 539
SECTION IX. — Les raisons qui prouvent l'immatérialité de notre âme prouvent aussi qu'elle ne meurt pas avec le corps. 543
SECTION X. — La preuve porte en même temps contre le sentiment de ceux qui veulent qu'à la mort les âmes tombent dans un état de sommeil jusqu'à la résurrection générale. Première preuve, prise de la révélation. 545
SECTION XI. — La saine philosophie ne s'accorde pas mieux que l'Evangile avec le sentiment qui condamne l'âme au sommeil. 548
SECTION XII. — Ceux qui se déclarent pour le sommeil et l'inaction de l'âme après la mort, se fondent sans raison sur les évanouissements et sur les apoplexies. 549
SECTION XIII. — De ce qu'il y a dans le monde de l'intelligence et que la matière est incapable de penser, il s'ensuit encore que Dieu ou l'Intelligence souveraine n'est point l'univers ou le grand tout, comme le spinosisme le pense. 550
SECTION XIV. — En effet, le grand argument des spinosistes, qu'il ne peut y avoir qu'une seule substance s'il y a une substance infinie, cet argument, dis-je, n'est que pur sophisme et que vraie illusion. 553
SECTION XV. — La substance infinie doit nécessairement être présente partout et coexistante avec toutes choses; c'est-à-dire, pour parler autrement, qu'il doit y avoir une providence qui règle tout ce qui doit arriver et qui préside à tout ce qui arrive. 554
SECTION XVI. — Le mal moral ne contredit point cette idée d'arrangement primitif et de direction de la part de la Providence; parce que des créatures qui sont à la fois libres et bornées peuvent s'écarter de l'ordre éternel dont l'infini ne s'écarte jamais. 557
SECTION XVII. — Les fausses idées qu'on se fait de la liberté et de la nécessité sont cause de tout l'embarras et de toute l'obscurité de cette matière. 559
SECTION XVIII. — Le monde doit avoir été créé par une nécessité de choix, et non par nécessité de nature. 560
VIE DE DERHAM. 561
THEOLOGIE ASTRONOMIQUE, OU DEMONSTRATION DE L'EXISTENCE ET DES ATTRIBUTS DE DIEU PAR L'EXAMEN ET LA DESCRIPTION DES CIEUX. 563
AVERTISSEMENT DU TRADUCTEUR. *Ibid.*
PREFACE. 565
DISCOURS PRELIMINAIRE, UTILE POUR L'INTELLIGENCE DE CE LIVRE, OU L'ON TRAITE DES SYSTEMES DES CIEUX, DE LA PLURALITE DES MONDES, ET OU L'ON EXAMINE SI LES PLANETES SONT HABITABLES. 567
Du système de Ptolémée. 570
Du système de Copernic. *Ibid.*
Du nouveau système. 581
EXAMEN OU DESCRIPTION DES CIEUX. 587
L'opinion de toutes les nations touchant la Divinité. 589
Division de cet ouvrage. 590
LIVRE I. — DE LA GRANDEUR DE L'UNIVERS ET DES CORPS QUI Y SONT CONTENUS. 589
CHAPITRE PREMIER. — L'ancien et le nouveau calcul comparés ensemble. *Ibid.*
CHAP. II. — La grandeur des corps célestes. 590
La grandeur de la terre. 591
La grandeur des autres planètes. *Ibid.*
CHAP. III. — De l'immensité des cieux. 593
Leur étendue selon Ptolémée. *Ibid.*
Selon les modernes. *Ibid.*
Distance et étendue des étoiles fixes. *Ibid.*
CHAP. VI — Conséquences pratiques tirées de la grandeur des cieux, et réflexions sur cette grandeur. 596
Réflexions de Sénèque sur ce sujet. 597
LIVRE II. — LE GRAND NOMBRE DES CORPS CELESTES. 597
CHAP. I. — Vue générale du nombre des corps célestes. *Ibid.*
De la voie lactée. 598
CHAP. II. — Que les étoiles fixes sont des soleils environnés de tourbillons ou mondes de planètes. 599
De quel usage elles peuvent être dans l'univers. *Ibid.*
Que le soleil est une étoile fixe. *Ibid.*
Que le nouveau système donne une idée très-magnifique des ouvrages de Dieu. 601
CHAP. III. — Des nouvelles étoiles. 602
Raisons pourquoi Hipparque fit autrefois des catalogues des étoiles fixes. *Ibid.*
Que depuis le siècle d'Hipparque on a découvert un grand nombre de nouvelles étoiles. *Ibid.*
Dans quelles parties des cieux elles paraissent. 603
Ce que c'est que ces nouvelles étoiles. *Ibid.*
Ce que l'auteur en pense. *Ibid.*

Que ces nouvelles étoiles nous prouvent que les ouvrages de Dieu sont en plus grand nombre que nous n'en découvrons. 606
LIVRE III. — LA SITUATION CONVENABLE DES CORPS CELESTES. 603
CHAP. I. — De la distance convenable et de l'éloignement prodigieux des corps célestes. *Ibid.*
CHAP. II. — Qu'entre les globes de l'univers, il n'y en a point qui s'entreheurtent ou qui s'embarrassent l'un l'autre. *Ibid.*
Que les uns n'empêchent point les influences des autres. 606
Que les comètes mêmes ne dérangent point l'ordre merveilleux qui règne par tout l'univers. *Ibid.*
CHAP. III. — Des merveilleuses et exactes proportions des distances des corps célestes. 607
Qu'on ne peut pas voir ces proportions dans les étoiles fixes, à cause de leur prodigieux éloignement : mais qu'on les voit dans notre monde ou tourbillon solaire, et qu'on en conclut qu'elles se trouvent aussi dans ceux des étoiles fixes. *Ibid.*
Réflexions de Cicéron sur ce sujet. 610
LIVRE IV. — DES MOUVEMENTS DES CIEUX. 609
CHAP. I. — Que le seul mouvement des cieux et de la terre est une démonstration de l'existence de Dieu. *Ibid.*
Réflexion de Lactance. *Ibid.*
Raisonnement de Platon et d'Aristote. 611
Qu'il n'y a que Dieu qui ait pu donner le mouvement aux corps célestes. *Ibid.*
CHAP. II. — La grande régularité des mouvements de chaque globe. 612
Que leurs directions et leurs plans ne sont pas un effet du hasard. 613
Raisonnement de Cicéron. *Ibid.*
CHAP. III. — Du mouvement diurne de tous les différents globes. 614
Que ce mouvement est visible dans le soleil par le mouvement de ses taches. *Ibid.*
Qu'on peut le supposer dans Saturne. 616
Qu'on l'a découvert aussi dans Jupiter par le mouvement de ses taches. *Ibid.*
Qu'on a remarqué des taches dans Mars et Vénus, et qu'on a conclu du mouvement de ces taches que ces deux planètes ont aussi un mouvement diurne. *Ibid.*
Qu'on peut supposer un semblable mouvement dans Mercure. 617
Qu'il est très-probable que la terre a un pareil mouvement. *Ibid.*
Que si les planètes n'avaient pas un mouvement diurne sur leurs axes, il s'ensuivrait de grands inconvénients. 618
CHAP. IV. — Du mouvement annuel et périodique des planètes de la première grandeur. 619
En combien de temps chacune de ces planètes fait son mouvement annuel et périodique. *Ibid.*
Par quelles routes elles font leurs mouvements diurnes et annuels ou périodiques. 620
Les causes de la différence des saisons, c'est-à-dire de l'été et de l'hiver. *Ibid.*
Accroissement du diamètre apparent du soleil en hiver, et la diminution de ce diamètre en été. *Ibid.*
CHAP. V. — Du mouvement périodique des planètes du second ordre. 621
La déclinaison des satellites de Jupiter. 622
Effets de la tendance des planètes de la seconde grandeur vers les pôles des grandes planètes dont elles sont les gardes ou satellites. *Ibid.*
Réflexions de M. Molineux. 623
CHAP. VI.— La régularité constante de tous les mouvements de la terre et des cieux. *Ibid.*
Réflexions de Cicéron sur la sphère de Posidonius, sur l'ordre, l'harmonie et la régularité des mouvements des corps célestes. 624
LIVRE V. — DE LA FIGURE DES DIFFERENTS GLOBES DE L'UNIVERS. 625
CHAPITRE PREMIER. — La conformité de tous les globes dans leur figure sphérique. *Ibid.*
CHAP. II.— Des inégalités, ou des montagnes et vallées qu'on remarque sur la terre et dans la lune. 627
Des montagnes de la terre. *Ibid.*
Des montagnes de la lune, et comment on en peut mesurer la hauteur. 629
CHAP. III. — L'universalité et l'uniformité de la figure des différents globes de l'univers est une marque qu'ils sont l'ouvrage de Dieu, et non celui du hasard ou de la nécessité. 630
CHAP. IV. — Le globe terrestre et les autres globes sont l'ouvrage de Dieu : on le prouve par la sage disposition de leurs parties. 631
Les bandes de Jupiter. 632
Réflexions de M. Cassini sur ces bandes. *Ibid.*
Arrangement merveilleux de toutes les parties de la terre. 633
Les différentes couches pour les végétaux, les minéraux, etc. *Ibid.*
La situation et la distribution merveilleuse des eaux. 634
CHAP. V. — La commodité et la nécessité d'une figure sphérique pour le bien et pour l'avantage des globes est une preuve qu'ils sont l'ouvrage de Dieu. 635
LIVRE VI. — DE L'ATTRACTION OU GRAVITE DU GLOBE TERRESTRE ET DES AUTRES GLOBES. 635
CHAPITRE PREMIER. — L'utilité de l'attraction pour la production et pour la conservation de la figure de la terre, et la descente des corps graves. *Ibid.*
CHAP. II. — La gravité est une espèce de préservatif contre la force centrifuge des différents globes. 638
CHAP. III. — De la force et de l'utilité de la gravité pour retenir les planètes dans leurs orbites. 640
La nature et les propriétés de la gravité. *Ibid.*
Qu'on ne connaît pas la cause de la gravité. 641
Quelle est la vertu et quels sont les effets de la gravité dans les mouvements des planètes. 642
Des mouvements, des directions et des orbes des comètes. 643
LIVRE VII. — DES MOYENS ADMIRABLES PAR LESQUELS DIEU A POURVU A LA COMMUNICATION DE LA LUMIERE ET DE LA CHALEUR PAR TOUT L'UNIVERS. 643
CHAPITRE I. — De la lumière et de la chaleur des étoiles fixes et du soleil. *ibid.*
Que les rayons du soleil rassemblés dans la capacité d'un verre ardent de quelques pieds de diamètre, surpassent de beaucoup le feu des fourneaux les plus ardents. 645
CHAPITRE II. — De la situation et de la distance convenable du soleil et de ses planètes. 646
Le soleil est la source de la lumière et de la chaleur pour toutes les planètes de son tourbillon. *ibid.*
Situation merveilleuse de notre Globe terrestre par rapport au soleil. 647
Situation et distance admirable des autres planètes par rapport au Soleil. 648
CHAPITRE III. — La nécessité de la lumière : Que le Créateur y a pourvu par le moyen de l'atmosphère. 649
CHAP. IV. — La grande utilité de la lune par rapport à notre globe terrestre, et les avantages réciproques que les globes se procurent l'un à l'autre. 650
Influences de la lune sur les choses d'ici-bas. *ibid.*
La lumière de la lune, ses éclipses, ses révolutions. 651
Que la terre est une lune par rapport à la lune, et que par ses influences elle procure à la lune les mêmes commodités qu'elle en reçoit. 652
Que les différents globes de notre tourbillon solaire sont mutuellement utiles l'un à l'autre. 653
Que tous les corps célestes se procurent réciproquement des commodités. *ibid.*
CHAP. V. — Des lunes, ou, en général, de toutes les planètes du second ordre, qu'on remarque autour de quelques-unes des planètes du premier ordre. *ibid.*
Utilité de ces lunes par rapport à Jupiter et Saturne. 654
CHAP. VI. — Des lunes, des jours et des saisons de Jupiter. 655
Combien Jupiter est éloigné du soleil. *ibid.*
Ses fréquentes révolutions sur son axe : le nombre de ses lunes ou satellites; leurs masses, leurs distances de Jupiter; leurs révolutions; leurs latitudes. *ibid.*
CHAP. VII. — Des lunes, de l'anneau, des jours et des saisons de Saturne. 657
Eloignement prodigieux de Saturne : nombre de ses lunes ou satellites; leurs masses; leurs distances; leurs périodes; leurs latitudes. *ibid.*
De l'anneau de Saturne; sa grandeur prodigieuse; sa distance de Saturne; la conformation et l'arrangement de ses parties; variété d'aspects de l'anneau de Saturne; que l'axe de Saturne est incliné. 658
CHAP. VIII. — Conclusion du septième livre. 660
LIVRE VIII. — CONSEQUENCES PRATIQUES TIREES DE LA CONTEMPLATION OU DESCRIPTION PRECEDENTE. 661
CHAP. I. — L'existence de Dieu reconnue par les païens mêmes, comme une conséquence naturelle et évidente des ouvrages des cieux. 663
Raisonnements d'Aristote, de Cicéron et de Sénèque. *ibid.*
CHAP. II. — Les perfections de Dieu démontrées par ses ouvrages. 666
CHAP. III. — De la relation que Dieu a avec nous, et des devoirs qui en résultent. 667

Ces devoirs reconnus par les païens. 667
CHAP. IV. — Raisonnement de Lactance contre les dieux des païens. 668
CHAP. V. — Cet examen, cette description des cieux nous apprend à ne pas trop estimer le monde. Réflexions des auteurs païens sur ce sujet. 669
Réflexions de Pline et de Sénèque. 670
CHAP. VI. — Que nous devons aspirer à notre véritable demeure, qui est le royaume des cieux. 672
ANALYSE DE LA THEOLOGIE PHYSIQUE DE DERHAM. 673
PREFACE DE L'AUTEUR. *Ibid.*
Conséquences pratiques tirées du système que l'on vient d'exposer. 687
CHAPITRE PREMIER. — Que les œuvres de Dieu sont grandes et excellentes. 689
CHAP. II. — Que l'on doit méditer les œuvres de Dieu et que cette étude est très-louable. *Ibid.*
CHAP. III. — Que les œuvres de Dieu paraissent clairement aux yeux de tout le monde et qu'ainsi l'infidélité est sans excuse. 690
CHAP. IV. — Que les œuvres de la création nous doivent exciter à craindre Dieu et à lui obéir. 692
CHAP. V. — Que les œuvres de Dieu nous doivent porter à la reconnaissance. 693
CHAP. VI. — Que nous devons rendre nos hommages et nos adorations au Créateur, particulièrement le jour du dimanche. 695
VIE DE D'AGUESSEAU. 701
LETTRES SUR DIEU ET LA RELIGION. 705
AVERTISSEMENT. *Ibid.*
LETTRE PREMIERE. — Vérités plus difficiles encore à découvrir que celle de la création et cependant connues des anciens philosophes. Induction qu'on en tire pour établir qu'ils ont pu connaître le fait de la création, et qu'ils ont dû même le discuter avec d'autant plus d'activité qu'ils étaient privés des lumières de la révélation. 715
LETTRE II. — La possibilité de la création nécessairement renfermée dans l'idée que nous concevons de la puissance divine. Sentiments d'Aristote et de Platon sur cette puissance. 721
LETTRE III. — La création connue des anciens philosophes. Deux époques de la philosophie, dont la plus ancienne remonte jusqu'au temps d'Orphée, et la seconde au temps de Socrate. Discussion des opinions des philosophes de ces deux époques sur le fait de la création. Connaissance de ce fait transmise aux Grecs par les Egyptiens qui l'avaient appris de Moïse. Raisonnement sur l'*unum et omnia* des pythagoriciens. 725
LETTRE IV. — Sur le second livre de l'Anti-Lucrèce, où l'on traite de l'espace et du vide. 753
LETTRE V. — Sur le mouvement des planètes, et de leur force centripète et centrifuge, etc. 769
LETTRE VI. — Sur la véritable notion du terme de substance. 793
LETTRE VII. — Explication de la manière dont les théologiens ont soutenu que le dogme de la création ne peut pas être démontré par la raison. De la source du plaisir que les ornements du langage nous font éprouver. 813
LETTRE VIII. — Sur l'accord de la liberté avec les attributs de Dieu, et sur la création. 817
LETTRE IX. — Sur un traité de l'Infini créé. 823
LETTRE X. — Nul peuple n'a connu une morale parfaite et complète, il a fallu rassembler les vérités éparses dans chaque nation pour en former un corps entier de morale. Les peuples n'ont pas su tirer toutes les conséquences qui dérivaient des premiers principes de la morale. Il y a un degré de perfection dans la vertu, auquel nul homme ne peut parvenir par les seules forces de la raison. Il y a des vérités qui ne sont pas moins certaines, quoiqu'il soit difficile à la raison humaine de les concilier. Il faut distinguer deux sortes d'évidences : l'une de lumière, l'autre d'autorité. Dieu ne peut pas nous tromper : ainsi ce qui est révélé ne peut être que vrai. Les philosophes sont obligés d'admettre des vérités qu'ils ne peuvent concilier ; par exemple, la prescience de Dieu et la liberté. La raison a ses mystères comme la religion. Contradictions apparentes dont on ne peut pas toujours, dans le cours de la vie présente, avoir l'explication. On a reconnu dans tous les temps que Dieu pouvait faire plus que l'homme ne peut comprendre ; Dieu est le maître de donner plus ou moins d'étendue à notre esprit. C'est de l'imperfection de nos connaissances que viennent les prétendues contradictions qu'on croit trouver dans les mystères de la religion. Le fait de la révélation prouvé, il ne peut y avoir que des contradictions apparentes dans les mystères que nous sommes obligés de croire, etc. 827
FRAGMENTS SUR L'EGLISE ET LES DEUX PUISSANCES. 835
REFLEXIONS DIVERSES SUR JESUS-CHRIST, OU CARACTERES DIVINS DE JESUS-CHRIST DANS SA DOCTRINE ET DANS SES OEUVRES. 841
I. — Prodiges qui précèdent la naissance de Jésus-Christ. *Ibid.*
II. — Prodiges qui accompagnent sa naissance. *Ibid.*
III. — Prodiges qui suivent sa naissance. *Ibid.*
IV. — Les prédictions de ces différents prodiges reçoivent chez les Juifs la même explication que chez les chrétiens. 842
V. — Double caractère qui se réunit en Jésus-Christ. Grandeur suprême, profonde bassesse, qui, comparée avec sa grandeur, est un anéantissement. *Ibid.*
VI. — Jésus-Christ docteur et maître dès son enfance. 843
VII. — Jésus-Christ, Fils de Dieu, assis à côté de Dieu, se mettant au-dessous des hommes. *Ibid.*
VIII. — Obscurité de la première et plus grande partie de la vie de Jésus-Christ. *Ibid.*
IX. — Caractère du précurseur destiné à faire connaître Jésus-Christ. *Ibid.*
X. — Caractère de Jésus-Christ tracé par saint Jean. 844
XI. — Prédication de Jésus-Christ : prodiges qui en caractérisent le commencement. *Ibid.*
XII. — Caractères de Jésus-Christ, qui font voir qu'il est Dieu, tracés par saint Jean. 845
XIII. — Jésus-Christ vainqueur du démon, à qui il permet de le tenter. La même parole qui a créé le monde, confond le diable et le met en fuite. *Ibid.*
XIV. — Jésus-Christ prophétise : il connaît ce qui est invisible aux yeux du corps. Le Messie devait être le Fils de Dieu. Jésus-Christ est souvent reconnu en cette qualité. 846
XV. — Accomplissement des prophéties de Jésus-Christ. *Ibid.*
XVI. — Miracles de Jésus-Christ. *Ibid.*
XVII. — Jésus-Christ veut se conformer à la loi. *Ibid.*
XVIII. — Jésus-Christ agit en maître de la maison de Dieu, et prédit des événements contraires à l'ordre de la nature. *Ibid.*
XIX. — Miracles de Jésus-Christ sans nombre qui prouvent sa puissance infinie. *Ibid.*
XX. — Doctrine de Jésus-Christ. *Ibid.*
XXI. — Caractère de Jésus-Christ, suprême grandeur, extrême bassesse. 847
XXII. — Jésus-Christ connaît seul ce qui est dans le ciel, et prouve qu'il réunit les deux plus grands attributs de la Divinité. *Ibid.*
XXIII. — Jésus-Christ annonce sa mort, et prouve la vérité des prophéties de la loi par d'autres prophéties. *Ibid.*
XXIV. — Caractères divins de la doctrine de Jésus-Christ. *Ibid.*
XXV. — Jésus-Christ la lumière du monde dans un sens incommunicable à l'homme. 848
XXVI. — Vie de Jésus-Christ simple, pauvre ; il veut qu'elle soit uniquement dépendante de la Providence. *Ibid.*
XXVII. — Grâce promise par Jésus-Christ. Jamais philosophe n'a fait une pareille promesse. 848
XXVIII. — Rien n'est caché à Jésus-Christ. *Ibid.*
XXIX. — Jésus-Christ annonce des événements que Dieu seul pouvait produire, comme seul il pouvait les prévoir. *Ibid.*
XXX. — Excellence de la doctrine de Jésus-Christ ; il explique en quoi consiste le vrai culte. Sa qualité de Messie, la sainteté de ses mœurs, sa puissance. *Ibid.*
XXXI. — Véritable nourriture de l'homme. 849
XXXII. — Caractère remarquable des prophéties de Jésus-Christ. *Ibid.*
XXXIII. — Caractère des miracles de Jésus-Christ. *Ibid.*
XXXIV. — Choix des instruments destinés à la conversion du monde ; prophétie qui le regarde. *Ibid.*
XXXV. — Autorité avec laquelle Jésus-Christ annonce sa doctrine. Témoignage qui lui est rendu par les démons mêmes. Empire sur les démons. *Ibid.*
XXXVI. — Eclat et publicité des miracles de Jésus-Christ. 850
XXXVII. — Vie de Jésus-Christ ; sa doctrine ; nul intérêt personnel dans toutes ses actions. *Ibid.*
XXXVIII. — Miracles de Jésus-Christ ; manière dont il accomplit la loi ; sa conduite à l'égard des hommes. *Ibid.*
XXXIX. — Pouvoir de remettre les péchés, connaissance du secret des cœurs, principaux caractères de Jésus-Christ. *Ibid.*

XL. — Jésus-Christ se dit le Fils de Dieu, et prouve qu'il l'est. 850
XLI. Jésus-Christ prophète ; il se déclare Dieu; il annonce la résurrection des morts. 851
XLII. — Doctrine de la Trinité ; preuves victorieuses de la vérité de la mission de Jésus-Christ. *Ibid.*
XLIII. Grandeurs de Jésus-Christ. Son humilité profonde. Caractères des apôtres. *Ibid.*
XLIV. — Vérités principales de la doctrine de Jésus-Christ; ses divers caractères également divins. *Ibid.*
XLV. — Manières dont Jésus-Christ opère les miracles : ses prédictions. 853
XLVI. — La pauvreté honorable : grand caractère de l'Evangile. *Ibid.*
XLVII. — Pouvoir de remettre les péchés : preuve de la divinité. 854
XLVIII. — Divers jugements qu'on porte de Jésus-Christ. *Ibid.*
XLIX. — La raison approuve la doctrine de Jésus-Christ lorsqu'elle lui est montrée. *Ibid.*
L. — La doctrine de Jésus-Christ nous enseigne la distinction des péchés rémissibles et non rémissibles. Les meilleurs philosophes n'ont fait qu'entrevoir cette doctrine. *Ibid.*
LI. — Sainteté de la doctrine de Jésus-Christ. Ce divin législateur ne fait acception de personne. 855
LII. — Jésus-Christ prophétise, prophète et plus que prophète. *Ibid.*
LIII. — Jésus-Christ propose souvent sa doctrine par des paraboles. *Ibid.*
LIV. — Preuve de la divinité de Jésus-Christ. 856
LV. — Comment l'homme participe à la divinité de Jésus-Christ. *Ibid.*
LVI. — Jésus-Christ exerce un empire souverain sur la nature ; multitude de témoins qui l'attestent. *Ibid.*
LVII. — Les démons reconnaissent la divinité de Jésus-Christ. 857
LVIII. — Jésus-Christ possède la toute-science et la toute-puissance. *Ibid.*
LIX. — Jésus-Christ communique à ses apôtres le pouvoir de faire des miracles. *Ibid.*
LX. — Les apôtres annoncent, par l'ordre de Jésus-Christ, un royaume invisible. *Ibid.*
LXI. La pauvreté est le caractère principal de l'Evangile et des apôtres qui l'ont annoncé. 858
LXII. — Caractère de divinité dans les instructions que Jésus-Christ donne à ses apôtres en les envoyant prêcher l'Evangile. *Ibid.*
LXIII. — Caractère de divinité dans ce que Jésus-Christ annonce à ses apôtres pour le temps présent et pour l'avenir. *Ibid.*
LXIV. — La vie et la mort de Jean-Baptiste apprend aux apôtres ce qu'ils doivent désirer et attendre en suivant Jésus-Christ. 859
LXV. — Caractère de la doctrine de Jésus-Christ, cachée aux sages et révélée aux simples. Elle est émanée directement de Dieu même. *Ibid.*
LXVI. — La doctrine de Jésus-Christ prescrit la douceur et l'humilité, source de la paix parmi les hommes. Simplicité et fécondité des principes de cette doctrine. *Ibid.*
LXVII. — Désintéressement et détachement parfait de toute grandeur temporelle dans Jésus-Christ. 860
LXVIII. — Jésus-Christ manifeste sa toute-puissance divine. *Ibid.*
LXIX. — Jésus-Christ agit sur les absents et par sa seule parole : autre caractère de sa toute-puissance. *Ibid.*
LXX. — Excellence de la doctrine de Jésus-Christ, non-seulement au-dessus de celle des philosophes, mais au-dessus de la loi judaïque. *Ibid.*
LXXI. — Preuves incontestables de la divinité de Jésus-Christ. 862
LXXII. — Caractère de la doctrine de Jésus-Christ. *Ibid.*
LXXIII. — Effets admirables de la foi, confiance. *Ibid.*
LXXIV. — La bonté de Jésus-Christ se manifeste dans le miracle de la multiplication des cinq pains, comme dans la création. *Ibid.*
LXXV. — Conduite de Jésus-Christ dans la manière dont il accorde et refuse certains miracles; il renvoie les incrédules aux prophètes. 863
LXXVI. Tout respire la vertu dans la conduite de Jésus-Christ. *Ibid.*
LXXVII. — Imperfections des apôtres. C'est cependant avec de tels instruments que s'est opérée la conversion de l'univers. *Ibid.*
LXXVIII. — Le messie attendu de tous les Juifs lorsque Jésus-Christ a paru. La secte des hérodiens le prouve. 863
LXXIX. — Jugement qu'on porte sur Jésus-Christ. 864
LXXX. — Prophéties de Jésus-Christ sur la perpétuité de l'Eglise et le pouvoir qui lui a été confié. *Ibid.*
LXXXI. — Jésus-Christ fuit l'éclat ; toute sa conduite ne respire que l'humilité. *Ibid.*
LXXXII. — Plus les prophéties de Jésus-Christ semblaient incroyables, plus elles prouvent sa divinité. *Ibid.*
LXXXIII. — La justice dans Dieu est infiniment supérieure à tout ce que notre raison conçoit sous le nom de juste. Il fallait que le Christ souffrît la mort. 865
LXXXIV. — Celui qui s'oppose à l'amour et à la doctrine évangélique de la croix, est un satan. *Ibid.*
LXXXV. — Précis de la doctrine de Jésus-Christ, supérieure à toute philosophie. *Ibid.*
LXXXVI. — Pouvoir de juger un jour tous les hommes; caractère de divinité. *Ibid.*
LXXXVII. — Jésus-Christ découvre sur le Thabor à ses apôtres un échantillon de sa gloire. Ils oublient les biens de la vie présente, et ne s'occupent que de ceux de l'éternité. 866
LXXXVIII. — Jésus-Christ ne paraît qu'un moment dans la gloire et ne parle que de ses souffrances et de sa mort. *Ibid.*
LXXXIX. — Jésus-Christ est l'unique maître de la science du salut qui nous est donnée de la main de son Père. *Ibid.*
XC. Il y a temps de taire les grandes vérités, et temps de les faire connaître. *Ibid.*
XCI. — Ceux qui sont destinés à annoncer l'avénement de Jésus-Christ, doivent s'attendre, comme Jean-Baptiste aux souffrances et à la mort. 867
XCII. La foi et la prière revêtent l'homme de la toute-puissance de Dieu. Vérité sublime et consolante qu'il était réservé à l'Evangile de nous manifester : « Tout est possible à celui qui croit. » *Ibid.*
XCIII. — Jésus-Christ prédit également sa mort et sa résurrection. L'accomplissement de cette prédiction prouve qu'il était Dieu et homme tout ensemble. *Ibid.*
XCIV. — Les desseins de Dieu sur la mort de son Fils, étaient incompréhensibles à l'esprit humain. *Ibid.*
XCV. Ce que Jésus-Christ dit sur le payement des tributs est une preuve de sa filiation divine. *Ibid*
XCVI. — La doctrine de Jésus-Christ ne respire qu'humilité et charité : « Si quelqu'un veut être le premier de tous dans le royaume de Jésus-Christ, qu'il devienne le dernier, qu'il s'appetisse, pour ainsi dire, qu'il s'abaisse, qu'il soit comme un enfant, s'il veut être grand, élevé, un homme parfait. » 868
XCVII. — Le vrai miracle ne s'opère que par l'invocation du nom de Jésus-Christ. *Ibid.*
XCVIII. — L'Evangile seul a fait connaître toute l'énormité du crime de scandale : « Celui qui scandalisera un de ces petits qui croient en moi, serait moins malheureux, si on lui attachait une meule autour du cou pour le précipiter dans le fond de la mer. » *Ibid.*
XCIX. — Les anciens philosophes n'ont eu qu'une connaissance imparfaite de la charité de Dieu pour les hommes et surtout pour ceux qui se sont égarés. 869
C. Pouvoir donné par Jésus-Christ à ses disciples ; pouvoir dont Dieu même sera garant : « Tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel, etc.» *Ibid.*
CI. Rien qui se démente ni qui se contredise dans la doctrine évangélique. *Ibid.*
CII. L'impunité étant le plus doux attrait du crime, la crainte des peines en est aussi le frein le plus puissant. Ainsi rien de plus utile à l'homme que la révélation que Dieu lui a faite du dogme de l'éternité des peines. 870
CIII. Dieu fait servir au salut des hommes, et surtout de ceux qui nous paraissent les plus vils, les plus excellentes de ses créatures et les ministres de son sanctuaire céleste. N'est-ce donc pas s'élever contre Dieu même que d'oser mépriser ceux qu'il aime et qu'il protége avec tant de soin? *Ibid.*
CIV. — Jésus-Christ n'est venu dans le monde que pour sauver les pécheurs et les guérir de leurs maux spirituels. C'est parce qu'il y avait sur la terre un grand malade qui était l'homme, qu'il est descendu du ciel un grand médecin pour le guérir : « Le Fils de l'homme est venu chercher ce qui était perdu. » *Ibid.*
CV. — Rien ne rend la prière plus efficace que l'esprit d'union et de charité. 871
CVI. — L'Evangile seul nous a fait connaître l'excellence du précepte du pardon des ennemis. *Ibid.*
CVII. — Pauvreté entière et détachement des choses même les plus nécessaires à la vie : caractère de Jésus-Christ et de sa doctrine. « Les renards ont des tanières, les oiseaux ont leurs nids, mais le Fils de l'Homme n'a

pas où reposer sa tête. » 272

CVIII. — Idées justes et véritables de l'homme et de la vie de son âme. Importance des devoirs que l'Evangile lui prescrit. « Laissez aux morts le soin d'ensevelir leurs morts ; mais vous, allez annoncer le royaume de Dieu. » *Ibid.*

CIX. — Dieu seul peut se former des ministres dignes de lui. Les philosophes anciens n'ont pas connu cette vérité. « Priez le maître de la moisson, c'est-à-dire le propriétaire du fonds, d'envoyer des moissonneurs dans son champ. » *Ibid.*

CX. — Mission des disciples de Jésus-Christ. Ce divin législateur leur annonce en même temps des dons spirituels et des contradictions. On ne voit rien de semblable dans les autres fondateurs de religion. « Je vous envoie comme des agneaux au milieu des loups. Ne portez ni bourse, ni sac, ni des souliers, pour en changer, etc. En quelques maisons que vous entriez, dites d'abord : *La paix soit dans cette maison, ou, Paix et tranquillité à cette maison*, etc. Guérissez les malades que vous y trouverez, et dites à ceux qui l'habitent : *Le royaume de Dieu est près de vous.* Si l'on ne vous reçoit pas dans une ville, dites en sortant : *Nous secouons contre vous jusqu'à la poussière de nos pieds.* Je vous le dis, Sodome, au jour du jugement, sera traitée avec moins de rigueur que cette ville.... Celui qui vous écoute m'écoute, et celui qui m'écoute, écoute celui qui m'a envoyé... Réjouissez-vous, non de ce que les démons mêmes vous sont assujettis, mais de ce que vos noms sont écrits dans les cieux. » 873

CXI. — Les vérités de l'Evangile cachées aux sages du siècle, et révélées aux humbles : « Je vous rends gloire, ô mon Père, de ce que vous avez caché ces vérités aux sages, aux intelligents, et de ce que vous les avez dévoilées aux simples, aux enfants. Oui, mon Père, c'est ainsi que vous vous êtes plu à l'ordonner. » 873

CXII. — La vraie religion ne peut être fondée que sur une révélation qui apprenne à l'homme la manière dont Dieu veut être servi et honoré. « Personne ne connaît le Fils si ce n'est le Père, ni ce qu'est le Père si ce n'est le Fils, et celui à qui le Fils veut le révéler. » 874

CXIII. — L'Evangile seul nous fait connaître toute l'étendue du devoir d'aimer le prochain. La doctrine des philosophes païens, sur cet objet important, est bien imparfaite. *Ibid.*

CXIV. — La doctrine de Jésus-Christ est également simple et sublime. « Il n'y a qu'une chose nécessaire : Porro unum est necessarium. » 875

CXV. — Jésus-Christ en nous apprenant la nécessité et l'efficacité de la prière, a rétabli le commerce entre Dieu et les hommes. « Demandez et il vous sera donné ; cherchez et vous trouverez ; heurtez et l'on vous ouvrira. *Ibid.*

CXVI. La doctrine de Jésus-Christ ne nous fait craindre que ce qui est vraiment redoutable. « Ne craignez point ceux qui tuent le corps, et qui après cela ne peuvent rien faire de plus. Craignez celui qui après avoir donné la mort, a la puissance de précipiter dans le lieu des tourments, etc.» *Ibid.*

CXVII. — Jésus-Christ annonce à ses disciples les persécutions et les secours qui leur seront accordés ; et cette prédiction s'accomplit. « Lorsqu'ils vous traduiront dans les synagogues ou devant les puissances et les tribunaux, ne soyez point en peine de ce que vous répondrez pour votre défense : l'Esprit-Saint vous enseignera dans ce moment ce que vous devez dire. » *Ibid.*

CXVIII. — Jésus-Christ nous a seul fait connaître le bon usage des richesses : « Cette nuit on va te redemander ton âme, et pour qui sera ce que tu as amassé? » Tel sera celui qui thésaurise pour lui et qui n'est pas riche pour Dieu. 876

CXIX. — L'Evangile nous a fait connaître l'excellence de la confiance chrétienne. *Ibid.*

CXX. — Le royaume que Jésus-Christ annonce est un don de Dieu, et, toutefois, c'est par l'aumône qu'il le faut acheter. « Ne craignez point, petit troupeau, dit Jésus-Christ à ses disciples, car le Père s'est plu à vous donner le royaume dont il est le roi. Vendez tout ce qui vous appartient et donnez l'aumône ; faites-vous un trésor éternel dans les cieux, dont le voleur n'approche point, et où le ver ne porte point la corruption. » *Ibid.*

CXXI. — Jésus-Christ nous apprend à veiller et à nous tenir prêts en tout temps. *Ibid.*

CXXII. — Plus on a reçu de grâces, plus on est obligé de travailler pour Dieu. *Ibid.*

CXXIII. — L'ardeur de la charité et le zèle du salut des âmes éclatent dans toute la conduite de Jésus-Christ, et surtout dans son amour des souffrances. « Je suis venu répandre le feu sur la terre, et qu'ai-je à désirer s'il est déjà allumé? Il y a un baptême qui m'est réservé, et combien mon cœur est-il dans l'angoisse, jusqu'à ce qu'il soit consommé! » 877

CXXIV. — La paix avec Dieu et la paix avec le monde sont incompatibles. « Croyez-vous que je sois venu pour donner la paix à la terre? Non, je vous le dis, j'y viens mettre la division, etc.» *Ibid.*

CXXV. — Nécessité de la révélation et de la grâce pour discerner parfaitement le juste et l'injuste, et en faire une sage et juste application dans toutes les circonstances de la vie. *Ibid.*

CXXVI. — Ce ne sont pas les plus grands pécheurs qui sont le plus punis en cette vie. Cette vérité est manifestée dans l'Evangile, l'unique règle de nos jugements sur les divers événements de la vie. *Ibid.*

CXXVII. — C'est aux œuvres à répondre de la foi : l'amour n'est point oisif. 878

CXXVIII. — Les progrès de l'Evangile sont dignes d'admiration. *Ibid.*

CXXIX. — C'est en enseignant des vérités terribles que Jésus-Christ s'est formé des disciples. *Ibid.*

CXXX. — Jésus-Christ annonce et accomplit en même temps la conversion des nations : preuve manifeste de sa divinité. *Ibid.*

CXXXI. — Diverses prophéties de Jésus-Christ sur sa mort et sur la ruine de Jérusalem. 879

CXXXII. — Bonté prévenante de Jésus-Christ pour les plus grands pécheurs. *Ibid.*

CXXXIII. — La conduite de Dieu sur les humbles et les superbes est dirigée par l'amour de l'ordre immuable. « Tout homme qui s'élève lui-même sera abaissé, et tout homme qui s'abaisse lui-même sera élevé. » *Ibid.*

CXXXIV. — Jésus-Christ seul nous a fait comprendre le bonheur qu'il y a de donner sans espérance de retour en ce monde. Un trop grand attachement aux choses les plus légitimes est un crime ; et la privation des biens de ce monde nous fait obtenir ceux du ciel. « Quand vous voudrez donner un festin, n'y invitez point vos parents, vos amis ou vos voisins riches qui sont en état de vous le rendre ; appelez les pauvres, les boiteux, les aveugles à votre table ; heureux de ce qu'ils ne pourront vous rendre la pareille : vous la recevrez de Dieu même dans la résurrection des justes. » 880

CXXXV. — L'Evangile nous offre diverses images de la bonté de Dieu envers les pécheurs. 881

CXXXVI. — Jésus-Christ n'a fait que du bien aux hommes dans toutes les circonstances de sa vie. Cette bonté constante et non interrompue est un caractère de la Divinité. *Ibid.*

CXXXVII. — Les hommes ne sont que les économes de Dieu pour faire servir à leur salut les richesses qu'ils ont reçues de lui en dépôt. C'est dissiper le bien dont il est le seul propriétaire, que de ne lui en pas rapporter la gloire et l'usage. 882

CXXXVIII. — L'usage que les enfants du siècle font de leur prudence pour les biens de la vie présente doit servir à nous faire connaître combien les enfants de lumière sont coupables en négligeant tant de moyens de sanctification. Les enfants de ce siècle ont plus de prudence dans leur conduite que les enfants de la lumière. *Ibid.*

CXXXIX. — L'Evangile nous enseigne que les richesses les plus légitimes sont souvent injustes, et qu'elles peuvent devenir par l'aumône, le fruit de la charité et la semence de la gloire ; c'est l'unique moyen de les sanctifier. *Facite vobis amicos de mammona iniquitatis : ut, cum defecerits, recipiant vos in æterna tabernacula.* 883

CXL. — On n'aime point Dieu comme il doit être aimé, si on aime quelque chose avec lui qu'on n'aime point pour lui. *Ibid.*

CXLI. — C'est le cœur qui sera jugé par celui qui voit le cœur ; c'est par là qu'il faut chercher à lui plaire. 884

CXLII. — On n'arrive au ciel que par la violence qu'on fait à ses inclinations. *Ibid.*

CXLIII. — L'Evangile seul nous fait connaître l'excellence de la virginité ; cette vertu n'est que de conseil et de perfection. *Ibid.*

CXLIV. — Jésus-Christ n'a eu besoin que d'exposer simplement la doctrine de l'immortalité de l'âme pour la faire embrasser. *Ibid.*

CXLV. — La doctrine évangélique nous a fait connaître qu'une vie de mollesse et le seul mépris des pauvres peuvent nous exclure du ciel. *Ibid.*

CXLVI. — Jésus-Christ seul nous a fait connaître toute l'énormité du crime de scandale. 885

CXLVII. — Personne n'est exempt de l'obligation de pardonner ; c'est un précepte de l'Evangile qu'on n'accomplit qu'autant que l'on a de la foi. *Ibid.*

CXLVIII. — Il n'y a point de serviteur plus inutile que celui qui ne peut rien faire de bien si son maître ne le fait

avec lui. Tel est l'homme laissé à lui-même. « Nous ne sommes que des serviteurs inutiles; ce que nous devions faire, nous l'avons fait, et nous n'avons fait que notre devoir. » 883

CXLIX. — Jésus-Christ s'est couvert du voile de l'ignorance et de la bassesse; mais sa doctrine, qui est celle de son Père, n'est pas moins pleine de sagesse et de lumière. « Comment sait-il les lettres, lui qui n'a rien appris? » *Ibid.*

CL.— On ne connaît bien l'excellence de la doctrine de l'Evangile qu'autant qu'on la pratique. « Si quelqu'un fait la volonté de Dieu, il jugera si ma doctrine vient de Dieu ou si je parle de moi-même.» 886

CLI. — On devait ignorer de qui Jésus-Christ serait fils : c'est ainsi que la prophétie d'Isaïe devait s'accomplir. *Ibid.*

CLII.— On découvre dans un seul verset de saint Jean, trois mystères de Jésus-Christ : sa naissance éternelle, la voie de sa naissance, qui est une voie de connaissance, et sa naissance et mission temporelles. « Ego scio eum, quia ab ipso sum; et ipse misit me. » *Ibid.*

CLIII.— Les miracles que le Messie devait faire ont été la grande preuve de la divinité de Jésus-Christ : « Quand le Christ viendra, pourra-t-il faire plus de prodiges que n'en fait celui-ci? » 887

CLIV. — L'accomplissement des prophéties faites par Jésus-Christ même est une nouvelle preuve de sa divinité. « Je n'ai plus guère de temps à être avec vous; je me retire vers celui qui m'a envoyé; vous me chercherez et vous ne me trouverez pas, et où je vais vous ne pouvez y venir.» *Ibid.*

CLV.— Jésus-Christ annonce une multitude de merveilles, et ses prophéties s'accomplissent. *Ibid.*

CLVI.—Toutes les paroles de Jésus-Christ portent l'empreinte de la divinité : « Nul homme n'a jamais parlé comme cet homme.» 888

CLVII. — L'orgueil et l'incrédulité qui en est la suite, trouve les ténèbres dans la lumière même. *Ibid.*

CLVIII.— Jésus-Christ se cache aux grands et aux savants tandis qu'il se manifeste aux petits et aux ignorants. Quelqu'un des princes ou des pharisiens a-t-il cru en lui? *Ibid.*

CLIX. — Jésus-Christ agit en scrutateur des cœurs, en juge des juges, en sauveur des pécheurs contrits et en vengeur des impénitents, c'est-à-dire en Dieu. *Ibid.*

CLX.—Jésus-Christ prouve par sa doctrine qu'il est Dieu et homme tout ensemble. Jésus dit : Je suis la lumière du monde; quiconque me suit ne marchera point dans les ténèbres, mais il aura la lumière de la vie ou la lumière vivifiante. 889

CLXI.— La sublimité et la fécondité sont les principaux caractères de la doctrine de Jésus-Christ. Jésus-Christ dit aux Juifs : Pour vous, vous êtes d'ici-bas, mais moi je suis d'en haut. Vous êtes de ce monde, et moi je ne suis pas de ce monde; voilà pourquoi vous ne pouvez venir où je vais. *Ibid.*

CLXII. — Prophéties faites par Jésus-Christ; leur accomplissement prouve sa divinité.«Quand vous aurez élevé en haut le Fils de l'Homme, vous connaîtrez alors ce que je suis, et que je ne fais rien de moi-même; mais je parle selon que mon Père m'a enseigné. 890

CLXIII.— Discours de Jésus-Christ par lequel il prouve sa divinité et son humanité dans une seule personne : «Celui qui m'a envoyé ne m'a pas laissé seul, il est toujours avec moi; car je fais toujours ce qui lui plaît. » *Ibid.*

CLXIV.—La foi chrétienne peut seule donner à l'homme la vraie liberté. « Si vous demeurez fermes dans mes paroles, vous serez véritablement mes disciples, et vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous délivrera *ou* vous rendra libres. » *Ibid.*

CLXV.—La vérité et Jésus-Christ sont deux expressions synonymes. Jésus-Christ avait dit dans le verset 32 du huitième chapitre de saint Jean : «Si vous demeurez en moi, vous connaîtrez la liberté, et la vérité vous rendra libres.» Il dit dans le verset 36: « Si le Fils vous rend libres, vous serez véritablement libres.» *Ibid.*

CLXVI.— La source dans laquelle Jésus-Christ puise sa doctrine montre son excellence. Jésus-Christ ne dit que ce qu'il a vu dans son Père et ce qu'il a entendu. *Ibid.*

CLXVII. — L'amour de la vérité caractérise les enfants de Dieu, et la haine de la vérité les enfants du diable. «Le diable ne s'est point soutenu dans la vérité, parce qu'il n'y a point de vérité en lui. » 891

CLXVIII.—La vérité de la religion est ce qui la fait rejeter. « Et parce que je vous dis la vérité vous ne me croyez pas. *Ibid.*

CLXIX.— Jésus-Christ se déclare exempt de péché. Nul homme ne peut tenir un tel langage. « Qui d'entre vous me convaincra de péché? » *Ibid.*

CLXX. — Il faut être enfant de Dieu pour aimer a entendre sa parole. 891

CLXXI. — Toute la conduite de Jésus-Christ ne respire que la douceur et la patience. *Ibid.*

CLXXII.— Jésus-Christ a laissé à Dieu son Père le soin de sa propre gloire. Jésus-Christ dit aux Juifs: «Je ne cherche point ma gloire; un autre la recherchera et me fera justice. » *Ibid.*

CLXXIII. — Les promesses de Jésus-Christ sont une preuve de sa divinité. « Celui qui gardera mes paroles ne mourra jamais. » *Ibid.*

CLXXIV. — Jésus-Christ, par ses réponses, fournit des preuves victorieuses de sa divinité et de son éternité. « Abraham a été comme transporté hors de lui-même, dans l'ardeur de voir mon jour, dit Jésus-Christ aux Juifs; il l'a vu, et il en a été comblé de joie.... Je vous le dis en vérité, avant qu'Abraham fût au monde, je suis. » 892

CLXXV.— La doctrine évangélique seule donne de justes idées des maux et des infirmités de la vie présente. *Ibid.*

CLXXVI. — Jésus-Christ est la seule lumière véritable des esprits. « Tant que je suis dans le monde, je suis la lumière du monde. » 893

CLXXVII.—Rapport des actions de Jésus-Christ avec les paroles des prophètes. *Ibid.*

CLXXVIII.—L'incrédulité même des Juifs à la vue même des miracles de Jésus-Christ, est devenue une preuve de la vérité de la religion. « Nous savons que Dieu a parlé à Moïse, mais pour celui-ci, nous ne savons d'où il est.» *Ibid.*

CLXXIX. — La lumière est donnée aux aveugles ignorants : et ceux qui sont enflés de leur science, la rejettent; c'est-à-dire que Dieu confond toujours l'orgueil de l'esprit humain. Il éclaire la foi de l'humble, et il aveugle le savant incrédule. *Ibid.*

CLXXX. — Rien n'est plus dangereux que de se croire éclairé, parce qu'on ne s'humilie pas des ténèbres que l'on a, qu'on s'élève de la lumière que l'on n'a pas, et qu'on ne se met point en peine d'obtenir de Dieu ce qu'on n'a point. Jésus leur répondit : « Si vous étiez persuadés que vous êtes aveugles, vous n'auriez point de péché; mais vous dites, Nous voyons clair : c'est pourquoi votre péché demeure en vous.» *Ibid.*

CLXXXI. — Marques et qualités d'un bon pasteur. Jésus-Christ les a réunies dans sa personne, et en a rempli parfaitement tous les devoirs. 895

CLXXXII. — L'excellence du sacrifice de Jésus-Christ est une preuve de sa divinité : « C'est pour cela que mon Père m'aime, parce que je donne ma vie pour mes brebis. » 896

CLXXXIII. — Jésus-Christ s'est livré à la mort parce qu'il l'a voulu; et il l'a voulu par charité envers nous et par obéissance envers son Père : « Personne ne m'enlève ma vie, mais c'est de moi-même que je la quitte; j'ai le pouvoir de la quitter et j'ai le pouvoir de la reprendre une seconde fois. J'ai reçu cet ordre de mon Père.» *Ibid.*

CLXXXIV. — Les Juifs se livrent aux injures et à la calomnie plutôt que de confesser la divinité de Jésus-Christ; ils attribuent au démon une puissance démesurée, afin de pouvoir éluder les conséquences des miracles vraiment divins. *Ibid.*

CLXXXV.—Jésus-Christ loue la foi de l'homme afin que l'homme loue la grâce de Dieu qui en est le principe et qu'il l'implore souvent : « Votre foi vous a sauvé. » 897

CLXXXVI. — Jésus-Christ prouve sa divinité par plusieurs prophéties qu'il a faites lui-même. *Ibid.*

CLXXXVII. — Dieu ne refuse jamais son secours quand on le prie sans se lasser. *Ibid.*

CLXXXVIII.—L'orgueil fait souvent perdre devant Dieu tout le prix des bonnes œuvres; l'humilité seule nous les rend utiles. *Ibid.*

CLXXXIX.—La perfection de l'homme consiste à entendre la voix de Jésus-Christ et à la suivre. 898

CXC.— Celui qui a entrepris de nous sauver et de nous conduire à Dieu est un même Dieu avec son Père, quoiqu'il soit une personne réellement distinguée de son Père. Cette vérité, infiniment élevée au-dessus de la raison, est le fondement inébranlable de toute la religion chrétienne. « Moi et mon Père nous sommes un. » *Ibid.*

CXCI.—Les dispositions de la confiance chrétienne sont celles de tous les disciples de l'Evangile. Telles étaient celles des apôtres et de tous ceux qui marcheront sur leurs traces. 899

CXCII. — Jésus-Christ en ressuscitant Lazare, prouve évidemment qu'il est le Messie. *Ibid.*

CXCIII.—Les richesses sont un grand obstacle au salut, parce qu'il est rare de les posséder sans les aimer. « Combien difficilement les riches pourront entrer dans le royaume des cieux, etc. » *Ibid.*

CXCIV. — Dieu promet les plus grandes récompenses à ceux qui, au milieu des richesses, auront conservé l'esprit de pauvreté. 900

CXCV. — Dieu ne règle sa liberté ni sur l'ordre de la vocation, ni sur la durée du travail. A quelque heure qu'il nous appelle, nous sommes obligés de confesser que sa miséricorde est également infinie et incompréhensible; qu'il ne couronne jamais en nous que ses propres dons, et que nous sommes toujours des serviteurs inutiles. *Ibid.*

CXCVI. — Attendre tout de Dieu et ne rien attendre de soi-même : telle est la foi chrétienne ; ce don de Dieu qui nous obtient tous les autres dons ; la révélation seule pouvait nous faire connaître cette vérité consolante. 901

CXCVII. — Jésus-Christ recommande à ses disciples l'exercice de la foi plus que celui des autres vertus, parce qu'il en est le germe. C'est le fondement de l'édifice du salut : « Je suis la résurrection et la vie. » *Ibid.*

CXCVIII. — Jésus-Christ prend par sa puissance tous les mouvements de l'infirmité humaine pour les sanctifier. 902

CXCIX. — Jésus-Christ pleure le pécheur; et le pécheur ne se pleure pas lui-même. *Ibid.*

CC. — Jésus-Christ est toujours exaucé, parce que, selon ses différentes natures, il est en même temps celui qui prie et celui qui exauce. *Ibid.*

CCI. — Les évangélistes, malgré leur ardent amour pour Jésus-Christ, parlent de ses grandes actions, non-seulement sans émotion, mais en des termes si simples, qu'on croirait qu'ils écrivent une histoire étrangère qui leur est indifférente. Une si étonnante modération prouve qu'ils ont été conduits par une sagesse divine. 903

CCII. — L'accomplissement des prophéties sur le temps de la venue de Jésus-Christ, surtout de celles de Jacob et de Daniel, forment une preuve complète de la mission et de la divinité de Jésus-Christ. *Ibid.*

CCIII. — Jésus-Christ prédit jusqu'aux moindres circonstances de sa passion et de sa mort ; et il les prédit si clairement, que ses apôtres, n'osant entendre ses paroles à la lettre, ne sauraient les comprendre. 904

CCIV. Jésus-Christ a beau annoncer à ses apôtres ses humiliations et sa croix, ils ne peuvent ni comprendre ni goûter cette vérité qui leur est si souvent répétée. *Ibid.*

CCV. — La doctrine de Jésus-Christ est infiniment élevée au-dessus de celle des meilleurs philosophes. Ceux-ci n'ont point connu toute l'étendue des devoirs des rois. Il était donc réservé à l'Evangile de nous fournir cette connaissance. 905

CCVI. — C'est toujours à la foi chrétienne que les miracles sont accordés. Idées que les évangélistes nous donnent de la puissance des souverains. *Ibid.*

CCVII. — L'humilité est le fondement de la véritable grandeur. Cette vérité n'a été bien développée que dans l'Evangile : « Qui voudra devenir grand parmi vous, qu'il soit votre serviteur. Que celui qui voudra être le premier parmi vous soit votre esclave. » 906

CCVIII. — Toutes les circonstances du miracle qui ouvre les yeux de l'aveugle de Jéricho et de celui qui est opéré par les apôtres sur le boiteux de la porte du temple sont autant de preuves de la divinité de Jésus-Christ. *Ibid.*

CCIX. — Toutes les circonstances de la parabole du roi dont parle saint Luc prouvent que Jésus-Christ est Dieu. 907

CCX. — Jésus-Christ accomplit les prophéties qu'il a faites de lui-même, et prouve ainsi sa divinité. *Ibid.*

CCXI. — L'entrée triomphante de Jésus-Christ dans Jérusalem est comme le prélude de la victoire qu'il doit remporter sur ses ennemis, et en même temps la figure de son règne dans son Eglise et dans les âmes. 908

CCXII. — Les larmes de Jésus-Christ sont en même temps prophétiques et sanctifiantes. *Ibid.*

CCXIII. — Jésus-Christ cite les paroles de David (Ps. VIII, 3) le jour de son entrée à Jérusalem, pour justifier le titre que les enfants lui donnaient de *roi*, de *fils de David*, et d'*héritier de son trône*, pour confondre l'envie des pharisiens, l'aveuglement des docteurs de la loi et l'orgueil de la sagesse humaine; enfin pour prouver que les divers sens des Livres saints se perfectionnent mutuellement. *Ibid.*

CCXIV. — L'espérance de participer à la gloire de Jésus-Christ, nous détache de la vie présente. « Celui qui aime son âme dans ce monde la perdra, et celui qui la hait la conservera pour la vie éternelle. » 909

CCXV. — La conformité parfaite qui était entre la volonté humaine et la volonté divine de Jésus-Christ, ne le rendait pas insensible à l'horreur de la mort. *Ibid.*

CCXVI. — Jésus-Christ trouve sa gloire dans celle de son Père, et le Père trouve la sienne dans celle de son Fils. *Ibid.*

CCXVII. — Les marques apparentes de faiblesse, mais comme absorbées par la divinité, prouvent que Jésus-Christ était en même temps Dieu et homme. 909

CCXVIII. — Les divines Ecritures nous annoncent également le règne éternel du Messie et les circonstances de sa mort ignominieuse. « Nous avons entendu dire que le Christ demeurera éternellement, etc. » 910

CCXIX. — Jésus-Christ seul est la lumière qui conduit à la vie : c'était une de ses principales fonctions de tirer les hommes de leur aveuglement. *Ibid.*

CCXX. — Jésus-Christ n'est le Messie qu'autant qu'il est le Sauveur des hommes. *Ibid.*

CCXXI. — La vérité jugera celui qu'elle ne justifiera pas. 911

CCXXII. — Tout était prescrit à Jésus-Christ par son Père, jusqu'à la manière même dont il devait parler : « Je n'ai point parlé de moi-même ; mais le Père qui m'a envoyé, m'a prescrit ce que je dirais et ce que j'annoncerais. » *Ibid.*

CCXXIII. — Rien n'est impossible à la foi qui n'hésite point; c'est par cette foi que Dieu opère des miracles. *Ibid.*

CCXXIV. — Jésus-Christ nous a annoncé en diverses manières la destruction des Juifs incrédules et la vocation des gentils. *Ibid.*

CCXXV. — Dieu étant fidèle et incapable de manquer à sa parole et à ses promesses, il faut qu'il y ait une autre vie où les héritiers des promesses de Dieu en puissent recevoir l'effet : les Livres saints, qui contiennent ces promesses, nous fournissent la preuve victorieuse de l'immortalité de l'âme. « Et pour ce qui est de la résurrection des morts, n'avez-vous point lu ces paroles que Dieu vous a dites : Je suis le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, de Jacob? Or Dieu n'est point le Dieu des morts, mais des vivants. » 912

CCXXVI. — Les vérités fondamentales de la morale ont été révélées par Jésus-Christ ; la doctrine de ce divin législateur réunit ces deux caractères admirables: simplicité et fécondité. *Ibid.*

CCXXVII. — Le psaume CIX n'a pour objet que le Messie et ses augustes qualités de roi et de pontife. David, éclairé par l'esprit de prophétie, reconnaît dans ce cantique que Jésus Christ est son Seigneur, qui est assis à la droite du Très-Haut, quoiqu'il doive aussi être son Fils; donc le Messie ne sera pas seulement homme, mais Dieu et égal à Dieu. 913

CCXXVIII. — Jésus-Christ est le seul docteur de la justice, prédit par les prophètes. *Ibid.*

CCXXIX. — La morale est toujours la même sous la loi et sous l'Evangile. Ce n'est que par Jésus-Christ qu'on connaît les mystères de l'Evangile, cachés sous les figures de l'ancienne loi. «Vous avez laissé, vous avez abandonné ce qu'il y a de plus grave, de plus important dans la loi : la justice, la miséricorde, la foi. » 914

CCXXX. — Les prophéties, rapportées dans les trois Evangiles sur la prise de Jérusalem, la ruine du temple et de la nation juive, sont claires, précises et très-bien circonstanciées, et l'accomplissement littéral de ces prophéties prouve la divinité de Jésus-Christ. « Voyez-vous ces grandes structures (du temple de Jérusalem)? il viendra un jour qu'on n'y laissera pas pierre sur pierre. » *Ibid.*

CCXXXI. — La rapidité de la prédication de l'Evangile et la dispersion de la nation juive, qui a porté partout les marques de la vengeance divine, sont autant de preuves victorieuses de la vérité de la religion chrétienne : « Comme l'éclair part du levant et touche en même temps à l'occident, telle sera l'apparition, *ou*, la présence du Fils de l'homme. » 915

CCXXXII. — Jésus-Christ est l'objet principal de tout l'Ancien Testament. *Ibid.*

CCXXXIII. — Dieu dirige tous les événements pour l'exécution de ses desseins, et les fait servir à l'accomplissement des prophéties. « Vous savez que la pâque se fera dans deux jours, et que le Fils de l'homme sera trahi et livré pour être crucifié. » *Ibid.*

CCXXXIV. — On a droit de regarder comme des prédictions, les honneurs extérieurs que Marie rend au mystère de la sépulture de Jésus-Christ, avant même son accomplissement. 916

CCXXXV. — Jésus-Christ parle toujours en Dieu, au moment même de ses opprobres, et de sa mort; on voit que c'est le Maître de l'univers qui va les souffrir. *Ibid.*

CCXXXVI. — La connaissance du fond des cœurs que Jésus-Christ possédait, est un attribut de la Divinité. *Ibid.*

CCXXXVII. — Dieu confirme par des miracles et par des prophéties, tout ce qu'il dit. *Ibid.*

CCXXXVIII. — L'eucharistie est un miracle perpétuel

que la Divinité peut seule opérer. 917
CCXXXIX. — Jésus-Christ prédit la trahison de Judas et les effets admirables qu'elle devait produire. Dieu fait servir la malice des hommes à l'exécution de ses desseins; et les humiliations de Jésus-Christ sont la source de sa gloire et de celle de ses disciples. *Ibid.*
CCXL. — La foi de saint Pierre affermit celle de ses frères. *Ibid.*
CCXLI. — Excellence de la doctrine de Jésus-Christ sur l'amour du prochain : « Je vous donne un commandement nouveau, c'est de vous aimer les uns les autres. » 918
CCXLII. — Jésus-Christ connaît l'avenir, et cette prescience est un caractère de divinité. *Ibid.*
CCXLIII. — Jésus-Christ veut que l'on ait de la foi en lui comme en Dieu. Le trouble du cœur prouve que l'on manque de cette foi : « Que votre cœur ne se trouble point, *etc.* Croyez en Dieu, croyez aussi en moi. » *Ibid.*
CCXLIV. — Jésus-Christ annonce à ses disciples que sa mort sera la source de leur gloire : « Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père, je vais vous y préparer la place; je reviendrai et je vous prendrai avec moi, afin que là où je suis, vous y soyez aussi. » 919
CCXLV. — Jésus-Christ est la voie qui conduit à la vie, non-seulement par ses exemples, mais encore par ses mérites : « Je suis la voie, la vérité et la vie. » *Ibid.*
CCXLVI. — La doctrine céleste de Jésus-Christ, rapportée dans saint Jean, prouve qu'il était Dieu et homme tout ensemble : « Dès maintenant vous connaissez mon Père et vous l'avez vu. Celui qui m'a vu a vu mon Père : je suis dans mon Père et mon Père est en moi; les paroles que je vous dis, je ne les dis pas de moi-même, c'est mon Père demeurant en moi. C'est mon Père qui lui-même fait les œuvres que vous voyez. — Tout ce que vous demanderez en mon nom, je le ferai, afin que le Père soit glorifié dans le Fils. Je prierai mon Père, et il vous enverra un autre consolateur qui demeurera en vous jusqu'à l'éternité, l'Esprit-Saint, l'Esprit de vérité, que le monde ne peut recevoir, parce qu'il ne le voit ni ne le connaît; mais vous le connaîtrez, parce qu'il demeurera en vous; vous connaîtrez alors que je suis dans mon Père, vous en moi et moi en vous. Celui qui m'aimera sera aimé de mon Père; nous viendrons dans lui et nous y ferons notre demeure. Le Consolateur, l'Esprit-Saint, que le Père enverra en mon nom, celui-là vous enseignera toutes choses et il vous rappellera le souvenir de tout ce que je vous ai dit. Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix, non telle que le monde la donne. Je vous prédis toutes ces choses avant qu'elles arrivent, afin que, lorsqu'elles seront arrivées, vous croyiez. » *Ibid.*
CCXLVII. — Jésus-Christ réserve les plus grands miracles à ses apôtres, et dans la suite des temps à tous ceux qui imiteront leur confiance et qui participeront au même don : « Si quelqu'un croit en moi, les œuvres que je fais, il les fera aussi, et il en fera de plus grandes. » 920
CCXLVIII. — Jésus-Christ est la vie sans qui rien ne se fait, avec qui et en qui tout se fait : « Comme la branche de la vigne ne peut porter du fruit si elle ne demeure dans le tronc de la vigne; ainsi vous n'en pourrez produire aucun, si vous ne demeurez en moi. Celui qui demeure en moi et en qui je demeure, portera beaucoup de fruit, car sans moi vous ne pouvez rien faire. Si vous demeurez en moi et si mes paroles demeurent en vous, demandez tout ce que vous voudrez, et il vous sera donné, *etc.* » *Ibid.*
CCXLIX. — Dieu aime son Fils, et nous dans son Fils. Il attache son amour et l'éternité de son amour à l'accomplissement de sa loi : « Je vous ai aimés comme mon Père m'a aimé; demeurez dans mon amour comme je demeure dans l'amour de mon Père. Si vous gardez mes préceptes, vous demeurerez dans mon amour; comme j'ai gardé les préceptes de mon Père et comme je demeure dans son amour. » 921
CCL. — Tous les commandements de la loi se réduisent à aimer Dieu et le prochain : simplicité et fécondité qui caractérisent la doctrine de l'Evangile. *Ibid.*
CCLI. — Souffrir et gémir. Telle est la condition de l'Eglise et de la vérité sur la terre. « Le monde m'a haï et il vous haïra, parce que vous n'êtes pas du monde et que je vous en ai séparés. Il m'a persécuté et il vous persécutera. Il a épié mes paroles, il épiera les vôtres. Voilà ce qu'il vous fera en haine de mon nom. Ils vous chasseront des synagogues,» *ou pour rendre le terme grec plus littéralement :* « ils vous excommunieront, ils vous proscriront de leur société, et l'heure vient que quiconque vous tuera croira offrir un culte agréable à Dieu. » *Ibid.*
CCLII. — Tout vrai miracle donne droit de conclure la vérité de la doctrine en faveur de laquelle il est opéré. Résister à la voix des miracles, c'est résister à la voix de Dieu même. Si je n'étais pas venu et si je ne leur avais pas fait des œuvres à leurs yeux que nul autre n'a faites, ils n'auraient point de péché. 922
CCLIII. — La Trinité, ce grand mystère de la foi chrétienne, est clairement révélée dans le saint Evangile. Jésus-Christ s'y montre partout, non-seulement égal au Père, mais un avec le Père : « Lorsque je serai allé rejoindre mon Père, j'enverrai l'Esprit Saint, le Consolateur vers vous.... Il vous ouvrira la voie, il vous conduira comme par la main, pour vous faire parvenir à l'entière vérité; il vous dévoilera les choses; il ne parlera point de lui-même, mais ce qu'il a entendu il l'expliquera; il me glorifiera, parce qu'il prendra de ce qui est à moi, et il vous l'annoncera. » *Ibid.*
CCLIV. — L'Evangile en ne nous annonçant que des croix et des tribulations, nous apprend aussi qu'elles seules produisent cette joie pleine et parfaite de l'éternité. « Le monde sera dans la joie et vous serez dans la tristesse, mais votre tristesse se changera en joie. Je vous visiterai, et votre cœur se réjouira, et personne ne vous ravira votre joie. » 923
CCLV. — Tout est promis à la prière faite au nom de Jésus-Christ notre unique médiateur, et animée par une vraie confiance en ses mérites. Elle mérite d'être exaucée, parce qu'elle renferme un vrai désir d'être à Dieu; que ce désir comprend l'application aux moyens, et que cette application exclut tout ce qui n'est pas conforme à la volonté de Dieu. « Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, vous le recevrez. » *Ibid.*
CCLVI. — Les prédictions de Jésus-Christ renferment le double caractère de force et de faiblesse, et prouvent qu'il est Dieu et homme. 924
CCLVII. — La prière que Jésus-Christ fit à Dieu son Père, après la cène, pour lui-même, pour ses apôtres et pour toute son Eglise, renferme des traits sublimes et prouve sa divinité. « Glorifiez votre Fils, afin que votre Fils vous glorifie.» Le Fils glorifie le Père, comme le Père glorifie le Fils, et réciproquement.« Vous lui avez donné puissance sur toute chair, afin qu'à tout ce que vous lui avez donné, il donne la vie éternelle. » *Ibid.*
CCLVIII. — Jésus-Christ ne s'abandonne à la tristesse que par un effet de sa volonté toute-puissante et de sa charité ineffable pour les hommes. «*Jésus-Christ commença à être frappé de tristesse, de trouble et de terreur :* Mon âme est triste jusqu'à la mort.» 926
CCLIX. — Jésus-Christ prouve qu'il est Dieu par l'accomplissement de ses prédictions. Il marque toutes les actions de ses ennemis, pour faire voir que rien ne se fait malgré lui, et qu'ils ne font qu'exécuter ses desseins. « L'heure s'approche et le Fils de l'homme est livré entre les mains des pécheurs; il avance celui qui me trahit. » 927
CCLX. — Jésus-Christ fait bien voir qu'il est le maître, puisque avec un seul mot, il se fait obéir par une troupe de soldats. *Ibid.*
CCLXI. — Comme Jésus-Christ était seul digne de nous racheter par sa mort, il était nécessaire que Jésus-Christ mourût tout seul pour sauver les hommes : « Si c'est moi que vous cherchez, laissez aller ceux-ci. » *Ibid.*
CCLXII. — Jésus-Christ, quoique lié et garrotté, n'en fait pas moins éclater sa toute-puissance : « Laissez-moi approcher de cet esclave, et, lui touchant l'oreille, il le guérit. » 928
CCLXIII. — Toutes les paroles de Jésus-Christ prouvent qu'il a toujours eu devant les yeux les Ecritures comme le plan des desseins de Dieu sur lui et sur nous : « Ce calice, que mon Père m'a donné, ne le boirai-je pas? Je pourrais lui demander du secours, et il m'enverrait plus de douze légions d'anges; mais comment s'accompliraient les Ecritures, qui ont prédit que cela doit arriver ainsi? » *Ibid.*
CCLXIV. — Les témoignages de Jésus-Christ lui-même, les applications fréquentes que les apôtres lui font de plusieurs prophéties, surtout des psaumes, l'usage perpétuel de l'Eglise, qui en fait la matière de toutes ses prières, enfin la doctrine constante des saints Pères sont autant de preuves claires que Jésus-Christ et son Eglise sont le sens principal de plusieurs prophéties et de presque tous les psaumes. *Ibid.*
CCLXV. — La conduite courageuse de Jésus-Christ pendant sa passion prouve sa divinité. 929
CCLXVI. — Jésus, comme vérité, a bien voulu être humilié par les faux témoins; il se laisse accuser sans ouvrir la bouche pour sa justification. *Ibid.*
CCLXVII. — Le Messie, suivant la tradition des Juifs, devait être le Fils de Dieu, et c'est au temps de sa mort que Jésus-Christ s'approprie cette qualité et qu'il annonce sa toute-puissance. 930
CCLXVIII. — C'est par un excès d'aveuglement et de

malice qu'on ose traiter de blasphémateur cet Homme-Dieu, qui réunit tous les caractères du Messie et du Christ attendu depuis tant de siècles. « Vous venez vous-même de l'entendre blasphémer, qu'en jugez-vous? Ils répondirent : Il mérite la mort. » 930

CCLXIX. — En même temps que Jésus-Christ s'humilie profondément et subit les souffrances les plus ignominieuses, il fait ce que nul autre que Dieu ne peut faire. *Ibid.*

CCLXX. — Jésus-Christ manifeste son innocence, en ne faisant que rendre témoignage à la vérité, et la déclaration publique que Pilate fait de l'innocence de Jésus-Christ était due au Juste par excellence, qui allait mourir pour des péchés qu'il n'avait point commis. 931

CCLXXI. — La malignité des princes des prêtres, la lâcheté de Pilate, la curiosité d'Hérode servent à Jésus-Christ à confondre ses accusateurs et à multiplier en même temps ses humiliations et les témoins de son innocence. *Ibid.*

CCLXXII. — La qualité de Fils de Dieu que Jésus-Christ se donne est traitée de blasphème par les Juifs. Donc cette expression signifiait, suivant leur interprétation, que Jésus-Christ était vraiment Dieu. Les Juifs disent à Pilate : « Nous avons une loi, et selon cette loi, il doit mourir, parce qu'il s'est dit Fils de Dieu. » 932

CCLXXIII. — Jésus-Christ parle à Pilate en maître et en juge, il donne de justes idées de la puissance des rois; il prouve qu'elle émane de Dieu même. *Ibid.*

CCLXXIV. — L'innocence de Jésus-Christ est plusieurs fois attestée par Pilate, gouverneur de la Judée pour les Romains; et ce témoignage prophétisait plusieurs grands événements. *Ibid.*

CCLXXV. — Le sang de Jésus-Christ est le salut des uns et la condamnation des autres, des gentils et des Juifs : « Que son sang soit sur nous et sur nos enfants. » 933

CCLXXVI. — Diverses prophéties accomplies en Jésus-Christ. *Ibid.*

CCLXXVII. — Le crucifiement de Jésus-Christ entre deux voleurs est en même temps l'accomplissement des prophéties, et une vive image de la séparation des bons et des méchants, qu'il fera au dernier jour. L'opprobre auquel il veut se soumettre, est une figure et une prédiction de sa grandeur future. *Ibid.*

CCLXXVIII. — Jésus-Christ manifeste sa charité infinie pour les pécheurs, en sollicitant la grâce et le salut de ses ennemis et de ses bourreaux : « *Mon Père, pardonne-leur, parce qu'ils ne savent ce qu'ils font.* » 934

CCLXXIX. — La royauté de Jésus-Christ sur la croix est publiée et attestée par son juge même aux trois peuples juif, grec et romain, dont l'Église devait être principalement composée. *Ibid.*

CCLXXX. — Jésus-Christ, en prononçant sur la croix les premières paroles du psaume XXI, nous invite à chercher dans ce cantique l'histoire des principales circonstances de sa passion. *Ibid.*

CCLXXXI. — C'est parce que Jésus-Christ est Dieu, et Fils de Dieu, qu'il ne descend pas de la croix, et c'est à la croix même qu'il devait attacher, comme à un trophée, tous ses ennemis. « *Si vous êtes le Fils de Dieu, descendez maintenant de la croix, et nous croirons en vous.* » 935

CCLXXXII. — Le bon larron est tout à la fois le premier confesseur du règne céleste de Jésus-Christ, le premier martyr de la sainteté de ses souffrances, le premier apologiste de son innocence crucifiée et la preuve la plus éclatante de la toute-puissance de Dieu et de son infinie miséricorde. *Ibid.*

CCLXXXIII. — Diverses prophéties accomplies dans la passion de Jésus-Christ. *Ibid.*

CCLXXXIV. — Le dernier cri de Jésus-Christ au dernier instant de sa mort est en même temps la preuve que son sacrifice a été très-volontaire et le signe de l'entier accomplissement des prophéties. 936

CCLXXXV. — Jésus-Christ remet son âme en dépôt dans le sein de Dieu, pour la reprendre bientôt. *Ibid.*

CCLXXXVI. — Toute la nature annonce par des prodiges que le Fils de Dieu est mort. Dieu relève la gloire de son Fils et honore ses humiliations et ses souffrances. Le centenier et des soldats païens en recueillent les premiers fruits, et sont les prémices de la foi des gentils et le signe prophétique de la préférence des nations aux Juifs. *Ibid.*

CCLXXXVII. — C'est en Jésus-Christ que toutes les prédictions, les figures et les sacrifices ont eu leur accomplissement : il est le terme de la loi. 937

CCLXXXVIII. — Les Juifs publient eux-mêmes par avance le mystère de la résurrection en voulant en empêcher la croyance; tant la prudence humaine est inutile et impuissante contre Dieu. 938

CCLXXXIX. — Les anges sont les premiers évangélistes de la résurrection de Jésus-Christ. *Ibid.*

CCXC. — La doctrine de l'Evangile ne respire que confiance et humilité; elle nous annonce un Dieu qui nous avoue pour ses frères, tout pécheurs que nous sommes, afin de former avec eux une Église qui le glorifie éternellement. « Je retourne à mon Père et à votre Père, à mon Dieu et à votre Dieu. » 939

CCXCI. — La résurrection de Jésus-Christ a été crue jusqu'au point de souffrir le martyre pour la publier. 940

CCXCII. — Jésus-Christ prouve sa puissance divine en opérant tout par sa seule parole. *Ibid.*

CCXCII. — Saint Thomas a été le dernier à croire; il n'en est pas moins le premier confesseur de la divinité de Jésus-Christ depuis sa mort, et cette confession de foi, courte, prompte et parfaite, est le modèle de celle que nous devons faire à tout moment. *Ibid.*

CCXCIV. — Tout est mystérieux et instructif dans la pêche que font les apôtres après la résurrection de Jésus-Christ. 941

CCXCV. — Jésus-Christ, en donnant à son Eglise, son corps, son sang, son âme et sa divinité sous les apparences du pain et du vin, réalise, par l'institution de ce sacrifice et de ce sacrement, tout ce qui était figuré dans la loi ancienne, accomplit la promesse que Dieu avait faite aux hommes d'être avec eux jusqu'à la consommation des siècles, et devient, par cette invention admirable de son amour, le lien principal de l'unité, le sceau de notre alliance avec Dieu, le soutien et la nourriture de nos âmes, le centre unique de la religion, le trésor et la gloire de l'Église. *Ibid.*

CCXCVI. — Devoirs que la primauté impose à saint Pierre et à ses successeurs. 943

CCXCVII. — La toute-puissance de Jésus-Christ, manifestée par tant d'effets merveilleux est un caractère de divinité : « Toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur la terre, » etc. 944

CCXCVIII. — Le baptême renferme le mystère profond et sublime de la Trinité. *Ibid.*

CCXCIX. — Jésus-Christ promet de rendre perpétuel dans l'Église le ministère des pasteurs : « Et voilà que je suis avec vous pendant tous les jours jusqu'à la consommation des siècles » *Ibid.*

CCC. — Jésus-Christ, comme Dieu, éclaire l'esprit et soumet le cœur. *Ibid.*

CCCI. — Miracles promis à ceux qui croiront : « Tels sont les signes qui accompagneront ceux qui croiront : En mon nom ils chasseront les démons, » etc. *Ibid.*

CCCII. — Prédication de l'Evangile, conversion du monde. « Vous serez mes témoins dans la Judée, dans la Samarie, jusqu'aux extrémités de la terre. » 945

CCCIII. — L'ascension de Jésus-Christ au ciel attestée et prouvée. *Ibid.*

CCCIV. — La qualité d'apôtres consiste à être témoins. *Ibid.*

CCCV. — Publication de la nouvelle loi par la descente de l'Esprit-Saint et par les signes qui l'accompagnent et les effets qui la suivent; signes de la force que l'Esprit-Saint donne aux apôtres. 946

CCCVI. — La pénitence est le but principal de la prédication des apôtres. *Ibid.*

CCCVII. — Succès incroyable de la prédication des apôtres dans toute la terre : le doigt de Dieu est ici. *Ibid.*

Remarques sur les paragraphes précédents. 947

LETTRE DE M. *** AUX EDITEURS DES OUVRAGES DU CHANCELIER D'AGUESSEAU. 957

VIE DE POLIGNAC. 963

L'ANTI-LUCRECE. 967

DISCOURS PRELIMINAIRE DU TRADUCTEUR DE L'ANTI-LUCRECE. *ibid.*

Plan de ce discours. 971

PREMIERE PARTIE. — Article premier. Précis du système d'Epicure. 972

Art. II. — Systèmes des autres matérialistes comparés à celui d'Epicure. 978

Art. III. — Précis de la doctrine établie dans l'Anti-Lucrèce. 985

SECONDE PARTIE. — Article premier. De la forme et du style de l'Anti-Lucrèce. 991

Art. II. — Histoire de l'Anti-Lucrèce depuis la mort de l'auteur. 998

Art. III. — De la traduction que je donne de ce poëme. 1001

LIVRE PREMIER. — Epicure regarde la volupté comme le souverain bien; et ce principe, conséquence nécessaire de sa physique, est la base de sa morale. Le premier livre de l'Anti-Lucrèce a pour objet de prouver que cette do-

ctrine est également fausse et pernicieuse. — I. L'auteur expose d'abord le sujet de son ouvrage ; il invoque la sagesse divine, et conjure Quintius d'apporter à l'examen de cette cause toute l'impartialité qu'elle demande. — II. Il entre ensuite en matière, et prouve qu'un philosophe qui nie la Providence, et place le souverain bien dans la volupté, ouvre la porte à tous les désordres ; que dès lors tout ce qui plaît est nécessairement permis, et que rien n'est capable de réprimer les passions. Les épicuriens répondent que l'homme peut être contenu par la honte, le repentir, l'intérêt, la crainte des peines, et surtout par la raison. L'auteur fait voir que de ces motifs les uns sont chimériques, les autres insuffisants. Il montre en particulier que, dans l'hypothèse épicurienne, la raison n'est qu'une chimère. — III. Il résulte de là que dans ce système il n'y a ni vertu ni vérité. Le poëte, en développant ces deux conséquences, réfute d'une part, ce que disent quelques apologistes d'Épicure, et prouve de l'autre que le pyrrhonisme est une branche de la doctrine de ce philosophe. — IV. Suit une courte exposition de l'hypothèse de Hobbes, que l'auteur combat sommairement. De la supposition même de l'écrivain anglais, il conclut la nécessité de la religion, et compare aux avantages qu'elle procure à la société les suites affreuses du système qui la proscrit. — V. Il va plus loin, et démontre premièrement, que l'homme cherche en vain son bonheur dans la volupté. Secondement, que la religion seule offre à notre cœur un objet digne de le fixer et capable de le remplir. Il ajoute que le sacrifice des passions, qu'elle exige, n'est pas un véritable sacrifice, et que l'athée, sans jouir du temps, risque tout pour l'éternité. Il finit en exhortant Quintius, par la vue de son propre intérêt, à sortir de l'incertitude sur deux points aussi importants que le sont l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme. 1005

LIVRE II. — I. Après avoir détruit dans le premier livre la morale des épicuriens, l'auteur combat leur physique dans les suivants. Cette physique est le pur matérialisme. Dans le sein d'un vide immense, nécessaire, immuable, Épicure place une multitude infinie d'atomes éternels, et forme tous les êtres du concours fortuit de ces corpuscules indivisibles. Le second livre de l'Anti-Lucrèce débute par l'exposition de ce système. — II. Pour le réfuter avec ordre, le poëte en attaque séparément les deux parties. Il commence par le vide, qui fait proprement le sujet de ce livre, et lui oppose d'abord des raisonnements métaphysiques. 1° Si le vide était réel et qu'il eût toutes les propriétés que lui donnent les épicuriens, il serait Dieu ; 2° c'est une contradiction grossière, de le croire immense, et d'y supposer des points d'où partent les atomes et des points vers lesquels ils tendent ; 3° s'il existait, il aurait des parties, et conséquemment il serait corps ; mais au fond ce n'est qu'une chimère ; 4° cette chimère doit son existence à l'imagination, qui, confondant le vide avec l'espace, se représente l'espace comme détaché de la matière, quoiqu'il en soit inséparable. — III. L'auteur passe ensuite à ce qu'on peut alléguer en faveur du vide. Il répond en particulier aux objections de quelques modernes qui supposent avec Gassendi l'existence du vide, mais en lui donnant Dieu pour auteur. Il rétorque contre eux l'argument que semble leur fournir l'hypothèse de la destruction subite de tous les corps renfermés dans un lieu déterminé. — IV. Ce qui donne un grand nombre de partisans au vide, c'est qu'on le croit essentiel au mouvement des corps. L'auteur combat cette idée. Il explique la nature du fluide dans lequel tout se meut, selon Descartes, dont il adopte en ce point le système ; et par des raisons qu'il appuie de faits, il établit : premièrement, que tout est plein dans l'univers ; secondement, que le plein, au lieu de nuire au mouvement, est seul capable de le transmettre et de le perpétuer. — V. De là retombant sur le vide, il le combat une seconde fois, mais par un genre de preuves différent, par des preuves tirées de la physique. Il les développe en répondant à Newton, qui a cru devoir adopter cette partie du système épicurien. Il prouve que, dans l'hypothèse du vide, 1° les planètes ne décriraient point d'orbites ; 2° la masse de chaque corps n'étant pas comprimée, serait détruite par une prompte dissolution ; 3° Les corps denses n'auraient point de pesanteur ; 4° Enfin, cette force qui, suivant Newton, attire tous les globes vers un centre, ne pourrait agir sur eux, faute d'un milieu capable d'en transmettre l'impression. — VI. A ces preuves indirectes de l'existence du plein, il joint des arguments directs que lui fournissent diverses expériences. Il montre que la fluidité des corps, leur transparence, leur mollesse et d'autres qualités du même genre ne sont point, comme le croit Épicure, des effets du vide, et finit en exhortant Quintius à reconnaître la fausseté de cette hypothèse. 1031

LIVRE III. — I. Un début où le poëte relève l'étude des merveilles de la nature, est suivi de l'exposition du sujet qu'il doit traiter dans ce livre, qui roule tout entier sur les atomes. Si dans le système d'Épicure le vide est le lieu des corps, les atomes en sont les principes. Ce philosophe soutient qu'ils existent par eux-mêmes, que leur multitude est infinie, qu'ils sont indivisibles et dès lors incapables de se détruire, que la pesanteur est un attribut de leur essence, enfin que le mouvement qu'elle leur imprime les réunit et forme par cette réunion tous les êtres. L'auteur combat séparément ces cinq assertions ; il détruit les trois premières dans ce livre et renvoie au quatrième la réfutation des deux autres. — II. Secondement, les atomes n'existent point par eux-mêmes. Trois raisons le prouvent. Ils ne sont pas doués de toutes les perfections possibles. Chacun d'eux pris séparément pourrait ne pas être. L'existence du vide est, selon Épicure, indépendante de celle des atomes, et dès lors il ne doit pas les regarder comme nécessaires, puisqu'il peut concevoir un être réel, sans les supposer existants. — III. Troisièmement, les atomes ne sont pas innombrables ; l'auteur le démontre par plusieurs raisonnements. Le vide dans lequel ils nagent a plus d'étendue qu'ils n'en occupent. On peut, sans détruire l'univers, augmenter ou diminuer le nombre de ces corpuscules. Ce n'est que considérés tous ensemble qu'ils composent cette somme qu'Épicure croit infinie ; mais aucune somme ne peut être infinie, parce que toutes sont des amas de parties, et que tout amas, commençant par l'unité, doit avoir un terme. Les supposer innombrables et les distribuer, comme fait Épicure, en différentes classes, dont le nombre est limité, c'est se contredire grossièrement. Le poëte met dans tout son jour l'absurdité de cette inconséquence. — V. Quatrièmement, les atomes ne sont point indivisibles : parce qu'ils sont figurés, parce qu'ils ont des parties ; en un mot, parce qu'ils sont pure matière, et que la matière est par essence divisible, même à l'infini. L'auteur, après avoir démontré cette dernière vérité par tous les arguments qui concourent à l'établir, répond aux objections des épicuriens ; il définit la matière, en développe la nature, et conclut que les atomes pouvant se diviser, sont destructibles comme tous les corps. — V. Cette question le conduit à parler du système de Spinosa, qu'il expose et réfute en peu de mots. — VI. De ce que les atomes sont des résultats de parties, l'auteur infère qu'ils n'ont point cette solidité qu'Épicure leur attribue, et que dès lors leur composition est l'ouvrage d'une cause étrangère ; conséquence qui résulte aussi de ce que leurs figures, loin d'être nécessaires, sont de simples modifications. Il explique à ce sujet la nature des modifications et celle des propriétés, en marque la différence et fait un parallèle de l'hypothèse d'Anaxagore avec celle d'Épicure. — VII. L'essence des corps, qui, nécessairement modifiés, sont incapables de se donner par eux-mêmes une modification plutôt qu'une autre, fournit une preuve invincible de la création de la matière et de l'existence d'une Divinité. L'auteur termine le troisième livre en développant cette preuve. 1057

LIVRE IV. — Ce livre traite du mouvement, et le but de l'auteur est de substituer à la fausse théorie qu'en donne Épicure, des principes tirés d'une plus saine physique. — I. Après avoir décrit le chimérique triomphe de Lucrèce sur la religion, et fait une courte récapitulation des erreurs déjà réfutées, il explique l'hypothèse épicurienne sur le mouvement des atomes. Elle se réduit à deux points. Premièrement, Épicure donne pour cause à la chute de ces corpuscules dans le vide, une pesanteur qu'il soutient leur être naturelle. Secondement, comme ils ne pourraient se mêler ensemble, s'ils tombaient en lignes parallèles, ce philosophe imagine une déclinaison qui, leur faisant décrire des lignes obliques, les met à portée de s'entre-choquer et de s'unir. L'auteur combat séparément ces deux propositions, en commençant par la dernière. — II. Il démontre que cette déclinaison est en même temps chimérique, incompatible avec la pesanteur et contraire au but qu'Épicure s'est proposé. Il réfute l'argument que ce philosophe a prétendu tirer de la liberté de l'homme, pour établir cette espèce de mouvement et prouve que le système épicurien, en paraissant abandonner l'univers au hasard, le soumet à l'empire de la fatalité. Cette hypothèse de la déclinaison de atomes était une correction faite par Épicure à l'ancien système : Gassendi crut en devoir faire une autre. Pour produire entre les atomes de fréquentes liaisons, il supposa la vitesse de ses corpuscules inégale. L'auteur fait voir le peu de solidité de cette opinion. Il attaque ensuite cette pesanteur même qu'Épicure croit essentielle aux atomes, et prouve, premièrement, que si elle était le mobile des atomes et le principe de la formation des corps, l'univers ne serait pas tel que nous le voyons ; se-

condement, qu'il lui était impossible d'agir dans le vide; troisièmement, enfin que loin d'être inhérente aux corps, elle n'est qu'une simple modification produite par une cause étrangère.—III. Cette cause qui précipite les corps sans qu'ils aient par eux-mêmes aucun poids, est, suivant l'auteur, l'action de la matière subtile sur chacun d'eux. Il expose à ce sujet le système des tourbillons, qu'il adopte à quelques changements près, et selon cette hypothèse il explique un grand nombre de phénomènes, entre autres la pesanteur spécifique des corps, la suspension du mercure dans un tube, l'élévation des liqueurs dans le syphon, celle des vapeurs dans l'air, de la sève dans les végétaux et les révolutions des planètes autour du soleil. — IV. Après avoir établi que la pesanteur est l'effet de l'impulsion, l'auteur combat le principe newtonien de la gravitation réciproque, et, suivant une méthode employée déjà contre le vide, il oppose à ce principe deux genres de preuves : les unes métaphysiques, les autres physiques. Il fait voir qu'on doit attribuer à l'impulsion tous les phénomènes cités par les newtoniens comme des exemples de l'attraction, et termine ce morceau par un éloge de Descartes, dont il compare la doctrine avec celle du philosophe anglais. — V. Le poëte ne se contente pas d'avoir détruit le mouvement attribué par Epicure à ses atomes; il en attaque toutes les conséquences. Ce philosophe suppose que les corpuscules qui ne sont pas d'une figure propre à s'unir entre eux, rejaillissent après le choc. L'auteur montre, premièrement, que si cette réflexion était véritable, il n'y aurait point de fluides dans le monde épicurien; secondement, qu'elle est fausse parce que la nature des atomes d'une part, et de l'autre celle du milieu dans lequel ils sont supposés se mouvoir, est incompatible avec l'élasticité, seule capable de produire la réflexion des corps. — VI. Spinosa suppose, comme Epicure, le mouvement éternel et nécessaire; mais au lieu d'en faire, comme l'ancien philosophe, une qualité propre aux différentes parties de la matière considérées séparément, il l'attribue à la masse entière, au tout que forment par leur assemblage les êtres particuliers. La réfutation de cette hypothèse termine le quatrième livre de l'Anti-Lucrèce. L'auteur prouve que le mouvement et le repos sont de simples modes; que le corps indifférent par lui-même à l'un ou à l'autre, a besoin d'être déterminé par une cause supérieure, et que cette cause doit être une substance immatérielle. 1079

LIVRE V. — I. La nature de l'âme est le sujet du cinquième livre. Il commence par un précis des erreurs réfutées dans les livres précédents. L'auteur porte ensuite son jugement de Lucrèce, qu'il représente comme aussi bon poëte que mauvais philosophe : après ces préliminaires il entre en matière.— II. Par un détail assez étendu de nos connaissances, de nos découvertes, de ce que nous sommes capables d'inventer ou d'exécuter, il prouve qu'on doit admettre dans l'univers des êtres intelligents et que l'intelligence suprême est le seul principe du mouvement des corps. — III. Ces êtres intelligents sont simples, sans parties et dès lors immatériels, indissolubles, immortels. L'auteur le démontre par des arguments tirés de l'essence même de la matière. Il définit cette substance, en examine les propriétés et fait voir que ses différentes modifications, capables uniquement de varier la forme des corps, ne peuvent produire ni l'âme ni la moindre opération de l'âme. Après avoir expliqué selon ces principes la nature du feu, il reprend la question de la spiritualité de l'âme, qu'il établit par de nouvelles preuves. — IV. Il répond ensuite aux objections des épicuriens. De l'impression que semble faire sur l'âme tout ce qui affecte le corps, ces philosophes concluent que l'âme et le corps sont d'une même nature. Le poëte démontre qu'on en doit seulement inférer l'union de ces deux substances. Il détaille les lois et les suites de cette union, et prouve qu'un être capable de recevoir à la fois différentes sensations et de les comparer ensemble est un et simple.— V. Locke prétend que nous ne connaissons pas assez la nature de la matière, pour avoir droit de prononcer qu'elle est incapable de penser : il croit que l'intelligence et l'étendue peuvent être deux propriétés du corps. Le poëte réfute cette objection, d'autant plus séduisante, que paraissant fondée sur un modeste aveu de notre ignorance, elle est l'abus d'une vérité que tout philosophe se fait gloire de reconnaître. — VI. La liberté de l'homme, qu'il établit ensuite, lui fournit une nouvelle preuve de la spiritualité de l'âme.—VII. Enfin, après avoir fait un précis de tout ce qu'il a démontré dans ce livre, il le termine en développant une conséquence importante de l'union de l'âme avec le corps : c'est l'existence d'un Etre suprême, auteur et souverain de l'univers. 1100

LIVRE VI. — Malgré l'excellence des preuves que l'auteur emploie pour établir la spiritualité de notre âme, il aurait paru laisser quelques nuages sur cette importante vérité, s'il n'avait pas examiné la question de l'âme des bêtes, dont les matérialistes prétendent tirer un argument décisif : il fallait leur ôter cette ressource ou plutôt ce prétexte; et c'est l'objet du sixième livre. En voici l'abrégé : — I. Après avoir rappelé en peu de mots le sujet et le résultat du livre précédent, le poëte se propose à lui-même l'objection des incrédules, et présente dans toute sa force le syllogisme auquel on peut la réduire. Les bêtes, disent-ils ont une âme semblable à celle de l'homme : les exemples d'industrie, d'adresse, de prévoyance que donnent les renards, les castors, les hirondelles, les fourmis, les abeilles et tant d'autres espèces, sont des preuves évidentes de l'existence de cette âme. Or il n'est pas douteux qu'elle ne soit matérielle et destructible. Donc celle de l'homme l'est aussi. — II. En avouant qu'on ne peut démontrer à la rigueur que les bêtes n'aient aucune pensée, l'auteur répond qu'il est possible, et même très-vraisemblable, qu'elles agissent sans connaissance; qu'ainsi la réalité de cette âme des bêtes étant une question de fait pour le moins douteuse, tandis qu'il est certain que l'homme pense, c'est une absurdité d'objecter contre un fait incontestable, un fait qui ne l'est pas. D'où il conclut que, tout être qui pense étant incorporel, la comparaison de la bête à l'homme ne peut produire que ce dilemme : Ou les bêtes pensent, ou elles ne pensent point. Si elles pensent, leur âme est spirituelle; si elles ne pensent point, on ne peut rien inférer contre l'homme, qui pense certainement. — III. Cette réponse, quoique simple et générale, détruit l'objection des matérialistes. Mais l'auteur va plus loin. Persuadé que le sentiment qui refuse l'intelligence aux animaux est de tous les systèmes le plus conforme à la raison, il s'attache à le prouver en montrant : Premièrement, que si les brutes ont une âme, on doit en attribuer une aux plantes, à l'aimant, à presque tous les êtres. Secondement, qu'on peut, avec Descartes, regarder les animaux comme de simples automates dont toutes les actions, même les plus singulières, sont produites par le jeu d'organes fabriqués avec un art merveilleux.—IV. Mais quoique purement mécaniques de la part des animaux, ces opérations ont pour cause une intelligence, et cette intelligence est celle même qui produit en nous les actions spontanées et tant de mouvements involontaires excités dans notre machine sans le concours de notre âme. Différentes sortes de preuves montrent que le principe qui fait agir les brutes leur est étranger. Une des principales et que l'auteur développe avec soin, c'est la contrariété manifeste que nous offre la conduite de ces êtres qui, fort inférieurs aux hommes sous certains regards, paraissent en d'autres points infiniment au-dessus d'eux : d'où il suit que, s'ils avaient une intelligence qui leur fût propre, elle serait en même temps moindre et plus parfaite que notre âme. Le poëte met cette contradiction dans tout son jour, en rapportant d'une part plusieurs exemples frappants de la stupidité des animaux, et de l'autre, des traits singuliers de connaissance, d'art et de génie qu'on remarque en eux. Il réfute aussi dans cet article les opinions de quelques philosophes, dont les uns ont cru qu'on pouvait, en séparant les sensations d'avec l'intelligence, attribuer aux bêtes les moindres propriétés de l'âme; les autres ont imaginé des âmes plus ou moins parfaites, dont ils forment différentes classes. — V. Il attaque dans le cinquième article cet instinct imaginaire, par lequel on prétend expliquer les actions des brutes. Il prouve que c'est un mot vide de sens, s'il ne signifie pas une intelligence; et que si cette intelligence est supposée résider dans le corps des animaux, on doit en conclure : 1° qu'ils ont à l'immortalité le même droit que nous; 2° que les regarder comme destinés à nos plaisirs ou même à nos besoins, c'est s'arroger sur eux une domination injuste, tyrannique et criminelle. A ces raisons il en joint plusieurs autres, qui toutes concourent à faire voir que le système de Descartes sur les animaux est sinon démontré, du moins très-vraisemblable et très-conforme à l'idée que le raisonnement et la vue des merveilles de l'univers nous donnent de la toute-puissance de Dieu. Quoique l'auteur laisse entrevoir son penchant pour cette hypothèse, il ne force pas Quintius à l'embrasser : il se contente de l'exhorter à ne point prendre de parti sur un problème peut-être insoluble, et surtout à ne tirer de la nature des bêtes aucune induction sur celle de l'homme. — VI. Toutefois, ce n'est pas en vain que nous les avons devant les yeux : ce sont des preuves éclatantes de la sagesse et de la puissance d'un Créateur. Le poëte développe cette vérité en faisant un détail curieux de la structure des animaux, dont il parcourt les différentes espèces. Ce livre est terminé par des réflexions sur l'inconséquence de ces prétendus philosophes qui, regardant les opérations des brutes comme des témoignages

de génie, ne rougissent pas d'attribuer au hasard la création de ces êtres et celle de l'univers. 1139

LIVRE VII. — Ce livre roule sur une des plus grandes questions de la physique ; sur le principe du renouvellement des différentes espèces. Cette reproduction qui les conserve inaltérables, fournit une preuve trop forte de la sagesse toute-puissante du Créateur, pour ne pas mériter d'être approfondie dans un ouvrage consacré tout entier à mettre dans un nouveau jour l'existence et les attributs de la Divinité. — I. Après avoir montré l'importance du sujet qu'il va traiter et sa liaison avec ceux des livres précédents, le poëte annonce qu'il regarde la propagation de chaque espèce d'animaux ou de végétaux, comme le développement d'un germe unique, qui dès l'origine du monde en renfermait tous les individus. — II. C'est en quelque sorte prouver une hypothèse, que de détruire toutes celles qui lui sont opposées. L'auteur, avant d'exposer les preuves directes de la sienne, réfute les sentiments contraires. Il expose d'abord et renverse la ridicule opinion des épicuriens sur l'origine de l'espèce humaine et de toutes celles qui peuplent l'univers. Il passe ensuite aux formes substantielles d'Aristote, dont il fait voir l'absurdité. Il prouve enfin contre Epicure et les autres matérialistes, que les germes d'où sortent les animaux et les semences qui produisent les plantes, ne sont l'effet ni du hasard, ni des combinaisons de la matière, ni des lois du mouvement ; que ces principes d'un nouvel être ne sont point un extrait des différentes parties de l'être déjà formé, qu'il ne faut pas juger de la formation d'un corps organisé par celle d'un corps qui ne l'est point. — III. L'organisation des plantes et des animaux est l'ouvrage d'une intelligence souveraine. Pour le montrer, l'auteur examine la structure du corps humain : il ne se contente pas d'une description sèche des parties dont cette savante machine est l'assemblage ; il en considère les fonctions, l'ordre, le rapport mutuel ; il se plaît à faire sentir la beauté de ce mécanisme, qui présente un spectacle si digne de l'admiration d'un philosophe. — IV. L'art ne brille pas moins dans la structure de tous les animaux. Il est surtout visible dans la formation de l'œuf des insectes qui doivent passer par diverses métamorphoses, du ver à soie, par exemple, dont le poëte fait une élégante peinture. Il insiste sur la constante uniformité qui règne dans chaque espèce, soit d'animaux, soit de végétaux. — V. Cette uniformité prouve que la reproduction de tout ce qui respire ou végète, est soumise à des lois immuables. L'auteur examine à quelle cause on la peut attribuer, et fait voir qu'il faut en conclure : Premièrement, que les individus de chaque espèce doivent l'être à des principes capables d'en reproduire sans cesse de pareils. Secondement, que ces principes primitifs sont des germes invariables renfermés originairement dans un seul.— Troisièmement, que ce premier germe, dépositaire de tous ceux de son espèce, a pour cause un être prévoyant, unique, tout-puissant, éternel. Quatrièmement, que la transmission de ces germes, auxquels est attachée la conservation des différentes espèces, se fait, dans chacune, de mâles en mâles. — VI. Toute l'espèce humaine a donc été renfermée dans le premier homme. C'est une conclusion résultante de tout ce qui précède, et que fortifie la fameuse expérience d'Harsæcker. Le poëte la cite, en développe toutes les conséquences, et répond à diverses objections. — VII. On pourrait répliquer, 1° que des corpuscules aussi fragiles, aussi sujets à s'altérer, que le sont des germes imperceptibles, ne peuvent subsister et se défendre pendant des siècles entiers contre les atteintes qu'ils reçoivent sans cesse ; 2° Que l'existence de tant d'êtres concentrés dans un corps si petit, est inconcevable. L'auteur, qui se propose ces difficultés, en donne la solution. — VIII. Le huitième et dernier article traite presque tout entier de la propagation des végétaux. Le poëte fait voir que la terre, la chaleur, les pluies, les rosées contribuent à leur accroissement, mais ne peuvent les produire ; qu'il n'est aucune plante sans semence ; qu'au fond de chaque graine résident des graines sans nombre, renfermées les unes dans les autres et dont la moindre contient un rejeton déjà formé. Il indique un moyen de multiplier les productions de la vigne et du froment, lance quelques traits contre les philosophes qui croient que la corruption de la matière engendre les insectes, et termine ce livre, en présentant l'abrégé du système qu'il vient d'établir. 1075

LIVRE VIII. — Le poëte ayant pour but de recueillir et de développer les preuves les plus frappantes de l'existence de Dieu, il ne pouvait manquer d'ouvrir les yeux de son lecteur sur le grand spectacle de l'univers, dont la structure, la forme, les lois portent l'empreinte visible d'une cause souverainement intelligente. Tel est l'objet du huitième livre : on doit le regarder comme un traité d'astronomie. — I. L'auteur relève d'abord l'utilité de cette science : il en fait l'histoire abrégée ; compare aux grands hommes, qui se sont le plus distingués dans cette brillante carrière, les philosophes épicuriens ; oppose aux découvertes des premiers les erreurs grossières des seconds. Après cette introduction, il donne le précis des trois principaux systèmes qui portent les noms de Ptolémée, de Copernic et de Tycho-Brahé. — II. Quoique l'objet principal de son ouvrage ne l'oblige pas à prendre de parti entre ces opinions, il déclare que l'amour du vrai le détermine en faveur de celle de Copernic. Cet astronome place le soleil au centre, ne lui donne d'autre mouvement qu'une continuelle rotation sur son axe, et fait décrire autour de lui de vastes orbites à la terre et à toutes les planètes, qu'il suppose tourner en même temps sur elles-mêmes. Le poëte joint à l'exposition détaillée de ce système les additions que Descartes y fit en l'adoptant, c'est-à-dire la célèbre hypothèse des tourbillons, qu'il présente en peu de mots dans cet article pour la développer ensuite avec plus d'étendue. — III. Le troisième article renferme les preuves indirectes du système de Copernic. Ce sont les objections que l'auteur propose contre celui de Ptolémée : objections sans réponse, dont l'une est le peu d'accord des révolutions célestes dans cette hypothèse, avec la loi découverte par Képler. — IV. L'opinion de Copernic est au contraire parfaitement conforme à cette loi, regardée par les astronomes comme un principe certain, depuis que le célèbre Cassini l'a vérifiée. L'auteur développe ici cette preuve directe, qui n'est pas la seule. Il avait déjà fait valoir la simplicité de ce système et la manière nette et facile dont on y explique les stations et les rétrogradations des planètes, ainsi que quelques autres apparences inexplicables dans celui de Ptolémée. Le reste de cet article donne la raison physique du mouvement des planètes, dont les cartésiens attribuent la cause à celui du soleil même sur son axe ; de la différence qui se trouve entre la vitesse de ces corps, la durée de leurs révolutions annuelles et leur éloignement du centre ; enfin de leur aphélie et de leur périhélie. — V. L'auteur entreprend d'expliquer ensuite la cause du mouvement diurne de la terre, et celle de cette période de 26,000 ans que nous attribuons aux étoiles fixes. Il répond aux objections des newtoniens contre l'existence de la matière subtile, et suppose à ce sujet diverses conjectures sur les comètes. — VI. La différence des temps que les planètes emploient à tourner sur elles-mêmes, l'inclinaison de l'axe terrestre par rapport à l'écliptique, le parallélisme de ses positions, le retour des équinoxes, des solstices, des saisons de l'année, sont autant de problèmes que l'auteur résout avec la plus grande clarté, selon les principes de Descartes et de Copernic. — VII. Enfin, dans un dernier article, il parle du tourbillon particulier dont la terre est le centre, des mouvements de la lune qui, placée dans ce tourbillon, est le satellite de notre globe ; et des éclipses, soit de lune, soit de soleil. De courtes réflexions sur la sagesse et la toute-puissance du Créateur de tant de merveilles terminent ce livre. 1211

LIVRE IX. — L'examen des minéraux, des fossiles, des plantes marines et généralement de tout ce que renferment les entrailles de la terre et le sein de la mer, entrait dans le plan de l'Anti-Lucrèce. Ce n'est pas la partie du spectacle de la nature la moins curieuse, ni la moins propre à faire reconnaître un créateur intelligent. Le neuvième livre devait avoir cet objet ; mais il n'est pas achevé, nous n'en avons que le début. Ce qui suit sert de conclusion à l'ouvrage. C'est une espèce de précis où l'auteur nous remet devant les yeux les questions discutées dans le cours du poëme et traite au long quelques points importants qu'il n'avait qu'effleurés. — I. Il y rappelle d'abord tout ce qu'il a démontré contre les épicuriens, au sujet du vide et des atomes ; que le vide est une chimère, que la matière n'est pas éternelle ; qu'elle est divisible à l'infini ; que sortie du néant, elle peut y rentrer ; qu'incapable de se donner une modification pluiôt qu'une autre, elle doit le mouvement à l'impression d'une cause étrangère ; que la nature est un terme vide de sens, si par ce terme on n'entend une intelligence suprême. La régularité des révolutions célestes, le cours intarissable des fleuves, le retour des saisons, l'accord qui règne entre toutes les parties de l'univers, le mécanisme de la vision, lui fournissent de nouvelles preuves que ce tout si parfait n'est pas l'ouvrage du hasard. — II. Il traite ensuite l'importante question qui sert de base à toute la morale : celle de la nature du juste et de l'injuste. Il fait voir que cette distinction n'a pas l'homme pour auteur ; que le juste est fondé, comme le vrai, sur des règles éternelles, immuables, infaillibles ; que le flambeau de la raison nous éclaire à la fois sur les principes de nos connaissances, et sur ceux de notre conduite ; que l'homme porte gravée dans son cœur une loi

primitive, qui n'est autre que la voix de Dieu même. Quelques raisonnements simples, mais décisifs contre l'opinion qui substitue la fatalité au hasard, terminent ce second article. — III. Le troisième présente une foule d'objections contre l'existence et les attributs de Dieu. L'auteur qui ne les avait pas encore réfutées, se les fait à lui-même et les accumule pour y répondre ensuite. Elles roulent sur trois points. Premièrement, l'éternité du monde, que les athées veulent établir par diverses raisons. Secondement, le mal moral. Troisièmement, le mal physique. De ces deux chefs, ils prétendent tirer de fortes inductions contre la toute-puissance ou la bonté infinie du Créateur. — IV. La réfutation de ces sophismes fait la matière des deux articles suivants. Dans le quatrième, le poëte montre, premièrement, que le monde n'est pas éternel; que Dieu l'a créé pour soi-même, dans le temps déterminé par ses décrets immuables. Secondement, que Dieu n'est pas l'auteur du mal moral, c'est-à-dire de cette foule de vices et de désordres qui ravagent la société; qu'ils ont leur source dans l'abus que l'homme a fait du don précieux de la liberté; que la justice suprême doit tôt ou tard punir le vice et récompenser la vertu. Il annonce en même temps le dessein qu'il a formé de composer sur la certitude de la révélation un ouvrage du même genre que celui-ci. — V. Par le mal physique, qui fait le sujet du cinquième article, on entend les défauts que les athées croient découvrir dans la structure de l'univers. Le poëte montre que ces imperfections auxquelles le matérialiste s'arrête sans vouloir admirer les merveilles qui brillent dans la composition du monde, ne sont que des irrégularités apparentes; que pour bien juger de ce vaste tout, il faut en considérer l'ensemble, et qu'alors on voit disparaître ces prétendus défauts qu'on n'y remarquait qu'en séparant des objets nécessairement liés entre eux. — VI. Ces discussions conduisent l'auteur à rechercher quelle est l'origine de la religion parmi les hommes. Il prouve qu'elle n'a pour principe ni la crainte, ni la politique, mais une idée de l'être suprême que l'homme apporte en naissant et que fortifie la vue de tous les objets sensibles. Ensuite il rappelle en peu de mots les différentes sources de l'idolâtrie, qu'il regarde comme une hérésie née dans le sein de la religion naturelle, et qui, même en s'écartant de cette religion, en prouve la réalité. Il montre que nous ne connaissons le fini que par l'idée de l'infini. De l'union de l'âme avec le corps et de toutes les suites de cette union, il conclut l'existence d'un Dieu, qui n'est ni l'âme du monde, ni l'assemblage de toutes les âmes particulières, mais un être infini, parfait, tout-puissant, immuable, auteur et suprême arbitre de l'univers. Il finit en exhortant Quintius à la pratique des vertus et à l'étude de la religion révélée, dont la loi naturelle est la base et le fondement.

1258

FIN DE LA TABLE

210.8
M588

43206

MIGNE, J.-P. (Ed.).
AUTHOR

Démonstrations Évangéliques.
TITLE

Tome 8.

DATE DUE | BORROWER'S NAME

STORAGE - C

43206

IN U. S. A.